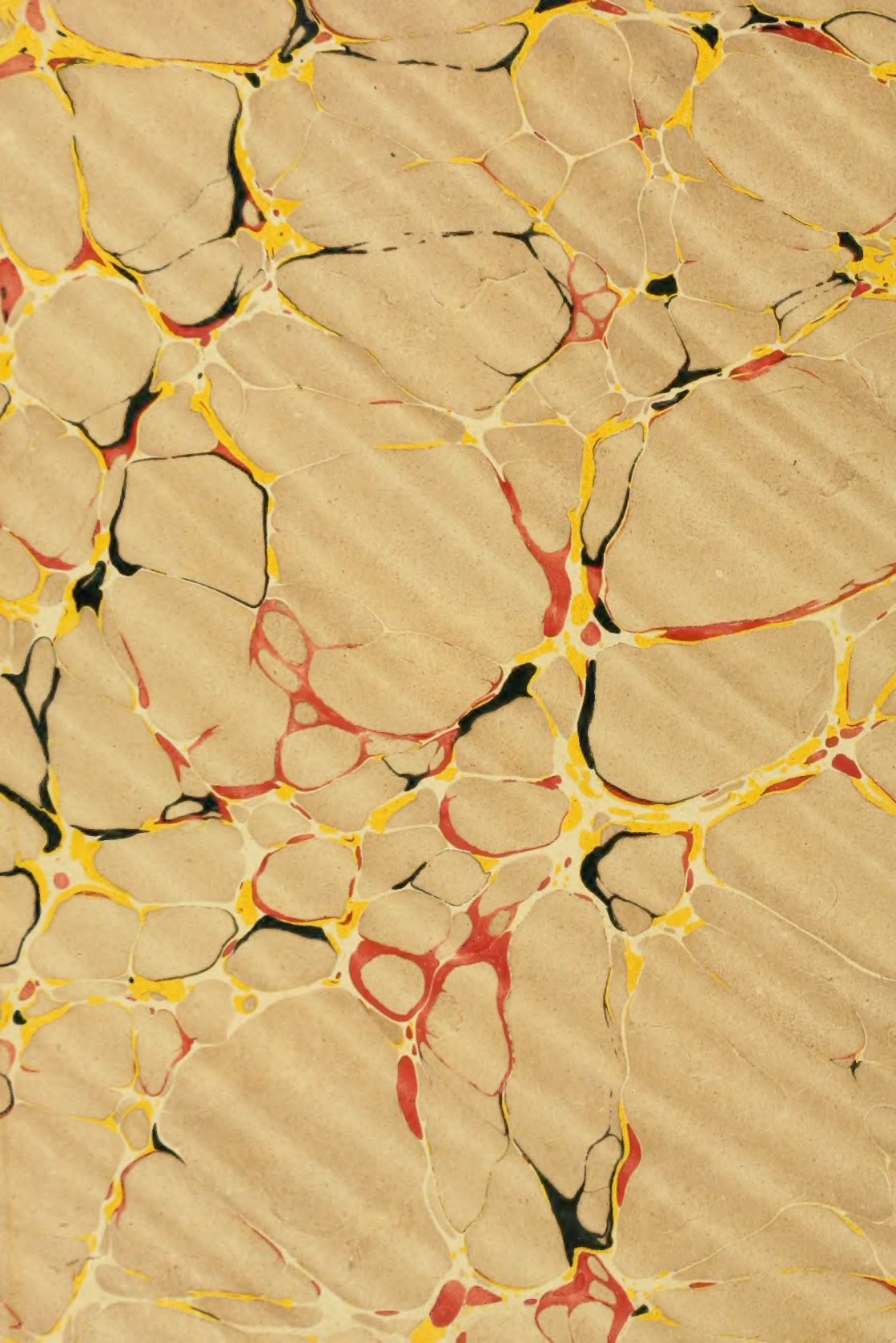


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuebleuepoliti52pari

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

PARIS. — CHAMEROT ET RENOUARD (IMP. DES DEUX REVUES)

19, rue des Saints-Pères, 19

P
Fr. Lit.
R.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

TOME LII

Ser. 3 v. 26

30e ANNÉE — 2e SEMESTRE

1er JUILLET AU 30 DÉCEMBRE 1893

197191
9.7.25

PARIS

BUREAU DES REVUES, 19, RUE DES SAINTS-PÈRES

1893

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 1 TOME LII 1er JUILLET 1893.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES (1)

Autour de l'Académie.

Si je parlais de l'Académie aujourd'hui et des souvenirs qu'elle m'a laissés? J'espère que mes lecteurs voudront bien faire avec moi, sans trop de fatigue, ce petit voyage autour de l'Académie. On côtoie souvent les îles sans y aborder ; cela n'empêche pas d'en parler, — au contraire. On n'en voit que les grands aspects : de loin les petitesses disparaissent. Côtoyons donc l'Académie.

Je n'y suis pas entré, mais j'en ai fait un peu le tour à diverses reprises. Cette circumnavigation, d'ailleurs, me permettra d'esquisser encore quelques grandes figures, et de parler en passant de divers écrivains qui ne méritent pas une étude particulière, ou que je n'ai fait qu'entrevoir. J'ai eu des prix, — et même des voix, — à l'Académie : l'occasion m'a donc été donnée de voir de près beaucoup d'immortels, en qualité de juges ou de patrons. Si je n'ai pas pénétré dans le temple, j'ai été admis dans l'atrium, je connais le vestibule ; la porte du sanctuaire s'est même entr'ouverte un instant devant moi, et j'ai pu jeter un coup d'œil sur ses mystères. J'en garde un souvenir reconnaissant et amusé. Je suis donc en bonne posture pour parler de l'Académie comme il convient.

Le premier contact que j'eus avec la docte assemblée eut lieu en 1860, à l'occasion des prix Monthyon. Mes amis avaient décidé que je devais présenter mon premier recueil des *Petits poèmes* au choix de l'Académie. Ils avaient eu raison. La commission, dont M. Guizot était le rapporteur, avait conclu en ma faveur, et mon volume devait représenter la poésie parmi les œuvres couronnées, suivant les termes du testament de M. de Monthyon, comme étant *les plus utiles aux mœurs!* On m'avertit de cette décision favorable, et je m'en réjouissais, quand un second avis me parvint de la même main amie ; elle m'écrivait de me tenir sur mes gardes, de ne pas m'endormir sur ce premier succès, vu que j'avais des concurrents redoutables, entre autres M. de Beauchène, auteur d'une *Vie de Louis XVII*, lequel s'agitait beaucoup pour faire invalider à son profit, par un vote de l'Académie plénière, les conclusions du rapporteur de la commission. « Allez-voir vos juges, me disait-on, défendez-vous, sinon vous risquez de perdre votre procès gagné en première instance. » Je ne me le fis pas dire deux fois : cette idée d'aller voir de près les immortels me souriait trop pour que j'eusse la moindre hésitation ; je me mis donc en campagne, et je commençai naturellement par M. Guizot dont le rapport était ainsi menacé d'un échec, suivant l'avis bienveillant qui m'était parvenu.

Je trouvai M. Guizot dans sa petite maison de la rue Ville-l'Évêque, assis à son bureau, travaillant devant le buste en bronze de Washington qui le dominait, entouré de livres et de papiers. Je reconnus cette belle tête, aux grands yeux intelligents et dominateurs, que j'avais admirée à la tribune, vingt ans auparavant, dans les luttes de la coalition. Le temps l'avait respectée, comme il arrive aux figures dont la beauté re-

(1) Voy. la *Revue* des 20, 27 août, 3, 15 octobre 1892, 13 mai et 3 juin 1893.

pose sur une ossature harmonieuse et des traits réguliers. Cet homme célèbre, cet orateur accompli, cet historien, ce penseur, qui avait tous les dehors et presque tous les dons de l'homme d'État, et dont la raideur officielle et la hauteur apparente étaient légendaires, vu de près et chez lui, était le plus affable et le plus aimable des hommes. Ce contraste est plus fréquent qu'on ne pense. Il y a forcément du théâtral dans l'orateur et dans l'homme politique; il lui faut un masque rigide sur la figure pour la cacher et un cothurne d'airain aux pieds pour le grandir; ne doit-il pas se faire voir et se faire entendre de loin?

Il me reçut avec une aménité charmante, me rassura, me dit que nous faisions cause commune et qu'il me défendrait en défendant son rapport; il ajouta même, avec une nuance de fierté visible, qu'il ne croirait jamais que l'Académie se permît d'invalider un de ses rapports. Il avait raison : j'eus le prix.

En attendant, je continuai mes visites. Je ne ferai mention que de deux ou trois avant de parler de la visite qui m'intéressait le plus, je veux dire celle à Alfred de Vigny.

J'allai d'abord chez M. Lebrun, l'auteur de *Marie Stuart*, un grand vieillard au teint couperosé, aux manières de cour, visiblement sur son déclin. Je lui parlai de ses vers, et particulièrement de son *Voyage en Grèce*, dont j'avais heureusement lu quelques fragments : cela fait toujours tant de plaisir aux poètes! Je sortis, convaincu qu'il voterait pour le jeune confrère qui connaissait si bien les œuvres de ses devanciers. De là, je me rendis chez M. Biot, l'illustre savant. J'y reçus l'accueil le plus bienveillant. Il m'assura qu'il avait lu mes *Petits poèmes* avec un grand plaisir, ajoutant avec grâce que l'Académie n'avait pas souvent la bonne fortune de couronner d'aussi bons vers. Je trouvai charmant, comme on le pense bien, cet aimable savant dont la tête belle et puissante me frappa par sa ressemblance avec celle du grand Gœthe, qui m'était si familière : car je possédais un des rares exemplaires du masque pris sur sa figure le jour de sa mort; ce plâtre m'avait été donné par Ary Scheffer, qui le tenait de la grande-duchesse de Weimar.

Je ne fus pas aussi heureux dans ma troisième visite, chez M. Viennet. La gouvernante fit quelques difficultés pour m'annoncer, prétendant que son maître ne pouvait me recevoir, qu'il était indisposé, malade, quand tout à coup une voix s'éleva de la chambre voisine, une forte voix irritée qui clamait : « Non, non, je ne suis pas malade! laissez entrer! qu'est-ce qu'on me veut? » Et je fus introduit auprès de l'ancien pair de France. Je vis un vieillard en robe de chambre, rude et sec, aux traits creusés, au geste raide qui me demanda brusquement l'objet de ma visite. Je le lui dis : « Ah! c'est vous, s'exclama-t-il, qui avez écrit *la Mort du Juif errant!* Je ne voterai pas pour vous: vous êtes un romantique! » J'essayai de l'adoucir; sa colère m'amusait : je me rabattis sur le style et mon respect de la langue. Mais je plaidai en vain les circonstances atténuantes. Malheureusement, je ne pouvais pas lui citer un vers de ses fables ou de sa *Franciade :* je ne les avais pas lues. Je dus battre en retraite et je regagnais la porte que l'irascible vieillard me criait encore d'une voix forte, comme si j'étais un candidat attendant sa succession : « Adieu, monsieur, sachez que je ne suis pas malade; je ne suis jamais malade! » Le bonhomme avait cependant une maladie étrange, une cécité morale incurable : il se croyait aussi spirituel que Voltaire et s'estimait le premier poète de l'époque.

En me rendant rue des Écuries-d'Artois, chez Alfred de Vigny, je me rappelais avoir déjà vu ce poète exquis, vingt ans auparavant, chez de jeunes et aimables Américaines de Boston, Mlles de Pret. Il était alors dans tout l'éclat de sa force et de son talent. Je me demandais si l'âge et le silence où il s'était enseveli n'avaient pas fait de lui aussi un vieillard, comme ceux de ses confrères que je venais de visiter avec des fortunes diverses. En 1840, il avait déjà dépassé la quarantaine, mais on ne lui aurait donné que trente ans. Une tournure et une tenue élégantes, de beaux cheveux blonds retombant sur le cou, de courts favoris, le nez aristocratique, la bouche fine et les yeux pleins de douceur, tel était le souvenir qui m'était resté de l'homme du monde. Mlles de Pret m'avaient forcé à écrire quelques vers sur leur album, — c'était la grande mode alors que ces albums. — Je m'étais exécuté; mais mes rimes avaient eu pour voisine de page une poésie d'Alfred de Vigny, et j'en étais à la fois honteux et flatté. C'est sans doute à cette circonstance, comme à ma grande jeunesse, que j'attribue la maladresse que j'eus alors de ne pas profiter de l'occasion qui m'était offerte d'approcher de plus près le poète de *Moïse* et d'*Eloa*. Il est vrai que son attitude froide et réservée n'était pas très encourageante et ne facilitait guère une connaissance plus intime. Malgré ma grande admiration et mon désir secret, je ne fis donc alors qu'entrevoir Alfred de Vigny.

Puis, comme la pensée a d'involontaires soubresauts, tout en cheminant, un autre souvenir de ma jeunesse se mit à rire dans ma mémoire en songeant à la femme du poète. Je ne l'avais aperçue qu'une ou deux fois; elle sortait peu; elle était sans beauté, commune même, il me semble. Mais il y avait sur elle une légende qui nous avait fait rire souvent; la voici : elle était la fille d'un colonel anglais qui avait servi dans l'Inde, et elle devait être fort riche quand Alfred de Vigny demanda sa main. Le mariage accompli, l'héritière se trouva pauvre et la réalité fut loin de répondre aux espérances que la jeune femme avait laissé entrevoir ou fait concevoir. Le noble poète, à coup sûr, ne lui fit pas de reproches; mais elle, la pauvre femme, s'en fit de cruels, et, pour expliquer ce mécompte, on prétendait qu'elle s'était jetée au cou de son mari en lui disant dans son

jargon : « Oh ! je avé trompé vo, parce que je aimé vo ! » Vrai ou faux, ce mot si drôle et d'un comique si profond était passé en proverbe dans le monde spirituel et moqueur de l'Arsenal, et il m'était revenu à la pensée au moment où je sonnais à la porte du grand poète.

Le domestique m'introduisit dans un salon et j'attendis avec une certaine émotion la venue du maître. Ce salon m'eût paru meublé de la façon la plus simple, je dirais même la plus bourgeoise, si le regard n'avait pas été invinciblement attiré et retenu par un magnifique portrait du temps de Louis XIV qui surmontait le canapé. C'était le portrait de Regnard dans toute sa beauté, peint par Rigaud : on eût dit un Byron en perruque. Sur le mur, en face, s'étalait une carte de l'Italie supérieure couverte d'épingles multicolores avec drapeaux, indiquant la position des armées française et autrichienne dans la guerre de l'année précédente. Je ne pus m'empêcher de sourire de cette exhibition inusitée dans un salon et chez un poète ; l'intention en était trop évidente : on voulait rappeler aux visiteurs le capitaine de la garde royale et les aspirations militaires de la jeunesse du maître de céans. Sur un guéridon dormaient quelques livres épars, parmi lesquels j'eus l'agréable surprise de reconnaître le volume de mes *Petits poèmes ;* il était même ouvert, et il avait été lu, car je remarquai des coups de crayon en marge de plusieurs passages : était-ce une critique ou une approbation que ces signes muets ? Je me promis bien de le demander au noble académicien.

Il vint enfin et me surprit dans cette lecture et cette méditation. Je lui fis mes excuses de cette indiscrétion et j'osai lui demander le sens qu'il avait attaché à ces coups de crayon : « Ces marques ne sont nullement improbatives, me dit-il, au contraire. Voyez ce vers de l'Elkovan :

L'implacable soleil penche son front pâli.

J'ai souligné *implacable ;* l'épithète est heureuse ; c'est celle qui convenait. » Puis il me parla de mes poésies avec éloge et m'assura de son vote le plus gracieusement du monde.

Sa voix était douce, insinuante ; sa physionomie avait gardé sa noblesse et son caractère ; il portait toujours ses cheveux longs, enroulés sur le cou ; ils étaient devenus gris de blonds qu'ils étaient jadis, ce qui ne changeait presque pas la nuance. Il penchait légèrement la tête en parlant. Bref, je le retrouvai presque tel que je l'avais vu autrefois, mais avec l'attristement obligé et la lassitude que les années amènent forcément avec elles, même chez les plus récalcitrants. Au cours de la conversation, je lui fis part d'un de mes projets poétiques, un poème sur Jeanne d'Arc, non pas en alexandrins et à la façon épique et solennelle, mais bien sous une forme plus moderne, plus souple, une suite de petits tableaux, d'idylles, en vers de huit pieds, comme le Romancero du Cid. Il m'en détourna avec une certaine vivacité. Je me laissai convaincre. Je le regrette à présent. Je persiste à croire que c'est sous cette forme seule qu'il y aurait moyen de traduire en poésie cette adorable figure de Jeanne d'Arc que tous les arts se sont efforcés de représenter sans avoir pu jamais la rendre dans sa beauté naïve, unique et souveraine. Si j'étais plus jeune, je risquerais l'aventure. Il y a des tentatives si nobles que même les *failures*, comme dit le poète d'*Endymion*, honorent l'artiste qui s'y est exposé. Et cependant en dehors des objections techniques ou philosophiques, comme celles que de Vigny pouvait avoir, il y en a une plus profonde, plus intime, que je n'ai jamais pu réfuter ou refouler victorieusement et qui persiste en dépit de moi-même : c'est l'idée que Jeanne d'Arc partage avec l'Évangile le privilège d'habiter une région supérieure à la poésie. Elle dépasse l'art. Là où l'art n'a plus sa liberté, là où il ne peut et ne doit rien ajouter, où il ne transforme pas à sa guise, il perd son droit et ses facultés. Il est vaincu d'avance par la grandeur et la divine simplicité de la réalité. C'est ce que j'ai dû répondre un jour à Mgr Dupanloup qui me demandait, par une lettre aussi flatteuse que brève, de chanter Jeanne d'Arc, comme j'avais chanté la Liberté. Mais revenons à Vigny ; ma visite n'est pas terminée.

A propos du poème épique, il amena la conversation sur le Ramayana et les livres sanscrits ; il se déploya avec une visible complaisance sur ce sujet peu banal alors, et peut-être aussi avec le désir d'étonner son jeune visiteur par sa connaissance de cette poésie lointaine et peu explorée. Je le laissai aller, sans lui marquer, comme j'en étais tenté d'abord, que je n'étais pas tout à fait novice en pareille matière, et que l'Allemagne et l'Angleterre m'avaient déjà mis au courant de cette littérature exotique. Il y avait longtemps que j'avais lu et que je possédais la Sakontala d'Hirzel et le résumé du Ramayana des *Indische Gruben.* Cependant, à la fin, je ne pus m'empêcher de lui montrer par un mot que je l'avais compris et suivi avec l'intérêt d'un initié. L'amour-propre est toujours bavard, et il faut une longue étude, une longue pratique des hommes et des choses pour lui apprendre à vivre et à savoir se taire.

En me reconduisant, Alfred de Vigny me montra dans une armoire vitrée formant bibliothèque une série de petits cahiers, de calepins, remplis de notes qu'il écrivait au jour le jour. C'est de là sans doute qu'est tiré le volume si précieux que nous a donné son jeune ami et légataire L. Ratisbonne, sous le titre de *Journal d'un poète.*

Telle fut ma visite à Alfred de Vigny. Je sortis enchanté, croyant bien fermement que ce ne serait pas la dernière. Je me trompais. Il mourut deux ou trois ans après, et comme j'attendais toujours que j'eusse

un nouvel ouvrage à lui offrir, je laissai passer les jours où j'aurais pu le revoir.

Je l'ai amèrement regretté; il me semblait qu'il aurait pu m'aimer, que ma jeune admiration lui aurait fait du bien, car il portait visible dans toute sa personne l'empreinte de la tristesse, du découragement, d'une sorte d'amertume hautaine envers la destinée. On sentait en lui plusieurs ambitions trompées. Il portait sans doute ces déceptions avec une grande noblesse, avec une fierté de gentilhomme pauvre et de génie méconnu, mais qui n'était pas sans raideur d'attitude.

Il avait conscience qu'il n'était pas à sa vraie place dans la vie et dans la gloire; il s'était fait du silence dans sa vieillesse une seconde tour d'ivoire, et il s'y préparait par la solitude et l'abandon au grand nirwana dont il était l'adepte. Quoiqu'il eût adopté pour devise son beau vers :

Seul, le silence est grand, et le reste est faiblesse.

il n'en écrivait pas moins pour la postérité. Son dernier volume contient peut-être ses plus belles poésies : elles sont immortelles. Il lui arrive maintenant, comme à Shelley, une gloire posthume, qu'il prévoyait peut-être, qu'il espérait à coup sûr. La jeune génération s'est chargée de lui payer, et lui payera largement de plus en plus, la dette que ses contemporains ont incomplètement acquittée.

Ajoutons que, malgré quelques légères faiblesses, le caractère, chez lui, est à la hauteur du talent, et c'est un éloge que l'on ne peut pas adresser à tous les poètes, malheureusement. Je garde de cette noble et touchante figure un souvenir attendri, heureux de l'avoir fait revivre un moment aux yeux de ses nombreux admirateurs.

Voilà mes premiers pas autour de l'Académie; ma seconde étape eut lieu sept ans plus tard, en 1867, à l'occasion du prix de poésie. L'Académie, qui de tout temps et sous tous les régimes se complaît dans une opposition, — légère et innocente, — au gouvernement, quel qu'il soit, avait trouvé bon de faire une niche à l'Empire en proposant pour sujet du concours de poésie *la Mort de Lincoln*. Un républicain et un président de République, quelle bonne aubaine! Quelle mine d'allusions désagréables et de satire indirecte! Je suppose que c'était Montalembert et Villemain qui, dans leur haine de Napoléon III, avaient soufflé cette idée à l'Académie.

Cette idée me sourit aussi parce que j'avais l'Empire en horreur et que le coup d'État avait été une des grandes douleurs de ma vie. Les générations actuelles, qui vivent sous un régime de liberté et même de licence, ne peuvent se faire une idée de la compression qui pesait sur nous à cette époque; toutes les issues étaient fermées, on étouffait. Ceci dit pour expliquer, ou excuser, si l'on veut, le sentiment de l'Académie, — et le mien. — Je concourus donc, et j'eus le prix. Mais avant d'entrer dans les détails, au risque de scandaliser l'Académie et les poètes, je dirai en toute sincérité ce que je pense de ces concours de poésie et de cette institution académique.

Je la trouve détestable, parfaitement antilittéraire, et surtout antipoétique. Elle n'est bonne qu'à encourager, à susciter des versificateurs, et nullement des poètes. Qui dit poésie, dit liberté, — liberté dans le choix du sujet, liberté dans la forme et les idées; — puis à qui appartient-il, sinon au poète, au créateur, de trouver, de décider si telle idée est poétique ou non? Or, une assemblée, — même de quarante immortels, — où il y a trois ou quatre poètes tout au plus, comment peut-elle trouver des sujets propres à la poésie? Fût-elle inventée par les trois ou quatre poètes académiciens, l'idée choisie n'en est pas moins imposée aux concurrents, et par conséquent étrangère à leur propre inspiration. Aussi les trois quarts du temps le sujet proposé n'est-il qu'oratoire, et nullement poétique. *La Mort de Lincoln*, par exemple, en est la preuve. Qu'y a-t-il là de poétique, je vous le demande? C'est matière à un prix d'histoire ou d'éloquence, rien de plus. On n'en peut tirer qu'un panégyrique en vers, une sorte d'oraison funèbre en alexandrins. C'est de cette façon que j'essayai de sortir de ce mauvais pas. En face d'un pareil sujet, la muse se voile et s'envole; tout poète en conviendra.

Cela ne m'empêcha pas de concourir, comme je l'ai dit, et pour des raisons qui n'avaient nul rapport avec la vraie poésie. Moi aussi, je voulais faire pièce à l'Empire et lui dire des vérités désagréables; en outre, l'avouerai-je? j'étais curieux de voir si l'Académie aurait le courage de les couronner et de leur donner sa consécration. Toute ma composition n'avait pour but que de faire résonner sous la coupole de l'Institut, — malgré la méchanceté des rimes, — les deux derniers vers de mon poème :

Et l'avenir mettra ton image et ton nom
Plus haut que les Césars, — auprès de Washington.

J'y réussis, mais ce ne fut pas sans peine, comme on va le voir.

M. Villemain, le secrétaire perpétuel de l'Académie française, avait infiniment d'esprit; mais cette vive et belle intelligence avait des éclipses : elle s'obscurcissait par moments. Je ne sais quels nuages passèrent devant ses yeux quand la commission eut décerné le prix à ma composition, — comme on dit au collège, — et que l'on eut décacheté le pli qui contenait ma devise et mon nom. Il fut pris de scrupules à certains passages, et me demanda de les retrancher ou d'y faire quelque changement... J'y consentis sans peine. Il avait vu quelque chose de malséant pour la Russie dans deux ou trois vers, où je disais que la libre Amé-

rique semblait avoir été inventée pour servir de contrepoids à l'énorme empire despotique des tsars,

Qui sur trois continents pose ses pieds glacés.

Nous étions loin de l'alliance russe alors ; mais Villemain se rappelait sans doute qu'il avait mérité les bonnes grâces d'Alexandre en 1815. *Inde iræ*. Il fut donc convenu que je comparaîtrais devant la commission du prix de poésie à fin de procéder aux changements désirés par lui et acceptés par moi. Le lendemain, l'excellent M. Pingard père me conduisit, malgré sa goutte, dans un vestibule donnant sur une petite salle où se tenaient les membres de la commission, et me pria d'attendre. J'entendais le murmure confus d'une discussion à travers les murs. Enfin je fus introduit dans le sein de l'aréopage; il ne se composait que de cinq ou six juges assis autour d'une table à tapis vert : M. Villemain présidait. Il exposa l'affaire et conclut en me demandant de retrancher deux vers. Je répondis que je changerais tout ce qu'on voudrait, que je supprimerais quatre, huit, ou même douze vers au besoin, mais que je ne pouvais pas biffer deux vers sans blesser les lois de la prosodie française. On ne comprenait pas mon objection : une discussion s'éleva ; elle devenait confuse, quand une voix s'éleva disant : « Mais monsieur a raison ; on ne peut pas retrancher deux vers seuls, sans commettre la faute d'accumuler quatre rimes du même sexe dans les alexandrins restants. Il faut donc supprimer quatre vers et les multiples de quatre. » Je bénis mon défenseur inconnu, — un confrère en poésie sans doute, — j'appris en sortant que c'était M. de Pongerville, le traducteur de Lucrèce. Bref, on maintint mon texte, malgré M. de Villemain, et ma pièce n'en fut pas moins lue en entier, et fort bien lue, par M. Legouvé.

Deux ans après, en 1869, je concourus encore et j'eus encore le prix de poésie. Quelle inconséquence ! dira-t-on, et quelle entorse à ma théorie subversive sur ces sortes de concours, telle que je viens de l'exposer ! Mais non, l'inconséquence n'est qu'apparente. Cette année-là, sous je ne sais quelle influence intelligente et heureuse, l'Académie n'avait pas donné de sujet ; elle laissait les poètes libres de lui adresser leur œuvre sans étiquette officielle. Je venais d'achever un petit poème, *Séméia*, qui m'avait tenté autant par l'extrême difficulté de son exécution que par sa poésie orientale et son allure fantastique. Mérimée, qui prisait peu les vers, en fut très frappé, sans doute précisément à cause de ce fantastique et de la difficulté vaincue. Il m'en fit compliment, et le bon Sandeau s'empressa de m'écrire séance tenante que j'avais remporté le prix. *Séméia* m'attira bien d'autres témoignages ; mais je me rappelle surtout ces deux-là avec plaisir.

Cette fois-là je n'eus pas le moindre démêlé avec M. Villemain. Il me tendit seulement un petit piège que j'évitai facilement. Comme il était chargé, en qualité de secrétaire perpétuel, de donner le résultat des concours et de proclamer les gagnants de cette loterie, il me demanda, pour m'éprouver sans doute, de lui réciter les vers que je trouvais les meilleurs dans mon petit poème. Je lui répondis que je ne savais pas un seul de mes vers par cœur, — ce qui était la vérité. « Et pourquoi cela ? dit-il. — Pour ne pas m'encombrer inutilement, » répondis-je. Il parut satisfait de ma réplique et n'insista pas.

C'était une figure singulière que ce M. Villemain, et je ne devrais pas le quitter sans en faire un léger crayon. On sait combien il était difforme et laid ; un teint cadavérique et des traits incohérents ; mais la flamme de l'intelligence brillait dans ses yeux, et une certaine dignité dans les manières rappelait l'ancien grand-maître de l'Université et l'ami de M. de Narbonne. A côté de cela, nul goût et nul besoin d'élégance ; son appartement au palais Mazarin était un vrai bouge : des livres et des liasses de papier éparpillés partout, pas de tapis, l'ignoble carrelage rouge à demi usé, des murs nus et sales au badigeon défraîchi ; une vrai tanière de savant. Son successeur, M. Patin, eut toutes les peines à nettoyer cette écurie d'Augias et à l'embellir. Le très aimable secrétaire perpétuel d'à présent en a fait un des plus élégants appartements de Paris. Il voulait faire de ce salon le point de réunion des candidats et des immortels, me disait-il un jour. A-t-il réussi ? Les candidats viennent bien sans doute, mais la difficulté est d'amener les académiciens. Il n'y a pas parmi ces soi-disant confrères l'union, la cohésion que le vulgaire suppose ; on se voit aux séances et cela suffit ; au sortir de là, chacun rentre dans son monde et y reste. Il en était du moins ainsi il y a quelques années. Je me souviens de l'amertume avec laquelle Laprade s'en ouvrit un jour avec moi ; il avait cru, en étant élu à l'Académie, qu'il entrait dans un salon où tout le monde était sur un pied d'égalité et d'intimité au moins apparente. « C'est à peine, me disait-il, si certains de mes confrères, même ceux qui ont voté pour moi, ont l'air de me reconnaître. » Et je lui répondais : « Mon ami, tous les Olympes se ressemblent et les dieux sont ainsi ; chacun a son atmosphère et son empire qui lui suffisent. Les hommes seuls ont des frères et des amis. »

Outre les relations académiques qui m'avaient mis en contact avec M. Villemain, j'avais l'honneur de le rencontrer dans sa famille, chez Mme Desmousseaux de Givré et sa fille la marquise de Boispéan. Je ne l'ai pas entendu dans sa chaire ou à la tribune, mais dans un salon ou chez lui ; il était un causeur merveilleux, et j'ai pu juger de ce que j'appellerai son éloquence de table ou de cabinet. Il fallait l'entendre sur les Turcs et les Grecs ! et quelquefois aussi sur ses confrères ! il avait des mots terribles ; je ne veux pas les redire. Je me rappelle surtout un dîner chez Mme de Boispéan, où il fut étincelant de verve, de méchan-

ceté et d'esprit. Malgré sa laideur, il vous laissait l'impression d'un grand seigneur de l'intelligence; on pensait à Caliban qui aurait volé l'esprit d'Ariel.

Après ces deux succès aux concours de l'Académie, des amis trop bienveillants et trop pressés me poussaient à poser ma candidature. Je fis la sourde oreille, trouvant mes titres trop légers, — quoique académiques,— et j'étais en train de composer mon poème de *Marcel*, quand la guerre, la funeste guerre de 1870, fut déclarée. Je n'ai pas à dire ici mes sentiments; j'étais navré, je connaissais trop bien la force et la haine de l'Allemagne, comme je l'ai dit en parlant de Mérimée. J'achevai brusquement mon poème. Aussitôt qu'un peu de calme rentra dans ma vie, à la conclusion de la paix, et que les Prussiens eurent quitté la vallée du Doubs, je revins à Paris pour voir les ruines de ma demeure; je ne songeais guère à l'Académie, quand une circonstance imprévue me fit tourner les yeux de ce côté. J'étais allé voir A. Cochin à la préfecture de Versailles, où l'amitié de M. Thiers venait de l'appeler. Cochin, que j'avais connu en Allemagne et retrouvé chez M. de Montalembert, avait lu et très apprécié mes *Petits poèmes* J'eus l'agréable surprise de trouver mon volume sur le bureau du jeune préfet. « Quelle bonne note pour tous les deux! lui dis-je en riant. — Vous avez plus de succès que vous ne le supposez, me répondit-il. Mgr Dupanloup est venu me voir hier; il a trouvé votre volume sur ma table, il l'a ouvert, s'est mis à le lire en commençant par *la Mort du Juif errant*, il l'a lu jusqu'au bout, et savez-vous ce qu'il ma dit en refermant le volume : « Pourquoi M. Édouard Grenier « n'est-il pas de l'Académie? »

Je remerciai Cochin de cet aimable *reportage*, comme on dit à présent, et je lui dis que je m'en autoriserais pour aller voir l'évêque d'Orléans et faire connaissance avec lui. J'y allai, en effet : il demeurait alors dans un couvent du faubourg Saint-Germain, dont j'ai oublié le nom. Je fus reçu par un grand vieillard à bec d'aigle, au teint animé et couperosé, qui voulut bien me confirmer le dire de Cochin et me répéter son exclamation à lui : « Je vous l'avouerai franchement, continua-t-il, je n'avais rien lu de vous : je cédai à un simple mouvement de curiosité en prenant en main votre volume, et j'ai été entraîné. Oui, monsieur, vous devriez être des nôtres; présentez-vous, je vous donne ma voix d'avance. »

A quelque temps de là, il y eut un fauteuil vacant. Malheureusement j'avais perdu mon meilleur, mon plus zélé et actif patron à l'Académie : M. de Montalembert. Que de fois, en 1869, ne m'avait-il pas dit : dans un an ou deux, vous serez notre confrère. Il comptait sans la mort : on peut être un grand orateur et un mauvais prophète. — Avant d'écrire ma lettre de candidature, j'allai voir l'évêque d'Orléans qui m'encouragea fort, puis M. de Rémusat, alors ministre des affaires étrangères à Versailles, sous la présidence de M. Thiers. On le sait, c'est dans cette ville, et dans le palais de Louis XIV, que s'était réfugié presque tout le gouvernement de la naissante république. Après avoir fait antichambre quelque temps, à côté de M. de Noailles qui allait partir pour Rome comme ambassadeur, je fus introduit auprès du ministre. Je le trouvai accoudé tristement dans un coin de son bureau, la tête dans ses deux mains, plongé dans une profonde et sans doute amère méditation. J'aimais et j'admirais M. de Rémusat; je l'avais rencontré dans le monde, je l'avais vu brillant, spirituel, profond même avec grâce : un esprit vraiment français et charmant. Je me souviens surtout d'un déjeuner que je fis à côté de lui, un jour, au café d'Orsay ; il est impossible d'être plus intéressant, plus varié, plus fin qu'il ne se montra dans cette heure de libre causerie. Il goûtait fort la poésie, et me prouva, à diverses reprises, qu'il connaissait et appréciait mes œuvres. Avec M. Vitet et M. de Montalembert, il était un de mes meilleurs soutiens à l'Académie.

Il m'accueillit donc avec une aimable familiarité. En me reconnaissant, il avait cru d'abord voir venir à lui l'ancien secrétaire d'ambassade de 1848, qui n'avait pas voulu servir l'Empire, et qui venait, sans doute, redemander un poste au ministre des affaires étrangères de la troisième République. Je me hâtai de le détromper : il s'agit de l'Académie, lui dis-je. — Ah! l'Académie! me répondit-il, avec un ton singulier où il entrait autant de surprise que de douce ironie, comme s'il s'éveillait d'un rêve et se disait à lui-même : est-ce qu'il y a encore une Académie? et il y a donc des gens qui songent à y entrer? — Il ne m'en promit pas moins sa voix et le concours le plus amical. Après avoir causé quelque temps des difficultés de l'heure présente et des blessures de la France, je le quittai attristé, ému et reconnaissant.

Je n'eus pas à lui rappeler sa promesse, au contraire; je lui écrivis, trois jours après, ainsi qu'à l'évêque d'Orléans, pour les dégager de leur parole. Je ne me présentai pas, et peut-être eus-je tort; mais j'ai toujours été plus docile aux conseils de mes amis qu'à ceux de mon amour-propre ou de ma raison. En revenant de Versailles, j'étais allé voir Hetzel à qui je fis part de mon projet de candidature. — « Ne fais rien, me dit-il, avant que je n'aie consulté là-dessus M. Legouvé; nul ne connaît mieux que lui ce pays-là. » M. Legouvé répondit que je n'avais nulle chance, et que je n'aurais pas deux voix : il se trompait, puisque j'étais assuré déjà de celles de Mgr Dupanloup et de M. de Rémusat, et que je pouvais espérer celles de MM. Guizot, Vitet, Sandeau, John Lemoinne, Augier, Barbier, et peut-être d'autres encore. Mais je m'inclinai, je m'abstins, et je n'y pensai plus.

Je n'y pensais pas davantage, cinq ou six ans après, quand un beau jour je reçus en Franche-Comté une lettre signée d'un de mes bons amis de l'Académie, qui,

au nom de plusieurs de ses confrères, me conviait à poser ma candidature au fauteuil de M. Patin, non pas dans l'espérance de lui succéder, me disaient-ils, mais, pour poser un jalon, recueillir quelques voix et forcer ainsi l'Académie à songer à moi dans l'avenir.

J'obéis encore, comme toujours, à cette voix amie; je me rendis à cet appel; je revins à Paris, l'élection devant avoir lieu dans une quinzaine de jours, je me hâtai de faire mes visites, et sans la moindre illusion, car les engagements étaient pris et l'élu désigné d'avance et sûr de son succès. Mais j'étais enchanté de faire encore une fois et plus complètement le tour de l'Académie en toute liberté.

Ces visites obligatoires doivent être très pénibles pour un candidat sérieux qui croit toucher au fauteuil et le mériter; mais il en est tout autrement quand ce n'est qu'un galop d'essai et que l'on n'a pas plus d'illusion que je n'en avais sur le résultat final de la course. Alors ce n'est plus une corvée, c'est une promenade dans le pays de l'intelligence, une *interview* permise, une curiosité honnête qui se satisfait honnêtement.

Ma première visite, avant de rentrer à Paris, avait été pour le duc d'Aumale, qui commandait à Besançon le 7e corps d'armée : son accueil fut charmant et du meilleur augure. Quoique Mgr Dupanloup crut devoir bouder l'Académie depuis l'élection de Littré, et n'y venait plus le jeudi, j'allai le voir à Chaville, où il était en villégiature. Il me dit, et il le répéta aux autres candidats, qu'il m'eût donné sa voix, s'il n'eût pas rompu avec l'Académie. A Paris, je vis mes amis John Lemoinne, Augier, Sandeau, Laprade, Barbier, C. Rousset, Mézières et Saint-René Taillandier, qui, en effet, votèrent pour moi, sauf Augier et Sandeau, engagés envers A. Houssaye, qui avait été directeur du Théâtre-Français, et qui, à ce titre, pouvait compter sur les voix nombreuses du clan des auteurs dramatiques. Le candidat sérieux était M. Boissier, dont l'élection était assurée et qui fut élu finalement. E. Manuel représentait avec moi la poésie dans ce tournoi littéraire peu émouvant, puisque l'issue en était connue d'avance. Cette élection eut une singularité qui ne s'est pas renouvelée depuis, si je ne me trompe : un des immortels, M. Legouvé, je crois, avait fait adopter une nouvelle procédure à l'Académie française; il l'avait décidée à faire précéder l'élection de la discussion des titres candidataires, comme cela a lieu à l'Académie des sciences. Le jeudi avant l'élection, je fus donc discuté, comme tous les autres concurrrents, mais je le fus dans les conditions les plus favorables. Saint-René Taillandier était directeur et présidait la séance. Quand mon tour fut venu, Laprade énuméra mes titres, le bon Auguste Barbier l'appuya avec chaleur, et, pour conclure, Saint-René cita quelques-unes de mes meilleures pièces, entre autres les stances sur le drapeau tricolore tirées de *Marcel*. Cette lecture, très bien faite, fit sensation, et le duc d'Aumale ne craignit pas de s'écrier : « C'est de la grande poésie ! » (M'accusera-t-on encore d'être trop modeste?) A la séance d'élection, le jeudi suivant, j'allai attendre le résultat des votes à la bibliothèque de l'Institut, auprès de mon vieil ami E. Lalanne, et John Lemoinne vint nous l'annoncer : M. Boissier était élu. A. Houssaye avait eu 11 voix, Ed. Grenier 7 et Manuel 1, au premier tour.

Il y a de cela bien des années. On me demandera peut-être pourquoi je n'ai pas continué à me présenter. Les occasions ne m'ont certes pas manqué. Ce qui m'a manqué, je vais le dire : c'est un second appel de mes amis. Je l'attendais toujours, à chaque fauteuil vacant, convaincu qu'ils m'avertiraient encore à la première bonne occasion, comme ils venaient de le faire à la mort de M. Patin. Ils laissèrent échapper cette occasion. J'étais trop fier pour réveiller leur négligence et leur reprocher cet oubi. Les années passèrent; la mort me prit un à un tous les académiciens qui pouvaient songer à moi. Des immortels qui me donnèrent leurs voix en 1877, — en y comprenant Mgr Dupanloup, — il n'en reste plus à cette heure que deux, M. le duc d'Aumale et Mézières. Maintenant il est trop tard : on ne passe pas à l'ancienneté dans cette compagnie-là. Je rencontrai, ces jours derniers, un académicien de ma connaissance qui n'avait pas voté pour moi; il me dit banalement, ou peut-être avec malice :

— Eh bien ! vous ne songez plus à nous ?

— Non, lui répondis-je, je vise plus haut.

— Comment ? répliqua-t-il, à demi suffoqué, plus haut que l'Académie ?

— Oui, je vise à m'en passer.

Et je le laissai stupéfait et scandalisé; il était de ceux qui ne peuvent se passer de distinctions et d'honneurs officiels.

Je reviens sur les visites que je fis lors de cette première et unique candidature. Il en est trois ou quatre qui m'ont laissé un vif et amusant souvenir, et je demande la permission de les raconter en détail. Commençons par M. de Loménie. Je m'étais présenté deux fois et inutilement chez lui; la troisième fois je demandai au concierge à quelle heure je pourrais rencontrer son locataire invisible. Il m'indiqua une heure pour le lendemain, et je fus exact, sans être plus heureux que les trois fois précédentes. Je laissai échapper un mouvement de désappointement et d'impatience. Le lendemain je revenais à la charge, et, cette fois-là, j'étais enfin introduit. L'accueil que je reçus fut des plus inattendus. Je trouvai un petit homme très animé, en colère même, qui me dit à brûle-pourpoint : « Vous vous êtes plaint, monsieur, de ne pas me trouver chez moi hier; mais, sachez le, nous ne sommes pas aux ordres des candidats; j'ai autre chose à faire qu'à les recevoir : je suis professeur au Collège de France, répétiteur à l'École polytechnique, etc. » Je le laissai achever son énumération et lui répondis froidement que si

j'avais insisté de la sorte et redoublé mes tentatives de visites, c'est que je croyais remplir un devoir et non exercer un droit, que je m'étais figuré que, nous autres candidats, nous étions *obligés* de nous présenter devant nos juges; mais que s'il en était autrement, je ne pousserais pas plus loin l'importunité et que j'avais l'honneur de le saluer, en lui faisant mes excuses. Le petit homme se calma subitement; il sentit sans doute l'inconvenance de sa sortie, et me pria de m'asseoir. Je ne voulus pas être dur à mon tour, j'y consentis, et, sans parler de l'Académie, je le priai, puisque j'avais l'honneur de le voir, de vouloir bien me dire où il en était de son travail sur Mirabeau, dont nous attendions la publication avec tant d'impatience, moi le premier qui avais un culte pour ce grand homme; et la conversation s'engagea dans cette direction. Le petit homme était tout à fait radouci et semblait avoir oublié sa vivacité première quand je me levai; il me reconduisit jusque sur l'escalier, et là, à ma grande stupéfaction, je l'entendis me dire en baissant la voix : « Ne dites rien au concierge, je vous en prie. » Je le rassurai bien vite, en lui répondant que je ne parlais à la loge que suivant la consigne écrite, en montant, jamais en descendant, et j'allai rire à mon aise de cette singulière visite sous les arbres voisins du Luxembourg.

Quelle différence avec l'accueil que je trouvai rue d'Aumale, chez M. Mignet! Je me rappelais, en montant l'escalier, celui qu'il m'avait fait au ministère du boulevard des Capucines, trente-six ans auparavant, et dont j'avais été si peu satisfait, comme je l'ai raconté dans mon article sur Nodier. Je craignais de retrouver chez l'illustre historien vieilli la même froideur diplomatique que m'avait montrée le jeune et beau directeur des archives, dans ma jeunesse. Il n'y eut rien de pareil; au contraire. Rien de plus aimable, de plus encourageant que la façon dont je fus reçu par M. Mignet. Il était à travailler; sa tête, belle encore, était ombragée d'une visière verte qui ne la défigurait même pas; il s'en désaffubla pour causer avec moi, et je reconnus que l'âge avait pu atteindre et creuser ses traits sans en détruire la beauté native. Je lui rappelai ma visite de 1841, et nous causâmes, en riant mélancoliquement, de ces temps lointains. Je sortis enchanté; je le revis quelquefois encore chez M. Thiers; et ceci m'amène à parler de l'hôtel de la place Saint-Georges où j'avais aussi à faire ma visite officielle.

Je n'avais jamais approché M. Thiers, et, comme on le pense bien, c'était un des hommes que j'avais le plus à cœur de voir enfin de près. L'illustre homme d'État n'était plus président à cette époque (1877). Après avoir fondé et gouverné la République, il n'avait plus que son siège à la Chambre et son fauteuil à l'Académie. Il m'avait fait dire qu'il me verrait avec plaisir le dimanche soir, jour où il recevait particulièrement ses amis. Lanfrey me présenta; je retrouvai quelques figures de connaissance : M. Barthélemy Saint-Hilaire, M. Mignet, E. Bersot et E. de Girardin. M. Thiers me reprocha de m'y prendre si tard pour cette élection : « Vous nous trouvez tous engagés, » me dit-il. Il m'invita à revenir le dimanche, et je me fis un plaisir de me rendre à cette aimable invitation. Je revins en effet toutes les semaines. Ce salon était bien intéressant : outre la douzaine d'amis qui faisaient le fond de ces réunions dominicales, on y voyait passer tout ce que Paris et l'étranger avaient d'illustre ou de connu. De tous les points de l'horizon politique européen on venait voir M. Thiers,— M. le président,— comme chacun l'appelait. On se groupait d'ordinaire autour de lui, en restant debout pour l'écouter dans son inépuisable et charmante causerie. Au premier rang, je vois encore les trois jeunes Charmes qu'il aimait particulièrement, Bersot et Lanfrey, quelquefois É. de Girardin. Sur un canapé près de la cheminée, Mme Thiers essayait de tenir tête à la princesse Troubetskoy, dont la jolie et très jeune fille ne paraissait guère s'amuser dans ce grand salon sérieux. Mlle Dosne, assise sous la grande glace, causait avec de vieux amis comme Barthélemy Saint-Hilaire et Mignet. Le soir de ma présentation, je la vis se pencher vers son voisin Bersot en me regardant; je devinai qu'elle lui demandait qui était cette nouvelle figure, et j'entendis mon très cher et très spirituel ami lui répondre simplement : « C'est Ed. Grenier ; il a fait de jolis vers. » Or, je ne sais si tous mes confrères sont comme moi, mais je ne sais rien de plus exaspérant que ce soi-disant éloge, pis à mes yeux que tous les dénigrements: *Faire des vers*, même jolis, n'est-ce pas un métier, un passe-temps, un ridicule parfois? Le mot *poète*, dit toute autre chose, et c'est une dignité, même quand on ne figure pas au premier rang. Voilà ce que je me promis bien de dire à Bersot en sortant, et je le fis. Il rit de ma susceptibité, cita *l'irritabile genus* d'Horace, me serra la main en m'appelant : Poète! et il m'appela ainsi jusqu'à son dernier jour. Cher et héroïque Bersot! n'aurai-je pas l'occasion de parler de vous plus au long et de dire toute l'admiration et l'amitié que je vous ai vouées par delà la mort? — Ce soir-là, comme je sortais avec Bersot, M. Thiers nous accompagna, ou plutôt l'accompagna jusqu'à la porte du vestibule ; il fut charmant pour le directeur de l'École normale, et faisant allusion à son passage au ministère de l'instruction publique : « Moi, aussi, lui disait-il, je suis des vôtres, j'ai l'honneur d'être ou d'avoir été un universitaire comme vous. »

J'ai réservé pour la fin le récit de ma visite à Victor Hugo; elle vaut la peine d'être contée, et elle me fournira l'occasion de parler de cet étrange et merveilleux génie.

J'avais entrevu à peine une fois ou deux Victor Hugo, dans ma jeunesse, à l'Arsenal. Il avait alors quarante ans, la figure rasée comme un acteur, ou plutôt comme un prêtre, et de fait il en avait assez

l'air : de longs cheveux noirs plats, un teint pâle, les traits manquant de décision et de noblesse, rien de remarquable et de beau, si ce n'est le front haut et large, — signe certain du génie, dit-il lui-même quelque part. Sous le rapport physique, il était visiblement inférieur à Lamartine, de Vigny et Musset. Plus tard, la barbe blanche et la vieillesse le mirent en meilleure apparence et lui firent une physionomie d'Homère moderne et clairvoyant. C'est sous cet aspect ennobli que je le retrouvai rue de Clichy, où il demeurait alors, quand je lui fis ma visite de candidat. On m'avait indiqué comme heure d'audience huit heures et demie du soir; je fus exact, comme on le pense bien. On m'introduisit dans un salon sombre contigu à la salle à manger, et d'où je pus, sans distinguer les voix et les paroles, reconnaître à l'animation de la causerie et au bruit des fourchettes que les convives étaient nombreux et que l'on touchait au dessert. Je m'assis sur un sopha, en face d'un fauteuil gothique exhaussé et recouvert d'un dais, avec de vagues allures de trône. J'eus le loisir de le contempler; la porte de la salle à manger s'ouvrit enfin, et Victor Hugo parut. Je me levai et m'excusai en quelques mots de lui imposer ce dérangement. Le maître me fit asseoir à côté de lui et me dit ces propres paroles d'une voix profonde, lente, bien accentuée, et sur un ton légèrement emphatique : « Monsieur Grenier, je suis bien aise de vous voir : Vacquerie m'a parlé de vous, Vacquerie vous a lu. Je voterai néanmoins pour Arsène Houssaye : il a de grands titres littéraires. Sans doute il a trempé dans cette orgie de l'Empire; mais je ne lui en veux pas : j'ai de l'indulgence pour les autres; je n'en ai pas pour moi. » Il fit une pause; j'en profitai pour lui dire qu'il n'aurait pas besoin d'indulgence à mon égard, vu que je n'avais jamais changé d'opinion. Ce qui était un peu dur pour mon interlocuteur, j'en conviens, mais il y avait dans la petite harangue du maître certains mots que j'avais trouvés mal sonnants, et j'étais un peu crêté, je l'avoue, et mal disposé aussi bien par le ton que par les paroles. Il reprit : « Je vais rarement à l'Académie; quelques amis veulent bien encore me consulter, mais j'y vais sans plaisir. L'Académie n'est pas ce qu'elle devrait être; M. Guizot l'a pervertie et il l'a perdue, comme il a perverti et perdu la monarchie. » Il continua quelque temps sur ce thème en enflant la voix. Quand il se tut, je crus devoir lui répondre que si j'avais eu la présomption de me présenter, c'était sur la pressante invitation de quelques-uns de ses confrères, et que j'avais vu dans cette candidature improvisée l'occasion rêvée depuis mon enfance d'avoir l'honneur de l'approcher. Il s'inclina, et, comme il ne reprenait pas la parole, je me levai; il se leva aussi et voulut me reconduire non seulement à la porte du salon, mais même jusqu'à celle du vestibule, malgré mes supplications. Arrivé sur le seuil, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Je suis désolé de ne pouvoir compter sur l'honneur que m'aurait fait votre suffrage; je n'ai qu'une consolation, c'est que les autres poètes de l'Académie m'ont promis leurs voix et, ajoutai-je en accentuant ma phrase, non sans malice, Lamartine eût voté pour moi ». Je saluai profondément, sans voir l'effet de ces dernières paroles, et je redescendis tout attristé d'avoir vu un homme d'un si rare génie ignorer que la simplicité est la seule attitude digne des grands de ce monde, et que la vieillesse n'a de grâce et de refuge que dans l'aménité et la bonhomie.

Je n'ai jamais revu Victor Hugo; mais j'ai assisté à ses funérailles, — une vraie apothéose, digne de lui, car elle était à la fois grandiose et ridicule; le grotesque s'y mêlait aux plus nobles sentiments, comme dans ses œuvres. Cette halte du cercueil sous l'Arc de Triomphe, ce long convoi que suivait tout un peuple, ce tombeau confié au Panthéon, tout cela avait de la grandeur dans l'idée, mais dans l'exécution que de lacunes, de surcharges, de puérilités, de besoin de paraître, — disons le mot, — que de mascarade et de parade! Rien du sentiment religieux et du recueillement que commande la mort. C'était une fête, un spectacle qu'un peuple entier se donnait à lui-même en divinisant une de ses idoles. Si le sérieux et l'émotion réelle dominaient dans ces solennités funéraires de la démocratie, elles auraient une grandeur que les cérémonies officielles de la royauté n'ont jamais possédée, parce qu'il n'y a rien de plus grand sous le ciel que l'âme de tout un peuple se manifestant librement dans un seul et héroïque sentiment de gratitude et d'amour.

Je n'ai pas la prétention de juger un homme, — et surtout un tel homme, — sur une seule entrevue. J'ai dit simplement mon impression. Des amis à moi, qui le fréquentaient à Paris et dans l'exil, m'ont affirmé qu'il savait être simple et parfaitement aimable. Je le veux bien. Peut-être même l'aurais-je aimé comme j'ai aimé Lamartine, si je l'avais vu de plus près; j'en doute cependant. A le juger de loin, et dans sa longue carrière d'homme public, il me semble que l'âme n'était pas à la hauteur du génie, et l'homme me paraît inférieur à sa gloire. Quant au poète, personne ne l'admire plus que moi; non pas à sa façon, quand il dit de Shakespeare qu'il l'admire comme une brute : je l'admire avec discernement; l'amour n'est pas forcément aveugle et la brute ne peut s'élever à l'admiration. On se fait une fausse idée de ce sentiment si noble, si fécond. L'admiration est le déploiement des plus rares facultés de l'homme; c'est l'exaltation de la raison, le *sursum corda* vers le sublime, qu'il nous soit révélé par un acte d'héroïsme ou une œuvre de génie, par une image de l'art ou un aspect de la nature; c'est l'épanouissement de l'esprit dans la lumière et l'amour; c'est une communion des âmes qui rapproche les plus

humbles des plus grands en les faisant boire à la même coupe ; c'est le ravissement de la pensée devant la beauté apparue; c'est le buisson ardent derrière lequel on entrevoit le Dieu; en un mot et plus simplement, l'admiration est un acte de foi et d'amour qui élève l'homme au-dessus de lui-même en le mettant face à face avec la perfection réalisée. Or, Hugo la réalise souvent : je parle ici seulement de ses *Poèmes lyriques;* car sa grandeur est là et non ailleurs. Là, il règne en maître et par droit de naissance; dans ses autres œuvres, la volonté a trop de part. Là, dans le lyrisme, ce plus grand des assembleurs de mots, cet étonnant remueur d'images, ce prodigieux dompteur de la langue, est dans son élément et sa véritable nature. Artiste au suprême degré et maître souverain de la forme, quand il a à exprimer un sentiment vrai, il arrive à la beauté suprême. La postérité pourra faire avec ses vers un volume unique, à part, qui vivra autant que la langue française. Peut-on dire davantage? Mais le proclamer, comme on l'a fait, le plus grand poète de tous les temps, c'est pousser le patriotisme jusqu'à l'aveuglement et le culte jusqu'au blasphème ; il ne l'est pas même de notre siècle : il faudrait d'abord en exiler Gœthe, Byron et Lamartine.

Victor Hugo m'a entraîné trop loin ; ce puissant génie vous fascine; on a peine à le quitter des yeux. Revenons, s'il en est temps encore, à l'Académie, et finissons ce voyage au long cours, — au trop long cours.

Ma candidature eut un épilogue qui m'a laissé le meilleur souvenir. Quelques jours après l'élection, j'étais un soir au Théâtre-Français, à l'orchestre; en sortant durant l'entr'acte, je longeais les baignoires les plus rapprochées de la scène, quand, dans la pénombre de l'une d'elles, je vis une main qui me faisait un geste de salut et d'appel. Je m'approchai, et je reconnus la mâle et noble figure du duc d'Aumale qui me souriait : « Venez donc, me dit-il, que je vous fasse compliment! Sept voix ! mais c'est très beau, c'est une superbe entrée de jeu. Voyons, quels sont donc les six autres; car je suis des sept et au premier rang. » Je remercai de mon mieux et j'essayai le dénombrement des six complices de mon aimable et auguste interlocuteur. Au nom de Cuvelier-Fleury, le prince m'arrêta : « Croyez-vous ? » me dit-il d'un air de doute un peu narquois. Il avait raison ; son ex-précepteur n'avait pas voté comme lui, en effet ; mais je l'ignorais alors. J'essayai de défendre mon opinion en disant que M. Cuvelier-Fleury avait reçu mes remerciements et Mme Cuvelier-Fleury aussi. « Bah! dit le prince, on reçoit toujours des remerciements, et les femmes ne savent pas toujours ce que font leurs maris. » Et nous nous mîmes à parler des élections, et, Dieu me pardonne, de la perfidie académique. Je lui contai le plus bel exemple que je connusse, l'aventure d'E. Delacroix, dont j'avais entendu le récit de la bouche même du héros, ou plutôt de la victime, comme on voudra. La première fois qu'Eugène Delacroix se présenta à l'Académie des beaux-arts, il n'obtint qu'une seule voix, et cinq des votants vinrent lui serrer la main, chacun d'eux lui disant ou lui faisant entendre qu'il avait voté pour lui. Or il y avait là au moins quatre faux frères. Mais ce n'est pas tout et voici le plus beau de l'histoire : Un jour que Delacroix racontait cette anecdote peu édifiante dans un salon, un petit homme se leva indigné en s'écriant : « Ah ! c'est trop fort ! Sur vos cinq amis, il y avait cinq menteurs; car c'est moi seul, moi, Auber, qui ait voté pour vous ! » Le duc connaissait-il l'histoire? ou bien eut-il la bonne grâce d'avoir l'air de l'ignorer? En tout cas, il en rit franchement. L'entr'acte allait finir; je m'inclinai et pris congé, très touché et très enchanté, comme on le pense bien, de la bonne fortune de cette entrevue inattendue. Mais mon épilogue ne s'arrête pas là. Voici qui est plus extraordinaire. L'année dernière, passant un soir devant la même baignoire, je fus encore arrêté par le même geste bienveillant et la même aimable causerie. Le prince m'avait encore reconnu; et pourtant il m'avait vu seulement deux fois dans sa vie, en 1877, et il y avait quinze ans de cela ! Je fus confondu. En vérité, cette mémoire des princes tient du prodige !

Un dernier mot. Il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre la phrase un peu vive que j'ai écrite tout à l'heure sur le peu de bonne foi des académiciens : il serait injuste de généraliser. Il y a des hommes trop polis, trop bienveillants, des amis mêmes, qui vous disent sincèrement de temps à autre : « Vous devez être des nôtres ; votre moment viendra : patientez ! nous pensons à vous ! » On remercie, on patiente, et le moment ne vient jamais. Il ne faut pas leur en vouloir : ils ont pensé à autre chose, ou à un autre candidat qui faisait mieux l'affaire du moment. Car il y a une fortune académique qui plane invisible sous la coupole du palais Mazarin (elle vient peut-être de ce grand politique ou de l'autre cardinal, le fondateur). Parfois on la croirait aveugle, et elle semble distribuer ses faveurs un peu au hasard. Elle a ses caprices; tout dépend du jour avec elle. Règle générale, à part quelques grandes individualités qui s'imposent, on ne vote pas pour quelqu'un, on vote contre quelqu'un ; l'important pour le candidat est donc d'avoir un concurrent que l'on veut écarter. Voilà le secret de bien des élections. Ce jour-là, si l'on entre dans le détail, quelle agitation plus ou moins déguisée ! que de manœuvres sourdes ou visibles ! que de mines et de contre-mines ! C'est pis qu'à la Chambre des députés. Là le virus de la passion est dilué dans la masse et noyé dans le nombre. Ici, à l'Académie, il se concentre dans quarante têtes, — moins une, — et il y a plus de partis qu'au Parlement: monarchiques et républicains, athées et cléricaux, critiques et dramaturges, hommes d'État et journalistes, évêques et universitaires, orateurs et philosophes, éru-

dits et poètes, ducs et plébéiens, vieux et jeunes, que sais-je encore? Maintenant mêlez tout cela et cherchez à calculer les mille combinaisons qui peuvent résulter suivant l'occasion de tous ces éléments divers et hostiles; car un seul et même individu peut appartenir à la fois à dix de ces catégories. N'est-ce pas à jeter la langue aux chiens? C'est ce que je fais en demandant pardon au lecteur et à l'Académie de ce long bavardage sur cet intéressant et inépuisable sujet.

ÉDOUARD GRENIER.

(*A suivre.*)

LÉONARD DE VINCI (1)

Artiste et savant.

Après la publication des fameux manuscrits qui révélaient dans le peintre de la *Joconde* un des grands initiateurs de la science moderne, il fallait, pour dresser une image totale de son génie, un mélange peu commun de hautes aptitudes : sens esthétique à la hauteur d'un tel art, intelligence des grandes méthodes scientifiques, avec une riche information sur leur histoire, extrême délicatesse critique dans l'interprétation de fragments sans ordre ni continuité. L'entreprise n'a pas effrayé M. Gabriel Séailles, que Léonard attirait invinciblement par cette rencontre inouïe de dons, où, loin de voir une anomalie et comme un magnifique paradoxe de la nature, l'auteur de l'*Essai sur le génie dans l'art* a cru reconnaître au contraire le type d'une humanité achevée. Convaincu que l'antinomie de l'art et de la science est superficielle et que les facultés de l'artiste et du savant ne s'opposent, à dire vrai, que dans la spécialisation où nous réduit le plus souvent notre faiblesse, M. Séailles a mieux fait que de disserter sur ce thème : il nous a raconté un homme chez qui le théoricien s'unit si profondément au poète, qu'on ne sait ce qu'il faut plus admirer, de l'imagination qui éclate dans ses découvertes ou de l'exactitude d'analyse qui triomphe dans ses plus ineffables créations. Et il a écrit ce livre avec une ardeur de sympathie, une éloquence, un charme d'entraînement et de jeunesse, qui ne surprendront personne, mais aussi avec une méthode et une conscience partout sensibles, qui ajoutent au plaisir de la lecture une sécurité singulière.

C'est seulement de la thèse éparse et partout présente dans cette œuvre remarquable que je voudrais ici me faire l'interprète, en suivant d'aussi près que possible M. Séailles.

(1) *Léonard de Vinci, l'artiste et le savant*, par Gabriel Séailles. — Paris, Perrin.

I.

Étranger de cœur aux luttes qui déchiraient l'Italie de son temps, Léonard n'a jamais rien espéré de la faveur des princes qu'une libéralité sans limites pour l'exécution de ses grands travaux, en même temps qu'une intelligente tolérance pour son oisiveté féconde. Aussi serait-on porté à se consoler du manque absolu de documents sur plus d'une période de sa vie en songeant que sa vraie biographie tient dans la succession de ses œuvres. Mais pour peu qu'on se soit familiarisé par la lecture des manuscrits avec les rêves qui tentaient son audace, on se rendra compte que les œuvres qu'il a parfaites n'ont été que les épisodes et comme les haltes d'une pensée toujours tendue vers des fins autrement hautes. Si l'ambition de sculpter un cavalier au galop a pu suffire pour faire de lui un incomparable anatomiste de l'homme et du cheval, ou seulement s'il veut, « par l'étude de sa structure, rendre plus sensibles la grâce et la souplesse du palmier », il s'en faut, en effet, que l'intérêt de telles recherches s'épuise, à ses yeux, dans la statue ou le tableau qu'elles préparent. Elles le passionnent pour elles-mêmes; il ne cessera plus de les approfondir. La statuaire l'a conduit à l'anatomie; mais l'anatomie musculaire, sorte de mécanique animée, ne manifeste-t-elle pas déjà les lois générales de la force, du mouvement et du poids? Et ce n'est pas par une démarche laborieuse de son esprit que Léonard passe ainsi d'une science à l'autre, mais par une transition si naturelle et si douce qu'il lui semble à peine changer d'objet. Le regard de l'artiste devient, à force de puissance et de lucidité, l'inspection du savant. Un rameau qui s'élance et contribue de sa grâce propre à la variété de l'arbre, un oiseau qui prend son vol, une eau qui tourbillonne, un visage contracté par la colère ou épanoui par le rire, un cou qui s'infléchit, un rayon qui se brise, un son qui se répercute, la forme d'un rocher, les teintes qui s'échelonnent sur le flanc des montagnes, toute chose, enfin, dévoile à un tel observateur des aspects de plus en plus reculés et subtils qui l'acheminent vers le secret de sa beauté. Que si, par quelque instrument construit sur le modèle de ses propres organes, il essaye d'en multiplier la puissance, ou s'il prétend, par quelque artifice d'expérimentation, fixer un instant l'insaisissable mobilité de la nature, ce n'est point pour satisfaire je ne sais quelle curiosité superflue et exceptionnelle, mais pour donner à l'observation même toute sa vérité. Le peintre qui ne demande à son modèle que la provision de détails nécessaire pour couvrir une toile, qui ne s'intéresse au modèle que dans la mesure où il le peut exploiter pour son art, fait preuve, quelle que soit son habileté ou sa conscience, d'une triste servilité d'esprit. Il s'imagine que c'est l'art qui donne du prix à la nature et que par-

faire un tableau est une fin, quand ce n'est, à dire vrai, qu'un repos, une halte heureuse, la joie d'exprimer quelque chose d'invisible, par laquelle le véritable artiste se récompense à bon escient de l'avoir compris. Voilà pourquoi Léonard, le plus fécond des génies, a paru à ses contemporains le plus paresseux des peintres. D'autres ont pu, — sentant bien qu'aucune partie du savoir humain ne s'isole sans violence ni artifice, mais qu'au contraire elle se continue et s'achève en toutes les autres, — souffrir impatiemment les divisions que notre débilité semble prescrire aux choses. Léonard ne les a pas même senties. Pourquoi la beauté des forêts et des mers, et les proportions que le géomètre relève entre les bras du levier, ne seraient-elles pas comprises par un même esprit, aimées par un même cœur, puisque partout c'est la même nature et la même vérité ?

M. Séailles abonde en expressions brillantes et fortes pour traduire ce passage continuel de l'intuition de l'artiste à l'observation réfléchie du savant. Je m'abstiens de citer, puisque aussi bien, si M. Séailles a écrit son livre pour que vous lisiez le Vinci, je n'écris, moi, cet article que pour que vous lisiez M. Séailles.

La science est pour Léonard « certitude et puissance ».

Quand de son profond regard il creuse la beauté naturelle des êtres, ce n'est pas pour en obtenir un charme sensuel de plus, ni seulement pour en mieux retenir l'image, mais pour en atteindre les raisons. Ces raisons sont rarement écrites en surface ; et c'est presque toujours dans l'intime de ses créations que la nature dépose la trace des mouvements plus ou moins complexes par lesquels elle les a élaborées, des proportions qu'elle y réalise. La beauté serait une pauvre chose, peu digne d'hommage, si, comme quelques-uns le craignent, elle s'évanouissait à mesure qu'elle se laisse comprendre, bien loin de se révéler le plus divine à celui qui l'a scrutée le mieux. Ou elle ne répond qu'au caprice des sens, ou elle participe à la valeur universelle de la raison et n'est que le triomphe de cette exigence éternelle d'unité, d'ordre et de mesure, dont la raison semble avoir fixé l'expression abstraite dans les lois des figures et des nombres. La première des merveilles de ce monde, le corps humain, restera lettre close pour l'anatomiste à qui manque « la méthode de démonstration géométrique et celle du calcul des forces et de la vigueur des muscles ». En général, « il y a proportion non seulement dans le nombre et les mesures, mais dans toute puissance, quelle qu'elle soit ». Je renvoie le lecteur aux chapitres si pleins, si étudiés, si lumineux, où M. Séailles prouve que Léonard a conçu de la façon la plus claire le moderne principe de l'application des mathématiques à l'expérience, et montre dans les plus belles de ses découvertes et théories autant de succès à l'actif de ce principe. Je m'en tiendrai à une remarque. C'est que si depuis Descartes, et en raison sans doute de la méthode cartésienne, on a cru volontiers que la science décolore et dépoétise la réalité en en rendant compte, cette conception déjà toute mathématique des lois naturelles ne fut nullement chez Léonard une vue systématique, mais semble avoir surgi de la nature elle-même, sur les instances de sa puissante imagination. Quand, par exemple, nous lisons les pages où il expose, avec la simplicité d'un physicien moderne et je ne sais quelle ampleur subtile qui rappelle Leibniz, la théorie des ondulations qu'il a découverte, sinon dans tout son détail, du moins dans toute son étendue, nous voyons bien que son procédé n'a pas consisté, si j'ose ainsi dire, à essayer certaines figures de géométrie sur des phénomènes qui les suggéraient vaguement, mais que ces figures se sont dessinées d'elles-mêmes, à mesure qu'il se représentait d'une manière plus précise la propagation du son et de la lumière. Dirons-nous qu'il avait l'imagination faite d'une certaine manière ? Non; mais que, si l'art et la science ne sont ni radicalement distincts, ni subordonnés l'un à l'autre, mais dépendent ensemble de la même vérité et de la même nature, il n'y a pas davantage d'abîme entre l'imagination et la réflexion, qu'elles s'alimentent toutes deux dans la raison, dans la pensée, et que Léonard avait l'imagination pleine de pensée.

Rien n'est plus loin de lui que cet esprit d'orgueilleuse analyse, assez répandu de nos jours, qui s'applaudit de toute découverte d'un procédé caché de la nature, comme d'une illusion dissipée, d'un prestige vaincu. Bien au contraire, la connaissance scientifique, rationnelle d'une chose n'a de prix à ses yeux que parce qu'elle manifeste dans toute son intensité le jeu de forces naturelles qui l'a produite et qui la fait être. Ce qui est illusion, ce sont ces actions chimériques auxquelles le vulgaire, trompé par ses sens ou par la superstition, attribue les effets qui le frappent le plus. Et le savant, en poursuivant les raisons réelles et « démonstratives » des êtres et des phénomènes, que fait-il, sinon mettre à jour les véritables voies où la nature engage toute son énergie ? Tant s'en faut que l'image d'un fleuve, d'un arbre, d'un athlète s'appauvrisse, si j'ose ainsi dire, de tout ce que nous apprenons sur les causes qui déterminent la rapidité ou les remous du courant, la grosseur des branches ou la distribution des feuilles, la tension des muscles ou les conditions d'équilibre du corps, — qu'au contraire une telle image ne tire ce qu'elle a de puissance que d'un sentiment plus ou moins profond et minutieux de ces causes et de ces lois. Ce n'est point par fiction poétique ni métaphore, c'est bien réellement, — pour obéir à la sollicitation de la pesanteur ou à l'exigence d'équilibre, pour rebondir sous un choc suivant un angle réfléchi égal à l'angle d'incidence, pour restituer sous une forme quelconque, tourbillons, vapeur, destruction ou ébranlement des corps voisins, la force d'un élan arrêté ou brisé, — que l'on voit la nature se

précipiter avec ardeur, avec *furie*. Cette dernière expression revient fréquemment dans les cahiers de Léonard. Ses analyses les plus précises sont des modèles de description pittoresque. De simples figures de démonstration deviennent sous sa plume des merveilles de dessin. S'il veut faire comprendre les déviations et retours compliqués d'une rivière buttant contre des obstacles qu'il diversifie à plaisir, il ne se contente pas de simples lignes, mais l'eau bouillonne et tournoie. Telle étude d'anatomie est par la précision acharnée et l'entraînante conviction un morceau d'art prodigieux. Celui qui ne verrait là qu'un souci d'artiste désireux de parer la science confondrait fâcheusement la fin avec le moyen, la science n'ayant d'autre objet pour un homme tel que Léonard que d'écrire en caractères immuables la puissance et la beauté des « choses naturelles ».

II.

Que ce savant ait été doublé d'un artiste et d'un penseur, et que ce soit même l'intime union de ces facultés qui, en les prolongeant l'une dans l'autre, fasse la profondeur de ses conceptions, — voilà une vérité qu'impose sans conteste la lecture de quelques pages du Vinci. Mais comment ce « serviteur de la nature », ce « disciple de l'expérience » n'a-t-il pas été réaliste en art, sensualiste ou, comme nous dirions, positiviste en esprit ? Et ces chaînes des sens qui reviennent sans cesse appesantir entre deux élans tant de puissantes imaginations, comment est-ce précisément pour lui qu'elles se sont faites si légères, que nul autre ne se meut avec cette égalité, cette aisance continue, souveraine et gracieuse, dans la fantaisie la plus déconcertante, dans un idéalisme presque surnaturel?

J'essayerai de le montrer en m'inspirant de ce qui me paraît, sous la variété du sujet et le détail de l'exposition, l'âme même du livre de M. Séailles.

Oui, le Vinci est, en art comme en science, le serviteur de la nature. Mais la nature n'est pas pour lui l'univers visible, cet immense domaine soumis à nos sens. Elle n'est pas non plus cette puissance inintelligible à l'homme et à elle-même, fascinatrice en son aveuglement, toute teintée de mélancolie et de passion, que les romantiques plus tard viendront invoquer ou maudire. Il la faut comprendre. Or les choses ne sont comprises, que dis-je? elles ne sont vraiment vues qu'autant qu'au travers de leurs formes et de leurs nuances transparaissent leurs lois. Et si les lois éclairent ainsi les choses et les illuminent, c'est que les choses sont particulières et elles universelles. Par quelque effet qu'elles frappent et invitent nos yeux, les lois de la nature en contiennent, pour ainsi parler, une infinité d'autres par où elles défient toute imagination. C'est cette invisible capacité qui seule agissant, seule engendrant, soutenant et renouvelant tout ce que nous pouvons voir, entendre et toucher, seule aussi revendique le nom de nature. Capacité aveugle, dira-t-on. Nullement, puisque les lois qui la manifestent ne sont que l'expression de ce qui s'impose d'ordre, de mesure, de solidarité, en un mot de raison à notre monde. Bien au delà donc de notre terre et de notre ciel, au sein d'une raison dont rien ne borne le pouvoir, gît l'inépuisable source du peu que nos yeux contemplent. Pour Aristote, le système solaire et les êtres qui le peuplent possèdent en eux-mêmes et comme emprisonné dans leurs formes visibles tout ce qui leur a été conféré de beauté, de perfection, d'âme. Pour Léonard, ils le puisent et, si j'ose dire, sans cesse l'avivent dans cette divine pensée, capable d'une infinité d'autres terres et d'autres cieux, dont ils n'offrent qu'un vague et lointain exemplaire. Exemplaire infime et insignifiant pour qui l'enferme dans les limites de sa propre perception, mais combien plus magnifique que le monde clos d'Aristote par les desseins infinis qu'il entr'ouvre, par l'insondable essence qu'il laisse entrevoir à qui sait le solliciter.

Une inquiétude pourtant s'élève. Ce monde, dont l'homme est si fier de se dire roi, ne serait-il, par son rapport même avec une vérité qui le dépasse infiniment, qu'une énigme, le jeu d'une divinité qui ne nous aurait intrigués à son secret que pour le dérober à jamais à nos prises? Et n'est-ce point là ce que Léonard veut nous faire entendre, quand il donne à ses inventions les plus savantes une couleur si marquée de mystification et de paradoxe? Il se plaisait à caricaturer la nature en des constructions fantastiques ou monstrueuses, obtenues par le plus strict emploi des procédés mêmes de la nature, déconcertant ainsi du même coup le dogmatisme de l'école et la routine du vulgaire. Et, certes, mieux vaut le doute, le sentiment, même railleur et amer de l'incompréhensibilité des choses, que la naïveté d'un sensualisme béatement satisfait par les apparences, ou d'une logique qui en rend compte en un tour de main. Mais ce n'est encore qu'une demi-clairvoyance, une étape entre l'erreur et le vrai. S'y tenir serait faire injure à l'éternelle raison qui, si elle n'a pas épuisé dans la terre que nous habitons, dans les planètes qui l'éclairent, son inépuisable richesse, les a cependant, par une empreinte de noblesse et de beauté reconnaissables, rendues dignes d'être admirées, d'être aimées en elles-mêmes. Quelque peu que soit ce que nous nommons la *création* à l'égard de l'infini qui l'enveloppe, il y aurait aveuglement à supposer, comme y inclina Renan, que tout cela, y compris l'homme, puisse n'être qu'un détail dans l'ensemble, un rouage au service de l'être universel, et ne s'alimenter pas directement dans le sein de Dieu.

Partout éclate la réfutation de ce sophisme. La sèche expérience que nous instituons pour mettre en évidence les lois de reflexion et de réfraction de la lumière ne manifeste que des rapports tout géométriques plus

propres à nous instruire qu'à nous toucher. Mais le rayon de soleil qui éveille dans un feuillage touffu tout un jeu délicat d'ombres et de clartés ne réalise-t-il pas d'une manière rigoureuse des rapports tout à fait semblables? A quoi s'adresse cependant le regard ému et passionné qu'un promeneur ami des choses arrêtera indéfiniment sur ce doux spectacle? L'arbuste qui se profile dans la plaine n'a pas ménagé au hasard le jet de son tronc et de ses branches, le nombre ni la direction de ses bourgeons et de ses feuilles; tout cela est circonscrit par une mathématique et une logique minutieuse. Mais le poète le contemplerait-il avec cette tendresse jamais lassée, si la grâce que font à ce frêle habitant du paysage les mille particularités définies dont il se compose ne lui ouvrait une issue vers je ne sais quelle beauté sans limites? Que la brise s'élève; dans le frissonnement du feuillage, dans la courbure molle et prolongée de l'arbuste, l'œil de celui qui sait démêler a un effet complexe de certains principes du mouvement, de la résistance, du poids. Mais surtout quel afflux soudain de charme et d'attirance! Et comme ce qui se meut, ce qui dérange volontiers ses lignes, les ploie en tous sens avec une sorte d'empressement heureux, l'eau courante, le flot marin, un nuage, une bouche, des yeux, — sans échapper plus que l'immobile à des lois fixes, en sa liberté même, — est cependant plus illuminé de ce sens intérieur et profond! Quel est-il donc, ce sens? Tout exprime les lois de la géométrie; mais tout exprime à des degrés divers autre chose. Que serait-ce, sinon justement l'ineffable, ce qui n'a pas de nom dans nos sciences, parce que notre entendement ne peut l'enclore en aucun de ses concepts abstraits et discursifs? Et voilà pourquoi l'on s'entend quand on dit, sans plus s'expliquer, qu'un paysage ou un visage sont expressifs. Et la nature est pleine d'expression.

Ce divin rayonnement, transparence de l'infinie beauté dans les choses, ne les éclaire-t-il ainsi que par lueurs éparses et diffuses, ou ne se concentre-t-il pas en un être qui, marqué au suprême degré de la confidence de l'Éternel, soit vraiment, comme Bacon le dira plus tard en un sens moins élevé, l'interprète et le prêtre de la nature?

Cet être existe, c'est l'homme. Le caractère expressif qui, chez les plantes et les animaux mêmes, n'apparaissait que comme un surcroît preque étranger à leur essence, un éclair indécis, triomphe pleinement dans la figure humaine, dont la structure et le jeu lui sont, en leurs détails, subordonnés. On voit la signification de cette grande idée scientifique, non seulement indiquée, mais approfondie par Léonard, justifiée même selon les données dont il disposait : que l'homme est un « microcosme », le raccourci animé ou plus exactement la quintessence du monde. Le monde est un immense vivant qui a sa chair, ses entrailles, ses vaisseaux, son sang et ses liquides nourriciers, qui a sa respiration, ses pulsations, ses excrétions et surtout ce tourbillon d'éléments, ce perpétuel échange, cette conspiration des parties, essence de ce qui vit. Si des grossiers filons de granit par où l'eau descend des montagnes dans la plaine au tissu délicat des veines et des artères, de la marche lente et accidentée des fleuves au mouvement rapide qui porte sans cesse le sang et les humeurs aux extrémités de l'organisme humain, — en passant par tous les degrés et toutes les particularités du végétal et de l'animal, — on voit la nature élaborer des organes d'une composition de plus en plus subtile et raffinée, d'un jeu de plus en plus complexe et harmonieux, n'est-ce point qu'elle réserve, pour l'être qui la couronne, une matière entre toutes allégée et épurée, la moins impropre enfin à l'irradiation de l'esprit? Voilà pourquoi la forme humaine est toute expression, et ce qu'il y a d'expression dans les choses ne se perçoit que par analogie avec elle. C'est dans le regard de l'homme que le monde se revêt de sens.

Léonard a pénétré d'une façon bien plus intime encore dans les rapports de l'esprit et de la matière, et établi la subordination du visible à l'invisible. Il ne conçoit pas le corps comme une agglomération brute sur laquelle une âme quelconque, grande ou mesquine, noble ou débile, peut indifféremment se greffer. Mais c'est l'âme qui, s'exprimant dans le corps, le suscite et le modèle. Le corps sera ce qu'il faut qu'il soit pour s'harmoniser au mieux avec ce degré originaire de noblesse, de participation à la sagesse et à la générosité divines, où gît notre véritable individualité. Laissons-le parler lui-même :

> L'âme qui régit et gouverne chaque corps est celle qui constitue notre jugement, avant que ce jugement soit proprement nôtre. Donc elle a composé toute la figure de l'homme selon qu'elle l'a jugé le mieux... Et ce jugement est de telle puissance qu'il meut la main du peintre et le fait se reproduire lui-même, car il semble à cette âme que c'est la vraie manière de figurer un homme et que qui ne fait comme elle se trompe.

Est-il besoin de dire que Léonard ne confond pas la beauté plastique avec la beauté morale, que ces relations de l'âme au corps restent spirituelles comme l'âme qui les commande, et relèvent de l'esprit de finesse bien plutôt que des sens? Ce qui est certain, c'est que, dans une telle conception, il ne saurait y avoir d'emploi du génie qui surpassât la reproduction de la forme humaine par l'art. Il en est de la peinture comme de la poésie ou même de la métaphysique. Elle dégénérerait en un jeu sans dignité et proprement se nierait elle-même, si, à travers ce qu'il y a de plus élevé dans l'ordre des apparences sensibles, elle ne visait une vérité que les yeux n'atteignent point, mais que la raison ne saurait davantage circonscrire. Et le

plus profond réalisme, c'est la plus haute poésie.

Mais l'essence de l'homme n'expire pas, si j'ose dire, aux limites de son corps. Il se meut au sein d'un monde dont l'imagination ne saurait le séparer. Quand donc ne le rencontra-t-on pas dans les forêts, au bord des sources, et sur les plages interrogeant les mers? Si son organisme plonge des racines au plus profond de la terre et s'anime d'un peu de la chaleur du ciel, sa pensée lui rattache bien plus fortement encore tout ce qui l'environne, puisque seul il transmet à ce vaste ensemble, par lui-même épars et désolé, le rayon qui, l'embrassant, le vivifie. Ce désir natif, source de mon être, jugement et rêve de beauté, trouvera-t-il donc sa pleine expression et sa fin dans le corps qu'il m'a formé? Et quand je me surprends à composer, avec tout ce que je sais de noblesse et de mélancolie dans les rochers et les collines, de grâce dans les fleurs, de mystère dans les chemins, de suavité dans le ciel et dans les eaux, un paysage idéal, me complairais-je peut-être dans un amusement tout impersonnel et sans prix? Ou n'est-ce pas plutôt mon âme qui, pour achever sans doute de se révéler à elle-même, s'aide de tout ce qu'elle perçoit dans la nature d'affinités et de ressources et en compose une image aussi empreinte que possible de ce qui l'inspire? Étrange harmonie par laquelle le mystère qui se lit dans les yeux de la Joconde perdrait à la fois de son infini et de sa clarté, à s'isoler du paysage qui l'amplifie et l'interprète! Et toujours, nymphe ou madone, attendrie par l'extase ou le sentiment, ou bien brûlante de la fureur des batailles, spiritualisée par des siècles de pensée et de science, ou stupide encore de l'horreur des premiers jours du monde, des luttes géantes et des cataclysmes, la figure humaine porte dans son expression même la peinture d'un univers.

Je ne me suis proposé ici que de montrer, avec M. Séailles, comment le savant, — chez Léonard, — s'accompagne d'un artiste, et s'achève, s'épanouit en un poète du plus singulier idéalisme. Mon objet n'était point d'analyser son œuvre. Mais l'impression générale de cette œuvre éveille aisément une inquiétude, un doute, dont j'ai déjà dit un mot, sur le sérieux du Vinci, sur la sincérité de sa foi à l'idéal. Certes, il n'a jamais douté que le sens de la nature et de l'humanité ne dût être cherché au delà de l'homme et du monde, dans une pensée infinie. Mais n'ajoutait-il pas, dans le fond de son cœur, que cette recherche n'aboutit point, que Dieu ne s'est inscrit en nous que comme le suprême inconnu, et que nos sentiments les plus chers, les plus sacrés ne sont que des étincelles jaillissant vainement au sein d'un abîme qu'elles n'éclairent pas? On le croirait, à voir comme il aime faire exprimer à ses personnages leur propre énigme et que leurs regards ne sont si lucides que parce qu'ils sont inexplicables. Jusque dans la peinture des affections les plus universelles et les plus simples, de l'amour maternel, par exemple, n'insinue-t-il pas un sourire qui excuse, qui, parmi les expansions tendres et familières, réserve à un monde d'autres pensées, leur part? On peut, en pressant un peu, trouver quelque hauteur dans la *Sainte Anne* du Louvre, quelque condescendance dans le regard qu'elle abaisse sur sa double maternité. Ce ne sera donc pas dès lors dans les scènes religieuses, dans les œuvres de tradition et de commande qu'on surprendra le mieux l'intime pensée du Vinci, son dernier mot, mais bien dans ces libres œuvres dont toute la conception lui appartient, dans la *Joconde* peut-être, dans le *Saint Jean* à coup sûr, dans la fantaisie de ses dessins. Il y en a un au Louvre qui, sous ses minimes proportions, est, en ce sens, d'un prodigieux caractère. Dans une chevelure hérissée de Méduse s'encadre un visage de jeune fille vue de trois quarts. Les pupilles dilatées entre des paupières aux cils superbes qui semblent ne jamais battre s'immobilisent dans un étonnement sans frayeur. Leur fixité presque hystérique naît de l'intensité d'attention avec laquelle elles s'arrêtent sur un secret qu'elles ne peuvent percer, mais que le vulgaire n'aperçoit même pas. Le front très haut est droit et pur, les traits sont d'une délicatesse suave qui atténue d'une vague douceur cette figure rèche et tendue et déjà la fait aimer. — Que dire de ce saint Jean, de cet adolescent qui pourrait s'appeler aussi bien Bacchus ou Ganymède, de ce bel enfant du péché, dont la sensualité de faune s'épure de je ne sais quelle ironie et s'illumine de clartés mystiques? Ne scandalise-t-il pas à force de déconcerter?

Essayons pourtant de comprendre. — Comment la face hideuse, symbole de malfaisance et d'épouvante, s'est-elle ainsi pacifiée, et comment ce rictus qui semait la panique est-il près de se fondre en une fine beauté de femme-enfant? Certes, nul éclair de bonté ne brille encore dans ces yeux frappés de surprise. Mais ils ne menacent plus, détournés à jamais des mêlées et des batailles par le mystérieux objet dont la lumière, si faible encore et cependant plus rayonnante que l'acier des glaives, les captive. Eh quoi! la méchanceté et la haine, parce qu'elles ferment brutalement les accès de l'âme et ne se lisent que trop clairement dans les regards clos à tout autre reflet, vaudraient-elles mieux que l'inquiétude d'un être sincère troublé soudain et déconcerté en la triste certitude où il s'aveuglait? Quand même il risquerait de s'éterniser en cette ignorance de lui-même, du moins l'affreuse sécheresse de son cœur, atteinte à présent et comme amollie, ne s'opposerait-elle plus à la pénétration de la vérité, s'il est une vérité pour lui. Ici déjà quelque chose annonce le terme de l'effort, l'épanouissement prochain. Tandis qu'elle se tournait vers le rayon inconnu, la monstrueuse créature cessait d'agiter les serpents de sa tête, de contracter son front d'horribles plis. Peu à peu cette crinière s'est calmée, unie en

nappes épaisses; la grâce a percé sous ce front pâle, sous ces lèvres que rien ne violente plus. Mais ce n'est pas assez : et bientôt nous verrons une chevelure s'épandre, souveraine et gracieuse, sur le col infléchi, toute dureté se fondre dans une rougeur délicate et dans le sourire, la beauté vaincre enfin, quand la vierge se sera révélée à elle-même dans un premier mouvement de pudeur et d'amour. — Parti d'instincts moins rudes, vainqueur préféré des nymphes étonnées et ravies de la douceur de sa voix, de la suavité de ses caresses, tout éclairé déjà d'une première révélation, c'est aussi vers une lumière plus haute que se lèvent les yeux du précurseur. Sa bouche, presque cynique à ne regarder qu'elle, s'anime dans l'ombre d'un pli de joie sensuelle. Mais un rayon d'en haut est tombé sur son front et gagne les yeux qui ne s'abaisseront plus. Il descend déjà, et ces lèvres elles-mêmes, inondées bientôt d'une beauté tout invisible, ne tarderont pas à saluer les clartés de l'Esprit-Saint.

On le voit : dans ses fantaisies les plus étranges, dans toute cette partie de son œuvre si prisée des admirateurs d'Edgar Poë et de Baudelaire, Léonard ne perd pas un instant de vue l'idéal. A quelque profondeur qu'il descende dans ces ombres de l'âme où s'entremêlent encore l'instinct et la pensée, le rayon d'en haut le suit et pénètre avec lui. Qu'il peigne un penseur ou une brute, une sainte ou une bacchante, qu'il ébauche quelqu'une de ces créatures inquiétantes dont l'insoutenable regard, chargé tout ensemble de volupté et de haine, affiche avec une sorte de candeur heureuse la plus raffinée science du mal, dont le sexe même est incertain et qu'on redoute de comprendre, — toujours l'objet de l'art reste pour lui le beau. Il est classique. Et le pur esprit de Phidias revit dans les fantaisies mêmes par où il nous apparaît le plus moderne. C'est qu'on ne méconnaît pas moins le type de la beauté grecque en l'identifiant avec une forme plastique déterminée qu'on ne fait de tort à la littérature du XVIIe siècle, en en plaçant l'originalité dans le tour oratoire du style. Si les Grecs ne conçoivent guère un beau corps sans cette immobilité harmonieuse qui est la marque de la plupart de leurs chefs-d'œuvre, ce n'est pas que telles proportions dans les traits du visage et dans les membres leur soient sacrées; c'est plutôt que le corps est habité par la pensée et que la pensée doit trouver dans le corps un temple vaste et digne d'elle. Leur art est si peu *inexpressif* que seul, parmi ce que l'humanité ancienne a produit en cet ordre, il donne tout à l'âme. Et c'est par là qu'il est classique.

Mais si l'homme, bien loin de se mouvoir dans la nature comme un étranger, n'en est le roi que parce qu'il en concentre et en reflète les divines intentions, n'est-il pas certain qu'en brisant la sphère où les anciens avaient enfermé la nature, Léonard libérait et amplifiait d'autant l'âme humaine? Confidente de desseins infinis, n'aura-t-elle pas pour s'exprimer des ressources infinies? L'humanité se déploie en une variété inépuisable d'aspects dont les plus humbles, les plus singuliers, les plus douloureux, percés par quelque rayon d'âme sont relevés de quelque beauté. Et quelque chose d'éternel reluit vaguement dans le regard d'un être sans raison qu'on n'eût point surpris dans les yeux clairs de Socrate. Ainsi l'art, sans se découronner de la suprême certitude qui lui confère sa noblesse et sa raison d'être, s'élargit, se fait hospitalier à tout ce qui est humain. Et le domaine de la beauté ne cesse que là où l'homme ne reconnaît plus rien de lui-même. C'est ainsi que Léonard réalise l'alliance la plus intime peut-être qui se soit vue de la sérénité antique et du pathétique moderne. L'art ne vit que d'émotion. Mais est-ce comprendre l'émotion que de n'aller point au delà des mouvements qui la figurent, — avec quelque justesse d'ailleurs qu'on les observe, quelque perfection qu'on les imite? Et amour ou haine, ivresse ou désespoir, en sait-on une qui ne soit grosse de toute une âme, qui ne se prolonge, si on l'approfondit, en un obscur jugement de l'être sur lui-même et sur le monde? L'effroi que jettent autour d'eux les yeux de la Méduse n'est qu'un effet de l'effroi qui s'y peint; et les mortels épouvantés s'arrêteraient hésitants, reviendraient sans doute avec je ne sais quel sentiment de curiosité et de grave sympathie naissante vers la terrifiante figure, s'ils comprenaient que cette fixité qu'ils croient dardée sur eux, en réalité se reploie et suit, sans la pouvoir comprendre, une immense désolation intérieure. Le suprême regard du crucifié ne serait pas si beau s'il ne trahissait que la torture du corps ou le regret de la terre; mais dans l'angoisse qui l'illumine se lit, avec révélation d'un monde de douleur, le pressentiment d'un monde de clémence. N'est-ce pas l'éternelle beauté, l'inépuisable douceur de la vie qui se mire dans le sourire des femmes aimées? Enfin l'ombre de dédain que nous avions cru saisir dans la *Sainte Anne* s'éclaire, sérieux et doux reflet de tout ce qui afflue de pensées lointaines et profondes dans une âme épurée par la sainteté, amplifiée par le don de soi.

Je n'ai considéré du livre de M. Séailles que l'intérêt philosophique. Comme histoire et critique d'art, il n'est ni moins suggestif, ni moins beau. On n'avait pas écrit sur ces matières avec autant de talent ni d'autorité depuis M. Taine. Enfin c'est la marque la plus originale de M. Séailles d'embrasser une extrême variété, sans, pour ainsi dire, nous la faire sentir. Pas un heurt, pas une solution. Et l'abondante continuité de cette pensée se reflète dans la trame d'un style plein de richesse, de grâce brillante et d'invention.

PIERRE LASSERRE.

LA CONFESSION DE LUCIUS PROBUS

Nouvelle.

Moi, Lucius Probus, né l'an 834 de la fondation de Rome, sous le principat de Titus, membre du Sénat, mais n'ayant jamais siégé par dédain des turpitudes de cette assemblée, lieutenant de Nerva pendant la guerre contre les Germains, vainqueur en plusieurs rencontres : bien que les ans n'aient pas encore blanchi ma tête, que mes membres ne soient pas alourdis par l'âge, dans ma villa de Labricum je vis éloigné des choses publiques et j'oublie la servitude dans laquelle s'est rué le peuple romain.

J'ai pu, poussé par l'ardeur d'un sang jeune et généreux, chercher quelque temps la gloire que donnent les armes; les acclamations des légions ont réjoui mes oreilles, ma valeur naissante s'est enorgueillie lorsque Nerva l'a récompensée d'un collier d'or. J'ai usé des plaisirs sans nombre qu'offre cette cité, à laquelle il ne faut que du pain et des jeux pour supporter d'un cœur léger son ignominie. Mais, réfléchi par nature, de plus, ayant écouté à Athènes les leçons des philosophes, l'abaissement des caractères m'a bientôt dégoûté. Effrayé de voir que mes amis, mes proches étaient gagnés par cette gangrène qui ronge l'empire, qu'ils commençaient par d'insignifiants compromis avec leur conscience, une grande tiédeur d'indignation pour les crimes du pouvoir, une flexibilité d'attitudes dont leur dignité gardait le pli ineffaçable, pour finir par la plus abjecte des servilités, j'ai fui la contagion, voulant laisser dans la mémoire des hommes le souvenir d'une vie sans tache.

Je mène ici l'existence oisive qui convient au vrai sage; j'ai tout le temps de m'étudier après avoir étudié les autres. Lorsque j'ai fait le tour de mes modestes biens, ordonné toutes choses, je monte sur la colline qui domine ma métairie, et, couché sous le couvert des hêtres, avec Virgile je loue le bonheur de la vie rustique. Si j'abaisse les yeux, je vois dans la plaine l'essaim de mes serviteurs occupés à lier les gerbes flavescentes, à charger mes chariots de leurs amoncellements, je vois mes troupeaux nombreux paissant mes grasses prairies ; autour de moi, les abeilles de mes ruches recueillent le miel roux aux calices des fleurs.

Ce jour-là, trois amis étaient étendus près de moi. Nous avions discuté ensemble des fins de l'univers et de notre fin ; l'un avait cité le Manuel de l'Épictète, et glorifié cette sagesse qui apprend à se rendre maître de ses passions; l'autre avait exalté le divin Platon et déclamé un passage du *Banquet;* le troisième vantait Épicure qui écarte de nous toute douleur ; moi, je flottais entre ces doctrines, affilié à aucune et les approuvant tour à tour.

Puis, chacun réfléchissant en soi-même, nous gardions le silence, alanguis sans doute par la chaleur de l'heure méridienne.

Lydie était couchée à mes pieds, son corps souple, dont une molle tunique de laine blanche brodée d'argent caressait les contours, gracieusement abandonné dans la mousse. Elle jouait avec des brins d'herbe qu'elle tournait entre ses doigts subtils au-dessus de son visage renversé. Et, silencieuse, elle ne rappelait sa présence que par le parfum de verveine et de myrthe qu'exhalait sa peau d'ivoire.

Deux esclaves gravissaient la colline ; l'une portait un diota sur son épaule, l'autre une corbeille pleine de coupes. Lydie, qui se préoccupe aussi peu que la Leuconoé d'Horace des fins de l'univers, avait entendu les pas des servantes avant qu'aucun de nous ne les eût aperçues ; et, soulevée sur son coude, elle les regardait approcher. Quand elles furent près de nous, elle s'écria en frappant des mains :

« Voici le falerne. » Et, dressée d'un bond, elle prit une coupe qu'une des esclaves emplit de vin, et d'un geste harmonieux la tendit à l'un de mes amis. Quand les deux autres furent servis, elle fit remplir une quatrième coupe, cueillit une rose sauvage, épanouie près de nous, l'effeuilla dans le falerne, et dit :

« Effeuillons ainsi nos jours, enivrons-nous de la suavité de l'heure fugitive. »

Elle s'agenouilla devant moi, plus gracieuse que Hébé, et me présenta la coupe. Quand je l'eus vidée, elle la remplit et l'épuisa à son tour.

Alors Valérius Silanus dit ces mots amènes :

« Louons Lucius Probus, disons le bonheur de ce sage. A l'âge où il pouvait prétendre aux plus grands honneurs, ambitionner les charges les plus hautes, il s'est retiré dans la solitude, préférant aux vanités de la gloire la satisfaction d'une conscience pure. Jamais il n'a déshonoré ses mains du bien d'autrui, jamais le nom illustre que lui ont légué ses pères n'a été prononcé lorsqu'on citait ceux qui trafiquent du pouvoir. Dans la ville, il a laissé le souvenir d'un de ces hommes si rares dont la vertu fut inflexible à l'ambition, dont la parole valait celle de Régulus. En cette contrée où ses serviteurs et ses clients ont répandu son pur renom, il est choisi pour arbitre de toutes les querelles. « Lucius Probus qui n'a jamais menti », dit le peuple. Félicitons l'homme qui vit suivant les préceptes de la sagesse. Rendons grâces aux dieux de nous l'avoir donné comme ami, nous qui goûtons le charme de son hospitalité; prions Jupiter de faire pleuvoir sur les champs de cet homme heureux. »

Mes autres amis applaudirent à ces mots, et Æmilius Rufus ajouta :

— Vidons autant de fois nos cratères qu'il y a de lettres dans le nom de Lydie, dont l'amour embellit la vie de notre hôte. Louons sa taille qui a la grâce des jeunes bouleaux, ses lèvres qui feraient pâlir la pourpre,

ses yeux, deux gouttes de la vague d'où sortit la déesse honorée à Paphos, la neige de son corps marmoréen, ses bras qu'envierait Junon. Mais toi seul, heureux ami, tu peux dire les joies que l'on goûte dans leurs doux nœuds; la tendresse de cette fidèle amante est la récompense méritée de ta vertu.

Lydie, en entendant ces paroles flatteuses, cacha son visage rougissant dans mon sein et porta ma main à ses lèvres.

***

C'est le lendemain de ce jour mémorable que je fis un grand progrès dans la connaissance de moi-même. Aujourd'hui que je puis parler de ces choses sans passion, je les grave sur mes tablettes, désireux que d'autres profitent de mon expérience.

Lydie, la joie de ma demeure, vivait avec moi depuis trois ans. Ce n'était ni une esclave ni une courtisane; elle était de naissance libre, mais étrangère. Cos lui donna le jour. Jamais une étrangère n'est entrée dans ma famille depuis les temps si reculés où se perd son origine, — un des compagnons d'Énée en fut, dit-on, le fondateur, — et je ne voulus pas déroger à cet usage en épousant Lydie; non par soumission à un antique préjugé, mais par respect pour la volonté de mes pères. Puis, je pensais qu'une union librement contractée, où chacun gardait la faculté de se reprendre, conservait plus certainement l'amour. Je donnai même à mon amie 500 000 sesterces, pour que jamais la pauvreté ne me l'enchaînât; et j'ai une telle horreur du mensonge, que je lui dis, le jour où elle entra dans ma maison :

— Lydie, c'est librement que tu viens ici : tu en sortiras à ton gré. Quand ton amour pour moi se refroidira, tu l'avoueras franchement, je ne t'en montrerai nulle colère. De même, si je viens à ne plus t'aimer, je te prierai de quitter ma demeure. Que tout soit loyal entre nous, épargnons-nous la honte des paroles trompeuses.

Quand je la rencontrai pour la première fois, elle arrivait de Grèce; elle avait été mariée là-bas, disait-elle, mais son mari était mort peu après son mariage. Elle me fit cette confidence sans que je l'eusse provoquée, car je ne lui fis jamais de questions sur un passé qui ne m'appartenait pas; malgré la confiance que j'avais en elle, je voulais lui ôter jusqu'à cette occasion de mentir. Elle me charma, dès que je la vis, par la beauté fragile de son jeune corps, par la limpidité de ses yeux, par l'innocence de son rire. Nous étions trois à la désirer comme amante. Pourquoi me choisit-elle? je ne l'ai jamais compris. Les deux autres lui offraient de plus grands avantages : ils étaient plus jeunes, plus beaux et surtout plus riches; ils vivaient dans un milieu de plaisirs fait pour sa jeune et triomphante beauté. Elle préféra me suivre et partager ma médiocrité dorée. Elle a embelli ma vie pendant ces trois années, comme la glycine qui grimpe le long de ma villa embellit ses murs blancs. Dès qu'elle parlait, je me sentais rafraîchi, non par ses paroles, elles manquaient de profondeur et de finesse, — nous ne demandons pas à ce sexe les agréments de l'esprit, — mais par la mélodie de sa voix, aux inflexions plus douces que les sons d'une flûte de Pan. Elle vivait mêlée à ma vie, comme le lierre aux branches du chêne. Elle prévenait mes moindres désirs, me prodiguait les caresses les plus tendres, avec cette ingénuité de gestes, cet abandon d'attitudes, parfois cette gaucherie d'ignorante qui éloignait de moi toute idée d'artifice.

Tous les dix jours, elle me quittait pour aller chez une vieille femme qu'elle nommait sa tante. Le plus souvent, je l'accompagnais. Elle y passait la nuit et revenait le lendemain, vers la sixième heure. Parfois aussi elle s'y rendait dans la journée et rentrait le soir; je l'y suivais aussi. Sa tante semblait une sexagénaire fort respectable et avait l'estime de ses voisins.

Certes, je rends grâces aux dieux d'avoir été trahi par un être inférieur, tel qu'une femme, plutôt que par un de mes amis, car l'amitié est le meilleur et le plus désirable des biens; pourtant, aujourd'hui encore, malgré ma complète indifférence à l'égard de cette infidèle, le souvenir des premiers temps qui suivirent la découverte de sa trahison me cause quelque amertume.

Le lendemain donc du jour où elle effeuillait si gracieusement des roses dans ma coupe, vers la septième heure, je sortais de ma maison pour visiter un champ assez éloigné. Elle me vit passer devant sa porte et me dit : « Tu t'en vas sans me donner un baiser, Lucius Probus! » Je rentrai en lui souriant, et elle se pendit à mon cou.

Au lieu de revenir de mon champ par la route habituelle, je traversais un petit bois pour éviter l'ardeur du soleil. J'avais fait à peine quelques pas sous le couvert que je m'arrêtai, frappé de stupeur. Devant moi, Lydie, la taille enlacée par un étranger, marchait lentement. Que de fois n'avions-nous pas ainsi parcouru la hêtrée qui s'élève derrière ma demeure! Et, à chaque instant, ses lèvres rencontraient celles de l'homme, comme elles cherchaient les miennes, la veille encore...

Je les rejoignis par un sentier parallèle, je les suivis sans qu'ils me vissent et j'écoutai leurs propos. Les tendresses dont elle charmait l'oreille de cet inconnu étaient celles qui me berçaient si doucement, et j'appris par quelques-unes de leurs paroles qu'elle me trompait depuis longtemps. Puis, elle se rit de moi avec son rire le plus innocent, et à ce moment j'eus envie de lui sauter à la gorge et d'étouffer à jamais ce rire ingénu dans cette bouche menteuse.

Un de mes amis, qui connaissait celui pour lequel elle me trahissait, m'a dit depuis que son amant était

n patricien fort riche, qui lui promettait de grands iens si elle consentait à le suivre; mais elle refusait, ui faisant croire qu'elle était mon esclave, qu'elle 'osait me quitter à cause de sa vieille mère, sur laquelle je me vengerais.

Cette idée qu'elle le trompait aussi me causa au premier moment une certaine satisfaction. Mais pourquoi ette histoire? Pourquoi ces inventions, ce tissu de nensonges, ces ruses par lesquelles elle endormait ma igilance? Comment tant de duplicité pouvait-elle tenir ans cette âme si candide? Car je crois qu'elle était inocente jusque dans le mensonge; qu'elle mentait omme on respire, naturellement.

Au moment du départ, je reprochai sa trahison à infidèle : « Pourquoi, lui dis-je, ne m'as-tu pas quitté oyalement comme je te l'avais demandé? Ne t'avais je as priée d'avoir avec moi cette franchise? N'était-ce oint convenu entre nous? N'étais-tu pas libre et indépendante? Je ne t'aurais adressé aucun reproche, 'aurais été triste, car vraiment tu avais pris une place lans mon amitié. Pourquoi, si tu ne m'aimais pas, ces caresses, ces paroles puniques? Encore hier, tu me lisais spontanément : « Je t'aimerai toujours! » T'avais-je jamais demandé une telle constance?

Elle me répondit, pleurant doucement, belle sous ses larmes comme un iris perlé de rosée : « Vraiment, je t'ai aimé, et j'ai grand'peine de te quitter à cette heure, mais pour mes promesses d'éternité, je n'en ai plus souvenir. Tu sais bien que les serments échangés, sur l'autel de Vénus, dans l'entraînement de l'amour, sont sans valeur. Toi-même, homme vertueux, tu m'as dit aux heures ferventes que j'étais la seule amante que tu eusses aimée, que tu n'aimerais jamais que moi. Ces paroles, bien certainement les avais-tu déjà dites, et tu les répéteras à d'autres, comme je les prononcerai de mon côté, et nous serons sincères tous les deux au moment où nos lèvres les exprimeront. »

Puis, elle partit. Je regardai un instant s'éloigner ce corps d'enfant, dont l'incertitude et la langueur cachaient de si brûlants élans d'amour, et je songeai amèrement que sa forme même était un mensonge. Alors, je m'enfoncai dans le bois, dans cette hêtrée dont elle était la dryade familière, et je pleurai avec un emportement indigne d'un philosophe.

*
* *

J'avais écrit les lignes précédentes encore remué par des souvenirs pénibles; aujourd'hui, je vois que j'avais attaché trop d'importance à un fait naturel et ordinaire, parce que j'en avais été touché. J'ai recouvré la lucidité de mon jugement, l'indolence de mon cœur a refait ma raison saine. J'avais commis la folie de vouer à une créature inférieure un peu de cette amitié qu'un homme seul est digne de faire naître. J'ai pardonné à Lydie; je lui sais gré, même, des trois belles années de sa jeunesse que j'ai mêlées à ma vie.

Pourquoi, d'ailleurs, n'aurait-elle pas menti? La femme ne ment-elle pas dans son essence même? N'est-elle pas le piège éternel que la nature tend à l'homme? Est-il étonnant que nous nous y laissions prendre? Marc-Antoine n'a-t-il pas perdu l'empire pour Cléopâtre? Ingénieux peuple grec qui fit sortir Vénus de la perfidie des ondes bleues!

Mais une phrase de Lydie m'avait frappé pendant notre dernier entretien. Elle m'avait dit : « Toi-même, n'as-tu jamais prononcé des mots que tu ne pensais pas? Tes protestations d'amour, d'autres ne les ont-elles pas entendues avant moi, comme d'autres, après moi, y répondront par de semblables serments?... »

Je suis bien certain qu'aucune femme maintenant ne saurait me troubler au point que je lui fasse des promesses mensongères; mais ne les ai-je pas faits à d'autres que Lydie, ces serments? pourrais-je le jurer sur l'heure?

Je découvre un coin ignoré de ma conscience que j'éclaircirai. C'est de cette obscurité qu'est venue cette pensée tortueuse que je transcrirai franchement : « Admets que tu aies prononcé ces serments dans l'entraînement de l'amour, les serments faits à un être inférieur n'ont pas la valeur de ceux que tu ferais à ton égal. » Un instant ce sophisme a failli me tromper; mais je l'ai rejeté brusquement, étonné qu'il eût pu naître dans une raison droite. Me serais-je déjà pris à de semblables pièges? « Lucius Probus, qui n'a jamais menti, disent-ils... »

Peu après cette première expérience, un autre fait est venu renforcer mes doutes sur la sincérité humaine :

Æmilius Rufus, le meilleur de mes amis, que de solides qualités m'ont rendu cher, Rufus, un des adeptes de la secte d'Épicure, l'autre jour m'a parlé de Lydie. Il me dit :

— Je savais, ami, qu'elle te trompait.

— Comment, m'écriai-je, tu le savais et tu ne m'avertissais pas! N'est-ce pas toi qui, la veille encore du jour où je découvris sa trahison, bus à notre bonheur et vantas sa fidélité! O Æmilius, tes paroles sont amères comme l'amère gentiane! Qu'un véritable ami est une chose rare! Moi qui avais mis en toi toute ma confiance!

— Ne t'indigne pas ainsi, Lucius Probus, tu fais offense à mon amitié. Sache d'abord l'excellence de mes intentions. L'ami ne doit-il pas chercher le plus grand bien de son ami? Devais-je troubler ta félicité, en te révélant la trahison de cette femme? Dans cette courte vie, reculons autant qu'il est en notre pouvoir les jours néfastes. Si je me tais, pensais-je, je sauve autant de bonheur à mon ami ; plus tard il connaîtra la trahison de son amante, moins profond sera le chagrin : car les feux de l'amour vont s'affaiblissant,

comme diminuent les jours d'été. Je regrette que le destin ait dirigé tes pas sur ceux de la perfide, lorsqu'elle était avec son amant; mais, sache que le désir de te savoir heureux a seul dicté ma conduite, et regrette, ami, ces reproches indignes d'un philosophe.

Je me tus, ayant compris les louables intentions d'Emilius, mais une grande tristesse m'envahit en son geant que la dissimulation tissait entre les cœurs une toile invisible et impénétrable. Comme la femme, l'ami pouvait nous trahir sans que nous en eussions connaissance; il pouvait s'endormir de l'éternel sommeil emportant avec lui son secret.

A qui se fier?

A un stade environ de ma villa, sur la route de Rome, une stèle de marbre invite les passants à enseigner à leurs fils le nom de Minucius Galba, tribun consulaire, qui vécut et mourut pour la patrie. Cet homme était peut-être un ambitieux vulgaire, affamé de distinctions.

Et moi, songeai-je, ai-je rempli ma charge avec le désintéressement d'un bon citoyen? Tous l'ont proclamé, et les faits sembleraient le prouver. Mais qui peut dire ce qu'il y a de vertu dans nos actions? Souvent, le premier acte généreux du jeune homme, qu'un élan désintéressé, propre à cet âge, a poussé, lui amène l'acclamation du forum; c'est l'aiguillon qui réveille sa vanité latente. Pour quelle part cette vanité n'entrera-t-elle pas dans les actions suivantes? Combien en provoquera-t-elle d'autres pour mériter encore ce murmure flatteur de la voix populaire? Combien sont morts dans une pose héroïque, rien que pour la clameur de la postérité? Combien dont le dernier mot a été celui des histrions : « Vous autres, applaudissez!... »

Ma quiétude est troublée. Qu'est devenu le grand repos dont je jouissais dans ma simple retraite? Établi dans ma sagesse, je plaignais la folie du vulgaire. Ce nom d'homme vertueux dont me saluait la foule, je croyais le mériter. O frivolité du bonheur humain! il a suffi de la parole inconsciente d'une femme pour me ravir ma sérénité!...

Mon ami, voyant une ombre sur mon visage, me dit, trompé sur la nature de mes préoccupations :

— Il est certain que la fuite des plaisirs est le meilleur moyen de s'épargner des douleurs; le plaisir a deux visages comme Janus : l'un rit, l'autre grimace. Mais, puisque tu avais commis l'imprudence de te prendre aux rêts du fils de Cythérée, guéris-toi de ton amour par un autre amour. Connais-tu Glycère? Je l'ai rencontrée ce matin qui contemplait tes vignes. Elle allait, légère comme une chèvre qui aperçoit des cytises. Sa beauté égale celle de Lydie, ses yeux noirs sont très doux, tu auras vite oublié les charmes de l'infidèle, lorsque l'ondulente forme de Glycère s'endormira entre tes bras. Offre-lui quelque hochet : un collier d'or ou simplement des fibules ciselées, et elle te suivra dans ta demeure. Nous reprendrons nos entretiens amicaux sous le couvert des hêtres, tandis que de sa robe safranée montera vers nous un parfum de verveine et d'ambroisie.

*
* *

J'ajoute ces mots aux réflexions précédentes :

Mon autre ami, Valérius Silanus, qui vit selon les préceptes de Zénon, et que ma tristesse affligeait également, me dit l'autre jour :

— Que ne te distrais-tu quelque temps par d'autres soins? Un homme de ton mérite doit sa vie à la chose publique; c'est en des temps de décadence que la vertu doit se montrer. Notre valeureux empereur, qui va combattre les Daces, m'a chargé de t'offrir le commandement de deux légions.

J'avais autrefois ambitionné ce poste, et, à cette proposition, un peu de mon ardeur guerrière se réveilla; puis, j'étais flatté que le prince ne m'eût pas oublié. Mais je songeai à ma résolution de rester éloigné des affaires, j'entendis les louanges qui exalteraient ma sagesse, si je n'acceptais pas, et je refusai.

Mon ami insista; un envoyé de Trajan vint me confirmer le désir de son maître. Alors, je trouvai un moyen terme qui devait me conserver l'admiration de mes concitoyens et satisfaire mes secrets désirs.

— Je consens, dis-je enfin à l'envoyé, à quitter un repos qui m'est cher pour servir la chose publique, mais dites au grand prince qui nous gouverne que c'est à la seule condition qu'aucune solde ne payera mes services.

Mes amis m'ont serré la main, l'empereur a loué devant mes légions le désintéressement de leur futur chef. A Rome, le peuple me montre du doigt quand je passe.

On dit que, dans la secte détestable des chrétiens, l'humilité est la plus grande des vertus; souvent je sens cette humilité en dedans de moi, bien que je marche le front haut comme il convient à un philosophe. Mais, souvent aussi, j'ai toute la fierté de mon attitude, car nous arrivons à nous tromper nous-mêmes.

Glycère est à Rome avec moi, où je reste jusqu'au départ de l'armée. Je la presse sur mon cœur, et nos amours éphémères se promettent mutuellement l'éternité. Mes lèvres répondent aux siennes : « Toujours. » Et, en disant ce mot, je me trompe avec délices.

Je ne m'afflige plus de ces découvertes; bien sot qui se révolterait contre ce qu'il est impuissant à changer. L'homme complètement libre pourrait seul ne jamais mentir; les liens des sens et des sentiments font sa raison captive, et toute servitude entraîne le mensonge. Et puis ne sommes-nous pas sortis du sein de la femme?

Mais je ne suis plus si prompt à m'indigner, la rigidité de mon jugement est ébranlée.

Un jour, j'ai entendu un de ces chrétiens, dont les

doctrines sont un danger pour l'État, parler au peuple. On l'appelait Andronicus, disciple de Paul. Il s'exprimait avec éloquence et avec correction, il est regrettable que son talent n'aît pas servi une plus noble cause. Dans son discours ces mots m'ont frappé, et je les répète mélancoliquement :

« Ne soyons pas plus sages qu'il ne faut, soyons sages sobrement ».

JULES-PHILIPPE HEUZEY.

RÉPONSE A M. SARCEY A PROPOS DU VOTE OBLIGATOIRE

Lettres d'un parlementaire (1).

XVIII.

Un électeur « qui ne vote presque jamais », — ce sont ses propres paroles, — nous a donné ses motifs de ne pas voter. Nous avions dit que ceux qui s'abstiennent sont le plus souvent des hommes éclairés, indépendants : avions-nous tort? Celui-là est un ami des bonnes lettres, un maître qu'ici nous aimons tous, à la fois très classique et très moderne; indépendant aussi, étranger à l'esprit de parti, et de qui la pensée est aussi franche que le style : c'est, en un mot, M. Francisque Sarcey, qui, la semaine dernière, a discuté avec beaucoup de bonne grâce notre article sur le vote obligatoire.

Ainsi, voilà qui est entendu, M. Sarcey ne vote presque jamais; il nous dit que, parmi les gens qu'il a occasion de fréquenter, il en voit beaucoup qui ne votent pas davantage, et il ajoute : « M. Laffitte s'imagine-t-il que ce soit paresse pure ? » — Non, sans doute, ce n'est point paresse quand il s'agit de vous, monsieur, qui nous donnez depuis trente ans l'exemple du labeur quotidien ; mais, d'une manière générale, croyez-vous que la paresse ne soit pour rien dans l'abstention que nous déplorons chez la classe moyenne? « Les salles de vote, dites-vous, sont réparties de façon à ce que chaque électeur en ait une à quelques minutes de chez lui. » D'accord; mais si les élections ont lieu au moment des vacances, si l'électeur est à la campagne ou au bord de la mer, il ne s'agit plus de quelques minutes, et beaucoup reculeront devant plusieurs heures de chemin de fer. N'y aura-t-il pas dans leur cas, à ceux-là, quelque paresse? Mais peu importe : le mot vous choque, je le retire. Reste l'indifférence; — et cette indifférence, qui fait que deux millions d'électeurs ne bougent pas de chez eux le jour du vote, voyons un peu quelles en sont les raisons.

M. Sarcey va nous les dire avec sa clarté habituelle : « Je n'apprendrai rien à personne en disant que le suffrage universel est incapable de saisir les nuances et de s'y attacher... Deux candidats se présentent : vous pouvez être sûr que l'un des deux est un enragé radical et que l'autre est un réactionnaire fanatique. » — Eh bien ! non, je n'en suis pas si sûr que cela : il y a partout des fanatiques et des enragés, mais il y a aussi ceux qui ne sont ni enragés ni fanatiques. Une élection n'est pas toujours une pièce en un acte, à deux personnages. Alors, ce serait bien simple : des deux opinions en lutte, l'une ou l'autre l'emporterait toujours au premier tour de scrutin ; et ce que nous aurions de mieux à faire, M. Sarcey et moi, ce serait de rester tranquillement chez nous. Mais la pièce a souvent plusieurs personnages; elle a surtout un deuxième acte, — qui est le ballottage, — et c'est ici qu'apparaissent clairement tous les inconvénients de l'abstention. Parmi les candidats du premier tour, il y a presque toujours un modéré sur qui, de droite et de gauche, on tire à boulets rouges : celui-là arrive bon dernier, et au second tour il se retire. Que lui a-t-il manqué pour garder son rang, pour se présenter au scrutin de ballottage avec quelques chances de succès? Souvent 200 ou 300 voix, pas plus. Et s'il y a dans la circonscription plusieurs centaines d'électeurs qui se sont abstenus, si tous ou presque tous appartiennent à l'opinion modérée, n'est-ce pas là un argument, je le demande, et le meilleur des arguments, pour le vote obligatoire?

Supposons le cas le plus défavorable : aucun des candidats ne me convient; que puis-je faire? Nous disons, nous : déposer un bulletin blanc. — « A quoi cela servirait-il, nous répond M. Sarcey, puisque le bulletin blanc ne compte pas dans le recensement des votes? » — Pardon ! aujourd'hui le bulletin blanc ne compte pas, mais il compterait avec le vote obligatoire. Ce point importe beaucoup. On y a insisté dans la discussion du Parlement belge. Si tout électeur est obligé de voter, celui qui dépose un bulletin blanc montre par là qu'il ne veut d'aucun des candidats qui se présentent : son bulletin a un sens et doit entrer en ligne de compte. C'est un vote platonique, direz-vous. Pas si platonique que cela. La démocratie, en définitive, est le gouvernement de l'opinion ; et, le jour où le quart ou le tiers des électeurs mettraient un morceau de papier blanc dans la boîte électorale, il y aurait là une manifestation d'opinion très nette, très précise, et qui ferait certainement naître des candidatures nouvelles aux élections suivantes.

Nous croyons, nous autres, qu'en forçant de voter les modérés qui s'abstiennent, on changerait, en plus d'un cas, les résultats du scrutin. M. Sarcey reste sceptique. Il estime qu'aucune pénalité, pas même la radiation des listes électorales, ne fera voter l'électeur qui ne veut pas voter : « C'est à peu près, dit-il, comme si,

(1) Suite. — Voy. la *Revue* depuis le 21 janvier dernier.

m'offrant à moi, qui ne fume pas, un cigare, deux cigares, trois cigares, on finissait par me dire : « Ah! c'est comme ça! je ne vous en offrirai plus. — A votre aise, mon ami, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, puisque je ne fume pas? » — M. Sarcey parle pour lui : n'usant pas d'un droit, il lui importe peu que ce droit lui soit enlevé; mais la moyenne des hommes est moins philosophe, et beaucoup qui ne fument pas voudraient immédiatement allumer un cigare si on leur défendait de fumer. De même, beaucoup qui se moquent de leurs droits d'électeurs s'en montreraient jaloux s'ils étaient menacés de les perdre. On ne vote pas, mais on veut rester maître de voter à l'occasion. Si vous les mettiez au pied du mur, les indifférents les plus endurcis reculeraient devant la radiation des listes électorales, cette radiation fût-elle temporaire. M. Sarcey a beau nous dire: « Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? » je lui réponds que ça lui ferait plus qu'il n'imagine, et qu'il hésiterait à se laisser rayer, tout comme vous et moi. Pourquoi? Parce qu'on est citoyen, que diable! parce qu'on n'entend pas se désintéresser de la chose publique, parce qu'on se dit qu'un jour ou l'autre il se trouvera un bon et brave homme de candidat dont on souhaiterait le succès, et que, ce jour-là, on veut avoir le droit de voter comme un autre.

« Je sais, conclut M. Sarcey, que je ne serai jamais représenté de ma vie. » Voilà précisément ce qu'il faudrait démontrer. Ne vous est-il jamais arrivé de donner votre voix à un candidat qui vous semblait médiocre, pour éviter un pire ? Eh bien, aux modérés qui s'abstiennent ajoutez ceux qui, par raison, votent pour un candidat qui ne leur plaît qu'à moitié : vous aurez un chiffre fort respectable, et qui suffirait, en plus d'une occasion, pour assurer au modéré la majorité relative. Voilà ce que disent les partisans du vote obligatoire. Que tout le monde vote, ce sera beaucoup. Mais ce ne sera pas tout. Il faut encore « obtenir du suffrage universel la représentation des minorités » ; c'est M. Sarcey qui parle, et cette fois nous allons nous entendre. Il a raison, cent fois raison. La représentation proportionnelle de toutes les opinions, c'est la vraie réforme, c'est la réforme des réformes. Je m'étais promis de traiter la question dans une de ces « lettres parlementaires » ; je n'y manquerai pas. Mais quelle est donc la première condition pour que la loi reconnaisse et sanctionne le droit des minorités jusqu'ici méconnu? C'est qu'un mouvement d'opinion se fasse en France, comme nous le voyons en Belgique et en Suisse ; c'est que les hommes éclairés et indépendants ne se désintéressent pas des luttes électorales, dussent-ils être une fois de plus battus; c'est que M. Sarcey écrive beaucoup d'articles comme celui auquel j'ai essayé de répondre, et c'est enfin que M. Sarcey vote.

PAUL LAFFITTE.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Émile Zola : *le Docteur Pascal.*

Je n'insisterai pas plus qu'il ne convient sur l'échec à peu près unanimement reconnu du *Docteur Pascal.* Il n'y a pas à redresser l'opinion publique sur cette affaire. Elle s'est prononcée avec netteté. Elle a placé le *Docteur Pascal* au-dessous de tous les romans d'Émile Zola, et je crois que ce sera là le jugement aussi de la postérité. Il est peut-être utile seulement de chercher un peu à s'expliquer les raisons de l'extrême faiblesse de la dernière œuvre d'un grand artiste, les raisons de l'impression pénible qu'elle laisse au lecteur, et les raisons, en même temps, de l'étonnante inégalité qui se voit si souvent entre deux ouvrages de M. Zola, au même âge de l'auteur, et presque à la même date.

La cause essentielle de la répulsion ou tout au moins de la répugnance du public à l'endroit du *Docteur Pascal*, c'est évidemment le fond du sujet, à savoir les amours d'un sexagénaire et d'une jeune fille de vingt-cinq ans.

Nous sommes quelques-uns à le répéter depuis vingt ans, en présence d'une certaine tendance que nous avons remarquée chez les romanciers et auteurs dramatiques. Nous avons dit : « Faites attention! jamais le public n'acceptera cela! C'est biblique, nous savons bien, Agar et Abraham, Ruth et Booz ; mais cela n'y fait rien du tout. Le public n'admet ces perversions que quand elles sont providentielles. Dans la vie courante, l'intervention de la Providence en ces sortes d'affaires ne lui paraît jamais suffisamment démontrée. Il en reste à Shakespeare et à Molière. Il n'aime que les amours des jeunes gens. Il veut des époux assortis dans les liens du mariage et même dans tous les liens. Toute union entre vieillard et jeune fille, jeune homme et vieille femme lui paraît incestueuse. »

C'est un préjugé, je le sais bien. On m'assure que l'âge est un préjugé ; qu'au point de vue qui nous occupe pour un instant, tel personnage, donné par l'état civil comme ayant vingt-deux ans, est beaucoup plus septuagénaire que son grand-père, et que, réciproquement... On m'assure cela ; ce sont généralement des hommes d'un certain âge qui me l'assurent. Je les en crois; mais le public juge par des idées générales et a un certain penchant à ne pas tenir compte des exceptions.

A-t-il si complètement tort, du reste? Je ne songe pas à traiter la question dans toute son étendue, ne craignez rien ; mais j'avise un point qui m'a toujours frappé. Savez-vous ce qui arrive dans ces unions disproportionnées? C'est que l'égalité s'y rétablit très vite, en un très petit nombre d'années, cinq ou six. — Tant mieux, direz-vous; perspective agréable. — Ah! mais! non! Attendez! L'égalité s'y rétablit, mais au profit du

plus âgé des conjoints. La jeune femme vieillit le jeune mari, le jeune mari vieillit la jeune femme. C'est toujours au bénéfice de la vieillesse que l'égalité se rétablit. Il en résulte que chaque union de ce genre c'est toujours une jeunesse humaine supprimée. Voilà peut-être ce que sent le public, et ce qu'il fait qui trouve désagréable et pénible de contempler ces combinaisons. Chacune d'elles lui paraît toujours un sacrifice. Il y assiste comme à une vêture. Il y pleure toutes les larmes de Racine.

Les auteurs, pour faire passer la chose, ont recours à des artifices. Le plus commun et le plus naturel est de bien indiquer que le vieillard, si vieillard il y a, n'est tel que pour la brutale et aveugle chronologie, qu'en réalité, « après une jeunesse chaste » (vous connaissez ce propos), il a conservé toute sorte de juvénilités et même d'enfances. — Un autre artifice consiste à montrer le vieillard si grand, si glorieux et d'un génie si extraordinaire, qu'il n'y a plus de honte à éprouver pour lui un sentiment tendre. Ç'a été très bien exprimé par Victor Hugo, bien entendu quand il glissait vers la soixantaine :

> Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme ;
> Car le jeune homme est beau ; mais le vieillard est grand.

Eh bien, tous ces artifices et quelques autres, M. Zola les a mis en œuvre pour nous faire accepter les amours de Pascal Rougon et de sa nièce Clotilde. Le docteur Pascal a cinquante-neuf ans (vous m'entendez bien, et vous savez le rôle du chiffre neuf dans les âges qu'on avoue), le docteur Pascal a donc cinquante-neuf ans, mais il est resté jeune « après une jeunesse chaste » ; de plus, c'est un grand savant pour Plassans, où il habite, et il a une armoire toute pleine de coupures de journaux : et de plus, car il est plus malin qu'il n'en a l'air, il exploite l'armoire, il entretient autour de cette armoire un mystère terrible et sacré d'arche sainte qui est essentiellement propre à alimenter les sentiments d'admiration dans le cœur des simples ; et enfin, dernier artifice de l'auteur, qui est le plus simple et le plus fort, sa nièce Clotilde vit avec lui dans une manière de claustration presque absolue. Elle travaille avec lui, fait avec lui les visites médicales, vit de sa vie dans la plus étroite intimité. Le docteur Pascal est un Arnolphe inconscient qui ne manque pas d'une certaine habileté involontaire.

N'importe ! malgré toutes ces précautions, ça ne passe pas. Les chiffres, en leur brutalité, sont là, qui sonnent à l'oreille du lecteur. Vingt-cinq, cinquante-neuf ! Cinquante-neuf, vingt-cinq ! L'auteur a beau faire, ces deux mots font obsession et nous gênent. Ils nous sont souverainement pénibles. Pour neuf lecteurs sur dix, le défaut capital du *Docteur Pascal* est là.

Pour le dixième, il y en a d'autres qu'il faut confesser qui sont énormes. Les caractères sont à peu près le contraire de ce que l'auteur a voulu qu'ils fussent, et cru qu'ils étaient. Pour l'auteur, le docteur Pascal est un homme de génie, et un homme de génie particulièrement sympathique : vous savez, l'homme de génie enfoui dans un coin reculé de province obscure, qui serait Berthelot s'il avait voulu l'être, et Pasteur s'il s'en était soucié, mais que sa modestie, son âme d'enfant, etc... Ce poncif réussit toujours.

Mais si Pascal est cela pour l'auteur, pour le lecteur il est une manière de Bouvard et Pécuchet en une seule personne. Il est le bonhomme qui tracasse dans les sciences les plus obscures et les découvertes les plus récentes sans paraître y rien comprendre et en y pataugeant horriblement. Ses théories sur l'hérédité sont le capharnaüm le plus ténébreux qui se puisse rencontrer. Hérédité, atavisme, innéité, combinaison chimique, molécules survivantes, lutte pour la vie entre les molécules, et liqueurs de Brown-Séquard brochant sur le tout, forment un amas d'obscurités et d'incertitudes au milieu duquel, se débattant comme un hanneton, le pauvre docteur nous fait l'effet d'un raté illuminé.

De plus, ce qui le complète, ayant lu avec passion les romans d'Émile Zola, il en est venu, — illusion touchante d'un disciple, — à croire que l'humanité tout entière, révélant toutes les lois de son évolution et tous les mystères de l'hérédité, est contenue dans cette œuvre scientifique. Hypnotisé par l'arbre généalogique des Rougon-Macquart, il le suit de branche en branche et de feuille en feuille en répétant sans cesse : « Ça, c'est le monde en abrégé. Voilà la vie. Voilà ses démarches, voilà ses lois, voilà son image complète. La clef du mystère, la voici. »

Cela est un peu trop d'un fanatique, et nous sourions à cette manière de nous faire monter à l'arbre ; mais surtout cela nous confirme dans l'idée que nous nous faisons du bon docteur comme d'un esprit très faible, doucement romanesque et un peu fêlé. C'est le *Don Quichotte* des Rougon-Macquart. *La Terre* et *la Bête humaine* sont ses *Amadis*.

Et c'est ce pauvre fantoche de cinquante-neuf ans que Clotilde arrive à aimer d'un amour extatique et criminel ! — Pourquoi non ? me direz-vous. — Sans doute ; ce n'est pas du tout le génie qui inspire l'amour, c'est la conviction qu'un homme dont on partage la vie a du génie. Touchante erreur que nous devons bénir ; car sans elle nous serions très dénués. Sans doute, les femmes, à l'ordinaire, n'ont pas le sentiment du ridicule, et c'est bien heureux, car si elles l'avaient, elles ne nous aimeraient point. Sans doute ; mais, telle qu'il nous la donne d'abord, Clotilde devait trouver Pascal un bonhomme maniaque et inoffensif, et n'avait pour lui que des sentiments filiaux ou bien plutôt des sentiments maternels.

Clotilde nous est montrée comme une fille tranquille, rangée, laborieuse, « à la tête ronde et solide ». M. Zola

insiste sur ce trait, assez caractéristique en effet, de solidité et de rondeur. Elle a le contraire de la tête en pain de sucre des illuminés et des rêveurs. De plus, elle a des sentiments religieux très forts ; elle est même l'instrument de sa famille dévote, dans le dessein de soustraire au docteur ces fameuses rognures de journaux qui sont destinées à révolutionner le monde. On sent, dès les premières pages, que le sujet sera la lutte de l'ancien monde, religieux, décent, conservateur, contre le nouveau monde, scientifique, audacieux, révolutionnaire et sans préjugés. D'accord ; mais dans cette lutte, c'est le vieillard amoureux qui doit être vaincu par la jeune fille désirable, désirée, volontaire, du reste, et « à la tête ronde et solide ». Le lecteur est stupéfait que ce soit le contraire.

— Justement, me dira l'auteur, Arnolphe vaincu par Agnès c'est trop connu, cela a été fait trop souvent. C'est le contraire qui peut être intéressant : Agnès subjuguée par l'ascendant du génie d'Arnolphe, voilà qui est plus rare ; et tout mon livre c'est précisément Clotilde convertie, Clotilde, par l'amour de Pascal, ramenée de la dévotion et de la vertu bourgeoise à l'incroyance, à la libre pensée, à l'amour libre, au matérialisme et même, de temps en temps, au cynisme dans les discours.

— Parfaitement, répondrai-je, ce sujet peut être très curieux et même grand. Mais il faut voir quels pourront bien être les moyens de séduction de l'homme de cinquante-neuf ans pour triompher de tant de forces, et jugées ordinairement très considérables, qui lui sont hostiles. Ces moyens, je cherche de tous côtés, et je n'en découvre qu'un. Pascal explique à Clotilde les lois de l'hérédité. Il lui ouvre l'arche sainte, c'est-à-dire l'armoire. Il lui montre l'arbre généalogique des Rougon-Macquart. Il lui raconte Adélaïde Fouque qui engendra Ursule, Ursule qui engendra Hélène Mouret, Hélène Mouret qui engendra Jeanne Grandjean, etc. L'effet est foudroyant. Dès lors, Clotilde appartient à Pascal. « Puisque Adélaïde a eu tant de descendants divers, je suis à toi ! » Nous ignorerons toujours les mystères du cœur humain, mais celui-là paraît bizarre.

Et c'est bien le moyen, le seul moyen, par où Pascal triomphe des vertus, des préjugés et des pudeurs de Clotilde. Clotilde, après la chute, le lui répète sans cesse, développe à satiété ce bulletin de victoire : « Oh ! cette nuit ! Tu sais, cette nuit d'orage où tu m'as raconté l'histoire des enfants d'Adélaïde ? Cette nuit historique, dans tous les sens du mot, où tu m'as résumé toute l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire ! Quelle nuit ! quelle nuit inoubliable ! Qui aurait pu ne pas s'abandonner tout entière ? »

Tels sont, à peu près, ses propos. Cette scène de famille est très fréquente ; mais elle n'a pas d'ordinaire les mêmes effets. Il est peu de bonnes maisons où l'on ne déduise tout du long, après souper, la série compliquée des parentés et des alliances, avec des discussions sur les dates. Les enfants en sont peu émus à l'ordinaire, et ce n'est pas à des transports de passion sensuelle que ces études biographiques et biologiques les amènent doucement. Il est vrai que dans la bouche du docteur Pascal, c'est « scientifique » ; cependant, je crois bien qu'il n'y a que M. Zola au monde pour croire que le plus grand moyen de séduire une vierge soit de lui raconter les *Rougon-Macquart*.

Clotilde reste donc un peu invraisemblable, et la transformation de Clotilde ancien style en Clotilde nouveau style peu expliquée pour le commun des mortels.

Ne croyez point que le bon Pascal s'explique beaucoup plus facilement. Dans la première partie de l'ouvrage, il est ce que vous venez de voir. Dans la seconde, il devient une sorte de héros de Corneille, sans qu'on aperçoive les raisons de cette transformation plus que celles de la métamorphose de Clotilde. Clotilde est devenue sa maîtresse et il l'adore. Et il en est adoré ; et ce sont des amours bibliques d'un orientalisme fougueux. Au milieu de tout cela, on apprend que le frère de Clotilde, qu'elle a vu une fois, a besoin d'elle. « Pars ! » s'écrie Pascal. « Pars ! c'est le devoir. » Est-ce singulier de la part de ce vieillard amoureux que la passion du devoir a paru jusqu'à présent laisser très tranquille ! D'un homme qui séduit sa nièce, encore que ce soit par des moyens scientifiques, qui empêche son mariage avec un très brave jeune honnête homme, qui la déshonore, et, entre nous, il faut bien le dire, qui la dépravé, cette explosion subite de haute moralité nous étonne un peu. Baron Hulot, soit ; j'accepte très bien qu'on me raconte l'histoire du baron Hulot ; je sais qu'elle n'est que trop vraie. Mais que tout d'un coup, sans dire gare, on me montre le baron Hulot devenu si délicat, et sacrifiant une conquête si flatteuse et si inattendue à un devoir très discutable, je m'avoue un peu ahuri.

Mais ce n'est rien du tout. Pascal n'est pas seulement délicat ; il est héroïque. Il ne dit pas seulement : « C'est le devoir ! » Il joue du « sublime mensonge » bien connu des romanciers : il se sacrifie en se donnant pour égoïste.

« Regarde-moi en face, lui dit Clotilde... tu parais dire que tu me renvoies pour mieux travailler. » La minute de l'héroïque mensonge était venue. Il leva la tête, il la regarda en face, et avec un soupir de mourant qui veut la mort, retrouvant sa voix de divine bonté : « Comme tu t'animes !... J'ai beaucoup à travailler ; j'ai besoin d'être seul ; et toi, chérie, tu dois rejoindre ton frère. » — Est-il assez beau ! Mais comment diable est-il devenu si beau que cela ? Qui nous l'a changé ? Il aura sans doute relu les *Rougon-Macquart*. Mais jamais, dans les Rougon-Macquart, il ne nous a dit avoir trouvé la loi du devoir. Il ne nous a jamais

dit y avoir trouvé autre chose que le « culte de la vie », que « l'adoration de la vie ».

Comment le culte de la vie est-il devenu chez lui le besoin du sacrifice, et d'un sacrifice qu'un homme même très délicat ne jugerait pas nécessaire? C'est étrange. C'est bien étrange.

Ainsi marche ce roman, de surprise en surprise, et d'inexpliqué en inexplicable. Ces personnages qui ont le culte de la vie n'en ont que peu l'usage. Ils ne vivent point du tout, du moins comme les êtres vivants ont accoutumé de vivre, c'est-à-dire avec une certaine suite dans le développement de leurs passions. Ils ont des soubresauts bizarres, et des révolutions psychiques que rien ne faisait prévoir. Ils déconcertent comme des êtres instinctifs qui n'auraient pas même la logique de leur instinct. De là le peu de sympathie qu'ils nous inspirent. Ce n'est pas tant parce qu'ils sont très bas dans l'échelle des êtres pensants. Ce n'est pas leur sottise, leur niaiserie et leur absence (sauf les soubresauts) de sens moral qui nous les rend indifférents : c'est leur incohérence. Ils sont des sots d'une manière trop différente de celle dont nous avons coutume de l'être. Ils nous sont, par cela, parfaitement étrangers. Nous savons que nous rencontrerons des êtres aussi bornés que Pascal et aussi inconscients que Clotilde ; mais nous savons qu'ils le seront toujours avec beaucoup moins de bizarrerie, et d'une sottise plus unie, plus assurée, plus « ronde et solide ». Enfin, nous nous sentons dans le plus romanesque des romans romanesques, sans y trouver rien des imaginations brillantes et amusantes des romans romanesques.

Il y a sans doute encore quelques pages intéressantes dans cette œuvre inférieure. Une certaine mort de l'arrière-petit-fils d'Adélaïde Fouque, sous les yeux de sa trisaïeule paralytique, est d'un assez grand effet. Le pauvre petit, rejeton dégénéré d'une forte race, est adoré de la pauvre vieille tombée en enfance. Elle le contemple avec extase pendant des heures. Elle a vu deux ou trois fois de suite dans sa longue vie les êtres qu'elle aimait le plus frappés de morts tragiques, l'éclaboussement de leur sang versé. Et voilà que le pauvre petit, sujet à des hémorragies nasales, par suite d'anémie, s'écoule un jour devant elle, sans qu'elle puisse lui porter secours, verse autour d'elle, sur elle, toute la pourpre de son pauvre corps, expire en la regardant, et la laisse, mourante elle-même, au milieu du sang de sa race. La scène, un peu *truquée* peut-être, ne laisse pas d'avoir de la grandeur, et je ne sais quelle puissance sauvage.

On peut citer encore le départ de Clotilde, et Pascal suivant des yeux à travers la plaine le train qui l'emporte, et sa vie avec elle.

Mais l'impression d'ensemble reste infiniment pénible. Elle est faite d'ennui et de répugnance. *Le Docteur Pascal*, c'est quelque chose comme le Paradoux de sainte Périne.

La raison en est que M. Zola, incomparable comme peintre décorateur, extrêmement puissant quand il peint les grands ensembles et fait mouvoir devant nos yeux les grandes masses, n'a aucun talent pour peindre, même pour comprendre, les sentiments qui font qu'un homme aime une femme et est aimé d'elle. La vie intérieure lui est aussi fermée qu'il est possible. Dans tous ses romans, sauf (et en une faible mesure) dans *Une page d'amour*, tout ce qui est psychologique lui est resté absolument étranger. Or, tout roman domestique, tout roman qui se passe entre un monsieur, sa nièce et sa servante, est un roman psychologique, ou n'est rien du tout. Quand M. Zola rencontre sur la route qu'il s'est tracée un roman de ce genre, il y tombe au-dessous des plus médiocres, il y est gauche, maladroit et faux, le lendemain du jour où il a été puissant, pittoresque, vrai et même *très à l'aise* dans un roman du genre épique. Ces leçons successives le corrigeraient s'il en avait conscience. Elles lui persuaderaient qu'il doit incliner désormais vers le roman historique. Tous les grands succès de M. Zola : *Assommoir*, *Germinal*, *Débâcle*, sont des romans historiques, tout simplement, des romans qui nous montrent des peuples, ou des foules, en action. Tous les échecs de M. Zola sont des romans intimes. Donc, maintenant que les *Rougon-Macquart* sont finis, plus de romans intimes, plus un seul ! Si M. Zola se connaissait, et s'il avait des amis au lieu de flatteurs, il se convaincrait de cette vérité. Elle est éclatante. *Le Docteur Pascal* ne fait que la confirmer douloureusement.

ÉMILE FAGUET.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE (Société des grandes auditions musicales). Reprises des *Deux avares* et du *Déserteur*.

Sur le petit théâtre rococo de Bayreuth, religieusement fermé pendant la saison wagnérienne et visité seulement le matin par les pèlerins français qui tiennent à voyager avec fruit, — j'ai rêvé souvent de voir défiler, les lendemains de *Tétralogie*, « la gent trotte-menu » de nos petits-maîtres du dernier siècle, ceux que Richard Wagner tenait au surplus en singulière estime, Monsigny, Grétry, Nicolo, Dalayrac. Le mercredi, jour de repos wagnérien, on y donnerait *Rose et Colas*, *le Tableau parlant*, comme aux beaux jours de la petite cour margraviale. Cela ne ferait aucun tort à *Tristan* et vous détendrait délicieusement les nerfs. Ce délassement de princes, Paris, qui devient décidément un petit Bayreuth, a pu se l'offrir l'autre semaine, par les soins de la Société des grandes auditions musicales ; pendant que la *Valkyrie* et *Lohengrin* faisaient à l'Opéra le maximum, — et même un peu

plus, comme c'est l'usage dans toute salle qui se respecte, — l'Opéra-Comique reprenait, à la demande de la célèbre Société, *les Deux avares* et *le Déserteur*.

Le régal ne paraît pas avoir été du goût de tout le monde. C'est qu'il faut abdiquer tout parti pris pour y prendre plaisir, tout respect humain pour l'avouer, et faire effort pour en donner la raison. Le mérite propre des petits chefs-d'œuvre du vieil Opéra-Comique n'est point aisé à définir. D'abord la technique y est le plus souvent déplorable; la maladresse de nos musiciens nationaux passe la mesure. Pour les raffinés, elle serait un charme de plus si, de ces tâtonnements, la musique était née : la gaucherie des primitifs est un délice. Mais depuis longtemps la musique était faite et parfaite; leurs contemporains s'appellent Bach, Hændel, Pergolèse et Mozart. Ils n'auraient qu'à prêter l'oreille pour apprendre le plus gros du métier ; mais ils n'ont garde; Grimm et Diderot leur ont répété qu'il faut que le musicien chante d'instinct, comme l'oiseau dans la forêt ; et naturellement ils les ont crus. De sorte qu'avec leurs enfantillages, ils ont l'air de grands garçons qui épelleraient encore leurs lettres, et leur candeur fait sourire encore plus qu'elle n'est touchante. La prodigieuse niaiserie des poèmes (à deux pas de Regnard, de Marivaux, de Beaumarchais!) n'est pas pour corriger l'impression, et la prétention d'élever le tout au rang d'une époque d'art la rend plus particulièrement agaçante. Dans l'histoire de la musique, l'opéra-comique français n'est qu'un accident, sans racines dans le passé, sans prolongement dans l'avenir; remarquez qu'il a commencé de décliner et de perdre faveur à mesure des progrès de notre culture. Et non seulement il n'a pas fait de nous des musiciens, — nos éducateurs ont été, après Beethoven, Gounod, Niedermeyer, Berlioz, Camille Saint-Saëns, — mais il n'a même pas su se développer dans le sens, bien français pourtant, de la comédie musicale : il y a moins d'observation, de finesse, de psychologie dans *la Dame blanche*, dans *le Pré aux clercs*, — je ne parle ni du *Postillon*, ni des *Diamants de la couronne*, — que dans *Zémire et Azor*. Et ne faut il donc pas plaindre l'illusion qui persiste à nous le présenter comme l'âge d'or de la musique française?

Alors, quel intérêt d'une reprise du *Déserteur?* Voici. Puisqu'il est dans l'ordre de la Providence qu'il y ait un Opéra-Comique français, il est bon d'en faire revivre les œuvres originales et caractéristiques, de préférence aux productions bâtardes qui, depuis 1830, ont marqué sa décadence. Pour gauche et naïve qu'elle soit souvent, notre musique légère du dernier siècle participe au privilège des œuvres de cet heureux temps; son époque et son milieu, sans doute, l'ont préservée de la vulgarité où nous l'avons vue glisser par la suite; et si *Rose et Colas* et *la Fausse magie* prenaient décidément la place des *Noces de Jeannette* et du *Chalet*, je crois qu'il faudrait y voir une preuve de goût.

Et puis il devait être tentant de venger Monsigny, le plus aimable, le plus intéressant musicien de la pléiade, de l'injuste préférence donnée jadis à son rival. Pour les rédacteurs de la *Correspondance littéraire*, « Grétry est savant et profond, mais jamais aux dépens du goût; la pureté de son style enchante. Le plus grand agrément est toujours à côté du plus grand savoir... Il est jeune, il a l'air pâle, blême, souffrant, tourmenté, tous les symptômes d'un homme de génie. » Monsigny, lui, n'a ni génie ni talent. « Toute la partie tragique, tendre et pathétique de son *Déserteur* est pitoyable et d'un froid à glacer... La partie comique est comme Monsigny sait faire; elle aura même de la réputation, et il se pourrait que la totalité de l'ouvrage en eût beaucoup, tant le public de Paris est de bonne composition sur cet article (1). »

A cent ans de distance, nous voyons différemment les choses. Le spirituel musicien qu'était Grétry devait séduire les gens d'esprit de l'*Encyclopédie;* son souci de la vérité d'expression, — entendez sa préoccupation d'adapter exactement la mélodie sur les paroles, — réalisait leur théorie de la musique de théâtre. Mais les œuvres d'art ne survivent que par la forme ou par le sentiment. L'esprit n'en a sauvé aucune. Or la sensibilité, chez Monsigny, est bien autrement profonde, et ce qu'il a de moins que Grétry, du côté du métier, ne vaut pas qu'on s'y arrête. La critique d'aujourd'hui les renverrait *ex-æquo* à l'école. Je dirai même qu'avec une main moins exercée, Monsigny, dès qu'il est ému, trouve des effets d'harmonie tout à fait extraordinaires sous sa plume novice; — qui donc a dit qu'il ne sait qu'aller de la dominante à la tonique? A ma grande surprise, la partition du *Déserteur*, debarrassée des « tripatouillages » d'Adolphe Adam, m'a semblé rajeunie et très avancée pour l'époque; je parle de la France, bien entendu. De toute la partie comique, vraiment caduque, ne retenez que l'air célèbre, si franc, si crâne, de Montauciel: « Je ne déserterai jamais. » Pardonnez au goût d'alors les agréments affreux; à côté des roulades au verjus que tout le talent de Mlle Simonnet n'arrive point à faire avaler sans grimace, il se rencontre, çà et là, deux ou trois mesures exquises. Prenez la partie dramatique : vous trouverez dans les récitatifs bien des pressentiments de Gluck (le Gluck de l'opéra français); rapprochez l'ariette « Peut-on affliger ce qu'on aime », et l'air d'Iphigénie en Aulide: « Les vœux dont ce peuple m'honore », vous les croiriez sortis de la même plume. Et rencontrerait-on, je ne dis pas chez Grétry, mais chez Gluck lui-même, beaucoup de morceaux d'ensemble supérieurs pour la force de l'harmonie, la solidité de la facture, la vigueur de l'expression, « l'écriture » même, au trio de la Prison au second acte : « Oh! ciel; quoi, tu vas mourir! » Enfin, comme rôle de caractère, on conviendra, je pense, que celui d'Alexis est

(1) *Correspondance littéraire*, avril 1769.

d'une assez belle venue, et qu'un artiste de la valeur de M. Soulacroix peut s'en accommoder sans déroger.

L'hommage de la Société des grandes auditions musicales au créateur de l'Opéra-Comique français me paraît donc aussi délicat que légitime. Monsigny fut un de ces ignorants de génie que nous rencontrons à chaque pas dans l'histoire de la musique française. Ame aimante, il n'écrivit jamais que sous la dictée de son cœur, et c'est par le cœur que son œuvre a mérité de vivre. Sa sensibilité était extrême; il lui dut son génie et bien des déboires. Au plus beau moment de sa carrière, il avait cessé brusquement de produire; la veine de son inspiration s'était rompue soudain. Il mourut pauvre, aveugle, découragé. « Il y a cinquante-cinq ans, écrivait-il, vers la fin, à quelque importun solliciteur, que je jouis à Paris de la plus grande considération; j'ai perdu ma fortune, mais ma considération me reste; je veux la conserver pour mes enfants... Il y a plus de cinquante ans que j'ai rompu toute correspondance avec votre province... Je n'ai fait que des ingrats de ceux que j'ai obligés, et souvent des insolens de ceux auxquels je n'ai pu être utile. J'ai perdu les yeux...; peu d'hommes ont rempli les devoirs de famille comme je l'ait fait envers mes frères et sœurs... Je suis humilié d'avoir été sans cesse me salir dans la poussière des Droits-Réunis pour y solliciter la place la plus subalterne, et d'avoir eu jusqu'à présent la mortification de n'avoir pu l'obtenir... Laissez-moi mourir en paix; je ne sors presque plus... il est un terme à tout, même à l'obligeance et la bienfaisance... »

L'interprétation du *Déserteur* est satisfaisante; M. Soulacroix seul mérite d'être mis hors de pair. Celle des *Deux avares* vaut la musique.

René de Récy.

THÉATRES

Les Annales du théâtre et de la musique (1892), par MM. Édouard Noël et Edmond Stoullig.

Les Annales du théâtre et de la musique pour l'année 1892 viennent de paraître. Elles sont précédées d'une ingénieuse et délicate préface, où M. Jules Lemaître montre tout ce qu'il y a d'artificiel et de faux dans le soi-disant mouvement néo-mystique, surtout à la scène. Que ce recueil en soit à sa dix-huitième année d'existence, cela seul montre quel intérêt il inspire à ceux qui s'occupent de théâtre. Et, cependant, il a subi, depuis ses débuts, certaines modifications au sujet desquelles j'ai grande envie de taquiner un peu MM. Noël et Stoullig.

Le métier d' « annaliste » me paraît le plus difficile du monde. Il exige une mesure et un tact infinis, une abnégation presque complète et une scrupuleuse exactitude. Un volume tel que celui dont je parle n'est utile pour nous que s'il se borne à être une manière de dictionnaire théâtral, où nous trouverons tous les renseignements nécessaires sur l'année théâtrale qui vient de s'écouler, — et cela seulement. Si MM. Noël et Stoullig avaient voulu nous donner leur opinion, à eux Noël et Stoullig, sur le théâtre contemporain, ils auraient réuni en volume leurs articles de critique; ce volume aurait eu une valeur que je ne mets pas en doute, la valeur qu'on attribue aux opinions des auteurs, mais pas du tout le genre de valeur que nous voulons trouver dans un recueil pareil au leur, et que ledit recueil semble nous promettre. Je crois qu'il faudrait ici s'abstenir de toute « critique », donner seulement la date de la représentation, l'interprétation, le sujet de la pièce et le nombre de ses représentations. Ce rôle est modeste, assurément; croyez, toutefois, qu'il n'est ni sans mérite, ni sans difficulté. Être tout à fait impartial est assez malaisé; l'être à peu près, le tenter seulement, c'est de quoi satisfaire l'ambition d'un — et même de deux honnêtes écrivains. C'est en tout cas ce qui fait le mérite d'un ouvrage tel que le leur.

Au point de vue de l'exactitude, je ne crois pas qu'il y ait de réserves à faire. Aussi bien la vérification est-elle un peu difficile. Je n'ai pas encore lu d'un bout à l'autre le gros volume de MM. Noël et Stoullig, me réservant de le consulter dans les occasions très nombreuses où j'aurai besoin d'un renseignement précis. Je veux pourtant signaler aux auteurs quelques erreurs qui m'ont frappé au passage. Dans ce tableau récapitulatif des pièces données au Vaudeville pendant l'année 1892, *la Paix du foyer*, la très distinguée comédie de M. Auguste Germain, est citée comme pièce en un acte; c'est trois actes qu'il aurait fallu; et, puisque je suis au Vaudeville, ne pourrait-on pas indiquer les pièces jouées aux matinées du jeudi? Par exemple, pour *la Paix du foyer*, je vois quatre représentations; on dirait d'un four : quatre matinées, au contraire, c'est un succès; et c'est comme un succès aussi qu'a été accueillie la pièce de M. Germain. De même, dans le tableau des œuvres représentées à la Comédie-Française, qu'est-ce que *le Bourgeois*, comédie en un acte? Et *le Bougeoir*, peut-être? Et *le Monde où l'on s'ennuie*, « un acte » joué neuf fois, du 6 décembre au 1er janvier? *Le Monde où l'on s'amuse*, j'imagine. De même encore, dans le chapitre relatif à l'Odéon, M. Leconte de l'Isle est appelé « l'auteur des *Poésies* (sic) *barbares* »... Je n'attache pas à ces erreurs plus d'importance qu'il ne faut. Elles en ont un peu, si ce que j'ai dit est vrai, et si nous cherchons surtout dans *les Annales du théâtre et de la musique* des renseignements précis et certains.

Mais il est un point sur lequel je vais être forcé de prendre à partie MM. Noël et Stoullig. Je n'ai pas à discuter ici leurs opinions sur telle ou telle pièce. Il en est qui me paraissent très justes; d'autres qui me

semblent l'être un peu moins. Là n'est pas la question. Ce que je reproche à mes confrères, ce n'est pas assurément d'avoir des opinions, — bonnes ou mauvaises elles ont tout juste la valeur « personnelle » qu'ont, par exemple, mes opinions à moi; ce que je leur reproche, ce que je regrette au moins, c'est qu'ils aient cru devoir les donner dans *les Annales du théâtre et de la musique*. Au moins, si l'on voulait formuler un jugement, fallait-il donner un jugement en quelque sorte impersonnel, une sorte de résumé des jugements de la presse. C'eût été plus généralement exact, sinon plus vrai, et d'une utilité plus manifeste; et c'eût été plus sage aussi. Toutes les opinions sont défendables; mais toutes ne sont pas bien placées dans un volume qui, par son titre même, semble promettre une impartialité relative. Et, parmi les opinions de MM. Noël et Stoullig, il en est qui, tout de même, sont un peu bien surprenantes.

J'ouvre au harsard, et je lis :

... Tel est ce drame dont les situations émouvantes et fortes, les envolées magnifiques, les aspirations nobles et élevées, la poésie constamment robuste et saine ont conquis nos plus chaleureux applaudissements et notre sincère admiration. C'est avec de pareilles œuvres d'art, absolument dignes de la scène où se jouent quelquefois encore les tragédies du grand Corneille, qu'on épure vraiment le goût du public et qu'on le régénère...

Et plus loin :

Le triomphe de l'œuvre était assuré. Le drame... accueilli avec enthousiasme par le public et par la presse, entrait majestueusement dans le répertoire du Théâtre-Français...

Je crois que, même avec la dernière phrase, vous chercheriez longtemps quel drame mérite de pareils transports; il s'agit de *Par le glaive*, de M. Richepin. Or je n'exagérerai pas en disant que *Par le glaive* n'est pas la meilleure œuvre dramatique du chantre de *la Mer*. Son drame fut accueilli avec froideur pendant les premiers tableaux, avec chaleur pendant certains autres, toujours avec courtoisie, même avec le respect que l'on devait à une œuvre de cette importance. Mais du diable s'il y eut de l'enthousiasme et si le goût du public en fut régénéré! Il me semble que tout le monde, ou à peu près, fut d'accord pour rendre justice aux qualités lyriques de l'œuvre, mais que tout le monde aussi la trouva assez peu claire et intéressante. Notre maître, M. Sarcey, — il ne passe pas pour être hostile de parti pris à la Comédie-Française et au drame en vers, — en signalait encore dimanche dernier l'incohérence et l'obscurité.

Je tourne la page, et je lis :

A vrai dire, aucun des phénomènes n'est vivant, nous nageons avec ces fantoches en pleine convention, et qu'elle est peu intéressante, cette convention de pessimisme à jet continu! Reste le style, sur lequel j'ai plaisir à complimenter l'auteur, encore qu'il soit souvent prétentieux et guindé. Il est vrai que quelques grossièretés l'émaillent, absolument imprévues et nullement exigées par la situation, mais enfin milieu oblige!...

Voilà, certes, un bel éreintement. Il s'agit des *Fossiles*, de M. François de Curel. — Or, je le demande en toute sincérité à MM. Noël et Stoullig, si, dans vingt ans, un de nos futurs confrères cherche à savoir comment a été accueillie la seconde pièce de M. de Curel, les lignes ci-dessus le renseigneront-ils exactement? Encore une fois, je ne discute pas les opinions de MM. Noël et Stoullig; je trouve excellent qu'ils admirent passionnément *Par le glaive*. Je leur reconnais tous droits de ne pas aimer *les Fossiles*. Mais, parler de « pessimisme à jet continu » à propos d'une pièce dont le défaut serait peut-être d'être trop « haute » et trop extra-humaine!... Est-ce ainsi, au moins, qu'en a jugé la majorité de la critique? J'ai gardé un souvenir très net des articles de M. Jules Lemaître, de M. Bernard-Derosne, de M. Henry Céard, de M. Henry Fouquier... Leur opinion, pour celui qui veut résumer une appréciation générale de la presse, n'est peut-être pas tout à fait négligeable. Tous n'admiraient pas au même degré *les Fossiles*, mais tous en parlaient sur un ton un peu différent de celui des *Annales*. Et je cite encore M. Sarcey. Il n'est pas suspect d'une tendresse exagérée pour ce qui sort du Théâtre-Libre; nul n'ignore pourtant que, toutes réserves faites sur certaines parties des *Fossiles*, il pense que la pièce de M. de Curel est d'une rare valeur, et qu'elle sera tôt ou tard reprise à la Comédie-Française. Que MM. Noël et Stoullig soient ou non de l'avis de ceux de nos maîtres que je viens de citer, peu importe. Ce dont je me plains, c'est qu'une pièce qui n'a rien de commun assurément avec les élucubrations des compagnons habituels de M. Antoine soit traitée absolument comme une de celles-ci : et cela contrairement à l'opinion, sinon de la majorité de la critique, du moins de ceux de nos confrères dont le jugement a le plus de poids.

Et, — pour l'autorité même de MM. Noël et Stoullig, — cela n'est pas toujours sans inconvénients. Dans l'article consacré à la reprise des *Troyens*, je lis cette phrase : « Le *concert* (sic) des *Troyens* peut paraître monotone; *Lohengrin* est un drame attachant et vivant. » Saisi d'une curiosité bien naturelle, je me reporte aux *Annales du théâtre et de la musique*, année 1891. Voici ce que j'y lis. Je cite seulement les phrases essentielles :

« Gluck, bien avant Wagner, avait tenté dans la musique *la même révolution* »; » (or, si Gluck a tenté une réforme, si cette réforme a pu en un certain point servir de point de départ à celle de Wagner, jamais

Gluck n'a même eu l'idée du drame musical tel que l'a compris Wagner. Mais passons.) — Plus loin, il est question de la « musique de l'avenir » (sur cette expression, Wagner lui-même s'est expliqué en 1860, il y a de cela trente-trois ans). — « Ce qui nous a frappé dans cette œuvre magistrale, c'est le peu d'action de la musique ; ce n'est certainement pas là de la musique dramatique... » — « Dans l'*ouverture,* il n'y a pas de motif proprement dit. » — « Tout le premier acte est long ; on y remarque constamment le mépris arrêté des ensembles... » Plus loin, MM. Noël et Stoullig parlent fort bien des plaintes d'Elsa, et ils ajoutent : « C'est seulement vers la fin de cette page que, la confusion s'en mêlant, nous assistons à un véritable chaos de sonorités bruyantes dans lequel nous renonçons à rien voir et surtout à rien entendre. » Ce chaos de sonorités bruyantes, c'est l'arrivée du Cygne !... — Poursuivons : « Le point capital de cet ouvrage, celui qui demeurera comme l'expression la plus sincère et la plus vraie de la puissance instrumentale, c'est la grande marche en *sol* (en *mi bémol,* j'en atteste les mânes d'Auguste Vitu !). Bien que l'idée n'en soit pas toujours très claire, que la pensée en paraisse indécise et mal définie (la restriction est bonne !), ce n'en est pas moins une page d'une grande et belle sonorité... » — Je passe nombre d'appréciations un peu surprenantes, et j'arrive à la conclusion, que je copie textuellement : « Tel est ce poème symphonique (?). Il est d'une conception merveilleuse, mais l'idée ne se dégage pas toujours, claire et limpide, des nuages de la légende. En résumé, cette déclamation est fatigante à la longue, et les beautés vraiment grandes dont cette œuvre est pleine ne rachètent pas une sorte de lassitude... » Comment, du 16 septembre 1891 au 9 juin 1892, un poème symphonique nuageux, obscur et dont la musique n'était pas dramatique, est-il devenu *un drame attachant et vivant?* Sans doute, parce que MM. Noël et Stoullig ont trouvé leur chemin de Damas. De cela, on ne peut que les féliciter. Mieux vaut une admiration sincère, même tardive, qu'un enthousiasme dans lequel le snobisme entre pour les trois quarts. Seulement, j'en reviens à mon raisonnement de tout à l'heure : Comment, dans vingt ans, se retrouvera-t-on entre ces deux appréciations diamétralement opposées, insérées, — pour ainsi dire, avec la même « garantie » d'exactitude, — dans *les Annales du théâtre et de la musique?...*

J'ai un peu vivement insisté sur les reproches que je voulais faire à MM. Noël et Stoullig. Je ne leur en veux guère, et je sais bien comment les choses se sont passées (je le suppose, du moins) ; M. Stoullig « fait la critique » au *National;* j'imagine que laissant à son collaborateur la partie statistique, qui n'est pas la moins importante, il s'est borné à reproduire ses feuilletons dramatiques. Son cas n'est pas pendable. Mais que les auteurs suppriment donc, qu'ils réduisent du moins au strict nécessaire la partie « critique » du prochain volume. Je le dis très sincèrement et sans arrière-pensée ironique, il y gagnera.

Les Annales du théâtre et de la musique, c'est un recueil unique dans son genre ; utile à tous, il est indispensable à ceux dont le métier est de s'occuper de théâtre. Mais, s'adressant à tous, il faut qu'il ne froisse les opinions de personne, il faut au moins qu'il résume l'opinion générale de la critique. Ainsi, il ne sera sans doute qu'un dictionnaire, une sorte de répertoire, mais un répertoire excellent, et c'est quelque chose.

... Et quand je pense qu'en commençant cet article, je voulais faire rapidement deux ou trois objections, et vous parler ensuite du volume lui-même ! — Ce sera pour la semaine prochaine. Et je vous montrerai, je l'espère, tout ce qu'il contient d'intéressant, et peut-être de significatif, au sujet du théâtre.

JACQUES DU TILLET.

P. S. — Je n'abuse pas des rectifications. Celle-ci est indispensable, vu l'énormité de la chose. Samedi dernier, parlant de la *Revue wagnérienne*, je disais que M. J.-E. Blanche y avait donné le portrait de Parsifal, « du » *reine Thor*, du Pur-Simple. On a pris le mot allemand *reine* (Pur) pour le mot français Reine (femme de roi), et l'on m'a fait écrire *la Reine Thor!...* L'erreur aura frappé tout le monde, mais j'aimerais bien qu'on ne m'en crût pas coupable.

J. T.

PETITS MÉMOIRES

Qui niera encore que la vie ne soit un perpétuel devenir?

En huit jours, l'accusateur Millevoye est devenu un accusé, l'accusé Clémenceau un acquitté, le mulâtre Norton un nègre, et la crédulité de la méfiance.

Dans toute cette aventure, il n'y a que deux hommes, MM. Dupuy et Ducret, qui n'aient pas changé.

M. Dupuy est, hélas ! resté lui-même. Et quant à M. Ducret, il continue d'être l'hôte du ministre de l'Intérieur, à cela près qu'au lieu d'être reçu place Beauveau, c'est au Dépôt maintenant qu'on lui a donné ses grandes entrées.

Suivant l'exemple du *Temps,* qui, le lendemain de l'interpellation Déroulède, déclarait avec héroïsme que « de tels incidents échappaient à toute appréciation », nous attendrons, pour nous prononcer sur l'affaire Clémenceau, que M. Norton en ait enfin donné à l'agence Havas une version définitive et officielle.

Jusqu'ici, le Mauricien d'Alger, qui doit, semble-t-il, être le mieux renseigné sur les dessous de l'histoire, ne paraît pas très fixé au sujet de la valeur de ses documents.

Tantôt il avoue qu'il a vendu du noir à M. Millevoye, tantôt, au contraire, il proteste que ses papiers ne sont pas aussi volants qu'on veut bien le dire.

Quand ce brave homme se sera décidé, nous nous trouverons en mesure de fournir à nos lecteurs une opinion sûre et motivée.

D'ici là, et pour les faire patienter, nous ne pouvons mieux faire que de leur communiquer une charmante pièce de vers inspirée à M. Millevoye par les derniers événements. On sait que, comme poète, M. Millevoye a de qui tenir; et, en dépit de quelques négligences, les délicats conviendront que, par bien des endroits, *la Chute des documents* est certainement à la hauteur de la célèbre *Chute des feuilles*.

*
* *

Voici l'objet :

LA CHUTE DES DOCUMENTS.

Pour Norton.

De la dépouille de nos lois
Arton avait jonché la terre.
Brouardel était sans mystère,
Corné ius Herz était sans voix.
D missionnaire à s n aurore
M llevoye en mots très dolents
Célébrait une fois encore
Le noir cher aux acheteurs blancs :

« Noir, que j'aime, adieu! je succombe!
Ton deuil m'avertit de mon sort.
Et dans ton intrigue qui tombe
Je vois un présage de tort!
Fatal oracle au teint de Maure,
Tu m'avais dit : D'Amiens les voix
Sur ton nom reviendront encore
Et pas pour la dernière fois.
Hélas! Athalin t'environne.
Plus pâle que le pâle automne,
Tu vois sombrer tous tes bateaux!
Ta tactique sera flétrie,
Avant l herbe de la prairie,
Malgré *la Cocarde*, fourneau!
Et je pars!... De leur froide haleine
M'ont tou hé les filets du *Temps*,
Et me criblé de traits de haine
Rochefort, l'ami du bon temps! »

Il dit, s'éloigne... et sans retour!
Le dernier document qui tombe
A signalé son dernier four.

*
* *

Cette jolie poésie ne tarderait pas à devenir populaire, si les préoccupations électorales ne nous détournaient pas un peu des choses de la littérature.

On se souvient qu'il y a huit jours la date des élections n'était pas encore fixée. *Le Temps* demandait, un peu tard, il est vrai, qu'elles eussent lieu au printemps, car « c'est le temps du renouveau où les esprits et les cœurs se mettent volontiers à l'unisson de l'allégresse de la nature, et après il fera trop chaud ou trop froid ». Rien de plus juste que cette remarque. Rappelez-vous plutôt les grèves du mois d'avril, les assommades du 1er mai et, jadis, le terrible massacre de Fourmies!

D'autre part, M. Dupuy, le sénateur des Pyrénées, objectait qu'en été les élections feraient le plus grand tort aux stations balnéaires de ses montagnes, et déclarait que la France entière devait s'incliner devant les intérêts des indigènes si désintéressés de Bagnères-de-Bigorre, Luchon, Cauterets et autres casinos.

Mais M. Dupuy, le ministre, avec cette énergie dont il parle tout le temps comme certains vieillards de l'amour, a passé outre et a fixé la date des élections au 20 août prochain.

Ainsi donc, quoique l'hôte capricieux de M. Ducret ne semble pas se piquer de suite dans les idées, on est en droit de considérer la période électorale comme ouverte.

On signale déjà quelques candidatures nouvelles, notamment celle de M. de Vogüé dans l'arrondissement de Tournon, dont le nom était bien fait pour séduire un rallié. M. de Vogüé a même écrit à un colonel d'Annonay une lettre des plus désagréables pour les électeurs, où il affirme « qu'il a lutté longtemps avant de se rendre ; qu'il a dû vaincre ses répugnances intimes pour une dure épreuve »! On n'est pas plus dégoûté! « Mais, ajoute-t-il, mes compatriotes insistent, le devoir parle, j'obéis. »

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les mêmes compatriotes ont insisté auprès d'un autre candidat auquel le devoir a également parlé et qui, dans ces conditions, n'a pu, comme M. de Vogüé, qu'obéir.

Ce candidat, M. Albert Le Roy, n'a pas voulu rester en arrière des « annonayements » de son concurrent, et a écrit au maire de la ville une lettre encore plus littéraire que celle de M. de Vogüé, ce qui achève de faire de la circonscription de Tournon la première circonscription académique de France.

On ne saurait trop encourager ces façons fleuries ; et la douceur des mœurs électorales aura accompli un sérieux progrès, quand dans tous les arrondissements, les murs, les bâtiments et les édifices d'utilité publique, qui en voient de si raides, seront remplacés, comme à Tournon, par des maires et des colonels.

*
* *

Mais pourquoi les mœurs politiques resteraient-elles stagnantes, alors que chaque jour les mœurs privées se modifient?

Nous avons eu de ces transformations un exemple récent, à propos des testaments. Jusqu'ici, cette sorte d'écrit était l'acte secret par excellence. On ne le montrait à personne qu'au notaire. Ni les parents ni les amis n'en avaient connaissance.

Eh bien, c'en est fait maintenant de ces mystères surannés ; et le grand chic cet hiver sera de publier

son testament dans le *Figaro*, comme le père Hyacinthe Loyson vient d'en avoir l'ingénieuse idée.

Bien entendu, le prix de cette publication variera suivant la valeur de l'héritage. Un prélèvement proportionnel s'impose, et l'on trouvera très naturel qu'un riche Américain ne paye pas la même somme qu'un simple rentier des Batignolles.

On n'aura donc pas à s'inquiéter de la longueur même de l'acte. On y pourra ajouter, sans crainte d'augmentation de prix, tous les codicilles qu'on désire. L'importance seule du legs décidera de l'argent à verser.

C'est ainsi que le père Loyson a obtenu la publication de son testament pour presque rien, pour un morceau de pain.

Il ne léguait à ses héritiers que ses opinions philosophiques.

SILEX.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UN NOUVEAU RECUEIL DE POÉSIES DE Mme JAMES DARMESTETER (1).

Nous avons annoncé déjà la publication, chez les éditeurs Fisher Unwin, à Londres, d'un nouveau recueil de poésies de madame James Darmesteter. Nous aurons l'occasion de rendre compte de ce remarquable ouvrage, où se trouvent, à notre avis, quelques-uns des morceaux poétiques les plus gracieux et les plus subtils de la littérature anglaise contemporaine. Voici, en attendant, la traduction de quelques pièces :

*
* *

VISION.

Parfois quand je m'assieds à penser toute seule à la variété maladive des choses humaines, soudain je ne sais comme en mon âme se lève la vision d'un monde dissemblable au nôtre.

Sion stable, parfaite, une, ô Sion éternelle, pourquoi hantez-vous une âme qui n'a point d'ailes? Je vous regarde comme le voyageur les sources du mirage, sachant que le désert n'a que sable et que pierres.

Pourtant comme un miroir qu'on porte dans la rue jette en passant une lueur de jardin hors de vue à travers une pauvre chambre de malade, ouverte à la chaleur.

Ainsi dans notre monde où tout meurt, où tout change, la vision de la vie éternelle est étrange. Douce est la vision d'éternité.

*
* *

LYS DE FRANCE. (A FRENCH LILY).

Douce âme d'Iphigénie de tous les jours, belle vigne si bien enlacée à l'appui maternel;

Qui sans penser à toi, et sans volonté propre, grandis en t'appuyant et, en fleur, t'appuies encore;

Dans les murs de ce jardin où tu demeures solitaire, tu es la fleur la plus blanche jamais connue.

Moins fière et moins ample que notre rose anglaise dont la fraîcheur généreuse inonde l'enclos du jardin;

Moins confiante à la main qui te cueille que le *Vergiss mein nicht* du *Vaterland;*

Pourtant, ô mon Lys de France, pur et grandi dans la retraite, c'est toi pourtant que je porte le plus près de mon cœur (1)!

*
* *

L'Évangile selon saint Pierre. (*The Gospel according to St Peter.*)

Demain ou dans vingt siècles, un couvercle qui se disjoint et glisse soudain dans quelque tombe grise, près des Pyramides, livrera peut-être à nos yeux le premier Évangile.

Ce jour-là, qui sait avec quelle horreur de surprise nos prêtres toucheront les actes mêmes de leur main, apprendront la vérité qu'ont cachée tant de siècles, et trouveront peut-être que le Christ n'est jamais ressuscité.

Quoi donc? Toute notre foi sera-t-elle réputée vaine? Rien ne restera-t-il de nos nuits de prières? Rien de tous nos scrupules rien des larmes des années infinies des générations sans fin?

Prends cœur! Sois sûr que leur fruit demeure. Écoute le témoin intérieur : là est le Christ.

*
* *

Zénon (*Zeno*).

Celui que les Grecs appellent Zénon le Cypriote, Guer-Baal, fils de Menassé, Seigneur de la Vérité, durant sa jeunesse commerçait en pourpre de Tyr et allait et venait sur sa barque entre Citium et Athènes.

Sous le Portique et dans l'Académie les Athéniens parlent encore du maigre marchand phénicien, basané et gauche, qui s'arrêta à lire à l'échoppe d'un copiste et laissa sur l'eau, vingt ans durant, sa cargaison.

C'est le premier qui dit à l'homme :

« Renonce! Suis ton âme : tu n'as point d'autre loi, et subis le Destin, comme l'agneau la serre de l'aigle.

« Fais le bien. Ne crains rien, et tiens toute chose pour égale. »

Ce n'est point pour cela que nous chargeons sa tombe de couronnes. Mais il fut le premier qui murmura ton nom, ô Devoir!

(1) *Retrospect and other Poems*, by A. Mary F. Robinson (Mme James Darmesteter). Cameo series, Fisher Unwin, Paternoster square. — Londres, 1893.

(1) A FRENCH LILY.

Sweet Iphigenia — soul of every day,
Fair vine so trellised to the parent-stay
Thou hast no single force, no separate will,
But leaning grow'st, and, flurcciy, leanest still;
In that walled garden where thou dwell'st alone
Thou art the whitest blosom ever known!

Less fair and ample than our English rose
Who generous freshness flood the garden close,
And less confiding to the gatherer's hand
Than their forget-me-not o' the Fatherland,
Yet, o French Lily, pure and grown apart,
Ah. none the less I wear the next my heart.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

On pensait la semaine dernière que la Chambre allait finir en paix son existence, lorsque de nouveau commencèrent à se répandre des bruits étranges et sinistres. M. Millevoye et ses amis disaient dans les couloirs qu'ils possédaient « de formidables secrets d'État... il s'agissait de la sûreté même de la patrie... des hommes politiques, les plus considérables, étaient compromis; les choses étaient si graves que l'on ne pouvait pas en parler à la tribune avant d'avoir conféré avec le ministre des Affaires étrangères et avec le président du Conseil ».

En séance, la Chambre discutait le projet de loi relatif au renouvellement partiel. M. Clémenceau avait la parole contre le projet, mais un violent orage se déchaînait tout autour de lui. « Taisez-vous, lui criait M. Déroulède, vous n'avez plus le droit de parler ici... vous êtes un agent de l'étranger! » Au milieu des agitations les plus violentes, la Chambre refusa de passer à la discussion des articles du projet de loi, et le renouvellement partiel se trouva rejeté par le fait. Il semblait depuis quelque temps déjà que ce projet ne pouvait plus être adopté par une Chambre arrivée si près de sa fin et affaiblie par tant de causes diverses. Nous l'avions dit, mais nous ne pouvions prévoir qu'une question qui demandait l'examen le plus attentif et le plus sérieux allait tomber ainsi en plein déchaînement de toutes les passions les plus étrangères au sujet.

Le lendemain, M. Millevoye portait à la tribune cette interpellation qui depuis trois jours faisait un bruit d'enfer. Le moment était solennel et terrible; on se demandait où la foudre allait tomber, et par quelle catastrophe cette journée allait être marquée.

Mais à peine M. Millevoye a-t-il commencé sa lecture, que l'invraisemblance éclate. Qu'est-ce que ces documents? D'où viennent ces lettres? Qui les a écrites et signées? On n'en sait rien. M. Millevoye sent son désastre, et il veut renoncer à la parole, mais on l'oblige à continuer jusqu'au bout.

Les noms de MM. Clémenceau, Burdeau, Maret, Rochefort arrivent à la file dans les documents lus à la tribune, et la risée, autant que l'indignation, saisit la Chambre d'un mouvement irrésistible. M. Millevoye donne l'instant même sa démission de député français, M. Déroulède en fait autant et quitte la Chambre pour n'y plus reparaître. Sur la proposition de M. Maujan, l'Assemblée vote par 389 voix contre 4 l'ordre du jour suivant:

« La Chambre, flétrissant les calomnies odieuses et ridicules apportées à la tribune et regrettant qu'on ait perdu pendant toute une séance le temps du pays, passe à l'ordre du jour. »

La justice est saisie de l'affaire; c'est elle qui est chargée de porter la lumière dans les dessous de l'intrigue la plus odieuse et la plus naïve qu'on n'ait jamais pu concevoir. M. Ducret, rédacteur en chef de *la Cocarde*, est arrêté ; un aventurier nommé Norton ou Northon, d'une origine et orthographe également douteuses, avoue qu'il est le faussaire. Mais la curiosité publique, si violemment excitée, se refuse à accepter du premier coup sa défaite, elle poursuit les pistes les plus extraordinaires, elle veut avoir jusqu'au bout son roman à la Rocambole. Norton a reçu de l'argent : d'où vient l'argent? On ne veut pas croire que M. Millevoye et ses amis aient tiré simplement cet argent de leur poche. Il faut à tout prix trouver un homme politique qui ait ourdi de longue main toute cette machination, une sorte de *Deus ex machinâ :* les foules ont toujours besoin d'en avoir un quelconque à qui elles rapportent tout qui se passe, et ce besoin a paru dans ces derniers mois aussi vif qu'il le fût jamais. D'autres personnes insinuent que ce grand artiste pourrait bien être M. Clémenceau lui-même, puisqu'une intrigue préparée pour sa perte a tourné ainsi à son triomphe. N'est-ce pas lui-même qui a monté ce coup extravagant dont il devait tirer un si bon parti? Voilà comment l'opinion publique peut encore se livrer aujourd'hui aux plus incroyables superstitions.

La Chambre calmée est revenue à la discussion du budget, mais on se demande si de nouvelles surprises, de nouveaux scandales ne vont pas encore recommencer demain. On ne peut plus croire à la tranquillité de la vie ordinaire et courante ; il nous faut absolument du fantastique, des complots, des trahisons, des forfaits; c'est un état d'esprit bien fâcheux dans une démocratie et qui peut amener, s'il se prolonge, des périls de divers genres.

La Chambre promet, à ce que l'on assure, de terminer la discussion du budget de 1894 pour le 14 juillet ou à peu près; alors le gouvernement pourrait convoquer les électeurs le dimanche 20 août. Le désir est assez unanime d'arriver aux élections le plus tôt possible, et on le comprend. On n'a que trop retardé cette consultation du pays, qui paraît seule pouvoir nous rendre la paix et obliger les partis à plus de prudence.

Les dispositions sont prises pour cette date ; le gouvernement ajourne au mois de septembre les convocations des réservistes et les opérations des conseils de revision appelés à désigner les jeunes gens qui sollicitent des dispenses, à titre de soutien de famille, — grand sujet de tracas dans les campagnes! — Le ministère de l'Intérieur ajourne aussi ses décorations qui sont ordinairement données au 14 juillet ; — autre motif de tracas et de compétitions non moins vives, qui viendraient mal à propos à l'ouverture d'une période électorale!

Pour terminer le budget dans une quinzaine de jours, quand on y a consacré récemment neuf et dix mois, sans grand profit d'ailleurs, il faut aller rondement. Ce budget n'en vaudra peut-être pas moins qu'un autre. Le service de la dette qui exige près d'un milliard et les budgets de la guerre et de la marine absorbent presque toutes nos ressources. Aussi longtemps que cette situation ne sera pas améliorée, les Commissions du budget s'épuiseront en vain à chercher des économies. « Nous dépensons trop! » s'écrie M. Antonin Dubost, le rapporteur général. Et combien il a raison! Mais toutes les grandes dépenses sont telles qu'il est impossible de les restreindre, aussi longtemps que la politique générale de la France et du monde ne sera pas changée. Et il n'appartient à personne de dire quand et comment elle changera.

Les moins-values constatées aujourd'hui dans le rendement de nos impôts s'élèvent à 25 millions de francs. La Commission propose d'autoriser le ministre des Finances à pourvoir au remboursement des obligations échues du Trésor, au moyen d'une émission d'obligations de même nature, dont l'échéance ne pourrait dépasser l'année 1900.

Les élections pour le Reichstag allemand paraissent avoir donné, en définitive, une majorité d'une dizaine de voix en faveur de la loi militaire. L'écrasement des progressistes et l'augmentation notable des socialistes sont les deux traits caractéristiques de ce scrutin. La Bavière, le Wurtemberg, le grand-duché de Bade, tout le midi de l'Allemagne et l'Alsace-Lorraine se sont prononcés à une écrasante majorité contre la politique prussienne.

HECTOR DEPASSE.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 2 TOME LII 8 JUILLET 1893.

ÉCRIVAINS D'AUJOURD'HUI

M. Jules Lemaître.

Il n'y a guère plus de dix ans qu'un jeune universitaire, du nom de Jules Lemaître, envoyait de province à cette Revue ses premiers articles de critique littéraire. Presque tout de suite, le débutant devenait l'un des plus brillants écrivains de son temps. Il est aujourd'hui le plus séduisant, à coup sûr, et l'un de ceux aussi chez qui il y a le plus de fond et qui invitent davantage à penser. Une bonne partie de son œuvre a paru ici même. Je sais donc que je n'ai rien à vous en apprendre. Mais la critique est, d'après M. Jules Lemaître, un moyen pour lire les livres avec plus de plaisir. C'est dans ce dessein que nous pouvons reprendre les siens, — afin que cela nous amuse.

M. Jules Lemaître est né dans un village de Touraine; il a fait une bonne partie de ses études au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs; il les a achevées au collège; il a été élève à l'École normale; il a été professeur au Havre, à Alger, à la Faculté de Grenoble, puis il a quitté l'Université pour se donner tout entier à son métier d'écrivain. — Ces années d'apprentissage n'ont rien d'exceptionnel ni d'extraordinaire. C'est une destinée tout unie. C'est la plus propice, s'il faut en croire M. Lemaître, à qui veut se promener en curieux à travers l'humanité et comprendre beaucoup de choses : être né du peuple et du plus petit, s'être élevé par la suite et avoir connu des mondes différents, avoir reçu une éducation tour à tour religieuse et purement laïque... En fait, on peut saisir sans trop de peine la trace que les premiers milieux qu'il a traversés ont laissée sur le talent de l'écrivain.

On a souvent exagéré l'influence que peut avoir sur l'esprit d'un écrivain sa contrée natale. Pourtant cette influence est très réelle. C'est quelque chose déjà que d'avoir un « pays », un coin de terre ami et qui est vôtre, et dont on peut à tout instant évoquer l'image faite de choses familières et qui n'ont pas changé. Nous autres nés dans la grande ville trop grande et peuplée de trop d'étrangers, dans la ville qui va sans cesse en se transformant et ne nous laisse que le souvenir d'aspects disparus et d'images abolies, nous ne pouvons entendre sans un peu d'envie la jolie expression de ceux qui parlent d'un village qu'ils ont là-bas et qu'ils appellent « chez moi ». Ceux-là possèdent dans la grande patrie une patrie qui est plus près d'eux et qui est à eux; ils ne sont pas des isolés et des errants, mais ils tiennent au sol par toute sorte de racines délicates et fortes; ils y découvrent les traces de ceux qui les y ont précédés, et peut-être sont-ils seuls à pouvoir goûter tout à fait l'intime et pénétrante poésie du passé; ils ont reçu là ces premières impressions si douces de la vie; ils les retrouvent, liées à un aspect de nature, au détail de quelque usage, flottant dans toute l'atmosphère et qui y ont gardé leur fraîcheur. Toute cette tendresse dont les a entourés la terre ma-

(1) Jules Lemaître : *Poésies*, 3 vol. — *Sérénus*, 1 vol. (chez Lemerre). — *Le Théâtre de Dancourt*. — *Les Contemporains*, 5 vol. — *Impressions de théâtre*, 6 vol. — *Dix contes*, 1 vol. (chez Lecène et Oudin). — *Théâtre : Révoltée, le Député Leveau, Mariage blanc*. — ROMAN : *les Rois* (chez Calmann Lévy).

ternelle leur est entrée dans l'âme; et plus tard elle les protégera contre l'entier desséchement.

M. Jules Lemaître aime beaucoup son pays. Il ne manque pas d'y retourner chaque année. Il ne s'en est vraiment éloigné qu'une fois, étant d'humeur peu voyageuse. Le séjour qu'il a fait en Algérie, sous un ciel implacablement beau, lui a rendu plus chers les aspects de la Touraine. Il aime cette nature pour ce qu'elle a de tempéré, de gracieux et de délicat, et aussi de mobile, ondoyant et changeant. Il en aime les paysages aux vagues contours, aux lignes dont l'indécision est une caresse pour les yeux; le ciel y est léger, l'air y est doux, les teintes des prairies et des feuillages sont fines et un peu pâles; pas de montagnes ni de grands bois, mais des coteaux modérés, des bouquets d'arbres, des ruisseaux clairs bordés de peupliers dont tremble la cime... Or c'est de la façon dont elle nous apparaît que la nature extérieure peut agir sur nous : c'est par l'image que nous en recevons, et au sens où un paysage est un état d'âme. Et on voit assez par où M. Jules Lemaître est « en sympathie » avec la nature de son pays.

Il a dit maintes fois et pieusement tout ce qu'il doit au sol natal. Il est d'abord et avant tout « un Tourangeau, fils d'une race sensée, modérée et railleuse ». Toute exagération le choque. Les éclats de la passion le déconcertent. Ce qui est énorme et hors des justes proportions le met mal à l'aise et lui cause plus d'étonnement que d'admiration. De même ce qui est nuageux et trop loin de terre. Mystique il ne l'est pas même un peu; et il n'est, comme il dit, pas Slave pour un sou. Il se défie des grandes spéculations et des théories dont il ne voit pas l'application prochaine. S'il se prête volontiers aux idées générales, encore est-ce à condition qu'elles se ramènent à la conduite de la vie. Peu curieux de philosophie pure, il a un goût très prononcé pour une sagesse pratique et à portée de la main. Cela même, chez lui, est essentiel. L'homme de lettres qu'il est, à la fantaisie brillante et ingénue, est guidé par un petit paysan, au bon sens aiguisé de malice, à l'esprit avisé et prudent, qui se tient sur ses gardes et s'enquiert des moyens pour n'être pas dupe.

On sait quel est le goût des gens de la campagne et de la province pour les choses de Paris et qu'ils en sont très occupés. L'année de l'Exposition, tandis que la plupart des écrivains mettaient de l'affectation à ignorer le grand bazar du Champ de Mars, nul ne parla avec plus de complaisance des fontaines lumineuses et des petites Javanaises que le provincial qui de Paris adressait à sa cousine de si jolis « billets du matin ». Chaque « quatorze juillet », M. Jules Lemaître se promène dans les rues comme ceux qui sont venus par les trains de plaisir afin de voir la fête. Il est amusé par tous les spectacles de Paris, sans en excepter ceux qu'on voit au Moulin-Rouge et à la Foire de Neuilly; et, bien qu'il soit par tempérament assez peu descriptif, il a donné de quelques « paysages de Paris » des descriptions d'un ton très juste et d'une note très vive. Mais, j'y songe, la façon dont il est entré dans la littérature, n'est-ce pas un peu la façon dont les provinciaux débarquent dans Paris? Ils vont droit aux curiosités, et ils veulent tout voir. C'est de même que l'auteur des *Contemporains* faisait avec une sorte de hâte amusante le tour des célébrités. Il allait de préférence aux plus parisiennes. Rappelez-vous de quel air il reprochait à quelques Soularys de n'être que des gloires lyonnaises. Ce critique, qu'on a si souvent taxé d'irrévérence, est plein d'égards pour tous ceux qui représentent le parisianisme à quelque degré que ce soit. Il n'est personne dont il ait parlé avec une admiration plus soutenue que Meilhac. Mais il respecte le parisianisme jusque chez Blum et Toché et jusque chez les chroniqueurs du boulevard. — On aime à avoir les qualités qu'on apprécie chez les autres. M. Jules Lemaître a souvent défini ce qu'on appelle « l'esprit parisien »; il se trouve que quelques-uns des traits qu'il y découvre sont pareillement ceux de son esprit. Et, sans doute, si le parisianisme est une vanité, il en est revenu, comme de plusieurs autres. Il sait que d'être « très Parisien », c'est un mérite qui ressemble fort à un défaut. Tout de même, et si c'est un défaut, il serait un peu fâché d'en être tout à fait innocent.

Plusieurs des écrivains d'aujourd'hui ont été élevés par des prêtres; peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles la littérature contemporaine se montre si préoccupée des choses de la religion. De cette première éducation ecclésiastique ils ont gardé le pli ineffaçable. C'est, dans les manières, une politesse excessive avec quelque chose d'humilié dans toute l'attitude. C'est, dans l'esprit, une allure discrète, insinuante et fuyante. En vérité, quand on y songe, on est tout étonné du malentendu qui écarta d'abord Lemaître d'Ernest Renan. Et c'est encore un retour nostalgique vers ce christianisme qui a d'abord été mêlé intimement à toutes les affaires de votre vie. On a beau avoir perdu la foi, du moins demeure-t-on capable de la comprendre chez les autres. On aime à en suivre les effets chez ceux qui vous entourent. On en parle volontiers. Et soi-même, des anciennes pratiques on a gardé des habitudes de vie intérieure avec le souci de la direction de conscience. Tout cela est très marqué chez M. Jules Lemaître. Il lui arrive d'emprunter les façons de parler des théologiens et de mêler à son style les termes spéciaux de leur langue. A l'occasion, il relève chez les auteurs trop peu familiers avec les exercices du culte des fautes contre le rituel; et il note, par exemple, « qu'on ne donne pas l'absoute aux enterrements des petits enfants ». Mais surtout nul n'a parlé mieux que lui de ce bon levain que le christianisme laisse dans nos âmes. L'honneur en revient, pour un peu, à ses maîtres du séminaire. M. Jules Lemaître nous conte quelque part qu'il figura jadis dans une

Fête-Dieu où il y avait un reposoir : « Je représentais le petit saint Jean-Baptiste et je conduisais devant le dais un petit mouton vivant. J'étais frisé comme le mouton... » Je n'ai pas trop de peine à l'imaginer ainsi. Il est toujours resté en lui un peu de l'enfant de chœur habitué à jouer avec les vases de l'autel.

C'est une question souvent discutée, — et combien oiseuse d'ailleurs ! — de savoir s'il y a un « esprit normalien ». Les normaliens consultés répondent uniformément qu'il n'y en a pas, et que rien ne diffère plus d'un normalien qu'un autre normalien. Je sais bien pourquoi ils s'entêtent dans ce paradoxe. C'est parce qu'on leur jette leur titre comme une injure, et parce que c'est un dogme dans certaines régions de la presse que l'éducation normalienne étouffe par avance toute espèce d'originalité. Or, à première vue, il semble un peu étrange que des jeunes gens qui ont même âge et mêmes ambitions, et qui ont fait par les mêmes méthodes des études préparant aux mêmes examens, n'aient entre eux aucuns points communs. Ils vivent pendant trois années dans une intimité quotidienne, se mêlant en des conversations et des discussions qui sont le charme de cette vie en commun, si même elles n'en sont le principal avantage. Avouez qu'il ne serait pas seulement étonnant, mais qu'il serait fâcheux que ce genre de vie ne laissât aucune trace. Si l'école n'avait ni son caractère, ni ses traditions, ni son âme, si elle ne donnait à ses élèves quelque chose qu'ils ne trouveraient ni aux cours de la Sorbonne ni ailleurs, cela ne vaudrait pas la peine qu'on s'y enfermât. L'esprit normalien est la raison d'être de l'École normale.

Un normalien a des chances pour être un lettré, un « mandarin », sans d'ailleurs être un érudit. Cela le mène tout naturellement à être un critique, et cela le distingue de plusieurs de ses confrères. Car ce n'est pas seulement parmi les romanciers et les chroniqueurs qu'on trouve des illettrés, et qui sont forts précisément de leur ignorance. Le fait est fréquent parmi les critiques. Je n'ai pas besoin de citer des noms que vous savez. Il en est qui « font autorité ». Après cela, que le normalien ait ses défauts, personne ne le conteste. On n'est pas parfait. Cet esprit, dans ce qu'il a tout ensemble de superficiel et d'agréable, a été personnifié pendant plus de vingt années par un professeur dont l'enseignement, paraît-il, est aujourd'hui démodé, et qui sans doute le serait moins s'il avait été plus impersonnel. C'est M. de la Coullonche, — un des maîtres qui furent tenus dans la plus haute estime par Ernest Bersot, dont on n'a pas encore dit que ce fût une bête. — Les journaux de ce mois nous ont appris que ses élèves se sont conduits envers lui avec une cruauté inexcusable. Le feuilletoniste des *Débats* a bravement saisi l'occasion pour dire qu'il avait fait plus d'un emprunt au cours de ce maître qui a cessé de plaire. Il lui a emprunté surtout des procédés de style, des tours de phrases et des formules qu'il a seulement rajeunies. Et ses jeunes camarades ont pu s'amuser plus d'une fois à noter au passage dans ses articles ce que rue d'Ulm on appelle en argot d'école « des coullonches ».

Enfin, M. Jules Lemaître a été professeur ; il a enseigné ; il a fait la classe. Je dirais que cela se voit surtout au soin qu'il a pris, — dans les premiers temps, — pour ne pas le laisser voir. Non que le métier de professeur ait rien en soi de déshonorant ; mais il marque mal auprès des journalistes « de carrière ». On reproche aux professeurs d'être pédants, par goût, et dogmatiques, par devoir. C'est pourquoi M. Jules Lemaître s'est appliqué pendant quelque temps à paraître frivole. De là ses airs détachés et dégagés. De là ses affectations de scepticisme et de renanisme. A cette époque, il ne pouvait terminer l'analyse d'un vaudeville sans se demander : « Et puis, qu'est-ce que cela fait à Sirius ? » Et il était bien évident que cela ne faisait rien du tout à Sirius. Ses articles étaient divisés, — géométriquement, — en trois parties, dont l'une était la contre-partie de l'autre, et la troisième détruisait les deux premières. C'était un jeu. Il s'y amusait à exécuter un exercice qu'il exécutait très bien. Il se complaisait dans sa propre virtuosité. Il y mettait de la gageure et du défi. Il a chagriné par là quelques esprits sérieux. Et il s'est acquis la faveur du public. Car c'est par ses défauts qu'on réussit auprès du public ; il est indispensable, pour fixer son attention, d'adopter une attitude où d'ailleurs il vous fixe et il vous fige une fois pour toutes. M. Jules Lemaître a eu beau renoncer très vite à son renanisme, et il pourrait devenir le plus affirmatif des hommes, beaucoup ne voudront jamais voir en lui qu'un aimable sceptique occupé à un jeu de contradictions aussi vain qu'élégant.

... Mais à mesure que je cherche, en énumérant les influences qu'il a subies, à démêler les éléments de la personnalité de M. Jules Lemaître, je me rends bien compte qu'en les isolant je les fausse, et que je le trahis. C'est que son talent est tout en nuances, que sa physionomie est infiniment mobile, et qu'elle cesse de ressembler dès qu'on en considère l'un des traits à l'exclusion de tous les autres...

***

« Ceux qui essayent comme moi d'entrer partout, c'est souvent qu'ils n'ont pas de maison à eux, et il faut les plaindre (1). » En parlant ainsi, M. Jules Lemaître nous donne à entendre qu'il possède ce pouvoir de sortir de soi et d'entrer en sympathie avec les autres, qui est celui même où on reconnaît le critique. — Il est un curieux. Comparant diverses existences, au point de vue du plaisir qu'on en peut attendre, il indique celle de Don Juan comme étant celle qui promet le plus de jouissances. Et peut-être qu'il se trompe. Car toute occupation, dès l'instant qu'elle devient profes-

(1) *Contemporains*, II, 224.

sionnelle, perd infiniment de son charme. Mais il est une sorte de curiosité qui ne s'émousse pas en s'exerçant : c'est la curiosité intellectuelle. — Ce don de sympathie et cette curiosité de l'esprit s'allient chez M. Jules Lemaître à un tempérament nonchalant et ennemi de l'effort. C'est chez lui une indolence et une mollesse naturelles, une paresse voluptueuse, un goût presque sensuel de se laisser aller et de se laisser vivre. Cela devait l'amener à concevoir la critique d'une façon qui lui est particulière et qui est tout à fait neuve : c'est, non comme un moyen de vérifier certaines théories, mais comme « un art de jouir des livres et d'enrichir et d'affiner par eux ses sensations (1) »; ou, pour parler avec encore plus de précision, comme un art de jouir de soi par les livres.

Dans la critique ainsi conçue, la jouissance est le but unique, la jouissance personnelle et, pour autant dire, égoïste : c'est de quoi tout dépend et à quoi tout revient. C'est une forme très distinguée de l'épicurisme. Aussi cette critique ne s'exerce-t-elle guère sur les écrivains d'autrefois : elle se contente de les saluer au passage, ainsi qu'il convient, quand elle les rencontre et quand l'occasion s'en présente, mais sans aller au-devant d'eux et sans faire naître l'occasion. C'est qu'il faut, pour goûter les écrivains du passé, faire un effort afin de se remettre dans un milieu d'idées qui n'est plus le nôtre, revêtir des façons de penser et d'être ému qui sont comme des vêtements d'emprunt mal ajustés à notre taille, créer en soi par des moyens factices un état d'esprit qu'encore pouvons-nous imaginer plutôt que l'éprouver réellement. Mais, au contraire, il y a en chacun de nous un peu de la sensibilité de tous nos contemporains. Venus à un même moment de l'humanité, nous ne sommes complètement des étrangers pour aucun de nos compagnons d'âge. Ce qui chez tel d'entre eux est parvenu à l'entière maturité était chez nous tout au moins en germe. Ou c'était, si vous voulez, comme une énergie latente, un pouvoir d'être affecté par les choses d'une certaine manière; ce pouvoir s'éveille, se développe et produit tous ses effets. Ainsi, quand nous parcourons les œuvres de nos contemporains, nous nous y retrouvons et à mesure nous prenons davantage conscience de nous-mêmes. Nous jouissons de toute l'âme moderne, et c'est le moyen de jouir de toute notre âme.

C'est pour ces raisons que M. Jules Lemaître n'a guère parlé que des écrivains de notre temps. S'il lui arrive de relire un de ces chefs d'œuvre que nous n'apercevons plus qu'à travers les jugements de tous les commentateurs et dont il nous est devenu à peu près impossible de recevoir une impression directe, il admire, sans doute, mais il n'est pas ému : il ne sent rien. Au contraire, la littérature contemporaine le trouble et le remue dans tout son être : « Ouvrant au hasard un livre d'aujourd'hui, il m'arrive de frémir d'aise, d'être pénétré de plaisir jusqu'aux moelles : tant j'aime cette littérature de la seconde moitié du XIXe siècle, si intelligente, si inquiète, si folle, si morose, si détraquée, si subtile : tant je l'aime jusque dans ses affectations, ses ridicules, ses outrances, dont je sens le germe en moi, et que je fais miens tour à tour (1) ! »

Les écrivains dont il a parlé avec le plus d'abondance de cœur, ce sont ceux qui appartiennent exactement à la même génération que lui : Loti, Bourget, Maupassant, Anatole France. Mais voyez en quel état peut le plonger la lecture des livres de l'un d'eux. « Au moment où je tourne la dernière page, je me sens parfaitement ivre. Je suis plein du ressouvenir délicieux et triste d'une prodigieuse quantité de sensations très profondes, et j'ai le cœur gros d'un attendrissement universel et vague... Il me fait trop de plaisir, trop aigu et qui s'enfonce trop avant dans ma chair (2). » C'est bien le plaisir dans toute son intensité, la sensation absorbant toutes les facultés de l'être.

C'est un bon moyen pour aviver le plaisir que de l'analyser : il y a dans la sensation même un élément intellectuel qui s'affine et s'aiguise ; et c'est pourquoi on dit qu'il y a une éducation des sens. En décrivant la sensation on la prolonge et on la renouvelle. Mais elle s'évanouit dès qu'on veut la dominer ; on la détruit par l'effort même qu'on fait pour s'en dégager afin d'en apprécier la qualité. D'ailleurs, la sensation est essentiellement relative et changeante. Elle varie d'un individu à l'autre, et d'un jour à l'autre chez le même individu. Quand nous reprenons aujourd'hui des livres que nous avons tant aimés autrefois, nous sommes tout étonnés et chagrinés de n'y plus retrouver l'ivresse où ils nous plongeaient. C'est nous qui avons changé. Nous ne lisons pas deux fois un livre avec les mêmes yeux. Nous nous échappons sans cesse à nous-mêmes ; et cela est triste, quand on y songe. Donc on s'abstiendra de juger. Tout jugement d'art, bien loin d'avoir une valeur absolue, ne signifie rien en dehors de nous, Il n'est que l'expression d'un plaisir individuel et variable, que d'autres peuvent ne pas partager et que peut-être nous-mêmes nous ne retrouverons jamais plus...

***

C'est à peu près cela qu'on appelle l'impressionnisme en critique.

On s'est demandé si cette conception de la critique n'en serait pas précisément la négation. C'est l'avis de M. Jules Lemaître : « Hélas ! soupire-t-il, je suis si peu un critique !... » Notez que cela, en effet, serait fâcheux pour un écrivain qui a dit son mot sur toute la littérature d'aujourd'hui et qui est chargé de

(1) *Cont.*, III, 134.

(1) *Cont.*, I, 239.
(2) *Cont.*, III, 91.

nous renseigner chaque semaine sur des ouvrages qui ont parfois des rapports avec la littérature. Par bonheur, M. Jules Lemaitre se trompe en se défiant si fort de ses aptitudes de critique ; à moins peut-être qu'il ne s'y trompe pas du tout et que ce ne soit une prévenance de sa part afin de nous laisser le plaisir de nous en aviser nous-mêmes. En fait, il n'est pas besoin d'être grand clerc pour retrouver dans la « critique impressionniste » tous les éléments, — sans en excepter un seul, — de la « critique » sans épithète.

Et d'abord cette « relativité de nos impressions » dont on fait tant d'affaires, je me demande si on ne l'exagère pas. Mais peut-être qu'elle n'est, elle aussi, qu'une apparence. Des autres à nous y a-t-il une distance si grande ? Et chacun de nous ne reste-t-il pas toujours fort semblable à lui-même ? Et n'en est-il pas des esprits comme des visages, qui ne changent pas, mais qui se transforment suivant des lois ? Vraiment, est-ce que nous changeons tant que cela ? A l'âge où nous commençons, comme on dit, de penser par nous-mêmes, et où nous essayons de nous prouver notre liberté par nos « variations », si pourtant nous ne faisions que développer régulièrement et malgré nous des éléments qui nous sont venus d'ailleurs ! Au moment où notre personnalité se dégage, c'est qu'elle est déjà formée. Il y a des siècles que se préparent dans les existences de ceux qui nous ont précédés les éléments de notre propre existence, et des siècles que s'élaborent ces idées que nous recevons par l'éducation comme par toute sorte d'influences extérieures et que nous recevons toutes faites. L'espèce de notre sensibilité elle-même est déterminée par des émotions subies avant nous et lentement accumulées. C'est une illusion de croire que nous soyons très différents des autres, hélas ! et c'en est une aussi de croire que nous puissions, dans le court espace d'une vie d'homme, devenir très différents de nous-mêmes. En comparaison des instincts dont vit l'humanité et de la masse des idées que les hommes se lèguent, qu'est-ce que l'agitation superficielle de nos goûts particuliers et de nos préférences d'un jour ? rides à peine soulevées sur des profondeurs immobiles...

Peu importe, au surplus. Ce qui importe, c'est que le critique impressionniste, comme l'autre, comprend, explique, interprète, et, — en dépit du jeu des mots, — qu'il juge. Il ne parle que des écrivains qu'il aime, et qu'autant qu'il les aime ; or on sait de reste qu'il faut aimer pour bien comprendre, et que l'intelligence n'est qu'une forme de la sympathie. Il comprend d'ailleurs à sa manière, et suivant les indications de sa propre nature. Il est frappé surtout par un aspect de l'œuvre qu'il étudie, et il contribue à le mettre en relief. Il collabore ainsi véritablement avec chaque auteur. Cela suffirait à établir l'utilité de la critique et à montrer, — en admettant que la démonstration restât encore à faire, — « à quel point la critique littéraire peut être une chose exquise, et comme elle peut égaler en intérêt et quelquefois dépasser les œuvres mêmes sur lesquelles elle s'exerce... *Critica scriptor additus scriptori.* Le lecteur jouit et de l'œuvre critiquée et de son critique. Il saisit le reflet du monde dans un esprit, et de cet esprit dans un autre ». L'esprit du critique est un miroir sensible et vivant sur lequel il y a plaisir à voir passer les images venues de tous les coins de la littérature. Ce mérite appartient éminemment à l'œuvre de M. Jules Lemaitre. Toute la littérature de ce temps s'y trouve reflétée comme dans un esprit largement ouvert et capable de nous renvoyer les images les plus différentes.

Pas plus qu'un autre, d'ailleurs, M. Jules Lemaitre ne s'est soustrait à l'obligation de juger. Je n'insiste pas sur certaines exécutions justement féroces. Mais nul n'a mieux marqué et d'un trait plus sûr ce qu'il y a d'étroit chez Flaubert, de factice chez Feuillet, de bas chez Zola, de niais et de puéril chez plusieurs autres, la rhétorique de Richepin, l'erreur continue des Goncourt, l'enfantillage de Banville, et comment la préciosité, la scatologie et le mysticisme se partagent l'âme de M. Armand Silvestre. Pour ceux qu'il aime le plus, sa tendresse ne va pas jusqu'à l'aveugler et à lui cacher par où ils sont inférieurs à eux-mêmes : il a dit les choses les plus désagréables à quelques-uns de ses très bons amis. Même il ne résiste pas à la tentation, décidément bien forte pour un critique, de donner des places. Il s'est livré, tout comme un autre, à cette occupation d'ailleurs intéressante qui consiste à chercher de Hugo, de Lamartine ou de Musset, lequel mérite le premier rang. Il s'y est repris. Il a plusieurs fois modifié son classement. Et s'il consent enfin à maintenir Hugo au premier rang, c'est à condition qu'on ne soit pas injuste pour les deux autres et qu'on ne prétende pas, comme font les fanatiques, qu'il n'y a que lui. Tout son impressionnisme ne va qu'à mettre des *ex æquo*... Dans ses feuilletons de théâtre, il est bien vrai qu'il témoigne souvent pour des œuvres, évidemment non avenues, d'une indulgence si grande qu'elle équivaut a un refus de juger. Mais il a expliqué dans un article d'une adorable traîtrise qu'il est tout de même impossible de dire crûment certaines choses à des confrères qui sont au surplus d'aimables garçons, dont on serre fréquemment les mains et avec qui on se rencontre souvent dans les mêmes couloirs, dans les mêmes bureaux et autour des mêmes tables. Il a donc imaginé un système de séries d'épithètes se résolvant de l'une dans l'autre par des dégradations plus délicates que celles des nuances de l'arc-en-ciel. Il fait grand usage d'épithètes telles que « estimable » et « distingué ». Il y a une clef à ses articles. Et si parfois le procédé est si subtil que les finesses nous en échappent, si cette clef est pour d'autres que lui d'un maniement trop difficile, du moins est-ce une sécurité pour

(1) *Cont.*, II, 271.

nous de savoir qu'il y a une clef. Non seulement M. Jules Lemaître juge ses contemporains, mais quelques-uns pensent (et je ne suis pas de leur avis) qu'il les juge d'un peu haut et qu'il y a quelque dédain à ses partis pris d'indulgence.

Les jugements de M. Jules Lemaître nous renseignent sur ses doctrines. Car il a des doctrines. Il peut bien les appeler des « préférences », si le mot lui semble moins pédantesque. Les deux termes sont synonymes. Et c'est pourquoi de l'un à l'autre des deux camps de la critique on peut se les renvoyer, comme la balle qui change de camp, mais qui est toujours la même. « Ce que vous appelez vos doctrines, ce n'est que l'expression de vos préférences individuelles, » disent les impressionnistes. Et les dogmatiques répondent, non sans à-propos : « Ce que vous appelez vos préférences, c'est l'expression d'un goût dont vous avez fait soigneusement l'éducation. » Mais qu'adviendrait-il des querelles littéraires, si on cessait de se quereller sur les mots?... Voyons donc quelles sont les préférences de M. Jules Lemaître. Elles ne vont guère aux écrivains étrangers, et quoiqu'il ait parlé en bons termes de quelques-uns d'entre eux et notamment d'Ibsen, il s'est toujours tenu en garde contre nos manies d'exotisme, de tolstoïsme et de wagnérisme. D'ordinaire bien disposé vis-à-vis des jeunes, il fait exception pour les décadents, les symbolistes, les mallarmistes et les mœterlinckistes. Ceux-ci n'ont guère trouvé auprès de lui la même sympathie accueillante qu'ils rencontrent auprès de M. Brunetière. Il leur reproche d'être obscurs, ayant un besoin invincible de clarté. Il en veut à Victor Hugo pour ce qu'il y a dans son art d'excessif et de monstrueux. Il avoue que, si nous étions francs, Shakespeare nous ferait encore bien souvent comme à Voltaire l'effet d'un sauvage ivre. En général, il a peu de goût pour ceux qui ne sont que des virtuoses de la forme, du style ou de la couleur. Il prise médiocrement ceux qui ne savent rendre des choses que l'extérieur. Il réserve toutes ses tendresses pour ceux qui ont mis dans leur œuvre le plus de pensée, le plus de sentiment, le plus d'utiles réflexions sur le train du monde et sur le cours de la vie.

Mais quoi! Aimer la clarté, la mesure, le bon sens et le bon goût, considérer comme secondaires les qualités qui sont de pure forme, n'attacher de prix qu'à la somme de vérité humaine enfermée dans une œuvre, c'est cela même qui s'appelle en France avoir le goût classique. Il se pourrait, au surplus, qu'il n'y en eût point d'autre. — L'alliance d'un goût très classique avec une forme très moderne, c'est peut-être ce qui caractérise l'œuvre critique de M. Jules Lemaître.

*
* *

Il me semble maintenant que j'aperçois assez clairement d'où vient ce grand charme qu'il y a dans tout ce qu'écrit Lemaître. Nulle morgue, nul pédantisme; l'écrivain nous incline à penser comme lui, sans nous imposer son opinion, avec une réserve et une discrétion dont nous lui savons le meilleur gré. Il plaît, parce qu'il a le désir de plaire, une coquetterie presque féminine, et cette séduction particulière aux êtres qui aiment à être aimés. Son talent est fait d'un ensemble de qualités qui le plus souvent s'excluent. Le sérieux a chez lui des dehors de frivolité. Sa raison s'achève en fantaisie. Il a toutes les sortes d'esprit, jusqu'à la blague du boulevardier et jusqu'à la gaminerie. Il fait volontiers, la plume à la main, des « imitations ». Il en a fait d'impayables. Tels les articles où reproduisant les conférences de Sarcey il nous donne l'illusion d'entendre l'accent et de voir les gestes du plus rond des critiques. On dirait d'un écolier en gaieté singeant son bon maître. Ce pétillement de gaieté, cette vivacité d'imagination, cette légèreté de touche, cette liberté de l'allure, cette démarche aisée, ailée, rapide, qui court, et semble vouloir ne prendre de toutes choses que la fleur... ah! comme cela est joli et comme cela flatte en nous les instincts les plus profonds de la race!

Très délicat et capable d'exprimer ce qu'il y a de plus fin dans une idée ou dans un sentiment, M. Jules Lemaître a parfois des allures négligées et qui en sont même débraillées. Il mêle à des phrases d'une extrême correction des termes d'argot qu'il souligne encore d'un « si j'ose m'exprimer ainsi ». Il parlera des admirateurs de Bossuet sur un ton qui excède une juste familiarité : « Ils sont là quelques bossuétistes qui passent leur temps à s'exciter sur le grand évêque... » Il dira à un personnage de théâtre : « As-tu fini, espèce d'échauffé! » Et ce tutoiement, je le crains, eût semblé à M. de Sacy insuffisamment académique. Il a de temps en temps des « Eh! va donc... » qui sont d'une extrême saveur. Cela nous amuse, d'autant que la critique a cru longtemps qu'il était de son devoir d'être guindée, et parce que l'élégance continue ennuie. — De même, M. Jules Lemaître a beau afficher un général et un universel détachement, à l'occasion il y renonce et son indifférence s'émeut. Il a des révoltes. Il a des élans de franchise et de sincérité. Il a réclamé avec beaucoup de vivacité contre des engouements indiscrets et contre des admirations exclusives. Même, le jour où une mesure sottement oppressive, comme l'interdiction de *Thermidor*, l'a choqué dans ses habitudes de tolérance, il a protesté en des pages très vigoureuses. — Ces éléments contraires s'unissent et se mêlent chez lui en d'exquises proportions. L'ironie y circule, une ironie sans âpreté, car l'écrivain n'a aucune méchanceté de cœur, une ironie sans raideur à la différence de ceux pour qui l'ironie n'est qu'une manière, une ironie indulgente venue du sentiment de ce qu'il y a d'incomplet dans tous nos jugements, ironie insaisissable, partout répandue et qui flotte...

Ce qu'on aime dans l'œuvre d'un écrivain, c'est à y trouver un homme. M. Jules Lemaître est très vivant. A travers ce qu'il nous confie de ses incertitudes et de

ses faiblesses, on devine un homme de bonne foi. Il se met continuellement en scène ; et il n'est guère de livres où il soit plus parlé de celui qui les a écrits, que ces livres consacrés à nous parler des livres des autres. Il s'y raconte avec une très réelle ingénuité. Il y laisse transparaître son « moi » avec une complaisance que nous sommes loin de lui reprocher, car ce qui nous intéresse le plus dans ses livres, c'est lui-même. Il se répand en confidences, en souvenirs personnels, en songeries. Il nous dit les visions qu'il a rapportées des milieux qu'il a traversés et les réflexions qui lui sont venues. Il cherche avec nous quelle est la meilleure façon de vivre, et il nous expose quel est son propre rêve. On voit bien qu'il n'a pas de superstition à l'endroit de son métier d'écrivain. « Si le choix m'en avait été laissé, j'aurais choisi d'abord d'être un grand saint, puis une femme très belle, puis un grand conquérant ou un grand politique, *enfin* un écrivain ou un artiste de génie ». Il y a là un « enfin » qui est un peu humiliant pour la littérature, pour l'art et le génie. Ailleurs, il se demande : « Que sont nos pauvres petits plaisirs intellectuels auprès des grandes joies animales de la vie physique ? » Sans doute, il y a dans tout cela une nuance de plaisanterie. Mais on comprend tout de même ce que cela veut dire. — Il est fréquemment amené à parler de l'amour, attendu que c'est la question sur laquelle roulent plus des trois quarts de notre littérature, et parce que c'est en somme la grande affaire de la vie. Chose terrible que l'amour quand on le laisse devenir une passion! C'est pourquoi le moraliste, soucieux de notre repos, nous conseille l'amour à la française, fait d'un peu de libertinage avec un rien de sentiment.— On tirerait encore de son œuvre une galerie de portraits de femmes, suffisamment variée. La femme d'orgueil, « la plus haïssable variété de l'animal féminin, la petite créature aux mains rapaces, qui s'adore elle-même... veut s'asservir tout ce qui l'approche et gâche les cœurs comme elle gâche les chiffons (1) ». La romanesque, éprise d'un faux idéal, le plus souvent fabriqué d'après les livres, et à qui toute sa littérature est tombée de la cervelle dans le cœur. La révoltée, âme inquiète et cœur sec, poursuivant, à travers des aventures faites de la souffrance d'autrui et de sa propre déchéance, elle ne sait quel rêve. La curieuse, irrémédiablement blasée et perverse et qui n'a même presque plus de sens. De celles-là il faut fuir l'approche comme on fuit les portes de l'enfer, car c'est proprement un enfer que leur amour. Mais celle-ci mérite d'être aimée, qui est vraiment femme, n'étant rien que simplicité, douceur, inconsistance et faiblesse... Or ceux qu'intéressent les questions purement littéraires sont peu nombreux ; et ceux qu'elles vont jusqu'à passionner sont infiniment rares. Mais il n'est personne que doivent laisser indifférent ces questions touchant à la conduite de la vie. C'est un charme que l'humaine façon dont les traite M. Jules Lemaître.

Et c'en est un que le style dans lequel il traite de toutes choses. Ce style est d'une souplesse et d'une aisance vraiment merveilleuses. Il est facile, coulant, sans rien qui dénote l'effort ni la recherche. On devine bien que les mots viennent d'eux-mêmes à l'appel de l'écrivain, mots de la langue de tout le monde, qui sont toujours les plus simples comme les plus justes, se prêtant à la traduction de toutes les idées et de toutes les nuances d'idées. La phrase est sinueuse, avec des contours qui, sans avoir jamais de sécheresse, ont tout de même assez de précision. L'harmonie en est enveloppante et caressante. Mais surtout ce qui fait l'incomparable mérite de ce style, c'est qu'il est dans la plus pure tradition de notre langue. Il va dans le sens de son développement régulier. Nous sommes préparés à le goûter par tout ce qui a précédé. C'est pourquoi il se peut bien que d'autres, à l'heure qu'il est, écrivent avec plus d'éclat ou de vigueur. Mais si quelqu'un voulait se faire, d'après un livre d'aujourd'hui, l'idée la plus exacte de ce que c'est que la langue française, il n'y aurait pas à hésiter une minute : il faudrait lui mettre entre les mains un livre de M. Jules Lemaître.

***

Bravant le préjugé qui emprisonne chaque écrivain dans un genre, M. Jules Lemaître a voulu s'essayer aussi dans les genres que les romanciers et les dramatistes appellent « originaux », ce sont les romans et les pièces de théâtre. Et peut-être sa critique mêlée de fantaisie devait-elle quelque chose aux procédés du roman ; mais ses récits et ses drames sont récits et drames conçus par un critique. M. Jules Lemaître, à la manière de ceux chez qui sont développées surtout les facultés d'analyse et de réflexion, part d'une idée sur laquelle il jette ensuite le voile léger d'une fiction. Les incidents et les personnages sont inventés après coup pour réaliser l'idée qui s'est présentée d'abord à l'esprit sous sa forme abstraite. Par exemple, M. Jules Lemaître songe que tous les efforts par où on essaye de nous faire prendre quelqu'un en haine peuvent n'aboutir qu'à nous le faire prendre en pitié et que cette pitié peut se convertir en amour. Afin de nous rendre sensible cette idée, il invente l'histoire de la petite Myrrha qui devint amoureuse de Néron pour l'avoir entendu maudire par ses amis les chrétiens. Ce même procédé, très légitime et qui en vaut un autre, lui a servi pour ses *Contes* où il y a cet admirable *Sérénus*, et pour son roman des *Rois* où il y a un bien agréable chapitre, celui où le prince Renaud épouse une écuyère de cirque. Parmi ses pièces de théâtre, la première, *Révoltée*, est peut-être celle qui est davantage « du théâtre », parce qu'elle est faite d'éléments empruntés directement à la vie. Et la plus

(1) *Le Député Leveau* (la marquise de Grèges).

neuve et la plus significative est sans doute cette pièce manquée : *Mariage blanc*.

Ce qui est tout à fait intéressant, c'est de voir quels sont les sujets où s'est complu l'imagination de M. Jules Lemaître. Ce sont presque uniquement sujets de tendresse et de tristesse. Il y a dans les *Contes* beaucoups de petits enfants, bébés martyrs (*En nourrice*), pauvres petits qui meurent de froid (*la Chapelle blanche*). Il y a de pauvres êtres souffrants, qui souffrent sans se plaindre, et qui meurent de ne pas avoir fait entendre leur plainte. Misères d'institutrices, mariages manqués, choses d'église, de cloître et de couvent, récits mouillés de larmes et récits où traîne une odeur d'encens. Au théâtre, les personnages que M. Jules Lemaître a su le mieux faire parler, ce sont les simples d'esprit et les humbles de cœur. Dans *Révoltée*, Pierre Rousseau, le brave homme marié à une peste et torturé par elle, cœur d'or dans une nature fruste, l'un de ces timides qui trouveraient à dire tant de choses et de si éloquentes, s'ils osaient! Dans *le Député Leveau*, la bonne Mme Leveau, crucifiée par son amour pour un mari qu'affolent l'ambition et la vanité. L'héroïne de *Mariage blanc* est une phtisique : « Elle partira n'ayant connu des hommes que ce qu'ils ont de plus pur et de meilleur, la sympathie sans désirs et la chaste pitié. La maternité ne la flétrira pas, ni la vieillesse. Elle s'évanouira comme le parfum d'une fleur, et laissera au cœur de tous ceux qui l'auront rencontrée le souvenir d'une petite ombre charmante... » Cela est exquis ; et c'est justement « la poésie de la maladie », thème fort exploité du temps de Millevoye. Dès ses premiers vers, M. Jules Lemaître s'était déjà plu à dire en termes presque pareils le privilège de ces destinées mélancoliques (*Phtisica*, dans les *Médaillons*). On voit par là quel est le tour habituel de sa rêverie. Mais n'est-il pas curieux de constater que chaque fois qu'il fait œuvre personnelle et quand il tire les choses de son fonds, ce sont choses de sentiment, qui, pour un peu, confineraient au sentimentalisme.

***

De l'ensemble de toute cette œuvre se dégage une conception de la vie qui est, je pense, commune à beaucoup d'hommes distingués d'aujourd'hui. Cela en fait le prix. Car, puisqu'il y a une solidarité entre les hommes, ce que nous écrivons n'a d'intérêt qu'autant qu'il est écrit pour plusieurs : et peut être n'avons-nous le droit d'écrire que parce que nous savons que notre esprit est l'image d'autres esprits et que les échos de notre sensibilité en éveilleront d'autres. L'œuvre de M. Jules Lemaître reproduit un aspect de l'âme contemporaine.

Chaque époque s'incarne en des types littéraires. La première moitié du dix-septième siècle est romanesque, et la seconde raisonnable. Le dix-huitième siècle est incrédule, frivole et libertin comme ses livres. Le dix-neuvième siècle commençant est passionné. Le type dans lequel se sont incarnés les hommes de l'époque qui nous a précédés est le type de « l'homme fort ». On le trouve à travers toute la littérature du second Empire, et, par exemple, chez tous les raisonneurs de théâtre. Ce qui le caractérise, c'est une prodigieuse assurance et l'intrépidité dans l'affirmation. Il part de l'estime de soi qui lui est un point fixe pour mesurer toutes choses. Il s'attache de préférence à ce qui est positif et précis comme sont les faits, ou comme est encore la valeur sociale, le rang dans le monde, la considération. Il doit à son expérience de la vie quelques vérités, en petit nombre, auxquelles il croit fermement comme à des dogmes. Ce credo lui suffit pour tous les usages et dans toutes les rencontres. De ces principes il tire des conséquences qu'il formule en aphorismes nets et brefs. Il condamne ou il absout, sans hésitation. Et il condamne plus souvent qu'il n'absout. Il est cinglant, mordant, cassant. Il a l'humeur hautaine ayant l'esprit étroit.

Nous sommes bien revenus de cette grande assurance. Nous ne sommes plus si sûrs de rien, mais surtout de nous-mêmes. Nous savons ce que coûte une affirmation, et qu'il faut qu'elle laisse de côté tout ce qui la contrarie. Nous savons que toute idée, au delà d'une certaine limite, devient fausse : la vérité réside dans les nuances. Nous comprenons plus de choses, et c'est pourquoi nous sommes devenus plus modestes. Nous ne méprisons personne, faute de savoir où nous en prendrions le droit. Nous nous connaissons mieux, et cela nous a rendus indulgents pour les autres. C'est quelque chose de singulièrement instructif qu'un retour sur soi ; et l'orgueil n'y résiste guère. Nos actes, quand nous les rapprochons des mobiles véritables qui les ont inspirés, prennent tout d'un coup une signification fort inattendue. M. Jules Lemaître s'est amusé, en prenant quelques pièces du théâtre d'Augier et de Dumas, à nous montrer que les personnages qu'on y représente comme odieux ne sont peut-être pas si méprisables, et qu'au contraire les personnages sympathiques n'y méritent peut-être pas tant d'estime (1). Ce n'est pas là un pur jeu. Cela signifie que c'est une règle bien imparfaite, pour juger de nos actes, que de mesurer leur valeur à leurs conséquences, et que la vie extérieure et sociale n'est qu'une traduction grossière de la vie intérieure. Puisque nous n'apercevons que des effets, et puisque l'âme des autres nous est fermée, c'est donc que nous devons réserver notre jugement.

Encore si l'on était sûr des principes qu'on voit communément appliqués ! Mais on est effrayé de voir ce que sont devenues les idées les plus simples, depuis des siècles que l'humanité travaille à les raffiner et à

(1) Voir, dans les *Impressions de théâtre*, les Études sur les Effrontés, Maître Guérin, l'Affaire Clémenceau, Monsieur Alphonse, les Danicheff, l'Étrangère.

les compliquer. Quels échafaudages que nos codes, et faits de quels matériaux! C'est presque de l'horreur que nous avons pour l'être factice créé par la société, ou tout au moins déformé par elle et façonné lentement au gré de sa vanité et de ses hypocrisies. Mondains, politiciens, femmes incomprises, gens de club, gens de lettres, gens de théâtre, tous les cabotins, ceux qui ont pris le pli d'une profession ou celui d'un système... c'est en songeant à eux que nous nous sentons attirés par tant de sympathie vers ceux qui sont restés à peu près simples et qui ne se sont pas trop éloignés de la nature. — Qu'est-ce, d'ailleurs, que cette nature et que vaut-elle? Nous avons renoncé à chercher le dernier mot des choses, puisque aussi bien ce mot doit nous échapper toujours. On se dégoûte des problèmes qui n'ont pas de solution. Cette vie est-elle bonne ou est-elle mauvaise? Elle est la vie, et rien ne sert de réclamer contre. Il faut subir l'inévitable, sans cris, et sans révolte bruyante. Il se peut que tout soit vanité, et même cela est infiniment probable. Mais si tout est vain, c'est donc comme si rien ne l'était. Dans un monde d'apparences, nous ne cessons pas de soutenir avec les êtres qui nous entourent les mêmes rapports. Il reste essentiel que nous souffrions par eux le moins possible, et pareillement qu'ils n'aient pas à souffrir par nous.

Ce chemin,— un peu détourné,— nous ramène donc à la charité et à la bonté. D'aucuns diront qu'il y a dans cette bonté bien de la lassitude et de la paresse; mais c'est que l'époque n'est pas jeune, et on ne peut faire au delà de ses forces. Bien sûr, nous ne sommes pas des héros. Et nous ne sommes pas des saints. Nous n'avons pas renoncé au monde. Nous tenons à son opinion. Les railleries elles-mêmes des sots ne nous laissent pas indifférents. Or, comme la vertu tient dans le monde un assez pauvre état, et comme la bonté n'a pas cessé d'y être un peu ridicule, nous nous appliquons à cacher au plus profond de nous ce qu'il y a de meilleur en nous. L'ironie nous y est d'un merveilleux secours.

L'honnête homme, à la manière que j'essaye ici de définir, ressemble assez, en effet, à ce que pouvaient être ces esprits délicats de la Rome finissante. Il en diffère par tout ce que le christianisme a mis en lui de sentiments que les meilleurs parmi les anciens n'ont pas connus. Car il est chrétien en dépit de tout et quoiqu'il ait renoncé au dogme. Il a, suivant l'heureuse expression de M. Jules Lemaître, « la piété sans la foi ». Le cœur est resté chrétien pendant que la raison cessait de l'être. Il en résulte qu'il y a désaccord entre les deux parties de l'âme; elles ne se soutiennent et ne s'entr'aident plus. De là une perte considérable d'énergie; et c'est bien pour cela qu'on est si faible. Seulement le désaccord est si profond qu'on n'en souffre même plus. Ceux qui souffrent de ne plus croire, c'est qu'ils croient encore; comme on souffre, dans les fins d'amour, de ne plus assez aimer. Pour l'homme d'aujourd'hui, la perte de la foi n'est plus dramatique. Il n'a pas de nuits à la Jouffroy. Il est sans inquiétudes et ne connaît pas le grand tourment. S'il a un tour habituel de mélancolie, c'est qu'aussi bien la tristesse est au fond des choses. Mais il ne se plaint pas. Il remercie la destinée de l'avoir fait naître dans un temps où les conditions de vie sont bonnes pour plusieurs et en tout cas dans une époque qui est si amusante! Il jouit de son intelligence, et il se sait gré de sa douceur. Il ne maudit pas la vie. Il est parfaitement tranquille, et il n'est pas malheureux...

Tel est cet état d'esprit, assez répandu parmi les « honnêtes gens » d'aujourd'hui. Et donc ceux-ci ont plaisir à trouver dans les livres de M. Jules Lemaître le modèle d'une sagesse tempérée, railleuse et indulgente, ironique et tendre.

René Doumic.

SYLVIA

Nouvelle.

Bien qu'il n'y eût personne à « la Grange », les habitants des jolies villas, de construction plus récente, qui peuplaient les environs de Leachester, et que les propriétaires du château autorisaient gracieusement à se promener sous les ombrages centenaires de leur beau parc, s'arrêtaient parfois pour écouter les sons harmonieux qui arrivaient jusqu'à eux par les fenêtres ouvertes du vieux manoir.

C'était Sylvia Llanover qui étudiait son violon. La vieille lady Llanover, qui avait plusieurs petites-filles, toutes orphelines, hélas! à présenter et à conduire dans le monde, avait décidé, son plan était fait, de ne les y conduire que les unes après les autres; le tour de Sylvia, bien qu'elle eût plus de dix-huit ans, n'était pas encore venu. Son institutrice, il est vrai, l'avait quittée, mais elle n'en continuait pas moins à vivre dans la « salle d'étude », et tandis que sa grand'mère chaperonnait une de ses cousines, plus âgée qu'elle, et courait le monde à Londres pendant la saison, la pauvre Sylvia passait son été dans la solitude. Mrs. Vane, la femme du « Dean », songea à la musicienne solitaire lorsqu'il s'agit d'organiser le concert donné par des amateurs en faveur de l'œuvre de la nouvelle salle de lecture et que la belle Jessica Graham déclara qu'elle ne pourrait jamais chanter son duo avec Paul Seymour si on n'inventait pas, pour soutenir les voix, quelque chose de plus inspirateur que le simple accompagnement au piano de la bonne Mrs. Graham.

— Avec le « violon obligé », ce serait déjà tout différent. Maman joue si sec, si terriblement en mesure,

toujours tout droit, un, deux, trois, comme si elle jouait avec le métronome. Si on se sentait compris, soutenu, on chanterait mille fois mieux.

Mrs. Vane s'était donc rendue à la Grange, et usant des prérogatives que lui donnait sa situation d'ancienne amie des Llanover, elle avait décidé Sylvia à venir à une répétition du duo, qui devait avoir lieu chez Mrs. Graham et à apporter son violon.

Sylvia Llanover était une jolie petite créature, frêle, avec un teint de camélia, des yeux noirs, et l'air modeste et simple d'un enfant. Elle connaissait la partie de violon, qu'elle avait déjà étudiée, mais elle demanda à regarder à l'avance celle du chant, et examina attentivement et la musique et les paroles.

Celles-ci avaient à peu près ce sens :

Lorsque sur les flots bleus que le soleil fait rire
Le nuage d'été met son ombre un moment,
La vague en murmurant se lamente et soupire,
Elle annonce l'hiver, en ce juin éclatant!
L'ombre mélancolique à la fleur qui s'éveille
Prédit que sa beauté se flétrira ce soir,
Au rayon de midi que sa clarté vermeille
Va disparaître aux plis du crépuscule noir.
Mais que nous fait, ami, le temps et ses orages,
Puisqu'à ton cœur mon cœur s'est pour toujours uni?
Sous un ciel toujours bleu, sans crainte des nuages,
Nous aimerons toujours, toujours comme aujourd'hui.

— C'est de la phraséologie de romance, fit Mrs. Vane en s'excusant presque, ce n'est qu'en vers que l'on se permet des sentiments aussi outrés, aussi exagérés; mais elle s'arrêta en voyant l'étonnement qui se peignait dans les yeux de Sylvia; ils exprimaient de fait à peu près autant de surprise que Mrs. Vane elle-même eût pu en éprouver si quelqu'un eût osé dire devant elle que le Symbole des Apôtres était outré de ton et exagéré.

— Pourrions-nous commencer maintenant? demanda Sylvia timidement.

Elle se sentait un peu gênée en présence de tous ces gens qu'elle ne connaissait pas, et un peu éblouie par l'éclat, la somptuosité de ce salon meublé et décoré à la dernière mode; mais tout son embarras disparut dès qu'elle eut son violon entre les mains. Elle se mit à l'accorder, et se posant devant le pupitre, bien en face des chanteurs, qui, eux, se trouvaient adossés à la grande porte-fenêtre ouverte sur le jardin, elle attendit, prête à jouer, mais ne jouant pas encore, écoutant et regardant.

Jessica, en relevant la tête, qu'elle avait tenue jusque-là penchée sur sa musique, aperçut deux grands yeux sérieux et profonds, dilatés, semblait-il, et étincelants comme au reflet d'une flamme nouvellement allumée. C'est que c'était un moment unique dans la vie de Sylvia, jusque-là si prosaïque. En poésie, peut-être, dans des tableaux, mais jamais dans la vie réelle, elle n'avait rien vu d'analogue à la scène qu'elle avait devant les yeux.

Paul Seymour, pâle, mince, avec de grands yeux noirs, un véritable Roméo, aux côtés de Jessica, à laquelle quelque ancêtre espagnol avait légué un teint ambré, des yeux noirs merveilleux, un de ces types, en un mot, comme il n'en éclôt que sous les rayons du soleil des tropiques. On l'eût prise immanquablement pour l'héroïne de quelque histoire d'amour et de passion, n'était, lorsqu'elle parlait, le pli mutin de sa lèvre qui dessinait comme un sourire involontaire, sourire doux, un peu espiègle, plus ensorcelant encore que sa beauté.

Ces deux êtres si séduisants se tenaient l'un près de l'autre, penchés sur la même page, chantant ce dithyrambe d'amour éternel, et leurs silhouettes se détachaient sur un fond que l'été avait, semblait-il, créé tout exprès, un fond de belles fleurs écarlates, de verdure encore humide de rosée, et sur un beau ciel de juin profond et sans nuages.

Faut-il s'étonner que Sylvia se soit surpassée et qu'elle ait ravi ses auditeurs? Son jeu avait transfiguré en un moment, lui prêtant une grâce artistique exquise, une exécution jusqu'ici des plus terre à terre. On eût dit qu'elle venait de découvrir dans cette phrase musicale et de révéler aux autres une émotion, un souffle triomphal que personne n'avait soupçonné.

Les chanteurs, de tempérament impressionnable tous les deux, avaient répondu à son appel, ils se laissaient entraîner par elle et chantaient comme ils n'avaient jamais chanté; si bien que dans la reprise finale, au moment où le soprano aigu de Jessica et la voix de ténor un peu faible, mais agréable, de Paul, se mêlant, chantèrent ces vers :

Sous un ciel toujours bleu, sans crainte des nuages,
Nous aimerons toujours, toujours comme aujourd'hui,

pendant que les accents vibrants du violon s'élevaient et planaient au-dessus d'eux, l'effet fut si considérable que Mrs. Vane, elle en fit l'aveu plus tard, sentit un frisson d'émotion lui courir entre les deux épaules.

— Ma chère Sylvia, s'écria-t-elle, c'est divin! et Jessica avait mille fois raison, l'addition de cette partie de violon est une véritable trouvaille; n'est-ce pas, mistress Graham?

— Oui, oui, fit la bonne dame, toujours assise au piano, et qui promenait un regard satisfait sur les exécutants encore émus de leur succès; c'est toujours une très bonne chose que d'avoir plusieurs instruments pour accompagner des amateurs, cela les soutient et empêche que l'on ne s'aperçoive quand ils chantent faux.

Le duo eut tous les honneurs de la fameuse soirée. Le colonel Graham, qui était au nombre des assistants, par exception, le hasard voulant qu'il n'y eût pas de réunion de courses cette semaine-là, se montra ravi du triomphe de sa fille, reconnut gracieusement que Sylvia y avait grandement contribué, et, le concert

terminé, dans l'élan de sa reconnaissance, insista pour la ramener dans sa voiture, soutenant, avec plus de politesse que de véracité, que passer par la Grange les détournait très peu de leur route.

— Je vous en prie, venez! insista Jessica avec un regard et un geste qui firent rougir Sylvia jusqu'à la racine des cheveux et la comblèrent de joie. J'ai un si grand désir de vous connaître un peu davantage.

— Oui, disait le colonel quelques instants plus tard, comme la voiture filait vite dans l'obscurité, il n'y a eu dans tout le programme rien qui puisse être comparé à ce duo! Miss Llanover, vous jouez merveilleusement, et, quant à vous, ma chérie, bien que je ne dusse peut-être pas le dire, surtout à vous, je n'ai jamais entendu mieux chanter, fût-ce par une artiste de profession. C'est dommage que vous n'ayez eu comme partenaire que le jeune Seymour. Si vous aviez eu un vrai ténor...

— Mais M. Seymour est un vrai ténor, papa.

— Allons donc! Seymour un ténor! il n'a pas plus une voix de ténor que vous, ma chère!

— Mais je vous demande pardon, papa, c'est un ténor, de l'avis de tout le monde.

— De l'avis des gens qui n'entendent rien à la musique, peut-être.

— Mais au contraire, papa, de ceux qui s'y connaissent le mieux!

— Il n'y en a pas ici.

— Comment! papa, vous pouvez soutenir que Mrs. Vane et M. Parsons ne sont pas de bons musiciens?

— Sans aucun doute, s'ils prétendent que le pauvre Seymour a une voix de ténor.

— J'ai peur, papa, que vous ne soyez pas vous-même très bon juge en la matière.

— C'est vous, Jessica, qui osez me parler ainsi, à moi qui, avant votre naissance, ai fait ma partie avec les meilleurs musiciens d'Europe?

La discussion se poursuivit et s'échauffa : de minute en minute, la voix du colonel s'élevait, si bien que, pour se faire entendre, Jessica fut bientôt obligée de crier presque aussi fort que lui, et que Sylvia, qui n'était point habituée à de tels éclats, — à la Grange, personne ne se serait permis de parler autrement qu'à mi-voix, — Sylvia tremblait de tous ses membres.

Mrs. Graham, à côté de laquelle elle était assise, ne prenait aucune part à la discussion ; à un certain moment, cependant, au plus fort de la tempête, elle essaya de placer un mot.

— Eh bien, quoi? hurla le colonel, en se retournant vers elle d'un air furieux.

— Est-ce que c'est bien la route de gauche qui conduit à la Grange?

— Mais bien certainement non!

— C'est que Short vient précisément de la prendre.

Sur quoi, le colonel se jeta à moitié hors de la portière, et, dans un langage énergique, déchargea sur le cocher les restes de sa colère, je dis les restes, car, après cela, la discussion musicale fut abandonnée.

— Je viendrai vous voir demain, si cela ne vous dérange pas, dit Jessica en se séparant de Sylvia. Et, en effet, le lendemain, elle parut, conduisant deux jolis bais fringants. On eût dit, pensa Sylvia, quelque belle fille des dieux, à laquelle Apollon aurait prêté son char!

Toutes les pièces de réception de la maison étant fermées, ce fut dans son petit salon particulier, la vieille salle d'étude, que Sylvia conduisit sa nouvelle amie. Comme cette grande pièce semblait nue et triste à Jessica! la jeune fille sentait qu'elle n'aurait pu vivre, fût-ce deux jours, dans un endroit aussi peu élégant, aussi peu confortable; le grand *bow-window* lui-même n'offrait aux yeux qu'une longue perspective de verdure et d'arbres, sans le plus petit massif, sans la moindre bordure de fleurs! Les livres, par exemple, ne manquaient pas, et la musique s'entassait en piles élevées sur le piano.

— Vous jouez aussi du piano? Laissez-moi chanter quelque chose que vous m'accompagnerez, dit Jessica en feuilletant la musique pour trouver un morceau qu'elle sût. Il me semble que je chante deux fois mieux qu'à l'ordinaire, quand c'est vous qui m'accompagnez.

— Je vous en prie, placez-vous de façon que je puisse vous voir! dit Sylvia en s'installant au piano; et sa voix et son regard flattèrent agréablement Jessica, si gâtée, si adulée qu'elle fût.

— Chère petite créature! s'écria-t-elle quelques instants plus tard, savez-vous que vous avez tout à fait gagné mon cœur, moi qui, en règle générale, ne m'arrange jamais des jeunes filles? Soyons amies, voulez-vous?

Tout en parlant, elle s'approchait du piano, et, souriante, lui tendait la main. Mais, au lieu de prendre cette petite main qu'on lui offrait, Sylvia restait assise et continuait à regarder la jeune fille de ses grands yeux sérieux et étonnés.

— Quoi! s'écria Jessica, plus surprise que piquée, est-ce que vous ne m'aimez pas?

— Ne pas vous aimer! répéta Sylvia, avec un accent impossible à rendre. Mais une amie, une vraie amie, c'est si grave! Et, d'ailleurs, je ne suis ni affectueuse, ni expansive.

— Pas affectueuse, vraiment?

— Non, je vous assure. Il y a si peu de gens auxquels je tienne réellement; dans toute ma vie, je n'ai eu qu'un vrai ami. Est-ce que cela vous intéresserait de voir son portrait?

Un ami! Jessica était plus qu'intéressée.

Elle se laissa donc conduire très volontiers à travers le vaste hall, le grand escalier de pierre et le long corridor bien ciré, parqueté de vieux chêne, jusqu'à la chambre de Sylvia. Cette chambre était située juste au-dessus de la salle d'étude, et encore plus sommai-

rement meublée, si c'est possible, avec son énorme lit à colonnes au centre, garni de bandes de tapisseries et d'applications étrangement brodées de fleurs et d'oiseaux pâlis. Tout près du lit, au-dessus d'une petite table sur laquelle se trouvaient quelques volumes de la Bible et de Shakespeare, dont l'extérieur témoignait d'un usage constant, était accroché, au-dessus d'une coupe pleine de fleurs, et entourée d'une guirlande de lierre, comme si c'eût été quelque image de sainteté, une photographie déjà à demi effacée et jaunie, la photographie d'un homme qui n'était ni jeune ni beau.

— Qui est-ce? demanda Jessica désappointée.

— C'est oncle Max, répondit Sylvia en baissant la voix.

— Un oncle! un parent pour ami! Comme c'est étrange!

— Vous trouvez, vraiment, que c'est étrange? Je n'avais ni père ni mère, je veux dire que je les ai perdus quand je n'étais qu'un tout petit enfant, et, lorsque je suis venue ici, oncle Max a été si bon pour moi! A mesure que je grandissais, il s'occupait de plus en plus de moi; il m'appelait sa petite amie. Une fois que j'étais malade, c'est oncle Max qui m'a soignée. On avait cru que j'allais mourir, mais j'ai guéri. Oncle Max est mort deux ans après.

— Et quand était-ce? demanda Jessica, parlant très bas, cherchant involontairement à se mettre à l'unisson, et impressionnée par l'air grave de Sylvia.

— Il y a dix ans, maintenant.

— Dix ans! mais c'est à peine si vous pouvez vous souvenir de lui!

— Je ne suis pas bien sûre, en effet, de me souvenir de lui très exactement. Quand je suis quelque temps sans voir son portrait, j'ai peine à me rappeler son visage, mais quant à lui... c'est comme s'il n'était pas mort, je sais qu'il vit quelque part, et, à certains moments, je le sens tout près de moi... ici même.

— Ah! fit Jessica, tressaillant comme à l'approche d'un fantôme. — Voyons, Sylvia, ajouta-t-elle d'un ton câlin et en entraînant la jeune fille du côté de la fenêtre ouverte par laquelle montaient des bouffées d'air frais, chargées de senteurs embaumées, voyons, ne pensez pas à toutes ces tristes choses, et promettez d'être mon amie, promettez-le-moi.

Les deux jeunes filles se tenaient la main dans la main, et se regardaient en silence, Jessica presque fascinée par le regard calme de ces grands yeux noirs, profonds, dans lesquels elle plongeait les siens. A la fin, cependant, Sylvia poussa un grand soupir et, passant ses deux bras autour de la belle taille souple de Jessica, dit d'un ton plus solennel que caressant : « Eh bien, oui, je serai votre amie. »

— Brrr... voilà un engagement aussi terrible qu'un mariage! fit Jessica en riant. Elle semblait heureuse de chasser par une plaisanterie l'étrange impression qui pesait trop lourdement sur sa nature nerveuse.

Le lendemain, comme il avait été convenu, Sylvia rendit à Jessica sa visite.

— Savez-vous, fit Jessica avec une certaine complaisance, que notre concert a rapporté plus qu'aucun de ceux qu'on avait donnés jusqu'ici? On a fait 175 francs de bénéfice... net, bien entendu.

— 175 francs! s'écria Mrs. Graham, relevant les yeux et abandonnant un instant la paire de chaussettes beige qu'elle était en train de tricoter; 175 francs pour tout le mal qu'on s'est donné! Quand je pense que vous avez tous travaillé pendant plusieurs semaines, que voilà Mrs. Morton et miss Peake très souffrante de gros rhumes qu'elles ont attrapés en sortant le soir au froid après avoir chanté, sans compter la brouille des Vernon et des Harding qui ne se parlent plus depuis cette discussion, à propos de la première partie du concerto. Comme s'il n'eût pas mieux valu mille fois que les exécutants, voyons... oui... ils étaient quinze, il me semble, eussent donné chacun... mettons 12 fr. 50!

— Maman a une manière horriblement terre à terre d'envisager les choses! fit Jessica à Sylvia d'un ton à demi confidentiel, à demi plaintif, une heure ou deux plus tard, comme elles étaient assises toutes deux dans le délicieux nid blanc et rose, moitié boudoir, moitié cabinet de toilette, que Jessica appelait sien. Avec papa, bien qu'il soit violent et entêté, le pauvre cher vieux papa, quand il se met une idée dans la tête, je m'entends mieux qu'avec maman. Elle ne se fâche jamais, mais elle est si indifférente, si peu sympathique!

Au même moment, le timbre de la grille d'entrée résonna.

— Allons bon, des visites! fit Jessica en se levant avec un joli geste d'impatience.

La maison était ainsi chaque jour assiégée par une foule nombreuse de visiteurs, jeunes filles et jeunes gens, ceux-ci en grande majorité, qui venaient, des environs ou de la ville de garnison la plus voisine, jouer au tennis, prendre le thé et voltiger comme des papillons autour de Jessica. Sylvia, un peu étourdie par tant de monde et de gaieté, recherchait comme un asile le voisinage de Mrs. Graham; un peu à l'écart, elle jouissait des hommages rendus à son amie.

Paul Seymour, un des plus assidus cavaliers servants de la jeune maîtresse de maison, reconnut Sylvia et gagna son cœur par ce compliment, des plus sincères, très évidemment :

— Vous jouez à merveille, mademoiselle, vous êtes tout à fait digne d'accompagner miss Graham! Sur quoi il la quitta et gagna le terrain de tennis, non pour jouer lui-même, mais pour regarder Jessica qui prenait part au jeu avec autant d'adresse que de grâce.

Mrs. Graham, le regardant s'éloigner, murmura d'un air pensif :

— C'est vraiment dommage que ce pauvre garçon soit obligé de s'expatrier, de partir pour l'Égypte !

— Il est obligé d'aller en Égypte !

— Il a un cousin, qui est gouverneur là-bas ou quelque chose d'analogue, et qui lui a promis une situation. Ce serait absolument déraisonnable de ne pas profiter d'une occasion comme celle-là, surtout quand on n'a pas de fortune et qu'on a sa situation à faire. C'est dommage cependant, et d'autant plus que je crains que les climats chauds ne conviennent pas à sa santé ; il doit avoir le foie malade, ce garçon-là, il a toujours l'air si mélancolique ! Pauvre jeune homme, il est gentil ! Le colonel Graham le juge sévèrement parce qu'il fait des vers, mais je ne vois vraiment pas en quoi c'est plus mal que de boire ou de jouer ou de faire les autres sottises que les jeunes gens ont coutume de faire, et je pense que ça lui passera.

Quelques jours plus tard, Sylvia vint déjeuner à Beechcroft afin de faire de la musique avec Jessica. N'ayant trouvé personne au salon, elle sortit par la grande porte-fenêtre et erra jusque dans le jardin, dont la beauté éclatante la ravissait. Elle dépassa la grande corbeille ovale où de beaux tropeolums flamboyaient au milieu d'un cercle de lobelias bleu céleste, suivit une allée bordée de rosiers jusqu'à un endroit, au delà du terrain de tennis, où des houx pressés les uns contre les autres projetaient une ombre bienfaisante. Là, à un tournant brusque de l'allée, elle aperçut tout à coup Paul et Jessica : le jeune homme pressait les deux mains de la jeune fille dans les siennes et se penchait comme pour lire sur son visage à demi détourné. Au moment où Sylvia, clouée par la surprise, s'arrêtait, Jessica fit un mouvement et leva les yeux vers Paul avec un de ces regards, comparables seulement à une belle phrase musicale, qui laissent loin derrière eux l'éloquence des mots. Comme il la saisissait dans ses bras et la pressait contre son cœur en exprimant son bonheur en phrases inarticulées, Sylvia, honteuse d'en avoir tant vu, reprit en courant le chemin de la maison. Assise dans le salon, quelques minutes plus tard, elle écoutait son cœur qui battait à se rompre dans sa poitrine ; ses oreilles bourdonnaient, tandis que Mrs. Graham lui expliquait tranquillement l'impossibilité que le service fût bien fait dans une maison où personne ne pouvait s'astreindre à être à l'heure pour les repas.

Après le déjeuner, les jeunes filles firent un peu de musique, mais sans entrain : Jessica était distraite. A la fin même, jetant impatiemment le feuillet de musique qu'elle tenait à la main, elle s'écria :

— Sylvia, j'ai quelque chose à vous dire !

— Je crois que je sais ce que c'est... Oh ! Jessica, comment...

Mais la voix lui manqua et, d'un geste éperdu, elle se jeta au cou de son amie et l'embrassa passionnément.

Paul étant arrivé un des premiers ce jour-là, les jeunes gens redirent une fois encore le fameux duo, une fois encore Sylvia vit leurs visages heureux se détacher sur le fond ensoleillé et tout fleuri, une fois encore elle les entendit chanter les yeux dans les yeux :

Sous un ciel toujours bleu, sans crainte des nuages,
Nous aimerons toujours, toujours comme aujourd'hui !

Aux battements précipités de leurs cœurs débordants d'une joie divine, le violon mêlait sa voix où palpitait une émotion plus profonde certes, et plus passionnée encore que la leur.

Sylvia ne put s'endormir que fort tard cette nuit-là. Elle resta longtemps à rêver, à la fenêtre ouverte, le regard perdu dans les ténèbres. Au-dessus des masses sombres des grands arbres, quelques étoiles scintillaient ; l'air était doux, calme, alourdi par les senteurs qui montaient des tilleuls en fleurs, et la beauté intraduisible de cette belle nuit d'été lui semblait avoir une toute autre signification aujourd'hui qu'elle lui apparaissait comme le cadre d'un bonheur si solennel et si divin.

— Je pense que Jessica vous aura mise au courant de toute cette sotte histoire avec le jeune Seymour ? Telles furent les paroles par lesquelles Mrs. Graham accueillit Sylvia le lendemain. C'est bien l'idée la plus déraisonnable qu'elle ait encore jamais eue, la plus folle qui pût lui passer par la tête, une idée que le colonel, si indulgent pour elle en toutes choses, n'admettra pas un seul instant.

— Vous croyez qu'il s'opposera à leurs fiançailles ?

— Je n'ai pas le moindre doute à cet égard, ma chère enfant. Rien n'est plus ennuyeux, plus gênant en général que des fiançailles ! Lorsque cela doit se terminer par un mariage, il faut bien en passer par là, mais des fiançailles qui ne peuvent mener à rien, merci !

— Pourquoi Jessica n'épouserait-elle pas M. Seymour ?

— C'est impossible, mon enfant ! M. Seymour n'a pas le sou, et la dot de Jessica suffirait à peine à payer ses propres dépenses. Il faut de toute nécessité que Jessica épouse un homme ayant de la fortune, avec ses goûts de luxe et de dépenses, et habituée qu'elle est à se passer toutes ses fantaisies.

— Comme ils me connaissent peu ! s'écria Jessica, quand un peu plus tard, et sur sa demande, son amie lui répéta les paroles de sa mère. Il n'y a personne au monde qui ait moins besoin d'argent que moi !

Toute prête pour le garden-party du gouverneur du comté, la jeune fille se tenait debout, ravissante, dans la plus délicieuse des toilettes parisiennes, — un nuage de dentelles, d'un blanc de neige, garni de rubans, — et, tout en parlant, elle balançait d'un geste d'impatience un long gant parfumé.

— A quoi bon tant de choses coûteuses ? continua-t-elle, promenant un regard dédaigneux sur le salon qu'elle avait meublé elle-même et orné avec tant de goût. Est-ce là ce qui rend heureux? S'aimer, se comprendre, chère Sylvia! voilà ce qui importe, ce qui rend la vie digne d'être vécue!

— *Amen!* fit Sylvia du fond de son cœur. Jamais, pensait-elle, elle n'avait trouvé Jessica si belle qu'en cet instant où ses beaux yeux reflétaient un si noble dédain.

Quatre ou cinq jours s'écoulèrent. Sylvia, ne recevant aucune communication de Jessica, hésitait à rendre de nouveau visite aux Graham ; elle craignait d'être indiscrète et de gêner les amoureux. Jamais, il est vrai, sa solitude ne lui avait paru plus douce qu'à cette heure où, en dehors de ses livres et de sa musique, elle pouvait songer au bonheur de son amie, un bonheur réel, vivant, auquel elle rêvait sans cesse avec des sentiments étrangement complexes ; sentiments où toute la joie du collectionneur maniant quelque nouvelle trouvaille se mêlait aux tendresses les plus passionnées de la mère pour l'enfant qu'elle allaite.

Le cinquième jour, il y eut tout à coup un brusque revirement, et Sylvia, en réponse à un petit mot bouleversé de Jessica, courut à Beechcroft.

Elle trouva son amie arpentant d'un air tragique le petit boudoir où semblaient ne devoir jamais fleurir que des roses et des sourires. Le colonel Graham, de retour depuis la veille, avait reçu la nouvelle de l'engagement de sa fille. Ainsi que l'avait prévu Mrs. Graham, il avait défendu à Paul de jamais remettre les pieds chez lui et interdit à Jessica de sortir sans être accompagnée par sa mère, voulant éviter ainsi les occasions que le hasard pouvait fournir aux jeunes gens de se rencontrer.

— Ce serait une consolation de lui écrire, ne fût-ce qu'un mot! mais comment m'y prendre? Je n'ose me fier aux domestiques.

— Confiez-le-moi, dit Jessica.

Elle avait eu l'intention de mettre simplement la lettre à la poste, mais elle n'eut même pas besoin de prendre cette peine, car sur sa route, en rentrant, elle croisa Paul, qui la guettait pour avoir des nouvelles de Jessica. Il reçut le billet avec des transports qui satisfirent Sylvia elle-même, et, le lendemain, il la trouvait au même endroit, se rendant à Beechcroft, et lui remettait sa réponse.

Ainsi, tout naïvement, et sans y voir aucun mal, pendant quelques jours, Sylvia servit les amoureux en se chargeant de leur correspondance. Un jour pourtant, le colonel Graham, je ne sais par quel hasard, fut informé de la chose, et Mrs. Graham, avec son calme et sa douceur habituelles, dut expliquer à Sylvia que le colonel n'entendait pas que ce petit manège continuât.

— Vous savez, ma chère enfant, que le colonel ne peut parler des choses qui l'ennuient sans s'emporter, sans taper du pied, ce qui est un peu embarrassant, un peu effrayant pour quelqu'un qui n'y est pas habitué. Alors j'ai pensé que je ferais mieux de vous voir moi-même et de vous expliquer que le colonel était très mécontent de ce que vous aidiez Jessica à lui désobéir, de ce que vous vous faisiez l'intermédiaire entre elle et M. Seymour, et, en vérité, mon enfant, ce n'est point très sage, même à votre point de vue. Admettez que l'on vous voie, qu'on sache que tous les jours vous rencontrez M. Seymour, que vous recevez des lettres de lui, on pourrait en jaser...

— Cela m'est parfaitement indifférent.

— C'est possible, mais je ne crois pas que cela fût indifférent à votre grand'mère. En résumé et pour dire toute la vérité, le colonel déclare qu'à moins que vous promettiez de ne plus vous charger des messages de ces jeunes fous, il se verrait obligé de vous prier de ne plus venir ici.

— C'est à Jessica à décider de ce que je dois faire.

— Promettez tout ce qu'on voudra plutôt que de ne plus venir! s'écria Jessica en fondant en larmes, quand on la consulta. Que deviendrais-je, si je ne vous avais plus?

Sylvia dut annoncer à Paul le douloureux engagement qu'elle avait été contrainte de prendre. Le regard désespéré du jeune homme lui perça le cœur comme un poignard et la laissa mélancolique et endolorie pour tout le reste de la journée et même une partie de la nuit.

Les semaines passaient pourtant, sans amener de changement. Jessica pâlissait, languissait, s'épuisait en impatiences stériles ou en scènes plus inutiles encore avec son père.

— Je suis à bout de forces! je suis à bout de forces! s'écria-t-elle un jour. Par moments, j'ai presque envie d'en finir, de céder.

— Céder! mais c'est impossible! interrompit Sylvia. Comment pourriez-vous céder sans manquer à la parole jurée, à la parole que vous avez donnée à Paul?

— Cher Paul! reprit Jessica en saisissant une photographie de son fiancé et en la regardant, tandis qu'un sourire doux comme le miel le plus doux errait sur ses lèvres, le trahir! Comment le pourrais-je? Ah! comme je l'aime, Sylvia! J'ai cru une fois ou deux que j'aimais, mais je n'ai jamais rien éprouvé de comparable à ce que j'éprouve pour lui!

Hélas! il vint un temps où la vue de la photographie ne fut plus suffisante.

— Je ne puis supporter cette vie plus longtemps! criait la jeune fille exaspérée. Ne pas le voir, c'est déjà assez cruel, mais ne jamais rien recevoir de lui, ne pouvoir lui envoyer un mot... c'est presque comme s'il était mort. Sylvia, il faut que vous me veniez en aide.

Debout devant son amie, dans le petit boudoir rose, Jessica semblait une admirable statue de la douleur ; sa longue robe de chambre blanche s'enroulait autour

de sa taille flexible en plis souples et harmonieux qui eussent fait rêver un sculpteur, tandis qu'autour de son visage, pâle et passionné, ses cheveux à demi dénoués, ébouriffés, — elle était restée longtemps étendue, la tête enfouie dans les coussins du divan, — lui mettaient un nimbe à la fois léger et sombre.

— Que puis-je faire, ma bien-aimée? J'ai promis de ne plus me charger de vos lettres ni des siennes.

— Vous avez fait cette promesse à mon père, mais mon père me traite si cruellement...

— Je le trouve dur et injuste, mais que faire, ma chère Jessica? ce n'est point une raison pour manquer à ma parole!

Ce fut sans contredit le plus triste épisode de cette douloureuse idylle, que ce malentendu entre les deux amies, Jessica froissée de trouver son amie incorruptible, et Sylvia obligée, et Dieu sait s'il lui en coûtait! de se conduire presque brutalement.

A la fin, pourtant, il lui vint une idée à laquelle Jessica ne s'opposa pas; il est vrai qu'elle avoua plus tard ne l'avoir pas comprise tout d'abord. Sylvia descendit au salon et très franchement expliqua qu'elle venait demander à être relevée de sa promesse, attendu que maintenant elle était parfaitement décidée à aider Paul et Jessica de quelque manière que ce fût.

— Ah! mon Dieu! s'écria Mrs. Graham, qui heureusement se trouvait seule.

— Je crains donc, chère mistress Graham, de ne plus pouvoir venir ici.

— J'en ai peur aussi, mon enfant, et c'est grand dommage. Que d'ennuis Jessica nous cause avec son entêtement!

— Il me semble que c'est le colonel Graham qui est dans son tort.

— Et sans doute il est dans son tort aussi, car, ainsi que je ne cesse de le lui dire, s'il n'avait pas contrecarré Jessica, s'il ne la chapitrait pas du matin au soir, au sujet de M. Seymour, il y a longtemps qu'elle n'y penserait plus et que nous n'entendrions plus parler de toute cette affaire.

Sylvia, rentrée chez elle, écrivit à Paul pour lui expliquer que la correspondance allait reprendre, qu'il trouverait les lettres de Jessica et pourrait déposer les siennes dans le tronc creux d'un gros if qui se trouvait à l'une des extrémités du parc de Beechcroft, dans un fourré qui n'était séparé d'un chemin creux que par un mur très bas et facile à escalader. Dès lors, la principale occupation de Sylvia venant à lui manquer, elle commença à s'apercevoir à quel point les deux ou trois semaines pleines d'émotion qu'elle venait de traverser l'avaient énervée, fatiguée. Elle se sentait trop lasse pour travailler, trop lasse pour étudier son piano et même pour improviser sur son violon et rêver tout éveillée, comme elle le faisait d'ordinaire. Elle errait sans but à travers le parc ou se tenait assise des heures entières à la fenêtre ouverte, la grande fenêtre en *bow-window* de la salle d'étude, le regard perdu dans la verdure éclatante d'un été resplendissant et pensant à l'amie pour laquelle elle pouvait si peu!

Mais cet état de choses ne devait pas durer longtemps.

LANOE FALCONER (1),
Traduit de l'anglais, par ROBERT DE CERISY.

(*A suivre.*)

LES MŒURS DE LA CORÉE

Le royaume de Corée, au nord de la Chine, et dont le véritable nom est Tjyo-Syen, de tout temps hermétiquement clos à nos investigations, nous est fort peu connu sous le rapport des mœurs. M. Hong-Tjyong-Ou, lettré coréen, le premier de sa nation qui ait mis le pied sur la terre d'Europe, a bien voulu nous fournir des renseignements.

Dès l'abord, il nous apparut un Mongol robuste, de haute taille, plutôt bronzé que jaune, la figure douce et grave. Le costume coréen lui seyait, l'ample paletot évasé à fermeture biaise, l'antique coiffure de Khoung-Tseu (Confucius) disparue de Chine ensuite de l'invasion tartare. Pendant le séjour de M. Hong-Tjyong-Ou en Chine, ce costume, dans sa belle simplicité, faisait pleurer les savants chinois au souvenir des grandeurs de la dynastie autochtone tombée sous l'assaut des Mandchoux vers 1640.

« Je m'étais arrêté, dit le voyageur, dans une cour où se trouvait la statue d'un philosophe. Un lettré sort de la maison, me regarde et se met à pleurer. Je l'interroge par gestes; il indique que je suis vêtu comme la statue; puis il me prend par la main, me fait entrer chez lui, assemble ses amis qui tous pleurent d'enthousiasme et de tristesse en retrouvant chez moi l'image de Khoung-Tseu et des grands philosophes. Je suis resté plusieurs jours auprès d'eux, en fête perpétuelle, échangeant de nombreux écrits. »

Nous cherchions un petit roman chinois inédit; M. Hong-Tjyong-Ou nous offrit un roman coréen. La fortune était rare, l'entreprise difficile; pourtant M. Hong-Tjyong-Ou apporta tant d'ardeur et de complaisance que nous pûmes donner au public français le premier roman coréen paru dans notre langue.

Dans sa petite chambre d'hôtel du quai des Grands-Augustins, M. Hong-Tjyong-Ou nous chanta cette délicieuse histoire de Tchoun-Hyang (car le coréen se lit

(1) Lanoe Falconer est le pseudonyme d'une jeune femme qui a publié, il y a deux ans, dans *Pseudonym Library*, un roman, *Mademoiselle Ixe*, que nous avons eu l'occasion de signaler dans les Nouvelles de l'étranger.

sur dix notes), et un charme extraordinaire se dégageait du chant et de sa traduction, le rêve d'une autre race, un rêve qui aurait comme ce chant une immense douceur, avec des notes fausses pour nos oreilles d'Occident et si plaintivement, si *singulièrement* originales que nos sympathies pour lui semblaient des sympathies *parallèles* plutôt que des sympathies par fusion, ainsi que furent parallèles à travers les âges, si peu réciproquement pénétrantes, les deux civilisations jaune et blanche.

Avec le temps, nos relations plus intimes, le lettré Coréen transforma l'impression, et nous sûmes alors qu'il viendra un temps, ou qu'il peut venir un temps, d'union entre l'Arya et le Mongol, une heure où ils échangeront des facultés précieuses.

Et puis n'est-ce rien que de trouver l'exilé triste d'une nuit sans sommeil et qui vous conte sa peine? Tandis qu'il parle, voilà la cloche de Notre-Dame pour on ne sait quel fête, et le jaune pleure!

« Ah! la cloche de Séoul (1), si grande que deux hommes étendant les bras n'en font pas le diamètre... Elle sonne par des nuits de brouillard et de lune... Quand j'entends la cloche de Notre-Dame, j'y pense, je souffre et, de dépit, je ferme la fenêtre. »

Ou bien il nous confie l'histoire de la cigogne emportée avec lui au Japon. Une nuit froide, claire sous la lune comme le plein jour, il rêve qu'il est rentré près des siens. Dehors, la cigogne frileuse bat de l'aile, chante lugubrement. Il s'éveille, il ouvre la fenêtre, il parle à l'oiseau chéri :

« Va, rentre chez les miens... Dis-leur que je reviendrai un peu plus tard, quand j'aurai fini ma tâche. »

Pleurant, il donne la liberté à sa cigogne. Elle s'élève, elle tourne, il la perd de vue.

Hong-Tjyong-Ou est parti de chez lui tourmenté de notre tapage. Il a voulu *voir civilisation*. On en parlait sans cesse. Déjà le palais du roi s'éclairait à l'électricité. Le royaume, fermé à travers les siècles et qui ne laissait pas plus sortir ses indigènes qu'il ne laissait entrer l'étranger, tout à coup s'inquiète. Des Japonais vêtus à l'européenne prêchent le règne des mœurs nouvelles, des blancs trafiquent sur les côtes. Hong-Tjyong-Ou résume les préoccupations des siens :

« Civilisation? Qu'est-ce que c'est, civilisation? Bon, mauvais? Il faudrait savoir, il faudrait voir. »

Là-dessus, départ pour le Japon. Deux ans s'écoulent. Le Japon n'a plus de mystère. Le jeune Coréen sait à fond les mœurs, l'organisation, la langue du pays. Il n'est pas satisfait :

« Les Japonais civilisés, comment? par Européens; donc nécessaire voir Européens. »

Il n'hésite pas. Son adresse à tracer des sentences chinoises, que les Japonais suspendent aux cloisons de leurs chambres comme des amulettes et qu'ils payent fort cher, lui met en main un pécule. Déjà à Han-Yang (Séoul) il songeait à la France; le voilà en route pour la France. Deux mois de voyage, il débarque à Marseille, il atteint Paris et il pousse un cri d'admiration. La grande ville de pierre le transporte. Ne croyez pas cependant que ses préoccupations soient toutes matérielles. Il espère que la civilisation n'est pas moins haute en beautés morales qu'en merveilles scientifiques. Dès qu'il a mis le pied sur le sol de France, les grands chevaux (le cheval est très petit en Corée) dociles, menés avec douceur, l'ont frappé :

« Voilà civilisation! Les chevaux sont grands et les cœurs aussi! »

Il a fallu en rabattre dans *l'enfer des chevaux;* mais, en somme, Paris lui a été hospitalier. Après des vicissitudes, il y rencontra quelques personnes qui non seulement lui furent utiles, mais lui témoignèrent de la sympathie. Sur son séjour au Japon et en France, Hong-Tjyong-Ou a écrit des mémoires pleins d'observations curieuses et de réflexions philosophiques comparatives sur nos usages et les usages de Corée. Nous regrettons vivement que ces mémoires n'aient pu être traduits. Ils serviront aux Coréens, ils auraient pu servir également aux lettres, aux arts, à la philosophie françaises.

***

La presqu'île de Corée, ainsi que toutes les péninsules, a été de bonne heure visitée par la civilisation. Les Coréens indépendants se trouvent dans l'histoire bien des siècles avant Jésus-Christ; ils paraissent avoir atteint leur apogée vers le XIIIe siècle de notre ère, et ils sont aujourd'hui en décadence. Après les époques barbares, acquis à la sagesse de Khoung-Tseu, ils subirent ensuite le grand courant bouddhiste et ne revinrent à Khoung-Tseu qu'il y a cinq cents ans.

La langue écrite, officielle du royaume, est le chinois. La langue parlée, populaire, est une langue alphabétique, dont le génie se rapproche sensiblement du génie de nos langues occidentales et qui semblerait même avoir de curieux rapports avec certains dialectes de l'Inde. Cette langue, outre qu'elle se parle, s'écrit fort bien, mais un lettré ne l'emploie pas volontiers; il la dédaigne comme nos latinistes dédaignaient le vieux français. En revanche, les femmes écrivent le coréen et l'enseignent à leurs enfants. Ainsi, il reste vivace. D'ailleurs, la littérature nationale, roman, légende, généralement créée par des bâtards, des déclassés, adopte la langue populaire, parce qu'elle adresse au peuple ses critiques contre le gouvernement.

La poésie est une des grandes occupations de la noblesse et même du peuple. Deux amis coréens, en promenade le soir (1), au clair de lune (la lune est la grande

(1) Capitale de la Corée. Le vrai nom est Han-Yang.

(1) Promenades dans un jardin ou dans la campagne, car les hommes ne peuvent sortir à Séoul de nuit; la nuit est réservée aux femmes.

inspiratrice), ne manqueront pas de s'exciter mutuellement à la description de tel joli coin de paysage, avec d'ingénieuses allusions à l'amitié. L'eau, les arbres, quelque brume flottante, un nuage sur la lune font presque toujours les frais. Souvent, après un banquet, l'hôte, à l'affût d'un plaisir pour ses convives, avisant les rayons humides de la lune sur les arbres de son jardin, éteindra brusquement les lumières, et ce sera pour tous une joie vive de chercher, dans le spectacle ainsi offert, les éléments d'un doux et cordial poème.

Tout est sujet à symbolisme, et même dans les lettres familières il faut qu'une image ingénieuse relève le ton. Une femme écrivait à son mari, alors au Japon :

« Les deux saules que tu as plantés dans notre jardin avant ton départ croissent tous les jours en beauté, et leurs branches pleurent vers l'Orient. »

Les deux saules sont les deux petites filles du voyageur, et l'Orient c'est le Japon.

Cette tendance à la poésie indique assurément des mœurs douces. M. Hong-Tjyong-Ou nous affirme la soumission à l'autorité royale, et, d'ailleurs, les règles de vie enseignée par Khoung-Tseu portent à la tendresse, à la politesse, au respect des parents et des vieillards. Il n'en fut pas toujours ainsi, paraît-il, et une légende explique la transformation des mœurs.

C'était vers l'an 1061 avant Jésus-Christ. Le législateur-roi, Ki-Tja, se plaignait avec amertume de l'esprit turbulent de son peuple. Après des tentatives vaines pour faire triompher la politesse et la douceur dans les relations, il eut recours à l'artifice. Il rendit obligatoire dans la rue (1) le port de vastes chapeaux en porcelaine, d'un mètre de diamètre environ, puis il maudit ceux qui, sous un prétexte quelconque, briseraient ces chapeaux, les menaça de peines sévères. Effet merveilleux : la peur de briser sa porcelaine fit de chaque Coréen un modèle de prudence. Plus de querelles, on acquit une politesse extérieure bientôt transformée en habitude et en besoin.

La légende symbolise délicieusement la forte discipline de la race basée sur des habitudes, des rites bien matériels, surtout elle montre la turbulence, la légèreté du jaune se préservant d'elle-même, s'imposant le joug, se forçant à la sagesse. Chapeau de porcelaine, les pénibles études, les interminables formules de politesse qui ont créé en Corée une langue dans la langue ; chapeau de porcelaine, les lois austères du mariage, les solides et indiscutables hiérarchies, et enfin cette langue chinoise, héritage écrasant des siècles qui va élargissant tous les jours son arsenal de mots, formidable appareil où la pensée s'éreinte comme un cheval sous des harnais trop lourds.

On sait les règles de l'étude. A genoux devant le maître, le jeune Coréen écoute avec respect ou récite la leçon. S'il rentre chez lui, il travaille encore sous la sévère autorité paternelle. Commencées à six ans, les études roulent d'examen en examen jusque vingt-deux ou vingt-trois ans. A genoux devant le maître (1), l'homme sera toute sa vie à genoux devant ses parents. Il aura pour eux le respect le plus absolu, une politesse exquise et raffinée. Lui-même déjà vieux, il persévère à les mener à leur chambre, il aide à les mettre au lit, il veille à ce que la température de leur salle soit bonne, à ce que rien ne leur manque.

L'instruction de la femme est plus simple. On lui enseigne surtout l'art de plaire et l'art de se soumettre. L'idéal est qu'elle soit chaste, douce et poétique.

La femme est une fleur.

Elle se pare donc, se tient propre et coquette, se parfume décemment, et, se rinçant la bouche avec une légère solution d'encre de Chine au musc, elle a l'haleine fraîche et les dents d'une teinte bleue délicate. Dès l'âge de sept ans, elle est séparée de ses frères, elle entre au gynécée dont elle ne doit plus sortir que pour le mariage. Mariée, elle ne voit aucun homme étranger. Ni avant ni après le mariage elle ne connaît personne qu'elle pourrait aimer d'un amour non incestueux.

Le peuple, éternelle marmite où mijote le grand Hasard, fabricateur des nouvelles formes sociales, le peuple ne peut songer à pratiquer aussi étroitement la séparation des sexes. Il en est de même pour la classe esclave qui sert les nobles et les riches.

Le mariage est décidé par les parents. Les futurs époux savent le soir des noces si le choix de leurs parents est aussi le leur. Mais l'amour triomphe des plus terribles obstacles. C'est le sujet des romans coréens (2). Le jeune homme aperçoit une adorable jeune fille se balançant aux arbres d'un jardin. Le visage s'élève au-dessus de la muraille, disparaît pour revenir encore. Ils s'aiment. L'amant veut une amoureuse et emploie toutes les ruses pour l'obtenir. En dehors du roman, dans la pratique, le jeune homme compte sur sa mère, il la supplie de lui choisir une belle et douce fiancée. La jeune fille, curieuse de son côté, charge une esclave du soin de connaître le futur seigneur. Ces mœurs sévères ont leur justification dans l'importance accordée au mariage. Un jeune homme *doit* se marier et se marier jeune. On compte d'autant plus sur la sagesse de la mère pour découvrir une femme aimable que l'épouse n'apporte pas de dot. En général, l'homme aime sa femme.

La cérémonie du mariage a lieu dans la demeure de la jeune fille, devant un autel tendu de rouge où une oie entre deux cierges signifie la fidélité conjugale. Les

(1) Les Coréens expliquent ainsi leurs vastes chapeaux actuels et l'obligation où ils se trouvent de les mettre pour sortir et de les garder durant leurs visites.

(1) A genoux, sans image. Un fils parle à son père ou à sa mère à genoux. Jamais il ne fume devant eux.

(2) Écrits par des révoltés.

deux époux s'offre mutuellement à boire, puis le jeune homme mène sa femme chez lui. Après une cour polie, il obtient de la déshabiller ; elle-même déshabille son mari et elle se livre volontairement. Ce détail se trouve dans le roman du *Printemps parfumé*, où il pourrait se prendre pour une fantaisie amoureuse, alors qu'il répond aux usages. L'acte de mariage qu'on a remis à la jeune femme est entouré d'un fil, et l'on a piqué une aiguille sur le papier, afin de symboliser la puissance du mariage dans l'union de deux choses aussi indispensablement unies que le fil et l'aiguille.

Le ménage est organisé hiérarchiquement. La bru habite chez ses beaux-parents. L'autorité suit l'échelle de l'âge. La femme ne peut se remarier et les enfants conçus dans son veuvage sont bâtards. Les enfants légitimes sont héritiers du père, mais celui-ci peut disposer de sa fortune par testament. Si l'autorité du père est absolue, en revanche il travaille pour les siens, et sa responsabilité morale est considérable. A tout âge un fils s'offre à recevoir les châtiments légaux encourus par son père, et dès l'âge de soixante-dix ans, le vieillard ne saurait être passible d'aucune peine criminelle.

En principe, ce que le père est dans la maison, le mandarin l'est pour la ville ou le village, le gouverneur pour la province, le roi pour le royaume. Le roi gouverne avec des ministres et délègue le pouvoir civil aux gouverneurs et aux mandarins, le pouvoir militaire aux généraux. Les grades sont nombreux. Les mandarins supérieurs civils portent un rational avec deux cigognes ; les mandarins inférieurs, un rational noir avec une cigogne. Cet emblème est remplacé pour les mandarins militaires par deux ou un tigre. Les gouverneurs sont des mandarins au plus haut grade. Il y a également des émissaires royaux, nommés alors directement par le roi, qui parcourent le pays sous des déguisements. Nous en trouvons l'exemple dans *Printemps parfumé*.

Les ministres sont vêtus de noir ou de rouge ; ils portent deux cigognes comme les mandarins. Le roi et la reine sont vêtus de rouge, et le roi porte le dragon en or sur la poitrine, le dos et les épaules.

Tous les Coréens sont aujourd'hui vêtus de cotonnade blanche. Les vêtements de deuil sont en chanvre jaunâtre non lavé. La mort du père, de la mère ou du roi impose un deuil de trois années. Dans la quinzaine qui précède l'inhumation du roi, nul ne peut se nourrir de viande. Le même jeûne est observé à la naissance d'un prince.

Outre les rapports de famille, il existe des relations d'amitié qu'on s'efforce de rendre solides et désintéressées. Le Coréen se charge d'assurer la nourriture à la femme de son ami défunt. Il ne rompt avec son ami que sous des motifs graves et seulement à la troisième faute.

La voix de Confucius prêche d'ineffables douceurs et des vertus stoïques ;

« Il faut que les enfants aient de la piété filiale dans la maison paternelle, et de la déférence fraternelle au dehors. Il faut qu'ils soient attentifs dans leurs actions, sincères et vrais dans leurs paroles envers tous les hommes, qu'ils doivent aimer de toute la force et l'étendue de leur affection. Et si après s'être bien acquittés de leurs devoirs, ils ont encore des forces de reste, ils doivent s'appliquer à orner leur esprit par l'étude et à acquérir des connaissances et des talents.

« L'homme supérieur ne doit pas un seul instant agir contrairement aux vertus de l'humanité. Dans les moments les plus pressés comme les plus confus, il doit s'y conformer.

« La doctrine consiste à avoir la droiture du cœur et à aimer son prochain comme soi-même.

« Se nourrir d'un peu de riz, boire de l'eau, n'avoir que son bras courbé pour reposer sa tête est un état qui a aussi sa satisfaction. Être riche et honoré par des moyens iniques, c'est pour moi comme le nuage flottant qui passe. »

Et Meng-Tseu :

« Je crains la mort, que j'ai en aversion, mais je crains encore plus l'iniquité ; c'est pourquoi la mort serait là en face de moi que je ne la fuirais pas pour suivre l'iniquité. »

Ces règles suffisent à créer une morale supérieure ; mais il est difficile de savoir le point où elles sont suivies par la population. L'élément bouddhique, faible, est plein de mysticisme. Là se trouvent la migration des âmes, les punitions infernales et les récompenses célestes, tandis que le disciple lettré de Confucius affiche du positivisme. Le peuple fait une mixture ; il vénère Khoung-Tseu et il croit aux diables. En somme, ici encore, c'est le chapeau de porcelaine, car la crédulité est assurément vive, très vive. Le savant le plus positif croit encore aux trois hommes nés de la terre dans l'île de Tjyei-Tjyou (Quelpaërt) et qui peuplèrent l'île avec l'aide de trois femmes survenues dans un navire. Une pierre recouverte d'inscriptions a refoulé la mer sur la côte de Corée ; cette pierre existe ; il suffirait de la retirer pour que l'inondation devînt imminente. Recueillis par impression sur une feuille de papier, les caractères vieux-chinois de cette pierre guérissent de toutes maladies. Mangez d'un plat où l'épaule de tigre et le cuivre rouge se mêlent à des plantes rares et vous posséderez la force de l'éléphant. Le gouvernement interdit ce plat : les hommes trop forts menacent la sécurité publique.

Il peut être intéressant de comparer les préjugés coréens avec ceux d'Europe. Un miroir brisé signifie le malheur, de même que le chant du grillon. L'hirondelle annonce le bonheur quand sa couvée réussit. L'araignée du soir prévient de la visite d'un ami. La pie jacassant à la porte le matin est un présage de bonne nouvelle. Le craquement des meubles ou d'avoir

a pointe d'un couteau (1) dirigée vers soi sont choses néfastes, mais rien n'est dangereux comme de se voir coupé dans son chemin par une femme. Une femme coupant le chemin de soldats en marche encourrait la peine de mort.

Le miroir brisé, le grillon, les hirondelles, les couteaux, l'araignée du soir et du matin, le corbeau et la pie, la femme première sur notre route au jour de l'an, nous avons, identiques de sens ou renversées, les mêmes superstitions. Ajoutons que pour le Coréen et pour nous, le rêve doit s'interpréter contrairement à la réalité.

Pour les bêtes, les préférences du pays vont aux oiseaux. Le corbeau, vraiment roi intellectuel, réunit toutes les admirations dans sa sagesse et sa piété filiale. La cigogne est adorée pour sa douceur et encore pour sa piété filiale. L'oie est l'emblème de l'amour et de la constance. Une légende parle de livres où des anachorètes enseignaient l'art de converser avec les corbeaux et les hirondelles ; un méchant mandarin, par jalousie, aurait détruit ces livres. Naturellement le tigre a ses récits héroïques où de robustes montagnards, la lance au poing, attaquent la bête. L'ours est dressé aux confins de la Sibérie ; il y rend de sérieux services. Le chien, méprisé, se mange.

*
* *

Au point de vue artiste, la Corée nous réserve certainement quelques surprises. Il doit exister dans la péninsule des porcelaines curieuses, des bronzes, des dessins de valeur. Les Coréens ont été les instituteurs du Japon pour la religion, la céramique et la littérature. Le bouddhisme qu'ils importèrent au Japon y fleurit, tandis qu'il s'étiolait chez eux. Les relations avec le Japon ne furent pas toujours pacifiques ; les terribles Chinois-Malais de l'île Niphon attaquèrent à plusieurs reprises leurs voisins. C'est durant la dernière guerre (2) que l'amiral Ishinshin, de Corée, imagina des navires sous-marins ayant la forme de tortue dont le col dépassait le flot pour prendre l'air. Ils émergeaient brusquement près des vaisseaux ennemis. Leur carapace concave, blindée, était garnie de pointes de fer. On ne pouvait les aborder, et ils trouaient, brûlaient les navires.

L'élan vers la civilisation est très vif en Corée. L'exemple du Japon, des Européens trafiquant sur les côtes, surtout les merveilles entrevues depuis l'humble allumette jusqu'à la machine à vapeur et la lumière électrique, tout cela met une fermentation dans les jeunes têtes. On rêve le prodige, la vie facile dans la conquête des forces extra-humaines. Ce sentiment, généralisé jusqu'au patriotisme, fait naître chez les jeunes savants l'espoir d'un surhaussement de leur pays. Ils s'effrayent de la pénible conservation chinoise, ils s'exaltent vers la lumière éblouissante d'extrême Occident. Puissent-ils ne pas s'y brûler! Puissent-ils n'en prendre que des éléments appropriés à leur race et à leur éducation ! Puissent-ils ne pas abandonner trop tôt leur tranquille et honnête Confucius pour des philosophies mal faites à leur caractère!

Surtout qu'ils s'efforçent de faire beaucoup par eux-mêmes, et qu'ils recherchent l'influence d'une nation européenne tolérante, littéraire et polie comme la leur. Ce n'est pas sans raison que le Chinois et le Coréen opposent à notre orgueil d'inventeurs rapides et d'audacieux explorateurs leur persévérant travail de perfectionnement moral, leur « civilisation du cœur » comme ils disent, et ce serait un spectacle peu édifiant que la grossière victoire de quelque brute des pays d'actif *struggle* commercial et industriel sur ce jaune affiné par des siècles de rites respectueux, pratiquant des nuances très délicates de politesse, de vertu, de poésie.

Nous avons dit ailleurs ce qui légitime à nos yeux les essais de civilisation occidentale tentés par les Japonais et les Coréens. C'est une question de vie et de mort. Il faut prendre la civilisation par elle-même ou se la voir imposer. Les Japonais, résolument engagés, sont le point de mire des races mongoles : suivant qu'ils échoueront ou réussiront, « l'extrême Orient s'ouvrira ou se fermera davantage aux idées européennes. La Chine, immense et pesante machine, peut résister longtemps encore par la seule force d'inertie ; mais les nations plus petites, comme le Japon et la Corée, se trouvent mal à l'aise dans le courant de l'activité maritime d'Europe et d'Amérique, en contact permanent avec le terrible rival. Ce serait de la part de ces peuples une admirable sagesse de ne pas s'en tenir uniquement à l'adoption de fusils à tir rapides, de canons, de vêtements à l'européenne, mais de prendre encore tout ce qu'ils pourront greffer utilement de notre civilisation sur la leur, de manière à nous enlever le prétexte d'une intervention.

Les Coréens ont une société assez semblable, au total, à notre société de la fin du moyen âge ; quelques heureuses réformes, facilitées par un réveil de l'industrie (analogue alors au réveil de l'industrie des communes), réduiraient le pouvoir oligarchique, donneraient un peu de vie aux classes moyennes et au peuple. D'autre part, les *temples de Confucius* devraient ouvrir à de nouvelles sciences et conférer petit à petit le droit de cité à la langue populaire vivante. On sait que ces *temples de Confucius* sont des institutions assez complexes où les lettres, la morale et la religion ont leur part. Il existe un *temple* dans chaque ville, mais le plus beau, qui se recrute parmi tous les autres, est le temple de Han-Yang. Plus de deux mille philosophes y étaient autrefois réunis dans de vastes bâtiments. Ils

(1) Le diable fuit devant la pointe d'un couteau. Aussi, dès qu'il y a un mort dans une maison, tous les couteaux pendant les repas sont-ils dirigés vers la chambre mortuaire afin d'en chasser les diables.

(2) Il y a quatre ou cinq cents ans.

y vivaient séparés du monde, *éclaircissant les lois naturelles*, et faisant des prières solennelles au printemps et en automne dans le *temple* proprement dit ou chapelle de Khoung-Tseu. Le gouvernement trouvait là des hommes capables pour remplir les emplois publics. La noblesse, seule admise d'ailleurs, y passe les examens définitifs. Quoique déchue de son ancienne splendeur, cette grande Académie est un objet d'enthousiasme pour les Coréens; c'est la fleur de leur civilisation, ce qu'ils ont fait de plus désintéressé et de plus haut, le récipient de leur philosophie et de leurs belles-lettres.

Une armée assez considérable défend les frontières au nord de la Corée. Elle se recrute par des engagements volontaires, mais il existe une sorte de caste militaire où l'on devient soldat de père en fils. Il paraît que la turbulence des soldats est une cause de trouble pour le bourgeois coréen, bousculé dans la rue et même frappé. L'autorité militaire est d'ailleurs subordonnée en Corée, comme en Chine, à l'autorité civile.

Terminons en disant que la capitale présente un grand aspect d'animation aux moments de la journée où les rues sont encombrées par le peuple en travail, par les palanquins hermétiquement clos des Coréennes en visite, par les porteurs de quelques hauts fonctionnaires, par les marchands ambulants, les bateleurs, les enfants. Deux cent mille habitants y mêlent leur activité au travail, au plaisir, à l'étude, à l'amour; et pour ne pas avoir l'amplitude du drame de Paris ou de Londres, le drame de Séoul n'en est pas moins un des plus complexes et des plus hauts que notre pauvre humanité donne chaque jour aux étoiles.

J.-H. Rosny.

COURRIER PHILOSOPHIQUE (1)

L'empire de la mode est universel. Son influence se fait sentir jusque-là où l'on l'attendrait le moins, et pas plus que l'art ou la littérature, la philosophie n'y échappe. La vogue favorise ou délaisse tour à tour la peinture de genre et la peinture d'histoire; de l'aquarelle elle va au pastel, et du pastel à l'eau-forte. Le roman d'analyse triomphe, après que le roman d'aventures et le roman naturaliste ont eu leur temps. De même, la curiosité philosophique a aussi ses préférences successives, pour ne pas dire ses caprices. Telle partie du vaste domaine qu'elle explore restera pour un temps négligée, tandis qu'une autre attirera les efforts d'un grand nombre de chercheurs. Ainsi la logique ne tente aujourd'hui, en France, que fort peu de penseurs originaux, et presque personne ne songe à la philosophie de l'histoire, qui fut si fort en honneur il y a une soixantaine d'années. En revanche, le problème du libre arbitre est une énigme qu'on ne se lasse point de retourner, et il semblerait, d'après certains signes récents, que la métaphysique, après une longue période de repos, recommence à préoccuper les esprits. Mais, sans contredit, les questions philosophiques qui ont eu l'oreille du public en ces dernières années sont surtout celles qui touchent à la « criminologie » : psychologie et responsabilité des criminels, fondement du droit de punir, réforme de la législation pénale et régime des condamnés. Tout le monde s'y est mis, philosophes, médecins, juristes, magistrats, anthropologistes et romanciers. Il n'est pas bien sûr que ces questions, fort épineuses et difficiles, aient gagné à être portées devant le grand public. Pour lui être présentées sous une forme claire et accessible, elles ont dû être simplifiées, réduites à un petit nombre de termes les plus essentiels, et, par suite, faussées. Nous allons voir justement que les théories qui séduisaient le mieux l'imagination n'ont pu tenir devant une connaissance plus exacte des faits.

***

A tout seigneur, tout honneur. L'homme qui a le plus contribué à attirer et à retenir l'attention du public sur les questions de criminalité est le docteur Cesare Lombroso. Son premier livre, *l'Homme criminel*, paru de 1871 à 1876, fit une impression profonde et durable. Traduit en plusieurs langues, remanié par l'auteur à chacune des éditions successives, il a suscité des admirations enthousiastes et des contradictions passionnées. M. Lombroso, s'appuyant habilement sur les théories évolutionnistes en faveur, a fait école, et il peut à bon droit se considérer comme le fondateur de la science nouvelle, à laquelle il a donné le nom d'anthropologie criminelle. Sans doute il avait eu des précurseurs, pour la plupart Français, Morel, par exemple, et le docteur Despine, dont la *Psychologie naturelle* (1868) est un excellent livre : toute question de système mise à part, les caractères psychologiques des différentes sortes de criminels y sont déjà parfaitement décrits. Mais il n'en reste pas moins que, le premier, M. Lombroso a formulé en termes saisissants l'objet et la méthode de sa *Scienza nuova*. Ce faisant, il a provoqué en différents sens nombre de travaux et de recherches qui se poursuivent encore aujourd'hui, et dont il est vraiment l'initiateur. A lui revient le mérite d'avoir établi qu'il y avait lieu d'étudier non seulement le crime (comme font les légistes et les statisticiens), mais aussi

1. C. Lombroso : *l'Homme criminel*, 2e édition française. — *Les Applications de l'anthropologie criminelle*. Paris, Alcan, 1892. — G. Tarde : *la Philosophie pénale*, 2e édition. — *Etudes sociales et pénales*. Lyon, Storck : Paris, Masson, 1892. — R. Garofalo : *la Criminologie*, traduction française. Paris, Alcan. — *Archives de l'anthropologie criminelle et des sciences pénales*, publiées sous la direction du docteur Lacassagne. Lyon, Storck.

la personne même du criminel, ce qui sera l'office du psychologue et du médecin.

Tous les hommes sont égaux devant la loi : c'est une fiction juridique nécessaire, et on l'accepte. Mais tous les hommes ne sont pas égaux devant le crime : je veux dire tous ne sont pas également capables de résister au mauvais exemple, à la tentation et aux impulsions violentes. Chez beaucoup de ceux qui succombent, l'examen ne révèle rien d'anormal. M. Lombroso les appelle « criminels *d'occasion* ». En d'autres circonstances, plus favorisés par la fortune, garantis et pour ainsi dire capitonnés par le milieu, ils seraient sans doute parvenus à la fin de leur vie avec un casier judiciaire intact. Et, pour le dire en passant avec M. Tarde, combien y a-t-il aussi d'honnêtes gens « d'occasion », à qui il n'a manqué que d'être placés quelques degrés plus bas dans l'échelle sociale, exposés à la misère et à la faim, pour aller grossir la foule des criminels! A côté de ces criminels d'occasion, M. Lombroso en distingue un autre genre, selon lui, tout différent. Ce sont les *criminels-nés,* reconnaissables à certains signes psychologiques et physiques qui ne trompent pas. Incapables de pitié avant le crime, incapables de remords après, ils versent le sang humain sans répugnance et sans émotion : ils ne comprennent même pas l'horreur que le meurtre inspire aux autres hommes. Ils sont, en outre, imprévoyants, vaniteux à l'excès, très peu sensibles à la douleur physique. Presque toujours, ces caractères psychiques sont accompagnés de tares corporelles : mâchoire énorme et bestiale, oreilles en anse, envergure démesurée des bras, asymétrie de la face, malformation du crâne, barbe rare, etc. Frappé de la réunion très fréquente de ces signes physiques avec les particularités psychologiques que nous venons de décrire, M. Lombroso affirma l'existence d'un type bien défini, qu'il appela le criminel-né. Sous sa première forme (car il en a eu plusieurs successives), le criminel-né de M. Lombroso était l'homme primitif, ou du moins l'homme préhistorique, l'habitant des cavernes d'il y a quelque mille ans, reparaissant tout à coup par atavisme, la bête humaine, en un mot, émergeant à peine de l'animalité.

Mais les anthropologistes protestèrent. M. Lombroso, dirent-ils, abusait du nom de leur science. Son « type » du criminel-né n'était qu'une hypothèse brillante, agréable peut-être aux transformistes, mais sans preuve suffisante, et insoutenable. Un type suppose que certains caractères se présentent toujours ensemble et se conditionnent les uns les autres : ainsi nous pouvons définir le type mongol, le type nègre, etc. Mais nous ne pouvons admettre de type criminel, car l'observation prouve : 1° que chez nombre de criminels présentant les caractères psychologiques signalés par M. Lombroso, tous ou presque tous les signes physiques font défaut; 2° que tous ces signes physiques se rencontrent également, quoique avec une moindre fréquence, chez des « non-criminels ». De ce qu'un homme a les bras très longs, ou la barbe rare, ou la mâchoire massive, ou la face asymétrique, que peut-on légitimement conclure? Rien du tout. Il est possible que ces signes physiques s'accompagnent d'une névrose ou d'une *psychose* (qui pourrait, d'ailleurs, ne pas être la propension au crime) ; le contraire est possible aussi. Cela est si vrai, que M. Lombroso lui-même, dans ses *Applications de l'anthropologie criminelle,* ne propose pas son diagnostic pour faire discerner le criminel-né avant le crime commis. Il l'offre simplement à titre de secours pour le juge d'instruction. Ainsi, lorsque parmi les prévenus d'un assassinat, il s'en trouve un qui présente les tares physiques et psychiques du criminel-né, il y a lieu de croire que c'est lui le coupable. M. Lombroso cite un cas où cette présomption se vérifia par la suite. Mais un juge d'instruction prudent, et soucieux de ne pas augmenter le nombre des erreurs judiciaires, y regardera à deux fois avant de se risquer, dans un cas douteux, sur la foi de l'anthropologie criminelle.

Ce sont surtout des disciples de M. Lombroso, — M. Marro, par exemple, — qui, poursuivant les recherches statistiques, anatomiques, pathologiques, multipliant les mensurations anthropométriques, dans la pensée de confirmer la théorie nouvelle, en ont fait ressortir le caractère hasardeux et conjectural. En même temps la critique en était faite de main de maître, en France, par M. Tarde, dans son excellent livre de *la Criminalité comparée.* M. Lombroso abandonna donc lui-même sa première conception de l'homme criminel. Ce n'est plus le type de l'humanité primitive et bestiale, ressuscitant à l'effroi de l'humanité adoucie d'aujourd'hui : M. Lombroso le présente maintenant comme un malade, un dégénéré, un aliéné, un *mattoïde.* Nouvelle hypothèse, qui, soutenue comme la première par son auteur, avec une chaleur communicative et un accent de conviction entraînant, trouva d'abord faveur, pour être démentie ensuite par l'observation scientifique des faits. Il fallut y renoncer encore, et l'homme criminel devint cette fois un *épileptoïde.* (M. Lombroso se rapprochait ainsi des idées soutenues par M. Maudsley dans *le Crime et la folie.*) Même sous cette dernière forme, le « type criminel » n'a pas résisté à la critique. Il sortit en fort mauvais état du Congrès d'anthropologie criminelle tenu à Paris, en 1889. Depuis lors, il a été de mal en pis, et il ne s'est pas senti la force de se présenter au Congrès de Bruxelles en 1892. On n'a pu que constater l'absence significative de ses derniers défenseurs. Il n'y a donc pas de type du criminel-né, au sens anthropologique du mot. Entre le criminel d'occasion et le criminel-né, la transition se fait insensiblement, comme entre l'honnête homme et le criminel d'occasion. D'ailleurs, en un sens, ne sommes-nous pas tous des cri-

minels-nés? Longtemps avant qu'il fût question d'anthropologie criminelle, les religions enseignaient que l'homme porte une tache originelle, qu'il est imprégné, selon le mot de Kant, d'un « mal radical ». Les pessimistes répètent le vers de Calderon :

Le plus grand crime de l'homme, c'est d'être né.

Quelle nature d'homme est assez pure et assez innocente pour que des possibilités latentes de crime n'en jaillissent pas peut-être, tout à coup, sous la pression de circonstances impérieuses et affolantes?

L'hypothèse de M. Lombroso ne se soutient donc pas mieux au point de vue philosophique qu'au point de vue scientifique. Au reste, considérer certaines malformations ou particularités physiques comme les signes constants de telle ou telle propension au crime, n'est-ce pas reprendre pour le corps entier ce que la phrénologie prétendait faire pour le crâne? Or, la phrénologie a cédé la place à l'étude patiente et méthodique des localisations cérébrales, étude plus modeste, mais plus sûre. De même la prétention de définir le criminel-né se réduira sans doute à l'examen attentif des différentes sortes de criminels, et en particulier de ces « monstres » moraux, dont l'existence n'est que trop certaine. Mais si l'hypothèse de M. Lombroso est décidément à abandonner, elle n'en a pas moins été féconde. Que de fois le même cas ne s'est-il pas présenté! Que de fois une science à ses débuts n'a-t-elle pas rapidement usé, pour ainsi dire, une explication des faits qu'elle avait acceptée pour commencer! Une théorie n'a pas été sans profit pour la science, quand elle a provoqué les recherches qui aboutissent à prouver sa propre insuffisance. Telle a été l'utilité de l'hypothèse, ou plutôt des hypothèses successives de M. Lombroso. On rend justice à son mérite d'initiateur : on ne peut rester attaché à des conceptions que l'expérience a condamnées.

Aussi bien, il suffit de jeter un coup d'œil sur les travaux les plus importants, parus dans ces dernières années, en France et en Italie, pour voir de quel côté se portent les efforts. Sans doute, les recherches anthropologiques continuent. M. Lombroso lui-même s'est efforcé de déterminer le type du criminel politique, distingué du révolutionnaire bienfaisant, de l'homme de génie, etc. Mais, en général, les questions soulevées et traitées appartiennent au domaine de la sociologie, bien que M. Lombroso s'obstine à les considérer comme dépendant de l'anthropologie criminelle. Rien n'est plus instructif, à ce sujet, que *la Philosophie pénale*, de M. Tarde, dont une seconde édition a suivi aussitôt la première. La théorie du criminel-né y est exposée et discutée comme n'ayant déjà plus qu'un intérêt historique. Ce qui est étudié comme le problème important par-dessus tous les autres, ce sont les causes sociales du crime et les différentes formes qu'il affecte dans les villes, dans les capitales du monde, comme Londres et Paris, et dans les campagnes. C'est aussi la psychol gie du délinquant, suivant sa provenance, sa situatio sociale, ses antécédents, la nature de sa faute. Ce son enfin, les principes du droit pénal, la procédure, l jugement, la nature et l'application des peines. Tell est aussi l'orientation générale de la remarquabl *Criminologie* de M. Garofalo, et en France des livres informés et si clairs de M. Henri Joly. En un mot, l mouvement que M. Lombroso a fait naître se propag surtout sous la forme de recherches sociologiques, e non pas proprement anthropologiques. Il a donn l'impulsion, mais la direction lui échappe.

*
* *

Je doute fort qu'il la ressaisisse en insistant, comm il le fait dans son dernier ouvrage, sur les « applica tions littéraires et artistiques » de l'anthropologie cri minelle. Il cite, avec éloges, un travail de M. le doc teur Lefort, de Lyon, sur *le Type criminel d'après les sa vants et les artistes*, et il soutient que « dans tous (*si* les chefs-d'œuvre artistiques, et particulièrement dan ceux de la peinture, le type criminel, tel que le con stata scientifiquement la nouvelle école, a été complè tement saisi par les grands maîtres, même des siècle les plus arriérés ». Ainsi dans le *Massacre des inno cents*, de Giotto, *un* des soldats exécuteurs a le crân étroit, les lèvres épaisses, etc... Dans le *Martyre*, d Fra Angelico, *un* des bourreaux a un énorme dévelop pement des mâchoires... Plusieurs damnés, dans l *Jugement dernier*, de Michel-Ange, ont le type mongo ou nègre, et l'oreille pointue ou en cornet .. Quelque figures de damnés ont tout à fait l'air hébété, idiot. Il est facile de multiplier les exemples. M. Lombros en conclut que tous les grands peintres ont fait d l'anthropologie criminelle sans le savoir. Mais n'est-i pas plus simple de penser qu'ils se sont conformés, e général, à la tradition et à l'opinion populaire, qui s représente les grands criminels comme laids et repous sants? La vérité est que la physionomie traduit, l plus souvent, les dispositions constantes et profonde de l'âme. Une expression pleine de douceur, de bont ouverte, de mâle franchise nous paraît annoncer u tout autre homme qu'un regard fuyant et faux. Mais l physionomie, comme chacun sait, peut être menteuse Les caractères physiques qui semblent le mieux an noncer un gredin résolu cachent parfois aussi un nature innocente et timide. On sait encore que le con traire arrive, et qu'une âme très noire peut habiter u corps irréprochable et charmant. M. Lombroso avou lui-même qu'il y a « de belles femmes méchantes, e des anges de bonté qui sont laids. » Comment peut-i soutenir ailleurs que les vrais révolutionnaires, « c'est-à-dire les initiateurs des grandes révolutions scienti fiques ou politiques, qui provoquent un vrai progrès de l'humanité, » ont *tous* une physionomie merveilleusement harmonique? « Quelles nobles physionomies,

ajoute-t-il, ont Paoli, Fabrizi, Dandolo, Moro, Mazzini, Charlotte Corday, Orsini, Garibaldi, Gambetta, Marx, Lassalle et *tous* les martyrs chrétiens ! En général, on constate chez eux un front très ample, chez les hommes une barbe très touffue, un œil très doux et très grand... » — Mais il est difficile de croire que les centaines de mille martyrs qui sont morts pour témoigner de leur foi se distinguaient *tous* par la régularité de leurs traits, et le plus grand révolutionnaire moral qui ait paru dans l'antiquité, Socrate, ne passe pas pour avoir eu une physionomie « merveilleusement harmonique ».

L'anthropologie criminelle devra donc se borner à dire, comme l'expérience des policiers, que le criminel a souvent « le physique de l'emploi », un certain air, impossible peut-être à définir, mais non à discerner. Il y a des laideurs acceptables, parfois même aimables et captivantes; il y en a de basses, répulsives et ignobles. Cela tient plus à l'expression qu'à la conformation des traits. Si Léonard de Vinci a cherché pendant de longs mois, à Milan, un modèle qui le satisfît pour son Judas, ce n'est pas qu'il fût embarrassé, je pense, de trouver « des lèvres épaisses, des oreilles en cornet, des mâchoires énormes, etc. ». Il voulait autre chose : il lui fallait une figure, régulière ou non, qui suintât la trahison et le crime. Dans son roman de *Romola*, George Eliot a donné à Tito Melema, avec une âme vile et criminelle, la beauté la plus souple et la plus harmonieuse.

Pour le roman, M. Lombroso se fonde sur des exemples empruntés à Dostoïewsky et à M. Zola. Nous y reviendrons tout à l'heure; mais chez Balzac, qui offre une si riche galerie de criminels, s'il y en a qui présentent quelques-uns des caractères du « type », comme Vautrin, avec ses mains énormes et velues, d'autres en sont, au contraire, tout à fait exempts, comme Philippe Bridau ou Maxime de Trailles. Et « le plus grand créateur d'âmes après Dieu », Shakespeare, qui a su si admirablement individualiser les caractères de criminels qu'il met en scène, se préoccupe peu de leur donner une apparence extérieure conforme à leur nature intime. Rappelez-vous Richard III, par exemple, ou Iago, ou encore le bâtard Edmond de Glocester dans le *Roi Lear*. Seul, Dostoïewsky, dans ses célèbres *Souvenirs de la maison des morts*, paraîtrait confirmer (et encore, uniquement au point de vue des caractères moraux) l'hypothèse de M. Lombroso :

Cette étrange famille, dit Dostoïewsky en parlant des criminels russes avec lesquels il était enchaîné, avait un air de ressemblance prononcé que l'on distinguait du premier coup d'œil. Tous les détenus étaient moroses, envieux, effroyablement vaniteux, présomptueux, susceptibles et formalistes à l'excès... C'était toujours la vanité qui était au premier plan... pas le moindre signe de honte ou de repentir... Pendant plusieurs années, je n'ai pas remarqué le moindre signe de repentance, pas le plus petit malaise du crime commis... Certainement la vanité, les mauvais exemples, la vantardise ou la fausse honte y étaient pour beaucoup... Enfin il semble que durant tant d'années j'eusse dû saisir quelque indice, fût-ce le plus fugitif, d'un regret, d'une souffrance morale. Je n'ai positivement rien aperçu.

Voilà bien, en effet, l'insensibilité et l'absence de remords, signalés déjà par le docteur Despine, et dont M. Lombroso a fait les caractères psychiques du criminel-né. Mais ni M. Garofalo, ni M. Lombroso, qui le cite, ne tiennent compte d'un point fort important : le régime auquel ces hommes sont soumis depuis de longues années, et qui les a retranchés du monde pour les laisser constamment en présence de leur crime. Or M. Tarde l'a montré : si le criminel est bien l'auteur de son acte, à son tour le crime, une fois commis, fait le criminel, s'empare de lui, lui imprime sa marque, le transforme, tend, en un mot, à le « déshumaniser », par la pensée toujours présente de l'irréparable qui est désormais entre la société et lui. La prison l'achève, surtout si elle est du genre de l'enfer que Dostoïewsky nous a décrit. Tous ces misérables portent la livrée du crime : cela ne suffit pas à témoigner qu'ils fussent nés criminels.

Mais la preuve la plus décisive que l'anthropologie criminelle a bien peu de chose à donner ou à emprunter à la littérature, je la trouve fournie par M. Lombroso lui-même, dans la critique fort piquante qu'il a faite de *la Bête humaine* de M. Zola. Il commence par se déclarer grand admirateur du maître français. C'est, dit-il, un des deux ou trois romanciers qui se détachent sur le fond de monotonie grisaille de la littérature contemporaine. Il le remercie d'avoir dit expressément qu'il s'inspirait de l'anthropologie criminelle, et d'avoir cité les travaux du chef de l'école italienne; il avoue que sa sympathie pour M. Zola le rendrait plutôt partial. Nous sommes donc certains que M. Lombroso ne se plaindra pas injustement d'avoir été mal compris ou trahi par le célèbre romancier devenu son disciple, et que sa sévérité, s'il en montre, ne sera pas excessive.

Et pourtant, au nom de l'anthropologie criminelle, M. Lombroso ne fait grâce ni à l'intrigue, ni aux caractères de *la Bête humaine*. D'abord, quelle vraisemblance y a-t-il qu'un grand nombre de criminels soient réunis dans le petit cercle d'une gare secondaire et de ses environs, et que tous les crimes aient lieu dans un endroit maudit, qui porte déjà un nom lugubre, prédestiné, comme on dit dans l'ancien argot romantique? Il y a là un retour atavistique, pourrait-on dire, aux vieux « trucs des romantiques ». Mais passons condamnation sur ce point. Aussi bien M. Lombroso sait d'avance ce que M. Zola pourrait lui répondre : pas de roman possible si les personnages ne se ren-

contrent pas, et dans des situations telles que leur nature intime puisse se manifester. Le défaut le plus grave est ailleurs. Il est dans la peinture même des caractères criminels. Selon M. Lombroso, cette peinture est faite de chic : « Ses criminels m'ont l'air indécis et faux de certaines photographies prises d'après des portraits et non d'après nature. » Ainsi Roubaud, le sous-chef de gare assassin, dans quelle catégorie le classer? Criminel-né? Non pas. Il n'en a pas les tares physiques. De plus, il est bon employé et mène une vie régulière. Criminel d'occasion? Pas davantage, car il a prémédité et combiné son crime. Soupçonné et interrogé, il devrait avouer; il devrait au moins éprouver des remords. En un mot, il ne correspond à aucun des types admis par l'anthropologie criminelle. Jacques Lantier se rapproche davantage de la bête humaine : c'est un héréditaire, un dégénéré, un malade. « La moindre goutte d'alcool le rendait fou. » M. Lombroso approuve aussi « ces accès de fièvre, ces maux de tête dont il souffre, son vertige épileptoïde et sa perte de mémoire après ses accès ». Mais, à côté de ces traits exacts, que d'autres qui sont faux et incompatibles avec les premiers! Par exemple, la période heureuse des amours de Jacques et de Séverine est de pure fantaisie : les maladies comme celles dont souffre Jacques ne comportent pas d'intermittence. Puis Jacques Lantier, en dehors de ses impulsions morbides, se conduit en honnête homme et en bon serviteur : or un dégénéré épileptoïde devrait être violent, incapable d'assiduité, impropre à un travail régulier.

Enfin et surtout M. Lombroso ne saurait pardonner à M. Zola d'imaginer un « atavisme de sa façon ». Ne nous explique-t-il pas les impulsions meurtrières de Jacques « par le besoin de venger le mal que les femmes avaient fait à sa race, par la rancune amassée de mâle en mâle, depuis la première tromperie au fond des cavernes »? C'est là, dit le professeur italien, une erreur de fait. Les femmes primitives n'ont jamais fait de tort aux hommes; plus faibles qu'eux, elles ont toujours été leurs victimes. Cela n'est pas si sûr que le croit M. Lombroso. Mais laissons cette question préhistorique : n'est-il pas curieux de voir M. Zola rabroué vertement par le savant dont il veut s'inspirer? Très probablement, quand M. Zola s'est intéressé à l'anthropologie criminelle, ce n'est pas pour la description des caractères physiques ou moraux de l'homme capable d'assassiner : M. Lombroso dit lui-même que la littérature et l'art n'avaient rien à apprendre de lui à cet égard. Ce qui, dans la nouvelle doctrine, a pu frapper l'imagination du romancier, c'est l'origine préhistorique et fatale du crime, c'est l'idée de l'atavisme, de la résurrection terrible et tragique de l'homme sauvage des cavernes parmi nous.

Cet atavisme, il en fait le thème principal, le *leit motiv* de son roman : il le présente, en artiste consommé, sous une forme simple et saisissante; et le fondateur de l'anthropologie criminelle, tout en le remerciant de ses bonnes intentions, lui explique qu'il n'y entend rien!

*
* *

Concluons donc qu'il y aura profit, et pour l'anthropologie criminelle et pour le roman, à rester chacun sur son domaine propre. A prétendre s'inspirer des découvertes — ou des hypothèses — de la science nouvelle, le roman ne gagne pas grand'chose; à chercher des applications un peu bien aventureuses dans la littérature, l'anthropologie criminelle compromet son caractère scientifique. Les représentants les plus distingués de l'école italienne, MM. Ferri et Garofalo, pour ne citer que ces deux-là, procèdent avec plus de circonspection que leur maître. Ainsi fait en France l'école de Lyon, dirigée par M. le docteur Lacassagne; ainsi font M. Joly et M. Tarde. Ce dernier surtout, le véritable maître de la sociologie criminelle, un des esprits les plus originaux et les plus féconds que la France possède aujourd'hui, perce de tous côtés des avenues, mais il se garde bien de donner comme lois certaines les hypothèses qui lui viennent à l'esprit. M. Lombroso, dans ses derniers travaux, se laisse un peu entraîner aux généralisations hâtives. Son talent, sa verve, son autorité les imposent d'abord à la discussion, mais l'insuffisance des preuves, le peu de rigueur du raisonnement ne tardent pas à se dévoiler, et l'auteur se trouve en fâcheuse posture. Par là s'explique sans doute le ton peu convenable qu'il a pris en ces derniers temps à l'égard de M. Tarde, qui lui a répondu avec beaucoup de dignité et un parfait respect de soi-même.

Mais, en dehors de toute considération de personne, la question est plus haute. Le prestige de la science, s puissant, se fonde en grande partie sur la probité présumée des savants; je veux dire qu'on les suppose faisant tous les efforts en leur pouvoir pour arriver à la découverte de la vérité, observant la méthode qu'il faut avec la plus scrupuleuse exactitude, exerçant leur ingéniosité à éviter les plus légères causes d'erreur, et surtout ne proclamant jamais comme certaine une proposition qui pourrait leur laisser le moindre doute. Une science où de soi-disant vérités devraient être abandonnées au bout de quelques années serait par là même et aussitôt disqualifiée. Là est le danger pour l'anthropologie criminelle, danger d'autant plus grand que le public et la presse ont applaudi à ses premiers essais. La tentation est grande de tenir la renommée en haleine, et d'apporter découverte sur découverte à la curiosité d'une foule toujours avide de nouveautés. Mais nulle part cette tentation ne serait plus funeste que dans cette jeune science. L'objet en est si complexe, si délicat; il touche à tant de problèmes théoriques et pratiques encore non résolus, qu'il est nécessaire de procéder avec la plus extrême prudence, avec les précautions les plus rigoureuses, avec la méthode la plus

scrupuleuse et la plus patiente. Vouloir anticiper sur les résultats et les applications serait jeter le discrédit sur une science naissante et qui promet pour l'avenir. Peut-être fournira-t-elle un jour la solution raisonnable des questions que le crime pose à notre société, et auxquelles nous ne savons d'autre réponse, encore aujourd'hui, qu'une répression routinière et souvent incohérente.

LEVY-BRUHL.

LA REPRÉSENTATION DES MINORITÉS

Lettres d'un parlementaire (1).

XIX.

Demandez à un politicien ce qu'il pense de la représentation des minorités : il y a neuf sur dix à parier qu'il haussera les épaules. Quand des projets de loi sur la représentation des minorités ont été présentés aux Chambres françaises, c'est à peine si on a daigné les discuter. Cependant l'idée a fait son chemin hors du monde politique, et bien des gens estiment que l'écrasement des minorités par les majorités n'est peut-être pas le dernier mot du suffrage universel. Dans divers pays, l'expérience de la représentation proportionnelle a été faite ; en Suisse, notamment, un mouvement d'opinion s'est produit en faveur de la réforme électorale, et divers cantons, le Tessin, Neufchâtel, Genève, ont inscrit le droit des minorités dans leur Constitution. Sommes-nous donc, nous autres Français, moins hardis que nos voisins? Non, sans doute ; mais nous sommes plus simplistes. La représentation proportionnelle nous paraît une machine très compliquée, et nous avons peur de la complication en toute chose. Il y a quelques années, dans la législature d'un des États de l'Amérique du Nord, — l'État de New-York, si je me souviens bien, — on discutait cette question des minorités ; et comme les partisans du système de la moitié plus un en vantaient la merveilleuse simplicité, un orateur s'écria : « Une diligence aussi était plus simple qu'un chemin de fer; est-ce un motif pour revenir à la diligence? » Le mot est joli, et il est juste. Le suffrage universel, tel qu'il va chez nous, cahin-caha, versant tantôt à gauche et tantôt à droite, c'est la diligence ; — si je ne craignais de paraître irrespectueux, je dirais : c'est la patache.

La comparaison de l'Américain me semble excellente : quand nous roulons en train express, nous avons quelque peine à comprendre que nos grands-pères aient pu se contenter de la patache ; dans un avenir qui n'est peut-être pas très éloigné, quand un système de vote plus rationnel assurera la représentation proportionnelle de toutes les opinions, on s'étonnera que nous ayons pu nous contenter si longtemps d'un procédé empirique et incomplet. Nous avons le suffrage universel, disons-nous : oui, sans doute, universel, puisque tout citoyen âgé de vingt et un ans peut voter; mais avec cette particularité que la moitié plus un est tout, et la moitié moins un, zéro. Si je suis dans la majorité, j'exerce utilement mon droit de suffrage ; si, dans la minorité, mon bulletin de vote n'est plus qu'un chiffon de papier. Cela nous paraît naturel : affaire d'habitude ; mais nos descendants trouveront peut-être singulier un système où les idées les plus justes, les intérêts les plus légitimes étaient condamnés au silence, tant qu'ils n'avaient pas pour eux la moitié plus un des votants. Vous niez donc, me dira-t-on, le droit de la majorité? Eh ! non, je ne le nie pas ; mais je dis avec M. Ernest Naville (qui mieux que personne a traité la question) que le droit de la majorité est le principe des décisions, et que nous nous trompons quand nous en faisons le principe des élections. La seule représentation vraie, c'est la représentation proportionnelle : que l'opinion qui domine dans le pays domine aussi dans les assemblées, qu'elle fasse les lois, administre, gouverne, rien de plus logique ; mais que les autres opinions aussi soient représentées, dans la mesure où chacune y peut prétendre. Supposez un département à peu près également partagé entre deux partis politiques : que faites-vous dans le système actuel? Vous divisez ce département en huit ou dix circonscriptions électorales, et il suffit que, dans toutes, un des deux partis l'emporte de quelques voix pour que l'autre parti n'ait pas un seul représentant. Alors qu'arrive-t-il, et quel est le refuge de ces électeurs que vous privez de toute représentation? Pour les uns, c'est l'indifférence; pour les autres, l'opposition systématique.

Que veut-on? que la majorité gouverne; et on ne s'aperçoit pas que, de cette majorité, on n'a que l'apparence. Voyez comment les choses se passent la plupart du temps : un bon quart des électeurs s'abstient; un tiers, plus ou moins, vote pour le candidat ou les candidats de la minorité; que représente alors le soi-disant élu de la majorité? A peine la moitié des électeurs inscrits. Je ne voudrais pas ennuyer de chiffres les lecteurs de la *Revue;* je dirai seulement que des statistiques ont été faites, d'où il résulte que telle Chambre représentait 45 pour 100 du corps électoral, telle autre 43 pour 100, c'est-à-dire pas même la moitié. Il n'y a rien là dont on doive s'étonner si l'on songe aux scrutins de ballottage qui sont trop souvent la conséquence de notre système électoral. Le ballottage est la plaie du suffrage universel. Deux candidats restant seuls en présence, une partie des électeurs n'ont le choix qu'entre s'abstenir ou donner leurs voix à un candidat dont ils n'ont pas voulu au premier tour. On ne vote plus par conviction, mais par discipline. Un électeur centre droit va à la réaction, un centre gauche au radicalisme. Com-

(1) Suite. — Voy. la *Revue* depuis le 21 janvier dernier.

promis électoraux dont l'opinion moyenne fait toujours les frais. Et il en sera ainsi tant qu'on n'aura pas changé le système électoral; et toujours on verra le parti modéré pris entre deux extrêmes, tantôt écrasé à droite et tantôt à gauche, majorité dans le pays, minorité dans le Parlement.

Est-il donc si difficile de faire que toutes les opinions soient représentées en raison de leur importance numérique? Admettez, pour un instant, que le vote ait lieu par départements et que les électeurs aient le choix entre deux ou plusieurs listes : de quoi s'agit-il ? De compter les voix que chacune des listes a obtenues et de donner à chaque parti le nombre de sièges auquel il a droit. Le calcul n'est pas bien compliqué : c'est une règle de trois, ni plus ni moins. Un enfant de l'école primaire s'en tirerait. Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer les divers procédés de représentation proportionnelle qui ont été proposés ou appliqués, d'un côté de l'Atlantique comme de l'autre. A l'heure qu'il est, les détails d'exécution n'ont pas d'intérêt pour nous ; ce qui, en France, importe, c'est qu'on appelle l'attention de ceux qui réfléchissent sur la nécessité d'arriver à une représentation plus exacte de l'opinion moyenne.

Les adversaires de la représentation proportionnelle n'ont qu'un argument, qui a été opposé tour à tour à Stuart Mill, à Prévost-Paradol, à Louis Blanc, à M. Ernest Naville, aux hommes de tous partis et de tous pays qui ont demandé la réforme électorale : « Quand toutes les opinions seront représentées, dit-on, il n'y aura plus de majorité, et tout gouvernement deviendra impossible. » Cet argument serait très fort s'il n'existait que deux partis dans le Parlement, et si, en y introduisant les représentants de partis nouveaux, on risquait de briser une majorité compacte. Mais ce cas n'est pas le nôtre. Il y a aujourd'hui à la Chambre, tout comme dans le pays, des conservateurs, des constitutionnels, des libéraux, des radicaux, des socialistes, que sais-je encore ! Toutes les variétés et les nuances d'opinion sont représentées, mais elles ne le sont pas suivant leur importance : là est la vraie question. Avec le système actuel, tous les partis ont un certain nombre de sièges au Palais-Bourbon ; mais on voudrait faire à chaque parti une place plus équitable et plus conforme à à la réalité. Et si, comme il est probable, la représentation proportionnelle devait profiter aux modérés plus qu'aux extrêmes, on voit que non seulement la réforme électorale ne rendrait pas tout gouvernement impossible, mais que ce serait peut-être le seul moyen de fixer ce fantôme d'une majorité qui nous hante depuis vingt ans et s'évanouit chaque fois qu'on croit le saisir.

Je ne me fais pas d'illusions : si un projet de loi sur la représentation proportionnelle était déposé demain au Parlement, ce projet n'aurait aucune chance d'être voté ; que dis-je ! il n'aurait peut-être pas même l'honneur d'une discussion. Est-ce à dire qu'en défendant l'idée de la représentation proportionnelle on fasse acte de Don Quichottisme politique? Je ne le crois pas. On rencontre tous les jours d'honnêtes gens, découragés des écarts et des surprises du suffrage universel, se laissant aller à une indifférence qui n'est pas sans danger. Il faudrait leur montrer, à ceux-là, que le suffrage universel peut être organisé sous une forme plus rationnelle ; il faudrait discuter la réforme électorale dans les journaux et les revues, dans des livres, dans des conférences. Une telle campagne devrait être entreprise non par des adversaires, mais par des amis du suffrage universel. Quand on parle, en effet, de représentation des minorités ou de représentation proportionnelle, de quoi s'agit-il? De fortifier le suffrage universel, non de l'affaiblir ; de donner à une force, parfois aveugle, la conscience et l'empire d'elle-même ; de faire que le Parlement soit une image vraie du pays ; d'assurer enfin à la démocratie ce qui lui a manqué jusqu'ici : la stabilité.

PAUL LAFFITTE.

(A suivre.)

LA COMÉDIE-FRANÇAISE EN 1892

Annales du théâtre et de la musique, 18e vol.

Tout le monde, assurément, aime la Comédie-Française, mais il est diverses manières de lui témoigner sa tendresse. Les uns nourrissent pour la Maison des sentiments d'une ardeur telle que, — pareils à Calypso, dirait M. Dupuy, — ils ne peuvent se consoler de son départ ; ils s'affligent de son absence, s'en indignent, prennent texte de son voyage à Londres, et de l'accueil assez froid qu'elle y reçoit, pour lui dire des vérités désobligeantes, lui prouver ainsi l'intérêt qu'elle leur inspire. « Est-ce de l'amour, est-ce de la haine? » disait un personnage de Meilhac. Pour ceux-ci, tout est déplorable, tout est à refaire. A quelles extrémités ne va pas un amour dévoyé !...

D'autres, au contraire, brûlant pour la Comédie d'un amour non moindre, gardent le respect de ce qu'ils ont aimé ; pour eux, tout est bien, dans la Maison de Molière. Elle nous reste ? cela est admirable. Elle nous délaisse? cela est plus admirable encore. Et, s'il advient qu'elle commette quelque impair, ils ne sauraient lui tenir rigueur. Tels les vieillards troyens voyant passer Hélène, cause de tant de maux, sentaient s'évanouir leurs rancunes devant le charme pénétrant que rayonnait sa seule présence.

De ces deux formes d'amour, quelle est la bonne? *Les Annales du théâtre et de la musique* pourront peut-être nous aider à le découvrir. La Comédie-Française se transforme lentement ; c'est là une preuve de

sagesse : c'est aussi une des raisons de sa force ; et, pareillement, c'est ce qui rend utile et profitable l'examen de sa conduite passée. Savoir ce qu'elle a fait en 1892, c'est un peu prévoir ce qu'elle fera pendant les années suivantes. J'emprunte à MM. Noël et Stoullig les chiffres qui vont suivre ; vous verrez que je n'exagérais pas la semaine dernière en parlant de l'intérêt très vif qu'offre leur recueil, au point de vue purement documentaire.

Prenons d'abord le répertoire moderne (dans lequel, soit dit en passant, je m'étonne de voir figurer *Œdipe-Roi*).

En 1892, la Comédie-Française a donné, de ce répertoire moderne, 56 pièces, formant un total de 141 actes ; ces pièces ont donné 427 représentations (je rappelle que la moyenne des pièces jouées chaque soir est à peu près de deux) se décomposant ainsi : 372 soirées et 55 matinées. La pièce jouée le plus souvent est *Par le Glaive*, dont, il est vrai, la première a eu lieu le 8 février (70 représentations). Viennent ensuite *Frou-Frou* (39 représentations), *la Mégère apprivoisée* (28 représentations), et *la Chance de Françoise* (26 représentations). *Le Juif polonais* arrive cinquième, avec 19 représentations. Toutes ces pièces étaient nouvelles ou au moins nouvellement représentées sur la scène du Théâtre-Français.

Pour le répertoire moderne proprement dit, *le Monde où l'on s'ennuie* tient la tête avec 16 représentations. Puis, *Mademoiselle de La Seiglière*, avec 15 ; *Hernani* et *Grisélidis*, avec 11 ; *le Testament de César Girodot* et *Francillon*, avec 10. Je néglige les pièces en un acte, jouées en lever de rideau, et dont le nombre de représentations n'est pas très significatif. Notons seulement que les deux levers de rideaux joués le plus souvent sont *les Honnêtes femmes* et *la Revanche d'Iris* (11 et 10 représentations).

Sur les 56 pièces jouées par la Comédie, 2 seulement sont nouvelles : *Par le Glaive* et *Jean Darlot* ; la première a 5 actes, la seconde 3 ; soit donc un total de 8 actes sur 141. De même, *Par le Glaive* a été donné 70 fois, *Jean Darlot* 16 fois, ce qui fait 76 représentations sur 427.

A propos de ce dernier chiffre, il n'y a guère à chercher chicane à la Comédie. Je sais qu'on pourrait citer, dans d'autres théâtres, des succès plus retentissants. Mais les pièces qui les ont obtenus ne sont pas de celles que je recommanderais à la Maison de Molière ; je parle en général, et j'excepte au moins *le Prince d'Aurec*. Je ne veux pas non plus discuter de nouveau la valeur des deux pièces élues par le Comité, il en est de meilleures, il en est de plus mauvaises. Mais, mauvaises ou bonnes, elles sont trop peu ! Je ne connais pas au juste la teneur du cahier des charges ; s'il est satisfait à si bon compte, il me paraît peu exigeant, et, pour tout dire, assez inutile. Deux pièces en un an ! Le Comité les monterait de lui-même !...

Je reconnais qu'en 1892 la Comédie s'est trouvée un peu prise au dépourvu. Après le drame de M. Richepin, elle attendait la pièce de M. Dumas ou la comédie de M. Pailleron, qu'elle attend encore, du reste. Elle les a espérées toutes deux la plus grande partie de l'année, puisque c'est seulement à la fin de novembre qu'elle s'est décidée à monter *Jean Darlot*. Mais j'avoue que cette excuse ne me touche qu'à demi. La Comédie est organisée de façon à n'être jamais prise au dépourvu s'il lui arrive de l'être, c'est uniquement de sa faute. On cite précisément les « épreuves » comme signes de la solidité de l'institution, et l'on admire que, même son fonds principal lui manquant, elle ait pu avoir une année présentable au point de vue des recettes. Mon Dieu ! cette question des recettes et des « parts de sociétaires » est assurément digne d'attention, puisque d'elle dépend le maintien de la Comédie ; mais féliciter nos comédiens d'avoir gagné de l'argent quand précisément ils ont trop craint d'en hasarder, c'est une preuve singulière du trouble que l'amour peut jeter dans des cervelles humaines. Et, si l'on objecte les égards que l'on devait à deux auteurs illustres, je répondrai qu'en effet les garanties de succès et de profit qu'offre la Comédie-Française ne sauraient être mises en balance de l'honneur que M. Dumas lui fait en lui confiant une de ses pièces ; qu'elle ne peut en user trop respectueusement avec lui ; que la courtoisie est une chose estimable, mais qu'encore faudrait-il que cette courtoisie ne s'exerçât point aux dépens de tiers. En vérité, la situation des jeunes auteurs est digne de pitié. Quand on joue un « Maître », il n'y a plus de place pour eux ; quand on ne le joue pas, il n'y en a pas davantage !

Car enfin, dans toutes les discussions qui ont déjà eu lieu à ce sujet, ceux qui aiment la Comédie « malgré ses verrues » n'ont pensé qu'à elle. Quand on a su que la part de sociétaire s'élevait à dix-huit mille francs, ils ont poussé un soupir de soulagement. Dix-huit mille francs !... Tarte à la crème !... J'aimerais mieux un peu moins de crème et un peu plus de pièces nouvelles. Si les sociétaires m'intéressent, l'art dramatique m'intéresse infiniment plus, et s'il fallait choisir entre eux deux, je n'hésiterais pas.

Et si, comme on dit, la Comédie « n'avait rien à jouer », cet argument ne me paraît pas bien bon. Je crois plutôt qu'il se retournerait contre la Comédie. Lundi dernier, M. Jules Lemaître, d'après les *Annales*, passait en revue les pièces, curieuses à divers titres, que nous avait apportées l'année 1892. Il constatait un mouvement très marqué, dans la « jeune école », vers un théâtre plus substantiel, vers un théâtre « recommandable par le souci de la vérité dont il témoigne ». Ce mouvement, la Comédie l'a profondément ignoré en 1892, et je ne vois pas que 1893 lui ait apporté jusqu'ici de lumières nouvelles. Je citais *le Prince d'Aurec*. Voici *les Gens de bien*, *les Jobards*, *les Fossiles*, *la Paix du foyer*, *les Paroles restent*... toutes pièces intéressantes et

curieuses. Pas une n'a été jouée à la Comédie-Française, et je crois que cela est très regrettable. Il est fâcheux que tout ce qui témoigne d'une tentative nouvelle, d'une recherche originale ne puisse trouver accueil au Théâtre-Français. Cela est fâcheux pour les auteurs, assurément ; cela est plus fâcheux encore pour la Comédie. Dieu me garde de médire du drame en vers. Mais enfin la comédie a toujours fait le fonds de notre littérature dramatique, qui lui doit ses chefs-d'œuvre. En 1892, le Comité donne *Par le Glaive;* en 1893, *la Reine Juana*, et voici que, pour 1894, on annonce *l'Arétin*, de M. de Bornier! N'y a-t-il pas là quelque excès?...

Il y a plus. La Comédie-Française semble spéculer un peu sur le goût du public pour « les grandes machines »; des décors, des costumes et n'importe quoi autour. Le calcul n'est peut-être pas très « artistique » ; il se pourrait aussi qu'il ne fût pas très juste. L'aventure de *la Reine Juana* tendrait à le faire croire.

La Comédie-Française ne peut pas croire que M. Dumas ait à peu près renoncé à écrire, que M. Sardou lui garde rancune, et que M. Pailleron ait des doutes sur l'excellence de l'interprétation qu'elle peut lui offrir. Quant à la mort d'Augier, le Comité sait pertinemment que c'est un méchant bruit que font courir les ennemis de la Comédie. Et, comme la dignité dudit Comité lui interdit de s'adresser à « la jeune école », vous voyez avec quoi elle peut ravitailler son répertoire moderne.

Il y a dix ans, tout auteur qui écrivait une pièce l'écrivait en pensée pour la Comédie-Française. Voyez ce qui se passe aujourd'hui. Les auteurs s'adressent ailleurs, où ils savent être mieux reçus et peut-être aussi bien joués. Pour la saison 1893-1894, la Comédie espère, — comme Oronte, — les pièces de MM. Dumas et Pailleron ; la seule pièce sûre, c'est l'*Arétin*. Prenez le Vaudeville : voici une pièce de M. Sardou, une comédie de M. de Porto-Riche, une autre de M. Alfred Capus, une autre, je crois, de M. Maurice Donnay, sans compter des pièces de MM. Jules Lemaître, Henri Lavedan, de Curel, etc. Où est l'intérêt, où est l'attrait? Comment, voici M. Jules Lemaître, un de ceux dont le talent est le plus universellement reconnu, estimé et aimé. Il attend son tour depuis plus d'un an. La formule est admirable!... Il « attend » son tour, et, « en attendant », on ne joue rien!

Et il faut bien en venir à cette question délicate de la subvention. La Comédie reçoit, si je ne me trompe, 240 000 francs par an. C'est apparemment pour que, — tant dans le moderne que dans le classique, — elle « ose oser ». Elle n'ose rien : elle ne veut jouer qu'à coup sûr ; le nom de M. Dumas est une garantie, elle attendra la pièce de M. Dumas jusqu'en 1900 s'il le faut. Et cependant ceux qu'il est de son devoir de jouer se morfondent à la porte, finissent par perdre patience et s'adressent ailleurs, pendant que le Comité fait ses comptes.

Et encore, pour le moderne, on pourrait discuter la question de savoir si la Comédie est un théâtre d'essai, si sa dignité, son ton, — qu'elle oublie parfaitement d'ailleurs, quand elle compte faire de l'argent avec un *Ami de la maison* ou un *Article 231*, — lui laissent la liberté d'allures d'un théâtre indépendant, tel que le Vaudeville, par exemple. Mais puisque sa situation lui interdit de « s'abaisser », au moins devrait-elle donner tous ses soins au répertoire classique. De ce côté, le bilan de l'année 1892 est plus déplorable encore.

Il semblerait que la Comédie dût au moins faire la part égale entre les deux répertoires. Voyez :

Elle a joué 56 pièces modernes ; elle en a joué 39 seulement du répertoire classique ; 372 soirées ont été consacrées aux pièces modernes ; 130 seulement aux classiques (et quand je dis « consacrées », je veux dire des soirées où on a joué des classiques, et non celles dont le programme était tout entier classique : *le Mariage forcé*, par exemple, servant de lever de rideau à *Francillon* ou au *Monde où l'on s'ennuie*). 130 contre 372!... C'est le cas de dire que les chiffres parlent d'eux-mêmes ; et ils sont sévères pour le Comité. Aux matinées, la proportion est un peu moins « scandaleuse » ; toutefois, et malgré l'institution des matinées dites « classiques », je trouve 55 contre 33, — et vraiment cela est excessif!

Le détail est plus surprenant encore. Racine figure pour quatre pièces, pas une de plus : *Britannicus*, *Athalie*, *Bajazet*, *Andromaque ;* encore les deux dernières n'ont-elles été jouées qu'*une fois !*... et *Bajazet* en matinée... Et, lors de l'anniversaire de Racine, on a osé jouer tout seul le troisième acte des *Plaideurs*, ce qui devrait être formellement interdit. — Corneille n'est pas mieux partagé ; *Polyeucte* (deux représentations, dont une matinée) ; *Horace* (deux matinées), *le Cid* (une seule représentation), *le Menteur* (une seule représentation). En tout, pour Corneille, *six* représentations, dont trois matinées ! — Molière, sans doute, tient un rang un peu plus honorable, mais tout ce qui sort des quelques pièces qui forment le répertoire courant n'est, pour ainsi dire, pas joué. *L'Amour médecin*, une fois, en matinée ; *Monsieur de Pourceaugnac*, deux fois, en matinée ; *George Dandin*, deux fois ; *l'École des femmes*, que vous considérez j'imagine comme un des chefs-d'œuvre, sinon comme le chef-d'œuvre de Molière, a été jouée *une fois !* Quand on remonte une pièce délaissée depuis longtemps, comme *l'École des maris*, on la donne une fois, en matinée ; montée à la hâte, elle ne fait pas grand effet, n'a pas chance de donner de grosses recettes ; et la voilà rentrée de nouveau dans les archives! Cette préoccupation des recettes se lit dans les chiffres du tableau dressé par MM. Noël et Stoullig. On remonte *la Mort de César*, de Voltaire ; bonne ou mauvaise, c'est une pièce curieuse sous bien des rapports ; la première tragédie en trois actes (Voltaire le dit du moins) : elle nous montre ce que

Voltaire pensait de Shakespeare et ce qu'il y trouvait. Mais *la Mort de César* ne pouvait intéresser que quelques lettrés, elle ne devait pas attirer la foule ; on l'a jouée deux fois, dont une fois en représentation gratuite !... Vous ai-je dit que, d'après MM. Noël et Stoullig, on n'avait donné en 1892 ni *le Misanthrope* ni *les Femmes savantes?* Je sais qu'il y a des difficultés d'interprétation ; quand un des puissants de la Maison n'a pas été bon dans un rôle classique, ce qui arrive, il ne se soucie plus de le jouer, et la pièce disparaît de l'affiche. Ce serait peut-être au contraire le moment de l'y maintenir, et d'essayer ceux des comédiens qui ne trouvent pas d'occasion de se produire. Et puis, si ces messieurs ne sont pas capables de jouer le classique, et s'ils ne veulent pas jouer de « nouveau », à quoi servent-ils, à quoi, surtout, sert la subvention qu'on leur attribue? Avec quoi, enfin, peut marcher le théâtre ?

On ne le sait que trop : la Comédie passe son temps à négocier avec les auteurs, à remplir envers eux de soi-disant obligations. C'est un titre, pour certains, que d'avoir été refusés. On devait, jadis, une « compensation » à M. Maxime Boucheron, à M. Paul Ferrier ; on en devait une à M. Richepin, une à M. Parodi... Que sais-je? M. Dumas hésite à donner sa pièce : vite on remet, pour l'encourager, *la Visite de noces* sur l'affiche ; M. Pailleron n'est guère disposé à donner sa comédie ; il faut l'attendre : et l'on remonte *le Monde où l'on s'amuse*, un vaudeville à tiroirs qui ne méritait pas cet honneur. On conte qu'après le chute de *Kassya*, M. Carvalho disait avec mélancolie : « On ne devrait jamais jouer des pièces d'un auteur mort. » Le mot est drôle, et exprime bien joliment toutes les influences cachées qui peuvent décider d'un succès. Mais la Comédie-Française aurait tort de le prendre à la lettre. Je ne sais ce que vaudra la comédie de M. Pailleron ; je la suppose excellente, mais le fût-elle que je la trouverais trop payée par ce qu'elle a apporté de trouble pendant deux années à la Comédie-Française. Et si elle a le sort de *la Souris*, le Comité aura fait une jolie affaire !...

Il est désolant que la Comédie laisse ainsi périr entre ses mains l'admirable répertoire dont elle dispose. Voilà dix ans au moins qu'on nous promet *Bérénice*. On ne peut y arriver. Cela est risible et lamentable. J'avais trouvé jusqu'ici fort exagérées les attaques que l'on dirigeait contre la Comédie. Le souvenir de quelques bonnes représentations m'avait fait oublier le reste. Jetez un coup d'œil sur *les Annales* de MM. Noël et Stoullig, vous resterez stupéfaits de la manière dont est traité le répertoire. Je ne puis même pas signaler ce qui manque, je n'aurais pas assez de place.

Décidément, ceux qui aiment la Comédie-Française avec... vigueur, c'est ceux-là qui ont raison.

JACQUES DU TILLET.

PETITS MÉMOIRES

C'était, il y a un peu plus d'un an, à l'un des *five o'clocks* du *Figaro*.

On devait jouer ce jour-là une piécette satirique, *la Sainte-Ligue*, où les auteurs blaguaient, assurait-on, les promoteurs de « la Ligue contre la licence des rues ».

Aussi, dès quatre heures et demie, la petite salle de spectacle était-elle bondée de l'élite de la population parisienne ; et on échangeait, en s'épongeant, les propos les plus spirituels quand des poussées vigoureuses et anonymes scindèrent cette foule pour frayer passage à un vieux monsieur, — maigre, favoris gris, nez tombant et pincé, figure morose, — qui vint s'asseoir au premier rang, places réservées.

Aussitôt des chuchotements voletèrent : « Savez-vous qui c'est ? C'est Bérenger ! — Oui : Bérenger ! — Elle est bonne ! »

Et comme un chacun, dès le lever du rideau, je ne quittai pas de l'œil le célèbre sénateur.

Évidemment il ne « la » trouvait pas aussi bonne que nous. Pourtant il faisait honnête contenance. Sans rire aux éclats, il parvenait à sourire d'un sourire pas trop forcé aux plaisanteries un peu rudes dont on couvrait sa ligue. Il accueillait d'un air aimable les calembours. Il ne se rembrunissait pas aux grivoiseries. Il prenait son parti de l'aventure.

Mais, soudain, voilà que l'orchestre attaque une furieuse danse hongroise, et que la belle Mlle Lender commence à danser une danse de caractère, — d'un caractère sur lequel on me permettra de ne pas insister. Et par un malicieux hasard, il advient que chaque fois que son pied se lève, ce soit justement selon une ligne perpendiculaire au nez de M. Bérenger.

Oh ! je n'oublierai jamais l'expression affligée, désolée, désespérée que prit alors la figure du pauvre sénateur ! Et cependant il n'y avait vraiment pas de quoi ! Tous ceux qui connaissent et apprécient Mlle Lender en conviendront ! Mais M. Bérenger ne voyait pas précisément ce que nous apercevions avec tant de plaisir. Il ne voyait que la pudeur violée, ses principes atteints, sa foi blessée ; et cela lui faisait mal de voir ça... Il s'agitait. Il se contractait. Il souffrait visiblement. Il aurait bien voulu s'en aller. Il dut rester jusqu'au bout, subir jusqu'à la fin les derniers outrages que lui infligeait l'infernale danseuse...

Pendant le supplice on s'amusa beaucoup, vous pensez. Mais après, à la sortie, il se produisit un revirement en faveur de la victime. On se mit à plaindre Bérenger, à l'expliquer, à l'excuser, et j'imagine que si l'écho de ces commentaires revint à Mlle Lender elle ne dut pas très bien dormir cette nuit-là.

*
* *

Malheureusement pour M. Bérenger, tout le monde

n'assistait pas à cette édifiante séance, et la plupart des gens, faute de preuves, mettent en doute la sincérité de notre maniaque.

Témoin la chanson significative dans sa brièveté, que, samedi dernier, deux mille étudiants chantaient en chœur sur les boulevards :

Bérenger est un c.....n
Tontaine !
Bérenger est un c.....n
Tonton !

On conviendra que le châtiment était plutôt sévère. Vouer sa vie entière à la poursuite de l'indécence, pour finir par se faire traiter, en plein boulevard, de ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, cela est bien de nature à décourager les personnes tentées de s'occuper de ce qui se passe dans les bals de société.

Mais on ne s'en est pas tenu là ; et des philosophes rapides ont essayé d'attribuer à M. Bérenger la responsabilité du meurtre de l'infortuné Nuger.

C'était aller trop vite et pas assez haut. Pour se montrer logique dans la recherche du coupable, il faudrait alors remonter aux ascendants de M. Bérenger et aux ascendants des ascendants d'eux, ce qui nous entraînerait un peu loin.

Quelle folie quand on a près de soi un homme qui, pour manquer tout à fait d'ascendant, lui, n'en est peut-être pas moins le vrai responsable,—j'ai nommé : M. Dupuy.

***

Dans l'affaire Bargeton, M. Dupuy s'était déjà révélé, ainsi que tous les grands hommes d'État, comme un centralisateur à outrance. Mais, cette semaine, il a trouvé moyen d'affirmer encore ces velléités, par la façon dont il a fait centraliser les étudiants par certaines de ses brigades.

Et l'on conçoit que le *de cujus* trouvera désormais aisément parmi ces braves le *quorum* qu'il a arraché si difficilement au Sénat.

Le seul point regrettable, — outre celui des agents, — c'est qu'on ne sait pas sur quels ordres les officiers de paix sont partis en guerre.

Est-ce M. Dupuy qui a commandé les charges de samedi, dimanche et lundi, causes premières de l'émeute présente ?

On a peine à le croire. Au moment même où l'on fricassait une partie des étudiants, M. Dupuy recevait les autres dans ce cabinet où jadis il avait si cordialement accueilli M. Ducret, les appelait ses amis, les comblait de protestations pacifiques et affectueuses. Évidemment, il n'était pour rien dans les assommades de la rive gauche. Si capricieux qu'il puisse être, un ministre n'a jamais avec la jeunesse des Écoles de ces contradictions qu'il se permet à la rigueur avec un subalterne, avec un simple préfet de Seine-et-Oise.

Est-ce au contraire en M. Lozé que nous reconnaîtrons le Murat du casse-tête ?

Mais M. Lozé est incapable de se montrer désagréable en quoi que ce soit à son chef ; et pas plus tard que mercredi, il déclarait à un rédacteur des *Débats* qu'il remettrait sa démission à M. Dupuy, pour peu que « celui-ci en eût besoin pour le maintien de sa situation ». Déclaration qui témoigne, il est vrai, contre le discernement politique du préfet, mais en faveur de sa soumission absolue aux désirs du ministre.

Il reste donc dans ce drame bien des côtés obscurs qu'on aimerait à voir éclaircir. Patience pourtant ! Qu'un éclair traverse seulement le cerveau de M. le président du Conseil, un de ces éclairs comme il en eut miraculeusement, de son propre aveu, dans l'affaire Bargeton, et nous ne tarderons pas à savoir si c'est à l'énergie de M. Dupuy que nous devons les scandales du Quartier ou à son incohérence.

***

Ce qui contribuerait, en outre, à donner à la situation de M. Dupuy un peu de ce maintien qui lui fait tant défaut, ce serait, par exemple, une circulaire invitant les agents des brigades centrales, centripètes ou centrifuges à ne pas se spécialiser, comme ils semblent y avoir une déplorable tendance.

On dirait, en effet, que depuis samedi les employés de M. Lozé ont pris goût à l'étudiant, puisque c'est à lui qu'ils réservent le meilleur de leurs gourdins et le plus pointu de leurs sabres. Pas de passe-droits. Il faut qu'il y en ait pour tout le monde.

Mardi soir, ainsi, tandis que des habitués du banc de la correctionnelle arrachaient ceux des boulevards Saint-Germain et Saint-Michel et formaient avec les kiosques et les colonnes Morris des feux de la Saint-Alphonse, sans qu'on appelât contre eux autre chose que des pompes à vapeur, la masse des forces policières se distinguait dans un superbe assaut de l'Hôtel-Dieu et finissait par emporter la place, où elle faisait une sérieuse consommation d'internes.

Au plus fort du pugilat, on a, par bonheur, entendu contre la porte d'énormes coups de canne, puis une voix disant doucement : « C'est moi ! Moi, le préfet de police ! »

Aussitôt on a ouvert, et le match a cessé. Mais supposez que M. Lozé n'eût pas eu la curiosité de savoir ce qui se passait derrière ce mur et d'assister aux ébats de ses hommes, il est probable que nos étudiants compteraient quelques estropiés de plus.

Il y a donc intérêt à ce qu'en dépit de certaines prédilections les horions ne se portent pas tous du même côté et que ce ne soit pas toujours les mêmes qui aient affaire aux pompiers.

Il suffira pour cela d'un mot de M. Lozé, qui certes est trop courtois pour le refuser.

Il en a d'ailleurs eu un fort heureux, l'autre soir.

Entré à l'Hôtel-Dieu dans les conditions que j'ai racontées, il s'est immédiatement découvert et a souli-

gné cette politesse en disant aux internes : « Messieurs, e suis chez vous! »

Ils ne le savaient que trop. Mais la phrase a tout de même produit le meilleur effet.

Voilà qui désigne M. Lozé pour cette ambassade qu'il désire si vivement, affirme-t-on.

Il réussira sans doute à merveille dans les congrès diplomatiques. Le tout sera de ne pas trop laisser traîner sur les tables, à sa portée, les coupe-papier ou les porte-allumettes.

SILEX.

BULLETIN

FUSTEL DE COULANGES.

Le 29 juin dernier, on inaugurait à l'École normale supérieure le médaillon de Fustel de Coulanges. A cette occasion, M. Georges Perrot, directeur de l'École, a prononcé un discours dont nous publions ici quelques extraits :

Monsieur le président du Comité, messieurs les souscripteurs, rien ne pouvait m'être plus doux que de recevoir de vos mains et d'accepter au nom de l'École le portrait de mon illustre prédécesseur, pour l'établir à demeure dans cette salle, comme dans un temple, pour l'y placer à côté d'autres images qui nous sont chères. J'ai beaucoup aimé Fustel, et je ne crains pas de dire que j'ai été aussi avant dans son amitié qu'on pouvait l'être dans celle d'un homme qui vivait surtout par la pensée. Nous n'avons été camarades ni à l'École normale ni à l'École d'Athènes ; mais, au lycée Charlemagne, j'étais dans la même pension que lui, à l'institution Massin, et j'avais dès lors conçu pour lui une affection qui ne s'est jamais affaiblie, depuis ces temps très anciens jusqu'au jour de sa mort ; mais, à cette affection, il s'est toujours mêlé une nuance de respect. Quand nous nous promenions ensemble dans la cour étroite de la rue des Minimes, il était, pour l'enfant avec lequel il voulait bien causer, ce que nous appelions *un grand*, et, pour moi, il est toujours resté *un grand*, dans toute la force du terme. Lorsque nous fûmes l'un et l'autre sortis du collège, j'eus bien vite l'instinct confus et, dès qu'il eût publié ses premiers écrits, le sentiment très net de sa supériorité.

J'ai eu, et cela compte parmi les meilleurs souvenirs de ma vie, le bonheur de pouvoir lui donner quelques preuves de cette estime et de cette amitié. En 1878, sur les instances réitérées de la Faculté des lettres, le gouvernement demandait aux Chambres, pour Fustel, la création d'une chaire de l'histoire du moyen âge, à la Sorbonne. La commission du budget refusa le crédit nécessaire. On lui avait persuadé, — les commissions du budget dont vous avez fait partie n'auraient pas été exposées, monsieur le ministre, à commettre de semblables méprises, — que Fustel n'avait pas l'esprit libre, que c'était un homme de parti, et, pour répéter le mot que l'on s'était chuchoté à l'oreille, qu'il était *clérical*. Fustel m'avertit par un billet de la difficulté qui se présentait et me demanda si j'y pouvais quelque chose. J'avais eu le plaisir, deux mois plus tôt, de passer quelques jours à la campagne avec Gambetta. Celui-ci était alors président de la commission du budget. Je courus chez lui, rue de la Chaussée-d'Antin ; grâce à l'intervention de Paul Bert, je réussis à forcer sa porte ; je lui dis quelle erreur on commettait autour de lui, comment on méconnaissait la pensée la plus indépendante qui fut jamais. Il n'avait pas su, me dit-il, ce qui s'était passé dans la sous-commission ; il abonda dans mon sens ; il me parla en termes magnifiques de la *Cité antique*, qu'il avait vraiment lue. Le lendemain, un amendement, présenté en séance par M. Bardoux et accepté par la commission, créait la chaire.

En 1880, ce fut moi, si je ne me trompe, qui, sans avoir consulté Fustel, parlai de lui le premier à MM. Albert Dumont et Jules Ferry, pour la succession de M. Bersot, qui avait été refusée par MM. Janet et Martha. Son premier mouvement, à lui aussi, fut de décliner cette responsabilité. Il devinait d'avance combien ses travaux historiques, qui avaient été jusqu'alors toute sa vie, souffriraient d'un devoir nouveau, qu'il voudrait remplir tout entier. Après quelques jours d'hésitation, il accepta, par dévouement, et il m'annonça sa résolution par une lettre où il me disait : « Je vais donner quelques années de ma vie à l'École ; quand même, pendant que j'y serai, je ne pourrais point travailler, ce ne sera pas du temps perdu. »

J'ai parfois regretté d'avoir contribué à lui imposer ce fardeau. Quand je le voyais, il me parlait du chagrin qu'il éprouvait de ne presque plus ouvrir ses livres, et cette souffrance fut peut-être pour beaucoup dans la maladie grave qui l'atteignit en 1882 et qui lui fit offrir une première fois sa démission. Cependant, si les fonctions qu'il avait acceptées ont pu retarder l'achèvement de son œuvre, le profit a été grand pour nous. Fustel a ainsi plus pleinement appartenu à l'École, sur laquelle a d'autant mieux rejailli l'éclat de sa renommée d'écrivain et d'historien. Directeur, il a pu reprendre et continuer, par ses conversations et ses conseils, cette œuvre d'enseignement qu'il avait commencée pendant les cinq années où il avait professé à l'École l'histoire ancienne. Parmi ceux de ses élèves en qui il reconnaissait le plus son esprit et sa méthode, MM. Guiraud, Gasquet, Jullian, Fabre, Pfister, Imbart La Tour et d'autres encore, il y en a qui n'ont droit à ce nom que par l'influence qu'il a exercée sur eux au cours de sa direction.

Je viens, monsieur le ministre, de vous parler surtout du directeur de l'École, parce que c'est principalement à ce titre que Fustel avait le droit de prendre ici sa place, en face de MM. Bersot et Cousin ; mais, dans l'hommage que nous lui rendons, nous ne séparons pas du directeur le professeur qui a eu sur ses élèves, sur tous, sur ceux qui resteront dans nos lycées comme sur ceux qui occuperont les plus hautes chaires de nos Facultés, une action dont la trace ne s'effacera jamais ; enfin, nous éprouvons une légitime fierté en rappelant qu'ici s'est formé le grand historien que, sans paraître dupes d'un patriotisme de clocher, nous pouvons appeler un historien de génie.

C'est surtout cet historien, dont la gloire ne fera que grandir à mesure que tomberont les polémiques suscitées par telle ou telle de ses théories, que vous avez voulu honorer, monsieur le ministre, en venant assister à cette cérémonie ; vous tenez d'ailleurs à l'École par trop de liens pour ne pas prendre votre part de ce qui est ici pour nous une vraie fête de famille et comme un acte de religion domestique, un de ces sacrifices aux ancêtres dont Fustel a, dans sa *Cité antique*, si bien décrit les effets, en montrant quelle influence ces rites ont exercée sur les institutions et sur toute la civilisation des sociétés primitives.

GEORGES PERROT,
de l'Institut.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

Ces journées ne seront pas appelées par l'histoire « les trois glorieuses » ; il faudrait plutôt leur chercher un nom qui fût tout le contraire. Les cafés saccagés, les kiosques brûlés et renversés, la Préfecture de police assiégée et bombardée de pierres, des gardiens de la paix assommés, menacés de mort, plusieurs, disent les journaux, jetés à la Seine : voilà l'état d'émeute où nous avons vécu trois jours, sans qu'on puisse dire pour quel but, pour quelle idée ont été accomplis de tels exploits. Mais les journaux ont fort exagéré, c'est certain.

Quand nos pères faisaient des révolutions et élevaient des barricades pour la liberté, ils s'y prenaient autrement. Les omnibus renversés au travers de la rue Jacob sont aujourd'hui des moyens surannés et puérils, au milieu des formes savantes de la civilisation nouvelle.

Les associations de nos étudiants ont tenu à se dégager par des déclarations publiques de ces actes de vandalisme et de méchanceté cherchée : personne, d'ailleurs, ne les y avait mêlés; et, leur premier mouvement d'exaspération et de douleur traduit par des cris et par des meetings, on savait bien que le reste n'était pas leur ouvrage. Ce n'est pas non plus l'ouvrage des ouvriers de Paris. Ni ouvriers ni étudiants, ces personnages qui, la bouche en cœur, arrêtaient les voitures « et priaient ces dames et ces messieurs de descendre », afin de coucher plus commodément les véhicules sur le pavé.

Il faudra ordonner sur ces faits une enquête sérieuse, et, si on la conduit avec soin et si on veut dire la vérité comme il faudrait toujours la dire, on connaîtra sans doute des choses particulièrement intéressantes dans la situation politique de l'heure actuelle. Tout cela pour un bal d'artistes, où les inculpés des deux sexes étaient à la fois poursuivis, condamnés et pardonnés au nom de M. Bérenger et de ses lois. Les monomes de protestation, qui ont commencé alors par des feuilles de vigne et qui ont fini par la mort du malheureux Nuger, n'auraient tourné au tragique en aucun pays habitué aux mœurs de la liberté.

Mais combien nous sommes encore loin de ces mœurs, on le voit tous les jours; nous n'avons pas attendu cette circonstance pour dire ici que la police parisienne et ses chefs ont des procédés qui datent d'un autre régime et qui sont intolérables dans un pays libre, qui se respecte. Lancer les brigades centrales, qui ont leur allure propre et leur emploi déterminé, sur les monomes de jeunes gens et sur des promeneurs inoffensifs, est une de ces bêtises cruelles qui ne peuvent se produire que sous une administration profondément désorganisée.

L'affaire Baudin, au 1er mai, avait été déjà parfaitement déplorable, les brutalités de la police évidentes et reconnues, et c'est bien à tort que le gouvernement et la Chambre croient de leur devoir de couvrir ces excès. Couvrir quand même et toujours, quels que soient les preuves et les manquements de ceux qui tiennent une parcelle de l'autorité publique, est une sorte de manie et d'infatuation qui empêchent de corriger aucun vice et de réparer aucune erreur.

Tout cela arrive, alors que l'on se plaint des mauvais rapports entre le Conseil municipal et la Préfecture de police et que l'on se prépare à voter ce projet de loi, depuis si longtemps attendu, pour rattacher le budget de cette préfecture au budget de l'État et soustraire à la surveillance du Conseil l'administration de la police parisienne. C'est jouer de malheur, car on constate, encore une fois, que le chef suprême de la police est chez nous, par tradition et par caractère, un fonctionnaire presque souverain, exempt de tout contrôle, qui traite d'égal à égal avec les ministres et avec le gouvernement, quand il ne constitue pas même un gouvernement dans le gouvernement. Tout l'esprit républicain, les mœurs nécessaires à une démocratie libre, sont ici sans cesse offensés par les allures et le langage, qui ne sont pas même constitutionnels si on voulait prendre la peine de les examiner d'un peu près. Le moment serait venu de changer non seulement les personnes, mais la méthode. En aura-t-on enfin le courage et sera-t-il entendu que le préfet de police doit être un fonctionnaire comme un autre, se tenant à sa place et à son rang, sous le contrôle légitime qui est nécessaire à tous?

La grève des cochers et l'affaire de la Bourse du travail avaient préparé une de ces situations où les moindres incidents peuvent grossir tout à coup d'une façon démesurée. Il faut que les lois régnent à la Bourse du travail, et qu'elle non plus ne s'imagine pas constituer un État dans l'État. Mais il faut aussi que nous nous habituions à vivre avec les Bourses du travail et les syndicats tels qu'ils sont constitués à Paris et dans les départements. Ce sont des institutions sociales qui sont nées des besoins de notre temps, et il ne peut venir désormais à la pensée de personne de les supprimer, pas plus qu'on ne songerait à supprimer ou à restreindre le suffrage universel lui-même.

L'occasion serait trop belle vraiment, pour quelque démagogue césarien, de promettre ensuite le rétablissement des Bourses du travail, comme celui qui, un jour, mutila le suffrage universel pour le rétablir bientôt et en faire le fondement de son règne.

M. Spuller, au banquet du Champ de Mars, a parlé de Paris, de l'opinion de Paris et de son influence sur l'opinion générale avec un sentiment et une connaissance de l'histoire qui, depuis quelque temps, avaient paru s'effacer. Il n'était rien de plus juste et de plus à propos. On fera bien d'y penser. Paris veut toujours la liberté avec l'ordre, et c'est à la République de lui assurer l'un et l'autre.

L'empereur allemand a ouvert la session du nouveau Reichstag par un discours plus terne et plus banal que ne les fait d'ordinaire cet orateur apocalyptique. On n'y a trouvé aucune de ces images de style chères à Guillaume II, mais, en prose toute simple, l'étonnant paradoxe qui fait depuis une vingtaine d'années le fond de l'éloquence politique et le fond même de la vie du monde: « Les relations de l'Empire avec les puissances étrangères sont tout à fait amicales; elles ne sont troublées d'aucune façon; .. mais, vu notre situation géographique, et étant donnés les progrès accomplis par les puissances étrangères, le développement de nos forces militaires est d'une nécessité urgente... »

Le sophisme apparaît là en sa nudité parfaite, et comme nous vivons tous sur ce sophisme, la vie des nations n'a jamais été plus misérable. Notre budget militaire à nous, armements de terre et de mer compris, s'élève cette année, d'après les calculs de la Commission des finances, à un milliard et demi; en chiffres : 1 505 264 258 francs. Il est à présumer que nous ne pourrons pas en rester là, sous l'aimable régime de la paix allemande.

C'est à Dieu même que nous devons ces biens : *Deus nobis hæc otia fecit.* « C'est pour nous un devoir on ne peut plus sacré, a dit l'empereur, de conserver les glorieuses acquisitions que Dieu nous a accordées... Allez donc, messieurs, et que notre Dieu à tous vous accorde sa bénédiction... *Amen.* » On ne peut mieux dire, en effet, et cet *amen,* avec le caractère d'ironie qu'il revêt dans notre pays, est là tout à fait à sa place.

HECTOR DEPASSE.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 3 TOME LII 15 JUILLET 1893.

GUY DE MAUPASSANT

Nous avons perdu en Guy de Maupassant le plus grand romancier réaliste de notre siècle, ou, si ce mot étonne un peu, le romancier réaliste par excellence.

D'autres, en effet, ont été réalistes, et ont été plus grands que lui, plus puissants, nous ont saisis et maîtrisés d'une plus forte étreinte ; mais ce n'est pas par leur réalisme qu'ils nous ont dominés, c'est par leurs qualités extérieures à leur réalisme et même contraires à lui ; ou c'est par une facilité singulière, et du reste précieuse, de passer, d'un volume à l'autre, de l'observation de la réalité aux prestiges de l'imagination, de l'évocation, de la résurrection. Maupassant, lui, fut le réaliste par excellence, celui qui ne s'est jamais appliqué qu'à la reproduction vive et pittoresque du réel, à tel point que le lecteur ne sait pas, et c'est ce qu'il faut, quand il lit Maupassant, si c'est de l'art de Maupassant, ou seulement de la vérité, qu'il a le goût. Si l'on veut plus tard étudier le réalisme bien en lui-même, soustraction faite de tout ce qui n'est pas lui, on éliminera peu à peu, les uns après les autres, seulement tous les romanciers du XIXe siècle, et l'on ne retiendra que Maupassant comme nous ayant donné le réalisme tout pur, — ou à bien peu près, — avec juste le tour de caractère, le tour d'esprit et le talent proprement accommodés à ce genre d'art.

Il était filleul de Flaubert, et plus précisément filleul de *Madame Bovary*, et il ne fut disciple que de la nature même. C'était, comme diraient les Allemands, un esprit essentiellement objectif. Il regardait ; et il ne savait peindre que ce qu'il voyait. Son cerveau était avant tout une machine à découper dans la réalité qui se déroulait devant lui les choses, petites ou grandes, susceptibles d'être détachées et de former tableau. C'était là son fond. En ce sens que la réalité nous entre dans les yeux et les oreilles de toutes parts, nous sommes tous réalistes. Il l'était, lui, en ce sens qu'il n'était qu'yeux et oreilles, et que, de plus, à mesure, et comme d'instinct, dans la confusion avec laquelle la réalité entre nous, il délimitait immédiatement le morceau de réel ayant une certaine unité, ayant son point central, et propre, par conséquent, à s'organiser en scène, récit, conte ou roman. Son esprit était une manière d'emporte-pièce braqué constamment sur le glissement et le déroulement confus des choses.

Aussi, peu ou point de lecture. Aucun esprit ne fut moins livresque. Quand il publia en tête de *Pierre et Jean*, peut-être pour grossir le volume, une petite étude critique, il ne prouva rien, sinon qu'il n'avait rien lu. Il méprisait même infiniment les discussions littéraires et les dissertations littéraires, ou plutôt y répugnait naturellement. Il était impossible de lui arracher une conversation sur la littérature et même sur son art à lui. Je sais quelqu'un qui ne lui déplut pas, parce que, placé à côté de lui, à dîner, il ne lui parla qu'hydrothérapie. D'autres, avec un grand souci, du reste, de regarder et de bien voir, remuent pourtant des *in-octavo*, « se documentent ». M. Zola prend, ou au moins rencontre, sa conception générale des choses dans un livre de Taine, et pratique Claude Bernard et Lombroso. M. Bourget exploite ses moralistes, à tel point que tel de ses livres, et il n'en est pas désagréable, est com-

posé d'un récit, d'une liste de citations curieuses habilement disposée en ordre dispersé, et des propres réflexions de l'auteur, suggérées par son récit d'une part et ses citations de l'autre. Rien de pareil, ni de lointainement analogue, dans Maupassant. Pas une citation, pas une réflexion même, absolument aucun fonds bibliotechnique. Ce qu'a vu l'auteur et sa manière de le faire voir, voilà tout Maupassant.

Il faut dire plus. Non seulement il ne nous donne que ce qu'il voit, mais il ne fait pas effort pour voir. D'autres se proposent de voir quelque chose, se disent: « L'année prochaine je ferai un roman sur les téléphones; et d'ici à l'an prochain j'observerai le monde téléphonique, et rien que lui. » Maupassant ne s'est jamais proposé d'être observateur. Il savait bien qu'à aborder la réalité ainsi, déjà on la déforme par l'application seule que l'on met à la guetter. On travaille sur elle au lieu qu'elle doit travailler en nous. On la provoque à faire sur nous une impression, et dès lors elle y fait un peu celle que nous avons désirée. La réalité interrogée, c'est un peu comme un homme qu'on interroge. Elle ne répond jamais avec une entière spontanéité; sa réponse est apprêtée. Par elle? Non! par vous, comme les réponses d'un examiné à l'examinateur ou d'un interviewé à l'intervieweur. Pour connaître la pensée d'un homme, il faut la surprendre sans avoir songé à la capter; pour connaître l'esprit des choses, il faut le saisir au vol sans s'être mis à l'affût.

Ainsi procédait Maupassant, ce qui revient à dire qu'il ne procédait pas. Il n'avait aucun procédé, et pour ainsi dire aucune méthode. La matière à livres entrait en lui comme en un moule bien fait et en sortait. Il n'y avait pas autre chose.

Aussi ses livres, sans rien nous dire de sa vie, suivent sa vie. Il est Normand : histoires de paysans normands, de hobereaux normands, de pêcheurs normands, de cabaretiers normands. — Il a vingt ans en 1870 : anecdotes de la guerre en Normandie, et toujours ce qu'il en a pu voir, bourgeois épeurés, paysans dissimulés et cauteleux, par-ci par-là, dans une créature passionnée, brusque détente de la haine accumulée et de la colère longtemps contenue. — Il devient Parisien, se mêle au monde de la littérature et de la presse : *Bel-Ami*. — Il est quelque temps employé dans un ministère : *l'Héritage*. — Il va se promener aux montagnes : *Mont-Oriol*; — en Italie : *les Sœurs Rondoli*. — Il devient un peu mondain, vers la fin de sa vie trop courte : Artistes et femmes du monde, *Plus fort que la mort*, *Notre cœur*. — Il traverse le demi-monde : *Yvette*.

Tous ces gens-là, paysans, hobereaux, pêcheurs, employés, journalistes, hommes du monde, artistes, il les a peints avec une vérité tranquille, où ce qui nous semble parfois de la férocité, n'est que de l'impassibilité, et plus encore, une impossibilité absolue de s'émouvoir. Ni sympathie, ni antipathie, ni admiration, ni mépris, ni moquerie. Examinons-nous bien, c'est nous qui mettons ces sentiments dans la part de collaboration que le lecteur apporte toujours dans sa lecture. Maupassant n'en met aucun. Flaubert a fait la théorie de l'art impersonnel, et Maupassant l'a réalisé. — C'en est à ce point que nous ne pouvons pas nous imaginer facilement pourquoi il écrivait. Écrire est un acte, et nous n'agissons jamais que pour obéir à une passion, bonne ou mauvaise. Maupassant n'écrivait ni pour attaquer ni pour défendre ses personnages, ni pour en dire du bien ni pour en dire du mal, ni pour les recommander ni pour les décrier. Il n'écrivait que pour les peindre. Très analogue, en cela comme en autres choses, à Mérimée, à qui il fut si souvent comparé, il était beaucoup plus impersonnel que Mérimée. On sent dans Mérimée le satirique, et qu'il écrit pour se moquer du monde qu'il peint. Il affecte le détachement, plus qu'il n'est vraiment détaché, ou, si l'on veut, il est détaché, au sens littéral du mot, et Maupassant n'a pas eu besoin de se détacher : il n'a jamais été attaché à rien.

L'absence évidente, éclatante de tout but poursuivi en écrivant le trompait lui-même, paraît-il, sur les raisons qu'il avait d'écrire. Il répondait, a-t-on dit, quand on l'interrogeait sur ce point : « J'écris pour gagner de l'argent. » Il se trompait, je crois. De but moral ou social, il n'en avait aucun; de passion conduisant et poussant la plume, il n'en avait proprement aucune. Cependant le goût de montrer la vérité, le goût de montrer les choses telles qu'on les voit est encore une passion, puisque c'est un besoin. C'était le sien, c'était la sienne. La réalité le pénétrait, l'imprégnait, s'organisait dans son cerveau en tableaux précis, et il fallait qu'elle en sortît. Plus paresseux, plus riche, ou sans talent d'écrivain, il eût conté à ses amis des choses vues, ce qu'il ne faisait jamais, parce qu'il avait une plume.

Ce goût, cette passion de la réalité exclut les idées, et Maupassant ne fut pas du tout un penseur; — elle exclut également le style : aussi Maupassant fut un très grand écrivain. Cela s'expliquera tout à l'heure.

Cette passion de la réalité exclut les idées, ou n'existe que chez quelqu'un qui n'en a pas, parce que les idées sont extrêmement tyranniques. On ne leur fait pas leur part. Elles tirent à elles, rangent à leur loi et moulent sur elles tous les matériaux qu'à côté d'elles l'observation peut réunir, quelque consciencieuse qu'elle soit. La façon de voir de M. Zola est subordonnée à sa conception générale et préalable de l'humanité. Il en faudrait dire autant de Balzac. Quand nous avons des idées générales, ou croyons en avoir, ou prétendons en avoir, c'est elles qui dirigent notre observation, et nos observations ne sont que destinées à les appuyer. Ce n'est pas en vain que la langue populaire appelle une conviction une *manière de voir*. Maupassant n'avait pas plus d'idées qu'il n'avait de passions mentales, ce qui,

du reste, est sensiblement la même chose. C'est pour cela qu'il pouvait si juste observer et refléter, et aussi c'est parce qu'il observait et reflétait sans cesse qu'il ne pensait point, en ces choses l'effet étant toujours la cause et la cause l'effet. Rien n'altérait dans l'esprit de Maupassant la translucidité de la vitre, ou la limpidité du miroir, selon qu'il se bornât à recevoir, ou qu'il prît la peine de renvoyer.

*
* *

Cette passion de la réalité exclut aussi le style, absolument. Le style est ce qu'il y a de plus personnel dans l'écrivain, c'est la trace révélatrice de sa nature intime. Le style est un geste. Un impassible, un impersonnel ne fait pas de geste et n'a pas de style. Maupassant n'en avait point. Rien qui fît dire, à dix lignes de lui citées isolément: « Voilà du Maupassant. » C'est pour cela qu'il est un si grand écrivain. Comme l'a dit Taine, la disparition du style, c'est la perfection du style. C'est vrai du moins dans les genres littéraires où il n'est point nécessaire et où il est bon que la personnalité de l'auteur n'apparaisse point, dans le roman, dans la nouvelle, dans le théâtre. Là c'est la réalité seule qui doit parler. C'est maître Belhomme, c'est M. Parent qui doit avoir son style à lui, et non celui de M. de Maupassant. C'est aussi les choses, même, qui doivent se présenter à nous telles qu'elles sont, c'est-à-dire telles que nous les verrions, telles que nous les avons vues, non telles qu'elles sont, déviées, déformées ou grossies, dans l'imagination d'un poète. Il ne faut pas qu'elles nous étonnent; il faut que nous les reconnaissions, non qu'elles nous soient révélées.

C'est ainsi que sont les hommes et les choses dans Maupassant. Ils sont eux-mêmes, elles sont elles-mêmes. C'est eux, c'est elles qui semblent avoir leur style, c'est-à-dire leur façon d'être et de se mouvoir. Ce n'est plus seulement le fameux : « On croyait trouver un auteur et l'on trouve un homme. » Avec Maupassant on croyait trouver un auteur, et l'on ne trouve pas même un homme, on trouve les choses, comme directement et de plain-pied, comme s'il n'y avait nul intermédiaire entre eux et nous.

Et cela est le comble de l'art. C'est être devenu l'écrivain tellement uni et confondu avec son sujet que sa manière de le raconter n'est que la manière dont le sujet est lui-même; c'est être l'auteur interprète des choses, tant il les comprend, tant il vit en intimité avec elles. « *Sacer interpresque Deorum*, » c'est la magnifique définition du poète; *interpres rerum* n'est pas un moins beau titre. Maupassant est, de tous les auteurs de la seconde moitié du XIXe siècle, celui qui a eu le style le plus indépendant de l'auteur, le plus libre, le plus constamment prêt à n'être que le vêtement aisé et souple des choses que l'écrivain a à montrer, le plus *naturel* en un mot, et, par conséquent, le plus puissant; car la nature est toujours plus forte que nous, et aucune merveille d'imagination personnelle ne vaut le don d'être toujours à la hauteur de ce que la nature nous demande pour la peindre en sa vérité.

Avec ses dons incomparables, Maupassant a fait une peinture extrêmement variée de l'humanité moyenne, j'entends moyenne, non pas au point de vue social, car il a dessiné plus de paysans que de bourgeois, et plus de bourgeois que de « dirigeants », et aussi plus de femmes de la dernière catégorie féminine que d'autres; mais je veux parler de l'humanité moyenne dans ses passions, dans ses qualités et dans ses vices. J'ai dit assez de fois que c'est à cette moyenne que se ramène toujours le vrai réaliste, celui qui sait ce que c'est que le réalisme, par une sorte de nécessité de son art, les extrêmes, soit dans le vice, soit dans la vertu, ne donnant pas la sensation de la réalité. Maupassant a donc peint les hommes de petites passions, de petits intérêts, de petites intrigues et de petites aventures, mais non pas de petits appétits; car la violence du désir ne se mesure pas à la grandeur du but. Il les a peints, avec sa belle tranquillité, le plus souvent ridicules, comme ils le sont, quelquefois grotesques, quelquefois, et même assez souvent, fous. — Sans y songer, bien entendu, il a fait, chemin faisant, une statistique à peu près juste. Le nombre proportionnel de ses égoïstes, de ses passionnés, de ses imbéciles, et enfin de ses déséquilibrés, semble à peu près exact. Le manque de générosité est le trait dominant, le manque de bon sens est le trait principal après le premier. L'humanité moyenne est à peu près telle. Très peu de méchants, beaucoup de faibles d'esprit, infiniment d'égoïstes, c'est le monde de Maupassant, et c'est à peu près notre compte. La tranquillité impartiale de l'observation a fourni des résultats qui ne sont pas loin d'être justes.

Ne pas croire, comme on l'a trop cru et trop dit, que tous ces personnages soient d'une absolue inconscience morale. Rien n'est plus faux. Il y a des immoraux absolus dans Maupassant, comme il y en a parmi nous; mais il y en a assez peu. Maupassant avait de trop bons yeux pour ne pas voir, non pas d'une vue générale, car il ne voyait rien d'une vue générale, mais pour ne pas voir de temps en temps, selon les types qu'il observait et de par sa « soumission absolue à l'objet », qu'il y a beaucoup de moralité dans l'humanité. Chacun, seulement, a la sienne, et c'est un spectacle divertissant que de voir où chacun met son honneur, c'est-à-dire la partie de lui-même qui n'obéit ni aux passions ni aux intérêts.

Elle a sa moralité à elle, cette petite Yvette qui voudrait bien rester honnête, qui est stupéfaite qu'il n'y ait aucun moyen d'échapper à la fatalité de la situation domestique où elle se trouve, et qui finit par tomber par le moyen même qu'elle a choisi pour échapper à

la honte. Au moins elle a mis sa conscience en un demi-repos, et l'on sent qu'elle sera fière de n'avoir pas de reproche trop dur à se faire.

Il a sa façon de comprendre la morale, ce paysan à qui sa femme ne veut pas avouer qu'elle a eu un « éfant » avant de l'épouser, qui la bat comme plâtre parce qu'elle n'en a pas de lui, et qui reprend tout son calme et devient très bienveillant quand elle lui confesse qu'elle en a un. Son idée à lui, c'est qu'une femme ne doit pas être stérile et est une créature méprisable quand elle est inféconde ; mais du moment qu'il est prouvé que c'est sa faute à lui, il faut être juste, et il l'est ; il faut demander pardon, et c'est presque ce qu'il fait. Il y a de l'élévation relative dans ce procédé.

Il y a de la moralité dans cette pauvre « fille » qui, en 1870, ne veut pas céder au Prussien, même dans un intérêt presque patriotique. C'est son honneur à elle, c'est sa façon de l'entendre, c'est en cela qu'elle a mis sa conscience, et quand elle a fini par céder, ses pauvres larmes qui coulent lentement, longtemps sur ses joues, sont touchantes. C'est un pauvre être moral, très restreint, très débile, si vous voulez, réel pourtant, qui se sentait réel, et qui se sent tué.

Maupassant, qui ne se souciait aucunement de moralité, qui ne se souciait que de vérité, précisément parce que les fragments ou les débris de moralité sont eux aussi de la réalité, a excellé à peindre ces consciences rudimentaires, ces consciences de telle classe, de telle fraction sociale et de tel monde, avec le caractère propre qu'elles doivent avoir dans l'atmosphère où elles se sont formées. M. Tarde pourrait étudier chez lui, non sans profit, les consciences et les responsabilités selon les milieux, question qui l'attira particulièrement.

***

Quant à l'esprit général qui règne dans ces récits si nombreux et si divers,—on ne peut même pas, avec Maupassant, parler d'esprit général, tant il est impersonnel, tant il appartient à ce qu'il raconte, — disons quant au ton dont tout cela est raconté, tout le monde a remarqué que d'une certaine gaieté robuste, qui pouvait jusqu'à un certain point nous renseigner sur les tendances d'esprit de l'auteur, Maupassant avait insensiblement passé à une sorte de tristesse, robuste aussi et très mâle encore, qui nous donnait sur sa vie intérieure une toute autre indication. Maupassant a été à peu près en ses commencements un pessimiste gai, et à peu près en ses dernières années un pessimiste sombre.

C'est une marche assez naturelle. De tous ces personnages qu'il nous peignait, il a commencé (autant qu'il était en lui d'intervenir dans ce qu'il racontait et de se détacher de son détachement), il a commencé par sourire un peu. — Ensuite, à contempler toujours, à voir tant de faiblesses, de misères, de sottises, à voir surtout cette « chasse au bonheur » si universelle et si universellement décevante qui est le jeu vain de l'humanité tout entière, le spectacle, non pas tant du néant humain que de la médiocrité humaine, l'a assombri. La chose arrivera toujours à ceux qui sont exclusivement et souverainement observateurs. Les qualités mêmes, supérieures, de Maupassant, devaient l'amener à cet état d'esprit. A ceux à qui l'humanité ne sert que de spectacle, elle ne sert pas de réconfort. C'est peut-être une erreur littéraire que de poursuivre un but en écrivant des romans, mais c'est un danger personnel que de n'en poursuivre aucun ; car c'est le but poursuivi qui nous soutient et nous conserve allègre. Il est très bon pour l'homme qu'il croie faire quelque chose. Seulement observer et peindre, cela amuse d'abord, exténue ensuite notre personnalité à force de la neutraliser. L'observateur devient peu à peu un être qui ne vit qu'extérieurement ; l'*objectif* devient peu à peu un être qui s'échappe à lui-même, tant il s'attache à tout ce qui passe devant lui, et qui n'a plus où se prendre en soi. Quand il y rentre, — et il ne peut pas observer et peindre toujours, — il sent un grand vide et se trouve dans une vaste solitude.

Il a très bien fait, pour son beau métier, de n'avoir ni but au delà de ses œuvres, ni passion qui en aurait altéré la vérité ; mais il s'est ainsi comme vidé de lui-même, et il n'a plus d'autre vie intime que le désenchantement et l'ennui de soi. Les plus beaux dons de la nature se payent très cher. Maupassant devait arriver à ne plus se sentir vivant quand il ne vivait pas dans les choses, et à sentir une mortelle tristesse quand il n'avait rien de nouveau à observer ou quand il n'écrivait pas. Cette tristesse, malgré le don qu'il avait de rester en dehors de son œuvre, s'est répandue cependant sur ses derniers écrits, qui sont les plus beaux du reste, mais qui ont ce « goût de cendre » qu'ont les écrits et les paroles des désenchantés.

Mais nous, public, nous sommes féroce, et nous ne pouvons nous résoudre à regretter que la rançon de si belles qualités ait été lourde. Nous nous disons : « C'est peut-être à ce prix qu'on est le romancier réaliste le plus net, le plus limpide, le plus serré, le plus dru, le plus vigoureux et le plus vrai, et l'écrivain le plus tranquillement et le plus sobrement vigoureux, vrai classique par la simple propriété des termes et le dedain de l'ornement frivole, que nous ayons eu depuis Mérimée. »

ÉMILE FAGUET.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES (1)

Ponsard et Augier.

Nous allons sortir aujourd'hui des salons et des relations plus ou moins factices de la société et du monde, comme aussi des admirations que l'âge et un passé glorieux rendent forcément respectueuses; nous entrons dans la bonne et franche camaraderie, dans les amitiés d'égal à égal, sinon par le talent, du moins par l'âge et par le goût, ces amitiés de la vingtième année, de plain-pied et de plein cœur, qui ont peut-être encore plus de saveur que celles du collège, parce qu'elles sont nées d'un attrait et d'un choix mutuels, et contractées dans la liberté, puis aussi parce qu'ayant déjà la solidité des amitiés viriles, elles gardent encore toute la fraîcheur et la vivacité de l'adolescence.

Je cherche dans ces pages légères à ne pas tomber dans le sentimental et l'élégiaque; cependant ces retours sur le passé ne peuvent être qu'une revue funèbre et un défilé de morts. C'est en vain que j'essaye d'égayer ces *Souvenirs* par des anecdotes, des joyeusetés de mots ou de faits, par des malices même : la réalité est toujours là. Cela n'empêche pas la mort d'avoir accompli son œuvre implacable; et la solitude vous rappelle forcément les vides que le temps a faits autour de vous. On peut rire et causer le long de la voie Appienne : elle n'en est pas moins bordée de tombeaux.

On me pardonnera ces réflexions moroses; elles sont bien de mise, hélas! au début de ce chapitre, où je vais parler des compagnons de ma jeunesse, Ponsard, Augier, Reynaud, Henry Thénard, Couture, Meissonier, Hetzel, John Lemoinne, tous disparus. Je reste seul, *the last and the least*, pour raconter nos joyeuses réunions d'autrefois... Eh bien, racontons!... *Purpureos spargam flores!*

Nous étions, vers 1843, un groupe de jeunes aspirants à la gloire, — quelques-uns mêmes l'avaient déjà atteinte, et en plein, — qui nous réunissions tous les vendredis pour dîner modestement chez la mère Morel, place de l'Opéra-Comique. Après le dîner, on allait finir la soirée chez Henry Thénard, le seul riche de la bande, rue de Tournon, où il habitait un très bel appartement, et qui se faisait avec une bonne grâce parfaite le Mécène de toutes ces jeunes célébrités, présentes ou futures. Ces dîners et ces soirées étaient d'une cordialité, d'une gaieté charmantes; on y était sérieux, on y était fou, on y était éloquent, spirituel, et même, ô bonheur! on pouvait y être bête! Il y avait alors à Paris, — comme toujours, — une mode ou une maladie de l'esprit régnante : le calembour approximatif. Dieu sait les inepties, les insanités que les gens les plus spirituels sacrifiaient aux pieds de ce Moloch stupide! C'était à qui serait le plus idiot dans ce genre, et de rire! Je l'ai déjà dit : c'est une belle chose que la jeunesse! Du reste, Gœthe ne raconte-t-il pas que de son temps le même travers sévissait chez ses jeunes contemporains, qui venaient de découvrir Shakespeare et s'étudiaient à parler en *concetti* comme Horatio et Mercutio? Il y avait cependant aussi des jours où l'on était sérieux : je me souviens du dîner où Ponsard nous lut son *Agnès de Méranie*, que nous attendions avec une impatience un peu inquiète : après l'immense succès de *Lucrèce*, tout était à craindre. Le second succès est toujours plus difficile : l'envie est éveillée, l'attente du public est surexcitée et plus exigeante. De fait, *Agnès* paya pour *Lucrèce*. La seconde pièce d'Augier eut la même fortune. Quoique Ponsard fût un lecteur médiocre, nous trouvâmes les vers très beaux. Pour moi, ce que je trouvai plus beau que les vers, et j'en garde un souvenir attendri, ce fut l'attitude, à cette lecture, d'un de nos invités. Il avait la tête dans ses mains pour mieux écouter. La pièce finie, il écarta ses mains pour applaudir avec nous, et je vis son visage inondé de larmes d'admiration. C'était Latour Saint-Ybars, un émule de Ponsard en tragédie, qui se voyait ainsi couper le laurier sous le pied, ou du moins qui le croyait, et n'en admirait qu'avec plus de sincérité l'œuvre de son rival. Quel brave cœur! et ce trait-là ne vaut-il pas mieux qu'une tragédie, bonne ou mauvaise?

Du reste, il n'y avait là, autour de cette table, que de braves gens. Au lendemain de *Lucrèce* et de son triomphe, on en avait fait une arme de guerre contre Hugo, et l'on avait baptisé la nouvelle tentative : *l'école du bon sens*. Mon frère prétendait avec raison qu'on aurait dû l'appeler *l'école du bon cœur*. Nulle rivalité, nulle jalousie, on vient de le voir. Il est vrai que les aptitudes étaient diverses et divergentes. Ponsard et Augier s'étaient partagé la scène; Ponsard n'avait pas encore déchaussé le cothurne tragique et glissé vers la comédie. D'ailleurs, Augier, plus jeune, s'inclinait alors devant Ponsard, témoin la belle pièce de vers qu'il avait dédiée à son ami, qu'il nous dit un jour au dessert, et qui commence ainsi :

> Jeune homme fortuné, pour qui la Muse antique
> N'a de charmes secrets ni de voile pudique, etc.

On le voit, le stupide *approximatif* ne régnait pas seul en maître à nos dîners, et il n'étouffait ni les mouvements du cœur ni les œuvres de l'esprit.

Je me suis demandé souvent à quel titre j'avais été admis à ce que j'appellerais ce cénacle, faute d'un meilleur mot, et le lecteur se sera fait sans doute la même question. C'est Hetzel qui m'y avait introduit, et cela me fournit l'occasion, ardemment désirée, de par-

(1) Voy. la *Revue* des 20, 27 août, 3, 15 octobre 1892, 13 mai, 3 juin et 1er juillet 1893.

ler en détail de ce vif et charmant esprit, de cet homme distingué et excellent, qui fut une de mes meilleures et plus tendres amitiés.

L'amour n'a pas seul le privilège des coups de foudre : l'amitié les connaît aussi. Pourquoi le cœur, même en dehors de l'amour, n'aurait-il pas ses inspirations comme l'esprit? Les sympathies subites en sont la preuve. Il s'en établit une très vive entre Hetzel et moi, dès la première rencontre; elle devint vite de l'amitié, une amitié intime, qui a duré toute sa vie, et qui durera encore toute la mienne.

C'est à l'Arsenal, chez Nodier, que je le vis pour la première fois; nous sortîmes ensemble, et, comme nous demeurions tous deux au faubourg Saint-Germain, nous revînmes à pied, le long des quais, en causant. J'avais vingt-quatre ans, lui près de trente ans, ce qui fait une grande différence à cette époque de la vie. Je subis tout de suite l'ascendant de son âge et de son esprit, qui était très fin, très insinuant et charmeur. Il m'engagea à l'aller voir, j'y allai dès le lendemain, et nous voilà liés pour la vie.

Tout le monde l'a connu à Paris : c'était à cette époque un grand garçon qui donnait l'idée de la beauté et de l'élégance, sans être régulièrement beau et réellement élégant dans l'acception ordinaire du mot. Sa tenue était un peu trop personnelle et risquait de friser la singularité : il affectait, par exemple, de porter des cravates et un chapeau d'une forme inusitée : que de peines nous avons eues pour le guérir de ce chapeau! Il tenait alors beaucoup à échapper aux conventions mondaines. Pourtant il avait trop de goût et d'esprit pour ne pas finir par s'y plier et s'habiller comme tout le monde. Sa figure avait de la noblesse et de la finesse à la fois; il portait toute sa barbe, une jolie barbe légère d'une nuance vénitienne, et ce qui l'encadrait encore mieux et achevait de lui donner un caractère de jeunesse et de fierté, c'était une forêt de cheveux qu'il rejetait en arrière. Mais son charme et sa séduction n'étaient pas là : ils venaient plutôt du moral, de la grâce de ses paroles, de la finesse de ses aperçus, de la délicatesse presque féminine de ses sentiments. Il avait su mettre du cœur dans son esprit, ce qui est une rareté à Paris, et, de plus, il apportait dans sa conversation une certaine vaillance à secouer les préjugés, qui donnait à ses idées un tour d'agréable paradoxe. Serviable, généreux, toujours prêt à payer de sa personne et de son argent, très ardent en politique, républicain de naissance, ami de vieux carbonari, il avait le pied dans plusieurs mondes différents. Par son état d'éditeur qui le mettait en rapport d'affaires et d'amitié avec les premiers écrivains de l'époque, Balzac, Gavarni, Nodier, Musset, Mme Sand, et plus tard Victor Hugo et Lamartine, son esprit naturel s'était affiné et affermi au contact de ces divers génies, tandis que son goût littéraire s'était développé dans un large éclectisme. Il écrivait aussi, quoique éditeur, et avec une grande facilité et beaucoup de talent; il eût fait un excellent journaliste, et, malgré les œuvres exquises qu'il ait laissées, il n'a pas donné toute sa mesure; il y avait en lui du Sterne et du Nodier, et l'on sent qu'il était le contemporain et l'ami de Gavarni et de Musset. Comme tant d'autres, il n'a pas rempli toute sa destinée ni montré toute sa valeur; elle dépasse son renom et ses œuvres. On en aurait une idée plus complète, si on publiait jamais sa correspondance; on serait surpris de voir la diversité et l'étendue de son influence, — même en politique. Il était l'ami de Gambetta, et son trait d'union avec les vieux républicains et certains conservateurs qu'il attirait à la république. L'élection des sénateurs inamovibles s'est faite en partie dans un coin de son cabinet. On le verra peut-être un jour. Bref, Hetzel était une figure originale et un esprit charmant. Tel il m'était apparu dès le premier jour. On comprend la sympathie qu'il m'inspira. Nous avions en outre des ressemblances de nature, des concordances inattendues : le même son de voix, les mêmes yeux bleus fatigués, le même teint, les mêmes sentiments, les mêmes goûts, soit en politique, soit en littérature. Mais comme il était plus âgé, qu'il avait une plus grande expérience de la vie, il me domina naturellement tout de suite : il aimait à dominer d'ailleurs. Il ne se subalternisait jamais et ne s'inclinait devant personne : il ne fit qu'une exception : seul, le général Cavaignac lui révéla et sut lui inspirer le sentiment du respect auquel sa nature était invinciblement rebelle. Devant tous les autres et même les plus grands il gardait son franc-parler et son libre arbitre. Il agissait ainsi comme éditeur et ne se gênait pas pour imposer des corrections à tout le monde. Il publiait alors (1843) le *Diable à Paris*, avec le concours des premiers écrivains de l'époque; je suis sûr qu'il a dû corriger Balzac, et je ne répondrais pas qu'il n'eût traité de même Mme Sand et Musset. Cette franchise lui fit bien des ennemis, — surtout parmi les petits. Il avait un autre tort à leurs yeux. Il m'avoua un jour avoir payé plus de dix mille francs de copie à ces mêmes petits écrivains pour des articles qu'il acceptait et qu'il n'imprimait pas. — « C'est autant d'ennemis que tu te payes, lui disais-je; ton argent ne les console pas de voir leur prose dédaignée et remplacée par la tienne; leur amour-propre ne te le pardonnera jamais. » Et j'avais raison, — autant du moins qu'on pouvait avoir raison avec lui, — moi surtout qu'il traitait en enfant. Il m'appelait même son petit-fils dans le monde; cela dura quelques années, mais un jour il s'aperçut que ma barbe grisonnait, et que par conséquent, cette filiation le vieillirait trop, et il cessa tout à coup cette adoption devenue dangereuse. Pauvre cher Hetzel! il vit avec peine la jeunesse le quitter; dans les dernières années, il me disait avec une mélancolie naïve et une conviction dont je ne pouvais m'empêcher de sourire : « Je n'étais pas fait pour vieillir, moi! » — Comme s'il y

avait des gens faits pour cela ! on n'en trouve pas, même parmi ceux qui n'ont pas eu de jeunesse.

La révolution de 1848 qu'il salua avec bonheur mit ses amis au pouvoir; il fut quelque temps aux affaires étrangères avec Lamartine et même secrétaire du général Cavaignac à la présidence. Il eut le bon esprit de refuser un poste diplomatique qu'on lui offrait. Quoique très souple d'esprit et très fin, sa nature n'était pas faite pour la diplomatie et pour le séjour à l'étranger. Il dut pourtant le connaître et le subir, ce séjour à l'étranger, quand Napoléon, porté au pouvoir par le suffrage universel, crut qu'il avait besoin d'un parjure et d'un coup d'État pour s'y perpétuer. Hetzel fut exilé, comme tant d'autres. Il alla aussi peu loin de Paris que possible, — à Bruxelles, — et jusqu'à l'amnistie je l'y allai voir chaque année, surtout pendant ses villégiatures de Spa. Il avait fini par aimer ce joli coin de terre et ses ouvrages le prouvent surabondamment. Mais il ne pouvait vivre loin de Paris, et il y revenait en permission le plus qu'il pouvait. Il se précipitait alors dans tous les plaisirs parisiens dont il était sevré là-bas ; il allait même régulièrement au bal de l'Opéra, et comme il ne savait pas être seul nulle part, il m'y traînait tous les samedis soirs. Nous y rencontrions Balzac au fond du foyer, en habit bleu à boutons d'or, entouré d'un essaim de dominos de tout âge: la femme de trente ans, et même de quarante, ne devait pas y manquer. Plus tard, revenu de l'exil, Hetzel fut obligé d'aller passer les hivers dans le Midi ; il allait de préférence à Monaco, où de chères amitiés l'appelaient et le retenaient. Nous nous y rencontrions avec Chenavard, Laprade, Pontmartin et d'autres célèbres de passage, et nous y faisions de gais dîners qui nous rappelaient ceux de la mère Morel. Seulement le meilleur des convives d'alors nous manquait : la jeunesse.

Revenons à ce point de départ.

Naturellement Ponsard était le centre de ces réunions d'antan, — avec Augier et Meissonier, bien entendu, — tous les trois déjà en pleine célébrité. J'aurais donc dû commencer par lui. Mais je me suis laissé aller au plaisir de parler d'abord d'Hetzel, qui m'avait introduit dans ce milieu d'élite. Tous ceux qui l'ont connu me le pardonneront. Quant à Ponsard, tout le monde connaît son aventure, et comment il fut bombardé dans la gloire par ses amis et ses inventeurs : je ne vais donc pas redire ici l'histoire de *Lucrèce*, de sa découverte à Vienne par Ch. Reynaud et de son succès à Paris. Mais je puis raconter un détail qui précéda l'arrivée de Ponsard, et que je crois inédit. On sait l'admirable propagande d'amis enthousiastes à laquelle Achille Ricourt, et surtout Charles Reynaud, se livrèrent à Paris pour y faire connaître l'œuvre de leur ami de province. Un jour de l'hiver 1843, il y eut un grand dîner chez Ch. Ledru en l'honneur de la trouvaille littéraire importée à Paris par Reynaud, son *descubrador*, et de laquelle on commençait à parler beaucoup. Ch. Ledru avait réuni un public d'élite : Jules Janin, Alexandre Dumas, Considérant, d'autres encore dont le nom m'échappe, et naturellement Reynaud, Ricourt et quelques-uns de leurs jeunes amis, parmi lesquels F. Champin, de qui je tiens ces détails. Au dessert, Reynaud se leva et récita en entier et de mémoire toute la *Lucrèce*. Quand on l'interrompait pour l'applaudir en disant : « Beau, très beau ! » il répondait : « Non, c'est admirable, divin, sublime ! » Alexandre Dumas, qui le croyait l'auteur de la pièce, disait à son voisin : « Nous autres, poètes, nous sommes tous bien vaniteux ; mais celui-ci passe tout, c'est monstrueux : je n'ai rien vu de pareil en fait d'orgueil ! — Eh ! ce n'est pas l'auteur, lui fut-il répondu, c'est seulement un ami de l'auteur. — Un ami ! reprenait Dumas stupéfait, un ami ! C'est impossible ! Un ami qui sait par cœur, un ami qui récite, qui s'exalte ainsi, qui se fait le clairon, le commis-voyageur de la gloire d'un autre, c'est plus grand et plus beau que nature ! Je n'ai jamais vu cela. »

Ch. Reynaud avait la figure de son âme, une belle et bonne figure, de beaux yeux, le teint coloré, la physionomie ouverte et heureuse. Il est mort jeune encore, en laissant un volume de poésies et un autre de voyages; il a laissé aussi à tous ceux qui l'ont connu l'image d'un noble et charmant caractère, de ceux qui font honneur à la nature humaine.

Achille Ricourt était tout autre. Bien plus âgé d'abord, puisqu'il avait été garde du corps sous la Restauration, nous disait-il, — mais est-ce une raison pour le croire? il avait tant d'imagination ! — Il était notre doyen à tous; la plupart dataient de 1814 ou des environs, sauf Augier et moi qui étions les plus jeunes. Ricourt, avec ses cheveux abondants et bouclés, encore noirs, sa figure ravagée, vif et toujours monté au ton de l'enthousiasme, familier avec tout le monde, et débutant presque par le tutoiement, me rappelait le *neveu* de *Rameau*. Il en était peut-être le petit-fils. Il était alors le directeur du journal *l'Artiste*. Après avoir découvert et prôné Ponsard, il se mit en tête et en quête de découvrir une rivale à Rachel. Il s'était improvisé professeur de déclamation, je crois, et on ne le rencontrait pas sans qu'il vous dit avec emphase : « Avez-vous vu Agar? Il faut aller voir Agar ! Agar est sublime ! » Plus tard, j'ai perdu sa trace.

Avant nos réunions chez Henri Thénard et le dîner de la mère Morel, je connaissais déjà Meissonier, John Lemoinne et Augier pour les avoir rencontrés chez Hetzel ou ailleurs. Mais ce fut à ce dîner que je fis la connaissance de Ponsard et que j'y ébauchai l'amitié qui nous lia jusqu'à la fin de sa vie.

Comme elle fut singulière et tragique, cette vie, si cachée à l'aurore, si radieuse à midi, si triste, si tourmentée au déclin ! Et il semblait si peu fait pour cette destinée orageuse ! Timide, un peu gauche de tournure, comme tous les timides, la figure sans distinc-

tion, ni beauté, sauf les yeux qui annonçaient l'intelligence et la bonté, il avait été visité par la muse, ou le démon des vers, si l'on veut, dans un coin de la France où il devait avocasser obscurément ou bien végéter dans les ténèbres d'une étude d'avoué, comme son père. Arraché, malgré sa famille, à cet avenir et à sa province par l'enthousiasme d'un ami dévoué, acclamé à Paris comme chef d'école, et porté par le succès jusqu'à la gloire, quel début! et quel bonheur ce début ne promettait-il pas! Je me rappelle ces commencements radieux : j'assistai à la première représentation de *Lucrèce;* ce fut un triomphe. Victor Hugo, dont les *Burgraves* venaient d'échouer, sentit très bien que ce succès était dirigé contre lui : il formula son jugement par une brève sentence dite à un de mes amis : « Ce n'est pas un accroissement littéraire. » Il avait peut-être raison. *Lucrèce*, où le romantisme pouvait réclamer sa part autant que le classicisme, André Chénier aussi bien que Corneille, n'en fut pas moins un événement littéraire, et l'on put espérer un instant que ce serait le signal et le début d'un renouvellement dramatique. La réaction se fit vite, et dès sa seconde pièce, *Agnès de Méranie*. Le succès revint à Ponsard avec ses comédies bourgeoises et ses tragédies modernes, *Charlotte Corday* et *le Lion amoureux*. Mais le drame était entré dans sa vie de poète; les passions s'étaient emparées de cette nature si honnête, si naïve, mais faible et ardente. L'amour, puis l'entraînement du jeu s'ajoutèrent aux émotions de la scène et aux angoisses de ces premières représentations où l'on risque en une soirée le travail de toute une année, — et souvent même la gloire déjà acquise. Sans entrer dans la vie privée et déchirer tous les voiles, on me permettra de faire allusion à une liaison que tout le monde a connue. Je ne parle pas de Rachel, qui n'a été qu'un épisode fort court, et peut-être l'objet d'un culte malheureux, mais d'une femme d'une rare beauté et d'un sang illustre, petite-nièce et cousine d'empereurs. Inutile de dire son nom, n'est-ce pas? ou plutôt ses noms, car par droit de naissance et par droit de conquête, je veux dire de mariage, elle a porté presque tous les noms des différentes nations de l'Europe : par ses parents elle unissait ceux de France et d'Angleterre, et par ses alliances successives ceux d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne. La Russie manque; mais l'avenir est là, et il ne faut désespérer et jurer de rien. Cette princesse l'attacha à son char, — avec d'autres encore qui lui faisaient une sorte de cour, où figuraient des peintres, des hommes politiques, et des romanciers comme Eugène Sue. Ponsard en fut le poète. Que de tentatives il fit pour m'y introduire! Je refusai obstinément : mon amitié pressentait trop bien que cette influence serait funeste à son talent et à son caractère. Paris l'entourait d'ailleurs d'autres périls : il jouait, et naturellement il perdait. Un jour, ce fut de si fortes sommes qu'il fut poussé au désespoir. L'empereur averti vint à son secours. Et je me rappelais tristement un mot d'un de nos dîners qui nous avait fait tant rire. C'était en 1848. Ponsard avait voté pour Cavaignac comme nous tous; il était exaspéré du succès du prétendant dont il ne connaissait pas encore la cousine, et un jour, chez la mère Morel, il s'exprima vertement, plus que vertement, sur le compte du prince-président, en l'appelant une mouche à... fiente (ombre de Cambronne! pardon, j'ai faibli!), Augier, de sa belle voix grave, lui riposta vivement : « Est-ce qu'il s'est posé sur toi? » Et les rires éclatèrent, comme on le pense bien. Hélas! Augier était prophète : la mouche d'or devait se poser un jour sur le pauvre Ponsard.

L'humiliation de ce bienfait ne le corrigea pas : il recommença à jouer; il perdit encore, et cette fois-ci ce furent des amis qui lui tendirent la main et le dégagèrent. Mais il eut des jours d'angoisses et de remords terribles, avant qu'il n'eût avoué la triste vérité et que ses amis se fussent concertés pour le tirer de peine. Je le vois encore rue du Pré-aux-Clercs, les rideaux tirés, dans une complète obscurité, ayant horreur du jour et parlant de se jeter à la Seine. J'allai trouver Bixio qui avec cinq autres amis, à dix mille francs par tête, réunit la somme nécessaire, que Ponsard, d'ailleurs, leur remboursa ponctuellement : car il était l'honnêteté même, et à la moindre rentrée il ne songeait qu'à s'acquitter envers ses amis. Que de fois ne l'ai-je pas accompagné le soir au Théâtre-Français où il allait s'informer du chiffre de la recette, quand on jouait une de ses pièces! Le hasard me fit le témoin d'un de ces remboursements. C'était la dernière année de sa vie; il succombait à la terrible maladie qui devait l'emporter, un cancer intestinal. Il ne quittait plus le lit. J'étais allé le voir dans sa petite maison de Passy quelques jours après la représentation de *Galilée* (mars 1867). Je m'assis près de son chevet. Le pauvre malade prit un portefeuille contenant quelques billets de banque; « dix mille francs, me dit-il, avec lesquels je pourrai éteindre la moitié de ma dette envers deux amis ». Il me pria en conséquence de vouloir prévenir les enfants de Bixio qu'il tenait cinq mille francs à leur disposition, destinant le restant à un autre de ses créanciers sauveurs. Je lui répondis que je connaissais trop les sentiments des Bixio pour ne pas prendre sur moi l'assurance qu'ils tiendraient à honneur de passer les derniers. J'achevais à peine de parler quand le prince Jérôme-Napoléon entra. Comme il faisait partie du syndicat amical des six sauveurs, Ponsard dit à Son Altesse combien il était heureux de pouvoir rembourser à moitié deux de ses créances, le priant d'accepter les cinq mille francs que je venais de refuser; le prince ne refusa pas, lui; il prit les billets et les mit tranquillement dans sa poche. Je restai stupéfait et je sortis indigné. Comment n'avait-il pas eu le même sentiment et les mêmes paroles que moi dans une pareille occurrence? N'était-ce donc pas à lui de passer le dernier

A quoi lui servait-il d'être altesse et sur les marches du trône ?

Mais j'ai anticipé : revenons en arrière. Cette vie d'émotions extrêmes, de passions et d'orages n'était pas faite pour la nature foncièrement droite et honnête de Ponsard. Ses amis le sentirent et lui aussi. Comment le sortir de ces écueils et l'empêcher de s'y briser tout à fait ? Une jeune femme, à l'âme tendre et généreuse, se rencontra qui voulut entreprendre ce sauvetage en tendant la main au pauvre naufragé. Ponsard fut touché de cette grâce et de cette vaillance ; il se reprit à la vie, à l'espérance, au travail. Le mariage eut lieu à une petite chapelle de la rue de Clichy. Le poète en frac bleu et pantalon gris, suivant la mode d'alors, conduisit sa jeune femme à l'autel, entouré de ses vieux amis. Une existence nouvelle recommença pour lui, dans la paix, le travail, la tendresse mutuelle, le bonheur enfin.

Ce bonheur fut court, hélas! comme tous les bonheurs humains : on eût dit que la destinée l'attendait là, et ne lui avait permis de refaire sa vie que pour la briser plus cruellement : une affreuse, une implacable maladie, le cancer, se déclara. Il ne put pas même assister à son dernier succès, *Galilée*, et la mort le prit tout vivant, en pleines forces, en plein talent, en plein bonheur.

Il fut très regretté, car il était sincèrement et tendrement aimé, et il le méritait. Notre connaissance, inaugurée à notre dîner Morel, s'était vite transformée en amitié. Je le rencontrais d'ailleurs souvent dans le monde, chez des amis communs : Bixio, Lamartine, Mme d'Agoult. C'est dans le salon de celle-ci qu'il fit sa dernière lecture, *Galilée*, malgré son état de souffrance déjà bien visible. J'avais de son amitié un témoignage qui m'était infiniment précieux. Il m'avait donné toutes ses pièces, au fur et à mesure de leur publication, chaque fois avec une dédicace amicale, et chaque fois la dédicace prenait une nuance plus affectueuse ; la dernière était d'une tendresse et d'une estime vraiment touchantes. J'avais fait relier toutes ces brochures en un beau volume, où je pouvais relire et montrer avec joie ce crescendo d'amitié. Je ne l'ai plus : la Commune l'a brûlé en 1871, avec tant d'autres trésors du cœur ou de l'art, ainsi que je l'ai déjà dit et déploré.

Ce qui nous avait rapprochés, outre une sympathie naturelle, c'était sans doute aussi et surtout la confidence que je lui avais faite de mes essais poétiques. Je crois l'avoir dit ailleurs, j'avais commencé un grand diable de poème fantastique, dans le genre de *Faust* et de *Manfred*, intitulé *Stéphen*, dont je n'ai publié que le prologue, et qui est resté inachevé. Avant de me hasarder plus avant, je voulus savoir si les morceaux en étaient bons, et je m'en ouvris un jour à Ponsard. Sans doute, l'auteur de *Lucrèce* et de *l'Honneur et l'argent* n'était pas le juge indiqué pour se prononcer sur une œuvre d'un genre si différent, si exotique, dirai-je même. Je le choisis précisément à cause de cette incompétence apparente. Je désirais surtout savoir ce qu'il penserait de la forme, des vers, et j'étais curieux de voir l'effet que lui produirait le fond. Cet effet fut meilleur que je ne pouvais le prévoir. Ponsard m'encouragea fort, me fit quelques remarques de détail au crayon, et, en me rendant le manuscrit, me dit : « Avant tout, mon cher ami, il y a là un poète. » Puis il me fit quelques critiques dont je reconnus la justesse, mais dont je ne sus pas profiter, puisque l'œuvre resta inachevée, — et c'est aussi bien.

Je consultai aussi Augier une autre fois, mais pour un autre essai poétique, une pièce en trois actes et en vers, dont le sujet malheureusement était antique. Augier me rendit le manuscrit en me disant rondement : « Tu n'as pas le style de la scène, et le fond n'est pas assez fortement construit. » Il avait raison et je le sentis. Cependant je voulus tenter l'aventure, et, après avoir remanié ma pièce et l'avoir réduite en un acte, suivant le conseil de M. Legouvé, je la présentai au Théâtre-Français. Je fus admis à l'honneur de la lire devant le Comité, mais je la lus si mal que ce dut être une souffrance pour les auditeurs comme pour le lecteur, qui en avait conscience. Régnier était un de mes juges. Il écouta patiemment les premières scènes, puis tout à coup il se leva et alla se chauffer les pieds à la cheminée. Tout en continuant de lire, je compris que j'étais perdu, que ma pièce ne passerait pas, et je me dépêchai d'en finir en lisant encore plus vite et plus mal.

Je fus refusé, en effet : la séance terminée, on me fit passer dans un petit cabinet attenant au salon du Comité. La délibération ne fut pas longue. Le directeur Thierry vint me délivrer et me dire de sa voix douce, avec force compliments, que ma pièce avait de grandes qualités littéraires, mais que la science de la scène y faisait trop défaut : « Laissez-moi venir à l'école chez vous, lui répondis-je, en me donnant mes entrées. » Il me les accorda sur-le-champ ; c'est plus que ma pièce ne méritait.

Je ne sais si j'ai bien donné une juste idée de Ponsard, de cette nature attachante et modeste, de cette destinée touchante. Peut-être aurais-je dû ne pas rappeler ses faiblesses ; mais elles n'entachent en rien son caractère, ni son honneur : elles ne font que préciser l'image qui doit nous rester de l'homme et du poète. Je ne crois pas que la sincérité soit incompatible avec l'amitié et la piété que l'on doit aux morts. Quant au jugement sévère, au discrédit que la jeunesse actuelle inflige à ses œuvres, elle fait pour lui ce que nous avons fait pour Casimir Delavigne, et peut-être les fils ont-ils tort, comme leurs pères. D'où viennent ces ingratitudes, qui se succèdent comme les générations et les flots changeants de la mer ? L'esprit a-t-il donc des modes comme la toilette ? L'injustice est elle le ferment indispensable de toute production nouvelle ? La méconnaissance du passé est-elle la condition néces-

saire de l'avènement de l'avenir? Il y aurait bien des choses à dire là-dessus, et cela nous entraînerait trop loin. Pour ce qui regarde Ponsard, je crois que la cause principale de cette défaveur remonte à la forme choisie par lui dans ses comédies. L'alexandrin, malgré l'exemple de Molière et quelques brillants succès de nos jours, est désormais complètement inapte à être la langue de notre comédie contemporaine. Depuis Marivaux et Beaumarchais, la cause est gagnée. Le vers, au théâtre, n'est plus possible que pour le drame et les grands sentiments. C'est le cothurne moderne de la haute poésie dramatique. Augier l'a compris après ses trois premières comédies, et, sauf deux brillantes exceptions, il n'écrivit plus que des comédies en prose, — et l'on sait avec quel succès.

Une profonde et inaltérable amitié unit ces deux poètes jusqu'au dernier jour, sans que jamais le moindre nuage, la plus légère ombre de jalousie se mêlât à leur rivalité. Ces amitiés-là sont l'honneur des lettres. Ils vécurent ainsi côte à côte, la main dans la main ; mais quelle différence dans leur destinée ! Autant l'existence de Ponsard fut agitée, orageuse, douloureuse, autant celle d'Augier fut calme, heureuse et cachée, consacrée tout entière à la vie intime, et surtout au travail et à son art. Sans doute, il ne traversa pas le théâtre et la célébrité en Éliacin. Il fut jeune, et il ne ressemblait pas pour rien à Henri IV. M. Villemain, qui n'était pas toujours indulgent, me dit un jour avec un certain accent dépréciateur et dédaigneux : « M. Augier est un homme de plaisir. — Oui, lui répondis-je, comme Molière. » L'irascible secrétaire perpétuel me lança un regard terrible et me tourna le dos, oubliant qu'il était bossu. Je ne sais au juste ce qui s'était passé entre eux ; mais M. Villemain n'aimait pas Augier, et celui-ci le lui rendait bien. « Je ne remettrai plus les pieds à l'Académie tant que ce vieux singe y sera, » m'avait-il dit un jour. — On raconte qu'à je ne sais quelle réception où Augier présidait comme directeur et avait par conséquent à ses côtés le secrétaire perpétuel, M. Villemain se plaignit de sa santé, et eut l'imprudence de faire entendre à son voisin qu'il aurait bientôt à faire son éloge, vu qu'il ne tarderait pas à mourir : « Je ne vous le conseille pas ! » lui répondit Augier. J'aurais voulu voir la figure de M. Villemain à cette boutade. Et c'est peut-être là l'origine de leur brouille.

Le fond du caractère d'Augier fut la modération, le scepticisme souriant et la droiture, comme la raison, la mesure et le bon sens formaient la base de son intelligence et de son esprit étincelant et robuste. Il fut toujours un excellent camarade, un ami sûr, mais sans expansion, sans tendresse du moins apparente, mais non sans dévouement. En politique, son scepticisme se déployait à l'aise, et on le comprend. Camarade de classes du duc d'Aumale, il devint l'ami du prince Napoléon-Jérôme, et le protégé de Napoléon III et de l'impératrice. C'est même à la représentation d'une de ses pièces à l'Odéon que se manifestèrent les premiers symptômes d'opposition publique aux deux époux couronnés. Sauf une brochure sur le suffrage universel et une candidature au Conseil général, il s'abstint d'entrer dans la mêlée politique. Il se contenta d'y toucher dans ses pièces par la création de personnages qui resteront, au moins comme types de certains caractères modernes.

Nous ne nous sommes jamais perdus de vue: l'hiver, je le retrouvais à Paris; l'été, nous nous rencontrions parfois au bord des lacs de la Suisse, et le printemps, j'allais le voir à sa jolie maison de Croissy. C'est là qu'il finit, il y a trois ans, — déjà ! — cette vie heureuse et glorieuse, entouré des soins et de la tendresse de sa famille et de sa digne et charmante femme qui l'adoraient. Il eut deux convois, l'un à Croissy, intime, avec quelques amis et parents, et l'autre à Paris, avec toute la pompe due à un homme célèbre. J'assistai à tous les deux. Il repose dans le petit cimetière de La Celle-Saint-Cloud, qui est caché au milieu de ces collines et de ces bois charmants.

Des amis de 1843, trois seulement restaient encore et assistaient à ce convoi ; ils se serrèrent silencieusement et tristement la main au sortir du cimetière : c'étaient Meissonier, John Lemoinne et moi. Au moment où j'écris ces lignes, Meissonier a suivi Augier et John vient de les rejoindre : il n'en reste plus qu'un.

Je dirai peu de choses sur Meissonier, — et pour deux raisons : la première, c'est que si je parlais de l'artiste, il y aurait trop à dire, et l'on pourrait contester ma compétence ; la seconde, c'est que, tout en me bornant à l'homme, je n'aurais rien à révéler de nouveau, rien de particulier et d'intéressant à signaler. Du reste, sur ce sujet Alexandre Dumas a tout dit et d'une façon supérieure. Je l'avouerai d'ailleurs, — avec ou sans humilité, comme on voudra, — ce grand peintre ne fut jamais pour moi qu'un camarade : il était seulement l'ami de mes amis, mais, à proprement parler, il ne fut pas le mien. Nos natures sympathisaient peu ; nous n'avions pas le même caractère, ni la même éducation, ni les mêmes idées. Par exemple, je n'ai jamais pu lui faire comprendre, à la dernière Exposition, que lui, président du jury des récompenses, ne pouvait pas se décerner des prix à lui-même; que la France, qui recevait l'Europe et ses artistes, devait s'effacer et se mettre hors concours ; que c'était une règle de savoir-vivre et d'hospitalité; enfin qu'on ne devait jamais être juge et partie. Il ne voulut rien entendre, il se fâcha, prétendit qu'il était meilleur patriote que moi, et que la France devait affirmer toujours et partout sa supériorité, etc. Il ne voulut jamais en démordre, se mit en colère, et comme nous déjeunions ensemble au café Caron avec Camille Depret, il jeta sa serviette sur la table, prit son chapeau et sortit en maugréant. Je dirai plus : outre cette différence dans la manière de voir, j'ai cru toujours distinguer chez Meissonier un sentiment parti-

culier à mon égard qu'il avait peine à dissimuler, je veux dire une certaine surprise et un mécontentement secret de me voir, moi inconnu, sans titre et sans gloire, accueilli et traité d'égal à égal dans cette intimité de jeunes gens célèbres, qui sans doute, à son sens, devaient former une espèce d'Olympe ouvert seulement à des dieux. Il n'en fit pas moins mon portrait, — non par amitié, mais à la suite d'un pari qu'il perdit contre John Lemoinne et moi. Il s'exécuta galamment. Je n'ai qu'un regret, c'est qu'il ne se soit pas contenté d'un simple crayon, au lieu d'un petit portrait à l'huile. Car je trouve qu'il affligeait ses portraits à l'huile d'une teinte un peu trop brique. John et moi nous nous en sommes ressentis. Dans ce portrait, j'ai l'air d'un jeune ivrogne et John d'un vieux juif. A cette date (1846) j'avais vingt-sept ans et John trente et un. Il y a deux ans, en 1891, c'est-à-dire quarante-cinq ans après, comme j'étais un jour chez John Lemoinne et que je regardais son portrait, il me dit avec son ironie tranquille : « Il commence à me ressembler, ne trouves-tu pas? »

Je ne voudrais pas laisser le lecteur sur ces derniers détails, qui pourraient prendre à ses yeux l'apparence, — très fausse, — de mesquinerie et de rancune à l'égard de Meissonier. J'aime mieux finir en racontant qu'ayant été voir chez Petit l'exposition qu'il y fit de son œuvre presque complète, peu d'années avant sa fin, j'en sortais ébloui et transporté de tant de labeur, de volonté, de talent et de chefs-d'œuvre accumulés, quand je rencontrai le maître. Je lui dis mon impression avec chaleur en lui serrant la main : « Ce n'est pas seulement l'honneur de votre vie qui est là, lui dis-je, c'est l'honneur et la gloire de notre école moderne. » Le dieu parut content.

Il était le plus petit, — par la taille, — de notre réunion. John Lemoinne même était plus grand ; mais Meissonier avait la carrure d'un athlète et John la gracilité d'un éphèbe. C'est avec Lamennais le plus mince, le plus frêle exemplaire de notre humanité que j'aie connu : je parle de John Lemoinne. Il avait le front superbe, de beaux yeux où, par moments, le regard trahissait la sensibilité de son cœur que toute sa tenue cherchait à démentir ; une tenue de jeune Anglais réservé et froid qui lui venait de son origine maternelle sans doute. Il tenait de cette même origine le trait d'humour et d'ironie un peu âpre parfois qui traversait son esprit, très français du reste. Son style est un modèle de clarté, d'élégance et de force incisive. Nous avons eu beaucoup de peine à lui faire réunir quelques-uns de ses articles de Revue pour les publier. Ils ont paru sous le titre d'*Essais de critique et d'histoire*. Ces deux volumes renferment de petits chefs-d'œuvre. Qui les connaît dans le grand public? Mais il était de l'élite et ne s'adressait qu'à l'élite. Cependant sa voix dans les grandes circonstances perçait le bruit de la mêlée et portait la vérité au loin, quelque périlleuse qu'elle fût. Nul ne connaissait mieux que lui l'Angleterre, l'Italie et l'Espagne ; car, dans ce temps-là, on ne s'improvisait pas journaliste. Comme l'a dit si bien, au lendemain de sa mort, un de ses plus dignes successeurs, Francis Charmes, « il a été l'exemple et l'honneur du journalisme autant par son talent que par son caractère ». Sa conversation était simple, enjouée, pleine de traits incisifs et rapides. Il ne cherchait jamais à produire de l'effet, à éblouir par une voix ou une verve éclatante, comme tant d'autres causeurs renommés, encore moins à poser en oracle avec quelques profondes maximes. Il était naturel et naturellement spirituel. Combien de ses mots ont fait leur chemin dans le monde, et souvent sous des noms d'emprunt ! La fameuse phrase : « La France est assez riche pour payer sa gloire, » est de lui et non de M. Guizot, à qui on continuera de l'attribuer encore et toujours.

Il avait le cœur grand et bon, qui s'exprimait par des actes et non par des paroles. J'en citerai une preuve qui m'est personnelle. Quelqu'un qui le touchait de très près, son frère ou son neveu, se mariait le jour même et à l'heure où avait lieu une élection à l'Académie ; c'était celle où j'étais candidat. Il savait bien que je ne serais pas élu; mais il m'avait promis sa voix, et il voulut tenir sa parole, en venant à l'Académie, et en renonçant à être le témoin du futur pour ne pas manquer à un ami. Ce même jour, un autre ami, Mézières, frappé par la plus cruelle des douleurs, eut le courage de quitter son foyer désolé pour m'apporter aussi sa voix et la preuve de son attachement. De pareils témoignages ne valent-ils pas une élection heureuse?

Que de fois n'ai-je pas été voir John au *Journal des Débats*, dans la petite chambre de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, où il composait ses articles! Cette entrée sordide de la vieille maison, cet escalier carrelé où deux siècles ont amassé leur poussière humide, cette odeur d'imprimerie et de bureaux obscurs me faisaient pénétrer comme dans un autre monde. Nous sortions ensemble, et je respirais avec délices, dès le seuil, l'air et la lumière qui caressaient la colonnade du Louvre. Nous allions au jardin des Tuileries voir jouer les enfants, ou aux Champs-Élysées passer les belles dames dans leurs fringants équipages ; nous parlions de la liberté, de la France, de l'avenir. Nous étions jeunes alors.

Cher John ! c'est par toi que je veux clore ces pages consacrées à nos réunions d'autrefois, toi que j'ai aimé pendant plus de quarante ans, toi qui m'aimais avec cette sensibilité que tu t'efforçais en vain de cacher ; car tu avais cette pudeur des âmes fières que le monde croit hautaines et froides, et qui ne se révèlent que dans l'intimité et par le dévouement. Le monde a connu ton rare esprit, tes connaissances variées, ton talent exquis d'écrivain, ton sentiment de l'honneur,

ton courage devant l'opinion et devant l'émeute triomphante. Mais moi, j'ai connu ton cœur, et il était à la hauteur de ton esprit et de ton caractère. Enfin, cher et tendre ami, tu es mort pauvre ! Et le temps présent n'a-t-il pas fait de cette simple phrase le plus magnifique des éloges? Dors en paix ! Ta cendre est à peine refroidie. Si je n'ai pas pu te rendre les devoirs suprêmes et t'accompagner à ta dernière demeure, comme je l'ai fait pour Ponsard, Augier, Hetzel, mes regrets et mes larmes t'ont suivi de loin. J'étais avec ta digne femme et tes chères enfants, au premier rang de ceux qui te pleuraient. Ma pensée reste agenouillée sur ta tombe et la visitera souvent... *Purpureos spargam flores!*

ÉDOUARD GRENIER.

(*A suivre.*)

SYLVIA (1)

Nouvelle.

Un matin, Sylvia reçut une lettre de Paul, lui annonçant que l'heure fatale avait sonné; en d'autres termes, on l'appelait en Égypte, et il lui fallait partir d'ici deux jours.

« Miss Llanover, qui s'était toujours montrée une amie si fidèle, si compatissante, et dont il ne mettait point en doute le pouvoir de persuasion, voudrait-elle obtenir pour lui du colonel et de Mrs. Graham la permission de voir Jessica avant son départ? » Donc, dans une disposition assez semblable à celle avec laquelle elle eût pénétré dans l'antre du lion, Sylvia se présenta à Beechcroft devant le colonel et Mrs. Graham et leur expliqua le motif de sa visite.

Au premier moment, ce fut de la part du colonel un déchaînement furieux, une colère violente; il arpentait la chambre en hurlant, dénonçant en termes de la plus grande énergie la folie de Jessica, l'insolence de Paul et l'impertinence des étrangers qui osaient se mêler de ses affaires de famille. Sylvia, sur un geste de Mrs. Graham, s'était assise et, sans mot dire, elle attendait. A la fin, quand la colère du colonel se fut un peu calmée et que, hors d'haleine, il s'arrêta, Mrs. Graham fit observer que, quant à elle, elle ne voyait aucun inconvénient à cette entrevue.

Là-dessus, nouvel accès de fureur du colonel.

— Quel inconvénient voulez-vous que cela ait, reprit Mrs. Graham, profitant du premier moment de calme, puisqu'il est plus que probable que ce sera la dernière fois qu'ils se verront?

Sylvia se mordit les lèvres, et le colonel fit observer avec colère que malheureusement Seymour ne partait pas pour le reste de ses jours, qu'il reviendrait dans quelques années.

— Mais alors Jessica sera mariée et, en tout cas, elle l'aura complètement oublié.

Après quoi l'orage se calma peu à peu et la permission fut accordée, je ne dirai pas gracieusement, mais enfin elle le fut...

— A la condition formelle qu'on ne s'écrira pas, rugit le colonel... Pas de correspondance... Qu'on y prenne garde!

— Soyez sûr que, quoi que vous puissiez faire, ils trouveront moyen de s'écrire! Comment voulez-vous empêcher cela? Mais ce ne sera pas long, n'ayez pas peur, Jessica déteste écrire.

— Une fois le dernier acte de cette folie joué, je pense que rien ne s'opposera à ce que miss Llanover revienne ici comme par le passé, reprit le colonel, subitement radouci à l'égard de son ancienne favorite.

— Je l'espère bien, reprit sa femme. Mon enfant, je suis désolée de voir comme vous avez mauvaise mine, continua-t-elle; vous avez vraiment l'air malade. Vous prenez toute cette histoire beaucoup trop à cœur ; mais dans huit jours, dans quinze jours au plus, Jessica et M. Seymour n'y penseront plus, et ils seront aussi heureux que possible chacun de son côté.

Ce genre de consolation faisait souffrir Sylvia mille fois plus cruellement que les colères du colonel.

Le lendemain, en arrivant à Beechcroft, Sylvia aperçut à la porte un fiacre chargé de bagages, et, comme elle descendait de voiture, elle vit Paul qui sortait précipitamment de la maison. Il lui serra la main en passant et s'élança dans le cab, sans même prononcer une parole; malgré cela, pendant les semaines qui suivirent, quand Sylvia ne dormait pas la nuit, qu'elle se retournait fiévreuse dans son lit, elle revoyait le visage du jeune homme tel qu'il lui était apparu en ce moment et elle tressaillait.

Dans le salon, elle trouva Jessica étendue par terre, la tête appuyée contre un divan, et pleurant comme Sylvia ne l'avait jamais vue pleurer : c'étaient de longs sanglots déchirants qui faisaient mal à entendre. Sylvia s'assit par terre à côté d'elle, et, sans rien dire, appuya la belle tête de son amie sur son épaule, pressant sa joue brûlante contre sa joue, comme font les mères pour calmer l'enfant qu'elles veulent consoler. En même temps, à travers la porte ouverte, elle apercevait le jardin ensoleillé où les oiseaux gazouillaient, où les papillons voltigeaient, où les fleurs, étincelantes comme des pierres précieuses, brillaient dans l'éclat de ce beau jour d'été, et elle sentait qu'elle avait soudain passé du côté de l'ombre, de cette ombre que la nature semble fuir!

Cependant Jessica se calmait; elle commençait à parler... de Paul... de son chagrin... Cette entrevue a été si rapide! Il ne s'embarque pourtant que demain, le pauvre garçon, mais il faut qu'il passe sa dernière

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

soirée à Thornbury, près de Southampton, chez son oncle, l'oncle auquel il doit cette situation. Il est parti! et je n'ai pas eu le temps de lui dire la moitié de ce que j'avais à lui dire... Ah! mon Dieu! et cette mèche de mes cheveux!

Elle se redressa, et d'un geste désespéré tira de son sein un petit paquet soigneusement enveloppé dans du papier de soie.

— Je l'avais coupée tout exprès pour lui, et voilà que je n'ai pas songé à la lui donner, et lui n'a pas pensé à me la demander! Oh! comme il va être malheureux quand il va s'apercevoir de son oubli! Il n'a pas le plus petit souvenir de moi!

— A quelle heure part son train? demanda Sylvia en courant à la pendule. Peut-être pourrais-je le rattraper?

— Oh! ma chérie, vous feriez cela! Oui, peut-être en prenant par le raccourci, à travers champs. Il faudrait sortir par la porte du bout du parc... Mais je vais vous montrer le chemin.

Elles couraient maintenant toutes deux, le long de l'allée sablée du jardin.

— Jessica, avez-vous de l'argent? Si je n'arrivais pas à temps, je pourrais prendre le train suivant.

— Chère petite créature! Tenez, voilà mon porte-monnaie. Suivez ce sentier tout du long jusqu'à ce que vous arriviez à la route; là, vous prendrez à droite, on aperçoit d'ailleurs la gare. Adieu, mignonne chérie! Oh! tâchez qu'il l'ait, d'une façon ou d'une autre!

— Il l'aura! cria Sylvia en se retournant une dernière fois, et elle se mit à courir.

Mais, lorsqu'elle arriva à la gare, le train qui emmenait Paul venait de partir et le suivant ne passait que deux heures plus tard! Deux heures d'attente mortelle, d'une de ces attentes dont les stations de chemins de fer ne sont que trop souvent le théâtre. Sylvia aurait pu occuper quelques instants de ce long intervalle en prenant quelque chose, car il était plus de deux heures et elle n'avait pas déjeuné, mais elle était trop inexpérimentée et trop timide pour trouver d'elle-même le chemin du buffet, et d'ailleurs elle n'aurait pas su se faire servir, n'ayant jamais voyagé qu'en princesse, avec des domestiques qui prévenaient tous ses désirs. Un employé de la gare lui vint en aide cependant, lui prit son billet et l'installa dans un wagon; vers cinq heures, elle arrivait à Thornbury. Là, on lui dit que la propriété de M. Seymour était à plus de six milles de la station. Sur le conseil du chef de gare, elle monta dans une petite wagonnette ouverte qui se trouvait là par hasard, et c'est dans ce véhicule de rencontre qu'elle traversa un pays très accidenté, très aride et très éventé. De gros nuages lourds couraient sur le ciel bleu, l'obscurcissant par moments, tandis qu'une bise glacée qui venait de l'Est soufflait en rafales. Sylvia, en robe de toile, robe de toile qui était tout à fait de circonstance le matin quand elle était partie de chez elle, était toute pâle et toute frissonnante, lorsqu'au sortir de la longue avenue de hêtres la wagonnette s'arrêta devant le porche d'une vaste maison.

Elle poussa un soupir de soulagement lorsqu'on lui dit que Paul était là; et, en effet, il parut presque aussitôt. Bien que très étonné d'abord en apercevant Sylvia, il eut un tel transport de joie à la vue du précieux souvenir qu'elle lui apportait qu'il en oublia tout le reste. Il était encore debout sur les marches du perron, perdu dans une sorte d'extase, lorsque la voiture s'ébranla, et ce ne fut que quelques minutes plus tard, lorsque la pluie se mit à tomber, qu'il réfléchit que Sylvia ne paraissait avoir ni manteau ni parapluie.

Pour Sylvia, qui se fût gaiement jetée dans le feu, à plus forte raison dans l'eau pour ses amis, qu'était-ce qu'une averse du moment que sa mission était accomplie?

La joie d'avoir réussi ne l'empêchait pourtant pas de se sentir transie jusqu'à la moelle des os et de grelotter dans sa robe trempée quand elle arriva à la petite station où il n'y avait moyen d'ailleurs de se procurer ni nourriture ni feu. A Seachester, elle eut encore la présence d'esprit, si fatiguée et si malade qu'elle fût, de commander une voiture; mais, en arrivant à la Grange, elle était si misérable, si lasse, que c'est à peine si elle put se traîner le long du grand escalier jusqu'à sa chambre et avaler la tasse de lait chaud que les femmes de chambre, effrayées de la voir en pareil état, la supplièrent de prendre. A la suite de cette belle expédition, Sylvia dut garder le lit plus de trois semaines.

— Et tout cela était bien inutile! s'écria Mrs. Graham lorsqu'on lui conta l'aventure. La mèche de cheveux serait si bien partie par la poste, il l'aurait eue le lendemain, ce qui eût été plus que suffisant; ce n'est point une de ces choses absolument indispensables, dont on a besoin le soir même, pour se coucher, comme sa brosse à dents, par exemple, ou sa chemise de nuit.

Mrs. Graham et Jessica venaient chaque jour voir Sylvia; la première lui prodiguait les consommés, la gelée de viande; l'autre les mots caressants et tendres. Sylvia était mieux, lorsque sa grand'mère arriva; la bonne dame, pendant les quelques jours qu'elle passa à la Grange, avant de continuer sa tournée de visites chez des amis, ne s'enquit pas très minutieusement de la cause du refroidissement de sa petite-fille, et en s'en allant elle se contenta de l'adjurer d'être moins imprévoyante et de ne plus oublier, à l'avenir, son manteau ni son parapluie.

Le jour de cette malencontreuse expédition avait été un des derniers beaux jours de l'été, suivi, pendant plusieurs semaines, d'orages, de temps pluvieux, pendant lesquels Sylvia, encore pâle et délicate, n'avait pas la permission de sortir. Sa seule distraction pendant ces longues semaines mélancoliques et son plus

grand bonheur, bonheur double en quelque sorte, était de recevoir les lettres de Paul et de les transmettre à Jessica.

Celle-ci, très émue à la lecture de la première lettre, offrit presque à l'amie qui la lui remettait de la lire, mais Sylvia recula devant une pareille indiscrétion qui lui faisait l'effet d'un sacrilège.

Un jour de la fin d'août, que les nuages s'étaient un peu dissipés, et que quelques rayons de soleil éclairaient de place en place les pelouses et les buissons encore trempés de pluie, Jessica entra. Elle avait l'air plus gai, plus en train que de coutume, et venait faire ses adieux à son amie, à la veille de partir avec ses parents pour une tournée de visites à la campagne, qui devait durer cinq ou six semaines.

— Je suis bien triste de vous quitter, ma chère petite Sylvia, dit-elle en l'entraînant et en s'asseyant avec elle dans la profonde embrasure de la fenêtre, mais je suis bien heureuse de m'en aller, de laisser Beechcroft loin derrière moi. Si seulement je pouvais n'y jamais revenir! La vue seule de cet endroit où j'ai tant souffert m'est odieuse.

— Il ne faut pas oublier de me laisser vos différentes adresses, afin que je puisse vous envoyer les lettres de Paul. Continuerez-vous à m'envoyer les vôtres?

— Non, ma chérie, ce n'est point la peine; je crois qu'il me sera facile de les mettre moi-même à la poste, une fois que nous ne serons plus à la maison. Il me semble difficile que papa fasse l'inspection de la boîte aux lettres chez les autres!... Cher, cher Paul! Sylvia, savez-vous bien qu'il y a près de quatre semaines qu'il est parti, et que je lui suis plus attachée que jamais? Je suis bien sûre, quoi qu'il arrive, que je ne pourrai jamais aimer comme je l'aime.

— Chère Jessica! je n'en ai jamais douté.

— Et pourtant, ma chérie, si vous saviez à quel point je suis découragée! La situation, quand j'y réfléchis, m'apparaît inextricable...

Jessica s'était levée, elle avait traversé la chambre à pas lents; debout, maintenant, près du piano, elle laissait ses doigts errer sur les touches et presque machinalement jouait l'accompagnement du duo. En même temps, d'une voix très douce, elle chantait :

Sous un ciel toujours bleu, sans crainte des nuages,
Nous aimerons toujours, toujours comme aujourd'hui!

Sylvia, les yeux fermés, la tête renversée en arrière et appuyée contre la boiserie de la fenêtre, se mordait les lèvres, essayant de contenir son émotion. Elle n'entendait pas seulement la voix de Jessica, elle entendait aussi celle de Paul et, les dominant toutes deux, les sanglots de son propre violon.

Elle sentait encore sur son visage les chaudes caresses de la brise de juin, elle voyait la longue fuite verte du jardin, les belles fleurs d'azur et de pourpre et avant tout, et par-dessus tout, deux jeunes visages illuminés par le rayonnement du premier amour.

— Hélas! fit Jessica en quittant le piano et en commençant à mettre ses longs gants, j'ai quelquefois le pressentiment que jamais plus, Paul et moi, nous ne chanterons ce duo ensemble.

— Oh! Jessica! comment pouvez-vous parler ainsi? cria Sylvia en étendant ses deux mains devant elle, comme pour repousser un fantôme invisible... ce jamais plus est terrible... je ne puis le supporter.

Mrs. Graham vint aussi dire adieu à Sylvia et lui faire quelques dernières recommandations touchant la nécessité de continuer les fortifiants et le lait.

— Mon Dieu! mon Dieu! quelle triste mine vous avez encore! Cette amourette de Jessica vous aura fait bien du mal! J'espère que maintenant que nous allons être partis, vous allez oublier tout cela ; je vous assure bien que Jessica, dès qu'elle pourra se distraire, n'y pensera plus.

Maintenant, le temps devenait de jour en jour plus radieux, et les joues amaigries et pâles de Sylvia commençaient à reprendre un peu de couleur. On ne tarda pas à réentendre la voix du violon ; Sylvia reprenait peu à peu ses habitudes. Le premier éclat, l'exubérance de l'été, du vrai été, était passé pour ne plus revenir, hélas! mais une sorte de calme, de paix, était descendue en elle, assez semblable à ces belles journées de septembre qui enveloppent d'une atmosphère tiède, comme attendrie, la terre encore ensoleillée.

Vers le milieu du mois de septembre, pour la première fois depuis son départ, le courrier qui correspondait avec l'arrivée du bateau n'apporta pas de lettre de Paul. Sylvia fut désappointée, mais quand pour la seconde fois pareil accident se reproduisit, elle s'inquiéta.

Heureusement, la semaine suivante, la lettre attendue arriva, et ce fut une grande consolation pour elle.

A-t-il été malade? demandait-elle en envoyant cette lettre à Jessica ; mais Jessica était, à ce qu'il paraît, trop occupée pour répondre aux questions de son amie. Les petits mots pressés par lesquels elle lui faisait part de ses changements d'adresse ne contenaient rien d'autre, si ce n'est l'assurance qu'elle n'avait pas le temps d'en dire davantage. Nouvelle interruption et plus longue encore cette fois dans la correspondance de Paul, suivie d'une lettre de Jessica plus légère qu'aucune de celles qui l'avaient précédée. Puis, trois longues semaines sans le moindre petit mot de lui... Sylvia, qui ne pensait guère à autre chose qu'à ce silence inexplicable, se sentit très soulagée en recevant de Jessica une lettre dans laquelle elle ne faisait même pas allusion à la négligence du jeune homme. Elle disait simplement qu'il fallait continuer à lui écrire jusqu'au jeudi à Denbury Castle, Ludleigh, Loa mshire, et qu'ensuite ils rentraient tous à Beechcroft. En *post-*

scriptum, elle demandait à Sylvia de venir déjeuner avec eux le vendredi.

L'idée fixe de Sylvia, maintenant, son vœu le plus ardent, c'était que d'ici là il vînt une lettre de Paul. Ce vœu fut exaucé.

Le jeudi, dans l'après-midi, en rentrant d'une longue promenade dans le parc, elle trouva la lettre tant désirée qu'avait apportée le courrier de midi. Mais cette fois, la seconde enveloppe ne portait pas, comme d'ordinaire, le nom de Jessica. La lettre lui était adressée à elle, personnellement. Sylvia s'assit à sa place de prédilection, dans l'embrasure de la fenêtre, et se mit à la lire, prise d'une vague inquiétude... Elle était longue, inutilement longue : c'était une de ces lettres comme en écrivent toujours les gens qui ont un aveu désagréable à faire. L'essentiel se trouvait d'ailleurs résumé dans cette phrase qui suivait immédiatement un interminable préambule:

« Vous conclurez de ce qui précède que mes sentiments pour Jessica ont subi quelque changement, et, bien que j'aie toujours pour elle le plus sincère attachement et le plus grand respect, je ne pourrais honnêtement dire qu'elle tienne toujours dans mon cœur la première place. Il est bien entendu, toutefois, que je suis prêt à remplir mes engagements envers elle, si, étant donné le nouvel état de choses, elle exige que je les tienne. Je m'en remets à vous, chère miss Llanover, à vous qui nous avez toujours témoigné tant d'amitié à tous deux, pour vous prier d'expliquer la situation à Jessica, et de me faire connaître sa décision. »

Sylvia porta la main à sa tête : il lui semblait qu'elle venait de recevoir un coup violent ; elle en était tout étourdie.

A travers la fenêtre qu'elle avait oublié de fermer, un vent froid et pénétrant soufflait qui venait de par delà les grands hêtres au pied desquels se voyaient encore des traces de gelée blanche ; de plus loin encore, d'un monde invisible plein de soleil et de chaleur, arrivaient jusqu'à elle, semblables à quelque écho moqueur, les paroles et la mélodie bien connues :

Sous un ciel toujours bleu, sans crainte des nuages,
Nous aimerons toujours, toujours comme aujourd'hui!

Jessica en mourra! Ce fut sa première pensée; puis, se souvenant de cet axiome cher aux romanciers : « Le chagrin ne tue pas; » non, elle ne mourra pas, reprit-elle, mais ce sera bien pire, elle vivra le cœur brisé!

Elle n'hésitait pas, toutefois, devant le triste devoir qu'elle avait à remplir, si dur qu'il lui parût; n'avait-elle pas une large part de responsabilité dans toute cette affaire? N'avait-elle pas encouragé cet amour et pour qui? pour un être qui en était si peu digne! Donc, après une nuit de demi-insomnie passée tout entière à imaginer la scène du lendemain, à se voir accomplissant sa cruelle mission, elle monta en voiture et gagna Beechcroft au travers des jardins et des bois que la gelée avait dépouillés.

Elle avait à peine la force de se soutenir en traversant le grand hall du château, à la suite du domestique qui l'introduisait.

Trouverait-elle Jessica seule? En réponse à cette question, il lui arriva, par la porte du salon qui s'ouvrait, des éclats de rire et de voix. La grande pièce regorgeait de monde : admirateurs, amis, la petite cour de Jessica était au grand complet. Sylvia aperçut aussi Mrs. Vane qui causait un peu à l'écart avec un monsieur qu'elle ne connaissait pas, une nouvelle connaissance, sans doute, un homme un peu court, un peu fort et rouge de visage. Elle vit tout cela comme dans un éclair, avant même que Jessica eût eu le temps de traverser le salon et de venir à elle.

Celle-ci s'avançait, non pas plus belle qu'autrefois, — c'était, aux yeux de Sylvia, chose impossible, — mais éblouissante, radieuse, comme une belle fleur que vient de rafraîchir et de raviver quelque récente averse.

— Mon trésor! Quel bonheur de vous voir! Mais pourquoi êtes-vous gelée comme si nous étions en plein hiver, chère petite edelweiss?

Sylvia marchait comme dans un rêve; c'est à peine si elle comprenait ce qui se disait autour d'elle, à peine si elle répondait à l'aimable accueil de Mrs. Graham. Comme celle-ci la quittait pour recevoir un nouvel arrivant, elle se laissa tomber sur une chaise à côté de Mrs. Vane. Elle venait de se rendre compte tout à coup que cette communication qu'il lui fallait faire était plus pénible encore qu'elle ne l'avait cru d'abord.

Mrs. Vane, cependant, continuait à causer, si bien que Sylvia finit par saisir quelque bribes de sa conversation : « La famille est fixée là-bas depuis longtemps, disait-elle... des gens immensément riches... Tous les Seymour sont enchantés, comme bien vous pensez... C'est un mariage très avantageux... Comme c'est heureux, vraiment, qu'ils se soient montrés tous deux si raisonnables... »

Tandis que Sylvia se demandait ce que Mrs. Vane entendait par *tous deux*, Jessica s'approcha :

— Chère petite souris! quelle bonne idée vous avez eue d'apporter votre violon! Nous voulions justement essayer le duo après le déjeuner. Nous l'avons beaucoup chanté au château de Denbury, avec notre hôte, mais c'est si différent quand la partie de violon manque! A propos, c'est lui qui doit vous offrir le bras pour vous conduire à la salle à manger. Permettez-moi de vous le présenter... Sir Walter Lawley...

C'était le monsieur court au teint rouge.

— Vous jouez du violon, mademoiselle? demanda-t-il, comme ils traversaient le hall. C'est un instrument que j'aime beaucoup comme accompagnement

au piano ; tout seul, le son m'en paraît un peu aigre, un peu grêle. Le violon doit grandement ajouter à l'agrément du duo. Malheureusement la partie du ténor est bien haute, infiniment trop haute pour moi.

Après quoi, toute l'attention de sir Walter parut se concentrer sur le déjeuner, qui était exquis, d'ailleurs. Il ne parla plus que fort peu. Quant à Sylvia, elle ne pouvait desserrer les dents, il lui semblait qu'elle faisait un horrible rêve... elle se sentait loin, très loin... Était-il possible, vraiment, que ce fût elle qui fût assise à cette table somptueuse, couverte de fleurs étincelantes, de cristaux et de porcelaines, que ce fût elle qui entendît tinter à ses oreilles les éclats de rire, les plaisanteries exubérantes de cette jeunesse bien portante et heureuse de vivre ?

Le colonel Graham, qui paraissait de la meilleure humeur du monde, lui envoya par deux fois le maître d'hôtel avec ordre de remplir son verre de champagne.

— Pour faire refleurir les roses de vos joues ! lui cria-t-il à travers la table, en lui faisant un petit signe de tête amical.

— Vous n'appartenez pas, j'espère, à une société de tempérance? interrompit sir Walter d'un ton inquiet.

— N'ayez pas cet air malheureux, mon enfant, reprit Mrs. Graham, qui était assise à table de l'autre côté de sir Walter. Jessica a quelque chose de très intéressant à vous dire après déjeuner, de bonnes nouvelles qui vous remettront.

De bonnes nouvelles! Ces mots seuls lui perçaient le cœur. Elle se sentait tout près de se trouver mal lorsque, après déjeuner, elle montait l'escalier derrière Jessica. Celle-ci, au contraire, courait en avant si légèrement qu'on eût dit qu'elle dansait. Elle conduisit son amie jusqu'au petit boudoir rose et blanc, tout pimpant et tout souriant au milieu de ses dentelles d'un blanc de neige et de ses rubans neufs.

— Mais, d'abord, que je vous montre mon nouveau manteau de voyage!

— Tout à l'heure... tout à l'heure... murmura Sylvia en prenant les mains de son amie entre les siennes. Oh! Jessica, asseyez-vous là un moment près de moi : j'ai quelque chose à vous dire, quelque chose de grave! Tâchez d'être courageuse, ma chérie! C'est si dur à supporter, si dur de penser que celui en qui vous aviez mis votre confiance est... est...

Sylvia s'arrêta, les mots s'étranglaient dans sa gorge, elle ne pouvait continuer, et d'autant moins que rien dans le gai visage qu'elle avait devant elle ne lui faisait pressentir que Jessica eût le moindre soupçon de la vérité.

— Je ne peux pas... je ne peux pas vous dire... cria-t-elle enfin en jetant sur ses genoux la lettre de Paul. Et puis, vous ne voudriez pas... vous ne pourriez pas croire... il faut que vous lisiez vous-même.

Le visage caché dans ses mains, elle attendait.

Au bout de quelques instants, Jessica, s'étant approchée, lui mit doucement la main sur la tête; alors, se levant vivement et se jetant aux pieds de son amie outragée, Sylvia lui couvrit les mains de baisers et de larmes.

— Ma chère petite Sylvia, ne pleurez pas ainsi! Maman a bien raison de dire que vous prenez les choses infiniment trop au sérieux.

Quelque chose dans le ton, plus encore que dans les paroles de Jessica, sécha les larmes de Sylvia; elle releva vivement la tête pour regarder son amie. Les beaux yeux de celle-ci n'étaient obscurcis par aucune larme; ils se posaient sur les siens avec une tendresse un peu compatissante.

— Pauvre petite, vous vous êtes défigurée à force de pleurer!

Jessica étendit une longue main blanche et prit sur la table un flacon de cristal qui contenait une eau parfumée et, humectant le coin de son mouchoir, elle commença à bassiner doucement les tempes et le front de Sylvia.

— Voyez-vous, chérie, c'est que ce que vous venez de me dire ne me surprend pas autant que vous pourriez le croire, et que je n'en suis nullement blessée. Je ne puis vraiment pas en vouloir à Paul, pauvre garçon! d'être tombé amoureux d'une autre personne, ni exiger qu'il continue à n'aimer que moi, surtout puisqu'il ne semble pas qu'il y eût la moindre chance pour que notre engagement aboutît jamais à rien de sérieux! C'était sans espoir. Papa n'aurait jamais consenti; et quant à me marier contre sa volonté, il n'y avait pas à y songer : de quoi aurions-nous vécu? sans compter que j'aurais trouvé cela très mal. Je suis donc ravie de voir que Paul a pris la chose d'une façon si raisonnable; c'est un grand soulagement pour moi, cela me rend infiniment plus facile de lui dire ce que j'étais venue à penser de notre situation. Depuis mon départ, depuis qu'il m'a été possible de réfléchir avec calme à tout cela, j'ai vu combien il était absurde de se buter contre une impossibilité, de s'entêter aussi déraisonnablement que l'enfant qui pleure pour avoir la lune, au lieu d'essayer de tirer le meilleur parti possible des choses et de se contenter de la vie telle qu'on la trouve. Aussi étais-je résolue, dans l'intérêt de Paul comme dans le mien, à rompre notre engagement; — de fait, j'ai presque promis à sir Walter de l'épouser; je crois même en vérité qu'il considère que j'ai tout à fait promis, car il a commandé la bague de fiançailles... Je suis sûre qu'il vous plaira. Ce n'est point précisément un homme supérieur, mais il est si bon, si sûr, si sérieux. En un mot, ce sera le mari idéal, et je vous assure, Sylvia, — ici Jessica rougit doucement et abaissa ses longs cils avec le plus adorable des sourires, — que jamais je n'aurais cru pouvoir aimer quelqu'un comme je l'aime. Je n'aurais jamais...

Un coup discret frappé à la porte l'interrompit. Mrs. Graham envoyait demander si ces demoiselles pouvaient descendre pour chanter le duo avant le départ de Mrs. Vane. Jessica descendit la première, laissant Sylvia achever de se baigner le visage et de se lisser les cheveux. Pendant qu'elle aidait sa mère à préparer le piano, le pupitre, qu'elle cherchait la musique, elle lui fit part, à voix basse, de l'agréable nouvelle que Sylvia lui avait transmise.

— A la bonne heure! s'écria Mrs. Graham, et voilà ce qui s'appelle une vraie chance! Maintenant, j'espère que cette pauvre petite sera non seulement tranquille, mais heureuse.

La bonne dame fut un peu désappointée en voyant entrer Sylvia très calme, remise en apparence, mais encore bien pâle et nullement joyeuse.

Chacun s'installait pour écouter.

— C'est un véritable régal, et auquel j'aspirais depuis longtemps! s'écria Mrs. Vane.

— Vous allez juger de l'effet du duo quand la seconde partie est tenue par un vrai ténor, dit le colonel.

— Cher père! fit Jessica en souriant. Tout ce que fait Walter, c'est pour lui la perfection! Tenez, mettez-vous ici, et n'oubliez pas de forcer un peu la voix au passage *crescendo*.

— Il me semble que c'est bien tôt après déjeuner, murmura sir Walter en s'éclaircissant la voix qu'il avait un peu enrouée.

— Allons... un, deux, trois, fit Mrs. Greham d'un ton de commandement.

On commença, et le chant, ce même chant si connu, flotta au travers des airs.

Les chanteurs se tenaient comme jadis entre Sylvia et la porte-fenêtre; celle-ci était grande ouverte et laissait le soleil pénétrer à flots : au delà, Sylvia pouvait apercevoir un ciel aussi pur qu'un ciel de juin. Il est vrai que les branches qui se profilaient sur ce ciel étaient dépouillées et roussies, que les tropeolums étaient desséchés et que les lobelias tombaient en poussière.

Le premier couplet s'acheva sans encombre; l'on eût pu désirer peut-être que le violon eût donné un peu plus de son; mais pendant le second couplet on l'entendit encore moins, jusqu'à ce qu'enfin il se tût tout à fait, laissant les voix chanter seules, avec l'accompagnement du piano, le refrain :

Sous un ciel toujours bleu, sans crainte des nuages,
Nous aimerons toujours, toujours comme aujourd'hui!

— Je vous demande pardon, fit Sylvia d'une voix douce, mais je ne me sens pas tout à fait bien, et je crois que je ferai mieux de rentrer.

Chacun s'empressa... le colonel et Jessica la suppliaient de ne pas s'en aller, mais Mrs. Graham déclara, au contraire, que c'était ce qu'elle avait de mieux à faire.

— Maintenant, mon enfant, dit-elle après l'avoir obligée à prendre quelques gouttes d'un vin réconfortant et l'avoir enveloppée d'un châle, que ce soit fini. Il faut vous remettre, reprendre bonne mine; vous savez maintenant qu'il n'y a aucune raison de s'attrister, que Jessica est heureuse et M. Seymour aussi, enfin que les choses se sont terminées aussi bien que possible.

On voulut la reconduire jusque sur le perron, assister à son départ; chacun la pressa pour lui faire promettre de revenir bientôt.

— Soignez-vous : il faut que vous soyez tout à fait bien portante dans un mois, pour être ma demoiselle d'honneur! Telles furent les dernières paroles de Jessica!

Au moment où, grâce à la courbe de l'allée sablée, la voiture repassa en face du perron, le groupe y était encore, et Jessica envoya un baiser à Sylvia qui se penchait à la portière pour revoir encore une fois ses amis. Ils formaient en vérité un groupe agréable à regarder : le père, la mère, le fiancé et Jessica au milieu d'eux, les cheveux au vent, son joli visage resplendissant de bonheur!

On ne regrettait personne... après tout. Pourquoi l'aurait-on regretté, l'ingrat, qui, aussi oublieux qu'eux-mêmes, avait trouvé de son côté le bonheur?

Sylvia ne put que se répéter à elle-même les paroles de Mrs. Graham, paroles d'une vérité absolue : Il n'y a aucune raison de s'attrister, rien à regretter, puisque tout le monde est satisfait, et que tout s'est bien terminé.

LANOE FALCONER.

Traduit de l'anglais, par ROBERT DE CERISY.

UN GOUVERNEMENT QUI GOUVERNE

Lettres d'un parlementaire (1).

XX.

Un gouvernement qui gouverne, — le mot a été dit souvent depuis quelques mois. — Qu'est-ce donc qu'un gouvernement qui gouverne? Pour vous, c'est celui qui fait respecter la loi, celui qui rappelle à l'ordre les syndicats récalcitrants et les municipalités fantaisistes. Mais prenez garde : pour votre voisin, ce sera un gouvernement « à poigne », quel qu'il soit; or, celui qui

(1) Suite. — Voy. la *Revue* depuis le 21 janvier.

pense ainsi, pourvu que la tranquillité lui soit assurée, fera bon marché du reste. Voilà le danger de ces situations où chacun sent le besoin de l'autorité : c'est que beaucoup sont tout prêts à l'accepter, d'où qu'elle vienne. Il ne faut rien exagérer, et nous n'en sommes pas là sans doute : cependant, depuis huit jours, il y a quelque chose de changé en France.

La troisième République, plus heureuse que ses deux aînées, avait jusqu'ici maintenu l'ordre dans la rue : ce n'est, de la politique, direz-vous, qu'un des petits aspects c'est celui, du moins, que tout le monde voit, et par où souvent l'opinion moyenne juge un régime. Un gouvernement peut se tromper en matière de politique extérieure ou de finances : combien s'apercevront qu'il s'est trompé? Mais des vitres qu'on casse, des kiosques qui flambent, et des barricades de tramways, et des charges de sergents de ville, cela crève les yeux. Le bourgeois inoffensif qui, rentrant chez lui, s'est trouvé pris dans la bagarre, n'est pas satisfait ; et là-bas, au fond de sa petite ville, celui qui lit dans un journal le récit des événements, grossis par le télégraphe, voit déjà l'émeute maîtresse de la capitale. Et puis la vie reprend chacun de nous, et il semble que tout soit oublié ; mais il reste en plus d'un esprit, croyez-le, quelque inquiétude et quelque doute.

Les faits dont s'est émue l'opinion ont leur gravité. Il y a pourtant, pour quiconque juge de sang-froid, quelque chose de plus grave encore : c'est le conflit des syndicats et de la loi, conflit clos en apparence par un coup d'autorité et qui persiste à l'état latent. Nous sommes à l'aise ici pour parler des syndicats : nous n'avions pas attendu la loi de 1884 pour demander la liberté des associations ouvrières; et aujourd'hui encore, malgré les maladresses du début, malgré les fautes qui ont été commises et celles qui le seront encore, nous persistons à croire que ces associations peuvent rendre de grands services, et que, par la force des choses, elles deviendront tôt ou tard un instrument d'organisation, un instrument de paix dans le monde du travail. Mais à quel prix, et comment? En respectant la loi dans son esprit et dans sa lettre. Si la loi vous paraît mauvaise, discutez-la, critiquez-la, nommez des députés qui la changeront. Vous êtes citoyens, vous êtes électeurs, usez de vos droits ; mais, tant que la loi est la loi, sachez obéir. Or qu'avons-nous vu depuis des années? Des syndicats cantonnés dans la Bourse du travail comme dans une forteresse se refusant à remplir les formalités légales. Et ces formalités, qu'on flétrit comme une atteinte à la liberté, quelles sont-elles? Déposer les statuts de chaque syndicat, publier les noms de ceux qui l'administrent, c'est-à-dire les conditions de toute association de personnes dans un pays libre. Se conformer aux prescriptions de la loi, c'est ce qu'ont fait un certain nombre des syndicats de la Bourse du travail et ce que tous auraient dû faire. Ce n'était pas leur devoir seulement, c'était aussi leur intérêt ; car aujourd'hui qu'arrive-t-il? C'est que l'opinion qui, en plus d'une circonstance, s'était montrée sympathique au mouvement syndical, s'en détourne : que cela soit juste ou non, vous n'empêcherez pas que, pour une partie du public, l'idée de syndicat ne soit liée désormais à l'idée d'un mouvement révolutionnaire ; c'est toujours la même réaction fatale, et si, demain, on touchait à la loi de 1884, vous pouvez être sûr que ce serait pour en rétrécir le cadre, non pour l'élargir.

Si les syndicats, — j'entends certains d'entre eux, — n'ont pas respecté la loi, il faut bien dire que le gouvernement, pendant trop longtemps, a hésité à l'appliquer. La Bourse du travail a été fermée, elle a été occupée militairement ; au point où l'on était arrivé, il n'y avait plus autre chose à faire ; mais fallait-il donc en arriver là ? fallait-il attendre que le mal éclatât à tous les yeux pour y porter remède ? La loi de 1884 n'est pas, comme quelques-uns semblent le croire, dépourvue de sanction : d'après l'article 9, si un syndicat n'a pas rempli les formalités de dépôt et de publicité, les administrateurs peuvent être frappés d'une amende et l'association dissoute. Voilà l'arme que le gouvernement avait en main : pourquoi, dès la première heure, ne s'en est-on pas servi ? pourquoi le premier syndicat qui est venu s'installer dans la Bourse du travail n'a-t-il pas été mis en demeure de produire immédiatement le texte des statuts et la liste des administrateurs, et, en cas de refus, déféré aux tribunaux ? On a cru bien faire en temporisant, je le sais ; on a espéré ramener les dissidents en se montrant conciliant, je le veux. Quel a été le résultat? Les jours, les mois, les années se sont écoulés : la Bourse du travail, instituée pour être un bureau d'études et de renseignements, est devenue un centre d'agitation politique ; les syndicats irréguliers, après avoir longtemps dédaigné de se conformer à la loi, l'ont un jour ouvertement bravée ; et, pour ne s'être pas adressé à la justice dès le début, il a fallu enfin recourir à la force.

Cette idée très simple qu'il faut avant tout appliquer la loi, qu'il faut l'appliquer toujours et quand même, va chez nous s'affaiblissant. D'un côté, on perd le respect de la loi ; de l'autre, la confiance dans la loi. Qu'entendez-vous dire autour de vous, par les plus modérés souvent et les plus sages ? Les uns s'en prennent aux lois libérales de la République ; les autres voudraient purement et simplement supprimer les syndicats ; d'autres, sans doute, qui n'osent le dire tout haut, voient passer dans leurs rêves un panache et un grand sabre. Ils sont minorité, je le crains bien, ceux qui ne demandent qu'une chose : c'est qu'on applique en toute circonstance la loi, rien que la loi, toute la loi. On a souvent cité, non sans ironie, le mot de Montesquieu, que la vertu est le ressort d'un État populaire. Ce mot est pourtant vrai, sinon de la vertu en général, au moins

e cette vertu particulière qui est le respect de la égalité. Le gouvernement démocratique, étant imperonnel, suppose que la loi, considérée comme l'expression de la volonté générale, sera toujours obéie : on peut discuter cette idée au point de vue philosophique ; mais, dans la réalité, elle est la vie même de a démocratie.

Ces réflexions sont peut-être plus actuelles qu'il ne semble à première vue. N'êtes-vous pas frappé de voir, dans la confusion des partis, dans le désarroi des doctrines, à quel point notre croyance en la légalité et en a liberté est chancelante? Que de fois, à propos des abus ou des excès de ces mêmes syndicats dont je parlais tout à l'heure, j'ai entendu dire : « La voilà, votre liberté d'association, et vous recueillez ce que vous avez semé ! » Et que de fois aussi : « La voilà, votre liberté de la presse ! » quand un honnête homme était injurié par quelque pamphlétaire. Ou encore : « La voilà, votre liberté de réunion ! » si des coups de poing avaient été échangés dans une réunion publique. Vous aurez beau répéter : « Tout cela n'a rien à voir avec la liberté d'association, ni avec la liberté de la presse, ni avec la liberté de réunion ; il existe des articles du Code qui punissent les coups, les injures, les atteintes à la liberté individuelle ; appliquez les lois, et fiez-vous au droit commun pour frapper les délits qui sont de droit commun. » On vous répondra que ce n'est pas assez, et qu'il faut encore un gouvernement fort ; et si vous insistez, vous verrez que, pour beaucoup de Français, à l'heure qu'il est, l'idée de gouvernement et l'idée de liberté sont contradictoires. Il est temps de nous ressaisir nous-mêmes et de comprendre enfin qu'on peut donner sans crainte toutes les libertés, à la condition d'appliquer sans hésitation toutes les lois. L'exemple de ces jours derniers ne sera pas perdu, s'il nous a montré qu'il ne sert à rien d'ajourner les mesures nécessaires, sinon à faire qu'elles soient plus rigoureuses ; que c'est en vain qu'on voudrait s'obstiner dans une concentration chimérique, et que, tôt ou tard, ceux qui n'ont ni mêmes doctrines ni même idéal se séparent fatalement. Un gouvernement qui se tienne au programme qu'il a formulé, qui ne sacrifie rien de son principe à quelques voix de gauche ou de droite, qui restaure dans ce pays le respect de la légalité, c'est assez pour résoudre les difficultés d'aujourd'hui et de demain ; — il n'est pas besoin que ce soit un gouvernement fort, au sens où l'entendent quelques-uns, si c'est un gouvernement qui gouverne.

PAUL LAFFITTE.

(*A suivre.*)

LA MENDICITÉ A PARIS (1)

Les chanteurs de rue. Les estropiés. — Les mendiants d'église. L'exploitation des enfants

Quand on étudie de près la question de la mendicité, une des choses qui frappe tout d'abord, c'est l'existence même du *type mendiant*.

Qu'est-ce qu'un type ? C'est l'ensemble des caractères distinctifs d'une race ou d'une profession. Pour avoir le type d'une profession, il faut l'avoir exercée pendant un assez long temps, en avoir subi les exigences, les habitudes, les conséquences. Prenez un ecclésiastique ou un militaire qui, pendant de nombreuses années, a rempli ses fonctions et porté un costume spécial, faites-lui endosser l'habit civil et, malgré son déguisement, vous le reconnaîtrez aisément. Si donc la mendicité était synonyme de pauvreté, et surtout de pauvreté passagère, il semble que le malheureux sous ses haillons devrait conserver le type de la profession à laquelle il a appartenu.

A quoi reconnaissez-vous un mendiant dans la rue ? Est-ce à la misère ou à la pauvreté de ses vêtements ? Non, certes, car, tous les jours, vous rencontrez des ouvriers qui, par la nature même de leur travail, ont des vêtements en lambeaux et d'une extrême saleté, et, cependant, à ces ouvriers vous n'auriez jamais l'idée d'offrir une aumône, car leur figure respire cet air de fierté et d'indépendance que le travail seul peut donner.

Prenez mille de ces ouvriers, et, parmi eux, placez un seul mendiant, vous le reconnaîtrez tout de suite. Pourquoi ? Parce que le mendiant a un type spécial qui ne ressemble à aucun autre.

Cette simple observation devrait suffire pour vous convaincre que la mendicité est une profession et que l'homme qui l'exerce a dû mendier depuis longtemps pour arriver à avoir le type du mendiant.

Or il se trouve que, par une anomalie bizarre, ce type qui devrait nous mettre en garde contre le mendiant constitue, au contraire, le motif le plus puissant qui nous décide à donner l'aumône qu'on sollicite de nous.

Un homme nous aborde dans la rue, il nous tend la main, nous le regardons, il a le type mendiant ; cela suffit, nous en concluons que c'est un malheureux, qu'il souffre et qu'il est digne de notre charité !

Aussi les mendiants qui connaissent ce faux raisonnement, dont nous sommes tous les jours dupes, s'efforcent-ils par tous les moyens possibles de se rappro-

(1) Ce chapitre est extrait d'un ouvrage qui va paraître à la librairie Ollendorff sous le titre *Paris qui mendie*. Les vrais et les faux pauvres, par M. Louis Paulian.

cher de ce type idéal qui doit inspirer aux passants une pitié profonde, et leur procurer à eux de fortes recettes.

Faire croire que l'on souffre, et si l'on souffre réellement, exagérer encore cette souffrance, voilà le problème à résoudre; dans ce siècle de lumière, où les découvertes de la science ont permis de falsifier tous les produits de l'industrie humaine, les mendiants ne sont pas restés en arrière : ils ont réussi à falsifier la misère elle-même.

Un député anglais, voulant se rendre compte de l'influence exercée sur le porte-monnaie des passants par le physique du mendiant, fit un jour une expérience curieuse. Il descendit dans la rue misérablement mais proprement vêtu, s'adossa à un mur et tendit la main. Il resta dans cette position tout un après-midi, — sa recette fut nulle. — Après s'être revêtu d'un costume composé uniquement de loques informes, il mit dans sa poche cinq ou six morceaux de pain et alla se promener dans une rue peu fréquentée. Dès qu'il apercevait un bourgeois en état de faire l'aumône, il prenait un morceau de pain, le dissimulait dans sa main, et, à un moment propice, sans être vu, le jetait devant lui dans la boue; puis, tout à coup, comme s'il venait d'apercevoir un trésor, il se précipitait sur ce morceau de pain, le saisissait, l'essuyait sur son pantalon et faisait semblant de le dévorer avec avidité, puis continuait sa route sans rien demander. Le passant, infailliblement, se retournait, le regardait un instant, puis, revenant sur ses pas, lui apportait une pièce de monnaie.

« J'ai ainsi visé plus de quinze bourgeois, disait ce député, et je n'en ai pas manqué un seul. — Tous, de leur propre mouvement, sans être sollicités, m'ont apporté leur obole; quelques-uns m'ont donné de l'or, la recette a été splendide. »

Que signifie cette expérience, sinon que le public se laisse toujours apitoyer par l'aspect misérable du mendiant? Aussi, quoi d'étonnant à ce que le mendiant apporte tant de science à se composer une physionomie qui lui permette de récolter une bonne moisson, et, quand il a réussi à se fabriquer un type à sa convenance, un type qui a fait ses preuves, qui a eu du succès, quoi d'étonnant encore à ce qu'il le conserve et le perfectionne? Tous ceux qui ont étudié de près les asiles de nuit savent à quelles difficultés on se heurte souvent pour faire accepter par certains mendiants le bain qu'on leur offre et ces soins de propreté qui consistent à leur couper les cheveux et à leur nettoyer la barbe . . . . . .

. . . . . .

Passons aux chanteurs de rues. J'ai étudié de très près ce genre de mendiants. Je me suis successivement installé à la fenêtre de diverses maisons dans les cours desquelles les concierges laissent pénétrer les chanteurs ambulants, et j'ai tout d'abord constaté que le répertoire est toujours le même : il se compose de cinq à six chansons en tout. La plus connue, c'est *la Lise aux lèvres roses* que l'on chante sur l'air de *la Pauvre abandonnée*.

Écoutez le mendiant, qu'il soit jeune ou vieux, que ce soit un homme ou une femme, le procédé est toujours le même. Il chante trois couplets, pas un de plus, pas un de moins. S'il ne reçoit rien, il s'en va; si vous lui donnez une aumône, il en ajoute un quatrième. Pour tel couplet la voix est chevrotante, pour tel autre l'intonation est différente. — Évidemment, c'est le même maître qui a enseigné la même chanson à tout le monde.

J'ai eu la curiosité de me procurer le texte même des chansons de mendiants. J'ai chargé de ce soin les concierges des immeubles dont j'ai parlé; je leur ai dit : « Quand un mendiant viendra ici, et qu'il aura fini de chanter, demandez-lui, en échange d'une pièce de vingt sous, de vous donner le texte de sa chanson. »

Mes instructions ont été suivies, et c'est ainsi que je me suis procuré un grand nombre d'exemplaires manuscrits de *Lise aux lèvres roses*.

En voici le premier couplet :

Dans une douce rêverie
Où s'égarait mon pauvre cœur,
Je voyais l'image chérie
De celle qui fut mon bonheur.
Je voyais Lise aux lèvres roses
Me revenant par un beau soir,
En me disant de douces choses
Qui rendaient mon cœur plein d'espoir.

Eh bien, dans la copie du mendiant, je relève, pour ce seul couplet, neuf fautes d'orthographe. Or, ces neuf fautes sont exactement répétées dans tous les exemplaires manuscrits qui me sont ainsi parvenus.

N'est-ce pas la preuve que toutes ces chansons sortent de la même officine?

J'ai interrogé grand nombre de ces mendiantes :

— Pourquoi chantez-vous au lieu de travailler?

— Parce que j'ai perdu mon mari et que j'ai des enfants à nourrir.

— Fort bien, mais qui vous a enseigné *Lise aux lèvres roses?*

— C'est une chanson que je savais.

Interrogez cinquante, cent, deux cents chanteuses de rues, toutes vous feront la même réponse. — Aucune d'elles ne voudra vous avouer où elle a appris les paroles et la musique de sa romance; aucune ne voudra donner l'adresse de l'usine où se fabrique le mendiant de rues. Eh bien, cette usine existe, et le professeur qui la dirige donne ses leçons dans les cabarets qui entourent les halles. — C'est là que, moyennant un franc, il apprend en cinq séances « les paroles, la musique et la voix chevrotante ».

Si du chanteur des rues nous passons au mendiant estropié, nous constatons le même phénomène.

Avec quel art on exhibe son infirmité, avec quel soin on étale sa plaie! — Oui, je le répète, la pose du men-

ant n'est jamais naturelle ; elle est étudiée, calculée, ›ulue.

Voici un homme auquel il manque une jambe. Assurment il est malheureux; il se trouve vis-à-vis de nomme valide dans une infériorité manifeste pour ıgner sa vie. — Mais est-il dans l'impossibilité absolue, vidente, certaine, de se livrer à un travail quelconque, e subvenir à une partie de ses frais ?

Personne n'oserait le soutenir. Je connais des hommes ui sont privés d'une jambe, et qui sont cochers, comıissionnaires, balayeurs, cordonniers, marchands de ›urnaux, concierges. Mais pour remplir tous ces emlois il faut travailler, et le mendiant a l'horreur du ·avail.

Le voilà donc dans la rue. Comment apitoyer le pasant? Si cet homme avait une jambe de bois, il ne prouirait pas l'effet voulu. Aussi remplace-t-il la jambe e bois par une béquille ; il pourra ainsi prendre des ›oses plus tragiques. Voyez ce *fakir* qui depuis des nnées stationne rue Auber. Il s'adosse au mur, allonge a jambe gauche et tend son bras droit vers la gauche. Au bout de la main droite il tient cinq crayons, et le malheureux reste des heures entières dans cette posiion.

Ce *fakir* est une de mes vieilles connaissances ; j'ai souvent causé avec lui, il m'a fait des aveux. Jadis il était ouvrier bijoutier, il gagnait 5 francs par jour, mais il fallait arriver à l'atelier à heure fixe, faire douze heures de travail et avoir constamment le singe (le paron) sur le dos. — « Depuis que je me suis mis mendiant, je me fais en moyenne 110 à 120 francs par mois, mais je ne travaille que cinq ou six heures par jour, et, quand il pleut, quand il neige, quand il vente... je reste chez moi où je lis mes auteurs favoris : Socrate (*sic*) et Paul de Kock ! »

Le *fakir* s'assoit sur sa béquille, *parce que cela fait bien dans le tableau, et cela préserve de l'humidité.*

Un jour, un mendiant auquel il manquait une jambe eut l'idée, pour mieux attirer l'attention des passants, de se passer de tout secours : de bois, de béquille, ou bâton.

A quels exercices, à quel entraînement cet homme a-t-il dû se livrer pour arriver ainsi à se tenir debout et à marcher des heures entières avec une seule jambe ! Ce genre nouveau a réussi, ce type a eu du succès, des professeurs se sont établis, des élèves sont arrivés, et aujourd'hui une nouvelle promotion de *monopèdes* a pris son essor.

Un autre mendiant, privé d'une jambe, vient d'imaginer un *truc* encore plus habile. Il s'assoit à la porte des pâtisseries et, avec sa jambe de bois, vous barre littéralement le passage. Comment vous, qui entrez chez le pâtissier pour y faire une consommation de luxe, refuseriez-vous une aumône *à ce malheureux* sur le corps duquel vous êtes pour ainsi dire obligé de passer ? Si ce truc nouveau réussit, — et il paraît réussir, — dans quelques années, pour entrer dans la boutique d'un pâtissier, il faudra préalablement franchir une haie de jambes de bois.

Tout le monde n'est pas estropié. Qu'importe? Pour se faire une tête de mendiant, point n'est besoin d'avoir des infirmités. Voyez les mendiants d'église, ils sont rarement estropiés, mais, par contre, pour se donner la couleur locale, ils égrènent constamment leur chapelet.

En voilà une triste engeance !

On m'avait raconté sur les mendiants d'église des choses si extravagantes que, depuis plusieurs années, j'étais possédé du désir de les étudier de très près. Je dois avouer que de toutes les enquêtes auxquelles je me suis livré, celle-ci a été la plus ardue.

Je me suis adressé à la Préfecture de police. Elle m'a répondu que le mendiant d'église échappait presque à sa juridiction, par ce fait qu'il ne stationnait pas sur la voie publique, mais dans un édifice dont la police appartient aux *officiers* de l'église, c'est-à-dire aux bedeaux.

Je me suis alors retourné vers les membres du clergé; j'ai consulté des vicaires, des curés, et jusqu'à un évêque, Mgr Freppel; personne n'a pu me donner le renseignement que je sollicitais, et qui était ainsi conçu : « Qui est-ce qui autorise les mendiants à tendre la main sous le porche d'une église, et à quelle enquête se livre-t-on avant d'accorder ce privilège envié ? »

Car enfin il m'est bien difficile de croire qu'un curé ne sache pas ce que rapporte la dîme prélevée à la porte du temple par cette armée de mendiants qui interpelle et quelquefois insulte les fidèles. Et, s'il le sait, s'il connaît l'importance de la recette, comment ne prend-il pas les précautions nécessaires pour empêcher que ces secours n'aillent à des personnes indignes ou en état de se suffire par un travail régulier?

Eh bien, il paraît que l'Église est étrangère à cette exploitation qu'elle regrette, mais qu'elle tolère, parce qu'elle est impuissante à la réprimer.

Aucune autorisation de mendier n'est donnée par le curé, ce sont les mendiants qui se la donnent eux-mêmes. Un certain nombre d'entre eux se sont emparés des porches de diverses églises de Paris, et, au nom du droit du premier occupant, prétendent expulser, même par la force, tout nouveau venu qui aurait l'audace de leur faire concurrence. Je m'en suis bien aperçu lorsque j'ai voulu, à mon tour, aller mendier à Saint-Sulpice ou à Saint-Eustache. L'accueil qui m'a été fait par une bande de loqueteux était de nature à faire passer le goût des expériences de ce genre. Je l'avoue en toute humilité, j'ai dû céder la place à mes concurrents.

Cependant, je ne me suis pas découragé, et, grâce à l'intervention de M. Defert, maire du VIe arrondissement et du curé de Saint-Germain-des-Prés, j'ai

pu, le 24 mai 1891, m'installer sous le porche de cette église. Le bedeau, dans le cas où j'aurais été malmené, devait me prêter main-forte.

Cinq femmes faisaient la haie le long de la porte, lorsque, couvert de haillons, la main droite paralysée, le dos plié en deux, la tête couverte d'une énorme perruque, je suis venu prendre place à mon tour sur les marches du temple. Vous dire l'effet produit par mon apparition serait chose difficile. J'ai été salué par une bordée de plaisanteries, de grossièretés et d'injures.

— Regardez-moi cet homme-là, disait une mendiante en s'adressant à sa voisine, n'a-t-il pas honte de venir prendre notre pain?

— Il a peut-être tué son père et sa mère, répondait l'autre, et ça ose venir à l'église.

— Vous seriez bien plus à votre place à la prison qu'ici, sale g....., ajouta une troisième en passant devant moi et en me reléguant au second plan.

Les menaces allaient en augmentant, et je crois bien que si je n'avais montré par un geste énergique que ma main, faussement paralysée, était capable de guérir subitement et, au besoin, de défendre ma personne, ces vieilles mégères m'auraient écharpé.

Une dame arrive.

« Ayez pitié d'un pauvre père de sept enfants dont deux en bas âge! »

La dame met la main dans sa poche, en tire un sou et me le donne.

Une seconde dame entre à l'église, celle-ci une charmante personne de ma connaissance habitant au n° 10 de la rue des Saints-Pères. Je l'avais invitée à venir assister à mon expérience : elle me donne deux sous et ne regarde même pas mes voisines, tant elle est occupée à dissimuler un accès de fou rire que mon déguisement provoque chez elle.

Un collégien, qui suivait sa mère, tire de sa poche quelques sous qu'il distribue aux femmes et dépose dans mon chapeau un bon de fourneau.

Une cuisinière me remet deux sous.

Voici un sénateur : il m'a bien connu à l'époque où il faisait partie de l'Assemblée nationale. Il est loin de se douter que le vieux paralytique qui lui tend la main est l'ancien secrétaire-rédacteur de cette assemblée : il passe sans rien me donner. Enfin, me dis-je en moi-même, en voilà au moins un qui est dans les bons principes!

Plusieurs autres personnes défilent devant moi, et entendant répéter que je suis un pauvre père de sept enfants, n'hésitent pas à me faire la charité.

Mes voisines me lancent des regards courroucés : la concurrence que je leur fais les exaspère.

Tout à coup, je m'aperçois qu'elles complotent quelque chose entre elles, et, en effet, je ne m'étais pas trompé. En deux secondes, elles avaient proposé, discuté, adopté une grosse résolution... celle de me faire arrêter.

Oh! leur tactique fut bien simple. Chaque fois que le sergent de ville de service sur la place passait devant l'église, mes cinq femmes se retournaient toutes ensemble de mon côté, et me dévisageaient comme on dévisage un malfaiteur. Le sergent de ville, intrigué par cette manœuvre insolite, me regarde à son tour.

Tout d'abord il me regarde avec un petit air qui a la prétention de paraître indifférent. Mes mendiantes, qui aperçoivent son coup d'œil, font un signe de tête qui semble dire : « Ah! à la bonne heure, l'agent de police a compris qu'il y a quelque chose à faire. »

Le brave représentant de l'autorité me regarde cette fois avec plus de persistance, puis, tout à coup, s'approchant de moi :

« Que f.. aites-vous là?

— Je mendie, comme vous le voyez.

— Comment! vous mendiez, et vous osez l'avouer?

— Mais oui, je mendie comme toutes ces femmes.

— Allons, décampez ou je vous f...ourre au bloc.

— Monsieur l'agent, je vous ferai remarquer que je ne suis pas sur la voie publique. Je suis sous le porche de l'église et vous n'avez pas le droit d'arrêter un mendiant qui stationne ici.

— Pas de raisonnement, vous dis-je, décampez! »

Voyant que l'agent est bien décidé à me faire partir, j'essaye de parlementer avec lui, et, prenant une voix mystérieuse, je lui glisse à l'oreille ces paroles : « Regardez-moi bien; si vous saviez qui je suis, vous ne m'arrêteriez pas! »

Le sergent de ville ne comprend pas, il m'empoigne par un bras et me secoue comme un prunier; il me secoue si fortement que ma perruque, une perruque à la Richepin, louée chez Dieudonné, le coiffeur de la rue Richelieu, fait un saut en l'air.

— Qu'est-ce que c'est que cela? s'écrie l'agent sur un ton tragique.

— C'est une perruque.

— Comment, une perruque?

— Oui, une perruque. J'ai bien le droit de porter une perruque, puisque je suis chauve.

— C'est trop fort. — Je m'en vais chercher le brigadier; et mon brave sergent de ville quitte l'église, traverse la place, tout en se retournant à deux reprises différentes, sans doute pour s'assurer que je ne quittais pas mon poste.

A ce moment arrive un omnibus; j'en profite pour m'en servir comme d'un paravent, et avec l'aide d'un ami qui m'avait assisté pendant cette petite comédie, je me dissimule derrière la voiture, j'enlève ma perruque et le bandeau qui cachait ma barbe, et je me dirige à grands pas vers la rue Christine, où demeure le romancier Bergeret, l'auteur de tant de charmantes nouvelles, qui avait bien voulu, pour la circonstance, m'offrir l'hospitalité.

A la hâte je me nettoie, je change de vêtements,

je remplace ma veste de mendiant par une redingote soignée, mon feutre fripé par un chapeau de soie ; je prends ma canne et mon pardessus et je retourne à l'église.

Mon agent venait de terminer son quart ; il se dirigeait vers le poste de la rue des Saints-Pères. Je l'aborde.

— Dites-moi donc, agent, tout à l'heure, sous le porche de l'église, vous vouliez arrêter un mendiant ?

— Oui, monsieur, il m'a échappé.

— Ce mendiant, c'était moi.

L'agent, tout ahuri :

— Vous dites, monsieur ?

— Je dis que ce mendiant c'était moi. Expliquez-moi donc pourquoi vous vouliez arrêter un mendiant sous le porche d'une église ?

— Monsieur est sans doute commissaire de police ?

— Pas le moins du monde. — Mais soyez donc assez aimable pour me répondre. Comment se fait-il que vous arrêtiez sous le porche d'une église un mendiant qui vous fait remarquer qu'il ne se trouve pas sur la voie publique ?

— Ah ! je comprends, vous appartenez à la secrète ?

— Du tout, mais encore une fois, répondez-moi donc. Je croyais que les gens qui stationnaient aux portes des églises n'étaient jamais inquiétés.

— Monsieur est peut-être M. Paulian ?

— Qu'est-ce que c'est que ce monsieur !

— C'est un monsieur *que j'ai vu dans le* Petit Journal, *qu'il mendie pour s'amuser.*

— Eh bien, oui, c'est moi *qui suis le monsieur que vous avez vu dans le* Petit Journal. N'ayez aucune crainte, mon brave homme, je ne vous causerai aucun ennui, au contraire. J'ai l'honneur de connaître M. le préfet de police. et je lui dirai que vous avez fait votre devoir. Mais expliquez-moi un peu comment il se fait que sur six mendiants qui se trouvaient à la porte de l'église, vous n'en ayez arrêté qu'un seul, moi ?

— Je ne voudrais pas être désagréable à monsieur, me répond l'agent, mais monsieur *marquait si mal !* »

Ainsi, ce n'est donc pas parce que je mendiais, mais parce que *je marquais mal* que j'ai été arrêté.

J'étais resté, montre en main, quatorze minutes sur les marches de Saint-Germain-des-Prés, et j'ai reçu treize sous, déduction faite des dix centimes qui m'avaient été donnés par la dame dont j'ai parlé, et que, naturellement, je ne compte pas dans mon addition.

Quelques instants de plus et j'aurais probablement aussi bien réussi que mes voisines dont l'une avait fait cinquante-neuf sous et l'autre trois francs deux sous... et la grand'messe n'était pas commencée !

L'après-midi, à l'heure des vêpres, je suis repassé devant l'église, — mes cinq femmes avaient disparu, mais quatre autres mendiants avaient pris leurs places. Le roulement s'effectue avec la plus grande régularité. Chacun fait son quart, comme sur un navire. — Assurément un capitaine doit commander à tout ce monde.

. . . . . .

Mais il n'est pas donné à tout le monde de savoir se faire une tête de malheureux ; aussi, bien des mendiants, pour inspirer la pitié et faire croire à leur souffrance, ont-ils trouvé plus simple de faire souffrir des enfants.

L'exploitation des enfants par les mendiants est, suivant moi, le plus abominable de tous les crimes, et cependant ce crime n'est ni prévu, ni puni par nos lois.

L'article 309 du Code pénal punit de la réclusion tout individu qui, volontairement, aura fait des blessures ou porté des coups, s'il est résulté de ces sortes de violence une maladie ou une incapacité de travail personnel pendant plus de vingt jours.

Mais pour causer une maladie à un enfant, et même pour le tuer, point n'est besoin d'avoir recours aux coups et aux violences. Nous avons tous vu, l'hiver, et par des froids rigoureux, des femmes stationner des heures entières sur les ponts, tenant dans leurs bras deux, trois, et parfois quatre enfants en bas âge. Ces pauvres petites créatures ont la face blême, le nez pincé, les yeux excavés, tout leur corps est gelé. Demain, peut-être elles seront mortes, mais qu'importe ce détail à la mère dénaturée, si l'étalage de cette misère fait tomber les sous dans sa sébile ?

D'ailleurs, souvent ces enfants ne lui appartiennent pas ; ils ont été loués dans les bouges de la rue de la Vieille-Estrapade, de la rue Marcadet, du passage Bouchardy ou de la rue Sainte-Marguerite, où, pour trente sous par jour, on vous *confie* un enfant, avec promesse de vous le *changer* s'il lui arrive *un malheur.*

Tous ces faits sont connus, et cependant on n'y porte aucun remède. Nos législateurs, pour se rendre à la Chambre, traversent tous les jours le pont de la Concorde. — Ils peuvent y voir comme moi une femme qui, depuis quinze ans, allaite son enfant, et qui n'est jamais inquiétée.

. . . . . .

L'année dernière, M. Dumay, député ouvrier, reçoit la visite d'une femme qui vient solliciter de lui un secours quelconque. Les députés sont accablés de visites de ce genre. M. Dumay interroge la quémandeuse ; il prend son nom, son adresse, lui donne une petite somme d'argent, et apostille une demande tendant à lui faire allouer un secours par le bureau de bienfaisance.

La femme était à peine partie, que M. Dumay, qui a beaucoup de cœur et qui connaît les misères des

classes laborieuses, se prend à songer au récit qu'il venait d'entendre. — Si cette pauvre femme avait dit vrai... — et tout dans son accent faisait croire qu'elle était sincère, — elle devait être bien malheureuse. — La somme que le député lui avait donnée serait bien vite dépensée, et peut-être que le secours du bureau de bienfaisance se ferait longtemps attendre.

« J'ai eu tort, se dit en lui-même M. Dumay, de m'être contenté d'une apostille banale. — J'aurais dû donner à cette femme une apostille plus chaude et solliciter pour elle un secours d'urgence. — S'il arrive un malheur, j'en serai moralement responsable. »

Cette idée fait un tel chemin dans l'esprit de M. Dumay, que l'honorable député, n'y tenant plus, prend son chapeau et sa canne, et se dirige vers l'adresse qu'on lui a donnée, afin de retrouver sa mendiante et de la recommander avec plus d'insistance au président du bureau de bienfaisance.

Au bout d'un quart d'heure de chemin, il arrive dans la rue indiquée, au domicile de la mendiante. Il interroge la concierge.

— Madame X... habite ici ?

— Oui, monsieur, au quatrième, chambre n° 36.

— C'est une femme malheureuse ?

— Oh ! monsieur, elle est dans la plus affreuse misère.

— Fort bien.

Le député monte au quatrième et cherche la porte n° 36. — Elle était entr'ouverte. — La femme venait de rentrer et s'occupait de son ménage. Tout à coup, un petit garçon qui était sur l'escalier entre dans la chambre et demande à manger.

— Mère, dit-il, j'ai faim, donne-moi un morceau de pain.

— Hélas ! je ne le puis pas, mon cher mignon, répond la mère, il n'y a plus à la maison qu'un tout petit morceau de pain, et je le garde pour ton père, qui, s'il n'a pas trouvé d'ouvrage, aura bien faim quand il rentrera ce soir.

M. Dumay se sent ému jusqu'aux larmes. — Comme il a bien fait de se déranger et de venir voir par lui-même. — Aurait-on l'idée d'une pareille misère ?

Le député entre dans la chambre de la pauvre femme, donne une nouvelle pièce de monnaie et écrit une lettre des plus pressantes à l'adresse d'un de ses amis, président d'un bureau de bienfaisance : « Mon cher ami, lui dit-il, je vous signale un cas de misère navrante. J'ai fait l'enquête moi-même ; donnez à la femme X... un secours, et surtout donnez vite, car il y a des enfants qui, littéralement, n'ont pas de pain. »

M. Dumay rentre chez lui, le cœur soulagé d'avoir fait une bonne action.

Deux jours après, il reçoit la réponse du président du bureau de bienfaisance. — Elle était à peu près ainsi conçue : « Mon cher député, vous avez été indignement volé. Vous avez, dites-vous, fait vous-même l'enquête ? Et, dans ce cas, vous aurez entendu un enfant s'écrier : « Mère, j'ai faim, donne-moi du pain, » et la mère de lui répondre : « Je ne le puis pas, mon mignon, il n'y a plus à la maison qu'un seul morceau de pain, et je le garde pour ton père qui, en rentrant ce soir, s'il n'a pas trouvé d'ouvrage, aura bien faim. »

« L'enfant est dressé pour cette comédie. Il se tient la journée entière sur l'escalier, et, dès qu'il voit un monsieur ou une dame arriver au quatrième étage, il joue son rôle qui consiste à demander un morceau de pain. »

Si je ne craignais pas de fatiguer le lecteur, je multiplierais à l'infini les exemples de ce genre. Encore un ; ce sera le dernier.

Un dimanche, place Victor-Hugo, au moment où les dames en grand nombre sortent de l'église Saint-Honoré-d'Eylau, une femme vêtue de noir tombe dans le bassin qui est au milieu de la place. On se précipite à son secours, et, tandis qu'un monsieur la retire de l'eau, une dame ramasse un livre de messe et un chapelet que la pauvre femme, dans sa chute, avait laissé tomber à terre. Une foule se forme, plusieurs dames offrent leurs services, et l'on conduit la victime de cet accident dans la loge d'un concierge où on lui fait boire un cordial quelconque.

Tandis qu'on cherche à procurer des vêtements secs à la pauvre femme, on l'interroge, on lui demande si elle se sent blessée, si elle désire qu'on la ramène à son domicile. La femme aux vêtements mouillés ne répond pas, — elle cherche autour d'elle un objet auquel elle paraît tenir beaucoup :

— Que cherchez-vous, madame ?

— Mon livre de messe et mon chapelet.

— Les voilà.

— Ah ! quel bonheur. Je croyais que je les avais perdus, j'y tiens tellement !

Et la malheureuse femme raconte qu'elle est veuve, qu'elle allait à l'église porter la dernière pièce de vingt sous qu'elle possède pour faire dire une messe afin que son fils, son fils unique, soldat au Tonkin, lui soit bien vite rendu.

On devine aisément l'effet produit par cette révélation sur l'esprit de tous, et surtout sur le porte-monnaie de toutes ces dames qui sortaient de l'église. Vite on fait une quête ; on remet à la brave femme une quinzaine de francs, on lui donne des vêtements, on la fait reconduire chez elle en voiture.

Voilà de la charité bien faite, direz-vous ?

Je l'aurais cru : — malheureusement, huit jours plus tard, le même accident se produisait dans un bassin des Champs-Élysées. Une femme tombe à l'eau, son livre de messe et son chapelet restent sur le bord du bassin ; on la repêche, on la sèche, on l'interroge et l'on apprend que la malheureuse allait faire dire une messe

à la Madeleine pour que son fils, soldat au Tonkin, lui soit vite rendu.

La semaine suivante, c'est la fontaine Saint-Michel qui est le théâtre d'un accident du même genre, et le préfet de police finit par s'apercevoir qu'une femme nommée Louise Buffet, toujours la même, a trouvé ce moyen ingénieux pour se constituer de petites rentes.

Puissent ces nombreux exemples d'escroquerie mettre le public en garde contre *le type mendiant*.

LOUIS PAULIAN.

L'OPINION ET L'ORDRE DES AVOCATS

Il agace le peuple, l'avocat, et le peuple pourrait bien sous peu faire voir les effets de cet agacement. Il ne faut jamais agacer le peuple, même quand on se croit son maître, et le méchant tyran réussit rarement à faire ses propres affaires jusqu'au bout. Mais quand c'est le peuple qui est le maître, il est plus indispensable encore d'éviter de lui donner sur les nerfs. Or, je vous le dis, l'avocat, en ce moment, agace le peuple, lui donne sur les nerfs.

En parlant du peuple, j'entends, cela va de soi, parler de tout le monde comme il sied à un honnête démocrate qui possède son rudiment démocratique et respecte les principes. Je sais que le peuple comprend ce qu'il y a de plus distingué dans la nation et aussi ce qui recommande le moins la nation à l'estime des autres nations. C'est la loi, et elle n'est pas tout à fait injuste, puisqu'elle est, comme toutes les lois, un compromis entre la raison idéale et la déraison universelle.

Donc, à cette heure, le monde croit avoir à se plaindre de l'avocat, et celui-ci me fait l'effet sinon d'avoir soulevé la haine ou la réprobation, — ces mots sévères seraient ici très excessifs, — du moins la mauvaise humeur générale. La presse, — cette voix de Dieu, — a mandé à sa barre l'ordre des avocats, et, sans circonlocution, lui a dit son fait, En le lui disant, elle a laissé entendre que le mieux qui pût arriver au barreau ce serait de disparaître. On lui a promis la mort. Cette mort qu'on a ainsi promise au barreau ne sera certainement pas une mort sans phrases, mais ce sera la mort tout de même. Des phrases, il y en a déjà eu beaucoup sur ce sujet, et le Parlement s'occupe en conscience de la question de savoir si vraiment il est urgent pour la bonne administration de la République de donner au barreau le coup de la fin.

Je ne dis pas que le barreau a mérité un pareil coup. Il n'est pas douteux cependant que ce n'est pas sans motifs que l'opinion paraît disposée à prendre en grippe les personnes qui prétendent faire leur chemin dans la vie en exerçant cet antique métier d'avocat, lequel, personne ne l'ignore, est plus vieux que les plus vieilles rues. Les motifs de ces dispositions hostiles de l'opinion sont assez nombreux, mais cela n'autorise pas à les tenir tous pour bons. Si l'avocat a des torts, il ne s'ensuit pas qu'il ait tous les torts. Et d'abord quels torts a-t-il? Quels sont les griefs de ceux dont le désir serait qu'il n'y eût plus de barreau, c'est-à-dire que vous ou moi fussions admis à faire au petit bonheur le métier d'avocat? Nous le saurons peut-être en essayant de distinguer quelques-uns des traits sous lesquels le public se représente volontiers l'avocat.

Ce ne sont pas des traits aimables. Le plus caractéristique, le mieux fait en tout cas pour choquer les braves gens, c'est le manque de sincérité. On ne va pas jusqu'à dire que tous les avocats sont des menteurs, mais je sais d'honnêtes esprits sérieusement convaincus que pour exercer avec profit la profession d'avocat, il importe d'avoir, à un degré plus ou moins vif, cette indépendance et cette joyeuse souplesse de conscience que nous prêtons à ceux dont nous disons qu'ils sont des farceurs. Ce mot de farceurs est d'ailleurs, nous devons tout de suite le remarquer, le mot dont nous nous servons le plus facilement et le plus vite pour juger les personnes qui ont une attitude ou tiennent des propos par où nous nous sentons irrités ou blessés.

Il ne répond en réalité à aucune accusation, ni même à aucun soupçon déterminé. Il est commode, portatif, et nous dispense de donner des explications. A l'ordinaire, il signifie que celui auquel nous l'adressons n'est pas un homme dont la parole puisse être prise au sérieux. Il est peu de mots dont nous fassions un usage aussi fréquent, précisément parce que le sens en est à la fois vague et définitif. Il soulage l'irritation de nos nerfs et, dans l'instant du moins où nous l'employons, nous permet de penser que nous valons mieux que ceux qui se sont mis dans le cas de mériter le blâme dont il est l'expression familière et dure.

C'est parfait. Seulement si nous voulons ne pas nous en faire accroire, si nous avons assez de liberté et de clairvoyance pour nous rendre compte de notre propre médiocrité, nous serons obligés de convenir que ce vilain mot de farceur nous est à chaque instant applicable à nous-mêmes. Il suffit pour cela que nous nous soyons mis dans notre tort, ce qui arrive encore assez souvent aux moins mauvais d'entre nous. Et, pour serrer la question de plus près, n'est-il pas manifeste que cette sincérité dont l'absence nous paraît si déplorable chez les autres est une vertu que les hommes sont dans la quasi impossibilité de pratiquer avec une rigueur absolue?

Dire de quelqu'un qu'il n'est pas toujours sincère, c'est n'en rien dire du tout, car il n'est personne qui, par la force des choses, n'ait été à un moment donné contraint de surveiller, c'est-à-dire de dissimuler les

effets de sa sincérité. L'entière franchise n'est permise, dit-on couramment, qu'à la toute-puissance, et cela est vrai si on suppose que la toute-puissance anéantit pour jamais les ressorts de la volonté, mais cela cesse d'être vrai si, au contraire, la satisfaction de nos désirs ne fait qu'engendrer en nous et à l'infini d'autres désirs. Voyez les grands conquérants, les grands manieurs d'hommes et d'idées, avec quelle passion insatiable et inquiète ils renouvellent sans cesse l'objet de leur ambition. Allez donc vous risquer à leur demander de vous révéler le fond, le dernier fond de leur pensée! Ils ne sont pas, je le sais, dans le même état moral que l'avocat dont les motifs comme les moyens d'agir sont beaucoup plus limités; il n'en demeure pas moins qu'ils ont ceci de commun avec tous les hommes d'action qu'ils subordonnent tout à l'accomplissement de la tâche que leur a assignée leur volonté et peut-être aussi, pourquoi pas? leur conscience. Car enfin, il faut avoir le courage de le dire, rien n'est moins simple que cette sincérité, dont il semble que les esprits simples aient seuls l'entier privilège.

La foi la plus entière, la plus intraitable, peut fort bien avoir une source trouble et intéressée. En politique, c'est presque toujours par des griefs ressentis plus ou moins directement que se déterminent nos croyances. Un homme né dans l'aristocratie est volontiers légitimiste, et, il a beau protester de la pureté de ses convictions, il reste certain que lui et les siens auraient tout avantage au triomphe de la cause légitimiste. J'en dirais tout autant des convictions démocratiques d'un enfant du peuple, et cela ne m'empêcherait pas, dans un cas comme dans l'autre, de rendre l'hommage le plus sincère à la sincérité de ce démocrate et de ce légitimiste. Si je rappelle qu'il entre à notre insu une part de considérations intéressées dans celles de nos idées que nous croyons avoir choisies avec la plus indépendante bonne foi, c'est pour bien rappeler que la sincérité comme la plupart des choses humaines peut, elle aussi, être une chose relative et compliquée.

Nous voici tout naturellement ramené à notre point de départ, c'est-à-dire à l'examen du reproche adressé à l'avocat d'être par état destiné à manquer de sincérité. Car la sincérité de l'avocat a un caractère très particulier et où se rencontrent les éléments les plus divers. Et tout de suite n'est-il pas évident qu'il peut fort honnêtement défendre une cause qui n'est pas de tous points une cause honnête?

Prenez, si vous voulez, une affaire criminelle, bien que ces sortes d'affaires tiennent la place la moins importante dans l'administration de la justice.

Un homme a tué ou volé, et comparaît devant la cour d'assises. Il avoue, et cet aveu simplifie singulièrement sa situation. Soit! direz-vous, il n'y a donc plus qu'à le frapper. Soit! dirons-nous à notre tour. Seulement il paraît que la chose ne va pas de soi tant que cela, puisque dans toute société organisée il a toujours été considéré comme indispensable de ne frapper ce coupable qu'après lui avoir fourni tous les moyens d'établir qu'il n'est pas coupable. Son aveu ne change rien à cela, car, même coupable, il doit être défendu, ne peut pas ne pas l'être. C'est l'avocat qui le défend, et comment le défend-il? C'est ici où la question devient délicate.

Elle se pose en de tels termes qu'elle peut être résolue des façons les plus différentes par des hommes dont la conscience serait également attentive et probe. L'avocat va-t-il donc traiter ce coupable comme l'accusation le traite; va-t-il, comme on dit, l'abandonner à son triste sort et se désintéresser du procès? Mais, s'il fait cela, il manque clairement à son devoir, et pour remplir ce devoir il a fallu bon gré mal gré qu'il crût ou s'appliquât à croire que l'accusé, en dépit de son crime, reste malheureux et partant intéressant. Comment a-t-il cru cela? je l'ignore; je sais seulement qu'il a dû le croire, et dans le travail moral qui s'est fait en lui pour l'amener à cette certitude qu'il accomplit un acte utile en s'efforçant de soulager la misère d'un coupable, je vois déjà quelque chose tout ensemble d'honorable et d'inquiétant. D'honorable, parce qu'il est humain et bon de venir en aide au malheur, quelle qu'en soit la cause; et d'inquiétant, parce qu'il est difficile de concilier ce parti pris de pitié avec la justice et aussi avec le respect de toute la vérité. Cette fois, nous y sommes, quelle vérité? Une vérité d'un genre spécial, elle aussi, et qui est cependant la seule dont la lueur incertaine puisse alors guider l'homme chargé de la mission, simple en apparence, de protéger un autre homme contre les erreurs ou les cruautés de la loi. Quoi! la loi est donc quelquefois cruelle? Encore je n'en sais rien; mais je suis sûr que l'avocat doit être convaincu, au moins momentanément, de cette cruauté possible de la loi pour s'acquitter de sa tâche. Conviction étrange, où apparaît bien ce caractère relatif de la sincérité dont l'avocat presque toujours est forcé de se contenter, et que le bon sens instinctif et sommaire du public admet si difficilement. En effet, remarquez-le, l'avocat, dans l'exemple volontairement banal que nous avons choisi, se trouve en quelque sorte en présence de deux vérités.

La première, c'est que devant la loi l'accusé est coupable; et la seconde, c'est que quoique coupable, il mérite d'être traité comme s'il était innocent.

Et ne criez pas à l'absurde, car ils sont nombreux les cas où vous avez trouvé qu'il était d'une justice supérieure de ne voir dans le criminel qu'un égaré ou même qu'un fou.

Or, par le fait de sa fonction, l'avocat est marqué d'avance pour croire aux choses auxquelles les autres ne croient pas. Il a trop d'intérêt à se tromper pour ne pas se tromper de bonne foi. En cela, il ressemble un peu au mari malheureux, et cette ressemblance l'au-

torise peut-être à protester contre la malice insuffisamment informée de l'opinion. On n'est pas en tout cas un farceur parce qu'on est dupe de soi-même ou des exigences de son état.

A la bonne heure! Mais c'est peut-être la nature même de ces exigences qui éveille la malveillante inquiétude de l'opinion. En cela, encore, l'opinion s'inquiète à tort. Qu'elle s'en rende compte ou non, en effet, elle serait plus ardente à réclamer le respect du droit de la défense qu'elle ne l'est à railler ceux dont le métier est de vivre de l'exercice régulier de ce droit. Il y a pourtant quelque chose de fondé dans l'irrévérence gouailleuse avec laquelle sont souvent jugés l'attitude habituelle, les procédés de discussion, les façons de l'avocat. S'il se fait souvent illusion à lui-même avec une innocence presque entière, l'avocat, le voulût-il, ne peut jamais, du moins dans l'instant où il remplit son office d'avocat, se montrer bonnement tel qu'il est, et je ne dirai pas sans hypocrisie, mais sans grimace. Ici, vraiment, les nécessités professionnelles lui commandent des sacrifices qui doivent être très durs aux âmes tout à fait franches. Comme le magistrat, — moins que lui toutefois, — il est tenu d'avoir toujours le ton d'un homme irréprochable, et l'opinion fait preuve de clairvoyance et de justice en s'amusant des effets comiques de cette obligation où est l'avocat de se placer invariablement sur le terrain des plus grands et des plus beaux sentiments. Elle est absolue et impérieuse, cette obligation, et si désireux que fût l'avocat de s'y soustraire, il ne le pourrait sans scandale.

De même que vous ne concevez pas un jeune substitut s'écriant, par exemple, dans un procès en adultère : « L'adultère, messieurs, je connais cela... » De même vous ne sauriez imaginer un avocat avouant au tribunal qu'il compte sur son indulgence parce qu'il sait que ceux dont ce tribunal se compose ne sont comme lui-même que de pauvres hommes faibles et sans résistance contre la tentation. Aucun avocat ne se risquerait à faire une pareille déclaration, si conforme cependant à la nature des choses. Par état, il est obligé de parler comme s'il était une incarnation parfaite de la vertu sur la terre, et cela est tout de bon plaisant, et la galerie fait bien d'en rire. Il est vrai qu'à l'occasion, la galerie ne se gênera pas pour donner elle-même et sans malice le spectacle de la plus authentique hypocrisie. Après tout, c'est sans doute que la pratique de l'hypocrisie est utile au monde et qu'il ne saurait s'en passer.

Il pourrait encore moins se passer de la bonne volonté des ambitieux, car il a besoin de gens qui s'occupent de ses affaires. Cela ne l'empêche pas néanmoins de se plaindre avec aigreur de l'audace et de la persistance des velléités ambiteuses dont le barreau depuis cent ans donne le bruyant exemple. Au tort de parler contre sa conscience, l'avocat ajoute celui de représenter dans la masse des citoyens français ce qu'il y a de plus agité et de plus encombrant. Il est partout ce bavard sceptique et souple, et partout il trouve moyen de faire figure au premier rang. Hier, il était président de la République; président du Sénat, président de la Chambre; ministre, il l'est plus qu'il ne le veut, à chaque instant, il dit : « Non, je ne veux pas être ministre! » Il se réserve, se croit tout permis, et ce n'est pas seulement chez nous, en France, qu'il règne, gouverne, se carre, il peuple encore les ambassades, et, entre la poire et le fromage, offre des cigares à des princes du sang, et de son air tour à tour pompeux, goguenard et fin, peut dire sans trop mentir : « La France, c'est un peu moi! » Eh bien, la France est fatiguée, paraît-il, d'entendre toujours les gens du même métier dire cela. Pourquoi l'avocat, l'inévitable avocat, est-il presque seul à mettre la main à la pâte? Est-il donc si malin que cela pour prendre sans cesse de grands airs malins? Mon Dieu! non, il n'est pas plus malin qu'un autre. Seulement, tant qu'il y aura un parlement, il est à craindre qu'il se recrute volontiers parmi ce groupe d'hommes qui sont censés, d'une part, savoir dire leur avis à haute voix devant tout le monde, et, d'autre part, connaître la loi et avoir de plus ce que l'on appelle l'intelligence des affaires. Les avocats, fort heureusement, ne sont pas les seuls à remplir ces conditions, mais, comme ils ont plus de chances de les remplir que d'autres, il n'est pas étonnant qu'ils aient jusqu'à présent abusé du préjugé établi en leur faveur par la force même des choses. Cela ne fait rien, on commence à être las de cette importance que le régime parlementaire donne au barreau, et c'est une des raisons du désir où est l'opinion de voir le barreau mordre un peu la poussière.

Ce n'est pas tout, et un des griefs les plus vifs que le public ait contre ce qu'il nomme les privilèges des avocats, prend sa source dans un ordre d'idées différent. On pardonnerait à la rigueur à l'avocat l'élasticité de sa conscience, la trop grande place qu'il a prise dans le gouvernement de son pays, ce qu'on lui pardonne peut-être le moins, c'est ce droit insolent qu'il s'arroge de pouvoir tout dire sans être responsable de rien. Sur ce point, la réprobation est presque unanime, et le peuple pense comme Napoléon qui voulait, on le sait, couper la langue au barreau tout entier. Il s'agit, en somme, des limites qu'il serait nécessaire de mettre à l'exercice du droit de la défense dont certains avocats font un abus exaspérant. On n'a pas oublié ces trop nombreux procès où des personnes étrangères aux débats après avoir été calomniées, insultées, se sont trouvées, de par la loi, dans l'impossibilité d'obtenir aucune réparation. En soi, la chose est révoltante, et elle indigne justement les bonnes âmes. Malheureusement, toute déplorable qu'elle est, elle reste inévitable, et je ne sais pas de moyen d'y remédier sans rencontrer, et tout de suite, des inconvé-

nients bien autrement graves que ceux qu'entraîne avec soi le respect absolu du droit de la défense.

On oublie trop vite, quand on juge cette question, qu'elle ne vise que fort indirectement le rôle, les prérogatives de l'avocat. Son objet est beaucoup plus haut, puisqu'il se confond avec le droit le plus essentiel qui soit reconnu dans tous les pays civilisés, — je n'ai pas besoin de dire les pays libres, — au plus humble citoyen. S'il est un droit naturel et sacré dont aucune considération ne doit entraver l'exercice, c'est à coup sûr celui-là. Menacé dans ma vie ou dans mon honneur ou simplement dans ma sécurité, je me défends comme je peux, comme je veux, et il n'est légitimement au pouvoir de personne de m'imposer de dire certaines choses et d'en taire certaines autres. Seul, je suis juge de ce que j'ai à dire ou à ne pas dire, et durant tout le temps que j'ai à me défendre, la liberté la plus infinie doit m'être laissée sans souci des convenances d'autrui, si respectables qu'elles puissent être.

C'est là une de ces vérités dont on dit qu'elles tombent sous le sens. Elle ne perd rien de sa rigueur, en tout cas, quand on l'applique à l'avocat qui n'est que le représentant du droit des particuliers. On a raison de flétrir les abus du droit de la défense, mais il est vain et il serait dangereux de songer à les empêcher. Puis est-ce qu'un procès, soit criminel, soit civil, n'est pas souvent l'occasion du déchaînement des plus vilaines passions? Est-ce que, dans la lutte furieuse des intérêts qu'il provoque, il est possible même aux esprits les plus naturellement modérés d'obéir aux suggestions de la sagesse et de la modération? Cela aussi on l'oublie quand on reproche aux avocats leurs excès de parole, qui sont sinon justifiés, du moins expliqués par le caractère excessif des choses qu'ils ont à commenter ou à juger. Le sentiment public se trompe donc et méconnaît l'intérêt public même en voulant restreindre le droit de la défense. Qu'il y ait des avocats ou qu'il n'y en ait pas, ce droit primordial doit être respecté d'une façon absolue.

En attendant, on se demande à l'heure qu'il est s'il n'est pas temps de supprimer l'Ordre des avocats. C'est aux yeux de quelques-uns une grosse question, et je ne serais pas surpris si elle était résolue conformément aux désirs des adversaires de cet ordre privilégié et, dit-on, suranné. Je crains bien que ce soit l'intérêt général qui paye les frais de cette menue réforme. Elle n'est pas nouvelle d'ailleurs. Déjà elle a été essayée et elle a donné de si beaux résultats que tout naturellement on est revenu à l'état de choses qu'elle avait détruit.

En tout cas, si la suppression de l'Ordre des avocats est votée, il est certain que ce ne sont pas ceux-ci qui auront à se plaindre de cette suppression, mais bien les plaideurs, c'est-à-dire tout le monde. L'Ordre officiellement supprimé se reformera de lui-même, et tout ce qui compte au barreau mettra à en faire partie un empressement significatif et rassurant.

L'avocat avec ses défauts, ses travers, ses vices, n'est, si vous voulez, ni meilleur ni pire que le commun des autres hommes; mais il est une chose qu'on ne peut refuser au barreau et particulièrement au barreau de Paris, c'est d'avoir le souci le plus jaloux de la considération où il se flatte de pouvoir prétendre. C'est à ce point que je ne sais guère de milieu où ce mot de considération reçoive une application plus juste, plus soutenue, plus rigoureuse. Cela tient sans doute à l'obligation incessante où est l'avocat de montrer ce que sa conscience vaut ou ne vaut pas, et de le montrer dans toutes les occasions, quotidiennement et au grand jour. Il peut être médiocre, ridicule, comique; il aura là-bas, lorsqu'il sera jugé par ses pairs, la considération qu'il mérite, car au barreau, il n'y a pas à le nier, le dosage de la considération professionnelle se fait avec une exactitude presque parfaite. Voilà qui est caractéristique et précieux. On fera tout de même bien d'en tenir compte le jour où, histoire d'amuser un moment le public, on voudra mettre le barreau sur le carreau.

L. Bernard-Derosne.

VARIÉTÉS

Les révoltés d'autrefois au Pays latin.

Turba gallochiferum ferratis pedibus ibat.
Galoches, pieds ferrez y couroient à grand bandes.
Noël du Fail. (*Œuvres.*)

On se serait cru en vérité, l'autre soir, sur la place Saint-Michel, reporté à l'une de ces révoltes scolaires d'autrefois, à l'un de ces « tumultes » qui faisaient accourir tous les écoliers, martinets, galoches et béjaunes, de la porte Saint-Victor à la porte Buci, du collège de Bourgogne à Montaigu. Vous n'eussiez eu, — si le hasard vous avait poussé parmi les manifestants, — qu'à évoquer, à la place de l'entrée spacieuse du pont, la voûte massive du Petit-Châtelet, à vous figurer, au lieu des escouades de sergents de ville, hésitant à se risquer sur le terrain peu sûr du boulevard, une troupe d'archers de la prévôté, en chausses bigarrées et escarlatées, à substituer enfin mentalement à la foule mêlée des émeutiers d'hier une multitude de jeunes gens en longues robes plus ou moins dépenaillées, « mauvais garçons » ou studieux élèves des Facultés supérieures, vous n'eussiez eu qu'à imaginer cela pour avoir la vision d'une de ces révoltes qui se produisaient si fréquemment au temps de Villon et de Rabelais, lorsque les écoliers croyaient qu'on

avait violé leurs vieux privilèges universitaires ou attenté à la liberté de l'un d'entre eux.

Il est, certes, curieux, après tant de siècles de tranquillité, de voir flamber à nouveau cette humeur batailleuse des étudiants, et renaître cet esprit de solidarité qui les rendit si forts, dans un temps, contre les juges communs et contre le roi lui-même.

Les générations se sont succédé autour de l'antique Sorbonne, les traditions se sont peu à peu effacées, l'Université a cessé d'être, au milieu d'un royaume, la seule république égalitaire d'Europe, elle est devenue partie du gouvernement, le vieux quartier aux ruelles sombres et inexpugnables est tombé peu à peu sous la pioche, il semblait que rien ne subsistât du Pays latin d'antan, et voilà que tout à coup la rive gauche se soulève de la même façon qu'elle s'est soulevée au XVIe siècle, comme si le sol même exhalait encore les vieilles idées révolutionnaires que défendirent les Riant, les Dugast, les Turnèbe, les Ramus...

Et ce parallèle que nous établissons n'est point, croyez-le, simple rhétorique.

Lisez le récit de la grande émeute du Pré-aux-Clercs, en 1557, dans Duboulay ou dans Dubreul, l'auteur des *Antiquitez de Paris*, « qui y étoit, *turbam ad malum sequutus* », et vous serez surpris, comme nous l'avons été, en constatant qu'il y a trois cent trente-six ans, tout s'est justement passé de la même manière que l'autre semaine, que le même motif futile eut pour conséquence un semblable meurtre, un semblable soulèvement, et de semblables répressions sanglantes.

Voici, d'ailleurs, succinctement le récit de cette affaire :

L'Université, qui était de longue date en procès avec les bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, au sujet de son domaine du Pré-aux-Clercs, perdit sa cause au mois de mai de l'an 1557. La nouvelle de cette issue fâcheuse se répandit rapidement dans le quartier et souleva parmi les écoliers d'unanimes clameurs. Le temps était beau et doux ; les jeunes gens se répandirent dans les rues, s'attroupant et criant devant les logis habités par les juges ou leurs estaffiers. L'un de ceux-ci, un commissaire, prit peur, il perdit la tête et tira par la fenêtre un coup d'arquebuse qui tua net un des manifestants.

Ce meurtre inutile affola tous les jeunes gens : ils se jetèrent dans la maison, l'incendièrent, et, dans leur rage de destruction, démolirent les deux bâtiments contigus.

Le prévôt lança ses archers sur les émeutiers : on en arrêta un, on le jugea rapidement, on le pendit au lieu même de l'attentat, et ses cendres furent jetées au vent. Cette barbarie maladroite redoubla l'effervescence au Pays latin, et, malgré les arrêts sévères que le Parlement lança contre l'Université, pendant vingt-sept jours les rues de la rive gauche furent le théâtre de sanglants combats. Il fallut, pour mettre fin à cette révolution, que le roi, qui était alors à Villers-Cotterets, se décidât à faire marcher sur Paris un corps d'armée. Une soudaine panique s'empara alors des mutins qui désertèrent les rues, et l'Université, effrayée, députa ses deux plus illustres maîtres, Turnèbe et Ramus, pour implorer la clémence royale : leur éloquence, heureusement, triompha, et ils revinrent avec des lettres de grâce.

*
* *

Cette émeute de 1557, qui porta un coup mortel aux privilèges de l'Université, fut le dernier grand mouvement qui agita, avant notre âge, le monde des Écoles, mais elle a été précédée d'un nombre considérable de « tumultes » plus sanglants et plus terribles qu'il n'est pas sans intérêt de rappeler aujourd'hui.

En 1229, une bande d'écoliers s'en alla boire chez un cabaretier du bourg Saint-Marcel ; ils connaissaient déjà les préceptes des « repeues franches », et pour écot battirent l'hôte. Des passants prirent son parti et forcèrent les mauvais garçons à s'enfuir. Ils revinrent le lendemain en force, pillèrent la taverne, et blessèrent un grand nombre de personnes. Le prieur de Saint-Marcel vint se plaindre à la reine Blanche, qui ordonna au prévôt d'aller saisir les coupables dans le Pays latin. Il y eut une terrible bataille, et bon nombre de jeunes gens furent massacrés. L'Université interrompit aussitôt l'enseignement dans tous les collèges et fit cesser les prédications ; les maîtres, avec leurs élèves, abandonnèrent Paris et se retirèrent à Angers ; on dut, pour les faire revenir, leur accorder une solennelle réparation.

En 1404, des pages de la maison de Savoisy, chambellan du roi, se prirent de querelle avec des écoliers et en blessèrent quelques-uns. Plainte fut adressée à ce seigneur qui déclara, — peut-être avec raison, — qu'il approuvait la conduite de ses gens.

Dès que le recteur connut cette réponse, il suspendit tous les exercices scolaires et demanda justice au Parlement au nom de l'Université offensée. Ce fut le célèbre Gerson qui fut chargé, pour elle, de porter la parole : « La fille du roi, dit-il, en commençant, ne peut, dès présent, avoir accez à sa royale personne ; elle est comme orpheline... »

Le 24 août, un jugement condamnait Savoisy à payer à l'Université deux mille livres de dommages-intérêts ; il décidait encore que son hôtel serait abattu et que trois des pages coupables seraient fouettés par le bourreau, puis bannis pendant trois ans. Juvénal des Ursins, qui rapporte la chose, ajoute bonnement que si le seigneur de Savoisy évita pour lui-même une peine corporelle, c'est « parce qu'il était clerc ».

Deux ans plus tard, en 1406, le prévôt de Paris, qui s'appelait Guillaume de Tignouville, eut l'audace de faire pendre deux écoliers qui, d'ailleurs, s'étaient rendus coupables des pires méfaits. Le recteur ne

voulut point savoir s'ils étaient dignes de la potence ; il déclara qu'on avait porté atteinte aux prérogatives de l'Université, et, usant de sa défense ordinaire, il suspendit l'enseignement dans Paris. Pendant quatre mois, les collèges et les écoles demeurèrent fermés : le Parlement dut se rendre, et Tignouville eut l'horrible contrainte d'aller lui-même détacher du gibet les restes putréfiés des deux condamnés, de les baiser sur la bouche et de les coucher dans une charrette. Avec le bourreau, il la conduisit en grande pompe jusqu'à l'église Notre-Dame, et restitua les cadavres qui furent solennellement inhumés. On grava sur leur tombeau l'épitaphe suivante :

Cy dessous gisent Legier du Moussel et Olivier Bourgeois, jadis clercs escholiers estudians en l'Université de Paris, exécutez à la justice du roy, nostre sire, par le prévost de Paris, l'an 1406, le vingt-sixième jour d'octobre. Lesquels, à la poursuite de l'Université, furent restituez et amenez au parvis Notre-Dame, et rendus à l'évesque de Paris comme clercs, et au recteur de l'Université comme supposts d'icelle... Et furent lesdits prévost et son lieutenant démis de leurs offices.

Les « tumultes » devinrent fréquents sous le règne de François Ier quand la mode se mit parmi les écoliers de n'aller aux champs qu'avec des tambours et des fifres devant leur troupe, et de se faire escorter de soldats de louage qui les protégeaient contre les passants qu'ils insultaient et qui leur prêtaient des arquebuses et de la poudre pour tirer hors de la ville.

A cette époque, il faut placer le grand combat des collégiens avec les vignerons des coteaux de Bièvre, raconté d'une façon si charmante dans un des discours d'Eutrapel : « Jamais, dit Polygame, à la bataille de Cerisolles, où je fus soubs la charge du capitaine La Mole, qui y demeura, ne furent trouvez tant de corseletz, harquebuzes, piques, morions et hallebardes des impériaux esparses çà et là, comme l'on vit à ceste grosse rencontre, de vendanges de Térence, de *De octo partibus*, de Pelisson, de *Pro Milone*, de *Bucoliques* de Virgile et escritoires là délaissés à ce chaud alarme. »

Mais ce n'était là que passe-temps d'enfants à côté de la terrible échauffourée qui eut lieu en 1548.

Un jeudi, à la fin de juin, les écoliers, s'étant rendus selon l'habitude au Pré-aux-Clercs, se disputèrent avec des charretiers qui traversaient leurs jeux, emportant dans la campagne les immondices de Paris.

La règle voulait qu'ils passassent sur le domaine de l'abbaye de Saint-Germain, mais les religieux leur avaient barré le chemin et les avaient obligés à prendre par le pré.

Cependant ces austères personnages voyant de leurs fenêtres que les coups commençaient à pleuvoir sur les malheureux boueurs firent appeler la garde et s'avisèrent de lui venir en aide : ils montèrent sur le rempart, braquèrent sur les étudiants un canon et leur lâchèrent une volée de petits plombs. Les enfants éperdus et tout ensanglantés s'enfuirent vers la ville, pourchassés encore par les soldats.

Le lendemain, ils s'assemblèrent en grand nombre, s'adjoignirent les clercs du palais, les apprentis de la Cité et, encouragés par leurs professeurs, ils se jetèrent sur les terres des moines, arrachèrent les clôtures, déracinèrent les arbres fruitiers, puis regagnèrent la montagne chargés de débris qu'ils brûlèrent avec grande fête devant le portail de Sainte-Geneviève.

Les troubles durèrent une semaine ; la police fit de nombreuses arrestations et, tandis que le Parlement délibérait, le tribunal académique siégeait en permanence à Montaigu. Il ne fallut rien moins que la parole éloquente du célèbre avocat Riant pour faire triompher devant les juges la cause de l'Université.

On était las, décidément, à la Cour comme au Parlement, de ces vieilles libertés traditionnelles du Pays latin qui le mettait en dehors de la justice royale. Déjà en 1498, à la suite d'une affaire, le recteur, pour la première fois, avait dû céder et reprendre les cours interrompus selon l'habitude. L'émeute de 1557, que nous avons racontée, laissa blessée au cœur cette vieille puissance universitaire qui si souvent avait tenu en échec la royauté ; et les temps étaient proches où le Pays latin allait cesser d'être cette terre de liberté délicieuse qui faisait dire gaiement aux anciens écoliers, lorsqu'ils se rencontraient dans la vie : « *Nos fuimus simul in Garlandia !* » Nous avons été ensemble en Garlande !

André Saglio.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UN SYMBOLISTE JAPONAIS (1).

Voici un drame symboliste qui ne peut manquer d'être joué bientôt à Paris, et avec un succès triomphal : car il est exotique, incohérent, à peu près incompréhensible. Il a en outre pour sujet les amours de Jésus-Christ ; et l'auteur, M. Sadakichi, est quelque chose de mieux encore qu'un Belge, qu'un Allemand, voire qu'un Norvégien : c'est un Japonais. Après avoir employé cinq ans à écrire un drame, *Christ*, il l'a lui-même imprimé, publié et répandu dans le monde entier, y joignant un court résumé de l'histoire de sa vie.

Il nous apprend, entre autres choses, qu'il est né en 1867, à Nagasaki, d'un père allemand et d'une mère japonaise, qu'il a fait son éducation en Allemagne, et qu'il s'est établi en 1882 aux États-Unis, où il a été extrêmement malheureux. « Pendant un an, il ne fit qu'un repas par jour ; pendant deux semaines, il n'a vécu que de gros pain. » Long-

(1) *Christ*, a poetical drama by W. H. Sadakichi. Boston, 1893.

temps, en outre, M. Sadakichi a été tourmenté d'un cruel embarras : il n'arrivait pas à décider s'il serait littérateur, peintre ou acteur; car, affirme la notice, « il avait un égal talent pour chacune de ces professions ». Enfin, il s'est décidé pour la littérature : il annonce, en effet, à la fin de sa brochure, un grand nombre d'ouvrages en préparation, des *romans subjectifs,* des *conversations,* des poèmes en prose, des traductions, sans compter trois drames qui feront suite au *Christ : Bouddha, Confucius, Mahomet.*

Le Christ, poème dramatique en trois actes (et en prose), est dédié par l'auteur « à ceux qui l'ont mal jugé, humilié, offensé durant sa vie passée ». Suit une préface où nous lisons cette fière déclaration : « Je me permets dans ce drame une liberté d'expression que seuls comprendront les rares esprits capables de s'élever avec moi à la hauteur d'où je regarde l'homme et l'univers... Quel qu'il soit, le pays qui consentira à représenter mon drame pourra se vanter désormais de posséder un art dramatique national. »

Acte premier. — Tubal Caïn, banquier, demande à la sainte Vierge de se marier avec lui. Mais elle refuse. Une première fois, elle a eu le tort de se marier sans amour (avec saint Joseph); elle aurait dû rester fidèle à l'amant qui a été le père de son fils Jésus. Celui-ci, survenant à ce moment, interrompt l'entretien. Il fait la rencontre d'une belle jeune femme, Hannah, et s'éprend d'elle. Aveux, baisers, duo d'amour.

Second acte. — La reine Zénobie, traversant le village, voit Jésus, s'éprend de lui, lui offre de l'emmener avec elle. Et comme Jésus refuse, Zénobie, folle de dépit, se venge en lui enlevant sa chère Hannah.

Troisième acte. — Sous les yeux de Jésus, venu avec sa mère pour reprendre sa maîtresse, celle-ci est empoisonnée par la méchante Zénobie. Mais Jésus, animé tout à coup d'un esprit vraiment chrétien, refuse de venger cette mort et retourne dans son pays.

Tel est ce drame, dont les phrases prises en détail sont claires et même assez banales, mais dont il est très difficile de comprendre le sens général et la portée symbolique. Avis maintenant à la nation, quelle qu'elle soit, qui désire pouvoir se « vanter de posséder enfin un art dramatique national ».

***

PÈLERINAGE MODERNE.

L'homme le plus inventif du XIXe siècle, M. Stead, le fondateur et directeur de la *Review of Reviews,* vient de ressusciter l'excellente coutume des grands pèlerinages. Mais comme la foi religieuse ne lui paraît plus assez forte pour mettre en marche les masses, ainsi qu'au moyen âge, il a imaginé un pèlerinage laïque, ou plutôt historico-géographico-religieux. Son pèlerinage est quelque chose d'intermédiaire entre les croisades et les *Cook's tours.* Sous la direction d'un comité d'ecclésiastiques et de savants, la troupe des pèlerins, moyennant vingt guinées souscrites d'avance au bureau de la *Review of Reviews,* visitera pendant trois semaines de l'été de 1894 toutes les curiosités du midi de l'Angleterre; il y aura tous les jours des conférences, des sermons, des danses, des exercices pieux. Le pèlerinage partira de l'abbaye de Westminster, il ira successivement à Cantorbéry, à Douvres, à Hastings (conférence historique sur le champ de bataille), à Portsmouth (conférence sur Nelson), à l'île de Wight (conférence sur Tennyson dans sa propre maison), etc. Un bateau spécial, le *May-Flower,* transportera les pèlerins : c'est un bateau à la fois confortable et instructif. Voici, d'ailleurs, quelques extraits du prospectus :

« Les pèlerins auront à dormir à bord du *May-Flower* pendant toute la durée du pèlerinage.

« Aucune boisson alcoolique ne sera servie aux pèlerins, sauf sur l'ordonnance d'un médecin (on sait que c'est un des rôles principaux des médecins anglais de fournir des ordonnances de ce genre).

« Les pèlerins seront accompagnés en tout lieu par deux conférenciers, qui leur serviront de guides.

« Le service divin sera célébré tous les matins à bord du *May-Flower* par l'un des chapelains du pèlerinage.

« Le bateau contiendra notamment : une lampe à projection; un salon de photographie, où les pèlerins pourront préparer et développer leurs épreuves ; une équipe de sténographes, pour prendre des notes sous la dictée des pèlerins ; un orchestre de musiciens, etc.

« Une place spéciale à bord sera réservée aux tricycles des pèlerins. »

Le tout pour vingt guinées, et pas un sou à dépenser en plus !

***

NOTRE AVENIR.

Dans une série d'études très documentées qu'elle publie dans *Lucifer,* la grande revue théosophiste anglaise, Mme Annie Besant donne des renseignements curieux et, — paraît-il, — authentiques, sur la destinée de l'âme après la mort. Notre âme, sitôt séparée du corps, devient un Devachani et entre dans un état de parfaite sérénité impersonnelle. Elle perd toutes ses passions, tous ses désirs, tous ses vices, qui ne tenaient qu'au corps. Mais après un certain temps, une moyenne de quinze siècles, l'âme se fatigue de cet état de béatitude, elle éprouve de nouveau la soif de la vie corporelle, elle redescend alors, reprend un corps, mais en même temps reprend les désirs, passions, vices, etc., dont elle s'était séparée pendant son état de *Devachan.* Et elle recommence sur la terre sa misérable existence, à peu près semblable à celle qu'elle y a menée quinze siècles auparavant.

N'est-il pas curieux de voir comme ces dernières découvertes de la théosophie réalisent, à cela près qu'elles manquent tout à fait de grâce et de poésie, les rêves métaphysiques de Platon? On croirait lire une médiocre analyse du *Phedon* ou de la *République.*

***

POÈTES UNIONISTES ANGLAIS.

Après M. Swinburne, un autre poète anglais, un des candidats les plus sérieux à la succession de lord Tennyson, M. Alfred Austin, a voulu affirmer à son tour ses convictions unionistes. Il vient de publier une façon de chant national d'une forme malheureusement un peu mirlitonesque, et dont voici le refrain :

« L'Union, l'Union, — l'Union est notre cri, — à l'Union, nous nous rallierons, — pour l'Union, nous mourrons! »

***

LA CIVILISATION AU JAPON.

Parmi toutes les coutumes européennes importées depuis vingt ans au Japon, aucune n'a été si favorablement accueillie ni si parfaitement comprise que le divorce.

Dans l'année 1890, il y a eu au Japon 340 445 mariages et 107 478 divorces. Dans les grandes villes, plus de la moitié des mariages aboutissent au divorce. Les journalistes japonais constatent avec inquiétude que la civilisation est en train chez eux de désorganiser la famille; mais ils se consolent en pensant qu'après l'avoir complètement désorganisée, elle ne pourra manquer de la réorganiser sur un modèle plus parfait.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

13 juillet 1893.

Les interpellations de MM. Camille Dreyfus, Tony Révillon et Millerand, sur les événements de la semaine dernière, se sont terminées par un ordre du jour de confiance « approuvant les déclarations du gouvernement ». A la majorité de 439 voix contre 44, la Chambre a témoigné la satisfaction qu'elle avait éprouvée du ferme langage de M. Charles Dupuy qui lui promettait de maintenir l'ordre avec la liberté républicaine et d'apporter dans l'organisation et le fonctionnement de la police de Paris les réformes nécessaires.

Les procédés de la police, malgré les difficultés de sa tâche, ont donné lieu en maintes circonstances à de graves critiques que nous n'avons jamais dissimulées. Les excès auxquels on est arrivé, au milieu des circonstances obscures de la récente crise, sont un sujet de profonde mortification pour nous. Ce sont des habitudes invétérées, mais on peut dire qu'il n'y a pas de peuple libre lorsque de telles mœurs sont en vigueur. Si, à la moindre émotion populaire, pour un monôme d'étudiants, pour un cortège d'ouvriers, les agents de la force publique se précipitent à tort et à travers piétinant les femmes et les enfants, cassant les crânes des promeneurs inoffensifs; s'ils peuvent pénétrer, comme on l'a vu, dans les corridors des maisons, dans les hôtels, dans les hôpitaux, il est clair qu'un tel état de choses rend toute surprise facile et que la constitution même de la République peut se trouver un jour en danger sans qu'on y pense. Un peuple accoutumé aux assomades est peu fait pour résister à un Deux Décembre.

Le traitement du « passage à tabac », qui a été longtemps considéré comme légendaire et qui n'est que trop vrai, est une indignité sans excuse.

Un certain nombre d'étudiants et d'autres citoyens, arrêtés dans les troubles, ont ensuite été condamnés à des peines très dures, sans un examen sérieux de leur situation, sans le secours d'un avocat, et avec une rapidité qui ôte toute garantie aux accusés. Aussi longtemps que tout cela ne sera pas changé et corrigé, la République peut être dans les lois, elle n'est pas dans les mœurs.

Ces observations passent fort au-dessus de la tête du préfet de police, qui, personnellement, n'a qu'une responsabilité extrêmement médiocre dans cet état général. Le vice principal de l'institution du préfet de police chez nous est, comme nous l'avons dit aussi, de faire très vite de ce fonctionnaire une sorte de ministre indépendant, qui a ses vues, sa politique, sa clientèle. Il semble toujours que ce soit une sorte de crise gouvernementale lorsque le préfet de police est changé. Il semble avoir ses journaux par lesquels il fait ses conditions. Cette situation n'est point particulière à l'un d'eux; elle se forme très rapidement autour de tous les préfets de police qui se succèdent en France. Le ministre de l'Intérieur, en arrivant place Bauveau, devrait toujours nommer son préfet de police, en qui il aurait confiance et qu'il tiendrait sous sa main.

Le gouvernement a promis de rouvrir la Bourse du travail aussitôt que le Conseil d'État aurait terminé le règlement qu'il élabore pour cette institution. Il aurait semblé plus naturel de confier la préparation de ce règlement au Conseil supérieur du travail. Le problème n'est pas aussi simple qu'on le pense, et il contient des éléments que le Conseil d'État ne connaît peut-être pas très bien.

Si les syndicats régulièrement constitués sont seuls admis à la Bourse du travail, on va leur donner une situation de plus en plus prépondérante et privilégiée, tandis qu'il paraissait à un certain nombre de personnes que ces syndicats avaient déjà trop de privilèges et pesaient trop lourdement sur les ouvriers libres et sur les patrons. Comme l'a dit M. Dupuy à la Chambre, les premiers fondateurs de la Bourse du travail l'avaient appelée la Bourse des ouvriers et voulaient y donner l'hospitalité à tous les ouvriers, syndiqués ou non, et même aux patrons pour se mettre en rapport avec les ouvriers dont ils auraient besoin.

Un palais municipal, entretenu aux frais du public, et accordé aux seuls syndicats, leur donne des avantages très précieux dans la République du travail, alors que déjà leur influence devenait un sujet d'appréhension pour beaucoup. Une idée qui se fait jour en ce moment est que les syndicats devraient pourvoir eux-mêmes aux frais de leur installation et de leur domicile et qu'ils auraient ainsi, étant dans leurs meubles, la dignité et la liberté à laquelle ils aspirent légitimement. Mais, quelles que soient les formes que ces associations ouvrières prennent dans l'avenir, il est certain qu'on ne pourra jamais leur permettre de devenir un État dans l'État.

M. Godefroy Cavaignac a rappelé éloquemment, dans son discours de la Chartre-sur-le-Loir, les obligations d'un vrai gouvernement parlementaire qui doit, avant tout, avoir sa politique, « ne pas craindre de la défendre et succomber avec elle au besoin ». L'honorable député de Saint-Calais exhorte tous les bons citoyens dans les moments de crise à se serrer autour du gouvernement qui représente l'ordre et la loi, mais il voudrait aussi voir s'ouvrir une ère d'apaisement par le respect intelligent des minorités.

S'il attache le plus grand prix au maintien de l'autorité gouvernementale, il n'en attache pas moins à la liberté, et il les croit parfaitement conciliables l'une avec l'autre. C'est là sans doute le grand problème, à la fois politique et moral, et l'on ne peut trop le recommander aux Français. M. Godefroy Cavaignac en parle, comme il convient, avec beaucoup d'élévation et de largeur d'esprit, et, en parler ainsi, c'est déjà aider à le résoudre, autant qu'il est permis à chacun de nous.

M. Peytral, ministre des Finances, a donné et repris sa démission dans les vingt-quatre heures. On a pu craindre encore une fois une de ces dislocations ministérielles qui s'opèrent en dehors du Parlement et même après un vote de confiance. C'est là un de ces défauts de notre situation parlementaire, qui reparaissent à tout instant et d'où il faut tout craindre jusqu'à l'heure où le suffrage universel sera convoqué. Toujours nous avons manqué d'une véritable majorité, en sorte que la constitution d'un vrai gouvernement homogène a toujours été impossible.

La discussion du budget avance d'un pied boiteux, parmi les heurts et les chaos, la Chambre défaisant le soir ce qu'elle a fait le matin. Elle incorpore la réforme du régime des boissons et la retire tour à tour. De nouvelles interpellations sont attendues sur la politique générale, du moment où il n'y a plus de politique. Aussi longtemps que la Chambre sera là, on peut tout appréhender. Mais c'est au pays qu'il faut s'adresser le plus tôt possible, et il n'y a plus d'interpellations légitimes que celles qui seront portées devant le suffrage universel lui-même.

HECTOR DEPASSE.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 4 TOME LII 22 JUILLET 1893.

TROIS JOURS A CHICAGO

I.

En route.

Il y a un si formidable écart entre l'idée que les habitants de Chicago se font de cette ville étrange, et la manière dont elle est jugée par les hommes ordinaires, fussent-ils Américains, que cela m'inspire, à son égard, une sorte de pitié attendrie.

Certes, en aucun pays du monde la fierté nationale n'atteint le même degré qu'aux États-Unis. Rien ne peut donner une idée de cette merveilleuse infatuation, ni l'orgueil britannique, ni le chauvinisme français, ni la gloriole italienne, ni la bouffissure germanique. J'ai vu, dans un théâtre du nouveau monde, l'histoire des hommes résumée par celle des grandes inventions, qui toutes, grâce à de menues omissions ou à certaines subtilités, se trouvaient être dues à des Américains. La pensée que des Français aient pu contribuer pour si peu que ce soit à l'indépendance des États-Unis choque profondément la plupart des Yankees. J'ai entendu un nombre incalculable de fois cette phrase : « Vous savez, La Fayette n'a presque rien fait pour nous... » Comme les Américains n'ont, en général, aucune idée de ce que furent le mouvement philosophique au XVIIIe siècle et la Révolution française, ils s'attribuent naïvement l'invention et la propagation de toutes les idées démocratiques (bienfaisantes ou funestes ?) qui ont fait un si joli chemin dans le monde. Beaucoup d'entre eux s'imaginent que les Anglais, parce qu'ils ont une famille royale et une aristocratie, gémissent en proie à la tyrannie la plus affreuse. Et dans un des États de l'Union, — c'est, je crois, l'Indiana, — on ne peut, sous peine de prison, fumer une cigarette dans la rue !...

Mais, si l'Américain se fait une idée naïve et touchante de la supériorité de son pays sur tous les autres, que dire des habitants de Chicago ! Leur admiration pour eux-mêmes, pour leur œuvre toute récente, est concevable, puisque Chicago, détruit par un incendie il y a peu d'années, est victorieusement sorti de ses cendres, comme un phénix très moderne, et a pris, depuis ce jour, un développement vertigineux. D'ailleurs, n'est-il pas évident qu'une grande ville est plus belle qu'un misérable village ? Et en quoi consiste surtout leur différence, sinon dans l'inégale hauteur des maisons ? C'est là une idée vieille comme le monde ; car l'auteur du *Ramayânâ*, décrivant les merveilles de Lang-Kâ, célèbre surtout la prodigieuse hauteur de ses palais d'argent, de cristal, d'émeraude et de lapis-lazuli. Or, tout le monde sait que Chicago se glorifie de maisons à vingt-deux étages. Comment ne serait-ce pas la plus belle ville du monde ? Et comment n'être pas ému de pitié en constatant que cette lumière a lui dans les ténèbres, et que les ténèbres l'ont imparfaitement comprise ?

Pauvre, pauvre « Tchicago » ! Presque toute la presse européenne lui a été hostile ; New-York, en proie à une âpre jalousie, raille impitoyablement les moindres bévues des employés de son Exposition ; les Américains de tous les États se font tirer l'oreille, jusqu'à présent, pour aller en admirer les splendeurs ; il paraît que les recettes ne parviennent pas à balancer des frais énormes, et que l'on a dû licencier mille de ces jolis

gardiens à shako bleu, qui ne servaient à rien, mais qui étaient si décoratifs! Pourtant rien n'est désespéré, et les Américains peuvent affluer encore. En tout cas, l'immensité de l'effort, la beauté même du résultat méritent d'être reconnus ; et, en ce qui concerne mon humble appréciation, je m'efforcerai de la rendre juste, sans atténuer mes critiques, ni dissimuler que Chicago (Exposition à part) n'est point la ville de mes rêves, à moins qu'il ne s'agisse de mes plus épouvantables cauchemars.

*
* *

Peu de passagers à bord de la *Bretagne*. Mes compatriotes seraient-ils toujours aussi casaniers? Résisteraient-ils en masse aux séductions de ce bazar inouï que les Yankees nomment gracieusement *la Foire du monde?* L'idée surprenante que la Compagnie transatlantique a eue de hausser ses prix a-t-elle refroidi les tièdes? ou sont-ils retenus par une juste crainte d'être abominablement écorchés à Chicago? En tout cas, je n'ai guère pour compagnon de route, sauf les étrangers, que trois délégués du gouvernement français et une demi-douzaine d'exposants. Cela paraît assez singulier ; mais peut-être est-il bien plus bizarre que moi, simple curieux, j'aille si loin pour voir une Exposition qui doit ressembler à toutes les autres. Honteux de m'être embarqué sans motif plausible, je me rappelle heureusement qu'après la visite obligatoire à la Ville des Porcs, je filerai vers la Louisiane, où m'attendent les joies du plein air, de succulentes pastèques, et, dans un fauteuil à bascule, les « infinis bercements du loisir embaumé ». D'ailleurs, puisque j'ai cité Baudelaire, pourquoi ne pas dire aussi que j'appartiens à cette race de voyageurs, — la vraie, d'après lui, — qui « partent pour partir » ?

Un des trois délégués du gouvernement, très digne, comme il sied, dans sa vaste lévite ornée du ruban rouge, se multiplie ; et il le faut bien, car les deux autres gisent à fond de cale, je veux dire dans leurs cabines, où le mal de mer les retiendra jusqu'à l'arrivée. Ainsi le gouvernement français aura été peu représenté auprès des marsouins, qui exécutent vainement autour de nous les bonds les plus pittoresques. Quant aux exposants, qui voyagent « les uns avec leurs femmes et les autres tout seuls », ils sont drus et gaillards, et je me fie à eux pour bien représenter la France, la fourchette à la main ou en toute autre occasion. Les heures de la traversée ne sont pas trop lentes à s'écouler parmi les aimables angoisses du jeu des homonymes.

Bien que je vive ici dans une oisiveté profonde, je n'aurai pas perdu mon temps. D'abord, on m'a conté l'histoire d'un officier de marine qui, faisant son quart, je ne sais plus dans quels parages, fut jeté à la mer par une lame et revomi sur le pont par une autre. Bien rugi, lion ! dirai-je, soit à la mer, soit au narrateur ingénieux. Ensuite, il m'a été confirmé que les Canadiens parlent le français beaucoup mieux que nous, que les Yankees seuls n'écorchent pas l'anglais, et que les pures traditions de la langue espagnole ne sont restées vivaces que dans l'Amérique du Sud. Pauvre vieux monde ! Ceux qui m'ont instruit de ces choses étant Américains, je serais mal venu à douter de leur parole. Et c'est bien la vérité, en ce qui concerne les Canadiens, que, pour l'accent de terroir, ils feraient le poil, comme on dit, au Bas-Normand le plus intrépide.

Le personnage le plus remarquable de notre petite colonie flottante est, à mon avis, une sorte de géant construit comme un arbre, noueux, velu, pourvu de mains et de pieds énormes. A droite et à gauche d'un immense nez, il a deux tout petits yeux très clairs ; celui qui les perça en fit rayonner une bonté infinie. La face est rasée, sauf un collier de barbe qui l'encadre comme celle d'un brave orang-outang ; et le bonhomme, grisonnant, mais robuste, a pour coiffure une de ces casquettes anglaises terminées par derrière en queue d'aronde, et dont les oreillettes, à droite et à gauche, se nouent sous le menton. Flamand d'origine, il parle le français avec l'accent lourd d'un paysan de Jersey. Il a quelque chose de jovial et de vénérable. La brume l'inquiète un peu, d'autant que la sirène mugit lamentablement ; puis il hoche la tête avec tristesse en parlant de Panama et de toutes les turpitudes contemporaines. Or, j'ai découvert que cet homme candide, avec qui je cause familièrement dans nos longues allées et venues, est un prêtre catholique. Il exerce son pieux ministère dans l'État du Maine, sur la frontière du Canada. Rien, dans son costume, ses gestes, son allure, ne trahit l'ecclésiastique. C'est une chose bien américaine qu'un tel effacement du caractère sacerdotal ; cela même a disparu sous le niveau égalitaire.

Le cercle parfait de la mer flatte ma secrète passion pour la géométrie ; mais il y a huit jours que je le contemple, et, la veille de notre arrivée, je prends place avec joie au « dîner du capitaine ». Si un de mes frères en végétarisme lit ces notes, je tiens à lui affirmer qu'il peut faire la traversée, sans mourir de faim, sur un des bateaux de la Compagnie. J'ai comme un vague soupçon (je n'affirme rien) qu'on y fait la salade avec de l'huile de machine ; mais le vin est bon, le service exact, et vous avez droit à un minimum de légumes très suffisant pour un philosophe. Donc la table est en fête au dîner du samedi soir ; devant chacun des convives brille une flûte à champagne, dans laquelle, au dessert, un peu de mousse pétillera. Cette gracieuseté de l'administration me rajeunit de vingt-cinq à trente ans, car elle me remémore les joies innocentes de la Saint-Charlemagne. Il y a même un discours, et presque en latin ! Du moins n'est-il pas en français. Un Américain adresse, dans sa propre langue, un toast fort bien tourné au commandant de la *Bretagne*, et tous les convives applaudissent chaleureu-

sement aux justes éloges dont il se plaît à l'enguirlander. Le commandant, type accompli de vieux marin, paraît moins à son aise que sur la passerelle, murmure quelques syllabes dans son assiette, et boit. Il n'est pas le seul. Les bouchons sautent; les forteresses de nougat s'écroulent. Chacun déplie un bonnet de papier, pris dans une assiette à dessert, et s'en coiffe avec simplicité, humour ou coquetterie. Les deux sexes fraternisent dans cet aimable carnaval. Que vois-je? Mon brave homme de curé a mis sur sa tête vénérable un bonnet de Cauchoise, dont les bandes de papier rose flottent le long de sa barbe de singe. La contagion de l'exemple a même gagné un ministre protestant, assis à côté du bon prêtre; son visage glabre et sévère apparaît surmonté d'un casque de folie. « Les amis de l'Époux » s'amusent ainsi, pendant qu'ils sont aux noces; oubliant les arguties qui les séparent, ils boivent ensemble, comme de vrais chrétiens. Du reste, tout le monde fut très gai ce soir-là; et plusieurs d'entre nous, vers minuit, « avaient leur pistache ». J'ai juré que je ne nommerais personne...

*
* *

Le dimanche, vers midi, on commence à distinguer le vaste éléphant de bois de Coney Island; puis, après un passage étroit, on entre dans l'admirable baie de New-York, dont les vertes rives s'éloignent à droite et à gauche. La Liberté éclairant le monde vous souhaite la bienvenue. Il me semble que le principal mérite d'une aussi colossale statue, faite pour être vue de très loin, est dans la beauté de sa silhouette. Or, à quelque distance de celle-ci, le mouvement des bras est inexplicable. Mais je n'y entends rien; mettons que je n'aie rien dit.

Avant de chanter pour de bon : *Hail, Columbia!* il nous reste à subir la visite du médecin officiel, qui ne se presse aucunement de nous délivrer notre certificat de santé, puis les grotesques et odieuses formalités de la douane américaine. Le poète Longfellow a noblement chanté les phares, « qui rapprochent l'homme de l'homme »; il aurait pu maudire les douanes, qui éloignent l'homme de l'homme, ou, dans tous les cas, le mettent de très mauvaise humeur. Ceci est vrai surtout à l'entrée des États-Unis.

Dans le grand salon de la *Bretagne*, tous les passagers défilent, à la queue leu leu, sous l'œil inquisiteur des employés de la douane. Cela m'a rappelé la visite de santé au régiment, lorsque tous les hommes se présentent, bras nus, devant « monsieur le major », pour lui montrer s'ils ont la gale. Chacun fait l'aveu de ce qu'il peut avoir à déclarer, jure qu'il n'a pas menti, et signe en tremblant un papier qui est peut-être sa condamnation. Et cependant il est écrit : « Ne jurez ni par le ciel, ni par la terre, ni par Jérusalem, ni par votre tête, ni par rien du tout, mais que votre parole soit : Oui, oui, ou : non, non ! » N'importe : il faut jurer. Un pauvre Suisse de Neufchâtel s'avance, la face décomposée par une lutte intérieure. « Qu'avez-vous à déclarer? » Le Suisse répond d'un air sombre : « Dix chiens. » Les deux douaniers éclatent de rire le plus insolemment du monde; l'idée qu'on puisse introduire dix chiens en Amérique est pour eux d'un suprême comique. « Après? » C'est ici que l'angoisse du Suisse fait peine à voir. Il ne pouvait guère dissimuler ses chiens; mais des montres, cela est plus facile à passer en fraude. Enfin, la conscience ou la peur d'une amende l'ayant emporté, le triste Neufchâtellois répond, la tête basse : « Dix montres. » Pour le coup, j'ai cru que les deux misérables, à force de gaieté, allaient avoir une attaque. « Dix montres! » hurle l'un des douaniers avec une joie féroce. « Mais, reprend le Suisse ahuri, je déclare tout ce que j'ai : à combien de montres ai-je droit pour mon usage personnel? » Le douanier, encore bleu de rire, répond brutalement : « A rien du tout! » Puis, se ravisant : « A une seule! » Le pauvre diable est consterné. Enfin, désarmé par la candeur du Suisse, l'autre inquisiteur lui dit : « Combien en avez-vous dans vos poches? — Deux. — Eh bien! déclarez-en huit. A un autre! » La procession continue. Remarquez que tout cela est parfaitement inutile, et que, dans un instant, sans tenir le moindre compte de votre foi jurée, on va éventrer vos malles et en vider les entrailles sur le quai...

*
* *

New-York est pour moi une vieille connaissance, que j'ai revue avec plaisir; mais, comme les choses ne frappent que par leur nouveauté, je n'en dirai rien cette fois. Je dois noter, pourtant, la joie enfantine qui m'a saisi en voyant des fleurs dans les rues. Dépaysé parmi tous ces hommes de progrès, qui, autour de moi, profondément étrangers à ma vie comme je le suis à la leur, se ruaient vers d'incompréhensibles affaires, j'ai admiré combien l'éclat, le parfum et la grâce des fleurs restaient ici pareils à ce qu'ils sont en France. Aussi les bleus hortensias, les œillets jaune soufre ou couleur de chair, les suaves pois de senteur me sont-ils apparus comme des figures de connaissance, et ce n'est pas sans une vive gratitude que je me suis penché vers leurs frais visages. Du reste, il faut louer les Américains de chérir les fleurs. Le culte qu'ils ont pour ces êtres exquis, les plus parfaites créatures de Dieu, suffirait, s'il en était besoin, à les relever dans mon estime. Un peuple qui aime les fleurs n'est pas perdu pour la véritable vie, j'entends celle du cœur et de l'esprit; il y a en lui des ressources précieuses, et il mérite de ne pas sombrer dans une horrible existence, vouée au seul amour de l'argent, et réglée par un progrès purement mécanique. J'ai vu exprimer, dans un journal de New-York, cette idée

charmante : on y souhaitait que les enfants élevés par la charité publique, et qui n'admirent les fleurs que de loin, comme des choses inaccessibles, pussent en cueillir à certains jours, dans le Parc central, et en rapporter des bouquets à leurs écoles. Les conditions pratiques de ces cueillettes sont à régler; mais l'idée n'est-elle pas touchante, surtout au pays des dollars ?

*
* *

Une chose toute nouvelle pour moi, et d'un puissant intérêt, ce fut le musée de New-York, que je n'avais pu découvrir, il y a trois ans, dans mes nonchalantes promenades à travers le Parc central. Cette fois j'y allai avec un de mes amis, rencontré fort heureusement, qui venait de représenter le *Figaro* à la Foire du Monde. Il en revenait peu enthousiaste, mais, par contre, joyeux de revoir New-York, où il se délecte. Un Français très obligeant, qui occupe un emploi au musée, voulut bien nous le faire visiter jusque dans les moindres détails. J'étais loin de croire que ce musée fût riche comme il est en œuvres d'art ou en curiosités. Encore doit-il être agrandi très prochainement, pour recevoir une foule d'autres objets qui attendent dans leurs caisses.

Presque toutes les richesses du musée ont été gracieusement offertes par des particuliers. Il y a là de magnifiques toiles des écoles modernes française et anglaise : entre autres un des plus beaux Turner que j'aie vus, une blanche Venise au ciel bleu, égayée par une splendide lumière. C'est une de ces nobles œuvres du peintre anglais, originales sans frénésie, qui l'égalent à son maître, notre grand Claude Lorrain. Dans l'école française, parmi des choses, à mon avis, plus admirables, nous avons remarqué deux excellents tableaux de Manet, assez imprévus à New-York. Notre aimable guide nous a déclaré que nous étions bien les premiers à les trouver beaux, et que, si cela dépendait de lui, il nous les offrirait volontiers. Là-dessus, il nous a fait pénétrer dans une salle composée presque uniquement de chefs-d'œuvre, où sont représentés Léonard de Vinci, Rembrandt, Franz Hals, Velasquez et d'autres maîtres illustres. J'ai vu là, pour ne rien citer de plus, une merveille de Rembrandt : c'est une pieuse et touchante adoration des bergers, effet de nuit, avec une violente clarté, qu'une lanterne projette sur la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus. Il en existe une variante, encore plus admirable, à la National Gallery. Mais le tableau de Londres, couvert d'une vitre et placé dans une encoignure, est très difficile à voir.

Ici, tout m'a paru bien éclairé; certaines installations sont très pratiques. Par exemple, une salle ne contient que des momies égyptiennes; elles reposent dans des sarcophages aux couvercles de verre. Elles ont été inégalement dépouillées de leurs enveloppes, de sorte que l'on peut, en les examinant tour à tour, se faire une idée exacte des aspects successifs suivant lesquels ces graves personnes apparaissent, lorsqu'on viole la paix de leur sépulture. Une seule a échappé à toute profanation.

Le musée possède aussi d'excellents moulages, dont le nombre sera vite augmenté. J'ai admiré longuement les quatre divines cariatides du temple d'Érechtée. Trois ont été moulées en Grèce, la quatrième au British Museum ; car les Anglais ont eu l'audace d'emporter une de ces quatre merveilles et de la remplacer, sur l'acropole, par un moulage ! Il y a ici une chose fort intéressante : ce sont des réductions de certains monuments, tels que le temps les a faits, ou restitués par de savants architectes. La grande statue de Pallas Athéna, entrevue dans l'ombre du Parthénon, tel que M. Chipié l'imagine, m'a vraiment laissé sous une impression religieuse. J'ai pu ensuite me glisser dans le Panthéon de Rome, et voir s'arrondir au-dessus de ma tête sa coupole, pareille à l'intérieur d'un casque évidemment trop large, avec un trou circulaire, à la voûte, par lequel j'eusse aperçu le ciel très bleu de ce jour-là, si je n'eusse été dans une salle de musée...

Mais ce qui m'a causé un profond ravissement, ce sont des statuettes originales de Tanagra et d'ailleurs, que notre guide nous a montrées avec un grand respect : l'une de ces mignonnes terres-cuites avait coûté cinq mille dollars ! Ici, plus que partout ailleurs, j'ai été frappé de la suprême élégance de cet art, où la femme grecque ne nous apparaît plus, comme dans les grandes œuvres, transfigurée en déesse, mais revêtue de toutes les séductions de la mode, ou de son caprice, ou de sa grâce journalière. Voilà donc quel fut l'équivalent, en Grèce, des jolis bibelots que l'on vend dans nos magasins ! Ce frêle et divin joujou, c'est cela, par-dessus tout, que l'Amérique ne peut créer. Je ne sais si elle est au moins capable de l'apprécier ; mais n'est-ce pas chose merveilleuse que, par une persuasion irrésistible, nos braves Yankees se croient obligés d'acquérir, à force de dollars, ces délicats chefs-d'œuvre de l'art hellénique ?

*
* *

Avant de quitter New-York, comme j'avais une soirée à perdre, je suis allé dans un des meilleurs théâtres de la ville. **1492** ! disait l'affiche. Je ne m'attendais pas à quelque chose de bien profond, mais je croyais voir une pièce à spectacle, qui aurait une sorte d'intérêt. Je suis tombé sur le plus pitoyable opéra-bouffe, et j'ai eu grand'peine à en avaler tout un acte. Comment les Américains, qui étalent tant de piété pour Christophe Colomb, peuvent-ils supporter une pareille ineptie et même la goûter extrêmement? Une idiote parodie d'un grand fait de l'histoire, et du plus décisif pour les hommes de ce pays, est une chose écœurante. Isabelle la Catholique était représentée par

un géant déguisé en femme; cette espèce de jument monstrueuse, au sexe douteux, fit pâmer l'auditoire en chantant quinze fois de suite une valse imbécile, dont les paroles se réduisaient presque à celles-ci : « Isabella... Isabella... » Le roi Ferdinand était le gâteux ordinaire des opérettes; et Charles VIII survenait à propos de bottes aux sons de la *Marseillaise*. Le visage hideusement bourgeonné, il était vêtu d'étoffes tricolores et portait moustache et impériale, pour que l'on n'eût point de doute sur sa qualité de Français. Christophe Colomb ne fit qu'une courte apparition. Par un reste de pudeur, on ne l'avait pas rendu grotesque; mais rien ne me sembla plus ridicule que l'emphase de ses paroles, perdues au milieu de basses facéties. Une chose particulièrement choquante était de voir de toutes petites filles, aux deux ailes du corps de ballet, lever la jambe aussi haut que possible, avec une précision machinale. Le public se tordait de rire; c'était vraiment hideux.

Si le spectacle de cet opéra-bouffe à l'usage des Yankees m'a causé un profond dégoût, ce n'est pas que j'admire infiniment ceux dont on nous régale à Paris. Loin de là. Mais toutes les stupidités du répertoire reparaissent ici sans une ombre de fantaisie ou de gaieté; et l'impudeur y est plus crue et plus dégoûtante que chez nous. Par malheur, il n'y a guère d'autre théâtre possible pour des hommes qui laissent leur esprit en friche, et qui, fatigués par la chasse aux dollars, ne veulent sous aucun prétexte réfléchir à autre chose, et n'ont point le souci d'éprouver de nobles émotions. Il leur faut une coûteuse mise en scène, les jeux multicolores de la lumière électrique, des inepties toujours les mêmes et une pointe d'obscénité. Je dois pourtant m'abstenir de juger l'ensemble du théâtre américain sur quelques expériences; mais toutes les miennes ont été malheureuses, sauf en ce qui concerne les délicats *Minstrels*.

*
* *

Je n'avais plus qu'à filer vers Chicago. Il y a bien des chemins pour s'y rendre. J'ai opté pour le Pennsylvania Railroad, dont les trains ont le mérite, fort rare aux États-Unis, d'arriver à l'heure exacte, et qui m'a permis d'admirer le splendide paysage des monts Alleghany. La Susquehanna est une délicieuse rivière que l'on côtoie longtemps et que l'on franchit sur un pont vertigineux. Mais partout en Amérique il y a de beaux fleuves, tandis que le pays est souvent, à perte de vue, plat et insignifiant, les bois de pins succédant aux bois de pins d'une façon cruellement monotone. Aussi est-ce une chose unique et admirable que la chaîne bleue des monts Alleghany, avec leurs fraîches vallées, leurs eaux sonores, leurs précipices abrupts. Le *Horse-shoe* est justement célèbre. Pour contourner un lac, le train décrit une courbe extrêmement hardie au flanc des montagnes, et cette courbe a en effet la forme exacte d'un fer à cheval. Elle est si gracieuse que l'on ne pense guère à la trouver terrible et que l'on oublie le travail immense qu'elle a dû coûter. Vous songeriez plutôt à quelque cheval ailé, à un Pégase gigantesque dont le sabot aurait laissé là son empreinte, en faisant jaillir une source, au moment du prodigieux essor de la bête; et dans le pas du cheval divin, vous voyez resplendir une flaque d'eau bleue, où le ciel se mire tout entier.

Après vingt-quatre heures de chemin de fer, l'aspect de fabriques lugubres, la tristesse d'une atmosphère salie, une immense roue en fer qui se détache sinistrement sur le ciel livide, annoncent que vous avez atteint le but de votre voyage. Un employé circule à travers le train, offrant de s'occuper de vos bagages; le nègre du sleeping-car écorche vos habits avec un balai de chiendent, et dans le tumulte de l'arrivée vous croyez entendre ces bizarres syllabes que nulle bouche ne prononce : « Tchicago! Tchicago! Tchicago! »

MAURICE BOUCHOR.

DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN

Le plan grandiose que la France s'est tracé en Afrique s'exécute avec une rapidité fiévreuse, et bientôt les limites du vaste empire qu'elle s'est adjugé pour sa part seront remplies par l'activité de ses explorateurs et de ses soldats. Dans cette œuvre, l'influence morale a joué le plus grand rôle : l'immense Congo, les États musulmans voisin du lac Tchad eux-mêmes, malgré leur réputation de fanatisme, la côte de Guinée, — exception faite du Dahomey, — ont été conquis sans violence. Le Soudan occidental, au contraire, ne s'est laissé pénétrer que les armes à la main, et pour ouvrir la route de Saint-Louis à Tombouctou, but de nos ambitions, il a fallu douze ans d'une guerre presque comparable à la conquête de l'Algérie par l'acharnement de la défense, étant donné le nombre des défenseurs, plus pénible encore pour le conquérant par l'énormité des distances et la rudesse du climat. Si le surprenant bonheur de nos armes, joint à l'emploi presque exclusif de l'élément indigène dans les colonnes, a préservé le Soudan de l'impopularité, au plus fort même de la défaveur des expéditions coloniales, les critiques, en ces derniers temps surtout, n'ont pas manqué. Des exploits de nos officiers, on a surtout remarqué le prix coûtant, et il faut confesser que les charges sont encore aujourd'hui tout à fait hors de proportion avec les profits. Comment en pourrait-il être autrement dans un pays dont nous n'occupions, tout récemment encore, que les parties les plus ingrates, et que vingt-cinq ans de guerres dévas-

tatrices, suivis des douze années de la conquête, ont ruiné et dépeuplé?

On est parti de là pour condamner, avec beaucoup de violence, la politique suivie par nos officiers au Soudan. Peut-être, avant de prononcer un arrêt aussi sévère, serait-il bon de remonter aux origines de la conquête entreprise au début de notre renaissance coloniale, et alors que nous n'avions encore ni les traditions, ni le personnel dont dispose aujourd'hui l'administration des colonies. Il conviendrait aussi d'étudier la condition politique et sociale très particulière des peuples avec lesquels nous nous sommes trouvés en contact, d'examiner, — et la question soulève bien des controverses, — s'il était possible de s'accommoder du voisinage des grands États indigènes, qu'il s'agît des fragments de l'Empire fondé par le fanatique Toucouleur El Hadj-Omar, ou des États jeunes, belliqueux, envahissants créés il y a peu d'années par Samory et par Tiéba. Alors seulement on pourrait en connaissance de cause prendre parti entre les deux écoles : l'une conseillant de temporiser, d'asseoir notre domination, de l'assurer par l'établissement de voies de communications rapides, avant de pousser jusqu'au cœur de l'Afrique une ligne de postes longue de plusieurs milliers de kilomètres; l'autre, au contraire, soutenant que notre intervention immédiate avait le triple avantage de préserver d'une destruction complète les misérables restes des populations décimées par la guerre et par la traite, de couper court aux compétitions de nos rivaux étrangers, et enfin d'ouvrir largement et d'un seul coup à notre commerce les routes et les débouchés d'où le Soudan français doit tirer toute sa valeur et ses ressources futures.

Quelque intérêt qu'elle présente, nous ne pouvons aujourd'hui qu'indiquer cette controverse. Aussi bien n'a-t-elle plus qu'une valeur historique, puisque les deux campagnes 1891-1892 et 1892-1893, complétant l'œuvre commencée avec tant d'éclat par le colonel Archinard l'année précédente, ont tranché définitivement la question des grands États indigènes et parachevé, ou peu s'en faut, la conquête militaire du Soudan français.

I.

EXPÉDITION CONTRE SAMORY.

On se souvient encore des péripéties de la foudroyante campagne de 1890-1891, qui a trouvé en M. Alfred Rambaud, à cette place même, un éminent historien. En quelques semaines, Ahmadou était chassé du Kaarta, poursuivi jusqu'en plein désert; son ancienne capitale, Ségou, tombait entre nos mains. Puis le colonel Archinard, prenant à peine le temps d'organiser sa conquête, se tournait à l'improviste contre Samory, et s'emparait de la place de Kankan, sur la route de sa capitale.

En ouvrant les hostilités contre Samory, à la fin d'une active campagne, et aux approches de l'hivernage, le colonel Archinard, s'il avait pensé en finir avec le puissant Almamy comme avec Ahmadou, avait peut-être trop présumé de la supériorité de nos armes; il s'était en tout cas exagéré ses propres forces, puisque aussitôt après la prise de Kankan, la maladie l'obligea à reprendre la route de Saint-Louis. Six mois après, son successeur, le lieutenant-colonel Humbert, chargé par le sous-secrétaire d'État de continuer la campagne amorcée, se trouvait placé (il le fait remarquer avec insistance au cours du rapport officiel dont nous tirons les renseignements qui vont suivre) dans des conditions assez peu favorables. Samory, en effet, dûment averti de nos intentions, avait eu tout le temps, pendant l'hivernage, de se préparer à une résistance acharnée. Pour se procurer des soldats, il a fait au loin d'immenses razzias. Les populations, ramassées sur des espaces immenses, sont tenues parquées hors de notre atteinte; dans un certain rayon autour de nos postes, le pays est donc complètement désert, inculte, sans ressources. Pour armer ses soldats, Samory a vendu sans hésiter tous ses esclaves, et jusqu'aux bijoux de ses femmes. Il a d'ailleurs trouvé chez les Anglais de Sierra Leone des fournisseurs aussi complaisants que peu scrupuleux. On calcule (dépêche du gouverneur du Sénégal au lieutenant-colonel Humbert, publiée dans le rapport, *Journal officiel* du 21 février 1893) que Samory a reçu d'eux cinq mille fusils et un million de cartouches. Malgré l'acte général de Berlin, le commerce se fait au grand jour par le chemin de Falaba, en territoire reconnu anglais. Samory pourra ainsi, en certains combats, nous opposer jusqu'à deux mille sofas armés de fusils à tir rapide, et il en a beaucoup d'autres destinés à contenir les populations. Pour lutter contre ces forces, le lieutenant-colonel Humbert dispose d'effectifs relativement élevés pour le Soudan. Grâce à la pacification du Kaarta et de Ségou, le commandant supérieur a cru pouvoir dégarnir les postes de la rive gauche du Niger et abandonner à peu près à eux-mêmes les chefs indigènes installés par son prédécesseur à Ségou et à Sansanding. Néanmoins, comme le colonel Archinard dans la campagne précédente, il est obligé de renforcer les tirailleurs sénégalais et soudanais par des auxiliaires indigènes. Le 6 janvier 1892, la petite armée est à Kankan. Le 9, elle sort de cette place, divisée en deux colonnes, l'une de combat, l'autre de ravitaillement, marchant à un jour de distance. Elle comprend 1004 combattants, dont 46 officiers et 149 hommes de troupe européens, 2064 non-combattants, 338 chevaux et mulets traînant les petites voitures de fer qui servent au transport des vivres et des munitions, quatre canons de 80 millimètres de montagne. Le terrain où la colonne va opérer est accidenté, sillonné de marigots parfois marécageux. Le sol paraît très fertile, quoique ravagé et inculte. Il est très cou-

vert, garni de brousse, de taillis, de bois ou de hautes herbes où à dix pas, souvent, un cavalier ne se voit pas. La colonne se dirige vers le sud le long de la vallée de Milo, affluent du Niger, dans la direction de Bissandougou, la capitale, ou plutôt le principal village de Samory. Elle marche à la file indienne, en suivant le sentier indigène; la cavalerie veille sur les flancs, en tête et en arrière, à une distance de trois cents mètres. A l'approche de l'ennemi on forme le carré.

Ce moment ne tarde pas. Les forces de Samory attendaient la colonne, massées en demi-cercle autour de Kankan. Au premier marigot, celui de Sambi-Ko, la résistance est organisée. L'ennemi, bien caché dans les herbes et les fourrés qui couvrent les rives, ouvre à cent mètres un feu très violent, assez régulier, mais heureusement dirigé trop haut. Les sofas cependant ne peuvent tenir sous nos feux de salve et nos décharges d'artillerie. Les cris des tirailleurs qui chargent avec vigueur les terrifient et les mettent en déroute. Les chefs, seuls montés, s'enfuient les premiers. Notre cavalerie poursuit les fuyards. Le combat avait duré deux heures. Nous avions 3 tirailleurs tués, 10 blessés. L'ennemi laissait sur le terrain 150 cadavres, 8 prisonniers, 72 fusils à tir rapide.

A cinq kilomètres plus au sud, un deuxième marigot, encore défendu par l'ennemi. Les bords du cours d'eau sont couverts d'une épaisse végétation qui en indique le cours sinueux. La défense est plus énergique. Après trois heures de combat, la position est enlevée. Samory, qui commandait en personne, avait disposé ses sofas aux abords du marigot et dans le lit même, de façon que leur retraite fût très difficile et parfois même impossible. Plusieurs d'entre eux, enlisés dans la vase, se firent tuer sur place. Samory avait d'ailleurs déclaré qu'il couperait le cou aux fuyards, et l'on savait qu'il tenait ses promesses. Quant à lui, il s'était tenu hors de la portée des balles et se retira dès qu'il comprit que la partie était perdue. On lui tua en cette affaire un millier de sofas armés de fusils à tir rapide. Nos pertes furent de 2 blancs, 3 tirailleurs indigènes tués, 5 blancs, 16 tirailleurs blessés. Ce succès nous ouvrait les portes de Bissandougou, où la colonne entra le 12. Ce grand village, assez propre, situé au milieu d'une plaine très fertile, était désert, et Samory, en se retirant, l'avait incendié.

Bissandougou est mis aussitôt en état de défense. Le 22 janvier seulement, la colonne, réduite à 807 combattants (dont 38 officiers et 57 hommes de troupe européens), reprend sa marche vers le sud. L'approvisionnement, à 700 kilomètres de Kayes, est de plus en plus difficile. Le colonel espère, en surprenant Sanankoro, situé à 80 kilomètres, et où Samory, pense-t-il, ne nous attend probablement pas, s'emparer des provisions de l'Almamy. L'ennemi, cependant, n'a pas renoncé à sa tactique : il faut enlever à la baïonnette le marigot de Ouasso-Ko, dont la position naturellement forte est encore défendue par des palissades et des abatis. Les sofas font preuve d'autant de sang-froid que de ténacité. Ils ont laissé nos cavaliers arriver jusque dans le marigot et n'ont tiré que quand ils se sont vus découverts. Mais, comme toujours, leur feu, quoique très nourri (ils ont usé 12.000 cartouches en une heure), est, surtout de près, mal ajusté et peu meurtrier. Après quelques kilomètres, la marche de la colonne est encore arrêtée par un nouvel obstacle. Le ravin de Farandougou est défendu par 1500 hommes disposés par Samory avec l'intelligence stratégique dont il a fait preuve dès le début. Les sofas, encore cette fois, montrent de la ténacité ; ils essayent à plusieurs reprises de reprendre l'offensive et d'effectuer des mouvements tournants, mais ils font une dépense énorme de cartouches. La position est enlevée après trois heures et demie de combat ; nous avons 4 tirailleurs tués et 7 blessés. Enfin, à la suite de deux autres engagements dont le plus important au marigot de Baratoumbo, qui est enlevé à la baïonnette, la colonne entre, dix jours après son départ de Bissandougou, dans Sanancoro et Kérouané, évacués et brûlés. Samory a accompli là aussi son œuvre de destruction ; la riche plaine de Sanancoro, où le riz et les ananas, les bananes, le fourrage, poussent sans culture, est complètement déserte. La population a été emmenée dans les montagnes qui barrent l'horizon vers le sud. Les approvisionnements ont été transportés, au dire des prisonniers, sur l'un des premiers contreforts de ces hauteurs, la colline escarpée de Toutou-Kourou, située à 200 mètres au-dessus du Milo. Le colonel décide l'attaque de ce réduit. Le 14 février, Toutou-Kourou est brillamment enlevé d'assaut. L'ennemi, qui s'est défendu assez mollement derrière des murs en pierre sèche, s'enfuit, laissant entre nos mains une assez grande provision de riz et de sel et un dépôt de vingt-cinq tonnes de poudre. Le colonel ordonne de faire sauter la poudrière, dont la détonation annonce au loin la défaite de Samory. Nos pertes, en cette affaire, sont légères : pas de tués, 7 blessés, dont un officier.

Ce dernier fait d'armes, dont le retentissement dépasse celui des précédents, parce qu'il a, plus que les combats offerts par l'ennemi, le caractère d'une surprise et d'une poursuite, et marque davantage la volonté destructrice, met fin à la marche offensive de la colonne. Le lieutenant-colonel Humbert, dans son rapport, explique longuement sa décision. Il invoque d'abord ses instructions qui, en effet, tout en lui donnant pour mission de ruiner la puissance de Samory, lui interdisent de se laisser entraîner dans les profondeurs inconnues du sud à la poursuite de l'ennemi. Une autre raison est la difficulté croissante du ravitaillement. Le pays n'offre plus aucune ressource. L'ennemi, prévenu six mois à l'avance, a tout détruit ou emporté. Seule, évidemment, une poursuite pro-

longée et très rapide, des *raids* hardis et imprévus auraient pu arracher aux sofas les populations et le bétail entraînés hors de notre portée. Or une colonne aussi nombreuse, alourdie par ses impedimenta, et arrêtée à chaque pas par des embuscades semées à l'avance sur sa route, obligée de séjourner neuf jours à Bissandougou pour attendre ses convois, n'était pas apte à la guerre de surprise et de razzias. Le commandant supérieur a d'ailleurs des raisons de croire que son but est atteint en partie, et que la puissance de Samory est gravement ébranlée. On a remarqué qu'après chaque défaite, la résistance perdait en vigueur. L'Almamy vaincu s'efforce de convaincre ses troupes démoralisées que nos soldats ne feront que passer et reprendront bientôt la route du Niger. Pour retenir les siens dans l'obéissance, il a d'ailleurs d'énergiques moyens : la terreur des exécutions sommaires, le soin qu'il a de conserver auprès de lui, même en pleine fuite, comme gages de fidélité, les familles et les biens des principaux chefs. Cependant les populations viennent à nous, quoique encore avec timidité. Si grande est la terreur qu'inspirent les sofas, qu'une poignée de ces guerriers suffit à garder des milliers de paysans. Chez ceux-ci, la peur d'un retour offensif de Samory est telle que, même abandonnés par leurs gardiens, ils demandent, pour venir à nous, qu'une escorte de tirailleurs fasse le simulacre de les emmener par contrainte autour de nos postes.

Tous ces symptômes favorables permettent au colonel Humbert d'affirmer que les résultats de sa laborieuse occupation de la vallée du Milo eussent été décisifs, s'il lui avait été possible d'obtenir les deux opérations qui lui paraissent en être le complément, à savoir une diversion par les Rivières du Sud, pour couper Samory de ses relations avec les Anglais de Sierra-Leone, et la coopération de notre allié Tiéba sur la frontière orientale de son ancien rival.

Or la première opération a été ajournée par le gouvernement. Quant à Tiéba, inquiet peut-être de nos succès, après s'être servi de nous pour résister à Samory et pour s'agrandir, il hésite, et se réserve; il a été impossible, et au résident de Sikasso, le lieutenant Marchand, et au capitaine Péroz, envoyé en mission extraordinaire à cet effet, de le décider à marcher.

En réalité, Samory, malgré les échecs répétés qui évidemment ont entamé son prestige et ses ressources, ne paraît ni entièrement affaibli, ni découragé. Lorsqu'en effet, les opérations terminées, il s'agit de ravitailler pour la durée de l'hivernage les garnisons de Sanancoro et de Kérouané, c'est toute une expédition que la colonne doit entreprendre pour amener les convois laissés à Bissandougou. Dans l'un des deux combats soutenus à l'aller, celui de Kamakhana, Samory est encore en état de mettre en ligne 1300 hommes. A l'affaire de Bécéko, l'un des trois engagements livrés au retour (14 mars), c'est près de 2000 sofas, armés de fusils à tir rapide, que l'Almamy lance contre le convoi de ravitaillement. Sa tactique, d'ailleurs, a changé. Effrayé de ses pertes, il a renoncé à défendre les marigots, et ses sofas, évitant le combat à l'arme blanche, occupent les crêtes, le lit du cours d'eau n'étant plus considéré que comme un obstacle passif.

Enfin, le 21 mars, la garnison de Kérouané, formée de deux compagnies de tirailleurs, sous les ordres du brave capitaine Wintemberger, qui devait mourir à la peine durant l'hivernage, est abandonnée à elle-même. Le 23 mars, la colonne est de retour à Bissandougou. Elle arrive le 19 avril, sans incidents notables, à Siguiri, où la dislocation s'exécute.

Dans cette capagne de deux mois et demi, et malgré le nombre des combats et des engagements, la colonne n'avait éprouvé que des pertes relativement légères : 3 officiers et 2 soldats blancs tués, 9 blessés; 36 indigènes tués, 100 blessés. La maladie, il est vrai, surtout une épidémie dite de fièvre jaune, qui avait sévit cruellement sur les Européens avant le départ de Kayes, avait fait des vides bien plus grands dans ses rangs.

II.

RETOUR DU COLONEL ARCHINARD. — LA RÉVOLUTION DU MACINA.

Les résultats restreints de cette campagne, dont les difficultés avaient peut-être été quelque peu grossies par les premiers renseignements, n'avaient pas été sans fournir de nouvelles armes à la critique. La fin de la campagne avait, du reste, été marquée par des incidents assez fâcheux, dont il faut dire quelques mots, dans l'Est, sur les frontières du Macina. On sait que le colonel Archinard, après l'occupation de Ségou, avait procédé au démembrement et à l'organisation sommaire de cette ancienne province d'Ahmadou. A Ségou, il avait installé comme roi ou *fama* Bodian, un membre de l'ancienne famille indigène détrônée par El Hadj Omar; à Sansanding, village situé sur l'autre rive du Niger, il avait créé de toutes pièces un royaume et un roi. Un Toucouleur, Mademba, l'un de nos agents indigènes les plus dévoués et les plus intelligents, avait quitté l'administration des télégraphes pour devenir, lui aussi, fama, — à la condition, posée par le nouveau souverain édifié, sans doute sur la fragilité des grandeurs, — qu'il conserverait ses droits à la retraite.

Cette organisation n'avait pas donné les résultats qu'en attendait le colonel Archinard. Mademba manquait de prestige et ne se faisait que lentement des partisans. Bodian, arrivé sans fortune et sans autorité, s'efforçait d'acquérir l'un et l'autre en pressurant ses sujets et en essayant des conquêtes. Les remuantes populations de Miniankala, dont le colonel Archinard avait déjà dû réprimer un soulèvement en 1891, reprirent les armes en janvier 1892 contre Bodian. La situation était

d'autant plus délicate qu'Ahmadou, après sa fuite de Nioro, avait gagné, par un grand détour dans le désert, le royaume de Macina, alors gouverné par son frère Mounirou. Bien que vaincu et fugitif, l'ancien sultan de Ségou, accueilli avec faveur par les Toucouleurs, élément conquérant qui rivalise d'influence avec Peulhs, les anciens maîtres de Macina, rêvait probablement déjà de s'installer à la place de son frère, et de reprendre la lutte contre les Français. Notre ancien adversaire ne pouvait manquer de s'intéresser aux événements du Ségou. Tandis qu'un de ses partisans avérés, El Hadj Bougouni, poussait des incursions jusqu'aux abords de Sansanding, la fermentation s'étendait, grâce peut-être à ses intrigues, dans la province de Ségou. Le 19 avril, un officier en tournée, le lieutenant Huillard, était assassiné. Le colonel Humbert, pour constituer la colonne expéditionnaire destinée à opérer contre Samory, ayant dû, comme nous l'avons dit, faire des emprunts à la petite garnison de Ségou, le capitaine Briquelot, résident auprès de Bodian, se sentait, malgré son courage, débordé par une sorte de coalition de Peulhs, de Macinankés et de Bambaras. Au commencement de mai, la situation était si menaçante que le commandant supérieur jugeait nécessaire de détacher à Ségou un de ses meilleurs officiers, le commandant Bonnier. Le 28 mai, le commandant prenait l'offensive, avec des compagnies de tirailleurs auxiliaires hâtivement formées, et grossies des contingents des famas. Une série de brillantes victoires à Nongalla, à Ouo, le 13 juin, à Kaïla, le 22, rétablit la paix sur la rive gauche du Niger. Quelques jours après, c'est le tour d'El Hadj Bougouni ; la prise du village de Doséguéla, dont le chef se fait sauter, pour ne pas tomber entre nos mains, oblige cet allié d'Ahmadou à la fuite, et pacifie définitivement les États de Mademba.

Malgré ces heureux succès, la prochaine campagne semblait devoir être rude. A qui en serait confiée la direction? Le colonel Archinard jugea qu'il était de son devoir de s'offrir pour régler une situation dont on le rendait responsable. Il fut agréé. Le sous-secrétaire d'État, alors M. Jamais, désireux de prévenir le retour de froissements d'amour-propre qui avaient aggravé les difficultés de la dernière campagne, rompait le lien nominal qui attachait encore le Soudan au Sénégal et donnait à la colonie l'autonomie complète. De plus, le commandant supérieur cessait de conduire en personne les opérations militaires, trop absorbantes pour lui permettre de porter son attention sur tous les points de nos vastes possessions. Il devait les diriger de haut, et consacrer la plus grande partie de son activité à l'organisation politique et administrative jusqu'ici fort négligée. Quant à la campagne, elle devait être uniquement dirigée contre Samory, et de façon à porter à sa puissance un coup décisif. La diversion par les Rivières du Sud, vainement réclamée par le colonel Humbert, était accordée. Une ligne de forts devait être établie sur le haut cours du Niger et le long de la frontière diplomatique du Sierra-Leone et des Rivières du Sud, afin d'arrêter complètement la contrebande des armes et le ravitaillement en bœufs des bandes de Samory par la colonie anglaise et le Fouta-Djallon. On renonçait définitivement à solliciter la coopération de Tiéba, jugée superflue et même dangereuse, comme étant de nature à accroître la puissance militaire et territoriale de ce chef. Tout ce qu'on lui demandait (et l'on renvoyait à cet effet auprès de lui le commandant Quinquandon, le premier résident à Sikasso et ami personnel du fama), c'était la neutralité et la surveillance de ses frontières occidentales, au cas où Samory serait rejeté de ce côté. Pour les opérations militaires, toute liberté était laissée à l'initiative et à la hardiesse de celui qui en serait chargé, à la condition qu'il évitât d'étendre vers le sud la ligne des postes, d'un ravitaillement déjà si difficile.

Le lieutenant-colonel Combes reçut le commandement de la colonne. C'était assurément le meilleur choix qu'on pût faire. Vieux soldat soudanais, quoique jeune encore, le colonel Combes avait donné la mesure de ses talents militaires et de sa vigueur peu commune lors de nos premiers démêlés avec Samory. La campagne de 1884-1885, qu'il dirigeait en qualité de commandant supérieur du Haut-Fleuve, avait eu pour résultat de rejeter l'Almamy sur la rive droite du Tankisso, et de le contraindre à demander la paix l'année suivante. Dans une nouvelle guerre contre Samory, le nom seul du colonel Combes était une force pour nos armes.

Pour raconter la campagne de 1892-1893, qui s'achève à peine, les documents n'abondent pas. Au lieu des copieux rapports qui nous ont servi de guide pour les opérations de l'année précédente, de courtes dépêches seules peuvent nous permettre d'esquisser rapidement les traits de cette campagne, qui comptera certainement parmi les plus intéressantes, les plus glorieuses, les plus fécondes de l'épopée soudanaise.

Voici ce rapide résumé :

Dès le milieu de décembre, le lieutenant-colonel Combes était arrivé à Siguiri, point de concentration de la colonne, et se préparait à commencer la campagne. Il avait trouvé la région paisible et déjà repeuplée jusqu'à Kankan et Bissandougou. Mais au delà, nos postes avancés de Sanancoro et de Kérouané restaient comme des îlots battus par la tempête. Pendant un long et pénible hivernage, la garnison de ces postes, après quelques audacieuses sorties, au cours d'une desquelles Samory pensa être pris, s'était résignée à la défensive, et, peu à peu, décimées par les coups de feu des sofas et par la misère, les populations réfugiées autour de nos forteresses avaient disparu, et la plaine était devenue un ossuaire. Pourtant bien des indices démontraient l'affaiblissement de Samory. L'Almany avait transporté sa famille et ses biens dans le réduit

de Gueleba, à une grande distance dans l'Est. Lui-même couvrait ce refuge, laissant à son lieutenant Bilali, établi à Erimakono, sur la lisière de la colonie de Sierra-Leone, le commandement de ses provinces occidentales. Partout, enfin, les populations entraient en lutte avec les sofas et envoyaient des ambassadeurs au colonel. Il était même venu des gens des peuplades lointaines du Diomandi, du Toma, habitants des ténébreuses forêts du Sud, tout dépaysés dans les plaines découvertes du Nord.

Le 25 mars 1893 seulement, après un silence prolongé, on recevait des renseignements officiels sur les résultats des opérations. Le colonel Combes avait divisé sa colonne en trois fractions. La première sous les ordres du capitaine Briquelot, remontant le Niger, avait bousculé et détruit les bandes de Bilali et établi, le 10 février, deux compagnies de tirailleurs à Farana et Erimakono, malgré les protestations, d'ailleurs inadmissibles, du gouvernement local de Sierra-Leone. Elle se mettait ensuite en devoir de continuer sa marche par la Mellacorée jusqu'à la mer, en jalonnant de postes cette importante route commerciale. Une deuxième section, commandée par le capitaine Dargelos, avait poussé une pointe au sud-ouest de Sanancoro. Elle avait été jusqu'aux sources du Niger et ramenait onze mille paysans enlevés aux sofas, avec un butin énorme. Les pertes totales étaient, pour la première de ces expéditions, de 1 légionnaire tué (la légion étrangère avait fourni cette année presque tout l'effectif européen), de 8 tirailleurs tués ou blessés; pour la seconde, de 1 sous-officier européen blessé, de 3 indigènes tués et 9 blessés.

Enfin, le colonel Combes avait effectué en personne une course de 650 kilomètres vers l'Est. Il revenait, après une absence de trente-quatre jours, ayant livré plusieurs combats, presque toujours en forêt, et surpris le réduit de Gueleba où Samory avait caché ses biens et ses femmes. La position, défendue par plusieurs bandes, dont l'une, forte de 700 fusils à tir rapide et de 300 chevaux, avait été enlevée d'assaut. « Toutes les bandes que Samory avait dans l'Est, télégraphiait le commandant supérieur, ont subi de véritables désastres. Leurs débris sont repoussés fort loin dans le Sud-Est. Samory est abandonné; sa préoccupation est de cacher sa retraite, même à ses fidèles. On le croit cependant réfugié dans les forêts qui avoisinent le Liberia. »

La colonne qui a effectué cette magnifique course comptait 163 Européens : il ne s'était produit parmi eux aucun décès.

Les pertes se bornaient à 3 légionnaires blessés et 34 indigènes tués, blessés ou disparus.

Le commandant supérieur, pendant ce temps, n'était pas resté inactif. Après avoir expédié les principales affaires, telles que la préparation du budget, l'organisation sommaire d'un système de taxes et d'impôts, la mise en exploitation commerciale du chemin de fer de Kayes, la pose du télégraphe jusqu'à Ségou, il entreprend une grande tournée dans les provinces. Il visite le Kaarta, traverse les cantons Bambaras du Bélédougou, arrive le 14 janvier à Ségou. Le pays était resté fort agité, même après les victoires du commandant Bonnier, et souffrait avec impatience les exactions du fama. Le commandant supérieur renvoie Bodian et sa famille dans le Kaarta, installe à sa place un commandant de cercle, et supprime les redevances vexatoires. Il croit pouvoir assurer que l'ordre est définitivement rétabli dans la province de Ségou, et son retour paraît imminent, lorsqu'on apprend que de graves événements viennent de se produire au Macina.

Le colonel Archinard avait appris à Kayes, en même temps que la mort de Tiéba, celle de Mounirou, roi du Macina, empoisonné, dit-on, par son frère Ahmadou, et son remplacement par ce dernier. Dès ce moment, sans doute, le commandant supérieur s'était préoccupé des moyens de combattre la puissance renaissante d'Ahmadou. Son choix s'était porté sur un autre frère de l'ancien sultan de Ségou, Aguibou, sultan du Dinguiray, qu'il avait emmené dans sa tournée d'inspection. Ce chef, apprécié différemment par nos officiers, faux et dangereux selon les uns, sincère et dévoué suivant les autres, avait fait cause commune avec nous dès l'arrivée de nos colonnes sur le Niger, et, sa fidélité ne s'étant pas démentie, on l'avait laissé gouverner cette petite province voisine du Fouta-Djallon. Un télégramme reçu le 15 avril annonçait que le colonel Archinard, accompagné d'Aguibou, avait visité la ville importante de San, très voisine du Macina, et en étroites relations politiques avec ce royaume. Quelques jours plus tard, on apprenait que notre drapeau flottait sur Djenné depuis le 13; cette grande ville, le centre commercial le plus important du Macina, avait été occupée après un combat où deux de nos officiers avaient trouvé la mort; elle reconnaissait Aguibou comme sultan. Le 27, le commandant supérieur faisait connaître son arrivée à Mopti, port de Bandiagara, la capitale, sur le Niger, où il avait été reçu avec enthousiasme par les chefs des différentes races qui peuplent le Macina. Le pays se soulevait contre Ahmadou, et la cavalerie Peulhe marchait sous les ordres de nos officiers. Enfin, le 29, le colonel Archinard entrait à Bandiagara, où Aguibou, solennellement installé, jurait fidélité à la France. Ahmadou était en fuite vers l'Est, poursuivi par les Macinankés, pourchassé le mois suivant par le capitaine Blachère, jusqu'au delà du défilé de Hombori, c'est-à-dire à travers presque toute la boucle du Niger. Ses plus fidèles lieutenants, Ali-Bouri et Bougouni, négociaient pour faire leur paix particulière.

On comprendra aisément avec quelle réserve il convient de commenter des événements aussi récents et

aussi sommairement connus. Le colonel Archinard résumait en ces termes les résultats des brillantes opérations combinées dans l'Ouest : « La puissance de Samory est complètement détruite. » Si, comme on peut l'espérer, l'avenir confirme la justesse de cette appréciation, les conséquences seront des plus heureuses. C'est la paix rétablie dans tout le Sud-Ouest, c'est le relèvement rapide de ces régions, les plus belles, les plus fertiles de nos possessions; c'est le caoutchouc, l'ivoire, la poudre d'or s'écoulant de nouveau à la côte d'Afrique, mais cette fois par des routes françaises : vers le Sénégal, vers Konakry par Farana, et vers la côte de l'Ivoire peut-être par la voie du Cavally découverte par le lieutenant Marchand.

Le succès définitif de la révolution du Macina, si inopinément provoquée et si prestement conduite, aurait encore de très importantes conséquences. Le lieutenant de vaisseau Caron, qui visita le Macina en 1887, au cours de son beau voyage d'exploration vers Tombouctou, recommandait l'établissement de notre protectorat à Bandiagara avec l'aide des Peulhs (c'est, semble-t-il, ce qui vient de se produire), comme le seul moyen d'ouvrir à notre commerce la libre navigation du Niger et de détourner par cette voie, du Maroc vers le Soudan français, le trafic centralisé à Tombouctou ; cette ville, et le pays des Touareg du Sud, qui y commandent en maîtres, dépendant pour leur subsistance du Macina, pays de grande culture et d'élevage, ne pouvaient, d'après lui, manquer de faire des offres de soumission au suzerain de ce royaume. Ces prévisions se sont en effet réalisées, et le colonel Archinard, avant de quitter Bandiagara, a en effet reçu les ambassadeurs annoncés. Rapprochant ce fait du succès des négociations engagées par le gouverneur général de l'Algérie avec une fraction importante des Touareg du Nord, on voit qu'il est possible de prévoir, sans trop de témérité, la jonction prochaine de l'Algérie au Soudan par une route de caravanes et plus tard par un fil télégraphique transsaharien, — en attendant le problématique chemin de fer. Si nos espérances ne sont pas trompées, avant peu d'années, le Soudan pacifié et uni à l'Afrique du Nord commencera à dédommager la métropole des sacrifices qu'elle s'est imposés. Nous ne posséderons pas alors seulement une colonie immense, dont une partie pourra devenir une sorte de Brésil africain; nous aurons encore donné, — quelque jugement qu'on porte sur les moyens employés pour créer cet empire, — l'exemple d'un esprit de suite et d'une ténacité bien rare, surtout dans notre histoire coloniale.

MAURICE ORDINAIRE.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES (1)

Quatuor féminin.

Voilà bien des chapitres, tous ou presque tous, consacrés à des hommes plus ou moins célèbres; ne serait-ce pas une honte pour moi, et pour notre génération, si j'étais forcé de m'en tenir à cette seule moitié de l'espèce humaine, et si, après Mme Sand, je ne pouvais pas faire une place dans ces *Souvenirs* à des femmes célèbres ou illustres? Grâce à Dieu, j'ai eu le bonheur d'en connaître quelques-unes, — sans parler des vivantes, — de les voir de près, de les aimer, et même d'en être aimé. Et pour que ce dernier mot ne fasse pas sourire et ne prête pas à l'équivoque, je commencerai cette série par le portrait de la plus honnête et la plus vaillante des femmes, Mme Tastu.

Elle était déjà âgée, infirme et bien lasse quand je l'ai connue; mais l'intelligence, la droiture et la bonne conscience rayonnaient dans ses grands beaux yeux, qui devaient, hélas! se voiler bientôt. Il y avait déjà longtemps qu'elle ne publiait plus rien : mais le poète survivait en elle à toutes les vicissitudes de sa vie errante, et aux atteintes de la vieillesse. La source divine qui avait enivré sa jeunesse coulait toujours sous les glaces de l'âge et continuait à charmer ses heures; mais elle coulait silencieuse. Le monde ne l'entendait plus et ne connaissait plus sa voix; son fils seul et ses amis en recueillaient les échos. Chose rare et peut-être sans exemple, jamais elle n'avait été plus poète. Son talent n'avait fait que grandir et se développer dans l'ombre où le sort avait enseveli sa vie. J'espère en fournir la preuve tout à l'heure.

C'est à Paris que je vis, pour la première fois, Mme Tastu, et le milieu dans lequel je la rencontrai est si curieux, si éloigné de toutes les idées qu'éveille ce mot de *Paris*, que je crois devoir m'arrêter ici pour le dépeindre. Cette parenthèse pourra servir à l'instruction de la province et de l'étranger; elle pourra même rectifier l'opinion de quelques Parisiens endurcis, et trop exclusifs, qui ignorent de combien de mondes différents se compose cet univers étrange qui a nom : Paris.

Il y a de tout à Paris, — même de la province, — si l'on veut entendre par *province* la vie honnête, l'amour de la famille, les vertus patriarcales et le tranquille bonheur de la vieille bourgeoisie française; mais, bien entendu, sans y joindre les étroitesses de la petite ville; on n'habite pas impunément la grande, et rien n'empêche à Paris d'être à la fois très intelligent et très honnête, — heureusement pour la France. Ma

(1) Voy. la *Revue* des 20, 27 août, 3, 15 octobre 1892, 13 mai, 3 juin, 1er et 15 juillet 1893.

bonne étoile m'avait fait rencontrer cette province parisienne dans la famille d'un de mes camarades du ministère. Léon Chazal, surnuméraire comme moi vers l'an 1842, m'avait présenté à ses parents. Son père était un peintre de fleurs fort distingué, très estimé, à figure fine et recueillie : le profil d'Erasme par Holbein le rappelle étonnamment. Sa mère était l'amie intime de Mme Tastu et de Mme Saint-Saëns. Ces trois dames, veuves toutes trois de bonne heure, unies depuis longtemps par la plus tendre intimité, consacrèrent leur vie entière à l'éducation de leurs enfants. Leur pensée unique et journalière fut de leur former le cœur et l'esprit, et d'en faire des hommes; elles y réussirent pleinement. Des deux fils de Mme Chazal, l'un devint un peintre distingué comme son père, et l'autre un de ces directeurs de ministère qui sont la force et l'honneur de l'administration française. Le fils unique de Mme Tastu devint consul général et ministre plénipotentiaire. Celui de Mme Saint-Saëns est ce que l'on sait, le plus original et le plus savant de nos compositeurs : il est Camille Saint-Saëns.

Ces trois familles se réunissaient souvent à l'atelier des Chazal, rue Carnot; on jouait la comédie, on dansait. Il n'y a pas de plus charmant salon qu'un atelier quand on sait le transformer en salle de bal ou de théâtre. Rue du Jardinet, chez Mme Saint-Saëns, on faisait de la musique, — naturellement, — on exécutait les œuvres du jeune Camille, qui préludait alors, par des concertos et même des symphonies mélodiques dans le genre de Mozart, à la magnifique Symphonie en *ut* mineur de sa maturité et à *Samson et Dalila*. Mme Tastu nous invitait à dîner pour célébrer la Saint-Eugène, la fête de son fils, et nous récitait au dessert quelques vers inédits ou composés pour la circonstance. Rien de simple, de bon et de charmant comme ces réunions. Les jeunes femmes des deux frères Chazal vinrent plus tard y apporter un renouveau de gaieté, de charme et d'esprit. Rue Carnot, à l'atelier, les jeunes amis amenaient leurs sœurs; peu d'apprêt, nulle prétention, nulle rivalité; la simplicité de la province relevée par l'élégance de Paris et le goût de l'art. Quelles bonnes soirées j'ai passées là! Quels déguisements fantastiques, soit pour les bals costumés de la Mi-Carême, soit pour les charades ou les bouffonneries théâtrales improvisées! On s'amusait pour s'amuser, pour se délasser des travaux du jour; on était jeune, on était gai, heureux; et les trois mères ravies assistaient avec joie et orgueil aux gaietés bruyantes de leurs enfants.

Toutes les trois avaient la même élévation morale, le même bon sens si rare, ce sens qu'on appelle commun et qui l'est si peu; Mme Chazal avec plus de bonhomie dans la finesse, Mme Saint-Saëns avec plus d'inattendu et une allure plus primesautière, Mme Tastu avec plus d'ampleur d'intelligence, plus de culture et de dons naturels. Sa vie errante à la suite de son fils, jeté aux quatre coins de l'horizon par les exigences de sa carrière diplomatique, avait encore élargi son horizon intellectuel. D'une nature pondérée, raisonnable, elle n'était pas calme : elle ressentait tout fortement; on n'est poète qu'à ce prix; vive, très vive, passionnée pour ses idées et la justice, elle apportait dans la discussion une franchise ardente, pour ainsi dire, et j'ajouterai même quelque chose de dominateur qui eût semblé toucher presque à l'intolérance, si elle n'eût été la modestie et l'équité en personne. Son esprit était viril, et sa conversation pleine, forte, nourrie, dépassait de beaucoup l'idée qu'on pouvait se faire d'elle d'après ses premières poésies. C'était, il est vrai, des poésies de jeune fille, et l'histoire en est curieuse. Je ne sais si Sainte-Beuve l'a contée : je n'ai pas ses *Portraits* sous la main. En tout cas, la voici.

Son père, M. Voïart, fier du talent de sa fille, avait publié, sans la prévenir, quelques-uns de ses premiers vers. La jeune poétesse tout étonnée, et sans doute fâchée de cette indiscrétion paternelle, écrivit une fort belle lettre à son père, où elle lui posait nettement le dilemme suivant : Veut-il une fille qui se marie un jour? alors, qu'il s'abstienne d'appeler le jugement du public sur des essais incomplets. Ou bien veut-il une fille qui devienne célèbre? alors, elle ne se mariera pas, elle travaillera : « Et j'aurai du talent, je te le promets, » ajoutait-elle vaillamment. M. Voïart ne put s'empêcher de montrer cette lettre à l'éditeur du journal qui avait imprimé les vers de sa fille. C'était M. Tastu; il fut si frappé de la ferme et droite raison contenue dans cette lettre, qu'il demanda à être présenté à Mlle Voïart, — et qu'il l'épousa.

Le mariage n'empêcha pas Mme Tastu de produire encore des œuvres poétiques : mais, femme et mère, elle ne put consacrer à la muse que de rares instants et une faible part de son âme. Elle traversa dès lors la publicité, modestement, pudiquement voilée, ne donnant au monde que ce qu'une honnête femme peut lui donner, et gardant pour les siens et ses amis tout ce qu'une fière et tendre nature possède de trésors réservés. Il y eut là sans doute un sacrifice : mais il fut bravement accepté et fidèlement accompli. La noble femme ne le regrettait même pas; elle disait avec une candeur touchante : « Mon talent eût été peut-être plus grand, si je n'avais pas été épouse et mère : car ce que Molière a dit de la peinture s'applique encore mieux à la poésie :

Et les emplois de feu demandent tout un homme. »

J'ai fait allusion à sa vie errante; elle commença de bonne heure. Son fils étant consul de France à Saint-Sébastien, quelque temps avant les mariages espagnols, en 1847; elle alla le voir, et elle assista aux fêtes données à l'innocente Isabelle qui était venue prendre les bains de mer à Saint-Sébastien avec sa mère et sa sœur, la future duchesse de Montpensier. Mme Tastu

eut là l'occasion de vérifier la définition de Voltaire : « Les Basques sont un petit peuple qui danse au haut des Pyrénées. » Elle aimait à raconter les impressions de ce premier voyage : des villages entiers descendant des montagnes en dansant et en chantant, les bœufs blancs aux cornes dorées traînant les matériaux des pavillons destinées aux princesses; les corbeilles de fleurs, les vols de colombes venant se poser sur les genoux de la jeune reine, les acclamations de ce peuple enjoué, et tout cela au milieu des danses et des rires. Une lettre de son mari la rappela à Paris : M. Tastu était tombé malade; il mourut deux ans après.

En 1850, elle alla rejoindre son fils, consul à Larnaca, dans l'île de Chypre. Cet Orient si cher aux poètes modernes, visité et chanté par les plus grands d'entre eux, cet Orient qui fût le rêve de notre jeune génération, la charma à son tour dès le début. Cette vie si nouvelle, plus libre désormais, surtout le bonheur de la passer tout entière avec son fils, la ramenèrent aux inspirations et aux goûts poétiques de sa jeunesse. Elle se remit à chanter, mais avec un art plus savant et un accent plus ferme. On en jugera quand ses *Poésies posthumes* seront publiées. Je ne doute pas qu'il n'en soit de Mme Tastu comme d'Alfred de Vigny, et que ses derniers vers ne paraissent les meilleurs.

Mais tout n'est pas rose, — même en Orient; — elle eut à souffrir des fièvres qui règnent toujours à Chypre, et elle en fut presque terrassée. Par bonheur son fils fut nommé à Jassy, et ils purent rentrer en France avant d'aller en Moldavie. C'était l'époque de la guerre de Crimée; les provinces danubiennes étaient envahies par les Russes; les agents politiques de France et d'Angleterre durent se retirer devant eux, — ou plutôt devant leurs injonctions formelles. Eugène Tastu, obéissant aux ordres de son ministre, s'arrêta à Lemberg en Galicie, pour attendre les événements. Le voyage de Jassy à Lemberg par Czernowitz, dans une mauvaise calèche juive, traînée par trois chevaux, fut extrêmement pénible. Il dura vingt-quatre heures, et il faisait 20 degrés de froid. Je me souviens aussi de cet hiver: car un mois plus tard, en janvier 1854, je faisais le même voyage en sens inverse et par 32 degrés de froid. Je comprends mieux que personne ce que dut souffrir la pauvre Mme Tastu; elle ne cessait de répéter à son fils : « Que j'ai froid aux yeux ! » Ni l'un ni l'autre ne pouvait comprendre alors le sérieux de cette plainte et quelle gravité l'avenir lui donnerait. Ce voyage devait lui coûter la vue.

Je n'eus pas le bonheur de la rencontrer à cette époque; elle quittait la Moldavie au moment même où j'y arrivais pour remplacer le prince Soutzo, comme secrétaire intime de l'hospodar de Moldavie, S. A. Grégoire Ghyka. Elle passa l'hiver à Paris, tandis que son fils regagnait seul son poste à Jassy, les Russes ayant enfin évacué les Principautés durant le siège de Sébastopol. Les jours que j'ai passés à Jassy avec Eugène Tastu m'ont laissé de bien chers souvenirs; j'ai cherché à les rendre dans un livre qui est écrit, mais qui ne paraîtra qu'après moi. Quoique ces jours-là soient déjà bien lointains, j'y parle en toute liberté de plusieurs personnes dont les enfants vivent encore. J'y parle aussi trop de moi-même sans doute, mais j'ai mes raisons pour cela, comme on le comprendra en me lisant. On verra la tendre amitié qui réunissait alors au consulat de France Basile Alecsandri, Jean Cantacuzène, Tastu et moi. La France régnait alors en Moldavie sans conteste, d'abord par cette intelligente jeunesse moldave, toute française de cœur, que dirigeait le consul, et puis surtout par le prince que je maintenais avec Tastu dans la ferveur de ses aspirations libérales et de son dévouement à la France. Que les temps sont changés depuis que Napoléon III a eu l'étrange idée de mettre sur le trône de ces beaux pays un Hohenzollern ! Il était dit que, même à cette époque et en petit, cette grande incapacité serait déjà fatale à notre influence, en Orient comme partout. Cette douce intimité fut brusquement interrompue par la nomination de Tastu à Bagdad comme consul général : l'hospodar de Moldavie m'ayant chargé d'une mission près de la Sublime-Porte, j'eus le bonheur de pouvoir accompagner mon ami jusqu'à Constantinople. Ce voyage fut fort accidenté ; il nous fallut traverser la Dobroudja et côtoyer le Danube dont les deux rives opposées étaient occupées par les armées turque et russe; nous pûmes enfin gagner la Sulina, nous embarquer et arriver à Stamboul, où M. Thouvenel nous fit le meilleur accueil; mais ce ne sont pas mes voyages que j'ai à raconter ici ; c'est celui de Mme Tastu. Elle s'embarqua à Marseille pour rejoindre son fils, à Smyrne, et de là tous les deux s'acheminèrent pendant un mois par terre, et pendant dix jours en kellek sur le Tigre, pour gagner enfin Bagdad. De nouvelles épreuves attendaient là nos pauvres amis. Ces longs voyages, ces fatigues excessives au pays du soleil, avaient achevé ce que le froid de la Bukovine avait si tristement commencé : la vue de Mme Tastu baissa de jour en jour; bientôt elle ne vit plus qu'une partie des objets, puis une ombre grise les enveloppa, enfin une heure vint, une heure lamentable! où la pauvre mère dit doucement à son fils, et le cœur déchiré: « Je ne te vois plus, mon enfant. »

Ils passèrent ainsi trois ans à Bagdad, seuls, parqués loin du monde, n'ayant pour société que le chancelier du consulat qui était Français; un détail dira tout : Mme Tastu était la seule femme européenne de la ville. La pauvre aveugle n'avait donc personne à recevoir; nulle distraction à attendre. Cette double solitude, faite à la fois par la cécité et par l'éloignement, ne pouvait être supportée que par une âme forte et profonde comme la sienne, habituée à la vie intérieure et heureusement visitée par les rêves de la poésie. La délivrance arriva enfin, — du moins la délivrance d'une

partie de ces misères : E. Tastu reçut la nouvelle de son changement; il était nommé à Belgrade. Il revenait en Europe, sa mère et lui rentraient dans le monde civilisé. Quelle joie! — oui, mais que de peines encore les attendaient avant de toucher au but! C'était l'époque des massacres de Damas, et la route de terre était interdite. Nos deux exilés partirent pour l'Europe en s'embarquant sur le bateau du consulat anglais qui descendait le Tigre et qui les déposa à Bassorah, — de là à Bouschir, sur la frégate anglaise en station dans le golfe Persique; puis, après un mois d'attente, il leur fallut descendre jusqu'à Bombay, remonter jusqu'à Suez dont l'isthme n'était pas encore percée, y prendre le chemin de fer jusqu'à Alexandrie, où ils purent enfin s'embarquer pour Marseille, et, comme me le disait un jour Lamartine, Marseille, c'est le quai de la France!

A Paris, à peine reposée de ces longs voyages, à travers tant de peuples étrangers dont elle ignorait la langue et ne voyait pas les visages, Mme Tastu eut à subir l'opération de la cataracte sur les deux yeux, qui ne réussit qu'à moitié : elle ne recouvra qu'un œil, et encore par quelles souffrances continues ce succès fut-il acheté! Son fils avait dû regagner son poste en la confiant aux soins de ses amis. Je la vis souvent durant cette cruelle période; je lui servais parfois de lecteur. C'est par moi qu'elle connut ainsi les dernières poésies de Mme Desbordes-Valmore, pour qui elle avait la plus grande admiration ; une tendre amitié avait uni ces deux poètes dont les âmes étaient aussi différentes que les talents. Il y aurait un beau parallèle à faire de ces deux natures si diversement exquises : l'une toute à la raison, au devoir; l'autre vibrant comme une harpe éolienne à tous les vents de la passion et de l'inquiétude. Un autre le fera. Achevons la vie de Mme Tastu et son odyssée : qui le croirait? celle-ci n'est pas encore finie.

En 1861, elle repartit avec son fils pour Belgrade. Là, à la suite d'une émeute, les Turcs bombardèrent la ville; il fallut déménager, et au milieu d'un bombardement la chose est encore plus difficile, plus désagréable que d'habitude ; à travers mille dangers, son fils parvint à l'établir à Semlin, sur la rive gauche du Danube, où elle resta jusqu'à la pacification qui délivra Belgrade de sa garnison turque. En 1863, Eugène Tastu étant nommé agent politique en Égypte, sa mère l'y suivit. Là, à Alexandrie, elle eut des jours calmes, et elle eut le plaisir de voir et d'accueillir sous le drapeau de la France tous les voyageurs de distinction qui venaient visiter l'Égypte, et qui tous gardèrent d'elle et de son hospitalité les meilleurs souvenirs. Je citerai entre autres le prince Napoléon, le prince Murat, le duc de Luynes, MM. de Vogüé et de Saulcy. L'Égypte fut la dernière étape de Mme Tastu : elle revint à Paris, en 1865, avec son fils nommé ministre plénipotentiaire et mis en diponibilité ; elle y subit le siège, puis ils se retirèrent à Palaiseau où, entourée jusqu'au dernier jour de l'amour de son fils et de la tendresse de ses amis, elle finit, dans le calme des champs et la paix du cœur, cette vie si agitée, si errante, le 11 janvier 1885.

J'ai promis de donner une idée et comme un avant-goût de ses *Poésies posthumes*. Je ne puis mieux faire, il me semble, qu'en transcrivant ici une pièce qu'elle nous récita à l'un de ces dîners de famille où les amis avaient aussi leur place. Elle porte la date du 1er janvier 1869, une année avant la date terrible, avant le siège de Paris et la Commune, et je la copie en janvier 1893, au moment où la France piétine dans la boue et les ténèbres, sans voir le droit chemin et l'issue. *Che la diritta via era smarritta*, dit le Dante. Elle a plus que jamais besoin d'entendre de fermes et nobles accents comme ceux que je vais lui révéler :

REMEMBER!

Aux amis, le 1er janvier 1869.

Heure dernière de l'année,
Tu n'es plus celle que ma voix,
Aujourd'hui faible et surannée,
Se plut à chanter autrefois!
Hélas! chaque jour nous enlève
Quelque parcelle du beau rêve
Que garde l'avenir jaloux.
Après eux l'espoir et le doute
Ne laissent qu'un mot sur la route :
Souvenez-vous!

Oui, des leçons trop tôt venues,
Des nœuds trop souvent déliés,
Des vérités trop tard connues,
Des devoirs trop vite oubliés,
De tout ce qui se passe sur terre,
De tout ce qui dort au-dessous,
De tout ce qu'il faut dire ou taire,
Souvenez-vous!

Car voici le mois de colère,
Le sombre, le terrible mois
Qui, sous le glaive populaire,
Voit tomber les têtes des rois!
Ici, la pieuse victime
Nous jette un pardon magnanime;
Là-bas, deux mots trop faits pour nous :
L'un, *Ne touchez pas à la hache!*
L'autre, où le mystère se cache :
Souvenez-vous!

Ah! ne touchez pas à la hache!
Malheur à qui lève le bras!
Car le sang nous lègue une tache
Qui creuse et ne s'efface pas.
Loyaux enfants d'une patrie
Moins souvent frappée et flétrie
Par des traîtres que par des fous,
De peur que cette tache noire
Ne salisse encor notre histoire,
Souvenez-vous!

Jeunes femmes, dans vos familles,
Où tant d'espoirs vous sont commis,
Faites des mères de vos filles
Faites des Français de vos fils!

Vous qui m'écoutez, jeunes hommes,
Songez que le temps où nous sommes
Du bien fait la tâche de tous;
Haines, regrets, vaine espérance,
Oubliez tout! mais de la France
Souvenez-vous!

Qui sait si dans son cours rapide,
L'année, à son prochain retour,
Ne verra pas ma place vide
Au banquet qui marque ce jour?
Alors, si du cœur à l'oreille
Quelque chose monte et réveille
Comme un écho lointain et doux,
Amis, de cette vieille mère,
Qui vous aima, qui vous fut chère,
Souvenez-vous!

Mme Tastu n'était pas républicaine; elle tenait avant tout au principe d'autorité, qu'il s'appelât Bourbon ou Napoléon; nous avons eu bien des discussions là-dessus, et de fort vives parfois, mais l'amour de la France nous réunissait, et je n'oubliais pas qu'elle avait été la première, dans sa jeunesse, à chanter la Liberté et la Patrie (voir *les Oiseaux du sacre* et *le Serment des Suisses*), quand des poètes qui sont devenus depuis les coryphées de la démocratie triomphante chantaient encore les lys et la royauté reconquise. Cette pièce de *Remember*, avec sa fin si touchante, nous émut profondément : je me rappelle encore que lorsqu'elle eut fini de nous la dire avec sa voix tremblante, à la fois grave et attristée, tout le monde se leva pour aller l'embrasser. Elle fut aussi surprise que touchée de son succès, et je veux la quitter enfin sur ce souvenir qui, je l'espère, donnera d'elle à la jeune génération une image moins effacée, plus virile de cette noble et généreuse nature.

Mme Tastu était de taille moyenne, assez replète, elle avait un front superbe, de beaux yeux trop saillants, le nez aquilin : Mlle Meyer a fait d'elle, jeune encore, un beau portrait où l'on retrouve la touche et le charme de Prud'hon.

En passant maintenant à Mme d'Agoult, j'ai l'air d'avoir cherché un contraste. Rien de plus dissemblable, en effet, que ces deux figures et ces deux destinées; mais ce n'est pas ma faute si je vais les rapprocher ainsi; les oppositions sont données par la vie avant d'être recherchées par l'art.

Je n'ai connu Mme d'Agoult que dans sa vieillesse : elle avait de beaux cheveux blancs relevés à la Marie Stuart, des yeux bleus restés très jeunes, un grand air qui lui prêtait une taille plus élevée que sa taille réelle. Le trait dominant de toute sa personne était une distinction apprise, soigneusement entretenue, ajoutée à celle qu'elle tenait de la nature. Tout dans sa manière d'être et de paraître trahissait l'art, et, en effet, l'art joua un grand rôle dans sa vie comme dans ses écrits. Il en résultait au premier abord une certaine impression qui refroidissait l'atmosphère autour d'elle, du moins pour les personnes qui prisent avant tout le naturel. Mais l'accueil était si flatteur, si nuancé, que le charme opérait quand même. Puis on se sentait immédiatement en présence d'une vaste culture et d'une intelligence supérieure. En quelques mots ailés, rapides, on arrivait vite aux sommets avec elle. Rien de charmant comme un tel entretien: ce mélange de grande dame et de penseur, cette grâce mondaine et féminine jointe à la profondeur du philosophe et à la sagacité de l'historien, donnait un imprévu, un piquant, un intérêt singulier à sa conversation. Elle le savait et en jouait, en jouissait elle-même visiblement, comme le fait tout grand artiste qui excelle dans son art. Je ne sais ce qui avait attiré son attention sur moi, peut-être la publication de *l'Elkovan* dans la *Revue des Deux Mondes ;* en tout cas, vers 1858, un de ses amis qui était aussi le mien, Edmond Adam, m'invita de sa part à venir la voir le dimanche, dans l'après-midi, où elle recevait le tout-Paris d'alors, — du moins celui de l'opposition à l'Empire. Elle habitait, à cette époque, un petit hôtel près de l'Arc de Triomphe, qu'on appelait la *Maison rose*. Je fus si bien accueilli que je devins bientôt un de ses plus assidus visiteurs du dimanche.

Le monde qu'on y rencontrait était, en effet, bien intéressant ; il réunissait, — ce qui est rare dans nos salons, — le choix, la variété et la valeur personnelle. Peu de femmes, mais toutes remarquables par leur beauté ou leur intelligence, comme Mmes de Brimont, de Pierreclos, Adam, Coignet, de Gérando, Gagneur, Ponsard. Quant aux hommes, ils étaient légion ; je ne pourrais suffire à ce dénombrement : son frère le comte de Flavigny, le prince Napoléon, Grévy, Michelet, Ollivier, Dupont-White, Mézières, Renan, H. Martin, H. Carnot, puis les rédacteurs en chef de journaux ou de revues, Neffzer, E. Scherer, Guéroult, Peyrat, Ch. Dollfus; des étrangers de passage à Paris, comme lord Houghton, ou des amis de Mazzini, des poètes comme A. de Vigny et Ponsard ; des compositeurs comme Massenet à son aurore, que sais-je encore? J'en oublie. Et derrière ce groupe de visiteurs dominicaux deux ou trois dévouements de tous les jours, de toutes les heures, comme E. Ollivier et surtout comme Tribert et Ronchaud, qui plus tard vinrent demeurer dans la même maison que Mme d'Agoult, et former autour de sa vieillesse une façon de phalanstère de l'intelligence et de l'amitié. Louis de Ronchaud, — et je suis heureux d'avoir l'occasion de parler de cet homme si modeste, si distingué, qui n'a pas déballé, lui aussi, — avait connu Mme d'Agoult quand il avait vingt ans, et qu'elle habitait Genève avec Listz, et depuis cette époque il lui avait voué un culte, — désintéressé, — qui ne s'est jamais démenti. Sous des dehors ingrats, il cachait un esprit très fin, très cultivé, et surtout un cœur très tendre, avide de dévouement. Il se partageait en ce moment entre Lamartine et Mme d'Agoult. Celle-ci acceptait ce culte, dont elle était trop sûr, avec l'in-

différence, je dirais presque avec l'ingratitude d'une Olympienne. Je me permettais un jour de le lui reprocher : « Bah ! il est encore trop heureux, » me répondit-elle avec cette cruauté qui n'appartient qu'aux femmes et aux dieux. Une autre fois que je lui dépeignais son fidèle et trop modeste ami emporté dans l'immortalité malgré lui entre elle et Lamartine, elle se mit à rire de l'image : « Voilà sa récompense, » dit-elle, très flattée au fond d'être ainsi mise dans l'empyrée à côté du grand poète. Elle sentait cependant tout le prix de cet admirable dévouement ; car elle dédia à Ronchaud ses *Souvenirs* dans une préface touchante où, chose rare chez elle, il y a même de l'émotion.

J'ai mêlé ici, dans cette énumération des élus de ces réunions dominicales, ceux de la maison Rose et ceux de la rue Circulaire qui suivirent, et enfin ceux de la rue du Général-Foy, où Mme d'Agoult transporta son salon et ce que j'appelais ses vêpres laïques, qui durèrent jusqu'à sa mort. A la Maison rose, ses deux filles, Mmes de Charnacé et Blandine, qui devint bientôt Mme E. Ollivier, faisaient les honneurs avec elle et offraient la tasse de thé sacramentelle aux habitués. Peu de conversations générales ; on se fragmentait en petits apartés ; rien ne ressemblait moins aux conférences ou aux conciliabules politiques, quoique la politique y jouât le premier rôle. Sous l'Empire, il fallait bien parler à huis clos, puisqu'il n'y avait pas de tribune et que la presse était muselée. Je l'ai dit, rien ne peut donner à la génération présente, grandie dans la licence, l'idée de la compression d'alors. On ne se séparait qu'à l'heure du dîner ; on redescendait les Champs-Élysées par petits groupes, deux à deux ou à trois. Que de fois ne suis-je pas revenu avec Dupont-White, Nefftzer, Ch. Dollfus ou H. Carnot ! Ce dernier me frappait par sa modestie touchante : on eût dit qu'il ployait sous le poids du grand nom qu'il portait ; il me rappelait par son attitude celle des petits-fils de Lafayette qui avaient été mes camarades de classe et celle des petits-fils de Gœthe que j'avais connus à Rome. Ni Carnot, ni Dupont-White, quand nous passions devant le palais de l'Élysée, ne se doutaient que leurs enfants, à tous deux, y seraient un jour à la place d'un Bonaparte. Quelle chose étonnante que la vie !

La conversion vraie ou fausse de l'Empire aux idées libérales, qui amena E. Ollivier au pouvoir, redonna un lustre et une animation nouvelle au salon de Mme d'Agoult. Le jeune ministre qui avait été son gendre, et qui s'était remarié avec une jeune femme d'une rare distinction, ne fut que plus assidu à ses réunions ; et s'il y eut quelques désertions de républicains intraitables, il y eut aussi des recrues parmi les adorateurs du soleil levant ; ce fut l'apogée de ce salon : puis vint la guerre, et Mme d'Agoult mourut.

Je n'ai pas à raconter sa vie ; elle est connue, et elle-même a pris soin de la raconter au public, — du moins en partie, — jusqu'à son mariage. Les *Souvenirs* sont peut-être son meilleur ouvrage avec son histoire de la *Révolution de 1848*. La femme y apparaît davantage ; elle y laisse percer un peu de son cœur en parlant de sa famille et de son enfance. On est heureux de trouver dans ces pages un être humain, au lieu de froides abstractions, et une personne vivante au lieu d'une pure intelligence. Mais la confidence s'arrête au moment le plus intéressant et le plus difficile, j'en conviens, quand la jeune femme rompit d'une manière si éclatante avec la société et sa famille en quittant tout pour suivre un artiste célèbre. En un mot, l'histoire cesse à l'heure où le roman commence ; et c'est le roman que nous voulons connaître. Elle me lut la préface de ces *Souvenirs* à Saint-Lupicin, chez de Ronchaud, et me demanda même conseil à ce sujet : comment les finir ? il n'y avait qu'un seul volume d'écrit. La réponse était délicate. — « Tout dire ou ne rien dire », lui répondis-je. Elle hésita longtemps, et la mort vint qui trancha la question en lui imposant le silence. La mort est coutumière du fait : elle est la grande donneuse de solutions.

Sous le nom de *Daniel Stern*, Mme d'Agoult s'est essayée dans presque tous les genres littéraires : histoire, drame, roman, dialogues philosophiques, maximes, poésie même, — ici à tort : elle n'avait ni le talent appris, ni le talent inné ; la technique était trop faible et l'élan lyrique manquait. Elle n'est vraiment supérieure que dans l'histoire, surtout celle de 1848, où elle s'échauffe au feu des événements récents ou aux confidences des acteurs principaux dont elle a recueilli les informations. En somme, elle formait un contraste absolu avec son ex-amie George Sand, qui était tout sentiment, imagination et don naturel. Chez Daniel Stern, l'intelligence dominait tout et l'art remplaçait la nature ; de là sa froideur. Sa devise était : *In altâ solitudine*, si je ne me trompe ; c'est un aveu.

Cet esprit si ferme, cette belle et vaste intelligence étaient intermittents : ils avaient leurs éclipses comme les phares tournants ; et, chose étrange, au sortir de ces crises, ils n'avaient rien perdu de leur force et de leur lumière. Chaque printemps, dans les dernières années surtout, Mme d'Agoult tombait malade, sa raison s'obscurcissait, et elle devenait invisible à ses amis. Le délire de la persécution s'emparait d'elle, et elle vivait dans une terreur secrète et sans cause. Puis, une fois guérie, elle reparaissait chez elle, rouvrait sa porte et son salon, et on la retrouvait telle qu'on l'avait quittée, comme si elle revenait d'un voyage. Voyage étrange et terrible en effet dans ces pays inconnus où notre pauvre raison s'égare, le plus souvent pour n'en pas revenir.

Elle aimait la vie, et pourtant elle la jugeait sévèrement et avec amertume. Elle avait des admirateurs et, ce qui est plus rare, des amis. Mais je doute qu'elle éprouva elle-même les sentiments qu'elle savait inspi-

rer; le cœur ne se voyait jamais à découvert chez elle, et ce qu'elle montrait d'amabilité et de sympathie à ses visiteurs avait une contre-partie et comme une rançon obligée quand elle parlait d'eux en leur absence avec d'autres amis. Je sais par expérience à quoi m'en tenir moi-même à cet égard. Elle m'accueillait avec distinction, elle paraissait avoir beaucoup de goût pour moi. L'Allemagne, que je connaissais et à qui elle devait sa mère, était notre trait d'union intellectuel. Un jour que je quittais Paris et que je lui faisais mes adieux, elle me dit : « Il me semble que vous partez bien plus souvent que vous m'arrivez? » Une autre fois, elle m'écrivait : « Depuis votre départ, mon salon a perdu de son électricité. » Tout cela était fort aimable, et peut-être sincère sur le moment; mon amour-propre aime à le croire. Mais il fut obligé d'admettre aussi que je n'étais pas à l'abri de sa verve moqueuse et qu'elle l'exerçait sur certains de mes défauts d'homme ou de poète. Une de mes meilleures amies, la plus droite et la plus sincère nature qui ait traversé le monde, ne me laissa aucun doute à cet égard. Comme mon cœur n'était pas en jeu et que cela n'atteignait que mon amour-propre, ces petites trahisons féminines de Mme d'Agoult ne pouvaient pas gâter le plaisir que mon esprit trouvait dans cette relation purement intellectuelle, dont je continuai à savourer le charme, tout en connaissant bien son insécurité.

Quoique sa fortune eût subi bien des vicissitudes et bien des atteintes, surtout dans ses dernières années, elle aimait à recevoir ses amis à sa table, tout au plus trois ou quatre à la fois, et elle apportait à ces réunions intimes et culinaires la même coquetterie raffinée que dans sa conversation : la cuisine était excellente et le service d'une rare distinction. On était dans le plus parfait *select*. J'ai gardé de ces petits dîners le meilleur souvenir, comme aussi du séjour que je fis près d'elle, à Saint-Lupicin, chez Ronchaud, en septembre 1867. Quelques jours passés ensemble à la campagne, aux eaux ou en voyage, vous en apprennent plus, même sur vos amis, que des années de visites ou de soirées à Paris. Mme d'Agoult était déjà depuis un mois chez son ami quand il m'invita à venir le rejoindre; je dus constater que ma présence apportait une diversion désirée à ce long tête-à-tête. Mme d'Agoult avait cette ignorance absolue des nécessités de la vie, cet oubli des forces et des besoins des autres, qui caractérise les princes et leur fait une atmosphère à part. Rien de singulier et de détestable comme cet égoïsme naïf qui fait table rase de l'entourage et prend tranquillement pour soi seul tout l'air respirable. Sans se rendre compte du peu de ressources d'un manoir perdu dans les montagnes du Jura, et même de l'exiguïté de la fortune de son hôte, elle avait à Saint-Lupicin les mêmes exigences de grande dame que dans sa vie de Paris, ou plutôt elle n'exigeait rien, mais elle se laissait traiter comme une princesse, n'ayant pas l'air de soupçonner quelles difficultés sa présence imposait à son dévoué *patito*. Le pauvre garçon ne songeait qu'à lui servir le gibier le plus exquis, les vins les plus recherchés; il me rappelait le gentilhomme amoureux des *Contes* de La Fontaine avec son faucon. Je passai huit jours près d'eux, et, malgré la secrète irritation que me causait la vue de cette insouciance égoïste et la pensée de ses conséquences, ces huit jours furent charmants. J'en ai fixé l'impression dans de petits vers adressés à Mme d'Agoult qui font partie de mon volume de *Poèmes épars*. Le manoir de Saint-Lupicin, entouré d'un côté par des vergers en pente, et de l'autre par un vieux jardin français, avec charmilles, est un type complet de ces gentilhommières d'autrefois. De plus, la situation est superbe : à mi-côte des grandes montagnes, il domine un ravin profond creusé par un torrent. L'air y est pur et limpide, le silence complet, un vrai nid de poète, et Ronchaud l'était, poète, et bien plus qu'il ne l'a montré et que le public, même lettré, ne l'a su. Il l'avait été de bonne heure et il avait même publié ses vers de la vingtième année; puis il s'était tu, ou plutôt il n'en appelait plus au public. Je connais de lui un petit chef-d'œuvre : c'est une poésie sur le buis, l'arbuste qui tapisse ses montagnes natales. Malheureusement, je ne l'ai pas. Je voudrais cependant donner une idée de son talent si pur à ceux qui ne le connaissent pas. Voici des vers qu'il m'adressa à l'occasion de mon volume d'*Amicis* et qui sont inédits ; cela reposera de ma prose :

A ÉDOUARD GRENIER.

Par la brise printanière
Un hôte m'est apporté.
Un oiseau dans la lumière
A mon oreille a chanté.

D'où viens-tu sur ma fenêtre
Te poser, oiseau léger?
Du printemps qui vient de naître
Es-tu le doux messager?

Viens-tu comme l'hirondelle,
De quelque climat béni,
Où le printemps est fidèle,
Où l'amour t'a fait un nid?

Viens-tu d'une île inconnue
Où, sous des soleils meilleurs,
Tu planais près de la nue,
Tu t'endormais sur des fleurs?

— Tu l'as dit; ma voix enchante
Les bords aimés du soleil;
Je suis l'oiseau bleu qui chante
Dans les âmes au réveil.

Je viens de l'île lointaine
Où d'un printemps éternel
Respirent la fraîche haleine
Les poètes, fils du ciel.

J'ai niché sous la ramée
Dans un bocage riant,
Et mon aile est embaumée
Des senteurs de l'Orient.

De ce ravissant domaine
Où tu passes à l'écart,
Le Dieu qui vers toi m'amène
N'est point l'aveugle hasard.

Mais en volant à ta porte
De la main où j'ai dormi,
Le salut que je t'apporte
Est le salut d'un ami.

— Chante donc sur ma fenêtre,
Oiseau bleu comme les cieux,
Du printemps qui vient de naître
Sois le héraut gracieux!

Au pays de poésie
Dont le regret m'a suivi,
Jeune aussi, la fantaisie
M'égara fier et ravi.

Mais de mon obscur passage
Tout vestige est effacé...
Plus vieux maintenant, plus sage,
J'aime à songer au passé.

Ton doux chant me le rappelle :
En rêvant, je le revois,
Et la jeunesse éternelle
Me rajeunit à ta voix.

L. DE BONCHAUD.

1er avril 1868.

Ces vers me serviront de transition pour passer à un autre et plus grand poète, Mme Ackermann, que j'ai vue et connue moins que Mme d'Agoult, mais assez cependant pour la faire figurer dans cette galerie de femmes célèbres. Je lui fus présenté chez Mme Read. Je ne sais si elle avait lu mes poésies ; en tout cas elle n'avait pas grande estime pour les poètes sentimentaux, comme elle les appelait, en parlant même de Lamartine et de Musset. J'avais donc de quoi me résigner. Elle ne me montra pas d'abord beaucoup de sympathie : elle était la franchise en personne et elle mettait même une certaine rudesse dans l'expression de ses sentiments. Elle ne changea à mon égard que lorsque Sully-Prudhomme lui eut récité un jour mes stances, *l'Infini*. Depuis cet instant, elle me regarda d'un autre œil, et je conquis sa sympathie tout à fait quand elle s'aperçut que je savais l'allemand mieux qu'elle ; cette sympathie atteignit son plus haut point lorsque je lui fis hommage de mon *Penseroso;* elle en fut très frappée et si bien, que, quand elle publia à son tour sa petite brochure de *Maximes*, elle me la donna avec une dédicace trop flatteuse à coup sûr : *Un maigre épi pour une gerbe superbe*, qu'elle voulut bien signer de sa plus belle écriture. Il y a là une double exagération en sens contraire ; mais elle me prouva le chemin que, grâce à Sully-Prudhomme et à mon *Penseroso*, j'avais fait dans son estime.

J'allais la voir rue des Feuillantines; on rencontrait chez elle des excentriques de talent comme Barbey d'Aurévilly, des savants comme le docteur Letourneau, et des femmes du plus grand mérite comme Mme Monnier, Mme Coignet et Mlle Read. Rien de plus simple que son accueil, si ce n'est son installation et sa personne. Ses yeux seuls, fort beaux, trahissaient son génie ; on peut en juger par l'admirable portrait que possède Mme Read. Rien dans sa conversation non plus ne révélait la femme qui savait tant de langues et avait exploré tous les systèmes philosophiques de l'Inde et de la Grèce. Elle n'aimait pas qu'on lui parlât de ses vers ; elle semblait même repousser le titre de poète : c'est la seule affectation que je lui ai vue.

Sa vie avait été étrange. Je n'ai pas à la raconter, puisqu'elle a pris soin de le faire elle-même dans ses *Notes biographiques*. Je n'ai pas davantage à apprécier le poète : M. Caro, qui l'a révélée au grand public, et tant d'autres après lui, ont montré l'admirable vigueur de ses vers, la fermeté de sa langue, l'éloquence fougueuse de ses invectives à un Dieu dont elle semble nier l'existence. Quand je les lis, j'entends malgré moi ricaner au fond de ma mémoire le vers célèbre que Voltaire met si drôlement dans la bouche de Spinosa :

Mais je crois entre nous que vous n'existez pas.

Les dernière années de la vie de Mme Ackermann furent attristées par la maladie et aussi par des dissentiments de famille, et même par des obsessions qui l'enlevèrent à ses amis, et lui rendirent le séjour de Paris impossible. Elle s'évada, pour ainsi dire, et s'en alla mourir dans ce beau pays du soleil, à Nice, où elle avait vécu de longues années, éprise de solitude, de recueillement et de poésie.

Je ne veux pas quitter cette excellente femme et ce beau génie sur ces dernières tristesses : j'aime mieux finir sur une note plus gaie et par le dernier souvenir qu'elle m'a laissé. Une de ses admiratrices les plus ferventes m'avait prié de l'introduire chez elle : je l'avais présentée rue des Feuillantines. Quoique portant un des plus beaux noms de la vieille France, et vivant en plein faubourg Saint-Germain, le scepticisme n'avait pas d'adepte plus convaincu ; en outre elle adorait la poésie. On voit combien de raisons elle avait, et moi aussi, de compter sur l'accueil bienveillant de l'auteur des *Poésies philosophiques*. L'accueil ne fut que convenable. A quelque temps de là je rencontrai Mme Ackermann chez Mme Read, et je lui fis quelques reproches enjoués sur la manière dont elle recevait les grandes dames et mes amies. Elle me répondit avec humeur qu'elle n'aimait pas ces grandes dames, ces curieuses blasonnées et blasées. Je plaidai pour mon amie ; elle s'anima, s'emporta même, et allait dire quelque

dureté plus personnelle sur son admiratrice, quand je l'interrompis en la menaçant de lui fermer la bouche. « Et comment cela? me dit-elle toujours bourrue et défiante. — En vous embrassant! » fut ma réponse. Et comme elle recommençait à dire du mal de mon amie, je n'hésitai pas, j'allai à elle et je l'embrassai sur les deux joues. Rien ne peut rendre la stupéfaction de la bonne vieille; sa figure prit une expression vraiment comique: elle riait et elle était fâchée à la fois. On eût dit qu'elle n'avait jamais été exposée à pareil traitement. En tout cas, je puis me vanter, je crois, d'avoir été le dernier homme qui ait embrassé ce grand confrère.

Si nous passions la frontière maintenant?

J'étais en mission à Berlin en 1847. J'avais une lettre pour M. de Humboldt signée de F. Arago, et H. Heine m'en avait donné une pour son vieil ami Varnhagen d'Ense; j'étais en outre accrédité par le ministère auprès de l'ambassadeur de France et par M. Buloz auprès des correspondants de la *Revue*. Je fus donc tout de suite lancé en plein courant de la société berlinoise, — ou plutôt des éléments qui auraient pu la composer; car à cette époque, autant que j'ai pu le voir, il n'y avait pas de *société* proprement dite à Berlin. Il y avait bien des soirées officielles glaciales, des raouts diplomatiques guindés, mais rien qui ressemblât aux salons de Paris, à ces assemblées d'hommes et de femmes distingués qui se réunissent uniquement pour le plaisir de se rencontrer, de se revoir, de causer, de vivre enfin quelques heures de cette vie charmante et artificielle qui s'appelle le *monde*. L'intelligence, l'esprit, la beauté, la science avaient assez de représentants dans cette capitale du Nord pour former de ces réunions choisies; il me suffirait de citer des noms comme ceux de Humboldt, Tieck, Raumer, Grimm, Ranke, Mme d'Arnim, la duchesse de Sagan, la comtesse Rossi (Sontag), etc. Les éléments ne manquaient donc pas, on le voit; mais le goût, l'habitude et la tradition faisaient défaut. La seule exception, que j'ai pu constater à cette règle générale, était le salon de Mlle Solmar où Varnhagen m'avait présenté dès les premiers jours. Mlle Henriette Solmar était israélite, au moins de race, et sa figure le révélait au premier coup d'œil: une forêt de cheveux, noirs encore, malgré son âge, encadrait son visage pâle et allongé, sans vraie beauté, où cependant deux beaux yeux noirs souriaient et montraient tour à tour la bonté et l'esprit de cette aimable et excellente personne. Outre son intelligence extrêmement cultivée, elle était douée, paraît-il, d'un admirable contralto. Mais de tous les talents de sa jeunesse, elle n'avait conservé que l'art de causer, et de faire causer, ce qui est plus rare qu'on ne croit, — même à Paris.

Elle avait été l'amie de la célèbre Rahel, la femme de Varnhagen, et depuis son veuvage Varnhagen avait pris l'habitude de venir prendre le thé chez elle tous les soirs. La légende prétendait même qu'il avait voulu l'épouser, et que la spirituelle Juive l'avait refusé et lui avait redit en riant la fameuse phrase: « Mais où donc passerez-vous vos soirées? » Quoi qu'il en soit, Mlle Solmar, qui habitait un appartement à l'étage supérieur de la See-Handlung, dont un de ses parents était le directeur, avait su réunir autour d'elle tous les soirs un choix d'hommes distingués que bien des salons lui eussent enviés. On s'y asseyait sous la lampe autour de la théière, ou bien l'on faisait un aparté, on parlait ou on se taisait, liberté entière. Le français se mêlait à l'allemand, — Mlle Solmar parlait toutes les langues de l'Europe. — On dessinait même; il y avait un album où M. de Sternberg avait fait le portrait des visiteurs ou des habitués, où les poètes déposaient leurs vers, et tout le monde sa prose. Outre les étrangers de passage à Berlin, on y rencontrait d'abord et toujours Varnhagen, comme je l'ai dit; Œlsner-Montmerqué, moitié Prussien, moitié Français, et surtout Parisien; Alfred de Reumont, l'historien, quand il n'était pas dans sa chère Italie; le baron de Sternberg, le romancier, homme bizarre et grincheux, qui restait des soirées entières dans un coin sans rien dire, sous prétexte de dessiner; d'autres encore dont je n'ai pas gardé la mémoire; enfin, deux femmes: l'une, Mlle Ludmilla Assing, la nièce de Varnhagen, qui accompagnait quelquefois son oncle; l'autre, Fanny Lewald, qui rêvait d'être la George Sand de l'Allemagne, suivie de son fidèle Stahr. Mais tout ceci m'éloigne de mon sujet: Mme d'Arnim, la célèbre Bettina, *l'enfant*, la correspondante de Gœthe et de Beethoven; j'y arrive enfin.

J'avais parlé plusieurs fois à Varnhagen de mon désir d'être présenté à cette femme célèbre. Il avait éludé avec l'adresse diplomatique qui distinguait cet homme si aimable, cet écrivain hors ligne, dont j'aimerais à parler plus longuement. Comme je touchais à la fin de mon séjour à Berlin et que je revenais un jour sur le regret que j'avais à partir sans avoir vu Bettina, il me dit en riant: « Je vous aurais depuis longtemps donné un mot pour elle, mais elle est si particulière, si étrange, qu'elle est capable de vous mal recevoir à cause de moi, car je ne sais trop en quels termes nous sommes en ce moment. Je ne voudrais pas vous attirer le désagrément d'un mauvais accueil. Savez-vous? A votre place, je me présenterais tout bonnement moi-même, comme un voyageur, un Français, qui ne veut pas traverser Berlin sans avoir l'honneur de la voir. Tentez l'aventure, je suis sûr qu'elle vous réussira. » Et elle me réussit en effet.

Le lendemain donc, car je n'avais pas de temps à perdre, — je partais dans deux jours, — je sonnais *unter den Zelten*, chez Mme d'Arnim. J'attendis quelques instants; la porte s'ouvrit enfin, — ou plutôt s'entr'ouvrit, — une petite vieille aux cheveux ébouriffés était devant moi, me dévisageant avec deux yeux bruns interrogateurs et inquiets et me demandant brusquement: « Que désirez-vous? » Sa toilette était des plus

simples et assez négligée. Par bonheur, un détail significatif me sauva de l'horrible méprise où je pouvais tomber : la petite personne si modestement habillée, qui entre-bâillait ainsi la porte, avait une plume passée au travers de sa bouche. Quoique je n'eusse jamais vu de portrait de Bettina, je ne pouvais pas méconnaître ce signe caractéristique.

Je m'inclinai et dis en mon meilleur français : « Madame, je suis un jeune Français qui ne veut pas traverser Berlin sans avoir l'honneur, etc. » La petite femme me regarda encore attentivement, puis me dit simplement : « Entrez ! je suis la Bettina. » Et la porte s'ouvrit toute grande, et je suivis mon guide jusqu'à un cabinet de travail. Là on m'offrit une chaise, on m'interrogea sur moi, sur H. Heine, sur Paris, sur la France, sur Gœthe ; bref, répondant ou écoutant, je restai trois heures à causer avec cette femme étrange, — une vraie fée, — il n'y a pas d'autre mot pour la peindre.

Je m'étais excusé naturellement de l'avoir ainsi dérangée dans son travail : « Ce n'est pas un travail, m'avait-elle répondu, c'est une lettre, et savez-vous à qui j'écrivais ? au roi. Voici ce que je lui dis ; » et elle se mit à me lire la lettre qui était à la fois drôle, spirituelle, éloquente et même parfois d'une familiarité charmante, en tout cas bien faite pour égayer l'ennui d'une Majesté, et plaire au roi de Prusse d'alors, lequel aimait autant l'esprit que le vin de Champagne. Cette lettre avait pour but de déterminer le roi à acheter le château du baron de Meusebach qui était mal dans ses affaires. Elle décrivait le castel, les ruines, la campagne, voltigeait là comme une Elfe, avec une grâce légère, racontait les services rendus par ses ancêtres ; puis, pour mieux flatter le roi dans ses goûts d'homme d'esprit et de savant, elle peignait la bibliothèque du château avec mille digressions pleines de fantaisies et d'humour. Je ne sais si elle réussit avec sa pétition poétique et si Frédéric-Guillaume acheta le manoir. Cette lettre figure sans doute dans le livre qu'elle a fait paraître plus tard sous le titre étrange : *Ce livre appartient au roi*. Je n'ai pas le loisir de m'en assurer, et peu importe d'ailleurs.

Il y a un *lied* allemand qui dit : « Et si beau que soit le soleil, il faut à la fin qu'il se couche. » Si douce, si agréable que soit une causerie, il faut qu'elle se termine. Je m'étais levé plus d'une fois et toujours j'avais été retenu par une insistance aussi impérative qu'aimable. Je pris enfin congé en m'excusant de mon départ fixé au lendemain. « Attendez, me dit-elle, je veux que vous emportiez un souvenir de moi. » Elle disparut et revint avec une demi-douzaine de volumes sous le bras : c'étaient de ses livres à elle, de ses ouvrages ; elle en prit un et se mit à écrire quelques mots sur la première page. Je la remerciai de mon mieux, en baisant la petite main qui venait d'écrire ces lignes à mon intention, et je partis. Mon premier soin en descendant fut de les lire sous les arbres du Thiergarten. Je ne pus m'empêcher de rire ; les quelques mots écrits lui ressemblaient bien ; elle avait mis en allemand : « A un ami pas encore assez connu, donné par moi la Bettina. » Ce *nicht genug gekannten Freund* pouvait ausssi bien exprimer un regret qu'une défiance ; la coquetterie de la femme s'en accommodait aussi bien que la prudence de l'écrivain envers un étranger, un inconnu.

Je croyais bien ne la jamais revoir, et j'avais éprouvé, en sortant des *Zelten*, cette émotion si fréquente, hélas ! dans la vie, quand on quitte une personne ou un lieu en se disant tristement : Je ne les reverrai plus jamais ! Il n'en devait pas être ainsi avec Mme d'Arnim. Je comptais sans les révolutions : celle de 1848 me ramena à Berlin comme secrétaire d'ambassade. Je retournai donc aux *Zelten* et j'y présentai mon ministre E. Arago, actuellement ambassadeur en Suisse, et pour qui elle s'éprit tout de suite de la plus tendre amitié et qui devint un de ses visiteurs les plus fidèles et les plus appréciés. Ce Berlin de 1848 offrait le spectacle le plus curieux pour un observateur. Il avait eu aussi sa révolution, et le roi avait dû saluer de sa casquette militaire les cadavres des émeutiers tués par ses soldats. Tout fermentait de bas en haut. Les officiers de la garde parlaient déjà de marcher sur Paris ; M. de Bismarck pointait ; l'empire allemand s'ébauchait à l'assemblée de Francfort ; on en offrait la couronne au roi de Prusse qui la refusait. Il y avait donc de quoi causer dans les salons des *Zelten* ; il avait même fallu faire deux salons, l'un républicain, bravement présidé par Bettina ; l'autre monarchique, tenu par ses trois charmantes filles. La plus originale était la dernière, Ghisèle, qui est devenue Mme H. Grimm. J'ai essayé de les dépeindre dans un sonnet que je prends la liberté d'insérer ici ; il rendra mieux que ma prose les caractères de ces trois sœurs si différentes de nature et de charme :

A MADEMOISELLE MAX D'ARNIM.

Armgart ne nous veut pas avouer qu'elle est reine;
Tout la trahit : le port, le regard et la voix.
La nature, en naissant, l'a faite souveraine;
Tout se métamorphose en sceptre sous ses doigts.

Ghisèle est une fleur de la forêt lointaine
Qui grandit étonnée à l'ombre de nos toits,
Dieu seul l'a regardée et sa corolle est pleine
Du parfum pénétrant qu'exhalent les grands bois.

Mais vous, vous êtes douce et souriante et bonne.
Vous prenez par la main celui qu'on abandonne;
Vous volez aux souffrants comme l'abeille aux fleurs.

Vous êtes un bon ange, un tendre et pur génie
Qui console et guérit et dont la main bénie
Verse aux blessés le miel et l'oubli des douleurs.

Ce qui m'intéressait plus que la politique dans le salon de Mme d'Arnim, c'était la littérature et surtout

sa littérature à elle. Je la mis plusieurs fois sur le chapitre de sa fameuse correspondance avec Gœthe ; elle éludait d'ordinaire mes questions avec l'agilité de son esprit et la grâce fuyante d'une fée. Un beau jour cependant que je la pressais un peu plus que de coutume sur l'authenticité et la sincérité absolue de ces lettres, elle finit par me dire : « Eh bien, oui, c'est ce que j'aurais voulu et aimé lui écrire ! » Je n'en demandais pas davantage. Cet aveu confirmait mon impression première et résout la question.

Pauvre petite fée de Bettina, si frêle, si vive ! Elle avait conservé dans sa vieillesse les allures et l'attitude de l'adolescence ; elle était restée jeune ; c'était toujours *l'enfant, das Kind*, comme on l'appelait en Allemagne. Un jour que nous causions de la mort, elle me dit : « Moi, je ne mourrai pas, je m'envolerai ! » Elle s'est envolée, en effet, comme Mme Tastu, Mme d'Agoult et Mme Ackermann. Toutes les trois, l'une avec sa foi, l'autre avec ses doutes, celle-là avec sa croyance au néant, celle-ci avec ses ailes légères, ont disparu derrière le rideau qui nous cache les mondes supérieurs, où nous nous retrouverons tous, il faut l'espérer.

ÉDOUARD GRENIER.

(*A suivre.*)

LE REICHSTAG
ET LA CONSTITUTION ALLEMANDE

La loi militaire, repoussée par le précédent Reichstag, vient d'être votée par celui-ci ; l'empereur est sorti vainqueur de la bataille électorale ouverte par son décret de dissolution du 7 mai dernier. Une fois de plus, dans les conflits que l'organisation de l'armée a fait naître entre le gouvernement et les représentants de la nation, c'est le gouvernement qui l'emporte. La Constitution impériale de 1871 est conçue de telle sorte que, dans les questions les plus graves, le dernier mot appartient à l'empereur.

Au premier abord, lorsqu'on examine son origine et ses attributions, on pourrait être tenté de voir dans le Reichstag le principe du régime parlementaire. Il est élu au suffrage universel direct ; c'est lui qui est appelé à valider les pouvoirs de ses membres ; il nomme son bureau et fait lui-même son règlement. Ses membres jouissent des immunités reconnues dans tous les pays libres aux représentants de la nation ; ils ont le droit d'initiative pour toutes les lois rentrant dans les affaires communes de l'Empire.

Sans doute, le Reichstag peut être dissous par décret de l'empereur rendu avec l'assentiment du Bundesrath ; mais on retrouve cette disposition même dans les constitutions les plus libérales et dans les pays où le régime parlementaire existe avec tous ses principes essentiels. En Angleterre, la reine peut, sur la proposition du ministère, dissoudre la Chambre des communes, et, en France, la Constitution de 1875 accorde le même droit au président de la République, sur avis conforme du Sénat.

Ce n'est donc pas là l'un des traits particuliers de la Constitution allemande. Ce qui la caractérise en partie, c'est que les ministres, tout en ayant le droit de prendre part aux débats du Reichstag, ne sont pas responsables devant lui ; aucun vote hostile de cette assemblée ne peut les atteindre. Nommés par l'empereur, ils ne dépendent que de lui. Si on a vu dans certaines circonstances, notamment au sujet du projet de loi scolaire, des ministres quitter le pouvoir à la suite d'une discussion, leur retraite n'était déterminée que par la volonté du chancelier exprimant celle de l'empereur.

Le Reichstag n'a aucune action, il n'exerce aucun contrôle sur les actes des ministres ; mais puise-t-il tout au moins, dans la Constitution et dans ses attributions propres, les moyens de faire prévaloir sa volonté ? Nullement.

La Constitution détermine toutes les questions qui rentrent dans la législation de l'Empire. Le pouvoir législatif est partagé entre le Reichstag et le Bundesrath ou Conseil fédéral. Cette dernière assemblée n'est pas élective ; elle est composée de représentants des États confédérés. Sur un total de cinquante-huit membres, la Prusse en délègue dix-sept ; elle est ainsi assurée, sinon de la majorité numérique, du moins d'une prépondérance marquée dans tous les votes. Cette prépondérance est d'autant plus grande que la présidence du Bundesrath appartient de droit au chancelier de l'empire, qui exerce cette fonction par lui-même ou par un représentant désigné par lui.

Le Bundesrath jouit d'attributions supérieures à celles du Reichstag. Non seulement il doit donner son avis sur la dissolution de ce dernier, non seulement il est seul consulté par l'empereur en cas de déclaration de guerre, mais ses membres ont le droit d'entrer au Reichstag pour exposer l'opinion des États qu'ils représentent, alors même que cette opinion n'aurait pas triomphé devant le Conseil fédéral. Ils sont également appelés à soutenir devant le Reichstag, mais en qualité de délégués du Conseil fédéral, les propositions que celui-ci a adoptées.

Ce qui augmente encore cette supériorité du Conseil fédéral, placé en fait sous la direction de la Prusse, et par suite de l'empereur, c'est que celui-ci jouit, dans certains cas, d'un pouvoir propre et absolu :

Le concours du Conseil fédéral est nécessaire pour toute loi d'empire, et l'empereur a un droit de veto absolu sur les lois relatives aux impôts, à l'armée et à la marine... La majorité simple ne suffit pas lorsqu'il se produit à l'occasion de projets de loi sur la marine militaire, l'armée ou les im-

pots d'empire, un dissentiment dans le Conseil. Dans ce cas, la voix de l'empereur ou son veto (car c'est en réalité un droit de veto qu'il exerce) l'emporte, pourvu qu'il se prononce en faveur du maintien des dispositions existantes (art. 5). Il en est de même pour les décisions relatives aux règlements administratifs ou aux instructions tendant à l'exécution de la législation commune (art. 37). Enfin, toute proposition de modification à la Constitution est considérée comme rejetée quand, dans le sein du Conseil, quatorze voix se prononcent contre elle. Les dispositions de la Constitution qui établissent des droits spéciaux à l'égard de certains États vis-à-vis de l'ensemble de la confédération ne peuvent être modifiés qu'avec l'assentiment de ces mêmes États (art. 78). (DEMONBYNES, *les Constitutions européennes.*)

Il est facile par là de comprendre combien sont nombreux et étroits les liens qui limitent l'action du Reichstag et font obstacle à sa volonté. Issu du suffrage universel, composé des « députés du peuple entier », suivant les termes de l'article 29 de la Constitution, il n'en est pas moins, en fait, trop souvent dominé par le gouvernement.

Celui-ci, d'ailleurs, s'est ingénié à prendre toute sorte de précautions contre l'indépendance du Reichstag. C'est ainsi, notamment, que l'article 32 de la Constitution interdit à ses membres de recevoir, à ce titre, aucun traitement ou indemnité. On a proposé à plusieurs reprises d'abroger cette disposition, mais le gouvernement s'y est toujours opposé, en invoquant des raisons qui laissent apercevoir le vrai mobile auquel il a obéi en insérant cette règle dans la Constitution :

Je considère, disait M. de Bismarck en 1884, la loi électorale et la question des indemnités comme absolument solidaires. Les gouvernements confédérés ne consentiront à payer des indemnités que si en même temps on revise des dispositions organiques de la loi électorale. On ne s'est pas demandé, lorsqu'on a décidé la gratuité du mandat, si vous pourriez ou non, avec telle ou telle somme, faire à Berlin un séjour agréable; on a voulu élever une barrière contre le parlementarisme professionnel. On s'est dit aussi que le pays se porte d'autant mieux que les sessions sont plus courtes et que le Parlement se compose d'hommes possédant une compétence technique.

Par un contraste bien significatif, tandis que l'on cherche, par la gratuité du mandat, à restreindre le choix du suffrage universel pour ses représentants au Reichstag, on y facilite l'entrée des fonctionnaires de l'Empire en leur maintenant leur traitement même pendant la durée des sessions.

C'est là une tentation à laquelle le pouvoir absolu, dans aucun pays, n'a jamais su résister. L'indépendance des Assemblées le gêne. Comment donc s'étonner qu'un gouvernement aussi autoritaire que celui de l'Empire d'Allemagne, se voyant contraint par la force des idées modernes à respecter le suffrage universel, ait cherché à le neutraliser dans la pratique et à prendre des garanties contre l'expression de sa volonté? La Constitution de 1871, en ce qui concerne le Reichstag, n'a que l'apparence d'une constitution libérale. Ce qu'elle contient, en réalité, c'est l'organisation et la toute-puissance du pouvoir absolu.

ÉMILE JAMAIS.

SOCIALISME ET LIBERTÉ

Lettres d'un parlementaire (1).

XXI.

Le mot socialisme a été compromis depuis quelque temps par des violences de plume ou de parole, et c'est vraiment dommage. Ce mot disait bien ce qu'il voulait dire. Individualisme et socialisme sont en quelque sorte les deux pôles du monde moral, et l'humanité, qui procède par action et réaction, va de l'un à l'autre. Tels se disent socialistes, qui rêvent de démolir la maison qui nous abrite tant bien que mal pour la refaire de toutes pièces ; mais d'autres, qui prennent aussi ce nom ou le pourraient prendre, voudraient unir en vue d'une action commune les forces isolées, rapprocher les hommes et rapprocher les intérêts, sans rien demander qu'à la discussion et à la liberté. Il y a un socialisme révolutionnaire, et il mène assez grand tapage pour qu'on ne l'ignore pas ; mais il y a aussi un socialisme pratique, qui cherche des solutions relatives, comme toutes les solutions de ce monde, dans la mutualité, dans la participation, dans la coopération, dans les assurances et les retraites. Un jour, ici même, je me suis servi de cette expression : « le socialisme libéral » ; et j'ai été critiqué. Les docteurs en sociologie m'ont fait la leçon : « Ne savez-vous donc pas que le socialisme et la liberté sont deux contraires ? » — Eh ! bonnes gens, qui vous dit que je ne le sais pas ? Mais ne vous êtes vous jamais demandé, vous autres, si concilier ces deux contraires ne serait pas précisément le grand problème de l'heure présente ?

Les simplistes sont bien heureux : ils se tirent d'affaire par une formule. Les uns disent : « Il faut tout réglementer; » les autres : « Il n'y a rien à faire. » Quel est le rôle de l'État, et quelles sont ses attributions ? « Tout, » répondent ceux-là. « Rien, » répondent ceux-ci. Cela est commode assurément ; et, quand on raisonne ainsi, on doit dormir tranquille, jusqu'au jour

(1) Suite. — Voy. la *Revue* depuis le 21 janvier.

où une révolution vous réveille en sursaut. Je n'oserais décider, pour moi, lequel est le plus absurde, de nier les questions sociales ou de s'imaginer qu'une loi va les résoudre. L'individualisme est une demi-vérité ; le socialisme en est une autre. Il y a dix ans que M. Fouillée l'a dit, dans ce beau volume de *la Propriété sociale* que nous devrions lire et relire. Est-ce donc que la vérité soit dans un juste milieu, dans une moitié d'individualisme combinée à une moitié de socialisme? Non, certes; et, ici peut-être plus que partout ailleurs, le juste milieu n'est qu'une bêtise. S'il est en de telles questions une vérité définitive, cette vérité sera dans une vue plus haute des choses, dans une conception plus générale, d'où découlent l'harmonie des intérêts et la conciliation des contraires. Et savez-vous quel est mon espoir? C'est que la génération qui entre maintenant dans la vie réelle sera capable de se mettre à ce point de vue. Quand je rencontre des jeunes gens qui songent aux problèmes d'aujourd'hui et de demain, je cause avec eux : ils ont leurs préjugés, sans doute, comme nous avions les nôtres ; mais ils ont certaines idées que nous n'avions pas. Ils ne s'entêtent pas, comme nous le faisions quelquefois, à ne voir des choses qu'une seule face ; et cette idée leur paraît familière que, les questions sociales étant de toutes les plus complexes, il faut renoncer à les résoudre comme des équations algébriques.

La génération nouvelle a le sentiment que l'individualisme, dont nous avons vécu depuis cent ans, est épuisé. Si décidément l'individu est tout, si la société n'est qu'un agrégat d'individualités juxtaposées, si l'intérêt général n'est que la somme des intérêts particuliers, si l'égoïsme est le principe et la fin de la loi morale, alors à quoi bon la règle, à quoi bon l'autorité? On aboutit à l'anarchie. C'est la conséquence dernière, le corollaire suprême de l'individualisme ; et la seule différence entre M. Kropotkine et M. Herbert Spencer, c'est que le révolutionnaire est logique et que le philosophe ne l'est pas. MM. Herbert Spencer et Kropotkine sont au moins d'accord en ceci, que le pouvoir individuel doit être élevé au maximum et le pouvoir social réduit au minimum. Mais est-ce donc ainsi qu'on peut espérer de fonder l'ordre nouveau? N'y a-t-il pas de tous côtés, à l'heure qu'il est, un effort plus ou moins conscient pour reconstituer les organes de la vie sociale? Et les groupements qui se produisent chaque jour d'intérêts et d'idées, la renaissance de l'esprit corporatif qui semblait éteint à jamais, la résurrection des vieilles universités sous une forme nouvelle, l'association des étudiants et des maîtres, la création de grands centres scientifiques, les syndicats ouvriers et les syndicats agricoles, l'intérêt que les différentes Églises, l'une après l'autre, montrent pour les études sociales, le mouvement qui porte les esprits éclairés à chercher une doctrine générale, soit dans la religion, soit dans la science, la curiosité enfin et la sympathie du public pour tout ce qui a l'apparence d'une réaction contre l'individualisme et l'émiettement des forces, n'est-ce pas là autant de signes où, à moins d'être aveugle, il faut bien reconnaître les tâtonnements d'un monde qui cherche à s'organiser et à prendre conscience de lui-même?

L'idée qu'il doit y avoir autre chose dans la société que l'État, d'une part, et l'individu, d'autre part, a été souvent émise par des penseurs isolés : aujourd'hui, cette idée passe des livres dans la vie. Elle sera réalisée, par la force des choses ; mais sous quelle forme sera-t-elle réalisée? Là est toute la question. Le procédé le plus simple qui se présente à l'esprit est de subordonner l'individu à la collectivité, de réglementer la vie privée et publique, d'organiser enfin la société suivant un type abstrait qu'on suppose conforme au vrai et au juste : c'est le socialisme d'État ; et ce procédé, par sa simplicité même, est le plus accessible à la foule. De tous les périls qui menacent la démocratie, le socialisme d'État est le plus redoutable ; car le socialisme d'État, en supprimant la liberté individuelle, abaisserait fatalement la moyenne intellectuelle et morale. Ce péril, comment le conjurer? Est-ce en écrivant des livres, en faisant des conférences? Vous prêcherez ceux qui pensent comme vous ; et ceux qu'il s'agit de convaincre ne liront pas vos livres, ne viendront pas à vos conférences. Le seul moyen de combattre efficacement le socialisme d'État, c'est de lui opposer le socialisme libéral ; si le mot vous choque, je dirai la liberté d'association. Une loi sur les associations est un des besoins les plus urgents de notre époque : tout le monde en convient, à droite, à gauche ; on parle, on écrit sur l'association, et nous en sommes toujours au même point. Cependant la liberté d'association est le seul moyen de lutter contre ce mouvement socialiste qui entraîne les populations industrielles, qui menace de gagner les populations agricoles, et qui, si l'on ne fait enfin la part de la vérité et de l'erreur, trouvera des recrues dans la bourgeoisie même. Ce n'est que par la liberté d'association qu'on pourra se défendre, en opposant des corporations ouvertes aux corporations fermées que quelques-uns rêvent déjà, une organisation libre à une organisation despotique.

L'objection, je la sais : en demandant la liberté d'association, diront quelques-uns, vous reniez les principes de la Révolution. Il faudrait, une bonne fois, s'entendre. La Révolution française a brisé les anciens cadres, et elle a bien fait de les briser ; mais l'heure est venue où le besoin s'impose de cadres nouveaux. Il s'agit de savoir, pour ce travail de reconstitution, si l'on fera appel à l'autorité ou à la liberté. Le socialisme d'État est une solution ; la liberté d'association aussi est une solution ; je ne vois pas qu'il y en ait une troisième, et je crois que c'est l'instant de choisir, à moins qu'on ne veuille attendre jusqu'au jour où la société ne sera plus qu'une poussière d'individus. Nous

sommes de ceux qui estiment que la liberté d'association est une solution pratique, logique, juste, nécessaire; mais encore faudrait-il l'adopter sans arrière-pensée et sans esprit de retour. La liberté ne résout rien par elle-même, mais elle permet de tout résoudre, — à la condition que ce soit du cœur, et non des lèvres, qu'on ait foi en elle.

PAUL LAFFITTE.

(*A suivre.*)

LE JOURNAL D'UN OFFICIER D'ARTILLERIE

D'après Art Roë.

J'avais entendu parler de ce journal d'un officier d'artillerie, je voulus le lire, et j'ai eu la joie de trouver, derrière l'écrivain, un homme. Et même je m'exprime mal : l'homme est devant.

Pingot et moi n'est pas de la *littérature;* son art dépasse celle-ci de toute la grandeur de la morale, de toute l'émotion de l'humanité.

J'avais voulu connaître le livre sur le bien que j'en avais entendu, et, par cela même, je ne l'ouvrais pas sans méfiance. Je redoutais que, par un excès de réaction, ces pages d'un officier ne fussent un panégyrique exagéré, une riposte à tous ces volumes que le service militaire obligatoire a fait éclore aux vitrines, livres, pour la plupart, écrits par des écoliers hargneux qui veulent se venger des exigences du maître, et qui ont la présomption de juger leurs éducateurs.

Pingot et moi n'est pas une riposte, — mot qui trahit un emballement. — En revanche, il est une haute réponse.

Après les geigneries du cavalier Miserey, les inepties du colonel Ramollot, le haineux pamphlet d'un écrivain qui semble oublier avoir été de ces sous-offs qu'il salit, après toutes ces pages en lesquelles se reflète un parti pris mesquin, grotesque ou odieux, il est sain, il est juste surtout, qu'un probe vienne nous dire la vie militaire, dans la dignité de sa conscience, avec ses déboires et ses joies, sa servitude et sa grandeur. Il reprend, à l'heure opportune, la noble tâche conçue par Vigny pour l'ancienne armée séparée de la nation, et la renouvelle pour notre jeune armée qui, elle, est la France même.

Ce journal d'un officier d'artillerie respire la spontanéité et la franchise; écrites au jour le jour, ces notes reflètent les clartés et les brumes quotidiennes de celui qui les a vécues, mais toujours plane sur elles la sérénité que comporte l'accomplissement du devoir. L'auteur, sans cesser d'être homme, — et par là son enseignement est plus fort, — s'y montre conscient de sa mission, digne de cette mission de faiseur d'hommes, de soldats, de citoyens.

J'ai regretté, en fermant le livre, d'avoir accepté l'honneur de le juger; j'ai eu peur d'être inférieur à la tâche. Avant ma lecture, je me préparais à discuter un écrivain, et je me suis trouvé bientôt en face d'un caractère. Après une hésitation, le courage m'est remonté au cœur; j'ai, au contraire, éprouvé l'irrésistible besoin de dire, même mal, la force vivifiante que cette œuvre nous transfuse.

Art Roë, jeune officier d'artillerie, nous raconte les menus faits d'une année de sa vie militaire, dans l'intimité de sa chambrette de garnison, à la caserne, sur le polygone, sous la tente, le long des grandes routes, tantôt seul avec ses pensées, le plus souvent avec ses hommes. Parfois, il nous confesse ses rêves, ses études, ses aspirations; il enseigne le présent et sonde l'avenir. Et ceci, sans phrases, librement, en pages crânes, sérieuses, d'une gaie ardeur ou d'une mélancolie tendre. Par bouffées rares passent quelques souffles pessimistes, mais si pénétrants, si émus... Je n'en veux pour preuve que l'épisode du *Crêpe*, publié ici, et que les lecteurs de la *Revue* n'ont pu oublier (1).

« Point de livre ici, mais l'âme d'un homme! » s'écrie l'auteur dans sa dédicace; le livre existe, cependant, puisque l'enseignement y est; seulement ces mots révèlent le noble but du moraliste; l'âme de l'homme habite le livre et le fait vivre.

Oui, il le fait vivre! D'aucuns ont tenté de montrer la voie, d'enseigner ce que doit être l'officier pour le soldat, de fixer son rôle d'éducateur, ses devoirs de paternité mâle. On a écrit, dans la *Revue des Deux Mondes*, le rôle social de l'officier, étude un peu large; ici, un autre homme a cherché à pénétrer plus intimement dans les détails de cette mission, mais ces pages théoriques gardent, par leur théorie même, une froideur qui les empêche d'être communicatives et impressionnantes comme ces notes qui empruntent leur chaleur à la vie de celui qui les a écrites les ayant vécues. Les deux premiers sont, certes, des hommes de bonne volonté, mais l'ouvrier de la dernière heure se trouve être celui de la bonne récolte.

Soyez-en convaincus, il portera ses fruits, ce livre vaillant et sincère, il restera au profond des cœurs de ceux qui l'auront lu. Sauf en quelques pages de science et de philosophie, il sera compris aussi bien de l'élève que du précepteur, du soldat que de l'officier. Il dépassera le modeste souhait de l'auteur; il atteindra à beaucoup et leur fera aimer leur tâche; il touchera l'âme naïve des nombreux et braves Pingot qui arrivent au régiment, frustes mais droits, et si prompts à s'épanouir au chaud rayon de la bienveillance, à la conquérante sollicitude de leur chef.

---

(1) N° du 3 juin 1893.

Et ces hommes-là, plus tard, seront des pères, ils élèveront leurs fils et feront des Français.

Permettez-moi une digression : il y a treize ans, je me suis séparé d'un ordonnance que j'aimais et qui m'aimait. J'en restai sans nouvelle. Il y a un mois, une roue de scierie lui trancha les deux jambes; en mourant, il voulut embrasser un modeste souvenir de moi, et il me fit écrire pour me confier le sort de sa femme et de ses quatre petits enfants.

En qui avait-il eu foi, à sa dernière heure?... — En son officier.

Et tel serait Pingot, tels seraient tous ceux dont les chefs auraient touché le cœur. Les impressions du régiment sont de celles qui s'effacent le moins dans l'âme du soldat. Ils ont beau crier : *la classe!* partir joyeux, ivres de liberté, plus tard ils se souviendront. A l'autorité de leur rendre ce souvenir doux ou amer. Et il est si facile de gagner leur tendresse! Une bonne parole, une marque d'intérêt, et nos petits soldats sont à jamais conquis.

Une noble intelligence, un brave cœur, celui qui a écrit ce journal; je n'ai pas l'honneur de le connaître, mais ma main serait fière de tenir en elle celle d'où sont sorties ces pages réconfortantes. Et, parmi elles, je trouve encore de touchantes anecdotes, des délicatesses exquises, si simples qu'elles pénètrent au cœur des plus humbles.

Jugez-en :

Un brigadier tient un conciliabule secret avec un de ses hommes. Il s'agit d'une lettre que celui-ci, mal assuré en orthographe, adresse à ses parents. L'écrivain, la plume levée, attend que l'idée soit née dans le cerveau de l'épistolier, et lui, les deux poings posés sur la table, une large ride au front, médite.

J'interviens :

— Avez-vous pensé à dire à vos parents que vos officiers étaient contents de vous?

— Non, mon lieutenant, je n'y ai pas pensé... je n'osais pas...

— Eh bien, il faut qu'ils le sachent. Brigadier, écrivez : « Le lieutenant me charge de vous dire que je suis bon soldat, et vous fait compliment sur la manière dont vous m'avez élevé. »

Puis je disparais, car il faut savoir disparaître. Mais l'homme me suit d'un long rire, sa figure s'est éclairée; rien que par ce peu de sympathie mêlée à son effort de style, j'aurai peut-être pratiqué la maïeutique de quelque tendre pensée qu'il ne pouvait susciter tout seul et qui ira droit au cœur de ses parents.

C'est tout, et tout y est. Ne trouvez-vous pas dans cette courte page tout l'enseignement, n'en ressentez-vous pas toute la délicatesse, n'en prévoyez-vous pas toute l'influence? J'ai choisi ces quelques lignes, car elles résument admirablement l'œuvre entière.

Je citerai encore :

Quelquefois, le lundi, je me fais raconter par mes hommes la façon dont ils ont passé le dimanche. Non pas le lundi matin : j'arrive, au contraire, avec la tête de service, cingle les retardataires, et me montre féroce sur le chapitre de la tenue. Mais, l'après-midi, quand deux bonnes manœuvres les ont remis en train, je passe dans les chambres; je les trouve assis sur les lits, fumant leur pipe, ou taillant dans leur miche ces énormes prismes de mie qui sont des bouchées. Ils me disent qu'ils sont allés à Paris; ayant débarqué place de la Bastille, ils ont acheté une gaufre au marchand qui est sous la colonne, puis fait une longue station dans un débit de vin, au coin du boulevard, chez un homme de leur pays qui vend de la bière du Nord. Tels sont leurs voyages à Paris. Les malins poussent jusqu'au Jardin des Plantes; quelques-uns lui préfèrent la Morgue. Aucun, je pense, n'a dépassé Notre-Dame.

Maintenant, c'est la foire au pain d'épices qui les attire. Comme je veux savoir ce qu'ils y ont vu, ils me répondent qu'ils sont entrés chez Mlle Rosita, une géante. Ils en parlent avec un sérieux naïf, comme d'une personne que tout le monde connaîtrait, et ne doutent pas que moi, qui vais souvent à Paris, je n'aie été maintes fois la voir, cette Rosita.

Le soir, après la soupe, la musique joue au milieu du camp. D'aucuns l'écoutent avec recueillement; d'autres, épris de danse, se groupent deux par deux; l'un saisit aux épaules le second qui le tient sous les aisselles : ils agitent un branle de leur village. Après cela, on organise des parties de bouchon; on tire les paillasses dehors pour s'en faire des sophas et fumer une pipe, les jambes en l'air. C'est dans ce tohu-bohu que je passe après dîner, allant voir si les gardes d'écurie sont à leur affaire, ou marchant au-devant des nouvelles de service apportées par le fourrier.

Ce soir, j'ai trouvé un bon prétexte de me mêler aux conversations. Le sous-chef avait dressé la lunette de batterie pour voir la lune : cela avait causé un attroupement. De loin, je les voyais faire. Chacun d'eux, avant de regarder à l'oculaire, campait ses mains sur ses genoux, se pliait d'une façon bonhomme, clignait de l'œil avec une grimace affreuse et, d'une avancée prudente, mettait l'œil à l'instrument. Ces hommes ne s'observent nullement, et c'est naturel, puisque, dans leur milieu, personne ne les observe.

Puis, je suis entré dans leur cercle. J'ai fait brièvement un cours d'astronomie qu'ils pussent entendent : ils ont très bien compris que la lune courait autour de la terre comme un cheval de voltige autour de l'instructeur qui le tient à la longe. Mais bientôt les curieux sont arrivés en trop grand nombre; on me demandait de tous côtés : « Et les étoiles? Celles qui brillent? Et celles qui ne brillent pas. Et celles qui ont une queue? Et celles qui filent? »

Combien je préfère nos pauvres troupiers à ces poussahs dont la société est pleine, et comme leur contact est plus sain! Ils ne sont pas trop propres, c'est vrai; mais quand on les envoie se laver, ils y vont, et sortent nets de dessous le robinet. Tandis que les autres, la mer y passerait sans

laver la souillure. Et leurs petits devoirs, qu'ont-ils d'avilissants pour nous, puisqu'ils sont salutaires pour eux? Pouvons-nous nommer détails ce qui fait toute leur vie? Chacun d'eux n'a qu'une étroite sphère et se meut dans une courte orbite; mais enfin ils ont droit d'y marcher sans encombre, et c'est à nous d'aplanir leurs voies. Loin d'y éprouver le moindre dégoût, l'officier ne peut que se réjouir de voir le soldat aller de ses armes à son cheval, à sa gamelle, revenir à ses effets, car ces menues besognes sont des signes et tiennent la place des travaux plus graves qu'accomplira le citoyen. Le chef, personnification de la règle, sollicite cet homme à vouloir par de petits mots, par de petits gestes, par de brèves actions de présence, et c'est sa foi intime qu'ensuite, par une multiplication et un devoir secrets, ces heures de sa jeunesse qu'il a voulu partager entre ses soldats se transforment en des centaines de vies libres, faciles, heureuses.

Un homme qui revient d'Hasebrouck m'apporte une mauvaise nouvelle : Blanchart, le sous-officier modèle, l'honnête Blanchart dont j'avais gardé un si bon souvenir, maintenant ouvrier bouilleur dans une raffinerie : on dit qu'il bat sa femme. Il faut qu'elle ait eu des torts. Mais pourquoi cette brutalité? Se serait-il mis à boire?

J'espère que nous irons cette année-ci à Calais pour faire nos écoles à feu. Je verrais alors Blanchart, et tous les autres. C'est qu'ils sont déjà légion ceux dont j'ai peu on prou été le lieutenant. Je m'informe de leur sort, j'en tiens registre, et quand j'apprends que l'un d'eux manque à ses devoirs, vraiment je ne suis pas tranquille.

J'ai peur d'avoir à répondre pour eux, au jour du jugement dernier. Ils seront là quinze cents, dans la vallée de Josaphat, qui diront : « C'est la faute du lieutenant! il ne nous a pas punis au bon moment; il a été trop sévère, il a été trop bon; il ne nous a pas donné de conseils, il nous a donné de mauvais exemples. » Et le bon Dieu me demandera : « Pourquoi celui-ci se grisait-il? Pourquoi celui-là battait-il sa femme? » Comme je ne saurai que dire, il est possible qu'il m'envoie un temps au purgatoire, avec Blanchart.

La place me manque pour analyser ou transcrire quelques récits épisodiques tels que l'histoire de Trois-Pattes, la mort de Boléro, l'enterrement de Daubard, le pauvre soldat mort en appelant sa mère, et l'odyssée de la triste bordée de Thomasset, toutes pages en qui la sensibilité déborde, mais élargit le cœur sans l'amollir. Art Roë sait que la bonté d'un soldat doit être virile.

Je ne dis pas que *Pingot et moi* soit sans défauts, je n'en sais rien, il m'a trop empoigné pour laisser en moi place à la critique, et tant mieux, car j'aurais souffert à ne pas le déclarer parfait. Il m'a empli le cœur, et je ne lui demande pas autre chose. Je le sens sincère et sans pose.

Peut-être voudra-t-on lui opposer *Mon frère Yves*, de Loti; je prétends que *Pingot et moi* n'y perdra rien. Dans le beau livre du jeune académicien il existe sans doute une émotion vraie, mais le rêveur tient trop de place; puis cette affection de l'officier pour le matelot est toute personnelle, limitée au seul Yves; chez Art Roë, on comprend que tous ces hommes sont synthétisés en Pingot. L'aîné de ces livres est l'œuvre d'un poète; le cadet, l'auteur l'a dit lui-même, est l'âme d'un homme, la noble âme d'un vaillant homme.

GEORGES DE LYS.

THÉATRES

La Comédie-Française.

Mon cher maître, M. Francisque Sarcey, veut bien, dans un de ses derniers feuilletons, répondre à l'article que j'ai consacré la semaine dernière à la Comédie-Française. Je suis bien tenté de lui répondre à mon tour, quelque difficulté que je puisse avoir à le faire. En ces matières, les arguments sont, de part et d'autre, à peu près de même valeur : au moins les raisonnements qu'on peut développer, et leurs conclusions, semblent-ils avoir la même rigueur convaincante. Ils valent surtout par celui qui les donne. Et M. Sarcey, avec sa grande expérience, sa profonde connaissance des choses du théâtre, aura facilement raison de moi, rien qu'en prenant la parole, et par cela seulement que, ce qu'il dit, c'est lui qui le dira. Toutefois, même dans les assertions qu'il discute, il me semble bien que je n'ai pas tout à fait tort, — pas partout, au moins, — et je voudrais m'en expliquer avec lui.

Ce que je voudrais d'abord, c'est qu'on ne me crût pas disposé à « démolir la Comédie-Française », comme le dit M. Sarcey. Mon ambition n'est pas si grande. Démolir, non, certes.

Mais améliorer? La Comédie serait-elle si vermoulue que le moindre coup de pioche, la moindre tentative de réparation, suffît à la jeter bas? Ce n'est pas, assurément, l'opinion de M. Sarcey; et ce n'est pas la mienne, bien loin de là. En vérité, l'amour qu'on voudrait nous voir pour la Comédie, on le voudrait bien exclusif et bien aveuglé. Ce devrait être un culte de latrie, sans libre examen, quelque chose comme la foi du charbonnier. « Ceux qui ne sont pas avec moi sont contre moi, » dit l'Écriture. Les avocats de la Comédie-Française s'en tiennent à ce verset A la moindre objection, on est suspect des plus noirs desseins; on n'est plus des leurs. « Tu trouves mon chapeau vilain? dit je ne sais quelle héroïne de vaudeville, — c'est que tu ne m'aimes plus! » Je réclame le droit de trouver

que la Comédie est mal coiffée ; et, si je constate parfois qu'elle en est encore aux *bavolets*, je voudrais bien qu'on ne m'accusât pas pour cela de glisser une cartouche de dynamite sous le fauteuil de M. Claretie. Les lecteurs de la *Revue bleue* savent, du reste, que de si noirs projets « n'habitent point mon âme ». J'ai pour la Comédie-Française des sentiments excellents ; je l'aime pour tous les services qu'elle a rendus et qu'elle peut rendre à l'art dramatique ; quand ces services me paraissent médiocres ou insuffisants, mon affection ne tiédit pas, grand Dieu ! Elle se manifeste en quelques objections, inspirées par le plus tendre intérêt. Je fais, avec beaucoup moins d'autorité et moins de justesse à coup sûr, mais peut-être avec moins de vigueur, ce que faisait mon maître lui-même du temps que M. Perrin présidait aux destinées de la Comédie. Si j'ai bonne mémoire, il l'a vertement traitée, à cette époque. Son affection pour elle n'a pas faibli ? Pourquoi donc suspecter la mienne ?

Sérieusement, je crois que la Comédie-Française est le seul théâtre de Paris où l'on puisse, de temps en temps, faire « de l'art pour l'art » : et, à ce titre, elle a droit à tout notre respect, à tous nos encouragements. Mais il me semble que, trop souvent, elle spécule sur la mode, ou sur le goût du public ; que la recette exerce une influence trop décisive sur la composition de ses spectacles ; qu'elle ignore trop résolument un mouvement dramatique qui a commencé depuis plus de dix ans, et qui, quel que soit son avenir, aura au moins marqué un moment curieux de l'art dramatique ; qu'enfin le « répertoire » va se réduisant tous les jours, et qu'il est fâcheux, par exemple, qu'en un an la « Maison de Molière » n'ait pu jouer ni *le Misanthrope*, ni *les Femmes savantes*. C'est une opinion qui peut être fausse ; mais elle a aussi des chances pour être juste. En tout cas, je crois qu'elle n'a rien de subversif. Constater que la Comédie a joué 427 fois du moderne et 163 fois du classique : 56 pièces modernes et 39 classiques ; que, sur les 56 pièces modernes, 2 seulement étaient nouvelles, — c'est uniquement faire œuvre de statisticien ; le parti pris le plus délibéré ne changerait pas grand'chose à l'éloquence convaincante de ces chiffres, non plus que la tendresse la plus aveugle :

« Le plus beau feu » du monde ici ne ferait rien.

Parlant des nombreux drames en vers que nous donne et que nous annonce la Comédie-Française, j'avais hasardé une modeste objection, et j'ajoutais qu'on me paraissait négliger un peu trop « la comédie qui a toujours fait le fonds de notre littérature dramatique, laquelle lui doit des chefs-d'œuvre ». M. Sarcey trouve mon assertion « bien singulière ». Il me rappelle qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles tout le monde avait la tête tournée de tragédie, que Voltaire se targuait bien plus de *Zaïre* et de *Mérope* que de *Candide* et de *Zadig*, que la Restauration avait pour la tragédie un respect superstitieux... ; et il s'écrie : « Corneille et Racine ne comptent pour rien dans notre littérature dramatique ! » Mon cher maître me prête des sentiments qui lui donnent trop facilement gain de cause ; précisément, dans ce même article, je déplorais qu'on nous donnât en un an tout juste quatre pièces de Racine et six de Corneille. Tout ce que j'ai dit, et j'avoue que je le répéterais encore, c'est que notre théâtre est surtout un théâtre comique, et que la comédie est le fonds, — mettez, si vous voulez le fonds principal, — de notre littérature dramatique : que Molière, Marivaux, Beaumarchais, Augier, Dumas fils, Meilhac et Halévy, Labiche (je cite au hasard) forment une lignée d'auteurs comiques unique, je le crois bien, dans l'histoire du théâtre, et qui donne au nôtre sa caractéristique. C'est bien ainsi qu'en a jugé, je pense, la Comédie-Française elle-même, puisqu'elle tient à honneur de s'appeler la Maison de Molière ; elle n'a pas entendu mettre l'auteur du *Tartuffe* au-dessus des auteurs du *Cid* et d'*Athalie*, et encore moins déclarer que « Corneille et Racine n'entrent pour rien dans le fonds de notre littérature dramatique ». Elle a tout simplement constaté ce fait que le ton général de notre théâtre est le comique, que la comédie en forme le fonds principal. Quant à l'opinion de Voltaire sur ses propres œuvres, j'avoue qu'elle me touche peu : non plus que le culte de la Restauration pour la tragédie ; ce culte nous a valu les tragédies que vous savez. Si on a pu jouer les drames d'Hugo, semble dire M. Sarcey, c'est parce que lesdites tragédies avaient maintenu la tradition de l'alexandrin (si je ne me trompe, c'est précisément les interprètes habituels des tragédies de la Restauration qui se montrèrent le plus incapables de dire le vers romantique). Je n'ai pas à discuter ici les mérites d'Hugo dramatiste ; M. Sarcey en a parlé très librement et très justement jadis ; mais, étant donné que, si nous avons jamais un nouvel Hugo, ce ne sera probablement pas avant deux ou trois siècles, s'il faut d'ici là avaler des drames aussi intéressants que les tragédies de la Restauration, cela nous promet de l'agrément, à nous et à nos neveux !...

Je plaisante ; mais, au surplus, ce n'est pas de monter des drames en vers que je reproche à la Comédie-Française, c'est de ne monter que cela. J'avoue, en effet, que je ne goûte que médiocrement le drame en vers, tel qu'on nous le donne depuis quelques années ; j'admets cependant que c'est une forme d'art comme une autre, et qui doit être représentée au Théâtre-Français, mais non à l'exclusion du reste. « Ce qu'il y a de singulier, dit M. Sarcey, c'est que du Tillet, qui reproche à la Comédie-Française de jouer un drame historique par an, lui fait un crime de ne pas assez jouer la tragédie. » Mais non, ce n'est pas singulier du tout ! Ce qui me plaît dans la tragédie classique, c'est, — non comme à Bouvard et Pécuchet « l'em-

phase, les discours sur la politique, les maximes de perversité », — l'admirable beauté du style mise à part, la force sans pareille, la noblesse, la grandeur des caractères, et même leur « vérité », quelque excessifs qu'ils soient parfois (comme M. Sarcey, je ne parle que de Corneille : ce serait bien mieux pour Racine !); si un coup de théâtre s'y produit, c'est les caractères qui l'amènent ou c'est sur les caractères qu'il agit. Prenez tel drame en vers, depuis Hugo : c'est un prétexte à déclamation d'un lyrisme plus ou moins réussi, des coups de théâtre qui se produisent sans qu'on sache pourquoi, des personnages qui agissent d'une façon sans qu'on discerne la raison de leurs actes et qui pourraient agir d'une façon diamétralement opposée sans que la pièce y perdît rien. Il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire dire que le drame en vers contemporain est le contraire de la tragédie classique. Il est en vers, en alexandrins, comme elle, et c'est tout ce qu'ils ont de commun ; il lui ressemble comme la Bourse au Parthénon.

Et M. Sarcey déclare qu'il donnerait *les Jobards*, *Gens de bien*, *les Fossiles* pour « cinquante ou soixante vers de *Par le glaive* » !... (Quoi, pas même cent?) Voilà ce qui s'appelle aimer la « poésie » ! Oserai-je dire à mon tour que c'est là une assertion bien singulière ? Au moins est-elle un peu surprenante de la part de notre maître ; il professe que la différence de genre n'implique pas la différence de valeur : il nous traite de raffinés, de renchéris et autres épithètes blessantes, quand nous hasardons que tel vaudeville n'est pas à sa place au Théâtre-Français, et il préfère soixante vers « d'un drame incohérent » à des comédies « dont il ne méconnaît pas la valeur ». S'il la méconnaissait le moins du monde, il n'aurait pas même besoin de soixante vers ; le titre seul de l'autre, — Drame en vers, — lui suffirait.

Revenons à la Comédie-Française. J'avais cité, comme exemple de la crainte qu'elle semble avoir de risquer une recette, l'aventure de *la Mort de César*, qu'on n'a jouée que deux fois. Mon maître me répond... Mais le morceau est si spirituel et si verveux que je veux me donner le plaisir de le reproduire :

Croyez-vous qu'au Vaudeville ou au Gymnase un directeur à ses pièces dépenserait trois mois pour remettre à la scène *la Mort de César*, de Voltaire, qui n'a été jouée que deux fois? Ce qu'il y a de plaisant, c'est que vous reprochez à la Comédie de ne l'avoir jouée que deux fois. Dame ! mon ami, elle jouait cela pour vous et vous n'y êtes pas venu. Alors elle s'est dit : Du moment que je n'ai que le bon et fidèle Sarcey, ce n'est pas la peine de m'obstiner. Et voilà pourquoi on n'a donné que deux représentations de la pièce. Elle ne se doutait pas qu'en la retirant de l'affiche, elle vous causerait un chagrin si cuisant ; que vous aviez l'intention d'y envoyer votre concierge, avec un billet donné, bien entendu, pour justifier la nécessité de la subvention.

Mais certainement je me plains qu'on n'ait joué que deux fois *la Mort de César ;* à vrai dire, on ne l'a même jouée qu'une fois, puisque la première a été donnée en représentation gratuite, et M. Sarcey ne voudrait pas me voir pousser l'amour pour la Comédie-Française jusqu'à faire la queue depuis l'aurore. Je me plains donc que *la Mort de César* n'ait été jouée qu'une fois. Posons un dilemme, puisque c'est la mode. Ou la pièce est intéressante, ou elle ne l'est pas : si elle ne l'est pas, il ne fallait pas la monter ; si elle l'est, il fallait la donner plus d'une fois ; car, enfin, il est de règle qu'on doit jouer trois fois au moins toute pièce nouvelle. Ne pouvait-on pas faire à Voltaire la politesse qu'on a faite à M. Boucheron ? Et, pour en revenir à ce que je disais la semaine dernière, je crains que la principale raison de la disparition de la pièce ne soit dans ce fait qu'elle ne « promettait » que de médiocres recettes ; or, il me semble que la subvention a précisément pour but de combler le vide que des représentations « désintéressées » feraient dans la caisse du théâtre ; si, dès que les recettes faiblissent, on retire la pièce, à quoi sert la subvention ? Ni tentative nouvelle, ni restitution curieuse, c'est un peu trop la formule de la Comédie, et je voudrais, pour elle et pour moi, qu'elle la modifiât un peu.

Reste la question *Bérénice* : « C'est pour vous, ingrat, qu'on jouera *Bérénice !* » me dit M. Sarcey. Cette promesse me remplit de joie et de confusion. Ce qui tempère l'une et l'autre, c'est que voilà bien dix ans, pour le moins, qu'on annonce et qu'on remet la tragédie de Racine. Du temps de M. Perrin, Weiss, et M. Sarcey aussi, je crois, s'indignaient qu'on ne la donnât pas. Serons-nous plus heureux, cette fois ? Tout arrive ! Et je sais bien que Mlle Bartet y sera exquise. J'ai gardé un souvenir ineffaçable de ce qu'elle était dans *Iphigénie*, adorable de grâce chaste et pénétrante. C'est pour cela que je brûle de la voir dans *Bérénice*. Et c'est pour cela, — et pour ce que j'ai dit plus haut, — que je me sens quelque impatience contre la Comédie-Française. Mon cher maître me permettra-t-il de lui dire que, même après son article, certaines de mes critiques me semblent encore assez justifiées ?

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les écrivains au Parlement.

J'ai déjà écrit quelques articles sur ce sujet. Mais je vais tout de même en écrire encore un ; et j'ajoute qu'il pourrait fort bien se faire que ce ne fût pas le dernier. L'actualité a de ces pénibles exigences.

La question des écrivains au Parlement a été agitée

de nouveau, ces jours récents, d'abord parce qu'on ne savait pas trop quoi dire dans les journaux, ensuite parce que M. Zola avait accepté ou refusé une candidature parlementaire qu'on lui avait offerte ou qu'on ne lui offrait pas.

Autant que je m'en souviens, au fond de la campagne indifférente et hautaine, où je rédige ces lignes, M. Zola avait écrit à ce propos une lettre très digne, presque aussi réussie que l'excellent petit discours qu'il prononça l'autre fois sur la tombe de Maupassant.

Il n'en fallut pas plus pour suggérer à l'un de nos confrères l'idée d'interviewer la littérature française, en long et en large, sur ce qu'elle pensait de la conduite de M. Zola et de celle à tenir en pareil cas pour un écrivain qui se respectait.

J'ignore si tous les écrivains interviewés avaient d'eux-mêmes le respect requis; mais je regrette bien de ne pouvoir publier ici leurs réponses, car, soit dit sans flatter la littérature française, c'est certainement là ce qu'elle a produit de plus comique en ces dernières années.

Les uns se montraient bons garçons, répondaient comme des pharmaciens héroïques, un peu comme M. de Vogüé à Tournon.

Oui, à l'occasion, ils sauraient se dévouer à la patrie, faire au peuple le sacrifice de leur beau talent. Et il n'était question dans leurs lettres que de ce que pourrait peut-être leur dire la voix du pays, ou celle du devoir, ou celle de leurs concitoyens, un tas de voix qui probablement n'ont jamais songé à leur adresser la parole.

Mais les autres n'étaient pas si commodes. Les autres se fâchaient tout rouge. Leur proposer une candidature! Ah çà! pour qui les prenait-on? Pour de purs artistes ou pour de simples ramasseurs de bouts de cigare? Pour de purs artistes, n'est-ce pas? Eh bien, on devait savoir, dans ce cas, qu'il n'est pas de plus grossière offense à infliger à un pur artiste que de lui offrir un siège électoral. Et ils parlaient de ces offres tout éventuelles avec une colère, une indignation naïves, comme ils eussent fait, par exemple, de l'offre immédiate d'une paire de gifles. Et ils crachaient sur la politique et les politiciens, à qui mieux mieux, comme des gamins sur une route, à qui cracherait le plus fort, le plus loin. Et l'on voyait jusqu'à des vaudevillistes, l'écume à la plume, qui criaient, de toute l'énergie de ce qui leur sert d'âme, le fol amour qu'ils avaient pour l'Art et leur mépris extraordinaire pour les intrigues des Parlements.

*
* *

Il résulte de ces dépositions, — qui auraient gagné à être faites contre un mur, — que, contrairement à ce qu'on eût pu croire, le député continue de représenter, aux yeux de nos auteurs, le modèle le plus accompli de l'abjection humaine et la politique la dernière des occupations permises.

Opinion défendable, en somme, tout à fait dans les vieilles traditions de la littérature française, et très naturelle chez des hommes qui, pour un rien, nous donneraient leur parole d'honneur que l'écrivain est le roi de la création.

Je trouve même dans ces réponses quelque chose de gentil, de naïf, de candide qui me plaît beaucoup. J'aime bien mieux cela aussi que s'ils s'étaient forcés, pour cacher leur orgueil de Papous, pour tracer des parallèles judicieux et équitables entre l'art de gouverner les hommes et celui d'accommoder les mots. Nous avons tort de demander à des gens, persuadés qu'ils ont ici une mission divine, ce bon sens qu'on exige de ceux qui ne s'en croient aucune. Et j'applaudirai chaque fois que les littérateurs recommenceront sur ce ton, comme aux manifestations d'une antipathie un peu bebête, certes, mais spontanée, ingénue et bien sincère.

*
* *

Il faut dire également, à la décharge de nos passionnés écrivains, que les députés et sénateurs n'ont pas fait grand'chose, de leur côté, pour atténuer ou calmer ces sentiments mauvais.

Et je parle surtout de la masse du monde politique. Car les maîtres, les chefs, n'ont jamais témoigné à la littérature que de la sympathie, des égards, de la tendresse même parfois; et supposez qu'on renverse l'expérience, qu'on leur demande ce qu'ils pensent sur les mœurs littéraires, je suis presque certain qu'on obtiendrait des réponses plus modérées, plus convenables et souvent flatteuses.

Il s'agit donc bien moins du goût assez éclairé que certains de nos élus ont fréquemment montré pour les lettres, que de l'opinion générale qu'ils professent, eux et leurs collègues, sur la valeur sociale des littérateurs; et ici ils conviendront que cette opinion n'est pas très favorable, ne va pas au delà d'une indulgence tout juste polie.

Ils rendent volontiers hommage aux mérites d'écrivains que nous avons dans nos poèmes, nos pièces, nos romans, nos articles; mais qu'un d'entre nous s'avise de se mêler des affaires publiques, de dire son mot sur un incident politique, de prendre la parole chez eux, dans leur Parlement, on aura bientôt fait d'oublier son beau talent, de ne plus l'écouter et de rappeler, conformément à l'usage, que ce n'est qu'un littérateur, un fantaisiste, disons mieux, un auteur, et, au bout du compte, un assez mince personnage, un monsieur pas bien sérieux.

On a eu de cela un instructif exemple, le printemps dernier. M. Dupuy avait à répondre à une question posée par un de nos jeunes écrivains-députés, à propos de l'interdiction récente d'une pièce. Ah! je vous garantis qu'il ne se mit pas en frais de dilemmes, M. Dupuy, pour justifier sa décision. Il arriva tranquillement à la tribune avec son gros air rond, son bedon

bon enfant, sa barbe courte de bûcheur; et il commença à raconter qu'il n'était pas un littérateur, lui, pas un psychologue, lui, pas un poète, lui. En quelques mots l'affaire était réglée. Il lui avait suffi de dire son dégoût pour la littérature, et on l'acclamait!

Quelqu'un essaya de m'expliquer la séance, les dessous du scrutin, et d'excuser les députés d'avoir tant ri des lourdes déclarations du ministre :

— C'est une Chambre d'agriculteurs! La littérature les assomme! Ils ne s'intéressent qu'aux colzas, aux douanes ou aux vins!

Je n'en crois rien. C'eût été une Chambre de plombiers-zingueurs ou de marchands de fromages, que le résultat n'aurait pas changé. Le mépris du littérateur en tant qu'homme d'action est comme un dogme endémique dans le monde des Chambres, une opinion qui est dans l'air politique, qu'on respire et qu'on s'assimile, malgré soi, dès qu'on fait partie d'un Parlement, — souvent même avant.

Je me souviens qu'il y a quelques années, je me rencontrais régulièrement au café avec un petit groupe de camarades qui se destinaient, et probablement se destinent encore, à gouverner ce pays. Vous pensez naturellement que des amis à moi n'étaient pas hommes à se contenter, dans leurs projets, d'un simple siège de député, ni d'un obscur et fragile portefeuille de ministre. Ce qu'ils voulaient c'était le pouvoir, la dictature; et s'ils ne se faisaient pas apporter « le monde », comme le Roi Bobèche dans *Barbe-Bleue*, ce n'était pas par timidité, mais uniquement parce que cette consommation ne figurait pas sur la carte du cabaret.

Bien entendu, chacun a son tour, ou simultanément, — ce qui causait grand bruit, — ils développaient leur plan individuel de dictature, les réformes qu'ils apporteraient dans la société, les remaniements de classes qu'ils ne manqueraient pas d'opérer. Avocats, industriels, négociants, capitalistes, ouvriers, le sort de tous se trouvait scrupuleusement réglementé et sur des bases nouvelles. Mais quand ils en venaient aux littérateurs, oh! alors, leur fantaisie arbitraire ne connaissait plus de bornes :

— Moi, disait l'un, je les recevrai, mais sur pétition, et en même temps que mes fournisseurs!

— Moi, j'en ferai mes bouffons! Et s'ils ne m'amusent pas, fusillés!

— Tu vas trop loin, disait un troisième. Moi je leur ferai tout simplement cirer mes bottes!

Et cette dernière proposition, — que de fois renouvelée! — réunissait généralement tous les suffrages!

Assurément, ce n'étaient là que des folies, des plaisanteries; mais, à travers, on pouvait apercevoir cet arrière-dédain que gardent toujours ceux qui parlent pour ceux qui écrivent, ceux qui agissent pour ceux qui pensent.

Il faudra donc attendre longtemps avant que ces deux castes, séparées par une hostilité instinctive et secrète, finissent par s'accorder.

Cela arrivera sans doute quand les poules auront des dents, quand M. Dupuy parlera.

FERNAND VANDÉREM.

VARIÉTÉS

Un Verlaine allemand.

On s'occupe beaucoup de M. Verlaine à Paris, ces jours-ci, et il paraît même qu'on s'occupe de lui à Berlin, car voici qu'un critique allemand, M. Félix Poppenberg, a imaginé de lui découvrir un précurseur dans la voie de ce qu'il appelle *le verlaino-priapisme*. Ce précurseur de l'auteur de *Sagesse* serait, au dire de M. Poppenberg, le poète romantique allemand Zacharias Werner, dont la vie et l'œuvre offrent, en effet, un mélange assez extravagant de ferveur religieuse et de sensualité.

M. Poppenberg semble partager sur tous les points l'opinion de son compatriote et coreligionnaire M. Nordau, interprète fidèle, lui-même, des doctrines de son fameux coreligionnaire italien M. Lombroso. Tous trois, ces beaux esprits sont enclins à voir un peu partout la folie et la dégénérescence; au moindre mot qui leur déplaît, l'écrivain le plus inoffensif devient pour eux un *graphomane*, et le voilà transporté du domaine de la critique littéraire dans celui de la pathologie mentale. Et pour M. Poppenberg comme pour M. Nordau, comme pour M. Lombroso, il n'y a point de pire folie, ni plus haïssable, que la foi religieuse; tout écrivain tant soit peu chrétien leur apparaît comme un dégénéré atteint de la manie mystique, la plus dangereuse des manies. Aussi ne faut-il point s'étonner de la sévérité de M. Poppenberg pour Zacharias Werner, qui a été toute sa vie un croyant passionné; mais en même temps qu'il signale le malheureux poète à notre mépris, il nous donne sur sa vie et ses ouvrages des renseignements curieux, que l'on aimera peut-être à voir reproduits ici.

Ce Zacharias Werner a été effectivement un personnage tout à fait bizarre. Son nom est maintenant à peu près oublié en Allemagne, davantage encore chez nous. Mais je crois que le moment est venu où il pourrait de nouveau nous intéresser, ainsi que plusieurs de ses compagnons de l'école romantique allemande. Une série d'études biographiques impartiales et sérieuses sur La Motte-Fouqué, sur Chamisso, sur Hoffmann, sur Novalis, sur Gœrres, obtiendrait aujourd'hui, j'en suis convaincu, un très vif succès; ce n'est point qu'on ne nous ait déjà souvent parlé d'eux, mais on nous en a mal parlé, sur un ton trop grave, avec trop peu d'effort pour nous les faire aimer. Aucun d'eux n'était, si l'on veut, un grand poète, ni d'un génie comparable à celui de Gœthe et de Heine, qu'on leur oppose impitoyablement; mais à défaut de génie ils avaient d'ardentes, de singulières passions, dont le reflet se retrouve dans leurs ouvrages, et plus encore dans l'histoire de leur vie. Par là ils ont de quoi nous toucher. J'avoue que pour ma part, sans pouvoir me décider à les admirer, je les aime tendrement : leur *graphomanie*, du moins, avait son excuse dans les plaies de leur cœur.

Voici toujours, en attendant qu'on nous parle d'eux tous avec la pitié qu'ils méritent, l'article de M. Poppenberg sur Zacharias Werner :

« Zacharias Werner offre, dans l'histoire de la littérature allemande, ce trait particulier, que sa vie a été une série de débauches et de dérèglements, tandis que toute son œuvre est animée d'une fervente religiosité. Son œuvre, un mélange constant de sensualité et de mysticisme, ne nous intéresse guère au point de vue littéraire, mais elle nous renseigne sur l'état curieux d'une âme toujours ballottée entre deux pôles opposés.

« La religiosité de Werner lui venait sans doute de sa mère, qu'il nous décrit lui-même comme « une sainte, un pur esprit, une martyre ». Le jeune Werner a contemplé d'un regard brûlant les extases hystériques de cette dévote. C'est encore lui-même qui nous apprend que dans la ville de Kœnisberg, où il est né, deux endroits seulement existaient pour lui : le théâtre et l'église catholique. Il assistait avec une égale ferveur aux représentations dramatiques et aux offices religieux : ainsi l'art et la religion commençaient déjà à se confondre dans son cœur.

« Il termina ses études de droit, et alors s'ouvrit pour lui une vie pleine de désordre et de fantaisie. A Berlin, à Dresde, à Varsovie, il eut la conduite la plus extravagante ; trois fois il se maria, pour divorcer aussitôt ; lui-même se définit « un agité, qui pleure, gémit, se méfie, et qu'un souffle fatal pousse toujours vers l'amour ». La mort de sa mère, en 1804, le plonge dans le plus profond désespoir : la date de cet événement, le 24 février, devient désormais pour lui une date tragique. Sa mère, sur son lit d'agonie, se figure qu'elle est la sainte Vierge, et que son fils est le Messie ; son fils, de son côté, a une vision où sa mère lui apparaît comme une sainte, faisant pénitence des péchés qu'il a commis. Il s'abîme dans le repentir et jure de consacrer sa vie à regagner le salut de son âme.

« En 1805, il revient à Berlin. Il se mêle au monde des poètes et des comédiens ; de nouveau il fait mille folies. C'est là qu'il rompt son troisième mariage, simplement parce qu'il juge que sa jeune femme ne saurait être heureuse avec lui.

« Je ne suis pas un méchant homme, écrit-il à Hitzig, « mais je suis un homme faible, inquiet, capricieux, plein « de désirs, libertin aussi, comme tu le sais. Ma femme est « innocente : et moi, peut-être, aussi, car est-ce ma faute « si j'ai une telle nature ? »

« En 1807, Werner est à Weimar et à Iéna, où il se rencontre avec Gœthe. Il se fait aimer de tout le monde, des femmes en particulier. Il engage une amitié d'âme avec Mme de Schardt. Gœthe, qui déteste son esprit, qui traite ses sonnets de folies, ne s'en attache pas moins à lui ; il fait représenter son drame *Wanda* au théâtre de Weimar. Mais voici que de nouveaux scandales s'ébruitent, qui achèvent de compromettre le renom de Werner auprès de ses amis et amies. Werner chante son chant d'adieu à Weimar : « Le « pèlerin entre dans la ville, il en sort, — il va et va tou- « jours devant lui, — et nulle part il ne trouve de foyer ni « d'asile. »

« Suivent ces voyages si tourmentés à travers la Suisse et l'Italie, dont il nous a lui-même raconté les péripéties. Ses notes de voyage le montrent tout entier, et mieux encore ses vers de cette époque, publiés avec cette épigraphe : « Puisque, Seigneur, je connais l'amour, — l'amour pervers, « l'amour trompeur, — prends de moi ce qui m'a perdu, — « et donne-moi la force de brûler d'amour pour toi seul ! »

« Son érotomanie se manifeste à chaque pas. Le Staubbach est pour lui le symbole de l'amour, le glacier du Grindelwald lui parle du renoncement virginal, et le Righi de l'état de veuvage. « Les cours d'eau, écrit-il à un ami, me dévoilent « tous les secrets de l'amour éternel, depuis la sensualité « débordante de la Chute du Rhin jusqu'aux ondes diaman- « tées du Staubbach, symbole de l'anéantissement de deux « âmes amoureuses dans le sein de Dieu. »

« A Interlaken, il fait la connaissance de Mme de Staël ; il passe auprès d'elle de charmantes journées, toutes consacrées à des promenades sur les lacs et à des entretiens philosophiques, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre et de courtiser toutes les filles du pays, dont il dit lui-même qu'elles sont à la fois « chastes et grossières ».

« L'Italie le rappelle de suite à sa passion de pénitence. Ses péchés l'angoissent : « Il n'a plus la force de vivre, mais « seulement de croire. » Il parcourt les villes italiennes, ne s'arrêtant nulle part, et pour s'arracher à ses remords il revient en Suisse. Il va d'abord faire un pèlerinage pieux au « très saint Rousseau ». A Coppet, où il revient, il déclame ses théories religieuses sur l'amour céleste ; chacun lui fait fête. Mais bientôt il s'enfuit, il accourt à Paris, où le pousse un vrai délire sensuel. En arrivant à Paris, il s'écrie dans un poème fameux : « Jésus-Christ, sauveur du monde, laisse- « moi boire à la source de la vie, mais fais que je ne me noie « pas. » Mais il se noie tout à fait. En peu de semaines, tout Paris connaît ce fou qui, vêtu d'un long manteau noir, occupe ses soirées et ses nuits sous les galeries du Palais-Royal. Et le voici de nouveau contraint à s'enfuir.

« Il rentre à Weimar, où il se reconquiert la faveur de tous. Il séduit le grand-duc ; il finit par se réconcilier même avec Gœthe, sur le conseil de qui il consent enfin à écrire un drame dégagé de toute mysticité, son *Vingt-quatre Février*.

« Nous le voyons ensuite en pèlerin dans la sainte Cologne. Il s'agenouille à minuit devant l'autel de la Vierge ; mais cela ne lui suffit pas, il jure d'aller à Rome faire pénitence de ses péchés. Et à peine arrivé à Rome, il pèche de nouveau. « Damné, écrit-il, fidèle à mon vieux péché, — allant « du repentir au désir, et du désir au repentir ; — même sur « les collines saintes, — j'ai péché scandaleusement. — C'est « ce que je ne puis cacher. »

« Il se prosterne devant les images sacrées, il frappe de son front les seuils des églises : tout cela sans autre effet que de l'amener à se détester lui-même. Et c'est un mélange incessant d'aventures galantes et d'extases religieuses. Enfin, en 1810, il trouve le salut. C'est en 1810 seulement qu'il se convertit au catholicisme, car il était resté protestant jusque-là, en dépit de toutes ses mômeries.

« Désormais il n'est plus que repos et pureté. Il fait des retraites dans les couvents de Rome, il assiste à un miracle dans l'église de Sainte-Claire à Capoue ; le 16 juillet 1814, il est ordonné prêtre.

« Il va à Vienne, et il y demeure jusqu'à sa mort, en 1823. Le nymphomane du Palais-Royal, le pénitent de Rome, est devenu désormais le prédicateur de la cathédrale de Saint-Étienne. Il prêche une doctrine érotico-mystique, où l'amour terrestre est présenté comme le symbole de l'anéantissement en Dieu. C'est la même doctrine qu'il a toujours développée dans ses poèmes, dans ses mémoires, dans ses drames, *les Fils de la Vallée*, *la Croix du Lac*, *le Sacre de la force*, *Wanda*, *la Mère des Macchabées*. Cette dernière pièce, écrite déjà lorsque Werner était devenu le Père Zacharie, peut être considérée comme la plus haute expression de son sadisme mystique. Werner, sous prétexte d'y célébrer la sainteté de la souffrance, se plonge dans une orgie de sang et de douleur. Le supplice des Macchabées y est dépeint avec une complaisance maladive : c'est la folie sanguinaire succédant à la folie érotique. »

T. W.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

20 juillet 1893.

Des faits de guerre se sont produits, le 13 juillet, entre le Siam et la France. Alors que deux navires français, comme ils en avaient le droit en vertu de la convention de 1856, remontaient le Ménam jusqu'à Paknam, ils ont été l'objet, à deux reprises, d'une agression inattendue; un steamer, le *J.-B. Say*, qui les précédait, a été canonné et coulé par l'artillerie des forts. Avec une décision qu'on ne saurait trop louer, après avoir répondu vigoureusement au feu des Siamois, le capitaine de frégate Borie, qui commandait l'*Inconstant*, a franchi rapidement les défenses de Paknam, et, suivi de la *Comète*, a rejoint, le même soir, devant Bangkok, la canonnière le *Lutin*, depuis plusieurs mois aux ordres de M. Pavie, notre consul général.

Nous avions entrepris depuis quelque temps de réfréner les empiétements traditionnels des Siamois sur la rive gauche du Mékong, comme les intérêts commerciaux et politiques du protectorat de l'Annam nous en font l'étroite obligation. Nous nous étions heurtés à une résistance et à une duplicité dont on serait aisément venu à bout, si le meurtre de l'inspecteur des milices Grosgurin, tué par surprise tandis qu'il procédait à l'éviction pacifique de petits postes siamois, ne nous avait contraints de demander des explications catégoriques au roi de Siam.

L'amiral Humann avait reçu des instructions; il allait s'y conformer quand notre pavillon a été insulté par le canon des Siamois. Notre marine est en ce moment à Bangkok, en situation d'exiger toutes les réparations qui lui sont dues et d'imposer pour l'avenir des arrangements durables en ce qui concerne la rive gauche du Mékong. Déjà le gouvernement siamois a manifesté l'intention de retirer ses troupes des territoires qu'elles occupent à tort.

Une déclaration lue le 17 juillet simultanément à la Chambre des lords et à la Chambre des communes ne laisse subsister aucun doute sur la nature et la portée des suggestions auxquelles le royaume de Siam n'a cessé d'obéir depuis le début de cette affaire. « La question de l'indépendance et de l'intégrité du Siam est un sujet de grave importance pour l'empire britannique et pour ses possessions de l'Inde; » ainsi s'est exprimé lord Roseberry, qui a bien voulu reconnaître que la France n'était pas moins préoccupée que l'Angleterre de conserver cette indépendance et cette intégrité. La vérité n'en est pas moins que les Anglais prennent difficilement leur parti de tout ce qui peut servir à consolider notre puissance coloniale en Asie, qu'il ne leur était point désagréable de voir les Siamois nous créer des ennuis, et que si le malentendu actuel a pris des proportions aussi sérieuses, leurs encouragements n'y ont pas été étrangers.

On a interpellé, mardi, au Palais-Bourbon, le ministre des Affaires étrangères à cet égard. M. Develle a informé la Chambre qu'un envoyé extraordinaire était parti pour Bangkok et que notre consul général avait remis un ultimatum à la cour de Siam. Sans parler des sommes qui devront être payées aux victimes des derniers incidents, le Siam devra verser une indemnité à la France et se prêter à une prompte délimitation des possessions des deux pays sur le Mékong.

M. Develle a énergiquement protesté contre le langage humilié et indigne d'un ministre français qu'on lui avait prêté. Le gouvernement et les journaux anglais n'avançaient-ils pas que la France avait promis de ne pas aller à Bangkok, s'interdisant ainsi toute répression efficace des insolences du Siam? Nous avons seulement promis d'aviser les puissances si le bombardement de la capitale devenait une nécessité, et nous avons mis le gouvernement anglais en garde contre les incartades de ses propres agents, un peu enclins à se mêler de choses qui ne les regardent pas. La Chambre n'a pas marchandé son approbation aux déclarations du ministre. A main levée et à l'unanimité, elle a voté qu'elle comptait que le gouvernement prendrait les mesures nécessaires pour faire reconnaître et respecter les droits de la France en Indo-Chine, et exiger les garanties indispensables.

L'attitude de l'Angleterre a été commentée d'une façon un peu vive en France, et l'on s'est un peu ému, de l'autre côté de la Manche, de la verdeur avec laquelle on a relevé ici les déclarations du gouvernement britannique et les bulletins excités de ses journaux. Il faudra que nos voisins se consolent de nous avoir vus agir avec énergie et promptitude, à l'anglaise. Une fois n'est pas coutume.

La loi militaire allemande est votée. Après neuf mois d'efforts et d'intrigues, la dissolution du Reichstag, de nouvelles élections, où les forces socialistes ont paru sensiblement accrues, le gouvernement impérial a remporté la victoire parlementaire qu'il mettait par-dessus tout.

Reste la question des impôts, qu'il faudra examiner à la prochaine session. Elle ne sera pas facile à résoudre, et alors recommenceront sans doute les plus âpres et les plus légitimes résistances. La politique de l'Empire, qui avait incliné dans ces derniers temps vers les solutions libérales et progressistes, est rejetée forcément vers la droite. Les socialistes en profitent devant l'opinion; leurs revendications et leurs rêves attirent de plus en plus les foules, tandis que l'accroissement indéfini des charges militaires, dont on n'aperçoit plus le terme, devient une cause d'inquiétude et de malaise toujours plus cuisants aux populations laborieuses.

Nos élections paraissent toujours fixées au 20 août. Chacun compte sur cette date et agit en conséquence. Le Sénat a reçu le budget voté par la Chambre, et il le lui renverra sans grand changement et sans retard. Dans quelques jours on pourra se séparer, et la parole ne sera plus qu'aux électeurs. La campagne électorale sera marquée par un phénomène nouveau, la disparition complète des monarchistes. M. de Cassagnac exhale ses dernières imprécations contre le clergé catholique qui a cruellement trahi la royauté : « Les évêques nouveaux, écrit-il dans *l'Autorité*, les cardinaux tout frais émoulus, se vengent sur nous de la peine qu'ils ont eue à conquérir la mitre et le chapeau. Les grands bergers du troupeau catholique prétendent signer la paix avec les loups rouges, et comme gages nous livrent à eux, nous les chiens dévoués, fidèles et mordants. Bien plus même, des apostats, des renégats, sous le nom de ralliés, nous disputent notre mandat électoral. »

C'est dans ce style que les derniers défenseurs de la monarchie s'adressent aux évêques; mais les évêques ne s'arrêtent pas pour leur répondre, et ils continuent tranquillement leur chemin. Le cardinal Lecot, dans une interview du *Figaro*, conseille aux électeurs fidèles de n'attaquer même les lois scolaires et militaires qu'avec tact et modération.

La République est arrivée, comme on l'a dit, à un tournant, et c'est dans les tournants surtout qu'il faut faire attention si l'on ne veut pas laisser tomber la voiture.

HECTOR DEPASSE.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 5 TOME LII 29 JUILLET 1893.

COMITÉS ET CANDIDATS

Lettres d'un parlementaire (1).

XXII.

Je lis tous les soirs dans mon journal ceci, ou quelque chose d'approchant : « Le comité de l'arrondissement de X..., après avoir entendu M. Pierre et M. Jean, a décidé que M. Jean serait le candidat du parti aux prochaines élections. » Il se trouvera peut-être que Pierre vous convenait mieux que Jean, et vous direz : « Que Pierre se présente quand même ; il aura ma voix, et beaucoup d'autres avec la mienne. » Pardon, cher monsieur ; on ne vous demande pas votre avis. Le comité a parlé. Jean est candidat ; Pierre, croyez-moi, n'a qu'à se tenir tranquille : s'il se présentait malgré le comité, ses propres amis diraient qu'il manque à la discipline et trahit son parti.

Aujourd'hui, les comités électoraux sont un quatrième pouvoir dans l'État. Pendant la période de lutte, quand le principe même du gouvernement était chaque jour remis en question, alors qu'un seul intérêt dominait tout et que la concentration des forces était la première condition du succès, ces comités ont rendu de réels services ; on aurait mauvaise grâce à le contester. Le mal est que les électeurs s'habituent à voir les candidats recevoir des comités une sorte d'investiture, et ceci n'a pas peu contribué à fausser chez nous le régime parlementaire. Quand je dis que les comités électoraux sont un quatrième pouvoir dans l'État, vous m'entendez bien. Je ne parle pas des comités qui, formés en vue d'une élection, se séparent le lendemain : non, je parle de ces comités permanents qui, en plus d'un endroit, ont encadré et discipliné le corps électoral ; si bien qu'un candidat, pour avoir quelques chances d'être accepté par les électeurs, doit d'abord être accepté par un comité. Et ce qui est plaisant, c'est que les mêmes hommes qui reprochent tous les jours au Sénat d'être le produit du vote à deux degrés ne s'aperçoivent pas, en faisant choisir les candidats par les comités, qu'ils sont en train d'introduire les deux degrés dans le suffrage universel.

Eh quoi ! direz-vous, si quelques hommes influents par leur caractère ou leur situation s'entendent pour recommander un candidat connu d'eux, estimé d'eux, n'est-ce pas un excellent moyen de renseigner le suffrage universel et de l'éclairer ? Sans doute ; mais, trois fois sur quatre, un comité ne s'en tient pas à ce rôle d'introducteur des candidats. Il veut rédiger un programme ; et comme, dans la plupart des comités, toutes les nuances du parti quel qu'il soit se trouvent représentées, il en résulte un de ces programmes qui doivent contenter tout le monde et qui ne satisfont personne. Si nous ne voyons pas dans le Parlement des partis tranchés, des majorités stables, cela tient pour beaucoup à ce que les élections se font trop souvent sur des programmes de comité au lieu de se faire sur des programmes de candidat. Ce n'est pas tout. L'élection a lieu, le candidat est nommé, il va occuper son siège au Palais-Bourbon ; vous croyez peut-être que le comité, après l'avoir félicité comme il convient, va se dissoudre : « Au revoir dans quatre ans ! » Dé-

(1) Suite. — Voy. la *Revue* depuis le 21 janvier.

trompez-vous : le comité reste en fonctions; il suit de loin son député, l'excite ou le modère, le conseille, l'encourage, le critique, et, par-dessus tout, il le tient au courant des affaires locales. Vous vous plaignez que le député de votre arrondissement se mêle à tort et à travers de l'administration; il fait échec au sous-préfet; il déplace un instituteur ou un brigadier de gendarmerie. Mais, brigadier, instituteur, sous-préfet, à qui donc avaient-ils déplu si ce n'est au comité?

Nous ne savons pas, nous qui vivons à Paris ou dans une grande ville, ce que c'est qu'un comité électoral : nous nous représentons une demi-douzaine de personnes délibérant autour d'un tapis vert. Qui n'a fait partie d'un de ces bons vieux comités, qui durent ce que dure une élection, l'espace d'une quinzaine? Interrogez les habitants de telle sous-préfecture ou de tel chef-lieu de canton : ils vous diront que chez eux un comité est toute autre chose. C'est une véritable institution, qui survit aux accidents et aux hasards de la lutte électorale : les députés passent, les comités restent. Quel est ce personnage qui suit la « grande rue » et devant qui tous les fronts se découvrent? C'est le président du comité; c'est le « grand électeur » de l'endroit, homme considérable dans sa petite ville, ancien avoué, commerçant retiré, ou notaire, ou médecin, qui, un beau jour, s'est jeté dans la politique. Avoir le grand électeur pour soi ou contre soi, c'est vingt voix, c'est cinquante voix de plus ou de moins dans un village; ce sera peut-être plusieurs centaines de voix dans une ville. Ils sont quelquefois huit ou dix qui choisissent le candidat, qui font l'élection. Le plus honnête homme, le plus éloquent, et capable, et indépendant, s'ils sont contre lui, restera sur le carreau. A qui la faute? A vous, à moi, à tous ceux qui pourraient agir et qui se croisent les bras. Je ne voudrais rien exagérer : on trouve dans les comités locaux des hommes désintéressés, et plus d'un de ces vieux républicains qui ont toujours combattu pour la République sans lui rien jamais demander. Où donc est l'erreur et le danger de ces comités? En ceci précisément qu'ils ont été pendant quinze ans un instrument de combat, qu'ils ont un programme de combat, et que ce programme ils prétendent l'imposer aux candidats. Tant que la République a été discutée, les comités permanents, servant de trait d'union entre les électeurs et les députés, ont eu leur raison d'être; mais il est temps de changer nos mœurs électorales. Aujourd'hui, les seuls comités utiles sont ceux qui se forment pour soutenir, soit une candidature particulière, soit une politique générale, et qui n'agissent que pendant le temps des élections. Si l'on veut rentrer dans la vérité parlementaire, la première condition est l'indépendance absolue du député pendant les quatre ans d'une législature.

La vérité, c'est le candidat qui se présente à ses risques et périls, avec un programme personnel : s'il se trouve un comité pour le soutenir, tant mieux; s'il ne s'en trouve pas, tant pis! L'homme convaincu qu'il défend des idées justes et vraies acceptera l'appui d'un comité; il n'en subira pas le joug. Il est un autre joug plus redoutable encore : c'est celui des intérêts coalisés qui réclament des candidats aide et protection; un jour c'est le syndicat des cultivateurs, le lendemain le syndicat des distillateurs, et tous les syndicats défileront ainsi l'un après l'autre. Un de mes amis, étant candidat, sortait un jour d'une réunion électorale quand le garde champêtre de la commune s'approcha de lui : « Monsieur, lui dit ce brave homme, si vous êtes député, qu'est-ce que vous ferez pour les gardes champêtres? » Vous voyez d'ici l'ahurissement de mon ami. Cette petite scène de vaudeville a peut-être sa moralité. Lorsque les choses ne vont pas comme nous voudrions, nous nous en prenons à nos députés; ne serait-il pas plus juste de nous en prendre à ces milliers et ces milliers d'électeurs qui répètent sur tous les tons, sous toutes les formes : « Qu'est-ce que vous ferez pour les gardes champêtres? »

Quand vous lirez ces lignes, les murs commenceront à se couvrir d'affiches bleues, rouges, jaunes, vertes. Si, en toutes circonstances, les élections générales sont chose sérieuse, elles le sont peut-être aujourd'hui plus que jamais; car ce n'est plus seulement sur une forme de gouvernement que nous aurons à nous prononcer, mais sur un régime politique. Quelques-uns s'attendent à de grands changements dans le personnel parlementaire : ceux-là pourraient bien être désappointés. Le scrutin d'arrondissement n'est pas favorable à ces grands mouvements d'opinion qu'on a vu se produire à d'autres époques avec le scrutin de liste. Peu importe si les élus quels qu'ils soient, au contact de la France qui travaille, qui réfléchit, qui est lasse des agitations et des scandales de ces derniers temps, ont compris que l'heure est venue d'une république franchement démocratique et franchement libérale. Là est toute la question. Les politiciens discutent si tel parti ou tel autre gagnera quelques sièges : les paris sont ouverts : pour nous, ce n'est pas là, en vérité, ce qui nous touche le plus. Dans les élections du 20 août et du 3 septembre, ce n'est pas l'avenir d'un parti quel qu'il soit qui est en jeu; c'est l'avenir même du régime parlementaire. Il y a dans le pays une majorité qui veut le calme, la stabilité, des réformes pratiques et un gouvernement qui gouverne : il s'agit de savoir si cette majorité se retrouvera dans la Chambre. Que faut-il pour cela? Que le suffrage universel en finisse une bonne fois avec la politique de groupes et la politique de clocher; qu'il juge les candidats sur leurs actes, et non sur leur étiquette; qu'il choisisse des hommes prenant le mot d'ordre du pays et non le mot d'ordre d'un comité.

PAUL LAFFITTE.

(*A suivre.*)

HISTOIRE DES RÉPUTATIONS LITTÉRAIRES (1)

La comédie du hasard.

Le dieu Hasard n'a point de dévots, son humeur capricieuse récompenserait trop mal un culte de fidèles ; mais il a ses enfants gâtés, qu'il favorise, les inconscients, les inspirés, les aveugles, tandis qu'il aime à déconcerter les calculs des habiles et des clairvoyants. Quels sont les poètes absolument suprêmes? De pauvres êtres à moitié fous ou idiots, d'un caractère étrange et d'une personnalité incertaine, qui ne savaient point ce qu'ils valaient et qui n'ont pas joui de leur gloire : Homère, Dante, Shakespeare...

Homère, l'aveugle sublime, guidé par son bâton et par son chien, errant de ville en ville pour réciter ses vers et quêter son pain sur les places publiques, appartient à la légende; c'est un symbole, une pure idée, non un individu. Dante « regarde et passe »; il nous remplit d'un vague effroi, comme une apparition spectrale, par la rigidité farouche de son esprit étroit et sombre, passionné et violent. Shakespeare est une créature incompréhensible à faire douter de son existence personnelle, le plus grand des hommes et le plus étourdi des enfants, d'une si prodigieuse insouciance qu'il ne se doute pas de son génie, et qu'en rééditant avec soin ses poèmes et ses sonnets il abandonne au hasard la destinée de ses drames. L'œuvre de ces trois poètes surhumains a depuis longtemps cessé d'être pour nous l'œuvre qu'ils ont écrite ; c'est celle qu'avec les yeux de l'imagination, tout éblouis des rayons de leur apothéose, nous nous figurons voir désormais à travers mille et mille volumes de commentaires superstitieux. Les siècles, qui ont élevé lentement l'édifice de cette gloire, leur ont peu à peu composé aussi une physionomie conventionnelle et sacrée.

Un génie créateur du premier ordre et une lucidité parfaite de l'intelligence critique ne vont généralement point de compagnie. Les exceptions illustres qu'on allègue, en commençant par le grand Gœthe, auraient besoin d'être examinées d'un peu près. Gœthe ne s'est pas connu lui-même parfaitement, puisqu'il s'est notoirement trompé en préférant à ses productions littéraires certains travaux scientifiques de sa façon, qui n'étaient même pas les meilleurs (2). Des erreurs toutes semblables sur la valeur relative de leurs talents ou de leurs ouvrages ont été relevées chez d'autres génies d'ailleurs lucides, tels que Pétrarque, Le Tasse, Cervantes, Corneille, Lamartine, etc. Aussi bien que les génies instinctifs, qui, sous le souffle divin qui les pousse, ressemblent aux forces déchaînées de la nature, les artistes les plus maîtres d'eux-mêmes ont leurs moments d'*inspiration*, et quelques-uns ont appliqué leurs rares facultés d'analyse à l'étude de ce phénomène, dont le caractère essentiel est l'inconscience. Gœthe envoyait au diable les *philistins*, c'est-à-dire les rationalistes, qui s'adressaient à lui pour avoir l'explication de *Faust*, le croyant, dans leur sagesse bourgeoise, capable mieux que personne de rendre compte de sa composition poétique, comme un horloger serait le théoricien le plus compétent du mécanisme des horloges qu'il a faites. « Est-ce que je sais, répondait-il avec humeur, quelle idée j'ai exprimée dans mon *Faust?*... J'ai reçu dans mon âme des impressions, des images... *Faust* est un ouvrage de fou. »

Il existe de Mozart une lettre intéressante, en réponse à un ami qui l'avait interrogé sur la manière dont il composait ses partitions :

... Quand je me sens bien et que je suis de bonne humeur, soit que je voyage en voiture ou que je me promène après un bon repas, ou, dans la nuit, quand je ne puis dormir, les pensées me viennent en foule et le plus aisément du monde. D'où et comment m'arrivent-elles? Je n'en sais rien, je n'y suis pour rien. Celles qui me plaisent, je les garde dans ma tête et je les fredonne... Une fois que je tiens mon air, un autre vient bientôt s'ajouter au premier... et tous ces morceaux finissent par former le pâté. Mon âme s'enflamme alors, si toutefois rien ne vient me déranger. L'œuvre grandit, je l'étends toujours et la rends de plus en plus distincte; et la composition finit par être tout entière achevée dans ma tête, bien qu'elle soit longue. Je l'embrasse ensuite d'un seul coup d'œil... Ce n'est pas successivement dans le détail de ses parties, comme cela doit arriver plus tard, mais c'est tout entière dans son ensemble que mon imagination me la fait entendre. Quelles délices pour moi! Tout cela, l'invention et l'exécution, se produit en moi comme un beau songe très distinct; mais la répétition générale de cet ensemble, voilà le moment le plus délicieux. Ce qui s'est fait ainsi ne me sort plus facilement de la mémoire, et c'est peut-être le don le plus précieux que Notre Seigneur m'ait fait. Si je me mets ensuite à écrire, je n'ai plus qu'à tirer du sac de mon cerveau ce qui s'y est accumulé précédemment... Aussi le tout ne tarde guère à se fixer sur le papier. Tout est déjà parfaitement arrêté, et il est rare que ma partition diffère beaucoup de ce que j'avais précédemment dans la tête. On peut, sans inconvénient, me déranger pendant que j'écris, on peut aller et agir autour de moi, je continue d'écrire; je peux parler de poules, d'oies, de Gretchen, de Barbe, etc. Comment maintenant, pendant mon travail, mes œuvres prennent la forme ou la manière qui caractérise Mozart et ne ressemble à celle d'aucun autre, cela arrive, ma foi, tout comme il se fait que mon nez est gros et cro-

(1) Voy. la *Revue* des 1er et 15 août, 3 octobre 1891, 23 avril, 18 juin, 22 octobre 1892 et 14 janvier 1893.

(2) « Je ne suis nullement fier de ce que j'ai fait comme poète, mais je suis fier d'être le seul homme de mon temps qui connaisse la science si difficile des couleurs. » *Entretiens avec Eckermann.*

chu, le nez de Mozart, enfin, et non celui d'une autre personne. Je ne vise pas à l'originalité, et je serais même bien embarrassé de définir ma manière (1).

Racine a beau trôner dans l'imagination de certaines gens avec une perruque majestueuse dont rien n'a jamais troublé le bel ordre, il était comme un fou quand il se livrait à l'enthousiasme de la composition : un jour qu'il travaillait ainsi à sa tragédie de *Mithridate* dans le jardin des Tuileries, des ouvriers quittèrent leur ouvrage et l'entourèrent, « craignant que ce ne fût un homme au désespoir prêt à se jeter dans le bassin (2). »

La création d'un chef-d'œuvre unique éclatant tout à coup parmi d'autres compositions médiocres du même auteur, comme *la Curée* d'Auguste Barbier ou comme la *Marseillaise*, nous permet de prendre, pour ainsi dire, sur le fait, le caprice divin du hasard dans le phénomène de l'inspiration poétique.

Il est curieux et presque comique de voir les critiques eux-mêmes ressembler aux poètes et parler, ô les pauvres gueux ! de leur « inspiration ». Un auteur grave, que personne n'accusera de se payer de mots, Alexandre Vinet, a dit : « Toutes les fois que j'ai composé avec verve et de manière à être content, il m'a semblé qu'un autre dictait ce que j'écrivais, et, en me relisant, je croyais relire l'ouvrage d'un autre. Le mot d'inspiration est bien juste (3). »

« Je suis quelquefois stupéfait, avoue M. Francisque Sarcey, de relire, le lendemain, imprimé dans le journal, ce que j'ai écrit la veille ; je suis l'âne de Balaam (4). »

Si les esprits les plus rassis et les plus clairvoyants se montrent, eux aussi, possédés et menés par une puissance supérieure, si la conscience de leur libre activité et si la pleine intelligence de leur œuvre leur échappe, que penserons-nous des autres ? « Le plan de mon poème, disait Dante, a germé d'une semence tombée du ciel *par hasard*. » Et encore : « Je suis ainsi fait que j'écris quand Amour m'inspire, et suivant ce qu'il me dicte au dedans de moi-même, je vais le répétant. »

Ce prophète était-il dans son propre secret ?
Avait-il, âme vaste aux grands hasards poussée,
La révélation de toute sa pensée ?...
Dieu, collaborateur ténébreux et serein !
Qui sait si le génie, effrayant souverain,
A qui les astres font dans l'ombre un diadème,
A l'intuition totale de lui-même ?
Oh ! de l'esprit humain ces grands amphictyons,
Dante, Isaïe, Eschyle, — étranges questions ! —
Cervante et Rabelais, savaient-ils leur empire ?
Shakspeare, ô profondeurs ! voyait-il tout Shakspeare ?
Molière par Molière était-il ébloui ?

L'auteur de ces beaux vers, Victor Hugo (1), est loin d'avoir lui-même, comme Veuillot l'a dit si comiquement et si bien, « la pleine intelligence de tout ce qu'il *verse* ».

*
* *

Plus encore que l'éducation et que l'hérédité, une série d'impressions où le hasard joue un premier rôle contribue à former les grands hommes. « Le fortuit, dit excellemment M. Cherbuliez, a une grande influence sur l'artiste et son œuvre, et le plus souvent ses inventions sont des trouvailles. Sans parler des hasards de sa naissance et de son éducation, les temps, les lieux, les événements, les occasions, une rencontre imprévue, un propos saisi au vol, une figure qui l'a frappé, lui ont fourni peut-être le meilleur de son sujet... Une œuvre d'art d'où l'accident serait banni ne ressemblerait plus à la vie, nous paraîtrait morte, car tout ce qui vit porte l'empreinte du hasard (2). »

Pour qu'une œuvre littéraire nous plaise extrêmement, la perfection de l'art suffit si peu, qu'une perfection trop grande, surtout trop consciente d'elle-même, peut être une cause de diminution dans notre plaisir esthétique. Il faut que nous sentions dans l'œuvre d'art la part de la *nature*, dans le sens où ce terme s'oppose au pouvoir conscient de l'esprit et désigne une force qui agit sans se connaître. L'auteur d'un chef-d'œuvre qui visiblement en sait toute la valeur n'exerce pas un puissant attrait sur notre imagination. Non que nous défendions au génie d'être orgueilleux ; nous voulons bien qu'il s'admire, mais nous n'aimons pas qu'il voie clair en lui. Les commentaires de Corneille nous gâtent un peu ses pièces ; plus justes et plus doctes, ils nous les gâteraient encore davantage; mais, par bonheur, ils contiennent presque assez de méprises amusantes et d'illusions naïves. S'il était prouvé un jour que Racine a calculé sciemment chacun des effets de cette musique merveilleuse qui ajoute à ses vers comme un second sens riche en suggestions infinies, le grand poète ne pourrait qu'y perdre dans notre estime.

La résistance assez longue du public et l'espèce de froideur qui, chez les plus chauds partisans de M. Leconte de Lisle, se mêle à leur admiration, a sans doute diverses causes ; mais la plus profonde doit être cherchée dans l'ennui que nos imaginations, curieuses d'imprévu et d'aventureuses trouvailles, éprouvent bientôt devant une science magistrale toujours sûre d'elle-même, gouvernant sa barque en pleine clarté et n'abandonnant rien au hasard, maîtrise qui fait

(1) Cité par Hartmann, *Philosophie de l'inconscient*, tome Ier, note de la page 308 de la traduction française.
(2) Témoignage de M. de Valincour, rapporté par Louis Racine dans ses mémoires sur la vie de son père.
(3) *Étude sur A. Vinet, critique littéraire*, par Molines, p. 75.
(4) *Le Temps* du 26 septembre 1892.

(1) *Les Quatre vents de l'Esprit*, IV, 2.
(2) *L'Art et la Nature*.

ressembler l'impeccable artiste moins à un poète inspiré qu'à un très grand professeur de poésie. Je connais un critique d'un goût excellent (1) qui préfère le *Werther* de Gœthe, voire son *Gœtz de Berlichingen*, à *Hermann et Dorothée*, c'est-à-dire deux œuvres de jeunesse, entachées de déclamation et d'enfantillages, au chef-d'œuvre littéraire le plus absolument parfait que l'art pur ait jamais produit. C'est que ce critique retrouve dans le roman et dans le drame cette fleur de naturel et de spontanéité charmante qui rachète une multitude de péchés, tandis que la petite épopée bourgeoise, dont la forme est savamment élaborée d'après les modèles les plus exquis de l'antiquité, a par là un caractère de fabrication trop artificielle qui ne lui paraît guère compatible avec l'ingénuité de l'inspiration.

La défaveur qui finit toujours par s'attacher aux pastiches n'a pas pour cause une infériorité du côté de l'art, puisque les pastiches peuvent être beaucoup plus parfaits que leurs modèles; c'est le naturel inconscient que nous sentons au fond de ceux-ci qui nous les fait estimer si haut.

En bonne foi, les élucubrations de Macpherson valent bien les épopées celtiques originales. Un amateur de chants populaires, prenant pour des pierres rares tous les cailloux bruts qu'il collectionne, s'indignera d'un pareil jugement; mais le lettré sincère, qui ne confond point le goût avec l'érudition, n'a pas à en rougir. L'immense succès que la publication de Macpherson a remporté d'abord était juste, je veux dire qu'il résultait très régulièrement des conditions qui font réussir les chefs-d'œuvre : l'auteur, pénétré de l'âme de son époque, avait donné une forme infiniment romantique au nouvel idéal des contemporains de Rousseau, passionnément épris de rêveries vaporeuses, de sentimentalité mélancolique et vague; les héros irlandais, aux « yeux profonds comme la mer », aux « cheveux noirs comme l'aile du corbeau », les paysages d'Irlande, torrents qui mugissent toujours, cavernes, sombres forêts, bruyères où l'ouragan frémit emportant à la pâle clarté de la lune les fantômes des guerriers morts dans les batailles, tous ces décors fanés aujourd'hui enchantèrent l'imagination dans leur fraîcheur au moins autant que les brillants tableaux de l'*Iliade*, et le barde « Ossian » fut égalé, préféré même au divin Homère. Jamais l'idée d'un rapprochement aussi ambitieux ne se serait offerte aux lecteurs des poèmes authentiques, et si Macpherson s'était borné à publier la traduction des textes originaux, il n'aurait pas trouvé dans toute l'Europe cinquante vieux pédants pour la lire (2).

Sans doute, il fut habile, puisque sa mystification commença par réussir pleinement; mais il fut trop habile, et il paya cher sa supercherie. S'il avait présenté son *Ossian* comme une simple adaptation, à l'instar du *Télémaque*, il risquait de piquer beaucoup moins la curiosité des hommes de son temps; mais la postérité l'aurait peut-être récompensé de ce procédé honnête, en conservant à son ouvrage toute son estime, avec la part d'admiration qu'il mérite pour sa réelle valeur. Au lieu de cette justice mesurée, le public, qui lui avait trop accordé d'abord, lui a tout retiré à la fois, admiration, estime, succès et lecteurs mêmes; l'auteur, qui faisait hésiter l'opinion des meilleurs critiques entre sa poésie et celle d'Homère, a été définitivement cloué au pilori de l'histoire littéraire comme un escroc puni d'un jour de gloire volée par une éternité d'indifférence et de mépris.

Tant il est vrai que c'est notre imagination qui donne le prix aux choses! Car enfin si les poèmes attribués à Ossian étaient beaux et sublimes, ils ne sont pas devenus médiocres et nuls du seul fait qu'Ossian n'est pas celui qui les a composés. Mais tout est convention dans nos jugements esthétiques. Il est convenu que les poètes primitifs doivent être inconscients et ne pas trop savoir ce qu'ils disent; les moindres mots qu'ils profèrent au hasard, nous les recueillons avec un pieux respect. Quand on adore le grand Lama, on vénère, comme des reliques, jusqu'à ses excréments.

ILLUSIONS D'OPTIQUE.

Les études historiques, en déplaçant le centre et le point de vue de la critique littéraire, nous ont fait prendre le change avec une facilité, une docilité merveilleuses, sur la vraie nature du plaisir causé par la lecture des œuvres poétiques. On a confondu le plus naïvement du monde avec une jouissance du goût le vif intérêt scientifique que présentent ces œuvres en tant que documents d'histoire. Ce genre d'attrait, venant s'ajouter au culte plus ou moins superstitieux des modernes pour le génie et l'art inconscients, achève d'expliquer leur prédilection pour les rudiments les plus grossiers de la poésie la plus primitive. Plus que jamais, aux époques de raffinement ou de décadence, la grandeur simple et l'obscurité des origines séduisent les imaginations du public, du lettré et de l'érudit. Il est clair que les fragments informes de littérature celtique, publiés et traduits par M. d'Arbois de Jubainville, peuvent beaucoup mieux nous renseigner sur les ancêtres de notre race que le faux Ossian ingénieusement accommodé par Macpherson au goût de nos grand'mères.

La critique, désormais presque trop convaincue qu'il est impossible de porter sur aucun ouvrage un jugement juste et intéressant, si l'on ne tient pas le plus grand compte des circonstances de temps et de lieu où il se produisit, a laissé détourner son attention du phénomène littéraire sur son entourage historique, et le cadre est devenu plus important que le tableau.

(1) M. Ernest Lichtenberger.

(2) Remarque de M. d'Arbois de Jubainville lui-même, citée par M. A. Sorel dans *le Temps* du 16 août 1892.

« Une œuvre *n'a de valeur que dans son encadrement,* » a dit Renan en propres termes, et la suite de son développement (1) montre bien qu'on ne risque pas d'aller au delà de sa pensée en donnant à cette expression sa plus grande force. Ce n'est pas simplement le travail du critique qui emprunte à l'histoire toute sa solidité et le meilleur de son agrément; non, c'est l'œuvre littéraire elle-même dont la beauté n'a plus rien d'absolu ni de réel, n'a jamais eu d'existence que par rapport à son milieu, et ne peut revivre pour nous que replacée dans ce milieu par un effort de la science et de l'imagination.

Le grand encadrement général de toute œuvre, c'est son époque; mais il y a des cadres plus petits et plus particuliers, où l'on peut voir de près et comme toucher au doigt la curieuse importance des circonstances dans l'estime que nous faisons de l'œuvre.

Prenez tout bonnement un discours de réception à l'Académie française et mesurez la décroissance rapide de l'intérêt qu'il offre : d'abord écouté religieusement et applaudi sous la coupole de l'Institut, ou lu avec avidité dans les journaux du soir; puis, avec une curiosité déjà bien refroidie, dans la brochure spéciale qui le publie une semaine après, et enfin dans les œuvres complètes de l'auteur ou dans les recueils de discours académiques, où tous ils ne sont plus, suivant le mot de Chamfort, que des carcasses de feu d'artifice après la Saint-Jean. *Les Guêpes* d'Alphonse Karr ont perdu leur aiguillon, et *la Lanterne* de Rochefort est éteinte; mais ces pamphlets morts se raniment un peu quand on les relit dans les éditions originales. Sainte-Beuve remarque que les pages de Fontanes sur *le Génie du christianisme* sont encore admirables, mais à condition de rester entourées de toutes les circonstances où elles parurent d'abord. Il en est d'elles « comme de tant de choses admirables en ce monde, qui tirent une partie de leur beauté des circonstances mêmes et de la situation. Le cadre les rehausse et fait plus que doubler leur prix. Écrivez cette page ou l'équivalent dans un autre moment, dans un autre lieu, nul ne s'en souviendra (2). »

Une observation souvent faite par les critiques dramatiques, c'est que telle pièce qui avait réussi sur une scène parisienne de la Rive gauche échoue sur une scène de la Rive droite, et M. Sarcey a constaté que dans une comédie favorablement accueillie d'ailleurs au Théâtre-Cluny comme au Gymnase (3), les mêmes actes n'avaient pas eu le même succès aux deux endroits.

Si *les Pensées* de Pascal et les *Sermons* de Bossuet paraissaient de nos jours, ces œuvres « mériteraient à peine d'être remarquées », écrit le sage Renan avec tranquillité (1). Cette apparente impertinence se réduit à une proposition très inoffensive, dès que l'on considère que la production *vive* au XIXe siècle des chefs-d'œuvre du XVIIe est une hypothèse absurde : ce qui nous dispense de tout raisonnement à son sujet; car je ne crois pas que l'éminent penseur ait supposé ici (question toute différente) une publication *posthume* de manuscrits faite deux siècles après leur composition.

Les chefs-d'œuvre tiennent à leur terre natale par des racines trop profondes pour se laisser transplanter d'un siècle à l'autre; l'universalité, qui devient *ensuite* leur caractère, a d'abord pour condition ce lien étroit et intime avec le sein maternel ; ce ne sont pas les arbres à fleur de sol qui peuvent élever la tête bien haut ni étendre largement leurs bras. Au contraire, les ouvrages de rien, par leur nullité même, n'ont point d'attache sérieuse avec le lieu de leur naissance; par là ils peuvent obtenir d'emblée une espèce d'universalité toute superficielle. Ainsi *le Voyage* de Chapelle et de son ami Bachaumont, au lieu de paraître au XVIIe siècle, aurait pu, sans aucune modification essentielle, paraître au XIXe, et voilà sûrement un opuscule qui mériterait à peine d'être remarqué! Mais ce frivole récit, « où il n'est question que du dîner ou du souper, des ortolans et des grives, où les seules impressions sont des impressions gastronomiques, est classé parmi les petits chefs-d'œuvre... Il est bien heureux pour lui de dater du grand siècle (2) ». Frappant exemple du pouvoir magique de l'encadrement! Parmi les cadres qui peuvent donner du prix à la moindre bagatelle, il n'en est pas de plus prestigieux que les époques classiques.

Telle est la rayonnante splendeur de ces siècles privilégiés, que le philosophe Cournot en a eu comme un éblouissement, et que dans ses savantes *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes*, il a perdu, devant ce « phénomène » qu'il juge « merveilleux », la possession de ses facultés habituelles d'analyse. Il faut citer toute cette page (3), car elle est de celles qui font penser par ce qu'elle contient de vrai comme par ce qu'elle suggère de difficultés et d'objections.

*
* *

Suivant Cournot, et en ceci il a pleinement raison, c'est l'âge de la langue, ce n'est pas la grandeur politique du pays, qui a sur l'apparition des modèles classiques une décisive influence. Mais « pourquoi, demande-t-il, toutes les littératures ont-elles un âge classique où la langue se polit et se fixe, autant qu'une langue peut se fixer, et où apparaissent dans une foule

(1) *L'Avenir de la science*, p. 190 et suiv.
(2) *Chateaubriand et son groupe littéraire.*
(3) *Le Bonheur conjugal*, comédie en trois actes, par M. Albin Valabrègue.

(1) *L'Avenir de la science*, au lieu déjà cité.
(2) Maxime Gaucher, *Revue politique et littéraire.*
(3) Page 407.

de genres, presque au même instant, des modèles qu'on n'égalera plus? *L'explication précise de ce phénomène supposerait l'explication de ce qu'il y a de plus merveilleux dans les opérations de la nature:* car on ne saurait douter qu'elle ne remonte aux sources mêmes de la vie; et le phénomène s'est reproduit trop souvent avec des phases analogues, pour qu'on puisse en attribuer le retour au hasard plutôt qu'à quelque loi secrète qui gouverne le phénomène. Les conditions de la société française au XVIIe siècle ne se prêtaient pas à l'éloquence politique; elles ont changé depuis, et les beaux discours politiques ne nous ont pas manqué. Eh bien, avons-nous eu pour cela à rouvrir le canon de nos auteurs classiques, afin d'y faire entrer des modèles dans le genre de l'éloquence politique, dignes de rivaliser avec ceux que nous a légués l'antiquité? Non, *parce que l'âge classique de la langue et de la littérature françaises était passé.* De même pour l'histoire proprement dite. Voltaire a voulu compléter notre canon classique du XVIIe siècle dans ce genre comme dans l'épopée, et, malgré son prodigieux talent, il n'y a point réussi. Grâce au progrès des idées, nous avons aujourd'hui des historiens bien supérieurs à Mézeray et à Vertot; mais ils ont trop d'esprit pour se figurer que leurs œuvres vivront du genre de vie réservé aux chefs-d'œuvre littéraires des époques classiques. Des prêtres de grand mérite donnent de nos jours à l'éloquence de la chaire une tournure à la fois philosophique et politique, de sorte que leurs conférences ressemblent aussi peu aux sermons de Bourdaloue et de Massillon, que ceux-ci ressemblaient peu aux harangues des prédicateurs de la Ligue : nous n'avons pas pour cela de nouveaux Bourdaloues ni de nouveaux Massillons. Dans un genre bien différent, le théâtre ne cesse pas d'employer nombre de gens d'esprit et de poètes en faveur; leurs droits d'auteur valent mieux que ceux de Corneille et de Molière: mais ils ont renoncé à les détrôner. »

Les expressions de Cournot ont l'air de reconnaître une supériorité réellement existante en certaines œuvres, auxquelles il pourrait sembler plus philosophique de n'attribuer expressément qu'une supériorité imaginaire créée par l'opinion, la tradition et la convention; mais, au fond, la nuance importe peu et tout revient exactement au même, puisque l'esprit humain ne peut pas sortir des conditions de sa subjectivité, et que les choses en général, à plus forte raison les choses littéraires, ne sont *en soi* que ce qu'elles sont *pour nous.* Cournot estime donc que l'histoire de chaque grande littérature présente régulièrement la merveille d'une époque unique de floraison, à laquelle nul autre âge n'a rien de comparable, ni avant ni après, pour la richesse et pour l'éclat. Non que tous les genres à la fois atteignent alors leur point de perfection et de maturité; mais ceux qui s'épanouissent isolément et ensuite ne produisent plus aucun talent dont la gloire puisse être égalée aux grandes illustrations des siècles classiques.

On ne saurait nier le fait du prestige sans pareil qui s'attache rapidement aux auteurs dits classiques, et qui rendait déjà pour les contemporains de Voltaire les meilleurs écrivains du temps de Louis XIV presque aussi vénérables que le sont devenus, par le travail d'une longue suite de siècles, ceux de l'antiquité. Il ne faut pas hésiter ici à donner au terme *classique* sa signification la plus naïve, celle de livre de classe : car l'honneur de servir de modèle littéraire dans les écoles est vraiment pour un grand écrivain la consécration suprême, et c'est par cette destination surtout que s'explique le phénomène dont s'émerveillait Cournot. Entendu dans ce sens, le moment *classique* d'une littérature est naturellement celui où la langue achève de se former; après une période plus ou moins longue de fermentation et d'anarchie, la langue écrite parvient, un peu plus tôt ou un plus tard, à l'heure brillante et pure de sa perfection scolaire, par un progrès régulier, et avec le concours de quelques écrivains excellents qui sont presque autant l'effet que la cause de cette évolution. Les précieuses qualités de mesure, de justesse et de propriété que possède la langue à cet instant exquis et unique où elle ne tâtonne plus et où elle n'a pas encore été surmenée, font des auteurs classiques autant de modèles incomparables, et voilà le seul sens où il soit vrai de dire que personne ne pourra plus leur être égalé; sens précis et restreint, dans les limites duquel Cournot a raison, hors duquel il se trompe.

Dès les premiers mots, on l'arrête; car il n'est pas possible d'admettre sa prétendue vérité de fait, que les auteurs devenus illustres plus tard, en des genres où le siècle de Louis XIV n'avait pas excellé, ne pourront jamais rivaliser avec les principales célébrités littéraires de ce temps-là. Qu'en savons-nous? Un recul de deux cents ans à peine est-il suffisant pour en juger? Et, d'ailleurs, sommes-nous donc si embarrassés de citer, dès à présent, soit au XVIIIe, soit au XIXe siècle, des auteurs et des ouvrages dont l'immortalité réelle et non pas seulement nominale n'a rien à envier à la gloire même de Corneille et du *Cid?* Les exemples empruntés par Cournot à l'histoire, à l'éloquence politique, à l'éloquence religieuse, étaient, sans doute, les moins mal choisis pour les besoins de sa thèse; mais il y a aussi le roman, dont les plus purs chefs-d'œuvre, *Gil Blas*, *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*, pour dater du XVIIIe siècle, n'en ont pas moins de retentissement ni de vie; il y a la poésie lyrique, dont le grand siècle est assurément le nôtre, et qui, avec Lamartine et Victor Hugo, balance bien l'art tragique de Racine et de Corneille. Des amateurs d'élégants paradoxes ont prétendu, il est vrai, que les chœurs d'*Athalie* et d'*Esther* marquaient l'apogée de la poésie lyrique en France : c'est aussi juste qu'il le serait de soutenir que *Ruy Blas* et *Hernani* réalisent la

perfection de notre drame tragique. La simple vérité est que la poésie lyrique française a atteint au XIXe siècle, non pas au XVIIe, l'âge de son plein épanouissement. Quant à l'épopée, le grand siècle n'y a rien fait qui vaille, et d'aussi graves lacunes dans le seul domaine de la poésie nous amènent de force à cette conclusion, que le répertoire d'une époque dite classique peut être quelque chose de singulièrement incomplet. Il ne faut pas confondre le talent d'expression, que beaucoup d'écrivains doivent alors au bonheur de manier une langue à point et dans sa jeune maturité, avec une fertilité générale d'invention se manifestant à la fois en presque tous les genres à une date fatidique dans l'histoire de chaque littérature.

Le siècle de Louis XIV, qu'on prend volontiers pour exemple, est, après tout, le moins incomplet qu'on puisse alléguer. Les lacunes énormes des époques classiques, les retards ou les avances qu'ont très souvent sur elles les plus beaux ouvrages, les plus grands auteurs, paraîtraient encore plus considérables sous Périclès, sous Auguste, au règne de la reine Anne, à la cour de Weimar, partout enfin, et la question posée par Cournot achèverait de perdre, à la lumière d'un ou deux autres exemples, l'apparence de profondeur et de mystère par laquelle elle intrigue d'abord la pensée.

Non seulement les âges antérieurs et postérieurs au siècle classique d'une littérature peuvent compter des illustrations tout aussi brillantes que celles de ce siècle, mais quelques-unes revêtent elles-mêmes un caractère *classique*, au sens particulier que nous donnions tout à l'heure à ce mot. Victor Hugo ne figure-t-il pas cette année (1) à côté de Boileau et de Racine au programme des examens de licence et d'agrégation? Nouveauté immense, qui mieux que tout nous fait mesurer la distance étonnante parcourue depuis cinquante ans : le romantique échevelé, que honnissait le parti de l'ordre et de la tradition, consacré classique à son tour! le révolutionnaire à tous crins, que les jeunes exaltaient et glorifiaient à la barbe des vieux, défendu maintenant par nous, les vieux, contre les jeunes, qui le traitent de vieille perruque! C'est plus qu'un élargissement du goût public, c'en est le complet retournement; il ne saurait y avoir une preuve plus péremptoire du discrédit qui a ruiné pour jamais l'ancienne rhétorique exclusive.

Notre respect pour les génies et pour les chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV ne diminuera certes point; il grandira, au contraire, de plus en plus par l'effet de l'éloignement, mais il sera désormais accompagné de plus d'intelligence historique et de moins de superstition littéraire. Nous avons fait le compte des genres où cette époque a excellé, par conséquent de ceux où elle resta médiocre, et nous savons, d'ailleurs, que l'universelle évolution qui transforme toutes choses, sans rien anéantir, peut faire passer un genre plein d'éclat sous une certaine forme à une forme différente et pourtant aussi belle. Les qualités mêmes de style, qui constituent proprement la supériorité des époques classiques, ne nous inspirent plus une admiration absolue et sans partage; car nous estimons qu'il en existe d'autres, et nous les considérons moins comme un idéal destiné à désespérer éternellement l'imitation que comme une phase d'un haut intérêt dans l'évolution de la langue.

PAUL STAPFER.

(1) 1892-1893.

TROIS JOURS A CHICAGO (1)

II.

Première journée.

Je vous affirme que, si je n'étais pas l'homme du devoir, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur Chicago, je me serais enfui n'importe où. Mais, comme j'avais l'insigne honneur de représenter la *Revue bleue*, j'ai rassemblé tout mon courage pour grimper dans un cab et me rendre à l'hôtel. J'ai traversé presque toute la ville. Il tombait une petite pluie triste, comparable à celle de Glascow, sombre ville où il pleut, dit-on, trois cent soixante jours par année. La boue était noire, épaisse, gluante. Des parcelles de charbon, volant dans l'espace, venaient parfois s'écraser sur mon nez ou sur le plastron de ma chemise. A mesure que j'avançais vers le centre de la ville, je me sentais le cœur serré par une plus forte angoisse. Était-ce ma solitude, ou le ciel lugubre, ou ces tramways, chargés de grappes humaines, auxquels de pauvres diables s'agrippaient comme les damnés à la barque du poète? Une cohue frémissante se pressait dans les rues, si nombreuse qu'on voyait des gens trépigner sur place en maugréant. Plus il y avait de monde, plus je me sentais seul, et chacun de ces êtres convulsifs semblait bien s'agiter dans une solitude, ne pensant qu'à lui, allant vers son but ainsi qu'une flèche, sans accorder un coup d'œil à ses compagnons de misère, et enfoncé dans la foule comme s'il frayait sa voie à travers un océan de mélasse.

Cet encombrement me parut inévitable, lorsque, levant les yeux, je vis se dresser des constructions à dix ou douze étages (certaines en ont dix-huit, vingt et vingt-deux). Maisons de banque ou de commerce, gares, hôtels, pandémoniums qui vomissaient des flots de gens. Certaines de ces bâtisses sont fameuses par

(1) Voy. le numéro du 22 juillet 1893.

leur absurde hauteur : l'hôtel des postes qui va, dit-on, s'effondrer un de ces jours ; je ne sais quel édifice maçonnique ; l'Auditorium, immense bazar qui renferme, entre autres choses, un théâtre capable de tenir cinq mille personnes. Le poids de ces énormes constructions est tel que peu à peu elles s'enfoncent dans le sol. Les étages inférieurs sont, en général, supportés par de grosses colonnes de granit ; une seule baie vitrée, aux dimensions colossales, en éclaire trois ou quatre. Ces effroyables agglomérations d'hommes présentent-elles un avantage quelconque ? Je ne le pense pas. Il y a de la place dans Chicago ; on y trouve, au cœur même de la ville, des terrains vagues où il serait aisé de construire. Les moyens de communication sont nombreux et rapides. Mais les Américains me font l'effet de blagueurs formidables. Il faut aller de l'avant, faire du nouveau à tout prix, dépasser le vieux monde en invention et en audace. Au moins faut-il se donner les apparences de tout cela. C'est pourquoi les habitants de Chicago s'obstinent à entasser étage sur étage sans la moindre nécessité, s'empilent les uns sur les autres par une puérile forfanterie, souillent d'haleines innombrables un étroit espace, entravent la circulation de leurs rues, attristent les yeux par d'interminables murailles, projettent sur le sol une ombre qui accable le cœur de l'homme et dérobent à ses regards la face divine du ciel.

Mon cab file toujours. Ah ! oui, certes, au premier contact avec ce monde vivace, ardent, fébrile, on ne peut se défendre d'un étonnement qui ressemble à de l'admiration. J'ai ressenti ce choc il y a trois ans. Mais une telle impression ne peut se renouveler ; on se lasse d'une agitation stérile, — je veux dire n'ayant d'autre but qu'elle-même ou la multiplication des bank-notes. Si l'avenir de notre espèce est une existence bêtement compliquée, une création sans fin de besoins factices, un tourbillon qui ne laisse pas prendre conscience de soi, une chasse au dollar si âpre qu'elle exclut tout ce qui fait le prix de la vie humaine, alors vivent la routine de notre vieille Europe, l'inertie du musulman fataliste ! Qu'on nous ramène, s'il est possible, aux tentes du père Abraham, voire aux cavernes des troglodytes et aux antiques cités lacustres !

Allons, mon âme, apaise-toi. Le fiacre me cahote le long de larges voies aux maisons bien construites, aux boutiques spacieuses. Mais les ruelles qui aboutissent à ces voies centrales, les cours intérieures que l'on aperçoit de loin en loin sont d'une saleté repoussante, et les détritus s'y accumulent dans la boue. Nous arrivons à la rivière Chicago, qui se jette dans le lac Michigan. On la traverse au moyen de ponts tournants : c'est, paraît-il, la seule gaieté de la ville. Tramways, cabs, piétons et chiens attendent à la tête du pont, car on vient de le mouvoir pour livrer passage à des bateaux. Les bêtes attendent philosophiquement ; les hommes piaffent d'impatience. Quand les bateaux ont fini de passer, avant même que le pont soit remis en place, tout le monde se rue et traverse. Encore deux ou trois minutes, et j'arrive à mon hôtel. Il est situé au nord-ouest de la ville, non loin du lac, qui en baigne toute la partie septentrionale, et dans un quartier si paisible qu'il semble mort. Mais, pour arriver à ce refuge, il m'a fallu traverser l'Enfer. Plein de pitié, j'ai vu s'agiter son peuple en démence, et j'ai senti peser sur moi l'ombre de ses tours lugubres.

***

Ce serait une erreur de croire que les hôteliers de Chicago ont triplé ou quadruplé leurs prix ; il leur a paru suffisant de les doubler. Dans un des grands hôtels qui pullulent au centre de la ville, on peut avoir une chambre convenable pour quatre dollars (plus de vingt francs par jour). En prenant un repas à l'hôtel Wellington, l'un des mieux tenus de Chicago, j'ai constaté combien le service y est mal fait. La salle à manger est encombrée de garçons, vêtus avec élégance, dont chacun rejette sur son voisin la corvée de vous servir. C'est ici tout le contraire de la rapidité américaine. J'ai pu, quant à moi, m'assurer une chambre dans un petit hôtel agréablement situé, mais loin du centre de la ville. Je paye deux dollars ; et je pense qu'il est difficile, en ce moment, de payer moins à Chicago, si l'on ne veut tomber dans un coupe-gorge ou un nid de punaises. Ma chambre est propre, meublée de cette façon sommaire, mais commode, qui est habituelle en Amérique. La servante de l'hôtel daigne faire les lits. Si elle refuse de cirer les chaussures, c'est que la boue de Chicago est extraordinairement sale et tenace.

Excepté deux ou trois rues où l'on trouve des boutiques, tout le nord-ouest de la ville est peuplé de maisons en briques, peu élevées, qui rappellent, avec moins d'élégance, les jolies habitations de Londres. Il y a ici de la verdure, de l'espace, du silence ; on respire à l'aise. Si j'avais plus de temps, je pousserais vers l'ouest jusqu'à Lincoln Park, dont on me dit grand bien. Je me promènerais, sous de beaux ombrages, en vue du lac paisible ; je pourrais bien emporter le souvenir exquis d'un coin de Chicago tout à fait idyllique. Je crois même qu'il y a, dans ce parc, une collection d'animaux ; et les bêtes, si j'ose l'avouer, ont une grande part de ma tendresse, peut-être la meilleure. L'animal repose de l'homme. Ne serait-ce pas aimable d'entendre dialoguer, en ce pays de machines, quelques personnages de La Fontaine ? Sans doute ; mais je ne veux pas faire ici de vieux os, et, faute de loisir, je me contente d'aller offrir mes hommages au lac Michigan. C'est une grande masse d'eau jaunâtre, — du moins en ce moment, — une mer immobile sous le ciel de plomb, et qui exhale vers la terre un souffle brumeux. Il a cessé de pleuvoir. Je ne saurais dire si l'air est chaud ou froid ; je ne crois pas non plus qu'il

soit tiède. On se meut dans quelque chose de pâle et de triste.

Irai-je tout de suite à la Foire? C'est probable : et, pesant mes raisons, je me dirige vers le point mobile qui donne accès à la partie diabolique de la cité. L'Exposition est au bord du lac, mais hors de la ville, au nord-est. Je dois, pour m'y rendre, traverser Chicago dans toute sa largeur. Je remarque, en cheminant, que, près des voies les plus fréquentées, on rencontre çà et là un terrain vague, une rue sans trottoir, une chaussée devenue marécage, une planche négligemment jetée entre deux pierres pour servir de pont. Partout, en Amérique, vous retrouverez cet aspect de chose inachevée, faite à la diable, sans goût et sans soin.

En dehors de l'Exposition, deux choses ici méritent d'être vues : Pullmann-City, une ville ouvrière créée par le plus important constructeur de ces wagons-lits, wagons-fumoirs, wagons-restaurants, que l'on trouve, aux États-Unis, attachés à presque tous les trains; et les fameux abattoirs de la maison Armour and C°, ou d'autres entrepreneurs de massacre, lesquels se trouvent au sud de la ville. On y voit égorger, dépecer, hacher, cuire, empaqueter en moins de temps, paraît-il, qu'il n'en faut pour esquisser une grimace, un nombre considérable de porcs, de moutons ou de bœufs. Chicago sans abattoirs, c'est *Hamlet* sans le protagoniste du drame. Voilà ce que je me dis en traversant le pont. Mais Pullmann-City est à une heure en chemin de fer, et les abattoirs m'inspirent une insurmontable horreur. Je prévois que je quitterai Chicago sans avoir fait les deux visites obligatoires.

***

Je m'avance allègrement vers l'est, ouvrant ou refermant mon parapluie selon les caprices de Zeus, et m'efforçant de n'être pas bousculé par quelque piéton trop impatient. Tout à coup je m'aperçois qu'il est près de midi et que je meurs de faim. Rien n'est plus facile, je le sais, que de dépenser ici deux ou trois dollars pour un déjeuner sans éclat, à la condition toutefois qu'on les possède. Mais j'ai fait vœu de n'être point scalpé par les Peaux-Rouges de l'Illinois ; et, d'un regard prudent, je sonde les cavernes où l'on vend à manger...

Je surprendrai sans doute mes lecteurs en leur révélant que le prix habituel de mes repas fut, à Chicago, de trente à quarante sous. Or, ma nourriture était fort tolérable et tout à fait suffisante, en y ajoutant les fruits (oranges, bananes ou pommes) que j'achetais dans les petites échoppes au coin des rues, et dont je semais les pelures dans la sauce purée où patauageaient mes semelles. Je mangeais, soit dans certains établissements où l'on se groupe, sur des escabeaux, autour d'un comptoir de bois, et où le service est fait par des nègres agiles ; soit dans des boulangeries plus cossues, où l'on mange au comptoir ou sur de petites tables ; soit enfin dans des restaurants de tempérance extrêmement propres et qui respirent la vertu. On y est servi par de jeunes Américaines fort gentilles, qu'il me paraît agréable de voir circuler, coiffées de leur petit bonnet et ceintes d'un élégant tablier. Mais, pour que ce plaisir soit mérité par le client, toute boisson fermentée lui est sévèrement interdite.

Me voilà donc à la recherche d'un restaurant. C'était ma première expérience, et j'avais le droit de mal tomber. Je m'installais à peine, dans un endroit de médiocre apparence, lorsque sans me consulter on m'apporta une horrible soupe grasse. Violent refus de ma part ; insistance du garçon qui voulait me contraindre à lapper ce breuet. L'établissement était à prix fixe, le menu strictement uniforme, et pas un client n'avait le droit de manifester un goût opposé à celui du patron. Je n'allais pourtant pas violer les préceptes de ma religion pour faire plaisir à ce Yankee ! J'empoigne mon parapluie, j'enfonce mon chapeau et, laissant fumer le potage, je me précipite dans la rue aux clameurs du gargotier.

J'ai trouvé à me repaître dans un restaurant servi par des nègres, dont la dévorante activité fait honneur à l'influence de Chicago. Peut-être eussé-je été plus habile de ne pas demander ici des œufs à la coque. On m'apporte mes trois œufs (c'est le nombre réglementaire), mais pas l'ombre d'un coquetier. Il fallait les manger à l'américaine, c'est-à-dire dans un verre. Soit; mais casser un œuf sans écrabouiller la coquille, sans me fourrer du jaune plein les doigts et sans en faire jaillir dans l'œil de mon voisin, c'était là, pour moi, une entreprise tout à fait chimérique. Les nègres voltigeaient, chargés d'assiettes, à l'intérieur du comptoir circulaire, ou, fébriles, coupaient en quatre de larges flans ; mes deux voisins, m'effleurant de leurs coudes, dévoraient les aliments empilés sur leurs assiettes ; je croyais sentir sur ma nuque le souffle d'un nouveau venu, impatient d'avoir mon escabeau, et, la sueur aux tempes, je ne savais par où commencer. Enfin, un des nègres vit mon angoisse, en eut pitié, et, plein de grâce, vida lestement dans un verre énorme le contenu des trois coquilles.

Cette manière de manger les œufs est assez pratique, mais, franchement, elle me dégoûte. Il faut être sans aucune délicatesse pour ne pas sentir combien la forme de certaines choses peut ajouter au plaisir de les manger. Le brutal Yankee vous servira douze huîtres toutes nues dans une tasse. Quelle satisfaction, je vous prie, peut-on avoir à engloutir ces pauvres mollusques, si on ne les a pas détachés soi-même de leur nacre irisée ? Voyez-vous d'ici un amas informe d'escargots en rupture de coquilles, ou une triste purée d'oursins que l'on n'aurait pas râclés soi-même, bouchée par bouchée, à l'intérieur de leurs châtaignes violettes ?

La partie essentielle d'une relation de voyage me pa-

rait être tout ce qui touche à la nourriture. N'est-ce pas là le premier besoin de l'homme et celui qui comporte les satisfactions les plus variées? Par malheur, le champ de mon expérience a été fort restreint par ma conversion au végétarisme, et je ne puis vous offrir que de maigres renseignements sur la cuisine de l'Illinois. Le légume paraît être rare dans ces parages, et il ne faut point s'attendre aux préparations ingénieuses qui enrichiraient une matière pauvre en elle-même. Il m'a fallu d'abord renoncer au potage d'une façon presque absolue. Ici, jamais de soupe maigre, ce qui est une lamentable erreur. Un illustre économiste, dont le nom m'échappe, n'a-t-il pas déclaré que toute la richesse de la France est dans la soupe maigre? O le sagace économiste! Parfois, cependant, j'ai eu l'aubaine d'une purée de tomates exempte de toute impureté animale. Du moins je me plaisais à la croire telle, et on n'est sauvé que par la foi. Ce qui m'a été un véritable crève-cœur, c'est que j'ai dû m'abstenir de ces appétissantes potées de haricots blancs ou « Boston beans », qui sont la plus vive gaieté de la cuisine américaine. Hélas! lorsqu'un morceau de lard ne se dissimule pas dans votre assiette, vous pouvez être sûr qu'il est resté blotti au fond de la marmite. Vos « mongettes », comme on dit outre-Loire, ont un petit goût de fumure et de salaison dont le témoignage est irrécusable. Donc, pour le pauvre végétarien, point de « Boston beans ». C'est dur, mais que voulez-vous? il faut bien souffrir pour ses convictions.

Le « Stewed corn » nous apportera une consolation efficace. Ce sont des grains de maïs tendre, sautés au beurre avec ou sans crème ; on y mêle parfois, sous le nom de « succotash », des haricots frais dont la saveur est aimable. N'oublions pas aussi de manger un morceau de « pie », genre anglais, surtout si la croûte en est bien dorée ; et que, de préférence, il renferme l'aigrelette rhubarbe ou une purée de citron, ou ces petites baies sauvages qui agacent les dents, joie des gamins et des gamines dans les deux mondes. On aura toujours l'attention, en pays américain, de vous servir avec votre « pie » un petit cube de fromage assez semblable à ce que l'on appelle en France du chester, mais n'emportant point la bouche comme le fromage anglais, grand semeur d'aphthes sur les muqueuses délicates.

*
* *

Dûment lesté, je n'ai plus qu'à m'élancer vers l'Exposition. A tout instant passent des tramways d'où les voyageurs débordent. Je me rue, au hasard, sur le premier venu. Il m'a fallu, pour cela, sauter dans un lac de boue ; et je me cramponne, comme je peux, à l'arrière du véhicule. Ces tramways sillonnent Chicago dans tous les sens ; ils vous mènent rapidement où vous avez l'intention d'aller, — pourvu que la ville vous soit assez familière et que vous n'ayez pas de distraction. — Je suis presque collé, sur la plate-forme chargée de monde, à un policeman colossal, parfaitement digne sous son casque de feutre gris. Pour ne pas le fatiguer de paroles inutiles, tout en le décidant à me répondre, je lui crie à bout portant : « Foire du monde? Bon chemin ? » Comme il abaisse vers moi ses yeux de bœuf, je crois devoir me justifier, et je lui dis rapidement : « Étranger. » Une lueur de sympathie anime son vague regard, et il me fait signe que lui-même se rend à la Foire. Un peu plus loin, il se dégage de la foule qui nous presse et me fait descendre du tramway. Nous enfilons une rue qui mène au lac ; j'aperçois un train qui va partir, un bateau qui sonne la cloche. Sur l'injonction du policeman, je m'arrête à un guichet où je prends mon billet d'entrée pour l'Exposition ; cela coûte un demi-dollar. Puis nous marchons vers le train. Toutes les fois qu'il faut s'arrêter, se remettre en route, opérer une conversion, le colosse me saisit par le bras, d'une main habituée à manier les criminels. Je prends mon billet de chemin de fer ; mon cornac me désigne une voiture où il y a encore deux places, y monte après moi, et le train part.

Durant un quart d'heure, nous roulons, l'un en face de l'autre et muets comme deux carpes, le long du lac mélancolique. Le train s'arrête ; le policeman pose sa large main sur mon épaule, et nous sortons avec une hâte pénible, tout le monde voulant descendre à la fois. Bientôt il me désigne une grille, par où l'on pénètre dans l'Exposition ; je le remercie d'une manière aussi cordiale que laconique, et majestueusement il s'éloigne, comme un pachyderme, pour vaquer à ses fonctions. Nous avons échangé peu de syllabes, mais la rudesse paternelle de ce colosse m'a touché. L'odieuse indifférence de l'homme pour l'homme apparaît, en Amérique, sans aucune atténuation ; pas une formule de politesse ne crée un semblant de sympathie. Le commerçant ne fera pas le moindre effort pour vous faciliter la recherche d'un objet dans un magasin ; s'il a un bulletin ou de la monnaie à vous remettre, l'employé vous les jettera négligemment. Irréprochables en elles-mêmes, ces façons surprennent l'homme imbu de préjugés européens. Elles m'ont affecté assez péniblement. Aussi ai-je été fort sensible à l'obligeance, même taciturne, de ce brave policeman, qui a paru m'envisager comme une créature humaine.

*
* *

La grille est au bout d'une avenue d'où l'on vend à boire, à manger, et de menus souvenirs ; cela ressemble aux abords d'un pèlerinage. J'aperçois à ma gauche une sorte de château en carton-pâte, surmonté d'un drapeau vert ; il domine un « village irlandais ». Au-dessus de la grille d'entrée, il y a un petit chemin de fer qui fait le tour de l'Exposition ; et toujours, sur le ciel maussade, se profile l'immense roue énigma-

tique. La grille franchie, je suis bien embarrassé. Aucun ensemble perceptible ; rien qui m'engage dans un sens plutôt que dans l'autre. Je commence à errer, et je m'aperçois que bien des choses sont encore inachevées. Le « village irlandais » n'est point accessible au public ; ou, du moins, je ne puis en découvrir l'entrée. Sur les confins de la Foire s'élève une très haute maison, dont une partie est à l'état de charpente. Cela devait être un hôtel prodigieux. Il paraît que l'architecte s'est enfui Dieu sait où ; on lui a donné un successeur, qui de même a tout planté là.

Je constate aussi que l'Exposition est grande, vaste, immense ; bien que je marche d'un bon pas, je ne me rapproche guère de ces dômes, frontons, toitures, colonnades, entr'aperçus par moments, et je suis presque las avant d'avoir rien vu. Les Américains ont voulu faire beaucoup plus grand que nous. Ils y ont si bien réussi que leur Exposition semble vide, et que l'on y est fourbu sans avoir le profit de sa lassitude.

Je pourrais me faire charrier ; car il y a un service de « pousse-pousse », coiffés de la casquette administrative et non de l'abat-jour tonkinois. Mais un aveu d'impotence a quelque chose d'humiliant ; et il me semble que, dans ces petites voitures, on n'est pas libre d'aller à droite, à gauche, au hasard du caprice. Au moins faut-il parlementer avec son guide. Un mode de locomotion plus pittoresque est la chaise à porteurs. Deux Turcs basanés, paraissant bien authentiques, portent la boîte qui tressaute légèrement ; ils plient sur les genoux et marchent très vite, à petits pas. On voit au passage la tête du patient, tout ensemble fière et inquiète ; parfois elle sort du coffre et se penche, comme la tête de Cicéron s'offrant aux meurtriers. Ce mode de locomotion n'est point banal ; mais peut-être donne-t-il le mal de mer ? et comment s'aboucher avec les Turcs qui vous charrient ?

Je me résigne donc à la marche. Après m'être abreuvé, pour deux sous, d'un verre d'eau pure que m'a vendu une petite quakeresse installée dans un kiosque, je traverse des jardins détrempés par la pluie, et, après d'incompréhensibles circuits, j'arrive à la salle des machines. Un terrifiant va-et-vient de lanières, de roues, de pistons, d'engrenages ; des ronflements formidables ; l'éclat sinistre de l'acier ; c'est tout ce que mon incompétence démêle dans ce chaos, si bien réglé, de formes rigides et bizarres.

J'arrive ensuite au bâtiment de l'agriculture, et, faute de mieux, je m'y promène. Pour un homme qui n'est pas du métier, les machines agricoles, voire les différents types de blé, ne sont pas d'un intérêt palpitant. Peu de fantaisie chez les cultivateurs. Ah ! voici pourtant une curieuse invention. Un « loustic » de la partie a rempli de haricots, de millet, de graines diverses, quatre grosses colonnes de verre qui supportent un fronton grec où son nom flamboie en lettres d'or ; et, à quelque distance, ces colonnes ont le même poli, le même aspect veiné que si elles étaient en marbre. Voilà ce que l'agriculture, au point de vue pittoresque, a trouvé de plus ingénieux. Je ne sais plus si c'est au même pavillon que j'ai vu aussi une porte, ou plutôt le cadre d'une porte en tablettes de chocolat. Un Français, messieurs, a eu l'idée géniale de cette construction, qui représente un poids de 50 000 kilos et une valeur de 200 000 francs. Ne craignez pas que je verse dans les chiffres ; je n'ai retenu que ceux-là. Mais ce n'est pas faute d'en lire partout. Comme un Américain ne juge la valeur d'une chose que sur le nombre de dollars qu'elle a coûtés ou coûtera, le public est informé, à chaque pas, de ce qu'on a dépensé pour la fabrication ou l'acquisition de tel objet. Ce perpétuel étalage de chiffres me cause un agacement tout particulier.

Échappé à l'empire des graines, où j'errais presque seul, je vois s'élever l'immense palais des Manufactures et Arts libéraux. Certes, il est monumental et ne manque pas de beauté, comme d'ailleurs les autres constructions que j'aperçois çà et là, sans pouvoir les grouper suivant une figure quelconque. Il est fâcheux que cet énorme édifice, disposé parallèlement au lac, en masque entièrement la vue. Les eaux pâles du Michigan, mêlées à l'étrange ville toute neuve, lui eussent donné, surtout aux heures de soleil, une grâce vraiment originale. Je pensais les entrevoir, dès mon entrée dans l'Exposition, au bout de toutes les avenues, mais je viens seulement de les découvrir. Cette orientation malencontreuse ne doit pas nous rendre injustes envers la galerie des Manufactures. Toutefois, bien que les dimensions en soient prodigieuses, elle ne me semble pas donner la même impression de grandeur que notre galerie des Machines, où le fer s'élance en courbes neuves et hardies. Je ne dresserai point l'inventaire de cette partie de l'Exposition, — non plus que des autres, — une telle besogne me paraissant aussi stérile qu'elle est ardue ; je dirai seulement que, dans ce hall gigantesque, il y a de tout, jusqu'à des proclamations végétariennes.

La France et l'Allemagne sont les deux nations qui paraissent avoir pris le plus au sérieux leur qualité d'exposantes ; et j'imagine être tout à fait exempt de chauvinisme en déclarant que la France est ici pleinement victorieuse. Au moins sa supériorité est-elle incontestable en toutes les industries d'art et de luxe, joaillerie, meubles, vitraux, soieries, modes, cristaux... On voit que l'Allemagne s'applique et fait de grands efforts. Elle vise à la richesse, au luxe, à la beauté. Mais dans ses meilleures ouvrages il y a quelque chose de pénible et de surchargé.

*
* *

Je suis harassé de fatigue pour avoir suivi jusqu'au bout la grande nef du bâtiment colossal, m'être aventuré, çà et là, sur la droite ou sur la gauche, et avoir

flâné, à la hauteur d'un deuxième étage, le long d'une galerie également en proie aux exposants, dont un grand nombre n'ont pas encore déballé leurs caisses. Je redescends dans la salle et, tandis que j'en remonte la grande artère, je remarque un ascenseur où je m'installe. Bientôt le gardien et quelques personnes, dont je suis, s'élèvent dans l'air à une hauteur effroyable; comme la cage de fer est à jour, j'en ai quelques fourmis dans les jambes. On s'arrête aussi haut qu'il est possible; un pont nous mène à une galerie intérieure qui donne elle-même, hors de l'édifice, sur une promenade ménagée au bord de la toiture. On peut cheminer sans vertige tout le long du rectangle énorme, et, sur les quatre côtés, il y a des bancs où vous pouvez vous asseoir pour jouir de la vue. Je me promets bien de prendre ici le frais pendant une heure. Après quoi je gagnerai cahin-caha une des entrées de la Foire, où le chemin de fer s'arrête, et je rentrerai à mon hôtel, qui me paraît être situé dans une autre ville, tant j'ai fait de chemin pour atteindre mon poste aérien.

Le spectacle est plein de grandeur. Après une lutte héroïque, le soleil à enfin percé quelques nuages; de larges flaques d'or brillent çà et là parmi les eaux toujours jaunes du lac, dont la masse, remuée par le vent, clapote jusqu'aux extrémités de l'horizon. Un steamer venant du large s'approche du quai. Je me rends compte que, pour les nouveaux arrivants, la partie principale de l'Exposition offrira un coup d'œil d'ensemble. Ils passeront sous une large colonnade surmontée de statues, à mon avis trop nombreuses, trop pressées, embrouillant leurs silhouettes les unes dans les autres. Puis devant eux s'étendra un long bassin flanqué à droite par le monstrueux édifice sur lequel je suis juché, à gauche par le bâtiment de l'Agriculture. Au bout du bassin s'élève un dôme qui abrite, paraît-il, l'Administration. Il se détache au milieu d'un large emplacement, comme le centre de l'Exposition tout entière. La galerie des Machines est à gauche; à droite s'étendent deux autres vastes bâtiments, consacrés aux Mines et à l'Électricité.

Eh bien, tous mes compliments! L'Administration est bien logée; elle regarde le lac et prend vue, de tous côtés, sur les plus importantes constructions de la Foire. Son joli dôme couronné, aux couleurs claires et rehaussé d'or, est peut-être le chef-d'œuvre architectural de cette Exposition. Il est soutenu par de blanches colonnes; j'aperçois deux groupes ailés qui doivent se répéter symétriquement sur l'autre face. Cela me paraît aussi élégant que ce que l'on pourrait faire chez nous dans le même genre. D'ailleurs, toutes les constructions principales ont ici ce que comporte de gracieux ou de grandiose le style « Exposition ». On ne peut adresser nulle critique aux architectes américains, sinon qu'ils ne nous ont rien donné de vraiment neuf. Temples grecs, dômes romains, colonnes des trois ordres, le gothique et la Renaissance, ils savent tout cela sur le bout du doigt et on en trouve ici des combinaisons fort estimables; mais leur architecture est aussi peu américaine que possible.

Enfin! ce n'est pas une raison pour être de mauvaise humeur, d'autant que je suis très bien ici. Est-il donné à tout le monde de fumer paisiblement un cigare plus haut que les tours de Notre-Dame, en contemplant les flots brumeux ou ensoleillés du lac Michigan, et cette bizarre ville de fête, hardiment jaillie du sol? Poser cette question, dirait Falstaff, c'est la résoudre. Je suis donc un être privilégié. Aussi, pareil à un dieu, je savoure en paix la joie de n'avoir plus rien à visiter aujourd'hui. Une seule chose projette quelque ombre sur ma sérénité : c'est la gigantesque roue aperçue dans le lointain, l'horrible roue, sinistre, inexplicable.

MAURICE BOUCHOR.

(*A suivre.*)

LE COMTE D'ANTRAIGUES (1)

D'après un ouvrage récent.

D'Antraigues a été jusqu'à présent pour nous un nom, un nom mal famé. De temps à autre, aux premiers jours de la Révolution, puis parmi les conspirations d'émigrés et les péripéties de leur diplomatie interlope, ce nom apparaît, disparaît, pour reparaître, toujours salué, au passage, de quelque épithète disgracieuse. M. Pingaud nous rappelle que d'Antraigues a été traité par Bonaparte d'insolent et de polisson; dans l'entourage de Louis XVIII, de « fleur des drôles »; dans les cercles russes et autrichiens, de « coquin fieffé », d' « intrigant déhonté », « le plus mauvais sujet qui existe sur le globe ». Ces choses-là ne préparent guère un homme aux honneurs de la statue de bronze, ni même du buste équestre. Personne jusqu'à présent n'avait cherché à rétablir la carrière, le *cursus honorum* de d'Antraigues, de chercher le fil qui relie ses diverses et si brèves apparitions à la surface de l'histoire, comme celles d'une taupe qui émerge d'une taupinière et replonge tout de suite dans une autre. Et, en effet, c'est une histoire tout à fait souterraine que celle du personnage. M. Pingaud a eu la fantaisie et le courage d'accomplir le patient travail de porion qu'il fallait pour retrouver la trace de ce héros de sous-sol. Il a tenu à connaître ce d'Antraigues qui, s'il n'a été pour beaucoup qu'un simple polisson, pour d'autres a été presque un grand homme. Ce pamphlétaire, dont les chancelleries ont loué la « plume de feu », était peut-être curieux à connaître. Après tout, sa

(1) Léonce Pingaud. *Un agent secret sous la Révolution et l'Empire, le comte d'Antraigues*. 1 vol. in-8°, 408 pages. Paris, Plon.

vie est un épisode très significatif, peut-être le plus piquant de cette histoire des émigrés, sur laquelle nous devons déjà à M. Pingaud plusieurs bons livres. Il est donc allé le relancer dans les cachettes de troglodyte où d'Antraigues a passé son existence. Assez longue est la liste des archives dont le consciencieux historien a dû secouer la poussière : archives des affaires étrangères au quai d'Orsay, à Vienne, à Moscou, à Pétersbourg, à Londres, sans compter les bibliothèques municipales et les collections particulières. Il a dû vivre de longues années avec le fuyant personnage. Et ce n'est point une apologie de son héros qu'il nous rapporte de ces vastes recherches. Nous étions en présence d'une énigme : il a essayé de l'expliquer. Par surcroît, il a eu la chance, dans ses explorations à travers le ténébreux réseau de catacombes, de tomber sur des galeries et des sapes qui s'ouvrent sur la grande histoire ; il nous a fait toucher à des mines dont le monde a été plusieurs fois ébranlé sans comprendre pourquoi ; il nous montre les dessous de l'épopée révolutionnaire et comme l'envers de l'épopée impériale. Napoléon aurait payé cher la révélation des secrets que l'historien de d'Antraigues étale à nos yeux ; il les aurait fait payer plus cher encore à certains. N'est-ce rien que de nous avoir expliqué, par exemple, pourquoi échouèrent toutes les tentatives de descente française en Irlande et en Angleterre, pourquoi Bonaparte fusilla le duc d'Enghien, comment se formèrent les coalitions européennes ?

D'Antraigues est né, pour ainsi dire, ce qu'il devait être toute sa vie : un brouillon. Il était gentilhomme, assez pour faire corps avec ceux de caste, pas assez pour monter aux carrosses du roi : de là ses déclamations républicaines aux environs de 1789 ; de là, par contre, ses efforts, quand tout croula autour de lui, pour essayer la restauration de l'ancienne société sur la pierre angulaire de la noblesse. Pendant les premières crises de la Révolution, personne n'a jamais compris ce qu'il voulait au juste : les aristocrates le regardaient comme un traître, la plèbe l'idolâtrait comme un autre Brutus, quand déjà il était retourné sur ses propres traces, renouant avec les oligarques et avec la cour. Toujours on le honnit, on l'applaudit, à contre-temps. Lui-même sait à peine ce qu'il est, ce qu'il veut, parmi ses boutades de république à la romaine ou ses bouffées d'infatuation nobiliaire. Au fond, tout ce qu'il a vraiment désiré dans la Révolution, c'est que la noblesse languedocienne cessât d'être primée par une certaine oligarchie locale qui se composait de vingt-trois barons et de quelques prélats. Ses déclamations contre l'arbitraire de la cour, l'armée royale, « cet instrument de despotisme », le tiers-État, « qui est l'État lui-même », n'ont pas d'autres raisons. Sa « Révolution » n'était qu'une restauration d'un passé mal connu de lui-même ; sa « République » était celle des hobereaux du Vivarais, comme celle d'un personnage de *Jérôme Paturot* fut « la république des crémiers ». Tant pis pour les Parisiens de 1789 s'ils n'ont pas deviné : ils se seraient épargné la peine de l'applaudir comme un père de la patrie, puis de le flétrir comme un traître.

Il n'avait pas d'un gentilhomme la nature de courage qui était le propre de la caste. Fils de soldat, entré à quatorze ans dans les gardes du corps, à seize ans sous-lieutenant de carabiniers, il jette presque aussitôt l'uniforme, sous prétexte que sa santé ne lui permet pas de monter à cheval. Ses ennemis l'accusent, chose inouïe pour un noble de ce temps, d'avoir refusé des duels. Il aurait toujours éprouvé « une horreur invincible à l'aspect d'une épée hors du fourreau ». Il avait son genre de courage à lui : un courage de demi-jour, celui du mineur dans sa mine. Insoucieux des explosions et des camouflets, pourvu qu'il ne vît pas le soleil. Il eut son roman à lui : non un roman de chevalerie ; le « roman d'un conspirateur ».

Il était « gensdelettres » jusque dans les moelles. A vingt-quatre ans, il recevait de son oncle des semonces dans ce style : « Vous croyez que l'esprit, les belles-lettres suppléent à tout, et vous vous trompez ». Même en amour, il aime plus avec sa plume qu'avec son cœur. Ce qu'il a noirci de papier, c'est fabuleux, et on n'y trouve pas dix pages qui soient d'un écrivain. Non seulement « gensdelettres », mais bohème. Toute sa vie sera entachée d'irrégularités. Il vivra « aux crochets » d'une célèbre diva, la Saint-Huberti, aura d'elle un enfant, puis l'épousera, enragera de ne pouvoir la présenter dans les cours, traînera, en maugréant, le boulet conjugal. Il a beau recevoir des traitements, payés par l'étranger, de 25 000 à 30 000 livres : toujours il sera besogneux, par là voué à toutes les besognes.

Il était réfractaire à toute discipline, de régiment, de caste, de parti. Ce même oncle lui disait : « Vous perdrez toute considération dans le monde, parce qu'il n'y en a pas pour qui ne tient à rien. » Fier, insociable, inquiet, d'esprit faux : « Vous êtes presque toujours agité, lui reprochait sa mère. Vous ne vous contentez pas de mépriser le genre humain, mais vous haïssez les trois quarts de ceux que vous connaissez. » Il finit par ne plus pouvoir supporter même l'autre quart, et par n'en pouvoir être supporté.

Ses palinodies en politique ne se comptent pas : cela ne l'empêcha pas d'apporter dans ses opinions successives le même fanatisme, la même frénésie. Après avoir appelé de ses vœux une république, il professa une haine égale pour les partisans du régime constitutionnel et pour les plus féroces jacobins. Il fut le plus violent des émigrés. On sait le mot qui tout au moins lui fut prêté et qu'il ne désavoua jamais : « Je serai le Marat de la contre-révolution ; je ferai tomber cent mille têtes, et celles des modérés comme Montlosier les premières. » M. Pingaud a trouvé de lui

encore plus fort : « S'il fallait faire le sacrifice de vingt millions de Français pour établir la monarchie sur les deux ou trois millions qui resteraient, il n'y aurait pas à hésiter. »

Ses palinodies en religion ne sont pas moins remarquables. Avant la Révolution, à son retour d'Orient, il est pour l'*Alcoran* contre l'Évangile. Les moines de là-bas lui ont accordé l'hospitalité la plus large ; il les paye en épigrammes. Christianisme et islamisme, des « bagatelles ». Plus tard, il se moquera du comte d'Artois qui se prépare à rentrer en France, « avec sa garde bleue, maîtresse en tête et confesseur en queue ». Plus tard encore, il sera catholique, mais contre le pape, auquel il en veut d'avoir signé le Concordat avec Bonaparte. A la fin de sa vie, ses papiers seront pleins d'effusions pieuses, où se mêlent d'ailleurs de bilieuses boutades contre sa femme ou les monarques, demandant à Dieu « la résignation, la force, les ressources, la grâce d'être bon catholique..., de ne pas me réduire à la misère et de me conserver ce qu'il m'a accordé, et que j'ai bien gagné près de ces misérables rois que j'ai dû servir et que j'ai eu le malheur de servir ».

Il ne manque plus qu'un trait pour achever la physionomie de ce gentilhomme démagogue à ses heures, déclassé de sa caste et de son parti, féroce pamphlétaire, vrai type de malfaisant : c'est un antisémite déclaré. Jean de Müller le prendra pour confident de ses préventions contre Israël : « Quel souverain peut ne pas chasser les Juifs ! » lui écrivait-il.

D'Antraigues a été l'un des premiers à émigrer : dès les journées d'octobre, il se munit d'un passeport. En février 1790, il est déjà passé en Suisse. Sur le chemin, traversant le département de l'Ain, il conseille à l'aubergiste Durand de ne pas verser la contribution patriotique : « Nous touchons à la banqueroute et à la guerre civile, lui avait-il dit, gardez votre argent. » Le propos fut dénoncé à la tribune de l'Assemblée par le député Populus. Cela contribua, sans doute, au sac de ses propriétés par ses anciens vassaux du Vivarais.

Alors commence pour lui cette vie errante, de misère, de travail épuisant, de mémoires et de pamphlets sur toutes les questions du jour, de participation plus ou moins directe à tous les complots, de louches rapports avec toutes les agences de l'émigration. Il arrive, en novembre 1793, à Venise, où il se donne pour un représentant du « roi de France ». Il entre au service des ambassades russes en Italie, de la cour napolitaine. Il traque les courriers du gouvernement français, dérobe leurs papiers, en fait des extraits pour ceux qui l'emploient, y mêle sans doute de sa prose, comme en ce passage qu'il prétend avoir copié dans les lettres volées : « Il est bien inconcevable que ce mâtin d'Antraigues soit continuellement aux trousses des jacobins en Italie, au point qu'il ne puisse passer aucun courrier dans le pays qu'il ne saisisse au moins de ses papiers ; c'est un terrible homme que celui-là, et s'il pouvait gagner un peu la confiance de ces imbéciles de rois, le diable m'emporte qu'il ne fît aller à vau-l'eau la république ; leurs jalousies les empêcheront toujours de suivre les conseils d'un grand homme ! »

Le « grand homme » était suspect à beaucoup de royalistes, suspecte aussi la sincérité de ses extraits et informations, suspecte l'exagération de ses violences pamphlétaires. Mallet du Pan le traitait de « romancier » et de « brochurier incendiaire ». Montlosier écrivait : « On se demande quelquefois si de tels hommes sont atroces, ou simplement imprudents. »

L'imprudence se manifestait aussi dans la légèreté avec laquelle on colportait les papiers les plus compromettants pour la cause royale. En 1797, comme l'armée française venait d'occuper la Vénitie, d'Antraigues, qui se croyait garanti par sa qualité d'attaché à la légation russe de Venise, fut arrêté par nos patrouilles à Trieste. Sa femme, la Saint-Huberti, eut le temps de détruire deux des trois portefeuilles que le comte emportait avec lui. Elle crut que le troisième ne contenait que des essais littéraires et des papiers insignifiants. Il contenait bien autre chose : les preuves de la trahison de Pichegru, notamment, sous forme de *conversation* entre d'Antraigues et Montgaillard. Elles arrivaient à point pour justifier le coup d'État conseillé par Bonaparte, préparé par le Directoire, contre la majorité royaliste des deux Conseils. Bonaparte fut ravi de la capture. Seulement, paraît-il, certains passages pouvaient être compromettants pour Bonaparte lui-même : il fallait obtenir du prisonnier qu'il consentît à les modifier. Ce fut le but d'un entretien où le général terrifia, affola, séduisit son captif. D'Antraigues, qui n'était pas brave devant une épée, ne pouvait l'être devant cette épée faite homme, ce colérique petit Corse, tout en nerfs, tout en gestes, aux yeux luisants de reflets d'acier, qui ne parlait d'abord que de fusiller, et qui finit, sans doute, par promettre Dieu sait quoi. M. Pingaud reconnaît qu'il subsiste encore beaucoup d'obscurité sur cet épisode : on peut cependant admettre son récit comme très probable.

D'Antraigues n'avait pas eu le temps de se reconnaître, de se reprendre que déjà la pièce, amendée par lui, recopiée par lui, signée par lui, était en route sur Paris, avec une escorte d'autres pièces, moins importantes, qui achevaient de corroborer les premières.

Quand il se fut enfin ressaisi, comprit-il l'énormité de ce qu'il venait de faire ? Son imprudence avait amené la capture de ses papiers ; sa défaillance de cœur avait mis aux mains de Bonaparte, aux mains du Directoire, une arme de mort contre tout son parti.

Bonaparte, comme s'il eût voulu le compromettre, affectait de le bien traiter. Du « cachot n° 10 », on l'avait transféré au palais Andreoli. On lui laissait la liberté d'écrire ; il avait celle d'aller et venir dans Milan, escorté de loin par des soldats ; sa femme était

reçue en visite par la générale Joséphine. Il recouvra bientôt son audace, et accabla Bonaparte de protestations contre sa captivité, de mémoires sur la violation du droit des gens en sa personne. Le vainqueur d'Arcole s'emporta jusqu'à lui dire : « Allez vous faire f...; si vous écrivez encore, je vous f... au cachot, à la citadelle. » En même temps, d'Antraigues adressait des lettres, des mémoires dans toute l'Europe, rassurant Louis XVIII, lui affirmant qu'on n'avait trouvé sur lui aucune pièce compromettante. Dans sa fureur de protestation, il n'y avait qu'une chose contre laquelle il ne pouvait protester : la violence ou la séduction dont on avait usé envers lui pour obtenir l'expurgation de la pièce la plus terrible. Sur cela, évidemment, silence complet : il eût fallu tout avouer. Et quelle que fût « l'insolence de cet homme », Bonaparte était, sur ce point, bien tranquille.

Cependant grandissait la rumeur de la contre-révolution ou du coup d'État prochains. Qui l'emporterait, à Paris, des clubs royalistes ou du gouvernement directorial? D'une part, d'Antraigues pouvait entendre les toasts menaçants des officiers « jacobins », lire les adresses antiroyalistes que l'armée d'Italie envoyait au Directoire; d'autre part, même dans son « cachot n° 10 », il avait reçu les confidences de certains généraux, comme Kilmaine, « royaliste dans l'âme ». Ne pouvait-il pas se dire qu'il avait d'avance trompé les espérances de ceux-ci et assuré la victoire de ceux-là? Dans un des plateaux de la balance où se pesaient les destinées de la France et du monde, par sa faute avait été jeté le poids qui déciderait. C'était son secret à lui, qu'il ne pouvait révéler à personne ; un secret d'abord entre lui et Bonaparte; maintenant déjà, le secret du Directoire; le secret qui, lorsqu'il éclaterait, emporterait tout.

Comprenait-il seulement combien sa personne avait maintenant peu d'importance pour Bonaparte? celui-ci pouvait se soucier peu du prisonnier, après lui avoir extorqué une telle rançon. Dans la nuit du 29 août 1797, d'Antraigues réussit à s'évader de son prétendu cachot. Il nous a conté longuement les précautions qu'il prit, le déguisement sacerdotal qu'il revêtit, les lunettes qu'il ajusta sur son nez pour cacher son visage, le confessionnal où il devait se réfugier pendant qu'on attellerait sa voiture, les transes et les dangers de sa fuite. Il est probable que Bonaparte s'attendait à ce qu'il fuirait et n'avait point voulu l'en empêcher.

Six jours après (4 septembre), l'explosion se faisait à Paris. Armé des papiers de d'Antraigues, le Directoire risquait le coup d'État du 18 fructidor. Pichegru, Willot, la majorité royaliste des deux Conseils étaient arrêtés; 42 membres des Cinq-Cents, 12 membres des Anciens, les deux directeurs, Carnot et Barthélemy, 67 propriétaires ou rédacteurs de journaux royalistes étaient condamnés à la déportation; les émigrés revenus en France devaient, sous peine de mort, en sortir dans les trois jours. Ce fut un tel coup frappé sur le parti royaliste, que de dix-sept ans il ne put s'en relever. La royauté de Louis XVIII était renvoyée à un avenir que personne ne pouvait plus prévoir. Pour quelques-uns, la « guillotine sèche », sous le climat meurtrier de Cayenne; pour un plus grand nombre, l'exil et ses amertumes; pour tous, la désespérance : voilà ce qui était sorti de ce portefeuille de Pandore que d'Antraigues avait si mal gardé.

On conçoit la stupeur dont furent saisis, à la nouvelle du désastre, l'émigration royaliste, la cour du prétendant, les chancelleries européennes. Comment ces pièces accusatrices avaient-elles pu arriver aux mains du Directoire? Qui donc les avait livrées? On savait bien que d'Antraigues s'était laissé prendre. Nous avons vu ses assurances à Louis XVIII. Alors celui-ci le fit sommer de s'expliquer. Bonaparte affirmait lui avoir pris les pièces imprimés par ordre du Directoire : était-ce vrai? Le papier maudit qui envoyait Pichegru à Cayenne, d'où sortait-il? Si la pièce était fausse, ou du moins falsifiée, comment se trouvait-elle revêtue de la signature de d'Antraigues? D'Antraigues ne pouvait répondre. Toute sa vie, il s'est refusé à un aveu. Un cri s'éleva contre lui du parti royaliste décimé. Mallet du Pan formulait ce dilemme : « Ou il mérite les petites-maisons, s'il a été capable d'une telle imprudence; ou il mérite la corde, s'il a livré ce secret pour se tirer d'affaire. » Louis XVIII cessa toute correspondance avec lui; on le mit au ban du parti; beaucoup restèrent persuadés que sa romanesque évasion n'avait été qu'une comédie entre le geôlier et le prisonnier.

Il tomba dès lors dans les bas-fonds de l'émigration, ou plutôt de ce personnel de policiers mêlés aux martyrs de la cause. Il en fut réduit à frayer ou à se quereller avec des Montgaillard, des Fauche-Borel. A Vienne, il fut repoussé par l'ambassadeur de Russie Razoumovski, qui demandait à Paul Ier son éloignement, et Paul Ier répondait: « Si M. d'Antraigues reste à l'étranger, ses appointements seront supprimés. »

Il lui fut longtemps difficile de reprendre pied dans les régions un peu supérieures de l'intrigue. Mais il y avait en lui tant de ressources! Tant de gens, dans les chancelleries, croyaient à son génie, à sa « plume de feu ». Tant de gens en avaient peur. A Pétersbourg on ferma les yeux sur sa désobéissance. Thugut se laissa séduire, prêta l'oreille à ses propositions: on avait perdu Pichegru, on pouvait gagner Kilmaine, un autre général. Kilmaine mourut, et alors, ne sachant à quoi employer d'Antraigues, Thugut le mit à la tête d'une sorte d'agence, destinée à recueillir des renseignements sur la France. C'est ici la partie peut-être la plus curieuse du travail de M. Pingaud.

Il y avait alors de par le monde tant de mauvais Français que d'Antraigues put compter au nombre de ses correspondants un certain Vannelet, gros fournisseur du Directoire, qui lui-même avait des intelligences

dans toutes les administrations et dans tous les ministères ; dans la trésorerie, dans les bureaux de la guerre, de la marine, des affaires étrangères, de la police, jusque dans le comité parisien des réfugiés polonais. Dès lors il n'y eut pas un des secrets du gouvernement directorial qui ne fût trahi au profit de d'Antraigues, au profit de Thugut, au profit du cabinet de Pétersbourg, au profit de Pitt, car d'Antraigues donnait des informations à tout le monde et recevait l'argent de toutes mains. C'est Vannelet qui, contre de gros avantages, fournissait les fonds au Directoire pour les tentatives de descentes en Irlande, pour l'expédition d'Égypte, pour payer les émissaires en Italie, les émissaires dans l'Empire ottoman ; et tout de suite il avertissait d'Antraigues de la destination de ces fonds.

Les historiens s'étonnent que l'expédition de Hoche en Irlande ait abouti à un désastre, celle d'Humbert à un échec : ils devraient s'étonner plutôt que Bonaparte soit parvenu à prendre Malte, où le grand-maître était prévenu de l'attaque, à traverser la Méditerranée, à débarquer en Égypte. Dans les massacres et les exécutions des patriotes irlandais, dans les assassinats de nos émissaires en Italie ou en Orient, dans la catastrophe d'Aboukir, dans les flots de sang français inutilement versés, quelle part ne faut-il pas faire à cette agence Tricoche et Cacolet dont d'Antraigues était le directeur? On croit rêver en lisant des anecdotes comme celle-ci. A un certain moment le Directoire a besoin de deux millions pour provoquer une diversion en Irlande, et Vannelet écrit à d'Antraigues : « Assurez Pitt que je ne donnerai pas 24 sols. »

C'est pire sous le Consulat. L'agence est au courant de tous les projets de descente en Angleterre. Elle lit, par-dessus l'épaule du ministre des affaires étrangères, les dépêches injurieuses qu'il reçoit de Russie ; d'avance elle avertit la Russie du contenu des réponses. Il y a ensuite parmi les correspondants de d'Antraigues deux personnages dont tous les efforts de M. Pingaud n'ont pu percer l'anonyme, et qu'il faut nous résigner à ne connaître l'un que comme *l'Ami de Paris*, l'autre que comme *l'Amie de Paris*. Le premier est employé dans le cabinet même du Premier consul, range ses papiers, entend ses conversations avec Talleyraud, avec Berthier, avec les diplomates et les généraux ; l'autre, qui est une femme, a l'œil dans la chambre à coucher et dans l'alcôve même du maître de la France. Elle décrit ces fièvres chaudes de Bonaparte, qui sent alors sur sa tête le poignard de Georges. Elle écrit : « Ah ! le plaisant maître qui, depuis cinq mois, ne dort jamais deux heures de suite ! Vous croyez que je n'en sais rien. Pardonnez, monsieur ; je sais qu'il ne dort pas par la Bonaparte, qui meurt d'envie de dormir et n'en dort pas davantage. » Suivent des détails sur les deux portes de la chambre à coucher, à chacune desquelles, dans la chambre même, il y a une sentinelle. Plusieurs fois par nuit on change le mot d'ordre, et chaque fois on réveille Bonaparte pour qu'il en donne un autre. On craint tout pour lui : le fer, le poison, et Moreau, qui lui a mis le marché en main, menaçant, si on ne le laisse pas tranquille, de régler l'affaire dans les huit jours.

Par *l'Ami*, par *l'Amie*, nous avons sur le procès du duc d'Enghien, un récit absolument inédit, dépassant en horreur tragique tout ce que nous en savions, et quant à son authenticité, dans le dernier détail, il n'est pas possible d'en douter. C'est là qu'il faut voir Bonaparte exaspéré par les dangers inconnus dont il se sent entouré, énervé par cinq mois d'insomnie, affamé de représailles, lâché dans toutes les violences de parole et d'action. Plus rien de la sérénité farouche que lui a donnée l'historien du Consulat et de l'Empire. C'est un fauve relancé dans son antre et qui défend sa peau. Sa femme se jette à ses genoux, le supplie de garder Enghien comme otage, lui parle des rois de l'Europe qui consentiront à tout pour le sauver. « C'est pour qu'ils ne le réclament pas, répond Bonaparte, qu'il sera exécuté. » Elle confiera à *l'Amie* qu'elle a reçu un coup de pied. Puis c'est son frère Joseph, « qu'il envoie faire f... ». Et l'on voit passer à travers ce drame Talleyrand pâle d'effroi, blême d'horreur, et les juges du duc qui, pour se faire pardonner certaines lettres à Pichegru, sont résignés à tout. D'autres drames encore : Pichegru étranglé dans sa prison (Talleyrand a raconté à *l'Amie* que c'est par Sanson, le bourreau, déguisé en gendarme); Moreau disputant sa vie devant le conseil de guerre, et Bonaparte si furieux contre Saint-Réal, qui a conseillé ce procès, « qu'il l'a excédé de coups devant sa femme ». — Tout en dispersant ces secrets dans toutes les chancelleries abonnées à son agence, d'Antraigues prend sa plume de pamphlétaire et, bravement, fait l'apologie du cabinet britannique, complice de Georges et de Pichegru, cause première de toutes ces tragédies.

Quand Napoléon, devenu empereur, essaye de vivre en paix avec l'Europe et que celle-ci semble se résigner à le subir, d'Antraigues et son agence répandent dans les chancelleries les nouvelles alarmistes, poussent à la coalition de la Russie avec l'Autriche, gourmandent les hésitations de Thugut : « Ces maudits ministres autrichiens ignorent-ils donc que l'hiver ne se passera pas sans qu'ils soient attaqués? » A ce moment d'Antraigues devient vraiment un personnage historique. Sans que Napoléon sache rien de précis sur ses menées, un instinct, une divination l'avertit que là est le centre de toutes les trahisons qui se trament dans sa capitale, dans sa chancellerie, dans ses bureaux, jusque dans sa chambre à coucher. De là cette scène violente qu'il fit, le 25 septembre, à l'ambassadeur de Russie, Markof. Ce n'était pas sans raison qu'il se plaignait de trouver dans toutes les légations russes, sous l'uniforme russe, des émigrés de langue française, comme d'Antraigues, Christin, d'Oubril. Le tsar avait alors pour ministre des

affaires étrangères un Polonais, Adam Czartoryski, plus funeste à la paix de l'Europe que les Russes les plus fanatiques. Il s'empressa d'envenimer le débat : en réponse aux griefs de Napoléon, exprimés sous une forme peu mesurée, au fond très sérieux, il fit cette réponse : Markof reçut le cordon de Saint-André et un traitement de 40 000 roubles; d'Antraigues obtint le titre que les précédents ministres lui avaient constamment refusé, celui de conseiller de légation, attaché à cette même cour de Dresde où Napoléon se plaignait de le voir, et où le pamphlétaire, l'entrepreneur d'espionnage, se plaisait à braver insolemment notre ambassadeur La Rochefoucauld. La troisième coalition était maintenant sur pied.

Qui pourrait déterminer la part que d'Antraigues et ses pareils eurent aux coalitions suivantes? Talleyrand sera bientôt un des leurs. C'est lui qui, à Erfurt même, parviendra à rompre l'alliance de Tilsit et d'Erfurt, machinera la cinquième coalition, préparera la sixième. Les soldats de l'empereur, dans les années sombres, ont bien souvent parlé de trahison; jamais ils n'ont pu, dans leurs plus violentes colères, imaginer à quel point ils étaient trahis.

M. Pingaud, si sobre en ses appréciations, ne peut, à certaine page, contenir son émotion. Ces mineurs acharnés en leur antre souterrain, ces taupes, ces termites, ont fini par avoir raison du génie du chef et de la bravoure des héros. Oui, « ils ont vaincu »! La défaite et le démembrement de la France, c'est l'aboutissement de leurs travaux.

D'Antraigues ne l'a pas vu, cet aboutissement. Il vint un moment où le continent, à force de victoires françaises, cessa d'être sûr pour lui. Dès 1806 nous le trouvons en Angleterre, assiégeant de ses offres de services, de ses informations, de ses plans les ministres de George III, se heurtant parfois à la morgue britannique, finissant pourtant par se faire adjuger un traitement de 25 000 francs. Ce n'est pas qu'il aime les Anglais : il trouve leur politique « un tissu d'insolences et de violences pire que celles du Corse »; mais sa haine du Corse est plus forte et continue à lui faire haïr la patrie. Il a un autre ennemi, ce royaliste. Qui? le roi. Pour Louis XVIII, il est peut-être toujours « le traître de Milan »; c'est cela qu'il ne peut lui pardonner. Un moment il semble vouloir se prêter à une réconciliation : « Il est le roi de France : fût-il une buse, je le servirai. » En gage de paix, Louis XVIII lui fait remettre une tabatière. D'Antraigues l'accepte, puis tout de suite intrigue auprès de Canning pour que le « roi de France » soit relégué dans quelque château d'Écosse. Ce qu'il lui reproche, « à ce Midas, à ce Vitellius », c'est qu'il y a autour de lui une cour dont d'Antraigues n'est pas, des serviteurs qui se disputent les faveurs royales : d'Avaray vient de recevoir le titre de duc. Ces serviteurs fidèles sont, d'ailleurs de longue main, des ennemis de d'Antraigues. Ils se serrent autour du maître et empêchent « le traître » d'approcher de Sa Majesté. Et lui de s'exaspérer contre le roi : « Qu'eût-il donc fait sur le trône, s'il agit ainsi en Angleterre, à Hartwell, et envers une vingtaine de sujets qui composent son peuple?... Comme il peuplerait la Bastille et fertiliserait les échafauds!... Si haïr est le chemin du trône, il est sur la grande route. » Il menace d'accabler Louis XVIII de lettres dévoilant d'abominables trames, « d'attaquer le roi corps à corps ».

Mais Louis XVIII, n'eût-il que vingt sujets, en avait encore plus que d'Antraigues n'avait d'amis. Son insociabilité s'était exaspérée par le sentiment de la déchéance irrémédiable. Il était pris d'une manie d'exclusion, d'épuration, qui rappelait celle de Robespierre, qui faisait vraiment de lui un « Marat de la contre-révolution ». Avec Puisaye et Fauche-Borel il avait guerroyé contre d'Avaray, Blacas et le parti des fidèles; avec Puisaye, il avait éloigné Fauche-Borel. Maintenant il se retrouvait tout seul en face de Puisaye; entre ces deux maîtres aventuriers l'accord ne pouvait durer; Puisaye parlera bientôt des « innombrables méfaits » de d'Antraigues. Même avec la Saint-Huberti il ne pouvait vivre, et nous connaissons trop le caractère du mari pour donner tous les torts à la femme. Son âme était devenue prodigieusement triste : par regret de sa vie perdue en œuvres suspectes, par nostalgie du pays natal, par un commencement de remords? c'est ce qu'il est difficile de démêler. Dans une sorte de journal-confession, à la date du 1er janvier 1812, il écrivait : « Je commence cette année en versant des pleurs : c'est ainsi à peu près que je les ai toutes finies depuis 1790. » Cette mélancolie était peut-être une autre forme de manie. On ne se figure pas d'Antraigues finissant ses jours en pleine possession de sa raison.

Cette année, qu'il commençait en pleurant, il ne devait pas la finir. Le 22 juillet 1812, comme Napoléon, en marche sur la Russie, tenait, à Dresde, « sa cour plénière de rois », un domestique italien congédié par d'Antraigues le tua d'un coup de poignard, tua de même la Saint-Huberti, et se cassa ensuite la tête d'un coup de pistolet. C'est dans une histoire tragiquement vulgaire que périt le « grand homme » dont les rois ingrats ou « imbéciles » ne suivaient plus les conseils et à qui Napoléon avait fait l'honneur de le traiter en ennemi. Il disparut, dit M. Pingaud, « dans une embûche homicide, expiation mystérieuse de celles qu'il dressait depuis dix ans à la puissance française et à la gloire de Napoléon ».

Gentilhomme révolutionnaire par jalousie des nobles plus élevés en dignité, démagogue forcé de fuir devant les fureurs du peuple, éternel brouillon qui ne put s'accommoder ni de l'ancien régime, ni de la monarchie tempérée, ni de la république, ni de l'empire, si difficile à contenter dans son pays et se pliant au despotisme autrichien ou tsarien, ayant revêtu puis dépouillé la nationalité espagnole, l'uniforme russe, la

livrée autrichienne, finalement réduit à la solde de l'Angleterre qu'il jugeait plus « insolente » que le Corse, Français obstinément malveillant à la France, royaliste rebelle à son roi, catholique révolté contre le pape, émigré qui, dans l'affaire de Milan, ruina la fortune de l'émigration, aventurier de la plume qui ne pouvait supporter la vue d'une épée, écrivain prodigieusement varié et abondant dont pas une page n'a surnagé, voué par tant d'antinomies à une folie dont le poignard d'un laquais l'a préservé, que reste-t-il de lui? Son récent historien, à force de recherches et de talent, n'a pu que préciser et justifier, pièces en main, l'opinion vague, mais détestable que tous, républicains ou monarchistes, avaient conçue de lui. Cherchons une épigraphe à cette existence si décousue, absurde jusqu'au paradoxe, en sa malfaisance continue. On connaît la brève épitaphe antique : *Saltavit et placuit!* Celle de d'Antraigues pourrait se résumer en ces deux lignes de lui au tsar Paul Ier : « J'ai intrigué de toutes mes forces, de tous mes moyens ; je n'ai perdu ni une occasion, ni un instant. »

ALFRED RAMBAUD.

LE CAS DE M. COQUET

Conte.

— Vraiment, voisin, vous êtes naïf! Vous n'avez jamais vécu que dans vos magasins, cela se voit assez et vous ne savez rien de la vie.

Ainsi parlait le cafetier, M. Nicole, en s'adressant au mercier, M. Coquet. Ce dernier esquissa un geste de protestation et dit à son tour :

— C'est que, voisin, vous voulez m'en conter avec vos histoires de comités de brigands, où l'on complote la destruction de la société. Moi, je pense que le monde est bien tel qu'il est, et je ne vois pas ce que l'on gagnerait à y rien changer.

M. Nicole haussa dédaigneusement les épaules.

— Qui vous dit le contraire? Mais ce que nous pensons empêche-t-il qu'en ce moment il se trame dans les dessous de l'humanité des choses terribles? Croyez-moi, voisin! Je vois et j'entends. Ici même, je vous le répète, je reçois des affiliés d'une certaine société secrète. Ils ont l'air d'hommes comme vous et moi ; comme vous et moi, ils lisent leur journal en prenant l'absinthe ; mais ils ont dans le regard quelque chose d'inquiet qui les dénonce. Ils affectent de s'écarter des autres consommateurs, causent bas entre eux ; cependant ils écoutent, pas un mot des conversations qui s'engagent autour d'eux ne leur échappe, et tout ce qui s'y dit de suspect est noté, enregistré.

— Tout cela, interrompit le mercier, est invraisemblable.

— Tant qu'il vous plaira! fit le cafetier. Cela est, pourtant, et ce n'est pas encore tout. Vous vous croyez en sûreté chez vous?

— Sans doute.

— Eh bien, prenez garde! Un jour, peut-être, vous verrez l'un de ces hommes s'introduire dans votre maison et surprendre vos secrets de famille. Oh! ils sont madrés et ne laissent rien apercevoir de leur jeu. Le piège n'en est pas moins tendu, et l'on s'y prend sans s'en douter. Apprenez-le enfin, voisin, ce que ces comités veulent savoir, ils le savent. Ils ont des yeux pour tout voir, des oreilles pour tout entendre ; ils sont fixés sur nos ressources mieux que nous-mêmes.

M. Coquet, frappé par l'accent d'assurance de son voisin, avait cessé de rire. Le cafetier continua :

— Pouvez-vous disposer d'une demi-heure? Oui. Alors je vais chercher mon chapeau et je vous emmène. Sceptique que vous êtes, je vais vous montrer comment nos rues sont gardées. La vue d'un exemple vous convaincra-t-elle? Avez-vous lu jamais *les Mystères des carbonari?* Non, n'est-ce pas? Eh bien, ce que l'on a laissé imprimer n'est rien en comparaison de ce qui existe réellement.

Sur ces mots, M. Nicole alla chercher son chapeau. Quand il revint, le mercier, debout déjà, l'attendait. Ils gagnèrent tous deux le boulevard Saint-Michel, qu'ils descendirent dans toute sa longueur. Ils s'engagèrent jusqu'au milieu du pont ; là, le cafetier posa la main sur le bras de son voisin et fit halte :

— N'allons pas plus loin, dit-il presque à voix basse, d'ici nous pouvons voir. Regardez de l'autre côté de la chaussée, à l'angle du pont, dans cette échancrure qui sert de palier à la rampe du quai.

— J'y suis, prononça M. Coquet. Eh bien?

— Ne voyez-vous pas un gros homme, à moitié dissimulé derrière une table et sous un immense parapluie rouge?

— Si fait, je le vois bien. C'est un marchand de carnets et de crayons.

M. Nicole étouffa un éclat de rire dans ses mains :

— Ah! mon cher monsieur Coquet, fit-il, vous êtes étonnant de simplicité! Sans doute, cet homme, presque impotent à force d'être gros, vend des crayons et des carnets ; mais pouvez-vous croire que sa recette seule le fasse vivre? Ce faux mar chand est un des mille affiliés qui surveillent Paris. Son apparence bonhomme le met à l'abri de tout soupçon et lui facilite sa besogne qui consiste à prendre des notes sur les passants pour le compte du comité dont il fait partie, en attendant l'heure où retentira le tocsin de la révolution. Tenez! le voyez-vous tourner la tête vers nous? Gageons qu'il nous a vus. Là! que vous disais-je? Il se penche sur sa table, il prend un carnet. Parbleu! nous y sommes maintenant. Ne restons pas plus longtemps ici. Nous allons nous avancer jusqu'à

lui, vous le reconnaîtrez mieux. Mais s'ils nous parle, gardez-vous de faire entendre votre voix.

M. Coquet, précédé du cafetier, traversa la chaussée. Comme ils passaient devant le marchand, celui-ci grommela entre ses dents : « Achetez des carnets, achetez des crayons ! » M. Nicole serra fortement le bras de son voisin, et tous deux s'éloignèrent sans répondre.

***

L'apostrophe adressée au mercier par M. Nicole était l'expression même de la vérité : M. Coquet ne connaissait rien de la vie publique. C'était l'homme le plus naïf du monde ; et comme la pensée du mal n'existait point en lui, les révélations de son voisin l'avaient vivement impressionné. A peine savait-il qu'il y eût des malfaiteurs dont la police se préoccupait de prévenir ou de châtier les attentats ; il ignorait tout à fait l'existence des luttes clandestines qui minent les gouvernements politiques, pour éternellement changer et rétablir les mêmes abus. Jusqu'alors la chose publique lui était demeurée indifférente ; les ministères avaient pu être renversés et replâtrés sans qu'il s'en émût. Absorbé par ses affaires, il vivait coude à coude avec ses semblables, mais il n'en partageait pas les passions.

Le magasin de mercerie exploité par M. Coquet était situé rue Saint-Jacques, presque à l'angle de la rue Soufflot. Il avait pour enseigne « Au Myosotis ». Bien achalandé, la vente y était prospère, maintenue en cet état autant par l'empressement que mettait le patron à satisfaire sa clientèle féminine que par la bonne grâce de son épouse. L'établissement était d'ailleurs de fondation ancienne. M. Coquet, lors de son mariage avec Mlle Adélaïde Pomponnet, demoiselle de magasin sérieuse et distinguée dont il avait subi le charme, l'avait recueilli des mains de sa mère qui, âgée de cinquante ans et désirant prendre un repos gagné par plus de trente années de commerce, s'était retirée à la campagne. Il y vivait depuis une dizaine d'années dans la satisfaction de bénéfices honnêtement acquis et dans les joies d'un ménage assorti en tous points. Pas un nuage, depuis le jour où cette union avait été consommée, n'avait assombri leur ciel d'une pureté incomparable. Son épouse semblait avoir été créée pour lui, comme il semblait être né pour elle, tant leur esprit et leur cœur étaient adéquats. Ayant chacun des goûts d'intimité, ils ne sortaient presque jamais, recevaient également peu de visites, passaient chaque soir de la boutique à leur appartement, sans jamais concevoir d'autres besoins que ce tête-à-tête qui emplissait exquisement les heures non consacrées à leurs affaires.

On conçoit aisément qu'en de telles conditions M. Coquet fût resté étranger aux mystères de la vie publique. La pensée ne lui fût jamais venue que les citoyens d'un même pays se crussent dans l'obligation de se faire entre eux la guerre et de s'épuiser en de vaines agitations politiques ou sociales. Aussi revint-il chez lui fort troublé. Quoiqu'il se sût à l'abri de toutes les inquisitions, son existence lui semblait avoir subi dans son équilibre une secousse qui venait de l'ébranler jusqu'en ses bases. Tandis qu'il regagnait ses comptoirs, il n'était pas maître de cacher son émotion violente qui répandait sur son visage une pâleur assez visible pour que Mme Coquet, surprise, lui demandât si, au cours de sa sortie, il n'avait pas été ou la victime ou le témoin d'un événement désagréable. Il protesta vivement, trop vivement même, essayant de dissimuler la vérité sous un sourire. Mais, bien qu'il se fût remis à ses occupations habituelles, l'impression était trop profonde pour qu'il lui fût possible d'en détourner immédiatement sa pensée. Telles ces vibrations dont les ondes sonores, si lentes à mourir, bourdonnent dans nos oreilles longtemps encore après qu'elles se sont éteintes. Vainement, pendant qu'il répondait à ses clientes, le mercier faisait ses efforts pour se ressaisir. Les paroles de M. Nicole revenaient frapper à sa mémoire, et si un doute timide s'élevait en lui à ce sujet, l'image du marchand de crayons et de carnets en triomphait aussitôt. Dans le va-et-vient de la boutique, tout en dévidant de la soie ou en aunant de la tresse et des rubans, il le revoyait non seulement en sa pensée, mais dans ses yeux mêmes, pesamment assis à l'angle du pont Saint-Michel, promenant sur les passants son regard en apparence indifférent. Ce visage laid et troublant paraissait s'acharner sur lui comme pour confirmer ces mots du cafetier : « Un jour vous verrez l'un de ces hommes s'introduire dans votre maison. » Il se défendait d'y croire, et cependant il tressaillait à l'idée que cela pût être. Quand ce fut l'heure de se mettre à table, son désarroi d'esprit était tel qu'il ne se sentait aucun appétit. Cependant, à l'ordinaire, il faisait si bien honneur à ses repas ! La bonne chère et le bon vin, c'était par cet unique côté qu'il faisait abus de la vie ; jamais son estomac ne boudait devant un fin morceau ou une fine bouteille... Mme Coquet ne fut pas sans s'apercevoir de ce fait anormal. Inquiète de voir son mari manger du bout des dents, elle se disait : « Assurément il me cache quelque chose. » De nouveau elle l'interrogea avec insistance. Pressé par ses questions, M. Coquet ne sut pas résister, il avoua tout, et la confidence de M. Nicole et leur promenade jusqu'au pont Saint-Michel pour voir le marchand de crayons. Bien qu'il prît un air tragique pour lui faire ce récit, elle ne retint pas sa joie, éclata de rire. Il se leva de table, froissé de cette gaieté inopportune. Le rire de Mme Coquet s'éteignit tout à coup sur ses lèvres ; elle regarda son mari s'éloigner, et toute pâle elle pensa : « Est-ce qu'il devient fou avec son histoire ? »

***

Elle se rassura bientôt néanmoins. Tout à ses affaires, qui à cette époque, — on était au mois de décembre, — battaient leur plein, son mari semblait oublier l'in-

cident provoqué par les révélations de M. Nicole. Il avait repris ses habitudes tranquilles et paraissait n'avoir pas d'autres préoccupations que les intérêts de son commerce. Il était au surplus satisfait de la vente; l'inventaire de fin d'année avait fait constater de précieux bénéfices. Si quelque souci subsistait en lui, il n'en montrait rien, et les deux époux continuaient leur chemin semé de joies intimes où la fortune s'était plu à les engager. Ce fut vers ce temps qu'ils reçurent de la municipalité une carte d'invitation au bal annuel donné par celle-ci à l'Hôtel de Ville. M. et Mme Coquet se faisaient fête d'assister à cette cérémonie officielle à laquelle chaque année ils étaient conviés en leur qualité de notables commerçants.

Cette année-là, comme les années précédentes, M. et Mme Coquet avaient donc utilisé les invitations de la municipalité, et ç'avait été pour eux une ivresse douce de se mêler encore une fois à la cohue, de s'oublier sous ces lumières, dans ces salles imposantes, de se jeter en quelque sorte en cette joie fugitive à laquelle, dans les moments de loisirs rares, ils aimaient à retremper leur souvenir. L'aube, transparaissant au travers des vitraux, répandait dans les salles son jour pâle lorsqu'ils s'éveillèrent de leur extase. Vivement ils descendirent vers les vestiaires, puis ils sortirent pour arrêter l'une des voitures qui circulaient dans les cours intérieures. M. Coquet héla un cocher; mais pendant que sa femme, pelotonnée en son manteau de fourrure, s'installait dans le fiacre, en tournant la tête il aperçut soudain à côté de lui un homme qui tenait la portière ouverte. Il eut peine à retenir un cri de surprise et d'épouvante : l'homme qui était là, c'était le marchand de crayons et de carnets du pont Saint-Michel.

***

Cette apparition inattendue se produisant en pleine joie avait quelque chose de fatal qui retentit en l'âme de M. Coquet comme un funèbre « memento ». Tout son être en fut comme jeté hors de son équilibre. Dans la voiture qui les emportait maintenant vers leur demeure, son cœur battait à coups précipités et durs, et il sentait, avec la pâleur, monter à son front une sueur glacée. Vainement il essayait de réagir. De quoi, en effet, pouvait-il avoir peur? Quel mal lui pouvait-on faire? Les propos que, quelques mois auparavant, il avait recueillis de la bouche de son voisin, qu'il croyait avoir oubliés, lui revenaient à la mémoire. Était-ce donc possible? Si cela n'était pas, comment expliquer la présence à sa portière d'un homme qui, hier, vendait sur le pont Saint-Michel des crayons et des carnets? Que voulait-il de lui? A quels ordres obéissait-il? Depuis combien de temps le surveillait-il? — « Un jour, avait dit M. Nicole, vous verrez l'un de ces hommes s'introduire dans votre maison! » Il frissonna... cette éventualité effrayante lui fit serrer les dents et tous ses poils se hérissèrent. Ses yeux, agrandis démesurément, ne quittaient pas la rue : il lui semblait voir circuler des ombres le long des boutiques, entendre courir des pas derrière la voiture. Il se taisait. A côté de lui, sa femme aussi demeurait silencieuse. Elle était toute à sa joie récente, savourait après coup les délices de la fête. La fatigue fermait à demi ses paupières, alanguissait son regard, qu'elle arrêtait, sans le distinguer, sur le visage de son époux. Elle l'eût souhaité plus tendre, plus empressé pour elle; mais elle n'osait rompre sa propre rêverie, tant elle y goûtait de charme! Cependant, comme le fiacre montait au pas le boulevard Saint-Michel, elle ne put résister à son désir. Elle saisit l'une des mains de M. Coquet et elle allait appuyer amoureusement la tête contre son épaule. Surpris, il fit dans la voiture un saut si brusque qu'elle en fut effrayée et s'arrêta soudain :

— Oh! s'écria-t-elle, qu'as-tu donc? Tu m'as fait peur.

Il demeura quelques secondes sans répondre. Il était haletant, la considérait, effaré. Il se remit toutefois et prononça avec un sourire :

— Moi! Mais je n'ai rien. Que veux-tu que j'aie?

Elle se rapprocha pour le regarder dans les yeux :

— Si fait, tu as quelque chose, je le vois bien. Si tu n'avais rien, pourquoi aurais-tu fait ce brusque mouvement de recul; si tu n'avais rien, resterais-tu sans me parler? Car, depuis que nous avons quitté le bal, tu ne m'as pas dit encore un mot. Après une pareille fête, on devrait se montrer heureux. Toi, pourtant, tu ne l'es pas. Oh! parle, parle-moi, qu'as-tu?

Alors, cédant à un besoin instinctif de confession, M. Coquet prononça tout à coup :

— As-tu vu cet homme près de la portière?

— Non, fit-elle, je n'ai point remarqué.

— Eh bien, c'est lui!

— Qui, lui? Je ne comprends pas.

Il eut un mouvement d'impatience à peine réprimé :

— Parbleu, lui, le marchand de crayons!... Que venait-il faire autour de nous?

Elle allait répondre. Elle vit que son mari avait les yeux hagards, pleins de terreur. Elle ouvrit les bras. Il s'y jeta tout tremblant et se blottit contre elle comme pour échapper au danger dont il était menacé.

***

Il en est de certaines idées comme de certaines herbes mauvaises dont le vent sème en passant la graine parmi la moisson. On les voit d'abord apparaître isolément, élevant leur tige au-dessus des épis verts. On se dit : « Cela ne sera rien! » mais bientôt ce rien se multiplie, court sur le sol, s'étend en tous sens, envahit le champ, puis la plaine. C'est l'ivraie, c'est la destruction. Ainsi apparaît, d'abord timide, l'idée fixe.

Le germe en est semé, elle croît, s'empare d'un lobe, évolue, gagne chaque partie du cerveau. Bientôt, c'est fini, elle vous tient, vous êtes sa proie.

Désormais, M. Coquet vécut avec son idée. Si la première impression n'avait fait autrefois qu'effleurer son intelligence, la seconde apparition y compléta l'œuvre dévastatrice, s'y implanta, y développa rapidement ses racines. Un fait détournait aujourd'hui sa pensée de son activité accoutumée : l'homme du quai le surveillait. Pourquoi? Question qui, restant sans réponse, n'en devenait que davantage harcelante. Évidemment il était l'objet d'une erreur. Sa vie était simple et claire; on pouvait pénétrer chez lui, examiner ses livres, analyser sa correspondance, fouiller dans ses meubles, on n'y trouverait rien qui ne fût en tous points honorable. Pourtant, le fait était là : on le surveillait. Par sa fréquence, l'obsession grandissait, remplissait ses yeux de la vision du marchand de crayons. Cette laide image cheminait sur chacun de ses rayons visuels, lui apparaissait tantôt devant son étalage du pont Saint-Michel, masse informe et quasi somnolente sous un vaste parapluie rouge, tantôt près de la portière de la voiture, tendant d'un air paterne la main pour le pourboire. Elle le suivait partout comme un maléfice, rôdait autour du magasin, *se réalisait*. Ce n'était plus maintenant, en effet, une ombre imaginaire que M. Coquet apercevait à travers les vitrines, c'était bien le marchand lui-même qui venait jusque chez lui accomplir sa surveillance. De quelles inquiétudes, de quelles terreurs ne se sentait-il pas pénétré à cette vue! Il lui fallait rassembler en faisceau toutes ses énergies pour ne pas se livrer à quelque éclat, laisser sa femme dans l'ignorance du danger qui les menaçait.

Si, à force de volonté, M. Coquet parvenait à dissimuler ses inquiétudes intellectuelles, il n'était pas également maître de déguiser les ravages physiques de son mal. Ceux-ci se manifestaient de plus en plus. Depuis plusieurs mois qu'il en était frappé, le mercier, jusqu'alors plutôt replet, avait sensiblement maigri. Son corps se déjetait, s'affaissait; son teint se marbrait de taches livides qui s'élargissaient autour des paupières, menaçaient de gagner tout le visage; ses pommettes saillaient; ses yeux, comme agrandis, luisaient de fièvre, avaient une mobilité fuyante. Cette décrépitude si rapide n'était pas sans attirer la sollicitude de Mme Coquet; mais son mari se défendait si énergiquement de souffrir, qu'elle n'osait insister, ni confier ses craintes à son médecin ordinaire. La lumière se fit brusquement un jour dans ses doutes, et ce fut M. Coquet qui l'apporta lui-même par une extravagance inopinée. Ce jour-là, il était occupé à servir des boutons à une cliente. Soudain, il s'écria d'une voix aiguë : « Achetez des crayons, achetez des carnets! » Les commis, les demoiselles de magasin s'entre-regardèrent. Jamais la maison n'avait tenu ces articles! Mme Coquet sentit passer en elle un frisson glacial, et son cœur se serra cruellement. Sans une parole, aussitôt la cliente partie, elle se leva de sa caisse, monta à sa chambre et s'habilla. Vingt minutes plus tard, toute chancelante du coup qui l'atteignait, elle sonnait à la porte de son docteur et lui contait sa détresse. Ils convinrent que la consultation aurait lieu le soir même, et que, pour ne pas éveiller les soupçons du malade, le médecin se présenterait en ami chez eux, à l'heure du dîner, et resterait à table.

*
* *

Quand, le soir venu, le docteur arriva, M. Coquet paraissait être rentré dans son état normal. A table, il ne donna pas le moindre signe équivoque; à l'entendre ainsi causer raisonnablement, à le voir faire les honneurs du repas avec tant de calme, on n'eût pu soupçonner le mal terrible qui troublait son intelligence. Le dîner touchait à sa fin, et Mme Coquet se repentait presque d'avoir laissé entrer le doute en elle. Le docteur, debout à présent et disposé à se retirer, prononça : « Bien vrai, mon cher Coquet, vous ne voulez pas sortir un peu avec moi?

— Non, merci, docteur; fit le mercier; je vous le répète, je ne sors jamais le soir.

— Allons donc! une fois n'est pas coutume. Est-ce que ma compagnie vous fait peur? Non. Eh bien, venez faire un tour de boulevard, je vous ramènerai. Voyons, madame Coquet, aidez-moi à le décider. Ce que je propose n'a rien que de raisonnable.

— Mais oui, mon ami, appuya Mme Coquet, le conseil du docteur est bon, cela te distraira.

La parole de sa femme parut ébranler le mercier. Quelques instants plus tard, le docteur et lui cheminaient côte à côte sur le boulevard Saint-Michel et causaient.

— Docteur, disait M. Coquet, je vous fais mes excuses; mais ne croyez pas que, si j'ai hésité à sortir en votre compagnie, c'est par méfiance. Je sais que votre amitié est sincère, et je puis me confier à vous : je vis depuis quelques jours en des transes mortelles.

— Vraiment, mon ami, prononça affectueusement le docteur. Que craignez-vous donc?

— Tout, poursuivit le mercier. J'ai le pressentiment d'un effroyable et prochain malheur, et je n'ose plus quitter la maison. Vous connaissez ma vie, docteur; vous savez que je n'ai aucun reproche à m'adresser, cependant on me surveille.

— On vous surveille? répéta le docteur. Vous vous trompez, sans doute.

— Non point, reprit M. Coquet avec conviction. Si mystérieuse, si discrète que soit cette surveillance, j'en ai surpris le secret : voici déjà plusieurs mois qu'elle dure et fouille dans mon existence privée. Ne me croyez pas fou, je ne suis pas fou. Mes yeux ont vu, sont certains d'avoir vu. L'homme qui m'observe, je le connais. On me l'a montré pour la première

fois assis sur le pont Saint-Michel et vendant des crayons et des carnets; il m'est apparu, pour la seconde fois, lors du dernier bal de l'Hôtel de Ville, tenant ouverte la portière de ma voiture. Depuis, il est à mes trousses pour le compte d'un comité révolutionnaire qui a contre moi je ne sais quel grief et me tient en suspicion. Il ne se contente pas de me guetter du dehors, il pousse l'audace jusqu'à franchir le seuil de ma demeure. Ah! ah! ce que je vais vous dire va vous surprendre bien davantage. La nuit dernière, il était dans ma chambre à coucher. Mais, pour Dieu, n'en dites rien à ma femme, elle en mourrait d'effroi.

Le docteur secoua la tête :

— Mon ami, vous avez raison, fit-il; ce que vous me racontez là est fort étrange. Soyez sans crainte toutefois, Mme Coquet n'en saura rien. Quant à vous, je m'explique maintenant vos appréhensions, lorsque vous sortez dans Paris.

— Ce n'est pas prudent, n'est-ce pas? interrompit le mercier. Vous êtes également de cet avis, je le vois.

— Oui, mon ami, reprit le docteur. Mais que penseriez-vous si je vous conseillais d'aller passer quelque temps à la campagne? Un matin, le plus tôt possible, si vous voulez m'en croire; vous partez à l'improviste, par exemple à Chevreuse, chez votre mère. L'abri est sûr, votre mère et votre femme seront discrètes. Personne ne saura où vous êtes, on perdra votre trace et vous aurez dépisté l'homme qui vous surveille. Hein! que dites-vous de cette combinaison?

*
* *

Ce fut le surlendemain, après avoir, la veille, prévenu sa mère par une lettre, que M. Coquet partit pour Chevreuse. Il paraissait extrêmement heureux de ce voyage. Il allait enfin pouvoir se soustraire à la surveillance dont il était l'objet et recouvrer son calme perdu! La maison où il se réfugiait était sûre. Elle s'élevait à l'extrémité de la ville de Chevreuse; un mur de clôture l'isolait; de hauts arbres la masquaient; une porte ouvrait sur une sente d'où l'on gagnait les champs. Là, les Parisiens ne se répandaient pas en foule : dans les chemins, au bord de la rivière qui court dans la vallée, sous les bois dont les coteaux sont couronnés, c'était la solitude, la paix. Qui donc pourrait soupçonner sa présence en cette localité déjà lointaine, s'il agissait avec la prudence exigée par sa sécurité? Dans le wagon où il s'était assis en attendant le départ du train, il s'abandonnait donc à la joie, pendant que, debout à la portière, Mme Coquet lui adressait d'utiles recommandations entremêlées de paroles de tendresse. Remise de ses premières craintes, elle considérait son mari, satisfaite de voir tant de tranquillité joyeuse rayonner dans ses yeux, et elle comptait intérieurement les minutes et les secondes. Encore dix minutes, encore cinq, encore deux!... Le long du train un mouvement se produisait, les employés fermaient violemment les portières, le mécanicien guettait le signal. A ce moment deux voyageurs accoururent, en retard; ils s'arrêtèrent au compartiment occupé par M. Coquet et y pénétrèrent. Cette irruption presque brutale fit naître un soupçon dans l'esprit du mercier; il eut la pensée de changer de wagon: mais déjà il était trop tard, l'ordre du départ était donné, le train s'ébranlait, était parti. Maintenant qu'il était seul avec les deux voyageurs, il sentait sur son épiderme comme des picotements d'impatience. Quels étaient ces hommes? Vêtus d'une longue blouse serrée à la taille par un ceinturon à plaque de cuivre, coiffés d'une casquette ornée d'un cor, chaussés de souliers à guêtres, ils avaient l'air de gardes-chasse. Mais n'était-ce pas un déguisement? Ils riaient, causaient à voix haute... N'était-ce pas pour donner le change?... Des conspirateurs n'auraient pas mieux dissimulé leur qualité. M. Coquet écoutait, guettait leurs gestes, ne les quittait pas du regard. Il sentait grandir ses doutes, auxquels se mêlaient de vives terreurs. Il était seul, livré à d'impénétrables ennemis qui avaient sur lui des projets inconnus. Il restait sans défense contre toute tentative de leur part; ils iraient là où il allait lui-même, le dénonceraient au comité secret qui les avait lancés à ses trousses. Le train filait: où donc s'arrêterait-il? Tout à coup, à Bourg-la-Reine, M. Coquet ouvrit précipitamment la portière et disparut comme un ouragan.

*
* *

Et maintenant, à grandes enjambées, il arpentait la route nationale. Il se sentait aise d'avoir, en quittant le train, dépisté ses limiers. Point de doute, ils n'avaient pas eu le temps de descendre de wagon, ils allaient perdre sa trace. La route était encore le plus sûr chemin qui menait à Chevreuse; quelques heures de marche, et il serait arrivé sans autre incident. Il pressait le pas ayant hâte d'être rendu à destination, heureux qu'un mot irréfléchi lui eût permis de déjouer la trahison, satisfait d'avoir montré tant de sagacité en cette circonstance décisive. Oui, il pouvait être tranquille à présent: les deux voyageurs étaient loin. Il riait, avait de grands gestes joyeux, et de temps en temps se retournait pour interroger la route. Il était bien seul : aussi loin qu'il portait son regard, pas une silhouette humaine ne faisait tache d'ombre sur la blancheur crayeuse. Il était allègre, content; ses pieds touchaient à peine le sol, avaient des ailes. Brusquement, la vue d'un village lui rendit ses inquiétudes. Allait-il le traverser? Comme, ayant ralenti sa marche, il réfléchissait, il entendit les cahots d'une charrette près de déboucher d'un chemin vicinal sur la route. Il n'hésita plus: il y avait évidemment danger à s'engager au milieu des maisons d'où il serait forcément épié. La prudence lui commandait de faire un détour, d'éviter la curiosité soupçonneuse. Il prit

un chemin latéral, gagna les champs. Mais, ici, la solitude n'était pas complète : des travailleurs, postés de place en place dans les cultures, se redressaient à son approche, semblaient le guetter, puis le suivaient des yeux. Ces rencontres lui étaient pénibles ; chaque fois son cœur se serrait, étreint par la crainte et le doute. Il faisait un écart, affectait de saluer, s'éloignait vite ; déjà loin il sentait encore peser sur lui ces regards qui le suivaient, étonnés de voir ce promeneur étrange vêtu d'une redingote, coiffé d'un chapeau haute forme et qui semblait fuir. Cette attitude eût suffi pour faire naître le soupçon, et M. Coquet, de plus en plus en proie à la terreur, cherchait à s'y soustraire. Depuis un instant qu'il contournait le village, était-ce donc une malédiction ? Jamais tant de travailleurs n'avaient peuplé les champs, encombré les chemins. De partout il en voyait s'avancer sur les routes, partout il en surgissait dans la plaine, et toujours les yeux s'attachaient sur lui, le poursuivaient. Tout à coup, comme il traversait un champ ensemencé, il s'entendit interpeller. C'était un paysan qui protestait contre le sans-gêne de ce vagabond d'espèce nouvelle. A cette voix pleine de menace, M. Coquet sursauta. Il se crut en danger, se mit à courir. Mais la peur, en même temps qu'elle affolait son imagination, amollissait ses jambes : il butta contre un sillon et roula sur le sol. Il se releva, plus épouvanté encore, laissant sur le terrain son chapeau qu'il avait lâché dans sa chute. Il ne raisonnait plus : son instinct lui criant de fuir, il fuyait. Pendant plusieurs heures, il courut ainsi, passant des vallons aux coteaux, des coteaux aux vallons, se dissimulant derrière des haies, s'enfonçant sous bois. La tête nue, les cheveux emmêlés par la brise, les vêtements couverts de poussière, il allait droit devant lui, sans savoir, sans s'orienter. Aussi vite que lui, par derrière, des pas couraient, le traquaient. Qui donc avait lancé tout ce monde à sa suite ? Que lui voulait-on ? A force de courir ne les lasserait-il pas ? Ah ! ils se disputaient déjà le bénéfice de sa capture ! Eh bien, il saurait leur échapper quand même ! Non, non, on ne l'aurait pas ! Soudain, il avisa une carrière abandonnée, il y pénétra, se blottit, épuisé, dans une excavation et demeura là attendant la nuit.

La nuit vint, lente, étendit un linceul de ténèbres sur la terre. Alors seulement M. Coquet sortit de son trou : bientôt sa silhouette se dressa géante en ces solitudes. Où était-il ? Il avait tant marché qu'il était égaré. L'ombre était profonde : quelques étoiles, flambeaux insuffisants, scintillaient dans le ciel. Inquiet, indécis, M. Coquet promena son regard autour de lui, puis il se remit en marche.

Cela dura la nuit entière.

*
* *

Le matin, après avoir franchi des plaines, des bois, des coteaux, des ruisseaux, il se trouva sur une route qui lui était inconnue. Autour de lui, la nature joyeusement s'éveillait, des chants d'oiseaux saluaient des rayons d'aube ; la lumière faisait éclore des chansons. M. Coquet, brisé par la fatigue, s'était assis, les poings aux dents, sur un tas de pierres. Son regard vaguement se fixait sur l'horizon sans rien voir ; il prêtait l'oreille sans rien entendre. Les cheveux en désordre, les vêtements en lambeaux, le visage blanc de poussière, les mains labourées d'égratignures, depuis plusieurs heures il était là le cerveau comme voilé, la pensée obscure. De sa course à travers les ténèbres déjà il perdait le souvenir ; encore moins se rappelait-il les motifs de sa fuite. A ce moment, il aperçut sur la route se dirigeant de son côté deux hommes à cheval. C'étaient des gendarmes qui faisaient une ronde matinale. Leur vue réveilla les terreurs de M. Coquet. Il voulut fuir encore, tenta d'escalader un talus. L'herbe était imprégnée de rosée ; ses pieds glissèrent, il roula dans le fossé, se releva, heurta une pierre, retomba. Cependant les gendarmes, l'ayant vu, avaient fait prendre le galop à leurs chevaux. De loin, ils crièrent : « Halte-là ! » Lorsqu'ils arrivèrent à M. Coquet, celui-ci les attendait dans une attitude menaçante et brandissait ses poings en criant : « Achetez des crayons ! achetez des carnets ! »

ED. MARTIN-VIDEAU.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Paul Arène : *la Chèvre d'or*. — M. Paul Bonnetain : *Passagère*. — M. Paul Bourget : *Un scrupule*. — Mme Marguerite Poradowska : *les Filles du pope*.

La Chèvre d'or est un récit moitié fantastique, moitié rustique, qui eût fait le bonheur de notre chère George Sand. Vous savez bien comment sont faites ces histoires-là. Au fond une légende locale, trésor caché, animal mystérieux et insaisissable, ou autre chose de ce genre ; tout autour des paysans ou petits bourgeois de petite ville qui y croient à différents degrés, depuis la foi profonde et têtue, jusqu'au scepticisme qui fait le brave et qui n'est qu'une forme déguisée de la croyance, en passant par l'intérêt très éveillé, mais scientifique, du savant local qui s'attache à démêler « ce qu'il y a de vrai au fond » et qui compulse les documents.

Et amenez dans ce petit monde un étranger que cela amuse, qui se moque, qui s'enquiert, qui s'intéresse, qui s'inquiète et qui finit par être, sinon plus croyant que les indigènes, du moins plus occupé qu'eux d'une chose nouvelle pour lui, et qui n'est pour eux qu'une préoccupation héréditaire, vous aurez la matière brute du roman de ce genre.

C'est *Jeanne*, l'adorable *Jeanne ;* c'est *la Famille de Germandre*, c'est *le Château des désertes*, etc. Nos pères raffo-

laient de ce modèle-là, qui n'a été abandonné que parce que la contrefaçon s'en était emparé, et la confection. C'est par la confection que les modes périssent. Mais maintenant qu'il n'est plus question de naturalisme que dans les traités de littérature, signe nécrologique auquel personne ne se trompe, et qu'avant la constitution d'une nouvelle école dogmatique et impérieuse, dont Dieu nous garde, la salutaire, la féconde, la divine anarchie, je parle à un point de vue tout littéraire, règne dans la littérature, et y règne comme font l'anarchie et les souverains constitutionnels, c'est-à-dire ne gouverne pas, rien n'est plus naturel que de revenir, entre autres, à ce genre de roman qui peut être exquis.

On sait assez que M. Catulle Mendès, mais toujours en nouvelles trop courtes, en *novellicules*, donne complaisamment et non sans talent dans ce genre, où se trouvent naturellement portés les poètes. On sait que M. Marcel Schwob, qui est une de nos espérances, ne laisse pas d'y réussir. M. Paul Arène y a réussi complètement.

Il place sa petite histoire dans un pays qui... ah! voilà ce qui m'étonne un peu. Peut-il y avoir en Provence des légendes d'animaux fantastiques toujours poursuivis, toujours insaisissables, glissant hors de la prise et hors de la vue, dès qu'on les a touchés ou pensé les toucher, vus ou cru les entrevoir? Ces légendes ne sont-elles pas à leur place seulement dans les régions des brouillards trompeurs, des brumes indécises, des nuits noires jusqu'à la perfidie, et des étangs sinistres aplatis sous les serpents noirs des souches moisies?... Mais bah! la Grèce, torréfiée de soleil, a eu ses légendes comme les autres pays, tout aussi mélancoliques souvent, tout aussi inquiétantes. Le brouillard de ces pays ensoleillés, c'est le mirage, et il n'en est que cela de différence.

Et le brouillard de tous les pays, c'est l'imagination des hommes et le goût du merveilleux qui accompagne les hommes tant qu'ils sont dans l'enfance et dès qu'ils y retombent, c'est-à-dire, de compte fait, toute leur vie.

Va donc pour *la Chèvre d'or* dans les Alpes-Maritimes et ne soulevons pas d'objection géographique. De cette légende, de ceux qui la caressent dans les longues siestes des après-midi paresseuses, de ceux qui fondent sur elle une espérance, qui à cause d'elle se jalousent, s'envient, se moiestent et s'envoient quelquefois des coups de fusil, des amours qui se nouent sous le couvert, en quelque sorte, de la légende et en prennent un air mystérieux lui-même et tout plein de cachotteries aimables et de sous-entendus piquants, M. Arène a fait une histoire exquise, lente et douce, et comme oisive, qui ressemble à une conversation fine et un peu languissante sur une barque, au fil de l'eau, en juillet, entre gens qui s'aiment.

Cela se développe insensiblement, avec une grâce nonchalante; cela est traversé d'épisodes où passe toute la Provence grillée sur ses galets, et ses mœurs locales, et son mistral, et les pêches à l'oursin (un peu trop d'oursins peut-être; M. Arène doit être gourmand), et les escalades de montagnes rocailleuses et roussies. C'est tout à fait charmant.

Et c'est écrit dans une langue admirable, claire, dépouillée, nerveuse, sans aucune recherche, sans aucun *truc*, sans aucune trace d'art, et d'une maîtrise absolue. Rien ne rappelle ici le monsieur qui veut écrire, et faire dire que c'est bien écrit. Cet horrible monsieur est à cent lieues de M. Arène, et ses admirateurs peuvent ne pas ouvrir *la Chèvre d'or*. Ils auraient des déceptions.

J'ai savouré cette déception si rare, et j'ai été enchanté que *Jean des figues* eût enfin son pendant. Pourquoi M. Paul Arène produit-il si peu? On me dit qu'il est paresseux. C'est bien dommage. La paresse est certainement indispensable à l'artiste. C'est même une de ses qualités; mais à la condition de ne pas en abuser. M. Paul Arène me semble passer les limites. L'affreux mot de producteur doit lui répugner, et je comprends cette répugnance-là. Mais il faudrait un peu la vaincre. En attendant, les lecteurs de M. Arène ont trouvé un palliatif. Des livres ennuyeux on dit, depuis J.-B. Rousseau : « Rendons-les courts en ne les lisant point. » Les lecteurs de M. Arène, à l'inverse, multiplient les livres de M. Arène en les relisant. Je les approuve fort, et engage à user de ce moyen ceux qui ne s'en seraient pas avisés.

***

Passagère, de M. Bonnetain, dont je m'excuse de n'avoir pas parlé plus tôt, mais dont j'avais fait le ferme propos de parler, n'est pas loin d'être un ouvrage supérieur. M. Bonnetain, après avoir, pour forcer la renommée, peut-être, tout simplement, peut-être pour suivre la mode, tiré quelques coups de pistolet retentissants, en est revenu assez vite à sa vraie nature, qui est l'amour des sensations très fines, l'amour des sentiments très profonds, et l'amour de l'eau. Ces choses s'allient très bien. L'eau, la vraie (les fleuves n'étant que des gouttières de glaciers), l'eau est profonde, mystérieuse, inquiétante et enveloppante. Elle *est une passion*, qui vous pénètre jusqu'au fond de l'être, qui vous absorbe et vous dissout. Rien comme la mer ne détruit en nous l'odieux sentiment de la personnalité, ne vous enlève doucement et entièrement ce *moi* tyrannique et imbécile que nous sentons en nous sur la terre et que l'on voudrait arracher, et qu'on arrache en effet, mais avec effort, tandis que la mer vous le retire sans douleur et sans que vous sentiez la rupture. La mer fait donc comme les grandes passions : elle vous soustrait à vous-même; et aussi on rêve tout naturellement d'une grande passion sur l'eau, comme dans un cadre digne d'elle, ou plutôt dans son élément essentiel et nécessaire.

Ces concordances mystérieuses, c'est précisément ce que le livre de M. Bonnetain exprime fort bien, et c'en est le sens profond, et c'en est le charme continu, sans qu'il y ait insisté, sans qu'il l'ait souligné lourdement, comme je fais, sans affectation mystique et sans raffinement de psychologie pédantesque.

Un jeune millionnaire, sentant le dégoût du boulevard, rallie son yacht à Saint-Nazaire, fait le tour de la Péninsule ibérique et s'aperçoit qu'il ne s'amuse pas beaucoup. Il revient à Paris, croyant savoir ce qui lui manque, et fait mettre des annonces dans les journaux. Vous savez ces petites annonces : « J. f. j. d. c. av. m. très riche. f. d. x. y. y. z. » Il n'y a jamais que le mot « très riche » qui soit en entier, dans ces annonces-là. Le reste est très sibyllin. Il paraît que les intéressés comprennent très bien. Cela suffit.

L'annonce de M. le millionnaire Fresneaux est plus explicite : « Le possesseur d'un grand et confortable steamyacht français offre l'hospitalité à son bord pour croisière de quelques mois à dame, vingt-cinq à trente ans, ne craignant pas la mer. » — « Ne craignant pas la mer » me semble inutile. Cinq francs de perdus.

L'annonce produit son effet naturel. « Il vient des partis d'importance. » Fresneau a une coupe remplie de photographies, et ne sent croître que son incertitude en même temps que son dégoût. La coupe va déborder, lorsqu'il se présente une dame qui ne veut dire ni son nom, ni son pays, ni son âge, se rapprochant des personnes de son sexe seulement par ce dernier point.

Celle-là a trouvé le joint. Elle est le mystère. Le surlendemain, ils voguent en vue des Sanguinaires.

Eh bien! leurs amours sont exquises et le récit en est délicieux. Un peu trop d'impatience peut-être de la part de Fresneaux. Je l'aurais voulu plus de son âge. Il a trente-trois ans. Il doit, même sans avoir lu Sully-Prudhomme, savoir se dire :

Le meilleur moment des amours,
N'est pas quand on a dit : Je t'aime.
Il est dans le silence même
A demi rompu tous le jours;

Il est dans les intelligences
Promptes et furtives des cœurs;
Il est dans les feintes rigueurs
Et les secrètes indulgences.

Il est dans le frisson du bras
Où se pose la main qui tremble,
Dans la page qu'on tourne ensemble
Et que pourtant on ne lit pas...

Mais s'il ne s'entend pas, en vrai raffiné qu'il devrait être, à prolonger le meilleur moment des amours, la *Passagère* s'y entend merveilleusement. Elle a le secret; elle a le dogme. Le dogme, c'est qu'il faut commencer par l'amitié au lieu de finir par là. C'est la haute stratégie amoureuse. C'est le cœur qui l'enseigne, quand il a de l'esprit. Elle a l'un et l'autre. Son manège, moitié instinctif, moitié savant, est charmant tout à fait.

Et combien en harmonie avec tout ce qui entoure ces scènes gracieuses ou touchantes! Comme Fresneaux, et tout autour de son yacht, et sur son yacht, trouve bien les mêmes impressions d'incertitude, de douceur inquiétante, d'aventureux et d'inconnu! Cette femme finit, pour lui comme pour le lecteur, par être la personnification de la mer elle-même, et il les aime toutes les deux du même amour ardent, curieux et tremblant.

Et quand la pauvre passagère, là-bas, sous les tropiques, frappée d'un mal étrange, meurt en quelques jours, et glisse, saluée par le yacht, dans l'éternel repos au sein de l'éternelle agitée, il semble que ce soit une fille de l'onde, un instant détachée de sa mère, qui rentre au giron maternel, après avoir un instant ébloui les yeux des hommes, sans avoir même de ses pieds touché la terre.

Désormais, Fresneaux ne voyagera plus sur « la grande bleue ». Le yacht restera immobile en rade de Saint-Nazaire, comme un cénotaphe flottant. — Et, demandera le lecteur curieux, qui était-elle, enfin, sans métaphore, de par l'état civil, la passagère qui, après tout, si ondine qu'elle fût, lisait les annonces du *Gil Blas?* Eh bien, c'est ce que vous saurez peut-être, si vous lisez, comme je vous y convie, le roman de M. Bonnetain. Je dis peut-être. *Passagère,* en tout cas, est un livre d'une vraie valeur, un livre d'artiste et de poète. Est-il vrai que M. Bonnetain n'écrira plus, qu'il est parti pour toujours pour ces pays où il fait trop chaud pour qu'on tienne une plume une heure par jour? Ce serait encore un regret à exprimer.

*
* *

Un scrupule, de M. Paul Bourget, a paru d'abord dans un journal sous le titre de *la Petite sœur de la grande Aline.* L'auteur a modifié le titre par scrupule, précisément, parce que le premier donnait trop raison au mot de Toppffer : « Au titre on voit toute l'affaire. » Vous le voyez, en effet, très bien. La grande Aline, cela s'entend tout d'abord; et « la petite sœur », on entend par là tout de suite que la petite fera comme la grande. Mon Dieu, c'est cela même; mais c'est la sauce qui fait le poisson, ou du moins qui le rend agréable. Celle de M. Bourget est assez piquante.

Quelquefois c'est la mère, quelquefois c'est la tante; quelquefois c'est une personne quelconque, mais qui porte le nom de mère ou de tante ou de marraine, selon le degré du cynisme. Chez la grande Aline, c'était la petite sœur, âgée de quatorze printemps, qui apportait le chocolat du matin avec précaution. Eh bien, quand Aline mourut, François Vernantes se conduisit très bien. Il paya le voyage de la petite pour qu'elle s'en retournât au fond de l'Anjou, chez ses vieux parents, et la petite, qui avait une sensibilité au-dessus

de son âge, fut profondément touchée de la délicatesse des procédés de François Vernantes.

Ai-je besoin de vous dire que dix ans après... Ce qui m'étonne un peu, là-dedans, c'est la facilité d'étonnement dont est doué François Vernantes, ou sa susceptibilité nerveuse, ou sa... enfin il vibre profondément pour assez peu de chose. C'est une harpe éolienne. Parce que l'un de ses amis du boulevard (admirablement croqué, cet ami; c'est un type vrai et très finement ouvré), parce que l'un de ses camarades lui a appris que la petite sœur de la grande Aline s'était promue au rôle de grande sœur, il rentre chez lui, ne peut dormir, marche fiévreusement dans son riche appartement, ne réussit à calmer le tourment de son âme qu'en s'analysant, plume en main, et en s'écrivant son histoire par le menu, depuis minuit jusqu'à neuf heures du matin. C'est précieux, cette faculté-là, parce qu'on en fait des romans; mais c'est bien un peu rare.

Enfin Vernantes, après avoir promené le scalpel dans toutes les fibres de son cœur, revoit la petite sœur, qui ne désirait que cela, et c'est très joli le dénouement. C'est discret, délicat, très mesuré, sans fracas, sans trop longues réflexions non plus, et c'est très vrai. Oui, c'est ainsi que les choses ont dû se passer, et le lecteur est pleinement satisfait.

M. Bourget a bien de l'esprit, à ce point qu'il en a trop, et qu'il raffine sur tout ce qu'il dit. Mais au fond de cette inquiétude du mieux, du complet, du définitif, il y a, d'abord beaucoup de conscience, ce qui est bien quelque chose, et surtout une vraie, une sûre connaissance des choses du cœur, connaissance instinctive, naturelle, que toute la science livresque dont M. Bourget ne saura jamais s'affranchir, ne parvient jamais, grâce à Dieu, à recouvrir complètement. *Scrupule* réussira certainement. Il pourrait même être une indication pour M. Bourget, qui ne réussit jamais si pleinement que quand il s'impose d'être relativement court et comparativement sommaire. Il s'y dirige, vous savez. Je ne serais pas étonné que la maturité de M. Bourget fût féconde en œuvres fortes, sobres, et plus unies, et plus apaisées. Que Dieu le délivre de l'inquiétude !

***

Les Filles du pope, de Marguerite Poradowska. C'est un roman rustique et exotique, où l'exotisme relève la saveur du rustique, et où le rustique, qui est tout simplement de « l'humain », repose un peu de cette légère fatigue que l'exotisme et les noms difficiles à lire amènent toujours avec eux.

Il a eu de la peine à marier ses filles, le vieux renard de pope; mais il y est arrivé, au moins pour trois sur six, si je ne me trompe, jusqu'à présent. Je fais mes souhaits pour les autres, comme il convient. Les types qui défilent sous nos yeux dans ce roman ne sont pas indifférents. Le noble Polonais, tout infatué de sa race, et exagérant le costume national, est très bien attrapé. Le séminariste rigide et gelé est encore un bon caractère. Dans nos pays où les prêtres ne se marient pas, nous n'avons pas l'idée nette de ce que peuvent et doivent être les amours légitimes des jeunes lévites. Amour légitime et sacerdotal, c'est une nuance qui manque à nos collections. Cela doit être assez piquant. La crainte de paraître frivole, la peur de paraître même passionné, tout cela dans un amour très fort, très tendre et très honnête, ce doit être curieux à observer et à saisir. Vous avez remarqué que dans les romans anglais, par crainte, sans doute, d'un certain scandale, on évite ces sujets, ou l'on glisse. La peinture des amours des jeunes pasteurs se réduit à les montrer faisant gravement leur demande en mariage, ce qui ne les distingue pas des autres mortels; car ce n'est pas au moment de la demande officielle qu'un amoureux est intéressant. De même, dans *Rosa et Gertrude* de Toppffer, roman détestable, du reste, le fils du pasteur Bernier. — Par suite de ce parti pris, très respectable, du reste, nous n'avons pas, décidément, cette nuance-là. Mme Poradowska nous la donne à peu près, dans un portrait peut-être un peu trop satirique, mais où il y a de bonnes indications. Ce roman est agréable. Il faudrait plus de vigueur et de relief, de cette vigueur et de ce relief qu'on trouve dans les cinquante premières pages, et qui se rencontrent un peu moins dans le reste du volume.

Je prie messieurs les poètes de ne pas croire que j'ai renoncé à m'occuper d'eux. Moi, ne plus m'occuper des poètes, on ne me connaît pas! « Nous mourons tous inconnus, » comme dit Jules Lemaître. Oui, mon frère!

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

Les Étoiles en voyage, par l'impresario Schürmann.

Le livre que M. Schürmann a consacré à la Patti, à Sarah Bernhardt et à Coquelin aîné m'a un peu déçu, je l'avoue. Je n'y ai pas trouvé tout ce que j'espérais. J'y comptais rencontrer de ces mots-types tels que nous en connaissons tous, nous autres dont le métier nous met souvent en présence de gens de théâtre; de ces anecdotes prodigieuses et vraies, comme celles dont le pauvre Marais fut jadis le héros. Vous vous rappelez? Marais jouait *Michel Strogoff*. Alexandre II périt victime de l'horrible drame que vous savez; on célèbre, à l'église russe de Paris, un service funèbre, et Marais, sans réfléchir, par le seul jeu de sa nature de comédien, par ce phénomène délicieux et singulier qui donne à l' « artiste » les gestes et les sentiments du rôle qu'il interprète, Marais, très simplement se rend au temple de la rue Daru; non assurément en tant que Marais

premier prix du Conservatoire; mais il avait incarné si longtemps le personnage du « Courrier du Tsar, » il avait si souvent prononcé les paroles célèbres : « Pour Dieu, pour le Tsar, pour la Patrie! » que, le tsar mort, il avait été tout droit à l'église russe, mû instantanément par l'âme de Michel Strogoff, qui s'était en quelque sorte substituée à la sienne propre

Il faut dire que de pareilles anecdotes, si pleines de suc et de signification, sont malheureusement rares. Ces anecdotes, — peut-être en est-il d'autres que je pourrais joindre à celles-ci, — sont, si je puis dire, plus que vraies. Elles sont supérieures à l'exactitude matérielle, vraies d'une vérité symbolique et générale. Un fait comme celui-là suffirait, j'imagine, à reconstituer dans son entier l'âme cabotine. Mais je crois aussi qu'il faut y mettre un peu du sien, comme on dit; non pas certes les arranger et les orner, — quel « agrément » pourrait ajouter quelque chose au simple récit qui précède? — Au moins faut-il avoir l'esprit en éveil, guetter, pour ainsi dire, les manifestations de l'âme double du cabotin et compléter d'un mot ce que la pensée du personnage aurait d'inexprimé ou tout au moins d'incomplet. M. Schürmann s'étend avec complaisance, dans son premier chapitre, sur les qualités dont un « impresario » doit être doué. La liste m'en paraît respectable, et, si M. Schürmann les possède, comme il semble le croire, je lui adresse des félicitations très respectueuses dans lesquelles entre un peu de jalousie. Il est d'autres qualités que M. Schürmann oublie, celles qui sont indispensables à un « impresario » qui veut écrire. Oserais-je dire que, de ces dernières, il me paraît être un peu dépourvu? Les « mots de nature » qu'il nous rapporte sont bien peu nombreux; à peine, — à propos de la mort de Gambetta survenue pendant la tournée Coquelin, — esquisse-t-il un dialogue qui nous fait venir l'eau à la bouche; le dialogue tourne court aussitôt et se termine par de grosses injures. M. Schürmann, soit dit en passant, me paraît manquer de philosophie et de détachement, choses essentielles pour un observateur, surtout pour un observateur qui croit devoir offrir au public le fruit de ses observations. Je n'ai l'honneur de connaître ni Mme Patti, ni Mme Sarah Bernhardt, ni M. Coquelin aîné. Mais, si je ne les connais pas, je les devine, et ce n'est guère difficile, allez!... Je sais qu'ils sont, chacun en son genre, des comédiens éminents, et qu'ils doivent, par suite, être marqués, à un degré éminent, des traits caractéristiques de l'espèce. Or, qu'ils n'aient dit, qu'ils n'aient fait que ce que M. Schürmann nous conte, c'est ce que je ne croirai jamais. Ils ont dit autre chose, ils ont fait autre chose, j'en jure par les mânes de Delobelle, et, pour citer encore ce mot d'un « méridionalisme » si plein de profondeur : « Je n'en sais rien, mais je l'affirme! »

Les récits de M. Schürmann, au contraire, n'ont rien ou presque rien de caractéristique. A peu de chose près, les faits qu'il nous rapporte pourraient s'appliquer à d'autres personnages, à des personnages qui seraient des hommes de lettres, des avocats, des peintres ou des sculpteurs. Puis ses récits sentent un peu la rancune, — et, de cette rancune, on pourrait peut-être trouver la cause dans le tableau des recettes qui suit chaque chapitre, — et ils ne sentent pas que cela. Ils fleurent un peu l'antichambre, pour ne pas dire plus, et certains détails sur les habitudes de corps de Mme Patti ne me semblent ni bien délicats ni bien amusants. M. Schürmann, sans doute, a trop voulu montrer qu'il était un « Gaulois ».

Un jour, c'est Mme Sarah Bernhardt qui, mécontente de l'accueil qu'on lui fait, refuse de finir le spectacle. Ici, c'est Mme Patti, très flattée, à qui l'on jette des fleurs payées par son impresario lui-même. Ailleurs, c'est encore Mme Patti qui, reçue à la gare par des admirateurs enthousiastes, ne se doute pas que c'est encore son infatigable impresario qui les a embauchés, stylés et même habillés. Et les anecdotes que conte M. Schürmann, avec une indignation tout à fait amusante, n'ont pas toujours pour effet de mettre les rieurs de son côté. C'est ainsi qu'après nous avoir parlé avec horreur de la cupidité de M. Coquelin, et pour nous montrer cette cupidité, il nous rapporte ceci :

Dans le traité que M. Schürmann avait signé avec le Mascarille sans pareil il avait été stipulé que (les appointements payés) tous les frais seraient à la charge de l'impresario, que l'Étoile serait défrayée de tout. On se met en route. A la première escale, M. Coquelin se sent envie de « visiter la ville ». Il appelle M. Schürmann : « Venez-vous avec moi, mon cher ami? » M. Schürmann s'empresse : à la bonne heure, voilà une Étoile pas trop fière, cordiale et d'aimable complexion, une Étoile bon enfant. On sort. M. Coquelin rencontre un ami, deux amis, trois amis; il les hèle : on présente M. Schürmann, saluts, poignées de main; et je vois d'ici l'impresario tout ravi, abondant en courbettes et fertile en éloges sur son pensionnaire. Mais où causer dans une ville étrangère? A l'hôtel? L'installation y est si sommaire! Quelqu'un, — et c'est peut-être M. Schürmann lui-même! — propose d'entrer dans un café. Entendu. Mais voici d'autres amis, M. Coquelin les invite; puis d'autres encore, puis les amis de ces amis. Le cortège grossit à chaque coin de rue. Et M. Schürmann charmé, j'imagine, de voir son Étoile si aimée, suppute avec quelque inquiétude l'addition qu'il devra solder. Le fait est qu'à l'en croire, cette addition dépassa toutes ses espérances; elle fut d'ailleurs, — comme les « bonne année », — suivie de beaucoup d'autres; il y a surtout une histoire de réveillon, suivie d'une histoire de fiacre, dont il parle avec une amertume non déguisée. De temps à autre il hasardait une observation : M. Coquelin ne s'en troublait guère. Il répondait avec une admirable logique : « Vous vous êtes chargé de toutes mes dépenses; est-ce

des dépenses que je fais? Oui, puisque c'est moi qui invite. Donc, payez. » Et M. Schürmann, maugréant, était forcé de solder des notes qui s'enflaient à vue d'œil. Il ne cache pas le mépris dont il est rempli au souvenir seul de pareils agissements. D'autres n'y verraient qu'une « scapinade » un peu forte, mais pas indigne du répertoire.

Mais, si M. Schürmann est assez pauvre ou assez faiblement inspiré quand il parle de ses pensionnaires, il est amusant au possible quand il parle de lui-même. Et, à vrai dire, il parle souvent de lui, dans ce volume consacré à ses Étoiles; presque toujours, l'anecdote qu'il conte a pour point de départ ou pour conclusion une malice de son crû, à lui Schürmann; et cette malice, il la dévoile avec une ingénuité et une satisfaction supérieurement réjouissantes. Mme Sarah Bernhardt refuse de jouer : Schürmann prend la parole et fait tant et si bien qu'il console les auditeurs et sauve la recette. Mme Patti refuse d'aller à Bucharest, où on l'attend : Schürmann n'est pas troublé.

Il est l'homme des inspirations subites et grandioses, et c'est alors qu'il organise pour son Étoile l' « imposante manifestation » dont je parlais plus haut. Il faut noter que ces inspirations viennent à M. Schürmann avec une rapidité foudroyante : « Je tomberai sur eux comme la foudre, » disait Napoléon. M. Schürmann est au téléphone, au café, dans la rue. Tout à coup, il pousse un cri : employés, garçons ou promeneurs en tremblent sur leurs bases... Ce n'est rien, ou plutôt c'est tout. L'inspiration vient de descendre sur M. Schürmann. M. Schürmann « a trouvé » !

Et, ma foi, ce qu'il trouve n'est pas sans valeur ni sans prix. Certaines de ses « inspirations » sont d'une habileté un peu grosse, mais pas maladroite, bien appropriées aux personnages; même, par une sorte de choc en retour, on découvre ici un peu de ce que je reprochais à M. Schürmann de n'avoir pas vu, les replis de l'âme cabotine. Pour parler plus clairement, si visible que soit l'appât tendu par l'impresario, le comédien le gobe et l'avale sans un mouvement d'hésitation. Est-ce habileté suprême, expérience ou divination? Ne serait-ce pas plutôt que M. Schürmann, par une similitude de nature, a pénétré d'un coup, et sans s'en rendre compte, l'âme de ses pensionnaires, qu'il les a servies comme il se serait servi lui-même, et qu'ainsi il leur a fait tout juste la part qui leur convenait? Quoi qu'il en soit, quelques-unes de ses inventions sont d'une drôlerie indiscutable; et l'homme qui les a trouvées devrait être plus indulgent pour les « scapinades » de M. Coquelin. Elles viennent du même sac. J'en prends une, c'est la meilleure.

C'est à Barcelone. La Patti doit chanter la *Traviata* avec le ténor Stagno; celui-ci, soit maladie, soit souvenir du triomphe que le rôle d'Alfredo avait valu peu auparavant à Gayarré, refuse catégoriquement de chanter. Première inspiration de M. Schürmann : il propose à M. Nicolini de remplacer le ténor manquant. M. Nicolini hésite. Il a oublié le rôle. M. Schürmann (deuxième inspiration) lui glisse trois billets de mille francs dans la main. M. Nicolini accepte et chante le rôle. Il est sifflé : une tempête! La Patti, furieuse, déclare qu'elle partira dès le lendemain. Que faire? Des engagements sont pris avec le propriétaire de la salle. La situation de M. Schürmann est très désagréable; elle menace, en outre, de devenir très onéreuse... Un cri... M. Schürmann vient d'avoir sa troisième et sa plus belle inspiration.

Il est en relations avec le fils d'un des premiers banquiers de Barcelone ; par lui, il se procure des cartes de toute la noblesse du pays. Et, sans scrupules, le voilà qui passe sa nuit à couvrir ces cartes de formules extravagantes : « C'est à rougir d'être Espagnol!... — Oiseau, ne t'envole pas!... — Siffler la Patti, c'est offenser Dieu dans son œuvre la plus parfaite!... — Harpe céleste, fais-toi encore entendre!... etc., etc. » Il fait remettre ces cartes chez la Patti par paquets habilement espacés, et s'y rend de sa personne dans l'après-midi. Des centaines de cartes jonchent le sol, couvrent les meubles. M. Schürmann, impassible, annonce que, soumis aux ordres de son Étoile, il a tout préparé pour le départ. Mais, de départ, la diva ne veut plus entendre parler. Quitter ainsi ces Espagnols, si artistes, d'un goût si délicat et si sûr... jamais!... Et le tour est joué. Mais l'inspiration traitait ce jour-là M. Schürmann en enfant gâté. Le soir, au moment où la Patti entre en scène, dans *le Barbier*, deux valets de pied, en grande tenue, s'approchent de Rosine et lui remettent un volume somptueusement relié. « Lisez! lisez! » crient les affidés de M. Schürmann. La diva ouvre la première page, et tout émue, pouvant à peine retenir ses larmes, elle lit: « L'aristocratie espagnole, regrettant vivement les incidents scandaleux de la dernière soirée, offre à madame Patti, l'impératrice du chant, la première cantatrice de l'univers, l'assurance de sa vive sympathie et de sa plus profonde admiration. » Cette prose admirable était signée des plus grands noms de l'Espagne : « Qui se serait douté, — dit M. Schürmann, que je tiens à citer ici textuellement, — que c'était là le plébiscite unanime de tout le menu personnel du théâtre: employés, choristes, machinistes, figurants, qui avaient mis leur meilleure calligraphie au service de mon petit complot ?... » Et l'impresario ajoute que le volume en question fait, depuis des années, l'ornement du salon d'honneur de Craig y Nos!...

Dans sa préface, M. Schürmann insiste sur ce fait qu'il est né à Rotterdam de parents hollandais. N'en croyez rien : il est né Gascon de Gascogne, et c'est les rives de la Garonne qui lui ont servi de berceau.

... J'avoue qu'en fermant ce livre, je me sens au cœur une satisfaction mauvaise. Cet enthousiasme sans pareil, ces cris, ces applaudissements, ces accueils,

cette folie si folle qu'elle semblait sincère, ces *vivat* qu'on jetait, avec des fleurs, à la tête des comédiens et des comédiennes, je sais maintenant comment on se les procure, j'en sais le juste prix ; je sais, par exemple, que la représentation de la noblesse roumaine, de la noblesse roumaine enthousiaste, se paye trois cent vingt francs! Eh bien, tant mieux, car vraiment c'eût été trop. M. Lassouche est plus célèbre que ne l'a jamais été Fustel de Coulanges ; la démission de M. Coquelin a fait couler plus d'encre que la mort de Taine ; les moindres comédiens dépassent en popularité les savants les plus célèbres, leurs noms « volent sur les bouches des hommes », des chroniqueurs s'empressent à conter leurs déplacements et leurs succès, on tient les foules au courant de leurs sentiments, de leurs pensées ; un furoncle sur le nez de M. Laugier mettrait, — ou à peu près, — Paris en émoi, et il faudrait encore que l'aristocratie roumaine... Remercions M. Schürmann.

Seulement, j'ai peur que son volume n'atteigne pas tout à fait le but qu'il s'était proposé. Il voulait nous édifier sur les faiblesses de Mme Patti et de M. Coquelin ; il nous édifie en même temps sur les mœurs de certains impresarii, et ces mœurs-là sont, en vérité, bien singulières! J'ai rapporté, sans y changer un mot, l'histoire des relations de M. Schürmann avec « toute la noblesse » de la Catalogne. M. Schürmann en est tout fier. Pas un instant il n'a réfléchi que l'acte qu'il avait commis à Barcelone portait un nom, — et un vilain nom, — dans la langue du Code pénal. Il est très amusant et très comique de jouer un tour à Mme Patti ; mais signer d'un nom qui ne vous appartient pas, cela me paraît un peu dépasser les bornes d'une honnête plaisanterie. M. Schürmann a voulu inspirer à des confrères en *puffisme* l'horreur et le dégoût des Étoiles ; je crains qu'après son livre, ce ne soit les comédiens qui soient un peu dégoûtés de ses confrères...

Mais laissons de côté la morale, et finissons gaiement. M. Schürmann s'exprime avec une juste sévérité sur la valeur « artistique » de Mme Patti ; il montre combien aura été vaine la carrière d'une cantatrice qui n'aura pas créé une seule œuvre musicale, pendant trente ans d'exercice... Cela est parfait. Mais, à la page suivante, parlant des préparatifs de la tournée, il dit qu'il lui fallait louer des salles partout « où *le goût artistique* assure des recettes suffisantes ».

« Goût artistique » vient joliment ici, n'est-il pas vrai? Et comme il est amusant de constater que, lorsqu'il ne s'observe pas, M. Schürmann parle absolument comme parlerait un de ces ineffables cabotins qu'il méprise si fort?...

JACQUES DE TILLET.

CHOSES ET AUTRES

La Chambre a été rejoindre les vieilles lunes. N'allez pas le prendre au sens de feu Villemessant, qui appliquait très irrévérencieusement le mot « à son Roy ». N'allez pas croire non plus que nous tenons l'Assemblée qui s'en va pour un astre. On aura beau la casser, celle-là, on aura de la peine à y trouver de quoi faire beaucoup d'étoiles : à peine quelques nébuleuses, indistinctes et vagues, que ne parviendront pas à retrouver, au bout de leur télescope, les Flammarions de l'avenir.

Après la campagne d'Égypte, après Marengo, Bonaparte disait à un de ses familiers : « Nous avons fait de grandes choses, eh bien, nous n'aurions pas droit à vingt lignes dans une Histoire universelle. » A quoi l'Assemblée, élue en 1889, aurait-elle droit, de bonne foi? A un erratum, à un renvoi.

Elle est morte, à la façon du vibrion de M. Dumas fils. Cela a fait : Pfuttt! — Tout est consommé ; mais elle n'a pas rendu l'esprit, et pour cause. Plût au ciel, après tout, que, sa vie durant, elle n'eût jamais fait plus de bruit. Souvenez-vous de certaines séances de l'hiver passé, au cours desquelles le vibrion s'est élevé jusqu'au grade de hanneton.

La presse, à la presque unanimité, a été peu tendre pour la défunte. On a suivi le convoi sans beaucoup de respect ni de regrets. Boireau, causant avec ses camarades des cérémonies funèbres auxquelles ils avaient assisté, s'oubliait jusqu'à dire : « Un enterrement où nous avons encore bien ri... »

***

Avant de partir, la Chambre a pu assister à un dernier et curieux engagement entre un de ses membres qui tire admirablement l'épée et un journaliste qui tire à un million d'exemplaires, avec intervention d'un chroniqueur célèbre qui tire volontiers à cinq. Il s'agit, vous le savez, des petits papiers de Norton, qui signa, dit-on, du pseudonyme de Lister, quelques articles fantaisistes sur la politique étrangère. Ce Norton étant nègre, circonstance aggravante et qui rend sa trahison plus noire, en a fait voir de toutes les couleurs à quelques blancs qui y ont été de leurs jaunets. Là-dessus dispute, coups de plume, coups de gueule, témoins constitués, sans parler d'autres témoins convoqués par M. Athalin, juge d'instruction et juge du camp... d'Agramant. Faut-il l'avouer? nous autres, petits poissons, nous voyons sans trop de peine les querelles de ces gros requins du Parlement et de la presse.

Si cela ne nous donne pas à rire, cela nous est matière à philosopher. C'est merveille de voir tous les

amis que ces braves se dépêchent les uns aux autres.

Et ce que ces amis écrivent ! on en ferait un recueil. Lettre de deux amis à leur ami pour lui faire savoir que les amis de l'adversaire refusent réparation (c'est plutôt détérioration qu'il faudrait dire). Réplique des amis de l'adversaire. Intervention des amis de ses amis, qui, comme dit le proverbe, sont ses amis. O amitié, que de solécismes on commet en ton nom !

Les amis de M. Clémenceau décident qu'il ne saurait décemment se battre, parce que M. Judet l'a calomnié en l'accusant d'être à la solde de l'Angleterre. Que M. Judet fasse la preuve de ce qu'il avance et M. Clémenceau sera à sa disposition. Mais c'est alors que M. Judet ne manquera pas de dire : « J'ai fait la preuve. Vous êtes un agent de la perfide Albion. Je ne peux plus me battre avec vous. » Les gens paisibles et naturellement ennemis des coups, comme Panurge, peuvent donc se rassurer. Il n'est pas possible, dans l'espèce, qu'il y ait du sang versé. C'est un dilemme, cela, monsieur Dupuy ! Ou M. Clémenceau est vendu à l'Angleterre, et alors M. Clémenceau se bat, mais M. Judet ne se bat pas. Ou M. Clémenceau n'est pas vendu, et alors M. Judet se bat, mais c'est M. Clémenceau qui ne se bat plus. Donc, comme dit Dumanet, tant en morts qu'en blessés, il n'y aura personne.

J'avoue que cette prétention « de ne vouloir tuer que des honnêtes gens » m'a toujours paru étrange. Mais, étant d'humeur fort débonnaire, je retiens la jurisprudence. Si M. Clémenceau me provoque, ce qu'à Dieu ne plaise ! je lui riposterai (c'est même la seule riposte dont je sois capable) : « Pardon, monsieur, j'ai contre vous quelques griefs sérieux. Commencez par vous justifier d'avoir, au temps de la Commune, laissé assassiner Lecomte et Clément Thomas ; d'avoir plus tard déposé une pétition dans laquelle il était proposé de donner la Corse à l'Italie ; d'avoir renversé force ministères qui avaient mes sympathies ; d'avoir été la cause que nous avons perdu l'Égypte ; d'avoir singulièrement nui à l'action de la France à Tunis, en Indo-Chine ; d'avoir traité de Turc à More Gambetta, Ferry ; d'avoir eu des accointances suspectes avec un certain Cornelius, qui n'était pas le bon *Nepos* de notre enfance ; et nous verrons après à mettre nos amis en campagne et à échanger des épîtres désagréables. »

Et, si j'avais querelle avec M. Judet (le ciel m'en préserve !), je lui dirais : « Vous êtes le *Petit Journal*. Le *Petit Journal* est une institution. A Dieu ne plaise que je touche aux institutions de mon pays et que je risque de priver un million d'abonnés de la pâture que leur distribue Tristan ! L'année est déjà si mauvaise et le fourrage si rare !

*
* *

Cette affaire terminée, les députés en tête-à-tête, plus ou moins amoureux, avec leurs électeurs, nous n'aurions guère occasion de rire, s'il ne nous restait le Conseil municipal de Saint-Denis. Montjoye Saint-Denis ! Le vieux cri de nos pères est toujours d'actualité et Saint-Denis fait notre joie. Dire que la monarchie avait choisi cette ville folâtre pour en faire une nécropole ! Je m'étonne moins qu'on lui ait donné pour patron un saint qui avait la tête à l'envers.

Chaque jour voit un incident nouveau. Et quelle imagination ! quelle richesse d'idées ! on n'en a jamais fini avec ces conseillers-là. Nous en verrons bien d'autres :

Hier, c'était la municipalité qui prenait un arrêté, — retiré depuis : pourquoi ? — à l'effet d'interdire aux agents de police, aux gendarmes, aux représentants de l'autorité l'accès de la mairie. Seules, les « individualités sans mandat », comme disait M. Rouher, pouvaient pénétrer dans le saint des saints, où pontifie M. Walter, le maire socialiste. Quel est ce Péruvien de comédie qui disait à tout propos : « Prenons garde, l'opérette nous guette ! » Prenez garde, monsieur Walter, la revue de fin d'année vous tient à l'œil ! Songez donc : les gendarmes se marient comme les autres hommes. Si la maison commune, ainsi nommée à Saint-Denis par antiphrase, leur est fermée, voyez les conséquences qu'un bon vaudevilliste en peut tirer.

C'est le même M. Walter qui voit, avec quelle indignation ! un créancier saisir les émoluments attribués au maire par son Conseil, — qui n'est pas un conseil de l'ordre, à coup sûr, mais qui pourrait en la circonstance devenir utilement un conseil judiciaire. Non, il faut entendre M. Walter traiter du haut en bas ce M. Dimanche, qui se permet de lui rappeler son mémoire. En voilà un qui va sûrement perdre ses entrées à l'hôtel de ville. Palsambleu ! faquin, demander de l'argent à un homme de ma qualité !

Il y a aussi le conseiller Pillot, qui devra ceindre un jour l'écharpe municipale, si le mérite est récompensé. Il a ouvert auprès de la mairie un débit de boissons à l'enseigne : « Au rendez-vous de la Sociale », — et je vous jure qu'il n'est guère plus facile d'entrer là qu'à l'hôtel de ville. Deux braves militaires en ont fait l'expérience, qui voulaient boire un verre pour leur argent, et qui ont été expulsés comme portant la livrée de la tyrannie. Ils comptaient lever le coude, ils ont été contraints de lever le pied.

Vous êtes prévenus, bonnes gens ; quand vous irez à Saint-Denis, vous vous demanderez comme Pichrocole : « Que boirons-nous par ces déserts ? » — à moins que vous ne puissiez justifier de plusieurs quartiers de socialisme et ne produisiez un certificat. Le bureau est à la mairie ; mais, pour entrer, il faut montrer patte rouge.

JEAN-PIERRE.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

27 juillet 1893.

Le Siam a fait à l'ultimatum de la France une réponse insuffisante. M. Pavie a amené le pavillon de la légation française et s'est retiré à bord de l'*Inconstant*, après avoir demandé les pilotes qui permettront à nos navires de redescendre le Ménam. Le blocus a été aussitôt notifié aux puissances; il est assuré par un cuirassé, un croiseur, deux avisos et trois canonnières, sous les ordres du contre-amiral Humann, commandant la division navale de l'extrême Orient.

La réponse du Siam a été rédigée par M. Rollin-Jacquenyns, un homme d'État belge en disponibilité, aujourd'hui le ministre des Affaires étrangères et le conseiller écouté du jeune roi; mais, on ne saurait se le dissimuler, c'est l'Angleterre qui rédige par la plume du chef du Foreign-Office siamois.

On interpelle tous les jours à la Chambre des communes. Lord Dufferin, marquis d'Ava, fait le voyage de Londres et celui de Paris, en affectant de mettre le moins de discrétion possible dans ces déplacements fréquents auxquels les ambassadeurs du Royaume-Uni ne nous avaient pas habitués. Les journaux anglais enfin, ceux qui soutiennent le cabinet libéral comme ceux qui regrettent le cabinet conservateur, continuent à se répandre en menaces à peines voilées ou en conseils impertinents. On assiste en ce moment, de l'autre côté de la Manche, à une belle explosion de chauvinisme, et ce ne sont pas les quarante voix de majorité dont dispose M. Gladstone qui peuvent lui permettre de réagir au nom du simple bon sens et de la prudence.

Pour sa part, le gouvernement français montre autant de sagesse que l'on en fait peu voir en Angleterre, et la sagesse ici se confond avec la fermeté, qui n'est pas exclusive elle-même de la modération.

M. Develle n'accepte pas plus une reconnaissance partielle des droits de l'Annam, du Cambodge et du Tonkin sur la rive gauche du Mékong, que la prétention insoutenable de renvoyer à une commission mixte l'évaluation des dommages causés par l'agression inattendue du 13 juillet et par les événements fâcheux qui l'avaient précédée.

Le blocus est déclaré. Il aura sur le commerce international dans ces parages, notamment au point de vue de l'exportation du riz, une répercussion dont on ne peut calculer toutes les conséquences, mais il n'a pas dépendu de nous de l'éviter. Dès la première heure, la France a annoncé que l'indépendance et l'intégrité du royaume de Siam n'étaient pas en jeu. Si les Anglais s'étaient contentés de cela, s'ils avaient laissé les Siamois demeurer fidèles aux traditions pacifiques et cordiales de leur politique séculaire, les choses n'en seraient jamais venues à ce point.

Conformément aux ordres du jour votés à l'unanimité par les deux Chambres, le gouvernement a pris, pour sauvegarder les intérêts et la dignité de la France, les mesures que lui a semblé rendre nécessaires la réponse du Siam à l'ultimatum, et le ministre des Affaires étrangères a remis au ministre de la Marine la direction des affaires.

Si, comme on peut le penser, le Siam vient promptement à résipiscence; si, malgré le départ de M. Pavie et la rupture des relations diplomatiques, il fait bientôt connaître son désir de se soumettre aux légitimes exigences de la France, des précautions devront être prises et des garanties imposées pour l'avenir.

La sécurité des confins de notre empire indo-chinois ne saurait être indéfiniment à la merci du mauvais vouloir des peuples voisins et des excitations intéressées de telle ou telle grande puissance. L'envoi à Bangkok d'un ministre plénipotentiaire contribuerait certainement à éviter le retour d'incidents regrettables comme ceux que nous avons à réprimer présentement.

***

La période électorale a été ouverte, à l'heure annoncée, par décret du président de la République convoquant, en la forme ordinaire, les collèges électoraux des arrondissements et circonscriptions à l'effet d'élire chacun un député.

Nous avons répété sans cesse, et je le dirai encore bien volontiers : « Nommez une majorité homogène, une majorité de gouvernement, une majorité enfin, pour tout dire d'un mot ! » Car il paraît impossible de concevoir une majorité qui ne soit pas une majorité de gouvernement. Ce qui nous a manqué le plus dans ces dernières années, c'est ce gouvernement de République, ferme et fort, large et conciliant, sachant ce qu'il vaut et où il va, tel qu'on se plaît à imaginer le gouvernement de la France républicaine; mais si nous n'avons pas eu ce gouvernement, c'est que nous n'avons pas eu une véritable majorité parlementaire; rien que des tronçons épars et des groupes disparates.

On comprend combien il est difficile pour les électeurs, qui votent chacun dans leur arrondissement, au nord et au midi, sans entente préalable, de résoudre la question que nous leur posons en ces termes : « Nommez une majorité de gouvernement! » Tout le monde va tirer de son côté, et ce sera au petit bonheur.

Supposez un électeur qui se demande dans son village : « On me dit tous les jours de nommer une majorité de gouvernement; mais comment dois-je faire pour nommer cette majorité homogène ? » Nul doute que cette question insidieuse ne se présente d'elle-même à beaucoup d'excellents citoyens. Il est clair que chaque électeur ne peut pas faire à lui seul la majorité homogène; chacun ne vote que pour un député, et chaque circonscription ne peut en nommer qu'un, en définitive, au premier ou au second tour, sans avoir le moyen de se concerter avec les autres circonscriptions de France. Il faut cependant qu'à la fin tous ces élus réunis forment une majorité parlementaire.

Dans une certaine mesure et à un certain degré, nous aurons toujours une majorité sans doute. Si nous n'en avions pas une du tout, ce serait l'anarchie complète, l'impossibilité de vivre et la dissolution sociale. Quand on dit que nous n'avions pas une majorité dans les précédentes Chambres, c'est une manière de parler. Nous voulons dire que nous n'avions pas une majorité assez solide, assez compacte, assez organisée, assez semblable à une personne vivante et consciente, qui se meut d'ensemble, au physique et au moral. Mais nous avions une sorte de majorité néanmoins, puisque nous avons vécu et puisque nous avons pu soutenir un gouvernement quelconque, qui a fait respecter l'ordre et les lois.

Seulement nous voudrions une majorité meilleure, ayant les qualités, le caractère d'une majorité plus fortement accusée; nous sentons combien l'existence de cette majorité est indispensable à l'avenir des institutions républicaines, à la force et à la grandeur de la patrie.

M. Charles Dupuy présidera aux élections; il l'avait annoncé au mois de mai dans son discours de Toulouse, et comme l'assurance du président du Conseil rencontrait beaucoup d'incrédules, nous disions : « Pourquoi M. Dupuy n'irait-il pas jusqu'aux élections tout comme un autre? » Il y est allé, il y est et nous y sommes. Que le suffrage universel garde la France!

HECTOR DEPASSE.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 6 TOME LII 5 AOUT 1893.

***

Le roman norvégien dont nous offrons aujourd'hui la traduction aux lecteurs français est une des œuvres les plus récentes, et certainement l'œuvre la plus caractéristique de M. Biornstierne Biörnson. Fameux dans les pays scandinaves au moins à l'égal d'Ibsen, M. Biörnson, par une malchance singulière, est resté chez nous presque entièrement inconnu. Ses drames et ses comédies, pourtant, auraient de quoi nous plaire : ce sont des pièces hardies, bizarres, avec toute sorte de symboles et d'arrière-pensées. Depuis quelques années surtout, depuis que M. Biörnson est entré dans la vie active et a pris un rôle dans les affaires publiques de son pays, chacune de ses œuvres est destinée à soutenir une thèse politique, sociale, ou morale.

Mais les préoccupations politiques et philosophiques de M. Biörnson ne l'empêchent pas de rester ce que dès ses débuts il a été, un poète, le plus élégant et le plus passionné des poètes scandinaves. Aucun de ses compatriotes n'a senti comme lui le charme spécial de la nature norvégienne, et n'a su l'exprimer comme lui en de douces images un peu flottantes. Aussi croyons-nous que ses premiers contes seraient plus faits encore que ses pièces pour intéresser les lecteurs français ; et davantage encore ce roman, *les Voies de Dieu*, où ses précieuses qualités de poète et de narrateur sont mises au service d'une thèse morale, d'ailleurs très simple et très haute : la même, sous d'autres formes, que soutient de son côté le comte Tolstoï. A la religion étroite et sévère des doctrinaires, M. Biörnson en oppose une autre, toute de charité, d'indulgence et de compassion.

Nous sommes certains que nos lecteurs seront sensibles, en outre, à la tendre et délicate poésie de ce tableau de la vie norvégienne, qui leur rappellera, non pas, en vérité, les étranges peintures d'Ibsen et de M. Strindberg, mais quelques-uns des plus délicieux chefs-d'œuvre de Dickens.

LES VOIES DE DIEU

Roman.

—

PREMIÈRE PARTIE.

ENFANCE.

Dans la neige fondue, sur une hauteur dominant la mer et aux derniers rayons du soleil couchant, Édouard Kallem, un jeune garçon d'environ quatorze ans, se tenait debout, la mine tout effarée. Tour à tour il regardait à l'ouest, vers la mer, à l'est, vers la ville, le rivage et la longue chaîne des montagnes derrière lesquelles se détachaient des cimes plus hautes dans l'air transparent.

La tempête avait duré longtemps ; elle avait été terrible. Malgré le môle neuf, plusieurs vaisseaux entraînés au large avaient coulé à fond, et le télégraphe annonçait de grands sinistres sur la côte.

Depuis quelques heures seulement elle s'était apaisée, et peu à peu le vent était tombé. Mais la mer, troublée dans ses profondeurs, ne voulait pas céder. A perte de vue, des vagues plus hautes que des maisons s'avançaient sans interruption, et leurs sommets blancs d'écume retombaient avec un bruit qui retentissait sur la ville et la côte, bruit sourd, large et roulant,

comme l'écroulement d'un monde dans le lointain.

Chaque fois que ces vagues gigantesques revenaient à l'assaut de la montagne, il semblait que les monstres marins de la fable allaient aborder à cet endroit. Mais il n'y arrivait que de légères éclaboussures d'eau salée qui brûlaient au visage le jeune garçon immobile.

Peu à peu, cependant, l'enfant reprit assez de courage pour respirer plus librement. Puis, doucement, il se mit en marche comme s'il craignait encore d'éveiller les soupçons des êtres invisibles qu'il croyait sentir autour de lui.

S'éloignant du sommet, il s'élança vers la descente, bondissant d'un rocher à l'autre. Tout à coup, il distingua très loin en bas un bonnet pointu qu'il reconnut malgré la distance. A l'instant, il se redressa : fuite, crainte, tout ce qui venait de se passer était oublié. Maintenant c'était lui, au contraire, qui voulait faire peur. Celui qu'il apercevait, il l'attendait depuis longtemps; ses yeux, ses mouvements, son attitude montraient la joie qu'il éprouvait de l'avoir enfin découvert.

L'autre venait sans soupçonner le danger. Lentement et comme jouissant de sa liberté, il s'approchait en trottinant. Bientôt on entendit le bruit de ses lourdes bottes à talons ferrés.

C'était un beau garçon blond, d'un an environ plus âgé que celui qui le guettait, vêtu de larges habits de bure, un cache-nez autour du cou, de grosses mitaines aux mains. Il portait une de ces boîtes de bois peintes en bleu avec des roses jaunes comme en ont les paysans.

Le grand secret allait être découvert. Depuis bien longtemps tout le collège de la petite ville attendait avidement le moment solennel où ce garçon, Ole Tuft, serait enfin obligé d'avouer où il passait ses après-midi et ses soirées, et à quoi il les employait.

Ole Tuft était le fils unique d'un paysan aisé de la côte. Son père, mort depuis un an, avait été le prédicateur laïque le plus considéré de la région de l'Ouest, et de bonne heure il destina son fils à être pasteur et l'envoya au collège. Ole était intelligent, travailleur et très respectueux envers ses maîtres, aussi devint-il tout de suite leur favori.

Mais il ne faut pas juger le chien seulement à son poil. Depuis quelque temps, ce garçon si respectueux et si candide ne prenait plus part aux jeux de ses camarades. On ne le trouvait ni chez sa tante où il demeurait, ni chez le recteur dont la fille adoptive, Joséphine Kallem, la sœur d'Édouard, était sa compagne habituelle; Joséphine était maintenant toujours seule ; où donc Ole pouvait-il être?

Le *premier* du collège avait gagné à la loterie les *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas, édition de luxe avec illustrations; il l'offrit en prime à celui de ses camarades qui découvrirait où et comment Ole Tuft passait ses après-midi et ses soirées. L'offre souriait à Édouard; il lisait le français aussi couramment que le norvégien, et avait toujours entendu dire que les *Trois Mousquetaires* étaient le plus beau roman du monde.

Il montait donc la garde pour les *Trois Mousquetaires*. Hourra! Maintenant, ils étaient à lui!

Tout doucement, il se glissa en bas jusqu'au sentier. Le coupable approchait.

— Hé! lui cria Édouard de toute la force de ses poumons.

Ole, épouvanté, faillit lâcher sa boîte.

— Maintenant, je te tiens; il est inutile de te taire plus longtemps.

Ole Tuft était pétrifié.

— Ah! te voilà enfin. Ah! ah! Qu'as-tu là dans ta boîte?

Et il se précipita vers lui, mais Ole passa rapidement la boîte d'une main dans l'autre et la tint derrière lui; il fut impossible à Édouard de s'en emparer.

— A quoi penses-tu donc, gamin? Te figures-tu que tu vas t'en tirer comme cela? Allons, par ici, ta boîte!

— Non, tu ne l'auras pas.

— Donne ou je la prends.

— Non, tu ne le feras pas.

— Mais si, vraiment, je le ferai. Allons! ta boîte, ou j'y vais.

— Je te la montrerai, si tu me promets de ne rien répéter; — et les larmes venaient aux yeux d'Ole. — Il n'y a rien de mal, Édouard, entends-tu?

— Alors, s'il n'y a rien de mal, tu peux bien me la montrer ; dépêche-toi.

Ole prit ces paroles pour une demi-promesse. Il regarda Édouard d'un air suppliant et se hasarda à dire :

— Je vais là-bas pour... tu comprends... dans les voies de Dieu.

— Dans les voies de Dieu? fit Édouard hésitant.

Il ne comprenait pas du tout ce que ces « voies de Dieu » signifiaient. Ole allant au quartier des pêcheurs, dans les voies de Dieu! La curiosité lui fit oublier qu'il représentait en ce moment la police du collège. Il reprit :

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire, Ole. Les voies de Dieu, dis-tu?

Son camarade remarqua bien le changement. Le regard, dur auparavant, était devenu affectueux. Il avait seulement conservé cet éclat particulier qui ne l'abandonnait jamais. Édouard Kallem était, de tous ses camarades, celui que Ole admirait secrètement le plus. En outre, une auréole entourait sa tête; il était le frère de la petite Joséphine aux boucles brunes.

Aussi, un mot amical, un sourire d'Édouard, avaient-ils sur Ole un très grand pouvoir. C'était comme un rayon de faveur tombé d'en haut. Aux questions douces et insinuantes de son camarade, il se rendit. Spontanément, il donna sa boîte.

Édouard avait déjà détaché le couvercle. Avant de l'enlever, il regarda Ole :

— Si tu ne veux pas?...

— Oh! si, très volontiers.

Édouard mit le couvercle de côté, souleva un mouoir et aperçut un gros livre. C'était la Bible. Il s'arta interdit, presque respectueux. Sous la Bible se ouvaient plusieurs petites brochures; il en prit quelies-unes, les regarda : c'étaient des brochures pieuses. oigneusement, il remit la Bible comme elle était iparavant, étendit le mouchoir par-dessus et referma. ı fond, il n'était pas plus avancé qu'auparavant, ou, our mieux dire, il était seulement beaucoup plus trigué.

— Tu ne leur lis pas la Bible, là-bas? demanda-t-il.

Ole Tuft rougit :

— Si, quelquefois.

— Mais à qui?

— Aux malades, mais pas souvent.

— Tu vas chez les malades?

— Oui, c'est précisément chez les malades que je vais.

— Les malades! et qu'est-ce que tu vas y faire?

— Oh! je les soigne du mieux que je peux.

— Toi? répéta Édouard, au comble de l'étonnement.

Au bout d'un instant, il reprit :

— Comment cela? Tu leur portes à manger?

— Oui; je change leur lit, j'achète de la paille aîche qne j'emporte chez eux, et j'enlève la vieille.

— Mais avec quoi l'achètes-tu?

— Ma tante me donne de l'argent, Joséphine aussi.

— Ma sœur!

— Oui; peut-être n'aurais-je pas dû te le dire.

— Et d'où Joséphine a-t-elle cet argent? se demanda douard.

Il savait que son père n'aurait donné de l'argent à rsonne, pas même à Joséphine, sans savoir à quoi t argent était destiné. Il approuvait donc ce que faiit Ole; cela suffisait pour lever tous ses doutes.

Ole sentit tout de suite ce revirement. Aussitôt il eut ıvie d'en dire davantage. Il raconta que souvent il ait bien de la peine. Il lui fallait allumer le feu et éparer le manger.

— Et tu sais le faire?

— Je crois bien, et nettoyer, et acheter ce qui est écessaire, et envoyer chez le pharmacien prendre les mèdes que le médecin a ordonnés.

— Et tu as le temps de faire tout cela?

— Je m'apprête aussitôt après dîner, et j'apprends es leçons le soir.

Il se mit à faire des confidences, jusqu'au moment ı il rappela lui-même à son camarade qu'il leur falit se hâter de descendre avant la nuit.

Édouard marchait devant, songeur; Ole suivait, sa oîte à la main.

La montagne s'abaissait, on entendait le bruit de la er, semblable au frémissement d'une foule à une ande hauteur. Il faisait plus froid; la lune était levée, ais on ne voyait encore qu'une étoile au ciel.

— D'où t'est venue cette idée? demanda Édouard en se retournant.

Ole s'arrêta; indécis il lançait sa boîte d'une main à l'autre : devait-il se décider à tout dire? Édouard comprit immédiatement qu'il y avait autre chose là-dessous et que c'était le plus important.

— Ne peux-tu pas me le dire? fit-il d'un ton indifférent.

— Si, certainement. Il continuait à balancer sa boîte en silence.

— Alors Édouard, n'y tenant plus, se mit à le presser, ce qui ne déplaisait pas à Ole, bien au contraire; pourtant il hésitait encore.

Au bout d'un instant il dit :

— C'est quelque chose de grand, de très grand même.

— Quelque chose de très grand?

— Oui, à dire vrai, ce qu'il y a de plus grand au monde.

— Mais quoi donc, mon Dieu?

— Si tu veux n'en parler à personne, à âme qui vive, entends-tu, alors je te le dirai.

— Qu'est-ce que c'est, Ole?

— Je veux être missionnaire.

— Missionnaire?

— Oui, missionnaire, chez les païens, chez les sauvages, comprends-tu, ceux qui mangent les gens.

Il vit qu'Édouard ne comprenait pas, et se hâta de lui parler des cyclones, des bêtes féroces et des serpents venimeux de là-bas.

— Contre ceux-là il faut s'exercer, vois-tu?

— S'exercer? Contre des bêtes féroces en fureur et des serpents venimeux?

Édouard commençait à s'imaginer mille choses fantastiques.

— Les hommes sont pires que le reste, dit Ole laissant là les bêtes; ce sont d'épouvantables païens que ces gens-là, méchants, cruels, et ennuyeux aussi. Ce n'est pas une petite affaire, il faut bien s'y préparer.

— Mais comment peux-tu t'y préparer ici. Les gens du quartier des pêcheurs ne sont pas païens?

— Non, mais ils peuvent nous apprendre à souffrir. Il ne faut pas être difficile avec eux. Quand ils sont malades ou infirmes, ils deviennent si méfiants. Pense donc! il y en a une ici qui voulait me battre, un soir.

— Te battre?

— J'ai prié Dieu qu'elle le fasse, mais elle s'est contentée de jurer.

Les yeux d'Ole étincelaient, son visage était transfiguré.

— C'est un art difficile que celui de gagner les gens, dit un livre que j'ai ici dans ma boîte, surtout de les gagner au royaume de Dieu. Nous devons nous y préparer tout jeunes, même dès l'enfance. Un missionnaire disait : « Si j'avais dix vies, je les donnerais toutes à des missions. » Je voudrais le faire, moi aussi.

Ils marchaient maintenant côte à côte. Sans s'en

apercevoir, Ole tournait sans cesse les yeux vers les étoiles naissantes. Tous deux s'arrêtèrent un instant et regardèrent devant eux.

A leurs pieds le port, avec les vaisseaux vaguement dessinés et les quais bas et encombrés, la ville parsemée de lumières ; au delà, le rivage, blanc de neige, et plus loin, la mer toute noire. Ici ils l'entendaient de nouveau, mais plus faiblement, et son bruit monotone s'harmonisait avec la demi-obscurité piquée d'étoiles. Entre les deux enfants passait un courant invisible, leurs sentiments se mettaient à l'unisson.

Édouard songeait combien Ole valait mieux que lui. Car lui n'était qu'un vaurien, on le lui disait tous les jours. Il regarda du coin de l'œil ce petit paysan au visage honnête, d'une expression un peu vieillotte, cependant... qui peut-être un jour deviendrait un grand homme.

Ils reprirent leur marche vers la partie de la ville la plus rapprochée de la montagne, et composée principalement de maisons d'ouvriers et de petits ateliers. Ils avançaient dans la neige molle : une boue épaisse commençait à geler au froid du soir. Les quelques réverbères qui s'y trouvaient pendaient sur des cordes en travers de la rue ; leurs vitres ternies ne laissaient passer qu'une lumière maussade.

Bientôt les deux enfants se séparèrent.

*
* *

Édouard avait eu un moment d'admiration et de respect pour son camarade ; mais bientôt l'idée de la prime promise emporta en lui toute autre pensée. Le soir même, il vint dire à André Hegge, le *premier* du collège, qu'il savait maintenant où Ole passait son temps et ce qu'il faisait. André se leva et envoya chercher de la bière ; on allait s'amuser.

Adroit et insinuant, il eut bientôt appris tout ce qu'il voulait savoir. Édouard s'était bien proposé de ne dire que juste ce qu'il fallait pour avoir la prime, mais il avait affaire à plus fin que lui. Aiguillonné par les doutes qu'exprimait André, par ses railleries, et, la bière aidant, il raconta tout ce qu'Ole lui avait confié.

En rentrant à la maison, le livre illustré sous son bras, il éprouva un sentiment de malaise. L'excitation de la bière était passée, l'envie de rire ne le tentait plus, et quand il se retrouva seul il revit les bons yeux d'Ole. Il chassa cette impression ; demain il demanderait à André de lui garder le secret.

Mais le lendemain, au moment de sortir de classe, il aperçut entre deux quais un gigantesque bateau à vapeur qui entrait lentement. On n'avait jamais vu dans le port vaisseau pareil, disaient les gens qui couraient à sa rencontre ; sans mâts, les pavillons baissés, la cheminée renversée, il pouvait à peine avancer ; Édouard ne voyait pas bien, à cause des quais. La foule allait vers le port, il la suivit.

Pendant ce temps, André utilisant l'heure de la récréation, se hâtait de répéter tout ce qu'Édouard lui avait dit.

Il dit d'abord où allait Ole, et ce qu'il faisait ; qu'il changeait la paille du lit des gueux de l'Arsenal et leur lisait la Bible.

Les enfants restaient immobiles de surprise ; jamais ils n'avaient rien entendu de pareil.

André poursuivit :

— Pourquoi Ole avait-il imaginé tout cela ? Parce qu'il était ambitieux et voulait devenir apôtre et missionnaire, et que c'était quelque chose de plus grand que d'être roi, empereur ou pape. Ole lui-même l'avait dit à Édouard Kallem. Mais, pour le devenir, il fallait trouver les « voies de Dieu », et ces voies elles commençaient en bas, chez les gueux de l'Arsenal. C'était là qu'il s'apprenait à faire des miracles, à apprivoiser les païens, les bêtes féroces et à arrêter les cyclones.

Alors ce fut un éclat de rire, mais au même moment la cloche sonna ; les enfants n'eurent que le temps de rentrer en courant : ils ricanaient en passant devant Ole.

Une fois déjà dans sa jeune vie, Ole Tuft avait vu devant lui un abîme sans fond. C'était ce jour d'hiver où, debout devant la tombe de son père, il entendait les premières pelletées de terre gelée tomber sur le cercueil. L'air était rempli de flocons de neige poussés par le vent, et la mer était noire comme de la poix. La douleur d'autrefois l'étreignit à nouveau à ce moment.

— Ah ! père ! mère ! s'écria-t-il, et il éclata en sanglots.

Il ne pouvait pas monter en classe rejoindre ses camarades. Il ne voulait plus jamais y retourner ; il ne pouvait plus voir personne en face, ni rester dans la ville. Dans deux heures, tout se saurait, tout le monde le regarderait et rirait de lui.

Et puis, maintenant, tout ce qu'il aimait était profané. A quoi bon étudier ? Il ne voulait pas non plus aller dans une autre ville, non ; à la maison, à la maison, chez sa mère !

Il fallait donc partir tout de suite, mais pas par la grande porte ni la grande rue, il y passait trop de monde, et ses larmes coulaient trop abondantes. Non, il se glisserait par la petite cachette que Joséphine lui avait arrangée dans des piles de bois, entre un hangar et la clôture du voisin. C'était par là qu'il sortait tous les après-midi sans que ses camarades le vissent.

Les enfants s'y étaient arrangé de petites chambres, avec des planches pour s'asseoir. Ce n'était ni très large ni très clair, mais cela n'en avait que plus de charme. C'est ici qu'Ole racontait à sa chère Joséphine la vie des missionnaires. Il lui décrivait les combats contre les lions, les tigres, les serpents, il lui parlait des épouvantables cyclones, des singes sauvages et des cannibales. Et il peignait tout cela si longuement et si brillamment qu'elle aussi voulait en être. D'abord elle hasardait quelques questions prudentes :

elle demandait si les femmes pouvaient être missionnaires. Il n'en savait rien; c'était plutôt, bien entendu, la tâche d'un homme, mais elles pouvaient devenir femmes de missionnaires. Joséphine demandait alors si les missionnaires pouvaient se marier. Prenant cela surtout comme une question de dogme, il répondait qu'il avait entendu son père en parler un jour dans une réunion. Il y avait quelqu'un qui en doutait, car saint Paul, qu'on peut appeler le premier et le plus grand des missionnaires, n'était pas marié, il s'en vantait même. Mais son père avait répondu que saint Paul croyait que Jésus allait bientôt revenir, et qu'il fallait se hâter de l'annoncer au peuple afin qu'on fût préparé, tandis que les missionnaires de nos jours, eux, devaient vivre comme les autres, et, pour cela, il fallait se marier. Il avait même lu quelque part que des femmes de missionnaires faisaient l'école aux petits enfants nègres.

Dans cette demi-obscurité où la tête brune et la tête blonde se touchaient, pendant ces récits merveilleux, ils se trouvaient transportés sous les palmiers; là les petits négrillons fourmillaient, et tous étaient jolis, gentils et convertis; il y avait de petits tigres apprivoisés qui se roulaient sur le sable à leurs pieds, des singes de bonne volonté les servaient, les éléphants les portaient avec mille précautions, aux arbres pendaient en abondance tous les aliments dont ils avaient besoin.

Ole venait maintenant voir cet Eden pour la dernière fois, et lui dire adieu.

Tout à coup il songea: et si Joséphine était là, si elle avait tout entendu?

Il entra à la hâte. Elle y était, assise sur une planche, elle le regardait.

De nouveau, il éclata en sanglots.

— Je veux m'en aller chez nous, hoquetait-il. Plus jamais ici! Et il se laissa glisser vers elle.

Immédiatement Joséphine s'occupa de lui, lui donna son mouchoir; il devait le tenir devant sa bouche pour qu'on ne l'entendît pas pleurer, car on devait être à sa recherche.

Il obéit, comme toujours, reconnaissant sa supériorité dans tout ce qui appartenait à la bonne éducation, et croyant que c'était pour se moucher, il se mit à se moucher, à pleurer. Vivement alors, elle lui posa un de ses poings rudes de fillette sur la nuque, et de l'autre lui maintint les mains et le mouchoir sur la bouche, secouant en même temps sa tête brune d'un air mécontent. Il comprit enfin qu'il fallait se taire, et il était temps; on l'appelait dans la cour, par intervalles et de différents côtés. Il parvint enfin à retenir ses pleurs jusqu'à ce qu'on entendît remonter ses camarades.

— Je veux m'en aller chez nous! recommença-t-il alors, se remettant à pleurer.

Puis il rendit le mouchoir à Joséphine, lui fit un signe de tête, passa à travers le bois et les planches et courut à la porte de derrière. Quand il fut dehors, il se rappela qu'il avait oublié de lui dire adieu et de la remercier. Ce surcroît d'infortune le fit sortir encore plus vite de la ville, et il ne s'arrêta pas de courir qu'il n'eût la route devant lui.

Joséphine resta un moment à regarder l'endroit où ses talons ferrés avaient disparu. Alors elle se glissa dehors. Un instant plus tard, elle était chez le pharmacien, tête nue, demandant son frère. Il n'y était pas. Mais d'en haut par les fenêtres, elle vit le grand vaisseau étranger entouré d'une dizaine de petits bateaux. Naturellement Édouard devait être là. Tout de suite au quai! Elle détacha leur petit bateau peint en blanc et partit.

Elle ramait si fort que la sueur coulait sur sa figure quand elle arriva au lourd steamer. Elle vit Édouard debout sur le banc de quart, ses livres sous le bras, causant avec son ami le douanier Mo.

Aussitôt qu'elle fut assez près, elle l'appela par son nom. Il l'entendit comme tous ceux qui étaient là. On vit cette fillette, debout, tête nue, toute rouge d'avoir ramé si fort. Édouard sentit que quelque chose de fâcheux devait être arrivé; il ne fut pas long à descendre sur le pont, et par-dessus les autres bateaux il passa dans celui de Joséphine.

— Qu'y a-t-il? Il mit ses livres sur ses genoux, lui prit les rames et s'assit en répétant:

— Qu'y a-t-il?

Rouge et essoufflée, les cheveux au vent, elle restait debout le regardant pendant qu'il retournait le bateau. Alors elle se retira un peu plus loin, détacha l'autre paire de rames et s'assit derrière lui, au dernier banc. Tenant les rames au-dessus de l'eau, elle commença:

— Qu'as-tu fait à Ole Tuft?

Il pâlit, il rougit, leva aussi ses rames.

— Oui, maintenant il ne veut plus aller au collège. Il est retourné chez sa mère et ne reviendra plus jamais.

— Non, ce n'est pas vrai!

Mais sa voix le trahit; il sentait que sa sœur disait vrai. Plongeant les rames dans l'eau, il rama de toutes ses forces comme pour rattraper Ole.

— Oui, tu fais bien de ramer; tu fais bien de te dépêcher de le rejoindre, même s'il te faut aller jusqu'au Grand Tuft, autrement cela se gâtera pour toi près de papa et au collège, lâche que tu es! Tu peux être certain que si tu ne te mets pas en route tout de suite pour le ramener, je le dirai à papa et au recteur, bien sûr.

— C'est toi qui es lâche, bavarde que tu es!

— Si tu avais entendu ce que André Hegge disait et tout le collège aussi, et tous se moquaient de lui, tous, tous, et lui, le pauvre garçon, il pleurait comme si on l'avait fouetté, et de suite il s'est sauvé chez sa mère. Fi, fi! si tu ne le ramènes pas avec toi, tu verras.

— Sotte, tu ne vois donc pas que je rame tant que je peux?

Ses ongles étaient tout blancs, son visage écarlate, il se pliait entièrement à chaque coup de rame pour avoir plus de prise. Sans rien ajouter, elle se mit à ramer aussi.

En se levant pour aborder, il lui dit :

— Je n'ai pas déjeuné aujourd'hui, et je ne pourrai probablement pas dîner non plus. As-tu de l'argent sur toi, pour que je m'achète quelques gâteaux?

— Oui, voici quelques sous.

— Prends mes livres, cria-t-il en courant vers la rue.

Un instant plus tard il était sur la route.

Édouard marchait à peine depuis dix minutes que ses bottes assez légères étaient trempées. Mais ce qui était pire, les gâteaux étaient mangés et il avait encore faim. N'importe, il allait bientôt rattraper Ole, il était plus alerte que lui, avait une démarche plus légère; il fallait voir comme il allongeait le pas. Il s'agissait d'abord de le rejoindre et tout s'arrangerait, il n'en doutait pas un instant. Ole était conciliant, et lui Édouard se chargeait de la chose auprès des camarades, c'était bien le moins qu'il lui dût.

Mais ayant fait un quart de mille dans la boue sans résultat, mouillé jusqu'aux jambes, à la fois glacé et en sueur, maintenant que la pluie et le vent menaçaient et que la nature était effrayante dans la solitude des longues chaînes de collines, il sentit diminuer sensiblement son courage.

Il lui faudrait patauger, affamé et éreinté, jusqu'au Grand Tuft, encore à près d'un mille ; et si son père s'apercevait de son absence, il y aurait des questions, du bruit et des coups. Peu s'en fallut qu'il se mît à pleurer.

Mais pourquoi pleurer et se désespérer? pensa-t-il. Tu finiras par arriver mon garçon ; battu, tu l'as déjà été auparavant. Et il continua son chemin en chantant une chanson joyeuse. Tout essoufflé, il s'arrêta un moment, mais s'effrayant de ne plus entendre le son de sa voix, il reprit sa chanson qu'il répéta en suivant la longue route.

Au moment où il allait gravir le coteau suivant qui s'avançait en longue pointe dans le fjord, il aperçut pour la première fois les pas d'Ole sur le bord du chemin ; il reconnut l'empreinte de ses talons ferrés ; Ole ne devait pas être loin. Cette vue lui rendit le courage; il doubla le pas.

Le Grand Tuft n'était-il pas au premier tournant, sous la colline ? Mais oui certainement ; peut-être pourrait-il y arriver bientôt, et éviter d'être battu par son père.

Le père n'était pas toujours sévère non plus. Il savait être bien bon aussi, surtout quand Joséphine voulait se mettre du côté d'Édouard et intercéder pour lui. Et bien sûr elle le ferait si Ole revenait, elle l'avait promis. Ils tâcheraient aussi d'avoir le pharmacien avec eux. Il était si bon, le pharmacien, et c'est toujours une bonne chose d'avoir le nombre pour soi.

Grand Dieu! n'est-ce pas... le père qui revient d'une tournée à cheval?...

La tête de l'alezan se dessinait sur la ligne de l'horizon. Les grands chaussons de paille dont le père se servait comme d'étriers, en hiver, pendaient de chaque côté de la tête comme les pattes d'un oiseau de proie. Le jeune garçon, terrifié, attendit, immobile.

Le cheval le regardait, n'en croyant pas ses bons yeux. Le père non plus ne le reconnaissait pas encore. Ce garçon, tout trempé, qui se tenait pâle et immobile au milieu de la route, était-ce bien celui qui aurait dû être à étudier ses leçons? Et, par un temps et des chemins pareils, si légèrement vêtu, allant au Grand Tuft sans permission!

— Que diable fais-tu là?

Édouard reculait machinalement.

— Où vas-tu?

— Chez Ole Tuft.

Quoi faire? Est-ce qu'il est chez lui?

— Oui.

— Quoi faire?

— Je vais... je vais... lui demander pardon.

— Pardon de quoi?

Et le fouet se leva ; l'enfant se hâta d'ajouter :

— Il ne veut plus revenir à l'école.

— Eh bien?

— C'est ma faute.

— Ta faute? Comment cela?

— J'ai appris... — il s'arrêta et commença à pleurer, — j'ai appris... qu'il allait voir les malades.

— Et tu l'as rapporté? tu as bavardé?

Édouard n'osait pas répondre; le fouet commençait à s'agiter, les deux bras du jeune garçon se levaient et retombaient en suivant les mouvements de son père ; il reculait toujours davantage.

L'indignation du père était vive, mais il garda son sang-froid, et, montrant le Grand Tuft du bout de son fouet à Édouard :

— Allons! dit-il.

Édouard obéit, bien entendu, mais se tint à une distance respectueuse; le cheval allait bon pas, il avait assez à faire de le suivre.

On voyait maintenant distinctement le Grand Tuft au pied de la colline qu'ils avaient à descendre ; les bâtiments étaient nombreux, entourant une cour carrée. De l'autre côté, la rivière avec le moulin et la scierie; les îlots et les pointes des caps fermaient si complètement la baie que la mer y était aussi calme que derrière une digue; il y avait de la glace sur les bords.

La maison d'habitation avait sa façade sur la mer. C'était une maison de bois à deux étages, peinte en rouge, avec des fenêtres blanches. Ils tournèrent de ce côté, Édouard marchant en avant. A l'autre bout étaient les étables et les écuries, sous le même toit. Au milieu de la cour, un troupeau de chèvres broutaient des aiguilles de pins. Apercevant les nouveaux

venus, elles levèrent toutes la tête et tendirent le cou, les yeux fixes, les oreilles droites, la bouche pleine. Le bouc seul continua de mâcher en les regardant, repu et satisfait. Une troupe de moineaux s'envola avec bruit.

Les fenêtres de la maison étaient si basses qu'on voyait dans la chambre. Ole, dans une grande chemise blanche tombant jusqu'aux pieds, était assis devant l'âtre. Sa mère à côté de lui préparait le souper. Édouard n'eut pas le temps d'en voir davantage; suivi de son père, il franchit le seuil et pressa le loquet de ses doigts glacés.

La mère d'Ole était de haute taille, avec un visage aux traits fins qu'allongeaient encore ses cheveux blonds ondulés, tombant en bandeaux sur ses joues. Elle quitta son ouvrage pour venir à la rencontre des arrivants, qu'elle connaissait tous deux. Son air était grave, mais amical; elle paraissait un peu effrayée et inquiète; ses regards allaient de l'un à l'autre sans pouvoir se fixer. Elle était embarrassée de ce qu'elle devait faire en voyant là, debout devant elle, cet homme rude et cet enfant.

Au moment où elle allait les prier de s'asseoir, le père prit la parole :

— Elle savait bien sans doute ce qui était arrivé? Son fils venait demander pardon et recevoir son châtiment; c'était nécessaire, car à cet enfant il fallait des punitions, la bonté ne servait à rien avec lui

— Ah! Est-ce que cela en vaut la peine? dit doucement la mère.

Elle était effrayée, et Ole devint blanc comme sa chemise.

— Oui, oui, il sera battu! Demande pardon, d'abord!

Ole commença à pleurer, mais Édouard ne pleura pas. Ole ne pouvait rester en repos; il se leva, regarda sa mère :

— Chère maman! fit-il.

Il n'en put dire davantage, mais cela signifiait clairement que la mère devait s'interposer.

— Demande pardon! et le fouet s'agita.

— Mais, maman! s'écria Ole de nouveau.

Édouard s'était avancé dans sa détresse; il tendait les mains à la mère d'Ole. Celui-ci poussait de grands cris. Édouard, tout en cherchant à se réfugier derrière la mère, se mit à hurler lui aussi. Il y eut un tel vacarme que les chèvres s'arrêtèrent de nouveau, la bouche pleine, pour regarder et écouter.

Mais la mère s'étant sérieusement interposée, il fallut bien à la fin que le père d'Édouard cédât. Quelques instants plus tard il était reparti laissant son fils au Grand Tuft. Les deux gamins étaient installés sur le parquet, Édouard en longue chemise comme Ole, et déshabillé comme lui. Ils mettaient de grands bas de laine montant aux genoux comme en ont les paysans, et avaient trouvé plus commode pour cela de s'asseoir par terre. Ils se bousculaient et jouaient comme si rien ne s'était passé, et même ils riaient si fort que la mère dut rire aussi avec eux.

Tout à coup, au moment où l'on se mettait à table, Ole devint grave. Grand Dieu! qu'y avait-il encore? Il se tenait les mains jointes, les yeux baissés. La mère était debout devant eux, dans la même attitude, elle aussi, le visage incliné.

Alors elle commença la longue prière précédant le repas, d'un ton uniforme et doux, comme si elle avait parlé à quelqu'un d'autre et dans un autre endroit. Édouard se sentit mis à l'écart. Il n'avait jamais assisté à ces prières et cette conduite était nouvelle pour lui. Il ne comprit rien à ce que murmurait la vieille femme et resta silencieux longtemps après. Ole ne disait rien non plus ; tout le temps du repas, il ne prononça que quelques mots et sourit à peine. Les aliments sont un don de Dieu, le repas est donc quelque chose de grave.

Ensuite la mère comprit qu'ils auraient plus de plaisir à rester seuls, elle les laissa.

Ils causèrent. Ole raconta comment les camarades s'étaient comportés envers lui, et Édouard promit de rosser le premier qui ne voudrait pas se taire sur les *voies de Dieu;* — même si c'était André Hegge en personne, il aurait son affaire.

Quand ils furent plus fatigués vint la note sentimentale. Ole parla de Joséphine. Édouard certifia, comme lui, que Joséphine n'avait pas sa pareille. Il raconta comment elle était venue en bateau pour le rejoindre; Ole trouva cela grand. Il y avait quelque chose de grand en Joséphine, tous deux en tombèrent d'accord.

Mais Édouard ne pouvait pas comprendre pourquoi Ole voulait être missionnaire. Quelle idée de s'en aller au loin à l'aventure, quand il y avait tant à faire dans le pays! Ole serait pasteur et lui serait médecin, et tous deux demeureraient dans la même ville. Est-ce que cela ne valait pas bien mieux? Ils seraient voisins et constamment ensemble : le soir, autour du punch, ils joueraient aux échecs. Ils auraient une voiture et chacun un cheval; ils iraient en voiture ensemble, c'était plus agréable. Ou bien ils demeureraient au bord de la mer et auraient un bateau en commun, — tout en commun.

Ole comprenait bien que Joséphine en serait aussi, bien qu'Édouard ne le dît pas. Mais c'était clair qu'elle en serait, et Ole trouvait si délicat de la part d'Édouard de n'en rien dire, il lui en était si reconnaissant, que cela le décida : Joséphine, femme de pasteur, dirigerait tout dans la maison.

Oui, vraiment, à la fin, il céda. Ils convinrent solennellement que l'un serait pasteur et l'autre médecin, et que toute la vie ils demeureraient ensemble.

B. Biörnson.

Traduit du norvégien par M. Mlle Quillardet.

(*A suivre.*)

L'INSTRUCTION POPULAIRE ET LA MORALITÉ

Le rôle de l'instituteur.

Ouvrez les écoles, a-t-on dit, et vous fermerez les prisons; meublez les têtes, vous n'aurez plus à les couper. Ces prétendus axiomes sont en voie de devenir des paradoxes cruellement ironiques. Les statistiques les plus soigneusement établies démontrent que l'instruction n'est pas une garantie de moralité, puisque la criminalité augmente, depuis quelques années, dans des proportions inquiétantes, chez les jeunes gens qui ont eu le bénéfice de nos dernières lois scolaires. Il y a moins d'illettrés, il y a plus d'âmes perverties; l'abus de confiance, l'escroquerie, le viol, et même le meurtre et l'assassinat, n'ont pas reculé devant la diffusion des lumières; on dirait, au contraire, qu'ils ont trouvé dans l'instruction un auxiliaire précieux, une arme de combat pour attaquer l'état social avec le plus grand nombre de chances heureuses et la plus petite somme de risques à courir. Voilà l'état des choses; la société a fait des efforts considérables et consenti des sacrifices énormes pour répandre à flots l'instruction primaire, sans obtenir les effets attendus; les théories sont condamnées par les résultats; les orateurs et les faiseurs de systèmes sont violemment souffletés par les faits. Les petits Français de quinze à vingt ans sont plus savants que leurs grands-pères, et ils ne les valent pas. L'école, voilà le salut, nous disait-on; il faut en rabattre; les belles formules ont fait faillite. Et pourtant l'on se méprendrait étrangement en pensant que nous allons conclure en faveur d'un mouvement rétrograde vers l'état de nature, et demander la fermeture des écoles; nous voudrions seulement indiquer dans quel sens il conviendrait, selon nous, d'entendre l'instruction populaire, pour qu'elle fût vraiment l'éducatrice des âmes et l'institutrice de la vertu. Inutile de dire qu'une question si complexe ne saurait être traitée intégralement dans des limites aussi étroites, et que nous ne nous flattons pas de résoudre toutes les difficultés qu'elle soulève. Nous proposons simplement à la méditation du lecteur quelques idées que ce problème nous a suggérées.

Le crime est la manifestation de l'égoïsme à son maximum d'intensité; c'est la passion anormale, monstrueuse du moi sous toutes ses formes; le crime, c'est l'individu en guerre contre la société, c'est un retour à l'état sauvage. Or, quelque opinion que l'on adopte sur la liberté morale, que l'on croie que cette liberté est réelle, que la volonté, sans être toute-puissante, doit être comptée au nombre des facteurs qui composent le caractère de chacun, et, par conséquent, expliquent sa conduite; ou bien que l'on soit avec les déterministes, pour qui nos actions sont la résultante de forces qui sont en nous, mais ne sont pas nous, comme l'hérédité, l'état de santé, le tempérament; ou même d'agents extérieurs, comme l'éducation, le milieu, les exemples; dans tous les cas, on est forcé de reconnaître que l'éducation intellectuelle et morale exerce une influence non médiocre sur la direction que doit prendre notre vie, et, par suite, qu'il est nécessaire, urgent, de se préoccuper des moyens à employer pour que cette éducation porte les meilleurs fruits au point de vue moral et social. Si donc le crime, c'est l'égoïsme, l'éducation de l'enfance devra être organisée en vue du développement large et fécond des sentiments désintéressés qui sont en germe dans toute âme humaine, et les programmes d'études élaborés dans ce but; il faut que le mécanisme des exercices scolaires comporte la mise en œuvre de toutes les activités généreuses de l'esprit; il faut, en un mot, viser avant tout et surtout à la culture des facultés esthétiques et morales de l'enfant. Le beau, comme le bien, a ce caractère propre d'être, comme le disait Kant, « l'objet d'une satisfaction désintéressée ». Sans être sacrifié, puisqu'il est nécessaire, le côté purement utilitaire de l'instruction ne doit occuper que la seconde place dans la pensée du législateur. L'instruction doit être libérale, dans le vrai et beau sens de ce terme, et non un dressage mécanique approprié presque exclusivement aux nécessités matérielles. « Ce n'est pas, disait magistralement, ici même (1), M. Ravaisson, prendre dans sa pleine signification cette épithète de « libéral », que de l'appliquer à des doctrines qui, afin de ne nuire en rien à la liberté, voulant que chacun ne compte que sur soi, et, pour cela, que chacun se préoccupe de soi seul, tendent à retrancher du nombre des vertus sociales la disposition à aider aux autres et à donner. Plus une âme est réellement libre, plus elle est libérale dans le sens qui désigne cette disposition; on s'affranchit, en effet, par la libéralité, de cette servitude, la pire de toutes, qui est l'égoïsme. »

Non seulement on se trompe trop souvent sur la signification du mot « éducation libérale », en croyant qu'une telle éducation est l'affranchissement non pas de l'égoïsme, mais plutôt de la dépendance et de la solidarité; on commet presque universellement une autre erreur, qui consiste à associer d'une manière inséparable l'enseignement libéral et l'instruction secondaire; on pense qu'un tel enseignement ne s'adresse qu'aux futurs médecins, magistrats, littérateurs, hommes politiques, ingénieurs, officiers, bref aux classes qu'on appelle supérieures, mais qu'il n'est pas de mise quand il s'agit de préparer à la vie les futurs artisans, ouvriers de l'usine ou ouvriers des champs, et qu'à ceux-ci une instruction utilitaire suffit. Qu'on leur apprenne à lire, à écrire, à calculer, avec quelques notions de géographie commerciale et industrielle,

(1) *Revue* du 23 avril 1887.

de lever des plans et de dessin linéaire, voilà l'essentiel.

Nous ne saurions protester avec trop d'énergie contre une théorie qui partagerait ainsi l'humanité en deux parts : une sorte d'aristocratie peu nombreuse, qui aurait le bénéfice d'une haute culture, et le troupeau des humbles, voués à l'ignorance perpétuelle de tout ce qui s'élève au-dessus des besoins immédiats de la vie. C'est, à nos yeux, une conception insoutenable, presque un crime. Comment s'autoriser, parce qu'un enfant naît de parents ouvriers ou paysans, et qu'il est destiné à manier aussi le marteau ou à conduire la charrue, comment s'autoriser à enfermer sa vie intellectuelle et morale dans le cercle d'une instruction étroitement utilitaire? N'est-il pas un homme, un futur citoyen, ayant droit comme un autre à sa part de vérité, à sa part « d'humanité », à sa part de philosophie? Sans transformer l'enseignement primaire en enseignement secondaire, et, toutes proportions gardées, chacun de ces deux enseignements doit viser au but souverainement désirable au point de vue social : faire des hommes désintéressés, généreux, ayant le sentiment de la grande loi de solidarité; et, pour cela, il faut qu'il y ait, dans la classe primaire du moindre village, quelque chose qui réponde à ce qu'on nomme si bien « les humanités », dans l'enseignement secondaire.

*
* *

D'où viendraient les empêchements à ce projet? Ou du manque de temps, ou de l'inaptitude des écoliers, ou de l'insuffisance des maîtres.

Mais la première de ces raisons n'est qu'un mauvais prétexte; que l'on se borne, pour l'enseignement technique et utilitaire, à ce qu'il est indispensable de savoir, et qu'on abandonne résolument le reste. L'arithmétique et la grammaire ont sans doute des secrets très intéressants; toutefois, on peut être un honnête homme et un homme utile sans les connaître jusque dans les derniers détails; et, réciproquement, on peut être initié à tous les mystérieux accords du participe, ou même à la généalogie des mots, sans pour cela être capable de bien juger et de bien faire. Ni la grammaire ni l'arithmétique ne donneront à l'enfant la politesse, la tolérance, le respect du droit, l'amour des belles choses, le sentiment des harmonies de la nature, la volonté de venir en aide à ses semblables. Ce ne sont pas des sciences morales ni sociales; elles sont inhabiles à mettre le paysan ou l'ouvrier en garde contre les mauvaises lectures, les prédications nihilistes, ou les tentations de l'alcool; elles ne lui disent rien de la bonté du cœur, de la pitié, de l'amour de la patrie; ce sont des sciences neutres, indifférentes au progrès des mœurs ou à leur décadence, impartiales entre l'égoïsme et la vertu; la criminalité n'a rien à redouter d'elles. On en dira autant de toutes les connaissances techniques auxquelles sont consacrées des heures nombreuses; c'est un véritable luxe de leçons sur les végétaux, sur les minéraux; les « forts » de la classe savent même la composition chimique de la fleur et de la feuille, sont initiés aux théorèmes de la mécanique. Tout cela est très beau; toute science est bonne en soi; tout ce qui élargit l'horizon de la pensée est précieux. Nous sera-t-il permis de regretter que l'on remplisse presque toutes les heures de classe avec des problèmes et des exercices qui pourraient aisément être ramenés à de moindres proportions, afin qu'il restât au maître assez de temps pour causer avec ses enfants d'autre chose que du plus grand commun diviseur?

Non seulement la science pure ne détruit pas l'égoïsme, mais, dans certaines occasions, elle lui fournit des moyens d'action. Dans la lutte pour la vie, l'illettré, l'ignorant est d'avance condamné; la science est une force; les projets homicides trouvent en elle un auxiliaire; elle prête ses formules au « dynamitard » qui ne lui demande pas, comme Pythagore ou Platon, la poésie des nombres, mais un levier pour démolir l'état social. Quant aux bourgeois, la science des nombres leur sert à faire leur caisse, à marier leurs filles ou à caser leur fils. Rien dans tout cela qui touche à la moralité; et si l'on aimait le paradoxe, on arriverait sans peine à établir que l'arithmétique est une science anarchique, ou tout au moins essentiellement individualiste et égoïste; la charité n'a pas besoin de savoir compter.

Mais, dira-t-on, il y a l'histoire, et il y a la morale, sciences éminemment éducatrices. C'est vrai; mais l'histoire, dans l'enseignement primaire, est-elle autre chose qu'un exercice de mémoire? Son but principal, nous le redisons après M. Ravaisson « devrait être de montrer que les vertus sublimes dont les Corneille ont dépeint l'idéal ont été réelles et peuvent le redevenir »; que les vrais grands hommes sont ceux qui ont eu l'âme assez large pour se soucier avant tout du bien de l'humanité; que « c'est proprement ne valoir rien, selon Descartes, que de n'être utile à personne »; que les héros les plus dignes d'être admirés sont ceux qui ont eu le génie de la charité. L'histoire des grandes civilisations, Athènes, Rome, la France, c'est pour ainsi dire l'histoire de la Pitié, de la Bonté, de la Fraternité. Voilà ce qu'il faut faire sentir aux enfants, en ayant soin de leur indiquer les degrés de la véritable gloire, de leur apprendre combien les poètes, les savants, les littérateurs, les civilisateurs, sont plus bienfaisants que tels conquérants dont la renommée est si bruyante. En est-il ainsi? Un écolier s'enthousiasme au récit des grandes guerres, et il ignore le nom de Descartes! Il ne sait pas que Schiller pauvre est plus grand que de Moltke entouré d'honneurs et millionnaire.

Quant à la morale, nous croyons que son enseigne-

ment gagnerait à être fait d'un point de vue plus élevé et plus philosophique. Il ne faut pas s'exagérer les distances qui séparent les niveaux intellectuels des classes dites inférieures et des classes supérieures; le fils de l'ouvrier ne serait point réfractaire à une discipline philosophique telle que nous la concevons. En quoi consistent les « leçons de morale » actuellement en usage? Ce sont d'abord des récits d'histoires ou de fables dont on tire des conclusions morales; ensuite une énumération assez sèche des devoirs et des droits, ce qu'on appelle le manuel de morale civique. Nous aurons le courage de le dire : cela ne suffit pas. Autrefois, l'enseignement religieux et l'enseignement moral étaient associés et fondus l'un dans l'autre; aujourd'hui, l'école est affranchie de tout lien confessionnel; à la bonne heure! La liberté de conscience est à ce prix. Mais alors nous dirons à l'instituteur : Si vous voulez remplacer avantageusement le catéchisme, lequel, d'ailleurs, n'est guère qu'un exercice de mémoire, et que vous n'avez pas qualité pour enseigner, vous devez vous instituer professeur de philosophie morale, c'est-à-dire, au lieu d'un recueil analogue à un code des devoirs et droits, offrir à vos écoliers une véritable doctrine sur les questions capitales de nos origines, de notre nature, de notre destinée. Que le prêtre enseigne, dans son église, le Dieu et l'immortalité que définissent ses dogmes; vous, vous enseignerez Dieu au nom de la conscience et de la raison naturelle; vous enseignerez la valeur de la personne morale considérée comme citoyen de la cité des esprits; vous direz les espérances que nous pouvons raisonnablement avoir en une justice suprême; vous défendrez la liberté morale contre les théories dissolvantes du matérialisme; vous montrerez que c'est la charité, autant que le respect du droit, qui est le lien de la société et la garantie de son progrès. Vous n'avez peut-être pas ces idées-là? vos croyances vous interdisent ce langage, vous ne pouvez pas mentir à vos convictions? Très bien, la sincérité est la première des vertus; mais alors prenez la plume de l'écrivain, montez à une tribune, asseyez-vous dans une chaire d'enseignement supérieur, répandez vos opinions par la voie du journal; faites ce que vous voudrez, excepté d'instruire l'enfance; à ces enfants, qui demain entreront dans la vie active, il faut une foi, sinon religieuse, du moins morale.

Le scepticisme ou le matérialisme nous mènent droit à l'égoïsme, qui est éminemment antisocial; la volonté de se dévouer exige des convictions spiritualistes; on a essayé de prouver le contraire, on n'a édifié que de misérables sophismes. C'est un contresens que de vouloir l'union des âmes, la solidarité, l'abnégation, et de penser les obtenir en prêchant une morale utilitaire fondée sur une cosmologie matérialiste. Pour vous, la vie d'un homme est un phénomène cosmique, un fait éphémère, enfermé dans un coin de l'espace, dans un instant de la durée; votre morale, si vous êtes conséquent, doit se réduire à jouir, à part soi, du moment qui passe; sa formule est : après nous le déluge! C'est la décomposition du corps social.

***

On ne manquera pas de dire : Vous transformez l'école primaire en une classe de métaphysique, comme si de jeunes enfants avaient une intelligence capable de vous suivre. La métaphysique est un bien gros mot, fantôme à effrayer les gens; mais voyons. Pourquoi l'homme est-il un animal métaphysicien, s'il n'y a rien dans l'enfant qui explique et présage cette curiosité philosophique de l'adulte? Pourquoi l'instituteur serait-il impuissant à rendre attentifs et à intéresser des enfants de douze ans, et même au-dessous, aux questions qui de tout temps ont passionné l'esprit humain?

Qu'on en fasse l'essai; nous sommes convaincu qu'un maître intelligent peut, sans crainte de n'être pas compris, leur parler des harmonies de l'univers; les obliger, par une pente nécessaire, à remonter jusqu'à la pensée ordonnatrice du monde; leur faire sentir qu'il y a en eux deux choses : la matière et l'esprit; que cet esprit est libre, responsable de sa destinée, artisan de son bonheur ou de son malheur; leur montrer que la principale condition de la vie humaine et de son progrès, c'est de faire, chacun à son rang, la tâche qui lui est échue, avec courage, avec une volonté patiente, avec dignité; les amener à comprendre qu'en dehors des devoirs strictement exigibles écrits dans les lois, il y a une sphère où l'activité se meut librement, celle de l'amour, du dévouement, du sacrifice. Que d'idées fausses il peut redresser, idées résultant de principes vrais, mais déformées, par l'ignorance des masses, comme les idées de liberté, d'égalité! Quel vaste champ d'action s'ouvre devant lui, s'il sait et s'il veut arracher la mauvaise herbe et semer le bon grain!

Personne ne nous contredira si nous affirmons que les colères, les rancunes, les utopies malfaisantes qui envahissent l'âme de l'ouvrier, exaspèrent sa conscience, font tomber l'outil de ses mains, viennent en grande partie des préjugés absurdes qui ont cours sur la liberté, sur l'égalité, sur les rapports du capital et du travail; un maître soucieux des véritables intérêts des classes laborieuses aura soin, dans son école, de remettre les choses au point, de les ajuster au niveau de la raison; il dira que la liberté n'est pas le droit pour l'individu de tout faire, de tout oser dans son intérêt personnel, sans respect de la personne d'autrui; que, si l'égalité morale et civile est une conquête de la Révolution, l'inégalité est une loi fatale de la nature, puisque les hommes naissent inégaux en force physique, en force cérébrale et mentale, en énergie morale. Il les mettra en garde contre les influences pernicieuses de l'éloquence de certains clubs où se débitent tant d'insanités sur la propriété et la richesse. Surtout, il les

éclairera sur la valeur, au point de vue social, des travaux les plus modestes, en leur faisant connaître que, si l'ingénieur apporte à la communauté le don précieux de son intelligence, si le propriétaire engage et risque ses capitaux, tous ces moyens d'action seraient stériles sans la coopération de l'ouvrier qui met à leur service l'adresse de ses mains et la force de ses bras. Sans la théorie scientifique, les professions manuelles sont paralysées; il n'est presque pas un outil qui ne soit une trouvaille du génie des inventeurs; mais à son tour la science n'est susceptible d'applications utiles qu'avec le concours de l'ouvrier. Voilà ce qu'il est bon qu'un enfant sache pour que, plus tard, s'il pousse la charrue ou frappe l'enclume, il ait le sentiment qu'il remplit une fonction aussi nécessaire que celle du savant, sans, d'autre part, tomber dans cette erreur funeste que le savant « ne travaille pas ».

Cet enseignement philosophique et moral, nous voudrions qu'il fût complété et qu'on en adoucît la sécheresse par un enseignement esthétique. L'art serait largement représenté dans notre programme; les murs de notre classe, au lieu de n'avoir pour parure que des tableaux indiquant les mesures de capacité, offriraient aux yeux quelques bonnes gravures des chefs-d'œuvre des grands maîtres. Avec un matériel restreint, nous ferions naître et nous entretiendrions dans les jeunes intelligences le goût du beau; les éléments du dessin et de la musique nous aideraient à leur inspirer l'amour de l'équilibre, de la symétrie, de l'harmonie; car faire aimer la beauté, c'est disposer l'âme à se mettre à l'unisson avec les belles choses. Les grands spectacles de la nature vaudraient bien des discours, pour leur apprendre à admirer, ce qui est une forme du désintéressement. Tout en leur faisant une leçon d'arpentage sur le terrain, nous leur parlerions des horizons illimités de l'univers, des innombrables mondes qui le peuplent, accoutumant ainsi leur âme à ne pas s'enfermer dans un coin de terre; et, à propos de l'attraction terrestre, cette force mystérieuse qui balance les soleils dans l'espace, nous leur dirions quelque chose de l'attraction morale, de la sympathie des âmes les unes pour les autres, qui maintient l'harmonie dans l'univers des esprits.

Ces enfants, au lieu d'être plus tard des campagnards âpres au gain, défiants, rusés pour le mal, comme ceux que Zola nous dépeint si fortement dans *la Terre*, ne pourraient pas, devenus hommes, ne pas garder quelque souvenir de ces émotions esthétiques, quelque écho de ces leçons de grandeur d'âme, quelque largeur de vue, un besoin de se donner, de travailler de bon cœur à la prospérité de la famille humaine. Et puis c'est un besoin de notre nature d'échapper aux limites étroites de la réalité; dans toute âme brille avec plus ou moins d'éclat, faible lueur ou étoile, la flamme de l'idéal; cultivez cet instinct et dirigez-le, sinon il se satisfera quand même, au plus grand dommage de la vertu et au plus grand bénéfice des marchands d'alcool. Vous n'avez pas su ou vous n'avez pas voulu donner à ces enfants la passion du beau, l'enthousiasme poétique? Adultes, ils demanderont le rêve et le délire aux breuvages qui détraquent l'organisme et tuent la pensée.

*
* *

Nous reconnaissons sans peine que faire de la philosophie et de l'esthétique à la portée des enfants est une tâche difficile et délicate. Ne serait-ce pas faire injure à bon nombre d'instituteurs de les en supposer incapables? La réponse à cette question ne saurait, d'ailleurs, en aucun cas, servir à les accuser; car s'ils étaient au-dessous de leur mission, telle que nous la comprenons, la faute en serait non à eux, mais à la nature des examens qui leur ouvrent la carrière (1). Les épreuves qu'on fait subir aux aspirants portent essentiellement, il faut bien le dire, sur les connaissances que nous appelons utilitaires; le côté « libéral » de l'examen est l'accessoire. La composition française a-t-elle pour objet un point d'histoire ou de critique littéraire? Le candidat peut, avec de la mémoire, remettre un travail très suffisant, mais qui ne prouvera rien sur la question de ses qualités d'esprit, de son jugement, de ses aptitudes pédagogiques, de sa capacité à tirer une leçon morale des moindres faits, de son talent pour donner un enseignement vraiment vivant et vivifiant, au lieu d'être l'interprète servile des livres que composent les professionnels « à l'usage des classes ».

On s'imagine aisément qu'un livre de morale ou de rhétorique bien composé suffit au maître pour mener à bonne fin son rôle d'instituteur. La vérité est qu'en fait de livres, il ne devrait avoir en main que les grands maîtres, pour en expliquer et en faire sentir les beautés; prétendre donner un enseignement fécond en se guidant sur un manuel, en « remâchant » ce qu'un autre a écrit, en interprétant tout à la lumière de plans ou de dissertations proposés et développés par un autre, c'est s'aveugler soi-même. Comme s'il n'y avait qu'une bonne manière de traiter une question, d'aborder un problème, de remuer et d'analyser des idées; comme s'il fallait condamner tout ce qui ne s'ajuste pas à un certain moule! Comment une leçon ainsi faite, pâle image d'une pensée étrangère, aurait-elle de l'accent, de l'originalité, de l'imprévu, de la variété? Si les écoliers s'endorment, ont-ils tort? Mais si le maître, après s'être pénétré d'une idée, imprégné d'un sentiment, parle avec son esprit à lui, avec son âme à lui, c'est-à-dire s'il pense et s'il sent ce qu'il dit, alors tout change: les écoliers, au lieu d'un « auteur », « trouvent un homme », et cet homme les intéresse, ces petits hommes; ce n'est plus un pho-

(1) Voy. *l'Education à l'école*, par M. Vessiot.

nographe qui égrène des phrases apprises par cœur ; une sorte de courant magnétique s'établit entre le maître et les disciples, qui oriente toutes leurs intelligences vers sa pensée, fait battre tous les cœurs à l'unisson avec le sien.

Non seulement la procédure actuelle des examens ne nous éclaire pas sur les aptitudes du candidat à cet enseignement « personnel », mais une autre considération encore est bien faite pour décourager les optimistes. Le rôle de l'instituteur est double : il doit instruire, et il doit être éducateur. Or les qualités de l'éducateur sont-elles moins rares que celles qu'il faut avoir pour enseigner ? Les commissions d'examens ont-elles un moyen efficace de les apprécier ? Enfin, question redoutable, est-ce à un jeune homme que la société peut confier une mission qui suppose tant de maturité d'esprit et de caractère ? C'est presque un enfant qu'on élève à la fonction de directeur d'enfants, quand il serait à souhaiter que ce fût un homme accompli, c'est-à-dire irréprochable dans sa tenue, dans ses manières, dans sa vie, prêchant d'exemple en toute occasion, d'un dévouement à toute épreuve ; les écoliers les plus réfractaires à la syntaxe sont très éveillés s'il s'agit de surprendre chez leur maître la moindre contradiction entre la parole et la conduite.

Quant aux nombreuses qualités d'esprit nécessaires à l'éducation, c'est une raison pour ainsi dire infaillible, c'est un tact et une prudence toujours en éveil, c'est une patience que rien ne lasse ; il doit, par la fermeté en même temps que par une douceur persuasive, amener les enfants à aimer leurs devoirs, en toutes circonstances et à l'égard de tout le monde. Il tient dans ses mains un instrument puissant d'éducation, mais si délicat à manier, si facile à fausser ! nous voulons dire les récompenses et les punitions. Saura-t-il être indulgent aux défaillances d'un esprit lent ou d'une mémoire ingrate, et encourager comme elles le méritent les qualités du cœur et du caractère ? Par une perversion regrettable, on honore généralement plus l'esprit que la vertu ; et pourtant, dans une démocratie républicaine plus qu'ailleurs, combien n'est-il pas urgent d'habituer l'enfant à honorer la bonté, le désintéressement, sans lesquels le talent et même le génie sont plutôt un péril social qu'une garantie de progrès ; à considérer un manque de cœur, une âme sans pitié, comme des défauts plus tristes que l'inaptitude à s'assimiler telle ou telle théorie scientifique. Au tableau d'honneur de l'école, qui est son livre d'or, la vertu devrait primer le succès ; dans la société on ne manque pas d'habiles calculateurs, on manque quelquefois d'honnêtes gens. Le maître devra donc encourager les qualités vraiment fécondes, la droiture du caractère, la sincérité, et cette vaillance d'âme qui fait qu'on a le courage de son opinion, un souci scrupuleux de sa dignité, et un souci médiocre du qu'en dira-t-on. Qu'il sévisse avec fermeté, sans rien exagérer sans doute, contre les vices contraires ; mais quel tact il faut avoir, quel discernement, quelle légèreté de main, pour ne pas décourager l'enfant par des châtiments qui l'humilient, dépriment sa volonté, le font se mépriser lui-même, et l'amènent à croire qu'il n'est capable d'aucun bien ! Quelle habileté, pour proportionner la punition au tempérament de l'enfant, à ses instincts, à ses habitudes ; pour lui faire accepter le châtiment infligé, sans quoi il perd toute valeur morale ; pour faire naître dans sa conscience le regret de la faute commise, la volonté de la réparer !

*
* *

Que conclure ? Qu'aux qualités qu'on devrait pouvoir exiger d'un instituteur, peu de ministres seraient capables d'être maîtres d'école. C'est la fonction qui demande la vertu la plus haute, la connaissance des hommes la plus approfondie, le plus d'expérience, le plus de tact et de pénétration, un bon sens infaillible, une parfaite sincérité de caractère. Voilà l'idéal ; en sommes-nous près ? Qui oserait répondre ? Et pourtant les intérêts en jeu valent qu'on y pense ; il s'agit de l'avenir de la patrie, qui sera compromis, et peut-être irrémédiablement, si l'on ne relève pas le niveau de la moralité par une forte éducation. L'instruction purement scientifique n'a rien ou presque rien à faire avec les mœurs publiques, et l'on conçoit très bien un peuple géomètre, physicien, grammairien même, et malgré tout corrompu. La vertu ne doit pas être posée en équation avec le nombre des écoles ou de ceux qu'elles reçoivent ; la partie moralisatrice de l'enseignement, c'est la culture philosophique et esthétique ; c'est là qu'il faut viser ; c'est de ce principe qu'il faut s'inspirer quand on désigne quelqu'un pour cette fonction sublime d'éducateur.

Hâtons-nous d'ajouter ce qui est venu déjà à l'esprit du lecteur, c'est que ce choix ne sera possible que quand la position de l'instituteur sera assez belle pour être enviable et enviée. On n'a pas le droit, avouons-le, de demander à un homme une vertu impeccable, une érudition étendue, la science d'un psychologue, le tact d'un directeur de conscience, la tenue et le langage d'un homme du monde et de lui offrir en échange une situation matérielle qui lui permet tout juste de donner du pain à ses enfants, et une situation morale quelquefois sans indépendance. Estimons-nous même très heureux d'avoir, dans les conditions actuelles, un personnel d'instituteurs aussi dévoués et aussi méritants, qui ne marchandent ni leur temps ni leur peine, et nous donnent largement la bonne mesure.

LUDGER ROSSIGNEUX.

TROIS JOURS A CHICAGO (1)

III.

Deuxième journée.

Me voici de bonne heure à mon poste, je veux dire à l'entrée de l'Exposition. Profitant d'un pâle et lointain soleil, qui durera bien quelques heures, je suis venu par le lac. Il était cette fois d'un jaune assez lumineux, avec de longues îles violettes, au mouvement rapide, sans cesse évanouies ou reformées, que projetait sur l'eau la fuite des nuages. J'ai mis cinquante minutes à venir de Chicago; une vraie traversée! Espérons que la prochaine Exposition parisienne ne se fera pas hors de la ville, sous prétexte de merveilles aquatiques ou autres.

Je franchis la double colonnade, blanche et légère, dont la courbe s'appuie à deux salles de fête. Cette entrée dans l'Exposition ne manque pas de noblesse. Je remarque le mauvais état de plusieurs colonnes, dont la matière doit être peu solide, bien qu'elle joue la pierre; d'autres sont inachevées, et des ouvriers y travaillent. Les statues, qui m'avaient hier paru trop nombreuses, parce qu'elles surchargent le péristyle, ne le sont pas assez à un autre point de vue. Toute leur ribambelle se réduit à deux, indéfiniment alternées, dont l'une figure un Blanc, l'autre un Peau-Rouge. Cela est assez mesquin.

Je rencontre bientôt une colossale statue, en or ou dorée, ce qui m'est tout un. Ses mains élèvent divers symboles; elle doit représenter l'Amérique, ou la Liberté, ou l'Exposition. Enfin, c'est une allégorie quelconque. A sa place, je poserais à terre mes attributs, car ils semblent l'embarrasser. La beauté de cette géante m'échappe.

Laissant de côté les bâtiments que j'ai visités hier, je longe le bassin avec patience, et, après une sérieuse étape, j'arrive suant au vaste dôme de l'administration. J'en traverse l'intérieur; rien de particulier. Je franchis un autre steppe, où quelques explorateurs semblent égarés comme moi, et je parviens au Palais de l'Électricité. On pourrait s'attendre ici à des merveilles; dans ce cas, on serait fortement déçu. Il va sans dire que je parle en profane, uniquement attiré par les spectacles plaisants ou imprévus; je passerais fort bien, sans la voir, près de la plus géniale invention. Dirai-je les grappes de lampes électriques, pareilles à d'énormes grains de muscat, dont la pulpe rouge, bleue ou blanche s'allume et s'éteint tour à tour, comme l'univers dans le système d'Héraclite? Décrirai-je les hautes colonnes de poires en verre coloré, où serpente rapidement une spirale de feu? Remarquerai-je l'allure triste et risible de ces lampes automatiques qui se soulèvent ou s'abaissent avec une hésitante gaucherie, comme si elles prenaient conscience de leur nature de choses, à l'instant même où elles affectent les dehors de la vie? Presque rien, en somme, de saillant. La France expose ici de puissantes lentilles destinées à l'éclairage de nos phares. On me dit que les ouvriers américains ne sauraient point tailler de pareils blocs de cristal; ils sont inhabiles à tous les travaux d'art et de précision. Cela tient surtout à ce que la plupart d'entre eux ne vieillissent pas dans le métier. L'ambition de faire fortune les entraîne vers les directions les plus diverses.

Où avais-je pris que l'Exposition de Chicago nous offrirait, comme pendant à la tour Eiffel, un trou d'une profondeur inouïe? Pourquoi m'étais-je figuré que l'on nous y ferait explorer l'intérieur d'une mine? La Foire du monde, pour les badauds, a un vice capital: elle manque de « clou ». A moins que le clou souhaité ne soit cette maudite roue, que je viens encore d'apercevoir, trop loin pour comprendre à quoi elle peut bien servir. On ne la voit pas de partout, comme la tour Eiffel; mais elle est aussi déplaisante à regarder. Quoi qu'il en soit, le bâtiment des mines a son intérêt, de même que mille autres choses sous le soleil. Après y avoir fait, en divers sens, plusieurs kilomètres, je voudrais pouvoir affirmer que tous les minerais, pour moi, ont aujourd'hui aussi peu de mystère que le monde pour l'illustre Berthelot. Mais je serai plus véridique en disant que j'ai simplement examiné les quartz où brillent des parcelles d'or, les minerais d'argent et d'autres blocs plus ou moins précieux. Un petit édifice en charbon de terre donne la note gaie.

En sortant des Mines, je suis allé voir les Transports; j'y suis tombé dans une rêverie si profonde que j'en ai perdu tout souvenir, et, à plus forte raison, ne puis-je me rappeler les choses qui m'entouraient à ce moment-là...

*
* *

Me voici au bord de l'eau; une assez grande île est devant moi. Un bras de la rivière, qui baigne cette région, s'y ramifie en un grand nombre de canaux. L'effet en est joli; mais cela oblige le visiteur éreinté à de fréquents détours. On voit circuler de minuscules bateaux à vapeur et des embarcations de plaisance, dont les rameurs sont vêtus d'une façon pittoresque, —disons mexicaine pour fixer les idées. Je passe dans l'île (*Long Island*), où quatre ponts donnent accès. Il y a ici des allées bien propres, de beaux arbres et des fleurs, de frais massifs d'azalées ou de rhododendrons; mais j'y cherche en vain un village japonais, que l'on a fort vanté dans les journaux avant que l'Exposition fût ouverte. Les Japonais, j'imagine, sont en route. Je ne vois que deux ou trois pagodes closes, qui doivent

(1) Voy. les numéros des 22 et 29 juillet 1893.

les attendre, gentilles maisonnettes aux toits retroussés comme des yeux hilares. Désappointé, je retourne sur le continent.

Maintenant, j'erre avec délices à travers le palais vitré de l'Horticulture. Las d'examiner de rudes minéraux ou des appareils compliqués, mes yeux se reposent gaiement sur les fleurs. Les glaïeuls pourprés, les blancs arums au cœur d'or ouvrent leurs nobles calices dans le voisinage d'un jet d'eau, dont le murmure donne l'illusion de la fraîcheur. Depuis que le soleil a paru, il fait chaud dehors, et l'atmosphère, ici, est tropicale. On n'est pas surpris de voir s'épanouir de larges palmes, frémissant au moindre souffle, et des bananiers magnifiques. J'admire une profusion d'orchidées bizarres et délicates. Dans les étroites allées, on sent la pression de la foule; pour la première fois, je crois respirer cet air de fête qui rend si gaies les Expositions parisiennes. Cela ne tient pas seulement à ce que l'on se coudoie ici; par un gracieux miracle, les fleurs ont dégelé, pour un instant, le public américain. Les plus graves s'amusent à visiter une réduction en miniature de la fameuse grotte, appelée Mammoth-Cave, que j'ai visitée, il y a trois ans, sous la conduite d'un nègre facétieux, et dont j'ai eu l'occasion de décrire les merveilles aux lecteurs de cette Revue.

On peut se procurer ici un aimable souvenir de la grande Foire de Chicago : ce sont des albums de fleurs séchées, cueillies dans les montagnes Rocheuses. A part ce joli souvenir, empreint de quelque poésie sauvage, je ne vois rien à rapporter que les médailles commémoratives, frappées à l'effigie de Christophe Colomb. Elles valent un demi-dollar, et on les vend juste le double. Admirable truc du gouvernement américain, qui, en modifiant la frappe de ses pièces, a doublé la subvention accordée aux organisateurs de la Foire! Les autres menus souvenirs me font l'effet de véritables horreurs.

Toujours en vue de Long-Island, je rencontre ensuite le Palais des femmes. Les maçons qui en ont superposé les pierres appartiennent au sexe barbu, — du moins je me plais à le croire; mais nous ne sommes pour rien dans tout le reste, y compris l'architecture du bâtiment. Tout ce que l'on voit ici rend témoignage d'une chose, évidente selon moi, même avant cette expérience : c'est que les femmes sont capables de faire (à peu de chose près) tout ce que font les hommes. Soyez sûres, mesdames, que nous le savions; mais, par une basse jalousie, nous ne voulions pas le dire. La question est de savoir si vous faites mieux que nous, aussi bien ou plus mal, toutes les choses nouvelles que vous entreprenez. Dieu me préserve de trancher cette question délicate! En ce qui concerne la littérature, comme les Américaines s'y adonnent aussi habituellement que leurs maris la négligent, il ne serait pas surprenant que les rôles fussent renversés au bout de quelques siècles, et que, par la puissance d'une hérédité nouvelle détruisant la précédente, la femme vînt au monde en ce pays-ci avec des aptitudes littéraires très supérieures à celles de l'homme. Mais laissons ces graves considérations. Les dentelles et les broderies, — il y en a de merveilleuses au Palais des femmes, — sont peut-être ce que j'y ai le plus admiré. (Il faut avouer que ce genre d'ouvrage est dans la tradition féminine.) Je partage aussi le sentiment de la foule qui s'émerveille devant une collection de poupées, vêtues des plus élégants costumes de femmes que la mode ait créés depuis la Renaissance. Il y a là une Marie-Antoinette, par exemple, et une impératrice Joséphine, de soixante centimètres chacune, qui sont tout à fait appétissantes. Inutile d'ajouter que ces petits chefs-d'œuvre viennent de Paris. Comme elles doivent en rêver, les fillettes du nouveau monde!

*
* *

Après avoir traversé l'eau trois ou quatre fois, j'arrive au vaste bâtiment occupé par le Gouvernement des États-Unis. C'est, me semble-t-il, un des plus curieux. Tous les services de l'État y sont représentés. Mais j'y remarque tout d'abord un morceau d'arbre prodigieux. Il vient de la Californie, où abondent ces colosses végétaux, comme en d'autres États situés au delà du Mississipi, — *the spinal river*, suivant l'audacieuse expression de Walt Whitman (je n'ose traduire : la rivière dorsale). L'arbre entier avait cent mètres de haut. On n'en voit ici qu'une section, parfaitement droite, dont la circonférence a bien dix mètres. Il en existe, paraît-il, de beaucoup plus gros.

Après avoir fait le tour du monstre, j'examine les intéressantes collections des États-Unis. On y trouve de très beaux spécimens de la faune dans l'Amérique du Nord : morses gigantesques aux terribles défenses; pygargues déployant leurs vastes ailes; ours polaires dressés sur leurs pattes; étincelants oiseaux, ou plutôt vivantes pierreries, joyaux ailés qui éblouissent le printemps de la Louisiane; souples opossums au fin museau, qui me rappellent ces vers exquis du poète Ernest d'Hervilly :

> Tel, un jeune opossum, dans les branches, l'été,
> Rêve, suspendu par la queue...

L'espèce humaine tient une large place en ce musée, dont une grande partie a été, je pense, apportée de Washington. Il renferme la plus complète collection de Peaux-Rouges que l'on puisse imaginer, avec tous les produits de leur primitive industrie : armes, tentes, vêtements, joyaux, parures. Les guerriers, leurs femmes, leurs marmots forment des groupes animés; on a pittoresquement reproduit les principales scènes de leur vie. Un détail souvent remarqué, mais toujours frappant, est l'exiguïté de leurs pieds et de leurs mains, d'autant qu'ils sont robustes et de haute taille. Le même caractère est très sensible chez les Yankees, qui, mal-

gré l'origine anglo-saxonne du plus grand nombre d'entre eux, ont en général les mains et les pieds petits. C'est un remarquable exemple de modification par les influences du milieu.

D'autres personnages de cire représentent un explorateur à lunettes revenant du pôle Nord avec ses compagnons; ils sont accueillis chaleureusement (si un tel adverbe n'est pas déplacé dans le paysage le plus glacial) par de braves gens venus à leur rencontre. Ils ont avec eux de ces chiens aux oreilles droites, ressemblant un peu à des chacals, que l'on attelle par bandes aux traîneaux dans le Labrador, et que l'on dirige au moyen d'un fouet très court aux interminables lanières.

L'armée de l'Union, comme vous pensez, n'a pas été oubliée. On nous fait assister à une revue rétrospective de ses sobres uniformes. Il y a là des personnages de tous grades et de toutes armes, des généraux illustres auprès d'obscurs comparses. Un sous-officier mulâtre, qui caracole fièrement, est l'objet d'une attention particulière. Tout récemment un militaire français, de passage à Washington, causait avec des officiers de l'état-major. Il s'informa s'il y avait des noirs dans l'armée américaine; on lui répondit affirmativement. Il demanda ensuite si, de temps à autre, quelqu'un d'eux parvenait au grade d'officier. Un de ses interlocuteurs répliqua très ironiquement: « Oh ! nous ne poussons pas encore le progrès à ce degré-là ! »

Je serai bref sur le bâtiment consacré aux arts de la pêche. J'y ai vu un brochet empaillé qui avait deux mètres de long, les engins les plus baroques, et de pauvres monstres, aux yeux stupides, allant et venant dans les glauques profondeurs de l'eau. J'avais hâte d'arriver au palais des Beaux-Arts.

*
* *

C'est un édifice de style grec, orné d'anges quelque peu imprévus, mais aux lignes sereines et d'une éclatante blancheur. La première salle où je pénètre est dans un désordre effroyable. Il semble que l'on y ait déballé à l'instant, pêle-mêle, une profusion de statues en plâtre. Quelques-unes ont souffert du transport; un pauvre Adam semble porter son bras en écharpe. Toutes sont dues à des artistes français; elles ont été admirées, — ou critiquées, — à nos Salons annuels, et il serait oiseux de les énumérer. Je ne sais comment on fera pour introduire un peu d'ordre dans leur chaos et pour trouver une place à chacune d'elles. Je me rappelle le fouillis inextricable de notre Exposition de sculpture en 1889. Les statues les plus diverses, les moins faites pour le voisinage, étaient si rapprochées que l'on n'en pouvait regarder aucune. Le visiteur circulait avec peine dans cette forêt de marbres et de bronzes, se cognant à droite et à gauche comme une toupie hollandaise lâchée parmi les quilles.

Dans la salle voisine, toutes choses sont en ordre. Notre direction des Beaux-Arts a envoyé ici les moulages de maints chefs-d'œuvre, appartenant à la sculpture française du moyen âge ou de la Renaissance. Voilà une heureuse inspiration. Pour tous les yeux qui, dans le nouveau monde, se donneront la peine de voir, et que touchera peut-être un rayon de la lumière divine, il est bon d'exposer les plus parfaits exemplaires de notre art national. Comment pourrions-nou mieux en représenter la noble tradition que par les tombes royales de Saint-Denis ou les portails de nos cathédrales ?

Pour les gloutons de peinture, il y a ici de quoi s'empiffrer; mais je ne dis point que les gourmets n'y trouvent pas aussi leur régal. La France l'emporte au double point de vue de la quantité et de la qualité. Nous avons accablé de peinture les braves gens de Chicago, qui ne s'en plaignent nullement. Notre exposition est fort admirée, et c'est un des endroits de la Foire où il y a le plus d'animation. Il va sans dire que les sujets anecdotiques sont, comme partout, ceux qui exercent la plus vive attraction sur le public. Bien que mon goût soit tout autre, je m'imagine sentir en commun avec la foule, et partager à peu près son impression d'ensemble. Toutes ces peintures me sont familières. Mais ce qui nous frappe au Salon, c'est l'affirmation d'une individualité, le contraste entre deux artistes, tout ce qui crée une différence. Ici rien de pareil. En opposition avec l'art des autres nations, loin de la France et sous le regard d'un peuple étranger, il se dégage de notre amas de peinture une tout autre signification. C'est ici l'art français de nos jours en ce qu'il a de noble ou de vulgaire, de médiocre ou d'exquis. Il se fait une sorte de moyenne entre les œuvres les plus inégales, et, une somme du même genre résultant des expositions voisines, on peut comparer entre elles ces abstractions: l'art français, l'art anglais, l'art allemand. Bien des œuvres remarquables, de haute idéalité ou d'observation scrupuleuse, sont exposées par l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Angleterre (qui n'a rien envoyé, pourtant, du suave et profond Burne-Jones); mais je crois tout de même, et malgré ce que notre art a parfois de virtuosité dangereuse ou de charme trop superficiel, qu'il est le plus vivant, le plus fécond, le plus varié de toute l'Europe.

Je cherchais avec inquiétude si je n'apercevrais rien de Puvis de Chavannes, lorsque, après avoir parcouru bien des salles, je vis un tableau, de dimensions modestes, qui est un projet ou une réduction de l'*Été*, la magnifique décoration exposée par le peintre il y a deux ou trois ans. Nous ne pouvions envoyer à Chicago les vastes compositions de la Sorbonne ou du Panthéon, qui donnent la mesure de Puvis de Chavannes; mais la splendeur bleue de l'*Été*, l'intense chaleur de cette toile, la beauté des formes humaines, les fraîches caresses de l'eau, l'atmosphère heureuse qui enveloppe

le tout, ne suffisent-elles pas à révéler un grand peintre?

Puvis de Chavannes est en bonne compagnie. La salle où j'ai fait une halte devant son radieux *Été*, ainsi que plusieurs autres où je pénètre avec respect, n'est point occupée par les envois de la France, mais par de rares chefs-d'œuvre prêtés à l'Exposition de Chicago. Les possesseurs de ces richesses sont tous Américains. Ils ont acquis un titre à la gratitude du public, en lui permettant d'admirer les merveilles de leurs collections; de plus, ils ont prouvé qu'il y a en Amérique des connaisseurs exquis, ou des gens qui se laissent conseiller bien finement. Dans tous les cas, il y a ici, grâce à eux, trois ou quatre salles qui feraient honneur au Louvre. Presque tous les tableaux de ces collections particulières sont l'œuvre de maîtres français du XIXe siècle : Ingres, Delacroix, Th. Rousseau, Millet, Corot, Daubigny, Courbet. Le reste appartient à l'École anglaise ; certains paysages de Constable sont d'une grande beauté. Accordons une mention spéciale au *Torrador* de Manet, qui peut figurer ici en qualité de maître espagnol.

Je me sens, par malheur, impuissant à faire partager au lecteur les joies que j'ai eues dans mes longues stations à travers cette incomparable galerie. Mes descriptions donneraient une trop pauvre idée de tant de chefs-d'œuvre, animés d'une vie immortelle. Pendant deux heures j'ai vécu à mille lieues de Chicago, n'ayant pas le moindre soupçon que je fusse là plutôt qu'ailleurs. Les tableaux dont je parle méritent le voyage plus que tout le reste de l'Exposition.

Je n'ai point parlé des peintres américains. Ce n'est certes pas qu'ils soient négligeables par le talent ni par le nombre ; mais nous les connaissons tous, et leur école n'a point une physionomie à part. Pour montrer que les États-Unis ont des artistes de très haute valeur, il suffit de nommer MM. Whistler, Sargent, Harrisson. Mais en quoi leur art est-il américain ? Si moderne qu'il soit, M. Whistler est dans la grande tradition de la peinture anglaise ; d'autres se sont instruits auprès de nos maîtres. Il n'y a point, aux États-Unis, un milieu d'art suffisant pour qu'il s'y forme une école vraiment nationale. D'ailleurs, ceci n'exclut en aucune manière l'originalité individuelle des peintres américains.

Avant de quitter le palais des Beaux-Arts, je voudrais vous parler de l'exposition japonaise. Mais il me faut bien avouer que, lors de mon passage à Chicago, elle n'était pas encore ouverte au public. J'ai vu, à l'entrée, quelques bronzes magnifiques : l'un, entre autres, représente un énorme singe, d'une vie puissante et presque effrayant de réalité. Par une porte mal jointe, j'ai entr'aperçu, dans la salle de peinture, un délicieux paysage où il y avait de grands arbres couverts de fleurs roses. J'ai eu le chagrin de m'en tenir à cette échappée.

*
* *

Pour me reposer d'avoir vu tant de choses, faire le tour de la Foire en chemin de fer me semble judicieux. Volontiers je marcherais, ou feindrais de marcher, durant quelques milles, sur le fameux « trottoir mouvant ». Les journaux en ont tant parlé, de ce trottoir, que je suis arrivé ici convaincu de son existence. Hélas ! il peut aller rejoindre le trou de trois cents mètres dans les limbes où languissent tant de sublimes inventions qui n'ont point passé, dirait le bon Aristote, de la puissance à l'acte. Force est donc que je me rabatte sur le petit chemin de fer intérieur de l'Exposition. Il me mènera jusqu'au bateau, et je rentrerai en ville avec un mal de tête suffisant pour aujourd'hui.

Morne trajet. Peu de monde dans les voitures, et l'on passe très loin des bâtiments. Le train file à travers des solitudes. Je découvre de vagues régions où sont entassées toute sorte de marchandises ; où tournent follement les ailes métalliques d'une forêt de petits moulins ; où l'on rencontre des pavillons consacrés à l'hygiène et aux questions pénitentiaires ; où s'élèvent des monticules artificiels, dont une famille allemande fait l'ascension avec un sérieux imperturbable. Enfin, je m'arrête à quelque distance du lac, et j'aperçois, près du quai, des vaisseaux de guerre livrés à l'admiration de la foule. Quelle bouillabaisse !

L'heure du départ me laissant quelque répit, j'en profite pour visiter une maison où l'on exhibe de jeunes Peaux-Rouges, mâles et femelles, éduqués à la façon des blancs. Leur peau n'est point rouge, mais d'un jaune brun. Toutefois, faute d'une meilleure appellation, je persiste à les traiter de Peaux-Rouges. Je ne puis me résoudre à nommer Indiens des êtres sauvages, sous le vain prétexte que Christophe Colomb a cru débarquer aux Indes. Quoi qu'il en soit, il est curieux de voir ces jeunes hommes et ces jeunes filles, décemment vêtus à l'européenne, se livrer, dans un grave silence, à toute sorte de travaux utiles. Ils taillent des étoffes, cousent, fabriquent des souliers ; et l'on peut examiner leurs cahiers d'écriture, leurs additions, leurs cartes géographiques.

J'ai toujours entendu dire que ces faux « Indiens » sont rebelles à toute civilisation. Il est vrai que les hommes à peau blanche leur arrachent, lambeaux par lambeaux, leurs derniers territoires, et précipitent par l'alcool ou par un poison plus terrible la destruction de cette race usée, de plus en plus inapte à se reproduire. De sorte que l'on se demande si la sauvagerie ne vaut pas mieux que la civilisation. Tout au moins est-il assez naturel que les Peaux-Rouges adoptent cette manière de voir. Mais, si féroces que soient nos procédés à l'égard de frères inférieurs, cependant une vive clarté brille pour ceux d'entre nous qui veulent ouvrir les yeux. N'est-ce pas une chose profondément triste de songer qu'une misérable race d'hommes est condamnée

à ne point sortir des ténèbres, et qu'elle va disparaître sans que la conscience ait pu être éveillée en elle?

C'est pourquoi je m'intéresse vivement à toutes les tentatives que l'on peut faire pour cultiver ces âmes sauvages. Il n'y a pas seulement à vaincre leur répugnance au travail; les jeunes Peaux-Rouges, dès l'âge le plus tendre, sont pourris de vices. On m'avait dit que les missionnaires du nouveau Mexique, en les prenant tout petits, parvenaient seuls à les éduquer. Ce n'est certes pas un enseignement laïque, si parfait soit-il, qui aura jamais aucune prise sur les races inférieures de l'humanité. Qu'ont-elles à faire des Pensées de Marc-Aurèle ou de l'impératif catégorique? La lumière de l'Évangile peut seule pénétrer les replis de ces âmes obscures. Je me réjouis que l'on ait pu, même sans le secours des missions catholiques, en éclairer quelques-unes; mais, de toute manière, ce miracle est dû à la parole du Christ. Encore peut-on se demander s'il n'est pas une simple apparence, ou bien, en admettant sa réalité, s'il doit être durable, et si le sauvage, brusquement reparu, ne détruira pas en peu d'instants l'œuvre patiente de tant d'années? J'examine le visage de mes jeunes Peaux-Rouges, non sans crainte d'y surprendre une expression sournoise. Mais ils travaillent presque avec recueillement et leur gravité reste impénétrable.

Avant de m'embarquer, je peux encore faire un pèlerinage à la maison de Christophe Colomb. Il ne faut pas oublier que la grande Foire de Chicago commémore, avec un retard d'une année, le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. On a pieusement entassé ici toutes les reliques imaginables de l'illustre navigateur : armes, manuscrits, vêtements; tous les portraits qu'on a trouvés de lui; les moindres débris de son vaisseau; des cartes géographiques, des drapeaux, une foule d'objets hétéroclites; maints souvenirs de Leurs Majestés Catholiques, Ferdinand et Isabelle d'Espagne, ou d'autres personnages plus ou moins mêlés à la vie du héros. On a même associé à sa gloire les mystérieux navigateurs, Danois ou Mongols, qui, avant lui, paraît-il, abordèrent au continent américain. Je remarque, dans ce fouillis, un beau portrait de Colomb par Lorenzo Lotto; il est, du reste, postérieur de quelques années à la mort du Génois. Au moment de sortir, je vois une carte moderne des États-Unis, toute chamarrée de rubans. On y a désigné par des épingles, d'où pend une flamme de couleur, les innombrables localités qui, aux États-Unis, s'appellent Columbus ou Columbia. J'imagine que cette similitude de noms doit être, pour la poste américaine, une source de confusions inextricables. Bizarre façon d'honorer les grands hommes!

*
* *

A mesure que, sur les eaux du lac, je m'éloigne de l'Exposition, elle prend davantage l'aspect d'une ville étrange et féerique, ville toute neuve, toute blanche, dorée par places, chargée d'ornements, et le soleil, déjà incliné vers le couchant, caresse de rayons obliques ses dômes, ses tours, ses terrasses, ses frontons, ses péristyles. Cela est amusant, curieux, presque beau, à coup sûr grandiose. Et cependant...

Tel habitant de Chicago, impuissant à ressentir par lui-même l'émotion de la beauté, mais averti qu'elle existe et en connaissant par ouï-dire les types les plus célèbres, ne sera-t-il pas invinciblement porté à croire que la plus belle chose du monde est cette Exposition, qui résume en si peu d'espace tous les genres de merveilles? Comment lui faire comprendre que telle ou telle église de village, toute simple, toute nue, à peine fleurie d'une giroflée, mais élevée par des mains pieuses, noble en ses proportions et dorée par les siècles, est plus belle que la fantastique cité, parce qu'elle est vraie, parce qu'elle est elle-même, parce qu'elle parle au cœur? Comment lui faire comprendre aussi que l'apparition de la plus humble étoile dans le mystère du crépuscule est une chose infiniment plus admirable que tous les feux d'artifice et toutes les fontaines lumineuses?

Une systématique accumulation de merveilles, une ville où il n'y a que des palais, ne donne aucune impression de réalité. Cela est chimérique autant qu'une armée de colonels ou la célèbre semaine des quatre jeudis. Puis, ces chefs-d'œuvre construits dans tous les styles n'en ont précisément aucun; ils appartiennent au « genre Exposition », qui, pour Tombouctou, serait le même que pour Chicago. Enfin, on sent bien que la matière dont ils sont faits n'est rien de sincère, de réel, de solide; c'est une pâte innomable, qui sert à imiter n'importe quoi. Tout cela peut rendre des services et même être agréable à voir; mais un esprit délicat sera toujours un peu choqué par l'étalage de splendeurs factices. Il est fâcheux aussi que l'éphémère joue à l'éternel. Au lieu de disparaître en laissant un gai souvenir, les Expositions oublient toujours quelques dômes ou quelques tours sur le champ de foire rendu au silence. Il est à craindre que leur jolie camelotte ne devienne encombrante, et tout d'abord pour les futures Expositions.

Mais les réflexions que je fais là ne concernent pas Chicago en particulier. Si elles ont quelque justesse, comme il est bien possible, je n'en admire pas moins, pour l'instant, la féerique cité que j'embrasse du regard. Elle est en simili-pierre; mais qui essaye de le nier? Je pense aux projets de nos jeunes architectes, que le public est admis parfois à contempler dans les salles de l'École des beaux-arts. Tout le monde sait bien que ce sont là des monuments sur le papier. Ils ne seront jamais exécutés, et personne ne se soucie qu'ils soient exécutables. Or, par une sorte de prodige, nous avons vu sortir de terre toute une floraison de tels édifices. Allons-nous leur reprocher d'être en bouillie ou en carton?

*
* *

Rien n'abrège un voyage comme de philosopher. De retour à mon hôtel, j'y trouve un jeune homme fort aimable, attaché au consulat de France à Chicago. (Pauvre enfant!) Aussitôt il me devient cher comme un fragment de la patrie; je me laisse emmener à son club, où nous dînons, et de là à l'Auditorium. On joue une pièce intitulée *America*, non point agressive comme celle de New-York, mais parfaitement nulle. L'histoire mise en ballet, telle me paraît être la formule du théâtre aux États-Unis. Washington traverse la scène à cheval; puis, après un vague simulacre de la guerre de Sécession, Bleus et Gris se donnent l'accolade et disparaissent. La France et l'Allemagne laissent entendre, dans un chant alterné, qu'il y a entre elles des malentendus bien regrettables. Enfin tous les États de l'Union forment un étrange salmigondis, une sarabande bariolée, et le public se retire, la cervelle vide, emportant une singulière idée de l'art dramatique. Il se rappelle surtout le moment où il a vu briller, dans les cheveux de quelques belles filles, dévêtues au point nécessaire, des étincelles électriques en guise de diamants. Par delà l'Océan, la « scène à faire » ne comporte pas beaucoup d'autres solutions.

La plus grande curiosité de l'Auditorium est la salle elle-même. Elle est disposée, sans loges d'avant-scène, comme un immense amphithéâtre, et de toutes les places on y voit très bien, à moins d'avoir la vue basse. Heureuse imitation de Bayreuth? Peut-être. Mais le théâtre de Wagner est toujours plongé au moins dans une demi-obscurité; on n'aperçoit que très vaguement la salle; et quelle fiévreuse attente de ce qu'on verra surgir dans l'aquarium lumineux de la scène! Ici, l'on n'attend rien du tout avant le lever du rideau; comme la salle est éclairée, on s'aperçoit vite qu'elle est lugubre, aussi lugubre que commode. Cela tient-il à l'absence de toute décoration ou à la disposition des places? Sans doute à ces deux causes. Nos théâtres sont gais, j'imagine, parce qu'on y est les uns sur les autres. Certes, je trouve révoltant que la moitié des spectateurs, à l'Opéra, ne voient rien du tout, à moins de se dresser sur la pointe des pieds, de se tordre le cou et les reins, de se jeter à plat ventre ou de risquer la mort en se penchant sur l'abîme. Pourtant il serait bien cruel que l'on fût obligé de choisir entre une salle plaisante, mais incommode, et une salle pratique, mais funèbre. Je n'ai guère pensé, dans cet immense et sinistre Auditorium, qu'à l'exquis théâtre de Bordeaux, dont les balcons, fleuris de jolies femmes, ressemblent à de grandes corbeilles de roses.

J'ai droit à mon lit. Après m'être laissé tant soit peu voler dans un bar somptueux, où la limonade est aigre à faire crier, je traverse un quartier grouillant d'une population ignoble. Hommes et femmes y sont à redouter. Parce qu'à Chicago on voile pudiquement certains tableaux que l'Europe regarde sans rougir, il ne faudrait pas attribuer des mœurs trop austères à cette sombre ville. L'excès de culture est parfois une cause de dépravation; mais, dans un esprit inculte, rien ne fait contre-poids aux pires instincts. On pratique à Chicago, d'une façon hideuse, la traite des petites négresses. Je suis tout disposé à croire que cela est rare; mais cela existe, et il ne faut pas qu'on vienne hypocritement nous jeter au visage la corruption française.

MAURICE BOUCHOR.

(*A suivre.*)

LES RALLIÉS

Lettres d'un parlementaire (1).

XXIII.

La République a lassé ses adversaires. Ceux qui pendant vingt ans l'avaient combattue viennent à elle. Ralliés ou résignés, peu importe : je ne discute pas le mot, je constate le fait. Il y a six mois, quand nous commencions cette série de lettres, la forme du gouvernement était encore discutée; aujourd'hui, les candidats qui se présentent avec une profession de foi antirépublicaine sont une exception négligeable. La République dorénavant est acceptée en France, comme la monarchie en Angleterre ou l'empire en Allemagne. Il semble que les républicains vont s'écrier : « Tout est sauvé! » Et c'est le moment où quelques-uns nous disent : « Tout est perdu! » La méfiance est une pauvre politique. Il convient, dans une heure décisive comme celle où nous sommes, de voir les choses de plus haut. Alors même que, dans ce grand mouvement d'opinion dont nous sommes témoins, quelques-uns, parmi ceux qui le dirigent, auraient je ne sais quelle arrière-pensée, cela vaudrait-il qu'on s'y arrête? Regardez au delà, et vous verrez la masse, sans ambition et sans passion politique, qui vient à la République comme au seul gouvernement possible.

Tous les gouvernements vraiment forts, dans tous les temps, dans tous les pays, ont mis leur point d'honneur et leur intérêt à « rallier » leurs adversaires à un moment donné : ce moment est venu pour la République. Jusqu'ici, par la force des choses, le gouvernement républicain a été un gouvernement de combat. Menacé dans son existence par les tentatives de restauration monarchique, par la réaction du Seize-Mai, par l'aventure boulangiste, il eût été insensé de désarmer. De là, une politique militante qui a eu sa raison

(1) Suite. — Voy. la *Revue* depuis le 21 janvier.

d'être, mais qui, en se prolongeant, deviendrait dangereuse. Qu'est-ce que la République a devant elle? D'une part, les combattants des anciens partis qui s'avouent vaincus; de l'autre, une génération nouvelle qui est indifférente aux luttes du passé. Les jeunes gens qui ont aujourd'hui de vingt à trente ans ont grandi avec la République : ils l'acceptent comme un fait accompli ; à défaut d'enthousiasme, ils ont l'habitude. La question de forme du gouvernement n'existe pas pour eux. Ils n'ont, ni dans les questions sociales, ni dans les questions religieuses, les passions pour ou contre de leurs aînés. La République ne peut pas être pour eux ce qu'elle a été pour les hommes de 1848 ou de 1870, car les idées politiques ont leur évolution comme toutes choses. Les vieux républicains ont vécu le roman de la République, mais le roman est fini. Il s'agit maintenant, entre la République et le pays, d'un mariage de raison : ces unions-là, dit-on, sont quelquefois les plus durables.

On a souvent reproché à la République d'être la chose d'un parti : il faut qu'elle devienne la chose de tous. Est-ce à dire que les ralliés, par le seul fait de leur adhésion à la République, soient assurés des voix républicaines? On écrit beaucoup depuis quelque temps sur les ralliés : il me paraît qu'on confond parfois, sous ce nom, des hommes qui acceptent l'œuvre de la République et d'autres qui acceptent simplement l'étiquette gouvernementale. Non pas, croyez-le, que j'entende demander des « gages » aux ralliés : une telle prétention serait impertinente et ferait hausser les épaules à tout homme indépendant. La République n'est ni une académie ni une église ; c'est une forme de gouvernement, et tout homme qui adhère à cette forme de gouvernement est républicain : voilà qui doit être entendu une fois pour toutes. Mais, ceci dit, nous avons bien le droit, nous autres électeurs, quand un rallié se présente devant nous, de lui demander quelle idée il se fait de la République. Il ne sert à rien de dire, comme on le fait tous les jours : « Les ralliés sont républicains. » Oui, républicains ; mais les radicaux aussi sont républicains, et cependant je ne vote pas pour les radicaux. Pourquoi? Parce que, sur certaines questions que je considère comme essentielles, je ne pense pas comme eux ; et si demain un rallié sollicite ma voix, je désire savoir ce qu'il pense sur ces mêmes questions. Voici, par exemple, trois lois de la République qui ont provoqué les attaques les plus violentes de ses ennemis : la loi scolaire, la loi militaire, la loi des syndicats. Je ne suis pas, ai-je besoin de le dire? je ne suis pas de ceux qui considèrent ces lois comme des dogmes, et j'accorde que, dans l'application, elles ont donné lieu à plus d'une critique ; que la laïcisation des écoles aurait dû se faire avec plus de ménagements ; que le service de trois ans, tel qu'il est institué, peut nuire aux hautes études ; enfin que les syndicats, en plus d'une occasion, ont porté atteinte à la liberté du travail. Je n'en suis pas moins convaincu, avec l'immense majorité des républicains d'hier, que l'idée première reste vraie, et il me paraîtrait tout naturel qu'on demandât aux républicains de demain : « Que pensez-vous de la neutralité de l'école, du service militaire obligatoire, de la reconnaissance légale des associations professionnelles? Et si vous voulez changer quelque chose aux lois actuelles, dites-nous au juste ce que vous changeriez. » C'est un pur truisme de répéter que la République doit être ouverte aux ralliés : qui donc, je vous prie, aurait le pouvoir de leur en fermer l'entrée? Je dis plus : quand un adversaire de la veille vient à nous, il convient de l'accueillir avec honneur ; mais, avant de voter pour lui, encore faut-il être sûr de s'entendre. C'est aux électeurs, dans chaque cas particulier, à se renseigner. Si, dans les conditions toutes nouvelles où les élections vont se faire, chaque candidat ne disait pas nettement ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas, nous serions exposés à une équivoque pire peut-être que celle de la concentration.

On parle des ralliés comme on parlerait d'un parti politique. Il faudrait cependant s'entendre. L'adhésion à la forme républicaine ne suffit pas pour constituer un parti. Tout jugement en bloc sur les ralliés sera erroné : parmi ceux qui viennent à la République, chacun doit être jugé isolément, d'après ses opinions et d'après ses actes. La seule chose qu'on puisse dire d'une manière générale, c'est que l'entrée des ralliés dans la République est un événement heureux et que les républicains de toute nuance devraient s'en réjouir. Faut-il le répéter une fois de plus? l'instabilité ministérielle et l'anarchie parlementaire ont eu surtout pour cause un faux classement des partis. Tant que les élections se sont faites pour ou contre la République, on a vu combattre côte à côte des hommes qui n'avaient de commun que leur opinion sur la forme du gouvernement : c'était assez pour constituer une majorité électorale, non une majorité parlementaire. Pour la première fois depuis quinze ans, la forme républicaine étant acceptée, on peut entrevoir un classement des partis d'après leurs principes et non plus d'après leur étiquette : voilà le service que les ralliés auront rendu à la République, et il est considérable. Non pas que nous partagions l'illusion de ceux qui voient déjà la future Chambre divisée en deux grands partis : le temps des whigs et des tories est passé. Les questions d'aujourd'hui et de demain sont trop complexes pour tenir dans les vieilles formules classiques. Il y a forcément, et il y aura longtemps encore plusieurs partis. Ce qu'il est, à l'heure actuelle, permis d'espérer, c'est qu'un grand parti se forme qui les domine tous, gouverne avec l'opinion moyenne, règle les lois sur les mœurs, fasse leur part à tous les intérêts légitimes et concilie enfin l'idée d'ordre et l'idée de progrès.

Ce parti, un homme a essayé déjà de le fonder dans la République. Quand Gambetta arriva au pouvoir, il

oublia les attaques et les injures ; il tendit la main à ceux qui l'avaient combattu ; il rêva d'unir tous les Français pour une œuvre commune. Il avait compris que les conservateurs dignes de ce nom ont un rôle à jouer plus utile que celui d'une opposition systématique. Il tenta, alors que le nom de ralliés n'était pas encore inventé, de ramener à la République tous ceux qui mettent le bien public au-dessus de leurs regrets ou de leurs rancunes. On peut dire que Gambetta a essayé de faire pour la République ce que Henri IV avait fait pour la monarchie ; et ce rapprochement du roi et du tribun, qui tout d'abord peut surprendre, n'est que juste, si l'un et l'autre ont été avant tout de grands politiques et de grands patriotes. Quel a été, pour Gambetta, le résultat ? Il avait voulu confondre tous les partis sous le drapeau national : il a été renversé par une coalition de tous les partis. Il s'était trompé d'heure. La France n'était pas mûre pour une politique de concorde et d'apaisement. Il fallait encore qu'elle traversât plus d'une épreuve, et la leçon du boulangisme n'aura pas été perdue si elle nous a fait comprendre que la République ne sera définitivement fondée que lorsqu'elle aura incorporé toutes les forces vives du pays. Ce rêve de Gambetta, voulons-nous, oui ou non, le réaliser ? Il ne s'agit pas de cette puérile conjonction des centres, qui a été longtemps la chimère du parlementarisme : il s'agit de créer un parti nouveau, qui, sans rien renier de l'héritage du passé, s'inspire franchement des idées et des besoins de la démocratie moderne. Le moment est propice. Il est peut-être unique. Ce parti nouveau peut être fondé au lendemain du 20 août : s'il ne l'est pas, le suffrage universel ne devra s'en prendre qu'à lui-même.

PAUL LAFFITTE.

(A suivre.)

LE JARGON PARLEMENTAIRE

> Parmi tant de maux, l'un des plus grands que l'Assemblée de Versailles ait fait naître, c'est la logomachie politique dans laquelle elle a plongé la France.
>
> *(Extrait d'un discours prononcé par un homme d'Etat qui fut président de la Chambre et président du Conseil.)*

On ferme !...

On a fermé.

Nos députés ont fui vers les saules électoraux. Tous comptent se retremper dans les ondes vivifiantes, — perfides aussi et amères, — du suffrage universel. Combien en sortiront régénérés ? Combien y boiront le coup funeste ? C'est là le secret d'un avenir prochain.

Donc, le Palais-Bourbon est vide. Voilà vraiment le moment d'y passer de délicieuses après-midi. Je l'ai constaté l'autre jour, en allant voir un mien ami attaché à la maison, où ses fonctions le retiennent même pendant les vacances. Vestibules, couloirs, salle de la Paix, salle des séances, bureaux des commissions, buvette, toute cette enceinte naguère grouillante de quotidiennes cohues, animée d'agitations fiévreuses, emplie du bruit tantôt confus et tantôt retentissant des harangues, des bavardages et des disputes, n'offrait plus maintenant qu'un désert sonore où les pas et la voix éveillaient des échos mélancoliques comme sous des voûtes d'église. Déjà les murs, les meubles, les statues, se voilaient d'un léger crêpe de poussière ; dans les angles obscurs, des araignées commençaient à tisser leur toile... Cependant, les locaux du rez-de-chaussée, aux fenêtres hautes ouvertes pour renouveler l'air, s'égayaient d'un peu de soleil tamisé par les verdures des jardins de la Présidence, où les merles moqueurs tenaient séance sur les branches, se querellant et piaillant à l'envi, en une sorte de parodie sifflée des débats parlementaires.

On était bien là ; on y goûtait, loin des vulgaires soucis, le calme et la fraîcheur d'une Thébaïde...

Alors, — phénomène d'ailleurs très naturel, — cette impression de paix reposante en un pareil milieu me suggéra une idée d'antithèse. Si l'on pouvait réaliser un prodige de conte de fées ? Si, en les frappant d'une baguette magique, on tirait de ces murailles, de ces bancs, de cette tribune, des sons articulés ? Si on leur faisait rendre à volonté les vibrations que leurs molécules ont emmagasinées ? Dans la vaste solitude du Palais inhabité, comment tous ces discours, toutes ces paroles, toutes ces clameurs résonneraient-ils à l'oreille ? Quel effet produiraient-ils, combien pèseraient-ils, réduits à eux-mêmes, devenus impersonnels, dépouillés des prestiges oratoires, de la valeur relative qu'ils empruntent aux circonstances, du relief, de la couleur, du mouvement que leur donnent la bouche humaine en les prononçant et le geste en les soulignant, n'étant plus, enfin, pour ainsi dire, que l'expression refroidie de pensées aujourd'hui mortes ?...

Je songeais tout haut. Mon ami me répondit :

« Je vous entends. Votre souhait n'est point irréalisable. »

Et comme je me récriais : « Parfaitement, affirma-t-il ; je suis en mesure de vous satisfaire. Venez, vous allez en juger. »

Intrigué, je le suivis jusqu'au fond d'un réduit ténébreux ; d'un air d'importance et de mystère, il ouvrit une armoire, et me découvrit, rangés sur des rayons, quantité de coffrets semblables à des boîtes à musique.

« Qu'est-ce là ? demandai-je. — Des phonographes, déclara-t-il simplement. Depuis vingt ans, je recueille dans ces appareils tout ce qui se dit à la Chambre ; j'ai formé ainsi une collection unique, d'un prix inesti-

mable, une bibliothèque phonographique. Je n'en confierais pas la clef à tout le monde; mais à vous... si vous voulez y lire ou plutôt y écouter? Vous aurez cette reproduction fidèle, que vous souhaitez, du verbe parlementaire sous toutes ses formes. — Volontiers, dis-je. Seulement, je vous l'avoue, je ne me soucie guère d'absorber plusieurs volumes de cette matière indigeste. — Qu'à cela ne tienne, fit l'obligeant phonographomane, j'ai votre affaire. Voici un recueil de *morceaux choisis*, modèles de chaque genre, formules d'expressions, quelque chose comme ce que nous appelons au collège « *cahier d'élégance* »... Voulez-vous tâter du *Précis des formules et expressions?* C'est ce qu'il y a de plus synthétique. — Va pour le *Précis*. — Vous me permettrez de piquer simplement çà et là les rubriques et les brefs commentaires indispensables; vous aurez de la sorte un petit manuel de rhétorique parlementaire tout en exemples. »

Mon ami plaça sur une table la boîte indiquée et mit en action le mouvement d'horlogerie du phonographe.

J'écrivis.

EXORDE. — PRÉCAUTIONS ORATOIRES.

Exorde pompeux. — En posant, pour la première fois, le pied sur les degrés de notre grande tribune nationale... *(Exclamations et rires.)*

Les manifestations de l'auditoire montrent combien ce genre, déjà démodé il y a dix ans, n'est plus pratiqué aujourd'hui.

Exorde modeste. — Je n'interviendrais pas dans ce débat, si je ne croyais obéir à un impérieux devoir. Je ne me dissimule pas mon insuffisance, surtout en regard de la haute autorité et de la magistrale éloquence de l'éminent orateur qui descend de cette tribune. Mais j'ose compter sur toute votre bienveillance pour m'aider à surmonter, dans la mesure de mes faibles moyens, les difficultés de ma tâche.

Exorde fallacieux. — Je ne veux pas faire un discours... — Je serai bref... — Que la Chambre veuille bien m'accorder deux minutes d'attention... — Un mot seulement...

Ces quatre exemples sont extraits de discours dont le moins long occupe trois colonnes du *Journal officiel*.

Je ne vous rappellerai pas que cette question préoccupait déjà le législateur à la fin du siècle dernier. Je ne vous citerai pas tous les textes, depuis le décret de vendémiaire jusqu'à la loi de 1892...

Naturellement, l'orateur n'en omet pas un seul.

LIEUX COMMUNS. — FORMULES.

Presque tous les orateurs s'alimentent copieusement au fonds banal, enrichi des legs de M. de La Palice, de M. Prudhomme et de M. Homais. Avec un certain nombre de formules, d'aphorismes, de sentences clichées, le lieu commun formait la monnaie courante de l'éloquence politique.

Notons :

L'arsenal des lois.
Loi de justice et de progrès.
Donner à la discussion toute son ampleur.
Élargir le débat.
Étrangler la discussion.
Rétablir le débat sur son véritable terrain.
Établir les responsabilités.
Dégager le sens politique de la situation.
Il faut dissiper l'équivoque. Nous voulons la lumière, toute la lumière!
Dans une grande assemblée française.
Le droit imprescriptible de la souveraineté nationale.
La souveraineté du suffrage universel.
Le peuple, notre maître à tous.
Dans un grand pays comme le nôtre.
Ce qui préoccupe le pays.
Le moment est venu de se retourner vers le pays.
Le pays veut qu'on fasse ses affaires.
Le pays ne veut pas d'aventures.
Le pays jugera.

A la tribune, le pays est un personnage fictif que chacun fait parler à sa guise, sans craindre d'être démenti.

Notons encore :

Les immortels principes, l'héritage sacré de la Révolution.
Les conquêtes de la Révolution.
Ce pays, fils de la Révolution.
Œuvre de développement pacifique et de progrès.
Se solidariser avec les pires ennemis de nos institutions.
Ce régime républicain, qui doit être le régime de la justice et de la fraternité.
Acculer le Parlement au fâcheux expédient des douzièmes provisoires.
Le jeu normal des institutions.
L'édifice social.
Le péril social.
Ouvrir la porte à l'arbitraire.
Fermer la porte aux abus.
Le péril est à droite.
Le péril est à gauche.
Expédition de Rome à l'intérieur.
Sous la Restauration, le baron Louis...
Comme le disait Royer-Collard...
Il n'y a plus une faute à commettre.
L'histoire de leurs fautes est la leçon des Parlements.

Quelques-unes des formules les plus usitées énoncent des vérités incontestables.

Poser la question, c'est la résoudre.

Légiférer, c'est prévoir.

Le respect de la loi est la sauvegarde du régime républicain.

On n'est complètement éclairé sur une question que quand on l'a étudiée sous toutes ses faces.

Quand le drapeau de la France se trouve quelque part, il faut qu'il soit respecté.

L'humanité progresse chaque jour.

Il faut que tout homme soit un citoyen.

A une politique de division, on ne peut opposer qu'une politique de concentration.

Les législateurs de la nouvelle école tendent de plus en plus à introduire au Parlement, non seulement ce qu'on appelle la langue des affaires, mais encore une sorte de charabia pseudo-scientifique.

Deux politiques budgétaires sont en présence : une politique d'incorporation et une politique de disjonction.

Ne perdons pas de vue le caractère bilatéral de la loi.

Une réforme fiscale doit se suffire à elle-même.

Les rouages de l'organisme économique.

Les privilèges de la féodalité financière.

L'oppression de la ploutocratie.

L'exploitation capitaliste.

La nationalisation des moyens de production.

Les facteurs de la richesse.

L'introduction dans la législation d'un coefficient d'humanité.

Les instruments d'émancipation du travail.

LE STYLE NOBLE. — LE PATHOS

Bien que déclinant de jour en jour, le style noble, cher à nos pères, et son frère, le pathos, ont encore de belles envolées. Écoutez :

La présence de *ce cabinet* qui n'est que *le rideau* du cabinet de conflit.

Faire entrer nos plus justes aspirations dans la force vivante de la législation d'un grand pays.

L'égalité dans la liberté, mise enfin à la place de l'inégalité dans une législation d'isolement.

Un vote qui donnerait la vie légale au rattachement de ces services divers, ce serait un vote funeste qui n'éteindrait aucun conflit.

Enlever l'obstacle sénatorial à la réformation démocratique.

Le mot qui a servi de plate-forme aux élections.

Le plus chancelant des critériums.

Amener la démocratie sur le terrain solide des réalisations immédiates.

Se cantonner sur le terrain des pures protestations.

Ces décrets sont les premiers pas appréciables pour *remonter la pente de cette décadence dans laquelle* depuis trente années glissent dans ce pays l'État laïque, ses droits et sa liberté.

Simple rapprochement : ces phrases typiques sont tirées des discours de l'homme d'État auteur de l'épigraphe inscrite en tête de cet article.

Autres exemples :

En *présence de l'absence* du ministre compétent.

Les conclusions du rapport de la commission chargée de l'examen de la proposition tendant à la modification de la législation relative à l'organisation et au fonctionnement de...

La non-prise en considération d'une proposition.

Faire évoluer les peuples vers la solidarité par la justice et la liberté.

Baser des solutions efficaces sur l'intelligence réfléchie des revendications légitimes.

Nous allons célébrer le centenaire de la proclamation de la République en France ; *nous ne l'avons jamais vu et nous ne le reverrons plus jamais.*

LE STYLE FIGURÉ.

Malgré les tendances positives de notre fin de siècle, ce style dont vous venez de savourer déjà les beautés occupent encore dans la logomachie parlementaire une place considérable. Aimez-vous la méthaphore, l'allégorie, la métonymie, la catachrèse ? Admirez :

La colonne lumineuse qui conduit le peuple de France vers la terre promise de la démocratie réalisée.

Le manteau troué de la dictature.

Balayer les derniers vestiges des régimes déchus.

Cette nation, qui a été si souvent visitée par l'esprit républicain, lui a désormais construit dans son cœur une demeure invulnérable et invincible.

A travers les flots de la démocratie grandissante.

Le gouvernement est pris entre le flot de la nation, qui monte vers les réformes démocratiques, et la résistance de quelques individualités qui se cantonnent dans une des branches du pouvoir législatif.

Le flot croissant des dépenses publiques conduit au gouffre du déficit.

Cette démocratie dont on avait fait, grâce à la sagesse de tous, grâce à notre sagesse et à notre patience, un fleuve tranquille qui ne demandait qu'à couler paisiblement, quelques hommes ont tout d'un coup médité de le faire remonter brusquement vers sa source, au risque de le changer en un torrent dévastateur, et, sur son lit desséché, ils ont entrepris d'élever je ne sais quel établissement aristocratique, quelque chose comme une tour de Babel où s'installerait la confusion de toutes les langues monarchiques.

Piétiner dans l'irrésolution et les demi-mesures.

Le souvenir du Tonkin est une tache au front de la majorité.

Le fameux « sein des commissions », toujours en usage, est devenu bien banal. On a trouvé mieux :

Le sein des arènes électorales.

ANTITHÈSE.

Profondément républicain et résolument conservateur.

Le sacerdoce laïque et la société moderne.

L'éclairage du pauvre et le pétrole des salons.

J'admire vos rires, vous qui siégez bourgeoisement sur des banquettes capitonnées, pendant que nos enfants meurent là-bas pour ce qui n'est qu'hypothétiquement le drapeau de la France.

... Le jésuite si souvent écrasé et toujours debout.

PLÉONASME.

Réaliser le progrès par la marche en avant.

PÉRIPHRASE.

L'orateur qui descend de la tribune.

Ceux qui siègent de ce côté de l'Assemblée.

Les hommes restés fidèles au culte d'un passé à jamais aboli.

L'avant-garde de la révolution sociale.

IRONIE.

A votre âge, monsieur, Mirabeau était mort depuis longtemps.

Mon honorable contradicteur saura trouver des arguments dans le dictionnaire de Larousse.

L'interrupteur connaît, sans doute, la question beaucoup mieux que moi.

HYPERBOLE.

Prenez-y garde, messieurs, en repoussant mon amendement, vous porteriez un coup funeste à la République.

Les petits-fils de Voltaire marcheront sur les petits-fils des croisés.

Messieurs, c'est au nom du pays tout entier que je parle.

PÉRORAISON.

Toujours coulée dans le même moule, avec quelques variantes :

... Fonder définitivement la paix dans la République.

... Vous donnerez ainsi à cette démocratie, si patiente, si sage, si fermement résolue à obtenir le progrès par le bulletin de vote, les satisfactions auxquelles elle a droit.

... Nous continuerons à nous orienter de plus en plus dans la voie du progrès sans limites qui reste ouverte à la démocratie.

... Si vous persévérez dans cette voie, vous aurez fait ce qu'aucune Assemblée n'a fait jusqu'ici... Vous pourrez alors vous présenter la tête haute devant le pays, car vous aurez bien mérité de la démocratie...

Après cette phrase ronflante, l'appareil rendit une sorte de borborygme, — probablement l'écho affaibli d'applaudissements répétés, — puis il s'arrêta.

La séance phonographique était terminée. Elle me laissait au cerveau la sensation d'un grand vide où flottaient confusément des formules factices et des paroles vaines.

EDMOND FRANK.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Jean Aicard : *l'Ibis bleu.*

Voici un très bon et souvent très beau roman de M. Jean Aicard.

M. Aicard s'est longtemps cherché. Sauf quelques vers, très gracieux ou très élégants, je n'avais rien lu de lui qui m'eût complètement satisfait. Le voici, ce me semble, sur la grande route du succès, ce qui est bien, et du grand talent, ce qui est mieux. *L'Ibis bleu* est une œuvre pleine, forte et aisée, qui se développe naturellement et comme par elle-même, où l'auteur n'intervient pas, qui est un être vivant et marchant, en un mot qui existe, et ce n'est que d'assez peu d'œuvres qu'on peut faire ce grand éloge de dire qu'elles existent.

Le fond n'en est pas nouveau, et il n'importe guère. Je ne crois pas que le fond de *Madame Bovary* ait été très nouveau même dans sa nouveauté, ni celui de la *Cousine Bette ;* ce qui importe, c'est de donner la sensation du vrai et de trouver une disposition dramatique de la vérité. C'est à quoi M. Aicard a réussi.

A-t-il songé au joli mot cynique du jeune Valmoreau dans les *Idées de madame Aubray?* « J'adore les enfants en ces circonstances : ça jase, ça fait les commissions, ça va se coucher de bonne heure. Les femmes disent que ça garantit ; les maris croient que ça surveille : c'est excellent ! » — « C'est excellent, les enfants ! » réplique l'honnête Barantin en levant les bras au ciel.

On dirait que M. Aicard s'est dit, lui aussi : « C'est excellent ! C'est excellent en ce que cela commence le roman, et en cela aussi que cela peut le finir. L'enfant, au commencement, servant comme d'amorce et de premier lien ; l'enfant, à la fin, servant à la punition de la mère coupable, et à l'expiation, et à la réconciliation peut-être, nous verrons, et à tout enfin. Il faut creuser cela. »

M. Jean Aicard a bien creusé ; car c'est effectivement le jeune Georges qui est la cause innocente de tout, et le pivot de tout le roman intitulé *Ibis bleu.* Jamais M. et Mme Mercant, en villégiature à Saint-Raphaël, n'eussent fait la connaissance de M. Dauphin, propriétaire du yacht *l'Ibis bleu,* si le jeune Georges n'eût admiré M. Dauphin jouant de la guitare : « Voulez-vous en jouer, mon jeune ami ? La voici. Passez-la autour de votre cou, comme cela, et puis *from, from.* Très bien, signor Figaretto. Vous en jouez aussi bien

que moi, et vous êtes beaucoup plus joli. » Ou propos analogues. C'est ainsi que se fait la connaissance, et que M. et Mme Mercant vont se promener sur *l'Ibis bleu*, où Mme Mercant ira plus tard se promener sans son mari. C'est excellent, les enfants.

Et, plus tard, l'enfant n'aura pas un moins grand rôle, dans la partie douloureuse de l'œuvre, quand, oublié par sa mère, abandonné pour quelques heures par sa bonne, se réveillant seul dans la villa déserte, pleurant et criant de peur dans le noir, il sera entendu de loin par son père revenu inopinément, et qu'un dialogue plein de terreur s'établira entre eux, par-dessus le mur, dans les horreurs et les plaintes de la nuit. Elle est très belle, cette scène, originale, naturelle, vraie, vulgaire dans les incidents, tragique en son fond, profondément touchante en son réalisme bourgeois, sans aucun procédé, sans carte forcée, de tout point supérieure. M. Aicard avait déjà montré, dans *Pavé d'amour*, par exemple, la faculté tragique, qui ne laisse pas d'être rare. Il la déploie ici en maître.

Et puis l'accent et le sens de la vérité se montrent vraiment partout dans cet ouvrage. Le tact, la sûreté et la mesure, qui n'étaient point jusqu'à présent les dons ordinaires de M. Aicard, y sont presque à souhait. Point d'outrance, point de surcharge et point de charge. Le mari est vrai, parfaitement. Il n'est pas ridicule, il n'est pas grossier, il n'est pas vulgaire. Il est ce que nous sommes; il est commun et il est laborieux. Il est enfoncé dans ses dossiers, renfermé, préoccupé, un peu brusque, du reste très amical. On comprend parfaitement que sa femme l'aime et le trompe, et le trompe sans cesser de l'aimer. Pourquoi travaille-t-il tant? Parce qu'il faut travailler beaucoup dans nos sociétés modernes. Ce n'est pas sa faute; ce n'est la faute à personne. Le surmenage est la dernière forme de la fatalité.

L'amant est vrai. Il n'est pas poétisé, ni adonisé, ni apollonisé, quoiqu'il joue de la guitare. Il est aimable, sans séduction irrésistible. Il fait des vers suffisants, et il est le premier à s'en moquer. Il chante la barcarolle; mais il fait remarquer que ses matelots la chantent beaucoup mieux que lui. Seulement il n'a rien à faire. C'est un énorme avantage. C'est un avantage invincible. Très bon, très doux, ingénu même, il n'a pas encore le mot cinglant des Camors; mais quand il aura la quarantaine, et qu'une de ses conquêtes lui parlera de ses qualités, il dira, voyons, que dira-t-il bien? Quelque chose comme ceci : « Oh! madame! n'en parlons pas! Je n'en ai pas d'autre que d'être oisif. »

En sa nonchalance, en son désœuvrement mélancolique sans attitudes, en sa bonté vraie, en son désespoir d'avoir fait ce qu'il s'était promis de faire en espérant qu'il ne le ferait pas, il est très gentil, et d'un ton très juste. On sent qu'à n'importe qui il n'a manqué qu'un yacht pour séduire Mme Mercant.

Et celle-ci (qu'il aurait fallu un peu plus étudier dans sa nature intime et sa vie intérieure) est très vraie cependant encore. Mon Dieu, elle est aimante, et la voilà toute. Aimante sans passion échevelée, aimante sans souvenirs de roman, sans rêverie sous les étoiles complices, à la Bovary. Mais elle est très aimante. Elle aime son mari, elle aime son enfant, elle aime M. Dauphin, elle aime *l'Ibis bleu*, chacun d'une certaine façon d'aimer. Elle ne peut pas faire de la peine à ceux qui l'aiment. Son cœur s'abandonne. Elle est douce envers l'amour comme elle le sera envers la mort. L'affection virile de son mari la domine, l'affection enfantine de son fils l'enchante, et l'affection adolescente, un peu féminine, de son amant d'une heure l'ensorcèle et l'hypnotise comme une caresse douce et lente. On ne peut en vouloir à cette enfant dolente, maladive et ensommeillée dans les langueurs dangereuses et chères. L'Elvire de Lamartine devait être un peu dans ce genre-là.

Tout cela est bien rencontré et dans une note juste qui n'était pas facile à attraper. Cette mesure rare, je la retrouve à peu près partout. Tenez! la complicité de la nature, cette scélérate complicité de la nature, vous pensez si je m'attendais à la trouver, la scène se promenant, avec *l'Ibis*, de Cannes à Saint-Raphaël, de Saint-Raphaël à Tamaris, etc. Eh bien, elle y est, la complicité de la nature; mais pas trop, vraiment pas trop. C'est, bien entendu, par une nuit amoureuse, et dans le parfum des orangers en fleurs traînant sur la mer molle et douce que Mme Mercant laisse tomber sa tête sur l'épaule de M. Dauphin; mais la description est sobre, les concordances de la nature et de l'âme ne sont qu'indiquées, et le Paradou maritime nous est épargné. « Voilà ce que je craignais, voilà ce qui n'est pas arrivé. » La surprise est agréable et la sensation douce.

De même, Mme Mercant finit par la haïr, cette nature complice, dont les révélations inattendues ont été pour quelque chose dans une faute dont elle a eu à peine le temps de jouir, tant elle a été prompte à en être désolée. Elle la hait donc, mais sans déclamation et sans apostrophe; elle la hait en une seule phrase. C'est très bien. Cet auteur n'abuse pas de ses ressources les plus légitimes.

Je cherche les défauts, et j'en trouve, et j'en parle pour montrer à quel point je prends sérieusement le bel ouvrage de M. Aicard; mais c'est joli, n'est-ce pas, que je sois obligé de les chercher? Eh bien, voyons! Il y a un peu de gaucherie dans les premières approches de Mme Mercant et de M. Dauphin. La première visite de Dauphin à Mme Mercant est un peu manquée, a quelque chose de mal assuré. L'auteur s'est avisé que dans ces premières hostilités le silence joue un très grand rôle et a d'immenses significations et de grands effets. Il a parfaitement raison. Mais ce qui est difficile, c'est de peindre les silences et de les faire en-

tendre au lecteur comme les personnages les entendent eux-mêmes. Quand on n'a pas les effets de scène pour cela, c'est extrêmement malaisé. Ici la tâche du dramatiste est beaucoup plus facile, sans être encore très commode, que celle du romancier. M. Aicard ne s'est tiré qu'honorablement de cette scène-là.

La chute aussi, la chute suprême, n'est pas très heureusement amenée. Mme Mercant est entre son fils et son amoureux, et entre la profonde affection qu'elle porte à son fils et la tendresse naissante qui l'entraîne vers l'autre. Comment amener la chute dans ces conditions-là? Il faut que Mme Mercant se sépare de son fils dont elle ne se sépare jamais. Comment faire? Une légère indisposition de l'enfant? Mais dans ce cas Mme Mercant restera à la maison. L'auteur a imaginé que le jeune Georges n'a pas envie ce jour-là de monter sur le yacht, ayant eu un peu de mal de mer dans la dernière promenade. Soit. Cependant Mme Mercant aime bien son Georges; on est surpris qu'elle le laisse à la maison. Voilà déjà qui étonne.

Mais ensuite la maladresse, quoique encore légère, est un peu plus forte. On doit revenir de Cannes à Saint-Raphaël par le chemin de fer pour faire souper Georges et l'endormir. Ça, c'est sacré. Mais on manque le train, et l'on est forcé de revenir par le yacht. Et c'est après ce train manqué, après une forte contrariété éprouvée par Mme Mercant, dans cette nuit tombante, pleine de parfums, sans doute, mais qui rappelle à Mme Mercant que Georges soupe seul et qu'il réclame sa maman, c'est à cette heure même que la chute a lieu. Ce n'est pas très probable. Mme Mercant n'est pas, ne doit pas être en très bonne disposition à ce moment-là. Une femme contrariée, une femme à la fin d'une partie de plaisir où il y a eu une anicroche, une femme qui a manqué le train... Mes jeunes amis, ne comptez pas trop sur une femme qui a manqué le train.

Il aurait fallu combiner autrement l'absence nécessaire de Georges, l'éloigner autrement, que sais-je, l'envoyer à Toulon avec son père visiter l'arsenal. Son père a dû avoir l'idée de faire visiter l'arsenal à son fils, « pour instruire cet enfant ». C'était indiqué; ou autre chose. Mais Mme Mercant est tombée, que la postérité le sache, le jour et à l'heure où elle devait, selon toutes les vraisemblances, rester debout.

C'est au point que j'ai cru, voyant les choses tourner ainsi, et le train partir, que M. Aicard voulait au contraire « sauver la femme », nous présenter, au retour, Mme Mercant très revêche, très irritée contre Dauphin, l'accusant de combinaisons louches et de guet-apens, et d'avoir fait partir le train trop tôt, bref insupportable, bref vertueuse. Mais je deviens vaudevilliste. Cela n'empêche point que je ne sois convaincu que j'ai raison.

Il n'en reste pas moins que M. Aicard a écrit une œuvre forte, vraie et touchante, comme on n'en rencontre pas tous les jours. Il est probable qu'il a pris conscience et maîtrise de son talent propre, et qu'il n'a maintenant qu'à se développer librement. Nous le suivrons avec intérêt. Il y a de grandes places à prendre dans l'art du roman.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

L'affaire Reichenberg.

Faut-il ou ne faut-il pas en parler? J'hésite, depuis quinze jours, tantôt redoutant d'envenimer les choses, tantôt avec la crainte d'être le seul à n'en rien dire. Je suis retenu par une prudence naturelle; risquer une objection à propos du Théâtre-Français, c'est, vous le savez, vouloir démolir à la fois la Comédie et le répertoire. Mais aussi l'affaire est si étonnante, elle dénote chez les deux parties un si curieux état d'esprit!

Vous avez lu les conversations que Mlle Reichenberg a accordées aux reporters; vous connaissez l'opinion de M. Claretie. Eh! quoi? cette petite personne en furie qui parle les dents serrées par la colère, c'est l'Agnès nonpareille, l'incomparable Marianne (celle de *Tartuffe*, ne confondons pas!...), l'adorable Rosette, l'exquise, la merveilleuse, la touchante héroïne de *Mariage blanc?*... Et quel est cet homme de bronze, chevauchant, impavide, le décret de Moscou, n'admettant pas de discussion au sujet de son autorité, envoyant promener les journalistes, ô ciel! et interdisant, d'un coup de pouvoir, la vue de la Cannebière à la « petite doyenne »?... C'est M. Jules Claretie lui-même, un Claretie un peu inattendu, peut-être, mais intéressant à coup sûr!

Et, — Mlle Reichenberg me permettra-t-elle de le lui dire? — c'est là le plus mauvais de son affaire. M. Claretie, pour ceux qui l'ont approché, est le plus courtois des hommes et le plus naturellement affable; il est volontiers approbatif, par inclination, et un peu à la manière de Panurge, par « paour naturelle des coups », même de ceux qu'il pourrait donner. Pour le public, il incarne l'indulgence; peut-être même a-t-il la réputation d'être trop facilement accommodant et de s'abandonner sans assez de résistance. Quant à son despotisme, on n'y croit guère. Jamais M. Becque lui-même ne l'a suspecté d'aspirer à la tyrannie. Or, pour que M. Claretie sorte ainsi de son caractère, il faut, en vérité, qu'on l'ait poussé à bout. C'est du moins le raisonnement que se fait le public. Et c'est ce qui ferait croire d'abord que Mlle Reichenberg n'a pas complètement raison.

On connaît les faits.

Mlle Reichenberg se plaint qu'à Londres on l'ait empêchée de jouer, ou, du moins, qu'on l'ait empêchée de jouer ses « rôles à succès ». En dehors de *la Joie fait*

pièces, que M. Claretie lui imposait méchamment, on ne lui donnait que des rôles « tout à fait ridicules pour le rang qu'elle occupe à la Comédie-Française », comme Marianne (de *l'Avare*), et Lucinde du *Médecin malgré lui*). Elle eut avec l'administrateur général une explication qui ne semble pas avoir été bien catégorique. Bref, la campagne de Londres terminée, on partait pour la province. Ici reparaissaient ces rôles dont Mlle Reichenberg ne peut supporter l'aspect. Elle « s'explique » de nouveau avec M. Claretie, déclare que c'en était trop, qu'on la prenait pour Mlle du Minil; et, ne se pouvant maîtriser, elle partit le soir même pour Paris, en compagnie, nous dit-elle, de sa camarade Mlle Marsy, — laquelle dut, j'imagine, passer en chemin de fer une assez mauvaise nuit.

Distinguons, s'il est possible, entre les griefs de Mlle Reichenberg, et examinons d'abord les griefs « artistiques ».

Oserai-je dire qu'ils me semblent peu justifiés? La charmante doyenne fait, — pour le premier du moins, — preuve d'une modestie louable, mais excessive. Je ne sache pas de rôles qui ne soient pas, pour elle, des rôles à succès; si j'étais tout à fait sincère, je me rappellerais peut-être un rôle où Mlle Reichenberg avait paru inférieure à ce qu'elle est d'ordinaire. Mais je m'aperçois que Mlle Reichenberg le cite parmi ceux qu'elle se félicite d'avoir joués à Londres. Voilà qui est bien.

En ce qui touche la composition des spectacles donnés en Angleterre, on aurait pu faire un choix plus judicieux. Mais Mlle Reichenberg semble s'étonner qu'on n'ait pas modifié les affiches dans le seul but de lui être agréable; et ici ses prétentions sont tout à fait exagérées, comme sa modestie tout à l'heure. Voir Mlle Reichenberg, l'entendre, c'est à coup sûr un délice et un régal; mais tout de même on aime bien, comme dit l'autre, « voir une pièce autour ». Or, parmi celles dont elle déplore l'absence, je ne vois pas une œuvre qui ait fait un vide sensible dans le répertoire.

Au contraire, *l'Avare* et *le Médecin malgré lui* auraient manqué très fort dans la liste des comédies de Molière. Mlle Reichenberg a, — dit-elle, — quinze lignes à dire dans l'une et dix dans l'autre. N'exagère-t-elle pas un peu? Et quand même, si ces vingt-cinq lignes, personne ne sait les dire comme elle, si sa présence est indispensable pour donner à la représentation la perfection qu'on attend de la Comédie-Française? J'ai quelque regret, en tout cas, de voir la doyenne de la Comédie estimer un rôle d'après le nombre des lignes. Cela est-il bien digne de sa finesse et de son tact? Lorsque la Compagnie se présente en corps, que ce soit à l'étranger ou en province, il me semble que tout sociétaire doit tenir à honneur de remplir les rôles qui sont de son emploi, sans les mesurer au poids. Et où en viendrait-on, je vous prie, avec de pareilles habitudes? A partir de combien de lignes un rôle commence-t-il à être digne d'un sociétaire? Combien en faut-il pour un doyen? Et combien pour une doyenne? Et combien encore pour une « petite doyenne »?... Mais ces rôles même, dont Mlle Reichenberg fait si lestement fi, il me semble bien qu'elle ne les dédaigne pas toujours. Si j'ai bonne mémoire, elle consent encore de temps à autre à les jouer à Paris, — surtout en matinée, il est vrai, mais c'est quelque chose. Pourquoi donc des rôles dignes de Mlle Reichenberg « dans la capitale » cessent-ils de l'être aussitôt qu'elle a passé les fortifications? Assez fréquemment, s'il faut en croire les gazettes, la charmante doyenne prodigue son talent à des publics un peu moins parisiens que celui de la rue Richelieu; est-elle bien sûre que les rôles et les monologues qu'elle offre à ces publics variés soient toujours supérieurs aux vingt-cinq lignes de Molière qu'elle refuse de dire à Pau, patrie d'Henri IV, dont le petit-fils protégea le premier des sociétaires?... Propos de jolie femme en colère, auxquels j'ai eu tort de m'arrêter; mais j'étais un peu fâché de la légèreté avec laquelle la doyenne de la Maison de Molière traitait la prose de son « patron ».

Trop de modestie, d'une part; d'autre part, un peu trop d'amour-propre mal entendu. Il ne semble pas qu'en ceci Mlle Reichenberg ait été bien inspirée.

Mais eût-elle cent fois raison, les rôles en question fussent-ils cent fois indignes d'elle, rien, absolument rien ne l'autorisait à agir comme elle l'a fait. Assurément Mlle Reichenberg n'est pas tout à fait une inconnue pour les villes que traverse en ce moment la Comédie; elle n'en reste pas moins un des principaux attraits des représentations qu'on y donne. Mlle du Minil jouit, même en province, d'une popularité moindre. En se faisant remplacer par elle, Mlle Reichenberg a fait du tort au public, du tort à ses camarades, elle a autorisé des suppositions qui ne sont pas à son honneur, — et voilà, paraît-il, qu'elle s'est mise sous le coup de je ne sais quel article du décret de Moscou! En vertu de cet article, ayant refusé son service, elle cesserait de plein droit d'appartenir à la Comédie-Française. Heureusement, ce fameux décret de Moscou est célèbre par son élasticité; on l'applique, on ne l'applique pas; comme personne ne le connaît, cela n'a pas grande importance.

Que Mlle Reichenberg, d'abord, veuille bien faire son examen de conscience... C'est là des matières délicates, et j'aurais quelque envie de remplacer ce que j'ai à dire par des points, comme on fait dans les livres de piété à l'article *Méditation*. Parlons net, cependant.

Mlle Reichenberg me permettra-t-elle de lui faire remarquer très humblement qu'elle ne passe pas pour une pensionnaire facile? Elle jouit, à la Comédie-Française, d'une situation exceptionnelle; elle la mérite, sans doute, par la longueur et l'éclat de ses services. Mais peut-être n'en use-t-elle pas avec toute la discrétion désirable? C'est affaire à elle. Seulement, il ne faut pas s'étonner qu'après quelques

années de ce régime un peu énervant, l'administrateur général ait fini par perdre patience. Malgré tout son esprit, Mlle Reichenberg aura peine à nous faire accepter le Claretie qu'elle nous montre despotique et brutal. Elle regrette M. Perrin? De quel air aurait-il accueilli l'incartade à laquelle elle vient de se livrer? On sait d'ailleurs que Claretie-le-tyran n'est pas seul en cause; les camarades de la « petite doyenne » ont été unanimes à blâmer sa façon d'agir.

Assez mal inspirée dans tout ceci, Mlle Reichenberg le serait plus mal encore si elle ne venait pas à résipiscence. Ce qui pourrait l'en empêcher, — mauvaise humeur à part, — c'est sans doute le souvenir des fructueuses tournées faites par certains de ses camarades. Mais le cas de Mlle Reichenberg n'est pas tout à fait celui de Mme Sarah Bernhardt, par exemple. Son talent si fin, si délicat, est fait pour nous ; nous seuls pouvons en comprendre et en goûter l'infinie variété de nuances et l'exquise justesse. J'ai peur qu'il ne perde quelque chose en dehors de son cadre ordinaire ; j'ai peur surtout que les publics exotiques l'apprécient incomplètement. Avec sa réputation et son habitude des voyages, Mlle Reichenberg fera facilement quelques fructueux « déplacements » : comme elle a fait ces dernières années. Mais sa situation ne sera plus la même. Jusqu'ici, entre chaque campagne, elle revenait à son port d'attache, elle rentrait à la Comédie-Française, d'où lui vient le meilleur de sa gloire ; et les succès qu'elle y obtenait n'étaient peut-être pas inutiles aux triomphes qu'elle remportait ailleurs. Voilà Mme Sarah Bernhardt qui s'installe à Paris ; M. Coquelin paraît « revenu » des longues absences ; le moment n'a pas l'air très bien choisi pour tenter ce à quoi ils viennent de renoncer, peut-être pas tout à fait de leur plein gré... C'est un point que je livre aux méditations de Mlle Reichenberg.

Il en est un autre qu'elle ne doit pas oublier. Si elle cède, si elle rentre à la Comédie, mais au même titre que ses camarades, tout le monde lui fera fête, car, au fond, nous ne voulons pas qu'elle parte. Mais le public comprend très bien que la présence de Mlle Reichenberg au Théâtre-Français, dans les conditions où elle voudrait y régner, est absolument impossible. Que ce soit M. Claretie, que ce soit un autre, jamais un administrateur général ne consentira à garder une pensionnaire si charmante, mais si dangereuse.

Et maintenant faut-il, pour faire la part égale, rechercher si M. Claretie n'est pas aussi quelque peu responsable de cette fâcheuse affaire; si son indulgence de jadis n'a pas contribué à amener les choses au point où elles sont ; si enfin son énergie n'a pas éclaté avec une soudaineté qui a pu la faire paraître un peu surprenante?... Mais, en vérité, ce n'est guère le lieu ni l'occasion de chercher querelle à M. Claretie.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Discours des prix.

On s'est beaucoup passionné, cette semaine, à propos des discours des distributions de prix. Il y a des gens qui trouvent que ces discours sont mal faits. On déclare que les beaux messieurs qui président devraient les faire comme ça, ou bien encore comme ça.

Ces discussions sont inutiles, — au profit près qu'elles rapportent à ceux qui les engagent.

Cela n'a aucune importance que lesdits discours soient bien ou mal faits, puisque personne ne les écoute, personne ne les entend.

*
* *

Et je ne profère pas ces affirmations au hasard, mais d'après mes souvenirs personnels, d'après mes souvenirs des distributions du lycée Condorcet, cet admirable lycée qui a produit tant d'imbéciles, mais aussi aussi tant d'esprits exquis et valeureux.

Je me rappelle dans quel état d'âme nous étions, mes condisciples et moi, alors que par un jour clair d'août, chaque année, nous nous rangions sur les gradins, dans la salle de gymnastique, bien peignés, bien gantés, avec nos figures proprettes et fraîches de petits garçons bien élevés, nos vastes cols blancs et, au-dessous, le papillon bleu pâle, rose ou crème de nos lavallières soigneusement nouées.

Cet état d'âme n'était rien moins que de l'attention pour les paroles de l'orateur-président.

Et cependant on nous gâtait. On nous donnait des présidents de choix, ce qu'il y a de mieux en fait de présidents.

J'ai vu sur l'estrade rouge, assis, dans le fauteuil d'or, une dizaine d'hommes notoires. J'ai entendu siffler là-bas le zézayement de M. Léon Say. J'ai senti contre mon front juvénile le frôlement de la grosse moustache de sergot de M. Casimir-Perier. Mais de ce qu'ils disaient, de ce qu'ils ont dit, je ne me rappelle pas une phrase, pas un mot. Je ne les ai jamais écoutés, et mes camarades faisaient comme moi.

Car cela nous était bien égal, cette lecture de développements vagues. Car nous avions bien autre chose à penser qu'à la justesse de ces aphorismes présidentiels. Car nous ne songions qu'au moment où l'on appellerait les lauréats de notre classe, qu'à la figure qu'on aurait ou la démarche aisée pour gravir l'estrade, quand on nommerait les prix de la seconde B ou de la troisième C. Et les recommandations de nos mères nous revenaient à l'esprit : « Tiens-toi bien. Ne baisse pas la tête. Ne cours pas. Ne te mets pas les mains dans les poches. » Et nous nous répétions tout bas pendant que l'autre discourait : « Tiens-toi bien... Ne

baisse pas la tête... » Guettant aussi l'instant où la musique militaire entonnerait ses airs, où l'on pourrait se dégourdir un peu les jambes, les pieds, en marquant à grand fracas le rythme, tandis que les surveillants s'indigneraient, impuissants ce jour-là, sans autorité : « Voulez-vous bien vous taire!... » Qu'était-ce que le discours auprès de toutes ces préoccupations?

***

Les parents alors? Les parents? mais ils écoutaient cent fois moins que nous. Cela se voyait, cela se sentait à leur façon d'avoir le nez en l'air, les yeux là-bas, tout là-bas, ou aux petits bavardages impatients par lesquels, durant le speech, ils cherchaient à tuer le temps, à tromper l'attente. Et aujourd'hui, ce doit-être de même, je suppose.

Car vraiment qu'est-ce que vous voulez que ça fasse à une mère ce que raconte le Monsieur en habit noir du milieu de l'estrade, à une mère dont le fils a un prix de version grecque, à une mère qui ne sait que cela, qui ne pense qu'à cela, qui n'est venue que pour cela, qui, parmi tous les prix, n'entendra réellement que la proclamation de celui-là, qui, parmi tous ces enfants, ne voit, ne surveille, ne connaît que cet incomparable enfant-là?

Et les pères, les braves pères de famille qui sont atteints eux aussi de ce zèle partial, croyez-vous qu'ils s'attachent de cœur à écouter les préceptes de vie que verse à leurs rejetons ce conseilleur présidentiel qui, moins que tout autre, est un payeur, qui ne lèverait pas le petit doigt seulement pour venir en aide à un seul de cette masse d'enfants qu'il apostrophe, dont la sympathie ne va pas au delà des tropes et le dévouement plus loin que les métaphores? Croyez-vous qu'ils comprennent toujours ces digressions philosophiques, qu'ils se fatiguent même à les comprendre, qu'ils ne rêvent pas plutôt à leur inventaire de fin d'année, aux soucis, aux dépenses que leur coûtera l'établissement de leur petit gaillard de fils, — fixés qu'ils sont depuis longtemps sur les principes de l'éducation qu'ils veulent lui donner, à ce jeune homme, confiants dans cette secrète science de la vie et ce discernement instinctif que leur inspire journellement leur tendresse paternelle?

Mais en supposant même que le président désirât en faire ses collaborateurs, les persuader, les catéchiser, parler pour eux afin qu'ils éduquent leurs enfants selon les dogmes qu'il juge les meilleurs, il faudrait alors qu'il s'y prît autrement pour les captiver et obtenir, comme on dit, leur oreille.

***

Voyez, par exemple, les discours de cette année. Il n'est question là-dedans que de l'être et du non-être, du moi et du non-moi, de l'action et de l'analyse, de la pensée et du sentiment, de la science et de la métaphysique. C'est pure folie que d'essayer de passionner avec ces rudes philosophailleries un auditoire qui n'y entend rien, qui ne s'intéresse qu'aux billes, à la bicyclette, aux courses, aux dames ou à l'affaire Norton, qui est généralement composé de paisibles bourgeois et des ignares et novices descendants d'eux.

Et ce qui me surprend surtout, c'est que les plus habiles, les plus déliés, les plus intelligents de la vie, cèdent à cette manie et ne peuvent s'empêcher de parler aux lycéens de Kant et des antinomies.

Savez-vous ainsi de quoi M. Paul Deschanel a entretenu mes gentils jeunes camarades de Condorcet? Du conflit qui existe entre l'action et l'analyse. Pauvres petits! Et pourtant je tiens M. Paul Deschanel pour un causeur tout à fait aimable. Jamais je ne l'ai entendu parler de pareilles choses même dans les salons les plus académiques. Seulement, sur l'estrade, il paraît qu'on ne se connaît plus. On se croit tout permis ; et on ose avec des étrangers ce qu'on ne risquerait pas avec des amis, des relations qui sont en mesure de répondre, de se défendre, de décliner poliment l'assaut.

De même pour M. Poincaré. Ce n'est pas de vaine rhétorique et de maladresse déclamatoire qu'on peut l'accuser, celui-là. Esprit net et un peu sec, ingénieux dans ses procédés et pratique dans ses actes, il a su garder dans le ministère une attitude modeste et discrète dont on lui saura gré plus tard. On ne se rappellera que la jolie tenue de ses allocutions, la ponctualité et l'assiduité qu'il aura montrées dans l'exercice de ses fonctions, l'heureux choix des hommes qu'il aura décorés. Et on finira par oublier, — ce qu'il souhaite, j'imagine, — qu'il a fait jadis partie du cabinet Dupuy.

Eh bien, tout de même, il a fallu qu'il y aille, lui aussi, de son petit discours philosophique, qu'il pousse, lui aussi, ses petites théories sur l'autorité, Platon, Montesquieu et tutti Kanti, qu'il déclare que la jeunesse contemporaine déborde d'un enthousiasme et d'une générosité mal contenus, alors que ladite jeunesse, comme celle d'avant, ne songe qu'à faire la fête en travaillant le moins possible ou à atteindre, par le chemin le plus rapide, les situations les plus hautes et les plus agréables...

***

Pourquoi donc ces faiblesses oratoires, cette parodie de la pensée, ce besoin d'étaler en public ces intimes inquiétudes métaphysiques qui tourmentent quelques-uns, mais dont la masse se soucie autant que M. Dupuy de l'art de gouverner?

Mal de maintenant, sans doute, fièvre provisoire, et qui prendra fin bientôt, comme tout l'annonce.

L'heure approche, en effet, où l'on se lassera de ces façons puériles et pédantes, où le public n'écoutera plus les entrepreneurs de constructions philosophiques actuels, ne voudra plus de ces prophètes difformes qui

ne marchent que la tête sur l'épaule de manière à voir s'il y a du monde, derrière, qui les suit, et s'il y en a beaucoup.

Remarquez d'ailleurs que, déjà, de jour en jour ils se discréditent davantage, que chaque jour ils sont obligés de renier leurs aspirations à la dictature intellectuelle, de déclarer publiquement qu'ils ne désirent rien diriger, ni personne, que chaque jour il en est un d'entre eux qui s'efface, sombre et succombe.

Que sera-ce si jamais, contre ce groupe de bonisseurs aigris et déconsidérés il se lève un autre groupe, — un groupe de gens qui sortiraient du dilettantisme où les a confinés jusqu'ici le dégoût ou l'indolence, qui s'exprimeraient sur les événements et les hommes avec la simplicité droite, avec la bravoure froide d'une pensée sûre d'elle-même, et indifférente aux applaudissements, qui parleraient ou écriraient directement, sincèrement, modestement, de face, faisant autant fi de la brutalité sans nuances que de l'allégorie sans précision?

Il me semble que cette insurrection changerait bien des choses, et qu'alors peut-être, aux distributions de prix comme ailleurs, on pourrait rire.

FERNAND VANDÉREM.

UNE ENQUÊTE ALLEMANDE

sur les meilleurs livres.

Dans les derniers mois de l'année 1887, un vif débat s'engagea entre diverses revues anglaises, en vue de constituer une liste des « cent meilleurs livres de tous les temps et de toutes les littératures ». Après bien des controverses, ce fut la liste proposée par sir John Lubbock qui fut généralement adoptée par l'opinion anglaise ; mais elle eut le malheur de ne point plaire en Allemagne ; elle y souleva même une indignation très vive, et assez justifiée, en somme, car l'honorable chancelier de l'Université de Londres n'admettait au nombre des cent chefs-d'œuvre privilégiés que le chant des *Niebelungen*, *Faust* et *Wilhelm Meister* de Gœthe et les poésies de Heine. Un chroniqueur, M. D. von Gerhardt, se refusa à voir dans cette liste « lamentable » autre chose qu'un « document précieux pour l'histoire des égarements des esprits lettrés ». Mais c'était peu de protester : il fallait répondre ; il fallait dresser une liste bien allemande qui pût faire pendant *(ein deutches Gegenstück)* à celle de la presse anglaise. C'est ce que tenta un éditeur allemand. M. Pfeilstücker. Mais il préféra au plébiscite une sorte de consultation privée des principales autorités intellectuelles de l'Allemagne. Hommes d'État, savants, littérateurs furent priés, par appel direct, de rédiger une liste des cent meilleurs livres. Beaucoup se dérobèrent à cette invitation. Suivant la très juste remarque de M. Preyer, il est plus aisé de fixer une liste de cinq, ou de cinq cents livres excellents qu'une liste de cent. Le chiffre cent est trop élevé si l'on ne veut faire entrer en ligne de compte que des chefs-d'œuvre de valeur égale et indiscutable, — mais aussi trop restreint, si l'on prétend établir un inventaire complet des ouvrages d'intérêt durable et universel qu'un homme cultivé tient à réunir dans sa bibliothèque. Aussi l'organisateur de l'enquête reçut-il moins de réponses positives que de tirades contre l'étroitesse d'esprit anglaise. Cet échec ne le découragea pas ; il modifia le programme de son enquête et revint à la charge. Non seulement il laissait à ses correspondants toute liberté de fixer eux-mêmes l'étendue de leur liste, mais il les priait de mentionner, outre les ouvrages reconnus comme indispensables à la culture générale, ceux pour lesquels ils avaient conservé une prédilection personnelle durable, ceux aussi dont ils avouaient avoir subi l'influence décisive pour le développement de leur esprit.

Des trente-cinq réponses que nous avons sous les yeux, six sont ou négatives, ou d'un caractère si spécial qu'elles ne présentaient avec les autres aucune mesure commune. De la comparaison des vingt-neuf autres, voici les chiffres que nous avons obtenus :

	Voix.		Voix.
1. Gœthe	26	24. Platon	10
2. Shakespeare	22	25. Walther von der Vogelweide	10
3. Schiller	22	26. Kant	10
4. Homère	18	27. Eichendorf	10
5. Lessing	18	28. Freytag	10
6. Anc. et Nouv. Testament.	15	29. Hérodote	9
7. Niebelungen	15	30. Thucydide	9
8. Cervantes	15	31. Ovide	9
9. Uhland	15	32. Luther	9
10. Heine	15	33. Voltaire	9
11. Dickens	15	34. Manzoni	9
12. Sophocle	14	35. Burns	9
13. W. Scott	14	36. Darwin	9
14. Byron	13	37. Euripide	8
15. Ranke	13	38. Boccace	8
16. Eschyle	12	39. Simplicissimus	8
17. Tacite	12	40. Jean Paul	8
18. Klein	12	41. Grimm (contes)	8
19. Macaulay	12	42. Grillparzer	8
20. Horace	11	43. Scheffel	8
21. Molière	11	44. Tourguenief	8
22. Al. von Humboldt	11	Etc., etc.	
23. Aristophane	10		

Nous ne donnerons pas le détail des autres suffrages qui se répartissent sur des noms très divers et répondent aux préoccupations toutes spéciales de quelques savants ; tels les noms de Laplace, de Faraday, de Gauss. Au total, sur 1635 suffrages exprimés, 834 ont été attribués aux écrivains allemands, 221 aux Anglais, 167 aux Français, 133 aux Grecs, 109 aux latins, 86 aux littératures méridionales, 45 aux littératures orientales (y compris l'Ancien et le Nouveau Testament), 40 aux littératures scandinave, polonaise, russe et hongroise.

Aussi bien, ces chiffres sont-ils moins instructifs qu'un rapide examen des résultats relatifs à chacune des grandes littératures. Parmi les littératures anciennes, la grecque est

la mieux partagée : Homère, Sophocle, Eschyle, Aristophane, Platon, Hérodote, Thucydide, Euripide viennent en tête avec un nombre respectable de voix. Seul, Démosthène est sacrifié, et n'a obtenu que trois suffrages. Les vingt-six autres votants partageaient-ils l'opinion de l'un d'entre eux, le professeur Sepp, de Munich, qui reproche à l'orateur athénien d'avoir opposé d'impuissantes déclarations au mouvement irrésistible de l'histoire du monde qui entraînait la Grèce vers l'Orient ?

La liste latine nous réserve plus d'une surprise. Tacite n'arrive au premier rang qu'avec 12 voix ; il ne les eût sans doute point acquises s'il n'eût écrit la *Germanie*. On s'explique mal le succès d'Ovide, troisième avec 9 voix. Puis, sans transition, nous descendons à 6 voix avec Tite-Live. César en obtient 5 ; Salluste, Cicéron, Juvénal, 4 ; Plaute, Térence, Catulle, Lucrèce et Virgile, 3.

La littérature anglaise est, après celle de l'Allemagne, la mieux représentée. Nous avons déjà signalé sept noms illustres (Shakespeare, Dickens, W. Scott, Byron, Macaulay, Burns et Darwin) qui ont obtenu au moins 8 suffrages. Tout aussitôt nous rencontrons De Foé et Gibbon, avec 6 ; Swift, Fielding, W. Irving, Goldsmith, Bulwer, Thackeray, Carlyle, avec 5 voix.

Un plébiscite général eût sans doute valu aux littératures du Nord un plus grand nombre de suffrages. Tourguenief, Pouchkine, Tolstoï, Ibsen, Björnson, Kielland, Strindberg, sont en grande partie traduits en allemand et très aimés du grand public. Mais l'influence qu'ils exercent est assez récente et peut-être moins profonde qu'en France et en Angleterre.

Restent enfin les littératures française et allemande. Qu'on se reporte à la liste générale des écrivains qui ont obtenu 8 voix au moins, on trouvera 19 noms allemands sur 44. Nous n'avons rien à redire à la préséance de Gœthe, de Schiller, de Lessing, ni en général à l'ordre dans lequel se classent ces dix-neuf noms. Convenons de bonne grâce qu'en matière littéraire chaque peuple est meilleur juge que ses voisins des productions de son passé. En revanche, nous ne pouvons nous empêcher de citer tout au long la liste française :

	Voix.		Voix.
1. Molière	11	19. Fénelon	3
2. Voltaire	9	20. Châteaubriand	3
3. Béranger	7	21. Eugène Sue	3
4. G. Sand	6	22. Taine	3
5. Daudet	6	23. Rabelais	2
6. Pascal	5	24. Descartes	2
7. Le Sage	5	25. La Bruyère	2
8. Rousseau	5	26. Beaumarchais	2
9. Staël	5	27. Lacordaire	2
10. Lamartine	5	28. Guizot	2
11. Zola	5	29. Thiers	2
12. Balzac	4	30. Mignet	2
13. Musset	4	31. Aug. Comte	2
14. Hugo	4	32. Renan	2
15. Montalembert	4	33. Scribe	2
16. Corneille	3	34. Joinville	1
17. Racine	3	35. Froissard	1
18. La Rochefoucauld	3	36. Comines	1
37. Bertr. de Born	1	55. Sismondi	1
38. Montaigne	1	56. Napoléon Ier	1
39. Sully	1	57. Lamennais	1
40. Retz	1	58. Laplace	1
41. Boileau	1	59. Michelet	1
42. La Fontaine	1	60. Henri Martin	1
43. Saint-Simon	1	61. Chéruel	1
44. Montesquieu	1	62. Huc et Gabet	1
45. Diderot	1	63. Duruy	1
46. Lavoisier	1	64. Dozy	1
47. B. de Saint-Pierre	1	65. P. de Kock	1
48. André Chénier	1	66. Mérimée	1
49. Mesmer	1	67. Augier	1
50. Batteux	1	68. Sardou	1
51. Tillier	1	69. Dumas père	1
52. Jouy	1	70. Droz	1
53. Dutertre	1	71. Flammarion	1
54. Laufrey	1	72. *Le Code civil*	1

Beaucoup des noms français qui n'ont été cités qu'une fois, — les classiques surtout, — n'eussent même pas été mentionnés si M. Weber, suivant ses propres déclarations, ne s'était détaché de toute appréciation personnelle, pour s'en tenir au point de vue strict de l'importance historique des grands écrivains. Est-ce parce qu'il est l'auteur d'une histoire universelle que M. Weber a su se dégager des vues courtes et étroites de l'esprit national? Malheureusement, tous ses compatriotes ne connaissent pas aussi bien l'histoire universelle, et nous ne pouvons nous empêcher de croire que si la littérature française occupe un rang si secondaire dans cette statistique, la faute en est pour une bonne part au mauvais vouloir de beaucoup de ses voisins à l'égard des productions de l'esprit français. Sur vingt-neuf réponses, neuf ne contiennent absolument aucun nom français, alors que les noms anglais, italiens ou russes n'y font point défaut ; une autre, celle de Julius Rodenberg, le rédacteur bien connu de la *Deutsche Rundschau*, ne cite que le nom de Béranger, demeuré beaucoup plus populaire en Allemagne qu'en France. Le professeur Sepp, en inscrivant sur sa liste le nom de Schiller, exprime le regret que cet écrivain ait écrit *Guillaume Tell*, sous le prétexte vraiment stupéfiant que de ce poème date l'aversion des Suisses pour l'Autriche et l'Allemagne, et leur inclination pour la France ! Vous demandez pourquoi Montalembert a été préféré à Fénelon et à Lacordaire ? Le professeur Sepp vous répond que l'historien de sainte Élisabeth a su retracer dans ce personnage « l'idéal de la femme allemande ». Bien curieuse aussi et bien significative d'une certaine tournure fort répandue du patriotisme allemand, la courte liste proposée par l'historien Egelhaaf : le *Gorgias et l'apologie de Platon*, la vie de l'homme d'État badois, Karl Mathy, par Freytag, les lettres et discours de Bismarck, et c'est tout. Que penser, et comment accorder ces faits avec la déclaration d'un autre votant, le docteur Schneidewin, auteur de nouvelles et de traités moraux, qui proclame l'esprit national allemand « capable au plus haut point d'objectivité et d'équité » ? Faut-il l'en croire sur parole ? Ou admettrons-nous que si le mot *Einseitigkeit* est en français absolument intraduit-

sible, la raison n'en tient pas seulement à la pauvreté de notre vocabulaire, mais à la prédominance, dans les cervelles allemandes, d'une disposition d'esprit, — qualité ou défaut, — qu'on ne connaît guère chez nous?

D'autres circonstances, étrangères aux questions d'animosité nationale, expliquent en un autre sens l'insuccès relatif de notre littérature en Allemagne. En première ligne, il faut rappeler l'incapacité de l'esprit allemand à apprécier dans une œuvre littéraire les mérites de pure forme. Qu'on parcoure de nouveau les indications que nous avons données à propos de chaque littérature : qu'ils s'appellent Démosthène, Cicéron ou Virgile, Le Tasse, Racine ou Dryden, tous ceux, poètes ou prosateurs, qui ont astreint leur génie à l'observation rigoureuse d'une poétique ou d'une rhétorique, tous ceux qui ont effacé leur personnalité derrière des règles de composition, de goût, de mesure, qu'ils croyaient universelles, objectives, absolues, tous ceux-là n'ont rencontré en Allemagne que des sympathies médiocres ou des applaudissements de convention. Les Français qui se sont entretenus avec des littérateurs allemands ont pu recueillir à cet égard des aveux très nets : l'esprit germanique qui se pique d'individualisme comprend mal qu'un tempérament littéraire puisse être à la fois très docile et très personnel. De nos classiques, c'est le libre génie de Molière que l'on préfère, encore le relègue-t-on bien au-dessous de Shakespeare. Quant au succès durable de Racine, ou même de Corneille en France, il est demeuré pour les Anglais et les Allemands un objet de stupéfaction, une énigme inexplicable. *Polyeucte* et *Phèdre* sont pour eux des œuvres artificielles, pour ne pas dire fausses et contre nature.

Mais cette raison n'explique pas tout. Pourquoi, en effet, un si faible chiffre de suffrages s'est-il concentré sur les noms d'écrivains qu'on ne soupçonnera certes pas d'être des réguliers? Pourquoi Rabelais et Montaigne n'ont-ils pas été préférés à Racine et Fénelon? Pourquoi même Rousseau est-il sacrifié à Voltaire et à Béranger, ce qui, de la part de l'Allemagne, est pour le moins une ingratitude? Il faut s'en prendre encore, croyons-nous, aux méthodes scolaires et à l'usage que les lettrés font du français. Prenez au hasard quelque programme de l'un des innombrables gymnases de l'Allemagne. Partout le français est obligatoire, l'enseignement de cette langue commence dès la « quarta » qui correspond à notre sixième, et il ne lui est pas réservé moins de cinq heures; les élèves de la classe supérieure lui consacrent encore deux heures. Dans beaucoup de gymnases, d'excellentes méthodes (méthode orale et méthode synthétique combinées) mettent les élèves, à la fin de leurs études, en état de lire sans difficulté sérieuse n'importe quel livre de prose française et de prendre part, sans trop d'efforts, à une conversation simple. Mais qu'ont-ils lu pendant ces sept années? J'ouvre, par exemple, le programme des cours qui ont été donnés à l'école de Grimma, qui est en quelque sorte un gymnase modèle, de Pâques 1891 à Pâques 1892, et je trouve, répartis entre les cinq premières classes, les ouvrages suivants : Voltaire (*Charles XII*), Eshusius (*Fables*), Mme de Girardin (*la Joie fait peur*), Michaud (*Siège d'Antioche*), Leclercq (*Proverbes dramatiques*), Rollin (*Histoire d'Alexandre*), Lamé-Fleury (*Balboa, Las-Casas*, etc.), Guizot (*Washington*), Ponsard (*l'Honneur et l'Argent*), Lanfrey (*Campagne de 1809*), Corneille (*le Cid*). Les jeunes Saxons de Grimma doivent avoir une idée singulièrement nette du théâtre de Molière et de Racine ! Au Collège royal de Leipzig, l'un de ceux où l'enseignement du français est poussé avec le plus d'intelligence et de succès, on a lu l'année dernière *Athalie, le Bourgeois gentilhomme*, des extraits de Saint-Simon, Mirabeau, Augier, Sandeau, Béranger et Duruy. Le gymnase français de Berlin, où toutes les matières sont enseignées en français dans les quatre classes supérieures, concède à peine une plus large part à nos classiques, et le choix qu'on y fait des écrivains secondaires ou modernes n'est pas toujours des plus heureux.

Qu'en résulte-t-il? Au sortir du gymnase, deux voies s'ouvrent devant le jeune Allemand auquel ses maîtres viennent d'accorder le certificat de « maturité ». Il peut tout d'abord devenir officier, jurisconsulte, théologien, médecin, marchand, etc.; dans chacune de ces professions, il a intérêt à savoir lire couramment un journal ou un ouvrage français; il parle volontiers notre langue, bien ou mal, profite de toute occasion de s'exercer et d'enrichir son vocabulaire; il lit nos romans, qu'il trouve partout, qui coûtent moitié moins cher et lui paraissent moins fades que les romans allemands. Sans doute, son goût n'est pas très sûr; ses préférences vont à Paul de Kock et à M. Georges Ohnet, comme en poésies il préfère Béranger à M. Leconte de Lisle.

Ou bien il devient philologue : il entre à l'Université et, sous la direction de savants professeurs, il recherche curieusement, patiemment, à démêler des atomes celtiques, germaniques, romains dans la poussière des mots éteints; il s'enfonce dans l'étude approfondie de la morphologie et de la syntaxe comparées des patois languedociens ou poitevins. Cette langue et cette littérature dont il n'a pu, au gymnase, apprécier la saveur, il veut au moins que le passé et l'évolution en soient pour lui sans mystères.

Il semble, en résumé, que les Allemands prennent notre langue et notre littérature par les deux bouts : par les origines, qu'ils connaissent beaucoup mieux que la moyenne des lettrés en France, et par la période contemporaine, sur laquelle ils ont des notions personnelles très étendues, quoique très irrégulières.

Voilà, sans doute, de bien vastes conclusions que la statistique un peu sèche qui précède ne faisait point prévoir; mais s'il est vrai que la littérature d'une nation en est la plus fidèle image, l'opinion d'une nation sur sa propre littérature et celle de ses voisines doit être doublement caractéristique.

TH. RUYSSEN.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

3 août 1893.

La fermeté du gouvernement français a porté ses fruits. Le Siam a capitulé. Une dépêche arrivée à Paris le 29 juillet a apporté la nouvelle de l'acceptation tardive, mais pure et simple, de notre ultimatum. Des garanties complémentaires ont été exigées et obtenues. C'est ainsi que la France occupera provisoirement la rivière et le port de Chantaboum, un point voisin de la frontière du Cambodge, qu'elle s'est réservé la faculté d'établir des consulats à M'Van et à Khorat, et que le Siam a dû s'engager à n'entretenir désormais aucune force militaire dans les localités situées immédiatement sur la rive droite du Mékong, de l'autre côté du Cambodge.

La question siamoise se clôt par un succès diplomatique dont l'honneur revient à la fois au ministre des Affaires étrangères et au sous-secrétaire d'État des colonies, et qui aura, en Europe comme en Asie, un grand retentissement. On avait un peu trop spéculé, en Angleterre, sur l'effacement, d'abord obligé, puis voulu, de notre politique extérieure pendant de longues années. Lord Dufferin a été obligé de se contenter de la reconnaissance, en principe, de la nécessité du maintien d'une zone neutre entre l'Indo-Chine et l'Indo-Birmanie. Plus tard, on négociera sur les limites de cet État-tampon dont nous avons toujours été partisans.

On ne saurait laisser dans l'ombre la vigueur avec laquelle notre marine a procédé de son côté. Le contre-amiral Humann avait rassemblé rapidement les forces mises à sa disposition et s'était établi à Ko-Si-Chang, de façon à mieux diriger les opérations. Les Siamois ont compris qu'en dépit des protestations britanniques, le blocus serait des plus effectifs et des plus étroits. C'est une nouvelle expérience de l'appoint décisif que la flotte peut et doit apporter dans la revendication nécessaire des droits de la France au delà des mers. Le 1er août, une dépêche de l'amiral Rieunier a informé le contre-amiral Humann de la soumission du Siam et lui a prescrit de lever le blocus, dont les conséquences commerciales et politiques avaient tant alarmé et irrité l'opinion anglaise, celle de la Cité surtout.

Il ne convient pas de récriminer sur les manifestations inconsidérées auxquelles ont pu se livrer, pendant quinze jours, les journaux anglais. A Londres, au théâtre de l'Alhambra, la vue de nos couleurs, qui figuraient dans une théorie de comparses, a mis en fureur un public de snobs, et cela suggérerait une observation intéressante. Préoccupés d'excuser le prestige et la sympathie dont jouit, de l'autre côté de la Manche, la Triple alliance, les publicistes les plus éminents d'Angleterre, à l'instar de leurs confrères d'Allemagne, nous ont longtemps fatigués de déclamations sur la légèreté des Français, leur manque de mesure et de sang-froid, leur orgueil intraitable et leur chauvinisme. Or, il nous a été donné de voir les Anglais, que Taine admirait tant pour les solides vertus de leur patriotisme sain et bien entendu, faire un tapage renouvelé de M. Paul Déroulède, et s'échauffer à ce point que l'on aurait presque pu se croire au temps où Napoléon tentait d'exclure la Grande-Bretagne du commerce du monde, et où l'exécration des Français était poussée au paroxysme que l'on sait. On assure que la pensée que nous n'étions pas absolument sans alliés, nous aussi, était bien pour quelque chose dans cette colère passablement puérile.

Tout cela sera oublié dans quelques jours, mais ce qui demeurera, c'est la notion qu'un grand peuple doit savoir ce qu'il veut et bien le vouloir.

***

Le ministère Dupuy est favorisé du ciel; au dehors et au dedans toutes choses lui ont souri, et les nuages les plus noirs, d'où semblaient devoir sortir les tempêtes, se dissipent avec une merveilleuse facilité.

On peut souhaiter sans inconvénient que les prophéties électorales du premier ministre se réalisent jusqu'à la fin. Il a dit qu'il y serait, et il y est. Il a prophétisé une majorité de gouvernement : que peut-on désirer de plus et de mieux, s'il est vrai qu'une majorité de gouvernement doit avoir l'esprit de suite, la bonne discipline intellectuelle, l'autorité politique, la modération, la mesure, l'énergie, la volonté de soutenir une politique d'ordre et de réformes et de la faire durer.

Nommer cette majorité, c'est l'affaire des électeurs. Chaque journal indique ses choix et classe les députés sortants suivant ses préférences personnelles. Chacun a ses bons anges et ses mauvais anges qu'il dispose sur deux rangs; pour ceux-ci la damnation, et pour ceux-là la béatification.

Le suffrage universel, suivant toute vraisemblance, sera une divinité beaucoup plus équitable que nos journaux et que nos comités. Il ne condamnera pas et il ne sauvera pas en bloc les uns ou les autres. Il saura discerner et choisir; il n'est pas si aveugle qu'on l'accuse de l'être, par esprit de paradoxe et de fantaisie. Ce grand pays possède bien certainement un lest de bon sens et de bon jugement, sans lequel il lui serait impossible de vivre et de pourvoir à ses affaires.

Le préfet de police fait très bien de préparer pendant cet intermède les réformes qu'on lui demandait depuis si longtemps. Il n'est rien de tel pour l'administration que de travailler quand il n'y a autour d'elle ni députés, ni sénateurs, ni conseillers municipaux. C'est alors qu'on sait ce que l'on fait et que l'on peut voir clair si on le veut.

Si on nous donnait dans nos quartiers de Paris des commissaires de police toujours présents, la nuit comme le jour, — c'est à peu près ainsi que s'exprime la chanson, — ce serait un précieux avantage pour les Parisiens et un grand principe d'ordre public. Il ne faudrait pour cela que multiplier un peu le nombre de ces magistrats de police, afin d'organiser un roulement régulier et perpétuel, comme le roulement de la vie de Paris elle-même. Voilà des siècles que nous demandons cela. Un peu d'argent y suffirait, et cet argent, il faut absolument le trouver.

Qui ne demande de l'argent à cette heure, même les marquis et les princes, pour leurs affiches et pour leurs bureaux d'élection! N'est-il pas fort touchant cet appel des chefs de la droite irréductible aux petites bourses des électeurs? « Nous sommes autorisés à adresser un pressant appel aux partisans de la cause conservatrice qui voudraient prendre part aux frais des élections prochaines... Les fonds recueillis seront impartialement répartis entre tous ceux qui accepteront le programme de l'honnêteté publique... Les plus modestes offrandes seront reçues avec reconnaissance.» Si les seigneurs parlent ainsi, que faut-il penser des autres? D'un bout à l'autre du territoire, comités et candidats mendient à cette heure l'obole populaire pour parer aux dépenses du scrutin. Cette mendicité universelle est un assez curieux spectacle en vérité, et elle arrive à faire que les grosses bourses sont en beaucoup d'endroits maîtresses du destin électoral.

Cela cependant pourrait être corrigé dans une démocratie si on le voulait fermement ; le voudra-t-on jamais?

HECTOR DEPASSE.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 7 TOME LII 12 AOUT 1893.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES (1)

Épilogue.

En relisant les chapitres qui précèdent, un scrupule me prend et une crainte aussi. N'aurai-je pas fatigué le lecteur? Ne l'aurai-je pas inquiété, dérouté par le nombre et l'étendue de ces *Souvenirs?* Tant d'amitiés, d'admirations si diverses, n'est-ce pas assez, trop même? — Pour moi ce n'est ni trop, ni assez; à quoi bon avoir tant vécu, si je n'ai pas connu les meilleurs de mon temps? A quoi bon tenir une plume, si ce n'est pour les faire revivre, et montrer ce qu'il peut y avoir de gemmes et d'or dans le torrent troublé des générations? Et encore me suis-je fait une loi de ne parler que des morts! — Non, je n'ai pas tout dit. Que de choses intéressantes, que de figures n'ai-je point passées sous silence! Dans la littérature, dans l'art, dans la politique même, que de noms à citer encore, que d'hommes d'élite ai-je vus, approchés, ou connus, et dont j'aimerais à parer ces récits! Les souvenirs se pressent; ils m'environnent, et des spectres aux yeux tristes me regardent et semblent me dire : « Et nous! ne parleras-tu pas de nous aussi? Nous as-tu donc oubliés? » — Je suis comme Ulysse au pays des Cimmériens, quand il évoquait le divin Tirésias, le glaive étendu sur le fossé du sacrifice, et qu'il écartait la foule des ombres qui voulaient boire le sang des victimes, afin de renaître un instant à la vie.

Et cependant il faut savoir se borner! Boileau est là qui m'avertit. Je ne prendrai donc que la fleur de mes derniers souvenirs, et pour mettre un peu plus de variété dans ces pages, je ferai une rapide excursion dans la politique et dans l'art, où j'ai laissé aussi des amis, ou bien des hommes dont j'aurais été heureux d'être l'ami.

J'ai déjà parlé de Ch. de Rémusat; mais il y a trois hommes politiques, d'inégale renommée, qui me sont restés bien chers : l'un que je n'ai vu qu'un seul jour et qui m'a laissé d'éternels regrets; l'autre, qui m'a aimé et que j'ai aimé pendant plus de vingt ans; le troisième enfin, qui m'a honoré d'une sympathie très vive, malgré la différence de nos opinions et de nos caractères, et qui m'a fait le plus beau compliment qu'on puisse adresser à un poète de nos jours. Le premier est M. de Tocqueville; le second est Alexandre Bixio; le troisième est M. de Montalembert.

En 1849, au mois de juin, je traversais Paris pour me rendre à mon poste de secrétaire d'ambassade en Suisse, où je venais d'être nommé. M. de Tocqueville était ministre des Affaires étrangères. Il me reçut fort bien et m'invita à déjeuner pour le lendemain : « J'ai à causer avec vous, me dit-il, de la Prusse d'où vous venez et de l'Allemagne que vous connaissez, je le sais. Il y a deux ans vous étiez en mission à Berlin, et je devais y aller moi-même, en voyageur; j'avais même une lettre pour vous; car je comptais sur votre connaissance du pays et de la langue pour m'aider dans mes recherches. » Je lui exprimai mon regret de n'avoir pas eu l'honneur de l'approcher dès cette époque et de travailler un peu plus tôt sous ses ordres. Je revins donc déjeuner au ministère le lendemain : c'était le

(1) Voy. la *Revue* des 20, 27 août, 3, 15 octobre 1892, 13 mai, 3 juin, 1er 15, 22 et 29 juillet 1893.

13 juin. Il n'y avait à table que Mme de Tocqueville, le comte de Gobineau, chef du cabinet, et son ami Gaschon de Molènes. Le déjeuner fut fort gai, jusqu'au moment où l'on remit un pli au ministre. Il l'ouvrit, se leva, dit quelques mots à sa femme et à son secrétaire, puis, se tournant vers moi : « Nous ne causerons pas de l'Allemagne ; aujourd'hui il s'agit de la France et de veiller au salut de la République. Je vais monter à cheval : il y a une manifestation et peut-être une émeute dans les faubourgs. » Ceci dit, il partit suivi de Gobineau et de Molènes.

En effet, ce jour-là, il y eut une manifestation au Conservatoire des arts et métiers, Ledru-Rollin en tête. Je restai seul avec Mme de Tocqueville. J'avais compris que mon devoir était de chercher à la distraire et de l'aider à traverser ces heures d'inquiétude jusqu'au retour de son mari. J'admirai cette noble femme dans cette grave occurrence ; elle était Anglaise, et d'une âme bien trempée. Quoiqu'elle adorât son mari et que les circonstances fussent menaçantes, pleines de périls, elle garda, du moins en apparence, une sérénité admirable, et elle se prêta avec une bonne grâce parfaite à mes efforts de conversation dont elle avait deviné l'intention délicate. Cependant les minutes se traînaient lentes et lourdes, quand on annonça une visite : c'était Gustave de Beaumont, le cousin et l'ami intime de M. de Tocqueville, qui venait apporter des nouvelles et rassurer sa cousine. Il nous raconta l'échauffourée et son insuccès ; puis, avec l'entrain et la foi d'un optimiste, il nous fit un tableau très tranquillisant et trop flatteur, hélas ! de l'avenir de la République en France : « Il y aura encore bien des journées et des secousses comme aujourd'hui, disait-il : les volcans ne s'apaisent pas tout de suite ; puis le calme se fera, et la démocratie ayant creusé son lit, elle coulera large et tranquille comme en Amérique. » Il fut éloquent, très intéressant, et, — ce qu'il fallait surtout à cette heure, — très rassurant. M. de Tocqueville rentra : je les laissai en famille et je partis le lendemain pour Berne, heureux de cette journée qui devait me mettre à part dans la mémoire de M. et de Mme de Tocqueville, et confiant dans l'avenir qui me permettrait certainement de les revoir : « Nous nous reverrons, m'avait dit le ministre quand je pris congé de lui. » Il n'en fut rien ; je ne devais plus le revoir, ni au ministère ni ailleurs.

Quand vint l'Empire, M. de Tocqueville se retira en Normandie et j'allai en Orient. J'avais attendu pour me représenter à lui que j'eusse débuté dans les lettres et que je pusse lui faire hommage ainsi qu'à sa femme de mon premier poème : je ne voulais pas arriver près d'eux les mains vides. J'eus tort ; quand je fus prêt, il était trop tard ; la maladie le prit et la mort l'emporta, en me laissant au cœur un regret amer de n'avoir pas revu cet homme qui m'avait inspiré autant de sympathie que d'admiration, le seul penseur, le seul historien qui pouvait nous donner une histoire complète et impartiale de la Révolution. Il n'a pu en laisser que les bases dans son ouvrage de l'*Ancien Régime et la Révolution*, et quelques fragments épars qui montrent quelle eût été la grandeur du monument, s'il eût pu l'achever. C'est une perte irréparable, du moins pour notre génération ; car on écrira sur la Révolution jusqu'à la consommation des siècles, et les historiens ne lui manqueront pas ; mais qui remplacera Tocqueville ? Au physique, il était petit, mince et fluet, comme John Lemoinne et Lamennais, charmant de figure et de jeunesse, malgré la cinquantaine, le visage rasé, des cheveux noirs et des yeux bleus, une grâce enfin dans toute sa personne qui ne se révèle pas chez l'orateur et l'écrivain, et qu'on ne retrouve que dans sa correspondance. Ses *Mémoires* viennent de paraître. Je me réjouis de les lire. Quel bonheur ce sera d'entendre parler un honnête homme et un penseur !

Alexandre Bixio que 1848 mit en lumière, et qui fut ministre un instant sous la République, comme Tocqueville, avait au suprême degré une qualité politique qui manquait à celui-ci : il était né conducteur d'hommes, à la façon de Gambetta ; il savait les juger, les prendre et les diriger. Il eût certainement joué un rôle important et utile dans la troisième République, et sa mort a été une grande perte. C'est, avec Hetzel, un des hommes que j'ai le plus aimés, quoique nos natures fussent essentiellement différentes, — qui sait ! — peut-être est-ce cette différence qui nous attira l'un vers l'autre ? Je fis sa connaissance de la façon la plus singulière, ou plutôt elle se fit à propos d'une idée singulière. J'étais alors (1842) surnuméraire au ministère des Finances, et très malheureux d'y être. Je n'avais qu'un désir, sortir de cette geôle le plus vite possible. Je ne sais qui me suggéra l'idée d'utiliser ma connaissance de l'Allemagne et de l'allemand en fondant une *Revue germanique*. Peut-être H. Heine. Me voilà en quête des voies et moyens de réaliser ce beau projet, dont le vrai but était de faciliter mon évasion du ministère. Un de mes bons amis à qui je m'en ouvris m'offrit de me présenter à Alexandre Bixio, sous le prétexte qu'il avait fondé la *Revue des Deux Mondes*, et que, par conséquent, personne ne pouvait mieux me renseigner. J'acceptai. Il me présenta rue Jacob ; j'y retournai, j'y revins assidûment tous les vendredis, et même les autres jours de la semaine. Il y a de cela cinquante ans, et j'y vais encore embrasser ses enfants et ses petits-enfants le plus souvent qu'il m'est possible. Ce qu'il y a de plaisant dans l'affaire, c'est que je ne soufflai jamais un mot de mon projet de *Revue germanique* à Bixio ; et voilà à quoi tiennent et comment naissent souvent nos plus chères amitiés, celles qui ont parfois la plus grande influence sur notre vie !

Bixio avait un salon extrêmement intéressant ; il en eut même deux : l'un avant, l'autre après 1848 ; le premier plutôt littéraire, le second avec une teinte plus

politique, mais tous les deux très vivants, pleins d'hommes distingués ou célèbres et de jolies femmes presque toutes intelligentes ; tous les deux présidés avec un tact parfait et une grâce exquise par Mme Bixio, qui est restée à mes yeux le modèle de la maîtresse de maison. Combien je regrette de ne pouvoir m'étendre sur ce salon ! Toute ma jeunesse s'est passée là. Outre le cercle assidu des amis intimes qui formaient une coterie, comme dans tout salon, je citerai seulement les noms des visiteurs que l'on y rencontrait : le monde de l'Arsenal d'abord, qui y reflua après la mort de Nodier, puis des poètes comme Brizeux, Ponsard, Laurent-Pichat; des savants comme de Saulcy, Chabouillet, de La Saussaye; des écrivains comme Mérimée, Sandeau, Wey, Hetzel, les deux Dumas, Charton ; des peintres comme Delacroix, Huet, Dauzats, Gigoux; des causeurs comme Préault, Villemot; plus tard, les généraux Lamoricière, Bedaud, Trochu, le prince Napoléon, Manin, Cavour, Cialdini, le commandeur Nigra, que sais-je encore ? Je n'en finirais pas. Revenons au maître de la maison. Outre ce tempérament et ce tact politiques, il possédait à un rare degré deux autres qualités : l'une était le don de la serviabilité la plus active, et, ce qui est plus rare, la plus clairvoyante; rien de banal dans sa bonté; toujours prêt à obliger, il n'allait que jusqu'à une limite fixe, et fixée d'avance par son jugement et ce qu'il croyait la justice. C'était un prodigue qui savait s'arrêter. Hetzel, qui était très généreux et très serviable aussi, ne pouvait s'empêcher d'admirer cette raison qui refrénait ainsi le premier élan du cœur. L'autre qualité maîtresse de Bixio était un courage poussé jusqu'à la témérité ; il aimait le danger comme d'autres aiment le plaisir ; il s'en faisait un jeu. Passe encore quand il s'exposait avec Barral dans une ascension aérostatique restée célèbre; mais quand il allait au Jardin des Plantes, on ne pouvait l'empêcher, lui, père de famille, d'entrer dans la cage des lions ou des panthères. Il tenait cette vaillance de sa race, qui était génoise. Son frère cadet, Nino, resté Italien, d'abord marin comme Garibaldi, puis général et aide de camp de Victor-Emmanuel, était de la même trempe. Il a pu, lui, mettre cette qualité en action et son âme à l'air, dans des aventures de mer et des batailles rangées ; aussi sa vie est tout un roman, où il y a autant d'Odyssée que d'Iliade : il faisait songer aux héros, et de plus il avait ce masque de la beauté italienne que Napoléon a popularisé chez nous. Son frère Alexandre Bixio était moins beau, mais aussi intrépide : aux journées de Juin 1848, cette vaillance innée ne trouva que trop son emploi; on sait avec quelle froide bravoure, ceint de son écharpe de représentant du peuple, il se mit à la tête d'une compagnie de fantassins qui pliaient devant une barricade et les ramena au feu, jusqu'à ce qu'il tombât frappé d'une balle qui le traversa de part en part. On le crut perdu : il se rétablit et vécut encore dix-sept ans.

Et si forte était sa vitalité de corps et d'esprit, sa nature était si bien la vaillance même, que sa mort surprit tout le monde et consterna ses amis. Cette mort fut admirable. Je n'étais pas à Paris. Hetzel m'en écrivit les détails. Cette lettre était fort belle, je l'avais gardée précieusement; elle a péri en 1871, avec tant d'autres souvenirs. J'aurais aimé la citer. Bixio mourut avec la sérénité d'un sage et la fermeté d'un stoïque; il garda sa connaissance jusqu'au dernier moment : lui qui semblait un incroyant, un railleur, il s'endormit avec des paroles de foi et d'espérance ultra-terrestre; un souffle inattendu de spiritualisme passa sur lui, à cette heure suprême : « Nous nous reverrons, disait-il à ses enfants et à ses amis en pleurs; il y a des Champs-Élyséens où l'on se retrouve... »

Alexandre Bixio ressemblait physiquement à Charles de Rémusat : on les confondait quelquefois. Ils étaient tous les deux très spirituels, et supérieurs dans la conversation. Chose étrange! Bixio, dont la parole dans un salon ou une commission parlementaire était pressante, vive, prépondérante, ne put jamais s'habituer à la tribune. Son intrépidité s'arrêtait là. Soit faiblesse d'organe, soit timidité, il ne se fit pas, dans les discussions politiques, la place qu'il prenait d'emblée dans un bureau de la Chambre ou dans le monde. Son influence n'en souffrit pas : elle fut très grande dans certaines questions, plus grande qu'on ne peut le supposer. Personne, dans une ombre discrète, n'a plus contribué au relèvement de l'Italie, et personne n'eût plus souffert que lui de voir les deux nations, ses deux patries, aussi tristement divisées qu'elles le sont aujourd'hui.

Je passe sans transition d'un fils de Voltaire à un fils des croisés, de Bixio à M. de Montalembert. Le contraste est grand, aussi bien dans les talents et les opinions que dans les caractères. Ici, pour moi aussi, ce n'est plus la même attitude dans les relations et l'amitié. Avec Bixio, malgré la différence d'âge et de position, il y avait camaraderie et le tutoiement qui en est le signe et la langue; avec M. de Montalembert, à la vive sympathie et à l'estime dont il voulut bien m'honorer, je dus répondre par une réserve et une déférence qui ne s'adressaient pas au titre ni au rang, mais à la personne même et à la réputation. Quoiqu'il eût été élu à l'Assemblée constituante par le département du Doubs, et que je fusse par conséquent un de ses électeurs, ce n'est pas à la politique que je dois sa connaissance, mais à la poésie. Mon premier poème, *la Mort du Juif errant*, lui inspira le désir de me voir, et j'allai chez lui, rue du Bac. Nous étions sous l'Empire, et il le détestait comme moi ; comme moi, il aimait la France avec passion, et il ne se consolait pas des malheurs de la Pologne. Au fond, malgré son éclatant cléricalisme, il aimait la liberté, — pas de la même manière que moi, assurément, — en tout cas il croyait l'aimer, et c'est déjà beaucoup. Je me rappe-

lais ce cri si éloquent qu'il avait jeté dans sa jeunesse au milieu des pairs de France stupéfaits : « Je défie qui que ce soit d'aimer la liberté plus que moi; la liberté a été l'idole de mon âme. » Voilà bien déjà des points de contact : une haine commune et plusieurs mêmes amours ; il n'en faut pas tant d'ordinaire pour créer une sympathie. Le fond de sa nature, d'ailleurs, était généreux et chevaleresque, mais il était passionné; son esprit était large et très cultivé, mais il était emprisonné dans des dogmes étroits; il aimait la liberté, mais il était catholique; de là des inconséquences. Je le lui disais un jour : « Vous cherchez à unir deux choses inconciliables par essence : vous voulez jeter un pont sur deux mondes opposés. C'est ce qui donne à votre destinée quelque chose de tragique et pour moi de si attachant. » Il est vrai qu'à ce moment-là on était loin de prévoir l'attitude de la papauté actuelle, et, l'eussé-je prévue, je n'en aurais pas moins persisté dans mon opinion. Je lui disais aussi : « Le sort s'est joué de vous, *ludens in orbem :* vous êtes un lord anglais et non un pair de France. » Et, ce qu'il y a de plaisant, je ne savais pas à ce moment combien ma boutade était juste. J'ignorais qu'il était né à Londres, qu'il avait passé ses années d'enfance en Angleterre et que son grand-père maternel était un baron écossais. Je lui disais aussi des vérités, et comme il était généreux et sincère, il savait les écouter. Un jour, dans mon petit jardin de Baume, nous parlions de l'Empire, — et sous l'Empire; — il se mit à stigmatiser de ses sarcasmes la platitude de la bourgeoisie, qui acceptait un pareil joug. Je lui répondis assez vivement : « Eh ! qui le lui a forgé ? qui lui a donné le mauvais exemple? N'est-ce pas vous, quand vous avez acclamé le coup d'État avec tout le parti soi-disant conservateur? » Il s'arrêta et, se frappant la poitrine, il me dit simplement : « C'est vrai; *peccavi, frater!* » Une autre fois, je dînais chez lui, à Paris. On parla de liberté, et de la liberté du bien surtout, ce qui m'a paru toujours un non-sens. J'essayai de dire que le mot de liberté impliquait nécessairement la faculté du choix, le droit même de l'erreur. Il répliqua en insistant. Je fis un geste de surprise et je secouai la tête. « Qu'avez-vous? dit M. de Montalembert. — Je pense, répondis-je, que nous ne pouvons nous entendre : je vois un couteau invisible trancher la nappe entre nous. » Il me regarda, se mit à rire de l'image et, comme j'étais son hôte, il n'insista plus. S'il était tolérant de caractère et d'intention, il ne l'était pas toujours d'opinion, et sa vivacité passionnée vous le faisait sentir ; la résistance le blessait, et il blessait facilement à son tour ; il se servait de la parole comme d'une épée, il l'a dit lui-même, je crois. J'en eus la preuve lors de la guerre d'Italie. Là où j'espérais la liberté et l'indépendance d'un peuple, il ne voyait que la religion et la papauté : Rome lui cachait l'Italie. Les lettres que je reçus de lui à cette époque sont certes très éloquentes, mais emportées, violentes même. Il avait une nature d'apôtre, et, comme tous les vrais convaincus, il aimait à convertir, et d'une façon impérieuse et militante, — pas assez de Las Casas, trop de duc d'Albe. — Il avait vécu si longtemps dans les cathédrales et les couvents avec *Sainte Élisabeth de Hongrie* et les *Moines d'Occident* qu'il lui en était resté quelque chose. Ses longs cheveux qui encadraient sa figure sans barbe, ses mains de prélat et ses yeux souvent baissés dans l'attitude du recueillement, lui prêtaient une attitude qui rappelait plus le méditatif que l'homme d'action, le prêtre que le fils des croisés. Nulle morgue nobiliaire, à moins qu'elle ne se cachât dans l'espèce d'embarras et de timidité apparente de son abord, où l'humilité du chrétien prenait le pas sur la fierté du gentilhomme. Il vint me voir à Baume, et j'eus le plaisir d'apprécier son goût éclairé en voyant l'horreur que lui inspirèrent le clocher moderne si extraordinaire de la vieille église et la statue toute dorée de la Vierge qui domine la ville. Pour le consoler, je lui fis voir le Doubs, les rochers de Châtard, enfin ce qui nous vient de Dieu et ce que l'homme n'a pu gâter. Je lui rendis sa visite à son château de Maiche, où je passai plusieurs jours dans sa famille. J'ai gardé le meilleur souvenir de ce séjour : on en trouvera la preuve dans l'ouvrage de l'évêque de Nîmes : *Montalembert en Franche-Comté.*

Il était entré de bonne heure à l'Académie, en 1852, après le coup d'État; il y avait remplacé le bon et pacifique M. Droz, dont j'ai parlé au début de ces *Souvenirs*. Grâce à sa notoriété, à sa nature vive, impétueuse, il s'y fit vite une place au premier rang et il y porta la passion qu'il mettait en toute chose. Avec M. Guizot et M. Thiers, il forma un triumvirat souvent divisé qui, réuni, décidait de toutes les élections. Que de fois ne m'a-t-il pas dit : « Dans un an ou deux, vous serez des nôtres ; vous appartenez de droit à l'Académie qui vous a couronné ! » Mais il me le disait peu de temps avant sa mort, et, lui disparu, sa prophétie ne s'est pas réalisée. Pour que les prophéties se réalisent, il faut que les prophètes s'en mêlent un peu. Il aimait, en effet, beaucoup mes poésies, et j'en donnerai la preuve en citant le compliment qu'il me fit et auquel j'ai fait allusion en commençant; il m'avait écrit un jour : « Vous êtes le digne fils d'André Chénier. » N'est-ce pas le plus bel éloge que puisse recevoir un poète de nos jours? Et cela vaut bien le fauteuil qu'il me promettait.

Tout ceci regarde le Montalembert des dernières années de 1858 à 1870 ; car il y a plusieurs Montalembert en politique, et en religion même ; comme l'a dit Scherer, sa mobilité généreuse et passionnée lui fit parcourir plusieurs phases. Il régna sur l'Église en France jusqu'à ce qu'il fût dépossédé de son influence par Veuillot : à clérical, clérical et demi. S'il avait vécu, il triompherait à présent. « Il faut vivre longtemps, » disait dernièrement le plus éloquent de nos jeunes écrivains ; « Le succès est de durer, » disait Jeanne d'Arc. M. de Montalembert ne devait pas atteindre la

vieillesse : une affreuse maladie le fit longuement souffrir. Il mourut au printemps de 1870 et n'eut pas à voir l'écrasement de la France. Mais il eut la douleur de voir l'Église consacrer l'infaillibilité du pape, et le courage de protester au milieu de ses souffrances contre ce qu'il appelait l'absolutisme de Rome. Je le vois encore couché sur un petit lit de camp, dans sa bibliothèque, où il recevait ses amis et dictait ses lettres. L'abbé Besson, qui fut depuis évêque de Nîmes et l'une des plus fortes têtes de l'Église, était parti pour Rome à l'occasion du Concile, et y avait subi bien vite l'influence irrésistible de la Ville éternelle et du Vatican. « Écrivez-donc à l'abbé, me disait-il; dites-lui qu'il dévie, qu'il se perd, et que le Concile est en train de perdre l'Eglise : il va faire du pape une idole. »

Il a laissé de nombreux ouvrages; mais sa vraie valeur n'est pas là : il ne fut de premier ordre qu'à la tribune. Chez lui l'écrivain est inférieur à l'orateur : le fond de ses idées est souvent contestable et le style n'est pas empreint d'une marque assez originale. Il ne possède pas la bonne et forte langue de Veuillot, ni le relief, l'éclat et l'esprit étincelant de Joseph de Maistre, pour ne prendre mes points de comparaison que chez les modernes et dans son école. Mais, tel qu'il fut, homme public ou privé, il m'est resté comme une figure originale et attachante : il a sa place marquée dans notre histoire et, puisqu'il m'a aimé, il devait en avoir une dans ces *Souvenirs*.

J'ai prononcé le nom de l'évêque de Nîmes et je ne puis passer à côté de lui sans saluer du cœur et de la main cet homme éminent qui fut un de mes meilleurs amis. Nous étions compatriotes, nos berceaux se touchaient, nos mères étaient amies et tout enfants nous avions joué ensemble. Il a écrit d'innombrables volumes, prêché d'innombrables sermons, et, comme tant d'autres, il est mort sans avoir donné la mesure de toute sa valeur. Doué d'une mémoire prodigieuse, d'une vaste intelligence très ornée, grand *scholar*, comme disent les Anglais, plein de gaieté et d'esprit, sans nulle morgue sacerdotale, très large d'idées, très bon, très charitable, vrai connaisseur et conducteur d'hommes, comme tous les grands pasteurs, il vécut à Besançon de longues, trop longues années, dans des emplois subalternes où le cardinal Matthieu le confinait sans profit pour l'Église; tout en reconnaissant son rare mérite, le cardinal trouvait commode de s'en servir. Il eût dû être évêque dix ans plus tôt : mais il était ami de Montalembert, et par conséquent mal noté à la nonciature, où régnait Veuillot. J'en sais quelque chose. En 1870, de graves personnages bizontins, sachant que je connaissais le ministre des Cultes E. Ollivier, me sollicitèrent vivement de lui parler de l'abbé Besson, comme d'un épiscopable hors ligne. Je ne me fis pas prier. E. Ollivier se prêta à cette ouverture de la meilleure grâce du monde. Mais, quelques jours après, il m'apprit qu'il s'était heurté contre l'hostilité de Veuillot et les préventions de la nonciature. L'abbé ne fut nommé évêque que sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon. Il déploya à Nîmes toutes ses qualités de cœur et d'esprit; les protestants mêmes le pleurent encore; à Rome, sa situation grandissait d'année en année; il est certain qu'il serait aujourd'hui cardinal et qu'il jouerait un grand rôle dans l'évolution actuelle de l'Église.

Un nouveau groupe, à présent : autre théâtre, autres acteurs. La scène se passe à Versailles, sous l'Empire toujours. Quatre hommes, quatre amis, sont réunis autour d'une table frugale, dans un modeste appartement de la rue de la Chancellerie, tous différents de caractère, mais unis d'opinions et de sympathie. L'un est un ancien saint-simonien, un apôtre; l'autre, un théologien; le troisième, un moraliste; le dernier, un poète. A l'exception de celui-ci, tous sont devenus journalistes : il s'agit de Charton, de Scherer et de Bersot. Par suite de l'infinie complexité de la nature humaine et de la destinée, l'apôtre s'est fait vulgarisateur de la science et de l'art, une sorte de maître d'école par la plume; le théologien est devenu critique littéraire, et le moraliste, journaliste militant, en attendant qu'il dirigeât l'École normale d'où il était sorti. C'est le poète, c'est moi, qui ai eu l'idée de cette réunion mensuelle amicale, et c'est Bersot qui a voulu l'inaugurer.

Sous la lourde compression de l'Empire, dans cette atmosphère étouffante du despotisme où toute la vie publique, toute la liberté se réfugient dans le foyer et l'intimité, on se figure facilement le plaisir et le besoin de ces réunions, où l'on peut mettre à l'air ses opinions, ses idées, ses sentiments, son âme enfin. Et quand une table réunit trois ou quatre causeurs pareils, on s'imagine facilement le charme et l'entrain de ces conversations. Quels *propos de table* on écrirait, — en France surtout, — si Asmodée voulait se donner la peine de les recueillir, un seul soir seulement, en se promenant au-dessus de Paris, — et j'ajouterais de Versailles, puisque c'est de Versailles qu'il s'agit en ce moment!

Je ne sais où j'avais fait la connaissance de Scherer, chez Mme d'Agoult probablement. En tout cas, c'est avec lui que je fus le moins lié; il n'était guère liant, d'ailleurs. Il y avait dans son accueil et dans toute son apparence une froideur qu'il avait gardée sans doute du temps où il était ministre protestant. Peut-être aussi lui venait-elle de ses luttes théologiques et de ses variations dans la foi. Je n'ai pas à écrire sa vie, même en sommaire; elle a été racontée par M. Gréard dans une admirable monographie. Je tiens seulement à marquer ici quelques traits de cette figure originale, plus attachante qu'on ne le suppose. Rien de plus recommandable d'abord, de plus touchant et de plus rare à notre époque que les esprits qui cherchent la vérité avant tout, et qui tiennent à mettre leur vie d'accord avec leurs opinions; pour moi, il n'y a rien

de plus tragique que les drames de la conscience ; et Scherer en est un type dans le protestantisme, comme Lamennais dans l'Église catholique.

Le sort lui infligea d'autres épreuves plus cruelles encore : il perdit un fils plein d'espérance et d'avenir. Je lui témoignai toute ma sympathie à cette funèbre occasion. Il n'a jamais su combien elle était sincère et profonde ; peut-être au moins l'avait-il deviné. La lettre suivante me donne le droit de le penser :

29 novembre 1882.

Cher poète,

Votre volume et votre lettre m'ont attristé. Oh ! sans qu'il y ait de votre faute assurément, mais vous m'avez fait sentir toutes les limites qui m'entourent et m'emprisonnent. Voilà un ami, sympathique entre tous, et auquel j'aimerais témoigner les sentiments qu'il m'inspire ; voici un recueil de poésies que je connais assez pour être sûr qu'elles me plairaient, eh bien, quand verrai-je l'un, quand lirai-je les autres ? Je suis si peu maître de mon temps ! Les devoirs, les engagements me laissent l'esprit si peu libre ! Je ne me plains pas, mais j'ai le sentiment d'être débordé, l'amertume d'être obligé de ne point faire les choses qui me seraient les plus douces. Je n'en sais guère parmi celles-là qui me charmeraient plus que des journées de vrai loisir passées à vous lire et à me livrer aux pensées que vous éveilleriez en moi. C'est égal, vous dites : « Pourtant, si le cœur vous en disait... » Et je réponds : Pourtant, si le moment s'en trouvait, là-bas, à Menton, par exemple, où je vais aller passer six semaines ! Mais, hélas ! j'ai appris à ne pas compter sur mes rêves...

A vous bien affectueusement,

Ed. Scherer.

Edmond Scherer avait une figure distinguée, un peu en coup de vent, de beaux yeux bleus, le nez fort, des cheveux blancs sur un teint frais qui lui donnaient l'air d'un marquis légèrement poudré ; rien du prédicant, si ce n'est un peu de raideur, comme je l'ai dit.

Celui que j'ai le plus connu, le plus longuement vu et le plus aimé de ces trois hommes éminents, c'est Charton. Notre connaissance remontait très haut, à 1843. Je l'avais rencontré chez Bixio, et j'avais été charmé par cette parole chaude, émue, qui portait la conviction parce qu'elle en était pleine, par cette modestie, cette variété de connaissances, cette haute raison où l'on sentait que le cœur tenait autant de place que l'intelligence. Je l'ai appelé un jour le meilleur et le plus charmant des hommes, et je n'avais pas tort. Notre sympathie, d'ailleurs, fut mutuelle et instantanée, et les années ne firent que l'accentuer. Quand il se retira à Versailles, j'allai le voir souvent. Je ne pouvais oublier qu'il avait été le premier à m'encourager, à applaudir mes essais poétiques, au risque de dépasser la mesure et de me faire trop illusion sur moi-même. Après avoir lu *la Mort du Juif errant*, il m'écrivit son contentement, son admiration même : « Je ne vois pas, osait-il me dire, ce qui vous sépare des plus grands ! » Heureusement que je le voyais très bien, moi. Cette hyperbole ne me prouva que l'excès de son amitié, puisqu'elle allait ainsi jusqu'à l'aveuglement, et mon cœur profita du moins de tout ce que perdait ma vanité.

Si c'est Charton que j'ai le plus aimé, Bersot fut à coup sûr celui que j'ai le plus admiré. Et comment en eût-il été autrement ? Qui de mes contemporains, — s'il en reste encore, — ne se rappelle cette noble et triste figure de martyr ? Qui ne le revoit, la tête inclinée, le doigt posé sur la cicatrice de sa joue, où l'affreux cancer couvait toujours et le rongeait tout vivant ? Et il était là, causant ou jouant avec vous, et toujours souriant malgré la torture ! Quel héroïsme ! Et cette torture dura des années, et l'illusion, cette providence des malades, ne lui était pas permise ! Il se savait condamné à mort, et il attendait son heure, simplement, stoïquement, travaillant sans cesse. Y a-t-il un plus bel exemple de force d'âme et de grandeur morale ? J'ai assisté à son convoi. Je l'avais vu trois jours auparavant, toujours le même ; il se savait perdu et à bref délai ; on pouvait calculer la marche de l'horrible maladie ; il a pu prévoir l'heure fatale... C'est bien lui qui a regardé la mort en face ! Pauvre et admirable Bersot ! Il a légué à Scherer le soin de rassembler et de publier le meilleur de ses œuvres. Scherer l'a fait. Sous le titre de *Un moraliste*, on a la quintessence de cet esprit exquis. C'est un trésor qu'il a légué à tous les lecteurs intelligents, comme sa vie est un exemple, un *sursum corda* pour tous ceux qui savent encore reconnaître et admirer la vraie grandeur morale.

J'avais encore d'autres amis à Versailles, et je ne devrais pas quitter cette ville sans les saluer au moins d'un mot. Je ne citerai que Mme de Villers et Émile Deschamps : il ne faut pas oublier les poètes, ce serait d'un mauvais exemple. J'ai parlé tout au long de Mme de Villers dans une revue de province. Quant à É. Deschamps, lui aussi, hélas ! était devenu un objet de pitié et d'admiration : il était aveugle ! Il n'en restait pas moins aimable, trop aimable même ; il dépassait la mesure ; et sa politesse, son désir de plaire allaient jusqu'à l'hyperbole et l'outrance. Il n'écrivait pas au plus petit poète sans l'encenser et l'exalter, comme le faisait Victor Hugo. Mais chez lui, nul calcul ; c'était le besoin de plaire et de faire plaisir. Sa formule ordinaire dans ses lettres à ses confrères, de quelque degré qu'ils fussent, n'était pas moins que : « Mon cher grand poète ! » J'en pourrais donner des preuves. Cela me contristait pour lui et pour moi. Mais je pris le parti d'en rire, en me rappelant le mot du Régent à Dubois, au bal masqué : « L'abbé, tu me déguises trop ! »

Je n'ai pas connu son frère Antony, et je le regrette ; il avait un talent élevé, plus sérieux, et il eût pris une

belle place dans la pléiade romantique, si sa santé n'avait pas arrêté son essor. Le voile qui obscurcit peu à peu les yeux de son frère s'étendit sur lui aussi, et plus tristement encore ; il fut atteint dans la source même de la lumière, — dans sa raison.

Il faudrait finir, et j'ai peine à le faire, tant d'autres figures m'attirent encore! Puisque j'ai fait une excursion dans la politique, pourquoi n'en tenterais-je pas une dans l'art? Il touche de plus près la littérature. Je vais donc, avant de terminer, parler de quatre peintres que j'ai eu le bonheur de connaître ; — j'aurais pu dire l'honneur, car rien n'honore plus que certaines amitiés.

En pensant à ces hommes célèbres dont je vais évoquer la mémoire, j'éprouve un sentiment de sérénité, de joie intime que l'esprit ne connaît que bien rarement, mais qu'il éprouve toutes les fois qu'il est en présence du bon, du beau et du grand. Je vais parler de nobles natures qui ont su vivre dans les hautes et pures régions de l'idéal, et montrer aux philistins du monde, comme aux bohèmes de l'atelier, ce qu'il peut y avoir de grandeur dans le culte et la pratique de l'art, quand il est exercé par des hommes tels que Fromentin, Gleyre, Ary Scheffer et Delacroix. Je ne raconterai pas leur vie : elle est connue, elle a été écrite. Je dirai seulement l'impression personnelle qu'ils m'ont laissée ; je n'apprendrai rien de nouveau sur eux, mais j'aurai le plaisir de les rappeler, de les évoquer, de les revoir et de leur apporter encore une fois l'hommage de mon admiration et de mes regrets.

Fromentin est le premier dont j'ai fait la connaissance, et cela bien avant qu'il ne fût peintre, et même à une époque où il ne se doutait guère qu'il le serait un jour. Je le rencontrai vers 1842, à une table d'hôte de la rue de Seine qui mériterait d'avoir une histoire, tant elle eut d'hôtes célèbres dans ses diverses transformations. Cette *popotte*, comme nous l'appelions, dirigée par la famille Balèche, avait été fondée par d'anciens élèves d'Henri IV, comme E. Augier, Barbaroux et G. Gay-Lussac. Ce dernier, mon camarade de prison au ministère, m'y avait introduit. La nourriture y était très simple et très bonne; la pension d'un prix très modique ; les convives très jeunes. Aussi quel entrain! quelle gaieté! Parmi eux je ne citerai que Bataillard, un excellent garçon, admirateur et ami de Michelet, qui travaillait toujours à une histoire des Tziganes qui est encore à paraître; Pron, fils du général baron Pron, futur préfet du futur Empire, et déjà bonapartiste; puis Albert Aubert, ancien normalien, rédacteur au *National*, le premier en date de ces transfuges de la rue d'Ulm dans la politique et la littérature, bien avant le glorieux exode des Prévost-Paradol et des About; voix perçante, métallique, esprit vif et paradoxal, il était terrible dans la discussion ; enfin Fromentin, déjà réservé, fin et distingué. Il faisait son droit alors et n'avait pas encore découvert le Sahara et le Sahel, d'où il devait revenir avec un double talent. Nous nous liames très vite. Je ne sais s'il avait déjà vécu son roman de *Dominique*, mais sa distinction native, l'incertitude de sa vocation, la finesse de son esprit m'avaient attiré vers lui dès le premier jour. Plus tard, il partit pour l'Afrique, moi pour l'Allemagne et l'Orient ; la vie nous sépara. Mais j'avais gardé de lui le plus sympathique des souvenirs, et quand nous nous retrouvâmes, quand j'allai lui porter le grand témoignage de Lamartine, comme je l'ai raconté dans les premières pages de ces récits, quand nous allions renouer et resserrer les liens d'amitié de notre jeunesse, la mort le prit avant l'âge et l'enleva à l'admiration de tous et à l'affection de ceux qui l'avaient connu. Plus tard encore, quand j'allai en Afrique à mon tour, ce merveilleux pays le rappela si vivement à ma mémoire, que je lui consacrai les vers suivants ; ils diront mieux que ma prose les sentiments qu'il m'avait inspirés :

O Fromentin! ami de mes jeunes années!
La vie a pu disjoindre un jour nos destinées,
Et longtemps, trop longtemps, écartant nos chemins,
Sans diviser nos cœurs, séparer nos deux mains.
Mais plus tard, mûrs tous deux, quand nous nous rencontrâmes,
Quel élan mutuel a rapproché nos âmes!
Hélas! le sort jaloux avait compté tes jours!
N'importe! je t'aimai, je t'aimerai toujours;
Toujours le souvenir de ta tête pensive,
Et l'admiration que le regret avive
Pour ton œuvre charmante et tes nobles efforts,
Te feront une place à part parmi mes morts.
Et ce n'est pas ici, dans ce Sahel d'Afrique
Qu'illustra ta palette et ta plume magique,
O peintre deux fois peintre, ô poète accompli!
Que pour toi dans mon cœur peut commencer l'oubli.

Charles Gleyre est un des plus nobles exemplaires de dignité et d'élévation morales que j'aie rencontrés, le seul homme peut-être, à ma connaissance, qui n'ait jamais fait de compromis avec sa conscience. — Quel éloge! — Pauvre, stoïque, fier, indépendant, républicain de naissance et de conviction, sacrifiant tout à la vérité et à son culte de l'art, sévère pour lui-même, il avait le droit de l'être pour les autres, et sa misanthropie en usait parfois. Mais si un vieux levain de protestantisme aigrissait à son insu certains de ses jugements, il était de bonne foi et cherchait toujours la justice. Mon frère a dit un jour sur lui un mot qui renferme la plus belle des louanges : « On ne le quitte jamais sans se sentir meilleur ou sans vouloir le devenir. »

Il fuyait le monde; ses seules récréations étaient la causerie de quelques rares amis en déjeunant au café d'Orsay, le matin, ou une partie d'échecs, le soir. Il parlait peu, écrivait encore moins : je n'ai qu'une lettre de lui. J'allais le voir à son atelier de la rue du Bac, surtout quand il avait un portrait de femme à peindre et qu'il fallait tenir son modèle éveillé par un

bout de conversation. Il travaillait lentement, à petites touches; rien de la fougue de Delacroix. Dirai-je ici toute ma pensée? Je ne suis qu'un profane, et on la prendra pour ce qu'elle vaut : mais je me suis demandé parfois s'il était né peintre, et si la nature n'avait pas plutôt fait de lui un penseur, un méditatif, qu'un artiste. Il paraissait subir son métier et l'aimer peu; il n'avait pas un tempérament de coloriste, et son crayon était bien supérieur à sa palette. N'en peut-on pas dire autant de M. Ingres? et il aimait son art, celui-là, et avec passion, avec jalousie! Gleyre en sait quelque chose ; on connaît l'histoire du panneau de Dampierre peint par Gleyre et dont Ingres exigea la destruction. Pour moi, je donnerais toutes les peintures d'Ingres pour ses petits portaits au crayon. Il n'a de génie que là. Avec Gleyre, il en allait un peu de même. Ses esquisses valent mieux que ses peintures achevées. Il restait des mois entiers sur la même figure, et quand on furetait dans son atelier, on trouvait, tournées vers la muraille, d'admirables esquisses, la plupart au fusain, qui attendaient leur tour pour passer sur le chevalet du peintre. On peut les voir dans la très précieuse collection qu'il a léguée à son digne ami, Charles Clément. Il y avait là des trésors d'idées, d'impressions et de poésie, qui ne demandaient qu'un peu de travail pour recevoir leur expression définitive, et qui attestaient à la fois la fécondité de l'esprit et la paresse de la main chez le maître qui les avait créés. Que de fois ne l'ai-je pas gourmandé de cette paresse, ou plutôt de sa lenteur! Il s'était attaché à moi, malgré la différence de nos caractères, et me raillait à son tour doucement de mon optimisme en tout, et particulièrement à l'égard de la femme. Sur ce chapitre-là, il était d'une inexorable sévérité : était-ce l'implacable ressentiment d'une expérience malheureuse, le parti pris d'un stoïque insensible, ou l'austérité d'un puritain? Je n'ai pu le deviner. Un jour qu'il trahissait ainsi par quelques mots sceptiques son mépris de la femme, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Mais que vous ont-elles donc fait, pour que vous les jugiez ainsi? » Il se mit à sourire tristement, et ce fut toute sa réponse.

Je le répète, je n'écris pas sa vie, e ne décris pas ses œuvres : Charles Clément l'a fait, et il n'y a pas à y revenir. Mais que je voudrais donc pouvoir, en ces quelques lignes, laisser un crayon durable de cette noble et triste figure qui me rappelait, par son amour de la solitude et son austérité un peu farouche, et surtout par sa grandeur morale, quelques traits du caractère de son grand ancêtre, Michel-Ange!

J'étais encore enfant quand je vis Ary Scheffer pour la première fois. Mon grand-père était venu nous voir à la pension de Fontenay-aux-Roses et nous avait emmenés à Paris pour assister aux fêtes en l'honneur des trois glorieuses journées.

C'était en 1831 ou 1832. Louis-Philippe venait de rétablir Napoléon sur la colonne Vendôme. Le jour de l'inauguration, on nous offrit des places sur le balcon de l'appartement du général Baudrand, qui demeurait alors rue de Castiglione. Ce qui me frappa le plus dans cet appartement, ce fut le portrait d'une jeune femme, Mme Baudrand, toute vêtue de blanc, une figure idéale, poétique, pareille à celles qu'on voit dans les keepsakes anglais. Mes douze ans en furent très impressionnés. Je ne vis pas le modèle ce jour-là. On me montra seulement le peintre, causant avec le général dans le salon. Mon attention fut bientôt attirée par le spectacle du dehors : la place Vendôme, les boulevards et les rues adjacentes étaient noirs de têtes; un peuple entier était là qui attendait qu'on enlevât le voile qui recouvrait la statue. Quand il tomba et qu'on aperçut la figure impériale se dessinant sur le ciel, une acclamation immense, prolongée, s'éleva de partout. Un cri de : « Vive l'Empereur! » parut s'élever de la ville entière. Cette clameur de millions de voix semblait sortir des pavés. Jamais je n'en entendis de pareille. Moi-même, pauvre innocent, je sentis bondir mon cœur dans ma poitrine, et je criai aussi : « Vive l'Empereur! » Que Dieu me pardonne! ce fut la première et la dernière fois. Je n'avais pas encore l'âge de raison.

Plus tard, dix ans plus tard, je revis Scheffer, toujours chez le général Baudrand ; j'ai parlé du salon de la rue Saint-Florentin, à propos de Lamennais. A la mort du général, il épousa sa veuve, et j'allai les voir rue Chaptal. Mme Ary Scheffer ne ressemblait plus guère au beau portrait de la rue Castiglione; la maladie plus que l'âge avait creusé sa fine et noble figure. Elle se mourait lentement, et elle ne se résignait pas. Je l'entends encore me dire : « Me voici sous son toit, je puis l'aimer enfin, et je vais mourir! » Elle mourut en effet peu de temps après, et Ary Scheffer resta seul avec sa fille, Mme Marjolin, qui ne quitta jamais son père qu'elle adorait. Il méritait ce culte aussi bien par son caractère que par son talent. Chose singulière, et que nous retrouverons chez Delacroix! ce caractère et ce talent ne concordaient point, et ils avaient tous deux une physionomie, une apparence qui n'auraient jamais révélé leur génie propre et intime d'artiste, même à l'observateur le plus pénétrant. Avec sa figure énergique et en coup de vent, son regard froid, même un peu dur, on n'eût jamais soupçonné dans A. Scheffer le peintre sentimental des *Marguerites* et des *Mignons*. Il avait d'abord cherché la couleur avec Delacroix, puis le dessin avec Ingres; enfin, il s'était fait une manière à lui qui traduisait suffisamment ses aspirations idéalistes où la poésie jouait un plus grand rôle que la peinture, au dire de certains critiques. Je n'ai pas à juger le peintre : l'homme me suffit, et il y en eut peu de plus généreux, de plus ouverts à toutes les nobles causes, à toutes les grandes idées. On rencontrait chez lui les exilés, les proscrits de tous les pays, depuis Krasinski, le poète anonyme de la Pologne, jusqu'à Manin,

le dictateur de Venise. C'est dans son atelier, peuplé de chefs-d'œuvre et dont les parois étaient tapissées des portraits de tous les grands hommes modernes peints par lui, que j'ai entendu Liszt, Franchomme et Mme Viardot. J'y vois encore, au piano, Gounod, débutant, qui nous chantait délicieusement avec une voix cassée ses premières mélodies sur les vers de Musset. C'est là également que je rencontrai Renan. Lui aussi débutait : c'était un jeune homme mince, timide, d'une conversation charmante où, sous un voile de réserve et de modestie, on sentait circuler une foule d'idées originales. Quand il sortit, resté seul avec A. Scheffer qui continuait de peindre, je lui demandai qui était ce jeune homme. — « Il s'appelle Renan, me répondit-il; retenez-bien son nom ; vous l'entendrez souvent : c'est le sceptique. » Plus tard, Scheffer eût ajouté : « C'est le remueur d'idées, c'est le poète et l'artiste accompli. »

La veille de mon départ pour la Moldavie, à la fin de l'année 1854, je dînai chez lui en belle et même illustre compagnie. J'y causai longuement avec Manin, et surtout avec ma jolie voisine, la fille d'Henri Scheffer, étincelante de fraîcheur et de grâce, que je devais retrouver à mon retour mariée avec M. Renan, qui était aussi un des convives. Ce retour n'eut lieu que deux ans après. Je n'avais pas pu voir la grande Exposition universelle de 1855, et j'en demandai des nouvelles à Ary Scheffer, lors de ma première visite; naturellement, il ne s'agissait entre nous que de l'exposition de peinture où chaque maître était représenté par l'ensemble de ses œuvres réunies à cette occasion. « Un seul y a gagné, me répondit-il, c'est Delacroix ; il a écrasé tout le monde. » De la part d'un rival et d'un admirateur d'Ingres, l'aveu était tout ce qu'il y avait de plus flatteur, et je m'empressai d'aller redire ces bonnes paroles à Delacroix.

Elles me serviront de transition pour passer à ce grand peintre. Je le rencontrais souvent chez Bixio. En voyant un homme du monde parfaitement correct, au teint pâle, à la chevelure noire bien peignée, à la parole douce, fine et mesurée, à l'attitude modeste et distinguée, en l'entendant surtout exprimer son admiration pour de purs et beaux génies, comme Virgile, Racine et le Tasse, on n'eût jamais soupçonné qu'on était en face du plus romantique des peintres, du plus fougueux des coloristes, du traducteur par le crayon ou le pinceau de Dante, de Gœthe et de Shakespeare. Sa littérature, car il écrivait aussi, présente le même contraste : son style est classique ; forme et idée, tout y est correct et plein de mesure, même quand il expose et défend des idées nouvelles. J'ai compris plus tard, en le voyant travailler, d'où venait cette opposition singulière : c'est qu'il causait et écrivait avec son esprit et qu'il peignait avec son tempérament. Or ce tempérament était bilieux et fiévreux. Il se mettait devant sa toile dès l'aurore et à jeun ; il ne prenait de nourriture que quand il avait fini sa tâche, ou que le jour tombait. Son esprit voyait et aimait le beau, même le beau classique ; mais sa main nerveuse et agitée ne lui permettait pas toujours de le rendre, et elle l'emportait dans sa fougue vers le bizarre et même parfois le laid. Ce qu'il cherchait à rendre surtout, c'était le drame, le mouvement, la passion dans les figures, et dans le paysage la vérité de l'impression. Personne n'a peint la mer comme lui. Je me rappelle une barque de naufragés, peut-être une esquisse de sa barque de *Don Juan*, que j'admirais particulièrement, et que j'aurais bien voulu pouvoir acheter; mais une bonne raison m'arrêtait : j'étais étudiant et pauvre. Quelques années après, causant un jour avec lui, je lui demandai ce qu'elle était devenue : « C'est un Russe qui l'a achetée, me dit-il. — Oserai-je vous demander combien? — 400 francs, fut la réponse. » Voilà comme on payait la peinture dans ce temps-là, et la peinture d'un maître! Aussi les peintres d'alors, même ceux qui avaient du génie, ne bâtissaient ni hôtels ni palais.

J'eus le plaisir de causer à Delacroix deux grands plaisirs : le premier, en lui redisant l'opinion d'Ary Scheffer sur l'Exposition de 1855, ainsi que je viens de le raconter ; le second, en lui apprenant l'éloge que Gœthe avait fait de ses lithographies composées sur le *Faust* traduit par Stapffer, éloge que Delacroix ignorait complètement, quoiqu'il remontât à une quinzaine d'années. Mais il ne figurait pas dans les œuvres de Gœthe ; il nous a été transmis seulement par les soins d'Eckermann. Or les *Entretiens avec Gœthe* n'étaient pas encore traduits en français, et j'eus la grande joie de lui révéler la page où le grand poète parle du jeune peintre français avec tant de sympathie et de satisfaction. On se rappellera peut-être que j'avais eu la même bonne fortune avec Mérimée. Il n'est pas mal de savoir les langues étrangères; cela fait toujours plaisir à soi, et quelquefois aux autres.

Delacroix aimait à écrire. J'ai vu des esquisses de lui où, sur les marges, avec le crayon ou la plume, il avait noté non seulement les couleurs et les teintes, mais encore des incidents de sa vie ou de sa pensée. Il m'a même dit un jour, en déjeunant près de moi au café d'Orsay, qu'il écrivait tous les soir ce qui l'avait frappé dans la journée. Ces carnets ou registres si précieux n'ont pas dû périr. Espérons que la postérité n'en sera pas privée. Tout ce qui vient d'un homme de génie est le patrimoine de l'humanité (1).

Mon frère avait la plus grande admiration pour Delacroix ; il avait été son élève. Et lui aussi, il eût été un peintre ! et j'oserai même ajouter un artiste accompli, s'il avait mis en tableaux les rares qualités de ses études. Cher frère, c'est par toi que je veux terminer ces trop longs *Souvenirs*. Personne de nos jours n'a rendu avec plus de poésie la beauté du ciel, n'a

(1) Ce journal a été conservé. Il vient même de paraître chez Plon, depuis que ces lignes sont écrites.

mieux saisi les nuances de la lumière et les aspects changeants de ces scènes aériennes. Je ne puis voir un soleil couchant sans penser à toi. Puisque j'ai parlé de Fromentin, de Gleyre, d'Ary Scheffer et de Delacroix, qui tous t'ont estimé ou aimé, qu'il me soit permis de joindre ton nom à ces noms célèbres! Peut-être même, qui sait? n'ai-je évoqué ce groupe de peintres que pour avoir l'occasion de parler encore de mon frère. Il n'a pas été connu ; le monde n'a pu apprécier son talent exquis qu'après sa mort, — et le monde oublie si vite! De nouvelles générations s'élèvent avec d'autres besoins, d'autres visées. La gloire a passé à côté de Claude-Jules Grenier. Peut-être l'a-t-il trop dédaignée; elle se venge alors et vous condamne à l'oubli. Mais si le monde a ses lois, l'amour n'est pas forcé de les subir; l'affection fraternelle a ses droits et ses devoirs; le cœur peut et doit protester toujours, et contre l'injustice du sort la revendication est éternelle.

ÉDOUARD GRENIER.

LES VOIES DE DIEU (1)

Roman.

—

DEUXIÈME PARTIE.

JEUNESSE.

I.

A l'Université de Christiania, où Édouard Kallem, depuis deux ans déjà, étudiait la médecine, l'élève le plus brillant du cours de physiologie se trouvait être, cette année-là, un jeune étudiant en sciences nommé Thomas Rendalen. Comme il était assez rare qu'un autre qu'un étudiant en médecine fût le premier en physiologie, tout le monde avait remarqué ce Rendalen, Édouard Kallem comme les autres, mais sans se lier davantage pour cela avec ce jeune homme, qui d'ailleurs ne s'ouvrait pas au premier venu.

Ce ne fut que plus tard, et seulement après le nouvel an, en revenant de leurs vacances de Noël sur le même bateau, qu'ils firent plus ample connaissance. Le premier soir que Kallem alla voir Thomas Rendalen chez lui, il y resta toute la nuit à fumer et à bavarder; à quelques jours de là, Rendalen ayant rendu sa visite à Kallem, ils se promenèrent de long en large entre leurs deux logements jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Édouard Kallem n'avait jamais rencontré d'esprit aussi original que Rendalen ; et celui-ci vint un jour de grand matin réveiller Kallem dans son lit, uniquement pour lui dire que de tous ceux qu'il connaissait, c'était pour lui, Kallem, pour qu'il avait le plus de sympathie.

Ils avaient beaucoup de points de rapport : tous deux laborieux, consciencieux, passionnément épris des sciences qu'ils étudiaient, tous deux extrêmement soigneux de leur personne et s'habillant avec goût, Rendalen même y attachait trop d'importance. Il était musicien, jouait du piano en maître et chantait très bien, au ravissement de son ami.

Il y avait entre eux cependant assez de dissemblances pour empêcher leurs relations de devenir tout à fait intimes, et même pour les rendre parfois difficiles. Les difficultés venaient presque toujours de Rendalen, Kallem étant plus souple et plus accommodant. Quand Rendalen était mal disposé, il faisait de la musique comme si personne ne se trouvait dans la chambre, jouant des heures de suite : les visiteurs n'avaient qu'à s'en aller. Il était capricieux avec de longs accès de mélancolie, dans lesquels personne ne pouvait lui arracher un mot. Quand il était de belle humeur, en revanche, tout l'air autour de lui frémissait d'électricité.

En janvier et février, les deux jeunes gens se virent presque tous les soirs de six à sept heures à la gymnastique, quand ils ne s'étaient pas vus déjà dans la journée; souvent ils soupaient ensemble, de préférence chez Randalen, qui possédait un piano.

Au commencement de mars, la mère de Rendalen vint le voir. Elle logeait chez les propriétaires de son fils, un ménage nouvellement arrivé à Christiania, le plus étrange couple qu'on pût voir : le mari, un bourgeois du Nordland, aveugle, paralysé d'un côté; la femme, excellente musicienne, toute jeune, presque une enfant. C'est du moins ce qu'affirmait Rendalen.

Kallem ne vit pas une seule fois Rendalen, tout le temps que sa mère fut là. Mais un après-midi, comme il était rentré chez lui plus tôt qu'à l'ordinaire, il entendit sonner, la servante alla ouvrir, et il reconnut dans le corridor la voix de Rendalen. Celui-ci entra vivement; il était sombre et laconique ; il venait demander à Kallem de changer de logement avec lui.

Kallem le connaissait si bien et était d'ailleurs si facile à vivre, qu'il ne fit pas voir sa surprise, et ne l'interrogea pas sur les raisons de cette singulière requête. Il dit seulement que ses deux petites chambres ne suffiraient pas pour les collections de Rendalen et son piano.

Non, certainement, mais il y avait une grande pièce à côté des deux petites où logeait Kallem, et Rendalen avait pensé que la propriétaire la louerait volontiers. Cette pièce ferait très bien son affaire.

— En as-tu parlé à la propriétaire?

— Non, mais j'y vais.

Il sortit, et revint avec elle; deux minutes après, tout était arrangé. Le déménagement se fit dans l'après-

(1) Suite. — Voy. la *Revue* du 7 août.

midi. Le soir, Kallem était installé, en robe de chambre et en pantoufles, dans la grande chambre où tant de fois il avait rendu visite à son ami.

Très intrigué par la décision soudaine que venait de prendre Rendalen, il se promit de faire causer la servante dès le lendemain matin, quand elle viendrait allumer son poêle et lui apporter le déjeuner. Cette fille, Marie, avait l'air de savoir quelque chose. Elle avait un sourire spécial, qui semblait dire :

— Oh ! je comprends tout ! Ce n'est pas à moi qu'on en conte !

Mais tout en gardant son étrange sourire, elle refusa de livrer aucun de ses secrets. Et Kallem ne sut toujours pas pourquoi son ami avait si brusquement quitté ce logement, où hier encore il semblait tant se plaire.

***

La maison où demeurait maintenant Kallem était à l'angle de la rue, plus haut que l'Université. Ses chambres étaient au premier étage et donnaient sur la même entrée que le logement de ses propriétaires, du moins l'une de ses chambres, l'autre ayant une entrée à part. Rendalen, quand il demeurait dans la maison, occupait une pièce de plus, la chambre du coin, un peu plus loin.

A la porte de l'entrée, Kallem mit sa carte de visite sous une large plaque où on lisait : *Sœren Kole.* C'était le nom de son propriétaire.

Le lendemain dimanche, il alla faire sa visite.

Sœren Kole, l'homme aveugle et paralytique, était assis dans une grande chaise roulante. Le malheureux était jeune encore, — trente ans à peine, — pesamment bâti, lourd de visage et de langage. Déjà son : « Entrez ! » lorsque Kallem frappa, était lourd.

Kallem se nomma ; l'autre resta immobile et répondit lentement :

— Ah ! oui ! Vous voyez, je suis aveugle, — et ne puis guère me mouvoir.

Kallem savait assez de médecine pour comprendre tout de suite de quelle honteuse nature était la maladie qui avait ainsi déformé et flétri cet homme d'un tempérament si robuste. Debout, sans trouver rien à dire, il considérait le malheureux.

— Veuillez vous asseoir, fit enfin celui-ci.

Puis, se tournant avec effort du côté de la porte :

— Ragni ! appela-t-il.

Personne ne répondit.

Kallem, maintenant assis, regardait autour de lui. Il vit des jouets épars sur le plancher. N'avait-il pas cru, en effet, entendre des voix d'enfants ? Ainsi, il y avait des enfants !

— Ragni ! tonna encore la voix.

De nouveau, le même silence de plomb, que rompait seul par instants un tintement de grelots dans la rue.

Les meubles, trop massifs et trop sombres, étaient usés et fanés. Des gravures et des photographies s'étalaient sur les murs dans de grands cadres mal joints, de sorte que la poussière et l'humidité avaient gâté le papier. Seuls tranchaient sur le reste les jouets et un piano, un grand piano à queue tout neuf et d'un des meilleurs facteurs parisiens.

— Mme Kole est, dit-on, excellente musicienne ?

— Oui.

— Elle a étudié au Conservatoire ?

— Oui, à Berlin !

On entendit remuer des chaises dans la pièce à côté. Ce fut pour Kallem un nouveau sujet de conversation.

— J'ai appris, dit-il, que j'allais avoir des voisins dans la chambre du coin ?

— Oui.

— Des personnes de votre famille ?

— Oui, une tante.

De nouveau, Sœren Kole tourna la tête à gauche et appela :

— Ragni !

Mais personne ne répondit ni ne vint ; Kallem se leva et prit congé.

Deux ou trois jours après, il fit, en riant, à Rendalen le récit détaillé de sa visite. Rendalen en rit aussi ; lui était rarement allé chez ses anciens propriétaires, mais il avait beaucoup entendu parler de Sœren Kole. Il déclara qu'il envoyait l'individu au diable et ne tenait pas à en entendre parler davantage ; après quoi il s'assit au piano et se mit à jouer.

Quelques jours plus tard, qui Kallem rencontra-t-il sur la porte de sa nouvelle maison ? Son futur beau-frère, le fiancé de Joséphine, Ole Tuft, maintenant candidat en théologie, venu en ville pour ses examens. Salutations et surprise réciproques. Ole ne se doutait pas que Kallem eut déménagé ; celui-ci ignorait que Ole Tuft connût la famille des Kole. Kallem le pria d'entrer. Il apprit que Tuft venait pour la première fois dans cette maison ; il y venait pour rendre visite à la tante de Kole, qui était arrivée de la veille. Kallem demanda à Ole s'il connaissait Sœren Kole.

— Non, pas autrement que par la tante ; toute la famille est du Nordland.

— Qu'était-ce que ce Sœren Kole ?

— Un négociant en poisson qui, devenu aveugle et paralysé, a été obligé de céder ses affaires et vient d'acheter cette maison à Christiania, où il a des parents.

— Et sais-tu à la suite de quoi Kole est devenu aveugle et impotent ?

— Non.

Kallem lui dit alors qu'il ne pouvait pas y avoir de doute là-dessus. Son affirmation parut effaroucher Tuft.

— Comment alors a-t-il osé se marier, et deux fois, encore ?

— Il est remarié?

— Oui, depuis six mois ou un an, avec la sœur de sa première femme.

— Alors les enfants sont du premier mariage?

— Oui, et sa femme elle-même n'est encore qu'une enfant. Pense donc! dix-huit ans à peine, et mariée depuis près d'un an.

— Était-il déjà ainsi quand il s'est remarié?

— Non, je ne le crois pas; il était malade, mais pas à ce point. Personne n'a compris ce mariage.

— Connais-tu sa femme?

— Non, mais la tante m'a dit que c'était une charmante petite créature, distinguée et très musicienne.

Puis Ole revint à la question du mariage :

— Peut-être est-ce les parents qui ont voulu cette union, à cause des enfants?

— Ce sont sans doute des pasteurs? allait dire Kallem, mais il s'arrêta à temps.

Ils parlèrent ensuite de choses indifférentes. Le nom de Joséphine ne fut pas prononcé. Un instant après Ole entra faire sa visite.

***

Kallem, se trouvant par extraordinaire chez lui le lendemain matin, entendit la jeune femme jouer du piano. D'abord des gammes, des gammes, ensuite un morceau, et si brillamment exécuté que l'étudiant entr'ouvrit sa porte pour mieux entendre. Ce jeu était comme un chant.

Comment une femme si jeune, et avec un tel sentiment artistique, avait-elle épousé cet homme à moitié pourri? Il y avait là une énigme dont il alla demander la clef à Rendalen.

Rendalen ne savait rien, mais comme il était de bonne humeur ce jour-là, il parla du jeu de la jeune femme avec enthousiasme; peu de vigueur, mais un chant, un sentiment, une grâce admirables.

Kallem voulut savoir quel air elle avait.

— Bête, elle a l'air bête! Le front pourrait sauver le reste, mais elle ratisse ses cheveux dessus. Je le lui ai dit : « Relevez vos cheveux! » lui ai-je dit. Les yeux aussi pourraient sauver le reste. Mais je n'ai jamais vu personne paraître si honteuse d'avoir des yeux.

— A-t-elle des yeux, au moins?

— Je crois bien, grand Dieu! et de toutes les couleurs! La plupart des yeux chantent un solo, d'autres un duo tout au plus, mais les siens chantent des accords rayonnants. Si elle lève ses yeux en jouant, tu verras. Mais ordinairement ses yeux cherchent autour des pieds de la table, rôdent dans les recoins, ou allument le poêle. D'autres fois, ils trottent sur la muraille comme une souris qui ne peut pas trouver son trou.

S'amusant de sa propre description, il se mit à jouer un air de danse.

— Que diable une nature aussi artistique allait-elle ..

— Voyons, ne soyons pas sentimental, mon vieux!

Et il s'en alla au théâtre, entraînant Kallem avec lui.

II.

Huit jours se passèrent. Kallem n'avait pas encore aperçu Mme Kole, bien qu'il eût maintes fois essayé de la voir. Mais, se trouvant à un bal dans la famille d'un de ses camarades, celui-ci, au tour d' « inclination », vint à lui avec deux dames et lui demanda laquelle il voulait pour sa partenaire, l' « amande » ou l' « églantine »? Kallem choisit l' « églantine ».

Cette « églantine » avait un front d'artiste et de délicieux sourcils bien arqués, du reste insignifiante et muette. Grande, les épaules tombantes, de beaux bras un peu maigres, très bien faits; on en pouvait dire autant de toute sa personne.

Elle dansait bien, mais semblait vouloir s'échapper aussi vite que possible. Il la reconduisit sans qu'elle lui eût même accordé un regard. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'elle le prit pour cavalier à la figure suivante? Peut-être ne connaissait-elle personne au bal, ou bien ceux qu'elle connaissait étaient-ils engagés? Elle regarda timidement de côté et d'autre jusqu'au moment où arriva son tour; s'avançant alors à petits pas comptés, elle fit la révérence sans lever les yeux. Elle paraissait timide; Kallem se crut obligé à être aimable, et s'assit à côté d'elle. Mais, comme elle ne répondait que « oui », « non », « peut-être » à tout ce qu'il disait, il en eut vite assez et la quitta.

Un instant après, ayant à choisir de nouveau entre l' « amande », qu'il avait dédaignée auparavant, et un « bonbon », il prit l' « amande ». Celle-ci lui plut davantage. Vive, rondelette, elle parlait un nordlandais mêlé de l'accent de Bergen. Il apprit que son père, originaire de Bergen, était pasteur dans le Nordland. Pour le moment elle était chez sa sœur, en ville, et allait très souvent au bal, car elles avaient de nombreuses relations. Mais par malheur il lui faudrait bientôt s'en retourner. Là-haut les vieux parents étaient inquiets sur elle, et ne voulaient pas rester seuls plus longtemps.

Kallem feignait, par politesse, de s'intéresser à tout cela; ils devinrent très bons amis. Elle raconta tout d'une traite qu'elle était venue aider sa sœur à arranger sa maison; sa sœur n'était pas très pratique, mais elle, l'était. La sœur ne savait faire que de la musique, elle en faisait depuis son enfance, et avait passé deux ans au Conservatoire de Berlin.

Kallem alors dressa l'oreille. Il découvrit que la sœur en question était la jeune femme avec qui il avait dansé d'abord, et qu'il avait trouvée si ennuyeuse. Et c'était précisément son hôtesse, Mme Ragni Kole. L' « amande » n'était d'ailleurs pas sa vraie sœur; elles avaient été simplement élevées ensemble.

Immédiatement, il retourna inviter Mme Kole, et lui

fit part de sa surprise : ainsi elle était sa propriétaire, le savait-elle ?

Elle eut l'air d'une coupable, ne trouva rien à dire pour sa défense.

— Mais pourquoi donc ne pas me l'avoir appris ? lui demanda-t-il avec insistance.

Encore plus accablée, elle ne répondit pas davantage. Lui, impatient et insolent à la fois, reprit :

— Madame a peut-être de la difficulté à s'exprimer.

Elle devint très pâle, et à son effarement se mêla quelque chose de douloureux.

La dureté d'Édouard venait de ce qu'il méprisait d'avance la femme qui avait pu s'abaisser à épouser « l'homme pourri ». Mais cette pâle détresse l'émut de compassion et il se hâta d'ajouter :

— Je sais qu'il y a pour vous une langue plus facile que la langue vulgaire ; — et immédiatement il lui parla de la musique qu'elle jouait, l'obligea à s'asseoir, lui dit qu'il l'avait entendue, et lui rapporta, en outre, l'opinion de Rendalen. Il amena la conversation sur les musiciens célèbres qu'il avait entendus, et parvint à l'enhardir. Peu à peu elle reprit courage, au point de demander des nouvelles de Rendalen, qu'elle n'avait pas vu depuis son départ.

— Oh ! il se portait bien ! — Et Édouard, pour la faire rire, se mit à dépeindre les singularités de Rendalen : Elle n'avait pas du tout l'air « bête » quand elle riait, loin de là, et même il lui vint à un moment de nombreux « rayons » dans les yeux.

— Pourquoi Rendalen est-il parti ? demanda-t-elle.

Elle aussi avait l'accent du Nordland, mais moins prononcé que sa sœur. Au milieu du bruit, sa voix paraissait faible, mais si douce !

Il ne put lui répondre que par la même question.

— Non, elle n'en savait rien ; et elle le regarda.

Oh ! oui, c'étaient là des yeux !

Kallem se souvint alors que Rendalen l'avait engagée à découvrir son front, et ce soir il était découvert. Voyez ! voyez !

Mais c'est qu'elle était réellement très jolie. Et dire qu'il ne s'en était pas aperçu tout de suite, et que les autres ne le voyaient pas ! Les traits du visage, comme chez les enfants, n'étaient pas formés ; la taille était svelte, un peu grêle, le front haut et pur, les sourcils finement arqués, mais clairs et peu abondants ; les yeux toujours difficiles à voir, mais il savait à présent qu'ils étaient vrais dans leur intimité et riches d'expression. Indécis et effacés étaient le menton, les joues, et la bouche, qu'elle tenait entr'ouverte, une petite bouche délicieuse. Le nez n'avait rien de particulier, sauf qu'il était un peu de travers ; les cheveux, blonds pâles, avec des reflets rougeâtres à la lumière. Et son teint ! Blanc, doux, à ne pouvoir en détacher les yeux quand une fois on l'avait remarqué ; seulement on ne le remarquait pas tout de suite, si la couleur de la robe et l'éclairage ne s'y prêtaient pas. Elle ne portait pas de bijoux, pas même un bracelet.

— Vous aimez la musique par-dessus tout ?

— Oui, répondit-elle, je ne sais rien d'autre au monde.

Elle baissa les yeux ; il se demandait de quoi on pouvait bien lui parler sans qu'elle en fût toute honteuse. Mais tout à coup il s'aperçut qu'il devait plutôt songer à lui-même. N'était-il pas là en train de devenir amoureux ?

Il fut obligé de la quitter pour faire danser d'autres dames. A distance, il avait peine à la retrouver ; elle passait inaperçue. Mais, aussitôt que les convenances le lui permirent, il retourna près d'elle. Elle était devenue plus confiante, et même elle le regarda deux ou trois fois en face et lui sourit dans les yeux. Tiens ! tiens ! C'était plus que Rendalen n'en avait obtenu.

L'amour de Kallem naquit de cette timidité, et grandit de la confiance que la jeune femme lui montrait. Il demanda s'il ne pouvait pas accompagner ces dames à la maison. Il y avait plus de droits qu'un autre, puisqu'il demeurait chez elles. Ceci fut accepté sur-le-champ. Il avait été convenu, dit-elle, que leur cousin devait les accompagner ; mais ils pouvaient le faire tous deux.

*
* *

La neige tombait. Les flocons descendaient mollement et s'éparpillaient, paraissant choisir chacun son endroit et avoir chacun sa mission. Pas un souffle de vent ne s'y mêlait.

La musique et la danse étaient encore dans leur plein quand les deux couples sortirent. On entendait dans les couloirs et les escaliers les rires de la joyeuse jeunesse ; au dehors, les grelots des traîneaux qui venaient chercher les invités.

Le cousin, ne se résignant pas à partir sitôt, trouva un remplaçant ; et celui-ci, prenant sa dame sous le bras, se mit à descendre la pente en glissant à toute vitesse ; mais lorsque Kallem voulut en faire autant avec Mme Kole, celle-ci, effrayée, se cramponna à son bras, le suppliant de s'arrêter ; elle avait peur de tomber.

Elle était charmante, c'était bien vrai, mais un peu niaise, en somme. Ils marchèrent un instant en silence, on n'apercevait plus les deux autres.

— Bah ! pensa-t-il, ce n'est pas la peine de se fâcher, elle n'y peut rien.

— Il n'est pas encore une heure, fit-il.

— Non, mais la plus jeune des enfants ne se porte pas très bien, la servante est seule auprès d'elle, et il faut qu'elle se lève de bonne heure demain.

Le ton chantant nordlandais de cette voix fit penser Kallem à la mer.

— La mer libre me manque en hiver, dit-il ; ici on voit partout la glace. Cela fait sans doute le même effet à tous les gens de l'Ouest.

Elle répondit qu'à Berlin il lui semblait parfois entendre le bruit de la mer, surtout après avoir fait de la musique.

— N'est-ce pas extraordinaire, fit-elle, que la mer console toujours l'âme quand on la voit, et rende mélancolique quand on y pense?

On entendit une voiture qui arrivait très vite ; ils furent obligés de se détourner ; la jeune femme le tira tout au bord de la route et trois traîneaux se succédèrent au galop.

Édouard et la jeune femme continuèrent à marcher, écoutant le bruit des clochettes jusqu'à ce qu'il se perdît ; puis les flocons de neige retrouvèrent le silence qu'il leur fallait pour attirer l'attention.

— On devrait vraiment ne pas parler quand la neige tombe, dit-elle.

Mais bientôt on se trouva dans les grandes rues, où la circulation était plus animée, les deux couples se rejoignirent, et ainsi cessa le plus grand plaisir de la promenade.

*
* *

Plus tard, l'impression grandit en Kallem, unie aux images de la nature. Il voyait la jeune femme parmi les flocons de neige ; elle était ce qu'il avait vu de plus blanc, de plus fin. Ce qu'elle avait dit de la mer et de la neige était plein de poésie, toute sa personne enfin lui apparaissait dans un vague délicieux. A mesure que ces charmantes impressions montaient du fond de son âme, il devenait plus éperdûment amoureux. Il s'imaginait la voir, chez lui, dans sa chambre ; chaque fois que s'ouvrait une porte sur le palier, cela résonnait en lui ; s'il y entendait un pas léger, c'était elle ; il le sentait presque comme si elle avait marché près de lui.

Au fond, il craignait de la revoir, de peur que son rêve s'évanouît ; l'image était maintenant si belle ! Et c'est précisément ce qui arriva.

Cinq ou six jours plus tard, comme il revenait de l'Université, il rencontra Mme Kole avec sa sœur et deux enfants. Il y avait beaucoup de monde sur le trottoir, de sorte qu'il ne la reconnut que de près. Il salua ; l' « amande » sourit et répondit à son salut, mais l'autre rougit et oublia de saluer. Elle avait vraiment cet air bête dont avait parlé Rendalen.

Kallem s'arrêta, remercia « pour la fois dernière » et se mit à causer avec la sœur. Mme Kole se pencha vers les enfants, deux jolies petites filles, l'une de trois ans, l'autre de quatre, habillées comme des poupées. Il offrit des rafraîchissements; après un instant d'hésitation on accepta, mais la jeune femme ne leva plus les yeux et il eut toutes les peines du monde à la faire asseoir. Dans son trouble, elle ne cessait de s'occuper des enfants, qui finirent par devenir bruyants et insupportables.

Son visage était encadré d'une coiffure qui lui cachait entièrement le front et l'enlaidissait, sa taille s'engonçait dans ses vêtements, trop larges pour elle. Plus tard, il apprit que c'étaient des vêtement de sa sœur morte, la première femme de Kole.

Il s'occupa des deux petites filles, et comme il aimait les enfants on eut bientôt fait connaissance. La plus petite s'étant salie avec un gâteau à la crème que la jeune femme, un peu au hasard, lui avait choisi, Kallem se baissa pour essuyer l'enfant avec son mouchoir ; Mme Kole, humiliée de sa maladresse, se confondit en remerciements.

La petite, qui s'était si bien barbouillée, voulait encore du même gâteau, et pas d'autres ; Kallem y consentit, bien qu'il sût que ce n'était pas bon pour l'enfant. Mais il la prit sur ses genoux, lui mit une serviette autour du cou, et la surveilla jusqu'à ce que la dernière bouchée fût mangée. La jeune tante regardait, acceptant humblement la leçon. L'aînée, qui avait patiemment regardé sa sœur manger, s'enhardit à demander sa part, elle aussi. Kallem la prit sur l'autre genou et les fit manger toutes deux.

Pendant ces importantes opérations, tout le monde s'amusait. Mme Kole alla même jusqu'à rire ; quand elle riait, elle redevenait jolie. On prit encore un peu de vin. Au retour, Kallem emporta la petite sur son bras. Ils étaient devenus très bons amis. Mme Kole, plus brave après le vin, dit :

— N'est-elle pas gentille, la petite Juanita?

Il tendit la main, l'enfant y mit sa menotte, et ils marchèrent un moment ainsi.

Kallem porta la petite dans l'escalier, et ne manqua pas de lui montrer sa chambre, et de dire aux deux enfants de venir le voir le lendemain, qui était un dimanche. Après le dîner, il alla acheter des oranges, des pommes, des figues, pour en avoir à leur offrir.

— *N'est-elle pas gentille, la petite Juanita?* Il avait mis un air à ces mots, et les fredonnait, en imitant l'accent provincial de la jeune femme, chaque fois qu'il pensait à elle. Il les apprit à Rendalen ; c'est par ces mots qu'ils s'accueillaient, le soir, à la gymnastique. Kallem raconta comme elle avait l'air enflé dans ses vêtements trop larges, faits comme pour une fillette qui grandit, mais il négligea de raconter comment elle s'était troublée chez le pâtissier parce qu'il la regardait.

*
* *

Les enfants venaient souvent chez lui ; il leur donnait des oranges et des fruits confits, marchait sur les mains devant elles, sautait sur les chaises, ce qui les ravissait de joie. Mais la servante gâtait tout le plaisir ; il lisait clairement dans son sourire :

— Ah ! fripon, comme je sais bien que tu fais tout cela à cause de la mère !

Alors il eut la lâcheté de lui dire que pour le moment les enfants devraient cesser de venir ; il la pria

de leur donner le reste de ce qu'il avait acheté pour elles.

— N'est-ce pas trop ? dit-elle en le regardant avec un sourire énigmatique.

Il aurait voulu la battre, mais il réfléchit, et se dit :

— Si elle me soupçonne toujours, ma foi, autant laisser venir les enfants. Et le soir il alla les chercher à la cuisine.

Un jour il rencontra la sœur qui sortait. Elle le salua gracieusement et dit :

— Merci pour la « fois dernière ». Figurez-vous, ajouta-t-elle, que je dois partir dans quelques jours.

Il trouva alors que ce serait bien de prendre un petit goûter d'adieu à la pâtisserie. La sœur fut du même avis, et ils convinrent de s'y trouver le lendemain avec les enfants comme l'autre fois, ce qui eut lieu en effet. La jeune femme, un peu moins timide qu'auparavant, lui plus gai encore, les enfants d'une gaieté extravagante. Toutes les folies de l'amour étaient en lui. Quand ils s'en allèrent, il dansa avec Juanita perchée sur sa tête et lui apprit à chanter : *N'est-elle pas gentille, la petite Juanita?*

Le jour du départ de la sœur, il alla à la gare. Beaucoup de parents et d'amis s'y trouvaient pour faire leurs adieux. Les deux sœurs étaient fort tristes, celle qui restait plus encore que l'autre. Elle pleura longtemps après le départ du train. Un instant, Kallem songea à se retirer et à laisser la famille seule, mais elle lui dit :

— Oh ! non, ne vous en allez pas !

Elle n'avait cependant rien à lui demander, et marcha à côté de lui en pleurant tout le long du chemin.

Ils rentrèrent sans échanger une parole. Dans l'escalier il lui demanda si elle voudrait faire une promenade en voiture avec les enfants. Cela pourrait la distraire. Elle secoua simplement la tête.

— Demain, alors ? fit-il respectueusement en lui ouvrant la porte.

— Oui, merci, demain ! dit-elle, ses beaux yeux toujours pleins de larmes.

De cette grande douleur, il crut pouvoir conclure qu'elle se sentait abandonnée. Pas à l'ordinaire, peut-être, mais par moments, lorsqu'il arrivait quelque chose, comme à ce moment , qui lui rappelait sa situation ; elle se réveillait alors, regardait autour d'elle et se voyait seule.

Le lendemain, il fit avec elle et les enfants une promenade en traîneau. C'était lui qui conduisait. Au retour, il entra voir Kole qui, de sa façon pesante, le remercia de sa bonté pour les enfants. Kallem demanda à voir leurs jouets ; et Kole pria sa femme de jouer un morceau, quand on eut emmené les petites filles. Lui était là, envoyant des bouffées d'une longue pipe qu'il voulait faire bourrer par sa femme, ce dont Kallem la dispensa.

Ragni joua le même morceau que Kallem avait entendu de sa chambre, et peut-être le joua-t-elle mieux encore que la première fois. Ce n'est pas que le jeune homme écoutât très attentivement ; il la regardait surtout. La partie supérieure du visage, penchée en ce moment sur la partition, était transfigurée ; c'était sans doute ainsi que Rendalen l'avait vue.

Quelques jours auparavant, Kallem avait reçu une lettre d'un de ses parents qui habitait la ville de Madison dans le Wisconsin, où il était devenu professeur de l'Université, et dont la femme, une Norvégienne, travaillait sous sa direction. C'était quelque chose d'équivalent qu'il aurait fallu pour éveiller et former ces joues plates, ce menton mou, cette bouche sans volonté ! Mais combien toute cette faiblesse enfantine était touchante ! A côté il voyait le poing énorme du mari peser sur le bras du fauteuil, tout l'homme affalé dans sa chaise comme un Dieu marin mort.

Pendant le morceau, une porte s'ouvrit sur la droite et un autre monstre entra, une vieille dame à cheveux blancs, au visage rond, portant des lunettes. C'était la tante de Kole, plus grande que Kallem, et d'une grosseur proportionnée. Entre elle et le mari, la jeune femme semblait écrasée, comme un léger yacht entre deux lourds transatlantiques.

Elle paraissait maintenant regarder Kallem comme un confident, non qu'elle lui eût rien confié, mais leur jeunesse commune cherchait alliance contre toute cette contrainte et cette lourdeur ambiantes. Kallem rêvait de délivrer la jeune femme, il étouffait de ne pas le pouvoir ; cette situation sans issue l'angoissait.

*
* *

Le souvenir de cette visite le dérangea dans la préparation de son examen. Il formait les plans les plus insensés, il écrivit même à son cousin en Amérique pour lui demander s'il pourrait recevoir une jeune dame chez lui. Il fallait éveiller chez la jeune femme le sentiment de sa responsabilité envers elle-même, lui révéler les dangers de la vie commune ; avant tout, enfin, il fallait qu'elle s'en allât loin, bien loin, pour retrouver la liberté d'esprit nécessaire à son développement. Kallem s'affermissait de plus en plus dans cette idée, et son amour grandissait de cette sollicitude qu'il s'était imposée. Chaque entrevue, si courte qu'elle fût, un simple salut dans la rue ou dans le vestibule, le fortifiaient dans la pensée qu'elle était à lui et à personne autre, et qu'*il fallait la délivrer !*

Tout cela avant de lui en avoir dit un mot.

Bien souvent déjà il avait été amoureux ou avait cru l'être, mais cette âme délicate et incomplète, cette créature à la fois privilégiée et abandonnée, il voulait la sauver, la former ; il s'y consacra de toute son âme.

Elle, de son côté, perdait un peu de sa timidité à chaque fois qu'ils se revoyaient. Il paraissait la conso-

ler du départ de sa sœur, et même, s'il ne se méprenait pas, il était pour elle plus qu'une consolation. En tout cas, et ceci était un signe infaillible, il lui avait dit qu'il restait le soir à la maison exprès pour l'entendre jouer et qu'il entr'ouvrait sa porte; et tous les jours elle jouait, souvent très longtemps.

Quand il la rencontrait avec les enfants et qu'il les emmenait à la pâtisserie, il avait la plus grande envie de parler ouvertement, mais la manière d'être de la jeune femme ne s'y prêtait pas. C'était surtout son innocence qui le gênait; il n'osait pas l'effaroucher. Son énergie le poussait à une solution, mais tout cédait devant le penchant de Ragni pour ce jeu poétique, si ingénu et cependant si tendre. Leurs relations en tiraient un charme qui ne ressemblait à rien de ce que Kallem avait connu jusque-là.

BIORNSTIERNE BIÖRNSON.

Traduit du norvégien par Mlle M. QUILLARDET.

(*A suivre.*)

UNE NOUVELLE MÉTHODE DE CRITIQUE (1)

M. Max Nordau.

« Lisez le nouveau livre de Max Nordau, m'avait-on dit, et vous ne consentirez plus désormais à lire aucune autre œuvre de critique, car vous serez convaincu que les médecins ont seuls qualité pour juger sainement les œuvres d'art, et que toute critique autre que la leur est donc superflue. Lisez M. Nordau, avait-on continué, et vous ne penserez plus même ensuite à vous préoccuper d'aucune œuvre d'art moderne, quelle qu'elle soit, car M. Nordau, journaliste et médecin, prouve *scientifiquement* que tous nos principaux artistes et écrivains actuels sont des idiots ou des imbéciles, d'un caractère un peu spécial, il est vrai, mais enfin des dégénérés, et que les personnes qui s'intéressent à leurs œuvres sont des hystériques ou tout au moins des neurasthéniques. »

J'avoue que la perspective d'avoir des raisons sérieuses et scientifiques pour me dispenser dorénavant de rien lire m'avait un peu séduit. Je me procurai donc aussitôt les deux volumes de M. Nordau.

Mais bientôt une crainte m'envahit. Si je me convertis aux idées de M. Nordau, pensai-je, il faudra donc m'avouer à moi-même que j'étais un hystérique, puisque j'ai admiré quelques-uns de ces écrivains qu'il démontre n'avoir été que des idiots ou des imbéciles?... Si bien enfermé dans un dilemme qu'on puisse être, avec un peu de bonne volonté on finit toujours par en sortir. Je me rappelai avoir lu autrefois dans une revue anglaise une longue étude, très consciencieuse, d'argumentation serrée et irréfutable, qui prouvait, — qui ne se contentait pas d'affirmer, mais qui prouvait par de nombreux exemples, — que Victor Hugo était un écrivain sans talent et un exécrable poète. Pour mieux convaincre ses lecteurs, le critique qui s'était donné cette tâche de *démolir* Victor Hugo avait eu soin d'accompagner chacune de ses citations d'une petite note faisant connaître le titre de l'ouvrage d'où était extraite cette citation, avec toutes les indications accessoires, lieu et année de la publication, quantième de l'édition, chiffre de la page d'où provenait le vers cité, etc. Et on avait tout à fait le sentiment que si vraiment on retrouvait à telle page de tel livre le mauvais vers qu'on venait de lire dans la revue, Victor Hugo était décidément un poète piteux.

Je ne me décidai qu'en tremblant à faire cette vérification; et je trouvai chaque fois que le méchant vers qu'on m'avait fait remarquer provenait bien du livre indiqué, mais je découvris aussi, chaque fois, qu'à côté de celui-ci il y avait dix autres vers, ou cent, ou mille, qui étaient de toute beauté...

J'ai donc lu sans effroi le livre de M. Nordau. Et je dis tout de suite que s'il me semble un peu composé comme l'était l'article sur Victor Hugo dont je viens de parler, il n'est pas moins une des œuvres les plus curieuses et même une des plus instructives qu'on puisse voir, d'un parti pris qui va souvent jusqu'à l'injustice la plus folle, mais projetant une vive lumière sur des choses jusque-là à peine observées, une lumière quelquefois trop vive et qui brûle au lieu d'éclairer, mais enfin une lumière.

Les lecteurs de cette revue connaissent déjà l'esprit de cette œuvre par une note qui lui a été consacrée dès l'apparition du premier volume. Admirateur de M. Lombroso, M. Nordau a entrepris de compléter en quelque sorte les études de ce savant sur le génie et la folie. Pour cela, il s'est pénétré du *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales* du docteur Morel, des travaux plus récents des savants aliénistes français et étrangers, des découvertes journalières de la toute jeune science qui s'intitule la psycho-physiologie; et, ainsi armé, il a entrepris de nous démontrer, sinon que nous sommes des fous, — ce qui est une des formes-limites de la dégénération, — tout au moins que nous sommes sur la voie de la dégénération. Le genre de preuves qu'il a choisies pour soutenir cette thèse est bien simple : la science s'occupe d'établir les signes, les stigmates, physiques ou intellectuels, par lesquels peut se diagnostiquer la dégénérescence; M. Nordau, ne pouvant faire les constatations physiques nécessaires sur les écrivains, sur les artistes qu'il étudie, se contente des signes intellectuels, décelés par les œuvres même, et toute son œuvre ne sera qu'un long essai à nous démontrer que tout justement ce qu'on peut observer chez les poètes, les

(1) *Entartung* (*Dégénérescence*). — 2 vol. Berlin, 1892-1893.

peintres, les musiciens dont il parle, se trouve en parfaite concordance avec les stigmates qui font diagnostiquer la dégénérescence dans les asiles où sont traités les idiots et les imbéciles, qui ne sont autres, dit la science actuelle, que des dégénérés. Je n'ai pas qualité pour discuter cette théorie médicale; l'exposé qu'en donne M. Nordau paraît assez convaincant. Je me contenterai de citer, parmi les rapprochements qu'il fait, quelques-uns des plus caractéristiques, qui suffiront à montrer l'aveuglement et le parti pris avec lesquels M. Nordau a écrit tout son livre. Ainsi, par exemple, faut-il parler de ces groupements par écoles qui ont eu l'air de se former en assez grand nombre, depuis une cinquantaine d'années? Tout critique sagace et consciencieux aurait d'abord fait remarquer que ces groupements ont été bien plus fictifs que réels; qu'ils ont la plupart du temps été inventés après coup, et non pas même par les artistes qui étaient supposés les former, mais bien plutôt par la critique elle-même, ou simplement par des journalistes désireux de donner une allure de grande critique à de petits articles, ou bien encore de s'épargner la fatigue d'un examen particulier pour chaque livre ou chaque œuvre à juger. Mais cette observation eût empêché M. Nordau de profiter d'un des stigmates des maladies nerveuses. Les névropathes se recherchent volontiers les uns les autres, a-t-il lu quelque part dans un recueil d'observations médicales. Et tout de suite il assimile la formation d'écoles esthétiques à l'accouplement de deux idiots, ou même à la fondation de bandes de criminels. Que Liszt témoigne de son enthousiasme pour Wagner: M. Nordau verra là une preuve de leur dégénérescence à tous deux. Ils se recherchent comme font les idiots, dira-t-il; ils ne peuvent donc être eux-mêmes que des idiots. Tout ce qu'il nous concédera, c'est que c'étaient des dégénérés d'une qualité supérieure...

J'ai connu un sourd-muet, qui était idiot, et dont la seule joie était de raccommoder de vieux souliers, travail auquel il s'adonnait même avec passion. Je demanderai à M. Nordau si je dois en conclure que tous les ressemeleurs sont aussi des sourds-muets et des idiots, d'une qualité seulement un peu variable? Si M. Nordau croit, pour Wagner et Liszt, que leur amitié est un signe de dégénérescence, pourquoi ne conclut-il pas ainsi de toute amitié? Pourquoi ne reconnaît-il pas aussi un des stigmates de la dégénérescence dans l'amitié qui a uni Gœthe et Schiller, deux des écrivains qu'il admire sans réserve? Je demanderai aussi à M. Nordau pourquoi le culte de Wagner est une preuve d'hystérie générale, si le culte de Gœthe, qui a fait faire un bien plus grand nombre de folies, n'en est pas une?

Veut-on d'autres exemples non moins typiques de la manière extrême de M. Nordau? « On a observé, dit-il, — et il ne manque jamais de citer ses auteurs, — que certains idiots ont la manie d'écrire; ils forment le groupe des graphomanes. » Et voilà du coup tous les gens qui ont beaucoup produit, — du moins tous ceux qui déplaisent à M. Nordau, — qualifiés eux aussi de graphomanes, et classés dans les idiots. Ceci est vraiment excessif, et d'une puérilité qui désarme, surtout quand on sait que M. Nordau est lui-même un des plus féconds écrivains de ce temps. Un dernier exemple de la même façon d'appliquer aux artistes des observations cliniques: « Qu'on ne vienne pas arguer pour défendre Wagner, nous dit M. Nordau, de ce qu'il était musicien! Le savant Sollier n'a-t-il pas dit que c'était justement une des particularités des idiots et des imbéciles d'avoir du goût pour la musique? Lombroso ne cite-t-il pas un certain nombre de cas de folie, où les fous mis en observation témoignaient d'un grand talent musical? Et puis enfin, la musique, ajoutera M. Nordau, ne pouvant avoir d'autre but que de faire naître des émotions, n'est-elle pas par elle-même, pour tous ceux qui s'y adonnent, un signe de dégénérescence, puisque toute la partie du système nerveux qui est douée de la faculté d'émotivité est antérieure ataviquement à la substance grise du cerveau, chargée de se représenter les choses et de les juger, et que le progrès de la race consiste justement dans la supériorité qu'acquiert lentement cette seconde partie sur la première? » Si M. Nordau a raison, pourquoi alors nous citera-t-il ailleurs Beethoven comme un des grands artistes sains qui ont existé? Il y a là une contradiction absolue.

D'ailleurs, M. Nordau a bien vu où pouvait le mener cette théorie. Le progrès, pour lui, c'est d'acquéquérir des connaissances de plus en plus nombreuses, de plus en plus nettes, de mieux en mieux coordonnées et classées selon leur valeur. Tout ce qui ne contribue pas à ce but est une force perdue pour ce but. Tout ce qui contribue à développer les facultés émotives agira donc au détriment des facultés intellectuelles, sera un retour en arrière, un signe de dégénérescence. Peut-on dire que le but de l'art soit de développer les facultés intellectuelles, de nous acquérir de plus en plus de connaissances? Quelques défenseurs de ce qu'on a appelé l'art scientifique l'ont prétendu. C'était mêler deux choses qui ne s'excluent certainement pas, mais qui se commandent si peu qu'essayer de les unir, c'est les amoindrir toutes les deux. L'art n'a pas à être scientifique. Il peut être utile que l'artiste soit au courant de la science de son temps, de la vie intellectuelle de son temps, parce que tout cela, en somme, fait partie de la vie, et peut être ainsi une source d'émotion, mais enfin le but de l'art ne peut pas être d'augmenter la source des connaissances. Vouloir que l'art instruise en même temps qu'il procure des émotions, c'est aller contre la loi de différenciation où M. Nordau reconnaît un signe indiscutable du progrès. Ainsi donc, non seulement la musique, mais tous les autres arts n'auront qu'un but bien précis, s'adresser aux facultés d'émotivité. M. Nordau voit là un recul dans

le passé. Donc tout art, aujourd'hui, serait significatif de dégénérescence. Je suis convaincu que M. Nordau ne tardera pas à l'affirmer, et sans doute sa prochaine œuvre sera le développement de cette thèse. Déjà il le laisse entrevoir dans la conclusion de l'œuvre présente : « La science, dit-il, n'a pas hésité à tuer la foi qui a été bien autrement salutaire à l'humanité que l'art ne peut l'être; elle n'hésitera donc pas à tuer l'art, le jour où elle sera convaincue que l'art est devenu une faiblesse, une maladie de l'humanité. »

Pour développer cette idée, il sera nécessaire que M. Nordau renie quelques-unes de ses admirations actuelles : Michel-Ange, Léonard, Shakespeare, Cervantes, Molière, Gœthe, Beethoven, Tourgueneff, — et M. Georges Ohnet, car c'est une des consolations de M. Nordau qu'il y ait encore de bons philistins pour aimer M. Georges Ohnet, et ce n'est d'ailleurs pas ce que je veux lui reprocher. Il sera donc nécessaire que M. Nordau renie ces admirations actuelles, mais je ne doute pas qu'il ne le fasse d'un cœur léger, car, dans son livre d'aujourd'hui, il laisse entendre qu'il a autrefois défendu Wagner et admiré M. Zola, et il s'en excuse rapidement ; de sorte que nous pouvons croire que quelques phrases de justification lui suffiront le jour où il voudra nous prouver qu'être artiste, ou aimer les manifestations de l'art, c'est le signe d'une faiblesse mentale et d'une maladie nerveuse dont il importe que la science travaille à nous guérir.

On conçoit que j'aie choisi avec intention des exemples extrêmes pour montrer où peut aboutir la méthode qu'emploie M. Nordau. Mais je suis loin de prétendre qu'il se soit trompé tout à fait en voulant chercher une corrélation entre certaines formes de l'activité artistique et les manifestations de certaines maladies spéciales. Je dis seulement que restreindre ses investigations au domaine de l'art, c'était tout d'abord enlever à cette idée une grande partie de la portée qu'elle pouvait avoir, car enfin, puisque notre système nerveux est le premier agent actif de toutes nos manifestations de vie, physiques, intellectuelles et morales, il convenait tout au moins d'indiquer que toutes ces manifestations, aussi bien celles de la science que celles de l'art, pouvaient être soumises à un même examen ; tandis qu'il ressort indéniablement du livre de M. Nordau, pour qui en pénètre l'essence, cette conclusion : que pour lui la science c'est toujours la santé, et l'art toujours la maladie.

M. Nordau répète volontiers que très souvent des nuances infinitésimales séparent seules l'état de santé de l'état de maladie ; il eût été plus exact de dire que ce que nous appelons l'état de santé c'est la prédominance manifeste des éléments sains sur les éléments morbides, car sans doute il est bien peu d'êtres en qui ces deux catégories d'éléments ne se puissent rencontrer ; et considérer les choses sous ce jour lui eût permis plus de vérité, plus de justice. Il est vrai que nous y aurions perdu ce ton de verve amère que M. de Wyzewa a déjà signalé ici même, et qui est, bien plus que les principes de M. Nordau, une des causes qui font lire son livre avec un vif plaisir. Car M. Nordau a beau répéter constamment que le mot maladie n'implique aucune idée de blâme, et que la science n'a pas plus à anathématiser l'état de dégénérescence d'un Tolstoï, d'un Zola et d'un Ibsen, qu'elle n'anathématise l'état pathologique d'un homme atteint du typhus ou du choléra, il ne parle pas moins constamment de ces écrivains sur un ton de satire et de sarcasme qui est en continuel désaccord avec sa théorie. Il est presque plus indulgent pour les criminels de toute catégorie. Il demande bien qu'on leur coupe la tête, mais sur un ton de commisération qui prouve tout de suite que c'est uniquement pour le plus grand bien de la société, et qu'il n'a personnellement aucune rancune contre eux. Par contre, M. Nordau aurait-il des motifs secrets de rancune contre l'art ou les artistes? Ce serait une explication de cette différence de ton tout à l'avantage des criminels, quand il parle de ceux-ci en même temps que des artistes.

*
* *

M. Lombroso déclare quelque part qu'il croit utile au progrès de l'humanité l'existence de ces dégénérés dont la maladie n'est autre chose que ce que nous appelons le génie ; M. Nordau ne suit pas son maître dans cette voie. Pour lui tout état morbide, quel qu'il soit, est nuisible, et il faut travailler à en guérir l'humanité. Par quels moyens? c'est ce que M. Nordau ne nous dit guère. Après avoir signalé le danger que présentent selon lui des livres comme ceux du philosophe Nietzsche, il ajoute que des écrivains comme celui-là, la société doit les rejeter de son sein, les envoyer dans le désert, et que s'ils reviennent il faut les tuer impitoyablement. Dans le cas dont il s'agit, M. Nordau a simplement voulu employer une image forte, c'est évident, car il sait que le philosophe Nietzsche, quoique sorti de la maison de santé où il fut enfermé quelque temps, est désormais incapable de penser et d'écrire. Ce serait donc ses livres qu'il faudrait tuer. Mais comment? M. Nordau n'a pas confiance pour cela dans les gouvernements, et il préconise la fondation de sociétés contre l'art morbide, — en attendant qu'il dise tout uniment : contre l'art, — assez analogues à celles dont M. Bérenger nous a donné le modèle pour opposer une digue à la licence des rues, sauf qu'au lieu de demander main-forte aux tribunaux, que M. Nordau reconnaît aujourd'hui impuissants pour des cas comme ceux-là, cette coalition des médecins de la pensée signalerait au mépris et à la vindicte publics les écrivains et les artistes marqués par elle d'un fer rouge. Comment s'exercerait au juste ce mépris et cette vengeance, c'est ce que M. Nordau néglige de nous dire; et si, par exemple, quelque chirurgien de la pensée allait tuer Ibsen, sous prétexte que chacun de ses drames apporte et répand de nouveaux principes morbides dans

la société, M. Nordau trouverait-il légitime l'acte de cet homme, tout comme il trouve légitime l'acte du chirurgien qui coupe un membre gangrené? C'est la conclusion qui s'impose après la lecture de son livre. Mais M. Nordau a, somme toute, laissé dans l'ombre ces conclusions; imitons-le, et tenons-nous-en à la description qu'il a entreprise de cette maladie qu'il vient d'inventer. Comme on l'a vu par les quelques exemples que j'ai cités, M. Nordau manque au plus haut degré du sens des rapports, qui seul pourrait donner une valeur intrinsèque à chacune de ses observations. Mais peut-être est-ce justement ce grave défaut qui fait tout le mérite de son nouvel ouvrage. La science des maladies nerveuses est trop récente encore, les observations, si nombreuses qu'elles aient pu être, sont encore en trop petit nombre, et surtout sont restées, en somme, trop superficielles, pour qu'il ne soit pas vraiment prématuré de vouloir établir une série de rapports si considérable entre ces maladies et les prétendus stigmates, analogues aux stigmates de certaines de ces maladies, qu'offriraient les œuvres de la plupart des artistes modernes. Que des esprits justes, clairvoyants et pondérés entreprennent de rechercher si vraiment il est possible d'établir un peu sérieusement quelques-uns de ces rapports, ce sera là un travail d'une délicatesse extrême, très long, et dont peut-être il ne sortira encore qu'une toute petite lueur nouvelle. Si M. Nordau avait tenté de faire ce travail, il n'aurait peut-être même pas osé ensuite risquer comme hypothèse ce qu'il donne au début de son livre comme une loi qu'il s'agit simplement de vérifier. Et c'eût été dommage, car si le parti pris continuel de M. Nordau et la lourdeur de la majeure partie de ses observations empêchent d'attacher à son œuvre toute autre valeur que celle d'un bon pamphlet, écrit avec vigueur et âpreté, au moins ce parti pris lui-même, l'abondance des documents, la clarté et la logique bien soutenues de tout le livre, et, il faut le dire, la justesse assez apparente de quelques-unes de ses observations, tout cela attire fortement l'attention sur une hypothèse extrêmement curieuse, que pourront vérifier ensuite des savants doués d'un esprit de discernement plus fin et plus pénétrant.

*
* *

Il est impossible d'analyser ici les neuf cents pages dont se compose le livre de M. Nordau. Je ne doute d'ailleurs pas que ce livre, où notre littérature occupe une place presque prépondérante, soit prochainement traduit en français, et je suis convaincu qu'il excitera la plus vive curiosité, tant pour les motifs que j'ai dits, c'est-à-dire l'idée fondamentale qui l'a inspiré et la verdeur de sa critique, que pour l'utilité incontestable dont il sera tout de suite aux démolisseurs de profession, et même à la critique sérieuse, qui trouvera là, très soigneusement préparée, toute la partie négative de sa tâche, pourrait-on dire.

Je me contenterai donc, pour finir, de retracer ici sommairement le plan de l'œuvre de M. Nordau. Elle est divisée en cinq parties, dont la première, intitulée *Fin de siècle*, est une étude, non sur les artistes eux-mêmes, mais sur le public qui les rend possibles en les acceptant, et en leur faisant le succès dont se plaint M. Nordau. Le titre seul du premier chapitre, *le Crépuscule des peuples*, montre tout le désenchantement de l'auteur. Et quand on pense que l'auteur est un optimiste, comme le sont tous les esprits sains, dit-il, on se demande ce qu'il aurait pu écrire de plus désolé s'il eût été pessimiste. Les chapitres suivants sont intitulés *Symptômes*, *Diagnose*, *Étiologie*. M. Nordau veut qu'on s'aperçoive tout de suite qu'on a affaire à un savant et non à un simple journaliste. Ce qu'il pense du public moderne, je l'ai déjà dit : c'est un public d'hystériques ou de dégénérés, mûr en majeure partie pour les maisons de santé. Impossible de citer nominativement tous les gens que M. Nordau voudrait voir enfermer, ils sont trop. Rappelons cependant quelques noms, sur qui s'est spécialement exercée sa verve : le roi Milan, Mgr Gouthe-Soulard, le diplomate chinois Tcheng-ki-Tong, le policier qui s'est fait faire un portefeuille avec la peau de Pranzini, un Américain qui accomplit son voyage de noces en ballon, etc., etc.

Les trois parties suivantes, *Mysticisme*, *Égotisme*, *Réalisme*, forment le corps même de l'œuvre de M. Nordau; c'est là qu'il étudie ce qu'il appelle la dégénérescence dans l'art.

Le livre sur le mysticisme se divise en six chapitres : *Psychologie du mysticisme*, *les Préraphaélites*, *les Symbolistes*, *le Tolstoïsme*, *le Wagnérisme*, *les Parodies de la mystique*.

On sait que les savants qui ont écrit sur la dégénérescence ont tous fait remarquer que le mysticisme était un des stigmates les plus fréquents de cet état maladif. Le grand dommage, c'est que beaucoup d'entre eux, et M. Nordau plus qu'eux tous, ont souvent confondu mysticisme avec sentiment religieux, ce qui enlève la plus grande partie de leur valeur à leurs observations.

Pourtant tout ce chapitre de la *Psychologie du mysticisme* est en soi extrêmement curieux. Cette explication du mysticisme et de l'extase par l'excitabilité exagérée, innée ou acquise, de certains centres nerveux chez des sujets à qui manque un cerveau puissant et une volonté forte n'a en soi rien que de fort plausible, et ne serait-ce que pour ce chapitre, le livre de M. Nordau mériterait d'être traduit.

M. Nordau avoue au commencement de son réquisitoire contre les préraphaélites que le mysticisme, dans le sens où il vient de l'expliquer, est l'état habituel de la majeure partie des hommes. Ce sera donc

une contradiction de plus à son actif quand il nous parlera de la santé cérébrale des masses profondes de l'humanité. Mais M. Nordau n'en est pas à une contradiction près.

M. Nordau, qui doit être désolé de n'avoir écrit que neuf cents pages et d'avoir ainsi manqué de place pour stigmatiser tous les artistes présents et passés, profite de quelques lointaines ressemblances avec les préraphaélites pour faire sommairement leur procès en passant aux romantiques allemands et aux romantiques français. Puis, comme toujours, des comparaisons nombreuses et très minutieuses avec les idiots et les imbéciles, que M. Nordau prend souvent soin de différencier les uns des autres : « Ainsi, dit-il, les théories de Ruskin sont purement délirantes ». Et, plus loin : « Swinburne appartiendrait à la catégorie des dégénérés supérieurs, tandis que Rossetti doit plutôt être rangé dans celle des imbéciles. » Voulez-vous savoir sur quel genre de preuves scientifiques s'appuie ce jugement? Sur ce fait que dans un poème de Rossetti l'expression « O ville de Troie! » se trouve répétée à plusieurs reprises en forme de litanie, et que par ailleurs Sollier a dit que « le rabâchage devient souvent un véritable tic chez les idiots ». Mais alors Rossetti serait donc plutôt un idiot qu'un imbécile? Grave question que je renonce à résoudre. Je me dispenserai de citer de nouveaux exemples des comparaisons et rapprochements faits par M. Nordau. On a suffisamment jugé la grossièreté de sa méthode. C'est toujours « l'ours qui veut tuer la mouche sur le visage de son maître et qui d'un lourd pavé lui écrase la tête ».

Nos chers symbolistes ne sont pas plus épargnés que les préraphaélites. MM. Stéphane Mallarmé, Verlaine, Rimbaud, Moréas, Charles Morice, Henri de Régnier, Laurent Tailhade, René Ghil, Paul Adam, Charles Vignier, Stuart Merril, Gustave Kahn, sont tour à tour comparés aux pensionnaires les plus curieux des maisons d'aliénés. M. Nordau ne peut leur pardonner d'avoir osé dire que la science a failli à ses promesses. Et il les plaisante sur ce qu'il appelle leur mysticisme dans les termes suivants, qui décèlent bien, chez leur auteur, la plus merveilleuse vulgarité d'âme qui se puisse imaginer : « Le symboliste, qui, après une opération chirurgicale, est préservé par l'asepsie de toute suppuration et inflammation pouvant entraîner la mort; qui se défend contre la fièvre typhoïde par l'usage d'un filtre Chamberland, qui n'a qu'à tourner négligemment un bouton pour inonder sa chambre de lumière électrique ; qui, grâce au téléphone, peut causer avec un être aimé par-dessus terres et mers : il doit tout cela à cette science qu'il accuse d'avoir fait banqueroute, et non pas à la théologie vers laquelle il affirme vouloir revenir. » Le bonheur serait-il donc de tourner indolemment toute sa vie des boutons d'appareils électriques, ou de parler jusqu'à épuisement devant la plaque d'un téléphone? C'est une solution que nous n'avions pas encore entrevue.

M. Nordau, qui ne veut pas passer pour un sectaire, n'hésite pas à rendre quelquefois justice aux artistes dont il parle. Il n'a que quelques mots dédaigneux, il est vrai, pour l'exquis Jules Laforgue; mais en revanche il proclame Verlaine un vrai poète. Cela ne lui prend d'ailleurs que quelques lignes, et tout de suite il se met à sa tâche, de prouver que ce poète est surtout un dégénéré.

Pour Tolstoï, il agit de même. Deux lignes pour dire qu'il est un grand romancier, et quarante pages pour prouver qu'il est un dégénéré tout comme les autres. « Pourquoi se demander quel est le but de la vie? dit M. Nordau; cette question implique la croyance à un but, et partant à un Dieu. Or, cette foi est une folie. » « Il faut se demander, ajoute M. Nordau, quelle est la cause de notre vie; nous verrons que nous vivons parce que nous sommes soumis à la loi universelle de causalité, et cette loi est une loi mécanique. » M. Nordau a vite fait de résoudre les problèmes les plus difficiles. « Au reste, ajoute-t-il, si ces questions vous troublent, n'y pensez pas. » Que répondraient ses malades à M. Nordau, s'il se contentait de leur donner cette seule recommandation : « Guérissez-vous? »

L'esprit de justice qui anime M. Nordau lui fait reconnaître quelque mérite à Wagner. Mais c'est comme peintre qu'il l'admire, ou, plus exactement, M. Nordau admire le peintre que Wagner aurait pu être, si, méconnaissant son génie, il ne se fût pas consacré à la musique, où il a tout au plus produit, aux premiers temps de sa carrière, quelques mélodies dignes d'attirer l'attention. Suivent, à propos du wagnérisme, quelques pages sur l'hystérie allemande, où M. Nordau fustige de la belle manière ses compatriotes.

Le chapitre des *Parodies de la mystique* n'est pas, comme on pourrait le croire d'après le titre, une contre-partie des différents chapitres consacrés au mysticisme. C'est simplement une sorte de chapitre complémentaire où trouvent place quelques noms précédemment omis, les mages, les spirites et les occultistes en tête : MM. Papus, Stanislas de Guaita. Mais ceux-là, M. Nordau ne les étudie pas aussi à loisir, parce qu'il est moins convaincu de leur bonne foi. Le seul auquel il reconnaisse un peu de sérieux, c'est M. Péladan. Il parle de lui presque avec sympathie. Mais tout de suite il prend sa revanche en nous montrant, comme atteignant les dernières limites de l'idiotie, MM. Rollinat et Mæterlinck.

***

La troisième partie de l'œuvre de M. Nordau est consacrée à *l'Égotisme*. Elle comprend cinq chapitres : *Psychologie de l'égotisme, Parnassiens et diaboliques, Décadents et esthètes, l'Ibsénisme, Frédéric Nietzsche.*

La psychologie de l'égotisme de M. Nordau n'est pas sans offrir un certain intérêt, intérêt moindre cepen-

dant que celui que nous avons trouvé à sa psychologie du mysticisme. Après avoir cru que quelques lignes suffisaient à réduire à néant les idées des Berkeley, des Fichte, des Schelling et des Hegel, M. Nordau cherche à établir quelles sont les causes organiques qui font du dégénéré non seulement un égoïste, c'est-à-dire un être ne vivant que pour soi, ce qui n'empêche pas de rester très sain d'esprit, mais encore et surtout un égotiste, c'est-à-dire, explique-t-il, un être n'ayant pas une conception juste du monde, ni de son propre rapport avec le monde, où il croit être tout. Il fait remonter ces causes à la faiblesse des nerfs sensitifs ou des centres de perception dans le cerveau. Il conclut ensuite que l'égotiste sera forcément un pessimiste, un jacobin, un érotique, dont les conditions sociales seules feront tantôt un César Borgia ou un Napoléon Ier, tantôt un don Juan ou un Gille de Rays, tantôt un Barbey d'Aurevilly ou un Baudelaire, tantôt enfin un simple voleur ou un incestueux. Toutes ces idées se développent dans les chapitres suivants, toujours avec la même méthode : accoupler chaque nom d'écrivain cité à plusieurs noms d'idiots et d'imbéciles empruntés à des annales médicales, et constater la parfaite similitude des cas étudiés dans le livre de M. Nordau et dans ces annales.

Parnassiens et diaboliques, c'est Théophile Gautier, M. Catulle Mendès, Th. de Banville, puis Edgard Poe, Baudelaire. Entre temps M. Paul Bourget, qui a parlé avec sympathie de quelques-uns de ces écrivains, est lui-même fort malmené.

Décadents et esthètes, c'est M. Jean Richepin, Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aurevilly, MM. Huysmans, Barrès, Oscar Wilde. A mesure qu'il avance dans son travail, M. Nordau insiste toujours davantage pour prouver que ce sont là des malfaiteurs publics, plus dangereux que les assassins et les voleurs de profession.

Même le chapitre sur l'*Ibsénisme*, après quelques phrases de louange sur les figures secondaires des drames d'Ibsen, n'est tout entier lui-même qu'un long exposé, et de l'imbécillité d'Ibsen, et du danger qu'il fait courir à la société. On s'aperçoit que M. Nordau se convainc lui-même de plus en plus de la vérité de la thèse qu'il soutient. Aussi en arrive-t-il à une façon de s'exprimer fort curieuse. Comme, dans toutes les pièces d'Ibsen, le personnage principal défend généralement des idées peu chères à M. Nordau, M. Nordau l'appelle tout simplement : « l'idiot » ; et cela ne va pas sans produire certains effets comiques. Il convient pourtant de dire, à la louange de M. Nordau, que jamais Ibsen, et ce qu'il y a de nébuleux ou de contradictoire dans son œuvre, n'ont été démontés avec plus de talent que n'en montre M. Nordau.

Frédéric Nietzsche, naturellement, c'est la bête noire de M. Nordau. Il ne lui faut pas moins de quatre-vingts pages pour abattre ce lion du jour. D'ailleurs là comme pour Ibsen, et comme dans les livres antérieurs, M. Nordau abonde en jugements judicieux ; mais s'il trouve une preuve éclatante pour la confirmation de sa thèse générale dans la malheureuse fin de Nietzsche, il y a lieu de faire remarquer que si la folie a pu résulter d'une activité cérébrale trop considérable, il ne s'ensuit pas que le contraire soit vrai, et qu'il faille voir un prodrome de la folie, ou de toute autre dégénérescence, dans telles ou telles formes de cette activité que signale M. Nordau.

Une quatrième partie : *le Réalisme*, traite sommairement de *Zola* et des *écoles zolistes*. M. Nordau ne s'étend pas sur eux, parce qu'il juge que le naturalisme est mort. On ne s'étonnera pas que ce livre renferme, lui aussi, de nombreuses observations fort justes, quand on saura que, pour le composer, M. Nordau s'est largement inspiré des belles études de M. Brunetière. Mais ce qui appartient en propre à M. Nordau, ce sont, par exemple, ses lourdes allusions à l'état pathologique de tel ou tel que je ne veux pas nommer ici, et ce qu'il essaye de nous faire entendre dans des notes où il nous parle de *vita sexualis*, tout en faisant le bon apôtre et l'homme qui ne veut rien dire.

Un second chapitre, sur ce que M. Nordau appelle *les Contrefaçons allemandes du naturalisme*, termine ce quatrième livre. M. Nordau fait lui-même observer que ce chapitre est superflu, puisqu'il ne s'agit plus là de tendances personnelles, mais de simples imitations. S'il l'a écrit, cependant, ce n'est évidemment pas pour le plaisir de saluer en passant le délicat romancier qu'est M. Th. Fontane, non plus que pour faire ressortir le mérite des *Tisserands* de M. Hauptmann ; mais c'est que, sans doute, il eût été inconsolable de perdre une si belle occasion d'être désagréable à toute la jeune génération parmi ses compatriotes. C'est là presque une dispute de famille. Ne nous en occupons pas.

La cinquième et dernière partie de l'œuvre de M. Nordau a pour titre : *le Vingtième siècle*, et comprend deux chapitres : *Prognose* et *Thérapie;* deux chapitres très courts, et d'ailleurs complètement vides. Quelques vagues prophéties sur l'avenir ; et, comme remèdes à essayer pour améliorer l'état présent, les remèdes que j'ai indiqués plus haut.

Je crains de n'avoir pas assez fait ressortir combien l'œuvre de M. Nordau est une œuvre consciencieuse, et paraissant écrite dans le but le plus louable ; mais comme ce n'est pas par là, mais par sa tendance, qu'elle est intéressante, c'était donc cette tendance que je devais avant tout faire ressortir.

J'avais pensé un instant à conseiller la lecture de *Entartung* à mes confrères du journalisme parisien. Ils y trouveraient des arguments solides contre nombre d'artistes qu'ils ont un peu pris l'habitude de malmener, et qu'ils sont obligés, faute de bonnes raisons, de malmener un peu à tout hasard. Mais s'ils lisaient ce livre, ils y découvriraient en même temps que ce

qu'on appelle *la blague* et *l'esprit parisien* sont aussi, pour M. Nordau, des stigmates manifestes de l'imbécillité, et sans doute prendraient-ils de l'aigreur contre lui, et hésiteraient-ils alors davantage à se rendre à ses démonstrations.

Si ces lignes viennent à tomber sous les yeux de M. Nordau, je ne suis pas sans une certaine appréhension du jugement, du diagnostic, qu'il portera alors sur moi; mais je me rappelle qu'il a fait observer quelque part que c'est une des particularités des dégénérés d'admettre comme vrai tout ce qu'ils lisent; et comme je n'ai pas tout admis de ce qu'a écrit M. Nordau, au moins de ce côté suis-je gardé contre le jugement dont il ne manquera pas de me stigmatiser.

JEAN THOREL.

L'INDIFFÉRENCE POLITIQUE

Lettres d'un parlementaire (1).

XXIV.

Voilà quinze jours que la période électorale est ouverte : n'étaient les affiches sur les murs, qui s'en douterait? Autour de nous on se désintéresse des élections, et il semble qu'il en soit de même à peu près partout. Je sais bien ce que quelques-uns disent : « La République n'est plus en danger; pour la première fois, le suffrage universel n'a pas à se prononcer sur une de ces formules simples, claires, qui le passionnent. » Cela est vrai; mais remarquez que ce n'est pas des élections seulement qu'on se désintéresse: c'est de la politique en général. Et ce qui est grave, non pour le présent, mais pour l'avenir de la République, c'est précisément l'indifférence de la classe moyenne.

Rappelez-vous avec quel entrain fut menée la campagne du Seize-Mai, rappelez-vous cette soirée d'octobre où, sur les boulevards, la circulation des voitures étant interrompue, la foule se pressait, anxieuse du résultat des élections : on n'était pas indifférent alors. Cependant, parmi ceux qui, au Seize-Mai, ont payé de leur personne et de leur argent, j'en sais et vous en savez aussi qui maintenant restent chez eux. Ils votent pour un républicain, quand ils votent; mais ne leur demandez plus de donner leur nom, d'aller dans les réunions, de soutenir publiquement un candidat, d'agir enfin, comme ils le faisaient jadis. Chose singulière, c'est au moment où le pays tout entier vient à la République que des républicains d'hier nous disent : « Laissons la politique aux politiciens, et cultivons notre jardin. » Que s'est-il donc passé? d'où vient cette indifférence? — « Des mœurs électorales, nous répondra-t-on, qui sont de plus en plus violentes; apparemment ceux dont vous parlez ne se soucient pas de recevoir des coups de poing dans une réunion publique ou d'être traînés dans la boue par un Giboyer de carrefour. » — De quelques scandales que les honnêtes gens de tous les partis flétrissent, allez-vous conclure qu'il n'est plus possible, en France, de parler dans une réunion publique? Il s'agit d'autre chose ici que des mœurs électorales. Si des hommes qui occupent quelque place dans l'industrie ou dans les affaires, si des lettrés, si des bourgeois se désintéressent peu à peu de la politique, cela tient, croyez-le, à une cause plus générale et plus profonde. La vérité est qu'ils se fatiguent de voir que, dans la majorité des cas, leurs principes et leurs candidats sont battus. Et qu'est-ce que cela prouve? Qu'il y a un malentendu entre la bourgeoisie et la démocratie.

Pourquoi ne pas le dire une bonne fois? la classe moyenne a perdu le contact du peuple, et ceci explique qu'elle n'ait pas joué le rôle auquel son expérience et ses lumières l'avaient préparée. Voilà une phrase faite pour choquer ceux qui répètent tous les jours que, depuis la Révolution française, il n'y a plus de classes : s'il n'existe pas une classe bourgeoise, il existe, tout au moins, une éducation bourgeoise, un état d'esprit bourgeois. Cet état d'esprit, c'est le vôtre, c'est le mien; et il faut bien reconnaître que, dans la transformation démocratique qui se fait autour de nous, il est plus d'une chose qui heurte nos opinions ou nos préjugés, comme vous voudrez. Un jeune bourgeois qui sort du lycée se sent plus dépaysé dans la société de nos jours que son père ne l'a été dans celle du second Empire ou son grand-père dans celle de Louis-Philippe. La lutte pour la vie, de plus en plus dure, enferme chacun dans un cercle étroit de relations et d'intérêts. L'atelier d'autrefois, et la boutique, et l'échoppe, où le patron coudoyait ouvriers et commis, font place à la grande manufacture, au grand magasin, où le chef ne connaît plus ses subordonnés. Dans les villes, ceux qui vivent du travail manuel sont maintenant rejetés au fond des faubourgs, si bien qu'il y a des quartiers bourgeois et des quartiers ouvriers. Il n'est pas jusqu'au journal, où tant de gens de toute condition cherchent des opinions toutes faites, qui ne nous sépare les uns des autres : nous lisons des journaux à trois sous, le peuple lit des journaux à un sou. Bourgeois et ouvriers parlent deux langues différentes, au propre comme au figuré. De cette démocratie qui, depuis vingt ans, hésite, tâtonne, cherche, s'efforce par tous les moyens de s'organiser, nous aurions dû former les cadres : nous n'avons pas pu le faire, ou nous ne l'avons pas su. Aujourd'hui, beaucoup voudraient agir, mais ils doutent que leur action puisse être utile. C'est là, et non ailleurs, qu'il faut chercher la cause de

(1) Suite. — Voy. la *Revue* depuis le 21 janvier.

cette indifférence qui menace de gagner les meilleurs et les plus éclairés.

Que faire? Ce mot est sur bien des lèvres. Il y a toujours quelque chose à faire quand on est décidé à ne pas s'abandonner soi-même. Si, par exemple, les réunions publiques ne sont plus possibles en certains endroits, qui vous empêche d'organiser des réunions privées? Il semble qu'à l'heure qu'il est tout homme intelligent puisse agir en quelque mesure, ne fût-ce qu'en causant avec ceux qui l'entourent, en les renseignant, en discutant avec eux, en leur expliquant pourquoi il vote pour tel candidat plutôt que pour tel autre. N'eussiez-vous gagné que dix voix, qu'une voix à la cause qui vous paraît juste, vous n'aurez pas perdu votre temps. Votre candidat, dites-vous, sera battu; d'avance vous le savez : qu'importe? Le grand point est que la classe moyenne, qui seule peut établir dans ce pays une opinion raisonnée, saisisse toutes les occasions de se mettre en contact avec le suffrage universel.

Ce n'est pas assez, pour cela, de ne se pas désintéresser des questions politiques : encore faut-il ne pas se désintéresser des questions sociales. L'indifférence ici serait même plus dangereuse qu'en matière de politique. Il y a de tout dans le mouvement socialiste dont nous sommes témoins, il y a de l'utopie, de l'ignorance, de l'envie, de la haine; mais il y a aussi l'expression de souffrances réelles et un idéal vaguement entrevu de justice sociale. Il est enfantin de nier le socialisme, et il ne suffit pas de le discuter dans les académies ou dans les livres : inquiétons-nous des réformes possibles, des réformes pratiques, si nous voulons empêcher le suffrage universel de se perdre dans les chimères et de nous y perdre avec lui. Il n'est que juste de reconnaître ce qui a été fait, ce qui se fait tous les jours. Des chefs d'industrie ont amélioré la condition de leurs ouvriers par des institutions philanthropiques : il faut les honorer de l'avoir voulu, mais il faut en même temps avouer que la charité, si admirable à soulager les misères privées, est radicalement impuissante à créer un lien social. On n'aura rien fait d'efficace pour rapprocher les classes tant qu'elles n'auront pas le sentiment qu'elles travaillent à quelque œuvre commune, qu'il s'agisse d'élections politiques, ou d'affaires communales, ou d'intérêts économiques; tant que des praticiens (et non plus des théoriciens, comme sont la plupart de ceux qui écrivent ou qui parlent) n'iront pas discuter d'homme à homme avec les ouvriers, avec les paysans, les questions qui les touchent. Vous faites pour le peuple des brochures et des conférences où vous lui servez Bastiat découpé en tranches; entretenez-le de ce qui l'intéresse, des sociétés coopératives, par exemple, ou des caisses de retraites, et il vous écoutera. Au point de vue social comme au point de vue politique, le moment semble venu où la classe moyenne doit faire un effort pour ressaisir l'influence qui lui échappe. — « Vous parlez en bourgeois, » dira-t-on. — Oui, je parle en bourgeois; mais je crois défendre un intérêt supérieur à l'intérêt de la bourgeoisie. S'il n'y a plus, comme dit l'autre, de classes dirigeantes, il y aura toujours des gens qui dirigent; et si ceux qui ont le savoir, l'indépendance, l'expérience, la tradition, s'écartent du suffrage universel, qu'arrivera-t-il et par qui seront-ils remplacés? Par des politiciens de profession, comme en Amérique. Voilà où nous mènerait l'indifférence de la classe moyenne.

L'autre jour, comme nous causions de ces choses, mon ami Jack, citoyen anglais, qui vit depuis longtemps parmi nous et qui nous aime tout en nous critiquant, prit la parole : « Vous avez raison, dit-il, rien de pire que l'indifférence; mais cette indifférence, que vous blâmez chez la classe moyenne, elle existe aussi chez les ouvriers. Vous vous plaignez que des bourgeois éclairés se désintéressent des affaires publiques; vous trouverez de même des ouvriers intelligents qui pourraient se faire écouter de leurs camarades : que font-ils? Les trois quarts du temps ils restent chez eux et cèdent la place à des meneurs, qui d'ouvriers n'ont souvent que le nom. Ce qui vous manque, à vous autres, Français, c'est l'habitude de faire vos affaires vous-mêmes. Vous parlez beaucoup de la liberté, vous en inscrivez le nom dans vos codes et sur vos monuments publics; mais, pour parler net, je crains que bien peu d'entre vous aient foi dans la liberté. Vous avez depuis quelques années certaines libertés, comme de réunion et de presse : il arrive de temps en temps qu'on en abuse, et voilà vos libéraux aussitôt qui demandent s'il ne faudrait pas changer les lois. Eh! non, ce n'est pas les lois qu'il faut changer, mes amis, c'est vous-mêmes. Habituez-vous, si vous voulez vraiment la liberté, à souffrir quelques abus; habituez-vous surtout à vous défendre contre ces abus. Quand vous êtes quelques-uns qui pensez de même, réunissez-vous; mettez en commun vos idées et votre argent; fondez des journaux pour répandre ce que vous croyez la vérité, non pas des journaux de haute littérature, mais des journaux populaires, des journaux à un sou. Agissez autour de vous quand l'occasion s'en présente; parlez, écrivez, remuez-vous. Surtout ne boudez pas la démocratie. Occupez-vous de ce qui l'occupe, mêlez-vous à elle, et vous verrez qu'au fond des conflits les plus aigus il n'y a souvent qu'un malentendu. » Ici Jack s'arrêta pour rallumer son cigare. Il n'ajouta qu'une phrase, qui paraîtra peut-être un peu brutale; je la donne telle qu'il la dit : « Si, vivant dans un pays libre, vous n'avez pas d'opinions, vous n'êtes pas un citoyen; et si, ayant des opinions, vous n'osez pas les défendre, vous n'êtes pas un homme. »

PAUL LAFFITTE.

(*A suivre.*)

LE GÉNÉRAL THOUMAS

Souvenirs de la guerre de 1870-1871.

PARIS, TOURS, BORDEAUX (1).

L'homme disparu au commencement de cette année et qui porta si dignement l'uniforme de général français est une figure qui, jusqu'alors, était demeurée un peu voilée, mais qui mérite, nous semble-t-il, d'être dégagée de l'ombre.

Même ces demi-teintes, dans lesquelles restait sa personnalité, n'avaient rien pour déplaire. On y retrouvait la réserve dans laquelle doit se retrancher l'officier moderne, résigné dès le début de sa carrière à remplir un rôle impersonnel, brisé aux abnégations qu'exige la discipline, comprenant qu'il n'est qu'une fraction anonyme de ce grand tout qui s'appelle l'armée.

L'apparition récente de son livre posthume qui devient une sorte de testament nous le montre sous un jour nouveau. Mais l'impression produite n'en reste pas moins favorable. L'homme d'étude se double d'un homme d'action. L'anecdotier que nous connaissions se hausse à la taille d'un historien. Car ce dernier livre (*Paris, Bordeaux et Tours, souvenirs de la guerre de* 1870-1871) a la valeur d'une page d'histoire contemporaine, non seulement par l'émotion contenue qui y vibre, mais par le relief des personnalités qui le traversent.

Assez habituellement l'œuvre du général Thoumas était jusqu'ici d'une tonalité un peu grisâtre. Cette fois elle se colore et s'anime. Elle devient palpitante comme une chose vécue, douloureuse comme une chose soufferte. C'est l'envers d'un drame, avec des épisodes burlesques de roman comique, dont il s'est trouvé en position de noter les péripéties. Et ce drame, où il fut en même temps spectateur et acteur, a un intérêt hors ligne : car chacun de ceux qui y figurent relèvera de la postérité.

Dans son existence coude à coude avec les fondateurs de la dernière République, il lui fut donné de voir en déshabillé ceux que le public n'a connus que grimés dans une attitude de convention, posant pour la foule ou débitant un rôle appris. La galerie qu'il nous présente abonde en portraits, médaillons consciencieusement fouillés ou silhouettes simplement restées à l'état d'ébauche, suivant l'importance du personnage qui occupe la scène. Militaires ou politiciens, aventuriers et pêcheurs en eau trouble, tous s'esquissent d'un joli coup de crayon qui marque leurs saillies. La bonhomie n'est souvent qu'apparente, il y a des traits qui cinglent et des phrases qui stigmatisent. Le ton du narrateur, d'une sobriété qui côtoie la sécheresse dans ses œuvres antérieures, ici s'échauffe subitement, et de ce récit l'officier surgit tout autre que ce qu'il avait tenu à se montrer jusqu'alors. Son caractère y prend une singulière vigueur. Celui qu'on aurait pu croire timide, ou tout au moins porté à l'effacement, se redresse tout à coup, a des raideurs presque cassantes, quand il sent sa conscience engagée ou quand il juge le prestige de l'armée atteint en sa personne. Par la suite, il eut à souffrir de la situation délicate où l'avaient placé les hasards de sa carrière; les calomnies ne le respectèrent pas, les attaques ne lui furent pas épargnées. On s'ingénia à incriminer ses actes les moins entachés d'illégalité. Les malheurs aigrissent les hommes, les portent aux récriminations. On chercha pour expliquer nos défaites à en rendre solidairement responsables tous ceux qui n'avaient pu conjurer la mauvaise fortune. Plus qu'un autre, peut-être, il ressentit l'amertume de ces coups d'épée et de ces coups d'épingle. Et c'est ce qui explique cette façon de se replier sur lui-même, ce désir de se dérober à la vie publique, qui a caractérisé la dernière partie de son existence.

Qu'on nous permette un retour rétrospectif sur ce que fut l'homme d'études, nous dirons ensuite ce que fut l'homme public.

Soldat tant que ses forces le lui permirent, puis écrivain ou, pour parler plus justement, chercheur patient et érudit, le général Thoumas est surtout un modeste. D'instinct, le tremplin lui fait horreur. Un respect de soi, qui se devine même sans qu'il en parle, lui interdit l'accès d'aucune scène. Toute attitude théâtrale lui répugne. A l'encontre de quelques-uns de ses contemporains, il n'a jamais admis que l'uniforme pût être confondu avec le costume.

Officier soigneusement cantonné dans sa spécialité, même quand sa fortune se trouva associée à celle des puissants du jour, il ne montra pas la moindre velléité de courir les aventures politiques; publiciste quand il fut rentré dans la vie privée, il ne paraît pas qu'il se soit soucié de réclame.

Quand il n'a pas à défendre son honneur, à plaider sa cause devant l'opinion publique, il reste d'une réserve dont rien ne le fait sortir. S'il lui arrive de citer les événements auxquels il fut mêlé, c'est avec une extrême sobriété de termes, en évitant avec soin de rien souligner. Lisez les lignes qu'il a consacrées au combat de Traktir :

« La lutte la plus vive, nous dit-il dans son livre *Autour du drapeau*, eut lieu au pont de Traktir, entre la division Faucheux et les troupes commandées par le général Read. »

On ne saurait être plus discret, et personne, à travers ces phrases concises, qui ne contiennent même pas une allusion, ne se douterait du rôle actif que joua dans cette affaire le jeune et brillant artilleur. Et pourtant ce fut là le début d'une carrière bien remplie.

(1) 1 vol. Librairie illustrée, 1893.

Comme capitaine, Thoumas prit part à la guerre de Crimée. Il commandait une de ces batteries à cheval qui, continuant les belles traditions de l'Empire, se firent un nom impérissable dans les batailles d'Inkermann et de Traktir.

Agent énergique et actif dans l'organisation de la défense nationale, Thoumas semble avoir voué un culte à la mémoire de Lazare Carnot. Peut-être rêva-t-il une destinée semblable, mais s'il ne lui fut pas donné de voir la France repousser l'invasion étrangère, du moins ne désespéra-t-il pas de l'avenir. Sans forfanterie, avec une modératjon de termes qui, chez lui, n'empêche pas la conviction, il ne cessa de parler de son relèvement. Il y travailla dans la mesure de ses forces; puis, la tâche achevée, prit son parti d'un rôle désormais passif en compulsant les fastes de son pays, en vulgarisant ses annales, en exhumant de son passé tout ce qu'il put y trouver de souvenirs consolants et glorieux.

***

Pour l'homme de guerre dont toute la jeunesse s'est dépensée extérieurement, s'il est un moment cruel, c'est celui où s'arrête sa carrière, où, sans autre motif que la limite d'âge, la vie active le rejette pour le rendre à la vie sédentaire. Il y a là un brisement de toutes les habitudes, une rupture dont souffrent les plus résignés. Il semble pourtant que le général Thoumas ait pris en sage ce passage à une existence nouvelle. C'est que ce soldat savait, pour l'avoir éprouvé, que les gloires se payent, que l'obscurité et le repos ont leur prix. On sent qu'il dut aimer le travail pour ce qu'il est en réalité, pour ce qu'il apporte avec lui d'apaisement et de joies intimes, et non point dans un désir de gloire ou de notoriété.

Les occupations littéraires prirent dès lors dans son existence la place qu'y avaient tenue jusqu'alors les devoirs professionnels, ou plutôt ces compilations ne furent que la continuation de ces mêmes devoirs.

Ce qu'il rechercha avec soin, dans une sorte d'étude comparative du présent et du passé, ce furent les causes de nos victoires et de nos revers, et cela dans un pieux et fervent désir d'éloigner le plus possible, pour son pays, le retour éventuel des désastres passés.

Il n'eut pourtant jamais la prétention d'avoir trouvé le moyen de prévenir toutes les catastrophes. Il ne se piquait pas d'infaillibilité. Il ne se flattait pas d'indiquer la panacée qui guérit tous les maux. Il laissait cela aux charlatans, à quelque rang de l'échelle sociale qu'ils appartinssent. Soit qu'il s'occupât des transformations de l'armée française, soit qu'il compulsât l'histoire douloureuse des capitulations, il se bornait sagement à conseiller des palliatifs.

Au cours de sa carrière, il avait regardé, écouté, tâché d'augmenter son bagage de connaissances et d'observations. Rien ne lui semblait préférable à l'expérience de ceux qui ont vu. Il pensait que la pratique vaut mieux encore que la théorie, que, pour s'instruire, les nouveaux venus feraient bien d'écouter les vétérans, qu'ils tireraient même de cette déférence un certain profit. Et c'est ce qu'en termes discrets il se plaît à insinuer aux jeunes, estimant que leur présomption peut avoir encore quelque chose à apprendre des devanciers.

Appelé au mois de janvier 1867 au ministère de la Guerre pour être attaché au bureau du matériel de l'artillerie, il y arriva à l'heure où l'Allemagne devenait menaçante, où s'imposait avec une certaine gravité cette redoutable question de l'armement.

Le maréchal Niel tenait le portefeuille de la guerre. Nous avons dit ici même (1) à quels misérables mobiles furent sacrifiés les intérêts sacrés de la patrie et comment Le Bœuf, appelé au ministère en 1869, prit à peu près le contrepied des actes de son prédécesseur. Il serait donc oiseux d'y revenir. Cette attitude de courtisan, stigmatisée par le général Jarras dans son livre sur *Metz et Bazaine*, l'absence de hauteur morale, la myopie de l'homme qu'aveuglait un besoin de soumission au maître, s'accentue sous la plume de Thoumas. Très sévère, à juste titre, à l'égard du nouveau ministre, il le montre comme allant au-devant des désirs de ceux qui, obéissant à un sentiment d'antagonisme, malheureusement fréquent dans l'armée entre officiers d'armes différentes, s'efforçaient d'enlever à l'artillerie un rôle prépondérant.

« Il affectait de faire peu de cas de son arme d'origine... Petite faiblesse d'un homme qui aurait été grand si le désir de plaire en haut et en bas, l'amour exagéré de la faveur et de la popularité n'eussent rapetissé parfois son caractère. »

C'étaient d'ailleurs façons usitées à la cour. A un déjeuner au palais de Saint-Cloud, en septembre 1869, Napoléon III, très aimable à l'égard du général Susane, chef du service de l'artillerie, lui demandait avec un aplomb qui trahissait plus de candeur que de sagacité : « Pouvez-vous mettre à ma disposition, pour les ateliers de Meudon, la somme d'un million? » Et comme son interlocuteur ahuri se retranchait derrière les exigences budgétaires, le souverain, très surpris de se voir refuser cette bagatelle par un chétif directeur, lui tourna le dos. Le général, déconfit, s'en revint, emportant, en guise de moralité, cet avis que M. Rouher, moitié riant et moitié sérieux, lui avait coulé en douceur : « On doit toujours trouver un million quand l'empereur le demande. »

Passons rapidement sur les premières défaites, sur les fausses manœuvres, le temps gâché, les ordres contradictoires qui eurent leur part dans nos désastres, l'agitation qui commençait à se manifester dans Paris, ce grossissement de peuple se ruant à travers les

(1) Voy. la *Revue bleue* des 7 et 14 janvier 1893.

voies, comme quelque fleuve gonflé de crues subites.

« Il faut bien le dire d'ailleurs, s'écrie douloureusement Thoumas, la joie de voir l'Empire renversé semblait sur beaucoup de visages effacer la douleur de la défaite. »

Dès le matin du 4 septembre, l'officier dut franchir, pour gagner le ministère, le cordon de troupes qui gardait les abords du Corps législatif. Cette force armée, formidable en apparence, avait son point faible : « la garde nationale qui a toujours fait triompher le parti de l'émeute ».

La même journée vit l'élévation de Trochu et le départ de Palikao, départ que Thoumas considère comme une catastrophe. De bonne foi il crut que le salut pouvait venir de ce plan conçu par le général Cousin-Montauban : arrêter la marche rétrograde de Mac-Mahon sur Paris, lui faire faire un à droite vers le nord et le porter brusquement sur la Meuse, à l'effet de débloquer Metz et de joindre Bazaine. Pour exécuter une opération pareille il oublie qu'il faut disposer de deux facteurs indispensables : une armée comme celle du camp de Boulogne, un chef comme Napoléon Ier. La grande armée de 1805, galvanisée par ses victoires, d'une foi indomptable en elle-même et en son chef, put, par une marche foudroyante des côtes de la Manche au Danube, enlever Ulm et préparer Austerlitz, sans laisser en route un retardataire. Mais dans le cas actuel tout était changé. Avec des troupes démoralisées par la défaite, et qui depuis la journée lamentable de Frœswiller n'avaient fait que battre en retraite, abandonnant les passages des Vosges, semant leur matériel et leurs déserteurs à tous les carrefours de la route, avec un chef aussi irrésolu que loyal, tel que fut l'infortuné maréchal de Mac-Mahon, la conception de Palikao avec ses horaires minutieusement établis, ses journées d'avance soigneusement calculées, était un rêve qui ne pouvait aboutir qu'à de lamentables désastres. Il eût fallu pour ce coup d'audace infiniment plus de diable au corps que n'en avaient ensemble à eux tous les chefs militaires du second Empire, encore ne peut-on préjuger des résultats. Pour répéter les paroles du vieux général de Mossel : « En temps de paix on fait comme on veut, en temps de guerre on fait comme on peut. »

*
* *

Suivons maintenant à Tours, où le rejetait l'investissement de Paris, le général Thoumas. Il y arrivait dans un wagon, où s'entassaient avec les débris de l'ancienne administration de la guerre quelques spécimens du nouveau fonctionnarisme civil. Il faisait partie de la délégation de Tours avec Crémieux et Glais-Bizoin, et fut bientôt rejoint par l'amiral Fourichon et M. Béraldi. Nommé membre de la commission d'armement, Thoumas eut pour mission de pourvoir d'armes, de matériel et de canons le 15e corps alors en formation. Sa tâche fut rude. Il se heurtait à toutes les difficultés que laissent derrière elles les désorganisations. Les arsenaux étaient vides, les achats d'armes à l'étranger ne donnaient que des résultats dérisoires. Puis c'étaient à tout moment des dépêches de maires et de préfets demandant, pour l'armement des gardes nationales, les fusils du modèle le plus perfectionné, menaçant d'enlever de vive force ceux qui leur étaient refusés et qu'on réservait précieusement pour les troupes de ligne, passant même quelquefois de la menace à l'exécution. C'étaient encore des intrusions de gens propres à entraver davantage un service déjà si pénible. Des colonels de francs-tireurs faisaient irruption dans les bureaux, y étalaient leurs galons et leurs uniformes fantaisistes de brigands d'opéra-comique, et, ce qui est pis, fatiguaient de leurs exigences les officiers déjà surmenés par des travaux excessifs. On se débarrassait de ces fâcheux comme on pouvait. Un certain colonel Aronsohn fut jeté par-dessus bord et aussitôt remplacé à la tête des francs-tireurs de Paris par le fameux Lipowski. Quant à Garibaldi, sa présence à Tours avait causé quelque effervescence. Il s'était montré avec Crémieux sur le balcon de l'archevêché et, aux yeux de la populace, lui avait donné une fraternelle accolade. On l'évinça adroitement sous le prétexte d'aller organiser une armée pour la défense des Vosges.

A ce moment, Thoumas fut admis pour deux ou trois séances dans la salle où siégeait le conseil. « Ces séances, nous dit-il, étaient fort curieuses à voir. Je ne voudrais pas jeter le ridicule sur des efforts dont le but était la délivrance du pays... Mais je ne puis résister au désir d'esquisser le tableau que j'eus sous les yeux... Crémieux commençait à se ressentir des atteintes de la vieillesse. Il avait légèrement besoin d'être guidé dans ses actions... Deux femmes de sa plus proche parenté avaient pris ce soin. » Mais ne pouvant assister de droit aux séances du conseil, elles s'y introduisaient à l'aide de mille subterfuges. Toutes les ruses étaient bonnes pour avoir pied dans la place. C'étaient de continuels passages de jupes sous prétexte de feu à surveiller, de rideaux à interposer aux rayons du soleil. La faconde oratoire des membres de l'aréopage se donnait là libre carrière. Crémieux, avec des élans d'éloquence qu'en toute autre occasion Thoumas eût incontestablement goûtés, y réclamait, dans un attendrissement sénile, la mise sur pied et l'armement de la garde nationale.

L'arrivée de Gambetta, parti de Paris en ballon, galvanisa cette assemblée quelque peu momifiée. Il parut au balcon de la préfecture, harangua la foule et y reçut une de ces ovations que soulevait sa parole ardente. Tout d'abord Thoumas n'eut pas occasion de se trouver en présence du leader des gauches. Il eut la modestie de s'en réjouir. M. de Freycinet, désigné pour des fonctions qui avaient dû primitivement échoir au

général Thoumas, se montrait d'une courtoisie parfaite. C'était, au demeurant, le personnage connu, l'homme prudent à l'esprit délié qui se retrouvera plus tard complètement d'aplomb dans le rôle politique pour lequel il est né. En dépit d'une certaine irritabilité que confesse le général, et qui lui venait des excès d'un travail qu'il sentait stérile, peut-être aussi de ses douleurs patriotiques ou des défaillances de sa santé, il trouvait en M. de Freycinet une urbanité qui ne se démentit jamais. On était d'ailleurs assailli de quémandeurs. Les sollicitations pleuvaient. C'était à qui profiterait de la situation critique pour se disputer les grades. Et comme Crémieux se mettait lui-même de la partie pour couvrir de galon une de ses créatures, Thoumas, qui s'était montré fort hostile à un avancement que rien ne justifiait, dut en référer à Gambetta. « Vous avez bien fait, conclut impétueusement le dictateur, de ne pas céder à cette vieille bête. »

Une violente proclamation de Gambetta, au lendemain de la capitulation de Metz, faillit troubler la bonne harmonie qui régnait entre l'élément civil et l'élément militaire. Cette proclamation, associée à de douloureux souvenirs, se propagea dans les départements, y fit traînée de poudre, éveillant contre tous ceux qui portaient l'épaulette une animosité haineuse. Le général Thoumas considérait que cette attaque en un tel moment, détruisant le prestige de l'armée, était un coup mortel porté à la discipline. Il fut sur le point de se retirer, et n'obéit certes qu'à des considérations de devoir professionnel en acceptant d'être maintenu dans sa situation. A la suite d'une entrevue qu'il eut avec le ministre, le général sentit fondre ses dernières rancunes. Gambetta lui apparaissait sous un jour nouveau « voyant les choses de très loin et de très haut ». « J'admirais son intelligence et sa force d'assimilation. » Quand tout à coup, avec ce geste de tribun qui lui était familier :

— Ah! mon cher colonel, fit-il d'un ton plus lent et plus grave, nous sommes bien bas, nous n'avons qu'à faire choix de l'abîme pour y tomber; mais c'est égal, cria-t-il plus haut et en relevant le front, il faudra que la France se tire de là ou qu'elle dise pourquoi.

Parfois il était donné à l'artilleur, flegmatique à ses heures, de calmer les emportements du grand chef. La fabrication des capsules ne marchait pas au gré de leur impatience. Gambetta se précipitait à la rencontre de Thoumas, s'écriant: « Je vais faire fusiller le directeur de Bourges! — Cela ne vous donnera pas une capsule de plus et je crois qu'il vaut mieux encourager ce colonel que de le rebuter par de violents reproches. »

Le lion rentrait ses griffes et l'on reprenait l'existence côte à côte. Peu à peu du dictateur à l'officier s'établissaient des liens d'affection et d'estime. Un certain charme infiltrant émanait du tribun. Thoumas, en dépit de sa réserve native et peut-être d'une certaine hostilité préconçue, se sentait conquis. Le cœur était pris sans qu'il se fût défié. Tant de misères souffertes en commun, d'espérances déçues, de déceptions cruelles à leur patriotisme avaient rapproché ces deux hommes. Les larmes versées par Gambetta, au lendemain de la retraite d'Orléans, amenèrent sûrement quelques gouttes humides sous les paupières du général, lui arrachèrent en quelque sorte cette protestation : « Quoi qu'on puisse dire de cet homme, je puis certifier, pour l'avoir vu dans cette circonstance et dans plusieurs autres, qu'il aimait passionnément son pays. »

***

Les choses allaient de mal en pis. En dépit de ce qu'avait fourni l'artillerie, cette armée, pour ainsi dire privée de cadres, « emplâtrée » des non-valeurs qu'on était forcé d'y enclaver, courait à ses derniers désastres. Le gouvernement abandonnait Tours pour Bordeaux, remplissant deux fourgons de ses archives, comme pour prouver « que la paperasserie avait fait des siennes ».

A Bordeaux comme à Tours nouveaux importuns à congédier, depuis l'inventeur en mal d'idées jusqu'aux originaux recrutés à tous les degrés de l'échelle sociale. Partout les armées étaient vaincues. La nouvelle de l'armistice, la tentative de suicide du général Bourbaki arrivaient coup sur coup. En apprenant de quelle effroyable omission l'armée de l'Est se trouvait victime, Gambetta ne put contenir sa fureur :

« Il se jeta sur moi, qui n'étais certes pour rien dans ce qui se passait, saisit ma cravate et la tordit comme s'il eût voulu m'étrangler. — Je comprends, s'écria-t-il, qu'un avocat hébété par la peur ait commis une pareille balourdise et une semblable infamie, mais ce Jules Favre était assisté d'un général quand il discutait avec Bismarck les clauses de la convention : que le sang de l'armée de l'Est et la honte de la défaite retombent sur lui ! »

Bientôt débarquait Jules Simon dont la mission, déclare le général, « était d'affirmer la suprématie de Paris sur Bordeaux ». Il fut suivi de près par Garnier-Pagès, Eugène Pelletan et Emmanuel Arago. La délégation de Bordeaux et les membres du gouvernement entrèrent en séance. Discussion pénible, s'il en fut, où s'agitait cette triste question de la guerre à outrance. Au dehors la populace hurlait. Des amis de Gambetta faisaient à tout moment irruption dans la salle, le suppliant de se montrer au balcon, de haranguer la foule. Gambetta les repoussait dehors en leur criant : « F...-moi la paix ! » et leur fermait violemment la porte au nez, puis revenait s'asseoir, parlait et écoutait tranquillement comme s'il se fût agi de la question la plus insignifiante.

Même l'exaspération finit par le gagner, par lui arracher une exclamation plus énergique, celle que Victor Hugo prête à Cambronne. Puis se tournant vers la fenêtre par laquelle apparaissaient, à la lueur des torches,

les têtes illuminées du populaire : « Croyez-vous que c'est une vie ? Voilà dix jours que dix mille gueulards viennent crier sous mes fenêtres : « Gambetta ! Gambetta ! » que je parais au balcon, que je leur adresse un discours, qu'ils me saluent de bravos et de cris : « Vive Gambetta ! » pour recommencer le lendemain, proférer les mêmes vociférations, entendre les mêmes discours et crier encore vive Gambetta ! »

La décision-suprême fut douloureuse entre toutes. La signature de la paix, l'amputation de la France, la patrie démembrée, écrasée sous le talon de l'Allemand, c'était l'écroulement de l'œuvre rêvée. Avec une tristesse dont chacun prenait sa part, Gambetta laissa échapper ces mots : « Il n'y a plus rien à faire. »

Avant de se séparer, dans l'effusion des adieux, le général Haca lui glissa une insinuation : le conseil de se débarrasser des non-valeurs qui, selon lui, le compromettaient.

« Mais, répondit Gambetta, avec un fin et triste sourire, ces gens-là, comme vous les appelez, sont du lest de mon navire, si je les jette à l'eau, je serai submergé. »

Ce fut tout. A ces sombres heures du dénouement le dialogue prend une singulière concision, les effets oratoires détonneraient.

Le général emportait dans l'âme un de ces attachements qui lient à jamais ceux qui ont combattu pour la même cause. Le collaborateur des jours d'épreuves lui resta non moins cher que quelque compagnon d'armes avec lequel il eût humé la fumée du bivouac.

« Je l'ai revu depuis lors dans des circonstances bien différentes, ardent tribun, député mûri par la pratique de l'opposition, président de la Commission du budget, chef du ministère, renversé par l'intrigue, alors qu'il était en état de gouverner le pays. Je l'ai toujours entendu parler de la revanche de 1871 comme du but suprême de ses aspirations et de ses espérances; mais je me le suis toujours représenté dans cette froide soirée de janvier lorsque calme, mais la voix altérée par des sanglots que son énergie comprimait, il nous adressait un adieu désespéré. Je l'avoue, j'ai aimé cet homme. »

Beaucoup moins sympathique, à coup sûr, sont sous la plume de Thoumas quelques autres personnalités également curieuses, celles, par exemple, du général Le Flô et de M. Thiers. Le premier prit le ministère de la Guerre après un léger ballottage qui avait fait passer le portefeuille des mains de M. de Freycinet à celles de M. Emmanuel Arago. Un infatigable causeur que cet aimable général, diseur de mots marqués au bon coin, décochant le trait avec une remarquable vivacité de répartie, volontiers emporte-pièce à ses moments perdus, en définitive un chef médiocre, faisant perdre en bavardages à ses subordonnés un temps précieux pour le service, et un patriote douteux qui oubliait les mutilations de la patrie dans la joie de se savoir enfin vengé, d'apprendre la déchéance des Bonaparte qui l'avaient embastillé au coup d'État.

Quant au libérateur du territoire, le général Thoumas a quelques bonnes raisons de lui tenir rigueur. Les prétentions militaires, la manie de jouer au soldat et de connaître un champ de bataille comme quelque échiquier familier à ses aptitudes de tacticien, n'amènent guère sur les lèvres de l'officier qu'un mélancolique sourire, mais il y a un peu d'intime amertume dans les souvenirs personnels qu'il en a gardés. Mis en disponibilité, comme première récompense de ses services, puis traduit plutôt qu'appelé devant la Commission des marchés, le général Thoumas, et comme lui tous ceux qui avaient collaboré à l'œuvre ingrate de la défense du territoire, remplirent devant cette commission un rôle de boucs émissaires.

« Abandonné de mes chefs, qui avaient disparu, je servis de proie pendant deux jours, avec le général Susane, à toutes les passions politiques soulevées contre l'Empire et contre la République, sous prétexte de moralité financière. »

Thoumas et Susane ripostèrent; les mémoires répondirent aux réquisitoires. Le général de Cissey se bornait à laisser faire. Tout de suite, avec son impétuosité de nature, M. Thiers se montra d'une bienveillance agissante, disposé, affirmait-il, à prendre en main la cause des calomniés. Mais il sut au moment de la discussion, par une abstention qu'il crut habile, s'esquiver de la bagarre, craignant sans doute d'y perdre son prestige et d'y laisser sa popularité.

M. Thiers, « ce dangereux questionneur », habituellement occupé pendant les séances « à resserrer les vis de ses lunettes », et sa femme, « qu'agaçait si fort le bruit des couverts et de la vaisselle », n'apparaissent pas dans les souvenirs du général Thoumas sous un jour très favorable. Ce sont des prudents ou des maniaques. Toutes ses prédilections sont restées à l'hôte des Jardies. De temps à autre ces deux compagnons de route se sont retrouvés. Ces confidences qu'on ne se fait qu'entre amis ont resserré les liens de l'ancienne confiance, et la dernière main qu'ait serrée le grand patriote avant de se coucher sur son lit d'agonie a été celle du vaillant officier.

Le général Thoumas ne l'a plus revu. Accouru au bruit de l'accident, il n'a pu pénétrer auprès du blessé. D'autres lui refusaient l'accès de la chambre où gisait le moribond : « Il était déjà entouré de ceux qui, je ne sais dans quel intérêt, ont voulu l'isoler jusqu'à sa mort. »

COLONEL BELIN.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Henri Lemonnier : *l'Art français au temps de Richelieu et de Mazarin.*

C'est un livre classique que vient d'écrire M. Henri Lemonnier dans son *Art français au temps de Richelieu et de Mazarin.* Et d'abord c'est un livre tout nouveau, où tout était à creuser et à chercher pour la première fois. Quelques études de Vitet, très remarquables du reste, mais fragmentaires, c'est tout ce que nous avions sur ce sujet. L'étude de M. Lemonnier ne doit absolument rien à personne. Ce n'est pas un de ces livres faits consciencieusement avec les idées des autres, comme on en voit quelques-uns.

Un candidat à l'Académie, en visite de candidature, énumérait ses titres, c'est-à-dire les titres de ses ouvrages, devant son auguste électeur : « J'ai fait ceci, et encore ceci, et puis cela. — Ce sont de bons livres, répondait l'auguste; ce sont de bons livres. Vous avez des titres incontestables. » Le candidat souriait, aimable; puis, tout à coup, comme se ravisant : « J'oubliais... J'ai fait aussi tous les ouvrages de M. un tel, votre collègue. — Je m'en étais aperçu, monsieur; j'ai même eu l'honneur de l'en féliciter. Il a un bien joli talent de rédaction. » Voilà le dialogue qui s'est produit, ou qui a pu se produire assez souvent dans les salons académiques.

Eh bien, le livre de M. Lemonnier n'est pas du tout un livre de secrétaire. C'est un livre original. M. Lemonnier est un auteur. C'est un mot auquel il faut rendre tout son sens. Les Latins appelaient *auctor* celui qui parlait le premier de quelque chose. M. Lemonnier a accepté cette tâche dans toute son ampleur et même il l'a agrandie. Il a voulu que son étude fût ce qu'elle devait être, une étude sur la société française tout entière du XVIIe siècle avant Louis XIV. Car, comme il le dit fort bien, les écrivains sont souvent indépendants de l'atmosphère où ils vivent, les artistes ne le sont jamais. « L'artiste reçoit des influences extérieures, et c'est là le secret de sa véritable force. Il les reçoit d'autant plus qu'en dehors de son art il est plus passif. En réalité, il n'exerce aucune action sur la marche de la civilisation, car il ne pense ni n'agit; il ne crée par lui-même ni des idées, ni des sentiments; il se borne à les exprimer par les moyens qui lui sont propres. » Il n'y a pas de création d'idées par l'art plastique. Ni un tableau, ni une statue ne sera jamais une *idée-force,* comme dit M. Fouillée.

C'est pour cela que le système de Taine, si contestable en littérature, l'est beaucoup moins, et est tout près d'être vrai en études d'art, surtout en études de peinture, de sculpture et d'architecture. C'est pour cela qu'il faut prendre beaucoup de précautions dans les synthèses où l'on fait entrer à la fois les arts plastiques et les arts littéraires. Il arrive qu'ils ne concordent pas du tout.

C'est ainsi, par exemple, que M. Lemonnier fait remarquer qu'avant 1661, date vraie du commencement du règne de Louis XIV, les arts plastiques gardent un réalisme discret, mesuré, mais extrêmement savoureux, qu'ils perdent ensuite. Or c'est précisément à partir de cette date que l'art littéraire prend avec Racine, avec Molière, avec La Fontaine un réalisme discret, mesuré, mais savoureux, mais profond, mais solide, mais plein, qu'il n'avait nullement du temps des Corneille, des Scudéri, des Théophile, et non pas même de Malherbe.

C'est ainsi, plus tard, qu'en plein règne du mignardisme et du rococo, Rousseau invente un nouvel esprit littéraire, immédiatement répandu et imité, qui ne concorde pas du tout avec le goût artistique dominant, mais qui créera un état d'esprit social lequel se reflétera dans les arts plastiques une cinquantaine d'années plus tard. C'est donc quand on parle des arts plastiques surtout qu'il faut tenir compte de l'état des mœurs, des influences nationales, des influences étrangères, de tout ce qui constitue cette chose si difficile à analyser et à définir qu'on appelle la mode d'un temps. C'est ce que M. Lemonnier a fait avec une patience, une diligence et un goût extrêmement remarquables.

C'est un des livres les plus nourris et les plus pleins d'idées, nées d'une immense information, qu'il m'ait été donné de lire.

Et pour ceux, — ils sont nombreux, — qui se défient un peu des idées générales, et qui cherchent dans un livre sur l'art surtout des *rapports* sur les belles œuvres, où se marque le goût de l'auteur, et qui puissent servir de bons et judicieux guides dans les promenades artistiques, je dirai que M. Lemonnier est aussi bon *cicerone* qu'il est sage et judicieux théoricien, et je signalerai ses pages sur Vouet, sur Poussin, et sur ce merveilleux Philippe de Champaigne ; et je citerai cette petite méditation sur un de nos chefs-d'œuvre d'architecture, non des plus imposants, mais des plus *pénétrants* et suggestifs, Saint-Étienne-du-Mont :

On peut suivre ici la transformation de l'art gothique en art de la Renaissance ou plutôt la combinaison entre les deux systèmes. Elle produit à coup sûr quelque disparate. La logique fait défaut ; mais cela est singulièrement racheté par d'autres qualités plus difficiles à analyser, sensibles cependant. Les architectes se sont abandonnés à eux-mêmes, à leurs traditions, en même temps qu'à leurs goûts personnels. Guidés par leur instinct, ils ont pris dans les éléments divers dont ils se servaient ceux qui pouvaient créer une sorte d'unité morale à défaut de l'unité architecturale. Ils ont ainsi élevé un monument où l'on retrouve ce qu'on croirait perdu depuis le moyen âge : l'intimité religieuse. S'il y a dans Saint-Eustache un esprit, et un puissant esprit,

ce n'est pas trop forcer les choses de dire qu'il y a dans Saint-Étienne-du-Mont une âme, celle de la bourgeoisie du temps... En même temps que l'âme de la bourgeoisie, il semble qu'il y ait là aussi un peu de l'âme du clergé moyen, de ces curés qui vivaient dans une étroite communauté d'existence et de goûts avec leurs paroissiens...

Quelle jolie *impression*, et juste, ne trouvez-vous pas? Il y a beaucoup de pages comme celles-là, révélant un goût d'artiste en même temps qu'une intelligence d'historien dans l'ouvrage de M. Lemonnier. C'est un très beau livre.

ÉMILE FAGUET.

CHOSES ET AUTRES

La belle chose (et autre) que la période électorale, mais un peu monotone à la longue. On se lasse du pâté d'anguilles ; on se fatigue de voir les candidats avaler des couleuvres... quand ce ne sont pas des étoupes.

A vrai dire, il n'y a plus qu'un petit nombre de Français qui ne soient pas candidats. Le moins séduisant des préfets reçoit en ce moment plus de déclarations qu'une jolie femme. Cela rappelle la comédie de société où tout le monde veut être acteur. Les spectateurs, quand il en reste, se vengent en saisissant au vol toutes les occasions de se distraire. Un hanneton qui passe y suffit.

Mlle Suzanne Reichenberg a été le hanneton de la semaine passée. Pendant quelques jours, les grands premiers rôles de la politique ont péroré dans le désert. Nous étions tous suspendus aux lèvres de la petite doyenne.

— Oh ! pardon. La langue française vous a de ces trahisons. N'entendais-je pas l'autre jour une jeune fille dire à son père, un avocat connu qui se plaignait de somnolences : « Papa, c'est que vous vous écoutez ? »

Donc la Maison de Molière était à Marseille, en déplacement. Car si ce n'est pas la maison du Bon Dieu (l'événement le prouve), c'est au moins comme la maison de la Vierge de Lorrette qui voyage et passe au besoin les mers. Toutes les Bouches-du-Rhône s'ouvraient pour crier : « Bravo ! » La Provence se tenait les côtes, de Toulon à Port-Vendre, en pensant à Coquelin cadet. Mais voilà que Mlle Reichenberg se refuse à interpréter Marianne, de *l'Avare*. Et les Marseillais n'avaient pas même sous la main leur compatriote Norton, interprète juré, comme chacun sait, et qui n'aurait pas hésité, lui, à interpréter « au pied levé ».

Mlle Reichenberg déclare que Marianne est une « panne ». Une « pannee » tout au plus, mademoiselle, car Molière fait dire à Valère qu'elle n'était pas « fort accommodée ». M. Got se fâche, M. Sarcey n'est pas content, et voilà Suzanne une fois de plus entre deux vieillards. La Comédie était sens dessus dessous, ce qui promettait d'en faire voir de belles aux Marseillais.

Dès lors, des radicaux, des ralliés, il ne fut plus question, mais seulement de savoir si Mlle Reichenberg maintiendrait sa démission. « Je maintiendrai, » disait fièrement la petite pensionnaire de M. Claretie, comme autrefois le grand Pensionnaire de Hollande.

Et tandis que M. Develle envoyait un ultimatum au roi de Siam, elle adressait le sien à son directeur. D'abord Claretie-le-Tyran devait apporter sa tête, supposé qu'il ne l'eût pas déjà perdue. Toutes les dames sociétaires (clause difficile à exécuter et susceptible de nous brouiller avec les puissances) ne devaient reconnaître d'autre protectorat que celui de Mlle Reichenberg. Mlle Reichenberg était déclarée ingénue à vie, avec jeunesse éternelle et droit exclusif sur les deux rives du fleuve du Tendre, — la gauche surtout.

Et voilà comment, pendant que les vaisseaux de l'amiral Humann bloquaient Bangkok, la petite doyenne brûla les siens, ne conservant qu'un bateau, le bateau qu'elle nous montait.

A l'heure où j'écris (heure solennelle), on ne sait ce qui en adviendra. M. Poincaré, ministre des Beaux-Arts, s'offre comme État-Tampon ; Mlle Reichenberg déclare qu'elle s'en soucie comme de Colin-Tampon. Elle refuse toujours de « faire Marianne ». Tant de dédain pour Marianne ! Oubliez-vous, mademoiselle, que vous êtes comédienne ordinaire de la République ? Au siècle dernier on vous eût envoyée à For-l'Évêque pour vous apprendre à avoir des caprices : les caprices de Marianne.

***

Mais revenons aux élections, autre comédie. La jolie page que Doudan consacre à ce sujet ! Il nous peint le candidat parcourant la campagne (je ne dis pas la battant, ce qui arrive pourtant quelquefois), la campagne toute pleine de fraîcheur et de verdure. Il s'arrête au sommet d'une colline : à ses pieds un village tapi au milieu des saules, de grands peupliers et des fumées grêles qui montent en tire-bouchon dans le ciel : une idylle de Théocrite. Et le candidat, devant ce tableau, songe : « Combien aurai-je de voix dans cette commune ? Le maire est-il pour moi ? L'instituteur n'a-t-il pas été enjôlé par mon concurrent ? Ai-je été assez aimable avec la femme de l'adjoint ?... »

Ils sont en ce moment plus de treize cents qui contemplent la nature avec ces yeux-là ; c'est la poésie professionnelle. Si encore, avec la nature, ils ne prenaient pas d'autres libertés ! J'ai vu l'autre jour une magnifique avenue de vieux arbres dont chacun por-

tait une affiche : la profession de foi d'un candidat. Ce n'étaient plus des arbres séculaires, mais des arbres-circulaires. Et les grands hêtres de droite disaient : « Votez pour Bouvart. » Et les platanes de gauche : « C'est Pécuchet qui sera nommé. » Et je me disais que l'un et l'autre pourraient bien rester sous l'orme. Et je songeais aux chênes de Dodone qui, eux, rendaient des oracles.

Si les frises du Parthénon n'étaient pas si loin (au fait, elles sont à Londres, depuis lord Elgin... et l'on parle des brigands de Marathon !), nul doute qu'il ne se trouvât des candidats pour coller leur prose sur les Panathénées et s'afficher à côté de Minerve, comme on s'affiche avec une danseuse. Ils ne respectent rien, comme ce vandale d'Anglais, cet autre lord Elgin, marchand de cirage celui-là, qui avait fait graver son nom, son adresse et le prix de sa marchandise sur la grande pyramide d'Égypte, si bien que, du sommet des pyramides, ce n'était plus quarante siècles, mais le nom d'un marchand de cirage qui nous contemplait.

A propos de cirage, j'ai vu des électeurs bien contents, car ils sont sûrs d'avoir du foin dans leurs bottes, malgré la disette de fourrage. C'est dans une circonscription (il y en a quelques-unes comme cela) où deux gros financiers se disputent à prix d'or le moindre savetier d'électeur :

— Et les récoltes, monsieur Mathurin? (On ne dit plus père Mathurin qu'à l'Opéra-Comique.)

— Peuh! je ne sais trop. Les élections sont le 20 août, pas vrai?

— Vous êtes philosophe et patriote à la fois, monsieur Mathurin; vos devoirs électoraux vous préoccupent?

— S'ils me préoccupent! je ne pense même qu'à cela.

— Mais les avoines? les colzas?

— La carotte, monsieur, la carotte. Mais « faut arroser », comme l'autre disait « faut de l'engrais ».

Et les candidats arrosent à qui mieux mieux. C'est l'arrosage de Danaé.

*
* *

Certes, le métier d'électeur (profession facile et lucrative quelquefois) vaut mieux par le temps qui court que celui de juré d'assises. Il y faut des saints : témoin saint François d'Assise. Il y faut des Hercules : voyez l'affaire Norton et ces douze braves citoyens qui ont siégé dix-huit heures sans désemparer. Et l'on parle de la journée de huit heures! Il est vrai qu'une séance de nuit paraît indiquée pour juger un noir.

Jusqu'à présent on a choisi les jurés parmi les hommes qui occupent dans la société une certaine situation : négociants patentés, professeurs, artistes. Il y faudra joindre maintenant un examen physique, le conseil de revision des jurés :

— Êtes-vous homme à rester deux jours sur un banc sans boire, manger ni dormir? Pouvez-vous supporter sans faiblir trente dépositions et dix plaidoiries? Hein! qu'est-ce que je vois? un peu de cystite! Éliminez-moi cet homme-là!

— Et vous, comment vous appelez-vous?

— Arpin, dit le Rempart de Carcassonne.

— Voilà notre affaire. Bon pour le service!

Il y a aussi le jeûneur Succi qui a de grandes chances d'être nommé, sans parler du cordonnier Zeitung, qui faisait dans une boîte le voyage de Vienne à Paris et ne s'en trouvait pas plus mal. N'allez pas croire au moins que je veuille comparer la cour à une boîte.

Quant aux citoyens comme vous et moi, qui n'avons pas de spécialité, nous n'avons qu'un moyen d'échapper à la pénalité du jury, c'est de nous faire priver de nos droits civiques. Vous me direz qu'on risque le bagne. Mais, travaux forcés pour travaux forcés... autant le beau climat de la Nouvelle que l'air empesté des cours... des cours d'assises.

*
* *

Parlez-moi de l'Académie. On y respire au moins. Ils sont là six ou sept, sur quarante, sous une grande coupole bien aérée, qui réforment l'orthographe.

Je suis toujours prêt à crier : « Vive la Réforme! » comme en 1848. J'ajouterais même : « A bas Guizot! » si je ne craignais d'offenser le *de cuius*. Mais je me permets d'appeler l'attention de l'Académie sur un point qui n'a pas été touché.

Voilà : vous déclarez que ce qui était faute hier ne l'est plus aujourd'hui. Vous décrétez la liberté du participe passé; vous brisez la chaîne de la tyrannie des pluriels; vous renversez cette bastille qu'on appelle les verbes irréguliers. Soit! mais votre décision aura-t-elle effet rétroactif? Tous les petits jeunes gens, toutes les petites jeunes filles qui ont été refusés au baccalauréat, au brevet, au certificat d'études, pour des fautes qui n'en sont plus, sont fondés à vous dire : « Ah! mais, pardon, il y a erreur. J'ai été retoqué pour avoir écrit *mirliton* avec deux *t*. Aujourd'hui, vous n'y voyez plus d'inconvénients. Je réclame mon diplôme. Vous proclamez la réforme. Moi j'exige la revision. »

Quand on entre dans la voie des modifications, sait-on jamais où l'on s'arrête? « Une émeute, Sire, non pas : une révolution. » M. Gréard a peut être déchaîné le 93 de l'orthographe.

JEAN-PIERRE.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

10 août 1893.

La campagne électorale bat son plein. Ce ne sont que circulaires, manifestes, réunions privées et réunions publiques. M. Léon Say a été acclamé par ses électeurs. M. Charles Floquet a adressé aux siens une proclamation retentissante. M. Andrieux fait une tournée de prédications revisionnistes où il dit beaucoup de mal de la République et des républicains. M. Dumay dénonce la tyrannie des groupes et des écoles socialistes et s'évade de la députation de la Seine, après quatre ans de mandat impératif. Ce sont là de chétifs incidents à côté du procès Norton et de la brochure Dupas.

Convaincus de faux et d'usage de faux, le mulâtre Norton et M. Ducret ont été condamnés respectivement, le premier à trois ans et le second à un an de prison. M. Clémenceau s'était porté partie civile; il a obtenu le franc de dommages-intérêts qu'il demandait. C'est à son corps défendant qu'il paraissait aux assises; il n'aura pas à regretter d'avoir sacrifié trois jours de la période électorale, car il y a prononcé un très habile et très vif discours qu'il aura soin de répandre à profusion dans le Var. On voudrait, mais l'on n'ose espérer, que ce procès servira de leçon aux « fabricateurs » de nouvelles fausses, aux industriels qui, chaque matin et chaque soir, mettent en circulation les inventions les plus sensationnelles et spéculent sans vergogne sur la naïveté du public.

Mais on n'en a pas fini, paraît-il, avec les soi-disant révélations politiques qui sont un des jeux de ce temps. A peine le jury de la Seine a-t-il rendu son verdict qu'une vilaine brochure jaune est mise en vente partout. Un employé démissionnaire de la Sûreté générale avance que, loin de chercher à faire arrêter Arton, le gouvernement a négocié avec ce personnage, et il raconte en détail un simulacre de chasse à l'homme à travers les capitales de l'Europe, et il reproduit les conversations de l'escroc avec les limiers lancés à sa poursuite, qui n'ont d'autre préoccupation, une fois qu'ils l'ont rejoint, que de lui recommander de nouveaux voyages, un climat plus sain. Il va sans dire que l'auteur de la brochure fait tenir à Arton les propos les plus étonnants. Le nouveau Juif errant ménage le gouvernement; il le protège même, ce qui est très bien de sa part, tout en accommodant à une sauce nouvelle et des plus fades quelques-uns des ragots que l'on a remâchés six mois durant à la Chambre et dans les journaux.

On s'attendait un peu à entendre parler du Panama au moment des élections. Il est douteux que la petite brochure jaune ait raison de la lassitude et de l'écœurement du pays. Elle établit, ce qui n'était pas très nécessaire, que les partis font usage de toutes les armes possibles, même des plus détestables, dans ces jours de combat. En réalité, elle n'apporte aucun fait nouveau, et ceux qu'elle énonce ont été cent fois démentis. Ils l'ont été une fois de plus par M. Ribot et par M. Loubet, ainsi que par M. Floquet; ils l'ont même été par M. Charles de Lesseps et par M. Andrieux!

Il y a des mœurs singulières dans notre administration. Un scribe obscur croit avoir à se plaindre de ses chefs; il donne sa démission et, rentré dans la vie privée, il n'a pas de plus grand souci que d'employer ce qui peut lui rester de papier à en-tête à diffamer ceux qu'il servait la veille et dont il attendait tout. Je sais bien que l'exemple est venu de haut. En ce qui concerne la police, s'inspirant des Mémoires de Vidocq et de Canler, M. Andrieux nous a donné les *Souvenirs d'un ancien préfet de police*, qui n'étaient pas sans esprit, et dont les épigrammes ne pouvaient faire prévoir les brutalités qui ont suivi. Que demain un diplomate quitte la carrière, serons-nous exposés à le voir divulguer les secrets qu'il a pu surprendre et quelques autres avec? Car le départ est assez difficile à faire entre le vrai et le faux, le certain et le douteux, dans ces confidences de gens cassés aux gages. Comme ils ont surtout la préoccupation d'être désagréables à leurs anciens chefs, on peut penser s'ils se gênent pour inventer dans le pire.

Avec cela ils sont assurés d'une énorme publicité. Les journaux les plus répandus se hâtent d'offrir en primeur au lecteur avide de scandale les bonnes feuilles de la brochure la plus inepte, pourvu qu'elle soit revêtue de ce caractère de demi-authenticité qu'elle tient de la situation jadis occupée par l'auteur. A proprement parler, l'écrit du jour est une rapsodie sans intérêt comme elle est sans style. Si, comme on le dit, c'est une des meilleures pièces de l'arsenal de la propagande royaliste, il ne vaut pas l'argent qu'il a pu coûter, et le résultat en aura été mince.

M. d'Haussonville s'en consolera en corrigeant, comme il se vante de le faire, les professions de foi de certains ralliés. « Il y a ralliés et ralliés, » aurait dit le ministre *in partibus infidelium* du comte de Paris. Il en est avec qui j'ai des relations et dont j'ai été amené à corriger la profession de foi. Le duc de Grammont n'est pas du nombre. Il se présentait dans les Pyrénées comme rallié. Un candidat franchement républicain, le maire de la ville, s'est mis sur les rangs. Le duc a considéré que ce serait une étrange façon d'apporter son concours à la République que de combattre un républicain sûr, ayant fait ses preuves. Il s'est retiré, ce dont M. de Cassagnac a fait son profit en déclarant qu'il n'y avait qu'une manière de se rallier, c'était de se faire républicain. En dépit de l'ironie de la formule, elle est vraie, et tout porte à croire que le suffrage universel ne prendra pas beaucoup au sérieux des ralliés qui se proposent de faire bande à part, et qui, après avoir refusé son budget à la République, ont la prétention de s'imposer à elle. En Seine-et-Marne, le comte Greffülhe a fait comme le duc de Grammont. Le comte Horace de Choiseul, dont l'attachement au gouvernement républicain est ancien, ayant posé sa candidature, le comte Greffülhe s'est désisté de la sienne. M. Davrillé des Essarts a agi de même à Paris, dans le seizième arrondissement, devant la candidature du docteur Marmottan, le député sortant, républicain.

Les élections n'ont pas encore eu lieu et déjà des nouvellistes bienveillants se préoccupent de savoir ce qu'il pourra advenir de tels ou tels députés qui n'auront plus voulu du suffrage universel, ou dont le suffrage universel n'aura pas voulu. Il paraît que ces législateurs en disponibilité demanderont des places. Cela est assez conforme à la nature humaine et à certaines traditions politiques. Autre chose serait d'accueillir avec faveur cette immigration. On ne le pourrait qu'en sacrifiant les droits acquis des anciens serviteurs de l'État.

Les ratifications relatives à l'arrangement avec le Siam ont été échangées vendredi dernier. M. Pavie a dû retourner à Bangkok. Les Français ont quitté Ko-Si-Bang, et le croiseur le *Forfait* est allé mouiller à Chantaboum, dont l'occupation, pour porter tous ses fruits, devra être effective et durer longtemps.

HECTOR DEPASSE.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

PARIS. — MAY & MOITEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 8 TOME LII 19 AOUT 1893.

PARLEMENTARISME OU PLÉBISCITE

Lettres d'un parlementaire (1).

XXV.

Cette lettre sera la dernière. J'ai défendu le parlementarisme à bâtons rompus, suivant l'heure et l'occasion; je l'ai défendu comme la meilleure formule de gouvernement libre. Je finirai par où j'ai commencé, en disant à ceux qui ont assez de la République parlementaire, à ceux qui parlent de changer la Constitution de 1875 : — Au moment où les uns et les autres nous allons voter, dites-nous donc, vous qui voulez détruire le parlementarisme, par quoi vous le remplaceriez ?

Il ne suffit pas de répéter, d'un ton dégagé, que le régime parlementaire est une vieillerie : cette vieillerie a fait jusqu'ici la grandeur et l'honneur des pays libres; cette vieillerie nous a permis, à nous Français, de réparer les pires désastres, de payer nos dettes, de réorganiser notre armée, de reprendre en Europe le rang perdu par un régime qui était précisément le contraire du parlementarisme. Vieillerie si l'on veut; à cette vieillerie quelles sont les nouveautés qu'on oppose? Déchirez les voiles de la rhétorique électorale; cherchez quelques idées précises, quelques réalités qu'on puisse saisir corps à corps. Vous trouverez d'abord le referendum, c'est-à-dire non plus seulement la toute-puissance, mais la toute compétence de la majorité érigée en dogme. Ensuite, le chef de l'État élu par le peuple, c'est-à-dire, tous les sept ans, le destin de la République joué sur la rouge ou la noire. Enfin, des ministres indépendants des Chambres; traduisez : suppression de toute discussion, de tout contrôle, de toute garantie, de toute responsabilité. C'est là ce qu'on nous offre, et voilà comment on rêve d'organiser la démocratie. Mais votre gouvernement direct, nous le connaissons : avant vous, la plèbe de Rome l'avait inventé. Vos soi-disant nouveautés, autant de vieilleries plus vieilles que le parlementarisme lui-même, car elles ont traîné dans tous nos bouquins de collège. Écrivez tant que vous voudrez sur les murs « referendum » et « revision » : en bon français, cela s'appelle plébiscite. Il y a des formes plus ou moins littéraires pour le dire : celui-là veut la République comme en Amérique, celui-ci nous vante la République consulaire; sous une étiquette ou sous une autre, c'est toujours le régime plébiscitaire en face du régime parlementaire.

Voilà ce qu'il faut nous dire à nous-mêmes si nous sentons l'impatience ou le découragement qui nous gagne. Des fautes ont été commises, qui le nie? mais, outre que ces fautes sont celles des hommes plus que du régime, demandons-nous toujours, quand nous critiquons le gouvernement parlementaire, ce que nous mettrions à la place. On trouve des gens qui rêvent une sorte de parlementarisme mixte, avec referendum partiel et responsabilité ministérielle tronquée. Ce sont là pures chinoiseries. Que le régime parlementaire doive se transformer en s'adaptant à la démocratie, nous en avons la preuve sous les yeux : la République de 1875, avec son président élu par le Congrès et son

(1) Suite et fin. — Voy. la *Revue* depuis le 21 janvier.

Sénat issu des assemblées municipales, est autre chose, quoi qu'on en dise, qu'une pâle copie de la monarchie constitutionnelle. Les réformes que nous avons soutenues ici-même, — le renouvellement partiel, le vote obligatoire, la représentation des minorités, — sont des réformes démocratiques. On peut souhaiter d'autres changements encore. Il n'y en a pas moins un abîme, qu'aucun paradoxe ne saurait combler, entre ces deux conceptions du gouvernement : l'une, où les ministres sont responsables devant le Parlement ; l'autre, où le chef de l'État, élu par le peuple, n'a de comptes à rendre qu'au peuple. Si vous voulez le contrôle des assemblées, si vous croyez qu'on doit gouverner avec la majorité des Chambres représentant le pays, vous aurez beau faire et beau dire : vous êtes un parlementaire. Si, au contraire, vous admettez le gouvernement direct sous quelque nom que ce soit, si vous laissez l'appel au peuple s'introduire sous le masque du referendum, alors vous irez bon gré mal gré jusqu'au bout du régime plébiscitaire. Il faut choisir : gouvernement représentatif ou gouvernement direct, assemblées délibérantes ou referendum, parlementarisme ou plébiscite, il n'y a pas de milieu. Et quelque peu ami que vous puissiez être du régime parlementaire, vous êtes bien forcé de reconnaître que ce régime, tout au moins, n'a pas amoindri la France : en diriez-vous autant de l'autre?

Il y a, malgré tout, dans le gouvernement direct, qu'on l'appelle plébiscite ou referendum, une sorte de mirage où la démocratie risquera toujours de se laisser séduire. Il semble à quelques-uns que le peuple nommant le chef de l'État, le peuple ratifiant les lois, ce soit le dernier mot du gouvernement démocratique; ceux-là, si vous n'êtes pas de leur avis, vous traiteront volontiers d'ennemi du suffrage universel. Eh quoi! est-on l'ennemi du suffrage universel parce qu'on hésite à lui reconnaître une compétence universelle? Vous hausseriez les épaules si l'on parlait de faire décider par la majorité des électeurs une question d'algèbre ou de physique : est-il beaucoup plus raisonnable, je le demande, de vouloir soumettre au referendum une loi de finances ou une loi sur l'instruction publique? Et s'il s'agit maintenant de l'élection du président de la République, qui sera le plus compétent, du suffrage universel ou du Parlement? Ennemi du suffrage universel, non certes, je ne le suis pas : je crois que tous étant tenus d'obéir aux lois, tous doivent nommer ceux qui font les lois. Je choisis mon député, comme je choisis mon avocat ou mon médecin : voilà, en deux mots, tout le gouvernement représentatif. Que si, sans savoir un mot de droit, je veux juger les procès, et, sans avoir étudié la médecine, décider quel est le médicament qui convient, c'est proprement toute la théorie du referendum, toute la théorie du plébiscite.

Il est de mode aujourd'hui d'attaquer le régime parlementaire. J'ai vu des réunions publiques où il ne faisait pas bon défendre le parlementarisme : je me suis dit que ceux qui malmenaient l'orateur étaient peut-être de braves ouvriers qui, obligés de bonne heure de gagner leur pain, n'avaient pas eu le temps de méditer sur les divers systèmes de gouvernement, et je n'ai éprouvé aucune irritation. Mais j'enrage, je l'avoue, quand j'entends des gens du monde, hommes de loisir sinon d'études, déclarer tranquillement qu'il est grand temps d'en finir avec le régime parlementaire. Pourquoi? Parce que le régime parlementaire c'est l'empiétement du pouvoir législatif sur l'exécutif, c'est l'instabilité ministérielle, c'est l'émiettement des partis. O ironie des mots! ce qu'on reproche au régime parlementaire, c'est précisément ce qui est la négation du régime parlementaire ; tant il est vrai que si, depuis quinze ans, nous avons vu les pouvoirs confondus, si les cabinets ont été à la merci de majorités de coalition, si les élections se sont faites sur des hommes au lieu de se faire sur des programmes, c'est parce que du parlementarisme nous n'avons eu que l'étiquette et l'apparence. Vous demandez maintenant qu'on revise la Constitution : nous demandons, nous, qu'on l'applique. Vous vous plaignez qu'il n'y ait pas eu jusqu'ici une majorité de gouvernement dans les Chambres : à qui la faute? A vous, électeurs, qui vous abstenez le jour du vote ; à vous aussi, qui, par esprit de parti, allez aux plus violents ; à toi, suffrage universel, qui étant le maître, ayant soif de stabilité et de paix, n'es pas capable d'imposer ta volonté. Et si, dans la Chambre de demain, cette majorité de gouvernement ne se trouve pas plus que dans celle d'hier, à qui encore sera la faute? A toi, toujours à toi! Je ne sais qui a dit qu'un parlement n'est qu'un miroir qui renvoie au pays sa propre image : pour qu'il y ait dans le Parlement une majorité qui sache ce qu'elle veut et où elle va, il faut d'abord que cette majorité soit dans le pays.

Le régime parlementaire peut se définir d'un mot : c'est le gouvernement de l'opinion, et par là il semble que ce gouvernement mieux que tout autre convienne à la démocratie. Par lui-même, il n'est ni radical, ni conservateur, ni socialiste, ni libéral, et il peut être tout cela successivement, puisqu'il se transforme avec l'opinion. Il est ouvert à tout parti qui fait appel à la discussion libre ; ceux-là seuls qui attendent leur triomphe d'un coup de force ou d'un coup de surprise, le régime parlementaire les répudie.

Et maintenant nous tous qui, depuis six mois, chacun à notre manière, en défendant le parlementarisme avons cru défendre la liberté, notre rôle est fini : la parole est au suffrage universel ; — jetons la plume, et allons voter.

PAUL LAFFITTE.

LE PROCÈS DE LOUIS XVI

D'après les papiers inédits du conventionnel Delbrel.

Pierre Delbrel, député du Lot à la Convention, connu par ses missions aux armées, où il se battit comme un soldat, a laissé des manuscrits fort curieux, qui vont être publiés dans le prochain numéro du *Bulletin du comité des travaux historiques*. On nous autorise à en publier par avance les pages relatives au procès de Louis XVI, dans lequel Delbrel vota pour la mort, mais avec sursis. Ces pages ont été écrites en 1816 ; elles constituent, comme l'on verra, une sorte d'apologie personnelle de Delbrel, qui venait d'être exilé comme régicide par le gouvernement de la Restauration. — F.-A. A.

Réfutation d'un écrit publié par M. de Chateaubriand au sujet du jugement de Louis XVI.

La session de la Convention nationale commença le 22 septembre 1792 (1). Le roi était dans les fers et les armées étrangères, dirigées contre la France, étaient aux portes de Châlons, à trente lieues de Paris.

L'affaire du roi donna lieu à de vives discussions dans l'Assemblée et à de violentes agitations dans le sein de la capitale.

Si l'on veut se faire une idée des dangers et des violences auxquels la représentation nationale fut alors exposée, qu'on lise l'ouvrage de M. de Chateaubriand, intitulé : *Réflexions politiques sur quelques écrits du jour et sur les intérêts de tous les Français*, ouvrage dont Louis XVIII a solennellement approuvé les sentiments et les principes. Je me borne à citer ici l'un des passages les plus saillants du chapitre V :

Transportons-nous, dit-il, à ces moments affreux. Voyons les bourreaux, les assassins qui entouraient la Convention nationale, qui montraient du doigt, qui désignaient aux poignards quiconque refuserait de concourir à l'assassinat de Louis XVI. Les lieux publics, les carrefours, les places retentissaient de hurlements et de menaces. On avait déjà sous les yeux l'exemple des massacres du 2 septembre et l'on savait à quels excès pouvait se porter une populace effrénée... Il est certain encore qu'on avait fait des préparatifs pour égorger le roi et la famille royale, une partie des députés et plusieurs milliers de proscrits, dans le cas où le roi n'eût pas été condamné.

Ainsi s'exprime M. de Chateaubriand, et l'on ne saurait récuser le témoignage de cet illustre coryphée du parti ultra-royaliste. Ce qu'il vient de dire est très vrai ; mais il n'a pas été aussi exact, aussi sincère dans tous les faits qu'il cite dans son ouvrage ; il a trahi la vérité sur plusieurs points très importants, notamment en ce qui concerne le résultat des appels nominaux et la manière dont les votes furent comptés dans le jugement de Louis XVI.

Nous rétablirons les faits qu'il a tronqués ou dénaturés, et ce que nous dirons sera fondé sur des monuments invariables et authentiques : les procès-verbaux de la Convention nationale.

Louis XVI comparut devant cette assemblée le 26 décembre 1792. Ses défenseurs et lui furent entendus. On peut voir dans le *Moniteur* quels furent ses moyens de défense. Ils étaient développés dans un mémoire écrit dont ses défenseurs firent lecture. La minute de ce mémoire, signée par lui et ses défenseurs, fut déposée sur le bureau de la Convention, qui en ordonna l'impression et l'envoi à tous les départements. L'original doit se trouver dans les Archives.

A la suite d'une discussion qui dura plusieurs jours, et d'une foule d'opinions écrites, émises ou prononcées par les divers membres de la Convention, qui toutes furent imprimées et distribuées, l'Assemblée posa ainsi les questions :

1° Louis XVI est-il coupable de conspiration contre la liberté publique et d'attentat contre la sûreté de l'État ?...

2° Le jugement, quel qu'il soit, sera-t-il envoyé à la sanction du peuple ?...

3° Quelle peine lui sera-t-il infligé ?...

L'appel nominal fut fait pour voter sur la première question, le 15 janvier 1793. Chaque membre de l'Assemblée comparut à la tribune et vota à haute voix.

Du recensement qui fut fait, il résulte que l'Assemblée était composée de sept cent quarante-huit membres, dont huit absents pour cause de maladie et vingt absents par commission ; en tout vingt-huit absents ;

Que le nombre des présents était de sept cent vingt ; que treize déclarèrent ne pas vouloir voter et s'abstinrent d'émettre leur opinion.

Tous les autres membres, au nombre de sept cent sept, reconnurent et déclarèrent que *Louis était coupable de conspiration contre la liberté publique et d'attentat contre la sûreté de l'État.*

Sur ce nombre, il en est vingt-quatre qui, en votant la culpabilité, voulurent énoncer et exprimèrent les motifs de leur opinion. Tous les autres votèrent purement *oui*.

Dans le même ouvrage que nous venons de citer, M. de Chateaubriand, chap. IV, p. 12, dit : « Si Louis était coupable et les vœux si unanimes, pourquoi dans la Convention nationale même les suffrages ont-ils été si balancés ? »

Cet écrivain se trompe, ou veut tromper le public, lorsqu'il prétend que *sur la culpabilité de Louis XVI les suffrages ont été balancés.*

(1) C'est une erreur. La première séance de la Convention eut lieu le 20 septembre 1792.

Il est constaté par les procès-verbaux, et par tous les journaux du temps, que, sur cette question, les votes de la Convention nationale furent parfaitement *unanimes*. S'ils eussent été balancés, M. de Chateaubriand serait fondé à conclure de là que la culpabilité de Louis XVI n'était pas établie. Il aurait pu même alors soutenir que l'innocence était démontrée.

Mais s'il est vrai, ainsi que nous en justifions, que les suffrages, au lieu d'être balancés, furent au contraire *complètement unanimes* pour reconnaître la culpabilité, il a autorisé ses lecteurs à déduire de ce fait une conséquence diamétralement opposée à la sienne. Sur ce point très important, il eût mieux fait de se taire.

***

C'est dans la séance du 17 janvier 1793 que fut décidée la question de savoir quelle peine serait appliquée à Louis XVI.

Il résulte de l'appel nominal, qui fut fait sur cette question, que la Convention nationale était composée de sept cent quarante-neuf membres; que, sur ce nombre, vingt-huit étaient absents par commission ou pour cause de maladie, et, enfin, que le nombre des votants présents était de sept cent vingt et un.

2 votèrent pour la peine des fers.

286 votèrent pour la détention, le bannissement à la paix ou pour le bannissement immédiat, pour la réclusion, et quelques-uns y ajoutèrent la peine de mort conditionnelle, au cas, par exemple, où le territoire serait envahi.

46 votèrent pour la mort avec sursis, soit après l'expulsion des Bourbons, soit à la paix, soit à la ratification de la Constitution.

Total : 334 voix, formant la minorité.

361 membres votèrent pour la mort sans condition.

26 pour la mort, en demandant une discussion sur le point de savoir s'il conviendrait à l'intérêt public qu'elle fût ou non différée et en déclarant leur vœu indépendant de cette demande.

Total : 387 voix, formant la majorité.

M. de Chateaubriand dit dans son ouvrage, chap. I, p. 2, que Louis XVI fut condamné à une majorité de quelques voix. Du recensement des votes ci-dessus copié dans les procès-verbaux de la Convention nationale, il résulte que la majorité fut de cinquante-trois voix.

Il dit ensuite que, pour obtenir cette majorité, *on fut obligé de compter les votes des juges qui avaient prononcé la mort conditionnelle.*

Il y eut, en effet, quarante-six votes conditionnels; mais, par le tableau ci-dessus dressé, on voit que ces votes furent comptés, non dans la majorité, mais au contraire dans la minorité.

Ces graves erreurs de la part de M. de Chateaubriand prouvent évidemment qu'il ne faut pas toujours compter sur les assertions de cet écrivain.

La condamnation ayant été prononcée, un grand nombre de membres demandèrent et obtinrent qu'il fût fait un quatrième appel nominal sur la question de savoir s'il serait *sursis*, oui ou non, à l'exécution du décret de condamnation.

Après une discussion sur cette question, on procéda à l'appel nominal, dans la séance du 19 janvier 1793. Le résultat fut que l'Assemblée était composée de sept cent quarante-neuf membres :

1 était décédé;

1 démissionnaire;

1 s'était récusé;

1 avait donné un vote conditionnel et nul;

9 refusèrent de voter;

17 étaient absents par commission;

21 étaient absents pour cause de maladie;

8, absents sans cause, furent censurés au procès-verbal.

Total : 59 absents ou non votants, ce qui réduisit l'Assemblée à 690 votants.

Sur ce nombre, trois cent dix votèrent pour le sursis et trois cent quatre-vingts contre (majorité : soixante-dix voix).

En conséquence, il fut déclaré qu'il n'y avait pas lieu à surseoir à l'exécution.

***

Par le rapprochement de ces divers appels nominaux, on voit qu'il y eut une grande divergence d'opinions et de votes sur toutes les questions qui furent l'objet des trois divers appels nominaux, mais que, sur le premier, la culpabilité de Louis XVI fut reconnue et déclarée à l'*unanimité*.

C'est cette dissidence sur les trois dernières questions qui donne plus de force et de poids à l'unanimité qui avait eu lieu sur la première. Elle prouve d'ailleurs que la Convention nationale ne manqua ni de vertu ni de courage pour braver les dangers dont elle était menacée, et dont M. de Chateaubriand a tracé le tableau sous des couleurs si vraies et si énergiques.

Si la Convention nationale eût été effrayée par les clameurs et eût cédé à l'influence d'une fraction quelconque, dans l'un et l'autre cas il y aurait eu la même majorité de vote sur les quatre questions. Le résultat des quatre appels nominaux, successivement faits, eût été le même, ou très approximativement le même, car les mêmes causes auraient dû, chaque fois, produire les mêmes effets.

Si, sur ces diverses questions, si, sur ces divers appels nominaux, il s'est établi une si grande divergence d'opinions et de votes, c'est que, sur chaque appel et sur chaque question, quoique votant à haute voix et publiquement, chaque membre de l'Assemblée, oubliant ses dangers personnels, n'a suivi que l'impulsion de sa conscience.

. . . . . .

*
* *

Dans les révolutions politiques, comme dans l'état de guerre, le succès justifie tout aux yeux du vulgaire, et celui qui succombe, quelle que soit la pureté de ses intentions, doit s'attendre à devenir l'objet des sarcasmes de ceux mêmes dont il défendait la cause et qui avaient applaudi à ses premiers succès.

La mort de Louis XVI est, dit-on, le plus grand crime de la Révolution...

Je n'examinerai pas ici et la postérité jugera jusqu'à quel point cette opinion est fondée... Pour ne pas l'imputer à la nation entière, on a jugé convenable, après le rétablissement des Bourbons, d'en faire retomber l'odieux et toute la responsabilité sur la Convention nationale, qu'on a signalée comme une assemblée d'assassins et de bourreaux, sans songer que la mort de Louis XVI ne fut qu'une des principales scènes de cette sanglante tragédie politique dont les premiers actes avaient été remplis par l'Assemblée législative, qui, au 10 août 1792, avait précipité le monarque du trône dans les fers ; par l'Assemblée constituante, qui, en 1789 et 1790, avait miné et sapé les fondements du pouvoir absolu ; par l'Assemblée des notables et les parlements ou la haute noblesse, le haut clergé et la haute magistrature, qui provoquèrent la révolution, en 1788, en résistant ouvertement à la volonté du roi et de la cour, et en donnant, par des écrits séditieux, le signe d'une insurrection générale.

Pour absoudre ces premiers acteurs et le peuple français de la part qu'ils avaient prise à cette catastrophe, des hommes, qui se sont dits les représentants et les organes de la nation, ont, en son nom, demandé et commandé la proscription de tous les ex-conventionnels, qu'ils ont qualifiés de *régicides*. C'est le vœu national, c'est l'opinion publique qui, dit-on, les repousse et réclame leur punition.

L'opinion publique est une autorité bien respectable, sans doute, lorsqu'elle est l'expression libre et spontanée des sentiments de la majorité de la nation. Mais vous qui l'invoquez aujourd'hui, ne la confondez pas avec cette opinion mensongère et factice que tous les partis peuvent successivement faire naître et diriger à leur gré. Celle-ci, toujours mobile et inconstante, érige alternativement des statues à Brutus et à César et décerne tour à tour des palmes à Marat et à Charlotte Corday. Elle condamne aujourd'hui ce qu'elle approuvait hier. C'est une arme à deux tranchants que vous maniez aujourd'hui contre des hommes malheureux et que d'autres agiteront peut-être demain contre vous-mêmes.

Dans quels lieux avez-vous donc entendu la voix de l'opinion publique? Est-ce dans les collèges électoraux réunis en 1815?... Est-ce dans les adresses que vous avez vous-mêmes dictées que vous avez trouvé l'expression de l'opinion publique contre les conventionnels?...

S'il est vrai que l'opinion se manifeste par des adresses, faites donc l'énumération de toutes celles qui furent envoyées de tous les départements à la Convention nationale, avant et après le jugement de Louis XVI, d'abord pour demander et ensuite pour approuver sa condamnation... Les journaux, les procès-verbaux de ce temps en sont remplis. Faites-en la récapitulation, et voyez quelle fut alors l'opinion publique. Ne sentez-vous pas qu'en admettant, qu'en employant vous-mêmes ce genre de manifestation de l'opinion publique et du vœu national, vous légitimez, vous justifiez d'avance, par l'opinion publique d'alors, tout ce que vous voulez condamner aujourd'hui au nom d'une nouvelle opinion publique qui vous désavouerait, si elle était moins comprimée?

S'il est vrai que la nation entière vit avec horreur la condamnation et la mort de Louis XVI, comment se fait-il qu'elle ne se soit pas alors levée en masse pour exterminer cette Convention nationale que vous qualifiez d'assemblée d'assassins?...

Comment se fait-il que cette Convention si odieuse, si abhorrée, ait vu se rallier à sa voix et autour d'elle cette masse énorme de Français avec lesquels elle a vaincu et repoussé les armées combinées de l'Europe entière, comprimé, au dedans, le développement d'une guerre civile, et augmenté le territoire de l'État d'un grand nombre de départements conquis ?...

Pourriez-vous aujourd'hui soutenir un pareil choc, vous qui prétendez être forts de l'appui de l'opinion publique et qui osez vous dire ses organes?...

Il s'est écoulé vingt-trois ans depuis la mort de Louis XVI. Depuis cette époque, le peuple français a été presque chaque année réuni dans ses assemblées primaires et électorales. Ces assemblées étaient alors, bien plus qu'aujourd'hui, compétentes pour exprimer le vœu national, car elles n'étaient composées que de citoyens librement élus. Eh bien, ces assemblées électorales, populairement constituées, annuellement réunies, n'ont jamais, pendant ce long intervalle de temps, témoigné leur mécontentement contre les membres de la Convention nationale. Comment se fait-il que les cris d'indignation et d'horreur ne se soient élevés contre eux que vingt-trois ans après la condamnation, lorsque les collèges électoraux, dépopularisés par l'adjonction d'une masse considérable d'électeurs *intrus*, non élus par le peuple, se sont réunis en 1815, sous l'influence de 800 000 baïonnettes étrangères, tandis que la nation, en proie aux horreurs d'une invasion cruelle, était plongée dans le deuil et la stupeur?

Si, comme vous le dites, les conventionnels étaient odieux à la nation et étaient repoussés par l'opinion publique, les assemblées électorales qui, selon vous, sont les vrais organes de cette opinion, devaient, dans

les nombreuses sessions qui ont eu lieu depuis la mort du roi, refuser au moins leurs suffrages à ceux que vous qualifiez aujourd'hui de régicides.

Eh bien, je pose en fait, et le relevé de toutes les élections prouverait que les ex-conventionnels, qui avaient voté la mort de Louis XVI, ont, en général, dans les élections, obtenu la préférence sur ceux qui avaient voté pour une moindre peine.

. . . . . .

***

Lorsque les révolutions se prolongent, il arrive souvent que l'opinion publique subit des variations telles que le peuple regrette ce qu'il avait détruit, qu'il abandonne ceux qui l'avaient servi, pour se ranger sous les bannières de ceux mêmes qu'il avait combattus, et qu'après avoir parcouru le cercle des agitations politiques, il se trouve tout à coup reporté au même point d'où il était parti, parce que la masse, fatiguée de ces longues convulsions, ne demande que la tranquillité et le repos, et se jette avec empressement dans les bras du parti qui lui offre la perspective, souvent trompeuse, de la paix et du bonheur.

C'est par un semblable retour de l'opinion publique, en Angleterre, que les Stuarts, après la mort de Cromwell, furent rétablis sur le trône. Ce retour d'opinion était d'autant plus remarquable et d'autant plus avantageux pour eux qu'il était le résultat libre et spontané du vœu de la nation anglaise, puisque ce peuple n'était pas alors influencé et pressé par l'appareil menaçant ou par l'invasion des armées étrangères.

Mais les Stuarts, après leur rétablissement, abusèrent de l'ascendant que leur donnait l'opinion publique si fortement prononcée. Ils se crurent assez puissants pour violer impunément toutes les promesses qu'ils avaient faites, toutes les garanties qu'ils avaient données. Ils vexèrent, ils persécutèrent ceux qui, dans la révolution, avaient servi successivement la cause populaire ou la tyrannie de Cromwell. Alors, par un autre reflux de l'opinion publique, les Stuarts furent pour toujours précipités du trône où l'opinion publique les avait replacés quelques années auparavant.

Heureusement les annales des peuples ne fournissent qu'un très petit nombre d'exemples de rois immolés à des vengeances nationales. Les plus frappants sont ceux de la mort de Charles Ier et de Louis XVI.

Je supposerai, si l'on veut, qu'ils ont été l'un et l'autre injustement sacrifiés; que les peuples doivent d'éclatantes réparations à la mémoire de ces deux augustes victimes et à la majesté des rois offensées dans leurs personnes; qu'il a fallu par des cérémonies et même par des monuments expiatoires perpétuer nos regrets et se souvenir de nos sacrilèges erreurs; inspirer, enfin, une sainte et salutaire horreur pour le régicide, afin de préserver les générations futures des égarements dans lesquels nous sommes tombés.

Mais la justice et la morale publique ne doivent pas avoir deux poids et deux mesures. Si le meurtre commis sur un roi sacrifié tumultuairement ou juridiquement, au nom du peuple, est un horrible attentat, est-ce un crime moins atroce de tuer, d'emprisonner, en un mot d'assassiner un roi par des complots ou des intrigues de cour?...

Descendons dans la profondeur des siècles pour remonter jusqu'à la génération actuelle. Recueillons, dans l'histoire des monarchies anciennes et nouvelles, les noms de tous les rois, de tous les empereurs, de tous les princes et princesses assassinés ou emprisonnés par leurs fils, leurs frères, leurs parents : nous trouverons des milliers de monarques ainsi immolés à l'ambition de ceux qui voulaient leur succéder.

Quelles sont les cérémonies expiatoires par lesquelles on a dû apaiser leurs mânes irrités? Quels sont les orateurs courageux qui, dans la chaire de la vérité, ou du haut de la tribune publique, enflammés d'une sainte indignation, ont honoré leur ministère en frappant d'anathème les grands coupables qui ont osé tremper leurs mains dans le sang de leur souverain? Je promène en vain mes regards sur la surface de la terre et je me demande où sont les monuments expiatoires par lesquels on a dû perpétuer le souvenir de ces grands attentats.

Le crime de *régicide* est-il moins odieux lorsqu'il se confond avec le parricide?... Non, sans doute.

Quelles sont donc les raisons d'État, quelle est cette atroce et injuste politique, qui font ressortir avec tant d'éclat la noirceur de quelques régicides populaires, tandis qu'elles s'efforcent de couvrir du voile de l'oubli et du mystère ces fréquents, ces innombrables régicides domestiques, ténébreusement commis au fond des palais?...

C'est que le régicide populaire, en tuant le monarque, tue en même temps, au moins pour quelque temps, la monarchie; tandis que le régicide commis en famille par les princes et les grands, en tuant le roi, laisse subsister la monarchie. Et qu'importe alors aux autres potentats qu'un monstre monte sur le trône, pourvu que le trône soit conservé!...

Ces vérités sont dures, sans doute; elles devraient rester dans l'oubli. Mais pourquoi ceux à qui elles pourraient déplaire semblent-ils vouloir nous pousser hors des bornes de la modération ? Pourquoi veulent-ils, en nous outrageant sans cesse, rendre nécessaire une récrimination qui serait aussi pénible pour nous que flétrissante pour eux?... En nous attaquant avec tant de fureur, on nous force à nous défendre sans ménagement et à faire retomber sur ceux qui nous oppriment tout le poids de l'exécration publique sous laquelle on a voulu nous accabler en nous signalant comme régicides.

Dans son acception générale et ordinaire, le mot *régicide* signifie le crime d'avoir assassiné un roi. On qualifie aussi de régicide celui qui s'est rendu coupable de ce fait.

Dans aucun cas, cette odieuse qualification ne pourrait convenir aux actes ou aux membres d'un tribunal, ou d'une haute cour, qui aurait reçu du peuple les pouvoirs et le mandat nécessaires pour juger un roi sur les crimes ou les délits qui lui seraient imputés.

On nous dira peut-être qu'un roi n'est pas jugeable... Nous pourrions répondre à cette objection par l'exemple d'une foule de rois que d'autres rois ont fait juger pour les conduire à l'échafaud...

Il est cruel pour nous d'en être réduits, par les persécutions qu'on nous fait subir, à la nécessité de revenir sur des questions de cette nature. Loin de nous la pensée de les agiter publiquement, mais il doit être permis à chacun de nous de les examiner et de les méditer en particulier, pour mieux nous rendre compte de nos erreurs ou de la rectitude de notre conduite.

Louis XVI, par son appel au peuple, en demandant la nation entière pour juge, a, par cela même, reconnu qu'il était jugeable. Resterait à examiner si la nation, ne pouvant exercer par elle-même le droit de juger son roi, a pu, ou non, déléguer ses pouvoirs à ses représentants...

Si l'inviolabilité appartient irrévocablement à ceux qui ont été revêtus par le peuple des pouvoirs de la royauté, elle appartient, à plus juste titre, à tous les membres d'un grand congrès national, que le peuple avait investis, non seulement des pouvoirs de la royauté, mais de ceux, plus grands encore, de la *Souveraineté nationale*, et, dans ce cas, aucun des membres de ce conseil suprême ne devait et ne pouvait être recherché sur la manière dont il avait concouru aux décrets rendus en corps, par ce conseil...

Un des principaux reproches accumulés contre la Convention nationale, au sujet de la condamnation de Louis XVI, est d'avoir prononcé cette condamnation à une faible majorité et de n'avoir pas observé, dans ce jugement, les lois et les principes qui règlent la manière de compter les voix, pour déterminer la condamnation ou l'absolution dans les cours et les tribunaux ordinaires.

Ce reproche, adressé d'abord à la Convention nationale elle-même par les défenseurs du roi, immédiatement après la condamnation, a été depuis reproduit dans l'ouvrage de M. de Chateaubriand et dans un grand nombre d'autres écrits qui, dans les circonstances actuelles, n'ayant pas de contradicteurs, pourraient fixer l'opinion de l'histoire et transmettre à la postérité des erreurs qu'il importe de relever. Je vais donc établir que le reproche n'est pas fondé.

*
* *

Dans le cours ordinaire de la justice, en matière criminelle, depuis la Révolution, on distingue, dans le jugement des accusés, deux parties essentiellement séparées :

1° Celle qui concerne la culpabilité ;

2° Celle relative à l'application de la peine.

La première, celle qui consiste à déclarer si l'accusé est ou n'est pas coupable, a été, par la forme de procéder, déléguée au jury par la loi de 1791.

La deuxième a été réservée au tribunal qui, d'après la déclaration du jury, doit acquitter l'accusé, si le jury a déclaré que cet accusé n'est pas convaincu ; on doit appliquer la peine prononcée par la loi, si le jury a déclaré que l'accusé est coupable.

Il est évident que, par cette manière d'opérer, c'est le jury qui est le véritable juge de la cause, puisqu'à lui seul appartient le droit d'examiner, de peser les charges, d'apprécier les moyens de défense et de décider, enfin, si l'accusé est, ou n'est pas convaincu.

Le tribunal ou la cour qui, d'après cette déclaration, doit absoudre ou condamner, n'a plus, en quelque sorte, qu'une attribution mécanique, ou de forme entièrement subordonnée au jugement déjà rendu par le jury.

Depuis l'institution de la procédure par le jury, la législation a plusieurs fois varié sur le nombre de voix nécessaire pour former la délibération ou la déclaration du jury sur la culpabilité.

La loi de 1791 exigeait dix voix sur douze pour établir la culpabilité; de telle sorte que l'accusé devait être acquitté si, sur douze voix, il en réunissait trois en sa faveur.

La loi du 3 brumaire an IV ne changea rien à cet égard ; mais une loi postérieure porte qu'à l'avenir le jury donnerait sa déclaration à l'unanimité, et que si, cependant, l'unanimité ne pouvait être acquise, il pourrait donner sa déclaration à la majorité simple, mais seulement après vingt-quatre heures de délibération.

Le Code d'instruction criminelle, décrété en 1808 et encore en vigueur, porte, article 347, que la décision du jury se formera, pour ou contre l'accusé, à la majorité, à peine de nullité.

De ces diverses lois, la plus applicable à l'affaire de Louis XVI était naturellement celle de 1791, alors en vigueur. Cette loi voulait que la culpabilité fût établie et déclarée, si elle était reconnue par dix voix sur douze, c'est-à-dire par les cinq sixièmes des votants.

Dans le jugement de Louis XVI, la Convention nationale, votant comme jury, *sur la culpabilité*, dans la séance du 15 janvier 1793, déclara, non pas à la majorité des cinq sixièmes, mais à *l'unanimité, que Louis XVI était convaincu de conspiration contre la liberté publique et d'attentat contre la sûreté de l'État.*

Cette unanimité était d'autant plus importante que ce jury était composé de sept cent huit votants, tous nouvellement élus par la nation.

Il est donc faux de dire que, dans le jugement qu'il a subi de la part de la Convention nationale, Louis XVI n'a pas joui des avantages réservés par la loi aux accusés devant les tribunaux ordinaires, sur la manière dont les voix devaient être comptées pour déclarer la culpabilité.

Quant à l'application de la peine, dans le cours ordinaire de la justice, les jugements des cours et des tribunaux en France, depuis la Révolution, ont été toujours rendus à la *majorité simple*. Eh bien, pour le jugement de Louis XVI, la Convention nationale, votant dans la séance du 17 janvier 1793, déclara la peine de mort applicable, et cette peine fut votée non par une majorité simple, mais par une majorité de trois cent quatre-vingt-sept voix contre trois cent trente-quatre, c'est-à-dire cinquante-trois voix.

Ceux qui déclament aujourd'hui avec tant de force contre la condamnation de Louis XVI ont eux-mêmes grossi, après coup, cette majorité en proscrivant, en exilant comme régicides les membres de la Convention qui, au nombre de quarante-six, ayant voté la mort *sous condition expresse non accomplie*, avaient été originairement compris au nombre des trois cent trente-quatre formant la minorité.

En les considérant, en les traitant aujourd'hui comme régicides, on ne peut se dispenser d'ajouter leurs votes, au nombre de quarante-six, à ceux des trois cent quatre-vingt-sept membres qui avaient voté la mort purement et simplement, et alors la majorité se trouve être de cent quarante-cinq voix, c'est-à-dire de quatre cent trente-trois contre deux cent quatre-vingt-huit (1).

C'est ainsi qu'en s'abandonnant au courant des passions, les hommes trahissent quelquefois les intérêts qu'ils voulaient servir avec trop de zèle.

*
* *

On reproche aussi à la Convention nationale d'avoir cumulé les fonctions d'*accusateur*, de *jury* et de *juges*.

Les véritables accusateurs de Louis XVI étaient : l'Assemblée législative, qui, au 10 août 1792, avait mis le monarque dans les fers ; le peuple français lui-même, qui s'était rendu accusateur en sanctionnant implicitement les décrets de cette Assemblée.

L'accusation existait donc de fait et de droit quand la Convention nationale s'est réunie.

En rédigeant l'acte d'accusation, cette Assemblée n'a fait que retracer, dans un seul cadre, tous les chefs d'inculpation pour les communiquer au monarque et le mettre à même d'y répondre et, enfin, de se défendre.

Le Convention nationale a rempli les fonctions de jury... Qu'on nous dise donc par qui devait être exercé ce triste ministère! Si la nation entière eût pu se rassembler en un seul et même lieu, en une seule et même assemblée générale, pour examiner les divers chefs d'inculpation, les pièces de conviction, en un mot tout ce qui constituait les charges ainsi que les moyens de défense, on pourrait nous reprocher, sans doute, de ne l'avoir pas consultée comme jury et de ne pas lui avoir laissé le soin de délibérer elle-même sur la culpabilité. Mais, si cette réunion était impossible, pouvait-il exister un jury national plus compétent pour remplacer le peuple que l'assemblée nombreuse de ses représentants?

Mais, dit-on, après avoir déclaré la culpabilité comme jury, la Convention nationale a elle-même prononcé la peine comme tribunal ou comme juge.

Eh bien, supposons que, pour ne pas cumuler ces diverses fonctions, la Convention, après avoir, comme jury, déclaré et proclamé la culpabilité de Louis XVI, eût, par un vain respect pour les formes ordinaires, renvoyé ce monarque devant une cour ou commission chargée de lui appliquer la peine prononcée par la loi, quel avantage pouvait-il en résulter pour lui?...

La cour ou la commission, liée par la déclaration du jury national, n'aurait pu se dispenser de lui appliquer la peine de mort. Cette triste conséquence n'était alors que plus infaillible et plus certaine, tandis qu'en se réservant le droit de statuer elle-même sur la peine, la Convention nationale, à raison des pouvoirs politiques et illimités dont elle était investie et que, seule, elle pouvait exercer, laissait au monarque des chances qui pouvaient encore lui être favorables, et c'est, en effet, en ce sens qu'un grand nombre de ceux qui, en qualité de jurés, avaient déjà déclaré Louis convaincu de crimes emportant peine capitale, devenus juges, *mais se considérant comme hommes d'État*, lorsqu'il fut question d'appliquer la peine, crurent pouvoir user de la faculté qu'ils avaient, à ce titre, d'en modérer ou d'en commuer la rigueur, faculté que n'auraient pas eue des juges ordinaires.

Cette vérité est constatée par le procès-verbal même de la Convention nationale. En voici l'extrait. Je copie :

« A la fin de l'appel nominal, l'Assemblée a reçu la déclaration que lui ont faite tous ceux de ses membres qui n'ont pas voté pour la peine de mort, ou qui y ont attaché une condition, qu'ils s'étaient décidés à voter comme législateurs et non comme juges, et qu'ils n'avaient entendu prendre qu'une mesure de sûreté générale. »

Dans quel tribunal, autre que la Convention nationale, les juges auraient-ils pu faire fléchir la rigueur de la loi? Dans quel autre tribunal aurait-on pu, après la condamnation, mettre en question s'il serait sursis ou non à l'exécution?

N'est-il pas évident que cette accumulation d'attribu-

(1) Delbrel était [illegible] comme régicide, malgré qu'il eût voté pour le sursis : c'est ce qui donne à son argumentation sur ce point un intérêt tout spécial.

tions, dont on fait aujourd'hui un crime à la Convention nationale, au lieu d'être nuisible au monarque, lui était, au contraire, favorable, puisqu'elle lui réservait des chances de salut qu'il n'aurait pu trouver dans aucun autre tribunal et qu'aucune autre forme de procéder ne pouvait lui offrir?

Si ces chances n'ont pas été heureuses pour lui; si les diverses épreuves de l'appel nominal n'ont pas eu le résultat qu'il pouvait en attendre, ce n'est pas à raison de la sévérité ou de l'insuffisance des formes, mais par l'effet de l'opinion individuelle de chacun des juges qui ont cru, les uns, qu'il convenait à l'intérêt politique de l'État de modifier la peine ou d'en suspendre l'exécution; tandis que les autres, en majorité, frappés de l'unanimité des votes sur la culpabilité, ont cru ne pouvoir faire fléchir la rigueur de la loi sous aucune considération politique ou particulière.

Que la Convention ait, à l'égard de Louis XVI, rempli les doubles fonctions de jury, sur la culpabilité, et de tribunal, pour l'application de la peine, cette forme de procéder, cette cumulation d'attributions est-elle si nouvelle et tellement insolite qu'on puisse aujourd'hui la qualifier de *monstruosité* en matière judiciaire?

Dans les anciens tribunaux, dans les anciennes cours de justice en France, avant la Révolution, deux ans seulement avant le procès de Louis XVI, les mêmes magistrats ne prononçaient-ils pas et sur la culpabilité comme jury, et sur l'application de la peine comme juges?

Depuis la Révolution, n'a-t-on pas également donné cette double attribution aux tribunaux militaires, aux cours spéciales et maintenant aux cours prévôtales?... Tout récemment encore, et en vertu des ordres du roi, la Chambre des pairs, pour la condamnation du maréchal Ney, n'a-t-elle pas rempli le double ministère de jury, pour déclarer la culpabilité, et de tribunal, pour appliquer la peine de mort?

Si cette cumulation d'attributions était une horrible monstruosité, pourquoi ceux qui nous la reprochent l'ont-ils eux-mêmes consacrée?... Pourquoi retrouvons-nous cette même cumulation d'attributions dans le projet de loi que le roi a fait proposer, par les ministres, pour régler l'organisation de la Chambre des pairs et la forme de procéder qu'elle devra suivre dans les divers cas prévus où cette Chambre devra être constituée en haute cour de justice?

Note supplémentaire.

Dans la séance du 19 janvier 1893, la Convention fut appelée à voter sur la question des sursis (1).

Il est évident que tous ceux qui, dans ce dernier appel nominal, votèrent pour le sursis, votèrent pour *laisser la vie à Louis XVI*, mais il est évident aussi que tous ceux qui, après la condamnation déjà prononcée, votèrent contre le sursis, votèrent *pour la mort*. Cette conséquence peut être d'autant moins contestée que des députés qui, dans la séance du 17 janvier, n'avaient voté que pour la *réclusion*, furent ensuite proscrits et exilés comme régicides pour avoir voté contre le sursis: [par exemple] Bordas (de la Haute-Vienne).

C'est donc dans cet appel nominal du 19 janvier, relatif au sursis, que fut clairement et définitivement décidée la question de la vie ou de la mort. Trois cent quatre-vingts membres votèrent contre le sursis, c'est-à-dire pour la mort; trois cent dix votèrent pour le sursis, c'est-à-dire pour la vie. La majorité pour la mort immédiate fut donc de soixante-dix voix.

Cet écrit fut par moi rédigé à Saint-Gall (Suisse), pendant l'exil dont je fus injustement frappé, en 1816.

DELBREL (1).

LES VOIES DE DIEU (2)

Roman.

—

DEUXIÈME PARTIE.

JEUNESSE.

III.

Une fois par semaine, Ragni jouait dans un concert d'amateurs, chez ces parents de son mari où avait eu lieu le bal. Kallem s'y fit inviter afin de l'accompagner au retour. C'était le temps où la neige disparaissait, ne laissant qu'une couche de glace. Kallem annonça un jour à la jeune femme qu'il irait à ce concert et lui demanda la permission de l'accompagner au retour, ce dont elle fut bien aise.

Après une longue soirée, et bien trop de musique dans une chambre sans air, elle partit à son bras, comptant qu'ils allaient prendre un des traîneaux qui stationnaient là, ou la voiture qui arrivait en ce moment. Cependant ils passaient sans s'arrêter devant voitures et traîneaux.

---

(1) Le vote de Delbrel, dans l'appel nominal fait sur la troisième question relative à l'application de la peine, avait été celui-ci :

« Je vote pour la mort, à la condition expresse de surseoir jusqu'à ce que la Convention nationale ait statué sur le sort de tous les Bourbons. »

Ce vote conditionnel fut compris dans les quarante-six qui furent comptés dans la minorité. Delbrel avait voté pour la culpabilité, contre l'appel au peuple, et en faveur du sursis.

(1) Sur les questions traitées dans cet écrit par Delbrel, on consultera avec fruit l'ouvrage intitulé : *Société de l'histoire de la Révolution française. Les Régicides*, par E. Belhomme. Paris, 1893, in-8°.

(2) Suite. — Voy. la *Revue* des 5 et 12 août.

— Est-ce que nous n'irons pas en voiture? demanda-t-elle.

Le jeune homme se mit à rire; il avait combiné d'aller à pied. Elle essaya de cacher son désappointement; mais, après quelques efforts désespérés, elle le supplia de prendre une voiture. Se rappelant alors combien elle avait eu peur la première fois, il eut des remords et jura qu'ils iraient à pied seulement jusqu'à la prochaine station. Le chemin n'était pas très glissant, mais en pente. Elle se cramponna à son bras en poussant de petits soupirs effrayés. Plus loin, la marche fut un peu plus difficile : sur toute la largeur du chemin, ce n'était que glace; ils durent aller pas à pas et souvent s'arrêter.

Autour d'eux les jardins et la campagne étaient en partie nus, en partie couverts de neige. Le sol avait l'air découpé comme le ciel, où l'on voyait de longues traînées de nuages sur le bleu foncé, exactement comme en bas s'étendaient des plaques de neige. La lune semblait poursuivre les nuages d'une course effrénée pour les rattraper, les traverser et s'en aller plus loin. En bas tout était calme et paraissait dormir.

Le sentiment de sa faute rendait Kallem mécontent et maladroit. Bien sûr quelque chose allait arriver. Et jamais il n'avait cette idée sans que lui revînt le souvenir de la nuit d'effroi de son enfance, à la poursuite d'Ole Tuft.

Est-ce que toute sa vie il aurait de ces angoisses pour le punir de ses fautes?

Il marchait dans la plus grande anxiété, tremblant que Ragni ne tombât. Sans sa frayeur, la descente aurait été une joyeuse glissade, mais maintenant la jeune femme lui avait communiqué sa peur. Chaque endroit glissant lui semblait un véritable danger; il n'échappait à l'un que pour redouter l'autre.

Enfin ils virent au loin le salut, c'est-à-dire de hautes maisons de chaque côté de la rue, à l'ombre desquelles la neige n'avait pas fondu. Il s'agissait d'y arriver; une station de voitures était tout près de là. Bientôt ils y seraient. Elle s'arrêta, reprit haleine, essaya de sourire, mais en vain.

— Attendons un peu ici, supplia-t-elle.

Plus loin, on entendit des grelots; tous deux écoutèrent.

— Pourvu que le dernier cheval ne s'en aille pas, dit-elle, il est si tard!

Il ne faisait pas très bon là non plus, la neige était durcie, seulement on avait jeté du sable sur le trottoir; ils marchaient plus vite et peu à peu s'enhardissaient.

— Dieu soit loué! fit Ragni, soulagée comme si elle sortait de la mer de glace.

A peine avait-elle dit ces mots qu'elle tomba à la renverse. Ils venaient de rencontrer un mauvais endroit où de l'eau versée avait gelé, et que le verglas avait ensuite recouvert.

Elle glissa contre Kallem, qui perdit pied aussi et tomba sur elle.

En un clin d'œil, il fut debout, tout occupé à la relever, mais elle restait là immobile, les yeux fermés.

Il frissonna. Une commotion au cerveau? Il la prit, l'appuya sur son genou, lui dégagea le cou. Le bras de la jeune femme pendait, son visage était pâle et glacé. Kallem réussit à dégrafer son manteau. Enfin elle fit un mouvement.

— Ragni! murmura-t-il, Ragni! et il se pencha vers elle. Ragni, ma douce Ragni! pardonne-moi!

Elle ouvrit les yeux.

— Pardonne-moi, veux-tu?

La couleur revint à ses joues, sa main chercha à rattrapper le manteau défait; ainsi, elle vivait, elle avait été simplement étourdie!

Ne se possédant plus de joie, il lui prit la tête dans ses mains et la baisa à deux ou trois reprises.

— Ah! comme je t'aime! murmura-t-il; et il lui donna un nouveau baiser.

Elle voulait se relever, il le comprit, et tout de suite, se relevant, la releva en même temps. Mais elle ne pouvait se tenir debout et chancelait; il la conduisit jusqu'à la clôture d'un jardin. Voyant qu'elle pouvait se soutenir :

— Je vais chercher un cheval, dit-il, et il disparut.

Tout en courant, il songeait que c'était par là qu'il aurait dû commencer, et qu'alors tout ceci aurait pu être évité.

Il aperçut enfin un traîneau qui stationnait, sauta dedans, ordonna au cocher de marcher à toutes brides, sans même songer à lui dire où il fallait aller. Quand enfin tout cela fut réglé, le traîneau lancé, il pensa à ce qu'il avait fait et dit pendant qu'il la tenait dans ses bras. Maintenant, il fallait une solution.

— Plus vite! Voilà! ici, à droite! Nous sommes tombés, elle s'est blessée; oui, là!

Il sauta vivement et courut à elle, pendant que le cocher tournait son cheval et se rapprochait du trottoir. Elle s'appuyait encore contre la palissade, mais s'était rajustée et avait baissé son voile.

Elle lui tendit la main quand il s'approcha; il lui entoura la taille de son bras pour la conduire, la fit monter, l'enveloppa, paya le cocher et donna l'adresse. Elle ne lui demanda pas de l'accompagner, ne lui dit pas adieu, ne leva pas les yeux. Le traîneau partit.

*
* *

Rien n'abat un honnête homme comme le sentiment de sa propre sottise. Kallem, cette nuit-là, erra longtemps dans les rues, après quoi il se glissa chez lui comme un chien battu. Le lendemain matin, il n'osa rien demander à la servante; mais le soir elle lui apprit, sans qu'il la questionnât, que sa maîtresse avait été indisposée, qu'elle était encore couchée, mais que cependant elle se trouvait mieux. Le sourire plein de

sous-entendus de Marie acheva de l'exaspérer. Le lendemain, il dut néanmoins s'abaisser à lui demander encore les nouvelles : — Oui, madame était levée, elle allait tout à fait bien ! — Mais, ni ce jour-là, ni le lendemain, il ne put l'apercevoir, ni entendre les enfants.

Elle ne faisait plus de musique le soir. Elle ne passait plus de son côté, ni les enfants non plus, mais par l'escalier de la cuisine. Il ne la rencontrait jamais, elle choisissait d'autres chemins.

Jusqu'ici son amour lui avait été un bonheur secret mêlé de beaucoup de projets. Maintenant, il avait profané le sanctuaire, et des rêveries sans fin, une inutile préoccupation remplaçaient la lumière de ses jours et la douce paix de ses nuits. Il revoyait tout ce qui était arrivé et toujours avec une souffrance aiguë, se méprisait, se laissait aller à des folies et s'en méprisait davantage.

Depuis qu'il avait touché ses lèvres, c'était comme s'il avait tiré le voile qui lui cachait sa véritable image. Il ne voyait plus l'enfant, la tendre et blanche colombe, l'âme d'artiste toute pure, il voyait une femme, qu'il désirait. Mais il avait trop de bon sens et trop d'énergie pour se laisser dévorer de tourments intérieurs et de vains désirs. Il résolut de s'en aller tout de suite, sous prétexte d'un voyage. Il ne pouvait plus supporter que la maison lui fût fermée, il ne pouvait plus supporter le sourire effronté de la servante.

Il fut alors frappé de l'analogie entre son départ et celui de Rendalen. Rendalen non plus n'avait pas attendu un seul jour. Cela ne pouvait cependant pas être pour la même raison ?

Il éclata de rire. Parbleu ! si c'était la même chose qui lui fût arrivée, à lui aussi ?

La mère de Rendalen était venue à Christiania, et avait demeuré dans la maison. Pendant ce temps, Ragni était souvent avec eux, elle jouait à quatre mains avec Rendalen. Ils avaient continué même après le départ de la mère, et sur son piano à lui...

Cette coïncidence lui semblait une humiliation de plus.

Kallem ne connaissait pas de plus noble, de plus délicate nature que celle de Rendalen. Celui-là, certes, ne s'était rien permis. Mais qu'elle l'eût rendu assez inquiet pour le faire partir ? — Il y avait donc en elle quelque chose pour cela ? — Il se le disait pour s'excuser, mais son désir s'en augmentait encore.

* * *

Le soir même, Kallem dit à Marie qu'il comptait partir en voyage le lendemain ou le surlendemain, et qu'elle eût à demander la note. Bien entendu il payerait le trimestre entier.

La servante le regarda. Elle devina de suite ce qu'il y avait là-dessous. S'en réjouissait-elle ou bien cachait-elle quelque chose qu'elle ne pouvait pas révéler ? Du ton de réserve qui lui était habituel elle demanda s'il voulait sa note immédiatement. Il répondit non.

Le lendemain, pas de départ : ce serait pour le jour suivant. Il voulait d'abord chercher un autre logement et y déposer ses effets. Dans l'après-midi il sortit et loua un appartement à l'autre bout de la ville. Puis il se demanda quel prétexte il allait donner, — à Rendalen surtout. Il se promit de lui dire toute la vérité. Aux autres il dirait qu'il était trop dérangé dans ce logement, ce qui, d'ailleurs, était vrai.

Vers cinq heures, il rentra, mit sa robe de chambre et ses pantoufles et s'étendit sur le canapé où il s'endormit d'un profond sommeil. La servante entra vers sept heures et fit du feu sans qu'il l'entendît. Il s'éveilla un peu plus tard, entendit le pétillement dans l'âtre, vit la lumière et comprit qu'il était plus de sept heures. Aussitôt sa pensée se reporta vers celle qui était à côté de lui, dans l'appartement voisin.

Il espérait en secret qu'en apprenant son départ elle jouerait encore une fois pour lui. En cela il fut déçu ; mais il ne pouvait s'empêcher de croire que ce départ l'affectait, et il restait là étendu et prêtant l'oreille.

S'il entrait chez elle comme si de rien n'était, pour lui faire ses adieux ?... S'il allumait la lampe ?... S'il sortait ?

Il se leva et regarda le feu. Soudain il entendit une porte s'ouvrir sur le vestibule et plusieurs voix de femmes avec un accent provincial très marqué : il en conclut que c'étaient des visites qu'on reconduisait. Il entendit une longue phrase de la tante, puis une voix d'homme.

N'était-ce pas celle d'Ole Tuft ? Mais il n'entendit toujours pas celle qu'il espérait.

On prit congé. De nouveau un bruit de porte, la voix de la tante, celle d'Ole Tuft, car c'était décidément lui ; il avait dû arriver au moment où les autres s'en allaient. Il était maintenant chez la tante, dont la porte s'était refermée.

On sonna de nouveau, la porte de l'entrée s'ouvrit ; c'était une des visiteuses qui avait oublié ses caoutchoucs. Il entendit enfin la voix de Ragni qui offrait d'aller chercher une lumière, le vestibule étant tout à fait noir. Mais on refusa ; les caoutchoucs étaient ici dans le coin ; enfin ! les voilà mis. Encore de gracieux « Au revoir ! au revoir ! » et un : « Nous vous attendons, vendredi ! » C'était Ragni qui répondait.

Se trompait-il ? Il lui semblait entendre comme la voix de quelqu'un qui se croit en danger ? Ce n'était pas sa voix ordinaire, en tout cas !

D'un bond il fut à la porte de sa chambre. S'il ouvrait, il se trouverait face à face avec elle. Ouvrirait-il ? Son cœur battait à se rompre. La main tout doucement sur le bouton, sans bruit, il ouvrit.

Pour ses yeux qui venaient de regarder la flamme, l'entrée était noire comme un four. Il s'avança à tâtons vers la porte d'entrée, sentit la serrure, avança plus loin : il n'y avait personne.

Serait-elle sortie avec les visiteurs? Mais non, elle leur avait dit adieu, et les avait invités pour vendredi. Puisqu'il ne l'avait entendue ni sortir ni ouvrir une porte à l'intérieur, elle devait être là, dans le vestibule.

Il entendait les battements de son cœur, mais continuait quand même d'avancer à tâtons. Il toucha des vêtements, il eut un frisson, mais se ressaisit aussitôt, car ces vêtements étaient vides et froids.

A l'intérieur, la voix épaisse de Kole, le babil des enfants. Il resta immobile comme un criminel. Il eut honte d'en être arrivé là.

Bientôt il entendit les questions lentes de la tante et les réponses nettes d'Ole Tuft. Ragni était-elle dans le vestibule, immobile de peur en le voyant? S'il avançait plus loin, il la ferait fuir, elle ouvrirait une porte et il serait là en pleine lumière.

Non, elle devait avoir trop peur pour faire cela. Encore quelques pas en avant. Comme il était en pantoufles, on l'entendait à peine. Maintenant il désirait presque qu'elle ne fût pas là. Il entendait distinctement jaser les enfants; il se figurait les voir, agenouillées sur leurs chaises, bâtissant des petites maisons sur la table. Il eut honte. Que cherchait-il?

Tout en se le demandant il avançait toujours, tâtonnant d'un côté à l'autre. Un traîneau passa avec un bruit de grelots.

Quelque chose tomba dans la cuisine. Kole parla de nouveau; il devait trouver le temps long.

Encore quelques pas! Si Ragni était là, tout au fond! Comme elle devait avoir peur! Que pensait-elle de lui? S'il s'en retournait, il aurait l'air d'un voleur attrapé.

Tout à coup, il sentit un bras ferme et tiède. Il trembla, frissonna, ses yeux lançaient des éclairs. Il s'arrêta, le bras se raidissait; il glissa lentement la main jusqu'à la ceinture qu'il entoura doucement. Elle restait immobile, mais il sentait des frissons qui couraient en elle. De sa main libre il chercha la sienne, la pressa, elle tremblait aussi. Pas à pas, ils revinrent ensemble; elle se laissait mener sans résistance, mais sans consentement non plus. De la chambre de Kole ou de celle de la tante, pas un bruit. Devant eux un mince filet de lumière sous la porte de sa chambre à lui.

Ils y arrivèrent, il ouvrit doucement et voulut la faire entrer, mais là elle s'arrêta, essaya de retirer ses mains. Il entendait sa respiration, sentait son souffle, il apercevait son visage pâli, pendant qu'il la poussait en avant pour franchir la porte, qu'il referma tout doucement dès qu'elle fut entrée.

Elle restait où il l'avait laissée, le dos tourné, les deux mains devant son visage. Quand il revint, elle se mit à pleurer. Il s'approcha, l'entoura de ses bras pour l'attirer à lui; alors ses pleurs se changèrent en sanglots si douloureux que toute l'exaltation de Kallem en fut apaisée et que de nouvelles pensées surgirent en lui.

Il la conduisit au canapé, absolument inerte. Elle pleurait si désespérément qu'il sentit le besoin d'avoir de la lumière, comme auprès d'un malade. Il se hâta donc de préparer la lampe, puis se rappelant qu'il fallait d'abord baisser les stores, les baissa, et alluma.

Seul quelqu'un qui avait concentré sa douleur pendant des jours et des nuits pouvait pleurer ainsi. La table où elle s'appuyait en était secouée.

Combien de fois ne s'était-il pas moqué des amoureux qui, dans les romans et les drames, tombent à genoux! Et voici qu'écartant la table, il s'agenouilla devant elle comme le plus humble des pécheurs.

C'était son visage qu'il cherchait; des deux mains elle le cachait dans son mouchoir. Sa tête, sa poitrine, ses épaules étaient secouées de ses pleurs. Kallem sentait chacun de ces tressaillements et suppliait, suppliait; il fallait qu'elle lui pardonnât. L'autre soir, il n'avait pas été maître de lui. Il l'aimait, ils s'appartenaient.

— Ah! ne pleurez pas ainsi, suppliait-il, je ne puis pas le supporter.

Il prit les mains de Ragni, s'assit tout près d'elle, appuya sa tête contre lui, baisa ses cheveux, mit la joue humide de la jeune femme sur la sienne. Elle continuait de pleurer.

Il voulut lui donner un peu de vin pour la réconforter. — Non! Non! — Mais pourquoi ces larmes? Est-ce parce qu'il l'avait amenée chez lui? Il avait tant souffert qu'il n'avait pu résister, en l'entendant dans le vestibule. Elle n'aurait cependant pas voulu qu'il s'en allât sans lui dire adieu? Et sans jamais chercher à la revoir?

Elle secoua la tête, s'arracha à lui et, s'appuyant de nouveau sur la table, recommença à pleurer dans son mouchoir plus fort que jamais.

— Veux-tu que je ne parte pas? lui demanda-t-il.

Mais elle ne l'entendait pas. Alors il la laissa pleurer. Au bout d'un instant, il s'assit à côté d'elle et dit :

— Je ferai tout ce que tu voudras.

Alors, elle se leva de la table et alla se jeter dans ses bras avec toutes ses larmes.

Il comprit, pendant qu'il la tenait ainsi, qu'elle sentait et qu'elle agissait plus noblement, plus profondément que lui.

On fit du bruit, la porte s'ouvrit; c'était la servante qui apportait le souper. Kallem s'éloigna vivement de Ragni et se leva, mais Ragni revint près de la table et sanglota de nouveau.

La servante posa soigneusement le plateau sur le bord libre de la table, retira avec précaution la lampe et avança le plateau. Elle était rouge et ne les regardait pas, mais son sourire était là qui disait clairement : « Voilà longtemps que j'attendais cela. »

Doucement elle était entrée, doucement elle sortit, refermant la porte sans bruit derrière elle.

— Mais grand Dieu ! Ragni ! s'écria-t-il.

Elle ne répondit pas ; le chagrin l'absorbait tout entière.

Il revint près d'elle, la pressa de nouveau contre lui. Alors elle dit :

— Ah ! que je suis malheureuse !

Et ce furent ces seules paroles, tout le temps qu'elle resta là.

Il ne trouva rien à répondre, essaya quelques caresses, mais elle les repoussa aussi ; elle voulait s'en aller. Il ne se sentit plus la force de la retenir.

Avant d'ouvrir, elle se retourna vers lui, douloureusement abandonnée comme dans une heure d'agonie. Il éteignit la lampe. Elle se glissa dehors.

Mais à l'instant où elle refermait la porte, la porte de la chambre de la tante s'ouvrait, et la tante en personne parut à l'entrée, énorme, fantastique. Évidemment elle avait entendu Ragni pleurer chez le voisin, et elle s'expliquait maintenant l'air étrange de la jeune femme depuis quelques jours. C'est pourquoi elle montait la garde devant sa porte, en ce moment.

La tante étendit la main ; cela semblait vouloir dire : « Par ici ma fille, » et elle s'effaça pour la laisser passer.

Elle n'était pas seule ; contre la cloison touchant à la chambre que Ragni venait de quitter, un homme de haute taille se tenait debout, blond, à la figure douce : c'était Ole Tuft. Le premier, il avait entendu pleurer Ragni ; il était allé à la porte. Ragni se laissa tomber sur une chaise.

Le lendemain elle garda le lit. Mais Kallem, avant de sortir, reçut d'elle un mot où elle lui disait que la tante l'avait entendue pleurer chez lui, ainsi que Ole Tuft qui était allé à la porte. Et c'était tout. Non, cependant ; tout en bas et presque imperceptibles ces mots : « Jamais plus ! »

*
* *

Dans l'épouvante qui s'était emparée de lui, Kallem trouva ces simples mots « jamais plus » si éloquents qu'ils remplirent ses yeux de larmes, mais aussi son cœur de courage. Maintenant il fallait agir ! La tante et Ole Tuft avaient sans doute fait subir un interrogatoire à Ragni ! Pauvre, pauvre Ragni !

Il était ému d'une immense compassion, d'une immense colère, ému de crainte, de désir de vengeance, d'amour sans borne, de honte, de rage.

Il s'habilla et se hâta de sortir. Où aller ? D'abord chez Ole Tuft, ce damné pleurard qui se mêlait de ses affaires, un espion, un délateur ! Que diable voulait-il ? Étaient-ce *les voies de Dieu*, cela aussi, de regarder par le trou des serrures, et d'écouter aux portes ? Sous prétexte de *voies de Dieu*, cet individu lui avait déjà pris l'affection de sa sœur, maintenant ne voulait-il pas encore lui prendre l'amour de Ragni ! Pourquoi ne pas venir tout droit à lui, pourquoi parler à la tante ?

Il avait la plus grande envie de monter chez lui, de l'assommer, de le laisser sur le carreau. Dieu sait si c'était mérité ! Il se retourna en effet pour y aller. Mais il y avait les grands yeux de sa sœur qui le regardaient ; partout de tous les côtés, il les rencontrait, ces yeux profonds. Il passa donc sans entrer.

Comme il se trouvait dans le voisinage de son ancien logement, il pensa à Rendalen. C'est chez lui qu'il devait aller. Il voulait ne lui rien cacher ; c'était un si grand soulagement de pouvoir s'ouvrir à un ami ! A deux pas de la porte il vit quelqu'un qui sortait. — N'était-ce pas Ole Tuft ? Oui, c'était bien lui, le misérable ! Kallem bouillait, mais Tuft prit un autre chemin et ne vit pas son futur beau-frère.

Kallem ne connaissait pas Tuft tel qu'il était. Celui-ci avait été trouver Rendalen, voulant sauver deux âmes de la perdition. Pour ces deux âmes précieuses, il vivait dans une fiévreuse insomnie, appelant du secours. Il n'aurait pas de repos qu'il ne les eût sauvées.

Aller chez Kallem, cela avait ses dangers, et serait en tout cas inutile. Il fallait donc que quelqu'un d'autre intervînt.

Si Kallem s'était douté de cela, sa colère serait revenue plus forte que jamais, mais heureusement il ne soupçonnait rien.

Il sonna donc chez Rendalen, l'esprit tout rempli de ce qu'il avait à lui dire. Rendalen en personne lui ouvrit ; il se préparait à sortir, son chapeau et son pardessus à la main, très soigneusement vêtu. En voyant Kallem, il dressa la tête comme un cheval qui sent l'ennemi :

— Ah ! c'est toi ! s'écria-t-il.

Kallem, très surpris, entra vivement. Rendalen ferma la porte, donna même un tour de clef, et jetant de côté son chapeau et son pardessus :

— J'allais chez toi, fit-il, tout haletant.

Il était blanc sous ses taches de rousseur, les lèvres serrées, ses petits yeux gris lançaient des éclairs. Il croisa ses larges mains courtes, des mains de lutteur, toutes blanches aussi. Ses cheveux rouges hérissés en brosse semblaient s'enflammer comme ses yeux. Kallem frissonnait d'inquiétude :

— Que se passe-t-il ?

L'autre répondit, avec une fureur extrême qu'il essayait de contenir :

— Tuft sort d'ici et m'a tout dit. — Je vois que tu pâlis.

Et s'approchant plus près :

— C'était la créature la plus innocente au monde. Ah ! misérable !

Sa voix tremblait.

— Écoute-moi, dit Kallem, qui avait repris tout son sang-froid.

Mais l'autre, ne se possédant plus, l'interrompit :

— Tu t'imagines que cela ne me regarde pas ? Mais tout le monde a le droit de se mêler de cela. Et sais-tu

pourquoi je suis parti? Crois-tu que j'aie moins de pouvoir que toi sur un être humain? Lâche et fourbe que tu es!

Ces derniers mots, quoique dits plus doucement que les précédents, sortirent de sa bouche furieuse comme s'il voulait les crier. Une pareille colère et de pareilles injures appelaient des représailles :

— Tiens! il paraît que tu es jaloux, mon garçon? s'écria Kallem.

Une cuve de sang renversée sur Rendalen ne l'aurait pas rendu plus rouge. Mais tout de suite il redevint blanc. Il essaya en vain de parler et, ne pouvant pas, alla droit à Kallem, ses yeux brûlants dans les siens. Il balbutia :

— Veux-tu... veux-tu te battre?

— Viens donc!

Et Kallem se mit en position.

Ce défi n'était pas plutôt lancé que la main de Rendalen siffla; Kallem se baissa pour esquiver le coup. Rendalen reprit son élan. Kallem se jeta encore de côté :

— As-tu perdu la raison? s'écria-t-il.

En entendant ces mots, Rendalen s'arrêta court. Une défaillance le saisit, il resta pâle, le regard fixe. Faisant ensuite appel à toute sa volonté, il se retourna, se dirigea vers la fenêtre et resta devant, regardant vaguement au dehors. Sa respiration était si haletante que Kallem croyait qu'il allait avoir une congestion, mais restait immobile, si irrité qu'il lui était impossible d'aller le secourir. Rendalen était pour lui une énigme; tout à l'heure, en proie au plus violent accès de passion, et maintenant doux comme un agneau. Son visage était si malheureux, si affreusement désolé! — Au nom du ciel! que signifiait tout ceci?

Kallem regarda son camarade jusqu'à ce que sa vieille amitié pour lui se réveillât et, sans aucune transition, allant à lui vers la fenêtre, il dit :

— Tu n'as pas besoin de tant t'affecter. La chose n'est peut-être pas si grave que tu le penses!

L'autre ne répondit pas; il continuait à regarder par la fenêtre. Alors Kallem lui sourit; il n'y avait pas à se méprendre à l'honnêteté et à la sincérité de ce sourire. Le visage de Rendalen reprit de l'expression et de la couleur, il tourna la tête; Kallem, joyeux, se hâta de dire :

— Frère, je te jure sur mon âme que je ne lui ai pas fait le moindre outrage.

Rendalen ne comprenait pas d'abord; il ne pouvait pas revenir tout de suite à cela.

— Sur mon honneur, je te le jure! reprit Kallem.

Alors ces mots chantèrent en Rendalen; il entoura son ami de ses bras.

Émus comme ils l'étaient, leurs confidences furent entières. Rendalen sut tout ce qui était arrivé, et comment Kallem et Ragni s'étaient aimés. Kallem lui demanda ensuite ouvertement s'il l'aimait aussi; Rendalen redevint pâle, parut mal à l'aise, et Kallem regretta son irréflexion, mais il n'était plus temps.

La conversation fut interrompue un moment. Rendalen détournait les yeux. Enfin, ayant trouvé une forme à ce qu'il voulait dire, il reprit :

— Je n'ai le droit d'aimer personne; c'est pourquoi je suis parti.

Kallem en fut remué jusqu'aux moelles. Rendalen était assis, les bras appuyés sur la table, entre les mains un livre qu'il retournait en tous sens :

— Il y a des maladies mentales dans notre famille, de près et de loin. Mon père était fou. Et moi... tu sais bien ce qu'il y a d'indomptable en moi... j'en suis tout près. C'est ainsi que fut d'abord mon père. Ce que tu m'as dit tout à l'heure... tu sais, que je perdais la raison, m'a atteint au vif. Ma mère m'a dit un jour des choses que je ne dois pas oublier, même quand il s'agit de l'amour. Cependant, je ne l'ai pas toujours fait. Mais en voilà assez, je ne me confesse pas.

Il posa son livre, en prit un autre, le plaça sur le premier et les fit tourner machinalement autour de la table.

IV.

Rentré chez lui dans l'après-midi, Kallem essaya d'écrire à un ami à qui il voulait demander conseil. Il commença, puis déchira la lettre; et soudain il se décida à s'adresser à son père. Celui-ci était un homme bizarre, mais généreux, il détestait l'injustice, et Kallem ne voyait rien de plus injuste que le sort de Ragni. Il était presque assuré que son père penserait comme lui.

Il lui avoua donc leur amour, sans rien cacher. Il promit de se consacrer à ses études plus sérieusement que jamais, de les pousser, au plus haut degré, d'ajourner son union avec Ragni autant qu'il serait nécessaire pour leur développement à tous deux. Il l'attendrait fidèlement, de même qu'elle l'attendrait, il le jurait sur son honneur. Et il espérait que son père n'avait pas de motif de douter de sa parole, mais bien plutôt toutes raisons de la croire.

Il ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Trois jours plus tard, il reçut une réponse par télégramme; tout était arrangé comme il l'avait désiré, la poste lui apporterait des détails. Ce télégramme de victoire à la main, il commença à mettre à exécution son plan, de faire partir Ragni chez son cousin, à Madison, en Amérique. Il écrivit à ce cousin, lui demandant une réponse immédiate.

Par la servante, qui prouva ainsi sa fidélité à Ragni, il obtint ses premiers rendez-vous. Ils eurent lieu dans la rue, en dehors de la ville, et furent courts; la servante y assistait. Kallem dit à Ragni de quoi il s'agissait, comment cela s'arrangeait, et qui s'en occupait. Elle fut si effrayée qu'il ne crut pas devoir continuer.

Elle ne voulait à aucun prix abandonner les enfants.

Désespéré, il alla trouver Rendalen. Celui-ci proposa que les enfants fussent placés chez sa mère qui tenait une pension : il lui écrirait à ce sujet.

Lorsque Kallem en parla à Ragni, il devina que celle-ci avait réfléchi de son côté ; elle répondit humblement qu'en effet elle ne saurait jamais élever assez bien ces enfants. Elle-même était trop une enfant. Mais ce qu'elle accordait à demi un jour, elle le reprenait le lendemain. Chaque fois qu'elle se retrouvait avec les petites filles, il lui semblait impossible de s'en séparer. Et comme elle avait de pareilles émotions chaque fois aussi qu'elle revoyait Kallem, ils ne purent plus avoir d'entrevues dans la rue. Il lui écrivit donc et par la suite elle vint avec Marie deux ou trois fois dans sa chambre, une autre fois chez Rendalen, montrant toujours la même hésitation et toujours dans un grand désespoir.

Elle s'effrayait à l'idée du voyage. Partir seule pour l'Amérique ! Impossible, tout à fait impossible ! Marie serait bien partie avec elle, mais toutes deux ne pouvaient pas abandonner les enfants, Marie resterait donc pour le moment auprès d'eux.

Si Ragni devait partir, il fallait qu'elle s'embarquât sans que personne le sût ; il fallait acheter aussi ce qui était nécessaire pour le voyage. Kallem s'attendait ici à de l'opposition, mais elle était si enfant qu'avant même que rien ne fût encore complètement décidé, il réussit à lui faire acheter ses vêtements de voyage ; ces achats l'amusèrent follement. Il pouvait maintenant la voir tous les jours. Il lui écrivit aussi des lettres d'une aune de long ; elle n'osait pas y répondre, se croyant surveillée par la tante et la cuisinière de Kole. Mais comme les lettres lui parlaient avec toute la force de l'amour, elles agissaient sur son imagination plus que des entrevues.

Tant que durèrent les négociations, Kallem ne vécut pour rien autre chose. Et quand la réponse d'Amérique arriva, affirmative, il prit la résolution hardie de préparer le départ par le premier steamer, sans lui en dire un seul mot, mais en veillant à ce qu'elle eût un prétexte pour sortir de bonne heure ce jour-là et pour rester longtemps absente, ainsi que Marie.

Deux heures avant le départ du bateau, rendez-vous était fixé à Ragni chez lui ; depuis longtemps les bagages et le billet étaient prêts.

*
* *

A l'heure dite, elle arriva avec Marie, les bagages avaient été portés de bonne heure au bateau et la voiture commandée.

Rien dans les chambres ne faisait penser à un voyage. Mais l'attitude de Kallem éveilla tout de suite les craintes et les soupçons de Ragni. Il avait toujours été très réservé, d'abord parce que Marie était là ; mais ce jour-là il étreignait passionnément Ragni et semblait ne pouvoir s'en séparer. Sa douleur n'eut aucun égard, ne chercha aucun détour ; les deux mains dans ses mains et les yeux dans ses yeux, il lui dit que les bagages étaient portés à bord ; le bateau partait dans deux heures ; son billet était pris.

Elle comprit alors qu'il fallait choisir entre lui et tout le reste, et que le temps des hésitations était passé. Kallem eut le dessus.

D'abord elle resta inerte et muette ; puis elle vint s'appuyer sur lui.

Dans un baiser, il la salua « sienne et bienvenue ». Ils se tenaient étroitement embrassés et pleuraient.

La servante, voyant quelqu'un passer devant les fenêtres, baissa les stores, la chambre fut plongée dans une demi-obscurité.

Leur embrassement se changea en murmure, d'abord interrompu, puis accompagné de sanglots étouffés, revenant comme un jeu de sourdine. Kallem parlait du jour où il la rejoindrait pour ne plus jamais la quitter ; il lui disait qu'il serait pour elle un ami fidèle et que l'avenir compenserait les sacrifices du présent ; que leurs lettres seraient leur journal à tous deux, — des paroles courtes et hâtives d'amour sans bornes qui toutes étaient de lui ; les sanglots étouffés venaient d'elle.

Ce moment des adieux était le premier qu'ils eussent passé librement ensemble, et cette liberté, nouvelle pour eux, brillait dans leur douleur comme un rayon de soleil dans le brouillard. Et les sanglots se transformèrent en un doux murmure.

Elle commença par lui dire qu'il ne fallait pas la regarder. S'il voulait être tranquille et ne pas la regarder, elle lui dirait quelque chose.

Elle lui dit alors qu'il était *le pacha blanc*. Elle ne voulait pas expliquer ce qu'elle entendait par là, c'était trop long, mais elle avait attendu le pacha blanc depuis son enfance, ou plutôt depuis la mort de son père, quand elle avait douze ans. Elle avait souffert, beaucoup souffert, aussi, à son retour de Berlin, mais là-dessus non plus elle ne voulut pas s'expliquer, c'était trop long aussi. Elle avait toujours rêvé au « pacha blanc ». — Oh ! s'il pouvait venir ! Mais elle était certaine qu'il viendrait. Même en allant chez les « baleines », elle savait qu'il la trouverait. Un jour, elle avait cru que Rendalen était le pacha blanc, mais comme ce n'était pas lui, il fut obligé de s'en aller pour faire place au véritable. Le premier jour, ils s'étaient rencontrés pendant cette tranquille chute de neige. Pourquoi s'étaient-ils rencontrés là ? Elle l'avait regardé alors et avait songé : Si c'était le pacha blanc ? La seconde fois qu'ils s'étaient vus, il avait porté la petite Juanita, et elle avait été certaine que personne autre n'aurait fait cela. Mais tout avait marché si vite et si différemment de ce qu'elle avait pensé !

Il lui demanda si elle attendait encore le pacha blanc lorsqu'elle s'était mariée.

— Oui, plus que jamais!

— Ne savait-elle donc pas ce que c'était que le mariage?

Elle se serra plus près de lui et ne répondit pas.

Quoiqu'il touchât à ce qu'il désirait tant savoir, il n'insista pas.

Il lui dit qu'elle trouverait Rendalen à bord, qui s'occuperait d'elle. Puis tous deux se levèrent.

Ne l'accompagnerait-il pas lui-même au bateau?

Il cacha sa tête sur la poitrine de la jeune femme et répondit qu'il ne le pouvait pas.

C'était là le plus dur. Un instant elle s'abandonna tout à fait à son désespoir; ils se rassirent et se firent de longs et déchirants adieux.

Il voulait du moins aller jusqu'à la voiture, mais Marie le défendit expressément; personne ne devait les avoir vus ensemble.

Il entendit partir la voiture sans regarder et se rappela toujours ce moment comme le plus douloureux de sa vie.

***

Il ne quitta même pas sa chambre pour aller regarder de loin le bateau et ne sortit que dans l'après-midi, pour voir au moins l'endroit d'où elle était partie. Ensuite il fit un tour afin d'être remarqué par la tante; en cela il avait son plan.

Car un moment cela éloigna de lui les soupçons. On ne crut pas que celui qui avait arrangé le départ de Ragni, et pour qui elle partait, pût être resté en arrière.

***

Tous ceux qui se rappellent cet événement savent aussi combien la jeune femme fut sévèrement jugée.

Étrangère, sans relations, elle ne laissait pas de souvenirs, excepté celui d'un beau talent musical, et ce n'était pas cela qui pouvait la défendre. Un an auparavant, elle s'était engagée à vivre pour les enfants de sa sœur, et maintenant elle s'en allait! L'homme aveugle qu'elle avait épousé, elle l'avait librement accepté, à lui non plus elle ne pouvait rien reprocher.

Pour Kallem, tout cela était dur à entendre. Aurait-il causé la perte de sa réputation? Déjà tout le monde semblait admettre qu'elle avait eu des relations avec quelqu'un, et le temps n'était pas éloigné où l'on saurait que le complice, c'était lui.

Il rencontra un jour les enfants avec Marie, près de l'Université. Elles coururent à lui. Que n'aurait-il pas donné pour voir Ragni avec elles?

Il les emmena à la pâtisserie, entendit raconter que « maman » était partie sur un grand bateau, mais qu'elle reviendrait à Noël leur apporter des robes et des poupées neuves.

Il y avait un journal illustré sur la table. Juanita s'en empara et toutes les dames des gravures étaient « maman »; quand l'aînée disait non, elle poussait son petit doigt sur une autre : « Alors, c'est celle-là qui est maman! »

Le même jour, Kallem avait assisté à une opération malheureuse; le malade était mort à la suite d'une hémorragie. Kallem était si nerveux qu'il en fut fortement impressionné. Il se disait que lui aussi avait été un chirurgien maladroit. Il avait voulu sauver Ragni, mais il s'y était mal pris et n'avait réussi qu'à faire saigner son honneur jusqu'à le tuer. La vie sociale aussi était un tissu de muscles, de veines et d'artères.

Quelques jours plus tard, il était en train de lire à la bibliothèque de l'Université, lorsque Ole Tuft se montra devant lui. Ne sachant pas où il demeurait, il était venu le chercher là. Kallem se leva et le suivit.

Kallem n'avait plus de colère contre son beau-frère; il ne songeait plus à l'assommer, ni même à le regarder avec reproche, déjà bien aise qu'Ole ne lui reprochât rien. Ole savait sans doute, ce que tout le monde saurait bientôt, qu'Édouard Kallem était le coupable. Il le savait par Joséphine, qui l'avait appris par leur père.

Édouard se méprenait-il? Il lui semblait voir de la défiance mêlée à la cordialité d'Ole, un doute sur son honnêteté, une prédiction qu'un pareil commencement ne mènerait pas au succès.

Ole venait lui annoncer que, ses études étant terminées, il allait rentrer chez lui. Le bonheur qu'il montrait n'était pas feint. Il demanda à Édouard s'il devait saluer sa sœur de sa part. Il parla de son espoir d'être bientôt « en action », la voie étant ouverte et le but en vue.

Sa noble physionomie attirait les regards de tous ceux qui allaient et venaient dans la bibliothèque.

Édouard restait debout tête nue, sur l'escalier qu'Ole descendait de son pas un peu lourd. Oui, l'homme qui s'éloignait là était sûr de lui-même. Devant lui la voie était ouverte et il voyait son but.

BIORNSTIERNE BIÖRNSON.

Traduit du norvégien par Mlle M. QUILLARDET.

(*A suivre.*)

LA POÉSIE EMBLÉMATIQUE AU COMMENCEMENT DU XVIIe SIÈCLE (1)

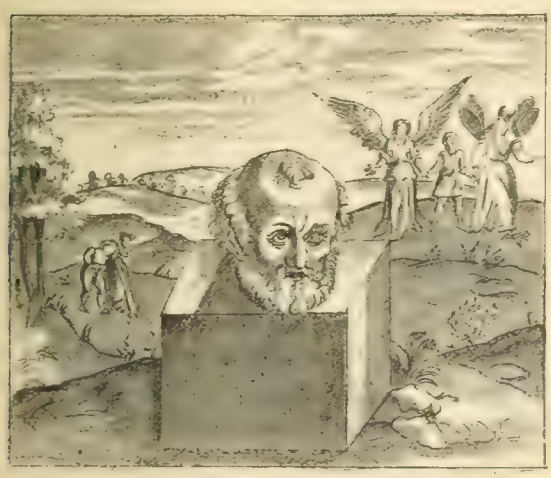
Il existe à la bibliothèque de Besançon un recueil d'estampes gravées par Pierre de Loysi, dit le Vieux,

(1) Sonnets franc-comtois inédits, écrits au commencement du XVIIe siècle, et publiés pour la première fois d'après le manuscrit original avec une introduction historique et des notes, deux blasons en couleurs, un fac-similé héliographique de l'écriture du manuscrit et la description des gravures inédites de Pierre de Loysi, graveur franc-comtois, par Théodore Courtaux; Paris, cabinet de l'historiographe (recueil de notices historiques), rue d'Amsterdam, 52; MDCCCXCII. — (Tirage à 300 exemplaires, dont 50 de luxe.)

vers l'année 1615, et dont A. Castan a donné la description dans son *Catalogue :* ce sont des figures d'emblèmes formant têtes de pages; le format du papier est de 285 millimètres sur 190 ; les dessins n'en prennent que 90 millimètres de haut sur 110 de large. « La place, réservée sans doute à un texte, est demeurée blanche. » C'est le texte de cette illustration (1) que M. Th. Courtaux, — un érudit historiographe doublé d'un homme de goût, — publie et édite aujourd'hui d'après un manuscrit peut-être autographe, très probablement unique, et en tous les cas anonyme, qu'il a bien voulu nous communiquer.

La première feuille manque : ce devait être, d'après l'exemplaire conservé à Besançon, le portrait de Clériadus de Vergy, comte de Champlitte, gouverneur de la Franche-Comté sous Philippe III d'Espagne, de 1602 jusqu'à sa mort, en 1630, et reçu chevalier de la Toison d'or le 3 août 1615. — Les pages 84 et 86 manquent aussi complètement; le texte des pages 33 et 76 a été déchiré. Il reste 87 estampes, dont 85 accompagnées de leur texte. Chaque estampe porte, en chef, une courte épigraphe latine, et, en pointe : 1° deux vers de huit syllabes qui traduisent plus ou moins librement l'épigraphe latine; 2° un sonnet explicatif du tout. Voici, par exemple, la disposition de la page 53 du manuscrit :

Nemo potest dominis servire duobus



Ne soyés point menteurs ny traistres :
On ne peut servir à deux maistres.

Regarde de choisir ou la paix ou la guerre.
Tu ne sçaurois hausser l'un sans l'autre tes yeux;
L'un ne se peut dresser vers la voute des cieux
En même temps que l'autre est penché vers la terre.

Tu ne sçaurois servir au grand lance-tonnerre
Et rendre un vil hommage au diable captieux.
Le cœur n'est divisible, et, s'il vise en deux lieux,
Sans resolution inconstamment il erre.

La vie avec la mort, la chair avec l'esprit,
La nuict avec le jour, Sathan avec le Christ,
La terre avec le ciel n'a point de convenance.

Ou sois du tout au diable ou tout au Dieu tres hault.
L'estomach revomit l'eau tiede qui l'offence :
Le breuvage qui plaît est tout froid ou tout chaud.

(1) Nous donnons quelques spécimens de ces emblèmes, d'après les dessins très exacts de M. Léon Labbé.

Quel est l'auteur des sonnets? M. Courtaux a pensé au poète dijonnais Nicolas Gougenot, dont nous avons un portrait gravé par Pierre de Loysi. Mais ce portrait est beaucoup trop grand pour figurer avec les emblèmes, et d'autre part Gougenot n'a publié que des œuvres frivoles et comiques : or, sauf quelques pièces galantes de pure civilité, et malgré la crudité de certains termes, nos sonnets n'expriment, en général, que des idées graves, dignes en tout du grand siècle qu'elles annoncent. Aussi l'éditeur s'est-il arrêté, parmi les noms connus, à celui de Jean-Baptiste Chassignet, né à Besançon vers 1578, élève du collège de cette ville sous Antoine Huet, — auquel il témoigne être redevable de tout le savoir et de tout l'honneur que la muse peut inspirer; — docteur en droit et avocat fiscal au bailliage de Gray; chargé, par la ville de Gray, en 1600 et 1602, de négociations en Flandre; mort vers 1635. Les trois recueils de poésie publiés du vivant de Chassignet seraient donc antérieurs aux *Sonnets* inédits. Le premier d'entre eux, *le Mespris de la vie et consolation contre la mort* (1594), renferme lui-même des sonnets, inférieurs à ceux qui voient aujourd'hui le jour, mais qui s'en rapprochent quelquefois par la pensée et par l'expression. Par exemple, on lit dans *le Mespris de la vie :*

Ainsi la sourde mort fuit celuy qui la suit
Et suit sans y penser celuy-là qui la fuit.

Dans les *Sonnets inédits :*

L'honneur fuit le superbe et suit
Celuy qui le hait et le fuit.

Le sonnet inédit LIV débute ainsi :

Battés et rebattés ceste enclume massive
A grands coups de marteaux, *chétifs, ah! pensés-vous*
Qu'elle ne rompra pas vos marteaux et vos coups,
Ferme sans esbranler sa grosseur excessive?

L'on trouve le même hémistiche dans le sonnet 146 du *Mespris de la vie :*

N'estimeriez-vous pas les pélerins bien fous
Qui vont sans sçavoir où? *Chétifs, ah! pensiés-vous*
N'arriver jamais la (1) où vous couriez sans cesse?

Enfin, la touchante histoire du cerf percé d'une flèche, qui en mourant regarde du côté du soleil levant,

(1) A la mort.

— emblème de la mort chrétienne — est le sujet d'un des sonnets inédits (1), comme d'un de ceux que l'on peut lire dans le *Mesures de la vie* (2) : il faut avouer toutefois ici que, si l'auteur est le même, la deuxième version ne vaut pas la première. Ces analogies, quoi qu'il en soit, ne vont jamais jusqu'au plagiat, ni même jusqu'à l'imitation voulue et consciente. Ce sont de simples réminiscences. Si l'auteur des *Sonnets inédits* n'est pas Chassignet, certainement il l'a lu et retenu. Je pense que les critiques accorderont aussi qu'il l'a dépassé.

Sans prétendre entamer ici une discussion savante, notons bien que l'auteur des *Sonnets* peut parfaitement être un inconnu, c'est-à-dire un poète qui n'ait rien publié. Cette hypothèse est de toutes la plus commode, car elle dispense de toute recherche, et remet au hasard, ce bon génie de l'érudition, le soin de nous éclairer. Mais pourquoi le graveur, Pierre de Loysi, ne serait-il pas aussi le poète des *Sonnets?* — Pourquoi le serait-il? me demandera sans doute M. Courtaux. Je n'en sais rien, je crois seulement que la question mériterait d'être examinée. Ce qui paraît hors de doute, c'est que tous les sonnets sont de la même main; « l'écriture avec ses *u* pour des *v*, ses *i* pour des *j*, et son absence presque complète d'accentuation et de ponctuation, est celle d'une personne née dans le XVIe siècle » : d'un Franc-Comtois, ajoutent sans hésitation MM. Ulysse Robert et Tuetey, pour qui les vieilles écritures n'ont pas de secret et qui tous deux sont natifs de Franche-Comté. Elle a d'ailleurs de la régularité et du caractère : rien de mou ni d'indécis, pas de rature; des bizarreries d'orthographe sans doute, mais aucun de ces non-sens qui presque toujours décèlent les copistes; rien non plus de trop orné qui sente l'*escrivain public*. C'est, en un mot, une écriture intelligente.

Quant aux sujets traités, sept des sonnets sont consacrés au comte de Vergy, dont le poète exalte la fidélité politique, l'énergie, la bienveillance, et à sa femme Madeleine, née de Bauffremont, dont il loue la chasteté, les vertus chrétiennes, la beauté, et dont il déplore ou console la stérilité. Dans le même genre de civilité galante, il s'adresse en ces termes à une jeune fille de la maison de Pontailler (3), nièce du comte de Vergy :

Véritable rapport des beautés de Cythère
Autant belle en dedans que naïfve en dehors
Theatre où les vertus estalent leurs thrésors
Et rendent à l'honneur le vice tributaire.

(1) N° LVI.
(2) N° CXXXII.
(3) Elle est représentée par la gravure, en riche costume de l'époque, tenant dans sa main droite une couronne. Devise : *Hanc spero*. Au-dessous de l'estampe, ces deux vers :

Tout esprit est illégitime
Si le chaste hymen ne l'anime.

Si du myrthe nopcier votre jeunesse espere
Les plaisirs attachés ès mutuels accords
Qu'hymen seme ès esprits et fait germer ès corps
De deux chastes amans que mesme flame altere,

Puissiés-vous rencontrer un brave cavalier
Qui repeuplant en vous l'estoc de Pontaillier
Vous rende de beaux filz mere heureuse et feconde,

Et fasse autant d'estat de vos perfections
Que votre bel esprit oblige tout le monde
A vous faire présent de ses affections.

Mais il ne faudrait pas juger de notre poète sur ces compliments à la Benserade. C'est avec discrétion qu'il paye sa dette à la famille dont il était sans doute l'obligé, et peut-être le « domestique. » La religion, la morale, la raison pratique, la raison politique, telles sont ses muses ordinaires.

Ici, il nous dépeint l'éléphant, la trompe levée au ciel, faisant sa prière du matin, et montrant à l'homme que les brutes elles-mêmes ne sont pas dépourvues de religion ; plus loin, c'est l'*alérion*, oiseau sans pattes,

tout ailes, symbole de la foi; dans la plante qui fleurit sur un tombeau, il voit l'image de la résurrection; dans l'eau captée qui remonte à sa source, celle de notre essence divine (1). Penser à la brièveté de la vie, qui n'est qu'un point dans l'espace, prévoir de loin la mort et ne pas la craindre, ne pas chercher à pénétrer les secrets de la destinée, nous résigner aux épreuves terrestres, ne pas trop compter sur la patience de Dieu (car tôt ou tard, l'horloge marquera l'heure qui nous est fixée) (2), tous ces petits sermons sont relevés par la puissance de l'image, par la sincérité et la force de l'expression.

Le sonnet XXXVI a pour emblème un cœur enflammé sur un autel (*hostia grata deo*) :

Non, ce n'est pas assez d'adorer la peinture,
De parfumer d'encens la cœleste maison,
De redire en tout temps une mesme oraison
Et parer de flambeaux toute une sépulture.

Il faut encore avoir la conscience pure,
Tenir ses sens réglés au veuil de la raison,
S'abstenir de mal faire et donner à saison
Aux pauvres souffreteux habit et nourriture.

(1) Voir les sonnets 3, 25, 46, 88.
(2) Voir les sonnets 8, 11, 58, 38, 77, 5, 21, 51.

La foy dedans nos cœurs sa demeurance fait ;
Si celui-là n'est pur, tout le reste est infect,
(Ne sortant rien de doux d'une racine amère).

Le cœur d'avoir péché langoureux et dolent
Et neantmoins d'amour à toute heure bruslant
Est la victime à Dieu sur toutes la plus chere.

Dans un ordre d'idées moins élevé, l'on trouvera des sonnets purement moraux sur l'envie, compagne inséparable mais souvent impuissante de la prospérité ; sur l'ambition, sur la vanité, sur l'esprit de moquerie, sur l'ingratitude. Il y en a deux sur la gourmandise. Que l'on me permette de citer le plus réaliste des deux, afin, par là, d'indiquer la variété de tons qui distingue ce curieux recueil. La devise est : *nil turpius ore vorari :*

Rien n'est plus indigne de vivre
Qu'un gourmand qui boit et s'enyvre.

L'emblème est un ibis qui.... Mais écoutons ce qu'il nous enseigne :

Gourmand porc à l'engras, qui ne vis seulement
Que pour boire et manger, et ne mange pour vivre,

Qui, puant le matin et sur le soir fait yvre,
As teste, bras, esmeus d'assidu tremblement ;

Four à cuire, moulin à moudre incessamment,
Ventre desboutonné, insatiable à suivre
Ton appétit brutal qui maintes fois te livre
Les desgoutans accès d'un ord vomissement :

Quand je pense à part moy en quelle vile fange
Ton ave gloutonnie infamement te range,
Je dis qne de l'ibis tu portes le portrait,

Qui, de trop d'aliments se farcissant le ventre
Ne sçaurait escurer cest infame retrait,
Si le bec qui l'emplit pour le vuider n'y rentre.

On dit qu'Alciat, le célèbre jurisconsulte italien, et le père de la littérature emblématique, mourut à table, victime de sa gourmandise. Souhaitons que notre poète, — comme il est arrivé à plus d'un de ses confrères, — ne soit pas mort de faim !

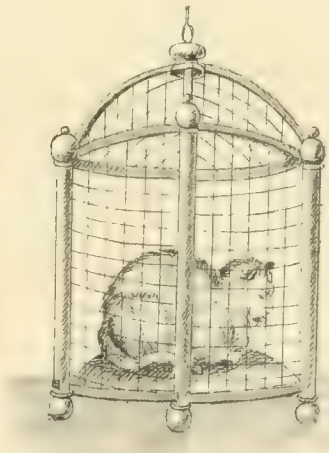
Alciat n'était pas non plus, au dire de ses contemporains, un modèle de modestie. Comme on lui reprochait son inconstance, sa vie toujours errante à la recherche des gros émoluments et des bons dîners : « Qui donc trouve mauvais, répondit-il un jour, de voir le soleil parcourir la surface de la terre, afin d'animer toutes choses de ses rayons ? » Il se donnait à lui-même comme emblème, suivant Paul Jove, « la fortune compagne du courage (1) », et comme armes parlantes l'*alce* (élan), l'animal le plus vigoureux et le plus rapide à la course. Si notre Franc-Comtois de naissance ou d'adoption a été ballotté par les orages de son temps, s'il a, comme il semblerait par plus d'une allusion, parcouru maint pays, c'est en indépendant, en proscrit peut-être, qui mieux que

Le poète exilé de la terre romaine,

se résigne courageusement à trouver partout une patrie, même chez les Sarmates ! (2) N'a-t-il pas ri de quelque prince, ou de quelque prélat ! (3) N'a-t-il pas refusé de se confondre dans les rangs des vils flatteurs, ces singes de cour, qu'il dépeint si vivement :

Le Roy veut-il manger, vous avés appetit :
Le Roy veut-il chommer, vous dormez un petit (4).

S'il fallait lui trouver un emblème, à notre poète inconnu, ce ne serait ni la fortune, ni le soleil, ni l'élan d'Alciat. Il demande (peut-être un peu tard) des leçons de prudence au renard, au limaçon, au hérisson (5). Mais l'être qu'il plaint et qu'il admire comme le modèle de l'homme libre, c'est le chat :



(1) Dans « *le Livre de fortune,* » recueil de 200 dessins de Jean Cousin (vers 1569), publié en 1883 par Ludovic Lalanne, on retrouve cette devise : *Virtutis Fortuna comes* (planche 81). Je note deux analogies emblématiques (planches 88 et 94) avec les *sonnets franc-comtois*. Il n'y a d'ailleurs pour texte explicatif, dans le *Livre de fortune*, que des devises en latin ou en grec.

(2) Sonnet 15 : *Omne solum forti patria est.*

(3) Sonnets 22, 23, 161.

(4) Sonnet 31.

(5) Sonnets 19, 44, 57.

Le chat meurt enterme et ne peut à son col
Non pas même à ses pieds, endurer le licol;
Il ronge ses lyens, met en pièces sa cage :

Tout magnanime cœur ayme la liberté.
Le peuple est celuy sot qui se plait au servage
Et des princes tyrans caresse la fierté (1).

Il loue, par bienséance, l'union de la clef et de l'épée (nous dirons de l'autel et du trône) (2) ; mais aussi, lorsque les deux puissances de ce monde en viennent aux mains, quelles misères pour les humbles! Que d'oiseaux de proie viennent s'abattre sur eux! Car

. . . En tout ce qui peut parler, nager, voler,
Sur la terre, sur mer, dans le vuide de l'air
Les grands sont aux petits toujours insupportables (3).

Les humbles seront-ils un jour vengés? *Jus minorum tulit usus* (4) : « la raison du plus fort est toujours la meilleure, » traduira notre fabuliste. En attendant que la justice humaine (5) cesse de ressembler à cette toile d'araignée où ne se prennent que les moucherons, que du moins les forts n'abusent pas de la patience des faibles! Car les faibles sont terribles lorsqu'ils sortent de leur naturel (6). Ne voyez-vous pas ce petit chien, en dépit de sa taille, tenir en arrêt un gros sanglier (7)?

Je ne fais que relier les uns aux autres, sans rien systématiser, les membres d'une même pensée qui se rejoignent comme d'eux-mêmes — *disjecti membra poetæ*, — et que l'auteur a pris soin de séparer, d'isoler, quand il lui eût été bien facile d'en faire un corps. Ce goût d'indépendance individuelle, cette revendication des droits de l'homme, qui rappelle le *Contre-un* de La Boëtie, ne l'empêche pas, chose remarquable, de comprendre les institutions monarchiques et religieuses de son temps et de les aimer sinon dans leur réalité, du moins dans l'idéal qu'il leur assigne. Comme le tiers de France aux États de 1614, il pense que la puissance royale vient de Dieu :

Les Roys pour telz qu'ils sont il nous faut révérer :
Comme plus hault que nous il en faut endurer,
Puis qu'ilz tiennent de Dieu leurs sceptre et leur couronne (8).

Cette profession de foi n'est pas fort enthousiaste, il est vrai : mais elle n'en est que plus sincère dans sa résignation même. Que l'État se repose sur les armes et sur les lois, qu'il ait pour colonnes la justice et la piété ; que le prince s'entoure de conseillers prudents; qu'il demande à la science de dompter la barbarie, enchaînée comme le taureau au pied du laurier; qu'il chasse loin de sa présence les

Sectaires malheureux du Tuscan secrétaire (1),

et ne recoure à la force qu'après avoir épuisé les ressources de l'habileté et de la clémence : le poète n'en demande pas plus aux vicaires temporels de Dieu sur la terre (2). Voici la pièce où il exprime le mieux des conseils politiques qui conviennent à tous les temps :

Tendit non rumpit.
(Il tend, mais ne rompt pas.)

Emblème : Un concert d'amateurs ; à gauche, un gentilhomme joue du luth ; à droite, une femme, du clavecin ; au milieu, un enfant chante.

Il ne faut rompre, mais bander
La chorde qu'on veut accorder.

Carnacier humesang qui n'as plaisir qu'à pendre,
Qu'à brusler, qu'à trouver nouveau genre de mort,
Pourquoi n'imite-tu le menestrier accort
Quand il voit de son luth les chordes se destendre?

Ores il en monte une, ores il fait descendre
Une autre un peu plus bas, et, sans leur faire effort,
Il les bande, il les tire, il les tend, il les tord,
Et les fait à la fin à leurs devoir se rendre.

Voit-on un membre au corps se rompre et disloquer,
Il le faut par douceur en son lieu revocquer
Sans y mettre à l'instant le fer et le cautère.

Tel rougit de son sang un infasme eschaffaut
Qui, doucement repris, amendant son deffaut
Pouvoit être à l'Estat instrument nécessaire.

Notre poète exècre, d'ailleurs, les guerres civiles, dont il rend responsables les hérétiques, « enfants des noirs abysmes (3) » auxquels il ne fait guère, toutefois, d'autre allusion. Il a vu trop de brouillons et d'ambitieux qui, semblables au chameau, ne peuvent boire que l'eau trouble dans laquelle ils ont piétiné. Il ne met aucune réforme, aucune théorie, au-dessus de la paix publique. Encore bien moins ferait-il appel à l'insurrection, à

la révolte mutine
Qui fait ez plus haults lieux les facquins sublimer
Et venir au-dessus la populace indigne.

Lorsque la mer est agitée, l'écume et les impuretés de toute sorte montent à la surface :

Mais, l'orage passé, se recalment les flots...
La révolte se passe, et ces petits coquins
Rentrans en leurs devoir, montrent la différence
De l'empire des grands à celuy des facquins.

(1) Sonnet 17.
(2) Sonnet 37.
(3) Sonnet 82.
(4) C'est ainsi que je proposerais d'interpréter l'inscription *jusmuntulus* qu'une main mystérieuse, sortie d'un nuage, trace sur le marbre emblématique du sonnet 43. (Devise : *Scribunt in marmore lacu.*)
(5) Sonnet 14.
(6) Sonnet 64.
(7) Sonnet 29.
(8) Sonnet 89 et dernier.

(1) Machiavel.
(2) Sonnets 24, 59, 50, 60, 70, 75, 78.
(3) Sonnet 1.

Tyrannie pour tyrannie, mieux vaut encore celle des princes et des grands que celle de la multitude anonyme : l'homme libre sait au moins qui fuir, l'opprimé où viser, le chrétien à qui pardonner.

Toutes ces idées et tous ces sentiments parfois contradictoires (et d'autant plus humains), nous ne faisons que les préciser en nous efforçant de n'y rien ajouter. Malgré les devises latines, inévitable héritage de la Renaissance, rien de pédantesque, de convenu, ou qui sente le métier. Presque pas de mythologie (Alciat en est farci) (1). Un sentiment profond de la justice; peu de propension, malgré une éducation et une doctrine toutes chrétiennes, à tendre la joue gauche après la joue droite.

Tel nous apparaît, littérairement et moralement, ce poète inconnu auquel nous nous garderions d'assigner un rang, mais qui laisse bien loin derrière lui, par l'originalité de la pensée et de la forme, l'ingénieux symboliste italien aujourd'hui enseveli sous le poids de ses cent vingt-six éditions.

H. Monin.

TROIS JOURS A CHICAGO (2)

IV.

Troisième journée.

Pour avoir une idée générale de l'Exposition, il me reste à jeter un coup d'œil sur les constructions particulières aux différents États, et à flâner dans *Midway Plaisance*, la région exotique, joyeuse ou fantaisiste de l'immense Foire. J'ai gardé cela pour la bonne bouche. Il faudra que mes pauvres jambes me traînent encore, comme de vieux chevaux de fiacre, à travers des espaces qui semblent infranchissables; mais, du moins, les choses que je verrai n'exigeront pas une attention bien soutenue, et ce soir ma corvée sera finie. Sous aucun prétexte, je ne resterai vingt-quatre heures de plus à Chicago. Pour mettre en repos ma cervelle, je retiens dans une agence mon billet de chemin de fer; avec un frémissement de joie, je pense que demain, à la première heure, je filerai vers la Nouvelle-Orléans dans un wagon Pullmann...

Bon, voilà que je me sens mordu par la dent aiguë du remords. Si je mettais à profit ma dernière matinée pour aller voir Pullmann-City? Constructeur de wagons fort commodes et décorés non sans goût, Pullmann est, me dit-on, un vrai philanthrope, voire même un juste devant l'Éternel. Créer une industrie qui assure le travail à des milliers d'hommes et grouper leurs familles en une ville florissante, cela ne saurait être l'œuvre de tout le monde. Mais combien de patrons comprennent le grave et multiple devoir qui leur incombe? Y en a-t-il beaucoup qui, pouvant le faire, procurent à leurs ouvriers une somme raisonnable de bien-être, soulagent dans la mesure du possible les misères inévitables et songent à l'avenir de ces hommes, leurs semblables, dont le travail les enrichit? Il y en a bien peu. Aussi faut-il citer en exemple ceux qui, devançant l'heure de la justice, dont le son pourra être lugubre, font tout leur devoir sans que nul les y contraigne. Allons, j'irai voir Pullmann-City, s'il n'est pas trop tard.

Le principal est de me renseigner. Hélas! l'indicateur des chemins de fer américains est un monstrueux lexique ; les compagnies sont innombrables, et le diable y perdrait son algèbre. D'ailleurs, il n'y a point ici de cafés, comme à Paris, où l'on puisse écrire une lettre, lire les journaux ou consulter un indicateur. Où dénicher ce gros oiseau? Vous trouverez dans les hôtels luxueux les horaires particuliers de toutes les compagnies; mais comment vous reconnaître parmi une soixantaine de prospectus, jaunes, bleus ou rouges? Quant à solliciter un renseignement d'hommes aussi affairés que les habitants de Chicago, n'y songez pas une minute : autant leur demander la bourse ou la vie. Les policemen ont de la complaisance, mais il n'en faut point abuser. Je décoche à l'un d'eux quelques syllabes, je lui arrache le nom d'une gare, et je m'en vais plein de trouble. Après une heure de tâtonnements je n'ai rien découvert. Guidé par le geste impérieux ou la brève indication de trois policemen successifs, je suis entré à la mairie de Chicago (du moins je le crois); puis dans une banque; enfin à l'hôtel des Postes. Point de gare et le temps s'écoule, si bien que je finis par renoncer à mon expédition. Voilà comment, faute de mes remarques sur Pullmann-City, la solution si urgente de la question sociale aura peut-être été retardée de cinq minutes.

L'idée me vient de sauter dans un tramway, de filer vers le sud et de visiter les fameux abattoirs. Mais on m'a donné hier des renseignements précis sur les horreurs qui m'y attendent ; d'où une cruelle hésitation. L'égorgement en masse des pauvres cochons est un spectacle hideux ; ce doit être pire encore pour les moutons. Tuer une bête si bonne, si douce, si utile! La mort des bœufs est plus prompte ; on les attire dans un

---

(1) L'édition princeps des emblèmes d'Alciat est de 1531 (Henri Steyner, Augsbourg). Elle est modestement intitulée : « *Viri clarissimi D. Andree Alciati jurisconsultiss. Mediol. ad D. Chonradum Peutingerum Augustadum Jurisconsultum, Emblematum liber.* » C'est un recueil de 197 petites pièces latines de quatre à douze vers. Il a été traduit en français, en italien et en espagnol, illustré par plusieurs générations de dessinateurs et de graveurs (126 éditions de 1531 à 1781). Notre poète pouvait avoir eu connaissance des traductions françaises de Jean Lefebvre (1536), Barthélemy Aneau (1549) et Claude Mignaut (1584). En 1566 avaient paru les *Emblèmes* de Georgette de Montenay, « lesquels (dit cet auteur), je crois être premiers chrestiens ».

(2) Voy. les numéros des 22, 29 juillet et 5 août 1893.

defile, où ils sont fusillés l'un après l'autre par un chasseur tyrolien. L'un d'eux est dressé à y mener ses compagnons : tous les jours ce misérable animal échappe à la mort vers laquelle il les entraîne. On m'a conseillé de me vêtir aussi mal que possible et d'avoir aux mains une vieille paire de gants. Je suis prévenu que l'odeur est abominable, que je verrai sur le sol des paquets d'entrailles, et que, si je glisse dans le sang, il faudra me retenir comme je pourrai à des murailles gluantes. A ce moment de mes réflexions, un tramway passe, allant vers l'est de la ville à toute vitesse. Je bondis sur le marchepied, et me voilà en route pour la Foire.

*
* *

Il faut vous avouer que j'ai brûlé les expositions particulières d'un grand nombre de nations. Elles m'ont paru faire double emploi avec ce que j'avais vu un peu partout. J'ai tenu pourtant à déguster une tasse de thé gracieusement offerte par de beaux Indiens vêtus de rouge, parmi les coffrets de santal, les dentelles d'ivoire, les étoffes resplendissantes. Un petit bain d'Orient ne fait pas de mal en pays américain.

Les pavillons construits par les divers États de l'Union offrent encore moins d'intérêt; l'architecture en est souvent maladroite ou tapageuse. Je les ai tous visités, par galanterie pour l'Amérique, et je vous en parlerai si cela peut vous être agréable; mais franchement il ne me semble pas que ce soit bien nécessaire. Tenez-vous à savoir que l'Arkansas a choisi le style rococo, pour rappeler qu'il fut colonisé par des Français? que l'Indiana a plus de goût pour l'architecture de notre Renaissance? que les préférences du Nébraska vont au style grec et aux colonnes d'ordre corinthien? que l'État de New-York a construit une sorte de villa italienne? que la Virginie a reproduit, en l'agrandissant, la maison de George Washington? que le plus vaste et le plus prétentieux de tous ces édifices est celui de l'Illinois, en forme de croix grecque, et surmonté d'un maigre dôme, médiocrement admirable selon moi?

J'ai gardé un meilleur souvenir du pavillon de la Californie. Moins énorme que le bâtiment de l'Illinois, mais encore très spacieux, il imite les constructions dues aux missionnaires qui ont civilisé le pays. La Californie, vue de loin, me paraît une sorte de terre promise, et son exposition a de quoi réjouir un frugivore. On y voit surgir un colossal obélisque d'oranges; elle abonde en poires au noble galbe, en grosses prunes veloutées d'une fleur bleue, en pêches mafflues et vermeilles. Conservés dans leurs jus, ces beaux fruits ont encore une mine engageante, et il ne faut pas médire des pêches, poires ou abricots séchés, dont l'arome se réveille à la cuisson. Je m'en voudrais de ne pas accorder une mention aux olives californiennes, que je reconnais avoir lorgnées avec concupiscence. Elles ont la grosseur, le pur ovale, la ferme chair des olives de Séville. Si les vitres jalouses m'ont empêché ici de mordre leurs belles joues vertes, je me suis rattrapé plus tard, dans un bar hospitalier de New-York, où elles m'ont excité à boire un petit lac de bière.

Peut-être apprécierez-vous le comique d'une citation faite hors de propos, et que je vais vous signaler. Elle est due à l'État de l'Ohio, dont il faut prononcer le nom : Ohâyo, en aspirant l'h très fortement. Devant le pavillon de cet État on remarque un bronze peu ordinaire. Personnifiant l'Ohâyo lui-même, une femme dont l'intention est d'être belle s'élève au-dessus d'un groupe d'hommes, ses plus illustres enfants. Leurs tailles sont cruellement inégales; ornés de solennels favoris ou portant au menton le « bouc de l'homme libre », ils ont des redingotes inqualifiables. Leur mère allégorique les désigne du geste, et, sur un socle de pierre, on lit ces mots qu'elle est censée dire : « *Voici mes joyaux.* » Je respecte infiniment tous les États de l'Union, et l'Ohâyo en particulier ; je suis d'ailleurs persuadé que les personnages du groupe furent des citoyens éminents. Mais je ne saurais dire combien la noble et gracieuse réponse de Cornélie, mère des Gracques, m'a paru burlesque, appliquée à ces horribles magots de bronze. Un gavroche parisien s'écrierait: « Mince de joyaux ! »

*
* *

Sur le chemin de Midway Plaisance, je rencontre un village esquimau, où je pénètre moyennant une redevance de vingt-cinq sous. Les fragments de dollar vont commencer à pleuvoir. Ce village occupe un coin désert et peu gai de l'Exposition. Des saules pleureurs laissent pendre dans une pièce d'eau leur mélancolique chevelure et un Esquimau dirige sa pirogue à travers ce petit étang. Non loin de là, sur une pente de bitume, un autre lance à toute vitesse son traîneau à roulettes. Ainsi ces pauvres gens, parqués comme des bêtes, font, pour nous amuser, le simulacre de leur vie. Il y a, du reste, peu de visiteurs ; l'eau dégoutte des arbres; le ciel a toute la tristesse du Nord. Pourtant l'atmosphère est chaude, et nos Esquimaux ont dépouillé leurs fourrures. J'en vois qui sortent des tentes. Tous ont le capuchon, la veste et le pantalon de toile grise, dont la seule gaieté est un liséré rouge ou bleu. Les bottes massives sont plus pittoresques.

J'aperçois aussi une femme ; elle est vraiment bien laide. A peine ai-je eu cette idée, que je la trouve absurde. « Si vous voulez savoir le goût des cerises, dit un joli proverbe, demandez-le aux oiseaux et aux enfants. » Pour juger si cette femme est laide ou belle, il me faudrait emprunter les yeux d'un Esquimau. Y a-t-il jamais eu, d'ailleurs, une femme laide? Tout au plus devais-je me dire que cette personne ne réalise pas, à mon jugement, la perfection de la grâce.

Avec leur teint jaune, leurs yeux bridés, leurs larges pommettes, les Esquimaux me font penser à des Japonais pris dans les glaces, et, après bien des siècles, de-

venus lourds et tristes. Les tout petits, coiffés de leurs éteignoirs de toile, ne manquent pas de gentillesse. Ils baragouinent quelques mots d'anglais, et ils savent déjà combien l'argent est chose désirable. Que vous dirai-je de plus sur notre petit Groenland? Je ne remarque pas qu'il y ait ici un comptoir de dégustation pour l'huile de phoque.

* * *

Midway Plaisance est une longue et large avenue, où s'espacent plus qu'il ne faudrait les endroits gais de la grande Foire. Ici surtout apparaît l'inconvénient de faire démesuré. On va, on vient, on entre, on sort, on paye, on regarde sans aucune espèce d'entrain; il semble qu'on accomplisse un devoir. Cela tient d'abord à ce que nulle part il n'y a foule. Je crois aussi que, par lui-même, le public américain manque étonnamment de jovialité. Peut-être n'en serait-il pas de même en d'autres circonstances, ou si les hommes du Sud étaient plus nombreux. Mais nos Yankees sont dépaysés par tout ce qu'ils voient; ils paraissent n'y rien comprendre, et être incapables de s'intéresser à ce qui ne leur ressemble point. Les physionomies ne sont pas gaies, ni même curieuses; leur expression, si elles en ont une, est la stupeur ou l'indifférence.

La première baraque, très spacieuse, qui sollicite mon attention, est une sorte de « palais des Beautés ». Devant la porte, afin d'attirer le client, il y a, d'un côté, deux joueurs de cornemuse en costume écossais; de l'autre, trois Orientaux dépenaillés. Pour l'instant, c'est un des Highlanders qui souffle dans son bag-pipe. Très grand, très solide, blond, rose, gras, il porte merveilleusement la toque à plume d'aigle, la veste pincée à la taille, le plaid en sautoir et le kilt, aux carreaux verts et rouges, tombant sur ses grosses jambes nues. Il a même un poignard enfoncé dans son bas; c'est un Écossais parfaitement en règle.

Dans le court espace qui lui est réservé, il marche de long en large, d'un pas rapide et militaire, tout en soufflant dans son énorme instrument, gonflé comme ses joues. Il en tire un son formidable, criard, nasillard, héroïque et mélancolique. Visiblement il y prend un plaisir extrême, parce que cette musique sauvage, qui parle au cœur des Écossais des vaches et des poètes, évoque pour lui les douces montagnes bleues de la patrie, et aussi parce qu'il est fier de ses poumons infatigables, de sa virtuosité, de l'effet qu'il doit produire par le tapage monotone et enivrant de sa cornemuse. Pour moi, je l'écouterais un siècle. Mais brusquement il se tait, et, de l'air le plus naturel, se met à causer avec son compagnon.

Aussitôt les trois Levantins, assis à la turque, font entendre leur grêle musique. Ils jouent avec autant de nonchalance que le montagnard a dépensé d'énergie. L'un gratte une vieille mandoline, l'autre pince mollement sa guitare, le troisième crachote dans une flûte enrouée. L'ensemble a quelque chose d'usé, de las, de résigné; c'est d'une lamentable douceur. Tout à coup une fanfare éclate dans l'avenue. Un des Écossais fait signe aux trois Orientaux qui, très dociles, se taisent, et l'on voit défiler une musique de cavaliers allemands marquant le pas avec leurs grosses bottes et soufflant dans leurs cuivres. L'un d'eux a un gigantesque boa autour du corps. Ils se rendent au « village allemand », où leurs concerts semblent attirer beaucoup de monde. Comme leur appareil soldatesque me plaît aussi peu que leurs pas redoublés, leurs valses ou leurs mosaïques, j'entre dans le palais des Beautés.

* * *

Il y a fort peu de monde, et jamais je ne vis rien de si morne. Tout le long de la salle, sur une estrade, de pauvres filles sont assises, parmi des accessoires en rapport avec leurs costumes. Chacune d'elles représente une nation ou une province. Toutes sont assez jolies pour justifier leur martyre, et on les a pittoresquement attifées. Il y a une Parisienne, une Irlandaise, une Napolitaine, une Suissesse, une Russe, une Hollandaise, une Arlésienne, que sais-je encore? même une gentille mulâtresse, ou, pour être barbare, mais exact, une « octoronne », car on compte ici les quartiers de sang noir comme, dans les épopées sanscrites, les fractions de divinité que possède telle incarnation de Vishnou. Je crois que cet étalage de beautés sert de réclame à un tailleur pour dames ou à un magasin de nouveautés.

Mais, direz-vous, qu'y a-t-il là de si triste? Ayant acheté le droit d'examiner de près toutes ces jolies filles, le public ne jouit-il pas d'un spectacle fort agréable? Cela peut sembler ainsi, à une grande distance; mais je vous donne mon impression, qui a été lugubre. Elle me paraît d'ailleurs explicable par ceci, que la créature humaine est une « fin en soi », suivant la formule kantienne, et qu'on ne saurait impunément la traiter comme une chose. Si peu métaphysiciens qu'ils soient, les rares visiteurs du palais des Beautés doivent sentir cela. Ils s'en vont très vite.

L'an dernier, j'ai vu à Londres une réclame hideuse en faveur de je ne sais quelle huile qui dompte les calvities rebelles. Je passais dans Regent Street; j'aperçois, à la devanture d'un magasin, trois chevelures admirables, qu'agitait un frémissement de vie. Elles ruisselaient sur le dos de trois misérables femmes qui, dérobant leur visage au public, assises ou debout à cette vitrine depuis des heures peut-être, en étalaient les ondes splendides pour l'ébahissement des badauds. En regardant de ce côté, je vis que les malheureuses étaient chlorotiques ou bourgeonnées; elles semblaient accablées de honte et de fatigue. Sérieusement, croyez-vous que le Seigneur ait pétri de ses doigts une créature humaine, et lui ait insufflé une âme immor-

telle, pour qu'elle serve de réclame à tel fabricant de pommades?

L'intention mercantile, à Chicago, étant plus déguisée, le spectacle n'est pas répugnant, mais il reste mélancolique. Songez que, du matin au soir, une trentaine de beautés accomplies, c'est-à-dire ayant le type des gravures de mode, n'ont pas autre chose à faire que de se montrer sous un spécial accoutrement. La réalité intéressante est ici le costume; et l'être humain n'a pas d'autre prétexte que de lui servir de support. C'est un patron agréable, soit, mais rien de plus. Il ne faudrait pas s'imaginer que toutes ces belles sont « d'origine », comme disent les prospectus consacrés aux cruchons de curaçao. Hormis la mulâtresse, qui est bon teint, elles me semblent correspondre à l'Écossais de Chatou et à la Péruvienne des Batignolles. En tout cas, elles n'ont jamais porté pour leur compte les costumes « nationaux » qu'elles mettent en valeur, et qui leur vont comme à des mannequins habilement articulés. Il leur est sans doute interdit de communiquer entre elles, et personne n'ose leur adresser la parole, tant il y a de tristesse dans l'atmosphère qui les enveloppe. Le silence règne, sépulcral, et on se surprend à marcher sur la pointe des pieds.

J'imagine qu'il vous est arrivé, dans un de ces musées où l'on voit des personnages en cire, d'être affecté péniblement par leur vie fantomale. Vous avez pris l'un d'eux, à distance, pour quelque visiteur; vous vous êtes confondu en excuses auprès d'un autre, que vous aviez heurté par mégarde; vous en avez épié un troisième, assis sur un banc, pour vous assurer qu'il appartenait au monde des simulacres, et non pas des réalités. En proie à une sorte d'hallucination, vous avez fini par vous étonner que ces êtres, revêtus de toutes les apparences de la vie humaine, ne fissent pas le moindre mouvement. Eh bien, j'éprouve ici l'impression contraire. La vie de toutes ces femmes étant réduite à rien, leur devoir serait d'être en cire; et leurs gestes les plus furtifs me surprennent, me gênent, me font peur, comme si elles violaient la loi d'immobilité que leur nature d'objets leur impose.

On me dit que plusieurs de ces malheureuses, comme en témoignent certaines cases vides, ont fini par se faire enlever. C'est par là que j'eusse commencé, à leur place, sans même attendre vingt-quatre heures.

***

Puissé-je trouver un endroit où l'on danse! Je ne chanterai jamais: « La danse n'est pas ce que j'aime. » Bien que je ne sois ni un philosophe, ni même un danseur, mes deux passions les plus vives auront été, je crois, la danse et la métaphysique. Avant que j'eusse découvert les fugues de Bach, — chacun ne doit-il pas découvrir, pour son compte, des choses connues de tous? — rien ne me plaisait autant que de voir danser une gigue. Par là je satisfaisais ma double passion. La définition trop spéciale que Leibniz a donnée de la musique : *un calcul fait par l'âme à son insu*, et qui s'applique assez bien à la fugue, convient aussi à une gigue dansée. Solitaire, sur place et sans répit, la gigue figure, si l'on veut, l'éternel écoulement des choses: les rêveries qu'elle suscite ne peuvent être que de nature métaphysique. Elle est l'indomptable mouvement de la vie, le rythme souverain qui met tout en branle. Chaque instant de la danse commande le suivant avec une logique inexorable; il semble qu'elle n'ait jamais commencé, et l'on n'entrevoit aucune raison pour qu'elle s'achève, sinon la mort du danseur. Le public anglais est féroce. Je l'ai vu rappeler cinq ou six fois, par ses frénétiques applaudissements, un homme épuisé, défaillant, livide, et le contraindre à danser encore. Je criais comme les autres.

Avant tout, la gigue est une danse masculine et doit être dansée par un homme, bien que les femmes y aient parfois une grâce très garçonnière, à laquelle je ne suis point insensible. Elle peut être naïve ou savante. Une gigue de matelot, exécutée au son du fifre, est chose tout à fait exquise; et j'aime bien aussi, pour leur gaieté montagnarde, les *horn-pipe* de l'Écosse. Dans un bar populaire, à Londres, j'ai contemplé avec délices un gros maçon irlandais, de cinquante ans, qui avait posé son bâton sur le plancher, et qui sautait par-dessus en dansant. Rien n'était plus gai que les figures décrites par ses souliers, pleins de clous, frappant le sol avec une lourde prestesse.

Mais le charme de ces danses naïves ne doit pas amoindrir notre admiration pour l'art de la gigue en ce qu'il a de raffiné. Le plus parfait danseur que j'aie vu en Angleterre était un homme du comté de Lancastre, élancé, brun, sans barbe, les cheveux courts et frisés. Il était vêtu d'une chemise paysanne à l'ancienne mode et d'une culotte en velours noir, retenue par de larges bretelles rouges; il avait aux pieds des patins à semelles de cuivre, et il dansait, le corps immobile, les mains à la ceinture, sur un petit carré de bois. Point de grâces affectées; aucun sourire niais sur son visage. Il restait parfaitement grave, tout en agitant ses jambes avec une rapidité vertigineuse, et sa danse était aussi imperturbable que le mouvement d'une planète tournant sur son axe. Parfois l'orchestre se taisait tout à coup. Pour quelques instants, on n'entendait plus que les patins de cuivre, qui frappaient des rythmes puissants; et j'en suivais le dessin, net et compliqué, avec la même passion que s'il eût été une réponse décisive à l'énigme du monde.

Me voici coupable de digression, car il n'y a point, à Chicago, le moindre danseur de gigue. Pas davantage de ces délicieux Gitanos qui nous ont ensoleillés, en 1889, par leur joie vivace, leur sans-gêne, leurs

cris, leurs battements de mains, les jupes aveuglantes de leurs femmes. Quand verrai-je Soledad, la tête renversée en arrière comme une Bacchante, marquer au bruit des castagnettes le rythme de la danse un moment suspendue? Quand la verrai-je bondir plus légère qu'un faon, avec une grâce irrésistible?

J'oublierais même Soledad, si je devais revoir nos petites Javanaises. Mon souhait n'est pas loin de s'accomplir, car je m'arrête devant un vaste enclos qui leur sera consacré. Mais les Javanais arrivent à peine, ils ne seront pas installés avant quelques jours, et je m'en vais demain matin. Pour la première fois, je sens un peu de tristesse à l'idée de mon départ.

Les danseuses javanaises furent le charme inoubliable de notre Exposition. Qui de nous, dans ses rêveries, n'a revu leurs casques d'or, leurs enfantins visages, leurs yeux allongés comme le pétale du lotus, la couleur d'or de leur peau jaunie par le safran, leurs vêtements aussi splendides qu'une légende orientale? Quelle mémoire a perdu la vision de ces vierges délicates à la souple taille, aux extrémités menues? Leurs gestes lents, tout près du corps, étaient si nobles et si bien rythmés, qu'elles mettaient une grâce merveilleuse à tourner seulement la paume de la main. La frêle gentillesse de leurs personnes rendait plus mystérieuse la gravité de leur danse, lorsque sous nos yeux, au son des touches cristallines et des flûtes de bambou, elles mimaient les poèmes sacrés. Elles semblaient venir à nous du fond de l'Inde antique; les héros, les ascètes, les rois revivaient, non moins que la grâce de Sita, dans leur danse pieuse, et l'initié capable d'en interpréter les figures y retrouvait toute la sagesse de l'Orient.

Voilà ce que j'aurai le chagrin de ne pas revoir ici. Je me décide à quitter la barrière toujours close, non sans avoir reconnu un Javanais, qui dansait à Paris, si je ne me trompe, avec une jolie fille de son pays. Leur danse, toute populaire, était charmante.

*
* *

Il faut me rabattre sur la « danse du ventre », la seule dont le spectacle me soit offert ici. J'avoue qu'elle me plaît médiocrement. Ce n'est point en raison de ce qu'elle peut contenir d'étranger à la pure beauté; quelles que soient ses intentions, elle ne me semble guère voluptueuse. Au nom de l'esthétique elle-même, ou par suite de mes goûts, je la trouve bien inférieure à d'autres danses orientales. Par exemple, celles des Ouled-Naïl, que j'ai vues à Biskra, ont un très beau caractère, bien qu'elles figurent aussi les choses de l'amour. La gravité presque lugubre de la danseuse, le douloureux renversement de sa tête et de son corps, l'épée nue brandie par ses mains avec une effrayante hardiesse, les gouttes de sang qu'elle paraît essuyer sur la lame ou secouer de ses doigts, voilà qui évoque la passion d'une manière vraiment idéale et avec une grandeur tragique. La danse du ventre, mise en parallèle, me semble bien fade, au moins telle qu'on nous la montre; et rien ne me ravit aussi peu que d'apercevoir, à travers les vêtements de la danseuse, une informe boule de chair qui oscille de tous côtés.

Hélas! où êtes-vous, chœurs divins des jeunes filles qui, devant un peuple transporté, dansèrent chastement dans les parthénies d'Alcman ou de Pindare? Je regarde une grosse femme brune élever un mouchoir en l'air et se balancer sur ses hanches, tout en avançant à petits pas, avec un bruit de savates et de sequins. Elle fait de son mieux, la pauvre fille; sa danse finit par me captiver à force de monotone insistance, et grâce à la musique orientale qui me navre et qui me charme tout ensemble. Le public est ahuri plutôt que révolté. Il braque ses yeux, sans comprendre, sur l'énorme vague de chair soulevée à chaque mouvement. Il ne soupçonne pas ce que cette danse a de mélancolique; elle ne lui fait rien entrevoir du lointain Orient. Un geste pudibond s'achève en rire étouffé. La stupeur de tous les yeux signifie : « Comment peut-on être Persan? »

Me voici flânant de nouveau, et diverses turqueries sollicitent mon attention. Elles ne sont pas transcendantes, et je vous en fais grâce; mais vous apprendrez avec plaisir que nous avons ici une rue du Caire, à l'instar de Paris, et très ingénieusemsnt disposée, avec des boutiques, des écuries, de petits coins amusants. Cris de voix enrouées, rires canailles, des yeux noirs et des dents blanches : on voit aller et venir les âniers en longues chemises bleues. Voici, pour égayer le public toujours renfrogné, un délicat petit singe monté sur un âne blanc, auquel il se cramponne avec la plus comique terreur. Mais cela même s'efface devant le cortège que je vois s'approcher au son des instruments barbares. Un chameau richement caparaçonné en est le plus bel ornement. Comme une majestueuse autruche à quatre pieds, il s'avance, la tête haute, avec une expression de douceur et de fierté; la vue de son grand corps, qu'il balance en marchant, suffirait à donner le mal de mer.

Je m'arrache à la vue de « cet objet nouveau », comme dit La Fontaine, pour entrer dans le temple de Louqsor, gardé par deux Égyptiens de la *Flûte enchantée*. Ils sont noblement coiffés du pschent, graves comme il sied, et je ne serais pas surpris de les voir sautiller à pieds joints. L'intérieur de ce temple, soutenu par de robustes piliers en carton-pâte, est peint de bleus hiéroglyphes. Aux sons de la flûte, du tambourin et du psaltérion (ceci pour être dans la note), une femme danse au fond du sanctuaire; et, comme il fait assez sombre, j'en ai bien pour mes vingt-cinq sous de mystère.

Si j'en donne seulement dix de plus, je verrai les tombes royales. Je m'exécute. Une fois dans la crypte, j'y aperçois, en effet, deux simulacres de tombeaux, dépourvus de toute espèce d'intérêt. Un Américain, que mon exemple a entraîné, s'indigne de ne pas en

avoir pour son argent; irrespectueux des antiques Pharaons, il vocifère sous la voûte, où nous sommes parfaitement seuls. N'ayant pas réussi à l'apaiser, je m'esquive, et je remonte vers la clarté d'un assez pauvre soleil.

***

Un bruit formidable m'attire. O joie! ce terrible vacarme de hautbois au pavillon de cuivre, de tamtams frappés à tour de bras, de hurlements encore indistincts, tout m'annonce un théâtre chinois. C'en est un; je me précipite. Dans un large vestibule, et dans une galerie supérieure, il y a beaucoup de choses à voir : un dragon immense, en bois peint, dont la queue repliée va deux fois d'un bout à l'autre de la salle; des Bouddhas, des dieux, des empereurs; de très jolies scènes de théâtre, où les acteurs sont moitié grandeur naturelle; des jugements, des tortures, des exécutions, ce qui est évidemment un sujet favori pour les Chinois. Tout cela très décoratif, très vivant, très gai, sculpté d'une main adroite et surtout riche en couleur. Après avoir admiré, j'entre dans la salle de spectacle.

Je suis de ceux que le théâtre annamite, en 1889, a profondément intéressés. S'enthousiasmer pour une chose parce qu'elle vient de loin, et sans nulle autre raison, est une manie assez fréquente; mais il est encore plus ordinaire de mépriser ce qui dérange nos habitudes. Presque tout le monde, au théâtre annamite, se bouchait les oreilles, et j'avoue que le tapage y était parfois un peu vif. Certaines conventions devaient paraître bizarres; des pantomimes imprévues étonnaient le spectateur. Il me semble pourtant qu'on ne pouvait dénier à ces représentations un caractère de naïve grandeur. Elles avaient, dans leur violence, je ne sais quoi d'eschylien; et il m'est arrivé, songeant à la manière dont le burlesque s'y mêlait à l'épique, de les définir familièrement : « Les Sept devant Thèbes, vus dans une boule de jardin. » Mais cette formule ne laisse pas d'être injuste; car, avec un petit effort d'esprit, on peut réduire à presque rien le ridicule de ces représentations. Armé d'un programme auquel les acteurs se conformaient en principe, j'ai pu suivre plus d'une fois les moindres péripéties du drame. Sa confusion, en apparence inextricable, laissait alors transparaître une action très simple, très nette, très humaine. En écoutant les plaintes d'un empereur dépossédé, d'une veuve persécutée injustement, j'ai ressenti une émotion plus vraie, malgré le vacarme assourdissant de l'orchestre et les sauvages miaulements des acteurs, qu'en voyant nos plus habiles comédiens jouer les drames les mieux construits de M. Sardou.

Les Chinois d'ici sont acrobates et comédiens; des hommes, selon l'usage, tiennent tous les rôles. Les personnages féminins semblent gigantesques, d'autant que la salle est fort petite; mais leurs joues fardées, la finesse de leurs traits, leurs voix suraiguës attestent leur sexe. Les costumes sont éblouissants. Je ne saurais dire au juste de quoi il s'agit dans les scènes que je vois se dérouler. Elles consistent tour à tour en solennelles entrées, suivies de saluts cérémonieux; en conversations chantées, mimées ou parlées, autour de petites tables où l'on fait semblant de boire du thé; en duels fantastiques, exercices d'adresse, moulinets de sabres; en délicieuses chansons, toujours glapies d'une voix lamentable, mais dont le rythme allègre exprime souvent la plus franche gaieté.

Bien que l'absence de tout programme soit gênante, il est facile de remarquer chez nos Célestes un vrai sens du comique. Ce qu'ils disent et ce qu'ils font les amuse tous les premiers, si bien que leur bonne humeur gagne le public. On écoute aussi leurs chansons avec plaisir. Comme la vivacité du rythme n'exclut pas, dans leurs mélodies, certaine grâce rêveuse ou une plainte voilée, elles me rappellent des airs écossais, qui sont familiers ici à tout le monde. Ce rapprochement est imprévu; pourtant je le crois inévitable. A vrai dire, la ressemblance vient surtout de ce que la sensible n'est employée ni dans les vraies chansons écossaises ni dans les airs chinois dont je parle, et de ce que les unes comme les autres finissent très souvent sur la dominante. Mais il est évident que ces caractères extérieurs de la mélodie doivent influer sur sa nature intime.

Quoi qu'il en soit de la dominante et de la sensible, je dois une heure exquise aux comédiens chinois. Après les magnifiques peintures dont j'ai parlé, ils resteront le meilleur souvenir de mon école buissonnière à travers la grande Foire de Chicago.

***

J'ai presque épuisé les joies de Midway Plaisance, et je vous prie de croire que la besogne a été rude. Je cite au hasard du souvenir, mais sans insister, le joli village autrichien, la ferme du bon vieux temps, la verrerie vénitienne, le volcan de Kilauea, la grotte bleue de Capri. Pendant qu'on y est, on voit tout cela ; c'est un moyen comme un autre pour s'alléger de quelques dollars. Vous parlerai-je d'un musée de cires? Je me soucie fort peu des empereurs, ministres, assassins, comédiennes et autres personnages qui s'y dressent en pied. Mais je veux citer une preuve des variations que la pudeur subit d'un monde à l'autre.

Beaucoup d'Américains, je l'ai dit, blâment sévèrement l'indécence de nos artistes. Or, il est presque impossible qu'une œuvre d'art soit licencieuse, parce que le souci de la faire vraie et belle exclut, chez l'auteur, toute pensée basse. Au contraire, un musée de cires étant destiné à remplir la caisse de ceux qui l'exploitent, il leur arrive parfois d'y attirer le client par des moyens peu délicats. Du reste, les figures exposées là ne sauraient avoir le caractère, forcément idéal, qui est propre à toute œuvre d'art, même à la mieux observée. En leur donnant la forme, la couleur, le vêtement

on ne cherche qu'une imitation exacte, un trompe-l'œil, la confusion possible entre l'image d'une chose et cette chose elle-même. N'est-il pas naturel que l'erreur ainsi créée puisse, dans certains cas, surprendre les sens, en raison même de son caractère non esthétique ?

Entrez dans le musée de Midway Plaisance. Vous découvrirez, à l'écart, pour mieux piquer l'attention, une ballerine en costume de théâtre, qui croise les jambes avec une impudeur très calculée. Ailleurs, sous prétexte de représenter la fontaine de Jouvence, on vous montrera des femmes, savamment déshabillées, dans l'eau ou hors de l'eau. Personne ne peut douter qu'il y ait là une spéculation répugnante ; et, pour vingt-cinq sous, un enfant examinera ces choses, mille fois plus indécentes que la peinture la plus libre. O pruderie américaine !

Mais j'ai vu tout ce qu'il m'était possible de voir ; l'heure est venue de m'en retourner. La roue qui depuis trois jours hante mes cauchemars apparaît à quelque distance. Peut-être, en pressant le pas, aurai-je le temps de pousser jusque-là ? Peut-être pénétrerai-je enfin le secret de l'horrible faucheux ?

Non : j'ai vu trop de choses. Hélas ! je les ai vues bien vite et bien mal. L'audace que j'ai eue de me faire votre guide m'emplit à présent d'une juste épouvante. Fidèle à ma coutume de ne jamais rien noter, j'ai pu commettre mainte erreur. Il se peut aussi que je ne vous aie point signalé certaines choses d'un intérêt capital ; et je me suis étendu sur les plus insignifiantes avec une cruelle prolixité. Cela n'empêche que j'ai fait de mon mieux. Aussi serai-je assez hardi pour vous prier de me suivre en Louisiane ; là, délivrés de Chicago, nous tâcherons d'être gais.

MAURICE BOUCHOR.

(A suivre.)

THÉATRES

L'année qui vient.

LA PROCHAINE PIÈCE DE M. DUMAS.

Les journaux profitent des vacances théâtrales pour publier la liste des pièces qui seront données pendant l'année. C'est l'époque des grands projets, des tentatives hardies, qui aboutissent le plus souvent à la représentation de quelques vaudevilles, ou à la reprise de quelques vieux mélos. Ces nouvelles sont d'ailleurs loin d'être inédites, puisque chaque fois qu'une pièce est reçue, le public en est informé par le courrier des théâtres.

Ne serait-il pas plus amusant de chercher ce que seront les pièces annoncées, sans « indiscrétions » à coup sûr, et sans « interviews », mais en se basant sur ce que nous savons de la manière de nos plus habiles dramaturges ? Après tout, c'est une distraction d'été. Essayons. A tout seigneur tout honneur. Commençons par M. Dumas.

La prochaine pièce, comme les autres, traitera des rapports entre l'Homme et la Femme, considérés chacun en tant que bête de l'Apocalypse. Faut-il la tuer ? Faut-il l'épouser ? Faut-il la faire épouser par un autre ? Jusqu'à quel point, — selon le mot si drôle de M. Becque, — « la virginité doit-elle être déplacée » ? Les préférences de M. Dumas, naturellement, iront à l'homme vierge. N'ayant jamais approché une femme, celui-ci connaîtra la Femme mieux que quiconque. Et, pour que la leçon ait plus de portée, en face de l'homme tel que j'ai dit se dressera un « homme à femmes », être horrible et répugnant par essence, et, chose plus étonnante, ignorant absolument la manière de prendre « les dames ». Après tout, on dit que les arbres empêchent de voir la forêt ; on pourrait répondre que quand on exploite une forêt, c'est pour les arbres, et que c'est donc les arbres surtout dont il faut se servir ; passons. Donc, c'est l'homme tel que plus haut qui triomphera de l'autre.

Mais ceci ne sera que le petit côté de la pièce de M. Dumas ; ce sera l'intrigue, le moyen dont il se servira pour développer sa thèse. Le sujet principal, essentiel, ce sera la démonstration énergique, vigoureuse, d'une vérité morale. M. Dumas ne se bornera pas à la proclamer, il la démontrera péremptoirement, — en trois ou quatre actes, la coupe en cinq actes n'étant plus du goût du public. J'ai connu un préparateur au baccalauréat qui disait à ses ouailles : « Monsieur, veuillez, en vingt minutes, me démontrer l'existence de Dieu. » M. Dumas est, à proprement parler, un dieu de l'Ancien Testament ; il convertit à tour de bras, et convainc énergiquement.

Un tel dieu admet difficilement la possibilité du salut pour les infidèles. M. Dumas divisera ses personnages en deux catégories. Les uns, — ceux qui pensent comme lui, — seront parés de toutes les grâces ; ils seront vierges (les hommes), ou auront (les femmes) une tache légère et intéressante ; ils pratiqueront une vertu sans nuances et indifférente à toute convention sociale ; j'entends qu'ils prêcheront l'utilité nécessaire d'actions incompatibles avec l'état actuel de la société ; ils seront jeunes, beaux, nobles, généreux, pleins d'austérité, d'abnégation, et légèrement verbeux.

Les autres, — ceux qui ne pensent pas comme M. Dumas, — seront d'atroces canailles. Les hommes auront perdu... le meilleur d'eux-mêmes dans de louches aventures ; ils seront bas, et inintelligents des hautes vérités. Les femmes seront d'une sagesse égoïste et peu intéressante. Comme a dit M. Dumas : « C'est du bonheur, ce n'est pas de la vertu. »

On se rappelle que, pour former le cœur et l'esprit de Victor, Bouvard et Pécuchet suspendirent aux murs de sa chambre des images exposant la vie du bon et du mauvais sujet :

« Le premier, Adolphe, embrassait sa mère, étudiait l'allemand, secourait un aveugle et était reçu à l'École polytechnique. Le mauvais, Eugène, commençait par désobéir à son père, avait une querelle dans un café, battait son épouse, tombait ivre-mort, fracturait une armoire, et un dernier tableau le représentait au bagne, où un monsieur, accompagné d'un jeune garçon, disait en le montrant : « Tu vois, mon fils, les dangers de l'inconduite. »

Je ne me défends même pas de vouloir comparer M. Dumas aux héros de Flaubert ; tout ce que je veux dire, c'est que la manière dont M. Dumas crée, — créera, puisqu'il s'agit de sa prochaine pièce, — ses personnages, facilitera singulièrement sa discussion et le triomphe de ses théories. Il exposera sa thèse avec une netteté, une vigueur admirables ; le problème posé, il le discutera avec une franchise rare, reproduisant, sans en omettre un seul, les arguments sérieux pour et contre sa thèse. Seulement, les arguments « pour », c'est Adolphe qui les donnera, et les arguments « contre » seront fournis par Eugène. Si bien que, peu à peu, et sans que le public s'en aperçoive, les arguments céderont la place aux personnages ; on ne se demandera plus si les arguments d'Adolphe sont supérieurs à ceux d'Eugène, mais lequel des deux doit avoir raison. Le premier est bon ; le second, méchant ; comment hésiterait-on entre les deux ?

Et ce sera encore une fois la malice, l'habileté suprême de M. Dumas : faire en sorte que le public désire le dénouement tout à fait extraordinaire que lui, Dumas, veut lui faire accepter.

Des prémisses douteuses, ou tout au moins discutables, et développées par une logique très serrée et très forte, — d'autant plus forte que, par l'artifice ci-dessus, le raisonnement est soutenu par l'intérêt qu'inspirent (un peu volontairement) les personnages : soutenu, et peut-être remplacé.

Faut-il ajouter que les personnages auront tous un esprit merveilleux ? Tous, jusqu'aux domestiques et, aux figurants ; ils auront l'esprit de leur père, qui le répandra, avec quelque uniformité, sur tous ses enfants. Et cet esprit sera d'une espèce particulière. Ce ne sera pas, à proprement parler, de l'esprit de situation, puisque cet esprit serait excellent quel que fût le personnage. Mais ce sera éminemment de l'esprit de théâtre, c'est-à-dire que la forme en sera parfois plus saisissante que le sens n'en sera profond. Il sera fait de « mots » ; ces mots feront beaucoup d'effet, parce qu'ils seront excellents, d'abord, et ensuite parce qu'ils vaudront par eux-mêmes, abstraction faite de la scène où ils seront placés ; ils seront aussi bons hors du théâtre qu'au théâtre même. La forme, ainsi qu'il est dit plus haut, en sera saisissante. Elle sera le plus souvent antithétique. Le modèle en a été donné par le mot célèbre sur l'amour, dans *l'Ami des femmes :* « C'est l'amour qui inspire les grandes actions... — Et qui empêche de les accomplir. » Le procédé est très simple, comme l'on voit : l'affirmation d'une vérité indiscutable, démentie par un paradoxe qui prend alors des allures de vérité. Il ne s'agit plus que de trouver la vérité et le paradoxe qui se complètent, de rédiger la chose dans le style le plus vif... et d'avoir l'esprit de M. Dumas.

Cette pièce nouvelle se passera dans ce monde étrange connu sous le nom de « monde de M. Dumas ». On y verra de bien grandes dames, héritage de Dumas père ; des souverains de principautés chimériques, des grands seigneurs singuliers, des jeunes filles invraisemblables et des jeunes gens qui n'auront jamais quitté leur mère ; ces personnages n'auront avec la réalité que des attaches extrêmement ténues ; souvent ce ne seront que des sortes d'abstractions, le Vice, la Vertu, la Chasteté, la Faute ; mais par un miracle d'habileté, et en faisant faire çà et là à ces personnages quelques-uns des actes ordinaires et vulgaires de l'existence, M. Dumas arrivera à leur donner l'apparence du mouvement et de la vie.

Surtout la pièce sera faite avec une telle verve, une telle vigueur de développement que le public, emporté, n'aura le temps de se faire aucune objection. Il écoutera, un peu surpris parfois, parfois aussi froissé dans sa quiétude habituelle, mais finira par être conquis et dompté. La presse sera enthousiaste comme il convient. M. Sarcey expliquera comme quoi M. Dumas est un homme de théâtre. M. Lemaître démêlera le fort et le faible de la thèse et s'amusera à démontrer que la thèse contraire serait aussi bonne à défendre... Et les autres, mécontents, peut-être agacés, et peut-être séduits, chercheront en de nombreux articles à se rendre compte des sentiments que le théâtre de M. Dumas leur inspire : amour ou haine ; à coup sûr de la passion !

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

La dignité des candidats.

On a dit beaucoup de mal, toute cette semaine, de la dignité des candidats.

On a dit qu'ils en manquaient tout à fait, de dignité, et il me semble qu'on a eu tort.

Ne vous méprenez pas, pourtant. Je n'ai point la prétention d'ajouter un post-scriptum aux si intéressantes *Lettres d'un parlementaire*, que publie ici notre

éminent ami M. Paul Laffitte : mais plutôt de faire l'inverse, de vous donner les notes, non d'un parlementaire, mais d'un profane qui ne connaît pas le métier et pense tout de même là-dessus de vagues choses.

Des médisances dont je vous parlais, les plus éloquentes, les plus brillantes, sont sans contredit celles qu'a proférées M. Saint-Genest dans un récent article du *Figaro*.

Contrairement à la légende intéressée qu'ont fait courir sur lui, à l'époque du 16 Mai, certains politiciens, c'est tout le contraire d'une baderne que M. Saint-Genest. C'est un homme très lettré, très fin, un excellent journaliste, qui a été un moment un journaliste célèbre, — un écrivain à l'ancienne façon, très clair, très direct, de manières parfaites, et surtout d'une pensée très courageuse.

Il faut donc toujours lire ses chroniques, qui contiennent toujours quelque chose, — ne fût-ce qu'une utopie, comme c'est le cas pour son dernier article.

Le but qu'y poursuit M. Saint-Genest, vous le devineriez difficilement : c'est la suppression du suffrage universel. Et rien de plus curieux que l'ardeur de notre confrère, non seulement à lui faire son procès, mais encore à prêcher sa ruine. Qu'un jeune écrivain se lève, porte la parole contre le monstre, et notre fougueux aîné s'engage à le suivre, à l'aider, à combattre sans défaillance à ses côtés.

Il est évident que la société d'un causeur aussi agréable que M. Saint-Genest est bien faite pour tenter cet éventuel jeune écrivain. Par contre, je n'envie guère le sort de ce pauvre garçon, quand je songe quels seront ses autres acolytes : à savoir quelques milliers de durs à cuire de la réaction, qui sont contre le suffrage universel non par principe rationnel ou par expérience historique, mais par haine aveugle de la démocratie, de la foule, de la canaille, — plus quelques centaines de vieux messieurs bien raisonnables, rhumatisants, apoplectiques ou goutteux, qui l'approuveront de loin, sans rien lui prêter du restant de ces forces qu'ils consacrent tout entières à prolonger leur existence et à lutter contre leurs affections respectives.

D'ailleurs, en supposant même que la vaillante plume du jeune apôtre suffise toute seule à cette rude tâche, émeuve l'opinion, suscite des candidats pour soutenir la doctrine, je ne me figure pas sans quelque rigolade l'accueil que ferait le peuple à ces champions et la façon dont il répondrait à des messieurs qui lui diraient à peu près :

« Mes chers concitoyens,

« Mes bons amis,

« Je viens vous solliciter de m'accorder vos suffrages. Et j'ajoute qu'il ne tient qu'à vous que ce soit la dernière fois où je vous les demande, car sitôt que je serai dans cette Chambre où vous aurez bien voulu m'envoyer, mon premier soin sera de vous faire retirer ce droit de suffrage dont vous aurez si gracieusement usé en ma faveur... »

Nul doute qu'alors, avant d'avoir fini son exposé, le candidat ne commence par recevoir dans la figure un certain nombre de chaises, petits bancs, tabourets et autres sièges électoraux d'une nature toute différente de celui qu'il postulait.

*
* *

Et, dois-je l'avouer? je trouve qu'en la circonstance le peuple n'aurait pas tort. Si pitoyable que soit généralement l'usage qu'il fait de ses droits politiques, je comprends qu'il s'y attache passionnément.

On aura beau montrer, comme l'a tenté M. Saint-Genest, ses contradictions, ses vains engouements, ses pusillanimités passées, il n'en reste pas moins vrai qu'il faudrait des miracles, je ne sais quelle sanguinaire dictature, pour arriver à lui arracher ces prérogatives qui sont ici-bas sa seule consolation des misères coutumières, son orgueil, sa part d'idéal.

Là-dessus il n'y a pas le moindre doute. Causez avec un ouvrier, un paysan. Vous verrez qu'ils tiennent beaucoup moins à leurs opinions qu'au droit d'en avoir une. Souvent même ils en ont deux, d'opinions. Je sais, par exemple, un village de Sologne dont le Conseil municipal est tout entier réactionnaire et qui vote avec ensemble, aux élections législatives, pour le candidat républicain. Sur les dogmes, les questions de gouvernement, de régime, de constitution, ils ne sont pas bien fermes, bien décidés, ces pauvres électeurs. En les admonestant, en les flattant, vous parviendrez peut-être à leur changer complètement la façon de voir. Mais essayez de leur parler d'une diminution de suffrage, de leur faire comprendre qu'ils ne s'y connaissent pas très bien là-dedans, qu'ils auraient avantage à confier à d'autres plus compétents le soin de s'occuper de ces affaires mystérieuses, alors s'ils ne vous tournent pas le dos en prononçant des mots brefs et désobligeants, ils auront pour vous regarder des regards malaisés à supporter, des regards, sauvages et prêts à tout, de louve à qui on veut prendre ses petits.

Ah! bien merci! on peinerait toute la journée, toute l'année dans les ateliers fumeux, dans les champs rebelles, et le travail fini, une fois tous les quatre ans, on n'aurait pas le droit de se mêler d'autre chose que de son métier, on ne pourrait plus se payer le plaisir de parler d'autres sujets que des tiges de bottes ou de l'engrais, on ne pourrait plus aller causer avec les messieurs, avec les avocats, avec les « sciencés », comme disent les gens de la campagne, — ni les taquiner un peu, ni les bousculer, ni les traiter d'égal à égal, quand ils sont là à faire les bons apôtres, à vous peloter, à vous supplier!

Et rien que la pensée qu'on songerait à les priver de

ces escapades hors de l'obscure besogne quotidienne, de ces trois semaines de toute-puissance et de caprices impertinents, que dure campagne électorale, — rien que cette pensée les exaspère bien plus, allez, que si on leur demandait de renverser la République, de rétablir l'Empire, tout cela étant au fond la même chose, « *kif-kif*, pas vrai? » et le pauvre monde devant toujours continuer, sous un régime comme sous l'autre, à se donner beaucoup de mal pour peu d'argent...

Alors qu'on ne vienne pas leur parler de suffrage restreint. Non, on veut être de temps en temps les maîtres, de temps en temps s'amuser, de temps en temps commander, jouer au chef, au général, — que ce soit pour ou contre la République, et ces distractions-là on n'y renoncera point, — pas plus qu'on ne renoncerait au droit de s'accorder à l'occasion, les jours de paye, une petite cuite, ou d'aller le dimanche, sur les « fortifs », déjeuner avec un bout de cervelas et un litron de vin bleu.

***

Dans ces conditions, et quand on s'est bien pénétré des mobiles du suffrage universel, des secrètes passions qui le poussent, et de sa candeur, de sa gaminerie foncière, croyez-vous qu'on puisse sincèrement reprocher un manque de dignité aux candidats qui, devant les réunions électorales, s'inclinent, se courbent, s'engagent et promettent tout?

Il me semble, à moi, au contraire, qu'un candidat qui sait bien l'âme du peuple ne doit jamais souffrir dans sa dignité, quels que soient les sacrifices qu'on lui impose, quelles que soient les postures abaissantes qu'on exige de lui.

Assurément il n'est pas drôle, au premier abord, de voir des poings anonymes et grossiers dressés sous vos maxillaires, d'écouter les insinuations injurieuses lancées contre votre passé, de répondre aux questions insultantes qu'on vous pose sur l'avenir, d'être obligé de promettre sa vie, son sang, son cœur, les réformes les plus fantastiques, l'impossible enfin, à des gens qu'on ne connaît pas.

Mais comme ces difficultés doivent s'aplanir, comme toutes ces humiliations doivent paraître légères, supportables, à un candidat qui se rend compte de la portée exacte de ces cris, de ces menaces, de ces exigences; à un candidat persuadé qu'ils ne sont pas si méchants que ça, en vérité, les électeurs, qu'ils ne font tout ce bruit, tout ce vacarme, tout ce scandale, que parce que c'est l'usage, qu'on est là pour cela, qu'on n'est pas là pour s'ennuyer; à un candidat qui se rappelle que tous ces braves gens ne sont pas bien pointilleux sur l'exécution des promesses, qu'ils savent bien au fond qu'on ne les tiendra pas toutes, qu'on ne pourra pas les tenir; à un candidat, en un mot, un peu psychologue et un peu réfléchi.

Il y avait à Rome une fête dont je n'ai pas le temps de rechercher le nom dans le dictionnaire, une fête qui se prolongeait pendant quelques jours, je crois, et où les esclaves avaient le droit de tout dire à leur maître, de se permettre tout envers lui, de le contraindre à la plus servile obéissance. Puis la fête terminée, le maître redevenait maître, les esclaves retournaient à leurs travaux, et pour un an c'en était fait de la toute-puissance des humbles.

Ne retrouve-t-on pas un peu de cela dans nos élections présentes? Tous les quatre ans une période où les grands se font tout minces, tout petits, tout obséquieux; et les trois semaines achevées, tout rentre dans l'ordre précédent, tout ce monde électoral se disperse, et les prolétaires reprennent leur morne existence, comme des potaches revenant au bahut, les vacances passées.

On objectera bien le compte rendu des mandats qui a lieu chaque année, et où pendant un jour les électeurs ressaisissent leur tyrannie. Mais pour l'élu cela ne constitue en somme que quatre jours, par législature, d'abandon de sa dignité.

Joints au quinze jours de campagne, quinze et quatre dix-neuf.

En quatre ans, dix-neuf jours de défaillance personnelle, vraiment cela mérite-t-il qu'on crie tant?

Et ne serions-nous pas un peuple très heureux si nos députés ne manquaient jamais de dignité que pendant un laps aussi court?

FERNAND VANDÉREM.

VARIÉTÉS

Ibsen et Biörnson.

Une jeune voyageuse anglaise, miss Alec Tweedie, raconte, dans la dernière livraison de la revue *Temple Bar*, une visite qu'elle a faite, il y a quelques mois, à Ibsen et à M. Biörnson, les deux chefs de la littérature norvégienne. Voici quelques passages de ce récit, que nous regrettons de ne pouvoir traduire en entier :

C'était une froide et neigeuse matinée que celle où j'ai fait la connaissance d'Henri Ibsen. Le froid était si vif que chacun, dans la rue, marchait emmaillotté de fourrure; et la neige tombait avec une telle abondance que les tramways avançaient dans de véritables tunnels, à plusieurs pieds au-dessous de la surface gelée. En arrivant à notre destination, nous vîmes le nom du docteur Henri Ibsen écrit en lettres d'or sur le mur, avec l'indication de l'étage. Au premier étage, nous pressâmes le timbre : et aussitôt une servante vêtue à la mode norvégienne vint nous ouvrir et nous fit entrer.

Nous entrâmes dans une grande salle nue, où nous laissâmes nos manteaux de fourrure. La servante restait dehors, près de nous, attendant quelque chose. Que voulait-elle? Nous comprîmes enfin, à ses gestes, qu'elle s'offrait à nous ôter nos *snow-boots*. Grande fut sa surprise en découvrant que nous

n'en portions pas! Du moins elle nous fit revenir vers la porte pour que nous essuyions de nouveau nos pieds sur le paillasson.

Enfin nous fûmes admis en présence du grand homme. Nous le trouvâmes assis dans une petite chambre, son cabinet de travail. Il se leva, nous serra la main, et il nous la serra une seconde fois, avec une mine plus cordiale et plus rassurée, lorsque nous lui eûmes dit que nous comprenions et parlions l'allemand.

Le docteur Ibsen est un petit homme trapu, avec un beau visage encadré, pour ainsi dire, par d'épais cheveux blancs: et vraiment il en est tout encadré, car, en outre de ses cheveux, Ibsen porte des favoris et un collier de barbe, tandis que le menton et les lèvres sont rasés. Cette disposition laisse voir en pleine liberté sa bouche, qui est des plus singulières, car la lèvre supérieure est si courte qu'à peine on l'aperçoit. Les yeux, tout ronds, cachés derrière d'épaisses besicles, s'enfoncent sous des sourcils énormes. L'ensemble n'est pas précisément beau, mais très expressif, et dénote un grand mélange de puissance et de finesse.

Il était tout vêtu de noir, avec une longue redingote à double rangée de boutons. Il portait au cou une cravate blanche de soirée.

Ses manières sont extrêmement réservées et tranquilles, et sa parole très lente, même quand il parle le norvégien. On voit qu'il aime mieux écouter que parler; mais, avec cela, d'une courtoisie parfaite.

Nous lui dîmes combien nous regrettions de ne pas l'avoir vu pendant notre séjour précédent à Christiania.

— C'est que, nous dit-il, j'ai quitté la Norvège depuis 1864 et je n'y suis revenu que l'année passée. Dans l'intervalle, j'ai vécu surtout à Munich, mais aussi à Berlin, à Dresde, à Paris et à Rome.

— Pourquoi n'êtes-vous jamais venu en Angleterre, puisque vous avez tant voyagé?

— Parce que je ne sais pas l'anglais, ce qui m'aurait empêché de connaître l'âme du peuple. J'aimerais pourtant aller en Angleterre, et notamment pour voir vos vieillards. Dans tous les autres pays, le meilleur ouvrage est fait par des hommes entre quarante et cinquante ans; en Angleterre, un homme de quatre-vingts ans est souvent encore dans toute sa force. J'aimerais à connaître des hommes tels que Gladstone, Salisbury, Herbert Spencer.

La table d'Ibsen était toute couverte de lettres soigneusement décachetées.

— Ceci est mon courrier du matin. Je réponds moi-même à toutes les lettres; je n'ai point de secrétaire, dicter me fatigue.

Ibsen a une véritable manie d'ordre et de propreté. Il fait tout ce qu'il fait lentement et posément, avec une ponctualité extraordinaire. Son écriture est admirable de soin et de clarté. Il met toujours au moins deux ans à écrire une pièce; il écrit et récrit infatigablement, et souvent il lui est arrivé de détruire le travail de plusieurs mois pour le recommencer. Avec cela, si discret au sujet de son travail que personne ne sait même à quoi il s'occupe jusqu'au moment où l'ouvrage arrive entre les mains de l'imprimeur. L'agitation de la vie du dehors ne paraît avoir aucune influence sur lui. Il observe et analyse les passions d'autrui, mais sans jamais les éprouver pour son compte.

Sur sa table, près de son encrier, nous vîmes toute une collection de petits joujoux, notamment un ours en bois découpé, un petit diable noir, deux ou trois chats de cuivre et des lapins, dont un jouant du violon.

— Je ne saurais écrire une seule ligne, nous dit Ibsen, sans avoir tous ces bibelots devant moi; mais à quoi ils me servent, je ne puis vous le dire, ajouta-t-il en souriant, c'est mon secret.

Nous fûmes frappés de l'absence presque complète de livres dans ce cabinet de travail.

— Je lis fort peu, nous dit Ibsen, à peine un livre de temps à autre. Je parcours les journaux, voilà tout.

Sur le mur était un portrait déjà ancien. Nous lui demandâmes s'il le trouvait ressemblant.

— Oh! non! Comment une peinture pourrait-elle représenter un homme vivant? J'aime beaucoup la peinture, mais le portrait ne m'intéresse pas. J'ai d'ailleurs, moi-même, quelques bonnes peintures. Voulez-vous les voir?

Il nous conduisit alors dans sa salle à manger, dont les murs étaient complètement couverts de vieux tableaux de l'école allemande, quelques-uns en effet très beaux. Dans le salon, en outre de vieilles tapisseries françaises, nous vîmes des tableaux de fleurs et de fruits, la plupart anciens.

Ibsen aime tellement ses tableaux qu'il les emporte partout avec lui. Il paraît d'ailleurs avoir pour la peinture un goût naturel. Dans les souvenirs quelle a écrits sur lui, sa sœur raconte que, toute son enfance, il avait rêvé d'être peintre.

Sa réserve l'a toujours empêché de parler en public. Une seule fois il n'a pu se dérober à cet honneur; c'était l'année dernière, dans un banquet que lui avaient offert les étudiants de Christiania pour célébrer son retour en Norvège. Il lut alors un petit discours qui était comme une espèce d'autobiographie littéraire. Il y disait entre autres choses : « La poésie est venue à moi comme un éclair dans mes meilleures heures, elle m'a animé d'un pouvoir vivant. Toujours elle a laissé mon esprit plus pur, plus libre, mieux portant. »

Ibsen aime à faire répéter leurs rôles aux acteurs de ses pièces. Mais en dehors de cela il se refuse obstinément à donner aucune explication sur ses intentions et ses projets. Il évite de même les discussions politiques; de son radicalisme d'autrefois, rien ne lui reste plus.

Le matin, son travail fini, il va se promener dans la ville. Puis, après le dîner, invariablement il s'installe dans un café, où il lit les journaux pendant une heure.

Son unique enfant, M. Sigurd Ibsen, qui a passé la plus grande partie de sa vie en Allemagne, et qui a traduit en allemand le dernier drame de son père, vient d'épouser, comme l'on sait, la fille aînée de Biörnson, une belle jeune femme avec une voix admirable. Cette union de leurs enfants a enfin rapproché, après une longue séparation, les deux grands écrivains norvégiens. Mais la forte amitié qui les liait, il y a vingt ans, paraît décidément brisée; ils sont bons camarades, mais il n'y a pas un seul point important sur lequel ils sentent et pensent de même. On ne saurait imaginer d'ailleurs deux tempéraments plus opposés.

Biörnson, le chef du parti radical, est aujourd'hui l'homme le plus en vue dans tous les pays scandinaves. Sa renommée d'homme politique s'ajoute encore à sa gloire littéraire.

Il a refusé de siéger au Parlement, pour rester plus libre, mais les intérêts de son pays l'absorbent davantage d'année en année. Toute sa vie, d'ailleurs, il a été un enthousiaste; et toujours il s'est laissé accaparer par quelque idée au service de laquelle il a mis ses écrits et ses actes.

C'est ainsi qu'il s'est jadis passionné pour la doctrine de l'hérédité, qu'il a considérée tout autrement qu'Ibsen. Ibsen voyait dans l'hérédité une fatalité inévitable et maudite. Pour Biörnson, au contraire, la connaissance de l'hérédité est un bienfait: c'est elle qui permet à l'homme de réformer son caractère et de diriger sa vie.

Biörnson est un homme de haute taille et puissamment bâti. Son visage rond, avec les os des pommettes très saillants, lui donne un air norvégien tout à fait typique. Sa chevelure, jadis rousse, est aujourd'hui presque entièrement blanche. Sa bouche, toujours soigneusement rasée, s'anime d'un bon sourire, et révèle tout de suite un cœur tendre et passionné.

Entre autres passions, Biörnson a celle de la musique. Il ne peut travailler qu'après avoir entendu de la musique. Il ne pardonne pas à Tolstoï d'avoir dit que la musique amollissait l'âme.

Il est très fier aussi de son origine paysanne; dans la ferme qu'il habite, il cultive lui-même le jardin et les champs.

Son père était pasteur et le destinait à l'Église.

— Mes premières œuvres, dit-il en riant, ont été des hymnes. Aujourd'hui je n'en écris plus, mais je suis resté comme alors un paysan. Ce qu'on appelle la société et la civilisation, tout cela n'est qu'artifice et corruption.

De toute manière, Biörnson est l'opposé d'Ibsen. Il n'a ni la régularité ni la minutie de celui-ci. Il médite, en se promenant, non seulement le sens, mais même les phrases de ce qu'il va écrire; rentré chez lui, il l'écrit avec une telle précipitation que ses manuscrits seraient illisibles si Mme Biörnson n'avait toujours soin de les remettre au point.

Né en 1832, plus jeune de quatre ans qu'Ibsen, Biörnson est aujourd'hui à la tête d'une famille très nombreuse, qu'il adore, et dont il parle toujours avec une fierté touchante. Son fils aîné dirige le Théâtre national de Christiana : c'est un des meilleurs acteurs scandinaves.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

17 août 1893.

Dans quelques heures, le suffrage universel aura parlé. Quel sera son verdict? Nous donnera-t-il enfin un Parlement avec une majorité, une majorité de gouvernement, sachant ce qu'elle veut et le voulant bien, et décidée à soutenir un cabinet dont elle recevra les directions avec confiance, dans la certitude où elle sera que rien ne sera entrepris ou tenté qui ne soit conforme aux véritables désirs du pays? Les patriotes ne peuvent faire ici que des vœux ; les pronostics seraient hors de saison et peu sérieux. Il faut laisser les prédictions, souvent aventurées, aux journaux inquiets du sort que les électeurs réservent à leurs candidats et qui pensent ramener les indécis en annonçant la victoire avant que la bataille ait cessé. On ne fera pas un reproche de ce genre à l'organe attitré du comte de Paris. M. Hervé est résigné à une défaite dont il fait retomber la responsabilité, par avance, sur les chefs du parti royaliste qui n'a pas su s'organiser en temps utile. Il y aura donc fort peu de monarchistes dans la prochaine Chambre, si l'on en croit *le Soleil*. Un écrivain de cette opinion devenue rare s'est même écrié que son parti s'accommoderait très bien d'être réduit à l'opposition des cinq qui menèrent le combat contre le second et dernier Empire. Nous n'y voyons pas d'inconvénient, tout en doutant fort du succès de cette tactique réduite. Les Cinq avaient le pays avec eux; le mieux qui pourra arriver à la petite patrouille orléaniste, ce sera d'être traitée comme une quantité parfaitement négligeable.

Le pays républicain, toute la France à cette heure, attend ce qui va sortir de cette date du 20 août. Ouverte au milieu du calme général, la période électorale se clôt dans la paix. On ne peut vraiment pas considérer comme un attentat à la liberté de réunion le coup de revolver tiré par un cocher-poète sur M. Lockroy, à Paris. En général, la lutte s'est poursuivie sans beaucoup de tapage et sans trop de gros mots. Courte et bonne aura été cette campagne. Ainsi l'avait souhaitée M. Dupuy : il l'a faite courte et on la lui a faite bonne. Tout est donc pour le mieux sous le plus modeste et le moins homogène des ministères. M. le président du Conseil a exprimé toute sa satisfaction dans un discours prononcé au Puy, devant ses électeurs, et où il a formulé le programme en trois articles de la Chambre nouvelle. On s'occupera de la loi sur les associations qui se fait vraiment trop attendre, et l'on s'attachera à améliorer la législation en ce qui concerne l'assistance; enfin on élargira la République...

M. Casimir-Perier a parlé à son tour: « Le devoir de la Chambre prochaine, a dit le président de la Chambre passée, sera de se tenir à l'écart des accusations personnelles, de ne pas multiplier les interpellations, de ne pas seconder les amateurs de crises ministérielles ; elle devra continuer la réforme des impôts et développer les institutions d'assistance. »

Ces programmes sont excellents en leur brièveté et, tout sobres qu'ils soient, leur réalisation ne serait pas pour déplaire à notre démocratie, qui paraît un peu lasse de voir renverser des cabinets, sans arriver jamais à savoir exactement pourquoi, et souhaite légitimement un peu plus de stabilité dans le gouvernement et de persévérance dans les vues. Un programme, une plate-forme simple, comme celle de l'amélioration profonde du budget, suffirait amplement à l'œuvre d'une législature. N'aurait-elle pas bien mérité de la République, la Chambre qui se serait dévouée à la réforme de l'impôt, à la réduction des dépenses et qui aurait rétabli sérieusement, et non pas seulement pour la forme, le chapitre de l'amortissement ? Sans amortissement, le budget d'une grande nation comme la France, c'est le tonneau des Danaïdes. Pour être légèrement démodée, l'image est vraie et on l'excusera.

Que l'on ajoute à cette besogne principale l'étude des lois qui intéressent directement le travail. « Si la pauvreté doit, hélas! exister toujours, il faut au moins que la misère disparaisse! » C'est M. Casimir-Perier qui parle ainsi, et, avec lui, tous ceux que préoccupe à juste titre le sort des veuves et des orphelins, des vieillards désarmés par l'âge et des invalides du travail.

On n'évitera pas qu'après les séances utiles et laborieuses ne surgissent les interpellations qui sont le régal des badauds parlementaires et le triomphe des ténors impuissants, quand elles ne répondent pas à une nécessité politique évidente, comme c'est le cas bien souvent. Mais tout porte à croire qu'une Chambre sérieusement occupée à la réforme budgétaire et aux lois d'assistance sociale ne se laissera pas distraire aisément par ces petites fêtes oratoires et vides, et qu'elle usera quelquefois du droit de les ajourner.

***

Le Congrès socialiste international de Zurich a terminé ses travaux, après avoir voté un certain nombre de résolutions plus ou moins confuses. Deux faits surtout méritent de fixer l'attention, dans ces délibérations. C'est d'abord l'éviction des éléments anarchistes et ensuite le caractère aussi peu international que possible du Congrès. Sans doute il y avait là des représentants des ouvriers de plusieurs nations; on y a parlé français, anglais, allemand et italien, mais les discours et les votes, du commencement à la fin, en dépit des formules générales qui ont pu être adoptées, ont décelé les sentiments particularistes des congressistes. Les Anglais ont voté avec les Anglais, les Français avec les Français, etc. Louons-nous-en ! Félicitons-nous, dans l'intérêt de la patrie et dans l'intérêt des travailleurs, de ce qu'au fond ceux-ci se sentent liés au sol natal par quelque chose de plus fort que le zèle doctrinaire ou la passion du mieux qui peuvent les attirer dans les assemblées dites internationales.

HECTOR DEPASSE.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 9 TOME LII 26 AOUT 1893.

UN HISTORIEN DU NOUVEL EMPIRE ALLEMAND

M. de Treitschke.

Au début du siècle, l'Allemagne, qui comptait d'éminents historiens du droit, des sciences religieuses ou de la civilisation, — Savigny, Humboldt, Grimm, Ritter et Boeck, — ne possédait pas d'historien politique et national. Dans le domaine de l'histoire proprement dite, elle avait des chercheurs ingénieux et profonds, mais aucun talent populaire qui pût se comparer à Augustin Thierry, à Guizot ou à Michelet (1).

Pour trouver en Allemagne des historiens vraiment nationaux, il faut arriver aux années qui suivirent la révolution de 1848. Rien dans ces œuvres, du reste, qui rappelle les grandes créations des Anglais et des Français : pas d'éloquence, pas d'envolée d'imagination. Ce sont des œuvres de détail, composées d'une multitude de faits, qui sont admirablement ordonnés, qui marchent en bataille avec un ensemble admirable et dont l'aspect est formidable.

Les Allemands ont donné les chefs-d'œuvre de l'art réaliste en histoire. C'est là le tribut qu'ils ont apporté au grand mouvement littéraire et scientifique qui s'est marqué en Europe de 1850 environ à 1870. Tandis que Darwin en Angleterre composait son *Origine des espèces*, que Taine en France préludait à ses grands travaux par ses premiers articles de critique, Mommsen et Sybel en Allemagne publiaient, l'un son *Histoire romaine*, l'autre son *Histoire de l'époque révolutionnaire*.

Si, durant cette période, les Allemands se sont surtout portés vers l'histoire, c'est que leur passé les y poussait. La méthode expérimentale pour les sciences historiques était la leur depuis longtemps. Seulement ils n'avaient pas écrit d'œuvres. Les historiens allemands se confinaient dans des recherches de détail. Il leur arrivait bien parfois de tirer de ces recherches des idées générales, mais ils le faisaient d'une manière si embrouillée, si lourde et si peu intéressante que personne ne les lisait. C'est qu'ils faisaient partie d'une génération peu pratique et extrêmement impolitique, enfoncée dans la science, sans contact avec le dehors. Il n'en fut pas de même des nouveaux venus. Élevés dans un temps où la vie publique pénétrait partout, ils durent forcément s'intéresser à ce qui se passait autour d'eux. S'ils ne descendirent pas dans la rue, comme les étudiants de Paris aux insurrections de 1830 et de 1848, pour faire le coup de feu, ils se mêlèrent activement à ces mouvements politiques par la plume et par la parole, comme journalistes et comme pamphlétaires. Plusieurs d'entre eux siégèrent sur les bancs du Parlement de Francfort. Pour la formation de l'historien, cette initiation à la vie politique ne valait sans doute pas l'expérience qu'un Thiers ou qu'un Guizot puisait dans la pratique même des affaires, mais c'était déjà quelque chose.

Ce qu'ils y gagnèrent, en tout cas, ce fut un sens nouveau de la vie en histoire. Dans leurs livres, ils transportèrent les fraîches impressions de la réalité. Ils apprirent l'art de débrouiller les questions et de les présenter au public d'une manière saisissante. Ils

(1) J'omets à dessein Léopold de Ranke, dont les études de politique générale n'ont pas ce caractère patriotique et national qui distingue les grandes œuvres des historiens anglais et français.

trouvèrent enfin le secret de parler une langue à la fois simple, pittoresque et populaire. Ils étaient nés à la grande histoire.

L'un d'eux, Mommsen, étudie la vie romaine. Il le fait d'une manière si vivante qu'on croirait qu'il s'agit d'un événement auquel il a lui-même assisté. Aucun historien encore en Allemagne ne nous avait donné à ce point l'illusion de la réalité. C'est la vie romaine reconstituée détail par détail avec une vérité surprenante. La méthode allait devenir celle de Taine et de Renan en France, mais ni Taine ni Renan n'eussent mieux fait que lui.

Un autre historien, M. de Sybel, nous transporte au temps de la Révolution. Frappé du fait qu'à cette époque on ne sait guère que les affaires de France, que cela même on le sait mal, puisque l'histoire en a été défigurée par les apologistes de la Restauration qui ont créé la légende révolutionnaire, il entreprend un grand travail d'enquête sur la vie politique de l'Europe de 1789 à 1800. Avec une patience infatigable, il dépouille les archives des principales capitales de l'Europe, lit tous les journaux du temps, tous les pamphlets, toutes les publications éphémères, et il nous trace de cette période un tableau magistral.

On peut bien se demander s'il a compris cette Révolution dont il se fait l'historien et s'il n'est pas porté, comme tout érudit, à donner trop d'importance à ses découvertes. Une chose, en tout cas, l'offusque : c'est la place énorme qu'occupe la Révolution à cette époque. M. de Sybel s'efforce constamment de la ramener à des proportions plus modestes et de la mettre au niveau des événements contemporains, et c'est là une thèse qui infirme beaucoup de ses conclusions.

Il manquait pourtant quelque chose à ces œuvres pour être pleinement nationales, c'était de raconter un épisode glorieux de la vie du pays. Cet épisode, ils ne le possédaient pas encore avant 1870. Après cette date, la tâche de l'historien est devenue plus aisée. Il avait sous sa main l'événement patriotique désiré. Des œuvres vraiment nationales pouvaient naître.

Parmi les nombreux essais tentés durant cette période, je n'en vois guère que deux qui soient des œuvres de premier ordre. L'une est de M. de Sybel : c'est l'*Histoire de la fondation du nouvel Empire allemand*. L'autre, l'*Histoire d'Allemagne au XIXe siècle*, plus vibrante de patriotisme, plus populaire surtout, est l'œuvre d'un nouvel historien plein de fougue et d'ardeur, M. de Treitschke (1). Comme cette production est une des plus intéressantes de la nouvelle Allemagne, je voudrais faire connaître son auteur.

*
* *

M. de Treitschke, qui est Saxon, est né à Dresde en 1834. Il est, depuis 1875, professeur à l'Université de Berlin, et ses cours, qui roulent à la fois sur l'histoire moderne et contemporaine et sur l'étude comparée des systèmes politiques, attirent une grande foule d'auditeurs. Et cela est d'autant plus étonnant qu'il est sourd au point de ne pas entendre ce qu'il dit.

Son débit est très monotone, dit un de ses anciens auditeurs, le professeur Frédéricq, de Bruxelles. Sa voix est anxieuse, parfois rauque et étranglée comme celle des sourds-muets : aucun arrêt, pas même d'une seule seconde, entre les différentes phrases des membres de phrase ; les périodes se suivent haletantes, interrompues seulement de temps en temps par la respiration qui d'ordinaire coupe un membre de phrase en deux sans aucun motif logique ; le geste est uniforme et la tête oscille continuellement comme prise d'un tremblement nerveux (1).

Malgré ce défaut physique, M. de Treitschke est un orateur. Ses phrases, toujours claires et bien construites, sont amples, étoffées, harmonieuses. Il en est quelques-unes qui ont tout à fait l'allure et le mouvement des grandes périodes à la Bossuet.

Tous les livres, toutes les œuvres d'art qui révèlent la noblesse du travail allemand, tous les grands noms allemands que nous admirons ; tout, tout ce qui annonce la gloire de notre esprit, proclame la nécessité de l'unité, nous conjure de créer dans l'ordre politique cette unité qui existe déjà dans le monde de la pensée. Et notre douleur est décuplée en pensant que chaque œuvre isolée est tant admirée, tandis que notre peuple tout entier est raillé au dehors (2).

La prestance de l'homme ajoute à l'éloquence. Il a une figure mâle et énergique qui respire une profonde honnêteté.

Après l'avortement du Parlement de Francfort, il fut de mode en Allemagne de s'en prendre de cet échec à l'enseignement universitaire. « On forme des savants, non des hommes, s'écriait-on sur tous les tons, et c'est d'hommes pourtant que nous avons besoin. » M. de Treitschke fut parmi les plus ardents à réclamer une nouvelle orientation des études, surtout de l'étude de l'histoire. Il avait lui-même le premier donné l'exemple en suivant une filière d'études absolument différente

(1) L'œuvre de M. de Treitschke, *Geschichte Deutschlands im 19ten Jahrhundert*, Leipzig, 5 vol., 1879-1889, n'est pas achevée. Celle de M. de Sybel, *Die Begründung des deutschen Reiches*, München, 5 vol., 1889-1890, n'est non plus pas terminée. D'autres œuvres à citer sont celles de M. Oncken, *Das Zeitalter Wilhelms I*, Berlin, 2 vol., 1886; et celle de M. Mommsen, *Die Gründung des deutschen Reiches*, Leipzig, 1885-1888.

(1) *De l'enseignement supérieur de l'histoire en Allemagne*, par M. Paul Frédéricq, p. 21.

(2) *Historische und politische Aufsätze*, Leipzig, 1886; tome III, p. 86.

de celle des autres Allemands ; il était arrivé à l'histoire non par la philosophie, mais par l'étude de la politique et des problèmes sociaux.

Cette étude, il la poussa à fond. En vrai Allemand qu'il était, il commença par faire une vaste enquête sur la valeur de toutes les constitutions de l'Europe. Comme théoricien, il n'eût sans doute pas trouvé son égal en France ou en Angleterre à l'époque où il publia, en 1859, à l'âge de vingt-cinq ans, son premier ouvrage, *la Science politique*, et où il débuta à l'Université de Leipzig comme privat-docent par un cours sur les différents systèmes politiques. Mais il manquait à sa science l'appui de l'expérience.

Il ne faudrait pas toutefois se représenter M. de Treitschke comme un pur savant, comme un esprit docile à l'enseignement des faits, une sorte de Montesquieu étudiant en homme de science le mécanisme des différentes constitutions. S'il est savant, il est pardessus tout Prussien. Comme tout le grand courant patriotique des écrivains politiques et des historiens du début du siècle en Allemagne (Savigny, Niebuhr, Léopold de Ranke), ses idées politiques sont nées du contre-coup de la Révolution française. Cette révolution, accueillie d'abord, de l'autre côté du Rhin, avec des explosions de joie, n'avait pas tardé à éveiller des suspicions quand on l'avait vue entrer dans la voie des conquêtes. Après Bonaparte, ces suspicions se changèrent en haine, et cette haine s'étendit à la France tout entière. Les libéraux, qui avaient été éveillés à la vie politique par la France, ne voulurent plus avoir rien affaire avec ce pays. Ils identifièrent la Révolution avec la conquête. A chaque mouvement de liberté à Paris, en 1830 comme en 1848, on regardait avec anxiété du côté de la frontière, persuadé qu'on allait voir surgir des armées conquérantes. Les vieux liberaux firent bon marché alors de leurs idées d'antan. On les entendit répéter que ce dont le pays avait besoin ce n'était pas de liberté, mais d'un gouvernement fort (1), et que pour résister aux dangers qui les menaçaient à l'ouest on devait s'organiser à l'intérieur.

Ce fut la Prusse qui profita de ce mouvement. Elle sut adroitement l'exploiter pour le succès de sa politique. Elle trouva, du reste, parmi les professeurs libéraux désabusés de leurs rêves par le piteux échec de la révolution de 1848, des auxiliaires tout prêts. M. de Treitschke fut parmi les plus ardents défenseurs de cette politique. Par la plume et par la parole il s'en fit l'apôtre. Professeur dans les Universités de Fribourg-en-Brisgau, de Kiel et de Heidelberg, publiciste et journaliste, il déploya une activité extraordinaire.

C'est à la Prusse, dit-il dans un de ses articles, qu'appartient le droit de faire l'unité. Son rôle historique l'oblige à cela. Par la manière dont elle a étendu son territoire et son influence, elle est destinée à devenir pour l'Allemagne ce que le comté de Sussex a été pour l'Angleterre, il y a mille ans, et ce que l'Ile-de-France a été pour la France, le noyau autour duquel les différentes parties du pays doivent s'agréger... Tandis que les autres États allemands sont plus ou moins gâtés par la civilisation cosmopolite et les idées françaises, elle seule a su conserver son caractère purement germanique *(die deutsche Eigenard)*. Enfin, raison principale, elle a montré comment on s'y prend quand on veut s'organiser ; elle a perfectionné son armée, sa marine, ses postes, ses télégraphes, ses douanes et sa banque jusqu'à en faire des institutions de l'Allemagne entière (1).

Voilà ce que M. de Treitschke disait vers 1864 avec une autorité incontestable. Durant les années si remplies de la politique prussienne de 1860 à 1870, au moment où éclatèrent comme trois coups de foudre Duppel, Sadowa et Sedan, il n'y eut pas parmi les professeurs allemands de collaborateur plus dévoué que lui à la politique de M. de Bismarck.

Comme publiciste aussi, M. de Treitschke occupe en Allemagne une place éminente. On ne connaît guère dans le journalisme d'outre-Rhin l'article mordant et acéré. Lessing, qui en avait dérobé l'art à Voltaire, n'a point laissé de lignée en son pays. M. de Treitschke serait peut-être, de tous les publicistes allemands, celui qui aurait le plus de droit à sa succession (2). On ne peut pourtant pas dire que ses articles sont très vifs ni très légers ; ils rebuteraient plutôt le lecteur français par leurs dimensions et leur poids, mais M. de Treitschke a toutes les qualités du polémiste ; il a la verve, l'entrain, le don de l'expression. Il excelle à trouver des mots frappants. Sa langue est populaire et imagée. Il a de plus à sa disposition une arme redoutable : une ironie un peu brutale, mais dont l'effet est puissant. Pour la violence dans l'attaque, il rappelle à certains égards Louis Veuillot.

Voici un exemple de son genre. Il prend à partie la presse viennoise qu'il accuse de sentiments anti-allemands :

Cette presse peut bien être la première en Allemagne pour sa valeur technique, mais elle est incontestablement la plus dévergondée de l'Europe. Les grands journaux viennois ne sont que des entreprises industrielles, et celui qui s'aviserait de parler de morale aux spéculateurs littéraires qui les dirigent se ferait rire au nez... A côté de ces grands organes d'agioteurs grouille une nuée de sales petites feuilles qui vivent positivement de chantage et de piraterie, car dans cette ville de mœurs ultra légères, les consciences vé-

(1) Le mot est de Dahlmann.

(1) *Histor. und polit. Aufsatze*, II, p. 554.

(2) M. de Treitschke fut longtemps à la tête d'une feuille politique, les *Annales prussiennes* (*Preussische Jahrbucher*), où de 1886 à 1889 il fournit le plus grand nombre des articles.

nales sont nombreuses, et quand il s'agit de fermer la gueule d'un coquin, on ne regarde pas à l'argent (1).

*
* *

Jusqu'en 1870, M. de Treitschke n'avait été qu'historien d'occasion. L'empire une fois créé, il jugea que son devoir de patriote était d'en faire l'histoire. Cette histoire ne pouvait être seulement celle des dernières années.

Le présent, dit-il, dans sa préface, a été préparé de longue main dans le passé... Il est l'aboutissant d'une lutte de deux siècles entre la maison d'Autriche et la Prusse (2).

C'est donc jusque-là qu'il remontera, reprenant à grands traits l'histoire d'Allemagne depuis la paix de Westphalie jusqu'à l'établissement de la Confédération germanique.

Il nous explique dans sa préface pourquoi il a écrit cette histoire. Il veut développer dans les générations présentes le culte des gloires politiques de la nation allemande :

Ce culte, s'écrie-t-il, nous ne l'avons, nous autres Allemands, que pour les grands noms de notre art et de notre science... Et pourtant aucun peuple n'a plus de raisons que le nôtre d'honorer la mémoire de ses valeureux pères... Qui de nous pourtant se souvient au prix de quel sang versé et de quelles larmes, au prix de quelles sueurs nous avons acheté le bienfait de notre unité?... Vous ne me blâmerez pas (3) si parfois du calme régulier de la narration historique une note plus vive éclate. L'historien allemand n'accomplit qu'à moité sa tâche s'il se contente de montrer l'enchaînement des faits historiques et d'exprimer son jugement avec franchise... Il doit aussi réveiller dans le cœur des lecteurs le sentiment que nous sommes trop souvent tentés d'oublier au milieu des querelles et des mécomptes du jour : le bonheur de posséder une patrie (4).

On reconnaît dans cette préface l'historien qui ne pardonne pas à son grand compatriote Ranke d'avoir fait une histoire impartiale de la papauté et qui s'étonne que celui-ci, écrivant l'*Histoire d'Allemagne au temps de la Réformation*, n'ait pas montré dans son récit « plus de chaleur patriotique pour l'acte le plus glorieux de la pensée allemande ». Ranke n'est point le modèle de M. de Treitschke. Son maître en histoire est Carlyle, surtout le Carlyle de *Frédéric le Grand*. « D'historien de cette valeur, écrit-il quelque part, nous n'en possédons point en Allemagne. » C'est que Carlyle est l'historien des héros germaniques et protestants pour lesquels également M. de Treitschke a un culte. Il se fait dans son ouvrage le défenseur des gloires nationales et protestantes de la cause prussienne. A ses yeux, le plus beau titre de gloire du nouvel empire est d'être un empire protestant. Il l'oppose constamment dans cette forme à l'empire catholique et anti-allemand des Habsbourg :

Cet empire, dit-il, n'a jamais soutenu les intérêts de notre peuple... De tout temps il a conduit contre les Allemands hérétiques les peuples romains du sud de l'Europe, et jusqu'à sa honteuse chute il est resté l'ennemi de toute vie allemande.

Comme Carlyle, M. de Treitschke fait de Frédéric II un héros protestant :

Il possédait, s'écrie-t-il, par rapport à l'histoire d'Allemagne et à la politique impériale, le point de vue strictement protestant qui depuis Pufendorf et Thomasius régnait dans les têtes les plus libres de la Prusse... Dans ses jeunes années, il fut fidèle à la foi évangélique... Plus tard, bien qu'éloigné d'une foi positive, il n'en garda pas moins vivement la conscience que son état appartenait par toutes les racines de son être au monde protestant.

La guerre de Sept ans prend à ses yeux une signification religieuse :

Les petits États du nord de l'Allemagne étaient les premiers à constater la signification religieuse de cette guerre : dans les lettres de Hardenberg, ministre de Hesse, les alliés de la Prusse sont désignés comme des États évangéliques (*evangelischen Stände*), et cette fidélité au parti prussien est célébrée comme le système naturel de tous les États protestants du royaume. C'est au son des cantiques luthériens que les grenadiers prussiens commençaient le combat : dans les covenants des dissidents anglais, les prédicateurs pleins de foi priaient pour le Macchabée de l'Évangile, pour le libre penseur Frédéric... Maintenant c'était une puissance protestante qui donnait le coup de grâce au Saint-Empire, et là-bas, sur les bords de l'Ohio et sur les rives du Gange, des batailles décidaient pour tout l'avenir que la domination sur les mers de l'univers et l'empire colonial appartiendraient aux Germains protestants.

M. de Treitschke ressemble à Carlyle par autre chose encore. Comme lui, il déclare que l'historien a une mission morale à remplir :

L'historien, dit-il, a le droit et même le devoir d'exprimer librement la signification morale de l'enchevêtrement des faits. L'œuvre historique a même d'autant plus de prise sur le lecteur que la personnalité du narrateur est plus puissante.

1) *Zehn Jahre deutscher Kämpfe*; Berlin, 1880, p. 370.
2) *Vorrede*, p. v.
3) Cette préface est dédiée à l'historien Max Duncker.
4) *Vorrede*, p. viii.

Il ne s'agit pas là, bien entendu, d'une règle morale absolue comme serait l'impératif catégorique de Kant. On avait bien eu, en Allemagne, au début du siècle, un historien, Schlosser, qui prétendait que toutes les actions des grands hommes doivent être soumises à cette règle sévère. Mais M. de Treitschke se moque des prétentions du vieux kantien.

Pour lui, le seul jugement qu'on doive porter sur un homme historique est celui de la valeur de son œuvre politique. Si ces hommes ont été dévoués jusqu'au sacrifice à la chose publique, s'ils n'ont poursuivi d'autre but que le bien de l'État, quels qu'aient été leurs défauts personnels, il les absout. Du reste, à ses yeux, la vie des hommes de génie ne peut être assimilée à la vie des particuliers :

Cette vie, dit-il à propos de Frédéric le Grand, est toujours mystérieuse, et cela n'apparaît nulle part mieux que dans cette étrange et riche nature (1).

Si les grands hommes, par contre, n'ont cherché dans le pouvoir que la satisfaction de leur égoïsme, sans parvenir à édifier un état durable, M. Treitschke les condamne. Le type de ces faux grands hommes est, à ses yeux, Napoléon. Il n'y a pas dans son histoire un portrait en pied de l'empereur ; mais en rassemblant des traits épars dans ses articles, on parvient à voir comment se dresse dans son cerveau la figure de Napoléon. L'idée qu'il s'en fait ne diffère pas fort de celle de Taine. Il l'appelle aussi « le plus grand aventurier de l'histoire ».

Quoiqu'il ait dit à Sainte-Hélène : « Ce peuple français que j'ai tant aimé »... il juge toujours les défauts de cette nation avec la froideur cinglante de l'étranger. La politique européenne prouva du reste qu'un homme sans patrie a gouverné la France (2).

Comme Taine aussi, il lui trouve « un génie démesuré, au-dessus et en dehors des capacités ordinaires », mais il refuse de voir en lui « une des pures grandeurs de l'histoire » :

En l'examinant d'un peu près, dit-il, on voit bien les choses qui augmentent nos doutes : d'abord la pauvreté de sa langue et par contre-coup l'insuffisance de sa psychologie. Il croyait que l'humanité n'est autre chose qu'une machine bien ordonnée, et il n'a jamais soupçonné qu'un peuple bien gouverné, avec des finances fonctionnant régulièrement, des soldats bien dressés, pouvait se sentir malheureux jusqu'au désespoir... Blücher avait raison de dire : « Laissez-le faire ; car, en fin de compte, c'est un sot (3). »

(1) *Geschichte Deutschlands im* 19ten *Jahrhundert*, t. I.
(2) *Hist. und pol. Aufsätze*, t. III, p. 83.
(3) *Id.*, p. 91.

Nous n'irons point demander à M. de Treitschke une impartialité qu'il se flatte de ne pas avoir :

Des juges compétents comme M. Mohl, dit-il, m'ont demandé si j'avais rendu suffisamment justice à la puissance organisatrice de Napoléon. Je comprends un tel reproche. Les blessures que l'empereur a faites à notre pays sont encore trop saignantes pour qu'on les oublie. Il n'est pas facile à un Allemand de rendre justice au grand ennemi de l'Allemagne (1).

Et il en est ainsi de tous ses sentiments. Je ne connais pas pour ma part d'histoire plus subjective que la sienne. Dès les premières lignes, vous êtes fixés sur ses goûts et sur ses préférences. Vous savez qu'il n'aime pas les institutions parlementaires anglaises, qu'il déteste les juifs et qu'il est un de ces hommes que dans tous les pays on appelle des mangeurs de Français (*Franzosenfresser*) ; enfin vous reconnaissez en lui, — et c'est là le trait principal de son caractère, — une admiration sans réserve de la Prusse, de ses institutions et de ses hommes.

Ses héros, en effet, sont les ouvriers de la future Allemagne dans le passé : Luther, le grand électeur, Frédéric-Guillaume, Frédéric II, le baron Stein, Scharnhorst, Greisenau. Dans le présent, c'est Guillaume Ier et Bismarck. M. de Treitschke, qui ne pèche jamais par excès d'optimisme, trouve tous ces hommes sans reproches. Si leurs défauts sont trop visibles, il les tourne d'une façon fort habile en vertus. C'est ainsi que la franchise cynique et misanthropique de Frédéric II devient « un amour de la vérité comme n'en ont que les Allemands ».

Une chose pourtant dont il faut lui savoir gré, dans son portrait de ce souverain, c'est qu'il n'épilogue pas à la suite des pédants allemands sur les droits que ce roi pouvait bien avoir sur la Silésie. Il avoue franchement que s'il avait besoin de cette province, il fit bien de la prendre :

Cet acte d'audace tant blâmé n'était au fond qu'un acte allemand... Il ne fit que rendre à notre nation une province tombée en des mains étrangères... La prospérité qui suivit la conquête montra suffisamment du reste qu'elle avait trouvé son maître naturel.

Il met plus de circonspection quand il s'agit de laver son roi du reproche d'aimer l'esprit français, les choses de France. Il le constate d'abord avec douleur :

Le premier homme de notre nation, l'homme qui, chez les Allemands, avait réveillé la confiance qu'ils devaient avoir en eux-mêmes, était un étranger en face des plus belles créations de notre race.

(1) *Zehn Jahre*, p. 207.

Mais un Hohenzollern ne saurait être sérieusement un dilettante qui se moque, après boire, de Dieu et des hommes :

Au fond, sa conception morale était l'opposé de celle de ses compagnons... La culture de Frédéric plongeait ses racines trop avant dans la vie allemande et protestante pour n'avoir pas senti la faiblesse secrète de la philosophie matérialiste des Français. Si hardis et si téméraires qu'aient été ses doutes et ses moqueries, il est une chose dont il fut toujours convaincu : l'existence du monde moral et la nécessité du devoir.

En sujet fidèle et respectueux, M. de Treitschke cherche à laver la mémoire de tous les souverains de Prusse, et s'il expose leurs défectuosités de caractère, il le fait d'une touche si légère, qu'on ne reconnaît plus la vraie nature de l'homme. Tout le monde connaît les indécisions de caractère de Frédéric-Guillaume IV, qui ont retardé de vingt-deux ans au moins la réalisation du rêve des patriotes. M. de Treitschke est plein d'indulgence pour ce souverain qu'en tout autre pays il eût accablé de son mépris :

Pour la première fois dans la race des Hohenzollern apparaît un caractère problématique contradictoire, dont la destinée était de rester pour lui-même et pour les autres une énigme, une vraie nature allemande dans laquelle le trop-plein des pensées annihilait la décision. Il excita d'abord les plus grandes espérances, mais il fut incapable d'en réaliser aucune. Aucun de ses maîtres n'était parvenu à lui apprendre à se discipliner et à se commander. Non qu'il fût porté aux séductions ordinaires des cours : jamais mœurs ne furent plus chastes que les siennes... Non, ce qui lui manquait, c'était la concentration d'esprit... C'était un romantique qui s'entendait mieux à remuer des idées qu'à leur donner corps... Il voulait ressusciter certaines formes du vieil empire germano-chrétien, dont il se faisait une idée brillante, mais aussi imaginaire que le poète Novalis, qui peignait à cette glorieuse époque où l'Europe entière était un empire chrétien... Il vivait dans le passé, et ce passé lui semblait si merveilleux et si brillant que les fières espérances de la Prusse pâlissaient à côté... Il était d'abord un prince légitime chrétien, Allemand ensuite, Prussien en dernier lieu... Il méconnaissait les deux soutiens les plus forts du royaume de Prusse : d'une part, son administration, dont l'ordre régulier l'ennuyait; d'autre part, son armée, dont l'uniformité de service lui répugnait. La nature l'avait traité avec prodigalité, mais elle lui avait refusé ces dons simples et massifs qui font le véritable homme d'État.

On voit par ce portrait combien M. de Treitschke est artiste de langage. L'invention verbale est chez lui merveilleuse. Il a une foule de tours ingénieux pour indiquer les nuances de sa pensée. Ses expressions sont toujours heureuses. Et son histoire, d'un bout à l'autre, est écrite de cette manière. L'intérêt ne languit pas un seul instant. Elle se lit comme un roman.

Il ne faut pas s'attendre à autant d'indulgence quand il parle des souverains étrangers. S'ils ont été tant soit peu hostiles ou simplement indifférents à la politique prussienne, il en fait des caricatures d'un relief puissant, où il flagelle avec plaisir leurs ridicules ou leurs vices.

Voici quelques échantillons de ces portraits. L'un des plus hauts en couleur est celui de l'empereur François II. M. de Treitschke le prend en 1815, au moment où il hébergeait à Vienne les diplomates du congrès, et il le morigène sur ses dépenses :

Il lui appartenait bien de dépenser chaque jour quinze mille florins pour la table impériale... pendant que ses vétérans, qu'il ne payait pas, allaient mendier leur pain sur les grandes routes. Ce calculateur finaud, du reste, n'ignorait pas les avantages que sa position d'amphitryon lui donnait.

Suit un portrait physique du souverain :

C'était un Florentin aux inclinations vulgaires, qui avait collé sur sa figure le masque de l'Autrichien jovial et bon enfant pour en donner à croire à ceux qui l'approchaient. Aussi, malgré son regard méchant et ses yeux froids et durs, malgré la ressemblance frappante qu'il avait avec certains membres de sa famille, Philippe II entre autres, tout le monde croyait à l'innocence enfantine de ce despote faux et sans cœur.

Pour terminer, M. de Treitschke nous fait une caricature des occupations « royales » de ce « grand souverain » :

Son système politique était des plus simples : après les années de trouble qu'on venait de traverser, il voulait jouir de son repos; il voulait de nouveau, comme un zélé conseiller de cour, apostiller de remarques insignifiantes les marges des paquets d'actes qu'on lui présentait; jouer du violon dans ses heures de loisir; découper du papier et vernir des cages.

Le tsar Nicolas devient sous la plume de M. de Treitschke :

Un cerveau borné, qui n'avait de goût que pour les choses militaires, mais qui ne révélait encore là que des qualités de sous-officier : il était incomparable quand il s'agissait de faire manœuvrer un régiment, mais ce n'était ni un général ni un organisateur.

Le portrait du roi Léopold, de Belgique, est un des plus réussis de la galerie :

C'était un grand homme mince, aux traits fatigués et délicats, avec des yeux sombres et mélancoliques, portant une

perruque noire très lisse, parlant d'une voix basse et lente, taciturne toujours, aussi bien dans les affaires politiques que dans les choses de l'amour. En Angleterre, on l'appelait M. Peu à Peu, le marquis Tout Doucement. Dans les cours allemandes, où on ne lui voulait pas de bien, on le nommait Léopold le Sournois. Il pratiquait la morale de l'intérêt bien entendu. A la première communion d'un de ses neveux, il lui donnait les préceptes suivants : « Il faut apprendre à donner des formes à son égoïsme, pour pouvoir l'exploiter plus tard comme une mine productive... » Il connaissait à fond l'art du commerçant. Pour gagner des partisans à sa politique, il savait faire taire son avarice et dépenser à pleines mains, mais ses accointances avec la Bourse le faisaient rentrer dans ses pertes... C'était le second roi bourgeois de la révolution... Avec les maisons d'Orléans et de Cobourg s'insinue dans la haute noblesse européenne une nouvelle génération d'hommes qui se sont frottés aux affaires et qui ont toujours eu dans leur poche le cours de la Bourse... aussi réfractaires aux sentiments d'honneur et de piété historique que les tyrans italiens du xve siècle, mais au fond plus hautains encore que les princes de la vieille aristocratie.

Si ce portrait est d'un réalisme assez brutal, le roi d'Angleterre, George IV, est plus malmené encore. Après ne lui avoir reconnu d'autre qualité que celle d'avoir montré du goût dans le choix de ses cravates, il conclut :

Ce dieu de la mode n'était plus maintenant qu'un vulgaire libertin, précocement vieux, un ivrogne, une des natures les plus vides qui aient jamais déshonoré un trône... Il ne possédait pas même la seule vertu qu'on n'eût jamais contestée à sa race, le courage. Cet efféminé n'en avait jamais montré (1).

Ces violences n'ont comme résultat que de nous mettre en défiance contre l'historien, et l'on s'en étonne d'autant plus que parmi les vertus vantées par M. de Treitschke il place en première ligne le loyalisme. Ne se rendit-il pas compte qu'en attaquant avec cet absolu sans-gêne des hommes qui peuvent être pour un peuple des objets de respect, il nuit à la propre cause qu'il défend? Lorsqu'en 1842 Macaulay publia son fameux *Essai sur Frédéric le Grand*, dans lequel il ridiculise certaines manies du grand souverain, il fallut voir la colère des feuilles d'outre-Rhin rappelant l'écrivain anglais au respect de l'histoire. En quoi les procédés de M. de Treitschke diffèrent-ils aujourd'hui de ceux de Macaulay? N'est-ce pas les mêmes injustices, les mêmes traits forcés, le même penchant à la caricature?

Plusieurs des tics de M. de Treitschke lui sont venus de son enseignement. Depuis 1870 s'est implantée en Allemagne une sorte de leçons d'histoire chauvines et agressives :

Ces cours, dit M. Abel Lefranc, sont fréquentés par un grand nombre d'étudiants qui, libres de tout souci, viennent s'y reposer. Prendre des notes, peine perdue pour des travaux de ce genre. Ils n'ont guère qu'à écouter. Ils emplissent à plusieurs centaines la grande salle... attentifs, recueillant pieusement toutes les paroles du maître, riant bruyamment à ses lazzis, applaudissant avec enthousiasme à toutes ses sorties chauvines (1).

Il reste encore dans l'ouvrage de M. de Treitschke des traces de cet enseignement. On sent notamment que plusieurs de ses plaisanteries ont été faites pour ce public très spécial. Lorsqu'il représente, par exemple, Louis-Philippe comme un grotesque bourgeois à la figure en poire, sortant un parapluie sous le bras, cette apparition, on le devine, est faite pour amuser son auditoire. S'il appelle les Anglais « des insulaires bornés », ou s'il nous montre, à Vienne, au temps du Congrès, « l'énorme lady Castlereagh, avec ses toilettes hors de mode, criardes et sans goût », on sent là encore un ressouvenir des bons mots dont il agrémente son cours à Berlin.

Des plaisanteries qui réussissent toujours auprès d'une race militaire sont celles qu'on fait sur les « pékins » en soldats. Il y en a quelques-unes dans M. de Treitschke. Voici une page assez amusante sur la garde nationale des Hambourgeois :

Cette garde nationale se composait de dix-sept bataillons de ligne, de chasseurs, de cavaliers et d'artilleurs. Elle n'avait pas assez de mépris pour les pauvres diables de l'armée hanséatique. Quelle fête c'était quand le matin les tambours battaient le « Camarade vient », et que le bourguemestre, le « haut seigneur », comme le nommait le peuple, passait en revue l'armée aux portes de la ville, revêtu de son tricorne et de son épée pour rire (*Galanterie de gen.*). Après une énorme beuverie, les bataillons rentraient en ville. La plupart des hommes étaient gris, et plusieurs, une vivandière au bras, marchaient au pas, suivis des gamins de la ville qui chantaient sur l'air de :

Amenez au marché le cochon,

le vieil hymne national :

Les Hambourgeois ont gagné la victoire, *ho, ho, ho!*

Ce fragment nous montre qu'il y a en M. de Treitschke un humoriste assez drôle, bien Allemand en son fond, et qui rappelle, par ses plaisanteries, la verve gouailleuse du poète national Victor Scheffel et l'esprit caustique du prince de Bismarck. Il n'est jamais mieux inspiré que lorsqu'il ridiculise les habitudes

(1) *Gesch*, t. I-IV.

(1) *Revue internationale de l'enseignement*, tome XV.

surannées d'une petite cour gothique, ou bien lorsqu'il décrit une assemblée de démocrates. Il a parfois des traits qui rappellent Voltaire. Racontant, par exemple, une petite révolution dont les bons habitants de Worms avaient voulu « se payer le plaisir », il les montre élevant des barricades et faisant un grand vacarme. Il ajoute : « Ils étaient persuadés maintenant qu'ils tenaient la liberté. »

Plusieurs de ses portraits respirent une franche bonne humeur. Celui de lord Palmerston ne manque pas de piquant :

Lord Palmerston se moquait des airs sainte nitouche de ses compatriotes et avouait, avec sa sincérité de bon vivant, combien il aimait les femmes et les plaisirs de ce monde. Dans sa vieillesse même, il adorait s'entendre appeler lord Cupidon. Lorsqu'il rentrait le soir d'une séance prolongée de la Chambre basse, avec son pas élastique, une fleur à la boutonnière, son chapeau de haute forme légèrement incliné en arrière, tous ses compatriotes se réjouissaient de cette vivante apparition de l'antique verdeur britannique. Avec sa forte tête carrée d'Anglo-Saxon, ses yeux brillants qui, bien distants du nez, rappelaient à la fois la force du dogue et la ruse du renard, toute sa personne respirait un air de joyeuse satisfaction... C'était un bon propriétaire qui, selon la coutume de la noblesse anglaise, établissait ses cousins et ses amis. On n'a pourtant point à lui reprocher d'avoir sciemment confié une charge importante à un incapable. Il lui manquait la grandeur et la profondeur d'une nature vraiment originale, mais il avait un flair délicat qui pressentait admirablement les variations des sentiments de la foule. Plus il restait au pouvoir, plus ses compatriotes et lui apprenaient mutuellement à se comprendre. A la fin, il devint à leurs yeux l'incarnation vivante de l'esprit national (1).

M. de Treitschke ne parle pas de tous les Anglais avec la même sympathie. J'ai déjà dit que leurs ridicules servaient de cible à ses faciles plaisanteries. D'autres fois, il les attaque avec une extrême virulence. Pendant la guerre de 1870, des journaux d'outre-Manche ayant eu l'audace d'être révoltés de quelques atrocités commises par des soldats prussiens, M. de Treitschke entre en fureur :

L'amour de l'argent a tué, chez les Anglais, tout sentiment d'honneur et toute distinction du juste et de l'injuste. Ils cachent leur poltronnerie et leur matérialisme derrière de grandes phrases de théologie onctueuse. On croirait, en voyant la presse anglaise tourner ses yeux au ciel, effarée de l'audace de ces peuples guerriers du continent sans foi, on croirait entendre nasiller un vénérable révérend. Comme si le Dieu puissant au nom duquel les chevaliers bardés de fer de Cromwell combattaient nous ordonnait à nous Allemands de laisser l'ennemi marcher tranquillement sur Berlin. O hypocrisie! ô Cant! cant, cant (1)!

Ailleurs, il les appelle :

Un peuple de baconiens, chez lequel une foi rigide coudoie la morale du plat sens commun, et qui n'apprécie les biens moraux que d'après le profit qu'on en tire.

Et dans le même volume :

Au Parlement parlait sans pudeur cette morale mercantile qui, la Bible dans une main, une pipe d'opium dans l'autre, répand sur le globe les biens de la civilisation (2).

M. de Treitschke n'est pas tendre non plus pour la France. En prétendant dans un de ses ouvrages ne vouloir prendre que la société du deuxième Empire, on sent à chaque ligne qu'il a voulu faire le procès de l'esprit français. On trouve en lui un peu de cette haine jalouse qu'avaient les Teutomanes de 1840 quand ils parlaient de la dépravation de la moderne Babylone. Il trouve que l'apparence est riche, mais que l'intérieur est peu solide :

Au premier abord, l'étranger est ébloui par le déploiement de tant de luxe. Mais lorsqu'il a surmonté cette première impression, et que son œil d'habitant du Nord s'est accoutumé à ces belles pierres claires, il sent la pauvreté intérieure de cette architecture... De froides casernes avec des ornements prétentieux, — c'est tout, — et c'est là l'image fidèle de cette époque de mathématique, de faste de cour, de centralisation administrative et d'uniformité militaire (3).

Il admet un instant la supériorité de l'art français, mais, ajoute-t-il, il est une chose où ils sont notoirement inférieurs aux Allemands, c'est dans la production des hommes :

Les économistes nous disent que le monde appartiendra à la race civilisée la plus prolifique. Ce ne sera pas la race française. Dans cette lutte, elle aura certainement le dessous. La France a besoin de cent cinquante ans pour doubler sa population, l'Allemagne de cinquante-cinq (4).

Dans son tableau mi-réel, mi-fantaisiste de la société du second Empire, composé, semble-t-il, avec les reliefs de la cuisine des chroniqueurs teutons, il nous parle des « sauvages orgies où la présence du sergent de ville suffit à peine pour gazer le cancan », et il

(1) *Gesch*, t. IV.

(1) *Zehn Jahre*, p. 281.
(2) *Gesch*, t. IV.
(3) *Hist. und pol. Auf.*, t. III, p. 341.
(4) *Hist. und pol. Auf.*, t. III, p. 343.

nous montre le Français n'ayant jamais eu le sens de l'art pur, et salissant tout ce qu'il touche :

En fait de poésie, dit-il assez sottement, les Français ne connaissent d'autres rimes que français, succès, laurier, guerrier, gloire, victoire.

Il y a pourtant des choses qu'il admire chez les Français. Il aime, par exemple, le caractère chevaleresque de la race et la puissance créatrice du peuple, qui « a fourni quelques-uns des plus beaux génies humains : Pascal, Molière et Mirabeau ». Il trouve aussi chez les Français quelque chose qu'il voudrait voir dans son peuple : « la prodigieuse vitalité et l'élasticité de caractère qui les font se relever rapidement des plus complets désastres ».

Examinant dans la conclusion de son étude sur le second Empire, — cette étude si sévère pourtant et si juste, — examinant le désir exprimé par quelques Teutons fanatiques de voir la France ruinée pour toujours :

Non, la France ne peut être finie, s'écrie-t-il; ce serait là un malheur sans nom pour la civilisation.

Ce coin de chevalerie dans l'esprit, on ne peut pas l'omettre en M. de Treitschke. Il complète la physionomie de cet homme ardent et violent que la passion égare souvent, mais qui au fond est sincère et de bonne foi. Il se rend compte le tout premier qu'il est partial et injuste :

Quand je parle de l'époque la plus triste de notre histoire, il m'est impossible d'avoir la sérénité que j'aurais si je racontais l'histoire des Indes.

Et ailleurs :

Je reconnais que lorsque je parle des choses de la patrie je me laisse facilement emballer.

Il faut lui tenir compte de ses déclarations : si elles ne l'absolvent pas complètement, elles aident à lui rendre plus de justice.

Par ses défauts comme par ses qualités l'œuvre de M. de Treitschke est une œuvre éminemment nationale. Elle reflète une forme d'esprit cher aux Allemands, qu'ils considèrent comme la caractéristique la plus vraie de leur race.

Et l'on comprend que son œuvre ait eu un grand succès auprès des Allemands, qui retrouvent là l'idéal teuton qui leur est cher, avec une affirmation passionnée du sentiment patriotique.

ANTOINE GUILLAND.

LES VOIES DE DIEU (1)

Roman.

—

TROISIÈME PARTIE.

LA VIE.

« La justification tire sa source de la grâce de Dieu. Elle ne vient pas de l'homme ni de ses propres efforts, puisqu'il est pécheur. Comme tel il ne la mérite donc pas plus qu'il ne peut y prétendre. C'est la volonté de Dieu seule qui peut justifier l'homme. »

Dans son cabinet de travail, le pasteur Ole Tuft allait et venait, répétant à voix basse d'après le cahier qu'il tenait à la main. Le soleil donnait en plein sur les deux fenêtres de face, tournées au sud-ouest et grandes ouvertes ; le feuillage mobile d'un jeune tremble se dessinait sur la fenêtre ; d'autres trembles frémissaient au dehors contre la clôture du côté de la route.

Du jardin montait un parfum de lilas. Et quand la brise était un peu plus forte, les bourgeons nouveaux des bouleaux et les aiguilles fraîches des pins envoyaient des bouffées d'une odeur plus vive qui se répandaient sur le jardin et se mêlaient aux parfums des champs.

Mais chut !

« ... Qu'est-ce qui rend Dieu si miséricordieux envers le pauvre pécheur, qui de lui-même ne peut rien ? C'est son incompréhensible amour pour l'homme, sa clémence infinie. »

Un bateau siffla au loin dans le port. Le prêtre ne put s'empêcher de courir à la fenêtre, de lever les yeux vers le steamer qui décrivait un grand cercle en s'éloignant de la jetée, et coupait le paysage en deux moitiés inégales, la plus grande dans le fond avec l'île, l'autre comprenant le rivage le long de la ville. La jetée était encombrée de gens qui attendaient le débarquement.

Ole Tuft entendit à droite des pas sur le sable ; on venait du jardin de sa mère. Une femme s'approchait, qui donnait l'impression de la force. Une nuque puissante, une poitrine développée, une taille admirable, le visage brun et plein, le nez aquilin, les cheveux noirs. Elle portait une robe de mousseline jaune crème semée de bouquets rouges vifs, avec une ceinture de soie de même couleur. Cette toilette faisait vivement ressortir son teint brun, ses cheveux noirs, ses yeux profonds. Elle célébrait cette chaude journée de printemps par un éclat de couleurs appropriées. C'était Joséphine, la sœur d'Édouard Kallem ; depuis six ans, elle était la femme du pasteur Tuft.

A la main elle tenait son petit garçon, un joli bambin de quatre ans aux cheveux blonds, la vivante image

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 5, 12 et 19 aout.

de Tuft. L'enfant lâcha la main de sa mère, poussa la petite porte entre les deux jardins et courut en avant pour ouvrir aussi celle du dehors. Quand Joséphine passa, son mari fit doucement :

— Je te félicite, tu es ravissante.

Il y avait dans ses paroles une certaine amertume. Comment une femme de pasteur pouvait-elle s'habiller ainsi ?

Sans baisser son ombrelle elle marcha vers la porte ouverte et prit le chemin de la jetée.

— Où allez-vous ? demanda enfin le prêtre.

— Là-bas, voir ! cria le petit en courant.

... La nuque de la jeune femme sous le chapeau, toute sa personne dans la lumière, la démarche, les couleurs... Le prêtre était là à la fenêtre, tambourinant sur les vitres. Un moment même, son regard suivit Joséphine. Mais bientôt, appuyant les cinq doigts sur la fenêtre, il se redressa :

« Dieu ne châtie pas, il prend pitié, il veut sauver. Mais non comme un roi qui fait grâce. Ce serait contraire à l'éternelle sainteté de Dieu. La rémission est certainement une grâce, mais c'est aussi un jugement. Elle doit avoir la justice pour base, c'est-à-dire que la loi de Dieu doit être satisfaite. »

De nouveau il jeta un regard sur son cahier. En bas on entendait le grondement du bateau qui abordait. Le prêtre revint brusquement vers la fenêtre et y resta, sans penser à rien.

Ses yeux se portaient vers la ville, le rivage et, au delà du lac, vers les montagnes dont les plus lointaines étaient encore couvertes de neige.

La maison du pasteur étant dégagée de tous côtés, la vue s'étendait au loin et les bruits y arrivaient librement. Mais quand on aurait bâti ces terrains avoisinants, c'en serait fait de tout cela.

Il devint songeur. Ne devrait-il pas les acheter lui-même? Il l'aurait bien voulu, mais la maison, le terrain et tout ce qu'ils possédaient appartenait à sa femme. Lui n'avait rien que la petite maison à droite où demeurait sa mère.

Être le mari d'une femme riche offre bien des avantages, même s'il est dit dans le contrat qu'elle seule a le droit d'administrer sa fortune. Un mariage dans ces conditions rend la vie plus agréable et les conditions du travail plus faciles. Cela donne plus de prestige, surtout à un pasteur. On peut faire beaucoup de bien quand d'autres sont obligés de s'arrêter. On y gagne en influence. Tuft l'avait compris et en avait senti le plaisir.

Mais tout dépend de celle qui dispose de cette fortune...

Soudain Ole Tuft aperçut un homme de haute taille, en vêtements clairs, qui montait dans le chemin, venant de la jetée. Il regardait du côté de la maison. Le prêtre le regarda aussi, mais ne le reconnut pas. L'étranger alla droit au perron : un homme de haute taille, le visage court et hâlé, des lunettes, une démarche vive particulière : mais au nom du ciel !...

Le prêtre quitta la fenêtre au moment où l'homme atteignait le perron qu'il dut monter en deux bonds, car déjà on l'entendait sous le vestibule. Il frappa.

— Entrez !

La porte s'ouvrit, mais l'homme restait au dehors.

— Édouard !

L'autre ne répondit pas.

— Édouard ! toi ici ! et sans me prévenir ! Est-ce bien toi ?

S'avançant vers lui il lui tendit les deux mains et le fit entrer :

— Sois le bienvenu ! mon cher ami !

Son visage était rouge de joie.

Les mains hâlées d'Édouard serrèrent celles de son beau-frère ; ses yeux brillèrent derrière ses lunettes ; mais il n'avait pas encore parlé.

— N'as-tu pas un mot à me dire, mon vieux? s'écria le prêtre en lui mettant les mains sur les épaules. N'as-tu pas rencontré ta sœur ?

— Mais si, c'est elle qui m'a dit où vous demeuriez.

— Et tu l'as laissée là pour venir plus vite? Elle allait trop lentement, avec le petit, demanda le prêtre, ses yeux chauds dans ceux de l'autre et avec une joie sans mélange.

— Pas pour cela seulement... Tu es bien logé, ici !

— Oui, mais, toi aussi, tu seras bien logé, quoique je préfère, moi, cette partie-ci, au nord de la ville, à celle du centre où tu vas demeurer.

— Mais tu sais bien que je n'avais pas le choix.

— Oui, je le sais; pour avoir l'hôpital, il fallait acheter aussi la maison du docteur. L'un n'allait pas sans l'autre. Bonne affaire, d'ailleurs ; c'est l'avis général. Beaucoup de dépendances et de terrains ! — Eh bien, voilà assez longtemps que tu es absent ! C'est trop d'une seule fois. — Mais pourquoi n'as-tu pas écrit, pourquoi ne nous as-tu pas prévenus? Grand Dieu ! pourquoi ne t'ai-je pas reconnu tout de suite? Tu n'es presque pas changé?

Il examina le visage maigre de son beau-frère. Ils marchaient l'un à côté de l'autre dans la chambre, ou bien se tenaient à la fenêtre.

Édouard, à son tour, considéra le pasteur.

— Mais toi, Ole, tu as changé !

— Vraiment? Je le crois, en effet; tout le monde le dit.

— Tu as pris un air de prêtre.

— De prêtre. Ah ! ah ! Tu veux dire que j'ai engraissé. Je t'assure que je fais tout ce qu'il est possible pour m'en empêcher. Je travaille au jardin ; je me promène ; rien n'y fait. C'est ma femme, vois-tu, qui me soigne trop bien, et les gens d'ici qui sont trop bons pour moi.

— Tu devrais faire comme moi.

— Que fais-tu donc?

— Je marche sur les mains.

— Ah! ah! ah! marcher sur les mains, dans ma position?

— Parfaitement. Si tu remontais l'église sur les mains, ce serait un fameux sermon, cela!

— Ah! ah! ah! peux-tu réellement marcher sur tes mains?

— Si je le peux?

Et, au même instant, Édouard se mit à le faire, sa courte jaquette de soie écrue lui retombant sur la tête. Ole Tuft le regardait, interdit.

Enfin Kallem se releva, essoufflé, rouge, ôta ses lunettes, les essuya et se mit à examiner les rayons de la bibliothèque.

Le prêtre sentit alors qu'il se passait quelque chose qui bouleversait son beau-frère : était-il blessé de ce que sa sœur avait pu lui dire? Mais, non! qu'aurait-elle pu lui dire de blessant, elle qui l'admirait? Il résolut quand même de l'interroger. Pourquoi ne pas s'expliquer tout de suite?

Kallem avait remis ses lunettes; il alla au pupitre. Au-dessus pendait un Christ en bois sculpté. Il l'examina un instant, regarda ensuite la brochure qui était ouverte au-dessous. Et, avant que le prêtre lui eût encore rien demandé, il dit :

— C'est la *Théologie de Johnsen?* Je l'ai achetée en passant à Kristiansand.

— Ce livre-là? Toi?

— Oui; je n'avais pu me le procurer jusqu'ici, et je l'ai trouvé là-bas, à une vitrine. C'était un peu, pour moi, refaire connaissance avec le pays.

— J'ai pris ce livre, dit le prêtre, parce que je veux exposer en chaire, demain, les diverses opinions sur la doctrine de la justification.

— Ah! vraiment, c'est là un bon sujet!

Kallem regarda par la fenêtre; c'était la quatrième ou la cinquième fois. Bien sûr quelque chose le contrariait.

— Les voilà! dit-il tout à coup.

Il se tenait à la fenêtre la plus éloignée; le prêtre, debout devant l'autre fenêtre, voyait l'ombrelle rouge de sa femme au-dessus de la robe de mousseline. Elle venait lentement, tenant par la main son petit garçon qui, sans doute, devait parler sans interruption, car son visage était tourné vers sa mère, pendant qu'il trébuchait sur le terrain inégal. De l'autre côté du chemin marchait une dame. A l'instant même elle leva son ombrelle verte. — Comme elle était jolie! — Une dame un peu moins grande qne Joséphine, mais plus mince.

Elle regardait tout autour d'elle, en se tournant gracieusement; elle était blonde avec des cheveux à reflets rouges, et portait une toilette de voyage d'une coupe particulière, en tissu écossais. Ce devait être une étrangère. Rien d'étonnant qu'Édouard ait couru en avant; il voulait être seul et les laisser seules aussi.

— Qui est cette dame, avec Joséphine? Est-elle venue par le même bateau que toi?

— Oui.

— Tu la connais?

— Oui, c'est ma femme.

— Ta!... Tu es marié?

Il dit ces mots si haut que les deux femmes levèrent les yeux. Il rentra la tête dans la chambre, mais ne vit personne; le docteur continuait à tendre la tête au dehors. C'est aussi du dehors qu'il répondit:

— Je suis marié depuis six ans.

— Depuis six...

Et la tête du prêtre sortit de nouveau; son visage étonné interrogeait Kallem.

— Depuis six ans! pensait-il. Mais combien y a-t-il de temps que... Il y a à peine six ans que...

Les dames approchaient. L'étrangère était tout près de la dernière barrière que Joséphine et l'enfant venaient de franchir.

— Mère, pourquoi les garçons tombent-ils toujours sur la tête?

Pas de réponse.

— Mère, pourquoi ne tombent-ils pas sur les jambes?

Toujours pas de réponse.

— Parce que le haut du corps est plus lourd, mon garçon.

C'était la voix de Kallem. Tous trois levèrent les yeux.

Il quitta alors la fenêtre pour aller à leur rencontre; le prêtre le suivait, mais il s'arrêta sur la dernière marche du perron.

Au moment où Kallem parut, les yeux de la dame se remplirent de larmes qu'elle cherchait en vain à cacher en regardant de côté et d'autre. Le petit Édouard avait couru à son père et lui racontait maintenant que Nicolas Andersen avait monté là (et il montrait la maison neuve), et était tombé; et la « nouvelle dame » lui avait attaché son mouchoir autour du front. Comme cette nouvelle ne semblait pas intéresser le pasteur autant que le petit garçon l'avait pensé, il courut chez sa grand'mère pour lui raconter l'événement.

— Je n'ai pas besoin de vous la présenter, dit Édouard Kallem, la main autour de la taille de sa femme et les yeux dans ceux du prêtre.

Celui-ci essaya de dire quelques paroles; mais, n'en trouvant pas, il regardait à la dérobée Joséphine, qui ne semblait pas disposée à lui venir en aide.

Moins de huit jours auparavant, le zélé pasteur avait écrit dans un journal de Christiania, contre les nombreux divorces suivis de remariages, un article intitulé *Mariage ou Adultère?* Et, par des preuves irréfutables, il avait démontré que, d'après l'Écriture, il n'y avait pas d'autre cause de divorce que l'infidélité. Celui des

deux époux qui avait surpris son conjoint en adultère était libre et pouvait se remarier. Mais si les époux divorcés pour d'autres causes se mariaient de nouveau pendant la vie de leur premier conjoint, le premier mariage subsistant quand même, l'autre n'était qu'un adultère.

Moins de huit jours auparavant, il avait écrit cela avec la pleine approbation de sa femme. Et, précisément parce que le cas de Kallem et de Ragni Kole était présent dans sa mémoire, il avait ajouté qu'un jour une femme, lassée de la position que Dieu lui avait choisie, avait abandonné son mari malade, entretenu un commerce illégitime avec un autre homme; mais que, le fait ayant été découvert, elle s'était enfuie et avait divorcé. « Supposons, avait-il écrit, que cette femme ait épousé celui qui l'a aidée à tromper son mari, qui pourrait donner à un pareil mariage un autre nom que celui d'adultère ? »

Mot pour mot, il avait écrit cela. Sa femme était de tous points d'accord avec lui. Elle haïssait d'avance la femme qui avait séduit son frère.

Et en ce moment tous deux étaient là devant elle ; et Ragni était maintenant la femme de son frère.

Rien de plus inconcevable que ce retour ! Ils étaient si sûrs que leur frère était revenu de ses légèretés ! Lui, un savant, à qui on avait offert une chaire de professeur, celui peut-être de tous les jeunes médecins que ses camarades estimaient le plus ! Quelle déception ! Ils allaient être obligés d'avoir des relations avec eux, de les présenter à tous les amis de la paroisse comme M. et Mme Kallem, après avoir déclaré, écrit et signé que leur vie commune était un adultère !

Bien entendu Kallem avait lu cela, lui qui cherchait à se tenir au courant de l'opinion en Norvège, au point de lire *la Dogmatique* de Johnsen. Comme il devait lire d'abord et surtout les journaux, il avait donc lu l'article, ce qui expliquait tout.

Ragni restait là, ne sachant où elle en était, se serrant contre lui. Et lui, de son bras droit, il l'entourait comme s'il avait voulu bien l'affirmer sienne.

Le prêtre dit machinalement :

— Si nous entrions ?

On fit comme il disait. Il leur montra la maison pendant que Joséphine faisait préparer des rafraîchissements.

Du cabinet qui donnait sur le jardin ils entrèrent dans le salon, puis dans la salle à manger par derrière, de là dans la cuisine au nord. A côté du cabinet du prêtre était une chambre d'amis. La visite prit à peine quelques minutes; du prêtre, juste les paroles indispensables ; de Kallem, une remarque railleuse en voyant à plusieurs indices que son beau-frère habitait la chambre d'amis, tandis que Joséphine couchait en haut avec son fils ; une autre raillerie plus loin devant une collection de portraits de théologiens célèbres entourant le buste de Luther, sur le mur du salon.

Il refusa les rafraîchissements offerts par Joséphine, prit congé et partit.

Ragni le suivait comme une ombre. A la fin de la visite, sa main longue et fine se glissa dans celle de son beau-frère et de sa belle-sœur comme une hermine dans un trou de mur. Ses yeux erraient sur eux comme l'ombre d'une aile.

Le prêtre les accompagna sur le perron. Joséphine resta en arrière sur le balcon.

*
* *

Kallem marchait si vite que Ragni était obligée de faire un saut tous les trois pas.

Cette précipitation augmentait son trouble. Aussi quand ils furent arrivés à mi-chemin, entre les quais et la maison du prêtre, elle demanda à s'arrêter. Et elle se mit à pleurer.

Kallem resta surpris de ces sentiments si différents des siens, car lui était simplement furieux. Mais il comprit bientôt que c'était sa manière d'être, à lui, qui la faisait pleurer.

Se tournant vers elle :

— Ne me suis-je pas bien conduit?

— Comme tu as été méchant! Non seulement envers lui et envers elle, mais envers moi; oui, d'abord et avant tout envers moi. Tu ne me répondais pas, tu n'avais pas la moindre considération pour ma présence!

— Mais, ma chérie, c'était à cause de toi !

— Oh ! je préférerais plutôt m'en retourner en Amérique, je ne puis pas souffrir cela.

Elle se rapprocha de lui.

— Mais, ma chère, tu n'as donc pas vu l'attitude de Joséphine ?

— Oui, certainement, répondit Ragni qui releva la tête, son chapeau tombant en arrière, ses cheveux en désordre. Puis elle ajouta :

— Elle me tuera, un jour !

Et elle se jeta dans ses bras.

— Allons, allons, dit-il, elle ne réussira pas à te faire le moindre mal. Ne suis-je pas là pour te défendre?

— Pas de cette manière ! Je n'aurais pas cru que tu étais ainsi. C'était... c'était si... inconvenant, Édouard !

Et elle se serrait tendrement contre lui.

— Écoute, dit-il tranquillement, c'est ce que cet homme a écrit sur nous qui était grossier. Et son silence à elle! Il me semble que ce silence était pire que tout ce qu'il a écrit.

Elle ne répondit rien. Au bout d'un instant, il l'entendit qui disait :

— Je ne suis pas faite pour tout cela.

Il se pencha vers elle; son chapeau était tombé tout à fait en arrière; ni l'un ni l'autre ne l'avait remarqué. Il lui parla tout bas, penché sur ses cheveux :

— Il ne faut pas se désoler ainsi, ne pas parler ainsi de s'en aller ou de mourir! Il nous faut prendre la chose courageusement. Tu me comprends bien?

— Oh! oui.

Elle releva sa tête dépeignée :

— Mais aussi, maintenant que je suis avec toi, tu ne dois pas te conduire comme si tu étais seul.

Il le comprenait bien, et restait songeur, la conscience troublée.

. . . . . .

Kallem et Ragni, qui avaient fait la paix au bas du chemin, continuèrent leur marche en se donnant le bras.

Au croisement de la route et du quai, le maçon Andersen, lourd garçon à longue barbe brune, tout blanc de chaux, était sur son échafaudage. Il reconnut la dame blonde qui avait secouru son petit garçon, et comme elle revenait au bras de l'homme à lunettes qu'il avait vu monter, il comprit que c'était le nouveau docteur, beau-frère du pasteur, de chez qui tous deux venaient.

Andersen interrompit son travail et les salua. Ragni arrêta son mari. Andersen, voyant qu'elle lui parlait, fit faire silence aux ouvriers et demanda ce que disait la dame.

Elle voulait savoir si le petit garçon s'était endormi.

— Oui, tout de suite, mais il désirait bien que le docteur le vît à son réveil, car c'était bien le nouveau docteur?

— Oui, c'était bien lui.

Les gens de la maison se mirent tout de suite aux fenêtres, ainsi que quelques autres de la maison voisine. Un passant s'arrêta pour les regarder, et en descendant apprit la nouvelle à toute la rue.

Andersen profita de l'occasion pour parler de ses yeux malades : le docteur les verrait plus tard.

Il y avait des curieux aux fenêtres ouvertes, et les gens qui passaient dans la rue les regardaient continuer leur chemin. Beaucoup les saluèrent.

Ils étaient jeunes; ils eurent bientôt fait d'oublier ce qui venait d'arriver, et ils eurent le sentiment qu'ils seraient bien, là.

Parmi ceux qui les saluèrent, ils virent un tout jeune homme, à la chevelure épaisse, au visage long; il était grand et élancé, avec quelque chose de délicat et d'embarrassé dans tout l'ensemble de la physionomie. Voyant qu'ils le regardaient, il rougit.

— Tu as, ma foi, déjà fait une conquête! fit tout bas Kallem.

Ils rencontrèrent ensuite un individu étrange, grand, voûté, en veste et en tablier de cuir; des cheveux noirs poudreux, le visage maladif et crasseux; il portait des outils dans ses mains attachées à des bras d'une longueur extraordinaire qui faisaient le balancier à côté de lui. Ses cheveux coupés ras laissaient voir la forme de la tête. Le front, ni haut ni large, mais extraordinairement bien formé; les joues longues, avec des pommettes saillantes. Quelque chose de railleur dans les petits yeux froids et la bouche pincée. Le nez était bas et petit, le menton long.

— Mais, regarde donc celui-là! dit Kallem.

L'homme passa à côté d'eux, leur jetant un regard scrutateur. Kallem le regarda encore, et quand ils se furent dépassés, tous les deux se retournèrent en même temps. Une vieille femme arrivait en trottinant.

— Qui est cet homme? demanda Kallem.

— C'est Kristen Larsen.

— Est-ce qu'il est mécanicien?

— Quoi! Mécanicien? Oh! oui, mais il est aussi horloger et armurier, tout ce qu'on voudra.

La plage était ouverte et sans parapet. Des objets gisaient dans l'eau, pourris, comme on en laisse à la campagne. Toute la ville avait l'air inachevé : une grande maison à côté d'une petite, ici une maison de pierre, là une maison de bois, et toutes bâties comme à la hâte avec des matériaux d'occasion. Les gens qu'on rencontrait n'avaient pas encore l'air de gens de ville. Ce n'étaient plus des gens de la campagne, mais dans l'ensemble ils semblaient réservés, aimables; c'était de la « denrée moyenne », comme disait Kallem.

Enfin les deux jeunes gens se trouvèrent sur la place d'où montait le chemin de l'église. Celle-ci était dégagée, haute, svelte. C'était là qu'ils avaient rencontré Joséphine, juste au moment d'aller plus loin, car là-haut, à droite de l'église, au milieu d'un parc et avec un jardin devant, était leur maison. D'en bas ils ne pouvaient pas la voir.

La rue bifurquait devant l'église et continuait de chaque côté. Leur propriété se trouvait sur le chemin de droite. En s'approchant de l'église, ils virent le parc et distinguèrent le toit de l'hôpital. Enfin!

Ils marchaient lentement, émus, sans se dire un mot. Voici le grand jardin, et au fond leur maison! Une sorte de grand chalet en bois, un peu trop large, de grandes fenêtres, toutes ouvertes pour le moment. Une véranda donnant sur un espace sablé, avec un escalier qui y conduisait.

Le parterre tout près; plus loin, le potager; et, des deux côtés, en bas, dans la direction de la ville, le verger.

Ils virent tout cela en un clin d'œil. Donc c'était ici! Pendant six ans, chacun d'eux, de son côté, avait bâti cette maison à sa manière, l'avait rêvée sous bien des formes, excepté celle-ci; placée dans bien des endroits, excepté celui-ci. Toutes les images rêvées disparaissaient devant la réalité.

Tous deux se retournèrent, mesurant l'étendue et l'éclat du paysage, puis se regardèrent en souriant. Chose extraordinaire, en ce moment la rue était déserte; ni de près ni de loin, pas un son, pas un bruit. Eux et leur maison. L'un voyait exactement ce que l'autre voyait aussi. La sensation de l'un s'augmentait de se sentir à l'unisson de celle de l'autre.

Ragni retira son bras de celui de Kallem, alla à la clôture, se pencha entre les pieux pour prendre quelques brins d'herbe et une feuille verte. Puis elle revint vers Kallem et les lui mit à la boutonnière. Lui, à son tour, vit, un peu plus haut, une touffe de fleurs, passa la main et les cueillit. Elle les prit, en ajouta d'autres et s'en fit un gracieux bouquet.

A côté de la maison et par derrière, dans la cour, étaient des caisses, des meubles emballés, de la paille, des tapis. Le piano à queue de Ragni venait d'être déballé et les pieds vissés. Mais on ne voyait personne.

Une grande volière était devant eux.

— Pense donc, si des colombes volaient vers nous, en ce moment! Il nous faudra en élever. Et si un chien venait en courant! Il nous faut un chien!

Il n'y avait pas de porte de son côté, mais seulement sur le chemin qui séparait le parc du jardin. Ils s'y arrêtèrent et se retournèrent encore une fois vers le vaste paysage.

Dans la partie la plus riche peut-être de la contrée et la plus ensoleillée, leur maison se trouvait placée comme au milieu d'un cercle. Ragni regarda de côté si la maison du pasteur se voyait. Non, on ne l'apercevait pas. Kallem devina ce qu'elle regardait et sourit. Par les fenêtres ouvertes, on entendait les ouvriers à l'intérieur. On les entendit ensuite descendre l'escalier de la véranda avec un grand fracas et de grands bruits de rires.

Kallem et Ragni regardaient par derrière vers le parc. De grands beaux arbres; entre les troncs, l'hôpital, lourde maison de bois sur un mur de briques, avec de grandes fenêtres à petites vitres. Puis, franchissant la porte, ils descendirent dans le jardin vers la cuisine.

Les arbres fruitiers commençaient à fleurir. L'exposition devait donc être bonne. Et le jardin! Ragni ne se doutait guère que ce jardin en si bon état était l'œuvre de Joséphine.

Elle se réjouissait d'en prendre possession. La maison avait besoin d'être repeinte, et d'une autre couleur que ce vilain jaune.

Leur maison, leur chez eux! Kallem frappa trois fois du pied le sol. C'était à lui. Il voulait entrer tout droit par là; mais elle voulut entrer par devant, par l'escalier de la véranda. Ils passèrent donc à travers les caisses et la paille.

Ils entrèrent au salon. Les hommes qui avaient apporté le piano vinrent tous à leur rencontre, comprenant qui ils étaient; et lorsque Ragni les regarda, l'un d'eux se découvrit. Tous ensuite l'imitèrent.

Kallem salua. Ragni se réfugia vers le piano, qui était au milieu du salon, en sortit la clef, l'ouvrit comme pour l'examiner minutieusement, et ne put s'empêcher de s'assurer qu'il était d'accord.

Elle tournait le dos aux ouvriers et ne remarqua pas deux personnes qui venaient d'entrer par la droite: un homme au visage rond et luisant, et, derrière lui, une petite femme qui voulait regarder, mais sans être vue. Mais, en ce moment, la porte en face d'elle s'ouvrit aussi, et une jeune paysanne entra tranquillement au milieu de tout le tapage.

Ragni comprit que c'était leur servante qui revenait de la cuisine, et alla à elle.

— C'est toi, Sigrid?

Oui, c'était bien elle.

— Nous sommes le docteur et sa femme, nous.

— Je le pensais bien, dit la jeune fille.

Et elle entra tout à fait. Une jeune fille avenante et sérieuse.

— Est-ce la première fois que tu es en service? demanda Kallem.

Oui, c'était la première fois.

— Et nous, c'est la première fois que nous tenons ménage : il y aura fort à faire.

Ragni la suivit dans la cuisine; elle trouva la vaisselle neuve qui venait d'être déballée et lavée. Alors, n'y tenant plus, elle sortit dans le corridor, puis monta au premier étage pour être seule. En face, la porte de la chambre à coucher était ouverte; elle y entra et elle alla sur la galerie au-dessus de la véranda.

En quoi avait-elle mérité un si grand bonheur! De quel poids était son travail, et qu'étaient ses rêves, en comparaison de ce qui lui était échu, dans la maison de cet homme si riche et qu'elle aimait tant!

Mais au milieu de ce grand bonheur immérité, il y avait une crainte.

De là aussi, elle regarda à la dérobée vers le nord, si la maison du prêtre se voyait. Non, de là non plus, on ne la voyait pas.

Joséphine lui en voulait. Ragni l'avait senti tout de suite ; et, tout en trouvant que c'était très mal, le frère aimait cependant et quand même sa sœur; il y avait même en elle quelque chose qu'il aimait énormément. Ragni ne se méprenait pas à ces choses.

Kallem, lui, avait fait le tour des chambres du bas; les ouvriers venaient de reprendre leur travail.

De l'autre côté, on achevait d'arranger une pièce.

Comment ce n'était pas encore prêt! Ni dans la chambre voisine non plus!

Kallem y trouva l'homme et la femme venus à la porte du salon auparavant.

— Bonjour, fit-il.

— Bonjour, répondit l'homme au visage rond et luisant, avec un accent danois.

Il restait debout, sa femme à son côté d'abord, ensuite tout à fait en arrière.

— Est-ce votre femme?

— Oui, c'est ma femme; elle est aussi mon aide, dit l'homme qui avait de petits yeux rieurs.

— Je croyais que vous aviez fini?

— On travaille avec difficulté, monsieur le docteur.

La femme riait, mais comme au fond d'un sac.

— Est-elle Danoise aussi ?

— Non, elle est Norvégienne. Mais nous n'en faisons pas moins bon ménage.

Elle recula encore plus loin, riant toujours. La chambre où ils se trouvaient était plus longue que large. Kallem vit tout de suite que cela ferait la salle à manger, mais probablement aussi la salle d'attente pour les malades. La pièce à côté servirait de cabinet de travail; c'est là qu'il recevrait quand il ne serait pas à l'hôpital.

Il n'y entra pas, mais de la salle à manger passa directement dans le couloir.

La porte de la cuisine était à droite. Sur un des rayons, il vit des bouteilles de bière, les unes vides, les autres pleines.

Kallem comprit tout à coup quelles espèces de difficultés il y avait au travail; l'homme était ivre en ce moment, et la femme encore davantage. Voilà donc pourquoi on était resté si longtemps dans la maison avant de rentrer le piano. On se régalait.

Kallem monta l'escalier quatre à quatre. Ragni était dehors au soleil, sur la galerie. Elle se retourna vers lui; il lui demanda si elle venait de faire sa prière; oui, elle avait fini.

Lui aussi resta un peu sur le balcon, regardant le petit îlot, et le lac ridé par le vent et les montagnes là-bas dans le lointain. Il regarda à droite du côté où demeurait le prêtre. Elle le remarqua.

— Que diable! ils ne vont pas nous traiter comme si nous n'étions pas mariés! Ce serait drôle à voir!

Elle le fit rentrer et lui montra la couleur des murs de leur chambre, d'un blanc mat, comme elle l'avait demandé. Tout devait être blanc là-haut, excepté les longs rideaux, les portières et les draperies tombant du plafond sur les deux lits. Le fond et le dessin étaient bleus, répondant aux ornements des lits et des meubles.

Ragni, maintenant, se sentait en humeur de babiller; mais comme Kallem devait aller voir l'hôpital, elle voulut l'accompagner.

A la fenêtre du portier de l'hôpital, ils remarquèrent des livres pieux et des brochures théologiques. Ce portier était un homme d'un certain âge, à l'œil sévère et scrutateur. Il portait des lunettes, mais regardait par-dessus, et les ôta quand il vit qu'on venait.

— Êtes-vous le nouveau docteur?

— Oui.

Alors, il ôta sa calotte.

— Soyez le bienvenu.

Le malade à qui il était en train de parler se tint à distance et ne salua pas. Le portier suivit Édouard et Ragni. Comme il était, en outre, économe et surveillant de la maison, en cette qualité il présenta les autres employés à mesure qu'on les rencontrait.

A l'exception de quelques défauts sans importance, Kallem trouva l'installation excellente : de hauts plafonds, des corridors larges. L'impression générale était bonne. Il fut satisfait.

Les malades étaient assez nombreux eu égard à la saison. La maladie dont s'occupait spécialement Kallem, la tuberculose, était représentée par trois sujets, deux jeunes garçons et une fillette d'une dizaine d'années, pauvres êtres chétifs et pâles qu'il se réjouit de pouvoir transférer bientôt dans ses tentes américaines.

L'ancien propriétaire de la maison, le docteur Kole, oncle du premier mari de Ragni, étant mort, Kallem avait eu le tout à très bon marché, parce qu'il ne s'était pas trouvé d'autres amateurs.

Ici il pourrait s'organiser et régler son temps comme il le désirait. Il avait de grands projets. Le département lui donnait une subvention; un comité, composé de deux médecins, exerçait la surveillance; mais en réalité lui seul était le maître.

Cette première visite leur fit plaisir à tous deux. Ils rentrèrent chez eux pleins de courage, mais affamés, mangèrent un morceau à la cuisine et burent un verre de vin, puis un autre en l'honneur de ce grand événement : leur premier repas dans leur propre maison.

II.

Ils furent réveillés le lendemain par un grand bruit incessant. C'étaient les cloches de l'église qui sonnaient le service religieux. Il était tard. Ils avaient travaillé jusqu'à trois heures du matin, c'est-à-dire jusqu'au grand jour.

En un clin d'œil Kallem fut hors du lit et dans la salle de bain, à côté de la chambre, où il prit une bonne douche.

A demi vêtu, il courut au balcon regarder la vue. Il appela Ragni pour qu'elle prît aussi sa douche, s'habillât et vînt voir. Mais elle avait senti la veille que l'eau était très froide, et restait là les yeux grands ouverts, réfléchissant si elle devait esquiver la douche ou bien se risquer.

Elle préféra s'en dispenser, et bientôt après, dans une jolie robe de chambre, elle était à côté de Kallem.

Mais, malgré l'air innocent qu'elle prit, les louanges qu'elle se hâta de faire au paysage, il n'oublia pas la douche. Elle avait solennellement promis de la prendre dès le premier matin : elle s'enrhumait si facilement, qu'elle devait en faire un usage quotidien, sutout ici où le froid et le chaud se succédaient si brusquement.

Elle fit la plus drôle de petite mine, essaya d'éloigner la chose par ses plaisanteries, mais il montrait du doigt la salle de bains. Allait-elle manquer à sa promesse? Si elle y manquait le premier jour, cela arriverait trop souvent ensuite.

Elle l'embrassa et lui dit qu'il était ennuyeux; il l'embrassa et lui dit qu'elle était charmante ;

mais la douche? Alors elle rentra, détacha sa robe comme si elle voulait se mettre sous la douche; mais crac! rentra dans son lit. Le voyant venir, elle cacha sa tête sous les couvertures: il prit les couvertures et leur contenu et les porta vers la salle de bain. Alors elle le supplia d'une manière si émouvante et d'un air si effrayé qu'il s'en retourna avec son fardeau.

Elle lui jeta les bras autour du cou et le pressa contre elle. Elle l'embrassait et parlait à voix basse, et à son doux contact il sentait fléchir ses résolutions.

Les cloches sonnaient, sonnaient toujours. Des voitures passaient venant du côté de la ville. A peine l'une avait-elle disparu qu'une autre arrivait. La porte était ouverte. Chaque fois que les cloches s'arrêtaient, ils entendaient le bourdonnement des mouches dans leur chambre; et, au dehors, le chant des oiseaux.

Ils entendirent aussi le bruit d'un petit bateau sur le lac; ils l'avaient vu venir de l'autre bord. Sans doute des gens qui allaient en partie de plaisir! Il devait y avoir quelque part une fête où courait la foule.

Un léger vent du sud-ouest, chaque fois qu'il soufflait, remplissait la chambre de senteurs. Elles débordaient littéralement des arbres et des champs. L'air était plein de bruissements, de vie.

Un instant plus tard, ils étaient de nouveau sur le balcon et regardaient les gens aller à l'église. Les voitures pleines continuaient à passer. Le bateau se rapprocha; le chemin de fer siffla aussi.

Leurs regards furent attirés par deux hirondelles qui évidemment jouaient avec leur ombre sur le sable, devant la véranda. Elles volaient l'une au-dessus de l'autre et l'une devant l'autre; quand elles s'envolaient trop haut et que leurs ombres disparaissaient, elles redescendaient pour les retrouver...

Ragni se promit que, pour l'année prochaine, ils mettraient des couvroirs.

Ils finirent de s'habiller et déjeunèrent. Soeren Pedersen était là depuis longtemps en plein travail.

Ils apprirent alors que tout le monde allait à une paroisse voisine, où le pasteur, le vieux Meek, célébrait le jubilé de sa cinquantaine et devait prononcer son sermon d'adieu.

Toute la matinée, des gens avaient passé à pied; maintenant c'était le tour des voitures; et le bateau rempli venait de l'autre rive.

Kallem et Ragni mangeaient dans la grande salle, lorsque leur déjeuner fut interrompu par quelqu'un qui frappait. Un homme d'un certain âge entra; il avait la voix agréable et calme, un sourire doux en parlant. C'était le docteur Kent, celui qui provisoirement avait dirigé l'hôpital. Il en revenait à ce moment.

Tous deux se levèrent.

Il s'assit à quelque distance pendant qu'ils achevaient leur repas, et donna des renseignements sur les malades de l'hôpital et sur l'état sanitaire dans la ville et les environs. Il répondait brièvement aux questions, disait quels fonctionnaires Kallem devait voir, parla du président de la municipalité et des administrateurs du district qu'il devait connaître.

Quand son phaéton fut devant la porte (il allait voir des malades à la campagne), Kallem lui demanda la permission de l'accompagner et Ragni aussi. Alors ils louèrent une voiture plus grande.

Au moment de partir, Ragni, se rappelant que le piano avait besoin d'être légèrement accordé, demanda à Soeren Pedersen s'il connaissait quelqu'un qui pût le faire, au moins en attendant mieux.

— Mais oui, Kristen Larsen.

Kent raconta que Larsen était originaire d'un des cantons les plus reculés et avait eu quelques démêlés avec la justice pour des peccadilles, pour avoir, croyait-il, appelé un air qu'il jouait: *la Rémission des péchés*. Kristen Larsen était inventeur; il avait imaginé une machine à tricoter très en usage, et divers autres instruments. C'était un homme froid, froid comme le fer en hiver. Il ne fréquentait que Soeren Pedersen et sa femme.

— Et qui étaient ceux-ci?

— Le docteur Kent ne connaissait pas leurs antécédents. Elle était de par ici, lui, de l'île de Fionie. Adroits au travail tous deux. Mais bientôt on apprit qu'ils buvaient. Le pasteur Ole Tuft essaya d'y mettre fin; il s'intéressait à eux, car il les avait occupés autrefois à sa maison. Chose merveilleuse, il réussit; non seulement ils cessèrent de boire, mais encore Soeren devint un très zélé buveur d'eau et très dévot; il savait la Bible par cœur d'un bout à l'autre, littéralement par cœur. Il disait souvent que c'était son plus grand plaisir que Aase, sa femme, l'écoutât, et souvent, dans les réunions, il récitait de mémoire aux fidèles des chapitres entiers de la Bible. Le prêtre le fit inscrire dans une *école de Bible*, il en fut enchanté, mais il voulait que Aase l'accompagnât. Comme on ne lui céda pas sur ce point, il laissa là l'école et fut quelque temps dérouté. C'est alors qu'il rencontra Kristen Larsen, l'homme aux trente-six métiers, qui venait de s'établir dans la ville.

Kristen Larsen avait entendu parler de la facilité de Pedersen pour apprendre par cœur; il essaya de se rendre compte du mécanisme de sa mémoire.

— Mais il n'y en avait pas; le tout était un don de Dieu. Rien n'est impossible à Dieu.

— Ceci est dans saint Matthieu, répondait Kristen Larsen; cependant dans le livre des *Juges*, il est dit que le Seigneur était avec Juda, mais que Juda ne put pas chasser les ennemis, parce qu'ils avaient des chariots de fer.

L'honnête Soeren Pedersen fut tout épouvanté à l'idée que le Dieu des Juifs ne l'emportât pas sur des chariots de fer.

— Dans le même livre de Moïse, continuait Kristen Larsen, il y a : « Tu ne tueras point ; » mais il est dit aussi que le Seigneur ordonnait de tuer ; il y a donc des contradictions.

Ceci était nouveau pour Soeren Pedersen, et cependant il savait la Bible par cœur. Il voulut savoir comment cela pouvait s'accorder, et à toutes les réunions religieuses il demanda des explications. Il finit par avoir des centaines de contradictions à éclaircir ; il n'y avait plus de paix possible avec lui. Les uns en étaient ébranlés, les autres irrités. A la fin il fut exclu des réunions, lui et sa femme.

Cependant la voiture, sortie de la ville, traversait maintenant une prairie composée de parties de bois de différentes grandeurs, ou plutôt un bois coupé de champs cultivés.

Les maisons étaient bien bâties, les champs fertiles, la route variée à travers des bois, des champs, des coteaux, des vallons et des ruisseaux. Des coudes où on s'y attendait le moins. Le même brillant soleil que la veille, le même air vivifiant de prairies et de bois, et quelle splendeur de fleurs et de chants d'oiseaux ! Le coucou chantait.

C'était peu avant la Saint-Jean. Ragni s'émerveillait de la richesse des plantes ; elle les aimait pardessus tout, et la différence entre la flore qu'elle avait vue en Amérique et celle-ci la frappait vivement. Elle demanda s'il y avait en Norvège beaucoup d'endroits où croissaient l'épine-vinette et l'ancolie sauvage.

Le docteur Kent croyait ces plantes introduites depuis longtemps, peut-être par les moines de l'ancien cloître en bas.

Comme ils sortaient d'une prairie pour rentrer dans un petit bois planté surtout de sapins, elle vit pour la troisième fois des linnées ; alors elle ne put plus tenir dans la voiture, et tous trois descendirent.

Les linnées commençaient à ouvrir leurs clochettes rose pâle, leur senteur parfumée ruisselait à travers les bois. Ragni vint tout de suite causer avec elles. Si on pouvait la laisser seule ! Elles ne s'étaient pas vues depuis six ans, et même, comme elle avait quitté la Norvège au printemps, depuis près de sept.

Elle en cueillit quelques-unes, remarquant aussi la pyrole penchée, mélancolique et solitaire. Kallem venait de trouver la pareille. Mais Ragni cherchait toujours plus loin, en s'éloignant d'eux. Le parfum des fleurs, quand elle les cueillait, l'invitait à s'enfoncer plus profondément ; elles étaient envoyées à sa rencontre pour la faire entrer au cœur du bois.

Plus loin donc, loin des autres ! Elle les entendait parler ; dans les bois tout s'entend si bien ! Elle entendait s'envoler des petits oiseaux effrayés.

— Plus loin ! disaient toutes les fleurs. Oui, tout au fond, c'était là que les linnées et les pyroles l'attiraient. Ces dernières n'étaient restées si tard en fleur que pour elle. Et maintenant Ragni était là, au milieu des étoiles des bois, en grande réunion de famille.

Elles ne s'étaient montrées à nul autre. Personne encore ne les avait foulées aux pieds, de toute l'année.

Ragni s'agenouilla au milieu d'elles et leur raconta qu'elle venait de bien loin ; elle le disait sans paroles ; entre elles, il n'en était pas besoin. Elle avait eu à ouvrir bien des portes pour rentrer en Norvège ; à peine avait-elle réussi à en ouvrir une, qu'il s'en retrouvait une autre ; maintenant, enfin, elle était parmi elles. En voyant les linnées, elle avait compris que c'était là qu'elle devait arriver.

Tout ce qu'elle avait traversé jusque-là, cette grandeur, ces dangers au dehors, pareils à ceux de la mer, cette force et cette perfidie, cette confusion et cette lutte, cette splendeur et cette terreur, lui disaient d'aller toujours plus loin, de venir jusque-là. C'est là qu'il fallait qu'elle vînt pour comprendre que tout ne s'écroule pas.

— Nous aussi, nous t'avons attendue. C'est ici qu'est le plus profond secret de la vie.

— Ah ! laissez-moi l'entendre !

Sois bonne.

— Oui, je crois que c'est la seule chose que je puisse faire ; mais si les autres ne le sont pas !

— Laisse les autres être ce qu'ils veulent, mais toi, sois bonne !

Elle comprit alors, car elle était venue jusqu'au cœur du bois. Elle devina alors ce qui était le plus fort : les étoiles des bois.

— Ragni ! appelait Kallem ; au loin le bois retentit de sa voix claire.

— Oui !

Quelques-unes de ces fleurs voulaient la suivre ; elle les emporta avec elle. Puis elle se hâta de se rapprocher.

Dans la forêt, il y avait un *actea* pour lui montrer le chemin, si elle s'en était éloignée. L'*actea* voulait venir aussi. Et près du chemin, il y avait une fondrière dans laquelle, bien cachés, se tenaient des muguets, toute une société. Où donc avait-elle les yeux ?

Aussitôt qu'ils se virent, ils se comprirent. Il en est ainsi de ceux qui sont de même race. Quelques-uns voulurent la suivre.

— Ragni ! appelait Kallem.

— Oui, oui !

Et elle arriva sur la route, et alors seulement elle vit combien elle s'était éloignée. Les deux hommes étaient près de la voiture et causaient. Ils se trouvaient au sommet de la colline. La taille élancée de Kallem, la taille maigre et chétive de l'autre se dessinaient nettement. Tous deux avaient les mains pleines de fleurs.

Le docteur Kent tendait gracieusement à Ragni une *polygula amara ;* la fleur bleue, il le savait, était nouvelle pour elle qui arrivait d'Amérique. Elle le remercia beaucoup.

Ils remontèrent en voiture, mais bientôt ils descen-

dirent de nouveau. Kallem et Kent entrèrent chez un paysan, à une petite distance du chemin. Un grand chien devant le perron se leva et aboya en voyant la voiture, mais seulement deux ou trois fois, fit quelques pas vers eux, les flaira et retourna se coucher. On ne voyait personne. Le domestique retourna les chevaux et mena la voiture à l'écart.

Les deux médecins entrèrent chez le malade. Ragni allait et venait dans la cour. A travers les fenêtres elle vit un vieillard couché et sa femme assise à côté du lit. Elle chantait quelque chose d'une voix chevrotante, mais s'arrêta quand la porte s'ouvrit derrière elle.

Ragni examina la cour, puis alla s'asseoir sur l'escalier de la chambre aux provisions.

Rien ne nous donne une impression de calme comme une cour de ferme au repos ; ni la forêt, car elle a des frémissements constants qu'on est forcé d'entendre, ni la mer, même tranquille, car elle ne l'est jamais complètement, ni la prairie qui fourmille de vie et d'où nous pouvons voir au loin. Mais dans une cour de ferme close, les poules picorent, caquettent et inspirent confiance ; le chien est étendu sur le sol ; le chat fait deux pas, s'arrête, et puis en fait deux autres ; les charrues sont dételées à côté des herses ; les brancards des chariots baissés ; les meules désertes ; la cloche du repas pend silencieuse. Tout ce qui marchait repose, et ce qui respire augmente encore la paix.

Au milieu de ce repos se glissa tout à coup dans l'âme de Ragni l'anxiété de sa rencontre avec Joséphine. Y avait-il dans sa propre conscience quelque chose qui l'accusait? Non, mille fois non ! Pas même les enfants de sa sœur. Non, dans ces conditions-là, elle n'aurait pas pu vivre pour eux. Quoi donc alors? Qu'avait-elle fait?

Elle avait aimé ! Et pourquoi cela ne lui eût-il pas été permis?

Le repos avait fui. Elle s'éloigna des maisons.

En y revenant elle trouva une troisième espèce de violettes ; on lui en avait déjà donné deux. Quelle flore ! Et voyez donc, la plus délicieuse *véronique!*

De nouveau dans la cour, elle vit à travers la fenêtre Kallem dans la chambre, appuyant son oreille sur la poitrine du vieux malade. Bientôt le docteur Kent sortit avec la femme. Il criait fort, mais elle ne l'entendait presque pas. La haute taille de Kallem se dessinait dans l'embrasure de la porte ; à présent, il se dirigeait vers elle. Comme elle l'aimait !

BIÖRNSTIERNE BIÖRNSON...

Traduit du norvégien par Mlle M. QUILLARDET.

(*A suivre.*)

MICHELET EN VOYAGE (1)

1834-1840.

« ... Quant à Michelet, disait récemment M. Brunetière, c'est la géographie qu'il a fait, lui, entrer ou rentrer dans l'histoire, la géographie, la géologie, la physique... (2) » — Le début de l'*Histoire romaine*, où il montrait « la belle Italie, jetée au milieu de la Méditerranée, entre les glaciers des Alpes et les feux du Vésuve et de l'Etna », puis cet inoubliable *Tableau* qu'il déployait à nos yeux du haut d'une cime des Vosges, ont enfin donné à l'histoire sa base solide et profonde, en étendant sous les pieds des peuples le sol ingrat ou fécond, fait de sable ou de rocaille, qui devait les porter, eux, leurs lois, leurs arts et leurs grands hommes. Il a rendu sa place à la Terre dans l'histoire de l'humanité.

Mais une inquiétude nous prenait toujours en face de ces vivantes figures de pays évoquées par ce prestigieux poète. « Lorsqu'on étudie les documents d'une époque qu'il a étudiée, — écrivait Taine en 1855, dans une notice dont la précision ni l'équité ne seront dépassées, — on éprouve une sensation semblable à la sienne, et l'on trouve qu'en définitive les conclusions de son lyrisme divinatoire sont presque aussi exactes que celles de la patiente analyse et de la lente généralisation (3). » Mais doit-on le croire de même dans ces portions de son œuvre où le document n'est plus un texte oublié ou inconnu, mais la ligne du paysage, la nature du sol, l'humidité de l'air, la végétation ; où l'objet, c'est la recherche de « ces liaisons mystérieuses » qui font de l'homme une plante plus complexe et plus délicate? Les a-t-il étudiés, ces caractères de chaque région, avec la conscience qu'il mettait à dépouiller les fonds d'archives, ou bien les a-t-il fait sortir de son cerveau de poète?

Quelques pages discrètement émues de *Ma jeunesse*, de nombreux passages de *Notre France*, puis *Rome*, ont été, à cet égard, une révélation. Il n'y avait plus à le nier : Michelet avait voyagé comme il avait lu, saisissant au passage les traits essentiels des contrées et des villes ; c'est à cette vue directe des choses que son histoire devait d'être une géographie vivante. Mais jusqu'à quel point cela était vrai, on ne pouvait guère le soupçonner avant de connaître les notes de voyage qu'entre 1834 et 1840 il rapporta d'Angleterre, des Pays-Bas et de la Haute Italie. Ce nouveau recueil appartient tout entier à la période la plus sereine de sa vie intellectuelle ; entre son *Saint Louis* et son *Louis XI*, il était

(1) J. Michelet, *Sur les chemins de l'Europe*. Paris, Marpon, 1893, in-8°.

(2) *L'Evolution des genres*, t. Ier, p. 220.

(3) *Essais de critique et d'histoire*, pp. 97-155.

déjà tout lui-même, il s'était débarrassé du romantisme déclamatoire qui déparait encore sa *Rome*, il n'était pas encore le rêveur apocalyptique, hypnotisé par les damnés de la Sixtine.

A ce beau livre, fait uniquement de pièces inédites, où la plénitude de la pensée transparaît dans la netteté de la phrase, nous n'adresserons qu'un reproche : pourquoi, — dans une pensée de pieux scrupule, — pourquoi n'avoir pas toujours laissé à chaque morceau sa forme originale, donnant tels quels les fragments du journal, telles quelles aussi ces lettres à la gouvernante de la princesse qui furent souvent montrées au roi? et ces lettres à la princesse Clémentine, qu'on démêle au milieu du reste, grâce à une nuance plus fine du sentiment, à un respect plus ému des grandeurs mourantes, à un ton moins libre, plus enfantin aussi, comme il sied à un précepteur en voyage écrivant à son élève, surtout quand cette élève est jeune fille et princesse (1) ?

Ce n'est pas que, tel qu'il est, ce livre ne nous enseigne rien sur Michelet lui-même. Nous y apprenons tout d'abord à admirer cet infatigable travailleur. Ce gros volume, en effet, ne se compose pas de notes écrites dans les loisirs d'un voyage d'agrément ; ce sont quelques coups d'œil de génie jetés en passant sur les hommes et les choses, avant d'aller étudier les archives des communes flamandes ou dépouiller, à La Haye, les papiers Granvelle (2). A Londres, il avait même à remplir une quasi-mission diplomatique, qui le mit en rapport avec Talleyrand. Rien d'amusant comme le récit de cette entrevue, mais l'ambassadeur n'y gagne pas : « Une âme sèche, et l'homme d'allures équivoques », voilà la première impression. Voici « la belle dame aux beaux yeux noirs, mais d'une maigreur effrayante », pour laquelle son oncle délaisse une charmante voisine. Tout irrite Michelet chez l'ancien évêque d'Autun : et « l'onction toute sacerdotale » avec laquelle il offre du vin vieux à son docteur, et son inintelligence des grands mouvements sociaux, et « cette imperturbabilité d'oracle, cet optimisme à outrance », et surtout son anglomanie. « Anglais au point de nous faire frémir », l'embarrasse-t-on d'une objection? aussitôt « mon diplomate opère une diversion habile, et s'extasie sur l'amitié qui s'affirme de plus en plus entre l'Angleterre et la France ». On ne peut rêver natures plus antipathiques l'une à l'autre. Michelet tient bon, au scandale et à la joie de la galerie : « Tous les regards étaient sur nous, et significatifs. » La scène est vraiment piquante, entre ce prince d'ancien régime, ancien prince de l'Église, grand seigneur toujours, et cet homme de trente-six ans, simple professeur et archiviste après tout, bouillonnant de sève picarde, avec lequel Talleyrand, tout d'abord, le prenait de très haut. Voici le trait final, et qui peint tout l'homme, un milieu entre Tartufe et Richelieu : « Le prince, une seconde fois, a opéré une prudente retraite. Cachant son dépit, il m'a témoigné *depuis* beaucoup plus d'égards. »

***

Ici, comme dans *la Mer*, comme dans *la Montagne*, Michelet a laissé une large place à la description de la nature. Est-ce bien description qu'il faut dire? Il ne peint pas les choses, il exprime l'impression profonde qu'elles ont faite sur cette sensibilité déjà ardente, et qui plus tard deviendra maladive, ou bien il leur prête un peu de cette chaleur qui surabonde en lui; dans l'animal, l'arbre ou la pierre, il soupçonne, comme Leibniz, autant d'éveils successifs et de plus en plus complets à la vie, il recrée en lui-même leurs joies et leurs peines, comme celles des *beghards* ou des Vaudois. Est-ce le poète, n'est-ce pas la mer plutôt qu'envahit une lourde tristesse, sur cette plage du Boulonnais?

> La mer est basse et sans grandeur. Elle a laissé derrière elle une vase immense et fétide, sur laquelle les vaisseaux restent tristement échoués. Nous ne sommes qu'en août, il est sept heures à peine, et déjà la nuit descend. Le ciel gris, la mer grise se confondent. J'écoute le bruit lointain, continu, grondant de la marée qui se remet en marche (p. 8).

Quelle merveilleuse reproduction de l'angoisse grandissante causée par le bruit du flux dans cette succession d'épithètes, où se déroule soudain toute la gamme des voix de la mer, imperceptibles d'abord, puis de plus en plus menaçantes : « Le bruit *lointain*, *continu*, *grondant* (1). » Même puissance dans ses souvenirs de la montée du Gothard, de la descente folle vers le lac Majeur, même émotion devant « la douceur virgilienne » des vallées de Haute Lombardie.

Mais ce qui est le plus intéressant peut-être, à coup sûr le plus nouveau pour nous et le plus rare dans son œuvre, ce sont ses délicates et fraîches peintures du paysage anglais. Plus d'une fois le voyageur pressé, — heureusement obligé de s'accommoder souvent du pas lent des diligences, — annonce déjà ce Taine qui fera du « pays humide » sa terre d'élection. Dans certains passages, les ressemblances sont frappantes. Toutes fortuites et, jusqu'à ce jour, ignorées, elles ne sont pas pour diminuer en rien le mérite du très grand esprit que la France vient de perdre. Tout au contraire, car elles permettent de le mieux comprendre par cette comparaison avec un génie si différent du sien : ici, c'est la vision rapide et la divina-

(1) Voy. pp. 62-68 : Une visite à Warwick castle.

(2) Il part pour travailler : « Ce voyage, écrit-il à Chéruel avant d'aller à Londres, probablement nous mettrait à chacun tout un livre dans la tête, et nous n'aurions qu'à écrire au retour. »

(1) On ose à peine insister sur les caractères de ce style après Taine, *l. c.*, pp. 145, 149, 151, etc.

tion instinctive du poète; là, c'est l'observation patiente et la synthèse réfléchie du naturaliste.

Michelet peignait déjà « ce brouillard mobile qui change à chaque instant l'aspect des choses, du paysage, et vous trompe sur la valeur des distances. En réalité, l'Angleterre nage entre deux mers. Son ciel est encore une mer où tout flotte dans la molle douceur d'un pâle soleil d'automne. Les paysages anglais restent presque toujours ainsi, à l'état mixte, moitié peinture, moitié gravure ». N'est-ce pas un frais *landscape* de Turner, du moins un Turner de la première manière, du temps où l'artiste, fidèle disciple du Lorrain, se contentait de peindre les gazons de l'Isis sans vouloir faire tenir dans sa toile tout un drame et tout un symbole? A coup sûr il n'y a rien de plus, ni d'autre, si ce n'est la précision d'un botaniste, dans ce passage de la *Littérature anglaise* (I, p. 5) :

La verte Angleterre, ce mot, ici, vient aux lèvres et dit tout... L'humidité surabonde; même en été, le brouillard monte... L'eau regorgeante dresse les tiges mollasses... (1).

L'analogie est plus frappante encore lorsque l'un et l'autre cherchent dans ce sol et dans ce climat l'explication du caractère et de l'histoire de la nation :

Le gazon de la prairie boit la pluie, la rosée, il en fait une herbe succulente. Le bœuf, la vache, le mouton mange l'herbe; l'homme, à son tour, boit le lait, le sang surtout. C'est en lui qu'il puise l'exubérante force de production... (Michelet, p. 142).

Nous retrouverons chez Taine ce même *circulus* qui transmet la vie des éléments à l'homme; seulement, pour le naturaliste, l'Anglais est avant tout une variété de l'*animal* humain :

On est tenté de voir dans les caractères physiques du pays la prédiction de son histoire : la terre verte, les troupeaux, le laitage, le climat humide et froid, le sol ingrat produisant l'animal carnivore, opiniâtre et travailleur... (Taine, p. 373.)

***

Qu'il se nomme Taine ou Michelet, dans la nature l'historien cherche l'homme. Les vertes prairies l'attirent parce qu'elles ont nourri les *yeomen* d'Édouard III et les *Cavaliers* de Charles Stuart. A propos de cet homme, gorgé de viande et, trop souvent, d'alcool, Michelet exprime aussi plus d'une idée qui, depuis Taine, est devenue commune en France. Ce type de « beau colosse », — « d'homme robuste, grandement et solidement bâti », à la « charnure magnifique », définitivement fixé et classé dans les *Notes sur l'Angleterre* (p. 52 et suiv.), le voici, non décrit ni analysé encore, mais admirablement vu déjà, avec sa couleur et son attitude :

L'activité prodigieuse de ce peuple donne l'impression d'une force incalculable... A voir tous ces visages *rouges,* ces cous *rouges,* on le croirait ivre. Il ne l'est que de sang et de ses énergies accumulées. La richesse de la nourriture doit être pour beaucoup dans cet irrésistible élan de la volonté.

Ce passage a été transporté presque intact dans l'*Histoire de France* (t. IV, p. 165 de l'éd. de 1876), où il avait l'air d'être seulement la découverte heureuse d'une imagination divinatrice, tandis que c'était le souvenir exactement noté d'une impression de voyage.

Combien l'Angleterre a peu changé, on peut s'en convaincre aisément à voir Michelet admirer sur sa route, de Douvres à Londres, « le soin amoureux que mettent les Anglais à parer leur cottage, la chère maison, le nid ». Rien ne s'est modifié, pas même l'architecture de ces villas du Kent :

... L'une des croisées du rez-de-chaussée se gonfle et s'arrondit, de manière à ménager à la femme sédentaire, qui lit ou travaille, une charmante retraite d'où, cachée dans la verdure, elle voit au dehors tout ce qui peut l'intéresser.

L'aspect de ces maisons champêtres suffit à lui révéler tout un côté, non le moins touchant, de la vie anglaise, la sainteté du foyer domestique :

Il est impossible de voir ces charmants cottages sans y placer en esprit les scènes les plus douces de la vie intime. Partout, aux fenêtres, des visages d'enfants d'une éblouissante carnation; des femmes jeunes, — leur mère, leur sœur ou leur gouvernante, — dont le regard voilé d'une mélancolie rêveuse accompagne le défilé des voitures à travers la pluie. Ces visages pensifs nous en apprennent beaucoup. Ils disent qu'ici l'intérieur de la famille est fort sérieux. (P. 12. Comp. *Notes sur l'Angl.*, p. 89 et suiv.)

Bien qu'il n'ait fait qu'y passer quelques jours, il a entrevu l'Irlande, la malheureuse Irlande de 1834. Frappé du caractère presque méridional de cette population celtique, de son goût pour les arts (« Ici, dit-il, tous les enfants sont, de naissance, virtuoses. »), mêlé à tant de misère et à tant de vice, il l'appelle « une France enlaidie, abaissée de niveau ». — « Population nerveuse, mobile, mime, impétueuse, bruyante, mais non pas à la façon de la nôtre. On sent ici que l'équilibre est rompu ». Son cœur saigne à voir, dans les rues de Dublin, « presque à chaque porte, une femme triste et comme idiote, tenant dans ses bras un ou deux enfants, sans aucune expression du sentiment si naturel à la femme »... A quoi sert d'ailleurs « cette puissance prolifique effrayante », puisque la mort fauche largement les rangs trop pressés des générations nouvelles?

(1) Je supprime plusieurs lignes de détails purement scientifiques; cela seul indique assez la différence des procédés. Voy. l'article de M. Bréemy dans les *Annales de l'École des sciences politiques* du 15 avril.)

Quant à la cause du mal, il ne la cherche pas dans le sol, il la voit très nettement où elle est, dans la non-résidence des propriétaires anglais, dans la transformation de toutes les terres en pâture. C'est un témoin de plus qui vient déposer à cette barre de Westminster où un ministre anglais a le courage de traîner comme accusée, à la face du monde, l'Angleterre d'autrefois.

L'Irlande manque aux *Notes* de Taine. Et ce qu'on n'y voit pas assez, c'est la misère anglaise, les figures hâves à côté des visages rouges (1). Taine a eu beau, en consciencieux enquêteur, monter dans les wagons de troisième classe, visiter, sous la conduite d'un policeman, les bouges de Manchester, ce qu'il a vu surtout et aimé de l'Angleterre, c'est la vie élégante et fashionable, le défilé des voitures et des cavaliers dans Hyde-Park, les clubs, les hôtels du West-End, Oxford et les châteaux. Chez les petits, chez les pauvres, il craignait toujours de voir surgir le « gorille » ou le « crocodile », et son organisation délicate de savant se repliait sur soi-même. L'enfant qui a crû « comme une herbe sans soleil entre deux pavés de Paris », n'a pas de ces frissons involontaires ; il comprend les pauvres par la pitié, par ce *don des larmes* qui lui faisait aimer les morts.

Cette magique puissance d'évoquer en soi les douleurs d'autrui lui a découvert tout un monde de souffrances, naissantes alors, inexpliquées, et qui pèsent si lourdement aujourd'hui sur la vie des sociétés. A trois ou quatre reprises différentes (p. 43, 71, 150-159), il revient sur les questions industrielles, et il faut voir avec quel soin il les étudie, lui en qui nous nous sommes trop habitués à chercher un rêveur dédaigneux des faits. Les explications qu'il donne de la misère anglaise, elles sont aujourd'hui la monnaie courante de nos discussions : « Ce n'est plus l'homme, écrit-il, qui fait marcher la machine, c'est la machine qui fait marcher l'homme. » Plus juste que nos collectivistes, ce n'est pas seulement l'ouvrier qu'il range parmi les nerfs de ce nouveau seigneur aux bras d'acier, c'est le fabricant lui-même, « condamné à une production meurtrière ». — Ce que nous appelons aujourd'hui la *surproduction*, la voici décrite, dès 1834, avec les phénomènes terribles qui l'accompagnent : « Question de vie ou de mort. L'encombrement, la pléthore des marchandises, leur accumulation dans les docks, sans écoulement, voilà pour l'Angleterre — en 1893, l'Angleterre n'est plus seule, — le péril sans cesse renaissant, redoutable. A la moindre diminution de la vente, *elle étouffe, elle crie...* » Et cette conclusion d'une dramatique brièveté : « Ces merveilleux instruments de production et de richesse ont augmenté le paupérisme (2). »

(1) Malgré un chapitre consciencieux, mais froid : *Manufactures et ouvriers*, p. 291-324.

(2) On trouvait ces idées, — moins hardiment exprimées, — dans le *Peuple*, mais le *Peuple* est de 1846.

Michelet va plus loin encore, trop loin peut-être, aussi loin que les plus audacieux dans cette prédiction qui, pour être juste l'inverse de celle de Malthus, n'en est pas moins sinistre : « *Il est impossible* que la consommation du monde augmente dans un rapport égal à celui de la production ».

Aucune des conséquences du machinisme ne lui échappe : la femme poussée dans l'usine, puisque la force musculaire devient inutile ; puis, après l'ouvrière et pour la remplacer aux jours de chômage, son enfant : et ainsi « la vie est tuée dans son germe ». — On est saisi d'une mélancolique pitié à penser que ces lettres sur la question ouvrière étaient mises sous les yeux de Louis-Philippe, et que le roi, comme dit la fable, *y prenait un plaisir extrême*.

Il nous montre les petits artisans libres qui meurent à l'ombre des usines colossales. Et celui qui saura si complètement revivre la vie des tisserands de Flandre souffre de voir que « le petit fabricant, cet admirable élément du monde moderne, est condamné à disparaître », banni d'une société où il n'y a « plus d'industrie sans grands capitaux ». Il indique même le remède que plus d'une école préconise encore parmi nous, et il le nomme de son nom : « L'association proportionnelle aux bénéfices du grand industriel. » Mais il connaît trop à fond la nature humaine pour ne pas discerner, en elle, l'obstacle intime qui rend incertain l'avènement pacifique de ce système : « Quelle chose difficile pour celui qui a jusqu'ici tout possédé d'entrer dans ces idées de partage ! »

Il sait, — et c'est ce qui l'effraye, — que cette maladie dont souffre l'Angleterre va s'étendre sur le monde entier. Et, par une belle vue d'avenir, il aperçoit comme premiers effets de cette diffusion de l'outillage industriel, l'abaissement de l'Angleterre : « Les autres nations... vont, elles aussi, se pourvoir de machines et fabriquer à leur tour. De là, pour ces pays nouvellement productifs la nécessité de se créer des débouchés au dehors, d'avoir comme l'Angleterre des colonies à fournir, etc. » Si l'on veut mesurer tout ce qu'il y a de prophétie dans ces lignes vieilles d'un demi-siècle, qu'on lise les pages si solides de M. Vidal-Lablache sur l'affaiblissement progressif de la suprématie anglaise à l'époque actuelle (1).

Michelet ne regrette qu'à moitié cette demi-décadence de l'Angleterre, car visiblement il n'aime pas ce pays. Il y est venu, il l'avoue, « dans un état d'esprit plutôt hostile ». Il a fait un grand effort sur lui-même, et qui a dû lui coûter, pour se débarrasser de ses pré-

(1) *Etats et nations de l'Europe* (Delagrave, 1889), p. 324 et suiv. *Symptômes et changements* : « Dans ce dernier quart de siècle, la supériorité britannique diminue lentement, mais avec une continuité qui marque la gravité du phénomène... — Ce n'est pas l'Angleterre qui a changé... Mais autour d'elle les conditions se modifient lentement dans un sens de moins en moins favorable au maintien de la position exceptionnelle qu'elle avait atteinte... »

juges français, pour parler de l'Anglais en toute équité. Il irait presque jusqu'à se « réconcilier » avec lui, par admiration pour son courage et son labeur obstiné. Il lui accorde l' « héroïsme », la « force persévérante », l'esprit d'association, la « grandeur de volonté ». Mais il y a trop de Waterloos sur les ponts et dans les rues de Londres. Michelet en veut à l'Angleterre de manquer de *grâce*, de n'avoir donné au monde, et de ne comprendre, « ni l'*Imitation*, ni Jeanne Darc, ni Fénelon ». Il ne lui pardonne pas d'être égoïste, et « appliquée tout entière à l'intérêt personnel ». Cela lui gâte la grandeur britannique : « Elle est héroïque, dit-il, la conjuration d'une nation qui s'engage à combattre contre le monde et la nature, à mourir même, s'il le faut; mais je voudrais que ce ne fût pas, avant tout, pour bien faire ses affaires, pour bien dîner (p. 189) (1) ».

*
* *

L'historien se plaît à retrouver dans les grandes villes le « résumé » de tout un peuple. Londres est particulièrement riche d'enseignements de cette nature ; c'est « la fin de l'Angleterre... Chacun de ses quartiers, qui sont autant de grandes villes, représente une des formes de la vie anglaise ».

Décidément, rien ne change en cette conservatrice Angleterre : le Londres qu'a vu Michelet, c'est presque déjà l'immense *metropolis* dont aucune limite n'arrête la croissance. Lisez cette impression première, « grande et triste », cette arrivée par Greenwich et Southwark :

De petites maisons en briques, toutes à peu près semblables, se succèdent indéfiniment dans de longues, longues rues de soixante pieds de large. L'océan du peuple y flotte silencieux, sérieux, affairé. A mesure que nous approchons du centre de Londres, la foule augmente et se concentre. Maintenant nous naviguons à travers les vagues houleuses d'une population immense, fiévreusement agitée, *sans regard autour d'elle...*

Faites courir dans ces quartiers du sud les tramways et les locomotives, mettez-y quelques usines gigantesques, et vous aurez un paysage londonien d'une exactitude actuelle ; le décor est resté presque le même, et toujours s'écoule le flot immense, observant dans ses mouvements un ordre parfait, « les uns suivant leur droite, les autres leur gauche, selon qu'ils remontent ou descendent, et cela, sans se mêler jamais ».

C'est un vrai mérite, pour un Français, pour un Parisien de 1834, pour un Michelet, d'avoir senti tout ce qu'il y a de grandeur réelle dans cet « immense couvent ». Il fallait un certain courage pour avouer que cette ville est « *plus belle en un sens que notre Paris* », même en ajoutant, ce qui est vrai, qu'elle « a dans le sérieux quelque chose de dur qui, à la longue, briserait le cœur ». Michelet est un des rares Français qui aient daigné s'apercevoir de la fastueuse beauté de l'architecture londonienne, et admirer « ces constructions sans fin qui produisent l'effet du grandiose, moins par la hauteur que par l'étendue, la continuité, la répétition des mêmes parties ; ces rues immenses, ces maisons uniformes, ces innombrables colonnades... (1) »

Il n'a pas moins distingué tout ce qu'il y a d'humain dans ce microcosme où, « de la ville, vous passez insensiblement dans la campagne », et combien est profonde la poésie des parcs de Londres. Il se rencontre encore avec Taine pour admirer Hyde-Park, « vaste prairie ceinte, il est vrai, de demeures luxueuses, mais d'où l'on voit paître partout les troupeaux », et aussi pour regretter l'absence d'une culotte sur le corps de « l'Achille wellingtonien » : impardonnable oubli des « dames fondatrices ».

Mais voici où l'on aperçoit que Michelet n'a pas vu tout ce que le conservatisme anglais recèle de souplesse, et d'aptitude à tout transformer sans rien détruire : il a cru qu'avec le développement inévitable de la population, Londres perdrait ce caractère de ville spacieuse et verdoyante : « A la place où croît, en ce moment, l'herbe des prairies, s'élèveront, dans un demi-siècle peut-être, de gigantesques cités ouvrières ». Les cinquante ans auront bientôt sonné, la métropole a étendu toujours plus loin dans les campagnes ses tentacules monstrueux, mais de nouveaux parcs se sont ouverts, les anciens ont gardé leurs frondaisons séculaires, les moutons paissent toujours, à l'ombre de Westminster, les gazons de Saint-James-Park, et ce joli paysage crépusculaire n'a rien perdu de sa fraîcheur :

Ce soir, en revenant de la bibliothèque, je l'ai traversé, ce beau parc... Il était déjà sombre. Les troupeaux mugissaient sous la pluie fine. C'était la mélancolie d'un tableau de Paul Potter, lorsque les vaches, sentant venir la nuit, appuient leur tête sur la barrière des prairies et demandent qu'on les rentre (2)...

Edimbourg, l'Athènes des pays du brouillard, avec ses monuments pseudo-grecs et ses maisons enchevêtrées (comparez encore Taine, *Notes*, p. 384), les villes flamandes, Bruges et ses canaux silencieux, Anvers et son clocher, Ypres et sa halle, défilent avec leur physionomie propre, indélébile. Mais nous ne pouvons le suivre partout.

Dans chaque ville, à côté de l'extérieur, il n'a garde

(1) L'antipathie, comme l'amour, rend prophète. En sortant des galeries égyptiennes du British Museum, Michelet écrit : « A la richesse de cette collection, on sent de suite *que l'Angleterre a de tous temps vécu en pays* ».

(1) Voy. un article de M. Filon sur ce sujet, dans le *Journal des Débats*, 11 avril.

(2) Voy. aussi ce qu'il dit de la Tamise (p. 47), et un admirable tableau nocturne (p. 34), où l'on trouve déjà les imaginations grandioses et maladives de la *Sorcière* avec, vers la fin, la notation finement précise d'un Gérard Dow.

d'oublier les délicates productions des arts. Sa curiosité, éveillée par les sculptures du temple de Thésée, a pressenti ce que ses yeux ne devaient pas voir, ces charmantes et fécondes trouvailles de Tanagra et de Myrina qui devaient si profondément modifier notre conception de l'art antique : « Ce qui sans doute a fait croire que l'art grec a été un art froid, c'est qu'il ne reste, le plus souvent, que les seules statues des héros et des dieux (p. 182). »

On a malheureusement perdu le livret sur lequel il notait ses impressions d'art en traversant les musées de Flandre. Mais il nous reste quelques belles pages sur Rubens : « Dans le *Portement de croix*, la Madeleine, en noir, belle Flamande, essuie la sueur du sang du Christ avec le sang-froid d'une mère qui débarbouille son enfant... (p. 205). » Dans ses études sur les Rubens d'Anvers, il a semé des remarques très fines, souvent peu en accord avec les idées communes, sur la façon dont Rubens dessine. Il parle, de la même façon personnelle, de Metsys, de Van Eyck, de Van der Helst, de son grand ami Rembrandt, avec des traits d'une précision presque technique, plus faite pour nous plaire, après tout, que le symbolisme étrange des pages fameuses sur les Sibylles de Michel-Ange (1).

*
* *

Dans le domaine de la géographie comme dans celui de l'histoire, si Michelet est poète, c'est que la poésie jaillit en lui spontanément de la vue des choses. Taine s'imposait de relire les documents pour s'assurer que Michelet les avait étudiés; pour croire à l'absolue sincérité de ses résumés rapides sur les pays, les villes et les peuples, nous n'avons qu'à lire ses notes de voyage. C'est un magasin d'esquisses, dans le genre de cette exposition Meissonier qui nous a révélé toute l'infinie probité de l'artiste, mais c'est d'un Meissonier plus viril et plus hardi, qui aurait broyé des couleurs chez Rubens et travaillé sous Rembrandt.

Dans la trame de l'*Histoire de France*, nous retrouvons sans cesse des souvenirs de ces voyages. Du voyage d'Angleterre (1834) est sorti le quatrième volume, ce magistral tableau de l'Angleterre sous Edouard III (p. 164). « La laine et la viande, c'est ce qui a fait primitivement la race anglaise, etc... », où l'on retrouve cet accent personnel : « J'avais vu Londres, etc... », et quelques phrases qu'il a, sans changement, empruntées à ces notes mêmes : « L'Anglais fut jadis un peuple guerrier faute d'industrie... — Ici l'Angleterre halète de combats, etc... »

De ses voyages aux Pays-Bas (1837-1840) est venu le septième volume : la cour de Bourgogne, l'organisation des communes de Flandre, les hérésies du XVe siècle. C'est dans ses notes sur Lille qu'on doit chercher (p. 198) l'origine première de ces beaux passages de l'*Histoire* (t. VII, p. 95 et suiv., écrit en 1841) et du *Peuple* (p. 39, en 1846) sur le *Lollard* qui, dans sa cave, créa la musique en chantant vers Dieu. De là aussi sort le récit de la bataille de Gavre, de là la peinture de la vie flamande. Ici, je ne sais vraiment si l'esquisse n'est pas demeurée supérieure au tableau. Quelle que soit, dans l'*Histoire*, l'intensité avec laquelle il a fait revivre la tour de Bruges, « svelte et majestueuse tout ensemble », et la halle d'Ypres, « digne des plus puissants empires,... vraie cathédrale du peuple, aussi haute que sa voisine, la cathédrale de Dieu... », il y a plus de grandeur encore dans les pages écrites à Ypres même, sous le coup de l'admiration (p. 211) :

« J'ai marché vers une grande ombre que je croyais être la cathédrale. Je ne me trompais qu'à demi. *C'était la cathédrale du peuple...* »

Suivent une dizaine de pages merveilleuses (212-225), qu'on pourrait presque verser, sans en changer un mot, dans un recueil de lectures historiques. Autour de cette nef gigantesque, au portail « de cent pieds plus large que Notre-Dame de Paris vue de côté », en face de Saint-Martin sa rivale, il ressuscite tout le passé, marchands, ouvriers, patrons, et, ce qui l'intéresse toujours passionnément, il se demande « quelles étaient les conditions du travail dans ce grand atelier commun où l'émulation devait être si vive ». Là encore, comme chaque fois qu'il est violemment ému, l'étude sérieuse des documents, qu'ils soient écrits sur le parchemin ou la pierre, aboutit en lui à une véritable hallucination :

J'entends encore rouler sous ces voûtes profondes les puissantes rumeurs du passé. En haut le va-et-vient des métiers frappant à chaque coup une poitrine d'homme. En bas, les mille bruits des instruments employés à préparer la besogne aux tisseurs ou bien à l'achever. Ici le bruit, aigu comme un chant de cigale, que rend le peigne du cardeur; là, le coup sec des grands ciseaux du tondeur de laine... Au fond, les comptoirs de la vente, les voix qui se croisent ou se répondent, les prix jetés au vol, acceptés ou refusés par la foule des clients qui venaient là, de l'Orient, du bout du monde, de Venise, de Bergen et Novgorod...

N'y a-t-il pas, dans cette symphonie immense, une évocation de la vie totale de ces grandes cités, usines et foires tout ensemble, vers le milieu du XIVe siècle? Et ne sent-on pas, sous cette éclatante poésie, tout ce qu'il y a de réalité solide et de véritable histoire? Si l'on n'oublie pas que ce voyant fut un chercheur, si l'on prend ce jugement de Taine dans l'esprit même où Taine l'a porté, on pourra dire encore, à propos de ce livre, ce qu'il écrivait il y a tantôt quarante ans : « On dit qu'il y a trois poètes en France : celui-ci est le quatrième, et sa prose pour l'art et le génie vaut leurs vers ».

H. HAUSER.

(1) J'aime mieux aussi la description de *l'Agneau* de Van Eyck dans les notes (p. 262), que dans *l'Histoire*. Il y a, en plus, un détail précis : « Les fines palmes », tenues par les vierges, et qui font comme une avenue, — et, en moins, un détail précieux : « Leur sein semble arrondi..., etc. » Cp. Van der Helst, *Histoire*, XV, p. 163.

TARGET ET SES CORRESPONDANTS

M. Paul-Louis Target, ancien député, vient de publier un remarquable recueil de pièces (1) sur son grand-père, Guy-Jean-Baptiste Target, qui, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, a été si célèbre comme avocat, comme député de l'Assemblée constituante, comme rédacteur d'une partie de la Constitution de 1791. Ce recueil comprend un discours sur Target, prononcé à la conférence des avocats par M. P. Boulloche, des notes et un journal inédit de Target, des lettres de ses clients et de ses amis. Je voudrais signaler, en quelques mots, l'intérêt assez piquant de ces documents nouveaux.

***

Target fut une des gloires du barreau. Avocat au Parlement, il s'illustra par une plaidoirie contre les jésuites, par son opposition constante au despotisme, par sa protestation retentissante lors de l'établissement du parlement Maupeou, et surtout par son intervention généreuse en faveur des protestants, d'où sortit le célèbre édit de 1787, qui leur rendait l'état civil. L'Académie française, brouillée avec les avocats depuis un siècle, oublia cette brouille pour élire Target, en 1785.

Moins éloquent, dit-on, que son rival Gerbier, il le surpassa comme avocat consultant. Il avait, dit Beaulieu, un bel organe, une élocution facile, fleurie, un peu diffuse. C'était le type de l'avocat genre Louis XVI, sentimental et pompeux, avec une réputation méritée d'honnête homme, de bon citoyen, de pamphlétaire généreux.

Député de Paris aux États généraux, ses débuts excitèrent une vive curiosité. Mais on fut déçu. On le trouva pédant, déclamatoire. Robespierre déclara qu'il disait des choses communes avec emphase, et, dès le début de Target, constata sans déplaisir que c'était là un rival « hors de combat ». Montlosier, à son arrivée à Versailles, subit son importance et s'en amusa : « Vous arrivez, me disait-il, monsieur, de votre province; vous n'êtes pas encore bien au fait de nos hautes matières politiques. En fait de législation, le Corps législatif est *demandeur*, le roi est *défendeur*. En fait de finances, c'est tout le contraire : le roi et les ministres procèdent *en demandant*, l'Assemblée *en défendant*. »

On disait aussi, d'après Étienne Dumont, que Target *s'était noyé dans son talent*.

Le mot est joli et méchant. Target fut haï, surtout par les royalistes. Président et rapporteur ordinaire du Comité de constitution, il se vit en butte aux brocards des réactionnaires. On publia des bulletins des couches de M. Target, on chansonna la naissance laborieuse de la Constitution, que les *Actes des Apôtres* appelaient *la petite Targetine*. « A peine née, la petite Targetine fut violée par un patriote, et la Constitution reçut de quotidiens accrocs... » Tel était l'esprit des royalistes en 1790, et voilà les plaisanteries dont Marie-Antoinette faisait, dit-on, ses délices.

La vérité, c'est que Target fut un des fondateurs des libertés publiques; et, à ce point de vue, il était digne des sarcasmes des petits-maîtres. Son nom est inséparable de plusieurs des grandes créations de la Constituante.

En décembre 1792, Louis XVI lui demanda de le défendre devant la Convention. Il refusa, alléguant sa mauvaise santé. On a vu dans ce refus une lâcheté. Pure calomnie : Target se compromit courageusement pour Louis XVI; il publia, au moment du procès, des *Observations* qui étaient un plaidoyer.

Membre de l'Institut, juge au tribunal de cassation, il mourut en 1806, à l'âge de soixante-treize ans.

***

Telle fut, en quelques mots, la carrière de Target, dont son petit-fils nous donne aujourd'hui deux écrits inédits.

C'est d'abord un extrait de son journal pour l'année 1787, où il y a quelques détails intéressants au sujet de l'Assemblée des notables.

Mais il faut surtout signaler le second morceau, qui est intitulé : *État physique, moral et politique de la France au 12 floréal de l'année Ve de la République* (1797).

L'appréciation que l'ex-constituant y fait de la politique du Directoire me semble avoir moins de prix que les considérations préalables où il explique, en son style redondant, mais avec chaleur, ce qu'était au vrai l'esprit de 1789. Cet esprit était déjà oublié en 1797, et Target remarque qu'il commence « à être une chose presque antique pour des têtes françaises ». Il veut que les jeunes gens sachent « que rien ne fut plus beau, ni plus général, ni plus motivé ». « L'opinion des sages, dit-il, contre les excès du pouvoir absolu, contre l'absurdité et l'injustice des privilèges, contre l'oppression, l'avilissement et la nullité des dix-neuf vingtièmes de la nation, s'était formée avec lenteur; elle était descendue dans la tête et dans le cœur de tous ceux qui peuvent penser et sentir; le peuple même était préparé à repousser enfin comme un outrage des prétentions que la raison avait convaincues d'extravagances. »

L'horreur du privilège, l'amour de l'égalité, la haine de la noblesse, à laquelle Target ne veut même pas laisser ses titres, tels sont les sentiments qui inspirent ces pages et ils ont ceci d'instructif qu'on y voit une fois de plus quelle blessure cruelle, irrémédiable, la morgue des privilégiés avait faite et exaspérée dans l'amour-propre de la nation en 1789. Nous ne comprenons plus aujourd hui l'enthousiasme délirant que souleva, à cette époque, la proclamation de l'égalité, parce

(1) *Un avocat au XVIIIe siècle*. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-8°.

que le souvenir même des antiques souffrances est aboli : l'historien recueillera avec curiosité, dans l'écrit de Target, l'image toute vive de ces souffrances, qui expliquent en partie les colères et les vengeances de la Révolution.

Les hommes de 1789 croyaient en la raison. Mais ce n'était pas là une raison dédaigneuse et aristocratique, une raison pédante et de mandarins. C'est en démocrate que ce modéré explique pourquoi la Révolution fut et devait être une œuvre violente : « Les révolutions, disaient alors ceux qui n'en voulaient pas, doivent se faire pour le peuple et non par le peuple. C'était dire une absurdité, et ils le savaient bien. La raison n'a jamais fait de révolution, si ce n'est quand, devenue populaire, elle s'est convertie en passion. Si ce que les sages pensent, le peuple n'est pas arrivé à le sentir et à le vouloir, on fera des livres, les tyrans les proscriront avec leurs auteurs, ou bien ils en riront et rien ne changera. »

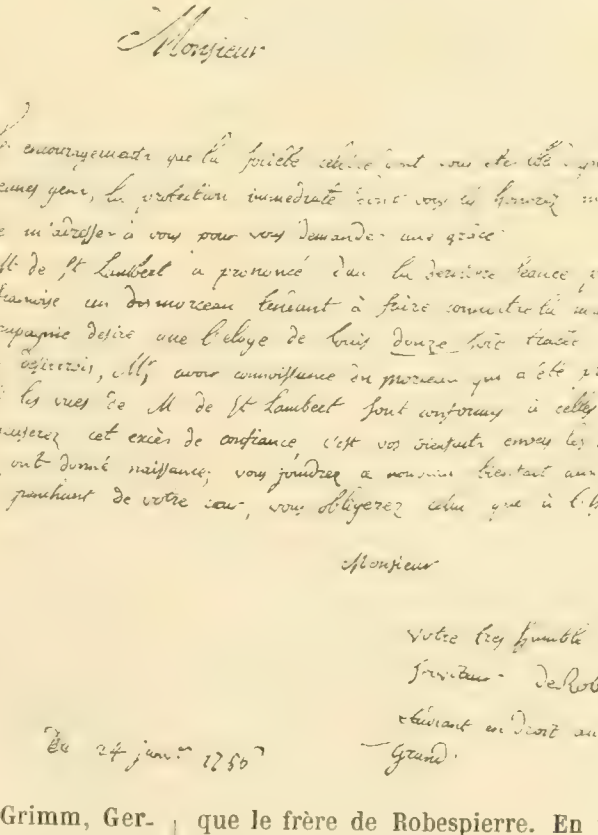
Sous la Convention, l'ex-constituant, l'ex-monarchiste, s'intitulera *le républicain Target*. On en rira, on l'accusera de lâche prudence. On a dit qu'il avait seulement voulu, en signant ainsi, sauver sa tête. Non : Target s'était sincèrement rallié à la République, lui qui après tout jugeait la Révolution comme Condorcet, comme Danton. Il avait peut-être, pour se dire républicain, plus de titres que Robespierre, qui, avant le 22 septembre 1792, se moquait de l'idée républicaine, ou que Marat qui, même après cette date, préférait hautement la dictature à la République.

***

Mais ce qui forme peut-être le principal intérêt de ce recueil, ce sont les correspondances, les autographes que l'éditeur a eu l'ingénieuse idée de reproduire en fac-similés. Les amis de Target étaient nombreux et célèbres : c'est un plaisir et un profit de feuilleter cette correspondance qui, de la sorte, s'offre à nous comme dans le manuscrit original. Mirabeau, Loyseau, Lamoignon, Beaumarchais, Condorcet, Collin d'Harleville, La Harpe, Grimm, Gerbier, Lavater, Bailly, Garat revivent dans de jolies lettres bien tournées, dont l'écriture amuse et fait penser. Target lui-même est représenté, dans cette galerie, par une curieuse lettre sur les États généraux, écrite à M. de Conus en mars 1789.

La plus importante et la plus longue de ces pièces est une lettre de Condorcet, à propos du discours que fit Target à son entrée à l'Académie. Il le tance vertement pour avoir loué Necker, qui n'est qu'un *charlatan*. « Est-il digne de la vertu de M. Target de se prêter à un pareil oubli de toute bienséance ? » Necker a secrètement calomnié Turgot, a contribué à perdre « un ministre qui eût sauvé la France, mais dont la vertu l'importunait et dont la vigilance avait tari la source de ses profits ». Condorcet se montre dur et injuste, mais il est déjà, en 1785, cet Alceste républicain, qui soulèvera en 1791 et en 1793, par sa franchise crue, par sa hardiesse d'idée, des haines terribles et si vivaces qu'aujourd'hui encore elles ne sont pas tout à fait éteintes. Et puis, même aujourd'hui, on ne pardonne peut-être pas encore à Condorcet d'avoir été le premier en France à proclamer, avant les plus démocrates, l'idée républicaine (1).

Voilà donc la plus grave de ces lettres. D'autres sont amusantes, comme celle où le duc de Crillon supplie Target de lui procurer le moyen de voir fouetter Mme de Lamotte. Mais la curiosité se plaira peut-être encore plus à l'humble épître d'un jeune candidat aux couronnes académiques et ce candidat n'est autre



Monsieur

Le encouragement que la société célèbre dont vous êtes le chef, que membre indigne mais zélé, les sollicitation immédiate dont vous m'honorez m'a donné la confiance de m'adresser à vous pour vous demander une grâce.

M. de St Lambert a prononcé dans la dernière séance publique de l'académie française un discours tendant à faire connaître la manière dont cette compagnie désire une éloge de trois douze vers tracés

Je soupçonne, Mr, avoir connaissance du morceau qui a été prononcé et savoir si les vues de M de St Lambert sont conformes à celles de l'académie vous excuserez cet excès de confiance c'est vos sentiments envers les hommes à talents qui leur ont donné naissance; vous jouirez a nouveau bienfait aux autres et en faisant le penchant de votre cœur, vous obligerez celui qui a l'honneur d'être

Monsieur

Votre très humble et très obéissant serviteur de Robespierre

étudiant en droit au collège de Louis le Grand.

Ce 24 janvier 1780

que le frère de Robespierre. En voici le fac-similé, que M. P.-L. Target a bien voulu nous autoriser à reproduire.

Augustin-Bon-Joseph de Robespierre, de cinq ans

(1) Deux de ces lettres sont signées, l'une de Turgot, l'autre de Voltaire. La première n'est pas du grand Turgot, mais de son frère, l'ancien gouverneur de la Guyane ; la seconde est de la main de Wagnière.

plus jeune que son frère Maximilien, avait hérité de lui d'une bourse au collège Louis-le-Grand qui venait de la munificence du prince-cardinal de Rohan, abbé commandataire de Saint-Vaast. Cette bourse lui permit de faire son droit, comme l'avait fait son frère. Robespierre jeune suivit son aîné dans toute sa carrière. Il fut comme lui député de Paris à la Convention. Les Girondins, qui avaient de l'esprit, le trouvaient bête et dévoué. Ne s'avisèrent-ils pas un jour de lui faire avouer que Cicéron n'était qu'un Feuillant! Cependant, tout médiocre qu'on nous le montre, il joua un rôle. En mission à l'armée d'Italie, il prépara le pontificat de son frère en ouvrant les prisons, en annonçant la fin de la Terreur, l'avènement de l'ordre. Il rencontra Bonaparte et fut un des auteurs de sa fortune. Il se battit bravement et comme un soldat; ce prétendu sot eut même l'esprit de raconter ses batailles en termes modestes. Au 9 thermidor, personne ne songeait à le frapper : il alla se placer près de son frère, lui prit la main, demanda de mourir avec lui et obtint d'être compris dans le même décret. Cette lettre naïve de ce pauvre diable héroïque, alors féru d'ambition littéraire, tout comme Maximilien (lequel ne dépouilla jamais l'académicien d'Arras), ne dépare donc pas le recueil si varié, si instructif, que M. Target vient de composer pieusement pour faire revivre le nom de son grand-père, qu'on oubliait trop et qui a brillé d'une gloire pure à une époque troublée.

F.-A. Aulard.

LA COMÉDIE FRANÇAISE EN VOYAGE

Notes au crayon.

Rouen.

Grande gaieté au départ. La lumière grise de Londres et les froids couloirs de Drury-Lane nous avaient un peu attristés. Un vague spleen commençait à s'emparer de la troupe. L'idée de courir enfin le doux pays de France, après un mois d'exil, nous ragaillardit. Voyager en français, comprendre l'idiome des gens qui passent, pouvoir lire, sans dictionnaire, ce qui est imprimé dans les gares : *Il est défendu de descendre avant l'arrêt complet du train.* Comme cela est clair, et quelle jolie langue!

Et tout nous paraît exquis. Les Rouennais sont d'aimables gens, leur théâtre est le plus élégant du monde et il n'y a rien d'aussi confortable que les loges où nous nous habillons. Le préfet nous offre à déjeuner : quelle cuisine irréprochable que celle des fonctionnaires de France! Cette journée à Rouen est un réveil...

Lille.

C'est, je crois, à Mme de Staël qu'est due cette remarque très juste que le bruit des applaudissements est *physiquement* nécessaire au comédien. L'applaudissement (et c'est là ce qui explique l'utilité de la claque, et nous excuse de la supporter) fait mieux que contenter la vanité du comédien; elle fouette ses nerfs d'une excitation salutaire et irraisonnée... Les lendemains de succès, une troupe en voyage sent moins vivement les cahots du wagon et l'insuffisance des tables d'hôte.

Le public lillois n'a pas tenu compte de ce phénomène. Il a été un peu froid, et la banquette du wagon où je suis assis me semble plus dure que celle d'hier...

***

Les artistes ont été partagés en deux troupes : une troupe de comédie et une troupe de tragédie. Mais comme nous faisons suivre chaque tragédie d'une petite pièce comique du répertoire, il s'ensuit que certains comédiens sont tenus de courir sans trève de l'une à l'autre troupe et de passer en wagon tout le temps que la scène ne leur prend pas.

X*** a reçu hier à Lille la dépêche suivante : « Prenez train immédiatement. Jouez demain à Pau. » Trente heures de chemin de fer, après cinq heures de spectacle. Avec le chariot de Thespis, il ne serait jamais arrivé.

Bayonne.

Joli théâtre. Une « entrée des artistes » à noter. La porte, vermoulue, n'a pas tout à fait un mètre et demi de haut. Il faut baisser la tête pour pénétrer, et suivre jusqu'aux loges un escalier tournant sans paliers, qui rappelle celui de la tour Saint-Jacques. Une fissure, en forme de « meurtrière », éclaire de distance en distance cette spirale lugubre. C'est en arrivant ici que nous apprenons qu'un « incident Reichenberg » préoccupe depuis deux jours toute la presse. Nous connaissions l'incident et nous en avions bavardé entre nous sans supposer qu'il allait tenir dans les journaux presque autant de place que les événements de Siam.

On reproche aux gens de théâtre d'encombrer l'univers... Est-ce bien leur faute? Nous ne saurions faire un geste que vingt reporters, affamés d'informations, ne se précipitent sur nous, le crayon à la main, impatients de *savoir*, de commenter, et quelquefois d'inventer... Et ce sont les mêmes hommes qui nous accusent d'exagérer l'importance de notre métier et de nos personnes. Que ne consentent-ils à nous laisser en repos, en dehors des heures de spectacle où, professionnellement, nous appartenons au public! Quelques-uns peut-être, parmi nous, en souffriraient; j'en connais beaucoup qui jouiraient délicieusement de cette indifférence des gazettes...

Perpignan.

Juste ciel! Qu'est-ce que c'est que cela? Un théâtre? On y doit jouer bien rarement la comédie. Les portes des loges ne ferment pas; les murs sont abominable-

ment lézardés; une louche odeur de moisissure traîne dans l'air.

On s'habille. J'ai laissé en route, — à Bayonne ou à Béziers? je ne sais plus, — ma boîte à maquillage. J'implore le secours de S... Le misérable a eu la bonne idée de mettre la sienne aux bagages, dans un panier à costumes. Un habilleur la lui rapporte; mais dans quel état! Après cinq heures de cahot, la poudre de riz est tombée dans la vaseline, et cela fait une boue jaune, mélangée au rouge qui s'est écrasé lui-même aux parois de la boîte, et dégouline en traînées sanglantes...

Il faut pourtant tirer parti de tout cela, à la hâte. Car l'heure passe; on frappe les trois coups. De loge en loge nous courons, mendiant un doigt de poudre; dans le couloir, je me heurte à D... qui a perdu son peigne, et à Z..., dont l'habilleur s'attarde, et qui erre à sa poursuite, affolé, en gilet de flanelle.

Le public s'impatiente, tape des pieds. Tant bien que mal, nous nous sommes grimés et vêtus. Le rideau se lève, en grinçant, et nous entrons en scène essoufflés, furieux.

> Veux-tu que je te die? Une atteinte secrète
> Ne laisse point mon âme en une bonne assiette.

La vision de la boîte à maquillage brisée, du pot de rouge écrasé en mares sanglantes, du mélange pâteux de vaseline et de poudre, nous obsède...

> Oui, quoi qu'à mon désir tu puisses repartir,
> Il craint d'être ta dupe, à ne te point mentir.

Et derrière nous, au travers des décors mal joints, nous entendons les protestations véhémentes de Z..., qui continue à ne pas trouver son peigne.

Pézenas.

Oh! la jolie petite ville, et si vivante, et si gaie sous le soleil! Et comme nous avons savouré là les joies d'une hospitalité qui s'offrait entière, généreuse, et fière de s'offrir! Nulle part encore tant de mains ne se sont tendues vers nous; nulle part tant de yeux ronds ne se sont attachés à nous.

C'est un phénomène étrange (et ridiculement universel!) que cet éveil de la curiosité des gens au passage d'une troupe de comédiens.

Ces femmes, presque toutes jeunes et jolies, ces hommes aux faces rasées, « sans âge », sur le masque vague de qui l'œil du badaud s'amuse à évoquer des ressemblances, des souvenirs de « personnages » joués, — la gaieté de ces défilés qui semblent mettre un instant — gratis! — à portée de la foule, un peu du mystère de la rampe, tout cela amuse, étonne, inquiète...

Aussi les Piscénois sont-ils fort excités: d'autant que Molière est ici LE DIEU, et que nous passons pour être ses prophètes... La Comédie française à Pézenas! C'est un événement qui a jeté, en quelques heures, toute la population sur les portes. Au moment où nous entrons en ville, la petite rue, toute en pavés pointus, qui mène au théâtre, est en proie à une agitation folle. Au long des trottoirs larges comme la main, des chaises sont alignées, sur lesquelles, comme au spectacle, quelques milliers de femmes sont assises. Et les hommes s'écrasent derrière elles, fumant leurs pipes, entre l'alignement des chaises et les murs des maisons. Deux gendarmes tiennent cette foule en respect, et c'est entre deux haies de peuple que notre troupe se rend, acclamée, vers le petit théâtre, aux portes si curieusement vermoulues... Tel Mathô descendant de l'Acropole...

Voilà vraiment, pour des « âmes cabotines », de quoi tressaillir d'aise. Eh bien! oui, en effet, je suis content; — non d'être dévisagé en pleine rue par ces milliers d'yeux (car, en vérité, cette popularité facile de l'homme de théâtre m'a toujours paru étrangement disproportionnée à l'importance réelle de notre mérite et de nos personnes), mais de sentir que nous sommes ici les représentants attendus d'une œuvre vénérée, les serviteurs d'un culte, — le culte de Molière, — qui est la seconde religion du plus humble des Piscénois!

... Huit heures. La petite salle est bondée. Il y a des toilettes! Aux colonnades des loges, aux tabliers des balcons, sur tous les murs et sur toutes les portes, des couronnes ont été clouées. Le fauteuil légendaire du barbier de Pézenas nous a été prêté pour la représentation du *Malade imaginaire*, et Cadet-Argan n'oubliera pas de si tôt l'émotion joyeuse qu'il ressentit à s'y asseoir.

La représentation n'est qu'un long vacarme de bravos, de rires, d'acclamations; mais après!...

Apres, c'est du délire. Le rideau s'est relevé sur le buste du poète, triomphalement coiffé et enveloppé de fleurs de la perruque au piédestal. L'*A-propos* d'Arsène Houssaye est lu par Cadet, le doyen de notre troupe. On l'acclame, on nous acclame, et pendant quelques minutes c'est une pluie de fleurs, de couronnes arrachées des murs de la salle, et jetées pêle-mêle sur la scène, aux cris de : *Vive Molière! Vive la Comédie française!*

Et, n'en déplaise à ceux qui nous blaguent et ne veulent voir que du « cabotinisme » en tous nos gestes, il n'y a plus à cette minute, sur la petite scène de Pézenas, de « cabotins » ni de « cabotines »; il n'y a, en face de deux mille braves gens qui acclament Molière et sa Maison, — la fière et vieille Maison dont nous sommes, — qu'un groupe d'hommes et de femmes profondément émus et qui essuient tout bêtement leurs larmes en recevant des bouquets dans le nez.

***

Mme S..., la très aimable châtelaine de la Grange-aux-Prés, n'a pas voulu que nous quittions Pézenas, sans avoir fait un pèlerinage au joli domaine du prince de Conti où Molière vécut trois ans. Une table de quarante couverts a été dressée dans le jardin, parmi les grands arbres; le buste de Molière préside, souriant sur son piédestal de raisins amoncelés, — une jolie idée, et qui ne pouvait naître qu'en des cervelles de poètes du Midi.

Mme S... a eu une autre idée charmante : elle a fait casser en petits morceaux quelques dalles de marbre de la grande salle où Molière aimait à se promener en travaillant; sur chacun de ces fragments, elle a fait peindre les armes de Pézénas et des Conti, et les a distribués aux comédiens.

Marseille. — Nice.

Admirable pays que le Midi! On y rôtit, mais quel public! on dirait qu'il s'échauffe à mesure que monte le thermomètre. A Pézenas, à Toulouse, à Perpignan, la Comédie française a été triomphalement reçue; à Nîmes, *la Fille de Roland* a tourné toutes les têtes; à Marseille, notre contrôleur a failli être tué à son poste.

Le théâtre des Variétés contient à peu près trois mille spectateurs. Je crois que tout Marseille y était entré hier soir; on y jouait *le Cid*. Le parterre a fini pourtant par déclarer qu'il n'était pas indéfiniment compressible, et s'est fâché. Un groupe de manifestants se dirige vers le contrôle; un courant inverse de spectateurs venus du dehors s'écrase contre eux. La boîte du contrôle, mobile et légère, prise entre ces deux courants, est soulevée doucement et balancée de droite à gauche, comme un petit bateau. Le contrôleur explique, apaise, commande, donne des billets, en reprend; il a l'air de diriger ses opérations en pleine mer.

A la fin, tout s'arrange. Les plus excités se calment. Et *le Cid* est joué devant une salle merveilleusement attentive et ravie, où chaque place est occupée par trois spectateurs.

***

Mais quel supplice de rouler ainsi, à toute vitesse, et d'avoir tant *entrevu* sans avoir pu rien voir. C'est un vertige. Les villes succèdent aux villes, les trains filent, des horizons nouveaux surgissent, changent, s'effacent. A peine le train quitté, c'est le chemin du théâtre qu'il faut prendre; à peine le spectacle fini, c'est le train qu'il faut reprendre; et surtout, pas de distraction, mon ami! Ne va pas mettre tes souliers dans le panier qui file sur Perpignan, et ta cape dans celui qu'on dirige sur Nîmes!...

Une demi-journée seulement de répit, — à Monaco. Cette fois-ci, c'est moi qui suis au théâtre... Des arbres plus verts que nature, qui semblent des petits sapins à un sou. Sur la grande place, deux menus soldats de plomb, immobiles, farouches qui gardent trois canons rouillés. Il semblerait que ces trois canons vont lancer des boulettes de papier. Pourtant une pyramide d'obus, luisante sous le soleil, et placée contre leur culasse, indique que tout cela est sérieux, et que les deux soldats de plomb veillent pour tout de bon à la sécurité du territoire monégasque. Le jardin de Monaco complète l'impression « joujou » que donne la ville. Il est tout à fait *conte de fées* avec son enchevêtrement de plantes rares, d'aloès et de lauriers-roses. Lu sur trois écritaux : « Défense de laisser *divaguer* les chiens dans le jardin ».

Et la terrasse, toute blanche sous un soleil brûlant, avec son Casino, et ses maisons qui semblent en carton colorié, et le factionnaire en uniforme d'opérette, qui semble avoir été tiré de l'ouate, pour la joie des yeux! Comme tout cela est délicieusement artificiel, et quel gentil jouet!

Le Puy.

Ici encore, j'ai voulu m'arrêter et voir. Impossible. Les dernières journées ont été trop dures, et la fatigue l'emporte. Dans la voiture qui nous promène doucement à travers des paysages vagues, je me suis assoupi, l'esprit peuplé de rêves où passent des trains, le buste de Molière et les strophes d'Arsène Houssaye... Et voici que mon rêve, à moi aussi, s'arrange en strophes, et qu'une ébauche d'*à propos* y surgit...

Le théâtre s'en est allé
Par la province hospitalière;
Et, — dévotement isolé, —
Les habilleurs ont emballé
Le buste en plâtre de Molière.

Dans toutes les directions,
Il suivit la Maison auguste;
De stations en stations,
Passa par où nous passions,
En simple et débonnaire buste.

Puis, quand venait le bon moment,
On sortait le plâtre livide;
Et très respectueusement,
On lui lançait un compliment
Devant une salle encor vide.

Nos strophes, d'un très bel effet,
Lui payaient largement ses gages;
Le petit buste triomphait...
Pas longtemps; le compliment fait,
On le remettait aux bagages.

Cahin-caha, dans son fourgon,
Il roulait toute la journée
Derrière Cléante et Purgon,
Sautant aux cahots du wagon...
Mélancolique destinée!

Mais à force de traîner sa
Pâle figure dans les salles,

Le petit buste s'affaissa,
Et, — nous n'avions point prévu ça, —
Ses pommettes devinrent sales.

Le nez cassé, le front brumeux,
Il suivit jusqu'au bout, quand même,
Il suivit les acteurs fameux,
Maussade, exténué comme eux,
Plus noir qu'il n'avait été blême!

Cette aventure te confond,
O maître? Elle était nécessaire!
Mais tu sais notre amour profond :
Nous te savonnerons à fond
Pour le prochain anniversaire.

... Je me suis endormi tout à fait. N'importe. En homme consciencieux qu'il est, mon cocher m'a arrêté devant les « points de vue » les plus intéressants de la route, — mais sans oser troubler le sommeil où je me suis délicieusement abandonné, — puis il m'a ramené à l'hôtel, m'a réveillé et m'a demandé dix francs. Je n'ai rien vu de ce que j'étais allé voir, mais on s'est si peu reposé depuis Lille, qu'un somme de deux heures au grand air valait bien ce prix-là. Et j'ai donné mes dix francs avec plaisir.

Dijon.

Nous remontons au nord. Public plus froid.

Peut-être faut-il attribuer la réserve polie des Dijonnais à l'aménagement déplorable de la salle où nous jouons. Le théâtre est en réparation; la municipalité en a improvisé un à la mairie. Dans une grande salle, tendue de rouge, une estrade est dressée; on a bâclé un décor, aligné quelques rangs de chaises, et c'est tout. Nous avons l'air de jouer *les Plaideurs* devant une salle de distribution de prix.

Je n'en veux pas trop aux Dijonnais. La comédie des *Plaideurs* tire le meilleur de son comique d'une certaine virtuosité de forme qui n'est point à la portée de tous les publics. Racine a eu surtout ici, comme ailleurs Marot et Banville, l'esprit de la rime et du mot. On ne fait pas rire une salle avec cela.

Je comprends moins qu'il ait accueilli froidement *le Malade imaginaire*. Peut-être, avec cette scène sans rampe et cette salle trop haute, — dérangés dans nos habitudes, — est-ce nous qui avons mal joué? Après la série ininterrompue des triomphales représentations du Midi, cette soirée-ci nous refroidit un peu.

Et pourtant la municipalité dijonnaise, — à son insu, — nous donne de quoi rire.

Afin de nous aménager des loges convenables, elle a tendu au centre d'une vaste salle contiguë à celle où l'on joue, un long rideau qui la partage en deux. D'autres rideaux sont disposés perpendiculairement à celui-ci, de façon à former pour chaque artiste une sorte de *box* aux parois flottantes... Mais comme trois lampes seulement éclairent cette chambre, il nous faut relever çà et là les lambeaux d'étoffes qui nous isolent les uns des autres, et sacrifier la pudeur aux nécessités de l'éclairage. De sorte que, peu à peu, la confusion des groupes, des costumes, des accessoires, est complète. La culotte du *Malade* est introuvable ; il manque un bas à Cléante; des perruques s'égarent; les habilleurs sont affolés, s'agitent parmi les paniers à costumes, dans la clarté mourante des lampes. Nous aurons vécu, chez les Dijonnais, un chapitre du *Roman comique*.

Paris.

C'est fini. Et, quoi qu'en disent les sceptiques et les malveillants, c'est admirablement fini. En dépit des difficultés qui eussent été, pour toute autre troupe que la nôtre, insurmontables, nous avons réussi à faire applaudir, sans un accroc, sans une défaite, la maison de Molière, trois semaines de suite en plus de trente représentations, dans vingt villes! La scission de la troupe en deux parties compliquait tout; on s'est tiré d'affaire très honorablement toujours, — d'une façon triomphale le plus souvent.

Ce qui nous a le plus gênés, durant cette course vertigineuse à travers la France, c'est la diversité des scènes, des salles et du public. Le comédien est un être extraordinairement maniaque. Quand l'accessoire dont il a l'habitude de se servir, le fauteuil où il a l'habitude de s'asseoir lui manquent, il se trouble : il subit alors l'horrible sensation d'un dédoublement du *moi*, en deux personnes distinctes : le « moi » qui récite et le « moi » qui pense.

Si le comédien a bien digéré, si sa mémoire est sûre, si son rôle est nettement établi, le public ne s'aperçoit à peu près de rien ; c'est tout juste si quelques connaisseurs se disent : « Tiens! il n'y est pas ce soir! Qu'est-ce qu'il a donc? » Cela, c'est le triomphe du « moi » qui récite... Les mots sortent d'eux-mêmes, les intonations toutes notées jaillissent comme d'une boîte à musique, le comédien joue mécaniquement son rôle. Et, pendant ce temps, le « moi qui pense » est ailleurs; il s'amuse des couleurs imprévues de la salle, du lustre qui éclaire mal, d'un monsieur très chauve qui dort à l'orchestre.

Mais quand le comédien est sensible, nerveux ou fatigué (et que de fois cela nous est arrivé pendant ces vingt jours!) quand il a digéré péniblement une mauvaise nourriture d'hôtel, que sa « machine » enfin n'est pas solide et bien graissée, quels désastres! Le « moi qui pense » devient alors l'ennemi, le critique impitoyable que la moindre infraction aux routines de la mise en scène irritent, déconcertent, excitent contre *l'autre*... Alors les mots ne sortent plus, les phrases n'ont plus de sens... Et le comédien affolé, perdu, congestionné, n'a plus de secours à attendre que de ses camarades et du souffleur.

Le « moi qui récite » et le « moi qui pense » ne sont en parfait accord que le jour où le comédien a fixé

dans une pièce ses moindres gestes, ses moindres intonations, et, grâce à « l'immuabilité » d'une mise en scène très sûre, a pu y *prendre des habitudes*. Une paire de rideaux, rouges hier, verts aujourd'hui, suffira pour l'égarer. Voilà pourquoi nous tremblons si fort aux soirs de première : nos *habitudes* ne sont point prises. Voilà pourquoi nous avons si fort tremblé pendant ce voyage : nos *habitudes* étaient changées.

16 août.

Dieu soit loué ! nous les reprenons ce soir. L'admirable salle, et le beau lustre que voilà ! Il n'y a que la loge présidentielle qui a changé de côté. Il va falloir saluer à gauche. Enfin !

UN COMÉDIEN.

CHOSES ET AUTRES

Massillon a fait un de ses plus célèbres sermons « sur le petit nombre des élus ». Prévoyait-il tous les ballottages de dimanche dernier ? — Déjà !

Avant Massillon, l'Écriture avait prédit le scrutin du 20 août. « Il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. » — « Il est plus difficile d'être élu qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. » Ceci pour l'honorable M. Naquet. — « Passez à la droite, vous les élus de mon père. » Est-ce une allusion désobligeante aux ralliés ?

Je ne parle de ces « vases d'élection », sur lesquels la même Écriture s'attendrit, comme une jeune fille qui récite celui de M. Sully Prudhomme. »

N'y touchez pas... il est brisé.

Ah ! oui, ils sont brisés, ces vases-là. On n'en fait plus. Maintenant on les appelle des urnes, bien qu'en réalité ce soient des boîtes, et elles sont quelquefois à double fond.

Il est certain d'ailleurs qu'urne fait mieux, dans le langage électoral, que boîte et même que vase. — Et maintenant, citoyens, aux urnes !—Vous ne diriez pas, sous peine de passer pour un séide de M. Lépine : Et maintenant à la boîte ! — Huissier, videz les urnes, direz-vous. Vase, serait moins heureux.

Au fond de ces urnes, de ces vases ou de ces boîtes, il est resté quantité de candidats qui ne demandaient qu'à sortir et qui sont ajournés au 3 septembre. Nous allons revoir le jeu des petits papiers et de nouveau les murs parleront, qui n'étaient connus que pour avoir des oreilles. C'est à refaire. Espérons que nous ne serons pas refaits. Il y a sur ces seconds tours une chanson : le refrain du *Petit navire*.

*
* *

Nous ne reverrons pas, j'espère, les procédés électoraux du citoyen Moore, le cocher-poète qui a tiré un coup de pistolet sur M. Lockroy.

Comment, cocher, vous ne pouvez pas imiter vos confrères, qui se bornent à écraser leurs concitoyens ! Il ne vous suffit pas de leur passer dessus, voilà que vous leur tirez dessus. Vous cumulez, quoi ! vous aviez votre fiacre, vous aviez Cocotte, vos armes en un mot, et vous allez emprunter un revolver pour vous débarrasser du bourgeois.

A titre de circonstance atténuante, on a raconté que Moore avait autrefois dîné chez Victor Hugo. Ce que Victor Hugo a détraqué de cervelles (les cervelles détraquées ont pour spécialité de brûler celle du voisin), c'est inimaginable. Les petits mots, simplement aimables, dans lesquels il assurait de jeunes confrères qu'ils avaient tout bonnement reculé les bornes du génie humain et qu'ils unissaient en eux Isaïe, Dante, Shakespeare et quelques autres encore,— comme nous disons : mes meilleurs compliments, — ont triplé la population de Charenton.

Que vouliez-vous que fît Collignon à la table même du dieu ? Qu'il devînt fou. Il n'y a pas manqué. Et voilà comment un cocher de plus a mal tourné : ce qui se voit d'ailleurs à tous les coins de rue. Et voilà pourquoi, sans un gilet que la main même de la Providence semble avoir empesé, cela tournait mal pour M. Lockroy.

*
* *

M. Lockroy s'en tirera. Les pauvres lions, les pauvres tigres de la ménagerie Pezon n'ont pas eu la même chance, et c'est grand dommage. Ils ont flambé. Mon cœur de membre de la Société protectrice des animaux en a été ému. Ce n'est pas à dire que j'aille aussi loin que le petit Bob. On l'avait conduit à l'exposition de peinture et on lui montrait le tableau de Gérôme : les *Chrétiens livrés aux bêtes*. Bob se mit à pleurer, mais à pleurer !... — C'est d'un bon cœur, lui dit l'abbé, mais il faut se faire une raison. — Hi ! hi ! il y a là, dans un coin, un pauvre tigre qui n'a pas de chrétien à manger.

Vraiment ce dut être un beau spectacle que celui de cette ménagerie en flammes et de ces lions dévorés (à leur tour) par l'incendie. Les pompiers se sont offert là une distraction néronienne. J'imagine que l'Anglais traditionnel, qui suit le dompteur dans l'espérance de le voir manger, ne s'est pas plaint du changement de programme.

Il faut y faire attention et ménager les ménageries. Ce n'est pas seulement la France qui souffre du dépeuplement. Les fauves se font rares. Au prix où sont les bêtes féroces, on ne pourra bientôt plus s'offrir une panthère qui ne soit des Batignolles. Les petites

bourses devront se borner à se rendre aux séances du Conseil municipal, quand il y aura session.

Je me souviens qu'un jour on y discutait la désaffectation du jardin des Plantes. Au milieu de quel vacarme ? Et M. Poubelle disait doucement : « Jusqu'à présent j'avais toujours été partisan du maintien de la ménagerie, mais après vous avoir entendus, messieurs, je crois en effet qu'il y a double emploi... »

Et le Conseil, en dépit des prétentions de Mme Astié de Valsayre, ne compte pas encore de femmes « dans son sein ! » On cite un dompteur qui n'avait trouvé qu'un moyen d'échapper aux griffes de la sienne : c'était de s'enfermer dans la cage de la tigresse royale. Et l'histoire ajoute qu'à travers les barreaux sa femme lui criait : lâche ! lâche !

***

La race des phoques à fourrures et à crinières (encore des cumulards) du détroit de Behring menaçait de disparaître, elle aussi, si la diplomatie n'y avait mis ordre, « et des phoques éteints rallumé le flambeau ».

Un tribunal international s'est réuni au quai d'Orsay et a tranché l'affaire pendante entre l'Angleterre et les États-Unis, sans compter les phoques eux-mêmes directement intéressés dans la question, au même titre que Péponet des *Faux Bonshommes*. « Il n'est parlé que de ma mort là-dedans. »

Les avocats des deux puissances ont plaidé trois mois durant. Les phoques ont dû être bien surpris, pauvres bêtes auxquelles on n'a jamais pu apprendre à dire que : « papa ! maman ! »

Pendant qu'il était en train, le tribunal arbitral aurait bien dû prendre des mesures de protection en faveur des malheureux perdreaux et des infortunés lièvres de France, dont les chasseurs vont traquer demain les suprêmes représentants. C'est Chavette, je crois, qui, pour faire suite au dernier des Mohicans et au dernier des Abencerages, nous a décrit le dîner où serait mangé le dernier perdreau.

Triste ! triste ! aussi n'ai-je pas le cœur de vous raconter les histoires classiques de chasseurs qu'il est de règle de servir à l'ouverture, avec le lapin sauté ; ou plutôt je ne vous en dirai qu'une, parce que je crois qu'elle n'a pas beaucoup servi.

Il faut être au courant des usages et savoir que, quand on a tué quelque bête à poil, lièvre ou lapin, il est de règle de lui presser légèrement le ventre pour l'amener à expulser ce que Sganarelle appelait le superflu de la boisson. Le Marseillais (le Marseillais des anecdotes de chasse) n'y manquait jamais. « C'est un principe, disait-il avec l'accent obligatoire. Et tenez, l'autre jour encore, après une battue, je disais à mon garde : « Joseph, faites-donc... uriner ces trois lions. »

***

Mais chasserons-nous cette année ? oui, s'il plaît au ministère et s'il ne supprime pas l'ouverture, comme il a fait des trains de plaisir, en vue d'obliger les citoyens à se consacrer à leurs devoirs électoraux. Songez qu'il nous reste un second tour de scrutin, des réunions, et que M. Dupuy ne badine pas avec l'amour... de la politique. « Si tu ne l'aimes pas, je l'aime, » comme on chante, avec une variante, dans *Carmen*, « si je l'aime, prends garde à toi. »

Ah ! oui, prends garde à toi, pauvre touriste, pauvre excursionniste, pauvre pêcheur à la ligne. L'œil du ministère saura te découvrir sur le sommet des montagnes, dans les gorges profondes.

Dans le fond des forêts irez-vous vous cacher ?

Une main sévère, mais juste, vous en tirera et vous conduira par l'oreille dans la salle du scrutin. C'est la salle du festin de l'Évangile. Et le maître dit à ses serviteurs : « Allez-vous-en par les chemins, dans les carrefours, derrière les haies, et ramenez tous ceux que vous rencontrerez. »

« Pst ! pst ! où donc allez-vous ainsi, mon ami, en chapeau de paille et veston de coutil ? — A la campagne, monsieur le ministre. — Plaisantez-vous ? Il n'y a de campagne que la campagne électorale. Veuillez rentrer tout de suite. — Mais, monsieur le ministre, les eaux me sont recommandées. — Allons donc ! Vichy, Plombières ? Ce qu'il y a de meilleur pour la santé, c'est d'être dans les eaux du gouvernement. — Mais le grand air... — Prenez seulement l'air du bureau de votre préfecture, et vous m'en direz des nouvelles. Vous murmurez ? Vous me ferez le plaisir d'assister à cinq réunions publiques de plus, pour vous apprendre à répliquer. »

Bref, comme on dit en style de caserne, tout le quartier est consigné jusqu'à la gauche..., la gauche surtout.

***

Soumis à cette discipline, les électeurs français ont le droit d'envier le sort des soldats anglais, en faveur desquels, vu la température, on a beaucoup relâché de la raideur britannique. Les journaux nous ont appris que les troupes étaient autorisées à faire leurs exercices en bras de chemise. Ce n'est pas M. Dupuy qui tolérerait une pareille tenue pour les manœuvres, fussent-elles de la dernière heure.

On a vu, au camp de Folkestone, des régiments de cavalerie charger bannière au vent. C'est à la lettre, milady. Quant aux highlanders, qui, en temps normal, ne portent pas de culottes, on se demande en vérité ce qui leur restait. L'Angleterre a le droit d'être fière de ses corps de troupes, maintenant qu'elle les connaît à fond. Quant à l'Armée du Salut, on frémit en songeant aux conséquences qu'aurait pour elle l'adoption de la nouvelle tenue. *Shocking !*

JEAN-PIERRE.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

25 août 1893.

Le suffrage universel a parlé. La volonté de la France s'est fait entendre. Une nouvelle Chambre nous est née. Et l'on peut dire que la journée du 20 août 1893, dans l'ensemble, a été bonne pour la République. Tout d'abord ce sont des hommes nouveaux qui iront en grand nombre, plus de cent, s'asseoir sur les bancs du Palais-Bourbon. C'est l'inévitable malheur des assemblées que ceux qui s'y éternisent perdent peu à peu le contact de la nation. A la longue, la Chambre est pour eux comme un couvent où les voix du dehors ne pénètrent pas. Sans aller, ainsi que Proud'hon, jusqu'à dire qu'il y a une pourriture d'assemblée comme il y a une pourriture d'hôpital, on ne saurait nier l'influence d'une claustration prolongée sur les cerveaux les mieux organisés. Aussi faut-il se louer de voir des jeunes gens entrer à la Chambre. S'ils n'ont pas connu les luttes souvent âpres des jours difficiles, ils n'ont pas connu davantage les faiblesses et les misères où les fauteurs de scandales feignaient de voir des crimes. Que la vie publique soit clémente à ces nouveaux venus qui n'ont peut-être pas tous pris la précaution d'abriter leur poitrine derrière un triple airain !

Et qu'ils nous donnent enfin cette majorité de gouvernement dont la démocratie attend la réalisation des réformes vraiment nécessaires! Cela leur sera plus facile qu'à ceux qui les ont précédés dans la carrière. Les grands artisans des crises ministérielles sont en ballottage dans leurs collèges, s'ils n'y sont pas en minorité. La droite a perdu de nombreux sièges; les éléments modérés l'emportent, et les ralliés, M. Piou leur manquant, ne sont plus qu'une expression parlementaire.

Une chose frappe dans les résultats du scrutin du 20 août. Non seulement ils sont l'attestation du mépris souverain du pays pour les calomnies des douze derniers mois, mais ils font justice des calomniateurs. M. Drumont a vainement tenté la fortune électorale dans la Somme et M. Delahaye a combattu en pure perte dans l'Indre-et-Loire. M. Andrieux est en ballottage à Paris. C'est qu'au fond l'injure suprême, c'est à la France qu'on la faisait, quand on supposait qu'un grand et honnête pays est capable de se laisser entraîner par ceux qui font du décri public un art et une profession.

Les socialistes gagnent quelques sièges. Un de leurs chefs d'école les plus en vue, M. Guesde, a été élu dans le Nord. Cela n'est pas pour nous préoccuper; il pourra être utile cependant, à plusieurs points de vue, de savoir enfin ce que veulent et ce que peuvent ces théoriciens qui se sont détournés de l'esprit de la Révolution française pour aller à l'inspiration allemande de Karl Marx.

*
* *

Des incidents graves et pénibles se sont produits à Aigues-Mortes, où des rixes mortelles ont éclaté entre les ouvriers français et les ouvriers italiens. Il y a eu de nombreux blessés, des morts. Quels ont été les premiers agresseurs, qui a commencé? C'est ce que l'enquête judiciaire ouverte immédiatement aura quelque peine à établir. Avant que l'on ait pu déterminer les responsabilités, des représailles sans mesure ont eu lieu en Italie. Il a fallu, pour les excuser, donner contre tout bon sens et contre toute vraisemblance, un caractère politique aux événements d'Aigues-Mortes. Et puis n'importait-il pas de justifier la présence du prince de Naples aux grandes manœuvres allemandes, en Alsace-Lorraine ?

Toujours est-il que des cris injurieux à l'adresse de la France ont été poussés; à Rome, le palais Farnèse n'a pas été respecté et à plusieurs reprises l'hymne allemand a été demandé par une populace en fureur. De Turin à Messine c'est un concert d'invectices et d'outrages, et l'on a été jusqu'à crier: « Vive l'Autriche! » O Silvio Pellico!

Le préfet de Rome a été suspendu par M. Giolitti en même temps que M. Dupuy suspendait le maire d'Aigues-Mortes. Et l'on peut espérer que les choses en resteront là.

On ne peut vraiment pas exiger de l'ouvrier français qu'il se fasse une idée très juste de la loi de l'offre et de la demande. Si rien n'est moins scientifique, rien n'est plus naturel que le dépit du travailleur quand il voit la main-d'œuvre étrangère préférée. Les salaires de l'industrie française, lui semble-t-il, devraient appartenir exclusivement à la main-d'œuvre française. Les théories de Bastiat et d'Adam Smith ne sont pas de saison ici. Aucune pensée politique et point de haine nationale dans ces tristes échauffourées. Réduits à vivre de privations et plongés dans la misère, nos ouvriers jalousent ces étrangers sans famille qui sont moins exigeants et plus endurants qu'eux et qu'on leur préfère parce qu'on les paye moins.

Combien sensées sont les réflexions du *Secolo* qui, au milieu des imprécations de toute la presse italienne, fait entendre ces sages paroles : « Si le pays italien n'était pas si misérable, nos ouvriers ne seraient pas obligés d'émigrer en masse pour aller enlever aux étrangers leur travail. En excitant la jalousie des ouvriers du pays où elle se porte, cette émigration ne nous cause que des désagréments. La faute en est au mauvais état des finances italiennes. Le gouvernement est responsable d'avoir causé, par sa politique néfaste, ce mouvement économique. »

La France est la première à souhaiter que l'Italie sorte bientôt des embarras financiers au milieu desquels elle se débat, et à faire des vœux pour que M. Giolitti, un homme d'État de grande valeur, libère son gouvernement de préoccupations qui entravent le développement économique du pays. M. Resmann, l'ambassadeur d'Italie à Paris, est mieux placé que qui que ce soit pour renseigner ses compatriotes sur nos sentiments véritables. Est-ce qu'il dépend de nous que l'Italie soit notre amie, si ce n'est notre alliée?

*
* *

La session des conseils généraux s'est ouverte le lendemain du scrutin législatif. Les députés nouvellement élus, qui appartenaient aux asssemblées départementales, ont repris leur rôle de simples conseillers ou de présidents des Conseils. M. Rouvier, président du Conseil général des Alpes-Maritimes; M. Méline, président du Conseil général des Vosges; M. Raynal, président du Conseil général de la Gironde, ont prononcé les discours d'usage, auxquels ils ont ajouté l'expression de leurs vœux et de leurs souhaits pour la nouvelle Chambre qui vient de sortir des urnes populaires. Cette Chambre, on le sait, doit durer quatre ans et demi, en vertu de la loi votée dans les derniers jours de la session. Quatre ans et demi : un siècle! Quels événements rempliront cette longue période? Il est permis aux prophètes de se livrer carrière. Puisse la Chambre de 1893 être plus heureuse que la précédente et donner un peu plus de contentement au pays!

HECTOR DEPASSE.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 10 TOME LII 2 SEPTEMBRE 1893.

LA PRESSE EN ANGLETERRE

Le journal. — Le livre. — Les bibliothèques.

I.

Depuis plus d'un siècle, la presse est, en Angleterre, partie essentielle de l'organisme social et politique : elle constitue à elle seule une institution véritable et la garantie la plus sûre de toutes les autres (1). Il n'est pas de pays au monde où le peuple tout entier, du haut en bas de l'échelle, lise davantage, journaux, revues et livres; il n'en est pas où la presse soit mieux informée, plus sincère, plus honnête. Le journal et le livre y sont, dans toutes les classes et à tous les âges, deux des plus puissants instruments d'éducation. L'Anglais lit toute sa vie, non pas seulement pour se distraire, mais pour s'instruire, même au sortir de l'école; car il est naturellement pénétré de cette idée que l'homme n'a jamais fini d'apprendre.

L'action de la presse sur le peuple anglais, durant ce siècle, a été immense et bienfaisante. En 1831 déjà, lord Lyndhurst disait à Greville : « Eh bien, Barnes est l'homme le plus puissant du royaume! » — Barnes dirigeait alors le *Times*. — Sur l'attitude de toute la presse anglaise à cette même époque, nous avons le témoignage d'un critique autorisé : « Ses tendances étaient *pour* le bien et *vers* le bien, et son influence mise au service de la sagesse, de la vertu et de la vérité (1). » A soixante ans d'intervalle, la presse anglaise recevait d'un homme dont nul ne conteste la rude et spirituelle franchise un hommage non moins précieux :

> La presse de ce pays, disait lord Rosebery (2), guide nos hommes d'État et traduit les idées de la nation. Si la presse ne remplissait pas ces deux grandes fonctions, elle ne mériterait nullement l'estime dans laquelle nous la tenons. La devise de nos journalistes pourrait être : « Sois juste et ne crains point » (*be just and fear not*), car c'est par sa justice et son intrépidité que la presse britannique s'est élevée au-dessus de toutes les presses du monde.

Si Barnes était déjà, en 1831, l'homme le plus puissant du royaume, que dire aujourd'hui des directeurs des cinq ou six grands journaux londonniens?

Les entraves, très lourdes autrefois, ont peu à peu disparu (3). Les moyens d'action se sont multipliés à l'infini; toutes les ressources de l'intelligence et de la fortune ont été mises en œuvre, si bien qu'aujourd'hui l'on peut dire, avec raison, du *Times* à trois pence ou

(1) « Si l'on recherche attentivement quel est le principal instrument du mécanisme social, si solide, en même temps que si compliqué, la garantie la plus efficace de la possession de tant de biens anciens et nouveaux, je penche à croire qu'elle réside dans la *publicité*... » (Montalembert, *de l'Avenir politique de l'Angleterre*, p. 291.)

(1) *Westminster Review*, nos 3, 19, 23. Cité dans *The Reign of Queen Victoria*, p. 509.

(2) Au banquet de *The Institute of Journalists*. *Times*, 12 septembre 1892.

(3) En 1836, le droit de timbre sur les journaux est réduit de 4 pence (40 centimes) à 1 penny (10 centimes). L'impôt sur les annonces est aboli en 1853, le droit de timbre disparaît en 1855, et l'impôt sur le papier en 1861.

du *penny paper*, — qu'il s'appelle *Standard, Daily News* ou autrement, — qu'il est « le produit le plus parfait, le plus extraordinaire de l'industrie humaine, celui qui résume tous les progrès et qui est, en quelque sorte, la résultante de toutes les découvertes (1). »

En 1846 apparaît le premier grand journal à deux sous, le *penny paper* : c'était le *Daily News* de Londres. De là date l'ère des journaux à bon marché. Ils sont maintenant une demi-douzaine de grands journaux du matin à deux sous, publiés à Londres et lus dans toute l'Angleterre. Leur organisation matérielle représente un capital énorme (2) ; ils défient toute concurrence nouvelle. Londres et l'Angleterre n'ont jamais connu et ne connaîtront probablement jamais la plaie des feuilles éphémères, innombrables et irresponsables, qui ravage d'autres pays. Pour deux sous, l'homme du peuple et le bourgeois ont, chaque matin, huit grandes pages d'impression serrée, claire et nette, sur bon papier : toutes les nouvelles du monde entier reçues par câble dans les dernières vingt-quatre heures : nouvelles politiques, littéraires, commerciales, financières, industrielles, maritimes, coloniales, — abondantes, précises, bien classées, répertoriées et, au besoin, commentées. Ce n'est pas le penny du lecteur, — même lorsqu'il se multiplie par 300 000, comme pour le *Standard*, — qui pourrait payer les frais sans nombre : sans parler des frais de rédaction, seulement le papier et l'encre, qui sont de bonne qualité, la composition, qui est extrêmement soignée, les remises aux intermédiaires, et les trains spéciaux qui, à quatre heures du matin, emportent dans toutes les directions les feuilles encore fraîches. Tout le système repose sur l'annonce. Les nouvelles, les articles sont un noyau qu'enveloppe une épaisse écorce : quatre pages d'annonces entourent quatre pages de *leaders* et de dépêches. Naissances, mariages, décès, hôtels, appartements à louer, expositions, voyages, théâtres, sports, départs de bateaux, chevaux et voitures, établissements d'éducation, annonces légales, librairie, annonces commerciales de toute sorte, banques, compagnies d'assurances, placements et prêts d'argent, offres et demandes d'emploi, ventes aux enchères, etc., c'est un monde, c'est un marché immense, où l'on cherche et trouve tout, car tout y a sa place marquée.

Les ressources de ces grandes entreprises sont parfaitement claires : leur publicité est une marchandise tarifée et recherchée ; la clientèle de lecteurs que, grâce à leur esprit d'entreprise et à leur solide réputation, les journaux sont parvenus à grouper, donne toute sa valeur à leur publicité. Ils payent cher l'information rapide et sûre à l'aide du produit des annonces ; ils retiennent et augmentent leur clientèle de lecteurs parce qu'ils emploient la plus grande partie des bénéfices à trouver les moyens de satisfaire toujours mieux son désir d'être instruite vite et bien de tout ce qui se passe. L'annonce paye l'information ; l'information retient la clientèle de l'annonce (1).

Le chef-d'œuvre de la presse anglaise, c'est le *Times*. En ouvrant un numéro du *Times*, qui sort des presses à quatre heures du matin, l'esprit est confondu à la pensée que vingt-quatre heures plus tôt rien de ce qui se trouve dans ces douze ou seize pages admirablement imprimées sur beau papier d'alfa n'était encore écrit, composé, ni même vécu ; qu'à onze heures la veille, pas un mot, peut-être, de ces immenses discours télégraphiés et reproduits *in extenso* n'était encore prononcé aux Communes, à Manchester ou à Édimbourg. C'est l'histoire des dernières vingt-quatre heures, dans le monde entier, copieusement relatée et parfaitement classée.

Depuis 1870, depuis que l'étonnant Archibald Forbes télégraphia heure par heure l'histoire palpitante de la guerre franco-allemande, le fil électrique a révolutionné les habitudes de la presse et du public anglais. Tout ce qui est vieux de plus de vingt-quatre heures est de l'histoire ancienne et ne mérite plus d'être rapporté. Tous les grands journaux de Londres entretiennent dans les capitales de l'Europe, avec des traitements de ministres, des correspondants particuliers qui télégraphient chaque soir des centaines et des milliers de mots. C'est le *Times* qui a, le premier,

(1) Ph. Daryl, *la Vie publique en Angleterre*, p. 22. On trouvera dans le chapitre II de ce livre une foule de détails techniques, très vivement présentés, que nous ne pouvons donner ici.

(2) Lucas, *England : its people, polity and pursuits*, donnait en 1884 le budget de l'un des principaux journaux à deux sous de Londres : dépense totale annuelle, en moyenne 6 500 000 à 6 750 000 francs ; bénéfice annuel, 1 375 000 à 1 500 000 francs : ce qui fait, à raison de trois cent treize jours ouvrables par an, chaque jour, dépenses : 21 500 francs, et bénéfices 5000 francs.

(1) M. C. de Varigny cite un fait qui prouve que le souci d'augmenter le chiffre d'affaires n'altère pas, chez les directeurs de journaux, la notion de leurs devoirs envers leurs lecteurs. L'expérience a prouvé que l'indépendance et l'intégrité étaient encore d'un bon calcul et solide profit :

« En 1845, la spéculation sur les chemins de fer prit, en Angleterre, un formidable essor. Les annonces et réclames des compagnies nouvelles affluaient dans les colonnes du *Times*, qui encaissait, de ce chef seul, plus de 300 000 francs par semaine. Ému des dangers que cette spéculation effrénée pouvait faire naître, prévoyant une crise financière et industrielle redoutable, John Walter, qui avait succédé à son père comme éditeur du *Times*, n'hésita pas à entreprendre une campagne vigoureuse contre ces annonces alléchantes qui amenaient l'or dans sa caisse.

« Recrutant, parmi les écrivains compétents, les plus indépendants, s'adressant aux financiers les plus en renom et les plus prudents, il publia, jour par jour, semaine après semaine, des articles dans lesquels, prenant vivement à partie les meneurs du mouvement, il dénonçait les risques que l'on faisait courir à l'épargne publique, le peu de garanties qu'offraient ces compagnies improvisées, l'agiotage des actions, l'effondrement prochain de plans mal conçus et mal étudiés. Le *Times* y perdit une source éphémère de revenus, mais y gagna, avec une clientèle considérable de lecteurs et d'abonnés, l'estime et la considération publiques.

entrepris de supporter ces frais énormes, et tous ont suivi (1).

Deux faits montrent clairement, et sous le meilleur jour, l'emploi que font les journaux anglais de cette puissance de l'argent et l'effet qu'ils en tirent. M. Gladstone, premier ministre depuis quelques semaines, allait faire paraître, dans la *North American Review* du 1er octobre 1892, un article sur la question d'Irlande; c'était à la fois une curiosité littéraire et un événement politique. Le *Times*, dont on connaît l'ardente campagne contre M. Gladstone et son plan de *Home Rule*, obtint du directeur de la revue l'autorisation de reproduire 2500 mots de l'article, qui en contenait 4583. Il se le fit télégraphier tout entier de New-York, en publia 2000 mots environ et le commenta comme s'il venait de paraître à Londres. — Autre exemple : Pendant la dernière crise économique, financière et politique à Buenos-Ayres, qui eut des conséquences si désastreuses pour les capitalistes anglais, le *Times*, qui avait envoyé dans la République Argentine un excellent correspondant, se fit télégraphier tous les jours, presque heure par heure, les détails de la crise, qui se précipitait comme un écroulement. Aucun gouvernement, aucune maison de banque, si puissante qu'elle fût, ne pouvait se donner un pareil luxe. Le *Times* dépensa jusqu'à 37 500 francs en deux jours (2). Mais, grâce à lui, les capitalistes de l'Europe, qui sont engagés pour des milliards dans l'Amérique du Sud, apprirent trois semaines plus tôt des événements qui les intéressaient si fort.

La province a ses journaux, presque aussi puissants, à coup sûr aussi entreprenants et aussi bien, parfois même mieux informés que ceux de Londres. En eux la presse de la métropole a de rudes concurrents, souvent heureux. Le *Manchester Guardian*, le *Liverpool Courier*, le *Birmingham Daily Post*, le *Leeds Mercury*, pour ne citer que ceux-là, feraient honneur à n'importe quelle capitale du continent. Il n'y a pas à Paris un journal qui soit aussi puissamment outillé que le *Manchester Guardian :* il a correspondants particuliers dans les principaux pays d'Europe, bureau à Paris, fils spéciaux avec Londres, agence centrale à Londres; il est aussi « substantiel », presque aussi copieusement pourvu de nouvelles sur le monde entier que les grands confrères de la capitale; il est sans rival dans ses enquêtes permanentes sur la situation économique et commerciale de la région qu'il dessert.

Par son incroyable esprit d'entreprise, par ses énormes capitaux, par l'activité et l'intelligence de ses administrateurs, le grand journal anglais de Londres ou de province réalise une moitié de la devise que lui propose lord Rosebery, il prouve son *intrépidité;* quant à l'autre, à la justice, nous la trouvons fidèlement respectée dans le ton du journal.

II.

Un journal anglais est une grande industrie, dont les chefs se savent responsables vis-à-vis de leurs mandataires et du public : leur raison sociale, le nom du journal qui s'est acquis une haute réputation, est un bien précieux qui doit être sauvegardé avec la même piété filiale qui anime les chefs des vieilles maisons de commerce, solides et vénérées, de la cité de Londres, de Manchester ou de Liverpool. Mais ils n'ont pas seulement à cœur de faire honneur à leur signature commerciale, de bien gérer leurs affaires; ils ont à porter une responsabilité morale très lourde, d'autant plus lourde que leur journal est plus prospère et plus puissant. Cette responsabilité, ils en sentent tout le poids, et l'on doit dire qu'ils le portent dignement. Ils possèdent, au plus haut degré, le sens de l'intérêt supérieur du pays, de l'honneur du nom anglais, le respect de la réputation, de la vie privée et des intérêts des particuliers.

Les articles de fond ne sont pas signés : c'est le journal qui parle. Les petites questions d'amour-propre, les polémiques personnelles, même les polémiques de journal à journal ont disparu : « Cela n'est plus dans les mœurs. Nos voisins ont compris, depuis un demi-siècle, que les hommes ne sont rien et que les idées seules importent : ils sont bien véritablement guéris des individus (1). » Le public agissant sur le journal et le journal réagissant sur le public, il s'est formé, peu à peu et dès longtemps, une opinion qui condamne et rend impossibles ces puérilités ou ces excès dont nous souffrons en France : la presse se trouve naturellement portée au rang d'une institution, parce qu'elle n'emprunte sa force qu'au respect dont on l'entoure et qu'elle mérite.

Il faut rendre au public sa part : sur toute question, il veut se faire lui-même son opinion; il veut connaître le pour et le contre, il veut entendre toutes les parties

(1) « Peu de personnes se figurent l'énorme travail que la presse donne à l'administration des télégraphes du Royaume-Uni : en 1871, on télégraphia 21 millions de mots pour la presse; en 1891, 600 millions, soit, environ, 2 millions de mots par jour. Quand M. Gladstone prononça, en 1891, un grand discours à la National Federation, à Newcastle, 390 778 mots furent transmis dans toutes les parties du royaume. » (Discours prononcé par M. W.-H. Preece, ingénieur en chef du Post-Office, à l'Institution of Electrical Engineers, le 26 janvier 1893.)

(2) Chiffre cité dans un *leader* du *Times*, 3 juin 1892.

(1) Ph. Daryl, p. 42.

Voici le témoignage d'un homme public anglais, qui a été mêlé aux luttes les plus ardentes, M. Chamberlain :

« En général, la presse anglaise montre, à l'égard de ses adversaires politiques, autant de justice, de générosité, d'impartialité que l'on en peut raisonnablement attendre de l'humanité imparfaite et anonyme... Je dois beaucoup à la presse qui m'a souvent fustigé. » (Discours prononcé au Birmingham Press Club, le 21 janvier 1893. — *Times*, 23 janvier.)

en cause, qu'il s'agisse des débats du Parlement (1), d'un procès civil ou criminel, ou d'une discussion quelconque rendue publique. Cela ne date pas d'hier (2), et c'est un signe certain que les mœurs publiques du peuple sont saines. L'article de fond, seul, porte la marque du parti auquel appartient le journal. Tout le reste est purement documentaire : ce sont les pièces du procès. Quel que soit le parti que le journal représente, il publie l'analyse impartiale des débats du Parlement, sans une réflexion, sans une altération.

Cette sévère probité, cette noble bonne foi, est d'autant plus méritoire et d'autant plus salutaire qu'il n'y a jamais eu de compte rendu officiel des discussions parlementaires, ni d'autre moyen de rectifier ou de préciser les termes employés par les orateurs, que les réclamations individuelles adressées aux journaux. Or ces réclamations sont tout ce qu'il y a de plus rare (3).

De même pour les débats judiciaires : le *reporter* est souvent un jurisconsulte de grand mérite, qui a trop le respect de la liberté humaine pour traiter en coupable un accusé qui est digne de tous les ménagements tant qu'il n'a pas été condamné (4).

Enveloppés par cette masse compacte de documents, de faits précis, sont les *leaders*, les articles de fond, placés au centre et formant noyau. *L'editor*, qui est responsable des opinions et de la tenue du journal, a l'œil à tout. Il est au courant de tout, il suit toutes les questions ; car il est l'autocrate qui décide sur quels sujets et dans quel sens seront écrits les *leaders* par ses lieutenants. Certains *leaders* sont des articles improvisés à toute bride, entre onze heures et minuit et demi, sur un grave événement appris à la dernière heure, sur un discours prononcé le soir même à l'autre bout de l'Angleterre ou même de l'Europe ; d'autres sont ce que nous appellerions des chroniques ou des variétés, écrits plus à loisir, sur un sujet d'actualité moins pressante : découverte géographique, économie sociale, questions diplomatiques, procès à sensation ; — et, périodiquement, les longues colonnes lamentables sur le *fog*, l'horrible brouillard qui chaque hiver serre plus violemment son étreinte à la gorge des infortunés Londonniens. Ces articles sont, généralement, assez calmes d'allures et courtois de ton : « C'est la sagesse publique, c'est le chœur antique devisant sur les événements du jour (1). » Mais il arrive, — tout arrive, — que les plus sages perdent la tête : et l'on a pu voir comment cette malheureuse question d'Irlande, éternellement douloureuse et insoluble, a conduit naguère les plus graves journaux aux pires expédients du plus bas esprit de parti et aux plus incroyables excès de langage. Il n'en reste pas moins que, depuis trente et quarante ans, le ton de la presse anglaise, même dans les polémiques les plus passionnées, s'est sensiblement relevé, si j'en crois un bon juge (2). Les *University men* ont peuplé les salles de rédaction, et, grâce à eux, les idées générales ont trouvé dans la presse quotidienne de dignes interprètes et ont commencé à pénétrer jusqu'au grand public.

Aujourd'hui, comme du temps de Montalembert, il faut faire une réserve sur « tout ce qui touche à la politique extérieure de l'Angleterre et à ses relations avec les nations étrangères. Ici la partialité politique, religieuse, nationale... reprend toute sa force et toute sa ruse ». A cela deux causes : inintelligence des choses du dehors, égoïsme collectif ou orgueil national. L'Anglais, même le mieux doué, s'il est foncièrement Anglais, s'il a été élevé à l'anglaise, est incapable de s'extérioriser assez pour comprendre pleinement un peuple étranger, partant, pour lui rendre justice. Le sentiment inné, la conviction enracinée de la supériorité de la race anglaise l'empêchent de lutter contre cette impuissance à sortir de soi, paralysent sa sympathie et lui masquent son injustice ; l'injustice du peuple anglais à l'égard de l'étranger est à la fois une preuve de sa force et un défaut inhérent à cette vigueur de la race (3).

---

(1) On sait que le *Times* publie, à ses frais, le compte rendu *in extenso* des débats du Parlement, et que ce compte rendu fait foi.

(2) « Le public s'y regarde (en Angleterre) comme un jury permanent... Le journal est tenu, par respect pour la souveraineté de l'opinion, de prendre ou d'affecter les allures de ces juges auxquels l'équité anglo-saxonne ne permet plus de rudoyer un accusé ou de lui tendre des pièges. » (Montalembert, *loc. cit.*, p. 303; 1856.)

(3) Montalembert, *loc. cit.*, p. 301.

« La reproduction des débats parlementaires, ajoute cet auteur, à l'époque où elle était libre chez nous, subissait les mutilations et les altérations les plus graves, au gré de l'opinion ou des passions du journal, qui feignait de tenir ses lecteurs au courant des débats législatifs. Je ne sais guère que le *Journal des Débats* qui ait fait une honorable exception à cette règle. Qui ne se souvient de la façon dont le *National* assaisonnait les discours de ses adversaires d'interruptions imaginaires et d'injures forgées à froid dans ses propres bureaux ? »

Depuis 1856, quels progrès avons-nous faits dans le sens de l'impartialité, de l'honnêteté politique et du respect des opinions contraires ? Lequel blâmer le plus, du journal qui fausse et dénature, ou du public qui n'a pas su encore exiger et obtenir de la presse qu'elle lui mît, en toutes choses, impartialement sous les yeux les éléments d'un jugement personnel ?

(4) Comparez à cela les pantalonnades de certains de nos journalistes judiciaires, qui ne voient le plus souvent dans les causes où peut être en jeu l'honneur d'un nom qu'une matière à facéties.

(1) Ph. Daryl, p. 28.

(2) M. John Morley.

(3) Montalembert écrivait :

« Les grands journaux anglais entretiennent, à grands frais, dans les capitales étrangères, des correspondants qui sont chargés de dissimuler ou de falsifier le fait et le droit autant qu'il le faut pour complaire aux préjugés et aux intérêts britanniques, et ils remplissent cette tâche avec un succès complet. »

Que fait d'autre encore aujourd'hui le correspondant viennois du *Times* ?

Quelques exemples de partialité aveugle dans les questions étran-

III.

Après les journaux quotidiens viennent les journaux du dimanche et les revues hebdomadaires : les premiers, comme le *Lloyd's Newspaper*, le *Reynolds'*, le *People* et d'autres, publient, à l'usage du peuple et du petit bourgeois, un résumé des événements de toute la semaine, assaisonné de quelque gros roman dramatique, qu'on lit pendant l'interminable journée du dimanche; les autres, qui sont des revues à six pence, commentent l'histoire de la semaine en satiristes, comme *Truth;* à l'usage des capitalistes, comme l'*Economist* et le *Statist;* pour les gens d'église, comme le *Guardian;* pour les sportsmen, comme le *Field;* et pour tout le monde, comme le *Speaker*, le *Spectator* ou la *Saturday Review*. Il en est dix autres encore, mais deux méritent une mention à part : l'*Academy*, qui est presque exclusivement une revue d'érudition, et l'*Athenæum*, qui est le modèle inimitable de la revue critique. Chaque semaine, l'*Athenæum* suit le mouvement littéraire, artistique et scientifique dans tout l'empire britannique et le monde entier. Aucun livre ne paraît à Londres qui ne soit au moins mentionné dans ses colonnes. Tout ouvrage qui apporte quelque chose de nouveau est analysé, *reviewed* comme ils disent. Nous n'avons pas, en France, de mot qui corresponde à celui-là, n'ayant pas la chose; notre critique signe l'article où il parle d'un livre nouveau, et, dès lors, il songe bien plus à se faire valoir lui-même qu'à faire connaître son client. Dans le domaine des lettres, il en est allé de même que dans celui de la politique; le peuple anglais a voulu être informé, il a voulu être tenu au courant; il n'a pas consenti à abdiquer son jugement entre les mains de M. X... ou de M. Z... chargé dès lors de dispenser l'éloge ou le blâme, la flatterie ou le persiflage, suivant son humeur, suivant les exigences de la camaraderie ou la générosité de l'éditeur. L'*Athenæum* existe depuis plus de cent ans; et, dès le milieu du siècle, grâce à l'appui du public, il avait triomphé du « puffisme et de la vénalité qui prévalaient autrefois (1) ». A son exemple, les grands journaux de province se sont mis à tenir eux-mêmes leurs lecteurs au courant de tout ce qui se publiait et valait d'être lu; si bien qu'aujourd'hui les « reviewers » du *Manchester Guardian* ou de *Scotsman* font presque autorité.

Après le bataillon léger des périodiques hebdomadaires vient l'infanterie de ligne des revues mensuelles; puis, en réserve et comme au centre, la masse imposante des *Quarterlies*. Les revues mensuelles se divisent en deux groupes, les *Reviews* et les *Magazines*. Les Reviews (*Contemporary*, *Fortnightly*, *Westminster*, *National*, *Nineteenth Century*) sont des recueils graves qui ne s'occupent guère que des questions sociales et politiques; chacune représente une opinion ou une nuance d'opinion politique et philosophique. Les unes ont conservé la règle de l'anonymat, les autres l'ont abandonnée; les premiers écrivains de l'Angleterre, les hommes du monde, les hommes d'action, les professionnels de toute sorte viennent, tour à tour, apporter leur témoignage sur une question ou défendre une thèse, suivant les hasards de l'actualité et les préoccupations de l'opinion publique. Tout « honnête homme », ayant quelque chose à dire qui vaut la peine d'être dit, est sûr de trouver accueil dans l'une de ces grandes maisons.

Tandis que la *Review* s'adresse au public qui pense et qui agit, et que par son prix assez élevé (1) elle s'interdit de pénétrer dans les intérieurs modestes, le *Magazine* se tourne vers ceux qui veulent être instruits un peu, mais surtout distraits; il ne coûte guère que 1 shilling, et il donne la place d'honneur aux œuvres d'imagination et aux récits de voyages; c'est *Blackwood's*, *Macmillan's*, *Cornhill*, *Longman's*, *Temple Bar*, *Time* et le *Gentleman's Magazine*, et d'autres encore que j'oublie. Ils ne publient pas tous et toujours des œuvres très distinguées, mais ils amusent honnêtement leur innombrable public.

Viennent enfin les deux vénérables revues trimestrielles, la *Revue d'Édimbourg* et la *Quarterly Review*, toutes deux plus qu'octogénaires, et qui ne suivent plus que de très loin l'actualité et les sursauts d'opinion : elles se sont réfugiées dans les régions plus sereines de la critique et de l'histoire.

Quand le public anglais a absorbé cette quantité énorme de matière imprimée qui paraît à heure fixe, il semble qu'il ne doive plus lui rester ni le temps ni la force de lire ce qui est écrit pour durer, ce qui est écrit pour être lu et non parcouru, — le livre. Il semble que, devant cette invasion des journaux et des périodiques, le livre doive reculer, puis disparaître. Il n'en est rien ; en Angleterre les livres nouveaux sont plus nombreux et plus lus qu'ils n'ont jamais été.

Le *Times* annonce chaque jour autant de livres nouvellement parus que les journaux de Paris en une semaine (2). La plupart des maisons d'édition anglaises

gères : L'article féroce du *Standard* sur l'exécution de Panitza, — une « atrocité bulgare » pourtant; — l'article du *Times* du 2 juillet 1890 sur la conférence de Bruxelles et le commerce des armes en Afrique; — les articles de toute la presse anglaise en l'honneur de Stanley, à son dernier retour d'Afrique, après les massacres de l'Oubanghi et les exploits de son canon Maxim. Les droits de l'humanité ne sont respectables que lorsqu'ils ne vont pas à l'encontre des intérêts britanniques; et ils sont, au contraire, très bons à rappeler quand ils peuvent gêner un peu les rivaux, telle pourrait être la conclusion de tous ces articles. D'ailleurs, tout ceci a été très bien mis en lumière par un Anglais, Sydney Whitman, dans son livre : *le Pays du Cant*.

(1) *The Reign of Queen Victoria*, II, p. 482.

(1) 2 shillings 6 pence, un peu plus de 3 francs.

(2) « La Grande-Bretagne voit paraître, chaque année, de 8000 à 9000 volumes, soit vingt-cinq par jour... » (Augustin Filon, *Journal des Débats*, 8 août 1893. Édit. rose.)

datent de plus d'un siècle. Elles sont assises sur des bases inébranlables. Le crédit et la renommée des Murray, des Macmillan, des Longmans sont passés en proverbes. Le livre est cher ou très bon marché, il n'y a pas de milieu. Un éditeur anglais ne consentirait jamais à mettre son nom à la première page d'un livre, cher ou bon marché, qui ne serait pas clairement et proprement imprimé sur bon papier. La première édition d'un livre est toujours chère et, presque toujours, elle trouve un public; si le livre a eu un grand succès, il en est fait six mois ou un an plus tard une édition populaire. D'autre part, les éditions à bon marché des auteurs anciens, des auteurs classiques, qui sont dans le domaine public, sont innombrables et excellentes :

Vous pouvez vous procurer la moitié des chefs-d'œuvre de la littérature à raison de trois pence par volume, disait récemment lord Rosebery à un auditoire populaire. Vous avez tout Shakespeare pour neuf pence; tous les poèmes de Milton pour le même prix; presque tout Dickens à quatre pence et demi par volume. Quel rêve d'avoir Pickwick pour quatre pence et demi!... C'est un fait acquis ; pour le prix d'un chapeau vous pouvez vous procurer une bibliothèque telle que tous les princes marchands du moyen âge, — les Fuggers et les Médicis, — n'en auraient pu réunir une semblable, eussent-ils même donné tout leur sang (1)...

Tout le monde peut acheter des livres à quatre ou neuf pence, mais qui payera neuf et douze shillings (11 à 15 francs) pour le moindre des volumes récemment parus? Comment les livres nouveaux, qui sont si chers, trouvent-ils une clientèle? Et, de même, comment ces innombrables revues et magazines peuvent-ils vivre? Là encore entre en jeu l'esprit d'association, si puissant et si bienfaisant dans la société anglaise : les « bibliothèques circulantes », les bibliothèques publiques, les clubs populaires, bourgeois et aristocratiques, telle est la clientèle assurée des éditeurs et des périodiques.

IV.

Dans les plus petites villes de province comme à Londres, les journaux, les revues, les livres nouveaux ou classiques sont mis en location par les libraires moyennant une redevance minime. Il est très peu de familles qui, grâce à ce système, ne recueillent chaque semaine une copieuse moisson de livres et de revues, où chacun trouve à glaner selon ses goûts ou ses besoins. Un Anglais comprit admirablement cette soif de connaître qui dévore ses compatriotes ; il avait le génie de l'organisation. Son nom est devenu célèbre comme celui d'un grand inventeur : c'était Mudie. Il a créé à Londres une grande agence centrale, une sorte de machine aspirante et foulante, qui appelle, au sortir des presses, la matière imprimée et la distribue immédiatement à ses abonnés sur tous les points du royaume et même de l'empire britannique: il a inventé la « bibliothèque circulante ». Les abonnés payent quatre guinées par an (un peu plus de cent francs), et ils reçoivent, chaque semaine, un ballot de volumes nouvellement parus, choisis par eux, et qu'ils renvoient une fois lus. Mudie a une clientèle si considérable qu'il prend souvent, à lui tout seul, une ou plusieurs éditions d'un nouveau livre qu'il croit devoir être très demandé. L'impôt intellectuel, sous la forme d'un abonnement chez Mudie ou chez un libraire local, est rarement refusé par le chef de famille; pour lui, il trouve à son club tout ce qui paraît, mais il veut que sa femme et ses enfants aient aussi leur part.

Les clubs pullulent partout où l'on parle la langue anglaise, et tout club, — qu'il s'appelle *Athenæum*, *Carlton*, *Devonshire*, ou qu'il soit un modeste *Mechanics' Institute*, — qu'il ait pour membres de riches bourgeois ou de simples artisans, — est abonné à tous les grands journaux et à toutes les revues. Voici, par exemple, entre mille autres, comment se compose le catalogue de la salle des périodiques de la *Leeds Mechanics' Institution*, un club populaire : 22 journaux du matin (5 exemplaires de chacun des journaux locaux, 3 du *Times*) ; 4 journaux du soir ; 74 journaux et revues hebdomadaires ; 67 revues et magazines mensuels ; 5 revues trimestrielles. Les ouvriers et les petits bourgeois de Leeds peuvent lire et lisent en effet tout ce que les intellectuels d'Oxford trouvent à leur *Union Club*, les hommes de lettres à l'*Athenæum* et les membres du Parlement au *National-Liberal Club* ou au *Conservative*.

Le symptôme le plus récent et le plus caractéristique de cette universelle soif d'apprendre, nous le trouvons dans l'histoire des « free Librairies », des bibliothèques gratuites. Un homme, dont le nom est presque oublié, quoiqu'il ait rendu un grand service à son pays, obtint du Parlement, en 1850, le vote d'un bill qu'on devrait appeler *Lex Ewart*. En vertu de cet *act*, toute paroisse est autorisée à construire et à entretenir des bibliothèques gratuites, à l'aide d'une taxe municipale, dont le montant ne doit pas dépasser un penny par livre d'income-tax. Encore faut-il que les électeurs aient été appelés à voter par oui ou par non sur la question suivante : La paroisse s'imposera-t-elle pour élever et entretenir une bibliothèque gratuite ? et que la majorité des électeurs (*ratepayers*), c'est-à-dire des contribuables, se soit prononcée pour l'affirmative. L'idée mit longtemps à faire son chemin : de 1850 à 1886, pendant un laps de trente-six ans, seulement 133 villes ou paroisses firent usage de l'autorisation accordée par l'*act* de 1850. Mais après l'entrée

(1) Discours prononcé par lord Rosebery, le 25 octobre 1892, à l'inauguration d'une Free Library, dans High Street, Whitechapel.

en scène de la démocratie, les choses changent de face, le mouvement s'accélère presque subitement : en quatre ans, de 1887 à 1890, c'est 70 nouvelles conquêtes que la loi a faites, 17 par an au lieu de 4. Londres, en particulier, mit longtemps à se décider : en 1885, on n'y comptait encore que 2 bibliothèques publiques ; mais en juin 1890, elle en possédait 19.

Je me rappelle, dit un auteur, les colères de Gustave Flaubert, indigné des grandes villes de France, des chefs-lieux de départements qui n'ont pas de librairie ou qui n'en ont qu'une (1).

De même Carlyle disait autrefois de l'Angleterre : « Comment se fait-il que chaque ville n'ait pas sa bibliothèque? Partout, vous trouvez une police, une prison, des potences ; pourquoi n'avez-vous pas de bibliothèques? » Carlyle et Flaubert seraient contents de l'Angleterre d'aujourd'hui. Toute ville veut avoir une ou plusieurs bibliothèques gratuites, comme elle a ses bains publics : l'une et l'autre choses sont devenues indispensables. C'est la remarque qui vint naturellement à l'esprit de M. Gladstone, inaugurant la bibliothèque gratuite de Saint-Martin's Lane, le 12 février 1891, à Londres. Le 1er janvier 1889, on avait élevé, dans ce quartier, une bibliothèque provisoire ; la salle des périodiques reçut plus de quatre cent mille visiteurs la première année.

Le 25 octobre 1892, lord Rosebery inaugure, à son tour, une bibliothèque gratuite, que les habitants de Whitechapel, le quartier le plus pauvre de Londres, ont décidé d'entretenir à leurs frais : elle était ouverte depuis huit jours seulement que déjà elle avait reçu 2654 visiteurs, en moyenne, par jour.

Qu'on me permette de rappeler ce que je disais ailleurs des bibliothèques gratuites à Birmingham (2) :

Il en existe plusieurs qui sont distribuées dans les différents quartiers de la ville. J'entre un jour, à midi, dans la principale, celle qui fait face à l'hôtel de ville. C'est un grand palais bien éclairé, bien aéré et complètement indépendant. Au rez-de-chaussée, une immense salle pour les périodiques : j'y vois étalés, bien présentés et consultés, tous les journaux importants de la province et de Londres, le *Journal des Débats*, la *National Zeitung*, des revues littéraires, spéciales, magazines, par centaines ; la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue d'Ethnographie*. Plusieurs centaines de lecteurs, ouvriers en costume de travail, petits bourgeois, tous très sérieux, ne perdant pas une minute ni une ligne, ne soufflant pas mot. Au fond de la salle, le catalogue des livres est affiché sur de grandes colonnes où chaque volume est représenté par un numéro mobile : à la colonne *science*, à la colonne *histoire*, les neuf dixièmes des volumes sont marqués : *sortis* (1). En 1885, le Conseil municipal consacrait 237 500 francs à la bibliothèque centrale, qui était visitée alors par 5000 lecteurs chaque jour, et aux bibliothèques annexes, situées dans différents quartiers, contenant chacune 10 000 volumes, et recevant toutes des périodiques. Ces bibliothèques de quartiers étaient visitées par 11 000 personnes, et prêtaient 2000 volumes par jour. Le goût populaire est si vif pour ces institutions que, lors des élections municipales, les électeurs des quartiers non pourvus de bibliothèques ne manquent pas de poser aux candidats la question suivante : « Voterez-vous pour l'établissement d'une bibliothèque gratuite et d'une salle de journaux dans le district? » Notez que c'est une augmentation de taxe qu'ils réclament en même temps.

Chez nous, l'ouvrier et l'employé n'ont pas encore conquis les loisirs que possèdent maintenant leurs

(1) A propos de Tromsoe, dans une lettre de Norvège, envoyée par M. G. Pouchet au retour de sa mission à Jean-Mayen. *Temps* 28 septembre 1892 :

« C'est que Tromsoe, avec ses 6000 habitants, est une capitale. Il s'y publie trois ou quatre journaux et même une revue scientifique. Vous y trouverez plusieurs librairies fort bien pourvues.

« Il est certain qu'on lit beaucoup, dans tout le nord de la Norvège. Jusqu'au fond des plus lointaines vallées, dans la longue nuit de l'hiver, *on lit, mais non pas des romans, on lit des traités d'histoire, de critique, d'économie sociale.* »

(2) Une république bien gouvernée, *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1891.

(1) Comparez ce qui se passe à Paris dans les bibliothèques populaires gratuites :

« Sur les 1 386 642 lectures de 1890, le roman en a donné, à lui seul, 690 105.

« La proportion est considérable. De tout temps, l'*administration s'est efforcée de réagir contre ce goût prédominant du public pour les lectures de simple agrément.*

« Il y a quelques années, des instructions ont été données dans ce sens aux bibliothécaires, qui ont été invités à user de l'influence que peuvent leur donner leurs relations presque journalières avec les habitués de leurs bibliothèques pour engager ceux-ci à se tourner de préférence vers des ouvrages sérieux.

« Le résultat de cette campagne fut qu'en 1887 la moyenne des lectures tomba de 24 764 à 22 517. Plutôt que d'aborder les livres instructifs, les lecteurs de romans préféraient déserter la bibliothèque. » (Rapport de la préfecture de la Seine, 1891.)

Notez la différence dans les manières de procéder : en Angleterre, c'est le peuple qui réclame, vote et paye les bibliothèques gratuites, et il en use comme on sait. A Paris, c'est l'administration préfectorale qui, dans sa sollicitude paternelle, institue des bibliothèques où l'on ne va guère que pour prendre des romans :

« Toutes relèvent, dit le même rapport, d'un service central rattaché au cabinet du préfet de la Seine et chargé de leur entretien et de leur administration... Le plan, *dès longtemps arrêté par l'administration*, est de parvenir à doter chacun des quatre-vingts quartiers de Paris de sa bibliothèque. »

J'en visitais une récemment, en compagnie d'un Anglais, dans un des quartiers les plus populeux de Paris : elle est reléguée dans une pauvre salle qui fait partie des communs de l'école de l'impasse d'Oran ; quelques armoires grillées, quelques tables et quelques centaines de livres éparpillés partout ; sur l'une des tables, les cahiers de prêt gisaient en désordre et souillés. La bibliothèque est ouverte le soir ; — et voilà l'état où on la laisse. Si mon compagnon anglais a comparé, lui aussi, il a dû se réjouir à la pensée que son pays possède beaucoup de vrais citoyens et pas un préfet.

frères anglais, et dont tant d'entre eux font un si utile et si noble emploi.

Leurs loisirs peuvent être dépensés dans ces bibliothèques, disait M. Gladstone à Saint-Martin's Lane (1), et quel bonheur de voir avec quel zèle et quel empressement, dans tout le pays, la population travailleuse a saisi l'occasion qui s'offrait à elle!

L'occasion ne s'offre guère encore en France ; et que trouveraient-ils à lire, nos ouvriers et nos jeunes employés, si on leur mettait sous les yeux la collection complète des journaux qui se publient à Paris?

J'affirme, écrivait Montalembert en 1856, que, dans aucun lieu public fréquenté par les honnêtes gens, dans aucune publication répandue parmi eux (en Angleterre), on ne trouve rien qui approche, en fait d'attaques à la morale et à la religion, de ce qui se débite, à l'heure qu'il est, en France, à cinquante mille exemplaires par jour, sous l'empire de la législation qui interdit, avec une infatigable vigilance, la moindre critique des actes officiels (2).

Nous avons, aujourd'hui, comme les Anglais de 1856 et de 1892, « une publicité sans frein et sans relâche », et ce n'est plus cinquante mille, mais des millions d'exemplaires qu'il faudrait dire ; nous avons la liberté de la presse, et qu'en avons-nous su faire public, et journalistes? L'avons-nous tournée à notre avantage ou à notre confusion?

Comment ne pas désirer qu'on puisse dire un jour, chez nous, dans les quartiers populaires de nos grandes villes, ce que lord Rosebery disait, à Whitechapel, de l'œuvre accomplie par les bons livres à bon marché et par les bibliothèques gratuites :

L'homme qui a lu Shakespeare, Tennyson et les œuvres de tous ceux qui les ont lus et aimés, s'est trouvé mis en communication avec tous les grands esprits de tous les temps. C'est comme une étroite franc-maçonnerie qui commence de s'ouvrir à eux, une franc-maçonnerie qui élève l'humanité même (3)...

MAX LECLERC.

(1) Discours du 12 février 1891.
(2) Montalembert, *loc. cit.*, p. 308-309.
(3) Discours du 26 octobre 1892.

LE SIÈGE DE PARIS

D'après un ouvrage récent.

La guerre de 1870-1871 est, sans contredit, un des sujets les plus capables de fasciner l'historien, lorsqu'il se sent le courage d'en affronter les difficultés. Le drame qui s'est dénoué par la formation de l'Empire d'Allemagne n'est comparable, ni par la durée ni par l'éclat, à l'épopée impériale ; il est tout aussi saisissant par les proportions inattendues de la défaite, par la hauteur des sommets sur lesquels s'est trouvé porté le vainqueur, par l'impression ineffaçable qu'en ont ressentie vainqueurs et vaincus. La solidité du nouvel empire allemand, comparée à l'effondrement rapide du premier empire français, forme un tel contraste, qu'on est bien obligé d'admettre qu'en 1871, ce sont des causes profondes, tout autant que l'épée, qui ont exercé leur secrète, mais toute-puissante influence. Elles sont aussi dignes de l'étude du soldat que les événements militaires ; ceux-ci, après tout, ont, dans leur interminable succession, un air de famille qui fatiguerait à la longue, si les actes de vertu dont ils restent le cadre était un spectacle dont on puisse jamais se lasser. Les guerres du commencement du siècle ont été le dernier effort de parturition du XVIIIe siècle, le véhicule des idées qu'il avait fait éclore, le coup de bélier final porté à l'organisme européen vieilli. La secousse de 1871 a marqué l'essor de l'évolution humaine entrant dans une nouvelle phase ; ses prodromes avaient été des victoires sur la matière dont on s'est trop enorgueilli ; on l'a vu se dégager tout à coup des débris que les vices du régime impérial avaient accumulés en France sous un manteau pompeux. Le prince de Bismarck avait-il prévu, en lançant la dépêche d'Ems, que « le monstre » libéré d'entraves par la guerre, que le socialisme, lancé sur les bords de la Seine, allait s'établir sur le Rhin à son tour, et s'apprêter à poursuivre sa marche envahissante?

Dans cette guerre extraordinaire, où la diplomatie n'a joué qu'un rôle misérable, les événements militaires sont tellement liés aux convulsions civiles, qu'on ne peut les en séparer qu'au risque de les mal comprendre. Je me félicite donc, en ouvrant le volume de M. Duquet, de voir que l'auteur a su faire aux uns et aux autres une part égale. Je vais essayer de le suivre, regrettant, pour cela, de ne pas avoir été à Paris au lieu d'avoir été à Metz.

(1) *Paris, La Malmaison, le Bourget et le Trente et un Octobre*, avec deux cartes, un plan et un *fac-simile*, par M. Alfred Duquet. — Paris, 1893. Bibliothèque Charpentier.

*
* *

Au début, l'auteur constate que c'est pendant le premier mois que les attaques contre les assiégeants ont été les plus nombreuses. Si l'énorme garnison de Paris eût été dans une main d'une impitoyable énergie, cette suite de combats, effet de l'ardeur naturelle aux Français, eût été la meilleure préparation à tenter, plus tôt et avec plus de fruit, l'héroïque effort des 30 novembre et 2 décembre. Des actions comme celle de la Malmaison usaient l'armée sans profit, et ne contribuaient pas, à cause des récriminations qu'elles provoquaient, à en augmenter la cohésion, au contraire.

On sait ce qu'a été la journée du 21 octobre. Le général Ducrot devait sortir du camp retranché de Paris, s'avançer à l'ouest, au delà des boucles de la Seine et, se rabattant au nord et au sud, briser le cercle d'investissement. Ce qui devait suivre, le sait-on bien? La conception de l'opération a-t-elle été claire dans l'esprit du général Trochu, dans celui du général Ducrot chargé de la conduire et de l'exécuter? Le maréchal de Moltke, qui n'a aucune raison pour diminuer les visées stratégiques des généraux français, dit qu'on voulait s'ouvrir une voie par Pontoise et Rouen, d'où on attirerait à soi l'armée de la Loire, et que la sortie du 21 n'était qu'une tentative pour renverser les premiers obstacles. Mais après avoir montré que l'armée française n'aurait pu marcher sans convois, et que ses convois n'auraient pu marcher, il fait observer, avec sa perspicacité ordinaire, que la véritable cause de la sortie pourrait bien avoir été « l'opinion publique ». Quand on lit les aveux du général Ducrot, quand on voit les allures détachées du général Trochu, on est bien obligé d'en convenir. L'opinion publique est une maîtresse impérieuse qui veut être satisfaite à l'instant, et qui ne refuse aucune de ses plus folles faveurs à la victoire; déçue, elle ne badine pas. Or la sortie de la Malmaison se termina par un échec.

M. Alfred Duquet examine avec un soin minutieux et en s'appuyant sur des exemples isolés et brillants comme celui du commandant Jacquot, ce qu'on aurait dû faire et ce qu'on n'a pas fait. Il insiste beaucoup sur la panique de Versailles, plus grande, plus sérieuse que le général Ducrot n'a voulu l'admettre, comme pour se justifier de s'être arrêté :

A Versailles, les trompettes sonnaient l'alarme... Le roi, escorté d'une nombreuse cavalerie, venait de partir pour les arcades de Marly, d'où l'on pouvait, sans danger, suivre la marche de la bataille; la panique était à son comble... A l'état-major général, à l'hôtel de M. de Bismarck, des fourgons attelés à la hâte recevaient pêle-mêle les cartes, les malles et les liasses de papiers. A la préfecture, on déménageait les appartements du roi, et on entassait dans des voitures de réquisitions jusqu'aux tiroirs des meubles pleins de linge et d'effets... M. de Moltke monte à cheval, et, suivi de dragons bleus, court au lieu du combat, le prince royal...

Une panique n'est pas toujours le signe que l'ennemi ait fait des progrès certains; le premier devoir du chef est de s'en assurer. Une panique des plus extraordinaires et des plus prolongées se produisit le lendemain de la bataille de Solférino, — je crois être le seul survivant des officiers qui en ont vu exactement et connu les origines; — elle n'eut aucune influence sur la marche générale de l'armée française.

L'auteur conclut ainsi :

Il résulte de cette discussion : 1° que, le jour du combat de la Malmaison, le général Trochu, pour ne pas se compromettre, affecta de se placer en dehors d'une affaire hasardeuse et cela afin de ménager sa popularité; 2° que le général Ducrot ne dirigea pas ses soldats; qu'il assista à la lutte comme simple spectateur; que cette inertie, contraire aux habitudes de ce bouillant officier, entraîna la perte de braves gens qui croyaient à la défense, rendant le combat de la Malmaison l'un des plus inutiles du siège; 3° que l'enlèvement de Versailles était possible, quoique difficile; que l'effet moral aurait pu être très grand, mais qu'il eût été dangereux de pousser plus loin, même d'y rester; 4° que le résultat le plus clair de la journée du 21 octobre fut de faire renforcer, par les Prussiens, les positions de Bougival et de la Jonchère, et de rendre aussi bien plus difficile tout mouvement des assiégés de ce côté.

Je crois qu'il ne faut rechercher les causes de l'insuccès ni dans un manque d'audace du chef, ni dans les fautes particulières de ses officiers, mais bien dans l'incertitude de la conception.

*
* *

Le soldat allemand n'en commençait pas moins à se fatiguer de cette guerre qui menaçait de ne pas finir ; il partageait la surprise générale causée par la ferme constance de la population parisienne. L'activité, l'agitation à l'intérieur de la capitale, sont extrêmes; M. Duquet en fait un tableau très curieux. On veut tout faire à la fois, et de tout. Emprunts, canons, vaccinations, fondations de journaux, concerts, conférences, changement de dénominations de rues, direction des ballons, pluie de décrets, déluge de clubs et de fausses nouvellles. Les agitations de 1848 à l'Hôtel de Ville, qui revivent, vont bientôt produire les mêmes effets, avec un gouvernement où le général Trochu aura remplacé un Lamartine et un Cavaignac :

Les habitués des clubs, les *sang-impur*, les faubourgs se réservent pour la guerre civile et ne s'engagent qu'en paroles... Pendant le siège, les masses armées de la population ouvrière avaient une vie meilleure que jamais; le gouvernement leur payait grassement leur service dans la garde nationale, service qui comportait d'ailleurs plus de prome-

nades militaires que de dangers réels. Sur 300 000 gardes nationaux, 6000 s'enrôlèrent quand on demanda des volontaires pour aller à l'ennemi!... Et pendant qu'ils jouaient aux cartes et au bouchon sur le rempart, leurs femmes passaient par les stations de ce calvaire consistant à aller chercher, par tous les temps, le pain et la viande, et souvent elles en mouraient.

Dès que *le Combat* faisait éclater la nouvelle de la mission du général Boyer, « attisé par l'incapacité du gouvernement, le feu de l'insurrection lançait ses premières flammèches : « Lyon, s'écriait Ledru-Rollin « dans une grande réunion, Lyon a déjà institué la « Commune; resterez-vous en arrière, vous, Parisiens, « qui avez toujours marché à la tête de la Révolution ! « Insistez, agissez, votez, faites revivre cette grande « Commune qui, en 1792, a sauvé la France. » Ledru est écouté; tandis que Félix Pyat, dans un article d'une sanglante ironie, flagelle l'aveuglement, l'inertie et l'incapacité du gouvernement provisoire qu'il ridiculise. Dans chaque arrondissement, les comités de surveillance se forment, se relient à un comité central et substituent leur autorité et leur action à celles des maires, timorés ou incapables. Pendant le siège, ils sont les outranciers; après le 18 mars, ils noueront avec les Prussiens des relations cordiales. La perte du Bourget, l'arrivée de M. Thiers, la reddition de Metz, vont faire éclater leur conspiration.

***

Dans le gouvernement provisoire, M. Picard cherche à faire remplacer « l'interminable conférencier », le général Trochu, par le général Vinoy ou par le général Ducrot; la méthode de l'un, la fougue de l'autre peuvent donner quelque espoir. L'ambition du général de Bellemare placé, à Saint-Denis, à la tête de près de 25 000 hommes, le fait aspirer aussi au commandement. De toutes ces menées, le général Trochu prend ombrage, et son mécontentement ne sera peut-être pas étranger à son inertie après la première affaire du Bourget.

Les Prussiens n'ont pas également garni partout l'immense cercle de l'investissement. Le Bourget, l'une des clefs de la route du Nord, n'est gardé que par une compagnie. Stimulé par ses aspirations secrètes, par l'ardeur imprudente d'officiers intelligents mais inexpérimentés, le général Carrey de Bellemare se décide à tenter la fortune par un coup de main; la nuit favorise la témérité de ses soldats. Comme à la Malmaison, les Prussiens comprennent vite l'importance du point qui leur a été ravi et pour lequel, malheureusement, l'impatience irréfléchie de l'assaillant, la plus misérable incurie du généralissime, n'ont su prévoir ou réunir aucun moyen de conservation et de défense. Paris s'enthousiasme de ce succès qui a commencé par une ruse de guerre des Français : les deux compagnies chargées de l'attaque de face s'étaient rapprochées à quelques pas de la barricade, grâce à un franc-tireur parlant allemand, qui a trompé la vigilance de la sentinelle prussienne. Mais le 28 au soir, « un officier français crie par deux fois : Qui vive? — France! — Quel régiment? — Mobile! — Quel bataillon?... Plus de réponse, les Prussiens sont à quelques mètres de la ferme ». Tandis que le général de Bellemare perd son temps en allées et venues sur le Louvre, au Bourget c'est la désorganisation du commandement, la désagrégation de troupes surmenées et mal en main : « telle compagnie n'était plus réprésentée que par onze hommes et, avec une coupable faiblesse, chaque chef ferme les yeux ». La correspondance, à restrictions mentales, du général Trochu vient brocher sur le tout.

Comme contre-partie apparaît aussitôt la nette et ferme activité de l'ennemi. Il avance avec 25 000 hommes d'élite; il commence une lutte que lui-même a qualifiée d'acharnée; le 30, il réoccupe le Bourget; il en fait une position inexpugnable.

On a essayé d'atténuer la responsabilité que le général de Bellemare a osé assumer, et l'on s'est basé principalement sur la valeur stratégique du Bourget. Celle-ci n'a jamais été contestée, ni par M. de Moltke, ni par d'autres; mais la question ne semble pas là. Le gouverneur de Paris avait laissé au général de Bellemare une grande liberté d'action, seulement il allait de soi qu'elle s'arrêterait devant tout objet pouvant avoir des conséquences générales. Donc, une entreprise rentrant dans cet ordre aurait demandé à être préparée de longue main, avec l'assentiment formel du général en chef et le concours de toutes les forces qu'il deviendrait nécessaire d'employer. Agir différemment, surprendre en quelque sorte l'acquiescement du Gouverneur, c'était s'exposer à un échec d'autant plus certain que l'objectif avait plus d'importance. Ne pas l'avoir su ou voulu comprendre est précisément ce qui charge le commandant de Saint-Denis. Sa conduite, déjà répréhensible au point de vue militaire, est devenue une lourde faute par le sacrifice inutile de tant de vies humaines et par l'ébranlement de la discipline; elle s'est aggravée de ce que l'échec a été l'un des facteurs qui ont déterminé les événements du 31 octobre. Cela n'atténue en rien la part de blâme qui revient au général Trochu, « catholique jusqu'au mysticisme, personnellement brave jusqu'à la témérité et content de lui-même jusque dans les revers ».

***

Il m'a été donné, comme Saint-Cyrien, j'avais à peine dix-neuf ans, d'assister à la plupart des scènes qui se sont déroulées, en 1848, à l'Hôtel de Ville, pendant et après la révolution de Février. Perdu dans la masse, j'approchais les orateurs et les hommes politiques célèbres. Je crus tout d'abord que la suite des grandes figures, dont on m'avait montré la silhouette

dans le lointain de l'histoire, allait passer devant moi. Quelques séances suffirent à détruire dans mon cœur tout respect pour l'auréole à l'abri de laquelle on gouverne les hommes. Il y avait alors un ancien négociant en vins, Caussidière, préfet de police, farouche d'aspect et doublé de ruse, qui possédait le talent précieux d'égrener les manifestations en les guidant à travers les quartiers bordés de débits. En lisant le récit de la journée du 31 octobre 1870, je crois entendre encore ce bourdonnement, mélange de clameurs, de bruits et de silences, particulier aux capitales, lorsque l'émeute y cherche à gronder.

Elle va mugir : le 31 octobre, on verse sur la tête des Parisiens, sur cette masse de gens qui devaient ouvrir leur porte, avait-on prédit, au bout de trois jours, et qui la défendirent six mois au milieu des démagogues, des meneurs et des fous, ces trois nouvelles : le maréchal Bazaine a capitulé, M. Thiers négocie un armistice, le Bourget est repris ! « L'émotion de Paris est générale et profonde, elle s'empare de tous les cœurs à la fois, en les pénétrant de douleur et de colère. » En fait de mesures, le général Trochu « ne veut que la force morale et n'emploiera d'autres forces que si MM. Flourens et Blanqui se mettent de la partie ». Le coup est si subit, que les partisans de MM. Blanqui et Flourens sont pris au dépourvu. Cependant une réunion immédiate a lieu le 31 au matin ; on y déclare que ce n'est plus l'heure de délibérer, qu'il faut agir et marcher sur l'Hôtel de Ville où le gouvernement s'occupe... de prévenir l'émeute ? Non. De faire face à l'ennemi ? Non ; mais de préparer les élections municipales auxquelles on répondra en criant : « Vive la Commune ! »

Les membres du gouvernement se sont rendus au Palais municipal, comme à leur bureau. M. Picard, qui a de la peine à y pénétrer, se dit qu'il aura plus de peine à en sortir, car la foule a déjà tout envahi. On se bouscule, on se collète, on crie. Dans ce chaos s'agitent et surnagent de temps à autre des personnalités restées modernes : MM. Floquet, Tirard, Brisson.

A quatre heures et demie, avec ses bataillons armés, Flourens force l'entrée du Palais, pénètre dans la salle du conseil et présente sa tête de Méduse aux lamentables membres du gouvernement. Comme une anguille qui trouve une maille de filet rongée, Picard, toujours malin, se lève comme pour changer de place, gagne la porte en recevant et en donnant un bon nombre de coups de chapeau, prend un fiacre, et va chercher la garde pour délivrer ses collègues... Le Gouverneur, voyant entrer les tirailleurs de Flourens avec leurs fusils : « Je puis, dit-il au commandant Bibesco, être, par ces gredins, l'objet d'outrages que je ne subirai pas sous les insignes du commandement ; » et, retirant ses épaulettes et sa plaque de la Légion d'honneur, il les lui remet et continue à fumer paisiblement son cigare... Flourens, à force de hurler, à bout de lecture de décrets, accablé des sommations de ses gens, est assourdi, balbutiant. Il s'entend interpeller par un sergent d'insurgés : « Florence, ma vieille, tu faiblis ! » Le tribun ahuri, les yeux hagards, regarde l'interrupteur sans comprendre. Et le même sergent dit au général Trochu : « Voyez-vous, mon général, voilà des b... qui nous ont fait prendre les armes au galop et qui nous ont mené ici, sans savoir qu'y faire ! »

Pourtant, Flourens, monté sur la table, cherche à faire proclamer un gouvernement ; il glapit, malgré l'obscurité et le tumulte, une liste de noms en tête de laquelle se trouve le sien. Aussitôt, l'idole du jour, M. Dorian, par une manœuvre imprévue, entraîne et ses collègues et les forcenés qui l'entourent ; les élections sont fixées pour le lendemain. Mais c'est la déchéance du gouvernement, qui sera forcément remplacé par une mairie centrale, par la Commune. Les chefs des insurgés se gorgent déjà de décrets, de nominations et d'ordres accumulés, tandis que les membres du gouvernement, devenus prisonniers, sont plongés dans la stupeur.

Tout à coup, le 106e bataillon de la garde nationale arrive et refoule les gens de Flourens. Le général Trochu, MM. Arago, Ferry, Pelletan, peuvent s'échapper. Après leur retraite se renouvelle pour la seconde fois l'intervention de M. Dorian, placé entre la Commune qui se constituait sous l'impulsion de Delescluze et les membres du gouvernement provisoire. Il est certain qu'entre les hommes qui allaient, dans un instant, devenir prisonniers les uns des autres, il y eut une sorte de compromis, et que M. Dorian, auquel Delescluze voulait faire accepter la présidence du nouveau gouvernement, fut l'agent d'une convention mal définie. « Pendant ces scènes incohérentes, des brocs de vin, des bouteilles d'eau-de-vie, des saucissons passaient de main en main et étaient absorbés par les envahisseurs, dont un grand nombre gisaient, ivres-morts, dans les couloirs, dans les cabinets, dans les caves. »

A travers les rues désertes et obscures de la ville assiégée, sous la pluie qui tombait glacée, dans un silence lugubre, troublé à peine par le bruit lointain de la canonnade, par la marche irrégulière des bataillons de la garde nationale, s'avançant dans l'ombre avec une mutuelle méfiance, on sentait que la patrie était jouée à croix ou pile. Beaucoup croyaient la sédition victorieuse, et, parmi eux, Blanqui, resté jusque-là invisible. Après s'être péniblement frayé un chemin à travers la foule, il arrive, s'installe, se conduit en maître, rédige et signe des ordres et des décrets. Mais, voilà que, vers une heure du matin, « monte une clameur semblable aux sourds grondements de la mer les nuits de tempête, un frisson court dans toute la salle : « Attention ! » crie le capitaine des tirailleurs de Flourens, et l'on entend le bruit sec des fusils qu'on apprête. Les insurgés mettent leurs prisonniers en joue », mais ils n'ont pas la résolution nécessaire à

l'exécution d'un crime, parce qu'ils se disputent entre eux et se sentent cernés et sur le point d'être pris. La porte s'ouvre à deux battants sous une formidable pression, et M. Jules Ferry apparaît au milieu d'une foule de gardes nationaux armés et menaçants. La tragi-comédie est terminée.

C'est grâce à la présence d'esprit et à la décision de M. Picard que les membres du gouvernement ont pu s'échapper enfin de cette souricière d'où il avait su se tirer le premier. Sorti de l'Hôtel de Ville, il avait couru aux finances. Sentant que le général Schmitz ne se souciait de prendre aucune responsabilité qui pût devenir politique, il avait requis directement le général Ducrot à la porte Maillot, les gardes mobiles et toutes les gardes nationales que la tournure des affaires commençait à inquiéter. Quand cela avait été fait, il avait couru au Louvre trouver le général Trochu qui venait d'y rentrer. Les premiers actes du Gouverneur avaient été d'arrêter le général Ducrot au milieu des Tuileries, de contremander la garde mobile, et d'entamer une allocution pleine de dignité et de philosophie pour démontrer que la garde nationale sédentaire devait seule faire justice du mouvement. Il avait alors donné le commandement de cette garde (« la bonne », dont la sagesse ignorait comment on force un château) à M. Jules Ferry, dont l'ardeur inspirée par la gravité de la situation l'inquiétait cependant un peu. Ce dernier étant arrivé devant la porte de l'Hôtel de Ville qui ouvre sur la place Lobeau, les hommes de Flourens lui avaient offert de le laisser entrer, mais seul, ce qu'il s'était, comme on pense, empressé de refuser. Les gardes nationales bornant leur attaque à des coups de crosse, bernées par des parlementaires, s'énervaient dans une interminable attente, pendant que leur masse s'accumulait, grandissante, « de quoi reprendre le Bourget, comme a dit Flourens ». C'est alors que le comte de Legge, commandant les mobiles du Finistère, à la tête de deux compagnies, s'engage résolument avec le préfet de police, Edmond Adam, dans le souterrain qui conduit à l'intérieur de l'Hôtel de Ville, et fait irruption dans la cour bondée d'insurgés. « A leurs cris : Crosse en l'air! le comte de Legge répond en disant en breton à ses soldats : Baïonnette dans le ventre, et tue! » En un clin d'œil, la cour est nettoyée, les galeries sont reconquises. Devant M. Jules Ferry, la porte s'ouvre, et deux bataillons de garde nationale, auxquels la présence des mobiles du comte de Legge donne confiance, vont délivrer les captifs. Mais, dénouement imprévu, « Flourens, qui avait donné l'ordre de fusiller les prisonniers si on tentait leur délivrance; Blanqui, l'ordonnateur du complot, se retirent sous la protection du général (Tamisier) commandant la garde nationale; et voilà MM. Jules Simon, Jules Favre, Garnier-Pagès, Millière, Delescluze, Ranvier qui s'en vont pêle-mêle. »

Il faut cependant rendre un hommage qui est bien dû à ces membres du gouvernement, qui, en tant que politiques, montrèrent une faiblesse et une imprévoyance égales, mais qui furent des citoyens pleins de dignité et de courage.

En somme, les prisonniers opposaient la force d'inertie à leurs geôliers éphémères, qui commençaient à ne pas être rassurés sur la suite de leur équipée. Le calme affecté par M. Jules Simon, le dédain de M. Jules Favre, le courage froid du général Leflô ne se démentaient pas. M. Garnier-Pagès, dans une poussée, s'était bien trouvé mal, mais son âge ne lui permettait guère de supporter de pareilles émotions, et il eût été à souhaiter que, dans la direction de la Défense, les membres du gouvernement eussent montré la même énergie, la même opiniâtreté que celles dont ils firent preuve le 31 octobre, en dépit de leurs terreurs intimes. Le lendemain, il est vrai, ils éprouveront une curieuse peur rétrospective, à l'exception du général Trochu qui n'a pas ce sens-là; mais, encore une fois, au moment du danger, ils conservèrent une bonne attitude : c'est un devoir de le constater.

*
* *

M. Alfred Duquet est très sévère pour le « Chinois », le général Schmitz, qu'il accuse de ne pas avoir voulu donner d'ordres. Son jugement ne peut être accepté sans réserves. Le général Trochu, chef militaire direct du général Schmitz, était prisonnier, c'est vrai; mais le général Schmitz était le chef d'état-major de l'armée employée contre les Prussiens; il n'avait à se substituer ni au général Trochu, dont il connaissait et respectait les idées, sans les partager peut-être, ni à tout autre généralissime, Vinoy, Ducrot, que les débris du gouvernement avaient encore le pouvoir de nommer. Il n'avait à distraire aucune troupe, de première ligne ou de réserve, de son poste en face de l'ennemi pour l'employer dans la guerre civile. Le général Schmitz, peu disposé à se mêler de politique, s'en est tenu à son devoir militaire strict, à des règles dont il y a danger de s'écarter. Un chef d'état-major *transmet des ordres* et *n'en donne pas,* sinon il provoque la désobéissance et le désordre. M. Picard l'a si bien senti, qu'il s'est chargé, comme c'était d'ailleurs son droit, de requérir directement le général Ducrot.

L'attitude du Gouverneur et du gouvernement avait été si blâmable, leur nullité avait été si visible, qu'elles expliquaient bien des indignations... Le changement des gouvernants devait tenter les gens les plus tranquilles, les plus ennemis de toute perturbation... Le mouvement du 31 octobre devint coupable lorsque derrière les prétextes choisis n'apparurent que les ambitions et les vanités personnelles... En voulant le renverser, Flourens consolida le gouvernement de Paris par la victoire plébiscitaire qu'il allait lui fournir l'occasion de remporter. « La révolution du 31 octobre triomphante eût peut-être apporté à la Défense l'énergie sauvage qui fait la gloire des Conventions; vaincue,

sa défaite n'allait pas donner de force à un gouvernement que les citoyens subissaient par la seule crainte d'en rencontrer un pire. »

La presse continuait à user d'une liberté trop nouvelle pour ne pas dégénérer en danger public; tandis qu'un entrefilet du *Temps* instruisait l'ennemi de la marche de Mac-Mahon sur Verdun, les journaux de Blanqui prêchaient l'indiscipline et, après la discorde civile, allaient se dresser encore les dissensions au sein du faible gouvernement que le hasard avait rendu vainqueur. « La peur des révolutionnaires paralysait les plus résolus; après s'être servi des violents pour attaquer l'Empire, ils étaient à leur tour attaqués sans merci et mis dans l'impossibilité, par leur propre faute, de prendre les mesures qui auraient sauvé le pays. C'était la faiblesse de ce gouvernement, c'était le vice de la situation, c'est le vice de toute situation où la foule est maîtresse. »

*
* *

Avant de donner mon opinion sur l'ensemble de l'œuvre, je voudrais formuler quelques critiques. Dans son avant-propos, intitulé : « Mots du commencement », M. Duquet se montre un peu dur pour les généraux et les colonels français de 1870. « Ils ne se doutaient pas de l'étude et la méprisaient. » C'est très exagéré. Ce qui est plus juste, c'est que leurs études n'étaient ni dirigées ni centralisées : « ils croyaient que la guerre est une succession de chocs ». Cela n'était déjà pas si mal pour des généraux « ne faisant que caracoler et se sangler ». Il y a des allégations ressassées, qui peuvent servir de thème commode à l'écrivain au jour le jour, au romancier, mais l'historien est armé pour en dédaigner la formule banale et doit passer au-dessus d'elles.

Plus bas : « Le ministre d'à présent (1) ne sait pas mettre hors pair les officiers qui ne cotillonnent pas, qui préfèrent la société des livres à celle des coteries... » C'est au moins ce qu'ont appris à l'auteur « les confidences, les doléances, les désespoirs des officiers qui lui ont dit ce qu'ils souffraient de se voir sacrifiés à ceux qui flattent, à ceux qui sont recommandés, eux qui apprennent, qui méditent et qui préparent ». M. Alfred Duquet a cependant jugé avec trop de bon sens les ambitieux du 31 octobre, pour ne pas savoir ce qu'il faut penser des *valeurs méconnues*, sous quel ministre que ce soit.

Enfin, pourquoi dire : « Monsieur Trochu, monsieur Ducrot? » Ils ont eu le mérite, à défaut d'autre, je le veux bien, d'être de brillants soldats; leur dire : monsieur, c'est leur ôter leurs épaulettes et dépasser le but. L'appréciation et le récit n'y gagnent pas en force et ils y perdent en dignité.

(1) M. de Freycinet.

Ce sont là des chicanes de forme et de surface : voici qui pénètre un peu plus. Après la sortie de la Malmaison, je lis : « M. de Moltke était aussi ordinaire sur ce point (la philosophie de la guerre) que sur tous les autres. » Je sais qu'il est de mode de refuser le génie au transfuge danois. Il a cependant été à l'art militaire ce que Descartes a été à la philosophie. Il a réduit en règles claires et pour ainsi dire mathématiques l'art d'amener une armée, une nation, dans les meilleures conditions possibles, à la bataille décisive; il a trouvé des formules capables de remplacer quelques-unes des intuitions qui sont l'apanage du génie. Qu'on appelle cela comme on voudra, je ne peux l'appeler ordinaire.

M. Alfred Duquet malmène fort le patriotisme de certains officiers : « Encore une fois, dans ce siège extraordinaire, c'étaient les militaires qui poussaient à la capitulation et les civils à la résistance...; les officiers d'artillerie considéraient que se passer d'eux pour fabriquer des canons meilleurs que les leurs, « des canons du commerce », était le renversement de toute règle ». Si, tout comme le premier venu, je me lance avec aplomb dans une controverse sur la politique, la religion, voire même la stratégie, dès que je m'aventure sur le domaine technique, ma prudence s'éveille. Cependant, je ne résiste pas à l'envie de risquer un mot en faveur des officiers incriminés. Déjà, en 1870, le travail des armes exigeait une précision alors inconnue dans l'industrie, comme, par exemple, l'usage du centième de millimètre, au moins dans la préparation. L'outillage était aussi difficile à ajuster, sinon à créer, que l'initiation des constructeurs était délicate à faire. En se pressant trop, on s'exposait à produire des *loups*, c'est-à-dire à perdre une peine et un temps qu'il eût été possible de mieux employer. Il tombe sous le sens qu'une fois rompue à un travail qu'elle ne pouvait faire que si on le lui enseignait, l'industrie le ferait bien. Mais il fallait que les artilleurs commençassent par lui donner des leçons (1).

*
* *

Me voilà maintenant très à mon aise pour dire du volume nouveau de M. Alfred Duquet tout le bien que j'en pense. L'auteur a non seulement tout lu, et classé tout ce qu'il a lu, mais il a encore trouvé moyen, en amalgamant la fleur de son immense lecture, de nous faire entendre la parole même des innombrables acteurs ou témoins de l'action; on sent palpiter l'émotion, la passion qui régnaient lorsqu'elle s'est accomplie. M. Alfred Duquet nous la fait voir, malgré cela, sous tant de faces, si à fond, qu'il devient aisé de

(1) J'ai été membre, en 1872, de la commission créée pour l'examen des engins de guerre; elle a eu d'abord à liquider plus d'un millier d'inventions présentées pendant le siège. On ne peut se figurer ce que des esprits surexcités par le patriotisme et l'intérêt avaient pu produire d'extravagant et de baroque.

s'en former une idée juste. Sa mosaïque, si j'ose me servir de ce terme, est combinée avec tant d'adresse, qu'elle se résout en un ensemble harmonieux. Cela tient aussi à ce que l'auteur possède une qualité maîtresse : l'amour du vrai. L'abondance des détails où il entre n'amène pas cette insupportable fatigue que l'on éprouve à la lecture d'ouvrages dont celui de l'état-major allemand restera le type; au contraire. Le récit est même conduit de telle façon qu'il penche un peu du côté anecdotique. Il n'en prend que plus de vivacité et soutient, comme dans un roman, l'intérêt, à travers l'imbroglio d'opérations militaires compliquées et le désordre effroyable des conspirations avortées. L'originalité de l'écrivain ne réside peut-être pas tant dans ses jugements marqués au coin d'une indignation souvent justifiée que dans l'art avec lequel il dirige les jets de lumière sur telle figure, sur tel épisode. Pour lui, faire l'histoire des événements, c'est, en même temps, faire l'histoire des hommes. Il a su condenser beaucoup, mais comme il pique la curiosité, tout lecteur qui veut approfondir son sujet le peut, grâce à la scrupuleuse et abondante indication des sources. En revanche, les lignes minuscules et hachées qui courent au bas des pages pourront prêter à la critique de quelques délicats exigeant avant tout la disposition académique du texte. C'est peut-être pour ce motif qu'un historien militaire, qui n'aimait pas le soldat, qui ne le connaissait que par ce que le général duc d'Aumale avait bien voulu lui en dire, avait fini par se débarrasser complètement de la sujétion des guillemets et des renvois.

M. Duquet, par sa méthode, gagne la confiance du lecteur et captive son intérêt. On peut différer d'avis avec lui, car son indépendance est extrême, mais personne ne lui contestera la connaissance profonde de son sujet, la sincérité et, dans tout le développement du récit, un langage simple et coloré à la fois.

Colonel Fix.

TROIS JOURS A CHICAGO (1)

V.

Délivrance.

Pour aller de Chicago à la Nouvelle-Orléans, il faut une trentaine d'heures. Le ciel est maussade, des averses fouettent les vitres, et le paysage n'a aucun intérêt. Mais je roule vers le Midi, vers plus de soleil et de joie, vers la mer aussi; bientôt, sur quelque plage isolée, dont le nom m'est encore inconnu, des visages amis me souriront, et un fameux cock-tail fêtera mon arrivée. C'est pourquoi je prends en patience le train qui me secoue comme un panier à salade, et j'ai l'âme aussi légère que les volutes bleues de mon cigare.

En face de moi, dans le fumoir, est assis un gentleman de Boston. Cette ville, comme vous savez, est l'Athènes des États-Unis; plus simplement, il s'y rencontre un certain nombre de personnes ayant le souci des arts et des lettres. O merveilleux rayonnement d'un foyer intellectuel! Je ne tarde pas à m'apercevoir que le gentleman de Boston est ignorant comme une brême; mais le renom que sa ville a d'être savante et lettrée lui tient au cœur. Il a l'intuition confuse d'un monde, étranger aux affaires, qui doit être beau et noble. Il sent tout le prix de la politesse; il est lui-même d'une parfaite urbanité. Je suis charmé de lui entendre dire que les Français sont gens de bonne compagnie. Au contraire, il déteste les Anglais, dont le snobisme, d'après lui, est insupportable. Tout leur déplaît en Amérique, et ils ne prennent aucun soin pour cacher leur mépris. Du reste, ajoute l'aimable gentleman, ils ne savent pas leur langue, ils prononcent de travers, et ils ont l'odieuse habitude de parler du nez...

Lorsque j'entendis cette réflexion, je fus sur le point de m'écrouler comme une panoplie. Un pareil reproche, lancé aux Anglais à travers les fosses nasales d'un Yankee, me paraît une chose vraiment stupéfiante. L'Amérique entière parle du nez. On y rencontre des jeunes filles suaves, qui ont des voix de canard; et, si le phonographe nasonne si horriblement, c'est à coup sûr parce que son illustre inventeur est citoyen des États-Unis. Le gentleman de Boston va tout de même un peu loin dans ses récriminations contre la Grande-Bretagne.

Employé dans une agence de Chicago, qui vend des terrains et loue des immeubles, il me confie, non sans de petits rires badins, ses rapports avec une société de jeunes dames françaises, du meilleur monde, qui ont ouvert un salon de conversation pour la durée de la Foire. Voilà qui l'égaye; mais une chose l'indigne : ces personnes distinguées s'abaissent à recevoir des nègres, et certaines d'entre elles ont une préférence exclusive pour la conversation des hommes de couleur. Le gentleman athénien ne comprend pas une telle aberration : « Des femmes blanches se dégrader ainsi ! » Je hoche la tête pour lui faire plaisir, bien que je ne partage guère son indignation. Des goûts et des couleurs...

Nous parlons du confort, tel qu'il existe dans les deux mondes. L'homme de Boston a fait en Allemagne un voyage d'affaires. Bien des choses l'y ont intéressé; mais, plus d'une fois, il a souffert de la barbarie européenne : « Concevez-vous, monsieur, qu'on me donnait, à l'hôtel, une bougie pour m'éclairer, et qu'il n'y avait point de gaz dans les chambres? » Évidemment

(1) Suite et fin. — Voy. les numéros des 22, 29 juillet, 5 et 19 août 1893.

cela est dur à supporter. Mais je fais observer à l'aimable gentleman que le confort peut être entendu de bien des manières. Dans la plupart des hôtels américains, les chambres sont éclairées au gaz, et c'est une chose que je n'apprécie pas du tout. Ce mode d'éclairage me donne une horrible chaleur, me fatigue les yeux et me retire une partie de l'oxygène qui m'est dû; la position du bec ne me permet pas de lire dans mon lit, et, quand j'ai éteint ma lumière, il faut que j'aille me coucher à tâtons. Il peut arriver aussi que je rentre ayant fait le petit excès mensuel recommandé par Hippocrate : si, dans le tumulte de mes idées, je souffle le bec de gaz au lieu d'en tourner la clef, on me trouve asphyxié le lendemain. Comme c'est agréable !

***

Je pourrais faire d'autres remarques sur les commodités de la vie en Amérique : je m'y suis heurté à de bizarres parti-pris. Dans l'hôtel où j'ai passé trois jours, on ne donne pas à manger; il en résulte que je n'ai pu m'y faire servir même un verre de limonade. Un soir, mourant de soif, j'ai dû me rhabiller et me lancer à la recherche d'un pharmacien dont la boutique fût encore ouverte. Car on ne trouve guère, ici, de boissons fraîches que dans les pharmacies.

Chez un boulanger je n'ai pu obtenir qu'on me vendît un morceau de pain. On voulait me contraindre à acheter le pain entier, qui était énorme. Je proposai de couper la poire en deux; mais on repoussa tout accommodement.

Afin de forcer la main à l'acheteur, les petits marchands détaillent le moins possible. Vous aurez trois grosses bananes pour un prix d'ailleurs minime; tant pis si vous n'en voulez qu'une. Dans beaucoup d'États, rien ne coûte moins de cinq sous. A la Nouvelle-Orléans, on vous offre deux journaux pour ce prix, et il importe peu qu'un seul vous suffise.

Les timbres-poste sont l'objet le plus nécessaire à tout voyageur qui a une famille. Or il est extrêmement difficile de s'en procurer aux États-Unis. Je pense qu'il n'y a aucun bureau de poste à Chicago, sauf le bureau central, où je n'avais pas le temps d'aller. Il me fallut encore recourir aux pharmaciens. Mais ces puissants industriels, les seuls qui vendent des timbres-poste, ne sont nullement obligés d'en fournir au public : lorsqu'ils en vendent, ce n'est pas sans faire sentir qu'ils agissent ainsi par complaisance. Ils daignent vous en « céder » quelques-uns sur leur provision personnelle. Aussi, profondément humilié, me croyais-je tenu d'acheter au pharmacien du coin un cigare ou une boisson, toutes les fois que je voulais affranchir mes lettres.

Je roule dans ma tête ces menus faits et bien d'autres, sans en accabler le gentleman de Boston. A quoi bon contrister un homme si poli? et à quoi bon contrister qui que ce soit? Mes notes sur Chicago ont, je crois, le mérite d'être sincères; mais n'aurai-je point péché par manque de charité? Peut-être; et cependant je ne me sens pas très coupable...

Dans ces tendances, mœurs, habitudes, qui constituent « l'américanisme », et que de bons esprits, parmi nous, exaltent de loin et sur ouï-dire, j'ai cru voir un grave péril pour l'avenir des hommes. Ne devais-je pas le déclarer? Sans être un esprit rétrograde, on peut, j'imagine, préférer certaines formes du passé à une civilisation puissante, mais toute matérielle, et dont l'extrême agitation, en partie factice, est pénible à voir. Est-ce à dire que les Américains me soient antipathiques? Point du tout. Je les admire, les aime et les plains de tout mon cœur. Parfois, dans un éclair de bon sens, ils gémissent eux-mêmes de s'être créé un enfer qui ne les lâche plus. Mais, presque toujours, l'orgueil les aveugle; et, devant leur totale incompréhension du vieux monde, il est difficile à un étranger de réprimer quelque mauvaise humeur. Cela est malaisé, surtout à nous autres Français, lorsqu'ils nous jugent avec leur détestable hypocrisie puritaine. Toutefois, si j'ai dépassé la mesure, je le regrette, et je prie humblement les habitants de Chicago de ne retenir que l'expression de ma pitié à leur égard. Il est vrai que mon jugement, s'ils doivent en prendre connaissance, leur semblera trop ridicule pour que leur sérénité en puisse être obscurcie le moins du monde.

***

A mesure que nous pénétrons dans le Sud, le bleu du ciel se fait plus profond, les nègres se multiplient, les magnolias apparaissent plus beaux et plus nombreux, fleuris de leurs énormes roses blanches. Le citoyen de Boston a disparu. Dans le fumoir où nous sommes empilés, j'entends causer d'autres gentlemen, qui tous appartiennent à des États du Sud. Est-ce le sang français qu'ils peuvent avoir dans les veines? est-ce un peu de langueur créole qui tempère leur frénésie? Ils sont plus humains et plus sociables que leurs frères les Yankees. La comparaison laisse deviner ce qu'il y eut d'hypocrites malentendus dans la guerre de Sécession, où le Nord, soucieux avant tout de ses intérêts, parut être le champion de l'humanité.

La conversation roule sur la race noire. Ceux-ci la croient perfectible; d'autres sont plus sceptiques. Mais tous admettent que les nègres, si on les traite bien, sont des serviteurs dévoués. Cela me réjouit l'âme d'entendre agiter cette question, vitale aux États-Unis, dans un esprit de justice. L'horreur que beaucoup de gens, ici, manifestent pour les nègres, est puérile et odieuse. Il est vrai que, de temps en temps, un « noir démon », comme disent les journaux, viole ou assassine. (La chose est-elle sans exemple parmi les blancs?) Alors une foule indignée empoigne le misérable et l'accroche au premier bec de gaz. Vu les ordi-

naires lenteurs de la justice en tout pays, et la vénalité dont on l'accuse en Amérique, ces procédés sommaires peuvent sembler admissibles. Mais il faut dire que parfois on se trompe de patient, et qu'un pauvre diable inoffensif est alors lynché malgré ses protestations. « Bah! répondent les partisans du système, un nègre en vaut un autre. Il faut surtout des exemples. La justice est satisfaite en principe, et le détail importe peu. »

*
* *

Il commence à faire très chaud ; je ruisselle de sueur en arrivant à la « Nouvelle ». Cette expression ne désigne pas la Nouvelle-Calédonie, mais bien la Nouvelle-Orléans, dont le nom tout entier est fatiguant à dire pour des créoles. Bien qu'il fasse déjà nuit, je distingue sur le quai mon vieil ami George, ou, si vous préférez, Washington, car ces deux prénoms lui appartiennent. Je l'ai connu à l'état de petit macaque ; mais les années filent, et voilà que nous grisonnons l'un et l'autre. Hurrah, Washington, hurrah! Vite, envolons-nous à travers la ville...

Mais peut-être convient-il de songer à ma valise... Voyez comme tout est commode en Amérique! A Chicago, un quart d'heure avant le départ du train, j'ai fait enregistrer mon très mince bagage. On ne m'a fait aucune observation. J'apprends ici que j'ai dû m'y prendre trop tard ; si ma valise n'est point perdue, elle arrivera demain. Demain j'aurai fui cette ville, et voilà de terribles complications. Mais, « qui voyage sans valise, a dit le poète, écoute chanter l'oiseau bleu »... Tout m'est égal, pourvu que je boive.

Comme c'est aujourd'hui dimanche, la ville paraît assez morne, bien que d'habitude elle soit très gaie. Du reste, j'en ai parlé ailleurs, et je ne veux pas y revenir. Après avoir avalé de curieux breuvages dans une pharmacie, où il fait presque froid tant les ventilateurs s'y démènent avec furie, je rentre à l'hôtel pour me coucher. Le moindre laveur de vaisselle y parle aussi bien le français que Vaugelas en son temps; quoique cette particularité me soit connue, j'en ai une joie enfantine. Mais ce qui me transporte, c'est que demain avant midi Washington va m'emmener vers un endroit sauvage, qui porte le nom extraordinaire de Pascagoula. Il est situé dans l'État du Mississipi ; mais je le supposerai en Louisiane, parce qu'il y a dans ce nom une grâce française qui m'enchante.

*
* *

En trois heures de chemin de fer, nous arriverons à la petite gare de Scranton ; de là une carriole doit nous conduire jusqu'à la bicoque où nous sommes attendus. Nous emportons un tonneau de légumes et de fruits ; hors des grands centres, les États-Unis sont un pays de maigres ressources, et notre cuisine sera fondée en majeure partie sur des conserves. Même au marché de la Nouvelle-Orléans, nous n'avons pas trouvé un brin de cerfeuil ou une touffe de thym. En revanche, parmi les fruits recelés dans les flancs de notre baril, certains méritent l'attention. Ils viennent de la Havane. Ce sont des mangues, des avocats et des sapotes.

La mangue est délicieuse au goût des créoles, et peut-être la jugerez-vous telle, après vous être habitué à sa forte odeur de térébenthine. Il faut, du reste, qu'elle soit greffée, sous peine d'être coriace et filandreuse. C'est un fruit à peau verte, dont la pulpe jaune entoure un gros noyau. Il est plein de jus, et d'une saveur exquise lorsqu'il est à point. Je l'aime d'une façon toute spéciale, parce que dans un bois de manguiers, comme le rapportent les Écritures, bien des paroles divines tombèrent des lèvres du Bouddha. J'imagine qu'il ne dédaignait point, en achevant son frugal repas, de cueillir les beaux fruits mûrs que les arbres charmés inclinaient vers lui.

L'avocat ne peut se glorifier d'un tel souvenir ; mais rien n'est plus solide que son mérite. Il est exactement piriforme ; en mûrissant, il devient rougeâtre et sa chair mollit. Lorsque l'énorme noyau du fruit sera assez détaché de la pulpe grasse pour que, l'approchant de votre oreille et le secouant, vous l'entendiez bruire, alors, n'hésitez plus, coupez en deux votre avocat, et, avec une cuillère, mangez-en toute la crème verte, non sans vous passer la langue sur les lèvres. La partie la plus succulente avoisine la peau. Vous pouvez, d'ailleurs, étendre sur du pain ce beurre végétal, si la saveur vous en paraît trop riche ; de même que rien n'empêche d'y ajouter du sel ou du poivre. J'imagine que l'avocat est, parmi les fruits exotiques, un des plus aptes à séduire les Européens, dont le goût, raisonnable au point d'en être timoré, craint également les violents éthers et les pommades vanillées des fruits tropicaux. Qui de nous, ayant écorcé au printemps une mince baguette, n'en a admiré le vert si tendre? Plusieurs, même, ont fait le rêve d'en connaître le goût : je veux dire la saveur idéale qui correspondrait à une nuance de vert infiniment délicate. Eh bien, voilà un chimérique désir qui peut être satisfait. Puisque toute chose a le goût de noisette, écartons ce lieu commun ; évoquons à peine la pensée d'une crème de pistaches, et décidons que l'avocat a proprement la saveur des jeunes pousses, de la verdure et du printemps.

Je louerai beaucoup moins la sapote. Il ne faut pas la confondre avec d'autres fruits connus sous le même nom en diverses colonies. La nôtre est assez volumineuse. Elle a un noyau de forme allongée ; sa pulpe est rosâtre et d'une fadeur inquiétante. Cette pitoyable sapote m'a rappelé la plaquemine d'Algérie, que j'ai le vif regret de trouver presque fétide. J'ai d'ailleurs entendu émettre, à l'égard de la mangue, une opinion semblable. Hélas! on n'est pas plus d'accord en ceci qu'en tout le reste.

Du moins peut-on se réconcilier dans une commune tendresse portée au peuple entier des fruits, toutes les

préférences, toutes les exclusions étant admises. Rien n'évoque aussi puissamment que la saveur d'un fruit l'enfance oubliée ou la patrie lointaine. La femme la plus délicate peut être gourmande de fruits sans nous choquer; on pardonnera même cette faiblesse à un saint homme. Le fruit n'est pas seulement très savoureux; il a toutes les grâces de la forme, de la couleur et du parfum. Si divine qu'elle soit, la fleur n'est que l'espérance du fruit. Il sera la nourriture véritable ou symbolique des bienheureux dans le Paradis. Il se détache de lui-même et semble inviter la main à le cueillir; le sage qui en fait son aliment n'est pas même contraint, pour vivre, de meurtrir une plante. Si les hommes voulaient enfin se nourrir de fruits, la face du monde serait changée, et vous n'entendriez plus que des paroles fraternelles.

*
* *

Nous avons traversé les ondes jaunâtres du vaste et rapide Mississipi, et plusieurs lacs nourris par ses eaux ou par la mer. Depuis trois heures, nous allons vers l'Est en côtoyant à peu près le golfe du Mexique. Voici enfin la gare de Scranton, où une voiture nous reçoit, ainsi que notre baril de légumes. J'ai le temps d'observer qu'il y a deux salles d'attente, l'une pour les blancs, l'autre pour les noirs. L'audacieuse concision de la langue anglaise donne lieu à deux formules pittoresque : *Salle d'attente blanche; Salle d'attente colorée.*

L'expression « gens de couleur » comprend des nuances fort diverses; mais les nègres les plus foncés, ceux qui paraissent bleus à force d'être noirs, sont habitués à cet euphémisme et le trouvent tout à fait de leur goût. Rien n'est plus chatouilleux que l'amour-propre des nègres, et on ne peut rien tirer d'eux si on ne leur témoigne certains égards. Témoin l'anecdote suivante, qui m'a été contée par un Haïtien de mes amis. Les baguettes en main, des tambours nègres sont prêts à frapper leurs caisses. Le chef commande : *Tambou, oulez!* Point de roulement. *Tambou, fout, oulez!* reprend-il avec dépit. Nouveau silence, gros de colères, où l'on entendrait frétiller un lézard. Alors, comprenant sa faute, le tambour-major : *Messiès tambou, oulez!* Aussitôt un roulement formidable...

Pascagoula me paraît consister en un groupe de cinq ou six baraques : hôtel, bureau de poste, boulangerie, débit de boissons. Après cela, tout le long de la côte, s'espacent les maisonnettes. La nôtre sera une des dernières; au delà, il y a des bois ou des lagunes.

L'aspect du pays est plutôt mélancolique. Nous suivons la courbe du rivage, que baigne une eau grisâtre, fort peu profonde, immobile en apparence, bien que la marée soit encore très sensible en cette baie reculée. A l'horizon, de droite et de gauche, deux presqu'îles arrêtent la vue; entre ces pinces de crabe on entrevoit le golfe, traversé par de puissants steamers ou par des voiliers magnifiques. Sur notre droite, une île très longue et très mince cache en partie la haute mer. De son terrain sablonneux, qui trace une ligne blanchâtre au-dessus du flot, s'élève, presque noire, une forêt de pins. Comme il faut aller très loin dans la mer pour avoir de l'eau jusqu'à la ceinture, on a construit devant chaque habitation une longue jetée en planches, au bout de laquelle se trouve une cabane pour se déshabiller. Un escalier rudimentaire permet aux baigneurs d'entrer dans l'eau. Toutes ces jetées de bois violâtre, que l'on voit s'avancer parallèlement, donnent à la plage un aspect assez imprévu. On les appelle des wharfs, même si on parle français.

Le spectacle n'est pas beaucoup plus gai, lorsque je me tourne vers le rivage : un pays de sable, tout à fait plat, de monotones pinières, çà et là un laurier rose ou un magnolia, plus souvent des chênes verts aux formes précises et tourmentées. Leur feuillage est sombre ou blanc de poussière; une longue mousse, appelée « barbe espagnole », pend de leurs branches, qu'elle épuise et dénude peu à peu. Parfois on franchit un ruisseau sur une passerelle fort précaire. Les habitations, plus ou moins proprettes, sont toutes bâties en bois; devant la façade il y a un jardinet, où l'on cultive le pétunia. Une herbe aux feuilles rondes, symétriquement disposées, encombre le chemin; on la nomme « herbe aux serpents ». Il m'est arrivé, en effet, d'y voir glisser le corps souple et brillant d'un reptile. De temps en temps on rencontre une truie avec sa portée de petits cochons noirs ou tachés de truffes emblématiques.

Voici enfin notre maisonnette. Dans l'allée du jardin il y a de jolies verveines rouges, des rosiers défleuris, des lis blancs rayés de rose. Je plonge aussitôt mon nez dans leurs chastes calices pour bien m'assurer si vraiment « les lis sentent le sucre », comme l'affirme une petite bonne femme de ma connaissance. Ceci me rappelle que j'en ai possédé autrefois quatre ou cinq d'un jaune orange et mouchetés de noir; ils fleurissaient devant une masure où j'ai passé bien des saisons. J'aimais à y enfoncer ma trompe, comme un gros bourdon voluptueux, et je la retirais décorée d'un jaune splendide. Mais il faut en rester là de mes souvenirs pour vaquer aux cérémonies de la bienvenue. Elles consistent surtout, comme je l'ai fait pressentir, en l'absorption d'un cock-tail délicieux. Excellent whisky, pas trop de vermouth, un léger frottis de bitter angostura, sucre en poudre, zeste de citron, glace bien pilée, telle est la formule, par malheur insuffisante, car le rôle décisif reste à l'impondérable. Pour que ce soit tout à fait cela, il faut observer d'exquises proportions, agiter avec véhémence, et surtout avoir le cœur épanoui comme une rose.

*
* *

Humanité à part, voilà un logis bien peuplé : le père

Noé s'y trouverait chez lui. Notre propriétaire possède quelques bêtes à cornes qui, selon la mode américaine, cherchent leur vie au dehors en toute liberté. Mais à l'heure du repas ou du repos quotidien, un bruit de sonnailles annonce leur présence; au-dessus de la barrière, on voit s'avancer des mufles impatients. Un cheval rêve à l'écurie, quand il ne trotte pas sur les routes. De temps à autre, je vois aussi un tout jeune mulet, aux jambes grêles, aux oreilles trop longues, folâtrer auprès de sa maman. Inutile de vous dire qu'elle n'est point une mule, mais une bonne âme de jument, fort tendre pour son hybride progéniture. Enfin deux petits veaux adorables, vieux de quelques journées, gambadent sans cesse dans notre grande cour plantée d'arbres. On dirait que leur charpente n'est pas encore bien en place; leur poil a besoin d'être léché, la peau de leur corps flotte comme le cuir d'une sacoche vide. Ils sont tous les deux de couleur fauve, avec une tache noire pour l'un, blanche pour l'autre, près du museau, qu'ils ont humide et brillant. Ils me regardent de côté avec un petit air farouche et prennent la fuite quand je les serre de trop près. J'aurai besoin de toute mon astuce pour les décider à venir manger du sel dans ma main.

Une race beaucoup plus familière est celle des coqs, poules et poussins, qui picorent dans toutes les chambres et sautent même sur la table autour de laquelle nous prenons nos repas. Toujours éconduits, ils reviennent toujours.

Nous avons une infinité d'autres bêtes. Les arbres du jardin sont peuplés de moqueurs, jolis oiseaux qui rappellent nos pinsons par le plumage, nos fauvettes par le chant. Une heure avant le coucher du soleil on entend le crissement suraigu d'une cigale. Son appel reste sans écho, et la chanteuse découragée se tait. Toute la soirée, en revanche, et une partie de la nuit, les grillons font un tapage assourdissant. Il semble que l'on soit dans un immense atelier de coiffure, où de longues paires de ciseaux, par centaines, crieraient sans relâche en voltigeant sur le crâne des patients. Lorsque le tumulte s'apaise, on entend deux notes de cor. Cela paraît sortir d'un gosier d'oiseau, mais c'est peut-être le chant d'une grenouille. On me l'affirme, et je veux bien le croire. Les souris chauves ne manquent pas; souvent l'une d'elles pénètre dans une pièce, où elle tourne éperdue pendant des heures, sans trouver le chemin de la fenêtre. J'oubliais une chatte, qui miaule toutes les nuits. Nos sveltes lézards gris, à cette heure, sommeillent dans le jardin; mais, en rentrant dans ma chambre, j'y trouve parfois une jolie petite grenouille verte aux yeux d'or. Je ne compte pas les araignées, puces, moustiques, fourmis, perce-oreilles, qui pullulent comme dans tous les pays chauds, et les innombrables papillons nocturnes, hannetons ou insectes variés que la flamme de la lampe attire des ténèbres extérieures. On s'habitue à faire bon ménage avec toutes ces bestioles. Mais il faut une attention soutenue pour ne pas détruire à chaque instant une petite existence à peu près inoffensive.

Beaucoup moins riches en végétaux, nous avons pourtant quelques arbres : le chêne vert, dont le feuillage un peu rigide est la dominante du paysage louisianais; une sorte de noyer aux fruits encore verts, semblables à des poires minuscules; des orangers très épineux, qui nous fournissent une abondance de feuilles pour l'infusion parfumée du soir.

Point d'autres fruits que des figues et des pêches. Toutes petites et de forme aplatie, les pêches exhalent un parfum sauvage qui ne me déplaît pas. Elles ont poussé en plein vent et sans la moindre culture; personne, en ce pays, ne s'aviserait de soigner un arbre. Les figuiers sont très bas et très feuillus, ce qui les rend moins beaux que les nôtres, car on ne distingue plus le tronc blanchâtre de l'arbre, le caprice de ses branches, sa physionomie toute biblique. Je ne juge point les figues de Pascagoula; après un mois très pluvieux, elles devaient être insipides. Mais j'ai l'âme trop provençale pour être sans défiance à l'égard des figues américaines. Connaissez-vous la petite marseillaise verte, aux graines d'or, savoureuse entre toutes les figues; ou la sombre barnissote, dont la peau violette, en se fendillant, laisse entrevoir une chair de pourpre? Voilà des figues à faire hurler Tantale, surtout lorsque vers la fin de septembre vous les disputez aux guêpes et que, sucrées dûment par un soleil attentif, elles distillent quelques larmes de miel.

Une vigne sauvage, disposée en berceau, nous donne une ombre épaisse. J'ignorais son existence au suave instant de sa floraison, et je serai bien loin lorsqu'on mangera ses fruits. Il paraît que c'est une chose tout à fait délicieuse. Ces lambrusques se nomment ici des socos. Je vois leurs grains noirs se gonfler tous les jours; mais quatre semaines ne suffiront pas pour qu'ils parviennent à maturité...

*
* *

Décidément, le caractère de ce pays est de n'en pas avoir, et, à tout prendre, c'en est un assez particulier. Il n'a ni de belles lignes sculpturales, ni le charme de l'indécision ; mais sa netteté, qui va jusqu'à la sécheresse, me rappelle la Provence, et je lui trouve en même temps un air de mélancolie bretonne. Ce n'est point ici, bien que l'on y pense, la grandiose âpreté de la terre africaine, sa végétation aiguë et dure, ni surtout la grâce fleurie des vallons autour d'Alger. C'est moins encore la riche et souple beauté de ces îles bénies, Java ou Ceylan, Maurice ou Cuba, fleurs de la mer toujours épanouies et dont le souffle est une caresse. Pourtant le climat est tropical ; les bêtes pullulent; un rouge cardinal vous éblouit au passage; les mouches de feu embrasent l'air nocturne; on ne respire que dans les courants d'air ; les femmes sont vêtues de légères « gabrielles » ; et tout le monde passe

le temps, sous la varangue, à se balancer dans un hamac ou un fauteuil à bascule...

Est-ce l'absence de caractère dans le paysage ou ce qu'il y a en lui de contradictoire? la brusquerie avec laquelle on m'a transporté en cet endroit inconnu? la paix de toute chose après les fureurs de Chicago ? la vie sauvage, libre et paradisiaque (au costume près) que mène ici notre petite colonie? Toujours est-il que je me croirais aussi bien sur la côte de Guinée, ou dans une île perdue de l'Océanie; je ne serais pas trop surpris, si l'on me révélait que j'habite Mercure ou Leverrier. Il me semble que je rêve les yeux ouverts, et peut-être, dans un mois, douterai-je si vraiment j'ai vécu à Pascagoula. Mais peut-être aussi est-ce tout le reste qui est un rêve. Est-il vrai que je serai bientôt replongé dans le torrent de la vie quotidienne? J'ai peine à le croire. En attendant, où suis-je? Mon hypothèse favorite est que c'est ici une plage de l'île heureuse où commande Prospero; et, de fait, j'entends Ariel, qui flotte dans les vents, chanter une pénétrante mélodie. Je crois qu'elle est de Schumann.

Vivant presque dans une île déserte, nous pouvons répondre sincèrement à l'enquête de la *Revue bleue*. Je ne sais pas si nous possédons vingt-cinq volumes. Mais nous lisons le Ramayânâ, Homère, les tragiques grecs, l'Évangile, Shakespeare, et le plus méconnu de tous les grands poètes, Victor Hugo. Je dois ajouter que des millions de volumes ne peupleraient pas notre solitude, s'il y manquait l'invisible présence de Bach, Hændel, Beethoven, Mozart, Gluck, Wagner et quelques autres. Le clavier gémit sous des mains fort inhabiles. Mais les maîtres sourient avec indulgence, lorsqu'ils s'entendent massacrer par amour.

Toujours vivace en cette terre jadis française, notre langue y décline pourtant; aussi pensé-je faire œuvre de patriote en apprenant force chansons populaires à deux gentilles petites créoles qui profitent très bien de mes leçons. L'âme de la France respire dans ces vers naïfs, dans ces frustes mélodies. Cela est sorti du cœur profond de notre peuple, et je ne sais rien qui soit plus capable de le faire aimer. Les gracieux sapajous savent déjà par cœur, entre autres chefs-d'œuvre anonymes, l'héroïque chanson de Jean Renaud, le *Retour du marin*, les *Trois belles princesses* et la légende de saint Nicolas. Mais nous menons aussi des rondes éperdues devant la maison ou sur les planches branlantes de notre wharf, et les habitants stupéfaits de Pascagoula peuvent nous entendre, à une demi-lieue, hurler certaine liturgie culinaire qui réjouirait frère Jean des Entommeures.

***

Nous n'avons garde d'oublier le boire et le manger. La viande paraît à peine sur notre table, mais il y a parmi nous quelques ichthyophages. Pour cinq ou dix sous, on a une très belle pièce : truite de mer, poisson rouge, grognard ou maquereau espagnol. Les petites filles de la maison pêchent aussi de gros crabes par un procédé très primitif. Du haut de la jetée, elles lancent à la mer un appât quelconque au bout d'une ficelle; un crabe ne tarde pas à y mordre, s'y cramponne, se laisse hisser jusque sur le wharf. On a parfois la précaution de glisser un filet au-dessous de lui pour que, s'il lâche la proie, il puisse tomber en lieu sûr.

Il va sans dire que notre cuisine est surtout pythagoricienne. C'est moi qui élabore les menus. Dans le gigot aux haricots, dont je ne puis me passer, je remplace la viande par une tête d'ail. Je combine de succulentes ratatouilles d'aubergines, poivrons et pommes d'amour. Faute de navets, je conseille la purée de radis, que nous trouvons exquise. Ah! je voudrais que vous vissiez mon salmis de fèves plates au vin blanc. Croyez que toutes mes inventions ne sont pas méprisables, et qu'ici l'on rend justice à la grâce ingénieuse de mes oignons farcis, à mes escargots simulés, à mon gratin de morue, sans ombre de morue. Nous faisons aussi une prodigieuse consommation d'épis de maïs, bouillis ou grillés; et vous me reprocheriez mon origine marseillaise, si je vous disais le nombre et la taille des melons d'eau que nous engloutissons.

Il faut dire que, si je me révèle homme de pensée, tout le mérite de l'exécution revient à mon aimable hôtesse. Les domestiques sont rares, dans ce pays, et la servante demeure à une lieue de chez nous. Certains jours, elle oublie de venir; lorsqu'elle est là, sa présence nous égaye, mais nous est peu utile. C'est une négresse aux cheveux très courts, qui pourrait aussi bien se faire passer pour un nègre. Nous l'appelons Goulangoulâ. Comme vous ne l'ignorez pas, ce mot désigne, dans les poèmes indiens, une manière de singe à queue de taureau. Goulangoulâ est un personnage extraordinaire. Lorsque, la cuillère en main, elle surveille une marmite où mijote un fricot de mon invention, et que, non loin de là, des poissons chantent dans la poêle à frire, elle s'écrie avec violence : « Attention, cuillère! ouvrez l'œil! N'allez pas dans la poêle! ne touchez pas le poisson! Prenez garde au gentleman végétarien! Attention, cuillère! pas de bêtise! » D'autres fois, brandissant un balai surmonté de quelque torchon, elle se rue, avec des clameurs sauvages, sur la terrasse où nos rondes se nouent et se dénouent follement. Tels sont les domestiques de Pascagoula.

***

Je sens mieux le charme de ce pays depuis que l'air a été purifié par de violents orages (on s'en est préservé, chez nous, en allumant des cierges) et que l'eau peu profonde de la baie s'est teintée, sous le ciel plus clair, d'un bleu pâle et délicat. Mais la journée a deux heures exquises : avant le lever du soleil et après son coucher.

Souvent la chaleur ou les puces me chassent du lit à quatre heures et demie, et je fais une longue promenade solitaire. Bien que nous soyons aux plus longs jours de l'année, le soleil paresseux de la Louisiane

n'est pas levé encore ; mais il fait grand jour, et de légères nuées flottent, presque roses, dans l'azur laiteux du matin. L'herbe est tout humide ; le soir, au contraire, pas une goutte de rosée. Je m'en vais le long de la mer, au delà de toute habitation. On ne respire pas, ici, le grand souffle du large ; mais par instants la baie exhale une odeur marine, pareille à celle de l'oursin. Je quitte le rivage pour traverser un bois, où les moustiques me dévorent. La chaleur est assez forte pour que je sois bientôt trempé de sueur. Au sortir du bois, j'erre parmi de verts marécages ; la mer entre partout, et l'on ne sait trop si l'on est dans une île ou sur le continent. Mon passage effraye une bécassine, qui sort bruyamment des roseaux et s'envole en zigzag. Cependant le soleil se lève en face de moi. A peine un peu de rose teinte le bleu tendre de la mer satinée ; mais, si je me retourne, je vois la grande île toute baignée de pourpre.

Je voudrais découvrir quelques fleurs avant de rentrer à la maison, où je suis attendu par une bouillie d'avoine. La flore du pays est assez pauvre. Néanmoins, il m'arrive de trouver diverses fleurettes jaunes ou violettes ; une fleur de coton égarée dans le bois ; du jasmin de la Virginie, aux longs calices rouges. Cette plante se nomme ici « herbe à la puce » ; elle fait enfler, m'a-t-on dit, ceux qui la touchent. Mais je n'en ai rien observé, et chez nous elle n'a pas ce fâcheux renom. Une fort jolie chose est le *crepe-myrtle*, arbuste plus haut que le lilas. Son feuillage foncé et brillant rappelle, en effet, celui du myrte, tandis que ses légères grappes roses font penser à des fleurs peintes sur un crépon japonais.

En revenant vers les habitations, tout le long de la mer, je trouve à cueillir un splendide bouton de magnolia, ou une touffe de laurier-rose, dont les fleurs, chauffées par le soleil, ont une suave odeur d'amande amère. Un jour j'ai rapporté à la maison une fleur gigantesque, ou plutôt une profusion de fleurs retombant de leur tige comme les clochettes d'un chapeau chinois. J'avais cueilli ce trophée, à grand'peine et non sans l'aide du couteau, au cœur d'une énorme touffe de piquants acérés. La plante porte ici le nom expressif de « baïonnettes espagnoles ».

Si nous avons des matinées charmantes, nos soirées sont magnifiques. Nous les passons sur la jetée, où il y a un peu de fraîcheur. On s'assied les jambes pendantes au-dessus de l'eau, ou bien on s'étend sur les planches mal jointes. Çà et là trottinent de petits crabes noirs appelés « tourlourous ». Un de nous chante quelque chose de doux et de triste, à moins que nous ne restions sans paroles. Longtemps imperceptible dans le vert pâle du crépuscule, Vénus y rayonne enfin, pour très peu d'instants, mais avec une splendeur vraiment divine. Bien que les traités de cosmographie recommandent aux planètes de scintiller le moins possible, elle palpite comme un cœur de lumière, et nous ne pouvons en détacher nos yeux tant qu'elle est visible à l'horizon.

En même temps que le ciel se peuple d'étoiles, on voit paraître sur l'eau de grands feux rouges. Ce sont des torches de pin flamboyantes, fixées à l'avant d'une barque pour éclairer le fond de la mer. Un homme fait glisser le bateau en ramant ; un autre marche dans l'eau, tenant à la main une sorte de broche. Lorsque la forme d'un poisson se dessine sous le sable, il le transperce tout endormi et le jette dans la barque.

Tandis que nous regardons les feux aller et venir, des taureaux ou des vaches passent, en agitant leurs clochettes, sous la jetée qui nous sert de lit de camp. Sur le sable humide ou dans l'eau basse, en pleine liberté, errent paisiblement ces bêtes altérées de fraîcheur. Tout à coup une blanche clarté se lève dans le ciel. Dégagé d'un nuage, le croissant lumineux se détache nettement, ainsi que le fil argenté qui achève le cercle ; et sur la mer immobile, sans frissons ni murmures, s'étale une délicieuse crème de lune...

***

Il a bien fallu quitter Pascagoula. Les grappes des socos avaient pris une mine appétissante ; les poussins étaient devenus jeunes coqs ou poulettes à marier ; mes chers petits veaux semblaient tout fiers de leur rapide croissance, de leur poil luisant et de leurs bouts de cornes déjà bien visibles. Comme ils se trouvent être des génisses, à ce que j'ai appris, on leur épargnera les horreurs de l'abattoir. J'emporte une consolation.

Encore un exemple de la commodité de toutes choses en Amérique : huit jours d'avance, j'ai dû faire venir mon billet de la Nouvelle-Orléans, et aller le chercher à Scranton, qui sera mon point de départ. Cette petite station est sur le chemin de New-York, où je vais, et tous les trains s'y arrêtent ; pourtant j'ai dû payer le trajet entier depuis la Nouvelle-Orléans, qui est à trois heures d'ici dans le sens opposé. Enfin, on refuse d'enregistrer mon bagage pour New-York, sous prétexte que Scranton est une trop petite gare. Mon opinion est faite. Toute sorte de boutons électriques se trouvent à portée de votre index dans les grands hôtels américains ; encore y a-t-il là plus de vaine ostentation que de commodité réelle. Mais loin des centres importants, ne comptez que sur vos propres ressources. Il n'y a même pas de facteur à Pascagoula. Chacun va chercher ses lettres au bureau de poste si cela lui fait plaisir. Parfois le boulanger veut bien prendre la peine de remettre le courrier à ses clients.

Comme elle me paraît lugubre, à onze heures du soir, cette petite gare de Scranton ! Mes hôtes m'ont accompagné. En attendant le train, nous marchons sur le quai, tels que des âmes au bord du Styx. Un ivrogne gémit dans l'ombre. Soudain, avec un fracas terrible, le monstre aux yeux rouges, qui a sur le poitrail un aveuglant chasse-pierres, fait irruption en son-

nant de la cloche à toute volée. Vous connaissez le brusque adieu, l'adieu bredouillé, à peine conscient, parmi les chocs de la brutale matière. Toujours on garde pour soi la seule chose qu'il fallait dire.

Je me suis précipitamment engouffré dans un wagon interminable ; là je m'aperçois que je suis en face de ma valise, et que le train est reparti. Une seule âme traverse le sombre fleuve ; les autres, sur la rive, sont déjà tout effacées. Je tombe dans un état torpide, qui dure environ quarante heures, et je ne me ressaisis qu'en arrivant à New-York. Célèbre par son exactitude, le train fait noblement son entrée huit heures trop tard.

***

New-York est toujours à la même place ; je crois que rien n'y a été changé. Mais le souvenir de Chicago en fait pour moi une ville toute nouvelle, presque européenne, j'allais dire un lieu de plaisance. Une hâte moins fiévreuse y prend des airs de flânerie. Les visages des passants ne me sont plus aussi étrangers. Je remarque davantage les maisons bien construites, les luxueuses boutiques de la Cinquième Avenue. Les Américains me paraissent avoir le sens de l'architecture. Ils combinent heureusement les diverses matières. Il y a parfois dans leur décoration une hardiesse assez neuve ou une élégante sobriété.

Je ne dis point cela pour le célèbre bar « Hoffmann house », qui vient de m'être révélé, et dont le mauvais goût est vraiment extraordinaire. Les suspensions des lampes sont chargées de pierreries ; tout le reste appartient au même style, qui est celui de la laideur flamboyante. De puissants réflecteurs électriques projettent, le soir, une intense lumière sur des Bacchantes léchées par M. Bouguereau. J'aurais contemplé cette merveille pour rien, si je n'eusse payé très cher une exécrable consommation.

J'ai su trop tard que la *Mort de Babylone* est exposée à New-York, et je n'ai pu revoir l'œuvre de M. Rochegrosse. J'en ai un vif regret. Une affiche m'a révélé que pour un demi-dollar on peut l'étudier à son aise, et, sans augmentation de prix, se faire dire la bonne aventure.

Ayant une journée libre avant mon départ, je suis allé à West-Point, où se trouve l'École militaire des États-Unis. On y va en trois heures de bateau. Un orchestre allemand, tout composé de cuivres, joue le Menuet de Boccherini avec des grâces éléphantines. Les eaux limpides de l'Hudson, presque bleues par le gai soleil de ce jour-là, son cours noble et calme, d'une extrême rectitude, ses rives boisées à la fraîche verdure, çà et là de grandes îles, des villages aux toits rouges entrevus sur les pentes qui mènent vers le fleuve, des lointains bleuâtres et veloutés lorsqu'un détour imprévu laisse embrasser de plus vastes horizons, voilà un spectacle dont la majestueuse harmonie emplit l'âme de sérénité.

West-Point est un fort joli endroit sur une hauteur, d'où l'on voit l'Hudson épandre au soleil ses claires nappes d'eau. J'y ai contemplé de très vieux ormes et de beaux châtaigniers robustes. Tout comme en France, on y trouve dans l'herbe de petites fleurs sauvages : mille-feuilles, mille-pertuis, becs-de-grue, boutons-d'or, scabieuses. J'ai passé là deux heures charmantes, et j'ai vu les Cadets manœuvrer sur une fraîche pelouse. Ces futurs officiers ont très bon air sous le casque de toile blanche, la veste grise et le pantalon blanc. Leur extérieur est propre, simple, gai, juvénile, et j'ai admiré la fière allure de leur compagnie défilant au son du fifre et du tambour. Il y a dans cette grêle musique une gentillesse martiale qui me plaît fort.

Je crois que les États-Unis ont une armée de vingt-cinq mille hommes, dont la seule occupation est de surveiller les Peaux-Rouges. Inutile de spécifier qu'elle se compose de volontaires. Les jeunes officiers sortis de West-Point dans un bon rang font partie de l'état-major, qui a ses bureaux à Washington. Les autres ont des périodes de service qui durent six ans, dans les camps limitrophes des territoires indiens, et des périodes de repos plus courtes, à Washington ou dans une autre ville, je ne sais plus laquelle. Ils se marient tous et emmènent leurs femmes au camp, où l'existence est cruellement isolée et monotone.

***

Après une dernière nuit passée à New-York, je me suis embarqué sur la *Bourgogne*. Mon premier soin a été d'y boire une bouteille de champagne. Tel est mon esprit de contradiction que, si je voyageais sur la *Champagne*, je commanderais aussitôt une bouteille de bourgogne.

Par le hasard des conversations, j'apprends que l'immense roue, dont l'énigme m'a si fort troublé, sert à élever en l'air des curieux comme vous et moi. Nous voyons la même chose, en petit, dans toutes nos foires. La roue de Chicago a quatre-vingts mètres de tour ; il lui faut dix minutes, y compris le temps de quatre arrêts, pour accomplir sa révolution. Mais j'ai honte de vous donner ces détails, qui depuis longtemps vous sont connus. Il paraît que, dans les deux hémisphères, j'étais le seul à les ignorer !

Traversée sans nul autre incident que la célébration du Quatorze Juillet. Le capitaine fait un speech, qui a le mérite d'être bref ; puis on valse sur le pont, illuminé de poires électriques. Il y a même des fusées et des coups de canon. Quel étrange instinct pousse l'homme à témoigner sa joie par des bruits désagréables ?

Nous avons passé en vue de la côte anglaise, et quelque chose de plus doux annonce la patrie. Bientôt le Havre apparaît à travers une tiède pluie d'été qui étincelle au soleil. Je saluerai ce soir le clocher de mon pays ; je veux dire les tours de Notre-Dame. N'ai-je pas le droit de les aimer comme un autre aime l'église de son village ?

MAURICE BOUCHOR.

LES VOIES DE DIEU (1)

Roman.

—

TROISIÈME PARTIE.

LA VIE.

III.

Quelques jours après son arrivée, Ragni, en l'absence de Kallem, reçut la visite de sa belle-sœur, Mme Tuft. Celle-ci venait lui annoncer qu'elle partait pour quelques semaines, avec son mari; elle lui fit ses adieux, et la pria de transmettre ses amitiés à son frère.

Ragni comprit tout de suite que le pasteur et sa femme avaient imaginé ce voyage pour éviter de la présenter à leurs amis. Mais elle n'en dit rien à Kallem, craignant de le troubler dans ses occupations.

Kallem avait en effet bien à faire. Son hôpital, ses clients de la ville et de la campagne l'absorbaient tout entier.

Ragni le voyait engloutir son dîner à la hâte, partir et ne rentrer que le soir. Quelquefois il s'asseyait un instant sous la véranda avec elle, mais c'était bien rare. La plupart du temps il allait aussitôt s'enfermer dans son cabinet de travail.

Ragni vint lui tenir compagnie; elle y eut sa chaise, son rayon de livres; le cabinet fut la chambre de réunion.

Pendant des heures, ils lisaient chacun leur livre, échangeant à peine une parole.

Kallem, plongé dans de longues et absorbantes études, ne soupçonnait pas ce qui se passait en elle. Entre ses lectures, il s'étendait de son long sur le sopha et la regardait sans parler; ou, le plus souvent, il se tenait debout et regardait par la fenêtre. Il prétendait qu'il ne pensait jamais si bien que là.

Il aimait son intérieur; il rentrait rarement à la maison sans en apprécier le charme. Après dîner, il écoutait volontiers un peu de musique, mais sans remarquer toujours ce que Ragni lui jouait.

Elle, chaque jour, s'attachait plus fortement à sa maison, aux êtres et aux choses. Lui, elle l'appelait de nouveau son « pacha blanc »; le piano, l'« aventure ».

— Allons, une *aventure*, disait-elle quand elle voulait jouer quelque chose.

Et elle l'avait habitué à dire de même.

La chambre à coucher, elle l'appelait « entre les étoiles »; les colombes qu'elle avait eues à la Pentecôte, les « lis de la Pentecôte »; Sigrid, la « fille aux sept bras ».

Quand ils étaient assis à lire, Kallem et elle, dans le cabinet, elle avait le sentiment qu'ils s'embarquaient chacun dans un bateau, pour un pays différent. « Allons mettre à la voile! » disait-elle.

*
* *

Kristen Larsen avait été appelé chez le docteur pour arranger son laboratoire, les appareils de ventilation, etc. On n'avait jamais vu homme plus silencieux, plus soupçonneux, ni plus intelligent.

Un dimanche d'août, il vint, paré de tous ses atours: pardessus brun à longues basques, aux manches excessivement courtes, jaquette à carreaux et pantalon gris. D'ordinaire il allait nu-tête; mais, ce jour-là, il tenait son chapeau à la main.

Il restait là, dans le cabinet, long, maigre, rasé, lavé, tout noir. Le col blanc de la chemise et une cravate à carreaux rouges égayaient un peu l'ensemble.

Le docteur le pria de s'asseoir et lui demanda ce qu'il voulait.

Alors, jetant autour de lui un regard soupçonneux et dur, Larsen finit par dire qu'il savait que la femme du docteur avait passé cinq ou six ans en Amérique; peut-être avait-elle des livres anglais à lui prêter? peut-être aussi pourrait-elle lui donner quelques conseils? Jusque-là il avait appris tout seul.

— Pensait-il à émigrer?

— Oui, il y avait songé.

— Quel âge avait-il?

— Quarante ans bien sonnés.

Il avait l'air d'en avoir plus de cinquante.

— Je suis sûr que ma femme vous apprendrait volontiers l'anglais, dans les soirées, par exemple.

— Oh! il ne le voulait à aucun prix. Mais Kallem lui fit comprendre que la prononciation ne pouvait s'apprendre que de vive voix.

Au même moment Ragni entra, et le docteur lui expliqua qu'au mauvais anglais de Larsen elle pourrait donner comme des ailes. Elle rougit légèrement d'abord, car ce n'était pas la première corvée désagréable que Kallem lui imposait. Il voulait lui donner quelque chose à faire; elle, au contraire, aurait préféré rester libre.

Mais en regardant Kristen Larsen, elle se souvint que Kallem lui avait dit n'avoir jamais vu un homme plus intelligent, et elle fut touchée de compassion.

Il se plongea à l'instant même dans un livre anglais; il en comprenait assez bien le sens. Non seulement elle lui proposa de l'aider, mais elle le pressa même d'accepter.

L'après-midi, vers cinq heures, il revint et ils s'assirent ensemble pour lire une leçon facile.

Kallem rentra; il vit ces deux têtes l'une à côté de l'autre, l'une longue, noire et anguleuse, l'autre petite,

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 5, 12, 19 et 26 août.

bien faite et blonde ; d'un côté, un visage froid, noiraud, ridé, pincé ; de l'autre, des yeux limpides, un teint changeant, une humeur gaie.

Cet homme préoccupait Kallem. Qui était-il, et comment était-il devenu ainsi ? Il prit un prétexte pour aller chez lui. Il y trouva sa femme, une petite femme maigre et sèche, enveloppée dans un grand châle. Si son mari était trop peu vêtu, elle l'était trop. Pas d'enfants, pas de feu au foyer ; elle faisait la cuisine pour plusieurs jours, disait-elle. Elle allait et venait, réservée et défiante. Sans la moindre frayeur, elle prit le revolver que Kallem apportait à réparer.

— Kristen a trop de travail au dehors, fit-elle, ces petites choses seront pour plus tard.

Leur unique chambre servait d'atelier, de cuisine, de chambre à coucher. Un cadran à la muraille, une table, un lit, un banc, trois chaises de bois, et c'était tout.

Quelque temps après, Kallem imposa à Ragni une nouvelle corvée.

Le docteur Kent les avait invités à une petite réunion qu'il donnait chez lui pour fêter le vieux pasteur Meek qui allait quitter le pays. Très réservés d'ordinaire, et ne faisant point de visites, Kallem et Ragni ne purent cependant éviter d'assister à cette réunion. A peine étaient-ils entrés, qu'une dame très corpulente, à peine âgée de trente ans, vive et jolie, se présenta à Ragni qu'elle effaroucha en lui disant :

— Je ne sais s'il vous sera désagréable d'apprendre que je suis la sœur de Soeren Kole.

Voyant le profond embarras de Ragni, elle la prit vivement à l'écart :

— Ne vous imaginez pas que je n'aurais pas fait exactement la même chose que vous, lui souffla-t-elle ; surtout si j'avais rencontré un mari comme le vôtre, et elle pressa le bras de Ragni.

Elle était décidée et sans-gêne et n'avait pas le moindre soupçon de la torture qu'elle infligeait à l'être délicat qui était à son bras. Par bonheur, le pasteur Meek entra sur ces entrefaites, accompagné de sa petite-fille Tilda Kraby; Ragni put s'arracher à un entretien qui l'anéantissait.

Le pasteur Meek était d'une taille au-dessus de la moyenne, avec des épaules larges. Il portait haut sa grosse tête ; de longs cheveux blancs lui faisaient une auréole. Ragni dit tout bas à Kallem :

— Il ressemble au jeune homme que nous avons rencontré dans la rue le premier jour de notre arrivée. Tu te souviens, celui qui était si beau ?

— Oui, en effet, c'est bien le même visage; on dirait un Bourbon.

Le « nouveau docteur » fut présenté, et Mme Lili Bing, la sœur de Soeren Kole, dit tout à coup à Ragni :

— Je suis sûre que vous aimerez Mlle Kraby.

Et elle les présenta l'une à l'autre.

Ragni et Mlle Kraby se regardèrent un peu timidement d'abord. On parla du jeune homme à qui la jeune fille ressemblait. C'était son cousin ; il était musicien. Là-dessus on parla musique et on ne se quitta pas de la soirée.

Jamais peut-être Ragni n'avait trouvé quelqu'un, — à l'exception de Kallem, — pour qui elle se sentît plus de sympathie. Cette jeune fille blonde, à la fois vive et tranquille, avait un air si aimable et tout ce qu'elle disait était si senti ! Et elle allait quitter la ville bientôt, pour toujours ! Ceci donnait un caractère mélancolique à la rencontre, de penser que peut-être c'était la dernière. C'est ce qui fit que Ragni consentit à jouer quand le maître de la maison l'en pria. Elle voulait donner à sa nouvelle amie autant d'elle-même qu'il lui était possible de le faire. Elle lui dit à voix basse :

— Je vous en prie, ma chère, restez là pour que j'aie un visage sympathique devant les yeux.

Ce jour-là elle n'avait pas peur. L'assistance était transportée. Quand Ragni eut fini, le vieux Meek vint la remercier avec sa politesse à la vieille mode. Tilda dit tout bas :

— Mon grand-père est très musicien !

Une heure après environ, le vieux Meek s'en alla ; il ne restait jamais plus tard en soirée. Sa petite-fille le suivit ; Kallem et Ragni se joignirent à eux.

La nuit était chaude ; partout des promeneurs. Quand on fut arrivé devant la maison de Kallem, Ragni, qui d'ordinaire était si timide, demanda au vieillard s'il ne voulait pas entrer, et le vieux pasteur répondit galamment que s'il avait l'espoir d'entendre encore de la musique, aucune invitation ne pourrait lui être plus agréable.

Les lampes furent donc allumées, le piano ouvert et une barcarolle s'échappa au dehors par les fenêtres ouvertes.

Le vieux Meek rayonnait de joie ; il se hasarda à demander si son petit-fils, élève du collège, ne pourrait pas venir quelquefois entendre jouer Mme Kallem ; il était malheureusement si absorbé par la musique qu'il était arrivé à l'âge de dix-huit ans sans avoir passé un seul examen. Mais, puisqu'il en était ainsi, il fallait autant que possible lui faire entendre de bonne musique.

Ragni répondit que ce serait pour elle un très grand plaisir. Kallem demanda s'il pouvait aller voir le jeune homme et lui annoncer cette nouvelle. Le vieillard en fut extrêmement reconnaissant ; il pria en outre le docteur d'examiner son petit-fils dont la santé l'inquiétait beaucoup.

Dès le lendemain, Kallem alla chez Karl Meek, et trois jours après celui-ci, avec son piano, ses effets et ses livres, était installé dans la grande mansarde de la maison du docteur, celle qui donnait sur le parc. Kallem avait dû vaincre une forte résistance de Ragni.

Depuis lors, on put voir à leur table un jeune homme

efflanqué, aux cheveux longs, aux doigts minces et rouges, affligés d'engelures.

Il entrait brusquement, accrochait son paletot à la poignée de la porte qu'il ne réussissait pas à fermer du premier coup; ses jambes flageollaient sous lui, et il entraînait une chaise; il se heurtait contre la bonne qui entrait apportant un objet sur la table. Il ne regardait personne; ses beaux yeux étaient comme endormis et fermés. Il étudiait les dessins des assiettes ou la corbeille à pain placée devant lui.

Jamais il ne parlait; si quelqu'un lui adressait la parole, il restait interloqué, répondant par oui ou par non, comme s'il avait eu des charbons dans la bouche. Mais il mangeait comme un cheval de charretier. Quand il passait ses mains humides dans ses cheveux épais et gras, il avait l'air plus inculte que Kristen Larsen.

Avoir ce garçon près de soi à table tous les jours que Dieu fait, et Kristen Larsen le soir! Sans compter toutes les vieilles commères que Kallem attirait chez lui pour en obtenir des vêtements de laine, les enfants qu'il fallait habiller de la tête aux pieds, et les malades tuberculeux!

Ce n'était pas seulement l'ennui d'avoir à s'occuper de tous ces étrangers; mais toutes les portes restaient ouvertes. Elle n'avait ni un refuge ni un moment. Se plaindre à Kallem, à quoi bon? puisque ce qui faisait sa torture à elle faisait ses délices à lui.

Il se glissait aussi un peu de jalousie dans ses sentiments. Il ne considérait ni elle ni ses goûts. Cette affaire avec sa sœur, il n'en était plus question. Le pasteur était depuis longtemps revenu; Joséphine avait fait un matin une visite hâtive, apportant des fleurs cueillies sur la tombe de leur vieux père; les deux beaux-frères se rencontraient dans les rues, au chevet des malades. Kallem y rencontrait sa sœur qui s'occupait aussi des pauvres; mais nulle part ils ne se parlaient à cœur ouvert.

Il n'y eut pas de réunion chez le pasteur en leur honneur, comme chacun s'y attendait; il n'y en eut plus du tout.

Ragni ne douta pas un instant des motifs de cette attitude. Kallem ne comprit pas combien cette pensée la torturait, il ne vit pas que cette façon d'agir lui fermait les maisons de la ville; et elle ne voulait pas le tourmenter de ces vétilles. Il possédait cette faculté de l'homme très occupé, de pouvoir jeter de côté tout ce qui ne lui paraissait pas *net*.

Dans sa chasse quotidienne à la maladie, les vieilles femmes et les enfants qu'il soignait l'intéressaient plus que toutes les querelles religieuses et que toutes les tendresses et les caresses dont elle ne pouvait se passer.

Derrière la grande cour de l'hôpital, il y avait une longue maison pour les provisions, avec hangar, etc. Kallem y fit arranger une salle de gymnastique, et il y passait toutes ses soirées, à partir de six heures, en compagnie du jeune Karl.

Celui-ci, timide et gauche, avait à peine touché à son piano depuis son arrivée; il n'osait pas à cause de Mme Kallem. Alors Kallem monta dans sa chambre avec un livre pendant une demi-heure tous les soirs, et obligea Karl à jouer pendant tout le temps. Comme médecin, Kallem s'était imposé à lui avec une vigilante amitié, il le stimulait; peu à peu, le jeune homme entra avec plus d'assurance au salon et ne se glissa plus dehors tout de suite. Et enfin Ragni aussi prit courage, à l'instigation pressante de Kallem. Un dimanche matin elle dit à Karl :

— Non, ne montez pas tout de suite. Venez, nous allons essayer de jouer à quatre mains. Nous prendrons des morceaux faciles.

Il fut désespéré, mais, par bonheur, il faillit renverser son tabouret au moment de s'asseoir, et celui de Ragni en rattrapant le sien. Cela les fit rire tous les deux et l'aida à cacher son embarras.

Elle était assise là, fraîche, élégante, dans une robe de soie rouge, des dentelles aux bras et au cou; ses longs doigts blancs de pianiste à côté de ses doigts rouges à lui, son visage expressif souvent tourné vers lui; un parfum de réséda s'exhalait de sa robe, et le parfum de ses cheveux... Il tremblait.

Comme il se trouvait laid! Et cette odeur de pommade de ses cheveux à lui! Il luttait pour venir à bout de sa partie, mais il fut bientôt fatigué et fit faute sur faute.

— Vous n'êtes sans doute pas en train aujourd'hui, dit-elle; et elle se leva.

Il aurait voulu rentrer sous terre; pour la centième fois, il voulait s'en aller. Il ne vint pas dîner; on ne le trouva nulle part dans la maison. Kallem alors se mit à questionner Ragni; elle lui dit comment la chose s'était passée. Karl en avait eu assez au bout d'une demi-heure; un jeune homme sans énergie, comme celui-là, lui était insupportable.

— Oh! l'éternelle *esthète!* Et il courut chercher le jeune garçon, sacrifiant à cela son délicieux après-midi du dimanche; vers le soir, il rentra avec lui. Ragni vint le rejoindre dans son cabinet et lui dit, tout bas, que désormais elle serait gentille.

Kristen Larsen arriva; et, plus patiente qu'un chien battu, elle s'assit pour faire de l'anglais avec lui.

Tout d'abord elle avait eu pitié de cet homme étrange; mais elle se sentait gelée dans sa société et dans son atmosphère. C'est pourquoi elle trouvait que c'était une affreuse lâcheté d'y rester, car ce n'était pas non plus par compassion qu'elle le faisait. Il arrivait exactement à l'heure dans son long paletot brun aux manches trop étroites; une insupportable odeur de transpiration, vieille de plusieurs années, se dégageait de ses vêtements et de son corps.

D'une main, ses longs doigts sales, couverts de poils noirs, serraient le livre, tandis que les doigts de l'autre indiquaient les lignes. Il toussait pour s'éclaircir la gorge et commençait d'ordinaire par quelques questions se rapportant à la leçon précédente, toujours défiant, soupçonnant quelque erreur de Ragni, une erreur de vue ou de logique. Il la rendait hésitante, même dans les choses dont elle était le plus sûre.

Quand il était là, attentif, passant lentement d'un mot à un autre, et qu'elle s'avisait de l'interrompre, parce qu'il avait fait une faute, il posait son doigt encore ferme pour bien marquer l'endroit où elle l'avait repris, puis la regardait, récalcitrant, méfiant. Elle reprenait alors sa correction, mais ne réussissait jamais à la faire assez claire; il demandait toujours des explications plus précises; pour la troisième fois elle les répétait, et il daignait alors en finir, mais seulement par égard pour elle.

Ce qu'il en coûtait d'efforts à cet homme pour travailler si scrupuleusement, pour ne jamais refaire une faute une fois corrigée, et quels dons particuliers lui inspiraient ces questions qui auraient fait honneur à un philologue, elle le comprenait. Mais, avec tout cela, au fond du cœur elle le trouvait affreux. Il ressemblait trop à un vieux singe qu'elle avait vu une fois manger posément avec une cuillère d'argent. Cette image se suspendait sur lui, grimaçante, comme pour la venger.

La seule consolation de Ragni dans sa vie ordinaire était le travail en commun avec la servante. Elles devinrent même très bonnes amies.

Quinze jours après le malheureux essai de piano à quatre mains, elle dit à Karl :

— Qu'en pensez-vous? Voulez-vous que nous essayions encore une fois?

— Non, merci, ça n'ira certainement pas, répondit-il, frappé d'épouvante.

— Mais si, j'ai justement préparé quelque chose à quatre mains que vous pourrez déchiffrer.

Elle prit le morceau. Il se tenait à deux mètres de distance, rougissant et irrésolu.

— Connaissez-vous cela?

Il ne répondit pas, car c'était un morceau de lui-même qu'il appelait *le Ruisseau de la montagne* et qu'il avait souvent joué en haut à Kallem. Ragni l'avait arrangé pour quatre mains. Elle voulait, de cette façon, tout réparer.

— Allons, venez maintenant!

Dans la même robe de soie rouge aux dentelles retombant sur ses longs doigts de musicienne, elle s'assit. La même taille, les mêmes yeux étranges et rêveurs, le faisaient frissonner.

Et *le Ruisseau de la montagne* courait sous les doigts agiles de Ragni. Quand le jeune homme ne pouvait pas la suivre, elle l'attendait et reprenait avec lui. A la fin cela marcha même bien, assez bien, du moins, pour qu'elle pût le complimenter gracieusement.

Il s'inclina et voulut s'en aller.

— C'est aujourd'hui dimanche, dit-elle, vous n'avez sans doute rien à faire?

— Non.

— Voulez-vous venir faire un tour avec moi?

— Oui, madame... Si madame... Oui...

Il redescendit, rapide comme la flèche, en pardessus et en bonnet de fourrure, et elle revint bientôt aussi, dans son joli costume de sortie, avec une élégante toque américaine garnie de plumes.

— Allons à la rencontre du docteur.

Ils partirent. Elle sentit qu'elle devait faire tous les frais de la conversation, et se mit à lui décrire les tempêtes de neige dans les prairies d'Amérique et les dangers qu'elles faisaient courir aux hommes et aux bestiaux.

Cette journée d'octobre était sans soleil, les champs sombres et tristes; les feuilles tombaient; mais Karl ne voyait rien de tout cela, il était comme pris de vertige à la pensée qu'elle avait bien voulu sortir avec lui, elle, la femme la plus distinguée, la plus artiste qu'il connût. Il aurait voulu, dans sa joie, se rouler dans la poussière, se tirer un coup de pistolet ou sauter dans le lac en son honneur. Ce n'était pas une femme quelconque; c'était Mme Ragni Kallem, dans sa robe de soie rouge et sa toque américaine à plumes; tous ses camarades étaient fous d'elle.

Ses beaux yeux étaient fixés sur lui, et il n'osait pas les regarder en face.

Devant tout le monde elle allait ainsi et lui parlait.

Lui aussi se mit à parler. Des hivers d'Amérique, ils passèrent aux hivers des forêts du Nord.

Son père Otto, fils du pasteur Meek, était médecin, mais il s'était marié avec la fille d'un gros paysan. Karl l'avait accompagné sur les glaces des fleuves et dans les solitudes sans fin des forêts de la montagne; il avait assisté aux abatages des bois, aux prises aux pièges, aux chasses.

Il peignait des paysages et des impressions dont elle n'avait pas la moindre idée. Il lui décrivit un coq de bouleau, ses amours, ses jeux, ses battements d'ailes et ses cris; il en parlait avec tant de chaleur que Ragni lui donna dès ce jour le nom de *coq de bouleau*.

Ils ne rencontrèrent pas Kallem et revinrent par le même chemin. Ils jouèrent de nouveau à quatre mains; ils convinrent d'étudier soigneusement pour jouer ensemble un soir que Kallem serait dans son cabinet. Kallem, disait-il, était la nature la plus élevée qu'il connût.

Peu à peu Ragni prit de l'autorité sur le *coq de bouleau*, s'habitua à son visage, à son humeur inégale, tantôt rayonnante, triste un moment après.

Impatient et irascible, humble et abattu, avec de

courts accès de travail et de longues périodes de *fainiente*, très paré et très sale. Elle commençait à le trouver beau. Elle l'aidait dans ses leçons, surtout dans son anglais. Il avait des connaissances inégales, de sorte que Kallem lui conseilla de quitter le collège et de prendre des leçons particulières, et en écrivit sur-le-champ au père de Karl.

Dès ce jour Karl fut souvent dans le salon avec ses livres et ses compositions, jouant ou étudiant, seul ou avec elle.

Les après-midi on les voyait faire de longues promenades. Aussitôt qu'il y eut de la neige, au commencement de novembre, ils allèrent à la rencontre de Kallem et revinrent dans son traîneau avec lui.

Quand le fjord gela, ils allèrent sur la glace et furent les plus ardents patineurs. Kallem, lui, n'avait qu'une idée, arriver à faire marcher Karl sur les mains.

Avec le plus grand sérieux il lui soulevait ses longues jambes et les soutenait pendant que le malheureux essayait jusqu'à ce qu'il fût à bout de forces.

Au début, ils faisaient leurs exercices dans la salle de gymnastique, mais bientôt après dans le salon, dans le passage, même dans l'escalier, avant le dîner ou avant le souper.

— Les jambes en l'air, mon garçon!

Comme Ragni riait chaque fois qu'il retombait par terre! Mais y il mettait tant d'ardeur que cela devait finir par réussir. Cela ne réussissait jamais cependant. Il était trop faible. Il s'en fit un point d'honneur, Ragni aussi. Elle s'intéressait à ce qu'il devînt un homme; ses manières molles, son penchant à la flânerie la désolaient pour lui. Elle le lui dit.

Mais il ne prenait pas bien les observations et devenait vite insupportable. Alors elle le punissait par la froideur, restait inflexible malgré ses regrets, ses excuses et même ses larmes. Elle le menaçait de le dénoncer à Kallem, l'aidait dans son travail sans un mot ni un regard qui ne se rapportassent à leur sujet, refusait de se promener avec lui; et puis, en présence de Kallem, elle lui parlait de nouveau comme si rien n'était.

De toutes ces ombres à la vie commune, Kallem n'avait pas le moindre soupçon.

Lui, de son côté, ne fréquentait personne. Il n'en avait pas le temps; il voulait même réduire sa clientèle; tous les jours il se consacrait davantage à ses travaux scientifiques et à son hôpital.

Le père de Karl Meek vint en ville pour les remercier et les invita à venir le voir avec son fils aux vacances de Noël. Le docteur Otto Meek était encore plus grand et plus lourd que le vieux pasteur; son visage était plus ample, plus bourbonnien, mais aussi plus triste et comme empâté.

Kallem accepta l'invitation et s'entendit tout de suite avec ses collègues afin d'être libre. Mais quand le moment du départ approcha, le docteur Kent tomba malade. Ragni dut donc, à contre-cœur, partir seule avec Karl. Kallem promit de les rejoindre au bout de quelques jours.

Il acheta à Ragni un manteau de voyage, des bottines de fourrure, une chancelière; Karl lui fit présent d'une belle toque de fourrure. Elle ressemblait à un Groenlandais ainsi vêtue.

Kallem les accompagna à la gare; Ragni avait bien pleuré à la pensée de cette séparation, la première depuis leur mariage. Quand elle fut dans le wagon et vit Kallem sur le quai, elle voulut descendre; il fut obligé d'entrer pour la gronder. Aussitôt que le chagrin fut calmé, il redescendit, et regardant Karl qui était là dispos et content :

— Écoute, cher *coq de bouleau*, dorénavant je veux te tutoyer et t'appeler Karl, car tu es un brave garçon.

Karl alors descendit et se jeta à son cou.

Ils partirent. Kallem se plongea dans ses études, ne trouvant pas trop désagréable d'être quelques jours en paix. Dans ces derniers temps, on l'avait passablement dérangé. Dès le troisième jour, cependant, qui était le soir de Noël, il se trouva très seul et songea à aller les surprendre, puisque le docteur Kent allait mieux.

Il avait été chez Kent et allait monter à l'hôpital pour une dernière visite, quand de loin il vit un rassemblement devant la porte. Un cheval attelé à un long traîneau s'éloignait; le traîneau était rempli de paille et de couvertures; c'était un malade qu'on avait amené. Il y avait sur la porte des enfants qui pleuraient.

A qui était-il arrivé malheur? Au maçon Andersen, celui qui avait salué Kallem et sa femme du haut de la maison neuve, le jour de leur arrivée dans la ville.

Andersen faisait toute sorte de petits commerces, en hiver, pendant que le métier chômait; et, ce soir-là, en descendant une pente, il avait perdu son chemin, était tombé et était resté blessé sur le sol. C'est par hasard qu'on l'avait découvert.

Kallem trouva à l'intérieur la femme d'Andersen avec les diaconesses; elle était inconsolable et racontait que son brave mari avait opiniâtrément travaillé toute la saison et qu'il voulait prendre un chemin de traverse pour rentrer chez lui le soir de Noël. Il aimait tant son foyer! Mais il avait glissé et s'était cassé la jambe. Et il était là étendu, sans pouvoir faire un mouvement. C'était ainsi qu'il allait fêter la Noël!

— Nous attendions et attendions toujours, dit-elle, et les enfants donc!

Kallem monta vers le malade, qui était couché dans une chambre chaude. Le robuste ouvrier, à la longue barbe noire débordant sur la chemise, était méconnaissable. Les yeux fermés, les paupières gonflées, raidies;

les yeux enflammée : le moindre rayon de lumière lui faisait mal. On pouvait craindre un plus grand malheur : il avait des taches violacées et des enflures au visage; les doigts blancs et insensibles, aux deux mains; la paume des mains enflée du double, couverte d'ampoules pleines d'eau.

Le pied droit était cassé dans sa partie inférieure, et la cassure traversait l'articulation. La blessure était grosse comme un gros écu, un fragment d'os en sortait; comparées à celle-ci, toutes les autres blessures du pied n'étaient rien.

Andersen ne pouvait guère parler; il murmurait seulement, de temps en temps, qu'il fallait lui couper le pied. Le lendemain, au jour, on verrait cela, dit Kallem, ému de compassion en le pansant. On lui mit des compresses sur les yeux; une étroite surveillance fut installée, le visage fut enveloppé dans une mince couche de ouate, de même que les mains.

S'il s'éveillait et se sentait défaillir, de l'huile de naphte toutes les deux heures, et, contre les trop vives douleurs, des injections de morphine.

Puis le malade s'endormit, se plaignant, chaque fois qu'il s'éveillait, de douleurs insupportables, légères à sa fracture, mais très fortes au-dessus de l'os de la jambe. Il paraissait craindre beaucoup que son pied ne fût coupé.

A neuf heures, le lendemain matin, Kallem le trouva mieux sous tous les rapports. Les idées aussi étaient plus nettes, mais revenaient toujours à son pied, qu'il ne voulait pas qu'on lui coupât. Il désirait voir son bon ami le pasteur; sa femme était là, elle alla immédiatement trouver le prêtre pour lui demander de venir.

Kallem guetta le retour de la femme d'Andersen avec le prêtre et alla à leur rencontre. D'après ce qu'il lui semblait, la jambe droite d'Andersen devait être désarticulée; mais le malade ne devait, quant à présent, en rien savoir.

La femme, qui jusque-là avait pris assez courageusement les choses, se laissa aller à son désespoir; aussi Kallem ne lui permit-il pas d'entrer. Le prêtre entra seul.

Ole Tuft fut péniblement impressionné en retrouvant son ami malade dans cette grande chambre, et couché là sans yeux, le visage méconnaissable, les mains dans des sacs, et de l'entendre se plaindre. Mais bientôt il fut obligé d'admirer cette énergie si grande, cette foi si sûre. Andersen demandait qu'on priât pour lui, ce jour-là, à l'église : « Ils me connaissent tous, » disait-il. Le prêtre le lui promit, mais fit en outre immédiatement une prière chaleureuse pour lui et pour les siens.

La prière ranima le malade. Il dit tout bas :

— J'ai fait un pacte avec Dieu pour mon pied.

Et il resta calme pendant que le prêtre prononçait la bénédiction.

Moins d'une heure après, le docteur Kent arriva, et Andersen fut porté à la salle d'opération.

Il devait, lui dit-on, être chloroformé pour qu'on pût examiner ses blessures à fond, et comme la douleur continuait à être effroyable, il consentit, mais « il ne fallait pas enlever le pied ».

Un examen plus approfondi démontra que la partie supérieure de l'os de la jambe était fendue obliquement à l'articulation du genou; et aussi, malheureusement, qu'une grosse artère était pressée entre les fractures.

Il fallait donc couper la jambe. Cela fut fait en un quart d'heure.

Tous ceux qui devaient s'occuper de lui reçurent l'injonction rigoureuse de lui laisser croire qu'il avait encore sa jambe. On devait lui épargner toute émotion, afin qu'il ne pensât pas à se lever, à déplacer son pied, à changer de position; une hémorragie pouvait amener la mort. Il fut placé dans un bandage de fil de fer allant de la hanche au pied du lit, le moignon bien serré, lié et bandé avec de la gaze phéniquée.

Quand il s'éveilla dans son lit, on lui recommanda de se tenir bien tranquille. On lui donna du vin, par cuillerées pour ne pas le déranger, du bouillon, du jaune d'œuf; bientôt après il s'endormit.

Aussitôt que Kallem se fut habillé, il descendit chez les diaconesses, où la femme d'Andersen l'attendait; il lui fit connaître tout ce qui s'était passé et le danger qui menaçait Andersen, s'il s'agitait. Il fut frappé de ce long visage intelligent, au nez d'aigle; rarement il avait vu une plus grande force d'âme.

— Si cela va mal, lui dit-il, vous ne manquerez pas d'amis.

— Dieu est là, répondit-elle.

Entre trois et quatre heures, Andersen s'éveilla. On lui donna de nouveau du vin par cuillerées, du bouillon, des jaunes d'œuf, du lait; il assura qu'il se sentait bien, à l'exception de l'os de la jambe, qui lui faisait mal. Par moments aussi, il sentait une douleur au talon. Dans le courant de l'après-midi, son énergie lui revint; il désira revoir le prêtre. Celui-ci arriva comme on allait le chercher. Kallem lui recommanda de feindre que le pied n'avait pas été coupé.

On vit tout de suite qu'Andersen ne pensait qu'à cela.

— Maintenant, je crois, dit-il, j'ose dire que Dieu m'a exaucé; c'est pourquoi il faut le remercier dignement.

Ceci émut le prêtre; il se mit en devoir d'adresser un chaleureux remerciement de ce que ce pied était devenu pour le malade un gage de la grâce de Dieu et l'avait conduit à une alliance plus étroite avec son Sauveur.

Andersen paraissait réfléchir; à la fin, il dit :

— Priez maintenant pour que mon pied ne soit pas coupé.

— Pourquoi avez-vous toujours cette idée ?

— Parce qu'il me fait si mal !

— Mais, à l'instant même, vous croyiez être exaucé.

— Oui, mais il est bon de prier sans cesse.

Le prêtre s'y refusa. Aussitôt l'homme devin tinquiet, et sa femme dit doucement qu'il fallait céder à son désir. Le prêtre le fit donc, mais plutôt sous sa responsabilité à elle que sous la sienne, et se retira. Kallem venait de rentrer chez lui quand le prêtre y arriva aussi, très pâle, et lui fit part de ce qui s'était passé :

— Je ne ferai plus jamais cela, dit-il.

— Je puis t'assurer que tu as fait une bonne action.

Le prêtre, en pardessus et en chapeau, avait la main sur le bouton de la porte. Les paroles et le ton de Kallem le choquèrent.

— C'est dans la vérité seulement que nous pouvons nous approcher de Dieu. Au revoir.

Le docteur le suivit :

— Tu crois donc que si j'allais dire maintenant à Andersen que sa jambe est coupée, Dieu le sauverait ?

— Oui, répondit le prêtre irrité, sans se retourner.

Kallem n'osait plus partir. Il écrivit à Ragni en lui donnant des détails et lui promettant de venir aussitôt qu'il le pourrait.

Le lendemain matin il trouva l'état général satisfaisant, mais recommanda l'immobilité abolue et le silence.

Dans l'après-midi, Andersen réclama la communion ; la diaconesse lui répondit qu'il ne supporterait pas cette émotion.

— Je veux renouveler mon pacte avec Dieu, répondit Andersen.

On n'osa pas lui désobéir, mais non plus lui céder sans consulter le docteur, qui venait d'être appelé près d'une femme en couches. La diaconesse s'adressa au portier, qui, depuis longtemps, était tout-puissant dans la maison. Devant lui, Andersen exprima de nouveau énergiquement son désir, et le portier ne crut pas devoir résister : il assumait la responsabilité.

Un instant plus tard, le prêtre et lui étaient dans la loge en train de tiédir le vin ; le temps avait changé et il faisait une soirée très froide. Tous deux montèrent. Andersen fut très heureux d'apprendre qui entrait :

— Je le savais bien, dit-il.

Le prêtre lui demanda s'il avait quelque chose de particulier à dire.

— Oui, en effet.

Les autres sortirent.

Alors Andersen avoua qu'il avait, dans sa jeunesse, d'un coup de ce même pied malade, fait une hernie à un jeune garçon. Était-ce de cela qu'il était puni aujourd'hui ?

— Non, non !

— Mais en y pensant, il avait éprouvé le besoin de recevoir la communion.

— N'y avait-il rien de plus ?

— Non !

Le prêtre le pria de se recueillir. Ils allaient maintenant prier ensemble. Andersen se tut. Après la prière, le prêtre lui dit que ses péchés lui étaient remis, qu'il allait revenir avec le pain et le vin.

— Oh ! attendez un peu. J'ai obtenu le pardon de mes péchés. Nous allons maintenant inscrire le pied dans le pacte, pour qu'on le lise dans le ciel. Je suis si heureux, si complètement heureux !

— Vous êtes tout entier dans le pacte, cher Andersen.

— Oui, mais cette fois Notre Seigneur a promis à ma femme et à mes enfants que mon pied se guérirait : commençons.

Il avançait ses mains bandées.

Le prêtre se sentit inondé de sueur.

— Je ne puis pas, murmurait-il machinalement, tout à fait inconscient de ce qu'il disait.

La bouche d'Andersen frémit ; il tâtonna de ses mains bandées voulant les porter à ses yeux, mais ne toucha que le bandeau.

— Nous ne pouvons pas pénétrer le secret de Dieu, dit le prêtre. Si ce que nous désirons était impossible ?

Y avait-il quelque chose de particulier dans sa voix, était-ce seulement sa résistance qui éveilla les soupçons d'Andersen ?

Sans répondre, il arracha le bandeau de ses yeux, se leva brusquement, jetant les couvertures de côté et d'autre, et retomba sur l'oreiller, se pressant la poitrine en criant qu'il étouffait. Une violente oppression commença. Un jet de sang était remonté aux poumons.

Le prêtre, qui avait déposé ce qu'il avait dans la main, se précipita vers la porte où se tenait le portier et les infirmières. On courut chercher le docteur Kent ; mais avant son arrivée, Andersen était mort.

. . . . . .

BIORNSTIERNE BIÖRNSON.

Traduit du norvégien par Mlle M. QUILLARDET.

(*A suivre.*)

COURRIER LITTÉRAIRE

M. T. de Wyzewa : *Valbert.* — M. Georges Renard : *Un exilé.*

C'est une étude plutôt qu'un roman que le *Valbert* de M. Téodor de Wyzewa, une étude extrêmement minutieuse et subtile d'âme extrêmement moderne. C'est l'histoire d'un sentiment effréné.

Vous avez entendu parler de ce monsieur qui quit-

tait sa maîtresse, très aimée, pour aller lui écrire. Ce monsieur était un sentimental.

Le propre du sentimental, c'est de ne pouvoir s'accorder avec la réalité, même qui lui agrée, et s'adapter à la réalité, même qui lui est chère. Il y a toujours discordance entre sa pensée et l'objet même de sa pensée.

Cela vient, on ne sait trop de quoi, mais peut-être, comme le croit M. de Wyzewa, d'un certain déplacement intérieur. Ces hommes-là portent leur cœur dans le cerveau. « Ce que j'ai, c'est un cerveau amoureux, » dit très finement le héros de M. de Wyzewa. Dans ces conditions, on est infiniment porté et infiniment inapte aux expériences sentimentales. Toutes celles de Valbert sont autant de déceptions extraordinairement cruelles, depuis ses essais d'amitié jusqu'à ses essais d'amour. Elles sont condamnées à mort en naissant, et à une mort prompte.

D'autant plus, et cela est très bien observé, qu'elles ont toutes pour objets les personnes ou les plus vulgaires par elles-mêmes ou placées dans les conditions les plus vulgaires. La principale cause des erreurs du sentimental, c'est que, comme c'est son rêve qu'il aime, il le place, au hasard de la vie, sur n'importe quelle tête, et s'étonne après cela que l'être sur lequel il l'a placé ne soit pas de force à le soutenir. Rien n'est plus naturel et plus inévitable. Mais quand bien même « l'objet aimé », comme dit M. Vieuxbois, se trouve à la hauteur du rêve du sentimental, alors encore il y trouvera une déception, car la réalité actuelle dérange toujours et *gauchit* sa vision intérieure. Pour posséder pleinement cette vision, et s'en saisir, et l'adorer, il faudra qu'il s'éloigne ou que le temps s'écoule. Valbert a l'amour de l'escalier, comme Rousseau avait l'esprit de l'escalier. Il aime rétroactivement : « Il éprouve toujours trop tard, et quand enfin il reste seul après une rencontre, les sentiments qu'il aurait dû éprouver pendant cette rencontre. » Je le crois bien. Il ne sent pas : à proprement parler, il rêve le sentiment. Le rêve ne peut s'appliquer qu'à l'avenir ou au passé, c'est-à-dire à de larges espaces où il peut s'étendre. Par définition il ne peut se concentrer sur l'actuel, qui n'est qu'un point. Valbert passe donc la moitié de sa vie à aimer d'avance les maîtresses qu'il aura, et l'autre moitié à aimer les maîtresses qu'il a rencontrées et qu'il n'a pas aimées quand il les a eues, et le seul moment où il n'aime pas est celui où il dit : Je t'aime.

Chez Valbert, l'affection est à l'état aigu, mais je n'ai pas besoin de dire qu'elle existe chez chacun de nous. Il n'est personne qui n'ait dit tout bas à certains moments : « Oh! comme je t'aimerai, quand tu m'auras quitté. » Le cœur est ainsi fait, par trop d'ampleur même et par impuissance à se rétrécir.

A vrai dire, et à compter ainsi, celui de Valbert est d'une largeur extraordinaire. Le monde de ses rêves ne peut se ramener et se ramasser à un point précis. Il flotte, indéfini, des amours qu'il regrette aux amours qu'il espère, et il est éternellement fatigué de tout ce qu'il tâche à embrasser sans pouvoir l'étreindre. Il en vient, et rien n'est plus attendu, quand il s'est enfin rendu compte de sa nature, à aimer une femme de pure imagination, une pure « Iris en l'air », qui ne risque point de le gêner par le contact grossier des réalités. Cette intime épouse de son cœur habite avec lui et lui sourit avec la complaisance un peu froide, mais infatigable, d'un miroir. Cette fois Valbert aime profondément, pleinement. C'est la *cristallisation* de Stendhal, sans même la brindille de bois mort, sans le minimum de réalité auquel s'accrochent les brillantes aigrettes de diamant de l'imagination amoureuse.

Cas très spécial, très vrai, du reste, surtout chez les êtres qui, comme Valbert, sont farcis de roman, mais travail intérieur qui ne peut que rendre plus profondes encore et plus terribles les déceptions futures. La dernière partie de la vie de Valbert serait donc plus triste encore que la première s'il ne s'avisait de mourir, ce qui est peut-être ce qu'il avait de mieux à faire.

Le roman de M. de Wyzewa est extrêmement attachant. Il est l'histoire, étudiée amoureusement, d'une âme malade, j'ai presque dit d'une âme phtisique. Valbert est phtisique physiquement dans le roman. Son âme l'est aussi. Elle a ces fringales et ces furies d'activité que les corps des phtisiques éprouvent et qui sont un des symptômes les plus sûrs de leur maladie. Elle a cette passion du *davantage*, du *encore*, du *toujours*, et cette inquiétude éternelle, et cette insatiabilité mêlée de dégoût. Elle est curieuse à observer comme un cas singulier, et, en même temps, hélas! elle ressemble assez à toutes les âmes humaines, qui n'ont relativement à elle qu'une différence de degré, pour que nous puissions tous, sinon nous y reconnaître, du moins y guetter quelques traits de ce que nous sommes. M. de Wyzewa se révèle ici psychologue très pénétrant et adroit. Son livre fera les délices des raffinés.

*
* *

C'est une étude encore, et fort attachante, que *Un exilé*, de M. Georges Renard, et très supérieure à son précédent ouvrage. C'est la monographie nette et sobre de l'homme sur qui pèse indéfiniment ce que nous appelons aux courses un « mauvais départ ». Réné Messant a, très jeune, été mêlé au mouvement insurrectionnel de la Commune. Il ne s'en repent pas, et n'a pas lieu de s'en repentir, puisqu'il a strictement cru bien faire en ce faisant; mais à chaque tentative qu'il fait ensuite dans la vie, ou il rencontre une difficulté provenant de ce premier incident, ou il croit que la difficulté qu'il rencontre en provient, ce qui revient

exactement au même, et de là une irritation progressive et croissante qui, bien entendu, ne fait qu'augmenter toutes les difficultés et grandir tous les obstacles. Cet enchaînement est très bien observé et très adroitement rendu sensible dans le récit de M. G. Renard. Son livre est même, à cause de cela, un modèle de roman *bien composé*, ce que je ne méprise point du tout, malgré la mode. Ce qui fera peut-être un peu tort à ce livre, c'est que le héros est un homme de lettres, et que, par conséquent, ses misères et déboires sont déboires et misères d'homme de lettres : articles non insérés, livres refusés par les éditeurs, etc. Or le roman de l'homme de lettres qui ne réussit pas a été fait si souvent que le public ne l'aime plus. Il faudrait se dire qu'ici les mésaventures de l'homme de lettres ne sont pas le fond des choses, mais une forme seulement de la mauvaise fortune qui s'attache à l'homme qui une première fois a pris la route que ne prenaient pas les autres; et compris ainsi le livre est d'une vérité très générale, au contraire, et très intéressante pour tous. C'est un de ces romans *précis*, dont nous manquons un peu à cette heure, et que je souhaite qui se multiplient.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

L'année qui vient.

LA PROCHAINE PIÈCE DE M. SARDOU.

Ce sera un drame. La comédie, qui doit pourtant un de ses chefs-d'œuvre à M. Sardou, semble délibérément abandonnée par l'auteur de *Divorçons*. On dirait que la comédie n'amuse plus M. Sardou. Peut-être s'est-il rendu compte qu'elle est trop difficile à faire; et peut-être, avec sa clairvoyance pratique, a-t-il compris qu'en cette matière l'effort n'était pas en proportion du résultat; le résultat, ici, c'est un nombre considérable de représentations. M. Sardou est de ceux qui pensent qu'une pièce est faite pour être jouée, en quoi il a complètement raison; faite pour être jouée, elle est, par suite, faite pour être jouée longtemps; elle doit donc être composée de manière à plaire aux nombreuses couches de spectateurs qui se succèdent de la première représentation à la trois-centième. La pièce étant faite pour le public, on cherchera principalement à y introduire ce que le public aime principalement. Il aime les mises en scène somptueuses, les pièces à spectacles, les histoires qu'il connaît déjà; il aime les étoiles. Et voici à peu près faite la pièce de M. Sardou.

Il se produit en ce moment pour la légende napoléonienne à peu près ce qui s'est produit pour la légende du Christ. Jamais nous n'avons vu tant de pièces chrétiennes (ou soi-disant telles) que depuis que nous n'avons plus la foi. Depuis que le bonapartisme a cessé d'être un parti politique, jamais on n'a vu tant de livres consacrés à l'épopée impériale. Détachés de l'une et de l'autre légende, il semble que nous les comprenions mieux, que nous les goûtions davantage. Nous apercevons mieux ce que la première renferme d'adorable humanité et d'infinie douceur; nous admirons plus, et avec moins d'arrière-pensée, la gloire prodigieuse et surhumaine de la seconde. M. Sardou est trop malin pour s'être attaqué à la première; c'est donc la seconde qu'il traitera. On sait que la pièce annoncée a été inspirée par les Mémoires de Marbot. Et l'on sait déjà tout ce que le sujet choisi comporte de mise en scène pittoresque et capable de plaire au public. Mais ce n'est pas assez pour ce public : il lui faut une étoile. Les relations entre l'étoile de jadis et son « sertisseur » sont un peu moins intimes depuis *Cléopâtre*. Ils n'ont guère eu, à cette époque, à se louer l'un de l'autre. Mais *unâ avulsâ*... Vous savez le proverbe.

L'étoile d'aujourd'hui, c'est Mlle Réjane. Et nulle, assurément, n'est plus digne de remplacer l'ancienne. Nulle n'a plus de talent et, chose rare, plus de souplesse dans le talent. Depuis la curieuse *Lionne pauvre* qu'elle fut naguère, elle a été l'admirable *Sapho*, la troublante *Amoureuse*, l'étonnante *Germinie*, la spirituelle héroïne de *Ma cousine*... Elle sera ce qu'elle voudra et ce que M. Sardou voudra qu'elle soit, vivandière ou grande dame, tendre, sceptique ou passionnée. Et comme à sa souplesse et à son intelligence répondront, chez M. Sardou, une souplesse et une intelligence égales, comme nul autant que l'auteur de *Fédora* ne sait mettre en relief les qualités d'une artiste, le public aura de quoi être satisfait. De beaux décors, une mise en scène raffinée, et Mlle Réjane « servie » par M. Sardou... Si le public n'était pas content, c'est qu'il serait bien difficile.

Mais M. Sardou le traite en enfant gâté; il lui prodigue ses bienfaits; il ne pense qu'à lui...

On sait que l'auteur de *Théodora* ne se contente pas d'être un auteur dramatique d'une habileté et d'une ingéniosité rares; il est aussi un chercheur, un collectionneur, une manière d'érudit; il connaît à fond, notamment, l'époque de la Révolution et de l'Empire; il a tout lu, tout vu de ce qui s'y rapporte, et, s'il le voulait, il nous donnerait des détails infiniment précieux sur ce moment de l'histoire. Mais c'est ici que se produira un phénomène assez singulier. Renseigné comme il l'est, M. Sardou a noté tel trait de mœurs, tel mot de nature, telle morgue de caractère; il se fait une joie de les « mettre en scène », d'éclairer et d'expliquer, par eux, les héros de la légende napoléonienne. Une

réflexion l'arrête : le public a repris goût à l'épopée impériale; mais, en fait d'histoire, il n'aime pas l'exactitude, il aime les contes de Ma Mère l'Oye, et les mots célèbres qui n'ont jamais été dits. L'histoire de France lui apparaît, comme aux héros de Flaubert, par « le vase de Soissons, le chêne de saint Louis, la mort de Jeanne d'Arc, la poule au pot du Béarnais... « sans compter *A moi d'Auvergne!* et le naufrage du *Vengeur* ». En dehors de cela, il ne connaît pas grand'chose : il lui faut les paroles historiques qu'il connaît, et qui complètent l'idée qu'il se fait des personnages. Or ces paroles, c'est celles qui ont traîné partout, qu'on retrouve dans tous les anas. M. Sardou, pour rien au monde, ne voudrait déranger les spectateurs dans leurs petites habitudes. De sorte que ses études, ses recherches, son érudition aboutiront en fin de compte à toutes les banalités ressassées dans les manuels d'histoire; quelque chose comme le Larousse mis en dialogue!

***

Cette concession faite, — et qu'elle coûtera à M. Sardou! — les autres suivront naturellement. Le public aime les scènes « dramatiques », où des personnages développent des lieux communs sur un ton déclamatoire, et disent des paroles solennelles contraires d'ailleurs à leurs caractères; il veut voir le soldat toujours jovial, héroïque, irrésistiblement galant avec les dames; démocratique par nature, il ne déteste pas qu'on lui montre le soldat supérieur à l'officier; pour lui, l'amour est une maladie absolue, pour ainsi dire indépendante du reste de la vie, et qui, par sa seule vertu, triomphe de tous les obstacles; et, pareillement, il aime qu'à cet amour-morbus, les grands et les humbles soient également soumis; surtout, comme il n'aime guère se donner la peine de réfléchir, il veut qu'un personnage réfléchisse pour lui et tire, pour lui, la morale de l'action; il veut que ce « chef du chœur » (qui le représente, lui public) soit héroïque, spirituel et sûr de lui dans les circonstances les plus troublantes, sagement aimable au milieu des dangers, et recevant les coups de fusil d'une manière « bien parisienne »... Que veut-il encore, ce public insatiable? Que l'innocence soit persécutée dès le premier acte, et triomphante au dernier; que la jeune-première soit tendre, ingénue, « souple et cependant résistante », comme disent certains prospectus; que, si elle est noble, elle aime un roturier, et réciproquement; que « le marquis » ait l'esprit du XVIIIe siècle; que la douairière ait de l'expérience amoureuse et le langage un peu vert; que l'histoire serve surtout à corser ou à compliquer le drame, et si, par exemple, la campagne de Prusse sert uniquement à rapprocher les amoureux, il sera ravi de cette « application » nouvelle d'une science qu'il n'aime guère pour elle-même. Bref, il veut, — car je n'en finirais pas, — que nul de ses préjugés ne soit froissé, qu'aucune de ses habitudes ne soit dérangée. Et M. Sardou se conformera docilement à ces exigences. De cette fabuleuse épopée, il ne tirera qu'un mélodrame, où les personnages, au lieu de s'appeler Ernestine et Arthur, s'appelleront Napoléon, Joséphine ou Marie-Louise : un mélodrame construit avec une habileté rare, où des événements sans lien moral seront enchevêtrés et dénoués avec la plus surprenante dextérité; des situations singulières, insolubles, et qui seront résolues le plus aisément du monde par une sorte de tour de passe-passe, ou l'intervention subite d'un *deus ex machinâ*...; un mélodrame qui sera construit sur une situation arbitrairement choisie et indépendante de la nature des personnages, et developpé par des événements également arbitraires, qui sont ainsi parce que cela a plu à l'auteur, et qui pourraient être diamétralement contraires s'il l'avait voulu, un mélodrame, enfin, qui laissera pour seuls souvenirs celui d'une interprétation sans pareille, celui d'une fort belle mise en scène, — et sans doute aussi celui d'un très grand nombre de représentations.

Faut-il ajouter qu'aussitôt après la première, et peut-être avant, un ou deux dramaturges se trouveront, qui accuseront M. Sardou de plagiat? et M. Sardou, avec la verve que l'on sait, leur démontrera que les scènes dont ils réclament la paternité, dix dramaturges les avaient faites avant eux, et que, si elles ont échoué chez les autres, et réussi chez lui, c'est donc qu'elles n'étaient pas tout à fait pareilles.

Si M. Dumas, même dans ses pièces les plus discutables, passionne le public jusqu'aux moelles, M. Sardou, lui, a le don de passionner la presse. Son cas est très particulier; le mieux doué, et peut-être le plus « puissant » de nos auteurs dramatiques, il a volontairement renoncé à ce qu'on a coutume de rechercher dans l'art dramatique, ou, pour mieux dire, dans cet art, il n'a envisagé que le petit côté, l'habileté technique. Pour aimer M. Sardou, il faut l'aimer complètement, aimer et rechercher les mêmes choses qu'il recherche et paraît aimer. Il est resté le modèle et l'idéal de bien des faiseurs de pièces. Ceux-ci le défendront, le loueront avec rage. Les autres... les autres voudraient bien rendre justice à ses qualités rares, mais ils en seront empêchés par leurs préférences « artistiques », irrités de voir des dons si précieux gaspillés et gâtés à plaisir. On discutera, on criera, on protestera... C'est la meilleure des réclames, et le tour sera joué!

JACQUES DU TILLET.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

31 août 1893.

En attendant que les cent soixante circonscriptions qui ne se sont pas encore prononcées d'une manière définitive nous donnent chacune leur député, la polémique continue sur la composition de la nouvelle Chambre. Les cent soixante députés qui nous manquent peuvent cependant modifier beaucoup les prévisions de l'heure actuelle et, d'autre part, les députés installés sur leur siège et encadrés dans les rangs de leur parti ressemblent quelquefois peu aux candidats qu'ils étaient quelques semaines auparavant. Les majorités se forment dans les Parlements, au contact des affaires et sous le coup des discussions; elles ne se forment pas sur le terrain électoral, surtout lorsque ce terrain est divisé en centaines de petites cases, isolées les unes des autres et votant chacune pour son compte, sans se soucier de ce qui se passe dans le collège voisin.

D'après les premières annotations, les républicains de gouvernement seraient 241, les radicaux 71, les radicaux socialistes 30, les ralliés 14, les réactionnaires 55. Le second tour, dimanche prochain, devrait nous donner 64 républicains de gouvernement, 31 radicaux, 30 radicaux-socialistes, 9 ralliés, 29 réactionnaires. D'après ces calculs, les radicaux, les socialistes, les ralliés et les réactionnaires seraient laissés en dehors de la future majorité, qui formerait une phalange homogène et compacte de plus de trois cents membres.

Mais il s'agirait de définir ces appellations; on peut se demander quelles seront les idées, les tendances, le programme commun de ces républicains de gouvernement, et ce que « républicain de gouvernement » veut dire, alors que la Chambre n'a pas encore désigné son gouvernement. Les expressions de ralliés, de réactionnaires, de radicaux, de socialistes ne sont pas mieux définies. Nous connaissons des ralliés qui n'acceptent pas du tout cette étiquette : ils se disent républicains libéraux et conservateurs, et assurent qu'ils l'ont toujours été. Socialiste, tout le monde l'est aujourd'hui, plus ou moins; et, parmi les républicains dits « de gouvernement », beaucoup se prétendent animés d'un esprit socialiste, c'est-à-dire réformateur.

L'état de confusion actuel des partis augmente singulièrement la mêlée des ballottages. Les méthodes, les tactiques se transforment. Autrefois les républicains avaient une règle bien simple et toute-puissante : lorsqu'ils étaient plusieurs en ballottage avec un réactionnaire antirépublicain, tous les républicains se retiraient devant celui d'entre eux qui avait le plus de voix au premier tour. Mais lorsque tous les candidats seront ou se diront républicains, comment fera-t-on au deuxième tour de scrutin?

Il est clair qu'un nouveau classement des partis va s'imposer, mais il n'est pas fait, et, sans doute, il ne se fera pas sans beaucoup de difficultés et de déchirements encore. Ce que l'on comprendrait, une fois la République admise et reconnue par tous, comme gouvernement légitime et définitif, c'est que les républicains se divisent en républicains conservateurs et en républicains progressistes. Alors nous aurions une situation parlementaire nettement dessinée; on saurait, au premier vote de la Chambre, si la majorité est conservatrice ou progressiste, et quel doit être le gouvernement de cette majorité. On saurait aussi ce que sont les républicains de gouvernement, et s'ils forment la majorité d'un gouvernement conservateur ou d'un gouvernement progressiste. On n'en est pas encore là, sans doute, et même on peut croire, par bien des indices, qu'on est encore assez éloigné de cette situation, que nous appellerions la situation parlementaire classique.

Les grands partis, fortement constitués, ayant leur discipline et leurs traditions, nous manquent toujours; il faut de longues années, des siècles peut-être, pour leur imprimer une physionomie qui leur soit propre et pour arrêter leurs lignes principales.

Si la Chambre de 1893 nous apporte une majorité sérieuse, capable d'un travail attentif et suivi, je souhaiterai qu'elle amende au plus tôt la loi qui a interdit les candidatures multiples. Certes, personne ne tient plus à cette loi que nous, et nous sommes toujours convaincu qu'elle est excellente et juste en son principe. C'est une loi de précaution contre l'accaparement des candidatures dans les mains de quelques hommes; une loi contre un certain monopole électoral et politique qui était devenu parfois intolérable. Elle fut aussi le moyen par lequel on brisa les espérances des néo-césariens.

Mais trop est trop, comme dit le proverbe; et il peut devenir nuisible à la chose publique que les hommes politiques et les chefs de parti soient réduits absolument à une seule candidature, sous le régime du suffrage universel et dans un pays où tout repose sur l'élection.

Cette candidature absolument unique est peut-être l'une des causes principales qui ont poussé les luttes électorales au point extrême d'acuité et de violence où nous les voyons arrivées. C'est le combat pour la vie, dans tout ce qu'il a de mortel et d'odieux, quand on ne peut disposer que d'une seule et unique circonscription. Si on pouvait poser sa candidature dans deux ou trois collèges, on aborderait les élections avec plus de sérénité d'âme.

Cette loi contre l'abus des candidatures multiples a été entourée de formalités déplaisantes et dangereuses que, quant à nous, nous n'avions jamais demandées et qui nous paraissent parfaitement inutiles. Ainsi, il ne sert à rien d'obliger les candidats à déposer dans les mains d'un administrateur leur déclaration de candidature, dûment légalisée et certifiée par un officier de l'état civil. Cela peut amener les abus les plus graves, et le délai des cinq jours avant le scrutin est aussi plein d'inconvénients. Si l'un des deux candidats en présence mourait, par exemple, la veille du vote, l'autre se trouverait seul et certain d'être élu sans concurrence possible. Le parti qui aurait perdu tout d'un coup son représentant se trouverait dans l'incapacité absolue de le remplacer, puisque la liste des candidats serait close et ne pourrait plus se rouvrir pour personne.

La formalité de la déclaration préalable n'a d'autre but que de faire connaître les candidats, d'apprendre aux électeurs où ces candidats se posent et d'empêcher qu'ils ne se posent dans un plus grand nombre de collèges électoraux que la loi ne le permet. L'autorité constituée est prise à témoin de la candidature, et l'on comprend en effet qu'il faut un témoin. Mais ce témoin nécessaire n'est-il pas aujourd'hui le pays, l'opinion, le suffrage universel, renseigné par tous les moyens de la publicité moderne? Avec la liberté de la presse, le télégraphe et le téléphone, la déclaration officielle est une vexation superflue; d'autant que si quelqu'un essayait par supercherie d'enfreindre la loi, il serait facile d'annuler ces candidatures illégales et de chasser du Parlement celui qui se les serait permises. Cela certainement n'arriverait pas. La déclaration officielle, avec ses multiples inconvénients, doit disparaître, et la loi contre l'abus et l'excès des candidatures ne sera que plus forte et plus solide si on la dégage des rigueurs et des inutilités abusives.

HECTOR DEPASSE.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 11 TOME LII 9 SEPTEMBRE 1893.

SOUVENIRS DE LA VIE LITTÉRAIRE

Un éditeur d'il y a soixante ans.

Tantùm Virgilium vidi! s'écrie Ovide dans les *Tristes*. « Je n'ai fait qu'entrevoir Virgile. » Pour moi, dans le cours de ma longue vie, je n'ai eu à rencontrer que deux ou trois fois le contemporain dont je vais essayer de jeter sur ce papier la fugitive silhouette. Un jour, entre autres, c'était au commencement de l'Empire, chez Jules Janin, rue de Tournon. A cette époque-là, celui qu'on avait surnommé fastueusement le Prince des critiques n'avait pas encore quitté la ville pour s'installer, rue de la Pompe, dans son joli petit chalet de Passy. Nous étions trois ou quatre à causer d'art et de littérature avec le feuilletoniste en bonnet de coton et en robe de chambre, comme toujours, lorsque François, le valet de chambre, annonça nonchalamment C. Ladvocat. « Qu'il entre, ce cher ami! » s'écria l'auteur de *l'Ane mort*. En même temps, un homme d'une taille un peu au-dessous de la moyenne se montra, après une légère inclinaison de tête, faite à la manière des gens de cour. Une tête déjà blanche, mais encore fort éveillée. Le nouveau venu était mis très correctement, sans recherche. On devinait que chez lui l'élégance était native et qu'il avait dû être rompu de très bonne heure aux pratiques de cette vieille politesse française que nous voyons s'en aller à tire-d'aile. Après avoir dépassé le seuil du cabinet, il se découvrit, mais en tenant son chapeau de la main droite, sans qu'il y eût rien de trop humble dans son attitude. Sur ses lèvres encore roses se dessinait un sourire dans lequel il pouvait bien y avoir quelque chose d'amer, un peu de tristesse. Ce n'était pourtant qu'un éclair. Le contentement y monta bien vite.

De son côté, Jules Janin venait de se lever de son siège. Dès qu'il l'avait aperçu, il s'était préparé à lui faire bon accueil.

— Ah! messieurs, dit-il de sa voix sonore, si bien timbrée, vous voyez le Prince des éditeurs chez le Prince des critiques, puisque c'est de cette façon qu'on s'obstine à nous appeler l'un et l'autre. Allons, jeunes gens, permettez donc que je vous présente une Altesse, eh! oui, une Altesse de la littérature. Le Ladvocat que vous voyez ici, chez moi, sans chambellans, sans gardes du corps et sans porte-coton, est un autre Denys de Syracuse. Il a régné jadis au Palais-Royal. Il y trônait en libraire très réellement, très sérieusement, et, comme tant de têtes couronnées, il a été renversé par une révolution. Oui, messieurs, il est tombé le jour même où trois rois ont vu s'écrouler leur trône : Charles X, Louis-Antoine XIX et Henri V. Juillet a causé sa chute. *Sic voluere fata.*

Jules Janin, personne ne l'ignore, ne pouvait prononcer ni écrire dix lignes de suite sans les entrelarder d'une citation latine. Ç'a été un tic que les universitaires blaguaient très fortement et qui assommait les mondains, mais dont il n'a jamais pu ni voulu se défaire. Cependant le visiteur, évidemment familier, prit un siège, et, après quelques paroles insignifiantes sur la pluie et le beau temps, nous le vîmes tirer de sa poche un petit papier qu'il tendit sans façon au journaliste. Comme ce fait annonçait qu'il pouvait être question entre eux de quelque affaire privée, ceux qui étaient présents demandèrent à se retirer.

— Non, riposta vivement le gros critique, ce n'est pas la peine; Ladvocat et moi nous n'avons pas à nous gêner. Il ne s'agit que d'une signature qu'il vient me demander, comme on irait chez le serrurier du coin chercher un passe-partout afin d'ouvrir une porte. Il a donc besoin d'un billet de trois lignes qui lui serve d'introducteur auprès de l'illustrissime ambassadeur de la reine d'Espagne, un hidalgo que j'ai eu l'honneur de rencontrer, l'été dernier, aux Roches, la maison de campagne des Bertin. Trois lignes, mes amis, — et, en disant ces mots, il reprenait sa plume, — trois lignes, mettons-en six, mettons-en douze; ça va être vite fait, et Ladvocat s'en ira dare-dare, n'est-ce pas?

— Mon Dieu, oui, riposta le petit homme, je m'en irai sans plus attendre, et pour deux raisons. La première, c'est que je n'aime pas à demeurer en place; la seconde, c'est que j'ai un cabriolet, un ver rongeur, qui m'attend en bas, à la porte.

— Ladvocat qui compte avec la dépense! Ladvocat économe! Qui eût jamais cru à rien de pareil! murmurait Jules Janin, tout en écrivant.

Vous pensez bien que le billet était déjà écrit. Improvisateur inépuisable à la manière de Denis Diderot, son maître, le feuilletoniste des *Débats* brûlait le papier du bout de sa plume de fer. Un madrigal en prose, sûrement bien tourné, n'avait pas demandé plus d'une minute et demie. La chose faite, il jeta sur ses pattes de mouche une légère pincée de poudre à poudrer l'écriture, introduisit le billet dans une enveloppe, tendit le tout au vieil ami et ajouta, toujours sur le ton de la bonhomie narquoise de tout à l'heure cet adieu si aimable :

— Tenez, Altesse, prenez, partez et retrouvez votre couronne.

Un court instant ne s'était pas écoulé, qu'après les salamalecs d'usage, Ladvocat avait disparu, descendant les escaliers quatre à quatre, afin de se rendre sans retard à l'ambassade d'Espagne, où il avait affaire. Mais aussitôt qu'il fut parti, Jules Janin, tout en s'emportant en éloges presque dithyrambiques sur le personnage, tenant à nous le mieux faire connaître, entra dans de longs détails sur ce que cet homme avait été jadis, sur le grand rôle qu'il avait joué pendant quinze ans dans le commerce des lettres et pourquoi il était si vite tombé : *quo modo cecidit potens?*

*
* *

Vers le milieu de la Restauration, mettons en 1820, si vous voulez, Ladvocat était arrivé de sa province. Il dut vivre sans le sou, mais avec un esprit inventif et le besoin d'agir. Dans le premier chapitre de *Gil Blas*, Le Sage assure que tout petit homme est décisif. Celui-là tenait de la nature le don d'être pétulant et de bien savoir ce qu'il voulait. Eh! pardieu, il voulait faire fortune; mais de quelle façon? par quels moyens? Après avoir jeté un coup d'œil rapide autour de lui en se demandant ce qu'il convenait de faire pour se trouver une bonne place au soleil, il avait décidé de relever la librairie. Faire des livres, c'était, en effet, tout indiqué par le temps où l'on était. Pendant près de vingt-cinq années consécutives, de 1790 à 1815, la France avait eu à soutenir un duel terrible contre l'Europe entière. Des flots de sang avaient coulé un peu partout. Quatre millions d'hommes, à ce que disait la statistique, étaient couchés sur trente champs de bataille. De Paris à Moscou, on était las de la guerre. Les anciens rois succédant à l'Empire, le canon se taisait à la fin. On ne demandait plus qu'à vivre en paix pour refaire la famille française, aux trois quarts épuisée, puisque, sur tels et tels points du pays, on ne trouvait plus que des femmes quand il fallait mener la charrue aux champs. D'autre part, la Charte de Saint-Ouen se disant libérale, la tribune se relevait; la presse renaissait; les écoles se rouvraient. Résultat final : lire allait devenir une nécessité aussi urgente qu'universelle.

— Très belle occasion pour ouvrir boutique, se dit Ladvocat.

Oui, sans doute, l'occasion était propice, et le jeune homme était bien décidé à la saisir aux cheveux; mais encore où fallait-il s'installer? N'oubliez pas que, par comparaison avec le Paris d'aujourd'hui, le Paris d'alors était une sorte de Lilliput, car, dans son étroite enceinte, il ne comprenait encore que 800 000 habitants, et il en compte, présentement, 2 500 000.

En ce temps-là, la ligne des boulevards, à demi nue, n'était bâtie que depuis la rue de la Paix jusqu'au boulevard du Temple, et encore en ne laissant voir que des maisons fort peu hautes et très espacées. On ne savait pas ce que c'était que ces brillantes colonies étrangères qui ont semé depuis lors tant de palais en marbre aux Champs-Élysées. Les grandes voies qu'a réalisées le baron Haussmann n'existaient qu'à l'état de projets, au fond des cartons de l'Hôtel de Ville. Où était donc l'âme de Paris? Où vivait-on le plus? Où la foule se portait-elle de préférence?

Le nouveau débarqué observa avec soin, très froidement, et il n'eut pas grand'peine à voir que l'endroit de la capitale où l'on s'agitait le plus et où, par conséquent, l'or circulait le plus, c'était le Palais-Royal.

Ce vieux palais, propriété patrimoniale des d'Orléans, n'avait que très peu bougé depuis la journée mémorable où, monté sur une chaise, Camille Desmoulins le mit en rumeur en poussant son premier cri de révolte. Sans contredit, c'était celui des quartiers de la grande ville qui reflétait encore le plus la vie bigarrée, spirituelle, insouciante et licencieuse de l'ancien régime. Non seulement il n'avait pas été rebâti depuis Philippe-Égalité, son dernier maître, ce qui veut dire qu'il n'avait pas été assaini, mais aussi, mais surtout, on ne s'était pas encore préoccupé du soin de le moraliser. Sous les arbres du jardin, sous

les arcades du palais et dans la fameuse galerie de bois, remplacée plus tard par la galerie de verre, cinq cents filles, la tête et la gorge nues, un bouquet ou un éventail à la main, se promenaient du matin au soir. Jamais femme honnête ne mettait les pieds dans cette zone, une Corinthe déshonorée et redoutable.

Ces Phrynés, très peu contenues par la police des mœurs, ce n'était encore qu'un des côtés de la corruption. Le Palais-Royal se recommandait par d'autres attraits. Vous avez deviné qu'il s'agit des maisons de jeu. Il en existait deux, soigneusement numérotées. Pour avoir une idée à peu près exacte de ce qui se passait dans ces centres du plaisir, disons plutôt dans ces enfers du vice, lisez le second chapitre de la *Peau de chagrin*. H. de Balzac, qui était jeune à cette époque, a vu de près ces chefs-lieux de la Roulette et du Trente-et-Quarante et, en dix pages d'une éloquence qui rappelle les mouvements du Dante et ceux de Bossuet, il décrit et ces établissements terribles et le personnel si curieux, l'écume et l'élite de la population d'alors qui s'y mêlaient sans cesse.

L'amour vénal, le jeu, la table toujours mise, le théâtre décolleté, c'est-à-dire les plaisirs les plus corrosifs, trouvaient en ce coin de Paris leur quartier général. Nuit et jour, tout ce compartiment de Paris était en mouvement. Le soir venu, cinq ou six cabarets s'ouvraient pour les viveurs d'abord; c'était le temps où Eugène Briffault écrivait dans l'*Album* : « On ne soupe bien qu'au Palais-Royal. » Après souper, on trouvait l'enceinte encore illuminée; c'était la sortie de la Comédie-Française, où l'on était allé applaudir Talma ou écouter Mlle Mars. Quant aux petits bourgeois et aux gens du peuple, ils se délectaient au café des Aveugles, un souterrain au fond duquel se faisait entendre un orchestre formé de musiciens venus des Quinze-Vingts. — Le moyen que la foule ne se portât pas sans cesse dans un tel endroit!

Sans doute, la vogue se partageait. Tandis qu'on voyait les Nestors d'Académie et les gens de bon ton se promener aux Tuileries sous les beaux marronniers plantés jadis par La Quintinie, les élégants, les femmes à la mode donnaient la préférence au boulevard des Italiens, que, depuis le retour des Bourbons, on appelait le boulevard de Gand. La cour, les dignitaires, la haute finance, les carrosses se montraient déjà dans cette superbe avenue des Champs-Élysées qui mène au bois de Boulogne et à Bagatelle, ce petit château où étaient élevés les Enfants de France; mais le Paris du vice et du hasard, et aussi, hélas! celui de la jeunesse, fréquentaient plus assidûment le Palais-Égalité. Pas un provincial, pas un riche étranger surtout, ne fût-ce que pour satisfaire une vive curiosité, ne s'exemptaient d'y faire deux ou trois haltes. Parfois même, ils s'y fixaient pour un trimestre.

Ainsi que je l'ai déjà dit, l'or y coulait à flots. Raison pour laquelle on voyait sous les arcades les offices de trois ou quatre changeurs. Mettez, s'il vous plaît, le double pour les prêteurs sur gage, pour les usuriers qui achètent les reconnaissances du Mont-de-Piété. Chose curieuse, les boutiques de libraires y abondaient plus qu'ailleurs. Ainsi la culture de l'esprit trouvait à se faire jour au milieu de tant de dévergondage. Disons même que lorsqu'on voulait se procurer une nouveauté littéraire, le dernier pamphlet de Paul-Louis ou le récent numéro du *Nain Jaune*, c'était au Palais-Royal qu'il fallait aller les chercher.

Ladvocat n'avait pas été le seul à observer ce fait. Voyant dans tant de remue-ménage une clientèle toute faite, plusieurs autres avaient établi le commerce des livres. On commençait par une échoppe, on finissait par un magasin. C'était ce qui était arrivé, entre autres, pour le chef des Dentu, le grand-père de l'éditeur actuel. En débutant, il avait surtout vendu deux des romans ténébreux et naïfs de Ducray-Duminil : *Cœlina ou l'Enfant du Mystère* et *Alexis ou la Maisonnette dans les bois;* et c'était ainsi que se formait une dynastie de libraires. D'un coup d'œil Ladvocat comprit que son entreprise pourrait vite réussir et parvenir à un grand développement. On était encore sous le règne de Louis XVIII. Il se hasarda. Il n'eut d'abord qu'une petite boutique. Presque rien. Quelques rayons, un comptoir modeste, deux ou trois sièges. Le principal, c'était la devanture. Il était essentiel, en effet, de mettre en évidence les couvertures voyantes, ces titres à effet qui attirent l'œil et arrêtent pour ainsi dire le passant au collet. En ces temps-là, vers 1823, si les Bourbons paraissaient solidement assis sur leur trône, si Napoléon était mort et enterré, si c'en était fait de toute restauration bonapartiste, néanmoins l'esprit chauvin était en l'air. On ne regrettait pas l'Empire, auquel les mères reprochaient tant d'hécatombes humaines, mais par le fait de la plus étrange des inconséquences, on se mettait à le chanter. Béranger rappelait dans ses odes les prouesses de la Grande-Armée; Horace Vernet jetait sur une toile un soldat laboureur; les théâtres représentaient sur leurs scènes ce même type, fort aimé du peuple. Il y avait donc dans cet élément social, le grognard retiré dans ses foyers, une mine d'or à exploiter, et ce fut ce que devina encore notre apprenti éditeur. La première œuvre qu'il présenta au public fut une brochure satirique en l'honneur des soldats congédiés que les ultra-royalistes d'alors avaient surnommés « les brigands de la Loire ». L'opuscule en question était intitulé : l'*Emploi de la demi-solde*. Imaginez un petit écrit, très vif, censément fait par un lieutenant de la garde impériale, mis au rancart par le nouveau règne et, vu l'insuffisance de sa solde, obligé de se faire un état manuel pour vivre. Comme il y avait dans ces pages une certaine dose de critique avec quelque épigramme à l'adresse du gouvernement royal, elles se vendirent à

un nombre considérable d'exemplaires. On faisait queue pour avoir ce cahier.

— Un premier succès, se disait le jeune commerçant; il faut qu'il soit suivi de beaucoup d'autres.

Il ne disait rien de trop, il ne se vantait pas. « Une boutique de libraire, a dit Edmond Texier, c'est un jardin où accourent les abeilles. » Ladvocat savait attirer les auteurs en vogue. Pour y mieux réussir, il agrandit son magasin du double. Avec son premier argent, il donna des dîners. C'était l'époque où Brillat-Savarin publiait son code de la gastronomie, où Henrion de Pansey, ce savant jurisconsulte, s'écriait : « Je ne croirai au progrès que quand je verrai un cuisinier à l'Institut. » M. de Villèle, président du Conseil, ne se maintenait au pouvoir qu'en mettant la nappe, toutes les semaines, pour les trois cents députés qui formaient sa docile majorité. Détail de nos mœurs politiques d'alors, que le poète le plus applaudi de cet âge a si bien exprimé dans un distique fameux :

Tout se fait en dînant dans le siècle où nous sommes.
Et c'est par les dîners qu'on gouverne les hommes.

Connaissant le pouvoir de la fourchette, Ladvocat en a fait quelque chose comme une baguette magique. Les meilleures poulardes! des truffes! du château-yquem! Rien de trop délicat, rien de trop cher pour fêter les gens d'esprit! Voilà ce qu'il disait et voilà aussi ce qu'il faisait : une invitation à dîner, très galamment adressée aux meilleurs compagnons de la plume. A table, il leur commandait des œuvres, prose et vers, qui, à la longue, devaient former le fonds d'une maison considérable.

Au bout de deux ans, le modeste établissement de la galerie de bois n'était plus qu'un souvenir. La boutique s'étendait désormais sur deux travées, et le jeune éditeur mariait son nom avec les noms les plus illustres du jour : des historiens, des poètes, des critiques, des conteurs, le sel de la société française. Ces reflets de gloire n'empêchaient point le commerce de la maison d'aller bon train, au contraire. Une des meilleures opérations de Ladvocat, celle qui lui donna bien vite, avec un grand lucre, une sorte de rayonnement, ce fut la mise en vente des *Messéniennes* de Casimir Delavigne, un Tyrtée tombé dans l'oubli. Qui croirait aujourd'hui que cet aède fut regardé comme le plus grand artisan lyrique de 1816 à 1828! Ces cantates, animées d'un grand souffle patriotique, toute la jeunesse des colléges les savait par cœur. Faut-il rappeler ici que le titre coïncidait avec le soulèvement de la Grèce, avec le mouvement des philhellènes et le départ de Byron pour Missolonghi et que, par conséquent, il enflammait les âmes? L'ode sur Waterloo, celle sur la dévastation de nos musées par l'étranger, celle où le poète évoque la figure de Napoléon et prophétise sa chute, les beaux couplets sur Jeanne d'Arc et sur Christophe Colomb, eh! mon Dieu! ces thèmes font sourire aujourd'hui de pitié les cénacles naturalistes et les cafés prétendus littéraires où l'on s'amuse à renier toute l'histoire de notre siècle; mais, que voulez-vous que je vous dise? sur la fin de la Restauration, c'était un enthousiasme qui allait jusqu'à l'idolâtrie. On rencontrait le buste de Casimir Delavigne un peu partout. Ladvocat, sachant que l'*École des vieillards* rapportait 80 000 francs à son auteur, lui payait le seul manuscrit 7000 francs. A la vérité, la pièce était jouée par Talma et par Mlle Mars, ce qui en doublait l'attrait. Jugez donc si, après ce triomphe, la publication des *Messéniennes* prenait la tournure d'une bonne affaire! Encouragé par le succès, ne s'embarrassant point des questions d'école, l'éditeur allait ensuite à Victor Hugo, le chef des *romantiques* et, comme pendant, il faisait paraître les *Odes et Ballades*. Mais avant tout cela, par tout cela, par un étonnant coup d'audace, il avait mis au jour une superbe édition in-octavo des Œuvres complètes de Chateaubriand, payée par lui 300 000 francs.

Du coup, après les Didot, il est vrai, il était reconnu pour être le premier éditeur de Paris. A l'avenir, il ne sortirait plus de chez lui que des ouvrages de haute valeur. En ce temps-là, l'ombre de lord Byron tournait la tête à l'Europe littéraire; Amédée Pichot traduisit l'auteur du *Pèlerinage de Child-Harold*, et ce fut encore une très bonne aubaine. M. Guizot donnait l'*Histoire de la civilisation* et *revoyait* la traduction du Shakespeare de Le Tourneur. Un très grand corps d'ouvrage allait sortir de son établissement. Nous voulons parler de l'*Histoire des ducs de Bourgogne* de M. de Barante, immense labeur, pratiqué un peu sans doute à coups de ciseaux, mais qui, au bout du compte, pouvait marcher de pair avec les admirables Études d'Augustin Thierry. — Que de grandes choses! que de monuments! et comme ce petit homme, en considération de tant d'efforts, méritait bien d'être un négociant heureux!

Heureux, eh! sans aucun doute, Ladvocat l'était et, peut-être, allons-nous être conduit à dire qu'il l'était trop. Tant qu'il avait eu sa maison à fonder et sa fortune à faire, il s'était montré tour à tour libéral et magnifique au point de vue de l'argent. Avec le redoublement de succès, il devenait prodigue. Il en était arrivé même à croire qu'il avait dans sa boutique un Potose inépuisable et il agissait en conséquence. J'ai parlé des dîners qu'il donnait, et ce n'était rien encore. Il avait un grand train de maison, belle mise, un équipage, une livrée. Et, pour expliquer tant de luxe, il avait une réplique toute trouvée :

— Est-ce donc, disait-il, que je pourrais me présenter chez M. de Chateaubriand comme un simple paltoquet?

Ainsi, les affaires allant comme nous venons de le dire, il était tout simple qu'il menât grand train. Les soupers au cabaret, chez Véfour ou chez Véry, deve-

naient de règle. Ce n'étaient plus seulement les auteurs de sa maison qu'il avait à convier; il y avait, en outre, à offrir la franche lippée à nos seigneurs les journalistes, des coopérateurs sans le concours desquels rien ne saurait se faire dans le monde moderne. Partez donc de là pour voir en lui un Mécène : « Salut, Mécène, petit-fils des rois, prince des chevaliers romains! » Dans une comédie en vers, *le Roman à vendre*, un des vaudevillistes d'alors, Bayard, le neveu de M. Scribe, s'est appliqué à faire de l'éditeur par excellence le portrait suivant :

Je suis fêté de tous; ma maison est brillante.
J'ai sur l'esprit courant vingt mille écus de rente.
Je vends tout; j'use tout par trente éditions.
J'exploite à mon profit les réputations.
Recherché des auteurs, estimé des actrices,
Je fais des marchés d'or jusque dans les coulisses.
J'ai des amis partout. Les journaux sont pour moi,
Et j'imprime les vers d'un procureur du roi.

A la bonne heure, Ladvocat pouvait mener la vie d'une altesse; mais, à Paris et dans le XIXe siècle, le baromètre, même pour l'homme le plus heureux, ne demeure pas toujours au beau fixe. Tout passe, tout casse, tout lasse. Une tempête politique était à la veille d'éclater, et elle devait, en quelques heures, emporter la fortune du fabricant de livres.

***

En 1830, au commencement de l'année, Paris était une Athènes; on ne s'y occupait sérieusement que de littérature et d'art. Sans la brusque arrivée aux affaires d'un fanatique de réaction, la ville, ivre de poésie, de musique, d'éloquence, de beaux tableaux et de romans, n'aurait pas eu la tête tournée par la politique. Pour le moins, la révolution eût été ajournée. Si, au lieu d'appeler le prince de Polignac aux Tuileries, Charles X, prenant les choses à la manière anglaise, eût constitué un ministère libéral avec Jacques Laffitte ou Casimir Périer, le vieux trône n'aurait point été déraciné par une tempête. Chateaubriand et le duc de Fitzjames avaient donné ce conseil; mais la cour, frappée d'aveuglement, s'était moquée d'eux, et les trois ordonnances, marquées de la griffe royale, voulaient faire rebrousser le siècle par delà 1789, en faisant renaître le bon plaisir du prince. On sait ce qui est arrivé. Le peuple s'est levé; il a pris les armes; il s'est battu trois jours de suite contre les Suisses et contre la garde, et le troisième jour, un soir, il ne restait plus rien de la dynastie des Bourbons aînés.

Jamais mouvement populaire n'aura fait naître autant de clameurs joyeuses. Il y avait eu une triple bataille dans les rues, mais pas d'excès. Le 30 juillet, au matin, quand on apprit que le vieux roi vaincu, se retirait à Rambouillet pour y signer son abdication, la capitale prit un air de fête. On voyait reparaître les trois couleurs partout et sous toutes les formes, comme drapeaux, comme cocardes et comme écharpes. Les femmes s'en paraient à l'aide de rubans assortis et de fleurs; Casimir Delavigne, déjà nommé, improvisait la *Parisienne*, un hymne pas très véhément, mais où il se trouvait tout de même un peu de souffle, et Adolphe Nourrit, le ténor en vogue, un drapeau tricolore à la main, venait, le soir, à l'Opéra, au premier lever du rideau, chanter cette *Marseillaise* qui ne s'était plus fait entendre depuis le Dix-Huit Brumaire. Toutes les écoles, la Polytechnique en tête, fraternisant avec les ouvriers des faubourgs, acclamaient la Charte rajeunie comme le signal d'une ère nouvelle. On avait reconnu l'auteur de *René* au milieu de la foule, et le peuple, le soulevant dans ses bras, l'avait, malgré lui, porté en triomphe, en criant : « Vive la liberté de la presse! »

Encore une fois, rien de plus beau ni de plus imposant; mais, par malheur, il devait y avoir à subir le contre-coup de tant d'ivresse. Pendant les trois jours de combat, les ateliers s'étaient fermés; les affaires, le commerce, l'industrie n'avaient pu que chômer. On sait combien est une chose délicate la vie de ce qu'on appelle le crédit. Un rien, un fait insignifiant, une rumeur en l'air en troublent la frêle économie; à plus forte raison, l'alarme et la mévente arrivent-elles dès qu'il y a une révolution. Ce triomphe des idées libérales effraya la finance, la Bourse, la Banque, le papier en circulation. Tout à coup l'argent se cacha. Les amis de la dynastie déchue, saisis d'effroi, désertaient leurs hôtels pour aller bouder dans leurs châteaux ou conspirer à l'étranger. On avait eu beau improviser un nouveau roi en moins d'une semaine, cet interrègne avait suffi pour donner la fièvre aux intérêts et pour susciter une crise qui appauvrirait pendant plus d'un an Paris et la France entière.

Si les livres, prose ou vers, sont une nécessité sociale, puisqu'ils forment la substance avec laquelle se nourrit l'esprit, il est vrai de dire aussi qu'ils ne sont qu'une affaire de luxe, une sorte de superflu. Il y a soixante ans, l'instruction n'ayant été que fort peu répandue dans les masses, les seules classes d'en haut faisaient l'emplette de nouveautés littéraires. Vous devinez ce qu'un tel état de choses devait amener dans une maison telle que celle de Ladvocat. Sans doute, on y multipliait les affiches; on parait l'étalage des in-octavo et des brochures de la veille. Peine perdue. Les brillants magasins ne devaient plus voir venir l'acheteur aristocratique à pied ni en voiture. Quant aux envois en province et à l'étranger, ils s'étaient arrêtés brusquement. On ne lisait plus que les journaux.

Au bout de trois mois, chez cet éditeur, qui avait été en possession de tant de richesse, le malaise et la gêne entraient de plain-pied. Non seulement la caisse n'y trouvait plus de papier joseph, mais il n'y avait plus ni or ni argent. Les gros sous eux-mêmes cessaient de

s'y montrer. Aux jours d'échéance, on ne savait de quel bois faire flèche. Il fallait créer des expédients ruineux, avoir recours à des emprunts usuraires ou suspendre ses payements, c'est-à-dire accepter le déshonneur, puisque c'en est un que de ne pas payer après engagement pris par écrit.

— Chose cruelle! disait Ladvocat, cette révolution à laquelle j'ai travaillé me ruine de fond en comble, car elle ne se borne pas à faire fuir mes acheteurs; voilà qu'elle m'enlève, un à un, les coopérateurs sur lesquels était assis le prestige de ma maison. Je comptais sur la plume d'aigle de M. de Chateaubriand. Eh bien, l'illustre vicomte vient de donner sa démission de pair de France et il parle d'émigrer en Suisse, et c'est tout au plus si, avec ses belles strophes, Béranger pourra le retenir. Je fondais des espérances sur M. de Barante, l'auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne :* notre nouveau roi l'envoie à Saint-Pétersbourg en qualité d'ambassadeur. Je soutenais le ménage du petit Guizot. Je donnais, par mois, 500 francs au mari pour continuer l'*Histoire d'Angleterre*, et 500 francs à la femme pour écrire des contes d'enfants, genre dans lequel elle excelle. Voilà que Louis-Philippe prend l'un pour en faire un ministre et l'autre pour venir causer avec la reine. Il y avait encore M. de Salvandy auquel je comptais aussi 500 francs par mois pour me faire, tous les ans, une brochure qu'on tirait à 50,000 exemplaires. Le nouveau régime s'empare aussi de celui-là pour en faire un vice-président de la Chambre des députés. Allons, je suis un homme mort!

Dans ces heures d'amertume et de découragement, il se rappelait Sautelet, cet autre éditeur si brillant, qui, six mois avant Juillet, voyant qu'il ne pourrait faire honneur à sa signature, s'était cassé la tête d'un coup de pistolet. L'événement a été d'autant plus remarqué qu'il a fourni à Armand Carrel l'occasion de composer son *Traité sur le suicide*, c'est-à-dire les plus belles pages qu'ait écrites le rédacteur en chef de l'ancien *National*. Lui aussi, Ladvocat, il tournait autour d'une arme meurtrière, et il se demandait si le moment n'était pas venu pour lui d'en finir avec la vie.

Paris est un immense enchevêtrement de villes qui sont toutes affairées; c'est un océan de têtes humaines. Tous les jours que Dieu fait, il se passe dans ses murs cent drames plus mouvementés les uns que les autres. On y est sollicité par le spectacle d'une rixe dans la rue, d'un procès en séparation de corps au Palais de Justice, par un duel au Bois, par une lettre qui court les journaux ou par une épigramme qui voltige partout. Le va-et-vient des intérêts, le jeu des passions et des folies en tout genre y commence dès l'aube et ne s'arrête même pas durant la nuit. Or, en dépit de tant de bruit, malgré tant d'émotions incessantes, pour peu qu'on touche au monde des lettres, le moindre épisode ne tarde pas à être dévoilé et à prendre la figure d'un événement. En quelques heures, cela devient un *on-dit* populaire : « Comment! vous ne savez pas? Ladvocat a chargé un pistolet! Il veut se faire sauter le caisson! — Ladvocat! un homme qui a toujours eu la main si ouverte! Eh! mais, il faut s'opposer à ça! Il faut lui venir en aide! »

Sauver l'éditeur de la ruine, ce fut bientôt comme un mot d'ordre. Disons-le très hautement, ç'a été un très beau mouvement de la part de la littérature contemporaine. Ce que le seul Walter Scott avait fait naguère pour sauver son libraire de Londres de la faillite ou de la mort, tous ceux qui, à Paris, grands ou petits, tenaient une plume avec honneur, s'engageaient à le faire pour relever le brillant magasin du Palais-Royal. Historiens, poètes, critiques, conteurs, polygraphes de toutes les couleurs, sans acception de parti politique ni d'écoles, ils se réunirent pour signer une très belle déclaration qui était aussi un engagement formel. Ils s'assujettissaient tous à fournir chacun deux articles gratuitement, à l'effet de former douze volumes grand in-octavo roulant sur la capitale, sur son histoire, sur ses mœurs et sur ses travaux. *Paris ou le Livre des Cent et un*, tel était le titre. Une très jolie vignette d'Henri Monnier, un peu romantique, suivant la mode d'alors, montrait le Diable boiteux s'appuyant sur sa béquille et lorgnant avec ironie la grande cité. Tout autour, les médaillons des historiographes de Paris, Saint-Foix, Sébastien Mercier, Dufaure et les autres.

Après soixante ans écoulés, quand on parcourt des yeux la nomenclature de ces écrivains accourus à la voix de l'un d'eux pour sauver un galant homme d'un naufrage commercial, on ne peut maîtriser un très vif mouvement d'admiration et d'attendrissement. Pas une des gloires de ce temps ne s'est exemptée de coopérer à l'œuvre commune. On y rencontre Chateaubriand et aussi Paul de Kock; on y aperçoit Lamartine et aussi M. Ernest Fouinet; on y distingue les aînés, tels que Benjamin Constant, et les jeunes, tels que Léon Gozlan; on s'y arrête surtout à deux noms qui s'y produisent plus souvent que les autres, ceux de Charles Nodier et de ce Jules Janin dont je parlais au début de ces Souvenirs. — Vieux et jeunes, hélas! le temps n'a rien respecté : ils ont disparu autant les uns que les autres!

Ces douze volumes des *Cent et un* n'étaient pas seulement un hommage rendu à la loyauté d'un homme qui avait journellement affaire aux gens de lettres, c'est-à-dire à l'élément du monde moderne le plus difficile à satisfaire. En raison des ouvriers en fait de style qui y travaillaient, ils finissaient par devenir un très beau monument d'histoire et d'art. Le succès fut rapide, grand, mais peu durable, puisque rien ne dure dans notre pays. Ils firent renaître, un moment, la vogue de la maison chancelante. Il est même juste de reconnaître qu'ils exercèrent une vive influence sur l'esprit du moment; car, dès le lendemain de leur

apparition, nous avons vu la spéculation s'efforcer de les imiter. Ainsi Mme veuve Béchet publia le *Nouveau Tableau de Paris*, dix volumes agencés de la même façon, presque tous par les mêmes auteurs. D'autre part, MM. Guillaumin et Pagnerre s'associaient afin de faire paraître *Paris révolutionnaire*, dix autres volumes retraçant les orages politiques dont la grande cité a été le théâtre depuis Labienus jusqu'à nos jours.

Étant ainsi imités, les *Cent et un* n'en avaient que plus de relief. On les achetait, on les lisait, on les copiait, mais, au point de vue de l'argent, ce ne pouvait être qu'un palliatif. Il en résulta un gain d'une centaine de mille francs. Pour tout autre, c'eût été le salut; pour Ladvocat, ce n'était qu'un moyen d'amuser les huissiers et non une bonne fortune assez abondante pour les congédier. De toute nécessité, il fallait songer à autre chose et mettre la main sur d'autres ressources.

Justement les *Mémoires de Saint-Simon* et les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, récemment trouvés, firent qu'on prit goût aux autobiographies. Ce genre était sur le point de faire fureur. On sait que la France s'est toujours montrée très friande de ces livres au moyen desquels les personnages réels racontent leurs propres aventures. Quoi de plus captivant que les *Mémoires du cardinal de Retz* et que ceux de Gramont? Portraits, révélations, scènes d'alcôve, anecdotes, petits mystères, petits scandales, tout un grand monde, hommes et femmes, à voir en déshabillé, c'est un régal pour les oisifs et pour les curieux. Tout récemment même, un peu avant Juillet, la vogue était allée aux racontars d'un ancien condisciple de Napoléon à l'École de Brienne, c'est-à-dire aux *Mémoires de Bourrienne*. Ah! ce Bourrienne, ancien secrétaire intime de l'empereur, il s'était rallié aux Bourbons et il était mort fou dans une maison de santé. Mais on avait trouvé chez lui beaucoup de papier noirci, un fatras, un amas de notes et, avec cet à peu près de renseignements, M. Maxime de Villemarest, un écrivain de la presse légitimiste, avait fait dix volumes de *Mémoires*, qu'on avait lus avec un vif empressement. Or, Ladvocat eut l'idée de faire faire un pendant à cette publication, et, pour y parvenir, il s'adressa à une grande dame de l'ex-cour impériale, c'est-à-dire à Mme la duchesse d'Abrantès, la veuve de Junot.

Femme d'esprit, sachant assez bien écrire pour pouvoir tout exprimer, cette ancienne dame d'honneur de Joséphine fit aussi dix volumes. Ces nouvelles confidences furent la coqueluche du moment. On se les arrachait. Il en résulta un regain de fortune. « Mais, se dit Ladvocat, puisque ce genre répond si bien aux appétits du public, voyons à le cultiver. » Hâtons-nous de dire ici qu'un heureux hasard vint alors seconder ses projets. Un matin, à son lever, on lui annonça la visite d'une inconnue qui se présentait sous ce nom étrange : Ida de Saint-Elme, un nom évidemment arrangé. — Qu'était-ce que cette visiteuse? Que voulait-elle? — L'éditeur vit tout à coup s'avancer cavalièrement une vieille femme, d'une toilette des plus excentriques.

Cette manière de fée Carabosse avait la tête couverte d'un chapeau à fleurs peu d'accord avec ses cheveux gris. Elle portait une robe de soie brochée à falbalas, affectant de montrer un châle râpé des Indes, monument d'une ancienne splendeur. Notez que la figure était plus fanée que le reste; mais ce qui la distinguait, cette vieille femme, qui paraissait descendre d'un cadre de l'an VII, c'était un petit cochon de Barbarie qu'elle portait au fond d'un cabas brodé. Avec tout ça, en regardant sous ses rides, on devinait qu'elle avait été belle. Effectivement, pendant le Directoire et sous le Consulat, ç'avait été une merveilleuse statue de chair et d'os.

L'éditeur la fit asseoir. Il causa familièrement avec elle, et il ne tarda pas à apprendre qu'il avait sous les yeux quelque chose comme une Laïs de la première République. Il sut que cette quémandeuse, à présent sans le sou, avait jadis roulé carrosse. Les généraux les plus brillants d'alors avaient filé pour elle la quenouille d'Hercule, notamment Moreau, Ney, Augereau et aussi Ouvrard, le munitionnaire.

— Voulez-vous publier mes *Mémoires*, monsieur? ajouta-t-elle.

En même temps, du même sac où était le petit cochon, elle tira une poignée de chiffons sales et graisseux que notre élégant n'aurait pas osé toucher, même avec des pincettes ; mais ce mot de *Mémoires*, alors magique, lui avait fait dresser l'oreille. La subtilité de son flair naturel venait de lui révéler qu'il y avait là-dedans un très beau coup de dé à jouer. En bravant toutes ses répugnances, il prit ces feuillets épars, sans lien, sans ordre, sans numérotage et y jeta, à la dérobée, un premier coup d'œil. Eh bien, ce grimoire informe était aussi offensant pour le regard que pour le toucher et l'odorat. Un assemblage horrible de mots cyniques, sans orthographe. Au premier moment, il eut la pensée de rejeter cet odieux manuscrit dans la main crochue qui venait de le lui tendre; mais quatre ou cinq noms propres, alors fort en évidence, qu'il y aperçut et une pensée soudaine le poussèrent à se raviser. Il regarda de nouveau la vieille et lui dit :

— Au fait, madame, nous pourrons peut-être faire affaire ensemble.

La journée n'était pas finie qu'il avait dressé son plan. Avec les chiffons de papier, une centaine de pages, tout au plus, on trouverait moyen de composer dix forts volumes in-octavo. En réalité, la vieille dame n'aurait qu'à raconter oralement sa vie ; on prendrait quelques notes, et d'habiles improvisateurs, des journalistes bien connus, feraient pour elle ce que M. Maxime de Villemarest avait fait pour Bourrienne, le secrétaire intime de l'empereur. Ils bâcleraient une

suite de récits galants sur la Révolution, à dater de 1792 jusqu'à 1815. On intitulerait le tout : *Mémoires de la Contemporaine*, et l'entreprise marcherait comme sur des roulettes.

Ce programme, en effet, fut suivi de point en point. Ces chapitres d'une vie licencieuse et folle, à peine lancés dans le public, tout le monde voulut y mordre. Encore une fois, la mode le voulait ainsi. A la vérité, quelques gens de cœur, quelques esprits délicats protestèrent contre le trafic d'une existence libertine ainsi étalée; mais qu'importait à la foule et à l'éditeur! Cette publication, à ce qu'on disait dans la librairie, ce serait une lueur propre à éclairer la conscience publique sur certains points obscurs de l'histoire, et il n'en fallait pas plus pour lui servir d'excuse.

Cependant un des vilains côtés de la chose, c'est que cette Ida de Saint-Elme, remise à flot au moyen des droits d'auteur, crut être redevenue un personnage. Intrigante de haute volée, elle se servit de la circonstance pour se faufiler, on n'a jamais pu savoir comment, dans certains milieux où elle n'aurait jamais dû mettre les pieds. Par quels procédés, par quel art est-elle parvenue à s'emparer de trois lettres confidentielles, entièrement écrites par le roi Louis-Philippe Je parle des trois épîtres fameuses par lesquelles le vieux prince exprimait sa vive antipathie pour les faubourgs de Paris, les *aimables faubourgs*, disait-il ironiquement. Ces mêmes lettres, la vieille coquine les avait vendues au parti légitimiste, alors à couteaux tirés avec le roi des Barricades. On sait qu'elles ont paru, un matin, dans *la France* de 1842, feuille ultra-royaliste. Déféré à la cour d'assises, le journal « henriquinquiste » fut condamné à six mois de prison et à 10 000 francs d'amende. Quant à la cause première du scandale, à Mme Ida de Saint-Elme, elle s'était cachée et avait réussi à se rendre invisible. (Voir, à ce sujet, la *Revue rétrospective* de J. Taschereau, 1848.)

Revenons à Ladvocat. — En faisant bon accueil à l'aventurière, s'il avait commis une mauvaise action, il avait fait une bonne affaire d'argent; mais il se promettait bien de ne plus se frotter aux existences tarées, quand même elles lui apporteraient des trésors. Ce fut ainsi qu'il éconduisit un autre visiteur de sinistre figure qui venait à lui, à son tour, avec un manuscrit à la main. J.-F. Vidocq, en personne, lui avait, en effet, demandé aussi une entrevue, et c'était aussi pour lui faire éditer ses *Mémoires*. J.-F. Vidocq le voleur, J.-F. Vidocq l'ancien forçat du bagne de Toulon, J.-F. Vidocq qui, sous le règne de Charles X, avait été chef de la police de sûreté, que de mystères, grands et petits, n'avait-il pas à faire connaître!

— Il y a cent mille francs à gagner avec votre confession, lui dit Ladvocat, mais je ne veux plus manger de ce pain-là. Portez donc votre manuscrit à d'autres.

Ce fut par d'autres, en conséquence, que furent publiés les *Mémoires de Vidocq*, spéculation pas très louable, sans doute, mais très fructueuse. Tout au contraire, Ladvocat, se rapprochant le plus possible de son origine, cherchait à revenir à la vraie littérature. On le vit donc faire paraître en deux volumes in-octavo, sous ce titre emprunté à Homère : *le Népenthès*, les principaux articles tombés de la plume de Loëve-Veimars, conteur et critique de premier ordre, de la taille de Prosper Mérimée et de Stendhal. Il donna ensuite ses soins à la publication du Théâtre étranger, anglais, allemand et scandinave, traduit par l'élite de nos littérateurs. Mais ces honorables tentatives faites pour ressaisir la vogue devaient échouer devant l'indifférence ou la mobilité des lecteurs. On allait désormais acheter des livres chez Charles Gosselin, l'éditeur de Lamartine, et chez Eugène Renduel, l'éditeur de Victor Hugo. L'éditeur de Chateaubriand n'avait plus qu'à fermer boutique.

***

Il ne tarda pas, en effet, à se retirer du commerce.

Ladvocat a été un homme habile, et je l'ai assez fait voir tout à l'heure; c'était aussi, et avant tout, un excentrique, absolument d'accord avec les têtes à l'envers de l'époque où il a vécu. La petite chronique a retenu plusieurs traits de lui qu'on ne sera peut-être pas fâché de connaître. Et je demande à nos lecteurs la permission d'en citer deux, en courant.

Pendant les beaux jours du temps où sa maison était prospère, le charmant auteur de *Trilby* et de tant d'autres œuvres qu'on ne peut se décider à oublier, Charles Nodier, était en relations journalières avec le brillant éditeur. Philologue incomparable, infiniment célèbre à cause de son *Dictionnaire des onomatopées*, il était précieux, soit pour improviser une préface, soit même pour rédiger un prospectus. On comprend néanmoins qu'un travail si rebutant, purement industriel, dût répugner à ce romancier d'une imagination si fraîche, au poète de la prose, comme l'a appelé Méry.

— Ah! dame, s'écriait Ladvocat, tant pis pour lui! Pourquoi est-il si ferré sur la grammaire?

Et il avait sans cesse dix ou douze pages arides à lui demander. Charles Nodier, très souvent à court d'argent, finissait toujours par apporter la *copie* commandée, mais ce n'était qu'en rechignant et en se faisant tirer l'oreille. Un jour vint même où il refusa net. La scène se passait justement au Palais-Royal, dans le cabinet du libraire.

— Cher ami, la mise en vente d'un livre n'attend pas : il me faut absolument une préface pour demain matin.

Et il lui montra l'ouvrage dont il s'agissait d'improviser l'avant-propos.

— Non! non! répondit l'autre, impassible. Je ne suis pas en veine. Je n'écrirai pas une ligne.

— Pas une ligne! s'écria Ladvocat d'un ton moqueur; eh bien, c'est ce que nous allons voir.

En même temps, se levant vivement de son siège, il sortit, poussa la porte et la ferma en lui donnant un tour de clef, en sorte que l'auteur de *Jean Sbogar* était prisonnier.

— Nodier, mon ami, vous avez sur cette table tout ce qu'il faut pour écrire : vous ne sortirez d'ici que lorsque la préface sera faite.

On a deviné que l'écrivain criait comme un beau diable.

— Mais, disait-il, j'ai beau me creuser la tête, je ne trouve rien.

— En ce cas, vous attendrez que la Muse vous inspire.

— Mais ça peut demander du temps. En attendant, je mourrai de faim.

— Pour ça, n'ayez nulle crainte, Nodier, on aura soin de vous bien nourrir.

En même temps, Ladvocat envoyait commander chez Véry un excellent dîner, dont on passa les plats, les verres et les flacons par la fenêtre. Le vin fin n'avait pas été oublié. Total : cinquante francs au bas mot. Un dîner de prince pour une tête. Comment résister à un pareil jeu? Charles Nodier s'exécuta. Au bout de deux heures, le dîner et la préface étaient finis de concert, et, après lui avoir glissé dans la main un billet de cinq cents francs, l'éditeur remettait son ami en liberté.

Attendez, voici un autre trait, et celui-là sera la contre-partie du premier.

Cette autre aventure se produisait après la Révolution de Juillet, c'est-à-dire à une époque de déveine et lorsque la ruine et la mévente rôdaient autour de la maison. En ce temps-là, l'éditeur, roulant carrosse, avait un cocher du nom de Jean, un drôle peu attaché à son maître. Voyant que les huissiers venaient souvent signifier des protêts et craignant pour ses gages, qui étaient en souffrance, il imagina de faire assigner Ladvocat en payement des 1500 francs qui lui étaient dus.

Un matin donc, le valet de chambre remit l'exploit au libraire.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Monsieur, c'est une assignation de Jean, le cocher.

Aussitôt grande colère du maître :

— C'est bon, dit-il, nous réglerons ça, comme il faut, à la première occasion.

On était en ce moment dans la saison des orages. En consultant son baromètre, Ladvocat attendit qu'il annonçât un gros temps, une forte tempête. Quand il vit que le ciel était bien noir, que les éclairs commençaient à se montrer et le tonnerre à se faire entendre, il sonna son cocher.

— Allons, Jean, dit-il, maître Jean! Endosse ta livrée, ta casaque la plus belle et la plus légère; attelle sans retard et monte sur ton siège. Très bien! Il pleut déjà à grosses gouttes; c'était ce que je désirais. Ah! Jean! ah! maître Jean! tu te mêles de m'envoyer du papier timbré! Attends! attends! Monte donc sur ton siège! Tu vas me conduire à petits pas à l'Arc de l'Étoile et quand nous serons à l'Arc de l'Étoile, tu me conduiras à la barrière du Trône. Et ne vas pas me verser, entends-tu? La police est prévenue. Si tu me verses, plainte de ma part et tu iras coucher en prison, coquin! Ah! drôle, tu m'envoies du papier timbré! Allons, allons à l'Arc de l'Étoile! » Et à la fin du jour, lorsque l'équipage rentrait, après l'orage, maître Jean, trempé comme une soupe, était à deux doigts d'une pleurésie.

Maître Jean, qu'on paya dans la huitaine, fut congédié, cela va sans dire. Il est supposable que la leçon lui a profité et qu'il n'a plus envoyé d'huissier à ses maîtres.

Un dernier mot sur Ladvocat.

Les *Mémoires de la Contemporaine* avaient été une excellente affaire. Écrits à tour de rôle par des hommes qui s'entendaient à intéresser le public, ils étaient dans toutes les mains, sous tous les yeux. La caisse de l'éditeur s'était remplie encore une fois. Tous frais payés, le bénéfice avait dépassé 100 000 francs. Mais qu'était-ce que cette somme pour un viveur que n'instruisaient pas les revers et qui persistait à vouloir vivre en grand seigneur? Cette bonne aubaine passa donc avec le charme et la rapidité d'un rêve. Toutefois, pour diminuer un peu le chiffre de ses dépenses, Ladvocat s'était décidé à changer la résidence de sa librairie. Du Palais-Royal il était allé de l'autre côté de l'eau, au quai Malaquais; mais, on le sait, c'est surtout le quartier des bouquinistes. La vogue ne l'y suivit pas et, il faut bien le répéter, il dut fermer boutique.

Sur ses vieux jours, pour se trouver un gagne-pain, il s'associa à une ancienne maîtresse, Mme Camille, bien connue comme marchande de modes. Ce fut lui qui, à ce qu'il paraît, remit les guipures en honneur. A cette étrange industrie il avait d'abord gagné quelque argent, mais un tel expédient ne pouvait le mener bien loin. Dans ses dernières années, il se rendit à Madrid. Là, il reçut le titre de fournisseur des objets d'art du roi et de la reine d'Espagne; mais on a bien deviné qu'il n'y avait que peu de ressource dans cette profession, qui n'en était pas une. Il reparut à Paris, mais pour y végéter jusqu'à sa mort, laquelle survint au commencement du second Empire. Jules Janin a écrit, un jour, à la fin de son feuilleton du *Journal des Débats*, vingt lignes de nécrologie sur ce contemporain si brillant vingt-cinq ans auparavant : « Il est mort sur un lit d'emprunt, dit le critique; il est mort isolé et dénué de tout, triste fin d'un homme qui avait été le bienfaiteur de plusieurs et l'ami de tous. » — Telle a été son oraison funèbre.

PHILIBERT AUDEBRAND.

LES VOIES DE DIEU (1)

Roman.

—

TROISIÈME PARTIE.

LA VIE.

III.

On chassa le portier de l'hôpital le jour même et sa place fut donnée à la veuve d'Andersen.

Kallem et Ole Tuft évitèrent de se rencontrer. Kallem apprit que le pasteur était tombé malade, ce qui lui parut très vraisemblable. Il aperçut Joséphine dans la rue quelques jours plus tard ; elle feignit de ne pas le voir.

La mort d'Andersen fit grand bruit, la ville fut en émoi. N'y avait-il pas quelque chose d'étrange dans la foi, puisque même la foi en un mensonge pouvait sauver un homme d'une mort certaine ?

Immédiatement après, Kallem partit pour le district des forêts. Sans s'être annoncé, il arriva en voiture de la station à la maison, un soir que la route et la cour étaient couvertes de traîneaux attelés. Vieux et jeunes partaient en promenade ; on devait revenir danser à la maison.

Ragni venait de mettre ses fourrures, quand elle se sentit embrasser par derrière. Elle poussa un cri et leva la tête : quel bonheur ! Karl, qui, dans un coin, mettait ses grandes bottes, les enleva sans mot dire, ôta ses fourrures, jeta les jambes en l'air et s'avança sur les mains pour saluer Kallem. Il avait enfin appris le tour.

Son père était là, avec son épaisse chevelure et son visage sombre. Il présenta Kallem à Mme Meek, une petite femme pâle et tranquille, qui parlait d'une voix grêle le dialecte de la province. C'est tout ce que Kallem put remarquer, n'ayant que le temps de rejoindre la compagnie.

Il occupait un grand traîneau avec Ragni ; elle était si charmante dans ses fourrures qu'il ne pouvait s'empêcher de se pencher à chaque instant sur elle pour l'embrasser.

Que de choses lui étaient arrivées ! Pendant qu'elle les racontait, il comprit que, pour la première fois, elle menait la vie qui convenait à sa jeunesse. Il n'avait jamais songé qu'elle pût avoir en elle tout ce besoin de joie, et cette pensée lui revint le soir pendant que les invités dansaient, jouaient, faisaient de la musique, soupaient et causaient ; elle s'amusait pour bien des années.

Soit qu'un gros propriétaire de bois la tînt par sa fine ceinture, la soulevant de telle sorte qu'elle touchait à peine le parquet de la pointe des pieds, soit qu'elle prît un des enfants et valsât avec lui, que Karl ou un autre jeune étudiant la fît tourner comme une toupie, elle avait toujours le même visage joyeux, la même ardeur innocente.

A onze heures, le lendemain matin, Ragni dormait encore : elle descendit vers midi un peu fatiguée, un peu étourdie, et très étonnée que Kallem se fût levé sans qu'elle l'entendît ; elle apprit qu'il était déjà reparti, rappelé par un télégramme du docteur Kent, malade de nouveau. Quelques mots griffonnés à la hâte par Kallem pendant son déjeuner la consolèrent un peu. Il lui disait qu'il n'avait pas voulu la réveiller, encore moins l'emmener, car elle s'était trop fatiguée la veille ; mais il n'avait jamais eu tant de joie qu'en la voyant si gaie.

***

Le lendemain, Kallem, qui venait de dîner seul, était entré par habitude au salon, car c'était en ce moment-là que Ragni se mettait d'ordinaire au piano pour lui ; soudain la porte s'ouvrit, et Ragni, — il n'en croyait pas ses yeux, — oui, Ragni, dans toutes ses fourrures, fit son entrée.

Elle accourait, souriante, potelée, blanche comme du lait ; il la saisit dans ses bras.

— Oh ! dit-elle, lorsqu'ils furent assis en paix, depuis ton départ c'était toujours la même chose, et je m'ennuyais. Vois-tu, j'ai voulu revenir maintenant pour que nous soyons seuls ; nous avons toujours Karl sur les épaules.

— Mais, grand Dieu ! serais-tu déjà fatiguée de lui aussi ?

— Je n'ai pas dit cela, mais l'avoir toujours là, cela devient...

— Ennuyeux ?

— Eh bien, oui, ennuyeux ! C'est vrai, oui, je suis méchante. Écoute, laisse-moi te demander une chose : sois gentil et ne m'appelle pas *esthète*.

— Eh bien, quoi ?

— Ne fais pas savoir à Kristen Larsen que je suis revenue. Non, je t'en prie, restons un peu seuls tous les deux.

— Mais c'est que j'ai ici quelques enfants qui...

— Non, non, pas d'enfants non plus. Oh ! non !

Et elle se mit à pleurer.

— Ma chère Ragni !

— Oui, oui, c'est égoïste ; mais je ne peux pas, je ne suis pas faite pour cela !

Un instant plus tard le piano retentissait de ses plus brillants accords et chantait l'hymne de joie de son retour au foyer. Les esprits de la musique s'étaient emparés de la maison. Ils voltigeaient au plafond, aux fenêtres, aux portes, montaient dans la chambre à

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 5, 12, 19, 26 août et 2 septembre.

coucher, sortaient par le bureau; ils chantaient, chantaient, et les bacilles tuberculeux que le docteur examinait dansaient eux-mêmes à ce chant qui devait les tuer.

Les esprits forcèrent la porte de la cuisine : toute la vaisselle se mit en danse, et la cafetière déborda; et la robe neuve que Sigrid avait reçue de sa maîtresse à Noël, avec des garnitures de velours et une double jupe relevée par des nœuds, tomba dans des pensées de bal, là-haut, sous le toit, au plus haut de la maison.

Le lendemain Kallem rentrait de chez Sissel Aune, la laveuse; en passant chez Soeren Petersen, il apprit que Kristen Larsen était malade.

— Comment, Kristen Larsen?

— Oui, il avait eu de violents vomissements de sang.

Kallem y alla sur-le-champ. Il trouva Kristen Larsen au lit, tenant un travail entre ses doigts velus qui maniaient les rouages et les aiguilles d'une touche si habile et si douce qu'on y voyait en même temps l'amour de son œuvre et la force de sa pensée.

Kallem en l'apercevant fut très effrayé; il l'interrogea, l'examina, se reprochant de ne pas l'avoir fait plus tôt. En sortant, il pria Soeren Pedersen de le suivre, et, lorsqu'ils furent dans la rue, Kallem lui dit qu'il était très inquiet. Larsen avait un cancer de l'estomac très avancé.

— Je vous le dirai d'ailleurs bientôt d'une façon plus certaine, et, vous qui le connaissez mieux que moi, vous pourrez l'avertir.

Dans l'espace de quelques jours, toute la ville sut que Kristen Larsen, l'homme aux trente-six métiers, se mourait d'un cancer à l'estomac. Cela parut même dans le journal. On y parlait d'un « inventeur et mécanicien bien connu de notre ville ».

Kallem n'entrait nulle part, il ne rencontrait personne dans la rue sans qu'on lui demandât des nouvelles de Kristen Larsen.

Quand il revint chez le malade que Pedersen avait averti, pas un mot ne fut dit là-dessus. Larsen était couché, son invention dans les mains, épuisé après une effroyable crise. Sa barbe avait grandi; il était hideux.

Kallem alla de là chez Soeren Pedersen, qui lui raconta que l'ancien portier de l'hôpital était venu chez Larsen pour le convertir; Larsen, pour toute réponse, avait demandé qu'on ne l'ennuyât pas; il était en train de faire quelque chose qu'il voulait terminer.

Le pasteur était venu à son tour; il s'y était mieux pris et plus adroitement; mais, à cause de cela peut-être, Larsen avait perdu patience. Toute son amertume concentrée s'était exprimée en mots aigres. Et la femme, son fichu noué sur la tête et son tricot à la main, s'était mise près de la porte.

Le prêtre avait compris et s'était esquivé. Depuis l'affaire du maçon Andersen, il n'était plus le même. Parmi ses paroissiens, cela avait suscité de l'aigreur.

Le chœur de l'*Association de la jeunesse* vint devant la porte de Kristen Larsen et entonna doucement un psaume. Des passants s'arrêtèrent, mais restèrent silencieux. C'était pendant un accès du malade qui se plaignit: il sentait comme la piqûre continuelle de milliers d'aiguilles, et ce chant irritait ses souffrances.

Kallem fut donc obligé d'intervenir et d'interdire le renouvellement de pareilles scènes.

Deux prédicateurs laïques, dont l'ancien portier, allèrent trouver le docteur à l'hôpital pour lui déclarer qu'on avait agi dans les meilleures intentions, et que c'était mal d'éloigner d'un mourant la parole de Dieu. Kallem s'échauffa et répondit violemment.

Comme il était chez Kristen Larsen à l'heure ordinaire, il vit nettement des visages collés à la vitre. Le malade lui demandait à ce même instant s'il en avait pour longtemps et si ses douleurs continueraient à augmenter. Kallem ne fit donc attention à ce qui se passait au dehors que pour demander qu'on mît un rideau à la fenêtre.

Il se demanda s'il dirait la vérité entière à Larsen; et, croyant que c'était possible, il lui répondit que cela pouvait durer encore deux ou trois mois et que les douleurs reviendraient toujours plus fréquemment, sinon tous les jours, du moins très souvent, et aussi avec violence. Sa femme écoutait.

Personne n'était à la fenêtre quand Kallem sortit; mais un peu plus loin, dans la rue, une femme marchait à pas lents comme si elle attendait quelqu'un. Aussitôt qu'elle reconnut le docteur, elle vint à lui. C'était sa sœur, Joséphine.

— Était-ce toi qui regardais aux carreaux de la fenêtre chez Kristen Larsen?

— Moi? dit-elle.

Et il la vit rougir sous son capuchon.

— Je n'ai pas l'habitude de regarder aux fenêtres des gens.

— Excuse-moi, mais j'ai réellement vu quelqu'un.

— Oui, moi aussi.

— As-tu reconnu qui c'était?

— Oui! Mais je suis venue te parler, Édouard. Je savais à quelle heure tu viens ici d'ordinaire.

— Que me veux-tu?

Alors seulement il remarqua qu'elle était très excitée.

— As-tu dit vraiment que tu prenais la chose sur toi si Larsen va en enfer?

— Je ne crois pas à l'enfer.

— Non, mais l'as-tu dit?

— Je n'en sais rien, je ne le crois pas.

— Bien, car il y a des gens qui sont d'un autre avis que toi et de pareils discours les choquent. Tu perds ainsi tout ton crédit, c'est moi qui te le dis.

Kallem la reconnut bien là.

— Oui, c'est bête de dire cela, c'est vrai; mais c'est encore plus bête de tourmenter un homme comme

Kristen Larsen. Tant qu'il aura sa raison, personne ne le fera croire à l'enfer; on ferait donc mieux de le laisser tranquille.

— Tu le sais bien, Édouard, c'est dans ton propre intérêt que je te supplie de ne pas tourner en dérision les gens honnêtes et bons.

— Je ne raille personne, je dis simplement qu'ils peuvent s'épargner cette peine, et l'épargner aussi aux autres.

— Larsen est trop indifférent.

— Cela dépend de la manière dont on entend ce mot.

— Mais on peut laisser entrer le froid dans son âme, et c'est ce qu'il a fait.

— Peut-être, dit Kallem; je connais une femme qui a certainement le cœur assez chaud, et qui pense exactement comme Kristen Larsen.

— Bah! s'exclama Joséphine dans une poussée de colère; elle peut avoir le cœur chaud, mais elle est certainement une prostituée!

Kallem sentit un trait le pénétrer : c'était de Ragni qu'il s'agissait. Sa sœur lui apparaissait haineuse et méchante comme aux jours de son enfance; et lui, aussitôt, redevenait le gamin d'autrefois. V'lan!

Il lui lança un soufflet.

Les yeux étincelants, elle bondit sur lui comme au temps où ils se battaient. Elle éclatait de haine et de colère; puis, lui tournant le dos avec mépris, elle s'éloigna.

Quelqu'un les avait-il vus? Ils étaient seuls dans la rue. Il se sentit envahi par une frayeur indéfinissable; ceci peut-être retomberait sur Ragni.

*
* *

Ce mot prononcé par Joséphine, Kallem croyait qu'il s'appliquait au passé; c'est pourquoi il en fut si ému. Mais combien il l'aurait été davantage s'il avait su qu'il faisait surtout allusion au présent.

Si le pasteur et sa femme, après leur retour, s'étaient tenus à l'écart, cela venait aussi de ce que le blasphémateur Kristen Larsen était bien vu chez Kallem, que Ragni lui apprenait l'anglais, et que Kallem s'entretenait beaucoup avec lui. Kristen Larsen, aux yeux de la plupart des paroissiens, était une sorte de diable; et quand des nouveaux venus, hommes ou femmes, s'associaient à lui, on les considérait comme des réprouvés. C'était déjà arrivé pour Soeren Pedersen. Peu après, Karl Meek était venu dans la maison, et, depuis lors, on l'avait vu souvent avec Ragni. Enfin ils étaient partis ensemble pour le district des forêts: il n'en fallait pas tant pour compromettre l'honneur d'une femme divorcée, qui était libre penseuse et qu'on avait surprise en adultère!

Joséphine était venue dans l'intention sincère d'avertir son frère. Si elle avait pu le faire tranquillement, elle lui aurait dit tout cela; elle n'avait pas peur de parler, et puis elle l'aimait. Mais maintenant, elle rentrait chez elle toute à des pensées de haine et de vengeance.

. . . . . .

*
* *

Le lendemain du jour où Kristen Larsen reçut la réponse catégorique de Kallem sur sa maladie, il se tua. Sa mort causa un grand émoi dans la ville. On n'osait presque pas passer devant la maison. On fit courir le bruit que Kallem avait prêté son revolver à Larsen, mais ce bruit fut démenti par la veuve, par Soeren Pedersen et par les protestations de Kallem.

Kristen Larsen s'en était allé sans avertir ni remercier personne. A sa femme il avait dit que la mort la plus prompte serait la meilleure. Mais rien n'était décidé entre eux non plus, aucun adieu n'avait été échangé. Il lui avait demandé d'aller chercher Soeren Pedersen, et pendant ce temps il s'était levé, puis, avec sa précision ordinaire, il s'était tué. La sépulture ordinaire lui fut refusée. On désigna un coin vers le mur du nord du cimetière, et on y mit trois hommes qui eurent à bêcher dur pour y creuser une tombe. Le jour où il devait être mis en terre fut exceptionnellement froid. Bien des gens virent le doigt de Dieu dans tout cela.

A une heure peu habituelle, dans l'après-midi, Kristen Larsen fut enterré sans bruit de cloches, sans prêtre ni chant religieux.

La veuve devait aller directement du cimetière à la station; elle retournait dans sa ville natale. Soeren Pedersen, Aase, Aune étaient présents; outre ces quatre personnes, deux des fossoyeurs étaient restés.

Karl Meek vint avec Ragni; ils se placèrent près de la fosse. Tous étaient debout, attendant Kallem qui avait été retenu, mais arrivait à la hâte. Il leva son chapeau devant la veuve, fut salué par les autres, et marcha droit à la tombe.

— Mes amis, dit-il, je ne connais pas le passé de l'homme que nous enterrons; je ne le connaissais pas lui-même. Il était, en matière de religion, d'une autre opinion, ai-je entendu dire, que ceux parmi lesquels il vivait, et il eut à en souffrir. Il avait l'intention d'émigrer en Amérique avec sa femme. Il essayait d'apprendre l'anglais; pour lui, c'était acquérir des ailes.

« Si j'ajoute qu'il était certainement l'homme le mieux doué que j'aie rencontré ici, j'aurai dit à peu près tout ce que je sais sur son compte.

« C'est pourquoi je ne puis pas me permettre de le juger. J'ai eu souvent l'impression, quand nous étions ensemble, qu'il avait froid dans tout son être. La froideur qui l'environnait avait pénétré en lui.

« Nous sommes ici quatre ou cinq pour lui dire adieu. — Mais tous ceux à qui son travail opiniâtre a profité, et surtout les milliers de gens à qui ses découvertes ont rendu la vie plus facile et procuré par

conséquent plus de joie, tous ceux-là lui doivent un remerciement, et ce remerciement je l'exprime en leur nom ! »

Il se fit un silence. La neige froide craquait au moindre mouvement, mais personne ne se décidait à partir. Soeren Pedersen alors, se tournant vers sa femme, lui dit :

— Écoute, petite Aase, toi qui dis si bien le *Notre Père*, veux-tu le réciter ?

Elle fit un pas en avant, ôta ses mitaines et joignit les mains. Tous les hommes se découvrirent ; tout le monde s'inclina, et Aase récita le *Notre Père*.

Ensuite tombèrent les premières lourdes mottes sur le cercueil ; il semblait qu'elles allaient l'écraser.

La veuve vint à Kallem. Il put alors la voir de près, abîmée par les larmes et les nuits de veilles, dépourvue de force et dépouillée de son dernier espoir.

D'une main ferme elle prit la main du docteur, regarda de ses yeux profonds dans les siens, avec une douleur immense, une émotion contenue ; elle fit un geste, ne pouvant pas parler. Jamais personne ne fut plus chaleureusement remercié. Elle prit de même la main de Ragni qui en demeura tout effrayée, car elle savait qu'elle ne l'avait pas mérité.

Se glissant à travers les autres, la veuve se dirigea vers la ville. Soeren Pedersen et Aase avaient peine à la suivre. Ragni saisit le bras de Kallem ; elle aurait voulu se jeter à son cou et éclater en sanglots.

. . . . . .

***

La maison de Kristen Larsen resta vide, sans acheteur ni locataire ; l'horreur de sa fin retomba sur ceux qui avaient été ses amis.

Déjà le fait que le pasteur n'était pas entré en relations avec les Kallem les mettait en suspicion. Le moindre incident nouveau allait faire déborder la mesure.

A partir de ce temps, Ragni fut plus observée, plus critiquée que jamais ; elle était d'ailleurs follement imprudente.

Si elle et Karl se tenaient par la main en patinant, si elle riait pendant qu'il l'aidait à mettre ses patins, ou si elle essayait de le pousser, quand ils étaient assis dans le traîneau du docteur, si elle jouait avec lui au piano devant des personnes qui venaient faire une visite, toujours quelqu'un avait aperçu un coup d'œil auquel on ne pouvait se méprendre, surpris des mots qui avaient un sens caché, entrevu des libertés possibles seulement entre gens habitués à en prendre de plus grandes.

Autrefois, c'était déjà avec un pensionnaire ; aujourd'hui, avec un autre : Kallem devait s'y attendre, c'était son juste châtiment.

La famille de Soeren Kole menait cette campagne : elle était répandue dans le pays et possédait une imagination féconde surtout en matière de scandale.

Il fallait entendre Lilli Bing, la sœur de Kole, raconter comment autrefois Ragni allait « tous les soirs » dans la chambre de l'étudiant Édouard Kallem, qui était sur le même palier : « Mon Dieu, quel mal y avait-il là-dedans ? Puisqu'ils s'aimaient ? Qui aurait pu vivre avec ce dégoûtant Soeren ? »

Un jour Lilli Bing dit même :

— Puisqu'elle n'a pas d'enfants, quel mal y a-t-il à cela ?

Comment se fit-il que les intéressés n'en surent rien ? Pourquoi la lettre anonyme ordinaire ne vint-elle pas éclater parmi eux ?

Au printemps, on vit Kallem accompagner sa femme et Karl Meek au bateau à vapeur ; on le voyait venir à leur rencontre sur le quai le lundi matin, on savait ainsi qu'il était absent toute la journée, et qu'eux restaient ensemble dans le jardin ou dans la maison.

Les examens de Karl marchèrent assez bien, malgré diverses préoccupations. Le jour approchait où il devait quitter ses hôtes. Ragni avait en somme pris plaisir à cette vie en commun, quoique le zèle inégal de Karl lui eût donné de la peine, et que son caractère passionné s'accentuât avec sa force physique. Son profond dévouement pour elle adoucissait tout, mais la forme qu'il prenait la faisait souvent souffrir ; elle tenait à l'égalité d'humeur et à la paix.

Elle prédit qu'il lui arriverait malheur un jour : il déployait trop ses ailes.

Mais, en somme, elle était heureuse de l'espoir de se retrouver libre ; elle le dit à Kallem, qui la plaisanta, lui prédisant qu'au bout de deux ou trois semaines Karl lui manquerait.

Celui-ci devait d'abord aller chez ses parents, pendant les vacances d'été ; puis de là partir en Allemagne pour étudier la musique. Quoiqu'il se fût habitué à vivre et à penser sous les yeux de Ragni, luttant contre elle ou lui obéissant, mais toujours l'adorant, il désirait voler de ses propres ailes. La séparation aurait donc lieu sans difficulté.

Mais il arriva qu'un des derniers jours, un mercredi, Karl alla voir un camarade, le seul qu'il vît encore de temps en temps depuis qu'il était chez Kallem ; et, à propos de son départ, ce camarade lui dit :

— Où en es-tu au juste, avec Mme Kallem ?

Karl ne comprit pas, et se répandit en paroles d'admiration sur elle. L'autre l'interrompit :

— Oui, je le sais ; mais, à parler franchement, es-tu son amant ? On le dit.

Karl demanda ce qu'il entendait par là ; il le rendait responsable de ses paroles. Mais l'ami avait seulement l'intention d'avertir sérieusement Karl ; il venait d'apprendre le bruit qui courait, et qui n'était pas encore général.

Et, au risque d'exaspérer encore la rage de Karl,

le jeune étudiant lui dit qu'il n'était pas étonnant qu'on parlât d'eux ainsi, imprudents comme ils avaient été.

On se demanda, ce jour-là, chez Kallem, ce qui était arrivé à Karl. Il était brusquement redevenu silencieux, ombrageux et sombre comme le jour de son arrivée ; ce qu'il y avait de plus probable, c'est qu'il était désolé de les quitter, Ragni surtout. Mais n'était-il pas étrange que ce chagrin lui fût venu un mercredi, juste entre trois et quatre heures! A trois heures il avait joué avec elle de la meilleure humeur du monde ; à cinq heures elle devait revoir avec lui quelques matières de son examen. Et c'est alors qu'il rentra à la maison si étrangement égaré qu'ils durent tout laisser là.

Et, depuis lors, il restait ainsi. Kallem taquina Ragni en lui disant que le jeune homme était amoureux d'elle ; cela s'était révélé juste avant « l'heure amère des adieux ». Kallem chanta :

Deux merles sur une branche de hêtre,

et lui prédit qu'elle aurait une déclaration, probablement en vers, — lui aussi en avait écrit plusieurs en son temps.

Peut-être même le jeune amoureux voudrait-il se tuer; il ne fallait pas qu'elle se figurât qu'un garçon de l'âge de Karl pouvait échapper à son nez retroussé sans une petite attaque au cœur.

Quand le jeune homme était là, les regardant en dessous dans un silence morne, sans manger, sans parler, jouant des airs tristes et cherchant la solitude, Kallem disait :

— Euh! la vie est noire!

Il contrefaisait Karl, jetait des regards mourants sur Ragni, soupirait dans les escaliers, gémissait et s'arrachait les cheveux. Mais, envers Karl, il était d'une bonté touchante.

Au moment du départ, toute plaisanterie cessa, parce que Karl était si accablé de chagrin qu'il n'y avait rien à lui dire; il fallait seulement veiller à ce qu'il pût partir.

Ragni ne voulait pas aller à la gare ; elle avait peur de ses exaltations lyriques. Mais lorsque Karl la vit rester sur le perron, il descendit de la voiture et vint à elle. Elle recula, mais il la suivit, et la regarda en pleurant, de sorte que la servante, qui était par derrière, pleine de pitié pour lui, se mit à pleurer aussi. Ragni devint froide et muette; elle ne se doutait pas que Karl faisait alors la plus belle action de sa vie, et sentait plus profondément qu'il n'avait jamais senti.

A la gare, il y eut des gens qui remarquèrent son désespoir et le sérieux de Kallem, mais surtout l'absence de Ragni : Kallem aurait-il appris la vérité?

*
* *

La manière dont se termina la vie commune avec Karl Meek laissa aux Kallem un arrière-goût désagréable. Ils ne parlaient pas volontiers de lui; tous deux se demandaient même s'ils auraient dû faire cet essai ; ils auraient dû prévoir que cela finirait ainsi. Mais là-dessus ils gardèrent le silence l'un envers l'autre. Leur existence devint plus intime. Jamais Kallem n'était resté si longtemps à la maison. Jamais il n'avait pris autant de part à tout ce qui intéressait Ragni.

En été, on s'occupa du pavillon des fiévreux, puis de l'installation des tentes et de l'organisation de l'hôpital. Leur temps se partagea entre les malades, les études, le jardin et la musique.

A la fin d'août, Ragni reçut une lourde lettre, avec le timbre de Berlin, de Karl Meek! A tous deux cette lettre fit plus de plaisir qu'ils ne voulaient en avoir l'air.

Karl avait assisté aux fêtes de Bayreuth ; il peignait ses impressions en couleurs éclatantes, avec des paroles enthousiastes. Cela remplissait toute la lettre : seulement, à la fin, quatre ou cinq lignes de remerciements, de salutations, puis, en dernier lieu, cette demande : « Puis-je vous écrire plus souvent? » Tous deux comprirent que toute la lettre était dans ces quelques lignes; le reste servait d'enveloppe. Cela plut à Kallem ; il désira que Ragni ouvrît une correspondance avec Karl; cela pourrait lui être utile sous plus d'un rapport pendant son séjour à l'étranger.

Sans grand entrain, comme bien souvent dans le temps où elle travaillait avec lui, — plutôt par obéissance, par bonté, — elle se mit à écrire d'un ton plaisant, parce que cela lui était plus facile, et elle reçut sa réponse, d'abord une lettre, puis une autre très longue, tout un journal.

*
* *

Un des premiers jours d'octobre, Ragni était dans le jardin, occupée à cueillir des fruits et des légumes, lorsqu'elle vit une voiture monter lentement le chemin. Dans le fond de la voiture était assis un homme épais, ballotté par les cahots comme du lait dans un seau. Les colombes de Ragni, s'envolant du toit de l'église, passèrent par-dessus la voiture; le bruit particulier de leurs ailes lui fit tourner la tête de leur côté.

— Ce sont des colombes? demanda-t-il au cocher.

Ragni, qui allait monter sur un escabeau pour cueillir des pommes, fut obligée de se retenir à une branche. Cette voix pâteuse, cet accent traînant et monotone du Nordland, c'était Soeren Kole! Ses yeux aveugles se tournaient à demi du côté des colombes, pendant que la voiture s'éloignait.

Soeren Kole ici! Un homme aveugle, à moitié paralysé, ne fait pas de voyages : c'était la maison de là-haut, un récent héritage, qui l'avait amené ici.

Peu après, Kallem rentra. Lui aussi avait vu Kole; elle s'en aperçut tout de suite, et il comprit aussitôt

qu'elle s'était réfugiée au salon pour se cacher. C'est là qu'il la trouva; elle appuya sa tête sur sa poitrine, sentant de mauvais génies dans l'air.

Kallem se dit : « Si Kole vient demeurer ici, Joséphine est mêlée à tout cela. Sa *justice* a fonctionné. »

Le seul homme au monde envers qui il eût mal agi sans avoir réparé ses torts, c'était cet aveugle.

J'irai le trouver, pensa-t-il, je m'expliquerai avec lui; je lui ferai comprendre qu'à cause de Ragni il ne doit pas demeurer ici.

Il apprit bientôt qu'en effet Kole demeurait dans la maison derrière la leur, dans le parc, près de l'hôpital. Cette propriété lui avait été attribuée par la succession, et ils l'auraient là tous les jours.

Il marcha longtemps pour essayer de retrouver son pouvoir sur lui-même, mais il était encore si ému quand il fut devant la maison qu'il avait peine à se contenir. Une petite maison en briques à deux étages avec un jardin devant; dans le vestibule, il entendit le bruit de la vaisselle qu'on lavait dans la cuisine, et il vit à l'intérieur la servante du Nordland, les bras retroussés, pas plus changée que s'il l'avait vue la veille. Quand la porte s'ouvrit, elle regarda par-dessus l'épaule, reconnut immédiatement Kallem, sourit, et se tournant tout à fait vers lui :

— J'ai appris hier que vous demeuriez par ici, dit-elle, et son sourire s'accentuait.

— Ah! vieille coquine! pensait-il, il y a longtemps que tu le sais.

— Quand êtes-vous arrivés?

— Nous sommes venus hier.

— De Kristiania?

— De Kristiania. Kole a hérité de cette maison, et ici la vie est moins chère.

Une porte s'ouvrit derrière Kallem; un homme trapu, aux petits yeux malins et défiants, passa la tête; la servante du Nordland lui sourit.

— Est-ce ton mari?

— Oui, depuis l'été.

L'homme avait l'air d'un marin.

— Peut-on parler à Kole?

L'homme prit une expression solennelle; il allait demander. Il resta longtemps absent; Kallem entendit qu'on discutait : tantôt c'était la voix monotone de Kole, tantôt l'accent sec et vif de l'autre; tous deux baissaient la voix.

Cependant la servante parlait de son mari, disait qu'il servait à Kole de secrétaire et d'intendant. Puis elle parla des enfants et dit qu'ils étaient dans la pension de Mme Rendalen, dans l'ouest.

— Mais la pension n'est plus à Mme Rendalen maintenant, ajouta-t-elle, mais à son fils, *celui qui a demeuré chez nous.*

Et tout à coup :

— Et Madame donc! Comment va Madame? Ainsi elle est devenue votre petite femme. Ah! comme ça doit être gentil!

La porte s'ouvrit : Kallem pouvait entrer chez Kole. Celui-ci était assis dans la même lourde chaise à roulettes, la même planchette devant les jambes, les mêmes meubles autour de lui, seulement recouverts d'une autre étoffe; plus de piano ni de jouets d'enfants.

Il avait grisonné et était devenu plus gros. Les *nageoires*, comme d'habitude, posées sur les bras du fauteuil, une grosse pipe vide à son côté.

Kallem se nomma; Kole ne répondit pas, mais un léger mouvement de la main valide et quelques sons étouffés indiquèrent que quelque chose s'agitait en lui.

Kallem avait, lui aussi, de la peine à se contenir. Pour abréger la torture, il dit tout de suite que Kole ne savait peut-être pas qu'ils étaient voisins.

— Si, il le savait.

— Je ne le croyais pas, dit Kallem, et sa voix disait clairement ce qu'il entendait par là.

Kole se taisait.

— Et vous avez l'intention de rester ici?

— Oui.

Kallem regarda le visage aveugle; il était froid et impénétrable. Il sentit qu'il n'y avait pas à espérer le moindre égard pour Ragni. Une profonde répugnance lui souleva le cœur.

— Alors, dit-il, je n'ai plus rien à dire; et il se leva.

La porte de la cuisine était entrouverte :

— Vous aurez la bonté de saluer Madame de ma part.

Dehors seulement Kallem se souvint du motif de sa visite, mais il se trouva absous par cette nouvelle brutalité de Kole. Ainsi, à partir de ce moment, il était leur voisin! Ils devaient essayer de porter le poids de leur passé, eux comme les autres!

Il sortit de la ville, n'osant pas rentrer tout droit chez lui. Il ne supportait le mal sous aucune forme; il voulait réfléchir à la manière dont ceci devait être pris.

Ragni était dans le cabinet et avait allumé la lampe, lorsque enfin il rentra. Tout de suite elle lut son arrêt dans ses yeux; elle l'avait même déjà entendu à son pas. Elle retomba sur sa chaise sentant qu'il n'y avait plus pour elle de joie possible.

Il essaya de lui démontrer que, n'étant coupable de rien, elle n'avait rien à craindre; elle secoua la tête, car ce n'était pas cela, non. C'était la méchanceté qu'elle ne pouvait pas supporter, c'était le froid. Elle lui rappela ce qu'il avait dit lui-même sur la tombe de Kristen Larsen.

Mais ils ne pouvaient pas se comparer à Kristen Larsen. Ils avaient tant de choses pour les réchauffer.

— Oui, certainement, mais le manque d'une bonne réputation! En me l'ôtant, ils m'ont ôté toute chaleur...

Et après un moment :

— Ceci, c'est le froid.

Elle ne pleura pas, cependant, comme elle faisait toujours.

— Alors nous partirons d'ici ! s'écria Kallem.

Comme si elle avait depuis longtemps pesé la chose, elle répondit :

— Quel médecin sera assez riche pour payer tout ce que tu as mis dans ton hôpital? Et ton travail, pour lequel tu vis et qui te rends si heureux? Non, Édouard.

— Mais je ne puis rien faire si tu es malheureuse.

Elle ne répondit pas.

— A quoi penses-tu?

— Si, je crois bien que tu le pourrais.

— Que je pourrais quoi?

— Travailler et être heureux sans moi, répondit-elle; et elle éclata en sanglots.

Il la serra dans ses bras et attendit ; elle devait comprendre qu'elle lui avait fait mal.

— Au fond, je ne te conviens pas.

— Mais, Ragni !

— Oui, comme ton bon camarade, comme ce que tu as de meilleur au monde. Plût à Dieu que je pusse l'être longtemps !

Elle se serra contre lui comme pour le forcer au silence.

BIORNSTIERNE BIÖRNSON.

Traduit du norvégien par Mlle M. QUILLARDET.

(*A suivre.*)

QUESTIONS D'AUJOURD'HUI

L'éducation et la solidarité (1).

La famille est le milieu d'activité où la solidarité apparaît le plus clairement comme fait, et, tout ensemble, comme obstacle et comme moyen. Elle s'y montre à découvert, dans un grossissement particulier des formes sous lesquelles nous l'avons discernée au milieu des grandes collectivités, hérédité, imitation, irradiation descendante de l'exemple, rejaillissement des responsabilités, etc., et s'impose ainsi, par une évidence qu'elle n'a pas ailleurs au même degré, à l'attention des parents et des maîtres. Cependant, c'est en éducation qu'on la traite le plus facilement de quantité négligeable, ou, si l'on s'avise d'en reconnaître l'importance au point de vue pédagogique, on y voit un danger, une chance d'erreur plutôt qu'un secours, comme il est souvent arrivé dans le champ des découvertes pour telle substance nouvelle dont, pendant longtemps, les chimistes avaient constaté la présence et les propriétés nuisibles avant de songer à en tirer parti. Il y aurait pourtant lieu de se demander s'il ne serait pas possible d'y trouver un remède aux imperfections des méthodes d'après lesquelles la jeunesse actuelle a été élevée. Cette jeunesse est marquée d'un trait commun qui révèle le vice secret des principes qui l'ont formée : l'incertitude. Elle a, nous dit-on, plus de talent que de force, d'intelligence que de volonté, de générosité que de persévérance. On ajoute, d'ailleurs, qu'elle est à plaindre plutôt qu'à blâmer, que les circonstances lui sont contraires. Et, en effet, elle arrive à la vie comme ces recrues qui se mettent en ligne au moment où la bataille vient de finir. Ce sont des vaincus qu'elle croise sur la route, et qui, en fuyant, lui jettent l'aveu de leur défaite. Comment veut-on qu'elle n'hésite pas à s'élancer au combat, quand ceux qui l'ont précédée se replient sur elle en désordre et lui apprennent qu'il n'y a plus rien à espérer ni à faire, quand les livres des aînés qu'elle lit, bien loin d'être des bulletins de victoire, ne sont que des récits lamentables de déroute!

Il ne faut pas exagérer toutefois l'influence qu'exerce sur son caractère cette première cause d'incertitude. La plus profonde n'est pas tant dans les exemples qu'on lui donne que dans l'éducation qu'elle a reçue. Il n'en est pas de plus incohérente ni de mieux faite pour la désorienter. On lui a inculqué successivement une instruction religieuse qui contredisait la science et une instruction scientifique qui contredisait la religion. Tour à tour les disciplines les plus opposées, le catéchisme et l'utilitarisme, la morale de Kant et celle de Stuart Mill, le déterminisme et le *struggle for life*, le Christ et Darwin, Renan et Tolstoï, sont venus retourner le terrain pédagogique, chaque jardinier ayant soin d'enlever la semence qu'y avait déposée son prédécesseur.

Ajoutez que l'éducation domestique a répété dans l'intimité de la famille toutes ces contradictions pour les aggraver en leur donnant la sanction de l'autorité paternelle.

Il y a sur ce sujet une page de Richter qu'il est bon de rappeler :

Si les variations secrètes d'un grand nombre de pères appartenant à la moyenne des esprits étaient mises au jour, elles composeraient un ensemble dans le genre de celui-ci.

A la première heure : « la morale pure doit être enseignée à l'enfant, soit par moi, soit par ceux qui ont charge de lui » ; à la deuxième heure : « la morale mixte ou la morale de l'utilité pour soi-même » ; à la troisième heure : « ne voyez-vous pas que votre père fait ainsi? » à la quatrième heure : « vous êtes petit, et cela ne convient qu'aux grandes personnes » ; à la cinquième heure : « la grande affaire est que vous réussissiez dans le monde et deveniez quelque chose dans l'État » ; à la sixième heure : « ce sont les choses

(1) Voir le n° du 8 avril.

éternelles et non les temporaires qui déterminent le mérite de l'homme »; à la septième heure: « donc supportez l'injustice et ayez patience »; à la huitième heure: « ... mais défendez-vous bravement si l'on vous attaque »; à la neuvième heure: « cher enfant, ne faites pas de bruit »; à la dixième heure: « un petit garçon ne doit pas rester immobile comme cela »; à la onzième heure: « il vaut mieux obéir à vos parents »; à la douzième heure: « ... et faire votre éducation vous-même ».

Ainsi poussé et retenu dans toutes les directions, un bandeau sur les yeux, subissant avec la docilité de l'ignorance et du respect les secousses d'une éducation contradictoire donnée par des maîtres qui ne s'entendent ni entre eux ni avec eux-mêmes, l'enfant devient homme, et quand le bandeau lui est retiré avec les lisières, il est non sur un chemin, mais au carrefour de toutes les voies dont on l'a ramené, et c'est là qu'on le laisse, en lui disant: « Et maintenant il est temps de vous tirer d'affaire tout seul. » Faut-il s'étonner que le souvenir plus ou moins conscient des tiraillements qu'on lui a fait éprouver dans la théorie les renouvelle dans la pratique, et que les forces antagonistes entre lesquelles il a été ballotté si longtemps, se neutralisant à la fin par une sorte de synthèse négative, produisent en lui une douloureuse immobilité? On a par conséquent raison de s'inquiéter, sans en être surpris, d'une situation qui finirait par compromettre, après l'avoir assombri, l'avenir de notre race. Heureusement que cette inquiétude, qui déjà avait saisi quelques guides de la pensée contemporaine, commence à se généraliser autour d'eux, à leur exemple et par leur parole. M. Lavisse ne rappelait-il pas récemment, au banquet de l'Association des étudiants, que les devoirs des pères passent avant les devoirs des fils? On l'a compris. Les maîtres se sont penchés sur leurs disciples. Comme on pèse un nourrisson pour juger la qualité du lait de sa nourrice, ils ont pesé leurs leçons au poids des résultats. Mais l'enquête n'a pas été rassurante, et plusieurs comme l'Adrien Sixte, M. de Bourget ont douté de leur enseignement en voyant les fruits qu'il avait portés. Le moment est donc venu, sinon d'inventer de nouveaux systèmes d'éducation, du moins de chercher ailleurs que dans ceux qui ont failli à leur tâche une inspiration meilleure; et puisque aussi bien on a reconnu que jusqu'ici l'éducation a tourné dans le même cercle en passant par toutes les erreurs de l'individualisme, il paraît commandé par l'expérience de l'en faire sortir en lui appliquant l'impulsion qui lui est offerte par une des maîtresses règles de la sociologie moderne.

***

Je sais très bien que le mot de règle fera hausser les épaules à ceux que j'appellerai les sceptiques de l'éducation. — Il n'y a pas de bonne règle pédagogique, nous disent-ils: il n'y a que des enfants plus ou moins bien doués. Les parents n'y peuvent et n'y feront rien. Pas plus en éducation qu'en médecine, il n'existe de panacée universelle: ce qui convient à l'un est nuisible à l'autre; il faudrait varier la drogue ou le dosage suivant l'individu à traiter, et, comme il est à peu près impossible de discerner le mal avant qu'il ait éclaté, les moyens préventifs iront le plus souvent contre leur but et favoriseront ce qu'on voudrait empêcher. Ainsi l'éducateur ne peut intervenir qu'à tâtons et toujours trop tard. Malheur à celui qui s'entête dans sa méthode: il faussera le caractère dont il prend soin en voulant le former. Les arbres en espalier peuvent porter de beaux fruits, mais à la condition de n'être plus de vrais arbres et de rester attachés au mur sous l'étreinte des ligatures. On ne peut traiter la plante humaine comme un poirier: elle est créée pour la liberté. Mieux vaut alors laisser faire la nature qui l'a produite et saura bien la mettre en harmonie avec sa destinée.

C'est l'opinion de M. Spencer (1). L'idéal de l'homme étant pour lui de n'en pas avoir, il est assez logique qu'il fasse consister son programme d'éducation dans l'absence de tout programme. La bonne nature a pourvu à tout. Les enfants peuvent donner plus de leçons et de meilleures qu'ils n'en reçoivent. Il faut d'abord, dans toutes les occasions où l'on pourrait être embarrassé, prendre pour critérium leur plaisir: « Quand on emploie le bon système, il y a chez eux excitation agréable. » Puis il faut les livrer aux *réactions naturelles*: « Quand un enfant tombe ou se heurte contre la table, il ressent une douleur dont le souvenir le rendra attentif. » — Nous l'accordons, et sommes prêts à reconnaître qu'il est utile de permettre à l'enfant quelques petites expériences personnelles du danger, bien qu'il soit encore plus nécessaire d'en empêcher quelques autres qui pourraient lui coûter la vie. Mais où M. Spencer nous semble retomber dans le paradoxe pour n'en plus sortir, c'est quand, des exemples habilement choisis qu'il cite à l'appui de sa thèse, il tire cette conclusion que, « par là, la nature nous montre de la manière la plus simple quelles sont la vraie théorie et la vraie pratique de l'éducation morale ». Or cette vraie théorie et cette vraie pratique ne sont autres que le laisser-faire absolu: « De même que les traits d'un enfant: le nez plat, les narines relevées, les lèvres grosses, les yeux écartés, etc., sont, pendant un temps, ceux du sauvage, de même ses instincts sont ceux du sauvage. De là la tendance à la cruauté, au vol, au mensonge, si générale chez les enfants; tendance qui, *même sans le secours de l'éducation*, se modifierait avec les traits du visage. »

On ne saurait préconiser plus ouvertement l'infaillibilité de la nature.

(1) *De l'education intellectuelle, morale et physique*, par M. Herbert Spencer.

Mais, enfin, demanderons-nous, quelle est donc cette nature que M. Spencer, après Rousseau, considère comme la meilleure éducatrice? La nature, eh! ce sont les parents! La nature, c'est l'hérédité, c'est la solidarité des deux mailles auxquelles l'enfant est attaché dans l'immense filet des générations, et il se pourrait qu'on y trouvât pour son développement moins de garanties que de menaces et plus d'empêchements que d'appui.

*
* *

L'objection fondée sur l'autorité de la nature en matière pédagogique nous amène donc à tenir compte de l'influence qu'elle exerce dans l'éducation, au point de vue de la solidarité, non pour la respecter, comme M. Spencer, mais pour chercher les moyens de la transformer.

Il est certain, et à cet égard les partisans du laisser-faire ne sont pas loin d'avoir raison, qu'on élève trop tard, ou, pour mieux dire, — il ne faut décourager personne, — pas assez tôt. Il parut, il y a une trentaine d'années, une brochure qui fit quelque bruit, et que le hasard a fait tomber entre mes mains, par un M. de Frarière, intitulée : *Éducation antérieure. Influences matérielles, pendant la gestation, sur les dispositions morales et intellectuelles des enfants.* Voilà qui est fort bien. Malheureusement, l'ouvrage est incomplet et répond mal au titre qui l'annonce comme à la curiosité du lecteur.

Au lieu de recommander, par des considérations d'une physiologie douteuse, aux femmes en état de gestation de s'inspirer du stratagème de Jacob, — lequel, comme on sait, acquit, au détriment de son beau-père, un immense troupeau de moutons noirs en mettant sous les yeux des brebis, quand elles concevaient, des branches de saule à demi dépouillées de leur écorce, — l'auteur aurait bien dû se souvenir qu'il y a deux facteurs dans toute naissance, et que s'il est bon d'élever l'enfant dans la mère, il serait logique en même temps, et peut-être au préalable, de l'élever dans le père, puis dans l'union de l'un avec l'autre pour la mettre en rapport avec son but. C'est ce qu'a tenté Tolstoï dans cette audacieuse satire de la *Sonate à Kreutzer,* où il fait, avec l'indignation d'un prophète qui ne recule pas devant les mots, quand il s'agit de flétrir les choses, le procès du mariage moderne. Sans y voir, comme lui, *un état de haine,* il faut pourtant y reconnaître une discordance bien faite pour troubler le cours de l'hérédité. Les collaborateurs de l'œuvre de vie à produire ne s'entendent guère. Et comment en serait-il autrement? Le calcul plutôt que la sélection, et le génie de la spéculation plutôt que celui de l'espèce, n'ont-ils pas, dans la majorité des cas, décidé de leur rencontre? Aussi y ont-ils apporté des aspirations contraires et des acquisitions réfractaires au mélange : lui, une virilité fatiguée et le besoin de finir; elle, une longue attente et le besoin de commencer. L'un a cherché dans le mariage une maison où l'on reste, l'autre une maison d'où l'on peut sortir. Leurs éducations sont différentes, non au point où elles se compléteraient, mais à celui où elles s'opposent. La femme est ignorante, ou trop savante, quand il suffirait qu'elle fût instruite. Il est sceptique quand elle est dévote, pratique quand elle est romanesque; il brûle ce qu'elle adore, elle adore ce qu'il brûle. Les anneaux se choquent partout, ils ne s'enchaînent nulle part, ou, s'ils s'attachent, c'est par le dehors d'un lien flottant, vingt fois rajusté et plein de nœuds. Le mari suit sa femme dans la vie, comme un chien suit son maître à la promenade, en faisant beaucoup de crochets, en la rejoignant de temps en temps, en ne la quittant plus au retour, quand il est las, et se sent pris de cette tendresse intéressée de ceux qui, aux derniers degrés d'un étage, vous prennent par le bras, pour s'appuyer. Et c'est pourtant au milieu de ces conflits, de ces malentendus, de ces va-et-vient fiévreux, et parfois dans un de ces raccommodements boiteux tout frémissants encore des colères dont ils sont la trêve nécessaire et qu'ils suspendent plus qu'ils n'apaisent, que naîtra cette chose frêle et impressionnable entre toutes : l'enfant! Ah! s'il s'en tire, ce sera comme Moïse, dans son berceau d'osier, parmi les crocodiles, les chutes et les remous du grand fleuve!

*
* *

Tout n'est pas perdu, il est vrai. D'abord, je dois convenir que je mets les choses au pire, et que la réalité ne répond pas toujours au tableau que je viens de faire. Les lois de la solidarité sont le plus souvent utilisées par une moitié du couple humain, et c'est en général à la femme que revient l'honneur d'en profiter, pour combler les déficits de l'hérédité virile. Il faut le dire à MM. les romanciers qui l'ignorent ou qui en doutent. Il y a çà et là des anges dans le monde destinés à le sauver quand il est à toute extrémité, et ces anges, ce sont les mères. Seulement, il faut de la patience pour les découvrir et du talent pour les peindre : voilà pourquoi on n'en parle jamais.

Et puis, si l'enfant est déjà déterminé avant que de naître, il ne l'est pas au point où toute éducation serait inutile pour en modifier les tendances; et voici que la solidarité, qui n'est jamais à court d'expédients, lui en fournit le moyen. Ce moyen est la *suggestion.* C'est M. Guyau (1) qui le premier et le seul jusqu'ici ait songé à appliquer l'hypnotisme à l'éducation.

« La suggestion physiologique et névropathique, dit-il, n'est que l'exagération de faits qui se passent à l'état normal. On peut donc et on doit admettre une suggestion morale, sociale, qui se produit, même chez les plus sains, sans acquérir cette sorte de grossissement artificiel que donnent les troubles nerveux. Cette sug-

(1) *Éducation et Hérédité,* par M. Guyau, 1889. Alcan.

gestion normale, bien organisée et bien définie, peut évidemment ou favoriser ou réprimer les effets de l'hérédité. »

Or l'enfant se trouve précisément dans les conditions voulues pour réaliser normalement l'état hypnotique. Que faut-il faire quand on veut suggérer une idée ou un acte à un sujet endormi ? Il faut, tout d'abord, reproduire artificiellement l'effet du sommeil naturel, quand il est profond, vider le cerveau de toutes les pensées personnelles, puis y faire pénétrer les siennes, résultat facilement obtenu par la passivité qui résulte, chez le sujet, de la subordination volontaire ou involontaire de son individualité affaiblie à l'individualité plus forte de l'opérateur. Eh bien, l'enfant est un cerveau vide, et sa faiblesse, le prestige qu'exerce sur lui l'expérience de ses parents, tous les liens de leur solidarité avec lui le placent dans la situation de subordination la plus propre à favoriser la suggestion nécessaire. N'ayant pas d'idées à lui, surtout dans cette période où les instincts héréditaires ne lui en ont pas encore suggéré du dedans, il est tout disposé à penser ce qu'on veut lui faire penser, à croire ce qu'on veut lui faire croire, et telle est l'ingénuité de sa confiance en la parole de ses éducateurs qu'il sera, non ce qu'ils lui auront dit qu'il doit être, mais ce qu'ils lui auront dit qu'il est. Le soupçonner, c'est le corrompre ; lui attribuer un défaut, c'est le lui donner. Lui reprocher d'être maladroit, menteur, c'est le rendre plus maladroit et plus menteur encore. Au contraire, déclarer qu'il est incapable de cacher la vérité, qu'il saura toujours se tirer d'affaire, c'est le rendre véridique et avisé. Il faut donc le supposer aussi bon qu'on souhaite qu'il soit, pour qu'il le devienne (1). Toute idée forte tend à se réaliser, quand elle se fixe, surtout dans un organisme mental impressionnable comme l'est celui de l'enfant. De là la nécessité d'affirmer énergiquement (2), sans hésitation, qu'il peut et qu'il fera, de même que chez les hypnotiques d'hôpitaux, ce n'est qu'à la condition de donner un ordre net, qui ne laisse place à aucun doute, qu'on obtient l'obéissance immédiate. Ajoutons, pour épuiser l'analogie, que l'idée peut être soutenue ou même produite, sans la parole, par la suggestion plus puissante encore de l'exemple.

Les éducateurs ont, par conséqent, à leur disposition un pouvoir d'une incalculable portée. Comment vont-ils s'en servir ? Ici nous rencontrons deux erreurs qui, de nouveau, compromettent et pervertissent les secours de la solidarité.

*
* *

La première consiste à élever ses enfants *pour soi*, par une sorte de solidarisation à rebours. La suggestion est employée, mais bien moins pour rectifier l'hérédité que pour la renforcer. Rien n'égale l'habileté de certains parents à soumettre l'esprit qu'ils doivent former à leurs idées personnelles, à leurs opinions, à leurs convenances, comme en pays sauvages on écrase la tête du nouveau-né quand elle est encore malléable pour lui faire prendre une forme réputée avantageuse. Ainsi font-ils. Ils broient, triturent dans leur mortier, jettent dans leur moule l'intelligence et le caractère de l'enfant, de façon qu'il ne puisse jamais voir que par leurs yeux, penser que d'après leurs pensées. Le fils suivra la carrière du père qui veut se continuer, revivre en lui, comme pour se donner l'illusion d'une seconde existence. On lui dira ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas, le genre de vie qui lui convient ; il n'apercevra le monde qu'à travers la vision anticipée qu'on aura évoquée devant lui par une obsession constante de jugements affirmatifs et de maximes sommaires. De là, de génération en génération, dans la même famille, la persistance inconcevable des préjugés, l'esprit de routine, la conservation d'idées jadis excellentes parce qu'elles étaient conformes aux mœurs de l'époque, mais qui aujourd'hui sont de véritables anachronismes ; de là cette insignifiance de beaucoup de jeunes gens qui ne sont que les épreuves effacées d'un cliché très ancien. Le résultat de cette éducation compressive est déplorable, car de trois choses l'une : ou bien l'enfant réagit ; des tendances héréditaires se rattachant à des ancêtres éloignés se redressent en lui, réveillées par la provocation de l'éducateur maladroit : il s'insurge et brise ses chaînes ; ou bien les instincts naturels s'opposent à l'éducation, mais, n'ayant pas assez de force pour en triompher, se contentent de la tenir en échec, et alors le conflit d'éléments qui se neutralisent partage l'enfant dans un dédoublement stérile entre les sollicitations de ses goûts et la tyrannie de ses habitudes ; ou bien encore la suggestion artificielle employée à contresens l'emporte sur toute la ligne, et alors ce n'est pas un être moral qu'on a élevé, mais un animal qu'on a dressé et qui, ne sachant faire que des actes commandés, n'ayant que les idées qu'on lui a imposées, se jettera tête baissée dans les plus graves erreurs, dès que l'avenir posera devant lui des questions ou le mettra aux prises avec des circonstances non prévues par les principes paternels. Dans le premier cas, on aura fait une révolté ; dans le second, un impuissant ; dans le dernier, un irresponsable ; et dans les trois, un malheureux.

Mais il est, plus répandue peut-être, une autre erreur pédagogique : c'est l'erreur de la tendresse après

(1) C'est ainsi qu'on peut expliquer la vigueur morale des premiers calvinistes qui paraît une conséquence inattendue de leur doctrine, de la prédestination bien faite logiquement pour paralyser la volonté. Cette vigueur était un effet d'auto-suggestion. A force de se croire prédestinés au bien, les calvinistes du XVIe siècle s'y déterminaient.

(2) Toutes les mères connaissent cette autorité de l'affirmation redoublée par l'accent et par le geste. Elles savent que le meilleur moyen de consoler un enfant qui pleure n'est pas de lui dire qu'il souffre, ce qui ferait redoubler ses larmes, mais au contraire de les essuyer et de lui dire : « C'est fini. » Il le croit, et il est consolé.

celle de l'égoïsme. On élève l'enfant non pour soi, mais *pour lui*. Lui suggérer qu'il est un centre, que sa faiblesse lui donne des droits, lui enfoncer dans l'esprit, depuis le premier âge, par des caresses exagérées, des appellations hyperboliques, *trésor*, *ange*, etc., l'idée qu'il est infiniment précieux et unique, chercher, à l'aide de moyens factices, à lui embellir la vie en lui cachant toutes les tristesses et tous les devoirs qu'elle lui réserve, sous prétexte qu'il aura bien le temps plus tard de les connaître ; l'élever, en un mot, comme s'il devait régner sur des sujets fidèles et non servir au milieu de semblables affairés, telle est le programme d'un grand nombre de parents qui préfèrent, comme ils le disent, aimer trop, que pas assez, et ne veulent point reconnaître qu'aimer trop, c'est aimer mal, et qu'aimer mal, c'est aimer moins. Seulement l'avenir dont on n'a pas voulu tenir compte se venge d'autant plus durement qu'il a été plus oublié. Que produit cette méthode, en effet? des êtres capricieux et volontaires qui, devant la réalité brutalement révélée, restent désarmés et déçus; des orgueilleux qui se rendent insupportables par leurs prétentions, leur besoin de se faire admirer, à ceux avec lesquels ils sont obligés de frayer, jusqu'au jour où ils vont grossir la foule hargneuse des mécontents; des insociables, en somme, dilettantes s'ils ont quelque talent, misanthropes s'ils n'en ont aucun, inutiles toujours.

***

Il n'y a donc qu'une issue pour sortir de cette impasse de l'individualisme, où l'éducation se trouve engagée entre les deux murs qui l'écrasent : l'égoïsme des pères et l'égoïsme des fils. Cette issue est la solidarité bien entendue qui commande à l'éducateur d'élever l'enfant non pour soi, ni pour lui, mais pour la société où il doit s'incorporer. Il ne faut pas le laisser suspendu par le passé dans le vide, mais le rattacher à tout le présent. On doit le placer sous une suggestion générale qui a l'avantage d'être en harmonie avec ses instincts fondamentaux, celle qu'il est un être sociable. Comme le dit M. Guyau : « Il y a une profession universelle, la profession d'homme : il faut donc que l'idée de la société soit dès l'enfance rendue comme vivante de manière à ce qu'elle s'adapte l'être tout entier. »

Vous rappelez-vous une délicieuse nouvelle de F. Coppée, où le poète devenu philosophe a tout à coup, devant une table bien servie, la vision de tous les efforts qu'elle a coûtés? Il oublie les convives, ils disparaissent, et, à leur place, il aperçoit une foule obscure, des muscles qui se tendent, des fronts qui ruissellent, des corps qui se courbent, l'immense coopération de toutes les industries et de tous les arts appliqués à dresser, à fournir, à orner cette table d'un soir. Et, aussitôt, par-dessus le bruit de tant de labeur, il en distingue un autre : ce n'est plus le rythme monotone des rouages ou le grincement régulier des outils, ce sont des plaintes, ce sont les gémissements des blessés du travail. Des victimes apparaissent, des maladies s'étalent, l'anémie, la scrofule, la misère physiologique, des bras rompus, des chairs déchirées par les engrenages, des yeux perdus, la phtisie des souffleurs de verre, l'ophtalmie des ciseleurs; après l'atelier débordant de vie, l'hôpital, où la mort fait sa ronde entre les lits étroits et blancs comme les pierres des tombeaux. Et le poète se sent pris de remords à regarder passer ces milliers d'êtres qui nous font de la joie avec leur peine et de l'aisance avec leurs douleurs ; puis, ramené brusquement à la réalité par une question insignifiante sur les potins du jour, il est tenté d'interrompre l'échange des propos mondains et de dire à ceux qui y voient l'essence des devoirs sociaux : « Regardez, voilà ce qu'ils ont fait pour vous, et vous qu'avez-vous fait pour eux? »

François Coppée nous donne, sans s'en douter, un excellent modèle d'enseignement pédagogique selon les principes de la solidarité. Cette leçon de choses vivantes est celle qu'il faudrait répéter à l'enfant, à propos de tout ce qu'il touche et de tout ce qu'il voit, pour lui apprendre qu'il n'a rien qu'il ne l'ait reçu et que, ne pouvant vivre de lui, il ne doit pas vivre pour lui.

Ainsi, supprimer en lui, dès les premières années de son existence, les dispositions antisociales, la bouderie et la mauvaise humeur ; lui inspirer le sentiment altruiste de la pitié, en se souvenant que l'absence de ce sentiment est le trait caractéristique de tous les déséquilibres, depuis le crime jusqu'à la folie ; lui démontrer en toute occasion qu'il est non un créancier, mais un débiteur, que le travail est une restitution et que le bonheur de l'individu est toujours en proportion de la conscience qu'il a de son utilité ; faire pénétrer ces idées dans l'instruction elle-même, en histoire pour mettre en lumière l'enchaînement des efforts et des progrès dont l'homme moderne recueille les bénéfices, en science pour raconter au milieu de quelles difficultés fut ensemencé le champ des découvertes dont nous venons aujourd'hui récolter sans peine les riches moissons ; en un mot, préparer l'enfant au rôle qu'il doit jouer dans le monde, en lui révélant tous les liens de solidarité qui l'unissent au passé par ce qu'il est, au présent par ce qu'il doit et à l'avenir par ce qu'il peut ; telle serait l'éducation la plus propre à corriger les erreurs de ce que nous avons appelé l'éducation antérieure, c'est-à-dire la jeunesse et le mariage des parents, en attendant que la notion de solidarité pénètre enfin dans cette éducation antérieure elle-même, pour en faire, grâce à une meilleure entente des lois physiologiques et sociales, une sorte de capital vivant, et y rétablir l'unité par l'économie des forces, et l'harmonie par la prévision des effets.

CHARLES RECOLIN.
(*Jean Honcey.*)

LA CHAMBRE DE DEMAIN

Les élections du 20 août et du 3 septembre ont donné raison aux partisans du vote obligatoire. En moyenne, un électeur sur trois est resté chez lui le jour du scrutin. Le peuple français, dit-on, est jaloux de ses droits politiques, et voilà l'usage qu'il en fait. Ou les mots n'ont plus de sens, ou le suffrage ne sera universel que le jour où tout citoyen sera tenu d'exprimer son opinion, fût-ce par un bulletin blanc. L'obligation de voter, c'est à quoi il faudra bien en venir un jour ou l'autre, si l'on veut enfin une Chambre qui soit l'image exacte du pays.

Telle qu'elle est sortie des scrutins du 20 août et du 3 septembre, que sera la Chambre de demain? D'une part, l'échec d'hommes qui ont été par-dessus tout des « tombeurs de ministères » est significatif, en ce qu'il montre que si le suffrage universel veut maintenir le régime républicain, il veut en même temps changer le système politique des dernières années. D'autre part, non moins significatif l'échec de certains ralliés de marque, qui auraient pu jouer un grand rôle dans le Parlement : leur tort, sans doute, aux yeux des électeurs, a été de s'être ralliés trop tard, et le parti conservateur ne devra s'en prendre qu'à lui-même s'il n'a pas l'influence à laquelle il pouvait prétendre dans les destinées de la République. Mais ce n'est point quelques personnalités de plus ou de moins, si considérables qu'elles puissent être, qui feront qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas dans la Chambre une majorité capable de gouverner : or c'est ici la seule question qui importe pour quiconque voit plus haut et plus loin que les querelles électorales ou les intérêts de parti.

On a fait ces jours-ci la statistique des élus; on a calculé qu'il y aurait dans la prochaine Chambre 285 ou 290 républicains de gouvernement. Mettons-en 300 en chiffres ronds : qu'est-ce que cela prouve? Croyez-vous que dans un Parlement la question de majorité ne soit qu'une question d'arithmétique? En politique comme en guerre le nombre n'est rien quand les combattants d'une même armée ou d'un même parti « ne se sentent pas les coudes ». Si vous prenez 3000 ou 4000 hommes, si vous leur mettez sac au dos et fusil sur l'épaule, aurez-vous pour cela un régiment? Évidemment non. Il faut pour un régiment des chefs, des cadres, la discipline, la cohésion. Et il faut, pour une majorité qui gouverne, des idées communes, un programme fixe. Ces idées, ce programme se trouveront-ils dans la Chambre de demain? On peut l'espérer, on ne peut pas l'affirmer. La question reste aussi douteuse le lendemain des élections que la veille.

Qu'il y ait les éléments d'une majorité dans les nouveaux élus, comme il y a les éléments d'un régiment dans les 3000 ou 4000 hommes armés de tout à l'heure, cela n'est pas douteux; mais ces éléments, les verrons-nous se rapprocher, se coordonner, s'organiser, former un parti capable de direction et de suite? C'est ce que nous ne saurons pas avant quelques mois. Il faut un certain temps pour qu'une Chambre nouvelle prenne conscience d'elle-même, montre ce qu'elle peut faire. On dit qu'il y a, d'ores et déjà, une majorité assurée contre le radicalisme et le socialisme : d'accord; mais ce n'est là, remarquez-le, qu'une majorité négative. Autre chose est nécessaire pour gouverner. Ce qui a fait la faiblesse des modérés depuis vingt ans, c'est précisément de n'avoir eu qu'une politique négative. Si les radicaux, n'étant que minorité dans le Parlement comme dans le pays, ont plus d'une fois fait pencher la balance, c'est qu'ils savaient ce qu'ils voulaient et qu'ils allaient jusqu'au bout de leur volonté. La maîtrise, en politique, a toujours été et elle sera toujours à ceux qui affirment, à ceux qui agissent. Il ne suffit pas que demain 300 républicains soient d'accord pour repousser le radicalisme et le socialisme : il faut encore, il faut surtout qu'ils soient d'accord pour vouloir quelque chose, et ce quelque chose, pour le réaliser.

Il est d'autant plus urgent de voir se former une majorité positive, une majorité agissante, que, dans les quatre années de la prochaine législature, les questions qui jusqu'ici ne s'étaient discutées que dans les livres, dans les journaux, dans les réunions publiques, dans les congrès ouvriers, se discuteront, pour la première fois, en plein Parlement. En ceci, la Chambre de demain doit nous montrer un spectacle nouveau. Il s'y trouvera un groupe socialiste, et dans ce groupe plus d'un orateur de talent. Les théories collectivistes seront exposées et défendues à la tribune. Il sera facile, direz-vous, de les réfuter. Je le crois comme vous; mais je crois aussi que cela n'est pas assez, et qu'il y a mieux à faire, à l'heure qu'il est, que de réfuter le collectivisme. Quand on vous aura demandé la mainmise de l'État sur la Banque de France, sur les chemins de fer, sur les mines, et que vous vous serez trouvée, vous majorité, compacte et résolue pour repousser ces utopies, croirez-vous donc votre action accomplie et votre rôle épuisé? Au socialisme d'État, qui s'infiltre peu à peu dans les masses grâce à son apparente simplicité, vous contenterez-vous de répondre par une négation hautaine? En face des revendications parlementaires qui se produiront sous une forme plus ou moins violente, direz-vous, par votre attitude, sinon par vos paroles : « Il n'y a rien à faire! » Ce serait là, pour le Parlement qui va s'ouvrir, de tous les écueils le plus redoutable peut-être. On ne détruit que ce qu'on remplace; on ne combat une idée que par une autre idée. Toute majorité serait vaine qui, aux réformes considérées par elle comme chimériques, ne serait pas en état d'opposer un programme de réformes pratiques. Il est des questions sociales sur lesquelles

une majorité parlementaire est tenue aujourd'hui d'avoir un avis : c'est tout ce qui est mutualité, épargne, coopération, assurances, retraites. Étudier sérieusement ces questions et les résoudre, c'est la meilleure réponse à faire aux radicaux et aux socialistes. J'allais dire : c'est la seule réponse.

Malheureusement, il faut le reconnaître, si un certain nombre de candidats ont parlé de réformes pratiques dans leur profession de foi, rien ne prouve qu'il existe un accord entre tous ceux qu'on appelle, faute d'un autre mot, les républicains de gouvernement. La nécessité d'un programme est apparue à quelques-uns sans doute parmi les modérés, non au parti tout entier. Et cependant, sans programme commun, on ne voit pas comment une majorité pourrait naître et surtout durer dans la prochaine assemblée. La question de savoir s'il y aura une majorité peut donc se ramener à celle-ci : Y aura-t-il un programme? Il semble qu'avec un peu de bonne volonté et quelque esprit politique, il serait facile de s'entendre sur certains points. De toutes les réformes, la première ne devrait-elle pas être cette loi sur les associations que les libéraux de tout parti, de toute école, réclament depuis tant d'années? Une autre réforme, non moins urgente, serait celle de cette administration centralisée à outrance, qui a supprimé en France toute initiative et toute vie locale. Une autre encore, la revision de nos codes, où tant d'articles sont en désaccord avec les intérêts et les mœurs d'aujourd'hui, et la simplification d'une procédure barbare, qui est le désespoir et la ruine des plaideurs. Il y a ainsi quelques idées maîtresses, conformes à la fois aux anciennes traditions du libéralisme et aux besoins nouveaux de la démocratie, et qui à elles seules seraient tout un programme.

Résumons ce qui précède. Les chiffres des élections ne prouvent qu'une chose, c'est qu'il y aura dans la Chambre de demain, en dehors des extrêmes de droite et de gauche, un nombre de députés suffisant pour constituer une majorité de gouvernement ; mais cette majorité, que quelques-uns dans leurs rêves voient déjà toute formée, elle ne sera une réalité qu'autant qu'elle aura un programme net et précis. Il s'agit de faire la concentration des idées au lieu de la concentration des hommes : ce n'est qu'à ce prix qu'on en finira avec la politique des expédients et des équivoques. Dans la Chambre de demain, il y aura beaucoup de députés nouveaux, et plus d'un, sans doute, parmi les députés d'hier, a compris la nécessité d'une politique nouvelle. Attendons, pour juger les uns et les autres, qu'ils aient agi. Nous verrons alors si, parmi les élus du 20 août et du 3 septembre, il y a vraiment une majorité sûre d'elle-même, qui, dédaignant les sentiers de traverse où nous n'avons que trop longtemps piétiné, engage résolument la démocratie française dans le chemin du progrès et de la liberté.

PAUL LAFFITTE.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. A. Rebière : *Mathématiques et Mathématiciens.*
M. J. Dupuis : *Théon de Smyrne.*

J'ai lu avec un vrai plaisir un livre très amusant de M. Rebière, intitulé : *Mathématiques et Mathématiciens.*

Aimez-vous les mathématiciens? Moi, qui ne saurais pas démontrer que les angles d'un triangle sont égaux à deux droits, et qui répondrais très probablement par le mot fameux : « Ça dépend des triangles, » je n'en adore pas moins les mathématiciens. Ils ont toute sorte de choses pour eux.

D'abord ils sont décidément, et eux seuls, une classe à part, vraiment à part, et considérée comme à part par tout le monde. Vous avez remarqué qu'il n'est guère de science que le plus ignorant des hommes ne soit très convaincu qu'il possède. Il n'est pas d'homme qui ne cause politique avec tranquillité, et même avec fureur, sans l'avoir jamais étudiée, et comme si cela se savait de naissance. Il n'est pas d'homme qui ne disserte législation et philosophie et musique comme s'il suffisait d'être né pour s'y connaître.

Et médecine donc! Je reçois dix consultations par jour de gens qui sont docteurs ès lettres, et je crois bien que j'en donne cinq.

Et sciences naturelles! Depuis que Darwin est à la mode, on ne peut pas causer théâtre avec un conducteur d'omnibus sans entendre parler d'évolution.

Et théologie! Il n'est point question d'autre chose dans les Premiers-Paris des journaux, et l'on exclurait de toute revue littéraire le critique qui ne saurait pas à l'occasion discuter théologie, vigoureusement, avec M. Paul Desjardins! Autrefois c'étaient les gentilshommes qui « savaient tout sans avoir rien appris », et aujourd'hui, comme tous les Français sont gentilshommes, il faut bien que ce soit là précisément le privilège de tout le monde.

Mais cependant il y a une science qui reste à l'abri de ces empiétements indiscrets autant que flatteurs ; c'est *la mathématique*. Celle-là, non, on n'en parle point sans avoir au moins fait semblant de l'apprendre ; on ne tranche point en mathématique si l'on est un simple clerc d'huissier ; on a la vague conscience que celle-là, tout de même, on ne la sait pas, du moins d'une façon approfondie, et l'on garde une certaine réserve.

D'où il suit que les mathématiciens restent à part, forment une classe, constituent une petite caste respectée, sont accueillis quand ils paraissent avec un certain silence respectueux, et ne se confondent pas avec les herboristes. C'est un premier attrait qu'ils ont pour moi, très vif.

Ensuite ils sont vraiment très bien pour nous, mal-

gré l'aristocratie fermée qu'ils constituent, à cause de cela peut-être, et de l'assurance où ils sont qu'on ne songe pas à faire incursion sur leur domaine. Ils sont très bien. Ils n'ont pas pour les lettres le dédain un peu balourd, et sur l'inutilité des lettres les axiomes un peu tranchants qu'ont généralement, — je dis généralement, en majorité seulement, — les autres « scientifiques ». Ils nous aiment assez. Ils aiment les poètes, ils aiment les philosophes, ils aiment le beau style. Quand ils se mettent à bien écrire eux-mêmes, ils dépassent tout. Exemples Descartes, Pascal et Laplace. Ils le savent; et sont très fiers, avec raison, des grands noms littéraires qui sont des génies scientifiques.

Les mathématiciens sont d'excellentes gens, assez austères, assez rudes, mais, d'ordinaire, d'une rigueur toute mathématique dans l'idée qu'ils se font de la correction, de la probité et de la justice. Ils connaissent les propriétés de toutes les lignes; mais ils ont généralement une prédilection pour la ligne droite. La ligne droite est le chemin le plus honnête d'un point à un autre. L'honnêteté pour Augier, « c'est l'orthographe »; pour les mathématiciens, c'est « la solution la plus élégante ».

Enfin, j'en cherche les raisons et je les trouve; mais c'est surtout un sentiment chez moi que les mathématiciens sont adorables.

Je me suis donc délecté à lire le livre de M. Rebière. Ce sont « morceaux choisis » sur tout ce qui concerne les mathématiques, considérations générales tirées « des meilleurs auteurs » sur ce que sont les mathématiques, ce qu'elles ont été, ce qu'elles sont devenues peu à peu, et leur esprit, et leurs méthodes, et leur utilité et leurs résultats. Et puis ce sont anecdotes sur les mathématiciens célèbres, bons mots, divertissements, curiosités et souvenirs. Et ce sont enfin problèmes amusants ou singuliers. C'est le livre de récréation de l'étudiant en mathématiques, et même du professeur, si vous admettez, par *postulatum*, qu'un professeur de mathématiques puisse songer à se récréer.

Il y a là toute sorte de particularités intéressantes et piquantes. L'érudition anecdotique de M. Rebière est très éveillée et très étendue. Connaissez-vous le mariage de Lagrange? Il est très ordinaire; mais il a été l'occasion d'une correspondance d'un beau comique entre d'Alembert et lui. D'Alembert apprend le mariage de Lagrange avec une petite cousine que Lagrange avait quelque part. Il lui écrit vite : « J'apprends que vous avez fait ce que nous autres philosophes nous appelons le saut périlleux. Un grand mathématicien doit avant toutes choses savoir calculer son bonheur. Je ne doute pas qu'après avoir fait ce calcul vous n'ayez trouvé pour solution le mariage. » — A quoi Lagrange répond avec un sang-froid magnifique : « Je ne sais pas si j'ai bien ou mal calculé, ou plutôt je crois que je n'ai pas calculé du tout; car j'aurais peut-être fait comme Leibniz, qui, à force de réfléchir, ne put jamais se déterminer. Je vous avouerai que je n'ai jamais eu de goût pour le mariage; mais les circonstances m'ont décidé à engager une de mes parentes à venir prendre soin de moi et de ce qui me regarde. Si je ne vous en ai pas fait part, c'est qu'il m'a paru que la chose était si indifférente qu'il ne valait pas la peine de vous en entretenir. » Voilà un homme que les orages des passions ont probablement peu tourmenté. Cela fait plaisir à voir.

Il y a un joli mot de Bradley à la reine d'Angleterre. La reine avait daigné, une nuit, visiter l'Observatoire de Grenwich; et en parlant elle s'informait du traitement alloué au directeur. Bradley le lui indiqua : « Mais ce n'est rien! s'écria la reine, je vais faire tripler ce traitement-là. » Je remercie Votre Majesté de l'intérêt qu'elle porte à la science, répondit Bradley; mais si elle tient à ce que ce soit toujours un astronome qui dirige l'Observatoire de Greenwich, j'ose lui donner le conseil de ne pas augmenter le traitement du directeur. » Cet astronome-là ne lisait pas que dans les astres.

J'ai retrouvé dans le livre de M. Rebière quelques-unes des jolies anecdotes sur les mathématiciens dont sont pleins les délicieux *Éloges des savants* de Fontenelle. Par exemple, le mot d'Ozanam, que l'on poussait à s'occuper des querelles théologiques du temps : « Mon Dieu, non! Il appartient à la Sorbonne de discuter, au pape de décider, et au savant d'aller au ciel en ligne perpendiculaire. »

Je crois pourtant que M. Rebière n'a pas assez fouillé cette mine inépuisable de jolies choses et de fines malices. Je m'attendais à retrouver dans son livre le nom de ce savant du XVIIe siècle qui me fuit toujours et dont le « mot de la fin » a été attribué depuis à Théophile Gautier. « Vers la fin de sa vie, dit Fontenelle, il s'était retiré à quelque distance de Paris, dans la petite maison du sage, et c'est là qu'il s'éteignit paisible, souriant, et satisfait de tout le monde; car, se plaisait-il à répéter, ceux qui viennent me voir me font honneur, et ceux qui ne viennent pas me font plaisir. » Ces *mots* de mathématiciens ont presque toujours une saveur toute particulière qui vient de l'inattendu à la fois et de la précision de la langue mathématique appliquée à une réflexion morale. M. Rebière aurait pu citer celui du vieux savant que Jean-Jacques Rousseau alla visiter à son arrivée à Paris. Le vieux savant avait l'œil fin, et il semble avoir vu tout de suite le principal défaut de la cuirasse chez Jean-Jacques Rousseau : « Vous comptez vous adonner aux lettres, monsieur; oui, oui, c'est Diderot qui vous pousse de ce côté-là, et votre vocation, oui, oui; très bien. Alors, un seul conseil. Souvenez-vous que les femmes doivent être les asymptotes des hommes de lettres. Ils doivent s'en rapprocher toujours et n'y toucher jamais. »

Toute semblable, la jolie réflexion de Mme de Staal-Delaunay, qui avait sa place marquée dans le livre de

M. Rebière et que je suis étonné de n'y point trouver. Tous les soirs à une certaine époque un jeune homme accompagnait Mlle Delaunay revenant chez elle. Arrivé à une certaine place, assez spacieuse, il avait toujours le soin de la contourner. Un jour, il la traversa. « Ce me fut une instruction, dit Mme de Staal. Je vis que son amour avait diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés du carré. »

De mon temps j'entendais souvent répéter deux définitions, l'une attribuée aux polytechniciens, l'autre aux normaliens, section des sciences. Quand il s'agissait de se mettre ou de se remettre au travail (vous savez comme c'est dur), les polytechniciens disaient : « Oh ! ces premiers moments !... Il y a un rude *frottement au départ !* » Ce frottement au départ est d'une justesse admirable.

L'autre définition a aussi son piquant. Les normaliens avaient été invités à une soirée du ministère de l'Instruction publique, et remarquaient, ou croyaient remarquer, que le préposé aux raffraîchissements, sans les éviter précisément, n'accusait pas fortement sa marche circulaire de leur côté et faisait un peu comme le compagnon de Mlle Delaunay, inclinait vers la diagonale : « Vois-tu cet homme, dit un des jeunes savants, il a *potassé* la courbe de moindre distribution. »

Voilà des matériaux pour M. Rebière à une troisième édition, car je crois que son livre en est déjà à la deuxième.

Il a tout un chapitre amusant sur ce que j'appellerai les « nombres littéraires », *decem*, *decies*, *sex centi* en latin ; dix, vingt, cent, mille en français. Cela fait une anthologie d'un genre assez nouveau et curieux. On a vraiment abusé de ces nombres indéterminés, comme on dit. Malherbe ne les pouvait souffrir, et voilà encore une note que M. Rebière pourra ajouter. Quand on citait devant Malherbe un vers comme celui-ci, par exemple :

Et cent beautés vers qui mille désirs s'envolent.

« Euh ! euh ! disait Malherbe, cent beautés ! il n'y en avait peut-être que quatre-vingt-dix-neuf. » Soyons précis ou ne parlons pas mathématiquement.

M. Rebière a aussi un chapitre sur l'histotre des mathématiques. Ce chapitre n'a nullement la prétention d'être complet, bien entendu, mais cependant il est peut-être un peu trop succinct. M. Rebière fait, par exemple, commencer la Renaissance scientifique à Copernic. Je veux bien, sans doute ; mais peut-être serait-il bon d'indiquer au moins les noms des maîtres de Copernic, celui de Regiomontanus, celui de Peurbach. Pourquoi j'y tiens ? Parce qu'il paraît que Peurbach et Regiomontanus ont déjà, avant Copernic, assez vigoureusement ébranlé le système de Ptolémée. Or, quand on recherche les causes du grand mouvement de la Réforme, on ne peut pas les trouver dans la Renaissance scientifique et la nouvelle révélation du monde si l'on ne tient compte que de Copernic, dont le livre n'a été publié qu'en 1543 ; tandis qu'en tenant compte des maîtres de Copernic, qui ont professé et écrit dès la fin du xve siècle, on peut être sur la piste d'une influence ; et c'est un bonheur pour l'historien de flairer une influence. Cette influence a-t-elle existé ? Je n'en sais rien, bien entendu ; mais il faut nous avertir qu'il est possible qu'elle ait été.

Enfin, je sais un grand gré à M. Rebière d'avoir relevé et cité une grande parole de Condorcet qui arrive comme de cire en ce moment-ci et dont nos bons *anti-intellectualistes* pourront faire leur profit : *Le matelot qu'une exacte observation de la longitude préserve du naufrage doit la vie à une théorie conçue deux mille ans auparavant* (celle des courbes coniques) *par des hommes qui avaient en vue de simples spéculations géométriques.*

C'est précisément cela, et l'exemple est très topique. On peut médire de la science pure, de la science qui n'est ou ne semble être que la « haute curiosité » dont parlait Renan ; on peut en dire : « De quoi sert-elle ? Ne nous occupons que des choses pratiques, que des choses qui ont une application certaine et évidente, que des choses qui peuvent et doivent rendre l'homme plus heureux ou meilleur, etc. » Voilà qui est bien, mais on ne sait jamais si la science est « pure ». Celle qui semble la plus *pure*, la plus éloignée de toute application pratique, la plus semblable à une simple et vaine récréation de l'esprit, tout à coup, à un moment donné, devient d'une application très salutaire et très considérable, et d'une importance extrême dans l'art de conserver la vie. Il est probable que, si l'on dirigeait toujours la science vers l'utilité immédiate, on ne découvrirait pas grand'chose d'important. Il faut pousser avec une certaine fantaisie dans beaucoup de directions différentes en s'abandonnant avec confiance à l'instinct de curiosité, c'est-à-dire au besoin de savoir pour savoir. Le moment vient toujours, ou souvent, où la découverte désintéressée devient invention utile.

Il est bien clair que l'humanité a dû très souvent se tromper, a dû plus d'une fois se livrer avec acharnement à une étude qui ne menait absolument à rien. Elle est condamnée à tâtonner, à avancer, à reculer et à flairer à droite et à gauche. Elle perd souvent beaucoup de temps ; elle perd souvent la voie. Mais c'est précisément parce qu'elle ne sait jamais où ses chemins la conduisent qu'elle doit les tenter tous.

Il en arrivera ce qu'il pourra. On ne sait jamais d'avance. Voyons toujours. Voyons un peu tout ce que nous pouvons voir. Nos neveux, selon le succès, nous traiteront d'alchimistes ou de chimistes, et de visionnaires ou de saints. Risquons la célébrité injurieuse en risquant la gloire de bienfaiteurs.

Nous ne savons qu'une chose, en gros, c'est que c'est en cherchant et en travaillant que l'humanité est sortie de la barbarie et même de l'animalité. Cherchons et travaillons dans tous les sens. Quel est le sens bon,

c'est l'avenir qui le saura. Ce que nous faisons en ce moment aura son résultat utile dans quelques centaines d'années, ou n'en aura pas. C'est pour cette simple probabilité de succès lointain que les hommes ont toujours travaillé ici-bas, et cela est peut-être mélancolique; mais c'est pourtant à cette condition que nous avons cessé d'être l'animal le plus dénué de la création. Il y a des chances pour que notre devoir et notre intérêt soient de continuer à travailler dans les mêmes conditions.

Il en est sans doute du travail intellectuel comme de l'œuvre même de la nature. La nature jette mille graines ou semences pour aboutir à dix végétaux. De même *la plupart*, très probablement, des grandes et fortes idées humaines, et admirables en soi, n'ont abouti à rien du tout. Mais il était nécessaire que toutes existassent pour que quelques-unes aboutissent. Ici la considération de la majorité serait fausse. Fût-il vrai que le plus grand nombre des efforts intellectuels fussent vains, il faudrait encore les faire tous, pour que quelques-uns fussent efficaces, dans l'incertitude où l'on est à l'avance sur l'efficacité ou la vanité future de ceux-ci ou de ceux-là. Voilà ce qu'il y a dans cette observation de Condorcet qui m'enchante, qui, en tout cas, est très ingénieuse.

***

Puisque cette chronique se trouve être consacrée aux mathématiciens, je signale la première traduction faite en français de Théon de Smyrne. Ce n'était pas un petit personnage que Théon de Smyrne. C'est l'homme dont Viète, l'illustre Viète, a dit ceci : « Il est en mathématiques une méthode que Platon passe pour avoir inventée *que Théon a nommée analyse*, et qu'il définit ainsi : « Regarder la chose cherchée comme si elle était donnée, et marcher de conséquence en conséquence jusqu'à ce qu'on reconnaisse pour vraie la chose cherchée. »

Ce commentateur et explicateur de Platon, qui vivait probablement du temps de Néron, a laissé une *Exposition des connaissances mathématiques utiles pour la lecture de Platon*. C'est de l'arithmétique, de la musique et de l'astronomie. Cela n'avait jamais été traduit en français. M. J. Dupuis, le Dupuis des logarithmes, bien connu de tous les mathématiciens, en donne enfin une traduction avec le texte en regard. Je suis très incompétent, mais il est visible que cela a été fait avec un soin et une conscience extrêmes, et il éclate aux yeux que c'est un très grand service rendu à la science et à la philosophie.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

Réouvertures.

« Sauve-qui-peut, v'là les peintres! » disait, à propos du vernissage, je ne sais quelle légende de je ne sais quel caricaturiste. Rentrons, voici les théâtres! C'est, depuis une quinzaine, un bruit persistant de portes qui s'ouvrent; et sans discrétion, vous le savez, pourvu que vous ayez jeté un coup d'œil sur les « Bruits de coulisses » de vos journaux. Ces « bruits- » là sont tapageurs en diable, et, si vous n'êtes pas édifié déjà sur les aspirations littéraires de tous nos directeurs, c'est que vous y mettez la plus insigne mauvaise volonté.

Pour se faire la main, on rouvre d'ailleurs par les pièces « interrompues en plein succès ». Et les théâtres qui tenaient un plein succès se sont gardé de fermer. Mais ne nous arrêtons pas à ces contradictions apparentes. De même, il est reçu aujourd'hui qu'on attend les fraîches soirées de septembre pour donner les pièces nouvelles. Depuis dix ans environ, le mois de septembre est l'un des plus chauds de l'année. Ça n'empêche pas. Le théâtre est en général de dix ans en retard sur les mœurs. Pourquoi ne retarderait-il pas d'autant sur le « baromètre » ? Quoi qu'il en soit, les voici qui rouvrent, nos salles de spectacles. Quelques-unes ont subi des embellissements; de cela, j'ai quelque défiance, ces embellissements se résumant généralement dans l'adjonction de deux ou trois rangs de fauteuils. On était très mal: on sera plus mal encore; et plus on est mal, plus les prix augmentent. De quelle stupéfiante patience est doué le public parisien!

C'est à cette cherté exorbitante des places que M. Sarcey attribuait l'autre jour la crise qui sévit sur les théâtres. Il me semble qu'il a parfaitement raison. Je disais que plus on est mal, plus cher on paye. Ce n'est pas tout. Le public ne veut plus, — disons qu'il semble ne plus vouloir, — de longues pièces en cinq actes, telles que celles d'Augier ou de M. Dumas (à ce point de vue, le succès de telle ou telle reprise ne prouve pas grand'chose). La coupe en trois actes paraît être adoptée par les spectateurs comme par les auteurs; et les trois actes courts. Deux heures et demie de spectacle, dont une grande heure d'entr'acte. Coût: dix francs; cinq francs l'heure, passée dans une cangue. En vérité, cela est bien payé.

Il est clair que c'est là, pour les théâtres, des conditions déplorables. Ajoutez que le spectacle coupé est essentiellement pneumatique. En dehors de la réduction du prix des places, je ne vois pas de remède possible; et ce remède lui-même ne me paraît guère applicable. Il en est de lui comme du désarmement, que

tout le monde souhaite et que personne ne veut inaugurer. Il faudrait une entente générale entre gens naturellement ennemis; et si je ne me trompe, c'est là ce qu'on appelle une antinomie. Reste l'espoir d'un gros succès, d'une *Miss Helyett* ou d'un *Champigny*; et cet espoir-là, tous les directeurs, et pour cause, l'ont chevillé dans l'âme. Mais ces succès-là deviendront, je crois, de plus en plus rares. On ne se lasse de rien si facilement que du procédé de vaudeville ou d'opérette. Les auteurs nous aident, du reste, en s'inspirant opiniâtrément les uns des autres. Qui fera jamais le compte des fausses *Mascottes* et des faux *Procès Vauradieux?*

En outre, le hasard, toujours un peu maître au théâtre, est tout-puissant en ce genre particulier. On ne sait, à vrai dire, ce qui sépare une chute d'un succès. Le succès obtenu, nous trouvons facilement mille raisons excellentes qui le justifient et qui l'expliquent.

Mais avant? Prenez tel vaudeville qui a eu deux cents représentations, tel autre qui a été joué trois fois. C'est la même chose; que dis-je! c'est le même. C'est une loterie; l'un est sorti, l'autre est resté dans le fond du sac. Voilà toute la différence. Mais, comme les directeurs espèrent toujours le gros lot, et qu'un gros lot le dédommage de bien des pertes, ici aussi les choses, je le crois bien, resteront en l'état. Les grands succès de théâtre, qu'ils soient plus ou moins rares, iront toujours à ce genre, et nous n'y pourrons rien.

Voyez notre maître M. Sarcey. Nul n'a plus d'autorité que lui; il est assurément le seul qui, — à lui seul, — puisse quelque chose sur le sort d'une pièce. Depuis trente ans, il combat le bon combat contre l'opérette. Depuis trente ans, c'est l'opérette qui a eu les succès les plus retentissants. Prenons-en donc notre parti, et attendons-nous à voir, cette année encore, des vaudevilles idiots et des opérettes stupides occuper les affiches pendant de longs mois.

Mais, grâce à Dieu, ce n'est pas là tout le théâtre. Et, vaudevilles et opérettes à part, la saison ne paraît pas s'annoncer trop mal. On se remue chez Thalie. Où ce mouvement aboutira-t-il? Je n'ose le dire. Et cependant il me semble bien qu'il y a des « signes ».

Voyez ce qui se passe dans les théâtres. Je laisse de côté ceux qui sont exclusivement consacrés au vaudeville et à l'opérette.

On nous dit : « Le public adore le mélodrame; dès qu'on en joue un, il y court. » Deux théâtres jouent le drame. L'un d'eux a fait de si mauvaises affaires qu'on a dû expulser la direction par autorité de justice; l'administration actuelle est si récente qu'on ne saurait encore rien préjuger. L'autre théâtre, — cela est assez connu pour que je puisse en parler librement, — reste ouvert par des prodiges d'équilibre; il vit au jour le jour, menacé de fermeture à la fin de chaque mois. Cela tendrait à faire croire que l'empressément du public n'est pas sans quelque réserve. Notez en outre que ces deux théâtres, par leurs dimensions, ne peuvent jouer que des drames ou des pièces à spectacle. Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi ils ont dû renoncer à ces dernières. Ils ont « choisi » le drame, à peu près comme le lapin a choisi d'être écorché vif. Ils l'ont joué parce qu'ils n'ont pas pu jouer autre chose. Et il ne semble pas qu'ils aient précisément réussi.

On nous dit encore : « Le public aime toujours ce qu'il aimait jadis; les bonnes comédies d'intrigue, coupées selon la formule et écrites selon la poétique de Scribe, voilà ce qu'il réclame. »

Un théâtre, spécialement, a cultivé la pièce vieux jeu. Il s'y est adonné avec rage, s'est adressé aux spécialistes en la matière, n'a connu et n'a voulu connaître qu'eux. Vous savez comment la chose a fini. M. Koning, le triomphateur de jadis, a dû se retirer. Ce qui s'est passé au Gymnase me paraît assez significatif. Il y a dix ans, les pièces qu'on y jouait réussissaient toutes. Peut-être les succès étaient-ils un peu exagérés, mais ils étaient évidents, indiscutables. Puis les succès ont diminué d'éclat et de durée; et, pourtant, c'étaient les mêmes pièces, faites de même, par les mêmes auteurs; rappelez-vous telle comédie jouée cent fois, et dites en quoi elle diffère de telle autre, tombée à plat? Qui distingue *la Comtesse Sarah* de *Dernier amour?* Ce n'est pas le style, assurément, ni la qualité de l'observation, ni même la facture? Rien n'a changé que le public, mais il a changé du tout au tout. Ce qui lui plaisait naguère, il ne veut plus en entendre parler aujourd'hui; il l'a montré de la manière la plus manifeste, et sans se soucier des nuances, comme il arrive d'ordinaire. Le Gymnase, pour lui, incarnait un genre : il l'incarne encore, ou du moins il l'incarnait hier; si le public a cessé de venir, c'est sans doute que ce genre a cessé de lui plaire. Et je ne veux pas dire autre chose.

D'autre part, voyez le Vaudeville. Je ne dirai pas qu'il a pris résolument parti : cela n'est pas l'affaire d'un théâtre. Il a vu, ou cru voir, ce mouvement du public, que je crois voir moi-même, et a cherché à « renouveler » son répertoire. Remarquez que la tentative était hasardeuse, et la situation assez défavorable. C'était une vérité passée à l'état de proverbe que jamais les « jeunes » ne feraient d'argent : ou du moins, parmi les jeunes, ceux qui ne suivaient pas fidèlement les traditions; et cela n'était pas pour attirer les foules! Le public, dégoûté de certain théâtre, savait mieux ce qu'il ne voulait plus que ce qu'il voulait; lassé de certains procédés, il était encore dérouté par des procédés un peu différents.

La presse, en grande majorité, n'était pas très favorable à la tentative; ou plutôt, respectueuse de ce que cette tentative avait de littéraire, elle faisait, sur le résultat, les plus inquiétantes réserves; je dis inquiétantes pour le public, ce dernier ayant été échaudé

trop de fois pour ne pas être resté méfiant... Je ne prétends pas que la saison dernière ait été extraordinairement fructueuse pour le Vaudeville. Parmi les théâtres que je viens de citer, c'est cependant, et de beaucoup, celui qui a fait les meilleures affaires. Et c'est le seul qui ait cherché à donner, je ne dis pas du théâtre nouveau, ce mot n'ayant pas de sens, mais du théâtre un peu plus simple, un peu plus vrai que celui qu'on nous donnait ailleurs. Et enfin, si un théâtre est une entreprise, c'est bien aussi un peu une entreprise artistique : voyez la liste des auteurs joués au Vaudeville; elle contient les noms les plus marquants de la littérature contemporaine. C'est quelque chose, il me semble.

Voici qui est plus significatif encore. La Comédie-Française se réveille, — ce qui prouverait, soit dit en passant, que ceux qui lui ont posé quelques moxas n'avaient pas tout à fait tort. — La Comédie se réveille; elle consent à croire à la mort d'Augier, à la retraite momentanée de M. Dumas, à la mauvaise humeur de M. Sardou; elle reconnaît que M. Pailleron, à lui seul, ne saurait remplir toute la Maison de Molière, et que M. Richepin, non plus que M. de Bornier, ne sont décidément pas les successeurs directs de Corneille et de Racine. Elle cherche quelque auteur nouveau, et ce n'est pas aux tenants du « vieux jeu » qu'elle s'adresse, mais au plus hardi, au moins « traditionnel » des jeunes auteurs dramatiques, à M. François de Curel. Avait-elle connu *l'Envers d'une sainte?* Je ne sais. Au moins avait-elle paru faire peu de cas de *l'Invitée*, et avait-elle semblé, — si je ne me trompe, — ne pas comprendre grand'chose aux *Fossiles*. Elle a rencontré *l'Amour brode* sur son chemin, et ce chemin était sans doute le chemin de Damas, car la lumière l'a éblouie! Au seul aspect du manuscrit, M. Claretie s'est pâmé d'aise, et le comité, chose rare, l'a imité avec entrain. Chose plus invraisemblable encore, — et je n'y croirais pas si elle n'avait été contée dans les gazettes, — la réception a été annoncée avant la lecture! M. Claretie avait, comme on dit, pris la chose sur lui! Même après les preuves d'énergie données récemment par M. l'administrateur général, celle-ci aurait de quoi surprendre. Elle me réjouit quant à moi. Si une pièce a été reçue dans ces conditions exceptionnelles, répétée avec une rapidité sans exemple, c'est qu'un irrésistible mouvement d'opinion l'a, pour ainsi dire, imposée à la Comédie-Française. Et ce n'est pas moi qui en blâmerai la Compagnie. M. de Curel me paraît mériter qu'on lui ouvre toutes grandes toutes les portes. Les lecteurs de la *Revue bleue* savent quelle sincère et chaleureuse admiration j'ai pour les pièces qu'il a données jusqu'ici; M. de Curel a sans contredit le tempérament dramatique le plus original et le plus varié que nous ayons vu naître depuis vingt ans. Sa place était marquée à la Comédie-Française. Ce qui me fait plaisir, c'est que la Comédie ait consenti à s'en apercevoir. Je parlais de « signes » en commençant. N'est-ce pas là un signe que le « mouvement » théâtral auquel je faisais allusion n'est pas aussi artificiel qu'on voudrait nous le faire croire?

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

L'examen d'histoire.

En 1993. — A la Sorbonne. — Au fond de la salle, une table ornée de professeurs. — Sur le devant, la foule anxieuse des aspirants bacheliers.

L'EXAMINATEUR D'HISTOIRE, *appelant*. — Monsieur Depierre!

LE CANDIDAT. — Présent!

L'EXAMINATEUR. — Monsieur, voulez-vous me parler de Floquet?

LE CANDIDAT, *après s'être recueilli*. — Floquet, orateur et homme d'État français...

L'EXAMINATEUR. — Je vous arrête tout de suite... Croyez-vous qu'on puisse vraiment dire que Floquet ait été ce qu'on appelle un homme d'État?

LE CANDIDAT. — Dame, je...

L'EXAMINATEUR, *bon enfant*. — Oh! je sais bien ce que vous allez me dire : que vous l'avez lu dans votre précis d'histoire. Mais ce n'est pas cela que je vous demande... Je désire avoir votre opinion personnelle... Voyons, mon ami, avez-vous lu des discours de Floquet?

LE CANDIDAT, *effaré*. — Non, monsieur...

L'EXAMINATEUR. — Cela ne fait rien... Ne vous troublez pas... Eh bien, si vous avez le temps, pendant ces vacances, lisez-en quelques-uns... D'abord cela vous amusera, parce qu'il y a des endroits très comiques. Et puis vous verrez que l'éloquence de Floquet est surtout une éloquence de rhéteur...

LE CANDIDAT, *se remettant*. — ... Boursouflée...

L'EXAMINATEUR. — Parfaitement, vous avez dit le mot...

LE CANDIDAT, *encouragé*. — Déclamatoire, bruyante et vide...

L'EXAMINATEUR. — Très bien!... très bien!... Mais ne nous égarons pas... Citez-moi quelques mots de Floquet...

LE CANDIDAT, *hésitant*. — « Vive la Pologne, monsieur!... » — « A votre âge, Bonaparte était mort!... » « Vous êtes le Sieyès... le Sieyès...

L'EXAMINATEUR, *aidant*. — ... « D'une Constitution mort-née. » Ce mot-là, d'ailleurs, comme les autres, n'a pas grand sens et je m'explique que vous ne l'ayez pas retenu... Allons, encore un?

LE CANDIDAT. — « Mais quels sont ces coquins? »

L'EXAMINATEUR. — Dites-moi!... Dans quelles circonstances ce mot fut-il prononcé?

LE CANDIDAT. — Dans une réunion électorale en 1893... Floquet ayant déclaré qu'il ne s'était jamais occupé des affaires de Panama, puis ayant été forcé de reconnaître qu'il s'en était tout de même un peu mêlé, fut conspué par ses électeurs et battu aux élections.

L'EXAMINATEUR. — Croyez-vous que le Panama fut seul cause de sa chute...

LE CANDIDAT. — Non, pas seul... Floquet s'était démodé, et on s'apercevait enfin que lorsqu'il parlait, il ne disait pas grand'chose...

L'EXAMINATEUR. — Comment acheva-t-il sa vie?

LE CANDIDAT. — Dans l'aisance, car il était riche, et dans l'amertume, car il était vaniteux.

L'EXAMINATEUR. — Bravo!... Et quelles furent ses dernières paroles?

LE CANDIDAT. — « J'ai fondé la République! »

L'EXAMINATEUR. — Était-ce absolument vrai?

LE CANDIDAT. — En partie... Oui, monsieur, il avait été amené à aider à la fonder...

L'EXAMINATEUR. — Pourquoi cela?

LE CANDIDAT. — Parce que, au Quatre-Septembre, il se trouvait dans l'opposition.

L'EXAMINATEUR. — Et pourquoi s'y trouvait-il?

LE CANDIDAT. — Parce qu'il se croyait le successeur et le sosie de Robespierre.

L'EXAMINATEUR. — Allons, allons, ce n'est pas mal, pas mal du tout... Dites-moi, maintenant, quelque chose sur Clémenceau?

LE CANDIDAT. — Clémenceau?... Clémenceau était un orateur merveilleux, un orateur beaucoup plus fort que Floquet...

L'EXAMINATEUR. — Fort bien dit...

LE CANDIDAT. — Mais on assurait, de son temps, qu'il avait des relations qui lui rapportaient trop et d'autres qui lui coûtaient davantage; et cela finit par nuire à sa réputation...

L'EXAMINATEUR. — Croyez-vous que Clémenceau ait été réellement un agent de l'Angleterre, comme certains de ses contemporains l'en ont accusé?...

LE CANDIDAT. — Je crois... je crois...

L'EXAMINATEUR. — Vous n'êtes pas fixé?... C'est très excusable... Depuis un siècle qu'on discute la question, elle n'est pas encore tranchée... Il y a eu neuf thèses présentées à la Faculté pour l'affirmative et huit pour la négative... Mais, en ce moment, il s'en prépare une dix-huitième où de documents nouveaux il résulterait que Clémenceau n'eut jamais de rapports avec l'Angleterre... De telle sorte que sur ce point il y a, comme on disait au temps jadis, ballottage. (*Il sourit d'un air fin. Le candidat imite servilement son hilarité.* Encore quelques questions et c'est fini... Dans quelles conditions Clémenceau succomba-t-il?

LE CANDIDAT. — Sous une révolte de la conscience publique, a dit un écrivain contemporain.

L'EXAMINATEUR. — Effectivement on a dit cela... Mais croyez-vous que la conscience publique soit capable de se révolter?

LE CANDIDAT. — Pas toute seule... Il faut qu'on l'aide un peu...

L'EXAMINATEUR. — Et qui lui apporte cette aide?

LE CANDIDAT. — Ce sont généralement les ennemis personnels de ceux contre qui elle se révolte.

L'EXAMINATEUR. — Parfait... Et combien de temps dura la révolte de la conscience publique contre Clémenceau?

LE CANDIDAT. — Entre trois et six semaines, déclarent les historiens.

L'EXAMINATEUR. — Après, que fit la conscience publique?

LE CANDIDAT. — Elle se révolta contre d'autres.

L'EXAMINATEUR. — Qu'en résulta-t-il?

LE CANDIDAT. — Beaucoup d'articles de journaux qui exagéraient les choses, une grosse vente des feuilles et du trouble dans les affaires.

L'EXAMINATEUR. — L'immoralité du monde politique en fut-elle diminuée?

LE CANDIDAT. — Non, elle changea de procédés et de nature.

L'EXAMINATEUR. — Que pensez-vous de Dupuy?

LE CANDIDAT, *franchement.* — Je ne le connais pas.

L'EXAMINATEUR. — C'est en effet un personnage assez obscur... Que pensez-vous de la France?

LE CANDIDAT. — C'est un pays bien agité.

L'EXAMINATEUR. — Citez-moi une époque, dans l'histoire de notre patrie, où il n'y ait eu ni conspirations, ni corruption, ni vénalité, ni révolutions, ni haines de parti, ni fraudes, ni rancunes, ni calomnies, ni désarroi général, ni universel mécontentement...

LE CANDIDAT. — Sous... sous... sous...

L'EXAMINATEUR. — Ne cherchez pas... Il n'y en a point... Monsieur je vous marque une très bonne note... le maximum... Nous serions trop heureux si nous avions toujours affaire à des candidats tels que vous. (*Appelant un autre candidat*). Monsieur Lecomte... (*L'examen continue*).

FERNAND VANDÉREM.

VARIÉTÉS

Une race tombée en enfance.

Voici encore un jugement d'un Anglais sur notre race et notre pays. Nous le traduisons de la *Contemporary Review*, la plus grave des revues anglaises, où il paraît avoir eu le plus vif succès. Et, de fait, vous verrez qu'on ne saurait parler de la France en termes d'une plus saisissante justesse, ni plus fins, ni plus gracieux. L'article est intitulé : *la Race grise et gaie.*

Les Français sont un peuple gris, vivant dans une capitale grise, au milieu d'un pays gris. Paris est situé dans une région calcaire, et bâti en pierre grise. Les toits, les pavés, les trottoirs, les ponts, tout y est gris. Le temps a transformé la ville entière en une mosaïque de gris. Les teintes de la Seine varient d'un vert gris à un gris d'acier. L'effet d'ensemble intérieur de Notre-Dame, celui des Invalides, sont essentiellement gris. Le sol de la France, son ciel sont gris. Gautier a dit que l'air, en France, « n'était jamais bleu ». Les villes françaises, les villages français sont gris. La couleur des villages ne devient blanche qu'à la frontière belge. Le paysage de la France garde toujours une teinte réséda, et les cimetières, en France, sont uniformément gris.

Ce gris invariable de Paris et de la France explique en partie ce fait que les yeux des Parisiens sont gris, et que leurs vêtements sont gris. Les paysans français ont une apparence grise; nulle autre part il n'y a tant de chevaux gris.

Et de tout cela on peut inférer deux traits caractéristiques de la race française.

D'abord, le gris est la couleur de la modération. Or les Français ne sont-ils pas la plus modérée, la plus prudente, la plus timorée de toutes les races modernes! Jamais les Français n'usent de rien avec excès, ni en travail ni en plaisir. Ils ignorent l'excès. Le Français est conservateur à la folie.

En second lieu, le gris, couleur de cerveau, est aussi la couleur de l'intelligence. Aussi les Français sont-ils éminemment intellectuels et sains d'esprit. Ils ont peu d'illusion et ne connaissent point l'émotion. Ils n'aiment que le *bon sens*. Dans leur vie toute cérébrale, nulle trace de ce rôle du cœur et de l'âme qui est si grand dans la vie des Anglo-Saxons. Leur art, leur littérature sont uniquement rationnels; ils se distinguent des autres arts par l'absence complète de couleur, de sentiment, et de ces inspirations qui jaillissent du cœur.

La couleur préférée des peintres français est le gris, ou, pour dire un paradoxe, l'absence de couleur. L'école romantique tente bien de colorer un peu la peinture française, qui jusque-là avait toujours été grise; mais l'école romantique française n'était nullement une école nationale : encore Delacroix et ses successeurs n'ont-ils pas été des coloristes en comparaison de ce que nous autres, Anglo-Saxons, nous appelons la couleur. Pour les Français, le gris est la couleur de la vérité, de l'idéalité, de la vie même.

Si maintenant nous recherchons la signification première du mot *gris*, nous verrons que ce mot a d'abord signifié *vieux*. Aussi n'hésitons-nous pas à considérer la race grise des Français comme une race vieillie. Et, de fait, nulle part aussi peu qu'en France il n'y a de jeunesse. Les jeunes garçons français ne jouent pas, ils étudient, ils travaillent, ils préparent le baccalauréat et passent à dix-neuf ans cet examen, qui équivaut à celui qu'on obtient chez nous à vingt et un ans. D'autre part, les Français âgés aiment à porter des vêtements de coupe juvénile, des cravates éclatantes, et font profession de s'amuser. Les Parisiennes d'âge mûr portent des toilettes tapageuses; les jeunes filles de Paris sont mises le plus sobrement du monde. Elles non plus, comme leurs frères, n'ont point de jeunesse.

Michelet, d'ailleurs, l'a dit : « Le Français ne naît pas jeune, il le devient. » Dès le commencement du XVIIIe siècle la France a grisonné. C'est alors qu'on s'est mis à se poudrer les cheveux pour égaliser tous les âges; alors aussi s'est montré dans la littérature française le mot de *grisette*.

Et, de fait, les Français, la seule race grise qu'il y ait aujourd'hui en Europe, sont aussi la seule race vieillie. Leur vie tout intellectuelle, — intellectuelle en ce sens que le cœur ni l'âme n'y ont aucun rôle, — cette vie est par essence une vie de vieillards. Les Anglais sont unanimes à constater le sens pratique extrême et la cauteleuse prudence de leurs voisins les Français. Les Français ont horreur de la pauvreté. Leurs amours, leurs mariages, toute leur vie est absolument dominée par des considérations d'argent. Tout cela, et aussi tout le reste de leurs coutumes, ne sont-ce pas les caractéristiques de la vieillesse? Et c'est une chose naturelle que les billets de banque français eux-mêmes soient gris.

Une autre marque de la sénilité française est que non seulement les Français sont plus petits de taille que leurs voisins, mais encore qu'ils sont la seule race qui se dépeuple. Sa dépopulation est radicale et irrémédiable; elle est l'effet de son grand âge.

Il résulte de tout cela que la race française a dépassé l'époque de sa maturité et qu'elle est en train de retomber en enfance à force de sénilité. Elle est désormais en marche vers une fatale et prochaine extinction.

Le lecteur me demandera comment, s'il en est ainsi, les Français restent pourtant une race gaie? C'est que, d'après l'étymologie, *gris* ou *gai*, en anglais, viennent d'une même origine. Et c'est par ce même motif que le nom de *grisettes* a désigné les plus joyeuses des Parisiennes. Et c'est pour ce même motif que les Français appellent l'ivresse *griserie*, et donnent au mot *se griser* le sens de : s'enivrer gaiement. Car la gaieté est le propre des âmes vieilles et des âmes froides et ternes. Ainsi Béranger a pu chanter le *gai petit homme gris de Paris*. Les Français sont si vieux qu'ils ont retrouvé la gaieté des enfants.

BULLETIN

LIVRES SUR L'INDE.

Monchoisy, *l'Inde et les Hindous, Notes et impressions ;* Genève et Bâle, H. Georg; Paris, Fischbacher ; 1 vol in-8°, 242 pages.

L'auteur de ce livre, dont le vrai nom se cache sous un pseudonyme, est un profond connaisseur des choses coloniales, des choses de l'Inde en particulier. Il a occupé d'im-

portantes fonctions administratives dans notre métropole hindoue, Pondichéry : il en occupe aujourd'hui de plus importantes dans une des Antilles françaises.

Quelques chapitres de ce livre rappelleront quelques souvenirs aux lecteurs de la *Revue bleue* : car ils furent d'abord des articles de cette *Revue*. Telle, par exemple, l'originale étude sur la *Begum-Sombre*, cette vaillante dame de l'Indoustan, qui, à la fin du siècle dernier, réunit les débris des bandes françaises, fonda la principauté de Sirdannah, se maintint à force d'énergie entre les ambitions du Scindiah et les empiétements britanniques, livra des batailles, fut blessée à l'ennemi, se convertit au catholicisme et mourut en 1836 pleine de jour, apaisée, respectée, loyale vassale de l'Angleterre, après avoir été loyale feudataire du Grand-Mogol. Telle encore cette étude sur le prince Myn-Goon-Min, le légitime héritier de ce royaume de Birmanie qu'a conquis lord Dufferin en 1886, et qui n'a pas renoncé à remonter sur le trône de ses ancêtres : notre auteur l'a connu l'hôte de la France dans Pondichéry, montrant par intervalle aux soirées de notre gouverneur général son splendide costume de potentat asiatique, son énergique physionomie « où se retrouvent les traits du Chinois et du Malais ». Quand il fit sa première évasion pour aller chercher un navire qui le ramenât dans sa patrie, l'émotion fut vive dans toute l'Inde britannique. Les autorités anglaises ne se doutaient pas alors que l'évadé de Pondichéry était dans leur propre capitale, Calcutta ; elles n'avaient pas remarqué certaine malle, si petite, dont deux voyageurs, qui allaient de Chandernagor à Calcutta, prenaient le plus grand soin ; elles ne se doutaient pas que dans ce coffre exigu était enfermé, accroupi, respirant à peine par quelques trous percés dans le bois, le dangereux prétendant qu'elles cherchaient partout. Sorti de sa boîte, passant à travers les postes de police anglaise, réfugié à bord d'un bâtiment français, il croyait déjà cingler sur les rivages de Birmanie. Un ordre des autorités françaises vient arrêter le bateau, ramena le prince à Pondichéry. Il s'en évada une seconde fois déguisé en coolie, puis en matelot, et se rendit à Saïgon. Là il est encore sous la surveillance française, mais il se sent plus près de la terre natal, et peut-être le roman des *Évasions de Myn-Goon-Min* n'en est pas à son dernier chapitre.

Pour le lecteur curieux de savoir ce qu'est l'Indoustan, non pas d'hier ou d'avant-hier, mais d'aujourd'hui, il faut lire cette série d'études si sincères, si attachantes, sur l'*annexion du Kashmir, le Congrès national de Londres, une première représentation à Pondichéry, ce que disent les Bayadères, le Panthéon brahmanique*, etc.

* * *

Sir John Strachey, *l'Inde*, préface et traduction de Jules Harmand, ministre plénipotentiaire; Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892. — 1 vol. in-8°, LXXII et 413 pages et une carte (*The Indian Empire.*)

Voici encore un ouvrage auquel le nom de son auteur et le nom de son traducteur assurent une autorité imposante. Celui-ci est M. Harmand, un des hommes qui connaissent le mieux l'Indo-Chine française ; celui-là est sir John Strachey, qui a fait toute sa carrière dans l'Indoustan britannique et qui, après avoir passé par les fonctions de commissaire en chef, lieutenant gouverneur, membre du conseil du vice-roi, siège aujourd'hui au conseil du secrétariat d'État pour l'Inde.

Sir John Strachey ne parle que de ce qu'il a connu, pratiqué, administré, manié : aussi son livre abonde-t-il en renseignements inédits, inconnus à ceux mêmes qui ont fait de l'Inde une étude particulière. Tantôt il se renferme dans la province qu'il a dirigée comme commissaire en chef ou lieutenant-gouverneur et nous en donne une monographie merveilleusement précise; tantôt, s'élevant plus haut, prenant pour belvédère le poste de conseiller du vice-roi, il nous fait planer sur l'empire anglo-indien tout entier, comparant entre elles les provinces, les races, les religions, les conditions des terres et des personnes, les finances, les trois armées anglo-indiennes, les armées des grands vassaux indigènes. Depuis vingt ans, il n'a paru sur l'Inde un ouvrage de cette importance. Et ne craignons pas de nous y instruire, d'avouer par là que nous savons mal ce qu'est l'Inde anglaise. L'auteur nous console et nous rassure dès les premières lignes, où il traite de l'*ignorance des Anglais au sujet de l'Inde*.

La préface du traducteur est aussi une œuvre, qui sert de vestibule à cette œuvre. S'il a traduit le livre de sir John Strachey, c'est qu'il a pensé que les Français pourraient y apprendre beaucoup, non pas seulement sur l'Inde britannique, mais sur leur Inde à eux, l'Indo-Chine française.

Et M. Harmand est aussi intéressant à entendre sur celle-ci que sir John Strachey sur celle-là. Les idées hardies, les vérités crues abondent sous sa plume. Il estime que, pour l'Indo-Chine, « un Conseil recruté suivant certaines conditions et dont le ministre des colonies devrait obligatoirement suivre les avis, remplacerait la députation avec avantage... Il n'est jamais venu à l'idée d'aucun commerçant de Calcutta, ou même d'aucun des directeurs des grands journaux de l'Inde, que l'Inde pût réclamer des sièges à la Chambre des communes. » Les grandes possessions doivent être organisées comme de véritables États : elles doivent être des « vice-États ». Elles doivent avoir l'autonomie administrative et financière.

Voici une observation qui réjouira le cœur de bien des Français : nous avons en Indo-Chine une armée indigène qui constitue, qui surtout constituera, quand nous aurons renoncé à certaines erreurs, « une machine de guerre très supérieure, proportion gardée, à celle dont disposent les Anglais dans l'Inde. — Il n'existe dans l'Inde rien de comparable... Cinquante mille soldats annamites n'auraient rien à redouter de cent mille soldats indiens, si jamais il était possible aux Anglais de dégarnir leur empire dans une pareille proportion pour venir nous attaquer en Indo-Chine ». Voilà qui nous permet, dans des conflits comme celui qui vient de s'élever à propos du Siam et du Mékong, de parler net et de faire respecter nos droits, tous nos droits.

A. R.

UN NOUVEL OUVRAGE DE M. FOUILLÉE.

Le nouvel ouvrage de M. Fouillée est le premier travail de longue haleine qu'on ait, depuis plus d'un quart de siècle, publié en France sur la psychologie générale, en dehors des traductions de Spencer, de Wundt et de Sergi. C'est une œuvre à la fois d'exposition, de recherche personnelle et de systématisation, qui présente dans leur unité toutes les grandes conclusions de la science psychologique, si en honneur de nos jours, non seulement auprès des philosophes, mais encore auprès des littérateurs et des critiques.

L'auteur traite, à un point de vue nouveau et original, les questions de psychologie qui préoccupent aujourd'hui les bons esprits, — et d'où dépendent une foule de questions morales et sociales, — depuis la nature des sensations, des sentiments, des émotions et passions, des appétits et instincts, ou encore la « genèse des idées », jusqu'au développement de la volonté, aux altérations et dédoublements de la personnalité, à l'hypnotisme, aux hallucinations télépathiques, enfin aux rapports du physique et du mental. Par une méthode toute scientifique, l'auteur aboutit à une véritable doctrine philosophique, celle qu'il a déjà soutenue ailleurs sous le nom de « Théorie des idées-forces ». Son but est de montrer que les faits de conscience et d'intelligence, avec les idées où ils se résument, ne sont pas de simples signes inertes ou « reflets », comme l'ont soutenu Spencer et Huxley, mais le fond même de la réalité qui nous constitue. Ce sont de vraies causes de changement en nous et hors de nous, et, en ce sens, des « forces », c'est-à-dire des facteurs de l'évolution.

Est-il besoin d'insister sur la portée morale et sociale de ce rôle dominateur attribué aux idées, qui, selon M. Fouillée, tendent à se réaliser en se concevant, ne restent jamais inactives et entraînent toujours, chez les individus et dans les masses, des mouvements ou actes conformes à elles-mêmes ?

Nouvelles de l'étranger.

UNE PIÈCE DE M. MAX NORDAU

M. Max Nordau, correspondant à Paris de la *Gazette de Voss*, et auteur de ces deux volumes sur *la Dégénérescence* que les lecteurs de la *Revue bleue* connaissent désormais très suffisamment, viens de faire représenter au *Lessing-Theater* de Berlin une pièce, *le Droit à l'amour*, qui paraît avoir été assez froidement accueillie. Aussi bien, était-ce moins une vraie pièce qu'un nouvel essai de démonstrations pratiques des théories de l'auteur sur la dégénérescence de la société contemporaine. M. Nordau ne s'est même pas fait faute de mettre dans la bouche de ses personnages un grand nombre de passages extraits de son livre. Le sujet, c'est une bourgeoise, naturellement dégénérée et pervertie encore par la littérature de notre fin de siècle. Ibsen, Nietsche et les autres ont fait croire à cette malheureuse qu'elle avait un droit absolu à l'amour ; et il n'en a pas fallu davantage pour la corrompre, pour la dégoûter de son mari et de la vie de famille, avec toutes les suites qu'on devine. M. Nordau, ne pouvant se mettre directement en scène dans sa pièce, s'y est du moins fait représenter par un des personnages principaux, le mari de la pauvre dégénérée, un honnête négociant en gros qui sait comprendre la vie et juge toutes choses avec le bon sens implacable d'un négociant en gros, autant dire d'un sage, car on sent que M. Nordau, dépassant encore le sublime point de vue d'Émile Augier, dirait volontiers à son personnage :

Négociant en gros, ô poète, je t'aime !

*
* *

UN VAUDEVILLE ALLEMAND.

Un dramaturge de la jeune école berlinoise, M. Max Halbe, auteur d'un drame, *le Printemps*, dont nous avons récemment rendu compte ici, vient de lire devant un nombreux auditoire, à Munich, un vaudeville en trois actes, *l'Émigrant en Amérique*. L'action se passe dans les provinces de l'est de la Prusse, d'où M. Halbe est originaire. Un tailleur de village, boiteux, Poltrow, est couramment trompé par sa femme, qui a deux amants, un vieux et un jeune : en quoi d'ailleurs elle se juge bien excusable, car elle n'a épousé Poltrow que pour une somme de 200 thalers qu'il lui a dit qu'il avait, et qu'il n'avait pas. L'amant âgé, pour se débarrasser du mari, lui procure un billet d'émigration en Amérique, et Poltrow s'en va, tout à l'ambition de faire fortune là-bas. Mais son départ ne profite guère au vieux galant : car Mme Poltrow refuse d'éloigner son jeune amant comme elle a éloigné son mari. Par bonheur, le mari revient : on a refusé de le prendre sur le bateau, à cause de son infirmité ; et on lui a remboursé le prix du billet ; dès lors il possède les 200 thalers promis à sa femme, et celle-ci comprend désormais la nécessité de lui être fidèle.

*
* *

QUERELLES THÉOLOGIQUES.

Un grand débat s'est ouvert récemment dans la presse anglaise. Il s'agit de savoir quelle dose de christianisme il convient d'enseigner aux enfants dans les écoles. D'après le vieux théologien Martineau et d'après Mrs. Humphry Ward, l'auteur de *Robert Elsmere*, le christianisme à l'usage des enfants doit être réduit à sa plus simple expression et consister uniquement dans la morale de l'Évangile. Pour confirmer cette thèse, Mrs. Humphry Ward a pris la peine de traduire de l'allemand une grave, savante et ennuyeuse étude du théologien allemand Harnack, sur *le Symbole des apôtres*. D'après M. Harnack et Mrs. Humphry Ward, le *Credo* est une compilation sans autorité aucune, qu'on a grand tort de prendre au sérieux. Inutile d'ajouter que cette façon un peu trop libérale de concevoir la religion chrétienne a soulevé de la part des théologiens anglicans de violentes protestations.

*
* *

UN THÉATRE DES REFUSÉS A VIENNE.

La directrice d'une scène populaire de Vienne, Mme Lœwe, vient d'inaugurer une sorte de Théâtre-Libre où seront représentées les œuvres dramatiques et lyriques refusées dans les autres théâtres.

*
* *

UN POÈTE STYRIEN.

La Styrie a célébré récemment le cinquantième anniversaire de la naissance du poète et romancier national Rosegger.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

7 septembre 1893.

La Chambre est maintenant nommée tout entière : on sait les noms et les nombres, on se flatte de savoir les proportions. Il y a 311 républicains de gouvernement, 122 radicaux, 49 socialistes, 35 ralliés, 58 réactionnaires. La majorité républicaine, si elle a un programme et une politique, si elle trouve des chefs expérimentés, pourra ne pas se soucier des oppositions d'extrême droite et d'extrême gauche ; mais, comme il arrive souvent, c'est en elle-même, dans ses propres divisions et dans ses propres incertitudes, qu'elle peut avoir son véritable ennemi. Presque tous les partis ont été frappés à la tête : les ralliés perdent MM. Piou et de Mun ; les réactionnaires, M. Paul de Cassagnac ; les radicaux ont perdu MM. Clémenceau, Maujan, Pichon, Mathé. L'ancien président de la Chambre, qui était parvenu à s'élever de plus en plus au-dessus des groupes et à prendre une situation générale, M. Floquet, est tombé au coin d'un carrefour parisien, victime d'une coalition de quartier.

Presque tout le département de la Seine, Paris avec sa banlieue, est occupé par des socialistes. Les statisticiens ne comptent que trois députés républicains, MM. Trélat, Marmottan et Léveillé. Une nouvelle couche de députés radicaux-socialistes s'est élevée, qui, selon les apparences, fera regretter l'ancienne. Il paraît d'ailleurs impossible que ce groupe marche d'accord et qu'il ait véritablement une politique commune. M. Millerand, qui prêche l'union radicale-socialiste, suivra-t-il M. Jules Guesde dans les voies du collectivisme, et sera-t-il suivi par M. Goblet? Voilà qui est plus que douteux, et déjà M. Goblet tire de son côté, laissant ses dangereux alliés de la veille et cherchant une situation à part qu'il aura bien de la peine à trouver.

La double élection du VIe arrondissement (quartier de Saint-Germain-des-Prés et de Notre-Dame-des-Champs, de la Monnaie et de l'Odéon) a été peut-être la plus intéressante de Paris, si elle n'a pas été la plus retentissante. La *Société républicaine* du VIe arrondissement est allée, trois jours avant le scrutin, chercher M. le professeur Léveillé qui pêchait la crevette sur les côtes de Normandie. Il est arrivé à la Préfecture de la Seine pour déposer sa déclaration de candidature à onze heures du soir, une heure avant la clôture définitive de la liste de candidats. M. Léveillé a été élu avec une belle majorité, et de même M. Pétrot, dans l'autre circonscription, tous deux appuyés par un chaleureux appel de la *Société républicaine*.

On a remarqué le nombre considérable des abstentions, qui fait que les députés sont aujourd'hui élus par le quart, par le cinquième des électeurs inscrits et par un nombre encore moindre. Ainsi, M. Chautemps obtient 6000 voix sur 21 000 ; M. Trélat, 2900 sur 12 000 ; M. Sembat, 2000 sur 10 000 ; M. Prudent-Dervillers, 1900 sur 7100 ; M. Chassaing, 2900 sur 9000, etc. La division des partis, la multiplicité des candidats et le peu d'intérêt que paraissent offrir, sans doute, les luttes si ardentes des scrutins de quartier, doivent être les principales causes de cette désertion en masse. Le champ électoral est d'autant plus agité qu'il est étroit ; des groupes de quelques centaines d'électeurs sont aux prises avec une animation extraordinaire, pendant que la majorité des électeurs s'abstient et s'éloigne des combattants. Il y a là un danger du scrutin d'arrondissement auquel on fera bien de penser.

Parmi les réformes que l'on propose à l'étude de la nouvelle Chambre, nous voyons placer au premier rang la réforme de notre organisation judiciaire. Elle a paru dans un grand nombre de programmes, et déjà les discussions de la presse sont engagées sur cette question, l'une des plus intéressantes certainement auxquelles nous puissions penser. On dit, avec raison, que « notre vieille machine judiciaire reste toujours telle qu'on l'a fabriquée, il y a cent ans, avec des tribunaux dont beaucoup n'ont presque rien à juger, des cours d'appel trop nombreuses, des magistrats condamnés trop souvent à se rouiller dans l'inaction ».

On ne peut mieux dire, et M. Jules Dietz a cent fois raison. Mais quand on a essayé de toucher à cette réforme, on a vu se dresser à leurs bancs les députés d'arrondissement, décidés à mourir plutôt que de sacrifier des institutions inutiles qui sont l'ornement et la gloire de leurs circonscriptions respectives. La nouvelle majorité, issue du scrutin d'arrondissement et de canton, aura-t-elle des sentiments plus généreux? Nous apportera-t-elle une vue plus claire et plus élevée des intérêts supérieurs de la France?

Notre régime électoral, dont nous voyons en ce moment même les faiblesses, demanderait à être réformé le premier. L'Assemblée de 1893 le pourra-t-elle? le voudra-t-elle? C'est une entreprise toujours bien difficile que de faire réformer par une Chambre le scrutin même dont elle est issue ; on l'a déjà fait pourtant et on peut le faire encore.

*
* *

Les discours et les attitudes de l'empereur d'Allemagne en Lorraine nous ont montré cet état d'exaltation d'esprit permanent qui est en désaccord si éclatant avec toutes les mœurs de notre époque et avec les dispositions générales de l'esprit européen. « Aujourd'hui, le 16e corps a fêté son jour d'honneur. Devant nous les vieilles hauteurs, avec leurs forts s'élançant vers le ciel, et, tout autour, un sol historique trempé de sang... Nous exprimons notre reconnaissance à Celui qui décide du sort des batailles... » Est-ce un prêtre, un poète ou un soldat qui parle ainsi ? C'est l'un et l'autre à la fois, et l'empereur termine en disant à ses généraux : « Vous avez eu l'honneur de vous attirer ma satisfaction... » L'avant-dernière phrase du toast de Metz a été traduite ainsi par les dépêches : « Vous êtes Allemands, vous le resterez. Que Dieu et notre épée allemande nous aident à faire que cela soit... » On dirait une parole qui sort du fond des siècles passés et qui vient braver toutes les habitudes d'esprit du monde contemporain.

*
* *

En Angleterre, la Chambre des communes a adopté le bill du *Home Rule* par 301 voix contre 267. Le triomphe de M. Gladstone a été admirable, et il a été donné à bien peu d'hommes, même les plus heureux, d'en obtenir un pareil.

M. Morley a terminé la discussion par quelques-unes de ces paroles qui remplissent l'âme anglaise d'orgueil et d'enthousiasme : « Élevons-nous au-dessus de la fange et de la confusion des factions éphémères, s'est écrié l'orateur philosophe. Rendons-nous bien compte que demain à pareille heure, dans tous les endroits du monde où la race irlandaise travaille, respire, soupire, ses enfants apprendront que nous avons fait enfin un pas décisif dans la voie qui mènera à la véritable incorporation de l'Irlande dans le Royaume-Uni. »

Mais la Chambre des lords en jugé différemment, et personne ne doute qu'elle ne défasse demain tout ce que la Chambre des communes a fait hier.

*
* *

La Belgique a adopté définitivement sa nouvelle Constitution. Le suffrage universel, mais un suffrage universel de forme particulière, avec un système de votes accumulés, sera désormais la loi de nos voisins.

HECTOR DEPASSE.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 12 TOME LII 16 SEPTEMBRE 1893.

UN JOURNALISTE INDIEN

M. Behramji Malabari : sa vie et son œuvre (1).

I.

L'éducation européenne, transportée dans l'Inde, y a introduit son enfant de prédilection, le journalisme. Tous les districts ont une presse locale, rédigée en langue indigène ou en anglais. Dans l'Hindoustan propre, entre Lakhno et Lahore, s'impriment plus de cent périodiques en ourdou; les journaux bengalis circulent aux bouches du Gange; le marathi et le guzerati se partagent la région de Bombay; le tamoul et le télougou, celle de Madras. Une évaluation approximative due au « prince de la statistique », le docteur Hunter, portait à trois cents environ le nombre des journaux publiés en langue vulgaire en 1885. Le personnel de rédaction se recrute en général dans la classe innombrable des *babous*, produits hybrides d'un enseignement exotique, bourrés de mots creux et de formules sonores, ignorants et pédants, impuissants et ambitieux, guidés par la vanité ou par l'intérêt, représentants sans mandat d'une opinion publique embryonnaire. Mais une élite de nobles esprits a compris la puissance et la dignité de l'arme mise à sa disposition et la consacre au service du droit et de la justice : tel Naoroji, l'avocat des revendications politiques de l'Inde, porté à la Chambre des communes par le suffrage des électeurs de Londres; tel encore Behramji Malabari, son collaborateur à la *Voix de l'Inde*, l'apôtre enthousiaste et désintéressé des réformes sociales. L'un et l'autre, ardents patriotes dans un pays où la patrie n'a pas de nom, ne sont pas pourtant de véritables Hindous, si on comprend sous cette désignation les individus soumis, malgré des divergences de culte et de doctrine, à l'autorité religieuse du brahmane. Parsis d'origine et de foi, ils descendent de ces Zoroastriens expulsés de l'Iran par une révolution, au moyen âge, et réfugiés sur la côte du Guzerate; accueillis avec faveur par les princes et par la population, les émigrés occupèrent bientôt une place considérable, marchands, banquiers, hommes de confiance et même ministres d'État; dégagés en grande partie de leurs préjugés traditionnels par le contact journalier de la société hindoue et musulmane, préservés par leur étroite cohésion d'une fusion qui eût effacé leur originalité native, enrichis par des qualités d'emprunt, sans rien sacrifier de leur fonds propre, ils apportaient à leur patrie d'adoption un contingent précieux de forces; assez familiers avec leurs voisins pour connaître les faiblesses et les misères de leur vie intime, poussés par une comparaison presque involontaire à en chercher les causes et les remèdes, ils étaient désignés naturellement pour jouer le premier rôle dans le mouvement réformiste de l'Inde.

La vie de M. Malabari vaut d'être contée. Ses confidences personnelles, ainsi que sa biographie écrite par M. Dayaram Gidumal, nous font pénétrer dans les recoins inexplorés du monde indien, si sévèrement

(1) Dayaram Gidumal, *the Life and life-work of Behramji M. Malabari*. — Bombay, 1888.

Du même : *Behramji M. Malabari, a biographical Sketch*. — London, 1892.

fermé aux voyageurs et même aux résidents. Gamin, écolier, étudiant, sous-maître, ses aventures d'enfance et de jeunesse répètent dans un cadre nouveau l'histoire du Petit Chose; mais l'intérêt se double d'admiration à voir sortir de ces rudes épreuves une âme énergique et tendre, un cœur compatissant et un esprit pratique. La sympathie pour l'œuvre s'accroît à connaître mieux l'auteur.

Fils d'un petit employé au service du guikowar, Behramji Malabari est né à Baroda, en 1853. A six ans, il perdit son père; il fut recueilli avec sa mère par un parent de sa grand'mère maternelle, un marchand d'épices en trafic suivi avec le Malabar, et connu sous le sobriquet de Malabari. Malabari offrit le mariage à la veuve, qui consentit pour assurer l'avenir de son fils, et l'orphelin prit le nom de son beau-père. Mme Bhikhibai, la mère de Behramji, n'était pas une femme ordinaire; sa taille courte et ramassée, sa grosse tête, ses yeux fendus en amande, son teint foncé ne lui donnaient pas de prétentions à la beauté; mais pour la volonté, la bonté, la charité, l'adresse aux travaux du ménage, elle ne craignait pas de rivale.

Religieuse sans bigoterie, elle n'hésitait pas, le cas échéant, à braver les préjugés les plus respectés : un jour, comme elle allaitait Behramji, — elle ne le sevra qu'à l'âge de cinq ans, — elle entend un bébé délaissé qui criait la faim dans la rue; elle court à lui, le prend dans ses bras, et sans connaître la caste de ce nourrisson fortuit, au risque de scandaliser toutes les commères du voisinage et d'encourir une grave impureté, elle lui donne le sein. Forte de son bon sens, elle tenait à ses idées et n'était pas femme à capituler même devant son mari. Bhikhibai et sa sœur avaient épousé deux frères, tous deux d'un tempérament doux et pacifique; les deux femmes avaient au contraire une vigueur égale de volonté. Toute la famille vivait réunie sous le même toit, conformément à l'usage indien; la sœur de Bhikhibai, qui jouissait à double titre du droit d'aînesse, en abusait pour tancer vertement sa cadette; elle lui reprochait de se lier trop intimement avec des voisines hindoues et de manquer à ses devoirs de piété parsie. Poussée à bout par ces accusations déplaisantes et par l'attitude impassible de son mari, elle s'enfuit un beau jour de Baroda avec son enfant, cachée dans une voiture de foin. Les routes étaient encore peu sûres, il y a quarante ans, dans l'Inde; des brigands arrêtent en chemin la charrette et découvrent les fugitifs. Mme Bhikhibai ne perd pas la tête, elle offre de préparer à ses agresseurs un repas succulent, quoique improvisé; ses talents culinaires, sa bonne grâce, sa fermeté souriante désarment les bons larrons, qui lui font une escorte d'honneur jusqu'à Surate.

Il fallait pour triompher de son robuste bon sens la folie superstitieuse de l'amour maternel : Behramji est pris de la petite vérole; le médecin fronce le sourcil, déclare le cas inquiétant, ordonne des remèdes qui échouent; il reste une dernière ressource : l'astrologue hindou, moitié praticien et moitié sorcier. Bhikhibai va le trouver : il tire des cercles, trace des nombres, propose des rites magiques, qui sont aussitôt repoussés avec horreur, et formule en fin de compte une ordonnance souveraine : installer dans la chambre du patient plusieurs images en argent de Sitla Mata, la divinité de la petite vérole, allumer devant elles une veilleuse, décorer le mur avec une figure en couleur de Sitla Mata, lui présenter des offrandes et lui adresser des prières deux fois par jour; interdiction à la mère de prendre autre chose que des grains de riz rôtis une seule fois par jour, tenir rigoureusement le malade au régime lacté; après la guérison, remettre à l'astrologue consultant les images en argent et offrir un sacrifice à Sitla Mata dans son temple. Bhikhibai observa quinze jours le jeûne prescrit, malgré des fatigues accablantes, mais Sitla Mata lui en sut gré : l'enfant guérit.

Le second mariage de Bhikhibai ne répondit pas à ses espérances maternelles : le naufrage d'une cargaison qui n'était pas assurée ruina d'un seul coup le vieux Malabari. Son expérience de droguiste, acquise dans une longue pratique commerciale, lui fournit une dernière ressource : il s'établit *hakim* (médecin indigène). Et la pauvre mère dut se séparer du fils qui la consolait et lui donnait une raison de vivre. L'âge était venu de le mettre à l'école. Voilà Behramji entré à l'école enfantine des Parsis, à Surate. Triste début! un maître qui frise la centaine, presque impotent, accroupi sur son siège, mais armé d'un long bambou qui va réveiller à distance les attentions somnolentes ou distraites; sa voix chevrotante marmotte les syllabes inintelligibles du credo zend, l'*Ashem Vohu* et l'*Ahuno Vairyo*, reprises en chœur par une vingtaine de faussets. Le programme est pieux, mais insuffisant. Behramji passe à l'école du brahmane Nirbhéram. Religieusement fidèle aux traditions consacrées, le maître y suit sans chercher mieux des méthodes et des usages vingt ou trente fois séculaires. Un simple instituteur de campagne frémirait d'horreur à ce tableau : comme local, une petite boutique; pour plancher, la terre battue; au fond, une estrade où Nirbhéram s'accroupit, l'air farouche comme Siva, son divin patron; l'auditoire, à l'instar du maître, est accroupi. Chaises, bancs, tables, cartes murales, crayons, ardoises, livres, tout le vain appareil du matériel scolaire est dédaigné ou ignoré. Le brahmane appartient à une confrérie mendiante et n'accepte pour honoraires que des fleurs, des fruits ou une poignée de grains; mais il sait aussi des moyens ingénieux pour instruire la jeunesse à peu de frais. Chaque élève dispose d'une planchette, d'un bâton pointu, d'un chiffon; la poussière du sol complète ce singulier écritoire. Déposée en couche mince sur la planchette et nivelée d'un geste adroit, elle vaut bien

les classiques tablettes de cire, coûte moins cher et ne s'use pas.

La matinée se passe à tracer, sous l'œil vigilant du maître, des chiffres, des lettres, des rédactions. A midi, examen général des exercices écrits. Les élèves défilent et présentent tour à tour leur dessin; le *satisfecit* se traduit par un grognement, mais gare aux paresseux! Ici, pas de pensums bénins, une férule à bout pointu vient vous chatouiller la peau; puis, dans une gradation savante, s'échelonnent les coups de sangle, les cailloux posés sous les genoux ployés, la pierre en travers des épaules, et Nirbhéram par-dessus, au risque d'écraser la victime hurlante. Qu'un intrus entre à ces cris, il trouve à qui parler; Nirbhéram fera respecter à coups de bâton sa méthode pédagogique. Tout l'enseignement se donne en vers mnémoniques; en vers la table des nombres, en vers les procédés des quatre opérations. Le calcul mental, trop négligé en Europe, fait ici des merveilles. Le bambin doit, sans hésiter, multiplier ou diviser tous les nombres jusqu'à 100, par 1/4, 1 2, 3/4, 1 1/4, 1 1/2, 2 1/2, 3 1/2. L'opération essayée par écrit le matin se répète de mémoire après midi. Parfois la classe se partage en deux camps, dirigés chacun par un coryphée, et tour à tour on s'interroge. Le 1/4 de 95? Les 3 1/2 de 79? Les 3/4 de 65? Et la réponse de jaillir sur-le-champ. Après les fractions, les nombres entiers, de 1 à 100. 25 × 25? 63 × 63? Qu'on s'étonne ensuite de voir les Hindous jongler avec des chiffres vertigineux! L'alphabet s'apprend de même : chaque lettre a un sobriquet expressif; chacune est associée dans un vers descriptif à un objet de forme analogue. Les exercices de composition vont de pair avec les exercices d'écriture. L'écolier novice improvise de vive voix des récits sur un thème du Ramayana ou du Maha-Bharata, ou s'initie à la vie réelle par la correspondance orale : lettre d'une femme à son mari parti pour une longue absence; lettre d'un marchand de Cambaye à son commis de Karrachi pour lui annoncer l'arrivée d'une cargaison de perles et de pierres précieuses; lettre d'un père à son fils, en résidence à Delhi, pour le prémunir contre les tentations malsaines de « ce pays lointain ». Les meilleurs essais obtiennent des fruits, des fleurs, parfois un congé, en récompense. Nirbhéram réserve aux moins heureux un large répertoire d'injures : « Oncle de chameau! fils d'aveugle! » et toute une gamme ascendante. Le pédadogue laisse à désirer, mais la méthode mérite l'attention; nos programmes officiels auraient tort de dédaigner l'humble Nirbhéram avec ses exercices oraux de calcul et de style.

Ballotté des Hindous aux Parsis, du brahmane au destour, Behramji retourne dans une école confessionnelle; le prêtre de Zoroastre qui la dirige cumule avec ses fonctions sacerdotales et didactiques un commerce de mercerie et de spiritueux et combine ingénieusement ses multiples rôles. Si l'élève qu'il rosse à tour de bras crie trop fort, il fait chanter en chœur à toute la classe de dévotes prières au bon Ahura Mazda. Tartuffe est de tous les temps et de tous les pays! La mère de Behramji, toujours à la recherche d'un établissement recommandable, le retire et le place à l'école anglo-indigène fondée à Surate par le riche philanthrope Sir Jamsetji. Mais avant de poursuivre ses études, il doit passer un an d'apprentissage dans la charpenterie, car sa mère appartient à une caste de charpentiers. Les Parsis ont emprunté à la société hindoue ces divisions rigoureuses, qui enferment l'homme dès sa naissance dans un cercle presque infranchissable de relations et d'activité.

Behramji, maintenant, a franchi ses dix ans, et sent grande envie de s'émanciper. Il s'est lié en classe à une bande de jeunes polissons : Surate n'a pas dans ses rues de gamin plus hardi et plus effronté. Tantôt il traverse à la nage la Tapti pour aller au village en face boire un verre d'eau-de-vie, tantôt il chevauche fièrement sur les routes, doublement heureux de se prélasser et de tricher le loueur qui croit sa bête en repos à l'écurie. Il ne se plaît qu'à des tours pendables : un matin, il voit un pauvre confiseur endormi sur une planche, devant sa boutique; un simple signe du doigt, et voilà notre dormeur, avec son lit de rencontre, chargé sur quatre épaules de bonne volonté. Un cortège se forme qui va vers la rivière et chante la formule des enterrements : « Frères, dites : Rama! » Le pauvre diable entr'ouvre les yeux dans une vague somnolence, se croit mort, crie pardon au ciel, confesse ses péchés; puis, l'esprit plus lucide, il soupçonne un mauvais tour et enfle sa voix pour couvrir les mauvais présages. Les porteurs le déposent tout doucement à terre et s'enfuient en éclatant de rire. Mais les goûts délicats d'une nature artistique se révèlent à d'autres jeux : vienne, à l'occasion d'une fête, une lecture publique du Shah Nameh, et Behramji ne quitte plus sa place, grisé par les récits épiques de Firdousi, trop heureux s'il est admis à déclamer la moindre tirade. Il fréquente les Khialis, poètes ambulants groupés autour d'un culte et d'un dogme communs; il apprend leurs odes, leurs rapsodies, leurs légendes; il assiste à leurs tournois en plein bazar, il s'y mêle, prompt à l'attaque, habile à la riposte. Il aime, la nuit, au clair de lune, s'asseoir comme un berger d'églogue sur la rive fraîche de la Tapti et moduler sur la flûte ou sur le violon d'harmonieuses mélodies. Quelle force doit l'emporter dans cette nature complexe? Ahriman va-t-il une fois encore triompher d'Ormuzd? Un deuil terrible, irréparable, vient brusquement dénouer le combat. Sa mère, si tendre et si chérie, attaquée du choléra, fut emportée en trois jours; l'enfant de treize ans se sentit à ce moment-là devenir un homme.

Orphelin, dénué de ressources, forcé de se suffire et de se diriger, Behramji oriente résolument sa vie. Il

quitte l'école anglo-indigène, donne des leçons au cachet, et, sur les instances bienveillantes du révérend Dixon, entre à l'école de la mission irlandaise presbytérienne. Behramji étonne bientôt ses maîtres par ses rapides progrès en langue anglaise; il prépare l'examen de matriculation qui doit lui ouvrir l'accès des fonctions publiques. Après deux ans de rude labeur, il est en état de concourir; mais il faut se rendre de Surate à Bombay, payer des droits d'inscription, et la bourse du pauvre étudiant est vide. Un voisin parsi apprend la détresse de son coreligionnaire et lui porte secours. Behramji part avec un lit de camp, une caisse de livres et un cahier de vers, le plus précieux de ses bagages. Mais le poète avait négligé l'arithmétique; elle se vengea cruellement au jour de l'examen. Inconnu et perdu dans la grande ville qu'il espérait hospitalière, Behramji ne savait où s'adresser. Les parents d'un élève qu'il avait jadis obligé par des répétitions gratuites le recommandèrent au directeur de l'École Spéciale Parsie, qui flairà la valeur rare du postulant, l'arrêta aux gages de quarante francs par mois et forma pour lui une classe nouvelle. Les honoraires, grossis par des leçons particulières, lui assuraient au moins le pain quotidien. Il ne perdait pas de vue la matriculation; après trois échecs successifs, il fut admis en 1871. L'aurore du bonheur se levait enfin pour lui.

Enhardi par le succès et par les compliments de ses juges, Behramji sortit ses manuscrits du tiroir où il les enterrait discrètement depuis plusieurs années, et il alla les présenter à un des membres les plus distingués de son jury, le docteur Taylor, critique sans rival en matière de langue et de poésie guzeraties. M. Taylor les lut avec enthousiasme et présenta l'auteur à son ami, le révérend docteur John Wilson, missionnaire, éducateur et linguiste, également estimable sous ce triple point de vue. La bonté intelligente et active du docteur John Wilson exerça sur Behramji une influence durable; s'il ne parvint pas à le convertir au christianisme, il ennoblit ses pensées, il épura sa foi, il attendrit ses sentiments religieux. Wilson baptisa le recueil du nom de *Niti Vinod* « Plaisirs de Moralité », et s'employa efficacement à lui gagner des souscripteurs. Le livre parut en 1875. Il fit époque; c'était la première œuvre du premier poète parsi.

La presse indigène l'accueillit avec des éloges éclatants; critiques hindous ou parsis, indigènes ou étrangers, s'accordèrent à vanter l'heureuse harmonie du style et du rythme, la souplesse élégante des mètres, la richesse de l'imagination, la noblesse de la pensée. Les khialis de Surate purent s'enorgueillir de leur ancien élève. Le titre choisi par Wilson traduit plutôt le caractère que le genre de l'ouvrage. La morale grave et religieuse qui inspire chacune des pièces se dégage en accents lyriques, soit que le poète s'écrie : « Où est Dieu? Quel est le vrai Dieu? Qu'est-ce que le vrai bonheur? Qui doit rire et qui doit pleurer? » soit qu'il résume en traits saisissants la vie de ses grands hommes, choisis avec un rare éclectisme : Napoléon Bonaparte, Karsandas Moulji, Nelson, Wellington, sir Jamsetji Jijibhoy (le premier baronnet parsi), le prince Albert, Gagannath Sankarsett... J'en passe, et des plus grands. Mais le cœur du livre, où palpite et frémit l'âme de l'auteur, est en dehors de ces déclamations brillantes : dans une suite de poèmes émus et pathétiques, relevés par une pointe d'*humour* douloureux, Behramji déplore les horreurs du veuvage forcé et les abominations des mariages infantiles. La « Prière à Dieu d'une veuve errante », l' « Avis aux chefs de caste hindous », les « Lamentations d'un cœur brisé », décèlent sous l'artiste le futur apôtre.

Behramji est poète et musicien de naissance; son oreille distingue et goûte spontanément le rythme dans les sons. A peine engagé dans l'étude de l'anglais, il lisait de préférence les poètes et s'exerçait à les imiter. Les littérateurs européens n'ont pas souvent la chance d'être appréciés par la critique orientale; les impressions d'un Indien intelligent valent d'être signalées, ne serait-ce qu'à titre de curiosité. Malabari n'a guère pour Shakespeare et Milton qu'une admiration de convenance; il ne les aime pas : l'un est trop familier, l'autre trop guindé dans sa monotonie. Wordsworth est le favori de son âme; Shelley, Byron, Burns, de son cœur. Nourri de ces modèles, il publie, en 1876, *la Muse indienne mise à l'anglaise*, recueil de vers sorti de la même inspiration que le *Niti Vinod*. La dédicace, adressée à Mary Carpenter, résume les sentiments de l'auteur; le patronage de la noble femme qui s'était vouée à relever « ses sœurs de l'Inde » classait définitivement Malabari dans le parti des réformes morales.

Introduit par la poésie dans la politique, Malabari ne s'immobilise pas dans une vaine sentimentalité; l'énergie de sa volonté, trempée par les épreuves d'une rude jeunesse, aspire à traduire ses convictions en actes. Malabari s'enrôle dans le journalisme, collabore au *Spectateur Indien* et fonde un nouveau périodique destiné à soutenir les droits des États natifs et les droits des masses; il va de ville en ville, dans le Guzerate et le Kattiawar, chercher des abonnements et des souscriptions. Peine perdue; la *Gazette de Bombay* meurt aussitôt née. Il acquiert à vil prix un autre journal en déconfiture, le *Spectateur Indien*, le ranime par des prodiges d'activité et d'intelligence, cumule les fonctions de gérant, de rédacteur en chef, de garçon de bureau, de distributeur à domicile, et parvient à conquérir le premier rang dans la presse de l'Inde.

Moraliste et doctrinaire, il disserte sur les événements et s'attache à en dégager une leçon à l'adresse du gouvernement ou des indigènes, libre dans l'éloge comme dans la critique, satisfait au besoin du suffrage de sa seule conscience; il laisse à ses confrères

les menues informations, et les faits divers, et toute la petite monnaie du journalisme; c'est un philosophe qui raisonne sur la politique. Mais de temps en temps le littérateur vient dérider l'austère gravité du journal : Malabari excelle à enlever d'une touche légère des croquis instantanés; son style alerte, haché, sautillant a la souplesse et l'agilité de la vie; sa fantaisie d'une ironie souriante va des vieilles villes aux vieux préjugés, des juges aux médecins, des faux dévots aux prêtres ignorants. Scènes et portraits, dispersés au hasard des colonnes, méritaient de survivre au journal éphémère; réunies en volume, les notes sur *le Guzerate et les Guzeratis* ont trouvé des lecteurs et des admirateurs hors de l'Inde, dans l'Occident, jusqu'en France et jusqu'à la *Revue des Deux Mondes*. Trois éditions en ont paru dans l'espace de six ans, succès colossal pour un ouvrage de littérature légère, écrit dans l'Inde en anglais par un Parsi. La réputation de Malabari est dès lors si répandue que M. Max Muller le choisit pour organiser une traduction en langues indigènes de ses Conférences sur l'origine et le développement des religions. Il se consacre avec ardeur à cette entreprise qui flatte ses plus chères espérances, et s'emploie de toutes ses forces à une œuvre qui oppose dans un contraste instructif à l'hindouisme dégénéré la pureté du brahmanisme originel. Il se charge lui-même de la version guzeratie, qu'il publie en 1882, et confie à des collaborateurs éprouvés les versions en mahrati, en bengali, en hindi, en tamoul, en sanscrit.

Malabari a passé la trentaine; l'expérience a mûri ses idées et fixé sa ligne de conduite. Il ne se laisse plus guider à des émotions fugitives, à des impressions passagères; il vit sur des principes bien arrêtés, groupés sans prétentions à un syncrétisme transcendantal, mais suffisants pour assurer à sa vie l'harmonie et la continuité. Sa religiosité native, développée par la piété libérale de Bhikhibai, cultivée par les missionnaires anglais, s'accommode à sa façon des dogmes mazdéens interprétés par une symbolique ingénue. Il flétrit les vices du clergé, les superstitions dégradantes des fidèles, et tire de sa conscience, plutôt que des textes, un certain zoroastrisme primitif, qui le laisse fort à l'aise au sein de son église. Son procédé de critique est assez simple, et rappelle le fameux dilemme de William Jones dans sa lettre à Anquetil du Perron sur le Zend-Avesta : « Zoroastre ne pouvait écrire des sottises pareilles... Ou Zoroastre n'avait pas le sens commun, ou il n'écrivit pas le livre que vous lui attribuez. » Malabari, moins sceptique que Jones, accepte l'Avesta, mais ne s'en embarrasse guère.

Le christianisme l'a séduit par ses missionnaires, et surtout par le bon docteur Wilson, qui n'avait pas désespéré de le convertir; Malabari, malgré ses sympathies, refusa, parce qu'il ne croyait pas à la nécessité d'un médiateur entre l'homme et Dieu. Il rend surtout justice au brahmanisme, trop décrié : « La poésie de l'Inde m'a enseigné la charité et la tolérance. Les poètes de l'Inde et la fréquentation des Hindous m'ont appris ceci surtout, qu'il y a place pour toutes les opinions sur chaque phase de ce problème impénétrable et complexe que nous appelons la vie. » Le rôle de l'Inde et sa grandeur originale dans l'histoire de la pensée humaine n'ont jamais été définis avec plus de précision. Sa prédilection de naissance pour la doctrine de Zoroastre ne l'aveugle pas; il ne compte pas sur une religion d'importation pour le salut de l'Inde; il ne l'attend que de l'hindouisme transformé. La morale brahmanique et les classiques sanscrits n'ont pas d'admirateur plus ardent que ce Parsi; il oppose dans un contraste douloureux l'Inde antique à l'Inde moderne, il mesure avec pitié la profondeur de la chute, et prêche un retour intelligent sans servilité aux traditions glorieuses d'un passé lointain, aussi lointain, aussi décevant peut-être que le zoroastrisme primitif.

Le même esprit d'idéalisme pratique inspire la politique de Malabari. Il adopte le programme du parti national sans être dupe de ses utopies; il souscrit sans ardeur à l'idée d'un parlement local, mais il estime que le gouvernement peut exercer au système électif l'élite des corps constitués, municipalités, chambres de commerce, universités, et leur demander de désigner des conseillers à titre officieux et consultatif. Il propose d'ouvrir plus largement les fonctions publiques au personnel indigène, en le recrutant par voie de concours. Les relations politiques et financières entre l'Inde et l'Angleterre sont plus ou moins contre nature; il réclame de la métropole un traitement moins écrasant et plus sympathique. Il n'est pas des songe-creux qui poussent le cri : L'Inde aux Indiens! « Une Inde unie, une Inde nationale, une Inde en paix et bien ordonnée n'est pas dans les possibilités d'un avenir prochain. » Il est loin de méconnaître les services rendus par le régime britannique, et même il en souhaite franchement le maintien; il ne lui demande, en retour d'une soumission loyale, que la justice. La politique des politiciens a fait son temps : « L'heure des classes est passée, l'heure des masses est venue. » Le bien-être de ces masses dédaignées et comme ignorées peut seul assurer la stabilité de l'empire britannique. Le gouvernement, qui a charge d'âmes humaines par centaines de millions, croit sa tâche accomplie quand il a construit des écoles, et s'arrête au seuil du foyer domestique en protestant de sa respectueuse discrétion. C'est là pourtant, dans cet asile soi-disant inviolable, que s'élabore la fatale déchéance de l'avenir. C'est là que s'engendre dans des mariages monstrueux, sous l'œil paterne de l'administration complice, une race débilitée, dégénérée, atrophiée, impuissante aux œuvres de la pensée et du corps. C'est là que se célèbrent avec les formalités légales ces unions en bas âge, recrutement infaillible du veuvage, de l'immoralité et de l'infanti-

cide. La pitié, l'humanité, l'intérêt de l'Angleterre comme de l'Inde imposent un programme urgent de réformes sociales.

SYLVAIN LÉVI.

(*A suivre.*)

L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE SOUS NAPOLÉON (1)

L'alliance franco-russe avait été formée à Tilsit, et en apparence, consolidée à Erfurt. Jamais deux souverains, naguère ennemis, ne s'étaient prodigué tant de marques d'amitié, de confiance, de tendresse même, avec une nuance d'admiration stupéfaite chez Alexandre, à mesure que se révélait plus complètement à lui le génie de son partenaire. Jamais on n'avait conçu, dans l'entente commune, de plus longs espoirs et de plus vastes pensées. Ces mirages d'Orient dont le César français éblouissait son ami d'Erfurt semblaient avoir jeté celui-ci dans une sorte de griserie.

Pourquoi est-ce du lendemain d'Erfurt qu'il faut dater le « déclin de l'alliance » ? M. Vandal, son nouvel historien, nous a déjà dit (2) ce qu'on fit alors d'efforts, dans l'entourage même de Napoléon, pour empêcher Alexandre de s'abandonner à son prestige. Il s'est trouvé aux côtés de l'empereur français des hommes dont la parole détruisait l'effet de sa parole. Au premier rang, Talleyrand, avec sa fameuse apostrophe au tsar : « Sire, que venez-vous faire ici ? » Et il lui montrait un tout autre rôle que celui que Napoléon assignait à son allié : soutenir contre l'empereur de la Révolution la cause des rois, des vieilles cours de la vieille Europe. Cette première trahison de Talleyrand fut suivie de beaucoup d'autres, ou plutôt elle devint chronique. Le ministre de Napoléon se fit le conseiller occulte d'Alexandre : les archives de Russie révéleront quelque jour le chiffre des mensualités dont Talleyrand laissa payer ses conseils. Dès lors Napoléon fut entouré, enveloppé d'une atmosphère de traîtrise : toutes ses paroles, toutes ses boutades furent rapportées ; ses papiers les plus importants copiés, livrés ; il ne put avoir un secret à lui. Talleyrand fit plus que vendre son maître aux Russes ; il l'espionna aussi pour le compte du Hapsbourg ; en 1809 il avertissait les ministres autrichiens « de ne point se laisser prévenir ». Un livre récent de M. Pingaud (3) montre avec quelle audace, à quelle profondeur, furent poussées, dès le temps du consulat, les mines souterraines sous les pieds du colosse.

L'alliance de Tilsit et d'Erfurt fut peut-être la grande faute de la politique napoléonienne. Jamais, nous allons le voir, elle ne rendit à l'Empereur un service sérieux ; par deux fois elle l'empêcha de recueillir le fruit intégral de ses victoires, sur la Prusse en 1807, sur l'Autriche en 1809. Elle l'empêcha de compléter le rétablissement de la Pologne, qui eût été le résultat le plus durable de ses triomphes et la seule garantie possible du nouvel ordre européen. Elle le contraignit à livrer les alliés traditionnels de la France, la Suède et la Turquie, qui ne se retrouvèrent pas à nos côtés lorsque vint la lutte suprême, dont l'hégémonie du monde était l'enjeu. Que l'alliance russe ait été inutile et même nuisible, M. Vandal, dans ses deux volumes sur *Napoléon et Alexandre Ier*, en accumule les preuves ; et la démonstration n'en emprunte que plus de force à la méthode même de l'auteur, qui se borne à exposer, si réservé dans les conclusions. Il n'en pouvait être autrement : les mêmes raisons qui aujourd'hui recommandent cette alliance à la Russie et à la France la rendaient impossible aux temps napoléoniens : aujourd'hui il s'agit de faire contrepoids à la puissance formidable qui pèse sur le centre de l'Europe ; à cette époque, cette puissance n'existait même pas ; il s'agissait uniquement de savoir qui, de la France ou de la Russie, dominerait en Allemagne et en Orient. Aujourd'hui l'alliance franco-russe est une œuvre commune de salut ; alors elle ne pouvait être qu'un malentendu entre deux colossales ambitions. Aucune des critiques qu'elle méritait, à cette époque-là, ne vaut pour le temps présent. La position des questions européennes est radicalement changée ; les termes du problème sont renversés ; inverse doit être la solution.

*
* *

Voici comment se résumait pratiquement l'entente de Tilsit et d'Erfurt : Napoléon avait toute liberté pour s'engager plus à fond dans l'aventure d'Espagne ; en échange Alexandre pouvait s'annexer la Finlande au détriment de la Suède, les pays roumains au détriment de la Turquie. Pour Napoléon une conquête impossible, où devaient s'engloutir trois cent mille de ses meilleurs soldats ; pour Alexandre, deux provinces, la Finlande et la Bessarabie, que la Russie tient encore aujourd'hui, la Moldavie et la Valachie, qu'un peu plus d'habileté dans la conduite des opérations lui eût également assurées. Comme si ce marché n'eût pas été déjà si désavantageux pour Napoléon, il se condamnait à une reconstitution incomplète de la Pologne, dégénérée en un duché de Varsovie sous le sceptre d'un roi de Saxe ; il s'était interdit d'annihiler la Prusse, ce qui eût supprimé le noyau des futures insurrections allemandes ; plus tard il s'interdira de

---

1. Albert Vandal, tome II, *Napoléon et Alexandre Ier ; le second mariage de Napoléon ; le déclin de l'alliance*. — 1 vol. in-8°, 570 pages. Paris, Plon.

2. Du même auteur : *Napoléon et Alexandre Ier* ; tome I, *de Tilsit à Erfurt*. Paris, Plon. — Voyez dans la *Revue* le numéro du 4 juillet 1891.

3. *Un agent secret sous la Révolution et l'Empire, le comte d'Antraigues*. Paris, Plon, 1893. — Voir la *Revue* du 29 juillet 1893.

démembrer l'Autriche, c'est-à-dire s'obligera à conserver sur son flanc cette armée obstinément sur le pied de guerre, qui a figuré dans six coalitions contre la France. Du moins la Russie sera-t-elle d'un appui efficace à la France pour le maintien de la paix en Allemagne, pour l'achèvement de la guerre maritime ?

Ceci est le sujet du volume de M. Vandal. Alexandre était sorti d'Erfurt déjà désabusé de Napoléon, dégrisé de ses rêves orientaux, ayant signé avec Talleyrand le pacte qui faisait de celui-ci, dans le cabinet même de Napoléon, l'œil et l'oreille du tsar. Dès lors nous le voyons s'occuper uniquement de récolter les avantages immédiats que lui assure l'alliance, pousser sa guerre contre la Suède, contre la Turquie, c'est-à-dire préparer, avec un bénéfice net, la liquidation de l'alliance. La guerre à laquelle il s'est obligé contre les Anglais se borne à une vaine déclaration, que ne vient même pas sanctionner l'exacte fermeture de ses ports : Russes et Anglais se ménagent; l'escadre de Séniavine capturée par les Anglais dans les eaux du Tage, sera gardée par eux comme un dépôt, restituable à la prochaine et presque certaine réconciliation. Des quatre guerres dont Alexandre se plaint d'avoir assumé la charge par pure amitié pour Napoléon, il ne mène avec énergie que celles qui frappent sur les alliés permanents de la France (Suède, Turquie, Perse).

Bientôt arrive le moment où la solidité de l'alliance va être mise à l'épreuve. Napoléon est engagé dans la guerre d'Espagne; ses lanciers rouges de Pologne ont enlevé le col de Somo-Sierra ; les débris de l'armée anglaise sont refoulés, l'épée dans les reins, sur la Corogne; il semble qu'il n'en coûtera plus qu'un effort pour en finir ; l'Espagne même, au moins dans ses classes supérieures, paraît se résigner, et les assurances de fidélité affluent autour du roi Joseph, réinstallé dans Madrid.

A ce moment, l'Autriche se reprend à remuer. Il eût suffi qu'Alexandre dît alors un seul mot pour que François II, encore tiraillé entre le parti de la guerre et le parti de la paix, se tînt coi. Ce mot, il ne le dit pas. Il avouait à notre ambassadeur Caulaincourt qu'une nouvelle guerre entre la France et la maison de Hapsbourg le mettrait dans le plus grand embarras ; son traité avec Napoléon « l'obligeait à tirer l'épée » contre l'Autriche, si elle attaquait la première ; si elle était vaincue, son écroulement serait un grand malheur pour l'Europe, pour la Russie. C'étaient là autant de raisons impérieuses pour que, de tous ses efforts, il s'étudiât à prévenir la rupture. Il fallait, d'une part, intimider l'Autriche, en publiant l'engagement qui liait la Russie à la France; d'autre part, si c'était la peur qui la faisait courir au devant du danger, la rassurer en lui donnant la garantie, en son nom et au nom de Napoléon, qu'elle ne serait point attaquée. Il ne fit rien de tout cela. Il laissa même entendre qu'il était aussi las que l'Autrichien de la prépondérance napoléonienne ; qu'il n'emploierait jamais la force pour le maintenir dans le calme. Il ne lui donna que des avis propres à entretenir ses espérances, ses illusions, ses désirs de revanche; il lui conseilla seulement d'attendre, de temporiser, de réserver ses forces pour une occasion meilleure; il alla jusqu'à lui dire : « L'heure de la vengeance sonnera un jour. »

L'Autriche comprit qu'elle ne trouverait pas un ennemi dans celui qu'un engagement solennel liait pourtant à son ennemi. Le parti de l'action prit à Vienne une nouvelle assurance, et les préparatifs de guerre furent poussés avec une ardeur fiévreuse.

Napoléon, qui, à ce moment-là même, était sur le point d'anéantir en Espagne l'unique armée que possédât l'Angleterre, fut contraint de s'arrêter dans la poursuite de ses débris. Il vit nettement que la conquête de l'Espagne, la seule part que lui eussent faite les arrangements de Tilsit, était compromise ; que l'Autriche, dont Alexandre lui avait garanti la tranquillité, ne resterait pas tranquille. On peut accuser tant qu'on voudra l'ambition de Napoléon, la folie de son entreprise espagnole, sa violence de caractère, son infatuation : il faut admirer cependant la longanimité dont il fit preuve alors à l'égard d'un allié déjà suspect, la Russie, et d'un ennemi déjà déclaré, l'Autriche. Il tenta alors l'impossible pour prévenir cette nouvelle guerre d'Allemagne, pour obtenir de l'ami de Tilsit le mot qui eût suffi à rassurer cette cour affolée de Vienne.

Son premier acte, en arrivant à Paris, fut de disgracier Talleyrand. Certes, il ne pouvait avoir la preuve écrite de sa trahison, de ses correspondances avec la Russie pour l'engager à ne rien faire, avec l'Autriche pour la presser de faire vite; mais un sûr instinct l'avertissait que l'ex-évêque d'Autun était au centre des intrigues dont il se sentait environné. Il n'eût été que juste en l'enfermant dans quelque prison d'État : il se contenta de lui retirer la clef de grand-chambellan. La Russie affecta de se froisser de cette disgrâce, comme si Napoléon eût rompu davantage avec les idées de modération internationale. Elle entretint avec le ministre congédié une correspondance plus active.

Napoléon avait compris, d'autre part, que le vieux prince Kourakine, ambassadeur de Russie à sa cour, avec son habit surchargé de décorations et de diamants, n'était qu'un fantoche, quelque chose comme le diplomate de *La Vie parisienne*. Mais le comte Roumiantsof, ministre des affaires étrangères d'Alexandre, était alors à Paris : c'est pour l'entretenir que l'Empereur était accouru des champs de bataille espagnols, d'abord à franc étrier, puis en poste. Il réussit à mettre la main sur lui au moment où le comte cherchait à lui échapper. Il lui parla sérieusement, mit cartes sur table, lui présenta les effectifs des deux armées, lui démontra jusqu'à l'évidence que l'Autriche « recevrait des coups de bâton », s'offrit à la rassurer en joignant sa garantie à celle que donnerait Alexandre, parla

même d'évacuer les territoires de la Confédération du Rhin, de ramener toutes les troupes françaises en deçà du fleuve. Roumiantsof déploya, pour échapper à cette pressante argumentation, toutes les ressources dilatoires de la diplomatie; entre temps, il faisait ses confidences à Metternich, et rien n'en était perdu pour la cour de Vienne. A la fin, il n'y tint plus : il précipita son départ : ce fut une fuite. Napoléon n'eut plus d'autre interlocuteur russe que Kourakine.

La conséquence de cette abstention de la Russie, c'est que l'Autriche osa prendre le rôle d'agresseur. Du même coup se posa pour la Russie le *casus fœderis*. Il fallait qu'elle joignît ses armées à celles de la France; ou bien l'alliance franco-russe n'était qu'un vain mot, et, suivant la boutade de Napoléon, elle « devenait honteuse ».

La Russie, au moment d'agir, se montra telle qu'elle s'était montrée au moment de parler. Alexandre ne cessait d'assurer Caulaincourt de son admiration, de son amitié, de sa tendresse pour Napoléon; il se jetait à son cou et l'embrassait. Quant à l'armée qu'il était censé avoir mise en marche pour envahir la Galicie, pas de nouvelles. Pendant ce temps, Napoléon avait chassé les Autrichiens de la Bavière, battu l'archiduc Charles à Abensberg, Eckmübl, Ratisbonne, bombardé Vienne, et fait son entrée dans cette capitale. Le 21 mai, se livrait la sanglante bataille d'Essling. Tous les ennemis de Napoléon qualifièrent de défaite une journée où l'avant-garde française, séparée du gros de l'armée par la rupture des ponts, avait tenu tête à toutes les forces autrichiennes, et maintenu ses positions. L'Angleterre exultait, l'Allemagne s'agitait. A ce moment surtout, un concours sérieux de l'allié russe eût été utile. Il ne parut pas sur le Danube. Alexandre redoubla de cajoleries envers notre ambassadeur, de compliments à l'adresse de Napoléon. Peut-on blâmer celui-ci quand il faisait écrire à Caulaincourt : « Des compliments et des phrases ne sont pas des armées. » On vainquit donc sans les Russes, et la journée de Wagram mit l'Autriche à la merci de Napoléon.

Cinquante-trois jours après l'ouverture des hostilités, l'armée de Galitsyne avait passé la frontière et pénétré en Galicie. Ce qu'elle y fit alors caractérise mieux que tout le reste la politique du gouvernement russe. D'abord elle agit avec une lenteur désespérante : le général Sievers, sur le point de franchir le San, se rappelait qu'on était au lundi, jour réputé défavorable chez les Russes; le lendemain, il avait égaré sa croix de Saint-Georges, encore un fâcheux augure. Quand cette armée se décida enfin à opérer, elle sembla n'avoir d'autre ennemi que l'armée du grand-duché de Varsovie, commandée par Poniatowski, et qui tenait tête à l'archiduc Ferdinand. Elle ne fit rien pour aider le prince quand il dut d'abord plier sous la supériorité numérique des Autrichiens; elle fit tout pour le contrecarrer quand la fortune lui revint. Elle trouva moyen, par suite d'un accord secret avec les Impériaux, d'entrer avant lui dans Cracovie : Poniatowski dut jeter son cheval sur les hussards russes, et faire croiser la baïonnette à son infanterie pour s'ouvrir un passage jusqu'à la place d'Armes. Au contraire, quand Russes et Autrichiens se trouvaient en présence, ils se gardaient bien de brûler une amorce; une seule fois, à Oulanovka, les Autrichiens firent une salve, qui coucha un mort et deux blessés; tout de suite leur chef fit porter à Galitsyne ses excuses pour ce fâcheux malentendu : on avait mal distingué les uniformes; on avait cru avoir affaire à des Polonais, etc.

*
* *

Or, du milieu de cette guerre entre Autrichiens et Français, quelque chose de nouveau était sorti, une chose que la perspicacité d'Alexandre avait prévue de loin, que sa volonté toujours incertaine n'avait pas su prévenir : la résurrection de la Pologne. Napoléon avait été faiblement soutenu par ses alliés de la Confédération du Rhin, complétement délaissé par ses alliés de Russie; mais dans les jours critiques où la fortune avait un moment hésité, au lendemain de la boucherie d'Essling, il y avait des hommes qui n'avaient point hésité, point spéculé sur les conséquences de la rupture d'un pont. C'étaient ceux que Napoléon traitait officiellement de Varsoviens, sujets du roi de Saxe, et auxquels Alexandre refusait avec colère le nom de Polonais. Ceux-là s'étaient battus de bon cœur, rivalisant d'ardeur avec Poniatowski leur général; et spontanément la Galicie autrichienne s'était insurgée. La réunion de cette province avec le grand-duché de Varsovie aurait reconstitué la Pologne.

La Russie avait, par son abstention, rendu encore plus indispensable à Napoléon le concours des Polonais; les lenteurs calculées de son armée l'avaient empêchée, par une occupation opportune de la Galicie, de prévenir l'insurrection. Maintenant sa prétention était que, dans la paix qu'allait subir l'Autriche, il ne fût question ni de la Galicie ni des Polonais.

Les pages qui suivent, dans M. Vandal, nous montrent Napoléon sincèrement soucieux des intérêts et même des préjugés de son impérial allié, attentif à le deviner, à le ménager, à prévenir ses ombrages, à éloigner ce nom et ce fantôme de la Pologne qui l'épouvantent. Ce Napoléon, au génie excessif, outrancier, nous apparaît ici incertain, tâtonnant, au point de laisser le temps à l'Autriche de se remettre du coup de foudre, n'osant recueillir les fruits de sa victoire, ne sachant de quelles provinces affaiblir le Hapsbourg pour ne pas trop inquiéter le Romanof. Assurément ce n'est pas la peur de la Russie qui l'arrête : dans sa campagne galicienne de 1809, comme dans ses campagnes danubiennes contre les Turcs, elle n'avait point fait figure de grande puissance militaire. Non, mais il reste scrupuleusement fidèle à ses engagements que

d'autres ont traités si légèrement. Ou, si l'on veut à tout prix trouver un motif intéressé, il n'a pas perdu l'espoir de trouver la Russie plus fidèle dans une autre occasion, la grande lutte contre l'Angleterre.

M. Vandal a bien vu ce que Napoléon aurait gagné à passer outre, à grossir le grand-duché varsovien de la totalité de la Galicie (sauf peut-être les cantons de langue russe et de religion orthodoxe) : « En assurant aux Polonais un régime moins dur, il s'attacherait pour jamais une nation ardente et dévouée ; il ajouterait cette vivante matière à tous les éléments dont il avait composé sa puissance ; partout ailleurs l'empire napoléonien ne gagnerait que des terres ; en Galicie il s'annexerait des âmes. »

Ce n'est pas en Galicie seulement qu'il aurait pu s'annexer des âmes, mais dans une autre partie du monde slave. Quand on sait quelle nation énergique a été dans le passé le peuple tchèque, à l'époque des grandes guerres hussites, avant que l'inquisition jésuitique et la bureaucratie hapsbourgeoise ne l'eussent dompté, quand on pense au puissant réveil qu'il a eu en ce siècle, depuis l'insurrection de Prague en 1848 jusqu'au temps présent, on peut se demander pourquoi Napoléon n'a jamais songé à reconstituer, en même temps qu'un royaume de Pologne, un royaume de Bohême. Il aima mieux porter ses vues sur les provinces illyriennes, où il y eut, sans doute, sous sa domination, quelques manifestations d'une nationalité à demi réveillée, mais où l'élément slave était comme étouffé sous la prépondérance des éléments allemands.

La paix de Schœnbrunn ne fut pas assurément ce qu'elle aurait pu être après des succès militaires si décisifs, après tant de preuves de haine irréconciliable données par l'Autriche. Celle-ci aurait pu être réduite à Vienne et au royaume de Hongrie. Sur ses débris on eût pu recréer deux ou trois nationalités vivaces, qui n'eussent pas suivi le mouvement allemand de 1813; et la Bohême aurait été au cœur de la Germanie une citadelle napoléonienne au lieu d'être la place d'armes de l'Autriche et le tombeau de l'armée de Vandamme.

A Schœnbrunn, Napoléon laisse la Galicie partagée en trois morceaux, entre la Russie, qui gagna 400 000 âmes sans avoir eu à donner un coup de sabre, l'Autriche, qui en garda 1 500 000, le grand-duché, qui ne s'accrut que de 800 000. Est-ce donc une paix bâclée? Seulement en apparence ; car Napoléon, en prenant les provinces illyriennes dont il n'avait que faire, se ménageait en elles un objet d'échange contre ce qui restait de Galicie autrichienne, c'est-à-dire, en somme, le moyen de reconstituer la Pologne. Ainsi, dans ces stipulations bizarres que lui imposa le respect de l'alliance russe, on découvre cependant l'indication de vues toutes différentes. Évidemment s'est fait jour dans le cerveau de Napoléon l'idée qu'il pourrait bien un jour avoir affaire à la Russie, et que ce jour-là il serait bon de lui opposer la Pologne debout tout entière.

Au reste, les bizarreries de ce traité, comme de beaucoup d'autres à cette époque, s'expliquent. On n'avait pas alors la préoccupation des nationalités. Elles ne se sont guère révélées aux politiques européens que dans la tourmente de 1848. Les diplomates du congrès de 1815 n'étaient pas plus avancés sur ce point que Napoléon. En 1809, celui-ci ne se doutait pas sans doute à quel point la Bohême n'est pas un pays allemand. Entre la Galicie occidentale et la Galicie orientale, il ne voyait qu'une différence de religion, là-bas catholique, ici orthodoxe, tandis que la question de race et de langue en établit entre elles une plus profonde. Il fut victime dans la question polonaise des mêmes illusions ; en 1812 il crut faire la guerre pour reconstituer la Pologne, tandis que son grand-duché, à part la Galicie autrichienne, comprenait déjà tous les pays vraiment polonais ; Alexandre, de son côté, persistait à s'effrayer d'une reconstitution de la Pologne, quand, en réalité, il ne restait plus en dehors de celle-ci que des provinces lithuaniennes et russes. La diplomatie ne soupçonnait pas à cette époque que la Russie, dans les partages de la Pologne, n'avait, en réalité, pas reçu de pays polonais. Toutes ces erreurs ethnographiques, fondées sur ce qu'en Lithuanie comme en Bohême on ne voulait tenir compte que de la langue parlée dans les salons, et non de celle du peuple, aboutirent à de grosses fautes politiques et à des bouleversements prodigieux.

La paix de 1809 fut pour Napoléon une paix médiocre, parce que sur deux points il avait tenu à ménager la Russie : en ne refaisant pas la Pologne, en ne réduisant pas l'Autriche à l'impuissance. Cependant, c'est la Russie qui fut la plus mécontente. Lorsque notre ambassadeur vint communiquer au tsar les stipulations de Schœnbrunn, celui-ci lut le traité « sans proférer un mot... Après, il garda assez longtemps le silence ».

La paix comme la guerre de 1809 avaient produit, dans le bon accord franco-russe, une fissure : la question polonaise, les exigences de Napoléon en matière de blocus continental furent les deux coins qui travaillèrent à l'élargir ; sur ces deux coins chaque incident nouveau va frapper son coup de maillet.

*
* *

Rien n'était perdu cependant si une nouvelle épreuve, aussi décisive que celle de la campagne russe de 1809, n'était venue renseigner Napoléon sur ce qu'il pouvait attendre de l'alliance. Cette épreuve, ce fut la question de son second mariage.

Décidé à faire prononcer son divorce avec Joséphine, il avait fait dans sa pensée le tour des fiancées possibles dans les familles souveraines de l'Europe. Ce qu'il conservait encore de confiance politique et d'affection personnelle pour Alexandre avait d'abord fixé son

choix sur un mariage russe. Le 22 novembre 1809, dans une dépêche soigneusement chiffrée, où les plus grandes précautions, la plus grande discrétion étaient recommandées, Caulaincourt reçut l'ordre de sonder le tsar.

Cette négociation allait s'enchevêtrer dans une autre, de nature différente, mais tout aussi épineuse. Vainement Napoléon s'était ingénié à rassurer Alexandre sur ses frayeurs polonaises, supprimant dans les actes officiels jusqu'au nom de la nation proscrite, déclarant solennellement, dans son discours d'ouverture des Chambres, la satisfaction qu'il éprouvait des acquisitions russes en Finlande, Roumanie et Galicie. Alexandre ne voulait pas être rassuré. Il prétendait faire signer à son allié un traité dont le premier article portait : « La Pologne ne sera jamais rétablie. » Or Napoléon trouvait cette formule inusitée, absurde même, puisque personne ne dispose de l'avenir, trop dure pour les Polonais, qui l'avaient héroïquement servi, dangereuse, puisqu'elle donnait à la Russie un moyen de les retourner contre la France.

Autant Alexandre se montrait pressant pour enlever de vive force la signature de ce traité, autant il manifestait de lenteur à se prononcer sur le mariage. Non qu'il cessât d'accabler Caulaincourt de ses protestations d'amitié pour Napoléon, d'affirmer le désir ardent qu'il avait de cette union; mais il se retranchait derrière la tsarine mère, qui seule disposait de la main de ses sœurs; celle-ci, à son tour, consultait par lettres sa fille Catherine. Le temps s'écoulait. Napoléon, avant Caulaincourt, avant ses ministres, comprit que la Russie « filait un refus ».

Metternich, qui se trouvait alors à Paris, devinant ce qui se passait dans la tête du César français, avait tout de suite laissé entendre que, si l'Empereur demandait la main d'une archiduchesse, la cour d'Autriche s'empresserait de dire *oui*. Sans accueillir encore l'ouverture, Napoléon fit entrer dans ses plans l'hypothèse du mariage autrichien. Il trouva bon qu'on en parlât dans Paris. En un premier conseil, où assistèrent les grands dignitaires de l'Empire, il écouta les arguments pour et contre le mariage russe et le mariage autrichien, s'étudiant à empêcher que les dispositions des assistants ne se marquassent trop nettement dans un sens ou dans l'autre, interrompant l'un d'eux qui affirmait que l'Autriche n'était plus une grande puissance : « On voit bien, monsieur, lui dit-il, que vous n'étiez pas à Wagram. » Cependant, à la cour, à la ville, le projet de mariage autrichien faisait son chemin. Il séduisait les esprits modérés, ceux qui espéraient que la réconciliation des deux maisons impériales mettrait fin aux grandes guerres, les nobles ralliés à Napoléon, même les frondeurs du faubourg Saint-Germain, qui se souvenaient de la première souveraine autrichienne, Marie-Antoinette. Il trouva des partisans inattendus. L'impératrice répudiée, Joséphine, s'intéressa de savoir qui lui succéderait, et à la différence de cette épouse de *Divorçons*, qui dit toujours : « Une autre, bon, mais pas celle-là, » elle avait manifesté ses préférences pour la fiancée autrichienne. Cela devait influer sur l'esprit de l'Empereur qui, en se séparant de Joséphine pour une grave raison d'État, n'a jamais cessé de l'aimer, et auquel on pourrait appliquer le mot célèbre : *Invitus invitam dimisit*. Tous les Beauharnais avaient embrassé le même parti, le prince Eugène dans l'espérance d'avoir la paix sur la frontière de son royaume d'Italie.

L'Empereur ne se décidait pas. Toujours il regardait du côté de Pétersbourg, attendant impatiemment les dépêches de son ambassadeur. Mais quand lui-même parlait mariage, Alexandre répondait Pologne. L'une des deux négociations continuait à influer sur l'autre : peut-être en laissant de l'espoir sur un point, le tsar comptait-il forcer la solution sur l'autre. Sur le premier, il était d'ailleurs inépuisable en moyens dilatoires, en objections suggérées par la tsarine mère, et qu'il était le premier à déclarer absurdes, et aussi en récriminations contre cette autre volonté qui maîtrisait la sienne.

A un certain moment, Napoléon crut en savoir assez. Brusquement, le 6 février 1810, il fit courir après l'ambassadeur Schwartzenberg, qui était à la chasse, et lui posa un véritable ultimatum matrimonial : l'Autrichien pouvait-il, ce jour même, signer le contrat de mariage entre Napoléon et l'archiduchesse Marie-Louise ? Jamais diplomate ne fut placé dans un tel embarras. Et ici on ne sait de quoi s'étonner le plus, ou de la hâte fiévreuse qu'apporte dans cette démarche Napoléon, qu'éperonnait l'orgueil blessé, ou de l'extrême complaisance de l'ambassadeur. « Il suait à grosses gouttes, raconta plus tard le prince Eugène, mais il se déclara prêt à signer. » Le soir même, Napoléon réunit un nouveau conseil, où naturellement les suffrages se portèrent avec plus de vivacité, avec une nouvelle abondance d'arguments, dans le sens autrichien. Et enfin, avant de se mettre au lit, il dicta au ministre des affaires étrangères deux dépêches : dans l'une d'elles, il faisait pressentir; dans l'autre, il annonçait au tsar sa décision. Il eut soin de faire antidater l'une, postdater l'autre, afin que l'intervalle entre elles parût plus grand, et de les envoyer par deux courriers successifs. Cette journée et cette nuit du 6 février furent donc laborieusement employées; celle du 7 également, car elle fut consacrée à la rédaction du contrat et aux préparatifs pour recevoir Marie-Louise.

C'était un coup hasardeux que venait de faire Napoléon. Que serait-il arrivé si le surlendemain le courrier de Pétersbourg avait apporté un *oui* de l'empereur russe ? Ce qui arriva de Pétersbourg, ce fut la réponse négative d'Alexandre. Un refus à la vérité très courtois, préparé par les conversations antérieures avec Caulaincourt, atténué dans la communication tout orale à

l'ambassadeur, déguisé en un simple ajournement à deux ans, rejeté d'ailleurs sur l'obstination déraisonnable de la tsarine mère; un refus empapilloté de gentillesses, mais un refus.

Ainsi Napoléon avait eu l'intuition exacte de ce qu'il convenait de lire entre les lignes des dépêches déjà reçues. Ce refus, il l'avait prévu, il y avait paré, et avant que le bruit n'en courût dans les salons de Pétersbourg, retentirait la foudroyante nouvelle du mariage autrichien.

La nature humaine est ainsi faite que cette même société russe, si hostile jusqu'alors à l'alliance française, conçut du mariage manqué un profond dépit, accusant hautement l'entêtement de la tsarine et la faiblesse d'Alexandre. Pour les politiques, ce fut un grand sujet d'inquiétudes. Pour Alexandre, à ces inquiétudes s'ajoutait un froissement personnel. Il ne fut pas dupe des artifices de date employés par la chancellerie napoléonienne. Il pensa, ce qui était vrai, que Napoléon, de longue main, s'était ménagé du côté de l'Autriche. Il crut même, ce qui était faux, que Napoléon avait mené dans l'ombre une double négociation. C'était faux, car Napoléon, jusqu'à la veille du 6 février, s'était gardé les mains libres : ce jour-là, sur un mot venu de Pétersbourg, il pouvait encore conclure le mariage russe; mais ce jour-là le courrier apportant le refus du tsar faisait route à travers l'Allemagne.

Au fond, comme M. Vandal l'a bien compris, et sans qu'Alexandre voulût se l'avouer à lui-même, ce qui avait rendu sa volonté si faible à l'encontre de celle de sa mère, c'est qu'il ne croyait pas à la durée de la puissance napoléonienne, c'est qu'il ne se souciait pas d'associer sa sœur à une destinée miraculeuse, mais incertaine, c'est qu'il considérait Napoléon comme une puissance bonne pour l'alliance, non pour le mariage.

Un écrivain russe va plus loin : l'éditeur des *Mémoires de la comtesse Edeling* dit en propres termes : « Pendant deux mois, Alexandre a mené Napoléon par le nez afin de lui faire signer un traité excessivement avantageux à la Russie, » — le traité polonais.

Napoléon ne manqua pas d'assurer Alexandre que le mariage autrichien n'ôtait rien à ses sentiments pour son impérial ami ni à la solidité de l'alliance de Tilsit. Peut-être était-il sincère; mais il arriva que les conséquences politiques de cette union purement matrimoniale se développèrent rapidement : l'accueil enthousiaste fait à ce mariage par la haute société autrichienne, un revirement inattendu dans le peuple et dans l'armée en faveur des Français, la joie des autres Allemands à la nouvelle d'une alliance qui semblait leur assurer la paix, la propagation de ce mouvement dans le peuple de France et de Paris, le désarmement d'une notable partie du faubourg Saint-Germain, puis l'influence d'une épouse aimable et douce, les effusions quasi paternelles de l'empereur de l'Autriche, tout cela créait un courant où Napoléon lui-même fut entraîné.

Il avait décoré à Tilsit un grenadier russe; à Paris il décora un officier autrichien. Il avait promis à la Russie de lui faciliter un emprunt sur notre place; ce fut l'Autriche qui, se substituant à sa rivale, encaissa les cinquante millions.

Les importunités d'Alexandre au sujet du traité polonais ne parurent plus supportables au mari de l'archiduchesse : il donna l'ordre de « laisser traîner cette affaire ». Les inquiétudes, les préjugés, les intérêts mêmes des Russes ne le touchèrent plus au même point. Il en arriva peut-être à regretter de leur avoir livré la Finlande; un moment vint où Metternich se fit écouter en lui signalant les dangers des progrès russes en Roumanie. Si Napoléon écarta pour l'instant la proposition d'une intervention armée et en commun, du moins il réserva l'avenir. D'autre part, il devenait plus exigeant à l'égard d'Alexandre sur la stricte exécution du blocus continental. Le jour n'était pas loin où complète, éclatante serait la rupture, et où il passerait sans transition de la situation d'allié à celle d'ennemi déclaré.

Cependant, même après le mariage, malgré toutes les cajoleries autrichiennes, il regretta sincèrement l'alliance russe, lui faisant loyalement, impolitiquement, jusqu'au bout, le sacrifice de la Turquie, contenant l'essor des enthousiasmes polonais, négligeant de s'occuper de l'élection suédoise, qui allait placer sur les marches du trône de Gustave-Adolphe le plus déloyal ennemi de sa grandeur. Il sentait peut-être que l'alliance russe, si gênante qu'elle eût été, lui était encore une garantie contre les autres adversaires, un frein pour lui-même, tandis que la guerre avec la Russie allait l'engager dans les voies du gigantesque et de l'impossible. Ce ne fut par la volonté formelle ni d'Alexandre ni de Napoléon qu'on s'achemina vers la rupture; ce fut par l'action d'une force que les anciens auraient appelée la fatalité, et ce que nous appellerons la logique même du développement historique : la Russie ne pouvait se résigner à une Allemagne ni surtout à une Pologne napoléoniennes.

*
* *

Le livre de M. Vandal est le premier, depuis celui de Thiers, où Napoléon soit traité dans la pleine lumière qu'apporte l'étude complète des archives. Napoléon est loin d'en être diminué : il grandit plutôt quand on le voit, aux prises avec les questions si complexes de la diplomatie européenne, apporter dans toutes une clairvoyance, une perspicacité, une ampleur de vues, une méthode de travail qui n'ont jamais été surpassées. De toutes les hypothèses que peut imaginer l'homme le mieux informé, le plus éveillé et le plus subtil, de tous les partis que peut prendre le plus avisé dans une circonstance donnée, on voit que pas un ne lui a échappé, qu'il les a tous examinés, qu'il les a

appréciés dans l'ordre logique de préférence, qu'il a presque toujours adopté le meilleur.

Il a autant de finesse que Talleyrand, avec ce que celui-ci n'eut jamais : de la passion de la grandeur française, et, pour parler net, le patriotisme. Il sait contenir sa volonté impérieuse; il sait être habile, patient, longanime. Malgré tout ce qu'on a pu dire, il apparaît loyal en ses alliances, et comme moralité il est peut-être supérieur à tous les souverains de son temps. Ses fautes furent grandes, mais l'oligarchie anglaise, Alexandre Ier, François II, Frédéric-Guillaume III, Charles IV d'Espagne en ont commis de plus grandes. Ses fautes principales, dans cette période, furent d'avoir mis le pied dans le guêpier espagnol, cru à la possibilité de mater l'Angleterre par le blocus, assez négligé la Suède pour qu'elle crût se conformer à ses désirs en élisant un Bernadotte, surtout trop sacrifié à l'alliance russe. Qu'avec toutes ses qualités d'homme d'État, jointes à celles du premier capitaine de tous les siècles, il n'ait pas réussi à maintenir la grandeur française au point où il l'avait voulue, sans doute cela ne s'explique pas uniquement par des hasards et des trahisons. Celles-ci ont été cependant plus multipliées et plus graves qu'on ne l'avait cru jusqu'à présent; et certes un hasard comme celui qui lui opposa l'hiver exceptionnel de 1812 mérite d'être pris en considération. On peut admettre qu'il ait tenté l'impossible; mais ce n'est lui seul qui engagea la France dans cette voie. Les conquêtes de la Convention ont amené logiquement celles du Directoire, et celui-ci léguait à Napoléon une France qui avait pour annexes la Hollande, la Suisse, la Ligurie, des amis à venger en Italie, des clients à soutenir en Allemagne. Il dut se croire obligé à défendre cet héritage de gloire à la fois contre l'Angleterre et contre l'Europe continentale. C'est cela qui nous apparaît aujourd'hui comme l'impossible : le prodigieux est qu'il soit presque parvenu à réaliser et à fixer cette impossibilité. Dans certains cas, il fut plutôt timide qu'excessif. Il ne lui eût pas été si difficile de rétablir la Pologne en son intégrité, de rappeler la Bohême à la vie, de ne maintenir en Allemagne que les États qui correspondent à de vieilles nations; ils eussent été, avec les deux royaumes italiens, les piliers vivants et indestructibles de son œuvre. Du moins, il a créé partout de puissants partis français, des intérêts solidaires des nôtres, qui ont survécu à sa puissance, des dynasties et des peuples qui ne furent pas tous ingrats. Que serait aujourd'hui l'Europe si en 1812 il avait arrêté son armée à la Düna et au Dniéper au lieu de courir jusqu'à Moscou, s'il s'était borné à constituer une solide frontière orientale à la Pologne...? Le roman napoléonien aurait bien pu devenir le régime du monde moderne.

ALFRED RAMBAUD.

LES VOIES DE DIEU (1)

Roman.

—

TROISIÈME PARTIE.

LA VIE.

III.

Le lendemain, la journée fut brumeuse; quoique Ragni eût bien dormi et sans rêves, elle avait la tête lourde et voyait tout dans une lumière triste et morne. Plus d'éclat, de couleur, sur rien. Un moment, elle eut peur d'entrer dans la cuisine, se figurant que de là on pouvait voir la cuisine de Kole; elle finit cependant par s'y aventurer. Elle n'osa pas non plus faire sa promenade du matin dans le jardin; s'*il* allait passer en voiture! Enfin, elle s'assit au piano, mais se leva sans avoir pu jouer. Alors, elle se mit à écrire à Karl; elle lui devait deux réponses, et il fallait bien faire quelque chose.

Elle écrivit selon sa disposition d'esprit, lui disant que la méchanceté sous toutes ses formes, mensonges, trahison, astuce, amour de la domination, ruse et tromperie, donnent un froid de mort. Nous luttons contre cela : la vie, c'est la chaleur. Il y a des gens plus sensibles que d'autres au refroidissement, comme certaines personnes sont plus exposées que d'autres à la phtisie. On lui avait soufflé le froid depuis son enfance, et ce courant de froid avait été à la fin plus fort que toute la chaleur qu'elle avait en elle pour y résister.

Cette lettre fut vite finie; en pensant à son enfance et à ce qu'elle avait eu à supporter plus tard, de même qu'à son mariage avec Kole, il lui prit envie de mettre toutes ces choses par écrit pour les léguer, le cas échéant, au souvenir fidèle de Kallem. Les raconter de vive voix était impossible, mais les écrire? Oui, elle le pourrait. Une crainte vague la poussait aussi, et sur-le-champ elle commença.

Elle fit appel à toute sa force pour rester calme et d'humeur égale, au retour de Kallem. Il la regarda attentivement, mais il était lui-même très préoccupé d'une chose nouvelle et tout autre : il allait entreprendre une opération que ses confrères jugeaient impossible.

Un des hommes les plus estimés du pays, le colonel Bajer, souffrait depuis un mois d'une inflammation de l'estomac, avec symptômes de septicémie. Le docteur Arentz, son médecin ordinaire, voulut qu'on appelât Kallem. La femme s'y était opposée, non pas seulement

---

1) Suite. — Voy. la *Revue* des 5, 12, 19, 26 août, 2 et 9 septembre.

parce qu'elle était dévote zélée, mais parce que Kallem lui était antipathique. Excellente créature, pleine de cœur, mais capricieuse, elle prenait trop facilement parti pour ou contre. Le pasteur Tuft l'avait guérie autrefois de sa faiblesse en développant sa volonté par la foi, — fait que personne ne contestait. Depuis, elle était enthousiaste de lui.

Mais son médecin ordinaire lui ayant dit que l'opération était impossible et le colonel en grand danger, l'amour pour son mari fut plus fort que toute son antipathie. Elle fit atteler et vint chez Kallem qui, sans se laisser arrêter par les objections de ses confrères, consentit à tenter l'opération.

Toute la responsabilité de l'événement pesait sur lui; aussi Ragni dut-elle s'oublier elle-même, quand elle vit dans quelle préoccupation était Kallem avant l'opération, et plus encore dans les jours qui suivirent. En pareil cas, elle écartait de lui avec une rare délicatesse tout ce qui pouvait le troubler, le fortifiait et l'égayait, vivait exclusivement pour lui. Être quelque chose pour un tel homme, cela donnait assez de *chaleur*.

Le temps tourna au froid. Les feuilles volaient au vent du nord, le sol était gelé, tous les matins il y avait de la gelée blanche. Les poêles tiraient en grondant, rivalisant avec le bruit des voitures au dehors sur le sol creux. Tous les jours déjà il était question de mettre les doubles fenêtres et de fermer les portes de la galerie; mais on ajournait à plus tard. Peut-être y aurait-il encore de beaux jours.

Un matin, Ragni reçut une lettre d'Amérique, une du Nordland, et une autre de Berlin, cette dernière de Karl; elle les avait toutes ouvertes, mais sans les lire, trop occupée aux arrangements de l'hiver dans la maison. Elle lut cependant celle de sa sœur dans l'après-midi et en fut tout attristée. Sa sœur n'était pas heureuse, Ragni pensa à la faire venir. Les deux ou trois dernières lettres de Karl étaient empreintes d'un violent mal du pays, il se sentait d'humeur triste; elle n'avait donc guère de hâte de lire celle-ci, et ne la prit que sur le soir. La lettre était, comme d'ordinaire, très intéressante, mais du ton d'une âme malade. Quand elle arriva à la dernière page, elle vit ces mots à l'encre rouge :

« Lisez ceci toute seule. »

Et voici ce qu'elle lut :

Depuis que j'ai reçu votre lettre sur le « froid de la méchanceté », je me suis demandé si je devais vous dire que je vous ai comprise tout de suite. Je sais depuis longtemps ce qu'on a dit de nous. Quelle brutale calomnie! C'est cela qui m'a rendu fou cet été quand je l'ai appris avant notre séparation. N'est-ce pas horrible? Rien ne pouvait plus sûrement et plus profondément m'écraser.

Donc vous l'avez appris aussi; car c'est bien cela, n'est-ce pas, que votre lettre veut dire?

J'ai hésité pendant des semaines à vous en parler. Mais pour moi comme pour vous, il vaut mieux que nous nous expliquions. Ne le faites pas savoir à Kallem. J'en ai tant de honte, j'en suis si malheureux! Ah! si vous saviez comme je suis malheureux! Mais épargnons-le.

C'est pourquoi je vous écris ceci sur une feuille à part; et aussi à cause d'une autre chose que j'ai à vous dire.

Dès le premier jour où vous avez été si bonne pour moi, vous m'êtes devenue infiniment chère. Je ne croyais pas qu'il vous fût possible de me le devenir davantage. Mais maintenant que nous sommes comme fondus dans cette honte et cette douleur, maintenant que nous ne formons qu'un par cela, je ne vis plus, Dieu le sait, qu'en votre pensée. Je souffre et je travaille en pensant toujours à vous. Vous êtes mêlée le jour à tout ce que je fais, et la nuit à tous mes rêves.

Je vous aime, je vous aime, je vous aime! Je l'écris en pleurant. Je vous aime! je vous aime! je vous aime!

Peut-être ce mot va-t-il vous épouvanter, vous épouvanter plus encore que ce qui l'a provoqué! Mais si vous saviez quelle joie j'éprouve à l'écrire, et à penser que vous le lirez! Vous êtes si bonne, et vous savez quelle vénération infinie j'ai pour vous!

Quand Kallem rentra à huit heures, le souper était servi dans la salle à manger. On avait fait du feu et allumé la lampe dans son cabinet; mais les deux pièces étaient vides et le salon obscur. Sigrid entra, apportant le thé, et dit que Madame était couchée.

— Couchée! Est-elle malade?

— Elle est plutôt fatiguée, je crois.

Tout de suite Kallem fut en haut. Il faisait sombre dans la chambre, mais à la clarté de la lune, il vit un bras blanc s'étendre vers lui.

— Pardonne-moi, dit-elle, mais je me sentais si fatiguée; et puis, il est venu une lettre de ma sœur qui m'a rendue triste. — Non, n'allume pas la lampe, il fait si bon ainsi!

Comme il respirait la fraîcheur et la santé, et comme sa voix sonnait la vigueur! Il répondit :

— Ta sœur?

— Oui, elle ne se plaît pas, là-haut, dans le Nordland.

— Et si nous la faisions venir?

— Je voulais justement t'en prier; comme tu es bon! — et elle se mit à pleurer.

— Mais, ma chère, pourquoi pleures-tu? Je t'assure que la seule raison qui m'a empêché de te le proposer plus tôt, c'est que tu voulais tant que nous fussions seuls.

— Oui, c'est si doux! Mais si l'un de nous deux allait tomber malade?

— Quelle idée? Personne ne tombera malade; tu es redevenue forte à présent. — Tu as le front un peu chaud; laisse-moi te tâter le pouls. Bien, tu n'as besoin que de repos. Tu as bien fait de te coucher; moi, je descends souper, je suis affamé, et je te laisse reposer. — Tu as eu une lettre de Karl?

— Oui, elle est sur le pupitre.

— Bien, je la lirai en mangeant ; j'ai beaucoup à faire ensuite. Bonne nuit, maintenant!

Il l'embrassa; elle lui passa les deux bras autour du cou, l'attira à elle, l'embrassa aussi :

— Tu es un être délicieux!

Il sortit; elle entendit son pas vif dans l'escalier, marchant vers le salon. Il referma la porte derrière lui.

De nouveau lui vinrent des chaleurs à la poitrine, que l'arrivée de Kallem avait dissipées et que son pas avait chassées. Quelque chose de lourd, d'effrayant, d'inouï; elle ne s'en débarrasserait plus jamais ; et puis elle était glacée. Le froid, le froid, le froid! Il avait maintenant pénétré à l'intérieur. Maintenant, au milieu de ces frissons, elle comprenait pourquoi la *baleine* était venue s'établir dans la petite maison d'à côté, et ne voulait plus s'en aller. Maintenant elle comprenait pourquoi *les autres* avaient permis cela!

— Mais est-ce possible? Qu'ai-je fait? gémissait-elle; et elle se cachait devant elle-même. Les paroles d'amour de Karl lui résonnaient à l'oreille. Pauvre garçon! Elle était couchée là dans l'obscurité pour ne pas être vue, et pour mieux penser. Que devait-elle faire? Elle avait enlevé cette dernière page; la montrerait-elle à Kallem?

Lorsque Kallem vint se coucher un peu après minuit, le sommeil l'avait arrachée à ses tristes réflexions. Il alluma la lampe, examina son visage et écouta sa respiration. Elle dormait la bouche entr'ouverte, innocemment.

***

Le lendemain, elle se promena le long du mur au midi de la maison, aussi épouvantée, aussi indécise que la veille. Il avait neigé pour la première fois de l'année, et la neige était à moitié fondue. Sur les crêtes des montagnes s'étendait un épais brouillard. Elle avait froid; elle battit la terre de ses pieds; ne pourrait-elle pas venir à bout de se réchauffer? Elle ne voulait ni avancer, ni rentrer avant d'avoir pris une décision. Si Kallem savait cela? Eh bien! Et puis, quoi? Mais n'était-ce point préférable qu'il ne le sût pas?

Juanita? Comment se glissa-t-elle dans ce paysage d'automne, elle la plus fraîche, la plus gracieuse image du premier printemps? Ah! ici s'éveillait le désir de revoir les enfants. Maintenant elle était sûre que *lui*, leur père, n'était pas où elles étaient. Enfin elle pouvait donc aller les voir!

Ce voyage lui ferait gagner du temps avant de décider ce qu'il y avait à faire. Elle avait tant besoin d'un délai! Un mot seulement à Karl Meek, un télégramme qu'elle enverrait en chemin pour lui dire de ne pas écrire pour le moment; plus tard, elle lui donnerait une réponse. Mais elle voulait partir tout de suite; ce besoin était si fort qu'elle semblait n'avoir plus rien à faire qu'à revoir encore une fois les enfants. Lorsque Kallem rentra, un peu plus tard, et qu'il la trouva marchant sur le parquet pour se réchauffer les pieds, elle lui dit qu'elle voulait revoir les petites; et il comprit que ce besoin avait jailli du souvenir de sa vie commune avec Kole : c'était bien naturel.

— Pars tout de suite, dit-il ; plus tard il fera trop froid.

Il ne comprenait cependant pas bien pourquoi cela devait avoir lieu le jour même; mais elle le voulait ainsi, et dans l'après-midi il l'accompagna à la gare.

Aussitôt arrivée chez Rendalen, où étaient les enfants de Kole, elle écrivit une lettre désolée. La rencontre avec les petites avait été pénible ; elles ne l'avaient pas reconnue, ni elle ne les reconnaissait guère non plus. Des enfants très bien élevées certainement, mais pas les enfants de sa sœur, pas de sa famille à elle, mais au contraire, de la sienne à *lui;* sa race était plus forte que la leur. De grandes et grosses filles, qui ne comprenaient pas ce qu'elle leur voulait. Elle serait revenue tout de suite si elle n'avait pas été si enrhumée.

Sa seconde lettre fut plus gaie, non qu'elle fût plus satisfaite des enfants, qui restaient toujours aussi indifférentes et étrangères, mais la vie avec les excellentes gens qui tenaient l'école lui était une joie.

— Si nous en avions comme ceux-là! soupirait-elle.

De Rendalen aussi Kallem eut une lettre exprimant la joie de toute la colonie d'avoir Ragni au milieu d'eux, et le désir de la garder encore quelque temps; elle était fatiguée de son voyage et semblait avoir besoin de repos.

Elle resta donc d'abord huit jours, puis huit autres, et revint par une froide après-midi, en plein hiver, pâle, transie, craintive, sans avoir la force d'exprimer combien c'était terrible de revenir parmi des gens qui la tenaient pour une femme sans honneur. Kallem s'effraya de sa mauvaise mine et de son rhume. Le retour ne fut pas une fête, mais un soucieux examen de sa position, accompagné de quelques pâles relations de son séjour ; elle était fatiguée et voulut se coucher.

Kallem demanda si elle avait des nouvelles de Karl; rien n'était venu ici. Non, elle n'avait rien reçu. Karl était arrivé à une familiarité qu'elle n'aimait pas. Souvent il y avait eu des brouilles, ainsi que Kallem l'apprit plus tard ; et comme elle ne le regardait pas, il sentit qu'il ne pouvait rien demander de plus, sur ce sujet.

Pendant plusieurs jours elle resta au lit avec une toux sèche et fatigante dont elle ne pouvait se débarrasser ; d'ailleurs, pas le moindre symptôme de danger. Le jour qu'elle se leva, elle lui parut très amaigrie, les traits étaient tirés, l'air abattu et maladif avec des cercles noirs sous les yeux. Il lui fallait sortir au grand air, mais elle refusa absolument de se promener en dehors du jardin. D'abord elle dit que c'était ennuyeux. Chas-

sée de cette position, elle en prit une autre plus forte, elle se mit à pleurer. Il considéra cela comme un symptôme étrange : serait-elle enceinte? Dans cet espoir, il se tut et attendit. Alors elle fit des promenades dans le jardin et les lui raconta fièrement, mais elle ne lui dit pas qu'elle les faisait au crépuscule. Cependant il lui semblait qu'elle allait mieux, et elle-même le croyait aussi.

Quelque temps se passa. Kallem attendit ce qu'il aurait désiré lui entendre dire, crut voir plusieurs signes, mais s'effraya en même temps de ce qu'elle lui paraissait dépérir. Il ne pouvait pas obtenir qu'elle mangeât. Un soir qu'elle était sortie à la tombée de la nuit, comme d'ordinaire, elle eut des frissons et des étouffements. Elle dormait quand Kallem se coucha, mais il fut réveillé par sa toux. Il alluma la lampe et vit qu'elle se tenait la poitrine.

— Cela te fait-il mal?

— Oui.

— Où donc?

Elle montra la clavicule droite.

— Tu sens un point quand tu tousses?

— Oui.

Et à l'instant même elle eut un violent accès de toux.

Il se leva, alluma le poêle, sonna la servante pour envoyer chercher des remèdes, pendant qu'il l'auscultait et l'interrogeait. Il apprit ainsi ses frissons de la veille au soir, et ses promenades au crépuscule.

— Au crépuscule! s'écria-t-il.

Il les lui interdit formellement.

Elle baissa la tête. Elle aurait aussi à garder le lit pendant plusieurs jours, et à se soigner. Il cacha son inquiétude sous des plaisanteries et des gâteries, et, après quelques jours, elle fut réellement aussi bien qu'il pouvait l'espérer. La toux devenait plus rare; elle se sentait mieux, quoique très épuisée et oppressée; mais toujours elle n'avait guère d'envie de toucher au piano.

On fit un chemin pour elle au milieu de la neige dans le jardin et elle s'y promena, la première fois avec Kallem au milieu du jour, mais voulut immédiatement rentrer; quoiqu'il fût très effrayé d'abord, il crut ensuite que c'était un caprice. Elle se sentait pourtant bien plus fatiguée qu'elle ne voulait l'avouer. Le lendemain elle essaya de nouveau avec Sigrid; tout de suite elle fut essoufflée et, après quelques pas, obligée de se reposer. Cependant, le temps s'étant radouci, elle se trouva mieux et put marcher un peu. Kallem se réjouit de la voir un jour ouvrir le piano.

*
* *

Un soir Soeren Pedersen arriva, pâle et sans sa femme; deux choses extraordinaires. Kristen Larsen *revenait!* Kallem rit aux éclats; Soeren ne changea pas de mine : Kristen Larsen *revenait* réellement; il jouait du violon dans sa maison.

— Quelqu'un y demeurait-il?

— Non, la maison était fermée, et cependant on y jouait; plusieurs personnes l'avaient entendu; il n'y avait pas le moindre doute.

— Alors, c'est que quelque farceur s'est installé là. Qui a la clef?

— Aune.

— Tiens!

— Mais Aune a fouillé dans toute la maison et il est le plus effrayé de tous. Une fille dont l'enfant était malade (Kallem la connaissait, il était son médecin), avait vu Kristen Larsen passer une nuit le long du mur. D'autres aussi l'avaient vu; personne ne doutait plus.

Kallem ne put faire entendre raison à Soeren Pedersen. Il y avait de la superstition dans l'air. Bientôt toute la ville parla de ces apparitions, surtout après que le pasteur Ole Tuft s'en fût occupé. Celui-ci, depuis le printemps, était resté seul avec sa mère, sa femme et son fils ayant été absents et venant seulement de rentrer; et pendant ce temps, ses paroles avaient pris une empreinte particulière de sévérité, un ton de plus en plus passionné, qui annonçait l'orage. Il prêcha donc au temple que les esprits avaient une vie et une action réelles au milieu de nous et que beaucoup de gens après la mort devaient errer ainsi sans repos; bien des faits en témoignaient, qui se répétaient à chaque génération.

Kallem, ayant appris ceci, se résolut à prendre Aune en son pouvoir. Un dimanche matin, en présence de sa femme Sissel, il l'hypnotisa pour lui faire avouer le fin mot de ces apparitions, que ce farceur devait avoir mises en train. Et en effet, tel était bien le cas. Cependant Kallem, par égard pour Aune, lui garda le secret. Il n'en parla qu'au docteur Kent, qui, pas plus que lui, ne croyait aux revenants, et sans lui nommer le mystificateur, lui raconta qu'il savait maintenant qui avait lancé cette histoire des apparitions de Kristen Larsen.

Le docteur Kent ayant rencontré Joséphine Tuft chez un malade et sachant que, malgré tout, rien ne lui était plus agréable que d'entendre parler de son frère, lui répéta les paroles de Kallem. Le même jour, au dîner, le petit Édouard Tuft, qui parlait tous les jours de ces histoires de revenants, s'étant mis à raconter que Kristen Larsen s'était encore montré à deux enfants, sa mère lui expliqua brièvement et nettement que c'était une mystification; un des médecins de la ville savait de qui elle venait; il n'y avait pas d'apparitions de Kristen Larsen.

Quand l'enfant eut quitté la table, le prêtre dit à sa femme qu'elle avait manqué d'égards envers lui.

— Manqué d'égards!

— Oui, en disant cela à l'enfant. Tu as vu qu'il t'a tout de suite répondu que je croyais aux esprits.

Le ton du prêtre n'était ni dédaigneux, ni désapprobateur, et Joséphine sentit qu'il avait raison. Aussi ne répondit-elle rien ; mais l'instant d'après elle entrait dans son cabinet.

— J'ai pensé à ce que tu viens de me dire.

Il était étendu sur le sopha et fumait ; il se leva pour lui faire place ; il aimait la voir venir ainsi. Mais elle resta debout.

— Ainsi ce que tu dis doit passer aux yeux de l'enfant pour vrai, même si c'est faux ?

— Non, mais tu aurais pu me laisser le soin de le rectifier.

— L'aurais-tu fait réellement ?

— Que veux-tu dire par là ?

— Je veux dire que tu continues à lui enseigner une foule de choses auxquelles il n'est pas possible de croire.

— Quoi donc ?

Il avait rougi car il comprenait qu'une explication commençait.

— Dans ces derniers temps j'ai souvent pensé à t'en parler, dit-elle, cela peut se faire à présent. Tu ne crois pas que le monde ait été créé en six jours il y a six mille ans, ni que les légendes sur les premiers hommes et les patriarches soient autre chose que des légendes, comme tout ce qu'on dit sur le paradis terrestre. La terre et les hommes n'ont pas commencé par être parfaits, tu le sais, et cependant tu enseignes cela aux enfants.

Il allait et venait dans la chambre. Elle, debout entre la porte du salon et celle du vestibule. Chaque fois qu'il se rapprochait, il la regardait avec force, avec autorité même. Une mauvaise conscience n'a pas ce regard. Elle le sentait.

— Ce que tu appelles des légendes, dit-il, renferme en soi cette vérité éternelle que tout vient de Dieu, et que pécher c'est s'éloigner de lui.

— Pourquoi ne pas l'enseigner ainsi, au lieu de ces images fausses ?

— Les enfants comprennent mieux par images, Joséphine.

— Alors, dis-leur que ce ne sont que des images.

— Elles n'auront alors plus de poids.

— Il est de très grand poids que les enfants n'apprennent pas des vérités éternelles sous des images fausses, il me semble.

Il vit combien elle prenait passionnément la chose et l'en avertit ; ils devaient pouvoir s'entretenir autrement.

— Non, dit-elle, je ne le puis pas, car tu dois savoir qu'il s'agit de l'avenir de l'enfant, du tien et du mien.

Elle s'avança jusqu'au pupitre comme pour venir plus près de lui, peut-être aussi pour s'appuyer. Il reprit :

— Si tu étais assez pénétrée des vérités éternelles dont tu parles, Joséphine, ces questions ne seraient pour toi que secondaires. Nous savons que les choses n'ont guère pu se passer comme le livre vénéré nous l'enseigne, mais nous ne savons pas comment elles se sont passées en réalité. Tout ce que nous savons, c'est que notre vie nous vient de Dieu, et que c'est en Dieu qu'elle est heureuse. Laissons petits et grands avoir la première notion de ces vérités à la manière de nos pères, du moins jusqu'à nouvel ordre.

La force de la conviction était dans ses paroles. C'est pourquoi Joséphine resta longtemps silencieuse. Mais tout à coup elle éclata.

— Sais-tu que, sans cette déformation de mon intelligence et de ma volonté dès mon enfance, je serais devenue autre que je suis ?

— Oui, dit-il froidement, je sais que dans ces derniers temps tu en es arrivée à considérer la foi comme le malheur de ta vie.

— Je n'ai jamais dit cela, s'écria-t-elle très pâle, je ne l'ai jamais pensé non plus. La croyance en Dieu et au salut par Jésus-Christ n'ont jamais été une contrainte à ma raison, jamais.

— Oh ! c'est bien heureux, dit-il, et il poussa un profond soupir.

— Si tu ne veux pas m'écouter, dit-elle, je te dirai en deux mots ce que j'ai à te dire : ou tu cesseras de raconter à l'enfant des légendes qui ne sont pas sans danger, puisqu'elles obscurcissent son jugement, ou bien je ne croirai plus en ton honnêteté, Ole.

Ce n'était pas la première fois qu'elle lui parlait durement. Ils avaient eu de longs et rudes combats. Mais jamais elle n'avait parlé aussi durement, ni jamais attaqué sa foi. Elle avait revendiqué pour elle le droit de vivre à sa guise, avec de rudes attaques, il est vrai, pour sa manière à lui ; elle avait reçu ses raisons avec des armes acérées, mais jamais, jusqu'à ce moment, elle n'avait rien dit de pareil ni imposé ses conditions. Depuis longtemps il sentait que quelque chose s'amassait en elle, mais ce dessein si bien arrêté, exprimé avec une telle colère ! Ils étaient là, les yeux dans les yeux, essayant chacun la profondeur de volonté de l'autre. En lui aussi s'amassait une violente colère et pour couper court à toute illusion, il dit :

— L'enfant restera avec moi.

— Avec toi ?

Elle devint pâle comme la mort.

— En as-tu le droit plus que moi, sa mère ?

— Je suis son père ; la Bible et la loi rendent le père maître de l'enfant.

Elle allait et venait de la fenêtre à la porte, comme derrière les barreaux d'une cage ; sa poitrine se soulevait précipitamment, on entendait sa respiration. Son teint animé, sa voix, ses gestes trahissaient l'agitation effroyable dans laquelle elle était. Elle ne l'aurait pas cru capable de pareille chose.

— N'as-tu pas honte ? Tu veux garder l'enfant ?

— Oui, je le veux, puisque Dieu me l'ordonne ; tu ne perdras pas notre enfant.

— Le perdre ! Moi ! Ah ! eh bien, tu sauras tout ! Dès l'enfance tu as pris de l'influence sur moi, précisément par cela. Tu m'as dominée avec ta foi inébranlable sans que je le comprisse, parce que tu étais bon, et que tu consacrais à cette œuvre tous tes efforts. C'est ainsi que tu as dérouté ma nature, — tu l'as fait, — elle était destinée à autre chose. Tu m'as donné une vie, un but, dont je ne savais rien. Je te le dis comme cela est, sans t'en faire un reproche. Mais tu n'auras pas de pouvoir sur notre enfant. Tant qu'il y aura en moi une étincelle de vie, tu ne l'auras pas, j'en défie la loi et la Bible ! Sache-le bien, car tu le verras !

Si elle avait su que depuis longtemps, longtemps, il s'attendait à ce qu'un jour elle se levât pour lui parler ainsi, elle se serait épargné tant de violence. Quant à lui, il était entièrement maître de ses impressions.

— Oui, ta nature supérieure, je l'ai détournée du bon chemin ! Il y a longtemps que je le savais ! Je l'ai fait avec ma foi, — qui n'est pas devenue tienne. — Oh ! ma chère, je l'avais déjà compris !

— Eh bien, c'est vrai ! s'écria-t-elle, avec la même passion débordante. Ta foi n'a jamais été la mienne, mais aussi je n'en ai jamais eu d'autre ; j'ai vécu en pensant que c'était mal de ne pouvoir croire comme toi ; cela m'oppressait de ne pouvoir donner mes forces tout entières à quelque chose qui fût mien. C'est pourquoi je n'ai pas été tout à fait comme les autres. Tout cela a mal tourné.

— Et qu'aurais-tu donc pu être ?

— Oh ! que sais-je ? Mettons au pire : écuyère, par exemple, répondit-elle sans baisser le regard.

Il demeura court, n'en pouvant croire ses oreilles :

— Écuyère !

Il éclata d'un rire de mépris.

— Ah ! quelle perte pour le monde et pour toi, Joséphine, que tu ne le sois pas devenue !

— Je savais que tu penserais cela. Mais si j'avais eu à diriger un cirque, j'aurais pu procurer du pain à des centaines de gens, et du plaisir à des milliers. Ce n'est pas peu de chose, c'est plus que ne font la plupart. Au lieu de cela, qu'ai-je fait ? Qu'est-ce que ces niaiseries dont je me suis occupée ? A quoi suis-je arrivée ? A être sur le point de nous mépriser tous deux. Qu'est-ce que notre vie, et où en est notre union ? Peux-tu dire encore que tu as de l'amour pour moi ? Puis-je dire que je t'aime ?

— Non, Joséphine, nous savons tous deux qui tu aimes.

Un soufflet comme celui que son frère lui avait donné ne l'aurait pas rendue plus furieuse que ces paroles, d'abord à cause des paroles mêmes (elle ne croyait pas qu'il eût pénétré ainsi le fond de son cœur), ensuite parce que l'homme qui les prononçait était cause précisément que le frère et la sœur étaient désunis.

— Oui, il a, *lui*, ce que tu n'as pas, répondit-elle pour le blesser plus sûrement. D'ailleurs c'est une méchanceté à toi de dire cela.

— Vraiment ? Tu ne crois pas que c'est à cause de lui, de ce Kallem, que je t'ai perdue, que j'ai perdu la paix de mon foyer, la joie de ma mission et que je suis menacé de perdre mon enfant ?

Sa voix tremblait ; sa colère du début s'était changée en une grande douleur, et il en était de même pour elle. Elle sentit le besoin de sangloter. Mais aucun des deux ne voulait céder à la faiblesse et elle restait à la fenêtre, regardant au dehors ; lui, allait et venait dans la chambre. Un long, long silence, pendant lequel la colère la reprit.

— Oui, dit-elle sans le regarder, tu connais mes conditions. Des histoires telles que les apparitions de Kristen Larsen, tu en parles sans les avoir examinées. Il en est exactement de même de la légende du paradis terrestre : tu n'y crois pas non plus, mais tu l'enseignes. Puis-je avoir de l'estime pour rien de pareil ? Mon frère, lui, est autrement honnête ! Si tu répètes à mon enfant de pareilles légendes, sans lui dire que ce sont des légendes, alors, — et elle se retourna, — c'en sera fait de notre vie commune, Ole, Dieu sait que je dis vrai ! Il ne te servira de rien de me le prendre.

Elle alla à lui.

— Je ne me rendrai jamais, Ole !

Elle sortit.

*
* *

. . . . . .

Le même dimanche et à la même heure Kallem rentrait chez lui pour le dîner, qui était un peu plus tard que chez son beau-frère.

Déjà par la porte de la cuisine il avait aperçu Ragni, en grand tablier montant jusqu'au cou, épluchant des légumes. Il alla à elle. Depuis quelque temps il dissimulait une angoisse toujours croissante. Était-ce le tablier blanc qui la pâlissait ? Elle avait très mauvaise mine et devait certainement avoir pleuré. Il en fut saisi au cœur. Elle ne leva pas les yeux de ce qu'elle faisait, mais dit :

— Nous avons quelqu'un à dîner.

— Qui donc ?

— Otto Meek, le père de Karl ; il est venu ici dans la matinée et va revenir dîner.

— Comment va Karl ?

— Pas bien ; mais voilà Meek !

Kallem alla à sa rencontre. Au temps où Meek exerçait la médecine, sa spécialité était aussi les maladies de poitrine, si fréquentes dans cette partie du pays ; il suivait les travaux de Kallem avec un vif intérêt. En l'aidant à ôter son pardessus, Kallem lui dit qu'il venait d'apprendre par Ragni que Karl ne se portait pas bien.

— Oui, c'est vrai ; c'est même pour cela que je suis venu, répondit Meek.

— Vous avez parlé avec ma femme ?

— Oui.

Ils entrèrent au salon; le piano était ouvert. Faisait-elle de la musique quand Meek avait frappé? Alors elle n'était pas aussi malade qu'elle le paraissait. Il lui tardait de l'ausculter.

Ce jour-là Meek était plus sombre et plus taciturne qu'à l'ordinaire.

— Eh bien, dit Kallem, vous êtes-vous mis d'accord sur Karl avec ma femme?

Meek le regarda d'un air surpris.

— Vous voulez dire pour lui écrire?

— Mais oui, cela aussi. Il y a eu, comme souvent, une petite brouille.

— Oui, répondit Meek, et il se tut.

Peut-être croyez-vous que j'en sais le motif; mais, mon cher, pas le moins du monde.

Meek paraissait de plus en plus soucieux.

— J'ai dit à votre femme qu'elle devait vous en parler. C'est beau de sa part de ne pas vous l'avoir dit, mais cela commence à prendre mauvaise tournure.

Ses yeux mélancoliques regardaient dans ceux de Kallem.

— Que dites-vous?

— Oui, il faut que je le fasse revenir; son séjour là-bas est en pure perte.

— Mais, grand Dieu, qu'y a-t-il? Voulez-vous que nous essayions de nouveau avec lui?

Kallem croyait à une rechute chez le jeune homme. Meek le regarda d'un œil interrogateur, presque terrifié.

— Comment se porte votre femme, en somme? demanda-t-il.

Kallem rougit; cela le frappait comme un coup, au milieu de ses angoisses secrètes.

— Elle a eu un léger refroidissement; il lui en est resté quelque chose. Un moment j'ai cru..., vous savez quoi. Ne pourriez-vous pas l'ausculter?

Son inquiétude se tournait en certitude. Son cœur battait si fort qu'il n'aurait pas pu lui-même ausculter Ragni. Meek continuait à le regarder, et Kallem se sentait de plus en plus terrifié.

— Eh bien, voulez-vous l'ausculter?

— Oui, bien entendu. Vous l'avez examinée récemment?

— Récemment? Non, je ne voulais pas l'effrayer, elle s'imagine toutes sortes de choses, et chez elle cela a beaucoup d'importance. Et puis, il y avait autre chose... Mais je vais maintenant...

— Avez-vous connu son père? demanda Meek.

Kallem sentit un frisson glacial.

— L'avez-vous connu, vous?

— Oui, j'étais médecin des pêcheries, là-haut.

— Était-il?... demanda Kallem éperdu, étranglant la fin de sa phrase.

Meek fit un signe. Kallem se prit la tête dans les mains, courut à la porte, revint sur ses pas.

— Vous allez l'examiner tout de suite, n'est-ce pas?

— Si vous voulez.

Kallem alla à elle et sans lui donner le temps d'ôter son tablier l'attira doucement à la fenêtre. Oui, elle avait pleuré, et ces yeux cernés, cette maigreur, cette pâleur! Elle vit son effroi et se méprit sur la cause. Dans la cuisine elle avait pensé : « Sans doute ils parlent de Karl; Kallem apprend maintenant ce qui se passe et pourquoi je ne reçois plus de lettres de lui. » Quand elle vit l'émotion de Kallem, elle songea : « Est-il fâché parce que je n'ai rien dit? » Ne pouvant pas supporter cette pensée, elle frissonna, puis devint brûlante.

— Ma chère Ragni, tu vas laisser le docteur Meek t'ausculter!

N'était-ce que cela? Elle eut très peur, le regarda comme un animal malade qui implore pour qu'on l'épargne. Mais il la supplia de nouveau, et commença à enlever doucement le grand tablier. Soumise comme toujours, elle céda.

Rien qu'à la manière dont Meek s'arrêta et la regarda, Kallem devina que quelque chose de terrible était arrivé. Les yeux effrayés de Ragni cherchaient ceux de l'époux, et ce regard augmentait sa douleur. Avait-elle deviné, ou bien voulait-elle lui reprocher de laisser faire cela par un autre?

La grosse tête était appuyée contre son dos. Du côté droit, oui,... congestion au sommet du poumon, des cavités dans les tissus. Il prévoyait pis encore et elle aussi, il s'en aperçut. En savait-elle plus long qu'elle n'avait voulu dire? Cachait-elle quelque chose, de même qu'il cachait sa frayeur? Dieu! jamais des yeux n'en ont ainsi interrogé d'autres, excepté dans l'angoisse de la mort! Et cette angoisse le saisit.

— Avez-vous toussé davantage dans ces derniers temps?

Elle semblait incertaine de ce qu'elle devait répondre et suppliante regardait Kallem. Ses mains tremblaient; elle voulait le cacher, Meek s'en aperçut.

— Vous sentez-vous très fatiguée après une promenade?

De nouveau elle regardait désespérément Kallem comme si elle voulait lui demander pardon.

— Sentez-vous des étouffements aussitôt après? continua Meek.

— Oui.

— Êtes-vous parfois tout épuisée, comme si vous alliez vous évanouir?

Terrifiée, elle regarda Kallem.

— Peut-être vous êtes-vous déjà trouvée mal?

— Oui.

— Est-ce vrai? s'écria Kallem.

— Oui, aujourd'hui, se hâta-t-elle d'ajouter.

Elle balbutiait; les larmes jaillissaient avec les paroles.

Meek attendit un instant.

— Quand vous toussez, n'avez-vous pas mal ici? et il montrait la clavicule droite.

Elle fit « oui » de la tête.

— Avez-vous quelquefois regardé ce que vous crachiez?

Elle ne répondit pas.

— Ne l'avez-vous jamais fait?

— Oui, hier au soir.

— Et alors?

Elle se tut, les yeux obstinément fixés sur le parquet.

— Y avait-il du sang?

Elle fit un signe; les larmes roulaient; elle n'osait plus lever les yeux.

Kallem était sans paroles. Meek ne demanda rien de plus. Elle remit sa toilette en ordre. Meek lui rendit un fichu qu'elle avait enlevé pour l'auscultation. Et pendant qu'elle restait là épuisée rien que par l'effort de le mettre, Kallem parut se rappeler quelque chose qu'il avait oublié dans son cabinet. Il ne revint pas. Elle comprit pourquoi, et désespéra un moment d'avoir la force d'aller le rejoindre; il lui semblait qu'elle allait encore s'évanouir; mais en pensant à lui, là, dans son cabinet, elle surmonta sa faiblesse : priant Meek de l'excuser, elle se leva et sortit.

Elle, non plus, ne revint pas.

Meek attendit d'abord quelques instants. Puis il alla dans le vestibule, prit ses vêtements, annonça à la cuisine qu'il était obligé de partir, et pria de saluer Kallem et sa femme.

Sigrid alla voir s'ils étaient au salon, elle frappa à la porte du cabinet, et ne recevant pas de réponse, elle ouvrit. Kallem était étendu sur le sopha, Ragni à genoux devant lui, tout contre lui. Sigrid annonça doucement que le dîner était servi, et que le docteur Meek venait de partir. Personne ne répondit, personne ne leva les yeux.

Kallem et Ragni avaient cru jusque-là que le jour du départ de Ragni pour l'Amérique était le plus triste de leur vie. Ils s'étaient dit dans leurs lettres et de vive voix qu'ils avaient cru en mourir. Mais la mort est bien différente, elle ne se peut comparer à rien : ils l'apprenaient maintenant.

Après ce jour vint un long temps de combat sans espoir, de désolation sans paroles et d'ardent amour sans joie. Ragni avait différentes choses à « mettre en ordre », elle avait à écrire; et aussi souvent qu'elle le pouvait elle s'y mettait, écrivant, effaçant; après un long travail, cela devint très court. Mais tant qu'elle fut occupée à ce qu'elle voulait terminer, elle alla assez bien. Kallem en était étonné.

Lui, avait perdu tout courage. Il prévoyait l'issue, reculait jusqu'au bout pour analyser les expectorations de Ragni, sachant à l'avance qu'il y trouverait le bacille de la tuberculose, l'ennemi à la destruction duquel il avait voué sa fortune et sa vie, et qui l'avait vaincu dans son propre foyer. Mais il fallait bien s'y résigner, et il trouva en effet pis que ce qu'il avait craint.

Il ne courut pas de droite à gauche dans le laboratoire, il ne pleura pas, ne se tordit pas les mains. Il essaya seulement de voir s'il pouvait penser sans elle; mais toujours il restait à penser à elle. Depuis la première heure où ils s'étaient rencontrés, les moindres traits, les marques les plus légères de son charme et de ses dons, ses faiblesses autant que son poétique et muet amour, il revécut tout cela dans la même joie et la même douleur; tout lui était également précieux, également impossible à perdre. D'innombrables incidents, pleins de fantaisie, de chaleur, d'appréhension, de sens du beau, d'abandon spontané, le suivaient comme autant d'yeux. Où irait-il? Que ferait-il, *ensuite?*

Elle était l'âme de son travail. Son portrait, fait dans la troisième année de son séjour en Amérique, était là sur la cheminée. Les yeux du portrait cherchaient les siens, leur sourire avait, dans ce temps de l'attente, tant de merveilles en réserve pour lui! Voici que débordaient les souvenirs de ce temps, jusqu'à celui où ils s'étaient revus pour la première fois, les premières paroles, le premier embarras, à cause des choses étrangères qui s'y étaient mêlées, la première réunion complète et entière, la première étreinte...

Et cela pour se dire que maintenant tout était fini! Fini tout ce qu'ils avaient pensé et projeté ensemble, la joie de la vie commune, le travail, la foi! Qu'était-il donc arrivé? Oui, il lui faudrait un jour en parler avec elle, il y avait quelque chose qu'elle évitait, une imprudence qu'elle n'osait pas confesser. Qu'est-ce que cela pouvait être? Mais il ne fallait pas la forcer!

Un jour en rentrant, il ne la trouva pas en bas; quand il monta, elle était couchée. Elle lui tendit la main, — combien cette main était amaigrie! — et le regarda de ses grands yeux avec une expression fatiguée et comme embarrassée.

— Je me suis couchée un peu, fit-elle, rien qu'un moment.

Il s'assit devant le lit, prit ses longues mains maigres entre les siennes.

— Dans tout ceci, commença-t-il, il y a quelque chose que je ne comprends pas. J'ai été une fois sur une mauvaise piste, et les choses ont marché d'autant plus vite que je n'étais pas assez vigilant. Il doit y avoir quelque chose par derrière, une grave imprudence, peut-être répétée, et qui m'a égaré. Chérie, dis-le-moi; je ne puis pas rester en paix.

— Tu le sauras, dit-elle, je viens justement d'y réfléchir. En bas, dans mon pupitre, il y a des papiers dans le premier tiroir de gauche; ils sont tous pour

toi. Tu les liras quand..., elle s'interrompit... plus tard, reprit-elle, en lui pressant faiblement la main.

— Ainsi, je ne puis pas le savoir tout de suite?

— Si, dit-elle, ce que tu veux savoir, tu le sauras. C'était pour ne pas te faire de peine que je le tenais caché, — et ses yeux se mouillèrent, — toi, qui es mien..., de nouveau une faible pression de main et un sourire.

Il essuya les larmes de Ragni avec son mouchoir, et le passa ensuite sous ses lunettes.

— Celui que tu trouveras en dessus, de la main de Karl, tu le liras tout de suite, mais tu laisseras les autres.

Elle ferma les yeux.

— La clef? fit-il.

— Elle y est, répondit-elle sans rouvrir les yeux, et lâcha sa main.

Il descendit, ouvrit le tiroir, en sortit la lettre que nous connaissons, et s'assit pour la lire attentivement.

Son épouvante! et sa colère! et son impuissance! et de tout cela il n'avait rien su à temps!

Il se leva, se mit à aller et venir comme un fou, puis se rassit comme paralysé. Il fit des projets et les rejeta; il voulait rassembler les gens pour leur crier qu'ils en avaient menti; il voulait entrer de force au temple un jour qu'il serait plein, et les accuser du plus lâche, du plus abominable des meurtres... il songea que, même si Ragni avait été tout à fait en bonne santé, cela aurait suffi pour la tuer.

Il vivait pour faire aux autres tout le bien qu'il pouvait; et personne n'avait été assez honnête, assez reconnaissant ou assez touché pour lui dire de protéger son bien, la réputation de sa femme, l'honneur de son mariage! Tant d'indifférence et d'apathie! Tant de champ libre à la maladie de juger et à la méchanceté, dans cette société chrétienne!

Il comprenait maintenant sa sœur. Elle croyait à cette calomnie. C'était pour parler de cela avec lui qu'elle l'avait attendu le soir où... Et, furieuse de ce scandale qu'elle croyait réel, elle avait placé Kole, le premier mari, près d'eux, et tous croyaient, tous condamnaient, personne ne s'était levé pour démentir!

C'était donc là la récompense de Ragni pour sa bonté envers Karl! Tout ce qu'elle avait fait pour lui, c'était par dévouement et en surmontant les répugnances de sa nature! Il ne connaissait pas de meilleur être au monde, de pareille bonté de cœur! Et ils avaient pu... Les misérables, les imbéciles gardiens du salut, les égoïstes chanteurs de psaumes, les cruels diseurs de patenôtres!

Il relut la lettre de Karl et le prit en grande pitié. Pauvre, pauvre garçon! Son amour était tout naturel, quel homme de cœur n'aurait pas adoré ainsi une femme à qui l'on faisait tant de mal à cause de lui? La reconnaissance et l'admiration du jeune homme devaient à la fin devenir de l'amour.

Aussitôt que Karl serait de retour, il le ferait venir chez lui! Et il resterait jusqu'à ce qu'elle eût exhalé son dernier souffle. Et Kallem irait à son bras, l'aurait, lui et nul autre, au jour effroyable, derrière le cercueil.

Il se jeta sur le sopha et pleura.

Peut-être avait-il été trop absorbé dans ses occupations; il aurait dû voir plus de monde, la mener davantage en société; ceci ne serait pas arrivé. Personne, sous l'impression constante de sa bonté d'âme, n'eût osé... Mais, qui sait? Les imbéciles aveuglés par le dogme ne savent rien voir.

Et pas un à qui aller sauter à la gorge pour lui dire : « C'est toi! Tu m'en rendras compte! » Tous et personne.

Quelqu'un cependant tranchait sur les autres : Joséphine.

Elle n'avait pas inventé cela, elle en était incapable, mais elle y croyait. Avec un silence glacial, elle laissait agir la mauvaise foi des autres. Le cœur de Kallem se remplissait de colère contre elle, car, bien qu'elle ne fût pas l'auteur du mal, n'ayant certainement pas laissé cette calomnie toucher ses lèvres, elle n'en avait pas moins la plus forte responsabilité dans ce meurtre. Si peu chrétienne qu'elle fût au fond, l'orgueil dogmatique s'était révolté en elle de l'incrédulité de Ragni, et de ce qu'une petite personne si coupable eût osé rejeter leur foi. De là cette « justice » qui tuait si sûrement et avec de si bonnes intentions.

Mais ils étaient si bien de la même famille, que les plus amères pensées de vengeance passaient aussi en lui. Lui aussi appelait cela *justice*, sans le moindre soupçon qu'il se mentait à lui-même.

A côté de Ragni, il n'était pas ainsi. Rien que par sa présence, elle lui faisait du bien. Il restait auprès d'elle quand ces pensées amères l'assaillaient, affreusement ému, lui pressait les mains, lui caressait le front, la regardait dans les yeux, lui donnait des soins jusqu'à ce qu'il fût obligé de sortir; il tombait à genoux devant elle, s'abandonnant à son désespoir.

A partir de ce jour, Ragni ne quitta plus sa chambre.

La digne Sissel Aune était installée comme garde malade. Ses yeux noirs veillaient avec un calme intelligent et se tournaient de temps en temps, pleins de compassion, vers lui. En elle étaient représentés tous ceux à qui Kallem avait été utile et qui l'auraient secouru s'ils l'avaient pu. Aase et Soeren Pedersen venaient tous les matins savoir comment allait la malade, et, à mesure que son état s'aggravait, on compatissait et on venait de plus en plus.

Sigrid ne pouvait guère monter dans la chambre, parce qu'elle se mettait toujours à pleurer. Elle y entrait parfois néanmoins, comme, par exemple, lorsque la femme du colonel Bajer apporta soigneusement sous son manteau un pot de fleurs qu'elle avait gardé avec amour pendant tout l'hiver. Il fallait le monter chez

Mme Kallem et le placer en évidence pour qu'elle le vît bien.

Une fille qui avait eu un enfant et que Kallem avait soignée pendant une grave maladie, avait, elle aussi, une fleur, et quand elle entendit parler du présent de la femme du colonel, elle apporta sa fleur dans son pot grossier. Sans toutes ces petites choses, Kallem n'aurait pu supporter son supplice.

*
* *

Un jour que Kallem avait été à l'hôpital pour un cas urgent et qu'il revenait pensif à la maison, il vit des vêtements étrangers dans le vestibule et ouvrit la porte du salon : Karl Meek et son père étaient près de la fenêtre de la véranda.

Karl se retourna, vint à Kallem et se jeta à son cou. Il avait mauvaise mine et quelque chose d'inquiet, presque d'égaré dans la physionomie. Ses longs cheveux étaient en désordre, son visage s'était encore aminci, ses regards brûlants et douloureux avaient une puissance que Kallem ne leur connaissait pas. Ses yeux ne quittaient pas les yeux de Kallem. Ils renfermaient une supplication, et l'histoire d'une grande douleur inconsolable. Karl ne pouvait ni dominer son émotion ni rester en repos, et, pendant que Kallem causait avec son père, il se mit à regarder de tous côtés, à aller et venir, sortit du salon, alla dans le cabinet de travail, enfin à la cuisine, près de Sigrid, et y resta.

Il rentra au bout d'un quart d'heure : il avait beaucoup pleuré. A tout prix, il avait besoin de revoir Ragni. Il assurait que là-haut, chez elle, il se calmerait tout de suite; mais ses supplications furent inutiles. Impossible de le laisser entrer chez elle; ce soir-là précisément, elle se trouvait plus mal, et on ne la prévint même pas de l'arrivée du jeune homme.

Le lendemain matin, elle allait mieux. Kallem lui dit que le docteur Meek, arrivé la veille, était venu demander de ses nouvelles.

— Et Karl? dit-elle.

Karl était venu aussi.

Elle resta un moment sans rien dire, puis reprit :

— Est-ce que je pourrais entendre, si on faisait de la musique en bas?

— Oui, mais crois-tu que tu pourrais le supporter?

— J'ai soif de musique, répondit-elle.

— Ne permettras-tu pas à Karl de venir te voir?

Ragni tordait le coin du drap d'une main, de l'autre elle tenait son mouchoir. Non, décidément, elle ne pouvait permettre cela.

— Mais le docteur Meek pourra monter?

— Impossible de l'en empêcher!

Kallem tenait à ce qu'il la vît, et Karl demanda humblement à rester à la porte, derrière les autres. Il ne dirait pas un mot, ne ferait pas un mouvement et s'en irait tout de suite. Kallem, le prenant en pitié, consentit.

Il entra le premier, annonçant le docteur Meek; celui-ci le suivit. Son large dos dissimulait Karl qui se mit dans la porte. Ragni était couchée, la tête tournée du côté opposé. Elle ne le vit pas, mais il entrevit son visage amaigri, ses joues creuses avec les roses de la fièvre, ses lèvres desséchées; les yeux, dans leur éclat, semblaient jeter un long appel de détresse. Une soif dévorante la tourmentait nuit et jour, et Sissel vint de l'autre côté pour la soutenir et lui donner à boire. Le docteur Meek fit diverses questions; elle y répondit, distraite, regardant autour d'elle à la dérobée. Soupçonnait-elle que Karl était là? Plus tard, quand Sissel s'éloigna du lit, elle aurait pu le voir, mais il était parti.

Ils le retrouvèrent ensuite dans le salon, anéanti, désespéré. Il supplia qu'on lui permît de rester dans la maison et de reprendre son ancienne chambre, même s'il ne devait pas revoir Ragni; il ne pouvait pas s'éloigner. Kallem n'osa pas lui refuser cela non plus; le père lui-même semblait le désirer. Quelque chose dans l'état général du jeune homme les alarmait tous deux.

Le lendemain matin, Karl fit de la musique; en bas la porte était ouverte; celle de Ragni entr'ouverte : elle entendait, c'était harmonieux et doux. Karl avait fait des progrès. Elle ne connaissait pas le morceau, mais elle en fut ravie; elle le lui fit dire en le remerciant.

Plus tard il joua encore et le lendemain matin de nouveau; il finit par obtenir la permission d'entrer, promit d'être calme et de ne rester qu'un instant. Déjà dans le corridor il commençait à marcher sur la pointe des pieds et à glisser comme une ombre. Néanmoins il eut beaucoup de peine à rester maître de lui, car aussitôt qu'il fut sous le pouvoir de son regard, il sentit qu'elle aurait préféré qu'il s'en allât. Cela lui ôta tout son courage; il restait là, anéanti. Elle remarqua ce changement, et plus il restait, plus elle avait pitié de lui. Il avait souffert, il était bon, elle essaya de sourire et lui tendit même sa main amaigrie. Karl regarda Kallem et ne la prit pas; il n'avança pas non plus, et était sur le point d'éclater en sanglots. Comme pour le calmer elle murmura :

— Mon bon Karl!

Il sortit.

Après cette visite, il fut tranquille et absorbé comme quelqu'un qui réfléchit à un projet. Il parlait de plus en plus rarement à Kallem et jamais à personne autre. Il eut la permission de monter un instant sans Kallem chez la malade, et de lui faire de la musique d'en bas. Le reste de la journée, il restait seul dans sa chambre.

Un matin qu'il jouait, elle reconnut dès les premiers accords que c'était un morceau qu'il avait composé lui-même. D'autres fois déjà auparavant, il avait joué de petits morceaux qu'elle avait devinés être de lui; mais celui-ci était un élan vers quelque

chose de plus grand, une marche d'accords violente, de la passion dans l'orage. « Dieu! ceci, c'est lui-même!» pensa-t-elle.

Puis le mugissement s'apaisait; une douce mélodie s'éleva, innocente et vive. — « Est-ce que ce ne serait pas moi? » se dit-elle. Puis des cris et des hurlements autour de cette petite mélodie paisible; quelques mesures de la mélodie, et plusieurs mesures de lamentations et de cris, le premier motif envahissant l'autre, et le tout très naturellement fait, — trop naturellement, avec une gaucherie un peu comique. Elle était obligée de se retenir pour ne pas rire.

Ainsi s'exhalait encore le reste caché de l'ancienne gaieté de Ragni; puis vint la toux. Encore la toux; encore, encore, et plus forte qu'elle n'avait jamais été jusqu'à ce moment.

Karl l'entendit à travers sa musique; il se précipita à la recherche de Kallem qui venait de partir pour l'hôpital, mais lorsqu'ils revinrent, l'accès était passé; plus rien que le crachement de sang ordinaire.

Kallem était écrasé par la douleur. Sa résistance échouait, et Karl comprit que d'autres que lui-même souffraient, et qu'il y en avait d'autres de qui s'occuper. Alors il vécut exclusivement pour Kallem, fut à la fois ingénieux et vigilant. Un moyen de consolation qui réussissait toujours, était de parler de Ragni. Il la dépeignait avec émotion, savait rendre par les plus délicates images les particularités de sa manière d'être, un acte, un mot d'elle et l'adoration dont il accompagnait cela; Kallem en avait besoin. Il avait besoin de la vive chaleur du sentiment partagé, car il succombait en voyant l'affaiblissement croissant de sa chère Ragni.

Elle ne pouvait plus même tenir levée sur l'oreiller sa tête, qui vacillait d'un côté à l'autre. Ses yeux avaient quelque chose de surnaturel et prenaient note de tout ce qu'elle regardait. Ses lèvres minces et sans voix restaient entr'ouvertes à cause de sa respiration difficile; elle ressemblait, dans sa chambre blanche, entre ses draps blancs et dans ses blancs vêtements, à un oiseau qui halète dans un nid de duvet abandonné. Souvent, quand Kallem sortait de la chambre parce qu'il ne pouvait pas surmonter sa douleur, c'était Karl qui le forçait à se reposer, qui trouvait des paroles vraies pour l'amener peu à peu à un chant sans fin sur elle.

Elle ne pouvait presque plus parler, n'en avait pas envie non plus, mais ce qu'elle disait indiquait que pas un instant elle ne se faisait illusion sur son état, comme font certains poitrinaires.

Un jour elle fit signe à Kallem de se baisser :

— Kristen Larsen! fit-elle tout bas, là, dans le coin!

Puis elle sourit et ajouta :

— Maintenant je n'en ai plus peur!

Une autre fois elle envoya chercher Kallem seulement pour lui dire :

— Tu ne dois rien avoir contre personne à cause de moi.

Elle ne dit aucun nom. Kallem serra sa main décharnée; ses yeux erraient sur lui dans un ciel de bonté.

Parfois elle essayait de reprendre un sourire qui ne venait plus. Lorsqu'elle le voyait pleurer, elle lui faisait signe de se baisser et passait la main dans ses cheveux. Un jour, étant dans cette position, il voulut la remercier de tout depuis la première fois qu'ils s'étaient vus jusqu'à cet instant; elle essaya de lui tirer les cheveux : « Le méchant, pourquoi dire ces choses-là? »

Depuis, ils ne se parlèrent plus guère. Ils n'employèrent que le langage des mains et des yeux. Ils étaient un, dans la douleur l'un de l'autre, et n'avaient rien à se dire qui n'eût été dit. La reconnaissance qu'il sentait, l'horreur qu'ils avaient de se séparer, ne trouvaient pas de paroles.

***

L'heure arriva.

Une après-midi on entendit Sissel sonner, sonner. Sigrid se précipita, Kallem, puis Karl, mais celui-ci resta en dehors. Il entendit un horrible accès de toux; il ne comprenait pas qu'elle eût encore tant de force; chaque coup lui déchirait la poitrine, le transperçait, le brisait. Ses gémissements de douleur lui arrachaient une sueur d'angoisse; il ne pouvait ni les écouter ni s'en aller.

Ceci devait être la dernière heure. Il entendait pleurer Sigrid; il l'entendait dire :

— Madame! Madame!

Et tout de suite après :

— Elle se meurt!

Alors il ouvrit la porte.

La première chose qu'il aperçut, c'était du sang; il s'évanouit.

Il se retrouva sur son lit, Sigrid devant lui, en pleurs; il demanda :

— Est-elle morte?

— Le docteur croit que ce sera bientôt.

Un instant plus tard, ils purent rentrer tous deux. Elle était étendue, blanche comme les draps. Kallem lui tenait la main. Ils ne voyaient pas son visage, mais de temps en temps un frisson secouait ses épaules et on l'entendait gémir.

De l'autre côté était Sissel. Quelle chose étrange que ces différents degrés dans la douleur! Bien que son visage énergique et ouvert exprimât une profonde compassion, c'était cependant la compassion d'une personne étrangère, à mille lieues de distance du désespoir muet de Kallem.

— Est-elle morte? murmura Sigrid.

Et Ragni entendit la question; elle leva les yeux. Réunissant ses dernières forces, elle voulut encore leur faire du bien en essayant, — on ne peut pas dire

de sourire, — mais de leur envoyer une pensée. Sigrid et Karl la reçurent au passage, mais elle alla tout droit à Kallem. Peu après Ragni était morte.

Alors ils sortirent. Seul Kallem resta près du lit.

BIORNSTIERNE BIÖRNSON.

Traduit du norvégien par Mlle M. QUILLARDET.

(*A suivre.*)

LE REJET DU « HOME RULE »

Lorsque, en 1801, la ténacité de Pitt, les fourberies de Castlereagh, et un million de livres sterling eurent décidé les Lords et les Communes de Dublin à voter l'Acte d'Union entre la Grande-Bretagne et l'Irlande, cet acte fut porté, pour y être approuvé, aux Communes et aux Lords de Londres. Et il n'y eut que trois lords, parmi ceux d'Angleterre et d'Écosse, qui eurent le courage de ne pas approuver un bill si effrontément obtenu par la fraude et la corruption.

Depuis ce temps les idées de justice et de probité politique ont fait quelque progrès chez les respectables lords : cette semaine, quarante et un d'entre eux se sont décidés à voter le bill du *Home Rule*, destiné à rendre aux malheureux Irlandais une part bien maigre de l'indépendance qui leur avait été ravie.

Et il fallut sans doute une grande audace à ces quarante et un lords pour braver les colères et les railleries de toutes les nobles dames du Peerage et de toutes les vieilles filles de la Primrose League qui, à cette heure, considèrent le *Home Rule* comme l'abomination de la désolation, et M. Gladstone comme Bélial.

Quatre cent trente collègues de leurs seigneuries ont reculé devant cette indignation féminine et ont trouvé les prétextes les plus variés pour refuser leur approbation au projet de bill.

Le duc de Norfolk lui-même, qui passe pour être le chef des catholiques anglais, et qui fait grand étalage de sa foi, a prétendu qu'il ne pouvait accorder son vote à une loi qui créerait un Parlement composé de catholiques hostiles aux enseignements du Saint-Siège. Lorsqu'on songe que tout le clergé irlandais, depuis les archevêques et évêques jusqu'au dernier des vicaires de campagne, est ardemment *home ruler*, sans cependant cesser d'être très dévoué au pape, on se demande si le noble duc ne fait pas consister le catholicisme plutôt dans le payement par un fermier d'une rente exorbitante à son propriétaire, que dans la soumission aux enseignements du Saint-Siège.

Ce fut un des étonnements de cette discussion à la Chambre des lords, cette déclaration du duc de Norfolk.

Toutes les haines religieuses ayant été soulevées à côté des haines politiques et des haines de race, pendant la campagne du *Home Rule*, par les adversaires de cette réforme; le vieux cri de « *No Popery!* » ayant retenti dans les meetings orangistes et dans les processions unionistes, comme au temps de Cromwell ou du roi Guillaume III; tous les pasteurs de l'Église établie et aussi ceux des non-conformistes ayant été mobilisés pour protester contre l'oppression présumée des protestants de l'Ulster par les partisans de l'idolâtrie romaine et de la tyrannie papale, on ne s'attendait pas à voir le représentant officiel de cette « idolâtrie romaine » s'unir à tous les anglicans et à tous les méthodistes fanatiques pour perpétuer l'oppression d'un peuple. C'est ce qui est pourtant arrivé. Il est vrai que les partisans du *Home Rule* à la Chambre des lords ont eu une singulière manière de le défendre. Lord Roseberry, le chef du *Foreign Office*, le successeur désigné de M. Gladstone, le véritable inspirateur du radicalisme impérialiste, parlant en faveur du *Home Rule*, a nettement déclaré que cette réforme ne l'intéressait pas du tout, qu'il se moquait des Irlandais, de leurs réclamations et de la justice, que tout ce qu'il désirait était qu'on ne parlât plus du *Home Rule*, et qu'il engageait les nobles lords à s'occuper du bill uniquement afin qu'ils l'amendassent assez pour le rendre insignifiant, et que de cette façon on n'en entendît plus parler.

Et ces arguments, développés avec l'air de profond scepticisme et de souverain mépris pour tout et pour tous qui est l'apanage de lord Roseberry, n'étaient pas faits pour entraîner beaucoup des chasseurs de grouses et des possesseurs d'écuries de courses qui forment la majorité de la Chambre des lords.

Le duc de Devonshire, avec sa parole grave, lente et mesurée, entraîna tous les lords du vieux parti whig. Cet ancien lieutenant de M. Gladstone, cet ancien leader du parti libéral aux Communes pendant la retraite provisoire du chef, devenu maintenant avec M. Chamberlain un des directeurs de l'unionisme, s'est montré plus réactionnaire que tous les *conservateurs bornes* qu'avec ses amis, autrefois, il qualifiait de *stupid party*.

Le marquis de Salisbury n'eut qu'à paraître et à prononcer un de ces discours violents, incisifs, entrecoupés, qui font de lui un des orateurs les plus ardents et les plus originaux de ce temps, pour entraîner à sa suite tous les lords sportifs. Et le bill fut repoussé.

***

Ce fut une explosion de joie chez les unionistes, une explosion de fureur chez les radicaux : orangistes et nationalistes se sont même mutuellement cassé la tête aux cris de : « Vivent les lords! » ou : « A bas les lords! » selon leurs opinions respectives.

Les journaux conservateurs prouvèrent que les respectables lords qui venaient de sauver l'intégrité de l'empire étaient les dignes descendants de ceux qui

avaient fondé la liberté et la grandeur anglaises. Mais toute la presse radicale et tous les clubs radicaux sortirent les arguments qu'ils tenaient en réserve et qu'ils sortent dans les grands jours, variantes infinies autour de cette phrase unique, belle trouvaille de M. Labouchère : « Les lords ne représentent qu'eux-mêmes, en face des Communes, qui représentent la nation. »

Toute l'ardeur qui sonnait si faux lorsqu'il s'agissait de proclamer la nécessité du *home rule*, paraît maintenant bien sincère et véritable, lorsqu'il s'agit d'attaquer la Chambre des lords, cette bête noire des radicaux.

Mais les radicaux ont encore commis là une de ces fautes qui leur sont coutumières, et qui compromettent le succès de leurs plus vifs désirs. Il n'était en effet pas possible de trouver contre la Chambre des lords un terrain d'attaque plus mauvais que le rejet du *home rule*.

Le parti libéral anglais, à l'heure présente, n'est pas très brillant. M. Gladstone est un orateur éloquent, un financier habile et un réclamier de premier ordre. M. William Harcourt est un avocat retors doué de la plus belle voix de tout le Parlement britannique et d'une très joyeuse humeur. M. John Morley compose des essais que certains trouvent très intéressants et où se combinent à juste dose les doctrines d'Auguste Comte avec le libéralisme économique orthodoxe. Mais on ne saurait sans injustice prétendre trouver dans le parti libéral des hommes comparables aux chefs de l'unionisme : lord Salisbury, M. Chamberlain, lord Randolph et Churchill ou M. Balfour.

Pendant longtemps le parti libéral compensa l'infériorité de ses chefs par la supériorité de son organisation électorale, et le *caucus* libéral est encore, il est vrai, admirablement organisé, malgré la défection de M. Chamberlain, qui en était le grand chef : mais les associations conservatrices et unionistes ont pris de plus en plus d'homogénéité et de solidité, et, à cette heure, leur organisation égale celle des libéraux.

Ces derniers, d'ailleurs, forment plutôt une mosaïque de partis coalisés qu'un parti véritable et compact.

Les vieux whigs modérés du parti historique se sont presque tous séparés et ont passé à l'unionisme, avec M. Goschen et lord Hartington (devenu depuis le duc de Devonshire).

Le parti gladstonien actuel n'est guère composé que de radicaux ; mais que de nuances, dans le radicalisme britannique, depuis les radicaux bibliques, recrutés surtout parmi les dissidents et expédiés au Parlement par l'Écosse et le pays de Galles, jusqu'aux radicaux impérialistes de Londres, qui reconnaissent pour chef lord Roseberry, et les radicaux agnostiques, avec M. John Morley, et les radicaux ouvriers avec M. Broadhurst, et les radicaux anticléricaux avec M. Labouchère, sans parler du parti indépendant du travail que l'on compte généralement dans la majorité gladstonienne, mais qui prétend bien à l'autonomie!

C'est toute cette masse confuse que la Fédération libérale, avec l'aide du *Daily News* et du *Daily Chronicle*, voudrait mener à l'assaut de la Chambre héréditaire. Certes, s'il s'était agi d'un conflit né entre les communes et les lords, sur une question intéressant directement la démocratie britannique, il est probable, il est même certain que le prestige conservé par la vieille institution aristocratique n'eût pas été assez fort pour résister à une violente poussée de l'opinion publique. Mais jamais les Anglais ne toucheront à un rameau, fût-il le plus flétri et le plus caduc, de leur constitution pour une affaire purement irlandaise et qui n'a été adoptée aux Communes que par trente-quatre voix de majorité.

Les orateurs unionistes à la Chambre des lords ont bien lancé toutes les banalités ordinaires sur la tendance de plus en plus grande des nations modernes vers la centralisation et l'unité, sur la nécessité de maintenir intacte l'intégrité de l'empire ; mais tout cela ce n'était guère que des fioritures; le grand point sur lequel ils insistaient, c'est que la nation anglaise n'a pas été directement consultée sur cette grave question, et qu'il convenait, avant d'adopter une mesure aussi importante, d'être bien sûr que le peuple britannique est tout à fait désireux de voir adopter le *home rule*, ou au moins résigné à le subir.

Et, en effet, M. Gladstone, qui avait toujours promis de faire les élections uniquement sur le *home rule*, s'est bien gardé de tenir parole. Dans son programme de Newcastle sur lequel les élections se sont faites, il s'est montré partisan des réformes ouvrières, il a promis toutes sortes de modifications aux lois sur le gouvernement local, etc., etc.

Malgré tout cela il n'a obtenu qu'une majorité de 34 voix aux Communes; et dans le calcul de cette majorité entrent les 85 voix des deux fractions nationalistes irlandaises. En Écosse et dans les pays de Galles ses partisans ont aussi une très forte avance numérique, et comptent pour beaucoup dans le calcul de sa majorité, — ainsi il y a 28 Gallois gladstoniens et seulement 2 unionistes ; — mais dans l'Angleterre proprement dite, M. Gladstone est en minorité de près de 100 voix, et jamais les Anglais, qui prétendent être les fondateurs de l'empire, ne consentiront à ce qu'une modification aussi grave que le *home rule* soit apportée à la constitution par une coalition des Irlandais, des Écossais et des Gallois.

Voilà où est le danger pour les projets de M. Gladstone et beaucoup plus que dans l'opposition de la Chambre des lords. Et voilà pourquoi aussi le rejet du *home rule* par cette Chambre, loin d'affaiblir l'institution héréditaire, lui donnera peut-être pour quelque temps encore un regain de vie, avant la transformation pourtant inévitable qu'elle devra subir.

*
* *

Le *home rule* ne peut pas être imposé à l'Angleterre par un seul parti; il faut qu'il provienne d'un accord entre les deux partis. C'est ce qu'avait parfaitement compris Parnell; aussi avait-il toujours refusé de s'inféoder à un des partis existants.

L'Irlande, une nation, tel était le mot d'ordre qu'il imposait à ses partisans; et les représentants d'une nation ne peuvent devenir une fraction d'un parti politique d'une autre nation.

Les successeurs de Parnell n'ont pas compris la grandeur et la vérité de la conception de cet incomparable tacticien parlementaire. Ils se sont pour ainsi dire inféodés au parti libéral. Ce fut une grave faute. Et c'est d'ailleurs presque toujours l'erreur que commirent les partis irlandais, surtout depuis, O'Connor et l'agitation de la jeune Irlande, connexe à l'agitation chartiste.

Tandis que Parnell avec beaucoup de peine était arrivé à subordonner la question agraire à la question nationale, et à faire servir la première au succès de la seconde; voici maintenant que les idées de Michael Davitt reprennent le dessus, et qu'il ne s'agit plus de la nation irlandaise revendiquant ses droits en face de la nation anglaise, mais d'une alliance entre la démocratie irlandaise et la démocratie anglaise contre les partis conservateurs et les grands propriétaires. Le point de vue change du tout au tout.

La question politique ou plutôt nationale passe donc au second plan; et il faut avoir un parti-pris évident pour voir un danger pour l'unité de l'empire dans l'existence du grand conseil général dont M. Gladstone voulait faire présent à l'Irlande.

Les innombrables clauses du bill gladstonien avaient toutes pour but d'interdire quelque chose aux députés irlandais et de leur supprimer quelque prérogative. Jamais on ne vit pareille liste de choses défendues que dans le projet destiné à accorder la liberté au peuple d'Irlande.

Il est admissible que l'on ne veuille pas revenir au système, jugé trop dangereux, de l'union personnelle tel qu'il avait existé de 1782 à 1800, sous le régime du Parlement Grattan. Le conflit actuel entre la Norvège et la Suède montre les inconvénients de ce système, et les journaux unionistes ne se sont pas fait faute d'insister sur ce point, et de remplir leurs colonnes avec les moindres détails de la lutte suédo-norvégienne.

Mais il y avait un moyen terme à trouver. M. Gladstone ne l'avait pas découvert. Et il n'y aurait aucune impossibilité à ce que les conservateurs le trouvassent.

C'est, d'ailleurs, presque toujours ainsi que les choses se passent en Angleterre. Les libéraux réclament à grands cris une réforme, et ils ne l'accomplissent jamais. Les conservateurs s'indignent devant cette réforme, prétendent qu'elle sera la fin de l'Angleterre et ils l'accomplissent. Et nous ne serions nullement étonnés si pour le *Home rule* il en était comme il en fut presque toujours.

La question de l'autonomie irlandaise est maintenant posée avec trop de netteté pour qu'elle ne soit pas résolue. Une grande fraction de l'opinion publique anglaise s'est résignée à voir accomplir cette réforme. De nombreux Écossais et de nombreux Gallois demandent, pour leurs pays respectifs, le droit de s'occuper de leurs affaires locales en dehors du Parlement central.

Des projets de fédération entre les quatre parties du Royaume-Uni voient le jour : d'autres projets encore plus hardis demandent que l'Angleterre propre elle-même soit découpée en États autonomes, reliés par un lien fédératif analogue à l'Union américaine.

Mais le parti libéral est trop fragmenté et trop incohérent pour pouvoir accomplir une œuvre pareille. Ce parti, à l'heure actuelle, ne garde quelque unité que par le prestige personnel de M. Gladstone.

Le parti conservateur-unioniste, au contraire, appuyé sur la vieille Angleterre, entraîné par un groupe d'hommes jeunes et vigoureux, peut entreprendre cette grosse besogne. Ceux-ci savent bien que le sentiment nationaliste est trop fort pour qu'on puisse le mater définitivement par des lois de coercition. Ils voient aussi que la politique anglaise est perpétuellement embarrassée par les réclamations irlandaises. Déjà, en 1885, ils furent sur le point de faire alliance avec Parnell. Ils reculèrent à ce moment, parce qu'ils ne voulaient pas donner une situation privilégiée dans l'empire aux Irlandais. Ces derniers en ont gardé une véritable fureur contre le parti conservateur. Mais lord Salisbury et ses amis ont l'esprit trop pratique et trop politique pour tenir compte de ces colères, et plus d'une fois ils ont laissé entendre, au cours des discussions sur le *Home rule*, qu'ils ne reculeraient pas devant les réformes les plus hardies, ni même devant l'autonomie administrative accordée à l'Irlande, si toutes les parties du Royaume-Uni étaient douées des mêmes avantages, et si l'intégrité de l'empire et la suprématie du parlement impérial étaient rigoureusement maintenues.

Les deux grands partis anglais se trouveront ainsi avoir contribué à réparer l'injustice séculaire dont a souffert l'Irlande : les libéraux en préparant le *Home rule*, et les conservateurs en l'accomplissant.

FRÉDÉRIC AMOUBETTI.

THÉATRES

A propos de *Georges Dandin*.

On a repris *Georges Dandin* la semaine dernière. La pièce a été, paraît-il, plus goûtée que d'ordinaire par

le public. Celui-ci, du reste, serait en train de changer d'opinion au sujet de la comédie de Molière. Jadis, il suffisait qu'elle fût sur l'affiche pour que le vide se fît dans la salle ; aujourd'hui elle est écoutée avec plaisir, et, si elle n'attire pas précisément la foule, au moins ne l'éloigne-t-elle plus. Cette modification dans le goût des spectateurs, mon cher maître, M. F. Sarcey, l'attribuait à deux causes : à l'interprétation, d'abord, qui est aujourd'hui franchement burlesque, et qui atténuerait ainsi ce que la pièce aurait de trop déplaisant pour d'honnêtes gens venus afin de se divertir une heure ou deux au théâtre; entendez d'ailleurs que la « cruauté » de la comédie, c'est M. Got (l'interprète de jadis) qui l'y avait mise. En second lieu, le public, habitué maintenant aux « tranches saignantes » que lui sert le Théâtre-Libre, accepterait plus facilement le côté amer et triste de *Georges Dandin*. Antoine, ainsi, aurait aidé au succès de Molière; et ce ne serait pas le moindre de ses titres à la reconnaissance du genre humain. Je me hâte d'ajouter que M. Sarcey ne semblait pas très convaincu de l'efficacité des exemples donnés par le Théâtre-Libre. Puis, M. Lemaître vint à la rescousse; il montra en quoi les comédies de Molière, et *Georges Dandin* en particulier différaient des pièces du Théâtre-Libre; il conta que lui aussi, jadis, avait cru à l'amertume de Molière : et, d'accord en cela avec M. Sarcey, il conclut que *Georges Dandin* est « une farce très innocente ».

Oserai-je avouer, très humblement, que les arguments de l'un et de l'autre ne m'ont pas complètement convaincu? Je sais qu'il y a quelque ridicule, quelque snobisme à vouloir trouver une conception du monde dans n'importe quelle œuvre d'un auteur dramatique. De cela, l'exégèse wagnérienne nous a donné d'étonnants exemples. Mais, tout de même, on peut, ce me semble, chercher dans une œuvre la pensée de l'écrivain. Je ne vois pas pourquoi un auteur dramatique, parce qu'il est auteur dramatique, ne pourrait pas avoir son opinion sur les choses. Il me semble que l' « amertume » de Molière n'est pas tout à fait une invention de snobs, que, dans *Georges Dandin* notamment, elle est manifeste, et je voudrais tâcher de dire pourquoi.

Examinons d'abord l'argument tiré de l'opinion du public? « Combien faut-il de sots pour faire un public?... — Tout le monde a plus d'esprit que Voltaire! » Entre ces affirmations également spirituelles et contradictoires, il y a peut-être place pour une opinion « juste-milieu ». Je veux dire au moins que l'approbation du public ne me paraît pas un critérium suffisant. Elle a sa valeur, sans aucun doute, mais cette valeur n'est pas absolue. Je ne parle pas ici des préférences singulières que marque parfois le public. Mais, dans ce cas particulier, il ne m'est pas du tout prouvé que l'interprétation qui lui plait le plus, soit par cela même la meilleure : j'entends la plus conforme aux intentions de l'auteur. On m'a conté que, lorsque Delaunay jouait Octave, des *Caprices de Marianne*, et qu'il disait l'admirable « Oraison funèbre » de Cœlio, il faisait, à je ne sais quel phrase, un gros effet. Quelqu'un lui fit observer que le sens qu'il donnait à cette phrase ne pouvait être le sens voulu par Musset; il discuta, mais se laissa convaincre : il changea son intonation, et dès lors, ne fut plus jamais applaudi. Je ne sais si cette anecdote est vraie ; elle « doit » l'être ; elle est au moins typique ; la seconde interprétation était la bonne, et le public préférait la première. Et, s'il en est ainsi d'une scène, d'une tirade, dont le sens est relativement simple et « un », vous voyez ce qui peut arriver pour une comédie, où, comme dans toutes celles de Molière, l'observation vraie et directe est entourée de scènes de farces. Prenez tel personnage de comédie ; faites-le jouer naturellement, comme il convient, ou faites « charger » le rôle : c'est presque toujours la seconde interprétation qui plaira le plus au public, qui fera le plus d'effet. J'aurai plus facilement raison encore pour une comédie dont le ressort a cessé de nous frapper directement. Les malheurs de Dandin viennent de ce qu'il a épousé, lui bourgeois, une fille de condition ; il faut au public de 1893 un effort pour comprendre son ridicule, qui était évident pour le public de 1668. Que Dandin grimace, le public d'aujourd'hui rira, comme riait celui de jadis; mais il rira de l'acteur et non plus du personnage. Et remarquez que ces grimaces, — qui peuvent aider en un sens au succès de la pièce, — peuvent d'autre part fausser le caractère du personnage en lui donnant une allure que n'avait pas voulue l'auteur : elles peuvent faire un fantoche d'un personnage que l'auteur voulait réel et « amer ». Le public le préfère ainsi ? Je le crois sans peine. Mais cela ne prouve rien. Le médecin vous ordonne une potion « amère » ; le pharmacien la remplace par du sirop de groseille; vous « préférerez » évidemment la seconde boisson à la première; mais oserez-vous soutenir pour cela que l'apothicaire a interprété le mieux du monde la pensée du docteur?...

L'opinion du public, — qui au théâtre surtout est tout instinct et ne réfléchit pas, — ne me semble donc pas une raison convaincante. Il se peut que l'interprétation actuelle lui plaise davantage. Cela ne me prouve pas qu'elle soit meilleure.

Je ne m'arrête pas à l'éducation que le public aurait reçue d'Antoine. A vrai dire, cette explication (en la prenant comme tout à fait accessoire) ne me semble pas tout à fait déraisonnable. Au moins peut-on dire que le public n'apporte plus au théâtre les exigences qu'il y apportait jadis; il consent qu'on lui montre l' « amertume » de certaines situations, il s'y est habitué, et il ne serait pas impossible qu'à ce point de vue le Théâtre-Libre ait un peu préparé le public à goûter des œuvres qui, quelque effort qu'on fasse pour

les égayer, conservent toujours un arrière-fonds de tristesse. Notez d'ailleurs que ce « mouvement » là date de nos grands auteurs comiques contemporains. Le reproche qu'on faisait le plus souvent aux comédies d'Augier et surtout à celles de M. Dumas était précisément celui-ci : trop montrer le vilain côté des choses, en un mot être trop « amères ». Peut-être bien, au fait, que si Lebonnard marchait sur la tête, Cygneroi sur l'opposé, et Mme de Morancé sur les mains, le public goûterait plus complètement *la Visite de noces.* Égayons, mes frères, égayons !

Et cette « amertume » qu'on trouve plaisant que nous retrouvions chez Molière, ce n'est pas nous qui l'avons inventée ; non, en vérité. Elle existait avant le Théatre-Libre, j'ose le dire. C'est l'essence même de la comédie, montrer ce qu'il y a sous les apparences, sous les gestes, sous les conventions. Chez tous les auteurs comiques vous retrouverez ce levain d'amère tristesse, plus fort chez les plus grands parce que ceux-là ont vu plus loin au fond des choses. Et que parlé-je d'auteurs comiques ! Ce levain, vous le retrouverez pareil chez tous ceux qui ont regardé la vie d'un peu près, chez tous ceux qui ont « observé », de La Rochefoucauld à... Forain. L'amertume, pour eux, est inévitable; elle résulte, en somme, de la constatation des moyens employés par les hommes soit pour déguiser, soit pour comprimer leurs mauvais instincts. Les efforts d'êtres égoïstes pour vivre ensemble c'est la vie, en somme; et c'est la comédie, si la comédie doit être la reproduction de la vie ; et cela est comique, assurément : mais, pareillement, cela est amer, si l'on trouve l'égoïsme au fond. Pessimisme, dira-t-on, autre opinion adoptée par les snobs?...

Mais je m'égare. Revenons au théâtre, au théâtre amer. Je disais que nous n'avions pas inventé l'amertume, qu'elle existait, qu'elle devait forcément exister chez les observateurs et par suite chez les auteurs dramatiques, et que, par conséquent, il était assez naturel que nous cherchions à la retrouver chez Molière, le plus grand et le plus clairvoyant d'entre eux. Je crois qu'il n'y a là ni superstition ni snobisme. Et, si l'on voit dans *Georges Dandin* un peu de cette amertume, ce n'est pas seulement pour faire plaisir à M. Georges Ancey.

Je sais bien ce qui distingue *Dandin,* par exemple, de telles pièces du Théâtre-Libre. Mais de ce que je ne retrouve pas dans l'une précisément la même amertume qui me frappe dans les autres, il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait pas d'amertume du tout. Il faudrait faire ici une distinction.

L'amertume des comédies Théâtre-Libre est surtout une amertume de mots; cela se passe en conversation. Certes, on imagine des situations « cruelles », mais la « cruauté » réside surtout dans le mot qui accompagne la situation; et vous savez que ces « mots » ont ceci de particulier qu'ils sont précisément ceux que les personnages se garderaient de dire. De ces mots, Molière n'est pas très prodigue, il est vrai (un peu plus, il me semble, qu'on ne le dit); il sait très bien que ce qu'on pense, on ne le dit pas toujours, et qu'il y a des moments où on ne le dirait pour rien au monde ; de plus, il est « homme de théâtre », comme dit M. Sarcey; de sorte que l'impression d'amertume vient surtout de la « situation » (naturellement cette situation n'a de valeur que parce que les personnages qui la subissent sont des personnages vivants). Et je n'exagérerai pas beaucoup en disant que les situations de ses comédies sont, en général, d'une assez vigoureuse amertume. C'est un homme loyal, victime des perfidies du monde : c'est un honnête homme « bouleversé » par l'amour (et jamais les plus audacieux Théâtre-Libristes n'ont osé rien de plus amer et de plus « cruel » qu'Arnolphe) ; c'est l'hypocrite... Mais je ne puis pas vous résumer ici tout le théâtre de Molière. Et, du reste, je crains de m'être un peu éloigné de mon point de départ. Je voulais vous montrer pourquoi, à mon avis, on peut, sans déraison, croire que *Georges Dandin* n'est pas exempt d'amertume. J'ai tenté de vous expliquer que le succès d'une interprétation « comique » ne prouvait pas grand'chose à ce point de vue ; que tous les grands auteurs dramatiques étant « amers », il y avait des chances pour que Molière le fût aussi, et qu'aussi bien, il l'avait été, à sa manière, autant que quiconque. C'est enfoncer beaucoup de portes ouvertes. La place me manque pour en enfoncer d'autres ; je chercherai la semaine prochaine à vous montrer que *Georges Dandin* est, tout de même, d'une assez jolie « cruauté », et j'espère être un peu plus précis.

JACQUES DU TILLET.

VARIÉTÉS

Nicolas Glaive, ou les cahiers d'un candidat.

25 *juillet.* — Voici la lettre que j'ai trouvée dans mon courrier de ce matin :

Monsieur Nicolas Glaive,

fabricant de girouettes d'art,

à Paris.

Un groupe d'électeurs indépendants, de la circonscription de Montsouris-Sud, connaissant votre passé, tout d'intégrité et d'honneur, ainsi que votre républicanisme éclairé et loyal, a décidé de vous offrir la candidature aux prochaines élections législatives. Vous n'ignorez pas que notre arrondissement est las à juste titre des violences de langage et des excentricités de notre député, le radical Triquet. D'autre part, il faut éviter d'assurer le succès du candidat modéré

et réactionnaire, M. Ajax de Télamon. Il y a une majorité considérable à rallier, entre les deux opinions extrêmes.

J'aurai l'honneur, monsieur, de vous rendre visite pour recevoir votre réponse, qui nous sera, je n'en doute pas, favorable. Je pense vous rencontrer demain matin, de neuf heures à onze heures.

HENRI PRENANT
Directeur
du cabinet d'affaires Carême-Prenant,
fondé en 1722.

Satisfait au fond qu'on voulût bien songer à moi pour un mandat assez envié et qu'on me fournît enfin sur mes opinions politiques des données précises, je n'hésitai point, et résolus d'accepter la proposition de M. Prenant. Député à quarante-huit ans, je pourrais dire négligemment, en sortant après mon déjeuner, aux passants de connaissance : « Je vais à la Chambre. » J'écraserais en même temps de mon pardon deux personnes, un sergent de ville du quartier et le sécrétaire du commissaire, qui ont été certain jour insolents à mon égard. Je voyagerais gratuitement enfin sur la ligne de Chaville, à l'heure du journal du soir. Votre billet, monsieur? — Député.

26 *juillet.* — J'ai reçu ce matin la visite de Prenant. Ma première impression, qui est la bonne, m'a fait deviner en lui « quelqu'un d'attaque ». Lui-même me l'a dit d'ailleurs : « Je suis d'attaque, » a-t-il affirmé dès l'abord. C'est un homme petit, vif, rond, noir de moustache et de barbiche. Il connaît le quartier de Montsouris-Sud comme sa main (un peu velue). Il émet sur la politique générale des réflexions qui me paraissent empreintes d'un bon sens prophétique, durant qu'il fouille du doigt ses narines, comme si l'avenir de la France y était caché.

Nous avons parlé chiffres. C'est une élection qui vous coûtera cher, me dit-il, il n'y a pas à vous le dissimuler. J'ai été d'abord un peu inquiet, mais le chiffre de sept à huit mille francs, énoncé l'instant d'après, m'a paru raisonnable.

Puis Prenant a pris congé de moi en me serrant la main.

29 *juillet.* — La période électorale étant ouverte, pour prendre rang et imposer mon nom à l'esprit des électeurs, il a fallu préparer et faire afficher les premières bandes.

Cet après-midi, nous sommes sortis, ma femme et moi, pour voir les affiches. Nous marchions d'un air timide, nous étions presque rougissants, comme si nous venions d'accomplir une bonne ou une mauvaise action. Nous avons aperçu d'abord de nombreuses bandes de Triquet et de Télamon. Enfin, sur une bande orange et plus large que les autres, j'ai vu mon nom imprimé, en si grosses lettres que j'ai eu du mal à le reconnaître : Nicolas Glaive, industriel, candidat républicain. Nous avons compté sept de ces affiches. Il doit y en avoir bien davantage dans les rues où nous n'avons pu passer, car on m'a dit qu'on en poserait aujourd'hui deux mille cinq cents.

30 *juillet.* — J'ai rédigé ce soir, en compagnie de Prenant, ma circulaire aux électeurs. Je me suis prononcé nettement et catégoriquement sur le privilège de la banque de France, sur l'élection des juges, sur le prix du gaz. Je me suis déclaré l'ennemi des fâcheuses compromissions, le partisan d'une politique de modération et de progrès. J'ai exprimé le désir de voir la France unie à l'intérieur, respectée à l'extérieur. J'ai adressé un vigoureux appel à tous les honnêtes gens. Sur la question du protectionnisme et du libre-échange, je suis resté un peu dans le vague, comme me le conseillaient Prenant et aussi, je dois le dire, mes convictions les plus intimes.

La conférence a duré jusqu'à dix heures du soir. Quand Prenant, emportant mon manuscrit pour l'imprimerie, m'a eu quitté, j'ai cherché dans le Larousse le sens exact de certains mots de ma profession de foi, afin d'être en état de répondre d'une façon un peu précise aux questionneurs, dans les réunions publiques.

2 *août.* — Je rentre ce soir d'une réunion organisée par mon comité, dans la salle des fêtes du restaurant Batracien. Coût de la salle : 300 francs, éclairage compris. Un contrôle sévère a été établi à la porte, pour ne laisser passer que les électeurs munis de leur carte. Il est entré cinquante-deux personnes, que j'ai comptées pendant le discours du président un (professeur d'orthographe nouvelle).

« Vous voyez ici, me dit Prenant, la crême des électeurs influents de Montsouris-Sud. Méfiez-vous, ajoute-t-il tout bas, il y a là-dedans beaucoup de gens favorables à Triquet, et j'aperçois aussi des têtes de réactionnaires, venus pour vous prendre en faute. »

J'expose mon programme avec une certaine émotion. (Mon succès a été très grand, m'a-t-on affirmé.)

Puis un des assistants se lève, et me demande si je voterai le maintien du traité de 1845 avec la Suède. Sur un signe de Prenant, je m'en déclare le partisan énergique. C'est d'autant plus méritoire, affirme mon interlocuteur, que ce traité n'existe que dans mon imagination.

Prenant flétrit alors les fumistes qui s'insinuent en perturbateurs dans les assemblées de gens sérieux. Le perturbateur est dirigé vers la porte. On me vote à l'unanimité un ordre du jour de chaleureuse approbation.

Vingt électeurs, que j'avais remarqués parmi les plus enthousiastes, s'offrent d'eux-mêmes pour venir prendre des bocks avec nous au café voisin.

3 *août.* — Voici ce que j'ai lu dans deux journaux : « Hier soir, trois cents électeurs, réunis à la salle Batracien, après avoir entendu les déclarations nettement républicaines du citoyen Nicolas Glaive, ont acclamé sa candidature. »

4 août. — Suivant Prenant, qui a dîné avec moi ce soir, mes deux adversaires mènent une campagne « éhontée d'audace ». Triquet a deux hommes à lui, qui « font les coiffeurs ». Ils entrent, sous prétexte de barbe, de coiffure ou de shampoing, successivement chez tous tous les perruquiers du quartier, et ils endoctrinent le patron, les garçons et la clientèle. Prenant a vu ce matin l'un de ces hommes sortir de chez un coiffeur, tout rasé de frais, bien pommadé, avec une belle raie sur le côté. Eh bien ! cet homme est entré sous une porte-cochère, a passé vivement son mouchoir sur sa tête, pour ébouriffer sa chevelure. Puis il est entré se faire recoiffer chez un autre coiffeur.

De son côté, Ajax de Télamon ne reste pas inactif. Il choisit tous les jours dans le quartier une autre femme de ménage, qu'il paye largement et qu'il comble de prévenances; pour que cette femme aille colporter sur son compte un éloge documenté, il lui donne le spectacle des plus édifiantes vertus domestiques; en présence de cette salariée, il se montre d'une aménité sans égale pour Mme de Télamon et caresse avec tendresse des enfants blonds aux cheveux bouclés qui ne sont, paraît-il, que ses neveux. Toujours sous les yeux de la femme de ménage, des gens à lui viennent lui offrir, pour de louches entreprises, des sommes considérables, qu'il repousse avec une noble indignation.

De plus Télamon a, dans tout le quartier, aposté aux portes-cochères des mendiants payés, à qui il distribue de larges aumônes, non sans une discrète ostentation.

« Mais au fait, me dit Prenant, en remettant ses coudes sur la table, pourquoi n'arrêteriez-vous pas un cheval emporté? On choisirait une bonne heure, le moment où les ouvriers rentrent du travail. On trouverait un cocher complaisant, un cheval pas trop terrible... »

J'arrête Prenant. Je préfère un autre mode de propagande, l'affirmation de mes idées de progrès, par exemple, ou l'embrigadement général des marchands de vin.

4 août. — Ma circulaire a été reproduite sur une grande affiche, appuyée par l'adhésion de trente-cinq électeurs : tous mes fournisseurs, deux de mes employés qui habitent le quartier, Prenant et ses camarades. J'ai déjà dépensé six mille huit cents francs; mais le plus gros des frais est fait, m'affirme-t-on.

5 août. — Les journaux spéciaux de l'arrondissement sont assez doux pour moi. Dans le numéro 7 de *l'Électeur du vingt-deuxième,* fondé il y a huit ans, et qui ne ménage pas Télamon, on m'appelle : cet excellent M. Glaive. *Le Gaulois rose de Montsouris-Sud,* qui attaque Triquet, n'a encore rien dit sur mon compte.

6 août. — Ah! quel assaut, après ces journées de calme relatif! Prenant avait l'air soucieux, en entrant chez moi ce matin. « On prépare contre vous une terrible campagne de diffamation. » Que pouvait-on dire contre moi? Le mur de ma vie privée n'a pas besoin à sa crête de tessons de bouteille. Il est permis d'y grimper et de regarder par-dessus. Prenant s'est un peu calmé, mais il hochait toujours la tête en me quittant.

A six heures, il a fait irruption dans mon bureau, tout bouleversé. Il s'est campé vis-à-vis de moi : Vous étiez bien à Boniface-les-Bains, l'année dernière?

Je répondis, étonné de son accent : Oui... J'étais effectivement à Boniface-les-Bains, l'an dernier à pareille époque...

Eh bien, nous sommes beaux! gémit Prenant en se laissant choir sur un fauteuil. Il reprit sur un ton amer et presque gai, comme en proie à une folie commençante : Eh bien, nous sommes frais!

Je le conjurai de s'expliquer. Il se leva d'un bond.

On vous accuse, me dit-il d'une voix sourde, d'avoir été surpris à Boniface-les-Bains, trichant au jeu!

Puis il retomba sur son fauteuil de douleur.

Cette accusation stupéfiante me suffoqua, mais je me remis assez vite :

— Quelle plaisanterie! Je ne suis entré qu'une fois, en curieux, dans les salles de jeu, et je n'ai jamais touché une carte.

Prenant murmura d'une voix altérée :

— Ils ont des témoins, oui, des hommes à eux, un monsieur très coté dans le grand monde, un M. de Saint-Théophile...

— Je ne connais pas... pas du tout, répliquai-je abasourdi.

— Ils ont même, dit Prenant d'un air de justicier, une preuve écrite.

— Une preuve écrite?

— Ils ont la preuve écrite que vous étiez à Boniface-les-Bains l'année dernière!

— Mais je ne songe pas à le nier...

— Pas à le nier! sursauta Prenant. Au fait, non, vous ne pouvez pas le nier, se lamenta-t-il. Ah! nous sommes dans de jolis draps!

Je revenais un peu de ma stupéfaction. Mais à peine avais-je repris mon sang-froid que je le perdis à nouveau, dans un bel accès de colère :

— Je ferai un procès à ces misérables!

— Un procès! Tenez, dit Prenant, vous déraisonnez, excusez l'expression. Irez-vous en police correctionnelle, où la preuve n'est pas admise? Là, vous obtiendrez la condamnation de vos calomniateurs, mais une condamnation sans portée. L'effet moral de l'accusation ne sera pas détruit. Trouverez-vous un biais dans la procédure pour les traîner en cours d'assises?

« Ce biais, vous l'avez trouvé; admettons-le pour un instant. Vos adversaires produiront des témoins à leur décharge, et qui vous chargeront, vous, le plaignant. Comment prouver que ce sont de faux témoins?

« Qui produirez-vous, de votre côté, pour confondre les calomniateurs? Des croupiers, des gérants de cer-

cles! Belles références aux yeux du jury! Quelques-uns de vos amis viendront attester votre honorabilité. On peut passer pour un honnête homme et tricher au jeu, sans que nul vous soupçonne.

« A chacun de vos témoins, l'avocat des prévenus posera cette question, en retroussant ses longues manches et en piquant le vide du bout de son index tourné vers la terre : « Le témoin pourrait-il nous dire si, à « sa connaissance, M. Glaive a été à Boniface-les-Bains, « l'année dernière? » Et à chacune des réponses : « Je « n'en sais rien » ou « Je crois, en effet, me rappeler », l'avocat se tournera triomphant du côté des jurés. Car, quelle que soit la réponse à lui faite, l'avocat regarde toujours triomphalement ces messieurs du jury, en écartant les bras et en ouvrant les mains toutes larges, comme si elles semaient de la certitude. »

Prenant a continué pendant une heure sur ce thème et m'a quitté d'un air navré.

7 *août*. — Journée d'attente énervante et d'indécision. Je n'ai pas vu Prenant aujourd'hui. Que fait-il? Que va-t-il se passer? Je n'ai parlé de rien à ma femme, qui commence à s'inquiéter de mon air soucieux.

8 *août*. — Prenant est enfin venu vers midi. Il semblait plus calme, et terriblement mystérieux. Comme il y avait justement quelqu'un dans mon bureau, Prenant m'a demandé un entretien secret.

Il n'a pas perdu son temps. Il a acquis la conviction que Saint-Théophile est une simple canaille, à qui nos ennemis ont promis 3000 francs pour qu'il fasse une déposition contre moi. Saint-Théophile comptait sur ces 3000 francs pour partir en Amérique. Si on lui donnait 4000 francs et si on l'embarquait tout de suite? Quant au rédacteur de *l'Électeur du vingt-deuxième*, qui se disposait à lancer le canard, on lui fermerait la bouche avec cinquante louis.

Ce qu'il y a de terrible dans mon cas, c'est que Prenant, mon ami Prenant lui-même, ne semble pas parfaitement convaincu de mon innocence. Aussi hésité-je à terminer ainsi l'affaire et insisté-je pour faire un procès. Mais ce brave Prenant semble alors si navré que je débourse incontinent les cinq billets de mille. Il me faut ma tranquillité à tout prix.

J'avais déjà ma conscience; j'aurai par surcroît les canailles avec moi.

12 *août*. — Mon cousin Charles, qui a beaucoup voyagé et qui connaît la politique, a la meilleure opinion sur mon élection. Excellent signe. Car, dans la famille, Charles passe pour un sceptique. Aujourd'hui il a parlé à deux électeurs, qui lui ont promis de « bien voter ». Hier, il a complètement retourné un lampiste.

14 *août*. — Aux dernières élections, Triquet avait réuni 3500 voix, contre 3050 à Télamon. Voici les pronostics de Prenant : *Moi*, 2400 ; *Triquet*, 2400 ; *Télamon*, 1300 *à* 1400. Je passerai au second tour, grâce à l'appoint des voix de Télamon. « Vous aurez la bonne place, affirme Prenant. Vous êtes entre deux eaux. » Ce disant, il cligne de l'œil, et sa main gauche va frétillant dans une onde imaginaire.

16 *août*. — Dans les réunions de Triquet, tous les gens intègres livrent au mépris public les agissements de Télamon. Dans les réunions de Télamon, tous les citoyens honnêtes flétrissent la conduite de Triquet. Bonne affaire pour moi que ces querelles. Je serai le troisième larron.

18 *août*. — Mon élection ne me coûte, à l'heure actuelle, pas plus de 15000 francs en chiffres ronds : exactement 16850 francs. Suivant Prenant, mes adversaires ont déjà dépensé chacun, au bas mot, 30000 francs.

19 *août*. — Les journaux ont publié leurs listes de candidats. Les uns patronnent Télamon, les autres Triquet. Excellent signe, dit Prenant. Seul, *le Panthéon du Négoce*, journal illustré, soutient ma candidature et publie même mon portrait et ma biographie. J'en ai fait prendre deux mille exemplaires, mille pour moi, mille pour les principaux électeurs.

20 *août (le grand jour). Huit heures du matin*. — Il fait beau. Excellent signe, dit Prenant. Beaucoup d'électeurs de Triquet iront à la campagne et ne voteront pas. Le vent est un peu frais. Encore un atout dans notre jeu. On ne s'arrêtera pas pour lire les affiches de la dernière heure, si l'on en pose aujourd'hui contre nous.

Midi. — Prenant vient de déjeuner à la maison, en hâte : « Ça ne va pas mal; mais ça ne va pas si bien, si bien, qu'on pouvait l'espérer. J'ai fait un tour dans les sections. Il y a un fort contingent de jeunes électeurs, qui constituent l'élément inconnu. Nous passerons, c'est hors de doute. Mais il y aura du tirage. »

Minuit. — J'ai su à huit heures le résultat du scrutin : Triquet, 3190 voix; de Télamon, 2815; Nicolas Glaive, 523. Prenant me déclare que c'est un résultat superbe pour une campagne improvisée et menée hâtivement, sans aide et sans journaux spéciaux. En somme, si je n'avais pas été là, il n'y aurait pas eu de ballottage. Des amis venus pour me féliciter m'ont consolé. Nous avons organisé un petit poker. Ça été une tiède soirée de convalescents.

23 *août*. — En faveur de qui me désisterai-je? Je m'en rapporterai sur ce point à Prenant. Mon camarade de lutte « avec qui j'ai combattu le bon combat » paraît soucieux. Il m'a engagé, hier, à reporter mes voix sur Triquet, et, ce matin, à me désister purement et simplement.

24 *août*. — Prenant me conseille décidément de marcher pour Triquet. Voilà qui est entendu. Je rédige mon affiche. Mes cinq cents voix iront à Triquet.

26 *août*. — Dans notre pays de bonnes gens crédules, la façon dont les légendes se fabriquent et se colportent est positivement extraordinaire. Voici la conversation que j'ai entendue, mot pour mot, dans mon compartiment, en allant à Chaville. Un monsieur décoré disait textuellement à son voisin :

« Connaissez-vous les dessous du ballottage de Montsouris-Sud? C'est une histoire bien curieuse. En raison de ses votes avancés, Triquet avait peur, cette fois-ci, d'être battu par Télamon. Il lui a donc envoyé un candidat modéré dans les jambes. Il a fait tenir 5000 francs à ce candidat, par l'intermédiaire d'un nommé Prenant. Mais ledit candidat, le scrutin clos, n'a-t-il pas essayé de faire « marcher » Triquet en refusant de lui donner ses 500 voix? Toujours par le canal de Prenant, il a demandé 3000 francs de supplément au bon Triquet, qui a dû s'exécuter. »

Fallait-il perdre mon temps à détromper et à confondre ces gens? J'ai gardé un silence dédaigneux. Voilà pourtant comme on écrit l'histoire!

TRISTAN BERNARD.

BULLETIN

UNE HISTOIRE DU SECOND EMPIRE.

Après avoir écrit avec talent toute l'histoire de son pays, depuis la Révolution française jusqu'en 1852, M. Ernest Hamel se devait à lui-même de mettre son histoire de Napoléon III (dont la première édition parut en 1874, presque au lendemain de nos désastres), en harmonie avec l'ensemble de son œuvre.

« Quand je traçais, nous dit-il, le récit des dix-huit années écoulées entre le coup d'État de Décembre et la dure expiation de Sedan, j'avais encore sous les yeux l'image sanglante de la patrie envahie et vaincue.

« Aussi, n'avais-je pu me défendre alors de certaines vivacités de plume, rendues bien excusables par le malheur immérité de cette France si cruellement punie de son imprudente confiance dans un gouvernement que, quelque temps avant la guerre, elle avait consacré de son vote pour la troisième fois.

« Depuis, il est vrai, la longue expérience des années, les événements qui se sont déroulés sous nos yeux, les déceptions qui ne nous ont pas été épargnées, au milieu des réformes accomplies et des améliorations dont il serait injuste de ne pas tenir compte, m'ont fait adoucir, sur certains points, les aspérités d'une histoire qui, du premier jet, avait été faite toute d'indignation. »

L'historien, en un mot, a voulu que le règne de Napoléon III, vingt-deux ans après sa chute et le rétablissement de la République, fût retracé par lui avec sang-froid et dans la note juste. C'est au lecteur impartial de dire s'il y a pleinement réussi.

Ce premier volume comprend la période dictatoriale du second empire, de décembre 1851 à août 1859. Il se termine avec la guerre d'Italie, qui nous valut la Savoie et Nice. Tout souriait alors au nouveau César, et à l'intérieur l'opposition irréconciliable des Cinq ne paraissait guère dangereuse pour lui. La tache originelle du Deux-Décembre semblait pâlir et s'effacer. C'est pourtant cette tache indélébile qui donne la clef des événements subséquents.

Mais n'anticipons pas. Lisons et méditons ce volume, écrit dans un style coloré, facile et attrayant, et, pour le bien juger, n'oublions pas que M. Ernest Hamel, depuis qu'il a l'âge d'homme, a toujours été un amant passionné de la République.

A. C.

*
* *

Correspondance des beys de Tunis et des consuls de France avec la cour de France, 1577-1830, publiée sous les auspices du ministère des affaires étrangères, par Eugène Plantet, attaché au ministère. — Tome Ier, 1577-1700. — 1 vol. gr. in-8°, XL et 656 pages. — Paris, Alcan.

M. Plantet, qui a déjà publié (chez Alcan, 1889, 2 volumes) la *Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France*, encouragé par le succès légitime de cette première œuvre, s'attaque maintenant à la Régence de Tunis.

On verra, dans son *Introduction*, à quelle masse d'archives, cette fois encore, il a eu affaire.

On pourrait croire que cette histoire des Français dans la Régence de Tunis est toute pareille à leur histoire dans la Régence d'Alger. Il n'en est rien: le premier de ces deux pays n'a jamais ressemblé à l'autre. Le pouvoir, que ce soit celui des rois indigènes, des pachas turcs, des beys ou des deys de la milice, y a toujours été plus fort; les deux corporations des janissaires et des capitaines de mer y ont toujours été plus soumises à l'autorité; les populations indigènes y ont toujours été plus laborieuses et plus douces, plus directement gouvernées, plus accoutumées à l'obéissance. Comme il y avait là moins d'anarchie, les rapports avec les puissances européennes ont toujours été plus unis et plus réguliers. La France, en particulier, a eu beaucoup moins à bombarder Tunis qu'Alger. Les Tunisiens n'ont été, en comparaison de leurs voisins de l'Ouest, que de demi-barbares.

Cela ne veut point dire que le rôle de nos consuls à Tunis ait toujours été commode. La cour de France et les échevins de Marseille leur imposaient des devoirs lourds et multiples; la concurrence et les intrigues des Anglais et des Génois de Tabarca leur donnaient de gros soucis; le divan, plus civilisé pourtant que celui d'Alger, s'échappait parfois en des accès de violent fanatisme.

« Les négociants de Provence trafiquaient en Barbarie à leurs risques et périls, mais c'étaient les consuls qui apprenaient aux Tunisiens la pratique du droit des gens, sans laquelle aucune relation d'intérêt ne peut servir. Eux seuls avaient mission de maintenir le prestige du pavillon qui flottait sur leur demeure; d'eux seuls on pouvait attendre l'exécution des promesses des traités. Aussi, pouvons-nous l'affirmer, en connaissant mieux aujourd'hui leur passé et leurs labeurs, les agents consulaires de France exercèrent dans la Régence une action plus utile et plus féconde en résultats que toutes les démonstrations navales. On les avait habitués de bonne heure à ne pas plus compter sur des encouragements que sur des éloges: rendons justice aux gardiens d'un poste d'honneur, où la patrie les a laissés trouver, — ils le disent eux-mêmes, — dans leur conscience un soutien, dans leur devoir une récompense. »

A. R.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

14 septembre 1893.

La prochaine arrivée de l'escadre russe à Toulon est désormais l'unique objet des préoccupations publiques; cet événement prend de jour en jour une importance plus considérable, sans que l'on puisse dire encore où elle s'arrêtera. Paris veut posséder les officiers et les marins de la Russie; chacun rivalise à leur présenter de la manière la plus magnifique tous les témoignages de la joie nationale que l'on éprouve à les recevoir; et, de Toulon à Paris, toutes les villes s'émeuvent et mettent leur amour-propre et leur patriotisme à saluer au passage nos hôtes moscovites. La réception de Cronstadt, qui eut un si grand retentissement dans le monde, sera dépassée par l'éclat des fêtes de France, comme il convient toujours lorsque l'on rend à un puissant ami, étant puissant soi-même, les politesses et l'hospitalité que l'on en a reçues.

Mais on comprend, et il serait bien inutile de le dissimuler, que la question n'est pas seulement dans une réciprocité de politesse. Au lendemain des manœuvres de Lorraine et de la démonstration de Metz, où l'empereur Guillaume a agité avec fracas « son épée allemande », en compagnie du prince de Naples, les fêtes parisiennes sont une réplique, sortie spontanément de la conscience populaire; réplique pacifique et spirituelle qui vient immédiatement, coup pour coup, et avec un à-propos que l'on n'a pas cherché, mais qui s'est présenté tout naturellement et de lui-même. Tel est l'enchaînement des choses et ainsi marche l'histoire, sans qu'on la pousse; elle va de son propre mouvement irrésistible, entraînant tout avec elle.

M. l'ambassadeur de Russie, recevant le comité de la presse parisienne, qui s'est chargé d'organiser les fêtes, a parlé avec beaucoup de tact. Il a dit avec raison que les liens d'amitié entre la Russie et la France ne pouvaient que se fortifier pour l'affermissement et la garantie de la paix du monde. Cette pensée est partagée, et elle inspirera, nous n'en doutons pas, tous ceux qui, à un titre quelconque, seront chargés de recevoir l'amiral Avelane et les équipages de sa suite. Le temps n'a cessé de travailler pour nous et nous le considérons toujours comme notre fidèle auxiliaire. La France s'est relevée du fond de sa défaite, elle a réorganisé sa puissance militaire, maritime, financière, et, en pleine paix, elle a reconquis un prestige d'opinion qui, à cette force matérielle, ajoute le poids d'une grande force morale.

Mais plus la situation se développe ainsi, plus il est vrai de dire qu'elle doit avoir un dénouement, ou par le choc des armes ou par l'entente de la raison. On conçoit qu'il est mathématiquement impossible que la tension aille toujours en augmentant, sans rencontrer la limite où elle ne peut plus augmenter. C'est alors que l'heure suprême sonnera, et alors que Dieu sauve le monde, s'il vaut la peine d'être sauvé! Le bon sens humain n'y suffirait-il point, et n'y a-t-il pas encore à notre époque, dans les gouvernements et dans les peuples, assez d'expérience acquise pour résoudre d'un commun accord les différends internationaux? L'état de choses actuel n'est pas tenable éternellement, et il est clair que bientôt il ne le sera plus pour personne. Déjà il ne l'est plus pour l'Italie, à grand'peine pour l'Autriche et l'Allemagne, et c'est encore nous qui sommes capables de tenir le plus longtemps. Prêts à tout, nous désirons par-dessus tout les solutions de la paix, et nous le déclarons franchement, avec la conscience que cette déclaration est au-dessus de tout soupçon de faiblesse. Encore faut-il que, d'une manière ou d'une autre, on arrive à ces solutions, car la plus impossible de toutes les choses, c'est que l'Europe prolonge longtemps encore, sous l'éclat des fêtes et des revues, par lesquelles elle s'étourdit elle-même, une vie qui s'épuise en stériles et ruineuses manifestations.

La mort inattendue de notre chef d'état-major, le général de Miribel, jette comme un voile funèbre sur nos préparatifs de réjouissance. L'armée et le pays avaient la plus grande confiance en lui. Sa puissance de travail, sa haute intelligence, la fermeté et l'étendue de conception qu'on se plaisait unanimement à lui accorder, avaient fait du général de Miribel un de ces soldats sur lesquels l'opinion aime à se reposer. C'est une force que l'on perd et dont on sent avec amertume la privation. Mais il est vrai aussi que le prestige de notre chef d'état-major général était fait jusqu'à présent presque tout entier de crédit et que nous n'avions pas encore eu l'occasion de l'éprouver dans le poste éminent où il avait été placé.

Tous les hommes de guerre savent que les grands organisateurs ne se font connaître réellement que dans les difficultés de l'action. On ne les apprécie qu'au moment de l'œuvre elle-même et alors que tout est mis en question, les hommes, les armes et la tactique. On n'apprend la guerre que dans la guerre. C'est alors la grande leçon des choses, et elle ne se fait que dans le moment même où il est déjà presque impossible d'en profiter. Ce qui prouve qu'un grand peuple ne doit avoir confiance qu'en lui-même, et que sa sécurité et sa gloire ne reposent que sur son courage. Le premier moyen de salut est de ne pas croire aux hommes nécessaires et de ne compter que sur le patriotisme du pays tout entier et sur sa résolution invincible.

On ne s'attendait pas à se trouver tout d'un coup, au lendemain des élections, en présence d'une grève générale des mineurs, que rien ne semblait annoncer, il y a quelques semaines.

Il paraît cependant que cette grève est devenue à peu près inévitable et qu'elle sera déclarée au moment où paraîtront ces lignes. Les mineurs du bassin du Pas-de-Calais ont présenté aux Compagnies une liste de réclamations qu'elles repoussent absolument : augmentation des salaires, réduction de la journée à huit heures, nomination des médecins par les ouvriers eux-mêmes, amélioration de certaines conditions matérielles du travail, et surtout « le double carnet de paye ». Si les mineurs avaient un double carnet de paye, ils prétendent qu'ils pourraient alors vérifier mathématiquement ce que le travail leur rapporte.

Comme le salaire se compose de plusieurs éléments, nous voyons toujours les ouvriers et les compagnies en désaccord sur la question de savoir si le salaire est réellement ce qu'on dit. Les uns soutiennent qu'ils ne reçoivent jamais ce qu'on leur a promis et les autres qu'elles payent toujours ce qu'elles ont annoncé. C'est là, semble-t-il, une question de chiffres qui devrait pouvoir être tranchée facilement; mais il n'en est rien, car cette discussion se renouvelle sans cesse. « Si le double carnet de paye » procure aux ouvriers la tranquillité d'esprit et l'assurance qu'ils pourront faire le calcul réel de leurs salaires, on ne voit pas pourquoi les compagnies refuseraient absolument de leur donner cette satisfaction morale.

Ainsi que nous l'avions prévu, la Chambre des lords a rejeté le bill du *home rule;* la majorité d'opposition a été écrasante : plus de cinq cent trente voix contre une trentaine. Une *fournée* de quelques nouveaux pairs dans ces conditions serait un expédient parfaitement illusoire et la question irlandaise, après tant de nobles efforts pour la résoudre, reste ce qu'elle était.

HECTOR DEPASSE.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 13 TOME LII 23 SEPTEMBRE 1893.

LA GUERRE (1)

Nous qui aimons simplement les étrangers, les Français, les Allemands, les Américains, les Anglais ; nous qui estimons leurs qualités, qui sommes heureux de les rencontrer, qui les accueillons avec plaisir, qui non seulement ne pouvons pas considérer comme un acte héroïque la guerre contre eux, mais qui même ne pouvons pas penser sans terreur qu'un désaccord aussi grave puisse éclater, nous sommes tous appelés à participer à la tuerie qui doit s'accomplir, sinon aujourd'hui, inévitablement demain.

On comprend que les Juifs, les Grecs, les Romains aient défendu leur indépendance par l'assassinat, et par l'assassinat soumis les autres peuples, parce que chacun d'eux croyait fermement être le seul peuple élu, bon, aimé de Dieu, tandis que les autres n'étaient que des philistins ou des barbares. Les hommes du moyen âge, et même ceux de la fin du siècle dernier et du commencement de celui-ci, pouvaient encore avoir la même croyance. Mais nous, malgré toutes les excitations, nous ne pouvons plus l'avoir. Et cette contradiction est si terrible à notre époque, qu'il nous est impossible de vivre sans y trouver une solution.

Nos temps sont riches en contradictions de toute sorte, écrit dans son savant mémoire le professeur de droit international, M. le comte Komarovsky; la presse de tous les pays nous parle sur tous les tons de la nécessité de la paix pour les peuples, et la désire ardemment.

L'Europe, par suite, se trouve, sous ce rapport, malgré toutes nos conquêtes scientifiques, dans la même situation qu'au temps le plus mauvais et le plus barbare du moyen âge, dit à son tour M. l'abbé Defourny. Tout le monde se plaint de cet état qui n'est ni la guerre ni la paix, et tout le monde voudrait en sortir. Les chefs d'État affirment tous qu'ils veulent la paix, et ils rivalisent en déclarations les plus solennellement pacifiques. Mais le même jour, ou le lendemain, ils présentent aux parlements des projets de loi pour l'augmentation des effectifs, en disant qu'ils prennent des mesures préventives précisément en vue de garantir la paix.

Mais ce n'est pas cette paix-là que nous préférons, et les nations ne s'illusionnent pas. La véritable paix est basée sur la confiance réciproque, tandis que ces formidables armements décèlent entre les États, sinon une hostilité déclarée, du moins une défiance cachée. Que dirions-nous d'un homme qui, voulant déclarer ses sentiments amicaux à son voisin, l'inviterait à examiner les questions qui les divisent un revolver à la main?

C'est cette contradiction flagrante entre les déclarations pacifiques et la politique militaire des gouvernements que tous les bons citoyens voudraient faire cesser, coûte que coûte.

On s'étonne de ce que 60 000 suicides se produisent

(1) Cette étude du comte Léon Tolstoï est extraite de son ouvrage : *le Salut est en vous*, et qui va prochainement paraître en édition originale française. Cette nouvelle œuvre du célèbre romancier russe a été attendue depuis plus de deux ans avec un intérêt particulier à cause du caractère de testament littéraire qu'on croit lui attribuer, et parce qu'elle semble servir de réponse définitive aux diverses critiques soulevées par les écrits de Tolstoï de ces dernières années.

Nous donnons ici la partie de ce travail qui a trait à la question de la guerre.

par an en Europe, et ce chiffre contient seulement les cas connus et notés, et la Russie et la Turquie exceptées. Il faudrait, au contraire, s'étonner qu'il y en ait si peu. Tout homme de notre époque, si on pénètre la contradiction entre sa conscience et sa vie, se trouve dans la situation la plus cruelle. Sans parler de toutes les autres contradictions entre la vie réelle et la conscience, qui remplissent l'existence de l'homme moderne, il suffirait de cet état de paix armée permanente et de sa religion chrétienne pour que l'homme désespère, doute de la raison humaine et renonce à la vie dans ce monde insensé et barbare. Cette contradiction, quintessence de toutes les autres, est si terrible, que vivre en y participant n'est possible que si on ne pense pas, si on peut oublier.

Comment! nous tous, chrétiens, non seulement nous professons l'amour du prochain, mais encore nous vivons réellement d'une vie commune, d'une vie dont le pouls bat d'un seul mouvement; nous nous entr'aidons, nous nous instruisons les uns les autres de plus en plus pour le bonheur commun, nous nous rapprochons avec amour! — dans ce rapprochement est le sens de toute la vie; — et demain quelque chef d'État affolé dira une bêtise quelconque, un autre y répondra par une autre bêtise, et j'irai, moi, m'exposer à la mort, pour tuer les hommes qui, non seulement ne m'ont rien fait, mais que j'aime! — Et ce n'est pas une probabilité lointaine, mais une certitude inévitable à laquelle nous nous préparons tous.

Il suffit d'en avoir nettement conscience pour en devenir fou ou se suicider.

Il suffit de revenir à soi un instant pour être acculé à la nécessité d'une pareille fin.

Ce n'est que par cela qu'on peut expliquer l'intensité terrible avec laquelle l'homme moderne cherche à s'abrutir par le vin, le tabac, l'opium, le jeu, la lecture des journaux, les voyages et toute sorte de plaisirs et de spectacles. On s'y livre comme à une occupation sérieuse et importante, et c'en est une en effet. S'il n'y avait pas de moyen extérieur d'abrutissement, la moitié du genre humain se brûlerait la cervelle immédiatement, car vivre en contradiction avec sa raison est la situation la plus intolérable. Et tous les hommes de notre époque se trouvent dans cette situation; tous vivent dans une contradiction constante et flagrante entre leur conscience et leur vie. Ces contradictions sont aussi bien économiques que politiques, mais la plus saillante est dans la conscience de la loi chrétienne de la fraternité des hommes, et, en même temps, de la nécessité que fait aux hommes le service militaire universel, la nécessité d'être prêt à la haine, au meurtre, d'être en même temps chrétien et gladiateur.

D'ailleurs cela ne peut pas être autrement. En se détournant de la conception chrétienne de la vie, qui détruit l'ordre de choses seulement habituel pour les uns, habituel et avantageux pour les autres, les hommes ne peuvent pas ne pas revenir à la conception païenne et aux doctrines qui en découlent. On prêche de notre temps non seulement le patriotisme et l'aristocratisme comme il y a deux mille ans, mais encore l'épicurisme le plus grossier, la bestialité, avec cette seule différence que les hommes qui l'ont prêchée jadis y croyaient, tandis qu'aujourd'hui les prédicateurs ne croient pas en ce qu'ils disent et n'y peuvent croire parce que cela n'a plus de sens. On ne peut pas rester en place quand le sol est en mouvement: si on n'avance pas, on recule, et, chose étrange et terrible, les hommes instruits de notre époque, ceux qui marchent à l'avant-garde, par leurs raisonnements spéciaux, entraînent la société en arrière, pas même vers l'état païen, mais vers l'état de barbarie primitive.

On ne peut mieux voir ces tendances des hommes éclairés de notre époque qu'à leur attitude en présence du phénomène par lequel s'est manifestée toute l'insuffisance de la conception sociale de la vie : la guerre, l'armement général et le service universel.

Le manque de netteté, — si ce n'est pas de bonne foi, — dans l'attitude des hommes éclairés en face de ce phénomène est frappant. Cette attitude se manifeste de trois façons : les uns considèrent ce phénomène comme quelque chose d'occasionnel produit par la situation politique de l'Europe, et susceptible d'être amélioré sans changements dans l'ordre intérieur de la vie des peuples, mais par de simples mesures extérieures, internationales et diplomatiques; les autres regardent ce phénomène comme quelque chose de terrible et d'atroce, mais aussi inévitable et aussi fatal que la maladie ou la mort ; les troisièmes considèrent la guerre avec tranquillité et sang-froid, comme un phénomène nécessaire, bienfaisant, et, par conséquent, désirable.

Les hommes traitent ce sujet différemment, mais les uns comme les autres parlent de la guerre comme d'un événement qui ne dépend aucunement de la volonté des hommes qui y participent pourtant, et, par suite, ils n'admettent pas la question qui se présente naturellement à quiconque a son bon sens : Est-ce que, moi, je dois y prendre part? A leur avis, ce genre de questions n'existe même pas, et tout homme, quelle que soit son opinion personnelle sur la guerre, doit servilement se soumettre aux exigences du pouvoir.

L'attitude des premiers, de ceux qui croient à la possibilité d'éviter la guerre par des mesures internationales et diplomatiques, se montre fort bien dans les résolutions du dernier Congrès universel de la paix, à Londres, et dans les articles et les lettres écrits sur la guerre par des écrivains célèbres et réunis dans le numéro 8 de la *Revue des revues*, 1891. Voici les résultats du Congrès. Ayant réuni de tous les points du globe les opinions verbales ou écrites des savants, le Con-

grès, dans ses travaux, commencés par un office religieux à la cathédrale et terminés par un banquet suivi de divers toasts, a entendu pendant cinq jours de nombreux discours, et est arrivé aux résolutions suivantes :

Premièrement, de reprendre parmi les hommes, par tous les moyens, la conviction que la guerre est absolument contraire à leur intérêt, et que la paix est un grand bienfait ; deuxièmement, d'agir sur les gouvernements pour leur démontrer les avantages que présentent sur la guerre les tribunaux d'arbitrage et, par suite, l'intérêt et la nécessité du désarmement.

Pour atteindre le premier but, le Congrès s'adresse aux professeurs d'histoire, aux femmes et au clergé, et leur conseille de consacrer le troisième dimanche du mois de décembre à prêcher aux hommes les maux de la guerre et les bienfaits de la paix. Pour atteindre le second but, le Congrès s'adresse aux gouvernements et leur propose le désarmement et le remplacement de la guerre par l'arbitrage.

Prêcher aux hommes les maux de la guerre et les bienfaits de la paix ! Mais ils les connaissent si bien, ces maux et ces bienfaits, que, depuis qu'ils existent, leur meilleur souhait a toujours été : La paix soit avec vous !

Non seulement les chrétiens, mais encore tous les païens, depuis des milliers d'années, connaissent les maux de la guerre et les bienfaits de la paix.

Le chrétien ne peut pas ne pas les prêcher chaque jour de sa vie ; et si les chrétiens et les prêtres du christianisme ne le font pas, ce n'est pas sans causes, et ils ne le feront pas tant que ces causes ne seront pas écartées. Le conseil donné aux gouvernements de licencier leurs armées et de les remplacer par l'arbitrage international est plus vain encore. Les gouvernements n'ignorent pas les difficultés que présentent le recrutement et l'entretien des troupes ; si donc ils les organisent et les maintiennent sous les armes au prix d'efforts inouïs, c'est qu'évidemment ils ne peuvent pas faire autrement, et ce ne sont pas les conseils du Congrès qui changeront cette situation. Mais les savants ne veulent nullement s'en apercevoir, et ils espèrent toujours trouver une combinaison qui décide les gouvernements à limiter eux-mêmes leur pouvoir.

Peut-on conjurer la guerre ? écrit un savant dans la *Revue des revues*.

Tout le monde s'accorde à reconnaître que si jamais elle éclate en Europe, elle aura des conséquences peut-être égales à celles des grandes invasions. Elle mettra en cause l'existence même des nationalités, et, par suite, elle sera sanglante, acharnée, atroce.

Aussi bien, cette considération jointe à celle des engins terribles de destruction dont dispose la science moderne retarde-t-elle peut-être la déclaration et maintient-elle les choses dans cet état qui pourrait être reculé jusqu'à des limites indéfinies, n'étaient les charges énormes qui accablent les nations européennes, et menacent en se prolongeant d'aboutir à des ruines et à des désastres aussi grands que ceux produits par la guerre même.

Frappées de ces idées, les personnes de tous les pays ont cherché les moyens pratiques, soit d'arrêter, ou tout au moins d'atténuer, les effets de l'effroyable tuerie dont la menace est suspendue sur nos têtes.

Telles sont les questions mises à l'ordre du jour par l'ouverture prochaine du *Congrès universel de la paix* à Rome, et la publication d'une récente brochure sur le *désarmement*.

Il est malheureusement trop certain que, avec l'organisation actuelle de la plupart des États modernes, isolés les uns des autres et dirigés par des intérêts distincts, la suppression absolue de la guerre est une illusion dont il serait dangereux de se leurrer. Cependant, des lois et des règlements plus sages imposés à ces duels entre nations auraient au moins pour effet d'en circonscrire les horreurs.

Il est également assez chimérique de compter sur les projets de désarmement, dont l'exécution est rendue presque impossible par des considérations d'un caractère populaire présentes à l'esprit de tous nos lecteurs. (Cela veut dire, probablement, que la France ne peut pas désarmer avant la revanche.) L'opinion publique n'est pas préparée à les accepter, et d'ailleurs les liens internationaux établis entre les différents peuples ne sont pas de nature à les accepter. Un désarmement imposé par un peuple à un autre dans des conditions périlleuses pour sa sécurité équivaudrait à une déclaration de guerre.

Toutefois, on peut admettre qu'un échange de vues entre les peuples intéressés aidera, dans une certaine mesure, à l'entente internationale indispensable à une transaction, et rendra possible une réduction sensible des dépenses militaires qui écrasent les nations européennes, au grand détriment des solutions sociales dont la nécessité, cependant, s'impose à chacune d'elles prises individuellement, sous peine d'avoir à l'intérieur la guerre qu'elle aurait empêchée à l'extérieur.

L'on peut au moins demander la réduction des dépenses énormes qui résultent de l'organisation actuelle de la guerre, en vue de pouvoir envahir un territoire dans les vingt-quatre heures et de pouvoir livrer une bataille décisive dans la semaine qui suivra sa déclaration.

Il faut agir de manière que les États ne puissent s'attaquer entre eux et s'emparer en vingt-quatre heures de possessions étrangères.

Cette idée pratique a été exprimée par M. Maxime Du Camp et forme la conclusion de son étude.

Les propositions de M. Maxime Du Camp sont les suivantes :

« 1° Un congrès diplomatique représentant les différentes puissances se réunira tous les ans à une époque et pendant un temps déterminés pour examiner la situation des peuples entre eux, aplanir les difficultés et servir d'arbitre en cas de conflit latent;

« 2° Nulle guerre ne pourra être déclarée que deux mois après l'incident qui l'aura provoquée. Pendant cet intervalle, le devoir des neutres sera de proposer un arbitrage;

« 3 Nulle guerre ne sera déclarée qu'après avoir été préalablement soumise par voie plébiscitaire à l'approbation des nations qui se préparent à être belligérantes;

« 4° Les hostilités ne pourront être ouvertes qu'un mois après la déclaration officielle de la guerre. »

Mais qui pourrait empêcher les hostilités de *commencer?* Qui obligera les hommes à faire ceci ou cela? Qui forcera les gouvernements à attendre les délais fixés? — Tous les autres États. Mais tous les autres États sont aussi des puissances qu'il faut modérer et *forcer*. Et qui les *forcerait* et comment? — L'opinion publique. Mais s'il y a une opinion publique qui peut forcer la puissance à attendre les délais fixés, la même opinion publique peut forcer la puissance à ne pas déclarer la guerre du tout.

Mais, objecte-t-on, il est possible d'obtenir une telle pondération de forces que les puissances ne pourraient sortir de la réserve. — Ne l'a-t-on pas essayé déjà et ne l'essaye-t-on pas encore? La Sainte-Alliance, c'était cela; la Ligue de la Paix, c'est cela, etc.

Mais si tout le monde se met d'accord? répond-on. Si tout le monde se met d'accord, la guerre n'existera plus, et tous les tribunaux d'arbitrage deviendront inutiles.

Le tribunal d'arbitrage! L'arbitrage remplacera la guerre. Les questions seront résolues par l'arbitrage. La question de l'*Alabama* a été résolue par un tribunal d'arbitrage; celle des îles Carolines a été soumise à l'arbitrage du pape. La Suisse, la Belgique, le Danemark, la Hollande ont tous déclaré préférer l'arbitrage à la guerre.

Je crois bien que Monaco a aussi exprimé le même désir. Il n'y a qu'une petite chose qui manque, c'est que ni l'Allemagne, ni la Russie, ni l'Autriche, ni la France n'ont fait jusqu'à présent la même déclaration.

Comme les hommes se bernent facilement eux-mêmes quand ils y ont intérêt!

Les gouvernements consentiront à résoudre leurs désaccords par l'arbitrage et à licencier leurs armées.

Les différends entre la Russie et la Pologne, l'Angleterre et l'Irlande, l'Autriche et la Bohême, la Turquie et les Slaves, la France et l'Allemagne seront aplanis par conciliation, à l'amiable.

C'est absolument comme si on proposait aux négociants et aux banquiers de ne rien vendre au-dessus du prix d'achat, de s'occuper sans bénéfices de la distribution des richesses, et de supprimer l'argent, devenu inutile.

Mais, comme le commerce et les opérations de banque consistent uniquement à vendre plus cher que le prix d'achat, cette proposition équivaudrait à une invitation à se suicider. De même en ce qui concerne les gouvernements. La proposition de ne pas employer la force, mais de régler leurs malentendus avec justice, est un conseil de suicide. Il est peu probable qu'ils y consentent.

Les savants se réunissent en sociétés (il y en a de cette sorte plus de cent), en congrès (il y en avait récemment à Paris, à Londres et à Rouen); ils prononcent des discours, banquettent, portent des toasts, publient des bulletins, et démontrent ainsi par tous les moyens que les peuples, forcés à entretenir des millions d'hommes sous les armes, sont à bout d'efforts, et que ces armements sont en opposition avec le progrès, les intérêts et les désirs des populations; mais que, en noircissant beaucoup de papier, en débitant beaucoup de paroles, on pourrait mettre tous les hommes d'accord et faire qu'il n'y ait plus d'intérêts opposés et, partant, plus de guerre.

Lorsque j'étais enfant, on me fit croire que, pour attraper un oiseau, il suffisait de lui mettre un grain de sel sur la queue. Je tentai donc de m'approcher d'un oiseau avec du sel, mais je me convainquis bientôt que, si je pouvais lui mettre du sel sur la queue, il me serait tout aussi facile de le prendre, et je compris qu'on s'était moqué de moi.

Les hommes qui lisent les articles et les livres sur l'arbitrage et le désarmement doivent s'apercevoir également qu'on se moque d'eux.

Si on peut mettre un grain de sel sur la queue d'un oiseau, c'est qu'il ne s'envole pas et qu'il est facile de le prendre. S'il a des ailes et ne veut pas être pris, il ne se laisse pas mettre du sel sur la queue, parce que le propre de l'oiseau est de voler. De même le propre du gouvernement est de commander et non d'obéir. C'est pourquoi il y tend toujours et n'abandonnera jamais le pouvoir volontairement. Or comme c'est l'armée qui lui donne le pouvoir, il ne renoncera jamais à l'armée et à sa raison d'être : à la guerre.

L'erreur vient de ce que les savants juristes, — en se trompant et en trompant les autres, — affirment dans leurs livres que le gouvernement n'est pas ce qu'il est : une réunion d'hommes qui exploitent les autres, mais, d'après la science, la représentation de l'ensemble des citoyens. Ils l'ont affirmé si longtemps qu'ils ont fini par y croire eux-mêmes; aussi leur semble-t-il que la justice peut être obligatoire pour les gouvernements. Mais l'histoire démontre que, depuis César jusqu'à Napoléon, et de ce dernier à Bismarck, le gouvernement est toujours, en son essence, une force qui viole la justice, et que cela ne peut pas être

autrement. La justice ne peut pas être obligatoire pour celui ou ceux qui disposent d'hommes abusés et dressés à la violence, — les soldats, — et par eux dominent les autres. C'est pourquoi les gouvernements ne peuvent pas consentir à diminuer le nombre de ces hommes dressés et obéissants, qui constituent toute leur force et toute leur influence.

Telle est la manière de voir d'une partie des savants au sujet de la contradiction qui pèse sur notre monde, et tels sont leurs moyens de la résoudre. Dites à ces hommes que la solution dépend uniquement de l'attitude personnelle de chaque homme devant la question morale et religieuse posée aujourd'hui, — à savoir : la légitimité ou l'illégitimité du service obligatoire, — ces savants ne feront que hausser les épaules, et ne daigneront pas même répondre. Pour eux, ils ne voient dans cette question qu'une occasion de prononcer des discours, de publier des livres, de nommer des présidents, des vice-présidents, des secrétaires, de se réunir ou de parler dans telle ou telle ville. De tout ce verbiage écrit ou parlé doit sortir, d'après eux, ce résultat que les gouvernements cesseront de recruter des soldats, base de leur force, et, suivant leurs conseils, licencieront leurs armées, et resteront sans défense non seulement devant leurs voisins, mais aussi devant leurs propres sujets. C'est comme des brigands ayant garrotté des hommes désarmés pour les dépouiller, qui se laisseraient toucher par des discours sur la souffrance que cause à leurs victimes la corde qui les attache, et s'empresseraient de la couper.

Cependant il y a des gens qui croient à cela, qui s'occupent de congrès de la paix, prononcent des discours, écrivent des livres : les gouvernements, cela va sans dire, leur témoignent de la sympathie, et feignent de les encourager, de même qu'ils feignent de protéger les sociétés de tempérance, tandis qu'ils ne vivent, pour la plupart, que de l'ivrognerie des peuples; de même qu'ils feignent de protéger l'instruction, alors que leur force a précisément l'ignorance pour base; de même qu'ils feignent de garantir la liberté et la Constitution, alors que leur pouvoir se maintient grâce à l'absence de liberté; de même qu'ils feignent de se soucier de l'amélioration du sort des travailleurs, alors que c'est sur l'oppression de l'ouvrier que repose leur existence; de même qu'ils feignent de soutenir le christianisme, alors que le christianisme détruit tout gouvernement.

On se soucie de la tempérance, mais de telle façon que ce souci ne puisse pas diminuer l'ivrognerie; de l'instruction, mais de telle façon que loin de détruire l'ignorance, on ne fait que l'accroître; de la liberté et de la Constitution, mais de telle façon que l'on n'empêche pas le despotisme; du sort des ouvriers, mais de telle façon qu'on ne les affranchisse pas de l'esclavage; du christianisme, mais du christianisme officiel qui soutient les gouvernements au lieu de les détruire.

Maintenant c'est un nouveau souci : la paix.

Les souverains, qui prennent conseil aujourd'hui de leurs ministres, décident de par leur seule volonté si c'est cette année ou l'année prochaine que commencera la grande tuerie. Ils savent très bien que tous les discours ne les empêcheront pas, quand l'idée leur en viendra, d'envoyer des millions d'hommes à la boucherie. Ils écoutent même avec plaisir ces dissertations pacifiques, les encouragent et y prennent part.

Loin d'être nuisibles, elles sont, au contraire, utiles aux gouvernements, parce qu'elles donnent le change aux peuples et les détournent de la question principale, essentielle : Doit-on ou non se soumettre à l'obligation du service militaire?

« La paix va être bientôt organisée grâce aux alliances, aux congrès, aux livres et aux brochures. En attendant, endossez donc votre uniforme et tenez-vous prêts à commettre et à souffrir des violences pour nous, » disent les gouvernements, et les savants organisateurs de congrès, et les auteurs de mémoires pour la paix approuvent pleinement.

Ainsi agissent et pensent les savants de cette première catégorie. C'est l'attitude la plus profitable aux gouvernements et, par suite, celle qu'encouragent les gouvernements habiles.

La manière de voir d'une deuxième catégorie est plus tragique. C'est celle des hommes qui trouvent que l'amour de la paix et la nécessité de la guerre forment une contradiction terrible, mais que telle est la destinée de l'homme. Ce sont pour la plupart des hommes de talent, de nature impressionnable, qui voient et comprennent toute l'horreur, toute l'imbécillité et toute la barbarie de la guerre; mais, par une étrange aberration, ils ne voient et ne cherchent aucune issue à cette situation désespérante de l'humanité que pour irriter la plaie à plaisir.

Pourquoi ne jugerait-on pas le gouvernement après chaque guerre déclarée? se demande, par exemple, le célèbre écrivain français Guy de Maupassant. Si les peuples comprenaient cela, *s'ils faisaient justice eux-mêmes des pouvoirs meurtriers, s'ils refusaient de se laisser tuer sans raison, s'ils se servaient de leurs armes contre ceux qui les leur ont données pour massacrer, ce jour-là la guerre serait morte... Mais ce jour-là ne viendra jamais.*

(*Sur l'Eau*, p. 71-80.)

L'auteur voit toute l'horreur de la guerre; il voit qu'elle est causée par les gouvernements qui, en trompant les peuples, les poussent à s'entr'égorger sans aucune utilité; il voit encore que les citoyens qui composent les armées pourraient tourner leurs armes contre les gouvernements et leur demander des comptes; mais il pense que cela n'arrivera jamais, et que, par suite, aucune issue n'est possible.

« Je pense, dit-il ailleurs, que l'œuvre de la guerre

est terrible, mais qu'elle est inévitable; que l'obligation du service militaire est aussi inévitable que la mort, et que, puisque les gouvernements la voudront toujours, la guerre existera toujours. »

Ainsi écrit cet écrivain de talent, sincère, doué de cette faculté d'entrer dans le vif du sujet, qui constitue l'essence du don poétique. Il nous représente toute la cruauté de la contradiction entre la conscience des hommes et leurs actions, mais il ne cherche pas à la résoudre et semble reconnaître que cette contradiction doit exister et qu'elle contient en elle la tragédie poétique de la vie.

Un autre écrivain, non moins doué, M. Édouard Rod, dépeint sous des couleurs plus vives encore la barbarie et la folie de la situation actuelle, mais, lui aussi, dans le seul but de constater son caractère tragique et sans proposer aucune issue.

D'après lui (Voir *le Sens de la vie*, pages 208-213), la force est entre les mains de ceux qui se perdent eux-mêmes, entre les mains des individus isolés qui composent la masse, et que la source du mal est dans l'État. Il semble évident que la contradiction entre la conscience et la vie a atteint les limites qui ne peuvent pas être dépassées et où la solution s'impose.

Mais l'auteur n'est pas de cet avis. Il voit le tragique de la vie humaine, et, après avoir montré toute l'horreur de la situation, il conclut que c'est dans cette horreur que doit se passer la vie humaine.

Telle est la manière de voir de cette deuxième catégorie d'écrivains, qui considèrent la guerre comme quelque chose de fatal.

La troisième catégorie est celle des hommes qui ont perdu la conscience et, par suite, le bon sens et tout sentiment humain.

A cette catégorie appartient Moltke, dont l'opinion a été citée par Maupassant, ainsi que la majorité des militaires élevés dans cette superstition cruelle, qui en vivent, et sont souvent naïvement convaincus que la guerre est une institution non seulement inévitable, mais nécessaire, utile.

C'est encore l'opinion de quelques civils soi-disant savants et policés.

Voici ce qu'écrit, dans le numéro de la *Revue des revues*, où sont réunies les lettres sur la guerre, le célèbre académicien M. Camille Doucet :

Cher monsieur,

Quand vous demandez au moins belliqueux des académiciens s'il est partisan de la guerre, sa réponse est faite d'avance.

Malheureusement, monsieur, vous qualifiez vous-même de rêve la pensée pacifique dont s'inspirent aujourd'hui vos généreux compatriotes.

Depuis que je suis de ce monde, j'ai toujours entendu beaucoup d'honnêtes gens protester contre cette affreuse habitude de tuerie internationale dont le monde reconnaît le mal et le déplore; mais comment y remédier?

Très souvent aussi on a tenté de supprimer le duel, cela semblait être facile; eh bien, non! tout ce qu'on a fait encore dans ce noble but n'a jamais servi et ne servira jamais à rien.

Tous les congrès des deux mondes auront beau voter contre la guerre et aussi contre le duel, au-dessus de toutes les arbitrations, de toutes les conventions, de toutes les législations, il y aura éternellement :

L'honneur des hommes, qui toujours a voulu le duel,

Et *l'intérêt des peuples*, qui toujours voudra la guerre.

Je ne souhaite pas moins, et de tout mon cœur, que le Congrès de la paix universelle réussisse enfin dans sa très honorable entreprise.

Agréez, monsieur, l'assurance, etc...

CAMILLE DOUCET.

Le sens de cette lettre est que l'honneur des hommes veut qu'ils se battent entre eux, et que l'intérêt des peuples exige qu'ils se ruinent et s'exterminent mutuellement. Quant aux tentatives pour supprimer la guerre, on ne leur doit qu'un sourire.

Du même genre est l'opinion d'un autre académicien, M. Jules Claretie :

Cher monsieur,

Il ne peut y avoir qu'une opinion pour un homme sensé sur la question de paix ou de guerre.

L'humanité est faite pour vivre, pour vivre libre de perfectionner et d'améliorer son sort par un pacifique labeur. L'entente générale que prêche *the Universal Peace Congress* est un beau rêve peut-être, mais à coup sûr le plus beau des rêves. L'homme a toujours devant les yeux la Terre promise, et sur cette terre de l'avenir les moissons devront mûrir sans redouter d'être hachées par les obus, ni écrasées par les roues des canons. Seulement... Ah! seulement, comme les philosophes et les bienfaiteurs de l'humanité ne sont points les maîtres, il est bon que nos soldats veillent sur la frontière et sur le foyer, et leurs armes, bien portées et bien maniées, sont peut-être les plus sûrs garants de cette paix que nous aimons tous.

On ne donne la paix qu'aux résolus et aux forts.

Croyez, cher monsieur, à mes plus sincères et distingués sentiments,

JULES CLARETIE.

Le sens de cette lettre est que rien n'empêche de parler de ce que personne n'a l'intention ni le devoir de faire. Mais dès qu'il s'agit de la pratique, il faut se battre.

Voici maintenant l'opinion récemment exprimée sur ce sujet par le plus populaire romancier d'Europe, M. Émile Zola (1) :

(1) Cet extrait est traduit de la version russe d'une interview publiée par un journal français.

Je considère la guerre comme une nécessité fatale qui paraît inévitable à cause de ses liens intimes avec la nature humaine et l'univers entier. Je voudrais reculer la guerre aussi longtemps que possible. Néanmoins, il arrive un moment où nous sommes obligés de nous battre. Je me mets en ce moment au point de vue universel, et je ne fais aucunement allusion à notre désaccord avec l'Allemagne, qui n'est qu'un incident insignifiant dans l'histoire de l'humanité. J'ai dit que la guerre est nécessaire et utile, car elle apparaît comme une condition d'existence de l'humanité. Nous rencontrons la guerre partout, non seulement chez les diverses races et les divers peuples, mais encore dans la vie de famille et dans la vie privée. Elle est un des éléments principaux du progrès, et chaque pas en avant fait jusqu'ici par l'humanité a été fait dans le sang.

On a parlé et on parle encore de désarmement. Cependant le désarmement est une chose impossible, et même, s'il était possible, on devrait le refuser. Seul, un peuple armé est puissant et grand. Je suis convaincu que le désarmement général aurait pour résultat une sorte de décadence morale qui se manifesterait par l'affaiblissement général et arrêterait la marche progressive de l'humanité. Une nation guerrière jouit toujours d'une santé florissante. L'art militaire entraîne avec lui le développement de tous les autres arts. L'histoire en témoigne. Ainsi à Athènes et à Rome, le commerce, l'industrie et la littérature n'ont jamais atteint un aussi haut développement qu'à l'époque où ces villes dominaient par la force des armes le monde connu alors. Pour prendre un exemple en des temps plus rapprochés, rappelons-nous le siècle de Louis XIV. Les guerres du Grand Roi non seulement n'ont pas arrêté les progrès des arts et des sciences, mais, au contraire, semblaient activer et favoriser leur développement.

La guerre, œuvre utile!

Mais l'opinion la plus caractéristique en ce sens est celle de l'académicien de M. Vogüé, le mieux doué parmi les écrivains de cette tendance. Voici ce qu'il écrit dans un article sur la section militaire à l'Exposition de 1889 :

Sur l'esplanade des Invalides, au centre des campements exotiques et coloniaux, un bâtiment plus sévère domine le pittoresque bazar; tous ces fragments du globe sont venus s'agréger au palais de la Guerre, nos hôtes soumis montent la garde à tour de rôle devant la maison-mère, sans laquelle ils ne seraient pas ici. Beau sujet d'antithèses pour la rhétorique humanitaire: elle ne se fait pas faute de geindre sur ces rapprochements, et d'affirmer que ceci tuera cela (1), que la fusion des peuples par la science et le travail aura raison de l'instinct militaire. Laissons-lui caresser la chimère d'un âge d'or qui deviendrait bien vite, s'il pouvait se réaliser, un âge de boue. Toute l'histoire nous enseigne que ceci est créé pour cela, qu'il faut du sang pour hâter et cimenter la fusion des peuples. Les sciences de la nature ont ratifié de nos jours la loi mystérieuse révélée à Joseph de Maistre par l'intuition de son génie et par la méditation des dogmes primordiaux; il voyait le monde se rachetant de ses déchéances héréditaires par le sacrifice; les sciences nous le montrent se perfectionnant par la lutte et la sélection violente; c'est des deux parts la constatation du même décret, rédigé en termes différents. Constatation désagréable, à coup sûr; mais les lois du monde ne sont pas faites pour notre agrément, elles sont faites pour notre perfectionnement. — Entrons donc dans cet inévitable, ce nécessaire palais de la Guerre; nous aurons occasion d'y observer comment le plus tenace de nos instincts, sans jamais rien perdre de sa vigueur, se transforme et se plie aux exigences diverses des moments historiques.

La nécessité de la guerre se trouve prouvée, pour M. de Vogüé, par deux expressions de deux grands penseurs, Joseph de Maistre et Darwin, et ces expressions lui plaisent tellement qu'il les rappelle de nouveau dans sa lettre au directeur de la *Revue des revues :*

Monsieur, écrit-il, vous me demandez mon sentiment sur la réussite possible du Congrès universel de la paix. Je crois avec Darwin que la lutte violente est une loi de nature qui régit tous les êtres; je crois avec Joseph de Maistre que c'est une loi divine : deux façons différentes de nommer la même chose. Si par impossible une fraction de la société humaine, — mettons tout l'Occident civilisé, — parvenait à suspendre l'effet de cette loi, des races plus instinctives se chargeraient de l'appliquer contre nous : ces races donneraient raison à la nature contre la raison humaine; elles réussiraient, parce que la certitude de la paix, — je ne dis pas *la paix*, je dis la *certitude de la paix*, — engendrerait avant un demi-siècle une corruption et une décadence plus destructives de l'homme que la pire des guerres. J'estime qu'il faut faire pour la guerre, loi criminelle de l'humanité, ce que nous devons faire pour toutes nos lois criminelles, les adoucir, en rendre l'application aussi rare que possible, tendre de tous nos efforts à ce qu'elles soient inutiles. Mais toute l'expérience de l'histoire nous enseigne qu'on ne pourra les supprimer tant qu'il restera sur la terre deux hommes et du pain, de l'argent et une femme entre eux.

Je serais bien heureux si le Congrès me donnait un démenti. Je doute qu'il le donne à l'histoire, à la nature, à Dieu.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

MELCHIOR DE VOGÜÉ.

(1) Parole prise dans le roman de Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*

Le sens de cette lettre est que l'histoire, la nature de l'homme et Dieu nous montrent que la guerre subsistera tant qu'il y aura deux hommes, et entre eux le pain, l'argent et la femme. Cela veut dire qu'aucun progrès n'amènera les hommes à abandonner la sauvage conception de la vie qui n'admet pas sans lutte le partage du pain, de l'argent (que vient faire ici l'argent?) et de la femme.

Ils sont étranges, ces hommes qui se réunissent en congrès, prononcent des discours pour enseigner comment on attrape un oiseau en lui mettant un grain de sel sur la queue, tout en sachant que c'est impossible. Ils sont étranges aussi, ceux qui, comme Maupassant, MM. Rod et bien d'autres, voient clairement toute l'horreur de la guerre, toute la contradiction résultant de ce que les hommes ne font pas ce qu'il faut faire et ce qui leur serait profitable, qui se lamentent sur les fatalités tragiques de la vie, et ne voient pas que ces fatalités cesseront aussitôt que les hommes, renonçant à raisonner sur des sujets inutiles, se décideront à ne plus faire ce qui leur est pénible et répugnant.

Ces hommes sont étonnants, mais ceux qui, comme M. de Vogüé et les autres, adoptent la loi d'évolution, considérant la guerre non seulement comme inévitable, mais encore comme utile et, par suite, désirable, ces hommes sont terribles, effrayants dans leur aberration morale. Ceux-là disent au moins qu'ils haïssent le mal : et qu'ils aiment le bien, tandis que ceux-ci déclarent ouvertement qu'il n'y a ni bien ni mal. Toutes les dissertations sur la possibilité d'établir la paix à la place de la guerre éternelle sont du sentimentalisme nuisible de phraseurs. Il existe une loi d'évolution d'après laquelle il ressort que je dois vivre et agir mal, que faire? Je suis un homme instruit, je connais la loi d'évolution, et, par conséquent, je vais agir mal : « Entrons au palais de la Guerre. » Il existe une loi d'évolution, et, par suite, il n'y a ni bien ni mal, et il ne faut vivre que pour son intérêt personnel en abandonnant le reste à la loi d'évolution. C'est la dernière expression de la culture raffinée et en même temps de cet obscurcissement de la conscience qui distingue les classes éclairées de notre époque.

Le désir des classes éclairées de conserver par tous les moyens leurs idées préférées et l'existence qui en est la conséquence atteint son paroxysme. Ces hommes mentent, se trompent eux-mêmes et trompent les autres, avec les formes les plus raffinées, pour arriver seulement à obscurcir, à étouffer la conscience.

Au lieu de changer leur manière de vivre, selon les indications de leur conscience, ils cherchent par tous les moyens à étouffer sa voix. Mais c'est dans l'obscurité que brille la lumière, et c'est ainsi que la vérité commence à luire dans les ténèbres de notre époque.

LÉON TOLSTOÏ.

UN JOURNALISTE INDIEN

M. Behramji Malabari : sa vie et son œuvre (1).

II.

LES MARIAGES D'ENFANTS ET LA QUESTION DES VEUVES.

La veuve indienne est un personnage célèbre et presque populaire en Occident; elle y passe de longue date pour une incarnation de la piété conjugale. La scène du bûcher où elle se précipite pour accompagner dans les flammes le cadavre de son époux n'a pas cessé de frapper l'imagination des voyageurs et des lecteurs européens, depuis le jour où les vétérans d'Alexandre enrôlés dans l'armée d'Eumène en furent les premiers témoins. L'horreur, la pitié, l'admiration concouraient à ébranler les âmes. Mais le tragique sacrifice dissimulait souvent d'abominables manœuvres; plus d'une fois les parents du mort plaçaient de force la veuve sur le bûcher funéraire, soit par fanatisme, afin d'assurer au mort la rémission de ses péchés et les jouissances du paradis, soit par vanité, afin de préserver l'honneur de la famille, soit par intérêt, afin de secouer une charge importune. La sage administration d'Akbar institua, au XVIe siècle, des surveillants spéciaux, présents d'office à la cérémonie pour assurer à la veuve sa liberté d'action ; la fonction ne survécut pas à son fondateur. La Compagnie britannique des Indes, héritière de l'empire mogol, ferma longtemps les yeux de parti pris; soucieuse de ses intérêts commerciaux, elle évitait avec prudence d'intervenir dans les affaires religieuses de ses sujets. Mais la force des choses finit par triompher de sa réserve; des scandales publics et les protestations des missionnaires l'entraînèrent à exhumer l'ordonnance d'Akbar; ce n'était qu'une demi-mesure, elle ne contenta personne. La présence d'un délégué officiel donnait à la cérémonie religieuse une apparente sanction d'État, stimulait la vanité des intéressés et surexcitait l'amour-propre des victimes restées indifférentes à l'honneur conjugal. Une guerre de textes s'engagea ; les orthodoxes invoquaient à l'appui de la coutume le témoignage des législateurs et des poèmes brahmaniques ; les adversaires de la *sati* répliquaient par des vers du Véda et par des maximes d'humanité. En 1829, la sagesse éclairée de lord Bentinck trancha cette vaine polémique; la *sati* fut par décret assimilée au meurtre et punie des mêmes peines dans toute l'étendue de l'Inde britannique. Le mouvement de révolte prédit par les prophètes de malheur ne se réalisa point; même les États indigènes en relations d'amitié avec la Compagnie prohibèrent à leur tour la cérémonie, par déférence ou par servilité plutôt que par conviction.

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

Mais les princes indépendants ou hostiles maintenaient la tradition ; à la mort du raja de Mandi, simple chef d'une petite principauté dans l'Himalaya, douze femmes montèrent sur le bûcher ; quatre épouses et sept esclaves adolescentes furent brûlées avec le cadavre de Ranjit Singh, le roi des Sikhs. La suprématie britannique dans son progrès triomphal élimina ou réduisit ces résistances. Le bûcher légal disparut.

Mais, sauvée des flammes, écartée même à contre-cœur du paradis promis, la veuve tombe vivante dans un enfer social; la loi lui refuse l'existence civile. Sa vie est une longue souffrance. Elle est d'abord tenue d'observer en guise d'expiation un jeûne de douze jours ; les six premiers, elle fait un modique repas une seule fois en vingt-quatre heures; du septième au dixième, elle n'a pour nourriture que les aliments de rencontre donnés spontanément : les trois derniers jours, elle ne prend rien. L'expiation achevée, les mortifications régulières commencent : plus de repas répétés dans la même journée, plus de sommeil dans un lit, plus de mise soignée ; elle se doit tout entière aux œuvres de piété et de pénitence. Mère, elle a la consolation d'être soumise à ses propres fils qui respecteront son autorité morale ; mais, si elle n'a point d'enfants, elle risque d'être asservie à une famille malveillante qui la traitera comme un fardeau encombrant. L'espoir d'un nouveau mariage lui est interdit ; la grande masse des Hindous, hommes et femmes, considère le mariage d'une veuve comme un des plus graves entre les crimes sociaux et moraux. En 1847, un riche babou, Mathi Lal Sil, le digne disciple de Ram Mohan Roy, avait promis 25 000 francs à l'Hindou qui épouserait une veuve de même confession ; il ne se rencontra pas un pauvre hère pour gagner la somme. Mathi Lal ne se tint pas pour battu; il réunit un meeting et proposa à ses auditeurs de signer une pétition favorable au mariage des veuves ; des orateurs se présentèrent pour blâmer le gouvernement d'avoir supprimé la *sati*. Pourtant un petit groupe de pandits bengalis organisa une ligue favorable au mariage des veuves, et par des conférences et des écrits entretint une agitation. Lord Dalhousie, gagné à leur cause, déposa au Conseil suprême une loi « à l'effet d'écarter tous les obstacles légaux au mariage des veuves hindoues » ; l'honneur de la promulguer échut à son successeur, lord Canning (1856). En même temps l'administration montrait par des actes énergiques sa ferme volonté de maintenir les progrès acquis. En 1852, une veuve rajpoute montait sur le bûcher de son mari ; la police arrêta le fils du chef qui avait pris part à la cérémonie, et aussi les brahmanes officiants ; ils furent tous condamnés à trois ans de prison.

Dépouillée de son prestige tragique, réduite à une controverse religieuse ou juridique, la question des veuves n'offre plus en apparence qu'un intérêt médiocre et restreint. Nos sympathies occidentales vont de préférence aux épouses qui gardent fidèlement le deuil perpétuel du premier époux ; de plus, l'âge moyen du veuvage en Europe n'est guère favorable aux velléités matrimoniales. Mais l'analogie de nos sociétés entraîne ici à de singulières illusions; des dénominations identiques couvrent en réalité des faits très différents. L'organisation brahmanique, qui a réussi à niveler l'Inde presque tout entière dans les cadres de l'hindouisme, n'est pas moins originale dans ses défectuosités que dans ses grandeurs. Un coup d'œil sur la statistique officielle révèle un mal aigu, aggravé d'une plaie effrayante. Sur une population féminine de 81 600 000 âmes, l'hindouisme compte quarante millions de femmes mariées et seize millions de veuves : deux veuves sur dix femmes, deux veuves contre cinq femmes mariées. Les chiffres réservent encore d'autres surprises. Le nombre des veuves *au-dessous de quatorze ans* s'élève à deux cent cinquante mille, et, sur cette somme, *soixante-trois mille veuves ont moins de neuf ans!*

Soixante-trois mille fillettes, encore des enfants même dans un pays de nubilité précoce, sont déchues du droit de vivre, d'aimer, d'enfanter avant même de pouvoir comprendre le malheur qui les frappe, désignées aux rigueurs et aux mauvais traitements par la volonté des dieux ou plutôt par leur justice, car une condition si déplorable ne s'explique dans le dogme de la transmigration que comme le châtiment fatal de crimes antérieurs. Mais aussi quelle rude expiation! Prenons une enfant de trois ans, mariée et veuve naturellement sans en rien savoir. Elle se mêle à des enfants de son âge. Si on célèbre une fête, les enfants accourent pour voir; mais l'enfant veuve est un mauvais présage pour les gens en fête; ils l'écartent de force. Elle crie; en retour ses parents la frappent. « Misérable! faut-il que tu aies commis des péchés pour être veuve déjà! Tu devrais cacher ta honte dans un coin de la maison ; mais non! il faut que tu sortes et que tu ailles encore ennuyer les autres! » L'enfant n'y comprend pas un mot. Les parures lui sont interdites, elle ne peut pas se baigner comme les autres enfants. Son contact est une souillure. Tous les quinze jours, le barbier vient lui couper les cheveux. On lui donne à manger une seule fois par jour, et on lui refuse le moindre stimulant; on la fait jeûner toutes les quinzaines. Elle demande pourquoi : personne ne répond. C'est quand elle arrive à onze ans qu'on lui apprend l'exacte vérité, son mariage et son veuvage. Elle ne comprend qu'à moitié, assez pour se désoler cependant. L'histoire de son mariage, elle est toujours la même : la coutume et la caste ont fait le mal. Pratiqué d'abord par les clans brahmaniques, le mariage des enfants en bas âge a été peu à peu adopté par les castes inférieures, ambitieuses de copier les modes sacerdotales. L'adage a pris force de loi : « Passé dix ans, la fille est un serpent dans la maison paternelle. » Il faut s'en défaire à tout prix; mais alors un nouvel

obstacle intervient. L'Inde s'est morcelée à l'infini en castes nettement caractérisées par le connubium et la commensalité: hors de la caste, pas de mariage ou de table en commun. Mais dans ces limites étroites la caste n'enferme parfois qu'un petit nombre d'individus, dispersés dans plusieurs communautés lointaines.

A l'intérieur de ce cercle infranchissable, nouvelle limitation : jusqu'à un degré bien déterminé, les descendants d'un même ancêtre ne doivent pas, sous peine d'inceste, se marier entre eux. Le téméraire qui franchit, soit en deçà, soit au delà, ces barrières redoutables, ne perd pas seulement sa caste; il sort du système des castes, il est excommunié, mis à l'index, « boycotté ». La religion et la société le rejettent avec dégoût. Menacé par tant de périls, le père de famille se conforme à l'usage et s'empresse d'assurer sa tranquillité au prix de sa fille ; il la mariera à un vieillard aussi bien qu'à un mari en espérance. Malabari a conté l'histoire d'un de ces mariages dans un récit alerte et piquant, où le pathétique jaillit de l'ironie discrète, et qui donne une juste idée de sa manière ordinaire.

*
* *

IDYLLE ARYENNE.

Motichand Zaver et Kastour Pitamber étaient de gros marchands; ils étaient de même caste, voisins, amis ; on les appelait l'un et l'autre le *nez* de la société d'Ahmedabad. Mme Moti et Mme Kastour étaient aussi de vraies sœurs. Nos deux richards passaient souvent des heures à bavarder en mâchant du bétel et à se féliciter des bonnes opérations de la semaine. Les deux dames avaient également des entrevues fréquentes; elles allaient ensemble trouver le Gorgi et souvent s'examinaient à tour de rôle la tête pour y surprendre la vermine, signe infaillible d'une amitié cordiale. Un après-midi, comme Bai Devkore inspectait les boucles de Bai Shamkore, elle lui pinça la nuque et la gronda de n'avoir pas confié à « sa propre sœur » un secret intéressant qu'elle venait de découvrir par hasard.

« Ma sœur, dit Devkore, ton cœur n'est pas transparent comme le mien. Ne t'ai-je pas dit, sans attendre une question de toi, que j'en étais à mon sixième mois ? Où donc en es-tu ? »

La modeste Shamkore répondit : « O ma sœur Devkore, j'avais si peur de tes railleries ou de tes taquineries ! Tu en as l'habitude, toi, tu en as quatre. Moi, j'en suis à mon cinquième mois, et ce sera un garçon, j'en suis sûre.

— Et moi, j'aurai une fille, répondit l'impétueuse Shamkore. Que dirais-tu d'un mariage, ma sœur chérie ?

— O ma sœur, répliqua la plus jeune, ce sera un honneur pour notre famille. J'en parlerai à mon mari.

Ce soir-là même, le mari de Shamkore vint voir le mari de Devkore, et en moins d'une semaine les mères en expectative étaient *mariées* à la vraie manière des Shrawaks (orthodoxes).

« C'est un coup splendide, dit cette nuit-là le tendre Kastour à sa jeune épouse. Ce pourceau-là (son ami Moti) vaut des millions. »

Mais par malheur les deux femmes eurent des filles. C'était une amère déception, mais on s'en tira par un autre arrangement : le prochain enfant mâle à naître épouserait la fillette promise. Quatre ans se passèrent ; enfin Mme Kastour présenta à son seigneur et maître une espérance que la sage-femme affirmait être du sexe masculin. Là-dessus, grandes réjouissances chez Motichand plus encore que chez Kastour. Mme Moti était folle de joie. « O ma sœur ! c'est comme si je l'avais fait ; j'attends avec tant d'impatience le petit coquin ; ma pauvre Mankore grandit si vite. »

Le temps passe. Mankore a maintenant seize ans ; son mari approche de douze. Mankore paraît cinq ans de plus que son âge. Devchand, son mari, paraît au plus neuf ans. Il est petit, stupide, phtisique. Elle est juste l'opposé. Mais n'est-elle pas sa promise ? Les familles demeurent maintenant éloignées l'une de l'autre, mais la femme apprend par des informations régulières les progrès rapides de son époux, au physique comme au moral. Mankore déborde de jeunesse et d'espérance ; elle est à l'âge des naïves amours ; la fleur est épanouie. Sa mère, en femme avisée, a déjà révélé les mystères de la vie d'épouse à son étonnement ravi. « Oh ! comme il me tarde de joindre mon seigneur ! Je souhaite sa compagnie avec plus d'impatience que la paonne fait des gouttes de pluie. Vrai, vrai, il faut que je me marie, maman ! » Et mariée elle fut.

Le cœur de Mankore défaillit quand après tant d'années elle vit son mari. Son imagination lui avait représenté toute autre chose. Mais non, elle ne se plaindrait pas ; elle se consacrerait, en vraie fille hindoue, à le rendre heureux.

« Il est petit, il est ignorant, il est laid ; mais n'est-il pas mon mari légitime ? Je lui donnerai ma santé, mes connaissances, ma beauté. Bhagwan (Dieu) aidera une femme vertueuse. O Prabhou ! ô Parsnath ! faites-moi laide et ignorante, et donnez les dons que vous m'avez donnés à mon cher époux. Je le chérirai dans mon cœur, je le dorloterai dans mes bras, je serai pour lui une épouse maternelle. »

Ainsi raisonna Mankore, ainsi elle se voua. Les cérémonies de la noce sont finies ; les invités s'en vont ; on porte le mari dans sa chambre. Une heure plus tard, la mariée suit. Tout est silencieux. D'un pas léger, Mankore entre dans l'appartement splendide, tout entouré de glaces, avec le bois de lit en santal, des tapisseries de soie et de satin, des colonnettes d'or et d'argent, des rideaux enchanteurs. Mais elle n'a pas d'yeux pour tout ce clinquant. La vie de toute cette beauté est son seigneur, et il est là qui ronfle. Ni

extase, ni impatience de sa part. Devchand dort du sommeil de l'innocence. Mankore le voit et sanglote. Mais son amour pour cette misérable petite créature est au plus haut degré sans égoïsme. Elle fixe ses yeux sur l'objet qu'elle n'aurait pu dans d'autres circonstances regarder sans dégoût. Elle se couche doucement par terre. Oh! les horreurs de cette nuit de noce! « L'eau du désespoir éteint le feu de mon amour, mais je veux le risquer quand même. » Et doucement elle approche du lit, jette les yeux tout alentour, toute craintive, et lui touche les pieds. Ils sont si mous! Alors, dominée par un sentiment indéfinissable, pitié, isolement, désespoir, elle essaye de ravir un baiser conjugal à l'époux endormi. Mais, inaccoutumé à l'exercice osculatoire, l'idiot s'éveille à demi et crie : « Maman! papa! Venez! venez! une espèce de femme me mord les lèvres! maman! elle me bâillonne! oh! elle me brise les jambes! oh! oh! oh! » On se presse dans la chambre. La pauvre mariée défaillante est entraînée doucement dans une autre chambre par sa belle-mère. Il y a une sympathie prodigieuse entre les deux femmes. On apaise le petit Devchand par la promesse d'un long congé, et, pour le rassurer, on laisse dans sa chambre le portier pour tenir à distance « cette espèce de femme ».

Ainsi finit mon idylle aryenne, ce qui s'ensuivit n'est connu que des principaux acteurs. Le Gorji a essayé de trouver une occasion favorable. Mais Mankore n'est pas faite comme les autres. Elle ne peut que crier dans les coins, lire les *Essais moraux* de Karsandas Moulji, prier son « vrai » Dieu. Elle est bien traitée; ses parents sont morts, son mari se meurt. Il ne peut pas durer encore plus de quelques années. Elle sert humblement son époux. « Je suis son esclave; je prie pour sa vie; je suis parfaitement heureuse; » ainsi elle raisonne, à faux. « Qu'il vive seulement; il doit me survivre. N'est-il pas mon mari? Ce qu'il ne peut pas me donner ici, il me le donnera là-bas (dans l'autre monde), certainement; je l'ai bien appris. » Pauvre enfant! pauvre enfant! Quelle richesse de foi et d'espérance tu as! Veuve d'un idiot vivant, parmi les épreuves et les tentations, entourée par le péché et le chagrin, tu es pure de cœur, vierge immaculée! Mais tu ne peux pas te dissimuler que la coutume et la folie de tes parents ont gâté ta vie. Puisse-t-il arriver qu'aucune de tes sœurs n'éprouve ton destin! »

***

Toutes les Hindoues, par malheur, ne sont pas des Mankore. Souvent, à l'âge de la formation, la nature qui s'éveille parle avec une intensité irrésistible. La jeune femme, vierge et veuve, compare avec amertume son isolement abject au sort heureux de ses compagnes en ménage. On se met alors à la surveiller de près; le soupçon et l'espionnage vont leur train. On l'écarte sous de vains prétextes de toutes les conversations sur le mariage; sa curiosité n'en est que plus excitée. On lui refuse une bonne compagnie; elle est réduite à se faire en secret de mauvaises liaisons, qui lui découvrent un nouveau monde. La honte et l'honneur se débattent douloureusement; la passion surexcitée finit par triompher. La voilà enceinte; dans son ignorance, elle ne reconnaît son état qu'après plusieurs mois. Il n'y a pas de médecin honnête qui voudra la tirer d'affaire; il faut recourir aux faiseurs d'anges. La santé y passe, si ce n'est pas la vie. Si l'avortement échoue, le mal est pis encore. Après des mois d'efforts en vue de dissimuler la faute, une misérable créature vient au monde. Vite il faut s'en débarrasser : un petit complot se trame. On tue le pauvre innocent et on s'arrange au mieux pour faire disparaître ses restes. Nouveau péril; la police, peu occupée en général, est enchantée d'avoir à faire et recherche les débris du cadavre. Elle les trouve parfois, et dresse une liste de jeunes veuves suspectes; souvent elle part sur une fausse piste, arrête des innocentes, les traîne au poste, et les expédie à quelque dispensaire pour un examen médical. Leur innocence est reconnue, mais la police hindoue aime à se faire graisser la patte : un petit cadeau hâte la levée d'écrou. La loi a fini son rôle; le prêtre alors intervient, recommence l'enquête et conclut invariablement par une lourde amende payable entre ses mains, et dont il signe l'acquit par une brûlure au fer rouge qui purifie la coupable. Si l'argent manque à la femme, il lui faut chercher un amant apte à fournir les fonds nécessaires pour la tirer de son enfer.

C'est un Hindou, Raghounath Rao, qui trace ce tableau à faire frissonner; les annales des tribunaux en attestent la navrante exactitude. Les scandales sont si fréquents qu'on est embarrassé de choisir. Voici le cas de Bhabhoutgar à Ahmedabad : un Hindou, d'un certain âge, déjà veuf deux fois, épouse en troisièmes noces une fille de treize ans. Bientôt après il meurt, laissant près de cinq cent mille francs, une jeune veuve, et des enfants nés d'un premier et d'un second lit. La veuve un beau jour s'en va en pèlerinage, emmenant les deux beaux-fils, à peu près du même âge qu'elle, accompagnés de leurs femmes, car ils sont déjà mariés. La conduite de la belle-mère choque l'un des jeunes gens, qui, désespéré de voir compromis l'honneur de la famille, se jette à l'eau. La troupe retourne à Ahmedabad, ramenant une veuve de plus. La belle-mère et la bru se lamentent à l'envi sur leur jeunesse stérile. Passe un jeune homme, qui ressemble assez au suicidé. Le tour est simple à jouer. Les deux femmes crient au prodige : un dieu a sauvé de la mort celui qu'on pleurait. Frères et sœurs, venez vite le voir; c'est lui, c'est bien lui. La vie conjugale reprend en partie double dans la maison; la veuve du soi-disant ressuscité a un enfant. Mais les membres de la famille, frustrés de leur part d'héritage par ce mi-

racle inouï, portent plainte, et l'enquête ne tarde pas à établir la substitution frauduleuse.

La plupart du temps, c'est, comme dans le cas de Bhabhoutgar, une question d'héritage qui règle la conduite de la famille. La veuve hérite du mari défunt: ses déportements, même publics, laissent intacts ses droits d'héritière; un nouveau mariage l'en fait déchoir. Les parents qui l'ont recueillie préfèrent le scandale à l'appauvrissement. Si le sentiment d'honneur triomphe de l'intérêt, le dénouement est plus affreux encore : la faute aboutit à un crime. Témoin l'histoire, entre tant d'autres, de Narpat Sing et de sa bru. Le vieux Narpat s'en va en pèlerinage et laisse à la maison la veuve de son fils, toute jeune encore. Après deux ans d'absence, il revient; sa belle-fille tombe à ses pieds et lui avoue sa faute : elle est enceinte de trois mois. Narpat se contient et propose à la coupable d'aller avec lui jusqu'au temple de Bhairao, dans le Bagh-Patharra; une sage-femme se trouvera là pour la faire avorter. Elle accepte. Ils vont ensemble adorer l'idole, puis gagnent la forêt voisine pour s'y reposer. Narpat tire son canif, se jette sur la jeune femme assise, la renverse en arrière, la bâillonne, et lui ouvre la gorge; ensuite il retourne tranquillement à la maison, conte sa vengeance aux chefs de sa caste, et attend la police qui vient l'arrêter. Témoin encore la cérémonie de la *sati à froid*, procédé ingénieux autant qu'expéditif à l'usage des familles respectables. On sert à la coupable les plats les plus fins, assaisonnés adroitement de narcotiques et de toxiques prompts à agir, et, dès que les effets attendus se manifestent, le corps avant même d'être un cadavre est transporté au cimetière et consumé sur le bûcher.

Si l'épouse en bas âge échappe par bonheur aux horreurs d'un veuvage prématuré, sa condition n'en est guère plus enviable. Elle risque de tomber sur une brute impatiente de réaliser ses droits conjugaux, ou sur une bête féroce, comme cette malheureuse de six ans que son mari en colère brûla grièvement à la plante des pieds, quitte à payer l'amende de vingt francs infligée par le juge. Elle risque de rencontrer un mari débonnaire qui la sacrifie à la paix du foyer, car la femme n'est pas *chez elle;* la famille est tout entière réunie sous le même toit, soumise à l'autorité du père ou de l'aîné. La lutte, classique dans l'Orient comme dans l'Occident, de la belle-mère et de la bru s'engage alors, duel redoutable contre un adversaire invincible. Si la petite martyre se révolte et s'échappe, la police gardienne des bonnes mœurs se charge de la ramener au bercail, heureuse encore si ses parents, à qui elle demandait un asile, ne la brûlent pas au fer rouge comme la petite Jani. Si d'audacieuses protestations s'élèvent parfois, si la victime arrivée à l'âge de raison refuse, comme Rukhmabai, de souscrire à un contrat conclu sans sa volonté, c'est encore la justice qui se chargera de sauvegarder *manu militari* les droits de l'époux et de pourvoir à l'exécution scrupuleuse d'un viol légal.

Mais Jani, et Rukhmabai, et Mankore peuvent passer pour des exceptions. Que conclure de ces accidents, infiniment peu nombreux après tout, si on considère que le nombre des filles *mariées avant l'âge de neuf ans* atteint presque *deux millions* (1 932 000), et que de neuf à quatorze ans leur nombre dépasse le double (4 395 000)? Passe pour les âmes sensibles d'être ébranlées par le récit de ces rares infortunes; la politique ne raisonne que sur les intérêts généraux. Et n'est-ce donc pas un intérêt capital pour l'Inde de s'assurer des générations saines et vigoureuses? Comment les espérer de ces unions précoces, mal assorties, faites pour débiliter et les conjoints et les enfants qui en naîtront? L'engagement qui unit des enfants en bas âge est une menace pour l'avenir du pays, en même temps qu'il risque de briser à jamais l'avenir d'une femme. Voilà le fléau que Malabari entreprend de combattre, malgré des obstacles presque insurmontables. Les Hindous qu'il prétend sauver l'accusent d'exagérer un mal que la longue accoutumance les empêche presque de sentir, et l'invitent à modérer son zèle officieux; les politiciens lui reprochent de s'adresser au gouvernement, sans compter assez sur l'influence de l'éducation. Le gouvernement se récuse à titre d'étranger, et décline d'intervenir dans une question à la fois religieuse et sociale. Malabari cependant poursuit son œuvre de propagande avec persévérance, par la parole et par la plume, par les conférences et par la presse. Il revendique le droit d'agir comme patriote et comme homme. Sans dénier l'action de l'éducation, il se demande avec angoisse quand viendra le jour où la masse ignorante pourra secouer le joug de la coutume et de la superstition. Il se défend de recourir à l'autorité de l'État; il lui demande de coopérer, à titre législatif, à une réforme purement légale; il s'agit seulement d'effacer les anomalies et les absurdités des lois promulguées par l'administration britannique et qui règlent les relations des sexes. L'État, qui se pique de rester neutre, doit pratiquer la véritable neutralité; qu'il reconnaisse ou qu'il prohibe les mariages infantiles, il sort de son rôle et prend parti : il n'a rien à faire qu'à les ignorer. Malabari a résumé en quatre articles les réformes qu'il propose :

1° L'âge du consentement sera élevé à douze ans;

2° Des mesures seront prises pour que les mariages infantiles ne soient pas reconnus, à moins d'être ratifiés par consentement à l'âge propre en temps raisonnable;

3° L'action en restitution des droits conjugaux, qui est fondée sur la loi ecclésiastique, et qui a été abolie sous sa forme coercitive dans tous les États d'Europe, n'aurait jamais dû être indroduite aux Indes; la poursuite continuée d'une action de ce genre a pour ré-

sultat probable de produire une injustice ; le sujet demande dans son ensemble un nouvel examen de la part du gouvernement, qui devra tenir compte, dans la loi sur le mariage, des habitudes et des coutumes des Indiens ;

4° Tous les obstacles légaux qui peuvent s'opposer au mariage des veuves seront supprimés.

Mais la loi toute seule est impuissante à corriger les mœurs ; elle arrête le mal par son action répressive, elle ne le guérit pas. C'est à l'esprit public et à l'initiative privée d'agir ensuite pour propager le bien. Malabari propose à ses compatriotes : 1° la formation d'une Association nationale ; 2° l'introduction dans les livres d'éducation de lectures sur la condition des veuves et les mariages d'enfants ; 3° la fixation par les universités d'une limite d'âge maxima pour les candidats au baccalauréat. Malabari, décidément, connaît bien son pays : les parents hindous, soucieux avant tout de ménager à leur fils une position officielle dans les fonctions administratives ou gouvernementales, n'hésiteront pas à retarder son mariage par crainte de diminuer ses chances.

Ayant ainsi bien circonscrit son terrain d'action, Malabari se multiplie pour le triomphe des réformes urgentes. Sous son impulsion, des associations locales se fondent dans le Sind, à Ahmedabad, puis dans les autres provinces ; la caste des Kayasthas, une des plus instruites et des plus libérales, organise un congrès annuel pour l'étude des questions sociales ; un autre congrès, la Conférence sociale nationale, se réunit d'abord en 1887 à Madras pour faire peu à peu dans ses déplacements annuels le tour de l'Inde. Malabari frappe alors un coup hardi : il part en Angleterre pour intéresser à ses projets l'opinion publique et pour exercer par son intermédiaire une nouvelle pression sur les gouvernants. Il adresse au *Times* une lettre que toute la presse reproduit et commente ; une réunion privée, — où se rencontrent la princesse Christian, la duchesse de Connaught, lord Reay, Mme Gladstone, Mme Goschen, lady Rothschild, le professeur Max Muller, sir Charles Aitchison, sir Alfred Lyall, — adopte et recommande au gouvernement les quatre propositions de Malabari ; un comité, qui comprend tous les grands noms de la politique et de la littérature, se constitue pour l'amélioration du sort des femmes dans l'Inde (1890). A son retour, l'agitation provoquée par le *programme de Bombay* redouble et présage un succès prochain. Sir Scoble introduit un bill en vue d'élever à douze ans la limite de protection légale ; le vice-roi s'engage à prendre des mesures pour laisser désormais à la discrétion des tribunaux l'emprisonnement, obligatoire jusque-là, dans les cas de rébellion contre l'exercice des droits conjugaux. La réforme des mariages infantiles est en bonne voie ; mais la question des veuves demeure intacte.

Les sceptiques ont beau jeu à tourner en ridicule les agitations politiques ou sociales de l'Inde et à condamner sommairement la patrie de la sagesse brahmanique à une irrémédiable décrépitude intellectuelle. L'histoire moderne de la presqu'île gangétique n'est pas faite, à coup sûr, pour laisser concevoir de hautes espérances ; les âmes énergiques qui résistent au découragement et gardent une foi invincible dans l'avenir n'en ont que plus de droits à la sympathie et à l'admiration. L'utopie même est respectable, quand la passion du bien l'inspire. Les enfants sauvés des horreurs du mariage en bas âge et du veuvage prématuré garantissent à Behramji Malabari le droit d'être classé, en dehors des songe-creux sympathiques, parmi les bienfaiteurs réels de l'humanité.

SYLVAIN LÉVI.

LA RÉCLAME AUX ÉTATS-UNIS

Sur la ligne du Grand-Pacifique, le train file à toute vapeur, en faisant pleuvoir une nuée d'étincelles dans l'herbe jaunie des steppes déserts. Jusqu'à l'horizon, que ferment de hautes montagnes, on n'aperçoit rien que la ligne des poteaux en croix qui supportent les fils télégraphiques, passés dans des godets verts, et l'interminable réglure des rails. Des pierres énormes semblent des aérolithes qui seraient demeurés à demi enfoncés dans le sol, la base en l'air. Sur leur surface plane, une main inconnue a peint en noir des caractères et des mots. A sept ou huit cents kilomètres à la ronde, il n'y a ni villes ni âmes : et ces rochers prêchent dans le désert, sur le passage du train, l'excellence des corsets de Mrs. X, ou la supériorité des pianos de Z.

Il passe là un train toutes les vingt-quatre heures : mais les commerçants ont bien auguré de la qualité des voyageurs par leur rareté ; ils ont voulu que les passagers du *Pacific Railway* pussent occuper leurs loisirs en méditations lucratives pour le commerce national.

La réclame a tout ce qu'il faut pour séduire et enchanter les Américains, dont la principale affaire est de gagner des dollars. Ils y excellent. Par caractère, ils aiment, — comme tous les parvenus, — à s'exhiber, à s'étaler, et si cette complaisante vanité devient du même coup utile et fructueuse, ils l'adopteront avec passion.

Faire argent, faire montre : c'est précisément leur talent. Ils ont la bosse de l'exhibition. Regardez défiler leurs sociétés de musique ou de tempérance en uniforme de gala : des galons rouges courent en tous sens sur les pantalons et les redingotes, des panaches violets pendent au tricorne, des flots de rubans descendent des épaules.

Dans les villes, les *misses* portent à leur corsage des bouquets, presque des bosquets de fleurs. Les chevaux, les fouets de cocher, les vélocipèdes, les boutiques, tout semble toujours pavoisé, enrubanné pour une réception. Ils trouvent leur plaisir à être, comme on dit, « très voyants » ; l'éclat, les couleurs les séduisent; ils s'amusent de ce qui tire l'œil et aveuglerait des prunelles moins robustes.

Aux États-Unis, la réclame est partout. Les rues des villes ressemblent à des allées de foire.

Les villes sont ainsi tapissées de réclames multicolores ou autres. La réclame s'étale sur les façades, sur les pignons, sur les toits. Elle sort du mur et s'allonge en forme de potence au-dessus de la tête des passants. Elle se détache même de la muraille et vient se planter au milieu du trottoir, pour que le promeneur, arrêté par cet obstacle, lui prête forcément son attention. Des statues de bois, des poteaux tricolores, des cigares monstrueux et symboliques barrent la route au flot des piétons et les contraignent à s'apercevoir qu'il y a dans leurs parages un bureau de tabac ou un établissement de bains. Il y a bien d'autres places encore où le commerçant pourra accrocher son enseigne : il en garnit les poteaux des réverbères; il enlève le cadran des horloges publiques, et il le remplace par un cadran plus lumineux, tout émaillé, sur lequel des lettres sont substituées aux chiffres des heures : en regardant l'heure, il faut lire l'annonce et le nom du négociant. Et les trottoirs? Comment laisser improductifs ces grands espaces libres? Aussi les trottoirs sont-ils fort bavards, soit que les commerçants les fassent daller pour y écrire leur boniment, soit que des hommes s'y promènent avec des semelles de caoutchouc imprégnées d'encre bleue, pour imprimer partout la trace de leur passage et le nom de leur maison.

Est-il besoin de dire que tous les procédés de réclames ambulantes, lumineuses ou par projections, sont depuis longtemps en faveur ici ? Il n'est pas jusqu'aux boîtes à ordures qui ne reçoivent leur contingent d'affichage, dès qu'elles apparaissent, le matin, dans la rue. Les Américains ont juré que pas une surface plane ne séjournerait quelques heures en plein air sans se rendre utile et productive.

Nous venons de voir où les Américains mettent leurs réclames. Il est plus curieux encore de savoir comment ils les font. Tous les moyens leur sont bons, s'ils les jugent efficaces et s'ils sont assurés que par eux le public, bénévole ou non, les entendra. Comme à Londres, les affiches sont immenses et couvrent des arpents de murailles. Elles n'ont pas le caractère artistique et attrayant de nos jolies affiches illustrées, qui sont des œuvres d'art. Elles sont souvent d'un goût détestable. Un fruitier de Philadelphie a mis à sa devanture un immense cadre doré, pareil à ceux qui entourent les toiles peintes. Ici, c'est une nature morte, mais l'industrieux commerçant, persuadé que l'art sera toujours vaincu par la nature, dispose chaque jour, dans l'intérieur du cadre, des losanges en grains de raisin, des carrés de pêches et des polygones de bananes.

Le commerçant, sur son affiche, n'est pas avare de renseignements. Il décline son état civil, le nom de son père ou de son prédécesseur, de son fils, le sien, avec ses prénoms et qualités; il donne le compte rendu ou les extraits des conférences qu'il a faites concernant sa partie; il vous présente son portrait et celui de sa femme. Comme il faut qu'on le remarque, il inonde de ses immenses prospectus tout un quartier de murailles, toutes les marches des escaliers qui mènent au chemin de fer aérien; son immense portrait, avec ses yeux trop grands, vous poursuit et rappelle aux Parisiens l'obsession des affiches de Buffalo Bill. Où mènera cette concurrence dans la grandeur, cette course à l'immense? Il faut aux Américains, pour être remarquables, faire plus grand que l'ordinaire : ils passent leur temps à rêver aux moyens de s'enfler.

Dans la banlieue de Chicago, sur une des larges avenues qui aboutissent au Jackson-Park, la chaussée est bordée par un immense panneau de bois peint et découpé, représentant une gorge sauvage entre deux montagnes couvertes de sapins. Sous les arbres, on aperçoit des bêtes véritables, elkes, mouflons, élans au poil soyeux, figés dans l'éternelle immobilité de l'empaillement : cette construction est la réclame d'un marchand de fourrures.

L'oreille aussi est violemment sollicitée par la réclame. Dans les gares de chemins de fer, au milieu du bruit que font les chaudières et les grosses cloches des locomotives, l'arrivée des trains est saluée par le son bruyant d'un tampon de tôle ou d'un triangle d'acier, longtemps et rudement frappé par un nègre : c'est l'appel assourdissant du buffet.

Les tramways, les chemins de fer métropolitains, traversent des tunnels éclairés à l'électricité. Il eût été inexcusable de ne pas utiliser ces larges parois illuminées Elles racontent en toutes lettres les progrès de l'industrie moderne : mais ce sont ici des lettres d'ombre, ou, si l'on veut, des ombres de lettres. Des caractères en fer découpé sont suspendus à la voûte dans un ordre convenable; ils s'interposent entre le foyer lumineux et la muraille, sur laquelle on lit les projections. Les courants d'air, le déplacement des trains ou tramways impriment aux lettres un balancement perpétuel, qui produit des changements incessants dans la forme et la grosseur des projections : c'est un type ingénieux de réclame mobile.

C'est surtout dans les applications de la lumière à la réclame que les Américains excellent. Leurs soirées sont aussi étincelantes que productives. Les jours de fête et de repos, de *Bank holiday* ou de *Labor day*, les magasins sont fermés et vides : mais aucune devanture opaque n'en masque la vue, et le soir, tous les lustres s'allument, illuminant les vitrines pour égayer l'aspect

de la rue, pour arrêter la curiosité de la foule, et pour gêner les cambrioleurs dont la présence serait aussitôt signalée du dehors.

Dans Broadway, la grande rue de New-York, un pâté de hautes maisons se termine, à l'intersection de deux avenues, par un immense pan coupé, que recouvre une seule réclame. Ce sont, le soir, des points lumineux qui forment les lettres, et chaque point est une lampe électrique : il y en a quelques milliers. Le ciel en est embrasé. Comme l'habitude émousserait l'effet, pour entretenir la curiosité, le courant est interrompu toutes les dix minutes, la réclame s'éteint, le ciel redevient sombre, pour s'illuminer subitement quelques instants après. Ces effets-là sont sûrs ; ils ne sauraient passer inaperçus ; il faut bon gré mal gré les subir : c'est la réclame forcée.

Ces habiles négociants savent s'adresser, pour nous prendre, à nos instincts comme à nos faibles. Ils sont psychologues. Ils connaissent le pouvoir d'un bon mot ; plus il sera stupide, et mieux la mémoire le conservera. Il y a toute une catégorie de réclames gaies, sinon spirituelles, et souvent extravagantes. Un marchand vante son savon « qui laisse une agréable impression derrière lui ». Vous ne l'oublierez pas si vous avez vu son affiche illustrée : Une négresse vêtue de blanc vient de s'asseoir sur un banc, où un gamin a peint une caricature encore toute fraîche. Celle-ci demeure imprimée sur le caraco de la négresse, qu'on voit s'éloigner « en gardant une bonne impression derrière elle » !

Quelquefois l'idée est simplement bizarre. Un marchand de cols et de manchettes met dans le coin de son annonce un personnage en habit noir ; la tête est remplacée par une grosse main, dont l'index étendu désigne le reste de l'affiche. — Devant un marchand de chaussures, des plaques de cuivre encastrées dans le macadam simulent des empreintes de pieds nus, qui se dirigent de tous les sens vers la porte. Mais considérez cet immense placard qui recouvre à lui seul une clôture de bois. C'est une véritable composition. Il s'agit d'un extrait quelconque, tonique et fortifiant. Un éléphant est assis sur son derrière ; il tient une fiole du précieux élixir dans sa trompe levée, et il boit à la régalade, le bec ouvert, tandis que, sur son abdomen, un clown, armé d'un pot de peinture, écrit le nom de la drogue. A côté, une voiture est pleine de musiciens, dont l'éclatante fanfare célèbre les vertus du spécifique. Les trottoirs de la rue sont encombrés par la foule, que contiennent à grand'peine les policemen. Tous ces curieux, assez grotesques, sont massés là pour saluer au passage les voitures qui amènent un chargement de fioles. On aperçoit le convoi dans le lointain. Des chevaux caparaçonnés traînent lentement une longue file de fourgons décorés, armoriés et dorés : c'est l'élixir qui fait son entrée dans la ville, devant la multitude enthousiaste. Plus près, des gens graves, des docteurs en cheveux blancs discutent les mérites de cette philanthropique découverte : c'est tout un tableau allégorique.

Le marchand ne se contente pas de correspondre à distance avec le client : il va le trouver, il lui envoie des émissaires, il lui soumet la marchandise en nature. En voyage, les trains sont sans cesse parcourus d'un bout à l'autre par des vendeurs qui viennent vous proposer successivement toutes les commodités de l'existence. Aux approches des grandes villes, des employés aimables s'approchent de vous, vous renseignent sur les divers hôtels, vous en font choisir un, vous demandent votre bulletin de bagages : à l'arrivée, vous vous rendez allégrement à l'hôtel désigné, sans vous préoccuper de rien, et vous trouvez vos malles ou vos valises dans votre chambre. Ils mettent tout en œuvre pour happer agréablement le client ; ils connaissent l'art de faire des dépenses qui sont de bons placements. Dans ce genre, l'une des plus curieuses est le *free lunch*, ou repas gratuit offert dans les tavernes aux consommateurs de boissons. Ce sacrifice n'est déjà pas si maladroit. La table toute servie attire les pique-assiettes, à qui l'on offre de préférence de bons fromages bien secs et des pièces bien salées de charcuterie, pour les inciter à boire. D'ailleurs on surveille et on règle au besoin les appétits trop féroces. Un petit mendiant de New-York me disait un soir qu'il entrait quelquefois au *free lunch*, pour attraper un morceau ; mais on le mettait à la porte, parce qu'il n'avait pas d'argent pour boire.

Le marchand, qui est toujours doublé d'un penseur, n'ignore pas que ses offres se heurteront contre la défiance ou l'incrédulité. Aussi n'hésite-t-il pas à mettre au client, comme on dit, pièces en main. C'est ce principe qui a évidemment présidé aux expositions de coiffures. A la vitrine du parfumeur, derrière la glace sans tain, dans un décor de peluche rouge, une femme est assise, le dos tourné vers la rue, et la chevelure éparse roulant en ondulations jusqu'au sol. L'entrée est libre. Dans la salle, à droite et à gauche, d'autres femmes costumées en reines de Navarre ou en pairesses anglaises se tiennent auprès de coquets comptoirs, et vendent des flacons d'eau capillaire. Elles vous expliquent qu'elles en font elles-mêmes un usage quotidien. Au fond de la salle, dans les intervalles que laisse un orchestre de tziganes, un monsieur en habit noir fait des conférences sur son eau merveilleuse, la main enfouie dans la chevelure blonde d'une des exposantes qu'il a fait monter près de lui. Je ne sais si ces flacons se vendent beaucoup, mais ces minois ne sont point désagréables à regarder et les visiteurs sont nombreux.

Après avoir constaté cette variété prodigieuse dans les moyens imaginés pour faire de la publicité, il faudrait résumer l'inventaire des objets qui constituent comme la matière de la réclame, et ce serait infini. En Amérique, on fait de la réclame pour tout, y com-

pris la nature et la religion. Je vois encore cette scène à laquelle j'assistai à Washington, et qui dépasse les exhibitions du même genre assez familières en Angleterre. Un char à bancs monté sur six roues, attelé de six chevaux, conduit par des nègres en livrée dorée, stationnait dans une large avenue. L'un des côtés rabattus formait une manière d'estrade sur laquelle un musicien jouait de l'harmonium, tandis qu'un clergyman prêchait à ses côtés devant une foule attentive. Par instants, de graves cantiques s'élevaient sous la voûte d'épaisse verdure, accompagnés par un orchestre très complet logé dans la voiture, où des banquettes étaient garnies d'amateurs et de dévotes. Quand la séance a assez duré, voiture, orchestre, foule, nègres, se déplacent et vont s'arrêter plus loin. L'omnibus est gratuit. Si on habite sur son parcours, on peut y monter et l'on est ainsi ramené chez soi en musique.

Quant aux beautés et aux curiosités de la nature, malgré l'étendue des territoires, elles sont cadastrées, étiquetées, tarifées. Toute la région du Park-National, qui est grande comme un tiers de la France, est réservée, entretenue à l'état inculte par les soins du gouvernement, pour attirer les touristes par le charme de cette sauvagerie officielle et patentée.

Les compagnies de chemins de fer distribuent gracieusement à leurs passagers de splendides publications illustrées, qui racontent et qui reproduisent, en héliogravures, les curiosités du trajet, les *scenerys* de la route, la forme et la flore du pays, avec des extraits de poètes et de littérateurs qui en ont parlé. Le guide de la belle vallée de l'Hudson renferme la moitié du sermon d'un clergyman qui exaltait la grandeur de Dieu dans ses œuvres en décrivant ces rives si pittoresques.

Les Américains ont ainsi catalogué, classé, expertisé tous les *scenerys*, tous les *points of interest*, parce qu'ils procurent un plaisir qui peut se marchander. Ils ne sont indifférents qu'à ce qui est improductif. Ils font des affiches luxueuses pour un système de bretelles; mais ils négligent de poser des plaques pour indiquer le nom des rues : il n'y a là rien à gagner. Il est pitoyable que, dans des villes comme New-York, ces plaques indicatrices soient de méchants morceaux de zinc, invisibles, accrochés à quelques poteaux de bois.

En revanche, ils savent le secret d'utiliser tout ce dont on peut faire argent, que ce soit objet de nécessité ou de curiosité. Barnum ne proposa-t-il pas à la République d'Haïti de lui louer à terme les cendres de Christophe Colomb, pour les montrer dans sa baraque? Au lendemain de la victoire de Corbett sur Sullivan, dans le championnat de la boxe, des directeurs de théâtres offrirent au vainqueur des prix exorbitants pour venir s'exhiber quelques minutes sur leur scène, le torse nu. Ils eurent raison de spéculer sur la vanité du public, qui vint en foule et paya fort cher pour pouvoir dire : « Je l'ai vu! »

Vers le même temps, une vache enragée poursuivit et faillit tuer M. Harrison, le président des États-Unis. L'animal fut abattu ; les collectionneurs s'arrachèrent sa peau, comme souvenir. Lors de l'épidémie du choléra, les paquebots débarquaient leurs passagers à la quarantaine, sur l'îlot de Fire-Island, en attendant leur laissez-passer. Un industriel organisa aussitôt un service de bateaux qui croisèrent autour de l'île contaminée ; il y eut affluence de gens qui allèrent regarder de loin, comme des animaux en cage, les quarantenaires dans leur campement. Ce peuple aime ce qui est nouveau, inédit, rare ; c'est une satisfaction pour sa vanité d'avoir vu ce que d'autres ignorent, et c'est aussi un goût que les commerçants s'entendent à lui faire payer cher.

Voici une anecdote assez plaisante à propos de cet instinct d'exhibition.

Le baron de Rothschild se trouvait dans le train, à une petite station du Montana. Un monsieur fort bien mis, en redingote et en chapeau haut de forme, s'approche de lui, le salue, et lui demande :

— Pardon, monsieur, comment vous appelez-vous?

— Pourquoi cette question?

— On m'a dit qu'il y a un Rothschild dans le train. Ne serait-ce pas vous?

— Oui, monsieur, c'est moi.

L'homme recula d'un pas, le regard fixe, dans l'attitude de la plus profonde admiration. Puis il dit lentement, avec conviction :

— Quoi! c'est vous, monsieur? Un Rothschild! Oh! savez-vous que vous êtes une curiosité?

Et il lui offrit du terrain dans une ville en projet.

On ferait un volume, qui serait bien curieux, s'il était illustré, avec ce vaste sujet de la réclame américaine. On y verrait des extravagances calculées, des portraits d'auteurs, d'acteurs « romantiques » dans les costumes de leurs rôles, d'industriels, de chanteuses négresses qui ont la poitrine constellée de décorations, pareilles aux médailles de sauvetage, des cuillers-souvenirs, dont les dames sont très friandes pour leurs collections, des objets de commerce, des vues pittoresques, des spécimens en nature de toutes les industries, des promesses énormes, des protestations de dévouement, des caricatures horribles, des caractères d'impression hauts comme un homme, des appels caressants, des calembours, des résumés historiques, des pages littéraires ou poétiques : et l'on sourirait en se rappelant quelque pan de muraille à Paris, où une gracieuse jeune femme, décolletée ou enroulée dans la fourrure, vous tend de sa main gantée la petite boîte que recommande l'affiche. Devant les fines et vaporeuses ballerines nées du crayon de Grévin ou de Chéret, nous nous consolerions de passer pour frivoles

chez ce peuple pratique, en songeant que le secret du bonheur consiste à défendre les charmes de l'agrément contre les entreprises de l'utile, les droits de l'idéal contre les exigences de l'intérêt.

LÉO CLARETIE.

LES VOIES DE DIEU (1)

Roman.

—

ÉPILOGUE.

Un dimanche, le petit Édouard Tuft, qui toussait depuis quelque temps, se trouva si malade qu'on dut le garder à la maison.

Il put sortir deux ou trois jours après, et paraissait remis, lorsqu'un soir il fut de nouveau brûlant, il eut une toux sèche et devint tout maussade. On le mit au lit; il se plaignait que le côté droit lui faisait mal quand il toussait; la nuit il eut un accès de fièvre et délira.

Kent, qui était le médecin de la maison, vint vers le soir et constata que l'enfant avait une pleurésie.

Les jours suivants, le petit Édouard alla mieux et mangea un peu; mais si faible qu'eût été le danger, le pasteur et sa femme ne le considérèrent pas moins comme une légère touche donnée sur leur épaule par une main invisible. Aussi se rapprochèrent-ils insensiblement l'un de l'autre. Ils ne parlaient guère que de la santé de leur enfant, mais il y avait dans leur voix et leur manière d'être réciproques quelque chose comme une demande de pardon.

C'est vers ce temps que le docteur Kent leur apprit que Mme Kallem était très malade et ne quittait plus sa chambre ; tous deux le questionnèrent, chacun de son côté ; il leur dit qu'elle se mourait d'une phtisie galopante.

Le pasteur n'en parla pas à Joséphine, mais il dit à Kent que ce serait sans doute un grand bonheur pour son beau-frère ; qu'il serait libre, et pourrait peut-être aller très loin. Mais Joséphine prit autrement la chose ; de nouveau elle se renferma en elle-même ; son mari n'obtenait d'elle que quelques mots de temps en temps.

Peu de jours après, un après-midi où elle était couchée, songeant à ce que ferait son frère si Ragni venait à mourir, Kallem lui apparut, et peu à peu cette vision devint extrêmement nette. Il était étendu sur un sopha, dans son cabinet; elle voyait la chambre, les rideaux, les livres, le pupitre, deux tables, une grande bergère, des papiers écrits, en cahiers, à côté les uns des autres; elle distinguait toutes les feuilles, tous les petits objets, et elle le voyait lui-même dans un costume brun qu'elle ne lui connaissait pas. Jamais cependant elle n'était entrée dans son cabinet, depuis qu'on l'avait meublé ; ces meubles, ces rideaux, ces tapis, elle ne les avait jamais vus; mais elle ne douta pas un instant que tout ne fût tel qu'elle le voyait.

A tout autre moment, elle se fût étonnée de cette vision ; mais maintenant toute autre impression s'évanouissait devant la vue du chagrin qui accablait son frère. Plus elle l'examinait, plus elle le trouvait changé. Elle le voyait dans un tel désespoir que rien jusque-là dans sa vie, pas même la mort de son père, ne l'avait saisie à ce point. Elle le voyait se jeter de côté et d'autre en sanglotant, lever ses mains jointes devant lui; en dernier lieu, elle ne remarqua plus que la détresse de ses yeux sous les épais sourcils et les lunettes, et un grand vide autour de lui.

Elle se réveilla couverte d'une sueur froide et accablée d'une lassitude telle qu'elle pouvait à peine soulever ses mains. A partir de ce moment elle vécut dans une frayeur vague qui lui enleva le sommeil. Était-ce pour son frère, était-ce pour l'enfant qu'elle avait peur? Le petit Édouard, très malade de nouveau, était couché près d'elle, oppressé, la toux sifflante. Son grand front semblait vide, ses yeux brillants ne regardaient personne, ses mains livides n'avaient plus de vie. Elle se précipitait parfois vers lui pour s'assurer, ne fût-ce que par un coup d'œil, qu'il était encore là. Grand Dieu, si elle allait le perdre!

Dans cette souffrance, elle reconnaissait celle de son frère, se retrouvait à chaque fois en union avec lui. Le sort de l'enfant devint, pour elle, lié à celui de Ragni. Dans ses nuits sans sommeil, dans ses jours de crainte, elle unissait si indissolublement l'un à l'autre que tous deux lui semblaient sous un même destin. Son sentiment religieux, jusque-là fait d'un amour inébranlable de la vérité, devint, dans l'angoisse, un sombre et mystique fatalisme. Tout l'effrayait; elle voyait partout des signes et des présages. Et quelque temps se passa de la sorte.

Un soir son mari entra gravement chez elle, accompagné du docteur Kent. Elle était étendue tout habillée sur son lit, et voulut se lever, mais Kent et le pasteur insistèrent pour qu'elle restât couchée. Le docteur lui apprit alors que Mme Kallem était morte la veille. Tous les deux regardèrent Joséphine; elle fermait les yeux ; il y eut un silence. En voyant les contractions de son visage, Tuft se hâta de dire :

— Dans ces conditions, cela vaut mieux pour ton frère, Joséphine. Naturellement, il en souffrira maintenant, mais plus tard tout s'arrangera, et il en sortira grandi.

---

(1) Suite et fin. — Voy. la *Revue* des 5, 12, 19, 26 août, 2, 9 et 16 septembre.

Joséphine détourna la tête. Ses yeux restaient fermés, mais bientôt les pleurs éclatèrent.

Tuft fut bien obligé de lui apprendre encore que Ragni ne serait pas enterrée dans la paroisse, mais dans le cimetière d'un village voisin. Ceci montrait dans toute sa force la haine que Kallem leur avait vouée ; c'était évidemment dirigé contre toute la ville, mais surtout contre eux.

La mère du pasteur, ayant été à l'hôpital, en avait vu sortir Kallem et Karl Meek avec le cercueil de Ragni. Il était tout blanc, sur un traîneau drapé de noir; à côté du cocher était Sigrid; derrière, dans un autre traîneau, Kallem et Karl Meek. C'était tout le cortège.

Le récit de ce dernier voyage de Ragni les frappa vivement. Ainsi Karl Meek y avait assisté, et lui seul. Cela signifiait-il que Kallem n'avait pas de soupçons, ou bien, ce qui était plus vraisemblable, qu'il avait pardonné? Peut-être voulait-il étouffer le scandale et rendre à Karl ce dernier service. Qui donc aurait pu être aussi bon ?

Cette nuit-là, Joséphine descendit vers son mari, qui dormait. Ses cheveux étaient épars autour de son visage défait, ses yeux creux, hagards et fixes sous la lampe qu'elle tenait en main. Elle avait l'air d'une somnambule ou d'une hallucinée.

Il voulut sortir du lit ; elle l'arrêta de la main, et d'une voix sourde :

— Je veux te parler, Ole; je ne puis pas dormir; cette femme de mon frère veut emmener notre enfant.

Il sentit le sang lui affluer au cœur.

— Que dis-tu?

— Nous avons été trop durs tous les deux; maintenant il nous faut expier, et elle ne se contentera pas à moins.

— Chère Joséphine! tu perds la raison!

— Non, je sais ce que je dis. Tous ceux qui peuvent prier doivent se joindre à nous, entends-tu, Ole?

Elle se mit à gémir et à pleurer.

— C'est cependant un devoir chrétien de nous aider et d'empêcher que cette femme nous prenne notre enfant!

Le souvenir douloureux du lit de mort d'Andersen revint à l'esprit de Tufte :

— C'est un miracle que tu demandes.

— Oui, certainement, nous ne demandons pas autre chose!

— Demandons plutôt à entrer en communion avec Dieu, Joséphine; alors tout devient plus facile, le courage se fortifie, et j'ai besoin de courage.

Il la regarda tristement.

— Je n'ose pas demander ce miracle, Joséphine, je n'en suis pas digne.

Elle resta un instant frappée d'épouvante, comme pétrifiée; on aurait cru qu'elle allait tomber. Il la soutint; puis tout à coup elle sembla se réveiller, et, sans transition :

— Alors il faut que nous envoyions chercher mon frère, lui seul peut obtenir d'elle qu'elle nous laisse l'enfant.

Ces paroles le frappèrent comme une inspiration. Mille fois déjà il avait pensé lui-même à faire venir Kallem; mais il n'avait pas osé.

Quelques minutes plus tard il était en chemin pour aller chez le docteur Kent, dont il fallait d'abord prendre l'avis.

La nuit claire et froide tournait avec hésitation vers le jour. Sur le sol gelé, Tuft était forcé de prendre garde en marchant, chose difficile pour lui, absorbé comme il l'était par ses pensées. Où étaient maintenant les dogmes de la Bible sur la création, la chute et tout le reste? De quoi servaient-ils quand la mort frappait? Où étaient le *verset* 1 et le *verset* 20 ?

Kallem, accompagné du docteur Kent, arriva à onze heures. On était venu demander le pasteur dans la soirée, et il avait été obligé de s'absenter ; personne ne les reçut donc à la porte. Kallem n'avait pas mis le pied sur leur seuil depuis le jour et l'heure de son arrivée dans la ville.

Joséphine était penchée sur l'enfant qu'elle faisait boire. Quand on frappa, elle tressaillit, se redressa, mais ne put répondre. Kent ouvrit la porte et fit passer Kallem le premier.

Un cri l'accueillit. Elle faillit laisser échapper ce qu'elle avait dans les mains, tant son frère lui parut changé. C'était la mort même qui entrait, décharnée, cruelle, venue non pour secourir, mais pour condamner.

Rapidement, impitoyablement, il la regarda sans une étincelle de commisération, quoique, elle aussi, fût dévorée par la douleur. A partir du moment où il fut près de l'enfant, elle n'exista plus pour lui; aussi se glissa-t-elle à l'écart.

Il arriva alors au docteur Kent ce qui était arrivé à Kallem aux côtés du docteur Meek : l'impression de Kallem devint la sienne, la vue de l'enfant lui sembla nouvelle et l'épouvanta. La pensée qu'il avait voulu repousser jusque-là se fit jour brusquement.

— Diphtérie! fit-il tout bas à Kallem, qui ne répondit pas d'abord.

Une courte consultation eut lieu ensuite entre les deux médecins. Joséphine en entendit chaque parole, mais ne connaissant pas les mots techniques, elle n'en comprit pas le sens. Elle pressentait quelque chose de très grave. Ses mains étaient pressées contre sa poitrine, ses yeux erraient de l'un à l'autre. Elle aurait voulu s'approcher du lit d'où l'enfant l'appelait en gémissant, mais c'était impossible, son frère l'en repoussait, sans même la regarder.

Enfin la porte se referma ; il était parti. Elle respira plus librement. Kent vint immédiatement à elle, doux, compatissant :

— Il faudra une opération, madame, fit-il à voix basse.

— Pourquoi? Elle savait que c'était inutile, elle l'avait vu dans les yeux de son frère.

— Pour que tout soit essayé, répondit Kent.

D'une voix lamentable l'enfant supplia sa mère de venir près de lui.

— J'y vais.

Elle se mit à genoux près de lui et l'inonda de ses pleurs.

— Ils m'ont fait mal, dit le petit en gémissant.

Oh! si elle avait pu répondre : « C'est pour te guérir. » Mais Kent lui-même ne voulut pas le dire. Elle aurait voulu interdire l'opération, mais n'osait pas, à cause de son frère.

***

Kallem envoya, dans l'après-midi, une infirmière pour prendre la direction du traitement, et des gens pour nettoyer et désinfecter. Sissel Aune fut installée comme garde-malade; la maison était envahie, le nettoyage faisait un bruit semblable au transport d'un cercueil; et quand ils entendirent rouler le lit de l'enfant, le père et la mère se prirent la main en pleurant.

Le lendemain, à dix heures, les médecins revinrent. Joséphine était étendue sur le sopha, dans le cabinet. Elle se boucha les oreilles aussitôt qu'elle les entendit. Les tapis étaient enlevés, de sorte qu'on entendait le moindre craquement de souliers. Elle ne se laissait pas consoler; elle ne voulait rien entendre. Le pasteur aurait voulu parler aux médecins; mais elle s'accrocha à lui, voulant y aller aussi; il fut donc obligé de rester. Si quelqu'un en haut remuait le pied, elle savait qui c'était, et si les deux médecins remuaient à la fois, elle croyait que quelque chose arrivait; alors elle s'asseyait dans un coin et se bouchait les oreilles. Elle ne voulait pas qu'on l'emmenât dans une autre chambre, elle préférait rester là, être torturée, et elle allait auprès de Tuft, comme vers son refuge naturel.

— Secours-moi! faisait-elle, disant qu'il y allait de sa raison.

Tuft l'obligea à se coucher, lui mit des compresses sur le front; il pria à haute voix, et telle était la force de son amour qu'il parvint à la calmer.

— Merci, Ole, merci, et elle s'apaisa un instant.

— Il crie! fit-elle tout à coup; elle se leva et voulut monter. Le pasteur assura qu'il n'entendait rien, mais au même instant tous deux entendirent un cri.

— Oui! oui! répondit-elle, voulant sortir.

Tuft la prit dans ses bras et pria. Elle se calma encore. En haut tout devint silencieux.

La grand'mère, la pauvre femme, était montée pour écouter à la porte. La porte soudain s'ouvrit; et Sissel Aune sortit, portant quelque chose dans son tablier. Elle dit que tout était terminé. Le docteur Kallem était sorti de la maison avant que personne sût que c'était fini.

Alors la grand'mère se hasarda à entrer, mais en voyant l'enfant si pâle, elle perdit tout empire sur elle-même, et sortit en chancelant.

Elle se glissa de nouveau dans la chambre de l'enfant, un peu plus tard. Sissel était là.

— Vit-il? demanda la vieille femme.

— Oui, répondit Sissel. Mais l'espoir ne paraissait pas bien grand. La grand'mère sortit encore.

Deux heures plus tard elle était là de nouveau, cette fois avec ses lunettes et sa vieille bible. Elle dit qu'elle voulait rester là pendant que Sissel irait dormir.

C'est à six heures du soir seulement que le pasteur se montra dans la chambre. Jusque-là il n'avait pas osé quitter Joséphine. Il vit sa mère là avec ses lunettes et son vieux livre, s'approcha, examina son visage. Mais il la vit si pâle, qu'il faiblit et se retira.

La maison était tout à fait silencieuse. Dans la cuisine on parlait bas. Partout les gonds étaient huilés, les tapis replacés. Chaque fois que venait le pasteur, toujours sur la pointe des pieds, toujours sa mère lui faisait la même réponse ; jusqu'ici l'enfant vivait.

La nuit fut encore plus silencieuse. Le prêtre allait et venait; la grand'mère veillait. Sur le matin, on crut reconnaître que l'enfant respirait plus facilement.

Vers sept heures la porte s'ouvrit; c'était Joséphine, les yeux égarés, les cheveux en désordre. Elle restait là, n'osant pas avancer; la grand'mère lui fit un signe pour l'encourager. Elle entra.

Les rideaux étaient encore baissés et l'on ne voyait pas très bien, mais il lui sembla entendre le petit respirer. Elle s'agenouilla; oui, il respirait, et plus légèment...

Elle écoutait, retenant son souffle. Il ouvrit les yeux, vit sa mère et parut chercher à se rappeler. Puis ses yeux devinrent plus vifs, plus clairs qu'elle ne les avait vus depuis des semaines; ils la regardaient jusqu'à ce que les siens se remplirent de larmes.

Il ne dit pas un mot, ne fit pas un mouvement, de crainte de voir revenir la méchante douleur; et, à elle, il lui semblait que la vie s'envolerait si elle le touchait ou si elle parlait.

L'heure était semblable à celle où elle l'avait mis au monde, où elle avait entendu son premier vagissement. Maintenant la vie recommençait. Les yeux de l'enfant étaient comme des lumières dans la nuit d'hiver, elle ne se rassasiait pas de leur frais éclat.

Un instant plus tard, elle était dans le cabinet. Au dehors il faisait grand jour. Elle leva le store; la lumière remplissait la vaste pièce; la vie remplit son âme jusque dans ses plus profonds recoins; elle poussa alors la porte de la chambre.

Tuft était couché, les bras étendus, la tête nue sous son abondante chevelure, le front luisant de la sueur

des veilles et le sourire aux lèvres. La lumière en tombant sur lui l'éveilla à demi.

— Ole! fit-elle.

Il ouvrit les yeux tout grands, mais les referma aussitôt, comme pour réfléchir à ce qu'il venait de voir d'un coup d'œil; et c'est de toute cette lumière que semblaient sortir les mots que lui disait Joséphine :

— Il vit!

*
* *

Le dimanche suivant, Tuft parla ainsi, du haut de la chaire de l'église, sur ce qui est la chose essentielle pour tous :

« L'un l'oublie au milieu de ses peines, l'autre dans l'ardeur de la lutte, un troisième dans sa sagesse, un quatrième dans sa folie, un cinquième dans sa routine, et tous nous l'ignorons plus ou moins. Et si je demandais à ceux qui m'écoutent quelle est cette chose essentielle, tous vous me répondriez sans hésiter : C'est la foi!

« Eh bien, non, en vérité! Penche-toi sur ton enfant aux prises avec la mort, regarde ta femme épuisée de luttes et de veilles, et l'amour t'apprendra que c'est la vie qui est la chose essentielle.

« Jamais, à partir de ce jour, je ne chercherai Dieu ou la volonté de Dieu dans une formule ni dans un livre, mais avant tout dans la vie : la vie telle qu'on l'apprend des profondeurs de l'angoisse de la mort. Le plus haut enseignement que Dieu nous ait donné, c'est la vie; notre culte suprême envers lui, c'est l'amour de ceux qui vivent.

« Cet enseignement, pourtant si naturel, j'avais plus qu'un autre besoin de le recevoir. De diverses manières, et pour différentes raisons, je l'avais rejeté de moi, surtout dans ces derniers temps. Mais jamais plus les paroles ni les signes ne seront pour moi l'essentiel, mais seulement les éternelles révélations de la vie. Jamais plus je ne me refroidirai au contact d'une doctrine. Je laisserai la chaleur de la vie fondre ma volonté. Jamais je ne jugerai les hommes d'après les dogmes exprimant la justice des temps anciens, jamais plus, devant Dieu. Et cela, parce que je crois en lui, le Dieu de vie, et à sa révélation intime dans la vie. »

*
* *

Dans l'après-midi Tuft, reçut une visite imprévue. On frappa timidement, et à son premier « Entrez » personne ne se montra. Au second, la porte s'ouvrit lentement, et Soeren Pedersen entra, et timidement derrière lui, sa femme Aase.

Ils venaient remercier le prêtre pour son sermon du matin.

— Car personne, monsieur le pasteur, ne peut vivre sans Dieu; en tout cas, pas les gens ignorants. Cela ne va pas, non, cela ne va pas. Et nous venons, comme l'enfant prodigue, vous prier de demander la grâce de Dieu pour nous deux, monsieur le pasteur.

Ole le fit avec tout le sentiment qu'il savait mettre dans une prière. Soeren lui dit alors qu'ils allaient de là chez le docteur Kallem.

Et Tuft, lui aussi, résolut d'aller chez Kallem.

Sigrid était sur le perron lorsque le pasteur Tuft entra doucement dans la cour. Elle était vêtue de noir, un mouchoir noir sur ses cheveux jaunes.

— Le docteur n'est pas à la maison, répondit-elle de sa voix tranquille.

Tuft remonta vers l'hôpital. Il y trouva la veuve Andersen, également vêtue de noir.

— Êtes-vous encore en deuil de votre mari?

— Non, de Mme Kallem.

— Kallem est-il ici?

— Non, il vient de rentrer chez lui.

— Tu te trompes, pensa Tuft, qui se dirigea vers le chemin; il allait faire un tour en attendant.

Près de l'hôpital il rencontra Soeren Pedersen et sa femme qui revenaient de chez Kallem; eux aussi voulaient prendre un peu l'air par cette belle soirée de dimanche, si pleine d'espérance de printemps.

— Kallem était-il chez lui? lui demanda Tuft.

— Oui, monsieur le pasteur.

Tuft se hâta d'y retourner. Mais Sigrid reparut sur le perron :

— Le docteur n'est pas à la maison.

Alors il comprit.

Le prix de l'entrée était plus élevé qu'il n'avait pensé. Humilié, il retourna chez lui, et ne parla pas de sa visite à Joséphine.

Ses préoccupations au dehors lui furent d'un grand secours pour oublier cette contrariété. Attaqué avec toute sorte d'armes théologiques, il apprit avant tout à parler nettement et eut enfin l'emploi de forces et de connaissances dont il ne s'était jamais servi jusque-là. Convoqué à des colloques contradictoires, il déclara que l'amour, sans distinction de foi, était l'essence de la religion, et que tout devait être mesuré à cette mesure.

Joséphine, d'abord fatiguée et amollie, se mit ensuite à suivre avec ardeur cet homme dont jadis l'ardeur de foi avait pris son cœur. Une chose qu'elle avait cachée à son mari l'avait longtemps empêchée de reprendre des forces. Elle avait été en secret, elle aussi, chez son frère aussitôt qu'elle avait pu sortir; elle aussi avait rencontré Sigrid sur l'escalier, avec cette réponse que « le docteur n'était pas à la maison », mais elle l'avait aperçu sous la véranda, en arrivant. C'est à grand'peine qu'elle avait pu s'en retourner.

Elle avait eu certainement grande pitié de lui, et était prête à toutes les concessions, mais la dureté de Kallem l'exaspéra de nouveau. Elle ne se croyait coupable que d'intolérance, et encore envers une femme coupable. Quand Sissel Aune, en haut, dans la

chambre de l'enfant, lui parlait de Ragni, lui disant combien jusqu'à la fin elle avait été bonne, elle se reprochait d'avoir fermé les yeux à cette bonté de cœur, et blessé ainsi l'amour de son frère. Mais, sauf cette intolérance, elle ne s'accusait de rien.

***

Trois mois passèrent : Joséphine se crut assez forte pour essayer une nouvelle tentative auprès de son frère. Elle écrivit, disant que, quelle que fût leur faute, ils avaient le droit de la connaître ; c'était bien le moins qu'ils entendissent leur accusation. Leur reconnaissance envers lui était grande, mais non moins grande leur aspiration vers un travail en commun. Ils regrettaient leur intolérance passée et désiraient faire tous les sacrifices possibles à la justice et à l'esprit d'amour qu'ils avaient méconnus.

Une lettre parfaite : ce fut l'avis de son mari.

Le lendemain soir arriva la réponse.

Joséphine se promenait devant la maison, regardant jouer son petit garçon, quand elle reçut la lettre.

Elle monta dans sa chambre, et ferma la clef derrière elle. La lettre était longue ; elle la tourna, la retourna, s'assit, et l'ouvrit enfin.

Pas une ligne de son frère, pas un mot pour elle. Quelques pages réunies en cahiers, des feuillets détachés, le tout de deux écritures différentes et étrangères.

Que signifiait ceci ?

Parmi tous les feuillets, Joséphine prit machinalement le plus petit, un chiffon de papier avec ces trois lignes :

« Ils ont tué ma bonne réputation, et je ne l'ai su que quand ils m'ont tuée moi aussi. »

Sur un autre papier, ces seuls mots d'une écriture teintée :

« Pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Cette écriture grêle, légèrement élancée, était celle de Ragni. Joséphine se mit à trembler sans savoir pourquoi.

Il y avait là une lettre d'une autre main, la lettre de Karl.

Elle parcourut les premières lignes, vit qu'il parlait d'une grande douleur et d'une calomnie. Tout du long, les expressions les plus respectueuses. Elle lut que, sous l'impression de ces cruelles calomnies, Karl ne pouvait penser à rien d'autre. Elle lut comment il était venu à aimer Ragni ; elle vit cet amour, né de la douleur, de la reconnaissance, s'exhaler en pures et touchantes images.

— Ragni innocente ! Grand Dieu ! était-elle innocente ?

Alors les scènes déchirantes entre elle et Édouard pendant qu'ils disputaient pied à pied le terrain à la mort, — Sissel Aune les lui avait écrites tant de fois, — combien elles devaient avoir été horribles !

On frappa à la porte ; c'était la servante qui venait la prier de descendre pour le souper.

— Non, non ! dit-elle péniblement. Elle voulait aller chez son frère, dût-elle se traîner sur ses genoux.

Mais il y avait d'autres papiers, et elle sentait son frère derrière elle, lui ordonnant de les lire. En frémissant, elle lut :

« Je vais recopier maintenant ce qu'après bien des essais, après avoir effacé bien des fois, je suis venue à bout d'écrire sur mon enfance et mon premier mariage. Je me sens si fatiguée, si épuisée ! J'avais pensé à faire précéder cela de quelques mots et je m'en réjouissais. Mais il est trop tard. Je ne puis que te dire, à toi, mon « pacha blanc », ce qu'a été ma vie. Je te le dis très brièvement, parce que c'est un supplice pour moi ; je te le dis aussi pour que tu puisses me défendre si l'on continue à trouver que cela vaut la peine de dire du mal de moi, quand je n'y serai plus.

« Cher ami, je ne me plains pas ; j'ai vécu le plus beau de ma vie, seulement cela a été trop court. Songe donc ! je m'étais jetée là dans la crainte de quelque chose de pire, et j'ai été ramenée par toi de la profondeur de l'abîme, ramenée à la paix et à tout ce qu'il y a de bon, sous la garde de braves gens, jusqu'à ce qu'il te fût possible de venir me prendre et m'emmener avec toi. Songe donc ! ici, dans ta maison, pouvoir posséder tout ce qui était tien, te posséder toi-même sans l'avoir mérité ! Je l'ai senti bien souvent, mais je n'en étais pas moins heureuse.

« J'étais insuffisante ici, je le sais, mais cela va finir.

« Tu m'aurais supportée aussi longtemps qu'il l'eût fallu, je le sais aussi.

« Mon ami, si je te disais tout ce que je sens de reconnaissance et d'admiration pour toi, tu ne le comprendrais pas. Il t'a paru si naturel que toute la joie de ta vie vînt de moi ! C'est aussi ce qu'il y a eu de plus beau dans la mienne.

« Mais tu ne liras ceci que quand je n'y serai plus, et alors rien ne pourra mieux graver en toi le souvenir de moi, que je veux y avoir vivant, qu'un long, un infini *Merci !* »

. . . . . .

C'était donc là ce mariage qu'ils n'avaient pas jugé digne de ce nom ? Qu'était celui de Joséphine comparé à celui-là ?

Elle glissa de sa chaise sur ses genoux. Elle gémit, gémit, puis se força au silence pour que personne ne pût découvrir sa honte. Les mains jointes sur ces feuillets, la tête appuyée sur ses mains, elle murmurait : « Pardon ! pardon ! »

Et elle savait que personne ne pouvait l'entendre, que personne ne pouvait lui pardonner.

Les mains tremblantes, elle refit le paquet. Ole devait le lire. Il fallait qu'il lui vînt en aide, elle sen-

tait qu'il y allait de sa vie. Elle avait pris part à un meurtre, au meurtre d'une innocente. Non par des paroles ou des actes, car elle n'avait rien dit ni rien fait, mais le silence même, et le fait seul d'avoir repoussé Ragni dès le premier jour, avaient perdu la pauvre femme.

Cette pensée la frappa comme un éclair. Elle restait là anéantie, pétrifiée. Elle méritait la mort.

Une frayeur la prit, la sueur l'inonda comme après un étourdissement. Le moment était venu.

Le moment était venu! Maintenant qu'elle avait reconquis la joie de l'union avec son mari et que le terrain était solide sous ses pieds, le châtiment venait l'atteindre et la frapper à mort!

Elle se hâta de descendre dans le cabinet de travail, pendant que Tuft était encore à table, mit le paquet sur son bureau, et, courant plutôt que marchant, elle se dirigea vers la maison de son frère; il fallait en finir.

Que voulait-elle? Chercher sa juste punition? Mais elle se la donnerait elle-même. Seulement il fallait d'abord qu'elle vît son frère, qu'elle l'entendît, qu'elle lui parlât, car elle avait quelque chose à lui dire. Il ne savait même pas combien elle l'aimait, combien elle l'avait toujours aimé. Il ne la connaissait pas.

A un tournant, elle vit l'église; se rappelant le dernier sermon d'Ole, elle éclata en sanglots. — Ah! si leur vie avait eu tout d'abord un pareil but! Elle distingua dans la verdure le mur blanc de cette maison où demeurait Kole, l'instrument du meurtre. Non, non! ce n'est pas elle qui l'avait fait venir, elle n'avait point pris part à sa venue!

Elle courait en pleurant.

Elle aperçut son frère dans la cour, penché sur un travail qui l'absorbait. Il était là, levant une malle sous la pompe, enlevant les étiquettes de chemin de fer collées les unes sur les autres.

Se préparait-il à partir en voyage? Il était hâlé et maigre, son profil semblait plus dur.

Il entendit ses pas et leva les yeux sur son visage suppliant, éploré.

— Édouard!

Elle s'arrêta, car, lâchant la malle, il s'était redressé. D'une voix profonde, il lui disait :

— Je ne te pardonnerai pas, Joséphine!

— Édouard, laisse-moi m'expliquer!

Elle se tournait vers la maison, désespérée, épouvantée. Il crut qu'elle voulait y entrer avec lui :

— Jamais tu n'entreras ici!

***

Tuft, en sortant de table, entra dans son cabinet de travail, mais ne vit pas le paquet, n'ayant pas regardé sur le bureau. Comme bien souvent le soir, il fit un tour de promenade pendant une heure. C'était un samedi, il préparait son sermon du lendemain. Quand il rentra, il se mit à la fenêtre avec un livre et travailla jusqu'à dix heures.

Il monta se coucher et ne trouva pas Joséphine en haut. Alors il redescendit dans son cabinet pour l'y attendre. Où pouvait-elle être? L'esprit absent, il prit le paquet en passant devant le pupitre. Son nom était sur l'enveloppe, de la main de Joséphine, et ces mots :

— Je vais le trouver, il y va de ma vie.

Un quart d'heure plus tard, Tuft était sur le chemin de la maison de Kallem; lui aussi courait plutôt qu'il ne marchait. Il était seul coupable; c'est lui qui autrefois avait dit à Joséphine que Ragni était infidèle à son premier mari, et par là avait amené ce qui était arrivé. Il comprenait tout maintenant! Aussi ne pouvait-il pas supporter l'idée qu'elle était dans une pareille angoisse d'âme.

Il arriva tout essoufflé, sonna, entendit des pas dans le vestibule; c'était Kallem qui venait ouvrir.

— Joséphine n'est-elle pas ici?

— Non.

— N'y a-t-elle pas été?

— Si, il y a une demi-heure.

— Eh bien?

— Je lui ai défendu d'entrer.

— Tu ne lui as pas pardonné!

— Non.

— Alors, — et Tuft fit un grand geste, — maintenant toi aussi tu obéis à un dogme.

Il lui tourna le dos et s'éloigna; son large chapeau au-dessus des larges épaules semblait accentuer la force de ses paroles.

A onze heures, on sonna de nouveau à peu près de la même façon. Kallem sortit tout de suite.

C'était Tuft qui revenait, mais autant que Kallem put voir avant de s'approcher de lui, devenu tout autre, épouvanté, hors de lui.

— Où crois-tu qu'elle soit allée, Édouard?

— Je crois qu'elle a dû aller à la tombe de Ragni.

Une douloureuse et sourde exclamation, un jaillissement de douleur, puis Tuft s'éloigna.

Son pas lourd s'entendait au loin dans le silence de la nuit.

Vers une heure, autre coup de cloche, un seul coup, terrible. Kallem sortit immédiatement du salon; il ne s'était pas couché.

— Elle n'y était pas! Édouard, elle n'y était pas! Maintenant je ne sais plus rien. Ainsi tu as pu la repousser, Édouard!

Et dans le jardin, les feuilles épaisses des arbres répétaient après lui :

— Ainsi, tu as pu la repousser, Édouard!

Le jour commençait à poindre. Le visage surexcité de Tuft était tourné vers le levant, il semblait dire :

— Grâce! grâce pour elle!

Puis tout à coup :

— Oh! l'horreur, l'horreur, s'exclama-t-il; te rappelles-tu, Édouard, cette nuit de tempête de notre enfance, quand nous croyions que le monde allait finir et que la frayeur du châtiment était sur notre âme? — La même terreur est maintenant sur elle; la terreur qui chasse de nous toute raison quand nous en avons le plus besoin. Et toi aussi, Édouard, tu es sous l'influence de la frayeur, puisque tu tortures ta sœur plus qu'elle ne se torture elle-même!

Et si dans l'intervalle Joséphine était rentrée à la maison, revenue à l'enfant et à lui? Son espoir n'était pas grand, mais il se hâta de partir.

Le jour grandissait; Kallem ne pouvait ni dormir ni rester chez lui. Plus anxieux qu'il n'avait voulu le paraître, il errait de chambre en chambre, montant et descendant, comme s'il eût voulu explorer la maison.

Car c'était vrai : il avait jugé et condamné, lui aussi.

Sa sœur l'avait toujours aimé plus qu'il ne l'aimait. Même quand il l'avait frappée, ne venait-elle pas pour lui être utile?

Plus il y songeait, moins il avait le droit d'être sévère. Il était coupable, lui aussi. Les grands yeux de sa sœur, hier soir!... Ils s'arrêtaient sur lui dans son angoisse; ils le touchaient.

Pauvre, pauvre Joséphine! Elle n'avait été rien pour lui, il l'avait toujours fait souffrir, et cependant elle l'avait toujours aimé.

Il étouffait dans la chambre et il avait peur. Il résolut de sortir pour aller la chercher. Le jour était complètement venu; la sensation du matin lui fit ouvrir toutes grandes les portes de la véranda, et sur le côté, à l'abri du vent du nord, il vit Joséphine assise, son châle sur les genoux. Elle l'aperçut et se replia comme un oiseau blessé à l'aile, qui ne peut pas bouger, mais qui craint d'être vu. Et cependant c'était pour être vue qu'elle était là!

Il descendit à la hâte; elle se mit à trembler :

— Non, non, Édouard, laisse-moi rester ici, supplia-t-elle, et elle éclata en pleurs.

Et quand il la prit par le bras pour la faire lever, elle suppliait encore, faible comme un enfant :

— Oh! non, Édouard, laisse-moi!...

Elle n'acheva pas, car elle reposait maintenant sur sa poitrine qu'elle sentait tressaillir.

Il n'était plus irrité; peut-être consentirait-il à l'entendre. Elle lui jeta les bras autour du cou et leurs larmes se mêlèrent. Le frère et la sœur étaient là, joue contre joue; toute la parenté de leurs nerfs et de leur sang, ce qu'il y avait de plus ancien, le premier de leurs sentiments, la ressemblance de leur nature, les souvenirs du foyer paternel, tout cela s'unissait dans cette étreinte, pour ne plus jamais se séparer.

Et cependant, quand il voulut la faire avancer vers la véranda, elle s'arrêta, n'osant pas, et le regarda à travers ses pleurs. Il l'obligea à monter, marche par marche; elle hésitait toujours. Il la conduisit ainsi jusqu'au salon; là, elle l'entoura de nouveau de ses bras, puis, s'éloignant de lui, tomba sur une chaise, cacha son visage dans ses mains, et longtemps on entendit leurs sanglots.

Puis il s'avança vers elle et lui caressa les cheveux; mais il savait que ce n'était pas lui qui le faisait, c'était Ragni.

***

Dans la nuit d'été, au bras l'un de l'autre, à travers la ville éclairée comme en plein jour, le frère et la sœur, tous deux de haute taille, marchaient d'un pas rapide comme autrefois. Sans rien dire, ils allaient trouver Ole, mais ils se trompèrent de chemin et descendirent vers le quai. Peu après ils remontaient vers la maison du pasteur, lorsque Joséphine se retourna, regardant vers le rivage; aussitôt elle s'arrêta et fit arrêter Édouard.

— C'est lui! fit-elle.

Tuft venait par là, marchant très vite, la tête baissée. Il l'avait cherchée en vain le long de la plage, il voulait encore la chercher plus loin, tout aussi vainement, il le savait, mais il ne pouvait s'arrêter.

Tous deux comprirent; le bras de Joséphine trembla dans celui de son frère. Elle se serra contre lui, car elle venait de lui dire que, s'il l'avait chassée de son jardin, alors!...

Ils se retournèrent pour aller à la rencontre d'Ole.

Il entendit bientôt leurs pas, leva les yeux, les reconnut, étendit les bras et ne put ni avancer ni parler. Mais Joséphine, quittant le bras de son frère, vint à lui.

Tous trois remontèrent lentement vers la maison, le pasteur tenant Joséphine à son bras, et Kallem marchant de l'autre côté. Tuft disait avec émotion :

— Les voies de Dieu! les voies de Dieu!

Puis il se tut, et l'on fit quelques pas encore. Et quand ils furent arrivés à l'entrée du presbytère, le pasteur parla de nouveau :

— Les voies de Dieu, elles sont partout où l'on s'aime et où il y a de braves gens!

BIORNSTIERNE BIÖRNSON.

Traduit du norvégien par Mlle M. QUILLARDET.

FIN.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Émile Deschanel : *Lamartine*.

M. Émile Deschanel a publié, sous le titre *Lamartine*, deux volumes très diligents, très bien renseignés, surveillés et même minutieux dans l'exactitude et qu'il faut lire ; car à la fois ils ramassent tout ce que les études relatives à Lamartine, si nombreuses depuis quelque temps, ont produit de plus nouveau et de plus assuré, et il est par lui-même d'une critique très avisée, judicieuse et ferme.

M. Émile Deschanel connaît bien son Lamartine, il le *tient*, il sait jusqu'où il va et il sait d'où il procède ; il en voit très exactement la configuration ; il en donne une idée très nette.

Pour ce qui est des *racines* de Lamartine, je protesterai toujours un peu, jusqu'à ma retraite, contre l'idée très répandue, très répétée, que Lamartine procède des poètes de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe, Léonard, Millevoye, Bertin, Parny. Mon avis est qu'il ne vient que de lui-même et que jamais aucun poète français, pas même La Fontaine, n'a été plus original et plus créé de rien. Je connais, sans doute, la correspondance de jeunesse et tous les petits vers, détestables du reste, pour la plupart, qui y sont contenus, et qui, en effet, sont tantôt du Léonard, tantôt du Bertin, et bien plus souvent du Voltaire. Mais c'est précisément où je m'appuie. S'il y avait, des vers de la dix-huitième année de Lamartine aux *Méditations*, progrès insensible, évolution continue, élargissement progressif, marche pas à pas, oui, je dirais que Lamartine est un Bertin qui s'est épanoui ; mais entre les vers de première jeunesse et les *Méditations*, ce n'est pas un chemin montant en pente douce qu'il y a, c'est un abîme, un précipice abrupt. Ce sont deux mondes différents.

Cela veut dire qu'entre la vingtième année et la trentième, chez Lamartine, il y a eu quelque chose de très important. Quoi? La naissance de Lamartine. A vingt ans il n'était pas, à trente il était. Entre les deux dates il s'est trouvé, il s'est saisi, il a pris conscience de sa personnalité, qu'auparavant il ne connaissait pas. Il en a pris conscience très probablement sous le coup de certaines émotions sentimentales qui l'ont révélé à lui-même, comme il arrive. Mais le fait, c'est qu'il a trouvé en lui, entre ces deux dates, un Lamartine inconnu de tous et de lui-même. Le phénomène n'est pas si rare. Il s'est produit pour La Fontaine et pour Rousseau. Il ne s'est produit que plus tôt dans la vie, pour Lamartine.

Entre les poésies recueillies dans la *Correspondance* et les *Méditations*, il n'y a pas différence de degré, mais d'essence. C'est bien pour cela qu'il n'a pas publié ses premiers vers. Remarquez qu'il ne les a publiés ni *avant* ni *après*, ni avant son succès de 1820 ni après.

Après les *Méditations*, relisant ses premiers vers, je ne dis pas qu'il les a méprisés, je dis : il ne les a pas reconnus, il ne s'est pas reconnu en eux. Ils lui ont paru d'un monsieur quelconque. C'étaient des vers d'un autre, des vers d'avant sa naissance.

Et même *avant*, même avant 1820, même quand il les écrivait, il ne songeait pas à les publier. Il les écrivait parce que, « quand on n'a pas d'argent, c'est amusant d'écrire », parce qu'on écrit, comme cela, quand on a du papier blanc sous les yeux. Ça invite. Mais ce n'était pas pour lui de vrais vers. C'étaient des choses à envoyer à ses amis, pour passer le temps. Mais dès qu'il en est aux *Méditations*, il voit très bien qu'il existe et que ce qu'il fait est quelque chose, précisément parce que, suivant le mot de Didot, « ça ne ressemble à rien ». Il s'est trouvé, il est lui, il a jailli. *Le Lac* est une source, et l'*Isolement* en est une autre.

Et que les poésies de première jeunesse doivent ce quelque chose et même beaucoup à Bertin et à Léonard, cela ne prouve rien, du moment que les *Méditations* ne doivent rien du tout aux poésies de jeunesse.

Voilà la seule chicane un peu résolue que je compte faire à M. Émile Deschanel. Je reconnais, du reste, que ceci est ce que Bossuet appelait « une opinion particulière », et que M. Deschanel est ici plutôt de l'avis de tout le monde que du mien.

M. Deschanel a donné, avec juste raison, puisque c'est de Lamartine, ce que les hommes de notre temps connaissent le moins, une très grande place à Lamartine orateur et à la politique de Lamartine. Cette politique est si généreuse, si noble, si hautement désintéressée et souvent si bonne, que je n'en veux point à M. Deschanel de l'admirer, du reste avec les réserves nécessaires. Je reconnais que Lamartine est digne de toute approbation pour avoir repoussé toute sa vie les deux idées populaires qui ont fait le plus de mal à la France au XIXe siècle, la légende napoléonienne et le principe des nationalités. Tout aussi bien et tout aussitôt que Thiers, il a dénoncé l'unité italienne comme préparation de l'unité allemande, et préparation de la déchéance de la France. Beaucoup mieux que Thiers, il a combattu le bonapartisme sentimental et l'état d'esprit « retour de cendres », qui était le microbe dévastateur préparant à la France 1851 et 1870. Certes, ce sont là des titres à la reconnaissance du pays.

Mais il faut bien dire aussi que la politique de Lamartine est un peu comme sa poésie, haute, brillante et souvent indécise. Républicain depuis 1830 (cela est très nettement prouvé par sa *Politique rationnelle*, où le système de Juillet n'est accepté, loyalement du reste, que comme transition), il n'a jamais bien su quel républicain il était et de quelle république il voulait être.

Cela est très sensible déjà dans ses *Girondins*, où il semble passer, au cours des événements, d'un parti à l'autre, et où il commence par être Girondin pour finir Montagnard. Cela fut sensible aussi en 1848, quand il fit son alliance assez inattendue avec Ledru-Rollin, et quand, je ne vois pas trop dans quelle intention ou dans quel intérêt, il se prononça pour l'élection du président par le suffrage universel. La raison qu'il donne à ce propos est bien caractéristique. Elle est bien d'un poète, mais d'un poète dans le sens le plus méprisant du mot. Elle est ridicule, et le mot est presque trop faible :

« Je n'hésite pas à me prononcer en faveur de ce qui vous paraît le plus dangereux, l'élection du président par le peuple. Oui, quand même le peuple choisirait celui que ma prévoyance, mal éclairée peut-être, redouterait de lui voir choisir, n'importe : *Alea jacta est.* Que Dieu et le peuple prononcent! *Il faut laisser quelque chose à la Providence :* elle est la lumière de ceux qui comme nous ne peuvent pas lire dans les ténèbres de l'avenir. Invoquons-la, prions-la d'éclairer le peuple et soumettons-nous à son décret. »

Le respect m'empêche d'insister. Rien de plus curieux : ce Lamartine, — c'est peut-être le trait des grands génies, — avait la prévoyance à long terme, comme nous l'avons vu, et l'avait très « mal éclairée », comme il dit, pour les choses du lendemain. Le 4 novembre 1848, il ne croyait pas possible l'élection de Louis-Napoléon à la présidence : « Je ne crois pas à Bonaparte, malgré tout ce bruit. Il faudrait un autre Molière pour écrire un autre gigantesque *Misanthrope,* si la bêtise humaine allait jusque-là. » Elle a été beaucoup plus loin, et c'est une pièce beaucoup plus gigantesque qui a été écrite ; c'est une pièce composée des *Caprices de Marianne* et des *Fourberies de Scapin.*

Il me semble aussi que Lamartine avait très peu la connaissance des hommes. J'avais déjà remarqué dans ses *Mémoires* qu'entre 1825 et 1830 il est enchanté des petits souverains et des petites cours qui règnent alors en Italie, et il ne me semble pas là très difficile. De même en 1849, malgré ce que nous venons de voir qu'il écrivait en 1848 sur la bêtise humaine, il est brusquement ravi du prince-président. Il le compare à Washington, il le trouve « l'homme d'État le plus fort de tous ceux, sans aucune exception, qu'il a connus dans sa longue vie ». Il le trouve plus fort que son oncle. C'est comme je vous le dis : « Je n'hésitai pas longtemps à le trouver très supérieur à son oncle. » Décidément cet homme avait de très grandes vues, mais les petites lui manquaient bien. Les petites ne sont pas les moins utiles, encore que les grandes soient nécessaires.

Pour toutes ces raisons, je suis moins porté que M. Émile Deschanel à me féliciter que Lamartine ait consacré tant de temps de l'âge le plus fécond de la vie à la politique active. M. Deschanel reconnaît que si Lamartine s'était tenu loin du Forum, nous aurions de lui un plus grand nombre de volumes de vers, mais il ne croit pas que ce soit là une très grande perte. Il console nos regrets par l'observation suivante : « Oui, seulement ne pensez-vous pas qu'il eût toujours, en somme, chanté plus ou moins le même air? »

Oh! oh! ceci est impertinent, et vraiment ne me semble pas juste. D'un homme qui après les *Méditations* fait les *Harmonies*, où ce n'est pas du tout le même air que dans les *Méditations*, mais pas du tout, et après les *Harmonies* qui fait *Jocelyn*, au milieu même des préoccupations politiques, et après *Jocelyn* qui fait la *Chute d'un ange*, où il y a des choses admirables, et sans ressemblance ni avec *Jocelyn*, ni avec les *Méditations*, et d'un homme qui à soixante-dix ans environ écrira *la Vigne et la Maison*, dire qu'il n'est capable que de jouer indéfiniment le même air, non, c'est au moins exagéré. Personne plus, — je ne dis pas autant, — personne plus que Lamartine n'a eu le don du renouvellement. Il l'a eu autant que Victor Hugo, ce qui n'est pas peu dire. Tous deux avaient une égale faculté de rajeunissement et de variété, parce que l'un avait l'instrument le plus riche et l'autre le plus souple. Je comprends à peu près le contentement un peu féroce qu'on a exprimé de ce que Musset soit mort jeune. Oui, celui-là se serait *peu* renouvelé. Il eût écrit en prose des nouvelles qui, du reste, eussent été charmantes, mais il n'aurait pas trouvé un « frisson nouveau ». Hugo et Lamartine, c'est autre chose. Tout le temps que la politique leur a pris est une grande perte pour la postérité.

Si M. Deschanel a exprimé cette idée, c'est qu'il l'a plutôt accueillie qu'il ne l'a eue. C'est une idée de Sainte-Beuve, que M. Deschanel cite, avec raison, pour se couvrir. Mais Sainte-Beuve, qui est un très grand penseur, n'a plus aucune autorité quand il s'agit d'un de ses contemporains, surtout d'un poète. La jalousie lui ôte alors toute lucidité. Il faut se défier de Sainte-Beuve pour tout ce qui regarde l'histoire de la poésie au XIXe siècle.

Ces deux volumes sur Lamartine, qui sont, grâce à la légèreté de plume de M. Émile Deschanel, de la lecture la plus facile et la plus attrayante, quoiqu'ils soient très informés et très munis, sont, tout compte fait, un beau monument élevé à la gloire de notre cher poète, et ils font honneur au spirituel critique. Il faut se ramener au droit chemin : le meilleur moyen de chanter juste la gloire du romantisme, c'est encore d'aller l'étudier là où il est.

ÉMILE FAGUET.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA.

Déidamie, opéra en deux actes, de MM. Édouard Noël et Henri Maréchal.

Cette *Déidamie* n'est pas celle de *la Coupe et les Lèvres;* c'est la très classique aventure d'Achille à Scyros. Et l'Édouard Noël qui signa le poème n'est pas celui de Chapsal, — quelques licences ultra-poétiques du livret en rendraient au besoin témoignage, — mais l'aimable et érudit collaborateur de M. Edmond Stoullig pour les *Annales de la musique et du théâtre*. Et quant à M. Henri Maréchal, nous saluerons en sa personne l'étonnante fortune d'un « Prix de Rome », admis à débuter à l'Opéra sans l'attache ministérielle. La veine de sollicitude administrative à laquelle nous avons dû déjà *Zaïre, Thamara, Stratonice*, n'en sera donc point diminuée; par ainsi, l'état de Prix de Rome va devenir presque agréable. Songez, en effet, que n'y ayant plus de théâtre de musique en dehors des scènes subventionnées, le drame lyrique est passé désormais à l'état de denrée officielle : être joué par ordre ou ne l'être pas du tout, telle est la condition de la plupart de nos musiciens de théâtre.

Certes, l'épreuve n'est pas sans péril; il y a les déboires inévitables de ces petites fêtes sans lendemains, les désillusions du compositeur,

Rentré dans sa nuit plus livide,
En emportant dans son œil vide
Un éblouissement splendide
De dieux, de femmes et de rois;

mais nos jeunes gens sont intrépides. Je ne crois pas non plus qu'il soit prudent de diriger indistinctement sur l'Académie nationale tous les talents couronnés par l'Institut, et je ne sais pas, d'autre part, plus ingrate besogne que la confection d'un opéra en deux actes, limite de la bienveillance promise par le cahier des charges; n'importe,

. . . . . .
C'est déjà très joli quand on en a fait un.

Et c'est de quoi, sans doute, le public a voulu savoir gré à M. Henri Maréchal. Même il m'a paru que la direction de l'Opéra s'exécutait de meilleure grâce qu'autrefois. Si les décors ont déjà vu le feu de la rampe, les costumes ne manquent pas d'agrément, et les interprètes : Mlle Chrétien, MM. Vaguet, Renaud et Dubulle, rivalisent de conviction et de chaleur, — à ce qu'il m'a semblé.

Mais pour protéger nos musiciens, c'est peu de leur aplanir les voies; il faudrait pouvoir, sinon leur fournir de bons livrets, — combien nécessaires pourtant! mais le spirituel transfuge de la *Revue* qui dirige les Beaux-Arts me répondrait qu'on ne fabrique pas cet article-là dans ses bureaux, et c'est vraiment dommage, — du moins les défendre contre certaines méprises des librettistes, les dissuader de certains sujets qui ont cessé de plaire...

L'antiquité grecque est décidément dans ce cas. Nous ne la voyons plus guère qu'à travers *la Belle Hélène*. L'histoire d'Achille à Scyros est d'ailleurs tout à fait « vieux jeu ». Voilà deux cents ans et plus qu'elle appelle les musiciens, depuis Cavalli (1644) et Legrenzi (1664), jusqu'à Cherubini (1804), dont, soit dit en passant, *l'Achille à Scyros* n'est pas un opéra, mais un simple ballet; tous, grands et petits, y ont échoué plus ou moins, si ce n'est Jomelli peut-être; mais c'est si loin! L'abbé Desfontaines en faisait déjà la remarque au siècle dernier; depuis lors on a marché. Cette guerre de Troie, l'opérette en a fait bonne justice; nous y trouvons, sceptiques que nous sommes, moins de sujet de nous enthousiasmer que de sourire. Tous ces rois de l'Hellade s'armant pour venger l'honneur conjugal de Ménélas étaient vraiment bien bons; Achille, quittant tout pour les suivre, est plus naïf encore, et sortir à ce propos, comme fait notre librettiste, les grands mots de liberté, de droit et de patrie, c'est se moquer vraiment.

Cette légende de l'éducation amoureuse d'Achille est pourtant charmante, toute parfumée d'antique poésie, bien faite pour donner des ailes à la musique. Quel compositeur n'aimerait à traduire le trouble mystérieux de ces deux jeunes cœurs qui s'attirent l'un l'autre sans connaître leur mutuel secret? Sujet risqué peut-être, mais dont avec un peu d'adresse on pouvait esquiver les côtés scabreux et faire une délicieuse idylle, — quelque chose du sixième chant du *Don Juan* de Byron accommodé aux convenances de notre Opéra : Lycomède trompé par Thétis, Achille qui s'ignore lui-même, Déidamie qui croit chérir en lui une compagne... et la délicieuse surprise que l'amour lui ménage, pour le coup de théâtre final du premier acte. Après quoi, la ruse ourdie par Ulysse viendrait mettre aux prises dans le cœur du héros la fureur guerrière et l'amoureuse flamme. Et ce serait le second acte.

Stace avait fait ainsi. Les deux chants de son *Achilléide* inachevée sont construits sur cette donnée. Mais notre poète procède différemment, et l'on peut dire qu'il a complètement renouvelé le sujet. Point de mystère et point d'amoureux prolégomènes. Au lever du rideau, Achille est le parfait et très authentique époux de la fille du roi de Scyros. S'il l'a conduite à l'hymen encore revêtu de son déguisement de femme, quelques mots de Déidamie pourraient le faire supposer :

Mon âme était tranquille,
Aussi longtemps qu'Achille,
Sous des habits de femme, a vécu parmi nous...

Toujours est-il qu'il a repris depuis longtemps son sexe avec son nom. C'est le secret de toute la cour : un secret bien gardé, l'on peut m'en croire. Vainement Déidamie a supplié ses sœurs de n'en rien dire, car son bonheur en dépend; l'instant d'après, quand paraît son époux, chacune de s'écrier : « C'est Achille ! »

Ulysse a donc la partie belle : il lui suffira de faire jaser la première venue des femmes du palais. Une seule chance d'erreur lui reste : c'est, croyant, sur la rumeur publique, qu'Achille a gardé son travesti, de prendre Déidamie pour Achille. L'astucieux roi d'Ithaque n'a garde d'y manquer : c'est à Déidamie qu'il présente l'épée, mais c'est Achille qui s'en empare et la brandit avec fracas. Sur quoi, Lycomède survenant, déclare que son gendre se doit à la patrie, qu'il partira demain. Il pourrait lui chanter : « Pars pour la Crète ! » que nous n'en serions surpris qu'à moitié, tellement toute cette mythologie évoque irrésistiblement *la Belle Hélène*.

La pièce pouvait finir là; mais il fallait deux actes : d'où retour offensif de Déidamie. Achille semble accepter sans grand entrain l'arrêt qui l'envoie sous les murs de Troie; quelques paroles d'amour ont bientôt triomphé de sa résolution; Ulysse va repartir bredouille, quand Pallas irritée fait parler la foudre. A cette grande voix, tout s'incline; et c'est Déidamie transfigurée qui pousse elle-même son époux dans les rangs des guerriers grecs : « Et maintenant, va te battre ! » Elle ne se reprend même pas pour leur demander, comme la fille de M. Poirier : « Au moins vous me jurez qu'il tire bien l'épée ! » Bon pour nos petites bourgeoises du Marais; les princesses n'ont pas de ces retours de tendresse alarmée.

Mais n'admirez-vous pas l'ardeur guerrière de cet Achille, nouveau modèle, qu'il faut que chacun tour à tour envoie à la guerre : son beau-père au premier acte, et sa femme au dernier? Et qui pourrait après cela s'étonner si le musicien n'a pas pu faire passer dans sa partition le souffle enflammé des temps héroïques?

Je serai donc très réservé sur son compte. Que pourrais-je d'ailleurs écrire de sa musique que je n'aie répété bien des fois en pareille occurrence? Que sa partition renferme quelques jolies pages « à côté » : divertissements, airs de ballet, etc. ? Mais c'est l'habitude aujourd'hui d'écrire la musique en marge du poème. Qu'elle manque de relief? Mais l'absence de personnalité est la marque de tous les élèves de notre Conservatoire qui n'ont pas été repétris par la main d'un César Franck, ou qui n'ont pas été se retremper aux sources de toute musique : Sébastien Bach et Palestrina. Qu'elle se ressent du désarroi de l'heure présente, des traditions rompues, de l'absence de toute discipline? Le contraire aurait lieu d'étonner. Jeunes ou vieux, tous ces nouveaux veulent se mettre à la mode du jour et la portent mal. Le mérite pourtant n'est pas d'inventer des modulations sauvages ou troublantes, — il suffit de frapper sur le piano l'accord à l'état normal et d'en altérer successivement chaque note en montant ou baissant d'un demi-ton ; — mais celui-là seul fait œuvre d'art dont l'instinct musical pratique entre ces éléments une sélection rigoureuse. Il n'est pas très malin, il est même économique de construire un opéra sur quatre thèmes, s'il ne s'agit que de les répéter indéfiniment; mais que ces thèmes et leurs combinaisons multiples correspondent aux secrets mouvements du cœur, qu'ils traduisent et caractérisent des états d'âme, voilà le propre du génie. Et pour qui voudrait enfin combiner en un harmonieux ensemble cette polyphonie moderne avec la phrase carrée, avec l'ancienne mélodie symétrique, il n'aura pas trop de toutes les ressources d'une maîtrise consommée : M. Massenet, dans *Esclarmonde* et, dans *Salammbô*, M. Reyer, n'en sont point sortis sans encombre; même l'incomparable talent de M. Saint-Saëns n'y a qu'à moitié réussi avec *Ascanio* ; n'est pas éclectique qui veut.

Cela dit, rendons justice aux sérieuses qualités de M. Maréchal, à sa réelle habileté technique, à sa probité d'artiste. Souhaitons-lui seulement de se débarrasser de certaines inélégances particulièrement sensibles en une pièce antique. Qu'il ne force point son talent à des visées littéraires, et qu'il songe d'abord à la musique : un moment musical est une si bonne chose, — et si rare aujourd'hui!

René de Récy.

THÉATRES

A propos de *Georges Dandin*.

J'ai cherché à vous montrer, la semaine dernière, que le succès d'une interprétation burlesque ne prouvait pas que la pièce ainsi jouée fût burlesque en son essence; que, si tous les observateurs sont amers, il est probable que Molière l'est aussi ; enfin que si l'amertume de *Georges Dandin* n'est pas celle de *l'École des veufs*, Molière peut toutefois être amer à sa façon, qui n'est pas celle de M. Georges Ancey. — Je voudrais vous exposer aujourd'hui les raisons qui me font croire que *Georges Dandin*, en particulier, est toute autre chose qu'une farce innocente. Ces raisons sont de deux sortes. Les premières, — et j'en userai discrètement, — s'appuient sur l'état d'esprit de Molière au moment où il écrivit sa pièce; les secondes ont trait à la pièce elle-même.

Je ne voudrais pas exciter de nouveau la fureur sacrée des fanatiques du dieu-Molière. On sait que pour eux Molière est non seulement le premier, le seul auteur comique (ce que je n'aurais garde de nier); il est

encore un saint : mais chose rare, un saint qui serait « diminué » s'il avait souffert quelques déboires amoureux. Ils entrent dans des transports à la seule pensée que Molière aurait pu être vraiment ce que Sganarelle n'est qu'en imagination. Acceptons, toutefois, au risque de leur déplaire, la version la plus généralement admise.

On sait que Molière épousa Armande Béjart au commencement de 1662 ; le contrat fut signé le 23 janvier, et le mariage célébré le 20 février en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Qu'Armande soit la sœur ou la fille de Madeleine Béjart, c'est une question qui a passionné et passionne encore, je le crois bien, les Moliéristes. Peu nous importe ici. Ce qui paraît certain, c'est que le bonheur du ménage ne fut pas de longue durée.

Il est probable que la mésintelligence apparut dès les premiers mois, et que Molière ne se fit guère illusion sur les sentiments de sa femme. La vie commune continua cependant, et le premier éclat semble s'être produit en 1664, lors de la représentation de *la Princesse d'Élide*. Le succès d'Armande y fut triomphal ; applaudie, fêtée, courtisée, elle ne fut pas insensible ; qu'elle ait été ou non la maîtresse de l'abbé de Richelieu ou de Lauzun, elle donna sans doute de sérieux sujets de plaintes à Molière, puisque peu après il se sépara d'elle. On sait que la rupture dura de longues années, entremêlée peut-être de quelques tentatives de rapprochement, puisque le raccommodement n'eut lieu qu'à la fin de 1671. « Pour rendre leur union plus parfaite, dit ingénument Grimarest, Molière quitta l'usage du lait et se mit à la viande ; ensuite de quoi il eut un fils le 15 septembre 1672, conçu par conséquent au mois de janvier. »

Je ne veux pas attacher trop d'importance à des récits, dont au moins les détails sont sujets à discussion. Remarquez du moins que les premières infortunes de Molière, — qu'elles aient ou non été « achevées » cette même année, — datent de 1664. Or, en 1666, Molière donne *le Misanthrope*, et en 1668, *Georges Dandin*, au moment même où, sans doute, son chagrin était le plus vif et le plus amer. Je ne prétends pas que Molière ait voulu se peindre, lui et ses chagrins ; il était trop auteur dramatique, et, par suite, trop « généralisateur » pour cela. Ce que je crois, c'est que, ayant à mettre en scène, — je parle ici plus spécialement de *Georges Dandin*, — des infortunes conjugales, il a dû, presque sûrement, faire un retour sur lui-même ; et qu'au moment où il souffrait encore, il a dû, même dans une farce, mettre quelque chose de l'amertume dont son cœur était plein. Car, enfin, il aimait Armande, et ce n'est pas le génie qui empêche de souffrir (cette pensée n'est pas de moi) ; il a souffert, nous le savons ; et, si l'on ne veut pas admettre qu'il ait mis, — même partiellement, — un peu de lui-même dans ses pièces, on voudra bien admettre qu'ayant commencé par rire seulement du « cocuaige », il ait découvert par l'expérience que tout n'y était pas uniquement risible.

Voyez, en effet, le changement qui se fait dans sa façon de comprendre l'amour et le mariage. C'est d'abord *le Dépit amoureux*, *Sganarelle*, *l'École des maris*, qui est de 1661 ; et je crois vraiment qu'ici on chercherait en vain de l'amertume. Brusquement, tout change ; c'est *l'École des femmes*, c'est *le Misanthrope*, et je crois que ni Arnolphe ni Alceste ne sont d'une gaieté sans mélange. C'est qu'en 1662, Molière s'est marié ; et, ce qui lui paraissait risible alors qu'il ne le voyait que de l'extérieur, lui paraît un peu plus sérieux quand il y a passé lui-même. Et, si c'est à peu près certain pour Alceste et pour Arnolphe, n'est-ce pas au moins probable pour Georges Dandin qui est de la même époque ? Je ne compare pas la dernière pièce aux autres ; j'admets fort bien que Molière ait eu d'abord l'intention d'écrire une farce ; mais ce que je crois, c'est qu'en l'écrivant, il a trouvé qu'au fond, « ce n'était pas si drôle que cela » ! Il a fait une comédie, parce qu'il était auteur comique ; mais *le Misanthrope* et *l'École des femmes* sont aussi des comédies ; et cela ne les empêche pas d'être amères.

Ce n'est point tout. De 1662 à 1668, les comédies de Molière, — j'entends les grandes œuvres, — ont toutes l'amour pour sujet. A partir de 1668, il n'écrit plus de pièces sur l'amour, au moins dont l'amour soit le ressort principal. C'est peut-être qu'il a tout dit. C'est peut-être aussi que le sentiment qui l'inspirait a cessé d'exister. Et, si c'est un sentiment qui l'a inspiré, est-il interdit de croire qu'ayant à mettre ce sentiment en comédie, il l'ait fait, sous des formes assurément différentes, mais avec un fond identique ? En d'autres termes, si les trois pièces ont pour ainsi dire le même point de départ, n'est-il pas vraisemblable qu'elles auront ensemble quelque chose de commun ?

Pour continuer l'examen des arguments *a priori*, on a encore donné celui-ci : Molière a écrit très hâtivement *Georges Dandin* sur un sujet de fabliau. Le roi lui avait commandé une pièce pour les fêtes qui eurent lieu à Versailles à l'occasion de la paix d'Aix-la-Chapelle ; il l'acheva en quelques jours ; dès lors, comment aurait-il eu le temps d'y mettre de l'amertume ?

Ce raisonnement pourrait être juste s'il s'agissait de l'amertume du Théâtre-Libre, laquelle, nous l'avons dit, se traduit le plus souvent par des « mots cruels » ; ceux-ci ne sont peut-être pas très difficiles à inventer, mais il faut encore un certain temps pour trouver leur place et les « fignoler ». Au contraire, étant donné qu'il ne s'agit ici de rien de tel, la rapidité avec laquelle Molière a écrit sa pièce me paraît un argument de plus en faveur de l'opinion que j'essaye de soutenir. C'est précisément parce que le temps lui a manqué pour composer sa pièce, que cette pièce contient un peu de lui-même. Si ce que j'ai dit tout à l'heure est vrai, si Mo-

lière, à cette époque, souffrait encore de trahisons d'Armande, il me paraît très naturel, très probable, qu'ayant à parler de mari trompé, et n'ayant pas le temps de « faire de la littérature », il ait traduit, — avec l'exagération nécessaire, — les sentiments qui l'agitaient alors : et qu'il les ait traduits directement, avec moins d'artifice que dans ses pièces mieux composées, mais aussi avec une profondeur moins apparente, puisque le sujet donné (il dut prendre le premier venu) était un peu un sujet de farce. Il y a du reste une manière de savoir à peu près ce que Molière a voulu faire, c'est de chercher ce qui distingue *Georges Dandin* de la farce qui l'a inspiré.

On est d'accord pour admettre que *Georges Dandin* était contenu en germe dans une médiocre farce composée jadis par Molière, *la Jalousie du Barbouillé*. Voyons le sujet.

Le Barbouillé a une méchante femme. Il va trouver un médecin et lui demande un remède pour la guérir de sa méchanceté. Ici, une scène dont Molière s'est servi dans *le Mariage forcé* (scène entre Pancrace et Sganarelle); le docteur parle sans écouter le Barbouillé ni sa femme, à tel point que tous deux exaspérés se mettent à le battre, et la scène finit par quelques répliques d'une « verdeur » un peu excessive. Le médecin sort, reconduit par le Barbouillé; la femme reste seule en scène, attendant son amant. Il arrive. Mais bientôt le Barbouillé paraît, accompagné de son beau-père Villebrequin; il guette sa femme et veut la convaincre de trahison. Elle le voit, et feint de donner à l'amant des coups de bâton qui tombent, naturellement, sur le dos du Barbouillé. Villebrequin, alors, prend le parti de sa fille, et tous deux se retournent contre le Barbouillé, qu'ils accablent d'injures. Le médecin reparaît, veut les séparer, et leur adresse à tous des conseils, mais avec une telle intempérance de langue que d'abord Villebrequin et sa fille s'enfuient. Le médecin n'en a cure et continue sa harangue; ce que voyant, le Barbouillé lui attache une corde au pied sans qu'il s'en aperçoive, le fait tomber et le traîne « à écorche-cul » jusque dans la coulisse. Ainsi finit la comédie.

Vous y retrouvez, en effet, les personnages principaux et la donnée première de *Georges Dandin*. Mais combien modifiés! Le docteur, d'abord, a disparu, et l'action en devient plus directe, mettant en présence le mari et sa femme. La trahison, qui n'était qu'un épisode, devient le sujet principal de la comédie; tandis que jadis on constatait seulement la tromperie, on la voit naître, croître et aboutir, et, par suite, le chagrin du mari, au lieu de n'être en quelque sorte qu'un « fait », devient un sentiment vrai, qui naît et se développe suivant les actes de la femme. L'amant, comme on dit, n'existe pas; et si Clitandre n'est pas encore d'un relief surprenant, au moins donne-t-il à la pièce un ressort plus fort et plus naturel; de là, de l'idée qu'a eue Molière d'en faire un gentilhomme en opposition avec ce « paysan » de Dandin, découle une partie du comique, comme, par exemple, la scène d'excuses au premier acte, et le mot superbe de M. de Sotenville. Faut-il vous montrer ce qui distingue le Barbouillé, pur fantoche, de Dandin, dont le désespoir est si comique, mais si vrai, berné qu'il est par Angélique, et dans l'impossibilité de prouver ce qu'il a vu?...

Je ne puis prendre les deux pièces scène à scène et vous montrer en détail par quoi elles diffèrent. Sans doute, la supériorité de la seconde sur la première s'explique par les progrès qu'a faits Molière. Mais remarquez ceci. Molière, ayant à refaire sa pièce, pouvait la développer dans le sens de la farce, en faire un pendant à *l'Étourdi*, à *Monsieur de Pourceaugnac*, aux *Fourberies de Scapin;* en un mot, il pouvait lui ajouter un intérêt extérieur, né d'épisodes que sa verve lui aurait permis d'inventer sans peine. Au contraire, loin d'augmenter le nombre des épisodes, il a cherché à le réduire; tout son effort s'est porté sur les personnages, sur la vérité de leurs caractères; il a cherché, tout en en faisant des êtres vivants, dans une situation déterminée, à les généraliser le plus possible. Il a cherché à augmenter leur vraisemblance, au lieu de chercher à augmenter les farces dont ils seraient les jouets... Et cela seul ne prouve-t-il pas qu'en écrivant *Georges Dandin*, Molière voulait faire autre chose qu'une farce très innocente?...

Hélas! je n'ai pas tout dit. Il me faut donc remettre la fin à la semaine prochaine. Mais ce sera la fin. — Je le jure!

JACQUES DU TILLET.

VARIÉTÉS

Un capucin écossais.

M. R.-B. Cunningham Graham, ancien député socialiste à la Chambre des communes, et l'un des hommes les plus remarquables en toute manière de l'Angleterre contemporaine, publie, dans la *Nineteenth Century*, une amusante analyse d'un petit livre espagnol du XVIIe siècle, qu'il est seul, sans doute, à connaître aujourd'hui : *L'admirable et étonnante vie du Père Archange d'Écosse, écrite par le Frère Francisco de Ajofrin, docteur en théologie, chroniqueur de la province des Capucins des Deux-Castilles, commissaire de la sainte congrégation pour la propagation de la foi dans l'Amérique du Nord et des missions du Thibet.* Imprimé pour la première fois en 1659, ce livre, avant d'être si complètement oublié, paraît avoir été très longtemps fameux : car il a été traduit dans toutes les langues,

notamment en toscan, par J.-B. Rinuci, évêque de Fermo ; en français, par le P. Francis Beccault (1664) ; en portugais, par le F. Christobal Almeida ; et plusieurs éditions en ont été encore publiées au XVIIIe siècle. Et vraiment cette vie d'un saint moine écossais, édifiante et touchante, méritait d'être signalée à l'admiration de toutes les âmes chrétiennes.

Le P. Archange d'Écosse s'appelait, devant le monde, Georges Leslie. Il était né (vers la fin du XVIe siècle) à Aberdeen, en Écosse, du comte James Leslie et de Jeanne Selvia, tous deux ardents calvinistes.

Il avait huit ans lorsqu'il perdit son père. Sa mère, suivant l'usage du temps, l'envoya à Paris, où il devait faire ses études de grammaire et d'humanités sous la surveillance d'un précepteur, homme de grande science, mais zélé calviniste. A Paris, l'enfant se lia avec un garçon du même âge, qui, désolé de le voir dans les ténèbres de l'hérésie, se mit en devoir de l'éclairer, avec d'infinies précautions. Pour achever de le convertir, il l'emmena, pour les vacances, avec lui dans le château de son père, qui était comte. Là, un saint prêtre entreprit l'éducation religieuse du jeune Écossais : il lui fit abjurer le calvinisme, mais en secret, « car il est dit dans le saint Livre qu'il est bon de cacher le sacrement du grand roi. »

Les vacances finies, le petit Georges dut rejoindre son précepteur, qui, flairant en lui quelque mauvais changement, lui enjoignit de l'accompagner tous les dimanches au prêche calviniste ; ce prêche se tenait alors « dans la ville de Xarentan, près Paris, où était l'Université du perfide Calvin ». Il fit si bien que Georges lui avoua sa conversion au catholicisme. Là-dessus, grande colère du précepteur, qui retourne en Écosse, laissant l'enfant à Paris ; et colère plus grande encore de la mère de Georges, qui lui coupe les vivres et lui mande que jamais un catholique n'entrera dans sa maison.

Mais, à défaut de sa mère, le jeune Écossais trouve un père dans le comte français, le père de son ami. Ce digne gentilhomme le recueille chez lui, et bientôt l'emmène avec son fils en Italie. A Rome, tandis que le petit vicomte, apparemment un peu fatigué de l'ardeur prématurée de sa foi, passe ses journées dans les salles d'escrime et les réunions galantes, Georges Leslie s'attache à un capucin fameux, le P. Joyeuse, ancien maréchal de France. Sur le conseil de ce nouveau maître, il reçoit les ordres sacrés, et devient capucin au couvent de Camerino. Il n'est plus désormais Georges Leslie, mais le Frère, puis le P. Archange. Il parcourt l'Italie, prêchant de ville en ville, avec cette éloquence véhémente et dure qui est propre à sa race.

Sa mère, cependant, sans nouvelles de lui, souffre de la « peine noire », dans son château d'Aberdeen. Un voyageur revenant d'Italie lui apprend enfin ce qu'est devenu son fils : il vit, mais, devenu capucin, il s'emploie de toutes ses forces à combattre la foi protestante. Aussitôt la pieuse mère délègue vers lui son second fils, Henry, qui rejoint son frère à la cour de Francisco de la Rovere, duc d'Urbin, et entame aussitôt avec lui un grand débat théologique. « De quel agréable spectacle à dû être à Dieu, aux anges et aux hommes la vue de ces deux frères, l'un catholique, l'autre hérétique, discutant sur leur foi ! »

Le frère aîné avait pour lui la vérité, comme aussi l'érudition et l'habitude des controverses : son frère Henry s'avoua vaincu et se déclara prêt à se convertir au catholicisme, pourvu seulement qu'il ne fût pas obligé à renoncer à son rang et à sa position. Le P. Archange eut vite fait de le rassurer : « La connaissance de la vérité, lui dit-il, ne saurait vous faire perdre les joies de la vie, ni vous interdire les plaisirs légitimes d'Aberdeen ; et quant aux richesses, elles ne sont point contraires à l'amour de Dieu. » Henry abjura son erreur calviniste : en l'honneur de quoi un grand banquet lui fut offert à la cour d'Urbin.

Mais le retour à Aberdeen lui réservait bien des chagrins. D'abord il n'osa point aborder sa mère ; il lui écrivit des lettres vagues, pleines d'anecdoctes de voyage et de détails insignifiants. Et quand il la revit, il n'eut pas même le courage de lui avouer qu'il avait rencontré son frère. La mère, exaspérée, se jeta sur la valise qu'il rapportait avec lui : et la première chose qu'elle y aperçut fut une croix d'or, cadeau offert au nouveau catholique par le duc d'Urbin ! Le malheureux fut chassé, comme avait été son frère : il s'enferma au château de *Monomusco* (Montmouth ?), « où il pria pour la conversion de sa sauvage et ignorante patrie ».

Nous voyons ensuite le P. Archange à Paris : Marie de Médicis l'a mandé à sa cour, sur le bruit de sa renommée ; à Paris comme en Italie, il efface l'éclat de tous les autres prédicateurs. Mais bientôt une nouvelle mission lui est confiée : le pape Grégoire XV le charge d'aller convertir les royaumes hérétiques d'Angleterre et d'Écosse.

Archange, vêtu d'un riche costume de velours brodé d'or, la plume au chapeau et la rapière au côté, mais avec un cilice sous tout cela, arrive à Londres ; il porte un nom espagnol, et se fait passer pour un gentilhomme de l'ambassade d'Espagne. Il rencontre à Londres un cavalier écossais qui, sans le reconnaître, lui parle de sa mère et de son frère, et de lui-même. Le pauvre capucin est tout accablé de si tristes nouvelles. Il mande auprès de lui son frère, qui se hâte de quitter Monomusco pour venir le rejoindre ; mais il le trouve si élégamment habillé qu'une colère pieuse le saisit, et Archange a grand'peine à l'empêcher de se jeter sur lui. Enfin tout s'arrange, et les deux frères décident d'aller secrètement rendre visite à leur mère.

Arrivé à Aberdeen, Archange se présente chez la vieille dame ; il lui raconte qu'il a vu son fils en Italie, et qu'il est chargé pour elle de ses respectueux compliments. On lui offre un banquet, on l'oblige à demeurer au château ; et comme un jour sa mère l'entend

qui interroge les domestiques sur des souvenirs de son enfance, d'instinct elle le reconnaît. Elle se jette en pleurant dans ses bras.

Archange doit seulement lui promettre qu'il ne lui parlera jamais de sa religion : il en parle, en revanche, aux habitants d'Aberdeen et des pays voisins, et si bien qu'il convertit au catholicisme plus de trois mille personnes.

Sa mère, frappée de ces conversions, consent enfin à prendre son fils au sérieux. Elle lui offre de soutenir un grand débat théologique avec son chapelain, le plus savant calviniste d'Aberdeen.

Le débat s'engage. Archange demande au docteur calviniste sur quoi il fait reposer sa foi : — sur l'Église de Genève? — Mais l'Église de Genève est-elle mentionnée dans les Livres Saints? — Le calviniste répond qu'il n'en est point sûr ; et il passe vainement toute la nuit à chercher une mention de cette sorte. Le lendemain matin, il demande à son tour dans quelle partie des Livres Saints est mentionnée l'Église de Rome. Archange lui exhibe triomphalement l'épître aux Romains de saint Paul. Le chapelain s'avoue vaincu, comme jadis Henry Leslie. Mais, sa dignité lui défendant de se convertir, il s'enfuit et se réfugie à Londres. La mère et les plus jeunes frères d'Archange se convertissent aussitôt.

Archange revint alors à Londres. Sur le chemin il rencontre l'ex-chapelain de sa mère, qui essaye de lui faire un mauvais parti. Mais Archange parvient à lui échapper, lui laissant seulement son bagage. L'ex-chapelain y trouve un calice : il le remplit de vin et se met à y boire, et, « depuis lors, il ne put se guérir du funeste vice d'ivrognerie ».

A Londres, Archange subit toute sorte de persécutions. En 1630, il revint en Italie ; les soins qu'il donne aux malades, pendant une terrible épidémie de typhus, et la sainteté de ses mœurs, lui valent d'être nommé supérieur du couvent de Monte-Giorgio, dans le diocèse de Fermo. Mais il s'est juré de convertir sa patrie, et de nouveau, à travers mille dangers, il se remet en route pour Aberdeen. Une tempête détruit le vaisseau qui le portait : Archange, seul survivant de tout l'équipage, est jeté par les vagues sur la côte de l'île de Wight. A peine le temps d'y faire quelques conversions, d'être mis en prison, condamné à mort, gracié, et le voici une dernière fois à Aberdeen. Innombrables sont les conversions qu'il y fait, ainsi qu'à Monomusco, Édimbourg et Stirling : il y fait aussi des miracles, et, comme toujours, c'est par là qu'il se perd. Le bruit de ses cures se répand : on le cherche pour le tuer; tous les jours il risque de tomber dans quelque nouveau piège. En 1637, il est mandé à Londres pour comparaître devant le roi. Il se met en route ; mais à Torfechan, sur les frontières de l'Écosse, il meurt d'une fièvre que lui ont value ses fatigues et ses privations. Des catholiques de la ville lui ôtent son déguisement espagnol, l'habillent en capucin, et l'enterrent, « arrosant son tombeau de sang mêlé de larmes ».

Et le Frère Ajofrin termine ainsi cette émouvante biographie :

« Telle fut la mort de celui que le monde appelait Jorge Lesles (Georges Leslie), né pour maints honneurs, biens et titres, mais qui préféra n'être que le Père Archange, et passer sa vie en pauvreté, en vagabondage et en bonnes œuvres. Apprenons de lui l'obéissance, la soumission, l'humilité, et combien est ingénieuse la charité chez les saints de Dieu ! »

T. W.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UNE LETTRE DE M. RUSKIN.

M. John Ruskin, le vieux critique d'art anglais, le promoteur et défenseur du mouvement préraphaélite, est aussi un fervent apôtre de la morale chrétienne. Comme celui de Dickens, comme celui de Tolstoï, son christianisme est entièrement fondé sur *le Sermon sur la montagne.*

Le *English Illustrater Magazine* publie de curieuses lettres écrites par lui à un jeune homme qui lui avait demandé conseil pour la conduite de sa vie :

« Lisez *le Sermon sur la montagne,* répond M. Ruskin. Vous y verrez qu'il faut agir, agir, toujours agir. Et je crois que toutes les discussions entre les chrétiens viennent de ce qu'ils haïsssent tous ce précepte essentiel : « Écoutez ma « parole et *mettez-la en pratique !* » Les catholiques remplacent l'action chrétienne par la prière et les offrandes d'argent; les Écossais la remplacent par la foi ; les Anglais par le respect de l'action, et ainsi de suite. Mais de prendre simplement en main la lourde, dure croix, c'est la dernière des choses où ils se résignent. Efforcez-vous toujours d'*agir :* reconnaissez sans cesse que c'est le Christ qui agit en vous. »

*
* *

LA LECTURE DANS LES FAUBOURGS DE LONDRES.

On vient de fonder dans l'East-End, le faubourg le plus populeux et le plus misérable de Londres, une bibliothèque populaire qui contient déjà 12 000 volumes. Elle est fréquentée tous les jours par plus d'un millier de lecteurs. Les six ouvrages le plus constamment demandés sont : *Martin Cuzzlewit,* de Dickens; *Elle !* de Rider Haggard; *Monte-Cristo,* un roman de Charles Kingsley; *Westward Ho! l'Ile au trésor,* de M. R. Le Stewenson, et *East Lynne,* de Mme Henry Wood. Les seuls poètes un peu lus sont Shakespeare et Tennyson.

*
* *

UN NOUVEAU WAGNER.

Un nouveau Wagner vient de se produire en Allemagne : c'est un M. Cyrille Kistner, connu jusqu'ici comme auteur d'une comédie et critique musical ; il vient d'achever un grand drame musical, *Kunihild,* qui sera, sans doute, prochainement représenté à Munich et à Vienne, et dont on dit à l'avance toute sorte de merveilles.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

21 septembre 1893.

La grève du Pas-de-Calais. — L'Exposition universelle de 1900. — La Compagnie royale du Niger. — Au Siam. — Les événements du Brésil.

Nous disons: la grève du Pas-de-Calais; nous ne disons pas encore : la grève générale, et il nous semble que nous n'aurons pas à le dire, bien que ce mot s'étale partout fort prématurément et sans précaution. On a voté à Lens « la grève générale », il est vrai, dans des réunions qui comptaient une cinquantaine de délégués des mineurs du Pas-de-Calais et du Nord, mais il n'est pas prouvé jusqu'à présent que les décrets de Lens seront obéis ailleurs. Les grèves qui ont éclaté sur différents points de l'Angleterre avec une extrême vivacité ne sont pas elles-mêmes une occasion aussi favorable qu'on l'avait pensé dans notre région minière du Nord. Les grèves anglaises sont fort loin de paraître aujourd'hui dirigées par une inspiration commune. Elles commencent, puis elles cessent, et elles recommencent sans méthode. Un district minier cesse le travail à l'heure où un district voisin le reprend. On échange des coups et le sang coule. Tout cela cause des maux et des misères, sans compensation sérieuse pour les houilleurs qui engagent la lutte.

Les syndicats de la Loire ont répondu au syndicat du Pas-de-Calais que le moment ne semblait pas venu pour une grève générale. Dans le puissant bassin d'Anzin, les mineurs ne prêtent pas jusqu'à présent l'oreille aux appels des camarades de Lens. En Belgique, à Charleroi, à Mons, l'indécision est encore grande. Les appels pressants à la grève générale sont cependant un fait nouveau et caractéristique. Autrefois les grévistes demandaient aux autres associations ouvrières le secours de leur obole; maintenant ils les conjurent, au nom de la solidarité, de cesser le travail. Mais si l'on ne travaille plus nulle part, si les salaires sont suspendus partout, comment les grèves seront-elles alimentées?

Au Congrès international des mineurs, tenu à Paris en 1891, les Anglais déclaraient que le rêve d'une grève générale leur semblait fort éloigné de sa réalisation possible. Toutes ces idées universelles ne sont-elles pas bien décevantes pour ceux qui s'y abandonnent?

Le gouvernement a promulgué les décrets constitutifs de l'Exposition de 1900, en nommant M. Picard commissaire général. On a encore sept ans devant soi; voilà une belle confiance.

*
* *

Les procédés de la Compagnie anglaise du Niger, à notre égard, ont atteint un degré d'arbitraire et d'iniquité qui ne s'était pas encore vu. Au mépris de tous les principes du droit des gens et des clauses les plus catégoriques de l'Acte de la Conférence africaine de Berlin, la *Royal Niger Company* veut nous empêcher par la force de poursuivre l'œuvre pacifique de Crampel, de Dybowski, de Maistre, de Mizon. Que les Anglais du Niger et les Allemands du Cameroun nous voient avec une violente déception prendre pied les premiers dans l'Adamaoua, sur les confins du lac Tchad, vers lequel tous les yeux étaient tournés comme vers la position maîtresse de l'Afrique centrale, nous le comprenons aisément; mais si nous avons pris cette avance, nous la devons à l'initiative courageuse de nos pionniers et à notre légitime effort. Les colons germaniques sont restés stationnaires dans leur Cameroun; les Anglais, fiers de leur situation sur le Niger et le Bénoué, n'ont songé qu'à exploiter le présent avec une inexorable avidité, et ils ont négligé l'avenir : ce n'est vraiment pas notre faute.

Maistre avait exploré et acquis à l'influence française, en remontant le Congo et son affluent l'Oubangi, tout le territoire situé entre le Congo et l'Adamaoua. Mizon avait pris un autre chemin ; profitant de la libre navigation du Niger et du Bénoué, sur la foi des traités, il était parvenu jusqu'à l'Adamaoua et jusqu'à sa capitale Yola. Aussitôt s'élevèrent les cris de rage de la *Royal Niger Company*. Pour satisfaire à ses réclamations, dont quelques-unes paraissaient fondées, nous avons rappelé Mizon, peut-être à tort; mais nous n'avons pas sans doute renoncé à notre œuvre et au libre et légitime usage des clauses de l'Acte de Berlin.

Les Anglais, maintenant, prétendent arrêter M. Hœllé, agent de la Compagnie française africaine, comme ils ont arrêté M. Mizon, tandis qu'ils offrent toute facilité à une expédition allemande pour s'avancer sur nos brisées et nous ravir le fruit de nos peines. La connivence des Anglais et des Allemands sur ce point apparaît en toute évidence. Les agents de la Compagnie anglaise, dans des lettres que publient les journaux, ne parlent de rien moins que de nous détruire à coups de canon et par l'effusion du sang. Le langage, les attitudes, les procédés de la *Royal Niger Company* sont, à la vérité, tout ce que l'on peut concevoir de tyrannique et d'insolent, à tel point que le haut commerce de Liverpool proteste lui-même avec énergie contre le despotisme d'une pareille Société.

Il s'agit aujourd'hui de savoir, non pas seulement pour nous, mais pour le commerce de toutes les nations, si le Niger et le Bénoué sont le monopole d'une Société quelle qu'elle puisse être, et si l'Acte de la Conférence de Berlin n'est plus qu'un chiffon de papier. La presse française, sans distinction de nuances, réclame du gouvernement de la République une action vigoureuse. Il est ici le représentant des traités et de la liberté pour tous, et il est assez fort pour faire respecter la libre navigation des fleuves africains même par *le Royal Niger Company*.

*
* *

Nous n'avons pas plus à nous féliciter des procédés britanniques au Siam. La cour de Bangkok invente chaque jour des difficultés nouvelles pour ne pas remplir les conditions qu'elle a formellement acceptées, et il est impossible de croire qu'elle aurait cette attitude si elle ne se sentait soutenue par une puissance étrangère. Mais nos canonnières franchiraient bien encore une fois la barre du Meinam, si c'était nécessaire. Là aussi il faut qu'on en finisse et qu'on arrive au plus tôt à un résultat positif. Nous sentons de tous les côtés les mauvaises volontés qu'irritent le relèvement de notre influence et notre expansion coloniale. La République a montré, sur les différents points du monde où elle a eu affaire, une vigueur à laquelle on ne s'attendait pas. Elle a, à cette heure, beaucoup d'envieux, on n'en saurait douter, et jamais nous n'avons eu plus besoin de jouer serré, d'avoir toute la prudence et toute la fermeté réunies.

*
* *

Les événements du Brésil demeurent obscurs et incertains : cependant, plus l'insurrection se prolonge, plus elle semble avoir de chances. Et personne ne serait étonné d'apprendre que l'amiral Custodio de Mello a renversé du pouvoir le général Floriano Peixoto, comme il a renversé le maréchal Da Fonseca l'année dernière.

HECTOR DEPASSE.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 14 TOME LII 30 SEPTEMBRE 1893.

LA GRANDE RÉPUBLIQUE

Lettres de voyage aux États-Unis.

San-Francisco, 28 août 1893.

Comment se fait-il qu'il m'ait fallu arriver jusqu'à San-Francisco, c'est-à-dire traverser les Etats-Unis dans toute leur largeur pour trouver le temps de me mettre à écrire et à rédiger mes impressions de voyage! A New-York, à Washington, à Chicago, à Salt-Lake City, il y avait toujours tant de choses à faire, à voir, à apprendre, que j'avais tout au plus le loisir de noter sténographiquement chaque soir mes aventures et mes souvenirs, mais c'était tout; et à San-Francisco même où il y a aussi beaucoup à regarder et à retenir, je ne m'arrête pour prendre la plume que parce que je me sens parvenu au bout du continent — *to the Land's end*, — et que je ne veux pas rebrousser chemin et commencer le voyage de retour avant d'avoir liquidé cet arriéré de notes et d'impressions qui se sont accumulées pendant le voyage d'aller.

C'est littéralement du Finistère que je vous écris, de la terrasse de *Cliff-House* (maison de la falaise), sorte de restaurant-casino bâti romantiquement sur les rochers à l'extrême-Ouest de San-Francisco. J'ai devant les yeux à l'horizon l'immensité du Pacifique, et plus près, un îlot de rochers, — la grande attraction de l'endroit, — couvert d'oiseaux de mer noirs et gros comme des corbeaux et surtout de phoques qui sortent par instants de leur somnolence pour pousser leur mélancolique aboiement. Géographiquement parlant, je crois déjà pouvoir dire que j'ai vu quelque chose de l'Amérique, et c'est ma seconde visite. J'y étais venu, il y a huit ans, et alors je l'avais parcourue dans l'autre sens, c'est-à-dire non de l'Est à l'Ouest, mais du Nord au Sud et du Sud au Nord, et j'y avais séjourné près de dix mois. Mais je me suis promis d'oublier toutes mes impressions d'autrefois aussi bien que tout ce que j'ai pu entendre dire ou lire sur l'Oncle Sam, afin de consigner uniquement ici, au jour le jour, mes impressions actuelles, de manière que le lecteur ait la sensation qu'il visite avec moi, sans parti pris, sans idées préconçues, l'Amérique de 1893.

Ma méthode sera celle d'une entière et scrupuleuse sincérité. A défaut d'autre originalité, tâchons d'avoir celle-ci : la bonne foi, et laissons tout à fait de côté ces idées générales si chères à notre race, ou ces commodes anecdotes qu'on se passe de bouche en bouche, entre voyageurs, mais qui sont souvent moins authentiques que bien inventées et qui grossissent, souvent au détriment de la vérité, la plupart des relations de voyage.

J'ouvre tout simplement le journal de mes étapes et j'en transcris les principaux passages, sans faire d'autre œuvre de style que de retrancher et d'élaguer beaucoup, pour ne pas abuser de l'hospitalité de la *Revue bleue*.

Ses lecteurs ont déjà eu récemment l'occasion de s'imaginer qu'ils franchissaient l'Atlantique avec M. Bouchor qui leur a fait confidence de ses vues originales et de ses rêveries en visitant Jonathan et son continent.

Mais tout est-il dit sur l'Amérique et les Américains, sur Chicago, sur l'Exposition et les Congrès dont elle est le prétexte, sur les progrès de l'enseigne-

ment surtout que nous avons été spécialement chargés d'étudier? Non, assurément. En tout cas, voici quelques notes de plus, quelques modestes « instantanés », pour employer le jargon moderne, d'une toute fraîche actualité.

En mer, à bord de la *Champagne*, 4 juillet.

Nous allons passer le 4 juillet, la fête nationale américaine, à bord. On promet un dîner au champagne et des feux d'artifices. Les Américains sont assez nombreux parmi les passagers et nous sommes très contents qu'on leur donne cette preuve de sympathie.

Faut-il parler de la traversée? Ce n'est plus chose merveilleuse ni digne de mention à présent que d'aller de France en Amérique. Les bateaux de la Compagnie transatlantique sont devenus de si parfaits hôtels flottants qu'on ne peut guère espérer attendrir le public sur le sort de ceux qui ont à passer une semaine dans les confortables salons et à la table somptueuse de la *Touraine* ou de la *Champagne*. C'est sur ce dernier paquebot que notre bonne étoile nous a conduits. Tout y est installé à souhait et je m'y trouve en pays de connaissances : le commissaire est le fils de M. Oscar Commettant du *Siècle*, que j'ai eu le plaisir de connaître en Australie, où il est venu comme juré pour la France, quand j'y étais commissaire de l'Exposition de Melbourne. Nous sommes un bon nombre de Français, dont plusieurs délégués du gouvernement à Chicago, notamment notre éminent président, M. Compayré, ancien député, recteur de l'Académie de Poitiers; et M. Chevrillon, professeur à la Faculté des lettres de Lille, neveu de Taine et héritier de son talent d'écrivain.

On a vite fait connaissance à bord. Mentionnons encore MM. Bertin, directeur des constructions navales; Fétet et Lozé, délégués du ministère de l'agriculture, et un charmant couple français, M. et Mme M... de Paris dont l'exemple est digne d'être cité en modèle. Ils vont faire un voyage de trois mois pour leur plaisir et pousseront jusqu'à l'extrême-Ouest, jusqu'au *Yellowstone Park* et jusqu'à Vancouver. A la bonne heure! Si beaucoup de nos compatriotes avaient cette humeur voyageuse, nous aurions probablement plus de colons, et plus de géographes.

Nous nous préparons à voir Chicago en feuilletant la jolie brochure illustrée extraite du *Tour du monde*, et signée par notre distingué consul général à Chicago, M. Bruwaert qui a déjà, quoique encore jeune, une longue expérience de l'Amérique. On cause beaucoup du Canada avec des missionnaires canadiens français, qui évangélisent la tribu des Crees, dans les Montagnes Rocheuses. Les Pères racontent volontiers l'histoire d'un indigène anthropophage qui a été pendu, il y a quelques annés, par les Anglais pour avoir mangé un de ses enfants et sa femme en temps de disette extrême.

Comme son premier enfant avait disparu, sa femme était restée quelques jours sans oser lui demander ce qu'il en avait fait. Il finit par le lui avouer : « J'avais bien pensé, lui dit-elle, que tu *l'avais rendu digne de pitié*. » Admirez cette réticence et ces délicatesses de langage chez des sauvages. La malheureuse ne tarda pas à être rendue elle-même *digne de pitié*, de la même façon, et comme le cannibale approchait de la station des missionnaires, il eut peur d'être dénoncé par son plus jeune fils et le tua d'un coup de fusil. Mais ses compatriotes avertirent la police, et il fut condamné à mort; rassurez-vous, il s'est repenti et converti et est mort en bon chrétien, après baptême et communion. « Le jour de l'exécution, il faisait un froid de 35 degrés, nous racontait le Père qui le confessa, et on me dit que le malheureux voulait parler avant d'être pendu. J'en fus alarmé, car cela allait prolonger dangereusement la cérémonie par une pareille température. Je le pris à part et je lui dis : « Si tu parles, tu « vas geler et nous faire tous geler. » Il entendit raison et se résigna à mourir sans phrases. » Très intéressant, n'est-ce pas vrai, cet anthropophage qui se laisse pendre silencieusement de peur de s'enrhumer et d'enrhumer son confesseur.

8 juillet. New-York.

Le seul incident du voyage a été un accès de fièvre chaude qu'a eu à bord le champion de la marche, le célèbre Grandin, qui est arrivé avec un brassard tricolore en annonçant son intention d'aller à pied de New-York à Chicago. On lui demande : « Mais y a-t-il des routes? » Cela paraît peu l'inquiéter. La crise passée, il reparaît sur le pont et chante des chansons dont il est l'auteur et le héros. Le pilote, qui vient d'accoster, en Américain flegmatique, l'écoute sans comprendre, me demande de quoi il s'agit, puis me dit en anglais : « S'il marche aussi bien qu'il cause, il arrivera à Chicago. »

J'ai revu New-York. Encore bien des progrès depuis huit ans : le Central Park s'est embelli, le nombre des hautes maisons a crû, le réseau de l'*elevated railroad* a été agrandi et les trains vont plus loin et sont plus fréquents; les moyens de communication par tramway, ferry ou railway sont extraordinaires. Quand Paris sera-t-il aussi bien desservi? Et notre peu démocratique subdivision en première, seconde et troisième classes, quand y renoncerons-nous? Le voyage facile, attrayant, bon marché et *confortable pour tous*, voilà la solution. On l'a trouvée ici. Regrettons de ne pas l'avoir trouvée les premiers, mais du moins ne soyons pas les derniers à l'adopter.

Washington. Ebbit-House, 11 juillet.

Qu'il serait agréable de s'arrêter dans ce beau Versailles américain et de visiter et de décrire en détail tant de choses intéressantes. Le Capitole, surtout, ce palais législatif où les deux Chambres du Congrès sont

réunies et se trouvent porte à porte, ce qui est élémentaire et facilite beaucoup l'expédition des affaires, et la Maison Blanche, résidence du Président des États-Unis, avec son délicieux jardin, et le Monument de Washington, cet obélisque, tour Eiffel, dans l'intérieur duquel on monte en ascenseur, et le Smithsonian-Museum, dont la partie ethnographique entre autres est si instructive. Mais Chicago nous appelle. Bornons-nous à remercier deux personnes, qui nous ont fait avec une bienveillance inoubliable les honneurs de Washington, je les nomme dans l'ordre où nous les avons rencontrées, savoir d'abord M. le docteur Harris, directeur du Bureau fédéral d'éducation et un des présidents du Congrès d'éducation, qui nous a renseignés sur toutes les choses de l'enseignement que nous avions besoin de savoir, puis nous a conduits lui-même à la nouvelle Université, très belle, qui se construit à Washington, avec des vues relativement libérales, — c'est une Université catholique, — sous les auspices d'un prélat très distingué et très accueillant, que nous retrouverons à Chicago. En second lieu, M. Jules Patenôtre, ambassadeur de France, notre ancien camarade de la rue d'Ulm. Vous dire si on a parlé de cette vieille rue d'Ulm, au luncheon qu'il nous a si courtoisement offert, et où nous étions quatre universitaires, dont trois normaliens. Notre ambassadeur habite une jolie maison dans le plus beau quartier de la grande capitale, et il a un intérieur tout rempli des pittoresques souvenirs rapportés par lui de ses lointaines missions, surtout en Asie et en Afrique. Les *interviewers* américains ont déjà fait mieux que de décrire cette jolie installation, ils l'ont photographiée et publiée récemment dans un des périodiques fashionables du pays.

Chicago.

Sur Chicago et l'Exposition j'ai tant de notes que je ne sais par où commencer et je renvoie à un autre jour, pour vous en parler exclusivement. La première semaine de notre séjour a été absorbée par le souci du congrès, ou plutôt des congrès de l'enseignement auxquels nous devions tous non seulement assister en spectateurs, mais participer activement. Le nom de M. Compayré, dont *l'Histoire des doctrines de l'éducation* et d'autres ouvrages sont depuis longtemps traduits en anglais et employés dans les écoles normales d'Amérique attirait tout de suite la curiosité et l'attention. Ses discours en français à la séance d'ouverture et à celle de clôture ont été écoutés religieusement et chaleureusement applaudis. Les organisateurs des congrès n'ont pas manqué de faire remarquer aux assistants que notre ministère avait tenu à se faire représenter au congrès et à l'exposition d'éducation par une délégation de sept membres, dont une dame, et cette démonstration de sympathique intérêt a produit le meilleur effet. Ce qui nous a encore plus flattés, c'est de voir quand nous exposions les uns et les autres notre système d'enseignement, qu'il s'agit d'instruction primaire, ou d'instruction supérieure ou secondaire, et surtout de nos lycées de filles si bien représentés par Mlle Dugard, combien on s'empressait de reconnaître que la France était à l'avant-garde du progrès. Pour notre enseignement primaire en particulier, on lui a prodigué les éloges, ainsi qu'à notre exposition ministérielle et à celle de la ville de Paris.

Vous exposerai-je les programmes de ces congrès? Il sera plus court de vous dire qu'ils comprenaient toutes les questions imaginables. Mais pourquoi deux congrès d'éducation à la fois, ou plutôt l'un après l'autre? Cela est le côté un peu divertissant de l'affaire. Chicago est une ville entreprenante en toutes choses. Elle a voulu organiser son congrès d'éducation à part, bien que *l'Association nationale d'éducation*, une ancienne et respectée société comme notre vénérable *Société pour l'enseignement élémentaire*, par exemple, eût annoncé qu'elle tiendrait le sien, son congrès annuel à Chicago. Voilà pourquoi les deux sessions se sont suivies, — et pourquoi nous avons siégé pendant près de quinze jours, à l'époque et dans un pays où, sans exagération, *urit Julius agros*. Mais tout a été très bien, et malgré quelques souvenirs de serre chaude, nous aurions mauvaise grâce à ne pas reconnaître que les deux sessions ont été très intéressantes, très animées, très instructives, très suggestives, du côté des dames surtout qui y étaient légion.

LA MID-WINTER FAIR.

San-Francisco, 28 aout.

Puisque je vous écris de San-Francisco, un mot sans plus tarder, non sur cette ville tant de fois décrite, qui est, comme vous savez, enchanteresse avec sa position unique entre l'océan Pacifique et une baie qui a des dimensions de mer et tous les charmes d'un beau lac, mais un mot sur la préoccupation qui absorbe en ce moment toutes les têtes ou à peu près en Californie, *la Mid-Winter Fair*. Comment encore une foire du monde? Oui, c'est décidé. Après Chicago, San-Francisco.

Nous avons assisté il y a trois jours à une bien curieuse cérémonie qui avait pour but l'inauguration des travaux de préparation de l'exposition d'hiver de San-Francisco; le premier coup de pioche, ou plus littéralement de bêche, a été donné solennellement avec une magnifique bêche en argent par M. de Young, directeur et propriétaire du grand journal quotidien *The Chronicle*, et directeur de l'exposition future. La cérémonie avait lieu dans le grand Parc, si admirablement entretenu, qui est le bois de Boulogne de San-Francisco? c'est là que les palais vont s'élever à vingt minutes de la grande cité déjà

pourvue depuis longtemps d'un système de tramways à câble sans fin et sans repos, circulant partout, grimpant des côtes à pic, invention californienne, que Chicago et Melbourne et d'autres villes ont imitée, sans la dépasser, je serais tenté de dire sans l'égaler. Vous dire qu'il n'y a pas encore quelques sceptiques qui doutent de la possibilité de cette exposition d'hiver improvisée, serait trop dire. Mais ces incrédules en tout cas n'ont pas le verbe haut, et à voir l'immense affluence qui attendait au parc les organisateurs de la fête, déclarée jour de congé général, à voir l'enthousiasme avec lequel on applaudissait les orateurs et la perspective de grands travaux, si séduisants en ce moment de crise financière et de morte saison universelle dans l'Ouest, il semblait bien que l'idée était irrévocablement lancée. Il n'a même pas manqué le fameux Dieu le veut! Dieu le veut! à la prédication de cette pacifique croisade. Et je ne résiste pas à l'envie de vous conter ce petit trait de mœurs caractéristique. Le programme portait que la bénédiction céleste (on est pieux en Californie, quoique moins piétiste qu'en maint endroit d'Amérique) serait sollicitée tour à tour, quel libéralisme! par un ministre protestant, un prêtre catholique et un rabbin israélite. Seul le pasteur protestant fit ses conditions et répondit qu'il ne pouvait s'associer à la cérémonie que si les organisateurs de l'exposition s'engageaient d'avance à ne pas l'ouvrir le dimanche. M. de Young lui répondit spirituellement qu'il ne s'engageait à rien par une lettre qui a été publiée, et qui se terminait par quelque chose comme ceci : « Nous serons désolés de votre absence, révérend sir, mais, que vous veniez ou non, nous avons la conviction que Dieu viendra. » Et à la cérémonie d'inauguration des travaux le malin directeur, pour faire suite à sa lettre lue de tout le monde, n'eut garde de manquer le mouvement oratoire indiqué et d'un effet infaillible : « Dieu est venu, il est avec nous, il est là, je le vois! » On n'est à court, vous voyez, ni de foi, ni d'esprit en Californie.

Plusieurs choses typiques encore à signaler dans cette mémorable journée. J'oubliais de vous dire que, grâce à la bienveillance de notre sympathique et charmant consul, M. Louis de Lalande, qui m'avait fait admettre dans une des voitures du corps diplomatique, j'étais tout à fait aux premières loges pour voir tout et me faire tout expliquer. Très curieux d'abord le rendez-vous général des invités au *Palace Hotel*, un de ces étonnants hôtels dont l'Amérique nous donne l'exemple trop peu suivi. Le d'Ormesson de la cérémonie, après avoir tant bien que mal casé les principaux personnages, s'est approché des consuls et leur a tenu ce trop candide discours : « Quant à vous, messieurs, comme j'ai peur de ne pas vous assortir suivant vos sympathies, je vous laisse le soin de vous grouper vous-mêmes quatre par quatre à votre gré. » A voir aussi le défilé des vétérans, des militaires et marins du gouvernement fédéral, puis les jeunes volontaires californiens, très bien équipés et à l'air très martial, et plus curieux encore *quoique* ou *parce que* la note grotesque s'y trouve, les anciens garibaldiens en blouse rouge, les bersaglieri italiens et jusqu'à des zouaves français, dont les papiers et les congés ne sont peut-être pas très en règle, me dit-on, mais à qui l'on pardonne beaucoup, parce qu'on voit qu'ils aiment encore beaucoup le drapeau tricolore. Que ne l'ont-ils toujours aimé autant! Mais n'appuyons pas.

Sur le passsage du cortège, des corps d'ouvriers sont massés avec des placards significatifs. On y voit les questions du jour dans l'Ouest et surtout à San-Francisco : ce sont des murmures contre les Chinois, qui occupent des postes que les blancs envient. *Give a chance to the white girls!* Donnez une chance aux filles blanches de gagner leur vie. On sait que le Chinois est excellent domestique, cuisinier, jardinier, bonne d'enfants et « bonne à tout faire », et qu'on l'emploie de préférence aux blancs dans beaucoup de familles de l'Ouest, comme le nègre dans le Sud et l'Est. D'autres placards vont même jusqu'à accuser le quartier chinois d'être un foyer de choléra et d'épidémies. Mais la foule se contente de lire ces manifestes et passe. On a l'esprit ailleurs. Les bimétallistes, les partisans de la frappe libre, du *free coinage*, c'est-à-dire ceux qui craignent pour les mines d'argent, en ce moment si menacées, ne manquent pas non plus d'arborer leurs couleurs et d'affirmer leurs prétentions. Mais on n'a pas le temps de lire toutes ces affiches et ces bannières. Nous voici sur l'estrade autour de laquelle se presse une foule évaluée à 20 000 auditeurs. Les plus proches seulement entendent quelque chose des prières (car on a trouvé un autre pasteur plus accommodant), des discours et de la poésie de circonstance que déclame très bien une Corinne californienne en robe jaune clair, symbolique sans doute de ce pays de l'or. Tout cela m'intéresse et vous intéresserait au plus haut point. J'oublie même la réserve qui est toujours de règle dans le camp des consuls, et je me laisse aller à applaudir. Mais cela ne tire pas à conséquence dans ce pays de liberté, où les personnages officiels mêmes sont beaucoup moins estimés pour leur fonction que pour leur valeur personnelle.

Et la vente aux enchères après la cérémonie, voilà encore un spectacle inoubliable et bien américain. On met à prix, au profit de la caisse du Comité de l'exposition, un coffret d'argent contenant la première pelletée de terre qui vient d'être enlevée par M. de Young sur l'emplacement de la future *Mid-Winter Fair*. Un commissaire-priseur spécial lit toute une kyrielle d'objets curieux, de reliques historiques et autres que contient aussi la merveilleuse cassette : « *Item*, le premier lingot d'or trouvé en Californie; *item*, la première pièce de 5 dollars gagnée par une dame californienne, etc... » C'est une scène presque moliéresque.

Enfin le coffret est adjugé au prix de 650 dollars, si j'entends bien, à un hôtelier ou restaurateur français; puis c'est le tour de la fameuse bêche d'argent.

Mais malgré tout cela et malgré la souscription qui est ouverte, les fonds ne sont pas encore surabondants. C'est que jamais, paraît-il, on n'a vu ici une crise pareille à celle que traverse en ce moment la Californie. Les chemins de fer sont en déficit, les compagnies de bateaux réduisent les salaires de leurs employés, plusieurs banques ont sombré, le nombre des ouvriers sans emploi va chaque jour en augmentant; le blé, les fruits sont à vil prix, la stagnation des affaires s'étend à tout. « Personne n'a un dollar vaillant », me disait avant-hier un professeur éminent de la nouvelle Université Standford, que nous sommes allés visiter à Palo-Alto, près San-Francisco, et qui mériterait à elle seule toute une lettre.

***

C'est une Université pour laquelle son fondateur, le sénateur californien Standford, mort le mois dernier, a dépensé la bagatelle de 20 millions de dollars, lisez bien, oui, 100 millions de francs. Eh bien, même les professeurs de cette opulente Université se demandent en ce moment, tant la liquidation de l'héritage Standford est laborieuse à cause de la crise économique extraordinaire, s'ils toucheront leurs traitements d'ici cinq ou six mois. Mais, rassurez-vous, ne les plaignez pas : ils ne perdront rien pour attendre, et leurs traitements sont de ceux qui feraient quitter leurs pénates même à nos plus sédentaires universitaires français.

Si maintenant vous me demandez : L'exposition d'hiver de San-Francisco réussira-t-elle? Faut-il y participer? Que vous répondrai-je? Je sais bien que d'aucuns prétendent que M. de Young, président du comité et directeur d'un grand journal, a lancé l'exposition en politicien, qui pourrait bien avant tout vouloir se faire de cette entreprise un tremplin pour sauter plus sûrement au siège qu'il convoite dans le Sénat des États-Unis, où il a déjà été sur le point d'être élu l'an dernier. Mais qu'importe? N'est-ce pas de bonne guerre? Peut-on s'attendre à voir la politique se désintéresser d'un événement de pareille importance, et quand même le directeur de la future exposition californienne aurait dans son arrière-pensée quelque grande ambition personnelle, ne serait-ce pas là une garantie de plus qu'il fera tout le possible pour mener à bien l'œuvre qu'il a entreprise?

On le dit entouré d'hommes énergiques et compétents ; les plans sont très beaux, vous en jugerez bientôt par vos yeux, car on vient de les expédier aux quatre points cardinaux par les courriers qui ont précédé cette lettre. La crise actuelle est grave, mais ne peut durer; le bill que la Chambre des représentants de Washington vient de voter et d'envoyer au Sénat pour remédier à l'embarras causé par la dépréciation de l'argent et réparer le mal qu'avait fait le Sherman bill ne tardera pas, on l'espère, à devenir loi et, peu à peu, on l'attend du moins, la confiance renaîtra, les affaires et l'activité reprendront. Une exposition internationale n'est pas pour San-Francisco, bien qu'elle soit beaucoup moindre en population que Chicago, une tâche herculéenne. Il y a plus d'un millier de millionnaires à San-Francisco seulement et la Californie, si toutefois elle n'est pas comme Chicago égarée par l'ambition de l'énorme — *the wish to make big*, — peut sans grand danger se payer le luxe d'une *world's fair* qui sera, je n'en doute pas, très bien conçue et très rapidement et brillamment exécutée. Le Congrès des États-Unis a autorisé le transport, jusqu'à San-Francisco, *in bond*, c'est-à-dire en franchise de douane, de tous les exhibits qui ont figuré à Chicago : les chemins de fer ont promis des réductions de tarifs, et beaucoup d'exposants influents américains et étrangers ont annoncé leur participation, et les consuls, sans engager bien entendu leurs gouvernements respectifs, ont fait preuve des dispositions les plus encourageantes. Tout cela ne veut pas dire que l'exposition californienne sera un succès financier, ni pour le comité organisateur, ni pour les exposants. La grande capitale du Far-West est très, très loin, quoi qu'on fasse, du centre de l'Amérique et des grands États populeux, à plus forte raison de l'Europe. Mais, en revanche, elle est en vedette du vieux continent asiatique, elle commande l'attention du Japon, de la Chine, de l'Indo-Chine, de l'Inde même et de l'Océanie ; et une exposition à San-Francisco, avec son grand quartier chinois où l'on se croirait déjà en pleine Chine, aura un caractère par cela seul très original, très différent de celui de l'Exposition de Chicago.

Nous abstenir de toute participation serait pour notre industrie, nos arts, notre commerce, nos administrations publiques, une faute réelle, laisser le champ libre, c'est-à-dire le marché libre à la camelotte germanique déjà si envahissante, serait une insouciance regrettable, d'autant plus regrettable que l'excellence de qualité de nos produits a été très appréciée à Chicago, « c'est ce que tout le monde répète », me disait encore hier une *lady teacher* californienne dans une visite que je faisais à une charmante école, d'autant plus regrettable que nous avons en Californie plus de 20 000 nationaux désireux de seconder la mère-patrie à faire une représentation digne d'elle, et parmi lesquels nos exposants trouveraient des agents pleins de zèle, d'autant plus regrettable enfin que nous avons la bonne fortune de posséder à San-Francisco un de ces consuls de la nouvelle école, sincèrement républicains, qui ne demandent qu'à renseigner notre commerce et notre industrie sur tous les débouchés possibles que leur réserve la Californie, et qui ne regrettent

qu'une chose, c'est qu'on mette trop peu à contribution leur zèle et leur bonne volonté.

Mais je m'oublie trop à parler d'une exposition qui est encore à faire, au lieu de vous entretenir de celle qui est faite, et très bien faite, et à laquelle, malgré certaines réserves, il ne faut pas marchander les éloges et l'admiration. En attendant de vous en parler en detail, je termine cette lettre en engageant ceux qui le peuvent encore, à venir la voir, à ne pas hésiter à franchir l'Atlantique, à ne pas écouter les détracteurs de Chicago. Pour des Français, qui viennent d'affirmer une fois de plus et si manifestement leur confiance dans la forme républicaine, n'est-ce pas un spectacle digne d'être acheté au prix même d'une traversée de quelques jours, que cette merveilleuse manifestation de vitalité progressive par la paix, la liberté et la démocratie que vient de donner au Monde la grande République occidentale, ou plutôt l'imposant faisceau des quarante-quatre républiques comptant plus de 60 millions d'habitants, qui s'appellent les États-Unis d'Amérique?

B. Buisson.

IL N'EST SI BON MARINIER QUI NE RISQUE DE SE NOYER

Proverbe en un acte.

—

PERSONNAGES.

GEORGES LANDRY, médecin, trente-huit ans.
VALÉRIEN DE LA BOURDONNAYE, conseiller au Parlement, trente-six ans.
MADELEINE, vingt-huit ans. — JEANNETTE, vingt ans.

—

La scène se passe en 1786, à Fontainebleau, chez Landry, dans une véranda où la table est dressée. — Au fond un jardin. Georges et Valérien achèvent de dîner.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, VALÉRIEN.

Valérien. — Ma foi, mon cher docteur, tu as eu une idée de génie... m'arracher à mes dossiers, mes paperasses, et surtout, bienfait inestimable, à mes chers collègues du Parlement!... Tu dis donc que nous pourrons tuer beaucoup de lapins?

Georges. — Mais oui, mon cher Conseiller, demain matin, à l'aube, nous partirons... Nous sommes ici tout près de la forêt de Fontainebleau, et nous serons bien malheureux si nous ne rapportons pas une demi-douzaine de victimes.

Valérien. — Ah! voilà la vraie vie! Les champs, le grand air, loin de mon affreux Châtelet, à l'abri des fâcheux et des sots. Jamais je ne me suis senti si jeune et si alerte... Et puis on y fait des dîners exquis. (*Entre Jeannette qui apporte le café.*)

Georges. — Jeannette, avance ici, mon enfant. Voici mon ami, M. Valérien de La Bourdonnaye, un Parisien de la vieille roche... qui a trouvé ta cuisine excellente.

Jeannette. — M'sieur le Président est bien honnête.

Valérien. — Hé! non! je ne suis pas président... conseiller, ma petite Jeannette... conseiller au Parlement.

Jeannette. — Ah! m'sieur le Conseiller, excusez-moi... ma grand'mère me disait qu'on ne doit pas parler latin devant les clercs, et voilà que j'ai commis une sottise: mieux vaut se taire que mal dire.

Valérien. — Eh bien, petite Jeannette, ton dîner était parfait, et si ton café est aussi bon que ton rôti...

Jeannette. — Ah! m'sieur le Conseiller, la faim est la sauce à toutes viandes... (*Elle sort. — Un silence.*)

Valérien. — Sais-tu, ami docteur, que tu es vraiment un heureux homme! Pas de soucis... une fortune solide... une santé de fer... une population de braves gens qui te vénèrent et qui t'admirent! Ah! tu es parmi les privilégiés de la terre.

Georges. — Eh! cela dépend... il y a des jours où je m'attriste de vieillir... Trente-huit ans! songe que j'ai trente-huit ans!

Valérien. — Parbleu! je le sais de reste, puisque nous sommes contemporains. Mais c'est presque la jeunesse, cela!...

Georges. — La jeunesse pour toi, qui es marié. Mais pour moi, un vieux célibataire!... Ma seule distraction, ce sont mes malades, et ils ne sont pas drôles, mes malades! Ils me parlent toujours de leurs infirmités. Ce qu'ils m'assomment parfois!...

Valérien. — Eh bien, crois-tu que mon Châtelet soit d'une gaieté folâtre?... Des plaideurs... des avocats... des procureurs... Il est vrai que mon logis n'est pas solitaire comme le tien... J'ai une femme que j'aime tendrement et qui m'adore.

Georges. — Elle t'adore?...

Valérien. — Elle m'adore même trop. Elle me comble de soins, de petits soins, d'attentions, de surveillance.

Georges. — Et tu ne voudrais pas être surveillé?

Valérien. — Hein?

Georges. — Je dis que tu ne serais pas fâché d'être soustrait à l'œil vigilant de Mme de La Bourdonnaye.

Valérien. — Je t'en prie, Georges, ne fais pas de ces plaisanteries d'un goût douteux. Déjà, pendant le dîner, à plusieurs reprises, j'ai parfaitement entendu tes insinuations perfides et j'ai compris tes réticences... Eh bien, non! malgré tes épigrammes, ma conduite conjugale est irréprochable! Cela est possible, même à Paris.

Georges. — Allons bon! quelle mouche te pique? Le grand malheur si tu étais encore sensible au sourire

d'une femme, à un sourire voilé de larmes ou pétillant de malice, à un regard tendre, furtivement caressant, à une voix harmonieuse, pénétrante et coquette. Ah! mon pauvre Valérien, dépêchons-nous de jouir de ces biens délicieux; c'est encore ce qu'il y a de meilleur au monde, et on n'est ni pendu ni pendable pour être ému par ces choses si douces.

VALÉRIEN. — Turlututu! Turlututu! Propos en l'air! Fadaises creuses et dangereuses. Paroles de sédition et de perdition! Pour nous autres, hommes mariés, en fait de femmes, il n'y a que notre femme. Toute autre n'existe pas, et ne doit pas exister.

GEORGES. — Alors, dans ta vie, rien? Tu n'as jamais été amoureux une seule fois, une toute petite fois?

VALÉRIEN. — Oh! jamais... jamais... c'est beaucoup dire... Mais j'ai combattu... J'ai résisté, et vaillamment résisté.

GEORGES. — Eh bien! raconte-moi ta résistance.

VALÉRIEN. — Oh! l'histoire n'est pas longue... elle est même si courte et si innocente qu'elle en est presque ridicule! Ma femme était en province chez sa mère; j'avais dû rester à Paris. Je m'ennuyais fort... Je m'en fus un soir au théâtre Feydeau... Il y avait là une certaine Lucinde!... Ah, mon ami! elle était charmante... Ça été un éblouissement. Dès qu'elle a paru, j'ai été transporté, enivré... Toute la nuit j'ai rêvé à elle.

GEORGES. — Ah! ah!

VALÉRIEN. — Pas de ah! ah! mon ami, car c'est tout.

GEORGES. — Comment, c'est tout?

VALÉRIEN. — Absolument tout. Quand je suis retourné à Feydeau, plus de Lucinde. Disparue, évanouie, envolée, sans qu'on sache ce qu'elle était devenue.

GEORGES. — Et tu n'as pas cherché à la revoir?

VALÉRIEN. — Non! j'y ai pensé... mais je me suis arrêté là.

GEORGES. — Allons, tu es un sage! un vrai sage!

VALÉRIEN. — Et je m'en vante! Je joins l'exemple au précepte. Tiens, veux-tu que je te dise tout net mon opinion sur les hommes? Fidèle ou pas fidèle... autrement dit honnête homme ou coquin.

GEORGES. — Alors tu serais sans indulgence, sans pitié, pour un moment d'égarement, d'oubli, d'amour peut-être?

VALÉRIEN. — Je serais sans pitié. Pas d'excuse pour l'égarement. Pas d'excuse pour l'oubli. Pas d'excuse pour l'amour.

GEORGES. — Ah ça, monsieur le Conseiller, êtes-vous toujours aussi sévère que cela après dîner?

VALÉRIEN. — Après dîner comme avant dîner. On a des principes. Tiens, d'ailleurs, pour te montrer qu'il ne s'agit pas là d'une théorie en l'air, regarde ces dossiers.

GEORGES. — Je les vois.

VALÉRIEN. — Je les ai apportés ici tout exprès pour les étudier encore. Eh bien! mon ami, ces dossiers ne sont rien moins qu'une grosse affaire d'infidélité conjugale. Mais au fait, cela t'intéressera. Hé, oui, le héros, je veux dire le coupable, est un de tes compatriotes, un citoyen de Fontainebleau.

GEORGES. — Allons donc!

VALÉRIEN. — Eh oui, Gabriel Denizot.

GEORGES. — Gabriel Denizot! un petit garçon de douze ans, aux cheveux bouclés... J'ai connu surtout sa sœur, une charmante jeune fille, Madeleine, qui venait jouer chez nous le dimanche. Son père était un vieux militaire sans fortune, et plein d'honneur : il était, si je ne me trompe, chevalier de Saint-Louis.

VALÉRIEN. — Eh bien! il en a fait de belles, ton Gabriel.

GEORGES. — Mais Madeleine est la sœur de lait de Jeannette.

VALÉRIEN. — Je ne connais pas Madeleine Denizot, et je ne me soucie pas de la connaître, mais je connais Gabriel. Le sieur Gabriel Denizot...

GEORGES. — Ah! ça, est-ce une plaidoirie?

VALÉRIEN. — Le sieur Gabriel Denizot, ayant reçu une petite instruction, s'est mis dans la tête d'écrire dans les gazettes. Tu sais comme moi que, quand on n'est bon à rien...

GEORGES. — Oui, je sais.

VALÉRIEN. — Bref, il écrivaille, tout jeune encore, dans une feuille obscure, à prétentions littéraires, plus de prétentions que de lecteurs, naturellement. Il se laisse mener dans la société des philosophes, des économistes. Et là, il rencontre une petite provinciale très naïve, dont il devient tout de suite épris. Amour, mariage, et cætera. Cela dure deux ans. Puis, un beau matin, ton Gabriel plante là sa femme et son enfant pour courir après une aventurière de haut vol, une fille d'opéra quelconque, une baronne italienne, Mme de San-Lucarini, je crois — le nom est là, dans le dossier. — On apprend la chose : scandale, larmes, l'épouse délaissée intente un procès pour adultère! C'est lundi que l'affaire vient au rôle, et c'est moi qui suis chargé de l'instruire. Ah! je te réponds que je vais l'arranger, ce Gabriel.

GEORGES. — Valérien! tu ne feras pas cela?

VALÉRIEN. — Tu dis?...

GEORGES. — Je dis que tu ne vas pas te montrer aussi impitoyable... pour une légèreté, un enfantillage!

VALÉRIEN. — Mon réquisitoire est déjà composé tout entier là (*il montre sa serviette*) et là (*il montre son front*). Ne pas conclure! mais que te faut-il de plus, bon Dieu? comment, abandonner sa femme, son enfant, pour une Lucarini, une manière de drôlesse qui se coiffe avec des cheveux sur le front, qui a du rouge et du blanc sur toute la figure, qui ne met pas de corset, et qui se lève à midi avec un peignoir de dentelles... Sais-tu ce qu'il a dépensé pour cette femme en bracelets et en bouteilles de champagne? Soixante mille livres, mon cher... j'ai les chiffres exacts... la moitié de sa fortune. Tiens, c'est un misérable.

GEORGES. — Misérable! misérable! voilà de bien grands mots.

VALÉRIEN. — Comment! tu approuves cette conduite?

GEORGES. — Dieu m'en garde! mon cher Valérien. Mais, si Gabriel reconnaît sa faute, et s'il revient humble et repentant, il faut lui pardonner. Sa femme peut-être, qui a été cruellement offensée, a le droit d'être sévère. Ce sont là secrets de famille... et d'alcôve... dans lesquels nous n'avons rien à voir. Mais toi, magistrat, toi, société, tu peux avoir quelque commisération pour cet égaré. Rétablir la paix dans le ménage au lieu d'y entretenir la discorde, voilà ton rôle, mon cher, et tu dois, au lieu d'un dur réquisitoire, faire comprendre que ce mari criminel est capable d'aimer sa femme encore, et que peut-être il n'a jamais cessé de l'aimer.

VALÉRIEN. — Ce sont les propos d'un avocat.

GEORGES. — Dis plutôt d'un médecin qui connaît la faiblesse humaine.

VALÉRIEN. — Ah! oui les médecins, je les connais, eux et leurs théories. Une jolie épaule, un pied bien chaussé, une mouche ici ou là, et tout s'envole, n'est-ce pas? tout un passé d'honneur...

GEORGES. — Hélas! Tiens, Valérien, je vais te dire quelle est la règle de ma conduite, règle que j'opposerai à ton austérité...

VALÉRIEN. — Comment! toi aussi, tu as une formule?

GEORGES. — Elle n'est pas bien compliquée. Indulgent pour les autres...

VALÉRIEN. — Ah bien! très bien!

GEORGES. — Et pas sévère pour moi-même.

VALÉRIEN. — Diable! elle n'est pas d'un stoïcien, ta formule. (*On entend sonner l'horloge.*)

GEORGES. — Comment! déjà neuf heures. Mon bon ami, je suis forcé de te quitter, j'ai un client fort malade à l'autre bout de la ville.

VALÉRIEN. — Et moi, il faut encore que je revoie le dossier de Gabriel Denizot. Me donne-t-il du mal, ce coquin-là!

GEORGES. — Allons! sois indulgent.

VALÉRIEN. — Jamais! jamais!

GEORGES. — N'oublie pas tes dossiers.

VALÉRIEN. — Non parbleu!... A nous deux, Gabriel Denizot! à nous deux!

***

SCÈNE II.

GEORGES *seul*, PUIS JEANNETTE.

GEORGES. (*On entend sonner la cloche.*) — Quoi! une visite à cette heure!

JEANNETTE. — M'sieur le docteur, m'sieur le docteur!...

GEORGES. — Eh! pourquoi cet ahurissement?

JEANNETTE. — Ah! m'sieur le docteur! souvent advient en un jour ce qui n'arrive pas en cent ans! C'est Madeleine! vous savez bien, Madeleine, ma petite sœur de lait.

GEORGES. — Elle est ici?

JEANNETTE. — Pardine oui, elle est ici... Et avec une toilette... Une grande dame, quoi! Et des falbalas, et des ruches, et de la poudre, et du satin... On voit bien qu'elle a fait fortune... Qui ne se confie au hasard, sera riche ni tôt ni tard.

GEORGES. — Madeleine Denizot!

JEANNETTE. — Oui, m'sieur le docteur, elle-même... Elle n'est pas venue par le coche... car il y a un attelage superbe devant la porte... « Vous ici, mamselle Madeleine, lui ai-je dit. Ah! je vois bien, le fleuve retourne toujours à son pays. Malgré tout ce bel attirail, ce n'est pas de vous qu'on peut dire : « En gaîne d'or, « couteau de plomb. » Mais elle n'est pas fière... Elle m'a embrassée sur les deux joues.

***

SCÈNE III.

GEORGES, MADELEINE.

GEORGES. — Madeleine! vous!... toi!

MADELEINE. — Oui, Georges, moi-même... et un peu émue de retrouver, après si longtemps, un ami de mon enfance... un ami à qui je viens demander protection.

GEORGES. — Laisse-nous, Jeannette... Madeleine! la petite Madeleine! (*Jeannette sort.*)

MADELEINE. — Alors Georges se souvient de sa jeune amie?

GEORGES. — Si je m'en souviens! Est-ce qu'on oublie les meilleures années de sa jeunesse?

MADELEINE. — On oublie, quand il y a douze ans.

GEORGES. — Douze ans! est-ce possible?... mais oui : tu étais haute comme cela!

MADELEINE. — Alors, tu me trouves grandie!...

GEORGES. — Et embellie... il me semble que c'était hier... Tu venais... vous veniez, veux-je dire...

MADELEINE. — Ne te reprends pas, mon cher Georges.

GEORGES. — C'est qu'à présent te voilà une grande dame.

MADELEINE. — Non pas une grande dame, comme dit Jeannette, mais une dame.

GEORGES. — Mariée?

MADELEINE. — Mariée et veuve.

GEORGES. — Mais voyons, qu'es-tu devenue? Un beau matin, avec ton petit frère Gabriel, tu disparais. On vous avait bien vu prendre le coche pour Paris, mais Paris est si grand! Et, depuis lors, plus de nouvelles.

MADELEINE. — Hé oui! j'ai peut-être été ingrate pour mes amis de Fontainebleau, mais il faut me pardonner. La vie n'a pas été pour moi toujours si facile et si souriante. Quand mon pauvre père est mort, j'avais seize ans... et nulle ressource... Il fallait vivre, il fal-

lait pourvoir à l'éducation de mon petit Gabriel. Alors nous nous sommes réfugiés à Paris, chez un parent éloigné. Un jour, on a découvert que j'avais une jolie voix... On m'a fait donner des leçons, et bientôt, sous un autre nom que le mien, naturellement, j'ai débuté dans un théâtre. C'est drôle, n'est-ce pas ?

GEORGES. — Oui, c'est romanesque.

MADELEINE. — Oh! pour romanesque!... Parmi mes auditeurs, il en était un, plus fidèle et plus assidu que les autres, l'amiral comte de Verville, qui s'éprit de moi et voulut m'épouser. Il avait deux fois mon âge, et, quoiqu'il fût noble et riche, j'ai hésité... oui, j'ai osé hésiter. Bref, je suis devenue comtesse de Verville... j'ai renoncé au théâtre... et je vis à présent, très simplement, très bourgeoisement, avec un bébé de trois ans, qui est toute ma joie et tout mon orgueil. Mais venons au présent... Il s'agit de Gabriel, de mon frère, que j'aime tendrement et qui, un peu par sa faute, va être le plus malheureux des hommes, si tu ne viens à son secours.

GEORGES. — Hé certes, je ne demande pas mieux que de venir à son secours, mais que puis-je faire pour lui ?

MADELEINE. — Hier, à l'Opéra, j'ai appris que le procès de mon frère était entre les mains de M. de la Bourdonnaye, Conseiller au Parlement... — « M. de la Bourdonnaye? ai-je dit... — Oui, un homme austère... un vrai magistrat de l'ancienne roche. » On a même ajouté: une espèce d'ours. — « Mais a-t-il des amis, des relations?... — Oh! des amis, à Paris, il n'en a guère; il vit comme un sauvage... » Et alors on m'a appris qu'il partait pour Fontainebleau... « Comment, pour Fontainebleau?... — Oui, chez son ami intime, maître Georges Landry, docteur régent de la Faculté de Paris, et cætera, et cætera. — Mais alors, s'il est l'ami de Georges, Gabriel est sauvé. Partons pour Fontainebleau. » Donc, ce matin, je me suis mise en route... et me voici... Où est-il?

GEORGES. — Ici.

MADELEINE. — Eh bien ! nous allons le décider... ce ne sera pas difficile.

GEORGES. — Ah! Madeleine, ne te fais pas d'illusions. Certes, oui, Valérien est mon ami, mon camarade, et, de plus, mon hôte, puisqu'il chasse demain avec moi, et que tout à l'heure nous avons dîné dans cette salle, en tête à tête.

MADELEINE. — Eh bien alors?

GEORGES. — La belle avance! apprends donc, ma chère Madeleine, que mon ami Valérien m'a déjà parlé de Gabriel. Eh bien, il est et sera inflexible comme une barre de fer. C'est un homme-rocher, un homme-marbre, un morceau de granit. J'ai déjà plaidé auprès de lui, comme j'ai pu, la cause de ton frère... Chansons! Il ne m'a pas écouté... il a des principes, des théories, des dilemmes, il prétend que ton frère est un monstre...

MADELEINE. — Mais Gabriel n'est pas un monstre du tout. Il n'est ni vicieux, ni débauché; il a été léger, imprudent, il s'est laissé prendre un instant aux sourires frelatés d'une coquette. Un monstre!... D'abord il dit que, s'il est condamné, il se tuera.

GEORGES. — Oh!

MADELEINE. — Alors décide ton ami Valérien à pardonner, à être indulgent.

GEORGES. — Mais, par tous les dieux! je n'ai pas l'âme de Valérien à ma disposition. Valérien est Conseiller au Parlement. Il a une conscience inflexible, des principes dont il ne démordra à aucun prix, et je n'en dispose pas, comme je puis disposer de ma canne ou de mon caniche.

MADELEINE. — Il n'a donc pas de cœur, cet homme?

GEORGES. — Voyons cependant... si par hasard... Mais non, c'est une ficelle de comédie qui ne réussit plus, un vieux, un très vieux moyen. Voyons, Madeleine! es-tu résolue à tout pour sauver ton frère!

MADELEINE. — Certes!

GEORGES. — Eh bien! il faut te faire enlever par Valérien. Mieux encore; il faut que tu l'enlèves!

MADELEINE. — L'enlever? l'enlever? est-ce qu'on enlève ainsi un magistrat aussi sévère?

GEORGES. — Eh! mon Dieu! tout comme un autre!

MADELEINE. — Mais il se méfiera... il résistera, et je serai ridicule. Ridicule... et effrontée.

GEORGES. — Taratata ! tu n'auras pas besoin d'effronterie... au contraire... Laisse-moi mener cette aventure. Pardieu! monsieur le Conseiller, vous allez avoir affaire à nous.

MADELEINE. — Et que vas-tu lui dire?

GEORGES. — Ma foi, je ne sais pas. Je trouverai quelque chose. C'est entendu, dans cinq minutes, quand je lui aurai donné une explication quelconque. Valérien sera seul, tu entreras... et le reste te regarde... Il faut que dans une heure tu l'emmènes dans ton carrosse.

MADELEINE. — Mais, Georges, je t'assure que c'est une comédie stupide.

GEORGES. — Pas d'observation! voilà ton manteau, ton sac de voyage... (*Il donne à Madeleine son sac et son manteau, et referme derrière elle la porte de la véranda. Georges sonne et Jeannette entre.*)

***

SCÈNE IV.

GEORGES, puis VALÉRIEN.

GEORGES. — Va trouver le Conseiller, et dis-lui que je désire lui parler tout de suite... Neuf heures et demie! Bah! mon client attendra. Il n'en sera ni plus ni moins malade... Ah! mon bon Valérien, ou je me trompe fort, ou vous allez faire une sottise...

VALÉRIEN. — Comment! tu es déjà rentré?

GEORGES. — Non, je ne suis pas sorti.

VALÉRIEN. — Bah! et ton client?

GEORGES. — Ah! mon pauvre ami! il ne s'agit guère de mon client...

VALÉRIEN. — Mais de quoi s'agit-il alors? tu as la figure toute bouleversée...

GEORGES. — Écoute! Valérien, si je t'ai fait venir ici, si je t'ai enlevé à tes occupations, c'était assurément pour le plaisir de te voir; mais j'avais un autre dessein. Est-ce que tu n'as pas remarqué que, pendant le souper, j'étais distrait, préoccupé, inquiet?

VALÉRIEN. — En effet! tu avais parfois un air étrange...

GEORGES. — Et mystérieux!... hélas! il y avait de quoi! en deux mots voici la chose.

VALÉRIEN. — Oui, explique-moi cela très clairement; car jusqu'ici je n'y comprends rien du tout.

GEORGES. — Sache donc, mon ami, qu'il y a trois jours j'ai reçu une lettre d'elle.

VALÉRIEN. — Qui, elle?

GEORGES. — Elle m'annonçait qu'elle viendrait ce soir, aujourd'hui, à dix heures.

VALÉRIEN. — Mais, encore une fois, qui? elle...

GEORGES. — Julie, parbleu; cette Julie que j'ai tant aimée, tant adorée.

VALÉRIEN. — Julie, une ancienne maîtresse peut-être?

GEORGES. — Oui.

VALÉRIEN. — Tu ne m'avais jamais parlé de Julie.

GEORGES. — Peut-on raconter son bonheur... un bonheur parfait; sans nuage! Deux ans d'amour, d'amour passionné.

VALÉRIEN. — Une idylle!

GEORGES. — Assurément, mais par malheur il y avait un mari.

VALÉRIEN. — Un vrai mari?

GEORGES. — Un vrai mari.

VALÉRIEN. — Ah! Georges! c'est très mal!

GEORGES. — Que veux-tu? nous étions jeunes et nous nous aimions tant : d'ailleurs, ce mari était un personnage accommodant et discret, discret jusqu'au bout... puisqu'il est mort il y a quelques mois. Aussi maintenant, comme elle est veuve et libre... revient-elle ici...

VALÉRIEN. — Alors tu vas l'épouser?

GEORGES. — Au contraire!

VALÉRIEN. — Comment, au contraire...

GEORGES. — Mais tu ne comprends donc rien.

VALÉRIEN. — Rien du tout!

GEORGES. — Alors, puisqu'il faut tout te dire : je ne l'aime plus... mais là... plus du tout. Un souvenir tendre et doux... ce n'est pas l'amour, c'est le passé de l'amour... Valérien, je ne l'aime plus, et je ne veux plus la voir. Elle m'écrit qu'elle arrive, et elle viendra. Elle va être ici dans cinq minutes, dans deux minutes peut-être... c'est effrayant.

VALÉRIEN. — Eh bien!

GEORGES. — Eh bien! ce n'est pas moi qu'elle trouvera! c'est toi.

VALÉRIEN. — Moi! ce n'est pas la même chose...

GEORGES. — Elle vient sans doute me demander des choses terribles... le mariage peut-être... je me connais, je suis faible. Je ne sais pas résister aux larmes d'une femme; je faiblirais, et je ne veux pas faiblir. C'est toi qui auras de la force à ma place.

VALÉRIEN. — Permets! permets! mon cher Georges.

GEORGES. — Es-tu mon ami, oui ou non?

VALÉRIEN. — Certes, mais...

GEORGES. — Alors rends-moi ce grand, cet immense, cet incomparable service, de lui dire... ce que tu voudras. Tu es ingénieux et éloquent... tu seras persuasif... tu lui feras comprendre que tout doit être fini entre nous... que ma position ici à Fontainebleau... des clients très jaloux... le bailli qui veut me marier... que son mari... son veuvage... tu trouveras d'excellentes raisons.

VALÉRIEN. — Mais, si elle ne m'écoute pas?

GEORGES. — Elle t'écoutera... Elle se mettra à tes genoux, peut-être; mais sois inflexible, il y va de mon bonheur.

VALÉRIEN. — Ah! bien! non, non! je suis venu ici pour me distraire, tirer des lapins et non pour jouer des rôles de confident. Et puis, une femme qui pleure, qui supplie... Décidément, non! je refuse. La mission est trop pénible.

GEORGES. — Pas si pénible que tu veux bien le dire. Julie est une grande dame, du meilleur monde, et jolie, et spirituelle... ah! tu n'as rien à craindre.

VALÉRIEN. — Assurément, je n'ai rien à craindre. Mais pourquoi vas-tu me choisir, moi, pour aller peut-être briser le cœur de cette pauvre femme?

GEORGES. — Non! ne lui brise pas le cœur. Sois bienveillant, paternel, et même tendre, autant que tu voudras. Je t'en aurai une éternelle reconnaissance.

VALÉRIEN. — Ah! j'aimerais mieux... toute autre chose.

GEORGES. — Dans une heure je serai ici; et il faut qu'elle soit partie, pour toujours!... (*A part*) Ma foi, ils se tireront d'affaire comme ils pourront.

***

SCÈNE V.

VALÉRIEN, PUIS MADELEINE.

VALÉRIEN. — C'est pourtant vrai... il me laisse... Que vais-je lui dire, à cette Julie... ah! malgré moi, je me sens ému... ce diable de Georges, il a toujours eu des histoires d'amour. Déjà, quand nous étions à l'Université, pendant que je pâlissais sur mes paperasses, lui... mais, que vais-je dire? Ah bah! elle a trompé son mari, et une femme qui a trompé son mari... Oui, mais ici, le soir, avec ces fleurs, ces parfums, cette lumière discrète... ah! je suis ému... je devine qu'elle doit être jolie... il n'y a donc pas de miroir ici?...

MADELEINE. — Maître Georges Landry?

VALÉRIEN. — Madame! (*A part*) Dieu du ciel! est-ce possible... Lucinde!... c'est Lucinde!

MADELEINE, *à part*. — Qu'a-t-il donc?

VALÉRIEN, *à part*. — Lucinde! ah! je suis perdu.

MADELEINE, *à part*. — Est-ce qu'il me connaîtrait?

VALÉRIEN. — Madame... excusez-moi si je... (*à part*). Non, il n'est pas possible que ce soit elle.

MADELEINE, *à part*. — Pourquoi ce trouble? (*Haut*). Le docteur Georges Landry n'est-il pas ici?...

VALÉRIEN. — Il est ici... non, je veux dire... il n'est pas ici... mais tout à l'heure... bref... il est parti... mais il reviendra... ou plutôt, madame, excusez-le si, par suite de circonstances imprévues...

MADELEINE. — Me permettez-vous de l'attendre? je venais en toute hâte, moi-même, prier le docteur de venir donner des soins...

VALÉRIEN. — Hé, madame!

MADELEINE. — Monsieur?

VALERIEN. — Madame!... (*à part*) O ciel! c'est elle! elle! Lucinde! ah! c'est une indignité. Cette Lucinde que je croyais si vertueuse, si naïve!

MADELEINE. — Qu'a-t-il donc?

VALÉRIEN. — ... Hé, madame, je vous en prie... laissons cette histoire de malade... Georges est médecin, il est vrai, mais vous ne pensiez pas le surprendre, puisque vous lui aviez annoncé votre visite.

MADELEINE. — Comment, monsieur!

VALÉRIEN. — Eh oui! Georges m'a tout dit... je sais tout.

MADELEINE, *à part*. — Et moi je ne sais rien. (*Haut*) Ah! monsieur, je vous en prie... Expliquez-vous...

VALÉRIEN. — Ah! madame, si je vous offense, pardonnez-moi, car cette offense est bien loin de mon âme... et j'atteste le ciel que j'aimerais mieux... plutôt que de vous déplaire.

MADELEINE. — Hé, monsieur, parlez sans crainte.

VALÉRIEN. — Madame, la situation est déjà bien délicate, bien douloureuse... oh! oui, et même plus étonnante que vous ne pouvez l'imaginer... Georges m'a chargé de vous dire... oh! madame! jamais vous ne me pardonnerez... qu'il vous aimait toujours, mais qu'il ne voulait plus vous voir...

MADELEINE. — Achevez, monsieur, achevez, vous me voyez stupéfaite!

VALÉRIEN. — Que vous dirai-je, madame? il avait des larmes dans les yeux, et des sanglots étouffaient sa voix, si bien que je le comprenais à peine. Elle est libre, a-t-il ajouté... elle est libre... qu'elle m'oublie et qu'elle me pardonne...

MADELEINE. — Il vous a dit cela?

VALÉRIEN. — Hélas! oui, madame.

MADELEINE. — Et vous l'avez cru?

VALÉRIEN. — Madame! Je vous jure!...

MADELEINE. — Oui, c'est cela! vous m'avez, sur une parole de votre ami, jugée sans m'entendre.

VALÉRIEN. — Madame! je vous jure!

MADELEINE. — Et alors, monsieur, que croyez-vous? répondez, monsieur, répondez, je vous en prie!

VALÉRIEN. — Oh! madame!... (*A part*) je ne sais plus que penser.

MADELEINE. — Regardez-moi, monsieur. Vraiment, après tout ce que vous m'avez dit, j'ai bien le droit d'exiger que vous me regardiez en face, sans avoir peur de moi.

VALÉRIEN. — Madame!

MADELEINE. — Eh bien! monsieur, votre ami Georges s'est moqué de vous. Vous vous attendiez à une scène tragique... une maîtresse éplorée qui vient parler de trahison, de vengeance, que sais-je, tout ce qu'on invente en pareil cas!... Non, monsieur! non, rien de tout cela!... il n'y a, et il ne peut y avoir ni tragédie ni drame... votre ami le docteur s'est moqué de vous... et s'est moqué de moi. Me permettez-vous de vous dire la vérité pure et simple?... elle est des plus bourgeoises, mais c'est la vérité.

VALÉRIEN. — Ah! madame! tout ce qui vient de vous est si charmant, et j'ai tant de plaisir à vous entendre.

MADELEINE. — Sachez, monsieur, que, me trouvant dans un grand embarras, j'étais venue... mais qu'importe tout ce que je pourrais vous dire à présent? M. Landry a cru devoir vous assurer qu'il ne voulait ni me voir, ni me recevoir... c'est affaire à lui... on m'abandonne! eh bien! soit!... adieu, monsieur.

VALÉRIEN, *à part*. — Ah! il n'y a pas de doute. C'est Lucinde... c'est Lucinde! mais elle ne peut pas s'en aller ainsi. (*Haut.*) Quoi, madame, vous partez?

MADELEINE. — Mais, monsieur, il me semble que je n'ai plus rien à faire ici.

VALÉRIEN. — Un mot encore, madame, un dernier mot, je vous en conjure, écoutez-moi. Tout à l'heure, et bien malgré moi, j'ai eu le malheur de vous offenser, et, peut-être, maintenant encore, si je parle, vous offenserai-je une seconde fois. Mais, puisque le hasard, et un hasard bien étrange, me permet de vous parler, je ne peux pourtant pas vous cacher que je vous connais.

MADELEINE. — Vous me connaissez?... (*à part*) Que veut-il dire?

VALÉRIEN. — Oui! madame, excusez mon audace... Il y a cinq ans de cela... J'entrais un soir par aventure, dans un théâtre. Ce qu'on jouait ce soir-là... vraiment je ne saurais le dire, je n'ai regardé... je n'ai vu que vous.

MADELEINE. — Moi, monsieur!...

VALÉRIEN. — Oui, madame! vous! et vous seule... oh! ne vous en défendez pas... dès que je vous ai revue, je vous ai reconnue tout de suite... et qui donc, sinon Lucinde, aurait cette voix douce et tendre, ces yeux pétillants de malice et de grâce, cette démarche aisée et modeste? Lucinde! c'est vous! c'est vous!...

MADELEINE. — Monsieur, je suis la comtesse de Ver-

ville, veuve de l'amiral comte de Verville, dont le nom est peut-être venu jusqu'à vous. Il y a une ressemblance qui vous abuse.

Valérien. — Quoi, madame, vous! madame de Verville.

Madeleine. — Eh oui, monsieur, moi-même, et il faut que j'aie vraiment quelqu'indulgence pour rester encore ici!...

Valérien. — Madame... je suis confondu... c'est une ressemblance extraordinaire.

Madeleine. — Eh! qu'importe la ressemblance! si la vraisemblance n'y est pas... voyez, monsieur, comme les choses sont simples, et comme tout s'arrange mal, au moins pour vous. Moi, comtesse de Verville, je viens à Fontainebleau, chez le docteur Landry. Par malheur, volontairement ou non, il est absent, et je trouve chez lui un de ses amis, qui, après d'autres erreurs, égaré par les traits fugitifs d'une ressemblance douteuse, croit avoir affaire à une certaine personne dont il prétend être amoureux.

Valérien. — Ah! madame, puisque vous n'êtes pas Lucinde, je puis bien vous dire tous les sentiments que j'ai eus pour elle. Alors vous verrez qu'il n'y a pas lieu de vous en offenser. Depuis que le hasard m'a mené un soir au théâtre, son image est encore le délice de mes yeux... Cela peut vous faire sourire que moi, un magistrat, un Conseiller au Parlement, un homme grave, connu pour l'austérité de ses mœurs, je me laisse ainsi mener par une fantaisie folle et sans espoir. Mais cela est ainsi. C'est absurde, et pourtant c'est vrai, comme tant de choses en ce monde...

Madeleine. — Soit! monsieur, je veux bien croire que votre pensée est pleine de l'image de Lucinde, et que vous croyez la voir partout... mais le temps presse : il faut que je parte. Rien ne me retient plus ici.

Valérien. — Madame!

Madeleine (*à part*). — Il ne se décidera donc pas!

Valérien. — Madame : vous ne pouvez me quitter ainsi. Quoi, partir seule! la nuit! par des chemins qui ne sont pas sûrs!... (*à part.*) Ah tant pis! tant pis, ma foi! (*Haut.*) Madame, vous cherchiez une protection, un conseil, un ami... eh bien! cette protection, ce conseil, cet ami : ce sera moi.

Madeleine. — Vous! monsieur, vous! que je connais depuis une heure à peine.

Valérien. — Une heure! hé, madame! il y a dans notre vie des heures qui comptent comme des années! Il me semble, à moi, que je vous connais depuis très longtemps et que notre amitié est de date tout à fait ancienne. Pour l'amitié, et même une amitié fidèle, est-il besoin de se connaître davantage? (*A part*) et moi qui ai encore tant de choses à lui dire! (*Haut*) Dieu m'est témoin que je voudrais... Oui, quelque ridicule que soit cette sotte déclaration, madame, je vous le jure, vous pouvez disposer de moi.

Madeleine. — Hé, monsieur!

Valérien. — Ne repoussez pas cette amitié qui s'offre ainsi à vous, aussi désintéressée que profonde et sincère. Après tout, il n'y a que cela de vrai au monde... je le disais à Georges tout à l'heure. Mensonge, hypocrisie, fausseté, platitude, cupidité, perfidie, voilà notre existence de chaque jour; mais vienne l'amitié, et toutes ces laides passions s'envolent comme des hiboux au grand soleil. L'amitié fait fuir tout ce qu'il y a de mauvais et de vil en nous; tout se transforme, tout s'embellit par elle. (*Il veut lui prendre la main.*)

Madeleine. — Monsieur... je ne sais vraiment si je dois accepter cette amitié que vous m'offrez si généreusement et si légèrement, d'autant plus que je serais tentée d'en abuser tout de suite... Je vous ai dit que j'étais venue chercher le docteur pour un malade gravement atteint. Ce n'est pas tout à fait vrai. De fait, c'était pour demander à maître Landry de venir m'aider, par l'autorité de sa parole et de son expérience à rétablir l'union dans un ménage troublé. Le mari et la femme, mon frère et ma belle-sœur, séparés par un malentendu cruel. J'emmenais le docteur dans mon carrosse, à Melun, comme je vous l'ai dit, et là, demain matin, par ses conseils, ses exhortations, il aurait calmé l'irritation de mon frère et la douleur de sa chère femme... Voilà, monsieur, ce que je venais prier Georges de faire. Vous voyez vraiment qu'il m'est impossible de...

Valérien. — O ciel, madame, se pourrait-il! quoi! vous accepteriez! mais je suis le plus heureux des hommes! mais ce n'est pas l'affaire d'un médecin, cela : c'est tout à fait le rôle d'un magistrat... Je suis conseiller au Parlement, madame, Valérien de la Bourdonnaye, conseiller en la Grand'Chambre... Rétablir la paix dans un ménage, au lieu d'y entretenir la discorde; faire comprendre qu'un mari pour une peccadille n'est pas un criminel, pardonner, faire pardonner; voilà notre mission, madame. — Je le disais à Georges tout à l'heure. Allons! quand partons-nous?... je suis prêt.

Madeleine. — Mais, monsieur, vous êtes vraiment terrible! partir ainsi, avec vous! à cette heure?

Valérien. — Hé! madame, qui le saura?

Madeleine. — Non décidément, c'est impossible. Que n'irait-on pas croire! Que ne dirait-on pas? Ce serait d'une imprudence!

Valérien. — Et que m'importe vraiment ce qu'on dira, et ce qu'on va croire? — L'amitié ne raisonne pas ainsi. Et puis, j'ai tant de torts à réparer, que, si vous ne me permettez pas de vous accompagner, je croirai que vous m'en voulez encore... Allons : quand partons-nous?

Madeleine. — Monsieur de la Bourdonnaye, je ne vous en veux pas le moins du monde... Mais j'ai peur que nous ne commettions une imprudence.

Valérien. — Eh madame! une imprudence! Quand il

s'agit de vous rendre service et d'être près de vous. Ne refusez pas! Par pitié, ne refusez pas! Vous ne sauriez croire quelle peine vous me feriez..,

MADELEINE. — Mais! monsieur! Que ne dirait-on pas? non vraiment, c'est impossible! Si l'on savait que la comtesse de Verville... Ah! cela est bien innocent à coup sûr.

VALÉRIEN. — Oh! très innocent.

MADELEINE. — Très innocent?... Eh bien, cela me décide... J'accepte.

VALÉRIEN. — Ah! merci. Mais partons vite... Georges pourrait revenir, et je préfère qu'il ne me trouve pas ici.

MADELEINE. — Oui, cela vaut mieux... Mon carrosse et mes gens sont à la porte. Je vous attends là... Vous, pendant ce temps, écrivez un mot d'excuse à Georges.

VALÉRIEN. — Ah! madame! je suis le plus heureux des hommes.

MADELEINE. — Monsieur de la Bourdonnaye, je vous suis bien, bien reconnaissante; mais vraiment, si vous me permettiez de vous donner un conseil, un vrai conseil d'ami... Je crois qu'il vaut mieux me laisser partir seule. Réfléchissez : il est encore temps.

VALÉRIEN. — Non! madame! il n'est plus temps... Partir, partir vite... A tout à l'heure.

***

SCÈNE VI.

VALÉRIEN, PUIS GEORGES.

Eh bien! oui! il est trop tard... c'est décidé... absolument décidé. Pas une minute à perdre : mon manteau... bon.., et puis un mot à Georges... « mon ami... » — Combien de temps resterai-je là-bas? ah! je voudrais y rester toute ma vie... Et ma femme? Et mon Président?... — « Mon ami, excuse-moi si un devoir impérieux m'oblige à partir tout de suite... » — Est-ce bien un devoir impérieux?... enfin!... — « Tout de suite... je regrette d'être forcé de te quitter... » — Eh bien! franchement non, je ne le regrette pas... — « Mais je pars, excuse-moi : demain je t'expliquerai tout cela dans une lettre... » — S'il y comprend quelque chose... laisserai-je la lettre ici?... Oui! c'est plus simple. Allons! c'est une bêtise! mais tant pis. (*Il va pour partir et au moment où il sort il rencontre Georges.*)

VALÉRIEN. — Georges!

GEORGES. — Hé oui! moi-même.

VALÉRIEN. — Toi!... déjà!

GEORGES. — Oui!... et où allais-tu ainsi?

VALÉRIEN. — Mais...

GEORGES. — Voyons! tu ne me dis rien de cette entrevue?

VALÉRIEN. — Oh! cette entrevue!...

GEORGES. — Elle est venue?

VALÉRIEN. — Elle est venue.

GEORGES. — Elle a pleuré?

VALÉRIEN. — Elle a pleuré.

GEORGES. — Elle est repartie?

VALÉRIEN. — Elle est repartie.

GEORGES. — Mais parle donc! je suis forcé de t'arracher une à une toutes tes paroles.

VALÉRIEN. — Mais je n'ai rien à dire : tu devines tout. Elle est venue, elle a pleuré, et elle est repartie.

GEORGES. — Bien, très bien! Seulement, pourquoi sortais-tu?... pourquoi ce manteau?... pourquoi cette lettre?...

VALÉRIEN. — Ne l'ouvre pas maintenant... tu l'ouvriras tout à l'heure... ou, plutôt, donne-la moi.

GEORGES. — Pardon, elle m'est adressée.

VALÉRIEN. — Mais c'est moi qui l'ai écrite... tiens, donne-la moi...

GEORGES. — Je te la donnerai, si tu me dis ce qu'elle contient.

VALÉRIEN. — La chose du monde la plus simple... c'est que je pars.

GEORGES. — Comment! tu pars!

VALÉRIEN. — Oui, une affaire urgente... mais on m'attend. Adieu, à bientôt.

GEORGES. — Mais je ne te laisse pas fuir ainsi!... et l'hospitalité!... d'ailleurs, le coche pour Paris est parti depuis longtemps.

VALÉRIEN. — Eh! nous n'allons pas à Paris!

GEORGES. — Qui? nous!

VALÉRIEN. — Si tu savais comme tu m'ennuies avec tes questions!... hé bien, oui. Là! je pars avec elle.

GEORGES. — Avec qui?

VALÉRIEN. — Avec la comtesse de Verville.

GEORGES. — La comtesse de Verville?...

VALÉRIEN. — Tu sais qui je veux dire! Et, par parenthèse, si je n'étais pas très pressé, je te réprimanderais vertement de t'être moqué de nous... Jamais tu n'as été l'amant de la comtesse.

GEORGES. — Je l'avoue.

VALÉRIEN. — Alors, pourquoi m'avoir fait ce conte à dormir debout?... mais je n'ai pas le temps de disputer : nous reprendrons cela un jour. Bonsoir.

GEORGES. — Valérien, tu ne partiras pas.

VALÉRIEN. — Ah! voilà qui est un peu fort, par exemple.

GEORGES. — Tu ne partiras pas!

VALÉRIEN. — Et pourquoi cela, je vous prie, monsieur le docteur?

GEORGES. — Parce que, monsieur le Conseiller, c'est une imprudence de voyager la nuit avec une dame dont on est amoureux.

VALÉRIEN. — ... Oh! amoureux!

GEORGES. — C'est au nom de l'amitié que je parle. Mais ton beau-père? mais ta femme? mais ton Président? mais le Roi lui-même? Que dirait-on si on savait que tu te fais enlever?

VALÉRIEN. — Je ne me fais pas enlever. Je sais ce que je fais. D'ailleurs toutes tes réflexions sont inutiles : elle a besoin de moi, et je pars avec elle. Allons, laisse-moi passer.

GEORGES. — Valérien, mon ami, songe à tes paroles de tout à l'heure! Tu pars avec elle... quand reviendras-tu?... tu es compromis, soit... mais elle sera compromise, elle aussi. Et si tu devenais follement amoureux, car avec des natures inflammables comme la tienne on peut tout craindre, et si tu étais sensible à sa grâce, à son charme, à ses yeux tendres, à sa voix douce, à sa taille souple! que deviendrais-tu... parce qu'enfin tu es homme, et ce tête-à-tête, la nuit, dans sa voiture... l'arrivée dans son château...

VALÉRIEN. — C'est tout cela qui me tente... c'est tout cela qui m'enivre... et je crois, Dieu me pardonne! que tes craintes ne font que m'exciter plus encore.

GEORGES. — Tu me disais tout à l'heure...

VALÉRIEN. — Et je te dis maintenant que je veux partir.

GEORGES. — Mais tu es fou!

VALÉRIEN. — C'est possible, il faut que je parte avec elle. Il faut que je parte à tout prix... c'est une bêtise, je le sais... mais je la ferai... je veux la faire... allons! pour tout de bon cette fois, laisse-moi passer... ou sinon!...

*
* *

SCÈNE VII.

VALÉRIEN, MADELEINE, GEORGES.

MADELEINE. — Non, Georges, c'est assez. C'est peut-être trop... et j'ai peur que M. de la Bourdonnaye ne puisse jamais vous pardonner.

VALÉRIEN. — Qu'est-ce que cela veut dire?

GEORGES. — Cela veut dire, mon cher et excellent ami, que la comtesse de Verville renonce à se laisser enlever par toi, ou à t'enlever, ce qui revient à peu près au même, et qu'elle préfère te demander la grâce de son frère.

VALÉRIEN. — La grâce de son frère!

GEORGES. — Oui! Madeleine de Verville est la sœur de ce Gabriel Denizot que tu chargeais si fort à dîner...

VALÉRIEN. — Mais c'est un guet-apens.

MADELEINE. — Oh! monsieur, je ne suis qu'à demi coupable. Il s'agissait du bonheur, de l'honneur de mon frère.

VALÉRIEN. — Ah, madame! Comme vous devez rire de moi!

MADELEINE. — Mais point du tout, et même, vous l'avouerai-je, cette passion si innocente pour votre comédienne m'a touchée... la comtesse de Verville est cette même Lucinde que jadis vous avez admirée, — faut-il dire admirée? — à Feydeau!

VALÉRIEN. — Ah! madame, admirée n'est pas assez, dites idolâtrée.

MADELEINE. — Alors vous pardonnez à mon frère?

VALÉRIEN. — Puis-je faire autrement? Tenez, ce rapport que j'avais préparé... voici ce que j'en fais... (*Il le déchire*). — Oserais-je pour cette indulgence vous demander...

MADELEINE. — Mon amitié.

VALÉRIEN. — Ah! madame.

GEORGES. — Allons, mon pauvre Valérien, un peu de courage. Certes, tu avais fait un beau rêve, tu voguais en pleine poésie : il est dur de retomber dans la prose. Mais la prose a du bon, parfois, quand on va souper avec une charmante femme et un ami... Holà, Jeannette!

MADELEINE. — Comment! souper?

GEORGES. — Dame! il est près de minuit... Croyez-vous que je vous laisserai ainsi repartir... non! certes... allons, Jeannette, un petit souper fin.

VALÉRIEN. — Nous ferons un souper exquis... Nous aurons une conversation délicieuse. Eh bien! madame, malgré cela, vous me croirez si vous voulez, mais je regrette le voyage que nous devions faire ensemble, seuls tous les deux... non, jamais je ne m'en consolerai.

GEORGES. — En tout cas, tu es resté innocent; mais ton innocence était en mauvaise voie... tiens! Jeannette va te dire ce qui arrive même aux plus vaillants...

JEANNETTE. — Il n'est si bon marinier qui ne risque de se noyer.

RAPHAEL CHANDOS.

LA LÉGENDE DE LA MORT EN BASSE-BRETAGNE (1)

I.

Après les amples moissons de contes et de légendes, de *gwerziou* et de *sôniou*, faites par M. Luzel, en Basse-Bretagne, on pouvait croire que le vieux sol armoricain avait donné toute sa flore poétique. « Hâtez-vous de rassembler les derniers bouquets, disaient les voyageurs qui revenaient du pays des ajoncs, car bientôt la lande aura défleuri. » Voici cependant un nouveau recueil d'une richesse inattendue. Par l'abondance des matières, par la variété des perspectives, par la poésie étrange et puissante qui en déborde il ne le cède en

(1) *La Légende de la mort en Basse-Bretagne*, croyances, traditions et usages des Bretons armoricains, par A. Le Braz, avec une introduction de Léon Marillier. — Paris, Champion, 1893.

rien à ses aînés. L'auteur semblait vraiment prédestiné à cette œuvre. Sorti du peuple, il en a la forte sève avec un tempérament très personnel. Fils d'un maître d'école, élevé en pleine campagne sur le versant des Montagnes-Noires dans le Trécor, il a bu dès son enfance à la source fraîche de la tradition populaire. Mais il n'en connut tout le prix que plus tard. Voué à la carrière de l'enseignement, il passa plusieurs années à Paris et dut séjourner ensuite en quelque ville de France. A Paris, il demeura d'abord comme éperdu devant les courants sinueux, multicolores et troubles de la vie et de l'art contemporains. Alors lui vint la nostalgie du pays « aux murs bas coiffés de vieux chaume » qu'il devait bientôt chanter en vers délicieux :

Dans les sonores étendues
Vibrent des cloches et des chants;
Et des fermes inattendues
Se lèvent du milieu des champs.

Ce fut dans un de ces retours sur la terre des légendes mystérieuses et des bruyères sans fin que la profonde poésie de son pays et de sa race le frappa comme une révélation. Il y avait d'ailleurs à son foyer une sœur plus bretonne encore que lui-même. En elle vivaient l'amour et la conscience de cette poésie intime et forte du peuple. Elle savait par cœur beaucoup d'histoires et de chansons « qui viennent des anciens ». Depuis des années, elle veillait pieusement et passionnément sur l'éclosion du poète. Elle fut à la fois son bon ange et sa Muse.

Désormais, il devait partager sa vie en deux : l'une dédiée à la poésie personnelle, l'autre à l'étude approfondie des chants et des traditions populaires de l'Armorique. *La Chanson de Bretagne* nous a fait connaître en M. Le Braz un vrai poète. L'originalité réelle, la nouveauté précieuse de ce recueil consiste en ce que la note mystique et rêveuse y résonne avec un accent musical et une émotion tout individuelle.

Cette note du rêve, cette ardente aspiration vers les mystères impénétrables, qui fait le fond même de l'âme celtique, manque un peu dans la poésie de Brizeux aux lignes sévères et classiques. Par leur forme et par leur âme, les poésies de M. Le Braz s'inspirent plus directement des *gwerziou* et des *sôniou*. Elles ont de fréquentes échappées sur l'Infini ; les tableaux colorés et pathétiques de la vie réelle s'y reflètent et s'y prolongent dans les mirages de l'au-delà.

II.

La Légende de la mort que M. Le Braz publie aujourd'hui nous introduit en plein dans cet autre monde. Il ne s'agit plus ici de poésie personnelle. Les récits en prose qui composent ce riche et beau volume sont la traduction scrupuleuse des traditions populaires que M. Le Braz a recueillies en ses longues pérégrinations à travers le Trécor, le Goëlo et le Quimperrois. Pour rendre le coloris et le relief énergique du Breton, M. Le Braz n'a pas craint de puiser dans le vocabulaire de la Bretagne française et des provinces voisines. Grâce à ce procédé, sa traduction a conservé tout le parfum du terroir. Elle est naturelle et fidèle précisément parce qu'elle est poétique, c'est-à-dire vivante et animée. On se dit : si les paysans bretons racontaient leurs histoires en français, ils s'exprimeraient ainsi. Le livre est précédé d'une remarquable introduction de M. Marillier sur l'importance des légendes bretonnes au point de vue de la psychologie populaire et de la mythologie comparée. Le conte est une fantaisie en l'air, sans cadre local, un amusement. La légende est une chronique vivante du pays, une chose sérieuse, un objet de foi. « Presque toutes ces légendes, dit M. Marillier, ont pour point de départ des faits réels et récents. Elles n'ont pas subi d'autres déformations que celles qu'aurait pu subir le récit d'un crime, d'un naufrage ou d'une bataille. Ce sont de petits drames que les conteurs ont vécu ou qu'ils ont vu vivre auprès d'eux ; les personnages sentent ce qu'eux-mêmes ils sentent ; le cadre c'est le pays où ils habitent, la lande d'ajonc qui s'étend le long de la mer brumeuse ou le cimetière où se pressent les tombes, entre l'église que gardent les saints de pierre fruste et le charnier plein d'ossements. »

De tout temps le peuple breton a été hanté par l'idée de la mort. Pour lui, c'est un personnage, le justicier par excellence, une divinité terrible. La nuit, les paysans qui dorment dans leurs maisons bien closes sont réveillés quelquefois par le grincement d'un essieu et le bruit effroyable de deux roues qui font crier les pierres. C'est « la brouette de l'Ankou. » Squelette drapé d'un linceul et armé d'une faux, il est debout sur son char traîné par deux maigres chevaux attelés en flèche. Leurs longues crinières noires tombent jusque sur leurs sabots. La tête de l'Autrou vire sur sa colonne vertébrale comme une girouette, elle fouille l'horizon pour découvrir ses victimes. Malheur à qui aperçoit les deux petites chandelles blanches qui brillent dans ses deux trous noirs ! il est marqué par la mort. Telle est l'image digne du pinceau de Holbein ou d'Albert Dürer, que le peuple breton se fait du roi des épouvantements. Et pourtant ce monstre qu'on ne peut regarder en face, ce bourreau suprême est l'inspirateur de ses plus hautes pensées. Il faut reconnaître que la mort est la grande incitatrice du sentiment religieux et de la pensée philosophique dans l'humanité. Sans elle, l'homme ne se préoccuperait ni de son origine ni de sa fin. Frappant tout ce qui vit, le menaçant sans cesse, effrayante et inévitable, elle le force à rentrer en lui-même, à réfléchir sur l'âme, sur l'au-delà, sur l'éternité. Par ce qu'elle a d'inexplicable et de révoltant, elle excite les forces les plus profondes de son cœur et de son esprit. Aussi le culte des morts est-il

l'alpha et l'oméga des religions, leur pivot indestructible. On le trouve chez les sauvages comme au commencement des civilisations. Il survit à toutes les croyances dans les périodes de scepticisme absolu. De là l'intérêt particulier de ces légendes qui sont une sorte d'inventaire de l'état religieux actuel du peuple breton et qui racontent en leur style pittoresque et dramatique la destinée de l'âme. On pourrait les diviser en trois groupes distincts qui correspondent aux trois phases que l'âme traverse après la mort, selon la croyance populaire, d'accord en cela, malgré ses formes superstitieuses et enfantines, avec de grandes religions et de hautes métaphysiques.

1. *La séparation de l'âme et du corps.* — A cette phase se rapportent tous les présages, phénomènes et apparitions classés par M. Le Braz, sous le titre *d'intersignes.*

2. *L'âme errante dans l'atmosphère terrestre.* — Dans cette catégorie rentrent principalement les légendes groupées sous le nom breton d'*Anaon* qui signifie *le monde des âmes en peine dans le purgatoire.*

3. *L'enfer et le ciel.* — Ce groupe de légendes nous donne les représentations naïves, mais souvent pleines de sens que le peuple se fait sur l'état définitif de l'âme, sur le bonheur des justes et la damnation des méchants.

Au point de vue psychologique, le premier groupe de légendes que M. Le Braz intitule *intersignes* est le plus intéressant. Selon la croyance bretonne, commune à tous les peuples celtiques, la mort n'atteint personne sans avoir projeté en avant son ombre sur la victime désignée ou sur ses parents. Tout le monde n'a pas le don de *voir*, mais presque tous ont *entendu* ou *senti* des choses insolites à quelque moment de leur vie. Personne ne meurt sans qu'un proche ou un voisin n'ait été prévenu par un intersigne. Ce ne sont pas seulement les cloches qui vibrent douloureusement dans le crépuscule et les chandelles des femmes de marins qui s'éteignent. Il y a des visions précises et lugubres qui présagent et même qui provoquent la mort.

Jozon Briand était allé un soir fort tard chercher du tabac au bourg voisin. En route, il croisa quatre hommes portant un cercueil. Ceci l'étonna fort. Sa surprise augmenta lorsqu'à la limite de son domaine il trouva grande ouverte la barrière qu'il avait eu soin de fermer derrière lui.

« En entrant dans la cour, il resta frappé de stupeur. Le cercueil qu'il avait croisé était placé en travers de la porte et les quatre hommes se tenaient à côté immobiles, deux à chaque bout. Jozon Briand n'était pas un trembleur. Il avait fait la guerre au temps du vieux Napoléon. Il marcha droit aux quatre hommes. — Vous vous trompez d'adresse; personne ici n'a fait prendre la mesure pour les cinq planches. — Celui qui nous a envoyés ne se trompe jamais! répondirent les hommes d'une seule voix. Et l'on eût dit que cette voix sortait de la terre des morts. — C'est ce que nous allons savoir! s'écria Jozon Briand. Il enjamba le cercueil, ouvrit la porte. Mais à peine entré, il trébucha en poussant un long soupir. Quand on le releva, tout son sang lui était sorti par le nez. Il eut encore le loisir de raconter son aventure et de faire connaître ses dernières volontés, mais non de fumer sa dernière « pipée ».

Quelquefois c'est un cortège d'ombres qui annonce symboliquement la mort de l'ami à la personne aimée. Elle est d'un charme tendre en sa pénombre fantastique l'histoire de Marie Cornic de Bréhat. Elle trouvait « qu'il n'est rien de bon en ce monde que d'aimer et d'être aimée ». Aussi n'avait-elle de pensées que pour son mari, capitaine au long cours, naviguant sur des mers lointaines. Une nuit, qu'elle ne pouvait dormir, elle entra à l'église et la trouva toute pleine de gens en prière. Un prêtre étranger officiait. Elle voulut parler à sa voisine, mais la voisine absorbée dans son oraison ne répondit pas. Un suisse passa, tenant une hallebarde d'une main et un plateau de cuivre de l'autre. Il bramait d'une voix lamentable : « Pour l'*Anaon*, s'il vous plaît! pour l'*Anaon!* » Comme elle n'avait pas un sou sur elle, le rude « chasse-gueux des morts » la força à déposer dans le plateau son alliance d'or. La bague de noces rendit un son métallique et sec sur le cuivre. Aussitôt Marie Cornic sentit une affreuse douleur au cœur et s'évanouit. Quand elle reprit connaissance, l'église était déserte et silencieuse. Quinze jours après, Marie Cornic apprenait qu'elle était veuve. Le navire que commandait son mari avait sombré en vue des côtes d'Angleterre, la nuit et à l'heure même où elle assistait à la messe des ombres.

En d'autres cas, les circonstances qui accompagnent la mort se traduisent par des bruits et des voix aux oreilles des intéressés. Dans une famille de Port-Blanc, la mère et la sœur entendent, trois nuits de suite, à la porte de leur maison, le *plic-ploc* de quatre rames frappant l'eau deux à deux, et, dans cette barque invisible, des voix parlent, l'une en breton, les autres en une langue inconnue. Plus tard, elles apprennent que leur fils et frère, marin aux Indes, était tombé malade après une course en mer, précisément la première nuit où la mère et la sœur avaient entendu le bruit des rames. Il était mort la troisième nuit, où, pour la dernière fois, les deux femmes avaient été réveillées par l'inquiétant *plic-ploc.*

Souvent enfin, le trépassé apparaît en personne à ceux qu'il aime, et presque toujours au moment de la mort. On ferait un ravissant tableau de genre avec la vision par laquelle Marie Gouriou apprit le naufrage de son mari, pêcheur d'Islande. Elle s'était éveillée en entendant pleurer son enfant, et alors elle avait vu son homme ruisselant d'eau, le capuchon du *ciré* rabattu sur le visage, penché sur le berceau du petit, le balançant doucement et lui chantant un refrain de matelot.

— Par contre, la vision de la pauvre vieille Barba Louarn, de Paimpol, serait faite pour glacer le sang dans les veines d'un Macbeth. Filant tard dans sa chambre, elle avait vu, en sortant d'un demi-sommeil, une tête fraîchement coupée sur le tas d'écheveaux qui couvrait sa table. Les yeux grands ouverts la regardaient avec une inexprimable angoisse. Elle reconnut les traits de son fils et se mit à crier : « Petiot ! petiot ! que t'est-il arrivé ? » A ces mots, et comme pour répondre à la question, la tête roula neuf fois autour de la table, puis reparut en haut du tas d'écheveaux. Yvon Louarn, second maître à bord du *Redoutable*, avait eu la tête détachée du tronc dans une fausse manœuvre ; et, comme il faisait gros temps, la tête avait roulé, de ci de là, sur le pont, avant qu'on ait pu la saisir au passage.

Faut-il voir sous ces faits une action de la pensée à distance, ce que les savants d'aujourd'hui appellent *télépathie?* Ou bien serait-ce là, comme le veulent les occultistes, des manifestations de l'âme fluidique séparée du corps? Quelle que soit la part de l'imagination dans ces récits, ils font penser tour à tour aux deux explications. Mais plus extraordinaires encore que ces phénomènes d'apparitions sont les phénomènes de dédoublement des moribonds. Pendant que ceux-ci sont plongés dans l'état comateux, les parents entendent parfois leurs pas et leurs voix dans la maison.

Deux jeunes filles, assises dans la chambre contiguë à celle où agonise leur mère, « voient s'étaler sur la porte une main maigre, osseuse et ridée avec de grosses veines saillantes. C'est une main toute pareille à celle de la mourante, qui avait dit qu'elle voulait veiller ».

Une femme de Pluzunet, ayant son mari gravement malade, entend sa voix l'appeler du dehors. Elle sort. Ne voyant rien, elle rentre et trouve l'homme profondément endormi dans son lit, la tête contre le mur. Le lendemain, en revenant du lavoir, elle entend un pas derrière elle et une respiration haletante comme un bruissement dans les branches d'arbre. Elle reconnaît distinctement le pas de son mari, le pas qu'il avait du temps qu'il était bien portant. Elle se retourne. Personne ! Sous diverses formes, le phénomène se répète huit fois en trois jours.

Dans ce genre de récits, on dirait que le moribond se dédouble pendant son sommeil léthargique et que son âme légère se promène hors de lui, parle, agit de diverses et mystérieuses façons, préludant par de courtes et significatives échappées à sa sortie définitive du corps.

III.

J'ai montré l'intérêt psychique particulier qui s'attache aux curieuses légendes très intelligemment classées par M. Le Braz sous le titre d'*intersignes*, Dans les livres suivants, notamment dans celui intitulé *Anaon*, l'imagination prend le dessus, et c'est alors l'intérêt poétique qui prédomine. Selon la croyance populaire, le purgatoire n'est autre chose que l'atmosphère terrestre. C'est là que l'âme coupable ou impure erre, après sa mort, pour des mois, des années ou des siècles. Elle hante surtout le foyer et les lieux où elle a vécu. Les survivants doivent l'honorer et l'aider dans ses efforts. Mais il en est de dangereuses et de méchantes dont il faut se garer à tout prix. Ces âmes en attente et en souffrance vivent en une sorte de limbe à la limite de deux mondes, du monde corporel et du monde spirituel. C'est une région douteuse, pleine de larves et de formes chimériques. Obscure et pesante pour les âmes qui y flottent ou s'y démènent, elle est fantastique et troublante pour l'homme qui se risque à y pénétrer ou qui en est inopinément envahi. « C'est une nuit qui ne ressemble pas aux nuits que nous connaissons. Ce n'est ni une nuit sombre avec des nuages, ni une nuit claire avec des étoiles. C'est plutôt une absence de lumière qu'une véritable nuit. On y voit toute chose, mais étrangement, comme dans un rêve. »

Là nous rencontrons ces étranges figures des *maouèz-noz* ou lavandières de nuit, femmes inconnues et dangereuses, qui invitent les paysans attardés à tordre le linge avec elles dans les ruisseaux des prés. S'ils se laissent tenter par ces grandes femmes minces, sveltes comme des biches, on les retrouve le lendemain évanouis au bord de l'eau et les bras tordus. Si ce sont des femmes qui ont aidé les laveuses de nuit, les maouèz-noz reviennent cogner à leur porte et font quelque malheur dans la maison. Ce sont, prétend Le Men, des lavandières qui pendant leur vie ont par négligence ou par avarice gâté le linge des pauvres.

Il y aurait une intéressante étude à faire sur le genre des expiations dans *l'Anaon*. Le symbolisme de ces châtiments n'est pas sans profondeur et rappelle celui de *l'Enfer* de Dante. Comme chez ce dernier, la punition représente la déformation morale et la torture secrète que chaque vice entraîne avec lui. Il faut lire à ce point de vue l'histoire des *Trois femmes de la lande de Pontmelvez* et celle de *la Mère dénaturée*. L'expiation de la pauvre fille, poussée à l'infanticide par son séducteur, est d'avoir le cœur rongé par cinq écureuils, qui sont les cinq enfants qu'elle a tués. Elle est soutenue dans son expiation et finalement sauvée par l'âme lumineuse du sixième enfant qu'elle avait épargné par pitié. Une fois l'expiation de l'âme terminée, elle s'achemine vers son séjour définitif. Le voyage de *Iannik* nous conduit jusqu'en enfer et en paradis, à travers toutes sortes de scènes et de paysages dont la symbolique pittoresque, le mélange de réalisme et de spiritualité rappellent les tableaux des primitifs italiens et flamands. Ajoutons que, dans le purgatoire, l'enfer et le ciel armoricains les démons sont pour la plupart des âmes d'hommes méchants, et les anges des âmes

de justes glorifiés. Quant au roi de l'enfer, au diable en personne, il ne se montre que rarement. On dirait qu'il tend à disparaître.

On le voit galoper encore de loin « à la trouble nuit » sur une agréable monture. C'est une jument aux pieds de femme. La jolie bête ne fait pas le moindre bruit et les gazons frissonnent voluptueusement sous son galop délicieux. De tout temps le diable a suivi les progrès de la civilisation. Au moyen âge, c'est un monstre griffu et cornu. Gœthe enferme ses pieds fourchus en de beaux escarpins, en fait un étudiant d'aventure, un diplomate. Ne désespérons pas de le voir, dans les légendes futures, rivaliser avec la jeunesse actuelle. Hélas! déjà les bonnes vieilles de Port-Blanc et de la pointe du Raz le voient circuler en vélocipédiste et en photographe. Bientôt il sera journaliste et député pour se faire ministre.

Je devrais parler encore des bizarres reflets que la magie du moyen âge a laissés dans la tradition bretonne. Je devrais raconter comment Agrippa de Nettesheim, né à Cologne en 1486, soldat, médecin, professeur d'hébreu, chimiste et astrologue, qui vécut à plusieurs cours d'Allemagne et de France, auteur d'un livre remarquable *De occulta philosophia*, et l'une des lumières de son temps, a passé dans la légende armoricaine sous forme d'un livre de magie dont les feuilles sont noires et les caractères rouges, livre qui contient le nom de tous les diables, livre terrible, livre vivant. Je devrais aussi donner le portrait de ce bon Taddik-Coz, prêtre-magicien qui évoquait les démons, non pour trouver des trésors, ou favoriser des amours illicites, comme le prêtre-sorcier ami de l'illustre Benvenuto Cellini, mais pour le grand bien de sa paroisse et pour leur arracher les pauvres âmes qu'ils tiennent comprimées dans leurs griffes. Mais j'aime mieux attirer l'attention du lecteur sur une des plus belles et des plus caractéristiques légendes du volume où l'imagination populaire s'élève à la grande poésie (1).

Mônik était une fillette de quatorze ans, une pauvre « enfant de l'aventure », une humble petite gardeuse de vaches, mais dévotieuse et fidèle à son travail. Un soir de *grande journée*, les rouets des fileuses faisant leur ron-ron à la veillée et les langues allant bon train, le maître de Guernoter promit un écu de six francs au gars assez hardi pour aller passer la nuit dans le charnier du cimetière. Les gars se mirent à rire, mais personne n'osa accepter la gageure.

— Maître, dit une petite voix, me donneriez-vous les six francs comme à l'un de ceux-ci, si je faisais ce qu'ils n'osent faire?

C'était Mônik qui parlait ainsi, tout en dévidant le fil des servantes.

— Voici une malheureuse, dit la fermière, qui pour six livres consentirait à se damner, si on la laissait faire.

— Croyez, maîtresse, que si je gagne cet argent, je n'en ferai pas mauvais usage.

Le maître consentit. On enferma Mônik dans l'affreux ossuaire.

A son entrée, les ossements se rangèrent contre les murs pour lui faire place. Elle s'agenouilla, invoqua la protection des âmes défuntes, puis se coucha sur la terre humide, qui sent la mort. Mais à peine étendue, elle tomba dans un sommeil profond et délicieux. Des musiques douces, lointaines, qui se prolongeaient à l'infini, la berçaient et l'appelaient dans les espaces. Plus d'ossuaire, plus de mort. Elle ne savait où elle était, mais elle allait, elle voyageait très loin dans un pays tout bleu, tout bleu. Elle dormit ainsi sa pleine nuitée, heureuse comme un ange.

Lorsqu'on vint la réveiller, il faisait grand jour, et la petite bergère sortit de la maison de mort, fraîche, souriante et parfumée, comme si elle avait dormi sur un lit de roses, dans un jardin du paradis.

Mônik avait son idée. Au lieu de garder pour elle la pièce de six francs, elle alla droit au recteur pour faire dire une messe à l'intention de l'âme du purgatoire qui en avait le plus besoin. « Peut-être, se disait-elle, est-ce l'un de mes parents inconnus qui en bénéficiera. » Depuis qu'elle était en âge de raison, elle avait toujours rêvé de faire cela. Mônik assista pieusement à la messe payée de sa pièce précieuse. En sortant de l'église, elle rencontra sous le porche un homme en cheveux blancs qui lui sembla plus vieux que la terre. Le vieillard majestueux lui donna une lettre pour le manoir de Kersaliou. Lorsque la petite vachère s'engagea dans l'avenue du manoir, les feuilles des hêtres se mirent à bruire comme si chacune d'elles avait été un oiseau. A la signature du billet, le seigneur de Kersaliou reconnut le trisaïeul de son grand-père, et dans un vieux portrait relégué au grenier du château, Mônik reconnut le beau vieillard qui lui avait donné la lettre. Cette lettre disait que depuis trois cents ans le grand-père du trisaïeul languissait dans les flammes du purgatoire faute d'une messe. Et cette messe, il fallait qu'un pauvre la payât spontanément de ses maigres deniers. « Grâce à vous, dit le seigneur ému, mon ancêtre de la sixième génération a été sauvé. Il me charge de vous en récompenser d'une façon digne de lui et digne de vous. » Mônik devint servante au château de Kersaliou.

Quel tableau exquis des mœurs d'antan en ce qu'elles avaient de plus patriarcal et de plus charmant! Mais aussi quelle grandeur épique dans cette simplicité et dans cette naïveté de la légende! Quoi de plus saisissant que ce rêve céleste dans le sombre ossuaire! La figure de Mônik s'y dessine vivante et adorable. Il semble que la divine sympathie qui émane de cette âme simple l'enveloppe d'une atmosphère auguste qui

(1) Cette légende porte dans le recueil ce titre : *Celle qui passa la nuit dans un charnier*.

la rend inattaquable aux terreurs de la mort. Et puis, dans l'idée qui domine la légende, dans cette pensée profonde qui fait de la bénédiction et de l'intercession du pauvre le salut du riche il y a comme un pressentiment de la grande solidarité humaine qui dépasse en largeur, en force et en beauté tous les autres sentiments.

Sans doute la légende populaire a rarement cette perfection qui dessine nettement la pensée et la fait éclater en pleine lumière. Par contre, on y trouve une admirable variété de sentiments et d'idées, une merveilleuse abondance de motifs pathétiques et de beautés cachées. La vraie légende est toujours une mine inépuisable pour le penseur comme pour le poète. Il s'en dégage aussi un haut enseignement esthétique. La poésie populaire est tour à tour réaliste, imaginative et symbolique. Elle nous prouve par là que l'observation de la nature, le rêve et l'idéal sont les trois facteurs de la poésie à l'état spontané. A plus forte raison lui sont-ils indispensables lorsqu'elle prend conscience d'elle-même et de son but supérieur. Si la nature visible lui fournit sa matière éternelle, si le sentiment libre, c'est-à-dire le rêve, est son âme vivante et plastique, elle n'acquiert sa vraie puissance que lorsque l'idée organisatrice s'empare de cette âme pour la diriger et de cette matière pour en faire un monde nouveau. Supprimer l'idée, ce serait donc mutiler et désorganiser la nature, et bannir la nature de l'art, ce serait appauvrir et exténuer l'idéal.

Remercions M. Le Braz d'avoir ajouté un nouveau chapitre tout contemporain à l'histoire déjà si riche de l'âme celtique. M. Marillier résume ainsi la philosophie qui en ressort. « Cette continuelle fréquentation de la mort a imprimé à l'esprit des Celtes d'Armorique un tour très particulier. Dans leurs chansons d'amour apparaît sans cesse le sentiment de la fragilité du bonheur. L'amour, c'est une joie qu'on goûte à peine et qui s'enfuit, mais cet amour cependant, c'est un amour éternel qui persiste par delà la tombe; la bien-aimée morte est aussi tendrement aimée que la bien-aimée vivante. L'amour seul éternel au milieu de toutes les choses qui passent, irréelles et fugaces comme un rêve, c'est toute l'âme chantante et triste de la Bretagne. » Cela est vrai et on ne saurait mieux dire. Mais j'ajouterais volontiers qu'à cette survie de l'amour dans le naufrage de toute chose se lie, dans la pensée du peuple breton, la survie de l'âme elle-même à travers tous les cataclysmes du temps et de l'espace. « Là, où il y a une lumière, il y a une âme morte ou vivante », dit une des conteuses de légendes. Ce culte de l'âme, cette foi en sa lumière immortelle est un des traits essentiels de la noble race des Celtes dont l'Armorique est parmi nous la voix toujours vivante, l'humble mais grave avertisseuse.

ÉDOUARD SCHURÉ.

HECTOR MALOT

L'homme et le romancier.

Il m'est arrivé souvent (et pour des raisons que l'on verra tout à l'heure) de parler d'Hector Malot, d'en parler avec sympathie et en pleine connaissance de cause. L'occasion de résumer ces multiples appréciations s'est offerte dernièrement, dans une conférence faite à Rouen (notre ville natale), sur l'appel gracieux de la Ligue de l'Enseignement. Je donne aujourd'hui, en le dégageant de quelques légères formules oratoires, ce portrait que l'on a trouvé ressemblant.

Camarade d'Hector Malot au collège et avant le collège, demeuré son ami aux diverses époques de sa carrière, j'ai pu suivre comme journaliste, apprécier comme critique, le développement logique et ininterrompu de son talent, l'accroissement de sa réputation : voilà mes titres à l'interpréter devant un public ami des lettres.

Non seulement compatriote et ami de Malot, mais contemporain, j'y insiste. Les affinités d'origine ne doivent pas être omises et la sympathie fidèle est un élément de pénétration dont on ne saurait faire fi; ce qui importe surtout, c'est d'avoir commencé, connu et pratiqué la vie à la même époque. Le temps où l'on vit est aussi une patrie. Les Génevois appellent cela être de la même coterie. En une expression plus heureuse, Sainte-Beuve me disait : « Il faut être de la même volée. » Les contemporains ne sont pas nécessairement des juges. C'est un droit que la postérité se réserve avec quelque jalousie ; ils sont incontestablement des témoins. Seulement la véracité du témoin ne doit point faire tort à l'équité de l'interprète.

Ainsi je ne donnerai point aux souvenirs d'enfance plus d'ampleur qu'ils ne le méritent. Ce sont bien toutefois des souvenirs d'enfance, car j'ai beaucoup plus connu Malot à la pension Lemardelé que pendant le temps du collège où il était externe, moi interne, et qu'il quitta vers la rhétorique.

De ces primes années, je ne retiens qu'un fait : le goût passionné de la lecture, le sens de l'histoire en tant que récit, déjà très développé. Dans une préface de *Romain Kalbris*, Malot a raconté comment il échappa aux fadeurs de la littérature enfantine par la lecture (un peu prématurée) de *Roland furieux* et de *Gil Blas* (1).

Sans doute il me communiqua son goût pour

(1) Un peu plus tard il lut *Robinson Crusoé* dont l'action a été très grande sur lui. On peut suivre dans quelques-unes de ses œuvres principales la trace de cette impression. C'est une des lectures qu'il recommande expressément.

l'Arioste, car je me souviens que nous le lisions dans toutes les traductions possibles, de Tressan à Philippon de la Madeleine. Une très belle publication des Didot, alors fort en vogue, *l'Univers pittoresque*, faisait aussi nos délices et nous donnait des notions d'histoire plus exactes que les renseignements puisés aux pièces de théâtre dont nous favorisait subrepticement une loueuse de livres, très fournie aussi en romans pseudo-historiques.

Un jour, interrogé en classe par notre profeseur Chéruel sur l'épisode de Périnet Leclerc, tout plein encore d'un drame qu'il venait de voir représenter sur ce sujet, Malot répondit à merveille jusqu'au moment où, ne distinguant plus la fiction de l'histoire, il se lança dans des complications dramatiques qui révélèrent trop clairement à quelle source interdite il avait puisé.

De ces livres dévorés en dehors des études régulières, le romancier lui-même a écrit :

« Sans eux aurais-je jamais fait des romans? Je n'en sais rien. Mais ce que je sais bien, c'est qu'ils m'ont donné l'idée d'en écrire pour ceux qui pouvaient souffrir, comme je l'avais souffert moi-même, le supplice des livres ennuyeux. »

Et à mon tour, je dis : roman et histoire se réunissant, fond de récit et broderie d'épisodes, voilà ce qui a non pas créé, mais suscité une des facultés maîtresses de l'écrivain : l'imagination qui combine les événements.

Je ne disserterai pas ici sur les diverses sortes d'imagination, et je ne m'arrêterai pas davantage à démontrer chez le romancier une faculté qui ressort de son œuvre entière, aussi bien de *l'Auberge du monde* que de *l'Héritage d'Arthur*, du *Docteur Claude*, que de *Conscience* ou de son dernier roman, *Complices*. Imagination de langage chez Hugo, imagination de couleur chez Michelet, imagination de psychologue ou de métaphysicien chez Renan ou Quinet, autant de facultés qui ne sont pas essentiellement *romancières*. Le grand créateur Michelet n'a jamais pu inventer la plus petite fable. Le grand psychologue Jouffroy n'a jamais pu créer un cadre pour y loger ses observations. Et, d'autre part, l'imagination des événements n'est rien ou presque rien sans la détermination des types et l'observation des faits sociaux. Voyez ce qui reste ou plutôt ne reste pas de Frédéric Soulié et de Paul Féval. Derrière le constructeur de fictions, il doit y avoir l'investigateur de la vie et le pétrisseur de caractères. Si les livres avaient éveillé l'imaginatif chez Malot, c'était la vue du monde qui allait former chez lui l'observateur des passions et le modeleur de types.

***

Les années de préparation, d'accroissement intérieur ne se racontent pas. Ce seraient cependant les plus intéressantes à connaître. Et qui pourrait mieux en donner le sens que le plus intime camarade du futur romancier à cette époque de recueillement? Mais comment fixer ces nuances fugitives, ces conversations interminables le long des boulevards ou dans les sentiers de la campagne? Tant d'idées échangées, tant de perspectives entrevues, tant de projets conçus! Bornons-nous à quelques traits essentiels.

La vocation est décidée. Nulle hâte pourtant. Quelques petites pointes, quelques légères poussées par-ci par-là : un tiers de collaboration théâtrale, un passage rapide dans le feuilleton dramatique, une collaboration discrète au *Journal pour tous*. Aucun engagement définitif et peu de désir d'aller plus loin. A Jules Simon qui l'a deviné et le presse de se lancer dans la carrière du roman, il répond : « Quand j'aurai le temps de bien faire. » Beaucoup de lectures, une vie de sentiment, de passion sans doute, le séjour dans la famille, à la campagne, en connaisseur qui goûte la nature. Des amitiés choisies; de camaraderie point. Absence complète de fréquentation dans les cafés littéraires, les brasseries, cénacles, alors fort à la mode.

Malot évita ainsi une des grandes tentations de l'époque, le réalisme bohème mis en vogue par Gérard de Nerval et Murger. De même il ne se laissa pas séduire par cette transformation, plus apparente que réelle, du romantisme qui devait aboutir à *Madame Bovary*. Je ne sais s'il a personnellement connu Flaubert, mais il voyait quelquefois Bouilhet, alors dans l'effervescence du début et de la lutte. Un matin, Malot arrive chez moi tout interloqué. « Je viens de rencontrer Bouilhet, qui m'a dit à brûle-pourpoint : « Je corrige avec Flaubert les épreuves d'un roman qui « va f..... Balzac à bas. » Ce pauvre Balzac n'avait qu'à se bien tenir, car plus d'un alors aspirait à le remplacer; non pas tous, il est vrai, par les mêmes moyens. Flaubert avait le culte du style. C'était un poète de précision qui se dédommageait par la prose cadencée de ne pouvoir s'exprimer en vers. Il a dû en écrire furtivement. Je suis bien sûr que Malot n'en a jamais fait un. Il a pu être passionné, romanesque, mais la sobriété positive de la prose lui a toujours suffi.

Nous voici en 1859. L'écrivain est prêt. Il va débuter. Certaines conditions sont favorables, d'autres moins. Sa solitude, qui a fait sa force, aura aussi des inconvénients. Faiblement entravé dans sa famille, secrètement soutenu par une mère excellente, qui lui a légué le don de la sensibilité contenue, travaillant librement sans avoir à sentir les « hallebardes de la nécessité », comme dit d'Aurevilly, les obstacles lui viennent du dehors, du monde des journaux et des revues. Un futur membre de l'Académie française fit le dégoûté et refusa d'insérer une épisode des *Victimes d'amour* dans la *Revue européenne*, où je devais quelques mois plus tard annoncer le premier volume de cette trilogie. Sainte-

Beuve était hostile et resta muet. De même la *Revue des Deux Mondes*. Le succès éclata par un article de Taine aux *Débats*. Cet article, écrit en dehors de toute camaraderie, de toute connaissance personnelle, affermit Malot dans sa vocation, mais l'empêcha de solliciter la publicité, persuadé que d'autres encore lui rendraient justice. Cette confiance était périlleuse ; elle n'a pas toujours été justifiée. A défaut de la publicité, il a eu le public, ce qui vaut mieux.

***

La destinée du romancier désormais est faite. Elle se présente devant lui comme une route laborieuse, droite et montante. Il n'est plus question de liberté, d'échappées ni de diversions. Il est prisonnier de son œuvre. Elle ne le lâchera plus. Voyons-le dans son cabinet, j'allais dire son laboratoire ou son atelier.

Avant tout, le sujet. Il faut intéresser. En cela, il se sépare des réalistes, à la manière de Chamfleury, qui placent tout dans l'observation de détail, et des disciples de Goncourt, qui mettent tout dans les sinuosités de la phrase.

Après le sujet les caractères qui doivent être rigoureusement en rapport avec la construction du drame. L'observation morale et la peinture du milieu ne viennent qu'ensuite, quand sont préparés les cadres où naturellement ils entreront. S'il fallait choisir dans l'œuvre de Malot un ouvrage qui fût la démonstration probante de cette méthode, je choisirais sans hésiter *l'Héritage d'Arthur*, avec l'enchaînement rigoureux de ses événements, la vérité de ses aspects, le relief étonnant de ses caractères. Je ne sais pas si cela f... Balzac à bas, mais ce que je sais certainement c'est que l'abbé Guillemitte vaut bien le chanoine Troubert, que le capitaine Baujonnier ne le cède en rien à Philippe Bridau comme canaillerie, que Mme Baujonnier tient bien sa place à côté de Valerie Marneffe, et pour Carquebut, je ne lui connais pas de rival.

L'observation chez Malot est rapide au delà de toute expression, la méditation rigoureuse, la gestation lente, l'exécution ferme et soutenue, la forme claire, sans recherche, sans apprêt, ce qui la rend très accessible aux étrangers, témoin les nombreuses éditions anglaises et américaines en français.

Si, dans une analyse de cette œuvre touffue, on veut ne pas s'égarer, c'est moins au caractère spécial des œuvres qu'il faut s'attacher qu'à la tendance générale qui les relie les unes aux autres. Cette tendance, c'est l'humanité. Rien de vague, mais rien d'étroit.

Les deux grands écueils du roman sont d'une part la thèse, le parti pris; de l'autre, un désintéressement absolu qui tournerait au dilettantisme. Stendhal compare le roman à un miroir que l'on porte le long d'une route et qui reflète avec une égale impartialité la boue du chemin et l'azur du ciel. Ce rôle passif, le roman n'a jamais pu s'en contenter, pas plus chez les naturalistes que chez les idéalistes. Les éléments appartiennent à la nature; le choix des éléments appartient au romancier. Le romanesque pur accentué d'analyse et fortement teinté de passion, nous l'avons dans *Les victimes d'amour*, dans *Mondaine*, et très particulièrement dans *Pompon*.

Peintre des passions, mais non pas leur complice, moralisateur par la démonstration des faits, mais point moraliste : voilà, je crois, la note exacte et singulièrement personnelle de ce talent original. J'ai dit tout à l'heure que le romancier est prisonnier de son œuvre, c'est la seule captivité qu'il ait jamais subie ou qu'il doive subir. Personne n'a mieux démêlé les sophismes de la passion, et personne ne s'y est moins laissé prendre.

Nul ne les a réfutés plus rudement, et nul, que je sache, pour cette réfutation, n'a eu recours à moins de théories. Exagérations passionnelles, difformités morales, injustices sociales, il ne se met pas en peine de prouver que cela est mal. Il le voit, le sent et le dit; il le fait voir, sentir et entendre.

Ceci est une première singularité. En voici une seconde :

Vous sentez que derrière ces analyses et ces peintures il doit y avoir une méthode; vous la cherchez, elle échappe. Un pur observateur serait moins sévère; un pur théoricien serait plus affirmatif. Ici ce sont les choses qui jugent, non les arguments. Quel est donc l'instrument d'investigation? — Le caractère.

D'un mot Séverine l'a défini : « Malot, la probité. » Probité de l'esprit, sœur de la conscience, aussi délicate d'application que celle-ci, plus salutaire peut-être, car elle agit par cette mystérieuse force, le talent. Et maintenant que vous avez ce signe indicateur devant les yeux, un vieux classique dirait : « Ce fil d'Ariane entre les mains, regardez l'œuvre de Malot et voyez comme cette vérité s'applique à toutes les parties. »

S'agit-il de la passion du jeu, par exemple, voyez *Baccara, Anie;* s'agit-il d'une exploitation de l'homme par l'homme, comme auraient dit les saint-simoniens, voyez *Une bonne affaire*. L'aliénation mentale, les précautions sociales excessives auxquelles elle donne lieu, la facilité des séquestrations préventives, mille autres dangers pour l'individu, tel est le sujet de plusieurs romans : *Le Mari de Charlotte*, *Mère*, *Un beau-frère*. On sait que ce dernier roman a été transporté à la scène avec succès. Les erreurs judiciaires, autre thème fréquemment et vigoureusement touché. Ai-je besoin de rappeler *Complices*, si récent; *Le docteur Claude*, si connu, et surtout cette œuvre capitale, *Conscience* et *Justice*, car ces deux ouvrages ne font qu'un.

Toute la partie morale et sociale de l'œuvre de Malot se groupe pour ainsi dire autour de *Conscience*, comme la partie qu'il faudrait bien appeler humani-

taire se résume et s'exprime dans *Sans famille*. La lettre de Saniel qui forme la conclusion de *Justice* se termine par ces mots :

« On m'accable au nom de la Société, dont je n'ai cure; c'est l'Humanité qui me rejette et me tue. »

Humanité : telle est, non plus la caractéristique, mais la moelle et l'inspiration même de ce grand talent. C'est pourquoi s'il est rude, il n'est pas cruel, et quand il est sévère, il n'est pas violent. J'en atteste toute la série d'œuvres où il prend à partie la fausse religiosité mondaine, *Marié par les prêtres*, etc. C'est de la critique loyale et courageuse, ce n'est jamais de la polémique. De même lorsque Malot a touché aux épisodes douloureux de la dernière guerre, *Souvenirs d'un Blessé*, etc., il l'a fait sans amertume rétrospective et sans chercher le succès dans le coup de fouet donné aux rancunes assoupies et aux plaies mal cicatrisées.

* *

L'inventeur, le fou, l'innocent ont excité la pitié communicative de Malot; sa grande sympathie est pour l'enfant. J'ajouterais volontiers pour l'animal, mais pas au même degré. Ses romans d'enfants, *Romain Kalbris* et *Sans famille* sont les préférés de beaucoup de lecteurs. Il a pris l'imagination de l'enfant et le cœur des mères. Il a pris le cœur de tout le monde. Ce n'est point seulement aux personnages humains que l'on s'intéresse, au pauvre petit Rémi, à ses aventures, à ses épreuves, mais à Zerbino, à Dolce, à Joli-Cœur, et surtout à Capi. Capi est européen. En réalité, c'est *Sans famille* qui est européen. Ici, en France, nous n'avons pas ménagé les applaudissements, et depuis le prix académique jusqu'au petit livre d'enseignement primaire, il n'y a pas un monde où ce livre n'ait pénétré.

Quoique je ne sois pas un grand voyageur, il m'est arrivé de courir un peu le monde. En voyage comme à Paris, ma passion favorite étant la lecture, je m'arrête volontiers devant les étalages de librairie, devant les plus humbles comme devant les plus riches. En Italie, d'un bout à l'autre, j'avais le plaisir de rencontrer à ces étalages les *Novelle del signor Ettore Malot*, et cela non seulement dans les grandes villes, à Turin, Florence, Rome, Naples, mais dans des milieux presque déserts ou très peu ouverts à la littérature, comme Parme notamment et la sauvage Pérouse. Et à Londres, dans les plus sombres quartiers, à Smithfield, à Saint-Gilles, à White-Chapel, dans les plus minuscules boutiques, aux vitres des plus pauvres échoppes, je retrouvais encore les *No relations* d'Hector Malot.

Une grande tâche accomplie sans défaillance; une grande situation littéraire et morale, conquise en dehors de toute complaisance et maintenue avec dignité; une célébrité européenne portée avec une simplicité parfaite : voilà ce que l'on peut écrire aujourd'hui de Malot, sans la moindre exagération. C'est là le fruit d'un constant effort et d'une existence bien conduite. Je ne prétends pas transformer le romancier en un stoïcien tout à fait insensible à la louange. Sa vie alors n'aurait aucun sens, et pourquoi tant travailler? La vérité est que cet homme si peu accessible à la vanité se tient pour récompensé par l'étendue même et la durée de la réputation qu'il a obtenue. Ni les distinctions ni les honneurs ne l'ont tenté jamais. Il pourrait être... ce qu'il n'est pas, et il préfère demeurer ce qu'il est. Aucune concurrence ne l'offusque, aucune rivalité ne le blesse, et personne ne parle avec plus d'équité, de sympathie même, d'un Maupassant ou d'un Ferdinand Fabre.

S'il était un point sur lequel Malot pût être sensible aux applaudissements, ce serait plutôt en constatant le succès et le talent de l'écrivain qui porte si dignement son nom et auquel nous devons ce délicieux roman, *Folie d'amour*.

Très peu auteur, Mme Hector Malot, dans le sens étroit du mot, mais très écrivain et styliste de premier ordre. En regard d'un portrait, je ne recommencerai pas un autre portrait; mais je dirai que le succès de *Folie d'amour*, une œuvre de la plus délicate psychologie et d'une forme irréprochable, a dû être certainement pour le romancier, qui veut qu'on soit absolument original, fût-ce à côté de lui, une joie légitime et la plus pure des satisfactions.

JULES LEVALLOIS.

VARIÉTÉS

L'islamisme en Afrique.

Un missionnaire se plaignait dernièrement du peu de progrès que fait le christianisme en Afrique et il s'étonnait des progrès rapides réalisés par le mahométisme dans la partie septentrionale et équatoriale du continent noir. Ces plaintes sont absolument fondées. Nous admirons le courage et l'abnégation de ces apôtres de l'Évangile qui, abandonnant leur pays et leur famille, s'en vont au milieu des peuplades barbares et s'exposent à une mort terrible. Mais à côté d'eux, des missionnaires d'une autre foi, parcourent les mêmes régions et font des prosélytes avec moins de dangers et moins de sacrifices : ce sont les apôtres du Coran. Ils enseignent une religion matérielle, facile à pratiquer, qui ne défend pas les plaisirs dans ce monde et qui promet des jouissances encore plus raffinées dans l'autre. Le nègre barbare ou demi-sauvage adopte volontiers une religion qu'il comprend à merveille, qui lui laisse toute liberté de vivre comme il veut; mais il est récalcitrant aux préceptes de l'Évan-

gile, dont l'élévation le surprend. Le christianisme est austère : le mahométisme l'est beaucoup moins. Les missionnaires musulmans qui, d'ordinaire, connaissent la langue et les mœurs des peuplades parmi lesquelles ils prêchent le Coran, laissent toute liberté aux prosélytes d'avoir autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. C'est là un point capital, une des causes qui expliquent le succès du mahométisme en Afrique. Le second point, non moins essentiel, c'est la liberté pleine et entière accordée aux nouveaux convertis d'avoir des esclaves et de pratiquer la traite. Le passage entre l'idolâtrie et la foi musulmane ne se fait pas brusquement; le Coran n'effraye pas ces populations; il se concilie parfaitement avec leur genre de vie.

La lutte entre les apôtres de l'Évangile et les apôtres du Coran est donc tout à fait inégale.

D'autres causes rendent cette inégalité plus frappante et contribuent, dans une large mesure, aux succès des missions religieuses de l'islam en Afrique : les missionnaires musulmans sont choisis avec grand soin et après un examen minutieux parmi les plus aptes, les plus intelligents, surtout les plus éloqnents. Celui qui n'a pas vu ces apôtres du Coran prêcher leur foi ne peut s'en former aucune idée. Leur éloquence naturelle s'alimente à la source d'un fanatisme religieux, qui est le propre de la foi mahométane; leur conviction est telle qu'ils y puisent un talent de persuasion extraordinaire.

La religion musulmane prêche la guerre sainte contre tous les infidèles. Le musulman a la conviction que s'il meurt sur le champ de bataille en combattant pour sa foi, il devient *sèhit*, c'est-à-dire martyr. Il va directement au paradis sans avoir à subir en route aucune peine pour les péchés qu'il a commis sur la terre. C'est cette conviction profonde qui donne le courage au soldat turc lorsqu'il fait la guerre aux chrétiens. Lors de la dernière guerre russo-turque, tous les bulletins officiels publiés à Constantinople sur le nombre des morts et des blessés portaient invariablement le mot *sèhit* pour les soldats turcs tués sur les champs de bataille. Il va sans dire que les soldats russes n'étaient pas des martyrs mais de simples « morts ». Ils étaient condamnés aux terreurs de l'enfer pour l'éternité.

La guerre contre les *ghiaours* est prêchée dans toutes les réunions religieuses des musulmans, même dans leurs réunions politiques. Le fanatisme des musulmans de l'Afrique est entretenu dans les associations religieuses plus nombreuses, mieux organisées que dans toute autre partie du monde mahométan, et qui se trouvent en relations constantes avec Constantinople, Damas, la Mecque et les autres centres de l'islam militant. Un service d'émissaires fonctionne régulièrement entre tous les sièges de propagande mahométane, les cheiks du Maroc ou de l'Egypte peuvent communiquer directement avec les cheiks de Damas et de la Mecque et s'entendre sur les mesures à prendre pour propager leur foi ou pour faire échec aux missions chrétiennes.

*
* *

Mais tous les efforts de ces associations religieuses de l'islam n'auraient pas les résultats que nous énumérons plus haut, sans la direction puissante et intelligente que leur donne la capitale de l'empire ottoman, le grand centre religieux et politique du mahométisme. Le Sultan actuel est, depuis son avènement au trône, l'objet de minutieux examens de la part des hommes politiques et des publicistes. On a beaucoup parlé de ses idées politiques, on a presque tout dit sur sa manière de gouverner, sur ses projets par rapport aux affaires intérieures et extérieures de la Turquie. Personne, que nous sachions, n'a vu jusqu'ici le sultan Hamid, Khalife des Croyants. Cependant, ce point de vue serait le plus curieux et à coup sûr le plus intéressant pour les puissances européennes qui comptent des sujets musulmans dans leurs possessions soit en Europe, soit en Asie, soit en Afrique. Hamid II n'est pas le premier souverain venu. Depuis deux siècles la Turquie n'a pas vu un padischah si actif, si intelligent et si patriote, — à l'exception peut-être de son grand-père, le sultan Mahmoud. Sans doute il a des défauts, et sa faute principale est de concentrer en ses mains tous les fils qui mettent en mouvement la grande machine gouvernementale : il ne veut laisser aucune initiative à ses ministres ni aux hommes politiques qui pourraient lui faciliter cette lourde tâche. Mais à côté de ces défauts, il a de grandes qualités qui l'auraient rendu redoutable comme homme politique et comme chef suprême du monde mahométan, s'il était monté sur le trône en d'autres temps.

Mais laissons de côté son rôle politique. Étudions-le comme simple khalife. Il excelle dans ce rôle, il travaille avec zèle et succès à la propagation de l'islamisme. Il est incontestable que les espérances du monde musulman au point de vue religieux sont beaucoup plus grandes aujourd'hui qu'elles ne l'étaient il y a dix ans, et cela grâce au sultan Hamid. Les musulmans de la Turquie commençaient à se permettre bien des libertés en fait de religion dans les dernières années du règne du sultan Aziz. Un exemple frappant de ce relâchement dans la pratique du mahométisme était la non observation des commandements du Coran pendant le mois sacré du Ramazan. On voyait des Turcs manger, boire ou fumer en plein jour pendant le mois de jeun. La police n'y faisait pas attention ; elle laissait faire. A l'avènement du Sultan actuel tout changea. Une ordonnance de police enjoignit aux fidèles de remplir ponctuellement leurs devoirs religieux sous peine d'être arrêtés et emprisonnés. Cette ordonnance leur prescrivait en outre d'aller prier dans les mosquées aux heures indiquées, pendant le mois du Ramazan, de ne pas rester dans les cafés, ou ne pas flâner

dans les rues et sur les places publiques. C'est le retour aux premiers temps de l'islamisme. Le Sultan donne le bon exemple. Musulman convaincu il remplit ses devoirs religieux avec une scrupuleuse exactitude. Tout son entourage s'évertue à l'imiter, autant par crainte que par respect. Le Sultan voudrait voir tous les habitants de la terre se convertir au mahométisme et il y travaille. Il est plein de joie lorsqu'il apprend qu'un chrétien a embrassé la foi musulmane. Si ce chrétien est une personne de notoriété, — et on en a vu dans ces dernières années, — il le comble de présents et d'honneurs. Il s'enquiert de la situation sociale de tous les nouveaux convertis et donne des ordres afin qu'on les traite avec douceur et générosité. Il croit que, tôt ou tard, le christianisme finira par céder le pas à l'islamisme. Il disait dernièrement à ce propos : « Le christianisme a fait son temps; c'est à l'islamisme maintenant qu'appartient l'avenir. Voyez l'Angleterre : elle vient de donner le bon exemple. »

A Liverpool, en effet, quelques Anglais s'étaient convertis à l'islamisme. La nouvelle avait causé une grande joie à Constantinople. Quelque temps après, d'autres Anglais, dont un clergyman, imitèrent l'exemple de leurs compatriotes, et c'est ainsi qu'une petite communauté musulmane anglaise s'est formée dans cette ville. A l'heure qu'il est, il existe une petite mosquée à Liverpool, et un *imam* (prêtre) envoyé de Constantinople y explique tous les jours les préceptes de la foi musulmane.

Le Sultan est le défenseur le plus zélé du panislamisme. Ce mot n'est pas la vaine expression d'une idée abstraite ; c'est en religion ce que sont en politique les mots panslavisme, pangermanisme, etc. Le Sultan voudrait voir tous les musulmans de la terre se concerter ensemble et agir en vue de la défense de leur religion contre le christianisme. Il voudrait voir aussi tous les fidèles lui obéir et le reconnaître comme chef suprême de l'islam, comme tous les catholiques reconnaissent le Pape et lui obéissent pour tout ce qui concerne les intérêts du catholicisme.

D'ailleurs, de tous les souverains de l'Europe, c'est Léon XIII que le Sultan admire le plus. Il le considère comme un des plus grands hommes politiques de l'Europe contemporaine, et le prend pour modèle dans sa politique panislamique. Il suit avec attention toute la politique du Pape, il étudie avec une grande assiduité les mesures que prend le Saint-Siège pour défendre les intérêts du catholicisme et augmenter le prestige de la Papauté. Il veut appliquer les mêmes moyens, mais à sa façon sans doute, à la défense des intérêts de l'islamisme. Ses regards sont tournés depuis quelque temps vers l'Afrique, car c'est là qu'il voit un danger pour l'avenir du monde musulman : l'Algérie se trouve sous la domination d'une puissance chrétienne. La Tunisie échappa aussi à la domination directe ou indirecte du khalife. Au Maroc, la situation ne lui paraît pas rassurante du tout. Il craint que ce pays musulman ne soit aussi partagé entre deux ou plusieurs puissances chrétiennes. L'Égypte se trouve dans les mains des Anglais qui ne paraissent pas disposés à l'évacuer de sitôt. Les affaires du mahométisme, sous le rapport de la domination politique musulmane, marchent mal. Pour le moment on ne peut pas agir ou l'on n'agit que pacifiquement, toujours dans le secret. Le Sultan, comme chef spirituel des croyants, dirige de son palais ce mouvement religieux qui pourrait un jour se transformer en mouvement politique. Les émissaires partent de Constantinople, porteurs des ordres du khalife aux cheiks de l'Afrique septentrionale jusqu'au Maroc. Ces émissaires entretiennent et attisent la haine du monde musulman contre la domination des *ghiaours*. Il ne peut pas y avoir de trêve entre l'Évangile et le Coran.

La lutte est continuelle et acharnée de la part des adeptes du Prophète, et, chose très importante à signaler, le Coran ne perd aucun de ses partisans dans sa lutte avec l'Évangile. Il n'y a pas d'exemple de musulmans se convertissant en nombre au christianisme. Dans les États musulmans comme la Turquie, la conversion n'est pas possible, car malgré la tolérance religieuse proclamée à chaque instant par le gouvernement de Constantinople, un Turc qui répudierait le Coran pour devenir chrétien serait tout de suite arrêté, jeté en prison, et Dieu sait le sort qui lui serait réservé. Mais l'attachement des musulmans à leur foi n'est pas affaibli par le fait de la domination chrétienne. La preuve, c'est que dans tous les pays musulmans soumis à une domination chrétienne ou dans les provinces turques annexées à divers pays chrétiens après la dernière guerre d'Orient, pays où la tolérance religieuse est parfaite, les musulmans restent musulmans. Les conversions au christianisme sont si rares qu'elles ne comptent même pas. Il y en a eu deux ou trois à Chypre, depuis que cette île est gouvernée par les Anglais, une ou deux en Thessalie, en Bulgarie et en Bosnie, et c'est tout. Les missionnaires chrétiens ne peuvent pas se vanter de leur succès auprès des enfants de l'islam.

La mesure de cette sollicitude du Sultan pour les musulmans du globe entier est donnée par l'accueil que tous les musulmans des pays soumis à des chrétiens trouvent auprès des autorités locales lorsqu'ils émigrent en Turquie. Une commission dite « des émigrés » siège actuellement à Constantinople et fonctionne régulièrement. Cette commission, qui ne manque pas de besogne assurément, a des sous-commissions en province qui travaillent avec la même régularité que la commission de la capitale. Le Sultan a recours à tous les moyens possibles pour faciliter cette émigration. Il fait distribuer aux émigrés des terres en Asie Mineure, leur fait bâtir des mosquées, des écoles. Plusieurs villages sont ainsi fondés dans la Turquie d'Asie,

et le mouvement d'émigration s'accentue. En ce qui est des Algériens qui émigrent en Turquie, le Sultan a promulgué, il y a quelque temps, un iradé qui exempte pour vingt ans du service militaire tous les Algériens qui quittent leur pays pour se fixer définitivement en Turquie.

Sans doute le Sultan, comme chef spirituel de tous les musulmans, ne fait que son devoir en travaillant à la propagation de sa foi qu'il croit divine, et, par conséquent, supérieure à toutes les autres. Mais, si nous examinons cette activité du Sultan au point de vue des intérêts des puissances chrétiennes qui ont des sujets musulmans ou qui possèdent des provinces et des colonies entièrement musulmanes, la question change soudain d'aspect, et nous ne saurions trop répéter que cette activité du Khalife des croyants peut devenir un danger pour les intérêts de ces puissances. Quand le mahométisme sera propagé dans toute la partie nord de l'Afrique et s'avancera vers l'intérieur de ce continent, alors il faudra bien compter avec cet élément musulman. Le nègre, qui est poltron et pacifique, tant qu'il est idolâtre ou ne professe aucune religion bien définie, devient belliqueux et courageux même en embrassant le mahométisme. On lui inocule, en même temps que les préceptes de sa nouvelle religion, la haine contre les chrétiens. Mais il ne faut prévoir de si loin l'avenir pour montrer le danger qui peut résulter de l'explosion du fanatisme des musulmans de l'Afrique contre la domination chrétienne. Le danger peut éclater d'un jour à l'autre à la première tentative que ferait une puissance européenne pour s'emparer d'une nouvelle province musulmane de l'Afrique.

Les convoitises de l'Italie sur la Tripolitaine inquiètent beaucoup le Sultan et ses ministres. Ils craignent continuellement un coup de main, une descente soudaine des Italiens sur le littoral tripolitain. Des mesures contre toute éventualité de ce genre sont prises depuis longtemps. Il existe actuellement dans cette province turque trente bataillons de troupes régulières, choisies parmi les meilleures de l'armée du Sultan. Le ministère de la guerre, malgré la pénurie constante du trésor ottoman, pourvoit presque régulièrement aux besoins de la défense de la Tripolitaine ; il s'y trouve des munitions de guerre en quantité plus que suffisante, et les dépôts d'approvisionnement militaires sont bien fournis. Les Italiens doivent y penser à deux fois avant de tenter un coup de main sur cette province africaine du Sultan. Ils y trouveront une résistance à laquelle ils ne s'attendent pas. Ce ne serait plus une affaire de Massaouah, une Abyssinie divisée par des luttes intérieures qui leur ferait opposition. Ils auraient devant eux les meilleurs soldats de l'armée ottomane secondés par tous les musulmans non seulement de la Tripolitaine, mais de tous les pays de l'Afrique septentrionale, des bords du Nil jusqu'à Mogador. A supposer même qu'ils parviennent à débarquer sans trop de difficultés et qu'ils gagnent une ou deux batailles sur l'armée turque, — ce qui est à contester — la guerre ne ferait que commencer. Sa durée ne peut pas être prévue. Ce sera une lutte acharnée du mahométisme fanatisé aux abois contre l'introduction d'une civilisation chrétienne. Le Sultan, quoique pacifique de son naturel et aussi pour des raisons politiques d'une certaine gravité, ne reculera cependant devant aucun sacrifice pour garder à l'islamisme son dernier boulevard politique en Afrique ; il est même disposé à contracter n'importe quelle alliance à ce sujet. Et puis, qu'est-ce que les Italiens cherchent en Tripolitaine? Désirent-ils l'avoir pour en faire une colonie importante comme l'est l'Algérie pour la France? Nous ne le pensons pas. A Rome on doit savoir, — et l'on sait certainement, — que la Tripolitaine n'est sous aucun rapport une seconde Algérie. C'est une province aride, pauvre, sèche. Désirent-ils l'avoir pour relever l'équilibre méditerranéen qui leur paraît détruit par la France en Tunisie et par l'Angleterre en Égypte? Mais cette expression « équilibre méditerranéen » est un non sens ; ce sont là de vains mots. Aucune puissance européenne ne peut être géographiquement comparée à l'Italie sous ce rapport. Il suffit que l'Italie soit forte à l'intérieur, et elle sera toujours la puissance méditerranéenne par excellence par sa situation géographique : elle coupe la Méditerranée en deux tronçons, pour ainsi dire. L'acquisition de la Tripolitaine ne fortifierait pas cette position admirable. Au contraire, elle affaiblirait l'Italie militairement, elle l'affaiblirait économiquement; les finances italiennes ne se trouvent pas et ne se trouveront pas de sitôt en état de permettre des folies coloniales, et un coup de main sur la Tripolitaine, ce serait assurément une entreprise insensée.

Mais cette question de la Tripolitaine n'intéresse pas seulement l'Italie et la Turquie : elle intéresse à un degré égal et même supérieur la France : une fois le fanatisme musulman excité au nord de l'Afrique, la lutte ne se bornerait pas à la Tripolitaine. Elle s'étendrait à tous les pays musulmans de ce continent, notamment à la Tunisie et à l'Algérie.

C. Chryssaphidès.

THÉATRES

Odéon : Réouverture. — *Frédérique*, comédie en quatre actes, de M. Générès.

On a été, ce me semble, assez dur pour la pièce de M. Générès ; on a dit qu'elle rappelait *Odette*, *l'Aventurière*, *la Fiammina*, *Frou-Frou*, *Renée Mauperin*, *le Fils de Coralie*, *Héloïse Paranquet*, que sais-je?... Et que, de ces emprunts successifs assez mal reliés au demeu-

rant, résultait une sorte d'incohérence assez fâcheuse. Je ne prétends pas qu'on ait eu tout à fait tort; et, s'il fallait discuter la donnée et la facture de la pièce, j'arriverais peut-être à la même conclusion que mes confrères. Non que j'accuse le moins du monde M. Générès de s'être « inspiré » des comédies qu'on a citées à côté de la sienne; je crains, seulement, qu'il n'ait un peu trop regardé l'humanité à travers les pièces de théâtre; si vous trouvez ma formule trop prétentieuse, disons qu'il s'est préoccupé davantage des effets de théâtre que de la logique des caractères et des situations.

Mais je me flatte d'avoir trouvé une solution plus « élégante ». Le malheur de M. Générès est d'avoir voulu suivre les errements coutumiers au théâtre contemporain. On sait qu'aujourd'hui on ne fait plus de pièces comme on les faisait jadis; on ne les fait pas seulement pour un théâtre donné, on travaille à proprement parler sur mesure; on fait un rôle pour une étoile, et pourvu que l'étoile puisse manifester son talent sous toutes ses formes, la pièce vaudra ce qu'elle pourra. Je m'étais amusé il y a quelque temps à prédire ce que serait la prochaine pièce de M. Sardou. L'auteur de *Frédérique* a voulu faire comme l'auteur de *Mme Sans-Gêne*. Seulement son étoile est une étoile mâle, si j'ose dire, c'est M. Albert Lambert le père. Je crois que tous ceux qui ont « suivi » l'excellent comédien seront de mon avis. Le nom de M. Albert Lambert, tout comme celui de M. Antoine, est significatif, si j'osais je dirais symbolique. Une pièce faite pour Antoine, vous prévoyez à peu près ce qu'elle serait. Du moment que *Frédérique* était écrite pour M. Albert Lambert, il fallait qu'elle fût ce qu'elle est; elle ne pouvait être autre chose. Voyez plutôt.

M. Albert Lambert est jeune d'allures, mais l'aimable rotondité de sa taille lui interdit l'emploi des amoureux. Ce sera donc un père, un père noble dans toute l'acception du mot, généreux, courageux et sensible. Mais ceci, c'est l'espèce père dans ce qu'elle a de plus général; pour en faire un personnage de théâtre, il faut un peu plus de précision, quelque chose qui particularise le père... A ce point, je suppose que M. Générès a dû être un peu embarrassé. Je crois que, depuis quelques années, l'excellent M. Albert Lambert a été, si je puis dire, « tous les pères », depuis le père cascadeur (*M. de Réboval*, où il a d'ailleurs été parfait) jusqu'au père adoptif (*Une page d'amour*). Examinons les choses de plus près.

La caractéristique de l'honnête talent de M. Albert Lambert, est la dignité. C'est pour cela qu'il a été si bon, — meilleur peut-être qu'il ne le croit, — dans la comédie de M. Brieux, où sa dignité sans cesse compromise et toujours affichée était d'une impayable drôlerie. Donc, ce sera un père digne. Mais un peu de hardiesse ne messied pas, de temps à autre. Puisque nous devons au Théâtre-Libre cette révélation que la dignité de la conduite actuelle ne prouve pas l' « irréprochabilité » de la conduite passée, supposons qu'Albert Lambert-père-noble-et-digne ait eu jadis quelques écarts de jeunesse. Étant donné d'ailleurs que l'estimable comédien ne peut être tout à fait méchant, il faut naturellement qu'il ait réparé sa faute. Une faute?... Au théâtre, c'est la séduction d'une fille sage. Il ne peut, pour les besoins de la pièce, l'avoir épousée. La « réparation » consistera donc en ceci: qu'ayant eu une fille de la jeune personne en question, il aura reconnu et élevé cette fille. Voilà déjà un point fixé. En voici un autre. M. Albert Lambert ne peut être que très respectueux des convenances ou même des conventions mondaines. Donnons-lui pour fille une personne indépendante, un peu plus libre qu'il ne faudrait, la jeune fille « bien moderne ». Encore une fois un peu de hardiesse ne saurait nuire, et le contraste est l'âme du théâtre. Ceci posé, il y aurait de quoi faire une pièce... Il y aurait presque trop, car cette histoire d'enfant naturel aurait pu inspirer quelque méfiance. Parmi les obstacles qui peuvent empêcher un mariage, celui-là est à coup sûr l'un des plus conventionnels. C'est à proprement parler un obstacle de théâtre; les développements seront donc uniquement « de théâtre », et les pièces que je citais tout à l'heure et bien d'autres avec elles, ont sans doute épuisé la matière. Mais songez que M. Générès travaillait pour M. Albert Lambert; ce n'est pas offenser cet aimable comédien de dire qu'il est un peu vieux jeu (me rappelant d'ailleurs que ce vieux jeu a produit d'estimables acteurs); c'est-à-dire que, parmi les divers sentiments qu'il pourrait avoir à exprimer, ceux qu'il rendra avec plus de sûreté seront précisément ceux qui ont quelque part, — la plus grande part possible, — de convention.

Les personnages trouvés, et si on se rappelle que ce sont des personnages de théâtre, quelles seront les épreuves traversées par Lambert père? En d'autres termes, que peut-il arriver, au théâtre, à un personnage tel que le comte de Blanchefontaine? A lui personnellement, pas grand'chose; mais, pour sa fille, vous devinez qu'elle s'amourachera d'un homme qui reculera devant l'idée d'épouser un enfant naturel; et, si vous pensez que la « loi » des contrastes ne saurait être trop souvent appliquée, en face de ce jeune-premier plein de préjugés, vous en placerez un autre, un « ingénieur », bien entendu, austère, loyal et tendre; je m'abstiens de le définir davantage; c'est le « jeune-premier », dans toute sa beauté. Et maintenant, un retour offensif de la mère. La pièce est faite.

Revenons à M. Albert Lambert. Puisque la pièce est faite pour lui, et qu'il est surtout éminent dans la dignité, il faudra lui donner toutes les occasions possibles de la montrer. Le fait est que nous assistons à toutes les manifestations possibles de la dignité au théâtre.

M. Albert Lambert est d'abord choqué des manières de sa fille; il se sent froissé dans ce qu'il a de plus cher, à la voir entrer en amazone, la cravache au vent et la parole cinglante; pour un rien, il lui rappellerait qu'ainsi faisait *Frou-Frou,* jadis, et que cela ne lui a pas réussi. Mais Albert Lambert sait être tendre. Il propose Delsart à Frédérique; celle-ci refuse, fond en larmes : « Je ne suis pas heureuse! » Lambert s'émeut. Brusquement, Frédérique accepte l'ingénieur; et Lambert, — un peu père de vaudeville, — trouve que tout est pour le mieux.

Mais voici le père de mélodrame. Frédérique, toujours éprise de Montbrun, le jeune homme à préjugés, le poursuit chez Mme de Saint-Price, une « hétaïre », qui, par un heureux hasard, est venue s'installer tout près du château de Blanchefontaine. Frédérique « attrape » la Sainte-Price, laquelle, — votre subtilité l'aura déjà deviné, — n'est autre que l'ancienne maîtresse d'Albert Lambert, la propre mère de Frédérique. *Ecce* Lambert! La scène s'anime; mais Lambert reste digne... Nous sommes au troisième acte, et vous aurez remarqué que Lambert n'a montré jusqu'ici que de la dignité; il faudrait quelque chose de plus corsé; mais quoi? J'imagine qu'il n'en sortirait pas, si Mme de Sainte-Price ne lui prêtait la main, et d'une manière assez singulière. Ne s'avise-t-elle pas de dire au comte : « Mon cher, Mlle Frédérique a du sang de fille dans les veines! » Si saugrenue que soit la réplique, Lambert, si j'ose dire, saute dessus, et vous entendez la réponse : « Vous dites vrai, car c'est votre fille! » Et tout aussitôt Lambert regrette ce qu'il a dit. Il est à noter que toute les fois que ce brave Lambert nous révèle quelque fait indispensable à la marche de la pièce, il le fait sans le vouloir: ici il révèle la parenté de Frédérique avec la Saint-Price : plus tard, et toujours sans le vouloir, il nommera Montbrun à l'irréprochable ingénieur. Faut-il insister sur ce que cette scène a d'invraisemblable? Elle serait presque inexcusable, si l'auteur n'avait un motif secret, celui de donner une attitude nouvelle à l'estimable Albert Lambert. C'est par cette cause encore, et par elle seule, que se justifie l'entrée invraisemblable de Montbrun. Mais ici, Albert Lambert est superbe; il se redresse, et du haut de sa dignité, dignité plus cinglante alors, il provoque Montbrun, salue, et sort. Et ce qu'il y a d'admirable c'est que, on le sent, le bon Albert Lambert est prêt à tout; je ne veux pas dire qu'il se livrera à toutes les extravagances, mais j'ai ce sentiment que, quoi qu'il lui arrive, il sait ce qu'il devra dire et faire. Son feu, — je ne sais trop si je me fais comprendre? — me rappelle ces « cahiers d'expressions » qu'on avait au collège, et qui, lorsque nous avions à faire parler Coriolan chez les Volsques, nous donnaient, non seulement une phrase d'une élégance un peu banale, mais sous la phrase, la pensée. Albert Lambert est lui-même un vivant cahier d'expressions; quand il provoque un homme (je veux dire un personnage) il sait le nombre de pas qu'on doit faire vers l'adversaire, comment il faut étendre le bras droit et le ramener progressivement le long du corps, comment il faut relever la tête, et tourner ensuite sur les talons... Il sait même ce qu'il faut dire, et je crois que M. Générès aurait pu se dispenser d'écrire sa pièce. M. Albert Lambert eût parlé comme il eût fallu! Il eût trouvé, je le jurerais, des phrases comme celles-ci : « ... Au théâtre, au bois, partout où ces créatures promènent leur insolence et leur fortune! » ou comme celle-ci : « Est-ce la braver que de ne pas la craindre? » ou « rougir sous l'affront ». Il les eût trouvées, je le jure!

Faut-il vous détailler les perfections d'Albert Lambert dans le dernier acte? Le danger des pièces ainsi faites, c'est un peu de monotonie; *Frédérique* n'y saurait échapper. Le danger encore, c'est que, même écrite par un fabricant aussi expert que M. Sardou, ces pièces-là sont toujours assez peu estimables. Certes, si je me suis amusé à taquiner cet excellent Albert Lambert, je ne confonds pas *Frédérique* avec tant d'autres productions de l'auteur du *Crocodile;* M. Générès n'a pas fait une bonne pièce; il n'a pas osé s'affranchir de conventions un peu trop usées; mais au moins n'a-t-il voulu faire aucune « spéculation ». Dans le cas présent, sa spéculation n'eût pas été bonne, je le crains. Peut-être, dans d'autres cas, ne le sera-t-elle pas davantage. Je le souhaite au moins de tout mon cœur; je souriais de la dignité d'Albert Lambert. Après tout, la dignité est une chose louable!...

JACQUES DU TILLET.

P. S. — On nous a donné, avant *Frédérique,* un petit acte intitulé *Premier nuage;* cela est bénin, bénin, mais je veux signaler au moins l'avenante bonne grâce de Mlle Varly.

J. T.

NOTES ET IMPRESSIONS

Peut-on varier?

J'ai entendu raconter que certains journaux menaient contre M. Humbert, député de Paris et président du Conseil municipal, une campagne assez vive sous prétexte qu'après avoir écrit des chroniques très violentes, il y a peu d'années, contre la Russie et l'autorité des Tsars, il se déclare aujourd'hui partisan de l'alliance russe. Quelques-uns de nos confrères, paraît-il, indignés de cette vire-volte, réclameraient la démission de M. Humbert, qu'on lui interdît de recevoir les marins russes et mille autres pénalités atroces.

Comme je n'ai pas lu les articles en question, comme

j'en ignore les auteurs, cela me met à l'aise pour dire ce que je pense de cette campagne malencontreuse.

Non pas que je m'intéresse particulièrement à M. Humbert que je n'ai pas le plaisir de connaître autrement que par ses excellentes notes de *l'Éclair*, mais parce que la chicane qu'on lui fait actuellement procède de ce dogme absurde et mesquin qui interdit aux gens de changer d'opinion.

***

Ce dogme est, hélas ! très répandu. Il a acquis presque une importance morale. Qu'on le transgresse, et aussitôt on se fait très mal voir. En dehors même du monde politique, chez les gens de la haute société, chez les bourgeois, dans le peuple, il a force de loi.

Telle est la règle : il faut toujours dire la même chose. Et quand on la viole, eh bien ! on est très près de passer pour un pantin, pour une girouette, pour un polichinelle, — les mots abondent, — et même pour un menteur, pour un imposteur.

Jolie conception du mécanisme de l'esprit humain, n'est-ce pas, et qui, comme toute idée morale, doit beaucoup aider à notre progrès intérieur, à l'essor de notre indépendance, à notre perfectionnement !

Mais tant pis. C'est trop amusant de pouvoir mettre les gens en contradiction avec eux-mêmes, et, au détour d'une discussion, de leur fermer la bouche en y collant cet emplâtre de leurs opinions anciennes :

« Comment, c'est vous qui me dites ça, vous qui, il y a cinq ans, me disiez... »

L'argument est irrésistible, suffocant comme un bâillon. L'interpellé en perd la respiration, le sang-froid, balbutie, s'excuse, cherche à accorder ce qu'il disait jadis avec ce qu'il dit aujourd'hui, à démontrer qu'il n'a pas changé, que ceci se déduit naturellement de cela.

Or c'est justement ce qu'il faudrait ne pas faire. Il faudrait répondre avec douceur :

« Effectivement, il y a dix ans, je disais ce que vous me rappelez... Mais aujourd'hui voici ce que je dis... »

Puis continuer froidement le développement de son idée, sans rendre des comptes sur les raisons qui vous ont fait changer, — avec aisance, assurance, comme si de rien n'était.

Les logiciens et les moralistes sont des gens très forts quand on consent à discuter avec eux. Mais pour peu qu'on fasse mine de leur passer sur le corps, ils s'écartent prudemment. Ils aiment mieux se taire, ronchonner par derrière et débiner en sortant, que d'accepter en face le choc d'une pensée bien résolue et bien armée.

***

Et là, dans ce cas spécial, comme presque chaque fois qu'on a affaire aux professionnels de la morale et de la logique, ce ne sont vraiment pas les armes qui manquent.

Il suffit qu'on ait de la sincérité une bonne notion, pour être en état de leur marcher dessus, le sourire sur les lèvres.

Car la leur, de notion, est pitoyable, ne tient pas debout.

Selon eux, selon la majorité, on dirait que la sincérité est une denrée extraordinairement rare, limitée, et qu'on n'arrive ici-bas qu'avec une toute petite dose de ce précieux baume, quelques gouttes à peine, une goutte pour chaque opinion sur les problèmes qui se posent.

Soit par exemple la question de la sympathie envers les Russes. On peut être pour ou contre. Il est donc nécessaire de choisir l'opinion en faveur de laquelle on usera de l'unique goutte dont on dispose. Vous la donnez à « contre ». Bon ! c'est votre droit. Seulement ensuite si vous vous prononcez pour, ne venez pas affirmer que vous êtes sincère. Sincère, vous ? Mais vous n'en avez plus de sincérité dans cette question. On sait bien que vous l'avez dépensée autrefois, que vous êtes vidé à tout jamais, complètement à sec ; et que la vague liqueur que vous cherchez à nous faire prendre pour de la sincérité, c'est de la camelotte, de la contrefaçon. Alors gare aux juges !

Heureusement que la sincérité est tout le contraire et que nous en recélons en nous des tas, des masses, des flots intarissables.

On peut être sincère toute sa vie, tant qu'on veut, en soutenant les opinions les plus opposées. A chaque instant, nous le voyons par l'expérience.

Il n'est pas d'homme un peu réfléchi, ayant une certaine intensité de vie intérieure, qui ne s'enflamme tous les ans, tous les mois, pour des idées nouvelles, des théories en antinomie absolue avec celles qu'il prônait la veille.

Doit-on dire qu'il ment, qu'il est de mauvaise foi ? Oui, c'est généralement ce qu'on dit. Changement est devenu synonyme d'imposture.

Les esprits ossifiés et stériles de certains tatillons se figurent que les autres sont à leur image, se sont figés, arrêtés, après quelques années d'exercice. Ils n'admettent pas qu'on ait de la spontanéité, de la verdeur, une poussée continue de pensée, quand ils n'en ont plus, eux, dans leurs cerveaux morts.

Ce sont ces messieurs-là qui criblèrent d'outrages et d'épigrammes M. Taine à la fin de sa vie. En 1892, il ne pensait plus comme en 1852. Comment s'expliquer ce monstrueux phénomène ? On trouva. On déclara qu'il avait menti l'une des deux fois.

Pas une !

On sait maintenant que les deux fois il avait dit vrai, c'est-à-dire que les deux fois il avait été sincère.

*
* *

Le premier devoir de ceux qui aiment à flétrir les variations d'opinions serait donc d'établir par un contrôle attentif la sincérité des changements, et de rechercher s'ils sont purs de toute considération d'intérêt, s'ils ont des motifs humains et vraisemblables. Puisque cette fois on paraît avoir oublié ces précautions, réparez donc l'oubli.

Essayez ainsi ce contrôle sur le cas de M. Humbert. Mettez-vous à sa place et refaites personnellement le parcours de son évolution.

Vous êtes de tempérament révolutionnaire. Vous avez été membre de la Commune, poursuivi par les tribunaux militaires de Versailles, condamné même, je crois, à l'exil. Vous revenez en France. Vous lisez les récits des écrivains sibériens de ceux qui ont décrit ces bagnes infernaux de l'Asie russe. Vous connaissez les souffrances présentes des nihilistes, les arrestations arbitraires suspendues là-bas sur tout le monde, l'affreuse tyrannie qui opprime tout un peuple. Vous êtes pris de pitié pour les martyrs, de haine contre l'oppresseur ; et vous écrivez ce que vous pensez, ce que vous sentez, avec énergie, avec violence même, sans songer aux conséquences qui en résulteront pour vous.

Plusieurs années passent. Vous êtes député, président du Conseil municipal. D'autre part, dans l'intervalle, nos marins ont reçu à Pétersbourg un accueil triomphal qui, quel qu'en fût alors le motif, engageait un peu ceux qui l'avaient organisé, cette même Russie, ce même tzar, cette même autocratie que vous maudissiez jadis. Toute la France se prépare à répondre à ces preuves de sympathie par des preuves semblables. Tous vos électeurs dont vous êtes en somme le représentant, dont vous devez, en somme, sinon suivre aveuglément du moins respecter les volontés, tous vos électeurs désirent que la réception faite à nos anciens hôtes soit somptueuse et grandiose. Alors à cause de ce que vous avez écrit autrefois, — et qui demeure, — il vous faudrait négliger les avantages possibles de ces fêtes, passer outre à cet élan populaire, ne tenir compte ni des intérêts patriotiques ni des devoirs civiques, pour vous cramponner à cette petite parcelle d'opinion ancienne, pour vous enfermer obstinément dans cette geôle étroite d'une vue toute particulière et de circonstance? Vous ne serez pas si coupable ni si niais. Et après avoir condamné le despotisme des tsars, vous vous déclarez en faveur de ce qui pourra favoriser l'alliance avec eux, gardant la conviction que vous êtes honnête, sincère encore, d'accord avec votre conscience qui vous a toujours poussé à dire ce que vous pensiez être le mieux et le plus vrai...

C'est à peu près cela qu'a fait M. Humbert. Serez-vous encore du côté de ses détracteurs? Non, n'est-ce pas?

Vous leur rappellerez plutôt, en guise d'avis, le mot d'un de ces doctrinaires du milieu du siècle, qu'ils affectionnent sans doute : « L'homme absurde est celui qui ne change jamais. »

Et pourquoi même, au fait, leur accorder cette concession d'une citation, vous embarrasser de cet appui suranné? Vous leur avez dit vous-même l'équivalent, ouvertement, directement.

Est-ce que cela ne doit pas suffire ?

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

FRANCE ET ITALIE.

Joseph Reinach, *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France; Naples et Parme,* 1 vol. gr. in-8°, 252 pages, Paris, Alcan. — Du même auteur, *La France et l'Italie devant l'histoire,* même format, 244 pages, même éditeur.

Dans le précieux recueil d'*Instructions diplomatiques* qui se publie sous les auspices de notre ministère des affaires étrangères, M. J. Reinach a assumé la tâche de publier les pièces relatives à Naples et à Parme. Suivant le plan adopté pour cette collection, il a fait précéder le volume d'une *Préface* donnant la suite et la logique des faits diplomatiques, éclairci les difficultés du texte par des notes très savantes, rédigé une courte biographie de chacun des ambassadeurs ou ministres plénipotentiaires de France employés à ces affaires italiennes.

On peut se demander pourquoi on a réuni en un seul volume deux États placés presque aux deux extrémités de l'Italie, Naples et Parme. Il y a pourtant entre eux un lien commun : tous deux ont été gouvernés par des souverains de la maison de Bourbon. On peut dire que toute la politique française pendant les deux derniers siècles de la monarchie n'a jamais perdu de vue ces deux trônes péninsulaires; dès 1648, dans le feu de la romanesque révolution napolitaine, c'est encore d'un prince français qu'il s'agit, le duc de Guise. Le couronnement de l'œuvre sera la conclusion du Pacte de Famille, qui unira dans une alliance étroite de sang et d'intérêt les quatre maisons bourboniennes.

Par-dessus cette politique de dynastie, M. Reinach a vu quelque chose de plus important : dans ces fragments d'Italie et ces lambeaux de monarchies bourboniennes, il a vu l'Italie elle-même, la France elle-même, leurs alliances et leurs conflits à travers les âges, et cette destinée, plus forte que les volontés humaines, qui devait faire un jour de la France l'instrument de la résurrection, l'agent de l'unité italienne.

De là l'ampleur de cette *Préface,* qui ne fait que toucher

à Naples et à Parme, et qui embrasse l'histoire des deux grandes nations latines depuis les temps lointains, crépusculaires, éclairés de lueurs d'azurs barbares, jusqu'à la guerre libératrice de 1859, jusqu'à cette étrange évolution de la politique italienne qui s'est accomplie sous nos yeux.

Si ample était cette *Préface,* dépassant à tel point la date *terminus* fixée par la commission directrice du *Recueil* à tous ses collaborateurs, que ce morceau n'a pu paraître que partiellement en tête du volume patronné par le ministère des affaires extérieures. L'auteur, dans la publication semi-officielle, a dû en retrancher tout ce qui est postérieur aux débuts de la Révolution française.

Or c'est précisément dans cette période tout à fait contemporaine que l'auteur exposait sa thèse avec le plus d'énergie, que les faits, plus clairs, plus importants, lui en apportaient la justification la plus éclatante. Ce n'était plus les rois ostrogoths ou lombards, Pépin et Charlemagne, Charles d'Anjou et Charles VIII, François Ier et Henri IV, Mazarin et le duc de Guise, Chauvelin et d'Argenson qu'il avait à invoquer comme témoins : ce qui entrait en scène, c'étaient les hommes de la Révolution, les armées victorieuses du Directoire, Napoléon et sa redoutable puissance de création et de direction, Napoléon III, enfin, le roi Victor-Emmanuel, Cavour, Garibaldi, ces pères de l'Italie moderne.

L'auteur, dans son volume des *Instructions,* s'est incliné devant les décisions prises au quai d'Orsay, mais il a publié à part sa *Préface* en son intégrité, et cette *Préface* se trouve être presque un volume. Il y a fait preuve d'une érudition qui surprend chez un publiciste mêlé à toutes les luttes du jour, d'une connaissance profonde des documents imprimés ou inédits; et en même temps le publiciste s'y retrouve dans la vive allure de l'exposé, la vigueur de la démonstration, la fougue et le pittoresque du style, l'ardente et lucide passion qui lui inspira *les Petites Catilinaires, la Foire boulangiste, le Cheval noir, Bruno le Fileur.*

Sa thèse est qu'aucun peuple n'a voulu aussi nettement et aussi obstinément que le peuple français l'indépendance italienne; même, malgré ses erreurs, ses défaillances, ses violences, il est le seul peuple qui l'ait voulue; qu'à aucun moment la nation italienne n'a été capable, en faisant *d'elle-même*, de réaliser son unité. Elle ne l'a pu ni sous les princes de la maison de Savoie, ni sous ceux de la maison de Bourbon, ni par la méthode Guelfe, ni par la méthode Gibeline, ni avec le pape ni contre lui, ni dans ses soulèvements de 1821, de 1833, de 1848, ni à Novare avec Charles-Albert, ni à Venise avec Manin, ni à Rome avec Garibaldi. Elle ne l'aurait pas pu davantage en 1859. « La triple démonstration est faite : il ne suffit pas, pour qu'elle retrouve sa liberté, que l'Italie abdique ses autonomies provinciales et qu'elle mette la maison de Savoie à sa tête : il faut encore qu'elle ait l'épée de la France; Orsini la demande avant de monter à l'échafaud.

Quel rôle a joué la France dans cette série d'événements? A-t-elle travaillé pour ou contre ses propres intérêts? « Pour un peuple qui n'a qu'à gagner, selon les principes des diplomaties orthodoxes, à être entouré de voisins faibles ou divisés, est-ce un titre de gloire, est-ce au contraire un acte de folie d'avoir versé son sang pour affranchir des opprimés qui auront le droit, sinon le devoir, d'user librement ensuite de leur indépendance au gré de leurs intérêts? C'est le lieu, en tout cas, de rappeler le mot de Joseph de Maistre. Si c'est un mal il aurait fallu y penser plus tôt. Je crois, en effet, avoir montré que cette pensée française de libérer l'Italie ne date point d'hier et remonte au plus loin de l'ancien régime, alors, comme de nos jours, intermittente, et compromettant ainsi elle-même ses résultats, mais alors aussi, comme de nos jours, généreuse et, par conséquent, digne de nous. »

*
* *

G. Giacometti, *La Question italienne, période de 1814 à 1860; aperçus d'histoire politique et diplomatique.* Paris, Plon, 1 vol. in-12, 394 pages.

C'est presque sous la même inspiration, d'examen loyal du passé, de sympathie pour le peuple italien, de regret que certaines choses, « généreuses et dignes de nous, » aient si mal tourné, d'espérance dans un avenir meilleur pour les relations des deux peuples, que M. Giacometti a entrepris cette même revue du passé : « La pensée qui a inspiré ce livre est une pensée de conciliation; le but auquel il tend, c'est de favoriser l'expansion des idées de solidarité latine. »

Il ne remonte pas aussi loin dans les temps écoulés que M. Reinach; il ne s'agit ici que de la période de 1814 à 1860, si féconde en cruelles épreuves et aussi en nobles joies pour l'âme italienne. Les lecteurs de la *Revue bleue* connaissent déjà M. Giacometti; il ne tient à l'Italie que par ses origines corses; mais c'est un Français. Ils savent, pour l'avoir lu ici même, combien il est dévoué à ses idées de conciliation entre les intérêts et les aspirations des deux peuples latins.

Nul n'était en position d'être mieux informé, et il a apporté dans le débat des documents inédits, de nature presque confidentielle. Lisez, par exemple, cet étonnant mémoire rédigé par Cavour pour le roi Victor-Emmanuel à l'occasion du mariage projeté entre le prince Napoléon et la princesse Clotilde. Toutes les objections du roi sont prévues, respectueusement réfutées. La mauvaise réputation faite au prince, surtout après sa fâcheuse retraite de Crimée, est remise en discussion. On l'accuse de manquer de cœur : quelle erreur! Et voici l'argument qu'on ne s'attendait pas à voir proposer à un futur beau-père, et qui rassurera son cœur paternel : « Que son cœur soit bon, la constance qu'il garde soit envers ses amis, soit envers ses *amies*, en est une preuve indiscutable. Un homme sans cœur n'aurait pas quitté Paris, au milieu du carnaval, pour faire une dernière visite à Rachel, qui mourait à Cannes; et cela, bien qu'il fût séparé d'elle depuis quatre ans déjà. »

Le mariage du cousin de l'empereur avec la fille de Victor-Emmanuel resserra l'alliance nouvelle. Celle-ci assura, par l'épée de la France, la délivrance de l'Italie.

Quelle délivrance ce fut, et de quel joug, il est de mode

aujourd'hui, pour certains Italiens, de l'oublier. La tyrannie autrichienne? Qu'est-ce que cela? Sans doute un lieu commun à sensation, invention de Silvio Pellico et des romanciers. M. Giacometti a cru bien faire en consacrant un chapitre à rafraîchir la mémoire de ces oublieux. Il leur rappelle, en quelques pages, ce que fut l'administration autrichienne dans le Lombard-Vénitien, ce que furent ses tribunaux, ses prisons, ses supplices. Pour arracher des aveux aux accusés, certains juges employaient la torture; d'autres, la belladone, qui les faisait délirer, et cette habile combinaison de police et de pharmacie entraînait de nombreuses arrestations. Le tribunal *stataire* ne connaissait qu'une peine: la mort. Quand elle était commuée, c'était en un *carcere duro*, qui était la mort lente. En 1849, des Milanais s'étant permis de manifester, la police se rua sur eux: on arrêta une vingtaine de personnes, dont trois furent condamnées aux fers et dix-sept à la bastonnade: parmi ces derniers, deux jeunes filles, l'une de dix-huit ans, l'autre de vingt. Voilà ce qui se passait à Milan, dix ans avant l'apparition des « pantalons rouges », vainqueurs à Magenta.

Ces « pantalons rouges », aujourd'hui en exécration à certains patriotes italiens, avec quelle ardeur le roi galant homme souhaita leur venue, avec quelle habileté Cavour la prépara, de quel enthousiasme Milan délivré les acclama. Oh! cela ne dura pas de longs jours. Le temps pour les Français de vaincre à Magenta et à Solferino, et le « pantalon rouge » avait cessé de plaire. A Gênes, où Napoléon III avait débarqué sous les arcs de triomphe, et dut, après Solferino, se rembarquer sous la protection de la police, impuissante à étouffer les manifestations hostiles. Il put voir, en passant, le portrait d'Orsini étalé aux vitrines de toutes les boutiques.

Pourquoi ce triste lendemain aux jours d'enivrante popularité et de victoire éclante? Parce que les Italiens estimaient que l'empereur français avait manqué à certaines promesses de son programme: « des Alpes à l'Adriatique ». Il fallut que Garibaldi rappelât aux Italiens qu'il y avait encore des soldats français qui, pour la cause de l'Italie, gisaient « blessés et mutilés sur leur lit de douleur ».

M. Giacometti a montré pourquoi Napoléon III avait dû renoncer à franchir l'Adige: l'Angleterre armait à force, l'Allemagne entière, la Prusse en tête, se préparait à passer le Rhin. Napoléon III comprit que la France ne pouvait lutter à la fois sur l'Adige et sur le Rhin, et qu'affronter une guerre européenne pour donner à l'Italie une province de plus, ce n'était pas le rôle d'un souverain français. Ce qui alors empêcha l'entière expulsion des Autrichiens, ce fut l'Angleterre, ce furent la Prusse et l'Allemagne.

Les mêmes, sans doute, qui ont voulu siffler Napoléon III à son passage dans Gênes, soutiennent aujourd'hui une autre thèse. Certes l'Italie n'aurait pu s'affranchir sans l'épée de la France; mais si elle doit de la reconnaissance à quelqu'un, c'est à Napoléon III, ce n'est pas au peuple français. Napoléon III étant mort, elle ne doit plus rien à personne. Donc, une statue à Napoléon III; contre le peuple français, la Triple alliance.

Napoléon III aurait été seul en France à vouloir la liberté italienne! Et savez-vous sur quoi ils appuient leur argumentation? Sur des extraits de *l'Univers* et du *Monde*. Ainsi l'unanimité de la presse française, officieux, libéraux, républicains, ainsi les acclamations dont la population démocratique de Paris salue l'empereur de décembre à son départ pour l'Italie, les drapeaux dont la France entière se pavoise aux télégrammes de Magenta et de Solferino, le silence désapprobateur dont le peuple des faubourgs attrista la rentrée du César victorieux, et, en somme, cinquante mille soldats français tués ou blessés pour la liberté, tout cela ne compte pas. Ce qui compte, c'est quelque article de Louis Veuillot.

M. Giacometti n'a pas de peine à détruire une telle thèse, encore qu'elle soit soutenue en Italie par des hommes de quelque renom, comme M. Chiala. Il n'a pas de peine à montrer ce qu'il y a d'étrange dans une politique qui, au lendemain de Solférino, fait de l'Angleterre le conseiller principal de l'Italie, pour jeter ensuite celle-ci dans les bras de la Prusse et de l'Autriche dédaigneuse. Il prouve que cette politique ne répond pas aux véritables sentiments de la nation italienne. Il dit nettement: c'est la politique de la dynastie, la politique de la maison de Savoie.

Mais on se tromperait en prenant ce livre pour un livre de polémique: c'est de l'histoire, conduite peu à peu, solidement documentée, et cet ouvrage restera un des meilleurs et des plus complets à consulter sur la grande crise européenne déterminée par la campagne d'Italie.

A. R.

Nouvelles de l'étranger.

BACON CONTRE SHAKESPEARE.

L'*Arena* de New-York a interrogé diverses célébrités américaines et anglaises sur l'importante question du véritable auteur des drames de Shakespeare. Des neuf réponses publiées jusqu'ici, une admet Bacon comme le seul auteur des drames shakespeariens; deux admettent une collaboration du philosophe et de l'acteur; les six autres sont d'avis que les drames de Shakespeare ont été écrits par Shakespeare lui-même. Telle est, notamment, l'opinion du naturaliste A.-R. Wallace, de M. Henry George, l'écrivain socialiste américain, et du marquis de Lorne, le gendre de la reine d'Angleterre.

*
* *

UN DRAME MUSICAL DE M. H. DE WOLZOGEN.

L'Opéra de Munich va représenter cet hiver un grand drame musical *Sainte-Foy*, dont le livret a été écrit, pour le compositeur Hans Sommer, par M. Hans de Wolzogen, le directeur des *Feuilles de Bayreuth*, l'ancien ami et confident de Wagner, aujourd'hui le chef de l'école philosophique wagnérienne.

*
* *

UNE NOUVELLE REVUE WAGNÉRIENNE.

Une *Revue wagnérienne* vient de se fonder à Bologne, en Italie; nouvelle et admirable preuve des progrès que fait d'année en année le wagnérisme dans la patrie de Rossini et de M. Mascagni.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

28 septembre 1893.

Avant de savoir comment la Chambre nouvelle se constituera et comment se classeront les partis, les députés qui ont de l'imagination font part de leurs projets aux journaux. M. Leconte, de l'Indre, veut obliger tous ses collègues à assister de leur personne aux séances et à mettre de leur main leur bulletin dans l'urne. Il est vrai que l'on a vu fréquemment la salle des séances désertée, et que l'habitude de confier sa boîte de bulletins à un collègue prête à de nombreux abus. Les électeurs des arrondissements tiennent beaucoup à ce que leurs députés soient assidus à leurs bancs et ne se permettent pas de faire l'école buissonnière. S'ils avaient un peu plus d'expérience, ils sauraient qu'on fait souvent meilleure besogne lorsque la moitié des députés ne sont pas là, et que leur absence est le service le plus utile qu'un certain nombre d'entre eux peuvent rendre à leur pays.

D'autres députés se proposent de demander pour leurs électeurs le privilège qu'ils exercent eux-mêmes si largement de voter par procuration. Les absents, les malades, ceux qui sont aux bains de mer ou à la chasse confieraient leur bulletin à un ami ou à une lettre bien cachetée, à l'adresse du président de leur section.

Il est certain que le nombre des abstentions va de plus en plus grandissant et que les élus, au lieu de représenter la majorité des électeurs, ne représentent dans un grand nombre de cas que des minorités de deux ou trois mille voix sur dix mille. Ce phénomène s'est manifesté d'une manière éclatante à Paris, à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, à Lille, à Nancy, etc. On peut dire que ceux qui ne votent pas sont, malgré leur nombre, une quantité négligeable dans la vie politique de la nation, et que le monde a été et sera vraisemblablement toujours mené par des minorités. Il n'est pas moins vrai que cette pénurie de votants, sous le régime du suffrage universel, diminue l'autorité du Parlement et le laisse plus faible devant les critiques de l'opinion.

Chacun s'exerce à trouver des remèdes : M. Lockroy va proposer, dès la rentrée, le rétablissement du scrutin de liste, avec la revision de la Constitution et l'amnistie générale. On peut prévoir l'accueil qu'il recevra; la majorité issue du scrutin parcellaire s'en trouve fort bien et n'est pas près d'y renoncer sans doute; on pourrait cependant lui signaler que les députés de l'extrême gauche socialiste se posent dès aujourd'hui en adversaires résolus du scrutin de liste.

Dans un banquet que vient de lui offrir son comité, M. Goblet a préconisé les mérites de la concentration radicale socialiste. Cette concentration-là est seule légitime pour M. Goblet, qui a fait une si rude guerre à l'ancienne concentration républicaine. Il s'en croit déjà le chef et le directeur, mais il pourrait bien n'être suivi ni par les socialistes ni par les radicaux. On se souvient encore avec quelles précautions M. Goblet se défendait d'être radical, et les socialistes ne verront jamais en lui un des leurs. Son propre journal, *la Petite République française,* qui compte maintenant parmi ses collaborateurs les socialistes les plus en vue, fait des réserves formelles sur ce discours de M. Goblet, qui risque de se trouver bientôt presque seul avec sa concentration.

Les mineurs du Pas-de-Calais ont proposé l'arbitrage huit jours après s'être mis en grève, et les juges de paix, qui étaient restés toute la semaine inactifs, ont offert leurs bons offices, comme la loi du 27 décembre 1892 leur en fait un devoir. Mais ce sont maintenant les Compagnies elles-mêmes qui refusent l'arbitrage proposé. Trente ou quarante mille hommes ayant abandonné précipitamment le travail et ne sachant comment le reprendre, se trouvent dans la situation la plus critique. Les promesses de grève générale, qu'on avait fait miroiter à leurs yeux, ne se réalisent pas, comme il était facile de s'y attendre avec un peu de réflexion. On acclame la grève générale dans les meetings de la salle Favié, on la vote en principe à Carmaux, mais on a soin de dire qu'on ajourne l'effet de ce vote à une date indéterminée.

La rage de la surproduction et la fureur de concurrence entre les compagnies sont une des causes les plus certaines de ces grèves périodiques, tant en France qu'en Belgique et en Angleterre.

Ainsi l'on comprend que la règle de huit heures, appliquée au travail des mines, peut devenir une garantie nécessaire de bon ordre et presque une loi de salut.

***

Au déjeuner qu'il a offert à Beauvais aux généraux et officiers, après la revue des 2e et 3e corps d'armée, M. le Président de la République a prononcé une de ces allocutions où il apporte toujours un tact si sûr et l'ardeur contenue d'un patriotisme grave et prévoyant.

Ce noble langage offre un contraste bien remarquable avec le ton d'exaltation et de bravade que prennent, en d'autres pays, les discours prononcés dans des circonstances semblables par les chefs d'État. C'est le premier magistrat et le premier citoyen d'une République libre et pacifique qui peut dire dans un banquet militaire : « La France, tout à la fois fidèle à ses amitiés, qu'elle est heureuse de fêter, et à ses traditions de courtoisie, peut, la tête haute, proclamer son sincère amour de la paix, convaincue que l'avenir appartient à la sagesse et à la droiture. »

M. Carnot a été aussi bien inspiré quand il a dit « qu'il retrouvait toujours avec émotion cette école du devoir et du patriotisme, où se conserve la religion du drapeau, où sont ignorées les funestes doctrines qui tendent à diviser la nation, à ressusciter les haines de classes éteintes par la Révolution, à effacer jusqu'au mot de patrie ».

Si l'heure des périls devait sonner, la France se trouverait tout entière unie, personne n'en doute dans le monde, appuyée sur sa vaillante armée, réservistes et soldats de toute catégorie, qui viennent de donner un nouveau témoignage de leur entrain, de leur vigueur et de toutes leurs solides qualités.

***

La réconciliation de l'empereur d'Allemagne avec le prince de Bismarck a éclaté comme un coup de théâtre; elle a été aussi brusque et aussi impromptue que l'avait été la rupture. C'est le 18 mars 1890 que le tout-puissant chancelier avait reçu son congé avec le duché de Lauenbourg en cadeau. Ces trois années ont été remplies par les vicissitudes de cette querelle prodigieuse entre Guillaume II et un sujet qui a su lui tenir si fièrement tête. On n'a pas oublié ce toast où l'empereur allemand s'écriait : « Un seul est maître du pays et celui-là c'est moi : je ne supporterai aucun maître à côté de moi ! »

M. de Bismarck ne s'est pas abandonné un seul jour dans cette situation terriblement difficile pour lui, et il a su résister au tonnerre avec autant de vigueur que d'habileté.

HECTOR DEPASSE.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — MAY & MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 15 TOME LII 7 OCTOBRE 1893

L'ARMÉE DU TSAR ALEXANDRE III EN 1893

Recrutement. — Organisation. — Mobilisation.

Le rapprochement entre la France et la Russie, amené d'ailleurs par une longue évolution, a pris à Cronstadt figure d'entente cordiale; après les événements qui se préparent à Toulon et à Paris, il faudra lui donner son vrai nom : c'est une alliance.

L'alliance franco-russe soulève hors de France de vives inquiétudes et de grandes colères. Dans la presse dévouée à la Triple-Alliance, on voudrait faire honte à la France de son union avec une nation « barbare » et un empire despotique. En France même, certains esprits, d'une autre génération, très rares, en sont encore à dénoncer les dangers que notre union avec la Russie fait courir à la « civilisation ». Ceux-là n'ont sans doute pas eu le temps de s'informer des progrès accomplis en Russie depuis bientôt un siècle, mais surtout depuis trente-deux ans. Ils croient que ce pays est toujours celui de Catherine II ou seulement de Nicolas Ier. Ils ignorent qu'après avoir produit Gogol et Pouchkine, il a enfanté Ivan Tourguénief, Dostoiévski, les deux Tolstoï; qu'il a des statuaires comme Antakolski, Kamenski, Piménef, des peintres qui s'appellent Aïvazovski, Véréchtchaghine, Sémigradski; que ses compositeurs, Glinka, Tchaïkovski, Rubinstein, comptent parmi les plus grands. Est-ce donc une nation « barbare » que celle qui a accompli sur elle-même, en quelques années, sans révolution, la réforme qui transforma en libres propriétaires vingt millions d'esclaves ; qui, pour le relèvement de la femme, a été aussi loin que les peuples anglo-saxons; qui possédait 250 lycées ou collèges de jeunes filles quand nous n'en avions, pour ainsi dire, pas? Quant à la forme autocratique de son gouvernement, on ne voit pas qu'elle ait entravé les manifestations du sentiment public, soit dans la question de l'affranchissement des peuples slaves du Balkan, soit dans la question française. Peut-être cette forme de gouvernement est-elle aussi légitime, aussi bien appropriée aux nécessités de la vie nationale, qu'en France la république ou ailleurs la monarchie constitutionnelle. La France elle-même, au lendemain de 1789, dans des circonstances devenues critiques, n'a-t-elle pas dû accepter la dictature, d'abord de la Convention, puis de Napoléon? On conçoit mal ces accès de pruderie libérale chez nos voisins de l'Est et du Sud-Est, où le régime parlementaire est surtout un décor, dissimulant à peine le pouvoir personnel. Les États-Unis, un peuple libre cependant, n'ont pas eu de tels scrupules: l'entente cordiale entre la grande république et l'autocrate du Nord ne date pas d'hier.

Notre alliance avec la Russie est donc légitime. Son utilité n'est point contestable. Même à l'intérieur, elle nous a rendu service : elle a créé un terrain commun, où les partis, si divisés sur tant d'autres questions, ont pu se réunir, où monarchistes, républicains, radicaux, ralliés, ultras ou modérés de toute couleur, se sont trouvés d'accord. Souvenons-nous de l'impression causée en 1891 par les scènes de Cronstadt : même des royalistes s'inclinaient devant ce drapeau républicain salué par les tonnerres de l'artillerie russe et se réconciliaient avec cette *Marseillaise*, qu'un empereur avait écoutée debout.

Cronstadt a certainement contribué au mouvement d'opinion qui, en France, a dissous les états-majors de la réaction et amené leurs troupes à la république.

Sur mer, la flotte française cesse d'être isolée. Dans nos luttes coloniales, nous avons un appui : la Chine, placée entre notre empire indo-chinois et l'empire russe d'Asie, songera plus difficilement à nous inquiéter sur le fleuve Rouge; on l'a bien compris à Saïgon et aussi à l'Association tonkinoise de Paris, qui a formé une délégation pour aller saluer les marins russes. L'Angleterre, qui supporte impatiemment notre voisinage sur le Mékong, est obligée de regarder vers cet autre voisin qui sans cesse se rapproche de Hérat et de l'Himalaya; cette considération a pu influer sur le dénouement pacifique du conflit siamois. En Égypte, nous ne sommes plus seuls à maintenir la cause du droit international.

C'est sur le continent européen que cette « entente cordiale », cette « solidarité politique », comme l'appelait naguère une note officieuse russe, nous est le plus précieuse. Il y a deux ans, on avait le verbe haut à Berlin; en Alsace-Lorraine subsistait le régime des passeports, et, encore le 14 mars 1891, l'empereur Guillaume II faisait savoir aux annexés qu'ils n'avaient point à en espérer de sitôt l'abolition. Après Cronstadt, on trouva en Allemagne qu'il devenait dangereux de prolonger cette manifeste violation du traité de Francfort : les passeports furent abolis, quoique avec des restrictions, le 21 septembre. En cette année 1893, la présence du prince royal d'Italie aux manœuvres de Metz avait été un crève-cœur pour tous les Français, surtout pour les survivants des batailles de Magenta et Solférino, parmi lesquels il y a certainement des Lorrains et des Alsaciens. Nous croyons volontiers que le prince royal est allé, malgré lui, fouler le sol de ce Lombard-Vénitien français, qu'il a dû en coûter au petit-fils de Victor-Emmanuel, qu'il a été contraint d'« obéir ». Qui donc à Rome a pu imaginer cet outrage à la nation française, au sentiment de la majeure partie de la nation italienne, au sentiment même de ce jeune prince de vingt-quatre ans? Peu importe. Quelqu'un nous a donné immédiatement le moyen de répondre à cette provocation, sans même qu'il soit nécessaire de prononcer le nom de l'Allemagne ou de l'Italie. Et quelle réponse à une intrigue médiocre, à quelques vaines paroles, que les acclamations de tout un peuple, le plus glorieux de l'histoire et qui n'a rien perdu de sa puissance, faisant sienne cette alliance si redoutable aux perturbateurs de la paix européenne!

Voici l'objection : Oui, la Russie est le plus vaste et le plus puissant parmi les empires du monde; mais c'est une puissance qui est longue à se mettre en mouvement; comme le dit de lui-même Ilia de Mourom, un des héros de l'épopée russe : « Sa force est si grande qu'elle a peine à la soulever. » Pour employer la langue militaire, « l'armée russe est lente à mobiliser ». La guerre sur les Vosges et sur les Alpes sera finie, avant que les têtes de colonne du tsar aient pu franchir la Vistule.

Ici encore on juge la Russie sur un état de choses antérieur. Il est très vrai que ses succès, dans la guerre d'Orient de 1877, ont été moins rapides qu'elle eût pu l'espérer, et qu'elle a eu des raisons sérieuses, — militaires et financières, — pour s'arrêter aux portes de Constantinople. Seulement la Russie de 1893 n'est déjà plus celle de 1877. Son armée n'est plus l'armée de la loi de janvier 1874, ou plutôt cette loi ne pouvait donner, quatre ans après sa promulgation, les résultats qu'elle donnerait aujourd'hui. Est-ce que la France avait, au lendemain de sa loi militaire de 1872, la même puissance qu'aujourd'hui, après que cette loi a sorti enfin son plein effet?

J'essaierai d'exposer ici les compléments qu'a reçus la loi russe de janvier 1874, les mesures qui ont été prises pour améliorer toutes les branches du service et notamment pour remédier aux lenteurs de la mobilisation. Je ne prétends révéler ici aucun secret; les faits que j'avancerai, je n'ai qu'à les justifier par les publications officielles, les études parues dans les périodiques militaires de France ou de l'étranger. Seulement, ces faits ne sont connus que des hommes du métier; ils ne le sont pas du grand public, qui n'a pu prendre la peine de coordonner les indications fournies de temps à autre par les journaux; peut-être que, rassemblés et coordonnés, ils seront pour lui comme une révélation.

*
* *

« L'armée russe est lente à mobiliser. » Cela tient à l'étendue même de l'empire. Cette étendue a pour conséquences d'abord une densité faible de population, ensuite un réseau trop lâche de voies ferrées.

La population de l'empire, d'après les derniers recensements, est d'environ 113 millions d'âmes, dont 96 millions dans sa partie européenne (la région caucasienne étant comptée avec les provinces d'Asie). Ce chiffre de 96 millions est presque le double de la population de l'empire allemand; il surpasse celui des populations réunies des deux empires allemand et autrichien; il est deux fois et demi celui de la France continentale.

Les 113 millions de sujets du tsar sont répartis sur d'immenses espaces. L'empire russe, y compris les provinces d'Asie, présente une superficie de 21 885 942 kilomètres carrés; son étendue est donc plus de 41 fois celle de la France; elle équivaut à celle

de 3 540 départements français. Si l'on s'en tient à la Russie d'Europe (et nous en déduirons encore la région caucasienne), la superficie est de 6 152 210 kilomètres carrés, plus de onze fois celle de la France, soit 980 départements français. — Ainsi la Russie d'Europe a onze fois plus d'étendue que la France et n'a que deux fois et demie la population de celle-ci. — Voilà dans cette grande force une grande faiblesse.

Imagine-t-on quel réseau de chemins de fer, quel réseau de routes, il faudrait à la Russie pour que la mobilisation de son armée s'effectuât dans les mêmes conditions que chez nous.

Au 1er janvier 1892, la Russie ne possédait que 32 381 kilomètres de voies ferrées; 29 000 environ pour le réseau *russe*, c'est-à-dire dans la Russie d'Europe (la Finlande mise à part) : moins que la France, qui en avait alors environ 37 873. Et, *comparativement*, combien c'est moins encore! Le réseau des routes et chemins qui aboutissent aux voies ferrées serait dans des conditions d'infériorité encore plus marquée.

Voit-on avec quelles difficultés cet empire avait à lutter pour obtenir une rapidité de mobilisation à peu près comparable à celle des États occidentaux? Eh bien! ces difficultés, il est presque arrivé à les vaincre. Pour comprendre à quels prodigieux efforts il a dû se livrer, il nous faut procéder par ordre, car les questions relatives à l'organisation militaire se déduisent les unes des autres.

Nous parlerons successivement du recrutement de l'armée, du chiffre de ses effectifs, de son organisation en unités militaires, du groupement de ces unités, des rapports de ce groupement avec les voies ferrées, et enfin des facilités de mobilisation.

*
* *

Le recrutement de l'armée russe date des lois de janvier 1874 et octobre 1876, sous Alexandre II; ces lois ont été modifiées par celle de juin 1888, sous l'empereur actuel. Alexandre III a réduit de 6 années à 5 la durée du service *actif*, mais il a porté de 9 à 13 le service dans la *réserve* : soit une augmentation réelle de trois années dans le service *effectif*. De plus, il a astreint à la loi militaire les populations chrétiennes du Caucase, qui en étaient exemptes. Ses sujets de la Russie d'Europe (y compris la Pologne, mais non compris la Finlande, qui, ainsi que les provinces d'Asie, porte un fardeau moins lourd) sont donc soumis au régime suivant. Tous les jeunes gens (sauf les prêtres, etc.) subissent l'obligation du tirage au sort. Sait-on à quel chiffre s'élève le total d'une *classe* en Russie? En 1891, à 994 248 hommes [1]. Le budget russe, aucun budget européen d'ailleurs, ne suffirait à instruire une telle masse de recrues. Le tirage au sort établit donc entre celles-ci deux catégories. Les jeunes gens de la première catégorie sont ceux qui accompliront le temps de service *normal*, à savoir: 5 ans dans l'armée *active* (de 21 à 25 ans); 13 ans dans la *réserve* (de 26 à 38 ans); 5 ans dans la *milice de premier ban* (de 39 à 43 ans): total 23 ans. Les recrues de la deuxième catégorie, qui ne recevaient, jusqu'à ces derniers temps, aucune instruction militaire, sont inscrites, pour une durée qui est également de 23 ans, dans la *milice de premier ban*, s'ils sont très aptes au service; dans la *milice de second ban*, s'ils y sont moins aptes.

Sur les recrues de la première catégorie, on remarquera que, le plus souvent, soit dans un intérêt d'économie, soit plutôt pour pouvoir instruire au même prix un plus grand nombre d'hommes, le service de cinq ans se réduit à quatre, et que des faveurs sont faites à ceux qui justifient d'une certaine instruction; le service dans la réserve s'augmente, par contre, d'autant. Même avec ces réductions, en prenant quatre ans pour la durée réelle du service actif, on voit que le soldat russe reste plus longtemps sous les drapeaux qu'en France et dans les deux empires allemands. Il peut donc y acquérir, y conserver ces qualités d'entraînement, de discipline et de solidité qui l'ont rendu autrefois si redoutable. A certains égards, en face des « nations armées » de l'Occident, il reste un soldat de métier. — Le temps passé dans la réserve est aussi plus long que pour toute autre armée européenne.

Au moment de la mobilisation des réserves, on ne tient compte ni de la classe à laquelle appartient le réserviste, ni de l'arme où il a fait son service actif, ni de la province d'où il est natif; tout est subordonné à la rapidité de l'opération, et sans distinction d'âge ou d'origine, les réservistes sont amenés au centre de formation le plus voisin. — *La réserve est une*, tel est un des axiomes du recrutement russe.

En ce qui concerne les recrues versées, après le tirage au sort, dans la milice *de premier ban*, on ne les laisse plus sans instruction militaire. D'après la loi, ils peuvent être appelés, jusqu'à l'âge de 25 ans, à faire deux périodes d'exercices, chacune de six semaines. Sous l'empereur actuel, des camps d'instruction ont été créés pour eux. Ceux des quatre *classes* les plus jeunes seraient appelés à combler les vides dans les régiments en campagne. Le reste constitue une sorte de levée en masse : c'est ce que les Russes appellent *Opoltchénié* et les Allemands *Reichswehr*.

Dans quelle proportion les recrues sont-elles réparties entre la première catégorie (service normal) et la seconde (milice)? Que devient cette énorme conscription annuelle de près d'un million d'hommes? Ce sont les besoins de l'armée et les ressources du trésor qui en décident souverainement.

[1] En France, la *classe* est d'environ 300 000 hommes.

En 1891, l'appel de la classe, rien que pour les provinces d'Europe, donnait 879 755 jeunes gens; on avait à y ajouter 88 657 *ajournés* des classes précédentes: d'où le total de 968 112. — Voici comment s'est faite la répartition : pour la formation du *contingent*, 260 000 hommes; ajournés, 100 773; classés dans la milice de premier ban, 211 191; dans la milice de deuxième ban, 315 531. Le reste comprenait les exemptés du tirage (prêtres, etc.), ceux qu'on déclarait impropres à tout service et autres non-valeurs (1).

Le chiffre du *contingent* est celui qui importe le plus. Depuis vingt ans, il n'a cessé de s'accroître : en 1872, il n'était que de 170 000 hommes ; en 1877, à la veille de la guerre d'Orient, il monte à 218 000 et reste sensiblement le même pendant plusieurs années ; en 1886, il atteint 235 000; de 1890 à 1892, 260 000.

On voit maintenant à quels effectifs peut s'élever l'armée russe. Rien que pour les recrues du service *normal*, c'est-à-dire sérieusement instruites, 23 classes à 290 000 hommes, soit 6 370 000 hommes, même en faisant la réduction de 20 pour 100 (habituelle en ces statistiques), fourniraient au moins 5 millions de combattants. Et n'y a-t-il aucune ressource à tirer des 23 classes de la milice au moins de premier ban, de ces 5 ou 6 millions de miliciens, dont bien 4 millions resteront en état de servir avant d'avoir atteint l'âge de 43 ans ? Rien à tirer des 23 classes de second ban, une masse de 7 millions d'hommes?

Négligeons ces milices, quoique, pour la mise en action au moins d'une partie d'entre elles, ce ne soit qu'une question d'argent. Revenons au service *normal*. Voyons comme sont encadrés les hommes de l'armée active et de la réserve.

***

L'empire de Russie est divisé en quatorze *circonscriptions militaires*, dont cinq en Asie (Transcaspie, Turkestan, Irkoutsk, Omsk, Amour), une pour la Finlande, une au Caucase, sept pour la Russie et la Pologne. De celles-ci trois ont une importance particulière, *parce qu'elles bordent la frontière austro-allemande* : ce sont celles de Vilna, Varsovie, Kiev. En seconde ligne et comme en soutien, celles d'Odessa, Pétersbourg, Moscou; plus en arrière encore, Kazan.

L'armée de la Russie d'Europe est composée de 19 *corps d'armée*, 21 en y comprenant la *garde* et les *grenadiers* (2). Leur répartition est déjà significative. Il y en a un au Caucase; trois dans la circonscription militaire de Moscou (le XIII et le XVII, plus les *grenadiers*); trois dans celle de Pétersbourg (I et XVIII, plus une partie de la *garde* ; deux dans celle d'Odessa (le VII à Sévastopol, le VIII à Odessa ; quatre dans celle de Kiev (le IX à Kiev, le X à Kharkof, le XI à Jitomir, le XII à Oumanev); quatre dans celle de Vilna (le II à Vilna, le III à Riga, le IV à Minsk, le XVI à Vitepsk); quatre dans celle de Varsovie (le V, le VI, le XV à Varsovie, le XIV à Lublin), plus des parties de la garde, des divisions de cavalerie détachées, etc.

Si l'on se reporte seulement à la *Dislocations-Karte* publiée à Vienne, en 1889, chez Artaria, et qu'on la compare à l'état actuel, on se rend déjà compte du mouvement énorme de concentration qui s'est produit dans la direction de la frontière austro-allemande. En 1889, il y avait encore des corps d'armée en Finlande, dans la circonscription de Kazan, etc. Le nombre des corps a été réduit; la distribution a été remaniée : le corps d'armée de Kazan a été reporté sur Varsovie; de même aussi la majeure partie de l'armée du Caucase. Les vraies circonscriptions frontières, celles de Varsovie, Vilna, Kiev, ont chacune quatre corps d'armée; en tout, 12 sur les 21 que compte la monarchie; 8 autres ont été cantonnés dans les circonscriptions de seconde ligne, Odessa, Pétersbourg, Moscou.

Au fur et à mesure qu'on avance de l'Oural ou du Volga, vers la frontière austro-allemande, on voit croître la densité des garnisons. Tandis que la circonscription militaire de Kazan ne compte plus que quelques escadrons de kosaks, tandis que l'armement des populations du Caucase a permis de dégarnir de troupes actives ce pays, la circonscription d'Odessa compte 72 bataillons et 51 escadrons, celle de Pétersbourg 100 bataillons et 52 escadrons, celle de Moscou 112 bataillons et 24 escadrons. Cela devient plus dense encore aux circonscriptions vraiment frontières : dans celle de Kiev, 140 bataillons et 127 escadrons; dans celle de Vilna, 162 bataillons et 73 escadrons; dans celle de Varsovie, 160 bataillons et 159 escadrons. Ces circonscriptions sont celles qui ont le moins d'étendue, et ce sont celles qui sont le plus surchargées de troupes. Déjà, dans la *Dislocations-Karte* de 1889, la place manque sur le territoire polonais ou lithuanien pour noter l'emplacement des corps d'armée, des divisions, des régiments, des batteries, des magasins militaires, des établissements de toute nature. Ce serait bien autre chose sur la carte d'aujourd'hui : l'ouest serait tout noir, et l'est presque blanc.

Ainsi, à l'extrémité occidentale du vaste empire, toute la force de l'empire; tous les sabres ont convergé sur un point unique, ou, si l'on veut, sur un front unique.

(1) [illegible] *Revue militaire de l'Étranger*.

(2) [illegible] Pétersbourg [illegible] Varsovie; les [illegible] Moscou; [illegible] une seconde garde impériale destinée à l'ancienne capitale de l'empire; tout au [illegible] corps d'élite. Il y a aussi une division [illegible] Tiflis.

Voilà une première constatation qui résulte du premier coup d'œil jeté sur une « carte de dislocation ». L'impression est encore plus vive quand on entre dans le détail et qu'on recherche de quelles forces se compose chacun de ces corps d'armée. La composition en est très variable, suivant qu'ils sont cantonnés loin de la frontière austro-allemande ou sur cette frontière même.

*
* *

Voyons d'abord de quels corps et de quelles armes se compose l'armée *active* de l'empire russe.

Elle comprend actuellement : — 1° *Chasseurs à pied*, 88 bataillons, dont 60 en Europe; 2° *Infanterie*, 897 bataillons; 3° *Cavalerie*, 671 escadrons, dont 352 de cavalerie régulière et 319 de kosaks (dénommés *irréguliers*, mais qui ont une organisation parfaitement régulière) et autres « irréguliers »; 4° *Artillerie*, 443 batteries; 5° *Troupes techniques*. Ces chiffres n'ont pu être atteints qu'à l'aide de créations qui datent du règne actuel : rien que de 1887 à 1893, il a été créé 8 bataillons de chasseurs, 40 bataillons d'infanterie, 54 escadrons, 31 batteries,

On peut compter encore autrement : — *Chasseurs :* 20 régiments à 2 bataillons, plus 4 bataillons de la garde et 4 du Caucase, sans compter les *droujines* (compagnies) de tirailleurs du Caucase (et nous laissons de côté ceux du Kouban, etc.). — *Infanterie :* 12 régiments de la *garde;* 16 régiments de *grenadiers;* 165 régiments d'infanterie de ligne. — *Cavalerie :* Pour la garde : 4 régiments de cuirassiers, 2 régiments de dragons, 2 régiments de hulans, 2 régiments de hussards, 2 régiments de kosaks du Don; 1 escadron de kosaks du Térek, 1 escadron de kosaks du Kouban, 1 escadron de kosaks de l'Oural; Pour la ligne : 48 régiments de dragons, 17 régiments de kosaks du Don, 2 régiments de kosaks de l'Oural, 3 régiments de kosaks d'Orembourg, 10 1/2 régiments de kosaks du Kouban, 2 régiments de kosaks du Térek, 1 régiment de kosaks d'Astrakhan, etc. — *Artillerie* : 96 grosses batteries (y compris 6 batteries de la garde et 4 du corps des grenadiers), 194 batteries légères (compris 12 de la garde, 16 des grenadiers, 10 des chasseurs à pied), 15 batteries de montagne, 43 batteries à cheval (y compris celles de la garde, des kosaks, etc.), 3 régiments de mortiers de campagne, etc. — *Troupes techniques et autres* : brigades du génie, train, chemins de fer, électro-techniciens, torpilleurs, etc. ; gendarmerie, douaniers de frontière, etc.

C'est ce qui donne, *sur le pied de paix*, un effectif de 30 574 officiers ou employés, 751 000 soldats, 140 000 chevaux, 35 000 voitures.

Comment se répartissent ces différentes armes entre les 21 corps?

*
* *

Sur le pied de paix, l'effectif *normal* d'un corps d'armée russe comprend : 1° deux divisions d'infanterie (chaque division est de 2 brigades, chacune à 2 régiments à 4 bataillons), 1 brigade d'artillerie (6 batteries à 8 pièces), 1 brigade volante de parc, 1 train divisionnaire : au total 40 000 hommes; — 2° une division de cavalerie, comprenant 3 régiments de dragons, 1 régiment de kosaks, 2 batteries à cheval, 1 train divisionnaire : au total, 4700 hommes; — 3° environ 1 000 hommes de troupes techniques. — Total général, pour un corps d'armée, de 45 à 46 000 hommes.

Cet effectif *normal* est celui des corps d'armée numérotés de I à XV.

Trois corps d'armée (XVI, XVII, XVIII) diffèrent de ceux-là en ce qu'aucune division de cavalerie ne leur est affectée.

Trois autres ont une composition spéciale : 1° la *garde* comprend 3 divisions d'infanterie et 2 divisions de cavalerie; 2° le *corps des grenadiers* comprend 3 divisions d'infanterie, mais pas de division de cavalerie; 3° le *corps du Caucase* est composé comme celui de la garde.

En dehors de ces 21 corps, et comptés à part, notons : 1° les 60 bataillons de chasseurs cantonnés en Europe, et groupés en brigades de 4 régiments chacune; 2° 3 divisions, dites *indépendantes*, dont deux (celles qui portent les numéros 20 et 21) sont cantonnées au Caucase, et la troisième (celle qui porte le numéro 40) est cantonnée près de Gomel, dans la circonscription militaire de Vilna; 3° 3 divisions de kosaks : division de kosaks du Don, division mixte de kosaks, division du Caucase.

En ce qui concerne la mobilisation de tous ces corps, l'opération s'effectue dans des conditions relativement meilleures que chez nous. Le principe est que *la mobilisation ne change rien à leur organisation.* Celle-ci n'est point troublée, comme chez nous, par des dédoublements; les unités constituées n'ont pas à s'occuper, à côté d'elles, de la constitution de régiments mixtes ou de régiments d'armée territoriale; elles n'ont point à leur fournir de cadres (officiers ou sous-officiers). *La mobilisation des troupes actives est absolument indépendante de la mobilisation des troupes de réserve.* Celle-ci s'opère à l'aide d'organes tout à fait distincts des troupes actives : ce sont les *troupes-cadres.*

La création des *troupes-cadres* est une trouvaille des plus ingénieuses, et c'est la nécessité qui a rendu les Russes inventifs; elle est un des traits les plus originaux de leur organisation militaire; l'honneur en revient tout entier au règne du tsar actuel. — L'oukase de 1887 constituait 110 *bataillons-cadres* (97 en Eu-

rope, 7 en Asie, 6 au Caucase et des *batteries-cadres*. Chaque bataillon comprenait 5 compagnies, dont chacune devait fournir un bataillon de réserve : soit 550 bataillons. — L'oukase de 1888 transforma un certain nombre de *bataillons-cadres* en *régiments-cadres* à 2 bataillons, chacun de 4 compagnies. — Les deux systèmes, *bataillons-cadres* et *régiments-cadres*, ont continué à coexister. — En 1892, nouvel oukase : les 28 *régiments-cadres*, alors existants, sont groupés, par 4, en 7 brigades de réserve : cela dès le temps de paix. Ces *brigades-cadres* doivent fournir, en temps de guerre, 7 divisions de réserve. — Des 110 *bataillons-cadres* primitifs, 53 ont été conservés. De leur chef, aux 7 divisions de réserve ci-dessus mentionnées, s'ajoutent 265 bataillons de réserve (pour 265 compagnies-cadres), soit 13 nouvelles divisions de réserve. Total : 20 divisions de réserve.

Ajoutons que la mobilisation des *régiments-cadres* étant plus rapide que celle des *bataillons-cadres* de 1887, les premiers sont tous cantonnés dans les trois circonscriptions frontières : sur les 7 brigades, 3 sont dans la circonscription de Varsovie, 2 dans celle de Vilna, 2 dans celle de Kiev. Les *bataillons-cadres* sont dans les circonscriptions de l'intérieur : Odessa, Moscou, Pétersbourg, Kazan, sauf 4 bataillons à Kiev.

Les *batteries-cadres*, au nombre de 38, donneront à la mobilisation 152 batteries de réserve, groupées en brigades de 4 batteries : soit 38 brigades. Elles formeront l'artillerie des 20 divisions de réserve.

Ces 20 divisions sont dites *de premier tour :* leurs approvisionnements sont constitués dès le temps de paix. A ces 20 divisions on prévoit qu'un nombre presque égal d'autres, dites *de second tour*, pourra s'ajouter. L'effectif des troupes de réserve serait alors porté d'environ 900 000 hommes à environ 1 500 000 hommes

Avant 1889, les *troupes-cadres* n'avaient pas seulement à fournir à la mobilisation les troupes de réserve; elles avaient encore à fournir les troupes de forteresse. En 1889, ces dernières ont été spécialisées; des *troupes-cadres de forteresse* ont été créées. — Ainsi, de même que la mobilisation des troupes actives avait été débarrassée de tout souci pour la mobilisation des troupes de réserve, la mobilisation de celles-ci a été allégée du soin de fournir au service des forteresses. — Les *troupes-cadres de forteresse* peuvent fournir, en cas de mobilisation, 250 000 hommes environ, dont plus de 200 000 pour la Russie d'Europe. — Ce sont eux qui, notamment, garniront les places de Pologne et de la frontière austro-allemande (1).

Comment se répartissent, sur le territoire de l'empire, les *troupes actives* et les *troupes-cadres ?* Ceci est encore très significatif. Dans les circonscriptions frontières, presque rien que des troupes actives, qui, en cas de mobilisation, peuvent immédiatement, dans le pays même, se compléter en réservistes et en chevaux; et seulement quelques *unités-cadres*, destinées à absorber le surplus des réservistes; — dans les circonscriptions intérieures, très peu de troupes actives, presque rien que des *troupes-cadres*. — Chacune de ces unités, *actives* ou *cadres*, draine le pays autour de soi, et, agissant sur une circonférence relativement peu étendue, n'ayant pas à se préoccuper de l'âge ou de l'origine des réservistes, se constitue presque avec la même rapidité. D'une part, les troupes actives passent du pied de paix au pied de guerre; d'autre part, les *unités-cadres* produisent les unités de réserve : les *compagnies-cadres* se développent en bataillons, les *bataillons-cadres* en régiments, les *brigades-cadres* en divisions. On ne risque pas de voir, ce qu'on a vu en France pendant la guerre de 1870-1871, des réservistes affolés courant de Dunkerque à Marseille ou réciproquement, parfois jusqu'à Oran ou Alger, pour chercher le corps auquel ils étaient censés appartenir (ce qui ne se verrait plus aujourd'hui : notre système de mobilisation est une merveille de perfection et de précision). Armée active et réserve, tout se mettra simultanément sur le pied de guerre.

Tout a été arrangé en vue de grouper immédiatement les divisions actives ou les divisions de réserve en *armées d'opération*. Les généraux qui sont à la tête des circonscriptions militaires russes n'ont pas à commander seulement le territoire, mais les troupes qui y sont agglomérées. Celles-ci, dans chaque circonscription, forment immédiatement *l'armée d'opération*; l'état-major de la circonscription devient, grâce à des modifications faciles, préparées d'avance, l'état-major de l'*armée*. Non seulement préparées d'avance, mais, dans certains cas, déjà réalisées. Elles le sont, naturellement, dans les trois circonscriptions frontières : Varsovie, Vilna, Kiev. Là il n'y aura même pas une nomination à faire; chaque officier, chaque employé sait, dès maintenant, quel sera son poste de combat.

En outre, dans ces trois circonscriptions, on a organisé de telle façon les « sections des voies de communication et des transports militaires » qu'elles deviendront, au premier ordre de mobilisation, les « directions des communications militaires de campagne ». Il en est de même pour tous les autres services techniques, d'intendance, de santé, etc. Tous ces services ont été perfectionnés, récemment, par toute une série d'oukases : en 1884, institution, dans les districts, des *subdivisions cantonales* de *réquisition*; réglementation de la *conscription des chevaux*; — en 1885, organisation des *trains régimentaires*, dis-

(1) *Revue militaire de l'étranger*, 1891-1892 (1er et 2e vol.).

tincts des trains *divisionnaires* et destinés à décentraliser le service des transports, chaque régiment ayant désormais le droit et la possibilité de pourvoir aux siens; — en 1886, organisation des parcs de munitions; — en 1887, organisation du service sanitaire; — en 1888, création de 5 *bataillons-cadres* du train, afin que le train des troupes actives soit débarrassé de tout souci au sujet des transports de la réserve.

Que les efforts du gouvernement n'aient pas été dépensés en vain, on a pu s'en assurer, non pas seulement sur ce papier, mais sur le terrain: en 1888, on a fait un grand essai de mobilisation; on a choisi, pour le tenter, la vaste circonscription de Kiev, dont la superficie équivaut à celle de 60 départements français; l'étendue du territoire, la densité relativement faible de la population (10 à 12 millions d'habitants), l'importance de la masse des troupes mise en mouvement (4 corps d'armée), ont donné aux résultats de l'expérience une portée considérable. Les difficultés eussent été bien moindres, par exemple, dans la circonscription de Varsovie (seulement l'étendue de 19 départements français).

*
* *

Il nous reste à étudier la mobilisation russe dans ses relations avec les voies ferrées. Nous avons déjà constaté l'infériorité du réseau des chemins de fer russes, infériorité *absolue* et *relative*, à l'égard, par exemple, du réseau français. Une autre faiblesse, c'est la multiplicité des administrations qui disposent de ces chemins: sur le total de 32 381 kilomètres, 11 000 environ sont exploités par l'État, 21 000 environ par des compagnies; et celles-ci sont au nombre de *trente-quatre* (elles étaient *cinquante* il y a quelques années!). De là un défaut d'unité, d'homogénéité dans la constitution du matériel; dans l'emploi du combustible (ici le bois, là le pétrole, ailleurs toutes les variétés de houille, d'anthracite, de lignite, de tourbe); dans le *rendement* des lignes; dans le recrutement du personnel; dans son savoir-faire; dans son esprit; dans sa nationalité même. Conçoit-on qu'encore en 1882, 50 pour 100 des machinistes étaient des Allemands, des Anglais, des Suédois; 20 pour 100 des surveillants de la voie étaient des Allemands, etc. Quant au personnel national, il manquait en général de cette science, de cette expérience, de cette ardeur, de ce feu sous le ventre, qui ont permis à certaines compagnies françaises de réaliser des miracles dans la mobilisation de 1870. Sur beaucoup de lignes, il ne passe, par jour, qu'un ou deux trains. La vitesse moyenne des trains est encore notablement inférieure à celle des trains français.

Nous n'avons montré, jusqu'ici, que les ombres du tableau. Constatons d'abord, puisqu'il s'agit d'une mobilisation dans la direction de l'ouest, que la presque totalité du réseau *russe* de 29 000 kilomètres couvre précisément le pays à l'ouest de la grande voie ferrée qui va de Pétersbourg, par Moscou et Kharkof, à Sévastopol. Ce réseau est donc beaucoup plus serré que ne le donnerait à penser la comparaison de son état de développement avec la superficie de la Russie d'Europe. Ici encore la partie ouest de l'Empire devrait, sur une carte, être fortement hachurée, tandis que la partie est resterait presque blanche.

Ce qu'il importe aussi, c'est de montrer les efforts qu'on a faits, depuis peu, pour remédier à un fâcheux état de choses. Au début de l'année de 1881, qui vit l'avènement d'Alexandre III, le réseau total ne comprenait que 21 221 verstes; à la fin de 1888, il en comprenait 26 091 (1); en septembre 1890, 26 654, soit 28 327 kilomètres (sans les chemins de fer de Finlande et la ligne transcaspienne). Nous avons vu la situation au 1er janvier 1892 : 32 381 kilomètres, dont environ 29 000 pour le réseau *russe*. Il y a donc eu progrès continu et même rapide. Ajoutons que c'est surtout *à l'ouest de la ligne Pétersbourg-Sévastopol* que les voies nouvelles ont été créées.

On a construit notamment les lignes de Rével, par Valk, à Riga et à Pskof; de Vilna à Biélostok, de Biélostok à Baranovitchi, de Baranovitchi à Vilna; de Pinsk, par Gomel, à Briansk; de Koursk, par Kiev, à Kasatine; de Kasatine à Rovno, à Oumane, à Chpola, Imérinka, Balta, Bielsk; d'Ivangorod à la frontière allemande; d'autres, en Crimée, en Ukraine, etc. Dans cette même année 1893, on a commencé la construction de plusieurs tronçons aboutissant, soit à la frontière allemande, soit à la frontière autrichienne. Beaucoup de lignes qui n'étaient qu'à une voie ont été refaites à deux voies, ce qui double leur faculté de transport : ainsi d'Odessa en Galicie, tout le long de la frontière autrichienne; d'autres, de Varsovie, de Vilna, à la frontière allemande.

Pour atténuer les inconvénients de la diversité dans le matériel et des pertes de temps occasionnées par les raccords, le gouvernement s'est appliqué soit à fusionner entre elles les petites compagnies, soit à racheter pour lui-même leurs lignes. C'est, naturellement, *dans la partie ouest* du réseau que ces rachats ont été le plus importants : citons celui de la ligne Brest-Litovski à Moscou.

Pour améliorer et nationaliser le recrutement du personnel, l'État a créé, en 1886, 28 *écoles techniques des chemins de fer*, auxquelles ne seront admis que des nationaux russes, et qui sont destinées à former les machinistes, chefs de trains, télégraphistes, etc.

(1) *Statistika Rossiïskoï Imperii*, année 1890, p. 172.

Pour assurer en temps de guerre le bon fonctionnement de ces chemins, on a créé, nous l'avons vu, la « section des transports », qui fait partie du grand état-major russe et a pour chef le « directeur général des transports » ; un « comité particulier », qui a pour président le chef d'état-major général ; enfin de nombreux organes locaux, tels que « directions de transports », « commissaires militaires des gares » : ceux-ci installés, dès le temps de paix, dans un grand nombre de stations. Des officiers du génie vont faire des stages de deux ans sur les divers réseaux et se préparent ainsi à occuper, en temps de guerre, les postes de « commandants de gares ».

La plus importante, la plus originale des mesures prises en vue de remédier aux lenteurs de la mobilisation, c'est la façon dont, en temps de paix, sont cantonnés les régiments. En France, où les circonscriptions militaires sont peu étendues et où le réseau des chemins de fer est très serré, il n'y a pas d'inconvénient à ce que régiments ou bataillons soient répartis sur toute l'étendue d'une de ces circonscriptions, casernés dans la plupart des villes ou bourgs, à leur propre satisfaction et à celle du commerce local. Bien peu de ces unités ont une marche à exécuter pour trouver une station de chemin de fer. Il n'en est pas ainsi pour la Russie : dans les mailles de son réseau ferré, même pour la partie ouest de l'empire, des régions grandes comme des provinces de France n'ont jamais entendu le sifflet d'une locomotive ; des villes importantes, de grands bourgs sont à plusieurs centaines de kilomètres de toute gare ; et c'est par milliers de kilomètres qu'il faudrait compter s'il s'agit de la partie est de la Russie d'Europe. — Donc, au lieu de disperser les régiments ou les bataillons dans des localités privées de toute communication, on les a cantonnés exclusivement à portée des gares, tout le long des voies ferrées. La figure ci-après peut seule donner une idée de cette distribution, étrange à l'œil, mais impérieusement commandée par les conditions de la vie nationale. Prenons, par exemple, les trois corps d'armée qui occupent, non toute la circonscription militaire de Pétersbourg, mais seulement les abords de ses voies ferrées. Vienne l'ordre de mobilisation, les troupes stationnées sur la ligne de Pétersbourg à Pskof monteront presque aussitôt en chemin de fer, chaque groupe à la station la plus rapprochée, et fileront dans la direction de Dünabourg et Biélostok ; elles seront suivies aussitôt, sur la voie dégagée par elles, de la garde et de la garnison de Pétersbourg ; sur la capitale se rabattront alors, de droite, et de gauche, pour prendre ensuite la même ligne, les régiments cantonnés de Rével à Pétersbourg et ceux qui s'étendent de Staraïa-Roussa à Tchoudovo. Il en sera de même pour tous les autres corps sur toutes les autres lignes. C'est ce qu'on appelle le « cantonnement en profondeur » (1). Il permet de gagner beaucoup de temps, chaque groupe d'un corps d'armée pouvant le même jour prendre à une station différente un train différent, tous dans la même direction. Comme le disait le feld-maréchal Souvorof dans son *Catéchisme militaire*, où cependant les chemins de fer ne pouvaient être prévus, « la tête n'attend pas la queue ». Ce système, outre les avantages d'une certaine concentration, présente en même temps ceux d'une certaine dispersion ; en donnant la possibilité d'utiliser comme garnisons un plus grand nombre de villes, sans nuire à la rapidité des transports, cette dispersion permet aux réservistes de joindre leur lieu de rassemblement en beaucoup moins de temps que si le corps d'armée, au lieu de s'étendre le long des voies ferrées, était massé *in globo* autour de quelque station importante.

*
* *

Pour compléter ce tableau de la préparation des Russes à la guerre, un mot des forteresses. Laissons pour l'instant les places sur la Baltique et sur la mer Noire, auxquelles on a pourtant activement travaillé. Occupons-nous seulement de celles qui regardent la frontière austro-allemande. Dès 1882, le grand Tottleben, le Tottleben du siège de Sévastopol, était appelé du gouvernement d'Odessa à celui de Vilna et se mettait à l'œuvre. De Varsovie, entourée d'une ceinture de forts détachés, il a fait une place d'armes formidable et comme le nœud des positions russes. Varsovie elle-même est inscrite dans un triangle formé par Novo-Georgievsk, Ivangorod, Brest-Litovski. Ce vaste ensemble se complète par Kovno sur le Niémen. Ossovets sur la Bobra, Doubno, Loutsk, Rovno, vers la frontière autrichienne. Cela, c'est le rempart de fer et de feu, qui, en cas d'une brusque irruption de l'ennemi, abritera, *en seconde ligne*, les opérations de la mobilisation russe. (*En première ligne*, celle-ci sera couverte par un rideau de cavalerie tant régulière qu'irrégulière, 359 escadrons, 60 000 sabres.) Au besoin, ces forteresses aideront à la défense des positions occupées par les armées russes, une fois mobilisées, si elles ont intérêt à ne pas prendre tout de suite l'offensive. Remarquons qu'à l'ouest de Varsovie et du cours de la Vistule il n'existe pas de forteresse importante : on peut en conclure que si l'on est réduit à se défendre, c'est seulement à la Vistule et au réseau des places fortes dont Varsovie est le centre que commencera la vraie défense.

Si l'on veut maintenant résumer l'œuvre accomplie depuis 1881 : — la loi militaire de 1874 modifiée et développée dans ses effets, — le contingent annuel

(1) *Éléments de la guerre*, par le colonel Maillard.

Signes Conventionnels

- ⊙ Chef-lieu de circonscription militaire.
- ○ Station importante des Chemins de fer.
- ☆ Place forte sur les frontières austro-allemandes.
- Limite d'États.
- Chemins de fer à voie unique.
- Chemins de fer à double voie.
- Stationnements des corps d'armée russe.

NOTA. — Sur ce croquis, nous n'avons pas porté les Chemins de fer (très peu nombreux) qui n'intéressent pas les stationnements des corps d'armée. — Le manque d'espace ne nous a pas permis de porter toutes les unités stationnées dans la circonscription militaire de Varsovie.

service normal porté de 218 000 à 260 000 hommes, — les mesures prises pour assurer l'instruction des réserves et même de l'*opolchénie*, — le nombre des bataillons, escadrons, batteries, augmenté, — cinq nouvelles brigades de chasseurs recrutées parmi les indigènes du Caucase, — la cavalerie de ligne accrue d'un tiers par la création des 5es et 6es escadrons, — dans l'artillerie, deux nouveaux régiments de campagne, — l'armement de l'artillerie et de l'infanterie porté au plus haut point de perfection actuellement possible, — le nombre, la composition, la résidence des corps d'armée totalement changés, — les forces principales de l'empire accumulées à la frontière la plus menacée, — la création des troupes-cadres, des troupes spéciales de forteresse, du train spécial pour les corps de réserve, — la réforme et le développement de tous les services techniques, — la création d'environ 11 000 kilomètres de voies ferrées, la réfection à deux voies de beaucoup des anciennes, le rachat ou la fusion des petites compagnies, l'instruction et la nationalisation du personnel des chemins de fer, l'organisation ou la surveillance militaire imposées à ceux-ci, — l'adoption du « cantonnement en profondeur », — la construction d'un système méthodique de forteresses, — le relèvement important des forces navales, — on est bien forcé de considérer les douze années du gouvernement d'Alexandre III comme le plus grand règne d'organisation militaire qu'ait eu la Russie, et l'un de ceux qui marqueront dans l'histoire européenne (1).

*
* *

Les expériences de mobilisation, dont nous avons parlé, permettent de prévoir, autant qu'on peut le tenter dans un problème dont les données varient d'un jour à l'autre, quelles seraient les phases de la mobilisation russe et à quelles dates elles pourraient se produire. — Une fois l'ordre de mobilisation lancé, du 1er au 5e jour, la cavalerie de l'armée et les kosaks des *trois premiers tours* seront prêts à partir; du 4e au 10e environ, les bataillons de chasseurs à pied, les divisions d'armée active, au grand complet, avec leurs réservistes encadrés, leurs chevaux de réquisition, leurs trains organisés; vers le 13e, les 20 divisions de réserve *de premier tour* (2).

Cela, c'est la préparation sur place, chaque corps à son centre de rassemblement. La seconde opération, c'est le transport par chemin de fer pour la concentration. Jusqu'ici l'opération a marché dans des conditions de rapidité comparables à ce qui se passerait dans le reste de l'Europe; mais à partir d'ici les Russes vont avoir à compter avec ce qu'ils appellent « leur grand ennemi, l'espace ». Les lieux de rendez-vous étant à peu près tous sur la ligne de la Vistule, on calcule qu'il faudra cinq à six jours à une division garnisonnée à Moscou pour se transporter à Brest-Litovski, à peu près autant à celles de Pétersbourg pour se rendre à Biélostok. Et encore les lignes qu'elles vont utiliser sont-elles à double voie. En général, les lenteurs tiennent moins à la longueur des lignes qu'à leur faible *rendement*. Évidemment, il ne s'agit guère que de perfectionnements de détail. Par ce qui a déjà été fait, on doit préjuger ce qui sera fait dans un avenir prochain. Chaque année, pour chaque corps d'armée, s'améliore la situation: ici on supprime les garnisons qui ne sont pas en contact avec la voie ferrée; là on construit un bout de tronçon, bizarre à l'œil sur une carte, mais qui a sa fonction militaire; partout on réalise des *gains de distance*, variant de 80 à 900 kilomètres. — En attendant, telle est la situation.

Elle n'est pas mauvaise cependant, puisque le retard portera uniquement sur les troupes qui viendront de Pétersbourg, de Moscou, de Crimée, du Don, et puisque la prévoyance du tsar a, d'avance, accumulé en Pologne, Lithuanie et Podolie, la majeure partie des forces de l'empire. C'est sensiblement vers le 20e jour que les bataillons de chasseurs, les 12 corps d'armée active, stationnés dans les trois circonscriptions frontières, leur artillerie, leurs 462 bataillons de ligne, leurs 359 escadrons, plusieurs divisions de réserve *de premier tour*, paraissent pouvoir être concentrés en *armées d'opération*, à leur poste de combat, sur la ligne de la Vistule et de ses places fortes : soit une masse d'environ 800 000 hommes. Vers le 30e jour, vraisemblablement, cette armée ou ces armées de première ligne seront renforcées en arrière, probablement sur le front de Biélostok à Brest-Litovski, par les troupes de Pétersbourg et Moscou (environ 300 000 hommes). Ce sera, en y ajoutant les garnisons des places fortes de la Pologne, un total qui atteindra rapidement 1 400 000 hommes et qui, successivement, indéfiniment, par la formation des réserves, se grossira de nouveaux renforts.

A ces forces s'opposeront, du côté du sud, toutes celles dont dispose l'empire autrichien, 8 à 900 000 hommes, à supposer qu'elles ne soient pas renforcées, comme on l'a dit, de corps d'armée italienne, qu'on voudrait avoir là, à titre d'auxiliaires sans doute, mais aussi comme gages, presque comme otages, des droites intentions de leur gouvernement; du côté du nord et de l'ouest, environ 400 000 soldats de l'empire allemand. Pourquoi disons-nous 400 000 seulement? Parce que, — ce n'est un mystère pour personne, — l'empire allemand entend réserver la majeure partie de ses forces pour tâcher de frapper d'abord

(1) [illegible] politique intérieure et extérieure de ce règne, [illegible] *Histoire de la Russie*, 5e édition, 1893, Hachette, ch. XXXIX, *Alexandre III*.

(2) *Revue militaire de l'étranger*, 1894, 2e vol.

un grand coup sur la France, pour conquérir sur elle une grande victoire, afin de reporter ensuite, par trains rapides, les régiments victorieux qui, faisant leur jonction, avec ces 400 000 hommes, opposeraient aux armées du tsar une masse imposante. Ingénieux calcul, mais qui ne peut se réaliser que : 1° *si* les Allemands sont victorieux des Français; 2° *si* ceux-ci, battus dans les premières rencontres, ne s'obstinent pas, comme ils l'ont déjà fait en 1870, à prolonger la lutte. Il y a donc bien des *si* pour la réussite de la combinaison prêtée à l'état-major de l'empereur Guillaume. On pourrait formuler d'autres *si*, d'autres hypothèses qui, si elles se réalisaient, exposeraient l'empire allemand à la plus terrible catastrophe : et *si* les Français étaient vainqueurs en Lorraine? et *si*, vaincus d'abord, ils refusaient de poser les armes, disputaient le terrain pied à pied, entraînaient encore une fois l'armée allemande dans les profondeurs de la France, en sorte que les 400 000 Prussiens ci-dessus dénombrés ne puissent recevoir de ceux-là aucun secours? Le premier de ces *si* n'est point improbable : l'armée française, après vingt-trois ans de sacrifices et d'efforts, est en état de tenir tête, toute seule, à toute l'armée allemande.

En attendant, prenons l'hypothèse admise par presque tous les militaires : contre environ 1 400 000 Russes, d'une part 900 000 Autrichiens, d'autre part 400 000 Prussiens, mais avec cette faiblesse dans leur situation militaire que Prussiens et Autrichiens seront séparés les uns des autres par ce grand bastion de la Pologne, d'où les Russes pourront à volonté, avec toutes leurs forces, tomber d'abord sur ceux-ci ou sur ceux-là. Ce qui se passerait alors? Il n'y a qu'un homme du métier qui puisse essayer de le préjuger. Comment les soldats prussiens se comporteraient-ils en présence de soldats russes? Les premiers ont presque toujours été battus par les seconds durant la seule guerre qu'ils se soient faite, celle de Sept ans. Comment se comporteraient les soldats autrichiens? L'histoire ne nous les a jamais montrés aux prises avec les Russes. Comment se comporterait l'empire autrichien lui-même, avec ses nationalités dont la crise exaspérerait les antipathies. Autre question non moins difficile à résoudre : Qui prendrait l'offensive? Les Austro-Allemands ou les Russes? Il paraît bien que l'intérêt des premiers serait de se tenir sur la défensive. Alors les Russes? Pour répondre il faudrait savoir quelle est la *doctrine* de leur grand état-major. Incline-t-elle à la guerre de positions? Il y a dans leur histoire des précédents : la guerre de Sept ans (Zorndorf, Kunersdorf), la Crimée. Préconise-t-elle une audacieuse offensive? Les brillantes campagnes de Thrace en 1829, en 1878, les paroles prêtées à Skobélef, ne sont peut-être pas des précédents admis par l'état-major russe d'aujourd'hui. Des militaires français, même des militaires russes, parmi les plus compétents, s'inquiètent de cette accumulation de forteresses dans la région de la Vistule. Si elles ne sont destinées qu'à couvrir les premières opérations de mobilisation, très bien. Mais si on les considère comme des positions inexpugnables où l'on peut attendre de pied ferme l'adversaire?

Voici qui serait plus précis. A supposer que l'armée russe occupe ses postes de combat pour le 30e jour de mobilisation, à supposer que soit les Russes, soit les Austro-Allemands se décident à l'offensive, ce n'est pas tout de suite qu'on pourra en venir aux mains. Il y a loin de Varsovie à Kœnigsberg, à Thorn, à Breslau, centres logiques des rassemblements prussiens; à Cracovie, à Przemysl, à Tarnopol, centres logiques des rassemblements autrichiens. Pour rapprocher les distances jusqu'à portée de canon, il s'écoulera, depuis le 30e jour de la mobilisation russe, plus ou moins de temps : deux ou trois jours, si ce sont les Austro-Allemands qui se décident à attaquer, sept ou huit, si ce sont les Russes; pas davantage assurément.

*
* *

Tout le monde sait la rapidité de la mobilisation française et de la mobilisation allemande; aussi les chiffres précédents montrent-ils que les Français seront depuis un certain temps aux prises avec les Allemands, peut-être avec les Italiens, quand le canon tonnera sur la Vistule ou la Vartha. Ceux d'entre nous qui craignent que nous n'ayons pas le temps de montrer ce que nous pouvons faire, à nous seuls, peuvent donc se rassurer. Est-ce à dire cependant que l'alliance russe nous soit, à cause de cela, inutile? Reportons-nous donc aux souvenirs de la guerre de 1870! Si, au lendemain de Sedan, c'est-à-dire sept semaines après la déclaration de guerre, on était venu nous informer que 1 600 000 Russes, ou seulement la moitié de ce chiffre, allaient tomber dans le flanc de l'Allemagne; si cette intervention s'était produite au lendemain de la capitulation de Metz et de la victoire de Coulmiers, c'est-à-dire environ trois mois après la déclaration de guerre; si même elle s'était annoncée au moment où Paris brûlait ses dernières cartouches, c'est-à-dire cinq mois après la déclaration de guerre... qui donc, en France, aurait pensé à subir la loi du vainqueur? Ce que Napoléon III avait follement rêvé en marchant à la frontière, ce que Thiers a vainement cherché dans ses pérégrinations diplomatiques à travers l'Europe, ce que Gambetta a espéré contre toute espérance lorsqu'il prétendait lutter même après la chute de Paris, — cela existe aujourd'hui. La formidable diversion dont l'idée seule fait frémir l'Allemagne, elle doit se produire, elle se produira, non pas après des

mois et des mois, non pas après la destruction d'armées entières et la chute de notre capitale, mais quelque chose comme cinq semaines après une déclaration de guerre, peu de temps par conséquent après les premiers coups de feu en Lorraine. Et les Russes tiendront sans doute à honneur de ne pas laisser, pendant si longtemps, tout le poids de la guerre tomber sur leurs confédérés.

L'alliance russe, *au point de vue militaire* et POUR LE MOMENT, ce n'est que cela : — et c'est cela. Moins peut-être que n'avaient rêvé les enthousiastes, assez pour que les politiques l'estiment à très haut prix. Tant que la France et la Russie tiendront ensemble, l'Allemagne pourrait bien, grâce à quelque combinaison comme celle indiquée plus haut, surprendre un succès ; mais l'Allemagne, même soutenue de l'Autriche et de l'Italie, ne peut pas vaincre la France et la Russie. Elle ne le pourrait pas, dans une guerre prochaine ; dans l'avenir, elle le pourra de moins en moins. C'est cet avenir qui jugera l'œuvre, tant glorifiée par elle, de Bismarck et de Moltke.

L'alliance russe, c'est encore autre chose : précieuse pour l'éventualité de guerre, elle est précieuse encore pour le maintien de la paix ; elle est un *préventif* contre les fantaisies guerrières qui pourraient éclore à Berlin ou à Rome : elle est un fait assez gros pour faire réfléchir les plus ardents ou les plus pressés. Elle peut être aussi un des grands facteurs de l'histoire future.

L'Allemagne se targue volontiers de l'avantage que lui donne sur nous sa *natalité* : on a dit là-bas que, tandis que la population de la France ne s'accroissait par an que de façon à nous donner un régiment de plus, la sienne s'accroissait, dans le même temps, assez pour donner à l'empereur Guillaume un corps d'armée. Assurément la natalité française est faible, et tout bon patriote s'en inquiète. Il reste à savoir si la natalité dans les divers pays n'est pas influencée par des causes d'ordre social et économique, inséparables d'un *certain* état de civilisation, et si l'Allemagne, parvenue après nous à ce même état, ne verra pas se produire chez elle le même phénomène, si ses *corps d'armée* de surplus ne se fondront pas aussi en simples *régiments*. Dès maintenant, qu'elle veuille donc bien comparer sa natalité à celle de la Russie. En 1878-79, la population de l'empire des tsars était au total de 96 millions d'âmes ; d'après les derniers recensements (1886-1890), elle est aujourd'hui de 113 millions. Augmentation en huit ans : près de 17 millions d'âmes. C'est presque la population de l'Espagne, plus du tiers de la population française, plus du tiers aussi de la population allemande. Donc, en 24 ans, la Russie s'accroîtrait d'un chiffre de population supérieur à celui de tout l'empire germanique. Les Allemands évaluent leur natalité par *corps d'armée*, eh bien, celle des Russes s'évalue par *armées* ! Toutes conditions restant égales, la Russie arrivera, nécessairement, à écraser l'Allemagne de sa supériorité numérique. Ce qui l'en a empêché jusqu'ici, c'est que la terre russe, un pays économiquement tout neuf, ne possédait pas les capitaux indispensables à sa mise en valeur. Son budget des recettes ne s'accroissant pas dans les mêmes proportions que sa population, elle n'était pas en mesure de faire rendre à celle-ci autant de résultats militaires que l'Allemagne ; elle ne pouvait pas, comme celle-ci, instruire presque tous les hommes de la conscription annuelle, ni, en de telles proportions, les pourvoir de fusils et de canons perfectionnés. Et de fait, tandis que l'Allemagne et la France sont bien près du maximum d'efforts, de charges et de résultats militaires, la Russie en est encore fort loin. A l'égard de l'Allemagne qui mettait en œuvre toute sa force, la Russie restait toujours dans la situation d'Ilia de Mourom. Mais voici que s'est reproduit le miracle qui aida Ilia à « soulever sa force », toute sa force. L'alliance franco-russe a ceci de particulier qu'elle associe deux peuples, dont chacun apporte à l'autre ce qui lui manquait. La France, précisément parce qu'elle est arrivée à un certain état de civilisation, a une natalité faible et de grandes ressources financières ; la Russie, qui s'augmente de 17 millions d'âmes en huit ans, était à la merci de la Bourse de Berlin. Elles ont enfin mis en commun leur ressources si diverses. Se doute-t-on à Berlin de ce que peut réaliser avec l'argent français un pays qui comme la Russie est inépuisable en forces naturelles de tout ordre ; où la conscription des chevaux, en 1882, a constaté l'existence de 19 674 273 chevaux, dont 6 371 642 aptes au service de guerre (1) ? Les capitaux français trouveront dans un tel pays un excellent placement ; et, en outre, ils y enfanteront des merveilles.

Depuis 1887, année où la Russie s'est affranchie de la dépendance financière de Berlin, six ou sept emprunts russes se sont succédé sur le marché français. Veut-on savoir combien la France a prêté à la Russie : tout près de *trois milliards et demi* (2). A la vérité, cet argent a presque été uniquement employé à la conversion des anciens emprunts : la Russie a simplement changé de créanciers, s'est tirée des mains du Shylock prussien ; mais désormais tout emprunt russe en France ajoutera quelque chose à la mise en valeur économique de la Russie, à l'accroissement de son état militaire, aidera à mettre sur pied des régiments. L'empereur Guillaume s'est donné un mal énorme pour obtenir une augmentation de 60 000 sol-

(1) En France, le chiffre des chevaux classés n'est que de 800 000.

(2) S. Skalkovki (trad. par P. Nevski), *Les ministres des finances de la Russie* ; Paris, 1891.

dats ; il a dû, pour y arriver, dissoudre un Reichstag, jeter l'Allemagne dans la fièvre d'élections imprévues, faire le jeu du socialisme ; à grand'peine a-t-il obtenu du nouveau parlement l'effectif demandé ; peut-être faudra-t-il recommencer la lutte quand viendra le moment de régler la dépense. A quoi tout cela lui aura-t-il servi ? Sans faire tant de bruit, le souverain russe peut porter son contingent annuel de 260 000 à 300 000 hommes. A chaque enchère de l'empereur allemand, le tsar fera la surenchère. Ce n'est pas la Russie qui, à ce match, se lassera la première. Là-bas, l'épargne française fera lever une moisson de forces économiques et de forces armées, qui paralyseront l'Allemagne dans l'essor de sa richesse comme de sa puissance militaire.

Si l'alliance franco-russe s'affermit et se maintient, une loi de l'histoire, une loi inexorable, se manifestera ; dans un temps long ou court, plus tôt ou plus tard, mais certainement, l'Allemagne sera hors d'état, financièrement et militairement, de soutenir son hégémonie ; et le jour des restitutions se lèvera. La France n'a que l'Alsace-Lorraine à lui réclamer ; mais les revendications d'outre-Vistule seront peut-être autrement rigoureuses. La conscience des races slaves, si longtemps écrasées par la race allemande, est maintenant bien éveillée, et dans la guerre de 1877, on a vu que cette conscience pouvait disposer d'armées. Les temps du *Drang nach Osten* sont finis pour l'Allemagne : c'est le reflux qui commence, le *Drang nach Westen* des nations slaves. Pour réussir en ce retour inéluctable, pour l'avancer d'un siècle ou deux, il ne manquait aux Slaves qu'une chose : l'annexion de l'Alsace-Lorraine la leur a donnée.

ALFRED RAMBAUD.

ANGELIN

Nouvelle.

I

— Bonne Amie, ton mari il est où ? demandai-je un jour à la vieille qui m'admettait dans l'intimité du petit jardin de la rue d'Assas, ce qui ne tirait guère à conséquence vu ses cheveux d'ivoire et les quatre ou cinq ans que j'avais alors.

— Je n'ai jamais eu de mari, mon petit, répondit-elle de sa jolie voix sombre qui semblait partir du fond du fin bonnet de tulle qui ne quittait jamais sa tête.

— Pourquoi ? Tu es bonne, tu sais des histoires, tu ne grondes jamais : je voudrais bien te marier, moi.

— Peu de gens pensent comme toi, mon pauvret ! Et puis, vois-tu, à vingt ans je grondais souvent, comme tu dis, j'ignorais toutes les histoires que je sais aujourd'hui, et puis j'étais si laide !

— Qu'est-ce que ça fait d'être laid ?

— Cela fait que les beaux jeunes hommes ne se soucient pas de vous, les aimât-on de tout son cœur.

— Dis donc, bonne Amie, est-ce que je suis laid ? parce que je veux me marier, moi !

— Bah ! les garçons n'ont pas besoin d'être jolis ; mais pour les filles le meilleur des présages c'est la beauté :

Beau visage — Bonne étoile !

toute ma vie, toute mon histoire en est la preuve.

— Ton histoire, eh ! dis-la vite : elle doit être si drôle !

— Mon histoire ! non, elle n'est pas drôle : c'est une histoire triste, triste ! Je te la conterai... plus tard.

— Quand plus tard ?

— Lorsque tu seras à même d'en profiter.

Elle m'embrassa silencieusement, à la manière des vieilles, dont le baiser semble lointain, assourdi, envolé, et je quittai le petit enclos, tandis que Bonne Amie regardait fixement le soleil, qui disparaissait derrière le clocher, là-bas.

II

Les années passèrent, j'oubliai l'histoire promise, puis je quittai la vieille rue, la vieille amie et le vieux petit enclos humide où végétaient un petit platane rabougri, de vieux pieds de violettes qui ne donnaient plus jamais de fleurs, deux petits lilas dégarnis et la grande rose trémière que je voyais sortir de terre en mars et qui, en août, me dépassait de la tête.

J'ai toujours eu une amitiée douce pour ce qui est vieux : hommes, murs, meubles ou chansons.

Je repris donc un dimanche le chemin de la rue d'Assas. Le progrès aux mains meurtrières n'avait pas encore touché à ce petit coin. Cependant le jardin me sembla plus sombre et plus étroit. C'est tout simple : j'avais grandi.

Fanchette voulut m'annoncer, je pris les devants, entr'ouvris la porte, et la chambrette jaune m'apparut, dans sa sérénité vieillotte. Les rideaux de mousseline à volants pendaient aux fenêtres et au lit ; le lion aux yeux de rubis soutenait encore la petite horloge, et les vieux petits portraits, en costumes démodés, de gens morts depuis longtemps fixaient leurs yeux éteints sur la bassinoire en pénitence dans le coin ; les vieux livres, dans leur reliure de cuir, alignés sur l'étagère ; les petites fleurs sans parfum qui se mouraient dans les vases, et devant le petit bureau

Louis XVI la bergère où se tenait ma vieille amie.

Un parfum vague, fade et doux, s'échappait de cet intérieur qui semblait enseveli depuis de longues années sous quelque cendre pompéienne.

Elle ne leva pas les yeux, et je pus considérer son profil aux traits irréguliers embellis par la sérénité que donne à la vieillesse la vie calme, confortable, monotone.

Devant elle s'éparpillaient divers objets qui me frappèrent par leur dissemblance et qui sortaient, un à un, d'un vieux coffre de velours fané.

Étrange rapprochement ! il y avait là un livre, un soulier d'enfant, des jouets, une baguette, des fleurs jaunies, que sais-je ?

Je saisis sa main séchée, que je baisai comme elle m'en avait donné l'habitude étant enfant. Elle poussa un petit cri, posa les doigts sur le coffret et leva vers moi son visage rougissant comme celui d'une écolière prise en faute.

Des larmes glissaient lentement le long de ses rides et le soleil riait sur le petit bonnet de tulle.

— Ah! c'est toi, cher enfant! tu m'as fait peur... j'étais si loin d'ici... Elle essuya ses yeux du revers de ses doigts. Je me tenais silencieux près d'elle, n'osant troubler une douleur inconnue.

On a dû te dire autrefois que la vieille demoiselle cachait un trésor dans une vieille cassette et causait avec lui des nuits entières. — Eh bien! il existe mon trésor: le voici!

Elle désigna les objets qui m'avaient intrigué.

— Lorsque je me sens plus triste et plus seule que d'habitude, j'ouvre ce coffret et je relis ma vie, mon roman de vieille fille. Car j'ai eu mon roman, moi aussi, petit ! Qui n'a pas le sien ?

Elle se tut. Ce roman je brûlais de l'ouïr et je n'osais l'interroger.

Elle reprit enfin :

— Tu n'étais pas plus haut que cela que tu voulais savoir pourquoi je me trouve seule au monde : triste sort de celles qui ne sont jamais mariées! Tiens, regarde celui qui en est cause, celui à qui j'ai consacré ma vie, qui aurait été mon mari si je n'avais pas été laide!

La miniature que Bonne Amie me tendit représentait un tout jeune homme, dix-sept ou dix-huit ans tout au plus. La peau d'une finesse et d'une blancheur adorables; les yeux clairs, profonds et rêveurs, voilés d'ombre sous l'arcade des sourcils qui se rejoignaient d'un pli amer. Le nez fin et long et le menton carré contrastaient avec la douceur exquise de la bouche enfantine; un cou de femme, que laissait à découvert la chemise de batiste, soutenait cette tête dont le front immense se perdait dans le brouillard d'or d'une chevelure folle, lumineuse, éthérée.

Il pouvait ne pas être beau : à coup sûr, il était charmant.

— Est-il joli, vois! Elle m'en faisait admirer tous les traits.

Tout petit il était ainsi, les dames s'arrêtaient dans la rue pour caresser ce bel enfant. Je crois le voir encore! J'avais cependant un an de moins que lui. Je l'ai toujours connu, tu comprends : nous sommes nés sous le même toit. Ce petit soulier est le premier qu'il ait mis, sa mère m'en fit don ensuite, son pied avait grandi : les enfants, cela change si vite! Maman l'avait gardé en souvenir de moi. Je ne le conserve, moi, que parce qu'il l'a porté.

Élevés ensemble nous devions nous aimer. Je pris de suite l'habitude de lui obéir, c'est tout simple : j'étais grande et forte, lui petit, fragile, délicat, sensible et nerveux. Il quittait bientôt un jeu pour un livre, et c'est lui qui m'apprit à lire dans ce vieux petit Berquin que voilà. Doux et patient, il restait des heures entières plongé dans ses rêveries ; s'il ne pleurait jamais, il avait par contre des colères effroyables qui le rendaient livide.

Sa mère mourut jeune, le pauvret passait ses journées à la maison. Le voyant toujours là, les grandes personnes ne manquaient pas de dire en souriant :

— Regardez-donc Angelin et Marceline, sont-ils gentils! Nous marierons ces enfants-là!

Rien ne l'énervait à ce point.

— Je ne t'épouserai jamais, me dit-il un jour, tu es trop laide! mais je t'aime bien quand même, ajouta-t-il doucement.

— Penses-tu donc que je veuille de toi? m'écriai-je furieuse; et d'une baguette que je tenais à la main, je lui cinglai le visage. Il ne dit rien : une balafre rouge lui traversa le front et deux larmes jaillirent de ses yeux. Angelin ne pleurait jamais. Je sentis une douleur très vive au cœur, je ramassai la baguette et m'enfuis en sanglotant.

Cette baguette, la voici!

A douze ans, Angelin faisait des vers qu'il me récitait au fond du jardin alors que nous étions sûrs d'être seuls. Je m'asseyais sur une grosse pierre moussue, il s'adossait à un chêne, et le vent souvent agitait ses cheveux. Était-ce sa façon de dire ou ses vers étaient-ils réellement beaux? Je ne saurais le dire. Jamais poète ne m'a causé une telle émotion.

Bonne Amie essuya ses yeux, soupira et reprit :

— Nous grandîmes ainsi : c'était le bon temps. Angelin venait d'atteindre sa majorité lorsque mourut son père, M. de Préfeuille; il se trouva ainsi à la tête d'une fort jolie fortune qu'il ne se soupçonnait pas, son père vivant très modestement et très retiré depuis son veuvage.

Angelin était libre, il en profita. Il quitta la maison où nous avions vécu, presque côte à côte, pendant vingt ans. Il changea complètement son genre de vie. Jusque-là j'étais « son seul ami » et l'existence de ce

grand garçon s'était écoulée entre son père, qu'il voyait fort peu, et sa mère et moi qu'il voyait toujours. Pour la première fois il se sentait homme. Il lia connaissance avec bon nombre d'étudiants, sortit beaucoup, devint mondain et dépensa follement son argent au détriment de sa santé qui avait toujours été délicate.

De loin en loin il arrivait à la maison, toujours en courant et à peine reconnaissable. S'il rencontrait là de jeunes filles et surtout de jeunes femmes, il s'accoudait derrière leur fauteuil et leur parlait très bas, fixant obstinément sur elles ses yeux rêveurs et souriant de ce joli sourire mélancolique qui était son principal charme.

Quant à moi, qu'il s'entêtait à traiter de « chère enfant », il plaisantait ma mine florissante, mes toilettes de pensionnaire et mes mains rouges qui faisaient mon désespoir!

Il était en deuil et sa tête paraissait très pâle dans tout ce noir. Ma mère le grondait doucement sur ses yeux cernés, ses joues creuses, son nez tiré et la ride qui s'accentuait entre ses fins sourcils. Lui, badinait et disait en lui baisant les mains :

— Que voulez-vous, chère madame, il y a si longtemps que je suis condamné! Tous les hommes dans ma famille ne dépassent pas la quarantaine. En me retirant à la Grande-Chartreuse je me prolongerais peut-être de six mois. Oh! franchement, ce n'est pas la peine. J'ai vingt ans, je suis seul au monde : je prends la vie par le bon côté et j'attends la mort le plus agréablement possible.

— Enfin! soupirait ma mère, quand tu en auras assez nous sommes toujours là, Marceline et moi : si tu éprouves un jour le besoin d'être dorloté, tu connais la maison!

Je n'étais pas coquette, je cherchais à le devenir; il ne s'en aperçut pas. Je commençais à craindre qu'il ne me demandât pas en mariage. A cette époque, on se mariait très jeune et toutes mes petites amies étaient mères de famille.

Angelin cessa ses visites et semblait nous avoir oubliées.

Ma vie devint plus triste de jour en jour; je parcourais avidement les gazettes, espérant y trouver le nom d'Angelin de Préfeuille. Je compris alors quelle distance nous séparait : il était riche, noble, lancé, plein de grâce et d'élégance; j'étais, moi, une bonne grosse fille, gaie, naturelle, sans fortune, très modeste et pourtant passionnée et un tantinet romanesque.

Maman voulut me marier, je ne voulus pas en entendre parler; je ne l'eusse jamais avoué : j'espérais, j'attendais Angelin...

Un an s'écoula. Un dimanche de mai, je me laissai entraîner à la campagne par des amis; en rentrant je trouvai ma mère avec un grand garçon assis à ses pieds. Avant que j'eusse eu le temps de le reconnaître, le grand garçon était debout, et après un : « Tu permets, petite sœur? » dont il n'attendit pas la réponse, il m'embrassa sur le front. Ce fut inconscient, je tournai la tête et lui rendis son baiser.

— Croirais-tu, Marceline, que j'ai aperçu ce vilain enfant planté devant la grille du jardin, les yeux dans les nuages, et je crois, ma parole! que, si je ne lui avais fait signe, il y serait encore ou bien il s'en serait allé sans monter me dire bonjour?

— Il y a si longtemps que je voulais venir, s'écria-t-il : plus je tardais, moins j'osais. A partir d'aujourd'hui, vous n'allez plus voir que moi, il faudra me mettre à la porte : on est si bien ici!... Tout est à sa place; rien n'est changé, Vous aussi vous êtes la même, chère madame, et Marceline! mais elle a encore grandi! Je puis bien l'appeler Marceline et la tutoyer, n'est-ce pas? Je ne suis pas un jeune homme, moi? Je ne compte pas. Voulez-vous de moi à dîner? Toujours bonne, toujours la même, je vous retrouve! Je cours à la maison. Non, la maison c'est ici, et je reviens. C'est bon la famille!

Il souriait, baisait les mains de maman, touchait les bibelots, essayait les fauteuils. Un nouvel Angelin, encore un vrai enfant et déjà un homme. Quant à moi, j'étais d'une gaîté folle, je fis des frais de toilette, je battais des mains, je bouleversais les meubles, je cassais un vase.

Il revint un quart d'heure après, un bouquet d'une main, un panier de l'autre. Je vois encore ses gants tout mouillés de jus rose.

— Vous aimez toujours les fraises, chère madame? Et Marceline, aime-t-elle toujours les roses? Je les ai choisies rouges comme celles du jardin que tu piquais dans tes cheveux jadis. (Jamais je n'en ai mis, je crois, mais il le disait; peut-être avait-il meilleure mémoire que moi?)

Le dîner fut charmant; il s'installa ensuite sous la lampe et nous lut des vers d'Hugo que je ne connaissais pas.

Nous retrouvant ainsi tous trois, il me semblait être retournée bien des années en arrière; mais, en le regardant, je le trouvais homme, avec ses cheveux lumineux, ses mains blanches, sa voix pure faite pour dire les vers. Nous demeurâmes jusqu'à minuit. Ainsi j'aurais voulu passer ma vie.

Ce fut plusieurs jours le même bonheur : il était familier comme autrefois, et ma mère souriait en nous regardant tous deux, tantôt bavards et tantôt pensifs, toujours heureux.

Un soir nous comptions sur lui, c'était ma fête : il vint nous trouver et m'expliqua qu'il avait oublié qu'il devait dîner en ville ce jour-là et ne pouvait y manquer. Il paraissait désolé; j'étais furieuse et le

priai en grâce de n'y pas aller. J'étais de très méchante humeur: il jura de venir le lendemain et ne vint pas. J'étais inquiète : Angelin m'avait paru si séduisant ce jour-là! Des femmes assistaient sans doute à ce dîner, il devait plaire à toutes les femmes, et elles, ne lui plairaient-elles pas? Ah! Marceline serait vite oubliée!

Maman, assise dans son fauteuil, me pria de continuer la lecture laissée interrompue par Angelin. Il s'agissait des *Odes et Ballades*, qui faisaient grand bruit à cette époque. Ma voix parut sombre et triste après la sienne. Ma mère ferma les yeux, et lorsque j'arrivai à ces vers :

> Daigne vivre pour moi, pour toi laisse-moi vivre,
> J'ai bien assez souffert, vierge, pour être aimé.

je laissai tomber ma tête sur le livre et je fondis en larmes!...

Son absence dura plusieurs jours, et lorsqu'il reparut je ressentis une douleur toute nouvelle pour moi, la jalousie! Combien mes craintes étaient fondées! C'est à ce dîner maudit qu'il l'avait vue, cette jeune fille de vingt-six ans — plus âgée que lui — dont il m'entretint sans cesse. Il la dépeignait mince, brune et dédaigneuse, de noir vêtue, un bouquet d'héliotrope à la ceinture; elle était orpheline. Debout dans l'embrasure d'une porte elle avait déclamé une des troublantes *Méditations* de M. de Lamartine, qui venaient de paraître. Il n'en fallait pas davantage pour lui tourner la tête, et ceux qui avaient préparé cette mise en scène le connaissaient bien.

J'eus peine à ne pas m'écrier :

— Cette femme, elle ne t'aime pas, et, t'aimerait-elle, elle ne t'aimera jamais autant que moi qui t'ai toujours aimé!

A quoi bon le dire puisqu'il ne l'a pas deviné! Je pressentais mon malheur, le coup n'en fut pas moins terrible : il écrivit pour nous annoncer son mariage. Heureusement il ne vint pas.

Il faut croire que nous possédons tous une force de résistance dont nous n'avons pas conscience et qui ne se révèle qu'aux grands moments.

J'avais quelquefois songé à son mariage et j'avais dit : « J'en mourrais! » Je ne suis pas morte. Dieu ne l'a pas voulu.

Ainsi, c'était vrai, il se mariait, et celle qui allait être sa femme était une inconnue. L'aimait-elle? Oh! pas comme moi. Je ne pouvais lui en vouloir, à *lui* : jamais un mot ne m'avait permis d'espérer.

Mais elle! oh! cette femme, combien je l'ai maudite! Pourquoi était-elle belle? pourquoi étais-je laide? Pourquoi y a-t-il sur terre des êtres voués au malheur, aux chagrins! De quel crime étais-je coupable? quel mal avais-je fait?

Je n'assistai pas à la cérémonie, un mal de gorge me retint au lit; ma mère ne me quitta pas, elle soupçonnait que j'avais eu étant enfant un caprice pour Angelin; elle-même avait rêvé notre union. Ce qu'elle prit pour un caprice fut le bonheur et le malheur de ma vie.

Les jours passèrent : je semblais indifférente, ma belle gaîté s'en était allée. Je ne vis qu'une fois celle qui avait su se faire aimer de lui. Je la détestai et dus m'avouer qu'elle était belle, très belle, quoiqu'elle eût l'air cruel et méchant. Angelin me fit plus de mal à voir : il était transfiguré, ses yeux ne pouvaient se détacher d'elle, et s'il parlait c'était en rêve. Jamais jeune mari ne fut plus prévenant, plus respectueux, plus amoureux et plus heureux. Je n'aurais pu les voir souvent, bien que je voulusse me persuader que je ne l'aimais plus. Heureusement ils quittèrent la France et voyagèrent à travers l'Europe.

Je repris donc ma triste vie, que ne dorait aucune espérance. La santé de ma pauvre mère s'affaiblissait de jour en jour. L'ayant toujours vue souffrante je ne m'aperçus pas du changement qui s'opérait en elle. La mort me surprit et me l'enleva en quelques jours. Ce qui se passa alors, je n'en ai aucun souvenir. On craignit pour ma raison, une fièvre typhoïde se déclara, et je fus de longs jours entre la vie et la mort. J'ai souvent regretté d'avoir été sauvée!... Quelle est la vie qui s'offre à une pauvre fille sans parents, livrée à elle-même dans ce grand Paris qui cache tant de misères inconnues? N'ayant jamais quitté ma mère, la solitude me parut horrible; et la première fois que je me trouvai en face d'un miroir, j'eus peine à me reconnaître : mes couleurs, mon embonpoint s'en étaient allés avec mon rire et ma gaîté; on m'avait coupé les cheveux, et mes mains longues et maintenant trop blanches pendaient sans force sur mes genoux.

La gaie et vivante Marceline avait fait place à la triste vieille demoiselle!

J'avais des amies qui eurent pitié de moi et voulurent me marier : j'y consentis.

Qui eut voulu de moi? Des hommes âgés, laids et ayant besoin, non d'une compagne aimante et aimée, mais d'une ménagère d'ordre et de tête. Ce sont ces hommes-là qu'on me présenta, ce sont eux que je ne pus me résoudre à épouser. Je voulais pouvoir aimer mon mari, et celui que j'avais aimé ne me permettait pas d'en aimer un autre.

Les amies se lassèrent, et peu à peu je m'habituai à la vie de vieille fille. Je lisais beaucoup, sortais peu et rêvais toujours. Rêverie non de jeune fille, qui n'est faite que d'avenir, mais rêverie de vieillard, qui n'est que souvenance.

Les vieilles filles ont des manies, je pris celle de la bibliophilie. Je m'en allais lentement le long des quais, parfois attirée par la Seine qui roulait à mes pieds.

L'idée du suicide m'est souvent venue; le courage m'en a manqué, non le désir.

Selon mon habitude je bouquinais, un soir, devant l'Institut : deux petits volumes de Rotrou me tentèrent; je débattis le prix avec le vendeur, et lorsque je me retournai, un des volumes avait été saisi par un monsieur qui demanda au même instant et sans lever les yeux :

— Combien?

Cette voix me fit tressaillir, je me retournai brusquement.

— Angelin!

— Marceline!

Puis silencieusement nous nous regardâmes; simultanément nous nous étions reconnus. Combien pourtant nous étions changés l'un et l'autre!

Angelin n'était plus que l'ombre du jeune homme qui était venu me présenter sa femme deux ans auparavant : la taille courbée, le visage ravagé et livide, les yeux agrandis de fièvre, les lèvres plissées, il était vieilli de dix ans, et quelque chose d'effrayant, de terrible, avait dû passer sur ce front de vingt ans.

L'expression froide, cynique, morte, répandue sur ses traits me glaça de terreur.

— Angelin, qu'y a-t-il? Que s'est-il passé?

— Tout est fini. Les hommes sont des imbéciles, les femmes des misérables. Rien n'existe plus, hors la haine!

— Et l'amitié! Écoute, Angelin, je ne sais quels malheurs ont pu t'accabler, mais moi qui ai beaucoup souffert, je n'ai maudit personne. Il ne me reste pourtant plus ni tendresse, ni espérance depuis que ma mère est morte.

— Morte! s'écria-t-il. Puis nerveusement : — C'est vrai, je le savais, mais je ne sais plus rien!

Je l'entraînai chez moi, malgré sa résistance. Il s'assit comme autrefois sur le petit tabouret, plongea sa tête dans ses mains et sanglota longtemps; puis il leva vers moi son triste visage et murmura :

— Pardon! je croyais ne plus pouvoir pleurer. Écoute, reprit-il, ne me parle jamais de celle qui fut ma femme : elle est morte pour moi. J'ai cru au bonheur : ma vie a été un enfer. Ne prononce jamais son nom! Mais parle-moi de ta chère mère, je l'aimais bien, vois-tu, et elle m'aimait aussi, elle!

Retrouver celui que j'avais tant aimé et le retrouver ainsi, c'était affreux.

Ah! s'il avait pu m'aimer autrefois!

Il reprit coutume de me venir voir le soir. Il passait des heures entières sombre et muet, alors je prenais un livre et lisais à haute voix. Je craignais moins son silence que son exaltation. Sans raison, il se levait, arpentait sa chambre, les yeux fixes, et récitait des vers appris autrefois, ou qu'il composait à mesure; ceux-là étaient terrifiants et il me faisait peur ainsi. Je n'osais le prier de se retirer, craignant quelque malheur; puis, haletant, il retombait dans un fauteuil, la respiration sifflante, et le visage effroyablement blanc, couvert de sueur. Il s'excusait, me plaignait, voulait me délivrer de sa présence et parlait de se tuer. Je le calmais comme un enfant et lorsqu'il s'écriait :

— Ah! si les autres femmes te ressemblaient!...

Je lui répondais :

— Il n'y aurait que des vieilles filles sur terre, car on n'épouse pas les laides.

— Qu'importe la beauté, toutes devraient être laides si elles pouvaient te ressembler.

J'aurais bien voulu ajouter :

— Tu n'as pourtant pas pu m'aimer!

Chaque fois qu'il venait, son visage me paraissait plus altéré, ses yeux brillants et ses mains de cire me causaient une douleur affreuse.

— Il est si jeune, c'est impossible! pensais-je, oui, mais il est frappé au cœur. C'est une nature sensible, nerveuse, il a été brisé, blessé à mort. Et chaque jour le pâlissait davantage.

Un matin il m'écrivit qu'il ne pouvait sortir, ni quitter son lit. Sa lettre était en vers, les seuls vers qu'il écrivît jamais : les vers d'autrefois, doux et mélancoliques comme il m'en récitait, là-bas, au fond du jardin, alors que nous étions petits et qu'adossé à un chêne, le vent agitait ses cheveux!

Je ne raisonnai pas ce que le monde en penserait. Que m'importait le monde? Il était seul, il souffrait : J'y allai. Il était moins effrayant dans son lit et eut même, en me voyant, ce joli sourire que je ne lui avais plus revu depuis son mariage.

— Tu m'aimes donc un peu, Marceline?

— Si je t'aime, Angelin? Oh! oui, je t'aime et n'ai jamais aimé que toi!

Ce secret renfermé tout au fond de mon cœur, il s'était enfin envolé.

Angelin fixa ses jolis yeux clairs sur les miens, porta mes doigts à ses lèvres et murmura :

— Ah! si j'avais su!..

Puis il perdit connaissance et mourut le lendemain.

S'il avait su! peut-être m'aurait-il aimée...

Et Bonne Amie essuya ses yeux de ses doigts qui tremblaient.

— Voilà l'histoire de ta vieille amie, mon petit, elle n'est pas gaie. C'est la dernière histoire que je te conterai. Vois-tu, il y a si longtemps que je demande à mourir que j'espère que le bon Dieu voudra enfin de moi... N'oublie pas ceci qui peut servir de morale à mon pauvre roman : Toutes les femmes ont un cœur, les laides aussi bien que les belles! La laideur n'empêche pas d'aimer et de souffrir!

. . . . . .

Je quittai pensif la vieille maison de la rue d'Assas et j'ai retenu la triste histoire de celle qui dort aujourd'hui sous les cyprès du cimetière.

DANIEL ORCHIS.

REMBRANDT VAN RYN (1)

(1606-1669)

De tous les fameux peintres d'autrefois, Rembrandt van Ryn est celui dont la gloire, en ces derniers temps, semble avoir le plus grandi. L'originalité saisissante, l'extraordinaire variété, la sincérité et la profondeur de son génie, qui en font le frère de Shakespeare et de Beethoven, attirent vers lui nos âmes modernes à la fois éprises de vérité et de mystère. Depuis trente ans, de tous côtés, critiques, érudits, amateurs ont étudié de nouveau son œuvre, à l'aide des meilleurs moyens d'information. Burger, Charles Blanc, Dutuit en France, Scheltema, Vosmaer, MM. Bredius et de Roevers en Hollande, M. Bode en Allemagne, pour ne citer que les principaux, ont successivement, par leurs savantes recherches, ravivé l'admiration générale pour le grand Hollandais, éclairé les points obscurs de sa vie, établi la chronologie de ses ouvrages. Parmi ces travaux, le beau livre de Vosmaer, d'une forme un peu confuse, mais si rempli de faits curieux et d'aperçus sagaces, et les études critiques, si nettes et si précises, de M. Bode garderont toujours une place nécessaire dans la bibliothèque des dévots de Rembrandt. Restait à construire, avec tous ces excellents matériaux, un monument, en style français, solide, clair et élégant à la fois, parlant aux yeux du grand public en même temps qu'à ceux des spécialistes, en l'honneur d'un maître que les artistes français ont toujours compris et aimé. Tel est l'ouvrage que M. Émile Michel, après plusieurs années de voyages et d'études, vient de mener à bonne fin et que son double talent de peintre habile et de critique expérimenté lui donnait toutes qualités pour entreprendre. A cette autorité technique et historique, M. Émile Michel en joint une autre, celle de l'homme qui a vu tout ce dont il parle, et qui a vu plutôt trois fois qu'une, à Saint-Pétersbourg aussi bien qu'à Londres, à Brunswick aussi bien qu'à Amsterdam; et cette connaissance intime et directe de toutes les œuvres du maître donne aux descriptions analytiques formant la trame de son livre un accent particulier de sincérité compétente qui n'en laisse point sentir la monotonie. Comme Vosmaer et M. Bode, dans l'examen de ces œuvres, M. Émile Michel a suivi, avec raison, l'ordre chronologique, mais plus rapide et plus dégagé dans son récit que le premier, plus orné et plus coloré dans son langage que le second, il a fait un livre plus conforme aux exigences de notre esprit. La conscience de la recherche et la justesse des jugements ne perdent jamais rien à s'exprimer en une bonne langue, simple, franche, claire, agréable même et riche à l'occasion. C'est là une de nos meilleures traditions nationales qu'il est nécessaire de maintenir vis-à-vis de la rebutante sécheresse des érudits hargneuses aussi bien que de la creuse abondance des rhétoriques bavardes. On doit ajouter que jamais, jusqu'à présent, la monographie d'un grand artiste ne s'est présentée avec un ensemble d'illustrations mieux choisies et mieux appropriées. Grâce au perfectionnement des procédés photographiques, entre Rembrandt et nous, tous les interprètes sont ici supprimés; c'est sa pensée même, c'est sa main que nous reconnaissons dans tous ces fac-similés de gravures, de dessins, de croquis dont le volume est rempli; nous y pouvons suivre sûrement, pas à pas, dans des images fidèles, les développements et les transformations de ce génie unique, comme nous suivons, avec la même confiance, dans les feuillets voisins, les péripéties de cette existence à la fois si simple et si troublée.

(1) *Rembrandt, sa vie, son œuvre et son temps*, par Émile Michel, membre de l'Institut. Paris, Hachette et Cie (avec 343 reproductions directes d'après les œuvres du maître).

I

Aucun artiste, en aucun temps, ne vécut plus de lui-même et en lui-même que Rembrandt; aucun ne fut plus sédentaire, ni plus casanier. Sa vie muette, sans passions violentes, sans poussées au dehors, s'écoule à Leyde, jusqu'à 24 ans, puis à Amsterdam jusqu'à sa mort. Une route de 11 à 12 lieues, entre ces deux villes, est la plus longue qu'il ait parcourue. Que l'on ajoute à ce déplacement son mariage avec Saskia van Uylenborch, en 1634, la mort de cette aimable compagne en 1642, sa déconfiture et la vente de ses biens en 1656, on aura toute la série des gros événements pouvant servir de points de repère dans cette biographie bourgeoise et peu romanesque. Ces événements, d'ordre intime, suffisent pourtant à marquer des périodes assez nettes dans le développement d'un génie dont le caractère fondamental fut précisément, et tout de suite, d'être essentiellement intime.

Le milieu lettré de Leyde dans lequel grandit le fils de l'honnête meunier Herman Gerritszoon van Ryn ne semblait-il pas bien fait cependant pour allumer en lui la soif des voyages? Pas de peintre alors, dans les Pays-Bas, qui n'eût fait ou n'eût envie de faire son tour d'Italie. Le premier maître de l'enfant à Leyde, Jacob van Swanenburg, d'une famille de pa-

triciens artistes, avait séjourné à Rome trois ans et s'était marié à Naples; son second maître, à Amsterdam, Pieter Lastman, d'un mérite bien supérieur, était un des plus célèbres *italianisants* de l'époque. Tous deux lui communiquèrent leur passion, qu'il conserva longtemps, pour le bric-à-brac pittoresque, les architectures compliquées, les paysages exotiques, les ordonnances théâtrales, et les sujets mythologiques, tous deux éveillèrent à un haut degré sa curiosité d'imagination pour toutes les choses de l'art, curiosité qui devait, plus tard, entraîner sa ruine; mais ils ne parvinrent pas à troubler, par le goût des aventures, un esprit sérieux et sensible, plus porté dès lors à approfondir qu'à s'étendre, et que l'amour de ses proches autant qu'un besoin extraordinaire de travail constant et régulier retenait sans effort dans son milieu natal. Rembrandt ne voulut jamais voir qu'un pays, le sien; il semble n'avoir jamais lu bien qu'un livre, la Bible.

Ce besoin précoce d'indépendance fut peut-être le vrai motif qui abrégea son séjour chez Lastman, dont l'enseignement lui profita d'ailleurs singulièrement et pour lequel il professa toujours une grande estime. Le jeune homme avait hâte de revenir à Leyde, auprès des siens, pour travailler à sa guise et à son aise; on était en 1624, il allait avoir dix-huit ans. C'est pendant les trois premières années d'un séjour paisible dans la maison paternelle, en dessinant sans relâche, avec une conscience extrême, tout ce qu'il avait sous les yeux, et en s'exerçant à l'exemple de son grand compatriote, Lucas de Leyde, et des illustrateurs des Elzevier, au maniement de la pointe en même temps qu'à celui du pinceau, qu'il trouva, sans effort et sans théorie, la direction de son génie. Dès 1627, tout ce qui sort de sa main, peinture ou gravure, porte la marque d'une double préoccupation, celle d'accentuer, le plus vivement et le plus fortement possible, le caractère de la figure humaine par l'observation précise et le rendu scrupuleux de la réalité, celle de vivifier et d'animer ce caractère, en lui donnant toute sa valeur par la concentration, le mouvement et les dégradations de la lumière.

Ces recherches n'étaient pas nouvelles dans l'histoire de la peinture, mais personne ne les avait encore poussées à la fois avec cette conscience acharnée et cette naïveté de conviction qui faisaient oublier au jeune artiste tout le reste, traditions d'école, recherche de style, convenance des sujets. La complaisance infatigable que mettaient son bonhomme de père et sa brave femme de mère à poser devant lui et devant ses camarades, Liévens, van Vliet, et son premier élève, Gérard Dou, leur permettait de les étudier sous tous les aspects. Dieu sait si ces jeunes gens usaient et abusaient de cette complaisance! Le vieil Herman se laissait affubler par eux des costumes les plus bizarres, sous lesquels nous reconnaissons toujours sa longue et maigre figure, avec son grand nez, ses yeux vifs, sa moustache blanche et retroussée. Ici, il porte un bonnet de fourrure, là-bas une toque à plume, très souvent un hausse-col en fer qui devait être l'accessoire le plus précieux de l'atelier, car on le retrouve sur plus d'une autre poitrine. M. Michel compte une quinzaine d'études, peintures ou gravures, exécutées par le jeune homme d'après son père, autant au moins d'après sa mère, un nombre bien plus considérable d'après lui-même. De tous les modèles, c'était, en effet, son propre visage qu'il trouvait le plus de facilité à analyser quand il lui plaisait et comme il lui plaisait. Sa grosse tête, avec ses cheveux abondants et ébouriffés, avec son nez épais et ses grosses lèvres, haute en couleur et vigoureusement animée par des yeux noirs d'un vif éclat, n'avait rien, assurément, de la beauté classique; raison de plus pour en faire une *tête d'expression*. Il s'amuse au possible à ce jeu, il se fait dans sa glace les mines les plus diverses et parfois les plus laides; c'est Rembrandt qui sourit, c'est Rembrandt qui crie, c'est Rembrandt qui s'effare, c'est Rembrandt qui grimace; on en ferait un gros recueil et ce sera ainsi durant toute sa vie; c'est sur lui-même qu'il poursuivra d'abord toutes ses expériences de dessinateur et de coloriste, qu'il essaiera ses procédés de hachures, de glacis, d'empâtements, ses recherches pour la pose, l'ajustement, l'éclairage. Par ces exercices sans cesse répétés sur les mêmes objets, avec une patience passionnée, le jeune homme acquit, rapidement, une sûreté et une délicatesse de main qui attirèrent aussitôt l'attention des amateurs.

On remarqua bien vite, dans les figures de ses eaux-fortes, une mobilité de physionomies, une vivacité juste d'expressions, une souplesse de carnations, une légèreté de chevelures, une vérité dans le rendu des vêtements et des accessoires, avec une originalité, tantôt délicate, tantôt énergique, dans les dispositions et les nuances de la lumière qu'on n'avait point encore admirées chez aucun de ses prédécesseurs. Bientôt le même progrès, la même hardiesse, la même nouveauté se révélèrent, un peu plus lentement, à cause des complications du procédé, mais non moins sûrement, dans ses peintures. A l'âge de 24 ans, Rembrandt était donc déjà connu, presque célèbre, non seulement à Leyde, mais à La Haye, où Huyghens, le secrétaire du prince Frédéric-Henri en parle avec enthousiasme, mais encore à Amsterdam, la grande ville commerçante, la ville des collectionneurs en vue et des riches amateurs. C'est à Amsterdam que le jeune peintre se décide enfin à installer son atelier en 1631. Avant de quitter Leyde, il y termine sans doute la *Présentation au Temple* du musée de La Haye. Cette jolie peinture, d'un charme encore timide,

montre déjà la sensibilité personnelle de Rembrandt s'introduisant dans la composition italienne pour la renouveler, la réchauffer et l'approfondir.

II

C'est, en effet, par une extrême sensibilité de l'âme ayant à son service une extrême sensibilité de l'œil que Rembrandt, dès ce moment, d'un progrès constant et rapide, s'élève au-dessus de tous ses compatriotes, soit italianisants, soit hollandisants. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il tiendra toujours aux deux écoles, mais sans parti pris, avec une liberté absolue, et en tirant de leurs principes des développements admirables et inattendus. Aux Italiens qu'il ne cesse de consulter, soit dans leurs tableaux, soit dans leurs gravures, soit dans leurs dessins, dont il trouve, à Leyde et à Amsterdam, des ouvrages nombreux, dont il réunit lui-même une précieuse et complète collection, il devra, avec le goût des compositions coordonnées et dramatiques, des attitudes mouvementées, des effets savants de lumière et de clair-obscur, quelque chose de plus précieux encore, une agitation chaleureuse d'imagination et un sentiment de la haute poésie qui contrastera, bien vite, avec les procédés calmes et le naturalisme honnête et bourgeois de son entourage. A ses compatriotes, les Hollandais de Harlem, de Dordrecht, d'Amsterdam, il devra cette franchise de l'observation, cette honnêteté dans l'étude, cette simplicité dans l'émotion, toutes qualités de terroir et de race, qu'il poussera jusqu'à leurs conséquences extrêmes, jusqu'au point de les surprendre et de les dérouter; mais, dans aucun cas, il ne séparera l'imagination de l'observation, il ne sacrifiera l'impression aux procédés, et grâce à cette double force d'une exécution scrupuleuse dirigée par une émotion constante, il va réaliser une forme d'art si personnelle qu'elle pourra sembler étrangère, même en son propre pays, tant il est difficile, au premier abord, d'en démêler les origines.

Ce qu'il avait fait, pour la tradition italienne, avant de quitter Leyde, dans la *Présentation au Temple* et autres peintures ou eaux-fortes similaires, le jeune artiste, en arrivant à Amsterdam, le fit pour la tradition hollandaise. L'art du portrait, surtout du portrait collectif et groupé, art vraiment indigène, prenait juste à ce moment, à Harlem, entre les mains vives et hardies de Frans Hals, un essor singulièrement brillant. Le jeune Rembrandt n'entra pas en lutte, avec un maître si éclatant et si spontané, sur son propre terrain; toutefois, profitant de son exemple, rompant aussi peu à peu de son côté avec les procédés consciencieux mais monotones et froids des Grebber, des Miereveld, des Morelsee, il appliqua aux portraits isolés ou collectifs le même système d'approfondissement dans la définition du caractère physionomique et dans l'action de l'enveloppe lumineuse. Dans la *Leçon d'anatomie du Dr Tulp* (musée de La Haye), en 1632, l'on vit réunis, autour du professeur, non plus seulement, comme dans les tableaux précédents du même genre, des auditeurs et des élèves posant pour la galerie, et présentant tous, à l'envi, leurs têtes sur le même plan et dans la même lumière, mais des personnages actifs, groupés, à leurs justes plans, en un vrai milieu atmosphérique, dans un sentiment commun de curiosité et d'attention; ce chef-d'œuvre produisit un effet considérable. Frans Hals, dans ses admirables *Repas de gardes civiques*, avait déjà trouvé (et avec quel éclat!) l'unité, pour ces sortes de scènes, mais une unité toute sensuelle et tout extérieure, l'unité dans la jovialité et dans l'appétit. Rembrandt cherche l'unité dans l'expression intellectuelle ou morale; dès lors, tout le monde le suit, Frans Hals comme les autres. La juste réputation de T. de Keyser, le portraitiste en vogue d'Amsterdam, dont les exemples et peut-être les conseils n'étaient point indifférents à son jeune rival, parut même en souffrir. Pendant quelques années, tout ce que la société d'Amsterdam comptait de plus huppé dans la bourgeoisie, et de plus distingué dans les lettres et dans les sciences, défila sous les yeux de Rembrandt. Ce succès encouragea l'habile et ardent ouvrier; c'est avec une rapidité merveilleuse que sa vision s'enhardit, que son pinceau s'assouplit, que sa couleur s'échauffe. Les dernières timidités juvéniles de la *Leçon d'anatomie* ou du *Portrait* de *Coppenol* (musée de Cassel) font place à la décision virile dans toute une série de portraits conjugaux, honnêtes, graves, bien vivants, le *Pellicorne et sa femme* (coll. Richard Wallace), le *Constructeur de navires et sa femme* (Buckingham-Palace), le *Martin Dacy et sa femme* (coll. Gustave de Rothschild). Ces derniers, on le sait, sont les incomparables chefs-d'œuvre qu'on admirait autrefois dans la maison Van Loon, à Amsterdam.

Cette période fut certainement, pour le peintre, la plus heureuse de sa vie. Après avoir peint le bonheur des autres, il avait assuré le sien propre, en épousant, le 26 juin 1634, une jeune fille de bonne maison, Saskia van Uylenborch, dont il connaissait la famille de longue date. Il semble même lui avoir fait la cour quelques années si l'on en juge par le grand nombre des tableaux ou dessins où elle apparaît, dès 1632 ou 1633, presque toujours sous le nom de *la Fiancée juive*, on ne sait pourquoi, car elle était protestante et nièce d'un pasteur. Peut-être faut-il simplement attribuer l'origine de ces attributions à la longue résidence de Rembrandt dans le quartier juif. C'est là, en effet, qu'il acheta, quelques années plus tard, en 1639, dans la Breestraat, la maison qu'il devait occuper

jusqu'en 1656. Exempt de tous préjugés, aimant, avant tout, sa liberté, il se trouvait là dans un centre qui convenait à ses goûts et à ses occupations, parmi des médecins et des rabbins dont la conversation l'intéressait, parmi des marchands et des brocanteurs chez lesquels il furetait, au milieu d'une population grouillante, familière, pittoresque, qui lui fournissait, en plein air, dans ses synagogues et dans ses boutiques, des modèles à foison et des sujets d'étude, et ressuscitait sous ses yeux, dans la naïveté de ses occupations quotidiennes, les scènes touchantes et tragiques de l'Évangile et de la Bible dont son imagination, religieuse et facile à la pitié, était toute remplie.

La lune de miel, avec Saskia, fut durable et douce. Il trouvait en elle une compagne aimante et soumise, n'ayant d'autre volonté que la sienne et se prêtant gaiment à toutes ses fantaisies. Tous deux campèrent d'abord dans des ateliers d'occasion, sur le Boembracht, au nouveau Doelen, au Boiemen Amstel, tantôt dans un entrepôt, tantôt dans une ancienne sucrerie, puis enfin procédèrent à leur installation dans la Breestraat avec une insouciance de bohèmes et une imprévoyance d'enfants. La maison, assez grande, s'emplit vite et s'encombra d'objets d'art et de curiosités de toute espèce, moulages et tableaux, gravures et dessins, armes et faïences, pièces d'histoire naturelle et ustensiles des Indes. Quant à Saskia, son mari l'adorait et la peignait, dans toutes les attitudes, sous tous les aspects, ne trouvant rien d'assez rare en étoffes, rien d'assez riche en bijoux, pour l'habiller et l'amuser, tantôt l'écrasant sous les parures comme une idole asiatique, tantôt la dépouillant de tout voile comme une déesse grecque. Souvent il se représentait avec elle, et c'était toujours dans des duos joyeux d'amoureux en fête, soit que le mari offre à sa femme des joyaux (Buckingham-Palace), soit qu'il la caresse sur ses genoux en levant son verre plein (musée de Dresde). Dans toutes les œuvres de ce temps, graves ou légères, sourit, plus ou moins transformée, la tête gracieuse de Saskia. Quelques puritains commencent bien à s'étonner, sinon à s'offusquer de ces caprices d'artiste, mais Rembrandt a le vent en poupe; les commandes se succèdent, les élèves affluent. Tout ce qui sort de chez lui à ce moment, ou tout ce qu'il y garde, tout ce qu'il fait pour les autres et tout ce qu'il fait pour lui-même porte l'empreinte d'une virilité mûrissante et triomphante, de la félicité expansive et débordante : c'est l'époque de la *Suzanne*, de la *Danaé*, du *Mariage de Samson*, du *Ménage du menuisier*, du *Sacrifice de Manué*, etc. Dans les eaux-fortes comme dans les peintures, en même temps que la main s'assouplit et s'échauffe, le sentiment devient plus profond, plus délicat et pathétique; le poète se complète autant que l'artiste.

Pour le compléter tout à fait, il ne lui fallait que la douleur. La douleur vint et revint, frappant à coups redoublés cet homme « bon jusqu'à l'extravagance », comme dit l'un de ses biographes, l'Italien Baldinucci. En 1640, il perd sa vieille mère, et si prévue qu'elle pût être, cette séparation le trouble. En 1642, c'est sa chère Saskia, depuis longtemps souffrante, à la suite de couches malheureuses, qui s'en va, lui laissant un fils en bas-âge, Titus. A ce coup pénible pour son cœur aimant s'ajoute bientôt un crève-cœur cuisant pour son amour-propre. Il vient de terminer la toile la plus importante qu'il ait encore entreprise, celle dans laquelle il a voulu condenser le résultat de toutes ses études et de toute son expérience, la *Prise d'armes de la garde civique* (musée d'Amsterdam). Dans cette composition, si vivante, si grandiose, véritable épopée de la bourgeoisie hollandaise, il a montré plus d'entente de la distribution plastique, pittoresque et lumineuse, plus de vigueur, de vérité, de variété dans l'exécution dessinée et colorée qu'on n'en saurait trouver dans tous les chefs-d'œuvre antérieurs de l'Italie et des Flandres. Depuis la *Leçon d'anatomie*, quel progrès, quelle ascension! Ses confrères, ses amis, ses compatriotes vont sans nul doute le saluer comme le plus grand peintre des Pays-Bas. La toile est livrée. Hélas! personne n'y comprend rien. Tous les gardes de la compagnie, qui ont payé leur quote-part pour avoir leur image dans ce tableau commémoratif, sont exaspérés. Pourquoi laisse-t-on se pavaner, au premier plan, le capitaine Banning Cocq et son lieutenant, tandis qu'eux s'agitent, à des plans divers, parfois reculés, en des attitudes, naturelles peut-être, mais ni dignes, ni régulières? Est-ce dans ce désordre familier qu'une bonne compagnie se doit présenter au public? Puis, que viennent faire ici ce gamin qui court, cette fillette qui porte la poule du tir, ce chien qui jappe, dans les jambes des soldats? Tout cela détourne l'attention; on ne reconnaît plus sa tête dans cette bagarre. Pour comble d'impertinence, le peintre ne s'est-il pas permis de distribuer inégalement, à son caprice, la lumière sur tous ces visages : là beaucoup, ici presque pas, plus loin pas du tout? Et quelle lumière, bon Dieu, et d'où sort-elle ? Une lumière molle, fuyante, incertaine, comme celle qui flotte, c'est vrai, entre les maisons peintes, dans les brouillards du matin, mais comme les peintres n'en doivent pas faire! En vérité, on n'en a pas pour son argent, et ce peintre aux accoutrements bizarres, qu'on ne rencontre pas dans les sociétés mondaines, qui vit, comme un sauvage, dans le quartier des juifs, qui peint sa femme dans le costume d'Ève, est décidément un animal singulier! Le surnom de la *Ronde de nuit* donné, sans aucun motif, à ce chef-d'œuvre si lumineux et qu'il a conservé, jusqu'en ces derniers temps, n'est peut-être que l'écho d'un sarcasme contemporain.

III

La conséquence de ces malheurs et de ces déboires fut, après quelques moments de trouble, de fortifier l'artiste dans ses goûts d'isolement. Vivant, plus que jamais, à l'écart, dans son quartier retiré, entre ses élèves et quelques fidèles amis, il se livra, avec une assiduité opiniâtre, aux travaux qui lui plaisaient, sans s'inquiéter si la vogue l'abandonnait, pour retourner aux productions pâles et doucereuses des italianisants. La Bible et la Nature devinrent, durant quatorze ans, de 1642 à 1656, ses deux consolatrices infatigables et ses salubres inspiratrices. Si les portraits sont plus rares, ils sont tous excellents, car ce sont presque tous des portraits d'amis, Sylvius, Jan Six, Coppenol, des rabbins et des marchands du voisinage, ou des têtes d'étude d'après des vieillards, de vieilles femmes ou lui-même. Son imagination est tout entière occupée par les sujets bibliques et évangéliques, soit qu'il y cherche des prétextes à développer sa science des nudités (*Bethsabée, Suzanne et les Vieillards*), soit qu'il y trouve des motifs pour exprimer, par des traits nouveaux et pénétrants, sa sympathie pour toutes les douleurs et toutes les souffrances humaines, son intelligence fraternelle des passions et des sentiments confus de la foule, son amour pour les petits, les humbles, les simples, les déshérités. Il semble qu'il veuille revivre alors, pour son compte, tous les épisodes des livres saints auxquels il s'arrête, à voir la façon dont il les tourne et retourne, tantôt avec l'exaltation d'un poète mystique, tantôt avec l'amertume d'un réaliste implacable, ne trouvant jamais, à son gré, sous sa pointe incisive ou sa plume impatiente, des attitudes assez parlantes, des gestes assez appropriés, assez de vie ni assez d'émotion pour bien rendre tout ce qu'il sent. C'est alors que se succèdent ces exquis chefs-d'œuvre, ceux qui n'ont d'égal, dans aucun art, pour l'intensité, la profondeur, la simplicité des sentiments, le *Bon Samaritain* et les *Disciples d'Emmaüs* (musée du Louvre), la *Pièce aux cent florins*, la *Prédiction de saint Jean*, merveilles incomparables dans lesquelles la conception et l'exécution atteignent la même hauteur et la même perfection, ravissements de l'œil et consolations de l'esprit!

Lorsque Rembrandt quitte la Bible, c'est pour aller dans la campagne. Dire qu'il avait été, auparavant, insensible aux séductions de la nature extérieure, ce serait faux et absurde. Néanmoins, on doit constater que, jusque-là, le paysage ne tient qu'un rang secondaire dans ses compositions et dans ses études; à partir de ce moment, au contraire, l'étude du paysage devient une de ses occupations constantes. Chose curieuse! Ici encore Rembrandt, même lorsqu'il s'agit d'objets inanimés, reste l'homme double que nous connaissons, réaliste et positif par son tempérament, idéaliste et imaginatif par son éducation. Les paysagistes qu'il fréquente alors assidûment appartiennent aux deux écoles: Berghem et Jan Asselyn font du style, Roghman, H. Seghers, Van de Capelle font de la nature. C'est du côté de ces derniers, cela va de soi, qu'il penche vite et qu'il se décide, mais surtout lorsqu'il est en plein air. Dans l'atelier, les vieilles toiles sont trop proches; elles l'enchantent, le troublent, l'inquiètent: nous l'y voyons, le pinceau à la main, s'exercer encore parfois à dresser des temples de Tivoli dans des panoramas classiques. Il se montre au contraire l'observateur le plus perspicace et l'interprète le plus exact de la réalité dès qu'il saisit, au dehors ou en rentrant, un instrument plus prompt, le crayon, la plume ou la pointe. Aux belles eaux-fortes que chacun connaît, les *Trois Arbres*, la *Ruine*, le *Moulin à vent* et vingt autres, M. Michel joint, dans ses fac-similés, une admirable suite d'esquisses à la plume et au lavis (la plupart empruntées à des collections anglaises) où la précision de l'œil est servie par une surprenante légèreté d'outil. Il faut vraiment remonter aux miniaturistes naïfs du XVe siècle, aux vrais inventeurs du paysage moderne, à Pol de Limbourg et à Jehan Foucquet, pour retrouver une vision si simple et si franche de la nature extérieure. Comme eux, comme tous les vrais amis des champs, Rembrandt est un grand enfant que le moindre fétu, la moindre brindille intéresse et amuse; un bouquet d'arbustes qui se reflète dans une mare, un ponceau de planches jeté en travers d'un canal, une chaumière délabrée sous un ciel d'orage, c'est plus qu'il ne lui en faut pour admirer et faire admirer, rêver et faire rêver. Aussi quelle variété et quelle spontanéité! Jamais deux croquis semblables, car la nature ne se répète jamais. A côté de lui, Hobbema et Jacques Ruysdaël, Van Goyen et Salomon Ruysdaël eux-mêmes paraissent des formalistes et des compliqués. La même liberté, avec la même sincérité, se retrouve, d'ailleurs, à ce moment, dans les innombrables croquis de figures qu'il accumule chez lui ou au dehors.

Tout cela n'était pas fait, malheureusement, pour lui ramener une clientèle de plus en plus raréfiée et qui s'en allait toute vers ses contemporains moins téméraires ou même vers ses élèves rapidement assagis et refroidis dès qu'ils se trouvaient hors de sa tutelle. Ses amis, les paysagistes qui l'avaient précédé dans la voie franche, Roghman et Seghers, mouraient de faim, ou peu s'en faut. Lui-même n'allait pas tarder à connaître les rudes épreuves de la pauvreté. Avec son indifférence croissante pour les affaires et son incapacité pratique, Rembrandt s'était fort mal acquitté, au point de vue matériel, de ses

fonctions de tuteur vis-à-vis de son fils Titus, qu'il adorait et gâtait d'ailleurs horriblement. N'ayant plus les mêmes ressources qu'autrefois, il n'avait cessé pourtant d'acheter, aux plus hauts prix, les curiosités, les recueils de dessins, les tableaux de maîtres. En même temps, laissant aller sa vie, comme sa fortune et sa réputation, au hasard, il s'était trouvé avoir donné un beau jour une remplaçante singulière à la pauvre Saskia. Cet homme d'intérieur, d'humeur si débonnaire, de caractère si affectueux, absorbé par son travail, étranger à tout plaisir, restant avec un enfant en bas âge, ne pouvait vivre seul. Il semble que la nourrice même de Titus, après s'être fort bien acquittée de ses fonctions, ait eu d'abord quelque idée de s'implanter définitivement dans la maison : Rembrandt dut avoir recours à la justice pour s'en débarrasser en 1649. La place était prise, selon l'apparence, dès ce moment, par une jeune fille, Hendrickje Stoffels, entrée comme servante et que nous voyons, quelques années plus tard, citée devant le consistoire de sa paroisse, pour y recevoir une admonestation au sujet de sa situation irrégulière. Hendrickje Stoffels n'était qu'une paysanne, absolument illettrée, mais le dévouement qu'elle montra pour Rembrandt et pour son fils, dans des circonstances difficiles, prouve à la fois la droiture de son cœur et les ressources de son intelligence. Rembrandt a immortalisé son affection et sa reconnaissance pour elle dans le beau portrait, d'une physionomie si douce et si tendre, avec une nuance de mélancolie résignée, qui illumine notre Salon Carré du Louvre. Comme Saskia, Hendrickje fut, à son tour, un modèle très complaisant pour Rembrandt : on peut, au Louvre même, comme ailleurs, la reconnaître, à peine dissimulée, en des costumes plus légers ; mais, c'est dans cet exquis portrait du Salon Carré qu'il faut chercher la justification du grand artiste malheureux et abandonné. Hendrickje était femme de tête et femme d'ordre. Rembrandt qui, pour ses propres besoins, ne dépensait rien, mangeant à ses repas « un morceau de fromage », était, par malheur, incorrigible dès qu'il s'agissait d'aider sa famille, de secourir ses amis, de gâter ses proches, d'accroître ses collections. Quand il n'a plus d'argent liquide, il emprunte ou achète de compte à demi ; lorsqu'on saisit son mobilier, on y trouva, entre autres, un *Mauvais Riche* de Palma Vecchio et une *Samaritaine* de Giorgione, appartenant, pour moitié, à Pieter de la Tombe. Un tableau vénitien passait-il en vente, coûte que coûte, il poussait royalement. Il multipliait, il est vrai, des prodiges d'activité, accumulant chefs-d'œuvre sur chefs-d'œuvre (*le Géomètre* du musée de Cassel, le *Dr Tholinx* de la collection Edouard André, etc.) pour combler l'abîme ouvert par cette générosité imprévoyante. Ses créanciers finirent par se lasser ; les parents de Titus voulurent enfin voir clair dans la succession de Saskia ; d'interminables procès commencèrent. En 1656, la faillite fut déclarée, et Rembrandt, expulsé de sa maison de la Breestraat où tout allait être vendu, dut se réfugier dans une chambre d'auberge, à la Couronne Impériale, avec Titus, Hendrickje et une petite fille qu'il avait eue de cette dernière.

Dès lors et jusqu'à la fin de sa vie, pendant douze ans, le pauvre grand homme, victime de son incurie, ne cessa d'être en proie aux persécutions des hommes de loi. Harcelé par ses créanciers, qui refusaient tout accommodement, il se traîne, errant, de logis en logis, de la Couronne Impériale sur le Rozen-Gracht, du Rozen-Gracht au Laurier-Gracht, puis revient sur le Rozen-Gracht. Hendrickje essaie en vain de lui assurer sa tranquillité en s'associant avec Titus pour fonder un commerce d'antiquités et d'objets d'art dans lequel Rembrandt, avec des appointements fixes, nourri et logé, remplira un emploi d'expert. Les créanciers ne désarmaient toujours pas, le commerce ne prospérait guère, et d'ailleurs la fidèle Hendrickje mourait à la peine, en 1654. Dans cette terrible adversité le vieil artiste redouble d'ardeur, d'énergie et de fécondité. Les amis qu'il avait conservés étaient rares, mais fidèles et actifs. Parmi eux se trouvait le gendre du professeur Tulp, de la *Leçon d'anatomie*, Jean Six, bourgmestre d'Amtersdam, dont il fait le célèbre portrait en 1660. C'est peut-être à Jean Six qu'il dut la commande des *Syndics des Drapiers* en 1661. Cette fois, instruit par l'expérience, il ne renouvela pas les témérités pittoresques de la *Ronde de nuit*. Il disposa tous les visages presque sur le même plan, en leur attribuant une égale importance, mais avec une telle énergie de vérité et d'expression que ce chef-d'œuvre est resté le type le plus parfait du genre et marque l'apogée de son génie. Cette commande ne semble pas, il est vrai, avoir été suivie de beaucoup d'autres. N'importe ! A mesure que la popularité s'éloignait, le stoïque combattant, exalté et exaspéré par cette indifférence, ne travaillant plus que pour lui, sentait grandir sa hardiesse en même temps que sa virtuosité. C'est dans une série de morceaux éblouissants, d'une facture inégale et troublée, mais toujours audacieuse, abondante et vibrante, la *Fiancée juive* d'Amsterdam, les *Portraits de famille* de Brunswick, qu'il jette, déjà fatigué et perdant la vue, les derniers éclats de son glorieux crépuscule. A ce moment, il est tellement oublié qu'il ne trouve plus à vendre ; on achète ses portraits pour six sous. Le malheur obstiné s'acharne sur cette proie résistante. Son fils Titus épouse une de ses cousines ; à peine marié, il meurt, laissant sa femme enceinte et malade et ses affaires plus qu'embrouillées (septembre 1668). Rembrandt résiste encore quelques

mois, il succombe enfin le 8 octobre 1669, suivi à quelques jours de distance (21 octobre) par sa belle-fille. Aucun papier du temps n'annonça sa fin. Sur le registre mortuaire de la paroisse on trouve seulement ces deux lignes : « Mardi, 2 octobre 1669, Rembrandt van Ryn, peintre, sur le Rooze-Gracht, vis-à-vis le Doolhof. Laisse deux enfants. » Quant à sa succession, elle se composait de « ses vêtements de toile et de laine et ses instruments de travail ».

Telle fut la misérable fin du plus grand artiste des Pays-Bas, et si l'on pense aux funérailles triomphales de ses prédécesseurs en génie : Raphaël, Titien, Michel-Ange, Rubens, on a peine à comprendre, cette fois encore, les injustices de la destinée. Qui sait pourtant si, dans l'avenir, ce n'est pas le vieux solitaire de la Rozen-Gracht qui se sera assuré la meilleure part? Tandis que les vastes œuvres, plus majestueuses, plus éclatantes, plus décoratives, de ces maîtres souverains, subissent, sur les murailles ou les larges toiles où elles sont fixées, les affronts irrémédiables du temps qui les condamne à une disparition plus ou moins prochaine, les petites peintures de Rembrandt gardent, presque toutes, leur éclat mystérieux et profond, et, si ses peintures même disparaissaient, la presque innombrable multitude de ses eaux-fortes et dessins suffirait encore à proclamer sa valeur. Tandis que la haute pensée, catholique ou philosophique, l'enthousiasme passionné de la beauté triomphante, l'enivrement aristocratique de vie et de magnificence, qui ont inspiré les artistes d'Italie et des Flandres au XVIe et au XVIIe siècle, deviendront des sentiments de plus plus en étrangers à nos sociétés pratiques et inquiètes, c'est pendant longtemps encore que l'esprit démocratique et l'esprit religieux trouveront, dans les compositions et les études de Rembrandt, une poésie, peut-être moins éclatante, mais plus accessible, plus humaine, plus pénétrante.

En réalité, ce Hollandais du XVIIe siècle, comme penseur, comme ouvrier et comme poète se trouve isolé, même dans son pays, par son incomparable supériorité, et l'on ne peut voir en lui ni l'aboutissement ni le point de départ d'une école. Avant lui et après lui, les honnêtes peintres de Hollande, d'une franchise si claire, d'une imagination si calme, n'ont pas pu s'élever et ne pourront plus remonter dans les hauteurs où il domine seul, sans pouvoir être suivi. Lui seul a su joindre à leur respect et leur intelligence de la réalité une force et une finesse de sensibilité et d'émotion si constantes que toutes les laideurs et les vulgarités s'en trouvent sans effort transfigurées, illuminées, ennoblies; lui seul a su se montrer, dans toutes ses œuvres, si naturellement et si sincèrement humain, que sa virtuosité sans égale s'y fait même oublier. Aucun artiste ne fait plus réfléchir, soit pour les qualités de sa technique, soit pour les qualités de son imagination et de son observation. Il a beaucoup travaillé, beaucoup aimé, beaucoup souffert; rien de son travail, ni de ses affections, ni de ses souffrances n'aura été perdu pour l'humanité.

GEORGE LAFENESTRE.

VARIÉTÉS

Souvenirs d'un soldat de la guerre de Sept ans.

Le plus érudit, le plus ingénieux, le plus fin des critiques anglais contemporains, M. Edward Dowden, aujourd'hui professeur à l'Université de Dublin, vient encore de découvrir un document curieux : un gros manuscrit du XVIIIe siècle, dont il publie l'analyse et plusieurs extraits dans la *Fortnightly Review*. Ce sont, cette fois, les souvenirs autobiographiques d'un fermier irlandais, mais d'un fermier et d'un Irlandais d'espèce peu ordinaire : car, pour être né en Irlande, en 1734, Humphry Thomas n'en était pas moins Écossais d'origine, protestant et unioniste acharné; et avant d'être fermier il avait longtemps servi dans l'armée anglaise, ce qui lui avait permis, notamment, de prendre part à quelques-unes des plus importantes batailles de la guerre de Sept Ans. Avec cela brave homme, suffisamment lettré, parfois même un peu pédant. Ses récits, écrits dans sa vieillesse mais à l'aide de notes prises au jour le jour, ont, à défaut d'autre mérite, un grand charme de conscience et de sincérité.

Son père, Josias Thomson, était le fils aîné du révérend H. Thomson, pasteur et fermier à Raphoe, dans le comté de Donegal. « Il était, au jugement de tous, très supérieur en toute façon au reste de la famille; et malgré qu'à quatorze ans il eût juré qu'il ne consentirait jamais à être pasteur, ses parents l'avaient obligé à faire ses études à l'Université de Glasgow. Mais comme, à son retour de l'Université, il persistait dans sa résolution, on le chassa de la maison, avec cent livres pour toute fortune. Il vint alors à Londres, y apprit le commerce, et put enfin rentrer en Irlande avec un métier qui assurait son indépendance. Voici dans quelle circonstance il trouva une femme, une très belle femme, de l'avis universel, et avec sa femme une dot de mille livres, ce qui était pour lui une grosse dot. Il avait acheté, dans une foire, une pièce de drap, et allait en prendre possession, lorsqu'un jeune homme de son âge, pour le vexer, offrit au marchand de lui acheter la pièce à un prix plus élevé : mon père en fut si furieux qu'il roua de coups ce facétieux jeune homme; à la suite de quoi il dut comparaître devant le juge de paix. Or le père de sa future femme se trouvait à ce moment

dans le cabinet du juge de paix : en apprenant la courageuse conduite de mon père il fut transporté d'admiration; il obtint du juge que mon père fût autorisé à administrer au jeune fourbe une seconde volée; et, quand ce fut fait, il le conduisit dans sa maison, lui disant en chemin qu'il avait deux jolies filles à marier, et que si l'une d'elles lui plaisait elle serait à lui. Mon père était un homme d'un grand talent de conversation et d'un grand courage : il jouait à merveille du violon et de la flûte allemande, et savait tirer l'épée également bien de la main gauche et de la main droite. »

A la mort de son père, en 1739, Humphry avait cinq ans. Il avait appris à lire, à écrire, et en outre il savait par cœur tout le premier chapitre de l'Évangile de saint Mathieu, celui où s'alignent tous les noms propres de la généalogie de Jésus. Plus tard il fit d'assez bonnes études dans un collège de la région; mais, tout comme avait fait son père, il refusa d'entrer dans les ordres. Une querelle et une aventure d'amour l'obligèrent à quitter son pays au moment où il allait y reprendre le commerce de son père. Son cousin, le capitaine Warren, du régiment des Black Horse, partait à ce moment pour le Hanovre avec l'armée anglaise : le jeune Humphry résolut de l'y suivre; il vint à Dublin et s'engagea. Il apprit l'exercice sous les ordres d'un vétéran irlandais qui avait eu deux fois le corps traversé d'une balle à la bataille de Dettingen : c'était un ivrogne et un débauché, mais personne dans l'armée ne le valait pour instruire les recrues. Humphry paraît d'ailleurs avoir gardé peu de goût pour le service militaire, et surtout pour le métier de volontaire. « Si j'avais cinquante fils, dit-il, je les obligerais tous à se faire simples soldats plutôt que volontaires : car les volontaires, placés entre les officiers et les soldats, sont assurés d'être méprisés et haïs des uns et des autres. »

Il faut ajouter que, à en juger par les récits de Thomson, officiers, volontaires et simples soldats étaient également méprisés et haïs des paysans et bourgeois du pays, qu'ils vexaient et rançonnaient de toute manière : car plus d'une fois nous assistons à des luttes sanglantes entre les compagnons du jeune volontaire et la population des villages qu'ils traversent.

Le 18 avril 1760, son instruction militaire achevée, Humphry s'embarqua enfin à Dublin, à destination de l'Allemagne. A Chester, sur la côte anglaise, il trouve toute la population en émoi : c'est jour de courses. « Le matin, combat de coqs; le soir, bal public; et à la même heure un grand concert dans la cathédrale, au profit des pauvres. » La troupe traverse ensuite l'Angleterre; le 13 juin elle s'embarque à Gravesend, à bord de l'*Aigle*.

« Délicieux était le spectacle de la flotte au moment du départ : tant de vaisseaux, chacun escorté d'innombrables canots dont beaucoup étaient pleins de musiciens : et tous ces musiciens jouaient de joyeuses symphonies, ainsi que la musique de la flotte et celles des régiments. Tout le monde était gai et débordait d'espoir. Avec deux de mes compagnons je m'installai sur le port, et nous bûmes là de plaisantes lampées, en admirant le coup d'œil.

Débarqué à Brême, Humphry va rejoindre près de Cassel l'armée du prince Ferdinand de Brunswick, qui avait alors affaire à l'armée française du maréchal de Broglie. « Le prince Ferdinand était un homme haut de cinq pieds neuf pouces, bien fait, robuste, avec une belle figure ouverte, un agréable sourire et des yeux pénétrants. » Il demanda aux dragons anglais « si les jolies filles ne leur manquaient pas » : c'est à peu près le seul fait précis que nous raconte à son sujet l'excellent Thomas.

Grâce au renfort qui venait ainsi de lui arriver d'Angleterre, le prince Ferdinand put enfin attaquer l'armée française; ce fut la triste bataille de Warbourg, où les Français perdirent 5 000 hommes. Humphry Thomas y assista; il en fait un long et minutieux récit.

Pendant les deux années suivantes ce ne furent que marches et contremarches, escarmouches, retraites; mais il nous est impossible d'accompagner Thomson dans cette relation par trop stratégique. L'épisode le plus intéressant de ces années de campagne est un séjour que fit Thomson, en 1762, dans le château des comtes Pappenheim, près de Paderborn, en Hesse. Notre homme, qui petit à petit s'était élevé en dignité, avait été chargé par ses chefs de garder ce pays, avec dix-huit soldats sous ses ordres : il devait veiller au respect de la vie et de la propriété des habitants. Dès les premiers jours il eut l'occasion d'exercer son autorité; il fit rendre au comte Pappenheim un troupeau que des hussards prussiens lui avaient volé; ce qui lui valut, de la part du comte et de la comtesse, l'accueil le plus cordial.

Thomson profita des loisirs de ce séjour pour étudier la vie et les mœurs allemandes. Voici comment il résume ses impressions :

« La noblesse des Allemands m'a semblé, en général, d'une espèce fière et hautaine, mais intelligente et sensible; ils paraissent de dispositions très heureuses, et ont à leur portée toutes les commodités de la vie. Ils manquent bien d'argent, mais leur prudence, leur économie, leur soin pour leurs affaires, leur exacte régularité dans l'administration de la famille, tout cela fait qu'on s'aperçoit à peine de leur pauvreté. Ils reçoivent comme rente la dixième partie du produit de leur domaine et peuvent en disposer à leur gré; mais tout autre commerce leur est interdit sous peine de dégradation. Leurs forêts leur donnent une grande abondance de gibier et de venaison : et ils tirent aussi un grand revenu de la coupe du bois : c'est

d'ailleurs là tout le tribut qu'ils reçoivent de leurs tenanciers, sauf une toute petite somme, que les paysans portent chaque année à leurs dames, et qui ne dépasse pas un ducat... Les nobles allemands vivent de la façon la plus régulière : ils déjeunent à 6 heures, été comme hiver, dînent à midi, prennent le café à 3 heures, soupent à 6 heures et se couchent à 9 heures. Les heures qui suivent le souper sont le seul temps de la journée où ils s'amusent et boivent, à la manière irlandaise : encore n'ai-je point remarqué qu'ils le fissent avec excès. Leurs principaux amusements au dehors sont de chasser le sanglier, de courir à cheval et de tirer. Leurs femmes sont plus actives, plus économes et mènent une vie plus régulière que chez nous ; elles ne sont pas moins belles, mais elles ont moins de délicatesse en toute manière. La comtesse Pappenheim faisait tous les matins quelques milles à cheval ; puis, après avoir pris du café, elle s'occupait à la cuisine ou à la cave jusqu'à l'heure du dîner ; après dîner elle s'habillait, puis s'amusait à coudre ou à faire de la musique jusqu'à l'heure du café. Et tout le monde allait se promener au jardin en attendant le souper.

« En dehors des villes, il n'y a pas de classe intermédiaire entre les nobles et les paysans, qui sont pour la plupart la propriété des nobles. Ces paysans mangent et boivent et logent bien mieux que les nôtres ; une maison de paysans hessois, chez nous, coûterait au moins deux cents livres. Toutes leurs maisons sont entourées d'un bon jardin avec des légumes et des fruits. Les paysans sont actifs et industrieux, et on peut vraiment dire d'eux qu'ils gagnent le pain qu'ils mangent. A 4 heures du matin, été comme hiver, toute la famille est levée : hommes, femmes, enfants, s'occupent jusqu'au jour à battre le blé, tout cela en chantant gaiement. Au lever du jour, leur blé est battu : ils récitent une prière et commencent les occupations de la journée. Une égalité parfaite règne dans les familles ; il n'y a aucune distinction entre le père et le fils, le maître et le valet, tous mangent ensemble à la même table.

Tous les paysans d'un village possèdent la même quantité de bétail : il y a dans tout village un berger, un vacher, et un porcher. Tout village entretient aussi à ses frais un maître d'école, ce qui fait que presque tous les Allemands savent lire et écrire. La boisson ordinaire, dans les cabarets, est une sorte d'eau-de-vie de grain ; et ils en boivent assez sec, mais sans s'enivrer aussi constamment que les Irlandais. Du punch ils ne se font aucune idée ; quand ils nous ont vus en préparer, ils ont cru que c'était du café anglais. Ils s'habillent, en temps ordinaire, de vêtements en drap grossier, et portent des sabots aux pieds ; mais chaque paysan et chaque paysanne possèdent dans leurs armoires du linge très fin et deux costumes de prix, l'un noir, l'autre au gré de chacun. Ils mettent ces costumes à l'église et dans les fêtes, mais ils les retirent dès qu'ils rentrent chez eux, de sorte que les mêmes vêtements se passent de père en fils, ce qui empêche les modes de changer. En général ces paysans sont une espèce vive et enjouée, aimant à l'occasion la musique et la danse. Pour ce qui est de la vertu des femmes, elle est ici à peine égale à ce qu'elle est dans nos plus basses classes : les femmes mariées sont beaucoup plus accessibles à la galanterie que les non-mariées. Toute femme mariée se croira interdit de déshonorer le lit de son mari, mais elle ne se fera aucun scrupule de déshonorer la chambre dans laquelle il couche. »

Le 19 novembre 1762, Thomson quitta enfin cette hospitalière maison pour rejoindre l'armée. Le comte Pappenheim l'accompagna jusqu'à la ville voisine, et, en le quittant, lui fit présent d'une épée et de quelques ducats. Le 3 décembre on se mit en route vers la Hollande, pour rentrer en Angleterre. A Horstemar, près de Munster, une gelée terrible contraignit l'armée d'arrêter sa marche.

« On me fit loger, dit Thomson, chez un certain Ansmar qui, sous les apparences d'un bouffon, était un des hommes les plus rusés et les plus intelligents que j'aie jamais rencontrés, un très honnête homme aussi, je crois, mais capable de tenir tête même à ses maîtres, qui se trouvaient, dans son pays, être le clergé. Ayant perdu deux couples de chevaux, il feignit d'être trop pauvre pour en acheter d'autres ; il attela à la charrue sa femme et sa fille, et tout alla pour le mieux. Il ne cessa pas de m'amuser pendant les quatre jours que je restai chez lui, refusa de recevoir de moi aucun argent, et devint bientôt si intime qu'il me proposa la main de sa fille. Il me fit voir à cette occasion tout son argent, dont il avait une quantité incroyable pour un paysan allemand. Il était si plein de son projet de mariage qu'il me suivit jusqu'en Hollande pour m'en parler ; mais quand il vit à la fin qu'il perdait sa peine, il me fit présent d'une paire de jambons et me dit adieu de la façon la plus affectueuse. »

Nous arrêterons là nos extraits de cette curieuse autobiographie. De retour en Irlande, Thomson se maria, devint un brave fermier, et la suite de ses récits n'a plus qu'un intérêt tout local. Une seule fois encore il se trouva mêlé à des événements historiques : ce fut en 1798, lorsqu'une petite armée française, sous les ordres d'Humbert, tenta une descente en Irlande. Thomson, alors constable de la ville de Corran, et qui s'était signalé déjà par son ardeur loyaliste dans la révolte de l'année précédente, s'employa de toutes ses forces à repousser les envahisseurs ; peut-être aurons-nous bientôt l'occasion de revenir sur l'intéressant récit qu'il fait de cet incident peu connu.

W.

COURRIER LITTÉRAIRE

Jean Lahor : *L'Illusion.*

L'*Illusion* de Jean Lahor n'est pas inconnue de nos lecteurs. Elle a paru jadis en un volume et a été accueillie par le public lettré avec la plus grande faveur. Mais elle ne formait pas alors, comme maintenant, une suite, j'ai presque dit un système, tout au moins un poème continu. Aujourd'hui elle paraît en deux volumes, très augmentée, de plus rangée dans un nouvel ordre, présentant une progression, et formant un tableau complet.

Ce tableau, c'est celui d'une âme très délicate et très élevée, profondément convaincue et pénétrée de la sagesse des sages Indiens, c'est-à-dire de l'éternelle illusion et de l'éternelle vanité des choses. Cette philosophie peut être à très bon droit contestée au point de vue philosophique ; personne n'en peut nier le charme amer et l'imposante beauté en tant que poésie. Je ferai remarquer, par exemple, que l'on pourrait ranger sur deux colonnes, à la manière des comptables, la « partie bouddhique » et la « partie chrétienne » des magnifiques poèmes de Bossuet et de Pascal. L'un et l'autre ont « chanté » le néant de notre destinée et le néant de notre connaissance, pour arriver ensuite, après avoir montré que tout est vain en l'homme par rapport à lui-même, à montrer que tout, au contraire, « est grand », que « tout est important » en nous par rapport à Dieu. Or si l'on faisait ainsi le départ de leurs pensées, ce qui du reste serait les trahir, à se placer au simple point de vue de l'art, on s'apercevrait que la colonne bouddhique l'emporterait singulièrement sur la colonne chrétienne, et que ces grands chantres de l'espérance n'ont jamais été plus grands artistes que quand ils chantaient par provision l'éternel désespoir. La poésie du néant est donc très belle, et c'est tout ce que je voulais prouver pour aujourd'hui.

Jean Lahor m'en serait une preuve suffisante, sans remonter jusqu'à Bossuet, ni seulement jusqu'à M. Leconte de Lisle. Il a, autant qu'il le veut, l'ampleur, la largeur, le vaste regard et la vaste envergure qui conviennent à de pareils sujets. Une seule chose était à craindre dans des poèmes qui ont tous pour matière la vanité des efforts de l'homme, de ses désirs et de ses joies ; c'était la monotonie. Jean Lahor a évité cet écueil par un très bon moyen qui n'est pas à la portée de tout le monde, et qui consiste tout simplement à être pénétré et convaincu de ce qu'il dit. Car pour le simple dilettante, le *Nirvana* fournit deux ou trois développements brillants sur la fugitivité décevante de ce monde de phénomènes, mais pour le vrai *nirvaniste*, qui a dans la croyance à la vanité des choses son fonds et son tréfonds intellectuel, tout à fait fixe et permanent, le *Nirvana* inspire des pensées et des sentiments tout à fait multiples et différents, si rattachés qu'ils soient à une racine unique.

Vous verrez ainsi que la pensée philosophique de Jean Lahor, au cours de ces deux volumes, parcourt trois phases, fournit trois stades très différents les uns des autres. On pourrait les cataloguer ainsi : 1° la Volupté, 2° la Contemplation, 3° la Résignation. L'idée du néant des choses inspire d'abord le désir de jouir et de jouir avidement, *raptim*, de ces illusions si rapides à s'évanouir. Puisque tout court si vite, courons après :

Aimons donc ! Aimons donc ! de l'heure fugitive
Hâtons-nous ! Jouissons !

C'est la philosophie d'Horace. *Carpe diem.* Jean Lahor l'a sentie profondément et l'a exprimée souvent avec bonheur. C'est ce qu'il intitule avec beaucoup de justesse : *Les Chants de l'amour et de la mort.* En voici un très joli spécimen :

Quand nous saurons que dans la tombe
Rien ne nous ne survivra plus,
Que l'être tout entier succombe,
Que les rêves sont superflus,

Alors exaltés par la crainte
De ce gouffre où nous roulerons,
Oh ! dans une anxieuse étreinte,
Chers cœurs aimés, nous vous prendrons

Et, *tendres formes fugitives*,
O femmes, *nos fiertés d'un jour*,
Dans nos caresses *plus hâtives*
Nous mettrons encor plus d'amour !

Et je veux ainsi, dans cette heure
Laissée à ma mortalité,
M'abreuver, avant que je meure,
De tant de joie et de clarté,

Soleil que dévore sa flamme,
Aimer, vivre, si puissamment,
Que tu regrettes moins, mon âme,
De n'avoir brûlé qu'un moment !

Ceci est, comme j'ai dit, le premier stade. Le second est la contemplation. De ce monde de formes changeantes on peut jouir encore, et mieux que tout à l'heure, en le regardant. Mais il faut le regarder de très haut, en se détachant de soi pour l'apercevoir en sa haute et pleine majesté. L'âme alors se divinise autant qu'elle le peut en s'habituant à considérer le monde comme celui qui l'a fait doit le considérer. Le monde devient alors le spectacle de l'homme, et l'homme le centre du monde, ce qui est certainement une façon de ne pas s'ennuyer. Il ne s'agit ici ni de pureté, ni de sainteté, ni de grandeur morale en vue de l'action, mais de pureté, de sainteté et de grandeur morale comme conditions nécessaires de la contem-

plation désintéressée. C'est comme le second idéal bouddhiste et le second moment de l'évolution naturelle de cette doctrine :

> [illegible] au plus grand, au plus noble, au plus beau ;
> Que tes pensers sublimes,
> Jusqu'à l'heure où ton corps ira dans le tombeau,
> N'habitent que les cimes !
>
> Abreuve-toi d'éther, et, l'esprit rajeuni,
> Ouvre ardemment tes ailes :
> Sois libre, et dans ton âme appelle l'infini
> Des forces éternelles,
>
> Le vent de l'infini, les brises de l'été,
> Et les chaleurs fécondes
> De l'amour, qui remplit d'azur l'immensité
> Et qui porte les mondes !
>
> Souviens-toi des héros, et mets devant tes yeux
> Leur noblesse première ;
> A force de grandeur, fais-toi semblable aux Dieux
> Qu'inonde la lumière ;
>
> Et vis toujours ainsi, calme, dans les hauteurs,
> L'âme sereine et pure,
> T'enivrant des clartés, des chants et des senteurs
> De l'immense Nature.

Et à ces hauteurs, quand vous en aurez pris l'accoutumance, « vous serez comme des dieux » ; vous vivrez du monde entier, parce que le comprendre, comme le mot l'indique, c'est l'embrasser, c'est le ramasser en soi ou se répandre en lui, dans tous les cas c'est être mêlé à lui intimement. Est-ce Dieu, est-ce l'homme qui parle comme suit? On ne sait. Ce peut être l'homme divinisé par la contemplation, ce peut être Dieu se contemplant dans son œuvre; et en tout cas c'est un beau langage :

> Le soleil est ma chair, le soleil est mon cœur,
> Le cœur du ciel, mon cœur saignant qui vous fait vivre ;
> Le soleil, vase d'or où fume la liqueur
> De mon sang, est la coupe où la terre s'enivre.
>
> . . . . . .
>
> Les fleurs sont mes désirs, les fleurs de toutes parts
> Tournent vers vous leurs longs regards pleins de délices ;
> Les fleurs sont mes désirs, les fleurs sont mes regards,
> Et vous buvez mon rêve au fond de leurs calices.
>
> . . . . . .
>
> Je suis dans tout, je suis la fraîcheur de la nuit,
> Et je suis dans l'éther la lune qui vous aime,
> Et l'autogon aussi, l'éclair brûlant qui luit,
> Car la création entière est mon poème ;
> Est un poème étrange où se mêlent les pleurs,
> Et dont vous, l'amertume, vous êtes les pensées,
> O vous qui partagez ma joie et mes douleurs,
> *Et l'ennui des éternités déjà passées.*

Et enfin, l'âme ainsi épurée par la contemplation des choses qui passent en renouvelant éternellement son rêve, l'âme devient forte, et capable, sinon d'action, l'action n'entrant nulle part dans ce système, du moins de supporter et de subir le contact souvent blessant des réalités pénibles. — Je suis moins sûr de ce troisième pas, et je doute qu'il soit jamais très ferme. Faire sortir le stoïcisme du bouddhisme contemplateur me paraît assez difficile et assez scabreux. Mais enfin c'est possible. C'est possible si l'âme, en ses contemplations, s'est beaucoup moins enivrée de la beauté des choses que pénétrée de leur vanité et de leur insignifiance. A se dire sans cesse que les choses ne sont rien du tout, on peut arriver à mépriser ce qu'elles s'avisent de nous faire souffrir. Mais il ne faut pas les avoir trouvées trop belles ; car il est difficile de les trouver belles sans les aimer, et le mal révolte toujours qui vient de ce qu'on aime. Passe pourtant pour ce troisième stade. Nous sommes dans une philosophie de poète, et du moment que le poète a de beaux accents... Voici l'inspiration stoïcienne de Jean Lahor :

> Sois pur, le reste est vain ; et la beauté suprême,
> Tu le sais maintenant, n'est pas celle des corps :
> La statue idéale, elle dort en toi-même ;
> L'œuvre d'art la plus haute est la vertu des forts.
>
> Le saint est le très noble et le sublime artiste,
> Alors que de sa fange il tire un être pur,
> Et tire un être aimant d'une bête égoïste,
> Comme un sculpteur un Dieu d'un lourd métal obscur.
>
> . . . . . .
>
> Sache que les héros, les saints, tu les imites
> En détruisant en toi l'égoïsme d'abord ;
> Meurs à toi-même, afin de vivre sans limites :
> Toute âme pour grandir doit traverser la mort.

Je crois qu'on avait rarement traduit Schopenhauer en vers d'une façon aussi précise et aussi forte.

On voit assez que l'œuvre de Jean Lahor, de l'épicurisme nous ramenant au stoïcisme par le grand et beau détour de la contemplation désintéressée, est, quoi qu'on en puisse penser au point de vue de la dialectique rigoureuse, un très grand et très séduisant voyage, fécond en fortes pensées, et du reste d'une majestueuse ordonnance.

Chemin faisant l'auteur ne se prive point de cueillir une fleur et de nous donner une œuvre purement artistique, souvent d'une réelle beauté. On connaissait déjà *Sacountala*, et, pour mon compte, il me semble bien l'avoir recueillie dans un de mes « florilèges » particuliers.

Ceci n'est qu'un tableau exquis inspiré par un des plus délicieux poèmes indiens que nous connaissions, et qui en condense tout l'arome subtil et charmeur ; mais voici à la fois tableau et symbole, le tout dans un cadre étroit et savamment mesuré, et il me semble que l'impression est singulièrement profonde :

> Tijaour se faisait suivre dans les combats
> D'une esclave très belle, et qui, haute de taille,
> Sur l'épaule d'un noir, calme, appuyant ses bras,
> D'un éléphant géant dominait la bataille.
>
> . . . . . .
>
> Sur la gaze et la soie enlaçant son long corps
> Flottait, sombre manteau, sa chevelure brune ;
> Au dessus des blessés, des mourants et des morts,
> Tranquille et doux planait son sourire de lune.

Pour contempler l'éclat de ses yeux de lapis
Les moribonds rouvraient leurs paupières tremblantes :
Sur leurs corps écrasés elle semblait un lis
Éclos dans un jardin de tulipes sanglantes.

C'est ainsi que sourit en nous voyant mourir,
Avec ses grands yeux clairs la Nature sereine,
Et que ses yeux pourtant nous voient souffrir,
Indifférents et beaux, sans amour et sans haine.

Je quitte à regret le beau recueil de Jean Lahor. C'est une œuvre forte, brillante et variée, vigoureusement pensée et le plus souvent d'un très grand style. Quelques-uns pourront y souhaiter plus d'éclat encore ou des effets de sonorité plus prestigieux. Telle qu'elle est, elle est une de celles qui comptent et qui restent. C'est bien là la grande pensée indienne, « repensée » par un Français ardent et ingénieux, ardent jusque dans ses langueurs orientales, ingénieux dans ses façons d'exprimer l'uniformité décevante des choses. C'est ainsi que les mortelles rêveries orientales, « les lourds et tristes rêves » dont parle Heine, sont devenues ici, sans changer de fond, quelque chose qui ne pèse point, n'assoupit point, n'attriste point, ravit seulement l'âme en courtes extases, les seules dont nos âmes françaises soient vraiment capables.

ÉMILE FAGUET.

CHOSES ET AUTRES

Napoléon à Sainte-Hélène se mêlait volontiers de prédire l'avenir. Parmi beaucoup d'autres prophéties qu'a recueillies le *Mémorial*, il y a celle-ci : Avant la fin du siècle, la France sera républicaine ou cosaque. Si l'empereur avait été extra-lucide, il aurait dit : Républicaine et cosaque. Républicaine, la France l'est depuis vingt-trois ans. Cosaque, elle est en train de le devenir, mais pas au sens où l'entendait Napoléon. Nous voilà Cosaques par inclination.

Que dis-je, inclination? Il s'agit bien d'inclination; c'est de la passion toute pure. Nous ne savons rien faire à demi, nous autres Français, et quand nous nous mêlons d'aimer les gens, c'est tout de suite de la frénésie. En ce moment la France est littéralement subjuguée par la Russie, laquelle vient en trois bateaux prendre possession de sa conquête.

Nous avons tous les yeux fixés sur Toulon, la ville heureuse qui verra la première le pavillon moscovite.

On prépare partout des réjouissances. Issoudun et Sainte-Menehould ne peuvent espérer que la flotte abordera sur leurs rivages. Elles n'en dressent pas moins des arcs de triomphe platoniques. Les Russes n'y seront pas, mais l'intention y sera. Ce n'est pas la première fois qu'on aura fait un civet sans lièvre.

Faut-il le dire? Il semble qu'au début le gouvernement n'aurait peut-être pas été fâché que l'enthousiasme public se tempérât d'une certaine modération. Les gouvernements sont comme ces grands parents grondeurs qui ont toujours peur que la jeunesse ne s'échappe plus que de raison. Mais la Presse était là qui veillait. *Ne quid nimis* n'a jamais été sa devise. Empêcher de danser en rond, ou même de danser sur la tête, n'est pas son habitude. Si l'opinion publique eût été tentée de témoigner la moindre réserve, les journaux eussent bientôt fait de mettre le holà. Quoi? vous demandez à réfléchir? Vous parlez d'apporter quelque mesure dans l'expression de vos sentiments et de ne pas étouffer les gens que vous allez embrasser. Qu'est-ce à dire? On ne compte pas avec la passion et l'on ne badine pas avec Chincholle.

Grâce à M. Chincholle et à ses amis, les Russes vont être reçus parmi nous comme le boyard légendaire parmi les dames du corps de ballet. A lui tous les sourires, tous les cœurs, tous les succès. Encore les roubles du boyard y sont-ils bien pour quelque chose, tandis que cette fois c'est de l'amour désintéressé. Les roubles sont de notre côté, sinon les « roublards », disent les sceptiques.

La sagesse des nations prétend qu'il convient d'aimer ses amis comme s'ils devaient cesser de l'être un jour. Peste de la sagesse des nations! Est-ce que cette sagesse-là est faite pour nous?

— Le bruit des fêtes de demain fait quelque tort aux grèves d'aujourd'hui. Le succès n'a pas répondu à l'attente et aux efforts des organisateurs. MM. Basly et Lamendin sont gens à prendre leur revanche, comme on dit dans les feuilletons dramatiques.

Ils sont en ce moment, dans le Pas-de-Calais et dans le Nord, trente mille travailleurs qui ne font rien et qui, chose curieuse, ne parviennent pas à passionner le public. Jusqu'à présent quantité de gens ne s'intéressaient aux classes laborieuses qu'autant que les classes laborieuses se croisaient les bras. C'est à dégoûter de chômer, si l'on ne doit pas y gagner plus de sympathie que si l'on travaillait bien fort.

Voyez-vous, braves travailleurs qui ne travaillez pas, il ne faut pas abuser des meilleures choses. Les grèves sont devenues trop fréquentes. Nous en avons toujours cinq ou six sur la planche. Que voulez-vous que fassent les cœurs sensibles? Sollicités de tous côtés, ils ne savent où placer leur sensibilité.

Pst! pst! disent les cochers de fiacre, à nous vos sympathies, bourgeois, nous sommes en grève.

— Passez votre monnaie, disent les conducteurs d'omnibus, pour que nous combattions les exploiteurs.

Mais, entre tous, les mineurs étaient les favoris du public. Il y avait là un vieux fonds de sentimentalité. Nous avons tous dans le cœur une romance qui som-

mailles. Le matin [illegible] au sein des flots [illegible], le mineur, « dans les entrailles de la terre » sont des effets infaillibles. On ne résiste pas à ce sein-là, et l'on se sent pris par ces entrailles.

Seulement trop est trop. D'aucuns en sont arrivés à penser que les revendications ouvrières ne sont pas toujours aussi sérieuses qu'on voudrait nous le faire croire et qu'il y a dans les grèves — faut-il le dire ? — un certain fonds de gaminerie. Augmentation des salaires, c'est fort bien. Diminution des heures de travail, c'est entendu. Mais n'y a-t-il pas aussi le besoin de rompre pour quelques jours avec la monotonie de la tâche journalière, de faire autre chose que ce qu'on a coutume de faire, de « tirer une bordée », comme disent les matelots? Joignez à cela le plaisir de faire pièce au patron, de se moquer de l'ingénieur, d'ennuyer l'autorité et de déranger le gendarme, et vous aurez peut-être quelques-uns des éléments dont toute bonne grève est composée.

Savez-vous que ce que nous appelions une « révolte » au lycée n'était pas autre chose qu'une grève en miniature? Pourquoi nous nous révoltions ? Mais nous ne le savions jamais. Le plus souvent rien n'était changé dans notre manière de vivre. C'est même pour cela, c'est pour faire quelque chose de nouveau, n'importe quoi, que nous nous révoltions. Nous n'ignorions pas que nous n'étions que de simples pois de terre, voire même de petites cruches; que nous n'aurions finalement raison ni des maîtres répétiteurs ni des surveillants; que les pois secs et les lentilles étaient immuables et éternels; que les retenues ne seraient que plus abondantes. Tout cela n'empêchait pas qu'un jour des grognements, prélude de l'orage, s'élevaient dans les rangs, et que dans la première cour, terrible symptôme! les grands se mettaient à se promener de gauche à droite, au lieu de droite à gauche. Quand on se barricadait dans les dortoirs, oh! alors, ce n'était plus une émeute, Monsieur le proviseur, mais une révolution.

Je n'ai pas de prétention au titre « d'économiste distingué », mais je crois qu'au fond de tout gréviste il y a un gamin qui s'ennuie.

[illegible]

La vie d'un mineur est terriblement uniforme, aux explosions près, — presque aussi uniforme que celle d'un collégien.

Pensez-vous qu'à certains jours on veuille un peu se distraire et mettre les choses sens dessus dessous. Les Romains, gens pratiques, avaient trouvé un exutoire à ce sentiment-là. Ils avaient inventé les Saturnales. Les serviteurs qui deviennent les maîtres et qui font bombance, les maîtres qui servent les serviteurs, mais c'est là tout le rêve du socialisme. Cela ne durait qu'un jour, mais c'était toujours cela.

C'est une idée à creuser. Que diriez-vous si les actionnaires d'Anzin étaient tenus, à certaines époques, de se rendre à la coupe et de pousser la brouette, tandis que les mineurs iraient à l'Opéra? On cherche peut-être bien loin la solution de la question sociale. La voilà, renouvelée des Romains.

J'aurais souhaité, pour voir, qu'on mît la grève aux voix parmi les jeunes élèves qui viennent de rentrer dans tous les lycées, collèges et pensions de France. Oh! l'imposante majorité qu'elle aurait obtenue!

Ce n'est pas que l'Université ne fasse tout ce qu'il faut pour allécher ces pauvres enfants: Petits! petits! dit-elle de son ton le plus doux. Mais les petits ont de la méfiance et feraient justement comme le chien de Jean de Nivelle, n'était le collier dont ils sont attachés.

Certains proviseurs « fin de siècle » ont été plus loin. Ils se sont adressés à la Presse, reine du monde. Ils se sont fait interviewer. Où l'interview va-t-il se nicher? Ils ont appelé les reporters dans la maison. Quand les reporters s'y mettent!

Voyez, monsieur le journaliste, les jolis petits lits tout blancs. Dodo! l'enfant do! Et la belle infirmerie! Tous nos élèves voudront être malades. Nous ne sommes pas de ces maîtres d'autrefois, tout rébarbatifs et qui effrayaient la jeunesse. Faites risette au Monsieur! Jadis l'élève n'était pas plutôt rentré qu'il était pris tout vif dans l'engrenage des compositions. Nous lui laissons le temps de se reconnaître. De compositions il n'est pas même question d'abord.

— Ah! parlez-nous de billes, de toupies, de chat-perché. Nos enfants, pauvres chéris, peuvent croire qu'ils ont été mis au collège pour apprendre le cheval fondu. Il sera toujours temps d'en venir à ces affreux thèmes et à ces abominables versions.

— Et puis, thèmes et versions sont des jeux dans ces salles bien aérées, bien ventilées, avec éclairage bilatéral, Monsieur, bilatéral. Connaissait-on l'éclairage bilatéral dans votre temps? Maintenant, si vous le voulez bien, mon cher reporter, nous allons visiter la cuisine. Lucullus y prépare les haricots de Lucullus...

— J'ai de la méfiance, » répète le bambin. On ne peut le tirer de là. Que serait-ce, grands dieux! s'il connaissait M. Cockburn, que vient de nous révéler le feuilleton du *Journal des Débats*. Pères de famille, cachez soigneusement les *Débats*, si vous voulez garder quelque autorité sur vos fils et qu'un affreux scepticisme ne s'empare pas de ces jeunes âmes, — si vous voulez seulement qu'ils consentent à rentrer au lycée et à reprendre l'étude de l'Histoire.

L'Histoire! Quel coup M. Cockburn vient de lui porter. N'est-ce pas Hérodote qu'on appelait le Père de l'Histoire, malheureux père! La fille est perdue par

la faute de ce M. Cockburn. Oh ! la pau... la pau... la pauvre fille ! comme dit la chanson.

Sachez que M. Cockburn était quelque chose à bord du *Bellérophon* qui porta Napoléon à Sainte-Hélène. Il a vu « le monstre lui-même ». Il n'a perdu ni un de ses gestes, ni une de ses paroles. Il a photographié les uns avant que la photographie ne fût inventée, il a phonographié les autres avant le phonographe.

Hélas ! le Napoléon de M. Cockburn tient des propos que désavouerait un concierge. Grâce à lui, le *five o' clock* de l'amiral ressemble au thé de madame Gibou. Et quelle éducation, mon Empereur ! La Majesté déchue mange avec ses doigts, quand il ne les fourre pas dans son nez, sans compter que ses digestions ne sont pas toujours discrètes !

Mais, monsieur Cockburn, M. Thiers ne nous a jamais dit cela. L'Histoire proteste... — Pardon, Thiers y était-il ? Moi, j'y étais, j'ai vu de mes yeux, entendu de mes oreilles. Qu'avez-vous à dire ?

— J'ai à dire, papa, dira notre gamin de tout à l'heure, que je ne veux pas rentrer au collège pour y apprendre des choses qu'il me faudra désapprendre incontinent. Il est déjà prouvé que la plupart des mots historiques sont des mots d'auteur. Voilà Napoléon démoli par M. Cockburn, après M. Courbet. Que savons-nous seulement s'il a jamais eu un petit chapeau et si la redingote grise n'était pas verte ? Si l'on me demande, à mon baccalauréat, qui a gagné la bataille d'Austerlitz, je répondrai par quelques aphorismes non compromettants : A bon chat, bon rat... Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée... Dans les petits pots les bons onguents ; — ou, comme ce jeune candidat auquel l'examinateur demandait de parler de la querelle des Guelfes et des Gibelins : Je n'aime pas à me mêler des querelles des autres.

— Au moment où le collège se referme sur les jeunes élèves, la caserne s'ouvre devant les jeunes soldats. La « classe » s'en va, comme les classes rentrent.

Elle vient de traverser l'épreuve des grandes manœuvres et de remporter des victoires sans larmes. Elle part toute chargée des félicitations officielles qui tombent en cascades du Président de la République au général en chef, du général au colonel, du colonel au capitaine et du capitaine au simple soldat.

Le général de Cools a, pour la première fois, fait exception à la règle des congratulations universelles, au lieu de se borner à développer en phrases convenues le classique : Soldats, je suis content de vous, il a, sans aucune réserve, dit leur fait aux officiers... de la même arme. Je n'entre pas dans la question ; je n'y ai aucune compétence. Mais j'avoue que, d'une façon générale, je n'ai pas été fâché qu'on sorte un peu des banalités. Depuis Burrhus, je n'avais trouvé personne qui parlât « avec la liberté d'un soldat qui sait mal farder la vérité ». La rudesse des camps devenait un mythe. Le général de Cools en a fait une réalité. Enfin voici un loup — ou pour mieux dire un ours — parmi tous ces moutons bêlants.

Il était temps. Tous les généraux de tous les pays du monde étaient invariablement satisfaits et exprimaient leur contentement dans les mêmes termes. On aurait pu faire la « théorie » du commandant de corps comme on a fait le manuel du sous-préfet.

D. Monsieur le sous-préfet, qu'est-ce qui éclate sur le passage du ministre ?

R. L'enthousiasme.

D. Et où en est cet enthousiasme ?

R. A son comble... etc., etc.

De même pour les généraux.

D. Qu'est-ce que les soldats ont témoigné au cours des manœuvres ?

R. De la discipline et de l'énergie.

D. A quelle heure retrouvera-t-on ces soldats ?

R. A l'heure du danger.

D. Qu'est-ce qu'ils tiendront haut et ferme ?

R. Le drapeau de la patrie.

D. Et dans quoi s'ensevelliront-ils, s'il le faut ?

R. Dans ses plis.

Il n'est pas mauvais de sortir un peu de la convention. En cette matière le roi Ferdinand, de Naples, dépassait les limites de l'originalité. Comme son ministre de la guerre lui proposait sans cesse des modifications dans l'uniforme de ses soldats : « Oh ! dit le roi, habillez-les de bleu, de vert ou de jaune, ils n'en f..... pas moins le camp. » — Mais il s'agissait de l'armée napolitaine ! c'est tout dire.

JEAN-PIERRE.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

NÉCROLOGIE.

L'Espagne vient de perdre le plus fécond et le plus mordant de ses satiristes, Garcia Santesteban, auteur d'innombrables comédies, dont quelques-unes, notamment *Robinson* et le *Tribut des Cent Vierges* ont eu un énorme succès,

A Berlin est mort M. Henri Lange, le plus célèbre des cartographes allemands, président de la section des plans au bureau royal de statistique de Berlin.

LA CRITIQUE D'ART EN ITALIE.

Dans un intéressant article de la *Nuova Antologia*, M. Henri Panzacchi se plaint de l'incapacité littéraire et de l'ignorance artistique des critiques d'art italien. Les seuls critiques italiens un peu remarquables du XIXe siècle, Mamiani, Rosmini, Gioberti, ne sont encore, d'après M. Panzacchi, que de médiocres commentateurs. Et cette pauvreté de la critique serait, suivant lui, une des causes de l'affaiblissement graduel de l'art et du goût en Italie.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

7 octobre 1893.

Les fêtes franco-russes sont un beau et légitime sujet de conversation; on ne peut pas cependant en parler toujours et alors on revient aux aperçus plus ou moins ingénieux sur la prochaine rentrée des Chambres, sur la constitution de la majorité et sur le ministère homogène. La Chambre de 1889 va expirer légalement au 14 octobre et la Chambre nouvelle pourrait être convoquée le lendemain. Mais on ne l'attend pas avant le milieu du mois de novembre.

Des esprits impatients voudraient que le Président de la République, usant de la prérogative constitutionnelle qui lui appartient, se mît dès à présent à l'œuvre pour constituer le cabinet qui leur paraît indiqué par le résultat des élections et par l'opinion la plus générale du pays. Il n'est pas à croire que M. Carnot envisage les choses ainsi; son droit est entier, mais ce droit même a été environné de garanties très respectables, bien qu'elles ne soient pas dans la constitution. Les chefs d'État de la troisième République ont pris l'habitude de consulter les présidents du Sénat et de la Chambre et les principaux hommes politiques du Parlement, lorsqu'il s'agit de composer un cabinet, et cette consultation ne se fait pas seulement d'une manière officieuse, elle revêt toutes les formes officielles et elle est entrée dans le jeu des institutions parlementaires comme une formalité presque indispensable. Elle est en tout cas fort utile, sous un régime d'opinion et de publicité comme le nôtre. elle est une garantie moins pour la Chambre, qui a toujours la ressource de ses votes par lesquels elle fait connaître sa volonté, quand elle en a une, que pour le Président de la République lui même qui éclaire ainsi son choix et juge à l'avance de l'effet qu'il va produire. Ce procédé a été surtout mis en vigueur et de jour en jour fortifié par l'absence d'une majorité bien claire et par la compétition des groupes. On se rappelle combien de fois le chef du pouvoir exécutif a dû tâtonner, mander ceux-ci et ceux-là, au milieu de crises ministérielles sans signification précise.

Les personnes qui imaginent aujourd'hui, en l'absence des Chambres, un remaniement du cabinet, sont obligées d'imaginer aussi que le président du Conseil va aller remettre à M. Carnot sa démission et celle de ses collègues. Comment une pareille démarche se justifierait-elle dans les circonstances où nous sommes et après les élections que nous avons eues? Ce ne peut être évidemment que la fantaisie de quelques imaginations désœuvrées, qui hantent la campagne pendant ces vacances parlementaires. Il n'y aurait qu'un dernier moyen de les satisfaire, c'est que l'un ou l'autre des ministres, celui des Finances, du Commerce ou de l'Agriculture prît son chapeau et s'en allât sans attendre la rentrée. Mais cela aussi manquerait de toute bonne raison politique au moment où nous sommes. Il faut attendre de pied ferme le Parlement qui s'assemblera et voir d'abord ses dispositions.

De quelle manière engagera-t-on le débat politique, lorsque la Chambre aura pris séance? C'est la seconde question que l'on voit agiter dans les journaux à court de copie et, à vrai dire, elle n'est pas beaucoup plus sérieuse que l'autre. Il est un peu enfantin de penser qu'une Chambre qui ne se connaît pas encore va, du premier coup, prendre possession d'elle-même, définir son programme et affirmer sa volonté, dans une joute oratoire si brillante qu'on la suppose entre des orateurs qui ne se sont pas encore révélés. Ces réflexions porteraient à croire, si elles n'étaient un prétexte pour employer le temps, que nous sommes encore loin de cette politique pratique que le pays demande par-dessus tout. La majorité se formera peu à peu par le travail quotidien, par un contact mutuel, plus ou moins prolongé; elle déterminera sa volonté politique selon le cours des choses, sous le coup des incidents ou des événements, et si nous en avions une bonne et rassise, ferme et stable, animée de l'esprit de gouvernement et capable de progrès, ni téméraire ni craintive, avant six ou huit mois d'ici, comme nous nous estimerions heureux et comme elle aurait devant elle une belle carrière parlementaire de quatre années pleines pour rendre service au pays!

* *

L'un des premiers faits positifs, sur lequel s'engagera la discussion dès la rentrée, sera sans nul doute le conflit siamois et le traité qui a mis fin à ce conflit. La Chambre voudra avoir des explications et le gouvernement sera heureux de les donner : il n'a recueilli que de l'honneur dans cette affaire vigoureusement menée par nos marins et habilement terminée par notre envoyé extraordinaire, M. Le Myre de Vilers. Ce n'est pas là-dessus que l'on pourra voir des luttes de partis et des ruptures éclatantes. Le traité signé à Bangkok le 1er octobre par les plénipotentiaires français et siamois et la convention annexe ont sanctionné toutes les clauses de notre *ultimatum* ainsi que les garanties complémentaires que le Siam avait déjà acceptées.

Le gouvernement siamois renonce à toute prétention sur l'ensemble des territoires de la rive gauche du Mékong et sur les îles du fleuve. Il s'engage à assurer toutes les facilités nécessaires aux travaux qui seront jugés utiles pour la navigation. Les deux parties contractantes prévoient l'établissement prochain d'un régime douanier plus favorable aux relations commerciales entre nos possessions et les territoires limitrophes. La France continuera à occuper Chantaboun jusqu'à la complète exécution de toutes les stipulations contenues dans le traité. Voilà donc qui va bien pour le Siam et pour nous jusqu'à nouvel ordre; mais c'est l'Angleterre qui n'est pas contente et qui nous donne les plus vives marques de sa mauvaise humeur! Elle entend bien constituer entre nos frontières et les limites un Etat-tampon, suivant l'expression consacrée, et il s'agit de savoir de quels domaines le nouvel État sera constitué. Les États-tampons vont devenir le cauchemar du monde. Ce n'est plus avec la cour du Siam, c'est avec l'Angleterre directement que les négociations devront se poursuivre. Nous avons par bonheur, et à nos dépens, acquis une certaine expérience de la politique coloniale, qui nous permet de ne plus céder nos droits à personne.

HECTOR DEPASSE.

Paris. — Imprimerie Lahure. Imp. des Deux Revues, 19, rue des Saints-Pères. — 30392. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 16 TOME LII 14 OCTOBRE 1893

ERNEST RENAN [1]

MESSIEURS,

Nous sentons tous qu'une grande ombre est ici au milieu de nous.

Nous cherchons du regard, sans le trouver, celui qui était l'âme de ces réunions annuelles et qui pendant un quart de siècle a été notre guide et notre gloire. Mais quand un groupe d'hommes, unis par une pensée commune, voit disparaître celui qui incarnait leur idéal, ils savent que celui qui les quitte restera en esprit avec eux.

Le cher et respecté confrère, que le vote unanime de votre Conseil a proposé à votre choix pour remettre en ses mains la direction de notre Société (2), a déjà, aux obsèques triomphales faites par la nation à M. Renan, rendu un éloquent hommage à celui que nous avons perdu. Depuis, dans la séance du 12 novembre 1892, M. Barbier de Meynard a retracé la carrière scientifique du maître en traits pleins et précis qui disent tout l'essentiel et rendent plus redoutable pour votre secrétaire la tâche que ses fonctions lui imposent en ce moment. Jamais je n'en ai senti plus lourdement le poids, et si je n'écoutais que mon sentiment je vous demanderais la permission de me départir ici de l'usage et de garder le silence devant ce grand nom qui se suffit à lui seul. Je ne crois pourtant pas pouvoir me soustraire à ce devoir, si imparfaitement que je puisse le remplir : méditer sur l'âme et l'œuvre d'un grand mort est une source de force pour les vivants.

Vous n'attendrez pourtant pas de moi, Messieurs, que je retrace dans son ensemble la carrière et l'œuvre de M. Renan : la tâche dépasserait mes forces et excéderait mon droit. Philosophe, moraliste, poète, remueur d'idées et conducteur d'âmes, M. Renan ne nous appartient qu'en partie : par l'immense variété de ses dons et des domaines qu'il a embrassés, par le retentissement historique de son œuvre et son influence profonde sur les conceptions de son âge, il appartient à la pensée tout entière, il appartient à la France et au siècle. Mais ce qui, pour nous, lui donne une place à part dans le chœur de ceux qui ont pensé et parlé pour leur génération et pour l'avenir, ce qui fait que nous avons le droit de le revendiquer pour nous et que lui-même considérait comme un des plus beaux fleurons de sa couronne de gloire son titre de Président de la Société Asiatique, c'est qu'il fut toujours avant tout et voulut être avant tout un homme de science, un philologue. Au début de sa carrière, c'est un problème de philologie qui, en éveillant et troublant sa conscience, changea le cours de sa vie : c'est sur le sens et la date de quelques lignes d'hébreu que se joua sa destinée. La philologie, au sens large du mot, c'est-à-dire l'histoire et l'interprétation des textes, reposant sur l'étude linguistique, fut dès le début et demeura jusqu'au bout son instrument de recherche. Néanmoins en lui le philosophe et le savant sont si indissolublement unis qu'il ne nous sera guère possible d'apprécier et de

1 Notice lue à la Séance annuelle de la Société Asiatique par M. Darmesteter, secrétaire de la Société. M. Renan a été quinze ans secrétaire et douze ans président de la Société Asiatique.

2 M. Barbier de Meynard.

comprendre l'homme de science sans empiéter sur un ordre d'idées spéculatives qui ne rentre pas dans nos préoccupations ordinaires, comme il serait impossible au philosophe de comprendre la philosophie de M. Renan sans se faire un instant à sa suite grammairien, historien et orientaliste.

I

LES ORIGINES

M. Renan a dit lui-même dans des pages inoubliables, qui sont la plus fraîche et la plus franche des confessions (1), l'histoire de son enfance et de sa jeunesse, des premières impressions qui formèrent pour toujours sa conscience et son idéal, et de la crise qui ne changea que sa croyance sans changer cet idéal. Le pays où il naquit, la Bretagne, est le pays des fées : c'est le coin de France qui a conservé le plus purement la vieille religion populaire, ailleurs effacée, et qui par ses racines plonge dans l'antiquité mythique. Fils de marins, bercé au remous de la mer et de ses légendes, il apportait avec lui les dons de la race la plus grave, la plus intérieure, la plus profondément rêveuse de France. Il était encore enfant quand son père périt à la mer. Il fut élevé par sa mère qui était un *folklore* vivant : mais d'origine gasconne elle joignait à la foi bretonne un fonds de gaîté et d'ironie douce étrangère à la Bretagne : « Elle aimait ces fables comme Bretonne, elle en riait comme Gasconne », et elle légua à son fils, avec une foi profonde et sincère aux enseignements du dogme, sa foi d'imagination, amusée et demi-sceptique, aux créations de la religion populaire. C'est à son éducation dans ce milieu naïf et profond que M. Renan attribuait plus tard ses facultés historiques, son don de revivre des états d'âme différents de ceux de nos jours, « une sorte d'habitude de voir sous terre et de discerner des bruits que d'autres oreilles n'entendent pas ». Ses premiers maîtres, les bons prêtres de Tréguier, modèles de foi tranquille et de vertu sans tache, tels qu'en présente souvent le clergé provincial de France, lui avaient appris par leurs leçons et leur exemple que la vie spirituelle est la seule vie noble.

Vous savez comment en 1838, sur le bruit de ses succès d'écolier au collège de Tréguier, il fut appelé par M. Dupanloup au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, comment de là il passa aux séminaires d'Issy et de Saint-Sulpice, les profondes études de théologie auxquelles il se livra là, et comment, initié par le P. Le Hir aux méthodes et aux conclusions de l'exégèse allemande, il sentit sa foi s'en aller devant les enseignements d'outre-Rhin. Ce qu'il y a de remarquable dans la crise spirituelle qui transforma son *credo* et ce qui décida dès l'abord du caractère de toute sa carrière, c'est que cette crise ne fut point, comme il arrive généralement, une crise de philosophie raisonnante; elle fut tout entière d'ordre philologique et critique. Un roman qui a fait grand bruit, il y a quelques années, de l'autre côté de la Manche, analyse en trois volumes l'état d'âme d'un pasteur qui fait dépendre sa foi de la date du livre de *Daniel* et qui, après de longues angoisses philologiques, convaincu que Daniel est contemporain d'Épiphane et non de Nabuchodonosor, renonce à son ministère : M. Renan avait posé, cinquante ans d'avance, pour le portrait de *Robert Elsmere*.

Le jeune homme qui, le 6 octobre 1845, ayant reconnu qu'il ne pouvait plus, sans violenter sa conscience, rester dans le sanctuaire, descendit, pour ne plus les remonter, les marches de Saint-Sulpice, était moins en commun avec le monde frivole et incrédule où il allait se perdre qu'avec le monde croyant qu'il venait de quitter. Le voltairianisme lui était profondément antipathique : il sentait combien l'esprit voltairien, de quelque façon qu'on apprécie son œuvre historique, est profondément inefficace; car il n'a rien à fonder dans l'ordre moral, rien à enseigner dans l'ordre scientifique, et il ne peut ni expliquer le sentiment religieux ni le satisfaire. M. Renan n'avait plus la foi, mais il avait gardé le sens de la foi : il savait comment il avait cru, comment la foi avait répondu à une certaine heure aux plus nobles instincts de sa nature, et c'est pour cela qu'en refaisant l'histoire des croyances passées il n'aura qu'à s'interroger lui-même pour retrouver dans sa conscience le secret de leur nature et de leur puissance.

Au moment où M. Renan quittait Saint-Sulpice, il était avant tout un élève de l'Allemagne. Il tenait d'elle non seulement une exégèse, mais une philosophie, qui un instant remplaça pour lui la foi de ses pères. Il a souvent décrit l'impression profonde que fit sur lui, à dix-huit ans, sa première initiation à Gœthe et à Herder : « Je crus, dit-il, entrer dans un temple. » Ce qui l'avait frappé, en effet, dans la philosophie allemande du commencement du siècle, était une rare conciliation d'un esprit hautement religieux avec l'esprit critique le plus entier. Le principe directeur de cette philosophie était, comme on sait, la notion du *devenir*, de la perpétuelle transformation des choses, qui ne sont jamais et sont toujours en voie de se faire : notion éminemment historique, relevée et comme sanctifiée par le sentiment d'un idéal actif qui marche à sa réalisation à travers cet écoulement et cette métamorphose sans fin. Dans sa forme hégélienne, en particulier, cette philosophie se prêtait admirablement à concilier le conservatisme religieux le plus respectueux avec toutes les exi-

(1) *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*

gences historiques, le Christ étant considéré dans le temps comme la réalisation du dieu inconscient et obscur qui, dans le déroulement de l'univers et des siècles, aspire à trouver sa conscience.

Mais M. Renan était trop Français d'intelligence pour s'enchaîner longtemps à ces formules d'un mysticisme trop précis qui, par une banqueroute inévitable qui pèse encore sur l'Allemagne, devaient aboutir bientôt, sous prétexte d'idéal, à la déification du fait brutal, au droit divin du fort, et qui d'ailleurs, pour être logiques, auraient dû donner pour dernier terme de l'Infini dans sa marche, non point le Christ sur la croix, mais le professeur Hégel dans sa chaire. Renan traversa les systèmes allemands sans s'y arrêter : il y puisa seulement certains principes : à Hégel, il emprunta l'idée du *devenir*, à Herder l'idée qui est le correctif et le complément du *devenir*, le rôle de la *spontanéité* dans les créations de la vie.

A peine entré dans la vie laïque, il allait rencontrer les influences qui devaient éclairer ce que la lutte de son éducation catholique et de son éducation allemande laissait encore de nuageux dans sa pensée. Jeté sans ressources et sans avenir sur le pavé de Paris, dans ce désert d'hommes où il n'avait pour le soutenir que sa volonté de vivre dans la vérité, et pour la vérité, il était entré dans un institut du quartier Latin où il avait la table, le logement, deux heures d'occupation par jour et le reste de son temps libre pour son propre travail. Parmi les élèves de l'institution se trouvait un jeune homme de dix-huit ans, nommé Marcellin Berthelot. Il avait déjà l'esprit encyclopédique, l'ardeur concentrée, la passion du vrai, la sagacité d'invention qui devaient faire de lui un des rois de la science. Plus jeune que Renan de quatre ans, mais son aîné dans la connaissance de la réalité extérieure, il lui apportait la révélation de la science et de la philosophie du dehors, comme Renan lui apportait la révélation de la philosophie intérieure. Une amitié profonde, qui devait durer quarante ans et qui appartient à l'histoire intellectuelle du siècle, s'établit entre les deux jeunes gens, enivrés de science, rêvant une cosmogonie, se jetant l'un à l'autre, dans leurs entretiens ardents, des fragments d'univers. Certains principes inflexibles étaient posés qui devait former le *inconcussum quid* de leur foi : il n'y a pas de solution de continuité dans l'ordre des phénomènes ; il n'y a pas d'interruption dans les lois de la nature, soit matérielle, soit spirituelle : l'histoire de l'homme et de sa pensée est un chapitre de l'histoire naturelle. Par là M. Renan se trouvait ramené au point de vue des grands sensualistes du dernier siècle et des idéologues du commencement de ce siècle ; mais il y joignait ce qui leur avait manqué : le sens de la religion.

Cependant il poursuivait et élargissait ses études sémitiques commencées à Saint-Sulpice. Dès 1845, au sortir du séminaire, il était entré à l'École des langues orientales vivantes, où il suivit le cours d'arabe de Reynaud de 1845 à 1849. En 1847, sous le titre modeste d'élève de l'École des langues orientales, il entrait dans notre Société où il devait bientôt exercer une si haute influence. Il continuait à suivre au Collège de France les cours d'hébreu et de syriaque de M. Quatremère qu'il avait été autorisé à suivre dès le séminaire. Enfin il abordait les langues indo-européennes avec Eugène Burnouf. Ce fut un nouvel éblouissement, un nouvel horizon ouvert à sa pensée, un troisième et plus puissant éveil donné à son imagination et à son intelligence. Nul savant ne fit sur M. Renan une impression aussi profonde que Burnouf, et nul ne le méritait mieux que ce grand esprit qui réalisa de la façon la plus parfaite le type du savant moderne qui fait jaillir la découverte du seul rapprochement des faits honnêtement recueillis, respectueusement écoutés, interprétés par le génie du bon sens. Créateur dans les domaines les plus divers, dans l'histoire du bouddhisme, des Védas, du zoroastrisme, nul n'a laissé derrière lui un moindre déchet d'erreur et il faut descendre jusqu'à M. Pasteur pour retrouver un pareil exemple des récompenses qui attendent, dans les mains du génie, cette méthode irréprochable et patiente. « En écoutant vos leçons sur la plus belle des langues et des littératures du monde primitif, disait M. Renan à Burnouf, en 1849, en lui dédiant l'*Avenir de la science*, j'ai rencontré la réalisation de ce qu'auparavant je n'avais fait que rêver : la science devenant la philosophie et les plus hauts résultats sortant de la plus scrupuleuse analyse des détails. »

Ce n'était point seulement la méthode de Burnouf qui le frappait d'admiration : c'était aussi l'ensemble de vues que ses révélations ouvraient sur l'histoire de la pensée, manifestée par les langues et les religions. C'était toute une branche de la famille humaine que Burnouf étalait devant lui avec toutes ses ramifications dans le temps et l'espace, dans ses variétés infinies et son unité féconde. C'était par contre-coup un faisceau de lumières, d'inductions et d'analogies projeté sur les parties restée sombres de la forêt humaine. Il y avait là une méthode à appliquer en dehors du monde aryen, et en méditant le livre de Bopp le jeune étudiant esquissait dans sa pensée une grammaire comparée des langues sémitiques.

Ainsi en moins de cinq années se réunirent dans sa main les trois éléments, les trois métaux dont la fusion allait faire de son génie le métal le plus souple et, malgré les apparences, le plus résistant qui ait été depuis Gœthe. Il avait reçu de l'Allemagne son exégèse, des sciences naturelles sa vue du monde, de la philologie historique sa méthode ; et de son

propre fonds il apportait les choses qui ne s'empruntent pas, tous les dons d'une race rêveuse et austère; une puissance de curiosité et de sympathie infinie, épousant par l'imagination toutes les formes de la réalité; l'attachement inflexible dans la science et dans la vie à ce qui avait été une fois reconnu juste et vrai.

Ces éléments divers, mais non disparates, fermentaient dans sa pensée, quand éclata la Révolution de 1848, avec ses rêves humanitaires et ses déceptions sanglantes. Ce fut une nouvelle secousse qui força l'étudiant à s'interroger sur le fond de sa conscience, à se rendre compte de ce qu'il était devant le monde et devant Dieu, à résumer la foi nouvelle qui avait remplacé en lui la foi perdue et à qui il devait demander à présent la direction de sa pensée et de sa vie. La fin de 1848 et les premiers mois de 1849 furent consacrés à rédiger cette confession qui forma un gros volume destiné à paraître la même année et qui ne parut que quarante ans plus tard, l'*Avenir de la science*. C'est un de ces livres que l'on n'écrit qu'à vingt-cinq ans, débordant d'illusions et d'enthousiasme, l'enthousiasme du jeune homme qui a eu la révélation d'une grande idée, la science, et qui, dans l'enivrement de la découverte, met en elle toutes les noblesses de son âme, la pare de toutes les puissances, la croit capable de remplir toutes les aspirations de l'humanité, de guérir toutes ses misères, de prendre à son chevet la place de la religion. Insuffisamment construit, souvent pénible d'expression, obscur par la pléthore de pensée d'un esprit qui ne sait pas encore sacrifier ou réserver une partie de ses richesses et qui se donne tout entier, ce livre a plus que le mérite de curiosité que lui attribua M. Renan, quand il le tira quarante ans plus tard de son bureau, « de montrer dans son naturel, atteint d'une force encéphalite, un jeune homme vivant uniquement dans sa tête et croyant frénétiquement à la vérité ». Ce livre est, dans un sens, le plus complet que M. Renan ait écrit, et il contient plus qu'en germe tout le Renan que nous connaissons. Certes, au cours des temps, il perdra ses illusions sur la toute-puissance de la science : il reconnaîtra qu'elle ne peut fonder à elle seule une religion, que la vérité ne peut éclairer et diriger que ceux qui ont déjà en eux-mêmes le principe directeur, soit dans la noblesse innée de leurs instincts, soit dans les habitudes héréditaires de vertu imprimées en eux par des ancêtres qui ont cru. Il dira lui-même plus tard que la vertu des âges incrédules est le résidu accumulé des âges de foi : « Ma vie est toujours gouvernée par une foi que je n'ai plus. » Il reconnaîtra aussi que le rêve de Platon n'est qu'un rêve, que la philosophie n'est point faite pour gouverner le monde et remplacer la politique et qu'il n'est point possible de reconstruire par la science l'édifice bâti par les forces spontanées de la nature. L'optimisme fondamental qui pénètre ces pages de jeunesse, ces espérances démesurées sur l'avenir de l'humanité, considérée comme l'aboutissant voulu du développement de la nature et restant dans sa conception semi-hégélienne, comme elle était jadis dans sa conception de catholique, le centre de l'univers, feront place à un optimisme limité, qui n'est, si l'on considère les choses objectivement, que la forme que prend le pessimisme théorique dans une âme bonne, éprise du beau et ouverte aux plaisirs innocents de la vie et de l'intelligence. Ces pages portent bien aussi la date de 1848 dans leur souffle démocratique, dans leur conception de l'humanité comme un seul et même être, comme un corps homogène dont tous les membres sont capables de comprendre et de réaliser le même idéal. Qu'il y a loin de là aux pages découragées des *Dialogues philosophiques* et à cette vision transcendante et cruelle du progrès faisant servir l'immolation d'une humanité inférieure à l'avènement d'une race élue, qui réalisera plus pleinement le rêve obscur du Dieu caché !

Cependant, malgré tous les correctifs que l'âge devait apporter à ces théories de jeunesse, toutes les idées essentielles de M. Renan sont déjà là, et c'est sur ce fond de la vingt-cinquième année que s'est développée toute sa doctrine. Pendant longtemps même, le gros *Pourana*, laissé inédit, fut une sorte de carrière monumentale d'où il tira sans l'épuiser des matériaux bruts et des pierres polies, comme ces architectes qui ont bâti la Rome des papes avec les pierres du Colisée. Quelques-unes de ses pages les plus admirées viennent de là, et nulle part il n'a rendu plus clairement sa conception du divin que dans ces lignes, reproduites dans un article sur Feuerbach : « La beauté dans l'ordre moral, c'est la religion... Qu'est-ce que Dieu pour l'humanité, si ce n'est le résumé transcendant de ses besoins supra-sensibles, *la catégorie de l'idéal*, c'est-à-dire la forme sous laquelle nous concevons l'idéal, comme l'espace et le temps sont *les catégories des corps*, c'est-à-dire les formes sous lesquelles nous concevons les corps. »

Augustin Thierry, à qui M. Renan lut son manuscrit, le dissuada de faire son entrée dans le monde littéraire avec cette épopée métaphysique en main. Il lui conseilla de donner à la *Revue des Deux Mondes* et au *Journal des Débats* des articles sur des sujets variés où il écoulerait en détail un stock d'idées, qui, présenté en masse compacte, n'eût pas manqué d'effaroucher le public français; et c'est ainsi que l'*Avenir de la science*, débité en détail et sous forme concrète, éclairci, allégé, entra peu à peu dans la circulation intellectuelle. Cependant son apprentissage d'érudit

était assez avancé pour qu'il pût commencer sa carrière scientifique propre.

Il avait débuté dans notre Journal en 1830 avec une notice détaillée sur les manuscrits syriaques et arabes du Vatican qu'il était allé étudier avec une mission donnée par l'Institut (1). En 1852 ce sont les richesses syriaques du British Museum qu'il passait en revue (2). Comme le faisait remarquer M. Barbier de Meynard, si exacte que soit l'analyse qu'il en donne, on voit que pour lui l'intérêt philologique de ces documents est secondaire : ce qu'il y cherche ce sont les traces de l'influence que l'hellénisme a exercée sur les Sémites et la part que les Arabes ont prise à la transmission de la philosophie péripatéticienne. C'est de ces premières recherches que sortira son *Averroès*. Son objet d'étude spécial est en effet, dès le début, l'étude de l'esprit humain : et le grand progrès réalisé sur le XVIIe et le XVIIIe siècle, pour qui cette étude était avant tout une analyse logique et un jugement *à priori*, n'a jamais mieux été exprimé que dans les lignes qui terminaient la préface de son livre : « La science de l'esprit humain doit surtout être l'histoire de l'esprit humain et cette histoire n'est possible que par l'étude patiente et philologique des œuvres qu'il a produites à ses différents âges. » C'est cette histoire qui va former l'objet de ses recherches tout le reste de sa vie.

Il n'est point facile de résumer l'œuvre de M. Renan : elle est trop diverse d'objet et de forme et il est plus près des philosophes grecs que des spécialistes modernes. Spécialiste, au sens propre du mot, il ne le fut jamais. Si le philosophe se fixe à une étude limitée, c'est par raison et dans l'impossibilité de tout embrasser : car de droit, tout l'univers lui appartient. Quand l'on parcourt les divers recueils où M. Renan a réuni à plusieurs reprises les essais dispersés dans les revues, on est confondu de l'immense variété des sujets qu'il traite : antiquité classique, moyen âge, art, histoire contemporaine, politique, Orient arabe, Italie, Renaissance, M. Renan a tout abordé, et tout abordé supérieurement. Nul n'a pénétré plus profondément et peint en traits plus vivants les deux âmes les plus différentes qui aient été, saint François (3) et Mahomet (4), et c'est la même plume qui a écrit la prière à l'Acropole et le tableau de l'art au XIVe siècle (1). Et s'il a consacré vingt ans de sa vie à l'histoire du christianisme, ce n'est pas seulement parce que son éducation ecclésiastique l'y prédisposait, mais c'est surtout parce que le christianisme, avec son antécédent le judaïsme, le promenait à travers les périodes les plus dramatiques de la conscience religieuse et lui permettait de se pencher sur une des sources les plus fécondes de la vie morale de l'humanité.

L'œuvre spéciale de M. Renan s'est faite dans le domaine sémitique. C'est une œuvre essentiellement synthétique. Bien qu'il n'ait nullement ignoré le prix des recherches de détail et que ses œuvres historiques en particulier supposent une masse infinie de menues recherches, ce sont les ensembles qui l'attiraient avant tout : c'est le monument qu'il voit derrière la pierre disjointe, c'est l'être vivant qu'il cherche sous les débris fossiles. Et cette œuvre étant synthétique est par cela même dogmatique : car, avec des apparences de scepticisme et ce quelque chose de flottant qu'ont souvent ses conclusions, on remarque avec étonnement, pour peu qu'on examine de près l'ensemble de son œuvre, qu'elle est inspirée par certains principes absolus, qui sont arrêtés dès son premier mémoire et qui parfois devancent ou dépassent les données de l'expérience purement scientifique.

II

L'HISTOIRE DES LANGUES SÉMITIQUES

C'est par la pure philologie qu'il débuta : il ne l'abandonna jamais, l'étude des langues étant l'instrument premier et indispensable de la méthode historique : on ne comprend une idée que quand on peut la suivre dans l'expression originale. C'est du cours de Burnouf, comme nous l'avons dit, que sortit son *Histoire des langues sémitiques*. Dès 1847, deux ans après sa sortie de Saint-Sulpice, il traçait l'ébauche de ce qui devait devenir ce grand livre. Pénétré comme il était alors de l'esprit cosmogonique, il remonta de suite aux origines et l'année même où il écrivait l'*Avenir de la science*, il publiait un essai sur l'*Origine du langage* (2). C'est là encore un de ces sujets que n'aborde qu'un débutant et la Société de linguistique de Paris, dont M. Renan devait être un jour le plus illustre président, a mis en tête de son programme que la Société n'admet pas de communication sur l'origine du langage. « La vraie théorie des langues, dira plus tard M. Renan lui-même, c'est leur histoire. » L'origine du langage, par définition même, est en dehors de l'expérience, par suite, en dehors de l'histoire, en dehors de la science. Mais

1) Lettres de M. Renan adressées de Rome à M. Reinaud (*Journal asiatique*, 1850, février-mars, p. 290; avril, p. 387).

2) *Ibid.*, 1852, avril, p. 293. — *Fragments du livre gnostique intitulé : Apocalypse d'Adam* ou *Pénitence d'Adam* ou *Testament d'Adam*, publiés d'après deux versions syriaques (*Journal asiatique*, novembre-décembre 1853). — *Note sur l'identité de la secte gnostique des Elchasaïtes avec les Mandaïtes ou Sabiens (ibid.*, 1855, août-septembre, p. 292). — *Sur l'écrivain syriaque appelé Boud le Périodeute (ibid.*, 1856, février-mars).

3) *Nouvelles études d'histoire religieuse.*

4) *Études d'histoire religieuse.*

1) *Histoire littéraire de la France* (1865).

2) *De l'origine du langage* (1848).

les questions d'origine ont une telle fascination sur une âme religieuse que toujours elle revient errer autour du gouffre défendu. Selon M. Renan, le langage ne doit naissance ni à une révélation d'en haut, ni à une invention raisonnée des hommes : les langues sont un produit immédiat de la conscience humaine. Elles ne se sont pas créées lentement et graduellement par des tâtonnements et des approximations successifs : l'homme est naturellement parlant, comme il est naturellement pensant. L'humanité naissante avait des dons de création, de réaction sur la nature qui se sont émoussés parce qu'elle n'en a plus besoin. La nature parlait aux primitifs plus qu'à nous, ou plutôt ils trouvaient en eux-mêmes un écho secret qui répondait à toutes ces voix du dehors et les rendait en paroles. Bref, le langage, dont l'histoire est le triomphe et la plus belle révélation du *devenir*, est à l'origine la création du *spontané*. M. Bréal a reconnu et signalé avec beaucoup de finesse dans ce livre hardi l'influence toute-puissante des conceptions de Herder sur le rôle dominant du spontané dans les créations humaines (1). Sans doute, entre l'expression animale et l'expression humaine la science est forcée d'admettre l'intermédiaire d'une création spontanée humaine, analogue à celles qui se produisent à tous les échelons de la vie et qui dessinent le progrès de la nature ; l'exagération consiste à reporter à ce spontané de la première heure ce qui est le produit d'un long développement qui nous échappe par la seule raison que nous ne connaissons rien du langage parlé qu'à partir de l'instant où, par un heureux hasard, l'écriture nous le fait connaître. Supprimer ce développement parce que nous ne pouvons le remonter, n'est-ce pas objectiver notre ignorance et dire : « Il ne se passe rien dans la rue puisque les rideaux sont fermés. »

Mais ce n'est pas une simple question de philosophie linguistique que M. Renan pense ainsi résoudre : c'est une grave question historique : les langues sémitiques et les langues aryennes ont-elles une même origine et peut-on les ramener à une seule et même famille? Bien des tentatives ont été faites dans ce sens, sans grand succès, mais aussi sans que l'échec prouve d'une façon décisive contre l'unité, car la séparation des deux branches a pu être trop ancienne pour que la parenté première ait laissé des traces visibles. Pour M. Renan la question ne se pose pas : les deux groupes de langues sont constitués sur un type différent ; or deux types supposent deux créations, deux actes indépendants, dans deux centres différents.

C'est une théorie qui par sa nature échappe au contrôle, dans l'impossibilité où nous sommes d'atteindre les deux familles dans des époques suffisamment anciennes. Mais M. Renan l'a étendue et transportée dans des domaines où la vérification est possible. A l'époque où M. Renan entrait dans la science, l'Allemagne venait d'élever par-dessus la grammaire comparée l'ingénieux et frêle édifice de la mythologie comparée, science illusoire qui ne pouvait tenir ses promesses, car elle confondait *nomen* et *numen* et, en assimilant les noms divins communs à plusieurs religions, méconnaissait le roulement d'idées infiniment divers qui s'était fait sur ces noms au cours des temps, à travers les mille accidents de l'histoire et les rencontres multiples de civilisations et de races. A l'imitation de la grammaire comparée, elle avait posé en regard l'une de l'autre la famille des religions aryennes et la famille des religions sémitiques ; et comme en fait de religions sémitiques on ne connaissait guère que le monothéisme des Juifs et celui des Arabes, on fit du monothéisme la marque religieuse des Sémites. M. Renan transporta dans le domaine religieux sa théorie de l'origine des langues : les religions ont été créées par une intuition soudaine de la race. La race sémitique, comme la race aryenne, eut en partage, dès les premiers jours de son existence, avec un certain type de langage, un certain type de religion. « En fait de religion, en fait de langue, rien ne s'invente, tout est le fruit d'un parti pris à l'origine une fois pour toutes. » De là une vaste antithèse qui s'étend à tous les aspects de la vie et de l'âme : aux Aryens l'épopée, le mythe, la légende, le drame, l'imagination objective, le culte de la nature ; aux Sémites la poésie personnelle, le cri lyrique ; les Aryens ont fondé la cité, la vie politique, la patrie : les Sémites n'ont connu que la vie du nomade et du pasteur ; les Aryens ont créé l'art, les Sémites la religion. On sait la fortune qu'ont faite par le monde ces formules simples, claires, impérieuses, grâce auxquelles « vous enfermez douze cents ans et la moitié du monde antique dans le creux de votre main (1) ». Elles étaient trop simples pour ne pas séduire le public et les vulgarisateurs, car elles présentaient un cadre admirablement clair et un fil directeur à travers l'histoire ; mais elles étaient aussi trop simples pour que les faits pussent tous s'y plier, et à mesure qu'on les examinait de plus près, ils devaient relever la tête. Sans nous arrêter à ce qu'a de douteux et de dangereux l'identification du concept de race et du concept de langue, les progrès de l'épigraphie sémitique ont révélé depuis 1845 que le monothéisme n'est qu'une exception chez les Sémites, qu'il est chez les Juifs un progrès tardif de la réflexion, chez les Arabes et les Syriaques un apport des Juifs et des Chrétiens. L'histoire d'Assyrie et de Chaldée a révélé que les Sémites avaient fondé

1 *Journal des savants*, 1893.

(1) Taine.

des empires et la bibliothèque d'Assurbanipal a rendu des fragments d'épopée. Le *Corpus* même, fondé par M. Renan, a apporté de la Carthage antique, de la Phénicie, de l'Arabie préislamique d'innombrables reliques d'un vieux polythéisme sémitique et le désert arabe n'est plus monothéiste.

Ces théories qui dominent toute l'œuvre de M. Renan jusqu'au bout forment l'introduction de son histoire des langues sémitiques (1). Par l'action qu'elles ont exercée sur les idées de cette seconde moitié du siècle, elles appartiennent à l'histoire de la philosophie; mais le livre lui-même appartient à la science seule. Sans doute, écrit aujourd'hui, le cadre en aurait été étendu; M. Renan n'y a compris que les langues sémitiques classiques, celles dont on avait une connaissance grammaticale et littéraire il y a quarante ans: l'hébreu, le syriaque, l'arabe, l'éthiopien; et le phénicien est la seule des langues purement épigraphiques qu'il ait admise. Une histoire des langues sémitiques aujourd'hui consacrerait un de ses principaux chapitres à l'assyrien: M. Renan le congédie en quelques lignes, n'étant pas sûr que la langue soit sémitique. Sans doute les incertitudes du déchiffrement à cette date et l'obscurité de l'exposition étaient pour justifier son abstention et il avait raison d'attendre que la lumière fût plus complète: mais cette abstention tenait aussi à une idée purement théorique: c'est que l'assyrien, étant conçu dans un alphabet qui n'est point l'alphabet sémitique, ne pouvait pas être une langue sémitique. Ici encore la théorie dogmatique avait devancé les faits.

Malgré ces hardiesses et ces lacunes, l'histoire des langues sémitiques reste et restera un des beaux livres du siècle: c'est un livre dont l'équivalent manque pour la famille aryenne. Ce n'est pas une grammaire comparée, c'est une histoire proprement dite, c'est-à-dire qu'il nous montre ces langues dans le domaine géographique qu'elles ont occupé, dans le vêtement d'écriture qu'elles ont adopté, dans les siècles qu'elles ont duré, dans les mouvements historiques, religieux, littéraires qu'elles ont exprimés, dans les œuvres qu'elles ont laissées. Du second volume, consacré à la grammaire comparée proprement dite, quelques chapitres isolés ont paru: un chapitre sur le verbe sémitique (2), un autre sur les noms théophores (3). Dans ces fragments, très postérieurs à la composition du premier volume, l'assyrien a pris la place qui lui est due.

(1) *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*; 1re partie : histoire générale, 1855; 2e édition revue et augmentée, 1858. — *Nouvelles considérations sur le caractère général des peuples sémitiques et en particulier sur leur tendance au monothéisme* réfutation d'objections faites à l'*Histoire des langues sémitiques*; *Journal asiatique*, 1859, février-mars, p. 214; avril-mai, 417).

(2) *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, I.

(3) *Les noms théophores dans les langues sémitiques* (*Revue des études juives*, t. V, 161).

III

AVERROÈS ET L'AVERROÏSME

L'histoire des langues sémitiques, parue en 1855, ouvrit à l'auteur les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et fit de lui le maître incontesté de la philologie sémitique en France. Mais il avait publié déjà trois ans auparavant un livre d'un autre ordre, qui ne prête pas aux mêmes réserves, et qui offre un admirable spécimen de ce qu'il entendait par l'histoire de l'esprit. C'est sa thèse de doctorat sur *Averroès et l'Averroïsme* (1). Jusque-là M. Renan avait répandu sur les sujets les plus divers sa vaste curiosité, sa largeur de pensée et un talent de style dont le caractère personnel avait frappé les connaisseurs. Cependant les heureuses nécessités de la vie le forcèrent à se concentrer sur un sujet et à donner toute sa mesure. Dénué de toute ressource, vivant d'une place plus que modeste à la Bibliothèque nationale, il avait besoin de passer les examens universitaires avant qu'il pût espérer aucune situation qui l'affranchît des soucis matériels. Il avait passé l'agrégation en 1846 et sur les conseils de M. Victor Leclerc, doyen de la Faculté des lettres, qui avait reconnu toutes ses promesses, il aborda le doctorat. Le sujet était le mieux choisi qui pût être pour faire saisir à l'ancienne Sorbonne la valeur et la portée des méthodes nouvelles : car c'était un chapitre de sa propre histoire, de sa propre tradition que le jeune candidat lui rapportait de l'Orient. La philosophie scolastique est dérivée de la philosophie arabe, qui n'est elle-même qu'un reflet de la philosophie grecque, et c'est des bribes d'Aristote qu'a vécu la pensée de notre moyen âge. Certes, il est peu de philosophies plus stériles et ce n'est qu'en se révoltant contre elle que l'Europe a pu rentrer dans le monde des vivants. Il était intéressant pourtant et consolant de montrer comment, sous le linceul rigide des formules traditionnelles, le génie individuel a pu s'agiter et aborder, dans la seule forme que le temps pût admettre, tous les problèmes éternels de la philosophie. Il était aussi curieux de voir par quels canaux étranges la curiosité intellectuelle de la Grèce a pu se transmettre jusqu'à nous. M. Renan commence par faire l'histoire de cette philosophie chez les Syriens, car c'est des Syriens que les Arabes l'ont reçue (2). Il nous montre comment les Syriens chrétiens, élèves des Grecs, acceptent au IVe siècle des

(1) *Averroès et l'Averroïsme*, 1852.

(2) *Philosophia peripatetica apud Syros* (Paris, A. Durand, 1852).

Alexandrins l'ascendant d'Aristote dont ils traduisent l'*Organon;* comment les Nestoriens, chassés d'Édesse en 486 par l'empereur Zénon, portent Aristote en Perse et comment l'un d'eux, Paul le Persan, dédie à Khosroès un abrégé de la Logique; comment la conquête arabe, malgré le fanatisme qu'elle apporte, interrompt à peine le cours des conquêtes d'Aristote, l'esprit laïque reprenant bientôt le dessus avec les Abbassides, héritiers de la curiosité intellectuelle des Sassanides. M. Renan met en lumière ce qu'a de décevant et d'inexact ce terme de *philosophie arabe* appliqué au mouvement qui se produit sous les auspices des Khalifes et qui n'a d'arabe que la langue où il s'exprime. Pas un des philosophes dits *arabes* n'est arabe de sang, ils sont persans; la dynastie qui les favorise vient des provinces orientales du Khalifat, où l'esprit iranien s'est conservé le plus pur; les Abbassides sont des Sassanides musulmans et c'est le mouvement commencé sous les Khosroès qui se poursuit sous eux, avec les mêmes initiateurs, à savoir des Syriens chrétiens-grecs. Ce n'est plus l'*Organon*, c'est Aristote tout entier qui, à partir d'Al-mamoun (813-833), passe de grec en syriaque et de syriaque en arabe, et ces traductions arabes vont former Al-farabi, Avicenne, Averroès et tous ces Musulmans qui feront oublier leurs maîtres syriaques. Averroès est le dernier grand scolastique arabe : il précède la décadence des études philosophiques chez les Musulmans qui vont trouver la paix dans la théologie de Gazzali et condamner avec lui la science rationnelle, parce qu'elle apprend à se passer de Dieu. Aussi les ouvrages d'Averroès auront-ils un retentissement infiniment plus grand en Occident qu'en Orient : son nom ferme la philosophie arabe et ouvre la philosophie européenne. Adopté par les Juifs d'Espagne et du sud de la France, il est traduit d'arabe en hébreu, d'hébreu en latin et ainsi est fermé le cercle qui, par une série de détours inattendus, devait amener à l'Occident un rayon de la pensée grecque et le préparer à la Renaissance. C'est une histoire étrange que celle des combats qui se livrent autour de ces textes faussés par des erreurs de quatre ou cinq séries de traducteurs de toute religion et de toute race, mal compris par ceux qui les apportent autant que par ceux qui les reçoivent, et qui pourtant servent de support et de prétexte aux théories les plus hardies et les plus libres. Respecté comme un maître par les Franciscains et l'Université, dénoncé par les Dominicains comme chef des hérésiarques, ce commentateur sans grande originalité d'une doctrine mal comprise devient au moyen âge le représentant de la libre pensée protestant contre le joug théologique.

(A suivre.) JAMES DARMESTETER.

EDDY ET PADDY

Nouvelle.

I

La marée d'équinoxe montait.

Le long des grèves presque planes, les flots gris, lourds, élastiques, montaient, lentement, sûrement, vers la petite capitale de Saint-Hélier. Ils assaillaient de droite et de gauche le port en miniature, par la baie de Saint-Aubin et par la baie de Saint-Clément. Ils l'abordaient aussi de face, au coude aigu de la jetée Victoria : ils y rejaillissaient en écume blanche.

Par-dessus la mer grise, houleuse, le ciel était gris et houleux, et le ciel restait tout près de la mer : l'angle qu'ils faisaient, à la charnière de l'horizon, s'ouvrait à peine. Mais le voile des nuages était déchiré dans toute sa largeur, de l'ouest à l'est. Une lumière pâle s'épanchait de cette fissure et baignait au loin les façades jaunes, roses ou blanches, des petites maisons alignées, çà et là, faisait scintiller quelques-uns des petits carreaux des fenêtres à guillotine.

La ville mignonne et souriante ne se donnait point des airs de défier l'Océan; mais elle le regardait gaîment, sans peur, retranchée derrière sa vaste plage, derrière le talus de sa voie ferrée, derrière son esplanade encore; bien assise entre le fort Régent, cette caserne en nid d'aigle au sommet d'un roc nu en éperon, et le fort Élisabeth, inutile défense, mais décorative silhouette, fantôme de vieux castel romantique, aujourd'hui recouvrant son prestige avec ce couronnement de nuées tapageuses, qui rarement s'accumulent ainsi sur l'île fortunée de Jersey.

Mais la lumière n'atteignait pas jusqu'aux dernières maisons plus loin étagées, et le deuil de leurs teintes neutres attristait le fond de ce clair tableau comme une arrière-pensée gâte une joie. Les collines qui ceignent la vallée confondaient leurs couleurs et leurs formes avec celles des nuages, et ces éminences du sol et du firmament, les unes érigées, les autres renversées, se soudaient, comme dans une grotte les stalactites et les stalagmites.

Il n'y avait pas de bruit humain. La nature seule s'exprimait, par la plainte du vent, par le choc rythmé des vagues, et aussi par une autre voix mystérieuse, par une voix d'orchestre invisible, qui dégageait en harmonies fortuites et en mélodies continues l'expression musicale de l'automne, de la tourmente, de la solitude, de l'infini.

Pas un bateau n'était dans le port, qui paraissait abandonné. Parfois, de brèves rafales de pluie cinglaient le rivage et l'eau. Elles venaient tour à tour de l'une ou l'autre des deux nappes de nuages. Mais jamais l'abîme étroit de lumière n'était comblé par les vapeurs, même durant l'ondée. Seulement les

rayons s'irisaient, et de grands arcs-en-ciel se dessinaient. La ville semblait morte, comme un dimanche. Il n'y avait qu'un être humain, à la pointe de la jetée Victoria : une enfant.

Déjà si grande — mais enfant : car elle n'avait rien de la femme que les signes immatériels et l'essentielle grâce du sexe ; elle était vêtue d'un fourreau gris, et par-dessus d'un manteau gris, soyeux, avec des reflets argentés où glissaient les gouttes comme sur le plumage toujours sec des oiseaux nageurs. Un capuchon ruché était rabattu sur sa tête, et elle ne portait point de chapeau. Deux lourds panneaux de cheveux noirs, lisses et seulement une fois bouclés à leur extrémité fine, venaient en avant sur ses épaules, cachaient ses oreilles, ses joues même, pâles, et ne laissaient voir du visage que les parties qui traduisent l'âme. Par son profil hardi, par ses lèvres nettes, surtout par la courbe de son menton long et effilé, elle accusait déjà une volonté, capable d'énergie permanente sinon d'efforts intermittents ; mais ses yeux ne lui appartenaient pas encore, ils n'avaient pas de couleur propre, ils obéissaient aux variations de l'atmosphère et se nuançaient au gré des choses qu'ils regardaient. Bleus sans doute par les temps sereins, étincelants et noirs pendant la nuit, ils étaient ce matin neutres ou gris, vagues et tumultueux.

Sa pensée ne lui appartenait pas davantage. Elle ne recevait pas des objets ces impressions définies, qui, à chaque nouveau contact du monde extérieur, nous affirment la séparation et l'indépendance de notre personne. Mal détachée de la nature, elle paraissait moins sentir les objets qu'en avoir conscience, comme de quelque chose de soi.

Aussi tous ses gestes rares, à peine indiqués, toutes ses attitudes, lui étaient commandés par la façon d'être des éléments, autour d'elle. Lorsqu'une vague plus forte survenait, chevauchant par-dessus les autres, sa poitrine se gonflait d'un souffle plus puissant. Aux brusques sautes de la brise, elle trahissait comme une incertitude ; et de furtives lueurs s'allumaient sous ses cils baissés, quand une crête écumeuse, atteignant la zone des rayons, s'y pailletait d'étincelles. Parfois de la poussière d'eau l'enveloppait toute : ses lèvres s'entr'ouvraient, ses éclatantes dents de nacre aimaient le sel. Elle se dressait orgueilleusement comme le flot qui avait surgi tout d'un coup vers des hauteurs plus ambitieuses. Elle se laissait aller avec des souplesses de vertige, les paupières closes, lorsqu'un tourbillon se creusait à ses pieds.

Et pendant les accalmies, elle regardait l'horizon fixement, d'un regard d'attente, d'un regard patient et passif. Ainsi les villes qui sont construites sur les côtes et surtout dans les îles, regardent l'horizon, et attendent : car leur destinée qui ne dépend point d'elles-mêmes et qu'elles ne peuvent même pas pressentir, leur arrive toujours à l'improviste du mystère de l'infini.

Née sur les rivages de cette île qu'elle n'avait jamais quittée, l'enfant n'était point venue jusqu'ici chercher un spectacle qui ne lui était point nouveau. Mais elle avait compris pour la première fois cette voix d'orchestre invisible qui dégageait l'expression musicale de l'automne et de l'Océan. Elle avait obéi à cette voix comme à une annonciation. Elle avait jeté sur ses épaules ce manteau soyeux et gris, imperméable aux ondées. « Vous sortez, Eddy ? lui dit sa mère, la bonne Mme Glategny, penchée dehors, au window du salon. — Oui », répondit-elle simplement : les enfants de cette île heureuse ont la liberté de se promener seuls par les rues. Obéissant à son instinct que guidait la voix, Edith Glategny prit sans y penser le chemin qui la conduisait à la mer le plus directement. Du cottage, situé à l'extrémité de la rue Rouge-Bouillon, à l'entrée du riche quartier d'Almorah, elle descendit vers l'Esplanade. Mais elle ne s'arrêta point, elle poursuivit jusqu'au port, et elle hâta le pas encore le long des quais, comme si la vue de cette eau dormante l'irritait ; et elle arriva enfin à l'extrême pointe de la jetée Victoria. Elle y demeurait immobile comme à un poste d'observation.

Cependant, comme l'heure de midi approchait, les rayons qui se glissaient par la fissure des nuages devenaient peu à peu moins obliques. Bientôt ils tombèrent d'aplomb sur Eddy, et malgré l'atmosphère grise, malgré ses vêtements gris, elle fut lumineuse, elle fut illuminée.

Alors, par un effet miraculeux de sa puissance créatrice, l'astre qui fait jaillir la vie de la matière inorganisée, fit germer une personne dans cette âme qui ne se discernait pas elle-même des objets. Les yeux d'Eddy se colorèrent de nuances qu'ils ne devaient plus aux vagues de la mer ni aux nuages du ciel. Sa pâleur dorée s'anima. Malgré l'humidité froide, elle sentit une chaleur intime, due à l'activité de son cœur qui précipitait ses battements, et ses longues mains nues entr'ouvrirent le manteau. Si elle prêtait l'oreille encore à cette voix des éléments qui l'avait attirée jusqu'ici, elle entendait une autre voix aussi, qui n'exprimait qu'elle-même, et qui ne vibrait qu'à travers ses méninges. Son masque de volonté s'accusa davantage et son regard despotique se concentra comme pour fasciner l'infini.

Lasse déjà de cet effort, elle allait de nouveau se disperser parmi les choses, lorsque son regard se fixa sur un point précis, vers le sud, un peu vers l'Orient. Un navire venait de gravir la courbe de l'horizon ; déjà il était nettement visible, à cause de sa couleur blanche, presque crue, qui faisait tache sur le gris du ciel et des eaux.

D'abord, comme il était très loin, il parut voguer au hasard, faire des circuits inutiles et capricieux. Mais dès qu'il fut vraiment distinct, avec ses mâts courts, ses voiles ouvertes pour profiter du vent arrière, sa cheminée trapue qui vomissait une lourde fumée blanche, Eddy vit bien qu'il se dirigeait sans détour vers l'île, vers le port. Elle fit quand même un effort de volonté superflu, de son regard elle l'appela. Bercé par les vagues, tantôt lavé par la pluie, tantôt doré par la lumière du soleil dissimulé, le yacht gracieux venait. Il était léger, il était jeune, il jouait avec la houle.

Quand il dut décrire une longue courbe pour mettre ensuite le cap sur le goulet du port, entre la jetée Victoria et la jetée Albert, instinctivement Eddy tourna aussi la tête : de sorte qu'il parut encore obéir au magnétisme de son regard.

Puis il fut si près qu'Eddy vit sur le pont se mouvoir les matelots et les passagers peu nombreux. Elle vit les raies fines et les étoiles d'un pavillon américain, dont les couleurs vives prenaient une valeur singulière parmi toutes ces choses grises uniformément. Elle lut sur les ceintures de sauvetage le nom du yacht l'*Ontario*. Enfin il doubla la jetée, et dans l'eau morte du port il s'assagit. Eddy tourna le dos à la mer, et remonta le long du quai, vers l'endroit où le yacht allait s'amarrer.

Il venait d'accoster quand elle arriva ; elle fut surprise de le trouver si petit. Elle lui avait attribué des proportions surhumaines à cause du mystère de son apparition : c'était un jouet. Comment pouvait-il tenir la mer? Mais il était si vigoureusement construit qu'à le mieux voir elle ne s'en étonnait plus. Et elle l'examinait avec une curiosité de sauvage qui, pour la première fois, voit aborder un bateau dans son île.

Sur le quai jusqu'alors désert, des gens du port, sortis on ne sait d'où, se trouvaient là pour aider à la manœuvre : on l'exécutait en silence. Il y avait trois passagers, un homme jeune encore et très grand, blond et imberbe, une vieille dame à cheveux blancs, vêtue de noir, et qui ressemblait un peu à Mme Glategny : sur l'un des bancs encombrés de colis elle était assise ; à côté d'elle un enfant costumé en matelot, large col très ouvert, le béret en arrière, laissant échapper sur le front des cheveux peu fournis mais fins, d'une soie légère et maniable, dorée mais pâle, comme la lumière du soleil éteinte par les nuages gris. Il avait le teint clair, éblouissant, l'éclat de la santé, la coquetterie plutôt que l'orgueil de la force, la joie de vivre dans les yeux et une sympathie affectueuse pour tout ce qui vivait à l'entour de lui. Il témoignait cette sympathie avec une égalité un peu banale, en distribuant aux moindres êtres la faveur de ses regards très mobiles, mais inconstants plutôt qu'inquiets.

Eddy eut néanmoins le privilège de fixer cet insaisissable regard. Le jeune matelot parut enchanté à sa vue. Il s'épanouit, il sourit. Et Eddy sourit ensuite mais avec plus de contrainte, plus lentement, comme si elle souriait de plus loin, de plus profondément : ses lèvres s'entr'ouvrirent à peine et s'éclairèrent de la blancheur nacrée de ses dents. L'autre enfant rougit, mais il se fit violence. Il n'est pas très difficile de soutenir le regard d'une personne absolument inconnue : sa timidité put s'y résoudre. L'enfant voyageur prenait plaisir à contempler cette étrangère, qui presque seule sur le quai désert assistait à son débarquement, et qui se trouvait être une enfant comme lui.

Lorsque la passerelle fut posée, il courut le premier à terre. Il s'arrêta non loin d'Eddy qui semblait faire les honneurs de son île. Pour la regarder, il était forcé de lever un peu la tête, car elle était plus grande que lui. Mais il ne s'approchait pas davantage, ni elle : ils avaient l'air de deux enfants qui n'osent pas se demander l'un à l'autre : « Voulez-vous jouer avec moi ? »

— Madame Collins !...

— Oui, monsieur Higginson, répondit doucement la vieille dame.

Ils échangèrent quelques mots que l'on n'entendit point, et ils s'éloignèrent dans la direction de la ville, suivis d'un homme de l'équipage qui portait les sacs.

M. Higginson se retourna :

— Hep ! Paddy !...

Paddy les rejoignit en courant. Eddy resta seule, penchée vers le yacht. Puis elle partit, hésitante ; mais son pas se régla bientôt sur le pas des étrangers, et, de loin, elle les suivit. En arrivant au bout du quai, sur la place où est la statue de la Reine, elle les vit entrer à la Pomme d'Or. Elle fit quelques pas encore et se trouva dans les rues.

Elle eut ce tressaillement léger qui nous avertit nous-mêmes que nous venons d'agir comme des automates, mais que nous reprenons l'exercice de notre volonté. Sa démarche devint nette et résolue. Comme une petite personne active, sans même jeter un coup d'œil distrait aux étalages des bazars, où les ingénieuses argenteries de dinette fabriquées à Londres scintillaient derrière les vitres sur des tablettes de glace, elle grimpa King-Street et Hill-Street. Elle arriva au quartier des cottages où toutes les maisons sont presque pareilles, derrière leur fossé ou derrière leur terre-plein de ciment, les plus petites avec un seul window, à droite ou à gauche du couloir d'entrée, les plus grandes avec deux windows symétriques. Les stores levés et les guillotines entr'ouvertes laissaient voir d'identiques ameublements clairs. Les pianos jouaient des airs de danse ou de chanson-

nettes. Une rafale nouvelle de vent et de pluie balaya le trottoir. Eddy se mit à courir.

Elle atteignit enfin le cottage d'Almorah, qui était pareil aux autres, aux plus grands : car Mme Glategny avait de l'aisance. Elle cherchait néanmoins à augmenter ses ressources en logeant des pensionnaires à l'époque des villégiatures. A vrai dire, son dessein était plutôt de mettre un peu d'animation dans sa vie : elle était veuve.

— Vous n'êtes pas trop mouillée, Eddy? dit cette bonne dame, qui décidément ressemblait à Mme Collins d'une manière frappante. — Mais aussi quelle bizarre idée de sortir par un si vilain temps ?

Eddy en convint gaîment. Elle ne s'expliquait plus son caprice. Elle n'entendait plus *la voix :* la pluie battait trop fort sur les vitres.

— Et Dick justement qui était venu nous visiter, reprit Mme Glategny. Je craignais qu'il fût obligé de partir avant votre retour : par bonheur, la pluie l'a retenu.

— Ah ! fit Eddy, je ne le voyais point.

Il faisait sombre comme le soir, à cause des nuages : et en effet elle n'avait pas vu le jeune homme, qui timidement demeurait assis dans un coin. C'était un très grand garçon de quinze ans, très gauche. Il s'appelait Richard Le Bouët, et il était cousin lointain d'Eddy. Son père, cultivateur enrichi par l'exportation des pommes de terre et des poires de Chaumontel, centenier de sa paroisse, et en passe de devenir connétable, habitait à quelque distance de Saint-Hélier, au village de Gorey, près du château de Montorgueil. Richard était l'un des trois ou quatre jeunes gens de l'île qui pouvaient un jour prétendre à la main d'Edith Glategny. Il y avait convenance de fortune et d'âge, Eddy étant âgée de treize ans. Parmi ces populations restreintes, les mariages ne peuvent guère présenter d'imprévu, et Eddy savait bien qu'un jour elle épouserait Dick probablement. Ils se souhaitèrent le bonjour avec des façons d'une loyale camaraderie.

L'on prit ensuite des sièges, mais l'on ne pouvait s'occuper à rien, à cause de l'obscurité. On n'était pas non plus en train de causer. Mais c'était un véritable plaisir de se sentir à l'abri, dans un home confortable, pendant que la pluie tombait, et Eddy se trouvait heureuse entre sa bonne vieille mère et ce jeune homme destiné sans doute à devenir son mari.

Vers deux heures, comme il pleuvait toujours, Mme Glategny prit sur elle de décider que Dick Le Bouët luncherait à la maison, et l'on passa dans la salle à manger, qui était vis-à-vis du salon, à gauche du corridor.

Au moment où Mme Glategny plongeait dans le pie froid à la viande un couteau démesurément long, un rayon de soleil assez vif perça la vitre. La pluie continuait d'ailleurs à tomber ; mais chaque goutte jetait autant de feux qu'un diamant.

Il fallut baisser les stores. Eddy se précipita. La guillotine était soulevée. Avant de tourner la manivelle du store, Eddy eut une curiosité instinctive. Elle se pencha. Elle reçut quelques gouttes multicolores sur ses cheveux noirs et lisses, qui venaient en avant de ses épaules parce qu'elle était penchée.

— Eddy !...

Elle n'entendait pas. Elle était stupéfaite. Voici qu'elle apercevait, au bout de la rue Rouge-Bouillon, les trois étrangers du yacht *Ontario*. Ils marchaient sous leurs parapluies, d'un pas raide, Paddy entre Mme Collins et M. Higginson. Et comme Eddy les regardait, ils venaient vers elle.

— Eddy !... répéta Mme Glategny.

— Oui, maman, répondit-elle d'un ton d'impatience.

Elle se retourna pour répondre, et presque aussitôt se remit à la fenêtre. Mais les trois étrangers étaient passés, ils gravissaient la pente de la rue.

Il lui parut que si elle n'avait pas détourné la tête un instant, si elle n'avait pas cessé de diriger sur eux son regard despotique, ils n'auraient pas été plus loin, ils seraient entrés dans la maison, comme tout à l'heure le yacht qui les portait était entré dans le port.

Mais elle les perdit de vue. Elle se décida enfin à baisser le store d'étamine. Quand elle revint vers le fond de la pièce, encore éblouie de la clarté extérieure, tout lui parut plus sombre. Elle ne distinguait plus que la blancheur de la nappe, les cheveux blancs et le teint frais de sa vieille mère. Dick était comme un fantôme.

Elle vint nonchalamment reprendre sa place entre celle qui était tout son passé et celui qui était tout son avenir. Mais elle n'était plus sensible au plaisir du home confortable et de l'abri sûr. Voici qu'elle entendait de nouveau cette voix qui ce matin lui avait ordonné de sortir, d'aller jusqu'au bout de la jetée, de regarder vers l'infini et d'en évoquer l'inconnu. Mais cette voix s'affaiblissait jusqu'à mourir. Et en même temps s'éloignaient les pas sonores de celui qui était venu de la mer et que ce soir sans doute allait remmener la mer...

II

Eddy tressaillit. Un coup de marteau ébranla la porte d'entrée. Elle se leva, avant que les deux autres eussent entendu. Elle courut ouvrir, avant que sa mère lui en eût donné l'ordre. C'est elle qui devait ouvrir à M. Higginson, à Mme Collins et à Paddy : car elle ne doutait point que les visiteurs inattendus fussent les trois passagers du yacht. Avant d'ouvrir la porte elle les voyait derrière, et elle aurait été bien surprise si quelque autre visage lui avait apparu.

La pluie se taisait. Un instant on entendit la voix lointaine. Une odeur printanière de campagne mouillée se glissa par la porte entre-bâillée, une odeur printanière bien que ce fût l'automne. Eddy et Paddy se jetèrent un regard malicieux et triomphant.

Elle introduisit les voyageurs dans la salle à manger. Mme Glategny s'avança vers M. Higginson, en faisant un geste de politesse et d'interrogation. Eddy apporta des chaises. On forma un cercle, en dehors duquel resta Dick Le Bouët, modestement relégué dans l'ombre.

Mme Glategny prit place, avec cette lenteur des gens que rien ne presse dans la vie, et qui ne négligent aucun détail du confortable, même quand il s'agit tout bonnement de s'installer sur un siège pour faire la conversation. M. Higginson, au contraire, en homme qui sait la valeur marchande du temps, prit sur-le-champ la parole; et après avoir vérifié l'identité de Mme Glategny, il lui exposa, en termes d'une précision et d'une concision louables, l'objet de sa visite.

Il affirma d'abord qu'il s'appelait Justin Higginson, et qu'il se livrait à un commerce d'exportation et d'importation. Il était propriétaire de plusieurs bâtiments. Le yacht l'*Ontario*, entré ce matin dans le port de Saint-Hélier, lui servait pour ses voyages personnels, d'affaires ou de plaisance. Puis il présenta Mme Collins, gouvernante de son fils, qu'il présenta également, sous les noms de George, Eli, Patrick Higginson : familièrement Paddy.

Il déclara ensuite qu'il était veuf.

Ne pouvant s'occuper lui-même d'élever son fils, répugnant à l'enfermer dans un internat et à le sevrer des douceurs du home, il avait fait choix pour lui du collège de Jersey, dont la réputation est excellente, les prix modérés. En outre, lui-même, Justin Higginson, ne ferait pas un déplacement inutile en venant ici deux fois par an, au début et à la fin des vacances, chercher et ramener Paddy, attendu qu'il en profiterait pour nouer des relations avec les cultivateurs de l'île, et pour étendre considérablement son commerce d'exportation et d'importation.

Pouvait-il établir dans un hôtel Paddy et Mme Collins? Non. Quant à louer pour eux un cottage, cela paraissait excessif et peu pratique. Il s'était donc, dès son arrivée, mis en quête d'un boarding-house, et la maison de Mme Glategny lui avait été recommandée, comme tout particulièrement respectable. Il s'était égaré dans les rues, ainsi que Mme Collins et Paddy, grâce à une fausse indication de numéro. Mais revenant bientôt sur ses pas, il avait enfin trouvé le cottage, sur la bonne physionomie duquel il faisait à Mme Glategny tous ses compliments.

Les conditions de la pension furent réglées à l'instant même, et sans difficulté. Puis Justin Higginson se leva. Il annonça qu'arrivé ce matin avec la marée, il repartirait ce soir avec la marée. Et manifestant une émotion que l'on n'attendait point de la part d'un homme aussi exclusivement pratique, il exprima le désir de visiter, afin d'en emporter l'image dans sa mémoire, la chambre où son cher, cher Paddy allait passer quatre ou cinq ans de sa vie. L'émotion réveillant en lui des souvenirs classiques, il ajouta : « *Grande mortalis aevi spatium.* » Mme Glategny, bien qu'elle n'entendît point le latin, s'inclina en signe d'assentiment.

Tous les assistants, à l'exception de Dick, se levèrent, et montèrent en cortège l'étroit escalier. La chambre de Paddy était au second étage, à droite du couloir et vis-à-vis de la chambre d'Eddy. De même, à l'étage inférieur, la chambre destinée à Mme Collins faisait vis-à-vis à la chambre de Mme Glategny.

M. Higginson s'arrêta au milieu de la pièce exactement, avec Mme Glategny. Paddy resta en arrière avec Mme Collins, et Eddy seule, appuyée au chambranle de la porte. Elle remarqua pour la première fois combien cette chambre était intime et coquette, avec ses rideaux de cretonne claire. Les meubles étaient de frêne tourné, avec des poignées de cuivre, le lit très large, en cuivre et fer, avec un couvre-pied de piqué blanc. Des carreaux de faïence ornaient la toilette, et au mur un tub émaillé d'aspinall primerose par Eddy elle-même, faisait pendant à une poétique figure d'enfant, chromolithographie extraite du Christmas-number d'un grand illustré anglais.

Après un examen minutieux, Justin Higginson prit congé. Mme Collins et Paddy l'accompagnèrent, Dick était parti depuis longtemps. Les bagages furent apportés peu de temps après; puis Mme Collins et Paddy rentrèrent et s'enfermèrent dans leurs chambres. Eddy faisait des bouquets pour égayer le couvert, et tirait de l'armoire sans rien dire un saladier de cristal cerclé d'argent, que l'on n'exhibait qu'aux jours de fête. Mme Glategny, dans la cuisine, s'entendait avec la servante pour ajouter un entremets au dîner.

A sept heures moins cinq, les hôtes reparurent. Mme Collins était toujours vêtue de noir, mais elle avait changé de robe. Paddy ne portait plus son costume de matelot, mais des pantalons gris fer et une très courte veste à trois coutures, avec un col de chemise exactement rond, très empesé, et luisant comme la porcelaine des assiettes.

Le dîner fut un peu solennel, mais cordial ; il semblait que Mme Glategny eût à sa table des invités plutôt que des hôtes payants. La conversation des deux dames ne dépassait point la banalité ; les deux enfants, d'une sagesse exemplaire, se regardaient sans rien dire. Dès que l'on sortit de table, ces deux dames, observant qu'ils tombaient de sommeil, leur conseillèrent d'aller se coucher, Ils partirent ensemble.

Dans l'antichambre, Eddy enseigna à Paddy la place des allumettes et des bougeoirs. Puis ils mon-

tèrent les deux étages silencieusement, et ils s'arrêtèrent dans le corridor entre les deux chambres fraternelles.

Eddy lui dit :

— Vous savez, si vous manquez de quelque chose, il ne faudra pas craindre de m'appeler.

Il répondit :

— Je vous remercie, et après un temps, avec un effort : Bonsoir, Mademoiselle.

— Bonsoir, Monsieur.

Ils se touchèrent la main. Ils s'enfermèrent dans les chambres à double tour. Mais Edith ne se décidait point à se mettre au lit. Elle revint frapper à la porte de Paddy.

— Vraiment, dit-elle, vous ne manquez de rien?

— De rien, vraiment.

— Vous n'avez pas l'habitude de boire avant dormir?

— Oh! non, papa l'a bien défendu.

— Bonsoir, Monsieur.

— Je vous souhaite une bonne nuit.

Il parlait de son lit, où il était blotti déjà dans les draps un peu rêches, sous la couverture de piqué blanc. Il s'y endormit sans peine : né cosmopolite et nomade, le pays inconnu, la maison étrangère, le lit nouveau ne le troublaient point.

En bas, dans le salon, Mme Glategny et Mme Collins travaillaient ensemble à des ouvrages de broderie et s'entretenaient familièrement. Mme Glategny était une personne réservée, et Mme Collins une personne discrète; mais il fallait considérer que Mme Collins et Paddy n'étaient point des hôtes de passage. Ils entraient pour ainsi dire dans la famille, ils étaient aussi désormais les seuls étrangers que Mme Glategny pouvait accueillir dans le cottage d'Almorah, puisqu'elle n'avait que deux chambres à louer, jusqu'au départ lointain de Paddy. Ces dames jugèrent donc à propos de s'expliquer leur caractère et se mirent au courant de leur passé.

Il se trouva que leurs goûts étaient identiques, ainsi que le pouvait faire présager la ressemblance de leur physionomie et de leurs allures. Elles aimaient l'ordre, le confortable, elles étaient douées d'une sentimentalité vive, et pauvres d'esprit elles possédaient la divine intelligence du cœur. Elles y avaient atteint cependant par des voies opposées.

On donnait à Mme Collins ce titre de madame par respect. Elle n'avait jamais été mariée. Elle ne s'était d'ailleurs jamais appartenu. Elle comprenait tout, parce qu'elle ne savait rien de la vie réelle et vulgaire. En lui confiant Paddy, Justin Higginson avait confié véritablement son cher, cher fils à une créature céleste.

Mme Glategny, au contraire, avait vécu avec une rare intensité, bien que sans aventures ni péripéties. Elle avait aimé uniquement et passionnément son mari. Cet amour, toujours partagé, n'avait jamais été contrarié. Ensuite M. Glategny était mort. De sorte que, dans son petit coin d'existence, elle avait connu les sommets de la félicité et de la douleur humaine.

Elle donna une grande preuve d'amitié à Mme Collins en partageant avec elle le gouvernement de la maison. En peu de jours — il leur fallait si peu de jours pour se connaître entièrement — leur intimité devint absolue.

Les enfants ne firent point de même ; et pourtant, ils avaient, eux, pour se séduire l'un l'autre, le charme de leur beauté, la splendeur de leur enfance. Mais à cet âge, si le coup de foudre d'une amitié instinctive est plus fréquent, l'établissement d'une intimité réfléchie comporte plus d'hésitations et de marchandages. Les enfants ressemblent à ces sauvages — des enfants aussi, qui n'abordent les nouveaux venus qu'avec une extrême circonspection. Nos cérémonies de politesse ne sont guère que des reproductions surannées de ces gestes propitiatoires que faisaient nos premiers ancêtres, lorsqu'un étranger, peut-être à craindre, se présentait devant eux. Nous en avons perdu le sens et nous les exécutons machinalement. Mais pour les enfants — des sauvages, elles recouvrent leur signification et leur utilité immédiate. Aussi, rien de plus cérémonieux que les débuts d'une liaison entre deux enfants. Eddy et Paddy en étaient encore à s'appeler monsieur et mademoiselle, ou M. Patrick et Mlle Edith, alors que les deux bonnes dames avaient déjà renoncé à toute formule. Si même elles ne s'appelaient point simplement de leur petit nom, c'est que, depuis la mort de M. Glategny, sa veuve ne souffrait plus qu'une créature humaine lui donnât le nom que son unique amour lui avait donné. Pour la mettre à son aise sur cet article, Mme Collins ne révéla pas le sien.

Les enfants, sur la défensive, ne se livraient à aucun jeu. Loin de chercher les tête-à-tête, ils ourdissaient des ruses compliquées pour garder toujours en tiers une de ces dames. Si malgré toute leur politique, ils se trouvaient seuls, cela ne leur était point agréable. Le soir, ils ne perdaient guère de temps dans l'escalier ni dans le corridor. Ils tempéraient la froideur de leur adieu par un sourire aimable, mais forcé. Ils s'enfermaient aussitôt jalousement, comme si chacun d'eux eût redouté de la part de l'autre une tentative d'incursion.

Paddy était le plus craintif. En dépit de sa vigueur précoce, de sa magnifique santé, cela n'étonnait point, à cause de ses allures plus timides, de sa taille moindre, de ses cheveux blonds et de ses rougeurs faciles. Eddy était méfiante, mais plus hardie : elle rougissait aussi moins souvent, elle avait le teint

chaud et les cheveux noirs; et comme elle était un peu plus grande, Paddy, pour la regarder, était toujours forcé de lever les yeux.

Leur embarras augmenta beaucoup, au bout de cinq ou six jours : assistant par hasard à la première rencontre matinale de Mme Collins et de Mme Glategny, ils constatèrent qu'en se souhaitant le bonjour, les deux dames s'embrassaient. Ils en furent choqués. Ils eurent peur qu'on remarquât leur froide politesse. Ils pensèrent que si l'on voulait les contraindre de s'embrasser ainsi, ce serait une tyrannie insupportable. Ils se montrèrent irrités et boudeurs toute l'après-midi. Leur adieu, le soir, fut plus sec. Mais la glace fut rompue le lendemain matin.

C'était, pour Eddy comme pour Paddy, le jour de la rentrée des classes : car elle allait aussi dans un collège de filles. Ils devaient partir ensemble le matin et revenir ensemble le soir. Le départ était de bonne heure : il fallait déjeuner en hâte. Lorsque les enfants prirent congé, Mme Collins et Mme Glategny étaient encore occupées à beurrer leurs toasts. Paddy sortit le premier. L'air était frais et piquant, le ciel gris. Eddy vint le rejoindre enfin, comme il se retournait pour l'appeler. Il vit alors que Mme Glategny s'était levée et se penchait au window. Eddy posa deux doigts sur ses lèvres et envoya un baiser à sa mère.

Avec des façons insoucieuses et parfois même un peu bourrues, Paddy avait, comme Justin Higginson, des attendrissements. Cette mièvrerie l'enchanta. Il regretta peut-être obscurément de n'avoir plus de mère, lui, à qui envoyer des baisers. Il fit un signe affectueux, mais moins familier, à Mme Glategny. Puis il toucha le coude d'Eddy. « Allons... » lui dit-il, et il se sentit au cœur une grande sympathie pour elle.

Lorsqu'il eut passé toute la journée avec des garçons qu'il ne connaissait pas du tout, il eut plaisir à retrouver son amie et à revenir avec elle dans le crépuscule. Pour marquer tout de suite qu'à présent il ne pouvait plus la confondre avec des indifférents et des inconnus, il lui cria d'une voix forte : « Bonjour, Eddy! » C'est elle qui rougit, cette fois, mais il n'en put rien voir, car le soir tombait. Elle répondit d'une voix moins assurée : « Bonjour, Paddy! » Et aussitôt, ils goûtèrent le bonheur parfait. Ils revinrent avec des allures d'enfants moins sages, avec des gambades qu'au plein jour leur cant instinctif ne leur aurait point permis.

Toutes choses leur paraissaient charmantes. Ils avaient grand'faim. Cependant, dès qu'ils se mirent à table, ils eurent l'appétit coupé. Ils étaient un peu fiévreux comme sont les enfants, ces merveilles de finesse et de fragilité, pour le moindre changement dans le régime ou dans l'étiquette de leur vie. Très fatigués, mais n'ayant point sommeil, ils allèrent se coucher à l'heure habituelle par obéissance. A la porte de leur chambre ils s'embrassèrent sans hésitation, en répétant : « Bonsoir, Eddy. — Bonsoir, Paddy. »

Ils s'enfermèrent quand même très soigneusement. Puis Paddy se déshabilla et sauta dans son lit. Mais comme il avait, ce soir, les gestes fort saccadés, il accrocha du bout de sa manche son bougeoir, un de ces anguleux bougeoirs anglais à vaste cuvette, laqués de couleurs éclatantes. Le monument s'effondra. La bougie s'éteignit en se brisant sur le parquet, et la boîte d'allumettes fut projetée si loin qu'il ne put venir à bout de la retrouver dans cette obscurité profonde.

Paddy était, pour certains détails de la vie, maniaque comme un vieux garçon. Il se persuada que si une fois par hasard il s'endormait sans avoir des allumettes sous la main, il se réveillerait certainement et serait malade au milieu de la nuit. Très nerveux, un peu mal à son aise vraiment, il ne put supporter cette idée. Il alla, à tâtons, jusqu'à sa porte, dont il eut grand'peine encore à trouver la serrure. Il appela :

— Eddy!

— Qu'y a-t-il ?

Il s'expliqua, elle se mit à rire :

— Attendez, fit-elle, je viens.

Et elle sauta légèrement à bas de son lit.

Il referma vivement sa porte, au moment où Eddy ouvrit la sienne. Elle fut prise du fou rire.

— Où êtes-vous donc ?

— C'est, répondit-il, que je suis déjà déshabillé.

— Moi aussi, dit-elle naïvement; et ils restèrent bien embarrassés.

— Entr'ouvrez seulement votre porte, reprit Eddy, je vous passerai mon bougeoir.

Il tendit la main, mais le bougeoir d'Eddy était encore plus monumental que le sien : autant ouvrir à deux battants.

— Eh bien ! dit-elle, remettez-vous donc au lit : je pourrai entrer chez vous.

Telle était leur candeur que cet étrange compromis leur donna pleine satisfaction. Dès que Paddy fut blotti sous ses couvertures, Eddy entra, toute blanche et plus long vêtue que si elle avait porté la plus longue de ses robes. Ses cheveux, au lieu de venir en avant de ses épaules, pour dormir lâchement noués derrière la tête, dégageaient son visage, qui en paraissait éclairci et transfiguré, et elle n'avait rien de corporel que le visage, qui n'est qu'une matérialisation de l'âme ; elle laissait voir aussi ses pieds nus qui ne semblaient point la porter.

Le regard de Paddy fut attiré vers ces pieds d'ange, vers ces pieds de messager céleste. Comme il avait,

en conséquence de son éducation évangélique, la tête toute farcie des formules de la Bible, une phrase des Écritures lui revint : « Qu'ils sont beaux, les pieds de ces hommes ! » L'application de ce texte à Eddy lui parut prodigieusement comique. Il eut un nouvel accès de gaîté. Eddy se jeta dans un fauteuil en riant aux éclats.

Elle aperçut tout d'un coup les allumettes qu'ils oubliaient bien tous les deux. Elle ramassa la boîte, et avec un petit air sérieux, avec un geste autoritaire, elle dit : « Voyons, Paddy, il faut dormir. » Mais elle ne se décidait pas encore à le quitter.

— Vous n'avez besoin de rien ? dit-elle.

— Non, fit-il, et il soupira.

Elle devina qu'il ne disait point la vérité. Elle le gronda. Et il finit par avouer qu'il avait très chaud, la gorge sèche. Ah ! il aurait bu volontiers, sans la défense de papa. Elle combattit raisonnablement ses scrupules. « La défense, dit-elle, n'avait trait qu'à une habitude régulière, et il ne ferait pas mal de boire une fois par hasard, s'il avait soif. » Elle lui prépara un verre d'eau sucrée. Il se souleva, et elle le fit boire en le soutenant. « Bonsoir », dit-il ensuite, avec une jolie moue. Eddy se pencha, et lui posa sur le front un baiser, qu'il reçut coquettement sans le rendre, en enfant gâté à qui toutes les caresses sont dues.

Paddy, durant sa première enfance, avait été l'objet de soins assidus, mais virils. Il ne soupçonnait point certains raffinements. L'ingénieuse complaisance d'Eddy multiplia ses besoins, et mille commodités ou mille délicatesses lui devinrent indispensables auxquelles il n'avait jamais songé. Comme son amie seule pouvait les lui procurer, il se mit sous sa tutelle nonchalamment, et lui qui jusqu'alors savait se débrouiller de tout avec une gentille précocité, il se montra désormais incapable de plus rien faire par lui-même.

Mme Glategny ne se contentait point d'envoyer sa fille au collège. Elle lui donnait dans la maison même cette éducation du ménage qui prépare les épouses accomplies. Eddy eut bientôt, comme Mme Glategny et Mme Collins, des attributions particulières et bien déterminées. Il parut tout simple que ce fût elle qui s'occupât exclusivement de Paddy. Elle mettait en ordre, elle tenait en état ses vêtements et son linge. Elle lui faisait d'humbles raccommodages. Elle prenait surtout plaisir à soigner les costumes de jeu. Elle voulait qu'il fût mieux équipé, et plus élégamment que les autres pour ces exercices de force et d'adresse, où l'orgueil physique devient légitime et où il avait le droit de mettre en valeur sa beauté mâle, sa grâce d'adolescent. Elle n'avait pas d'autre poupée que son ami. Lui aussi trouvait cela tout naturel ; il devenait volontiers exigeant : et déjà se formait entre eux ce lien d'utilité domestique, d'habitude, qui, entre les hommes et les femmes, est plus fort que tout sentiment.

Paddy connaissait donc cette joie de la sécurité absolue, privilège des hommes sur qui veille une femme constamment et uniquement. Paddy, en cet asile de hasard, goûtait pour la première fois les douceurs du home et de la patrie, lui dont l'enfance nomade avait erré de rivage en rivage avec la flottante maison paternelle. Et il s'attachait par la reconnaissance à ce joli cottage d'Almorah, qui lui révélait le bonheur sédentaire.

Mais il avait bien peu de temps chaque jour pour savourer le plaisir d'habiter cette chère demeure. Il fallait partir dès le matin. Le soir, aussitôt après le dîner, il fallait dormir. Heureusement il pouvait profiter des jours de congé, car ce fut comme un fait exprès : jusqu'au printemps, jusqu'à la veille de Pâques, des froids ou des pluies empêchèrent les deux enfants de sortir ces jours-là, et les firent se calfeutrer, toute la longue après-midi, dans le salon.

Paddy avait eu besoin de plusieurs semaines pour apprendre à bien connaître ce salon : la vue des enfants est lente, studieuse, leurs souvenirs en revanche sont ineffaçables. Il n'était plus maintenant un seul coin, un seul détail de cette pièce que Paddy Higginson ne possédât.

C'était un carré long, auquel s'ajoutait un window à cinq côtés. Une table octogonale, en bois laqué, d'un blanc tirant sur le gris, était placée au milieu du window dont elle épousait les angles. Elle supportait un vase de faïence jaune où était planté un araucaria, et une très haute lampe de cuivre rouge incrusté de faux saphirs cabochons. Des stores de grosse étamine écrue, bordés d'une dentelle qui était l'œuvre de Mme et de Mlle Glategny se déroulaient devant chacune des guillotines du window : ils étaient toujours, comme par caprice, montés à des hauteurs différentes.

Le papier des murs était semé de gros chrysanthèmes d'un jaune pâle, parmi des feuillages d'un vert figue ; les meubles, fauteuils ou chaises, laqués de blanc, étaient garnis de coussins en cretonne où un fouillis de fleurs jaunes, bleues et roses ne laissait apercevoir aucun fond. La cheminée de bois ornée de faïence était surmontée d'une étagère à plusieurs planchettes irrégulièrement distribuées, où des bibelots, qui avaient l'air de jouets, se reflétaient dans des glaces.

Au fond du salon, dans l'un des angles, il y avait un meuble de coin assez lourd et d'une amusante bizarrerie, formant tout ensemble étagère et divan. C'était la place favorite d'Eddy et de Paddy. Ils s'y asseyaient tout contre l'un l'autre et lisaient ou regardaient au même livre.

Les jours de semaine, aux heures de repos, il leur

suffisait de voir des images. Un illustré qu'ils recevaient de Londres leur donnait régulièrement deux ou trois scènes de la vie des cours, des paysages de l'Afrique centrale et des colonies asiatiques, des croquis d'explorateurs. Il y avait aussi, dans les dernières pages, des portraits de boxeurs dépouillés jusqu'à la ceinture. Ces musculatures monstrueuses arrachaient à Paddy des cris d'admiration.

Mais plus souvent ils feuilletaient les albums où Walter Crane, en dessinant pour l'enfance les traditionnels personnages de la mythologie, a su restituer à ces créatures de l'imagination primitive une grâce de puerilité vivante, qui est leur plus irrésistible séduction. Eddy et Paddy apprenaient ainsi à jouir de la beauté plastique, d'une attitude noble, d'un geste et d'une harmonie de couleur.

Le dimanche, ils se privaient volontairement de ces divertissements profanes. Habillés dès le matin, graves, inoccupés, ils prenaient la Bible. Ils s'asseyaient d'ailleurs à la même place, et lisaient ensemble. Ils interrompaient souvent leur lecture pour se communiquer leurs réflexions. Leur piété était naïve, étroite, mais quelquefois elle s'élevait, sans aucun effort, jusqu'au sublime.

Lorsqu'ils eurent de plus beaux dimanches, leurs habitudes ne s'en trouvèrent modifiées qu'à peine : ce n'est pas l'usage de se promener le jour du Seigneur. Mais au lieu de rester dans le salon, ils allaient lire dans le jardin, situé derrière la maison entre des murs bas qui le séparaient d'autres petits jardins pareils. Ils aimaient à y chanter des cantiques, et parfois ils interrompaient leur chant afin de se prêcher l'un l'autre.

A suivre. ABEL HERMANT.

LES RUSSES A PARIS

Pierre le Grand (1717)

SIMPLES NOTES

La visite pour laquelle Paris se pavoise de drapeaux à l'aigle bicéphale et s'emplit des sons de l'hymne russe a des précédents dans l'histoire.

Le plus illustre de ces précédents est le voyage de Pierre le Grand en 1717. A cette occasion plusieurs de nos confrères se sont livrés à d'érudites recherches dans les mémoires du temps. Un regain tout à fait inattendu d'actualité en est venu aux pages de Duclos, Buvat, Marais, de Tessé, d'Antin; et si le duc de Saint-Simon vivait encore, nul doute que les organisateurs de la fête franco-russe à l'Opéra ne lui eussent réservé une loge entre celle des représentants de la presse et celle des présidents des « grands clubs et grandes sociétés d'élevage » : à moins que le difficultueux « duc et pair » refusât de s'asseoir avec les seigneurs d'aujourd'hui.

La moisson de souvenirs rétrospectifs étant faite, il ne nous reste plus qu'à glaner les épis oubliés.

*
* *

La visite imminente du tsar, alors en Hollande, ne fut pas sans causer quelque trouble au gouvernement de la Régence. Comme le dit fort bien Duclos, « le duc d'Orléans aurait bien voulu se dispenser de recevoir un tel hôte, non seulement à cause des dépenses que son séjour exigerait; mais encore par les inconvénients qui pouvaient naître du caractère et des mœurs encore barbares de ce prince, qui, très populaire avec des artisans et des matelots, n'en serait que plus exigeant avec la cour »; mais encore et surtout, parce que la diplomatie alors suivie par le tsar était en désaccord avec la diplomatie anglophile qui était celle du Régent et de Dubois. C'était pour des raisons analogues que, lors de son premier voyage en Europe (1697), le tsar visita l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, l'Autriche, longea presque toutes nos frontières, mais ne mit pas le pied en France : Louis XIV, assure Saint-Simon, « l'en fit honnêtement détourner ».

On ne savait à Paris ce que le vainqueur de Poltava venait faire en France : pure curiosité ou grand dessein politique? On ne savait pas davantage comme il prétendait être traité : en souverain d'un puissant empire ou en voyageur qu'abrite le voile plus ou moins transparent de l'incognito?

Il y a dans nos archives des Affaires étrangères toute une correspondance diplomatique ou semi-diplomatique qui précéda le débarquement du tsar sur nos côtes et son arrivée à Paris. La plupart de ces pièces ont été publiées par M. Georges Stendtmann, *en français*, dans le tome XXXIV de la *Collection de la Société impériale d'histoire russe* (1).

Cela commence par des « instructions adressées au subdélégué de M. l'intendant à Dunkerque », en date du 3 avril 1717. Nous y lisons :

Il doit arriver vers le 14 de ce mois, à Dunkerque, monsieur, un seigneur étranger, pour passer ensuite à Calais. Je m'adresse à vous en l'absence de M. l'intendant, pour vous informer des intentions de monseigneur le duc d'Orléans sur les mesures qu'il est nécessaire de prendre à cette occasion. Son Altesse Royale veut que ce seigneur et sa suite, composée de vingt personnes principales et d'environ vingt domestiques, soient logés à Dunkerque; et l'on prétend que la maison qui était ci-devant occupée par les intendants de la marine serait

(1) Saint-Pétersbourg, 1881, grand in-8°.

propre à cet usage, si elle est meublée d'une manière convenable... Il sera nécessaire que le seigneur dont il est question, étant logé dans le principal appartement, il y ait, au second étage et dans d'autres lieux convenables de la même maison, quelques chambres honnêtement meublées pour les personnes les plus considérables de sa suite...

Il sera nécessaire que vous preniez aussi des mesures pour disposer de voitures honnêtes et propres pour vingt personnes principales et de chevaux et chariots pour vingt domestiques de la suite, seulement pour le voyage de Dunkerque à Calais; mais comme ce seigneur pourrait préférer la voie des canaux, sur des barques tirées par des chevaux, à cette fin, tant pour lui que pour ceux qui l'accompagnent et les domestiques, il est bon que vous disposiez toutes choses.

Quel est cet inconnu qui voyage avec une suite de quarante personnes? Quel est ce seigneur, à l'égard duquel tout doit être *honnête*, mais dont on prévoit dès lors les caprices les plus fantasques? A son goût présumé pour les voies fluviales, à *son goût pour l'eau*, vous avez déjà reconnu le père de la marine russe.

A M. d'Hérouville, commandant des troupes de Dunkerque, on ne le nomme pas davantage :

Son Altesse royale veut le faire traiter avec toute la distinction et tous les égards qui peuvent marquer beaucoup de considération de sa part, sans cependant lui rendre les honneurs que ce seigneur paraît lui-même ne vouloir pas recevoir, pour éviter les embarras du cérémonial. Il sera bon seulement que vous lui en fassiez une honnêteté, en lui faisant connaître que ce n'est que parce qu'il a voulu être dans un entier incognito que Son Altesse Royale, etc.

Puis vient, en date du 5 avril, un « mémoire », en pas moins de dix pages, « pour servir d'instruction au sieur de Liboy, gentilhomme ordinaire de la maison du roi, allant, par ordre de Sa Majesté, auprès du czar de Moscovie qui vient incognito dans le royaume ». C'est donc bien du *czar* (nous respectons l'orthographe du temps) qu'il s'agit. Et du czar *de Moscovie;* or un des premiers soins de Liboy sera d'avertir son gouvernement que « toute cette cour s'offense du terme de Moscovite et même de Moscovie ». Ils prétendaient déjà être des Russes, tout comme ceux que nous allons recevoir ces jours-ci. Mais alors nous en étions encore à la Moscovie, que certains confondaient volontiers avec la « Tartarie ».

Le gentilhomme ordinaire Liboy fut aussitôt aux prises avec toutes sortes de difficultés. D'abord on avait cru faire assez en mettant à sa disposition la somme de douze cents livres par jour pour défrayer ses hôtes. En outre, les ressources du pays en véhicules *honnêtes* étaient assez médiocres : il ne put d'abord disposer que de deux berlines, et la plupart des gens de la suite du « czar » ne trouvaient pas « honorables » les places dans de simples chaises, carrosses de louage ou charrettes. Et puis, quelquefois, c'était physiquement impossible : « Comment proposer à des hommes de la taille de Chafirof (1) et quatre autres de voyager deux à deux dans ces chaises ? » D'autres fois c'est le czar qui refuse de s'enfermer dans une berline, voulant jouir du paysage, et alors il faut lui chercher des chaises de poste. Enfin cette suite, qu'on avait d'abord évaluée à quarante personnes, se trouva être de soixante et une.

La liste qu'en fournit Leboy est un document assez curieux.

Premier ordre : Le grand-prêtre; le prince Kourakine; le baron de Chafirof (2), vice-chancelier; le prince Dolgorouki; Boutourline, lieutenant-général; Tolstoï, conseiller privé; Jagoujinski, général-adjudant et chambellan; Narychkine, id.; Areskine, conseiller-privé et médecin; Makarof, secrétaire du cabinet; Volkof, secrétaire; Olsoufief, maréchal de la cour; Soltykof; Ostermann, conseiller de chancellerie; Effim Jagoujinski; Lefort, chambellan; Sava Vladislavovitch Ragoujinski; plus cinq personnes, toujours « de la suite ».

Il y avait là presque tout le ministère du czar, les hommes qui dirigeaient son Sénat, son Saint-Synode, sa diplomatie et qui, comme Ostermann, dirigeront vingt-trois ans encore la politique russe; ses généraux victorieux, « les aiglons de Pierre le Grand », comme dit le poète Pouchkine; les secrétaires les plus intimes et les plus redoutés de ses commandements; des boïars qui possédaient des domaines grands comme une province de France. — Voilà ce qu'on avait pris pour « de la suite » et pour des seigneurs sans importance.

Quant au *second ordre*, il comprenait des Tolstoï des Tatischtchef, etc., et en outre : un chirurgien; Jean Velten, maître de cuisine; trois cuisiniers; un lieutenant; cinq sergents; deux soldats; sept chanteurs; huit domestiques.

Le prince de Kourakine, ci-dessus nommé, était l'ambassadeur du czar en Hollande. C'était à peu près le seul de la troupe qui parlât le français. Le czar l'entendait mal ou ne voulait pas l'entendre. Or ce Kourakine, en sa qualité de diplomate, « traitait les moindres minuties avec chaleur et comme très grandes ». Il se montrait difficile sur les voitures, sur la table, etc. Il commença par exiger qu'on lui remît par écrit l'attestation que si son maître n'était pas traité avec les honneurs royaux, c'était parce qu'il ne l'avait pas voulu. On n'avait jamais vu des gens aussi cérémonieux que ces gens qui ne voulaient pas être « embarrassés par le cérémonial ». A un certain mo-

(1) Et il était vice-chancelier de l'empire russe.

(2) Nous rectifions l'orthographe des noms, pour la plupart outrageusement estropiés.

ment Liboy annonçait, toujours à propos de berline, qu'il était navré de voir « rompre » ce voyage. — « Cette petite cour, écrivait l'infortuné gentilhomme, est fort changeante, irrésolue et, du trône à l'écurie, fort sujette à la colère. »

Il y avait des gens étranges dans cette suite : le « grand-prêtre », par exemple, c'est-à-dire le protopope, aumônier du czar : « Je crois qu'il ne se mêle que de boire; il ne parle que le russien. » — « Le grand-prêtre nous surcharge de bougies pour une chapelle, et ses gens en vendent par la ville. »

Plus terrible était « le maître de cuisine », avec son escouade de marmitons. Il faisait un tel gaspillage que Liboy eut un moment l'idée de proposer au czar une somme fixe pour sa table et celle de ses gens; ou bien de supprimer un des repas, le souper. Sur le premier point, il n'osa en parler au czar, ne trouvant jamais le moment favorable; sur le second, il reçut de Paris l'ordre de n'en rien faire : cela ne convenait point à la dignité royale. Il ne se hasarda pas davantage à parler au czar de « l'abus du chef de cuisine, qui, sous prétexte de deux ou trois assiettées qu'il prépare tous les jours à Sa Majesté, a enlevé la valeur d'une table de huit couverts en viande et même en vin »; car le czar « sait certainement qu'il a fait la même chose ailleurs ».

— « Je me suis aperçu que le czar même voit une partie de la dissipation », — et dès lors il devient délicat de toucher le sujet avec lui.

— « J'ai voulu voir, à peu près, à combien pouvait monter l'augmentation et les brigandages qu'on exerce, et je trouve qu'ils excèdent quatre cents livres par jour, compris les bougies. » On ne peut imaginer pensionnaires plus incommodes que ceux dont on avait imposé la charge à Liboy, marchand de soupe pour le compte du roi de France. — « Quoi que nous fassions, ce traitement ne sera qu'un brigandage, et sans dignité. Il est arrivé trois fois déjà qu'une table entière, même la première, est restée sans personne, le czar mangeant seul, et tous les seigneurs, en cachette, des choses prises, sans mesure ni bienséance, dans nos offices. » — Ou bien Liboy écrit : « Il n'est pas possible de faire entendre raison à personne de cette cour pour aujourd'hui; c'est le jour de leur Pâques, et pour en célébrer le mystère avec plus de dignité, ils se sont tous enivrés, hors Sa Majesté czarienne qui, dit-on, ne boit jamais jusqu'à perdre la raison. Quand ils auront dormi, si je puis en tirer quelque chose de positif, j'aurai l'honneur de vous le faire savoir. »

Le mal est que Liboy ne pouvait converser ni avec le czar ni avec personne de sa suite, Kourakine excepté. Il lui aurait fallu un interprète. On lui en indiqua un, dans « le département de Calais » : un M. Vandermesch, capitaine de flûte, qui savait le hollandais et pourrait s'entretenir en cette langue avec le czar. De Paris on l'autorisa à prendre à l'essai le capitaine de flûte.

Liboy, au milieu de tant de fracas, si dur que fût son métier de cornac, a une préoccupation bien moderne : il pense à la presse; mais quelle presse! le *Mercure de France* apparemment et sa chronique platement rimée. Liboy écrivait :

Il m'est venu dans l'esprit, que vous pourriez donner un petit plat au peuple dans cette occasion, si vous jugez à propos de dire que le roi, ayant fait offrir au czar de lui rendre tous les honneurs dus à son rang, S. M. Czarienne a seulement accepté une partie des honneurs militaires, et les compliments avec les présents des villes, et le traitement pour lui et toute la suite ordonné par le roi; qu'il a été reçu avec grandes acclamations partout où il a passé jusqu'à présent, salué de toute l'artillerie des villes, forts et vaisseaux, comme la propre personne du roi; qu'il a reçu les compliments des corps et toutes les personnes distinguées par leur condition ou par leurs emplois, avec beaucoup de politesse, de douceur et d'affabilité, sans diminuer les manières nobles et royales qui sont naturelles à ce grand prince. Comme je vois que les Hollandais et autres [on dirait aujourd'hui : les Allemands et la presse de la Triplice] ont débité des extravagances, j'ai cru que je devais envoyer un crayon de tout ce qui s'est passé... Le gazetier fera quelque belle pièce d'éloquence sur ce canevas, et le menu peuple sera content.

Essayons de deviner quel a pu être le « crayon » envoyé par Liboy. Quel portrait fait-il du czar? Certes il ne peut se comparer à la magistrale esquisse de Saint-Simon, une des plus merveilleuses pages du grand artiste. Il y a cependant là, dans ce croquis sincère et sans art, quelques traits qui méritent d'être notés :

Le czar est de la plus grande taille, un peu courbé, la tête penchée pour l'ordinaire. Il est noir, et a quelque chose de farouche dans la physionomie; il paraît avoir l'esprit vif et la conception aisée, avec une sorte de grandeur dans les manières, mais peu soutenue; il est mélancolique et distrait, quoique accessible et souvent familier. On dit qu'il est robuste et capable du travail de corps et d'esprit. Je crois que depuis son arrivée il n'a pas donné une heure aux affaires... Je persiste dans ce que j'ai écrit du caractère du czar, en qui on découvre effectivement des semences de vertus, mais elles sont toutes sauvages et extrêmement mélangées.

Voici maintenant pour le menu du reportage :

Le czar se lève matin, dîne vers les dix heures, soupe vers les sept heures, et est retiré avant neuf; il boit des liqueurs avant le repas; de la bière et du vin l'après-midi; soupe peu, et quelquefois pas du tout... Il mange de tous nos mets, et boit de nos vins, hormis le champagne. Les seigneurs aiment tout ce qui est bon, et s'y connaissent. Nous sommes parvenus à faire du pain bis,

que le czar aime fort... On le sert en gras, et en maigre les vendredis et les samedis. Il aime les sauces piquantes, le pain dur et bis, et les petits pois. Il mange beaucoup d'oranges douces, de poires et de pommes. Il boit ordinairement de la bière légère et du vin rouge de Nuits, bien sec. Il boit le matin de l'eau d'anis... Il ne mange aucunes sucreries, ni ne boit de liqueur sucrée à ses repas.

Ses « instructions » prescrivaient à Liboy, sans se risquer à faire aucune question, de tâcher de deviner ce que ce diable d'homme venait faire en France. Sur ceci, Liboy est beaucoup moins prolixe : « Jusqu'à ce moment, je n'ai pénétré nul motif juste du voyage du czar qu'une simple curiosité et un peu d'inquiétude naturelle ; j'entrevois quelques desseins vagues d'établir un commerce (1), mais je doute que ce soit le point de vue... Je ne suis point encore parvenu à m'apercevoir d'une espèce de conseil ou de conférence d'affaires sérieuses, à moins qu'on en ait traité en gobeletant. » Liboy s'en étonne, et cependant, deux lignes plus loin, sans d'ailleurs s'y arrêter, il donne la vraie raison : « Je ne sais si on ne vit pas au jour le jour, *le czar décidant seul et promptement tout ce qui peut se présenter.* »

C'est avait beaucoup de peine, en près d'un mois, que Liboy a pu amener sa caravane de Dunkerque à Calais. A Boulogne, il reçoit du renfort en la personne de M. Nesle. Voici un nouveau témoin et qui nous transmet, avec une vivacité nouvelle, les impressions déjà émoussées dans le cerveau de l'infortuné Liboy. Tout de suite, Nesle se heurte à une fantaisie du czar :

Le czar ne se trouvait pas bien d'une chaise à deux ; il voulait qu'on lui fît un brancard dans lequel serait porté le corps de sa chaise. Voilà, pour le présent, la voiture dans laquelle il veut faire son voyage. Mais ce qu'il y a de plus particulier, c'est qu'il prétend aller aussi vite dans ce brancard qu'avec une chaise de poste. Après lui avoir expliqué que c'était impossible, ou qu'en outre les chevaux de paysans n'étant point accoutumés à porter de pareilles voitures, il pourrait bien être culbuté, ces raisons ne l'ont point touché, et il a voulu qu'on exécutât ses ordres. Ainsi, demain, il se mettra en route dans cet équipage. Tous ces changements-là me font enrager... Toutes les mesures que l'on prend deviennent inutiles. Il est impossible, Monseigneur, de vous dire le jour qu'il arrivera.

Autre renfort : le sieur de Bernage. Par conséquent, autres plaintes. Celui-ci, c'est surtout l'extrême sauvagerie du czar qui le confond. A l'évêché d'Amiens on a tout préparé pour bien recevoir l'hôte impérial : buffet, rafraîchissements, grand souper. Ah bien, oui. Le czar s'est débarrassé de ses surveillants, a traversé la ville en voiture fermée, et « il appréhendait si fort d'être suivi » qu'il ne s'est arrêté qu'à une lieue plus loin. « On dit que ce qui l'a poussé à passer si vite dans Amiens est l'idée qu'on lui avait donné de la curiosité importune des habitants, car il ne hait rien tant que la foule des gens empressés pour le voir. » Les autorités en sont donc pour les frais de leur lunch. Par bonheur, Bernage est plus homme d'esprit, moins geignard que Liboy. Le lunch est préparé ? eh bien, à défaut des Russes, les Français en profiteront. C'est lui qui a dû donner cette idée à Liboy : « Pour ne pas perdre mon étalage, écrit celui-ci, je priai les dames à venir manger le souper du czar dans l'évêché, et M. de Bernage donna un grand bal dans le palais épiscopal. » L'évêque était absent : les souris dansèrent. Liboy en a quelque scrupule : « Il ne sera pas impossible que l'évêque ne fasse un peu de plaintes. »

Même tour avec l'évêque de Beauvais. Celui-ci était présent et s'était ingénié à bien faire les choses : « J'avais, écrit-il, pour cet effet rendu ma maison, qui n'est pas magnifique, le plus commode que j'avais pu, pour loger le czar avec sa suite. Je lui préparai un concert de voix et d'instruments et une illumination avec feu d'artifice. Il aurait trouvé ses armes en plusieurs endroits de sa maison ; et dans la chambre où je croyais qu'il devait coucher, les portraits des grands-ducs de Moscovie, père et grand-père du Czar, etc. » Ah bien, oui ! Le czar avait encore cette fois brûlé l'étape, était allé dîner à un méchant village, à un quart de lieue de la ville. On alla l'y relancer. Il reçut l'évêque fort courtoisement, « me disant, à plusieurs reprises, qu'il était bien fâché de n'avoir pas su que c'était une maison qu'on avait destinée pour le loger, et que s'il avait su, il y serait venu bien volontiers ». Là-dessus, il paya son dîner : pas plus de dix-huit livres pour lui et ses gens.

D'après Golikof, il aurait dit à l'évêque : « Je suis un soldat, et partout où je trouve du pain et de l'eau, je suis content. »

Le pauvre prélat ne fut d'ailleurs pas dupe de ces politesses : « Il nous a paru, dit-il, par les discours de son vice-chancelier et des autres officiers, qu'il n'aimait pas à être vu, et qu'il ne pouvait souffrir que d'autres que ses officiers lui apprêtassent à manger. Aussi rien n'était plus malpropre que la manière dont on le servait dans le village dont je vous ai parlé... Il tira lui-même de sa poche la serviette dont il s'est servi... Voilà une petite relation du passage du czar par cette ville. »

*
* *

Cette correspondance cesse du jour où Pierre le Grand a fait son entrée dans Paris. Sur son séjour

(1) Des relations politiques.

parisien, si l'on veut ajouter quelques détails à ce que nous apprennent les mémoires français de l'époque, je signalerai surtout deux documents.

L'un est le *Journal de Pierre le Grand*. La première rédaction de cette pièce est l'œuvre de Makarof, secrétaire de cabinet du czar; mais elle a été si souvent et si radicalement remaniée par Pierre que l'historien principal de celui-ci, Oustriélof (1), n'hésite pas à la considérer comme l'œuvre même de ce prince. Ceci est très important, car, malgré la brièveté des mentions, cela donne l'impression directe de l'auguste visiteur. C'est un récit, jour par jour, heure par heure, de tout ce qu'il a fait à Paris (2).

L'autre document est le récit du voyage de Pierre le Grand par Golikof (3). Celui-ci est un personnage des plus singuliers. Marchand à Koursk, il avait commis je ne sais quel crime pour lequel il attendait la mort ou la déportation avec accompagnement de knout. Lorsque Catherine II inaugura la fameuse statue équestre de Pierre le Grand, par le sculpteur français Falconnet, elle gracia un certain nombre de criminels. Golikof fut du nombre. Dès son enfance il était grand admirateur de Pierre le Grand; la grâce qu'il lui devait indirectement acheva de l'enthousiasmer pour lui. Il résolut de consacrer sa vie et sa fortune à la rédaction d'une biographie monumentale de ce prince. Monumentale à la lettre : pas moins de 30 volumes. Mais avouons qu'un historien criminel, cela ne se rencontre pas tous les jours.

*
* *

Catherine II avait fait ouvrir à Golikof toutes les archives de l'empire, sachant bien qu'il n'en abuserait pas. Et, en effet, cette histoire n'est qu'un gigantesque panégyrique du « premier empereur dans le pays russe ». — En ce qui concerne le voyage de Pierre le Grand, Golikof s'est beaucoup servi du *Journal;* mais, comme il avait pu interroger des gens qui eux-mêmes avaient connu des contemporains de Pierre, même des compagnons de son voyage parisien, il apporte dans son récit des traits originaux.

Essayons d'établir les éphémérides du séjour de Pierre le Grand à Paris, très brièvement, renvoyant à Saint-Simon et autres mémoires pour les choses connues.

7 *mai* 1717. — Arrivée à Paris, à dix heures du soir, dans les carrosses du roi. Pierre refuse l'appartement qui lui est préparé au Louvre, comme trop magnifique, et va coucher à l'hôtel Lesdiguières.

8 *mai*. — Il reçoit la visite du Régent. Il ne sortira plus de son appartement avant d'avoir reçu la visite du petit roi, âgé de sept ans : son dédain de l'étiquette ne va pas jusqu'à lui faire dédaigner un point d'étiquette qui lui paraît importer à sa dignité. Il se contente de recevoir les visites des dignitaires.

10 *mai*, 6 *heures du soir*. — Il reçoit la visite de Louis XV : le duc de Villeroy parle au nom de son royal élève, et Kourakine sert d'interprète. — Dès lors, Pierre le Grand se prépare à commencer ses visites dans Paris. — Il écrit à la czarine Catherine restée en Belgique : « Le petit roi n'a que deux doigts de plus que notre nain Louki; il est joli de taille et de visage, et assez intelligent pour son âge. »

11 *mai*. — Visite à l'Arsenal; à une fonderie de statues et autres objets de bronze; au « jardin des apothicaires, qui est hors de la ville », c'est-à-dire au Jardin des Plantes. — Ensuite, dit le *Journal de Pierre le Grand*, « les magistrats de Paris, au nombre de douze, en robes de velours rouge [le costume de nos édiles a bien changé], vinrent présenter leurs hommages à Sa Majesté czarienne. A cinq heures, Sa Majesté voulut bien se rendre auprès de Sa Majesté le roi de France aux Tuileries, en grande cérémonie. — Le *Journal* ne dit rien de l'étrange et touchant procédé du czar envers le petit roi, lorsqu'il l'enleva dans ses bras comme un enfant, pour le porter dans son salon. Golikof tient de Néplouief, témoin oculaire, les paroles que prononça Pierre : « Je souhaite de tout mon cœur que Votre Majesté, parvenue à sa majorité, règne avec gloire et bonheur. Peut-être alors nous serons l'un à l'autre des amis utiles. » Et, sans le mettre à terre, le czar, ce géant de deux mètres de taille, dit en souriant : « Je porte toute la France dans mes bras. » — Dans la soirée, Pierre visita la place Royale et la place des Victoires.

12 *mai*. — Visite aux Gobelins. On lui offrit en présent quatre tapisseries représentant, d'après les tableaux de Jouvenet, la *Pêche miraculeuse*, la *Résurrection de Lazare*, *Jésus guérissant le paralytique*, les *Vendeurs chassés du Temple*. — Le reste de la journée fut employé à visiter des « anatomies » et l'Observatoire.

La visite aux Gobelins avait beaucoup frappé Pierre le Grand. Quelques jours après (23 mai/4 juin) il écrivait à Pétersbourg, au prince Menchikof :

J'ai appris que nos maîtres en tapisseries ne font rien de bon et s'excusent en disant qu'il leur faudrait des

1. Ouvrage cité : *Istoria Pietra Vélikaro*, 6 vol., Saint-Pétersbourg, 1858-1863.

2. Le *Journal de Pierre le Grand*, pour cette partie de sa vie, a été reproduit, avec additions et commentaires, dans l'*Ancienne Russie* de 1866, pages 63-90, par M. Poloudenski, dans une [illegible] intitulée *Pierre le Grand à Paris*.

3. Golikof, *Deyanya Pietra Vélikaro*, etc., c'est-à-dire *Actions de Pierre le Grand, le sage réformateur de la Russie*. — La [illegible] Moscou, 1788-1790, comprend 12 vol. [illegible] 18 volumes des *Compléments aux actions de Pierre le Grand*, Moscou, 1790-1798. — Enfin une nouvelle édition, [illegible], contenant les *Actions* et les *Compléments*, a été [illegible], Moscou, [illegible], à dater de 1837. C'est du tome VI, année 1848, de cette nouvelle édition que je me sers ici.

tableaux d'histoire et un teinturier pour teindre les matériaux. Or, il y a longtemps qu'on a fait venir de Rostof un teinturier; quant aux tableaux d'histoire, je m'efforce d'en faire copier ici. En attendant, avec Bruce, choisissez parmi mes meilleurs tableaux, qui sont dans ma maison Mochkof; vous en trouverez aussi de très bons chez vous; faites travailler sur ceux-là afin que l'on ne reste pas oisif. D'Amsterdam, j'ai envoyé des laines avec le teinturier Behagel; si on ne trouve pas de soie crue et de couleurs chez nous, et si (comme je le pense) on n'y trouve que peu de laine, écrivez à Amsterdam, chez Solovief, pour que celui-ci en achète et vous en envoie; commandez au peintre français Caravaque (?) de peindre pour les tapisseries, car, par son traité, il est obligé à peindre toutes sortes d'histoires. Ordonnez-lui de peindre la bataille de Poltava, celle contre Lewenhaupt, et autres. Donnez-lui des élèves.

Ainsi nous surprenons ici Pierre le Grand en plein effort pour amener la Russie à s'assimiler les procédés techniques et le goût artistique des maîtres-tapissiers de France.

13 *mai.* — Le czar prend médecine. L'après-midi, visite des fabriques de verreries et de glaces.

14 *mai.* — Les galeries de tableaux au Louvre; la collection des places de forteresse, villes et ports; les ateliers artistiques du Louvre; l'Académie de peinture; visite au Régent, à la Régente, et à leur galerie de tableaux; le soir à l'Opéra: ici se place l'épisode du verre de bière conté par Saint-Simon.

15 *mai.* — Nouvelle visite au Jardin des Plantes et galerie d'anatomie. Là il fait la connaissance de Sébastien Vaillant, sous-démonstrateur de botanique, membre de l'Académie des sciences, « qui à toutes les questions du monarque philosophe » répondit avec intelligence et précision (sources françaises).

16 *mai.* — Les hôpitaux; les Invalides; le verre de vin à la santé des Invalides, « des camarades ».

17 *mai.* — Château de Meudon. Pierre y admire surtout les vastes dimensions des glaces.

18 *mai.* — Chez le maréchal d'Estrées. — De nouveau à l'Observatoire.

19 *mai.* — Le Musée anatomique de cire.

20 *et* 21 *mai.* — Tandis qu'on faisait de grands préparatifs à Saint-Cloud pour recevoir le czar, il est malade et prend médecine.

22 *mai*, 6 *heures du soir.* — Le palais du Luxembourg: les Rubens surtout attirent ses yeux.

23 *mai.* — Saint-Cloud. Rendons la parole au *Journal:* « S. M. Csarienne a daigné être à Saint-Cloud chez le duc d'Orléans, y dîner, se promener jusqu'au soir dans le magnifique jardin, le plus beau après celui de Versailles. »

24 *mai.* — Incognito chez le roi. Il lui montre la carte de Moscovie par le géographe Delisle, indique à Louis XV le tracé de son canal projeté entre Don et Volga, sa marche de 1709 sur Poltava. — Les diamants de la couronne. — On donne à Pierre une description de Paris en langue russe. — Départ pour Versailles et coucher.

25 *mai.* — Visite de Versailles. — Pierre navigue sur les pièces d'eau, se rend en barque à Trianon, couche dans l'appartement qu'y avait occupé Mme de Maintenon.

Ici un mot de Saint-Simon: « Ils y menèrent avec eux des demoiselles. Bloin, gouverneur de Versailles, fut extrêmement scandalisé de voir profaner ainsi ce temple de la pruderie, de quoi la déesse et lui, qui étaient vieux, l'auraient été moins autrefois. Ce n'était pas la manière du Czar et de ses gens de se contraindre. »

26 *mai.* Marly. — Le czar revient en tout hâte à Paris pour assister, le 27, à une procession. Le maréchal de Tessé écrivait (1):

Je ne sais pas qui lui a donné la tentation de voir M. le cardinal de Noailles à la procession. Tout ce que j'ai pu faire, c'est de courir à l'archevêché et de convenir d'un lieu où il y a deux balcons et quelques chambres en haut, d'où l'on voit fort bien la procession sortir de Notre-Dame: c'est aux Enfants-Trouvés, vis-à-vis l'Hôtel-Dieu... Avec tous ces dérangements il n'y a tête d'homme à qui la tête ne tournât (*sic*).

28 *mai.* — La Monnaie, où l'on fabriquait alors aussi des tissus d'or et d'argent: monnaie frappée en l'honneur du tsar. — A la Bibliothèque royale: on lui donne douze gravures, représentant les palais royaux et les campagnes de Louis XIV, d'après les tableaux de Van der Meulen.

29 *mai.* — Pierre prend un bain et se fait faire son portrait (on en a conservé deux: l'un, en cuirasse, par Natoire, l'autre en uniforme de la garde, par Rigaud). — Dîner chez le duc d'Antrin et départ pour Fontainebleau.

30, 31 *mai*, 1er *juin.* — Séjour à Fontainebleau. Chasse aux cerfs. Cela ne plaît guère au czar. Retour par la Seine, en barque manœuvrée par huit rameurs. Pierre est enchanté de passer sous tous les ponts de Paris.

2 *juin.* — Ici se placerait, d'après Golikof, une première visite, sans doute incognito, au Parlement, où Pierre aurait pris plaisir à entendre plaider une cause par deux avocats.

3 *juin.* — Saint-Denis: les tombeaux des rois. Retour par Saint-Ouen.

4 *juin.* — D'une fenêtre de la rue Saint-Antoine, Pierre assiste à une procession. Il repart pour une excursion à Versailles, Trianon, Cluny, Marly, Saint-Germain, Saint-Cyr. Elle dure jusqu'au 11. — A Saint-Cyr se place l'épisode de la visite à Mme de Maintenon. Il semble avoir été rapporté inexactement par Saint-

(1) *Société impériale*, t. XXXIV, p. 206.

Simon et même dans la lettre attribuée à l'ancienne favorite. Pierre fut un peu indiscret, mais non pas incivil, muet et impertinent dans sa curiosité. Golikof, qui est bien informé, raconte ainsi l'anecdote.

Pierre se fit annoncer chez Mme de Maintenon. Elle lui fit répondre qu'elle tiendrait à grand honneur la visite du prince, mais que la maladie l'empêchait de recevoir. « Cela ne fait rien, dit le czar; je ne veux pas la déranger, mais il faut que je la voie et que je lui présente mes respects; car elle a rendu de grands services au roi et au royaume; elle leur a fait beaucoup de bien, et ne leur a fait aucun mal, excepté aux huguenots, et cela par simplicité et superstition. » Et sans attendre de réponse, il entra. Il arriva à l'improviste vers elle, la trouva sur son lit, dont les rideaux étaient fermés, écarta un peu ceux-ci, salua la malade de la façon la plus courtoise, et s'assit au pied de son lit. Il s'excusa d'être arrivé à une heure sans doute inopportune, sur ce que étant venu en France pour voir tout ce qu'il y a de plus remarquable à Paris et à Versailles, il ne pouvait se dispenser de faire visite à la marquise et de l'assurer de son profond respect. Sa Majesté, sans détourner les yeux d'elle, lui demanda de quoi elle était malade : « De vieillesse, répondit-elle d'une voix faible. — C'est une maladie à laquelle nous sommes tous sujets, pour peu que nous vivions longtemps. » Enfin il se leva; lui souhaitant meilleure santé, et prit congé.

Il y a plus : des témoins oculaires ont affirmé que la vieille favorite « fut toute ragaillardie par la visite du czar-géant, et qu'à l'aspect de Pierre, on vit reparaître sur son visage un rayon de son ancienne beauté » (Poloudenski).

14 *juin*. — Sur la visite à la Sorbonne, son entretien avec le théologien Bourcier, je renvoie à l'ouvrage du R. P. Pierling (1). Il s'entretint aussi avec le professeur de mathématiques Varignon. L'histoire du buste de Richelieu est trop connue. — De là, il fit l'ascension des tours de Notre-Dame, considéra la ville avec une lunette d'approche. Puis, chez Pigeon il acheta 2000 écus un globe astronomique qui tournait mécaniquement. — Visite au collège des Quatre-Nations.

15 *juin*. — De nouveau aux Gobelins.

16 *juin*. — Pierre assiste aux exercices de la maison du roi (gardes, gens d'armes, chevau-légers, mousquetaires).

17 *juin*. — Entretiens avec le géographe Delisle, le chimiste Geoffroy. Achats nombreux chez le marchand Calley. Examen du bateau du sieur Hoggère. De nouveau à l'Observatoire.

18 *juin*. — Chez un oculiste, pour assister à des opérations. Il en cherche un pour emmener en Russie. Du Vernoy lui indique son confrère anglais Woodhouse, qui fait aussi des opérations en présence du czar. Celui-ci a un mouvement de recul quand l'aiguille touche l'œil du patient (à noter chez le bourreau des strélitz révoltés, chez l'impérial apprenti-chirurgien qui arrachait des dents à ses courtisans pour se faire la main).

19 *juin*. — Au Parlement. Le premier président l'amène dans la Grand'Chambre. Discours par les avocats Michaud et Guérin; harangue du procureur général de Lamoignon. — A l'Académie des Sciences, présidée par l'abbé Bignon, de Lafey montre au czar sa machine hydraulique, Lemery ses expériences de chimie, Réaumur ses dessins pour l'histoire des arts, Lecamus une carte de ses États, Dalesme son locomobile. Le tsar prie les académiciens de tenir séance en sa présence, se fait promener dans la maison, examinant tout avec soin. — A l'Académie des Inscriptions, on lui fait hommage d'une histoire de Louis XIV d'après les médailles. Il ne rentre chez lui qu'à six heures du soir.

C'est à la suite de sa visite à l'Académie des Sciences qu'il en fut élu membre « hors de tout rang ». En août 1717, il en fut informé par une lettre de l'abbé Bignon au médecin Areskine, et une correspondance s'ensuivit dans laquelle Fontenelle apporta les grâces de son style.

Pierre fit à Paris d'autres connaissances de ce genre : le marchand Buterfield, Pajo d'Ozembaz, le moine-mathématicien Sébastien.

20 *juin*. — Départ de Paris, après un dernier entretien avec le Régent, sur la politique internationale, dans une loge de concierges.

Tel est le carnet de voyage de notre étrange visiteur en 1717. Les fêtes qu'on lui donna furent assurément moins somptueuses que celles qu'on destine aux officiers de son successeur Alexandre III : la réception par une cour et par une douzaine de grands seigneurs ne peut se comparer à celle que sait faire une nation. Pierre séjourna dans Paris quarante-trois jours; il y avait vu plus de choses, nous dit le panégyriste Golikof, que n'importe quel autre homme en une année. Il y vint pour nous entraîner dans son alliance, et aussi pour s'instruire. Il eut des curiosités parfois puériles, parfois très élevées, toujours plus tournées vers les choses d'utilité que vers les choses de luxe. Il rappelle parfois la badauderie désœuvrée du shah de Perse, parfois les prétentions ultra-scientifiques de feu l'empereur du Brésil; mais le plus souvent ses préoccupations sont celles d'un esprit ouvert et d'un homme d'État. Il reste le plus grand des hôtes étrangers qu'ait jamais eus Paris. Ce qu'il emporta de chez nous, ce fut la future civilisation de la Russie.

A. R.

(1) *La Sorbonne et la Russie* (1717-1747), Lecoeux, 1882.

VARIÉTÉS

Les joies du travail.

Il n'y a pas de pensée plus triste que celle que fait naître le rapide écoulement de notre existence. Nous sentons s'en aller, irréparablement, les heures, les jours, les années. Nous prenons conscience de ce mouvement qui nous emporte rapidement vers la mort. Ceux qui gaspillent leur temps à des occupations frivoles, qui ne laissent pas d'œuvres pour marquer le chemin parcouru, éprouvent, quand ils jettent un regard en arrière, une singulière impression : les années, qui ne laissent d'autre souvenir que celui des efforts qui les ont fructueusement remplies, paraissent vides. La vie écoulée se réduit à rien dans la conscience, et irrésistiblement naît ce sentiment que le passé n'est qu'un rêve vain.

D'autre part, quand la route commence à perdre de son intérêt de nouveauté, quand les difficultés de l'existence nous ont renseignés sur la limite de nos forces et que la monotonie du présent et de l'avenir apparaît, le mouvement de la vie semble s'accélérer et à cette impression que le passé n'est qu'un rêve, s'ajoute cette autre, plus pénible, que le présent lui-même en est un. Pour ceux qui ne savent pas conquérir sur les fatalité de la vie organique, sur la paresse, sur les sujétions de la vie sociale et de la fonction, de belles heures de méditation, ce rêve même a quelque chose de douloureusement passif. Ils sont emportés comme des prisonniers, dans un train rapide, et malgré eux.

Le sage est emporté aussi vite qu'eux, mais il a réfléchi à l'inutilité de toute résistance, il s'affranchit en acceptant ce qu'il ne peut éviter, et il tâche du moins de donner au trajet l'apparence d'un long trajet. Il y parvient en ne permettant point au passé de disparaître en entier. Il sait que pour ceux dont le passage ne laisse pas de traces, ce sentiment que l'existence est une illusion ténue, sans réalité, devient intolérable. Il sait que ce sentiment est inévitable chez les oisifs, chez les « hommes du monde », chez les hommes politiques ordinaires dont la vie est gâchée par les préoccupations intimes et par l'effort stérile, chez tous ceux, en un mot, dont le travail ne laisse pas de résultats palpables.

Or on ne peut éviter ce sentiment destructeur de la réalité que si l'on a subordonné son existence entière à quelque grande pensée que l'on réalise peu à peu par ses efforts. On éprouve alors un sentiment contraire, celui de la réalité de la vie. Très vif déjà chez le cultivateur dont chaque effort laisse des traces, c'est chez l'écrivain pénétré de son rôle social qu'il atteint son plus haut développement. Pour lui, chaque jour ajoute aux résultats tangibles de la veille. Sa vie finit même par s'identifier en partie avec son œuvre, et par lui emprunter quelque chose de sa réalité concrète. Aussi peut-on dire que la vie du travailleur est autrement profonde et substantielle que celle de l'oisif. La fainéantise quotidienne nous ôte donc le sentiment de notre existence, et lui substitue un rêve vain et méprisable. Seul le labeur joyeux, tranquille et fécond peut donner à la vie toute sa saveur. Ce sentiment si plein qu'on appelle « se sentir vivre », le travail seul peut le régulariser, le rendre habituel : il décuple la joie de vivre et le paresseux l'ignore.

D'autre part, si la vie du travailleur intellectuel n'était pas naturellement féconde en heures délicieuses, si elle n'était pas une source vive d'où jaillissent en abondance les joies de la vie active, il lui resterait d'être le contraire d'une vie oisive. Et par le fait seul que le travailleur échappe aux tracas, aux soucis mesquins, à l'ennui morne, intolérable des oisifs, son existence est enviable entre toutes. « Pendant mon séjour à Maer, ma santé a été mauvaise et j'ai été scandaleusement paresseux : il m'en est resté l'impression que rien n'est aussi intolérable que la paresse (1). » « Quand un soldat se plaint de la peine qu'il a, ou un laboureur, qu'on les mette à rien faire, » a dit Pascal. En effet, le paresseux est un « heautontimorumenos », un bourreau de soi-même, et l'oisiveté absolue de l'esprit et du corps ne tarde pas à engendrer un lourd, un douloureux ennui. Cet ennui lourd et douloureux, beaucoup de gens riches, débarrassés par la fortune de la salutaire nécessité du travail, et n'ayant pas le courage d'entreprendre quelque tâche durable, ne tardent pas à l'éprouver. Ils sombrent dans le spleen, traînent leur dégoût partout, ou cherchent dans les plaisirs sensuels une diversion qui ne tarde point, par la satiété, à redoubler leur souffrance.

Mais l'oisiveté absolue est rare, et, comme dit le proverbe, « le diable s'ingénie à trouver de l'ouvrage pour ceux qui n'en ont pas ». Lorsque l'esprit n'a point d'occupations élevées, il ne tarde pas à être envahi par des préoccupations mesquines. Qui ne fait rien a du temps pour mâcher et remâcher ses menues contrariétés. Cette rumination, loin de nourrir l'esprit, le ruine. La force des sentiments non canalisée, ne pouvant se déverser, pour les fertiliser, dans les hautes régions de notre nature, se répand dans les bas-fonds de l'animalité et s'y corrompt. Les imperceptibles blessures d'amour-propre s'exacerbent, les contrariétés inévitables de la vie empoisonnent les journées, troublent le sommeil. Vu de près, il n'est guère enviable, le repos du grand seigneur! Les plaisirs eux-mêmes y deviennent des corvées, car ils perdent toute saveur, tout mordant, parce que pour l'homme le plaisir est inséparable de l'activité. La paresse retentit même sur le corps et tend à épuiser la santé par la langueur, la mollesse qu'elle intronise dans les fonctions de nutrition et de relation. Quant à l'intelligence, ses caractères sont, en cet état, le vague et la préoccupation stérile et fatigante. L'esprit se ronge, suivant l'énergique expression populaire. Quant à la volonté, il est à peine utile de rappeler avec quelle fâcheuse promptitude elle s'atrophie chez l'homme oisif : tout effort devient douloureux pour lui; tellement qu'il trouve moyen de souffrir là où l'homme actif ne soupçonne même pas la possibilité d'une souffrance. Combien différent est le travailleur. Le travail étant la forme continue, durable de l'effort, se

(1) Ce chapitre est extrait d'un volume de M. J. Payot qui doit paraître prochainement à la librairie Alcan sous ce titre : *L'Éducation de la volonté.*

(1) *Journal de Darwin*, août 1830.

trouve constituer une excellente éducation de la volonté. Et plus que tous les autres travaux, le travail intellectuel : car avec la majorité des travaux manuels peut coexister un vagabondage de pensée presque complet. Au contraire, le travail de l'esprit suppose à la fois et l'obéissance du corps en quelque sorte bandé par l'attention, et la vigoureuse discipline des pensées et des sentiments. Si ce pouvoir dictatorial sur la pensée n'est point suivi par fatigue d'un abandon absolu de soi, si on a soin de ne pas abuser de ses forces, si on a su les ménager de façon à conserver durant les longues heures qu'on ne peut donner au travail une vigueur diminuée mais suffisante, on prendra l'habitude de cette présence d'esprit, de cet éveil du contrôle de soi — et comme le secret du bonheur ne consiste qu'en une direction de sa propre pensée et de ses sentiments, on aura trouvé, par cette voie indirecte du travail, la pierre philosophale du bonheur.

Il est d'ailleurs fâcheux que le vulgaire, qui a fait le langage, ait associé à ce mot de travail toutes les idées de peine, de fatigue, de douleur, quand il est en psychologie d'une évidence surabondante que tout effort provoque du plaisir pourvu que la dépense ne dépasse pas ce que peut fournir le jeu normal et régulier de la nutrition. Montaigne fait cette remarque concernant la vertu que « la plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouïssance constante... son état est... toujours serein... la vertu n'est pas plantée à la teste d'un mont coupé, rabotteux et inaccessible : ceulx qui l'ont approchée, la tiennent, au rebours, logée dans une belle plaine fertile et fleurissante... Si peut-on y arriver, qui en sait l'adresse, par des routes ombrageuses, gazonnées et doux-fleurantes... pour n'avoir hanté cette vertu suprême, belle, triomphante, amoureuse, délicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irréconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte et de contrainte... ils sont allés feindre cette sotte image, triste, querelleuse, despite, menaçante, mineuse, et la placer sur un rocher à l'écart, emmy des ronces ; fantôme à étonner les gens ». Ce que Montaigne dit de la vertu, il eût pu le dire du travail intellectuel. On ne renseignera jamais assez les jeunes gens sur sa nature réelle, qui est, elle aussi, « belle, triomphante, ennemie professe et irréconciliable d'aigreur, doux-fleurante, et délicieuse ».

Car le bonheur que procure le travail n'est pas purement un bonheur négatif. Il n'empêche pas seulement la vie de perdre sa saveur, de se transformer en un rêve sans réalité; il n'empêche pas seulement l'esprit d'être envahi par les contrariétés et par les menus tracas, mais en outre, il est par lui-même et par les effets de son accumulation une source vive de bonheur.

Par lui-même, il nous élève bien au-dessus du vulgaire. Il nous fait entrer sur un pied d'égalité parfaite et de charmante intimité dans la société des plus grands et des plus nobles esprits de tous les temps. Par là, il renouvelle constamment pour nous les sources d'intérêt. Tandis que l'oisif a *besoin* d'une société souvent même très inférieure pour passer le temps, le travailleur se suffit à lui-même. L'impossibilité de se suffire met l'oisif dans la dépendance d'autrui, l'oblige à mille servitudes que ne connaît point le travailleur ; de sorte que lorsqu'on dit : « Le travail c'est la liberté », il n'y a point là de métaphore. Épictète divise les choses en choses qui dépendent de nous et en choses qui n'en dépendent point. Il remarque que de la poursuite des choses qui ne dépendent pas de nous viennent la plupart de nos déboires, de nos souffrances. Eh bien, tandis que le bonheur de l'oisif dépend uniquement d'autrui, l'homme habitué au labeur trouve ses plus grands plaisirs en lui-même.

De plus, la succession des jours, qui ne marque pour l'oisif que les progrès de l'âge et d'une vie stérile, accroît lentement, mais sûrement le trésor des connaissances de l'étudiant laborieux, et de même que chaque soir on peut évaluer la croissance de certaines plantes, de même, après chaque semaine d'efforts le jeune homme peut prendre conscience de la puissance accrue de ses facultés. Ces accroissements lents, mais indéfiniment répétés le conduiront à un très haut degré de puissance intellectuelle. Et comme après la grandeur morale, rien ne brille d'un si vif éclat qu'une intelligence cultivée, tandis que l'oisif s'abêtit avec l'âge, le travailleur voit d'année en année grandir son autorité sur ceux qui l'entourent.

Aussi qu'arrive-t-il? C'est que la vieillesse, en éloignant peu à peu tous les plaisirs des sens, en donnant aux satisfactions purement égoïstes les plus rudes démentis, multiplie pour ceux qu'a enrichis une large culture humaine, les joies de la vie. Aucune des sources de bonheur véritable ne peut tarir avec le progrès des années. Ni l'intérêt que l'on prend à la science, aux belles-lettres, à la nature, à l'humanité, ne diminuent. Bien au contraire. Et rien n'est plus juste que les paroles de Quinet : « Quand la vieillesse est arrivée, je l'ai trouvée incomparablement moins amère que vous ne prétendiez. Les années que vous m'annonciez comme le comble de la misère et de la détresse ont été pour moi plus douces que celles de la jeunesse... Je m'attendais à une cime glacée, déserte, étroite, noyée dans la brume ; j'ai aperçu, au contraire, autour de moi un vaste horizon qui ne s'était encore jamais découvert à mes yeux. Je voyais plus clair en moi-même et en chaque chose... » Et il ajoutait : « Vous affirmez que les sentiments s'émoussent en vivant. Moi je sens très bien que je vivrais un siècle, je ne m'accoutumerais jamais à ce qui me révolte aujourd'hui (1). »

Ainsi la vie du travailleur intellectuel est la vie heureuse par excellence. Elle ne prive d'aucun plaisir réel. Seule elle nous donne pleinement le sentiment de la réalité de notre existence : elle chasse cette impression inévitable et douloureuse pour l'oisif, que la vie est un rêve sans consistance. Elle nous arrache au misérable servage de pensée qui fait de l'inoccupé un hochet que ballottent les circonstances extérieures ; elle ne laisse point l'esprit ruminer des préoccupations médiocres ou des pensées basses. A ces bienfaits indirects, la vie laborieuse en ajoute d'autres : elle trempe la volonté, source de tout bonheur durable, elle nous crée habitants de la cité de lumière peuplée de l'élite de l'humanité, et enfin elle

(1) *L'Esprit nouveau*, livre VII, chap. II.

nous prépare une vieillesse heureuse, entourée de déférence et de respect. Par une voie détournée elle donne avec prodigalité, outre les jouissances supérieures de l'esprit et de l'âme, même les satisfactions d'orgueil les plus douces, et qui se résument en l'autorité qu'on acquiert, et en le sentiment de sa supériorité. De sorte que ces satisfactions que les médiocres cherchent, souvent sans les trouver, et combien toujours imparfaites et mélangées! dans l'étalage de leur luxe, dans leur fortune, dans les dignités, dans la puissance politique, le travailleur les trouve, sans les chercher, et comme un surcroît donné par-dessus le marché, pour faire bonne mesure, au milieu de la riche moisson des joies supérieures dont le comblent les justes lois qui sont au fond des choses.

THÉATRES

VAUDEVILLE : *la Provinciale*, comédie en trois actes, de MM. Paul Alexis et Giacosa. — ODÉON : *Vercingétorix*, drame national, en cinq actes et huit tableaux, de M. Edmond Cottinet. — GYMNASE : *Vengeance*, de M. Henri Amic.

Il y a deux auteurs pour *la Provinciale*, ce qui n'est pas un mal ; mais il semble aussi y avoir deux pièces, et cela est d'un effet assez fâcheux. Le talent n'y manque point : certains personnages (celui du comte de Ponthieu, par exemple, merveilleusement joué par M. Dieudonné) sont d'un dessin ferme et excellent ; puis d'autres sont hésitants ou ternes : et, de tout cela, on rapporte une impression incertaine, ce qui est toujours mauvais au théâtre.

La donnée de *la Provinciale* n'a rien de surprenant ; je ne reprocherai pas aux auteurs de n'en avoir pas cherché de plus singulière. Les sujets les plus simples me paraissent les meilleurs ; et la simplicité du sujet ; disons même, si vous le voulez, sa banalité, n'entraîne nullement la banalité de l'œuvre. Dans le genre « mari trompé », les espèces sont innombrables : Dandin en est un, et aussi Dumesnil, et encore M. de Terremonde ; qu'y a-t-il de commun entre eux, sinon l'infortune ? Je crois qu'une situation de théâtre est d'autant meilleure qu'elle est plus connue, puisqu'il nous est d'autant plus facile d'entrer dans les sentiments des personnages — bien entendu, à condition que l'auteur sache tirer de cette situation tout ce qu'elle renferme d'éléments tragiques ou comiques. Et c'est aussi ce qui me fait trouver un peu excessifs certains reproches adressés à *la Provinciale :* celui-ci, par exemple, que les personnages n'y sont pas assez expliqués ; je ne parle, encore une fois, que de la donnée, du postulat.

Berthe trompe son mari ; elle le trompe avec le meilleur ami de celui-ci : c'est une variété provinciale de l'adultère ; les auteurs veulent nous montrer les obstacles particuliers que la province apporte à une liaison qu'ils y aient ou non réussi, c'est ce que nous discuterons tout à l'heure, mais ce qui n'a rien à voir ici. Là-dessus, on réclame un supplément d'informations. Pourquoi Berthe n'aime-t-elle pas son mari ? Pourquoi l'a-t-elle trompé ? Pourquoi l'a-t-elle trompé avec Maurice ? Comment et quand s'y est-elle résolue ? Pourquoi aime-t-elle Maurice ? Il me semble que, pour le sujet, ces questions-là n'ont point importance capitale. Observez d'ailleurs qu'elles ne suffiraient pas à éclairer complètement les choses. Après avoir su comment Berthe avait trompé Georges, il faudrait savoir aussi ce qui, dans son éducation, ses antécédents, son « atavisme », l'avait prédisposée à l'adultère. Ce serait un sujet de pièce, sans doute, ou de roman : c'est la première partie de *Madame Bovary ;* mais, si ce n'est pas le sujet choisi par les auteurs ; de quel droit le leur imposer ? ils n'ont pas prétendu nous montrer ce qu'est l'adultère, mais ce qu'est l'adultère en province : donc tout ce qui ne mettra pas en présence l'adultère et la province sera hors de leur sujet ; donc, ils avaient parfaitement le droit de prendre, sans plus amples détails, sans autres préparations, l'adultère pour point de départ.

Vous connaissez la formule célèbre : « Le théâtre est l'art des préparations. » Je ne dis pas qu'elle soit fausse ; je voudrais seulement qu'on s'expliquât sur le mot « préparations ». Si l'on entend qu'un caractère, un sentiment doit être développé logiquement à lui-même, et qu'ainsi chaque scène soit amenée et préparée par la précédente, rien de plus juste, Mais si « préparations » veut dire arrangement plus ou moins ingénieux des faits, le mot a bien peu de portée, et il restreint singulièrement l'art dramatique. Un exemple me fera mieux comprendre.

Voici *la Parisienne.* Dès les premières scènes, Clotilde nous est montrée, « préparée », vous vous rappelez avec quelle force et quelle clarté ; nous ne savons peut-être pas tout d'elle, nous ignorons ce qu'elle fera par la suite ; mais, dans ce qu'on nous a laissé voir d'elle, la suite de la pièce est contenue, et c'est justement le mérite de M. Becque d'avoir développé et suivi jusqu'au bout le caractère qu'il avait posé. Est-ce là ce qu'on veut dire quand on professe que le théâtre est l'art des préparations ? Alors, le mot me semble très juste.

Mais voici un autre cas. Je le prends dans une des œuvres les moins discutées de M. Sardou, dans *Patrie!* Karlo, s'échappant de chez Dolorès, est blessé au poignet droit. Pourquoi ce souvenir de la *Bouquetière des Innocents?* (« Une blessure à la main gauche?... C'est lui!... ») Pour que le lendemain Rysoor, lui serrant la main, voie sa blessure et reconnaisse en lui l'amant de la veille. De sorte que, si

Karlo avait été blessé à la jambe, Rysoor eût dû lui prendre le mollet, et que s'il n'avait pas été blessé du tout, il n'y aurait plus de pièce. Est-ce là ce qu'on entend par l'art des préparations? Alors le théâtre est en vérité peu de chose, et il mérite bien son renom d'art inférieur, renom qui me paraît, quant à moi, fort injuste.

Oserai-je aller jusqu'au bout de ma pensée? Ces préparations, dont on fait si grand état, sont assurément fort utiles. Elles répondent à notre besoin de clarté, à notre amour de la logique, et aussi à l'impatience de notre esprit. Mais sont-elles aussi indispensables qu'on veut bien le dire? Je sais au moins quelques pièces qui me paraissent admirables, et d'où les préparations sont à peu près absentes. Je veux dire qu'elles se bornent au strict nécessaire, à nous définir rapidement les personnages et leurs situations réciproques. Dans ces pièces, le drame lui-même n'est qu'une vaste exposition; ou, pour parler plus clairement, c'est au cours du drame que nous trouvons ce que nous voulons voir d'ordinaire au début. Ainsi les premières scènes de *Maison de Poupée* nous apprennent l'essentiel sur le ménage Helmer et la situation de Nora vis-à-vis de Krogstadt; quant au reste, à la transformation de la *Poupée*, c'est la suite du drame qui nous la montre, sans que ces transformations aient été vraiment préparées dans les scènes où Nopa se montre à nous. Est-il cependant un drame plus émouvant, d'une plus haute puissance tragique?

C'est que nous demandons par-dessus tout au théâtre l'illusion de la vie. Nous voulons que les sentiments éprouvés par les personnages soient conformes à ce que nous savons de ces sentiments, à ce qui nous paraît, par suite, la vérité de ces sentiments. Parlant ici uniquement au point de vue du théâtre, je n'ai pas à chercher ce que nous pouvons mettre de convention dans cette conception de la vérité.) Cela, c'est la qualité nécessaire, indispensable au théâtre, celle qu'on retrouve dans tous les chefs-d'œuvre, et sans laquelle il n'existe pas d'œuvres dignes de ce nom. Pour arriver à donner cette illusion de la vie, l'art des préparations est sans doute un excellent moyen; en même temps qu'il avertit le spectateur, il est un appui, un soutien pour l'auteur, c'est une manière de guide-âne (ceci, je vous jure, sans la moindre ironie); la préparation une fois faite, que les sentiments se développent suivant l'ordre logique, qu'ils se modifient selon les variations morales des personnages, que ces personnages manifestent et mettent successivement au jour les germes contenus dans la préparation ou l'exposition, — nous aurons ainsi une pièce vraie, donnant l'illusion de la vie. Encore une fois, pour obtenir ce résultat indispensable, l'art des préparations est un moyen excellent; c'est celui qu'on a le plus souvent employé en France. Mais est-ce forcément le seul?

Supposez un personnage — un personnage de théâtre, bien entendu, — dont nous ne sachions rien que ce qui est strictement nécessaire à la marche du drame. Supposez que, sous tout ce qu'il dit, dans tout ce qu'il fait, nous sentions vraiment les sentiments peu à peu modifiés qui dictent ses paroles et motivent ses actions: qu'il ait, en un mot, des raisons morales pour parler et pour agir, et qu'ainsi nous entrions sans difficulté dans les sentiments qu'il exprime. N'aurons-nous pas l'illusion de la vie, aussi complètement quoique d'une autre manière? Et, si c'est là le but cherché par le théâtre, la pièce ne sera-t-elle pas aussi bonne qu'une autre, où les modifications de sentiment auraient été prévues et annoncées d'avance? Je parlais de *Maison de Poupée*. Nora est, au dernier acte, à peu près le contraire de ce qu'elle est au premier, et rien ne fait prévoir, dans la poupée qui se roule à terre avec ses enfants, la femme pénétrée de ses « devoirs envers elle-même ». Laissons de côté le dénouement, dont j'ai eu d'ailleurs l'occasion de dire ici ce que je pensais. Comparons seulement les sentiments de Nora aux premier et dernier actes. A les prendre séparément ils sembleraient inconciliables. A en suivre peu à peu l'enchaînement et le développement, nous comprenons comment ils ont pu se modifier, comment Nora a passé de l'admiration au mépris pour Forvald, comment des pensées si sérieuses ont pu naître dans sa cervelle de poupée. Ce qu'il faut avant tout, c'est que les personnages soient vivants, qu'ils nous donnent au moins l'illusion de la vie; le moyen importe peu.

Et voyez ce qui est arrivé à l'un des héros de *la Provinciale*. De tous, le moins préparé, à coup sûr, est le comte de Ponthieu: deux ou trois allusions assez vagues à ce qu'il est, et c'est tout; et je reconnais d'ailleurs qu'au point de vue de la marche générale de la pièce, il ne sert pas à grand'chose. Mais, en lui-même, le personnage est excellent. Dès qu'il est entré, il nous a saisis par la vérité de ses gestes, de son allure, par des mots qui, sans exagération ni parti pris, semblaient venir directement de lui-même. Si les autres personnages eussent été de même valeur, la pièce eût été parfaite, et soyez sûrs que les objections qu'on lui a faites ne seraient venues à l'esprit de personne.

Il n'en a pas été ainsi, vous le savez. Ce qui ne me plaît guère dans *la Provinciale*, c'est d'abord la « dualité » que je signalais au début: un drame qui pourrait se passer à Paris comme à Vienne, et des détails de vie bourgeoise et provinciale, assez heureusement trouvés pour la plupart, mais qui ne pénètrent pas l'action et n'ont, par suite, sur elle,

qu'une influence presque nulle; que Berthe n'ait pas été forcée de vérifier les comptes de cuisine et de blanchissage, elle n'en aurait fait ni plus ni moins. Je signale encore une propension regrettable à se satisfaire des plus médiocres moyens de théâtre. On sait que M. Paul Alexis est un des plus fidèles adeptes du naturalisme et de son grand prêtre. Il cherche de bonne foi, j'en suis convaincu, à débarrasser le théâtre des conventions qui l'obstruent; et, dès qu'il a une scène un peu difficile à écrire, il va de lui-même à la convention la plus banale. Telle, par exemple, la scène entre Georges, Berthe et Maurice, où ces deux derniers disent à peu près le contraire de ce qu'ils diraient dans la vie, et semblent faire exprès de s'avouer coupables, tout cela dans le but unique d'amener un coup de théâtre. Si j'insiste un peu sur ce défaut, c'est qu'il n'est pas spécial à M. Paul Alexis. On le retrouve chez presque tous ses coreligionnaires en naturalisme; et il serait curieux de chercher pourquoi ces adversaires fanatiques de toute convention deviennent, quand l'occasion s'en présente, des « scribiens » fort respectueux.

Quoi qu'il en soit, la pièce de MM. Paul Alexis et Giacosa n'est pas sans valeur. Elle n'est pas complètement bonne, loin de là, mais ce qu'elle a de bon est bon d'une bonne qualité. Elle est excellemment jouée par l'excellente troupe du Vaudeville. J'ai déjà dit ce que je pensais de M. Dieudonné; il a été vraiment admirable. A côté de lui, louons M. Mayer, l'un des comédiens les plus souples et les plus naturels de ce temps, M. Grand, qui a intelligemment dessiné la figure un peu vague de Maurice, et M. Mangin, suffisamment gai dans un rôle qui ne l'est pas assez. Mme Legault m'a charmé par l'émotion discrète et résignée dont elle a fait preuve; son rôle n'est guère bon; la manière dont elle l'a joué lui fait grand honneur. Vous savez que c'est un délice de voir Mlle Luce Collas; il n'y a qu'elle, décidément, pour jouer les « bonnes ».

Les Sonnettes accompagnaient *la Provinciale*. Je ne veux parler ici de ce petit chef-d'œuvre que pour signaler la manière exquise dont Mlle Cécile Caron a joué le rôle d'Augustine. Elle y a été délicieuse, pleine de grâce, d'esprit et de bonne humeur. On sait que M. Dupuis est inimitable dans le rôle de Joseph.

Hélas! le soir même où l'on donnait *la Provinciale*, on jouait *Rosmersholm* aux Bouffes du Nord. Je n'ai pu assister à la représentation, et je le regrette très vivement. Je veux au moins vous signaler *l'Œuvre*, à qui nous la devons. C'est une association de comédiens réunis pour « faire de l'art ». Elle est dirigée par M. Lugné-Poé, qui est plein de ferveur et d'audace. Son programme est des plus intéressants; je souhaite très sincèrement qu'il puisse le remplir.

J'aurais encore à vous parler de *Vengeance*, l'intéressante comédie de M. Henri Amic, et de *Vercingétorix*, le respectable « drame national » de M. Cottinet. Mais j'arrive bien tard, et les journaux vous ont déjà renseignés.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le voyage de Londres.

On s'est beaucoup moqué cette semaine de M. Zola à propos de son voyage de Londres, des interviews qui ont suivi et du ton impérial dont il parlait de lui-même et de ses œuvres.

Et, au point de vue littéraire, on a eu raison.

D'abord parce que cela nous a valu des plaisanteries très drôles. Ensuite parce que bien d'autres littérateurs eussent pu espérer un accueil pareil à celui obtenu par M. Zola, ce qui prouvait qu'en somme il n'y avait pas là de quoi se vanter royalement. Je suis certain, par exemple, que notre cher maître Alphonse Daudet, dont les œuvres sont classiques, imprimées comme livres de classes en Angleterre, en Amérique et dans toute l'Europe, serait l'objet, à travers ses voyages, de manifestations au moins aussi flatteuses et d'ovations au moins aussi spontanées.

Mais ces bonnes remarques faites, il faut avouer qu'on a jugé la démarche de M. Zola à un point de vue très faux. On l'a appréciée comme un voyage littéraire quand ce n'était qu'un voyage politique; et cette erreur a suffi pour frapper presque de nullité tout ce qu'on en a pu dire.

***

Relisez les œuvres de polémique de M. Zola et vous me comprendrez.

Laissez de côté l'œuvre artistique, l'entassement énorme des romans, et ne considérez que ce que l'homme pensait de la vie, que la façon dont il entendait la lutte, le succès, la conduite littéraire, et vous verrez que vous avez affaire bien plus à un politique qu'à un écrivain.

On pourrait expliquer cela par les origines italiennes de M. Zola; mais outre que ces explications après coup ne sont pas bien intéressantes en elles-mêmes, elles n'ajoutent rien à ce que nous désirons ici savoir.

Et ce que nous savons après lecture, ce que nous apercevons immédiatement, c'est que M. Zola a toujours eu « les » grandes ambitions, a toujours sou-

haite le grand succès, a toujours voulu la royauté littéraire, la suprématie sur ses pairs, la dictature.

De son temps, à l'époque du combat, on ne s'en doutait guère. On le voyait taper à gauche, taper à droite ; mais on ne s'inquiétait pas pourquoi.

La bêtise et la médiocrité des écrivains sont toujours pareilles. Elles ne peuvent se hausser à supposer qu'on aspire plus haut qu'elles, plus haut que ces petites satisfactions vaniteuses qui les contentent.

Et dans toutes les générations c'est de même. Dans toutes les générations il y a deux ou trois individus qui semblent courir la course commune, leurs bons petits deux mille mètres, le parcours régulier, pas davantage.

Puis, quand on les voit dépasser le poteau d'arrivée, continuer la route, fuir vers on ne sait où, disparaître à l'horizon, oh ! ce qu'on rit !

Mais sont-ils bêtes ! Mais la course est finie ! Mais où courent-ils donc ainsi ? Ils sont emballés, c'est sûr, ils vont se casser les reins...

Enfin, un beau jour on apprend qu'ils sont arrivés, arrivés beaucoup plus loin, à des kilomètres de là, à des distances que l'on n'aurait jamais songé à atteindre ; et alors on fait la tête.

Ah ! si l'on avait su, si l'on avait deviné, ce qu'on vous les aurait gênés, bousculés, arrêtés, quitte à s'y mettre à plusieurs. Trop tard maintenant. Ils sont hors de portée, hors des coups. Aussitôt on se venge par des plaisanteries ; mais le fait est acquis, la puissance demeure, et la domination subsiste.

*
* *

Eh bien ! ces clameurs tardives, ces récriminations étonnées, nous venons de les entendre, elles sonnent encore à nos oreilles.

Il a trouvé cela extraordinaire, outrecuidant, suffocant, le monde littéraire, que M. Zola se posât, à l'étranger, comme son roi, son empereur.

Il s'est révolté, rebiffé, indigné, comme à une usurpation de pouvoir imprévue et clandestine. Il a pris des attitudes stupéfiées, des postures indignées. Hein, croyez-vous ?

Pauvres gens à qui il a fallu ce fracas du voyage à Londres pour se rendre compte des intentions de M. Zola, pour le voir à cette hauteur vers laquelle il s'acheminait volontairement, courageusement, depuis vingt ans !

Mais ce qui est plus amusant encore, plus curieux que ces ébahissements candides, c'est la manière dont M. Zola a osé ce voyage, l'a organisé, s'y est comporté.

Un prince régnant en déplacement n'eût pas agi différemment.

Il a tout le temps parlé au nom de son peuple littéraire, au nom de son pays même, au nom de son gouvernement aussi, en ayant soin de laisser planer au-dessus un peu de ses opinions personnelles, de ses volontés particulières et supérieures.

Il a répondu avec condescendance et avec bonté aux questions qu'on lui posait. Il s'est prêté bénévolement à la curiosité populaire. Il a fait des largesses publiques aux œuvres charitables. Il ne s'est pas départi un instant de ce que se doit un monarque à la fois hautain et bonhomme à ses heures.

Enfin rien ne lui a manqué de royal, ni les adulations de la foule, ni les quolibets des journalistes ; et il a tout subi avec le même calme, les ovations, les hommages, les invectives.

Car c'est encore une des gloires du pouvoir que les attaques des grands pamphlétaires, des tombeurs de ministres ou des tombeurs de capitalistes, qui d'habitude ne se dérangent jamais que pour les personnages de marque, les puissances avérées, les Césars d'importance.

Puis, à son retour, il a affirmé son projet de renouveler l'excursion à travers l'Europe entière.

La première tentative l'encourage. Les blagues, les critiques, les huées ne l'ébranlent pas. Elles ont fait jusqu'ici une partie de sa renommée, une partie de sa force.

Il désire conserver fixée sur lui l'attention de ses contemporains, sachant qu'un souverain qu'on oublie est presque un souverain déchu.

Il ira donc à Rome, à Madrid, à Pétersbourg, tenant continuellement toutes les âmes en éveil ; et s'il est nécessaire, la nuit il pénétrera chez les littérateurs français, il montera réveiller Alexis, il bouleversera les logis de ses confrères, comme Guillaume II courant à minuit faire sonner la générale dans les postes, passer sa garde en revue, terroriser ses officiers, pour que le lendemain toute l'Allemagne en jase, et soit convaincue que son empereur est toujours là, que son empereur veille.

*
* *

J'exagère un peu à la fin, mais le fond, l'ensemble est vrai.

M. Zola a une âme de politique, de despote. Il ne tolérait pas une situation subalterne. Il a voulu régner et il règne.

Maintenant, en présence de cet avènement nouveau, la question se pose de décider si on sera avec le roi ou contre lui, si on se déclarera césarien ou démocrate.

Voyons, que vaut-il mieux ?

S'affilier à ces dix mille littérateurs qui se cramponnent farouchement à leurs basques mutuelles de façon que personne ne dépasse le rang et qui poussent

des hurlements unanimes de rage quand l'une des basques retenues par ces vingt mille mains a fini par glisser, s'échapper, prendre de l'avance? S'enrôler dans ce terrible régiment qui s'avance vers la gloire lentement, fraternellement et tout d'une masse?

Ou bien se ranger du côté des quatre ou cinq écrivains contemporains, par simple haine des efforts collectifs, de la multitude égalitaire, des camaraderies envieuses et ravalantes, par simple sympathie pour les gaillards qui ont pu se dégager de cette odieuse tyrannie des majorités, de cette humiliante étreinte des foules, par pur dilettantisme aristocrate, sans affinité littéraire avec eux au besoin, sans arrière-pensée d'intérêt, sans rien espérer de ces puissants qui sont trop loin, ou trop différents de vous pour vous servir, quand même vous vous abaisseriez à le vouloir?

L'hésitation est permise.

Pourtant il me semble qu'il devrait y avoir, pour un jeune homme indépendant, un réel plaisir à se tourner vers le second parti, à se dévouer, sans calcul, aux meilleurs et aux plus grands de son époque.

On prouverait ainsi tout au moins qu'on a une certaine distinction d'âme, qu'on est dénué de cette envie qui déconsidère notre corporation; et puis, pour peu qu'on attachât de l'importance aux jugements de la postérité, on se trouverait sûrement d'accord avec elle.

Car, n'en doutez pas, dans le cas présent, voici tout ce qu'elle en dira du voyage de Londres, la postérité : «.... En 1893, il se rendit à Londres où la société entière l'acclama et lui rendit des honneurs presque royaux... »

Et les articles, les blagues, les pamphlets de la même date?... Mais est-ce qu'on soupçonnera seulement qu'ils aient jamais été écrits? Sincèrement je vous le demande!

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Bibliographie.

Le drame norvégien : Henri Ibsen. — Biörnstierne Biornson, par ERNEST TISSOT; Perrin, éditeur.

Une étude comparative d'Ibsen et de Biornson, qui, en ce moment, « se partagent le royaume de la pensée norvégienne », était de nature à tenter la plume du critique sagace, curieux de psychologie exotique qu'est M. E. Tissot. Il y a réussi autant que pouvaient le faire espérer ses précédents ouvrages. C'est avec beaucoup de clarté qu'il nous montre, d'abord, ce qu'ont de commun les deux grands esprits qu'il met en parallèle : le souci de la vie morale; l'observation de la réalité moyenne, quotidienne, considérée non comme but, mais comme moyen; la tendance à aller du dehors au dedans, et, par delà, aux idées générales, aux thèses philosophiques, à une conception synthétique des choses; — puis, ce qu'ils ont d'essentiellement différent : le pessimisme révolté ou désespéré d'Ibsen, sa notion de la personnalité, qui doit se développer par d'irrésistibles efforts de volonté, d'ailleurs inutiles, contre tout ce qui la gêne, l'État, le suffrage universel, le militarisme, surtout le christianisme « qui ennoblit, mais qui tue le bonheur », pour aboutir à cette conclusion que « rien ne sauve et que la nuit noire est peut-être ce qu'il y a de meilleur »; — et en regard, comme un effet de jour opposé à un effet de nuit, l'œuvre optimiste de Biörnson, celle d'un sanguin vigoureux et bon, où la bienveillance heureuse se mêle à la curiosité intelligente, où les personnages ne sont pas immobilisés en une crise aiguë de leur existence, mais se modifient, s'améliorent, et, malgré leurs travers, leur bassesse, ne cessent pas de tendre au bien, à l'ordre, à l'harmonie, donnant toujours l'impression d'une vie saine, d'une pensée pleine de bon sens, apaisée et souriante. Si, à l'exemple de cette revue qui a eu l'honneur d'en prendre l'initiative, on traduit les romans et les drames de l'auteur des *Voies de Dieu*, la seconde partie, que nous aurions voulu plus développée, du livre de M. Tissot, sera vivement appréciée comme préparation à l'étude et à l'intelligence du grand écrivain norvégien.

***

L'idée du droit en Allemagne, par M. AGUILERA, docteur en droit; Alcan, éditeur.

Le reproche, qu'on a souvent fait aux jurisconsultes, de réduire la science juridique à l'exégèse des textes, ne saurait s'adresser à M. Aguiléra. C'est en philosophe très exercé qu'il étudie le droit, préoccupé de remonter de l'application des lois et des lois elles-mêmes aux principes qui les justifient. Cette préoccupation l'a conduit à examiner l'évolution de l'idée du droit dans le pays classique de la philosophie, en Allemagne, pour la rattacher aux systèmes divers dont elle a porté successivement l'empreinte, depuis Kant jusqu'à nos jours. Il montre, avec une grande clarté d'exposition, comment l'idée du droit, d'abord métaphysique et transcendante, cherchant son principe dans la raison et une liberté illimitée qui sépare l'homme du milieu, devient historique avec Savigny, puis positiviste et matérialiste avec Shering, Post et Knapp, et finit, à l'heure actuelle, par confondre le droit avec la force. Dans un chapitre fort ingénieux, M. Aguiléra explique cette transformation de l'idée du droit par la psychologie du caractère allemand, sa tendance à se résigner aux faits, et son besoin d'obéir. Aussi, puisque le fond de la querelle entre l'Allemagne et la France est, comme l'a dit M. Lavisse, une question de droit, devons-nous souhaiter avec M. Aguiléra que l'Allemagne, « reprenant la grande tradition de Kant, comprenne enfin que la force, qui n'est qu'un effet, ne peut fournir de règle sûre à l'activité, et qu'elle est incapable de réaliser l'idéal social, attendu que les peuples, comme les individus, ne

valent que par l'idée morale pour laquelle ils luttent et se sacrifient ».

***

Israël chez les Nations, par ANATOLE LEROY-BEAULIEU, de l'Institut : Calmann Lévy, éditeur.

Il n'est pas nécessaire de recommander un livre de M. Anatole Leroy-Beaulieu : son nom y suffit. Qu'il nous soit permis toutefois de dire le plaisir avec lequel nous avons lu ce beau plaidoyer, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la générosité qui l'a inspiré, ou du talent avec lequel il a été écrit. Aussi n'a-t-il pas de peine à prouver à quel point l'antisémitisme est injuste quand il accuse Israël du mal dont souffrent les autres nations, et de celui-là même qu'elles lui ont fait, — ni à montrer combien l'idéal du peuple juif, règne de la paix par le règne du droit, fraternité dans la liberté, est conforme à notre esprit national, et concorde avec ce qu'il y a de plus élevé dans nos aspirations modernes, comme avec l'esprit même du christianisme. Souhaitons que ce noble langage soit entendu de ceux qui conseillent à la France de rogner la liberté religieuse et l'égalité civile qu'elle a prêchées par toute l'Europe, et d'abjurer ainsi ce qui a fait sa grandeur.

CH. RECOLIN.

Nouvelles de l'étranger.

LES FEMMES JOURNALISTES.

Dans le dernier numéro de la *Contemporary Review*, Mrs Emily Crawford recherche les carrières où les activités et les intelligences féminines pourraient librement et fructueusement s'exercer. Nous empruntons à la *Revue des Revues* le résumé de son article sur les femmes journalistes.

Le journalisme est-il une profession convenable pour les femmes? Peut-il leur fournir des moyens d'existence, à la condition qu'elles aient la tête aussi meublée et la plume aussi alerte que les hommes?

Mrs Emily Crawford pose d'abord en principe que « les femmes écrivent bien », et qu'elles possèdent même, à un degré très supérieur à l'homme, la faculté de « mettre de la vie » dans tout ce qui sort de leur plume. N'est-ce point là la qualité essentielle du journaliste? Aussi, les éditeurs de journaux ne devraient-ils point hésiter toutes les fois qu'une femme vient leur offrir ses services. Jamais un homme ne parviendra à donner la note émue que les femmes donnent tout naturellement. Et, à ce propos, Mrs Emily Crawford nous cite les comptes rendus, publiés par les grands journaux anglais, des fêtes qui accompagnèrent l'ouverture de la première exposition universelle d'Hyde-Park.

« La vie et la couleur en sont absentes. Tous les comptes rendus que j'ai parcourus respirent la banalité et le convenu ; le style en est terne. Aucune puissance d'évocation, rien de ce qui fait frémir ou de ce qui émeut le lecteur... On m'a rapporté que, pendant cette cérémonie, les yeux de la Reine étaient pleins de larmes : eh bien ! ce détail, d'une importance pourtant si suggestive, a échappé à la presse. Quel malheur que les comptes rendus de ces solennités n'aient pas été confiés, par le *Times* ou quelque autre grand journal, à Mrs Carlyle ou à miss Charlotte Brontë !... Il en est de même pour le mariage du prince de Galles... Combien j'aurais aimé à voir là-dessus une relation vivante, animée, de miss Braddon ! Elle avait déjà publié plusieurs volumes en 1863. Mais il n'est venu à l'esprit de personne, dans le voisinage de Fleet street, de lui confier le récit de ces noces royales. »

On le voit, Mrs Emily Crawford plaide énergiquement sa cause, puisqu'elle proclame, non seulement l'égalité mais la supériorité d'aptitudes de la femme pour le journalisme. N'était-ce point, à proprement parler, du journalisme, que le livre de Mrs Stowe, *la Case de l'oncle Tom*, non seulement par le but que l'auteur se proposait et par la forme qu'il lui a donnée, mais aussi par les conséquences uniques qu'il produisit? On attendait, de Mrs Beecher Stowe, une série d'articles : ce fut un roman qui fit vibrer tous les cœurs à l'unisson du sien, non seulement dans toute l'étendue des États-Unis, mais même en Europe, car la Russie put voir le grande-duchesse Hélène et la Czarine conquises par *la Case de l'oncle Tom*, et l'émancipation des serfs, dans l'empire moscovite, précédant l'affranchissement des esclaves américains.

A Paris, le journalisme est sévèrement fermé aux femmes, nous dit Mrs Emily Crawford, et cela est dû à la « peste de la galanterie », et aux idées étroites professées dans les classes bien pensantes au sujet du rôle que doivent jouer les femmes dans la société. Le grand socialiste Proudhon avait émis déjà cet axiome que les femmes, venues au monde sans fortune, n'avaient en face d'elles que cette alternative : faire de leur beauté leur véritable profession ou se résigner à n'être que les bêtes de somme du ménage. Cependant, certaines femmes ont brillé, en France même, au sommet du journalisme, et Mrs Emily Crawford nous cite Mme de Girardin dont les feuilletons, signés : vicomte de Launay, firent la fortune de la *Presse*. Puis viennent les portraits de deux autres femmes journalistes, Mme Claude Vignon et Séverine.

La collaboratrice de la *Contemporary* nous démontre, et par son propre exemple, et par ceux qu'elle a invoqués, qu'il y a, parmi les femmes, des journalistes de premier ordre; mais nous craignons fort que des mécomptes graves ne viennent à se produire, le jour où nous voudrions tenter de généraliser.

UNE COMÉDIE DE BIÖRNSON.

Le théâtre de Christiania vient de reprendre une comédie en trois actes de Biörnson, *Géographie et Amour*, écrite et représentée déjà en 1885. Mais l'auteur a, pour

cette reprise, complètement refait le troisième acte de sa comédie et remanié les deux premiers. La pièce a eu un très grand succès. C'est l'histoire d'un savant géographe à qui la science fait oublier ses devoirs de mari et de père : sa femme, délaissée, rebutée, s'enfuit ; sa fille, élevée au hasard, s'abandonne au plaisir aussi complètement que son père à ceux de la géographie. Mais enfin tout le monde se repent, et la paix rentre dans le ménage.

Le rôle du savant est joué par le fils de Biörnson, qui est aujourd'hui le plus remarquable et le plus fameux des acteurs scandinaves.

Biörnson lui-même n'assistait pas à la représentation de sa comédie : il est en ce moment à Eisenach, où il écrit un roman.

IBSEN ET LE CARACTÈRE NORVÉGIEN.

Un critique norvégien, M. Herzbeg, proteste dans le *Magazin* contre l'opinion suivant laquelle les personnages d'Ibsen seraient des types spécialement norvégiens. A l'en croire, la Norvège est le pays d'Europe où l'on trouverait le plus difficilement des caractères et des mœurs comme on les voit dans les drames d'Ibsen. Il n'y a pas jusqu'aux détails matériels de ces drames qui ne soient inexacts, à ce point de vue spécial : les *intérieurs* de *Maison de Poupée*, de *Rosmersholm*, de l'*Ennemi du peuple*, du *Canard sauvage* sont aussi peu norvégiens que possible. Ibsen, suivant M. Herzbeg, aurait complètement oublié les mœurs de sa patrie durant son long séjour à l'étranger.

UN CENTENAIRE MUSICAL.

Le 14 juin 1894 sera célébré à Munich, et peut-être aussi à Mons, en Belgique, le trois centième anniversaire de la mort du compositeur belge Roland Delâttre, plus connu sous son nom italien d'Orlando Lasso. Né à Mons, ce grand musicien a vécu plus de quarante ans à Munich, où les banquiers Fugger l'avaient fait venir. La bibliothèque de Munich possède une collection de ses autographes, et notamment un magnifique manuscrit sur parchemin de ses *Psaumes de la Pénitence* à quatre voix, avec de nombreuses miniatures peintes de sa main.

UN VAUDEVILLE DE M. GERARD HAUPTMANN.

L'auteur des *Tisserands*, devenu décidément un simple vaudevilliste, vient de faire jouer au Théâtre-Allemand de Berlin une farce, *la Peau de Castor*, qui ne paraît pas avoir été très favorablement accueillie. Il fera jouer en novembre, au Théâtre-Royal, une sorte de féerie à spectacle qui sera jouée presque en même temps à Paris par la troupe du Théâtre-Libre.

UNE INNOVATION RUSSE.

Les directeurs de théâtre de Saint-Pétersbourg, désirant sans doute réaliser le vœu de la grande Catherine, qui voulait que le théâtre *fût l'école supérieure du peuple*, viennent de décider que désormais tous les spectateurs recevraient à l'entrée des théâtres un *programme instructif* où ils verraient la biographie de l'auteur de la pièce, l'analyse de la pièce, et son appréciation critique.

UN PHILOSOPHE DIRECTEUR DE THÉATRE.

Le directeur du théâtre municipal de Breslau, M. Lœwe, n'est point, comme la plupart de ses confrères allemands, un ancien auteur, mais un ancien métaphysicien. Après de brillantes études à l'Université de Vienne, il a publié divers ouvrages de haute philosophie, entre autres un ouvrage sur la *Chose en soi*. Le théâtre de Breslau, qui était tombé dans un état de médiocrité lamentable, s'est, paraît-il, complètement relevé sous la direction de cet ancien penseur.

UN LIVRE CONFISQUÉ.

La police de Berlin a confisqué un livre nouveau de M. Auguste Strindberg, *la Confession d'un Fou*. De l'aveu même des admirateurs de l'écrivain scandinave, c'est un livre assez fâcheux, rempli de détails pornographiques : M. Strindberg y raconte, cette fois en termes propres et avec une extrême abondance de documents précis, tout ce qu'il a eu à souffrir de la part de sa première femme.

UN MANIFESTE LITTÉRAIRE SUÉDOIS.

Le même auteur publie dans le *Magasin* de Berlin un article très violent sur la décadence de la littérature suédoise. Il se plaint de la résistance opposée par la critique suédoise à toute tentative de réforme ou d'innovation : et il constate que, faute d'avoir su créer, il y a vingt ans, un mouvement littéraire national, la Suède en est aujourd'hui réduite à n'avoir que deux grands écrivains, deux Norvégiens, Ibsen et Biörnson.

UN NOUVEAU ROMAN DE M. ALBERTI.

M. Conrad Alberti, le célèbre écrivain berlinois, vient de publier un nouveau roman, *Schrater et Compagnie*, qui est un véritable tour de force littéraire. Il a repris à peu près tous les personnages du fameux roman de Freytag, *Doit et Avoir*, et il a essayé de montrer, en les plaçant dans un milieu nouveau, combien les mœurs de la bourgeoisie allemande s'étaient modifiées depuis trente ans.

UNE NOUVELLE REVUE ALLEMANDE.

La librairie Cotta, de Stuttgart, a commencé la publication d'une nouvelle revue hebdomadaire, *Die Romanwelt* (le Monde du roman). Comme son titre l'indique, la revue nouvelle sera surtout un recueil de feuilletons ; mais elle paraît vouloir se distinguer des publications allemandes du même genre en donnant surtout des œuvres des romanciers allemands, scandinaves et français de la jeune école. C'est ainsi que dans son premier numéro, en même temps qu'une traduction de *Mon frère Yves* de M. Loti, elle commence un roman de M. Herman-Sudermann, l'auteur de l'*Honneur* et de la *Fin de Sodome*.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

12 octobre 1893.

Pourvu que vous lui donniez un gouvernement, le pays ne s'inquiète pas de savoir comment vous vous y prendrez ni par où vous commencerez. Mais le goût de la contradiction et le désir passionné de trouver midi à quatorze heures a pris chez les politiques un développement qu'on n'avait pas encore vu. Ce n'est pas un état d'esprit bien favorable à la formation de ces majorités de gouvernement qui doivent se distinguer par la netteté et la simplicité des vues, sans raffinement ni subtilité. Nos journaux discutent interminablement si c'est la Chambre qui doit elle-même et spontanément se former, distribuer ses groupes, arrêter les lignes de son programme, déterminer ses tendances, ou si c'est le gouvernement qui doit avoir l'initiative de ce grand travail de psychologie et de politique. Eh! vraiment, il importe peu qui commence et par où l'on commence, pourvu que le travail se fasse et marche. L'initiative appartient à tout le monde, et elle est par essence même la maîtresse et la servante de qui la prend.

Un député dit : « Il nous faut former un groupe d'union gouvernementale qui deviendra la base d'un ministère durable. » — « Oh! pardon, lui répond-on: ce n'est pas à vous à dire cela, c'est au gouvernement lui-même. » Et un autre: « Mais nous pensions que vous ne vouliez plus de la concentration et voilà que vous en faites de plus belle! Union gouvernementale, n'est-ce point concentration? »

Il paraît cependant impossible d'avoir une majorité quelconque si l'on ne rapproche pas les éléments de cette majorité autour d'un point commun, autour d'un centre, si l'on ne réunit pas un certain nombre de députés autour de quelques idées fixes; et, on a beau avoir horreur de la concentration, cela sera toujours de la concentration à un certain degré. Que l'on dise union, concentration, cohésion, peu importe! et que l'on ne dise aucun de ces mots, pourvu que l'on réalise la chose : un gouvernement durable, sachant ce qu'il veut, ayant un bon programme de réformes et l'exécutant sans timidité ni défaillance. Donnez-nous cela, et le pays vous tiendra quitte du reste. Quand on présente au public, dans nos expositions annuelles, une belle statue, un beau tableau, il discerne bien du premier coup d'œil et le tableau et la statue de mérite, et il ne s'inquiète pas de savoir par où l'artiste a commencé, comment il a tendu sa toile et dressé son marbre, pour lui décerner son approbation et ses bravos. Commencez et agissez, c'est l'important; servez-nous le dîner auquel vous nous avez conviés : nous ne nous occupons pas, nous, le public, le pays, de savoir comment et par où vous avez mis la cuisine en branle, qui a eu la tâche d'allumer le feu et d'ouvrir le premier robinet de gaz.

Les observations présentées par le *Temps* et le *Journal des Débats* dans ces derniers jours au projet d'« Union gouvernementale » de M. Joseph Reinach, député des Basses-Alpes, ont amené sous ma plume ces métaphores banales. Il s'agit d'avoir un gouvernement, un gouvernement de république, qui ne soit ni de classe ni de caste, mais national, vivant, expressif et progressif, comme le pays lui-même. La France est une grande nation, très concentrée, produit illustre et glorieux de la concentration des siècles, et, à moins de tomber dans l'anarchie et la dissolution, il faudra toujours qu'un gouvernement soit une concentration.

Homogène, soit; homogène ne me déplaît pas, mais il est à croire que cette expression mathématique et chimique aura de la peine à devenir populaire. Le pays ne sait pas ce que c'est qu'homogène. Cela lui fait un peu l'effet de catachrèse, que cette brave femme prenait pour la suprême injure. Le gouvernement de la démocratie républicaine ne doit pas avoir l'homogénéité d'un métal inerte, mais sans doute l'homogénéité d'un être vivant et conscient qui pense, agit et se développe, qui poursuit un but de progrès suivant une méthode choisie avec soin.

La flotte russe a reçu à Cadix les saluts et les ovations de la nation espagnole, qui, elle aussi, sent passer dans ses veines un frisson d'enthousiasme et de bataille. Toute la glorieuse péninsule ibérique est en l'air; elle envoie ses légions sur la côte d'Afrique venger les injures périodiques que les Arabes adressent à ses avant-postes. Les marins de la Russie ont été acclamés, fêtés, accueillis par toutes les marques de la sympathie la plus chaleureuse pour la force navale et militaire qu'ils représentent, et c'est déjà fatigués de réjouissances et de banquets qu'ils arrivent à nos bals et à nos embrassements. L'Europe est dans un état psychologique tout à fait intéressant à étudier. Partout le goût et la passion des fêtes retentissantes traduisent les sentiments belliqueux qui ont ressaisi l'âme des vieilles nations.

Quelqu'un a dit que nous étions, d'une extrémité à l'autre du monde, en état de guerre « platonique ». L'expression est heureuse et juste, pourvu qu'elle dure avec ce caractère de haute philosophie. Les démonstrations des flottes pacifiques portant leurs pavillons le long des rivages et toute cette artillerie couronnée de fleurs, les ponts des vaisseaux foudroyants transformés en jardins pour la contredanse des belles dames et des beaux officiers, sont sans nul doute l'un des spectacles les plus pittoresques de cette fin de siècle. Pourquoi ne serait-ce point ainsi que se ferait la guerre moderne, vraiment moderne? Elle serait originale et intéressante.

Les grèves de Belgique touchent à leur fin : la Fédération des mineurs a décidé, « dans l'intérêt du travail, de l'industrie et du commerce, la reprise du travail », et le Conseil exécutif des Chevaliers du travail a déclaré qu'il « approuvait l'ordre du jour de la Fédération des mineurs ». Les stocks de charbon ont été épuisés par ces quelques jours de grève, les prix se sont relevés et les salaires à leur suite. Les consommateurs paieront les frais de l'arrangement établi entre les compagnies et les ouvriers.

Il est bien à souhaiter que les mineurs du Pas-de-Calais en fassent autant, sans plus tarder. Nous avons dit dès les premiers jours du conflit quelle chimère c'était que ce projet irréalisable de grève générale. Là aussi les stocks s'épuisent, et, avec un peu de bonne volonté, les compagnies pourraient facilement accorder les satisfactions que réclame le rétablissement de la paix. Nous paierons les frais : c'est toujours la destinée des peuples de payer les frais de la guerre que se déclarent les puissants de ce monde, et les rois d'aujourd'hui sont les syndicats.

HECTOR DEPASSE.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 30452. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 17 TOME LII 21 OCTOBRE 1893

LES OPINIONS DE POUSCHKINE

SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Une Revue de Saint-Pétersbourg, le *Messager du Nord*, publie en ce moment les souvenirs de Mme Smirnoff, née de Rosset (1810-1882), demoiselle d'honneur de l'Impératrice de Russie, amie, protectrice et confidente des principaux écrivains russes de son temps. Ces souvenirs sont écrits en français. Ils sont moins des souvenirs que la reproduction au jour le jour d'entretiens de Mme Smirnoff, avec Pouschkine, Joukowsky, Gogol, et d'autres célébrités, sur des sujets littéraires. Dans la partie publiée jusqu'à présent, c'est surtout Pouschkine qui est en scène. Avec une compétence et une abondance extraordinaires, il traite tour à tour de toutes les littératures anciennes et modernes. Voici quelques-uns de ses jugements sur la littérature française : nous avons pensé qu'ils auraient pour nos lecteurs un intérêt spécial.

Mme Smirnoff rend compte d'une soirée chez l'historien Karamsine, où se trouvaient réunis, en outre de Pouschkine et de Joukowsky, le poète Chomiakof, le fabuliste Krylof, le diplomate Poletika, le prince Viasemsky, et Alexandre Tourgueneff, camarade de collège de Pouschkine, qui, comme plus tard Ivan Tourguéneff, préférait le séjour de Paris à celui de Saint-Pétersbourg. C'est Mme Smirnoff elle-même qui a donné à son récit la forme d'un dialogue.

A. Tourguéneff. A ton avis, Pouschkine, quelle est la différence capitale entre les littératures française et anglaise ?

Pouschkine. Elle saute aux yeux. L'humanisme a fait des Français des païens et ils ont pris aux anciens leurs pires défauts, surtout aux Latins de la décadence latine et à certains Grecs. L'inconvenance des hommes du moyen âge est de la grossièreté seulement, celle de leur époque, assez barbare comme mœurs; ils sont crus comme quelques auteurs anglais, comme Molière est cru. Mais depuis Rabelais, qui est d'une crudité complète quand il est en train de gauloiserie, les Français ont adopté le genre qui, en latin, brave l'honnêteté, non seulement dans les mots, mais en toutes choses.

Les Anglais étaient humanistes bien avant les Français. Magennis m'a dit que leur roi saxon Alfred était poète et a traduit en anglo-saxon des œuvres antiques et en a fait traduire. Cependant la littérature anglaise est restée chrétienne. Ils ont eu un temps de paganisme littéraire quand ils ont imité les Français du temps de Charles II, mais cela a peu duré. Magennis m'a prêté une œuvre très curieuse de Milton, de sa toute première jeunesse et très grecque, car c'était un grand humaniste.

A. Tourguéneff. Tu oublies le grand siècle en France.

Pouschkine. Je n'oublie rien, pas plus Racine et Corneille que Port-Royal, Fénelon, Bossuet, Jean-Baptiste Rousseau, pas plus que je n'oublie Malherbe. Mais il y a Scarron et les contes de La Fontaine, s'il y a le *Grand Cyrus*, et je trouve même que les crudités valent mieux que l'élégance inconvenante. Et, au XVIIIe siècle on a été de plus en plus païen; même les Anglais qui ont imité ou admiré des écrivains français, alors, sont devenus païens avec élégance; ils ne sont pas nombreux du reste. Des romanciers comme Fielding et d'autres sont crus parfois, mais nullement pervers.

Joukowsky. Les Grecs sont crus avec sans-gêne, aussi.

Pouschkine. Leur théâtre satirique, mais ils n'ont pas raffiné autant que les Latins, et c'est toujours dans la décadence de la poésie qu'on devient pervers, avec de faux airs de finesse élégante. La mythologie est remplie de choses très lestes, et les Français les ont prises aux anciens, quoique chrétiens.

A. Tourguéneff. N'oublions pas les moralistes français.

Pouschkine. Plus stoïques que chrétiens! Et leurs livres de maximes sont infiniment peu chrétiens. Larochefoucauld, Chamfort, Rivarol sont-ils chrétiens? Vauvenargues, La Bruyère sont des esprits honnêtes; mais remarquez qu'à part les prédicateurs, personne ne parle de Dieu en faisant un traité de morale. C'est le contraire des Anglais, déistes, si même ils ont eu des écrivains athées. Après le XVIIe siècle en France l'élément religieux s'éclipse dans les belles-lettres françaises. Il ne reparaît qu'avec Chateaubriand, qui met « Christianisme » sur un livre, quoiqu'il soit surtout frappé des beautés esthétiques du catholicisme, et Lamartine, qui met le mot « religieuses » sur une œuvre poétique. Mais il n'y a pas de Milton en France. Leurs héros tragiques ne sont pas des chrétiens, excepté Polyeucte, et je ne mets pas Racine et Corneille parmi les païens : ils sont comme certains philosophes, prosateurs et orateurs, mais si rares au siècle dernier qu'en parler ne vaut pas la peine. Les Horaces sont naturellement des païens et des Latins par leur férocité patriotique, et Camille hait en vraie païenne. Les vertus de ces gens sont comme leurs passions, selon leurs idées religieuses et philosophiques, qui modifient l'aspect des passions humaines. Du reste, nos passions seront toujours anti-chrétiennes. Le pardon est né avec le christianisme, parce qu'il est si humain, justement.

Mme Karamzine. Bravo, Pouschkine!

Pouschkine. Merci. La mansuétude du chrétien est tout autre que celle des païens, qui ont pardonné par générosité, grandeur d'âme, magnanimité, nullement par pitié ou bonté! Ils ont ignoré la douceur du pardon et l'humilité, qui sont divinement humaines.

Mme Karamzine. Encore bravo!

Pouschkine. D'ailleurs Racine, Corneille, Pascal, Bossuet, Fénelon ne sont pas tout le grand siècle. Quant au XVIIIe, si tu trouves Jean-Jacques religieux parce qu'il en parle, c'est que tu n'as pas encore compris qu'il est faux en tout.

A. Tourguéneff. Au fond, tu as raison.

Polétika. Que pensez-vous de *Polyeucte?*

Pouschkine. Pauline ne parle pas seulement en païenne, elle parle surtout en femme qui aime son mari, dans leur dialogue où ils se jettent des phrases courtes. Il y a dans *Polyeucte* la plaidoirie entre l'amour humain et l'amour divin, entre l'homme et la femme aussi peut-être. Polyeucte aime Pauline, mais elle est aussi amoureuse de lui. Cette nuance est très bien indiquée par Corneille. Du reste, Corneille excelle à ces scènes où chacun plaide ; il y en a une fort curieuse dans les *Horaces* justement, mais celle-là ne touche pas du tout.

A. Tourguéneff. Pourquoi cela ?

Pouschkine. Tu me fais la même question que Katenine : pourquoi? Parce que la passion qui touche raisonne moins, elle est éloquente par l'absence du raisonnement, par ce que Pascal a appelé les raisons du cœur.

Pouschkine s'est tourné vers moi : « Qu'est-ce que vous faites? Vous dessinez nos caricatures peut-être? »

Moi. J'inscris vos paroles. On vous entend, chacun parle à son tour.

Troisième éclat de rire de Pouschkine qui me dit : « Le procès-verbal de la séance littéraire, vous me laisserez lire cela. » J'ai répondu : « Oui, continuez. »

Joukowsky. Alors, à ton avis la littérature anglaise, malgré l'humanisme, est restée chrétienne.

Pouschkine. Oui, tout à fait, et leurs déistes ne sont pas imbus de paganisme. N'es-tu pas de cet avis?

Joukowsky. Tout à fait.

Polétika. Parce que ce sont de grands liseurs de la Bible, de tout temps. Et depuis la Réforme tout autant.

Joukowsky. De même en Allemagne.

A. Tourguéneff. Et l'Italie?

Pouschkine. Ils sont tombés dans le paganisme, ce qui a été leur décadence au XVIIe siècle et surtout au XVIIIe. Leurs grands, leurs vrais poètes sont des chrétiens, et même aucune autre littérature n'a donné en ce genre un Dante, un Pétrarque, un Tasse, chez lequel il y a l'essence même de la chevalerie chrétienne. Arioste n'est pas le païen qu'on dit; il a, comme Boccace, plus de traits de la littérature du sol, de la légende épique, amoureuse, même populaire, que de paganisme grec et latin.

D'ailleurs il l'a fait en style classique. Boccace a pris tout son *Decameron* dans les histoires qui couraient le peuple partout, mêlées à de vieux contes. Il est intéressant parce qu'on y voit la trace des traditions et de certaines mœurs très antiques dans l'Italie chrétienne, bien plus que chez d'autres. Son poème est surtout un roman.

A. Tourguéneff. Le trouves-tu immoral?

Pouschkine. Du tout, parce qu'il raconte ce qui était, mais il ne prône pas ces mœurs. Arioste est si ironique, qu'il en est moral. L'ironie est chose saine, elle ne persifle pas; le persiflage est destructeur de

toute idée morale. Boccace est satirique, il se moque; mais aucune de ses nouvelles ne prêche le vice.

Wiasemsky. Mais une mère n'en permettrait pas la lecture à sa fille!

A. Tourguéneff. La littérature n'est pas destinée aux pensionnaires.

Pouschkine. Tu m'as volé cela! C'était l'avis de Byron aussi. Mais je trouve Rousseau, pour lequel tu as déliré, beaucoup plus immoral. Et aussi Voltaire, pour lequel mon oncle Basile délirait.

Wiasemsky. Tu l'as lu aussi?

Pouschkine. Jean-Jacques très jeune, jamais depuis, car il m'ennuie, et Voltaire tout aussi jeune; il ne m'ennuie pas, mais il ne me passionne pas. Il a plus de mots que d'idées.

Polétika. Il a pris beaucoup de choses aux Anglais.

Pouschkine. Oui, Tchadaéff a voulu m'inculquer Locke, je l'ai lu et je lui ai dit : « C'est Voltaire plus sérieux, et en anglais. »

Joukowsky. Pouschkine a appelé Voltaire : fils de Momus et de Minerve, polisson à tête grise.

Pouschkine. Au lycée ; mais à présent je ne suis pas sûr que je dirais : un fils de Minerve, c'est une Minerve dégénérée déjà, ce n'est pas la grande Minerve ornée de la raison, sortie de la tête du roi du ciel, ce n'est pas Pallas-Athéné.

A. Tourguéneff. D'où sort-elle donc?

Pouschkine. Elle sort de la raison humaine, qui n'est pas toujours divine.

Khomiakoff. Hélas, hélas!

Tout le monde a ri de son ton.

Wiasemsky. Passons aux Allemands.

Pouschkine. A Gœthe. Il a des raisons divines et humaines.

Wiasemsky. Explique-moi un peu pourquoi tu admires toujours encore Chénier, j'ai cru que cela te passerait.

Pouschkine. Parce que c'est le seul qui soit vraiment grec chez les Français. Le seul qui ait eu le sentiment des Grecs pour la poésie. S'il avait vécu, il aurait fait une révolution dans leur poésie. A propos, Joukowsky, je suis enchanté de Heine, de sa prose et de ses vers également. Sa prose allemande se lit si facilement, c'est un Grec.

Polétika. Moderne?

Pouschkine. Non, ce n'est pas un Palikare, ou un Hétériste, c'est un Athénien. Il a de la *wehmuth* allemande et ceci a manqué aux Grecs et à Chénier, mais comme forme Heine est un Hellène. Il est juif, et il a des sentiments de chrétien souvent.

Wiasemsky. On dit qu'il ne croit à rien.

Pouschkine. Il ne croit pas à Luther, ni au pape, mais il croit à Jehovah et il adore Jupiter, Vénus, Apollon et le grand Pan.

Joukowsky. Heine n'est pas chrétien, mais il a compris la beauté morale du christianisme.

Wiasemsky. Chateaubriand a vu surtout la beauté esthétique des rites, des symboles, des cérémonies; mais si la grandeur de ces rites a satisfait l'artiste, c'est pourtant un grand progrès de voir en France le mot *christianisme* sur un livre et à côté du mot *génie*.

Pouschkine. Excepté *René*, Chateaubriand ne me touche pas; dix lignes de Dante valent tout son livre.

A. Tourguéneff. Tu es resté fidèle à Molière.

Pouschkine. Parce qu'il a créé la scène archi-française, celle qui vit encore. La tragédie classique est morte, elle n'est plus dans les mœurs, leurs classiques n'ont plus que la défroque de Racine et Corneille. Ils font à présent du drame, *Cromwell*, *Ruy Blas*, *Hernani*, le drame historique, *Henri III*, *Mlle de Belle-Isle*, ce ne sont pas des tragédies, ce sont des drames et parfois des mélodrames en beaux vers. Il y a tant d'heures tragiques dans leur histoire et ils n'ont pas pu faire une tragédie véritable sur ces heures palpitantes, la Révolution même, ou la Réforme. De François Ier ils font « le roi qui s'amuse ». Il était plus que cela.

Polétika. La politique s'en mêle et ce sont des plaidoiries plus que des tragédies.

Pouschkine. Très juste, et le dramaturge doit être impartial. On ferait une belle épopée avec la Révolution, les guerres de Napoléon.

Wiasemsky. Voltaire en a fait une avec la Ligue.

Pouschkine. Médiocre, avec quelques beaux vers. Son Henri IV n'est pas le Béarnais, son Coligny est faible, il n'a pas compris que c'était surtout un homme politique, fort avisé souvent, Charles IX est un fantoche, et du caractère très complexe de Henri IV Voltaire n'a rien tiré. D'ailleurs il était incapable de le comprendre; et Guillaume le Taciturne, il les a vus d'un point de vue de convention. Les Français voient sans cesse les personnages historiques de ce point de vue. C'est pourquoi ils comprennent si mal Shakespeare encore, même ses nouveaux admirateurs les romantiques. Ils trouvent Shakespeare grossier, trop naturel; il leur faut le scabreux en habit de soirée, parfumé! Leur tradition demande encore le genre noble, et même les romantiques, qui se figurent qu'ils ont rompu avec la convention du genre noble, ont leur *grand eloquence*, comme disent les Anglais; ils n'ont pas de naturel, ils ont seulement changé de formes et de costumes.

A. Tourguéneff. Fais une tragédie sur Henri IV ou le Taciturne.

Pouschkine. Tu perds le bon sens. Je ne puis pas sentir historiquement comme un Français ou un Flamand! J'ai fait Boris et Poltava car j'ai senti historiquement ces deux faits.

Joukowsky. Shakespeare ne s'est pas borné à l'histoire d'Angleterre.

Pouschkine. Lui, il a su sentir comme toute l'humanité, et a créé toute une humanité; le plus grand créateur d'êtres après Dieu. Je n'ai pas ces facultés mystérieuses, uniques, sublimes et surhumaines.

Deux diplomates ont interrompu la conversation, Pouschkine a relu mes notes, a corrigé deux ou trois phrases, quand je traduisais ce qui était dit en russe, parce que mes notes sont toutes en français, il m'a aidé à rendre la pensée exacte. Son français étonne les diplomates, il prétend que c'est le terrible Voltaire qui lui a enseigné le français, sa prose, sa clarté, et il disait que c'était un des éléments du succès de Voltaire, qu'on l'aurait moins lu s'il avait eu moins de clarté dans le style. Et que Diderot se lit aussi beaucoup plus que les autres encyclopédistes à cause de son style; Bayle a écrit très mal et on ne le lit plus. Il admire le style de Montesquieu aussi, sa netteté et sa précision.

Joukowsky a continué et disait : « Schiller, qui est si Grec souvent, est pourtant le poète archi-allemand; il y a des heures où il a été plus Grec que Gœthe, du moins dans sa première jeunesse.

Pouschkine. Il a plus de *gemuth* allemand que Gœthe, mais il a beaucoup moins pensé que Gœthe. On le lira plus dans les masses, c'est certain, comme on lira Uhland et Heine, qui est un classique comme forme parfaite; ils ont demandé à la langue allemande tout ce qu'elle peut donner, c'est le dernier mot de la poésie allemande, comme Gœthe est le dernier mot de la pensée jointe à la poésie. Gœthe a peut-être eu sur Heine la plus belle influence en ce qui regarde les Lieder, ils ont réuni le classique au populaire. C'est l'art parfait et unique. J'ai relu le *König von Thule* et la *Loreley* après, deux chefs-d'œuvre parfaits. On ne lira jamais Chateaubriand, Chénier, Alfred de Vigny, Lamartine, Alfred de Musset dans un village français; mais toute l'Allemagne villageoise lit la *Cloche*, un chef-d'œuvre si allemand et si classique, comme aussi *Hermann et Dorothée*. La poésie française depuis Malherbe est pour les lettrés.

Jouk. Je crois que les Français non lettrés pourront apprécier un jour Corneille, mais Racine difficilement : il n'est pas assez simple, son théâtre est fait pour des raffinés et des humanistes.

Pouschkine. C'est parfaitement juste. On n'a pas besoin d'être raffiné pour comprendre le *Cid* et les *Horaces*.

Jouk. J'ai parlé de l'Italie avec Gœthe, qui me disait que les Italiens sont nés classiques, ils resteront toujours des Grecs, des Latins, des Étrusques, des Troyens et des Sarrasins même; ils sont tellement le résultat de colonisations qu'ils n'ont plus subi aucune influence littéraire depuis celle des Provençaux, des poètes romans; mais ceux-là sont, au fond, des résultats d'un même passé antique. L'Italien est né artiste, c'est dans leur sang, dans leur goût; leur langue est merveilleuse comme le grec et plus belle que le latin, dès qu'ils sont redevenus en poésie des Gréco Latins.

Pouschkine. On a bien tort de négliger chez nous la littérature italienne dans l'éducation moderne.

Jouk. Je suis de ton avis, mais j'ai trouvé utile de traduire les Anglais et les Allemands surtout. On fait très bien de lire les Anglais, la littérature anglaise est peut-être la plus riche en poètes qu'il y ait, bien plus que celle de l'Allemagne jusqu'à présent. Elle est presque unique dans un sens, car comme en Grèce il n'y a jamais eu d'arrêt dans cette littérature, ils ont eu les premiers grands poètes penseurs après l'Italie, qui est l'initiatrice.

Pouschkine. L'Italie, comme la Grèce, est composée de tant d'éléments divers et de tant de civilisations qu'elle a joué le rôle de la Grèce depuis Dante. En Grèce l'idée du Beau a tout unifié dans un grand tout, en Italie c'est le christianisme — l'idée du Bien. Tout l'art de ce pays est sorti de l'union de l'idée du Bien avec l'idée du Beau. J'ai relu les poètes italiens depuis quelque temps par ordre chronologique et j'ai relu Shakespeare. Polétika m'a conté qu'on joue quelques pièces de lui dans les fermes à Noël. Voilà de la gloire! Si jamais des rustres comprennent mon *Boris Godounoff* ce sera de la gloire aussi. Je saurai que j'ai fait quelque chose de bon, de vrai, qui se fait entendre par tous.

Jouk. Les femmes du peuple comprennent très bien certaines pièces allemandes, même elles vont voir *Faust*, tricotent dans l'entr'acte et apprécient très bien ce qu'elles voient.

Pouschkine. C'est de la gloire aussi!

J'ai demandé ce qu'ils pensent de la littérature espagnole.

Pouschkine. Très belle, très nationale, un théâtre merveilleux, toujours lyrique, mais très réaliste, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas de dialogue théâtral; Aubril disait devant moi qu'ils parlent ainsi — *con grandezza*, c'est dans leurs mœurs, ceci prouve la vérité et le naturel du dialogue. *Don Quichotte* est un chef-d'œuvre de vérité, et la pensée de Cervantes est presque cachée, il ne l'exprime que par les actions des deux héros, Don Quichotte et Sancho Pansa : l'idéal et le réel, l'esprit et la chair, l'idéaliste et le réaliste. Je l'ai lu en français, j'ai été émerveillé presque à chaque page; le premier chapitre est déjà un chef-d'œuvre, et les derniers ont des côtés sublimes : la mort de l'hidalgo, tout ce qu'il dit sur ce lit de mort, quand les rustres mêmes comprennent vaguement qu'un grand cœur va cesser de battre. J'adore ce *Don Quichotte*.

Jouk. Je crois que de toutes les littératures, celle des

Français est la moins apte à plaire à des illettrés, du moins jusqu'à présent, Alexandre Dumas et Béranger exceptés (1) : l'un, parce que son théâtre est du très bon mélodrame, ses romans ne sont pas de l'histoire, ce sont des aventures amusantes. Son mérite est de ne jamais rendre le vice intéressant, il n'est pas immoral. Les Mousquetaires sont des aventuriers, des viveurs, mais pleins de valeur et de générosité, légers, un peu fous, toujours amoureux et l'épée à la main. Ce sont des miniatures du roi Béarnais, tel que l'imagination populaire l'a créé en France. Mais il est possible que les hommes du XVIIe siècle étaient assez semblables à ces aimables fous, et ceux du XVIe siècle plus encore.

Pouschkine. Très bien défini ; ce n'est plus Faublas. Les héros de Dumas sont de petits Gascons, avec un panache, rien de vil, de bas. C'est l'opposé de la vie mesquine et bourgeoise, médiocre et terre à terre. Et cela ne fait pas de mal aux masses qui le lisent. Béranger est fait pour un peuple qui a le *Caveau*, les sentiments légers, la chanson à table. Ce qu'il écrit est plus qu'une romance, moins grossier et bête qu'un air à boire. Cette sentimentalité à la Béranger et même ses poésies politiques sont faites pour ceux qui ont eu la sensibilité autrefois à l'état aigu et tant d'aventures militaires ; mais ce n'est pas de la poésie populaire, celle du sol. C'est la poésie de la petite bourgeoise.

A suivre.

ERNEST RENAN (2)

IV

LES ORIGINES DU CHRISTIANISME ET L'HISTOIRE DU PEUPLE D'ISRAEL

Les problèmes qui l'avaient obsédé à Saint-Sulpice restaient pour M. Renan l'objet essentiel de la science, et l'idéal de sa vie de savant était toujours de poursuivre ses recherches critiques sur le Christianisme par les moyens beaucoup plus larges que lui offrait la science laïque. Une heureuse occasion le transporta en 1860 au berceau même du christianisme. L'empereur Napoléon, inspiré par une femme de noble et libre esprit, son amie d'enfance (3), dont l'influence cachée se retrouve dans toutes les mesures de libérale intelligence qui ont marqué la seconde moitié de l'Empire, chargea M. Renan d'une mission en Phénicie. Cette mission devait marquer dans l'histoire de la science et des idées, non pas seulement par ses résultats directs, malgré la riche récolte archéologique que M. Renan sut faire dans ce sol qui semblait épuisé par les ravages de tant de guerres et de révolutions, mais surtout par les deux grandes choses qui en sont sorties, les *Origines du Christianisme* et le *Corpus*.

C'est les derniers jours de sa mission, sur les hauteurs de Ghazir, dans le Liban, où il était allé chercher un asile de repos et de santé pour sa sœur Henriette, épuisée des fatigues du voyage et atteinte du mal qui devait l'emporter, qu'il résolut d'écrire toutes les idées qui, depuis son voyage en Palestine, germaient dans son esprit sur la vie de Jésus. Ce n'est point ici le lieu d'apprécier ce grand livre qui, à son heure, au grand étonnement de l'auteur même, a soulevé tant de colères et tant d'enthousiasmes, qui a scandalisé et qui a édifié tant d'âmes honnêtes, livre d'incrédule et livre de croyant. Les questions brûlantes de théologie historique sont toujours restées en dehors de nos discussions et c'est à cette exclusion que tient en partie la paix qui a toujours régné au sein de notre Société. Il est pourtant difficile, devant le livre qui pour le monde résume l'œuvre de notre ancien président, de ne point essayer de dégager ici ce qui, en dehors de la magie du style et des prestiges de la poésie, fait de la *Vie de Jésus* un livre nouveau et auquel les écoles allemandes n'offrent rien d'analogue. « En lisant l'Évangile en Galilée, dit M. Renan, la personnalité de ce grand fondateur m'était fortement apparue. Au sein du plus profond repos qu'il soit possible de concevoir, j'écrivis avec l'Évangile et Josèphe une vie de Jésus que je poussai à Ghazir jusqu'au dernier voyage de Jésus à Jérusalem. Heures délicieuses et trop vite évanouies, oh! puisse l'éternité vous ressembler! » Ces lignes, je crois, expliquent et résument à la fois et le charme humain et l'originalité scientifique de la *Vie de Jésus*, qui tiennent tout entiers au sentiment profond et pénétrant de la personnalité de son héros. Les prédécesseurs scientifiques de M. Renan avaient fait de la vie de Jésus soit un amalgame de rationalisme aride et de merveilleux atténué, qui ne satisfait ni la raison, ni la foi, ni l'histoire ; soit une création de l'imagination et de la logique, sortie tout entière de l'esprit du fidèle, de ses attentes et de ses croyances antérieures, de sorte que la vie du Christ était écrite d'avance dans la pensée de son peuple et qu'il était presque inutile que lui-même eût existé. La première conception était insuffisante pour ceux qui poursuivent la continuité des lois dans la nature et dans l'histoire ; la seconde, en supprimant ou en rejetant derrière un voile la personne du Christ, laissait subsister un miracle plus grand et plus étonnant

(1) Cette conversation, au dire de Mme Smirnof, a eu lieu en 1835 : on trouvera un peu étrange que Joukowsky ait pu parler déjà avec tant de compétence d'Alexandre Dumas, qui n'était encore qu'un débutant, et surtout de ses *Trois Mousquetaires*, qui n'ont été écrits que dix ans plus tard.

(2) Voir le numéro précédent, p. 481.

(3) Mme Hortense Cornu (*Feuilles détachées*).

que tous ceux de la tradition; comment le dépôt messianique, qui planait dans l'atmosphère de Juda, au temps d'Auguste, se serait-il précipité à une certaine heure sur la personne de Jésus, si cette personne n'avait pas été plus qu'un nom, si elle n'avait été une chose puissante, auguste, féconde, capable de créer la foi; autrement dit si elle n'avait pas agi, si elle n'avait pas eu une histoire? Les critiques ne se sont pas fait faute de prodiguer les objections à l'œuvre de M. Renan : les uns lui ont reproché l'incertitude et le flottant des faits et les contradictions de caractère, ou inversement les excès de précision dans la psychologie et cette volonté d'expliquer toutes les traditions, qui ramène par une voie détournée au rationalisme tant décrié; les autres de n'être pas au courant de la dernière critique allemande, ce qui pour quelques-uns est le péché irrémissible (mais il y a tant de dernière critique allemande!); d'autres enfin de n'avoir point suffisamment creusé l'étude du milieu juif d'où est sorti Jésus. Mais la part faite à toutes ces critiques, il est permis de dire, sans blesser aucune conviction, que M. Renan s'est approché du Christ historique de plus près que nul n'avait fait avant lui. Cette conception humaine et historique ne fut point en lui le fruit de la réflexion et de l'étude : il la tenait, et c'est ce qu'ont bien compris les Allemands, qui lui reprochaient d'être au fond en critique un pur conservateur, il la tenait de son éducation de catholique et de Français. Dans cette belle page des *Souvenirs* où il imagine le Christ, durant ses luttes du séminaire, lui disant : « Abandonne-moi pour être mon disciple », il ajoute : « Je peux dire que, dès lors, la *Vie de Jésus* était écrite dans mon esprit. La croyance à l'éminente personnalité de Jésus, qui est l'âme de ce livre, avait été ma force dans ma lutte contre la théologie. » Un catholique qui cesse de l'être saisira toujours la personnalité de Jésus avec un instinct de réalité que ne peut avoir le théologien libéral, et M. Renan a justifié ces lignes écrites plusieurs années avant qu'il commençât sa *Vie de Jésus*, à une heure où sans doute il la rêvait déjà : « On peut affirmer que si la France, mieux douée que l'Allemagne du sentiment de la vie pratique et moins portée à substituer en histoire l'action des idées au jeu des passions et des caractères individuels, eût entrepris d'écrire d'une manière scientifique la vie du Christ, elle y eût déployé une méthode plus rigoureuse, et qu'en évitant de transporter le problème, comme l'a fait Strauss, dans le domaine de la spéculation abstraite, elle se fût approchée bien plus de la vérité (1). »

Je n'ai point la compétence ni le droit de juger les *Origines du Christianisme* (1). Ce vaste ensemble soulève une telle masse de questions secondaires de tout ordre et prête par le sujet même à tant de divergences de vue et de méthode, qu'il est impossible d'attendre un jugement uniforme de la critique. La critique allemande semble s'être laissé dérouter par les procédés d'exposition de M. Renan, qui, s'étant donné pour objet de reproduire dans un récit continu la réalité historique telle qu'il la restitue, se contente de donner les sources et sous-entend la discussion que les spécialistes doivent pouvoir comprendre et suivre à demi-mot; elle ne s'est pas toujours donné la peine de faire pour elle-même ce travail qui demande une certaine bonne volonté, et a souvent traité l'œuvre de M. Renan comme une œuvre mixte où l'imagination a autant de part que la recherche. La critique française, de son côté, lui a reproché l'incertitude des conclusions, la multiplicité des conjectures et des possibilités, l'abus des *peut-être* et des *il semble*, toute cette atmosphère de doute dans laquelle flotte le mouvement d'une histoire qui pourtant a eu une réalité définie. Une critique moins prévenue que celle d'outre-Rhin aurait reconnu l'immense labeur que supposent les *Origines* et la solidité des soubassements. Et de même, si les critiques français s'étaient donné la peine de se reporter aux sources indiquées en note, ils auraient reconnu que ces *peut-être* et ces *il semble* ne portent jamais sur la matière même de l'histoire, mais sur la manière; que jamais l'auteur n'ajoute une circonstance matérielle aux textes, un détail aux peintures de mœurs, un trait aux paysages : jamais il ne suppose un fait que le texte ne présente ou ne suggère. « Les origines, dit-il, sont toujours obscures : pour deviner les pages effacées de ces vieilles histoires, il faut une divination où il entre quelque chose de personnel. Savoir au juste comment les choses se sont passées est à peu près impossible; le but que se propose le critique est de retrouver la manière ou les manières dont elles ont pu se passer. » Peut-être M. Renan a-t-il parfois porté trop loin le scrupule. La crainte de prendre parti entre des hypothèses également plausibles et également incertaines est le commencement de la sagesse, mais il faut savoir quelquefois, par dévouement même, accepter un rôle d'imprudence et se sacrifier au progrès ultérieur. Une erreur résolument adoptée et nettement exprimée peut être plus profitable qu'une réserve trop sage. Il faut prendre parti dans la science comme dans la vie : c'est la condition du mouvement et de l'action. Mais telle quelle

(1) *Les historiens critiques de Jésus* (*Études d'histoire religieuse*).

(1) Comprenant, après la *Vie de Jésus* : *Les Apôtres*, 1866; *Saint Paul*, 1869; *L'Antechrist*, 1873; *Les Évangiles*, 1877; *L'Église chrétienne*, 1879; *Marc-Aurèle et la fin du monde antique*, 1881. Index général, 1883.

cette grande synthèse servira longtemps de point de départ à de nouveaux courants d'analyse; on pourra la reprendre en sous-œuvre et remplacer bien des parties; mais l'histoire de la science, si elle est juste, admirera la puissance de cet effort, le premier qui ait été tenté par la science indépendante pour présenter l'histoire des périodes héroïques et créatrices du Christianisme dans la continuité de leur développement.

Les *Origines* achevées et le christianisme une fois lancé dans les périodes historiques, M. Renan ne considère pas son œuvre comme terminée. Le Christianisme est une branche du Prophétisme, et le Prophétisme est la création du judaïsme. Après avoir descendu le cours du Christianisme, M. Renan résolut de remonter le fleuve dont il est dérivé : de là l'*Histoire du peuple d'Israël* (1). Il n'a point vécu assez pour en voir la dernière ligne imprimée, mais assez du moins pour l'écrire et pour se dire, en quittant ce champ de travail où il a tant semé et récolté, qu'il avait achevé son grand œuvre et que dans cet infini et obscur labyrinthe de la foi il avait eu le temps de trouver et de suivre, d'un bout à l'autre, le fil d'Ariane de l'histoire. Ce n'est pas en quelques lignes que l'on peut apprécier cet ouvrage qui, quoique moins volumineux que les *Origines du Christianisme*, couvre une étendue infiniment plus vaste et plusieurs périodes d'histoires très différentes, dont quelques-unes se perdent dans la préhistoire et dont l'étude a plus à attendre des données du dehors et des progrès de l'archéologie chaldéenne, égyptienne, sémitique, que des seuls documents bibliques. On a été étonné de retrouver dans la partie qui touche aux origines ces vues dogmatiques sur le monothéisme sémitique qui semblaient ébranlées par les travaux des quarante dernières années; mais arrivé aux périodes vraiment historiques, son instinct profond des choses de l'âme sert admirablement l'auteur à éclairer cette histoire dont tout l'intérêt est dans le drame moral. La vie politique d'Israël n'a d'intérêt que comme formant le milieu où s'est produit le Prophétisme et c'est l'avènement du Prophétisme, avec son aboutissement le Christianisme, qui forme l'arrière-plan et l'horizon continu du livre, comme une cime de montagne de la Terre promise. Nous verrons dans le cinquième et dernier volume qui va bientôt paraître le Prophétisme rejoindre le Christianisme et se fermer ainsi le cercle magique où vit la partie supérieure de l'humanité. La science française a déjà marqué sa reconnaissance pour ce beau livre qui a réveillé en France le sens de la Bible et l'intelligence de l'exégèse.

(1) Vol. I, 1888; vol. II, 1889; vol. III, 1891; vol. IV, 1893.

V

LE « CORPUS » DES INSCRIPTIONS SÉMITIQUES

Dans une masse de bouts de papier retrouvés après la mort de M. Renan et où il avait l'habitude de noter au passage toutes les pensées et les fantaisies qui lui venaient à l'esprit, s'en trouve un qui contient ces mots : « De tout ce que j'ai fait, c'est le *Corpus* que j'aime le mieux. » C'est un mot que comprendront difficilement les myriades de lecteurs de la *Vie de Jésus*, et qui ne sera bien compris même des deux cents personnes qui connaissent le *Corpus* que si elles se sont bien pénétrées de l'esprit de M. Renan. Pour M. Renan, la grande chose dans la vie, ce qui en fait la noblesse et le prix, c'est de travailler à la vérité absolue, à une vérité sans alliage d'erreur, dégagée de l'illusion personnelle. Or, dans l'état présent de la science, toutes les restitutions que nous pouvons faire des périodes anciennes, — celles qui importent le plus, puisque ce sont celles qui ont créé et que nous vivons de leur héritage, — sont des œuvres de conjecture où l'intuition du penseur est le grand architecte. Mais, sur quelques débris de fûts de colonne, le génie même ne peut relever dans toute son étendue et toute sa hauteur, toute sa forme et son décor, l'édifice des âges; il ne peut qu'édifier un temple à sa propre gloire. Si l'instinct de son intuition a rencontré la réalité morte, le bonheur de cet accord n'est pleinement connu que des dieux et n'est senti de nous et de l'inventeur même que par un vague et incertain plaisir. Sans doute ces magnifiques restitutions, qui ont leur pleine valeur devant l'idéal, ne sont pas perdues pour la science; car elles inspirent la recherche plus ardente des reliques, elles amènent la découverte de débris inattendus qui permettront un jour de nouvelles constructions plus sûres, plus proches de l'inaccessible réalité, tandis qu'elles seront entrées elles-mêmes dans le Panthéon éternel des belles formes et des nobles images où l'humanité vient adorer. Mais certes, au-dessus de cette œuvre grandiose qui est la vision d'un univers en débris reflété dans une grande âme, mais une âme individuelle et colorée, s'élève infiniment, au regard d'une philosophie réaliste, l'œuvre obscure, impersonnelle, presque anonyme, du travailleur dépouillé de son *moi*, qui limite son ambition à déterrer les faits, à exhumer les réalités, à nous mettre en contact direct avec les choses qui ont été et à réduire les vides béants que doit combler l'induction du poète. Voilà l'œuvre qui a vie, vie par le passé d'où elle tire toute sa substance, vie dans l'avenir qui s'édifiera sur elle : voilà l'œuvre qui réussit et qui dure et par laquelle, si muette et incomplète qu'elle soit, le savant se met

en communion pleine et entière avec la vérité passée et avec la conscience de l'univers.

C'est une œuvre de ce genre que réalise le *Corpus semiticarum inscriptionum* et c'est pour cela qu'il est si cher à M. Renan.

De l'antiquité sémitique, au commencement du siècle, il ne restait guère qu'un document, la Bible. Le reste du monde sémitique n'était qu'une ombre pâle, devinée à travers la Bible. C'est l'épigraphie qui a fait remonter les Rephaïm du monde des limbes. En 1842, le coup de pioche de Botta et de Layard avait fait sortir de terre la vieille Assyrie avec ses innombrables inscriptions dont le dépouillement prendra des générations de savants. Puis était venu le tour de la Chaldée. En 1843, le pharmacien Arnaud avait découvert dans le Yémen les restes de cette vieille civilisation himyarite qui n'avait laissé qu'un souvenir de légendes, le nom de la reine de Saba. En 1862, M. de Vogüé rapportait du massif volcanique de Safa, dans la Syrie centrale, quatre cents spécimens d'une épigraphie nouvelle. La Phénicie était encore pauvre : mais en 1846 l'inscription de Marseille, en 1855 l'inscription d'Eshmunazar venaient ajouter deux monuments révélateurs à cette épigraphie jusqu'alors si maigre. La mission de M. Renan, plus riche en monuments qu'en inscriptions, ajoutait pourtant quelques textes importants. Le matériel épigraphique ainsi accumulé permettait déjà d'entrevoir bien des chapitres d'histoire dont on n'avait pas l'idée auparavant. N'était-il pas temps de ramasser tous ces matériaux dispersés pour les mettre dans la main des chercheurs? Le *Corpus* grec de Bœckh avait montré tout ce que l'on pouvait attendre de progrès d'un recueil de ce genre : que de côtés inconnus de la vie des Grecs, que de chapitres nouveaux de leur histoire avait révélés le seul rapprochement des inscriptions découvertes dans tous les coins de l'empire grec et leur classement par pays et par date!

C'est le 25 janvier 1867 que M. Renan, en son nom et au nom de MM. de Saulcy, de Longpérier et Waddington, proposa à l'Académie des inscriptions et belles-lettres d'entreprendre la publication d'un *Corpus* des inscriptions sémitiques. La Commission nommée par l'Académie fut unanime à reconnaître que le projet était utile; que la France, par sa domination dans l'Afrique du Nord, par ses relations scientifiques avec l'Égypte, la Syrie et la Grèce, par les nombreux spécimens d'écritures sémitiques qu'elle possède dans ses musées, par la quantité de matériaux réunis par ses missions, enfin par les traditions maintenues en France depuis le fondateur de l'épigraphie sémitique, l'abbé Barthélemy, était appelée à se charger de cette tâche. Le 26 avril 1867 fut nommée la première Commission du *Corpus* (1) : les travaux préparatoires durèrent quatorze ans et ce n'est qu'en 1881 que parut le premier fascicule de l'ouvrage si longtemps attendu. Ce long délai n'avait pas été inutile. D'après les premières prévisions de la Commission, le *Corpus* devait être complet en deux volumes : les richesses nouvelles acquises depuis 1867 prouvèrent bientôt que ces modestes proportions seraient de bien loin dépassées. En 1869, M. Halévy, envoyé par l'Institut dans le Yémen, rapportait près de cinq cents inscriptions à joindre aux cinquante inscriptions d'Arnaud et de ses autres précurseurs (2). En 1874, M. de Sainte-Marie, envoyé à Carthage, déterrait ces milliers d'ex-voto à la déesse Rabbat-Tanit, qui, malgré leur monotonie désespérante, finissent par racheter, à force de noms propres, le vide de leur contenu et ont permis de restituer le Panthéon des dieux phéniciens avec les noms de leurs adorateurs. Il y a quelques années, la presqu'île de Sinaï, explorée par M. Benedite, rendait trois mille de ces *graffiti* qui sont, pour la région nabatéenne, ce que les Rabbat-Tanit sont pour Carthage. Huber donnait au prix de son sang la stèle de Teima, le plus précieux monument de l'Arabie du Nord. En dehors du mouvement d'exploration qui avait son centre à l'Institut, le *Corpus* recevait le généreux apport des archéologues italiens en Sicile et en Sardaigne, de Charles Doughty dans l'Arabie du Nord; et les brillantes découvertes de la mission allemande à Zinjirli faisaient rentrer dans l'aire du *Corpus* des régions qu'il ne semblait pas devoir atteindre. Ainsi s'étendaient indéfiniment les dimensions du monument, qui sans doute n'atteindra jamais celles du *Corpus* grec, car les Sémites sont moins parleurs que les Grecs et leur œuvre plus ancienne a passé par plus d'ères de destruction, mais qui est peut-être un instrument de recherche et de résurrection plus puissant; car au lieu d'embrasser un seul monde, comme le *Corpus* de Bœckh, il s'étend à cinq ou six mondes, à la fois différents les uns des autres et étroitement solidaires.

Pendant vingt-cinq ans, M. Renan fut l'inspirateur du *Corpus* et en centralisa les travaux. Bien qu'il ait eu d'éminents collaborateurs et que sa part spéciale soit surtout limitée à la Phénicie, son nom restera attaché au *Corpus* dont il conçut l'idée, dont il traça le plan et qu'il fit entrer dans la réalité. Vous connaissez les lignes du plan : elles sont grandes et simples. Le *Corpus* comprend tous les textes anciens de langue sémitique tracés en alphabet sémitique (ce qui écarte les inscriptions cunéiformes qui font l'objet d'un

1 Elle comprenait MM. de Saulcy, Mohl, de Longpérier, Renan, de Slane et Waddington. Il ne reste plus qu'un seul des six premiers qui furent à la peine.

2 Ce nombre a été triplé tout récemment par l'exploration de M. Glaser.

Corpus spécial (1). Ces textes sont classés d'après la langue, et pour chaque langue d'après la répartition géographique. Ils sont donnés en fac-similé, de façon que l'étudiant est mis aussi directement que possible en face du monument; puis en texte imprimé et en transcription hébraïque. Voilà pour la partie objective. Vient ensuite la partie subjective, c'est-à-dire l'exposition de ce que la science a fait ou peut faire de ces matériaux : elle comprend une bibliographie complète des travaux dont chaque texte a été l'objet ; une traduction ; un commentaire justifiant rapidement cette traduction, indiquant les points douteux et résumant d'une façon succincte les divergences des principales traductions antérieures ou des membres mêmes de la Commission. Ce commentaire, aussi sobre que possible, évite le double écueil de la dissertation scientifique et de la polémique. Quoique le *Corpus* prenne parti, puisqu'il donne une traduction, il reste objectif, autant que faire se peut, même sur le terrain mouvant de l'interprétation ; et comme il a mis l'étudiant en face des matériaux à interpréter, il le met en face du travail antérieur de la science dans sa diversité, sans créer une orthodoxie et sans imposer ses vues (2).

Le seul fait d'avoir conçu, organisé, rendu viable une œuvre telle que le *Corpus* suffit pour faire sentir combien est superficielle la critique qui fait de M. Renan un savant dilettante, trop grand seigneur pour s'occuper des détails et des menues besognes de l'érudition. La critique vulgaire ne comprend pas la réunion, dans un même esprit, de deux supériorités, et parce que M. Renan est avant tout un génie synthétique et philosophique, elle a cru devoir lui refuser les vertus de l'érudit amoureux du détail et qui sait que le détail seul, le menu fait, est la base de la science. Il est permis de dire que, bien au contraire, le génie synthétique est celui qui sent et comprend le mieux la valeur du détail, la nécessité de l'analyse microscopique, parce qu'il sait mieux que tout autre que nul détail n'est insignifiant, qu'il n'est pas un atome qu'il soit permis de négliger et qu'un débris de pierre, un trait de lettre à demi effacé, un lambeau de papyrus troué peuvent révéler le secret d'un ensemble. Aussi le cours d'épigraphie de M. Renan au Collège de France était-il une déception pour la foule qui accourait sur le bruit de sa renommée: je me souviens comme l'heure se passait à s'user les yeux sur tel jambage de lettre (était-ce un *daleth*, était-ce un *resch?*) des estampages nabatéens rapportés par Charles Doughty ? C'est dans ce cours que s'ébauchait le *Corpus*, et les auditeurs, bientôt plus clairsemés, qui venaient s'asseoir à la petite table de la salle IV, formaient ainsi le premier public et le premier critique du grand œuvre.

VI

MONSIEUR RENAN

Ces cinq grandes œuvres, l'*Histoire des langues sémitiques*, *Averroès*, les *Origines du Christianisme*, l'*Histoire du peuple d'Israël* et la direction du *Corpus* sont loin d'épuiser l'œuvre de M. Renan comme orientaliste. Vous avez encore dans la mémoire tant d'œuvres qui auraient suffi à l'ambition ou à l'illustration de beaucoup d'autres : dans l'exégèse, ces belles traductions des chefs-d'œuvre littéraires de l'Ancien Testament, le *Livre de Job* (1858), le *Cantique des Cantiques* (1860), l'*Ecclésiaste* (1881) ; dans la mythologie, son commentaire des *Fragments de Sanchoniathon;* dans l'épigraphie, son monumental compte rendu de la *Mission en Phénicie*, sorte de propylées du *Corpus* (1864); dans l'histoire littéraire de la France, le volume consacré aux rabbins français du XIVe siècle, travail rédigé sur les notes de notre savant confrère d'Oxford, M. Neubauer, et qui est bien le travail le plus aride et le plus ingrat sur lequel se soit jamais courbé grand écrivain. Mais M. Renan était trop grand écrivain pour n'être pas au-dessus des préjugés littéraires, et son intuition d'historien lui avait fait comprendre ce que contenait de lumière sur notre passé cette littérature hérissée, enfermée en apparence dans l'enceinte du Ghetto et pénétrée pourtant du même souffle que la littérature nationale. Quoique moins personnelle que ses autres œuvres, elle lui était chère autant que d'autres plus brillantes, parce qu'il la savait utile et que sans lui elle n'aurait jamais vu le jour, et aussi par sympathie d'orientaliste et par un généreux instinct de réparation pour des générations qui n'avaient jamais vu le jour de la justice. Les derniers mois de sa vie se consumèrent sur les épreuves de la deuxième partie des Rabbins français. Ajoutez à cela tant d'articles dans la *Revue des Deux Mondes*, les *Débats*, le *Journal des Savants*, sur les sujets les plus divers de l'érudition orientale et dont une partie seulement a été recueillie en volume. Ajoutez enfin l'œuvre qui,

(1) Ou plutôt de plusieurs *Corpus* : le plus important est celui du British Museum.

(2) Le *Corpus* a été attaqué de trois côtés à la fois, chaque partie étant indépendante. De la première partie, consacrée aux inscriptions phéniciennes, a paru un volume complet et le premier fascicule d'un second volume, comprenant 905 inscriptions (de Phénicie, de Chypre, d'Égypte, de Grèce, de Malte, de Sicile, de Cossyre, de Sardaigne, de Corse, d'Italie, de Marseille, de Carthage). Le progrès de l'exploration est si actif que le fascicule qui contient les inscriptions d'Égypte, à peine publié, était arriéré par la découverte d'une trentaine de *graffiti* phéniciens dans le temple d'Abydos. De la partie araméenne dirigée par M. de Vogüé ont paru deux fascicules (348 inscriptions d'Assyrie et de Chaldée, d'Asie Mineure, d'Adarbaijan, de Grèce, d'Arabie, d'Égypte, de Pétra). De la partie himyarite dirigée par M. Derenbourg ont paru deux fascicules contenant 157 inscriptions.

comme membres de la Société asiatique, nous touche du plus près, la belle série de ses rapports sur le progrès de nos études de 1868 à 1882. C'était dans la plus cruelle période de notre histoire qu'il prenait en main la plume comme historiographe de notre Société. La catastrophe de 1870 l'avait frappé au cœur d'un double coup, car il était de ceux qui rêvaient une Europe éclairée de concert par une France et une Allemagne amies, joignant dans une œuvre suprême de progrès leurs dons divers et leurs génies qui se complètent. Était-ce encore le temps de parler épigraphie et de discuter sur des suffixes dans les ruines de Byzance en flammes? M. Renan fut dans ces années sinistres la conscience de la Société; il eut pour nous et pour la science la foi qui sauve et qui régénère. Il fit passer en tous sa conviction ancienne, bien antérieure à nos désastres et qui les avait prévus, que la déchéance de la France tenait avant tout à la décadence de la haute culture et à un engourdissement d'intelligence. Pendant quinze années, il sonna ici le *sursum corda* de la science, et quand il remit sa charge à des mains plus faibles, l'œuvre réparatrice était accomplie, la continuité de la tradition assurée, et des progrès considérables, accomplis autour de nous et ici même, permettaient d'envisager avec plus de sécurité, bien qu'il ne soit pas encore tout ce que demande l'honneur intellectuel du pays, l'avenir de la science. Vous vous rappelez avec quelle impatience, chaque année, nous attendions ces adresses annuelles, d'une telle variété de tons, éloquentes et familières, élevées et souriantes, encourageantes pour toutes les bonnes volontés, accueillantes aux nouveaux venus, n'ayant de duretés pour aucun, pas même pour les prétentions mal justifiées, car il les punissait en les ignorant. « On ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime », a-t-il dit, et c'est là le secret de son charme.

Je n'ai rien dit, et vous comprenez déjà pourquoi, de ce scepticisme dont l'opinion populaire fait un des traits de M. Renan. C'est que ce scepticisme n'existe qu'à la surface; il n'existe pas sur les questions qui font la dignité et le prix de la vie.

Un homme d'un grand talent, mais d'un talent différent, et que l'Académie a choisi pour lui succéder, disait jadis de M. Renan : « Renan pense comme un homme, sent comme une femme, agit comme un enfant. » Agissait-il en enfant, le pauvre petit Breton qui un jour s'enfuit effrayé de Saint-Sulpice parce qu'il s'était pris à douter des leçons de ses maîtres? C'était peut-être un enfantillage que de renoncer à l'avenir splendide qui l'attendait dans la voie où il était engagé, et d'affronter la misère, sans ressources, sans avenir, soutenu par la seule impossibilité de vivre pour autre chose qu'une conviction. Ceux qui pensent que le premier signe de l'homme est la sincérité avec le monde et avec lui-même penseront que ce jour-là il fut deux fois homme. Était-ce agir en enfant que de se laisser expulser de cette chaire du Collège de France qui avait été l'objet suprême de son ambition, plutôt que de voiler d'un mot politique ou même d'un silence discret dont le pouvoir lui eût su gré, la foi directrice de sa conscience de savant? La lettre adressée aux professeurs du Collège de France, à propos de la suspension de son cours, est la revendication la plus éloquente et la plus virile des droits de la pensée humaine que la littérature française ait produite depuis les *Provinciales*. Très indulgent pour les hommes et convaincu que parmi les choses pour lesquelles ils se torturent, il en est peu qui vaillent la peine, il en est une sur laquelle il fut inflexible : car si l'on cherche quel fut le mobile continu de sa vie active, on trouvera la notion la plus abstraite du devoir. Cet homme qui, des vertus de Saint-Sulpice, semblait priser la politesse par-dessus toute autre, qui semblait toujours chercher la parole la plus douce au cœur de son interlocuteur, quel qu'il fût, et portait souvent les caresses de l'amabilité à un point où elle prenait presque, pour ceux qui le connaissaient mal, les allures de l'ironie, cet homme si indifférent et si pliant en apparence, aussitôt qu'on voulait lui arracher une parole ou un acte touchant aux choses intimes de la conscience, devenait une barre de fer.

Les partis ne l'ont pas aimé, il voyait trop loin devant lui et trop large autour de lui : les partis n'aiment que les hommes qui portent des œillères et ont remis une part de leur conscience aux mains de leur chef. On n'était jamais sûr de lui, il s'échappait aussitôt qu'on croyait le tenir; il n'était ni républicain ni royaliste, ni clérical, ni anticlérical, ni pour Caliban, ni contre Caliban : il voulait une France où l'esprit fût libre et qui, au lieu de prodiguer en des vendettas de sectaires ou des utopies fatales les puissances infinies de dévouement et de foi dont elle abonde encore, les consacrât à réaliser devant le monde l'idéal national et humain qu'elle a entrevu confusément et qu'elle a abandonné aux mains des inconscients. Il ne craignait pas de se contredire, sentant bien que dans cette anarchie de la politique contemporaine, c'étaient les choses et les partis qui se contredisaient eux-mêmes, et non pas lui qui suivait dans la tempête cette unique, frêle, inextinguible lumière de la conscience.

Ainsi son prétendu scepticisme ne s'est jamais joué de la morale : il ne porte que sur le produit de la pensée humaine, cette pensée dont il était si fier, dont il connaissait et glorifiait toute la puissance, mais dont il savait mieux que tout autre, puisqu'il pensait davantage, la disproportion à l'infini présent, passé et futur : « Des voiles impénétrables, dit-il, nous dérobent le secret de ce monde étrange dont la réalité à la fois s'impose à nous et nous ac-

cable; la philosophie et la science poursuivront à jamais, sans jamais l'atteindre, la formule de ce Protée qu'aucune raison ne limite, qu'aucun langage n'exprime. Mais il est une base indubitable que nul scepticisme n'ébranlera et où l'homme trouvera, jusqu'à la fin des jours, le point fixe de ses incertitudes : le bien, c'est le bien; le mal, c'est le mal. Pour haïr l'un et pour aimer l'autre, aucun système n'est nécessaire, et c'est en ce sens que la foi et l'amour, en apparence sans lien avec l'intelligence, sont le vrai fondement de la certitude morale et l'unique moyen qu'a l'homme de comprendre quelque chose au problème de son origine et de sa destinée (1). » Ainsi son point de départ, c'est le point d'arrivée de Kant; mais cet impératif catégorique sur lequel Kant reconstruit sa métaphysique, ce n'est pas à force d'analyse et de dialectique qu'il l'a péniblement conquis : il l'a trouvé à la base de sa vie, dans les instincts héréditaires, fortifiés par la discipline religieuse de sa jeunesse, dans l'impossibilité de vouloir autre chose que le bien. On voit par là combien peu l'ont compris les philosophicules du dilettantisme qui prétendent relever de lui et qui, abritant leur incapacité morale derrière des formules mal comprises et détachées de tout un système de vie, ne voient dans le monde qu'une proie pour les voluptés de leur intelligence et les délicatesses de leurs sens. Et quand d'autre part les néo-chrétiens se voilent la face devant le Renanisme, ils oublient qu'ils ne sont que les élèves incomplets de M. Renan, et que c'est de lui qu'ils ont appris la valeur et le droit du sentiment religieux : mais il est une autre chose qu'ils auraient dû apprendre de lui, c'est que la première condition d'une religion c'est la spontanéité, et sa première vertu, la charité.

Les faux jugements dont M. Renan fut l'objet tiennent au fait que, dans son œuvre, il a mis l'accent sur le vrai, et l'on a conclu de là que, pour lui, la pensée est le tout de la vie. On oublie dans quel milieu il s'est formé : un milieu où le sens moral était exquis et le sens scientifique imparfait. Il n'avait pas à découvrir le sens moral, c'était l'atmosphère même où il vivait : quand le sens scientifique s'ouvrit en lui et qu'il en vit le monde et l'histoire transfigurés, il en fut ébloui et son éblouissement dura sa vie entière. Il rêva de faire comprendre à la France cette révélation nouvelle; il fut l'apôtre de cet Évangile de vérité et de science qui, dans son cœur et sa pensée, ne porta jamais atteinte à ce qu'il y a de durablement divin dans les autres révélations. Par là il fut homme complet et mérita le dédain des dilettantes et des mystiques, les uns moralement morts, les autres scientifiquement atones.

(1) *Essais de morale et de critique.*

Aussi ce prétendu dilettante, cet indifférent que l'on s'imagine planant au-dessus de l'humanité dans le dédain transcendant de l'intelligence, ne se désintéressa jamais ni de l'humanité ni de la patrie. Son rêve intime fut toujours l'action. En 1869, effrayé de l'avenir de la France et des catastrophes intérieures et extérieures qu'il prévoyait, il était allé au peuple, et l'invasion trouva encore sur les murs des villages de Seine-et-Marne ses affiches électorales qui portaient : « Ni guerre, ni révolution. » Il échoua et sur le moment se consola en sage : mais plus tard, nous disait la noble confidente de ses pensées de chaque heure, le jour où une Chambre affolée lâcha la bride au destin, il pleura amèrement son échec : « On m'aurait arraché en pièces de la tribune, mais on n'aurait pas déclaré la guerre sans que j'eusse dit la vérité tout entière. » Aurait-il sauvé à force d'éloquence ceux qui conspiraient avec Jupiter pour se perdre? Peut-être se faisait-il illusion sur la puissance de la raison : mais des paroles comme celles qu'il eût sans doute trouvées dans son génie et son cœur de Français sont de celles que la tempête peut couvrir un instant, mais qui lui survivent et par-dessus le présent perdu préparent l'avenir. Dès le lendemain du désastre, il se remit plus activement que jamais à cet apostolat de la science libératrice qui avait été la pensée de toute sa vie. Son livre sur la réforme intellectuelle, écrit en 1871, ses discours à l'Académie française, toute sa direction du Collège de France, ses rapports à la Société asiatique sont autant d'actes de foi. Souvent pessimiste sur l'avenir, comme le passager sur une mer démontée, il voyait pourtant le port à l'horizon et sentait trop bien les ressources infinies de notre France pour jamais désespérer tout à fait. Quant à ceux qui pensent que l'esprit scientifique et le haut esprit politique sont deux choses étrangères l'une à l'autre, qu'ils relisent à la lumière des derniers événements cette lettre prophétique à un ami d'Allemagne, écrite en 1877 : jamais les prévisions de Némésis ne marchèrent d'un pas plus rapide vers l'accomplissement.

Quel est l'héritage que M. Renan laissera après lui? Comme savant, il a créé en France la critique religieuse et il a préparé à la science universelle cet incomparable outil de travail, le *Corpus*. Comme écrivain, il lègue à l'art universel un trésor de pages qui resteront, et de lui surtout est vrai ce que lui-même a dit de George Sand : « Il eut le talent divin de donner à tout des ailes, de faire de l'art avec l'idée qui, pour d'autres, restait brute et sans forme. » Comme philosophe, il laissera un ensemble d'idées qu'il ne s'est pas soucié de rassembler en un corps de doctrine, et qui pourtant forment un ensemble cohérent. Une chose est certaine au monde, le devoir; et une chose est visible dans la marche du

monde, telle que la science la révèle, c'est que le monde est en route vers une forme plus haute et plus parfaite de l'être. Le bonheur suprême pour l'homme qui passe, c'est de se rapprocher de ce Dieu à venir par la science et par l'action, par la science en le contemplant, par l'action en préparant l'avènement d'une humanité plus noble, mieux douée et plus proche de ce fantôme idéal.

Pour nous, tant que notre Société durera, elle gardera le souvenir et l'empreinte de ce grand et bon génie. Il restera notre guide demain comme il l'était hier, et si jamais la discorde s'introduisait parmi nous il suffirait de vous rappeler le bienveillant sourire qui pacifiait tout. Devant le public qui ne comprend pas très bien l'intérêt de nos recherches dans des passés si lointains et si morts, son nom protégera notre œuvre : on comprendra qu'elle ne peut pas être absolument frivole, puisque le plus large esprit de cette moitié du siècle a jugé qu'elle était utile, nécessaire et noble et s'y est associé de toute son âme, et ce sera, dans nos annales, notre plus beau titre d'honneur qu'Ernest Renan nous ait donné vingt-cinq ans de notre existence.

JAMES DARMESTETER.

LES FASTES DE LA FLOTTE RUSSE

I. — Le « grand-père » de la flotte russe. — Pierre le Grand et la Baltique.

I. — LE « GRAND-PÈRE » DE LA FLOTTE RUSSE

Pierre le Grand fut, à la lettre, le créateur de la flotte russe. Il le fut par le cerveau et par la main.

Il y avait eu, au xe siècle, au temps légendaire des Oleg, des Igor, des Sviatoslaf, des flottilles russes qui descendaient le Dniéper, traversaient la mer Noire, allaient donner l'assaut à Constantinople. Mais ces princes *russes* étaient plutôt des Normands-Scandinaves que des Slaves : leurs navires, leurs exploits sont identiques à ceux des *vikings*, des fameux « rois de mer » qui, vers le même temps, infestaient les côtes de la Gaule franque et de la Grande-Bretagne. Il faut de la bonne volonté pour voir dans les *monoxyles* de ces pirates, dont chacun était monté par quarante hommes, les ancêtres de *l'Empereur-Nicolas Ier* ou de *l'Amiral-Nakhimof*.

Du XIIe au XVIIe siècle, pendant cinq ou six cents ans, cet embryon de flotte avait disparu. La « Moscovie » des premiers Romanof n'avait même pas de mer à elle : la Baltique appartenait aux Suédois, aux Polonais, aux Allemands; la mer Noire, aux Tatars et aux Turcs; la Caspienne aux Persans. A la rigueur il restait aux « Moscovites » la mer Blanche, une mer fermée, sept mois de l'année, par les glaces. Dans leur unique port d'Arkhangel finirent par arriver des vaisseaux de commerce anglais, hollandais, français; mais en fait de marine russe on n'y voyait que des bateaux de pêche. Ajoutez-y les bateaux naviguant, à la rame, dans les cours d'eau et les lacs de l'empire. La Moscovie était dans l'Europe occidentale à peine plus connue que le royaume du Prêtre Jean.

Cependant, comme la révolution la plus inattendue est toujours annoncée par quelques indices, il faut noter que le père du grand tsar, Alexis Mikhaïlovitch, avait eu l'idée de se créer une flotte : il avait ordonné à ses voïévodes d'Astrakhan de construire deux vaisseaux à Diédinovo sur la Caspienne; mais, comme il se bornait, trônant dans son Kremlin, à expédier des oukazes, rien n'avait réussi : le pirate Stenko-Razine brûla le seul navire qui eût été construit, l'*Aigle*.

En 1687, Pierre avait quinze ans. Nominalement il partageait le trône avec son frère Ivan; effectivement, c'était sa sœur Sophie qui gouvernait avec son favori le prince Galitzyne; quant à Pierre, il vivait sous la tutelle de sa mère, Natalie Narychkine, plus intelligente que la plupart des femmes russes de ce temps, mais qui n'avait qu'un souci : garder son fils sous ses jupes. Il s'instruisait à peu près tout seul, au hasard des livres et des hommes, surtout dans la rue. Mais un instinct irrésistible, plus fort même chez lui que le sang et les nerfs d'une nature passionnée et violente, le portait à s'instruire et, dans ce pays ennemi des nouveautés, à chercher le nouveau.

Cette année-là, un ambassadeur envoyé en France par sa sœur, Jacob Dolgorouki, sur le point de se mettre en route, raconta au jeune prince qu'il avait possédé autrefois un astrolabe, mais qu'on le lui avait égaré. — « Qu'est-ce que cela, un astrolabe? demanda Pierre. — C'est un instrument avec lequel on peut mesurer la distance du point où l'on est à un autre lieu, sans avoir besoin d'aller à ce lieu. — Puisque tu vas en France, achète-moi cet instrument. »

Dolgorouki partit, revint, apporta l'astrolabe. Bien, mais comment en faire usage? On s'adressa au médecin de la cour; c'était un Allemand : il devait tout savoir. L'Allemand avoua son ignorance, mais indiqua un Hollandais, nommé Franz Timmermann. Celui-ci arriva, professa, démontra. « Mais, dit-il, pour comprendre, il faut savoir l'arithmétique et la géométrie.» Pierre apprit l'arithmétique et la géométrie. De plus, il ne voulut plus se séparer de Timmermann, l'emmena partout avec lui, ne cessant de le questionner : « Qu'est-ce que ceci? Pourquoi? » etc. (1).

(1) Soloviof, *Istoria Rossii*, t. XIV, p. 107, d'après une espèce d'autobiographie de Pierre lui même, laquelle se trouve aux Archives de Moscou, dans les liasses « Cabinet de Pierre le Grand ».

Un jour le professeur improvisé et l'impérial élève, en rôdant par la villa d'Ismaïlovo, où Pierre habitait avec sa mère, parvinrent à un hangar, qui servait de « débarras » pour toutes sortes d'objets hors d'usage. On l'ouvrit, et l'on y trouva une espèce de bateau. Il ne ressemblait en rien à ceux qu'avait déjà vus l'enfant sur la Moskova, tous massifs, carrés par les bouts, ne marchant qu'à la perche ou à la rame. Il avait sans doute été construit à l'époque où le tsar Alexis essayait de se faire une flotte : c'était tout ce qui restait de celle-ci.

— « Qu'est-ce que ce bateau ? demanda Pierre. — Ce n'est pas un bateau : c'est un canot anglais. — A quoi est-ce que cela sert ? — A faire le service entre les grands vaisseaux et le rivage. — En quoi est-il meilleur que les nôtres ? — Il va à la voile, et peut marcher non seulement avec le vent, mais contre le vent. — Contre le vent ? C'est impossible ! Mais il faut essayer. Connais-tu quelqu'un qui pourrait mettre ce canot en état et m'apprendre à le manœuvrer ? — Oui : c'est un Hollandais, Carsten Brandt. — Qu'on aille le quérir tout de suite ! »

Brandt était un de ces Hollandais qui, sous le tsar Alexis, avait été employé à essayer de construire les vaisseaux sur la Caspienne. Il arriva, boucha les trous du canot à moitié pourri, ajouta un gouvernail, un mât, des voiles, et, sur la petite rivière Yaouza (affluent de la Moskova, et qui s'y jette à Moscou), montra au jeune prince comment on pouvait naviguer « même contre le vent ». Pierre aussitôt de sauter au gouvernail. Malgré l'habileté instinctive du jeune pilote, le canot donnait de la proue tantôt sur une rive de la Yaouza, tantôt sur l'autre. Pierre s'en impatienta : « A quoi cela tient-il ? — A ce que la rivière est étroite et tortueuse : il n'y a pas assez d'espace pour tirer des bordées. » Le tsar fit aussitôt transporter le canot — le « GRAND-PÈRE DE LA FLOTTE RUSSE » — d'Ismaïlovo sur l'étang de la Prociana. Cela marchait déjà beaucoup mieux, mais, à son gré, pas assez bien. « N'existe-t-il donc pas de plus grand lac ? — Le lac de Péréïaslavl, à 120 verstes d'ici. »

Oui, mais pour aller à 120 verstes, naviguer sur beaucoup d'eau, risquer de se noyer, il ne fallait pas compter sur la permission de la tsarine-mère. Pierre n'osait même pas la lui demander. Il trouva un biais : il dit à Natalie qu'il allait en pèlerinage à Troïtsa : ce qu'elle trouva tout naturel. Du fameux monastère, il se rabattit sur le lac. Quand il vit cette vaste étendue d'eau, dix verstes de long, où l'on pouvait tirer de si belles bordées sans se cogner contre le bord, il fut impossible de l'en arracher. Sa mère dut céder : Carsten Brandt et un autre Hollandais, le charpentier Kort, eurent l'autorisation de se rendre au lac de Péréïaslav et d'y construire des « vaisseaux ».

Tout le temps que Pierre pouvait dérober à sa mère, il courait le passer sur le lac. Et là il naviguait, charpentait, abattait des arbres, les convertissait en navires. Sa mère le rappela pour le marier à Eudoxie Lapoukhine, comptant qu'une jeune femme retiendrait à la maison ce grand gaillard de dix-neuf ans. En quoi elle se trompa : Pierre se laissa marier, regarda sa femme à peine, et de nouveau se sauva sur son lac. De là il écrivait à sa mère : « Ton fils, ton petit Pierre, qui est au travail, te demande ta bénédiction. Grâce à tes prières, tout va bien ici... Mais, je t'en prie, fais-moi envoyer des câbles de 700 toises. Le plus tôt possible. Alors, quand tout sera en ordre ici, je pourrai revenir. » Il disait cela pour hâter l'envoi de ses câbles ; mais, les câbles reçus, il resta.

II. — LA PREMIÈRE FLOTTE RUSSE

De l'étroite Yaouza à l'étang de la Prociana, de celui-ci au superbe lac de Péréïaslavl, Pierre et la marine russe que Pierre portait dans sa tête avaient accompli de belles étapes. Mais ses ambitions s'élargissaient avec les nappes d'eau. Ce qu'il lui fallait maintenant, c'était la vraie mer. Il n'en avait qu'une à son service : la mer Blanche et son port d'Arkhangel. Et à quelle énorme distance d'Ismaïlovo, de Moscou, de sa mère ! — A 1 200 verstes !

Natalie était dans la situation d'une poule qui a couvé un canard. D'où venait donc à son « petit Pierre » ce goût étrange pour l'eau, quand ses aïeux, les boïars Romanof de Moscou, avaient des inquiétudes rien qu'à passer sur les ponts de la Moskova ? C'est en pleurant qu'elle lui accorda la permission demandée. Et encore à la condition expresse qu'il n'irait pas lui-même sur la mer et se bornerait à regarder comme on construit les vaisseaux. Pierre promit et partit. On pense bien que, quand il la vit, la vaste mer, toutes les promesses furent oubliées. Oubliées aussi la famille, l'épouse, les villas toutes terriennes des Romanof. Rien de touchant comme les appels désespérés que Natalie, du fond de la Moscovie, adresse à son fils : « Ma lumière, ma joie, je suis triste de ce que toi, ma lumière, je ne te vois plus jamais. Je t'ai écrit, je t'ai espéré, ma joie, je t'ai attendu. Et toi, ma lumière, tu m'as affligée en ne répondant rien à ce sujet. Je t'en supplie, ma lumière, aie pitié de ta mère ; reviens à nous, ma joie, le plus tôt possible. Ne tarde pas, ma lumière !... »

Et cela continue longtemps ainsi comme une plaintive cantilène, douce et monotone. Natalie termine en disant : « Que la miséricorde de Dieu soit sur toi ; je te confie à notre commune protectrice, la très sainte Mère de Dieu ; qu'elle te conserve, ô toi, notre espérance ! »

Et que lui répond Pierre ? « Aujourd'hui, je ne peux pas t'écrire en détail, car j'attends les vaisseaux (de

Hollande. Quand seront-ils ici? Personne ne le sait, mais on les espère pour bientôt; quand ils seront ici et que j'aurai acheté ce dont j'ai besoin, je reviendrai, en voyageant nuit et jour. Mais fais-moi la grâce de me répondre sur ceci : pourquoi t'affliger à mon sujet? Ne m'as-tu pas écrit que tu me plaçais sous la houlette de la Mère de Dieu ; puisque j'ai un tel pasteur, pourquoi t'inquiéter? Par son intercession, Dieu conserve non pas moi seulement, mais l'univers entier. Sur ce, daigne me bénir. Ton fils indigne, PÉTROUCHKA. »

A Arkhangel, il établissait un carénage, mettait des vaisseaux en chantier, en commandait un en Hollande. Le dimanche il assistait à la messe, chantait au lutrin, se liait avec l'archevêque Athanase, un vieux loup de mer, avec lequel il causait plus souvent navigation que théologie. Il fréquentait les marchands étrangers et les capitaines de leurs navires, dînait et soupait familièrement chez eux. L'approche de l'hiver le ramena au giron maternel ; mais dès le printemps de 1694, sa mère étant morte, il repartit pour Arkhangel.

Il y acheva les deux vaisseaux qu'il avait commencés à la campagne précédente. Ce n'étaient guère que des yachts. Il baptisa le premier *le Saint-Pierre*, procéda au lancement, et, comme Natalie n'était plus là pour prêcher la prudence, il se lança avec lui sur la mer Blanche. Il y fut assailli par une tempête si effroyable que l'archevêque Athanase, qui était de la fête, crut devoir lui administrer les derniers sacrements. Un habile pilote, un Russe, Antoine Timoféef, le sauva en prenant le gouvernail et en poussant le navire dans une anse du rivage, près du monastère Pertominski. En mémoire de ce sauvetage, Pierre, de ses propres mains, fabriqua une croix d'une toise et demie de hauteur, et la planta sur le rivage. On y lisait cette inscription, en hollandais : « Cette croix a été faite par le *chkiper* 1 Pierre; an du Christ 1694. » Revenu à Arkhangel, il lança le second navire et le baptisa *le Saint-Paul*. Avec *le Santa Profeetie*, celui qu'il avait acheté en Hollande, cela lui faisait trois vaisseaux. Toute une escadre ! Aussitôt il créa l'état-major de sa marine naissante ; le prince Romodanovski fut nommé amiral; Boutourline, vice-amiral; l'Écossais Gordon, contre-amiral. C'était beaucoup d'officiers supérieurs pour trois navires, mais Pierre avait déjà devant les yeux la vision des grandes flottes de l'avenir. Pour lui-même, il se contenta du titre de *chkiper*.

En même temps, à Voronéje, sur la Voroneja, un affluent du Don, il créait également un chantier de carénage, commençait la flottille qui descendra un jour sur Azof, y installait le Hollandais Peter Bass comme maître de construction, Apraxine comme amiral. Il eut bientôt là 66 navires portant 2346 petits canons.

Bientôt il se rendit mieux compte des inconvénients de la mer Blanche. Tout son règne fut consacré à faire la conquête des trois autres mers : deux rudes campagnes contre les Turcs le rendirent maître d'Azof; ce n'était même pas la mer Noire, mais tout au plus l'ancien Palus Méotide ; — il lui fallut vingt-deux années de guerre pour arracher la Baltique aux Suédois et se donner une capitale, toute maritime, toujours exposée au retour offensif de la mer, sur la limite même de son empire ; — enfin, dans ses dernières années, il enleva, sur la Caspienne, Derbent aux Persans.

C'est entre la double expédition d'Azof (1695-1696) et la grande guerre du Nord (1700-1721), que se place son premier voyage en Occident. Ce fut un voyage à la fois de politique et d'instruction personnelle. Il le fit incognito, perdu dans la suite de ses « grands ambassadeurs tsariens », sous le nom de Pierre Mikhaïlof, *chkiper*. Tandis que ses ambassadeurs négociaient, lui, de sa main, travaillait sur les chantiers de Saardam. Sous le costume de compagnon hollandais, la hache ou la varlope à la main, il ne perdait point de vue le but suprême. Sa correspondance avec le patriarche Adrien est, à ce point de vue, bien curieuse (1). Adrien envoyait de Moscou sa bénédiction à « Monsieur Pierre Mikhaïlof », et celui-ci lui répondait : « Suivant la parole dite par Dieu à notre premier père Adam, je travaille : non par besoin, mais pour bien acquérir l'art de la mer, afin que, solidement instruit, nous puissions, après mon retour, être victorieux des ennemis du nom de Jésus-Christ et, par sa grâce, libérateur des chrétiens qui vivent là-bas sous leur joug; c'est ce que je poursuivrai jusqu'à mon dernier soupir. » S'il passa de Hollande en Angleterre, c'est parce que les Hollandais, dans la construction des vaisseaux, ne suivaient qu'une méthode empirique, tandis que les Anglais les construisaient par principes et par mathématiques. Une tempête l'assaillit durant la traversée; ses Russes étaient dans l'épouvante; pour les rassurer, il leur dit : « Avez-vous vu jamais vu un tsar de Russie se noyer dans la mer du Nord? »

Les leçons qu'il avait prises en Hollande et en Angleterre, les leçons plus rudes qu'il reçut des Suédois et sur terre et sur mer, ne furent point perdues. Sur terre, le vaincu de Narva devint le vainqueur de Poltava. Sur mer, sa flottille de la Baltique eut, en 1701, son premier succès; elle repoussa sept vaisseaux de guerre scandinaves : grâce aux bas-fonds de la Baltique, Pierre luttait contre ces colosses avec

1 Capitaine de navire marchand ou maître d'équipage d'un navire de guerre.

(1) *Archive russe*, 1878, 1er fasc.

des yachts, des prames, des chalands, des galères, montés par des mousquetaires et des piquiers. En 1703, il prit même deux navires aux Suédois : « Une victoire inouïe! » écrivait-il à Moscou. Successivement il leur enleva les places de la Néva et de la Baltique : Notebourg, qui devint Schlüsselbourg; l'îlot de Nienschantz, qui devint la forteresse de Pétersbourg; celui de Cronslott, qui devint Cronstadt; puis toutes les provinces maritimes entre la Finlande et la Prusse prussienne. Dès 1713, une flotte de deux cents vaisseaux russes, de tout rang, dont Apraxine était l'amiral et dans laquelle le tsar servait comme vice-amiral — car il s'était accordé de l'avancement, — sortait de la Néva, enlevait en Finlande Helsingfors et Abo. En 1714, Pierre battait la flotte suédoise à Hankül, prenait le contre-amiral Œrenscheld avec sa frégate et dix galères, occupait ensuite les îles d'Aland, menaçait Stockholm. En 1719, il portait la guerre en Suède, y brûlait deux villes et dix-neuf villages. En 1720, il recommençait, à la barbe de la flotte anglaise, accourue pour protéger la Suède. Ainsi la marine russe s'était accrue de telle sorte qu'elle était presque maîtresse de la Baltique et que la marine britannique échouait à la tâche d'y rétablir l'équilibre des forces.

Une capitale s'élevait sur la terre conquise, là où l'on n'avait jamais vu que des marais et les filets de pauvres pêcheurs finnois. Cronstadt en était le boulevard. Ce qu'était le pays en 1720, on le voit par les curieux mémoires d'un voyageur polonais, qui reçut de Pierre le meilleur accueil (1). Il décrit les canaux, les quais de granit qui protègent Pétersbourg contre les inondations, l'Amirauté, la forteresse Saint-Pierre-Saint-Paul, les palais, les jardins. « Si je vis trois ans, disait le tsar, j'aurai un jardin plus beau que celui du roi de France à Versailles. » On sait que Pierre, pour communiquer à tous ses sujets son ardeur pour la navigation, n'avait pas voulu de ponts sur la Néva : on venait à sa cour en bateau. Le Polonais ajoute :

Quand la frégate amirale sort en arborant un certain pavillon, toutes les autres doivent sortir, sous peine d'amende. Celle-là marche la première ; toutes la suivent, prenant soin de ne pas obstruer le passage. Sur ces frégates il y a ordinairement les sénateurs, les ministres et autres seigneurs, avec des musiques. Quand l'une passe au long de l'autre, sur chacune on boit des santés, on tire le canon. On est obligé de rester sur l'eau tant que la frégate amirale ne s'est pas amarrée au rivage.

Pétersbourg et Cronstadt étaient le centre d'une puissance navale déjà formidable. Le Polonais a entendu le tsar qui disait : « J'ai beaucoup de vaisseaux; mais je veux en diminuer le nombre; je n'en veux garder que 30, chacun à 100 canons, et 200 galères, chacune à 30 pièces. » De cette puissance il était fier, la montrant volontiers aux ennemis comme aux amis. Vers ce temps-là, il reçut un ambassadeur de Suède, le promena dans ses forteresses, ses arsenaux, sur ses vaisseaux, et lui dit :

— Ton maître est un étrange compagnon *chudy pacholek*. Pourquoi se ruine-t-il à payer des espions? Toi-même, tu peux voir ce qu'il y a chez moi. Mes ambassadeurs, quand ils vont chez vous, on leur bande les yeux dans vos forteresses. Moi, je montre franchement ce qu'il y a ici. Je n'ai honte ni de mes forteresses, ni de ma flotte.

Jusqu'alors Pierre s'était instruit des choses de la mer surtout auprès des Hollandais et des Anglais. Quand il fut brouillé avec ces derniers, il pensa qu'il y aurait mieux encore à emprunter chez nous. Avant de faire son voyage à Paris, il y entretenait, pour étudier notre organisation maritime, un certain Conon Zotof, qui, en 1733, deviendra contre-amiral. En 1717, il obtint d'envoyer en France vingt jeunes gentilshommes, qui devaient faire sur les vaisseaux du roi le service de gardes-marine. Citons les noms : Jérébtsof, Soumboulof, Miloslavski, Volkonski, Rimski-Korsakof, Iousoupof, Soltykof, Kikine, Nesvitzki, Gliébof, Kologrivof, Polianski, Mordvinof, Doubrovski, Poutilof, Méchtchérinof, Pouchkine, Bezobrazof, Bariatinski (1). — Relisons cette liste : nous y trouverons non seulement quelques-uns des plus grands noms de la noblesse et de l'histoire russes, mais plusieurs des grands hommes de mer de la période suivante.

L'œuvre de Pierre le Grand, pour la marine, n'est comparable à rien dans l'histoire. C'est une création colossale sortie tout armée du cerveau d'un seul homme. Ce sont les rêves d'enfance de Pierre, ce sont ses ardentes aspirations d'adolescent, ce sont les ambitions tenaces de sa maturité, c'est son initiative propre et personnelle, c'est son travail continu, de l'intelligence, du bras robuste, de la main calleuse, qui ont appelé à l'existence cette flotte formidable sortie du néant, ces forteresses jaillies de marécages. Il y a là un effort prodigieux de constance et de génie. Pierre ressemble aux héros des temps fabuleux qui d'un geste brisaient les montagnes, faisaient éclore sous leurs pas des métropoles. Un Colbert n'a pas créé de rien les flottes de Louis XIV : avant lui notre pavillon avait dominé sur les mers. Pierre le Grand, lui, a créé de rien, ou de presque rien : c'est un vieux canot anglais, pourrissant dans

1. L'auteur anonyme de ces mémoires accompagnait Chamentowski, voïevode de Mazovie, ambassadeur extraordinaire du roi de Pologne à Pétersbourg. Ses mémoires ont été publiés (en russe) dans la *Rousskaïa Starina* de 1879, t. XXV de la collection.

1. *Société impériale d'histoire de Russie*, t. XXIV, p. 116-117.

un hangar qui fut le « grand-père » de la flotte russe ; c'est des amusements d'un enfant de quinze ans qu'une puissance navale est née. On conçoit que pour les marins russes de notre siècle Pierre soit resté « l'impérial héros-marin, le fondateur de la flotte », hors de comparaison avec les plus grands hommes de mer (1).

III. — ÉCLIPSE DE LA FLOTTE RUSSE

Après lui continue la lutte entre le parti des vieux Moscovites et celui de la Russie nouvelle, celui de la marche dans la voie tracée par le tsar-géant et celui du retour à l'ancienne vie nationale, à l'isolement sur les confins de l'Asie. Le programme de celui-ci, c'était : plus de culture occidentale, plus de diplomatie européenne, plus d'armée régulière, plus de marine ; Moscou capitale. Le programme de celui-là, c'était : maintien de la grandeur et de l'expansion russe à l'aide des organes de vie politique créés par Pierre le Grand, c'est-à-dire les écoles, la diplomatie, l'armée, la flotte ; Pétersbourg capitale. Un moment le premier parti l'emporta et, sous le fils de Pierre le Grand, le jeune Pierre II, la cour reprit possession de Moscou, la vieille cité, la ville sainte des tsars, des boïars et des patriarches. Puis, avec les impératrices qui succédèrent, Anna Ivanovna, Élisabeth, la cour revint à Pétersbourg, à la politique européenne, à l'idée de l'État moderne, aux ambitions maritimes. L'histoire de la marine russe se confond ainsi avec celle de la Russie ; et les destinées de celle-ci suivent les vicissitudes de celle-là.

Cependant, jusqu'à la tsarine Catherine II, la flotte n'a plus joué le grand rôle que lui avait assigné son fondateur. Dans cette période on ne peut guère citer que deux faits à son actif : sa coopération au siège de Dantzig pendant la guerre de la succession de Pologne ; sa coopération au siège de Kolberg pendant la guerre de Sept ans. Dans la première, elle eut quelques escarmouches contre le pavillon français ; dans la seconde elle faillit en venir aux mains avec la flotte anglaise.

A suivre.) ALFRED RAMBAUD.

EDDY ET PADDY (2)

Nouvelle.

II (*Suite*).

Le dernier dimanche avant Pâques, un fuchsia arborescent, qui était planté au fond du jardin, leur apprit par ses fleurs que le printemps était revenu. Cette bonne nouvelle les émut. Paddy fit halte devant l'arbre, et toucha légèrement les fleurs naissantes, comme pour les caresser, sans leur faire mal. Puis, avec une timidité, mais avec une solennité aussi, et un enthousiasme contenu, il dit : « Louons Dieu, Eddy ! »

Elle ne répondit point. Elle restait devant lui modeste et les yeux baissés, comme une servante devant un prêtre. Elle semblait comprendre que c'est l'homme, non la femme, qui doit exercer le culte.

Alors, d'une voix chaude et pourtant étrangement aiguë, mais voilée, il chanta :

O nostre Dieu et Seigneur amiable,
Combien ton nom est grand et admirable
Par tout ce val terrestre spacieux
Que ta puissance esleve sur les cieulx.

En tout se veoit ta grand'vertu parfaicte
Jusqu'à la bouche aux enfants qu'on alaicte,
Et rends par là confus et abbatu
Ton ennemy qui nie ta vertu.

Ils firent quelques pas en silence. Tout à coup Eddy murmura d'une voix craintive, comme si elle avait peur de la haute pensée qu'elle exprimait : « Quand on pense, Paddy, que la vie n'est peut-être qu'un rêve ! » Il hocha la tête. « Peut-être », répondit-il.

Mais ayant réfléchi un instant, il reprit : « Qu'entendez-vous par là, Eddy ? » Et il cassa une petite branche. Elle fit, sans répondre, un geste vague, et longtemps après, elle répéta : « Un rêve... » Ils allèrent s'asseoir sur le banc.

Les arbres, dont les pousses trop jeunes n'offraient point de prise aux souffles, ne remuaient point. Les rameaux encore secs bruissaient imperceptiblement. Le fuchsia seul se balançait et ployait déjà sous le poids de ses tendres fleurs en grappes. Les deux enfants le contemplaient, et sans comprendre eux-mêmes s'il y avait un sens caché dans les paroles qu'ils avaient prononcées au hasard, ils étaient pris d'une grande tristesse, à la pensée que ce fuchsia et toutes les autres choses de la nature n'avaient peut-être aucune réalité, n'étaient qu'un rêve.

Mais à l'improviste Paddy fut suffoqué par une violente joie. Il eut un indomptable besoin de crier ou de chanter. Il crut naïvement que c'était un nouvel accès d'enthousiasme religieux, et il attaqua un autre psaume :

O Seigneur Dieu, que tes œuvres divers
Sont merveilleux par le monde univers !
O que tu as tout fait par grand'sagesse !
Bref la terre est pleine de ta largesse...

Il se recueillit un instant. Il reprit, mais d'une voix si sourde, si étouffée, qu'elle semblait venir de très loin :

Quant à la grande et spacieuse mer,
On ne saurait ne nombrer ne nommer
Les animaux qui vont nageant illeques,
Moyens, petits et de bien grands avecques...

1) A. [illegible], capitaine de premier rang, *Étude sur l'amiral Nakhimof*, [illegible], *Archive russe* de 1868, p. 408.

2) Voir le numéro précédent, page 488.

Eddy, que les formes rudes de cette poésie ne déconcertaient point, prenait garde seulement à certains mots, « la grande, la spacieuse mer », et à la voix mystérieuse de Paddy ; et elle se rappelait l'autre voix mystérieuse qui lui avait ordonné naguère d'aller jusqu'au bout de la jetée regarder la mer infinie. Et, une seconde, Paddy reprit son rôle d'inconnu, d'hôte passager, d'étranger venu de la mer et qui s'en retournerait par la mer. Elle eut froid. Mais aussitôt, d'un geste moins réservé que de coutume, elle saisit la main de son ami, la pressa avec force, avec peur.

— Paddy, dit-elle, est-ce que vous songez quelquefois à la mort ?

— Très souvent, répondit-il avec simplicité : maman est morte.

Eddy songea qu'elle aussi, elle était orpheline, et se comprenant tous les deux, ils se sourirent.

Elle reprit, plus sombre :

— C'est une chose terrible, la mort.

— La mort de ceux que nous aimons, répliqua-t-il, parce qu'alors ils nous quittent et nous avons du chagrin ; mais la mort elle-même est aimable.

— Vous n'auriez pas peur de mourir, Paddy ?

— Non, dit-il sincèrement.

Elle se rasséréna sur-le-champ : « Ni moi », dit-elle.

Alors il sourit encore, et avec une adorable confiance il affirma : « Nous serons heureux éternellement. »

Ils se levèrent, et se tenant par la main, ils retournèrent vers la maison.

Ils y trouvèrent Dick Le Bouët, que Mme Glategny venait de retenir à dîner. Bien qu'il demeurât à peu de distance, Richard faisait peu de visites au cottage d'Almorah, il se déplaçait malaisément, et Paddy ni Eddy ne l'avaient revu encore depuis le jour de l'arrivée. Paddy, en y réfléchissant, se trouvait beaucoup plus intime dans la maison que ce petit cousin qu'on voyait de loin en loin et de qui on ne s'inquiétait guère ; quand même, et en dépit de cette familiarité passagère, Paddy n'était que l'hôte, l'étranger : « Quant à la grande et spacieuse mer... » murmura Eddy, et elle regarda Paddy, elle lui sourit comme afin de le consoler.

La soirée fut triste ; et puis, comme tous les dimanches, on dîna une heure plus tôt, sans appétit, l'après-dînée fut trop longue. Ils avaient hâte de monter et de s'enfermer séparément dans leurs chambres. Ils s'obstinèrent contre eux-mêmes. Eddy entra chez Paddy, elle y demeura longtemps, inutilement. Tous les menus services qu'elle lui rendit ne firent que leur marquer davantage à tous les deux qu'elle était comme une servante, et lui, le voyageur qui passe.

Le voyageur, depuis des semaines enchaîné à un foyer par le charme d'une enfant femme, sentit, dans les jours qui suivirent, ressusciter en lui l'esprit nomade. Le printemps, soudain magnifique, l'invitait à l'extérieur. Il se rappela que Jersey était une île. Il avait beaucoup navigué sur le yacht paternel, et il avait rencontré beaucoup d'îles par les mers, il avait tourné tout autour, il ne se les figurait point d'après le témoignage des livres, mais d'après la vue de ses yeux. Jusqu'alors, il n'avait pu croire que Jersey fût pareille aux autres : il y trouvait trop de sécurité, il n'avait pas le sentiment d'être assiégé par l'infini de toutes parts. Il connut soudain le mal des îles, le malaise d'être isolé.

Il n'avait point visité sa nouvelle patrie, il n'en connaissait rien que la petite capitale de Saint-Hélier, et il se rappelait qu'il avait débarqué un jour sur une rive déserte. Alors il se persuada qu'à l'exception de la ville, tout le reste de l'île était inconnu et inhabité. L'aventureux enfant conçut aussitôt le désir d'y faire des explorations, et d'emmener avec lui, comme guide indigène, comme sauvage compagnon, la gracieuse Eddy.

Ils avaient, à l'occasion de Pâques, trois semaines de vacances, et ils étaient entièrement libres : M. Higginson ne devait enlever son fils que pour les vacances d'été. Quant à Mme Collins et à Mme Glategny elles ne voyaient point d'inconvénient à laisser les deux enfants sortir seuls, même pour aller très loin, et elles n'étaient pas femmes à se fatiguer avec eux.

Trois semaines ! Cet espace de temps leur paraissait fabuleux. Ils auraient pu accomplir le tour du monde ! Ils se donnèrent des allures de flibustiers. Pour les plus modestes excursions, ils se réveillaient à des heures indues. Ils allaient réciproquement se secouer dans leur lit avec une rudesse toute garçonnière, et ils s'affublaient de costumes de montagnards écossais.

De ces promenades entreprises dans un esprit si furieusement romanesque, ils rapportaient des images qui n'avaient aucun rapport avec la réalité des objets. Ils avaient, comme tous les enfants, un pouvoir vraiment prodigieux de déformer les choses qu'ils voyaient. Paddy voulait que l'île fût déserte, inculte peut-être : il n'en démordait point même quand il parcourait les campagnes si apprêtées qui environnent Saint-Hélier. Les enfants, comme les artistes primitifs, conçoivent la nature avec des lignes simplifiées et des symétries excessives. Quand ils rencontrent des paysages disposés géométriquement, des allées nettes, des arbres qui se font pendant, ils ne s'étonnent point, ils n'y soupçonnent point l'œuvre des hommes.

Les gras pâturages normands où paissent de courtes vaches, rappelaient à ces fantaisistes observateurs les prairies de l'Amérique du Sud, que d'ailleurs Paddy lui-même ne connaissait point, sinon par

ouï-dire. Ils s'attendaient à voir surgir quelque Bas-de-Cuir silencieux au tournant de chacune des haies. Pouvaient-ils ne point songer aux forêts vierges, quand ils sondaient du regard ces haies monstrueuses faites d'un enchevêtrement d'épines, de chardons bleus et secs, de chardons blancs et velus, et ces lianes de lierre qui s'en détachent, courent perfidement sous les herbes, regrimpent aux troncs des arbres, les étreignent et les étouffent? Ils voyaient, derrière les grilles de parc, des palmiers éventails et des phénix en pleine terre, des camélias aux feuilles laquées : et ne prenant point garde que ces plantes, exilées de leur torride patrie, étaient rangées dans les jardins clos en guise d'ornement, sérieusement ils croyaient parfois s'être égarés jusqu'en des régions tropicales.

Ils se glissaient avec des précautions, par les chemins couverts. Ils étouffaient leurs pas. Ils ne rencontraient personne : l'île, à cette époque, n'est pas encore envahie par les touristes. Eddy regardait Paddy avec admiration et avec respect. Elle ne doutait point qu'il lui fût très supérieur en intelligence et en civilisation. Elle le considérait comme son maître, et volontiers elle se fût prosternée devant lui.

Leur parti pris d'explorateurs était de piquer toujours droit vers l'intérieur des terres. Ils n'étaient pas encore des marcheurs bien vaillants, et ils n'atteignaient jamais jusqu'à la rive opposée, de sorte que, ne connaissant point les limites de l'île, peu à peu ils s'accoutumaient à croire que l'île n'avait point de limites, et Paddy même recommençait à perdre la notion que Jersey fût une île. Et les images de la mer disparaissaient de leur imagination, la mer qui les entourait, la mer qui avait amené Paddy, qui un jour le remmènerait.

Ou bien pensaient-ils à la mer sans le dire, avaient-ils peur d'elle sourdement et la fuyaient-ils pour ne plus la voir? Mais la peur attire en même temps qu'elle repousse. Quand ce fut le dernier jour des vacances, ils ne résistèrent plus à leur tentation inavouée. Eddy osa parler la première. Elle insista pour conduire Paddy au château de Montorgueil.

Ils partirent de bon matin, aussitôt après déjeuner. Ils prirent le petit chemin de fer. Au départ, la voie est encaissée entre deux murailles de rochers taillés à pic. Elle longe ensuite la côte, mais on ne voit pas la mer constamment : au contraire on ne la voit que par intermittences et beaucoup moins souvent qu'on n'aurait cru; mais on sent le vide à droite de soi, et on entend la mer sans la voir. Même quand elle est calme, et elle était calme ce jour-là, elle fait un bruit qui ressemble au bruit confus des grandes cités. Elle a une voix, cette même voix qui naguère s'étant fait entendre à Eddy, l'avait attirée hors du cottage, vers la rive, vers le port.

Eddy ne se rappelait point ces choses à la lettre, mais elle en était imprégnée. Au lieu de s'asseoir toute droite, comme elle avait coutume, et de regarder en face d'elle à hauteur de ses yeux, elle se laissait plier par la mélancolie. Elle appuyait ses coudes sur ses genoux, et, pour soutenir sa tête lasse, elle encadrait son visage de ses longues mains. Vis-à-vis d'elle, sur l'autre banquette, Paddy, gonflé d'une comique importance, s'était étendu tout de son long. Il portait d'amples culottes, des bas de grosse laine aux plus excentriques dispositions, rabattus au-dessous du genou, un veston ballant ouvert sur un maillot de laine blanche, et une petite casquette posée en arrière de la tête, de façon à laisser échapper par devant une houppe de ses cheveux blonds.

En arrivant au village de Gorey, ils découvrirent bien la mer, mais la marée était basse, l'eau était loin, après des sables. Ils prirent garde plutôt à des soldats en tunique rouge, qui tiraient à la cible sur le rivage. Le château de Montorgueil, qui couronne le cap de sa martiale pyramide, ne leur fit pas non plus grande impression. Au lieu d'y monter ils eurent l'idée bizarre de suivre la route qui le tourne, et de s'en aller vers les autres grèves, par les rochers.

Ils découvrirent, dans un creux, une retraite d'où l'on n'avait pas la moindre vue, mais qui les charma : car c'était une de ces anfractuosités à peine abordables, où l'on est jeté lorsque l'on se sauve d'un naufrage. Ils s'y installèrent, et ils y prirent leur collation comme des naufragés en effet, qui viennent de recueillir des coquillages et des œufs d'oiseaux : leur collation était beaucoup plus luxueuse. Ensuite, Paddy tira de sa poche une petite pipe de bruyère : il avait adopté tous les usages du pays, et les garçons y fument leur pipe dès qu'ils sont capables de marcher seuls. Il bourra la sienne d'un tabac blond de Virginie, très odorant. Eddy le regardait faire et ne disait rien. Elle admirait tout ce qui venait de lui, jusqu'à l'odeur de son tabac.

Ils se trouvaient si bien qu'ils demeurèrent là toute l'après-midi. Au reste, que pourraient faire des aventuriers, une fois qu'ils ont le gîte et la pâture? La mer montait, elle vint tourbillonner au-dessous d'eux dans une vasque de rochers gris, polis par le flot quotidien. Et les mouettes, qui tournoyaient au-dessus, répétaient symétriquement le mouvement circulaire des vagues.

Comme le jour baissait déjà (les jours n'étaient pas encore très longs), Eddy et Paddy s'avisèrent qu'il leur restait juste le temps de visiter le château. Non que leur curiosité s'éveillât, mais ils craignaient d'être grondés pour n'avoir pas tiré parti de leur promenade. Ils retournèrent donc sur leurs pas, escaladèrent la colline jusqu'à mi-hauteur et entrèrent par une porte de derrière qui était très basse. Ils suivi-

rent alors, entre deux murailles, le chemin qui monte en spirale jusqu'au sommet, tantôt pente douce, tantôt escalier aux larges marches. Ils faisaient cette ascension par acquit de conscience.

Quand ils parvinrent à la plate-forme, ils ne reconnurent pas le paysage. Le port, qu'à marée basse ils ne daignaient point apercevoir, s'était empli d'eau, et les barques, ce matin échouées comme des épaves, semblaient avoir ressuscité sous les caresses du flot, qui en même temps remodelait la plage, ce matin démesurée, indécise, sans contour : elle décrivait maintenant une courbe élégante et molle, elle se rétrécissait entre la mer unie et les collines boisées.

Mais ils détournèrent les yeux de ce gracieux tableau, et ils regardèrent vers l'horizon, fascinés par « la grande et gracieuse mer », par la gloire du soleil couchant. Ils étaient seuls sur la plate-forme, ils étaient accotés et appuyés l'un contre l'autre, et ils regardaient.

Et Paddy songeait aux courses lointaines, Eddy luttait contre une idée importune qu'elle n'arrivait pas à chasser; elle craignait d'être grondée par sa mère, si elle négligeait d'entrer chez les Le Bouët qui demeuraient là tout près, elle craignait encore davantage que Paddy ne lui en voulût si elle faisait cette politesse à ses cousins.

— Paddy, lui dit-elle enfin, et d'une voix de prière plutôt que d'interrogation, ne serait-il pas convenable d'aller souhaiter le bonjour aux Le Bouët?

— Oui, répondit-il d'un air détaché. Cela est convenable. Allez.

Elle tressaillit. « Oh! fit-elle, est-ce que vous ne viendrez pas avec moi? »

Il répondit: « Non », simplement, et avec la même indifférence. Il n'y mettait aucune mauvaise intention, cela lui paraissait plus naturel.

Alors, elle ne répliqua point. Elle s'écarta de lui à pas lents. Elle s'en alla, par un sentier à flanc de coteau, vers la maison : une lumière venait d'apparaître à l'une des fenêtres, bien que le crépuscule fût encore rose, mais les vitres étaient bien moins vivement éclairées par la lampe que par les reflets du soleil couchant.

Paddy n'avait pas tourné la tête. A peine s'il avait remarqué le départ de son amie ; déjà même il n'y songeait plus. Il appartenait à la mer infinie. Obstinément il la contemplait. Il se rappelait qu'elle l'avait amené ici, qu'elle le remmènerait, qu'il était un voyageur et un étranger. Et de hautes idées mélancoliques lui venaient, des idées peu précises, inexprimables, surtout en son langage d'enfant. Il était recueilli et enthousiasmé, comme aux heures où le dimanche il disait des prières et chantait des psaumes.

Aiguillonnée par la fraîcheur, un peu effrayée par la solitude, Eddy se hâtait vers la maison. Elle s'y sentit bien, quand elle eut refermé la porte sur elle. Mais le père et la mère de Dick étaient tous les deux absents. Il se trouvait seul à la maison, et comme il était fort timide, l'entretien ne fut guère animé. Voici que tout d'un coup Eddy songea en elle-même à Paddy qui était seul sur la plate-forme du château, à Paddy qui était seul dans le crépuscule, et face à face avec la mer infinie. Elle se leva, elle prit congé en toute hâte. Elle ne craignait plus d'affronter la solitude et le soir, elle partit pleine de courage et de résolution, comme pour une extraordinaire aventure.

Il lui sembla qu'elle triomphait, quand elle retrouva Paddy qui n'avait point bougé de place. Elle le tira par le bras, comme pour le ressaisir d'une secousse.

Il la regarda sans la connaître, comme dans la stupeur farouche du réveil. Mais un grand souffle de joie les enleva, et ils coururent d'un trait jusqu'au bas de la colline, en bondissant, en poussant des cris.

Ils étaient ivres de grand air. A dîner, eux toujours si sages, ils étourdirent de leurs bavardages Mme Collins et Mme Glategny. Après dîner, ils s'échappèrent encore dans le jardin, où ils ravivèrent leur ivresse. Les deux bonnes dames, qui ne les reconnaissaient plus, durent user de leur autorité pour les faire monter dans leurs chambres ; et ils dormirent avec des détentes, avec des gestes brusques, en faisant des rêves de jeux violents, de courses et de luttes.

Tel fut le dernier jour des vacances. Il fallut bien reprendre, le lendemain matin, le train accoutumé de la vie. Mais c'était une saison nouvelle : il y eut des variantes.

Un soir, à quelque temps de là, Eddy et Paddy, revenant ensemble, rencontrèrent un grand garçon, et un autre plus loin, puis un autre encore, et deux ou trois autres en groupe, qui portaient, en guise de châles sur leurs épaules, des serviettes de toilette, bariolées de raies multicolores.

— Comme cela est laid et ridicule ! s'écria Paddy, toujours un peu tranchant.

Il ajouta, avec une vive curiosité : « Que font-ils de ces ridicules serviettes ? »

Eddy se mit à rire. « Vous ne devinez pas, dit-elle, qu'ils vont aux bains ? »

Elle lui enseigna que les hommes se baignent à la Colette, de l'autre côté du fort Régent, dans les rochers. Paddy, fort attaché à suivre la mode, rêvait déjà de se promener, comme ces garçons qu'il avait jugés si ridicules, avec une serviette étalée sur le dos. Il projetait même de se faire remarquer parmi les autres, par des rayures plus compliquées et par des couleurs plus voyantes.

Il déclara que, dès le lendemain, au lieu de rentrer directement à la maison, il irait se baigner à la Colette.

— Alors, lui dit Eddy très froissée, vous ne rentrerez plus avec moi, vous me laisserez rentrer seule?

— Non, dit-il : ce n'est pas un si long détour, vous viendrez avec moi, et vous m'attendrez au bord de l'eau.

Il renouvela cette déclaration à dîner, avec une arrogance qui ne lui était pas habituelle. Mme Collins poussa les hauts cris : Se baigner seul, sans surveillance ? Que dirait papa ? Vous croyez-vous déjà un grand garçon ? Néanmoins il fut décidé que l'on allait réfléchir et organiser quelque chose, pour que les deux enfants se pussent baigner sans péril.

Les réflexions et les préparatifs prirent plus d'une semaine. Les personnes très simples se font des monstres de tout, et ne manquent jamais de tout compliquer. Au lieu d'emmener Eddy et Paddy se baigner sur la grande plage, devant l'esplanade, où il y a des cabines roulantes, Mme Glategny et Mme Collins imaginèrent de se transporter avec eux, par le petit chemin de fer, jusqu'à Saint-Aubin, et d'aller chercher un abri désert dans les rochers qui sont tout au bout de la baie.

C'est donc après huit jours seulement que Paddy put réaliser son rêve, et sortir, comme les grands garçons qu'il avait rencontrés, avec une serviette en guise de châle, plus bariolée qu'un drapeau. Il faut croire que ces huit jours d'attente lui avaient donné sur les nerfs, ou que l'esprit d'effarement des deux bonnes dames l'avait gagné. Car la veille au soir il eut grand'peine à s'endormir, et en vérité cet événement banal ne valait point une insomnie. Au bout d'une heure, il dormait à poings fermés, mais il avait la fièvre et le cauchemar, et il fut réveillé tout d'un coup au milieu de la nuit par sa propre voix qui criait : « Qu'ils sont beaux, les pieds de ces hommes ! » Cette exclamation inattendue réveilla Eddy en sursaut, et elle vint, toute blanche, justement comme la première fois qu'il avait cité cette phrase des Écritures.

— Êtes-vous souffrant ? lui demanda-t-elle avec une expression d'effroi.

— Non, dit-il, je suis seulement un peu agité, mais n'en dites rien. Peut-être qu'on ne voudrait plus nous emmener à Saint-Aubin demain soir.

Eddy se garda bien de lui désobéir, et l'événement s'accomplit. Paddy s'était mis en route avec des airs de gravité, de sombre résolution. Ses nerfs ne s'apaisaient point, il avait des frissons. Dès que l'on eut fait choix d'un emplacement, Mme Collins et Mme Glategny s'empressèrent autour d'Eddy. Lui s'en alla plus loin, se dévêtit hâtivement, se jeta d'une pointe de rocher, à un endroit où l'eau devait être profonde, afin de montrer qu'il nageait bien. Il ne se souciait point des femmes et il ne regardait pas de ce côté ; il entendit seulement les petits cris qu'Eddy poussa quand elle entra dans l'eau.

Presque aussitôt, Mme Collins l'appela : « Paddy, revenez vite, en voilà assez pour un premier bain. » Il fut enchanté qu'on lui fournît un prétexte pour sortir de cette eau froide et mordante qui l'irritait encore plus, et sans répliquer il reprit ses vêtements, avec autant de hâte qu'il les avait quittés. Mais aussitôt sa fièvre tomba, une brusque joie l'envahit, une joie du corps, à laquelle tous les organes participaient. Il eut un sentiment de plénitude extraordinaire, en même temps que de sécurité. Il sut qu'il était fort et qu'il était beau. Et il se mit à marcher sur la route avec des allures triomphales, d'un pas relevé.

Quand il revint deux jours après, il regarda enfin le décor, que, dans son trouble de l'avant-veille, il n'avait même pas vu. C'était un repli de rocher, comme une grotte à ciel ouvert, d'où l'on n'apercevait ni la pleine mer ni la rive, et il se rappela la retraite de naufragés où il avait passé toute une journée avec son amie, derrière le château de Montorgueil. L'eau y était seulement plus calme et n'y tournoyait point, les mouettes n'y fréquentaient pas non plus, comme si elles n'aimaient point à décrire leurs circuits réguliers au-dessus d'un bassin trop paisible, où le tourbillonnement de l'eau ne s'harmonise pas au rythme circulaire de leur vol. La mer, cependant, bien qu'elle n'y pénétrât que brisée, sans force, avait si parfaitement poli le granit, que même des pieds nus, même des pieds d'enfants pouvaient s'y appuyer sans crainte ; et loin des dangers, des fracas, loin de tout regard indiscret, cette vasque était vraiment l'asile providentiel de l'enfance fragile et de l'innocence nue.

Bientôt, Mme Glategny et Mme Collins se lassèrent d'accompagner Eddy et Paddy tous les jours, et leur permirent de faire seuls cette promenade quotidienne. Seuls ensemble, ils passèrent dans cet asile, qu'ils croyaient inaccessible, les dernières heures des chaudes journées. Et c'était toujours un plaisir, mais le plaisir était devenu habituel, et ils n'y attachaient pas désormais plus d'importance qu'à leur baiser distrait de tous les matins et de tous les soirs.

Mais un jour Paddy eut un grand désappointement et une grande colère. Comme il se présentait le premier à l'issue du long corridor de rochers, qu'il croyait être seul à connaître et à fréquenter avec Eddy, il vit que cette retraite intime était envahie. Toute une pension y prenait ses ébats. Il se retourna, le sang aux joues. « Venez », dit-il à Eddy en la saisissant par la main, et ils n'y revinrent plus jamais.

Hélas ! le désastre était beaucoup plus grand qu'ils n'avaient imaginé d'abord, leurs yeux s'ouvrirent enfin : ce n'était pas seulement leur vasque secrète et leur grotte qui était envahie, violée : c'était tout leur domaine, toute leur île déserte, réservée jusqu'alors à leurs aventures et à leurs explorations. Des voyageurs

de France et d'Angleterre y débarquaient par tous les bateaux, leurs voitures creusaient des ornières dans les routes, et les cochers qui les conduisaient par bandes soufflaient dans de longues trompes de cuivre, qui réveillaient douloureusement les échos.

Les enfants se découragent aussi facilement qu'ils entreprennent. Eddy et Paddy ne goûtèrent plus rien, ne tinrent plus à rien, dès qu'ils virent que toute leur île ne leur appartenait plus en propre. Et c'est ainsi que leur première année s'acheva dans une lassitude et dans un abandon. Ils n'eurent point de regret lorsqu'une dépêche annonça l'arrivée de Justin Higginson, lorsque, douze heures plus tard, le yacht l'*Ontario* entra dans le port, lorsqu'il en sortit à la marée suivante, emmenant Paddy, pour six semaines.

Six semaines! Cet espace de temps dépassait leur puissance de calculer. C'était la durée indéfinie. Au lieu d'essayer le compte de ces jours et d'espérer le dernier jour, mieux valait admettre que l'on se quittait pour toujours, et en prendre bravement son parti.

Eddy reconduisit Paddy à la jetée Victoria. Ils ne témoignèrent ni l'un ni l'autre aucun chagrin, et, même, ils hésitaient à échanger, sous les yeux de M. Higginson, leur baiser de tous les matins et de tous les soirs.

(*A suivre.*) ABEL HERMANT.

COURRIER LITTÉRAIRE

TOLSTOÏ : *Le Salut est en vous.*

Il faut s'arrêter, je crois, un instant au dernier livre de Tolstoï, parce que, sans rien apporter précisément de très nouveau, il résume très bien toute la pensée philosophique de l'apôtre russe, et en même temps la porte à son dernier degré et de rigueur et d'intransigeance.

Dans *le Salut est en vous* le comte Tolstoï a voulu dire une fois pour toutes tout ce qu'il entendait par sa chère doctrine de la *Non-résistance au mal*, et tout ce que cette doctrine comporte. On sait que, s'appuyant sur les textes de l'Évangile : « Ne résistez pas au méchant... tendez l'autre joue... donnez encore votre manteau », Tolstoï, depuis longtemps, affirme qu'il ne faut jamais répondre à la violence par la violence, qu'il ne faut ni « légitime défense » privée, ni coercition publique, ni résistance internationale. Son raisonnement, qui serait très humoristique s'il n'était absolument convaincu, est celui-ci : « Puisque, depuis que le monde est monde, on a employé la force pour réprimer le mal, *et qu'on n'y a pas réussi du tout*, si l'on essayait de le ruiner en ne lui résistant point ? On conviendra qu'il ne reste plus que cela à tenter. Tentons donc. »

Et donnant pour la première fois à sa théorie toute son étendue et toute sa portée, il conseille simplement l'abolition de la justice criminelle et correctionnelle, des bagnes, des prisons, de la police, de l'armée et du gouvernement. Tout cela, n'ayant été inventé que pour « résister au mal », intérieur ou extérieur, doit disparaître à tout jamais. Tolstoï qui s'est toujours, dans le christianisme, attaché à tout ce qu'il contient de plus anti-social, en est venu, d'une part à représenter le christianisme comme anti-social tout entier, et, d'autre part, à prêcher l'*anarchie* absolue.

Il a même une philosophie de l'histoire assez curieuse à l'appui de cette doctrine. L'humanité, pour lui, a traversé deux phases et entre dans une troisième. La première c'est l'état sauvage : « vie personnelle ou animale : l'individu ne songeant qu'à lui, *l'égotisme*. La seconde c'est l'état « social ou païen » : vie individuelle subordonnée à la vie sociale : l'individu ne songeant qu'à la cité. La troisième c'est « la vie divine ». Entendez par là une vie où l'individu ne songe ni à lui ni à la cité, mais à Dieu, c'est-à-dire à tous les enfants de Dieu, ses frères, avec lesquels il se confond absolument.

Or le christianisme n'a eu pour pensée que de faire passer l'humanité de la seconde phase à la troisième. Il est bien, en son fond, destructeur de l'état social pour y substituer un état « universel » plus large, plus parfait, la Cité de Dieu. Seulement il n'a pas réussi, il s'est altéré du reste, et ce que nous avons encore à faire c'est de le restituer en sa pureté, et de créer l'état humain qu'il a rêvé, c'est à savoir l'anarchie pure.

Au point de vue chrétien on a beaucoup épilogué contre Tolstoï. A ses textes on en a opposé d'autres. La fameuse parole : « Rendez à César ce qui appartient à César » a reparu, bien entendu, et elle avait quelque droit de reparaître ; et aussi : « Mon royaume n'est pas de ce monde », qui est beaucoup plus significatif ; et enfin, ce qui mérite aussi quelque considération, non plus la parole, mais *l'acte* de Jésus chassant les vendeurs du temple. Il faut bien avouer que cette fois-là, contre toutes ses habitudes, du reste, Jésus, non seulement a résisté au mal, mais l'a provoqué, non seulement a résisté à la violence, mais l'a employée le premier, et non seulement n'a pas donné encore son manteau, mais a donné des coups de fouet. Ce sont là des argumentation que Tolstoï appelle « railleries de foire » ; mais il me semble qu'elles ont pourtant une certaine portée.

Je n'insisterai pas beaucoup sur la querelle en ce qu'elle a de théologique. D'abord, quoique m'estimant chrétien, je suis trop « chrétien libre » pour

ne pas admettre que Tolstoï se taille dans les Évangiles son christianisme particulier, et prenne certains textes de préférence à certains autres pour dire : « Ici est mon christianisme, et c'est le vrai. » J'en fais tout autant et je prétends que c'est mon droit.

Et, en second lieu, je penche à croire que tout compte fait Tolstoï a raison sur ce point. Oui, en son esprit général, le christianisme dépasse tellement l'État social qu'il en devient anti-social ; c'est parfaitement mon avis. Oui, la société ne s'est maintenue et ne se maintient qu'en laissant de côté, voilant ou interprétant d'une manière qui équivaut à les renier, certains préceptes formels du christianisme, et qui ne sont pas les moins importants, qui contiennent parfaitement l'esprit intime et essentiel du christianisme.

Maintenant reste à savoir si l'humanité peut, pourra jamais appliquer le christianisme intégral, passer « de l'état social à l'état divin », et ceci est le point de vue sociologique, auquel j'entends me borner.

Une question préjudicielle se pose que vous avez déjà posée, tant elle se présente d'elle-même. N'y a-t-il pas une antinomie absolue dans la théorie de Tolstoï ? Il veut une révolution radicale supprimant toutes les forces sociales connues, et il prêche la non-résistance à la violence. Cependant, si je ne dois jamais, en aucun cas, résister au mal, je ne dois pas résister à la société, qui est un mal. Je ne dois résister ni au gendarme qui vient me chercher pour être soldat, ni au percepteur qui m'envoie ses petits bleus pour me forcer à entretenir de mon argent gouvernants, magistrats, militaires et geôliers. Ainsi de suite.

Souvent il semble, en lisant Tolstoï, qu'il conseille de ne résister à aucune force, excepté à la force sociale, à aucune contrainte excepté à la loi, au voleur jamais, mais au gendarme toujours, à l'assassin jamais, mais au magistrat à tout instant de notre vie.

L'antinomie est vraie au fond, et Tolstoï n'y échappe pas. Il peut répondre qu'il ne conseille pas une résistance active à la société, mais une résistance d'*inertie*. Il ne nous dit pas : « Luttez contre le gendarme » ; mais : « Ne faites pas ce qu'il vous commande. On veut vous faire soldat. N'y résistez point ; mais ne faites pas l'exercice. On vous traite en contribuable. Ne protestez pas ; mais ne payez point et laissez-vous mettre en prison. »

La distinction est assez subtile. Révolte à poings fermés ou révolte les bras pendants, c'est toujours résistance. La vraie non-résistance c'est de donner « encore son manteau » quand on vous a pris votre habit, et ce serait, en bonne logique, donner deux cents francs quand le percepteur vous demande cinq louis. Quoiqu'il en ait, Tolstoï conseille bien la révolte, qui est éminemment la résistance, et le dogme sacré de la non-résistance est bien un peu entamé. — Mais passe pour cela. Aussi bien jamais on n'a pu sortir d'un état irrégulier que par une irrégularité, et quand il faudrait, pour passer de l'*état social* à l'*état divin*, renoncer un peu, provisoirement, aux principes qui sont l'essence même de l'état divin, on s'y résignerait. Il n'est pas de révolution qui, pour arriver à l'établissement de son principe, n'ait commencé par jeter un voile dessus. C'est classique.

Mais, pour en arriver au fond même de la doctrine, plus on lit les livres anarchistes de Tolstoï, et en particulier celui-ci, plus on voit de quoi ils procèdent, à savoir de deux choses également maîtresses d'erreur. C'est d'abord la rigueur logique appliquée à des matières qui ne la comportent nullement. Rien ne ressemble plus au *Contre-Un* de la Boëtie que *le Salut est en vous* de Tolstoï. C'est, avec une composition moins sévèrement ordonnée, la même « suite enragée », le même emportement de dialectique poussant toujours sa pointe jusqu'aux conséquences les plus extrêmes, en choses morales, c'est-à-dire en choses essentiellement de nuances et de tempéraments. Voulez-vous un exemple, et agréable en même temps que significatif? Car la page est jolie. Tolstoï ne manque nullement d'esprit :

« Le précepte de la non-résistance au mal semble aux savants une exagération... Dire cela équivaut à dire que, dans la définition du cercle, l'affirmation de l'égalité des rayons est une exagération. Ils font ce que ferait un homme qui, n'ayant aucune notion de ce que c'est que le cercle, affirmerait qu'il est exagéré de dire que tous les points de la circonférence sont également éloignés du centre. Conseiller de *tempérer* l'axiome de l'égalité des rayons du cercle, c'est ne pas comprendre ce qu'est le cercle. Conseiller de tempérer dans la doctrine du Christ le précepte de la non-résistance au mal par la violence c'est ne pas comprendre la doctrine. »

La comparaison est mise avec esprit ; mais comparaison n'est pas raison. Voyez-vous bien ici l'homme qui applique à des préceptes moraux la rigueur de l'instrument mathématique, qui n'admet pas que Jésus ait pu parler en homme d'imagination, qui est sûr qu'il a parlé en professeur de géométrie, et qui prend telle maxime morale comme : « Ne jurez pas », non seulement au pied de la lettre, mais aussi rigoureusement, aussi implacablement pour ainsi dire que : « Les angles de tout triangle font deux droits. »

C'est là le premier défaut, inhérent à l'esprit même de Tolstoï, et qui est, à mon sens, pour vicier toute théorie morale ou sociologique.

Le second, plus grave encore, c'est un optimisme, qu'au risque de me faire bien mépriser, je n'hésite pas à trouver, lui aussi, très *exagéré*, et un peu stupéfiant. Non seulement Tolstoï croit que l'État social est

un mal, mais il croit qu'il est le seul mal, le seul malfaiteur, et que ce que nous appelons couramment le malfaiteur, celui contre qui nous nous défendons par l'État social, *n'existe pas*. Il a peut-être existé autrefois, « il y a trois ou quatre siècles ». Oui, alors peut-être : « Quand nous étions fiers de nos talents militaires, quand tuer était une action glorieuse *il y avait des hommes de ce genre;* mais aujourd'hui il n'y en a plus, et les hommes de notre temps ne portent plus d'armes, et chacun prêche des lois d'humanité, de pitié pour le prochain et désire ce que nous désirons : la possibilité d'une vie tranquille et stable... » — Ces malfaiteurs, dont on nous bat les oreilles, sont « des hommes comme nous tous, qui n'aiment pas plus que nous à commettre des crimes... Donc la protection de l'État contre les violents, si elle était nécessaire il y a trois ou quatre siècles, ne l'est plus aujourd'hui. *Maintenant c'est plutôt le contraire qui est vrai :* l'action du gouvernement avec ses moyens cruels de coercition, en retard sur l'état de notre civilisation, tels que les prisons, les bagnes, les potences, la guillotine, concourt à la barbarie des mœurs bien plus qu'à leur adoucissement et par suite augmente plutôt qu'il ne diminue le nombre des violents. »

Certes, voilà de l'optimisme et de la croyance au progrès. Les passions mauvaises ont disparu depuis trois ou quatre siècles, et ne se sont conservées, comme un résidu, formant levain à son tour et principe morbide, que dans l'État, que dans les régions gouvernementales. Il est difficile de concilier mieux, en les poussant à leur dernier excès de candeur, les rêveries tant de Rousseau que de Condorcet. Et, en effet, un mélange de christianisme primitif et de XVIIIe siècle français, c'est précisément Tolstoï. Ses railleries contre le christianisme constitué, sa ferveur optimiste, ses espérances de perfectionnement illimité, sa foi dans les humbles, tout cela s'explique par la double influence sur lui du *Sermon sur la montagne* et des *Discours sur l'inégalité*. Voyez-vous cet esprit de Rousseau conquérant d'abord les penseurs allemands, puis, avec le temps, pénétrant jusqu'aux steppes, y rencontrant un christianisme très tenace et profond, se fondant avec lui, et produisant enfin cette doctrine mixte, un peu bizarre, mystique et anarchique, religieuse et révolutionnaire qui s'appelle le Tolstoïsme?

On ne saurait croire jusqu'où va l'intrépidité d'affirmation de Tolstoï sur cette question de la bonne volonté des malfaiteurs. Quand on m'interrogeait sur notre vénéré Hippolyte Taine et sur son pessimisme amer, sur la terreur du criminel dont il était comme possédé, sur son habitude de voir toujours dans son prochain « le gorille féroce et lubrique », je répondais quelquefois : « Voilà où mène l'amour du *petit fait*... Sans doute! Taine adore les « petits faits significatifs ». Il en est curieux et friand depuis son adolescence. Par suite, il lit les *faits divers* des journaux. Un homme qui lit avec passion les *faits divers* des journaux finit bientôt par se persuader qu'il n'y a tout autour de lui que voleurs, assassins, bandits, cambriolages, guet-apens, viols, agressions nocturnes et diurnes. Taine s'explique par les faits divers. »

Eh bien, Tolstoï, c'est exactement le contraire. Je jurerais qu'il n'a pas lu un *fait divers* de toute sa vie. Le malfaiteur, pour lui, est, soit un mythe, soit un être créé par la société même qui le réprime, un être qui, sans elle, ne serait pas : « Les défenseurs de la violence gouvernementale disent : « Que messieurs « les assassins commencent. » Mais les assassins disent la même chose *et avec plus de raison*. Ils disent : « Que ceux qui se sont donné la mission de nous en« seigner, de nous guider, nous montrent l'exemple « en abolissant l'assassinat légal, *et nous les suivrons*. » Et ils disent cela très sérieusement, parce que telle est la situation vraie. »

A la bonne heure! Voilà de l'optimisme bon teint et solide! On ne peut demander mieux dans l'espèce.

Tout cela est touchant, si l'on veut, et généreux sans aucun doute; mais bien puéril en vérité. Ce qui me gâte les parties les plus belles de Tolstoï (il en a d'admirables), c'est ce *tout ou rien* vraiment enfantin qui révèle en lui une ignorance absolue de la complexité des choses. Le spectacle qui l'irrite le plus, c'est la contradiction dans laquelle nous vivons, chrétiens de cœur, très convaincus qu'il n'y a rien de meilleur que la fraternité et le pardon des offenses, — païens de pratique, fondant la société sur la force, la maintenant par la lutte à l'intérieur comme à l'extérieur, enfin agissant presque constamment à l'encontre de nos meilleurs sentiments et en sens inverse de ce que nous aimons, désirons, souhaitons, rêvons.

Il est certain qu'il en est ainsi ; mais faut-il tant s'en étonner, tant s'en irriter, et croire que tout est mauvais dans l'état humain parce qu'il en est ainsi? Mon Dieu! non. De ce que le christianisme est antisocial parce qu'il dépasse l'État social et rêve quelque chose de plus beau, il ne faut conclure ni qu'on doive détruire l'État social, ni qu'on doive éliminer le christianisme. C'est le tout ou rien qui a tort. Il ne faut pas dire d'une chose qu'elle est mauvaise parce qu'elle renferme en elle un principe contradictoire à sa propre essence. La plupart des choses humaines sont telles, et peut-être est-il bon qu'elles soient telles. Peut-être un système humain n'est-il viable qu'à la condition même de contenir en lui un peu de son contraire. La démocratie est bonne à la condition d'avoir en son sein quelques éléments aristocratiques; — la répartition égale des richesses est bonne

à la condition qu'elle ne soit pas absolue, et le régime-travail se tuerait lui-même le jour où il aurait fait disparaître absolument le capital; — la santé même, — n'allons pas trop loin, mais allons jusque-là, — la santé même a besoin, pour ne pas abuser d'elle-même, d'être avertie et priée de se surveiller, par la présence de quelques principes morbides. On pourrait pousser ces analogies. — De même l'État social, qui n'est qu'un système de défenses et de résistances réciproques, puisqu'il est un système de garanties des droits, l'État social actuel renferme en lui, à dose faible, la pensée chrétienne qui est anti-sociale, certainement, puisque la non-résistance, *l'abandon de mon droit par moi*, est un des principes qui lui sont familiers. Donc, ou abandonnons le christianisme, ou modelons tout l'État social sur lui, disent les logiciens et les intransigeants. Eh! non! Eh! non! L'État social modelé sur lui ce serait l'anarchie pure, ramenant très vite à la nécessité d'un État fort. L'État social abandonnant complètement la pensée chrétienne serait un État très dur, très oppresseur du faible, très inflexible et impassible en présence des misères, et ne s'inquiétant que de maintenir le droit, et rien que le droit, de chacun; ce serait un État sans charité. Ce qui est bon, et ce qui seul est pratique, c'est l'État social tempéré par un peu de son contraire, adouci et attendri par un peu d'Évangile, tendant, de plus en plus, mais seulement tendant à faire pénétrer dans l'*État social* un peu d'*État divin*. C'est d'un peu de son contraire que chaque chose créée a besoin pour ne pas périr.

Et c'est bien pour cela que, sous une forme ou sous une autre, le christianisme renaît toujours à travers l'État social comme pour lui apporter un levain nouveau. Quant à croire qu'il peut le remplacer un jour, complètement, j'estime que cela est contraire à la nature humaine elle-même. Voilà pourquoi je lis Tolstoï avec défiance.

Maintenant, de ce levain nécessaire pour régénérer de temps en temps l'État social, de ce levain salutaire, Tolstoï est un élément très important et très actif, et voilà aussi pourquoi je ne suis pas pour lui sans faiblesse.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

Variétés : Matinées : *Le Panoramat de Momus; Les Trois Épiciers.* — Conférence de M. Francisque Sarcey.

M. Samuel, directeur des Variétés, a pensé qu'il serait intéressant pour le public et pour la critique de revoir — de voir, plutôt — les pièces qui formaient jadis l'inépuisable répertoire de son théâtre. C'est aux Variétés qu'ont été joués les vaudevilles les plus célèbres du commencement du siècle; et, même pour ceux qui goûtent modérément ce genre (surtout pour ceux-là, peut-être) il est bon et utile de savoir au moins comme il a commencé. L'idée de M. Samuel est excellente sous tous les rapports; il a fait ce que nous voudrions que tous les théâtres fissent, de la Comédie-Française au Palais-Royal, en passant par l'Opéra et par l'Opéra-Comique.

Trouverait-on beaucoup de « chefs-d'œuvre ignorés », dans cette revue rétrospective? Il ne faut guère l'espérer. Comme dit l'autre : « Si c'était vrai, ça se saurait! » Mais, au demeurant, — et au moins pour ceux dont le métier est de s'occuper de théâtre, — ce ne sont pas les chefs-d'œuvre qui sont les plus intéressants; l'état d'esprit qu'ils révèlent est exceptionnel; s'il est vrai que la perfection d'un genre soit « une », ces chefs-d'œuvre ressembleraient sans doute aux chefs-d'œuvre que le théâtre contemporain nous a donnés. Les œuvres moyennes, au contraire, nous renseignent sur l'état d'esprit moyen des auteurs et du public, sur les procédés des uns, que nous voyons pour ainsi dire à découvert, et sur les préférences de l'autre; elles sont infiniment plus curieuses; il n'est pas de meilleure leçon pour les auteurs, pas d'enseignement plus profitable pour la critique. Il faut donc louer franchement M. Samuel de son initiative.

Ce dont il faut le louer tout autant, c'est d'avoir chargé M. Sarcey de nous la recommander. Il a prié notre maître de nous exposer le but et l'utilité de son entreprise. Nul, assurément, n'avait plus de titres que M. Sarcey à nous en vanter les mérites; en dehors même de sa très juste autorité pour ce qui touche au théâtre, on sait que personne n'a plus aimé le vaudeville et n'en a joui plus complètement. On savait qu'il s'acquitterait à merveille de sa tâche; on ne savait pas à quel point son succès serait vif; il a été prodigieux, si prodigieux même, que peut-être — je le dis sans malice — a-t-il fait un peu tort aux pièces que l'on a données ensuite.

Vous savez quel conférencier est M. Sarcey, et vous vous rappelez avec quelle bonhomie cordiale et familière il a conté ici même ses débuts dans « le métier ». Ses causeries sont d'ordinaire pleines de suc et de saveur; mais elles ont le plus souvent pour objet les chefs-d'œuvre de notre théâtre, de sorte que l'opinion du conférencier, très sincère, assurément, ne peut guère être imprévue. De même, on peut deviner, ou presque, la manière dont il parlera (Corneille était un homme de théâtre, donc...); notez d'ailleurs que cette théorie du théâtre — un peu étroite peut-être, mais la seule, en somme qui se développe logiquement à elle-même... c'est bien ce qui nous gêne quelquefois! — notez que cette théorie

du théâtre aboutit en somme à quelques règles qu'on ne saurait nier à moins de ne point se rendre compte que le théâtre, étant une forme d'art particulière, doit par cela même être soumis à des exigences particulières. De plus, la salle de l'Odéon, où M. Sarcey a coutume de parler, est si vaste et si solennelle qu'elle exclut l'intimité entre le public et l'orateur.

Dans la petite salle des Variétés, et sur le sujet qu'il avait choisi, ç'a été un délice de l'entendre. Lorsque le rideau s'est levé, et que le conférencier s'est avancé bonnement vers le trou du souffleur, nous avons été pris d'un petit frisson de plaisir. Il a parlé comme il parle d'ordinaire, sans prétention, mais sûrement, parce qu'il sait à merveille ce dont il parle, parce qu'il a toujours quelque chose à dire, et qu'il sait qu'il le dira. Et puis... j'hésite, car je ne voudrais pas sembler le moins du monde irrespectueux, mais je puis dire, j'espère, que le solide bon sens de M. Sarcey, son intelligence robuste et qui ne se paye pas de mots, sont singulièrement en rapport avec sa silhouette également solide et robuste; en le voyant s'établir solidement sur le devant de la scène, on a cette impression que toutes les bourrades seraient inutiles, qu'elles ne le feraient reculer ni d'un pas, ni d'une phrase; à l'entendre parler, à la façon dont il explique et commente une scène, on comprend mieux sa théorie du théâtre, tout en action. M. Sarcey, c'est, à proprement parler, « le Théâtre » qui vit, qui marche, qui parle, et conférencie.

Mais je continuerais longtemps sans en dire assez. Voyons un peu ce que nous a dit M. Sarcey.

Il a d'abord exposé l'utilité de l'entreprise de M. Samuel. Aux arguments que je donnais au début, il en a ajouté d'autres, d'ordre pratique, et tout aussi importants : ceux qui ont trait à l'organisation intérieure du théâtre. On sait que les pièces qui durent des mois et même des années sont aussi funestes aux comédiens qui « en sont », comme on dit, qu'à ceux qui n'en sont pas. Les premiers, à jouer des rôles faits pour eux le plus souvent, exagèrent leurs défauts que les auteurs servent trop fidèlement, et deviennent peu à peu incapables de jouer une vraie pièce; sans compter qu'à exagérer ainsi ses effets et ses procédés, un comédien lasse rapidement le public.

Les autres, ceux qui ne jouent pas, restent pendant des mois à ne rien faire; ils se rouillent, perdent l'habitude et le goût du théâtre, et ne sont plus bons à rien; à ceux-ci, l'entreprise de M. Samuel permettra de ne pas rester inactifs ; elle forcera les premiers à ne pas s'endormir sur leurs succès, et leur donnera l'excellente habitude de jouer des rôles faits non pour le comédien, mais pour la pièce.

Et ici, M. Sarcey nous a fait un bien joli tableau, et bien vivant, des mœurs théâtrales d'autrefois. Un répertoire sans cesse renouvelé; un public restreint, passionnément épris du théâtre, suivant toutes les représentations, adorant les comédiens qu'il avait coutume d'applaudir, et sachant cependant quand tel artiste avait été ou plus faible ou meilleur. C'était l'âge d'or du théâtre; c'était le moyen le plus sûr et le plus excellent d'avoir une troupe toujours en haleine, et des acteurs toujours en éveil. Mais, hélas! ces beaux jours sont passés. C'est le règne des étoiles aujourd'hui; à ce jeu, l'auteur perd une part de sa dignité d'écrivain et le meilleur de son talent; l'étoile abuse de ce qui faisait son originalité, et lasse le public; ce qui fait qu'auteur et étoile sont ravis d'eux-mêmes et se congratulent à l'envi. « Deux cents représentations! Nous recommencerons l'année prochaine! » Ils recommencent jusqu'à ce que le public se fâche et renvoie l'un à ses chères études, tandis que l'autre va charmer les Aucas ou les Cherokees...

Après nous avoir conté rapidement l'histoire des Variétés, depuis sa fondation par la Montansier jusqu'à nos jours, M. Sarcey nous a parlé des pièces qu'on allait nous jouer ce jour-là : *le Panorama de Momus*, et *les Trois Épiciers*. De la première, il n'y a pas grand'chose à dire. C'est une pièce d'actualité ni meilleure ni pire que celles qu'on nous donne aujourd'hui ; peut-être le fil que suit l'intrigue est-il plus ténu encore et plus puéril, mais au moins est-ce sans la moindre prétention ; les couplets sont agréables pour la plupart, sans gigolettes, sans Alphonses, et sans « portée sociale » ; et les « timbres » de la Clef du caveau sont toujours frais et amusants. Au sujet des *Trois Épiciers*, M. Sarcey s'est montré enthousiaste. Il nous a résumé l'intrigue avec une bonne humeur sans pareille, et nous a même cité quelques mots, des mots « de situation » ; il y a mis tant de finesse et tant de bonhomie que nous avons ri aux larmes ; si bien que nous attendions avec impatience que la pièce commençât. Ici, il a fallu en rabattre. Ce que M. Sarcey nous avait si joliment résumé en dix minutes, cela durait trois heures ; et j'avoue, pour ma part, que j'ai trouvé la pièce assez longue et traînante. Dans ces vaudevilles, il n'y a rien, rien que la « drôlerie », qui est la chose la moins discutable du monde. M. Sarcey nous a affirmé que la pièce était amusante ; je l'ai cru, tant qu'il parlait ; au fait, elle ne nous a pas amusés ; et il m'a semblé qu'une grande partie du public partageait mon opinion. Je crois qu'il en sera souvent ainsi. Cela n'infirme nullement, du reste, ce que je disais en commençant, et je crois que Paris compte assez de gens curieux de théâtre pour fournir à M. Samuel les trois ou quatre salles dont il a besoin. Je tâcherai, au courant de ces représentations, de vous montrer

pourquoi cette drôlerie a perdu de son effet. Pour aujourd'hui, je voudrais seulement m'arrêter sur deux points de la conférence de M. Sarcey.

Parlant de l'ancienne mise en scène, qu'on avait soigneusement conservée (en quoi on avait eu parfaitement raison), M. Sarcey nous a dit, et vous devinez avec quelle joie malicieuse : « Tous les personnages sont rangés dans le fond, et s'avancent successivement vers la rampe pour dire leur couplet ; aujourd'hui on les groupe : voilà le progrès ! » Et, déjà, à propos des acteurs célèbres des Variétés de jadis, M. Sarcey nous avait conté que ce qu'on admirait le plus en eux, c'était la « vérité » de leur jeu. Et vous pressentez avec quelle ironie M. Sarcey a daubé sur nos prétentions à la « vérité ». La vérité qu'on réclame si fort aujourd'hui, la belle invention ! Potier la tenait, et aussi Odry, et Vernet pareillement !... Ici, mon cher maître me semble avoir fait une légère confusion (pas tout à fait involontaire), entre le comédien et le rôle ; Talma, on le sait, a été admirable de vérité dans des pièces qui ne valaient pas le diable, et cela ne prouve rien en faveur de la « vérité » des tragédies d'Arnaud. Mais peut-être ceci s'adressait-il uniquement aux comédiens de la nouvelle école.

Quoi qu'il en soit, M. Sarcey a parfaitement raison quand il dit qu'à chaque époque la génération correspondante était convaincue de posséder la vérité théâtrale. Mais ce n'est pas une raison pour renoncer à la chercher ; au contraire. Si l'on s'était arrêté aux objections de M. Sarcey, la comédie en serait encore aux *Visionnaires* ou au *Pédant joué*. Si Molière s'était dit ce que M. Sarcey voudrait que se dît la jeune école, il aurait peut-être écrit *l'Étourdi*, mais il n'aurait pas écrit *Tartuffe*. A quoi bon, aurait-il pensé, puisque la vérité que je cherche, Desmarets de Saint-Sorlin et Cyrano de Bergerac ont cru la posséder et l'exprimer ?

Sans doute, toutes les « révolutions » littéraires ont été faites au nom de la vérité. Marivaux, peut-être, croyait être plus près de la nature que Molière, Beaumarchais que Marivaux, Dumas et Hugo que Raynouard et même que Racine, Scribe que Colin d'Harleville... Qu'est-ce que cela prouve? Au moins que chacun d'eux cherchait la vérité et que, s'ils ne l'ont pas trouvée, ils ont pu — en la cherchant et parce qu'ils la cherchaient — créer des œuvres qui, à leur moment, ont été réellement nouvelles, et qui restent encore originales. Pourquoi, dès lors, se moquer des tentatives des « jeunes »? Ils proclament trop que tout ce que l'on a fait avant eux ne vaut rien ? C'est ainsi qu'on a confiance en ce qu'on fait. Et il faut qu'ils « fassent », pour que nous sachions un jour ce que valent leurs idées.

Toute recherche est utile, même quand elle n'aboutit pas. Si nous devons jamais avoir la vérité au théâtre (très relativement, bien entendu) nous n'y arriverons que par élimination. Je parlais des romantiques ; on faisait grand tapage à leur époque du mélange du tragique avec le comique ; ils ont fait *Henri III*, *Antony*, *Ruy Blas*, *le Roi s'amuse* ; et si aujourd'hui le « mélange des genres » est à peu près condamné, si l'on a vu au moins qu'il avait pour le théâtre des conséquences fâcheuses, n'est-ce pas un progrès pour l'art dramatique, et ce progrès n'a-t-il pas été acquis parce que Hugo et Dumas ont cherché à faire autrement que leurs devanciers?

C'est pour cela que j'ai peine à comprendre la mauvaise humeur de mon maître, M. Sarcey, devant certaines tentatives dramatiques. Au lieu de nous moquer des jeunes, examinons leurs œuvres avec attention ; il est probable qu'il y a quelque chose en elles ; si leur aspect est parfois rébarbatif, oublions-le, et aussi ce qu'eux-mêmes peuvent avoir de prétention ; après tout, ils sont encore plus respectueux que les romantiques. Et, tout de même, les progrès qu'ils ont fait faire à l'art dramatique ne se bornent pas seulement à ce que M. Sarcey nous signalait si drôlement l'autre jour. Grâce à eux, le théâtre s'est simplifié, et amplifié ; d'une part, il a renoncé à l'optimisme résolu et compliqué qui était de règle ; d'autre part, il a cherché à représenter la vie d'une façon plus complexe. Cela est-il tout à fait négligeable? Et, en admettant même qu'ils n'aient pas tout à fait réussi, n'est-ce rien que de l'avoir tenté? Tout compte fait, le théâtre d'aujourd'hui n'est plus tout à fait le théâtre d'hier ; il me semble qu'il n'a pas trop perdu.

Me voici bien loin des Variétés et de M. Sarcey. J'espère que nous les retrouverons l'un et l'autre cet hiver, et que je pourrai compléter ce que ces rapides observations ont forcément de sommaire et d'incomplet.

JACQUES DU TILLET.

VARIÉTÉS

Fêtes franco-russes.

La veille. — Toulon est sur pied de bonne heure (il lui reste beaucoup à faire pour être prêt à recevoir ses hôtes), mais il s'éveille sous un ciel menaçant, très lourd, très noir, très attristant. Et l'on interroge les girouettes, les baromètres, et la Providence n'a qu'à précipiter son changement à vue si elle ne tient à entendre monter vers elle le concert de nos impuissantes et injustes récriminations... Eh quoi! il a fait si beau les deux jours précédents!... allons-nous maintenant offrir à nos amis une Provence embrumée, pluvieuse, un Midi maussade, une France sans soleil? Dans l'après-dînée, une

métamorphose s'effectue : une aimable brise du sud-ouest balaie ces nuages malencontreux, et tout notre azur, toute notre lumière, toute la mise en scène ordinaire de nos superbes automnes nous sont rendus. Du même coup, se rassérènent les visages, et l'activité redouble. Les mâts se pavoisent, les écussons se plaquent aux digues, aux platanes des avenues, un peu partout; aux balcons, aux fenêtres, les drapeaux se multiplient, éclatants dans leur premier déroulement. Les lanternes vénitiennes et les lampions, sauvés des averses redoutées, se balancent gaîment sur leurs fils de fer. Devant la mairie, deux gigantesques allégories, drapées dans les gazes emblématiques, France et Russie, volent, au-devant l'une de l'autre, le rameau d'olivier à la main. « *Pax et Concordia !* » lit-on sur des écussons. « *Pax mundi !* dit l'affiche du casino, annonçant un ballet de circonstance... Et, dans l'air semble passer, comme un murmure de tous entendu, la douce, l'antique parole des anges aux pâtres de la Judée : « Paix aux hommes de bonne volonté... »

Le jour de l'arrivée. — Qui redira l'élan de cette inoubliable journée? Cela se voit, cela se sent; mais, fût-on le plus magique des poètes, le plus prestigieux des peintres, on ne parvient pas à retracer un tel spectacle...

Sept heures du matin : pas un nuage en maraude, pas de brume, à peine un soupçon de brise, suffisant à enfler la voilure des yachts et des « pointus » en train d'appareiller. Un redoublement d'éclosion de drapeaux pendant la nuit. La foule, endimanchée, heureuse, se hâte : les uns gagnent nos côtes, tout à l'heure grouillantes; les autres vont vers les bateaux à vapeur ou les barques, tous pavoisés, qui porteront ces enthousiasmes à la rencontre des Russes; de plus privilégiés trouvent au quai les canots et baleinières de l'escadre, et du pont de nos cuirassés hospitaliers tout à l'heure ils contempleront cette pièce unique où chacun se sent appelé à jouer un rôle. La rue d'Alger, dont les maisons disparaissent presque entièrement sous les pavillons couplés désormais, la rue d'Alger passe pleine, semblable à une rivière dont chaque goutte serait une personne... et le mouvement se répète, presque aussi intense, par toutes les voies.

Toute pensée va vers ceux que l'on sent si proches de notre rade. D'après les programmes fixant l'heure de leur entrée, il va falloir attendre près de quatre heures... Qu'importe! ne faut-il pas s'assurer des places, et les meilleures? Nombreux sont ceux qui s'acheminent vers notre littoral, un filet garni de victuailles à la main... Au besoin, l'on se passerait de manger bien volontiers plutôt que de manquer cette solennité... mais, au moment des hurrahs, encore ne faut-il point de défaillances!

9 h. 30. — Trois coups de canon annoncent à ce peuple que les vaisseaux russes sont en vue, à dix ou douze milles au large... Vers les jetées, gardiennes du port, les bateaux de toute forme et de toute taille, depuis le puissant *Australien*, venu de Marseille avec plusieurs autres paquebots, jusqu'aux fines yoles blanches, ne paraissant guère plus grosses que des mouettes, tous, géants ou pygmées de la mer, hissent leur toile ou ébranlent leur machine...

10 h. 45. — Les timoneries de l'escadre annoncent que, par-dessus l'isthme des Sablettes, on voit s'avancer les bâtiments de l'amiral Avellan.

11 h. 15. — Des coups de canon, sourds, presque perdus dans l'immense et vague bourdonnement de ces milliers et milliers de bouches; des volutes de fumée sur un des forts du littoral; puis, maintenant moins confuse, encore la grande voix de la poudre! C'est le salut de nos visiteurs à la terre de France.

11 h. 25. — Au tournant de la Grosse-Tour, sortant des passes, apparaît l'*Empereur-Nicolas*. Le vaisseau-amiral avance avec une majestueuse lenteur. A peine aperçu, il est salué d'une universelle acclamation!... Partout, à bord des canots, des yachts, des tartanes oriflammées, des cuirassés bardés de fer, des plaisanciers aux tendelets frissonnants, sur les bancs, les ponts, les tourelles, les bastingages, les passerelles, les dunettes, dans les enfléchures, sur nos plages, où s'agite une fourmilière humaine, c'est une exaltation débordante, se manifestant par la voix, par le geste, — à croire qu'il n'y a là que des Méridionaux; — les cris se succèdent, fournis, ininterrompus; les chapeaux, mouchoirs, ombrelles, pavillons, bouquets, s'agitent, saluent...; les marins français mêlent les vivats aux applaudissements; les Russes, juchés dans les enfléchures, grimpés jusqu'à la pomme des mâts, répondent, abaissant et relevant leur bonnet blanc, d'un mouvement rythmé et incessant. Et l'acclamation persiste, se prolonge, se répète, à mesure que suivent les autres navires russes... C'est un formidable cri de près d'une heure de durée... Et dans les tiédeurs de cette atmosphère, dans cet azur, dans ce soleil, sur ces flots paisibles, instinctivement, tous sentent planer deux immortelles divinités, deux idoles impérissables et adorées : la Paix féconde et la Patrie bien-aimée...

Tout le jour maintenant, tous les jours, voulais-je dire, vont se répéter les ovations improvisées, charmantes, cordiales; l'après-midi, dans les rues traversées par le cortège, ce soir, pendant le dîner offert par le ministre de la Marine à la Préfecture, toute scintillante, parcourue de rampes de gaz et éclairée par son jardin, vrai parc électrique, où chaque rameau de lauriers-roses et de troènes, chaque palme de dattiers porte son petit globe étincelant... Un peu

plus tard, dans la soirée, ce sera sur la place de la Liberté, illuminée *a giorno*, absolument bondée par 30 ou 40 000 personnes... Et cela redoublera bien plus quand, revenant au balcon de la Préfecture, l'amiral Avellan répondra aux vivats de la foule par un « Vive la France! » puissamment lancé, que tous les officiers répètent après lui, par trois fois, en agitant chaleureusement leurs bicornes...

Samedi. — A quoi bon narrer par le menu certains détails de nos fêtes, lancement de ballon, concours de gymnastique, etc.?

L'attrait est dans la persévérance du temps splendide, dans la continuité de l'enthousiasme, dans l'accueil chaleureux universel, dans ce sillonnement de la rade par tous ces promeneurs serrés qui portent de navire en navire, chez nos amis, l'explosion de leur joie.

C'est à photographier cet envahissement de l'*Empereur-Nicolas* surtout par cette multitude de « pointus ». Une baleine entourée de menu fretin... Ce qu'il fallait voir encore, c'est cette inoubliable fête vénitienne du soir. Tous les bateaux-pêcheurs et les canots de passage, tous les yachts, dès 8 heures, se couvrent de lanternes omnicolores et se mettent en branle pour aller en rade acclamer encore les Russes. Les cuirassés ont installé d'éblouissantes illuminations, en se couvrant de milliers de lampes électriques, disposées des plus ingénieuses façons. Celui-ci, outre ses girandoles, porte deux grandes étoiles; celui-là a disposé ses globes de façon à dessiner en traits fulgurants : *Dieu sauve le Tsar!* Le *Caïman* a arboré son emblème, un crocodile géant et fulgurant. Le quai ruisselle de lumières. Et quand l'amiral quitte le *Formidable* (où s'est donné le grand dîner du chef de l'escadre active) pour se rendre au bal, tous les projecteurs, dardant leurs faisceaux violets sur son embarcation, les navires lançant des fusées et brûlant des flammes de Bengale, la montagne de Six-Fours allumant au fond de la rade un feu d'artifice, c'est un superbe enchantement, une admirable féerie. Venise n'eût pas mieux fait. — Elle se trouvait au bal, la féerie. Un bal! cela semble la chose du monde la plus ordinaire. — Mais dans cette salle de l'arsenal, de 85 mètres de long, métamorphosée, éclatante de drapeaux, de trophées, d'armes artistement disposées en croix d'honneur, en lustres, en soleils, dans cette salle où se meuvent à l'aise 6 000 invités, le ravissement dépasse tout ce qu'on peut rêver, et une pareille soirée fait époque dans la vie de qui y a pris part.

Dimanche. — La troisième journée. A partir de midi, et tandis que les convives de la municipalité, au nombre de 600, banquettent grandement dans la cour du Lycée, gens de Toulon et visiteurs se portent en masse sur le boulevard de Strasbourg, où va se livrer la bataille. Car on va se battre avec acharnement.

Chaises, estrades, fenêtres, balcons, dès une heure, sur ce long parcours, de la porte Notre-Dame au rond-point du Jardin public, tout est garni, pas un vide. — 2 heures : l'amiral et les officiers russes arrivent à l'estrade d'honneur, et bouquets, serpentins, confettis de pleuvoir sur eux avec les acclamations. Les boîtes à feu donnent le signal des hostilités.

Dans de superbes landaus débordants de roses, de tubéreuses et d'œillets, officiers russes et français s'installent précipitamment; l'amiral Avellan, les amiraux de nos escadres, le vice-amiral préfet maritime, donnent le bon exemple et veulent bien se mettre en tête du cortège. Le défilé s'organise, merveilleux de couleur et d'entrain. Qui se croirait au cœur de l'automne, à voir encore tant de fleurs? Beaucoup de voitures charmantes, landaus, ducs, charrettes anglaises, deux chars faits par les officiers d'artillerie et montés par eux et leurs femmes : des mortiers lancent sur la tribune d'honneur leur mitraille... parfumée; une pagode tonkinoise, avec de belles broderies annamites et des palmes s'entremêlant à des panneaux incrustés de nacre, porte les officiers de l'infanterie de marine; le 5e dépôt des équipages de la flotte a composé un char avec un grand canot; sur le tableau, deux noms : « Cronstadt — Toulon »; dans la chambre, une blonde Russie et une brune France; sur les bancs, des sous-officiers des deux nations; à l'arrière, un turco et un cosaque. Ah! cela chauffe ferme! point de répit! Dans les platanes, du haut des balcons, les serpentins ondulants retombent et, rubans de mille couleurs, s'enchevêtrent : de loin, on dirait une pluie très drue éclairée à la façon des fontaines lumineuses. Violettes, œillets, dahlias, cassies, tombent comme grêle; les confettis s'éparpillent en mouches volantes et innombrables; le coup d'œil est exquis; la lutte est générale. Nos officiers généraux, des tribunes ou de leurs voitures, y prennent une part active. Bras dessus, bras dessous, des matelots russes et français, sur la piste, sont bombardés et bombardent.

La société est là représentée par toutes ses classes; mais que cette population est donc bonne enfant!

Personne ne pourra se vanter d'avoir, en ces trois jours de fêtes, entendu, un seul instant, une seule note discordante... Des gens, les connaissant mal, redoutaient un peu ces diables de Provençaux, leur exubérance, leurs cervelles ensoleillées, leur langue prompte! Je les suppose rassurés à cette heure.

5 heures. — La fin du combat. Le boulevard est littéralement jonché d'une épaisse couche de lanières

et de petits disques de papier aux nuances de l'arc-en-ciel. On se croirait dans le royaume des pains à cacheter. Ces confettis, il en reste partout, sur les coiffures, sur les visages, sur les vêtements. — Le temps de rallier son logis, de dîner, de refaire sa toilette, et l'on se retrouve de nouveau dans les rues illuminées. Le théâtre nous réserve une soirée de *gala*. Quatuor à la chapelle russe de Nice. La fête de printemps d'*Hamlet*, avec une Ophélie que ne désavouerait aucune scène parisienne; le quatrième acte de l'*Africaine*, le ballet de *Michel Strogoff* avec les fameuses trompettes, et la *Marseillaise*, l'*Hymne russe*, joués par l'orchestre d'abord, redemandés, chantés par le quatuor, chantés ensuite par deux cents hommes du peuple sans rien de théâtral, d'artificiel, avec la savoureuse pointe d'accent de terroir, la *Marseillaise*, et l'*Hymne*, écoutées par la salle debout et recueillie, applaudies, et terminant, l'orchestre les exécutant une dernière fois à la demande du public, cette soirée, d'où l'on s'en va emportant avec les derniers échos de la musique cette impression d'une fusion toujours plus complète; si bien qu'à cette heure tardive, après trois jours et presque trois nuits de marche, de bal, de promenade, de fatigue, d'émotions, on se demande presque, la tête un peu perdue, quel est le chant français et quel est le chant russe!

Lundi.—Même empressement autour des vaisseaux de l'amiral Avellan. Déjeuner de 50 couverts à bord du *Richelieu*, exquisement paré. — Échange de visites de navire à navire.

Moins de monde dans la ville. On est déjà parti beaucoup; ce qui reste suffit à maintenir la même note chaleureuse.

Dans les rues, les matelots russes sont fêtés : ils savent tous crier déjà : « Vive la France! » Les gamins les assaillent pour leur piailler, eux aussi, les cris qu'ils entendent pousser par leurs parents. Plus d'un soldat d'infanterie de marine a un béret de marin slave, plus d'un de nos mathurins a troqué aussi sa coiffure. Ça, pour ces simples, c'est une des grosses preuves de confiance et de fraternelle sympathie!

5 heures. — La municipalité est allée chercher au quai de l'Horloge l'amiral et ceux de ses officiers partant pour Paris. Sur la route, les applaudissements et les clameurs sont unanimes.

Les grandes fêtes sont terminées; les petites, plus intimes, vont commencer, qui, à leur tour, devront cesser. Ce qui subsistera, c'est la certitude de notre union indissoluble, de notre force, de notre puissance; c'est le souvenir de ces deux peuples, de race dissemblable, mais de sentiments pareils, déclarant leur attachement profond, affirmant leur bonne volonté, inaugurant une ère nouvelle pour le bien de l'humanité, préparant pacifiquement le triomphe du droit des gens, et disant évangéliquement à l'Europe attentive : « Faites comme nous, et aimons-nous les uns les autres! »

Toulon, 17 octobre.

. S.

CHOSES ET AUTRES

L'aveugle du pont des Arts a eu la douleur de ne pas voir les Russes, mais il a entendu les acclamations qui les accueillent. C'est un vieux soldat de Crimée et d'Italie, qui est devenu un vieux philosophe, pour avoir été frôlé par beaucoup d'académiciens.

— Monsieur, me disait-il, j'ai vu mieux que cela, moi qui vous parle. Je suis entré à Milan, en personne naturelle, au milieu d'un enthousiasme auprès duquel notre enthousiasme d'aujourd'hui n'est qu'une réserve discrète et de bon goût. Mais j'y suis repassé quelques semaines après et, faute d'avoir été jusqu'à l'Adriatique, peu s'en est fallu que les belles Milanaises qui, la veille, me comblaient de sourires, de fleurs et d'oranges, ne m'aient bombardé de pommes cuites.

« Il faut nous hâter de nous réjouir et de nous congratuler, pendant que tout est à la joie. La faveur populaire est plus changeante que les flots, comme disait feu M. Caro. Le pauvre maréchal Mac-Mahon — qui est entré avec moi à Milan — en a su quelque chose.

« C'était un homme qui, mieux que pas un, a connu l'une et l'autre fortune. Général vainqueur, maréchal de France, duc d'un nom de bataille, honnête homme avec cela, il s'est vu tout à coup, la politique s'en mêlant, vilipendé, conspué, accablé d'outrages et de sarcasmes. Tous les tirailleurs des petits journaux ont fait converger sur lui le feu roulant des bonnes plaisanteries, tandis que la grosse artillerie de la presse politique tonnait de toutes ses pièces. Lui en a-t-on prêté des coq-à-l'âne! Et d'Harcourt qui sait tout! Et le nègre invité à continuer! Et le dictionnaire de M. Poche! Et les dortoirs du Collège de France! L'a-t-on assez chansonné!

« On a fait un gros livre uniquement pour prouver qu'il n'avait jamais gagné la bataille de Magenta et que la plume blanche de son chapeau n'était qu'une plume de paon.

« Depuis, qu'a-t-il fait? Il a vécu, comme l'abbé Sieyès; et cela a suffi pour que l'opinion lui revienne et pour que le Conseil municipal lui-même (ô comble d'honneur!) lui adresse des délégations. Le « Jo-

crisse », le « La Palisse » des journaux d'autrefois est devenu pour les journaux d'aujourd'hui une des « plus pures gloires de la France — l'illustre vétéran de notre armée, — le vieux lion mourant ».

« Vieux lion! Eh bien, Monsieur, à la place du vieux lion, j'aurais fait tout juste autant de cas des compliments de l'âne que de ses coups de pied. Et pour en revenir aux Russes... »

Mais, là-dessus, je quittai mon aveugle (qui criait comme un sourd), car il devenait compromettant. Quelques patriotes s'étaient déjà retournés au passage. On avait murmuré : Pitt et Cobourg! Je sentis que je devais faire quelque chose pour la Russie et j'allai acheter un numéro du *Petit Journal* qui donne quelques phrases usuelles traduites du français en russe.

Voulez-vous savoir comment on dit en Russe : « Vive le tsar? » Si vous rencontrez un officier russe, comment vous y prendrez-vous pour lui dire : « Avez-vous fait bon voyage? Au plaisir de vous revoir? Bien des choses chez vous»? — Ma foi! ne me le demandez pas. J'ai reconnu que je n'avais aucun génie, pas même celui des langues. J'ai reculé devant ces caractères de consonnes. Si je rencontre un de nos hôtes moscovites, je lui dirai tout bonnement : « *Belmen* », ce qui veut dire, d'après Covielle : « Allez vite vous préparer pour la fête qui va avoir lieu ce soir, etc., » et je lui souhaiterai la force des lions et la prudence des serpents, ce qui ne saurait nuire à l'alliance franco-russe.

*
* *

— Quant à NN. SS. les grévistes (il y faut bien revenir, car ils ne se laissent pas oublier), de bons esprits commencent à trouver qu'ils se permettent et qu'on leur passe trop de choses et que le quatrième État devient encombrant.

On lit tous les jours dans l'agence Havas des notes comme celle-ci : « La nuit a été calme dans le bassin du Pas-de-Calais. Rien à signaler, sinon qu'on a tenté de faire sauter par la dynamite la maison d'un maître porion qui songeait à reprendre le travail; qu'on a cassé tous les carreaux d'un ingénieur et que quelques ouvriers ont assailli un de leurs camarades non syndiqué et l'ont laissé pour mort sur la place. » On se demande ce que ce serait si tout n'était pas calme et si l'agence Havas trouvait le bassin agité?

Ce sont là jeux de prince! Les ouvriers paraissent avoir hérité des privilèges et de certaines façons de faire des marquis de l'ancien régime. Les manants, les figures à nazardes, c'est nous-mêmes, sans nulle vanité. Je voudrais, pour voir, qu'un bourgeois se mêlât de casser les carreaux d'un ouvrier ou qu'un capitaliste s'avisât de rouer un prolétaire. M. Guesde, M. Pelletan, M. Walter, M. Viviani feraient de beaux cris. Rien que la mort ne serait capable d'expier un tel forfait. Mais la réciproque n'est pas du tout vraie. Il y a coups de bâton et coups de bâton. Quand c'est un rentier qui les reçoit, tout est pour le mieux; mais s'il venait à les donner (ce que l'on ne saurait jamais imaginer, à moins d'être un esprit tout à fait subversif) ce serait la Révolution sociale.

Que les temps sont changés! Autrefois le duc de Penthièvre s'amusait à tirer sur des couvreurs occupés à réparer un toit. Aujourd'hui les couvreurs ne réparent plus les toits, car les couvreurs sont apparemment en grève et ce sont eux sans doute qui tireraient sur le duc de Penthièvre. Vous verrez que monsieur le coiffeur Chauvin entrera tout botté au Parlement, le fer à friser à la main, et qu'il dira : « L'État c'est moi! »

L'autre jour, à Henin-Liétard, Goullé, de la *Petite République Française*, trouve plaisant de traiter le commissaire de police d' « imbécile galonné ». Un homme qui aurait su vivre aurait répondu : « Monsieur le vicomte me comble... » Mais voilà mon commissaire, une mauvaise tête sans doute, qui empoigne M. Goullé. Cela se peut-il souffrir!

Toute l'aristocratie socialiste s'est levée d'un seul coup. M. le Procureur de la République a remis M. Goullé en liberté avec force excuses et soumissions. Quant au commissaire de police, je ne voudrais pas être, comme nous disons, nous autres petites gens, dans sa peau.

Renversez un peu les rôles et faites cette hypothèse monstrueuse : le commissaire traite M. Goullé, comme M. Goullé a traité le commissaire... Non, non! Pardon, M. Guesde! grâce, M. Basly! ce sont là de ces blasphèmes que l'imagination se refuse à envisager. Solon, dans le code qu'il donna aux Athéniens, n'avait pas prévu de pénalité contre les parricides, pensant qu'on ne devait pas même admettre la possibilité d'un tel forfait.

*
* *

— Parmi les conférenciers qui vont dans le Nord porter la lumière, qui en venait autrefois, il y a des conférencières. Nous avons le socialisme côté des dames et côté des messieurs, comme il y a des tailleurs pour femmes. Le cheval de bataille des citoyennes (nous savons trop ce que nous devons au sexe pour dire le *dada*), leur prétention, c'est d'être complètement assimilées aux citoyens : chose d'autant plus surprenante que les citoyens proclament qu'ils se trouvent très mal de leur condition.

Jusqu'à présent l'apostolat de Mesdames Astié de Valseyre, Paule Minck et autres a été assez infructueux. Ces Pierre l'Hermite au petit pied (c'est le mot), ces saint Bernard en jupons n'ont guère recueilli que des sourires et parfois des quolibets. J'admire leur intrépidité, mais je doute de leur succès. Ce que femme veut, Dieu le veut. Il faut croire que Mesdames Minck et de Valseyre ne savent pas assez bien ce qu'elles veulent ou que Dieu ne les trouve pas assez femmes.

L'émancipation du beau sexe aura toujours contre elle un adversaire redoutable, un homme qui a, du premier coup, épuisé toutes les plaisanteries que l'on peut faire contre les femmes qui veulent sortir de leur condition, — un homme qui les a criblées d'épigrammes et après lequel il n'y a plus rien à dire. — un homme que je signale à la vengeance de qui de droit. J'ai nommé Aristophane.

Aristophane avait même prévu Mrs Grandt, une Américaine émancipatrice qui a cru avoir une idée de génie. « Jusqu'à présent, s'est-elle écriée dans une grande assemblée qui s'est tenue à Chicago, nous avons marché à la conquête de l'égalité avec des mines renfrognées et puritaines; nos missionnaires n'étaient pas toutes séduisantes, il faut l'avouer. Elles avaient le plus souvent de longs nez rouges sous d'affreux chapeaux en cuvette. Il faut changer tout cela. Il faut vaincre par la grâce, le charme, l'enjôlement; flirter pour la bonne cause; que dis-je? nous servir de ces attraits périssables auxquels les hommes sont trop sensibles. La grandeur du but sanctifiera les moyens. » (Applaudissements prolongés).

Mon Dieu! ma chère sœur d'outre-mer, permettez-moi de vous dire que cette Amérique, que vous croyez avoir découverte, est déjà fort connue. Nous avons quelque idée de cela, en France, et ce n'est pas d'hier. Il y a même un nom pour désigner le système que vous préconisez. Je crois que cela s'appelle chez nous : la coquetterie.

Mais, ma foi! si les Américaines s'en mêlent et si, au lieu d'une armée du Salut, elles nous dépêchent une armée de damnation, pauvres hommes que nous sommes!

JEAN-PIERRE.

BULLETIN

Bibliographie.

LES FOUILLES DE SUSIANE.

M. Dieulafoy est un explorateur qui sait chercher, trouver et interpréter ce qu'il trouve. Le public connaît déjà depuis longtemps, pour les avoir admirés au Louvre, les magnifiques débris de l'art achéménide découverts dans les fouilles de Suse au cours des campagnes de 1884, 1885, 1886. L'histoire de ces fouilles était déjà connue par le vif et pittoresque récit de Mme Dieulafoy (1), d'autre part les plans du tumulus de Suse et les restaurations du palais d'Artaxerxès mettaient directement le public en face des documents et en face de l'interprétation archéologique de M. Dieulafoy. M. Dieulafoy nous donne à présent le commentaire explicite de son œuvre dans un beau volume intitulé *l'Acropole de Suse* (2), et qui donne plus que ne promet le titre, car il nous promène à la fois dans l'ethnographie de la Perse ancienne, dans son art militaire, son art industriel, son art religieux. L'originalité de M. Dieulafoy consiste surtout en ce qu'il apporte dans l'histoire de la Perse ancienne des éléments pris aux sciences naturelles et aux arts techniques, et rarement mis en œuvre par la généralité des érudits, qui se limitent volontiers à l'analyse des textes historiques proprement dits. Le maniement de ces éléments extérieurs et leur combinaison avec les données historiques directes demande beaucoup de sens psychologique et de précision, car il manque à ces éléments ce qui fait la valeur essentielle des autres et ce qui est la base de l'histoire, la donnée chronologique. Mais il est impossible de n'être point frappé de la nouveauté des vues que M. Dieulafoy jette dans la circulation et qui mériteront la considération attentive des historiens futurs, surtout quand ses conclusions concordent par d'autres voies avec celles où arrive l'histoire documentaire.

Nouvelles de l'étranger.

LE CARACTÈRE DU PAYSAN RUSSE.

Dans la revue anglaise *Temple-Bar*, M. Fred. Whishan publie une intéressante étude sur la Russie contemporaine. Voici, en particulier, le portrait qu'il fait du moujik :

« Toujours content, indolent, libre de désirs, il ne se soucie point de s'élever dans le monde. Pourvu qu'il ait de quoi vivre et faire vivre sa femme et ses enfants, pourvu qu'il puisse avoir, en payant ou à crédit, sa ration de *vodka*, il ne demande rien de plus. Il ne se préoccupe ni du progrès de la civilisation, ni du confort occidental. Pour le reste, il aime son *petit père* le Tsar; il craint Dieu et les méchants esprits des bois; il observe scrupuleusement les fêtes et jeûnes; il s'accommode de sa femme, et reste parfaitement étranger aux autres choses de ce monde. »

(1) *A Suse*, journal des fouilles, 1884-1886, in-4° (Hachette, 1888).

(2) *L'Acropole de Suse*, d'après les fouilles de 1884, 1885, 1886, 446 pp. in-4°, 385 gravures, 16 planches en couleurs, 3 cartes. L'*Acropole* est divisé en quatre parties : histoire et géographie, fortifications, faïences et terres cuites, l'*apadana* et l'*ayadana*.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

19 octobre 1893.

La spontanéité de Paris à se parer de drapeaux et de fleurs et à se porter tout entier sur ses boulevards pour acclamer les marins de la Russie a remis fort justement en mémoire la grande manifestation de mai 1878. C'était alors l'ouverture de l'Exposition universelle, la France célébrait le premier triomphe de la paix. Sans intervention des pouvoirs publics, sans mot d'ordre officiel, toutes les fenêtres de Paris se pavoisèrent, et, dans la nuit, s'illuminèrent, comme par la main des fées. Paris est admirable en cela, et la France, en ces occasions heureuses de son histoire, donne la vraie marque de son génie avec une magnificence, un entrain et une unanimité uniques dans le monde. Les villes de province sentent leur cœur battre à l'unisson de Paris. Les drapeaux sortent d'eux-mêmes de toutes les maisons et vont se déployer aux fenêtres depuis Marseille jusqu'à Dunkerque. C'est un enchantement à la fois grandiose et ravissant. Nous venons de revoir ce spectacle. Toute la France, toutes les villes de France se sont émues de l'arrivée de nos amis les Russes, et, après le magnifique élan de notre capitale, il n'est rien de plus touchant que les fêtes naïves de nos villages les plus perdus, dans les dunes, dans les gorges de nos montagnes, qui mettent dehors tous leurs drapeaux et tirent des feux d'artifice en l'honneur des Russes, qu'ils ne verront pas et qui ne les connaîtront jamais.

On attendait beaucoup de Paris : il s'est surpassé lui-même. On ne peut rien dire de trop. On demeure, dans tous les récits, comptes rendus et reportages, au-dessous de la vérité. Les mains tendues et serrées entre Français et Russes, par-dessus le bord des landaus, au milieu de la foule joyeuse qui circule librement et sans police, les milliers de mouchoirs blancs agités aux fenêtres, les embrassements envoyés et rendus à distance par des gestes éloquents et familiers, et tout ce qu'il y a d'espérances, d'émotion, de pensées profondes, dans cette pantomime si pathétique, voilà ce qu'on ne dira pas, ce qu'à peine on peut indiquer. Dans cet enthousiasme, une sécurité parfaite, une confiance sans nuage, un instinct de bonne discipline et de tact naturel qui s'arrête juste où il faut, voilà encore ce qu'on explique mal ou insuffisamment, alors même qu'on le met en lumière, et ce qui est propre à Paris. Dans les grandes manifestations populaires de Rome, auxquelles il m'a été donné un jour d'assister, l'expansion de l'enthousiasme public franchit toutes les bornes, touche au délire, sous un ciel ardent, et l'heure est alors si critique, qu'on ne sait si on va s'embrasser ou s'entr'égorger. Ici rien de pareil. La possession de soi reste entière, et l'on sait parfaitement ce que l'on fait et ce que l'on veut faire.

Pendant que se passaient ici ces grands événements, le Tsar rendait une nouvelle visite aux vaisseaux de notre flotte, mouillés dans les eaux du Sund, en face de Copenhague. Le télégraphe, installé dans ses derniers perfectionnements, mettait en communication immédiate l'amiral Avellan avec son souverain. Les dépêches vont et viennent de Russie en France et réciproquement, portant pour elles des félicitations, des remerciements et des souhaits. C'est le comte Delanof, ministre de l'Instruction publique de Russie, qui télégraphie : « Nos gymnases de garçons et de demoiselles ont reçu les cartes postales envoyées par vos établissements d'instruction publique : veuillez transmettre à la jeunesse des écoles de France l'expression de la gratitude de nos écoliers et de nos écolières. Tous prient Dieu ardemment pour vous... » Et M. Poincaré répond : « Nos élèves sont profondément touchés... ; ils s'unissent à vous dans une même œuvre de paix... » On se parle ainsi de Saint-Pétersbourg à Paris, comme si on était bouche à bouche. La France et la Russie se touchent; il n'y a plus d'espace entre elles. L'Allemagne, la Triplice, le noir nuage, tout a disparu. La paix et la fraternité règnent sur le monde. C'est un moment extraordinaire dans l'histoire : tâchons d'en jouir, mes amis, car la vie est courte et le bonheur n'a qu'un moment...

La mort du maréchal de Mac-Mahon a déjà attristé ces fêtes; mais c'est un deuil qu'on peut appeler accidentel et antérieur à la situation. Cette mort était attendue depuis plusieurs jours, on la savait proche, et, autant elle est un objet de sincère regret, autant elle n'a aucun rapport avec les motifs de notre joie actuelle et n'en peut modifier en quoi que ce soit l'expression. La mort du soldat de Malakoff et de Magenta est un deuil national ; il n'était pas le chef militaire dont nous aurions eu besoin aux jours de péril et de malheur; il fut un brave soldat de la France et le premier magistrat de la République française. Il ne l'a point trahie, bien que les voix les plus pressantes et les plus autorisées l'y aient engagé, en lui représentant cette trahison comme un devoir. Ceux qui considéraient la République comme le plus grand péril national, une institution contraire au génie même de la France, à ses intérêts vitaux, qui condamnait le pays à un éternel isolement en Europe, ceux-là ont traité ouvertement la démission du maréchal de félonie ou de stupidité. Il n'avait que le choix entre ces deux accusations. Les plus indulgents dans les anciens partis haussaient les épaules de pitié; ils disaient que cet esprit faible et borné avait compromis peut-être irrémédiablement l'avenir du pays par l'étroitesse désespérante de ses vues et son manque complet de courage politique. La République lui fera des funérailles nationales. Au moment où il meurt, elle prouve avec éclat que son nom et sa constitution ne l'empêchent pas d'avoir dans le monde de grands amis qui n'ont avec elle rien de commun sur les formes gouvernementales.

Le roi d'Italie, quelques jours avant la mort de Mac-Mahon, lui adressait un télégramme exprimant ses vœux et sa gratitude pour le soldat de Magenta et pour la brave armée française. Tout est étrange, confus et contradictoire. Est-ce la paix? est-ce la guerre? L'Italie a assez à faire chez elle, avec ses finances délabrées, sur la pente de la banqueronte, et la Sicile en insurrection. Mais elle préfère tout braver, plutôt que de diminuer des armements inutiles, alors que personne ne songe à lui causer quelque préjudice que ce soit. Il ne tient qu'à elle d'être libre : elle se fait volontairement esclave, et, pour nous récompenser de Magenta et de Solferino, elle envoie son prince à Metz nous faire une cruelle injure. La paix est le vœu universel des peuples, la guerre devient impossible, chacun se rend incapable de la faire par la prolongation démesurée des dépenses de guerre qui nous ruinent tous. Il faut cependant une fin à tout, et cette position de l'Europe n'est plus tenable.

HECTOR DEPASSE.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 30476. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 18 TOME LII 28 OCTOBRE 1893

LES FASTES DE LA FLOTTE RUSSE

II. — Tchesmé; Navarin; l'amiral Lazaret.

IV. — CATHERINE II : TCHESMÉ.

Avec Catherine II les grandes ambitions reprirent : la Russie entama vigoureusement ses voisins de l'ouest, Suède, Pologne, Turquie. Les généraux de Catherine II s'appelaient Roumiantsof, Galitsyne, Dolgorouki, Potemkine, Souvorof, *tous des Russes;* ses campagnes navales furent dirigées par des Russes, comme Alexis Orlof, Spiridof, *mais aussi par des étrangers :* Greig, Dugdale, Kruse, Elphinstone, Nassau-Siegen. Ceci est la meilleure preuve qu'il y avait eu interruption dans les traditions dont Pierre le Grand avait voulu laisser la garde à ses amiraux de nom russe, les Apraxine et les Golovine. Catherine II avait d'abord à réparer le temps perdu de 1725 à 1762.

C'est en 1770 que, pour la première fois, une flotte russe, sortie de la Baltique, — la mer Noire restait encore une mer ottomane, — osa déployer son pavillon dans les eaux de la Méditerranée et de l'Archipel. Catherine II avait ménagé cette diversion pour dompter l'obstination des Turcs, qui ne désarmaient pas après leurs défaites sur terre. On ne sait si cette idée lui fut suggérée par son favori Alexis Orlof, ou si c'est elle qui chargea Orlof de la proposer et de la défendre dans le conseil des ministres. Depuis longtemps d'ailleurs ses émissaires étaient à l'œuvre dans les provinces chrétiennes de l'empire turc, préparant le soulèvement des Grecs, des Monténégrins, des Albanais.

L'expédition fut décidée dans le conseil du 12/23 novembre 1769. Quelques jours après Catherine écrivait : « J'ai si bien chatouillé l'amour-propre de nos marins qu'ils sont tout de feu. — Sur quoi? je vous le dirai demain; devinez si vous pouvez. Je me suis attelée à la tâche, et, si Dieu le permet, vous verrez des miracles... Je prends le plus grand soin de la flotte, et en vérité, si Dieu le permet, je l'emploierai comme elle ne l'a jamais été. Je l'équipe pour une direction que je ne dirai pas. Les matelots qui s'en vont ivres par les rues crient : « C'est à Azof que nous allons! »

Le 26 juillet 1770 la flotte sortit de Cronstadt. Elle devait former deux divisions qui se suivraient à distance : la première sous l'amiral Spiridof; la seconde sous l'amiral Mordvinof et le contre-amiral Elphinstone.

Cette flotte était encore novice; la construction, même pour les vaisseaux nouvellement lancés comme le *Sviatoslaf*, laissait à désirer comme solidité et comme marche; Catherine II en était encore à chercher un fondeur qui lui fabriquât des canons plus résistants que les siens. Son envoyé à Copenhague, Filosofof, qui vit passer la flotte, accusait l'ignorance des équipages et l'indiscipline des officiers; il fallut réunir les capitaines pour leur signifier qu'ils devaient obéissance absolue au contre-amiral Elphinstone. Son représentant à Londres, Tchernychef, faisait des observations analogues quand les vaisseaux arrivèrent aux bouches de l'Humber et à Plymouth; il dut se rendre sur les navires, haranguer les matelots et les soldats. Pour comble d'infortune, des maladies, dysenterie, fièvre de flux, éprouvaient les hommes. « Il ne faut pas s'en étonner, ajoutait Tchernychef, car la moitié des équipages se compose de recrues, de

paysans des environs de Moscou, qui tenaient, il n'y a qu'un mois, la queue de la charrue, et qui n'ont pu encore s'accoutumer non seulement à la mer, au roulis, au tangage, mais à la nourriture du bord. En outre, pour l'armement de la flotte, on les a épuisés de travail. On a poussé l'absence de précautions jusqu'à mêler aux hommes sains ceux qui sortaient des hôpitaux ; en sorte qu'ils sont tous tombés malades les uns après les autres. Enfin, les équipages sont trop nombreux et les navires encombrés à l'excès. » De là, des lenteurs dans la marche et de fréquentes relâches dans les ports de la route.

L'Angleterre favorisait l'entreprise de Catherine II contre l'empire ottoman, peut-être parce qu'elle la savait souverainement désagréable à la cour de Versailles. Son gouvernement ouvrait ses ports aux vaisseaux russes, les fournissait d'agrès, de vivres frais, de pilotes, de bons officiers ; le peuple recevait avec enthousiasme ou curiosité les marins de la tsarine, acceptant au prix courant de Russie leur monnaie de billon, « non pas précisément, dit Tchernychef, comme de la monnaie, mais comme des médailles qui perpétueront le souvenir de cette visite dans les ports d'Angleterre ».

Catherine II gourmandait les lenteurs de sa flotte. Elle écrivait à Spiridof : « Pour Dieu, maintenez votre moral et le moral de vos gens !... Que votre expédition ne tourne pas à votre déshonneur et à ma honte !... Toute l'Europe a les yeux fixés sur vous et votre escadre... Pas d'hivernage en route ! »

Enfin, l'un après l'autre, les navires apparurent sur la côte de Toscane. Alexis Orlof, qui relevait d'une dangereuse maladie, était allé chercher la santé dans les pays du soleil ; à Livourne, il reçut de la tsarine l'autorisation de monter sur la flotte comme général des troupes de débarquement et des insurrections préparées dans l'empire turc. Puis on cingla sur la Morée, et l'on jeta l'ancre sur la côte du Maïna. Tout de suite les Maïnotes et les Grecs s'insurgèrent ; un officier russe, Barkof, se mit à leur tête, enleva Sparte (Misitra) et marcha sur Tripolitsa. Là on se heurta aux forces turques : Grecs et Maïnotes prirent la fuite, et la petite poignée de Russes, avec Barkof, fut massacrée jusqu'au dernier homme. Pendant ce temps la flotte s'était portée dans la baie, si fameuse depuis, de Navarin, avait pris le château de ce nom ; puis les troupes de débarquement, avec le prince Dolgourouki, avaient conquis l'Arcadie. Elles échouèrent ensuite devant Coron. Il fallut même évacuer l'île de Sphactérie et la baie de Navarin.

Le début de l'expédition n'était pas brillant. Catherine II et ses marins comprirent qu'il leur fallait une revanche éclatante. En l'absence de l'amiral Mordvinof des rivalités avaient éclaté entre Elphinstone et Spiridof. — Alexis Orlof les mit d'accord en assumant lui-même, en vertu des pleins pouvoirs de la tsarine et quoiqu'il ne fût pas un marin, le commandement suprême. La revanche, il voulut la prendre sur la flotte ottomane. Il se mit donc à sa recherche et arriva dans le détroit qui sépare de l'Anatolie l'île de Chios. Il espérait prévenir la jonction de l'escadre turque de l'Archipel avec celle qu'on lui avait signalée comme venant de Constantinople. Il trouva les deux escadres réunies. C'était une masse imposante de 16 vaisseaux de ligne, portant chacun de 60 à 90 canons, de 6 frégates et d'une infinité d'autres navires. La flotte turque était à l'ancre, contre la côte d'Anatolie, près du vieux fort de Tchesmé. Les Russes n'avaient que 2 vaisseaux de ligne, 7 frégates et quelques transports.

Plus tard, dans son rapport à la tsarine, Alexis Orlof écrivait : « En voyant ce formidable appareil, je fus saisi d'effroi, ne sachant d'abord ce que j'allais entreprendre ; mais la bravoure des troupes de Votre Majesté, l'ardeur de tous à se montrer les dignes serviteurs de la grande Catherine m'obligèrent à prendre une décision. Sans tenir compte de la supériorité des forces turques, je résolus de les attaquer, de les détruire, ou de périr. »

La bataille s'engagea, le 7 juillet 1770, à onze heures du matin. Le vaisseau russe *Evstafii*, commandé par Kruse et que montaient Spiridof et Théodore Orlof, frère du favori, se lança sur le vaisseau amiral turc. Le capitaine Kruse, arrivé à portée de mitraille, fit jouer la musique du bord, jusqu'à ce que tous les musiciens eussent été tués (1). Son gouvernail ayant été emporté par un boulet, il ne put modérer son élan, et aussitôt les deux navires amiraux se trouvèrent bord à bord, les deux mâtures enchevêtrées l'une dans l'autre, leurs batteries se foudroyant réciproquement à bout portant. Le feu prit à la capitane et l'incendie se communiqua à l'*Evstafii*. Spiridof, Théodore et les officiers se hâtèrent de mettre à l'eau les chaloupes, où 90 personnes trouvèrent le salut. Les matelots et soldats russes eurent le stoïcisme de ne point troubler le sauvetage de leurs chefs. Plus de 500 d'entre eux restèrent sur l'*Evstafii*. Il sauta, et un instant après sauta la capitane. Les deux épaves embrasées couraient sur la ligne des Turcs qui, terrifiés, se jetèrent avec tous leurs navires au fond de la baie, où ils se trouvèrent étroitement bloqués.

Ce premier succès avait coûté aux Russes 628 hommes, dont 30 officiers. Alexis Orlof réunit le soir un conseil de guerre et dit : « Il faut que notre victoire soit décisive ; il faut, sans perdre de temps, non seulement vaincre, mais détruire cette flotte ; autrement nous n'aurions pas les mains libres pour nos

1. Mémoires de l'amiral Tchitchagof, dans la *Rousskaïa Starina* de 1888, tome LIX de la collection, p. 232.

triomphes ultérieurs dans l'Archipel. » En conséquence une nouvelle attaque fut décidée pour la nuit. Le 8 juillet, à deux heures du matin, les vaisseaux russes s'avancèrent : les *hourras* éclatèrent sur les ponts et dans les haubans ; trois fusées donnèrent le signal. Tandis que leur artillerie lançait des bombes et des boulets rouges, une division de brûlots, conduite par des officiers russes et anglais, se dirigea sur la ligne ottomane. Le lieutenant Dudgale attacha son engin destructeur au flanc d'un navire et n'eut que le temps de s'enfuir à la nage, le visage et les mains brûlés. Le lieutenant Iline attacha le sien à un grand vaisseau, fit d'abord force de rames pour s'éloigner, et tout de suite s'arrêta pour jouir de l'effet. Les navires turcs étaient si serrés que les incendies se propagèrent rapidement. Dans la nuit embrasée, le rivage de Chio et le rivage d'Anatolie tremblaient des explosions répétées. Quand se leva le soleil, il éclairait le désastre de la flotte ottomane : 15 vaisseaux de ligne sur 16, les 6 frégates, 50 autres navires avaient péri ; les Russes n'en purent sauver qu'un vaisseau de ligne et 6 galères. La baie était couverte de cadavres et de débris de navires ; ses eaux avaient pris la couleur du sang.

Spiridof, sous la première impression de ce spectacle, écrivait à Tchernychef : « La flotte turque, nous l'avons attaquée, battue, démolie, brûlée, lancée dans les airs, coulée ou réduite en cendres... Nous sommes les maîtres de l'Archipel (1). »

Il ne restait qu'à cingler sur le Bosphore et à dicter la loi au sultan, la gueule des canons russes braquée sur le Sérail. On n'osa : on se faisait alors une terrible idée des moyens de défense dans les Dardanelles. D'autre part, si les Russes avaient montré dans le combat une audace poussée jusqu'à la témérité, les mêmes vices d'organisation subsistaient. Les navires étaient plus que jamais encombrés de malades. Bref, on laissa le temps au baron de Tott de hérisser de batteries les détroits ; on se contenta de bloquer à distance Constantinople.

La bataille de Tchesmé n'en eut pas moins un prodigieux retentissement. Ces mers de l'Orient, où jamais les Russes n'avaient déployé leur pavillon, ils s'y annonçaient par un coup de tonnerre. Les populations musulmanes étaient dans la terreur ; les chrétiens s'insurgeaient partout. Quatre ans après, le traité de Kaïrnadji donnait à Catherine II tout le rivage nord de la mer Noire, du Boug au Caucase, moins la Crimée, En 1783, par la convention de Constantinople, la Crimée elle-même tombait sous sa domination. Pierre le Grand avait créé la Baltique russe ; avec Catherine II il y avait un Pont-Euxin russe.

Elle sentait bien qu'elle était le vrai continuateur du « héros-marin ». Au lendemain de Tchesmé, elle écrivait à Roumiantsof :

> Dieu est grand dans ses miracles. Le monde a-t-il jamais ouï rien de pareil ? Aussi nous avons célébré le *Te Deum*, et, le lendemain, une *panikhida* solennelle pour l'âme de Pierre le Grand, le fondateur de la flotte, le premier auteur de cette nouvelle gloire de la Russie. C'est le fruit de ses travaux que nous recueillons. Notre flotte est comme Isaac : se mariant à 70 ans, Isaac laissa cependant une postérité qui s'est multipliée jusqu'à ce jour ; de même notre flotte, 70 ans après sa fondation, s'est couverte d'une gloire qui, si Dieu le veut, durera plus longtemps que la postérité d'Isaac.

Elle décora Orlof du surnom glorieux de *Tchesmouski* ; à tous les Russes qui avaient combattu dans les deux glorieuses de juillet 1770 elle donna une médaille où se lisait ce simple mot : BYL, c'est-à-dire : « J'y étais ! » (1).

Elle était orgueilleuse de cette victoire, non seulement comme souveraine, mais comme femme. Le vainqueur, c'était un homme à elle, un de ses complices du coup d'État de 1762, un de ses amants les plus chers, et ce n'était pas un marin, à peine un militaire. Ce sentiment éclate dans ses messages de victoire à Voltaire :

> Ma flotte, non pas sous le commandement de mes amiraux, mais sous celui du comte Alexis Orlof, après avoir battu la flotte ennemie, l'a brûlée tout entière dans le port de Tchesmé... Près de cent vaisseaux de toute espèce ont été réduits en cendres. Je n'ose dire le nombre des musulmans qui ont péri : on le fait monter à plus de vingt mille. Je l'ai toujours dit : ces héros (les Orlof) sont nés pour les plus grands événements.

Dans sa correspondance avec Voltaire, elle abonde en anecdotes épiques : c'est le capitaine Kruse lancé dans les airs par l'explosion des deux vaisseaux amiraux, et qui, repêché ensuite, « n'a eu d'autre mal que d'avoir été mouillé » ; — c'est l'empressement des volontaires russes à monter les brûlots : « il s'en offrit tant qu'on ne put les placer tous ; entre autres, un lieutenant de hussards : le comte, pour la rareté du fait, l'envoya » ; — c'est l'acharnement des Russes et des Turcs dans cette guerre sainte, au point que les naufragés se battaient entre eux sur les épaves fumantes (2).

(1) Solovief, *Istoria Rossii*, t. XXVIII, p. 135.

(1) Dans cette campagne, Alexis Orlof montra beaucoup de tact politique et même d'humanité. Il avait été obligé de consigner dans une rade d'Anatolie un navire de Marseille chargé d'huile. Il fut la cause, très indirecte, que ce navire périt d'un accident de mer. Il consola l'équipage et paya le prix non seulement de la cargaison, mais du navire. (Correspondance de Galitsyne, dans l'*Archive russe*, 1876, t. II, p. 273.)

(2) Catherine II à Voltaire, 14 sept. 1770, dans *Coll. Soc. impériale d'histoire de Russie*. Je renvoie à ce texte, parce qu'il contient des passages omis dans les éditions de la correspondance de Voltaire et de Catherine II.

V. — La flotte dans les dernières années de Catherine II. — Paul Ier et Alexandre Ier.

La Russie possédait maintenant, outre la mer Blanche, deux mers européennes : la Baltique et la mer Noire. Au lieu d'une flotte, elle en eut deux. Celle de la mer Baltique se rattachait toujours à Pétersbourg, Cronstadt, Rével. Pour celle de la mer Noire, il fallut créer, dans la presqu'île de Crimée et sur les autres rivages nouvellement conquis, des arsenaux et des ports de guerre. Alors s'élevèrent, mais vers la fin du règne, les forteresses maritimes de Sévastopol, Kherson, Odessa. Ceci nous mènerait jusqu'au temps de Paul et d'Alexandre Ier; et alors, dans le livre d'or de la Nouvelle-Russie, que de noms français à inscrire, noms d'intelligents aventuriers ou de nobles émigrés qui aidèrent à sa création : le duc de Richelieu, le vrai fondateur d'Odessa; Langeron, son lieutenant et son successeur; le marquis de Traversey, qui éleva les fortifications de Kherson et de Sévastopol; les ingénieurs Potier et Bazaine (celui-ci, le père du trop fameux maréchal); les architectes Schaal et Thomon, etc.

Dans l'intervalle, la puissance maritime de la Russie n'a cessé de s'accroître : en 1783, Catherine II dispose de 173 vaisseaux, portant 4 260 canons. Elle est si imposante, cette force, que de 1779 à 1782 la tsarine peut se mettre à la tête de la fameuse *Ligue des neutres*, groupant, par une série de traités, contre la tyrannie que l'Angleterre prétendait exercer sur les mers, le Danemark, la Suède, la Hollande, la Prusse, l'Autriche, Naples, le Portugal. Et, par là, indirectement, sa marine vient en aide à la nôtre dans la lutte que soutient celle-ci contre la Grande-Bretagne pour l'indépendance des États-Unis. C'est là un épisode capital dans l'histoire des « ententes cordiales » entre la France et la Russie.

Une dernière fois Catherine II eut sur les bras, en même temps, les deux puissances qui ne se résignaient pas à lui abandonner la domination de la Baltique et de la mer Noire. Elle était engagée dans sa seconde guerre de Turquie. De nouveau les vaisseaux russes durent reparaître dans l'Archipel. Nous avons, à ce sujet les instructions de la tsarine, en date de mars 1788, au général-major Zaborovski (1). Elle y dit nettement qu'il s'agit d'affranchir du joug de l'Infidèle les populations chrétiennes de l'Orient. Elle entre dans les détails les plus précis sur l'organisation des bataillons grecs, albanais, monténégrins. On enrôlait aussi des volontaires corses. Un fait curieux, resté, je crois, ignoré des historiens de Napoléon, c'est que celui-ci adressa une pétition à Zaborovski en vue de prendre du service dans l'armée russe. La pétition n'eut pas de suite, parce que la tsarine avait prescrit de n'accepter les étrangers que dans un grade inférieur à celui qu'ils occupaient et que le jeune Bonaparte ne voulut pas consentir à déchoir.

Pendant que Catherine II se préparait à porter un coup terrible à l'empire ottoman, brusquement sa capitale même fut en péril par la déclaration de guerre de Gustave III. La tsarine n'avait plus rien sous la main, ni armée ni flotte : tout était employé contre les Turcs. Le roi de Suède avait envoyé son ultimatum le 1er juillet 1788 ; sans même attendre la réponse à cette pièce, il avait commencé les hostilités, par terre et par mer. Ce fut un moment de vive émotion à Pétersbourg. Catherine II disait en soupirant : « Vraiment Pierre le Grand a placé sa capitale bien près de l'ennemi. » Elle fut un moment sur le point de l'évacuer, mais, comme Ségur, notre ambassadeur, l'interrogeait à ce propos : « L'avez-vous cru? » répondit-elle fièrement. On revêtit de l'uniforme les paysans finnois ; on fit monter sur les rares vaisseaux des gens qui n'avaient jamais navigué ; des petits-maîtres de Pétersbourg furent improvisés officiers de marine ; l'amiral Greig fut placé à la tête de ce semblant de flotte.

Le 17 juillet une bataille s'engagea près de l'île de Hogland. La tsarine était en prières dans le Palais d'Hiver, dont les vitres tintaient des coups de canon. A la fin, le bruit de la bataille s'éloigna : l'affaire avait été indécise, mais la flotte suédoise faisait retraite (1). Le roi de Suède reparut en 1789 ; mais contre la flotte russe, à Svenska-Sund, successivement il gagna, puis perdit une bataille navale. La paix s'ensuivit.

Dans les guerres de la Révolution et de l'Empire, la flotte russe ne joua qu'un rôle secondaire. Sous Paul Ier, elle coopéra aux expéditions contre la république batave, la république parthénopéenne, sur la côte de Dalmatie, aux îles Ioniennes. Quand Paul embrassa si ardemment l'alliance du Premier Consul, l'escadre de la mer Noire, dans la grande entreprise franco-russe projetée contre les Indes, était destinée à transporter le contingent français à travers le Pont-Euxin, des bouches du Danube au pied du Caucase.

Sous Alexandre Ier, la flotte russe nous fit une guerre de chicane aux îles Ioniennes, aux Bouches de Cattaro, sur la côte de Dalmatie. Après Tilsit, elle devait nous aider dans notre lutte contre l'Angleterre, secourir le Danemark attaqué par l'amiral Parker. Alexandre Ier disait à Savary, l'envoyé de Napoléon : « Si l'Empereur voulait en revenir à son expédition de Boulogne, il aurait Séniavine et mes 22 vaisseaux

1. *Archive russe* de 1866, p. 1374.

(1) Mémoires de l'amiral Tchitchagof, dans la *Rousskaïa Starina* de 1888, t. LIX de la collection.

à sa disposition (1) ». Comme autrefois Pierre le Grand, il demandait l'autorisation d'envoyer de jeunes nobles russes servir sur notre flotte à titre d'apprentis marins, demandant qu'on leur fît faire le même service qu'aux Français.

La flotte du contre-amiral Dmitri Séniavine, employée tour à tour contre nous et pour nous, n'eut pas le temps de s'accommoder à ces vicissitudes. Elle dut, contre les Anglais, chercher un refuge dans le port de Lisbonne, alors occupé par Junot; puis, quand Junot dut évacuer le Portugal par suite de la convention de Cintra, les Anglais prirent les vaisseaux russes en séquestre, promettant de les restituer quand la Russie aurait rompu avec la France : ce qui ne se fit pas attendre.

En somme, et pour des raisons analogues, Alexandre Ier, comme son grand adversaire Napoléon, fut amené à négliger sa flotte, à la sacrifier aux régiments. Ses amiraux se distinguèrent surtout à terre : ainsi Paul Tchitchagof, contre les Turcs, sur le Danube, et contre les Français, sur la Bérézina (2).

VI. — Indépendance de la Grèce : Navarin

Il n'en fut pas de même sous Nicolas Ier (3). La question d'Orient, et d'abord la question de l'indépendance hellénique, que les irrésolutions d'Alexandre Ier avaient laissée en suspens, son frère la reprit avec une énergie nouvelle et un sentiment très vif de la solidarité entre la Russie et les populations orthodoxes de la péninsule des Balkans.

Quand l'entente fut enfin établie entre la France, la Russie et l'Angleterre en vue de mettre un terme aux souffrances de ces populations, l'escadre russe de la Baltique, sous le commandement de l'amiral Séniavine, se déploya, le 21 mai 1827, dans la baie de Cronstadt. L'amiral Séniavine hissa son pavillon sur l'*Azof*, le vice-amiral Loutokhine sur le *Prince-Vladimir*, le contre-amiral Heyden sur le *Saint-André*. L'escadre entière comprenait : 9 vaisseaux à trois ponts, 7 frégates, 1 corvette, quelques bricks.

Nicolas Ier vint la passer en revue. Dans l'arsenal de l'*Azof*, il remarque une inscription contenant la liste des victoires maritimes des Russes et terminée par cette conjonction : *ET*... — « Que signifie ce mot? demanda l'Empereur au capitaine, qui était Lazaref. — Cela veut dire qu'on a l'intention de continuer la liste. — Et qu'y mettra-t-on? questionna encore le tsar, un peu surpris. — Le nom de la première victoire de Votre Majesté ».

Après les manœuvres, Nicolas prononça ces paroles : « J'espère qu'en cas d'opérations militaires, on traitera l'ennemi *à la russe!* »

Les marins ne savaient pas encore où on les conduisait : « Où allons-nous? S'agit-il de manœuvres ou d'une expédition lointaine? Nous envoie-t-on aider les Espagnols en Amérique, comme le bruit en court à Cronstadt, ou combattre à côté des Grecs pour notre religion? »

Parvenue à Plymouth, l'escadre s'arrêta et détacha sous Heyden 4 vaisseaux, 4 frégates et 2 bricks. C'est cette fraction seulement qui, pour l'instant, devait opérer en Orient.

Quand elle arriva dans les mers de la Grèce, le contre-amiral Heyden, ainsi que le contre-amiral de Rigny, commandant les forces françaises, se trouvèrent placés sous les ordres de l'amiral anglais Codrington, le plus ancien en grade des trois chefs. Celui-ci, qui avait reçu de son gouvernement des instructions vagues à dessein, était résolu à les interpréter dans le sens le plus favorable aux Grecs. Il était habile autant que loyal et généreux. Voyant qu'une certaine mésintelligence régnait entre Heyden et de Rigny, et même entre les marins des flottes française et russe, il s'étudiait à les réconcilier. Il était énergique aussi : l'escadre autrichienne, sous l'amiral Dandolo, jouait dans ces parages le rôle le plus suspect, ravitaillant les Turcs, entravant les opérations des Grecs. Codrington prévint Dandolo qu'il pourrait se voir dans la nécessité « de ne faire aucune différence entre les navires autrichiens et turcs ». Dans sa correspondance intime il appréciait dans les meilleurs termes l'escadre du tsar : « Les vaisseaux russes sont tous d'une extrême propreté, et, je crois, en fort bon ordre; beaucoup d'officiers parlent bien l'anglais... Tous les vaisseaux paraissent nouvellement construits, et comme leur revêtement de cuivre est tout battant neuf, il a une jolie couleur rose foncé qui contribue beaucoup au bel effet extérieur de ces navires... Le comte Heyden est modeste,

(1) Rapport de Savary à Napoléon, 23 sept. 1807, dans *Coll. Soc. imp. d'histoire de Russie*, t. LXXXIII, p. 91. — Pétersbourg, 1892.

(2) Pour cette partie, les Mémoires de Tchitchagof ont été publiés en français dans la *Bibliothèque russe*, Paris, Franck, 1862. — Sur l'histoire de la marine russe on peut consulter (en russe) : *Matériaux pour l'histoire de la flotte russe*, dont le t. XII a paru à Pétersbourg, en 1888; — *Album général maritime*, dont le t. V a paru en 1890, Pétersbourg; — *Description des Archives du ministère de la Marine*, dont le t. V est de 1888, Pétersbourg. — *Mémoires de l'amiral J.-J. Mordvinof*, t. I (1744-1784), Pétersbourg, 1888.

(3) Sur cette période, j'ai plaisir à signaler un livre du général A. Bogdanovitch, *La Bataille de Navarin* (1827), *d'après les documents inédits des Archives impériales russes*, qui vient de paraître chez Charpentier. Il est fortement documenté, mieux renseigné que le livre de l'amiral Jurien de la Gravière, qui reste cependant précieux (*La Station du Levant*, 2 vol., Plon, 1876). J'emprunterai quelques lignes à la préface du général A. Bogdanovitch : « Puisse la généreuse nation française, et particulièrement sa brillante marine et sa belle armée, accepter l'hommage de *la Bataille de Navarin* où le sang russe a coulé mêlé au sang français, comme l'expression des sentiments qui animent et animeront toujours l'armée russe! Ce livre est offert à l'armée française par un frère d'armes et par un ami dévoué. »

sincère et bien aise d'agir sous mon commandement. »

Ibrahim d'Égypte, qui commandait la flotte ottomane et égyptienne dans la rade de Navarin, s'était engagé d'honneur à observer avec les Grecs l'armistice imposé par l'Europe. Lui et ses lieutenants persistaient à le violer. Heyden dit dans son rapport au tsar : « Après mûre délibération... nous résolûmes d'entrer dans le port même de Navarin et de mouiller à côté de la flotte turque, pour obliger, par la présence de nos escadres, Ibrahim à concentrer toutes ses forces sur ce point, et à s'abstenir de toute nouvelle entreprise contre les côtes de la Grèce. »

En conséquence les trois escadres, les Français à la droite, les Anglais au centre, les Russes à la gauche, se dirigèrent sur la flotte musulmane, rangée en demi-lune, flanquée par les batteries de terre, et cinq fois supérieure, comme nombre de bâtiments, à celle des alliés. Chacun des trois vaisseaux amiraux étaient en tête de sa colonne : la *Sirène*, avec de Rigny, l'*Asia* avec Codrington, l'*Azof* avec Heyden. L'entrée des trois escadres, celle des Russes étant un peu en arrière parce qu'elle avait eu un détour à faire, s'opéra en grand ordre et grand silence, sans qu'un coup de feu eût encore été tiré des vaisseaux ou des forts musulmans. Codrington plaça l'*Asia* bord à bord avec l'amiral ottoman. L'escadre russe s'avançait à son tour dans l'ordre suivant : derrière l'*Azof*, le *Gangout*, l'*Ezéchiel*, l'*Alexandre Nevski*, puis les quatre frégates. Elle n'avait pas encore pris position quand des coups de feu furent tirés sur les officiers anglais envoyés en parlementaires par Codrington : ces coups de feu furent comme l'étincelle sur un baril de poudre. La canonnade s'engagea aussitôt sur toute la ligne. On sait le reste : quatre heures après, il ne restait presque rien de la flotte turco-égyptienne. Les vaisseaux des trois commandants musulmans, soixante autres navires étaient anéantis, coulés, brûlés, sautés ; vingt autres étaient en si mauvais état que les Turcs les brûlèrent eux-mêmes après la bataille.

Ce fut pour la Porte un désastre pire que celui de Tchesmé. Et, comme le dit justement le général Bogdanovitch, « le canon de Navarin assura définitivement l'émancipation de la Grèce ».

C'est un souvenir bon à rappeler que celui de cette bataille où Français et Russes combattirent côte à côte pour la liberté d'un peuple. Les traits d'héroïsme, dans cette journée, ne se comptent pas. Le général Bogdanovitch rend hommage à la bravoure des nôtres, amiral, officiers ou marins. Je ne relèverai dans son récit que ce qui concerne les siens. L'*Azof*, que conduisait Lazaref, fut si maltraité par l'artillerie ottomane que plus tard il fallut le rayer des contrôles ; on le fit se survivre à lui-même dans une série de successeurs, tous appelés *Pamiat Azova Souvenir de l'Azof;* et non pas : *d'Azof*) : le troisième, lancé en 1888, est aujourd'hui notre hôte dans le port de Toulon.

Sur l'*Azof* on avait vu le lieutenant Bouténief, le bras fracassé par un boulet, s'obstiner à rester à son poste et y subir l'amputation : tout à coup, il s'arrache aux opérateurs pour aller contempler l'explosion du vaisseau amiral turc. Un autre, le capitaine-lieutenant Baranof, comme il appliquait le porte-voix à ses lèvres, se le vit arracher par un biscaïen qui lui brisa les dents et lui cassa le poignet droit : il demanda un nouveau porte-voix et de la main gauche l'approcha de sa bouche ensanglantée. Le sous-officier Tourkine, le bras cassé, refusa l'aide de ses compagnons pour descendre à l'ambulance, disant qu'il regrettait seulement la perte de son bras droit parce qu'il ne pouvait plus faire le signe de la croix pour remercier Dieu de cette grande victoire sur les infidèles.

Les autres vaisseaux russes eurent aussi leur part de gloire. Le capitaine du *Gangout*, Avinof, voyant approcher de son bord une frégate turque transformée en brûlot, la prévint en l'abordant vigoureusement, et l'homme qui allait mettre le feu fut tué la mèche à la main. L'*Alexandre Nevski* captura une frégate. Sur un autre, on voyait Svinkine, le capitaine, qui, blessé grièvement, s'était fait attacher à un mât et qui continuait à commander, agenouillé sur le pont et se tenant à un câble.

Tous les vaisseaux russes avaient beaucoup souffert, car, pour venir prendre position, ils eurent à passer sous le feu, déjà commencé, des batteries que les Turcs avaient sur le littoral. L'entrée en ligne des Russes s'était produite au moment le plus critique pour les Français et les Anglais. « Dieu soit loué ! » s'écria Codrington, quand il les vit paraître et éteindre le feu des batteries de terre. A leur tour les Français rendirent aux Russes un grand service : c'est un de nos vaisseaux, le *Breslau*, commandé par de la Bretonnière, qui dégagea l'*Azof*, serré de près par trois frégates turques.

La bataille de Navarin fut diversement jugée en Europe. Le gouvernement britannique la qualifia de « surprise » et de « fâcheux événement », et disgracia le loyal Codrington. L'impression fut tout autre en France et en Russie. Nicolas Ier combla de distinction les trois amiraux ; il écrivit à de Rigny la lettre la plus flatteuse pour lui et pour « la valeur qui de tout temps a distingué la nation française ».

Après Navarin, quand l'Angleterre s'était déjà mise à l'écart, la France et la Russie ne se démentirent pas dans leurs sympathies pour la Grèce. Elles persistèrent jusqu'au bout, dans une confiance réciproque ; car c'est la Russie qui soutient la France contre la jalousie britannique quand Charles X fit

débarquer un corps expéditionnaire en Morée; et sans l'attitude résolue de la France, qui en imposait à l'Autriche de Metternich, la Russie n'aurait pu faire ses deux campagnes victorieuses de 1828 et 1829 sur le Danube et dans les Balkans.

VII. — La flotte de la mer Noire l'amiral Lazaref.

C'est sous Nicolas que s'est formée, sur le Pont-Euxin, une corporation militaire qui a sa physionomie propre et son histoire; on l'appelle « la Flotte de la mer Noire ». Celui qui la créa presque de toutes pièces, matériel et personnel, lui donna un esprit de corps incomparable, c'est Michel Pétrovitch Lazaref.

« Il est facile d'exposer la carrière de cet homme, toute de faits d'armes éclatants, de victoires, de conquêtes ; il est moins facile de se représenter la physionomie de ce puissant et modeste travailleur. Le trait essentiel de son caractère, c'est une âpre indépendance. Son âme chevaleresque, sans peur et sans reproche, s'attachait si fortement à la vérité qu'il n'y avait pas, à la lettre, de puissance sur terre qui pût l'ébranler dans ses convictions une fois arrêtées, et le faire s'écarter du but une fois adopté par lui. Ce sont ces qualités morales, constamment appliquées à l'intérêt public, l'amour pour le service, une haute conception de ce service, qui assurèrent à Lazaref la confiance absolue et aveugle de ses subordonnés, qui lui attachèrent le cœur de presque tous ceux qui l'entouraient, au point que rien ne leur semblait impossible pour accomplir la volonté de leur chef (1). »

Nous avons vu ses débuts dans la grande histoire, sur le pont de l'*Azof* à Navarin. Plus tard, il va protéger Constantinople contre les entreprises des Égyptiens (1833) et contribue à la signature du traité d'Unkiar-Skélessi. Puis, pendant dix-huit ans, il gouverna la flotte de la mer Noire, imprégnant de son esprit officiers et matelots, refaisant le matériel, mettant en chantier de nouveaux navires, construisant les premiers bateaux à vapeur, améliorant les ports et les forteresses, bâtissant tout dans Sévastopol, depuis l'église Saint-Vladimir, où il avait marqué d'avance la place de sa tombe, jusqu'à ces colossales casernes de la marine, devant les ruines desquelles se dresse aujourd'hui sa statue de bronze.

Quelques anecdotes le feront mieux connaître. Après Navarin, nous le trouvons au port de Cronstadt et chargé par Nicolas Ier de faire une enquête sur la perte d'un vaisseau détruit par le feu. L'empereur le fait venir et lui dit : « On a brûlé le vaisseau. — Non, sire, il a brûlé. — Je te dis qu'on l'a brûlé, reprend le tsar irrité. — Sire, j'ai dit, dans mon rapport à Votre Majesté, que le vaisseau avait brûlé; je n'ai pas dit qu'on l'avait brûlé. » Or, c'était quelque chose que de tenir tête à l'empereur Nicolas.

Plus tard, comme Lazaref était déjà amiral, le tsar le rencontra : « Mon vieux, lui dit-il, tu vas rester à dîner avec moi. — Sire, je ne puis, j'ai promis à l'amiral G... », et tirant sa montre : « Je suis en retard. » Sur ce, il salua l'empereur et se retira. Or n'oublions pas que cela se passait dans un pays où le père de Nicolas avait pu dire à Dumouriez, qui s'excusait d'être en retard sur ce qu'il avait eu à voir un personnage important : « Sachez, Monsieur, qu'il n'y a d'important en Russie que la personne à laquelle je parle et pendant le temps que je lui parle. »

Lazaref avait conçu de la patrie une idée plus haute que celle qui avait cours dans la société russe de cette époque, et qui se rapprochait de celle que s'en firent les anciens et que nous nous en faisions en Occident. Pour tout dire, il en était arrivé à ne plus identifier absolument la patrie avec la personne de l'empereur. Il disait à son ami Pierre Khipkof : « Nicolas est mon bienfaiteur, mais je ne troquerais pas la Russie contre Nicolas ». Or, comme on le savait prêt à sacrifier sa vie pour l'empereur, ce propos même donne la mesure de son patriotisme. Le tsar n'ignorait pas cette disposition d'esprit chez Lazaref, et il était assez patriote lui-même pour que son estime pour l'amiral s'en trouvât rehaussée.

Lazaref était d'une bonté profonde, encore que rude. Lorsqu'il était jeune officier, un de ses camarades, derrière un bol de punch, lui fit prendre l'engagement réciproque que celui des deux qui arriverait le premier aux honneurs aurait soin des enfants de l'autre. Notez qu'ils n'étaient même pas mariés, ni l'un ni l'autre. Les années se passèrent. Devenu amiral, Lazaref reçut une lettre du camarade moins heureux, alors mourant, qui invoquait le pacte d'autrefois, et lui recommandait sa famille. Lazaref tint à honneur de se souvenir : il aida la veuve, fit entrer la fille dans un institut de demoiselles nobles et, comme il ne concevait pas de carrière plus enviable, inscrivit le fils dans le corps de marine. Il fut pour lui un père, un père tendre, mais très exigeant dans le service. De temps à autre, il examinait lui-même son trousseau, l'obligeait à compter son linge et à en tenir registre, avec ce même souci de l'ordre et de l'économie qu'il apportait dans l'administration de la flotte.

C'était un homme, tout le temps, occupé et pressé. Il se montra tel même pour son mariage. Ayant trouvé une jeune fille à son goût, il alla trouver le père : « Monsieur, je vous demande la main de votre fille; veuillez me donner réponse dans les vingt-qua-

(1) Alexandre Khripkof, *Récits sur l'amiral Lazaref*, dans l'*Archive russe* de 1877, août.

tre heures. » Ajoutons que le mariage fut très heureux : sa femme eut sur ce caractère un peu rude l'influence la plus heureuse pour lui et ses subordonnés.

Il était d'une probité scrupuleuse et, après ce maniement de millions pour la flotte, il mourut pauvre. A son lit de mort, l'amiral Kornilof lui apporta un mandat du ministère, qui lui avançait une année de traitement. « Non, dit le mourant d'une voix faible : je puis, dans ma position, vivre au plus deux mois; je n'ai donc droit qu'à deux mois de traitement. »

La grandeur de Lazaref se mesure encore mieux par celle des élèves qu'il forma : au premier rang, Kornilof, Istomine, Nakhimof, trois héros de la défense de Sévastopol.

(*A suivre.*) ALFRED RAMBAUD.

CHARLES GOUNOD

1818-1893

Il est entré dans son repos : depuis dix ans, il planait dans sa gloire. L'heure pourtant n'est pas venue de juger l'homme et l'artiste : l'homme est trop près de nous, hier encore vivant notre vie, serrant nos mains tendues, prié de dire son mot sur l'événement du jour : — et l'artiste en lui ne fut guère que l'harmonieux écho de l'homme. Par surcroît, son œuvre traverse, en ce moment, la phase ingrate ; non pas vieillie, mais déjà démodée, dès lors plus difficilement sympathique que, sans doute, dans quelques années, quand le juste retour des choses l'aura fait remonter à son rang. Alors, il sera nécessaire et bon de fixer cette attachante et curieuse physionomie, dégagée de l'anecdote de salon, des enjolivements du reportage. J'éprouve à le tenter aujourd'hui comme un pieux scrupule, une sorte de pudeur filiale : Gounod n'est-il pas l'ancêtre de toute une lignée d'artistes ? Quand ils voudraient l'oublier, leurs œuvres, à défaut d'eux, se souviennent. — Et pour les autres, pour nous-mêmes, j'ai montré comment il fut jadis le premier introducteur auprès des grands maîtres d'autrefois (1). Encore donc qu'il n'ait pas, à proprement parler, formé d'élèves, tous, musiciens d'à présent, nous sommes plus ou moins ses disciples, les fils de sa pensée — de l'un d'eux même, le plus féminin, non le moindre, on a pu dire agréablement qu'il est sa fille. Et c'est pourquoi, devant cette tombe encore couverte, le deuil de la musique française tout entière nous commande de parler bas.

(1) Voir la *Revue* du 3 décembre 1887.

A l'étranger, ses compositions n'étaient guère moins populaires ni ses imitateurs moins nombreux, et cette influence, affirmée dans les moindres productions contemporaines, a précipité sans doute l'heure de la réaction passagère, inévitable. La désaffection commençait : à force de le rencontrer chez les autres, on finissait par le trouver indiscret, envahissant : c'est le genre de service que certains plagiaires fanatiques sont en train de rendre au dieu de Bayreuth. D'autres raisons encore allaient à détacher de Gounod les générations montantes : d'abord la rare distinction de son style; il est certain que les choses distinguées lassent plus vite, la distinction n'allant pas, en général, sans un peu d'apprêt et de manière. C'était ensuite son éclectisme assez étroit, surtout vers la fin. Puis, le malheur d'avoir approché de trop près Richard Wagner, — car il s'en faut qu'il en soit aussi loin qu'on l'a bien voulu dire et qu'il l'a cru peut-être ; j'essaierai tout à l'heure d'en apporter la preuve. S'il a souffert plus que personne du voisinage, n'est-ce donc pas parce qu'il était plus voisin que d'autres? C'est enfin et par-dessus tout, le rôle chez lui prépondérant, presque exclusif, de la sensibilité comme faculté créatrice. Et ceci demande qu'on s'y arrête.

Il s'agit ici, en effet, d'une forme très particulière de la sensibilité, ni très aiguë, ni très profonde, moins émue qu'abandonnée, mais « chérissante », facilement attendrie, cherchant la jouissance du cœur jusque dans l'effusion religieuse, dans l'expression même de la douleur. Et de même que, dans le monde, tout lui était occasion de s'épancher, une phrase de Mozart, un passage des Pères de l'Église qu'il citait volontiers et qu'il connaissait bien, pareillement tout est volupté dans sa musique, les larmes y ont des sourires, et l'extase tourne en pâmoison.

Dès lors, rien d'étonnant si l'amour divin parle, par sa bouche, le langage de l'amour profane. Ces deux courants parallèles qui traversent son œuvre, qui portent son inspiration, mêlant leurs eaux parfois jusqu'à les confondre, c'est la déformation du sens affectif, le propre du mysticisme d'aujourd'hui, cet état de l'âme croyante, avide des consolations intérieures, mais réfractaire à l'absolu renoncement dont il les faut acheter : mysticisme de dilettante, si j'ose ainsi dire, et qui fut, à certain moment, celui de Gounod ; tout ce qu'il a livré au public de son existence intime autorise à l'affirmer. Ses commencements de vocation sacerdotale, ses retours de dévotion dans l'intervalle de retentissantes aventures, sa foi surnageant dans le naufrage de ses illusions terrestres (1), c'est bien toujours

(1) Voyez, sur le séjour de Gounod à la villa Médicis, ses premières aspirations religieuses, son aventure anglaise, les intéressants détails donnés par M. Hugues Imbert. *Nouveaux profils de musiciens*. Paris, Fischbacher.)

et partout le même homme, demeuré, parmi les agitations de la vie, constamment identique à lui-même, partant, toujours sincère, — et ceux qui viendront parler à ce propos de comédie, c'est-à-dire qu'ils n'auront pas compris son cas. Toute sa nature d'homme et d'artiste est orientée vers l'affection, pour le bonheur. Il était bon pour qu'on l'aimât, doux, car la douceur appelle la caresse, croyant, car la foi promet un paradis. Qu'il aspire aux félicités d'en haut, ou qu'il soupire pour des joies moins idéales, ce n'est jamais chez lui, dirait Bourdaloue, que recherche de soi-même ; une seule corde a donc pu suffire à cette lyre.

Cette corde est d'argent, pure, tendre, discrète, presque chaste; mais si elle n'évoque point les troubles d'une sensualité malsaine, elle n'apaise point non plus, ni ne console. C'est que Gounod, s'il a souvent pleuré, n'a vraiment jamais souffert. Voilà pourquoi le temps commence déjà d'entamer son œuvre : celles-là seules qui sont nourries de la souffrance humaine sont marquées pour l'immortalité, car celles-là seulement peuvent nous être éternellement amies.

En revanche, aux jours bénis, aux heures d'intimes tendresses, qui donc mieux que lui saurait donner une voix à nos cœurs? Son cantique d'amour n'est-il pas tout proche de nous, tout humain, de cette humanité qui est la nôtre? C'est pourquoi l'on se souviendra de lui chaque fois que cette pauvre humanité dont nous sommes, reprenant sa pente naturelle, cherchera un musicien pour se chanter elle-même. En ces moments-là, le lyrisme subjectif, aujourd'hui si âprement blâmé, de l'auteur de *Roméo*, assurera son succès; car, je l'ai dit il y a longtemps, et je n'aurais de scrupule à le redire que si je pouvais supposer qu'on s'en souvient encore, pareille subjectivité tient de si près au superbe égoïsme de l'amour, qu'elle est, pour l'expression de l'amour, une prédisposition merveilleuse; en pareille matière, l'irréflexion, la spontanéité des instinctifs portera toujours plus loin que les analyses des psychologues les plus subtils. *Faust* et *Roméo* quitteront un jour la scène, — les œuvres de théâtre passent si vite! — mais leurs épithalames enflammés reviendront bercer encore le rêve des amoureux, — et ceux-là ne demanderont jamais jusqu'à quel point *Faust* et *Roméo* sont dans l'esprit de Bayreuth.

Oh! cette question Wagner! De quel poids elle aura pesé sur l'école française! Dès le début, Gounod avait pris résolument position contre les avancés : je ne vois vraiment pas pourquoi. Sans doute il n'était pas de taille à résoudre le problème du drame musical. Impuissant à sortir de lui-même, à faire vivre ses créations d'une vie propre, indépendante de la sienne, il lui manquait la faculté la plus essentielle du dramatiste. Mais tout l'appareil extérieur, si je puis dire, de la conception wagnérienne, Gounod y était arrivé de son côté, presque en même temps, par des voies différentes. La mélodie moulée sur la parole, la vie musicale donnée au récitatif, la symétrie pliée aux exigences de la situation, l'orchestre associé aux mouvements du drame, l'action portée sur un grand courant symphonique et, comme moyen, le style fugué, le contrepoint introduit au théâtre, tout cela c'est *Faust*, c'est *Roméo* et c'est *Mireille*. Gounod n'est donc pas « vieux jeu » le moins du monde; beaucoup moins, en tout cas, que Berlioz dans ses *Troyens*. Sa modulation est hardie et savoureuse, ses parties marchent aisément, il n'y a point de trous dans ses ensembles. Il est en un mot le premier compositeur français sachant écrire, sa maîtrise n'étant point, comme celle d'Auber, le prix de lourds sacrifices. Et pour en revenir à Wagner, si l'opéra de Gounod n'a pas la superbe tenue des œuvres de la dernière manière : *Tristan*, la *Gotterdämmerung*, les *Meistersinger*, *Parsifal*, — les autres du moins, celles qui l'ont précédé et qui pouvaient lui servir de modèles, n'appellent point de comparaisons trop écrasantes. Voyez plutôt. Tandis que, dans *Tannhäuser*, la langue de Weber est en perpétuel conflit avec celle des derniers quatuors de Beethoven, Gounod, dans *Faust*, a déjà son style définitif, style de transition tant qu'on voudra, composite, formée d'apports divers, mais harmonieusement refondus, un style, enfin, ayant son caractère, doué de consistance et d'unité. Et pour ce qui est de l'inspiration, l'on ne m'empêchera jamais de trouver que la veine mélodique est plus généreuse dans l'acte du jardin que dans le célèbre duo, beaucoup trop vanté, de *Lohengrin*. La mélodie du maître français n'est donc point si méprisable. Les plus forts en ont inconsciemment subi le charme. Je ne sais ce qui m'a retenu jusqu'ici de signaler l'affinité très accusée de *Jésus de Nazareth* et de l'un des thèmes principaux (le *Glaubens thema*) de *Parsifal*. Un mot de plus, et j'en fais autant pour l'*Ave Maria* sur le « Prélude de Bach ».

Qu'est-ce donc à dire? Que Gounod a montré le chemin à Wagner? Je ferais sourire si j'allais le prétendre; au surplus les dates se chargeraient de me confondre (*Tristan* et *Faust* sont de la même année). Ce que j'ai le droit d'affirmer, c'est qu'il lui a, chez nous, frayé la voie. Pour aller de Beethoven à Wagner, nous avions besoin de repasser par Mozart, Sébastien Bach et Palestrina. Gounod fut l'homme de cette tâche. Les maîtres en qui l'œuvre d'art de l'avenir rejoint la grande tradition classique, nous les avons connus par lui d'abord, en attendant de pouvoir les aborder directement : service inoubliable et qui eût désarmé toute autre haine qu'une rancune de wagnériens, car il n'y allait de rien moins que de

notre renaissance musicale. Nous, du moins, nous ne l'oublierons pas, et le saluant ici de ce nom de Maître, qu'il a mérité à tant de titres, nous l'aimerons pour les œuvres qu'il a faites, pour celles qu'il inspira, pour celles dont il nous a donné l'intelligence, pour celles enfin dont il nous a délivrés.

René de Récy.

HISTOIRE

DES RÉPUTATIONS LITTÉRAIRES (1)

L'avenir de la littérature.

Que sera la littérature de demain? que sera celle d'après-demain?

Les personnes qui s'amusent à cette devinette, aussi puérile que les petits jeux de société, ne soupçonnent pas à quel point est vaine la recherche d'une réponse.

Qui prévoit l'avenir par raisonnement élimine d'abord de ses calculs le rôle du hasard, que nul ne connaît. Il élimine aussi l'influence perturbatrice des initiatives individuelles, qu'on ne connaît pas davantage. Je sais bien que le déterminisme historique prétend réduire à rien ces initiatives, noyées et emportées dans le grand courant des causes générales, et il nous a semblé à nous-mêmes, quand nous avons embrassé par la pensée tout un siècle, de Bossuet à Chateaubriand, que le succès du rameur luttant contre vents et marées pour remonter le flot était impossible à concevoir.

Mais ces « grands courants » que la perspective nous fait découvrir *après coup* dans les siècles passés, ne sont peut-être qu'une illusion d'optique, une construction idéale de notre esprit impérieusement dominé par un besoin rationnel de simplicité et d'ordre, auquel il obéit en voyant l'histoire sous cet aspect. Quoi qu'il en soit, comment ferons-nous, dans l'agitation confuse du présent, pour distinguer d'avec les mouvements éphémères et superficiels les tendances durables et profondes?

Voici, par exemple, trois symptômes qui paraissent caractéristiques de notre fin de siècle : l'art décadent; le retour à une vague religiosité; et, dans une province déterminée de la littérature, les essais du « théâtre libre ». S'il y a réellement, dans ces directions nouvelles, une forme ou une vérité à conquérir, c'est pour un génie l'heure de paraître...

Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu?

(1) [illegible] *Revue* des 1er et 16 août, 3 octobre 1891, 23 avril, 18 juin et 22 octobre 1892, 14 janvier et 29 juillet 1893.

Un philosophe contemporain, M. Louis Bourdeau, nous affirme que jamais les grands hommes n'ont manqué à l'appel de l'occasion (1). Nous verrons bien. Mais nous n'en sommes pas aussi sûrs que lui; et, jusqu'à ce que le grand homme ait paru, nous nous croyons autorisés à mettre en doute la vertu productive de l'occasion qui doit l'enfanter. D'ailleurs, s'il vient, il ne sera pas prouvé, par ce fait seulement, qu'il *devait* venir; mais, s'il ne vient pas, il sera plus que probable ou que l'occasion n'est point féconde à elle seule et par elle-même, ou que celle dont il s'agit ne pouvait accoucher de rien de fameux.

Cette dernière hypothèse restera très plausible jusqu'à preuve contraire. En attendant, il demeure permis de croire que les jeunes auteurs dramatiques empressés à fabriquer pour le théâtre d'Antoine des pièces sans intrigue et sans composition, où, sous prétexte de fidélité à la nature, toutes les anciennes règles de l'art sont violées, au lieu d'être les émules d'Ibsen, ne sont que des écoliers paresseux, en révolte contre la difficulté de bien faire, que démange seulement le besoin d'horripiler Sarcey et de faire un pied de nez à l'ombre de Scribe. Il demeure permis de croire que l'« écriture » décadente, au lieu d'enrichir l'art de rythmes nouveaux et d'ouvrir à la poésie des trésors de sonorité suggestive inconnus des Racine et des Hugo, des La Fontaine et des Banville, n'est qu'une affectation ridicule et une mauvaise plaisanterie, qui, pour avoir beaucoup trop duré, ne laissera même pas dans la versification française autant de traces utiles qu'en a laissé dans la langue le purisme des précieuses. Il reste permis de craindre enfin que le regain de mysticisme, dont beaucoup d'âmes pieuses se réjouissent naïvement, au lieu d'être l'aurore d'une grande renaissance chrétienne, ne soit, dans notre société à son déclin, qu'un de ces lointains retours des souvenirs d'enfance, souvent observés chez les vieillards qui vont mourir et dont la sensibilité s'attendrit et s'exalte à mesure que leur cerveau s'affaiblit.

*
* *

Le bulletin météorologique des journaux, toujours un peu en retard, nous annonce le temps qu'il fait,

(1) Voyez *l'Histoire et les Historiens* : ouvrage instructif, solide, bien muni de faits, mais d'une philosophie vraiment un peu trop simplifiée. Relativement à la question qui nous occupe, l'auteur se borne à développer la thèse soutenue par Macaulay dans son essai sur Dryden; il ne tient aucun compte de la thèse contraire, celle de Carlyle. Il est probable pourtant que tout n'est pas erreur et folie dans la grande doctrine des *Héros*. J'admire toujours l'intrépide confiance avec laquelle les uns affirment la thèse, les autres l'antithèse, dans un raisonnement clair et compact, où tout se tient, où rien ne se contredit, mais dont les qualités superficielles s'obtiennent aux dépens de la vérité vraie, synthèse délicate et complexe.

non celui qu'il fera, ou bien encore il nous prédit que des ondées sont probables quand le ciel se couvre de nuées épaisses : les prophètes littéraires sont de la même force. Ainsi, quand le naturalisme eut succombé à ses propres excès, tous s'écrièrent en chœur qu'ils voyaient poindre l'aube d'une réaction idéaliste. O la belle perspicacité ! Et après? Est-ce le réalisme qui reparaîtra au haut de la roue, et sommes-nous condamnés à tourner éternellement dans le même cercle ?

Autrefois, hier encore, les littératures étaient regardées comme passant toutes successivement par trois phases : 1° une période de formation ; 2° une apogée ; 3° une période de décadence et une fin. On acceptait d'autant plus volontiers cette théorie, que toujours et partout l'histoire la confirmait. Visiblement, les littératures de la Grèce et de Rome ont traversé les trois phases. Notre littérature du moyen âge peut être envisagée à part comme ayant offert la même succession, du xe siècle où elle naît au xve où elle meurt, après avoir présenté au xiie-xiiie siècle sa période brillante et quasi classique.

Pour apercevoir cette suite d'âges, une certaine perspective est nécessaire ; mais dès qu'on a obtenu le recul suffisant, c'est une plaisante chose que notre peu de répugnance, disons mieux, notre empressement à découvrir un point de vue assez mélancolique après tout, qui, en assimilant l'histoire de l'humanité et des littératures à une existence d'homme, condamne toujours notre temps à y faire figure de vieillard caduc et décrépit, puisqu'on ne pourrait mesurer des yeux le chemin parcouru si l'on n'était pas arrivé soi-même au terme de la route. Vraiment il faut bien que Hegel, quand il professait son cours d'esthétique, ait cru la fin du monde prochaine, pour avoir aussi exactement divisé toute l'histoire de l'art en trois époques, l'art symbolique, l'art classique et l'art romantique, ayant chacune, *y compris la dernière*, son commencement, son milieu et sa fin... à moins qu'il ne pensât que le troisième âge de la troisième époque, la décadence du romantisme, pourrait se continuer aux siècles des siècles (1).

(1) Victor Hugo a dit, lui aussi, dans la *Préface de Cromwell :* « Le genre humain a été enfant, il a été homme, *nous assistons maintenant à son imposante vieillesse.* » C'est pour Fontenelle un singulier honneur, comme l'a remarqué M. Brunetière, d'avoir seul été assez avisé pour prévoir et pour prévenir la protestation naturelle qui aurait toujours dû accueillir une si imprudente similitude : « Il est fâcheux, écrit le spirituel auteur de la *Digression sur les Anciens et les Modernes*, de ne pouvoir pas pousser jusqu'au bout une comparaison qui est en si beau train (celle de l'Humanité avec un seul homme) ; mais je suis obligé d'avouer que cet homme-là n'aura point de vieillesse, il sera toujours également capable des choses auxquelles sa jeunesse était propre, et il le sera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité ; c'est-à-dire, pour quitter l'allégorie, que les hommes ne dégénéreront jamais, et que les vues saines de tous les bons esprits qui se succéderont s'ajouteront toujours les unes aux autres. »

L'hypothèse évolutionniste de Darwin et de Spencer a remplacé la notion funèbre du dépérissement et de la mort par celle de la vie indéfiniment transformée. Cette philosophie est peut-être trop récente encore pour que les anciens fantômes qui hantèrent si longtemps nos imaginations ne viennent pas continuellement jeter leur ombre sur le riant tableau des nouvelles métamorphoses. Le mot d'art *décadent*, que, par un étrange abus de langage, les inventeurs eux-mêmes des dernières formules poétiques emploient pour désigner ce qui doit être à leurs yeux une *renaissance*, atteste cette habitude invétérée.

Au fond, d'ailleurs, la différence entre les deux conceptions est bien moins réelle qu'il ne semble : pour qu'une nouvelle forme de l'art vienne à la vie, il faut toujours que l'ancienne soit morte, et, dès, la plus haute antiquité, avec plus ou moins de précision scientifique, la philosophie n'a presque jamais cessé d'enseigner que rien ne périt absolument, mais que tout se transforme ; en sorte que la doctrine évolutionniste, dans ce qu'elle a de plus général, n'est point neuve, et que les expressions de *vie* et de *mort*, de *commencement* et de *fin*, n'étant pas contraires à la doctrine lorsqu'elles sont bien comprises, ne doivent point lui paraître fausses.

Or, qu'il s'agisse d'une terminaison absolue ou d'un renouvellement, l'impossibilité est la même pour le spectateur de mesurer la force et l'étendue d'un mouvement où il est lui-même entraîné, et l'on ne voit clairement la marche de l'évolution que lorsqu'elle est un fait accompli.

*
* *

Certains genres sont finis ou métamorphosés sans retour probable, comme l'épopée, qui est devenue histoire et roman. Une résurrection de l'épopée a juste autant de probabilité que la rechute de nos sociétés civilisées dans l'état de naïveté à demi barbare qui est la condition de cette sorte de poème. Mais quelle sera l'évolution de l'histoire ? quelle sera celle du roman ?

L'histoire, enfin humiliée du prix dont elle paie le périlleux honneur d'être une branche équivoque de l'art, évoluerait peut-être de la littérature à la science et romprait avec le roman pour s'unir à la statistique, suivant le conseil de M. Bourdeau, si l'impossibilité trop prouvée de savoir et de dire la vérité exacte ne devait pas éternellement exposer le talent littéraire et l'imagination de l'historien à une tentation irrésistible, et surtout, s'il était permis d'absorber, autant que l'exige l'idée scientifique de l'histoire, l'initiative individuelle des grands hommes dans l'action prépondérante des causes générales.

Dans le roman, le chef-d'œuvre attendu sera... tout

ce que voudra faire un auteur de génie. Oh ! sans doute, les critiques de l'avenir excelleront à démêler la tendance dominante de notre époque ; ils démontreront à merveille que le plus grand romancier de la fin du XIXe siècle fut celui qui suivit cette tendance mais l'aura-t-il seulement *suivie* ? ne l'aura-t-il pas décidée en quelque mesure par son initiative ? J'ose prévoir et dénoncer d'avance dans les futurs jugements de nos savants critiques déterministes une certaine confusion de l'effet et de la cause. L'anarchie des écoles et la diversité des talents sont telles aujourd'hui, surtout nous avons acquis une conscience si vive et si aiguë de la fuite rapide des modes littéraires et de leur prompt retour, que toutes les tentatives doivent être tenues pour possibles en fait de roman, et que le génie, devenu avec raison individualiste à outrance, n'a plus foi qu'en lui-même.

D'autres genres, plus stables, tels que l'art dramatique, semblent ne devoir jamais courir le risque, quelles que soient leurs évolutions, de s'évanouir comme l'épopée en des *succédanés*, aucune littérature n'étant concevable sans un théâtre. Mais, abstraction faite de ce caractère, extrêmement général, de rester toujours un spectacle matériel, combien de métamorphoses l'art dramatique n'a-t-il pas subies en France, depuis *le Jeu de la Feuillée* par Adam de la Halle, jusqu'aux « tranches de la vie » du Théâtre-Libre, jusqu'aux symboliques ombres chinoises du *Chat Noir !* Faut-il croire, avec les doctrinaires, que celles de ces métamorphoses qui ont constitué dans le genre une espèce tant soit peu durable furent conçues, imaginées et formulées nettement dans le domaine de la théorie *avant* de passer dans celui des faits et des œuvres ?

Oui, répondent les apparences, puisque les Mystères subsistaient encore quand Joachim du Bellay prêcha éloquemment l'imitation des anciens ; puisque Boileau, en rappelant les poètes à l'étude de la nature, eut une heureuse influence sur le génie de ses amis, Racine et Molière ; puisque Corneille a fait la poétique du drame héroïque et du drame bourgeois ; puisque Victor Hugo a écrit la *préface de Cromwell*. L'idée d'une antériorité de la critique littéraire sur les productions du génie est particulièrement chère au savant auteur de l'*Évolution des genres dans l'histoire de la littérature*, qui l'a soutenue avec beaucoup de force, soit dans cet ouvrage, soit surtout dans un article magistral de la *Grande Encyclopédie* sur la critique. La doctrine est fière, noblement ambitieuse ; mais examinons-la un peu à la loupe de l'analyse.

D'abord, les conseils de la sagesse critique ne doivent pas être confondus avec les idées de l'imagination créatrice. Ni du Bellay, en proposant de prendre l'antiquité pour modèle, ni Boileau, en recommandant la nature et la vérité et en ajoutant à cette grande leçon vingt autres préceptes excellents, ne suggéraient aux poètes des sujets de pièces. Ils ont été sans nul doute très utiles à la poésie, mais à la façon d'un guide qui éclaire, avertit, précautionne et dirige le goût, non point à celle d'une Muse inspirant le génie et y suscitant de fécondes images.

La critique n'a pas pour fonction de fournir aux auteurs des idées d'œuvres poétiques. Si elle en était capable, cette pauvre suivante de la poésie, vraiment elle aurait tort de ne pas changer d'état. Que disons-nous aujourd'hui aux apprentis du Théâtre-Libre ? « Ceci est bon, cela est mauvais. » Rien de plus. Si nous pouvions deviner la pièce à faire, j'aime à croire que nous la ferions. Il y a tout à parier d'ailleurs qu'elle ne vaudrait rien, car c'est pour l'heureuse issue du travail poétique une condition désavantageuse d'être précédé d'une connaissance de lui-même claire, complète, telle enfin que l'intelligence critique est capable de la former.

On objecte que de grands poètes furent en même temps critiques, que Corneille et Victor Hugo ont écrit des préfaces et des théories. Ce n'est peut-être pas ce qu'ils ont fait de mieux. La robuste santé d'un génie comme celui de Corneille n'a pas trop profondément souffert de son indigestion d'esthétique ; mais il en a gardé quelques crampes, et l'*Aristote* surtout a eu de la peine à passer. Le germe destructeur que l'art romantique portait en lui-même, ne l'a-t-on pas cent fois signalé dans le pédantisme révolutionnaire avec lequel il s'est appliqué doctement et passionnément à contredire en tout point et contrecarrer l'école classique ? Inspiration médiocre, s'il en fut, que l'envie de déplaire aux disciples attardés du professeur La Harpe ! La perfection de l'art étant de ressembler à la nature, il imite mal, par la négation et la révolte, la puissance tranquille de ce divin modèle. L'incomparable grandeur de Shakespeare consiste en ce qu'il se contenta de créer, ainsi que Dieu lui-même, ayant pour toutes nos doctrines et toutes nos disputes littéraires la suprême indifférence de la nature aux cris et aux querelles de l'humanité.

Remarquons enfin qu'on risque toujours de faire erreur en croyant, pour quelque raison frivole de date dans la publication, le programme des poètes-critiques antérieur à la conception de leurs chefs-d'œuvre. La poétique d'*Atala* se trouve dans le *Génie du christianisme*, et le roman chrétien a la prétention d'être un épisode de l'ouvrage didactique, destiné à l'illustration de la doctrine ; mais *Atala* procède en réalité de la grande inspiration des *Natchez*, par conséquent d'une époque où l'esthétique de Chateaubriand n'était pas encore nettement formulée. *Les*

Martyrs sont postérieurs, il est vrai, à l'art poétique du grand écrivain : justement, ce que ce beau poème a de plus artificiel que ceux du début ne peut que nous confirmer dans notre sentiment, que les lumières de la critique ne remplacent point pour le poète la chaleur de la flamme sacrée, et qu'une clairvoyance trop grande refroidit l'inspiration.

« Tous les grands artistes qui ont lancé le théâtre dans une voie nouvelle, a fort bien dit M. Sarcey, Corneille avec *le Cid*, Racine avec *Andromaque*, Beaumarchais avec *le Barbier de Séville*, Dumas avec *la Dame au Camélias*, et tant d'autres, l'ont fait sans se douter de ce qu'ils faisaient, en suivant bonnement la pente de leur génie. Les théories poussent sur les chefs-d'œuvre ; *jamais elles ne les enfantent.* » Le passage le plus vrai et le plus fin de cette fameuse *Préface de Cromwell*, où il y a beaucoup moins de choses neuves que de vieilles banalités rédigées en assez mauvais style, c'est le suivant :

Telles sont, à peu près, les idées *actuelles* de l'auteur de ce livre sur le drame... Il est loin d'avoir la prétention de donner son essai dramatique comme une émanation de ces idées, qui, bien au contraire, ne sont peut-être elles-mêmes, à parler naïvement, que *des revelations de l'exécution...* C'est après avoir dûment clos et terminé son œuvre, qu'il s'est déterminé à compter avec lui-même dans une préface, à tracer, pour ainsi parler, la carte du voyage poétique qu'il venait de faire, à se rendre compte des acquisitions bonnes ou mauvaises qu'il en rapportait, et des nouveaux aspects sous lesquels le domaine de l'art s'était offert à son esprit... *Ne vaudrait-il pas toujours mieux faire des poétiques d'après une poésie que de la poésie d'après une poétique?*

*
* *

L'avenir de la littérature est le secret de l'Inconscient, qui nous réserve bien des surprises. Non seulement nous ne regrettons point notre ignorance, mais tout notre espoir se réfugie là : dans la pensée que le hasard cache en ses flancs obscurs une série sans fin de possibilités heureuses. Car, dès que notre raison, tirant du passé et du présent les traits probables de l'avenir, essaie de se le figurer, une image aussi laide ne peut que nous remplir de découragement d'inquiétude et d'effroi.

Les signes multipliés de vieillesse que semble offrir notre époque fatiguée, surmenée, chargée de siècles et d'expérience ; le raffinement excessif du sens critique, joint à l'épuisement des grandes sources naturelles de la poésie ; l'art décidément tombé de la nuit féconde de l'instinct dans les clartés glaciales de la réflexion ; l'incessante éclosion de mérites originaux qui jettent leur fusée brillante et s'éteignent, sans pouvoir se fixer désormais au ciel trop encombré d'astres de toute grandeur ; la diffusion du talent entré dans sa période démocratique, avili par l'usage et devenu monnaie universelle ; la pyramide indéfiniment accrue des livres empilés sur les livres, et la matière de l'érudition s'amplifiant hors de toute mesure, sans que le pauvre cerveau de l'homme devienne plus capable de la contenir, ni ses muscles plus forts pour en porter le poids ; l'énervement, au contraire, le détraquement et la débilitation de notre race un tel spectacle est plein de problèmes menaçants pour l'avenir de la littérature comme de la société, et si le Hasard, cet « incognito de la Providence », ne vient pas nous tirer d'affaire par quelque miracle délicat, la raison n'a d'espoir, pour franchir le pas où nous sommes, que dans une aveugle poussée de la force brutale.

La sauvagerie, écrivaient en 1855 les princes mêmes de notre décadence, MM. de Goncourt, est nécessaire tous les quatre ou cinq cents ans pour revivifier le monde. Le monde mourrait de civilisation. Autrefois, en Europe, quand une vieille population d'une aimable contrée était convenablement anémiée, il lui tombait du Nord sur le dos des bougres de six pieds qui refaçonnaient la race. Maintenant qu'il n'y a plus de sauvages en Europe, ce sont les ouvriers qui feront cet ouvrage-là dans une cinquantaine d'années. On appellera ça la *révolution sociale.*

Les bibliothèques incendiées, les imprimeries brisées ; tous les citoyens, pour être égaux, astreints à une besogne matérielle qui rétablira peu à peu l'équilibre de l'esprit et du corps en enlevant à une trop nombreuse aristocratie de désœuvrés le temps de rêver et d'écrire : voilà, en effet, une solution. Conforme aux analogies du passé comme aux tendances du présent, elle est probable, elle est sérieuse. On n'en saurait dire autant de la solution humoristique de Schopenhauer, promettant aux sociétés modernes le retour du siècle de Périclès par les deux moyens que voici : 1° la castration inscrite au premier rang des peines judiciaires, afin d'arrêter la propagation du vice, du crime et de la folie ; 2° des harems de filles d'esprit institués à l'usage des hommes de cœur et de caractère, toutes les sottes étant enfermées et stérilisées dans des cloîtres.

Pourtant la catastrophe prédite par MM. de Goncourt n'est pas le pire destin que la littérature ait à redouter. Les révolutions passent comme ces orages à la fois destructeurs et vivifiants qui ravagent la terre et la font reverdir. Supposez un bouleversement social : au bout d'une période plus ou moins longue d'anarchie et de ruines, on verra la vie régulière renaître, l'âge d'or recommencer, fleurir un nouveau siècle classique ; après quoi viendra la décadence, lente d'abord, se précipitant ensuite, comme saisie de vertige ; puis la crise finale et l'enfantement d'un nouvel ordre de choses dans la violence et la douleur...

La littérature a pour voisine jalouse et pour ennemie une puissance pacifique, qui ne lui fait pas peur, qu'elle prend même, l'innocente rêveuse ! pour une très utile alliée, mais dont les progrès silencieux et sûrs la font reculer pas à pas et créent pour elle un péril bien autrement grave que la bruyante menace d'une révolution sociale. Cet ennemi, c'est la *science*.

. . . . . .

C'est elle ou, du moins, c'est son influence qui, dans tous les programmes d'études élaborés depuis 1872, a remplacé l'éducation trop *formelle* d'autrefois par un souci non moins excessif du *réel*, substituant le culte de l'utile à celui de la vérité idéale et du beau. C'est l'esprit scientifique qui, par l'enseignement spécial, l'enseignement moderne et les autres innovations anticlassiques et antilittéraires, éliminera bientôt de l'instruction publique les vieilles humanités, source de toute la littérature française depuis la Renaissance jusqu'aux décadents *exclusivement*, et avec les humanités le goût, l'habitude de concevoir et le talent de rendre dans une langue agréable à tout le monde lettré des idées d'un intérêt universel. C'est encore la science, ou, pour ne pas la mettre directement en cause, c'est l'éblouissement causé par son triomphe, qui, faisant perdre la tête aux romanciers naturalistes, leur a persuadé que l'art littéraire devait s'assujettir à ses formules, à ses méthodes, à son vocabulaire, a multiplié sous leur plume les « études » soi-disant « scientifiques », les « enquêtes », les « cas », les « documents », pour inspirer enfin à M. Zola la prétention extraordinairement naïve d'être non plus un contemplateur comme Molière, ni un observateur comme Balzac, mais l'auteur de véritables « expériences » à la façon d'un Claude Bernard.

L'évanouissement de la littérature dans l'ombre envahissante de la science : voilà bien ce qui serait le dernier terme de l' « évolution des genres ». Sans l'espoir qui nous restera toujours dans les heureuses inspirations du génie, c'est-à-dire dans le hasard et dans l'inconnu, nous aurions trop raison de craindre, à voir le cours des choses, l'avènement d'un *état scientifique* de l'humanité, remplaçant enfin l'état littéraire après avoir remplacé l'état métaphysique et religieux, comme suite logique et naturelle de cette première dépossession : car l'amour des belles formes s'éteint avec le goût des beaux rêves.

La science se suffit à elle-même. Elle trouve dans le culte de la vérité tant rationnelle que positive, objet de sa recherche, tout ce qu'il lui faut de vie religieuse, si elle en a besoin. Elle méprise comme un jeu d'enfant la poursuite de l'espèce de satisfaction absolue que l'art aussi procure, et comme une faiblesse féminine l'inquiète curiosité de l'inconnaissable.

L'esprit scientifique pur ne peut avoir de l'art littéraire que l'une de ces trois conceptions également injurieuses : il le tient soit pour un *amuseur* destiné à délasser et divertir l'attention fatiguée par les travaux sérieux ; soit pour un *ornement* que l'élégance mondaine ajoute à la vie, comme on met un piano dans tout salon bourgeois qui se respecte ; soit enfin pour un *secrétaire de la science* utilement employé par elle à sa vulgarisation.

Je n'ai pas dit encore ce qu'il y aura de plus funeste à l'art et à la littérature dans la conquête du monde intellectuel par la science : ce sera l'encouragement donné désormais à la *médiocrité*.

Non pas — pour ce qui est des génies scientifiques — qu'ils doivent nécessairement devenir moins nombreux, ni, si cette diminution était fatale, qu'on pût l'envisager avec indifférence ; j'avoue ne point comprendre le langage des philosophes qui, prévoyant que les grands inventeurs seront dans l'avenir de plus en plus rares, font bon marché de cet appauvrissement, sous prétexte que la collaboration patiente de tous les ouvriers suppléera par des découvertes seulement un peu plus tardives à l'absence des maîtres divins : la seule utilité du génie dans l'ordre scientifique fût-elle l'accélération d'un progrès qui se serait accompli sans son aide, l'économie de travail et de temps que les grands hommes de la science font faire à l'humanité reste, en tout état de cause, un service des plus précieux, un titre inestimable à la reconnaissance du monde et à la gloire.

Mais il n'en est pas moins vrai que l'œuvre de la science, étant collective, fait appel au concours des talents les plus humbles et de ceux mêmes qui n'ont que leur bonne volonté. Toute contribution lui est précieuse. Elle est, par excellence, le genre d'activité qui convient à l'esprit égalitaire des démocraties.

L'art, au contraire, est chose essentiellement aristocratique. Il lui est interdit d'être médiocre, puisque sa seule raison d'être est de faire des chefs-d'œuvre, tout le reste ne comptant pas. Sans doute la dette de l'écrivain, de l'artiste, est immense envers la communauté sociale et humaine, dont il tient et sa culture et sa matière et même, dans une grande mesure, sa forme. Cependant, cette forme doit être *individuelle avant tout;* sans quoi l'œuvre périra, et tout l'effort de l'artiste aura été vain.

Oui, la matière eût-elle un intérêt puissant, la langue toutes les perfections qui s'enseignent et qui font les écrits exemplaires, l'œuvre est mort-née si le *style* manque, le style, c'est-à-dire le cachet et la signature d'un individu original, dont la physionomie soit assez curieuse pour attirer et retenir l'attention d'un monde occupé de tant d'affaires et distrait de tant de façons. Aussi tout grand succès littéraire est-il, si favorisé qu'on le suppose par le bonheur de l'occasion, la victoire toujours surprenante et toujours merveilleuse d'une personne unique, d'une *monade*,

ayant trouvé en elle-même la force de se détacher de l'obscur fond des êtres anonymes, pour resplendir d'un éclat solitaire.

Guyau a écrit un volume sur l'*Art au point de vue sociologique*. L'ouvrage est très intéressant, mais le titre ne serait-il pas une contradiction dans les termes? l'art, individualiste par essence, n'est pas chose proprement sociale comme la science ou comme l'industrie.

Et l'art portera désormais la peine de ce fier isolement, dont il n'a point souffert tant que l'individu est resté fort. Aujourd'hui, grâce au partage égal et démocratique des lumières, nous comptons beaucoup plus sur le concours de tous les talents grands et petits que sur les rares miracles de quelques génies isolés. De là vient l'étonnement, mêlé d'un grain de pitié et d'une ou deux onces de dédain, avec lequel le vulgaire contemple les artistes, comme des rêveurs étrangers aux réels intérêts du siècle, attardés à des amusements stériles. De là vient aussi que les philosophes eux-mêmes, s'habituant de plus en plus à tout attendre du travail de la société, se passent si volontiers et si facilement, même pour les découvertes et les inventions scientifiques, de l'initiative individuelle des grands hommes. « Le blé pousse encore sur notre sol, disait Rémusat, mais le chêne n'y croîtra plus. » Et Hartmann, le philosophe de l'*Inconscient*, écrit :

Plus nous regardons en arrière, plus le progrès scientifique nous apparaît comme l'œuvre exclusive de quelques rares génies, que l'Inconscient suscita pour achever l'œuvre que les forces réunies des intelligences moyennes n'étaient pas en état de réaliser. Plus, au contraire, nous sommes voisins de l'époque actuelle, plus aussi la science voit croître le nombre de ceux qui la cultivent et plus l'œuvre devient collective... Le besoin des hommes de génie se fera de moins en moins sentir, et l'Inconscient en produira moins souvent. Tous les rangs de la société sont confondus sous l'universel habit noir : nous marchons vers un nivellement analogue des intelligences sous la mesure commune d'une solide médiocrité.

C'est la venue des temps prédits par Alfred de Musset,

Où le globe rasé, sans barbe ni cheveux,
Comme un grand petiron roulera dans les cieux!

« O monde heureux! » s'écrierait Panurge ravi, en extase. « Je me perds dans ceste contemplation Tous seront bons, tous seront beaulx, tous seront justes. » Aux béatitudes rêvées par cet étrange idéaliste, ancêtre de tous les Figaros platement industrieux, type de l'universel et banal savoir-faire, le xxe siècle va demain ajouter celle-ci : Tous écriront la même langue correcte, impersonnelle, uniforme, admirable comme une grande route, et tous seront de petits savants.

Chaque ouvrier apportera son modeste caillou à l'immense pyramide de la science humaine, construction sans terme d'un labeur anonyme et tombeau indistinct de tous les travailleurs; mais personne ne sculptera plus dans un marbre hautain son propre monument. Les obscurs serviteurs de la démocratie, de plus en plus égaux, de plus en plus pareils, ayant tous fait les mêmes études *modernes*, le jour vient où l'on ne verra pas un Français qui ne sache avec une agile dextérité manier la plume, réduite au rôle d'un simple véhicule de l'idée, comme le télégraphe, comme le téléphone; mais le style, expression surannée des personnes et des âmes devenues pur néant au milieu des groupes sociaux, des fonctions, des machines, seules réalités vivantes désormais; le style tenu pour suspect d'altérer la vérité scientifique et appartenant aux âges encore aristocratiques de l'histoire, le style ne sera plus qu'un souvenir.

Voilà le péril extrême dont la littérature est menacée. L'*Inconscient* nous en sauvera-t-il?... Les Germains pénétrèrent dans l'empire latin de deux manières : par inondation violente et par infiltration. L'inondation est un fléau superficiel et passager. L'infiltration s'enfonce partout d'une façon bien autrement profonde; c'est la forme la plus subtile et la plus tenace que puisse prendre une invasion de philistins ou de barbares.

PAUL STAPFER.

EDDY ET PADDY (1)

Nouvelle.

III *(Suite.)*

Paddy ne retrouva pas sans plaisir sa petite cabine du yacht, ni sa place favorite sur le pont, qui était au gaillard d'avant, dans un fauteuil à balançoire. Il y restait des heures à s'entretenir avec un des hommes de l'équipage, ou des heures à rêver seul. Il ne retrouva point sans plaisir son costume de matelot, et toutes ces choses dont il n'avait eu la nostalgie qu'une fois, sur la plate-forme de Montorgueil, en contemplant la mer.

Mais presque aussitôt il éprouva une autre nostalgie : lui qui n'avait pas souffert de partir, il se mit à souffrir d'être parti. L'enfant jadis nomade, fils de parents nomades, souffrait d'avoir quitté les rivages de sa patrie adoptive, et la flottante maison paternelle ne pouvait plus lui tenir lieu de foyer.

Son cœur battait plus fort quand une île était si-

(1) Voir le numéro précédent, p. 528.

gnalée à l'horizon : son cœur se serrait lorsque l'*Ontario* tournait à l'entour et ne s'y arrêtait point. Il se fit une grande joie de passer quelques jours à Wight, et puis il eut une étrange impatience d'en repartir. Il ne voulait pas se plaire à Wight autant qu'à Jersey, il se défendait de préférer Cowes à Saint-Hélier.

Les images de la terre jersiaise, qu'il avait recueillies au cours de ses puériles explorations, n'étaient pas seulement déformées, mais incohérentes et confuses. Pour y penser continuellement, il avait besoin d'y substituer une image unique, élémentaire et nette, qui en fût le résumé ou du moins le symbole. Cette image, élue parmi les autres, fut celle de la retraite où, tout l'été, il était venu chaque soir se baigner avec Eddy.

Le profil des rochers environnants se simplifiait encore dans sa mémoire : il se le figurait tel que sa main maladroite aurait pu le dessiner, réduit à des courbes naïves et à des aspérités symétriques. Il se rappelait surtout l'immobilité de l'eau limpide, et le granit si parfaitement poli que, même des pieds nus, même des pieds d'enfants pouvaient s'y appuyer sans crainte. Enfin cet asile providentiel de l'innocence et de la fragilité lui apparaissait comme un paradis d'enfant, merveilleusement approprié à son âge et à l'âge d'Eddy. Oui, l'île, l'île heureuse était un éden en miniature, un éden créé pour eux, l'idéal décor d'un bonheur particulièrement enfantin.

Paddy soupçonna que de ce bonheur il avait à peine goûté les prémices. Quelque chose, obscurément, lui paraissait déjà changé entre Eddy et lui. C'est qu'ils avaient vécu jusqu'alors comme un frère et une sœur. Or la fraternité ne s'accommode point des surprises, des séparations, des adieux et des revoirs : elle est unie et dépourvue d'accidents. Paddy avait dit adieu à Eddy, cela suffisait pour qu'Eddy ne lui semblât plus une sœur. Et lui qui était parti sans chagrin, il attendait avec impatience maintenant le jour du retour, parce que ce jour-là ne pouvait manquer d'être le début certain d'un sentiment nouveau.

Cependant Eddy, dans le silence de la maison abandonnée, songeait à des choses pareilles. Paddy ne lui semblait plus un frère, parce qu'il était parti. Elle qui lui avait dit adieu sans larmes, maintenant elle comptait les jours. Elle attendait avec impatience, et son retour, et les nouveautés indéfinies mais prévues que cet événement susciterait dans l'histoire de leur tendresse.

Malgré la distance considérable et variable qui les séparait, ce n'est point sur les généralités seulement qu'ils avaient des idées communes. Ils se rencontraient encore sur des riens. Ils étaient l'un et l'autre poursuivis par le regret du mauvais baiser échangé à l'heure du départ, et ils avaient faim, avec une extraordinaire gourmandise, de celui qu'ils échangeraient à l'heure du retour. Quoi? Sous les yeux de Justin Higginson? Ah! que leur importaient les témoins? Toute l'amertume de la séparation se résumait dans le souvenir du mauvais baiser de juillet; toute la joie déjà escomptée du retour, dans l'espoir du bon baiser de septembre. Eux qui, depuis tant de semaines et tant de mois, ne prenaient plus garde seulement à leurs habituels baisers de tous les matins et de tous les soirs!

Que de fois, durant cette longue absence, ils assistèrent d'avance, par la seconde vue du désir, à l'émouvante scène du retour! Ils ne pouvaient l'imaginer qu'avec une décoration printanière et une lumière douce de jeune soleil. Ils se préparèrent ainsi un désappointement. Car le retour de Paddy, coïncidant avec l'équinoxe, ne différa point de sa première arrivée. Par-dessus la mer grise, houleuse, le ciel était gris et houleux, parfois de brèves rafales de pluie cinglaient le rivage et l'eau; et lorsque Eddy s'en alla jusqu'au bout de la jetée, attendre celui que la mer devait enfin lui rendre ce matin, elle fut surprise d'entendre encore cette mystérieuse voix qui, l'an dernier, lui avait annoncé de si loin la première venue de l'inconnu.

Mais lorsque, bercé par les vagues, jeune, léger, jouant avec la houle, le yacht blanc gravit la pente de l'horizon, lorsque, penchée du haut du quai, Eddy vit sur le pont Paddy qui, levant la tête, la regardait, lorsqu'ils se tinrent embrassés enfin, ah! ils comprirent alors que peu leur importait l'automne et les intempéries : ils avaient leur lumière et leur soleil qui resplendissait de leur cœur; ils emportaient avec eux, en marchant sous la pluie, leur printemps, comme les astres qui gravitent dans le ciel emportent leur atmosphère.

Ils ne pouvaient point cependant prétexter auprès des bonnes dames cette illusion printanière pour recommencer, au début de l'automne, leurs courses de la belle saison. Ils furent bien obligés de se calfeutrer dans le home; mais ils n'eurent point tant de peine à s'y résigner, car ils s'aperçurent dès le premier jour que le cher cottage d'Almorah était aussi un paradis en miniature, et un paradis fait pour eux.

C'est pour eux, n'est-ce pas ? que l'on avait disposé ce window où ils pouvaient s'éclairer de partout comme en plein air, sans avoir les sensations de la pluie ou du froid? C'est pour eux que, dans l'angle plus obscur de la pièce, on avait construit ce meuble de coin formant étagère et divan, ce meuble où ils ne pouvaient s'asseoir l'un près de l'autre sans se blottir l'un contre l'autre, ni se tourner en se frôlant les joues, en mêlant leurs cheveux d'ébène et leurs cheveux de poussière, sans voir dans les glaces à bi-

seaux leurs images intimidées qui leur souriaient ?

Ah ! c'est pour eux surtout, pour mettre des fleurs autour d'eux, qu'on avait semé la tenture de ces gros chrysanthèmes jaunes. C'est pour s'approprier à leur candeur que les bois étaient laqués de ce blanc gris perle, le soir luisant par places, aux reflets de la lampe en cuivre rouge ornée de cabochons bleus ; et si les meubles affectaient ces maigreurs, ces rigidités élégantes, c'était pour s'approprier mieux à la charmante gaucherie, à la gracilité de deux enfants.

Paddy avait grandi pendant son voyage. Il n'était plus forcé de lever la tête pour voir le visage de son amie. Leurs yeux regardaient à la même hauteur. Les lèvres de Paddy souriaient à la même hauteur que le sourire d'Eddy. Ils étaient minces. Leur grâce était d'avoir des expressions naturelles avec des gestes empruntés. Ils se tenaient volontiers droits, et laissaient leurs mains sur leurs genoux. Quand ils se tournaient l'un vers l'autre, ils tournaient le corps, non les épaules, ni la tête, qu'ils présentaient toujours de face, comme les personnages que l'on voit dans les bas-reliefs égyptiens. Ils avaient le col assez long, et ils ne connaissaient pas de milieu entre une attitude d'étonnement qui l'allongeait, qui le raidissait encore, et une attitude frileuse qui le contournait excessivement.

Lorsqu'ils étaient assis sur le divan, ils ne se disaient presque rien. Ils ne sentaient le besoin de parler qu'en allant au collège ou en revenant. Ils avaient alors de grandes conversations pleines de verve et de gaîté, mais tout objectives et où il n'était jamais question de leurs personnes. A la maison, s'ils se taisaient, ce n'était point qu'ils rentrassent davantage en eux-mêmes. Leur silence n'était point un silence de réflexion, mais de sensation. Seulement, comme tous les objets semblaient arrangés autour d'eux de façon à exprimer les caractères et jusqu'aux moindres nuances de leur âme, cette contemplation du décor devenait une contemplation indirecte de soi : sans jamais scruter leur conscience, ils finissaient par avoir une conscience quand même, extérieure et toute matérielle. Aussi n'était-ce point un enfantillage s'ils se plaisaient encore à feuilleter, comme l'année dernière, les albums en couleur de Walter Crane. Ils s'y reconnaissaient à chaque page. Ils trouvaient une illustration minutieuse et singulièrement exacte de leurs cœurs tout ensemble actuels et primitifs, en ces images où l'artiste a ressuscité les héros de mythologie et de traditionnelles idylles dans toute leur pureté plastique, mais je ne sais avec quoi de plus compassé, avec une expression aussi, avec des yeux qui ne sont plus vides, avec des regards empreints d'une puérile et divine stupeur.

Cette année encore, il fallait compter parmi les plasirs leur voisinage et leur isolement au deuxième étage de la maison. Ils n'en profitaient plus cependant qu'avec une réserve extrême, et ils ne pénétraient plus l'un chez l'autre que par exception. Ce n'était point pudeur, mais raffinement. Ils avaient une répugnance instinctive de toute promiscuïté. Ils ne se plaisaient plus qu'à des délicatesses imperceptibles : entendre de loin des pas nus sur les tapis leur suffisait ; ou bien, si l'un se réveillait la nuit (mais cela n'arrivait pas souvent, à cause de leur jeunesse et de leur santé), entendre le rythme lent de l'autre respiration. Paddy voyait bien parfois Eddy en son costume d'ange, toute blanche, le visage dégagé, ses beaux pieds nus, mais c'était en rêve, et il arrivait aussi très rarement que Paddy rêvât. Le dimanche, quand, assis près d'elle, il chantait des psaumes, pour la voir ainsi, souvent il fermait les yeux.

Ils avaient gardé cette habitude, ils étaient toujours très pieux, mais le culte qu'ils rendaient au Seigneur n'était pas entièrement désintéressé. Les joies du home leur paraissant toujours un peu étroites, ils avaient très souvent besoin de se donner de l'air, et telle est chez les enfants la confusion du physique et du moral, qu'une heure de méditation sur les idées religieuses leur donnait le rafraîchissement d'une promenade. Leur dévotion était un innocent subterfuge de leur cœur : elle leur servait à élargir leur horizon. Parfois elle l'élargissait un peu trop, elle évoquait les souvenirs de la mer, du mystère et de l'infini ; mais plus souvent elle n'évoquait que les images d'un paradis enfantin, symbolisé pour eux par la retraite dans les rochers, tout au bout de la baie de Saint-Aubin, où naguère ils se baignaient. Ils ne souhaitaient le retour du printemps que pour y retourner ensemble. Ils languissaient dans l'attente de la belle saison, qui leur rendrait la terre promise, l'éden promis.

Après des semaines d'une vie absolument sédentaire, ils donnèrent le change à leur désir en faisant quelques sorties, non dans la campagne — ils ne le pouvaient pas encore, — mais dans la ville. Occupés toute l'après-midi, c'est le soir qu'ils sortaient, après dîner. Mme Glategny et Mme Collins n'y voyaient aucun mal. Ils allaient flâner dans les rues, dans King-Street, où il y a, vers huit heures, un grand mouvement, des matelots du port, des soldats, dont les tuniques rouges éclatent encore dans l'obscurité, et aussi des femmes de mauvaise vie.

Ce tableau ne se rapporterait guère à l'idée d'un paradis terrestre, si les pires mœurs de Saint-Hélier ne se sauvaient par un air d'enfantillage. C'est bien l'agitation et le vacarme d'une capitale, mais d'une capitale pour les enfants. La foule y a les coudées franches, on y circule aussi bien sur les chaussées que sur les trottoirs et il ne passe point de voitures, comme si les habitants n'étaient pas assez raison-

nables pour savoir les éviter. On assiste bien quelquefois à une scène d'ivresse. Un des soldats à tunique rouge sort en titubant quelque peu d'un de ces bars louches, et avec sa calotte écossaise un peu trop campée sur l'oreille ; mais ses camarades l'emmènent en riant, sans faire scandale, et ces petits accidents mettent tout le monde en belle humeur. On voit bien aussi de ces filles, qui se laissent prendre par la taille et qui ne refusent pas un baiser, surtout aux magnifiques soldats vêtus de la tunique écarlate. Mais la candeur d'Eddy et de Paddy était incorruptible : ces embrassements ne les étonnaient point et n'éveillaient en eux aucun vilain soupçon. Ils trouvaient même ces façons d'agir si naturelles qu'ils n'hésitaient pas à suivre, en toute innocence, l'exemple de cette liberté. Paddy retirait d'entre ses dents sa petite pipe courte, chargée d'un odorant tabac de Virginie ; il prenait Eddy par le cou, et leurs plus naïfs baisers, les plus chastes, furent échangés à la clarté des réverbères, dans le quartier du plaisir facile, au milieu d'une fâcheuse compagnie.

Mais enfin ils retrouvèrent le décor qui était seul digne de les environner, ils entrèrent dans la terre promise. Le beau temps revint avec Pâques, et ils eurent, comme l'an dernier, trois semaines de vacances pour la bienvenue du soleil.

Ils consacrèrent leur première promenade à la baie de Saint-Aubin. C'était comme un pèlerinage. Il leur paraissait aussi plus logique et mieux ordonné de commencer la visite de leur éden par celle de la retraite qu'ils avait choisie pour en être le symbole et le résumé. Ils la retrouvèrent telle qu'ils la souhaitaient, déserte. L'eau frissonnait un peu, elle semblait si froide qu'ils ne pouvaient plus comprendre comment, l'autre année, ils s'y étaient plongés avec plaisir, et qu'ils n'osaient plus espérer de s'y risquer encore bientôt.

Dès qu'ils se furent acquittés du devoir de cette visite, ils allèrent se promener dans toutes les directions. Ils n'avaient plus de parti pris d'explorateurs. Ils ne piquaient pas droit vers l'intérieur des terres, et surtout ils ne se mettaient pas en route sans dessein pour aller où le hasard les conduirait, comme des gens qui s'aventurent dans un pays véritablement inconnu. Ils partaient d'un point pour aller vers un autre point. Ils avaient tout réglé d'avance avec un esprit éminemment pratique. Ils ne se souciaient guère de marcher, et ils usaient le plus souvent du chemin de fer. Ils emportaient de petites dinettes dans des paniers bien propres. Leur tenue était aussi plus soignée, bien qu'ils n'eussent renoncé ni l'un ni l'autre aux costumes classiques d'excursion.

Ils cherchaient les paysages bien composés en des cadres bien définis. Quant à la mer, ils ne la cherchaient point, ils ne la fuyaient pas non plus. Elle avait perdu pour un temps le pouvoir de leur rappeler les voyages, les exils, et les départs douloureux, elle avait perdu son mystère et son infini. Elle ne jouait plus qu'un rôle secondaire dans les tableaux où elle tenait une place : ou bien alors elle apparaissait aux enfants comme la limite infranchissable de leur paradis, et ils aimaient à sentir que leur paradis était limité.

Ils firent ainsi la connaissance d'un pays qui leur était entièrement nouveau. C'était bien le même qu'ils avaient vu, mais leurs yeux n'étaient plus les mêmes ; ceux qui changent de ciel ne changent point d'âme, mais ceux qui changent d'âme changent de ciel, et les enfants changent d'âme totalement dans l'espace de quelques semaines. Eddy et Paddy, qui avaient trouvé moyen de découvrir à Jersey des grandes prairies, des forêts vierges, toute l'Amérique du sud et toute l'Afrique centrale, n'y virent plus que les campagnes soignées en façon de jardins et appropriées à l'idylle, les vallons gracieux, les collines doucement ballonnées et les belles fleurs partout répandues.

Leur instinct de la symétrie s'appliquant même aux actions, ils avaient réservé pour le dernier jour la promenade à Montorgueil, afin de terminer les vacances par la même expédition que l'année précédente. Ils n'y retrouvèrent aucune de leurs sensations passées. Le château leur parut s'être écrasé au sommet du roc, tant il avait perdu de hauteur à leurs yeux. Ils le trouvèrent un peu mesquin et un peu mièvre dans son romantisme. L'auguste ruine leur faisait à présent l'effet d'une gravure sur bois très jolie et trop fine au frontispice d'un keepsake. Ils se plurent bien davantage à contempler la grâce de la grande plage qui s'étend au pied du rocher. Dans le port, il y avait plusieurs bateaux de pêche et deux bateaux de plaisance, blancs, comme l'*Ontario*. Dès que l'on s'élevait à quelque hauteur, cette flottille se réduisait à des proportions si minuscules qu'on ne pouvait plus imputer à l'éloignement seul ce rapetissement excessif : il semblait que ces bateaux fussent des jouets, et pareils à ceux que les enfants font naviguer sur les bassins.

Mais Eddy et Paddy ne montèrent pas bien haut, pas même à mi-hauteur de la colline. Ils n'avaient que faire de regarder la mer et d'assister au coucher du soleil. Ils préférèrent s'arrêter au pied même du vieux castel. Les promeneurs que ne tente point l'ascension, y trouvent des bancs rustiques. Une gymnastique y est installée pour les enfants. Eddy et Paddy restèrent là, seuls, à se balancer jusqu'au soir.

Quand ils revinrent au cottage d'Almorah, Mme Glategny leur apprit, avec de grands gestes et des regrets exagérés, que justement Dick Le Bouët était venu pendant leur absence. Ils se regardèrent en souriant. Ah ! cette année, Eddy n'avait pas même songé à faire

chez les Le Bouët une apparition comme l'année dernière. Elle était passée à côté de leur maison sans même y prendre garde. Mais quelle chance que Dick fût venu justement un jour et à une heure où l'on était sorti! Sans rien s'avouer l'un à l'autre, les deux enfants s'exagéraient un peu méchamment le plaisir d'avoir évité cette gênante visite. Ils se félicitaient d'autant plus d'être sortis, et voici qu'ils se méfiaient du home, où des importuns pouvaient ainsi survenir; ils désiraient, le plus souvent possible, s'en échapper.

Cela tombait mal, puisque c'était le dernier jour des vacances. Ils ne se résignèrent pas aussi facilement que les premières fois à reprendre le train monotone de leur vie. Ils cherchèrent des biais pour ne pas renoncer à leurs habitudes vagabondes. Ils s'obstinèrent, malgré les impossibilités, à faire tous les jours, coûte que coûte, une promenade. Ils se hâtaient le soir, arrivaient en avance à leur rendez-vous quotidien, couraient, avant dîner, à quelque but d'excursion trop lointain et qu'ils n'avaient pas le loisir d'atteindre ; ou bien ils s'éveillaient de très bonne heure: ils recommencèrent à venir le matin se secouer l'un l'autre dans leur lit avec des façons garçonnières, et ils eurent l'inconséquence de renoncer à leurs délicates habitudes.

Ces parties de plaisir toujours manquées ne faisaient que les irriter et ne leur donnaient aucune satisfaction. Pour en finir une bonne fois avec cet insatiable désir du grand air et des grands chemins, ils résolurent de faire un jour l'école buissonnière toute la journée.

Ils guettèrent une occasion, qui ne se fit pas attendre trop longtemps : les chaleurs étaient précoces; si précoces qu'ils rencontrèrent un soir déjà des baigneurs avec la serviette multicolore jetée sur leurs épaules en guise de châle. Paddy aussitôt déclara que l'on se baignerait pour la première fois le jour de la grande promenade.

Eddy n'osait faire aucune objection : elle ne voulait à aucun prix que Paddy la soupçonnât de lâcheté, mais elle attendait cette journée avec des tremblements, avec un désir mêlé d'angoisse, avec des remords anticipés qui étaient délicieux. Elle défaillit vraiment lorsque, un matin, Paddy, affectant des airs mystérieux, lui dit en sortant de table : « Ce sera pour aujourd'hui. »

Mme Glategny se penchait au window. Eddy n'osait plus lui envoyer un baiser comme tous les matins. Ils suivirent le chemin du collège tant qu'ils furent en vue; puis ils descendirent vers la mer, et le long de la plage ils allèrent vers Saint-Aubin. Ils pouvaient s'y rendre en quelques minutes, par le chemin de fer; mais à quoi bon gagner du temps? Ils avaient toute leur journée. Une journée, cela d'ordinaire passait vite. Mais aujourd'hui, oh! comme ils sentaient déjà que la journée serait longue! Et ils marchaient sur la grève très lentement, sans rien dire, sans nulle gaîté.

Ils avaient chaud, ils étaient las. Ils cherchèrent un abri pour se reposer quand ils arrivèrent à l'extrémité de la grève. Ils n'osèrent point se réfugier dans leur asile habituel : c'était le lieu de leur innocence, et ils ne s'en reconnaissaient plus dignes parce qu'ils étaient en train de mal faire. Ils s'assirent en plein soleil, dans le sable ardent, à une certaine distance l'un de l'autre.

Mais Paddy, qui était nonchalant et qui avait toujours besoin d'un vivant appui, se rapprocha. Il s'accota contre Eddy, noua ses bras autour de la taille flexible, blottit sa tête charmante contre la poitrine de son amie et la regarda en souriant. Quand il voulait comme autrefois la regarder de bas en haut, ce ne pouvait plus être que dans cette attitude contournée de câlinerie, puisque à présent, debout, ils se trouvaient tous les deux de même taille.

Eddy, pour la première fois, tenta de se dérober à cette caresse : elle avait aujourd'hui une notion du bien et du mal parce qu'elle faisait aujourd'hui quelque chose de défendu. Paddy sentait comme elle, mais, par bravade, il ne voulait point céder; leur chaste étreinte eut la saveur d'une violence, d'un péché. Eddy vaincue lui fut reconnaissante, comme toutes les femmes vaincues. Pour le remercier humblement elle se pencha, elle déposa des baisers sur ses yeux, pas même sur ses yeux — car il les fermait, — sur ses beaux cils blonds retroussés qui étaient encore plus lumineux que son regard. Les cheveux noirs d'Eddy enveloppèrent tout le clair visage de Paddy, coulèrent, comme de l'eau caressante, autour de son col grêle et gracieux.

Ils se relevèrent en soupirant. Ils recommencèrent de marcher sur les rocs aigus, et passèrent à côté de leur retraite; mais ils firent tous deux comme s'ils ne s'en apercevaient point, et n'y jetèrent qu'un regard furtif. Oh! ils auraient bien voulu retourner sur leurs pas, mais à moins d'éveiller les soupçons, ils ne pouvaient pas rentrer au cottage avant l'heure habituelle. Ils auraient bien voulu oublier le bain, car tout ce qu'ils devaient faire aujourd'hui les troublait comme choses défendues, et cela aussi, mais ils tenaient à la main leurs serviettes bariolées, l'oubli n'était point vraisemblable, et Paddy se mit à chercher des yeux un abri dans les rochers.

Il aurait inventé peut-être quelque prétexte pour renoncer à son projet; mais Eddy, maladroitement, prise de peur, lui dit en joignant les mains: « Paddy, je vous en prie, ne commettez pas l'imprudence de vous baigner aujourd'hui. Ce que nous faisons est si mal. Je crains qu'il n'arrive quelque chose. » Il répon-

dit, avec hauteur : « Mais vous êtes folle, Eddy, d'avoir des craintes si ridicules. »

— Moi, répliqua-t-elle fermement, je ne me baignerai pas.

— Je ne pense pas, dit-il, à vous y contraindre.

Il ajouta, avec cette passion de toutes les indépendances qui est bien américaine : « Chacun est libre. Moi, je vois ici une place excellente. »

Déjà il avait franchi une crête de rochers, et l'on entendait par derrière le léger clapotement que faisait l'eau, dans une vasque sans doute pareille au bassin naturel de Saint-Aubin. Tout autre jour, Eddy n'aurait pas hésité à le suivre, mais aujourd'hui, elle n'osait point, cela devait être défendu, tout devait être défendu aujourd'hui? Et elle attendit, ne le voyant plus, le cœur serré, avec le pressentiment d'un malheur. Paddy, sans doute, était inquiet et troublé comme elle, car il ne lui dit point, comme il aurait fait tout autre jour : « Venez donc, Eddy. »

Elle n'entendit plus rien, jusqu'au bruit lourd que fit son corps en tombant dans l'eau. Elle tressaillit, elle croisa les mains. « Mon Dieu!... » murmura-t-elle. Au bout de quelques instants, ne pouvant plus se contenir, elle appela timidement : « Paddy! »

— Quoi? fit-il.

— Vous êtes là?

— Bien entendu, répondit-il en riant, et retrouvant sa belle humeur, fouetté par la fraîcheur de l'eau, il plaisanta : « Peureuse! Frileuse! Si vous saviez comme le bain est tiède... » La voix se rapprochait. Sans doute il venait de se hisser hors de l'eau. Il remontait, en se traînant sur les mains et sur les genoux vers le creux de roc où il avait dû déposer ses habits, hors des atteintes de la vague.

Soudain, il jeta un cri.

— Ah! s'écria Eddy, qu'y a-t-il? Pour Dieu! qu'y a-t-il?

— Rien...

Mais sa voix pleurarde le démentait. Elle escalada le rocher. Paddy était là, étendu, rien qu'un peu écorché au genou : si légère que fût l'écorchure, le sang coulait. Eddy voulut l'étancher de son mouchoir, le sang coulait toujours et Paddy s'exagérait son mal. Il se décida enfin à replonger sa jambe blessée dans l'eau froide qui le cicatrisa comme par miracle. Puis il remonta vers Eddy, il s'assit avec des précautions presque risibles, mais quand il eut bien constaté que sa plaie superficielle ne le faisait aucunement souffrir, il retrouva tout l'enfantillage de sa gaîté, et avisant ses pieds nus il fit un geste gamin. « Hein! dit-il, Eddy, qu'ils sont beaux, les pieds de ces hommes! » Ils éclatèrent de rire tous les deux, mais leur âme s'éleva, et ils pensèrent que le Seigneur était bien clément, de ne leur avoir envoyé, pour les avertir, qu'un mal si peu grave.

Cette journée accidentée suffit, comme ils avaient pressenti, à les guérir de leur fièvre, apaisa leur excessif désir du grand air et des grands chemins. Ils retrouvèrent dans le cottage d'Almorah la paix absolue, le parfait bonheur enfantin. Mais vers la fin de la saison, leur sécurité fut troublée encore par des influences atmosphériques. Le ciel s'assombrit. Mais ce n'était point le ciel gris de l'automne, ni les fraîcheurs, les pluies fines d'octobre, qui font sentir plus vivement le plaisir de la vie sédentaire et de l'intimité. Un orage menaça plusieurs jours.

Sur ces entrefaites, Richard le Bouët vint au cottage, et les enfants n'étaient point sortis cette fois. Ils l'accueillirent avec cordialité, mais l'air qu'ils respiraient leur sembla tout d'un coup plus lourd, le ciel réellement plus sombre. Ils ne se trompaient guère, car enfin l'orage éclata, à l'instant même où Dick allait prendre congé, et la pluie l'empêcha de partir.

Dans le salon où il faisait presque nuit, luisaient seules, par places, les surfaces courbes des meubles laqués. Eddy et Paddy étaient assis loin l'un de l'autre, silencieux, oppressés. Les enfants parfois, par éclairs, sentent le néant de la vie avec une certitude qui plus tard ne se retrouve jamais aussi nette. Eddy était détachée et désintéressée de tout. Paddy avait sur ses lèvres, qu'une moue triste déformait, l'amertume revenue de l'exil. Les objets environnants ne lui étaient plus familiers. Il souffrait de l'indifférence des choses. Il sentait qu'il n'était plus dans ce home qu'un visiteur inutile, et il ne put s'empêcher de sortir. Il disparut sans faire aucun bruit, l'ombre semblait étouffer même le bruit des pas, et Eddy, à qui rarement échappait le moindre mouvement de Paddy, ne s'aperçut point qu'il sortait. Il erra dans le corridor, monta sans avoir dessein de monter.

Dans le salon où il faisait tout à fait nuit, les miroirs seuls luisaient encore, pareils à des miroirs fantastiques où vont se manifester des apparitions. Le vent soufflait par rafales, la pluie faisait rage contre les vitres. Les deux vieilles dames et Richard ne disaient rien : les simples se recueillent comme des enfants réprimandés, lorsque les éléments grondent.

Puis Eddy se sentit gagnée par un lâche bien-être, elle respira d'être à l'abri, elle goûta le confortable de la pièce bien close, la sécurité du home. Elle promena un lent regard sur toutes les choses que l'obscurité enveloppait.

Malgré les ténèbres, elle reconnut à l'instant que Paddy n'était plus là. Elle se dressa, elle sortit.

Elle le chercha dans toute la maison, et d'abord dans les endroits où vraisemblablement il n'était point : dans la salle à manger, la cuisine même. Elle fut appuyer son front aux vitres de couleur du jardin. Ensuite elle monta l'escalier, fouilla les chambres de

Mme Collins et de Mme Glategny, et la sienne; et affolée, sans frapper, elle se jeta dans la chambre de Paddy : il n'y était point. Elle monta plus haut. Un étroit escalier, dissimulé dans l'épaisseur du mur, donnait accès, sur le toit même, dans une lanterne de verre polygonale. Et enfin Paddy était là.

Il regardait l'orage, au cœur de l'orage même. L'enfant hardi, épouvanté de son audace, mais soutenu et exalté comme par une curiosité sacrilège, violait le mystère des tempêtes. Il surprenait la formation des nuages et assistait à leur épique mêlée. Deux armées, chassées l'une contre l'autre par les souffles désorientés, accouraient de l'ouest et de l'est. Mais un tourbillon de vent vertigineux les empêchait de prendre contact au zénith, elles roulaient sur elles-mêmes, se poursuivaient en cercle indéfiniment, et l'éclair jaillissait à tout instant de leurs heurts fortuits comme d'un choc d'épées. Des légions formidables se résolvaient en pluie subitement, incessamment remplacées par d'inépuisables réserves et par des recrues qu'une volonté toute-puissante semblait tout d'un coup créer de rien. Parfois une saute brusque du vent changeait l'offensive en retraite. Ou bien la grosse artillerie du tonnerre, forçant à l'aile ou au centre une de ces puissantes armées, émiettait l'inconsistante vapeur en grêlons durs.

Sur la terre, où l'on ne reçoit que les éclaboussures du carnage, ces spectacles à peine devinés n'inspirent que des terreurs humiliantes, physiques, et l'action de la foudre même se réduit à un énervement. Mais ravis au ciel, jetés au cœur de la mêlée, soustraits aux conditions vulgaires de la vision humaine, ces deux enfants ne pouvaient plus sentir comme des créatures terrestres, et ne pouvaient plus sentir comme eux-mêmes : l'âme de l'infini remplaçait en eux leur âme propre, ainsi que l'âme collective remplace la conscience personnelle chez celui qui se mêle aux foules. Ils avaient des frissons grandioses et de sublimes pensées. Pouvaient-ils soutenir longtemps les transes de cette possession? Eddy fléchit la première. Sa propre transfiguration l'épouvantait plus que les orages. Elle regardait avec un tremblement superstitieux Paddy, dont l'assurance ne se démentait pas encore. Qu'il était loin d'elle! Qu'il était haut! Elle se mit à pleurer doucement.

— Oh! dit-il, Eddy, qu'avez-vous?

Et parmi ce fracas barbare, sa voix était divine comme un souffle.

Elle répondit, sans comprendre elle-même le sens profond des paroles que son instinct seul lui dictait :

— Oh! Paddy, il me semble que vous êtes parti.

Il s'approcha d'elle, il souriait. Il la protégea de ses bras. Puis dégageant d'une main le front brûlant que les cheveux noirs en désordre faisaient trop bas, il y déposa des baisers qui conduisirent en elle toute l'électricité de l'orage. Elle se blottit, n'ayant plus peur, contre l'enfant qui venait de lui apparaître surhumain, elle ferma les yeux, et elle attendit.

Lorsque timidement, après très longtemps, ses paupières se rentr'ouvrirent, parce qu'elle n'entendait plus qu'un grand silence et qu'elle se sentait pénétrée d'une chaleur douce, Eddy eut un éblouissement. Tous les nuages du ciel avaient disparu comme un rêve, et maintenant elle était perdue avec son ami dans un infini d'azur et de lumière. Son cri de joie répondit au cri d'angoisse que tout à l'heure elle avait poussé sans le comprendre, et elle ne comprit pas davantage les paroles de son ravissement : « Oh! Paddy, dit-elle, Paddy, il me semble que vous êtes revenu! »

Ils entendirent Mme Glategny qui les appelait d'en bas : « Eddy! Paddy! Où êtes-vous? Dick va partir, et il voudrait vous dire adieu. » Ils échangèrent, comme à toutes les heures plus particulièrement mystérieuses de leur vie, ce regard de triomphe et de malice qui exprime ensemble toute l'humanité et toute la divinité de l'enfance.

Mais l'épreuve avait été trop forte pour Eddy, elle ne s'en remit point, cette année-là, complètement. Elle avait reçu des voix de l'orage l'annonciation mystérieuse du départ, et elle n'en pouvait plus chasser le pressentiment. Toutes ses joies dès lors en furent gâtées. L'insouciant Paddy prenait toujours le même plaisir aux jeux, aux caresses et aux baisers. Elle s'abandonnait à sa fantaisie, mais tristement, avec les apparences de l'indifférence et de l'insensibilité. « Qu'avez-vous? » lui demandait-il quelquefois. Elle répondait toujours : « Vous partirez. »

Il avait l'âme d'un nomade, il acceptait gaîment l'instabilité de sa vie. Il répondait : « Mais oui, je partirai un jour, et un autre jour je reviendrai. » Elle secouait la tête.

La dépêche de Justin Higginson arriva quelques jours plus tôt qu'on ne l'attendait. Cette surprise augmenta et dénatura le chagrin d'Eddy, qui eut un accès de colère, sans larmes. Lorsque Justin Higginson vint au cottage, elle s'enferma dans sa chambre. On ne put la décider à descendre. Paddy fut obligé de monter chez elle pour lui dire adieu. Elle l'étreignit avec un emportement inaccoutumé, qui lui-même le troubla. Puis elle le regarda fixement, et ses yeux, ses yeux variables étaient noirs maintenant comme l'orage. Elle lui dit : « Je vous regarde, parce que je ne vous verrai plus jamais. »

Elle dit ces paroles sans les comprendre, comme tant d'autres, qu'un instinct supérieur à son intelligence lui suggérait, et cette fois encore elle dit la vérité, profondément : car jamais plus elle ne devait revoir l'enfant qui s'était promené avec elle dans les

allées du paradis terrestre enfantin. C'est un autre Paddy qui devait revenir en septembre, une autre Eddy le recevoir, et leur paradis même devait perdre son charme de puérilité, comme s'il grandissait avec eux.

(A suivre.) ABEL HERMANT.

Les Inondés du mont Ararat.

FANTAISIE

Lorsque le Directeur de l'*Intègre Quotidien*, grand journal du soir, eut parcouru la dépêche de l'Agence Pravaz, il murmura : « Tiens, tiens! » sans plus, et posa, en signe de réflexion, son index droit contre le côté droit de son nez.

Ah! cet index contre ce nez! Qui ne connaît le signe? En 1895, lors des troubles polonais, cet index s'est placé contre ce nez, et le terrible Tzar des Russies fut interviewé. En 1894, le Congo se souleva: cet index conjoignit ce nez directorial, et un reporter alla explorer l'âme de Behanzin en personne au milieu de son armée. Trois mois plus tard Jack l'Éventreur réitéra ses exploits : cet index se dressa, et le surlendemain l'*Intègre* publiait : « Une journée chez Jack l'Éventreur. » Cet index se levait dans les grandes occasions contre le nez sceptique et flaireur d'actualité; et les badauds, les cercles politiques, les salons, les n'importe-qui, le Tout-le-Monde de tous les jours, s'interrogeaient : « Qu'est-ce qu'il va advenir de notre opinion? » Et depuis les plus petits publicistes à un sou la ligne jusqu'aux plus grands à pont d'or, un chacun guettait l'index comme les musiciens guettent le bâton du chef d'orchestre.

Or l'index s'était levé sur ce télégramme :

La Province de l'Ararat Arménie vient d'être cruellement éprouvée par un épouvantable sinistre. A la suite des pluies d'automne, qui durent parfois quarante jours et quarante nuits, les torrents, subitement grossis, ont envahi les vallées. En quelques heures l'eau couvrit le plat pays, inonda les fermes; puis, montant sans cesse, refoula et cerna les habitants sur la colline de l'Ararat. Seule, une famille parvint à se sauver; sur un radeau de troncs d'arbres les survivants entassèrent leurs meubles les plus précieux, le bétail, les instruments de culture, les vivres, les femmes, les enfants, un ou deux vieillards. Le radeau s'abandonna à la merci des éléments.

Au bout de cinq à six semaines, les vivres vinrent à manquer; comme les eaux baissaient, le radeau put atterrir. Mais les pauvres naufragés se trouvent dans un état de dénuement complet; les maisons emportées, les récoltes dispersées, les terres couvertes de limon, tel est l'état du pays. Dans ces conditions, l'existence n'offre plus qu'un intérêt très restreint; tout porte à croire que les malheureuses victimes auront renoncé à la vivre quand même, et auront disparu à l'heure où paraîtront ces lignes.

Voilà ce que disait la prose fleurie du correspondant de l'Agence Pravaz. L'index s'abattit sur le pistil d'une sonnette électrique; au garçon qui entrait, le directeur ordonna : « Si Mme Hunetelle est au journal, priez-la de venir tout de suite me parler. » Mme Hunetelle entra, grande femme sèche, vêtue de couleurs qui, sur toute autre, eussent semblé voyantes. Un continuel attendrissement lubrifiait ses prunelles; les cheveux, eux aussi, étaient de couleur trop voyante; la mâchoire, laissée à découvert par les lèvres, tenait à prouver que rien ne manquait à son clavier de dents : la nature prévoyante gratifia les femmes écrivains de dentitions exceptionnelles.

Le directeur lui tendit le ci-dessus papier : « Lisez-moi cette dépêche, Hunetelle, et dites-moi ce qu'elle vous suggère. » La chère dame parcourut la dépêche et déclara avec une parfaite ingénuité : « Ça ne me suggère rien du tout; vos noyés manquent d'intérêt. Où est-il placé, seulement, le mont Ararat? Vous avez jamais entendu parler du mont Ararat? Ah! si vous m'offriez un joli coup de grisou, un incendie soigné dans une cité de chiffonniers, même pas, un petit pioupiou mort d'insolation, à la bonne heure! Mais ça... peuh!... »

Elle eut une moue de dédain : le sinistre n'était pas dans la zone de sa pitié.

Le directeur ne s'émut pas : « Hunetelle, comme vous baissez! Le mont Ararat est en Arménie; les habitants y trafiquent ce que vous voudrez, ça m'est égal, mais il me faut demain deux cents lignes de vous là-dessus; et chaud, chaud, votre beau talent! Je publie la dépêche (*un temps*)... *et je vous autorise à ouvrir une souscription pour les inondés du mont Ararat.* » Aussitôt Mme Hunetelle de s'écrier : « Que ne le disiez-vous! Ma plume est au service des déshérités, sans distinction de pays. » Elle se rua sur sa plume, écrivit deux cents lignes en moins de temps qu'il n'en eût fallu pour les penser, et remit le paquet au directeur.

C'est le fameux article intitulé LES EAUX CRUELLES, qui eut un si formidable succès et fit pleurer à tous les étages, de la loge à la mansarde, à croire que l'inondation allait recommencer ici.

Ça débutait par un riant tableau de la vie pastorale en Arménie, et particulièrement dans l'Ararat; âmes paisibles, sans remords, près de la nature, filant l'innocence en plein air; détails sur les mœurs du pays, d'après le célèbre voyageur Pierre Larrousse.

Et voici qu'une nuit, les eaux cruelles, les eaux mauvaises vinrent en tapinois, comme le voleur de brebis, couvrant l'espoir des moissons fécondes, l'or des

blés, la joie des seigles, les avoines gonflant le corset de l'épi. Elles envahissent les maisons, étouffent le pauvre bébé dans son berceau, la vieille maman dans le lit des ancêtres. Crevez, les mâles! crevez, les forts et les vaillants! L'eau sinistre accomplit sa besogne de ténèbres.

Troisième partie :

Je ne suis pas une chrétienne; je ne suis pas une athée non plus: je crois à un Dieu de pitié pour les miséreux. Et mon cœur de Française et de mère saigne à l'idée que Dieu fut assez injuste pour permettre cela. Oh! les eaux sournoises, les eaux infâmes qui épargnent le monde lâche et vil qui nous entoure pour aller tuer, là-bas, ces innocents, les pasteurs et leurs toutous fidèles, et patati et patata...

Quatrième partie :

Que vont-ils devenir, les pauvres? Ceux qui sont morts sont plus heureux que ceux qui sont vivants, disait ma grand'mère, etc., etc. Aussi, je vous crie : « Pitié pour les survivants! pitié pour mes frères d'Arménie! Ils ont la faim au cœur, le désespoir au ventre: donnez pour qu'ils se rassasient. Allons, les mères! donnez aux vieilles mamans, donnez aux vieilles aïeules, donnez au bébé qui ouvre de grands yeux étonnés, etc., etc.; donnez au pauvre toutou qui, etc., etc. Qui donne aux pauvres prête à moi et à Dieu. Tarissez les eaux cruelles, les larmes! »

Les souscriptions affluèrent aux bureaux de l'*Intègre*. De temps à autre, Mme Hunetelle ranimait l'enthousiasme par un nouveau mandement. Les autres journaux ouvrirent aussi des souscriptions : le *Réac*, le *Modéré*, la *Gaîté française*, la *Situation*, le *Rigolo* luttaient à qui obtiendrait le plus gros chiffre.

Des listes, publiées chaque jour, soutenaient l'émulation des généreux donateurs.

Il y avait ceux qui donnaient cent francs, et qui ne donnaient pas leur nom.

Il y avait ceux qui donnaient cent sous, et qui donnaient leur nom tout au long.

Il y avait surtout ceux qui donnaient deux sous, leurs noms et prénoms, plus de copieuses appréciations, maximes, des aphorismes, des professions de foi.

Les patriotes : « Vive la France et ses colonies!... 0 fr. 75. »

Les intransigeants : « France, pense aussi à tes frères captifs!... 0 fr. 15. »

Les enragés : « Un qui, dans ce qu'il est, est plus charitable que les bourgeois!... 0 fr. 20. »

Les émus : « Infortunées victimes, nous sommes là... 0 fr. 35. »

Les spirituels : « Un rosse-si-gnole et un sans-sonnez... 0 fr. 50. »

Les tendres : « Totor de Batignolles et sa Ninie chérie... 0 fr. 25. »

Les joueurs : « Produit d'un rams au café de l'Aigle, à Nevers... 2 fr. 30. »

Il y avait aussi les malins, les commerçants qui ne laissent pas échapper l'occasion d'une belle annonce au rabais : « Mallard, épicerie en tous genres, liqueurs en gros, vins de propriétaire, produits de premier choix, primeurs, pâtés de Strasbourg, confitures de Bar, maison de premier ordre, prix très modérés, crédit, 275, rue Cadet : pour les pauvres inondés... 3 francs. »

On avait déjà recueilli deux cent mille francs, somme suffisante, si l'on considère que le radeau ne pouvait contenir guère plus de vingt naufragés. Mais à Paris, dès que la charité débâcle, elle ne s'arrête plus.

Le directeur de l'*Intègre* commençait à s'amuser prodigieusement; cet excellent homme aimait à vérifier le snobisme de ses contemporains, il eût été désolé d'arrêter son plaisir en envoyant à qui de droit les sommes encaissées; afin de faire durer ce plaisir, l'homme à l'index, fidèle à son principe : « Ne te mets pas en avant, crainte des coups! » suggéra à ses confrères l'idée qui lui était échue : « Pourquoi ne donneriez-vous pas des fêtes au profit des inondés? »

Mais comment donc? Deux fêtes, trois fêtes, toutes les fêtes imaginables!

Premièrement on élut un comité-directeur, comme il sied, dit « Comité des Fêtes ». On y installa ce qu'il y avait de mieux comme publicistes, la mère-fleur, les plus jovials, les plus allègres, les plus débrouillards, les plus remuants.

O joie du ciel! un vent de réjouissance parcourt à l'instant les salles de rédaction; la masse des besogneux de lettres quitte la pêche à la ligne pour se porter vers cette aubaine. La Presse se devait de secourir les infortunés du mont Ararat.

Et les commissions s'organisèrent : commission de pavoisement, commission d'emplacement, commission musicale, commission théâtrale, commission d'éclairage, commission de publicité, commission des boissons, commission des costumes, et les sous-commissions d'icelles, et les contre-commissions, et les sections, et les départements, et ainsi de suite, à l'infini. Une gigantesque paperasserie se mit à éclore comme des morilles sous un coup de soleil. Des en-têtes compliqués poussèrent soudainement sur les papiers à lettre; des noms sur les cartes se fleurirent de titres : *secrétaire de..., président du comité de..., commissaire de...*

Or, il y avait à Paris d'humbles citoyens exerçant, presque pour la Muse, la profession de bottiers, chemisiers, tailleurs de journalistes, et ces gens entrevirent le moment où ils seraient payés...

*
* *

D'abord, on s'observa. Lors de la réunion générale des commissions, au Grand Véfour, le président, au

milieu de son allocution (certes vibrante de patriotisme et de charité), glissa une insidieuse petite phrase sur « la probité qui doit être la qualité des détenteurs de l'argent des pauvres ». Ce ne fut qu'une gêne passagère.

On arrêta le programme : I, Fête vénitienne sur le grand lac du Bois ; le ministre de la Marine prêterait un torpilleur ; II, Gala au Théâtre-Français ; III, Fête aérienne sur la Tour ; IV, Bal paré à l'Odéon ; V, Vente de charité, et cantate et souper dans la Galerie des Machines. Les salles étaient offertes gratuitement : les administrations de l'État ne demandaient aucune rétribution ; quelques fournisseurs proposaient déjà des dons en marchandises, à titre de bienfait et de publicité. On comptait sur deux millions de recettes : il resterait donc, tous frais défalqués, un million et demi pour les inondés. L'enthousiasme avait achevé sa croissance !

La situation se dessina à la Première Commission, dite d'Emplacement ; M. Zaide, du *Modéré*, interpella le président : « Il va sans dire que les frais de voiture sont à la charge de la caisse, hein ?

— Certainement, mon cher confrère.

— Et comme il y a des repas à prendre en commun pour ne pas perdre de temps et discuter pendant qu'on se restaure, il n'est que juste que nous soyons indemnisés, n'est-ce pas ?

— A coup sûr !

— Plus les frais de secrétariat, timbres, commissionnaires, papeterie, location de salles de réunion, etc.

— Messieurs, vous avez carte blanche. Tous vos frais vous seront remboursés, et vous avez droit à une provision sur l'argent déjà recueilli. D'ailleurs, il ne faut pas que vous ayez à souffrir dans vos intérêts habituels...

— Non, il ne le faut pas, il ne le faut à aucun prix ! affirma la foule.

— Aussi une allocation quotidienne vous sera concédée à titre de dédommagement.

Un authentique et unanime sourire d'aise égaya les figures des commissaires. Chacun d'eux reçut un petit carnet à souches de *Bons sur la caisse des Inondés*. Et ce soir même les bottiers, tailleurs, chemisiers de journalistes, apprenaient enfin que tout vient à point à qui sait attendre.

Deux jours après, la situation se précisa, dans la réunion de la commission d'Éclairage, la si bien nommée ! On parlait lampions, du prix courant des lanternes, du cours des verres de couleur. M. Chause du *Rose* éleva la voix, négligemment, comme un qui a le cœur en forme de lys immaculé : « Ne vous torturez pas les méninges en pure perte ; j'ai un vieil ami à moi qui vend des lampions, un être très charitable : par égard pour moi, il vous cédera le matériel à des prix dérisoires de bon marché. J'en fais mon affaire. »

Trente voix indignées lui répondirent : « Ah ! non, non ! Nous aussi, nous avons de vieux amis remplis d'abnégation et qui vendent des lampions. Nous voulons aussi *en faire nos affaires* : ne songez pas qu'à vous.

— Prétendez-vous incriminer ma probité ? Je ne le souffrirai pas !

— Vieux farceur !

— Messieurs, on m'insulte !

— Voyons, concilia le trésorier, il y en a pour tout le monde ; il s'agit de s'entendre. M. Chause partagera avec ses collègues, c'est ce qu'il voulait dire. Nous sommes trente : sur 150 000 francs d'éclairage 10 p. 100 de commission, allez : c'est 500 francs par figure. Il faut être juste. » Chause se tut, vaincu.

La même scène se joua, réplique pour réplique, dans les autres commissions, depuis celle des *Drapeaux* jusqu'à celle des *Petits Fours*.

Les querelles apaisées, les spécialités réparties, la grande machine administrative fonctionna. Le délai de préparation était d'un mois, les inondés attendraient bien un mois avant de manger, rien ne pressait. Afin de les faire patienter, on publia le programme des fêtes ; de grandes affiches jaunes repiécèrent les murs des monuments publics.

Par provision, les commissaires entamèrent la fête, quel âge d'or ! Il urgeait de les vêtir décemment, ce qui fut effectué : les bons sur la caisse, nouvelle monnaie, s'envolèrent aux quatre coins de Paris, ainsi que les feuilles détachées par le vent d'automne.

Ces messieurs avaient loué des landaus au mois, histoire d'économiser le temps, en anglais *money*, et comme il n'est pas bon que l'homme soit seul, ils se faisaient tenir compagnie par de jeunes créatures, jolies pour la plupart et maquillées de bonnes intentions à l'égard des pauvres victimes.

Parfois on arrêtait les landaus devant quelque brasserie ; ces messieurs aidaient ces dames à descendre ; on prenait l'apéritif en devisant de l'excellence de la vie, combien elle est douce à passer au philosophe que rien n'émeut, comme il est bon d'être au monde et d'aimer. On repartait vers les restaurants, on commandait des repas réparateurs, et, le café pris, on laissait une feuille du carnet à souches.

L'après-midi (car les affaires sont les affaires), ces messieurs vaquaient à leurs occupations chez les divers marchands de denrées, et toujours en retiraient un profit qui n'était pas petit, assurément. Encore l'apéritif ; puis le dîner, joyeux après une journée de labeur ; le soir, enquête minutieuse dans les lieux de plaisir, souper, et chacun allait reposer sa tête sur l'oreiller de sa chacune. Ah ! se laisser mener ainsi,

sans souci du lendemain, au gré des divertissements du jour, la vraie sagesse !

Ces messieurs avaient le sentiment de la famille très développé ; les moindres de leurs proches, les bâtards de leurs apothicaires furent pourvus de fonctions quelconques, commissaires compteurs de minutes pour fiacres, experts d'huile à lumignons, essayeurs de mise en scène, etc., etc.

Ceux qui eurent le plus d'agrément furent les membres de la commission Théâtrale, chargés de recruter les gracieux concours des célébrités dramatiques. Ils accomplirent leur tâche consciencieusement, y gagnèrent de devenir prématurément ataxiques. Le résultat parut étrange ; en effet, ils avaient engagé tant et tant de chanteuses, diseuses, danseuses et tragédiennes, qu'il eût fallu plusieurs semaines pour que toutes se produisissent devant le public, ne fût-ce que trois minutes. On comptait que « ça se tasserait ».

La commission des Boissons ne dessaoula pas pendant trente jours ; c'étaient de robustes et chevronnés buveurs, éprouvés par les plus âpres cocktails, trempés au jus des plus épaisses absinthes ; ils ne buvaient que par lampées et tarissaient sans rouler des quantités insolites de flacons. Le souvenir de leurs promenades dans le quartier des liquoristes est encore vivant aujourd'hui : ce fut héroïque, grandiose. Ils descendaient à quinze chez les fabricants de champagne, s'attablaient, et tenaient tête à leur raison durant des nuits : on les sortait de la boutique les pieds devant.

La commission des Comestibles élabora des gastralgies inconnues encore ; la bombance y était perpétuelle. Le cancer des fumeurs sévit dans le sein de la commission des Cigares, malgré qu'une partie des havanes revînt au fournisseur par des chemins ténébreux. La commission de la Vente de charité se mit dans ses meubles pour plusieurs années.

La commission Musicale tripota dans l'achat des partitions, dans les commandes d'hymnes, de retraites arméniennes, de rapsodies arméniennes, de ballets arméniens, d'airs nationaux, etc., etc. Les traités passés avec les chefs d'orchestre sont restés des modèles d'obscurité et d'escroquerie.

Le travail était à ce point divisé que les conflits des attributions se multipliaient. Dans ces occurrences, on s'abstenait ; on se renvoyait la tâche de bureau à bureau. Des reproches et des gifles. Les grincheux parlèrent de « dévoiler les scandales ». Ils se turent toutefois : le silence est d'or.

Il advint des difficultés telles que celle-ci : le comité Naval réclamait des figurants pour une gondole arménienne : à qui s'adresser ? La commission Théâtrale renvoya la demande à la commission des Costumes, qui la renvoya à la commission des Ballets, qui la renvoya à la commission de Publicité, qui omit de répondre. Au bout de quelques séances, le brouillamini de réclamations, de contre-ordres, de démarches, de commandes, fut inextricable.

Mais, chose miraculeuse et tout à fait conforme à l'esprit national : personne ne s'occupait sérieusement des fêtes, et néanmoins on fut prêt à l'heure dite.

*
* *

Il était temps, le public murmurait.

Depuis deux semaines, les fêtes franco-arméniennes surchauffaient les imaginations ; les pianos mâchaient la retraite arménienne ; une troupe d'Arméniens en costume national débuta aux Folies-Bergère ; c'étaient d'ailleurs des Hongrois déguisés en Persans qui jouaient des valses de Strauss et dansaient la cosaque : ils furent acclamés.

Le drapeau arménien pavoisait les fenêtres. On ignorait la structure dudit emblème, Larousse était muet sur ce point ; aussi imagina-t-on qu'il était violet sombre, barré d'une croix écarlate. Pourquoi pas ? L'article Paris mit au jour les objets les plus disparates, à base d'Arménie. Partout se chantait une scie : « Ararat-boum-di-ay ! »

Voici venu le jour de la Fête nautique : vous en avez lu le compte rendu dans les journaux de l'époque. Les notabilités du Tout-Paris, au grand complet. Ça se passa très bien : le torpilleur refusa d'évoluer et une équipe de figurants faillit se noyer. Feu d'artifice ; au bouquet, l'Arménie à genoux tendant une sébile. Air national arménien. La recette dépassa les prévisions.

Très réussi également, le gala au Théâtre-Français. Le Tout-Paris encore au complet. De neuf heures du soir à trois heures du matin, défilèrent les « gracieux concours ».

On eut : le 1er acte de la *Belle-Hélène*, le 2e acte d'*Hamlet*, le 3e acte de *Polyeucte*, le 4e acte mi-partie de la *Cigale* mi-partie du *Courrier de Lyon*, le 5e acte des *Huguenots*. Les étrangers, venus par hasard, trouvèrent que le drame manquait de suite.

Après, vinrent les Arméniens chantants et dansants, des monologues, des chansonnettes, et l'air national arménien pour clore. Recette merveilleuse !

Fête aérienne à la Tour ; encore des feux d'artifice, des ballons, des fontaines lumineuses, orchestre et air national arménien, kermesse. Le Tout-Paris au complet, un peu pâle pourtant. Recette énorme !

Quatrième jour. Grand bal paré à l'Odéon. Toujours le Tout-Paris au complet, visiblement fatigué ; fleurs, illuminations féeriques ; ces messieurs des commissions se multipliaient, l'insigne à la boutonnière. Vers deux heures, ça dégénéra : la chorégraphie devint houleuse ; les honnêtes femmes qui vont à pied ne s'étaient jamais autant amusées ; on aurait

souhaité d'autres sinistres à secourir. Au petit jour, après l'air national arménien, quand on compta la recette, on constata qu'elle s'obstinait à dépasser les prévisions.

Dernier jour. Vente de charité et fête à la Galerie des Machines. Le Tout-Paris de plus en plus au grand complet, mais que vanné ! Comme l'a dit le compte rendu du célèbre Chause, « les plus grands noms de France servaient à boire à la Haute Finance ». Une duchesse tenait le tournevire, auprès du tir où officiait Mlle Zozo Moncado, du théâtre des Gauloiseries ; une marquise priait les passants au jeu de massacre, tandis que Mlle Chozette, sans profession, trayait les vaches dans le village arménien ; la baraque des Bohémiens (le ballet de l'Opéra et la musique du Conservatoire) fit un argent fou.

A dix heures, sur l'immense scène du fond, la cantate *Armenia* fut jouée ; orchestre de 1 500 exécutants, 4 000 choristes, 6 000 figurants. Le sujet? On le pressent : une allégorie pour sourds-muets, où la France sauvait des eaux l'Arménie. Hymne arménien.

Le souper ; l'orgie romaine. Il disparut des milliers de bouteilles de champagne, des tonnes de charcuterie fine, des monceaux de viandes froides, des nuées de perdreaux rôtis ; le vieux bordeaux saigna à flots ; les pâtisseries monumentales s'écroulaient en miettes. Ces messieurs et leurs dames mangèrent pour le restant de leurs jours. Quand on desservit, on dut enlever une colline de vaisselle cassée.

Le Tout-Paris rentra se coucher, définitivement.

*
* *

Ce fut le moment de vérifier les comptes ; en trois fois vingt-quatre heures, une nuée de factures s'abattit sur la *Commission du budget*. L'armée des secrétaires se mit au travail ; on établit la balance des recettes et des dépenses. Conclusion inattendue : les inondés du mont Ararat DEVAIENT 600 francs à la caisse ! Comment s'y étaient-ils pris ? Mystère. Le produit des souscriptions était depuis longtemps absorbé.

Alors, seulement, on se souvint que l'on avait jadis nommé une Commission de surveillance. Elle fut priée d'entrer en exercice (un peu tard peut-être ?) et de rechercher les erreurs de comptes ou les fraudes s'il y avait lieu. Avec la meilleure volonté du monde, on ne pouvait pas réclamer de l'argent aux victimes.

La Commission de surveillance s'exécuta, et fouilla les registres de dépenses. Entre autres choses instructives, elle apprit que la cantate avait coûté deux cent mille francs ; les gracieux concours étaient rétribués à des taux de cachet insensés. A l'article, *Frais de voitures*, elle apprit que le jour de fiacre ne comptait pas moins de 48 heures ; à l'article *Personnel*, des êtres mythiques touchaient des émoluments pour des fonctions irrêvées. Les factures des restaurateurs attestaient des repas de corps très prolongés. Que venaient faire là, à l'article *Dépenses urgentes* les bijoutiers, les marchandes de nouveautés pour dames, les corsetières, les ébénistes et les orthopédistes ? Le carrossier manquait de discrétion, mais les entrepreneurs du souper étaient cyniques. Et que de drapeaux, que de lampions, que d'huile, que d'huile ! Les Hongrois avaient poussé l'audace jusqu'à envoyer leurs notes de blanchisseuses. Les rubriques extraordinaires se succédaient : *Pertes au jeu, Pari mutuel, Bains sulfureux* et autres plus scabreuses encore.

La responsabilité de la *Commission de surveillance* était flagrante. Il fallait payer ; quant à retrouver l'argent dans les poches des prévaricateurs, autant faire des sorbets avec les neiges d'antan... Que diraient les victimes ? que diraient les souscripteurs ? que dirait l'étranger, qui nous surveille ? que dirait surtout le Parquet, qui serait sûrement saisi de l'affaire ! (Il y avait de quoi être saisi !)

Ils allèrent demander conseil au directeur de l'*Intègre*. Il s'amusait impérialement, le directeur de l'*Intègre ;* le plaisir qu'il s'était promis comblait ses vœux. Il fit asseoir les commissaires, et, après avoir écouté leurs doléances, il les consola. Voyons, tout n'était pas perdu, que diable ! Puis il ajouta : « Je dois vous lire une lettre par moi reçue la veille des Fêtes ; j'ai négligé de la publier pour des raisons que votre haute sagacité appréciera. Elle vient d'Arménie, ce qui explique le retard qu'elle a subi :

Monsieur le Directeur de l'*Intègre*,

Depuis vingt ans, j'habite au pied de l'Ararat ; je suis donc à même de vous donner à son sujet les meilleures informations. 1° L'Ararat n'est point peuplé ; 2° il a plus de cinq mille mètres d'altitude : dans ces conditions, il est douteux qu'il soit jamais inondé. D'ailleurs, ça n'aurait pas de grands inconvénients, puisque la population n'existe que pour mémoire. Je vous remercie pour elle, elle n'a besoin de rien.

Je ne crois pas que des inondations se soient produites actuellement dans nos vallées ; au moins ne sont-elles pas de date récente. La dernière dont il soit fait mention date de quelques milliers d'années avant l'ère chrétienne. A cette époque, un certain Noé se sauva sur un radeau en forme d'arche, avec sa famille et le bétail de sa ferme. Il est mort depuis longtemps ; ses descendants s'occupent de finance en Europe, mènent une vie aisée et n'ont pas besoin des sommes que votre sollicitude destinait à leur aïeul. Je crains que vous n'ayez été dupes d'un blâmable fumiste. Acceptez-en mes condoléances jointes à mes salutations empressées.

DUPONT-BEY.

Un silence : le thermomètre baisse de plusieurs degrés.

« Messieurs, reprit l'homme ironique, ne vous frappez pas l'imagination. Paris s'est amusé pendant un mois ; l'actualité n'a pas chômé ; quelques pauvres hères, infiniment plus intéressants que vos fictifs inondés, ont joui d'une certaine aisance. Que voulez-vous de plus ? J'estime qu'après réflexion vous conclurez avec moi qu'il ne reste plus qu'à étouffer l'affaire.

— C'est ça, étouffons l'affaire, répéta le chœur des commissaires rasséréné.

On étouffa l'affaire.

Ceci se passait en octobre 1895, un peu avant cette grève de mineurs, vous savez, au cours de laquelle tant de malheureux moururent de faim et de froid. Ah! si seulement ils avaient été Arméniens !

PIERRE VEBER.

THÉATRES

Les Fêtes.

La nouvelle *Confection pour dames* de M. Sardou ne sera mise en vente que mercredi. Je n'ai pas le droit de parler encore de l'*Amour brode*, et de dire tout ce qu'il y a de remarquable et d'admirable dans la nouvelle œuvre de M. François de Curel. Les nécessités de la mise en pages sont cruelles parfois!...

Me sera-t-il permis, puisque les théâtres n'ont rien donné la semaine dernière, de parler du spectacle que vient de nous donner Paris? Spectacle merveilleux, spectacle sans pareil, tel que nous n'en reverrons jamais sans doute, et qui laisse bien derrière lui les travaux des plus ingénieux décorateurs et des plus adroits metteurs en scène. La pièce que Paris vient de représenter en l'honneur des marins russes a été l'une des plus belles et des plus émouvantes que je sache. Si l'intrigue en est simple, et si les personnages en sont connus, l'œuvre elle-même est incomparable.

Pour parler sans métaphore, nos fêtes ont été surprenantes. Paris nous est apparu sous un nouvel aspect, tout fleuri d'oriflammes et planté d'arcs de triomphe; certains quartiers, dont la plate et moderne monotonie lassait le regard, sont devenus, par un coup de baguette, des merveilles d'ornementation et de goût, des chefs-d'œuvre d'arrangement et de décor.

De cela, nous savions assurément les Parisiens fort capables. Mais, si l'accueil fait à nos hôtes a été admirable et surprenant, s'il a dépassé ce que les plus optimistes étaient en droit d'attendre, s'il a enfin réduit au silence et même « converti » les plus sceptiques, c'est moins par la magnificence du décor que par l'attitude vraiment merveilleuse de la population parisienne. Songez que, depuis l'arrivée des marins russes jusqu'à leur départ, pendant les huit journées et les huit nuits qu'ils ont passées parmi nous, pas une parole malsonnante n'a été prononcée, pas un cri imprudent n'a été poussé. Et cela est admirable quand on y pense! Vous savez la chose formidable qu'est une foule, et les explosions terribles que le moindre choc peut amener. D'autre part, un mot d'ordre ne pouvait être donné aux cent mille hommes qui accompagnaient pas à pas nos hôtes. C'est donc la sagesse individuelle de chacun d'eux qu'il faut louer et admirer. On ne saurait trop le faire. Quels éléments, quels êtres infiniment divers composent une foule parisienne! et que chacun ait eu la sagesse et la raison de se dire, en sortant de chez soi : « Voilà ce qu'il faut dire, voilà ce qu'il faut crier, et pas autre chose », et que pas une fois, au milieu de la foule, sous le stimulant de l'enthousiasme accumulé, un homme n'ait dépassé les limites qu'il s'était imposées à lui-même; cela est admirable et stupéfiant.

Et que cette foule était délicieuse, affectueuse, cordiale, d'une intarissable bonne humeur que ne lassaient ni les longues attentes, ni les bousculades! Elle était gaie, surtout, continuellement gaie; c'est par cela qu'elle était charmante. Les sentiments ne valent pas seulement par la peine qu'on a à les acquérir et l'effort qu'on doit faire pour les manifester. Certes, le patriotisme qui fait abnégation de tout est plus digne de vénération que celui qui se borne à acclamer des amis et des hôtes. Mais quoi! Chaque chose en son temps. Et croyez qu'au fond de cette foule, c'était bien le patriotisme qui s'agitait et la faisait s'agiter; une forme atténuée, si vous voulez, et peu coûteuse du patriotisme, mais du patriotisme tout de même. Le peuple de Paris, sans doute, saisit avec empressement toutes les occasions de « balade » et de réjouissances; mais, pour rien ni pour personne, il ne se serait réjoui d'aussi bon cœur. C'est quelque chose, je vous assure. Nous avions eu peu d'occasions, depuis vingt-cinq ans, de ressentir et d'exprimer une joie « nationale »; et quand les manifestations de ces derniers jours n'auraient eu pour résultat que de montrer à quel point l'amour de la patrie est vivace en France, il faudrait se féliciter qu'elles aient eu lieu. Il est toujours salutaire d'exciter chez les hommes des sentiments généreux et désintéressés; ces sentiments-là, surtout, ont besoin d'être tenus en haleine; une vertu est une habitude; il faut l'entretenir vivante, pour qu'on puisse un jour lui faire faire sans trop de révolte les sacrifices qu'elle exigera. En vérité, ces fêtes ont été incomparables et touchantes; et l'on ne sait ce dont il faut le plus s'étonner, ou de l'enthousiasme chaque jour

grandissant des Parisiens, ou de la bonne grâce inépuisable et résistante de nos hôtes...

Et maintenant que nous avons donné libre carrière à notre enthousiasme, redevenons les gens modérés qu'il faut être.

Il ne faudrait pas que les marins russes, après leurs visites dans « la capitale », se fissent de Paris une idée, flatteuse assurément, mais tout de même un peu singulière. Ils doivent, j'imagine, se représenter Paris comme une ville de rêve, où les habitants vivent en plein air; où les préaux d'école sont des salles de festin ; où les marmots mêmes, avec le lait de leurs nourrices, sucent, si je puis dire, des chants d'un patriotisme régénérateur ; où la marée se débite émaillée de fleurs rares; où l'on n'applaudit que des vers médiocres récités par des comédiennes fleuronnées de pierreries historiques; où « tout ce qui compte » vit dans la douce intimité des divettes de café-concert... J'ai peur enfin qu'ils ne se représentent Paris comme la ville la plus affectueusement hospitalière, à coup sûr, mais comme celle aussi où il y a le plus de gens qui n'ont rien à faire.

Ce n'est pas tout à fait cela.

Sans doute, nous aimons nos comédiennes... que dis-je! Nous les adorons. Leur gloire est la plus éclatante de toutes, et leurs succès sont les plus retentissants ; c'est une joie, pour tout Parisien digne de ce nom, de voir flamboyer les noms d'étoiles sur les affiches Morris :

> Nous sommes fiers d'être Français,
> Quand nous regardons les colonnes!

Toutefois, même parmi ceux qui comptent, il est des gens qui n'ont jamais adressé la parole à Mlle Yvette Guilbert. Et, que nos hôtes veuillent bien le croire, si toutes nos actrices sont riches en bijoux, ce n'est pas toujours en « bijoux de famille ».

Notre Paris, non plus, n'est pas tout à fait celui qu'on leur a montré. Si celui-ci est vraiment merveilleux et semblable à un décor de féerie, l'autre est d'une infinie variété, et d'un charme inimitable. Sans parler des quartiers populeux, où la vie laborieuse est à la fois si intense et si gaie; sans parler des lieux beaux autant par eux-mêmes que par les souvenirs qu'ils évoquent, notre Paris est exquis, parce qu'il est avant tout harmonieux : certains paysages, comme la belle perspective des quais, si admirablement « chantée » par M. Anatole France, comme la montée des Champs-Élysées couronnés par l'Arc de l'Étoile... que sais-je encore ?... ont un caractère bien spécial de noblesse élégante. A certaines heures, la rue de Rivoli, avec sa file d'arcades, la verte terrasse des Feuillants, et la pointe du Ministère de la Marine, a je ne sais quoi d'aimable et d'intime, un charme avenant et discret... Mais ce n'est pas un « guide » que j'écris. J'aurais voulu seulement que nos hôtes pussent voir notre Paris et l'aimer pour lui-même. Il est si joli et si aimable, en cette saison surtout, quand le jour tombe et qu'un commencement de crépuscule noie les rues d'une fine lumière d'un gris rosé ! Surtout il eût été bon que nos hôtes eussent pu se rendre compte de la formidable puissance de travail que renferme Paris. Peut-être, en ces temps de production hâtive, a-t-il perdu un peu de sa souveraine autorité de jadis. Il n'a rien perdu de son zèle et de son ardeur. Paris n'est pas, sans doute, la ville où l'on fait le plus d'affaires ; c'est une de celles où l'on travaille le plus, et non seulement les ouvriers, mais les autres aussi, tous, du haut en bas, à tous les degrés de la fameuse « échelle sociale ». Imprévoyant quelquefois, le peuple de Paris est encore celui qui économise le plus. S'il hésite rarement devant une flânerie le long des rues, il est assez laborieux et ingénieux pour savoir vite rattraper le temps perdu. Voici huit jours qu'il est en fête ; dans un mois, il n'y paraîtra plus.

Voilà ce dont il eût fallu que nos hôtes pussent s'apercevoir. Je reconnais du reste qu'on ne leur en a guère laissé le loisir. Et ce que j'en dis n'est pas pour blâmer ou diminuer ces fêtes que Paris sait donner à ceux qu'il aime. Bien au contraire. Je voudrais seulement que nos amis ne nous prissent pas pour des flâneurs ou des « godailleurs ». Ils n'ont vu qu'un aspect de Paris ; il en est un autre, moins bruyant, tout aussi intéressant ; ou plutôt, c'est le même et c'est même son charme singulier qu'il puisse être l'un et l'autre à la fois...

Et puis, il y a encore une chose que je voudrais dire à nos hôtes. On les assiégeait; les femmes sautaient sur les marchepieds de leurs voitures, et couraient à eux les bras ouverts ; mais — je les supplie de m'en croire, — même parmi les Parisiennes, il y a des femmes qui n'embrassent pas !...

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les Brimades.

Comme bien rarement ici cela m'est arrivé, vous me permettrez de m'attendrir sur une bonne action qui vient de s'accomplir discrètement dans un modeste coin de Seine-et-Oise.

Là, des hommes se sont entendus pour renoncer au pouvoir qu'ils avaient de faire souffrir d'autres hommes; et la chose est si surprenante, si contraire à ce qui se voit tous les jours, partout, qu'elle vaut la peine d'être racontée.

*
* *

C'est à l'École agronomique de Grignon que le fait s'est passé.

Quelques jours après la rentrée, les anciens se sont réunis en assemblée générale, et après une conférence prononcée par un de leurs camarades, ils ont décidé la suppression définitive des brimades qu'on infligeait d'habitude aux nouveaux.

Pour bien comprendre l'importance de cette décision il faut avoir une idée de ce que sont les brimades.

Tenez, figurez-vous qu'une centaine de jeunes gens allaient arriver à Grignon, une centaine d'hommes faits, ayant servi sous les drapeaux, y ayant obtenu des grades, préalablement reçus à des examens sérieux, doués d'une culture intellectuelle assez raffinée.

Eh bien! par cette raison seule qu'ils arrivaient un an après ceux qui les avaient devancés à l'École, ces estimables nouveaux étaient, dès leur arrivée, exposés aux brimades, c'est-à-dire que, sans que personne pût intervenir en leur faveur, sans qu'aucun d'eux pût résister ou se plaindre, les anciens, ces aînés d'un an, avaient le droit de les soumettre à diverses épreuves traditionnelles.

La préliminaire et la plus douce était le chantage. Oh! un chantage tout musical! On priait le nouveau venu de chanter une chanson.

Mais le grave, le dangereux consistait en ce qu'on ne le priait pas de chanter comme on fait dans un salon, gracieusement, avec des compliments. Il y avait de l'ordre dans cette prière; et en cas de refus, d'indiscipline, on punissait la rébellion par des châtiments qui heureusement ne sont pas encore employés, dans nos réunions mondaines, envers les chanteuses récalcitrantes.

Tels que d'inviter l'inculpé à montrer, à défaut de son talent, davantage, en quittant jusqu'aux derniers de ses vêtements; de s'emparer desdits vêtements et de les rouler dans de la craie mouillée et pilée pour donner au prévenu l'exemple des roulades; d'asperger l'indocile d'eau ou de liquides nauséabonds; et compléter enfin cette dure leçon de chant en lui écrasant sur la figure des tomates et autres légumes juteux.

Une fois ces épreuves subies, vous pensez que la victime se retrouvait immanquablement de la voix, qu'elle chantait désormais au doigt et à l'œil, et que durant tout son stage de néophyte elle gardait pour la volonté des anciens un respect qui, pour être mêlé de haine, ne s'en rapprochait pas moins de la terreur.

Voilà les sauvages plaisirs de domination, voilà les distractions tyranniques dont se sont généreusement privés les nobles anciens de l'École de Grignon; et il serait malveillant pour les autres écoles de ne pas prédire que ce digne exemple ne tardera point à être suivi dans tous nos grands établissements scolaires.

*
* *

Mais, dois-je l'avouer, ce qui me révoltait dans les brimades c'était beaucoup moins les brutalités vexatoires auxquelles elles donnaient lieu que l'esprit même qui les inspirait.

J'ai souvent entendu causer sur ce sujet — oh! pas bien longtemps, je m'en allais — des ex-élèves des Écoles de l'État.

C'était après dîner, au fumoir, à l'heure indulgente du café et des liqueurs. On leur demandait ce qu'ils pensaient des brimades; et, la bouche bouchée de leur cigare, la figure congestionnée, ils bougonnaient entre leurs dents: « Peuh! pas d'importance, pas bien méchant, vieille tradition! »

Puis lorsqu'on les poussait, quand on voulait remonter avec eux jusqu'à l'origine de cette vieille tradition, ils refusaient le voyage, ils avaient un geste fatigué déjà qui désignait une époque inconcevable, la nuit des temps.

Or il se trouve que, sans s'en douter, je suppose, ils avaient raison dans leur lassitude. Car elle doit être immémoriale cette tradition des brimades: elle doit dater du jour très reculé où un homme s'avisa d'établir en supériorité l'infériorité qu'il avait d'être né plusieurs années avant son cadet, du jour maudit où l'on conçut ce qu'on a appelé, depuis, le droit d'aînesse.

Il a été aboli par la Révolution, cet odieux droit, aboli dans notre code civil, aboli dans nos relations testamentaires, aboli par écrit; mais dans nos mœurs il reste aussi vivace, aussi puissant, aussi despotique qu'à la première heure.

Il n'y a pas que l'École de Grignon ou l'École Polytechnique où l'aîné prétende exercer son droit d'aînesse, ne fût-il que d'une année. C'est dans toutes les castes, dans tous les métiers, à tous les rangs de la société, c'est partout que les plus jeunes ont toujours tort.

« Jeune homme! » l'entendez-vous cette apostrophe de dédain haineux, sentez-vous tout son poids et comme elles visent les lèvres qui vous la lancent: « Dites-moi, jeune homme! » — c'est-à-dire: plus jeune que moi, cadet, scorpion, rien du tout!

Et ce qui est dans les mots est aussi dans les pensées. Je ne parle pas, cela va de soi, des braves gens sans envie et sans bêtise, mais des autres, de la majorité.

Ah! ceux-là, qu'un jeune homme devance l'appel de sa classe, dans le service politique, littéraire, ou

artistique, qu'un jeune homme arrive à la notoriété, à l'influence, à la fortune quand il n'est encore qu'un jeune homme, quand il n'a pas assez attendu, quand il n'a pas payé le tribut de vieillir — comme cela leur mord le cœur à ceux-là et comme cela les fait pâlir!

Aussitôt, en avant les brimades! Ce ne sont plus les tomates dans la figure, les carafes dans le cou, les vêtements dans la craie, mais d'autres procédures bien connues et aussi sataniques : les coudes qui se serrent, les lèvres qui se scellent, les visages qui se figent, toute une barrière d'anciens se dressant, intimidante et silencieuse, pour empêcher le nouveau de devenir un ancien, de se glisser dans la ronde.

Enfin quand cela ne suffit pas, quand sa fraîche voix retentit aussi fort que leurs voix cassées, alors ils sonnent le suprême tocsin! Ils mettent le monde en méfiance! Prenez garde, c'est un jeune, un jeune! Ce n'est pas un ancien!

Et le monde est si habitué à ne s'incliner que devant les anciens, à plier devant l'âge, à accepter l'éternelle brimade des aînés, que souvent la manœuvre réussit; et pour des années voilà le nouveau rejeté à son rang infime, soumis à la hiérarchie des actes de naissance, obligé de gagner minute par minute l'attention, la sympathie, l'estime, ou bien forcé de crier, à se crever les poumons, pour dire des choses qui ne devraient être que murmurées.

Par bonheur il advient que des anciens se souviennent d'avoir été nouveaux, comme c'est arrivé à Grignon, se rappellent leurs misères d'antan, et par esprit de révolte rétrospective, plus peut-être que par compassion présente, renoncent à leurs prérogatives, bravent les préjugés sociaux, admettent les nouveaux dans leurs rangs, sans examen, sans épreuves, sans regarder la couleur de leurs cheveux, les plis de leur figure, l'état de conservation de leur teint.

J'en ai connu quelques-uns de ces bons anciens et parfois je m'amuse quand on s'étonne de l'affection que je m'applique à leur montrer.

Car je sais bien pourquoi j'agis ainsi; par double gratitude, par admiration pour des hommes excellents qui pouvaient me brimer et préférèrent m'aimer.

FERNAND VANDÉREM.

Le Christianisme de M. Biörnson.

A propos d'ouvrages récents d'un écrivain danois, M. Biörnstierne Biörnson vient de publier un article qui a toute l'importance d'une profession de foi. L'éminent écrivain norvégien y explique, avec plus de netteté qu'il n'avait fait jusqu'ici, en quoi son christianisme diffère de celui de l'Eglise : il en diffère, comme l'on verra, tout juste autant que celui du comte Tolstoi, dont il n'est en quelque sorte qu'une version scandinave, protestante et libérale. Pour M. Biörnson comme pour le comte Tolstoi, le vrai christianisme est une doctrine morale et non pas un dogme théologique. Mais leur indifférence pour le dogme n'empêche pas l'auteur des *Voies de Dieu*, aussi bien que l'auteur de la *Sonate à Kreutzer*, de rester avant tout des écrivains chrétiens : leur idéal moral est celui du *Sermon sur la montagne;* et par là ils se distinguent bien davantage encore des écrivains libres penseurs que des écrivains religieux de leur temps.

Voici, à peu près en entier, ce court article : nos lecteurs y retrouveront la doctrine si éloquemment soutenue dans les *Voies de Dieu.*

*
* *

A qui revient la tâche d'instruire le peuple de ce que la science moderne a désormais établi comme certain, touchant l'Ancien et le Nouveau Testament, touchant l'âge, l'origine et le but des diverses parties de la Bible? Les savants ne s'en occupent guère : et la plupart d'entre eux, quand même ils le voudraient, ne le pourraient pas. Les prêtres ne s'en occupent absolument pas : la plupart d'entre eux ne le voudraient pas, quand même ils le pourraient. Mais alors qui donc doit s'en charger?

Il faut pourtant que quelqu'un s'en charge : c'est de quoi l'on devrait convenir. Un prêtre, avec qui je voyageais un jour, me disait : « Nous devons attendre, pour renseigner nos fidèles sur les erreurs de la Bible, que la science ait dit là-dessus son dernier mot. »

Or il est infiniment probable que la science ne dira jamais son dernier mot; mais j'ai retourné au prêtre son propre argument; je lui ai dit que les prêtres, de leur côté, devaient attendre que la science ait dit son dernier mot sur les erreurs de la Bible pour enseigner à leurs fidèles la vérité de ce livre.

Et naturellement c'est ce que le prêtre a refusé d'admettre.

Chacun, pourtant, doit se rendre compte de ce qu'il y a de déraisonnable et d'immoral à enseigner au peuple comme des vérités divines des choses qui n'ont point même de vérité historique, et qui contredisent sur plusieurs points les données actuelles, non seulement de la science, mais de la raison.

Lorsque j'ai découvert cet état des choses, il y a quelques années, j'ai renoncé à toutes mes autres occupations pour ne m'occuper que de ce seul point; et depuis lors, je n'ai plus eu d'intérêt que pour cet ordre de questions. Mais toutes les fois que j'ai voulu transmettre au peuple ce que je venais d'apprendre, on m'en a déconseillé, on m'a dit que ce serait de ma part une imprudence, un crime.

J'avais pourtant le même droit à m'expliquer là-dessus devant le peuple que les prêtres : les prêtres n'étaient pas plus savants que moi, ni mieux renseignés sur l'état présent de la critique biblique. Et pour la dignité, le sérieux de ma vie, je les valais aussi.

Du moins je ne me suis guère soucié de leur interdiction et de leurs anathèmes : et je suis sûr que mon confrère danois M. Henig Jensen ne s'en soucie point davantage.

Ses deux petits livres, *Jésus en Galilée* et *l'Enfance de Jésus*, je les tiens pour les écrits les plus utiles qui aient été publiés chez nous. Par leur forme ils rappellent les excellents petits ouvrages populaires anglais : mais M. Jensen est doué en outre d'un talent personnel de premier ordre pour ce genre de littérature. On ne saurait assembler ni coordonner les éléments d'une thèse avec plus d'art, plus de naturel, plus de vie, et plus brièvement.

Hélas, pourquoi ne se trouve-t-il pas dans nos pays des centaines de millions de lecteurs pour de tels ouvrages ! Ce sont des ouvrages dont l'effet se ferait sentir aussitôt dans la conscience et dans la pensée du peuple !

— Mais, me dira-t-on, c'est là une lecture destructive !

Oui, certes, destructive d'erreurs nées de l'irréflexion ou de l'habitude, ou encore de la seule ignorance ! Encore ne les détruit-elle qu'à bon escient, et dans les limites de la certitude rationnelle, tandis que le nombre est assez grand, chez nous comme ailleurs, de ces hommes bien intentionnés mais impatients qui, ne pouvant *tout admettre*, se croient en droit de *tout rejeter*. Mais que la connaissance de la vérité puisse avoir pour effet de détruire des sentiments, qu'une critique du dogme parvienne à détruire le besoin religieux des âmes, c'est là chose impossible, et l'auteur de ces petits livres ne l'a point tentée. La pleine lumière projetée sur des exagérations, des légendes, des imaginations touchant la vie du fondateur d'une religion, cette pleine lumière ne saurait atteindre la foi de ceux qui s'en tiennent dans cette religion à ce qui en est l'essence intime.

Un grand nombre de prêtres des églises scandinaves ont rejeté résolument l'Ancien Testament comme base de la foi, et perdent peu à peu toute croyance à l'enfer. Mais ils croient toujours au Rédempteur, car ce n'est pas seulement de l'enfer et du péché originel que l'homme a besoin d'être racheté.

Mais qui croient-ils donc qu'il est, le Rédempteur?

Les premiers chrétiens, sauf quelques exceptions, croyaient tous que Jésus était plus qu'un homme. Les trois premiers Évangélistes, qui possédaient sur la vie de Jésus les renseignements les plus directs, sont tous d'accord pour le considérer comme un être supérieur à l'humanité. Mais, malgré cette croyance, ils admettent tous comme une chose certaine et incontestable que *ce n'est point la foi en Jésus, mais bien la façon dont on vit, qui conduit à l'union avec Dieu, et assure une place au royaume des cieux.*

Ainsi, même de l'aveu de Jésus, autorité suprême, ce n'est pas la foi en Jésus qui est essentielle pour le salut, mais la conduite de l'homme et sa manière de vivre.

Or je voudrais que ceux qui considèrent Jésus comme un Dieu, et que ceux qui le considèrent comme un homme, je voudrais qu'ils se mettent tous d'accord, avant tout, sur ce point-là ; je voudrais qu'ils s'unissent ainsi dans une communion pieuse ; je voudrais qu'ils voient tous dans la vie et la mort du Rédempteur le modèle de la vie bonne et sainte ; je voudrais qu'ils commencent tous par aimer celui qui leur a donné ce modèle de vie, et qui par ce moyen a racheté leurs âmes.

Et à mesure que la science rejette au second plan la *personne* du Christ, l'intérêt se reporte plus directement sur sa doctrine morale. Et le temps approche où les partisans des diverses sectes chrétiennes pourront s'entendre sur un terrain commun des croyances. C'est pour moi un grand bonheur d'apprendre comment les Américains en viennent à compter leurs *unitaires* comme leurs meilleurs chrétiens.

Dans son *Jésus en Galilée*, M. Jensen cite ce que Jésus lui-même a dit (et non pas une fois mais un grand nombre de fois, et non pas confusément mais avec une parfaite clarté), à savoir : que le Fils de l'Homme n'est point venu au monde pour accomplir des signes et des miracles. Et si l'on a joint à l'histoire de sa vie et de son enseignement ces signes et ces miracles, c'était seulement, suivant le goût du temps, pour mieux célébrer la grandeur d'une figure vénérée et aimée... Il s'agit maintenant de débarrasser cette admirable figure de tous ces ornements désormais superflus, afin que nous la voyions dans la seule grandeur de sa doctrine morale.

Et je renouvelle ma question : A qui reviendrait cette tâche, sinon à ceux qui ont la compétence et l'autorité nécessaires ?

Et la chose mérite qu'on lutte sérieusement pour elle : elle a plus d'importance que la plupart de celles pour qui luttent aujourd'hui les hommes.

B. Biörnson.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UN NOUVEAU DRAME ALLEMAND

Le Deutscher, Theâter de Berlin, vient de jouer *On dit*, un drame nouveau de MM. Victor Léon et H. de Waldberg. Comme le drame de M. Hervieu, *les Paroles restent*, ce drame est destiné à faire détester, pour leurs funestes effets, la médisance et la calomnie. Il paraît d'ailleurs n'avoir que très médiocrement réussi.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

26 octobre 1893.

Après une semaine entière de fêtes et de réjouissances que tout a conspiré à embellir, nos amis les Russes ont regagné leurs vaisseaux. Paris les a accompagnés de ses acclamations, par une belle nuit sereine, jusqu'aux extrêmes limites de son territoire. Il n'y avait pas plus de nuages sur le ciel que dans les cœurs. Cette sérénité universelle s'est soutenue pendant huit jours pleins et consécutifs et l'enthousiasme ailé, qui avait atteint dès le premier moment les plus hautes couches de l'azur, a continué d'y planer sans fatigue d'un mardi à l'autre. Paris peut se nourrir de joies et de vivats toute une semaine et davantage, sans penser à son travail. On dirait qu'il n'y a plus de boulangers pour pétrir le pain, plus de menuisiers ni de forgerons pour travailler le bois et le fer, plus de professeurs dans leurs classes, ni de banquiers à leurs caisses : c'est un peuple de deux millions de poètes, d'artistes, de promeneurs et de rentiers, qui passe sa vie miraculeuse à célébrer la fraternité et la paix.

Les grandes funérailles militaires du maréchal de Mac-Mahon ont été elles-mêmes le plus magnifique spectacle de toute cette magnificence. L'amiral Avellan avait eu une réception de roi adoré ; le maréchal de Mac-Mahon eut un enterrement d'empereur victorieux. Tous les princes de l'Europe lui ont envoyé des couronnes et à la tête de cette série de couronnes s'avançait, dans le cortège, celle de l'empereur d'Allemagne, avec son grand W triomphant. On les avait rangées par lettres alphabétiques, pour ne froisser aucune puissance, et nous avons traduit W par A, qui est la première lettre d'Allemagne. Ainsi fut résolue la question. C'était pourtant moins la couronne de l'Allemagne que la couronne de Guillaume.

Le maréchal Canrobert, le soir du grand gala, est entré dans le théâtre de l'Opéra par la porte qui avait été destinée à l'empereur Napoléon III : elle ne s'ouvrit pas même une seule fois pour lui. Le maréchal Canrobert en a eu les prémices. C'est par là qu'il a passé royalement avec les siens ; la porte auguste s'est refermée depuis et elle ne s'ouvrira plus pour personne. Tout autour de l'Opéra, à perte de vue, des cordons de troupes, les rues et les boulevards barrés. Une vaste et solennelle solitude régnait à une demi-lieue à la ronde autour de l'enceinte consacrée. Mon pauvre tramway de Passy avait reçu défense de faire son voyage accoutumé, à partir de 3 heures après midi. Certes, tous ceux qui ont été invités devaient y figurer : mais plusieurs, qui devaient être appelés aux premiers rangs, ont été oubliés ; des hommes qui ont préparé, fondé et soutenu la République par leurs travaux et leurs sacrifices, des personnages consulaires, qui ont administré les affaires de la France au dedans et au dehors. Notre aimable confrère, le rédacteur en chef du *Gaulois*, n'avait pas eu de place pour eux ; les représentants attitrés des cercles et des réunions mondaines n'avaient pas laissé de fauteuils, en ce gala républicain, pour ces fondateurs de la République. Des cartes qui semblaient devoir aller d'elles-mêmes aux représentants des arts, de la littérature et de la politique s'égarèrent aux mains des coulissiers. Toute la salle était constellée de diamants. Notre République apparut, dans son apothéose, plus magnifique que celle des Médicis et des Périclès.

Autant la libre discipline du peuple de Paris régna toute seule dans les premiers jours de cette semaine historique, autant, dans les deux derniers, reparurent les abus excessifs des consignes impériales. Il y eut deux périodes très sensiblement distinctes : l'une qui précéda, l'autre qui suivit les funérailles du Maréchal. Huit jours de fêtes sans interruption commençaient à faire tourner toutes choses à l'ancien régime, et, huit jours de plus encore, on se retrouvait, je pense, en plein Empire. Cet effet est singulier. Le passé nous revenait et nous reprenait dans les élans de l'enthousiasme. Des ombres, que l'on ne croyait plus jamais revoir, reparaissaient toutes vivantes et souriantes, la gloire au front. La critique est indiscrète en de tels moments ; il faut savoir imposer silence à ses impérieuses suggestions. Les observations de l'analyse n'ont pas droit à la parole devant la synthèse de la splendeur et du délire. On doit ou ne rien dire ou n'ouvrir la bouche que pour crier deux mots qui résument tout : Vive la Russie et vive la France !

L'accord moral de l'Empire des tsars et de la République française est fait et scellé par les deux peuples : quoi de plus ? C'est un miracle après tant d'autres. Quels peuvent être les effets et les suites de cet événement sur l'évolution ultérieure de la nation russe et du peuple français ? l'avenir seul nous l'apprendra. Aujourd'hui, l'union intime du grand empire de l'Orient et de la grande république de l'Occident se montre comme l'abri protecteur de la liberté et de la paix du monde. L'amiral Avellan a dit que « c'était surnaturel » : c'est bien possible ; et M. Édouard Hervé lui a répondu que « c'était la trêve de Russie remplaçant la trêve de Dieu ». Trêve au dehors comme au dedans, chez nous et entre nous, plus que hors de nous. Nous nous sommes tous rencontrés admirablement d'accord sur le terrain de l'alliance franco-russe. Les ministères les plus opposés pouraient se succéder l'un à l'autre, le gouvernement passer de gauche à droite et réciproquement, cela ne changerait pas. Ce roc défie tous les flux et reflux de la politique parlementaire et démocratique.

C'était pourtant une maxime établie dans les écoles que le gouvernement républicain ne pouvait servir aucunement de base à un système de politique extérieure. Pouvait-on avoir quelque garantie de lendemain avec ces variations perpétuelles et ces ministres qui passent sans trêve au quai d'Orsay et à la place Beauvau ? C'était une chimère de penser à aucune forme de pacte ou d'alliance. M. Edouard Hervé a exposé cette thèse dans son journal, bien des fois, avec plus de netteté, de talent et d'expérience diplomatique que personne d'autre. Et pourtant voilà la trêve de Russie fondée sur l'accord volontaire et résolu de tous les partis de France.

Il n'y a pas un protocole qui vaille en solidité un tel accord : les plus beaux papiers du monde ne peuvent rivaliser avec cela, j'en demande pardon à M. René Goblet. Il aurait voulu voir le papier et la signature ; mais la signature a flamboyé dans Paris en lettres de feu, elle n'était pas difficile à voir, elle a crevé les yeux à l'univers. Dans la salle du banquet, un joyeux *Mane Thecel* est apparu sur la muraille, en caractères étincelants, au milieu des acclamations et des bravos de cinq mille convives.

HECTOR DEPASSE.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 30198. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 19 TOME LII 4 NOVEMBRE 1893

L'EMPEREUR GUILLAUME II [1]

I

LE PÈRE DE GUILLAUME II.

Pour comprendre pleinement et justement les relations du jeune Guillaume avec son père, il faut s'efforcer de considérer Frédéric avec les yeux du public allemand. Le point de vue auquel se sont placées l'Angleterre et l'Amérique a rendu, je n'en doute pas, à l'humanité un grand et durable service ; un service du même genre que celui dont la douceur et la pureté idéales des légendes du Cycle d'Arthur ont fait bénéficier le monde. A notre époque moderne pratique, où l'on vit si vite, nous avons encore besoin d'être soutenus par nos héros, comme l'étaient ceux de nos aïeux païens qui suivaient les fils de Wotan. Chacun de nous se trouve grandi et fortifié par l'image de Frédéric le Noble, que tous les peuples parlant la langue anglaise ont placé dans leur Walhalla.

Mais, d'un autre côté, il est juste de reconnaître que ce prince, noble et beau, intelligent et généreux, ne se serait pas attiré dans son propre pays tant de critiques hostiles, n'aurait pas, année par année, perdu toute son influence même sur la minorité de ses compatriotes, sans des raisons valables. Il est certain qu'en 1886, l'année qui précéda la connaissance de sa maladie, il était tombé au dernier degré de l'inutilité et de l'impopularité. Déplorons-le de tout notre pouvoir, mais ne refusons pas de chercher à en connaître les causes. D'ailleurs ceci est l'étude d'un homme vivant qui occupe une grande situation, et qui est peut-être destiné à accomplir de grandes choses. Tous nos jugements sur ce jeune homme sont instinctivement colorés par des préjugés fondés sur ses relations avec son père, mort aujourd'hui. La justice demande que nous cherchions loyalement à pénétrer les opinions, les sentiments qui l'ont placé, lui et ses conseillers, en antagonisme avec notre héros.

Les critiques prétendent que Frédéric était un acteur ; ils ne l'accusent pas de manquer de sincérité, — et, de fait, ils lui reconnaissent de l'honnêteté et de la candeur, — mais ils le regardent comme la victime d'une disposition héréditaire. Sa mère Augusta apparut toujours aux Berlinois sous ce même aspect, comme jouant le rôle d'une princesse exilée, avec les accessoires obligés d'une petite cour, son culte exclusif des littérateurs français, et ses soupirs, ses hochements de tête sur la rudesse et la cruauté du monde qui rugissait aux alentours. Et elle était la petite-fille de cet autre acteur affolé, le czar Paul de Russie, qui poussa si loin sa mise en scène que ses propres fils se levèrent pour le mettre à mort.

Une fois qu'on a saisi cette note du caractère de Frédéric, un étrange amas de témoignages viennent la corroborer. Prenons un exemple. La plupart des portraits faits à l'époque de sa plus grande popularité, pendant et immédiatement après la guerre

(1) Les pages qu'on va lire sont extraites d'un ouvrage anglais de M. Harold Frederic, *Un jeune empereur*, dont la traduction française, complètement refondue et mise au point par l'auteur, doit paraître prochainement à la librairie Perrin. Nous laissons à M. Frederic la responsabilité de ses jugements.

franco-allemande, le représentent tenant à la main une longue pipe à fourneau de porcelaine. Les artistes tirèrent grand parti de cette pose, et tous les correspondants de l'armée en parlèrent. L'effet produit sur l'esprit public était celui d'un simple et modeste bourgeois, amateur de sa pipe, et cela dura si longtemps que lorsque, dix-sept ans plus tard, il fut atteint d'un cancer, nombre de braves gens se hâtèrent d'attribuer cette maladie à l'abus du tabac. Je partageai moi-même cette opinion, et je fus fort surpris quand un officier général de l'état-major allemand me dit que Frédéric détestait le tabac. Je citai l'exemple de ses portraits populaires, la pipe à la main. « Ah! oui, me fut-il immédiatement répondu, c'est bien ainsi qu'il était. Il avait toujours sa pipe avec lui au quartier général, pour produire sur les soldats une impression de camaraderie, bien que cela le rendît souvent malade. »

Il me fut difficile d'admettre cette histoire jusqu'à ce que j'eusse lu ce passage du livre de sir Morell Mackensie : « En réponse aux questions des médecins, Frédéric affirma que la version qui le faisait passer pour un grand fumeur était absolument inexacte, et qu'il avait fumé très rarement depuis un grand nombre d'années. Il ajouta que cette version venait probablement de ce qu'après un combat fatigant, les soldats l'avaient vu quelquefois se reposer une pipe à la main et lui avaient donné sa réputation si peu méritée d'un adorateur du tabac. »

Mais les traits les plus frappants de cette disposition que les Allemands attribuaient à Frédéric se trouvent dans un ouvrage intéressant de Gustave Freytag : *Le Prince héritier et la Couronne impériale.* Je dirai, en passant, que, même parmi les conservateurs de Berlin, on estime que Freytag n'aurait pas dû écrire ce livre. Sans doute il dit la vérité, mais Freytag devait trop à l'estime, à la tendre affection de Frédéric, qui l'avait ouvertement favorisé plus que tous les autres auteurs allemands, et parlait de lui dans son journal de la façon la plus bienveillante; si la vérité devait être connue, tout autre que Freytag aurait dû la révéler. Associée dans l'esprit public avec la trahison du Dr Friedberg, cette conduite d'un autre des amis du prince défunt aide à justifier la mauvaise opinion que les railleurs voisins ont de la reconnaissance des Allemands. Un haut fonctionnaire de Berlin me disait : « Quand des hommes tels que Freytag et Friedberg se conduisent ainsi envers la mémoire de leur protecteur, il n'est pas étonnant que les étrangers nous considèrent, nous autres Prussiens, comme une meute de loups toujours prêts à fondre, pour le dévorer, sur celui de nos camarades qui vient à succomber. »

Freytag était le principal correspondant attaché au quartier général de Frédéric en 1870-1871, et il jouissait de la confiance du prince dans une mesure extraordinaire. Il est ainsi à même de nous donner une peinture détaillée du caractère de l'homme, du travail de ses pensées, jour par jour, durant cette époque féconde en événements. Et cette peinture est un panorama parfait des phases variées de son talent de comédien.

Le prince impérial cultivait assidûment, chez le peuple allemand, l'impression qu'il était un prince affectueux, simple, d'un abord facile, et Freytag écrit : « Les idées traditionnelles de rang et de position étaient enracinées dans son âme. Quand il avait occasion de rappeler ses droits, il se redressait dans sa dignité avec plus de véhémence que qui que ce soit de son rang. Si la destinée l'avait appelé à régner réellement, cette particularité se serait sans doute révélée d'une manière surprenante et peu agréable à ses contemporains. » Plus importante encore est la remarque qu'on trouve à la page suivante : « L'idée de l'Empire germanique naquit dans son âme de l'orgueil princier; elle devint, chez lui, un ardent désir, et je crois qu'il fut le créateur et le puissant moteur de cette innovation. »

Le fait que ce fut Frédéric qui conçut le premier l'idée de l'Empire germanique, ce fait, dis-je, fut révélé au monde lorsque le Dr Geffken imprima cette fameuse partie du journal du prince dont la publication donna lieu à une infinité de protestations et de scandales. Les écrits postérieurs de Freytag entourent ce fait des détails les plus minutieux.

Dès le 1er août, avant même que sa troisième armée eût franchi le Rhin, Frédéric avait émis cette idée d'un empire à la tête duquel se placerait la Prusse. Tout le temps de la campagne qui suivit, son esprit fut plein de cette pensée. Il s'occupait des questions de titres, de préséance, qui sortiraient de cette nouvelle création. Dans l'après-midi du 11 août, il alla flâner sur le penchant de la montagne pour en causer avec Freytag. « Il avait disposé son manteau de général de façon à en faire tomber les plis autour de sa haute taille, comme un manteau de roi; il avait passé à son cou la chaîne d'or des Hohenzollern, qu'il n'avait pas coutume de porter au camp, et il marchait d'un pas triomphant. Pénétré de l'importance que cette idée d'empire avait pour lui, il avait évidemment cherché à approprier son apparence extérieure à sa conversation. » Durant cet entretien, il demanda quel pourrait être le nouveau titre du roi de Prusse, et Freytag, l'anti-impérialiste, suggéra celui de duc de Germanie. Alors le Kronprinz, les yeux étincelants, s'écria avec emphase :

« Non, non : il sera empereur! »

Pour créer cet empire, Frédéric était tout prêt à user de la force envers les États méridionaux de

l'Allemagne. La seule pensée d'employer ce moyen répugnait à Bismarck et à Guillaume, que nous regardons cependant comme des hommes rudes, durs et arbitraires, tandis qu'elle semblait la chose la plus naturelle du monde à l'enthousiaste et rêveur Frédéric. Le récit qu'il fait dans son journal de sa longue entrevue avec Bismark, le 16 novembre, jette sur cet incident de singulières clartés. « Que comptez-vous faire alors pour les États du Sud? les menacer? lui demanda le chancelier. — Mais certainement ». L'entrevue fut longue et orageuse, et Bismarck, pour la terminer, dut avoir recours à son moyen accoutumé, la menace de sa démission, vieux moyen que, vingt ans plus tard, il employa une fois de trop.

Dans ce même journal, au mois de mars suivant, Frédéric écrivait : « Je doute que la loyauté nécessaire au libre développement de l'empire existe, et je crois qu'elle ne se verra qu'à l'ère nouvelle que fera surgir mon avènement. Je serai véritablement le premier prince qui paraîtra devant son peuple, après s'être, honorablement et sans réserve, déclaré pour le régime constitutionnel. »

Il me semble que ces deux passages du journal, les déclarations de novembre et les réflexions de mars, font comprendre assez clairement pourquoi les hommes pratiques, les soldats, les hommes d'État, n'avaient pas confiance en Frédéric. Ils le croyaient plus ardent, plus déterminé que qui que ce soit, à s'emparer du pouvoir, disposé même à rompre les traités, à contraindre la Bavière, la Saxe et le Wurtemberg à entrer dans l'Empire d'Allemagne, en tournant contre eux la bouche de ses canons. A côté de cela, ils l'entendaient se lamenter de ce qu'avant son avènement au trône la loyauté nécessaire pour assurer le succès du régime constitutionnel n'eût jamais existé. Franchement, on ne peut s'étonner qu'ils eussent peine à concilier ces deux faits.

Une raison plus forte encore de cette suspicion et de ce mépris venait des relations de Frédéric avec la cour anglaise. En premier lieu, toute sa conduite envers sa femme révélait une tendresse sentimentale et passionnée qui ne pouvait plaire en Allemagne. Freytag raconte qu'un jour, couché sur son lit de camp, il contemplait, les larmes aux yeux, les photographies de sa femme et de ses enfants placées sur une table près de lui, et qu'il se répandit en éloges sur les qualités de cœur et d'intelligence de la princesse, jusqu'à ce que Freytag lui eût promis de dédier à celle-ci son prochain ouvrage. « Il me jeta, dit-il, un regard de contentement et retomba satisfait sur son lit. » — Cela seul eût suffi pour choquer les goûts germaniques.

Mais voici qui est pis encore : Frédéric avait l'habitude d'écrire chaque jour de longues lettres à sa femme. Souvent on dut attendre, pour lever le camp, que ces épîtres fussent terminées. La princesse impériale en envoyait régulièrement le contenu à sa royale famille, en Angleterre, qui à son tour le télégraphiait en France. Bismarck crut toujours qu'il y avait là-dessous une trahison préméditée ; personne ne saurait partager cette opinion, mais, quoi qu'il en soit, cette étonnante diffusion de nouvelles se découvrit, on s'en plaignit, on en fit un grief de plus contre Frédéric, et telle était la raison pour laquelle — comme l'a dit si brutalement Bismarck, lors de la discussion du journal — le prince héritier ne possédait pas la confiance de son père et n'était pas appelé à partager les secrets d'État.

Quant à l'empire lui-même, bien que le mérite de la première idée lui en revienne, Frédéric subit le sort de tous les inventeurs : il en bénéficia à peine lorsqu'elle fut mise à exécution. Il offrait un superbe coup d'œil, à cheval, dans les cérémonies extérieures, et ses goûts cultivés le rendaient propre à présider des sociétés scientifiques ou littéraires. Mais là se bornait sa participation aux affaires publiques.

L'empire qu'il avait rêvé différait totalement de cet édifice prosaïque, semblable à une machine, que Bismarck et Delbrück ont créé. Les visions de Frédéric évoquaient une résurrection splendide, pittoresque, richement décorée, du Saint-Empire romain. Il y a dans le livre de Freytag quelques pages délicieuses sur les vues romanesques du prince héritier à cet égard. Quand le premier Reichstag se réunit en 1871 pour acclamer le nouvel empereur dans sa propre capitale, Frédéric introduisit dans la cérémonie le vieux trône des empereurs saxons, que l'on peut voir maintenant à Goslar, et qui, après être demeuré enfoncé pendant des siècles dans un village du Harz, fut découvert, il y a soixante-dix ans environ, par l'offre que fit un paysan de le vendre comme vieux métal.

Cette idée de relier le nouvel empire à ce vieil édifice méprisé, discrédité, si vermoulu que les Habsbourg eux-mêmes n'avaient pu réussir à le maintenir debout, déplut extrêmement aux Allemands pratiques. Cependant Frédéric s'attacha jusqu'à la fin à ce pseudo-moyen âge. Quand il monta sur le trône comme empereur, sa première proclamation parlait de l'empire *reconstitué*. Et nous qui étions à Berlin à cette époque, nous savons qu'un jour entier fut consacré à la discussion du titre que prendrait le nouvel empereur.

Il voulait s'appeler Frédéric IV, reprenant ainsi la tradition impériale à ce Frédéric III qui mourut lorsque Martin Luther n'était encore qu'un enfant, et dont on ne garde le souvenir que parce qu'il fut le père du grand Maximilien et le premier à posséder la lèvre traditionnelle de la Maison d'Autriche.

Freytag va jusqu'à dire que la signature de cette proclamation portait un IV, et qu'on suppose que ce fut Bismarck qui modifia ce chiffre.

Si j'ai voulu envisager Frédéric sous le point de vue le moins favorable où le voyaient ceux qui l'entouraient, c'est qu'il me semble que, sans cela, l'attitude de son père et de son fils à son égard serait incompréhensible. Ces derniers ne pouvaient croire qu'il pût faire pour l'Allemagne un chef redoutable et sérieux.

Le vieux Guillaume n'en aimait pas moins profondément son fils, et il manifestait une joie exubérante de sa conduite lors des campagnes de Bohême et de France. Dans les années qui suivirent, il est évident que le vieil empereur se désespéra de voir son fils s'associer aux rêves des radicaux, et il est évident aussi que des courtisans ne manquèrent pas pour confirmer le vieillard dans ses doutes mélancoliques. De là, tout en conservant une tendre et réelle affection pour « notre Fritz » et pour sa femme, et tout en souhaitant de les avoir beaucoup auprès de lui, il ne pouvait s'empêcher d'être du parti de ceux qui lui étaient opposés, du parti qui ne perdait aucune occasion d'exalter le jeune Guillaume aux yeux de son grand-père, comme l'espoir des Hohenzollern. C'est ainsi qu'il s'établit entre le père et le fils un éloignement tacite et toujours grandissant. . . . . .

II

Portrait de Guillaume II.

Il y a extérieurement deux Guillaume différents. Ceux qui voient l'empereur dans une cérémonie d'apparat éprouvent l'impression d'un homme grand, au visage sévère et pensif, et d'une tournure plus distinguée qu'aucun autre souverain de l'Europe. Il se tient parfaitement droit, porte son uniforme ou son manteau de cour avec une grâce hautaine, et imprime à ses traits un masque de dignité impériale, d'énergie et de réserve qui impressionne les spectateurs. C'est ce qu'on peut appeler sa physionomie officielle, celle avec laquelle le public est familiarisé, car il la revêt devant l'objectif du photographe aussi bien qu'aux revues, aux cérémonies officielles et même lorsqu'il traverse les rues dans sa voiture. On ne peut lui reprocher cela : une partie importante du rôle d'un empereur est de savoir paraître un empereur.

Mais dans la vie privée, quand l'absence du cérémonial la permet de se montrer lui-même, nous voyons un tout autre Guillaume. Il ne produit plus alors l'impression d'un homme de haute taille, et sa figure prend une expression douce et bienveillante, prête à s'épanouir en un sourire extrêmement séduisant. Quand il a cette expression souriante, il ressemble beaucoup à son oncle, le duc de Connaught, quoique cette ressemblance ne soit pas très apparente en d'autres moments. Enfant, il avait un teint très blanc, avec des cheveux d'un blond pâle. Des années de vie militaire, au grand air, ont tanné sa peau et bruni son visage ; ses cheveux sont presque bruns, mais sa petite moustache, habituellement frisée, est d'une teinte jaune clair.

Un de nos amis, qui l'a observé attentivement pendant toute une journée lorsqu'il était en Russie en 1888, nous le dépeint, le matin, à la revue des troupes, raide et solennel, avec une physionomie si sombre et si sévère qu'on craignait de l'approcher, et que les officiers qui le voyaient pour la première fois se disaient en plaisantant qu'un nouveau Guillaume le Taciturne était revenu sur la terre. Mais, dans l'après-midi, à la garden-party présidée par la czarine et restreinte presque au cercle impérial, on vit apparaître Guillaume en chapeau de paille, en élégant costume de promenade, fumant incessamment des cigarettes, riant et babillant avec chacun, aussi gaîment, aussi bruyamment que n'importe quel petit employé jouissant de l'aubaine inaccoutumée d'une journée à la campagne.

Le trait dominant du caractère de Guillaume est son incessante et infatigable activité physique. La tendance insulaire de son goût pour la vie en plein air est aussi très marquée. Il n'y a certainement, sur le continent, personne qui suive les détails du sport anglais avec un intérêt plus actif et plus vigilant que ne le fait Guillaume. Oxford gardera longtemps le souvenir du télégramme de félicitations qu'il adressa l'année dernière à M. Max Muller au sujet de la victoire remportée au match annuel par l'équipage universitaire ; et tous les yachtsmen anglais attendaient la saison des régates de Cowes avec un intérêt plus vif que jamais, parce que l'empereur avait manifesté l'intention d'y prendre part en personne dans son nouveau yacht. Guillaume monte à cheval comme un Anglais, c'est-à-dire qu'il fait en selle meilleure figure que la plupart des Hohenzollern, qui sont, en général, de mauvais cavaliers. Il a toute la passion britannique pour la mer et les questions maritimes. Dans son discours aux officiers de la flotte anglaise à Athènes, il a dit que son intérêt pour leur marine datait de son enfance, lorsqu'il jouait dans l'arsenal de Portsmouth, et que les impressions qu'il avait reçues de la grandeur et de la splendeur de la marine anglaise étaient toujours demeurées vivantes dans son souvenir. Son intérêt et son orgueil pour la marine allemande sont bien connus. Aucun autre souverain allemand n'a porté sur ces questions une si grande attention, et il exprime ouvertement son

désir de doter l'Allemagne d'une flotte qui puisse rivaliser avec les premières du monde. Il y a un an, lors des débats du Reichstag sur le chiffre excessif du budget de la marine, il envoya au président de la commission la copie d'un vieux tableau représentant la flotte du Grand-Électeur, avec des notes de la main impériale sur les noms et l'armement des différents navires et l'inscription : « A Herr Von Koscielski en souvenir de sa généreuse défense de notre flotte, son reconnaissant Empereur et Roi. »

Il a un goût plus anglais qu'allemand pour tous les exercices du corps. Il fait admirablement des armes, il nage, il rame, il joue aux boules avec ardeur et succès, et il prend un vif plaisir aux ascensions de montagnes. Aucun autre prince prussien n'a été aussi passionné pour la chasse à tir. Je ne parle pas du *Parforé Jagd*, cette curieuse organisation que Frédéric-Guillaume créa dans la Forêt-Verte de Potsdam. Là, des sangliers privés de leurs défenses dès leur bas âge sont confinés dans le *Saugarten*, et, en automne, on les sort de leurs parcs pour les chasser à cheval, plaisir qui rappelle les chasses au lion du siècle de Sardanapale, dont les fresques assyriennes nous ont conservé le tableau. Guillaume est un sportsman d'un ordre supérieur. Il se plaît infiniment aux chasses en forêt, les plus laborieuses et les plus difficiles, il passe pour un tireur exceptionnel.

Ce qui rend tout ce que nous venons de dire encore plus remarquable, c'est que le bras gauche de Guillaume est, en quelque sorte, paralysé. Il s'est habitué à s'en servir pour tenir les rênes, quand il monte à cheval. Mais là se bornent les services qu'il en retire. Cette infirmité date de sa naissance ; on l'attribue à l'ignorance ou à la maladresse d'un médecin. Le bras gauche est de dix centimètres plus court que le bras droit, la main est mal formée et les doigts sont à l'état rudimentaire. Le bras est tellement inerte qu'il est obligé de se servir de sa main droite pour soulever la gauche et la placer sur la garde de son épée. C'est de cette manière ou dans l'intérieur de son habit qu'il la porte toujours quand il n'est pas à cheval. A table, il a une fourchette et un couteau réunis, qui s'emboîtent l'un dans l'autre. Il s'en sert avec une grande dextérité pour couper ses mets et pour manger, toujours avec une seule main.

Pour devenir un tireur habile dans des conditions aussi défavorables, il a fallu une grande patience et une grande volonté. Guillaume se sert d'un fusil anglais très léger ; il a dû renoncer à la tentative d'en faire faire en Allemagne un qui puisse lui convenir. Il le porte sur son épaule, la crosse en arrière, et au moment convenable, par un mouvement du bras droit, il ramène son arme en avant avec une incroyable rapidité ; et il vise avec une infaillible sûreté.

Le mal d'oreille chronique dont il est atteint depuis de longues années est, en réalité, beaucoup plus sérieux. La nature de cette affection a été jusqu'ici difficile à déterminer. Tout ce qu'on sait positivement, c'est qu'elle augmente par le froid et l'humidité. Les médecins ne s'accordent pas sur son caractère. Guillaume lui-même, quoiqu'il en souffre parfois cruellement, ne s'en est jamais inquiété et croit simplement à une douleur locale. L'existence de ce mal a suffi, cependant, pour faire naître certaines craintes dans l'esprit de ses amis et des Allemands en général, et, de temps en temps, on s'en sert comme d'une source de rumeurs alarmantes au profit du mouvement des bourses européennes ; mais il ne paraît pas qu'aucun homme de l'art l'ait jamais considéré comme dangereux.

Sans aucun doute cependant, ce pesant et pénible fardeau de la douleur a sa grande part dans les dispositions nerveuses, agitées, excitables de Guillaume. On ne peut demander à un homme souffrant d'un mal d'oreille un grand empire sur son humeur. Il est permis de croire aussi que son incroyable activité physique est due, en partie, à cette affection. Souvent, il lui est impossible de dormir ; il a près de son chevet des crayons et des livres de notes, et il travaille jusqu'à ce qu'il ait endormi la souffrance. Quelquefois, pour se distraire, il fait lever avant l'aurore quelque régiment de la garnison. En tout temps, il est debout à cinq heures.

Chez lui comme en voyage, la somme du travail de sa journée dépasse toute comparaison. Il lui est habituel de travailler quatre heures de grand matin dans son cabinet à Berlin, de prendre le train pour Potsdam où il passe le reste de la matinée à inspecter des troupes, puis de revenir à cheval avec son état-major, faisant ainsi au trot une course de plus de vingt-huit kilomètres, d'employer l'après-midi aux affaires avec les ministres et les hommes d'État, de recevoir ou de rendre les visites royales, et enfin de dîner là où il y a quelque discours à prononcer.

A Constantinople, et dans la non moins orientale Athènes, on se rappelle encore avec stupéfaction l'emploi de ses journées. Debout longtemps avant que la voix endormie du muezzin appelât les fidèles à la prière du haut des minarets, il allait voir tous les sites remarquables, passait en revue les troupes du sultan, inspectait les principaux établissements militaires, Ministère de la guerre, écoles militaires, casernes d'artillerie, etc., etc., interrogeant tous ceux dont il pouvait apprendre quelque chose, visitant tous les coins et recoins avec une curiosité insatiable, prenant sur tout cela, pour l'avenir, des notes qu'il expédiait chaque jour à Berlin, enfin veillant jusqu'à ce que chacun tombât de sommeil.

Il ne pourrait, bien entendu, supporter la fatigue

de cette activité continuelle s'il n'était doué de deux qualités maîtresses : une imagination et une vitalité physique prodigieuses. La force seule, avec un esprit médiocre, serait bientôt abattue et détruite par la fatigue et l'épuisement d'une telle vie. Guillaume est, au moral comme au physique, l'héritier de tout ce que les races royales d'Europe ont de meilleur à offrir. Il a la force corporelle et l'énergie des Hohenzollern, le savoir-faire et la beauté des Guelfes, la pénétration d'esprit, les tendances philosophiques des Cobourg, la disposition romantique du moyen âge de la race ascanienne que Catherine II porta en Russie et que sa petite-fille rapporta à Weimar, levain demi-infernal, demi-divin, qui flotte entre le génie et la démence. On pouvait attendre de toutes ces alliances le résultat qu'elles ont produit : la personnalité la plus frappante de toute la galerie des rois contemporains.

Et quelle autre dynastie de l'Europe occidentale n'envierait à Guillaume ses six beaux petits garçons, robustes et brillants de santé? En les voyant, avec leurs physionomies joyeuses, leurs yeux brillants et leurs habits ordinairement usés, on ne peut s'empêcher de penser par contraste à cette cour de Vienne, où la grande maison rivale de Habsbourg s'éteint misérablement en de pâles épileptiques ou d'incapables viveurs.

Ces six beaux garçons, dont l'aîné est maintenant dans sa onzième année, sont élevés suivant les traditions spartiates des Hohenzollern. En été comme en hiver, ils se lèvent à six heures, et sont conduits à leurs tubs glacés avec une inexorable ponctualité. Généralement, ils déjeunent une demi-heure plus tard avec leur père, qui cause avec eux pendant le repas. Ils lui font en entrant et en sortant le salut militaire, et, à cet âge si tendre, une partie considérable de leur éducation porte sur des sujets guerriers. Quand ils seront assez grands pour ne plus avoir de précepteurs particuliers, ils iront, non à Cassel, mais à la grande école des cadets de Lichterfelde, à la porte de Berlin. Évidemment, le *gymnase* n'entre pas dans le plan de leur éducation.

La prédominance de l'idée militaire qui enveloppe même ces enfants royaux est la clef du caractère de leur père. Il est soldat avant tout. Il mène une vie simple. Le service et les usages de son palais sont ceux d'un *mess* d'officiers. C'est un grand mangeur, avec une préférence marquée pour les plats de famille. Il fume une grande quantité de petits cigares hollandais à trois sous. Il parle à tous les fonctionnaires qu'il rencontre avec les formes polies et le ton bref d'un officier de service. Quand il cause avec ses amis, sa voix devient dure et retentissante, et il termine brusquement ses périodes. Ses rapports avec tous les Allemands, depuis les rois jusqu'aux paysans, sont ceux d'un commandant sur le champ de manœuvres, et les termes dans lesquels sont rédigés les rescrits adressés à l'armée auraient aisément provoqué des murmures dans un pays moins habitué à la discipline militaire.

Ses goûts innés pour la pompe et la mise en scène sont naturellement teintés de militarisme. Il ne peut voir autour de lui assez d'uniformes, et il inonde Berlin de spectacles militaires. On pourrait croire que les Berlinois en sont rassasiés, mais c'est toujours avec un vif intérêt qu'ils voient défiler les troupes, et chaque fois ils encombrent les trottoirs comme si ce spectacle avait tout l'attrait de la nouveauté.

Dans tous les autres pays, le souverain, si c'est un homme du monde, imprime ses goûts et ses fantaisies sur la tenue journalière de ceux qui l'entourent. Le prince de Galles, par exemple, pendant les vingt années où il s'attribua la partie mondaine du gouvernement de sa mère, a opéré de notables changements dans le costume des hommes, changements qui ont été adoptés à Melbourne, à Washington, à Toronto, aussi bien qu'à Londres. Mais à Berlin, c'est à peine si on a vu quelquefois le jeune empereur en habit civil ; on ne peut se le représenter qu'en uniforme.

Soldat dans ses habitudes et dans ses goûts, Guillaume apporte dans le gouvernement et la politique intérieure, dans ses adresses à son peuple, les idées et le ton d'un chef d'état-major. Il s'adresse toujours au peuple comme un général en chef. Ce qui l'a surtout décidé à se séparer de Bismarck et à le remplacer par des hommes nouveaux, tels que Miquel et Caprivi, c'est la conviction que le chancelier et les différents partis politiques qu'il combattait et cajolait tour à tour, se dressaient comme une barrière entre lui et ses sujets. Le Hohenzollern voulait parler directement à son peuple comme un général à son armée, et il écarta tout ce qui se trouvait sur son chemin. Une telle manière de faire ne semble pas au premier abord propre à amener des résultats bien favorables, mais il faut se rappeler que le service universel dans l'armée a pour but de familiariser les Allemands avec ce point de vue ; et, en réalité, le souverain et ses sujets s'accordent mieux sur ce terrain que cela n'a lieu dans des pays plus libres en apparence.

En Allemagne, presque toutes les difficultés du gouvernement appartiennent à l'ordre social et économique. L'artisan prussien doit passer sept années à l'école et trois ans à l'armée avant de prendre sérieusement un état et de travailler pour lui. Il se marie de bonne heure ; il a un nombre considérable d'enfants, et la nécessité de soutenir sa famille par un travail peu rétribué irrite son caractère. Il a une tendance de race à s'estimer beaucoup et à critiquer les autres, et il ne rencontre que trop d'occasions de

justifier son mépris enraciné pour l'aristocratie, les patrons, les riches en général, beaucoup moins généreux et moins charitables, il est vrai, en Allemagne que dans d'autres pays. Aussi est-il particulièrement disposé à écouter les arguments et les séductions de la propagande socialiste.

La pensée de l'empereur est de prévenir, de contre-balancer cette disposition, en faisant appel à l'orgueil et aux souvenirs militaires des ouvriers. Les étrangers peuvent difficilement se rendre compte de cet appel. En Amérique, nous voyons des milliers de jeunes Allemands qui s'expatrient pour échapper au service militaire, et nous en concluons que ce doit être une chose détestable. Pour ceux qui ne l'ont pas encore subi, peut-être ; mais pour de pauvres ouvriers allemands qui y reportent leur pensée, ce temps de service dans l'armée leur semble la période la plus agréable de leur vie. En comparaison des luttes pénibles de leur existence indépendante, ils en viennent à regarder avec une tendre émotion le temps où ils étaient nourris, habillés, instruits, logés, et où ils portaient l'uniforme.

Guillaume, guidé par ce qui me semble un sûr instinct, attache une grande importance à entretenir, à fortifier cet esprit militaire. Son désir est d'étendre sur l'édifice social une organisation semi-militaire qui fasse que tout Allemand puisse s'imaginer appartenir à l'armée. Dans ce but, il encourage, dans chaque village, la fondation du *Landwehrbezirksverein* ou club militaire, où les vétérans et les réservistes sont invités à venir lire les journaux, en fumant leur pipe et en buvant de la bière, à organiser la célébration des anniversaires, les fêtes locales de tir, et à tenir les socialistes démocrates à une distance salutaire. Ce plan réussit bien dans les petits villages, mais il n'a pas encore rendu de grands services dans les villes et les centres manufacturiers. Toutefois, on peut remarquer que depuis que Guillaume s'est intéressé activement à la condition des classes inférieures de la société, et a sévèrement réprimandé les patrons et les officiers de leur dureté envers leurs hommes, le ton des socialistes au Reichstag est devenu aussi respectueux à son égard que celui des autres membres.

Pour un homme qui descend d'une race aussi économe que les Hohenzollern et les Wettin, Guillaume est étonnamment prodigue. Il se trouvait déjà fort riche à la mort de son père, et un complaisant Reichstag a largement augmenté peu après le chiffre de sa liste civile. Les Allemands prévoyants secouent la tête à la pensée des dépenses énormes dans lesquelles il s'est déjà engagé. Le devis de réparation du vieux château de Berlin avait stupéfié ces bonnes âmes, mais ce n'était qu'une goutte d'eau dans la mer. Le parc de Potsdam doit être transformé, et à Berlin la vieille cathédrale, située en face du Lustgarten, a été abattue, pour faire place à un magnifique édifice religieux digne de la capitale de l'Allemagne. Tout cela entraîne des frais immenses, et les Berlinois apprennent avec des émotions variées que leur Opéra royal est aussi destiné à être détruit et remplacé par un monument qui rivalisera de dimensions et de prix avec le Grand-Opéra de Paris.

Ce dernier projet nous révèle quel est le sens artistique le plus développé chez Guillaume. Il aime passionnément le théâtre. En décorant le tragédien Ludwig Barnay, il a fait un acte auquel aucun roi de Prusse n'aurait consenti, pas même son grand-père, malgré le goût extrême de celui-ci pour tout ce qui se rattachait au théâtre. Jusqu'à la fin de sa vie, Guillaume Ier s'est plu dans la société des artistes, mais il avait toujours froncé le sourcil quand on lui proposait de leur accorder des rubans ou des étoiles.

L'acte de Guillaume II est donc très significatif. Il est vrai que son attitude vis-à-vis de l'art dramatique est tout à fait dictatoriale, et ressemble à celle que pourrait prendre un général à l'égard de saltimbanques admis dans son camp pour amuser les soldats ; mais le drame allemand est de force à résister, et il n'en vaudra peut-être que mieux. On a raconté à Berlin les anecdotes les plus comiques sur la manière dont l'empereur Guillaume surveillait personnellement les représentations d'*Un Nouveau Maître* de Wildenbruch ; critiquant, dirigeant les acteurs, distribuant les rôles suivant son appréciation des talents de chacun. Le fait que le nœud de la pièce était le renvoi de Schwarzenberg par le Grand-Électeur explique en partie la sollicitude de l'empereur pour le succès de la représentation. Mais il est dans la nature de Guillaume d'intervenir, d'imposer sa volonté en quoi que ce soit, même pour les choses les plus futiles, quand il y prend intérêt.

Cependant le jeune empereur n'a jamais été ce qu'on appelle un esprit littéraire, et, comme nous l'avons montré plus haut, les pressantes obligations de ses travaux journaliers ne lui laissent plus maintenant le temps de lire. Mais il sait se ménager quelques loisirs avec des amis intimes dont plusieurs sont des hommes à l'esprit cultivé.

Il acquiert parmi eux ce que d'autres sont obligés d'aller chercher dans les livres. Il semble que la considération pour les gens instruits et pour leurs travaux s'accroisse dans son esprit. C'est une partie du phénomène de ce développement tardif que nous avons suivi depuis son trentième anniversaire. Comprimé intellectuellement et moralement par l'influence despotique du cercle de Bismarck, il a encore trouvé, lorsque ces liens ont été rompus, la force et l'énergie de dilater son esprit et son caractère avec une admirable rapidité. Un des incidents les plus re-

marquables de la Conférence du Travail réunie à Berlin est la distinction que Guillaume prit soin de témoigner, d'une manière toute spéciale, à M. Jules Simon lui parlant avec intelligence de ses travaux et lui offrant un présent qu'il devait apprécier entre tous — une édition française des écrits de Frédéric le Grand. Il est plus que probable qu'un an auparavant, Guillaume ne connaissait ni le nom ni les ouvrages de M. Jules Simon.

La sympathie marquée de Guillaume pour le roi érudit de Suède et son choix habituel des solitudes des côtes de Norvège pour y prendre ses vacances d'été, sont des preuves intéressantes de cette élévation morale progressive. La plupart des autres princes européens de son âge, ou même plus âgés, n'accordent au roi Oscar que le temps strictement exigé par la politesse, et passent de préférence leurs heures de loisir à Monte-Carlo ou à Hombourg.

Guillaume déteste le jeu et la frivolité des villes d'eaux. A table, il boit modérément. Il n'est ni prude ni viveur. C'est un homme d'une grande moralité. Sa campagne contre les souteneurs mérite d'être mentionnée. Le bill sur la suppression de l'ivrognerie est, assure-t-on, son œuvre personnelle et reflète ses regrets de voir les spiritueux nuisibles remplacer l'usage de la bière. Tous ceux qui ont étudié les habitudes des villes du nord de l'Allemagne peuvent se rendre compte du changement effrayant qui s'est produit sous ce rapport depuis quelques années.

Ce changement funeste est en quelque sorte lié avec les progrès du socialisme. Il est passé en proverbe qu'un homme est un bon citoyen tant qu'il boit de la bière. Dès qu'il se livre aux liqueurs fortes, il est rangé dans les classes dangereuses. Ainsi cet abus réclamait à double titre la sollicitude de Guillaume.

***

Le jeune empereur a toujours été considéré par ceux qui l'entourent comme sincèrement religieux. Les tendances de son esprit dans cette direction semblent avoir reçu, pendant ces derniers temps, un nouvel et impétueux élan. La note mystique résonne plus fréquemment, mais sans qu'on puisse y voir aucune affectation. Il y a peu de temps, l'empereur terminait un discours aux recrues par la recommandation pressante de réciter souvent le *Pater*, disant qu'il avait lui-même retiré un grand secours de cette habitude. Ces paroles, il est pénible de le constater, ont été citées comme l'indice d'un manque d'équilibre dans les facultés de Guillaume.

Son nouveau bill sur l'éducation pourrait justifier la crainte que sa piété ne tournât à l'intolérance; mais, autant que ses actions ont pu éclairer cette question, elles indiquent chez Guillaume un esprit plutôt libéral. Vers le quatrième mois de son règne, quand le conseil supérieur de l'Église évangélique luthérienne chercha à faire annuler l'élection du professeur hétérodoxe Harnack à la chaire d'histoire et de dogme à Berlin, Guillaume rejeta énergiquement leurs protestations et confirma le choix de l'Université.

L'hiver dernier, deux jeunes gens, nommés Haase et May, ayant refusé le service militaire parce que la secte à laquelle ils appartenaient le réprouve, furent jugés et emprisonnés. L'empereur ordonna qu'ils fussent bien traités, et, à l'expiration de leur peine, il leur fit remettre une somme d'argent qui leur permit de passer en Amérique, où ils sont aujourd'hui missionnaires.

Lorsque Guillaume monta sur le trône dans des conditions pénibles et défavorables, le monde le considérait comme un jeune homme batailleur, mal équilibré, indifférent, dont la tête serait bientôt tournée par l'enivrement de sa puissance et qui se hâterait de mettre le feu à l'Europe.

Près de cinq années de règne ont opéré en lui un grand changement, ou, peut-être, ont-elles plutôt mis en évidence de fortes qualités, obscurcies et amoindries par des circonstances contraires; et le monde en est arrivé, peu à peu, à changer d'opinion. Nous ne le regardons plus comme un brandon de discorde; il y a encore chez lui, il est vrai, assez d'excentricité pour que ses paroles et ses actes causent une certaine appréhension trop souvent justifiée, mais, même dans son langage impétueux et inconsidéré, ces cinq années ont apporté une amélioration réelle.

HAROLD FREDERIC.

FRANCE ET MAROC

I

ORIGINES DE LA QUESTION MAROCAINE.

Les incidents de Melilla qui viennent de provoquer une si vive émotion en Espagne n'ont rien de surprenant pour qui connaît l'état d'esprit des habitants de ces contrées, et, pour peu qu'on suive attentivement la longue série de nos démêlés avec le Maroc, pendant que nous faisions la conquête de l'Algérie, on constate à chaque instant que le respect de la foi jurée est un sentiment auquel ces populations sont encore réfractaires. De toutes les peuplades qui confinent à nos possessions algériennes, les Kabyles du Riff et du Moghreb sont sans contredit les plus fanatiques. Leurs mosquées et leurs marabouts demeurent toujours inaccessibles et tout Européen qui

essaie d'y pénétrer est voué à la mort. Vis-à-vis du chrétien, le Riffain comme le Moghrébin ne se croit tenu à aucun ménagement et la haine du *roumi* fait taire tous les scrupules dans la conscience des plus fervents sectateurs du Prophète. L'Espagne vient d'en faire la triste expérience et nous l'avions faite avant elle, dès que nous avons mis le pied sur le sol africain. C'est toujours au Maroc que les rebelles de l'Algérie ont trouvé leur point d'appui et c'est toujours avec la même inconscience, perfide et cauteleuse, que les souverains de ce pays ont cherché à esquiver la responsabilité des trames ourdies sur leur territoire.

L'Émir Abd-El-Kader au Maroc était pour nous un adversaire bien autrement redoutable que les bandes de Kabyles qui ont menacé Melilla et il nous a fallu, pour en triompher, déployer plus d'efforts qu'il n'en coûtera jamais à l'Espagne pour faire respecter ses forteresses sur la côte du Riff. Les campagnes de l'Algérie ont inspiré bon nombre d'historiographes, mais la plupart n'ont parlé qu'incidemment des difficultés incessantes que le gouvernement marocain a semées sous nos pas, tant qu'il a cru notre domination mal assise. C'est un côté de notre politique africaine qui n'a été jusqu'ici qu'à peine effleuré. Des renseignements inédits, puisés à des sources authentiques, nous ont permis de reconstituer et de coordonner une série d'épisodes dont il nous semble utile de publier le récit, ne fût-ce que pour faire ressortir la longanimité dont la France victorieuse a constamment usé vis-à-vis d'un pays dont il ne tenait qu'à elle de châtier plus rigoureusement les coupables manœuvres.

Quelles ont été nos relations avec le Maroc avant la conquête de l'Algérie? Elles n'ont presque toujours eu pour objet que de réprimer des actes de piraterie et de brigandage. Une rapide esquisse suffira pour en marquer les phases les plus saillantes.

On n'en trouve aucune trace dans nos archives avant 1577, date à laquelle des lettres patentes furent délivrées par Henri II à un consul et chargé d'affaires au Maroc. En 1630, une escadre française n'eut pas de peine à mettre à la raison les corsaires de Salé et leur fit signer l'engagement de respecter notre pavillon. Bientôt de nouveaux méfaits provoquèrent l'apparition de notre escadre sous les ordres de M. de Château-Renaud qui ramena en France un envoyé marocain chargé de signer, au nom de son maître, le traité de paix de Saint-Germain (janvier 1682).

Aucun incident grave ne se produisit jusqu'en 1765; à la suite d'infractions au dernier traité, une nombreuse escadre vint encore exercer des représailles sur la côte occidentale du Maroc. Les villes de Rabat et de Salé furent bombardées, et devant Larache il y eut un combat sanglant qui nous coûta plus de deux cents hommes. Le sultan demanda la paix, et le comte de Breugnon, chargé des pleins pouvoirs de Louis XV, négocia un traité qui régla nos rapports avec le Maroc pendant près d'un siècle.

Il est à remarquer que, pendant cette longue période, les souverains de ce pays s'attachèrent à nous témoigner des dispositions conciliantes. Lorsque le général Bonaparte débarqua en Égypte, les Anglais mirent tout en œuvre pour déterminer le sultan Muley Soliman à prendre parti contre nous. Nos agents réussirent à persuader à ce souverain que l'expédition d'Égypte, entreprise dans des vues purement politiques, ne menaçait en rien les intérêts de l'islamisme; Muley Soliman calma l'effervescence de ses sujets, il passa la revue de la grande caravane des pèlerins qui partent chaque année pour la Mecque et leur déclara que, s'ils trouvaient l'Égypte entre les mains des Français, ils ne devaient pas s'en inquiéter et que nous saurions les protéger aussi bien qu'auraient pu le faire les Turcs.

A ce propos, il est difficile de s'expliquer que, dans son Histoire des Traités, Schœll ait pu affirmer que le Maroc nous avait déclaré la guerre en 1793. La simple lecture de la pièce qu'il produit à l'appui de cette assertion suffit pour constater qu'elle est apocryphe et de pure invention.

Les victoires d'Austerlitz et d'Iéna eurent un grand retentissement jusqu'au pied de l'Atlas et en 1807 le sultan Muley Soliman envoya à Napoléon une ambassade extraordinaire pour le complimenter sur ses triomphes. Sensible à cet hommage du monarque africain, l'empereur fit à son ambassadeur un brillant accueil dont les dépenses s'élevèrent en deux semaines à plus de 130000 francs.

Ces bonnes dispositions se refroidirent lorsqu'en 1808 Napoléon Ier notifia au sultan la déchéance des Bourbons et l'avènement de son frère Joseph au trône d'Espagne. Cette notification formulait en quelque sorte des ordres sur l'attitude que la cour du Maroc devait prendre vis-à-vis des Anglais et se terminait par des menaces : « Nous serions forcés, disait la dépêche impériale datée de Bayonne le 16 mai 1808, de vous confondre avec nos ennemis, et *nous ne sommes ni amis ni ennemis à moitié.* »

Muley Soliman s'abstint de protester et s'inclina devant ces menaces. Il était d'ailleurs trop occupé à l'intérieur de son empire pour chercher des difficultés au dehors, il avait à réprimer des révoltes continuelles et cette répression s'exerçait d'une façon sanglante, si l'on en juge par les termes d'un rapport de notre chargé d'affaires à Tanger : « L'empereur, écrivait M. Sourdeau, est occupé à faire rentrer dans l'obéissance des provinces révoltées qui voulaient se soustraire aux tributs qu'elles ont à payer à leur

monarque. *Il a fait trancher 230 têtes dans la province de Chaouia, 183 dans celle de Tedla, 223 dans celle de Dukala. Trente-deux chérifs ont eu le même sort.* En ce moment, tout est rentré dans l'ordre et les tributs se paient avec exactitude. » Mais ces révoltes devaient se renouveler jusqu'à la mort de Muley Soliman qui laissa le trône à son neveu Abd-Er-Rahman.

Au début de son règne, Abd-Er-Rahman ne nous manifesta aucun sentiment hostile quand l'expédition d'Alger fut décidée, le Gouvernement français prit soin de la notifier officiellement à l'empereur du Maroc. Il lui donnait en même temps l'assurance que la France ne nourrissait à son égard que des dispositions pacifiques. Abd-Er-Rahman s'empressa de répondre à cette communication en protestant à son tour de son désir de rester en paix avec la France.

La nouvelle de la prise d'Alger et, plus tard, celle de l'occupation d'Oran répandirent la stupeur et la consternation dans tout le Maroc, et le sultan Abd-Er-Rahman pensa trouver dans ces événements un prétexte pour accroître sa puissance territoriale.

Sur les instigations de ses agents, les habitants de Tlemcen invoquèrent son assistance contre des tribus hostiles qui les menaçaient; Abd-Er-Rahman leur envoya un corps de troupes commandé par son neveu, Muley-Ali, qui prit possession de Tlemcen en son nom. Le général Clauzel somma Muley-Ali d'évacuer la ville et son attitude énergique suffit pour effrayer le sultan qui donna précipitamment à ses troupes l'ordre de se retirer.

Les agents marocains n'en continuèrent pas moins de parcourir la province d'Oran et d'y fomenter des troubles, et à une réclamation de notre consul général à Tanger, Abd-Er-Rahman répondit que « *depuis Constantine jusqu'à Tlemcen les Arabes l'avaient reconnu pour leur Empereur et que la religion lui commandait de prendre sous sa protection tous les musulmans* ». En même temps, ses émissaires se présentaient à Médéah et à Milianah, au centre même de l'Algérie, et y faisaient reconnaître son autorité.

Le gouvernement français se décida à envoyer au Maroc une ambassade extraordinaire pour mettre un terme à cette intolérable ingérence dans nos affaires. Le comte de Mornay, chargé de cette mission, exigea la renonciation du sultan à toute prétention sur quelque partie que ce fût du territoire algérien. Abd-Er-Rahman fit à notre envoyé des promesses solennelles qu'il confirma par une lettre adressée au roi Louis-Philippe. Mais, en renonçant à ses prétentions sur l'Algérie, il ajoutait : « *pourvu que les Français puissent s'y maintenir.* » Restriction aussi naïve qu'impertinente et qui caractérise les procédés du monarque africain.

Ces promesses n'empêchèrent pas les tribus marocaines de prendre part ostensiblement à plusieurs combats livrés par Abd-el-Kader au maréchal Clauzel et au général Bugeaud et, en 1836, notre gouvernement dut encore envoyer au Maroc un colonel d'état-major, le baron de Larne, pour rappeler le sultan au respect des engagements qu'il avait souscrits.

Encore une fois, le sultan s'engagea, par écrit et sans aucune réserve, *à reconnaître les droits exclusifs de la France sur toutes les provinces de l'ancienne régence d'Alger* et à ne jamais se départir de la neutralité la plus absolue, quelles que fussent les chances de la lutte à poursuivre contre les tribus insoumises.

La mission du colonel de Larne rendit pour quelque temps le sultan plus circonspect dans l'appui qu'il prêtait à l'émir; il commençait d'ailleurs à s'apercevoir qu'Abd-el-Kader travaillait pour son propre compte, et non pour un monarque dont il ne se souciait pas de reconnaître la suprématie. Mais, à notre égard, les bonnes intentions de la cour de Fez n'étaient qu'apparentes. Le général Bugeaud avait occupé Tlemcen et, vers la fin de l'année 1843, l'émir Abd-le-Kader, partout vaincu et pourchassé en Algérie, se réfugia, avec les débris de ses troupes, sur le territoire marocain. Il y fut bien accueilli et, malgré nos pressantes réclamations, on ne songea nullement à l'interner. A l'abri de la frontière, il ne s'occupa plus qu'à amener un conflit entre les deux gouvernements. Armer, comme il l'avait déjà fait si souvent, des tribus marocaines pour les jeter sur nous, ne pouvait plus lui suffire dans la position désespérée où il se trouvait. Il savait par expérience qu'après avoir été battues par nous, ces tribus seraient désavouées par leur souverain, et que n'ayant nous-mêmes aucune intention de faire la guerre à ce prince, nous finirions par nous contenter de ses désaveux. Il résolut, en conséquence, d'aller de nouveau nous attaquer sur le territoire algérien et de fuir devant nous pour nous attirer sur celui du Maroc, dans l'espoir qu'une guerre ouverte serait le résultat de cette violation de territoire.

L'émir ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Dès qu'il apparut sur notre territoire, le général de Lamoricière, qui commandait la province d'Oran, se mit à sa poursuite et le refoula sur le territoire du Maroc. Mais, au lieu de l'y poursuivre, il s'arrêta à peu de distance d'Oudjda, à Lalla-Marnia, et s'y établit dans un camp retranché. Les Marocains affectèrent de croire que ce terrain leur appartenait : le sultan ordonna un grand rassemblement de troupes en face des nôtres et le gouverneur d'Oudjda somma le général de Lamoricière d'évacuer Lalla-Marnia. Cette sommation reçut l'accueil qu'elle méritait, le

général n'en tint aucun compte. Quelques jours après, un prince de la famille impériale arrivait à Oudjda et faisait prendre les armes à toute l'armée marocaine. A peine les deux troupes furent-elles en présence que les Marocains commencèrent l'attaque et furent rapidement mis en pleine déroute.

A la nouvelle de ce combat, le maréchal Bugeaud accourut en toute hâte et, en vertu des instructions qu'il avait reçues de Paris, il proposa une conférence au caïd d'Oudjda qui s'empressa d'accepter la proposition. La conférence s'ouvrit le 16 juin 1844 entre le caïd et le général Bedeau à qui le maréchal avait délégué ses pleins pouvoirs. La négociation prenait une tournure pacifique lorsque, à l'instigation des gens de l'émir, les soldats marocains assaillirent l'escorte du général Bedeau. Après une lutte acharnée, les Marocains furent taillés en pièces et nos troupes, lancées à la poursuite des fuyards, firent leur entrée à Oudjda.

Sur ces entrefaites, une escadre française, commandée par le prince de Joinville, arrivait dans les eaux du Maroc. L'apparition de notre pavillon eut pour effet immédiat de produire un revirement dans l'attitude de l'Angleterre dont le rôle occulte se trahissait constamment dans tous ces événements. Jusque-là, fidèles au principe de la diplomatie anglaise qui veut que ses agents contrecarrent partout la politique de la France, tant qu'ils n'ont pas reçu d'ordres contraires, le consul général de la Grande-Bretagne à Tanger et le gouverneur de Gibraltar avaient, par des insinuations plus ou moins directes, encouragé la résistance des Marocains à toutes nos réclamations et ils leur laissaient entrevoir l'éventualité d'une intervention de l'Angleterre en leur faveur. Le cabinet de Londres les laissa faire, tant qu'il put croire que nous nous bornerions à des notes diplomatiques. Mais lorsqu'il vit que le canon se mettait de la partie, il eut peur qu'il n'advînt du Maroc comme de l'Algérie, et, changeant brusquement de tactique, il prescrivit à ses agents de suspendre leur rôle d'agents provocateurs et d'engager les Marocains à nous offrir des réparations suffisantes pour nous ôter tout prétexte d'envahir leur pays.

Ce fut dans cette pensée que le cabinet de Londres envoya à son consul général, M. Drumond Hay, l'ordre de se rendre auprès du sultan. Le cabinet de Paris déclina officiellement la médiation de l'Angleterre, se réservant le soin d'amener lui-même le souverain du Maroc à composition. En réalité, nous n'avions nul souci d'engager une lutte qui ne pouvait nous procurer d'autre avantage qu'une gloire stérile et trop facile pour qu'elle méritât d'être recherchée. Le prince de Joinville lui-même le comprenait, malgré l'ardeur de son âge et de son tempérament, et à la date du 10 juillet 1844, en rade de Gibraltar, il écrivait en ces termes à Paris :

A moins que le maréchal poussé à bout ne déclare la guerre, à moins d'ordres contraires du gouvernement, je suis bien décidé à ne pas paraître sur les côtes du Maroc. Je ferai en sorte que l'on me sache dans le voisinage, prêt à agir si la démence des habitants m'y forçait ; mais j'éviterai de donner par ma présence un nouvel aliment à l'excitation des esprits. Un seul cas pourtant me ferait passer par-dessus toutes les considérations, c'est celui où une escadre anglaise viendrait sur les côtes du Maroc.

Les prévisions du commandant de nos forces navales ne tardèrent pas à se réaliser et les nouvelles qu'il recevait du maréchal Bugeaud n'étaient rien moins que pacifiques. Le fils du sultan, Sidi Mohammed, venait de prendre le commandement de l'armée marocaine, et renouvelant la sommation déjà faite par le caïd d'Oudjda au général de Lamoricière, il somma le maréchal Bugeaud d'évacuer la position de Lalla-Marnia.

Ce fut à ce moment que le prince de Joinville se présenta devant Tanger et fit embarquer M. de Nion, notre consul général, sur un bâtiment de son escadre. C'était la rupture des relations diplomatiques. Si le prince de Joinville s'abstint encore de faire acte d'hostilité, ce fut par égard pour M. Drumond Hay qui se trouvait au fond du Maroc auprès du sultan : le prince ne voulait pas l'exposer aux représailles des musulmans fanatiques qui, confondant tous les chrétiens dans la même haine et sous la même qualification de *roumis*, auraient pu lui faire un mauvais parti. En attendant qu'il fût en sûreté, notre escadre se rendait en rade de Cadix et M. de Nion signifiait par écrit son départ au gouverneur de Tanger et lui annonçait que : « *si, dans un délai de huit jours, son souverain n'avait pas donné à nos demandes une réponse satisfaisante, notre escadre se mettrait en attitude de guerre.* »

Le 4 août arriva la réponse à notre ultimatum. Les termes en avaient été discutés et arrêtés par les conseillers du sultan avec le consul général d'Angleterre, et M. Drumond Hay s'était imaginé que nous consentirions à nous en contenter. Cette réponse se réduisait à des promesses illusoires ; elle parut inacceptable au prince de Joinville et le bombardement de Tanger fut décidé. Il commença le 6 août ; en quelques heures, les batteries de la place furent réduites au silence par les canons de notre escadre. Mais le prince de Joinville voulut épargner le quartier européen et la ville n'eut à souffrir que des dommages insignifiants.

De Tanger, notre escadre se porta rapidement sur Mogador, dont elle commença le bombardement le 15 août. Tous les ouvrages de défense furent culbutés, toutes les batteries détruites, il ne resta pas une pièce en état de servir et des troupes de débarque-

ment achevèrent de raser tout ce qui restait debout. Le prince de Joinville s'empara ensuite d'une île qui est en face de la place de Mogador; et, après y avoir installé une garnison, il retourna à Cadix pour y attendre l'effet produit sur la cour chérifienne par les coups décisifs qu'il venait de lui porter aux deux extrémités de l'empire.

Pendant que nos marins faisaient héroïquement leur devoir, notre armée remportait sur terre une éclatante victoire. La veille même du bombardement de Mogador, le 14 août, le maréchal Bugeaud taillait en pièces et dispersait l'armée marocaine à la bataille de l'Isly. A la tête de 11000 hommes, il avait culbuté une armée de 40000 cavaliers et fantassins, enlevé 11 pièces d'artillerie et fait main basse sur toutes les tentes et les équipages du fils de l'empereur qui ne dut lui-même son salut qu'à une fuite précipitée. Ce brillant fait d'armes a trouvé assez de panégyristes pour que nous n'ayons plus à en refaire le récit. Il produisit dans tout le Maroc une panique indescriptible; le sultan, terrifié par cette série de désastres, se hâta de demander la paix au maréchal Bugeaud qui consentit à traiter, après en avoir référé à Paris.

Le ministre des Affaires étrangères confia le soin de suivre ces négociations au duc de Glücksberg, fils du duc Decazes, et à M. de Nion, notre consul général à Tanger. De concert avec le prince de Joinville, ces deux plénipotentiaires préparèrent un projet de traité dont les termes furent définitivement arrêtés en dehors du plénipotentiaire marocain, à qui on ne laissa que l'alternative de l'accepter ou de le refuser.

Voici les principales clauses de ce traité, tel qu'il fut signé à Tanger, le 10 septembre 1844 :

Art. 1. — Les troupes marocaines réunies sur la frontière des deux empires ou dans le voisinage de cette frontière seront licenciées.

Art. 2. — L'empereur du Maroc s'engage à empêcher désormais tout rassemblement de cette nature. Il restera seulement à Oudjda un corps dont la force ne pourra excéder 2000 hommes. Ce nombre ne pourra être augmenté que si des circonstances particulières le rendaient nécessaire dans l'intérêt des deux gouvernements.

Art. 3. — Un châtiment exemplaire sera infligé aux chefs qui ont dirigé ou toléré les actes d'agression commis sur le territoire de l'Algérie contre les troupes françaises.

Art. 4. — L'empereur du Maroc s'engage, de la manière la plus formelle et la plus absolue, à ne donner ou ne permettre qu'il soit donné dans ses États ni assistance ni secours en armes ou munitions à aucun sujet rebelle ni à aucun ennemi de la France.

Art. 5. — Abd-el-Kader est mis hors la loi dans toute l'étendue de l'empire du Maroc aussi bien qu'en Algérie. Il sera poursuivi à main armée par les Français sur le territoire algérien, et par les Marocains sur leur territoire, jusqu'à ce qu'il soit expulsé où jusqu'à ce qu'il soit tombé en possession de l'une ou de l'autre nation.

Dans le cas où Abd-el-Kader tomberait au pouvoir des troupes marocaines, l'empereur du Maroc s'engage à l'interner dans une ville du littoral ouest de l'empire jusqu'à ce que les deux gouvernements aient adopté de concert les mesures indispensables pour qu'Abd-el-Kader ne puisse, en aucun cas, reprendre les armes et troubler de nouveau la tranquillité de l'Algérie et du Maroc.

Art. 6. — La délimitation des frontières entre les possessions du roi des Français et de l'empereur du Maroc reste fixée et convenue conformément à l'état des choses reconnu par le gouvernement des Turcs en Algérie.

L'exécution complète de la présente clause sera l'objet d'une convention spéciale, négociée et conçue sur les lieux entre le plénipotentiaire désigné à cet effet par le gouvernement français et un délégué du gouvernement marocain.

Art. 7. — Aussitôt après la signature de la présente convention, les hostilités cesseront de part et d'autre. Dès que les stipulations comprises dans les articles 1, 2, 3, 4 et 5 auront été exécutées à la satisfaction du gouvernement, les troupes françaises évacueront l'île de Mogador ainsi que la ville d'Oudjda...

Art. 8. — Les hautes parties contractantes s'engagent à procéder, de bon accord et le plus promptement possible, à la conclusion d'un nouveau traité qui, basé sur les traités actuellement en vigueur, aura pour objet de les compléter dans l'intérêt des relations politiques des deux pays.

En attendant, les anciens traités seront scrupuleusement respectés et observés dans toutes leurs clauses et la France jouira, en toute chose et en toute occasion, du traitement de la nation la plus favorisée.

Art. 9. — La présente convention sera ratifiée et les ratifications seront échangées dans un délai de deux mois ou plus tôt, si faire se peut.

Les conditions imposées au Maroc étaient, on le voit, empreintes d'une excessive modération. Les griefs si nombreux que nous pouvions invoquer nous donnaient, assurément, le droit de nous montrer plus exigeants. D'après un premier projet présenté par le prince de Joinville, une indemnité de 12 millions pour frais de guerre devait être imposée au Maroc. Les instructions données à nos plénipotentiaires par le ministère des Affaires étrangères étaient muettes sur ce point, et notre consul général s'opposa à l'adoption d'une clause qui lui parut trop onéreuse pour le Maroc; elle fut définitivement écartée.

Quelques mois après, à la Chambre des députés, l'opposition parlementaire reprocha vivement au cabinet d'avoir trop ménagé un adversaire sans scrupule, et de n'avoir pas assez fait prévaloir nos légitimes exigences dans la négociation du traité. C'est à cette occasion que M. Guizot répondit que *la France était assez riche pour payer sa gloire*. Cette fière réponse pouvait se justifier dans la bouche d'un homme d'État qui n'eût songé qu'à placer l'honneur du pays au-dessus des intérêts du moment. Pourquoi n'est-elle

devenue qu'une formule commode à invoquer, à l'usage des diplomates dont l'unique souci est de ménager leur situation personnelle en éludant les questions scabreuses et les solutions difficiles!

Quoi qu'il en soit, nos succès militaires nous assuraient un prestige incontesté, nous étions maîtres du terrain, le Maroc était à nos pieds, et nous aurions pu en disposer à notre convenance. Nous nous contentâmes des engagements stipulés dans le traité du 10 septembre et, pour être mis en vigueur, il n'y manquait plus que l'échange des ratifications. Cet échange s'effectua dès le 28 octobre (1844). Nos rapports avec le Maroc entraient désormais dans une nouvelle phase; il restait à procéder à la démarcation des frontières prévue par l'article 6 du traité de Tanger.

II

La question des frontières. — Le Touat et le Soudan.

Aux termes du traité, la délimitation des frontières entre les possessions françaises et celles de l'empereur du Maroc, tout en maintenant l'état de choses précédemment reconnu par le gouvernement turc, devait être l'objet d'une convention spéciale négociée sur les lieux par des plénipotentiaires nommés *ad hoc*. Le choix de notre gouvernement se porta sur le général de Larne qui, dix ans auparavant, avait déjà été chargé d'une mission extraordinaire au Maroc. Le sultan désigna, de son côté, Sidi Ahmed Ben Ali, gouverneur d'Oudjda.

De toutes les négociations poursuivies jusque-là, c'était assurément la plus délicate et la plus épineuse, et si elle avait été conduite avec toute la clairvoyance et l'énergie voulues, elle nous eût épargné une longue série de difficultés, dont notre politique africaine subit toujours les effets. Mais les instructions données à Paris au général de Larne manquaient de précision et les éléments d'informations dont il pouvait disposer au point de vue topographique étaient loin d'être suffisants. La négociation fut, d'ailleurs, menée avec une précipitation que rien ne pouvait justifier, si ce n'est l'impatience du cabinet de Paris trop visiblement pressé de pouvoir répondre aux interpellations que la question algérienne ne cessait de provoquer au sein du Parlement.

Dès le 18 mars 1845, les deux plénipotentiaires signèrent une convention préliminaire dont les clauses devaient être soumises à l'approbation des gouvernements respectifs. Le sultan refusa tout d'abord de ratifier cet acte, sous prétexte que nos frontières y étaient portées plus à l'ouest qu'elles ne l'étaient sous la domination turque. A Paris, on décida qu'il n'était pas de notre dignité de revenir sur ce qui avait été convenu à Lalla Marnia. Après d'assez longs pourparlers, le texte de la convention fut définitivement arrêté et les ratifications en furent échangées à Larache, le 6 août 1845.

Nous n'en analyserons ici que les dispositions essentielles et nous épargnerons au lecteur l'énumération aride des points topographiques et de toutes les tribus arabes que comportait nécessairement la rédaction d'un acte de cette nature.

Aux termes de l'art. Ier, les limites qui existaient autrefois entre le Maroc et la Turquie doivent rester les mêmes entre l'Algérie et le Maroc, sans qu'il soit besoin d'en faire la démarcation par des pierres ou bornes.

L'art. II constate que les plénipotentiaires ont fait le tracé de ces limites par les points sur lesquels ils sont tombés d'accord : ce qui est à l'est de cette ligne frontière appartient à l'Algérie, ce qui est à l'ouest est à l'empire du Maroc.

L'art. III indique tous les points par lesquels passe la ligne frontière depuis l'embouchure de l'Oued-Adjeroud, sur le littoral de la Méditerranée, jusqu'à Teniet El Sassi, défilé situé à l'entrée du Sahara et dont la jouissance appartient aux deux États.

Pour établir plus nettement la délimitation à partir de la mer jusqu'au commencement du désert, la convention énumère successivement toutes les tribus établies sur le territoire qui touche immédiatement à l'est et à l'ouest de la ligne désignée.

Nous reproduirons textuellement l'art. IV dont les dispositions, aussi incorrectes dans la forme qu'ambiguës et défectueuses dans le fond, ont donné lieu à tant de conflits et de contestations : « Dans le Sahara, il n'y a pas de limite territoriale à établir entre les deux pays, puisque la terre ne s'y laboure pas et qu'elle sert seulement de pacage aux Arabes des deux États qui viennent y camper pour y trouver les eaux et le pâturage qui leur sont nécessaires. Les deux souverains exerceront, de la manière qu'ils l'entendront, toute la plénitude de leurs droits sur leurs sujets respectifs dans le Sahara; toutefois, si l'un des deux souverains avait à procéder contre ses sujets au moment où ces derniers seraient mêlés à ceux de l'autre État; il procédera comme il l'entendra sur les siens, mais il s'abstiendra envers les sujets de l'autre gouvernement. »

Vient ensuite l'énumération des tribus nomades dont le nom a plus d'une fois retenti dans l'histoire des incursions faites sur notre territoire et des razzias qu'elles ont effectuées à tour de rôle les unes contre les autres. Il suffit de nommer les Hamian et les Ouled sidi Cheik el Charaga qui nous sont presque toujours restés fidèles, tandis que les Beni-Guil et les Ouled sidi Cheik el Garaba se sont mis sous la protection du Maroc.

L'article V désigne les *ksours* villages du Sahara qui relèvent de chacune des parties contractantes. Les ksours attribués à l'Algérie sont : Aïn-Sefra, Sfissifa, Assla, Tiout, Chellala, etc. Les ksours placés sous la juridiction marocaine sont ceux de Yiche et de Figuig.

Quant au pays qui est au *sud des deux États*, comme il n'y a pas d'eau, il est inhabitable, c'est le désert proprement dit, la *délimitation en serait donc superflue* (art. VI).

L'art. VII consacre le droit d'asile en faveur de tout individu qui se réfugiera d'un pays dans l'autre. « S'il voulait retourner sur le territoire de son gouvernement, les autorités du lieu où il se sera réfugié ne pourront apporter la moindre entrave à son départ. S'il veut rester, il se conformera aux lois du pays et il trouvera protection pour sa personne et ses biens. »

Une clause finale exclut expressément du bénéfice de cette convention Abd-el-Kader et ses partisans : « attendu que l'intention formelle des parties contractantes est de continuer à observer scrupuleusement l'art. IV du traité du 10 septembre 1844, stipulation émanée de la volonté des deux souverains et dont la stricte exécution affermira l'amitié et assurera pour toujours la paix et les bons rapports entre les deux États ».

Depuis près d'un demi-siècle, l'acte que nous venons d'analyser n'a subi aucune modification et l'expérience n'en a que trop souvent démontré les lacunes, en même temps que l'impérieuse nécessité d'arriver à une rectification de nos frontières de l'ouest, si nous voulons assurer la sécurité du Sud-Oranais et faire aboutir notre politique d'expansion coloniale dans la direction du Soudan.

Les événements justifièrent dans la suite les reproches adressés par l'opposition à M. Guizot. Dès 1845, la conquête de l'Algérie était un fait acquis, et ce fut uniquement pour ménager les susceptibilités anglaises que notre gouvernement n'osa prendre toutes les garanties que la situation lui commandait d'exiger. Abd-el-Kader tenta encore une fois une levée de boucliers qui menaça de mettre toute l'Algérie en conflagration ; il nous fallut entreprendre une nouvelle campagne, d'autant plus difficile que l'émir continuait de trouver au Maroc les ressources dont il avait besoin, ainsi qu'un refuge pour sa *Deira* où la révolte se tramait en permanence. Ce fut dans cette campagne mémorable que se signala, sous les ordres du maréchal Bugeaud, toute une pléiade de brillants officiers et, entre tous, celui qui fut ensuite le maréchal de Mac-Mahon.

Il y eut un moment où le maréchal Bugeaud, exaspéré par le massacre de plusieurs prisonniers français envoyés par Abd-el-Kader sur le territoire marocain, songea à porter encore une fois la guerre au delà de nos frontières. Mais, cédant aux instances pressantes d'un ancien interprète de l'armée d'Afrique, M. Léon Roches, qui s'était fait, dit-on, musulman pour les besoins de la cause, et qui fut plus tard notre consul général à Tunis, le sultan se décida à témoigner d'une façon effective son désir d'exécuter fidèlement ses engagements ; ses troupes fermèrent la frontière aux partisans d'Abd-el-Kader et l'émir, traqué de toutes parts et partout battu par nos généraux, dut se rendre à la merci du vainqueur.

Nous ne poursuivrons pas plus loin l'exposé de nos rapports avec le Maroc après la soumission définitive d'Abd-el-Kader. Les conflits survenus à différentes reprises sur notre frontière et qui ont motivé de notre part de fréquentes et légitimes réclamations sont trop rapprochés de nous pour qu'il soit besoin de les rappeler et les annales contemporaines fournissent sur cette période des éléments d'informations suffisants.

Pour compléter cette étude rétrospective, devons-nous insister sur les conclusions à en tirer ? En politique, toute faute se paie et nous avons déjà payé chèrement l'imprévoyance des négociateurs de l'arrangement de 1845. Sans aucun doute, le gouvernement chérifien a cessé de nous témoigner des dispositions ostensiblement hostiles. Est-ce à dire que sa tolérance, sinon sa complicité, n'ait pas plus d'une fois favorisé les entreprises coupables de nos ennemis ? Les tentatives incessantes des agitateurs sortis du fond du Sahara n'ont que trop souvent porté le trouble et le pillage au milieu des tribus qui nous sont fidèles. Les incursions multipliées de Si Sliman, de Sikadour Ben Hamza et de Bou-Amema n'ont-elles pas assez fait ressortir tous les dangers auxquels nous expose périodiquement la démarcation défectueuse de nos frontières ?

Sous peine de perpétuer un état de choses intolérable, il nous faudra tôt ou tard exiger et obtenir la cession de la portion du territoire marocain où n'ont cessé de se recruter et de se ravitailler toutes les bandes d'agitateurs qui ont violé le territoire algérien. L'oasis du Figuig, placé comme un camp retranché en dehors de notre frontière, est le principal repaire où des bandes de pillards fanatiques ont toujours trouvé un refuge inaccessible, et tant que nous n'aurons pas revendiqué le droit de l'occuper et d'en soumettre les habitants à notre juridiction, le Figuig restera le foyer permanent des menées ourdies contre notre sécurité.

Du côté du Sahara, la frontière est variable comme les mouvements des tribus nomades qui habitent le désert, et du moment où, à partir de Teniet El Sassi, la limite territoriale n'a pas été fixée par la convention de 1845, personne ne saurait nous contester

le droit d'y poursuivre les bandes rebelles et de pénétrer à toute heure dans la zone du territoire situé au-dessous du col de Teniet El Sassi.

Il nous serait facile de citer, à l'appui de notre thèse, l'avis des généraux qui se sont succédé dans le commandement de la province d'Oran et qui tous ont reconnu la nécessité de réclamer la rectification de cette partie de nos frontières. Mais, fidèle à ses habitudes invétérées de temporisation et comme hypnotisé par la vision de complications imaginaires, le quai d'Orsay s'est toujours prononcé contre l'adoption de toute solution décisive ; notre déplorable réserve n'a jamais abouti qu'à prolonger la résistance de l'ennemi, en paralysant nos opérations militaires aussi bien que la protection effective sur laquelle nos sujets algériens sont en droit de compter. En nous attachant à donner une interprétation trop minutieuse à la lettre des traités, nous nous sommes naïvement interdit toutes représailles à l'égard de tribus ennemies dont le souverain du Maroc ne peut lui même revendiquer que la tutelle nominale et chez lesquelles les rebelles vaincus n'ont cessé de trouver secours et assistance.

Nous venons d'esquisser les considérations qui, au point de vue politique et militaire, devraient inspirer et guider l'action de notre gouvernement au Maroc. Il en est encore une autre qui ne pèserait pas moins dans la balance pour l'impulsion à donner à notre expansion coloniale. Il est indéniable que nous avons un intérêt majeur à relier nos possessions du Nord de l'Afrique à notre colonie du Sénégal, et si nous voulons atteindre ce résultat, c'est, de l'avis des explorateurs les plus compétents, à travers des territoires nominalement attribués au Maroc et en passant par le Touat que nous devons chercher un débouché jusqu'au Soudan.

A plusieurs reprises, notamment au XIe et au XVIIe siècle, le royaume de Tombouctou s'est trouvé sous la dépendance des souverains du Moghreb. Plusieurs sultans avaient dirigé de grandes expéditions sur la partie occidentale de cette contrée et, après en avoir pris possession, ils en avaient rapporté un butin considérable. Il y eut un moment où l'or du Soudan afflua au Maroc en telle abondance que le chérif Ahmed fut surnommé *Dehebi*, c'est-à-dire *le Doré*. Après lui, Muley Ismaïl se crut assez riche pour demander en mariage une des filles de Louis XIV. Sous leurs successeurs, le Soudan se déroba à la suzeraineté du Maroc et reprit son indépendance. Il y a bien encore des caravanes qui partent du Sous marocain et se dirigent vers Tombouctou où les échanges se font en nature et d'où les marchands indigènes rapportent quelques produits soudanais sur les marchés du Sous. Mais ces caravanes deviennent de plus en plus rares, en raison des difficultés qu'elles rencontrent à travers un désert de près de deux mille kilomètres où les sables sont mouvants et les points d'eau rares et fort éloignés les uns des autres. Aussi, le trafic du Soudan a-t-il pris une autre voie et c'est par le Sénégal que s'effectuent aujourd'hui la plupart des exportations de Tombouctou.

Dans tous les projets mis à l'étude pour le tracé du chemin de fer transsaharien qui devra un jour relier l'Algérie au Sénégal, c'est toujours vers Tombouctou que convergent les différentes lignes projetées et la discussion ne porte que sur le tracé à suivre entre les points extrêmes de nos deux colonies. La proposition qui a paru jusqu'ici réunir la majorité des suffrages est celle qui, à partir des points que nous occupons dans l'extrême sud, donnerait à la voie ferrée la direction d'Insalah. La ligne exploitée actuellement par la Compagnie Franco-Algérienne part d'Arzew pour aboutir à Aïn-Sefra. Au delà d'Aïn-Sefra, il n'existe plus qu'une ou deux routes battues qui contournent le massif des Amours et s'arrêtent à quelques kilomètres des ksours du Figuig. Il y a dans cette interruption forcée de toute voie de communication, qui nous ferme l'accès de cette région, une situation menaçante dont il serait difficile de méconnaître la gravité et à laquelle il devient chaque jour plus urgent de remédier.

Au sud du Figuig, nous rencontrons le cours de l'Oued-Zousfana qui arrose une vallée fertile. C'est entre cette rivière et l'Oued-Guir que se trouve une des régions les plus productives et les plus riches de l'empire marocain. Nous aurions donc tout avantage à la traverser sur une voie ferrée dans toute son étendue du nord au sud. Cette ligne prolongée nous mettrait en communication directe avec les plaines fertiles du Gourara et du Touat où arrivent aisément les produits de l'Oued-Noun et du Soudan. L'objectif est ensuite tout indiqué, c'est Insalah, ce grand marché que viennent approvisionner les caravanes de Tripoli, de Ghadamès et de l'Afrique centrale. Si nous réussissons un jour à pousser la voie ferrée jusqu'à Insalah, nous aurons ouvert et assuré la grande ligne de communication qui pourra nous conduire jusqu'au coude du Niger, c'est-à-dire jusqu'à Tombouctou. Mais la conception est déjà assez vaste pour que nous laissions aux pionniers de l'avenir le soin de franchir l'espace au delà d'Insalah; contentons-nous de tout mettre en œuvre pour nous frayer un passage à travers le Figuig et le Touat.

Assurément, nous rencontrerons des difficultés de toute nature dans la réalisation de cette grandiose entreprise, mais ces difficultés ne sont pas insurmontables. Les intrépides explorateurs qui ont parcouru si résolument les régions jusqu'à présent inconnues du centre de l'Afrique ont assez prouvé qu'ils ne sont pas des utopistes, et nous n'avons pas

le droit de qualifier d'utopie l'idée qu'ils ont suggérée de mettre l'Algérie en communication avec les régions qui la séparent du Sénégal. Il ne s'agit plus, cette fois, de favoriser des spéculations financières, mais de prendre pied sur un terrain convoité par nos concurrents et d'assurer à nos deux grandes colonies africaines les ressources nécessaires à leur développement dans l'avenir.

Dans l'état actuel de la question, il serait essentiel d'amener le gouvernement marocain à reconnaître les avantages que présenterait à ses sujets, aussi bien qu'aux nôtres, le passage d'une voie ferrée à travers les ksours du Figuig et la vallée de l'Oued-Zousfana jusqu'aux plaines du Touat. En réalité, toutes les objections qu'on essaiera de nous opposer ne proviennent que de la répugnance des populations indigènes à accueillir des chrétiens et à laisser pénétrer chez elles la civilisation européenne.

A l'époque où celui qui écrit ces lignes représentait la France au Maroc, il profita de ses entrevues avec le sultan pour le pressentir sur l'accueil qu'il ferait à l'ouverture d'une ligne ferrée à travers le Figuig : « Je ne vois pas, me répondit Muley Hassan, comment je pourrais consentir à ce que vous me proposez. *Mes aïeux n'ont jamais connu les chemins de fer et je ne dois pas faire ce qu'ils n'ont pas fait.* »

J'ignore si mes successeurs ont repris les pourparlers que j'avais entamés à ce sujet et, je ne le sais que trop par ma propre expérience, il faut avec les musulmans une forte dose de patience et de persévérance pour aboutir à un résultat. Mais, en nous montrant au besoin bien décidés à passer outre, nous finirions par avoir raison des scrupules du gouvernement marocain, surtout si nous lui laissions entrevoir la perspective d'une participation éventuelle aux bénéfices que pourrait donner l'exploitation de la ligne à construire sur le parcours du territoire en litige. Les pièces sonnantes sont un argument irrésistible à la cour du Chérif.

Quelles sont sur ce point les idées et les vues du Gouverneur général de l'Algérie? Tout nous porte à croire que, de ce côté, nos affaires sont en bonnes mains, à en juger par la sollicitude que l'administration actuelle semble apporter à la question du Touat dont les tribus ne tarderaient pas à se grouper sous notre protection, pour peu que nous ne laissions échapper aucune occasion d'y recruter des partisans.

Au surplus, le temps presse et les événements ont plus d'une fois devancé toutes les prévisions. Le conflit de Melilla semble avoir provoqué parmi les Kabyles une effervescence dont on ne saurait encore calculer la portée et les conséquences. Dans tous les cas, l'Espagne risque de se trouver entraînée plus loin qu'on ne veut le dire; déjà l'Angleterre laisse entrevoir sa médiation et, à coup sûr, elle a dressé ses batteries pour mettre à profit les complications qui peuvent se produire. Le moment n'est-il pas venu de nous tenir en éveil et de nous assurer à l'avance toutes les garanties voulues, en prévision des éventualités qui pourraient, d'un jour à l'autre, modifier la face des choses au Maroc?

Les dernières nouvelles du Maroc n'ont que trop accentué la gravité de la situation dont nous avons signalé les périls. L'occupation du Riff par l'Espagne apparaît imminente et l'escadre anglaise est à Gibraltar, toute prête à effectuer un débarquement à Tanger. Que l'Espagne revendique le droit d'occuper la partie du territoire nécessaire à la sécurité de ses forteresses africaines, nous n'aurions à lui faire aucune objection et, au besoin, nous ne verrions aucun inconvénient à appuyer ses revendications. Nous connaissons assez la loyauté de l'Espagne pour n'avoir pas à nous inquiéter du voisinage d'une puissance amie au seuil de la province d'Oran. Mais, que la Grande-Bretagne s'installe à Tanger et devienne maîtresse des deux rives du détroit, la France ne saurait le permettre, sous peine d'abdiquer et de renoncer à son rôle dans la Méditerranée.

L. Ordéga.

EDDY ET PADDY (1)

Nouvelle.

IV

La marée d'équinoxe montait, la marée de l'annuel revoir, qui chaque automne amenait de l'horizon le voyageur, las de croisières dont il ne faisait point le récit. Et une jeune fille, qui s'appelait encore Edith Glategny, mais ne ressemblait plus à l'enfant qui s'appelait Eddy, comme de coutume se tenait debout à la pointe de la jetée Victoria.

La mer ne ressemblait pas non plus aux mers équinoxiales des deux années précédentes : grise, mais sans houle, et soufrée d'une pâle lumière jaune sous un ciel comme elle gris, ou parmi des coussins de vapeurs grises un soleil de soufre pâle s'endormait. Eddy se tenait raidie, sur la pointe des pieds, et la brise enlevait symétriquement sa robe molle mais étoffée. Elle ne paraissait point reposer à terre, mais être portée par son rêve comme une divinité par son image. Elle rapprochait les épaules frileusement et c'était un geste de pudeur instinctive, pour cacher qu'elle était maintenant femme trop visi-

(1) Voir la *Revue Bleue*, nos 17, p. 528 et 18, p. 559.

blement. Elle penchait aussi la tête, de sorte que, pour regarder devant elle, elle était forcée de lever les yeux, ses yeux d'étain, comme si elle avait regardé très haut, dans une extase. Les deux belles nappes de cheveux noirs ne se drapaient plus à présent sur ses épaules : elles étaient relevées et rattachées par derrière, toujours, comme naguère pour dormir seulement. Son teint pâle, nuancé par le hâle, non par le sang, n'était point celui d'une créature véritablement existante, et pourtant ses lèvres à vif accusaient une santé jeune, toute son impatience était dans ses lèvres. Le reste de son corps perdait toute énergie. Son cœur n'avait plus la force de battre plus fort. Elle sentait ses épaules si fatiguées qu'elle ne savait point si elle pourrait encore faire le geste d'embrasser Paddy : elle laissait pendre, au long de ses flancs étroits, ses bras inutiles. C'est avec ses lèvres qu'elle attendait Paddy.

Et vers le Sud, un peu vers l'Orient, jaillissant du mystère des eaux, le beau yacht blanc gravit la pente de l'horizon. Il se dirigea sans détour vers l'île, vers le port. Il aborda, et Paddy fut visible, l'autre Paddy, si grand, tellement plus grand qu'Eddy, si blond et cependant plus mâle. Quand les deux enfants se trouvèrent tout près l'un de l'autre, tout contre, ils ne firent que trembler, ils ne disaient rien. Leurs lèvres tremblaient, et ils ne songeaient plus au baiser. Leurs paupières tremblaient et leurs yeux ne pleuraient point. En se tenant par la main, ils retournèrent vers la maison.

Lorsque Paddy revit le cottage d'Almorah, il éprouva une surprise. Il voyait à présent comme un homme, les proportions des choses avaient changé pour lui. Il se penchait pour regarder celles qui naguère l'obligeaient à lever les yeux. Il n'osait plus faire un mouvement, craignant de briser tous les jouets et toutes les fragilités qui étaient à l'entour de lui. Pour passer les portes il se plaçait de biais, craignant de heurter aux chambranles ses épaules désormais trop larges. Eddy, qui n'avait pas un jour perdu de vue ces mêmes choses, n'avait pu jusqu'ici apercevoir ces changements ; mais dès que Paddy survenant lui donna l'échelle des objets, elle éprouva, en même temps que lui, la même surprise. Ils se regardèrent, interdits, ils sourirent ; mais ce n'était plus, comme il y a si peu de temps, le sourire malicieux et triomphal de l'enfance. Ces anciens enfants exprimaient un rien de regret attendri, une fierté aussi, une joie de vivre plus, et un embarras de vivre trop. Paddy murmura : « Nous ne sommes plus des enfants, Eddy. »

Ils renoncèrent à s'enfermer dans le cottage ainsi que les années précédentes à pareille époque, et malgré la mauvaise saison ils sortirent. Ils étaient plus libres. Eddy n'allait plus au collège, Paddy ne suivait plus les classes, et travaillait à ses heures pour des préparations d'examens. Ils sortirent, non qu'ils eussent, comme l'an dernier après Pâques, un insatiable désir du grand air et des grands chemins, ni une méfiance du home où des importuns pouvaient survenir. Au contraire, ils étaient tristes, et comme honteux, de ne plus respirer à l'aise dans la maison qu'ils avaient aimée si longtemps comme un nid, mais qui devenait vraiment trop exiguë pour leur taille, trop puérile pour leur adolescence.

Mais le même sentiment les exilait aussi de leur paradis enfantin. Ils ne pouvaient plus compter sur leurs habituelles retraites — qui d'ailleurs ne les tentaient plus, — car leurs goûts s'étaient modifiés. Un étrange amour leur venait pour toutes les choses qui sont vagues. Ils ne cherchaient plus les paysages bien composés, bien encadrés, mais ceux où il y a une trouée, une échappée sur l'infini, par où leur imagination pouvait s'envoler vers l'inconnu.

Alors ils s'éprirent de la mer. Ils aimèrent à se promener sur les grèves, que le flot déforme et reforme sans cesse, qui n'ont jamais la même étendue, les mêmes lignes et la même physionomie. Ils aimèrent à écouter la voix des vagues, qui n'a aucune signification, ils aimèrent à les regarder surtout, monotones, diverses, toujours pareilles, jamais pareilles, ils aimèrent en elles le symbole de tout indéfini et de toute contradiction. Cet automne, cet hiver même, qui fut clément, leur offrit toute la variété de décors qu'ils pouvaient souhaiter. Ils connurent toute la gamme des mers grises, toutes les nuances des soleils éteints et brumeux, des soleils rouges et gelés, des soleils pâles et soufrés.

Ils allaient. En marchant, ils ne faisaient pas plus de bruit sur le sable que les mers calmes des jours froids. Ils parlaient à peine, ils n'avaient presque rien à se dire, mélancoliques, unanimes. C'était fini de leurs gaîtés spontanées : ils avaient besoin de motifs pour rire. Ils étaient heureux, mais sans éclat, comme la lumière de ces jours. Ils avaient des façons de convalescents, ils ne voulaient pas faire de bruit. Ils aimaient le mystère autour d'eux et en eux-mêmes. Ils étaient de discrètes personnes.

Leurs gestes, si rares, n'étaient que des ébauches de gestes, et leurs caresses, plus rares encore, des indications de caresses. Ils craignaient le baiser, et même la pression des mains. Le matin, quand ils se disaient bonjour, le soir, quand ils se disaient bonsoir à la porte de leur chambre, ils se tendaient les mains, mais ils les retiraient aussitôt, parfois même avant de s'être touchés, comme font les Orientaux cérémonieux. Ils se plaisaient encore à s'asseoir sur le même siège, mais ils ne s'appuyaient plus l'un contre l'autre et leurs bras ne savaient plus s'entrelacer : ils ne voulaient que sentir la subtile tiédeur de leurs

corps approchés mais séparés. Paddy se penchait bien encore comme s'il allait reposer sa tête contre la poitrine d'Eddy afin de la regarder de bas en haut et de se donner l'illusion qu'elle fût toujours plus grande que lui; mais il ne faisait que le simulacre de ce mouvement, sa tête n'osait plus se reposer sur cette poitrine qui n'était plus celle d'une enfant. Lorsque ensuite il se redressait, sa joue quelquefois effleurait la joue d'Eddy : c'était la plus hardie, la plus précieuse aussi de leurs caresses, et ils défaillaient tous les deux.

L'an dernier, comme tout dans leur vie était défini et limité, il leur arrivait très souvent de goûter un bonheur parfait; très souvent leurs désirs précis étaient réalisés pleinement. Ils ne concevaient plus maintenant que des désirs vagues et ils n'obtenaient plus que des réalisations incomplètes. Toutes leurs joies les laissaient sur une incertitude, sur une inquiétude ; mais aussi, ils connaissaient une des plus rares voluptés, qui est de désirer toujours, sans être rassasiés jamais. Que désiraient-ils cependant ? Ils n'en savaient rien, ils croyaient que l'objet indéfinissable de leur désir était dissimulé mais présent derrière les voiles de l'horizon gris.

Quel coup de théâtre lorsque ces voiles se déchirèrent aux premiers beaux jours! La mer, dévêtue de ses brumes, perdit son mystère et ses séductions de mer septentrionale, elle se farda d'un azur trop vif et se tacha, par places, d'indigo. Ces lumières trop crues irritèrent leur vue à l'excès, comme si leurs yeux délicats ne pouvaient supporter que des nuances fondues et amorties. Et ils se dégoûtèrent presque aussitôt de la mer qui, en précisant ses contours et ses couleurs, venait de trahir si cruellement leur désir mélancolique de l'incolore et de l'illimité.

Par une étrange perversion, qui n'est qu'une autre forme de ce désir, leur propre santé, trop brillante, les gênait. Ils souhaitaient ces lassitudes de tout le corps, ces énervements de l'épiderme qui ne peut plus toucher à rien parce que tout l'irrite, même un contact de soie, ces mollesses des genoux qui ploient, des bras qui s'abandonnent, ces faiblesses des yeux qui se ferment parce que le moindre éclat les blesse. Paddy, le viril Paddy, dit un jour ces étranges paroles : « Je voudrais être malade pendant très longtemps. »

Mais, au contraire, ils se portaient bien, trop bien. Paddy ne savait pas que faire de sa force. Il se dépensait en cris, en gestes de jeu. Il ne jouait pas pour s'amuser, puisqu'il n'était plus un enfant, mais il ne pouvait pas faire autrement. Il ramassait des cailloux et les lançait dans la mer, il brisait les branches des arbres. Il marchait vite et longtemps, il était capable d'accomplir en une seule promenade le tour de l'île, et Eddy était capable de le suivre.

Ils parcoururent leur ancien paradis d'enfants avec des rapidités prodigieuses, qui leur donnaient l'illusion d'avoir chaussé les bottes de sept lieues, d'apercevoir les choses, au hasard de leurs bonds, à vol d'oiseau. Dans ces conditions tout exceptionnelles, leur manière de voir fut encore une fois modifiée. Ils ne virent plus ni les gras pâturages normands où paissent de courtes vaches, ni les campagnes soignées en façon de jardins et appropriées à l'idylle, les vallons gracieux, les collines doucement ballonnées et les belles fleurs partout répandues. Ils retrouvèrent l'Amérique du Sud et l'Afrique centrale de leurs puériles explorations. Mais ils ne s'intéressaient plus qu'à l'exubérance, et point à l'exotisme de cette végétation tropicale. Ils n'étaient plus des Robinsons enfantins, des explorateurs candides et curieux, mais des adolescents tourmentés, ils ne cherchaient dans cette nature en travail de printemps que le mirage d'eux-mêmes et le spectacle des pubertés sympathiques.

Ils ne songeaient plus à se réfugier dans les rochers de Saint-Aubin. Les propriétés particulières, où il y a des palmiers, des eucalyptus et des camélias leur offraient de plus désirables retraites. Elle sont ouvertes au public presque tous les jours de la semaine. Dans ces jardins féeriques, déserts à cette époque de l'année, ils se promenaient sans nulle crainte d'être importunés, même par les propriétaires, encore absents. Ils y étaient chez eux. Ils y trouvaient des oasis magnifiques; à l'ombre des fuchsias arborescents et des lauriers-roses qui mêlent leurs branches et leurs fleurs, ils s'asseyaient l'un près de l'autre parmi des touffes d'hortensias bleus.

Encouragés par les exemples de la nature, ils se résignèrent à leur propre santé, ils n'eurent plus de scrupules pervers, ils conçurent même quelque fierté d'être si forts. La brume qui avait longtemps enveloppé les horizons de leur conscience, se déchira et se dissipa comme celle qui enveloppait cet hiver les horizons de la mer. Ils perdirent le goût des choses vagues, et en même temps leur discrétion. Ils précisèrent leurs caresses. Les mains de Paddy, qui naguère erraient à l'entour d'Eddy, craignant de se poser sur elle, n'hésitèrent plus à la toucher. Il étreignait la souple tige de ce beau corps, il serrait Eddy contre lui jusqu'à lui faire mal. Et un jour que, s'étant renversé contre la poitrine déjà féminine de son amie pour la regarder de bas en haut, il se redressait, au lieu de frôler seulement la fleur de sa joue, il y appuya un baiser, qui ne fut pas leur ancien baiser de tous les matins et de tous les soirs.

Mais il eut, à cette première étreinte moins innocente, une si foudroyante révélation de la douleur que, tout surpris, il dénoua ses bras. Il ne savait pas

ce qui lui arrivait. Il suffoquait. Deux fois, trois fois, d'autres jours, il renouvela cette tentative, et avec des pressentiments, avec des angoisses. Et tel fut chaque fois son trouble, sa souffrance, qu'il ne voulut point risquer d'éprouver la même souffrance une autre fois. Il eut peur d'être seul avec Eddy. Il eut peur même d'être avec elle.

Elle en fut affligée, stupéfaite. Il donnait des prétextes mal inventés pour ne plus se promener. Il s'enfermait dans sa chambre, ou bien il s'échappait à l'improviste, sans la prévenir. Elle avait bien senti comme lui la douleur étrange de ce baiser, et elle se fût peut-être échappée la première s'il n'avait pris l'initiative de la fuite; mais du moment que Paddy fuyait, elle devait le poursuivre. Elle le trouvait lâche de se dérober ainsi, elle était honteuse qu'il eût si peu de courage, elle avait plus de courage que lui.

Du matin au soir, elle se mit à le persécuter. Elle le guettait. Elle entrait dans sa chambre, sans avoir l'air d'y prendre garde, comme si cela était sans conséquence. Ces façons libres choquaient Paddy affreusement. En cette saison de l'adolescence, l'homme est quelquefois plus farouche, plus délicat peut-être que la femme. Sa pudeur plus inattendue, presque anormale, aisément devient maladive. Paddy rougissait de voir le secret de son intimité chaste violé par Eddy. Il aurait voulu que la chambre où il se cachait fût pour elle, comme celle d'Eddy pour lui-même, un virginal et impénétrable sanctuaire.

Plus elle s'attachait à ses pas, plus il devenait ombrageux. Une idée le tourmenta longtemps d'avance, qu'il ne pouvait point supporter : on allait peut-être les obliger à reprendre cet été les habitudes par trop naïves des étés précédents. Il évitait d'en parler, et à chaque repas il avait des angoisses, craignant toujours qu'Eddy ou l'une des dames fît à ces choses prochaines une allusion. Cette permanente inquiétude lui inspirait l'aversion de la mer, et jamais pourtant il n'avait désiré la mer davantage. Ses pas, malgré lui, le conduisaient sur la plage et il suivait les rivages en détournant les yeux. Il allait d'une démarche timide, comme s'il avait redouté de se mouiller, mais il aurait voulu s'évanouir dans la mer pour y tomber sans le faire exprès, et pour succomber, sans être responsable, à la tentation de cette volupté.

Un jour, il ne résista plus, il partit, ne se doutant point qu'Eddy le guettait : Eddy le suivit. Ce n'était pas la première fois, mais jamais elle n'avait osé le suivre bien loin. Aujourd'hui, aiguillonnée par une plus lancinante inquiétude, de rue en rue elle le suivit, elle monta derrière lui la route escarpée qui tourne le fort Régent.

Paddy, comme ceux qui ont peur, marchait sans tourner la tête.

Il atteignit bientôt la mer. Vers l'est, la baie se creuse profondément. Les vagues meurent sur une grève presque plane qui s'étend à perte de vue. Mais du côté de Saint-Hélier, à la place même où Paddy arrivait, le rocher du fort plonge à pic dans l'eau. Un large chemin en corniche est taillé dans le roc jusqu'à la pointe, que prolongent, en la recourbant de manière à fermer la baie, d'autres rochers moindres, séparés à la marée haute par d'étroits bras de mer.

Sur le chemin, comme sur une terrasse, des promeneurs vont, viennent; d'autres s'assoient : des vieilles gens, des familles, des jeunes filles et des femmes qui s'occupent à des ouvrages de couture ou de broderie, tandis que des centaines d'enfants se baignent à leurs pieds. Les hommes vont se baigner plus loin, à la pointe, et Paddy s'y dirigeait. Eddy le suivit jusqu'au premier tournant du chemin, mais elle n'osa point dépasser cette limite que d'ordinaire les promeneurs ne franchissent pas. Elle n'osa pas davantage s'en retourner. Comme elle avait, dans un petit sac, un ouvrage de broderie, elle s'installa sur un banc, et se mit à travailler comme les autres.

Le bruyant spectacle de ces centaines d'enfants qui jouaient dans l'eau à ses pieds, l'attrista : elle se rappela le jour où la chère retraite de Saint-Aubin, le paradis aujourd'hui perdu, avait été pour la première fois envahi et violé.

Elle regarda furtivement là-bas, vers la pointe. Elle n'y aperçut que trois soldats qui avaient déjà revêtu leurs tuniques écarlates et qui s'apprêtaient à revenir par ici. Et même, le dernier bloc isolé était désert, lorsque tout d'un coup Paddy surgit au sommet. Malgré l'éloignement, Eddy le reconnut sans hésitation. Tout le creux de la baie, abrité par la montagne, était dans l'ombre, mais la ligne d'ombre s'arrêtait net au dernier rocher, qui était en plein soleil. Et dans un poudroiement de lumière, au milieu de la mer calme, glauque, par places tachée de violet et de vert-de-gris, debout sur son piédestal de pierre noire, Paddy affirmait sa beauté. Splendide et blond, il ruisselait de soleil avant de ruisseler d'eau. Ses pâles cheveux auréolaient son front nu, et de si loin distinctement Eddy le voyait sourire, elle voyait l'étrangeté de son sourire. Jamais il ne s'était révélé à elle si incontestablement miraculeux. Ah ! cette fois il était bien le mystérieux voyageur qui arrive du Midi ou de l'Orient, le héros solaire qui naît avec l'aurore du sein des ondes, et il apportait à cette fille des lointains rivages, que ses cheveux noirs et ses yeux d'étoile semblaient consacrer à la Nuit, la séduction de la jeune lumière, de l'aube éternelle.

Eddy se leva, ses bras nonchalants voulurent se tendre vers l'adorable apparition; mais, en proie à une terreur superstitieuse, elle baissa les yeux et elle s'enfuit. Elle avait vu le dieu sans nuage. Elle rentra

toute tremblante dans l'humble maison, dans le cottage enfantin. Elle attendit Paddy avec de grands frissons de désir et d'effroi. Mais quand elle reconnut le rythme de ses pas sur le pavé de la rue, elle s'enfuit encore, elle se cacha et s'enferma dans sa chambre. Elle ne descendit qu'à l'heure juste du dîner, avant toutefois qu'on eût pris place autour de la table, et Paddy se tenait dans le window, regardant par la fenêtre ouverte la lumière mourante ; de sorte que ses joues fraîches et veloutées se teintaient de tous les reflets du couchant. Il était désirable comme un fruit mûr.

Cette nuit, Eddy ne put dormir : il ne faisait pas nuit pour elle, l'image éblouissante de Paddy éclairait toute sa chambre. Cette lumière ardente pénétrait en elle-même, illuminait son cœur et le brûlait. Cette lumière ne s'éteignit plus. Consumée, chancelante, Eddy s'écartait maintenant du foyer dont elle ne pouvait soutenir l'éclat et le rayonnement. A la maison même elle évitait Paddy. Et ils vivaient tous deux dans une grande gêne. Mais comme ils étaient aussi très timides et qu'ils redoutaient la nécessité d'une explication, hypocritement ils se ménageaient, afin de se persuader l'un à l'autre que rien entre eux n'était changé. Et quelquefois, le soir, ils se faisaient violence pour s'asseoir côte à côte sur le meuble de coin formant étagère et divan. Ils y reprenaient leurs attitudes d'enfants sages. Ils feuilletaient les albums de Walter Crane, les chers albums si souvent maniés, usés aux angles. Et tous les jeunes dieux, les héros de mythologies ou de contes de fées qui ressemblaient tant à Paddy, Eddy les voyait comme lui peints avec des couleurs de soleil, dessinés avec des cernures de lumière.

Un de ces soirs, Paddy lui fit une proposition inattendue. Il s'agissait d'aller se promener le lendemain dans un de ces grands chars à bancs pour les touristes. Eddy, surprise et attendrie, accepta sur-le-champ, avec un sourire mouillé, avec une main doucement posée sur la main de Paddy, puis aussitôt retirée, comme naguère. Et ils crurent qu'ils allaient retrouver le lendemain leur paradis, le paradis en miniature où ils avaient connu le bonheur parfait.

L'idée était bizarre de faire cette promenade en si nombreuse compagnie, eux qui jusqu'alors souhaitaient toujours l'isolement. Mais à cette époque de l'année les voyageurs de France ne sont pas encore arrivés. L'île n'est fréquentée que par des Anglais, qui ne s'étonnent point de voir aller seuls ensemble un tout jeune homme et une toute jeune fille. Ces témoins discrets ou indifférents devaient les enhardir plutôt que les gêner, et en effet ils se trouvèrent d'abord plus à leur aise, en voyant que leurs attitudes et leurs gestes ne choquaient nullement toutes ces nombreuses grandes personnes.

On les avait placés sur le premier banc, à la droite du cocher. Ils étaient serrés l'un contre l'autre, et Paddy était bien obligé de tenir Eddy par la taille afin qu'elle ne tombât pas. Vraiment cette liberté que depuis quelques semaines ils n'osaient plus prendre leur parut sans conséquence ; leur secret désir se réalisait, ainsi qu'ils avaient confusément prévu : ils retrouvaient leur inconscience d'enfant.

Ils retrouvèrent du même coup leurs fantaisistes visions d'autrefois. Comme au temps des explorations, ils songèrent aux forêts vierges, à la vue de ces haies monstrueuses faites d'un enchevêtrement d'épines, de chardons bleus et secs, de chardons blancs et velus, d'où se détachent des lianes de lierre qui, perfidement, courent sous les herbes, regrimpent aux troncs des arbres, les étreignent et les étouffent. Comme au temps des idylliques naïvetés, ils retrouvèrent partout l'île heureuse que résumait et que symbolisait à leurs yeux la retraite de Saint-Aubin, la vasque de granit poli environnée de rochers symétriques, asile providentiel de l'enfance fragile et de l'innocence nue.

Aux haltes, ils s'amusèrent comme des enfants. Le plus gracieux épisode de leur promenade fut une visite aux serres de raisin noir. Les ceps étaient plantés à intervalles égaux, le long d'un mur très bas qui supportait un vitrage en pente. A l'angle de la verrière et du mur ils se retordaient docilement pour suivre la toiture transparente où des nœuds de fer les accrochaient, et ils allaient se terminer à l'autre mur, qui était plus haut. Soigneusement dépouillés de toutes les feuilles inutiles, ils ne présentaient que des verdures clairsemées, parmi lesquelles des grappes noires, qui toutes semblaient pareilles et de même poids, étaient distribuées régulièrement ; et ce plafond bas, mansardé, fait de feuilles vertes et de fruits noirs, se continuait à perte de vue.

Les visiteurs firent quelques pas seulement dans les vastes serres. Eddy et Paddy, qui marchaient plus vite, se trouvèrent bientôt seuls, sous les vignes, dont les raisins suspendus ressemblaient à des boucles noires. Il n'était point permis d'y toucher. Ces fruits, qui venaient à la portée de leurs mains, étaient des fruits défendus : ils ne résistèrent pas à la tentation. Ils étaient debout, face à face, et si près l'un de l'autre qu'ils se touchaient. Paddy enveloppa de son bras la taille d'Eddy afin qu'elle pût se renverser en arrière. Elle plia son beau corps, leva les yeux, tendit une main. Alors elle cueillit un grain, un seul grain, et le déposa sur les lèvres entr'ouvertes de son ami. Ils se détachèrent aussitôt, ils rougirent. Ils hésitaient à revenir vers les voitures où ils allaient retrouver tant de témoins. Ils auraient voulu se cacher parce qu'ils avaient touché au fruit de l'arbre. Mais, secrètement, ils étaient fiers d'eux-mêmes, et

tumultueusement heureux pour avoir osé faire la chose défendue.

Très peu d'instants après, l'on parvint au point extrême de la promenade, à Plémont. Une auberge était construite à la crête de la falaise. La falaise était si élevée qu'elle dépassait la ligne de l'horizon, et l'on ne voyait pas, même très loin, la mer, que l'on devinait par derrière et que l'on entendait aussi.

Eddy et Paddy n'entrèrent pas à l'auberge. Tandis que les cochers dételaient les chevaux, ils descendirent par un sentier de chèvres jusqu'au fond d'un ravin. Ils eurent à franchir encore un précipice en miniature, sur un pont suspendu qui avait l'air d'un jouet. Et enfin ils découvrirent la mer, mais très peu de la mer, entre deux murailles de rochers âpres, entre lesquels pointait encore une grande aiguille de rocher.

Ils essayèrent de pénétrer dans les grottes, mais ils durent s'enfuir devant la marée qui montait, et ils eurent le cœur serré, une angoisse précise : ils avaient bien retrouvé quelques heures leur paradis d'enfants, mais qu'il était petit leur Éden, assiégé de toutes parts par l'infini !

Ils se réfugièrent dans l'auberge afin de ne plus voir et de n'entendre plus qu'à peine l'eau menaçante. Mais l'aspect de la salle commune où il y avait foule leur parut plus effroyable encore que le spectacle de la mer. Les murs nus n'étaient décorés que d'annonces de tabacs américains, chromos en trompe-l'œil représentant des femmes qui vous offraient au passage un paquet de *lone Jack* ou de *bird's eye*. Une grande table en fer à cheval était couverte de bouteilles ou de pintes d'ale, de carapaces de homards et de tomates crues, que des hommes et des femmes voraces mangeaient sans aucun assaisonnement avec leur chester. Les hommes qui avaient fini de luncher allumaient leur courte pipe de bruyère, et les tabacs blonds d'Amérique brûlaient avec une fumée blanche parfumée de miel. Un jeune garçon en culotte large, avec les bas à grands carreaux et les souliers jaunes, la casquette en arrière laissant échapper sous la visière une houppe de ses cheveux pâles, s'était assis devant un piano et jouait avec une brutalité de joueur de tennis ou de foot-ball. Le « guide » du *car*, vêtu d'une grande redingote sale, coiffé d'un chapeau de soie roussi, chantait à tue-tête la légende de Mme Angot, chacun des couplets tour à tour en anglais et en français. Il faisait tourner au-dessus de sa tête une grosse canne et exécutait des grimaces de pitre.

Tous les autres jeunes gens, qui ressemblaient au pianiste comme des frères, et portaient exactement le même costume, reprenaient en chœur au refrain; l'exubérance de leur saine jeunesse était si magnifique dans sa crapule même, qu'ils soulevaient l'admiration et qu'ils défiaient le dégoût.

Mais les deux enfants eurent peur de cette foule comme ils avaient eu peur de la mer. Ils se regardèrent le cœur serré, avec le même sentiment de détresse que tout à l'heure, avec la même angoisse précise; ils avaient bien retrouvé quelques instants leur Éden puéril, mais, hélas! qu'il était restreint et précaire leur paradis terrestre, assiégé de toutes parts par l'humanité !

Ils comprirent qu'ils avaient fait fausse route, en essayant de se renfermer encore dans des limites trop étroites désormais pour eux. Le malaise qui, depuis des semaines les tourmentait, venait de ce qu'ils n'osaient point s'évader de leur enfance. Ils devaient s'y résoudre enfin. Deux routes leur étaient offertes, puisque deux océans différents venaient battre leurs rivages. Briseraient-ils la prison de cristal où leur innocence les retenait? céderaient-ils aux séductions du bonheur humain dont l'appel se répercutait dans les cavernes de leur cœur par les mille échos du désir? Ils avaient des appétits plus grandioses, et, renonçant aux joies humaines, ils choisirent la voie du mystère, avec cette témérité sublime des cœurs que la science de vivre n'a point flétris.

Et de ce jour, ne vivant plus que pour un avenir qu'ils ne savaient point, ils ne se promenèrent plus que sur les plages de la mer, comme des voyageurs qui attendent. Et une fois encore ils refirent cette promenade de Montorgueil, se rappelant obscurément que la première année, sur la plate-forme du château, ils avaient éprouvé en leur âme d'autrefois quelques sentiments précurseurs de leur âme d'aujourd'hui.

Comme ils descendaient du wagon à la station de Gorey, ils virent à deux ou trois pas en avant un jeune homme qui n'avait guère plus de vingt ans et une jeune fille. Elle était vêtue de blanc, et avec plus de commodité que d'élégance, mais elle était belle de fraîcheur et de santé. Lui, avec le traditionnel costume et le veston ouvert sur un lâche maillot de laine blanche, apparaissait vraiment beau et puissant; sa démarche était lourde mais non sans grâce, à cause de l'aisance parfaite et de la souplesse de ses mouvements réglés par les exercices physiques.

Ce couple intéressa la curiosité d'Eddy et de Paddy; et, bien qu'ils eussent d'abord l'intention de tourner à droite pour aller directement au château, comme les autres tournaient à gauche, sans se concerter ils les suivirent.

Maintenant, comme la route montait au flanc de la colline, les deux étrangers allaient très lentement, d'un pas énergique et balancé. Pour aider la jeune fille, le fort garçon la soutenait par la taille. Eddy et Paddy se tenaient simplement par la main.

Mais à l'improviste les étrangers biaisèrent par un sentier qui coupait la route à droite, et ils entrèrent

dans l'enceinte du château par une poterne basse. Eddy et Paddy, un instant, hésitèrent; mais sans se concerter ils prirent le même sentier et entrèrent aussi dans le château.

Alors, les deux jeunes gens inconnus, qui avaient entendu la porte se rouvrir et se refermer derrière eux, tournèrent la tête, et s'aperçurent qu'ils étaient suivis. Cela ne les gêna point; ils en rirent d'abord et ils continuèrent de s'avancer lentement le long du chemin qui monte en spirale, tantôt pente douce, tantôt escalier aux larges marches, entre deux murailles, jusqu'au sommet. Ils s'enlaçaient plus étroitement, et constamment ils se parlaient, non point à l'oreille, mais aux lèvres, comme pour se caresser d'un souffle, plutôt que pour échanger des paroles.

Ils se donnèrent un baiser, mais comme par bravade: ils tournèrent aussitôt la tête, et ils rirent de voir encore les enfants; mais ils rirent avec plus d'embarras. Et brusquement, trouvant à leur droite un étroit sentier qui aboutissait à la tourelle d'un veilleur, ils se dérobèrent par là.

Eddy et Paddy ralentirent le pas, déconcertés. Quand ils arrivèrent au même tournant, ils s'arrêtèrent indécis. Paddy cependant allait passer outre; mais Eddy en se penchant vit tout d'un coup les deux inconnus qui se tenaient passionnément embrassés. Leurs lèvres s'étaient enfin réunies, et ils ne se parlaient plus. Elle se rejeta en arrière, et elle tira Paddy avec une extraordinaire violence. « Oh! s'écria-t-elle, je vous en supplie, laissons-les. » Sa voix tremblait. Elle avait des larmes dans les yeux. Paddy ne répondit rien. Ils poursuivirent leur chemin.

Ils arrivèrent enfin à la plate-forme, et ils virent dans toute sa splendeur la « grande et spacieuse mer ». Eddy sentit se gonfler sa poitrine et ses bras se tendre d'eux-mêmes comme vers un objet de désir; mais quand elle tourna les yeux vers Paddy, elle frémit : Paddy n'était plus là vraiment; elle n'avait plus à côté d'elle, elle ne touchait plus de ses mains que l'enveloppe inerte d'une âme déjà partie au gré des flots vers les horizons radieux. Elle étouffa un cri de désespoir. Il revint à lui. Il interrogea Eddy d'un regard tendre et douloureux. « Ah! répondit-elle, vous êtes venu de là, vous repartirez par là, et moi je resterai seule encore pendant de longues semaines. »

— Non, dit-il gravement : je vous emmènerai.

Et il lui montra d'un beau geste la mer infinie qu'il lui offrait.

Elle prit entre ses longues mains le clair visage de Paddy, elle l'approcha de ses lèvres, et elle lui donna un baiser, comme la jeune fille qu'elle avait vue au bout du chemin, dans la tourelle du veilleur.

(*A suivre.*) ABEL HERMANT.

L'ÉDUCATION DANS L'UNIVERSITÉ

D'APRÈS UN LIVRE RÉCENT

I

On n'a point à s'excuser aujourd'hui de traiter devant le grand public les questions scolaires. Tout le monde sent qu'elles sont étroitement liées à des questions d'ordre général, vitales pour la France sous tous les régimes, vitales surtout pour la France républicaine. « C'est dans le gouvernement républicain, dit Montesquieu, que l'on a besoin de toute la puissance de l'éducation. » Le beau livre de M. Marion, *De l'Éducation dans l'Université* (1), pourrait donc s'intituler *De l'Éducation nationale*, bien qu'il ait surtout en vue la discipline morale dans les établissements d'enseignement secondaire. Si le rôle qu'il assigne au maître paraît un peu au-dessus des réalités présentes, on souhaitera du moins, je pense, que le réel se rapproche de plus en plus de l'idéal. En est-il si voisin déjà? L'Université tout entière se donne-t-elle pour tâche, comme l'affirme M. Marion, de faire concourir toute son action au relèvement des mœurs par l'éducation de la volonté? Le généreux optimisme de l'auteur veut-il ignorer les résistances et les ironies?

Sans être optimiste au même degré que M. Marion, je suis infiniment plus éloigné de m'associer au dédaigneux pessimisme des « hommes pratiques » qui, en face de telles réformes, commentées par de tels livres, vont criant à l'utopie. « Utopie », c'est un mot bientôt dit : bien des hommes « du métier », en bien des temps, ne l'ont pas épargné à des réformes universellement acceptées depuis. Le reproche est surtout puéril, si on l'adresse à une réforme élaborée par des hommes qui ont tous l'expérience la plus précise de la pratique scolaire, à un livre dont l'auteur a passé quatorze ans dans l'enseignement secondaire, avant de professer à la Sorbonne cette science de l'éducation qui exige un grand sens pratique uni à une grande hauteur de vues.

Qu'a-t-on fait, en somme, sinon « recommander à tous ce qui a toujours réussi aux mieux inspirés »? Personne n'a prétendu révéler aux universitaires d'aujourd'hui ce que beaucoup des universitaires d'hier n'ignoraient pas, à savoir que faire des élèves instruits, c'est peu; que faire des esprits « instruisables », c'est mieux; que faire des hommes, c'est tout. Montaigne s'en était douté; Rousseau y

(1) *De l'Éducation dans l'Université*, par M. H. Marion; Paris, librairie Colin, 1 vol. in-12 de 400 pages.

avait insisté avec une logique passionnée ; l'Université, héritière de l'âge classique et fille de la Révolution, ne pouvait méconnaître ce devoir sans manquer à ses traditions anciennes, à sa raison d'être moderne. Mais Montaigne n'avait en vue que les enfants de noble maison ; Rousseau n'élevait qu'un Émile abstrait ; l'Université, qui tenait à la fois des jésuites et des jansénistes, des philosophes et de l'empire, frivole dans ses premiers exercices, austère dans son esprit, classique dans son goût, libérale dans ses tendances, napoléonienne dans sa discipline presque militaire, a longtemps eu besoin d'un corps de doctrine et, pour ainsi dire, d'une charte morale qui rallîât les bonnes volontés éparses, atténuât les contradictions de tout genre, orientât enfin l'enseignement vers un avenir déterminé. Ce besoin s'est fait plus pressant à mesure que la diffusion de l'enseignement primaire a fait monter vers les régions supérieures le flot sans cesse accru des fils d'ouvriers et de paysans. On pouvait autrefois discuter, dans la paix d'un loisir relatif, sur les proportions exactes dans lesquelles il convient d'associer l'éducation de l'homme futur à l'instruction de l'élève présent. En face de cette ascension de toute une démocratie vers la lumière, ce débat n'est même plus possible : c'est l'éducation qui doit prévaloir ; il y va de l'avenir de la démocratie elle-même, c'est-à-dire de la forme définitive que la nation française et l'esprit français ont revêtue.

Je n'ignore pas qu'en me plaçant à ce point de vue, j'encours un certain ridicule aux yeux des universitaires, très distingués d'ailleurs et très dévoués, qu'inquiètent le mélange, de plus en plus inévitable, des choses de la politique aux choses de l'instruction comme si ce mélange ne se faisait pas, plus intime encore, en dehors de nous et contre nous !) et l'invasion des idées morales dans les études littéraires. A ceux-là on a dit en vain, je le crains : « Ne soyez ni des jésuites, vous énerveriez les âmes ; ni des jansénistes, vous les décourageriez par votre rigorisme. On peut plaire sans avilir son autorité ; on peut commander sans opprimer. Vous avez à former des soldats et des citoyens ; il faut donc que la classe soit à la fois, d'une part une grande école d'obéissance, de l'autre, une préparation à la vie libre. Si peu impossible est la solution de ce problème que beaucoup d'entre vous l'ont depuis longtemps trouvée. Ils comprennent donc mal ce qu'on entend par « l'indépendance universitaire », car ils ne sentent point leur indépendance individuelle atteinte par la condamnation du système dont l'impérial fondateur avait ses raisons pour réduire les maîtres au rôle d'*instructeurs*. Les temps sont changés ; qu'on s'en afflige ou qu'on s'en félicite, chez les moins indisciplinés éclate la fierté d'une volonté qu'il faut diriger, mais qu'il faut craindre aussi d'émasculer à l'avance. Laissez-les vivre. Ne précipitez pas dans un moule uniforme tant d'esprits et de caractères si divers ; croyez-les, au contraire, d'autant plus dignes de vous qu'ils se distingueront plus de vous. Établissez entre eux, s'il se peut, sans gaucherie d'apôtre novice, ce lien commun d'autant plus invincible qu'il est plus invisible. Mais si quelques-uns se dérobent à ce doux effort, qu'importe ! à votre école, du moins, s'ils ont appris à vous contredire, ils auront appris à être eux-mêmes. »

J'en sais que cet appel a touchés ; j'en sais d'autres qu'il a égayés. Pour moi, dût-on me traiter de philosophe, ou de protestant, je dirai sans passion quels obstacles rencontre encore l'application d'une réforme si nécessaire et si contestée, quels progrès aussi déjà sont accomplis.

II

Ce n'est point sans raison que M. Marion a ouvert son livre par une étude générale sur l'administration universitaire, depuis le ministre jusqu'au maître répétiteur. Pour faire réussir une réforme comme celle de la discipline, qui contrarie des habitudes invétérées, ce n'est pas trop du concours de toutes ces forces inégales. Et c'est précisément ce qui nous avertit à quel point est complexe et sera lente une réforme qui ne saurait être pleinement réalisée si une seule des forces dont elle est la résultante vient à manquer.

Au sommet, est le ministre, ou plutôt le ministère, car, quelle que soit l'activité d'un ministre, le bien qu'il fera, il le fera surtout dans le sens où l'administration générale de son ministère aura commencé à le faire. Cette administration, à son tour, ne peut avoir d'influence un peu suivie sur les choses morales que si elle est tout entière animée du même esprit. C'est là seulement qu'il faut chercher un régulateur, car, dans le Conseil supérieur, chacun, comme l'observe M. Marion, tire tout à soi : d'où la nécessité d'un pouvoir central qui restreigne les ambitions démesurées, concilie les intérêts, mette tout au point. Mais, à ne prendre que les directions classiques, il y a trois directeurs qui président aux trois ordres d'enseignement. Or, si j'en crois encore M. Marion, ces trois enseignements sont trois mondes à part. Comment donc une même inspiration venue d'en haut pénétrera-t-elle tout le corps enseignant ? Par le « Conseil du ministère », composé de tous les directeurs ? Il serait souhaitable que ce Conseil existât ; mais je ne connais qu'un Conseil d'administration, qui traite des affaires intérieures du ministère. Par la Direction du cabinet ? elle n'existe pas davantage. Le chef du cabinet ne peut jouer le

rôle que jouerait, par exemple, un secrétaire général, choisi parmi les directeurs ou les recteurs, et qui servirait d'intermédiaire entre les directeurs eux-mêmes, comme le dépositaire d'une tradition commune. Dieu me préserve de rien proposer ! je me borne à former le vœu qu'on unisse les uns aux autres par une soudure de plus en plus intime trois enseignements qui, au point de vue de l'éducation nationale, sont les trois anneaux d'une même chaîne.

Du ministère partent les inspecteurs généraux, missionnaires de l'État laïque, chargés de s'enquérir, non seulement de la force des études, mais de la valeur morale des maîtres. On les attend, surtout en province, avec un respect où se mêlait autrefois une vraie terreur, où se mêle toujours encore un peu d'émotion : car l'inspecteur ne se croit plus obligé d'être terrible, mais il est l'inspecteur, et l'on peut craindre ou espérer beaucoup de lui. Son intervention sera décisive, si la tâche de l'administration universitaire est celle que lui assigne M. Marion : « N'avoir dans ses rangs que des éducateurs, doués pour leur tâche autant que pénétrés de leurs devoirs ; les choisir tels autant que c'est affaire de recrutement initial ; les former tels, autant qu'on les forme ; juger à ce point de vue dominant, pour ne pas dire unique, surveillants, professeurs et administrateurs, en mettant l'action éducatrice au-dessus de tous les grades et de tous les talents. » Mais pour juger, avec les aptitudes d'un maître, son caractère, l'inspecteur a deux heures au plus, deux heures par année ! Il supplée à la brièveté du temps par la finesse de son discernement, la maturité de son expérience ? Mais le professeur souvent, ce jour-là, se montre tout autre qu'il n'est au fond.

Oui, je le sais, c'est ce jour-là qu'il faut montrer « le naturel, la solidité simple, l'aisance dans le sérieux ». Mais ce sont les plus consciencieux qui, en face de ce visiteur extraordinaire, donneront le moins leur mesure. S'il est aisé de juger les méthodes, l'est-il autant d'aller au fond des âmes, sur lesquelles le tempérament, pour ainsi dire, jette parfois un voile, et qui parfois aussi, par je ne sais quelle pudeur morale, excessive sans doute, mais fière dans son principe, nous dérobent d'autant plus leurs secrets que nous tenons plus à les pénétrer ? Ceci même, dira-t-on, est une mauvaise disposition morale chez un éducateur. Mais prenez garde : cette âme fermée devant vous s'ouvrira peut-être demain, et demain les élèves retrouveront, dans tout son abandon, leur maître, leur ami.

C'est un beau rôle que celui de l'inspecteur, tel que ce livre nous le présente : protecteur et confident du professeur ; il serait plus beau encore si, les inspections étant plus fréquentes et plus approfondies, l'inspecteur entrait plus avant dans la confiance de chaque professeur. S'il ne paraît qu'une fois l'an, la sympathie qu'il essayera de faire naître sera toujours hésitante ; si on le voyait plus souvent et de plus près, il ferait plus de bien, redresserait plus d'un jugement administratif trop sommaire, et, jugeant du même coup administrateurs et professeurs, il donnerait à la réforme de l'éducation une impulsion telle que, d'une part, les mauvaises volontés seraient découragées ; d'autre part, les bonnes volontés fortifiées. Mais quoi ! je réclame l'impossible. Les inspecteurs sont si peu nombreux ! et leur tâche s'est tant alourdie ! On ne peut leur demander de garder précises, au fond de leurs mémoires envahies, ces innombrables physionomies morales. Et les recteurs, qui sont là pour les renseigner, quand ils entrent dans l'académie, sont là pour les suppléer, quand ils en sortent. Le Recteur, c'est un inspecteur général régional et permanent. Mais ses occupations, à lui aussi, sont multiples, et ne lui permettent guère d'abandonner pour longtemps son chef-lieu d'Académie. D'autre part, cette Académie est souvent bien étendue, contient dans ses recoins plus d'un collège presque ignoré. Pour des raisons diverses, les inspecteurs d'Académie ne peuvent pas toujours se substituer aux recteurs. Il faut donc en revenir aux proviseurs, aux principaux. Si tous ressemblent à ceux dont l'auteur esquisse le portrait idéal, je ne me plains pas. Mais tous ne sont pas encore également préparés à ce rôle ; pendant longtemps beaucoup n'auront pour critérium que la paix maintenue dans la classe et les succès obtenus aux examens, double résultat qui n'est pas à dédaigner, mais qui ne dit pas tout sur le maître.

Et pourtant, si l'on veut que la réforme de l'éducation universitaire aboutisse, il faut, osons le dire, que les faveurs administratives aillent de préférence à ceux des jeunes maîtres qui joignent le caractère au talent, car il serait trop illogique d'appeler à appliquer les réformes dans les grands centres ceux-là justement qui ne perdent pas une occasion de les ridiculiser. Je ne me donnerai pas l'odieux de soutenir que c'est *seulement* au point de vue moral qu'il faut se placer pour régler l'avenir d'un humaniste distingué. Non, c'est affaire de mesure, et l'esprit d'équité, la modération qui sait tout peser et tout comprendre ne sont pas à la veille, Dieu merci, d'émigrer de chez nous. Mais j'ai la naïveté de croire qu'il y a là un nouvel et sérieux élément d'appréciation, et, s'il fallait opter, au maître qui laisserait à ses élèves le souvenir d'un brillant scepticisme je n'hésiterais pas à préférer celui qui leur laisserait le souvenir de sa bonté grave et de sa droite conscience.

III

Pourquoi tant d'universitaires encore semblent-ils se refuser à être des éducateurs? C'est d'abord qu'ils croient l'être déjà, d'une autre façon. La culture intellectuelle qu'ils ont reçue et qu'ils donnent leur paraît avoir en elle-même une vertu éducatrice. Il faut bien qu'ils n'aient pas tout à fait tort, car cette culture a formé nombre d'hommes de tête et de cœur. Pour ne parler que des maîtres, le tranquille stoïcisme de beaucoup se ferait admirer, s'ils ne mettaient leur honneur à le dérober aux regards. A la lettre, beaucoup meurent à la tâche, sans s'être jamais plaints. L'exemple seul de cette probité courageuse vaut bien des leçons, même éloquentes. Cet enseignement donc, qui d'eux a fait des hommes, qu'ont-ils de mieux à faire qu'à le transmettre à leurs élèves, pour les faire hommes à leur tour? M. Marion leur accorde la moitié de leur thèse lorsqu'il reconnaît, après Leibnitz, que, dans l'étude des auteurs anciens, l'esprit gagne toujours quelque chose, sans même s'en douter, comme les mains et le visage se colorent sous les rayons du soleil.

Mais il n'est pas sûr que tous les élèves qui composent notre immense population scolaire tirent tous aujourd'hui un profit bien sérieux d'études auxquelles on les associe souvent malgré eux. Pour eux le soleil dont parle Leibnitz ne luit guère. Ils n'ont pas la foi, et la foi éteinte ne se ranime pas. Ceux-là pourtant, comme les autres, vivront; bons à la rigueur pour le baccalauréat, seront-ils bons pour la vie, s'ils n'emportent pas du lycée, avec les souvenirs bientôt effacés de leurs études incomplètes, quelques clartés d'idées, quelque généreuse envie de bien faire? Parmi les meilleurs eux-mêmes, aucun ne se passera impunément de ce viatique, j'entends parler non pas d'ennuyeux sermons de morale, mais des avis indirects du maître qui devient conseiller, insinue sans dogmatiser, et lègue à tous l'esprit de son enseignement beaucoup plutôt que les choses qu'il enseigne.

Or il me semble que l'érudition des maîtres s'accroît aujourd'hui d'autant plus que les études des élèves s'affaiblissent. Autant il est souhaitable que s'étende dans l'enseignement supérieur le beau mouvement d'érudition qui se communique peu à peu à toute la jeune Université, autant il faut redouter que, se propageant sans mesure dans l'enseignement secondaire, il n'en altère le caractère propre, et ne rende impossible l'éducation, à force de rendre l'instruction encombrante, et de l'égarer en des curiosités stériles.

Ne sont-elles pas, après tout, inévitables, les erreurs de certains universitaires, dans une situation nouvelle à laquelle manquent un peu les hommes nouveaux? Qui les a préparés à ce métier d'éducateurs? Leur éducation à eux-mêmes a été toute critique, et la pédagogie est assurément la dernière des choses qu'on ait songé à leur apprendre. Les voici pourtant pédagogues à leur tour, en face d'une classe qui les regarde et les écoute. « Les bons s'en tirent ». Oui, si par les bons on entend ceux qui, à ce moment décisif, sentent s'éveiller en eux le caractère du vrai maître. Que d'autres pourtant, avec d'excellents dons intellectuels, misérablement échouent, sombrent, ne remontent plus à la surface! Est-il une situation plus navrante que celle de ces maîtres qui ont devant les yeux toute une vie d'humiliations quotidiennes, réduits à mendier le silence ou à l'acheter par des marchandages indignes de leur autorité? Ceux-là font aussi, à leur manière, l'éducation de leurs élèves : ils leur enseignent à devenir des révoltés et des tyrans, c'est-à-dire des violents et des lâches. Notez que souvent leur faiblesse vient d'un usage indiscret de leur force : comme ils n'ont jamais fait l'apprentissage de la volonté disciplinée, ils oscillent perpétuellement d'un excès de rigueur à un excès de complaisance.

Ne prenons que les heureux. Là même, que de circonstances expliquent pourquoi l'éducation n'est donnée qu'incomplète par ceux qui donnent la plus complète instruction! Pour être un éducateur, il ne faut pas seulement de la bonne volonté, il faut du loisir : la plupart des maîtres n'en ont pas. M. Marion ne touche qu'avec répugnance à la question d'argent, et je me garderai d'appuyer sur ce point délicat. Cependant tout se tient : s'il est vrai que la situation matérielle des professeurs de l'enseignement secondaire ne se soit pas améliorée, alors que s'améliorait celle de leurs collègues, en haut et en bas, et que, pour vivre honorablement, surtout à Paris, ils soient obligés de se dépenser en dehors du lycée, on comprend mieux qu'ils n'aient pas toujours la liberté d'esprit nécessaire pour étudier de près leurs élèves, et pour tirer le meilleur parti possible de leurs dispositions individuelles. Bien d'autres difficultés compliquent ce problème. Les classes sont presque toujours trop nombreuses et insuffisamment homogènes, malgré ces fameux examens de passage, sur lesquels on avait fondé tant d'espérances; puis, la sérénité des études y est troublée par la perspective, soit d'examens oppressifs, soit de concours fastueusement inutiles.

Le concours, l'examen, le programme, (sans parler de l'internat), voilà « la clef de presque toutes les difficultés de l'enseignement secondaire », et je crois avec M. Marion que la diminution des heures de classe risque d'être une duperie si elle va sans un allégement des programmes. Il n'a pas la superstition de ces programmes sur lesquels on discute sans relâche, tandis qu'on ne se soucie guère des méthodes,

et il désire que la plus large part d'indépendance soit laissée aux maîtres. Mais ils ne jouiront de cette indépendance que s'ils ont établi leur autorité par de longs services; dans d'autres conditions, ils seraient vite rappelés à ce qu'on appelle leur « devoir », ne fût-ce que par les élèves. On ne persuadera pas aisément aux élèves, je dis aux meilleurs, que l'essentiel pour un maître soit de dominer sa besogne, et que la correction des copies soit chose secondaire, dès que le maître a marqué comment il entendait que le devoir fût compris. Dans le combat pour la vie, où ils sont engagés, ils ne peuvent voir que le coin du champ de bataille où ils avancent. Il leur faut une note pour marquer leurs étapes. La nécessité de ce travail fastidieux s'impose donc de plus en plus, à mesure que se multiplient les innombrables candidats à nos innombrables examens, écrasés par nos incommensurables programmes. Il n'y a que demi-mal, quand le correcteur, avec la patience, a le sens pédagogique, car alors cette besogne, qui trop souvent énerve l'intelligence du maître et l'initiative de l'élève, devient un moyen d'action intellectuelle et morale, à peu près comme le serait un entretien raisonné, accommodé à la nature de chacun, où l'on signalerait les qualités sans flatteuse complaisance, et les défauts sans rudesse décourageante. Mais quand on la subit, d'un côté avec ennui; de l'autre, avec indifférence, l'éducation s'en trouve fort mal, et l'instruction elle-même ne s'en trouve pas mieux.

Enfin, si j'avais autorité pour le faire (mais M. Marion le fera pour moi), je dirais qu'il y a au fond de tout ceci un malentendu facile à dissiper. On n'a jamais voulu ôter aux professeurs le droit de punir; mais, « c'est à bon droit qu'ils ont été un peu blessés des limitations étroites apportées à leur action directe : nécessaires pour un petit nombre, ces restrictions étaient désobligeantes pour tous, même pour ceux qu'elles ne gênaient point pratiquement. » Il faut prendre les universitaires pour ce qu'ils sont : à leurs yeux aussi, « ce service ne constitue pas simplement une administration comme une autre, s'il est vrai que les intérêts moraux dont ils ont charge sont hors de pair avec les autres intérêts ». De là une susceptibilité un peu ombrageuse, dont je n'ai pas à juger les manifestations, convaincu d'ailleurs qu'aujourd'hui comme hier la paix d'une classe dépend de l'autorité personnelle du maître, autorité que tous les règlements du monde sont impuissants à créer, mais impuissants aussi à détruire.

IV

Au double point de vue universitaire et politique, la réforme de notre discipline janséniste et napoléonienne s'imposait; cette réforme s'affermira peu à peu sans nulle contrainte, car peu à peu les professeurs reconnaîtront qu'on leur a seulement ouvert plus large la route où beaucoup marchaient déjà. « On ne sait pas assez, dit M. Marion, ce que les professeurs de l'Université témoignent à leurs élèves de virile bienveillance. La câlinerie des manières n'est pas en général leur fait; mais qui de nous ne se souvient avec émotion des services décisifs que lui ont rendus certains professeurs à certains jours? » Assez rares pourtant étaient les privilégiés que n'abandonnait pas, dans la période incertaine des débuts, la protection suivie de leurs maîtres. Il me semble qu'aujourd'hui il y a de la part des maîtres, je ne dis pas plus de bonté, mais une bonté plus cordialement spontanée et plus persévérante, et que l'on considère de plus en plus ce rôle, souvent pénible à notre paresse, de « patron » et de conseiller comme le prolongement naturel du rôle de professeur. De plus en plus diminue dans l'Université le nombre des pontifes qui accablent leurs élèves sous leur supériorité d'emprunt; de plus en plus s'accroît le nombre des maîtres qui, près des jeunes gens, en les aidant à mûrir, restent eux-mêmes plus longtemps jeunes. En quoi mériterait-il le nom de maître, celui qui ne songerait pas avant tout à épargner à ceux qu'il instruit ses propres bévues et ses propres fautes? Il leur doit donc plus que l'instruction : il leur doit l'éducation qui souvent lui a manqué à lui-même, car il faut qu'il se résigne à les voir monter à son niveau; je dirai plus, il faut qu'il souhaite de se voir dépasser par eux. Est-ce donc là un idéal si chimérique? Je sais bien des maîtres qui le réalisent déjà; qu'environne toute une couronne de jeunes amis; qui les aident à franchir les pas difficiles, heureux et fiers de leurs succès, où ils prennent secrètement leur part.

A leur tour, ceux de ces jeunes gens qui deviennent des maîtres, secondés par des administrateurs qui ne sont pas choisis à la légère, s'efforçent de substituer, partout où ils portent leur active bonne volonté, un état de paix aimable au vieil état de guerre. Non qu'ils rêvent un Éden universitaire d'où toute contrainte soit bannie. C'est une chimère que l'instruction riante semée de fleurs sans épines. Qu'un Bernardin de Saint-Pierre propose de mettre les leçons en musique et substitue à toutes les méthodes le son de la flûte ou du hautbois, il ne fait que reprendre et outrer l'utopie d'un Fénelon; les vrais pédagogues savent qu'on ne fait pas des hommes comme on amuse des enfants. Aucune autorité ne peut se passer de sanction. Ces vérités banales n'auraient besoin d'être rappelées que si l'autorité des maîtres était menacée; mais elle demeure entière, du moins aux mains de ceux qui, sachant se servir, quand il le faut, de la force matérielle, ne l'ont jamais regardée

comme la plus efficace. Crier que toute autorité s'écroule parce qu'on a restreint le nombre des punitions, c'est confesser qu'on n'a pas l'autorité morale.

Non, la discipline ne s'est pas anéantie en se spiritualisant : l'éducation ne tuera pas l'instruction, elle l'animera seulement d'un souffle plus moderne. C'est au point de vue des intérêts de la nation qu'il faut juger cette réforme. Il importerait assez peu que l'Université fût momentanément troublée dans ses habitudes, s'il en devait résulter pour la nation un profit durable. Mais ce profit sera-t-il durable si à la transformation de la discipline ne correspond pas la transformation des méthodes et aussi peut-être de l'esprit même dans lequel l'enseignement est donné? Nous sommes malades, les uns de savoir trop de choses inutiles, les autres d'ignorer ou de comprendre mal la chose essentielle, qui est de juger ce qu'on sait. Tel élève sait par cœur de longues pages des grands auteurs, mais serait surpris si on lui demandait de les juger au fond; il n'a pas appris à *lire :* cela n'est pas dans les programmes. Tel maître, au contraire, est habile à tout expliquer, ce qui mène à tout excuser, mais laisse à de moins délicats le soin de conclure, ou, s'il conclut parfois, met je ne sais quelle coquetterie de faux libéralisme à n'approuver pleinement que les œuvres dont l'esprit nous est devenu le plus étranger. Il est tel dévot de Bossuet ou de Pascal qui ne traitera Voltaire qu'avec mépris et Hugo qu'avec pitié. Surtout ne lui parlez pas de la Révolution, point d'arrivée de la civilisation et de la littérature d'autrefois, point de départ d'une civilisation et d'une littérature nouvelles : il vous demanderait ce que cela vient faire dans ses études désintéressées. C'est ainsi qu'on forme des intelligences « littéraires », qui ont toutes les sortes d'esprit, sauf l'esprit de leur temps.

Au fond, c'est d'une révolution, d'une révolution morale et graduelle, mais d'une révolution qu'il s'agit. Oui, il s'agit, par une éducation, non pas entièrement nouvelle, mais renouvelée, de préparer aux mœurs de la liberté des hommes qui ne soient ni des serfs intellectuels, ni des affranchis impatients de toute règle. Je lisais ce livre il y a longtemps déjà, au moment où les scandales de toutes parts éclataient autour de nous, et je n'étais point tenté de sourire des excès même d'un optimisme qui m'emportait loin de ces misères. La France qui travaille et qui pense me faisait oublier l'autre. Et c'est celle-là qui est la France vraie, celle dont M. Marion a dit virilement les faiblesses, mais aussi les espérances.

FÉLIX HÉMON.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Charles de Gère : *Pleurs.* — M. Louis Malosse : *Les Chimériques.* M. Antonin Lavergne : *Les Paroles d'amour.*

Rien ne m'agréant plus que la sincérité, j'ai lu avec de vrais plaisirs douloureux le volume de Charles de Gère intitulé : *Pleurs.* C'est le *Pauca mea* d'un cœur simple et droit, qui ignore les artifices et les surprises savantes de l'art raffiné, mais qui pleure franchement et simplement, et qui fait pleurer avec lui. Sous cette forme sobre et sans éclat un sentiment d'une intensité singulière se fait comprendre et se fait aimer. Ne songez pas aux vers sublimes de Victor Hugo sur le même sujet, mais songez seulement aux êtres chers que vous avez perdus, et lisez ces quelques vers. N'est-ce pas votre sentiment à vous, votre pensée à vous qui sont exprimés ici dans leur simplicité forte, et pour ainsi dire dans leur *intégrité?*

Une neige de fleurs aux blanches pétales tombe
Sur le sol qui s'échauffe et renaît aux amours :
La nature s'éveille, et toi tu dors toujours,
O ma fille, sans voir le printemps sur ta tombe.

C'est la seconde fois qu'il te visite en vain!
Comme il dormait aussi, la vie exubérante
A répandu sur lui sa senteur enivrante :
Éternel renouveau près du sommeil sans fin.

. . . . . .

Je m'incline devant l'insondable mystère,
Mais la nature en fête et qu'avec toi j'aimais,
Est sans cœur, et me semble odieuse à jamais :
Je passe indifférent, exilé sur la terre.

Nous-mêmes nous avons ici-bas nos saisons,
Notre printemps en fleurs où ferment la vie,
Un corps tout plein de sève avec l'âme ravie,
Et devant nous sans fin de riants horizons.

Et puis, lorsque l'on voit les ans qui se déroulent,
On voudrait retenir ces rapides instants,
En ses enfants revivre un éternel printemps,
Et remonter la pente où les espoirs s'écroulent.

Insensés, remontons plus haut : notre avenir,
C'est le ciel; et celui qu'on fonde sur sa race
Est déçu quand la mort y vient marquer sa trace :
Notre foi sur la terre est le seul souvenir.

Il y a beaucoup de vers comme ceux-ci, précis et forts, venus du cœur, ingénus et francs, qui prennent l'âme et font jaillir la pitié, dans le livre touchant de M. de Gère. Ils font aimer l'homme à travers l'œuvre.

*
* *

On aime aussi M. Louis Malosse en lisant son petit volume. Il ne trouvera pas en moi

. . . . le triomphe moqueur
Du critique haineux qui vous traite de cancre.

Je l'assure que les critiques n'ont pas de ces triom-

phes-là qui seraient de tristes triomphes, et que les auteurs qu'ils auraient à traiter comme il est dit plus haut, ils se contentent de n'en point parler. Je parlerai de M. Louis Malosse pour dire qu'il a quelquefois le souffle épique et une largeur de facture qui est assez rare. La plupart de ses poèmes sont des récits qui rappellent la manière de la *Légende des siècles*, et ce mélange de l'épique et du lyrique qui est une des conquêtes et qui fut un des charmes du XIXe siècle. Tels sont *Dalila*, *le Vandale*, *la Croisade d'amour*, qui sont d'un vrai mérite. Je parlerai de M. Louis Malosse pour dire que quelquefois chez lui le fragment épique s'élève aisément à la hauteur du poème philosophique, et alors ne manque pas d'une réelle grandeur. On voit quelque part dans son volume Satan, Caïn et Judas qui exposent leurs mérites respectifs devant l'homme. La scène a de l'allure :

> L'homme écoutant — c'était l'homme de ce temps-là,
> Impassible en ce chœur effroyable des êtres,
> Portant haut sur son front les crimes des ancêtres,
> Ne sachant plus ce qu'est l'anathème ou l'autan,
> Terrible, ayant jadis jeté, nouveau Titan,
> Les rois sur l'échafaud, les dieux dans les ornières,
> Farouche spectateur des époques dernières
> Ayant pour loi sa force et pour dieu son orgueil.

Cet homme, il est, je crois, de votre connaissance, c'est devant lui que « les trois maudits » plaident chacun *pro domo sua*. Ils plaident bien. Après avoir énuméré leurs titres à la royauté, ils les résument :

> « Assassin! » dit Caïn. « Traître! » cria Judas.
> « Rebelle, dit Satan, te faut-il plus? J'en doute. »

L'homme finit par répondre doucement :

> Assez, vous tous! Voilà trop longtemps que j'écoute!
> . . . . . .
> Caïn se dit géant. Caïn n'est qu'un fantôme!
> Judas n'est plus qu'un nom. Satan n'est même plus!
> Et vous voulez régner sur les temps revolus,
> Parce que, Dieu voulant soumettre à lui le monde,
> Vous l'avez insulté d'une façon immonde,
> Trahi, vendu, bravé, meurtri, hué, lassé!
> Jusqu'à ce mieux que cela, moi : je l'en ai chassé!

*
* *

Les *Paroles d'amour* de M. Antonin Lavergne m'ont plu par une certaine grâce facile et pourtant élégante qui n'est pas commune chez les versificateurs d'aujourd'hui. Ce sont là un peu des vers comme on les faisait avant l'*anarchie* (j'appelle ainsi ces dix dernières années) et avant le *Parnasse*. Cela les place vers 1850 ou 1855 : mais ce n'est pas à dire pour cela qu'ils soient méprisables le moins du monde. Ils sont précieux avec sincérité et coquets avec naturel. On sent qu'ils ont été pensés comme ils ont été écrits et qu'ils sont bien tombés sur le papier selon les circonstances, « au cours des jours », comme dit un sous-titre du volume.

Et ils content ainsi, sans se presser, l'histoire de deux amours, l'un très jeune et très pétulant, qui ressemblait à un grelot dans un lilas, comme dit Pailleron, l'autre sérieux et fort, qui défie les assauts et les traverses de la vie. Bien des hommes et quelques dames pourront trouver ainsi dans ce volume l'histoire de leur propre existence. Il y a, comme cela, beaucoup de vies humaines en deux chapitres. Il y en a aussi qui en ont une vingtaine : mais ce ne sont pas des romans bien composés : elles sont condamnables même au point de vue littéraire.

Les rythmes choisis par M. Lavergne pour ce que j'appelle son premier chapitre sont un peu monotones. Nous avons toujours affaire à trois quatrains dont le troisième, reprenant en croupe le premier vers du premier quatrain, est, si l'on veut, un quatrain de cinq vers. C'est une mélodie très gracieuse, mais on s'étonne qu'elle se répète sans cesse. Quels sentiments réguliers il faut avoir pour qu'ils entrent toujours dans le même nombre de vers! Quelques-uns de ces *rondels*, car ce sont des espèces de rondels, n'en sont pas moins très jolis.

La seconde partie du volume, le « second chapitre », est plus varié. Ce sont bonheurs domestiques peints avec beaucoup de charme, et impressions diverses que laisse la vie en son cours. Je relève un *pastel rose*, qui, je crois, n'aurait pas déplu à Théophile Gautier. Mon Dieu! ce n'est pas très, très difficile à faire, je crois, mais quand c'est bien fait, c'est très gentil tout de même. Je vous en laisse juges :

> Où, quand je l'entrevis? Peut-être dans un rêve,
> Mais c'était à coup sûr lorsque j'avais vingt ans;
> Et j'ignore pourquoi, par ce soir de printemps,
> De mon passé surgit cette vision brève.
>
> Sous un arbre, debout, le corsage entr'ouvert,
> Rose en sa robe rose, au rose crépuscule,
> Dans le joli décor d'un jardin minuscule,
> Telle je l'aperçus. Tout était rose et vert.
>
> Dans le soir transparent les lilas semblaient roses :
> Roses étaient les cieux; et les roses, parmi
> Leur feuillage vert tendre, écloses à demi,
> Frémissaient : mais plus belle et rose que les roses,
>
> Comme une fleur vivante en son front gracieux,
> Je la revois encore, adorable, imprécise,
> Reflétant le mystère et la douceur exquise
> De je ne sais quel rêve au fond de ses grands yeux.

On voit fort bien que M. Antonin Lavergne sait faire le vers. Je l'avertirai cependant de surveiller ses rimes. M. Lavergne est Méridional : je n'en sais rien du tout, mais on va voir assez pourquoi j'en suis sûr. Il fait rimer *homme* à *baume* :

> Fuis très loin des pitiés mensongères des hommes,
> Et là, pleure sans fin : les fraternelles paix
> Des arbres s'épandront sur toi comme des baumes.

Il fait rimer, ce qui est peut-être plus pénible encore, *gauche* à *reproche* :

Et j'avais beau de reproches
M'accabler le long du jour,
J'avais le soir des airs gauches
Et pas un seul mot d'amour.

Il faut être de l'extrême Midi pour faire rimer *baume* à *homme* et *gauche* à *reproche*. C'est ce que j'appelle la rime méridionale, par opposition à la rime normande. Elle est affreuse pour des oreilles d'en deçà de la Loire.

J'allais comme un petit homme
Vers la colonne Vendôme,
Et je mettais ma main gauche
Très crânement dans ma poche.

Non, j'ai beau essayer, bien que ces beaux vers soient de moi, je ne peux pas m'habituer à ces rimes-là.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

VAUDEVILLE : *Mme Sans-Gêne*, pièce en quatre actes, de MM. Victorien Sardou et Émile Moreau.

Le courriériste théâtral d'un journal « sérieux » nous a fait, au lendemain de *Mme Sans-Gêne*, un récit que je cite textuellement, tant je crains d'en altérer la saveur :

« Nous avons eu l'honneur de passer la plus grande partie de la soirée d'hier auprès des auteurs, qui, à la fin, alors que le succès était décidé, se sont embrassés cordialement. Et après les applaudissements qui avaient salué les noms des auteurs, M. Victorien Sardou nous dit : « Je suis bien content. Le public, « le bon public prendra plaisir, je le vois, à notre « œuvre... Ah ! il est temps qu'on le ramène vers le « théâtre, le public ! Car si le spleen dont les grands « théâtres semblent atteints continue longtemps, c'est « fait d'eux, et il n'y aura plus à Paris que des cafés-« concerts ! »

L'auteur des *Merveilleuses* est bien dédaigneux pour le café-concert. S'il n'y a pour le remplacer que le théâtre, tel que *Mme Sans-Gêne*, je ne vois pas trop ce que nous y gagnerions. Mais enfin M. Sardou est content. Passons.

Ma besogne est un peu difficile. Je n'ose vous décrire les jambes, les bras, les épaules dont on nous a régalés l'autre soir, les rares décors qui encadrent une intrigue nulle, les costumes qui sont le seul intérêt de la pièce, et les interprètes qui n'ont pas fait illusion sur la valeur de la fable. Mme Réjane est pleine de talent, et c'est à tort qu'on lui a reproché une monotonie d'effets dont l'auteur est seul responsable ; M. Candé et M. Lérand m'ont semblé parfaits. Mais, quand j'aurai dit tout cela, je n'aurai pas parlé de la pièce. Et je ne sais qu'en dire.

Ceux qui me font l'honneur de me lire savent quel éloignement m'inspirent les productions de M. Sardou. Son habileté même, ou ses habiletés, qu'on vante si fort, m'ont toujours paru tout à fait hors de proportion avec le résultat obtenu. De plus, la facilité avec laquelle M. Sardou se met à ce qu'il appelle « le niveau du public », me déplaît plus qu'elle ne m'étonne. Le difficile, le méritoire est — comme l'a fait Augier parfois, et plus souvent M. Dumas — d'être assez habile pour faire accepter au public des vérités qu'il n'aime pas. Mais se rabaisser de son plein gré, pour le plaisir d'être bas, je ne sais pas de rôle plus déplaisant. En écoutant *Madame Sans-Gêne*, j'ai cette impression de gêne et presque de honte qu'on aurait en voyant un homme de sens rassis s'efforcer de faire rire un moutard en lui disant d'ouvrir sa petite « boubouche », ou de lever sa petite « janjambe ». En vérité, M. Sardou est trop malin. Et chose curieuse — chose « morale » aussi, — ses habiletés se sont, cette fois, retournées contre lui.

Il a cru habile de prendre une interprète dont le talent est indiscutable ; et la vérité qu'elle met dans son jeu rend plus manifeste encore et plus choquant tout ce qu'il y a de déplorablement artificiel dans les situations où elle s'agite. Il a cru habile de mettre en scène le Napoléon intime que les mémoires nous ont révélé ; et Napoléon, après avoir passé par le cerveau de M. Sardou, est devenu une sorte de pantin, qu'un déclenchement de mécanique fixe de temps à autre dans les poses traditionnelles ; on parle de l'armée : un frémissement dans les membres bourrés de son pantin, et il se plante de profil, la main gauche sur les reins, la main droite enfoncée dans le gilet ! « Faisons un groupe ! » comme dit le saltimbanque de *la Cigale* ; et c'est cela Napoléon ! Et, précisément, ici apparaissent en pleine lumière et l'habileté de M. Sardou et le défaut de son procédé. Pour lui, Napoléon est un homme qui prend du café (savourez la profondeur de cette observation !), qui a souci de l'armée, qui porte l'habit des chasseurs de la garde, et qui se met en colère. On connaît le mot du vieux Dupin, le vaudevilliste, à qui on demandait comment était Napoléon : « Un homme gros, commun. » La perspicacité du premier collaborateur de Labiche semble égale à celle du collaborateur de M. Moreau ; — avec cette circonstance aggravante que M. Sardou le fait exprès. Mais ce à quoi M. Sardou n'a pas songé, c'est que les mémoires dont il s'est inspiré ont justement ce qui manque le plus à son œuvre : la sincérité et la vie ; en les lisant, on s'étonne et on admire que le vainqueur d'Austerlitz ait été tel ; en voyant le Napoléon de M. Sardou, on se dit : « Cet homme-là gagner la bataille d'Austerlitz ?... Jamais de la vie ! »

M. Sardou a cru habile de prendre pour héroïne la maréchale Lefebvre, et il a pensé que le contraste

entre ses manières et l'étiquette de la cour (car il n'a vu que cela) produirait un effet comique. Mais, toujours convaincu de la bêtise du public, il a appuyé et insisté de telle sorte sur l'effet qu'à la fin on perd patience. Joignez que la maréchale, après quinze ans d'intimité avec la cour du Premier Consul et de l'Empereur, est plus vulgaire qu'elle était dans son état de blanchisseuse; que ces effets sont amenés par des moyens vraiment trop grossiers : telle cette scène où la maréchale essaie un costume de cheval juste avant de prendre sa leçon de danse, et cela pour que sa démarche, embarrassée par sa jupe, soit plus comique. « Vaudeville », disait M. Sarcey. Parade de foire plutôt! Et, s'il vous faut encore du comique, sachez que la maréchale fait un « effet » en énumérant les noms allemands des batailles où elle a assisté. Et cela est d'un joli goût!

M. Sardou a cru habile de mélanger le tragique au comique, de façon à plaire à tout le monde. Le comique, c'est ce que je viens de dire; le drame, c'est l'amour de Neipperg et de Marie-Louise; or, on ne voit même pas celle-ci, et celui-là est si inconsistant et si sot que je défie personne de s'intéresser à ce qui lui arrive.

M. Sardou a cru habile d'appeler à son aide le décorateur et le costumier, et, certes, leur part à eux est digne d'éloges. Mais après cinq minutes on ne pense plus au décor, et dès que « ces dames » sont rentrées dans la coulisse, la pièce paraît plus vide et plus nulle.

M. Sardou a cru habile de montrer au public des personnages célèbres, pensant que leurs noms seuls seraient un attrait. C'est le contraire qui arrive. A voir la ganache qu'est ici le duc de Rovigo, à voir « figurer » Junot, Duroc, Fontanes, Arnault, Raynouard, etc., on n'a qu'envie de rire des rôles qu'on leur donne, et c'est là sans doute un effet de « comique » sur lequel M. Sardou n'avait pas compté. Quand on spécule sur le prestige des personnages qu'on met en scène, il faut au moins donner à peu près une idée de ces personnages; figurants pour figurants, je préfère qu'ils s'appellent Arthur et Ernestine que duc d'Abrantès ou reine de Naples.

Et les mots historiques extraits du Larousse, vous pensez bien que M. Sardou ne les a pas négligés : son Fouché dit : « Plus qu'un crime, une faute! » Mais ici encore nous voyons le défaut du procédé. Le mot serait curieux s'il était d'accord avec le personnage : dit par le policier de l'Ambigu que nous montre M. Sardou, il est tout simplement ridicule. Ce n'est pas en lui faisant prononcer des mots historiques qu'on reconstitue un personnage, mais en le faisant vivre d'une vie dont ces mots historiques seraient en quelque sorte le résumé et le symbole. Si le Jules César de Shakespeare... Mais je parle d'art : revenons à M. Sardou. — Et, soit dit en passant, admirez l'érudition tant vantée de l'auteur de *Mme Sans-Gêne* : ce mot, qu'il fait dire par Fouché, est de Talleyrand!...

Voulez-vous de l'esprit : « En fait de Dantzig, je préfère l'eau-de-vie de ce nom! » — Voulez-vous des traits de caractère : Napoléon, écrivant, casse rageusement deux ou trois plumes. — Voulez-vous du style : « Il biffa mon nom d'un trait de plume brutal et rageur comme un soufflet. » Et encore : « Défendez vos glorieux jupons contre l'assaut des manteaux de cour. » Et cette phrase-là est dite par Napoléon!... — Voulez-vous enfin des *préparations* : « Vous serez ministre quand je serai duchesse! » dit Mme Sans-Gêne à Fouché, au premier acte!... Est-ce là, vraiment, ce qu'on appelle l'adresse de M. Sardou? Je veux au moins vous montrer par d'autres exemples ce qu'elle a de puéril et d'insuffisant.

Au premier tableau, Lefebvre veut se laver les mains; il s'approche d'un baquet : « C'est mon amidon!... » d'un autre : « C'est mon bleu! » Notez que nous sommes chez une blanchisseuse, qu'il n'y a pas une goutte d'eau (et le soin des accessoires?), que Mme Sans-Gêne sait que Neipperg est caché dans sa chambre, qu'ainsi elle prend à tâche d'y pousser Lefebvre. Et voilà que cet artifice trop voyant nous gâte la scène suivante, en nous montrant combien le point de départ en est faux et convenu. Voyez encore, plus loin, la scène la mieux venue de la pièce, entre Mme Sans-Gêne et l'Empereur. A la suite d'une altercation entre la maréchale et les princesses Caroline et Élisa (altercation qui dépasse les limites de l'invraisemblable), Napoléon mande la maréchale Lefebvre, et lui interdit de paraître à la cour. Elle se défend de son mieux, apprend à Napoléon que jadis, lorsqu'elle était blanchisseuse, et lui pauvre lieutenant, elle lui faisait crédit; elle lui dit aussi qu'elle a été cantinière... Encore une fois, la scène est agréable, mais par combien d'accrocs, je ne dis même pas à la vérité, mais à la vraisemblance, faut-il l'acheter! Comment, Lefebvre est peut-être, parmi les maréchaux, celui qui est le plus sincèrement dévoué à l'empereur : il a été son principal auxiliaire au 18 Brumaire, douze ans avant : il est maréchal depuis sept ans... Et Napoléon ne sait pas qui est sa femme, alors que — si elle est telle que nous la montre M. Sardou — les scandales devaient être quotidiens à la cour!... Dans je ne sais quel brave mélo de jadis, Napoléon, sollicité par Talma de s'occuper de la Comédie-Française, répondait : « Je m'en occuperai à Moscou. » Au moins n'a-t-on jamais songé à nous vanter l'ingéniosité et l'adresse de l'auteur dudit mélodrame. Et pourtant vous retrouvez là l'essentiel du procédé employé par l'auteur de *Madame Sans-Gêne*.

Faut-il vous citer encore la fameuse note impayée que la maréchale sort de son corsage au moment

décisif? (Si on lui demandait pourquoi elle a gardé cette note d'un officier inconnu, elle répondrait sans doute comme dans le mélodrame ci-dessus : « Parce que cet officier devait être Napoléon ».) Faut-il vous montrer ce palais de Compiègne, où l'on entre comme dans un moulin? Ce bureau de l'empereur où tout le monde vient faire sa correspondance? Et cette idée extraordinaire de la dame d'honneur qui, pour aller réveiller l'impératrice, fait entrer Neipperg dans le cabinet même de Napoléon!...

Je ne m'arrêterais guère à ces détails, je vous jure, s'il s'agissait d'une pièce. Mais, puisque, de l'aveu même de ceux qui lui sont le plus favorables, la dernière œuvre de M. Sardou ne vaut que par l'habileté et l'adresse, je dois bien vous montrer combien sont inférieures et médiocres cette adresse et cette habileté. Et puis, vraiment, cette fois, il me semble que M. Sardou a passé les bornes. M. Sarcey disait lundi : « Puisque l'auteur n'a voulu faire que cela, on aurait tort de lui demander autre chose. » Si modéré que soit l'éloge, il est encore trop flatteur à mon gré. M. Sardou nous doit compte de sa réputation littéraire; il est entré à l'Académie comme auteur dramatique, j'imagine, et non comme homme d'affaires. Qu'il ait le droit de préférer la seconde carrière à la première, cela est indéniable; mais nous avons le droit, en revanche, de dire bien haut que l'auteur des *Merveilleuses* n'a rien fait qui soit plus étranger à la littérature et plus éloigné d'elle. A côté de *Madame Sans-Gêne*, le *Crocodile* est un chef-d'œuvre. Il ne s'agit pas ici de comédie, de drame, de théâtre; c'est purement et simplement une spéculation.

Sera-t-elle bonne? Je n'en sais rien. A vrai dire, j'en doute. Les premiers jours, la salle sera pleine, en dépit de l'augmentation du prix des places. Mais ensuite? Le public n'aime pas trop qu'on le prenne pour un imbécile : il a semblé, lors de la *Tosca*, du *Crocodile* et de *Cléopâtre*, être un peu lassé des « machines » de M. Sardou. Il pourrait bien ne pas se montrer plus enthousiaste de celle-ci, qui ne les vaut pas. Déjà commencent à poindre ces singulières réclames, que les auteurs signent d'un X... pudique, comme les articles de jadis sur M. Géraudel; et je ne serais pas étonné de voir apparaître d'ici peu, dans les Courriers de théâtres, des notes annonçant que le bureau de location est pris d'assaut et qu'il ne reste plus une place jusqu'à la centième : les gens qui s'occupent de théâtre savent ce que cela veut dire.

Qu'elle réussisse ou non, l'opération de M. Sardou sera déplorable. Déplorable pour lui, qui nous a montré trop clairement ses ambitions et son but; déplorable peut-être pour Mme Réjane, qui, à jouer un rôle où l'artifice règne en maître, où ses défauts à elle sont surtout mis en lumière, peut perdre ou gâter tout au moins ses rares qualités de sincérité et de fantaisie. L'opération sera certainement déplorable pour le Vaudeville. Augmenter le prix des places alors que tout le monde le trouvait déjà trop élevé, cela ressemble à une gageure. Et que fera-t-on si le public reste froid et trouve qu'il est exorbitant de payer douze francs un fauteuil de balcon? On diminuera le prix des places? Ce sera d'un joli effet. Et pour les autres pièces, gardera-t-on les prix actuels, ou les abaissera-t-on, ce qui serait flatteur pour les auteurs qui succéderont à M. Sardou, M. Bisson, par exemple? Le théâtre à « grands frais » est d'ordinaire une spéculation très hasardeuse, et le théâtre à Étoiles est d'un profit douteux; on l'a vu au Grand-Théâtre; peut-être le reverra-t-on au Vaudeville...

JACQUES DU TILLET.

P. S. — Vous savez que M. F. de Curel a retiré sa pièce. Je crois cependant avoir le droit de vous en parler, et je le ferai prochainement.

Au Gymnase, bonne reprise du *Député de Bombignac*. La pièce est amusante, bien jouée, et je ne serais pas étonné qu'elle eût du succès.

J. T.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

TRADUCTIONS FRANÇAISES DE « FAUST ».

Dans l'excellente revue allemande *Das Magazin*, M. Lothar Schmidt rend compte, avec les plus grands éloges, de la traduction française en vers libres de *Faust* que vient de publier M. Sabatier : laissant de côté les appréciations personnelles de M. Schmidt, nous devons cependant lui faire remarquer, et aux lecteurs allemands, que M. Sabatier n'est pas le premier traducteur français du poème de Gœthe. Aucune œuvre étrangère, au contraire, n'a été plus souvent traduite, en prose et en vers. Qu'il nous suffise de citer la traduction de Blaze de Bury, et celle de M. Benoît.

JEUNES PRODIGES.

Un violoniste de neuf ans, le petit Arthur Argiewitch, est en train de faire tourner toutes les têtes à Berlin. Il arrive avec d'autant plus d'à-propos à l'horizon musical, que le plus fameux de ses prédécesseurs, l'ex-petit prodige Maurice Dengremont, vient de mourir à Buenos-Ayres, complètement abruti et devenu idiot. Il y a aussi en ce moment en Chine un petit garçon de quatre ans qui vient de passer le dernier des innombrables examens de la hiérarchie chinoise, et qui se trouve ainsi promu au premier rang du mandarinat.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

2 novembre 1893.

La période des grandes démonstrations franco-russes a été closes et couronnée par l'échange des dépêches officielles : dépêche du Tsar, exprimant sa gratitude pour « le chaleureux et splendide accueil », toast et dépêche de M. Carnot, dépêche de M. de Giers. Celle-ci a paru entre toutes avoir un caractère officiel prononcé, parce qu'elle porte la signature du ministre chargé des relations extérieures de la Russie. Le journal anglais *Pall Mall Gazette* doit regretter aujourd'hui ses commentaires du 13 octobre. « Le Tsar, disait-il, est loin d'approuver cette manifestation de tout son cœur; au contraire, il a pris soin qu'en ce qui concerne la Russie, les cérémonies ne soient pas faites selon le rite solennel. Au lieu d'une procession imposante de vaisseaux de guerre, il n'envoie que cinq bateaux inférieurs... Il a enlevé beaucoup d'importance à l'affaire en refusant à l'amiral Avellan la permission d'arborer le drapeau impérial. C'est là une sorte de froide impolitesse, dont le motif est politique. Le Tsar n'aurait pas voulu offenser ses alliés par une trop grande déférence envers la République. » Ainsi les esprits subtils, à qui déplaisaient ces manifestations, trouvaient dans les rites des cérémonies ou dans la couleur d'un pavillon des sujets d'interprétations sans fin. Même chez nous, le protocole a fait des siennes avec une coquetterie comique, mais la force seule des situations et le souffle populaire ont emporté bien loin les distinctions établies par les diplomates.

Au nom de son empereur, M. de Giers a exprimé la sincère gratitude du tsar Alexandre « pour tous les organes du gouvernement ainsi que pour les représentants de toutes les classes de la société qui ont participé à la brillante et cordiale réception ». Le fait qui domine tout, en effet, c'est que les peuples se sont ici montrés personnellement, qu'ils ont marché d'eux-mêmes sans mot d'ordre et qu'ils ont ouvert la voie à leurs diplomates. Il y a eu, suivant une expression assez juste, une sorte de plébiscite ou de *referendum* des nations.

Nous avons déjà marqué et nous pouvons signaler encore ce fait curieux et caractéristique de la Russie; c'est qu'il y a dans le plus autocratique des empires, sous le régime de la censure et avec des autorités qui s'affirment par des moyens si terribles, une opinion publique active et vivante, qui sait se faire jour et s'exprimer librement et familièrement à l'aide de mœurs et de façons qui lui sont propres. Ce n'est pas si nouveau qu'on pourrait le croire, les historiens se sont plu à nous rapporter avec quels éclats de sympathie, quelle joie, quels embrassements étaient reçus à Saint-Pétersbourg, à la fin du XVIIIe siècle, les premières nouvelles de notre affranchissement. Michelet nous a dit cela en termes émus et ce ne sont pas des fables. Nous avons peine à comprendre qu'il y ait une opinion publique, dans un état social et politique si différent du nôtre; il nous faut bien pourtant le croire, lorsque cette opinion se révèle par des signes aussi irrécusables.

Le Tsar n'était pas monté, il y a deux ans, sur le vaisseau de l'amiral Gervais, par un caprice de son imagination personnelle; il y allait, parce que sa nation y allait elle-même, en esprit et en volonté, d'un bel élan tout spontané. Le souverain qui personnifie l'autorité dans tout ce qu'elle a de plus complet et de plus formidable sait se pénétrer de l'opinion de sa patrie; il la comprend, il l'écoute, ou plutôt c'est son opinion à lui-même, ce sont ses sentiments à lui-même et l'on peut dire qu'il ne fait qu'un avec sa nation. Comment pourrait-on expliquer d'une autre manière l'équilibre d'un corps politique et social aussi prodigieux par sa puissance et par son étendue?

Que cette opinion résulte de l'évidence éclatante des intérêts vitaux d'un grand pays, cela aussi ne peut faire doute; ces intérêts de conservation et d'avenir sont instinctivement ressentis par les membres les plus obscurs du peuple; la notion en circule dans les plus humbles écoles du village, comme dans les couches les plus élevées de l'enseignement supérieur et, sans doute, s'il n'en était pas ainsi, il n'y aurait pas de nation. La France et la Russie sont assez éloignées l'une de l'autre pour ne pas se froisser mutuellement, et elles s'aiment par leurs contrastes et par leurs oppositions morales autant que par leurs ressemblances. C'est tout à fait humain; nos psychologues expliqueraient cette énigme comme nos politiques.

On souhaiterait, certes, entre le roi d'Italie et son peuple, une communauté de vues et de sentiments égale à celle que nous voyons entre l'autocrate de toutes les Russies et son peuple de sujets. Nos voisins de l'autre côté des Alpes sont pourtant fiers, et non sans raison, de leur liberté de la presse et de toutes les formes du gouvernement représentatif qu'ils possèdent à un degré éminent. Cela n'empêche pas que le divorce ne s'accuse de plus en plus entre le souverain et la partie la plus éclairée de l'opinion publique. Si le roi Humbert était aussi parlementaire, aussi constitutionnel, oserais-je dire, que le Tsar de ce grand empire sans constitution véritable, le cauchemar de l'Europe serait bien allégé. Mais il paraît que les journaux et les parlements ne sont pas toujours la preuve que l'opinion publique inspire et dirige les conseils du gouvernement.

« Les vives sympathies qui unissent nos deux pays contribueront, je l'espère, a dit le Tsar, à l'affermissement de la paix générale... » On l'espère avec lui. Cette espérance est le sentiment dominant des cœurs et la maîtresse de l'opinion publique. Mais entre l'espérance et la certitude, entre l'espérance et la conviction solide et raisonnée, il y a une nuance qui n'échappe à personne. C'est même cette part d'incertitude et de doute qui a été comme l'aiguillon, comme le tison ardent de l'enthousiasme. Les peuples embrassent la paix avec d'autant plus d'amour, qu'ils la savent plus vacillante et prête à se dérober à leurs embrassements. L'Europe n'a jamais plus aimé la paix; elle n'en a jamais goûté et savouré les charmes avec plus de passion, parce qu'elle se croit toujours sur le point de les perdre, comme on adore la vie qui va s'éteindre. Il semble à chaque instant que ces villes illuminées de feux d'artifice et de flammes de Bengale vont s'embraser sans transition de l'incendie des vraies bombes. Les joyeuses pluies de feu qui tombent sur la colline du Trocadéro, par une nuit sereine, au milieu des applaudissements de cent mille hommes, prennent des reflets redoutables, évoquent des souvenirs sinistres. Et pourtant, puisque l'homme veut la paix, sa volonté n'est-elle pas assez puissante pour faire ce qu'elle veut?

HECTOR DEPASSE.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 30529. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 20 TOME LII 11 NOVEMBRE 1893

QUE FERA LA NOUVELLE CHAMBRE?

« Nos députés sont en vacances, c'est bien heureux ! » Voilà ce que j'ai entendu dire pendant les fêtes franco-russes, non pas une fois, mais dix fois, vingt fois. Et vous l'avez entendu comme moi. Tout le monde sentait que les vacances parlementaires étaient pour quelque chose dans le calme des esprits, dans le silence des partis. Pas une fausse note dans cet admirable concert de la population parisienne : si le Parlement avait été en session, il eût suffi d'une interpellation, d'une crise ministérielle, — et c'était la fausse note que chacun à tout prix voulait éviter.

Belleville a été sage, et sage aussi Montmartre. Un grand souffle patriotique a balayé les rancunes et les haines. Pendant huit jours, il n'y a plus eu ni monarchistes, ni radicaux, ni libéraux, ni conservateurs, ni socialistes : il n'y a plus eu que des Français. Il s'agit de savoir si les députés qui iront s'asseoir le 14 novembre au Palais-Bourbon voudront recommencer les querelles oiseuses autant qu'odieuses où nous piétinons depuis vingt ans, ou si, s'élevant au-dessus de la politique de parti, ils sauront imiter l'exemple de Montmartre et de Belleville.

Les nouveaux élus ont quatre ans devant eux : seront-ils capables de remplir ces quatre années de manière utile? Il dépend d'eux qu'on ne puisse plus dire que le pays n'est tranquille que lorsque la Chambre est en vacances.

L'heure est décisive pour la République parlementaire. Républicain, oui, sans doute, le pays l'est sans arrière-pensée, et aux élections dernières il s'est nettement prononcé sur la forme du gouvernement ; mais parlementaire, c'est une autre question. On rencontre tous les jours des gens écœurés de l'instabilité ministérielle, de la confusion des pouvoirs, et des discours inutiles, et des interpellations tapageuses, qui se demandent si décidément parlementarisme et démocratie ne seraient pas inconciliables.

A ceux qui pensent ainsi, et qui ne sont ni des moins éclairés ni des moins patriotes, il n'y a qu'une réponse à faire : c'est de rentrer dans la vérité et la sincérité du régime parlementaire. Car enfin cette agitation vaine, cette politique stérile, dont on rend le régime parlementaire responsable, qu'est-ce donc si ce n'est la négation même du régime parlementaire? Il faut bien le dire, depuis 1875, la Chambre des députés n'a cessé d'empiéter sur les attributions du Sénat et du Pouvoir exécutif; on s'est écarté de plus en plus de la conception constitutionnelle d'une Chambre qui contrôle, pour de plus en plus se rapprocher de la conception jacobine d'une Chambre qui gouverne. Qu'en est-il résulté? Que le désordre s'est mis dans le travail législatif, que les pouvoirs ont été confondus, la Constitution faussée, l'équilibre rompu ; si bien que, vivant en apparence sous le régime parlementaire, en réalité nous n'avons du régime parlementaire que l'étiquette.

Dira-t-on que j'exagère? Alors, je demande quelle est, dans le régime parlementaire, la fonction essentielle des deux Chambres, — je ne dis pas d'une seule Chambre, — et si l'on m'accorde que ce soit le vote du budget, je me permets de douter que cette fonction jusqu'ici ait été remplie comme il convient. Qu'avons-nous vu depuis des années? Le budget voté par la Chambre à la fin de la session, renvoyé

au Sénat quelques jours à peine avant la clôture. C'est avec ces traditions déplorables que les nouveaux députés devront avant tout rompre, s'ils veulent ramener l'opinion au régime parlementaire. Le temps qu'ils donneront en plus au budget, en moins à la politique, sera du temps doublement gagné.

Il me semble que nous avons le droit de demander, nous électeurs, nous contribuables, qu'avant de prendre trois milliards dans votre bourse, dans la mienne, dans la bourse du riche et du pauvre, on discute sérieusement chacun des chiffres dont le total forme ces trois milliards. C'est là un premier point, et ce n'est pas le seul. Il est encore à souhaiter qu'on en finisse une bonne fois avec cet abus de l'initiative parlementaire qui fait qu'à chaque législature plusieurs centaines de projets de loi, discutés dans les commissions, rapportés, imprimés, sont enfouis à jamais dans les cartons du Palais-Bourbon. Ce qu'une Chambre a fait est à refaire par la Chambre suivante : c'est la politique de Pénélope. Si les nouveaux députés veulent faire œuvre utile, il faut que parmi les questions d'aujourd'hui et de demain — loi sur les associations, retraites pour la vieillesse, réforme de l'impôt foncier, réduction des frais de justice, décentralisation administrative, que sais-je encore? — ils choisissent les plus urgentes, et que celles-là, coûte que coûte, ils ne les abandonnent pas sans les avoir résolues.

Ne vous y trompez pas, des réformes radicales seront proposées : j'entends de ces réformes absolues qui remettraient tout en question du jour au lendemain. Que faire? Va-t-on, appliquant aux questions sociales une méthode qui n'a que trop servi en politique, va-t-on essayer de donner satisfaction aux radicaux en leur accordant tantôt une moitié de réforme, tantôt un quart de réforme? Ce serait, de tous les partis à prendre, le pire assurément, car il ne contenterait ni radicaux ni modérés. Ce n'est pas en faisant des concessions au radicalisme qu'on arrivera à former une majorité stable : c'est en abordant hardiment les difficultés et en opposant des solutions franchement libérales aux solutions radicales ou pseudo-radicales. Exemple : les caisses de retraites. Il y a deux ans, le gouvernement a déposé un projet de loi qui imposait une contribution aux ouvriers, aux patrons, à l'État : solution détestable entre toutes, car elle grevait le budget d'une charge qui échappe au calcul. Sans doute l'État, qui subventionne le corps de ballet, peut bien subventionner une caisse de retraites; mais fixez le chiffre de cette subvention, et cela fait, laissez chacun maître d'assurer sa vieillesse : voilà la solution libérale.

La Chambre qui se réunira mardi prochain, en majorité républicaine, en majorité aussi modérée, aura à se défendre à la fois et de ceux qui veulent tout bouleverser et de ceux qui estiment qu'il n'y a rien à faire. Je lisais ces jours-ci, dans une remarquable étude publiée par un homme d'État belge, M. Goblet d'Alviella, la phrase suivante : « Les libéraux modérés se font illusion s'ils s'imaginent que la masse de notre parti se contentera d'une plate-forme négative ou même restreinte à quelques articles d'un programme élaboré il y a un demi-siècle. » Voilà des paroles que les libéraux de France, non moins que les libéraux de Belgique, feraient bien de méditer. Le libéralisme, c'est à quoi il faut toujours en revenir, dans les questions sociales comme dans les questions politiques; mais le libéralisme de 1893 n'est pas et ne peut pas être le libéralisme de 1830. Si les ténors du parti modéré se contentent de chanter l'air classique de la liberté, ils risquent de le chanter devant une salle vide. Il y a plusieurs façons d'être libéral, et entre autres une façon toute négative : c'est quelque chose sans doute ; ce n'est pas assez dans une société démocratique comme celle où nous vivons.

Et, si je ne me trompe, c'est là précisément le problème non seulement pour la Chambre nouvelle, mais pour le régime parlementaire lui-même : se garder à la fois des solutions radicales et des solutions négatives. La démocratie, nous le voyons chaque jour plus clairement, se méfie de la liberté; son instinct niveleur la pousserait plutôt vers le socialisme autoritaire. Le parti libéral n'a quelque chance de la ramener qu'en montrant que, s'il est décidé à repousser les réformes chimériques, il n'est pas moins décidé à étudier et réaliser toute réforme compatible avec nos idées et nos mœurs. On peut faire beaucoup par la liberté seule, à condition qu'on la considère non comme un but, mais comme un moyen. Il faut l'accepter franchement, avec ses grandeurs et avec ses risques; il faut se dire que, dans un État populaire, la liberté ne va pas sans quelques chocs et sans quelques heurts. Si la Chambre de demain se place à ce point de vue; si, au lieu de nier, comme le font quelques-uns, les questions de l'heure présente, elle s'efforce de les résoudre par la liberté et par l'association; si elle se montre plus que ses devancières économe des deniers publics; si, dès le premier jour, elle met de l'ordre dans ses travaux; si, enfin, pendant les quatre ans de sa durée, elle s'interdit les agitations et les scandales qui ont compromis chez nous le régime parlementaire, elle aura bien mérité de la France et de la République.

PAUL LAFFITTE.

LES FASTES DE LA FLOTTE RUSSE (1)

III. — Sinope; la défense de Sévastopol; la guerre de 1877-1878; relèvement de la marine sous Alexandre III.

VIII. — Sinope.

A la bataille de Navarin, le pont de l'*Azof* avait été la grande école des marins de la mer Noire. Sur l'*Azof*, en cette journée mémorable, servaient Nakhimof et Istomine : celui-ci était alors âgé de 16 ans et simple garde-marine; celui-là, plus vieux que lui de sept ans, était lieutenant; tous deux obéissaient à Lazaref, alors capitaine de second rang (2).

Nakhimof conserva cette avance sur Istomine. Né en 1803, sorti de l'école des Cadets de marine, il avait été placé à bord du brick le *Felix*, et, en 1818, à 15 ans, nommé *michman*. Du *Felix* il passa sur le *Kreiser* et y fit, avec Lazaref, un tour du monde qui dura trois ans. Il reparaît avec celui-ci sur l'*Azof* à Navarin, où il conquit son grade de capitaine-lieutenant, le Saint-Georges de 4e classe, l'ordre du Bain, la croix de la Légion d'honneur, etc. Il prit ensuite le commandement de la corvette *Navarin*, et, en 1832, celui de la frégate *Pallas*. En 1834, Lazaref le fait venir sur sa flotte de la mer Noire, à titre de commandant du 41e équipage, et avec le grade de capitaine de 2e rang. En 1836, on lui confie un vaisseau nouvellement construit, le *Silistrie*, où il devient l'année suivante capitaine de 1er rang. Toujours occupé à des voyages d'études ou de mission dans la mer Noire, prenant une part glorieuse à la prise de Touapsé et Psézouané, sur le rivage du Caucase (1840); il devient contre-amiral en 1845, préposé à la 1re brigade de la 4e division de la flotte.

Il avait toujours été un marin exemplaire : qu'il commandât une corvette, une frégate, un vaisseau de ligne, le navire qui portait son pavillon était toujours un modèle de tenue pour tous ceux de la flotte. Il avait un tel goût pour les choses de la mer que, dans ses heures libres de service, on le voyait sur le port de Sévastopol, sa lunette à la main, examinant tout, remarquant jusqu'à une chaloupe qui traversait la rade. S'il exigeait de ses matelots et officiers du 41e équipage ou de la 1re brigade la discipline la plus rigoureuse, il était pour eux excellent; il continuait à les suivre de la pensée et à les protéger quand ils l'avaient quitté pour d'autres destinations. Sa popularité dans tout Sévastopol était telle que les marins ne l'appelaient jamais Amiral ou Excellence, mais le désignaient familièrement et respectueusement par son prénom et celui de son père : Paul Stépanovitch.

En 1852, il passe vice-amiral, chargé de la 5e division de la flotte. Pour la guerre du Caucase, il accomplit ce tour de force de transporter, en sept jours, de Sévastopol à Anapa, une petite armée de 16000 hommes, avec sa cavalerie et ses batteries.

Survient la déclaration de guerre de la Turquie (29 septembre 1853). Cet acte diplomatique eut pour résultat de faire franchir les Détroits aux flottes française et anglaise, qui jetèrent l'ancre devant Béicos, sur le Bosphore. Encouragée par leur présence, la flotte turque pénétra dans la mer Noire, portant des approvisionnements et des renforts au corps ottoman de Batoum, qui menaçait Soukoum-Kalé, et aussi des armes pour les tribus insurgées du Caucase. Elle était commandée par le vice-amiral Osman-Pacha et comprenait 7 frégates, 3 corvettes, 2 bâtiments à vapeur (1). L'amirauté de Sévastopol ne pouvait tolérer qu'on vînt la braver de si près, sous ses yeux, à portée de sa main. Osman-Pacha, au lieu de faire une prompte retraite sur le Bosphore après l'accomplissement de sa mission, s'attarda dans la rade ouverte de Sinope, se jugeant assez protégé par les batteries de la côte.

Le 30 septembre 1853, il vit tout à coup apparaître devant lui la flotte de Nakhimof, composée de 6 vaisseaux (de 84 à 125 canons), 2 frégates, 3 bateaux à vapeur. De part et d'autre, c'était le même nombre de navires : 11 contre 11; mais la supériorité de bord et d'artillerie était, du côté des Russes, écrasante. Il est vrai qu'elle était un peu compensée par l'action des batteries de terre ottomanes.

Depuis longtemps, Nakhimof épiait ardemment, de son mouillage en vue de Soukoum-Kalé, une telle occasion. Le 13 novembre, il avait enfin reçu et transmis à ses vaisseaux la bonne nouvelle : « La guerre est déclarée. Célébrez l'office divin. Félicitations aux commandants. » Dans la soirée du lendemain, il lança un ordre du jour :

L'ennemi ne peut attaquer Soukoum-Kalé qu'en se dérobant à notre surveillance ou bien en nous livrant bataille. Dans le premier cas, je compte sur la vigilance

(1) Voir la Revue des 21 et 28 octobre 1893.

(2) Pour l'intelligence de ce qui suit, nous donnons ici le tableau comparé des grades dans les flottes française et russe :

France.	Russie.
»	Général-amiral.
Amiral	Amiral.
Vice-amiral	Vice-amiral.
Contre-amiral	Contre-amiral.
Capitaine de vaisseau	Capitaine de 1er rang.
Capitaine de frégate	Capitaine de 2e rang.
Lieutenant de vaisseau de 1re classe	Capitaine-lieutenant.
Lieutenant de vaisseau de 2e classe	Lieutenant.
Enseigne de vaisseau	Michman.
Aspirant de 1re classe	Garde-marine.
Aspirant de 2e classe	Garde-marine.
Élève de l'École navale	Élève de marine.

(1) Cependant Nakhimof, dans le dispositif du combat du 28 novembre, donnait à la flotte turque 7 frégates, 2 corvettes, 1 sloop, 2 vapeurs, 2 transports.

des commandants et officiers. Dans le second cas, avec l'aide de Dieu, plein de confiance dans les commandants et les officiers, j'espère recevoir avec honneur la bataille. Sans entrer dans des instructions détaillées, je me borne à rappeler que, dans les affaires de mer, se tenir à courte distance de l'ennemi et se porter secours mutuellement c'est la meilleure tactique. J'informe les commandants que, dans le cas d'une rencontre avec l'ennemi, qui nous est supérieur en forces, je suis décidé à l'attaquer, pleinement convaincu que CHACUN DE NOUS FERA SON DEVOIR.

Le 28 novembre, s'étant rendu compte des dispositions de la flotte ennemie, il fixa le plan de bataille. Ses instructions se terminaient par ces mots :

Les prescriptions détaillées, vu les incidents qui peuvent modifier la situation, ne sont bonnes qu'à troubler un commandant qui connaît bien son affaire ; par conséquent, je laisse à chacun la liberté complète d'agir suivant les circonstances. Ce qu'il faut avant tout, c'est FAIRE SON DEVOIR. L'empereur et la Russie s'attendent, de la flotte de la mer Noire, à de glorieux exploits : il dépend d'elle de justifier cette attente (1).

Donc, le 30 novembre, la flotte russe s'avança sur la flotte ottomane. Vers 1 heure et demie de l'après-midi, retentit le premier coup de canon : il partait du vaisseau amiral turc. Ce fut un signal pour les autres navires musulmans. Par eux le combat fut ainsi engagé. A 5 heures, l'escadre du sultan était anéantie, tous les navires détruits, sauf la frégate *Fazli-Allah* et la corvette *Feisi-Meaboud*, capturées par les Russes avec le vice-amiral et deux commandants osmanlis, sauf le vapeur *Taïf*, qui, un peu avant la bataille, avait été chargé d'une mission par Osman-Pacha.

Pendant l'action, la frégate turque *Nizamié*, abordée par le *Paris*, capitaine Istomine, ses mâts rasés par les projectiles, avait été jetée à la côte, où elle brûla.

Le *Paris*, poursuivant sa marche, se mit à canonner les batteries de terre. Nakhimof, à la vue de ce hardi mouvement, voulut témoigner par signaux à Istomine son approbation : il ne le put, les appareils de signaux ayant été brisés par les boulets turcs sur le vaisseau qu'il montait, l'*Impératrice-Marie*.

Parmi les vaisseaux capturés, le *Fazli-Allah* n'était autre qu'une ancienne frégate russe, le *Raphaël*, qu'une fâcheuse aventure avait autrefois livrée aux Turcs. Nicolas, dès 1829, avait écrit à l'amiral Greig : « J'espère que, avec l'aide de Dieu, notre vaillante flotte, brûlant du désir de laver la honte de la frégate le *Raphaël*, ne la laissera pas aux mains de l'ennemi. Dès qu'elle sera en votre pouvoir, comme j'estime que cette frégate est indigne de porter à l'avenir le pavillon russe et de servir avec les autres navires de notre flotte, je vous enjoins de la livrer aussitôt aux flammes. »

C'est par de tels moyens qu'on entretient les âmes à un certain diapason d'abnégation et d'héroïsme.

L'affaire du 30 novembre souleva en Occident une explosion de colère : elle fut qualifiée, dans nos journaux, de « massacre de Sinope ». Le plus récent historien de la guerre de Crimée, Camille Rousset, fait justice de ces exagérations de polémique. Il constate que les Russes étaient dans leur droit de livrer bataille, puisque la guerre avec la Turquie était déclarée, puisqu'il s'agissait pour eux d'empêcher qu'une flotte ennemie ne ravitaillât ses armées, n'attaquât leurs places et n'insurgeât leurs sujets du Caucase. Il ajoute seulement que, dans l'état des esprits en Occident, l'usage qu'on fit de ce droit, si légitime d'ailleurs, était « impolitique et excessif ». Il eut pour premier résultat de hâter la rupture entre la Russie et les puissances occidentales. De ceci on pourrait faire un reproche à Nicolas Ier, non à l'amiral Nakhimof, qui exécuta simplement les ordres reçus. En ce qui concerne Nakhimof, et au point de vue purement militaire, l'affaire fut menée avec habileté et audace.

Les Russes ont donc pu, dans leurs fastes maritimes, inscrire Sinope au même titre que Tchesmé et Navarin, comme complétant une trinité de victoires sur l'ennemi de leur foi et l'oppresseur de leurs coreligionnaires. Nakhimof fut hautement approuvé par Kornilof, alors major général de la flotte de la mer Noire, et par le prince Menchikof, généralissime des forces russes. Il le fut par l'empereur Nicolas, qui au télégramme de Menchikof répondit :

La victoire de Sinope est une nouvelle preuve que notre flotte de la mer Noire est à la hauteur de son rôle. C'est avec une joie sincère, profonde, que je vous charge de dire à nos braves marins que je les remercie pour ces exploits, dont sont rehaussés la gloire de la Russie et l'honneur de la flotte. Je vois avec bonheur que Tchesmé n'est point oublié de nos marins et que les petits-neveux sont dignes de leurs ancêtres.

Au reste, la victoire de Sinope, suivant l'expression du capitaine Aslanbégof, fut « le chant du cygne » de la flotte de la mer Noire.

IX. — La défense de Sévastopol : Kornilof, Istomine, Nakhimof.

Le 20 septembre 1854, le vice-amiral Kornilof, qui, toute la journée, avait frémi dans Sévastopol, au bruit du canon de l'Alma, fut mandé en toute hâte par le prince Menchikof sur les bords de la Katcha, au nord de la ville. C'est là qu'il trouva un général d'armée vaincu, mais non découragé. Menchikof con-

1. Aslanbégof, capitaine de 1er rang, *Étude sur l'amiral Nakhimof*, dans l'*Archive russe* de 1868.

servait la haute main sur toutes les forces du Sud : il avait la responsabilité du salut de leur grande place d'armes. Il enjoignit au vice-amiral de couler sa flotte à l'entrée de la rade de Sévastopol. « Cette résolution du généralissime fut, dit Camille Rousset, un coup de génie. » Il dérangea le plan des généraux alliés, qui se proposaient de forcer l'entrée du port, isolant ainsi la partie sud de la partie nord de Sévastopol, et d'en prendre ainsi à revers toutes les défenses.

Cependant on conçoit les sentiments qu'éprouva Kornilof en recevant un tel ordre. Quoi! on lui demandait de faire périr cette flotte qui était la création du grand Lazaref, toujours victorieuse dans toutes les guerres d'Orient; de sacrifier 14 vaisseaux de ligne, qui tous portaient des noms historiques, 7 frégates, 11 bâtiments à vapeur, et toute cette flottille dont les mâts et les pavillons donnaient le frémissement de la vie à la grande rade !

Pour sa flotte de la mer Noire, il préférait un suicide héroïque à cette noyade. Il eût voulu qu'elle sortît tout entière, attaquât l'Armada ennemie, alors mouillée à la hauteur du cap Loukoul, y fît une trouée ou succombât sous le nombre. Il suppliait qu'on permît à chacun de ces « hommes-de-guerre », comme disent les Anglais (*men of war*), à chacun de ces héros bâtis de fer et de bois, de prendre corps à corps autant des navires principaux de l'ennemi, de s'accrocher à leurs flancs et de sauter avec eux. A toutes ces propositions Menchikof opposa un refus péremptoire.

Alors Kornilof osa prendre sur lui de retarder de quarante-huit heures la catastrophe.

Le 21 septembre, de grand matin, il réunit en conseil les amiraux et les commandants de vaisseaux et leur fit part de son plan. Bien peu y acquiescèrent. La plupart insistèrent sur l'inégalité d'un tel combat : Que pourraient tenter 14 vaisseaux et 7 frégates contre cette flotte alliée qui comptait 25 vaisseaux de ligne, 55 frégates, corvettes ou avisos, 322 autres navires; contre cette flotte qui offrait dans ses rangs les types les plus récents de construction, qui avait des navires à vapeur et des navires cuirassés, et qui, débarrassée des troupes qu'elle venait de mettre à terre, était tout entière prête pour le combat? Sauver l'honneur en sacrifiant des vaisseaux, c'était bien; mais en sacrifier les admirables équipages, quelle perte irréparable pour la défense de Sévastopol! Et, au contraire, quel renfort lui apporterait cette élite d'excellents canonniers, avec leurs pièces de gros calibre!

Mis en minorité dans le conseil, Kornilof essaya encore de fléchir Menchikof. Le prince se montra inexorable. Il ne restait plus, semble-t-il, qu'à obéir. Du moins Kornilof ne choisit, pour le sacrifice, que cinq vaisseaux et deux frégates. Il les disposa en une seule ligne en travers du chenal, entre le fort Alexandre et le fort Constantin : on eût pu les croire embossés pour le combat. Toute la journée du 22, Kornilof les laissa dans cette position, attendant, espérant un contre-ordre. Ce ne fut qu'à six heures du soir que, sur une dernière injonction du généralissime, il se résigna.

Alors, pour réparer la perte d'heures si précieuses, on précipita l'œuvre de destruction, ne prenant même pas le temps de retirer tous les canons et tout l'avoir des matelots. On abattit les agrès, on ouvrit les bordages à coups de hache. Ce fut, dans les ombres de la nuit, un égorgement de la flotte héroïque. Au matin du 23, deux de ces « hommes-de-guerre » se débattaient encore contre la mort, dans des convulsions d'agonisants. L'un d'eux, la frégate la *Flore*, disparut enfin, comme un noyé qui, épuisé de forces, s'abandonne. L'autre, les *Douze-Apôtres*, un vaisseau de 132 canons, le plus puissamment armé de la flotte, eut la vie plus dure. Il luttait, comme un être vivant, contre l'envahissement des vagues. Les 20 000 marins de Sévastopol assistaient, le cœur brisé, à cette colossale agonie; ils croyaient voir l'expression d'un désespoir presque humain dans le muet regard de ces sabords à demi submergés, dans l'effort convulsif dont le mourant élevait tantôt sa poupe et tantôt sa proue au-dessus des flots. On fut obligé de l'*achever* : sur un ordre de l'amirauté, une frégate à vapeur s'approcha de lui et tira à bout portant ses bordées. Ce fut le coup de grâce : à son tour, le dernier de tous, il disparut.

Plus tard les marins racontèrent qu'il survivait encore à ses dernières blessures et continuait à surnager, jusqu'au moment où quelqu'un se souvint qu'on avait laissé dans une de ses cabines une sainte image vénérée de tout l'équipage. On se hâta d'aller prendre l'icône, et alors seulement le titan consentit à mourir.

Ces coups de canon tirés sur les *Douze-Apôtres* furent entendus de l'armée anglo-française, en marche sur Sévastopol, et l'intriguèrent fort. Quand on sut la vérité, Saint-Arnaud écrivit : « C'est un commencement de Moscou! »

« Un commencement de Moscou », pour l'esprit d'abnégation et la résolution de tout sacrifier; mais les Russes n'allaient pas abandonner Sévastopol ainsi qu'en 1812 on avait abandonné Moscou.

Comme Menchikof entendait garder son armée pour les opérations en rase campagne, les équipages de la flotte formèrent tout d'abord la principale garnison de la place, qui ne comprenait jusqu'alors que quatre bataillons d'infanterie et quelques compagnies d'ouvriers et d'artilleurs. Des bâtiments sacrifiés ou laissés à l'ancre dans l'intérieur de la baie, la défense put emprunter 20 000 marins, 3 000 canons, sept mois de vivres.

Les marins furent répartis sur les bastions, au nord comme au sud de la baie; leurs bras aidèrent à élever les vastes ouvrages en terre dont le génie de Totleben improvisa une cuirasse à cette ville jusqu'alors presque ouverte; ils s'installèrent aux batteries avec les gros canons qu'ils avaient tant de fois promenés en vainqueurs sur le Pont-Euxin. Bientôt dans ces batteries ou ces bastions ils se retrouvèrent chez eux; ils étaient là comme à leur ancien bord, sur des navires non plus de bois et de fer, mais de terre et de maçonnerie, immobiles, éternellement à l'ancre, mais exposés, comme ceux qu'ils avaient perdus, aux tempêtes de feu.

Après tout, Sévastopol était à eux : ils en avaient toujours été la force principale; la population civile elle-même n'était guère formée que de ceux d'entre eux qui avaient pris leur retraite. Beaucoup de ces anciens matelots, rappelés au service actif, ou qui s'étaient offerts en qualité de volontaires, avaient là leurs maisons, leurs femmes et leurs enfants. Souvent la femme du marin, aux jours de bombardement, impassible sous les projectiles, venait apporter aux batteries le dîner de son homme. Plus d'une alla prendre place sur les lits d'ambulances, parmi les soldats et les canonniers mutilés. Cette guerre, dont le but avoué était de leur arracher leur ville, les marins finirent par la considérer comme une querelle à eux personnelle avec les alliés, comme un mauvais procédé à leur égard de la reine Victoria. Non, ils ne laisseraient pas prendre Sévastopol, dussent-ils, tous jusqu'au dernier, « y laisser leurs os ». Tout au plus si les soldats de l'armée de terre, dont on les renforça bientôt, ne leur faisaient pas l'effet d'intrus, d'indiscrets, qui se mêlaient d'une affaire qui ne les regardait pas.

Quant à leurs chefs, — ainsi que chez nous, dans la guerre de 1870-1871, nos amiraux français, les Pothuau, les La Roncière, les Saisset, — ils devinrent dans la ville assiégée l'âme de la défense. Ils étaient trois : l'amiral Nakhimof, le vice-amiral Kornilof, le contre-amiral Istomine. Autour d'eux, leurs commandants de vaisseau, de frégate, de corvette. Comme on ne savait pas encore si les alliés attaqueraient la ville par le nord ou par le sud, le généralissime avait décidé que Kornilof, avec Istomine comme chef d'état-major, garderait les fronts du nord, et Nakhimof les fronts du sud. Quand il fut avéré que les alliés n'attaqueraient que par le sud, Istomine fut chargé du front que dominait la tour Malakof, Nakhimof des fronts qui s'étendaient de la baie de la Karabelnaïa à la mer : tous deux étaient subordonnés à Kornilof, quoique Nakhimof eût un grade supérieur.

Au début du siège, Kornilof invita le clergé à parcourir en procession ses lignes de défense et à bénir les habitants de la ville et ses défenseurs; il les suivait à cheval, haranguant les matelots et les soldats : « Enfants, leur disait-il, nous devons nous battre contre l'ennemi jusqu'à la dernière extrémité; chacun de nous doit mourir sur place. Quiconque osera parler de retraite, tuez-le; si je vous ordonne la retraite, tuez-moi! »

La première grosse épreuve fut le bombardement général du 17 octobre, par les batteries de terre et par toute la flotte des alliés. Du côté de ceux-ci on lança, ce jour-là 38700 projectiles; du côté des Russes, 30000. Les premiers eurent 6 à 700 hommes hors de combat; les seconds, 12 ou 1300. Camille Rousset, dressant le bilan de cette journée, arrive à cette conclusion qu'elle fut plutôt à l'avantage des assiégés. Mais ce qui la marqua pour eux d'un souvenir ineffaçable, ce fut la mort de Kornilof.

Il n'avait cessé, pendant la journée, de se porter sur tous les points de la ligne de défense. Comme le lieutenant Gendre (1) lui faisait observer qu'il avait déjà tout vu et l'engageait à rentrer : « Que diraient de moi les soldats si, dans un jour comme celui-ci, ils ne me voyaient pas? » Et à un autre : « C'est un devoir de conscience pour moi que de voir au champ d'honneur et à l'œuvre nos héros. » Au bastion Central, qui avait eu à supporter l'effort des batteries françaises, il avait serré dans ses bras Nakhimof blessé. De là il courut au Grand-Redan, très endommagé par les Anglais, puis à la tour Malakof, à peu près rasée par leurs obus (2). Du sommet de ce mamelon, à cheval, se profilant hardiment sur le ciel, il considérait les batteries anglaises, quand un de leurs boulets lui fracassa une jambe. Il regarda fixement ceux qui s'empressaient pour le relever, et leur dit : « Je m'en remets à vous pour la défense de Sévastopol. Pas de reddition! » Sa blessure fut jugée mortelle, mais il mit deux heures à mourir : « Dites à tous, répétait-il, qu'il est doux de mourir quand la conscience est pure. » A la fin il dit encore : « Mon Dieu, bénissez l'empereur et la Russie; sauvez Sévastopol et la flotte »! Puis, comme on vint lui dire que les batteries anglaises avaient été réduites au silence, il fit un effort pour se soulever, cria deux fois *Hourra!* et expira.

Pour honorer sa mémoire, Nicolas Ier ordonna que

(1) Gendre, *Sevastopol et Kornilof*. — M. I. Bogdanovitch, *Sevastopol en octobre 1854*, dans la *Rousskaïa Starina* de 1875, t. XIII de la collection.

(2) Rappelons que les positions anglaises, à la fin du siège, étaient au centre de la ligne des assiégeants, en face du Grand-Redan; ils séparaient en deux les positions françaises, dont les unes, à notre gauche, étaient en face du bastion Central et du bastion du Mat; les autres, à notre droite, en face de Malakof; mais en octobre 1854, Malakof et toute la section attenante des défenses russes étaient encore compris dans l'attaque anglaise.

le bastion Malakof prit désormais le nom de Kornilof, et c'est ainsi qu'il est toujours désigné par les historiens russes de cette guerre.

Istomine resta chargé des fronts du sud-est et Nakhimof des fronts du sud-ouest, l'un en face des Anglais, l'autre en face des Français.

Istomine, nuit et jour aux brèches, passa six mois sans presque se dévêtir. Plusieurs fois il fut blessé ou contusionné. Il avait autant d'activité que de bravoure. Ce qui pourtant le caractérise, c'est que, tout en luttant pour le succès, il ne croyait pas au succès final : ce stoïcien était un fataliste. Nous avons sa correspondance avec son frère Constantin Istomine, qui servait alors sur la flotte de la Baltique (1), et avec son oncle P. Khripkof; or des expressions comme celles-ci reviennent fréquemment sous sa plume : « A quoi bon murmurer, quand les choses sont décidées là-haut?... Ce qui doit être sera. »

Istomine avait, lui aussi, l'amour de cette flotte de la mer Noire, de cette vaillante cité qui en avait été la place d'armes et en restait le dernier asile, de ces braves marins qu'il avait déjà vus à l'œuvre aux batailles de Navarin et de Sinope. Après la journée du 28 septembre 1854, il écrivait à son frère :

Je ne te décrirai ni le bombardement, ni l'assaut, ni la bataille : tout cela, tu l'apprendras par les relations officielles. Mais ce que je veux te dire, c'est que je ne puis assez admirer nos matelots, nos soldats, nos officiers. Un pareil dévouement, un tel héroïsme, qu'on les cherche donc, la lanterne à la main, chez les autres nations! Ce qu'il a pu tomber de projectiles sur nos marins qui faisaient le service des batteries, personne jusqu'à présent n'aurait pu s'en faire une idée. Il y a eu pour nous des coups bien malheureux, qui parfois emportaient la moitié des servants : eh bien! avant que l'ordre en fût donné, des volontaires étaient à leur poste pour remplacer les blessés et les morts. Le bombardement a duré de 6 heures du matin à 7 heures du soir : eh bien! pendant tout cela, pas un matelot ayant gardé ses membres n'a souffert qu'un des volontaires prît sa place; et cependant ceux-ci, sans relâche, avec des larmes dans les yeux, suppliaient qu'on leur donnât place auprès des canons. En un mot, pour te donner une idée de cette exaltation de bravoure chez nos hommes et nos officiers, il faudrait rédiger une *Iliade*, et je n'en ai ni le temps ni les moyens. Je vis dans la tranchée. Quand l'ennemi aura terminé ses préparatifs, il y aura de nouveau un bombardement général, et ensuite l'assaut. Comment se terminera celui-ci? C'est dans les mains du Très-Haut. Notre affaire à nous c'est de bien nous battre, et que Dieu nous assiste!... Comment te décrire l'enfer de bombes et d'obus que l'ennemi a déversé sur nous, des hauteurs qui commandent les nôtres, ce qui leur permettait de tirer à coup sûr, tandis que nous distinguions à peine ses embrasures! Après un quart d'heure passé sous cet orage de fer, nous avions déjà remplacé par de nouveaux les canons endommagés. Ah! notre brave jeunesse! Le cœur s'épanouissait et en même temps se serrait douloureusement, à voir leurs exploits, qu'ils payaient presque toujours bien cher. Dans mes batteries, pas un officier qui n'ait été blessé ou contusionné deux ou trois fois, et, pour peu que ce fût possible, tout de suite ils revenaient à leur poste. Les projectiles ennemis ne m'ont pas épargné : le 6 (18 octobre), j'ai été blessé à la main, contusionné à la poitrine; le 7, blessure à la tête; mais, grâce à Dieu, j'ai pu rester à mon poste. Ma main, j'ai été trois semaines sans pouvoir m'en servir pour écrire; à la poitrine je ressentais des élancements, et dans ma tête j'avais un bruit.

Dans cette lettre le ton ici est encore gai; il s'attriste en février 1855. Istomine juge sévèrement tout ce qu'a fait Menchikof; puis il ajoute :

Le résultat de tout ceci est entre les mains de Dieu; mais il n'est pas besoin d'être prophète pour prévoir le dénouement. Oui, oui, mon cher frère, le jour n'est pas éloigné où commencera l'affaire sérieuse. Que Dieu et le Tsar pardonnent à celui qui a été cause de tout ceci! Quant à moi, dans la position où je me trouve, et sur le point de comparaître au tribunal de Dieu, en une telle minute, je ne veux incriminer personne. Ce qui me console, quoi qu'il advienne, c'est que j'ai rempli mon devoir, et comme fidèle sujet du Tsar et comme fils de notre sainte Russie. J'ai cessé d'attendre aucun bien des enfants des hommes; je me suis remis entièrement en la volonté de Dieu; mais quelque effort que je fasse pour calmer mon cœur, me sentant à un pas de l'éternité, cependant la bile me monte jusque dans les ongles quand je pense à toutes les occasions manquées depuis le début jusqu'à ce jour.

C'est alors qu'on entendait dire à Istomine : « Celui qui suivra du plus près Kornilof, c'est moi. » Et il ajoutait en riant : « D'ailleurs, je me suis depuis longtemps inscrit au *débet;* je vis maintenant sur le compte des Anglais et des Français. » Mot héroïque, qui rappelle celui de nos volontaires de 1792 : « Allez dire à nos parents que nous nous considérons comme déjà morts! »

Les pressentiments d'Istomine ne l'avaient pas trompé. Peu de jours après, le 18 mars 1855, sur ce bastion Malakof, contre lequel des batteries françaises avaient pris la place des batteries anglaises, un boulet atteignit l'amiral en plein visage et lui emporta la tête. On ne put retrouver que quelques petits fragments de la croix de Saint-Georges qui pendait à son cou et quelques lambeaux du large ruban de l'ordre. Nakhimof recueillit ces débris pour les faire parvenir à Constantin Istomine. Il pleura sur ce vieux compagnon d'armes, sur cette « nouvelle victime tombée pour la rédemption de Sévastopol », comme il le dit dans son rapport au Tsar.

Des grands chefs de la défunte flotte de la mer Noire il ne restait plus debout que Nakhimof. Celui-là aussi

(1) *Archive russe* de 1877, fasc. I.

avait fait d'avance le sacrifice de sa vie. Dès mars 1855 il avait écrit à la veuve de Lazaref, pour lui exprimer le désir d'être enterré auprès de son chef, dans cette petite église de Saint-Vladimir, déjà plus qu'à moitié démolie par les projectiles des alliés. Quelque temps avant sa mort, un témoin a vu dans cette église, près de la tombe de Lazaref, à côté de celle où reposait déjà Kornilof, une fosse creusée et, sur le bord, une pierre tombale avec cette simple inscription : NAKHIMOF.

Maintenant Nakhimof avait à inspecter seul la ligne entière des défenses. Dès lors, de tous les bastions, tous les jours, on voyait un vieux, en uniforme de marine, avec de grosses épaulettes, une cravache à la main, chevauchant sur un cheval cosaque et accompagné d'un cosaque pour toute escorte. Comme certain de nos héros marins des sièges de 1870-1871, il montait mal ; son pantalon sans sous-pieds remontait jusqu'aux genoux, laissant voir ses caleçons et ses tirants de botte. Arrivé près d'un bastion, il mettait pied à terre et commençait sa tournée dans les batteries. A son apparition, un murmure courait parmi les servants : « Paul Stépanovitch ! » Les braves se sentaient plus braves, plus joyeux aussi. Le plus hardi des matelots-canonniers, tout en chargeant et refoulant, s'écriait : « Bonjour, Paul Stépanovitch : cela va-t-il bien aujourd'hui ? — Très bien comme tu vois », répondait l'amiral d'un ton joyeux, et il continuait sa visite. Parfois il interpellait les hommes : « Est-ce qu'on aurait oublié Sinope ? — Faites excuse, Paul Stépanovitch ! Si, on s'en souvient ! Et le Turc donc ! Il en est encore à se frotter les reins. »

Dans ses tournées, soit hasard, soit de parti pris, c'était aux endroits les plus dangereux, les plus découverts, ceux où les officiers mêmes avaient soin de se défiler en passant, que Nakhimof s'arrêtait le plus volontiers pour recevoir des rapports, donner des ordres, braquer sa lunette. Si on lui faisait respectueusement observer qu'il s'exposait : « Ne dites donc pas de bêtises, répondait-il d'un ton brusque ; croyez-vous qu'ils iront pointer le canon contre un homme isolé ? » Si quelque officier novice essayait de le faire passer à l'abri derrière les gabions : « Jeune homme, lui disait l'amiral, vous êtes excusable parce que vous ne savez pas encore qui vous conduisez. Je m'appelle Nakhimof, et je n'entends pas qu'on me cache dans un trou... Veuillez passer par le mur extérieur. » Venait-on lui annoncer que les Anglais avaient établi une nouvelle batterie, par laquelle on serait pris à revers : « Mauvaise affaire ! » disait-il tranquillement. Et en manière de consolation, il ajoutait : « Du reste, ne vous tourmentez pas : vous savez bien que tous nous laisserons ici nos os (1). »

Le jour de la Pâque russe de 1855 fut par exception très calme. Pas un coup de canon : il semblait que les assiégeants voulussent par courtoisie laisser à leurs adversaires un peu de repos pour vaquer à leurs dévotions. Après l'office, on voyait les matelots russes se balancer — c'est un divertissement national chez les Russes — dans des balançoires qu'ils avaient installées près des bastions. Nakhimof vint les voir, échanger le baiser de Pâques, à pleine bouche, avec les marins de service. Puis il leur dit : « Enfants, faites bien attention, il ne faut pas s'enivrer aujourd'hui : nous avons toujours l'ennemi sur le cou, et des renforts arrivent pour nous aider à le chasser ; chassons-le d'abord, et alors vous pourrez vous enivrer, et moi je m'enivrerai avec vous (1). »

Ce vieux loup de mer avait le cœur excellent, et même tendre. Le docteur Hübbenet raconte que souvent, parmi les blessés de son ambulance, il en vit qui avaient dans leur lit des « douceurs », telles que du tabac, des fruits, jusqu'à des fleurs. Et, à ses questions, invariable était la réponse : « C'est Nakhimof qui m'a envoyé cela. » Un autre, le docteur Zeimann, raconte que l'amiral payait de ses deniers des médicaments pour les blessés.

Mais pourquoi citer d'autres témoignages que ses propres paroles ? Avant même le siège de Sévastopol, il mettait en garde ses officiers contre le résultat d'une certaine éducation, par trop occidentale, par trop étrangère à la Russie, qui empêchait les chefs de comprendre le soldat et le matelot russes, de les apprécier à leur juste valeur, de les aimer comme ils le méritaient. Nakhimof leur disait :

Vous croyez que le matelot ne sait pas remarquer cela ? Il voit ces choses-là bien mieux encore que les gens de notre monde. Nous savons mieux parler, et lui mieux regarder : c'est une supériorité qu'il a sur nous. Et, dites-moi, comment marchera le service quand tous les subordonnés verront clairement que leurs chefs ne les aiment pas, qu'ils les méprisent ? Voilà la vraie raison pour laquelle, sur beaucoup de vaisseaux, rien ne réussit, et pourquoi de jeunes officiers essaient d'agir uniquement par la crainte. Certainement, à l'occasion, la crainte a du bon ; mais avouez qu'il n'est guère naturel qu'un matelot travaille désespérément, pendant des années, uniquement par la crainte. Il a besoin d'être encouragé par la sympathie ; il faut qu'il ait de l'amour pour son métier ; et alors, avec une nation comme la nôtre, on obtient des merveilles... Il est temps que nous cessions de nous regarder comme des seigneurs propriétaires, et les matelots comme des paysans serfs. Le matelot, sur un navire

(1) Beaucoup de nos détails intimes sur Nakhimof sont consignés dans le *Sévastopolski Sbornik*, collection en 3 volumes publiée, en 1872-1874, à Petersbourg, sous les auspices du grand-duc héritier (aujourd'hui le tsar Alexandre III).

(1) Souvenirs du docteur Hubbenet, chirurgien dans les ambulances de Sevastopol. *Rousskaia Starina* de 1889, t. LI de la collection.

de guerre, c'est le principal moteur, et nous ne sommes, nous les officiers, que les régulateurs de son effort. C'est le matelot qui oriente les voiles, qui pointe les canons sur l'ennemi ; c'est lui qui, s'il le faut, se précipite à l'abordage : nous pouvons tout obtenir de lui si nous n'agissons pas en égoïstes, si nous ne considérons pas le service comme un moyen de satisfaire à nos ambitions et nos subordonnés comme les marchepieds de notre avancement. Le matelot, voilà celui qu'il nous faut relever, instruire, accoutumer à la bravoure et à l'héroïsme, si nous sommes vraiment des fils de la patrie... Quand le service laisse à désirer sur certains vaisseaux, c'est que les officiers affectent les manières de seigneurs et méprisent le matelot, oubliant que chez le *moujik* il y a de l'intelligence, de l'âme et du cœur aussi bien que chez nous.

Aussi soldats et matelots adoraient Nakhimof : après l'assaut du 18 juin, un homme du régiment Diébitch-Zabalkanski était étendu, mutilé et mourant, au pied du bastion Malakof. Avisant un officier qui passait d'un pas rapide, il l'appela : « Que veux-tu, mon ami? demanda l'officier : parle vite ! — Est-ce que l'amiral Nakhimof n'est pas tué ? — Non! — Gloire à Dieu ! maintenant je puis mourir tranquille. »

Non, l'amiral n'était pas tué : mais, comme Istomine, il sentait bien qu'il vivait « sur le compte des Anglais et des Français ». La journée du 18 juin l'avait épargné ; son tour arriva trois semaines après. Le 12 juillet 1855, il faisait sa tournée quotidienne sur le bastion Malakof : les batteries des alliés ne tiraient pas, mais incessante était la fusillade. Nakhimof, malgré les supplications de ses officiers, s'approcha du parapet, ajusta sa longue-vue, et se mit à considérer les travaux des assiégeants. Ses épaulettes d'or, que jamais il ne quittait, attiraient les balles, comme un rayon de miel attire les guêpes. Une balle vint siffler à ses oreilles et s'enfonça dans les sacs à terre : « Ils tirent bien, dit tranquillement Nakhimof, mais ils ne touchent pas. » Une autre balle le toucha ; elle l'atteignit à la tempe gauche et pénétra dans le cerveau. Nakhimof tomba, fut emporté à l'ambulance, et, sans recouvrer connaissance, traîna jusqu'au lendemain. Son cercueil, drapé du pavillon de l'*Impératrice-Marie*, fut conduit à cette petite église où l'attendaient ses compagnons d'armes défunts.

Ainsi, tour à tour, le bastion Malakof avait dévoré les trois héros de la mer Noire : Kornilof, la jambe fracassée d'un boulet ; Istomine, la tête emportée ; Nakhimof, le crâne troué d'une balle. Et combien d'autres étaient tombés parmi les officiers de marine et les matelots !

Bientôt Sévastopol dans les bastions duquel s'étaient incarnés les génies des navires sacrifiés ; Sévastopol, qui était devenu, comme ils l'avaient été, un héros vivant, avec une âme collective, grâce aux bras et aux cœurs des marins de Navarin et de Sinope ; Sévastopol, qui était comme une transformation, un nouvel avatar de la flotte de la mer Noire, succomba ; et en lui elle mourut une seconde fois. Après la prise de Malakof, par les mains des défenseurs mêmes de Sévastopol, tout flamba, tout sauta, tout croula, et la ville, et les arsenaux, et les forts, et les navires jusqu'alors préservés. L'œuvre de destruction qu'avait commencée les bombes des assiégeants, les torches russes l'achevèrent ; les stipulations du traité de Paris la consacrèrent. Complète fut la ruine : rien ne restait plus de l'œuvre de Lazaref ; rien, sinon l'héroïque tradition qui se maintint dans les rares survivants du siège et qui devait refaire la flotte qui sortirait un jour des cendres de celle-là.

X. — La guerre de 1877-1878.

Elle fut lente à naître, cette flotte nouvelle, même après que la Russie, en 1870, eut déclaré qu'elle se considérait comme dégagée des stipulations du traité de Paris. On resta longtemps sans rien faire dans la mer Noire. Ici le fameux « recueillement » dont Gortchakof avait donné la formule ressemblait fort à de l'inertie. Pendant vingt années, Sévastopol, avec ses carcasses de vaisseaux coulés dans la passe, avec les ruines de ses casernes colossales et de ses forts, avec sept ou huit maisons intactes dans un chaos de décombres, avec les lignes encore visibles des tranchées ennemies au pied de ses bastions démolis, conserva l'aspect qu'il avait dû avoir au lendemain du dernier assaut (1). La flotte de la mer Noire n'était plus représentée que par des engins de forme étrange, des bateaux de fer tout ronds, qui ressemblaient à de grosses bouées et que, du nom de leur inventeur, l'amiral Popof, on appelait les *popovki*.

L'approche de la guerre d'Orient (1877-1878) réveilla un peu les arsenaux silencieux. Cependant le temps perdu ne put être réparé. Au début de la guerre, comme matériel flottant, la marine russe de la mer Noire était notablement inférieure à la marine ottomane. Celle-ci comptait, sur le Danube, 3 monitors, 5 canonnières cuirassées, 6 chaloupes canonnières non cuirassées, et, en pleine mer, 3 cuirassés de premier rang, 5 de second rang, 7 de troisième, 2 canonnières à tourelles, 2 corvettes casematées, 2 monitors, sans compter une quantité de navires en bois. Les Russes ne pouvaient lui opposer, sur le Danube, que quelques embarcations à vapeur porte-torpille, et encore de faible vitesse ; sur la mer, quelques bâtiments non cuirassés, de type très inférieur, et une quinzaine de bateaux-torpilleurs, dont, par

(1) A. Rambaud, *Français et Russes*, (Berger-Levrault), notamment le chapitre *Vingt ans après*.

bonheur, beaucoup avaient été construits d'après le système Thornycroft et jouissaient d'une grande vitesse.

On vit alors qu'une flotte ne doit pas seulement s'apprécier par le tonnage des navires, par la force motrice évaluée en chevaux, par le nombre même de ses canons. La flotte russe de la mer Noire, inférieure à son adversaire pour tout ce qui est matériel, gardait une supériorité : l'esprit de la flotte qui avait péri à Sévastopol animait toujours les états-majors et les équipages de celle-ci. On y avait conservé ces qualités d'entraînement nautique et d'expérience, d'énergie et de discipline, d'abnégation et d'audace qui avaient brillé aux jours de Navarin, de Sinope, du Bombardement.

Sur les côtes circassiennes de la mer Noire, on vit un simple bateau de commerce, la *Vesta*, commandée par le lieutenant Baranof, s'attaquer à un cuirassé turc, portant pavillon de l'amiral Hobbart-Pacha; on le vit, par la supériorité de son tir, contraindre l'adversaire à battre en retraite, lui donner ensuite la chasse, l'obliger à rentrer dans le Bosphore.

L'audace des marins russes se manifesta surtout sur le Danube, qu'il importait de débarrasser des cuirassés ottomans, pour assurer un libre passage aux armées de terre. A la vérité, ce fut par les batteries russes du rivage que la canonnière turque à tourelles, *Lufti-Djelil*, fut, le 11 mai 1877, comme elle essayait de sortir du canal de Matchin, coulée à fond avec ses 219 hommes d'équipage. Mais quelques jours après ce furent les marins russes qui montrèrent de quoi ils étaient capables. Dans la nuit du 25 au 26 mai, trois navires turcs étaient à l'ancre sur le Danube, près de Matchin : il y avait là le monitor à deux tourelles *Seïfi*, une canonnière cuirassée et un vapeur en bois. Quatre canots à vapeur russes se glissèrent vers eux dans les ombres de la nuit : deux d'entre eux, ceux que montaient les lieutenants Doubassof et Chestakof, arrivèrent jusqu'à la carène du *Seïfi*, y attachèrent leurs torpilles Whitehead et le firent sauter. Ils échappèrent eux-mêmes aux suites de l'explosion et n'eurent ni un tué ni un blessé.

Ces deux exploits avaient haussé le cœur des marins russes et jeté la terreur sur les navires ottomans. Ceux-ci se gardaient de leur mieux. Or, le 20 juin, en plein jour, près de Rouchtchouk, le lieutenant Skrydlof, sur un canot porte-torpille, osa s'attaquer à un monitor. Il ne put le faire sauter, reçut un boulet dans sa coque et fut blessé avec quatre des siens. La terreur redoubla dans l'escadre ottomane : quoi! même en plein jour! Trois jours après, l'enseigne Nilof et le garde-marine Arens, devant Nicopolis, renouvelaient la tentative contre un autre monitor; évidemment ils ne pouvaient réussir, mais du moins ils ramenaient intactes leurs deux embarcations, avec cinq blessés seulement. Le bouquet, ce fut l'affaire de Batoum; un vaisseau de guerre turc, de 1500 tonneaux, y était à l'ancre; deux canots porte-torpille, dirigés par le lieutenant Zatsarévni, le frappèrent simultanément de deux torpilles et le firent sombrer.

Dans cette guerre, avec une si manifeste infériorité des forces matérielles, mais grâce à l'exaltation morale des officiers et matelots, la Russie resta maîtresse sur la mer Noire et maîtresse sur le Danube. Ce que personne n'eût pu prévoir, elle y compta des succès! Il suffit de se reporter aux journaux russes de cette époque pour s'assurer que le pays eût alors accepté sans crainte la lutte contre l'intervention britannique. Ce ne fut partout que collectes pour acquérir des navires légers, même des bateaux de commerce qu'on eût transformés en croiseurs et en corsaires. Un article du *Golos* (paru le 5/17 mars 1878) faisait les procès des errements de la Marine, condamnait les *popovki*, recommandait de multiplier ces croiseurs et ces torpilleurs, sur lesquels la bravoure personnelle et l'esprit d'entreprise des Russes pouvaient se donner carrière. On sut que cet article, qui répondait si bien au sentiment public, avait pour auteur ou pour inspirateur le grand-duc héritier (aujourd'hui le tsar Alexandre III). Les souscriptions patriotiques en prirent un nouvel élan; le césarévitch fut prié de surveiller l'emploi des fonds recueillis; il fit acheter des croiseurs jusqu'en Amérique.

XI. — Le relèvement de la flotte.

De ce grand mouvement national subsista, outre de nouveaux types dans la marine impériale, ce qu'on appelle aujourd'hui la *flotte patriotique* ou *flotte volontaire :* en temps de paix ce n'est qu'une marine marchande, qui fait bien ses affaires; mais le type de ses constructions est si bien choisi qu'en temps de guerre il n'en coûterait presque rien pour la transformer en escadres de croiseurs et de corsaires (la Russie se considérerait alors comme dégagée des stipulations de 1856, qui ont aboli la course, et auxquelles ni l'Espagne ni les États-Unis n'ont voulu adhérer).

Alexandre III a toujours eu, comme on le voit, le goût des choses de la mer. A leur étude il apporte le même esprit précis et pratique que dans les choses militaires. Son règne, dont nous avons montré la grandeur au point de vue de l'organisation des armées (1), marquera aussi dans l'histoire comme une

(1) Voir, dans la *Revue* du 7 octobre 1893, l'article intitulé : *l'Armée du tsar Alexandre III.*

renaissance de la marine. Il suffit de comparer, pour la flotte russe, les forces de 1880 et de 1893, pour juger des progrès accomplis. Sur la mer Noire par exemple, en 1880, on comptait 4 navires blindés et 25 vapeurs armés; en 1892, 6 cuirassés à tourelles, 7 croiseurs, 7 schooners, 4 vapeurs, 2 croiseurs, 16 torpilleurs; comme tonnage, on est monté de 30 000 tonneaux à 73 411; comme force motrice, de 10 515 chevaux à 100 905; comme puissance d'artillerie, de 110 canons à 329. Sur la Baltique, le progrès se montre surtout dans les forces motrices et balistiques : de 30 000 chevaux on est monté à 184 000; de 633 canons à 877. Mais, ici surtout, de tels chiffres ne prouvent rien; ils sont même trompeurs. Il faudrait prendre, un à un, chaque vaisseau et presque chaque canon. Ce qu'il importe aussi de considérer, c'est la mise aux cadres de réserve et à la réforme de navires qui étaient en première ligne il y a quelques années; c'est la perfection des types adoptés pour les cuirassés de ligne, les frégates, les croiseurs, les torpilleurs de tout ordre. Peu importe le nombre des canons, si c'est surtout le calibre, la portée, l'installation qui sont en progrès? Le tsar est sans cesse à la recherche des modèles de navires offrant la plus grande puissance de destruction avec la marche la plus rapide : c'est pour cela qu'à Cronstadt, en 1891, il a voulu recevoir notre cuirassé le *Marceau;* c'est pour cela que ce mois-ci, à Copenhague, il a tenu à visiter en détail nos excellents croiseurs, le *Surcouf* et l'*Isly*. Dans un autre article, j'ai parlé de l'orientation de toutes les forces militaires dans la direction de la frontière allemande; la même orientation a été imprimée aux forces maritimes, par le transfert, de Cronstadt à Libau, du principal centre russe de la Baltique.

Pour compléter cette étude sur les « fastes de la flotte russe », il faudrait montrer comment les ports établis sur la côte asiatique du Pacifique (Kamtchatka, provinces Maritime et de l'Amour) ont favorisé chez elle le développement de l'esprit nautique. La Russie ne possède en Europe que des mers fermées de par les traités (comme le Pont-Euxin), ou fermées une partie de l'année par les glaces (comme la mer Blanche et la Baltique); mais là-bas, dans l'Extrême Asie, le vaste Océan lui est ouvert.

Il faudrait parler aussi des grands voyages d'explorations. Ils ont commencé, avec le capitaine Behring (1725-1728), dès le temps de Pierre le Grand. En 1803, les capitaines Krusenstern et Lisiański, sur les vaisseaux l'*Espérance* et la *Néva*, accompagnés des savants Tilesius et Horner, accomplissaient le premier voyage russe autour du monde. En 1815, le capitaine Kotzebue explorait successivement les régions polaires du sud, puis celles du nord; de 1822 à 1825, sur la frégate *Kreiser*, le capitaine Lazaref refaisait le tour du monde, et, parmi les officiers qui l'accompagnèrent, on en trouve qui, comme lui, parvinrent à l'amiralat, Nakkimof, Poutiatine, Kouprianof, et l'un des héros de Navarin, Bouténief (1).

D'autres voyages ont suivi celui-là. Le plus récent est celui que vient d'accomplir, en 1890 et 1891, le grand-duc héritier Nicolas Alexandrovitch, sur ce même *Souvenir de l'Azof*, un de nos hôtes de Toulon. Il a été raconté par un des compagnons du césarévitch, le prince Oukhtomski (2).

Parti de la Baltique, l'impérial marin a longé les côtes d'Angleterre, de France, d'Espagne, visité l'Adriatique, la mer Ionienne, l'Archipel, la Grèce et l'Égypte jusqu'aux cataractes, l'Indoustan, la Chine, le Japon, où l'acte d'un fanatique a mis sa vie en danger. Débarqué sur la côte russe du Pacifique, il a pu assister à la pose du premier rail pour le Transsibérien et enfin il est revenu par l'Europe, en simple troïka, à travers l'immense Sibérie. Dans ce voyage, dit M. A. Leroy-Beaulieu,

> On a vu le fils du tsar orthodoxe, héritier de l'aigle de Byzance, reçu par un vassal du sultan, sous la garde de sentinelles anglaises; le fils du tsar blanc salué, dans leur salle de dourbar, par les maharajahs du Pendjab et du Radjpoutana, ou passant en revue, sur la place de Bombay ou de Calcutta, aux sons du *Bôjé Tsaria Khrani*, les cipayes en turban de la reine-impératrice des Indes; le césarévitch russe débarquant au milieu des mandarins hypocritement obséquieux de l'invisible Fils du Ciel, et s'entretenant, par interprète, avec les dignitaires tatars ou chinois, du maudit chemin de fer qui va bientôt, malgré elle, joindre la Chine à l'Europe.

Ainsi le goût des choses de la mer, un moment endormi sous Alexandre Ier, grandit, de génération en génération, dans la famille impériale, de Nicolas Ier, le vainqueur de Navarin et de Sinope, à Alexandre II, victorieux, avec de simples canonnières, des grands cuirassés turcs; à Alexandre III, qui, n'étant que césarévitch, provoqua une véritable révolution nautique. Combien sera-t-il plus vif chez leur futur successeur, le hardi commandant du *Pamiàt Azova*. Jusqu'alors, parmi les princes de la famille impériale, c'étaient des oncles ou des frères qui prenaient en main le porte-voix; maintenant c'est l'héritier même du trône. Ainsi, les fastes de la flotte russe qui, à leur aurore, débutent par le « héros-marin » Pierre le Grand, nous présentent en cette fin de siècle un grand-duc héritier affrontant les ouragans de la mer des Indes et les typhons du Pacifique. Reprenant le mot de son grand

(1) Le voyage du *Kreiser* est raconté par Dimitri Zavalichine dans la *Novaia i Drevnaia Rossia* de 1877.

(2) Il a été traduit en français par M. Louis Leger, avec une préface de M. Anatole Leroy-Beaulieu, illustré de 178 compositions de l'artiste russe Karazine et splendidement édité par la maison Delagrave. Grand in-4°, 392 pages.

aïeul, il aurait pu dire à ceux des siens qu'auraient effrayés les tempêtes : « Avez-vous jamais vu un futur empereur de Russie se noyer dans les mers de Chine ?

ALFRED RAMBAUD.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

M. Victor Cherbuliez.

Je ne connais guère de tâche plus ingrate que celle qui consiste à abréger en une demi-page un volume qui en a près de quatre cents. Et quand ces quatre cents pages sont pleines d'esprit, de grâce et de mouvement, c'est vraiment trahir l'auteur que de vouloir en donner une analyse. Je ne vous résumerai donc pas le dernier roman de M. Cherbuliez. Je ne vous dirai pas comment Maximin Tristan, agrégé de philosophie, fut amené à se faire précepteur de deux jeunes filles, dont la cadette commença par lui tirer la langue, et finit par lui faire perdre la tête, qu'il avait remplie de science, mais peu agréable à voir. Je ne vous dirai pas non plus comment, de précepteur, il devient confident de Mlle Monique Brogues ; de confident, confesseur ; de confesseur, directeur ; et de directeur quelque chose approchant d'un terre-neuve. Je ne vous dirai pas enfin comment, s'il empêche Mlle Monique d'épouser M. de Triguères, — un vilain monsieur, — il ne l'empêche pas de se jeter, par dépit, dans les bras de M. Monfrin, un honnête homme fort insignifiant... ni comment encore, s'il l'empêche de tromper son mari avec ledit M. de Triguères, il n'en demeure pas moins, lui, Tristan Maximin, à la fin du roman, l'inoffensif personnage qu'il était au début... Pauvre précepteur ! Il a toutes les vertus, sauf celle de laisser deviner son secret. On le révère, on le consulte, on ne lui cache rien... Il est le « bon chien » de Mlle Monique, mais rien de plus... On le cajole, on le caresse, on le gâte, mais on ne devine pas, on ne songe pas à deviner le secret du précepteur. A la fin du roman on l'embrasse bien tendrement, sur les deux joues... C'est son unique salaire. Et il se résigne ; et il est ivre de joie... Pauvre philosophe ! pauvre caniche !

Le secret du précepteur, c'est un peu le sonnet d'Arvers.. avec des développements... Et c'est aussi l'histoire de l'amoureux discret, incompris et timide... d'un frère cadet d'Olivier Maugant. Pauvre Tristan Maximin ! M. Cherbuliez nous a très joliment conté son aventure. Vraiment, j'ai eu plaisir à retrouver dans le *Secret du précepteur* toutes les qualités de M. Cherbuliez : son esprit sans cesse en éveil, sa philosophie enjouée, sa bonne humeur, qui y est répandue comme à fleur de phrase... Et, puisque ce volume nous en offre une occasion, on nous permettra peut-être de risquer ici un nouveau portrait de son auteur. Non que M. Cherbuliez soit très à la mode (il a vieilli et ses grands succès commencent à dater), mais parce qu'il n'y a guère dans les lettres contemporaines d'écrivains plus indépendants. Et M. Cherbuliez mérite d'être relu, pour les qualités très brillantes qui sont les siennes, comme aussi pour celles qui lui manquent, et pour ce qu'il y a en lui de contraire à l'esprit du jour, je dirais presque d'à rebours de quelques-unes des tendances actuelles de l'art d'écrire.

* * *

Voyez plutôt. M. Cherbuliez fait des romans qui sont des romans et non des études ou des thèses. Il n'a ni le mépris brutal qui est de mode dans le camp naturaliste, ni la pitié mièvre et larmoyante de quelques-uns des nouveaux venus. Il ne connaît aucune des maladies de l'âme contemporaine. Il n'est d'aucune église, d'aucune école, d'aucune tradition, je dirais presque d'aucun pays. Surtout il ignore le trouble et le mysticisme des âmes d'aujourd'hui. C'est même ce qui nous frappe le plus, nous lecteurs de 1893, car nous ne pouvons jamais nous déprendre entièrement des influences du jour, quand il nous prend envie de rouvrir *Méta Holdenis* ou l'*Idée de Jean Têterol*. Le vent est maintenant à la poésie, au symbole et au mystère. L'âme contemporaine, et la littérature où elle s'exprime, semblent prises à nouveau d'un besoin d'adorer l'immensité. Elles sont fatiguées du réel, peu soucieuses du détail plastique où elles se plaisaient hier encore. Et nous lisons tous les jours de gracieux poètes qui nous parlent confusément du grand Tout. Ce n'est point ce que fait M. Cherbuliez. Point de symboles chez lui, point de mystère. C'est l'esprit le plus lucide qu'on puisse imaginer. Il a de la fantaisie, du rêve parfois, mais, et jusque dans le rêve, de la précision. Il s'en tient volontiers aux superficies. De la nature il ne sait guère que ce qu'elle a de coquet et de grandiose, et il la goûte en épicurien qui apprécie un paysage. De l'homme, il n'observe guère aussi que les dehors, l'incertitude de ses démarches, l'agitation stérile des uns et des autres, et la variété des costumes — et, en philosophe, il en sourit.

* * *

Les récits de M. Cherbuliez abondent en descriptions. La nature s'y mêle perpétuellement aux actions et aux sentiments des personnages. Mais combien elle diffère chez lui de ce qu'elle est chez les poètes ! Le poète est celui qui embrasse la nature dans son entier, qui la pénètre, s'y absorbe. Voyez les *Harmonies* de Lamartine, les *Contemplations* de Hugo, ou encore les paysages de Loti. Tous éprouvent en face

de l'être un troublé qu'ils expriment dans leurs ouvrages. Ce qui les retient, c'est moins le détail extérieur que l'âme même des choses. La nature est pour eux une source d'impressions profondes et graves, et les objets ne leur semblent que les apparences variables d'un être infini qu'ils ne peuvent atteindre. Je ne vois nulle part chez M. Cherbuliez ce sens de l'immensité, ni cette préoccupation de l'infini. Ses descriptions sont vives, ses paysages nettement dessinés — mais plutôt perçus par un esprit curieux et épris du relief que pénétrés par une âme amoureuse de la vie éternelle et secrète de l'univers. Jamais M. Cherbuliez ne s'abandonne. Il suit d'un œil avide de jouissances « les crêts escarpés et anguleux où se plaisent les plantes que réjouissent le soleil et les autans, ou le contour des falaises brunâtres ou crayeuses et des cirques rocheux », ou encore « l'arête des sommets abrupts qu'habite le sylphe cavalier... » mais sa volupté est parfaitement exempte de trouble. Il est extrêmement sensible au plaisir que donne « la vue d'un ciel à demi voilé, d'un marécage *décoré* de scirpes et de joncs, d'une grève nue bordée de sapins... » et dans la jolie page de *Paule Méré* où j'emprunte ce qui précède, comme en bien d'autres endroits, j'admire l'observateur intelligent, le touriste à qui rien n'échappe, mais je ne trouve point le poète de la nature. Et quelques lignes me reviennent en mémoire, où Sainte-Beuve, avec une largeur de touche incomparable, définissant Lamartine, donnait du même coup la définition du poète :

En peignant la nature à *grands traits* et par *masses*, en s'attachant aux *vastes* bruits, aux *grandes* herbes, aux *larges* feuillages, et en jetant au milieu de cette scène *indéfinie* et sous ces horizons *immenses* tout ce qu'il y a de plus vrai, de plus tendre et de plus religieux dans la mélancolie humaine, Lamartine a obtenu du premier coup des effets d'une simplicité sublime...

Mais, chez M. Cherbuliez, point de grands traits, point de masses, point de vastes bruits, ni de grandes herbes, ni de larges feuillages, point d'horizons immenses, ni de scène indéfinie — mais une foule de détails gracieux, des horizons bornés, où tous les reliefs sont accusés, où toutes les teintes sont marquées par un paysagiste extrêmement délicat. En somme, M. Cherbuliez a le sentiment du pittoresque, qui n'est pas tout à fait la même chose que le sentiment de la nature. Et il n'est pas poète, mais bien plutôt esthéticien. Pour l'esthéticien, le monde extérieur ne sera le plus souvent qu'un ensemble de petits tableaux destinés presque à lui permettre d'exercer ses facultés d'analyste voluptueux. L'esthéticien considérera volontiers la nature comme une série de sites grandioses ou de belles perspectives. Il la goûtera comme un décor de théâtre et ne soupçonnera guère les forces créatrices. Et, de fait, les descriptions de M. Cherbuliez nous font bien l'effet d'être de jolis décors. Notez d'ailleurs, s'il vous plaît, qu'il n'est point si aisé de bien voir un site ou de goûter une perspective. Il y faut des sens délicats et un goût exercé. M. Cherbuliez, lui, est expert en paysages. A défaut de la poésie de l'infini, il nous donne celle de la variété. C'est ainsi qu'il note qu'à Florence on voit des couchers de soleil qui sont de couleur citron, ce qui est unique (*Miss Rovel*). C'est un connaisseur, et quelques-unes de ses descriptions sont de purs chefs-d'œuvre. Voyez, par exemple, dans le *Cheval de Phidias* un tableau de la campagne d'Athènes qui commence ainsi :

Représentez-vous une longue plaine se relevant insensiblement sur les côtés pour rejoindre les montagnes qui lui servent de bordure — l'Hymette à l'est, l'Hymette aimé des abeilles, avec sa croupe onduleuse et ses flancs coupés de gorges étroites ; — au nord, la pyramide dentelée du Pentélique, et le Parnès avec ses sapinières et la sauvagerie de ses fiers contours et de ses profondes crevasses ; — à l'ouest, la longue chaîne de l'Egialeus courant en ligne droite vers la mer, et coupé en face d'Athènes par le défilé de Daphne, où passait la procession d'Eleusis ; — au sud, la mer, ses îles et son encadrement de hauteurs escarpées, etc.

Lisez tout le passage qui n'est pas très long, et vous reconnaîtrez qu'on ne peut rendre, avec plus de précision que ne l'a fait M. Cherbuliez, la grâce des lignes, la variété des teintes, et la diversité harmonieuse des formes, — ces trois ordres de beauté, comme il le dit lui-même fort doctement.

Mais voici encore où je trouve que M. Cherbuliez manque un peu de ce sens du mystère, qui est une des formes du sentiment de la nature. C'est quand il humanise la nature, quand il lui prête des sentiments à notre mesure, quand il l'associe à nos petits projets et à nos petites histoires.

Il me semblait, dit Ladislas Bolski, que l'onde changeante et tourmentée de ce lac était émue comme moi d'une secrète passion que me racontaient ses cris, ses plaintes et ses silences.

L'Aventure de Ladislas Bolski.

Oui, cette nature dont il sent si bien la grâce, M. Cherbuliez l'a voulue le plus souvent humaine, familière, plaisante et presque lutine. Pour d'autres, les objets qui nous entourent, les arbres qui nous versent leur ombre ou les fleuves qui coulent à nos pieds sont et demeurent des forces mystérieuses. Le respect et l'adoration de l'infini, un amour vague et inquiet sont les seuls sentiments qu'ils nous doivent inspirer. M. Cherbuliez en fait volontiers des êtres presque humains, et la nature est chez lui pleine d'esprit. Les mouvements des branches lui semblent des gestes et il les comprend. La lune a une bonne face rougeaude, à moins qu'elle n'ait un visage irrité. Cela dépend de l'état d'âme de qui la regarde. A vrai

dire, je doute que la lune se préoccupe tant que cela de notre aventure, et je crois bien que M. Cherbuliez en doute aussi. Peu importe d'ailleurs... et je veux bien que les petites rivières qui serpentent entre les saules aient des sourires à notre adresse. M. Cherbuliez les fait sourire si joliment! Et la gracieuse petite scène que voici :

Les champs et les bois faisaient galerie et écoutaient ces propos. Les vieux chênes en disaient tout bas leur avis à la lune... Et cette dispute durait jusqu'à l'heure où l'aube aux pieds légers, les cheveux en désordre, court vêtue, éternellement curieuse, s'accoudant sur la mousse des collines, se penchait sur la vallée pour voir ce qui s'y passait, et, réveillant les coqs, les faisait chanter à tue-tête sur leur juchoir.

(*L'Idée de Jean Téterol.*)

Certes, l'on ne peut rêver une aurore plus coquette et plus aimable, ni, non plus, imaginer un auteur moins mystique que M. Cherbuliez. Quelle âme sereine et limpide! Il semble bien qu'il soit antérieur au romantisme, qu'il ne soupçonne ni la nature impassible de Vigny, ni la profondeur tendre de Lamartine, ni la *Tristesse d'Olympio :*

Nature au front serein, comme vous oubliez!
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés!

Mais chez M. Cherbuliez les arbres se souviennent, les flots bavardent, et la nature est toujours le témoin de nos joies ou de nos espérances... « Plus d'un vieux mur m'a souri au passage... Un torrent tombant d'une roche grise a grossi sa voix pour m'appeler... » (*Paule Méré*). Cela tourne au procédé, mais c'est gentil tout de même. Et, après tout, la nature intelligente et sympathique est peut-être aussi vraie que l'autre; et il y a des moments où nous aimons qu'il n'y ait pas trop d'ombre et d'abîme autour de nous. Et enfin, je suis bien loin de reprocher à M. Cherbuliez de n'être pas romantique. Je me borne à noter les détails de sa forme littéraire, et que l'un de ses caractères est de se tenir aux surfaces des choses, de s'y jouer dans une lumière douce, et d'avoir peint ce vieil univers, où il s'est beaucoup promené, avec infiniment d'esprit, de grâce, et dans les tons gais.

*
* *

M. Cherbuliez a vu l'humanité comme la nature, surtout par le dehors. Tout d'abord il semble bien que l'homme général l'ait médiocrement intéressé. Les personnages qu'il met en scène sont le plus souvent d'une vérité restreinte : Russes ou Cosaques, Anglais ou Italiens, plutôt qu'hommes. On dirait que l'infatigable romancier de la maison Buloz ait voulu faire de son œuvre une véritable revue des deux mondes. Et cela sans doute à son prix, et le panorama cosmopolite de M. Cherbuliez a eu jadis grand succès. Il a vieilli cependant, et devait vieillir vite, comme tous les panoramas. En second lieu, si M. Cherbuliez va de préférence aux caractères les moins généraux, il semble bien qu'il n'ait pas non plus grand souci de les expliquer. « Il y a en eux de l'imprévu, trop d'imprévu », disait jadis M. Charles Bigot, et le jugement demeure vrai, même des dernières créations de M. Cherbuliez, de Maximin Tristan, par exemple, ou de Mme Brogues. Et c'est peut-être en partie pour cela, qu'en un temps de psychologie aigüe comme est le nôtre, dit-on, les créations étranges de M. Cherbuliez semblent bien capricieuses et bien irréelles. Comme le Gilbert Savile du *Comte Kostia* M. Cherbuliez paraît s'être amusé à regarder des marionnettes, ou plutôt à les faire marcher à sa fantaisie.

Il ne faut pas dire cependant que M. Cherbuliez n'a pas ce qu'on appelle le don de la vie. Ce serait injuste. La vérité est que l'humanité, — comme la nature, — chez lui, manque de « dessous ». En revanche elle est d'un mouvement merveilleux. On ne trouve plus dans le roman contemporain de héros aussi agissants, aussi en dehors que les types favoris de M. Cherbuliez. C'est un point sur lequel nous reviendrons. Seulement il faut bien avouer que cette agitation ne nous suffit plus. Faute d'un peu d'analyse, les personnages de M. Cherbuliez nous font trop souvent l'effet d'être ce qu'ils sont : des héros de roman. Et enfin, et surtout, la manière très personnelle de l'écrivain, qui semble se divertir le premier de l'aventure qu'il conte, lui interdit l'émotion. Or l'émotion, la sympathie du romancier pour les êtres qu'il crée, suffit parfois, à défaut de psychologie, à les faire vivre d'une vie intense. Je crois bien, tout compte fait, que c'est manque de cette sympathie, ou, ce qui revient au même, manque d'un sentiment plus profond de ce qu'il y a de mystérieux et de tragique dans une vie humaine, qu'en dépit de toute sa grâce de narrateur M. Cherbuliez ne nous retient plus guère.

Disons donc, pour en finir avec la critique, que M. Cherbuliez n'est pas poète. Ce poème de la nature et de l'homme que nous trouvons dans toutes les grandes œuvres de ce temps, dans le *Pêcheur d'Islande* de Loti comme dans le *Germinal* de Zola, il ne l'a pas chanté. Il s'est tenu à l'écart du grand lutrin romantico-naturaliste. On ne peut dire qu'il ait eu tort. Car enfin, un roman est un roman et non une épopée. Mais, je l'ai dit, le vent est à la poésie, et la simple prose, la fantaisie même, et la grâce ne nous suffisent plus... Ah ! que M. Cherbuliez est loin de nous !

*
* *

C'est tant pis pour nous. Si nous étions plus jus-

tes, nous n'en voudrions pas à M. Cherbuliez de manquer de profondeur ; nous ne lui demanderions pas une peinture plus forte de l'humanité ni un sentiment plus intense de la vie secrète de l'univers... Et nous le remercierions d'avoir conservé au roman son caractère essentiel : le romanesque. Songez donc que, depuis la mort de M. Octave Feuillet, M. Cherbuliez est à peu près le seul de nos contemporains qui raconte des histoires, et sache nous intéresser à des êtres de pure convention. Ce n'est plus guère que chez lui qu'on trouve encore des châteaux en ruines et des revenants (*le Fiancé de Mlle Saint-Maur*), des forteresses romantiques comme celle du comte Kostia, des nuits très sombres et des clairs de lune. Comme il le dit lui-même quelque part, la lune n'est plus de ce temps-ci. Il est vrai que depuis *Germinal* on l'a remplacée dans les romans par la Mouquette.

Il ne faut pas oublier que nous devons à M. Cherbuliez un bon nombre d'histoires de brigands, depuis le *Comte Kostia* jusqu'à *Samuel Brohl et Cie ;* et aussi, car le romanesque n'est pas toujours noir, une belle série de contes bleus depuis *Paule Méré* jusqu'au *Secret du précepteur*. Et quelle curieuse et riche collection que celle des héros favoris de M. Cherbuliez ! depuis le comte Ornis *Revanche de Joseph Noirel*, qui est une nouvelle incarnation de la Barbe-Bleu jusqu'au type plus récent de Maresquel, l'ogre d'*Olivier Maugant*. N'oublions pas non plus les femmes troublantes ; — M. Cherbuliez les réussit dans la perfection (Mme de Lievitz, Stéphane Kostia) ; ni les intrigantes — il y excelle (princesse Gulof, baronne Mardorf, Meta Holdenis, etc.); ni les toqués, ni les grotesques ; ni les timides surtout, où il est parfait (Olivier Maugant, Maximin Tristan). Oui vraiment, nous devons beaucoup à M. Cherbuliez.

Mais le romanesque n'est pas seulement dans l'étrangeté des aventures ou la beauté un peu convenue des personnages, dans la bizarrerie des aventures ou le pittoresque du décor. Il est aussi et surtout dans le dénouement des histoires qu'on nous conte. Un dénouement vraiment romanesque doit être à la fois imprévu et moral. Le lecteur aime que la vertu soit récompensée et que le traître soit puni. Il lui semble utile qu'une circonstance providentielle vienne mettre un terme à une situation qui dure depuis trois cents pages. M. Cherbuliez ne l'ignore pas. Et ses romans se terminent le plus souvent le mieux du monde. En voulez-vous un exemple ? Samuel Brohl va épouser Mlle Moriaz lorsqu'un bracelet qu'il a donné à sa fiancée, et où se trouve gravé à son insu le secret de sa naissance, révèle à point nommé son indignité... Ah ! pourquoi ne s'est-il pas avisé de mieux examiner ce bracelet ? Maudit bracelet !... Le méchant est confondu, et ainsi finit *Samuel Brohl et Cie ou le Bijou indiscret*. Vous trouverez souvent chez M. Cherbuliez des dénouements aussi romanesques, qui vous assureront que la vertu finit toujours par triompher. Et si ces victoires vous paraissent un peu convenues, rappelez-vous que le roman n'est pas la vie.

Aussi bien, si M. Cherbuliez n'est pas réaliste, s'il se plaît aux contes bleus, il ne faut pas croire qu'il ignore la vie ou qu'il néglige de la représenter. Et même, depuis plusieurs années, il semble avoir renoncé aux histoires étranges qui lui ont valu ses premiers succès pour se borner à peindre le monde contemporain (*Vocation de Ghislain, Noirs et Rouges, Secret du précepteur*), toujours sans doute avec pas mal de fantaisie, mais aussi avec un souci très vif de la réalité. Et ce sont des livres fort intéressants que les derniers livres de M. Cherbuliez, des livres où les « nouvelles couches » et les types « fin de siècle » sont représentés au vif et habillés avec esprit par un romancier qui est en même temps un chroniqueur très éveillé.

*
* *

Dans toutes ces histoires, outre un goût très vif pour l'étrange, quelques tendances, quelques sympathies se révèlent, quelques antipathies aussi, quelques habitudes d'esprit et de style qu'il faut noter : peut-être nous aideront-elles à dire avec plus de précision l'originalité de M. Cherbuliez.

Tout d'abord une pente très marquée à admirer et à traduire les diverses manifestations de l'énergie. Tel des livres de M. Cherbuliez, et non l'un des moindres, *le Prince Vitale*, est l'œuvre d'un homme que le XVIe siècle a séduit par ses hautes ambitions, ses désirs effrénés, ses entreprises inouïes. On dirait presque qu'il regrette de n'avoir pas vécu en ces temps heureux :

> Oh ! le grand, le beau siècle ! On venait de découvrir un monde par delà les mers, et on en trouvait un autre, pièce à pièce, en grattant la terre ; et on bâtissait Saint-Pierre ! Rien ne semblait impossible : les rêveurs avaient beau jeu. A chaque inspiration il entrait dans les poitrines deux fois plus d'air qu'aujourd'hui !

Et dans tous ses récits il semble bien que M. Cherbuliez ait pris plaisir à imaginer des personnages capables de se dépenser en mille équipées et de vivre trois ou quatre fois plus que la moyenne des hommes. Il en est qui ne reculent devant aucune audace et qui trouvent toujours en eux une source intarissable d'énergie à mettre au service de leurs ambitions ou de leurs caprices. Et je crois bien que M. Cherbuliez a une secrète admiration pour ces *condottieri* de la civilisation moderne. En revanche, comme il méprise ceux de ses contemporains qui, au lieu d'agir, « passent leur vie à subtiliser leurs sentiments,

cherchent finesse à toute chose, se piquent de faire distiller du miel à leurs chagrins et quelques gouttes de poison à leurs joies... ces générations formées par l'abus de la critique!... *Paule Méré.* » Donnez-nous donc au moins des fous qui se remuent! des têtes fêlées et des têtes de linotte, des coureurs de grand chemin et des aventurières, des Ladislas Bolski et des miss Rovel!

Puis, par contre, à côté de cette sympathie pour les gens qui ont le diable au corps, M. Cherbuliez a le culte de la mesure, de l'antique Némésis : « La mesure! s'écrie-t-il dans le *Roman d'une honnête femme*, nom sacré et la plus belle définition de Dieu, car beauté, sagesse, bonheur, la mesure est le secret de tout.. » Et de là, chez M. Cherbuliez, une haine cordiale pour les démagogues, les orateurs de réunions publiques, le Laventie d'*Olivier Maugant*, le Louis Cantarel de *Noirs et Rouges*. De là aussi une sympathie pour les gens qui ont de la tenue et du monde — et qui ne déclament pas.

Sans nul snobisme, d'ailleurs. Les livres les plus mondains de M. Cherbuliez ne trahissent jamais cette admiration béate pour le *high life* qui distingue M. Ohnet... et qu'on trouve ailleurs aussi. Aussi bien, M. Cherbuliez s'est montré à l'occasion peintre excellent de la vie bourgeoise (*Revanche de Joseph Noirel*), ou même de la vie rustique (*Ferme du Choquart*). Il a de la tendresse pour les simples, qui vivent à l'écart, fidèles aux vieilles maximes. Je trouve souvent dans ses livres des phrases comme celle-ci, où il semble qu'il ait mis un peu de son âme : « Une chose cependant leur est inconnue (à ces agités dont il parle fréquemment); ils ne se doutent pas de la physionomie particulière que peut avoir un toit qui a formé une liaison avec vous, dont les lucarnes, quand vous rentrez le soir, vous appellent par notre nom, et d'où sort une fumée qui vous regarde d'un air d'amitié... » (*le Fiancé de Mlle Saint-Maur*). Ne vous semble-t-il pas qu'il y ait là un petit ressouvenir de la poésie de l'*Odyssée*? Dirai-je enfin qu'il faut admirer combien la pipe, la bonne pipe qu'on fume au coin du feu, tient de place dans les histoires de M. Cherbuliez?

Je ne crois pas avoir rencontré chez d'autres écrivains un contraste plus marqué que celui-là. D'une part, l'œuvre de M. Cherbuliez est en quelque sorte la légende des aventuriers, un hymne en l'honneur de joyeux détraqués qui promènent leur folie sur tous les points du globe, une comédie burlesque où se trémoussent au milieu d'intrigues extraordinaires des inquiets, des névrosés, des fous furieux et des fous inoffensifs, et des femmes torpilles. Et de l'autre, c'est une œuvre qu'on sent écrite par un homme de foyer, abondant en bonnes maximes, en propos sensés, en petites sentences succulentes où se condense la sagesse des nations. A certains moments M. Cherbuliez fait penser à un romantique, moins le panache; à d'autres, à l'honnête M. Valtour, le *penseur* de l'*Illustration*. Ses écrits sont le roman de l'agitation et du délire conté par un homme de sens rassis. Il y a en lui un esprit volage, en quête d'imprévu, et une âme de bon bourgeois que les moindres détails de la vie quotidienne suffisent à intéresser...

C'était une laiterie modèle que celle du Choquart. Elle n'était point, comme cela se fait ailleurs, en communication directe avec l'étable ; les émanations fâcheuses et les mouches n'y pouvaient pénétrer. Le lait y arrivait par un entonnoir muni d'un grand filtre qui traversait la cloison. De petites fenêtres, garnies d'épais rideaux, donnaient juste assez de jour pour qu'on pût écrémer. Le sol carrelé, le plafond, les murs étaient luisants de propreté. Les terrines qui s'alignaient sur de longues tables étaient nettoyées en été avec des orties et du sable, en hiver avec du sable et du foin. Les planches de la table où l'on déposait les cuillers étaient souvent lavées avec de l'eau de lessive et une brosse de chiendent. Tous les produits de l'égouttage dont l'odeur est âcre s'en allaient dans une citerne ouvrant sur la cour. Cette laiterie sentait bon, et un thermosiphon y maintenait une température de 15 ou 16 degrés.

(*La Ferme du Choquart.*)

On ne saurait être ni plus précis ni plus complet. Mais, si vous êtes désireux de connaître les chinoiseries du code civil, je vous renvoie à *l'Idée de Jean Têterol*. Vous y verrez comment ledit Jean Têterol fut roulé par le baron Patrice de Saligneux pour en avoir mal interprété quelques articles fort délicats. Et que de détails techniques dans *la Bête* sur les maladies de la vigne, le gribouri, la pyrale et la cuscute! Et saviez-vous qu'un loch se compose d'une ligne, d'un tour et d'une baille? Si vous l'ignoriez, M. Cherbuliez vous l'a donc appris (*Ferme du Choquart*). On pourrait recueillir dans ses romans la matière d'une encyclopédie de connaissances utiles...

*
* *

Joignez que cette curiosité du détail concret n'empêche pas M. Cherbuliez de s'intéresser aux idées. S'il écrit volontiers, entre temps, le manuel du parfait vigneron ou celui du parfait menuisier, il n'en aime pas moins la spéculation. Il s'est promené, lui aussi, au pays de la dialectique, et il sait l'art subtil des philosophes. Je n'en voudrais pour témoin que la *Vocation du comte Ghislain*, par exemple, où M. Cherbuliez disserte comme un docteur. Mais l'*Art et la Nature*, l'avant-dernier volume de M. Cherbuliez, n'est-il pas la preuve la plus récente qu'il est un théoricien adroit, épris de logique et de clarté, et qui sait allier dans une mesure très rare la fantaisie ailée et le syllogisme pesant? A dire le vrai, le nom-

bre est assez grand aujourd'hui des écrivains philosophes, habiles à pénétrer les systèmes d'autrui, habiles aussi à en tirer de leur propre fonds, qui se jouent capricieusement autour des idées abstraites et excellent à les faire miroiter; mais il en est peu qui sachent comme M. Cherbuliez unir la grâce au sérieux et philosopher sans pédantisme, comme aussi sans badinage. C'est que M. Cherbuliez, pour gai qu'il soit, n'est aucunement dilettante. Il ne considère pas que le meilleur emploi de la pensée consiste à se railler elle-même. Il aime les idées larges, mais il les veut solides. Et si je ne trouve guère dans ses livres une conception de la vie bien forte, ni même un souci très vif de moraliser, je n'y trouve pas non plus une parfaite indifférence vis-à-vis des problèmes éternels. M. Cherbuliez, lui aussi, comme nombre de nos contemporains, s'est demandé où est le devoir; et à cette question il a répondu dans l'un de ses derniers ouvrages, *la Bête*, où il prend nettement position contre nos jeunes darwiniens de lettres. Le devoir, dit-il en substance, est dans l'action désintéressée, dans le sacrifice. Imitons la nature. Elle ne nous invite pas à la paresse, comme on l'a souvent cru, et encore moins, comme on va le répétant tous les jours, à la lutte pour la vie, c'est-à-dire à l'égoïsme :

Dans les profondeurs de la mer, comme dans le nid chantant des oiseaux et dans le nid silencieux de l'insecte, il y a partout des dévouements qui veillent, des renoncements qui font le guet, des inquiétudes qui ne s'endorment jamais... et partout, l'individu s'immole à l'espèce... La bête nous enseigne autre chose que les attentions et les ruses d'un égoïsme avisé : elle nous prêche l'ordre, la règle. Cet univers est une grande maison de correction où, bon gré, mal gré, l'homme étudie sous une discipline inexorable la loi divine du sacrifice.

La Bête.

Cette philosophie, on le voit, n'a rien de commun avec le pessimisme contemporain; et il semble bien que la *Bête* de M. Cherbuliez soit précisément une réponse à la *Bête humaine* de M. Zola... Et vous voyez encore, par ce rapprochement, combien M. Cherbuliez est loin de nous... Il a l'heureux et facile optimisme des âmes jeunes et actives — cette philosophie que nous prêtons aisément aux générations disparues, à ces Grecs du ve siècle, par exemple, que M. Cherbuliez aime tant, ou aux Italiens de la Renaissance qui voyaient dans la nature, non l'éternelle illusion, la mensongère *maya*, mais la source de toute énergie et de toute vertu.

C'est cette philosophie sereine qui donne à l'esprit de M. Cherbuliez son plus grand charme. Dans un temps où nos romanciers ont toujours l'air morose et attristé, M. Cherbuliez a gardé le don du sourire. Il est toujours enjoué, toujours aimable. Il voit comme personne les ridicules et les hontes de notre pauvre humanité; il les note à l'occasion, mais sans fiel, sans amertume. Bien qu'elle ne perde jamais ses droits, sa raillerie est gaie et légère. Et son ironie est d'une grâce unique. Voici — cueilli dans un des romans d'autrefois — un petit portrait de l'amant dévot, qui est du La Bruyère, mais du La Bruyère plus pittoresque, plus précieux aussi, surtout plus gai que celui du morose écrivain.

...Je ne nie pas les mérites d'un amant dévot. D'abord l'espèce en est rare, et les femmes ont la manie des curiosités. Et puis, ces gens-là se connaissent en petites pratiques, en menus suffrages. Ils ne sont pas pressés d'en venir au fait, ils allongent le chemin, s'attardent aux préliminaires ; ils font l'oraison jaculatoire devant toutes les petites chapelles ; le maître-autel n'y perdra rien... Et qui dira la douceur de leurs soupirs mystiques! Ils débitent leurs galanteries dans le jargon de la dévotion. Leur amour officie avec un diacre à ses côtés. Leurs désirs ont de longues ailes blanches de séraphin...

Le Roman d'une honnête femme.

* * *

Peu ou point de poésie, nul mysticisme, une curiosité très vive de la beauté des formes et de la grâce des paysages, une pente marquée au romanesque, une sympathie secrète pour les héros entreprenants et les aventurières intrépides — puis, d'autre part, une bonhomie spirituelle, une philosophie optimiste et souriante; une sympathie, aussi, pour les timides, pour les braves gens, pour les simples; le souci des petits détails, du terre à terre de l'existence, le goût des belles théories, et par contre la manie des petites maximes... tels sont les principaux traits de la physionomie littéraire de M. Cherbuliez. C'est une physionomie bien complexe. Et si je joins à tout cela que M. Cherbuliez est peut-être le plus érudit de nos romanciers, on comprendra que je sois bien embarrassé pour le définir d'un seul mot. Sa principale originalité me paraît être dans sa belle santé morale et intellectuelle, dans l'équilibre heureux de ses facultés. C'est par là qu'il se distingue de nos contemporains, qui tous, ou à peu près, doivent le meilleur de leur talent à l'hypertrophie d'une faculté développée aux dépens des autres. Cette belle santé de l'âme de M. Cherbuliez, je la retrouve dans son style. Ce style aussi est, en effet, un mélange curieux de familiarité et d'élégance, de grâce et de bonhomie. Il est à la fois noble et bourgeois, et, avec cela, toujours alerte, toujours de bonne humeur, clair et joyeux, presque rythmé, et bruissant comme un filet d'eau sur des cailloux. Il repose un peu de l'écriture nerveuse et tendue qu'on nous prodigue aujourd'hui.

J'y reviens donc en finissant. M. Cherbuliez n'est pas de ce temps. Pour ma part j'aimerais à me le représenter sous les traits d'un philosophe du seizième

siècle, égaré dans la fin du nôtre, et qui retrouverait pourtant dans le spectacle de la nature des joies toujours jeunes, et dans le train du monde, dans l'agitation des individus, dans les plaisirs de la vie moderne comme un ressouvenir de la vie riche et brillante d'une cour de Florence, — et qui se consolerait du reste par un peu de satire du temps présent, pas mal de curiosité simple et vive pour les *inventions modernes*, et enfin par beaucoup de rêve et de fantaisie.

***

Il faut conclure. D'autres sont réalistes, idéalistes, naturalistes, impressionnistes. M. Cherbuliez, lui, est un indépendant. Et s'il fallait pour désigner sa manière un nom en *isme*, je demanderais qu'on me permît d'en proposer un qui n'est point, je crois, dans le Dictionnaire de l'Académie, mais que l'on comprendra aisément : le *tourisme*. Les livres de M. Cherbuliez sont avant tout ceux d'un touriste. Stendhal pensait qu'un roman est un miroir promené sur une grande route. M. Cherbuliez, lui, a promené son miroir un peu partout, depuis les hôtels qui avoisinent le lac des Quatre-Cantons ou qui bordent les rives du lac Léman, ou encore, depuis l'Acropole ou les murs du Colisée, jusque dans les plus jolis coins de la forêt de Fontainebleau. Et il a tout noté; et il a tout fait revivre dans ses romans, la physionomie des pays et celle de leurs hôtes. Aussi, de même qu'un album de paysages dessinés d'un crayon alerte et spirituel, l'œuvre de M. Cherbuliez est un recueil de figures curieuses, très vives, d'un relief et d'un mouvement inimitables. C'est la vie et la nature vues au vol, mais très nettement, par un amateur d'âmes accidentées et de sites pittoresques, contées par un écrivain très personnel, très érudit, très philosophe, très maître de ses moyens, et tout animé du désir de plaire. Et M. Cherbuliez a réussi en effet à donner à ses contemporains quelques-uns des plaisirs, non certes les plus profonds et les plus pénétrants, mais à coup sûr les plus délicats qu'un écrivain puisse donner au public.

PAUL SIRVEN.

L'ALSACE-LORRAINE ET LA PAIX [1]

Y a-t-il une question d'Alsace-Lorraine? Pour le nier, il faut être aveugle ou national-libéral prussien. L'Allemagne elle-même en reconnaît l'existence, sinon en droit, du moins en fait. Ses armements, ses alliances, toute sa politique intérieure et extérieure proclament l'irréfragable réalité et la formidable gravité de cette question.

Puisque celle-ci existe, il faut la résoudre. Aujourd'hui le *statu quo* n'est plus une solution pour les questions de nationalité. Prétendre violenter le sentiment national des Alsaciens-Lorrains sur la fin du siècle qui a vu se former en États la Grèce, la Belgique, la Roumanie, la Serbie, l'Italie, l'Allemagne, la Bulgarie, qui voit tant de peuples ou de tronçons de peuples s'agiter pour reprendre possession d'eux-mêmes, n'est-ce point un extravagant et déplorable contresens, qu'il importe, pour le repos et l'honneur de l'Europe, de redresser le plus promptement possible?

Est-il admissible que, pour sauvegarder de prétendus droits historiques, pour remettre sur pied des entités archéologiques, on en vienne, en dépit de la locomotive et du télégraphe, à restaurer les passeports et les permis de séjour? à reconstruire des murailles de la Chine? à rétablir des cordons sanitaires contre la diffusion des idées dans le temps qu'on les reconnaît impuissants contre le choléra? Il est scandaleux que ces œuvres de violence et de routine aient pu se perpétrer au centre de l'Europe, et l'on s'étonne que leurs auteurs soient les mêmes gens qui ne trouvent point assez d'injures pour flétrir le despotisme et la barbarie russes.

C'est à l'abri de la paix armée que s'accomplissent de tels méfaits, à l'abri de cette paix instituée par l'Allemagne pour confirmer à tout prix, sous un nom bien sonnant, le *statu quo*, c'est-à-dire l'asservissement de l'Alsace-Lorraine; paix scélérate, parce qu'elle repose sur un formidable et hypocrite abus de la force; paix absurde, parce qu'elle oblige à dissiper en armements les biens qu'elle a pour objet de conserver; paix incertaine, parce qu'elle ne garantit pas le lendemain; paix menaçante et dangereuse, parce qu'elle invite les peuples, écrasés de charges, à se révolter contre les autorités sociales et les castes privilégiées qui leur imposent cet intolérable régime, parce que le militarisme mène droit au socialisme et aux utopies les plus subversives, tous les remèdes paraissant bons à ceux qui souffrent pour extirper le mal qui les dévore.

Une telle situation ne saurait se prolonger sans amener les plus graves perturbations sociales. Question d'Alsace-Lorraine, militarisme, paix armée, Triple Alliance, toutes ces choses doivent disparaître de plein gré, si l'on ne veut pas qu'elles soient balayées par d'irrésistibles tourmentes qui, du même coup, en emporteraient bien d'autres. Malheur à ceux qui lasseront la patience des peuples, à ceux qui, ayant des yeux pour ne pas voir et un cerveau pour ne pas comprendre, se persuadent que tout

1. Conclusion d'un écrit intitulé : *L'Alsace-Lorraine et la Paix*, que Jean Heimweh va faire paraître à la librairie Colin.

est pour le mieux dans le meilleur des mondes!

Ce monde, il faut le dire cette fois à son honneur, est devenu singulièrement sensible. Ce qu'on pouvait autrefois lui faire souffrir sans difficulté c'est inimaginable. Jadis la conquête d'une province, l'asservissement d'un peuple étaient choses toutes simples. Heureux les vaincus qu'on ne passait point au fil de l'épée, ou qu'on ne réduisait pas en esclavage! Quant à s'inquiéter de leurs sentiments, personne n'y songeait. Et, de même, les châtiments corporels étaient partout en vigueur. On ne concevait pas qu'on pût se dispenser, pour rechercher les crimes, d'appliquer la torture; pour les punir, de rouer, tenailler, écarteler, empaler... ceux qui les avaient, non pas même commis, mais avoués, et, s'il ne s'agissait que de fautes vénielles, de fustiger au moins les coupables.

Que nous sommes loin de ces mœurs. Le peu qui en subsiste nous est un objet de dégoût et d'humiliation. Ces supplices de caserne, encore usités dans l'armée allemande, qu'on eût autrefois taxés tout au plus de mauvaises plaisanteries ou de brimades un peu outrées, soulevèrent, quand ils furent dévoilés, l'indignation de tous les peuples civilisés. Sans doute, les nerfs de nos ancêtres étaient moins impressionnables que les nôtres; leur chair supportait mieux les morsures du fer et les meurtrissures des verges.

A tout le moins, les plaies sociales leur étaient infiniment plus légères qu'à nous; et ce qui le prouve de la manière la plus péremptoire, c'est le trouble profond produit dans la vie européenne par la conquête de l'Alsace-Lorraine. Cette conquête, qui n'eût été jadis qu'un pelotage de potentats et de diplomates, un prétexte de combats et de traités, maintenant émeut les âmes et passionne les masses. C'est que le respect des droits et de la conscience d'autrui a fait d'immenses progrès. Des relations entre particuliers ce respect se répand dans celles de peuple à peuple. Un droit international se forme peu à peu. S'il n'est pas encore écrit dans les codes, du moins les termes s'en préparent-ils dans les esprits, et tout ce qui blesse la nouvelle idée de justice, le nouvel article de foi, remue profondément les consciences.

Applaudissons-nous qu'il en soit ainsi. Ces protestations et ces revendications, qui s'élèvent de toutes parts, en faveur des Alsaciens-Lorrains, sont l'honneur de notre siècle finissant. Elles lui donnent bien plus de lustre que l'oppression de l'Alsace-Lorraine ne lui apporte de honte, car il s'est commis des coups de force de tout temps, tandis qu'on ne s'est jamais, à beaucoup près, révolté, comme aujourd'hui, contre ces dégradants abus.

Ainsi, la lutte est engagée entre deux principes et, pour ainsi dire, deux religions, celle de la force et celle du droit, qui ont pris position sur la question d'Alsace-Lorraine. Cette lutte deviendra-t-elle meurtrière? Fera-t-elle couler des flots de sang et couvrira-t-elle l'Europe de ruines? Nul ne le sait. On peut espérer cependant que de tels malheurs seront évités, parce que les progrès de la conscience publique n'ont pas seulement conduit à mieux respecter les droits d'autrui, mais encore à dépouiller la guerre de son ancien lustre, et à faire rechercher les moyens de la prévenir. L'arbitrage international a obtenu depuis peu de signalés succès. Il semble même, si l'on en juge par le cas des pêcheries de Behring, venant après celui de l'Alabama, que cette manière pacifique de régler les différends soit passée en forme d'usage entre deux grandes nations. Ce résultat permet d'augurer favorablement de son avenir. En tout cas, les champions du droit se doivent à eux-mêmes d'être aussi les promoteurs des moyens d'action légaux et pacifiques. Ils sont tenus de préconiser l'arbitrage et de travailler de toutes leurs forces à en faire adopter le principe par le public et par les différents États.

Sous le point de vue d'un règlement arbitral, il y a trois choses à considérer dans la question d'Alsace-Lorraine. Un point de fait : la possession d'un territoire par les Allemands en vertu du traité de Francfort; un point de doctrine : le droit des Alsaciens-Lorrains à disposer d'eux-mêmes; et une question de convenance : la sécurité militaire procurée à l'Allemagne par son établissement dans le Reichsland.

Dans l'espèce, qui dit solution dit renonciation au maintien de l'état de choses existant, puisqu'il n'y a difficulté qu'à raison de cet état de choses. Mais il pourrait être juste, à raison du titre créé par le traité de Francfort, que la dépossession donnât lieu à indemnité ou dédommagement. C'est un objet à réserver, parce que la décision à prendre là-dessus dépend naturellement de la solution finale.

Cette solution doit satisfaire à une double condition. Elle doit s'accorder avec le droit des Alsaciens-Lorrains à disposer d'eux-mêmes et garantir à l'Allemagne la sécurité militaire que cette puissance a prétendu s'assurer par la possession du Reichsland. On a déjà vu que la neutralisation du territoire fournirait cette garantie de la manière la plus satisfaisante, et certainement avec beaucoup plus de sûreté et d'avantages de toute sorte que l'armement le plus puissant. On a vu aussi qu'il y aurait plusieurs formes de neutralisation : 1° Érection de l'Alsace-Lorraine en un État indépendant et neutre.

2° Adjonction de cette province à un État neutre voisin, la Suisse ou le Luxembourg.

3° Retour à la France de l'Alsace-Lorraine, désarmée et militairement neutralisée, c'est-à-dire placée dans la condition du Chablais et du Faucigny.

Ces trois solutions sont également propres à assurer la sécurité de l'Allemagne. Choisissant entre elles,

les Alsaciens-Lorrains disposeraient librement d'eux-mêmes. La dernière seule, est-il besoin de le dire, donne pleine satisfaction aux intérêts et aux aspirations du pays. Constituer un État indépendant avec deux provinces autrefois distinctes et dont aucune n'a jamais formé un organisme complet : créer cet État tout battant neuf, dépourvu de précédents et de traditions, en dehors de la demande ou même contre le vœu des habitants ; l'établir dans une bande de terre occupant l'intervalle de deux grands pays, entre lesquels il risquerait d'être industriellement et commercialement étouffé, serait à coup sûr une entreprise bien téméraire. L'adjonction au Grand-Duché de Luxembourg offrirait les mêmes inconvénients. Quant à l'union avec la Suisse, elle souffrirait aussi de fortes objections, qui, sans doute, viendraient surtout de la Suisse ; car celle-ci refuserait probablement de s'adjoindre ce long appendice en pays de plaine, qui altérerait gravement sa robuste complexion, si homogène et si compacte.

Tout ceci soit dit en se plaçant dans la situation d'un Alsacien-Lorrain qui, devant se prononcer librement sur la destinée de son pays, pèserait les motifs de son choix. Cet Alsacien-Lorrain voterait certainement pour l'union avec la France. Mais, si assuré qu'on s'en puisse tenir, encore serait-il indispensable d'en faire l'épreuve. Et ce ne serait pas seulement pour l'honneur du principe qu'on la devrait faire. Il importe extrêmement qu'il ne puisse subsister plus tard, dans l'esprit de personne, aucun doute sur les sentiments et la volonté des Alsaciens-Lorrains.

Revenons maintenant au point réservé, c'est-à-dire à l'indemnité ou au dédommagement pouvant résulter au profit de l'Allemagne de la rétrocession de l'Alsace-Lorraine. Ni cette province à elle seule, en supposant qu'elle se formât en État neutre indépendant, ni la même province jointe à la Suisse ou au Luxembourg, ne serait en mesure de dédommager l'Allemagne. Celle-ci devrait alors se contenter du remboursement de la valeur des propriétés de l'État, forêts, chemins de fer, etc. ; et du paiement de la quote-part de l'Alsace-Lorraine dans la dette de l'Empire. Tout au plus, en bonne justice, pourrait-on demander à la France de se charger du démantèlement des places fortes.

Il en serait autrement si l'Alsace-Lorraine, militairement neutralisée, faisait retour à la France. L'Allemagne serait alors fondée à demander, en plus des indemnités précitées, un dédommagement. Celui-ci pourrait consister en une somme d'argent ou en une colonie ; mais mieux vaudrait la colonie parce qu'il y aurait alors échange et non pas vente de territoires et d'hommes. Et, comme la France paraît bien chargée de colonies, alors que l'Allemagne, au contraire, en est plutôt mal pourvue, une entente serait probablement faite entre ces deux puissances.

Ainsi pourrait être résolue la question d'Alsace-Lorraine. L'idée de la rétrocession à la France après neutralisation du territoire n'est pas nouvelle. M. Tallichet, M. Goblet d'Alviella et d'autres écrivains l'ont proposée dans ces dernières années. C'est une idée qui vient naturellement et s'impose à ceux qui poursuivent de bonne foi la solution pacifique. Toute la difficulté est de la réaliser. Difficulté malheureusement immense ! L'attitude de l'Allemagne est si peu encourageante, la folie des armements si persistante... et l'Alsace-Lorraine se hérisse de plus en plus de forteresses et de baïonnettes ! Mais l'idée est juste, et il n'y a pas d'obstacles qui puissent empêcher une idée juste de conquérir l'opinion.

Des myriades d'animalcules, unissant leurs actions, élèvent une masse solide dans la mer. Un jour, cette masse sort des eaux ; un navigateur passe ; il la découvre, la nomme et la fait connaître. De ce moment commence l'histoire de l'île, ses rapports avec l'univers et, pourrait-on dire, son existence. Madrépores humains, mes amis, travaillons ensemble pour l'Alsace-Lorraine et l'Europe. Élevons patiemment notre œuvre idéale. Un jour, sortant de l'obscurité, elle frappera les yeux d'un homme puissant et généreux, qui la rendra sienne, la mettra en lumière et lui fera produire ses effets dans le monde. La gloire sera pour lui ; mais nous aurons la satisfaction d'avoir assis les fondations de l'œuvre et fait acte de dévouement à l'humanité.

Qui sera le découvreur de la paix, le libérateur de l'Europe en détresse ? On n'en peut rien savoir encore. Il y a bien un souverain plus particulièrement qualifié pour rendre ce service ; mais quoi ! on ne passe plus empereur au choix ! on naît dans ce haut grade ; et, dès lors, on traîne derrière soi l'encombrant fardeau des traditions ancestrales et des préjugés dynastiques, qui arrêtent les mouvements spontanés et paralysent les démarches généreuses. Serait-ce au pontife démocrate, au pape des ouvriers, au grand pape Léon XIII qu'incomberait le noble rôle de médiateur ? ou bien ce rôle reviendrait-il, selon le vœu de M. Hodgson Pratt, à la sage et vénérable reine d'Angleterre ? L'empereur de Russie devrait-il s'en charger ?... ou l'empereur d'Autriche ? Attendons, patientons encore. Mais si les plus hautes autorités sociales continuaient à laisser aller les choses, d'autres puissances se lèveraient pour les remettre dans l'ordre. Les socialistes s'en chargeraient à leur manière.

J. Heimweh.

EDDY ET PADDY [1]

Nouvelle.

V

Lorsque, assez peu de jours après, une dépêche annonça Justin Higginson, les enfants n'eurent point d'émotion ni de pâleur. Ceux qui doutent que leur résolution s'accomplisse, c'est qu'ils ne sont pas véritablement résolus. La volonté est conscience de pouvoir plutôt que conscience d'effort. Paddy voulait emmener Eddy avec lui, cette fois, dans son voyage, et il savait qu'il l'emmènerait, parce qu'il voulait l'emmener.

D'abord, et pour marquer qu'il ne se séparerait plus d'elle, il n'alla point seul accueillir M. Higginson au débarquement : Eddy l'accompagna. Et leur beauté, ce matin-là, était véritablement lumineuse. Les gens mêmes qui ne les connaissaient point prenaient plaisir à les voir passer se tenant par la main comme deux enfants, malgré leur âge et leur stature. Leurs yeux étaient beaux comme l'aurore du plus beau jour. Leur candeur était égale et aussi leur charme. Ils avaient noblement confiance en eux-mêmes.

« Mon père, dit Paddy, je souhaite que nous emmenions Eddy avec nous. » Justin Higginson répondit : « Nous l'emmènerons. » Mme Glategny, qui n'avait pas même été pressentie, ne souleva point d'objections lorsque l'on daigna l'avertir. Il fut décidé que Mme Collins resterait au cottage d'Almorah, et que sa cabine du yacht serait attribuée à Eddy.

Il fallut aussi modifier le programme du voyage. On ne savait encore si Eddy supporterait bien la mer : elle ne devait point débuter par une traversée trop longue et trop pénible. M. Higginson arrangea que la première escale serait à Guernesey, où l'on demeurerait trois ou quatre jours pour la visite de l'île, et le départ fut fixé au lendemain matin.

Aucune agitation d'impatience ne troubla, durant cette nuit, l'âme limpide d'Eddy et de Paddy. Leur joie étant absolue, restait toujours pareille à elle-même en sa plénitude : elle n'avait point de moments, elle présentait ce caractère de l'éternité. Ils ne dormirent point sans rêves, mais ils ne rêvèrent point d'images successives et délimitées : ils rêvèrent continuellement une lumière qui emplissait l'espace infini.

Au matin, Eddy, qui ne perdait pas le temps de son cœur à s'examiner elle-même, mais qui trahissait fréquemment les secrets de son inconscience par des réminiscences de l'Écriture, entendit une voix qui disait : « Tu quitteras ton père et ta mère. »

La marée était haute de très bonne heure. Les voyageurs partirent peu de temps après le lever du soleil. Ils ne parlaient point. Leurs pensées étaient somnolentes et incertaines, vaguement attendries et comme humides de rosée. A cause du vent favorable, on déplia les voiles, et le yacht parut encore plus blanc, à la couleur d'Eddy ; à la couleur de Paddy aussi, car le fier garçon méritait comme elle de n'être environné que de blancheurs, et son heure était aussi celle de l'aube.

La mer était calme. Eddy ne tournait pas les yeux vers la ville, mais vers l'horizon. Lorsque l'*Ontario* doubla la pointe de la Corbière, une grande houle le berça : les mers les plus paisibles s'irritent sur les rochers à fleur d'eau, et puis de ce côté il n'y a point de terre, d'île, qui depuis des centaines de lieues brise les lames. Eddy et Paddy s'étaient assis à l'avant, dans les fauteuils à balançoire. Ils ne disaient rien, et ils regardaient au loin.

Ils observèrent avec étonnement que depuis quelques minutes l'horizon, au lieu de continuer à fuir, semblait s'être fixé. Ils n'approchaient point d'un rivage, mais un mur blanchâtre se dressait devant eux, sur lequel ils se précipitaient à toute vapeur, avec une vertigineuse vitesse, si vite qu'ils n'eurent pas le temps de s'interroger l'un l'autre. Tout d'un coup le yacht s'arrêta, sans aucun choc cependant : la quille n'avait point touché. Un appel de la sirène les fit tressaillir. Ils se regardèrent et ils se virent à peine. Ils venaient d'entrer dans le brouillard, et si près qu'ils fussent l'un de l'autre, ils ne pouvaient plus s'apercevoir.

Alors ils se levèrent et allèrent s'accouder au bordage, coude contre coude. Ils avaient besoin de se toucher, puisqu'ils ne se voyaient plus. Penchés sur l'eau, ils en distinguaient à peine la soie glacée, comme à travers un nuage de tulle. M. Higginson passa auprès d'eux, et leur dit une parole qui eut un retentissement étrange dans le brouillard. Puis on jeta la sonde, et comme la profondeur était suffisante le yacht se remit en marche, mais avec des précautions minutieuses : il ne fendait plus l'eau, il la froissait. Le silence était extraordinaire, mais la sirène déchirait l'atmosphère épaisse de ses sifflements réguliers. On faisait halte, on jetait la sonde, on repartait, et toutes choses étaient enveloppées de ténèbres blanches.

Voici que l'on entendit très loin le sifflement d'une autre sirène, mais cela ne paraissait point réel : c'était comme un mirage de son. On ne pouvait point reconnaître si cela venait de bâbord ou de tribord, ou même de l'arrière ou de l'avant. La sirène du yacht répondit. L'autre voix se rapprochait toujours, et toujours on ne voyait rien. Il fut sensible enfin que

(1) Voir le numéro précédent, p. 592.

l'appel venait de bâbord, tout près. Eddy saisit la main de Paddy. Tout d'un coup ce fut de plus près encore, mais de tribord, que vint la voix, et l'on n'avait vu passer aucune forme, aucun fantôme de navire. Eddy pressa la main de Paddy qu'elle avait prise, et murmura, dans l'extase : « Oh! Paddy, Paddy... avoir peur ensemble... »

Longtemps encore on navigua dans ce brouillard, lentement. Et ce fut un coup de théâtre lorsque le voile se déchira. La jetée était à portée de la main; un peu plus, le frêle bateau s'y brisait. La ville de Saint-Pierre-Port apparut, sans reliefs, comme peinte sur une toile de fond. Elle semblait occuper toute la façade de l'île. Des sommets de collines, dont le recul n'était indiqué par aucune ombre, dépassaient les plus hautes maisons. Et ce décor nouveau était présenté avec la mise en scène d'un miracle, dans la lumière d'un soleil gai qui semblait rire de la surprise des enfants.

Ils s'écrièrent, de joie et d'étonnement naïf. Ils n'avaient pas eu le temps de se reconnaître qu'ils étaient déjà débarqués, ils s'en allaient vers la grande esplanade, vers l'Hôtel Royal.

Dans le vestibule de l'hôtel, à peine Justin Higginson eut-il déclaré son nom, qu'on lui remit une dépêche à son adresse. Il était rappelé à New-York sans délai. Cet incident, banal dans sa nomade existence, ne le contraria même point : il eut vite fait de décider que son fils et Mlle Glategny séjourneraient seuls ensemble à l'hôtel et visiteraient à leur gré Guernesey : ils retourneraient ensuite à Saint-Hélier par le bateau de Southampton. Là-dessus Justin Higginson fit ses adieux brièvement et partit. Paddy, pénétré de son importance, demanda deux chambres contiguës. Il n'en restait plus dans l'hôtel même, mais on les logea au premier étage de l'annexe, pavillon qui faisait l'angle de l'esplanade et d'une large avenue montante, plantée de beaux arbres. Ce petit pavillon séparé convenait bien mieux à Eddy et à Paddy que le caravansérail de l'hôtel. Ils en furent enchantés, et ils dépensèrent beaucoup de temps à faire leur installation, chacun chez soi, mais la porte grande ouverte.

Ces chambres assez nues, mais belles de luisante propreté, étaient décorées d'un papier à fleurs en fouillis, meublées d'une commode à poignées de cuivre, et d'une toilette en frêne tourné à carreaux de faïence, comme dans la chambre de Paddy au cottage d'Almorah. Celle d'Eddy étant un peu plus grande, ils s'y réunirent. Ils soulevèrent la guillotine de la fenêtre, et se penchèrent pour regarder dans la rue. Ils découvraient une partie de l'esplanade et du port : mais une jetée, à l'extrémité de laquelle était construite une lourde bâtisse, leur masquait la vue des belles collines vertes dont l'éperon s'avance dans la mer et ferme la baie. Une tour à clocher, avec une horloge, se dressait sur l'esplanade; et un tramway électrique passait constamment par devant, relié, comme un bac à traille, par un câble mobile, à un fil de télégraphe que supportaient des poteaux très élevés : et chaque fois que la poulie du câble heurtait un des isolateurs, une longue étincelle jaillissait.

Ce spectacle ne pouvait guère suffire à l'aliment de leur curiosité; mais ils n'étaient pas trop pressés de s'aventurer dans cette ville inconnue. Et puis, jamais ils n'avaient senti aussi délicieusement le plaisir d'être chez soi. Ils n'avaient point vécu jusqu'alors dans leur maison, mais dans la maison paternelle : au lieu que ces chambres, chambres d'auberge, choisies par eux, n'appartenaient qu'à eux seuls, et enfin ils avaient le droit d'y rester ou d'en sortir à leurs heures, et de s'y enfermer s'il leur plaisait.

Ils ne se résignèrent que vers la fin du jour à faire un tour dans les rues. Ils marchaient à pas lents, sinon avec des précautions réelles et voulues, du moins avec des allures de précaution. Ils semblaient aller à la découverte, comme les Robinsons d'autrefois. Le sentiment qu'ils étaient livrés à eux-mêmes et que nul ne les surveillait, au lieu de leur donner de l'assurance, les rendait plus enfants, plus défiants.

Pour ne point risquer de perdre leur orientation, ils marchaient toujours droit devant eux, ou ils tournaient à angle droit. Ils suivirent le Pollet, où les maisons sont misérables, ils retrouvèrent, dans High-Street, une physionomie de leur King-Street de Saint-Hélier, mais avec moins de miniature, avec des maisons plus élevées, avec une foule plus réelle. Ils flânèrent aux étalages des magasins où les ingénieuses argenteries de dînettes, fabriquées à Londres, scintillaient derrière les vitres sur des tablettes de glace. Ils ne s'amusèrent pas beaucoup, mais la journée fut courte : le dîner de la table d'hôte était annoncé pour six heures et demie, et ils voulaient se réserver un peu de temps pour faire toilette. Eddy mit une robe de cachemire d'Écosse gros vert, et Paddy un costume correct, noir.

A six heures et demie, exactement, ils entrèrent dans la salle à manger. Ils choisirent des places tout au bout d'une table. Ils osaient à peine s'asseoir. Bien que la salle ne fût point remarquable par des dimensions ou par une somptuosité excessive, Eddy ouvrait de grands yeux, car elle n'avait jamais rien vu ni rien rêvé de pareil. Le luxe et l'extrême régularité du couvert l'étonnaient, ainsi que la multitude des fioles contenant des sauces. Tous ces gens qui étaient là ne disaient rien, et ils étaient si nombreux qu'ils faisaient beaucoup de bruit sans rien dire : tous les hommes en noir, les femmes vêtues de toilettes voyantes, avec des manches bouffantes, des choux

de dentelle sur les cheveux, ou même de singuliers bonnets. Les garçons débouchaient fréquemment des bouteilles de vins mousseux.

On servait rapidement et par minimes portions, des mets : entrées, poissons, auxquels personne ne semblait attacher d'importance. Les convives y touchaient à peine, les découpant du bout de leur couteau, les picorant du bout de leur fourchette. Puis il y eut un entr'acte assez long, comme pour la préparation d'un coup de théâtre. Tous les garçons avaient disparu. Soudain ils reparurent ; ils firent, en hâte, le tour de la table, présentant à chacun des convives une liste des rôtis, et demandant à chacun tout bas quelles étaient ses préférences.

Cette enquête terminée, ils s'éclipsèrent de nouveau, et reparurent, portant sur de larges assiettes d'immenses tranches saignantes, en de vastes légumiers des légumes bouillis et pâles. Toutes les mains se tendirent vers les fioles de sauces. Les liquides rougeâtres ou noirs ruisselèrent sur les émincés écarlates, les pommes de terre plâtreuses et les choux-fleurs blafards pompèrent comme des papiers buvards avides les extraits d'anchois et les jus d'épices. Et enfin tous ces gens qui, jusqu'alors, avaient délicatement picoré, se jetèrent sur leur pâture avec une furie si prodigieuse, que les deux enfants à cette vue se crurent chez l'ogre. Ils en eurent l'appétit coupé. Et ils se rappelèrent aussi la table de Plémont, avec les carapaces de homard vidées, avec les tomates crues que des dames couperosées dévoraient en même temps que leur chester.

Ils sentirent alors, comme le jour de Plémont, la réalité vivante à l'entour d'eux, et ils la sentirent plus redoutable, plus indifférente, plus sauvage. Ils s'éloignèrent, ils sortirent. Ils firent sur l'esplanade quelques pas lents. Le crépuscule venait. Les étincelles du câble électrique brillaient déjà plus vivement dans la lumière moindre. La mer était glacée de rose tendre, sous le ciel d'un vert de jeune pousse.

Ils eurent la tentation d'aller jusqu'au bout de la jetée ; mais une foule qu'ils voyaient de loin les effraya. Ils retournèrent dans le Pollet qui leur parut un coupe-gorge. Ils poussèrent jusqu'à High-Street, et ils y trouvèrent une cohue qui n'avait point l'air comme à Saint-Hélier d'une cohue d'enfants. Troublés et mal à leur aise, ils eurent, par contraste, un très cher et très doux souvenir de leur petit home improvisé dans l'annexe de l'Hôtel Royal, et ils se hâtèrent d'y rentrer, afin d'être seuls ensemble, bien à l'abri.

Les chambres étaient déjà préparées pour la nuit. Eddy fut obligée de traverser la chambre de Paddy pour pénétrer dans la sienne. Mais elle ne s'y arrêta pas un instant. Paddy lui dit (il parlait presque bas, avec une timidité extraordinaire) :

— Voulez-vous déjà dormir, Eddy ?

— Oui, fit-elle, plus bas encore.

— Vous êtes fatiguée ?

— Un peu.

Ils se souhaitèrent une bonne nuit, et leur baiser fut aussi léger que leurs voix étaient basses.

Paddy resta debout tout près de la porte fermée. Il entendait les pas étouffés d'Eddy, sur le tapis. Quand il n'entendit plus rien, il se coucha. Il tremblait imperceptiblement, il avait conscience d'être bon et d'être heureux. Il était vraiment content de lui-même. La netteté de son âme, qu'il n'ignorait plus, le ravissait. Il s'éblouissait à sa propre lumière, et il se baignait, avec une volupté presque physique, dans son innocence, comme dans une eau miraculeusement pure. Il s'endormit en souriant.

Eddy cependant ne pouvait point dormir. Elle avait peur, surtout depuis qu'elle n'entendait plus rien. Il lui semblait que Paddy était perdu, qu'elle restait véritablement seule. Elle avait peur. Cela étouffait en elle tout autre sentiment. Elle n'y pouvait plus tenir. En vérité, elle ne pouvait pas être seule dans la vie. Oh ! seule avec Paddy, oui. Mais toute seule, ainsi... Elle se leva. Elle vint jusqu'à la porte, et sur le tapis ses pieds nus ne firent aucun bruit.

A travers cette porte — oh ! pourquoi cette porte fermée ? — elle n'entendait rien non plus, pas même le souffle. Elle eut peur, plus affreusement. Paddy était sûrement parti, ou il était mort. Elle frappa, mais il dormait. Alors elle ouvrit la porte sans bruit, et sans bruit, pieds nus, elle marcha jusqu'au lit.

Au pied du lit, elle s'arrêta. Elle voyait distinctement Paddy, dans la nuit claire. Il était adorable à voir dormir. Sa candeur resplendissait de lui. Eddy qui était aussi candide que lui en eut des larmes dans les yeux. L'or pâle de ses cheveux ne s'éteignait pas tout à fait avec la lumière du jour. Ses beaux cils blonds laissaient à ses yeux, bien que fermés, une lueur d'expression et de vie : c'était son regard nocturne.

La solennité du sommeil est contagieuse comme celle de la mort. Eddy se sentit calme, grave. Elle partit, elle rentra chez elle ; seulement elle laissa la porte entr'ouverte.

Mais Paddy qui ne s'était point réveillé tandis qu'elle se penchait sur lui, se réveilla ensuite, par un effet retardé de sa présence ou de quelque bruit imperceptible qu'elle avait fait. Il se souleva, il s'accouda, et sa première pensée fut d'appeler : « Eddy ! »

— Je suis là, murmura-t-elle.

Il demanda :

— Pourquoi ne dormez-vous pas ?

— Je ne sais...

Paddy se leva sans hésitation, traversa les deux chambres et vint jusqu'au lit. Il prit les mains d'Eddy, qui étaient brûlantes.

Oh ! dit-il, qu'avez-vous ?

Elle répondit avec égarement : « Paddy, j'ai peur. »

Oui, elle avait peur de nouveau, mais cette fois, parce que Paddy était venu.

Elle le regarda avec une si poignante expression qu'il tressaillit. « Mon Dieu ! » fit-il. Elle sentit qu'il avait peur comme elle, et elle se rappela aussitôt les paroles de ce matin : « Avoir peur ensemble. » Sans doute, il se rappela aussi. Ce cher souvenir suffit à les apaiser. Ils sourirent en détournant la tête.

Puis Paddy recouvra son assurance et son autorité. « Dormez », dit-il doucement. Elle ferma les yeux pour obéir. Alors il lui scella les paupières d'un baiser, et il se retira dans sa chambre, mais il laissa la porte entr'ouverte...

Le lendemain, ils résolurent de se promener en char à bancs, comme ils avaient fait une fois à Jersey. Ils prirent leur premier repas à l'hôtel. Les cars stationnaient devant la porte. On leur assigna justement la même place que le jour de leur promenade à Plémont, sur la première banquette, à la droite du cocher. Ils s'y trouvèrent à l'étroit, et obligés de se tenir par la taille. Surtout, la manivelle du frein gênait Paddy.

Ils regardaient la campagne, épaule contre épaule, joue contre joue, comme jadis ils feuilletaient les albums de Walter Crane. Ils l'avaient pressentie pareille à la campagne de Jersey, et ils furent surpris de la trouver tout autre, âpre, brutalement accidentée, aussi luxuriante et pourtant mettant plus volontiers à nu son granit. Les vallées vertes avaient des aspects de précipices. Les routes en corniche et en lacet osaient des pentes vertigineuses. Le cocher du car y lançait avec insouciance ses quatre chevaux, et, agenouillé sur son siège, retourné vers ses voyageurs auxquels il expliquait le paysage, il conduisait de sa main gauche qu'il tenait derrière son dos, tandis que la main droite, libre, faisait des gestes.

Les côtes étaient aussi plus profondément découpées. La mer apparaissait à tout instant, encadrée en hauteur par des rochers mornes qui évoquaient le souvenir des monuments druidiques. Des lambeaux du brouillard d'hier restaient accrochés aux aspérités des entonnoirs. Des nuages blancs et bas, en frottant la pointe des aiguilles, s'y déchiquetaient en charpie. Les grèves semblaient impraticables et désertes. Tous les bruits de la nature inorganique se mêlaient dans une harmonie confuse, mais il y manquait un bruit vivant, un son de voix. Et c'est bien ici que les deux enfants auraient pu se croire les Robinsons d'une terre inhabitée, d'une île inconnue.

Mais leurs âmes étaient loin maintenant de ces puériles idées. Ils n'avaient voulu voyager que pour s'évader de leur paradis d'enfant et pour s'évader de leur enfance. Depuis des semaines ils avaient erré sur les plages de la mer comme des voyageurs qui attendent, enfin ils étaient partis, et maintenant ils sentaient qu'ils allaient arriver au but. En se promenant à la crête des falaises et au bord des précipices, ils sentaient proche l'éclaircissement du mystère et la révélation de leur destinée.

Vers deux heures, le programme de l'excursion annonçait une halte assez longue. Les touristes s'inquiétèrent d'abord de luncher; mais Eddy et Paddy, qui n'avaient aucun appétit, s'en allèrent à l'écart, et ils se retrouvèrent absolument seuls.

Ils suivirent, entre deux abruptes collines, un sentier tortueux qui se jouait et qui se croisait avec un ruisseau non moins tortueux, caché sous de hautes herbes. De grandes fleurs mauves, au bout de tiges rigides, se dressaient jusqu'à la taille d'Eddy, et des abeilles bourdonnaient continuellement.

Mais bientôt l'herbe devint rare, et le rocher devint nu. La route fut malaisée, elle côtoyait un gouffre; elle faisait des détours qui masquaient la vue du côté de la campagne : du côté de la mer on ne découvrait rien, à cause du brouillard blanc, mais on entendait dans ces profondeurs des froissements et des brisements de lames sur un rythme de tourbillon. Eddy eut le sentiment d'être très haut; bien au-dessus des nuages, et ce fut l'illusion d'une assomption. Elle reposa sa tête sur l'épaule de Paddy : il lui sembla que leurs pieds ailés ne pesaient plus sur la terre, et que l'on s'envolait ensemble.

Cependant des souffles lents dispersaient peu à peu cette brume, ne la déchirant point : l'éclaircissant, de sorte qu'elle semblait plutôt dissipée par une lumière que chassée par un souffle. Bientôt l'azur mystérieux de l'eau transparut, voilé de tulles à peine. Et ils distinguèrent enfin, à une profondeur inappréciable, l'onde étrange qui tournoyait, ourlée d'un rien d'écume. A mi-chemin entre le fond de l'abîme et le sommet glorieux où ils étaient placés, des mouettes voltigeaient autour de leurs nids dissimulés, et répétaient symétriquement le mouvement circulaire des vagues. Tout cela n'était point de la terre. On eût dit un séjour réservé pour les âmes après la mort. Ils le sentirent, sans le définir. Ils ne comprirent pas encore que la mort est la seule fin de l'amour : ils ne savaient pas même s'ils aimaient; mais ils entrèrent en contact avec l'idée de la mort et ils en éprouvèrent la séduction.

Le soir, quand ils se retrouvèrent seuls dans leurs chambres mitoyennes, ils ne furent plus effrayés ni troublés aucunement. Touchés par la mort, ils n'appartenaient plus à la réalité des choses, toute réalité leur devenait étrangère. Ils se dirent adieu de loin, et ils s'endormirent comme on meurt.

Au réveil, cet appartement que d'abord ils avaient tant aimé, ce home improvisé leur sembla tout d'un coup dénué de charme. Ils s'aperçurent qu'ils étaient à l'auberge. Ils se hâtèrent et sortirent de meilleure heure; mais ils n'avaient aucune envie de se promener aujourd'hui en char à bancs. Pourquoi revoir d'autres paysages, tel ou tel site? Ils connaissaient l'aspect essentiel et la signification de l'île. Alors, Eddy s'écria : « Paddy, nous allons chercher une maison pour nous, cela sera très amusant. »

Ils déjeunèrent comme des gens pressés. Puis ils partirent vers le nord, le long de l'esplanade; mais voyant qu'ils allaient trop s'écarter de Saint-Pierre, ils prirent une route qui, à gauche, remontait vers les quartiers hauts de la ville. Ils marchèrent longtemps entre deux murs de jardins, et la route faisait de tels circuits que tantôt elle les ramenait au milieu de quartiers habités, tantôt elle les rejetait en pleine campagne.

Enfin ils se trouvèrent à l'extrémité d'une avenue qu'une colline élevée mettait à part de la ville. Des cottages étroits, pressés les uns contre les autres, bordaient cette avenue. Le dernier cottage était inachevé, et, plus loin, on faisait encore des fouilles dans les terrains vagues.

— Voici notre maison, dit sérieusement Eddy, en désignant celle où des ouvriers travaillaient encore.

— Elle me plaît, répondit Paddy.

Ils ouvrirent la grille basse, traversèrent la toute petite cour cimentée, au centre de laquelle se dressait un arbuste nain dans une corbeille bordée de fragments de tuiles; et s'approchant de l'unique window, ils virent, collée aux vitres, une pancarte qui portait ces mots :

THIS HOUSE TO BE SOLD.

Un peintre s'étant montré à la fenêtre, ils lui demandèrent la permission de visiter la maison. Elle contenait autant de chambres que le cottage d'Almorah; mais les pièces de chaque étage, au lieu d'être distribuées à droite et à gauche du corridor, étaient placées du même côté, et s'éclairaient, l'une sur la route, l'autre sur un jardin.

Ils demandèrent ensuite le nom du propriétaire, qui était un certain John Mac-Mahon, entrepreneur, demeurant rue Vauvert. Le peintre ne put leur indiquer le numéro, mais affirma qu'ils reconnaîtraient sans peine le logis de Mac-Mahon, à cause d'un gros arbre qui était planté devant.

— Où allons-nous maintenant? dit Eddy.

— Eh bien! repartit Paddy, chez Mac-Mahon.

Ils n'eurent point de peine à trouver la rue Vauvert, une interminable rue en pente raide, qui fait de grands circuits. Ils ne songèrent plus au gros arbre qui marquait la demeure de John Mac-Mahon, mais, supposant que cet homme devait être fort riche pour posséder un aussi charmant cottage, ils s'arrêtèrent sans hésiter devant une propriété magnifique, et sonnèrent à la porte du jardin.

John Mac-Mahon ne demeurait pas ici, et même on ne le connaissait pas. On ne le connaissait pas davantage dans la maison voisine; mais la servante qui leur ouvrit, cette fois, leur montrant à quelques pas une vieille femme qui poussait une voiture chargée de linge, leur dit : « Peut-être la blanchisseuse du quartier le connaîtra. » En effet. Et ils apprirent par cette vieille que le propriétaire demeurait au numéro 20.

Ce n'était pas une magnifique villa, mais une boutique fort peu spacieuse et encombrée d'un comptoir où s'entassaient des couronnes de perles, des couronnes de fleurs artificielles avec des inscriptions :

IN LOVING MEMORY...

Ou bien :

O DEAR, DEAR FATHER!...
REQUIESCAT IN PACE.

Puis des cartes encadrées de noir :

With family's kind regards.

Et des prospectus :

JOHN Mc MAHON
General Undertaker,
20, Vauvert-Road, 20
GUERNSEY
FUNERAL REQUISITES, FUNERAL CARRIAGES,
AND HEARSES, etc.

John Mac-Mahon était entrepreneur de pompes funèbres!

Eddy et Paddy ne trouvèrent aucune personne vivante dans cette boutique, et ils restèrent longtemps seuls. Enfin, la porte vitrée s'ouvrit, un petit bonhomme entra, qui pouvait bien avoir trois ans : il était tout déguenillé, il les dévisagea un instant avec attention, puis se mit à jouer parmi les emblèmes.

— Petit garçon, lui dit Eddy, où est John Mac-Mahon?

— Papa, cria l'enfant avec un sourire niais.

On ne put tirer de lui aucun autre renseignement, mais John Mac-Mahon fit son entrée. C'était un gros homme, haut en couleur, et véritable type du paysan de Normandie.

Paddy, imperturbable, lui exposa qu'il désirait faire l'acquisition d'une maison à Guernesey, qu'il avait vu, Stanley Road, un cottage à sa convenance, que ce cottage, renseignements pris, était la propriété de Mac-Mahon.

— Cela est exact, répondit l'entrepreneur des pompes funèbres.

— Veuillez, dit Paddy, m'en faire connaître le prix.

Mac-Mahon annonça une mise à prix de cinq cents livres, et Paddy fit un haut-le-corps, comme si cette prétention le choquait un peu. Il reprit : « Cinq cents livres sterling? »

— Cinq cents livres tournois.

— Et la livre tournois est de?...

— Vingt-quatre francs.

Paddy calcula à voix basse :

— Cela, déclara-t-il ensuite, fait deux mille quatre cents dollars, ou douze mille francs. Est-ce bien votre dernier prix?

— Oui, affirma Mac-Mahon.

Eddy tira Paddy par la manche. Il fallait trouver un prétexte pour rompre ces fictives négociations.

— Quelles sont, dit Paddy, les charges annuelles?

Il parut effaré d'apprendre que l'acquéreur aurait à payer trois louis par an pour les droits féodaux.

Puis il avoua :

— J'aurais peine à débourser d'un seul coup deux mille quatre cents dollars. Mais John Mac-Mahon proposa des délais, et c'était à ne plus savoir comment se débarrasser d'un propriétaire aussi accommodant.

Paddy eut une inspiration :

— Avant de conclure, dit-il, je veux visiter de nouveau le cottage.

Il sortit avec Eddy, précipitamment.

— Voulez-vous, lui demanda-t-il, aller revoir encore cette jolie maison?

— Mais oui, fit-elle.

Elle ajouta :

— Nous y resterons un peu longtemps, et alors nous pourrons nous imaginer que le cottage nous appartient.

Ils retrouvèrent sans difficulté le chemin. Ils arrivèrent à la maison, y entrèrent comme chez eux. Les ouvriers les reconnurent et leur donnèrent la permission d'aller et venir.

Quand ils visitèrent les chambres où il n'y avait aucun meuble, ils eurent un sentiment de tristesse et ils se rappelèrent les choses funèbres qu'ils avaient vues. Ils décidèrent où ils placeraient les fauteuils et les lits, mais ce jeu les attrista davantage. Cette maison leur convenait si bien que, vraiment, ils avaient des droits sur elle, et pourtant ils allaient la quitter pour ne la revoir jamais.

Ils ne voulurent pas rester dans les chambres, trop ennuis de les voir demeublées, mais ils ne voulaient pas non plus sortir de la maison. Alors, ils montèrent au dernier étage. Là-haut, sur le toit, il y avait une lanterne de verre polygonale, comme au cottage d'Almorah. Ils y montèrent, comme le jour où ils avaient violé le mystère des nuages et surpris les secrets de la tempête. Mais, aujourd'hui, l'atmosphère était sereine et ils virent une immensité splendide. Ils planaient au-dessus de la ville en amphithéâtre. Les maisons, les rochers même et les collines s'écrasaient à leurs pieds, les hauteurs perdaient leur relief et les vastes plaines leur étendue; le territoire de l'homme, ses œuvres et tous les accessoires de sa vie semblaient peu de chose. La mer et le ciel seuls apparaissaient dans leur grandeur véritable et réduisaient le reste à néant par le contraste de leur infini.

Et debout l'un contre l'autre, se tenant embrassés, mais ne se donnant point des caresses matérielles, dans une miraculeuse insensibilité, ils regardaient, vers l'horizon, au delà... Et Eddy murmura, de la même voix que sur le bateau, quand ils avaient eu peur ensemble :

— Oh! Paddy... Paddy... Mourir ensemble...

A suivre. ABEL HERMANT.

THÉATRES

ODÉON. — Reprise du *Fils naturel*, comédie en cinq actes de M. Alexandre Dumas fils.

Il est extrêmement difficile de parler avec pleine justice d'un auteur illustre. Son œuvre est connue et admirée de tous. Et — précisément parce que tout le monde est d'accord — on en vient facilement à s'attacher surtout aux parties discutables de son œuvre, lesquelles semblent alors y tenir une place exagérée. A y bien réfléchir, cela est juste, en somme; et, surtout, cela est utile. Un auteur illustre exerce une grande influence sur son temps. Ses confrères et ses rivaux l'imitent presque forcément; et, comme ils ne peuvent le plus souvent imiter que l'appareil extérieur de son œuvre, il est juste et utile de leur montrer ce que, aujourd'hui, cet appareil extérieur peut avoir de défectueux ou de caduc. Pour M. Dumas, la chose se complique encore. Nul n'a eu, à notre époque, une influence plus considérable sur l'art dramatique; il la doit à deux causes principales : la révolution qu'il a accomplie dans l'art dramatique en écrivant *la Dame aux camélias*; l'effort qu'il a fait pour soutenir, au théâtre, des thèses morales. Mais ces thèses, il est permis de les discuter, de trouver ou qu'elles ne sont pas tout à fait bonnes, ou qu'elles ne sont qu'imparfaitement démontrées (c'est ce que j'ai essayé de vous montrer ici à propos de *la Visite de noces*). Et, pour la révolution opérée dans l'art dramatique (et peut-être est-ce ici qu'apparaît le plus clairement le génie de M. Dumas), sans méconnaître l'importance des progrès accomplis, on peut ne pas croire cette révolution définitive et suffisante. Il est surtout question ici du côté « scribesque » des comédies de M. Dumas; et peut-on ajouter qu'en cela M. Dumas semble ne pas être très éloigné de

notre opinion. Ce qui nous plaît le moins, dans quelques-unes de ses pièces, c'est l'accessoire, le côté « théâtre », les complications de l'intrigue et ses coups de théâtre. Comparez, à ce seul point de vue, dans l'œuvre de M. Dumas, telle comédie de jadis à telle pièce récente, *le Demi-Monde* à *Denise*, par exemple. Sans en discuter le fond même, voyez quelle différence de facture, et comme la dernière est (la donnée une fois admise) plus nette, plus rapide et plus vivante! Différence de sujet, dira-t-on : le second nécessitant une marche plus pressée. Il se pourrait, toutefois, qu'il y eût là davantage, et que M. Dumas se fût aperçu que les complications arbitraires enlèvent à une pièce plus qu'elles ne lui ajoutent. Peut-être, si M. Dumas écrivait aujourd'hui le *Fils naturel*, ne l'écrirait-il pas tout à fait tel qu'il l'écrivit il y a trente-cinq ans.

Quoi qu'il en soit de cette supposition (purement gratuite d'ailleurs), ce qui précède me permettra de parler librement du *Fils naturel* que l'Odéon vient de reprendre avec le plus éclatant succès. Il m'est arrivé quelquefois de parler des œuvres de M. Dumas avec une « passion » qui n'était pas tout à fait de l' « amour » : cela m'arrivera encore, j'en ai peur; mais je voudrais que ce que je viens de dire fût toujours sous-entendu. — Venons au *Fils naturel*.

Il semble bien, ici encore, que M. Dumas ait démontré une vérité générale par un exemple très particulier. Peut-être la thèse défendue a-t-elle perdu un peu de son importance: la bâtardise paraît aujourd'hui surtout un obstacle de « théâtre » ; et si cela est vrai, il faut reconnaître que *le Fils naturel* et *l'Affaire Clémenceau* n'auront pas médiocrement servi à ce progrès. Mais, surtout, le Jacques de M. Dumas est dans une situation bien exceptionnelle; vous la connaissez trop pour que je vous la rappelle: Jacques n'a souffert aucune des épreuves qui accompagnent d'ordinaire les situations pareilles à la sienne; il a été admirablement élevé, par une mère qui est une sainte et qui a l'esprit élevé; il n'a eu à surmonter aucune difficulté matérielle; et, si la crise qu'il traverse est très tragique, remarquez qu'elle se manifeste par une seule conséquence, et que cette conséquence n'est, si je puis dire ainsi, que « provisoire ». J'entends le mariage avec Hermine, qui est seulement retardé; à vingt-trois ans, qui a l'avenir a le bonheur: il n'y a de malheurs que les malheurs définitifs. Si donc M. Dumas avait voulu nous démontrer sa thèse en nous attendrissant sur les souffrances imméritées de son héros, il n'y aurait pas complètement réussi. Si même il avait voulu nous prouver, par l'aventure de Charles Sternay, qu'on doit toujours reconnaître un enfant naturel, il aurait choisi une si flagrante exception qu'elle pourrait passer pour confirmer la règle. On pourrait même ajouter qu'au point de vue utilitaire (qui a forcément de l'importance dans une pièce issue du Code civil), la théorie du brave Aristide Fressart est tout à fait fausse : reconnaître un enfant naturel le jour de sa naissance c'est — c'était au moins jusqu'à la loi récemment votée — le plus sûr moyen de l'empêcher d'hériter de votre fortune... Il n'en reste pas moins que M. Dumas a parfaitement raison. Un homme qui a un enfant, et qui abandonne l'enfant et la mère, n'est et ne peut être qu'un misérable.

Dois-je insister aussi sur certaines complications inutiles et même nuisibles ? C'est le « côté Scribe » de M. Dumas; il ne vaut par grand'chose par lui-même, et il vaut moins encore dans une pièce dont le but est de démontrer une vérité générale... Qu'ils ont raison ceux qui voudraient voir disparaître du théâtre les intrigues artificielles et arbitraires! Loin de donner de la force à une pièce, elles lui en enlèvent; parce qu'elles sont artificielles, elles portent fortement la marque de la mode, elles datent; c'est comme une tache de convention qui semble parfois s'étendre jusqu'aux sentiments vrais mis en œuvre, et les gâter! Sans elles, sans l'usage que M. Dumas a cru devoir en faire, *le Fils naturel* serait un pur chef-d'œuvre.

Il est au moins une des pièces les plus fortes et les plus belles que je sache. Ce qui est bon dans le *Fils naturel* est excellent, hors de pair... Et — s'il faut toujours en revenir aux théories générales — remarquez que ce qui est excellent dans la comédie de M. Dumas — c'est précisément ce qui ressemble le plus au théâtre tel que nous voudrions le voir aujourd'hui. C'est le prologue, par exemple. On a conté (n'est-ce point M. Sarcey?) que M. Dumas, écrivant sa pièce, avait compris combien l'histoire de l'héritage recueilli par Jacques était difficile à croire, et surtout quels soupçons il donnait sur les relations passées de Clara et de Lucien; il avait compris que le seul moyen de faire admettre la chose aux spectateurs était de leur « montrer » les deux personnages: ayant vu de ses yeux quelles étaient leurs relations, le public trouverait bon que Lucien eût laissé sa fortune à Clara. Et certes, si c'est là de l' « habileté », si c'est là une « préparation », c'est l'habileté, c'est la préparation la plus légitime. Donc M. Dumas écrivit le prologue. Et ce prologue est à lui seul un drame réaliste admirable de sobriété et d'émotion. Point d'intrigue parallèle ici, point de complications : un sujet tragique, abordé et traité avec une franchise et une vigueur incomparables; sans brutalité — je ne parle pas de la brutalité à la mode, mais même sans cette énergie un peu... bousculante dont M. Dumas a fait preuve parfois : — sans exagération d'aucune sorte; avec cela, une absolue vérité dans les sentiments et dans l'expression. Lucien, dont la figure élégiaque de jeune malade pouvait aisément tourner à la

banalité, est sauvé à force de naturel : Clara est aussi sincère dans la joie que dans la peine ; Sternay est d'une admirable justesse, faible, voulant à tout prix sortir d'une situation irrégulière et pénible, mais pas trop « volontairement » plat et bas, ce qu'il lui arrive d'être au cinquième acte. Dans chaque personnage, on voit les raisons qu'ils ont de parler et d'agir ; ils ne parlent que pour exprimer des sentiments, et ces sentiments, on voit qu'ils sont réellement « sentis ». Vérité des caractères, sobriété des détails, mesure, rapidité de l'action, tout ici est de premier ordre.

On peut en dire autant de la scène du père et du fils au troisième acte. M. Dumas « pose » une scène comme personne : dès les premières répliques, il s'empare du public et le force à écouter. On dirait qu'il le « tient », au sens matériel du mot (et c'est ce qui fait qu'on ne peut rester calme devant une de ses pièces, l'on est saisi, ou l'on se révolte) ; mais il n'a jamais rien écrit de supérieur à la scène dont je parle ; au moins à la première partie. J'aime moins la fin, où les prières intéressées de Jacques (je ne nie point qu'elles soient naturelles) ôtent à la scène un peu de sa hauteur. Je n'ai pas à analyser cette scène, que tout le monde connaît, qu'il faut aller réentendre à l'Odéon, où elle est admirablement jouée ; et les qualités que j'y pourrais relever sont celles qui, d'une façon générale, caractérisent le talent de M. Dumas. Mais ce qui me semble particulier et précieux ici, c'est une qualité dont l'auteur de *la Visite de noces* n'a pas toujours autant fait preuve, la bonne foi ; et l'on entend bien ce que je veux dire. Souvent, M. Dumas, emporté par le besoin de faire triompher sa thèse, la défend par des moyens qui en facilitent un peu la démonstration ; par exemple, il fait volontiers de son porte-parole un parangon de droiture et de délicatesse, tandis que la partie adverse est représentée par un homme égoïste et bas ; et vous voyez qu'ainsi, et à mérite égal, les idées soutenues par l'auteur ont d'avance un avantage. Ici, rien de tel : soit qu'en 1858 M. Dumas ne fût pas encore sûr du public, soit qu'il ait eu la coquetterie de ne point diminuer son adversaire, la scène est écrite avec la plus complète sincérité. Certes, nous voyons bien que M. Dumas est avec Jacques contre Sternay (et c'est son droit strict de nous le montrer), mais aussi nous reconnaissons qu'il laisse aux arguments de Sternay toute leur valeur et toute leur force. Si Sternay est un peu trop plat, à mon gré, à la fin de la pièce, ce qu'il dit ici est, en somme et à peu de chose près, digne... ma foi ! je lâche le mot, digne d'un galant homme. Il a commis un acte répréhensible, très répréhensible et très coupable ; les excuses qu'il se donne ne sont pas suffisantes assurément, mais enfin il a fait plus que n'auraient fait la plupart de ses pareils, et, à la façon dont il répond à Jacques, nous comprenons que les excuses qu'il s'est données jadis aient pu ne pas lui paraître tout à fait insuffisantes. Et, justement parce que Sternay n'est pas « calomnié », parce qu'il fournit toutes les raisons qu'il a eues et qu'il a, et que l'auteur les lui laisse exposer de bonne foi, parce que nous voyons en lui un coupable « relatif », comme nous pouvons être, nous sommes résolument du parti de Jacques contre lui. Nous n'aimons pas qu'on force notre jugement, ni qu'on veuille trop l'influencer. « Les supplices du remords leur étaient dépeints avec tant d'exagération, qu'ils flairaient la blague et se méfiaient du reste » : nous sommes un peu comme les élèves de Bouvard et Pécuchet : quand nous voyons qu'un auteur accable d'avance ses adversaires, nous pensons que c'est peut-être qu'il n'est pas trop sûr d'avoir facilement raison d'eux... En cela, *le Fils naturel* est une des plus fortes pièces de M. Dumas, et c'est pour cela que je lui garde une tendresse et une admiration particulières.

Et, au point de vue de l'œuvre entier de M. Dumas, qu'elle est intéressante et curieuse ! On dirait qu'en inaugurant sa « seconde manière » l'auteur de l'*Ami des femmes* avait du premier coup créé la plus grande partie des personnages qu'il y ferait paraître. Aristide Fressart, c'est encore l'esprit de Jalin, mais c'est déjà un peu Thouvenin, et un peu aussi, toutes proportions gardées, M. de Ryons ; Charles Sternay, n'est-ce pas un peu le mari de Francillon (je parle du Sternay du cinquième acte, le Sternay du second étant très supérieur à M. de Riverolles) ? Et le marquis d'Orgebac, ne retrouvez-vous pas dans les conversations qu'il tient avec son neveu comme un prélude de celles que le marquis de Riverolles, vingt-neuf ans plus tard, devait avoir avec son fils ?... N'est-il pas curieux de reconnaître qu'il y a trente-cinq ans les types que M. Dumas devait mettre à la scène, son esprit les avait déjà conçus ou esquissés. Et, étant donné que le théâtre de M. Dumas est un théâtre à thèses, ne serait-il pas intéressant de rechercher comment les personnages et les thèses se sont développés de conserve, ce que les premiers doivent aux secondes, ou ce que les secondes ont peut être emprunté aux premiers ?

Mais la place me manque. J'ai déjà dit que le succès avait été éclatant. L'interprétation y a contribué. Je me suis amusé quelquefois à taquiner le brave Albert Lambert ; il faut lui rendre pleine justice aujourd'hui : il a joué le mieux du monde le joli rôle d'Aristide. M. Fenoux jouait Jacques : je ne l'avais guère aimé dans *Vercingétorix ;* il m'a paru en progrès ; il sera tout à fait bon lorsqu'il se sera débarrassé de certains effets trop conventionnels. M. Montbars aurait plutôt la tournure du médecin du marquis que du marquis lui-même ; mais il est plein de rondeur et

de bonhomie. Mme Crosnier est une admirable comédienne, un peu bourgeoise d'allures, mais d'un grand style. Mlle Syma est gentille ; elle a agréablement joué la délicieuse scène du second acte, une des seules scènes du théâtre de M. Dumas où l'amour se fasse tendre et touchant. Mme Gerfaut se montre excellente dans un rôle que est bien ingrat. J'ai gardé pour la fin M. Rameau, à qui on n'a pas, ce me semble, rendu pleine justice. Sans doute, il a tourné au comique, vers la fin, le personnage de Sternay, et l'a peut-être rendu un peu trop ridicule. Mais le rôle est très difficile à jouer, et je crois bien que ce n'est plus tout à fait la faute de M. Rameau s'il lui a donné deux aspects un peu opposés. J'ai gardé un souvenir assez peu précis de ce qu'y était M. Febvre, en 1878 : il me semble qu'il mettait un peu plus de réserve dans ses effusions du dernier acte ; mais je ne pense pas qu'il ait joué le second mieux que ne l'a fait M. Rameau.

Encore une fois, la reprise du *Fils naturel* est un très gros succès, et je crois qu'il se prolongera.

JACQUES DU TILLET.

P.-S. — Je ne puis qu'annoncer aujourd'hui l'énorme succès de *Leurs Gigolettes;* à la semaine prochaine.

J. T.

CHOSES ET AUTRES

M. et Mme Pochon (ce sont mes concierges) ne peuvent se consoler du départ de l'amiral Avelane. J'ai beau leur représenter qu'il n'est si bonne société qui ne se quitte, qu'on ne peut passer sa vie à faire alterner la *Marseillaise* et l'Hymne russe... Chansons ! me répondent ces braves gens. En vain je leur fais valoir qu'ils ne manqueront pas de distractions : la rentrée du Parlement, des interpellations à foison, et, qui sait ? la chute du cabinet peut-être. Hein ? que diriez-vous d'une bonne crise ministérielle ? C'est du « nanan » cela. Mais M. Pochon ne veut rien entendre, et Madame secoue son bonnet à rubans, en femme qui a été embrassée, là, au coin de la rue, devant tout le quartier, par un jeune autant qu'intrépide enseigne de la marine impériale. Ces baisers-là valent un traité d'alliance et Mme Pochon en a fourni les parchemins.

— Ah ! Monsieur, ajoute M. Pochon, nous avons bravement crié ! Depuis que je me connais, et ce n'est pas d'hier, je n'ai jamais manqué de crier, sitôt que l'occasion m'en a été fournie. J'ai crié : Vive Lafayette ! que je ne portais pas encore de culottes. J'ai crié : Vive la Grèce ! mais j'ai eu une désillusion quand le héros de l'indépendance est venu faire un tour en France. Canaris portait des lunettes. J'ai crié : Vive la Réforme ! Je ne sais plus ce que c'était, si je l'ai jamais su. J'ai crié : Vive Lamartine ! un grand sec, qui était le gouvernement provisoire. J'ai crié : Vive Cavaignac ! mais cela n'a pas duré. J'ai crié : Vive l'Empereur ! Mais cela a duré trop longtemps. J'ai crié : Vive l'Italie ! Vive la Pologne !

— Eh quoi ! Monsieur Pochon, Vive la Pologne ?

— Que voulez-vous ? c'était le cri du jour. En ce temps-là la Bourgogne... la Pologne, veux-je dire, n'était pas heureuse. Qu'est-ce que j'ai encore crié : Vive la Paix ! Vive Thiers ! Vive Gambetta ! Vive Boulanger ! oh ! de toutes mes forces. Mais je n'ai jamais crié de si bon cœur que : Vive la Russie ! Maintenant, que voulez-vous ? on ne sait que faire. Il n'y a plus rien à crier. C'est morte-saison.

— Monsieur Pochon, je ne sais pourquoi vous me rappelez ce maire auquel son sous-préfet (c'était sous la Restauration) envoyait la Constitution nouvelle avec invitation d'y adhérer. « Monsieur le sous-préfet, répondait le brave homme, je jure fidélité à la Constitution que vous venez de m'expédier par le dernier courrier, comme à toutes celles que vous pourriez me faire parvenir par la suite... » Mais voyons, que ne criez-vous : Vive Dupuy ! ou : Vive Develle ! ou : Vive.... Là... voyons... le ministre du Commerce ! J'ai son nom sur la langue.

— Et il y reste. Cela ne m'étonne pas. Vous me rappelez, à mon tour, un homme que j'ai connu, qui n'avait pas la mémoire des noms, voire des plus illustres. Il lui arrivait de dire, en se frappant le front : Vous savez bien de qui je veux parler. Voyons ! sapristi ! cet homme qui a commencé par être lieutenant d'artillerie, qui a gagné la bataille d'Austerlitz, qui est mort à Sainte-Hélène...

— Je le tiens. C'est Terrier que je voulais dire. Voilà précisément mon grand homme. Eh bien ! criez : Vive Terrier ! Vive Dupuy !

— Monsieur, on ne crie pas tout ce qu'on veut, comme on obtient, à volonté, une tablette de chocolat en mettant deux sous dans la petite fente d'une machine.

— Et puis, opina Mme Pochon, qui suivait son idée, s'il y a plaisir à embrasser de braves marins qui vont s'embarquer, il n'y aurait aucun agrément à embrasser des ministres qui ne parlent que de se débarquer les uns les autres. C'est ce que nous appelons, dans la marine, une compagnie de débarquement que ce cabinet-là, de débarquement mutuel.

* * *

La conversation menaçait de prendre une tournure antiministérielle, ce que je ne saurais souffrir, lorsque intervint un ami de M. Pochon qui est compatriote de M. Dupuy.

— « M. Dupuy, est mon « pays », disait-il, et j'ai confiance dans les « pays ». Je ne sais ce qu'il veut faire, et peut-être ne le sait-il pas lui-même, ce qui est assez commun chez les hommes politiques, mais il le fera. Je ne craindrais rien pour lui, n'était ces deux cents nouveaux députés, des « bleus » qui ne sont pas encore au courant des choses et que j'appellerai, avec mon journal, « une redoutable inconnue ». Vous me direz qu'ils ne doivent pas être inconnus du ministre. Mon Dieu! je sais bien que les préfets leur ont donné des étiquettes : opportuniste, radical, conservateur. Mais de ce que le marchand de vins met sur ses fioles : « Château-Margaux, Vieux Cognac, ou même Sirop de Gomme », il ne s'ensuit pas que nous en connaissions le contenu.

« Et puis, en arrivant à Paris, ces hommes-là sont dévoyés, perdus, soumis à mille influences. Vous croyez que ces grands hommes de province connaissent leur Paris, comme vous, Monsieur, ou comme moi. Pas du tout. Ils savent sur le bout du doigt Barbezieux ou Yssingeaux ; mais Paris, les ficelles de la vie politique, les dessous du monde, que nenni! Je gage qu'il en est qui ignorent Canivet, même Chincholle, et qui ne se font pas une opinion exacte d'Arthur Meyer. Il y en a pour croire que Mlle Émilienne d'Alençon fait partie du « Panthéon des grands hommes de France », parce qu'elle figurait à la représentation de gala. Que voulez-vous? ils ne savent pas ou ne savent qu'à demi, ce qui est pire.

« Et le remède? Monsieur, je l'ai donné à Dupuy (il disait Dupuy tout court avec une noble familiarité). Quand un des nôtres vient à Paris travailler pour la première fois nous ne manquons pas d'aller l'attendre à la gare, de le recevoir, de le piloter dans la capitale. Nous lui montrons les bons coins et les marchands de vins à éviter. Nous le préservons des « écoles » et des mauvaises fréquentations.

« Il faudrait appliquer le même système aux députés nouveaux qui arrivent en ce moment à Paris. Il y a des attachés au ministère: que ne les détache-t-on dans les gares, ou, à leur défaut, quelques anciens de bonne volonté? Dès qu'ils verraient débarquer, passez-moi le mot, une tête de représentant du peuple, ils s'approcheraient, tout gracieux, bénins et insinuatifs : « Monsieur est député? Je l'aurais deviné rien qu'à la façon dont Monsieur portait son sac de nuit. On eût dit un portefeuille. Tout à votre service, Monsieur... » Et ils l'encadreraient, le promèneraient, l'assiéraient aux restaurants bien pensants, fuiraient les milieux socialistes et les mauvais journaux et finalement aboutiraient à un monument de style composite comme le cabinet lui-même situé place Beauvau, au fond de la cour.

— Monsieur, lui dis-je, c'est, m'a-t-on assuré, le système qu'on applique aux éléphants pour les apprivoiser. On prend deux éléphants domestiques et l'on attache le nouveau au milieu.

— Aurez-vous bientôt fini avec vos éléphants et vos combinaisons? s'écria tout à coup M. Pochon, qui donnait depuis longtemps des signes d'impatience : en politique intérieure, il n'y a que d'être sensible, ardent, enthousiaste...

— Et d'aimer! soupira Mme Pochon.

JEAN-PIERRE.

BULLETIN

Bibliographie.

LA DURÉE DU DROIT DES AUTEURS

Dans une étude intitulée « De la Durée du droit d'auteur (1) », M. Edouard Mack recherche les conséquences qui résultent, dans maints cas qui se sont présentés ou se présenteront, de la combinaison des lois de 1793, de 1810, de 1854 et de 1866, au point de vue de la *durée du droit des héritiers et des cessionnaires des auteurs.*

N'est-elle pas singulière, cette conséquence du changement de système voté par le législateur en 1866? Jusque-là, la durée du droit des héritiers des auteurs dépendait, depuis le décret-loi du 5 février 1810, de la durée de la vie de la veuve; aux termes de ce décret, elle était de vingt ans à compter de la mort de cette dernière; la loi de 1854 l'avait portée à trente ans. En 1866 le principe change : la durée est de cinquante ans, mais comptés de la mort de l'auteur lui-même. Pendant ces cinquante ans, la veuve, ou le mari survivant de l'auteur si celui-ci est une femme (la loi dit *le conjoint survivant*), a la simple jouissance du droit, sa vie durant, et les héritiers n'en jouissent à leur tour que pendant une période variable, comprenant ce qui reste à courir de ces cinquante années au moment où meurt le conjoint.

Il peut ainsi se faire, si le conjoint vit cinquante ans après la mort de l'auteur, que la jouissance des héritiers se trouve réduite à rien, en vertu d'une loi par laquelle le législateur a cru prolonger de vingt ans la durée antérieure du droit des héritiers des auteurs.

Cela encore est changé depuis 1866. Le droit des héritiers est aujourd'hui de cinquante ans.

Mais au moment où le projet qui, depuis, est devenu la loi du 14 juillet 1866 a été présenté aux Chambres, deux écrivains illustres, Augustin Thierry et Alfred de Musset, étaient morts depuis près de dix ans, sans veuve ni enfants, et le droit de leurs héritiers devait échoir au domaine public aux dates respectives du 22 mai 1866 et du 1er mai 1867. On avait proposé, pour soustraire au domaine public les œuvres d'Augustin Thierry, de donner à la loi nouvelle un effet rétroactif. Mais les principes s'y opposaient; l'effet rétroactif n'a pas été admis; et c'est ainsi que les héritiers du poète jouissent et jouiront encore pendant environ vingt-quatre ans de la propriété de ses œuvres, tandis que celles de l'historien appartiennent au domaine public depuis 1866.

(1) Marchal et Billard, éditeurs, 27, place Dauphine.

Citons un autre exemple des difficultés auxquelles peuvent donner lieu nos lois sur la matière.

Louis Bouilhet, qui est mort en 1869, a laissé un chef-d'œuvre, *Melænis*, qui, par traité, est devenu, en 1857, la propriété de l'éditeur Michel Lévy.

Postérieurement au traité, par la loi de 1866, le droit des *héritiers* s'est trouvé porté de trente à cinquante ans à partir de la mort de l'auteur.

Qui bénéficiera, à partir de l'année 1899, jusqu'en 1919, de la prolongation du droit? Grave question, qui paraît pourtant assez facile à résoudre à l'aide des principes exposés dans la brochure que nous venons d'analyser, mais que nous nous abstiendrons de trancher. Disons seulement que la loi a certainement voulu avantager les héritiers, mais cela non au détriment de cessionnaires qui, à défaut d'héritiers, auraient peut-être la qualité pour bénéficier de la loi, et qui, dans tous les cas, devraient être préférés aux héritiers, s'ils justifiaient que leur traité comportait cette conséquence et que le prix payé par eux s'appliquait même aux chances de prolongation de durée.

Mais bornons là notre analyse, et, pour ceux de nos lecteurs, écrivains, artistes, éditeurs, qui éprouveraient le besoin d'approfondir ces questions, renvoyons au travail qui nous a inspiré cet article et où on les trouvera traitées au point de vue auquel, pour les élucider, devait se placer le jurisconsulte.

Émettons seulement un vœu en terminant. Un congrès de littérateurs, d'artistes et de jurisconsultes, organisé par l'*Association littéraire et artistique internationale*, vient de se tenir à Barcelone. Il a voté le principe d'une durée du droit d'auteur, égale dans tous les pays, de cent ans à partir de la publication de l'œuvre. Souhaitons que ce vœu, exprimé par des hommes compétents, les uns intéressés à la question, les autres la voyant seulement au point de vue du droit, trouve l'accueil favorable qu'il mérite auprès de nos législateurs et de ceux des autres pays.

Nouvelles de l'étranger.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Saint-Pétersbourg, 15 octobre 1893.

Monsieur et cher Confrère,

La Rédaction du *Siewerny Wiestnik* m'a autorisé à vous faire savoir qu'il y a quelques fautes commises dans les *Lettres de Mme Smirnoff* publiées dans l'un de ses numéros.

Le *Siewerny Wiestnik* les a corrigées d'après une lettre de Mme Smirnoff; peut-être vous sera-t-il intéressant de les connaître :

1° Au lieu de : *ses romans ne sont point de l'histoire*, il faut lire : *c'est du roman, ce n'est pas de l'histoire* (n° 17, p. 517, *Revue Bleue*).

Et plus loin :

2° Son mérite est de ne jamais rendre le vice intéressant, il n'est pas immoral, *ses mousquetaires*, et non pas : *Les Mousquetaires*. Pouschkine parlait de tous les mousquetaires de Dumas et non de son roman, *Les trois Mousquetaires*, qui n'a été publié qu'après la mort de Pouschkine.

3° Au lieu de : *Ruy Blas*, il faut lire : *Le Roi s'amuse;* au lieu de : *Mlle de Belle-Isle*, *Mlle d'Ancre*.

Ces fautes ont été commises par l'inadvertance de celui qui a transcrit ces lettres. Nous vous serions obligés de vouloir bien faire ces rectifications que le *Siewerny Wiestnik* a publiées dans le n° 9 du mois de septembre, pages 977 et 978.

NATALIE ARABAJINE,
Secrétaire de la Rédaction.

LA SANTÉ DE FRÉDÉRIC NIETSCHE.

Un de nos amis a eu récemment l'occasion de voir le malheureux philosophe Frédéric Nietsche, atteint, comme on le sait, d'une incurable folie. Depuis deux ans déjà, Nietsche est sorti de la maison de santé où on l'avait d'abord interné : il demeure aujourd'hui aux environs de Leipzig, dans la maison de sa mère et de sa sœur, Mme Fœrster, veuve de ce Bernhardt Fœrster qui, sur les conseils de Wagner, était allé fonder au Paraguay une colonie idéale. Soigné, veillé par ces deux femmes qui se sont toutes dévouées à lui, Nietsche paraît avoir repris la santé physique la plus brillante; il a engraissé, il mange, boit et dort mieux qu'il n'avait jamais fait. Entre les repas il reste étendu sur un divan, ou bien il se promène, seul toujours, dans les jardins ou dans la campagne. Personne, à le voir, ne le prendrait pour un malade, n'était le silence obstiné, effrayant qu'il garde aussi bien pour ses parents que pour ses visiteurs. On a beau lui parler, l'interpeller, l'appeler de son nom, il ne répond rien. Parfois seulement, lorsqu'on insiste trop longtemps, il pousse un grognement, toujours le même, quelque chose comme *hon!* après quoi il retombe dans son impassibilité.

Comme il arrive si souvent, c'est par la mégalomanie qu'a débuté la folie de Nietsche. Un jour, il y a trois ans, une dame qu'il avait autrefois connue, reçut de lui le télégramme que voici expédié d'Athènes : « Je suis Pythagore, je suis Platon, je suis Aristote. Lettre suit. » La lettre suivait en effet; une lettre écrite sur un de ces longs rouleaux de papier comme on en voit dans les vieilles peintures; et cette lettre n'était que le développement du télégramme. Nietsche y disait qu'en outre de Pythagore, de Platon et d'Aristote, il était encore une foule d'autres philosophes et poètes anciens dont il énumérait les noms. On sait qu'à d'autres de ses amis il annonçait à la même époque qu'il était devenu Bacchus. La très haute opinion qu'il avait toujours eue de lui-même le prédisposait, d'ailleurs, à cette de folie.

UN PROCÈS ENTRE SAVANTS.

Un curieux procès vient d'être jugé au tribunal d'Iéna. Un professeur de zoologie de Gœttingue, le docteur Hamann, se plaignait d'avoir été diffamé publiquement par son ancien maître et ami, le fameux naturaliste Ernest Hæckel, professeur à l'Université d'Iéna. Dans un livre publié en 1891, *Évolutionnisme et Darwinisme*, M. Hamann avait affirmé que la théorie darwiniste, — mais surtout l'interprétation trop précise qu'en avait donnée M. Hæckel, — était dénuée de toute valeur scientifique. Irrité de se voir ainsi renié par son élève, M. Hæckel, dans une conférence publique prononcée le 9 octobre 1892, déclara que M. Hamann était un renégat, vendu aux cléricaux. Il dit encore que si M. Hamann avait enfin reconnu la fausseté de ses doctrines, c'était à la suite du refus qu'on avait opposé à son désir d'être nommé professeur à Iéna. M. Hamann, se jugeant diffamé, appela son ancien maître devant le tribunal; celui-ci vient de mettre d'accord les deux savants hommes en les condamnant tous deux à l'amende pour s'être diffamés l'un l'autre.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

9 novembre 1893.

Le moyen que le Président du Conseil a adopté pour fixer les lignes générales du programme qu'il présentera à la Chambre la semaine prochaine n'est pas aussi défectueux que l'ont prétendu quelques personnes; simple, familier et pratique, approprié au goût et aux besoins du jour, ce moyen paraît en bonne voie de réussite, et ce sont là sans doute les qualités qu'on peut souhaiter d'abord à un moyen quelconque de gouvernement. M. Ch. Dupuy n'a pas essayé de tirer de ses méditations de Cabinet un programme *a priori;* il n'a pas déposé ce plan exclusif sur la table du Conseil, d'un geste autoritaire, et il ne l'a pas même déposé chez le notaire, comme le plan infaillible et souverain; mais il a invité ses collègues à préparer, chacun dans sa partie, les projets de réforme qui leur paraîtraient les meilleurs. On en délibérera aujourd'hui au Conseil des ministres et demain on en reparlera, sous la présidence de M. Carnot, pour prendre un arrangement définitif. Tout cela nous semble parfaitement parlementaire et constitutionnel et nullement sectaire. Je ne sais pas trop quelle autre marche on aurait suivie avec plus de profit, au milieu des difficultés de l'heure actuelle et de la grande incertitude des esprits et des doctrines.

La malheureuse grève du Pas-de-Calais est finie, mais elle a été malheureuse en tout : elle a mal fini comme elle a mal commencé. Les ouvriers mineurs, avant de retourner à leur travail, ont voté un ordre du jour disant qu'ils enferment dans leur cœur leurs espérances d'une revanche prochaine et qu'ils voient bien que la révolution sociale peut seule leur procurer une amélioration de leur destinée. C'est toujours le même sophisme, la même coutume, le même appel à une révolution sociale qui doit en un moment changer la face du monde et faire tous les hommes libres et fortunés.

Cela évidemment n'arrivera jamais, et bien fous du cerveau ou bien coupables d'ambition funeste les orateurs qui vont dans les bassins houillers prêcher aux ignorants et aux malheureux ces doctrines démenties par toute l'histoire humaine. Déjà ils avaient annoncé aux mineurs de Lens la grève universelle, et, sur la foi de ce miracle, les mineurs avaient quitté leurs galeries souterraines. Pendant sept semaines de sacrifices et de misères, ils ont invoqué dans leurs prières ardentes ce soulèvement de tous les mineurs, leurs frères; c'était là le Messie qu'ils attendaient, mais ils ont épuisé leurs dernières ressources et le rédempteur de leur classe ne s'est pas montré à l'horizon. Maintenant on leur dit que ce sera pour la prochaine fois et, en redescendant dans leurs puits, ils méditent déjà une nouvelle grève, qui sera plus triste et plus redoutable que celle qui vient de finir.

C'est la troisième depuis deux ans, et celle qui suit est toujours pire que celle qui précède. Nous en aurons une quatrième, une cinquième, et vraiment n'y a-t-il qu'à s'y résigner sans chercher de remèdes? Ce mal chronique affecte cependant tout le corps social et il doit à la longue affaiblir singulièrement la constitution économique et politique de la démocratie. Nous ne sommes pas de ceux qui disent, quand le silence règne : C'est la paix. *Ubi silentium faciunt pacem appellant.* Ceci n'est pas une paix, à peine une trêve boiteuse, et lorsque ceux qui votent la trêve annoncent qu'ils vont préparer la revanche, c'est une mauvaise situation pour la reprise profitable du travail et pour la tranquillité des esprits.

Lorsque les ouvriers et les chefs de compagnies se sont réunis, il y a deux ans, à Arras, après une première grève, ils ont arrêté les termes d'une convention réglant les taux des salaires et les principales conditions de travail. Cela fait, ils se sont quittés, heureux de se trouver d'accord, et depuis deux ans ouvriers et patrons ne se sont plus rencontrés. Cependant les griefs, les réclamations, les abus n'ont pas tardé à recommencer. Vrais ou faux ces griefs, peu importe; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'au bout de quelques mois l'accord avait cessé. Les plaintes se sont accumulées pendant deux années, et tout d'un coup la grève a éclaté de nouveau, le 18 septembre 1893, le lendemain des élections, la veille de nos fêtes franco-russes; la surprise fut grande et nous en entendons encore les échos : « Qu'est-ce que cette grève? Que nous veut-elle et d'où vient-elle? »

Après la Convention d'Arras, si les délégués des patrons et des ouvriers avaient décidé qu'ils se reverraient à des périodes déterminées, tous les mois par exemple, ou tous les trois mois, — mais tous les mois ne serait pas trop dans le temps difficile et orageux que nous traversons, — n'est-il pas vrai que nous aurions toutes les chances humaines pour écarter indéfiniment le renouvellement de la crise?

Or ce moyen est employé avec succès autour de nous, en Belgique, en Angleterre. On organise des Conseils d'explications et de conciliation, où les délégués des patrons et les délégués des ouvriers, en nombre égal, viennent s'expliquer chaque mois sur les causes de leurs différends ou de leurs malentendus. « Mieux vaut se disputer à coups de gueule qu'à coups de fusil », disent les ouvriers anglais dans leur langage expressif. On nomme un président, un vice-président, deux secrétaires : ouvriers et patrons sont également représentés au bureau. Les frais modiques du Comité sont payés mi-partie par la Chambre syndicale des patrons et par la Chambre syndicale des ouvriers. Cela coûte beaucoup moins qu'une grève et cela réussit souvent. Les orateurs révolutionnaires trouvent peu d'aliments à leurs prédications, quand le mode de travail est ainsi organisé. Les griefs ne s'amassent pas pendant des années dans l'ombre et dans les conciliabules de cabarets. Ainsi les mineurs de Lens se sont plaints surtout que la Convention d'Arras n'ait pas été respectée : vrai en somme, le reproche eût été bien vite éclairci si l'on avait contracté la bonne habitude de se réunir entre patrons et ouvriers tous les mois. Pourquoi ne pas essayer une méthode si simple, si sage, et qui pourrait avoir les plus heureuses conséquences à mesure que l'usage s'en développerait?

Après un règne de quinze ans et plus, M. le comte Taaffe a été contraint de remettre sa démission à l'empereur François-Joseph, pour s'être oublié à « danser la carmagnole, coiffé du bonnet phrygien, devant les peuples de l'Autriche stupéfaite ». C'est en ces termes qu'un journal allemand caractérisait le projet de suffrage universel mitigé, que le comte Taaffe se proposait d'introduire dans l'Empire. Le prince Windischgrætz, chargé par l'empereur de former un nouveau cabinet, réussira-t-il à faire rentrer dans sa boîte ce grand diable de suffrage universel qui a paru si terrible avec son bonnet phrygien?

HECTOR DEPASSE.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 30542. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 21 TOME LII 18 NOVEMBRE 1893

LE MARÉCHAL DE MAC-MAHON

Marie-Edme-Patrice-Maurice comte de Mac-Mahon, duc de Magenta, maréchal de France, ancien Président de la République française, naquit au château de Sully (Saône-et-Loire) le 18 juin 1808, à l'heure où Napoléon commençait cette fatale et injuste guerre d'Espagne qui devait préparer l'ébranlement et la chute de son colossal empire.

Il était fils de Maurice-François Mac-Mahon, baron de Sully, et de Pélagie-Marie Riquet de Caraman.

Le jeune Patrice fut, d'abord, destiné à l'état ecclésiastique : après avoir reçu un commencement d'instruction chez son père, on le mit au petit séminaire d'Autun. La vocation religieuse ne s'étant peut-être pas très nettement dessinée, on le plaça dans une école préparatoire de Versailles.

Fils d'un maréchal de camp, neveu d'un autre maréchal de camp, ami personnel du roi, le futur duc du second Empire entre à Saint-Cyr, le 24 novembre 1825, et sort de cette école avec le n° 4, ce qui lui permet de choisir l'état-major. Il ne va pas rester longtemps en France; les guerres d'Afrique le réclameront, et c'est sur cette terre qu'il conquerra tous ses grades jusqu'à celui de général de division.

En 1830, le futur maréchal assiste à la bataille de Staouéli; le 18 novembre de cette même année, il recevait la croix de la Légion d'honneur. Lieutenant le 27 septembre 1831, il était attaché au général Achard qui commandait, au siège d'Anvers, les troupes placées sur la rive droite du Bas-Escaut. Capitaine le 15 mars 1833, et successivement aide de camp des généraux Bro et Damrémont, M. de Mac-Mahon se trouvait auprès de ce dernier au siège de Constantine. Le lieutenant général Valée, qui avait remplacé le général Damrémont tué dans une batterie, signala au ministre de la Guerre le zèle et la bravoure de plusieurs officiers et, entre autres, des capitaines Borel, Mac-Mahon et du lieutenant de Cissey (1). Le capitaine de Mac-Mahon (2) fut nommé officier de la Légion d'honneur le 11 septembre 1838 et devint, quelque temps après, aide de camp du général d'Houdetot. A la suite de ce général, il assista aux différents combats qui se livrèrent, en juin 1840, autour du col de Mouzaïa et dans le bois des Oliviers, et passa, comme chef de bataillon, au 10e chasseurs à pied, le 30 octobre 1840. Le 31 décembre 1842, il était lieutenant-colonel du 2e régiment de la Légion étrangère. En 1845, il attaqua le col d'Aïn-Kébira, sous les ordres du général de Lamoricière et à la tête du 41e de ligne, dont il était colonel.

M. de Mac-Mahon fut nommé général de brigade le 12 juin 1848, en compagnie des colonels Leflô et de Ladmirault, par un décret signé : Arago, Garnier-Pagès, Marie, Lamartine et Ledru-Rollin. Le 28 juillet 1849, il était élevé à la dignité de commandeur de la Légion d'honneur. Le futur maréchal se trouvait en Afrique lors du coup d'État de Décembre et prit part, l'année suivante, à une expédition dans la Petite Kabylie. En 1853, nouvelle incursion, cette fois dirigée contre les Kabyles des Babors. Le général de Mac-Mahon ne se signale pas par la profondeur de ses combinaisons, et, vers la fin de mai, il éprouve

1. *Moniteur universel*, n° du 8 novembre 1837.
2. A cette époque, le *Moniteur* écrivait tout simplement : le capitaine Mac-Mahon.

un échec assez sérieux sur la route qui conduit à l'est, du côté de Tizi M' Lougout (1).

Le 1er juillet, l'expédition était terminée, et, un mois après, Napoléon III nommait M. de Mac-Mahon grand officier de la Légion d'honneur. Dès qu'il se vit libre, le général s'empressa de retourner en France où il se reposait de ses campagnes au commencement de l'année 1857. Le 14 mars il épousait Mlle Élisabeth-Charlotte-Sophie de la Croix de Castries, âgée de 20 ans. Le général avait 46 ans. Il eut à peine le temps de se livrer aux douceurs de la vie de famille : il fut obligé de revenir à Constantine. Le combat de Meggarin, livré le 29 novembre 1854 par le commandant Marmier, décida la ville de Tuggurt à se rendre et à reconnaître la souveraineté française.

La prise de Malakoff fit connaître à toute la France le nom de Mac-Mahon. Le général, alors à la tête d'une division, n'avait pas assisté aux différentes affaires qui précédèrent la terrible journée du 8 septembre; resté en Afrique, il avait eu le déplaisir de ne pas combattre à l'Alma, à Inkermann, à Traktir et au Mamelon-Vert. Mais la fortune, qui le favorisa si complètement dans sa carrière militaire, ne l'oublia pas encore en cette circonstance, car, à peine débarqué sur le sol de la Crimée, il se voyait chargé de conduire l'attaque contre le redoutable ouvrage de Malakoff, clef de Sébastopol. Il fit preuve d'un courage imperturbable et soutint, pendant cinq heures, la lutte contre les vaillants soldats de Gortschakoff. Mais les vieux troupiers des brigades Decaen, Vinoy et de Wimpffen n'étaient pas hommes à abandonner une position si chèrement acquise et, malgré la bravoure russe, nos adversaires furent obligés de nous abandonner définitivement Malakoff, après avoir vu quatre de leurs généraux tomber successivement à la tête de sanglants retours offensifs.

En se repliant, le général en chef ennemi incendiait les maisons, les casernes, les édifices de Sébastopol, il enflammait les nombreuses mines creusées sous le sol de la ville. Pendant la nuit entière des explosions continuelles se firent entendre; c'étaient, à chaque instant, d'immenses gerbes de flammes qui se dessinaient lumineuses et diamantées sur un ciel de jais, accompagnées du sifflement et du grondement sinistres des poudrières qui éclataient, des quartiers et des forts qui s'effondraient majestueusement. Cette nuit fut terrible. Officiers et soldats étaient là, immobiles, la main sur la garde de leur épée ou le canon de leur fusil, écoutant le moindre bruit qui devait pu annoncer un retour offensif, prêts à recommencer une nouvelle et suprême bataille afin de conserver cet amas de terre, imbibé de sang et noir de poudre, qui s'appelait Malakoff. Les blessés, écrasés sous les morts, n'avaient pu être relevés; le champ de carnage était dans toute sa laideur; durant les courts instants de silence qui séparaient les explosions retentissantes, on n'entendait que le râle des mourants, quelques lointaines détonations... Et Sébastopol s'abîmait dans un océan de poudre embrasée (1).

Si l'énergie du général de Mac-Mahon fut à la hauteur de la situation dans cette glorieuse journée, son intelligence militaire fut très ordinaire et nous n'avons aucun mouvement tactique à signaler, par lequel il ait hâté la victoire ou paré un échec (2).

Dès que le général fut revenu de Crimée, il retourna en Algérie. On le voit, en 1857, commander une des divisions qui, sous les ordres du maréchal Randon, fit la conquête de la Grande Kabylie. Comme toujours les soldats furent admirables, mais ceux qui les commandaient, s'y montrèrent aussi courageux qu'ignorants des premières notions de la stratégie et de la tactique (3).

Les explosions de bombes sur la voie publique n'ont jamais avancé les affaires de ceux qui les ont allumées. Un sentiment de terreur et de réprobation se répand alors parmi le peuple et permet de prendre des mesures que l'on ne souffrirait pas sans cet instinct de la conservation qui fait que l'on préfère un moindre mal à un pire. Le sang répandu, à la porte de l'Opéra, le soir du 14 janvier 1858, loin de profiter à la liberté, ne donna naissance qu'à la *loi de sûreté générale*. Le Conseil d'État n'avait pas adopté sans de vives discussions cette loi destructive de toutes les autres et exigea un *adoucissement* au projet; le Corps législatif, de son côté, l'amenda d'une façon singulière et elle arriva enfin devant le Sénat. La délibération eut lieu en séance secrète et c'est au cours de cette délibération que fut consommé l'acte de courage civil qui honore le plus le maréchal de Mac-Mahon. « Consciencieusement, dit-il, je crois cette loi inconstitutionnelle, susceptible de conséquences fâcheuses. Je pense que l'on aurait pu obtenir les résultats qu'elle se propose sans violer la Constitution; par suite, en honnête homme qui a juré fidélité à la Constitution, en homme indépendant comme nous le sommes tous en qualité de législateurs, je me vois obligé de voter contre (4). » C'étaient là de belles paroles, auxquelles le Sénat n'était pas habitué, et l'histoire doit enregistrer la protestation du général de Mac-Mahon, qui avait eu l'instinct de penser et la hardiesse de dire qu'en de semblables moments il fallait appliquer sévèrement toutes les lois, mais rien que les lois. C'est ce qu'a fait M. Thiers après la Commune.

Le prince Napoléon venait d'être mis, le 24 juin 1858,

1 *Moniteur universel*, n° du 6 juin 1854.

1 *Revue politique et littéraire*, n° du 30 octobre 1880.

(2) *Ibid.*

3 *Ibid.*, n° du 23 avril 1880.

4 Extrait des procès-verbaux des délibérations du Sénat qui ont été tenues secrètes. Année 1858.

à la tête du ministère de l'Algérie et des Colonies, et le général de Mac-Mahon était nommé commandant supérieur des forces militaires de terre et de mer employées en Algérie. Cette période fut évidemment la plus calme et la plus prospère de notre possession africaine. Des entreprises de toutes sortes furent conçues et tentées au milieu d'une paix profonde et d'autant plus douce qu'on n'y était guère accoutumé. Le général de Mac-Mahon laissa faire ; peut-être cette ère bienfaisante aurait-elle pu se prolonger si le caractère inquiet du prince Napoléon et les agitations qui précédèrent notre lutte contre l'Autriche ne l'avaient brusquement interrompue au grand détriment de notre colonie. Le prince quitta l'Algérie ; Mac-Mahon devait bientôt le suivre.

*
* *

Nous voici parvenu au point culminant de la carrière du maréchal de Mac-Mahon, à la période de sa vie réputée la plus glorieuse, à l'époque de la guerre d'Italie. Mis à la tête du 2e corps d'armée, le général conduisait fort médiocrement le combat de Robecchetto, le 3 juin 1859, et ne savait pas s'emparer de la petite troupe d'Autrichiens qu'il avait devant lui. Mais, ce qui est plus grave, il manquait de compromettre la situation superbe que nous avait faite l'habile marche de Voghera sur Novare. En effet, maître de la rive gauche du Tessin et de la rive gauche du Naviglio-Grande, le 2e corps pouvait prendre en flanc les troupes autrichiennes qui essaieraient de disputer le passage à l'armée française au-dessous de Turbigo. Or, le matin du 4 juin, le commandant Schmitz avait remis au général, de la part de l'empereur, l'ordre de *marcher sur Magenta*, et Mac-Mahon l'avait prié de dire à l'empereur *qu'il serait à Magenta vers trois heures et demie*.

Au lieu de se diriger vers le but assigné par le général en chef, en tenant ses trois divisions bien reliées entre elles, le général de Mac-Mahon lança le général Espinasse vers la gauche, séparé de la droite par un espace de quatre kilomètres, ce qui permettait à Clam-Gallas d'isoler Espinasse, en se jetant avec toutes ses forces dans l'intervalle qui se trouvait entre les deux colonnes de Mac-Mahon. Aussi, à peine le 2e corps eut-il commencé à canonner Buffalora, à 1 heure et demie, que son commandant, s'apercevant du danger que courait l'aile gauche, donne l'ordre de cesser le feu et de se retirer jusqu'à ce que l'on fût lié solidement avec la division Espinasse. Malheureusement, l'empereur, au bruit de la canonnade, avait ordonné à la Garde impériale de courir au secours du général de Mac-Mahon. Elle ne rencontra pas celui-ci sur la rive gauche du canal et fut exposée, seule, aux feux de l'armée autrichienne durant tout le temps employé par le 2e corps pour sa concentration, c'est-à-dire jusqu'à 4 heures un quart. Sans l'héroïsme des zouaves et des grenadiers, la bataille de Magenta eût été une déplorable défaite. C'est pourquoi « nous n'avons jamais compris ces fables curieuses qui circulaient partout, avant 1877, et qui auraient fait croire que le général de Mac-Mahon décida du sort de la journée en exécutant un mouvement de son choix, un mouvement non commandé par l'état-major général, en *allant au canon*, selon l'expression consacrée. Loin d'*aller au canon*, il s'en était retiré pendant plus de deux heures, et, quant à sa marche sur Magenta, le commandant Schmitz lui avait apporté, le matin, de la part de l'empereur, l'ordre de l'exécuter. Il n'a donc fait que son devoir et il lui restera toujours à expliquer la négligence avec laquelle il disposa son corps d'armée dans son mouvement sur Buffalora-Magenta et son imprudente échauffourée de Buffalora à 1 heure ou 1 heure et demie de l'après-midi (1). »

« Pourquoi, dira-t-on, Napoléon III aurait-il ainsi récompensé le général de Mac-Mahon si celui-ci n'avait pas bien mérité de la patrie le 4 juin 1859?... Pourquoi?... C'est assez difficile à expliquer en effet. Cependant on peut remarquer d'abord que l'empereur tenait particulièrement à créer des ducs et des princes, à l'imitation de son oncle. Il avait déjà paraphé un duc de Malakoff, il devait donc, *a fortiori*, nommer un duc de Magenta, puisque, après tout, nous avions gagné la bataille, puisque lui, Napoléon, qui commandait en chef, ne pouvait se créer duc lui-même, puisque le corps d'armée du général de Mac-Mahon avait achevé la victoire en conquérant Magenta. Enfin il est permis d'ajouter que ce fut plus tard que l'on s'aperçut des erreurs commises par le commandant du 2e corps ; mais dans l'ivresse et le trouble des premiers jours qui suivirent le combat, l'empereur ne se rendit pas bien compte des marches effectuées et des mouvements manqués (2). Il était tout à la joie de son succès. Nous le verrons, après la campagne, juger les choses et les hommes plus froidement et dire, le 14 août, aux officiers de l'armée d'Italie : « Vous n'avez regardé que les côtés brillants de la guerre que nous venons de terminer ; moi, j'en ai remarqué les faiblesses et je vous signalerai bien des réformes à accomplir (3). » Mais, encore une fois, le lendemain de Magenta, l'empereur était plein d'espoir ; il lui fallait récompenser quelqu'un, créer un duc... le gé-

(1) Voir notre *Guerre d'Italie* 1859, Paris, Charpentier, 1882, et la *Revue politique et littéraire*, n° du 10 novembre 1877.

(2) Le maréchal Niel disait à ce sujet : « Si l'empereur s'était accordé vingt-quatre heures de réflexion avant de donner ces récompenses, au lieu de nommer le général de Mac-Mahon maréchal et duc de Magenta, il l'aurait fait traduire devant un conseil de guerre pour avoir si mal exécuté ses ordres. » Note à nous communiquée par un général de la Garde impériale.)

(3) *Moniteur universel*, n° du 15 août 1859.

néral de Mac-Mahon était là... il fut duc et maréchal de France (1). »

« En nommant le général de Mac-Mahon maréchal et duc de Magenta, l'empereur, toujours généreux, et, par cette générosité même, offrant un prétexte à la légende qu'on allait exploiter contre lui, semblait lui attribuer l'honneur exclusif de la victoire commune, et laisser dans l'ombre le rôle si glorieux qu'y avaient joué les régiments au milieu desquels il avait combattu.

« Telle fut l'impression des généraux qui avaient eu l'honneur de les conduire dans cette rude journée. A la table où les aides de camp de l'empereur prenaient un sommaire repas bien gagné, elle se manifesta avec une certaine amertume.

« Le général Fleury, qui se trouvait parmi eux, se leva tout à coup, en disant : « Vous avez raison, Messieurs, je vais répéter à l'empereur ce que je viens d'entendre. » Il alla trouver Napoléon III sous sa tente, et celui-ci, comprenant la légitimité de la réclamation formulée, lui donna la seule satisfaction possible, en accordant au commandant en chef de la Garde impériale, le général Regnault de Saint-Jean-d'Angely, le bâton de maréchal (2). »

Aussi bien, le maréchal de Mac-Mahon, reconnaissait, lui-même, qu'il n'avait pas exécuté un mouvement de son choix, puisque, dans son rapport, il écrivait : « *Conformément aux ordres de Votre Majesté, le 2e corps et la division des voltigeurs de la Garde impériale ont quitté Turbigo, le 4, à dix heures du matin, pour se porter sur Magenta* (3). »

Comme nous le disions plus haut, c'était le sommet de la fortune de Mac-Mahon ; il devait en descendre, à partir de ce jour, pour voir sa réputation militaire sombrer à jamais dans la désastreuse campagne de 1870.

Il y eut pourtant encore un éclair brillant dans la vie du duc de Magenta ; ce fut quand il assista, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, au couronnement du roi de Prusse, au mois d'octobre 1861. L'empereur, les envoyés et surtout les contribuables y jetèrent l'or à pleines mains. On ne saurait lire sans une douleur profonde les enthousiastes articles du *Moniteur universel* sur ces fêtes qui devaient être le prélude de l'abaissement de notre pays, la préface de la perte de l'Alsace et de la Lorraine. « Le représentant de la France a la satisfaction de n'entendre, à Kœnigsberg, que les expressions de sentiments sympathiques et de justes appréciations de la grandeur à laquelle elle s'est élevée sous le règne de l'empereur... Depuis qu'il a passé la frontière, le maréchal de Mac-Mahon a été, partout où il a été reconnu sur sa route, l'objet de l'empressement le plus sympathique... Dans toutes les stations, la foule se pressait autour du wagon sur lequel on lisait le nom de la France et ne s'occupait qu'à tâcher de voir son illustre représentant (1). » Braves gens qui flairaient sans doute la curée !

Le 29 octobre, le duc et la duchesse de Magenta offrirent une fête splendide au roi et à la reine dans les salons de l'ambassade de France. Le journal officiel ne peut trouver de termes assez pompeux pour exprimer son admiration : « A tous ses titres personnels, l'ambassadeur extraordinaire de l'empereur des Français joignait celui de représentant et d'organe des sentiments de son souverain ; et le roi, de son côté, semblait autoriser à voir, dans le plaisir avec lequel il assistait à cette fête, un nouveau gage des bonnes relations qui existent, ne pourrait-on pas dire, de l'amitié qui s'est établie entre l'empereur et lui (2). »

Nous n'avons pu résister à la tentation de donner ces deux passages du journal officiel, car ils contiennent une leçon. Derrière cette logomachie, ce fatras de fades compliments, ces phrases ampoulées, apparaît la terrible réalité de 1870, et notre humiliation n'en reste que plus amère.

*
* *

Le duc de Magenta était revenu en Algérie avec le titre de Gouverneur général. Il n'est guère besoin de dire que rarement période plus stérile se déroula pour notre colonie ; la lutte entre les pouvoirs, civil et militaire, en était arrivée à l'état aigu. Les affaires d'Algérie allaient donc de mal en pis, vers la fin d'avril 1865, lorsque l'empereur résolut de se rendre sur la terre d'Afrique. Nous ne raconterons pas ce voyage qui ressemble à toutes les tournées de souverain et nous nous contenterons de signaler un curieux incident qui aurait pu avoir une grande portée si l'obstination du maréchal n'avait écrasé, dès leur premier vol, les projets ambitieux du général Fleury.

L'empereur apprit la mort du maréchal Magnan au milieu des solitudes stériles qui s'étendent du Khroubs à Batna. Le général Fleury voulait alors tâter des grandes charges publiques et échanger son titre de *conseiller intime* contre celui de Gouverneur général.

Il espérait que l'insuffisance du maréchal de Mac-Mahon éclatant au grand jour, sous les yeux mêmes du souverain, il lui serait facile d'obtenir sa succession, après avoir concouru à arrêter le programme de la poli-

(1) A. Duquet, *La Guerre d'Italie*, pp. 106 et 107.
(2) *Le [illegible] Magenta*, par Fernand Giraudeau, directeur de la Presse en 1869. *Le Figaro*, n° du 30 octobre 1893.
(3) A. Duquet, *La Guerre d'Italie*, p. 251.

(1) *Moniteur universel*, n° du 21 octobre 1861.
(2) *Ibid.*, n° du 2 novembre 1861.

tique de la France en Algérie (1). Une partie des espérances du général Fleury s'était réalisée; la fréquentation du maréchal n'avait pas émerveillé l'empereur, c'est pourquoi Napoléon III, à la nouvelle de la mort du commandant de l'armée de Paris, crut l'occasion bonne pour offrir au duc de Magenta un changement de position. Il lui fit entrevoir la possibilité de lui créer une grande situation en lui confiant, à la fois, le commandement de la Garde impériale et de l'armée de Paris. Mais le maréchal, qui n'entendait pas se compromettre davantage et se lier étroitement avec la dynastie napoléonienne, usa de son moyen ordinaire, le silence. Il feignit de ne pas comprendre ces ouvertures et l'empereur n'osa pas lui enlever le gouvernement général (2).

Au cours de ce voyage, Napoléon se répandit en lettres et en discours. En quittant l'Algérie, l'illuminé souverain lança une dernière lettre-programme, adressée au maréchal de Mac-Mahon, dans laquelle il portait aux nues le *royaume arabe* en sacrifiant les colons, ce qui ne l'empêchait pas de rêver la réconciliation des colons et des indigènes. Ces chimères entraînèrent les plus mauvais résultats et le système à appliquer à notre colonie resta encore à trouver.

Vers la fin de l'année 1867, une horrible famine, causée par la sécheresse, les criquets et les sauterelles, désola l'Algérie. Au commencement du mois de janvier 1868, se voyant débordé par la misère, le gouvernement algérien fit demander à la Chambre 400 000 francs jugés par lui nécessaires et suffisants pour attendre la récolte (3). M. le vicomte Lanjuinais démontrait la puérilité de cette demande, et le général Allard, commissaire du Gouvernement, lui répliquait : « Je ne voudrais pas que la Chambre restât sous cette impression que le crédit est insuffisant.... c'est le maréchal-gouverneur lui-même qui a fixé cette somme de 400 000 francs (4). » Cependant, deux mois après, en présence des squelettes qui blanchissaient le long des chemins, le duc de Magenta s'aperçut que cette somme dérisoire n'était pas suffisante et était contraint de réclamer 2 millions (5).

Les souffrances étaient en effet effroyables. Le choléra avait, à lui seul, tué 92 000 Arabes en deux mois (6). Malgré les efforts des colons et de l'archevêque d'Alger, qui distribuèrent plus d'un million de vivres, la faim faisait des milliers de victimes. Sur les routes, dans les champs, derrière les broussailles, on trouvait des cadavres d'indigènes morts d'inanition. Les assassinats ensanglantèrent cette malheureuse contrée; des mères mangeaient leurs enfants; des troupes d'hommes, semblables à des bêtes fauves, se jetaient sur des femmes et sur des jeunes gens afin de combattre, par ce détestable et sacrilège aliment, la faim qui les torturait (1).

Il nous faut maintenant dire un mot de la querelle qui s'est élevée, au lendemain de ces désastres, entre le duc de Magenta et l'archevêque d'Alger, Mgr Lavigerie. Le gouverneur général se rendait bien compte que l'activité de l'archevêque pour atténuer les horreurs de cette épouvantable famine était une accusation contre la négligence de son administration; il y eut un échange de lettres très vives entre le ministre de la Guerre, le maréchal de Mac-Mahon et Mgr Lavigerie. Le maréchal menaçait le prélat de lui reprendre les orphelins qu'il avait recueillis. C'est alors que l'archevêque entama contre le gouverneur et contre les bureaux arabes une véritable campagne (2).

L'opinion publique se prononça tout de suite en faveur de Mgr Lavigerie qui prouvait que le régime militaire, en isolant systématiquement les Arabes des colons, entretenait le fanatisme et la barbarie chez ce peuple dégénéré. Le maréchal, de son côté, accusait son adversaire de vouloir violer la liberté de conscience des musulmans; mais personne ne prenait au sérieux ces dernières allégations.

La question capitale était de savoir si l'archevêque avait le droit de garder dans ses maisons de secours les enfants indigènes assistés, ou s'il fallait les rendre à leurs coreligionnaires. Si ces enfants possédaient encore leurs parents, l'archevêque ne faisait aucune difficulté de les remettre entre leurs mains; il laissa même sortir de grands enfants qui en exprimaient le désir; mais la difficulté s'élevait lorsque les enfants étaient restés orphelins. Devait-on, selon la volonté du maréchal, les rendre aux tribus, ou devait-on, selon le vœu de l'archevêque, les conserver dans des orphelinats afin de les civiliser, d'en faire de bons Français et, au besoin, des chrétiens qui seraient venus grossir le nombre des habitants des villages coloniaux?

Eh bien! l'archevêque avait cent fois raison. Que serait-il arrivé si l'opinion du maréchal l'avait emporté? L'enfant orphelin eût-il été une fille, dès sa rentrée à la tribu elle eût été *vendue* pour servir de concubine ou de bête de somme. L'enfant orphelin eût-il été un garçon, alors on sait ce que les mœurs musulmanes permettent quand les jeunes gens sont livrés sans défense à leurs coreligionnaires.

Il y avait là une grave question de moralité publique. Nous ferons remarquer que l'honnêteté donnait raison à l'archevêque, ainsi que notre législation,

(1) Taxile Delord, *Histoire du Second empire*, Paris, Germer Baillière, 1874, T. IV, pp. 85 et 86.
(2) *Ibid.* T. IV, p. 91.
(3) *Annuaire encyclopédique*, 1868, pp. 79 et 80.
(4) *Moniteur universel*, n° du 8 janvier 1868.
(5) *Ibid.*, n° du 24 mars 1868.
(6) *Annuaire encyclopédique*, 1868, p. 80.

(1) *Annuaire encyclopédique*, 1868, p. 81. — Voir également l'*Echo d'Oran*, n° du 31 mars 1868, la lettre de l'archevêque d'Alger, en date du 6 avril et tous les journaux de l'époque.
(2) Voir l'*Univers* n°s des 15, 16, 17, 25, 29 et 31 mai 1868.

qui met l'enfant abandonné à la charge de la société qui doit lui fournir la nourriture corporelle, intellectuelle et morale (1).

Quant aux événements militaires qui se sont produits durant le gouvernement du maréchal en Algérie, nous ne les raconterons pas. Nous signalerons seulement les insurrections du sud de la province d'Oran qui ont commencé en avril 1867 et que le duc de Magenta a mis près de huit années à étouffer, car ce ne fut qu'en 1870, à la suite de la campagne du général de Wimpffen sur la frontière du Maroc, que le calme se rétablit parmi les populations de cette province (2).

Mais le moment approche où le duc de Magenta va s'éloigner de cette terre d'Afrique qu'il a si longtemps foulée de ses pas ; les plaines de l'Alsace vont nous donner la mesure de ses talents militaires. L'empire commet la criminelle folie de la guerre ; le maréchal de Mac-Mahon est nommé commandant du 1er corps.

*
* *

Qui ne se rappelle la confiance présomptueuse que nous avions tous en notre armée lors de la déclaration de guerre ? Quel est celui qui connaissait les rapports prophétiques du colonel Stoffel ? Quel est le Français qui ne regardait pas le maréchal de Mac-Mahon comme un grand capitaine, une sorte de Turenne ? Il semblait que l'heureux soldat de Malakoff et de Magenta n'aurait qu'à se montrer pour culbuter les vainqueurs de Benedek. François-Joseph allait être vengé des perfidies de 1866. Il fallut en rabattre, et promptement.

Dès le début de la campagne, le maréchal laisse surprendre une de ses divisions à Wissembourg. Après avoir donné l'ordre au général Abel Douay d'occuper cette ville, après avoir télégraphié, à 10 heures, à son lieutenant : *qu'il partait pour Wissembourg* afin de juger de l'importance de l'attaque tentée par l'ennemi, le maréchal de Mac-Mahon ne quitte Strasbourg qu'après son déjeuner, « ne court pas droit sur Wissembourg où il sait que l'on se bat. Non, il se met tranquillement en marche pour Haguenau, avec son état-major, et ne daigne plus donner signe de vie durant toute la journée (3). » Aussi le général Douay est-il écrasé et le maréchal, par son inqualifiable conduite, permet aux Prussiens d'inscrire un premier succès qui devait être, hélas ! suivi de tant d'autres victoires.

A Frœschwiller, le surlendemain 6 août, le commandant du 1er corps encourt encore de graves reproches. L'empereur venait de mettre sous ses ordres les 5e et 7e corps et il ne fait rien pour en activer la concentration autour du 1er corps. Bien plus, attaqué ce jour-là par des forces qui augmentent de minute en minute, il ne télégraphie pas au général de Failly de le rallier le plus tôt possible, quoiqu'il soit pendant toute la journée en communication avec le 5e corps et par le chemin de fer, et par la route, et par le télégraphe. Il se berce de l'espoir de vaincre tout seul, ne se décide pas à temps à battre en retraite et change ainsi, par son obstination, une bataille, qui aurait été certainement indécise, en une défaite désastreuse (1).

A Morsbronn d'abord, à Elsasshausen ensuite, le maréchal sacrifie ses cuirassiers. « Si la charge de la brigade Michel, à Morsbronn, avait eu l'avantage de permettre aux généraux Conseil-Dumesnil et de Lartigue de replier tranquillement leur infanterie sur Elsasshausen et de retarder la marche du XIe corps, l'effort absurde et sublime de la division de Bonnemains ne nous avait servi à rien autre chose qu'à disperser inutilement d'admirables cavaliers qui auraient protégé la retraite à la fin de la journée, manœuvrant sur un terrain quelque peu propre au déploiement des escadrons. En vérité, nous ne saisissons pas la raison qui a décidé le duc de Magenta à sacrifier si naïvement ces quatre beaux régiments (2) ! »

Et la retraite, que dire de la façon dont elle a été conduite ? Et Strasbourg abandonné au hasard, et les commandants des 5e et 7e corps sans instructions, et les ponts, les tunnels que l'on ne détruit pas et qui permettront plus tard aux Allemands d'amener à Paris vivres, canons et munitions sans lesquels ils auraient été contraints de lever le siège ? Les Prussiens ont été heureux de rencontrer devant eux un pareil adversaire qui devait leur fournir, un mois à peine après, de nouvelles et surprenantes facilités pour capturer une armée de 100 000 Français. Oui, malgré les preuves d'incapacité qu'il vient de donner au commencement de la campagne, malgré les fautes lourdes qu'il a commises et qui vont entraîner la France à sa perte, c'est encore au duc de Magenta que l'on confie la dernière armée nationale, le dernier espoir de la patrie. « Je n'ai qu'une chose à me reprocher, nous disait le comte de Palikao en 1874, c'est d'avoir livré l'armée de Châlons à un homme aussi indécis que Mac-Mahon, au lieu de l'abandonner à un général entreprenant et rapide comme Wimpffen. »

On ne devait pas tarder à se repentir de cette faute. Il n'est pas facile de retrouver, à la guerre, une succession de tergiversations, de contre-ordres sembla-

1 Décret du 19 janvier 1811.
2 *Revue politique et littéraire*, n° du 30 juillet 1881.
3 Albert Duquet, *Frœschwiller, Châlons, Sedan*, 3e édition, Paris, Charpentier, 1882, pp. 20 et suivantes.

(1) *Frœschwiller, Châlons, Sedan*, pp. 123 et suivantes.
(2) *Ibid.*, p. 128.

ble à celle que le maréchal de Mac-Mahon a déroulée lors de sa marche de Châlons sur Sedan. Et nous ne parlons pas des erreurs qu'un général en chef ne devrait jamais commettre, nous signalerons seulement, comme exemple, la détermination prise par le duc de Magenta de faire passer toute la division de cavalerie de Bonnemains à sa gauche, c'est-à-dire, du côté opposé à l'ennemi et de découvrir ainsi son aile droite, exposée aux tentatives audacieuses des escadrons allemands ; nous ferons également remarquer l'absence de coup d'œil militaire dont le duc de Magenta a fait preuve à Beaumont, puisque, par des ordres réfléchis, il aurait pu saisir la victoire ce jour-là et infliger à l'ennemi un échec retentissant. Mais pourquoi s'appesantir de nouveau sur cette phase douloureuse de la néfaste guerre de 1870? Tous ces faits sont connus, jugés; le maréchal de Mac-Mahon est condamné sans appel, et sa bravoure chevaleresque est la seule circonstance atténuante qui ait été admise en sa faveur. C'est à Sedan que se termina la première partie de la seconde campagne de France. La journée du 1er septembre coûtait à notre armée 15 000 hommes hors de combat, parmi lesquels 20 généraux, 330 pièces de campagne, 70 mitrailleuses, 184 canons de rempart, 12 000 chevaux, un immense matériel de guerre et 83 000 prisonniers ! La France payait cher la gloire de Malakoff et de Magenta.

Il nous faut, maintenant, passer à un sujet non moins triste : nous avons à suivre le maréchal de Mac-Mahon commandant en chef les troupes chargées d'arracher Paris aux sinistres bataillons de la Commune. Grâce à l'habileté de M. Thiers, qui, remis de la panique de la première heure, organisait merveilleusement les forces qu'il avait sous la main, le maréchal put commencer le siège de Paris dans des conditions relativement favorables. « Les conseils de guerre, tenus à l'hôtel de la Préfecture de Seine-et-Oise, lui traçaient minutieusement les étapes qu'il avait à suivre, les mouvements à exécuter, et l'on sait que M. Thiers n'aurait pas toléré le moindre écart dans les dispositions adoptées. Les conseils de guerre, sous l'impulsion du chef du pouvoir exécutif, s'arrêtèrent au plan le plus rationnel : c'était de faire taire les bastions du Point-du-Jour, de dégager la plaine de Billancourt, d'écraser les forts d'Issy, de Vanves et de Montrouge, et de forcer le rempart dans cette partie de son périmètre par plusieurs brèches à la fois (1). »

Le bombardement fut, en effet, si violent que les insurgés se virent contraints d'abandonner les remparts, près de la porte de Saint-Cloud. Un courageux citoyen, Jules Ducatel, facilita singulièrement l'entrée des troupes dans Paris en prévenant le capitaine du génie Garnier, de service à la tranchée, de la retraite des fédérés. Il serait trop long de raconter ici la « bataille des sept jours ». Qui ne se rappelle ces journées d'horreur où le canon grondait sans relâche, où le bruit de la fusillade crépitait à chaque coin de rue, où les femmes et les enfants étaient écrasés sous les obus qui éclataient, sous les maisons qui s'effondraient ; qui ne se souvient de ces nuits épouvantables où la lueur effrayante des incendies empourprait le ciel d'une couleur sanglante? Quant à nous, nous ne pouvons jamais évoquer cette semaine fatale sans jeter la malédiction à ces hommes qui tuèrent tant de Français, qui brûlèrent tant de bibliothèques, qui détruisirent tant de chefs-d'œuvre et tant de monuments sous les yeux ravis des Allemands vainqueurs !

Le maréchal de Mac-Mahon avait exécuté ponctuellement le plan adopté et chaque quartier avait été tourné et pris avec une précision mathématique qu'il eût été désirable de voir employée quand on avait les Prussiens devant soi. Le 28 mai, on pouvait lire sur les murs cette proclamation dont on ne saurait trop louer l'éloquente brièveté, car on ne doit parler ni haut ni longtemps quand les vaincus sont des Français.

Habitants de Paris,

L'armée de la France est venue vous sauver. Paris est délivré. Nos soldats ont enlevé, à quatre heures, les dernières positions occupées par les insurgés. Aujourd'hui, la lutte est terminée : l'ordre, le travail et la sécurité vont renaître.

DE MAC-MAHON, duc de Magenta.

Après la bataille, le maréchal conserva le commandement en chef de l'armée. C'est alors que se préparèrent les intrigues qui aboutirent au 24 mai en passant par les chinoiseries de la Commission des Trente. Le duc de Magenta aurait dû se rappeler que M. Thiers l'avait tiré du bourbier de Sedan, l'avait replacé à la hauteur dont ses fautes de Frœschwiller et de Beaumont l'avaient précipité. Il ne s'aperçut pas qu'il ne faisait que servir les petits calculs de M. de Broglie, que protéger les menées cléricales de M. Buffet, il ne craignit pas de remplacer le Président de la République, l'homme qui pouvait, encore longtemps, guider le pays dans la voie libérale.

Sa présidence fut une série de coups de tête et d'entreprises naïvement réactionnaires. Elle débute par la grâce accordée au plus grand coupable de notre siècle, à Bazaine, qui n'avait pas eu honte de

(1) *Histoire de la Guerre civile de 1871*, par Louis Fiaux; Paris, Charpentier, 1879, pp. 355 et 356. — Voir aussi : Deposition de M. Thiers; Jules Simon, *Gouvernement de Thiers*, T. II, p. 248, et le *Journal officiel* du 3 août 1871.

livrer aux Allemands les fusils, les canons, les soldats, les drapeaux de la France. Puis ce sont les tentatives de restauration monarchique : ces voyages à Frohsdorff, ces achats de voitures de gala pour l'entrée du Roy à Paris : tout cela pour arriver à un piteux avortement. Un éclair de bon sens avait encore lui dans le cerveau du duc de Magenta et lui avait fait dire et prédire qu'« à la vue du drapeau blanc, les chassepots partiraient tout seuls ».

C'est, ensuite, cet essai de ministère quasi républicain, avec M. Jules Simon comme président du Conseil. Mais les cléricaux s'agitent et inondent les départements de pratiques superstitieuses. L'Assemblée nationale, se prenant pour un concile, édicte des lois religieuses et vote l'édification de l'église du Sacré-Cœur. Un jour, sans raison apparente, à l'improviste, le maréchal jette M. Jules Simon à la porte, et M. Jules Simon, suivant à la lettre les paroles de l'Évangile, balbutie un « merci » résigné. Nous sommes en plein Seize-Mai.

Qui ne sait comment se termina cette campagne de pseudo-faiseurs de coups d'État? Les 363 furent réélus, le duc de Magenta, se sentant personnellement atteint, ne put continuer à occuper le premier poste de la République et donna sa démission.

Sans doute il n'est pas le vrai coupable : ses deux mauvais génies, les deux mauvais génies du parti conservateur, ont été MM. de Broglie et Buffet. Le premier, d'esprit plus souple que le second, mais d'un abord désagréable, voyant faux, parlant aussi purement que son organe est mauvais, excellant à compromettre les meilleures causes et croyant, dans son orgueil, que l'Europe entière a les yeux sur lui. L'autre, bon financier, quoiqu'un peu trop bourgeois, incapable de faire une concession à ses adversaires, même les plus honorables, se faisant l'illusion que l'opinion des quelques salons réactionnaires où il allait pontifier était celle de la France elle-même. Chacun en son genre, ces deux hommes devaient, plus que tous autres, contribuer à la fondation de la République : instinctivement, les masses allèrent du côté où ils n'étaient pas. Encore une fois, ils furent les conseillers de malheur du duc de Magenta.

A partir du jour où il quitta l'Élysée, le vainqueur de Malakoff et le vaincu de Sedan se renferma dans une retraite absolue et désarma, par cette abdication, par ce silence non sans grandeur, les accusations que la France était en droit de porter contre lui. Il n'a plus à redouter que le verdict de l'histoire.

ALFRED DUQUET.

CALVIN ÉCRIVAIN [1]

Calvin fut un très grand écrivain. Je dirais même que ce fut le plus grand écrivain du XVIe siècle si j'estimais plus que je ne fais le *style* proprement dit. Le style est une chose et la parole en est une autre. L'art d'écrire et l'art de parler sont deux arts. Si j'étais convaincu plus que je ne suis de ce que je dis là, je déclarerais que le style de Calvin est le plus grand style du XVIe siècle, parce que c'est celui qui, en sa sévérité, en sa tenue, en sa rigueur, en son aspect correct et châtié, s'éloigne le plus du style parlé. Mais j'ai une faiblesse pour les écrivains qui ont quelque chose, en écrivant, des libertés et des grâces spontanées de la parole, et Montaigne, et plus encore Rabelais, me séduiront toujours d'un charme victorieux. Encore est-il qu'il me faut bien reconnaître que le style de Calvin est de tous les styles du XVIe siècle celui qui a le plus de *style*.

Il est clair, d'une clarté suprême en des choses qui sont par elles-mêmes d'une extrême obscurité, et c'est comme une gageure admirablement gagnée que le plus clair de nos écrivains avant l'époque classique soit un théologien, et un théologien qui ne vulgarise pas une théologie, mais qui l'invente. C'est qu'il était doué, d'abord; c'est ensuite que tout en inventant sa théologie il faisait un effort plus grand encore peut-être pour la rendre populaire du même coup. Admirable école de clarté que de ne pas mépriser la foule, et au contraire de la vouloir conquérir. C'est ensuite que, tout en ayant fait d'excellentes études classiques, et sachant en profiter, Calvin n'est pas un humaniste passionné.

Les écrivains antiques ont commencé par rendre d'assez mauvais services aux nôtres. Ils les ont enchantés d'élégances fausses ou excessives, sous prétexte d'ornements, et embarrassés de phrases longues et sinueuses, sous prétexte de belles périodes. Tout cela devait se mettre au point plus tard, mais pour commencer, et dans la période pour ainsi dire scolaire, rendait détestables les écrivains médiocres, et gâtait un peu les meilleurs. Calvin ne se soucie nullement d'imiter les écrivains antiques, qu'il méprise un peu comme un chrétien primitif les méprisait; il s'est borné à prendre chez eux les qualités générales de composition bien réglée et de large développement; il n'est pas atteint non plus par le mauvais goût trop fréquent des Pères latins, qu'il n'aime nullement, et le seul qui ait son estime, saint Augustin, est justement celui qui a la langue la plus simple et dépouillée. — Reste qu'il parle l'admirable prose, si

1 Notre collaborateur M. Émile Faguet va faire paraître chez l'éditeur Lecène une série d'études sur le XVIe siècle auxquelles nous empruntons ce chapitre.

claire, limpide et facile, du xve siècle, avec ce quelque chose de plus ferme, de plus nourri et de plus viril que l'étude des classiques donne à ceux qui ne poussent pas jusqu'à l'imitation servile et à l'admiration des menus jolis détails. Reste qu'il parle la langue du xve siècle avec quelques qualités déjà du xviie. C'est précisément ce qu'il a fait, et il est un des bons, sinon des sublimes, fondateurs de la prose française.

Clarté, netteté, précision, force secrète, infiniment sensible à la longue, de l'expression juste, telles sont les vertus solides et durables de sa plume diligente et attentive. Il a parlé plusieurs fois avec satisfaction de la brièveté de son style (1). Cela peut faire sourire aujourd'hui.

Rien n'est plus juste pourtant par comparaison. Calvin est bref en ce qu'il est sobre. Ses phrases sont longues, mais ne sont pas surchargées; et il a des longueurs, mais point de verbiage. Et quand on jette les yeux à côté de lui à peu près sur n'importe lequel de ses contemporains, on comprend à quel point il devait paraître court, et même concis. Ses moindres traités nous paraissent bien étendus, il est vrai; mais ceci est à son honneur, étant un effet de son extrême conscience. Calvin quand il enseigne, comme dans l'*Institution*, le *Catéchisme*, la *Supplication et Remontrance sur le fait de la chrétienté*, ne donne jamais que l'essentiel; quand il réfute, il ne veut jamais laisser un seul point de son adversaire sans réponse, ce point, comme il arrive, ne fût-il, à très peu près, que le précédent déjà réfuté et l'*antéprécédent* déjà discuté; mais dans la polémique, accepter l'ordre de son adversaire et le suivre, en eût-on un infiniment préférable à lui substituer, est une loyauté, et Calvin semble l'avoir tenu pour un devoir.

Une qualité manque à ce grand style sévère : c'est la grâce, le sourire, tous les sourires. Il y en a un qui est de gaîté, il y en a un qui est d'indulgence, il y en a un qui est de sensibilité doucement émue, il y en a un qui est d'imagination brillante qui se plaît à ses découvertes et à ses jeux; et Calvin, parce qu'il manque de charité, de sensibilité et d'imagination, n'en a aucun. L'onction lui fait absolument défaut (2). De là cette sécheresse et ce je ne sais quoi qui fait songer à un métal dur, souple et sans éclat. Bossuet, comme toujours, a tout dit d'un seul mot : C'est un style « triste ».

C'est un style qui n'a ni la joie d'une passion douce qui s'épanche, ni celle d'une imagination qui se donne carrière et qui s'espace. « Ceux qui écrivent par humeur », dit La Bruyère, ont un style tantôt bon, tantôt mauvais, mais du moins original. Calvin de tous ceux qui ont écrit est celui qui a le moins écrit par humeur. Il a, de tous les styles, celui qui est le plus impersonnel. Il n'a écrit exactement que « pour être entendu ». C'est la première règle et c'est la première qualité du style; mais il y en a d'autres. Calvin n'a presque voulu connaître que celle-là. Le contraste est étourdissant quand on le compare à un Père de l'Eglise quel qu'il soit; car ceux-là, souvent si étranges, au moins tirent de leur cœur et de leurs entrailles autant que de leur intelligence tout ce qu'ils écrivent.

Il est juste d'ajouter qu'il a cependant une passion : c'est celle de convaincre, et qu'elle lui suffit pour donner à sa parole, sinon l'éclat, du moins la vigueur et le mouvement. Ne sent-on pas une force de raison dominatrice et impérieuse dans ces paroles qu'il adresse aux tièdes :

Il ne faut pas confesser Dieu seulement intérieurement. Quand il est dit que nous sommes os de ses os et chair de sa chair, c'est bien pour montrer que nous sommes conjoints à lui de corps et d'âme. Et pourtant c'est pourquoi on ne peut souiller son corps en quelques superstitions qu'on ne se prive de cette union sacrée par laquelle nous sommes faits membres du Fils de Dieu. Que ces docteurs subtils me répondent s'ils ont reçu le baptême seulement en leurs âmes. Dieu n'a-t-il pas ordonné que ce signe fût engravé en notre chair? Le corps donc auquel la marque de Jésus-Christ a été imprimée doit-il être pollué aux abominations contraires? La Cène se reçoit-elle seulement de l'âme, et non pas aussi des mains et de la bouche? Dieu met les armoiries de son fils en nos corps, et nous les souillerons de fanges et d'ordures? Il n'est pas licite d'imprimer des coins en une pièce d'or ou de mettre en un instrument public des sceaux contraires l'un sur l'autre, et l'homme mortel se donne congé de falsifier le baptême et la sainte cène de Jésus!

Ce qu'il a de plus original comme expression dans toutes ses œuvres, ce sont ses sermons, et dans ses sermons les passages d'éloquence populaire, qui sentent à la fois le « censeur » et le « tribun » et qui rappellent très souvent saint Jean Chrysostome. Il maltraite souvent avec une verve singulièrement âpre tout ce petit monde cosmopolite qui venait à la fois augmenter Genève et un peu l'embarrasser. Parmi ces gens-là il y en a qui vivent mal :

Il y a des ménages où les maris et les femmes sont comme chien et chat; il y en a qui haussent leur état et contrefont les seigneurs sans propos, sont adonnés à pompes et à superfluités mondaines. Les autres devien-

1) « Que je sois déclamateur, il (Westphal) ne le persuadera à personne; et tout le monde sait combien je sais presser un argument, et combien n'est précise la brièveté avec laquelle j'écris. » — « Quin tamen ejus (Augustini) prædixitis mihi displicuit, non dissimulo, interea forte brevitas mea nimis connixa est. » *Epist. sept.*, 1549. *Farello.*

2) Voyez son *Épître* à M. Laurent de Normandie (servant de préface au *Traité des scandales*) sur les malheurs domestiques de ce seigneur, et encore ses lettres, si élevées du reste, aux martyrs de Lyon. Cela est grand, ce n'est jamais touchant. Calvin montre le ciel aux malheureux, quelquefois magnifiquement; il ne sait pas pleurer avec eux.

nent si délicats qu'ils ne savent plus que c'est de travailler, et n'y a nul contentement pour la nourriture. Il y en a de médisants et détracteurs qui trouveraient à redire aux anges du Paradis... Cependant il leur semble à tous que Dieu est bien tenu à eux de ce qu'ils ont fait le voyage de Genève, comme s'il n'eût pas mieux valu qu'ils fussent demeurés sur leurs fumiers que de venir faire scandale en l'Église de Dieu.

Il a des boutades vives et rudes, sans esprit, à proprement parler, mais d'une impertinence et même d'une gouaillerie incisive qui sent encore le français et le picard. On l'ennuie un peu, on le harcèle d'oiseuses questions; il se rebiffe et regimbe : « Si l'on me vient demander ceci et cela par le menu, je renverrai tels enquêteurs à la règle générale que je tiens de Dieu. Je dis ceci parce qu'il y en a de si importuns que jamais ce ne serait fait avec eux si on voulait répondre à toutes leurs difficultés. Telles gens à bon droit pourraient être comparées à ceux qui, après avoir écouté un sermon où ils sont exhortés à s'accoutrer modestement, voudraient que le prêcheur leurs taillât leurs chausses et leur cousît leurs souliers. »

Cette plaisanterie lourde et massive, mais assez contondante, de Calvin (très rare du reste) est un aspect de son talent qu'il ne faut pas oublier, et qui ne laisse pas d'éclairer comme il faut le sombre portrait. Il pousse assez loin quand il se permet de s'y livrer, Les « libertins spirituels » prétendaient que la mort est le retour ou à Dieu ou au néant : « Un certain Bertrand Desmoulins, qui depuis est devenu Dieu, ou rien, selon leur doctrine, c'est-à-dire qu'il est mort... » — Les mêmes spirituels assuraient que c'est Dieu qui fait tout en nous comme en toutes choses, et que nous ne sommes que ses instruments :

Cette grosse fouasse de Quintin se trouva une fois en une rue où on avait tué un homme. Il y avait là d'aventure quelque fidèle (quelque « spirituel ») qui dit : « Hélas! qui a fait ce méchant acte? » Incontinent, Quintin répondit en son picard : « Cha été my. » L'autre, comme tout étonné : « Comment seriez-vous bien si lâche? » A quoi il répliqua : « Cha été Dieu. » — « Comment, dit l'autre, faut-il imputer à Dieu les crimes qu'il commande être punis? » Adonc Quintin : « Oui! Chet ty, chet my, chet Dieu; car che que ty ou my faisons, chet Dieu qui le fait; et che que Dieu fait nous le faisons. »

Mais ce ne sont là que les moments de repos d'un homme qui ne se reposait guère. Le plus souvent sa muse unique, muse austère et impérieuse, c'est la logique. Elle ne laisse pas de le bien servir. Elle l'échauffe presque; du moins, quand elle pousse avec lui ses avantages, elle précipite sa parole, jette comme par saccades vigoureuses son argumentation pressante et rude :

Il y a des hommes qui restent ministres de l'Eglise catholique pour que ces places ne soient pas occupées par plus méchants qu'eux. Mauvaise raison : combien qu'ils reconnaissent ne pas être du tout hors de faute, toutefois ils disent qu'il n'y a pas tant de mal, cependant qu'ils ont la charge des églises, comme si d'autres plus méchants tenaient la place... Mais si cette raison a lieu, que n'entrons-nous dedans les cavernes? Pourquoi ne tenons-nous les bois? Que n'épions-nous pas les chemins? Pourquoi ne sommes-nous aux embûches à l'intention de ne meurtrir point les pauvres passants, comme font les brigands, mais seulement de leur faire rendre la bourse?

C'est elle encore, mais aidée et renforcée pour ainsi dire par un profond et ardent sentiment du devoir, qui lui inspire les belles paroles où l'on trouve non seulement la conviction, l'autorité et l'élévation ordinaires à Calvin, mais encore l'émotion sacerdotale et la véritable ampleur oratoire :

Il n'y a ici ni exception ni privilège pour grands ou pour petits, pour riches ou pauvres. Que tous donc ploient le col! Que le pauvre craigne, de peur que s'il dit : « Je sais que faire? » Dieu lui réponde : « Je sais aussi que faire de toi. » Que les riches ne s'enivrent pas en leurs aises, comme en croupissant sur leur lit; mais plutôt qu'ils apprennent, à l'exemple de saint Paul, de tenir pour ordure et dommage tout ce qui les divertit ou retarde de vivre chrétiennement. Cependant n'oublions pas aussi de notre côté d'appliquer ceci à notre instruction pour être toujours prêts, quelque part que nous soyons transportés, ou quelque chose qui nous advienne, de persister en la pure confession de notre foi, détestant toutes les superstitions, idolâtries et abus qui contrarient à la vérité de Dieu, obscurcissent son honneur et renversent son service.

Calvin a laissé des modèles du style d'exposition didactique et de beaux exemples du style de discussion; et il n'a pas laissé d'atteindre parfois à la grandeur. Comme sa réforme religieuse a eu la plus grande influence sur la correction de la discipline religieuse catholique, son style aussi n'a pas laissé de contribuer à l'amendement du style ecclésiastique en France.

« C'était un homme à qui Dieu avait conféré de grands talents, beaucoup d'esprit, un jugement exquis, une fidèle mémoire, une plume solide, éloquente et infatigable, un grand savoir, un grand zèle pour la vérité. » — Ce jugement modéré et tranquille de notre cher Pierre Bayle ne doit pas être réformé. Il reste juste. Il est incomplet. Calvin fut un grand esprit que n'eût pas diminué, que n'eût pas égaré, et qu'aurait rendu plus aimable, et très probablement plus puissant qu'il n'a été, un plus grand cœur. Cet homme qui avait en lui des parties de philosophe, d'homme d'État et de conquérant, semble avoir été toutes choses, excepté un vrai prêtre; ou si l'on trouve ceci trop dur, je dirai que du prêtre il avait ce qui peut faire le martyr, et non ce qui fait l'apôtre. Il a

confessé Dieu, c'est-à-dire ce qu'il croyait vrai, et il l'a enseigné; je ne vois pas qu'il l'ait fait aimer. Il est professeur de religion, non propagateur de sentiments religieux. Il a l'esprit théologique, et un cœur qui n'a pas le goût du divin. La grandeur de Dieu, l'infirmité et le néant de l'homme, ce sont des idées et de sublimes idées religieuses; mais ce sont des idées. Personne n'en a été plus rempli et comme entêté que Calvin, et n'en a été un plus fort et plus éloquent interprète. L'amour de Dieu, c'est une passion, et c'est peut-être le dernier fond du christianisme, sa source la plus profonde, et sa véritable découverte et sa véritable révélation; et c'est ce que Calvin a eu peut-être, mais ne donne pas. La terreur de Dieu, c'est beaucoup plus ce qu'il inspire, et si, par certains côtés, il paraît plus chrétien que biblique, par celui-ci il paraît plus biblique que chrétien.

La charité, la tendresse est presque absente de toute son œuvre, l'abnégation n'y paraît jamais. Ces excès touchants et charmants, dangereux, je le reconnais, et contraires aux nécessités sociales, ces excès de la doctrine, ou bien plutôt du sentiment évangélique, que l'on trouve si souvent dans les paroles de Jésus, et qui sont comme la fleur exquise et trop enivrante du christianisme : « Point de procès, point de serments, tu ne tueras pas, donnez encore votre manteau, tendez l'autre joue », étonnent Calvin, ce que j'admets, et l'étonnent trop, ce qui me déplaît. Je voudrais qu'il les écartât en les adorant. Il les repousse d'une main trop ferme : «... Néanmoins cette douceur et modération de leurs courages n'empêchera pas *qu'en gardant entière amitié envers les ennemis*, ils ne s'aident du confort du magistrat à la conservation de leurs biens, ou que pour l'affection du bien public *ils ne demandent la punition des pervers et des pestilents, lesquels on ne peut corriger qu'en les punissant.* » Il a raison; mais il est trop sûr en cela d'avoir raison, et supprime trop résolument des préceptes, dont, au moins comme de conseils, il est bon de garder quelque chose, et qu'on pourrait presque tous bravement recommander à la lettre, tant il y a peu de chances qu'ils étendent très loin leurs périls. Calvin a tenu et gardé avec un soin jaloux les clefs du tabernacle, il en a peu répandu l'huile sainte.

Il a été très grand cependant parmi les hommes, parce qu'une puissante idée religieuse, ranimée en quelque sorte, redressée et rétablie dans toute sa grandeur, fortement imprimée par de vigoureuses formules et une argumentation solide et claire dans le cerveau des hommes, est toujours un vif, un durable, et un fécond levain de moralité. L'homme est fait pour essayer de penser l'infini, non, certes, qu'il y réussisse, ni qu'il parvienne à mi-chemin; mais quelques déconvenues qui l'attendent, le commerce des hautes pensées lui est sain en ce qu'il l'habitue au moins un peu à mépriser ce qui doit être méprisé.

Que dans ces recherches il garde toujours la prudence; qu'il ne s'enivre pas, et il lui suffira pour cela d'aimer quelqu'un autour de lui, des vertiges métaphysiques; que surtout il ne croie jamais qu'il est assez grand pour avoir trouvé ou assez saint pour qu'on lui ait jeté de là-haut la clef de l'éternel mystère, ce qui est insensé; et qu'il ne s'en targue pas pour vouloir, au nom d'une idée qu'il croit avoir comprise, opprimer, s'il est fort, ceux qui ne le sont pas, ce qui est abominable; mais qu'il les fasse, ces nobles et salutaires recherches; car « travailler à bien penser c'est le principe même de la morale ». — Et ceux qui ont consacré leur vie, en sincérité et bonne foi, à quelqu'une de ces enquêtes ardues, ont pu fonder quelque chose dans l'ordre civil; ils ont surtout fondé quelque chose dans l'ordre moral; ils ont donné à l'humanité une de ces secousses profondes qui semblent lui être nécessaires; ils ont éveillé et guidé un mouvement d'esprits dont le contre-coup n'a pas laissé d'être utile même à leurs adversaires. Calvin a été un de ces hommes, en précisant et en disciplinant le protestantisme, en le marquant à l'empreinte d'un esprit clair, logique et ordonné, en donnant à une insurrection la forme d'un gouvernement.

Et comme dit un des vieux commentateurs de Calvin, *sic de Calvino scripsimus, neque amici neque inimici.*

ÉMILE FAGUET.

EDDY ET PADDY (1)

Nouvelle.

VI

Ils redescendirent sur la terre, ils rentrèrent dans la vie et dans la réalité. Et pourtant Eddy avait prononcé les paroles de délivrance. La voix qui parlait en elle quelquefois avait dit tout haut, mais en vain, que le sacrement de l'amour c'est la mort : Eddy avait senti la nécessité de mourir, et elle acceptait l'erreur de vivre.

Son amour, auquel jusqu'alors elle n'avait point donné ce nom, venait de s'exalter tout d'un coup jusqu'à une dignité suprême, que l'amour humain ne dépasse plus, et du même coup, la fin de l'amour, qui est la mort, lui avait été révélée. En acceptant l'erreur de vivre, après cette révélation, pour quelle sinistre décadence, pour quelle agonie lamentable réservait-elle cet amour qui ne pouvait s'épanouir que dans

(1) Voir le numéro précédent, p. 629.

la mort? Eddy ne savait point, mais sa conscience, en effet, l'avertissait d'une décadence inaugurée à cette minute même, d'une agonie qui allait traîner jusqu'au jour où Paddy s'éloignerait d'elle décidément pour retourner aux aventures. Car un jour, fatalement, cette catastrophe arriverait, et c'est à partir de la minute présente qu'Eddy commença de l'attendre, en y pensant toujours, comme une exécution à date fixe.

Elle regarda Paddy. Elle vit alors combien il était dissemblable d'elle-même. Elle comprit qu'il ne souhaitait pas la mort : il aimait vivre, lui, le fier jeune homme, vivre de sa force et de sa puberté, le blond héros venu par les voies de la mer du côté où l'aurore en jaillit chaque matin, pour séduire en l'éblouissant de lumière la jeune fille que son teint pâle et ses cheveux noirs semblaient consacrer à la nuit. Et elle comprit que ces dissemblances iraient s'accusant de jour en jour avec plus de cruauté jusqu'au jour où ils se quitteraient pour vivre, puisque la grâce de mourir ensemble ne leur était pas accordée.

Dès lors, sa vie, qui n'était faite que d'enchantement, se désenchanta.

Le soir, au moment de se mettre au lit, elle eut pour la première fois des pudeurs qui n'étaient plus celles d'une enfant. Un instinct nouveau, un instinct triste, l'avertit qu'elle n'était pas un ange, mais une femme, et la porte, ce soir, demeura fermée entre les deux chambres.

Le lendemain, on devait repartir de très bonne heure pour Saint-Hélier. Mais lorsque Paddy, comme autrefois pour les réveils au petit jour, entra sans façon dans la chambre où il croyait Eddy endormie, il la trouva debout, toute prête.

Il fallut déjeuner vite, courir au quai. Hélas! où était le joli yacht blanc qui les avait amenés sur ce rivage, parmi les brouillards? Oh! ce n'est pas sur le lourd et solide paquebot que l'on pouvait avoir peur ensemble. Il n'y avait pas non plus de brouillards, et la mer, aujourd'hui dépouillée de ses voiles et de son mystère, ne s'agitait pas en houles vaines autour de la puissante machine...

Au moment où les matelots allaient retirer la passerelle, un gros homme à l'air fou, avec des lunettes, accourut. Il avait un plaid jeté sur l'épaule, et une valise à chaque main. Ses deux colis s'accrochèrent à la rampe. On le délivra, on le bouscula : il était l'heure. L'homme donna les signes du plus véhément désespoir. Sa femme qui n'arrivait pas! Elle s'attardait au bureau, où elle prenait les billets de passage. Il tourna sa grosse tête dans cette direction, et cria de toutes ses forces :

— Laï-a!... Laï-a!...

Tous les passagers se précipitèrent vers la coupée. On éclata de rire à la vue de cet énergumène. On lui lança des quolibets que, dans son affolement, il n'entendait point. Il criait toujours : « Laï-a, Laï-a!... » On criait avec lui. Lia parut enfin.

C'était une de ces prodigieuses caricatures de femmes, comme en invente l'humour des caricaturistes anglais : longue, maigre, tout en noir, affublée d'une robe compliquée, avec trop d'étoffe qui pendait en plis lamentables le long de son ossature. Ses manches couvraient ses mains jusqu'à la première phalange de ses doigts crochus, dont chacun retenait un petit paquet mal ficelé. Ses lèvres, entr'ouvertes comme pour un cri d'épouvante qui ne sortait pas, révélaient un menaçant râtelier. Des boucles follettes, échappées de son chapeau rond et de ses turbans de crêpe, encadraient mignardement son visage de morte, où les yeux étaient remplacés par des lunettes à verres ronds et noirs.

A l'apparition de ce spectre, la joie de la foule devint féroce. On poussa des « hurrah! » des « Lia for ever! » Elle vint s'abattre toute haletante sur le monceau de ses colis écroulés, et dès que le bateau se mit en mouvement, elle commença d'avoir le mal de mer, en même temps, d'ailleurs, que son caricatural époux.

Oh! quels francs éclats de rire Eddy aurait poussés hier encore, mise en joie par cet intermède! Avec quelle mutinerie garçonnière elle eût joint ses « hurrahs » ironiques à ceux de Paddy, en se penchant avec lui pour mieux voir, en se retenant de la main à son épaule ou à sa taille! — Quel lointain sourire aujourd'hui!

Le paquebot doubla la jetée. Malgré l'heure matinale, des centaines de curieux s'y pressaient, des mouchoirs s'agitèrent, de bruyants adieux saluèrent ces voyageurs en partance, comme s'ils entreprenaient une longue et dangereuse traversée. Pour Eddy seule il s'agissait d'un important voyage : ce navire la rapatriait après une tentative d'évasion manquée, et en débarquant à la jetée Victoria, elle éprouvait un sentiment bizarre fait de plus de honte que de chagrin.

Ce retour fut dramatisé par les cris de la bonne Mme Glategny, peu accoutumée à de telles surprises. Mais quand elle eut fini de s'étonner, la vie habituelle recommença, — en apparence du moins : car Eddy n'était plus la même.

Elle ne songeait vraiment plus à autre chose qu'à l'inévitable dénouement de la séparation, et elle avait commencé de l'attendre quoique nul signe encore ne présageât rien de tel. Mais elle gardait au fond d'elle ce souci dévorant, et elle ne trahissait point sa douleur injustifiée. Cela ne l'empêchait point d'être soumise, non sans plaisir, à tous les caprices de Paddy, et l'adolescent devenait un homme, mûri par l'été ardent, alangui par l'oisiveté. Ils se

promenèrent ensemble, point comme les enfants d'autrefois, mais comme ces amis moins naïfs rencontrés un jour à Montorgueil, et ils connurent des baisers pareils à celui qui les avait fait pâlir. Ils ne se permettaient rien de plus que n'autorisent les usages étrangement hardis du flirt en ces pays. Ils ne faisaient rien de mal, et surtout rien de caché. Mais ils n'ignoraient plus le nom que donnent les hommes au sentiment qui les agitait. Ils aimaient comme il est commun d'aimer, et malgré la douceur de cet amour, Eddy regrettait la divine passion qui un jour l'avait exaltée jusqu'à dire :

— Oh! Paddy, Paddy, mourir ensemble.

Lorsque revint l'octobre avec ses pluies fines, ses buées, elle ne voulut point comme l'an dernier participer au mystère de l'automne, qui, l'an dernier, l'avait initiée lentement, comme un prélude, au mystère de la mort, qui cette année ne lui en pourrait plus sembler qu'une expression affaiblie. Et, frileuse, elle désira, plus tôt qu'il n'était nécessaire, se confiner dans le home.

Mais, hélas! le home, qui naguère n'était que la plus intime retraite du paradis enfantin, changeait maintenant de destination symbolique : il représentait les vulgarités et le terre à terre de la vie matérielle, en contraste avec l'idéal perdu d'éternité, d'infini, de mort. Et lorsque Eddy, pensive, s'asseyait sur le meuble de coin formant étagère et divan, elle prenait l'attitude de l'attente et de la résignation. Elle attendait, comptant les heures, le jour où Paddy la quitterait, pour toujours.

Jamais deux cœurs unis d'amour ne furent à ce point discordants. Paddy goûtait les joies présentes et se refusait à souffrir par anticipation des fatalités à venir. Aussi chérissait-il le home qui restreignait l'intimité; il jouissait de ce corps à corps continuel, quotidien. Il savait pourtant, lui, positivement, par des lettres de son père, qu'il ne lisait plus tout haut, ce qu'Eddy ne pouvait connaître que par un pressentiment. Il savait que cette année serait la dernière. Il n'en avait que plus d'ardeur à profiter de l'occasion fugitive. Pour Eddy, ce qui un jour devait finir, dès à présent ne comptait plus.

Une plus exquise torture venait raffiner encore le supplice d'Eddy. Tandis que Paddy, moins ignorant à cette heure mais toujours aussi pur, et fort d'une sorte de loyauté physique, n'était alarmé d'aucun scrupule, elle, se sentant déchue de la mort qui comporte l'absolution de tout péché, redoutait les embûches de la vie.

Elle voyait clairement son avenir et son devoir, et elle craignait d'y manquer : les jours surtout où, par hasard, Richard Le Bouët venait ici et se rencontrait avec Paddy. Richard était arrivé à l'âge d'homme, il était même plus âgé que Paddy. Mais il réservait le secret de son cœur — non par discrétion, par sécurité. Eddy ne songeait pas plus à décourager la certitude de celui qui l'espérait en silence, qu'à repousser les caresses vaines de celui qu'elle n'espérait point.

Ce qu'elle souffrit est inexprimable : d'autant qu'elle ne se soulageait par aucun aveu et qu'en apparence la souffrance était déraisonnable. Combien d'amants l'eussent enviée ! Elle aimait passionnément, elle était aimée de même. Rien ne contrariait son amour, elle était miraculeusement libre : avec cela chacune de ses joies servait d'aliment à sa douleur sourde, parce qu'elle pensait toujours à l'échéance de la séparation, et qu'elle ne pensait pas à autre chose.

Ses angoisses devinrent plus affreuses à l'approche du printemps : elle prévoyait chez Paddy une explosion d'amour trop humain, des caresses plus exigeantes, et que l'on s'en irait ensemble côtoyant les bords de la mer, dont la voix les appellerait, dont ils n'entendraient plus la voix. Elle eut le triste plaisir d'être démentie par l'événement. Paddy au contraire se rembrunit aux premiers beaux jours. Un nuage de mélancolie voila son visage trop radieux, il oubliait parfois de caresser Eddy ; en sa muette préoccupation comptait-il donc les jours comme elle ? Elle voulut le croire, et que leurs âmes, trop longtemps diverses, se remettaient enfin à l'unisson.

Un jour, il parla. Il avait reçu de son père une lettre décisive. Ses études étaient terminées, sa majorité approchait. Après avoir largement suffi à ses besoins et même à ses caprices, Justin Higginson allait lui couper les vivres et le livrer à ses propres ressources. Au commencement de l'été, le yacht l'*Ontario* viendrait le prendre à Jersey, l'emmènerait en Amérique, et alors Paddy devait entrer dans la vie.

Pour la première fois il se résignait moins facilement à sa destinée. Il aurait quitté sans regret n'importe quel pays de la terre, mais celui-ci était son paradis terrestre, et cette femme était celle qu'il aimait. Au seuil du paradis demain perdu, il ne put, malgré son orgueil et malgré sa virilité, se défendre d'une défaillance. Il pleura et il redevint, par la vertu angélique des larmes, l'enfant que depuis des mois il n'était plus. Eddy éclata en sanglots. Ils mêlèrent leur douleur dans un baiser qui fut la résurrection de leur innocence, ils se manifestèrent l'un à l'autre divinement puérils et beaux.

Eddy murmura : « Je le savais. »

— C'est la vie, dit-il.

Les yeux d'Eddy, lourds de larmes, étincelèrent.

« Vivre... » dit-elle avec accablement. Et ils gardèrent le silence très longtemps.

Puis Eddy demanda : « Combien de jours encore? »

Il ne restait plus que trente jours, exactement.

Alors elle voulut, au cours de ce dernier mois, revivre tout l'amour passé, et Paddy le voulut aussi. Ils songèrent d'abord à revisiter l'île entière, mais ils étaient las, et surtout avares du peu de temps qui leur restait. Une même idée leur vint : ils se rappelèrent la retraite de Saint-Aubin, où jadis Mme Collins et Mme Glategny les emmenaient se baigner, cette grotte à ciel ouvert environnée de rocs symétriques, asile providentiel de l'innocence et de la fragilité nue, qui était resté pour leurs imaginations le symbole du paradis terrestre enfantin. Ils résolurent d'y aller tous les jours et d'y passer le plus d'heures qu'ils pourraient.

Au bord de cette eau limpide ils s'asseyaient sur le granit que les marées successives avaient si parfaitement poli. Ils ne disaient rien. Ils ne se plaignaient point. Ils se tenaient seulement embrassés, mais non pour se caresser : pour se défendre. Ils ne se donnaient point de baisers, mais ils tenaient toujours leurs joues l'une contre l'autre appuyées, et cela était comme une continuelle et délicate possession : cette possession par effleurement qui suffit aux sensualités enfantines. Parfois ils se mettaient à pleurer, et jamais ils ne demandaient : « Pourquoi pleurez-vous? »

Qu'elle était transparente et pure, cette eau sans couleur, endormie dans sa vasque de marbre noir! Qu'elle était rafraîchissante et désirable! A l'époque récente encore où, pour tromper des inquiétudes qu'ils ne comprenaient point, ils osaient revivre, adolescents, des scènes de leur plus naïve enfance, ils n'auraient point manqué de retremper leur énervement dans cette onde salée, d'éteindre leur fièvre dans cette source de fraîcheur. Hélas! ils n'osaient plus. Ce n'est qu'en apparence qu'ils étaient redevenus les enfants. Mais ils cherchaient à imaginer quelque simulacre, quelque geste pour signifier ce lointain souvenir, et pour se procurer un instant l'hallucination d'autrefois.

Un jour, presque le dernier jour, Eddy eut une inspiration charmante. Elle feignit de vouloir, par une fantaisie de jeu, traverser à gué le bassin. Elle releva sa robe trop longue, l'épingla, mit ses pieds nus, et aussitôt, rougissante, les plongea dans l'eau comme afin de les cacher. Mais l'eau était si transparente que Paddy les voyait toujours aussi bien : et il s'attendrissait de les voir, car ils étaient en vérité pareils à ceux d'une enfant. « Eddy, dit-il en souriant, qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes! » Ils fondirent en larmes tous les deux.

Ce furent les dernières larmes. Ensuite l'agonie commença. Ils ne firent plus qu'attendre, dans l'insensibilité. Le dernier jour vint. Le blanc navire entra dans le port. Puis, toutes les choses qu'Eddy avait prévues se réalisèrent : le va-et-vient, l'affairement, le bruit des pas dans l'escalier, les portes ouvertes des armoires, les malles où elle voulut ranger elle-même du linge et des vêtements qu'elle ne verrait plus; et la dernière promenade en se tenant par la main; et le dernier baiser pareil au baiser de tous les matins et de tous les soirs; la manœuvre interminable pour lever l'ancre; l'espoir de la grâce jusqu'à la minute de l'exécution; et l'évanouissement du blanc navire suivi des yeux jusqu'à l'horizon; le retour solitaire au cottage d'Almorah, où la chambre de Paddy — la jolie chambre aux meubles de frêne tourné — aux cretonnes imprégnées du parfum de son tabac de Virginie, et aussi de cette lavande qu'il aimait — la chambre au lit de cuivre sanctifié par tant de sommeils innocents — était vide — à jamais.

VII

Mais Eddy avait pressenti que cette chambre vide aurait l'aspect d'une chambre mortuaire : et elle fut surprise, choquée, de n'y trouver, dans le désarroi, dans l'irrespectueux désordre des meubles, qu'un témoignage de vie intense, presque des symptômes d'allégresse. Alors elle se rappela que ce divorce était l'affirmation même de la vie, l'immédiate conséquence du vouloir vivre, de l'erreur de vivre. Elle se rappela que Paddy, plus qu'elle encore, était coupable de cette erreur; elle se rappela la discordance de leurs âmes, épreuve continue, plus subtilement cruelle que l'épreuve de la séparation. Et elle eut un accès de colère qui sécha dans ses yeux toute velléité de larmes.

Il vivait donc, l'aventurier, l'amant, venu par les voies de la mer du côté où le soleil se lève, parti par les voies de la mer du côté où le soleil se couche! Son ingrate volonté voulait vivre! — Et elle était obligée de vivre aussi, l'amante consacrée à la nuit, qui rêvait de se destiner à la mort. Elle avait failli à cette destinée, elle avait renié sa foi pour se convertir à la religion de lumière dont cet inconnu était le prêtre radieux. Et, maintenant, il lui fallait vivre! Elle quitta cette chambre pour n'y plus rentrer.

Dans le salon où les meubles étaient laqués de blanc et les tentures fleuries de chysanthèmes, elle trouva sa mère. La bonne Mme Glategny pleurait. Le départ de Mme Collins et de Paddy était pour elle un insupportable déchirement. Elle espérait trouver dans le cœur de sa fille un écho à sa douleur un peu bruyante. Eddy, contre son attente, se montra raisonneuse et froide. « C'est la vie, » dit-elle. Cette parole était la plus ironique, la plus amère expression de sa révolte; mais Mme Glategny n'y put voir qu'un monstrueux aveu de résignation et d'indifférence. « Oh! s'écria l'excellente femme, tu n'as pas de cœur! » Eddy sourit. Elles furent brouillées jusqu'au soir.

Ensuite elles s'embrassèrent sans rien dire. Richard Le Bouët vint les voir à l'heure du dîner.

Quinze jours plus tard, Eddy reçut une première lettre, datée de New-York. Elle n'avait pas attendu cette lettre avec impatience, elle n'eut pas d'émotion très vive en la recevant. Elle jeta sur l'enveloppe un regard presque hostile. Ce papier, cette écriture lui démontraient surtout que Paddy vivait. Elle était vaguement surprise d'en recevoir une confirmation matérielle.

Le délit apparut plus flagrant encore à la lecture de cette lettre. Comme tous ceux qui écrivent trop naïvement, Paddy n'y montrait que l'essentiel de son cœur et de son caractère, sans les mille nuances que l'on découvrait à première vue quand on lui parlait directement. Et comme Paddy avant tout était une nature vivante, les sentiments qu'il manifestait témoignaient d'abord sa vitalité. Aimer, se souvenir, pleurer, pour lui c'était d'abord vivre : le désespoir même n'était qu'un mode plus accidentel de son activité effrénée. Il n'avait plus, pour envelopper cette blessante exubérance, les sous-entendus et les gestes. Presque toutes les choses délicates qui avaient composé cette passion s'étaient accomplies dans le silence. Ce que la voix n'osait point dire, comment la plume, la plume inhabile et brutale, l'eût-elle écrit? Aussi lorsque Paddy tentait de laisser voir sa tendresse, il ne montrait qu'un cœur gêné, que la timidité glaçait.

Eddy pourtant réussit mieux, dans sa réponse, à exprimer l'ineffable. Un souffle du mystère ancien passa dans son étrange lettre. Ses phrases naïves et sèches eurent la grâce empruntée des gestes rares qu'elle faisait; et elle sut évoquer par la confusion de ses pensées vagues le souvenir du brouillard où naguère on avait eu peur ensemble. Elle fut véritablement heureuse d'avoir écrit cette lettre. Mais elle eut la fâcheuse idée de la relire après avoir relu celle de Paddy, et la discordance lui fit mal. Puis elle raffina, elle voulut trouver dans sa lettre même, comme dans celle de son ami absent, des marques d'une vitalité trop indiscrète. Il lui sembla qu'elle criait trop haut ses regrets, ses plaintes : car pourquoi se plaignait-elle aujourd'hui, elle qui avait agonisé près d'un an sans se trahir, elle qui avait dit adieu à Paddy sans laisser échapper un cri? Ah! elle était aussi coupable que lui, elle partageait avec lui l'erreur de vivre! Elle faillit brûler les deux lettres, cela lui aurait fait du bien ; tout ce qui figurait l'anéantissement lui faisait du bien.

Mais jusque dans ces régions de la sentimentalité transcendante, elle ne pouvait point se défaire d'une certaine sentimentalité pratique. Elle se représenta l'inquiétude et le chagrin de Paddy, s'il ne recevait point de réponse. Elle voulut croire, bien qu'elle n'eût pas attendu cette première lettre avec tant d'impatience, qu'elle-même eût été inquiète et ulcérée si Paddy ne lui avait écrit. Une image plus riante de leur tendresse lui vint. Elle relut les pages de Paddy avec un ravissement inattendu. Elle y retrouva le soleil qui l'avait séduite. Certes Paddy était loin, certes une honte inexplicable l'empêchait de montrer tout son cœur et de faire éclater sa tendresse. Elle éclatait quand même et Eddy en recevait par surprise le rayonnement, comme le jour où debout sur un roc lointain au milieu de la mer calme, glauque, par places tachée de violet et de vert-de-gris, son amant pudique s'était révélé à elle vêtu de lumière seulement.

Mais ces souvenirs aussitôt simplifièrent sa douleur et la réduisirent aux conditions de l'humanité. Elle ne comprenait plus qu'une chose, c'est qu'elle ne pouvait vivre sans Paddy, et que Paddy n'était plus là. Ne plus voir, ne plus toucher ce que l'on aime, c'est une peine corporelle, et la plus atroce de toutes. Les yeux et les lèvres ont faim comme d'autres organes. On ne les prive pas impunément. Eddy sentit qu'elle allait mourir d'inanition. L'horreur et la longueur du supplice l'épouvantèrent, mais l'espoir du dénouement la rasséréna, et elle sourit comme une martyre.

La rapidité de sa consomption fut prodigieuse. Ses yeux variables, qui n'avaient point de couleur propre et se nuançaient au gré des choses qu'ils regardaient, prirent les premiers le deuil de sa mort prochaine, et s'obscurcirent de ténèbres définitives. Son teint, qui déjà n'était pas trop vif, se plomba. Et elle prit l'habitude de rester des heures immobile, ne faisant aucun bruit.

Elle reçut une nouvelle lettre de Paddy, qui la bouleversa. Jeté dans la vie sans expérience aucune, en quelques jours Paddy avait dépensé la petite somme d'argent remise par son père, Il s'était trouvé sans ressource. Il était resté, chose inouïe, une journée entière sans manger. D'ailleurs il ne se laissait pas abattre. Il acceptait la lutte, il cherchait du travail, et déjà il se voyait tiré d'affaire.

Cette lettre la bouleversa... Mais quand elle relut attentivement, Eddy n'y retrouva plus un mot qui pût émouvoir sa pitié. Au contraire, il n'y était trace que des joyeux efforts de Paddy, de son orgueilleuse énergie, de son insouciance, de cette insouciance qui, autrefois déjà, avait fait souffrir Eddy bien souvent. Elle n'avait aucune idée de la lutte pour vivre, elle comprit pourtant que lutter ainsi, c'est vivre encore avec plus d'intensité, c'est affirmer le vouloir vivre. Et elle comprit plus clairement comme il était loin d'elle, et différent d'elle, lui qui se plaisait à batailler sans trêve pour conserver et pour multiplier sa vie, elle qui restait assise, immobile pour attendre la mort sans bruit.

Puis, par un revirement soudain qui lui devenait habituel, elle s'humanisa. Dieu! Paddy, son Paddy tout un jour sans nourriture, perdu dans cette immense ville parmi des milliers d'indifférents, qui à leur repas sans doute avaient dévoré aussi gloutonnement que les gens de la table d'hôte à Plémont et à Guernesey! Son Paddy si blond et si clair, soigné plus qu'elle-même peut-être avec ses jolis cheveux de poussière mal peignés, avec ses mains mal lavées, avec ses vêtements, — oh! lui si orgueilleux de son corps, si soucieux de sa tenue, et comme il en avait le droit! — avec ses vêtements déchirés peut-être, rapiécés! Elle sanglota. Elle souffrait ce que souffre une mère qui n'imagine rien de trop beau pour son enfant et qui le voit en guenilles.

Sa douleur fut si aiguë qu'elle ne pouvait plus tenir en place. Elles s'enfuit de la maison. A grands pas, elle s'en alla sur la grève déserte, vers Saint-Aubin, sans savoir où elle voulait aller. Mais elle arriva tout droit à la douce retraite des jours passés, à l'asile d'enfance qui était pour elle la réduction symbolique du paradis terrestre enfantin. Elle s'assit au bord de l'eau limpide, sur le roc poli par la mer. Oh! il y a quelques semaines, Paddy était là près d'elle. Il n'avait point de souci, il vivait sans y penser : dans cet éden, on n'a pour vivre qu'à cueillir les fruits de la terre, et l'on ne pourrait pas soupçonner qu'autre part des gens meurent de faim! Mais de quel droit l'avait-on arraché d'ici, son délicat Paddy, son cher enfant? Hélas! Pourquoi aussi était-il devenu trop grand, et elle trop grande, de sorte qu'ils n'étaient plus à leur place dans cet éden puéril, au bord de cette vasque abritée où jadis ils jouaient ensemble, fragiles sans danger, nus sans honte? Pourquoi grandir? Pourquoi vivre? « Mourir, mourir ensemble, » murmura-t-elle.

Elle répéta : « Ensemble. » Dominée par l'idée de la mort, elle n'avait point jusqu'alors pris garde qu'elle désirait moins mourir pour mourir que pour mourir ensemble. Et la vanité de ce désir lui apparut aussitôt, puisqu'il n'était point partagé. Pouvait-elle douter que Paddy voulût vivre ? Non, certes, puisqu'il luttait. Il triompherait aussi ; elle n'en doutait point davantage, et, par une touchante contradiction, elle était heureuse de n'en point douter. Elle lui en voulait pourtant. Cette rancune que, dès le premier jour, elle avait sentie, devenait plus amère, et c'est par esprit de représailles qu'elle décida elle aussi de vouloir vivre.

Oh! n'était-il pas bien tard ? La mort avait commencé son œuvre dès longtemps. La santé d'Eddy était minée. La moindre maladie pouvait lui devenir mortelle. Ce jour-là, pendant sa longue station au bord de l'eau, elle prit froid; elle dut, en rentrant, se mettre au lit. Mme Glategny perdit la tête. Eddy, si faible déjà, sûrement ne se relèverait plus : Eddy seule pouvait savoir qu'en dépit des apparences elle entrait en convalescence et non point en agonie, puisque c'est le jour même où sa maladie commençait qu'elle avait abdiqué la mort et accepté les conditions de la vie.

Tant qu'elle demeura au lit, Dick Le Bouët vint chaque jour la visiter. Il s'asseyait à son chevet, sans rien dire ; il avait l'air d'attendre — d'attendre qu'elle fût guérie pour l'emmener avec lui dans le cottage de Gorey, près du château de Montorgueil. Elle savait bien aussi que l'époque de sa guérison serait celle de son mariage, et cela lui paraissait tout simple.

De temps à autre elle recevait une lettre de Paddy. L'intrépide garçon n'avait plus à compter avec les premières difficultés; déjà il s'entraînait à des luttes moins misérables, l'aventurier se montrait ambitieux d'aventures qui fussent moins indignes de lui. Eddy l'approuvait : c'est la vie.

Bien qu'elle fût maintenant hors de danger, Richard Le Bouët continuait à venir tous les jours. Cela était significatif et Eddy le savait bien. Elle attendait le jour inévitable où son futur maître parlerait, comme elle avait attendu le jour inévitable où Paddy la quitterait. Et elle savait aussi qu'elle ne résisterait pas. Elle se figurait de même à l'avance toutes les choses qui devaient arriver : l'entretien qu'elle aurait avec sa mère, la bénédiction nuptiale, les fêtes de famille, et sa bienvenue au cottage de Gorey. Elle prévoyait un avenir de loyauté conjugale, de tendre affection, de vertu simple et de maternité ; c'est la vie.

Elle sortit de cette crise, plus vigoureuse, moins pâle. Elle se sentait femme et n'en avait point de honte : elle ne faisait plus ce geste de croiser les mains sur sa poitrine pour cacher des formes qui accusaient son sexe trop visiblement. Afin de venir en aide à sa mère, elle s'occupait beaucoup du ménage et, active, elle allait, elle venait par la maison.

Un jour, pour faire un rangement, elle entra dans l'ancienne chambre de Paddy qui restait toujours close : car Mme Glategny n'avait plus voulu prendre de pensionnaires, moins pour éviter ce tracas que par une délicate pensée de fidélité à ceux qui étaient partis.

Eddy, avant que ses yeux, s'accoutumant à l'obscurité, pussent voir, sentit le parfum de lavande, mêlé au parfum de miel du tabac américain ; et l'actualité de ces odeurs fortes la troubla singulièrement. La chambre, où cependant les meubles étaient rassemblés dans un même coin, semblait garder encore l'animation de désordre qu'y mettait jadis la vivacité de Paddy. Le store était baissé, le lit... Eddy eut la vision du petit enfant d'autrefois qui se blottissait sous ses draps et ramenait ses couvertures jusqu'à

ses yeux, afin qu'elle ne craignît point d'entrer dans la chambre et de s'asseoir au pied du lit. Soudain, elle défaillit, elle eut une sueur froide : cette chambre, pour la première fois, lui faisait l'effet d'une chambre mortuaire, et en regardant le lit vide, elle se représentait le corps inerte que des hommes venaient d'emporter.

Il faut avoir beaucoup réfléchi sur le mécanisme de l'esprit humain pour admettre qu'une conception puisse être dénuée de tout fondement, purement chimérique. Eddy n'était point superstitieuse, elle n'attribuait à ses pressentiments aucun caractère surnaturel, mais elle ne soupçonnait pas que l'on pût imaginer et concevoir en dehors de toute réalité. Sans discuter les titres de sa certitude, elle expliqua par la mort la disparition de Paddy, elle réconcilia l'image de Paddy avec l'idée de la mort.

Très grave, très pieuse, elle referma la porte sans faire de bruit. Elle descendit. Elle entra dans le salon à pas muets. Mme Glategny était assise, hélas! seule, à côté de la table octogonale ; elle brodait, mais d'une main tremblante, et elle donnait les signes manifestes d'une inhabituelle agitation. Mais Eddy ne s'en aperçut point. Elle ne voyait rien qu'en elle-même.

Elle s'en alla se poser sur le meuble de coin formant étagère et divan, elle s'y tint droite, un peu raide, comme autrefois, et elle feuilleta l'album de Walter Crane où les héros de mythologie et de contes de fées étaient semblables à Paddy, peints avec des couleurs de soleil, dessinés avec des cernures de lumière. Et tout en les regardant à travers un éblouissement douloureux, elle songeait qu'en effet, depuis très longtemps, elle n'avait reçu aucune lettre. Elle se reprochait même de ne s'être pas inquiétée plus tôt. Dans sa dernière lettre, Paddy annonçait le projet d'un voyage au Mexique. Il promettait de récrire dès qu'il pourrait donner une adresse certaine. Et il n'avait plus écrit.

Eddy sentit un grand froid. Ses mains se mirent à trembler. Elle murmura : « Mourir ensemble. » Elle se rappela que si elle avait cessé un jour de vouloir la mort, c'est parce qu'elle ne voulait pas mourir, seule, et à présent c'est Paddy qui était mort et elle vivait !

A ce moment, Mme Glategny, qui ne tenait plus en place, appela : « Edith. » Eddy n'entendit point...

— Edith...

Elle tressaillit.

— Maman ?...

La bonne dame cherchait des phrases. Elle finit par dire simplement ; « J'ai une chose à vous confier. Richard Le Bouët m'a demandé votre main. »

Eddy ne répondit pas. Mme Glategny fut stupéfaite. Elle s'attendait à des confidences, à des aveux, à des effusions... « Eh bien ? » dit-elle.

Eddy, lentement, d'une voix morne, répondit : « Vous prierez Dick d'attendre trois semaines. J'accepterai ou je refuserai dans trois semaines. »

Mme Glategny se récria.

— Trois semaines répéta la jeune fille avec autorité.

— Eddy... je vous prie... vous... vous ne me cachez rien ?

— Rien.

Eddy se leva, sortit, monta dans sa chambre ; et elle écrivit à Justin Higginson, sachant qu'à cette époque de l'année il ne voyageait pas. Elle lui expliqua, en termes simples, nets, plutôt froids comme il aimait, qu'elle n'avait aucune nouvelle de Patrick depuis plusieurs mois, qu'elle était inquiète de lui, et qu'elle souhaitait d'être rassurée.

Pendant ces trois semaines la mère et la fille vécurent côte à côte aussi paisiblement que de coutume. Il ne fut question de rien. Mme Glategny pria même Le Bouët de suspendre ses visites jusqu'au jour fixé par Eddy.

Deux ou trois jours avant l'expiration du délai, Eddy reçut de M. Justin Higginson une lettre ainsi conçue :

Chère Mademoiselle,

Je suis vivement touché de votre aimable souvenir, et je transmettrai à Mme Collins vos amitiés, lorsque j'aurai l'occasion de revoir cette chère dame, qui ne demeure plus chez moi. J'étais moi-même sans nouvelle de Patrick depuis plusieurs semaines ; mais il paraît se porter bien, d'après ses dernières photographies que j'ai reçues avant hier.

Vôtre, respectueusement,

Justin A. Higginson.

Aussitôt qu'elle eut achevé la lecture de cette lettre, Eddy alla retrouver sa mère dans le salon, et lui dit : « Vous avertirez Dick Le Bouët que j'accepte. »

Et les choses qu'elle avait prévues se réalisèrent encore, et elle partit de Saint-Hélier un jour du printemps, avec celui dont elle portait le nom, pour aller demeurer dans la maison, près du château de Montorgueil.

VIII

Plusieurs fois les anniversaires étaient revenus, et plusieurs fois la marée d'équinoxe avait monté.

En son cottage de Gorey, près du château de Montorgueil, Eddy Glategny, qui maintenant s'appelait Edith Le Bouët, jouissait du bonheur qu'assure le calme de la conscience et le demi-sommeil du cœur résigné. Son mari l'aimait. L'amour de Richard Le Bouët n'était pas une de ces passions tumultueuses qui ont commencé, qui doivent finir, et qui évoluent d'une source à une embouchure en suivant les pentes d'une âme accidentée : comme une eau hésitante qui

se répand et s'étale. L'amour avait envahi toute cette âme plane et en submergeait tous les horizons.

Richard, sans dissimuler à Eddy sa tendresse, ne lui parlait jamais le langage de la passion. Il n'osait lui témoigner qu'une sollicitude continue, un grand respect. Ce n'était point qu'il craignît de heurter en elle des souvenirs, de froisser des sentiments anciens qu'il ne pouvait pas ignorer. Mais il ressemblait à ces hommes des premiers âges du christianisme qui, pécheurs, épousaient des saintes, et qui restaient humbles devant leurs compagnes élues.

Comme une sainte qui accomplit son temps d'exil sur la terre, Eddy avait une existence double. Elle remplissait d'abord les devoirs de sa vie terrestre avec un esprit de douceur et d'aménité, avec une charité souriante et une humeur toujours égale, avec cette gaîté chrétienne dont l'Évangile a fait une vertu. Mais sa véritable patrie n'était pas de ce monde.

En épousant Richard Le Bouët, elle n'avait manqué de parole à personne : elle n'avait fait que poursuivre le cours de sa vie terrestre, comme un autre poursuivait le cours de la sienne.

Elle ne s'y était pas non plus décidée par dépit, et elle avait épousé Dick loyalement, c'est-à-dire qu'en lui promettant amour et fidélité, elle savait d'avance qu'elle pourrait tenir son serment, sans effort, avec plaisir.

Mais de ce cottage situé à mi-hauteur de la colline, elle voyait la « grande et spacieuse mer » : et surtout elle l'entendait. Elle entendait cette voix de l'infini qui jadis lui avait annoncé la première venue de l'inconnu. Même par les temps les plus sereins elle entendait cette voix, qui n'existait alors que pour elle seule, par le privilège de l'initiation et de l'extase. Mais elle préférait les jours de houle et même de tempête, où l'infini lui parlait plus clairement et plus brutalement. Elle montait alors sur la plate-forme du château et elle regardait vers l'horizon, avec cette mélancolie des précurseurs qui contemplent les terres promises où ils n'entreront point. D'ailleurs elle était soumise, elle obtenait ce que l'on peut obtenir de bonheur sur la terre, et elle n'avait pas d'illusions à perdre puisqu'elle n'acceptait l'erreur de vivre que comme une erreur en effet.

Cependant, Paddy, dont nul ne recevait plus de nouvelles, avait continué de vivre aussi. Et maintenant, bien que toujours très beau, très jeune, il était un homme. Et l'intérêt de la lutte pour vivre lui avait caché l'inanité de la vie.

Mais voici qu'en pleine santé, Justin Higginson mourut par accident, Paddy devint le maître d'une grande fortune. Il renonça aux affaires, et il se mit à voyager sur mer à bord du yacht *Ontario*. Mais à peine fut-il libre de vivre rien que pour le plaisir de vivre, il en fut las. Il n'avait pas, ainsi qu'Eddy, accepté l'erreur de la vie comme une erreur, il avait été dupe de cette illusion, et la désillusion suivait.

Tout jeune, il eut des idées de vieillard. Il rêva de solitude et de retraite. C'est alors que les souvenirs du paradis terrestre enfantin ressuscitèrent, et que l'image d'Eddy, depuis longtemps pâlie, se raviva dans son cœur : elle y redevint éclatante comme ces images des églises byzantines que les moines de l'Athos repeignent de couleurs fraîches suivant la formule des canons, et qui paraissent toujours neuves après des siècles.

L'aventurier reprit donc les voies de la mer, et un jour il aborda sur les rives de l'île heureuse. Il se tenait à l'avant du bateau, et il regardait, levant la tête, comme s'il avait pu espérer qu'Eddy serait là pour l'attendre, debout, à la pointe de la jetée Victoria. Mais Eddy n'y était point.

Il marcha lentement le long du quai. Il éprouvait une émotion qu'il ne pouvait pas définir : car il n'osait pas interroger sa conscience et il se taisait en lui-même ainsi que dans un lieu consacré. Il pensait beaucoup moins à Eddy qu'au Paddy d'autrefois, et il pensait à lui comme à un étranger, il le chérissait, non point comme on peut chérir le souvenir de soi-même, mais comme un ami, distinct de soi.

Il marcha sur l'esplanade, le long de la voie ferrée. Puis il tourna vers la droite, et monta, par la rue Rouge-Bouillon, au quartier d'Almorah. Il reconnut la grille, le double window, souleva le marteau de la porte.

Eddy venait souvent, plusieurs fois par semaine, passer la journée avec sa mère. Elle était là, dans le salon. Elle se leva. Elle vint ouvrir. Et ils se trouvèrent debout face à face. Aucun cri ne leur échappa, aucune parole. Leurs lèvres s'unirent.

Comme Paddy allait pénétrer dans le salon, Eddy l'arrêta : « Votre vue, dit-elle, causerait une joie trop forte à ma mère, qui est bien âgée. » Elle entra seule.

Mme Glategny était assise près de la table octogonale.

— Maman, dit Eddy, vous n'avez jamais pensé que Paddy pourrait revenir nous voir ?

— Si fait, mais quelle apparence ?

— Cela vous ferait un grand plaisir ?

Mme Glategny, avec cette impassibilité des vieillards, répondit : « Si Paddy est ici, qu'il entre. »

Il parut, et aux premiers mots que lui adressa la vieille dame, il comprit qu'Edith était la femme de Dick Le Bouët. Mais il reçut cette nouvelle sans étonnement. Cela ne l'empêcha pas de prendre Eddy par la main et de l'emmener vers ce coin plus obscur de le pièce où était ce meuble bizarre formant étagère et divan. Ils s'assirent côte à côte. Ils remarquèrent en souriant que l'album était toujours là.

Comme ils se disaient peu de chose, et des choses très indifférentes, Eddy se leva : « Voulez-vous, lui demanda-t-elle, dormir cette nuit dans votre ancienne chambre, plutôt que d'aller coucher à l'hôtel ? »

Il hésitait.

— Venez la voir, dit-elle.

Et elle le reprit par la main. Ils montèrent l'escalier. Ils ouvrirent la porte, et ils demeurèrent au seuil de la chambre qui, pour Paddy aussi, était une chambre mortuaire. Paddy se rappela l'enfant que tout à l'heure il avait aimé, et il eut le sentiment que cet enfant était mort.

Il détourna la tête, et puis il se retira. Il traversa le couloir. Il ouvrit la porte de l'autre chambre, où l'ancienne Eddy avait dormi, et il eut le cœur serré : car celle-ci ressemblait également aux chambres d'où l'on vient d'emporter un mort.

Alors seulement il répondit : « Oh ! non, Eddy... Je ne dormirai pas ici. Je dois rentrer à bord ce soir, afin de partir demain avec la marée, qui est de très bonne heure. » Elle baissa les yeux. Ils redescendirent l'escalier.

Mais en bas, il lui dit : « Si vous vouliez venir à bord avec moi ? Nous pourrions nous promener ensemble toute la journée. Il n'est pas encore trop tard pour partir, et je pourrais vous ramener à Gorey à la marée de ce soir.

— Oui, dit-elle.

Ils rentrèrent dans le salon blanc. Eddy avertit sa mère de ce qui avait été résolu, et la pria d'envoyer la servante à Gorey pour informer Richard que M. Patrick Higginson viendrait souper à la maison.

Ensuite ils partirent, comme autrefois pour le collège. Ils ne disaient rien, ne se posaient point de questions. Les détails de leur vie réelle ne les intéressaient ni l'un ni l'autre. Ils embarquèrent et prirent leurs places, à l'avant, comme le jour du départ pour Guernesey. Ils suivirent aussi la même route, car ils voulaient faire le tour de l'île par l'ouest, et revenir ensuite à Montorgueil.

La mer était calme. Cependant, lorsque l'*Ontario* doubla la pointe de la Corbière, une grande houle le berça : les mers les plus paisibles s'irritent sur ces rochers à fleur d'eau, et puis, de ce côté, il n'y a point de terre, point d'île qui depuis des centaines de lieues brise les lames. Ils regardaient tous deux vers l'horizon.

Mais lorsque le yacht vira de bord pour mettre le cap sur Montorgueil, ils furent surpris de ne pas apercevoir la côte. Entre l'île et le navire un mur se dressait, inconsistant mais opaque, vers lequel ils se précipitaient à toute vapeur. Et l'hélice, brusquement, s'arrêta. La sirène siffla en détresse. Les deux enfants se regardèrent : ils se distinguèrent à peine ; ils étaient dans le bouillard, comme autrefois.

Alors ils se levèrent, allèrent s'accouder au bordage, coude contre coude. Ils avaient besoin de se toucher, puisqu'ils ne se voyaient plus. Penchés sur l'eau, ils en apercevaient à peine la soie glacée, comme à travers un nuage de tulle. Le yacht se remit en marche, avec des précautions infinies : il ne fendait plus l'eau, il la froissait. Le silence était extraordinaire ; mais la sirène déchirait l'atmosphère épaisse de ses sifflements réguliers.

Paddy posa sa main sur la longue main d'Eddy, toutes les deux moites et froides à cause du brouillard. D'une voix douce, insinuante, et qui retrouvait la séduction de son enfance passée, il dit : « Oh ! Eddy, Eddy, avoir peur ensemble. » Elle ne tressaillit pas. Elle ne le regarda pas. Elle dit, en face d'elle, impersonnellement : « Mourir ensemble. » Et ils se turent.

Mais ce fut un coup de théâtre pareil à celui d'autrefois : les ténèbres blanches se déchirèrent : ils virent soudain qu'ils touchaient au port. Le yacht avait failli se briser au pied du roc de Montorgueil qui, de si près, leur apparut abrupt et inaccessible. Ils doublèrent la jetée. Ils débarquèrent. Dick Le Bouët les attendait.

« Vivre... » murmura Eddy.

Et lentement, tous les trois, ils gravirent la colline.

ABEL HERMANT.

Guernesey, 1893.

UNE FÊTE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE

Le Cycle Berlioz à Carlsruhe.

Carlsruhe, 5-12 novembre 1893.

Berlioz a deux statues en France et, pour entendre ses opéras, il faut aller à l'étranger, à cent cinquante lieues de Paris ! Depuis longtemps, déjà, *Benvenuto Cellini*, *Béatrice et Bénédict*, les deux parties des *Troyens* figurent au répertoire du théâtre grand-ducal de Carlsruhe, et voici qu'aujourd'hui, par une piété singulièrement touchante, ce théâtre tient à célébrer, dans un cycle solennel, toute l'œuvre dramatique du maître français, pendant que sa propre patrie l'ignore et la dédaigne. Donc, nous qui l'aimons, le cher grand maître, et qui savons en être fiers, et qui saluons en lui l'une des plus hautes gloires françaises, nous sommes dans l'humiliante nécessité d'aller l'écouter et le fêter hors de France ! Notre Berlioz a, pour ainsi dire, son Bayreuth... et c'est en Allemagne !

Les Allemands en sont stupéfaits. Lorsque, il y a près de trois ans, j'avais dû, déjà, me rendre ici pour

entendre la *Prise de Troie* et les *Troyens à Carthage*, M. Felix Mottl, le célèbre chef d'orchestre à qui nous devons ces admirables représentations, ne pouvait se lasser de m'exprimer la surprise qu'il avait de m'y voir. « Berlioz, me disait-il, n'est-il pas le plus grand, et de beaucoup, de tous vos musiciens français? Son nom n'est-il pas le seul que vous puissiez opposer aux grands noms de l'Allemagne et de l'Italie?... N'avez-vous pas d'excellents artistes et des orchestres de premier ordre?... Comment donc se peut-il faire que les Français soient obligés de venir en Allemagne pour entendre les œuvres de Berlioz?... Je ne comprends pas...je ne comprends pas, »répétait-il, et je ne saurais rendre tout ce qu'il y avait, dans le ton de sa voix, d'étonnement sincère et presque attristé!

« Hélas! répondais-je, il faut, je crois, renoncer à comprendre, » et je détournais la conversation. Le chauvin qui sommeille en chacun de nous se réveille aisément sur le sol étranger, et, si bienveillant, si complètement dégagé de toute préoccupation de rivalité patriotique, si cordialement *ami* que je sentisse mon interlocuteur autrichien (M. Mottl est Viennois), il m'était pénible de lui donner des explications dont mon amour-propre national aurait eu à souffrir.

J'étais, cependant, bien préparé à répondre à la question. J'expliquerais sans peine, pour les avoir analysés depuis longtemps, les motifs de l'incroyable abandon où nous laissons, en France, l'œuvre dramatique de Berlioz. Mais ils sont complexes et demanderaient de longs développements, impossibles à donner ici. Je me contenterai d'indiquer en deux mots la cause immédiate de cette étrange situation : c'est l'attitude de notre jeune école musicale, qui, après un moment d'enthousiasme pour Berlioz d'où sortit le succès colossal de la *Damnation de Faust*, fut prise d'un affolement subit pour la puissante personnalité de Wagner, et, en peu de temps, subjuguée, domestiquée, devint incapable de rien comprendre en dehors de l'esthétique, du système, des formules du maître allemand. Sans diriger tout à fait le courant musical, une élite intellectuelle, nécessairement supérieure par ses éléments d'appréciation, à la masse du public, exerce sur le mouvement de l'opinion une très grande influence, et c'est *exclusivement* dans le sens de Wagner que celle-ci, depuis quinze ans, a orienté la curiosité publique, oubliant que nous avions plus près de nous, plus près de nos traditions et de nos âmes françaises, une gloire égale, qui, elle aussi, attendait sa consécration.

Les Allemands font preuve, il faut l'avouer, d'une intelligence artistique autrement large que les wagnériens de France. C'est l'un des trois grands chefs d'orchestre de Bayreuth, M. Mottl, que nous voyons pousser jusqu'au culte pieux son amour pour notre Berlioz; c'est M. Hermann-Lévi, le seul qui, à Bayreuth, ait jamais dirigé *Parsifal*, l'œuvre sacrée, qui fait jouer les *Troyens* sur le théâtre de Munich... N'insistons pas. J'ai hâte, d'ailleurs, d'abandonner ces tristesses pour ne songer qu'à l'enchantement des grandes soirées dont j'ai l'heureuse mission de rendre compte. Voyons donc comment nos voisins jouent notre musique, sauf à chercher, une autre fois, pourquoi c'est eux qui la jouent et non pas nous.

Ce n'est pas, je l'ai déjà indiqué, l'œuvre entière de Berlioz, mais seulement son œuvre dramatique, dont M. Mottl a eu la pensée de grouper les représentations dans l'espace d'une semaine, de manière à en faire apprécier la valeur d'ensemble, et ce choix est particulièrement intéressant pour nous autres Français, qui ne connaissons à peu près rien des compositions théâtrales de Berlioz. *Benvenuto Cellini*, par exemple, joué partout en Allemagne, n'a jamais été entendu en France depuis les quelques représentations assez tumultueuses qu'il eut, en 1838, à l'Opéra de Paris. Le « cycle » vient de commencer par cette œuvre dédaignée de nos directeurs et, à la joie que j'en rapporte, se mêle, malgré ce que je disais tout à l'heure, un étonnement presque aussi grand que celui de M. Mottl... Certes, l'ouvrage est d'une originalité incontestable, puisque l'individualité de Berlioz s'y affirme partout, et cela a dû suffire, lors de son apparition, pour mécontenter et dérouter le public de l'Opéra dans ses habitudes moutonnières; mais, d'un autre côté, on n'y voit absolument rien de révolutionnaire dans les tendances générales, rien qui heurte les traditions reçues, ni dans la structure du drame, ni dans la coupe musicale des morceaux; le luxe de la mélodie est inouï et, si la qualité en est supérieure (grave inconvénient, j'en conviens), le pauvre Berlioz a fait, de-ci, de-là, quelques concessions d'amples vocalises. D'après cela, on pourrait s'attendre, peut-être, à voir les intransigeants de la nouvelle école condamner *Benvenuto* comme une œuvre vieillie, mais notre public étant fort loin encore de se placer à un pareil point de vue, il est difficile de comprendre ce qui peut empêcher les directeurs de théâtres de lui présenter un opéra plutôt moins audacieux que ceux de MM. Reyer, Saint-Saëns ou Massenet. La tentative serait d'autant moins périlleuse qu'il s'agit d'un ouvrage de demi-caractère, maintenu bien souvent, par les exigences du livret, dans une note esthétique assez moyenne, et ce sont là des conditions de réussite que nos *impresarii* se montrent, d'ordinaire, trop avisés pour ne pas apprécier.

Ce livret a vraiment la qualité d'être médiocre; mais combien Berlioz, à tout instant, a su le faire oublier, l'élargir, le transfigurer! Cela pourrait sembler un tour de force, et pourtant on sent bien que le musicien a obtenu ce résultat sans effort, rien

qu'à s'abandonner à la poésie dont son âme était pleine. La moindre indication lui a suffi : de figures à peine esquissées par les librettistes, il a fait des personnages vivants, caractérisés d'une façon supérieure, d'une romance sans accent un chant d'amour d'une tendresse pénétrante, de quelques situations gaies des merveilles incomparables de finesse, d'entrain, de joie étincelante. C'est cette note joyeuse qui donne à *Benvenuto Cellini* son caractère le plus marqué et qui en fait un rare chef-d'œuvre. Elle domine presque exclusivement dans deux actes, sur trois dont se compose l'œuvre, et son épanouissement, dans l'immense scène du Carnaval romain, arrive à un éclat fulgurant, grandiose, qui n'a de comparable en musique (par l'effet produit, nullement par les moyens employés) que le finale du second acte des *Maîtres Chanteurs*. Il n'existe assurément pas aujourd'hui, même à l'Opéra de Paris, de public assez fermé aux choses de l'art pour ne pas acclamer spontanément une scène aussi prodigieuse, et ce second acte, à lui seul, suffirait pour assurer partout le succès de *Cellini*. On ne pourrait, cependant, dans l'état actuel de notre musique, espérer sur les scènes françaises la perfection qu'ont ici les masses chorales, ni, surtout, leur admirable action scénique. C'est ce qui a empêché l'Opéra de représenter les *Maîtres Chanteurs*, c'est ce qui l'empêcherait, probablement, de donner à *Benvenuto Cellini* l'intensité de vie, l'éclat merveilleux que fait si bien ressortir l'interprétation allemande. Donc, attendons, puisqu'il le faut. Mais l'attente est dure pour qui vient d'avoir la révélation d'une pareille œuvre... Les Allemands ont pour elle une admiration sans bornes ; quelques-uns la placent, même, au-dessus des *Troyens* (il est vrai qu'ils la connaissent mieux et surtout depuis plus longtemps). Quant aux Français qui sont ici, cette soirée les a bouleversés d'étonnement presque autant que d'émotion. J'en sais un qui, pour avoir feuilleté négligemment la partition et y avoir aperçu quelques vocalises, avait écrit, jadis, que *Benvenuto* était une œuvre superficielle et indigne de Berlioz. Le malheureux, aujourd'hui, ne sait comment se consoler d'avoir pu dire une aussi énorme sottise et ne peut s'en soulager que par l'aveu. Je lui fais grand plaisir en donnant cette publicité à son amende honorable.

La seconde soirée était consacrée à *Béatrice et Bénédict*, la délicieuse comédie musicale dont Berlioz a écrit lui-moyen le livret, emprunté, comme on sait, à Shakespeare. La Société des « Grandes Auditions musicales » nous a fait entendre cinq ou six fois, il y a quelques années, sous la direction de M. Lamoureux, cette merveille de grâce tendre, de finesse enjouée et de pénétrante poésie. Je puis donc, à la rigueur, la supposer connue du public français et ne pas y insister aussi longuement que sur *Benvenuto*. L'œuvre, toutefois, se présente ici sous une forme nouvelle qu'il est intéressant de signaler : la partition de Berlioz était coupée par des récits *parlés*, et M. Mottl a fait pour elle ce que Berlioz fit, jadis, pour le *Freyschütz*, il a mis ces dialogues en musique, de manière à supprimer la sensation vraiment désagréable que donne le passage du langage parlé à la diction musicale. Cette hardiesse n'a rien, en elle-même, qui me choque, mais combien l'entreprise était scabreuse et exigeait de tact! M. Mottl s'est acquitté de cette tâche avec une aisance, une discrétion et un esprit qui sont le fait d'un artiste de premier ordre ; rien de plus ingénieux, de plus piquant, que la façon dont il accompagne ses récitatifs avec des thèmes caractéristiques pris dans l'œuvre même, manifestant son respect pour Berlioz jusque dans cet usage inattendu du *leit-motiv* wagnérien. Dans la juste et sage mesure où ce procédé est employé, non seulement le résultat musical est excellent, mais l'intention qui en ressort est vraiment délicate et jolie.

L'exécution de *Béatrice et Bénédict* est tout à fait excellente. En ce qui concerne l'orchestre et la conduite générale de l'œuvre, il est à peu près superflu de le dire et je n'aurais qu'à répéter cet éloge pour tout ce que nous entendons à Carlsruhe ; mais je dois constater aussi avec quel talent sont tenus presque tous ces aimables rôles, notamment celui de Béatrice. Mlle Mailhac, que les habitués de Bayreuth ont vue représenter des personnages d'un caractère bien différent, a toute la grâce et tout l'esprit de l'héroïne shakespearienne, et son duo de coquetterie avec Bénédict nous a fait oublier délicieusement les souvenirs lugubres de celui de Paris... Il y avait bien d'autres taches, dans ces représentations de l'Odéon, mais si, dans plus d'un cas, M. Lamoureux commettait des erreurs de mouvement tout à fait fâcheuses, il est juste de dire que son excellent orchestre exécutait certains morceaux (notamment l'ouverture et l'exquise sicilienne) avec une délicatesse et un charme qui ne sont certainement pas dépassés ici.

Si belle qu'ait été la troisième soirée, je ne m'y arrêterai pas, parce qu'elle n'était qu'un intermède de ce cycle dramatique qui nous intéresse spécialement. Elle se composait, entre autres choses, d'une admirable exécution de la *Symphonie fantastique*, égale à celles du Châtelet, avec, dans les détails, certaines différences d'interprétation qui rendaient la comparaison singulièrement intéressante ; enfin, de quatre des plus belles mélodies de Berlioz, chantées par Mme Mottl d'une manière supérieure, avec une belle et grande voix et une émotion pénétrante. Je ne crois pas que ces chefs-d'œuvre de tendresse (l'*Absence*,

notamment aient jamais été rendus de la sorte.

C'est par les *Troyens* que les quatrième et cinquième soirées ont terminé le cycle. La *Prise de Troie* a été donnée le 11 novembre, les *Troyens à Carthage* le 12, et je tiens à faire remarquer que ce n'est pas seulement pour la circonstance que ces deux parties d'un même ouvrage ont été représentées en deux soirées successives, mais que Félix Mottl ne les a jamais fait entendre autrement. On ne se doute pas, à Paris, qu'il en doit être ainsi, et, de son vivant, le pauvre Berlioz n'a pas même essayé de le faire comprendre. Il est cependant indispensable de présenter l'œuvre de cette manière, puisqu'il s'agit d'un opéra unique que ses proportions seules ont obligé de scinder en deux parties. C'est ainsi que nous venons de l'entendre, et c'a été un éblouissement. Il n'existe pas dans l'art lyrique d'œuvre à la fois plus vivante, plus noblement tendre et passionnée, plus émouvante, plus grandiose. La variété prodigieuse qui a fait l'immense succès de la *Damnation de Faust* est presque aussi grande, dans ce double opéra des *Troyens*, bien que le sujet soit loin de prêter à la même multiplicité d'aspects (mais combien la hauteur de l'inspiration est, ici, plus constante!...). Depuis le chœur braillard et volontairement trivial de la populace troyenne, depuis le duo familier des sentinelles rythmant leur conversation sur la cadence de leur marche ennuyée, jusqu'aux chœurs sacrés ou aux chants de fête d'Ilion et de Carthage, aux prophéties farouches de Cassandre, aux récits de guerre, aux bruits de batailles, à cette déchirante scène muette où le peuple troyen pleure sur les malheurs d'Andromaque, aux apparitions mystérieuses des héros, à l'enthousiasme religieux des Troyennes se poignardant pour échapper aux vainqueurs, à la tendresse enivrée de Didon, à ses remords, aux luttes d'Énée entre l'amour et la gloire, à la douceur des nuits parfumées, aux éclats furieux des orages d'Afrique, enfin jusqu'à l'immense désespoir et à la mort tragique de Didon abandonnée, il semble que toute la diversité des impressions dont l'âme est susceptible, que tous les mouvements, toutes les nuances de la passion humaine soient contenus dans cet immense ouvrage! Et partout la vie, l'ardeur intérieure, l'expression chaude et passionnée, une couleur orchestrale qu'aucun musicien, avant Wagner, n'avait peut-être égalée, partout cette poésie, fille de Shakespeare et de Virgile, qui caractérise l'œuvre entière de Berlioz, mais qui s'épanouit, ici, dans sa plus splendide floraison!

J'ai hâte de dire comment Félix Mottl nous a rendu cette œuvre si complexe, d'une interprétation si difficile. Et d'abord, je veux insister sur le respect avec lequel il l'a traitée. Ceci devant être lu à Paris, il faut qu'on sache qu'il ne s'est pas permis une seule coupure et que, de la première mesure à la dernière, la partition de Berlioz est exécutée comme elle a été écrite. Mais la chose, ici, paraît simple, et les chefs d'orchestre ne songent pas à s'en faire un mérite. Ce qu'il faut louer, c'est, par-dessus tout, l'intelligence véritable de l'œuvre, les mouvements toujours exacts (je n'ai eu à regretter qu'un peu trop de rapidité dans le septuor), la chaleur, la vie, l'enthousiasme qu'exige cette musique ardente, toute de passion et de poésie, enfin, pour tout dire en quelques mots dont j'espère qu'on comprendra la portée, un ensemble qui, certainement, aurait satisfait Berlioz lui-même.

J'ai conservé un souvenir très précis de la *Prise de Troie* aux concerts du Châtelet, une des exécutions musicales les plus intelligentes et les plus belles qu'il m'ait été donné d'entendre, mais, si bien que M. Colonne ait pénétré le sens intime de la musique de Berlioz, il n'est pas possible de dire que son interprétation fût supérieure à celle de Carlsruhe. Des deux côtés, l'orchestre est au-dessus de tout éloge et, dans les rares passages où le sentiment n'est pas compris de la même façon par les deux chefs, c'est tantôt l'un et tantôt l'autre qui me paraît avoir raison. M. Colonne obtenait peut-être, parfois, de ses chœurs, des nuances encore plus fines et plus expressives, mais, par contre, il est un morceau qui m'a été révélé ici : c'est l'allegro du duo de Cassandre et de Chorèbe, où je m'accuse de n'avoir vu jamais, chez Pasdeloup comme au Châtelet, qu'une chose assez vulgaire, alors que l'exécution passionnée de Carlsruhe, le relief donné par M. Mottl à un dessin d'orchestre d'une puissance tragique incomparable, ont transformé pour moi cette page dédaignée en l'une des plus belles et des plus émouvantes de la partition. C'est la première fois de ma vie que l'interprétation d'une chose déjà connue m'ait causé une surprise pareille.

Mais toute comparaison cesse d'être possible en ce qui concerne l'exécution de ce rôle énorme de Cassandre, qui remplit l'œuvre entière. M. Colonne avait pris la chanteuse qu'il avait pu trouver, et qui était tout juste supportable; à Carlsruhe, on a eu le bonheur de rencontrer une artiste, Mme Reuss, véritablement admirable de passion et d'enthousiasme. Rien ne saurait dépasser l'ardeur héroïque, la fougue effrayante qu'elle apporte à la prophétie, par exemple, et au duo dont je parlais tout à l'heure. Les autres rôles de la *Prise de Troie*, assez peu marquants, d'ailleurs, par rapport à celui-là, sont tenus d'une façon simplement convenable, mais une pareille Cassandre illumine l'ensemble et les coins sombres disparaissent dans ce rayonnement.

Les *Troyens à Carthage* comportent un plus grand nombre de personnages importants et, à part Mlle Mailhac, une belle, tendre et dramatique Didon,

et M. Plank dans le rôle de Narbal, il faut dire que les interprètes en sont assez ordinaires. Malgré tout, la puissante beauté de l'œuvre, l'intelligence du grand artiste qui la dirige, la docilité et le sens musical excellent de tous les instrumentistes et de tous les chanteurs triomphent si bien de ces imperfections que l'effet général reste admirable, émouvant, plein de grandeur, et qu'on rapporte de cette soirée, comme de la précédente, une impression ineffaçable. Rien d'étonnant, en somme, car dans les œuvres d'une certaine portée intellectuelle, tout dépend de la tête qui dirige.

Ici, d'ailleurs, comme dans la *Prise de Troie*, l'ensemble était rehaussé, il faut le dire, par la principale interprète, qui s'est presque montrée la Didon idéale et qui, au dernier acte surtout, par la puissance, la profondeur, la sincérité de son émotion tragique, a bouleversé la salle. Grâce à M. Mottl et à Mlle Mailhac, cette fête si belle et si touchante pour nos cœurs français s'est terminée par un triomphe, un délire d'enthousiasme dont j'ai rarement vu d'exemples. A peine le rideau s'était-il refermé sur la merveilleuse scène finale, qu'au silence religieux qui régnait depuis le début de l'acte succédèrent tout à coup les acclamations d'un public *en larmes*, qui semblait ne pouvoir se décider à quitter la salle où il venait d'éprouver des émotions pareilles et restait là debout, battant des mains, ne se lassant pas de rappeler sur la scène l'incomparable Didon et exigeant que le chef d'orchestre vînt aussi prendre sa part du triomphe.

Dans ce qu'on nous a donné récemment, à l'Opéra-Comique, sous le nom des *Troyens à Carthage*, presque tous les rôles étaient tenus par des artistes de valeur et, par moments, l'un d'eux, M. Lafarge, était vraiment superbe de chaleur dramatique. Mais, la tête manquant, tous ces éléments de vitalité n'étaient plus que des forces perdues et le résultat fut une exécution quasi foraine, dont on n'attend pas que je parle ici. J'ai eu plaisir à rapprocher de l'interprétation allemande de notre Berlioz celle qu'en donnent MM. Colonne et Lamoureux, mais l'irrespectueuse parodie dont il s'agit ne saurait être prise, en pareil cas, pour terme de comparaison. Ce serait injurieux pour l'art français.

C'est que, de tout ce qui précède, je n'entends pas conclure à l'infériorité de notre art. Si je vois bien ce qui le déshonore, je connais aussi ses immenses ressources inemployées et je sais ce qu'on pourrait faire, si l'on voulait. Le mouvement musical, pour le moment, est étouffé entre deux théâtres dont l'un est condamné à la stérilité par ses traditions et les conditions mêmes de son existence, dont l'autre n'a pas de visées artistiques et, d'ailleurs, ne saurait suffire, puisque l'inaction du premier lui laisse tout à faire. Chacun sent qu'une autre scène est indispensable, chacun appelle de ses vœux ce Théâtre lyrique dont l'admirable répertoire est formé d'avance, étant celui des chefs-d'œuvre négligés, et qui montrerait enfin ce que valent nos forces musicales. Nous sommes riches, très riches en artistes excellents : il n'y aurait d'embarras que pour choisir; le chef nécessaire est connu, le public est impatient, tout est prêt... Qu'attend donc M. Colonne?

G. DE MASSOUGNES.

VARIÉTÉS

Un Procès au XVe siècle.

LES ESTIENNE ET LES CHANOINES DE SOISSONS

Les historiens de la célèbre famille des Estienne, les Renouard, les Didot, les Feugère, ignoraient peut-être et, en tous cas, ils ont négligé de nous dire dans quelles singulières conditions le chef de cette famille, Henri Ier Estienne, fut amené à prendre la direction de son imprimerie. C'est une histoire des plus curieuses qui est mise en pleine lumière par M. Philippe Renouard, arrière-petit-fils du célèbre bibliophile Ant.-Aug. Renouard, dans sa belle et savante bibliographie de Simon de Colines (1).

Avant d'appartenir aux Estienne, l'imprimerie qu'ils devaient rendre si fameuse avait été dirigée, de 1482 à 1498, par Jean Hygman. Originaire d'Allemagne, ce Hygman avait cependant obtenu le titre de bourgeois de Paris; il était aussi devenu messager-juré de l'Université, ce qui avait fait de lui un personnage assez notable. On sait en quoi consistaient au moyen âge les fonctions des messagers de l'Université. Ils étaient chargés de servir de correspondants aux écoliers venus des provinces ou de l'étranger pour étudier à Paris. Il y avait un messager par chaque diocèse : le diocèse le remboursait de ses dépenses et lui assurait, en outre, divers avantages matériels et honorifiques; le plus appréciable était l'exemption du service de la garde urbaine.

Sa qualité de messager de l'Université n'empêcha pas Hygman de s'occuper activement de son imprimerie. Ses presses fournirent en grand nombre de ces beaux livres d'heures qui atteignent aujourd'hui dans les ventes publiques des prix invraisemblables, et il dut faire assez rapidement d'importantes économies. Un beau jour, pour faire valoir l'argent qu'il avait si laborieusement gagné, Hygman se mit en

(1) *Bibliographie des éditions de Simon de Colines;* Paris, Ém. Paul, Huard et Guillemin, in-8°.

tête de faire de l'agriculture. Le 20 avril 1495, jour de la Saint-Jean-Baptiste, il loua deux fermes dépendant de l'Hôtel-Dieu de Soissons : l'une, la ferme de Drachy, située à 8 lieues de Meaux, l'autre, celle de Pisseleu-sur-Marne, près Charly. Les baux étaient passés pour 99 ans; ils visaient les « maison, cense, prés, boys, seigneurie, droiz, rentes, revenus, appartenances et appendances » de chacune des deux terres; le loyer était, pour Pisseleu seulement, de 68 livres tournois payables en deux termes, à Noël et à Pâques.

Jean Hygman comptait sans doute se reposer de ses travaux en venant s'établir dans une de ses fermes en compagnie de sa femme Guyone, et de ses deux enfants Damien et Geneviève. Il voulait troquer le composteur contre la charrue et préférait l'air vif de la campagne au sombre atelier de la rue Saint-Jean-de Beauvais; mais l'homme propose... et les procureurs disposent.

Pourquoi, deux ans plus tard, le plus clair revenu que Hygman ait retiré de ses terres consistait-il en treize bons procès? voilà ce que nous ne saurions dire. Était-ce imprudence de sa part, ou bien les chanoines de Soissons avaient-ils oublié que les terres étaient grevées et que d'autres possédaient déjà des droits sur elles? La fortune à cette époque était exclusivement immobilière et consistait, pour ceux qui n'étaient pas propriétaires fonciers, en rentes fondées sur le produit d'un champ ou d'une ferme. Le chapitre de l'église cathédrale de Soissons avait sans doute aliéné des rentes sur ces terres, et quand Hygman en devint possesseur, les rentiers surgirent de toutes parts. La suite nous prouvera, en tous cas, que la conscience des chanoines n'était pas absolument tranquille. On peut juger du désespoir de notre malheureux imprimeur : là où il comptait trouver, avec le repos, l'aisance assurée pour ses vieux jours, il ne récoltait que la guerre, et la guerre la plus acharnée, celle des hommes de loi! Il en pouvait facilement prévoir les conséquences : sa fortune, ses économies, son imprimerie même de Paris allaient fondre entre les mains des procureurs, et quand il ne lui resterait plus de quoi payer ses fermages, aux procureurs viendraient se joindre le chapitre de Soissons et les chanoines, qui ne seraient pas les moins acharnés ni les moins redoutables.

Hygman ne voulut pas laisser ses rêves d'or s'évanouir en une si triste réalité : il prit un associé, Wolfgang Hopyl, qui devait s'occuper de l'imprimerie, tandis que lui donnerait tout son temps à rédiger des requêtes, à prêter des serments, à visiter ses juges, à demander des enquêtes... Une telle existence pour laquelle il n'était pas fait le mena rapidement au tombeau : il mourut en 1498, laissant à sa femme la tâche de se débattre au milieu des hommes de loi et de faire valoir l'imprimerie, seul patrimoine qui restât intact.

Guyone, jeune encore, avait ses deux enfants à élever et le fardeau eût été bien lourd pour elle si elle n'avait rencontré un homme de cœur qui, ému de sa situation, vint lui apporter son aide. Henri Estienne, premier du nom, était, croit-on, d'une noble famille de Provence. Venu jeune à Paris pour s'instruire, il avait dû connaître Jean Hygman auprès de qui il avait peut-être travaillé comme correcteur. Il épousa Guyone en 1500 et se mit aussitôt à apprendre l'art de l'imprimerie sous la direction de Wolfgang Hopyl qui continuait à mener l'établissement. Dès 1502 il mit son nom à côté de celui de Hopyl sur les volumes qu'il éditait, et, en 1503, se jugeant capable de conduire seul l'imprimerie il se sépara de Hopyl qui s'établit pour son propre compte.

Estienne et Guyone furent la souche de cette illustre famille des Estienne qui donna à la France plusieurs savants de premier ordre; ils eurent trois fils : François, Robert et Charles. François fut libraire; Charles, un des hommes les plus instruits de son temps, fut professeur à la Faculté de médecine de Paris, il fit comme anatomiste des travaux originaux remarquables, et, comme agriculteur, il écrivit le *Prædium rusticum* qui devait devenir la *Maison rustique;* il fut à son tour imprimeur et libraire. Robert fut le plus illustre des trois : ses démêlés avec la Faculté de théologie à propos de ses éditions de la Bible, sa fuite à Genève, l'ont surtout rendu célèbre; comme imprimeur et comme éditeur, il donna des éditions de classiques qui ne sont surpassées que par celles de son fils, Henri Estienne, deuxième du nom, l'un des plus grands savants du XVIe siècle, dont il suffit de rappeler qu'il fut l'auteur du *Thesaurus linguæ græcæ* et de l'*Apologie pour Hérodote.*

Henri Estienne, en épousant Guyone, devint, en même temps qu'imprimeur, messager juré de l'Université et fermier de Drachy et de Pisseleu; il prit aussitôt en main la direction des procès et, ne pouvant obtenir aucune solution, résolut de se retourner contre le chapitre de la cathédrale de Soissons; son premier acte d'hostilité fut, en 1503, de cesser le payement de tout fermage. Les chanoines furieux entrèrent en campagne et, en 1507, obtinrent un jugement qui condamnait Estienne à se conformer aux clauses de son bail. Estienne ne se considéra pas comme battu : il paya seulement 20 écus soleil sur ce qui était dû et interjeta appel, réclamant du chapitre une indemnité de 1000 livres tournois, l'obligation de terminer à ses frais les treize procès engagés, et celle de le faire jouir sans éviction de ses deux fermes.

La cause resta pendante dix années. Les chanoines, inquiets sur l'issue du procès, cherchèrent pendant ce temps à se rendre favorable le conseiller Thibault qui en était rapporteur. Les comptes de l'Hôtel-Dieu

nous dévoilent que le conseiller Thibault reçut en 1514 une pièce de porc sanglé valant 24 sols; en 1516, quatre perdrix et quatre bécasses valant 25 sols, 4 deniers; en 1517, six perdrix. Le président ne fut pas oublié non plus, il reçut aussi six perdrix (1).

Enfin, le 14 août 1517, la sentence fut rendue, le porc sanglé, les bécasses et les perdrix avaient produit leur effet; l'appel était rejeté et Estienne, tant en son nom qu'en celui de Guyone et des enfants de Jean Hygman, était condamné aux frais. Comme suite du jugement, Estienne versa aux gras chanoines 34 livres 12 sols parisis pour le terme de Pâques 1503, et les arrérages des années 1504 et 1505, déduction faite des 20 écus soleil déjà payés; il est probable que c'est l'état de ses finances qui ne lui permit pas d'en donner alors davantage.

Henri Estienne mourut peu de temps après, en 1520, sans avoir réussi à délivrer sa femme de ces inextricables procès.

Pour la seconde fois Guyone se vit donc abandonnée à elle-même. Son fils Damien venait de s'établir libraire et sa fille Geneviève avait épousé Regnauld Chaudière, imprimeur parisien, elle aussi devait faire souche d'imprimeurs car six générations de Chaudière ont exercé jusqu'en 1661; les trois fils de Henri Estienne, encore mineurs, n'étaient pas établis. La pauvre femme chercha qui lui vînt en aide et trouva un troisième mari, Simon de Colines, celui-là même dont les impressions font l'objet de l'important ouvrage de M. Renouard. Simon de Colines reprit l'imprimerie et se chargea du double fardeau de l'éducation des trois jeunes fils de Henri et de la conduite des treize procès. Il devint aussi un imprimeur célèbre, mais comme plaideur il ne fut pas plus heureux que ses devanciers. Il fit ce qu'avait tenté Estienne et refusa de payer les fermages, arguant qu'il n'avait pas la libre jouissance de ses fermes. Les chanoines l'attaquèrent à son tour. Cette fois l'affaire vint devant la juridiction du Châtelet de Paris et, le 29 avril 1534, Jean d'Estouteville, garde à la prévôté, rendit une sentence qui rejetait ses prétentions et l'obligeait à se conformer aux clauses de ses baux.

Plus tard, en 1536, c'est Regnauld Chaudière, le gendre de Jean Hygman, que nous trouvons aux prises avec les chanoines. Guyone était probablement morte dans l'intervalle et Chaudière avait pris possession de Pisseleu. Cette fois le jugement semble avoir mis un terme définitif à toute cette procédure : Chaudière fut condamné à abandonner Pisseleu; il s'en tira sans doute encore à un assez bon compte, car depuis le versement fait par Estienne en 1517, il n'y a plus trace, dans les comptes de l'Hôtel-Dieu, du paiement d'aucuns arrérages. Les treize procès, qui avaient déjà cinquante ans d'âge, furent-ils terminés du même coup ? Il faut espérer que les cinq générations de Chaudière qui succédèrent à Regnauld ne continuèrent pas à traîner après elles ce boulet depuis si longtemps attaché à leur famille.

Nous devons ajouter que si tous ces démêlés ont dû naturellement troubler l'existence de nos imprimeurs, ils ne les ont pas empêchés de donner à leur imprimerie une extension tous les jours plus grande, et d'en faire l'établissement le plus renommé de la première moitié du XVIe siècle. La *Bibliographie de Simon de Colines*, qui vient compléter l'*Histoire de la famille des Estienne et de leurs éditions*, parue il y a cinquante ans déjà, ne nous laisse pas de doute à cet égard. Quant à Regnauld Chaudière, qui était l'imprimeur attitré du diocèse de Soissons, il continua, malgré la condamnation qui l'avait dépouillé du patrimoine de sa femme, à fournir les impressions du diocèse. Ni lui, ni les chanoines n'avaient gardé de rancune.

THÉATRES

PALAIS-ROYAL : *Leurs Gigolettes*, comédie en quatre actes de MM. Henri Meilhac et A. de Saint-Albin. — L'ŒUVRE : *Un Ennemi du peuple*, pièce en cinq actes de M. Henrik Ibsen. — THÉATRE-LIBRE : *Une Faillite*, pièce en quatre actes de M. Björstjerne Björnson, traduite par MM. Schürmann et Jacques Lemaire; *le Poète et le Financier*, comédie en un acte, en vers, de M. Maurice Vaucaire. — THÉATRE-CLUNY : *Ah! la pau..., la pau...*, revue de l'année, par MM. Milher et Gandillot.

La semaine a été rude! Quatre pièces nouvelles, dont trois au moins mériteraient une longue étude. Enfin, essayons !

Sachez d'abord que la *Revue* du Théâtre-Cluny est fort amusante. On vous en a déjà cité les principaux « clous », la scène où M. Zola, un candidat académicide, présente au public la « chouette famille » des Rougon-Macquart; le Napoléon intime, d'une extrême drôlerie, et une scène fort comique qui nous montre la Comédie-Française accommodant au goût anglais les chefs-d'œuvre de son répertoire. Sachez surtout que la *Revue* est mise en scène avec un luxe et un

(1) Ces présents donnés pendant l'instruction étaient alors assez de coutume, ils nous rappellent le recours en grâce que Clément Marot adressait à François Ier :

... Et toutesfois j'ai plus grand appetit
De pardonner à leur folle fureur
Qu'à celle-là de mon beau procureur:
Que male mort les deux jambes lui casse!
Il a bien prins de moy une becasse,
Une perdrix et ung levrault aussi,
Et toutefoys je suis encore icy
Encor je croy, si je envoioy plus,
Qu'il e prendroit...

goût dignes d'admiration et de louanges ; si vraiment le Théâtre-Cluny doit prochainement disparaître, M. Marx vivra dans la mémoire des hommes comme le plus fastueux des directeurs. Il faut citer, après la commère et le compère (l'aimable Mlle Verly et M. Véret), l'excellente troupe de Cluny, qui donne tout entière, conduite par MM. Allart, Lureau et Muffat ; elle est soutenue par une dizaine de jolies personnes, parmi lesquelles il convient d'admirer Mlles Nebbia, Bl. André, hélas ! il faut que j'en oublie !) et Mlle Féral qui a joué et chanté le plus gentiment du monde.

Fidèle aux fjords (et ce n'est pas moi qui le lui reprocherai), M. Antoine nous a donné une pièce de Björstjerne Björnson. *Une faillite* n'a certes pas l'ampleur du *Canard sauvage* ou des *Revenants*. C'est un drame réaliste, cherchant tout bonnement à reproduire sur la scène un moment de la vie des personnages, sans pensées de « derrière la scène ». Le titre dit assez quel est le sujet traité. Il s'agit de la ruine du commerçant Tjalde, de ses efforts pour y échapper, et de sa perte définitive. Les deux premiers actes ne me semblent pas très différents de ce qu'on a pu nous donner en France, dans le même genre : les personnages de second plan manquent un peu de relief, et leur originalité vient surtout de leurs costumes, de leurs chevelures, et de certains détails locaux, assurément curieux, mais dont il ne faut pas exagérer l'importance. J'en dirai autant du quatrième acte ; nous connaissons le brave ouvrier aux mains rouges, timide amoureux de l'altière jeune fille : et le dénouement, dans son optimisme sentimental, ne nous semble pas d'une nouveauté bien frappante.

Mais *Une faillite* contient un troisième acte, réellement beau, et dont on ne trouverait guère l'équivalent dans notre théâtre. C'est une discussion d'affaires, une question d'argent, mais traitée avec une telle franchise et une telle sincérité de ton qu'elle devient étonnamment tragique. Certes, ce n'est pas la première fois que la question d'argent est portée au théâtre : sans parler de la comédie de M. Dumas, l'argent est au fond d'une grande partie du théâtre d'Augier. Plus récemment, au Théâtre-Libre même, nous avons vu nombre de pièces sur le même sujet, et M. Becque, enfin, l'a traité avec une puissance singulière. Mais, dans toutes ces pièces, l'argent n'était en quelque sorte que l'accessoire : il était une complication dans telle ou telle intrigue, un obstacle à tel ou tel sentiment, l'intrigue ou le sentiment étant le fond même de la pièce. Je ne prétends pas comparer *Une faillite* aux *Corbeaux*, qui ont une autre tenue et une autre force ; mais, même dans les *Corbeaux*, si l'argent nous intéresse c'est que, derrière lui, nous voyons le sort d'une famille, et que, de la solution, dépendent le bonheur et la vie des personnages. Ici, il semble bien que le tragique vienne directement et seulement de la question d'argent. Comme dans *César Birotteau* — et toutes proportions gardées, assurément — c'est l'argent qui est le vrai, l'unique ressort du drame. Pendant que Berent et Tjalde discutent, nous ne pensons guère à la famille de ce dernier (là serait même un défaut de la pièce : tout ce qui nous touche, c'est la question de savoir si Tjalde déposera son bilan. Cela, pensez-y, est très particulier. Il est difficile d'aller plus loin dans le réalisme ; entendez le mot dans son sens le plus favorable, celui d'observation directe et sans « agréments » de la réalité. Et, comme il arrive toujours quand la vérité est sincèrement regardée et reproduite, la scène prend ici une importance singulière : Berent et Tjalde deviennent presque des personnages symboliques ; je veux dire au moins que les personnages sont vrais d'une vérité générale, et en quelque sorte supérieurs à eux-mêmes. Avec une ou deux répliques qui nous renseigneraient plus clairement sur le rôle de Bérent, et qui nous feraient comprendre qu'il agit par honnêteté et non par rancune, cet acte serait un chef-d'œuvre. Il est joué comme on joue au Théâtre-Libre quand on ne se trompe pas ; MM. Antoine et Gémier sont tous deux de premier ordre.

Les décors sont pittoresques et ingénieux. La mise en scène est remarquable ; il y a, au second acte, une fin de repas excellemment réglée. On s'est plaint que le brouhaha de la foule des convives empêchât le dialogue de se faire entendre ; et vous devinez les développements ironiques qui suivent. Il est certain qu'on souhaiterait souvent, chez les comédiens du Théâtre-Libre, une diction plus nette et plus compréhensible. Mais remarquez qu'ici il importait avant tout de donner une impression d'ensemble ; et, manifestement, l'impression voulue par l'auteur était une impression de confusion ; par la composition des convives, par leur tenue, il voulait, j'imagine, nous faire connaître le luxe tout en façade de la maison Tjalde : et, en même temps, en nous montrant dans quelles conditions, dans quel milieu Tjalde traitait ses affaires, nous montrer que l'appui du juge Lind n'était rien moins qu'assuré. De la mise en scène réglée par M. Antoine, avec les convives parlant à la fois, les toasts se croisant et s'enchevêtrant, ou d'une mise en scène « ancienne », où chaque invité serait venu débiter son petit *speech* à l'avant-scène, laquelle nous eût le mieux donné l'impression voulue ? La seconde, assurément, en dépit des railleries faciles auxquelles elle prête. Et, si j'insiste de la sorte, c'est que précisément c'est là la plus indiscutable qualité de la troupe de M. Antoine. On n'y trouve pas de sujets exceptionnels, et la plupart d'entre eux feraient sans doute (exceptions gardées) médiocre figure dans un autre théâtre. Mais il n'est

pas une troupe à Paris qui donne d'une pièce une impression d'ensemble plus exacte et plus juste. On a repris plusieurs fois, sur d'autres scènes, des pièces jouées au Théâtre-Libre : les interprètes, pris séparément, étaient supérieurs : l'interprétation, dans son ensemble, était notablement inférieure.

Et puisque je suis en train de couvrir M. Antoine de fleurs, je voudrais dire un mot de l'entreprise qu'il va assumer. Vous savez qu'il va, à l'Éden, faire « les lendemains » de M. Colonne. (Soit dit en passant, ce peut être la solution de la question du Théâtre-Lyrique dont la nécessité d'avoir une seconde troupe rendait l'exploitation si onéreuse.) Donc, M. Antoine va offrir au vrai public le répertoire qu'il n'a donné jusqu'ici qu'à la presse et à ses abonnés. Je ne sais quel sera le résultat de cette tentative. La tentative elle-même me paraît extrêmement intéressante. Quelque opinion qu'on ait sur le Théâtre-Libre il serait puéril de nier sa grande influence sur le théâtre contemporain. S'il n'a peut-être pas donné le chef-d'œuvre attendu, il a fait connaître des auteurs qui ne sont pas négligeables, il nous a débarrassés (ou à peu près, hélas!) d'un certain genre de pièces; du moins en est-il, de celles-là, qu'on n'ose plus jouer, et cela grâce à lui. Comme démolisseur, tout au moins, il a été éminent. Pour les tendances de M. Antoine, pour ses préférences littéraires, il est permis de ne pas les partager; et je crois bien, pour ma part, avoir quelquefois protesté contre ce qu'elles lui faisaient faire. Il n'en est pas moins vrai qu'il a créé une agitation dramatique, et c'est ce qui manquait le plus au théâtre. Son répertoire réussira-t-il auprès du grand public? Il est parfois d'abord bien rébarbatif. Il peut, en tout cas, habituer le public à chercher au théâtre autre chose, ou quelque chose de plus que ce qu'il a coutume d'y chercher. La foule s'habituera peut-être au « Théâtre d'idées » pour lequel M. Antoine a beaucoup fait, quoi qu'on en dise. Et si le directeur du Théâtre-Libre arrive à mi-chemin seulement du but que je viens de dire, il aura rendu un joli service à l'art dramatique. Et, enfin, M. Antoine *diminue le prix des places!...* c'est incroyable, mais c'est ainsi. Là, dans l'excessive cherté des spectacles, est la vraie cause de la « crise théâtrale ». Si l'exemple que donne M. Antoine pouvait être suivi, ce serait un grand pas de fait. — Espérons!

Il me reste bien peu de place pour parler de *Leurs Gigolettes*, à l'égard desquelles on m'a semblé bien sévère. Ce n'est pas, sans doute, une des œuvres maîtresses de M. Meilhac, mais c'est du Meilhac tout de même, et le Meilhac!... On retrouve ici, je vous assure, ce qui caractérise ce genre délicieux, ce mélange de vérité et de fantaisie que seul l'auteur de la *Petite Marquise* sait et peut réaliser. La fantaisie tourne parfois à la farce : cela est possible; la gymnastique joue un certain rôle au troisième acte : je l'admets encore. Mais n'avait-elle pas son importance aussi dans la *Cigale*, et la *Cigale* en est-elle moins une œuvre exquise? Puis songez que nous sommes au Palais-Royal, que les jambes de Mlle Cerny sont fort bonnes à voir, et enfin que la clownerie, quant elle paraît, ne remplace pas la pièce, mais qu'elle s'y ajoute. Et la farce n'est pas chose si méprisable. Elle l'est peut-être, quand elle est la farce toute seule, et qu'un auteur tire uniquement d'elle des effets qui paraissent à la longue un peu vides et monotones. Mais quand la farce n'est en somme qu'un moyen, quand elle est dosée avec assez de tact pour nous avertir seulement qu'on ne doit pas prendre le sujet trop au sérieux; quand, surtout, on trouve derrière elle un grain de vérité et d'observation, j'avoue qu'elle est loin, très loin de me déplaire. Et ce grain, sauf erreur, est ici en abondance. C'est d'abord les deux principaux personnages, Étiennette et Lahirel, avec leur moralité d'une vérité si piquante. Lui consent très volontiers à prendre la femme d'un autre, mais connaître cet autre, lui serrer la main et faire avec lui commerce d'amitié, voilà qui lui déplaît et lui répugne; et il résume son opinion par ce mot délicieux : « C'est dans les occasions où l'on ne peut pas être tout à fait honnête qu'il faut tâcher de l'être le plus possible. » Elle consent à prendre un amant, mais elle l'aime « en femme du monde » : elle le veut près d'elle, à sa disposition, elle cédera pour le garder, quoiqu'elle s'accommodât assez, j'imagine, d'une camaraderie amoureuse et frôleuse; la « faute » lui apparaît seulement quand elle est accompagnée de circonstances désagréables et incommodes; son remords prend alors une forme très particulière; pendant qu'elle s'échappe par la fenêtre de Lahirel, elle soupire : « Je vous assure que nous aurions été bien mieux dans ma chambre! » Enfin elle et lui ont ceci de commun que, pour eux, l'immoral c'est ce qui les gêne. N'est-ce point là d'excellente observation? Et, pour tous ceux qui ne sont ni des saints, ni des héros, n'est-ce point la vérité même qu'il faut une secousse extérieure pour leur faire apercevoir l'immoralité par laquelle ils se laissent si doucement entraîner?... Enfin, cela n'est-il pas du bon Meilhac, du Meilhac le meilleur? De même, il y a, au second acte, une scène de rupture sur laquelle on pourrait philosopher à perte de vue; M. Meilhac nous montre à miracle ici ce que valent certaines liaisons qu'on pourrait appeler des « collages de raison »...

En voilà assez, je pense, pour vous montrer tout ce qu'il y a de charmant et d'exquis dans la nouvelle pièce de M. Meilhac. Elle m'a fait, quant à moi, un plaisir très vif; j'ajoute, en toute sincérité, qu'il y a longtemps que M. Meilhac ne m'avait paru soutenu

par une verve et une invention plus abondantes. Ce sont des trouvailles plus qu'agréables, croyez-le, que la précaution si drôle du concierge de Lahirel, et surtout le type du docteur Moquin.

Les Gigolettes ont été excellemment jouées. Mlle Cerny a été fine comme à son ordinaire, et moins nerveuse; je ne l'ai jamais vue meilleure. Raymond est parfait de naturel dans le rôle de Lahirel. On sait quel comédien est M. Saint-Germain ; le rôle de Cloridon lui permet de montrer une fois de plus ses précieuses qualités de justesse et de simplicité. Milher est d'une impayable drôlerie en docteur Moquin. Et il serait injuste d'oublier Mme Marie Magnier, une Pimpette fort imposante.

Il me resterait à parler de l'*Ennemi du peuple*. Je veux au moins dire que l'effet a été considérable : si j'osais, je dirais excessif au moins en un sens... Il me semble, toutefois, bien que c'est là un des plus beaux drames d'Ibsen, sinon le plus ibsénien. La représentation fait grand honneur à l'*Œuvre* et à son directeur. A la semaine prochaine.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

La main fermée.

Je n'ai pas eu le temps d'aller voir l'*Ennemi du peuple*, qui, m'assurent les gens compétents, est une pièce admirable.

Je n'ai donc pas d'opinion arrêtée sur cette pièce; mais il me semble qu'elle doit être en effet admirable, si, comme l'affirment les comptes rendus et un récent article de notre subtil collaborateur Doumic, elle roule sur les inconvénients qu'il y a à dire la vérité.

C'est un problème qu'avaient déjà traité à leur manière M. Bourget dans le *Disciple* et Labiche dans le *Misanthrope et l'Auvergnat;* un problème assez fade et auquel il ne faut rien moins que l'appui de la littérature pour gagner quelque intérêt.

D'abord le poser, c'est supposer qu'il y a une vérité, ce qui reste à démontrer.

Il y a des vérités, mais une vérité, voilà qui n'est pas bien sûr.

Je me prends pour exemple, parce que je suis en somme la personne que je connais le mieux. Eh bien! il m'arrive à tout instant, dans la conversation, en écrivant, de dire : « La vérité est que... »

Je sais pourquoi je dis cela. Je le dis dans l'intérêt de ma cause, pour qu'on me croie, pour imposer au monde. J'érige *ma* vérité en *la* vérité, par politique. Je passe exprès sur le ventre des vérités contraires. Mais, entre nous, je connais l'existence desdits ventres. Je me rends très exactement compte que ma vérité n'est pas seule à en posséder un; et si on me prenait à part, par les sentiments, il se pourrait que, à moins de conjonctures graves, d'avantages supérieurs, j'avouasse que l'opposé de ce que j'avance n'est pas à dédaigner.

Et en réalité, vous tous passionnés, si vous n'êtes pas tout à fait bêtes, vous pensez comme moi. Vous croyez à la Vérité, mais à une Vérité temporaire, de circonstance, élevée provisoirement aux honneurs du grand V par un caprice de notre cœur ou une conspiration de nos intérêts.

Mais, m'objectez-vous, le problème ne se pose pas ainsi. L'existence de la Vérité — vous savez la Vérité éternelle, sereine et éblouissante, qui fait mal aux yeux — l'existence de la Vérité est admise. C'est le postulat ; car il y a un postulat dans cette question comme dans les vaudevilles.

Et aussitôt, l'apologue de l'homme ayant la main pleine de vérités et hésitant s'il doit l'ouvrir.

Autre blague. En concédant qu'un homme ait jamais eu la main pleine de ce que vous dites, il est plus que probable qu'il n'a jamais ressenti l'hésitation que vous lui prêtez.

S'il est un saint, il croira de son devoir d'annoncer au peuple la vérité révélée.

S'il est un modeste savant, un digne philosophe, il remplira le monde et les revues du bruit de sa découverte, comme fit le premier en date, ce braillard d'Archimède.

S'il est un simple ambitieux comme la plupart des gens, il prendra un brevet, car il est des brevets ailleurs qu'en industrie. Il en est en philosophie, en art, en littérature. Voyez plutôt les querelles des messieurs de ces castes.

Demeurent donc deux hypothèses :

Ou bien le détenteur en question aura peur que la révélation du vrai ne lui amène des désagréments, et alors, se taisant par crainte, il rentrera dans la classe innombrable et vulgaire des esprits bourgeois, amis d'une vie paisible ; le problème ne se posera pas un instant en son cerveau résolu au calme et au confortable.

Ou bien ce sera un hautain penseur, un voyant, un prophète qui présagera les conséquences des révélations qu'il voudrait faire et reculera à l'idée de causer, pour le vrai, le malheur de beaucoup de personnes.

Par exemple, celui-là je voudrais bien qu'on me le montrât, qu'on me présentât à lui, qu'on m'obtînt de le contempler, de lui parler quelques instants. Je consentirais, pour y arriver, à de sérieux sacrifices ; car ça, vraiment, cela vaudrait la peine.

Je l'ai vu dans les poèmes, ce supérieur, je l'ai vu dans les romans, je l'ai vu dans les pièces, je l'ai vu

dans toute la littérature. Mais ce que j'aimerais, ce serait de le voir dans la vie, de pouvoir serrer — oh ! sans l'ouvrir ! — sa main loyale et close.

Hélas ! je me résigne à ne goûter jamais cette joie. Je sais que le grand homme — et serait-ce bien un homme ? — n'existe pas, n'a jamais existé.

Maintenant, académiquement, pour le plaisir, par *fun*, imaginons-nous ces hésitations irréelles.

Nous avons la main pleine de vérités : faut-il que cette main soit ouverte ou fermée ?

Eh bien ! ici encore le problème se résout assez facilement selon le point de vue où nous nous plaçons.

Nous voulons les honneurs du monde, les dignités, ou tout bonnement nous avons la manie de publier nos opinions, de proférer nos haines, au prix même de quelques cabossades, de quelques horions, de quelques bousculades : ouverte.

Nous pensons que le peuple ne doit pas tout savoir, qu'il convient de réserver la vérité à une classe mystique de cerveaux prêts, d'hiérophantes avisés : fermée.

Seulement encore peut-on faire remarquer aux partisans du second système que, pendant qu'ils fermeront leurs mains aristocratiques et bienfaisantes, cent autres à côté ouvriront les leurs.

De même que, d'autre part, les adeptes du premier système agiront habilement en ne se targuant pas d'audace et de dévouement, car on suspectera toujours que ce n'est pas précisément par amour d'autrui qu'ils sont si héroïques.

Le problème, comme je vous le disais, ne présente donc pas un bien vif intérêt. Ce serait plutôt un curieux jeu de pensées, une devinette morale, qu'une question angoissante et humaine.

Mais Ibsen, mais Labiche, mais Bourget ?

Voilà justement les miracles du génie littéraire que de donner de l'attrait, de la vie, de la grandeur poétique à des fantômes logico-métaphysiques, que de faire frémir, rire ou discuter à propos de choses sans grande importance.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Thèses de doctorat (1893).

Émile Roy, *La vie et les œuvres de Charles Sorel.*

Charles Sorel (1602-1674), sur lequel M. Roy vient de publier une étude qui atteste beaucoup d'érudition et de recherches, est pour la postérité uniquement l'auteur de *Francion*. Mais il avait énormément écrit : poésies, romans, nouvelles, œuvres galantes ou précieuses, critique littéraire, bibliographie, histoire, sciences, pédagogie, théologie, morale. En parcourant cette liste, on se sent plein de reconnaissance pour le courageux critique qui a lu et commenté la *Science universelle* ou le traité de la *Prudence* : on s'en rapporte à lui, d'autant plus que Sorel est un médiocre écrivain, plat et diffus. M. Roy a extrait de ce fatras des renseignements curieux sur la société précieuse de l'époque et s'est longuement étendu sur les emprunts de Molière à Sorel. Je signale ces chapitres aux Moliéristes. Ils verront que, dans la moitié de ses pièces depuis les *Précieuses ridicules*, Molière a eu sous les yeux ou dans la mémoire quelque page de Sorel. Ils trouveront même (p. 359) une note importante au sujet de la traduction de Lucrèce par l'auteur du *Misanthrope*. Il est vrai que dans tous ces chapitres Sorel disparaît un peu derrière Molière. Nous ne nous en plaindrons pas. L'ouvrage a peut-être moins d'unité : il a sûrement plus d'intérêt.

Sorel prétendait descendre des anciens rois d'Angleterre et se vantait de sa parenté avec Agnès Sorel. Laissons de côté ces prétentions ridicules. Il était fils d'un procureur, neveu de Charles Bernard, historiographe de France, dont il acheta la charge. Sa vie est mal connue ; son nom est rarement cité par les écrivains du XVIIe siècle. On sait qu'il vécut célibataire dans la famille d'un beau-frère qui était magistrat. Guy Patin, qui fut son ami, nous a tracé de lui ce portrait : « Il y a trente-cinq ans qu'il est mon bon ami. C'est un petit homme grasset, avec un grand nez aigu, qui regarde de près, qui paraît fort mélancolique et ne l'est point. Il n'y a guère que moi qui le fasse parler et avec qui il aime à s'entretenir. Il est homme de fort bon sens et taciturne, point bigot ni Mazarin. » Nous pouvons ajouter : esprit curieux, hardi, mais brouillon, attiré par les questions scientifiques, doué du sens critique avec un goût très vif pour la satire ; du reste, il ne reculait pas devant les mots grossiers et les détails scabreux : très loin de Rabelais et de Molière, il était un peu de leur famille. On peut trouver chez lui des vues fécondes et hardies sur l'histoire (*Avertissement sur l'histoire de France*, 1628). Il combat la mythologie, dès 1627, au nom de la science et de la religion chrétienne. Il critique avec beaucoup de justesse le langage de la galanterie ; il a contre la poésie des traits que reprendra le XVIIIe siècle ; il attaque Homère bien avant Perrault.

Mais aujourd'hui il n'est connu que comme romancier. Et encore on laisse de côté le *Berger extravagant* (1627), satire générale de la poésie et des romans, de l'*Astrée* surtout, et le *Polyandre* (1646), histoire inachevée et confuse, intéressante toutefois par les emprunts de Molière, — pour ne s'occuper que de l'*Histoire comique de Francion* (1623).

Francion, c'est le premier en date de nos romans de mœurs, de ces romans qui depuis Le Sage ont fait une si belle fortune. Mais au XVIIe siècle le roman comique ou de mœurs est rare. Nous n'en comptons que trois d'importants : *Francion* de Sorel, le *Roman comique* de Scarron, le *Roman bourgeois* de Furetière. Dans ce siècle, où tout tendait au grand, il passe presque inaperçu. Le succès va au roman chevaleresque, dont on se moque aujourd'hui. On considère un roman comme « un poème en prose ». Le mérite de Sorel est d'avoir compris qu'un roman pourrait nous intéresser en montrant la société du temps telle qu'elle était, en peignant la vie. « Francion est un fils de famille qui passe par toutes les conditions, pour les railler toutes. » Pour les railler et pour les dépeindre. L'auteur nous montre les nobles, les courtisans,

les pédants, les gens de lettres, les courtisanes, les tire-laine. Ce roman *réaliste* est une réaction contre la littérature *romanesque* à la mode. Sorel imite les romans picaresques espagnols, il remonte à nos vieux conteurs gaulois. Il aime la langue populaire, le détail vrai. Par là il nous fournit des renseignements très précieux sur la littérature et la société du règne de Louis XIII, sur les mœurs et les usages de cette époque.

Il y a dans ce roman des tableaux qui sont un peu vifs.

Cependant l'auteur parle constamment d'utilité et d'instruction. Il commence ainsi : « Nous avons assez d'histoires tragiques qui ne font que nous attrister : il en faut maintenant voir une qui soit toute comique et qui puisse apporter de la délectation aux esprits les plus ennuyés. Mais néanmoins elle doit avoir quelque chose d'*utile*, et toutes les fourbes que l'on y trouvera apprendront à se garantir de semblables et les malheurs que l'on verra être arrivés à ceux qui ont mal vécu seront capables de nous détourner des vices. » Nous avons rencontré plus d'une fois cette thèse depuis Sorel. Après des détails très scabreux, l'auteur fait cette réflexion : « Cela n'est pas capable de nous porter au vice, car au contraire *cela rend le vice haïssable*, le voyant dépeint de toutes ses couleurs. Nous apprenons ici que ce que plusieurs prennent pour des délices n'est rien qu'une débauche brutale, dont les esprits bien sensés se retireront toujours. » Sorel est revenu souvent sur cette question. Dans un autre de ses ouvrages la *Bibliothèque française* il déclare « qu'à en parler sainement il n'y a rien là que des descriptions naïves des vices de quelques hommes et de tous leurs défauts, *pour s'en moquer et les faire haïr*, ou de quelques tromperies des autres pour nous apprendre à nous en garder; que cela est pour ceux qui, ayant à demeurer dans le monde, ont besoin de savoir ce qui s'y fait, afin de se déniaiser. »

Francion eut plus de soixante éditions au XVIIe siècle, à ce que prétend Sorel; il fut traduit en anglais, en hollandais, en allemand. Cependant l'auteur ne voulut jamais le signer : l'historiographe de France craignait sans doute de se compromettre.

Francion a quelque analogie avec le *Gil Blas* de Le Sage. Mais l'auteur, trop souvent lourd et grossier, ne sait ni composer ni surtout écrire ; sous couleur de peindre la vérité et sous prétexte de faire haïr le vice, il descend plus d'une fois jusqu'à l'obscénité.

Francion est donc loin de prendre rang parmi les chefs-d'œuvre ; il est néanmoins une date importante dans l'histoire du roman en France, puisqu'il est notre premier roman de mœurs.

PIERRE ROBERT.

Une étude sur Boursault.

L'Académie française vient de décerner le prix Kastner-Boursault à M. Joseph Hermann, élève de l'École normale supérieure, pour une étude sur Boursault. Nous en détachons la conclusion :

« L'influence de Boursault, pour être peu bruyante, n'en fut pas moins réelle, ce qui n'empêche pas son œuvre d'être médiocre. Il y a un observateur dans l'auteur d'*Ésope à la ville* et d'*Ésope à la cour*, mais Boursault ne voit que les surfaces ; il ne sait pas accommoder au théâtre ce qu'il a remarqué des défauts contemporains; et, malgré son manque de talent dramatique, il n'a pas, comme Dancourt, la modestie de se borner à de courtes esquisses ; il veut nous donner un grand tableau, et il le manque, car on ne fait pas un chef-d'œuvre en collant sur une toile une vingtaine de croquis. Il y a aussi un moraliste chez Boursault, et la morale doit certainement avoir sa place au théâtre, mais il ne faut exprimer sur la scène ni des idées trop abstraites, ni des vérités trop banales, et Boursault a le tort de nous développer des lieux communs à l'aide d'anecdotes édifiantes ; — il faut surtout que le poète dramatique incarne ces idées dans ses personnages et, là encore, Boursault échoue; Ésope est une machine à fables, ce n'est pas un être vivant.

« Boursault a réalisé un genre de comédie, la comédie morale, en alliant l'observation minutieuse des mœurs et la prédication, en versant dans les *Fâcheux* de Molière les *Fables* de La Fontaine. C'est un genre mauvais, puisqu'il est ennuyeux. Mais si cette forme dramatique est médiocre, les éléments en sont bons. Les poètes comiques y renoncent vite, mais ils s'engagent les uns dans la voie de la comédie réaliste, les autres dans la voie de la comédie morale; Boursault n'a frayé aucune de ces deux routes, mais il a défriché le carrefour d'où elles partent toutes deux. Il est resté au second rang; néanmoins sa tentative dramatique est curieuse, et méritait d'être étudiée et pour elle-même, et pour son influence. »

Nouvelles de l'étranger.

UNE PRÉFACE INÉDITE DE FRÉDÉRIC NIETSCHE

Un rédacteur du *Magazin* de Berlin publie un fragment inédit de Nietsche, qu'il a retrouvé dans une maison de campagne où le malheureux philosophe avait l'habitude de passer ses étés. Ce fragment était destiné à servir de préface à l'opuscule publié par Nietsche en 1888 sous le titre de *Gœtzendæmmerung*, *le Crépuscule des Faux Dieux;* titre que Nietsche paraît n'avoir trouvé qu'au dernier moment, car sa brochure devait d'abord s'appeler *Les loisirs d'un psychologue.*

Autant que le style de Nietsche peut se traduire en français, voici ce curieux morceau :

« On me demande souvent, disait Nietsche, pourquoi j'écris mes livres en allemand, car nulle autre part on ne saurait me lire plus mal que dans *ma patrie*. Mais ma réponse reste toujours la même : j'aime les Allemands, chacun de nous n'a-t-il pas ses faiblesses? Et que me fait que les Allemands ne me lisent pas? D'autant plus je m'efforce de leur rendre justice. » Suivaient des considérations sur l'Allemagne et l'esprit allemand que Nietsche a plus tard reproduites dans un chapitre spécial de *Gœtzendæmmerung*. La préface inédite continuait ainsi :

« Et je me permets encore un divertissement. Je veux raconter ce que m'a raconté un de mes petits livres, à son retour de son premier voyage en Allemagne. *De l'autre côté du bien et du mal*, tel est le titre de ce petit livre ; c'était — soit dit entre nous — l'introduction au grand ouvrage dont je m'occupe en ce moment. Quant à la brochure que voici, je l'ai écrite pour me distraire, dans les loisirs que me laissait la préparation de ce grand ouvrage. Or donc, mon petit livre m'a dit : « Je sais très bien quel est mon défaut : je suis trop nouveau, trop riche, trop passionné, je trouble le repos nocturne. Il y a en moi des paroles qui déchireraient le cœur d'un Dieu ; je suis un rendez-vous d'expériences faites à six pieds au-dessus de la fumée humaine. Et il n'en faut

pas davantage pour que les Allemands aient été hors d'état de me comprendre! » Mais, lui ai-je répondu, mon pauvre petit livre, comment aussi as-tu pu songer à jeter tes perles devant les Allemands! C'était trop niais de ta part! — Et le petit livre m'a raconté ce qui lui était arrivé.

« Je ne m'étonne pas que l'on ne comprenne pas mon *Zarathustra*, un livre si haut, si beau, qu'il faut avoir du sang divin dans les veines pour entendre sa voix d'oiseau. Mais que l'on n'ait pas compris ce *De l'autre côté du bien et du mal*, j'en suis presque surpris. On le comprend partout ailleurs, notamment en France... »

Suivent des allusions à diverses critiques des journaux allemands, à propos de ce livre. « Croirait-on, dit Nietsche, qu'un journaliste suisse a considéré comme un simple exercice de style mon *Zarathustra*, le livre le plus profond de toute l'humanité?

« Et tout cela, j'y trouve mon plaisir : pourquoi m'en cacherais-je? Ce n'est pas en vain qu'on est un solitaire. La montagne est un voisin muet : le solitaire qui vit avec elle passe des années sans entendre un bruit. Mais la vue des êtres vivants la ranime : et il laisse enfin venir à lui *tous les petits enfants*, et même toutes les espèces d'animaux, y compris ceux qui ont des cornes. Seul le solitaire connaît la grande tolérance. *L'amour des animaux*, c'est de tout temps à ce trait qu'on a reconnu les solitaires.

« Ecrit à Sils-Maria, dans la Haute-Engadine, septembre 1888. »

Nietsche aura sans doute craint, en publiant cette préface, de s'attirer à jamais la haine des Allemands en général et des journalistes allemands en particulier. Mais n'avions-nous pas raison de dire l'autre jour que, même avant que sa folie se fût déclarée, il y avait en lui une mégalomanie tout à fait maladive? Un homme sain d'esprit, — si loin qu'il puisse pousser l'individualisme et le culte de son moi, — n'aura tout de même pas l'idée de parler de ses livres en de pareils termes! Et c'est déjà dans des termes analogues que Nietsche parlait de ses livres en 1880, dix ans avant l'éclipse définitive de sa haute intelligence.

La même revue allemande publie d'intéressants renseignements sur les œuvres encore à paraître — on pourrait presque dire les œuvres posthumes — du malheureux. Ces renseignements ont été directement fournis par la sœur de Nietsche, Mme Fœrster. En outre d'une édition nouvelle des œuvres déjà publiées de son frère, cette dame compte réunir en un volume les études littéraires et philologiques écrites dans les premières années du séjour de Nietsche à l'Université de Bâle : *Homère et la philologie classique, L'avenir des écoles allemandes, La philosophie des Grecs dans l'époque tragique*, etc. Les poésies de Nietsche formeront un volume à part : quelques-unes sont inédites.

Mme Fœrster prépare en même temps une biographie de son frère : c'est seulement après l'avoir achevée qu'elle décidera si elle doit livrer au public ses lettres, celles du moins qui n'offrent pas un caractère trop intime et trop personnel.

Et tout cela pendant que le malheureux mange, boit, engraisse, et se promène, en vrai solitaire, sans accorder désormais la moindre attention aux vains bruits du monde!

L'EUROPE JUGÉE PAR LES CHINOIS

Le grand mandarin Chen-sui-chen vient de publier à Pékin un livre, *Si-chi-lei-biang* (traduisez cela comme il vous plaira) où il a résumé les jugements portés sur l'Europe par tous ceux de ses compatriotes qui en ont parlé. Voici, en particulier, l'opinion des Chinois sur la France, l'Angleterre et l'Allemagne :

Les Français, écrit Chen-sui-chen, ont une passion pour tout ce qui est élégant. Les fils des riches ne refusent pas d'en venir à dépenser de cinq à six *taels* (de 25 à 30 francs) pour une paire de bas de soie. Tout leur cœur ils le donnent à d'élégantes vanités. Ils n'achètent leurs vêtements que dans des magasins à la mode; mais là ils les paient volontiers le triple de leur valeur. Les habitants de la capitale française aiment le loisir et la sensualité. Dans leur manière de se vêtir, ils donnent la préférence à tout ce qui est neuf et brillant. Les étrangers viennent en masse à Paris, pour y mener une vie de plaisir, et l'on n'en a pas rencontré un seul qui n'ait été enchanté de la vie parisienne. Tous les étrangers se trouvent si bien dans cette ville, qu'ils en oublient leur patrie.

Un autre écrivain chinois montre moins d'enthousiasme pour notre pays. Il dit notamment : « Les employées dans les magasins sont toutes de très jolies femmes, qui flattent les acheteurs de leurs sourires, et les appellent *mo-sieu*, ce qui signifie : *puissants seigneurs*. Quand on achète une paire de gants, elles les essaient elles-mêmes sur les deux mains. Mais aussi, pour une bagatelle qui vaut au plus 20 francs, elles demandent de 30 à 40 francs, et quand on leur paie la somme demandée, elles en éprouvent une satisfaction extraordinaire. Les jours de fête, on peut, avec les plus jolies de ces employées de magasins, entreprendre une partie de plaisir, on n'a que le choix. Et si les magasins de Paris n'avaient pas de si jolies vendeuses, ils ne vendraient pas, de toute l'année, seulement pour *un sou!* »

Un autre sage mandarin a jugé les Anglais. « Cette race, dit-il, se distingue par sa prodigalité. Leurs femmes et leurs filles prennent plaisir aux dépenses les plus extravagantes. Cette vie de dépenses a amené comme conséquences deux choses monstrueuses et dont on n'a point l'idée en Chine, le mariage de raison, et la peur d'avoir trop d'enfants. Les Anglais mangent et boivent formidablement : ils dévorent comme le loup, et avalent comme la baleine. Ils boivent jusqu'à la perte de leur conscience, et souvent se ruinent en whisky. En 1875, on a compté en Angleterre 1113 délits commis par des femmes en état d'ivresse. »

Mais le pays d'Europe que préfèrent les Chinois, c'est l'Allemagne ; et en voici la raison, peut-être imprévue, du moins éminemment judicieuse : « Les Allemands, écrit un mandarin, sont une race cérémonieuse : ils comptent un grand nombre de catégories et de rangs dans leur société, et sont très respectueux envers leurs supérieurs. Lorsque deux Allemands se rencontrent, ils se saluent très bas et font aussitôt un dos rond : comme le disent les Anglais, le chapeau d'un Allemand ne reste jamais cinq minutes sur sa tête. L'Allemand est très fier lorsqu'il peut mettre sur sa carte une longue liste de titres, et se coller sur la poitrine un grand nombre de décorations. Quand les Allemands parlent à des dames, jamais ils n'oublient de nommer leurs titres : les désignations de *Madame* et de *Mademoiselle* ne leur paraissent pas suffisamment respectueuses. »

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

16 novembre 1893.

Lorsque la précédente Chambre se réunit le 12 novembre 1889, l'ancien système des groupes parlementaires fut unanimement condamné. Ces groupes, disait-on, avaient produit l'anarchie la plus déplorable et arrêté la marche de toutes les affaires. Le pays ne voulait plus entendre parler de groupes. Le suffrage universel les avait clairement reniés. On organisa une réunion plénière de tous les républicains. M. Floquet fut élu président par 384 voix. Le petit groupe des députés socialistes et boulangistes était sans importance, et la droite, profondément divisée, ne savait prendre aucune attitude. Cette réunion plénière des républicains et cette absence de toute opposition sérieuse n'ont pas empêché la Chambre de 1889 de finir son existence dans les convulsions de l'anarchie.

Aujourd'hui, la Chambre de 1893 est possédée de l'idée de ressusciter les groupes. On n'en voulait plus entendre parler : on ne parle plus que d'eux. C'était le chaos : il paraît que ce doit être l'ordre et la vie. MM. Jacques, Bazille, Charruyer, convoquent en réunion tous les députés radicaux et progressistes. MM. Deluns-Montaud, Turrel, Delpeuch, Félix Faure, convoquent de leur côté tous les républicains de gouvernement qui paraissent pouvoir former un groupe plus ou moins ressemblant à l'ancienne union républicaine. Les socialistes, ayant à leur tête MM. Millerand et Goblet, ont la prétention de former aussi un groupe parlementaire qui comprendrait toutes les nuances de leur parti. Ce groupe socialiste aurait au moins trois ou quatre sous-groupes, celui de MM. Dejeante et Fabérot, celui de M. Cluseret, celui de M. Jules Guesde.

Parmi ces 579 députés qui cherchent ainsi leur voie, on en compte 213 nouveaux, dont un grand nombre très jeunes et fort chevelus, flattés et choyés par les anciens, ne savent encore à quel parti s'arrêter. Que la Chambre fasse des groupes ou n'en fasse pas, qu'elle tienne des réunions plénières ou partielles, si la méthode est absente des esprits, si l'ordre manque dans la conduite, on arrivera toujours au même résultat, l'impuissance et l'anarchie.

Le premier scrutin, pour la nomination du bureau provisoire, a donné 295 voix à M. Casimir Perier, et 195 à M. Henri Brisson. Le président provisoire, qui sera le président définitif, a remercié en quelques mots ses collègues; il a affirmé que la Chambre avait « la volonté de résoudre les questions politiques et sociales ». C'est, en deux mots, un vaste programme qui demandera terriblement d'activité et d'union. Un avenir prochain nous dira si la Chambre en est capable.

Le Sénat permanent a ouvert à la même heure sa séance sous la présidence de M. Challemel-Lacour. Le président a rappelé, avec son éloquence accoutumée, la visite des marins de la Russie et ces sympathies de deux grands peuples qui s'accentueront encore, « car elles reposent sur des sentiments déjà anciens et sur des intérêts qui se correspondent partout et ne se contrarient nulle part. »

M. Challemel-Lacour a salué au nom du Sénat, « dans la haute amitié de la Russie, une espérance nouvelle en faveur de la paix et une garantie de plus pour la civilisation ». Puis il a déploré la succession si rapide des deuils qui ont atteint le Sénat dans ces dernières semaines: Chardon, Barne, Margaine, Lenoël, Tirard, tous ces fondateurs de la République, disparus pendant les vacances.

La Chambre, à peine élue, a perdu aussi plusieurs de ses membres. Une mort prématurée a enlevé l'un de nos plus chers amis, M. Émile Jamais, député du Gard. Il avait collaboré à cette *Revue;* il avait été sous-secrétaire d'État des Colonies. Le parti républicain le regardait comme une de ses espérances. Il pouvait encore prétendre à tout : il n'avait pas quarante ans; et sa puissance de travail, sa haute intelligence, sa droiture, sa cordialité le rendaient digne des plus hauts emplois dans la République.

* *

Dans les derniers jours des vacances, plusieurs hommes politiques, des plus en vue, ont tracé devant leurs électeurs les grandes lignes de la conduite qu'ils se proposent de suivre. M. Henri Brisson a pu se féliciter très légitimement, devant ses concitoyens du dixième arrondissement, d'avoir été réélu sans conteste à toutes les assemblées législatives qui se sont succédé depuis les premiers jours de la République. C'est à la vérité une fortune rare, sinon unique, dans la démocratie et à Paris. Il est douteux qu'on puisse trouver un autre exemple d'une pareille suite de scrutins, soutenue pendant vingt-deux ans, sous les régimes électoraux les plus divers et dans le même collège électoral : et cette continuité admirable fait assurément l'éloge de l'élu autant que des électeurs. M. Henri Brisson se tient toujours sur l'ancien programme du parti républicain : il n'en retranche rien et il n'y ajoute pas, à la façon de M. Goblet, toutes sortes de rallonges socialistes. Il a ses amis et ses ennemis, mais les uns et les autres doivent reconnaître qu'il a réalisé avec un singulier bonheur un modèle de parfaite unité de vie politique dans des temps aussi agités.

M. Lockroy, qui a parlé aussi devant ses électeurs, a tracé tout un programme de grandes réformes, et il a particulièrement insisté sur ce caractère de grandeur qu'elles doivent avoir. La tour Eiffel aussi est très grande; elle ne nous paraît pas plus belle ni plus assurée pour cela contre les coups du destin ; et ne parlait-on pas de la démolir pour l'Exposition prochaine ?

On attend le programme du ministère pour la semaine prochaine, aussitôt que la Chambre aura validé les pouvoirs de la moitié plus un de ses membres. Cette vérification ne demandera que peu de séances. Déjà les projets d'interpellations abondent. Nous allons assister à la première bataille. Mais peut-on croire que la Chambre, avec son tiers de membres tout nouveau, va déjà avoir son parti pris sur le fond d'une situation remplie de problèmes les plus obscurs et les plus difficiles? Il vaudrait mieux attendre que de débuter par un faux pas.

Les compagnies houillères du Pas-de-Calais ont congédié, après la grève finie, sept ou huit cents familles d'ouvriers mineurs : elles ne pouvaient rien faire de mieux pour rétablir le crédit et la popularité du syndicat qui avait accumulé tant de fautes dans cette malheureuse grève.

HECTOR DEPASSE.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 30565.

Le Directeur-gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 22 TOME LII 25 NOVEMBRE 1893

LA FRANCE ET L'ITALIE

LETTRE A M. RUGGERO BONGHI (1)

Cher Monsieur,

Vous avez bien fait de m'adresser votre appel « aux amis de France ». Vous savez que je suis de ces amis de l'Italie. Mon affection pour elle date de mon adolescence et est liée aux plus doux souvenirs de ma vie. Je n'avais pas dix-huit ans lorsque je visitai, pour la première fois, votre Italie, et que je m'épris, pour elle, d'une passion qui m'a ramené, chez vous, presque chaque année. C'était quelques mois après Magenta et Solferino. Comme la plupart de mes jeunes camarades, j'avais applaudi, avec enthousiasme, à votre affranchissement. Je ne pardonnais pas à l'empereur Napoléon III de s'être arrêté au Mincio, devant la menace d'une intervention prussienne. Une des impressions les plus douloureuses de ma jeunesse a été de voir, un dimanche, hisser l'aigle autrichienne au sommet des trois mâts dressés, par les doges, en face du portail de Saint-Marc. Un seul spectacle m'a remué d'une façon plus poignante : la vue du drapeau allemand sur la tour de la cathédrale de Metz.

L'affection pour l'Italie — quoi qu'en aient dit, après coup, certains de vos compatriotes, — elle était alors commune chez nous. C'était bien l'âme de la France qui avait appelé la résurrection de l'Italie. De tous les actes du second Empire, la guerre libératrice de 1859 a été le seul populaire. Nous étions libres alors de songer à l'émancipation d'autrui. Nous rêvions d'une Europe nouvelle où chaque nation eût été indépendante, où il n'y eût plus eu ni conquérant ni opprimé, où l'équilibre eût reposé sur l'égale liberté des peuples, où la paix eût été fondée, à jamais, sur le mutuel respect des droits de chacun. Ce beau rêve, à la réalisation duquel nous associions l'Italie, vous savez ce qu'il en est advenu. A qui la faute? Je ne le chercherai pas ici, je voudrais, comme vous, éviter toutes les récriminations sur le passé. Le mieux est de n'en plus parler. Le passé est mort, enterrons-le d'un commun accord; ne songeons qu'au présent et à l'avenir prochain. Italiens, ou Français, c'est le devoir de notre patriotisme.

Or, le présent est mauvais. Il reste bien peu de chose des sympathies anciennes; ceux, comme vous et moi, qui les conservons, n'osent les montrer qu'avec un sourire de tristesse. Malgré tant de liens naturels qui en feront toujours, en dépit de tout, comme deux sœurs jumelles, la France et l'Italie sont suspectes l'une à l'autre. Comme il arrive, quand on s'est aimé, elles s'en veulent presque de leur affection déçue. C'est là, pour toutes deux, c'est là, pour notre pauvre Europe, je le crois comme vous, un malheur. Nous qui le sentons, nous dont le cœur même en souffre, nous ne voulons point nous y résigner. Au lieu de chercher qui en est responsable et de nous demander, question irritante, laquelle des deux nations a péché contre l'autre, nous voudrions les rapprocher.

Voilà pourquoi vous vous êtes réunis, sans dis-

(1) On sait qu'il vient de se former en Italie, grâce à l'initiative de MM. R. Bonghi et Menotti Garibaldi, un *Comité permanent franco-italien de propagande conciliatrice* qui réclame la coopération des « amis de France ».

tinction de partis, ou de couleur politique, quelques-uns de vos compatriotes et vous, — « une centaine de députés, de sénateurs, d'anciens ministres, de publicistes », nous assurez-vous, pour constituer un comité de propagande conciliatrice. Cette noble entreprise, un grand esprit comme le vôtre était digne d'en prendre l'initiative, et je me réjouis de voir que vous avez été compris d'un si grand nombre d'hommes distingués.

Vous nous conviez à suivre votre exemple, à nous grouper, nous aussi, Français, en vue d'une action commune pour le rapprochement des deux peuples.

Ici, vous l'avouerai-je? je ne sais si vous ne faites pas fausse route. Nombreux sont, parmi nous, les hommes désireux de contribuer à cette œuvre de concorde, mais la situation de nos deux pays n'est pas la même. La France n'a rien qui la tienne éloignée de vous ; tandis que l'Italie n'est pas, vis-à-vis de nous, maîtresse d'elle-même. Vous désirez rétablir l'amitié des deux nations, mais vous savez que, entre elles, il y a un obstacle, qui n'est pas de notre fait. Nous sommes, nous autres Français, libres de nos affections, tout prêts à vous rendre notre amitié ; mais cette liberté, l'Italie ne l'a point. Vous l'avez aliénée par des traités formels ; vous vous êtes engagés à faire cause commune avec des gens qui ne nous veulent pas de bien, et pour ne pas faillir à ces engagements, pris contre nous, vous vous soumettez, avec une patience obstinée, à toutes les charges et à toutes les souffrances.

Tel est le fait. Il n'y a, encore une fois, aucune parité entre les deux pays. S'il y a, entre eux, un fossé qui les range officiellement en deux camps hostiles, ce n'est pas nous qui l'avons creusé, et, pour le combler, il ne suffit pas de notre bonne volonté. Nous ne pouvons faire, pour cela, que des vœux. L'action doit venir de votre côté ; nous sommes tout prêts à vous encourager ; mais nous ne pouvons faire plus. La main que vous nous tendez, vous et vos amis, nous ne la repoussons point ; mais nous ne pouvons la prendre pour celle de l'Italie ; — la main de l'Italie n'est pas dans la nôtre ; elle est dans une poigne qui ne la lâche point.

Il faut être sincère, si nous voulons faire œuvre utile. Entre vous et nous, il n'y a pas seulement des malentendus, des souvenirs pénibles, des froissements d'amour-propre ; il y a un fait, un acte, que ni vous, ni nous n'avons le droit d'oublier ; ce que les diplomates appellent un instrument qui porte la signature de l'Italie. « Aux soupçons sans fondement, aux insinuations malintentionnées, aux fausses nouvelles », vous nous conviez, dans votre manifeste, à opposer la vérité et une propagande conciliatrice ; mais qu'appelez-vous des soupçons mal fondés et des insinuations malveillantes ? Je ne suppose pas pourtant que nous vous fassions injure en vous soupçonnant d'avoir conclu un pacte avec Berlin, et je ne crois pas que la Triple Alliance soit une fausse nouvelle, ou que nous puissions la prendre pour une marque d'amitié.

Plus de polémique de presse! nous dites-vous ; la presse a une lourde part dans le refroidissement des deux pays ; elle n'a guère fait, depuis vingt ans, qu'exciter leurs mutuelles défiances. Rien de plus vrai ; je l'ai dit souvent moi-même, à des Français : la presse, des deux côtés des Alpes, a mal compris sa mission, inventant des griefs imaginaires, ou envenimant à plaisir les griefs réels des deux nations. Mais, ici encore, entre vous et nous, entre votre presse et la nôtre, il y a une différence, et une grande. Les noirs desseins contre l'Italie que nous prêtent tant de vos petits journaux de Rome, de Turin, de Naples, rien en réalité ne les justifie : c'est une supposition gratuite, ou une ineptie puérile de gens qui nous connaissent mal. En peut-on, toujours, dire autant des intentions hostiles que vous attribue, contre nous, telle ou telle feuille des boulevards? N'avons-nous pas le droit d'en faire retomber la faute sur vos politiques ou sur vos diplomates ?

Je sais très bien, pour ma part, qu'au Montecitorio ou à la Consultà, vous n'avez pas pour unique souci de nous jeter, malgré nous, dans une grande guerre, ayant mis tout votre espoir sur une prochaine entrée en campagne. Je ne suis pas de ceux qui, le mois dernier, lorsque vous avez prolongé vos manœuvres sur notre frontière, se sont imaginé que vos chasseurs alpins allaient franchir, à l'improviste, les cols du Dauphiné. Je ne doute pas de la sincérité du grand nombre de vos compatriotes, lorsque vous nous jurez, par tous les dieux, votre amour de la paix. Mais il est une chose que nous ne pouvons perdre de vue, nous autres Français, et que la presse a le droit de vous rappeler ; c'est que, en dépit de vos intentions pacifiques, ou de vos sympathies françaises, vous pouvez, à tout moment, aujourd'hui, demain, être précipités, malgré vous, dans un conflit avec la France, sur un signal parti d'où vous savez.

Car, — nous en sommes toujours ramenés là, — vous ne vous appartenez point. Vous êtes rivés à une puissance dont nous avons quelque raison de nous méfier. Vous êtes tenus par des traités, plus d'une fois renouvelés, qui promettent, au plus dangereux de ses voisins, votre coopération contre la France. Et, laissez-moi vous le dire, ces traités, au bas desquels vos ministères de gauche et de droite ont successivement apposé leur signature, vous n'en connaissez même pas la teneur. Ils n'ont pas été soumis à vos Chambres ; ils n'ont pas été discutés par vos cabinets. Ils sont au-dessus de vous, et les clauses en sont secrètes. Vous-même, monsieur Bonghi, vous, un vétéran du parlement, un homme qui

faites honneur à la politique italienne, vous en ignorez les conditions. Vous n'en savez guère, aussi bien que nous, étrangers, qu'une chose : c'est que, à tel moment, pour un incident qui peut ne vous toucher en rien, pour une rixe de gardes forestiers dans les sapinières des Vosges, vous pouvez être contraints de nous tomber sur le dos, avec vos flottes et vos armées. C'est pour l'envahissement de la France que toute votre mobilisation est combinée. Voilà le fait; tout en vous défendant d'aucun mauvais sentiment contre nous, tout en nous offrant votre amitié, — vous êtes nos ennemis éventuels.

Comment pareille situation n'influerait-elle pas sur les rapports des deux pays ? Il nous a fallu, pour nous mettre en état de recevoir votre visite, suspendre de nouveaux forts à la cime de nos montagnes. Il nous a fallu nous faire à l'idée d'une lutte fratricide avec cette Italie affranchie par nos armes. Cela, en vérité, a été dur, mais force a été de nous y résigner. Nous avons dû nous bien convaincre que, au premier choc en Europe, tandis que nous serons en train de lutter pour notre existence nationale sur les collines de la Lorraine ou dans les plaines de la Champagne, nous verrons se jeter dans nos jambes, sur les Alpes, un voisin que nous avions longtemps pris pour un ami.

Cette possibilité d'un double assaut, nous l'avons, je ne vous le cache pas, envisagée en hommes, sans forfanterie, comme sans couardise. Nous nous y sommes préparés, et si pénible que nous fût cette perspective, nous nous sommes habitués, dans nos calculs de défense nationale, à compter sur l'Italie, comme sur un adversaire.

Après cela, comment être surpris de ce que les capitaux français semblent se détourner de l'Italie, pour se porter ailleurs, vers la Russie notamment ? C'est là un de vos griefs contre nous. Vos journaux, vos ministres mêmes vont répétant que la France fait à l'Italie une guerre commerciale, une guerre financière. Est-ce bien conforme aux faits ? Qui donc a dénoncé l'ancien traité de commerce ? N est-ce pas l'Italie ? Et, plus tard, quand le protectionnisme, industriel et agricole, était devenu tout-puissant dans nos Chambres, comment a-t-on pu se persuader, à Rome, que nos protectionnistes français allaient faire litière de leurs préjugés, ou de leurs intérêts, pour être agréables à l'alliée de l'Allemagne ? On se représentait mal, chez nous, l'Italie réclamant, dans une dépêche, l'accès de notre marché, et, dans une autre, assurant, à nos ennemis de 1870, le concours de ses armées. Ce sont là combinaisons trop subtiles pour être comprises de notre démocratie. Certains de vos compatriotes semblent s'être donné ce programme : alliance sur terre avec l'Allemagne, alliance sur mer avec l'Angleterre, et, pour garder à votre production nationale son principal débouché, entente commerciale avec la France. Le programme était trop roué pour n'être pas naïf.

De même au point de vue financier. Vos politiques s'étaient crus assez habiles pour avoir, à la fois, l'épée de la Prusse et l'or de la France. Ils comptaient sur le marché de Paris pour se mettre en état de tenir les engagements militaires pris avec Berlin, et, aujourd'hui encore, plusieurs de vos journaux en sont à nous reprocher d'avoir le mauvais goût de ne point nous prêter à ce calcul. Croyez-moi, il n'y a pas eu besoin, pour cela, de conjuration de Bourse contre l'Italie. Pour discréditer vos finances auprès de l'épargne française, il a suffi de vos diplomates — et de vos financiers.

Pourquoi les Français, pourquoi nos petits porteurs de rentes qui, à la longue, font les cours du marché, auraient-ils gardé une préférence envers les fonds italiens ? Est-ce pour les sympathies que l'Italie nous témoigne ? Mais si peu sentimental que soit un bourgeois en quête de placement, pour égoïstes que passent en certain milieu les capitalistes grands et petits, il leur répugne de penser que leurs économies peuvent être employées à fondre des obus pour bombarder nos villes ou nos ports. Quel attrait peut aujourd'hui les attirer vers votre 5 p. 100 ? Est-ce la perspective d'une rapide plus-value, ou la sécurité du placement ? Mais, Français ou étrangers, tout le monde sait, en Europe, que les charges que sa politique impose à l'Italie sont trop lourdes pour ses épaules. Vous vous étonnez, vous vous scandalisez de la baisse de vos fonds, depuis quelques années, depuis quelques mois surtout. Mais pourrions-nous, en conscience, les recommander au public ? Pendant que nos rentes montaient, les vôtres n'ont cessé de tomber. Votre 5 p. 100, qui avait touché le cours rond de 100 francs, était hier à 80. Pouvons-nous faire un reproche à ceux de nos compatriotes qui ont eu la prudence de se mettre à l'abri d'une pareille chute ? Devons-nous réprimander ceux d'entre eux qui ont échangé vos fonds vacillants contre des rentes russes ? L'événement ne leur a-t-il pas donné raison ? Le marché de Berlin n'est-il pas à se lamenter d'avoir jadis fait l'opération inverse ? Vos fonds baissent parce que votre budget est en déficit, et que votre politique ne vous permet pas de le remettre en équilibre. Ils baissent à Berlin et à Londres, aussi bien qu'à Paris ; car, les cours en font foi, les Allemands et les Anglais se demandent, eux aussi, combien de temps vous pourrez encore supporter les charges de vos alliances. Votre budget est la victime de votre politique, et vous ne pouvez restaurer vos finances sans modifier votre politique.

Cela, vous le sentez comme nous, et c'est pour cela que vous voulez vous rapprocher de la France. Si les promoteurs de votre comité n'ont pas en vue un changement de la politique italienne, à quoi bon vous adresser à nous? Vous l'avez compris, ou je ne comprends pas votre manifeste. Pour atteindre votre but, « l'entente de peuple à peuple, » vous êtes décidés, nous affirmez-vous, à passer « au travers de n'importe quels obstacles ». — L'obstacle, vous ne le désignez point; mais vous savez quel il est. « *Les situations internationales changent*, nous dites-vous en terminant, *les peuples restent;* et cette conclusion qui résume votre pensée, vous avez soin de la souligner. Oui, les situations internationales changent (c'est-à-dire, si je vous entends bien, les relations officielles des puissances, les conventions diplomatiques); les peuples restent : et c'est entre les peuples qu'il faut rétablir l'amitié et la confiance. — Mais que signifie l'entente de peuple à peuple, quand il s'agit de peuples libres? L'Italie se vante de l'être, et à bon droit. Le peuple italien n'est plus le peuple d'avant 1848 ou 1860; l'on ne saurait séparer la nation de son gouvernement; elle est maîtresse chez elle, elle a les moyens de faire prévaloir sa volonté. Si elle désire se rapprocher de nous, il lui est loisible de le montrer; et si, entre les deux pays, il y a un obstacle, elle n'a qu'à vouloir pour l'écarter.

A l'Italie de savoir ce qu'elle veut. Est-elle satisfaite de sa politique des dernières années, et les fruits lui en ont-ils semblé doux, qu'elle s'y tienne; c'est son droit. Quelque désir que nous ayons de nous rapprocher d'elle, nous ne pouvons lui demander de nous sacrifier ses intérêts. Elle sait que le jour où elle voudra se tourner vers nous, nous ne lui refuserons pas la main. — Ce jour viendra-t-il bientôt? Nous le souhaitons comme vous; — puisse-t-il ne pas venir trop tard pour votre beau pays!

Qu'il souffre, alors même qu'il met sa dignité à le taire, ce n'est plus un secret pour personne. J'étais encore, au printemps dernier, dans votre Italie; ce que j'ai vu, dans vos campagnes du Midi ou dans vos villes du Nord, m'a plus d'une fois serré le cœur. Je ne sais rien de navrant comme le contraste entre les splendeurs de la nature inanimée et la misère des créatures vivantes; et je ne suis pas de ceux qui savent s'en consoler en se disant que, après tout, votre libre Italie a la part qu'elle s'est choisie. Le bouvier de la Maremme ou le vigneron de la Pouille n'est pour rien dans votre politique : il n'en est que la victime. Je ne suis pas de ceux qui disent : Qu'il souffre, puisque ses maîtres le veulent! Je n'ai pas de remords à m'attrister des souffrances d'une noble nation, naguère notre amie, alors même que, aigrie contre nous, elle nous fait des reproches immérités. — Avez-vous jamais vu une femme aimée, longtemps malade et injustement malheureuse, arrachée, par vous, avec peine à la mort, retomber tout à coup, par sa propre imprudence, s'étiolant lentement, devant vous, par sa faute, et vous accusant de sa rechute? Tel est, je le confesse, le sentiment que j'ai ressenti, lors de ma dernière visite à l'Italie, car l'enchanteresse est de celles qu'on aime comme une femme. Et le plus douloureux peut-être, pour nous, Français, qui nous étions tant réjouis de sa résurrection, c'est que sa politique nous défend de nous laisser aller à notre attendrissement. Nous n'avons même plus le droit de la plaindre, nous qu'on lui désigne comme ses ennemis; et si nous nous permettons de lui montrer quelque compassion, elle s'en irrite, comme d'une offense à son orgueil.

Pardonnez-moi mon émotion et ma sincérité. Je serais heureux, si j'avais confiance en votre succès. Ce rapprochement de la France et de l'Italie, je l'ai trop longtemps espéré pour garder beaucoup d'espoir. N'importe, vous avez raison; la chose vaut d'être tentée, et il n'y faut rien épargner. Mettons-nous-y, chacun de notre côté. Pour nous, faut-il le répéter, nous ne pouvons guère vous seconder que de nos vœux. C'est à vous, Italiens, d'éclairer vos compatriotes, sur leurs intérêts, et sur nos sentiments. Puissiez-vous réussir! je le souhaite avec passion, pour votre Italie plus encore que pour notre France; — car, si vous veniez à échouer, vous le savez comme moi, ce qui en pâtirait, c'est moins la France que l'Italie.

Veuillez, cher Monsieur, agréer l'expression de ma sympathie française et l'assurance de mes sentiments de solidarité latine.

Paris, 22 novembre 1893.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

LA

SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT SOUS LA CONVENTION

Peu de Français savent que le régime de la séparation de l'Église et de l'État a existé en France pendant près de sept années, du 18 septembre 1794 au 15 juillet 1801. C'est pourtant là un des événements les plus importants, les plus instructifs de notre histoire. Mais l'auteur du Concordat avait intérêt à se présenter à l'histoire comme ayant ressuscité la religion catholique; il y eut à son profit une légende d'après laquelle les rapports de l'Église et de l'État n'étaient avant lui réglés par aucune loi, et ç'a été longtemps une croyance populaire que l'Église râlait sous le genou du Jacobin brutal, quand un homme

providentiel vint la relever, la guérir, la rétablir. L'histoire intérieure du Directoire et du Consulat proteste contre cette légende : cette histoire commence à être connue; mais ce qu'on sait moins, c'est comment la Convention nationale résolut le problème politico-religieux, et peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de résumer les faits, les débats et les lois d'où sortit, après Thermidor, le régime qui devait vivre jusqu'au Concordat.

*
* *

Ce régime, c'est la séparation de l'Église et de l'État, ou plutôt c'est la chose sans le mot : car le mot est relativement nouveau, et Cavour est un des premiers qui aient popularisé la formule : *Libera chiesa in libero stato.*

Mais il faut dire aussi que l'idée était nouvelle.

Sans doute, des philosophes avaient recommandé à l'État de ne pas se mêler de la religion; mais plusieurs lui avaient au contraire conseillé de s'en mêler, pour assujettir, selon la politique royale, l'Église à l'État. Si quelques-uns, comme Voltaire, avaient rêvé l'État laïque, d'autres, et surtout Rousseau, avaient voulu une religion d'État.

Les aspirations confuses des cahiers de 1789 en matière religieuse semblent pouvoir se résumer ainsi: rendre l'Église de France indépendante de Rome, autant que faire se pourra sans altérer le dogme; nationaliser la religion; qu'il y ait vraiment une Église gallicane.

Docile à ce vœu, l'Assemblée constituante se proclame « catholique, apostolique et romaine ». Mais on veut être catholique et Français, catholique et patriote. On prétend aussi suivre la politique d'Henri IV, de Louis XIV : soumettre l'Église à l'État.

De là la constitution civile du clergé, qui change la hiérarchie de l'Église, la soustrait au pape.

Le roi nommait les évêques : maintenant que le peuple est souverain, c'est le peuple qui les nommera. Le nouveau clergé s'inclinera devant le pape, acceptera le dogme, mais ne tiendra ses fonctions que du peuple.

Le pape refuse.

Ce refus provoque une scission violente dans le clergé : les uns acceptent la loi nouvelle, et ce sont les *constitutionnels;* les autres la repoussent, et ce sont les *réfractaires.* Le roi, qui se trouve être dévot, soutient secrètement les réfractaires. C'est la guerre civile. C'est la pierre d'achoppement de la Révolution, qui est punie d'avoir manqué à son principe, d'avoir voulu reprendre, en matière religieuse, la suite des affaires de l'ancien régime, d'avoir voulu concilier le droit religieux avec le droit nouveau.

La Convention n'est pas dans des idées différentes. Elle veut d'abord maintenir la constitution civile, rester catholique. Mais le clergé, même constitutionnel, pactise ou semble pactiser avec les royalistes. Alors, comme il faut, à ce qu'on croit, une religion d'État, on en improvise une autre : c'est le culte de la Raison, qui échoue; c'est ensuite le culte de l'Être suprême, qui se perd peu à peu dans l'indifférence publique.

Quand les victoires militaires eurent détruit le régime de la Terreur, quand Robespierre fut tombé, deux remarques s'imposèrent alors aux thermidoriens: 1° le catholicisme n'est pas mort; 2° si on veut le vaincre, on ne le vaincra que par la persuasion, par la diffusion des lumières; et, en attendant, il convient d'établir un *modus vivendi,* dont le principe sera la neutralité de l'État en matière de religion. Ce principe est nouveau; les conventionnels de l'an II le doivent moins aux philosophes qu'aux circonstances, aux leçons de la guerre civile, à ce fait surtout que le catholicisme, après de telles épreuves, est encore debout et vivant. On s'aperçut aussi qu'une des deux religions par lesquelles on avait voulu le supplanter n'avait en réalité servi qu'à prolonger son règne. Si en effet le culte de l'Être suprême offrait une apparence *impie,* en tant qu'il substituait le pur déisme au catholicisme romain, les analogies de ce culte avec certaines cérémonies catholiques avaient pu paraître *pieuses* aux naïfs et aux politiques à la fois. On sait que bien des croyants avaient mis leur espérance en Robespierre et qu'en Europe le bruit courait qu'il allait rétablir les autels, et tout n'est peut-être pas imaginaire dans cette allégation que Merlin (de Douai) porta à la tribune le 12 vendémiaire an III : « La correspondance du Comité de salut public lui a appris depuis quinze jours que les rois coalisés, et spécialement le pape, sont désespérés de la catastrophe qui a fait tomber la tête de Robespierre. » (*On rit et on applaudit.*)

Cependant la masse du peuple considéra la chute de Robespierre comme la fin de la persécution religieuse. Presque tout de suite, dans plusieurs communes rurales, les paysans réinstallèrent les curés, rouvrirent les églises, rétablirent les croix. On n'osa pas, on ne put pas les empêcher. La tentative de déchristianisation avait été bien moins une expérience philosophique autorisée par un changement dans l'âme religieuse de la nation qu'un expédient de défense nationale, en vue d'ôter momentanément leur prestige et leur force aux prêtres complices de l'étranger. Voici qu'aujourd'hui l'étranger est vaincu et que la masse de la nation se retrouve aussi catholique qu'avant Hébert et Robespierre. Que faire? La victoire de Fleurus a culbuté, non seulement l'ancien régime, mais aussi la guillotine. Ces lois de la Terreur sont déjà surannées, archaïques, mortes. Il faut les changer et, comme la religion romaine sem-

ble invincible, vivre avec elle, faire de nouvelles lois, régler les rapports de l'Église et de l'État, mais en maintenant celle-là séparée de celui-ci, puisqu'il est bien prouvé, par une sanglante expérience, que la Révolution ne peut vivre ni par le catholicisme ni contre le catholicisme.

***

Ce n'est pas sans peine que les Conventionnels en vinrent à des idées de neutralité et de séparation. J'ai raconté ailleurs (1) comment, à la fin de 1792, Cambon avait proposé de supprimer le salaire du clergé, et comment les Jacobins, Robespierre et Danton firent s'échouer cette proposition, qui parut aux uns impie, aux autres immorale, à tous inopportune. On croyait encore pouvoir rallier l'Église à la Révolution. La Vendée, le fédéralisme, le culte de la Raison, le culte de l'Être suprême, enseignèrent bientôt qu'on ne pouvait rallier l'Église, et aussi qu'on ne pouvait la détruire. Alors Cambon reprit sa proposition, et il la reprit, non en philosophe, mais en financier brutal et par des considérations de gros bon sens terre à terre.

Comme la constitution civile existait encore sur le papier, le clergé, après Thermidor, exigea son salaire.

Ce salaire était de deux sortes. Il y avait les *pensions*, il y avait le *traitement*.

Les *pensions* avaient été accordées aux réguliers ou au séculiers par la Constituante, en raison des bénéfices supprimés : un décret de la Convention, du 27 septembre 1792, les réduisit de manière que le maximum de chaque pension n'excédât pas mille livres.

Quant aux *traitements* du clergé constitutionnel, la Convention déclara solennellement à deux reprises, le 30 septembre 1792 et le 11 janvier 1793, « qu'elle n'avait jamais eu l'intention de priver le pays des ministres du culte catholique que la constitution civile du clergé lui avait donnés ». Et, le 27 juin 1793, en pleine guerre religieuse, elle décréta « que le traitement des ecclésiastiques fait partie de la dette publique ».

Mais on ne tira pas de cette politique les bénéfices espérés : des évêques constitutionnels pactisèrent avec l'insurrection fédéraliste. La Convention voulut alors donner un avertissement sévère au clergé, en le frappant dans sa bourse. En vertu de la constitution civile, les évêques touchaient 50 000 livres à Paris, 20 000 dans les villes au-dessus de 50 000 habitants, et 12 000 dans les autres. Le 18 septembre 1793, après un vif débat, où Cambon demanda que les évêques fussent réduits à 3 000 livres, la Convention les réduisit uniformément à 6 000 livres : de plus, elle supprima les traitements de tous les vicaires épiscopaux, en accordant une pension de 1 200 livres à ceux qui étaient actuellement en place.

La constitution civile du clergé restait debout; mais elle avait reçut une première atteinte. Elle en reçut une seconde, plus grave, dans la séance du 16 brumaire an II, où on reconnut aux communes le droit de supprimer leurs paroisses. Elle fut même insultée par le décret du 20 brumaire, qui consacra Notre-Dame à la Raison : mais quand, le lendemain 21 brumaire, une députation du Comité central des Sociétés populaires vint demander la suppression du traitement des prêtres, la Convention ajourna et crut enterrer cette question, dont l'échec laissa subsister la constitution civile.

Le 2 frimaire, on proposa d'accorder une pension aux ecclésiastiques qui abdiqueraient, en réduisant le traitement des autres. La pension fut accordée, mais Danton s'opposa à la réduction du traitement du clergé constitutionnel.

Cependant il arriva bientôt que les *pensions* et le *traitement* du clergé cessèrent d'être payés.

Par décret du 6 germinal an II, la Convention, vu les terribles embarras du Trésor, ordonna de ne payer les arrérages des pensions de toute nature que jusqu'au 1er germinal. A partir de cette date, les ex-bénéficiers ecclésiastiques cessèrent donc, ainsi que les autres pensionnaires de l'État et même les prêtres abdicataires, de rien recevoir du Trésor. Voilà pour les *pensions*. Quant aux *traitements*, les communes ayant à peu près partout supprimé leurs paroisses, les églises furent fermées, les prêtres constitutionnels se trouvèrent sans emploi et on cessa en général de les payer.

Telle était la situation du clergé constitutionnel au 9 thermidor. Il avait gardé son existence légale, mais il ne recevait plus en fait ni pensions ni traitement.

***

Après la chute de Robespierre la Convention donna satisfaction aux ex-bénéficiers et aux abdicataires, qui ne touchaient plus de *pensions* depuis le décret du 6 germinal : elle décréta, le 18 thermidor, qu'ils seraient payés aussitôt de l'arriéré qui leur était dû.

Mais rien ne fut décrété à l'égard des *traitements* du clergé constitutionnel qui n'avait pas abdiqué. Plusieurs de ses membres demandèrent à être payés, en vertu de la loi du 18 thermidor, bien que cette loi ne parlât que de *pensions* et de *ci-devant ministres des cultes*.

Des administrations de district les payèrent; d'autres s'y refusèrent; la plupart demandèrent des

(1) Voir la *Révolution française* du 14 août 1893.

instructions au Comité des finances ou à la Trésorerie nationale.

La situation était embarrassante, puisque, en somme, la constitution civile, ruinée de fait, subsistait en droit.

C'est alors que Cambon se fit charger par le Comité des finances de proposer à la Convention une mesure radicale, le principe même de ce que nous appelons aujourd'hui la séparation de l'Église et de l'État.

Ce fut donc, je le répète, au point de vue financier que, dans la séance de la 2e sans-culottide an II (18 septembre 1794), fut présentée la grande question révolutionnaire et philosophique.

Nous avons d'avance, en exposant les faits antérieurs, résumé le rapport de Cambon. Ajoutons qu'il ne parla de la religion qu'avec mépris et rudesse. Si l'État, dit-il, proclame un principe religieux quelconque, il y aura aussitôt un clergé à payer. Les ministres du culte de l'Être suprême ne demandaient-ils pas déjà un salaire?

Cambon fut applaudi; son projet de décret, adopté d'abord par acclamation, fut ensuite voté article par article. Voici le principe : « La République française ne paie plus les frais ni les salaires d'aucun culte. » Venaient ensuite des dispositions transitoires : on accordait aux prêtres actuellement en exercice le même secours annuel qu'aux abdicataires; ceux qui avaient touché indûment rembourseraient.

Ce décret, si on n'en juge que par les termes du rapport, n'avait été inspiré ni par un esprit de bienveillance pour le catholicisme ni même par un esprit de liberté. Il est fort possible que Cambon n'y ait vu que ce qu'il disait y voir, c'est-à-dire une mesure d'économie, et il est possible aussi que la Convention ne l'ait voté que comme une mesure de combat contre l'Église romaine. Et cependant, il fut interprété (et avec raison) par l'opinion comme un acte de désarmement vis-à-vis du catholicisme. Mais la guerre religieuse n'était par éteinte et la Convention crut devoir protester aussitôt contre cette interprétation de sa politique religieuse : le 27 brumaire an II, sur le rapport de Lakanal, elle vota ce que nous appelons aujourd'hui la laïcisation de l'enseignement primaire : la religion était bannie des écoles et remplacée par l'étude de la déclaration des droits, de la constitution et de la « morale républicaine ». Les presbytères non vendus serviraient de logement aux instituteurs.

Le même esprit « philosophique » inspira le rapport fait le 1er nivôse an III, au nom du Comité d'instruction publique, par Marie-Joseph Chénier, sur l'organisation de ces fêtes décadaires dont il était question depuis si longtemps. Chénier croit qu'on ne peut détruire ce qu'il appelle *les préjugés, le fanatisme* que par des institutions et des enseignements, et il propose d'instituer en principe une fête civique, chaque décadi, dans toutes les communes de la République : on y fera une instruction morale, on y chantera des chants patriotiques, on y dansera et on s'amusera « spontanément ». La Convention vota un des articles de ce projet. C'est alors que Grégoire prononça le grand discours qu'il préparait depuis longtemps, et où, sous couleur de demander la liberté religieuse, il opposait en réalité l'esprit chrétien à l'esprit philosophique, appelait hautement la résurrection du catholicisme et laissait entendre qu'à son avis la République ne vivrait que si elle devenait chrétienne.

C'est avec un enthousiasme belliqueux que la Convention décréta l'ordre du jour sur la motion de Grégoire et, de la sorte, signifia hautement son désir de ne pas restaurer le catholicisme. Le projet antichrétien de Chénier sur les fêtes décadaires fut discuté avec d'autant plus de zèle; mais on ne parvint pas à s'entendre et ce grand débat philosophique avorta : il y eut seulement, dans le décret sur l'organisation de l'instruction publique (3 brumaire an IV), un article qui établissait sept fêtes nationales.

*
* *

Mais le discours de Grégoire avait produit une grande impression. Les conventionnels Audrein, Durand-Maillane, Baudin (des Ardennes) imprimèrent dans le même sens des brochures remarquables. Grégoire et ses amis approuvent implicitement la séparation de l'Église et de l'État, mais ils veulent le rétablissement du culte et, hardiment, ils le rétablissent. En Loir-et-Cher, dans le diocèse de Grégoire, les églises se rouvrent dès janvier 1795 et le clergé constitutionnel y rentre en fonctions. Ailleurs, en Franche-Comté, c'est le clergé réfractaire qui relève les autels. Les représentants en mission et le Comité de salut public font eux-mêmes revivre le culte en Bretagne et en Vendée. Ce mouvement de résurrection religieuse devient irrésistible. D'autre part, c'est l'époque où la Convention négocie avec l'Europe, où elle tient davantage à ne pas garder figure de gouvernement athée (1). Voilà pourquoi elle se décida à rendre au catholicisme un peu de liberté légale par le décret du 3 ventôse an III, voté sur le rapport de Boissy d'Anglas.

Ce rapport, très incohérent dans la forme, procède

1. Je ne crois pas qu'il y ait eu à cette époque aucune négociation à ce sujet, même secrète, avec le pape. Depuis le meurtre de Basseville (janvier 1793), tout rapport avec la cour de Rome avait été suspendu. Sans doute on avait nommé le citoyen Cacault chargé d'affaires à Rome pour demander une réparation. Mais il n'y alla pas; il résida à Florence. J'ai lu sa correspondance, aux archives de notre ministère des Affaires étrangères : curieuse pour l'histoire des négociations avec la Toscane, elle est nulle pour les affaires religieuses.

cependant d'une idée très claire, l'idée laïque et philosophique du rapport de Marie-Joseph Chénier. Boissy d'Anglas se félicite qu'on ait séparé l'Église de l'État. « Vous êtes parvenus, dit-il, à rendre étrangère au gouvernement une puissance longtemps sa rivale ; et, pendant que la philosophie la présentait aux yeux des hommes dépouillée de ce qui devait séduire en elle, vous l'avez expulsée à jamais de votre organisme politique... Citoyens, le culte a été banni du gouvernement : il n'y rentrera plus. » Puis il déclarait la religion catholique intolérante, dominatrice, sanguinaire, puérile, absurde et funeste. L'idéal, ce serait qu'au lieu d'une religion « les hommes s'éclairassent des lumières de la raison et s'attachassent les uns aux autres par les seuls liens de l'intérêt commun, par les seuls principes de l'organisation sociale, par ce sentiment impérieux qui les porte à se rapprocher et à se chérir ». On y arrivera par « l'instruction universelle ». C'est par la « sagesse des lois » que la Convention préparera « le seul règne de la philosophie, le seul empire de la morale... Bientôt on ne connaîtra plus que pour les mépriser ces dogmes absurdes... Bientôt la religion de Socrate, de Marc-Aurèle, de Cicéron sera la religion du monde.

« Mais, pour arriver à ce but, procédons lentement, comme la nature. Point d'hébertisme, point de persécution. Indulgents pour l'erreur, empêchons-la de nuire, en faisant une bonne loi de police. »

Cette loi fut votée séance tenante, après un débat assez insignifiant. Elle proclamait la liberté de tous les cultes, renvoyait en police correctionnelle ceux qui contrarieraient ou outrageraient l'exercice d'un culte, déclarait que l'État n'en salariait et n'en logeait aucun, interdisait toute cérémonie extérieure, tout signe extérieur, toute inscription extérieure, ainsi que l'usage des cloches. Nul ne pouvait paraître en public avec les habits, ornements ou costumes affectés à des cérémonies religieuses. Tout rassemblement pour l'exercice d'un culte était sous la surveillance de la police. Les communes ne pouvaient acquérir ni louer de local pour le culte, et il ne pouvait être formé aucune dotation perpétuelle ou viagère, ni établi aucune taxe pour en acquitter les dépenses.

Ce décret fut accueilli par une explosion d'enthousiasme. Le catholicisme reparut partout. Dès le lendemain, à Paris, des messes furent dites dans des chapelles, et, le jour de Pâques 1795, presque toutes les boutiques furent fermées dans la ville même qui avait applaudi au culte de la Raison.

Les correspondants des *Annales de la Religion* tracent un tableau curieux de l'attitude de la province à cette époque. Ainsi, on écrit de Châlons-sur-Marne à ce journal, le 21 avril 1795 : « Aussitôt que le décret sur la liberté des cultes est parvenu dans cette ville, l'empressement à se procurer des localités (*sic*) convenables pour le célébrer a été universel. Quoique fort multipliées, elles n'ont pu contenir la foule, surtout les dimanches et les fêtes ; les assistants restaient sur les escaliers, dans les cours et jusque dans la rue... » A Sens, le décret est proclamé par la municipalité au son de la caisse, et le peuple applaudit. « Chacun a cru sortir d'un sommeil léthargique... Hier, second dimanche de carême, où on lit à la messe l'évangile de la Transfiguration, a été comme un jour de résurrection. Les travaux ont été suspendus et les boutiques fermées dans toute la ville. Chacun s'est rendu avec empressement à l'église Saint-Pierre, dont les deux propriétaires avaient ouvert les portes et disposé le local pour les divins offices. Une première messe a été dite à 7 heures, une autre à 8. La grand'messe, à 9 heures et demie, a été chantée solennellement, précédée du *Veni Creator*. La neige et la pluie, qui n'ont pas cessé toute la journée, n'ont pu ralentir le zèle des citoyens... Il fallut dire une quatrième messe à 11 heures, tant l'affluence était grande... » Le soir, il y eut vêpres, suivies d'un salut et d'un *Te Deum*, « où les municipaux mêmes sont venus mêler leurs voix à celle de la multitude ». A Chéry-Chartreuve, dans le district de Soissons, on eut de la peine à finir de chanter le *Veni Creator*, parce que tout le monde pleurait.

C'était presque partout le même enthousiasme.

Ceux qui avaient cru à la possibilité de déchristianiser la France furent rudement détrompés. Les « philosophes » de la Convention avaient mal accueilli le décret du 3 ventôse. Le spectacle de cette instantanée et universelle renaissance religieuse les frappa d'inquiétude. Mais leur mauvaise humeur s'exhala en vaines épigrammes. Ainsi la *Feuille villageoise* de Ginguené publia, le 30 ventôse, un article intitulé : *De l'obstination religieuse et des meurtres qu'elle a causés*, où on voyait « un tableau approximatif de tous les hommes massacrés au nom de la religion chrétienne », soit au total 9 668 800 victimes (1). La *Décade philosophique* mentionna sans les commenter les décrets sur la séparation de l'Église et de l'État. Mais elle donna, dans son numéro du 20 ventôse, un fragment plus qu'irrévérencieux de la *Guerre des Dieux* de Parny.

* * *

Ce ne sont point ces taquineries qui peuvent arrêter le mouvement catholique, si populaire et si spontané, d'autant plus que ce mouvement s'organise.

Ou plutôt il y a deux organisations parallèles : celle

(1) Le 15 vendémiaire an III, la *Feuille villageoise* avait publié un assez curieux dialogue philosophique entre le citoyen Decadi et M. Dimanche.

du clergé réfractaire et celle du clergé constitutionnel.

Les réfractaires émigrés rentrent un à un, furtivement. Ils sont plus riches, plus ardents que le clergé constitutionnel. Ils marchent sous les ordres du pape; beaucoup d'entre eux reviennent de Rome.

Le clergé constitutionnel n'a plus d'existence légale. C'est cependant encore à lui que va la bienveillance des autorités, d'autant plus que beaucoup de prêtres non constitutionnels sont encore sous le coup des lois de proscription. C'est aux messes constitutionnelles qu'assistent des municipalités, des représentants en mission.

D'abord ce clergé ci-devant officiel est un peu désorienté par le profit que les réfractaires tirent de la loi de ventôse. Mais Grégoire le réconforte et, véritablement, l'organise. C'est Grégoire, le premier, qui ose faire acte d'évêque : dès le 22 ventôse an III, il adresse à ses diocésains une lettre pastorale, qui fait grand bruit et grand effet, parce qu'il y affirme l'accord de la Révolution et du christianisme : « Le vaisseau de la République, dit-il, et celui de l'Église, battus par les orages, marcheront de conserve et arriveront heureusement au port. »

Trois jours plus tard, 25 ventôse, les évêques constitutionnels réunis à Paris adressent une lettre encyclique « à leurs frères les autres évêques et aux églises vacantes ». C'est l'Église gallicane qui renaît, mais démocratisée. Ils se félicitent de la séparation de l'Église et de l'État. Puis ils jettent les bases de leur organisation. Les évêques élus par le peuple seront approuvés et constitués par les évêques de la province, en présence du métropolitain. Les arrondissements ecclésiastiques de 1790 sont conservés, ainsi que les paroisses. En somme, c'est la constitution civile, mais sans l'attache et la consécration de l'État. La majorité des évêques constitutionnels qui survivent envoient leur adhésion. Ils fondent une Société de philosophie chrétienne, composée de clercs et de laïcs, dont Grégoire est l'âme. Ils se procurent un organe périodique, *les Annales de la Religion*. Quelques mois plus tard, ils publient une nouvelle encyclique, qui contient un « règlement pour servir au rétablissement de la discipline de l'Église gallicane ». On y proclame que le gouvernement de la République chrétienne n'est pas monarchique : l'autorité certaine est celle du corps des évêques, successeurs des apôtres. On s'y déclare attaché aux quatre articles de 1682, et on convoque un Concile national pour le 1er mai 1796.

Cette Église existe donc : mais elle est pauvre; elle ne prospère pas; elle ne trouve pas, aussi aisément que le clergé réfractaire, des chapelles et des maisons. Quand le général Hoche invite en Bretagne l'évêque Le Coz à aller prêcher les campagnards, celui-ci répond : « Où les rassemblerai-je, s'ils n'ont point de temples? »

Partout on redemanda les églises : ce fut bientôt un cri populaire.

Les représentants en mission insistèrent en faveur de ce vœu, qui semblait universel. Lanjuinais fit, le 11 prairial, au nom des Comités de sûreté générale, de salut public et de législation, un grand rapport où il présenta la restitution des églises aux fidèles comme un moyen de ramener les esprits à la République. Il dit que « l'impossibilité de surveiller les rassemblements en chambre, l'extrême facilité d'y exciter le fanatisme et la rébellion devraient seules engager la Convention à permettre l'usage des temples ». Mais il demanda que les ministres du culte fissent une déclaration publique de soumission aux lois et au gouvernement. Il y eut un vif débat. Génissieu aurait voulu qu'on forçât même les réfractaires qui exerçaient le culte en chambre à faire cette déclaration de soumission. Il ne put l'obtenir, et on vota le décret, c'est-à-dire qu'on rendit au culte tous les temples non aliénés. En outre une circulaire explicative du Comité de législation fit connaître que la soumission exigée ne portait pas sur le passé, qu'il n'y avait plus de constitution civile et que par conséquent les églises seraient aussi bien rendues à ceux qui avaient juré cette constitution qu'à ceux qui ne l'avaient pas jurée.

*
* *

On peut voir dans les *Annales de la Religion* et dans le livre de M. Gazier avec quelle joie ce décret fut accueilli (1) et comment les églises se rouvrirent dans tout le pays. A Paris, le culte avait repris à Saint-Médard dès le 12 floréal an III, un mois avant le décret. La Fête-Dieu y fut célébrée (16 prairial) avec une solennité et une affluence extraordinaires.

« L'office de la Fête-Dieu, lit-on dans les *Annales de la Religion*, a attiré un concours étonnant de fidèles dans l'église de Saint-Médard de Paris. On a même eu la consolation d'y remarquer un grand nombre de personnes qui ont une manière très différente et même opposée de penser sur l'objet des troubles actuels religieux et politiques de la France. L'évêque de Dax a officié; l'évêque de l'Ain, dont on ne peut trop admirer le zèle infatigable et les talents vraiment oratoires, a prêché le matin et le soir; car, à l'imitation des Pères et des grands évêques de l'antiquité, il ne célèbre aucun office, ne fait aucune cérémonie sans rompre le pain de la parole aux assistants.

« Les évêques, qui se sont rendus en grand nombre

1 « Le décret du 11 prairial bannit toute inquiétude et va porter la joie dans l'âme de tous les bons citoyens... » *Annales de la Religion*, t. I, p. 139.

à cette auguste cérémonie, étaient placés dans le sanctuaire, et étaient entourés du presbytère de Paris, dont quelques membres assistaient le pontife qui officiait. »

. . . . . .

Ces grandes réunions de fidèles, qui prient pendant plusieurs heures, observent un silence qu'ils n'interrompent que pour exprimer tour à tour par des chants graves leur douleur, leur joie, leur repentir et leur confiance, de fidèles qui invoquent le ciel pour le bonheur public, pour la prospérité de l'État, pour écarter la colère du Très-Haut et lui demander les grâces qui sont nécessaires; ces grandes réunions qui démontrent presque à l'évidence que la religion seule peut être le centre et l'âme d'une sociabilité douce, vertueuse et fraternelle, et que le culte est nécessaire à la communication paisible des citoyens entre eux; ces réunions, dis-je, font dans l'âme forte la plus imposante impression (1). »

Le décret du 11 prairial an III avait rendu au culte, à Paris, 12 églises; ce nombre fut bientôt porté à 15. Le 24 thermidor (11 août 1795) les clefs de Notre-Dame furent remises à une *Société catholique*, composée de Grégoire, Agier, Royer, Saurine et autres, qui y célébra, quatre jours après, la fête de l'Assomption, et, après avoir un instant partagé l'église avec les Théophilanthropes, y exerça le culte jusqu'au Concordat, époque où Bonaparte la mit à la porte. M. Gazier (2) a raconté l'histoire de cette Société catholique, qui s'était assemblée sous la direction de prêtres formant le *presbytère* de Paris, puisque l'évêque de Paris, Gobel, n'avait pu être remplacé. Et en province des Sociétés analogues s'organisèrent en beaucoup d'endroits.

Nous avons moins de renseignements sur le profit que le clergé ci-devant réfractaire tira du décret qui rendait les églises au culte. Ou plutôt ce sont les détails qui nous manquent. Mais nous savons, nous voyons qu'à partir de prairial an III ce clergé se montre au grand jour et affiche un zèle qu'autorise la loi nouvelle. L'Église gallicane est entourée, enlacée par le clergé fidèle au pape, à qui vont plutôt les sympathies populaires, surtout dans les campagnes, tandis que l'ex-clergé constitutionnel a plutôt pour clientèle la bourgeoisie et les habitants des villes. Ce sont deux clergés ennemis, mais nous ne savons pas dans quelle proportion numérique. Ce qui est sûr, c'est que la renaissance de la religion catholique est favorisée par cette rivalité même et que, sous les auspices des gallicans et des ultramontains, la masse de la nation reprend dans la pratique les habitudes cultuelles auxquelles elle était restée fidèle intérieurement, même quand la Terreur avait extérieurement déchristianisé la France.

* * *

Dans son rapport, Lanjuinais avait annoncé une grande loi de police générale des cultes. Elle ne fut déposée et votée que les 6 et 7 vendémiaire an IV, moins d'un mois avant la séparation de la Convention. Malgré l'opposition de Defermon, qui ne voulait aucune loi particulière sur les prêtres, vu qu'ils ne forment pas une classe de citoyens séparée, la loi fut votée presque sans débat.

Elle reprend et consacre les lois précédentes. Elle proclame à nouveau le principe de la liberté et de la séparation. Elle donne la formule de la soumission aux lois exigée des ministres du culte : « Je reconnais que l'universalité des citoyens français est le souverain, et je promets soumission et obéissance aux lois de la République. » Cette formule ne pouvait être l'objet ni d'addition, ni de modification, ni de rétraction, et cela sous des peines sévères. Des garanties étaient établies contre tout culte qui tenterait de devenir exclusif ou dominant. Aucune cérémonie ne pouvait avoir lieu hors des églises accordées, sauf dans les maisons particulières, pourvu qu'il ne s'y réunît pas plus de dix assistants. Les principales autres mesures de police étaient : 1° défense de publier aucun écrit émané d'un ministre du culte habitant hors de France; 2° gêne à perpétuité contre tout ministre qui provoquerait au rétablissement de la royauté, etc.; 3° deux ans de prison au ministre qui parlerait contre la vente des biens nationaux.

C'était une loi de circonstance, rendue au lendemain d'une guerre civile. Mais c'était une loi de justice. Les catholiques éclairés l'acceptèrent comme telle et en furent profondément reconnaissants à la Convention.

* * *

Ainsi la Convention, après Thermidor, régla la question des rapports de l'Église et de l'État par quatre grandes lois :

1° En septembre 1794, elle sépara l'Église de l'État.

2° En février 1795, elle établit la liberté des cultes.

3° En mai 1795, elle rendit les églises au culte, à condition que les ministres se soumissent aux lois de l'État.

4° En septembre 1795, elle réglementa la liberté des cultes aussi largement que c'était possible dans un pays encore ensanglanté par les discordes religieuses.

L'ancien clergé constitutionnel usa patriotiquement de la liberté nouvelle et adhéra à cette République qui avait rouvert les églises. Le clergé réfractaire, rétabli dans le droit commun, en profita pour prêcher la

1. *Annales de la Religion*, t. I, p. 162-164.

2. [illegible] *Études sur l'histoire religieuse de la Révolution française*, Paris, Colin, 1887, in-12.

révolte, préparer l'insurrection royaliste du 13 vendémiaire. C'est pourquoi, le 3 brumaire an IV, la Convention ordonna l'exécution dans les vingt-quatre heures des lois portées en 1792 et en 1793 contre les prêtres sujets à la déportation et à la réclusion; elle frappa de mauvais citoyens, mais elle assura loyalement la liberté des cultes.

Les écrivains catholiques se plaignent beaucoup plus du Directoire que de la Convention. Ils gémissent sur les tracasseries dont le clergé fut l'objet de 1795 à 1799. Le clergé ne s'exposa-t-il pas lui-même à ces tracasseries par son attitude anticonstitutionnelle? C'est une question à examiner. Mais il y a un fait certain : c'est que, dès 1796, 36 000 paroisses étaient régulièrement desservies par 25 000 curés. Quand donc on prétend que Bonaparte ressuscita le catholicisme en France, c'est un mensonge historique. Ce n'est pas Bonaparte, c'est la Convention nationale qui releva les autels par la seule application du principe de la liberté de conscience, et qui les releva sans asservir ni l'Église à l'État, ni l'État à l'Église.

F.-A. Aulard.

UNE ENTREVUE

Fantaisie.

Personnages : Jean, Yvonne.

(Un petit salon donnant par un pan coupé sur un grand salon très éclairé.)

SCÈNE PREMIÈRE

YVONNE, seule.

(Elle sort du grand salon et se laisse tomber sur un fauteuil.)

Trop de monde là-bas. J'avais besoin d'être seule pour me remettre un peu. (Après un temps.) Aussi ma tante est inconcevable! Cette façon de m'annoncer à la dernière minute que mon sort va se décider ce soir même! Ne pouvait-elle me prévenir ce matin! Au moins j'aurais eu le temps de réfléchir... de me composer une attitude... Mais à présent, comment faire? (Elle se lève et va à la pendule.) Neuf heures moins cinq. Dans dix minutes il sera ici. (Elle marche avec agitation dans la pièce.) Il a tous les avantages sur moi, ce monsieur. Depuis hier, il sait, lui, que nous devons nous rencontrer aujourd'hui, et qu'on doit nous laisser seuls tous les deux afin que nous puissions causer librement et juger du degré de sympathie réciproque que nous pouvons nous inspirer. Il a déjà, sans doute, préparé sa première phrase... et même sa seconde... car il doit avoir de la mémoire. Il a jalonné dans son esprit la conversation qu'il doit tenir. Il a pu noter les questions qu'il me poserait... Tandis que moi... je laisse tout au hasard. Mes paroles vont partir comme d'habitude, sans suite et sans lien... Je vais lâcher une foule de sottises, et je lui paraîtrai niaise... ou folle. (Après un temps.) Ma tante me connaît pourtant bien... elle qui m'appelle toujours Mlle Coup de Vent... Elle aurait dû, puisqu'elle tient vraiment à ce que ce mariage se fasse, mettre quelques avantages de mon côté..., car elle y tient à ce mariage!... Vient-elle de m'en énumérer une liste assez longue, des qualités de ce monsieur! (Comme cherchant à se remémorer.) Vingt-neuf ans, professeur de littérature à l'École des études transcendantes... Chevalier de la Légion d'honneur... au premier jour... et candidat... éventuel à l'Institut... (Après un temps.) Excellent valseur aussi... et gentil de sa personne. (Avec satisfaction.) Je ne m'étais pas trompée en pensant qu'il m'avait remarquée au dernier bal chez les Dutaillis... puisque le lendemain il a été demander à ma tante la faveur de me revoir. (Songeuse.) Certainement non... de prime abord, il ne me déplaît pas.. et même je ne peux qu'être très flattée qu'il me recherche... (Comme dans un rêve.) Femme d'un membre de l'Institut.., chevalier de la Légion d'honneur... Enfin!... il n'y a pas à nier, cela fait bien... Et puis, Henriette sera furieuse... elle qui fait tant d'embarras avec son mari parce qu'il a les palmes. (Un silence.) Mais voilà... lui plairai-je? Pour le physique, je crois que oui... puisque l'impression a déjà été bonne. Mais c'est cette première entrevue qui me fait peur!... Un homme si savant!... Il doit être d'un difficile pour sa femme au point de vue de l'instruction! c'est presque une savante qu'il lui faut... Et moi... je ne suis pas ferrée. Je ne dis pas cela parce que j'ai été refusée à mon brevet... Ça, c'était une injustice... mais enfin je ne suis pas ferrée. Si au moins ma tante m'avait avertie ce matin, j'aurais eu le temps de repasser quelques dates... (Elle va à la porte du grand salon et regarde.) Le voici. Il vient d'arriver... C'est curieux, je me sens tout émue. Ma tante lui indique le petit salon... Il se dirige de ce côté... Ah! ma tante dira ce qu'elle voudra... J'ai trop peur, moi!... (Elle se sauve par la droite.)

SCÈNE II

JEAN, seul.

(Il entre par la gauche.)

Mademoiselle... (Il s'arrête.) Tiens! personne... — Eh bien! j'aime autant cela, afin de pouvoir me ressaisir un peu. Car je suis très timide, moi, au fond... sans que j'en aie l'air. Pourvu que je lui plaise, à cette jeune fille! Était-elle assez délicieuse, l'autre soir, au bal chez les Dutaillis. Une grâce! Un charme! Et quelle gaîté, avec cela! Des mots qui s'échappent de ses lèvres comme des grelots! Du rire et de la

joie partout; et quelle ingénuité! Quelle naïveté! Si, après cette conversation que nous allons avoir tous les deux, la seconde impression est aussi favorable que la première, j'imagine que je ne serai pas long à faire ma demande officielle. Ah! ma maison ne sera pas triste, si c'est elle qui doit la tenir... Comme cela vous change, une enfant pareille, de toutes ces pécores à brevet de capacité qu'on se croit le devoir de me présenter sous le prétexte que je suis moi-même professeur! (S'animant.) Non, Monsieur, non, Madame, ne me cherchez pas de doctoresses, ni de savantes, je veux que celle que j'épouserai ait uniquement la grâce et la gaîté en partage, enfin je veux une femme, moi; je ne veux pas un manuel.

SCÈNE III

YVONNE, JEAN.

YVONNE, à part, entrant.

Ma tante exige que je vienne. (Lorgnant Jean qui fait face au public et ne la voit pas.) Il est charmant. Et je crois vraiment que je serais bien heureuse de lui plaire. (Montrant un petit livre qu'elle sort de sa poche.) A tout hasard, j'ai pris un dictionnaire...

JEAN, se retournant et apercevant Yvonne.

Mademoiselle...

YVONNE

Monsieur... (Elle salue très cérémonieusement — A part.) Voilà que je commence à être émue.

JEAN

Votre tante, Mademoiselle, m'a dit que vous étiez ici, dans ce petit salon, et elle a bien voulu m'autoriser à venir vous rejoindre, et aussi à causer un peu avec vous. Voulez-vous bien, de votre côté, me mettre à même de profiter de la permission? (Tout en parlant il a avancé une chaise qu'il a portée près d'Yvonne.) J'ai goûté un vif plaisir, l'autre soir, chez les Dutaillis à me trouver avec vous.

YVONNE, un peu embarrassée

Trop aimable... (A part.) Il est très bien. Il me plaît tout à fait.

JEAN

Mais l'ennui était qu'à ce bal, comme dans tous les bals, nous n'avons pu échanger que quelques phrases sans suite, bien qu'en mesure... Tandis que ce soir... grâce à votre tante... nous aurons le loisir de causer plus longuement. (Tout en parlant il invite du geste Yvonne à s'asseoir et s'assoit également.)

YVONNE, en s'asseyant.

(A part.) Que répondre pour n'avoir pas l'air trop sotte?

JEAN

Par avance, je me fais une joie de pouvoir échanger avec vous quelques idées.

YVONNE, sentencieuse.

Et du choc des idées jaillit la lumière.

JEAN

Très juste. D'abord j'ai une curiosité réelle de connaître vos préférences, vos goûts...

YVONNE

Mes goûts? Sur quoi?

JEAN

Sur tout. Sur le théâtre d'abord. C'est ce qui passionne toujours le plus les jeunes filles, car c'est ce qu'elles connaissent le plus imparfaitement.

YVONNE, étourdiment.

Oh! moi, en fait de théâtre, je raffole par-dessus tout de la *Grande-Duch*... (Se reprenant.) d'*Andromaque*, Monsieur...

JEAN, un peu étonné.

Ah! vraiment?

YVONNE

Oui... c'est une action si touchante... *Andromaque*... et puis de si beaux vers. (A part.) Sapristi! est-ce bien en vers?

JEAN

En effet... des vers superbes.

YVONNE, avec soulagement.

Ah! tant mieux!

JEAN

Vous dites?

YVONNE

Rien... Une réflexion... Et puis j'aime aussi beaucoup le *Misanthrope!* (Récitant :)

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

(A part.) Je ne sais que ceux-là... Je les place...

JEAN, à part.

Pauvre petite... Elle est troublée. Aussi c'est de ma faute. Je l'interroge, comme si je lui faisais passer un examen... (Après un temps.) Et vous, Mademoiselle, avez-vous comme moi passé une excellente soirée, chez les Dutaillis?

YVONNE

Mais oui, certainement. Au cotillon surtout.

JEAN, à part.

Adorable ingénuité. C'était moi son cavalier. (Haut.) D'ailleurs vous devez toujours vous plaire au bal, recherchée comme vous êtes.

YVONNE

Oh! certes, je ne fais pas souvent tapisserie... (Avec intention.) comme Pénélope.

JEAN

Une de vos amies?

YVONNE

Mais non... Pénélope, la femme d'Ulysse...

JEAN

Ah! oui! (A part.) J'espérais ne pas avoir compris. (Haut.) Je disais : Charmante comme vous êtes, et voyant toujours tous les danseurs disponibles empressés autour de vous, vous devez aimer le bal...

YVONNE

Oui... en général, quand j'y rencontre des cavaliers agréables.

JEAN

De bons valseurs ?

YVONNE

Non... des causeurs intéressants et instruits, dont la société puisse m'être profitable.

JEAN, à part.

Elle aime l'étude. (Haut.) Laissez-moi croire, Mademoiselle, que la valse exerce aussi son attrait sur vous. A votre âge, c'est un plaisir réel de s'élancer au bras d'un cavalier élégant, d'avoir la sensation qu'il vous trouve à son gré, et de deviner, au travers des amabilités qu'il vous débite, les déclarations qu'il n'ose vous adresser...

YVONNE

Je ne dis pas... pour les jeunes filles coquettes... Mais moi... je ne suis pas une Célimène.

JEAN, agacé.

Ah! trop de classique! (Haut.) Non, Mademoiselle... quoi que vous en disiez, vous ne m'ôterez pas de l'idée que vous aimez la valse, et les réunions de jeunes gens, et les petits jeux, et les charades... enfin toutes les distractions de votre âge où l'on peut donner libre cours à sa gaîté et à son esprit naturel. C'est si bon de s'amuser et ça vous va si bien à vous de rire.

YVONNE, à part.

Il est charmant... (Haut, sentencieuse.) Parce que de rire est le propre de l'homme, comme a dit... (A part.) Mon Dieu, je ne me rappelle plus.

JEAN, impatienté.

Rabelais, Mademoiselle, Rabelais! (A part.) C'est une manie chez elle. De qui peut-elle tenir ça ? (Haut.) Vous n'avez pas une proche parente dans l'instruction?

YVONNE

Non, Monsieur, non... Mais... j'ai tout de même un goût très réel pour tout ce qui est science et littérature... Mon plus grand plaisir est d'apprendre.

JEAN, avec inquiétude.

Vous avez votre brevet peut-être?

YVONNE

Non. J'ai été refusée.

JEAN, avec joie à part.

Tant mieux!

YVONNE

Mais ç'a été une injustice du vieux gros qui présidait le jury... Je méritais d'être reçue.

JEAN, contrarié, à part.

Tant pis! (Il se lève et marche dans la pièce, comme perplexe.)

YVONNE, à part.

Mon retoquage a fait mauvaise impression sur lui... Un professeur... Il ne doit pas aimer ça. Comment faire pour lui prouver tout de même que je ne suis pas tout à fait nulle?

JEAN, à part, la contemplant.

Elle est délicieuse. Mais je l'avais crue plus simple, l'autre soir. Il n'y a pas à dire... elle est un peu pédante...

YVONNE

C'est la première fois que vous venez chez ma tante, Monsieur?

JEAN

Non, Mademoiselle... J'y suis venu ces jours derniers dans la journée... le lendemain du bal des Dutaillis, encore très troublé par ma soirée de la veille... afin de lui parler de... (Se reprenant.) pour voir sa collection d'aquarelles historiques.

YVONNE

Elle en a de très belles... Tenez, celle-ci, la bataille de Marignan.

JEAN, tout en regardant le tableau.

Très joli comme dessin... une couleur éclatante... et du mouvement... Toute cette masse de troupes est admirablement rendue... oui... ce doit être cela... On se représente Marignan.

YVONNE, qui vient rapidement de feuilleter son dictionnaire, pendant que Jean regardait le tableau.

1515.

JEAN, après un temps.

Ce n'est pas cher.

YVONNE, à part.

C'était bien la peine... Il ne comprend pas.

JEAN, devant un autre tableau.

Celle-ci aussi est très belle... le pont d'Arcole... (Même jeu : détaillant le tableau.) Napoléon est bien... Il marche seul en avant de sa troupe... l'épée haute, sa main déjà passée dans sa redingote. Ah! beau fait d'armes, Arcole.

YVONNE, même jeu.

17 novembre 1796.

JEAN, agacé.

Oui... Mademoiselle... oui... je vois que vous êtes savante, et les dates n'ont pas de secret pour vous!

YVONNE, à part.

Cela a fait bon effet.

JEAN, se levant.

Vous êtes à vous toute seule un précis d'histoire et de littérature.

YVONNE, à part.

Je lui plais. Quelle chance!...

JEAN

Et si vous êtes aussi ferrée en mathématiques!...

YVONNE, vivement.

Ça... justement... c'est mon fort.

JEAN, à part.

Ah! non... C'est au-dessus de mes forces. (A Yvonne.) Tous mes compliments, Mademoiselle. Veuillez bien me permettre, je vous prie, d'aller également féliciter madame votre tante sur la brillante éducation qu'elle vous a donnée... et dont vous avez si universellement profité. (A part, en sortant.) Non. Je ne peux pas épouser une encyclopédie! (Contemplant encore Yvonne.) C'est dommage!... Elle est bien jolie!

SCÈNE IV

YVONNE, seule.

(Avec joie.) Je suis reçue! (Après un temps.) Il va voir ma tante pour solliciter l'autorisation de faire sa demande officielle... (Un temps.) Il est charmant. Je sens que je l'aime déjà... (Après réflexion.) J'ai bien un peu peur... car, à me connaître, il ne sera pas long à s'apercevoir que je ne suis pas aussi ferrée que j'en ai l'air... Une fois mariée... je ne pourrai pas toujours avoir un dictionnaire sur moi... Mais bast! A ce moment-là... il m'aimera... et je ne serai pas longue à lui prouver qu'affection et tendresse valent mieux que science et littérature... En fait de dates, pourvu que je me souvienne de celle où nous nous sommes aimés, c'est tout ce qu'il demandera, et en mathématiques je n'aurai jamais à compter bien loin, puisqu'à nous deux... nous ne ferons jamais qu'un. (Un temps.) Qu'est-ce qu'il peut lui dire, à ma tante? (Allant à la porte.) Ma tante gesticule!... Elle a l'air furieux!... Ils se séparent à présent. J'ai une envie folle de savoir ce qui s'est passé!... Je vais voir!

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE V

JEAN, entrant par la droite et s'avançant chercher une issue.

Par où la sortie? Car je n'ai plus qu'à m'en aller maintenant... (Au public.) J'ai dit à la tante que sa nièce était charmante... que certainement... je serais très honoré... mais qu'un acte aussi considérable que le mariage ne pouvait être décidé sur-le-champ... que je demandais à réfléchir... Enfin elle a compris... Mais voyez où j'allais m'embarquer si j'avais fait ma demande sur la foi de la première impression... Quelle petite pécore que cette jeune fille! Ah! il aurait été joli notre voyage de noces! — Admire, ma chère enfant, cette merveilleuse montagne de la Yung Frau. Comme le ciel rose est beau par ce coucher de soleil, quand il se fond dans la blancheur de la cime!... — Oui, mon ami : 4181 mètres. — Quelle poésie! Ah! non!... J'aime mieux autre chose! (Après un temps.) Allons-nous-en. C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VI

YVONNE, rentrant par la droite.

(Furieuse.) Eh bien, j'avoue que je ne m'attendais pas à cela. Il ne me trouve pas à son goût! (Lui parlant comme s'il était là.) Eh bien! permettez-moi, Monsieur, de vous dire que vous êtes difficile. Je vous promets bien que, si j'avais pu prévoir, je ne me serais pas mise en frais pour vous ainsi que je l'ai fait (Au public.) Comment! Moi qui en refuse tous les jours des partis superbes, je daigne remarquer ce monsieur... je condescends même, pour lui plaire, à me parer de qualités que je n'ai pas. Je lui fais l'honneur de feuilleter pour lui les pages d'un dictionnaire... et cela ne lui suffit pas! Ah! nous allons bien voir!... Si jamais je le rencontre, il verra comment je le traite, ce monsieur... avec quel dédain!

SCÈNE VII

JEAN, YVONNE

JEAN, entrant dans le petit salon.

Bon... Voilà que je me trompe... Ce n'est pas par ici qu'on s'en va...

YVONNE, l'apercevant et rageuse.

Ah! c'est vous, Monsieur... Je suis charmée...

JEAN, embarrassé.

Oui... Mademoiselle... C'est moi... (A lui-même.) Je voudrais bien m'en aller...

YVONNE

Vous avez vu ma tante... Vous lui avez fait vos compliments sur mon... éducation brillante?

JEAN, à part.

Elle est déjà au courant sans doute. (Haut.) Mon Dieu, Mademoiselle... c'est-à-dire...

YVONNE

Et c'est moi que vous cherchiez?...

JEAN

Oui... Non... Je vous avouerai que je me sens un peu fatigué... et...

YVONNE

Vous songiez à vous retirer?

JEAN

Oui...

YVONNE, très sèchement.

Alors c'est par là le chemin, Monsieur... Traversez le grand salon, le fumoir, et vous trouverez la porte d'entrée... et de sortie.

JEAN

Je vous remercie, Mademoiselle. (A part.) Elle me donne mon congé. (La regardant, et s'arrêtant sur le pas de la porte.) Elle est bien jolie tout de même... et ce petit air rageur lui va admirablement.

YVONNE

Eh bien! Moi qui vous croyais si pressé de partir!

JEAN, à part.

C'est vrai. J'ai du mal à m'en aller maintenant. (Regardant une des aquarelles.) Je jetais un dernier coup d'œil sur cette aquarelle... qui est ravissante... la bataille de Malplaquet.

YVONNE

Vous cherchez une défaite.

JEAN, souriant.

C'est un mot, ça... (Essayant de sourire.) J'attendais une date.

YVONNE

Une date? Ah! non, Monsieur. (Méprisante.) Ce n'est plus la peine maintenant.

JEAN, remontant en scène.

Comment cela?

YVONNE

Si vous ne vous rappelez plus, cherchez vous-même. (Elle prend son dictionnaire dans sa poche et le jette sur la table.)

JEAN

Comment? Vous avez un dictionnaire sur vous!

YVONNE

Si vous pensiez que j'étais de force à connaître par cœur Marignan et Arcole, j'ai le regret de vous détromper.

JEAN

Je ne comprends pas.

YVONNE

Tout à l'heure, pendant que vous regardiez les tableaux, moi je feuilletais le dictionnaire... Oui, Monsieur... parfaitement. (A part.) Attrape.

JEAN

Est-ce vrai?

YVONNE

Tout ce qu'il y a de plus vrai, Monsieur. Et maintenant, jugez-moi comme vous voudrez...

JEAN

Et moi qui vous prenais pour une savante!

YVONNE

Non, Monsieur... Non... pas savante du tout. (A part. Au moins, puisqu'il me refuse, il saura pourquoi, maintenant.

JEAN

Mais c'est inconcevable! Tout à l'heure vos citations : « Belle Philis...

YVONNE

Les deux seuls vers du *Misanthrope* que je puisse réciter sans les estropier.

JEAN

Mais votre goût pour la tragédie... *Andromaque?*

YVONNE

Je n'étais même pas sûre que ce fût en vers. Je vous sais gré de me l'avoir appris.

JEAN

Mais ce brevet supérieur où vous auriez été reçue sans l'injustice du gros monsieur?

YVONNE

Ce n'était pas une injustice. Jugez plutôt. Il me demande : « Achille mort, combien restait-il de chefs grecs au siège de Troie? » Et moi je réponds : « Mais, Monsieur, il ne pouvait plus en rester que deux... » J'aurais dû savoir cependant...

JEAN

Mais vous savez maintenant!... C'est tout ce qu'il faut. (Enthousiasmé.) Elle est adorable!

YVONNE

Vous voici, je pense, Monsieur, suffisamment éclairé sur mon mérite réel, et si jamais quelqu'un de vos amis, ayant eu des vues sur moi, imaginait de vous demander conseil... vous sauriez quoi lui répondre... en connaissance de cause...

JEAN

Celui qui aurait des vues sur vous n'oserait pas, je suppose, s'en ouvrir à moi.

YVONNE

Pourquoi cela?

JEAN

Parce que, dès ce soir, mon intention est d'aller demander votre main à votre tante.

YVONNE

Vous plaisantez, Monsieur.

JEAN

Non... Mademoiselle... Je n'ai jamais été si sérieux. Mais, puis-je espérer que de votre côté?...

YVONNE, embarrassée.

Oh! moi... je n'ai qu'à obéir à ma tante.

JEAN

Vous savez qu'elle m'encourage dans mes espérances? Je ne vous déplais donc pas?

YVONNE

Si vous m'aviez déplu... vous aurais-je laissé venir?... (Pendant ce dictionnaire qu'elle lui montre.) Et aurais-je tellement craint de n'être pas à votre hauteur?

JEAN

Comment? C'était pour moi... ce dictionnaire?...

YVONNE

Il n'a jamais tant servi...

JEAN

Ah! comme je vous adore! (Il lui prend la main et l'embrasse.)

YVONNE

C'est donc vrai? Vous voulez m'épouser? Moi... une ignorante?

JEAN

Et tout de suite, encore! Vous n'auriez qu'à vous mettre en tête d'apprendre. Je ne veux pas vous en laisser le temps!

JULIEN BERR DE TURIQUE.

LES OUBLIÉS

Théâtre de Gherardi.

III. — LES FEMMES ET LE MARIAGE

Émile Deschanel a publié un jour deux petites brochures, d'égale dimension, composées d'extraits des plus illustres écrivains anciens et modernes: historiens, moralistes, poètes, romanciers et auteurs dramatiques. L'une se nommait : *Le bien qu'on a dit des femmes;* l'autre : *Le mal qu'on a dit des femmes.*

L'idée ne lui est pas venue de donner un troisième volume, en recherchant l'opinion de ceux qui ont parlé de la femme *sine ira et studio*, et qui ont su la juger sainement. Cet ouvrage, qui eût été le couronnement des deux autres, et que Deschanel aurait pu nommer : *La vérité sur les femmes*, est resté au bout de sa plume. Sans doute il a craint que les éléments lui fissent défaut pour une pareille tâche, et il n'a pas eu tort.

L'homme ne saurait voir la femme avec impartialité ni avec indifférence : il ne peut en dire que du bien ou du mal : admirateur passionné ou détracteur, il n'y a pas de milieu. Quant à l'écrivain assez détaché des choses de ce monde pour parler sans passion de cette moitié du genre humain et pour la juger de sang-froid, nous l'attendons toujours, et il est à craindre que nous l'attendions longtemps encore.

Voulez-vous voir des écrivains qui n'hésitent pas sur ce qu'on doit penser des femmes? ouvrez notre *Théâtre de Gherardi*. Si je voulais y puiser le bien et le mal qu'on en dit, je n'obtiendrais pas deux brochures d'égale dimension, comme Deschanel, mais, avec le mal, un gros *in-folio*, et une plaquette insignifiante avec le bien.

Voyons, d'abord, la définition de la femme; car la définition est le point initial de toute étude, autant, pourrait dire Arlequin, que l'allumage d'une lanterne est nécessaire avant de s'en servir.

Des définitions de la femme, il y en a des centaines dans le répertoire italien, la galanterie y jouant un grand rôle, et aussi, par suite, le sexe perfide et charmant. Prenons les plus caractéristiques. Dans l'*Arlequin défenseur du beau sexe*, de Brugière de Barante, Colombine nous donne celle qui suit :

Voulez-vous bien connaître une femme? Figurez-vous un joli petit monstre qui charme les yeux et qui choque la raison; qui plaît et qui rebute; qui est ange en dehors et harpie en dedans. Mettez ensemble la tête d'une linotte, la langue d'un serpent, les yeux d'un basilic, l'humeur d'un chat, l'adresse d'un singe, les inclinations nocturnes d'un hibou, le brillant du soleil et l'inégalité de la lune; enveloppez tout cela d'une peau bien blanche; ajoutez-y des bras, des jambes *et cætera!* et vous aurez une femme toute complète. Le cœur vous en dit-il?

Il y a, ce me semble, plus de finesse et surtout de portée dans la définition que nous donne l'auteur de la *Foire Saint-Germain*, Regnard. Le Docteur parcourt, avec Angélique, cette foire fameuse, quand Octave, déguisé en anthropophage, s'agite et fait mine de vouloir le dévorer. Ce n'est qu'en apercevant Angélique que notre sauvage cesse de proférer des paroles d'autant plus effroyables qu'elles sont inintelligibles. Cette vue le calme aussitôt. Comment acquiert-il la connaissance inattendue du français? par quelle grâce d'état le Docteur semble-t-il trouver la chose toute naturelle et admettre aussi aisément que ce Sauvage n'ait jamais vu de femmes et demande ce que c'est? A Regnard de l'expliquer :

— Une femme, dit Arlequin, est un petit animal doux et malin, moitié caprice et moitié raison; c'est un composé harmonique où l'on trouve parfois bien des dissonances.

— Je n'entends pas cela.

— La femme est un animal timide, et qui ne laisse pas de se faire craindre. Il ne combat que pour être vaincu, et fait demander quartier en cessant de se défendre. Entendez-vous, à cette heure?

Le Sauvage insiste :

— A quel usage cela est-il bon?

— Cela est bon à tout. La femme est dans la société ce que le poivre concassé est dans les ragoûts. Veut-on rire, chanter, danser, boire, se marier, il faut des femmes; enfin, il entre de la femme partout où il y a des hommes.

Et comme le Sauvage déclare que, « si l'on voulait lui donner ce joli animal-là, il ne mangerait plus d'hommes, et s'en tiendrait à ce mets pour toute sa vie », Arlequin termine par ce trait : « Il n'y en a

pas de plus friand, mais il n'y en a point aussi qui rassasie plus vite. »

Tout cela, malheureusement, est fait de pièces et de morceaux, et, comme on dit, tiré de longueur. Il y a évidemment de très jolis traits dans les répliques d'Arlequin, particulièrement celui qui résume tous les autres : « Enfin, il entre de la femme partout où il y a des hommes. » Mais réunissez tous ces traits, et vous n'en aurez pas une idée beaucoup plus nette du « joli animal » convoité par le Sauvage. Décidément, cette séduisante moitié de l'homme est, de toute la création, l'être qu'il connaît le moins, et que par suite il a le plus de peine à définir.

Mieux vaut nous en tenir aux traits satiriques dont on la crible sans cesse dans le *Théâtre de Gherardi*. Sur ce terrain, comme sur tant d'autres, c'est toujours Nolant de Fatouville et Regnard qui tiennent la corde. Le premier, par l'organe d'Arlequin, nous déclare, dans le *Banqueroutier*, qu' « il en est des femmes ainsi que des billets de loterie : de mille à peine en trouve-t-on un de bon ». Et le second se sert du même personnage, dans le *Divorce*, pour proférer l'assertion suivante : « J'ai toujours ouï dire qu'une femme et un almanach sont deux choses qui ne sont bonnes tout au plus que pour une année. »

Autre trait de l'auteur du *Banqueroutier*. Dans la *Femme vengée*, Mezzetin, accusé de bigamie, s'en tire avec un argument sans réplique : « Il n'y a pas de juge assez fat (lisez assez sot) pour croire qu'on veuille avoir deux femmes. »

Enfin Regnard, dans la *Descente de Mezzetin aux enfers*, s'acharne sur la plus belle moitié du genre humain avec une fureur qui n'a rien que de flatteur pour elle; car plus je vois le mal que nous disons et écrivons sur la femme, plus, décidément, il me semble qu'elle a le droit de s'en enorgueillir et de s'écrier avec Trissotin :

> ... Il m'attaque à part comme un noble adversaire
> Sur qui tout son effort lui semble nécessaire,
> Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
> Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

C'est bien la vérité. Plus nous attaquons la femme, plus nous proclamons sa puissance. Le plus adroit serait de faire contre elle « la conspiration du silence ». Mais qui commencera?

Revenons à notre comédie. Mezzetin a perdu sa femme Colombine, et, afin de la reconquérir, il a entrepris le voyage des lieux infernaux, de compagnie avec Orphée, venu pour demander, de son côté, Isabelle-Eurydice. Mais Mezzetin est un homme prudent, et il entend ne reprendre sa femme qu'autant qu'elle se montrera plus douce que par le passé et que son séjour chez les morts lui aura appris à vivre. Il fait ses conditions; car, il le dit lui-même dans son discours à Pluton : « Comme ainsi soit que le naturel des corneilles est d'abattre des noix et de parler gras, celui des pies d'avoir la queue longue, et des perroquets d'être habillés de vert, de même le naturel des femmes est de faire enrager leur mari. » Il la redemande donc sans grand enthousiasme, comme vous pouvez voir :

> MEZZETIN. — Quoique j'aie enragé tout mon saoûl pendant que nous avons été ensemble, je veux bien la reprendre encore à mes risques, périls et fortune. C'est le plus grand service que je vous puisse rendre; car je vous promets que si elle est encore deux jours en enfer, elle vous fera détester tous les uns après les autres.
>
> PLUTON. — La cour vous est obligée; car nous n'avons pas de diable assez diable pour tenir tête à une méchante femme.

Une des conditions stipulées par Mezzetin est à relever et amène des répliques qui rentrent bien dans notre sujet :

> MEZZETIN. — Puisque je ne profite pas de votre mort, je prétends que vous me rendiez les frais du deuil et de l'enterrement que j'ai payés au crieur.
>
> PLUTON. — Cela est juste, mais il n'en coûte pas grand chose pour faire enterrer une petite femme (1).
>
> MEZZETIN. — Ah! ces diables de corbeaux ne les mesurent pas à la toise, et ils rançonnent si exorbitamment un pauvre mari que souvent il aimerait presque autant que sa femme ne mourût pas.

Enfin, après un débat qui se prolonge un peu, chacun faisant ses réserves, et Colombine ne montrant pas beaucoup plus d'empressement à suivre son mari que celui-ci à la reprendre, Pluton, qui a présidé la séance avec toute la naïveté et toute la bonhomie d'un vrai dieu de féerie, rend une décision autorisant Orphée et Mezzetin à emmener non seulement leurs femmes, mais « toutes celles qui sont en enfer, sans même en excepter Proserpine ».

Voilà bien les traits redoublés dont parle Trissotin, et la preuve, par suite, que l'auteur « ne se sent jamais victorieux ». Mais aussi quelle idée de s'en prendre à un sexe invincible! Passe encore de se battre, comme don Quichotte, contre les moulins à vent; mais contre les femmes!... quelle folie! Regnard, comme on disait alors, n'en sera pas « le bon marchand ». Il le sait bien; et ce qu'il en fait, c'est pour la galerie, qu'il faut amuser, et où les femmes, croyez-le bien, ne sont pas les dernières à rire de ses assauts impuissants, comme feraient les moulins de don Quichotte si les moulins savaient rire.

Mais, sur le chapitre des femmes comme sur celui des fripons, il faut encore, à mon avis, donner le pas à Nolant de Fatouville sur Regnard. Rien ne vaut, ce me semble, un trait de Persillet dans le *Banqueroutier*.

---

(1) Encore une allusion, après tant d'autres, à la petite taille de Catherine Biancolelli.

Pour aboutir à ce trait, si simple, si franc, asséné comme un bon coup de poing, l'écrivain dépense vingt répliques successives, dont le procédé, ou quelque équivalent, se retrouverait aisément chez Molière; mais cette accumulation de répliques, c'est la force qui se ramasse, c'est le bras qui se brandit, c'est l'élan donné au coup, qui n'en portera que mieux :

PERSILLET, *se laissant aller dans un fauteuil.* — Ouf!

COLOMBINE. — Qu'est-ce que c'est, Monsieur? Vous trouvez-vous mal?

PERSILLET. — Juste ciel!

COLOMBINE. — Qu'avez-vous donc? Sont-ce des vapeurs? Est-ce la goutte?

PERSILLET. — Pis que cela!

COLOMBINE. — Quoi? La migraine?

PERSILLET. — Encore pis.

COLOMBINE. — La colique peut-être?

PERSILLET. — Pis, vous dis-je.

COLOMBINE. — La fièvre?

PERSILLET. — Cent fois pis.

COLOMBINE. — La pierre donc?

PERSILLET. — Pis million de fois!

COLOMBINE. — Et que diantre pouvez-vous donc tant avoir?

PERSILLET. — Ce que j'ai?... Ah!

COLOMBINE. — Ma foi, Monsieur, je perds patience.

PERSILLET. — J'ai...

COLOMBINE. — Achevez donc!

PERSILLET. — J'ai tous les maux ensemble, Colombine : j'ai une femme!

Il est vrai qu'il ajoute : « Et une femme qui me fait enrager. » Êtes-vous comme moi? L'addition me gâte un tant soit peu ce mot excellent.

Cependant, Persillet, dans son exaspération, est peut-être injuste envers le sexe auquel il doit sa mère et Mme Persillet. Colombine, qui est une femme, elle aussi, et deux fois femme, puisqu'elle est tout l'opposé d'une sotte, ne laissera pas passer sans protestation cet outrage à son sexe en général et à sa maîtresse en particulier :

COLOMBINE. — Ah! c'est donc là où le bât vous blesse! Je ne m'étonne pas vraiment si vous avez le visage décousu et le corps décharné comme un antomie (1). Allez, n'avez-vous point honte de dire que Madame vous fait enrager, parce qu'elle vit en femme de qualité?

PERSILLET. — Dis plutôt qu'elle vit en coquette.

COLOMBINE. — En coquette? Hé! c'est ce que les gens délicats recherchent présentement. Il ne faut pas que les choses aillent dans l'excès; mais je vous assure qu'une pincée de coquetterie répandue dans les manières d'une femme la rend cent fois plus aimable et plus appétissante.

(1) Sic. Je suppose qu'il s'agit d'une figure d'anatomie. L'auteur mettait à dessein une faute de langage dans la bouche de Colombine? Est-ce une simple coquille? L'édition en contient beaucoup, et, tout en citant, je les corrige, quand elles m'apparaissent avec évidence.

PERSILLET. — Courage! Ta morale n'est pas mal éveillée.

COLOMBINE. — Je vous la soutiens belle et bonne; et je ne parle qu'après ma mère, qui était une merveilleuse femme sur ces matières-là! Dieu veuille avoir son âme! Je lui ai ouï dire cent fois qu'il en est de la coquetterie comme du vinaigre : quand on en met trop dans une sauce, elle est piquante et insupportable; quand il y en a trop peu, elle est si fade qu'on n'en saurait tâter; mais quand on attrape cette médiocrité qui réveille l'appétit, on mangerait ses doigts.

Mes lecteurs ne se plaindraient peut-être pas si je poursuivais cette citation, car la scène est amusante et remplie de détails de mœurs curieux et d'une réelle portée; mais cette excursion dans le domaine pittoresque nous entraînerait trop loin et nous ferait perdre de vue notre sujet.

Tout ce que je veux retenir ici, c'est ce qui est dit de la coquetterie féminine. Cela ne laisse pas, après tout, que d'être assez sensé; et si jamais Colombine n'émettait de théories plus dangereuses ni plus subversives, elle aurait presque droit aux encouragements des fondateurs de prix de vertu. Il n'est pas d'homme raisonnable, de femme surtout, qui ne sache qu'il y a une bonne et une mauvaise coquetterie, et qu'affecter d'ignorer la première est presque aussi coupable que de pratiquer la seconde. La femme qui n'est pas un peu coquette dans le bon sens du mot manque au premier de ses devoirs, puisqu'elle cesse d'être femme.

Mais voici où est l'écueil. Comme le dit très justement Colombine, il n'y a là qu'une question de mesure; et c'est sur cette question que nous cesserions de nous entendre avec la servante de Persillet, la complice du notaire sans scrupules que nous avons vu agir sous le nom de La Ressource. Il lui faut sans doute beaucoup de vinaigre pour arriver à ce prétendu juste-milieu où l'on « mangerait ses doigts ». Admettons donc la théorie, mais méfions-nous de la pratique.

C'est dans cette pratique, c'est surtout dans l'art d'*entortiller* les hommes qu'il est curieux de voir fonctionner cette armée féminine. Colombine est, à cet égard, un sergent instructeur modèle. Écoutons-la, dans plusieurs scènes typiques, catéchiser et former sa jeune recrue Isabelle, qui ne demande, d'ailleurs, qu'à s'instruire. Voici, par exemple, dans les *Souhaits*, de Delosme de Montchenay, une conversation assez caractéristique, où l'on verra comment Colombine entend la coquetterie et la dose de vinaigre qu'elle comporte :

COLOMBINE. — Encore un coup, Mademoiselle, vos langueurs me désespèrent. Vous entrez dans l'âge où l'honneur d'une fille commence à jouir de ses droits, et vos yeux se sentent encore de leur première innocence. Est-

ce là le fruit de mes leçons, moi qui ai la réputation de faire de si bonnes écolières? A votre place, j'aurais déjà plumé la moitié de la douane, renvoyé une vingtaine d'abbés au séminaire, et fait trembler cinq ou six régiments de grenadiers; mais vous, pauvre Agnès, vous n'avez ni bouche ni éperon, et c'est peine perdue de vous instruire.

Isabelle. — Voudrais-tu que je m'allasse jeter à la tête des hommes, et que, peu soigneuse de ma réputation?...

Colombine. — N'est-ce pas une honte que vous soyez si peu dégourdie? Tendez vos filets seulement, et je vous réponds du reste. Je vous livre bientôt le caissier avec son comptoir, le juge avec ses épices, le banquier avec sa petite hotte, le courtier de changes avec ses octaves. Oh! que nous allons faire une bonne maison, que nous allons pressurer de sots! Çà, Mademoiselle, quand vous plaît-il que nous fassions afficher?

Isabelle. — Et qu'appelles-tu afficher, Colombine?

Colombine. — Afficher, selon nos statuts, c'est se trouver aux Tuileries les jours de police, c'est-à-dire les jours que la promenade est purgée de la noblesse du Petit Pont et des lévriers d'attache de la rue Saint-Honoré (1). C'est sur ce fameux théâtre des Tuileries qu'une beauté naissante fait sa première entrée au monde. Bientôt les mouchards de la grande allée sont en campagne au bruit d'un visage nouveau, chacun court en repaître ses yeux. Le jeune conseiller dégonfle sa perruque des *Te Deum* pour voir plus à l'aise; l'abbé donne la dernière main à son rabat et fait armes de ses tabatières; le petit-maître ramène ses prunelles égarées et tâche à fixer le tourniquet de sa tête. Le Gascon même, tout transporté, manque l'heure d'un repas dont il s'était prié lui-même. Enfin, la belle sort enivrée du fracas de sa beauté, et Dieu sait si son nom et sa demeure échappent à la curiosité publique!

Isabelle. — Et que gagne-t-on, Colombine, pour savoir son nom et sa demeure?

Colombine. — Aussitôt, voilà une maison bloquée par tous les grisons de Paris, et, selon les bonnes mœurs, c'est toujours un financier qui noue l'intrigue.

Isabelle. — Quoi! Colombine, un simple financier l'emportera sur tant de concurrents redoutables?

Colombine. — Qu'appelez-vous un simple financier? Savez-vous quelle bête c'est qu'un financier auprès d'une femme? A la vue d'un financier, les anciens meubles disparaissent, les pagodes se multiplient sur les cheminées, les étoffes des Indes se développent, l'argent roule dans les tiroirs, la garde-robe s'enfle à vue d'œil, les laquais d'un logis deviennent plus insolents, les soubrettes ne sont plus soubrettes que devant leurs maîtresses; en un mot, la face de l'univers est changée à la vue d'un financier.

Isabelle. — Et garde-t-on longtemps ce financier, Colombine?

Colombine. — Eh! mais, c'est selon. Par exemple, s'il se présentait quelque seigneur étranger qui vînt manger une centaine de mille écus à la Cour de France, l'honnêteté voudrait qu'on ne les lui laissât pas manger tout seul. Mais quand on tient comme cela quelque pigeon d'outre-mer, savez-vous comme on en use?

Isabelle. — Eh bien! Colombine?

Colombine. — Comme ces étrangers n'ont pas volontiers un grand fond de conversation, on appelle à son secours une petite bassette obligeante, un petit lansquenet officieux; on se met de part avec M. l'étranger, on lui tire ses cartes l'une après l'autre, on lui rend mille petits offices en apparence; on le ruine enfin à petites journées. Et n'est-il pas encore trop heureux s'il n'a que cela à reprocher à la galanterie française?

Isabelle. — Mais, Colombine, insensiblement, à force de voir tant de gens, l'on se fait une réputation fâcheuse.

Colombine. — Et qu'importe que le monde parle, pourvu qu'on garde de certaines mesures?

Cette fois, je crois que Colombine a versé toute la burette de vinaigre dans sa sauce. Vous voyez à quel métier elle forme la trop docile Isabelle, et nous savons comment cela s'appelle.

Un seul moment, dans cette pièce des *Souhaits*, Isabelle se révolte contre les doctrines de son éducatrice, non par vertu certes, mais par mauvaise humeur contre les hommes. Entre autres griefs, elle leur reproche d'avoir accaparé les offices publics; et nous avons ici la querelle moderne des Olympe Audouard et des Astié de Valsayre. Moderne, mais non nouvelle : « Fallait-il, dit Isabelle, nous brider, comme ils ont fait, en nous éloignant des sciences, du gouvernement et des emplois? — Ah! vraiment, réplique Colombine, vous remuez la vieille querelle! » Mais la fine matoise n'a pas de peine à démontrer que, quand les femmes sont adroites, elles ont tout avantage à laisser aux hommes des emplois, dont ils n'ont que la charge et l'honneur apparent, et dont elles savent garder la vraie direction et l'entier bénéfice.

Ce qui indigne aussi Isabelle, c'est la perfidie des hommes, qui, pour être moins fins que leurs *adversaires*, n'en sont pas moins pervertis ni moins traîtres; mais là encore la sagesse pratique du *professeur* a le dernier mot : « Oui, dit Colombine, je conviens avec vous que les hommes sont des perfides; mais une fois, il faut vivre, et l'on vit avec ces perfides-là comme avec les Turcs, seulement pour la nécessité du commerce. »

Nous trouvons dans le *Marchand dupé*, de Nolant de Fatouville, une scène entre les deux mêmes personnages qui forme un pendant bien marqué à celle des *Souhaits*. Colombine initie encore Isabelle à la coquetterie et à l'exploitation de cet animal nourricier qui a nom un homme amoureux; mais ici la jeune fille est plus endormie que là et a plus besoin encore d'être formée et vertement secouée par la soubrette. Depuis qu'elles sont à Paris, Colombine a fait ce qu'elle a pu pour amener le Pactole dans la maison; malheureusement Isabelle la seconde mal : « A votre

(1) Double façon de désigner les courtauds de boutique.

place, dit la suivante, je retournerais à Lyon, ou bien je me déterminerais tout d'un coup, car franchement nous faisons ici une sotte figure. Nous n'avons plus d'argent, vous n'entendez rien à plumer les dupes, le jeu ne bat plus que d'une aile, j'ai usé toutes mes ruses à vous faire subsister. »

Ce mot : « Je me déterminerais », porte sur un mariage; car Aurélio a demandé la main d'Isabelle. Mais ce n'est pas là l'idéal de Colombine : « Il n'est point libéral; et quand un homme a ce défaut-là, tous les autres talents ne lui servent de guère. » Qu'Isabelle se marie, soit! Mais il s'agit alors de suivre les conseils qu'on lui donne.

Colombine. — Vous vous reposez tranquillement sur vos charmes, et vous laissez le soin de votre fortune à votre étoile. C'est bien comme cela, ma foi, qu'on les attrape! Vertu de ma vie! quand on a le mariage en tête, il faut bien ruser d'une autre sorte.

Isabelle. — Il me semble pourtant que je te copie assez juste.

Colombine. — Point du tout. Je vous ai recommandé cent fois d'affecter un air sévère et hautain avec ceux qui vous recherchent en mariage.

Isabelle. — Et pourquoi cela, ma mie?

Colombine. — Parce que l'homme est une espèce d'animal qui veut être maîtrisé, et qui ne s'attache qu'à ce qui le rebute. Dès que vous paraissez douce et complaisante, un fat d'épouseur s'imagine que vous en tenez et que ses perfections vous garrottent le cœur. Mais quand vous le traitez avec indifférence, et que vous paraissez haute à la main, vous voyez mon drôle souple, rampant, qui s'empresse, et qui n'épargne ni soins ni dépense pour parvenir à vous plaire.

Isabelle. — Je suis donc encore bien novice. Car je pensais, moi, qu'une humeur sincère, soutenue de beaucoup de probité, engageait plus fortement.

Colombine. — Et d'où venez-vous avec votre probité? Il n'y a qu'à chanter sur ce ton-là pour mourir gueuse et vieille fille. Mademoiselle, mettez-vous en tête qu'avec les hommes d'aujourd'hui, il faut être rusée, fourbe, alerte, scélérate même quand le cas y échoit.

Isabelle. — Quel cas peut-on faire d'une fille quand on la reconnaît de cette humeur-là?

Colombine. — On se soucie bien d'être aimée d'un homme quand on l'a épousé! Le grand talent est de devenir femme, tout le reste va comme il plaît à Dieu.

Voilà des théories bien nettes et des aveux dépouillés de tout artifice! Il ne faudra pas nous étonner si, dans le *Théâtre de Gherardi*, le mariage ne représente pas toujours le bonheur parfait. Mais ce n'est pas de mariage qu'il est surtout question dans le *Marchand dupé*. En attendant qu'Isabelle ait mis la main sur son épouseur, on s'ingénie à exploiter M. Friquet, un marchand d'étoffes qui, après quarante-huit ans de mariage et de vertu, s'avise de détourner l'argent de son ménage pour le jeter aux mains d'Isabelle. La passion de Friquet et la libéralité qu'elle lui inspire sont encore le plus clair des revenus de notre héroïne; car, comme le dit Arlequin dans le *Défenseur du beau sexe*, « sans tourner autour du pot, savez-vous à quoi se réduit tout l'art d'aimer en France? Ma foi, c'est à l'art de donner. » Or, Friquet aime bien : il faudra qu'il *donne* en conséquence.

Mais l'élève de Colombine, nous le savons, n'y entend pas grand'chose : il lui reste surtout un fonds de délicatesse qui fait le désespoir du professeur. Ainsi, il est question d'écrire au marchand une lettre bien tendre, une de ces lettres irrésistibles qui passent par le cœur pour atteindre le fond de la bourse. Colombine avait taxé le vieil amoureux à dix mille francs; la timide Isabelle s'est arrêtée à cinq mille. La soubrette n'est qu'à demi satisfaite :

Colombine, *seule*. — Voici pourtant une lettre écrite en bon français. Je ne sais pas comme M. du Marchand y répondra; mais voilà, ma foi, de quoi lui faire sauter le bâton. Il verra bien que ma maîtresse est une chèvre, et qu'elle ne sait pas encore comme on saigne un vieillard amoureux. Je lui avais conseillé de demander dix mille francs; mais c'est une novice qui n'a jamais vu quinze pistoles à la fois. Vaille que vaille, si M. Friquet est piqué au jeu, il en sera quitte pour cent pistoles. Ma foi, le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Cette lettre précieuse est remise au soupirant au moment où il vient d'avoir querelle avec un rival, qui l'a quitté pour aller chercher des armes.

Colombine. — Ça, ça, je crois que j'ai d'un baume qui va rabattre vos fumées. Tenez, fleurez-le! (*Elle lui donne la lettre.*

Friquet *prend la lettre et la fleure*. — Je ne sens rien.

Colombine. — Quoi! l'ardeur de ma maîtresse ne vous prend pas au nez! Ah! ah! combien y a-t-il de gens qui donneraient leur vie pour en recevoir autant! A vous dire vrai, je n'étais pas d'avis d'une lettre si tendre, mais son cœur l'a emporté.

Friquet. — Ma pauvre enfant, que je te suis redevable! (*Il baise la lettre.*

Colombine. — Je le crois bien! C'est la première lettre qu'elle a jamais écrite à personne. Voilà ce qu'on appelle la franche crème d'un cœur.

Friquet. — Ah! quelle félicité!

Colombine. — Pensez que vous ne manquerez pas de la remercier tantôt, et de venir souper tête à tête avec elle.

Friquet. — Me veut-elle faire cet honneur-là? (*Il baise encore la lettre.*

Colombine. — Vraiment, elle vous en fera bien d'autres. Ça, ça, ne baisez pas tant cette lettre. Lisez seulement, et me donnez la réponse.

Friquet. — Ah! le précieux trésor! (*Il lit.*) « Je compte sur vous comme sur le meilleur ami que j'aie au monde. » Ma chère enfant, est-ce possible?

Colombine. — Ne vous ai-je pas dit qu'elle est folle de vous?

FRIQUET, *lisant*. — « Je compte sur vous. » Elle a bien raison! (*Il baise la lettre et soupire, puis continue de lire.*) « Si vous voulez que j'en sois entièrement persuadée, quittez toute sorte d'affaires pour venir souper avec moi. » Ah! l'obligeante personne! (*Il continue de lire.*) « Et apportez-moi cinq cents pistoles avec vous. »

COLOMBINE, *à part*. — Oh! voilà l'angoisse!

FRIQUET. — Hé, hé, hé!... *Il continue de lire.* « Il faut être furieusement ami des gens quand on leur confie ses petits besoins. Adieu, je vous attends, ne me privez pas du plaisir dont je me flatte; et si vous m'aimez, ne perdez pas l'occasion d'obliger « ISABELLE. »

FRIQUET. — C'est-à-dire, cinq cents pistoles! (*Il soupire et rêve.*)

COLOMBINE. — Eh bien! Monsieur, viendrez-vous?

FRIQUET. — Cinq cents pistoles!

COLOMBINE. — Est-ce que vous êtes retenu quelque part?

FRIQUET. — Hé mais, pas autrement.

COLOMBINE. — Qu'est-ce que cela veut dire, pas autrement? Oh! je vois bien, à votre air, que vous avez partie faite ailleurs, et que vous n'aimez pas tant Isabelle que vous en faites le semblant. Elle est bien dupe de s'attacher à des gens qui se font tirer l'oreille quand on les prie! Vraiment, vraiment, cet homme qui est allé quérir son épée ne songeait pas si longtemps que vous.

FRIQUET. — Cinq cents pistoles!

COLOMBINE. — Monsieur, vous ne répondez rien?

FRIQUET. — Si fait, je pense que... j'irai.

COLOMBINE. — N'allez pas manquer, au moins. Mademoiselle serait inconsolable.

FRIQUET. — Oui, oui, va, j'irai. Cinq cents pistoles! Il faut se faire justice : l'on n'aime pas les vieilles gens pour des prunes.

Je n'ai rien voulu retrancher à cette scène, relativement courte. Elle a sa valeur; elle me frappe surtout par son accent moderne. On n'a pas oublié Geoffroy, l'excellent comédien, l'un des premiers de ce siècle assurément : il me semble le voir dans le rôle de Friquet, lui, l'admirable interprète des *Jocrisses de l'amour!*

Quant à la lettre, ne vous a-t-elle pas un parfum Meilhac-Halévy, comme si elle émanait de Bébé Patapouff ou de Mme de Tréflatout? Quels jolis détails et quelle connaissance du défaut de la cuirasse masculine! « Il faut être furieusement ami des gens quand on leur confie ses petits besoins! » Il me semble même avoir lu quelque chose d'analogue dans le théâtre des deux fins collaborateurs. Et les remarques de Colombine pour *allumer* la pauvre vieille dupe! « C'est la première lettre qu'Isabelle ait écrite! Voilà ce qui s'appelle la franche crème d'un cœur! » Ah! l'éternelle comédie!

Notons, toutefois, comme les cinq cents pistoles dégrisent aussitôt le soupirant sexagénaire. A partir de ce seau d'eau jeté sur son enthousiasme, la vérité se fait jour dans son esprit; et, malgré toutes les précautions oratoires de la messagère, son rêve d'être aimé pour lui-même a reçu un fort ébranlement. La réflexion finale, nuancée de tant de mélancolie, est un trait excellent, avec son arrière-goût philosophique : « Il faut se faire justice : l'on n'aime pas les vieilles gens pour des prunes. » Il y a là comme un souvenir de l'Arnolphe de Molière. Devons-nous rire de cette « vieille ganache » ou plaindre ce « pauvre homme »? On ne sait trop.

Terminons avec ce *Marchand dupé*, dont Le Sage paraît s'être inspiré pour écrire son *Turcaret*. Pendant que Friquet s'obère pour Isabelle, son fils, Mezzetin, vole la caisse paternelle et joue le rôle d'amant de cœur sous un nom de marquis. Dans une scène vraiment odieuse, le fils, déguisé et méconnaissable, va jusqu'à poursuivre son père à coups de pied où vous savez. Mais le pot aux roses se découvre. Le marchand fait enfermer son indigne héritier, et réclame sans vergogne à Isabelle les cinq cents pistoles qu'il lui a prêtées. Ce léger imbroglio se dénoue plus légèrement encore qu'il ne s'est formé : pour se débarrasser du créancier importun, Colombine annonce brusquement la venue de Mme Friquet; et le marchand, terrifié à la pensée d'être surpris chez Isabelle par sa farouche moitié, s'enfuit sans demander son reste et en donnant quittance de tout ce qu'on voudra. Quant à Isabelle, elle épousera Aurélio, qu'elle aime. Courageux Aurélio! grand bien lui fasse!

Ce qui est curieux, c'est la réflexion finale de Colombine restée seule : « Ma foi, il n'est que d'avoir de l'esprit, tôt ou tard on se tire d'affaire. Pour de jeunes gens, nous n'avons point trop mal mené notre petite barque. » Jugez par ce « mot de la fin » combien le théâtre italien est accommodant! S'il se contente à bon marché en matière de dénouements, chez lui encore la morale est bonne fille et nullement exigeante. A cet égard, disons-le, le *Marchand dupé* n'est pas une exception; et si, dans ce théâtre, une certaine moralité peut ressortir de l'excès même de la satire, il ne faut pas demander cette moralité aux dénouements, où le vice est récompensé plus souvent que la vertu.

JULES GUILLEMOT.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Anatole France : *Opinions de M. Jérôme Coignard.* — C. Trouessart : *Cœur ferme.* — Paul Adam : *Les Images sentimentales.*

Ç'a été une bonne idée et une bonne pensée, à M. Anatole France, de nous donner un supplément aux opinions de M. Jérôme Coignard.

Une bonne idée, car rien ne réussit comme le suc-

ces, et puisque la *Rôtisserie de la reine Pédauque* avait été du goût d'un chacun, une petite suite à cette bonne histoire devait agréer au public.

Une bonne pensée parce que cet excellent abbé, que nous aimons tous, est de ceux qui sont un peu calomniés par leurs actes. Nos actions dépendent si peu de nous que souvent nous valons mieux qu'elles, souvent moins, à la rencontre, et qu'il est un peu injuste de nous estimer d'après ce qu'elles témoignent de nous. Or, dans la *Rôtisserie de la reine Pédauque*, l'abbé Coignard, qui est un sage, et qui unit en lui, si nous en croyons M. France lui-même, la sagesse d'Épicure à celle de François d'Assises, ne laissait pas d'agir beaucoup, tout en parlant, et d'agir comme un petit sacripant tout en parlant comme Minerve soufflée par Thalie, en sorte que nous étions dans un grand scandale de ses actes en même temps que dans une grande édification produite par ses paroles. M. France a voulu écrire pour lui un livre où il n'agît plus, où seulement il parlât, et qui, par conséquent, fût tout à son honneur et à sa glorification. Et c'est ce que j'appelle une bonne pensée.

A la vérité ceux-là, s'il en reste encore, qui « haïssent les mauvaises doctrines plus que les mauvaises actions » auront encore quelque chose à murmurer contre l'illustre et vénérable ecclésiastique. M. l'abbé Coignard abuse peut-être de la liberté absolue de pensée que l'on se permettait sous l'ancien régime, « la foi étant réservée ». Sûr de sa parfaite soumission aux choses de foi, il pousse la sécurité d'esprit ainsi acquise jusqu'aux dernières limites du pyrrhonisme le plus effronté, et à force de ne croire qu'à Dieu, je ne sais quelle est la chose humaine pour laquelle le vénérable conserve quelque reste de croyance, quelque débris de confiance et quelque ombre de vénération. Il ne raille, avec une tranquille pitié, que la guerre, l'administration, la justice, la philosophie, la science, la liberté, le système parlementaire, l'insurrection, et même l'anarchie. J'ai cru même entrevoir une page ou deux, que je n'ai pas voulu lire, où est légèrement moquée l'Académie française. « Monsieur l'abbé, où courez-vous? Vous allez vous rompre le cou! »

On pardonne à l'abbé son scepticisme désordonné pour plusieurs raisons.

Et d'abord parce qu'il est universel. Un jeune homme m'apportait un jour un manuscrit qui avait l'ampleur d'un dictionnaire grec-français à l'usage des classes. « Qu'est-ce que cela? lui demandai-je sans émoi, garanti par l'étendue du volume contre toute tentation de le lire. — C'est un pamphlet, me répondit le candide. — Oh! oh! Et contre quoi? — Contre tout! — Mais alors ce n'est pas un pamphlet. »

Évidemment, et où tant de monde est attaqué, personne ne trouve à redire.

On pardonne ensuite au scepticisme de l'abbé parce qu'il est extrêmement spirituel, d'un esprit sournois, fourré et chattemite qui est un régal pour notre malice naturelle. Et on lui pardonne enfin parce qu'il est bon. Il n'est meilleur homme que ce railleur sacerdotal. Il m'a fait comprendre, ce dont seulement je me doutais un peu, combien le scepticisme est conciliant, pacificateur, conservateur et onctueux. C'est l'huile que l'on glisse diligemment et goutte à goutte entre les ressorts de notre pauvre machine sociale qui sans elle grinceraient horriblement. Il n'est pas le pain de vie, je le sais bien, il n'est pas le sel de la terre, non plus; mais il est, lui aussi, un viatique qu'il ne faut pas oublier quand on se met en chemin, un précieux élément de douceur, d'indulgence et de tolérance. La face du monde a été changée depuis que, les choses auxquelles on croit, on n'en est pas sûr. C'est au moins le moyen de se haïr en se gouaillant davantage. Je ne me fâcherais pas trop fort contre le cynique qui me dirait que le progrès c'est cela même. « Aimez-vous les uns les autres » est une parole divine. « Moquez-vous les uns des autres » est une parole humaine, mais vraiment humaine, toute pénétrée d'humanité. A ceux qui ne peuvent pas s'élever jusqu'à la première je conseillerai, en frère, de se rabattre sur la seconde, crainte de pis.

Puisque me voilà conseilleur, conseillerai-je l'abbé Coignard lui-même? Pourquoi non? En tout respect. Très humblement donc je lui dirai :

« Mon bon maître, vous êtes charmant, et je ne suis, comme dit Verlaine, que l'escabeau de vos pieds adorables. Mais faut-il vous le dire? Vous avez vécu en joie, en douceur, en gaîté spirituelle et salutaire; mais, tout de même, vous avez assez vécu. Souvenez-vous que vous êtes mort, misérablement et saintement, en bonne odeur, sur la route de Lyon. Résignez-vous à cette décision de l'Inconnaissable que vous avez respectueusement acceptée. Ne ressuscitez plus le trois centième jour. Souvenez-vous que votre Maître n'est ressuscité qu'une seule fois. A revivre encore vous auriez autant d'esprit, et cependant moins de disciples. Inspirez à M. France, votre pieux agiographe, de parler désormais par lui-même, et sans ce détour ingénieux, mais qui deviendrait fatigant, de n'être que votre truchement fidèle. Il aime trop ces petites coquetteries qui consistent à faire la satire du temps présent sur le dos du XVIIIe siècle ou du IVe. Je voudrais lui voir écrire un roman bien actuel, bien pris sur le vif de nos mœurs et de nos travers. Savez-vous bien que ce *Gil Blas* du XIXe siècle que je demande à toutes les plumes exercées, c'est la sienne qui est la plus capable de nous l'écrire? Dites-lui cela; car il ne nous écoute peut-être pas beaucoup, mais vous, il vous vénère, il vous entoure d'un culte, il vous consulte sans voir votre visage, comme Hippo-

lyte faisait Artémis, et il suit ponctuellement tous vos avis quand vous lui parlez avec la voix. Et c'est la grâce que je lui souhaite, la seule, puisqu'il a toutes les autres. *Adieu*, mon père. »

*
* *

Voici un gracieux roman. *Cœur fermé*, quoique marqué sur la couverture de la mention *pour les jeunes femmes*, n'est pas une berquinade. C'est une histoire que j'espérais depuis longtemps qu'on me conterait; c'est à peu près l'*Ami des femmes* en roman.

L'*Ami des femmes* est le plus beau sujet du monde et c'est, à mon avis, l'œuvre la plus profonde de Dumas fils; mais, comme toute pièce dramatique très forte, il fait désirer que ce qu'il nous montre nous soit conté par le menu dans un roman d'analyse; car je n'ai pas besoin de vous rappeler que le théâtre est synthèse, et ne donne que les résultats de l'immense travail de sentiments qui a lieu dans l'âme des personnages. Toute bonne pièce de théâtre a pour *dessous* un roman psychologique qui a été pensé par le dramatiste et qui reste à écrire par un romancier. Les dessous de l'*Ami des femmes*, voilà un très beau roman à écrire, et c'est précisément, — très probablement sans songer à l'œuvre de Dumas, — ce que M. C. Trouessart, écrivain très ingénieux, qui, je crois bien, a, comme dit courtoisement M. Doucet, « l'honneur d'être une femme », s'est appliqué avec un soin minutieux à nous donner.

Une femme mariée qui est encore une jeune fille par suite de circonstances dramatiques qui ont accompagné son mariage, une femme mariée qui, depuis le jour de son mariage, et même depuis la veille, a pour son mari une horreur insurmontable mêlée d'une curiosité et d'un intérêt involontaires, est aimée d'un jeune homme qui, peu à peu, démêle son secret, la plaint autant qu'il l'aime, et finit par la ramener tristement et courageusement à son mari : voilà l'*Ami des femmes* de Dumas, voilà *Cœur fermé* de C. Trouessart.

Il n'y a guère de plus beau sujet. Les deux caractères, celui de la femme et celui de l'ami sauveur sont également curieux à étudier et à peindre. La femme, au premier abord, paraît le personnage le plus important et, certes, il ne laisse pas d'avoir un grand intérêt. L'honnêteté absolue, et même intransigeante, dans une situation horriblement fausse, la femme toujours embarrassée et du mystère qui plane sur elle et de la position ambiguë où elle se trouve, la réserve un peu gauche, la froideur outrée que cette situation lui impose, le *cœur fermé* sur un secret qui le dévore, tout cela est un vrai bonheur pour un analyste scrupuleux et patient, et C. Trouessart s'en est tiré à son honneur.

Cependant c'est encore le rôle de l'homme qui est le plus important dans une aventure de ce genre, parce que l'évolution de son caractère est plus compliquée que l'évolution du caractère de la femme. Voyez les phases successives.

D'abord il est en présence d'une femme charmante séparée de fait de son mari. Je n'ai pas besoin de vous dire quel est son premier sentiment, qui est à peine ce qu'on peut appeler un sentiment.

Ensuite, à causer avec elle, il s'aperçoit que c'est une femme distinguée, presque supérieure, très délicate, très pudique, et qui vraiment *a l'air d'une jeune fille*. Vous voyez les nuances particulières que prend déjà le sentiment sommaire qu'il avait pour elle.

Puis il découvre qu'il y a un mystère. La jeune femme, qui n'écrit jamais, reçoit des lettres, va les chercher même avec secret et avec impatience. Elle s'inquiète de quelqu'un, elle aime quelqu'un, peut-être. Enfin il y a quelque chose. Le mystère irrite et avive les sentiments du jeune homme et en fait une passion.

Mais voilà que le mystère se découvre à demi. Celui que la jeune femme aime secrètement, c'est son mari. Il suffirait, pour qu'elle l'aimât décidément, d'une explication, d'un rapprochement, d'une négociation sentimentale menée par un diplomate de l'amour. Ce rôle ne tente pas du tout, d'abord, le jeune homme, puis le sollicite un peu au contraire, l'attire, finit par l'obséder, *à mesure qu'il aime la jeune femme d'un amour plus profond et plus fort*.

Et, enfin, ce rôle, il le joue avec habileté, avec adresse, trouvant dans la grandeur du service qu'il rend, et même un peu dans l'habileté avec laquelle il sait le rendre, une compensation, ou au moins une consolation de son sacrifice.

Voilà tous les dessous, ce me semble, du M. de Ryons de Dumas fils, tout ce qu'on devine sous ses paroles et sous ses démarches, et sous ses actes, et ce que Dumas fils dans une pièce n'avait pas le temps de nous dire. Voilà ce que l'on trouvera à peu près dans *Cœur fermé*. Mais voyez-vous que dans une pareille histoire c'est bien le rôle de l'ami sauveur, du terre-neuve, qui est le plus considérable et le plus curieux. Dumas ne s'y était point trompé, et c'est bien le terre-neuve, l'*Ami des femmes*, qui donne son titre à la comédie. Peut-être dans *Cœur fermé* le rôle du jeune homme n'est-il pas assez creusé, du moins dans sa seconde partie. Ce qui nous est le mieux montré, c'est l'attrait de ce qu'il y a d'ambigu dans le caractère de la jeune femme, et ensuite l'attrait du mystère entrevu. La lutte psychologique, ensuite, en face du rôle à jouer et de l'office de sauveur à prendre ou à rejeter, n'est peut-être pas suffisamment traitée. Tout le roman, cependant, joliment écrit, est intéressant à lire, et digne, vraiment, du sujet, lequel est superbe.

***

Il est vraiment fâcheux que le volume de M. Paul Adam, *Les Images sentimentales*, ne soit pas mieux composé, que la première partie en soit une manière de biographie sentimentale très curieuse et bien suivie, et la seconde une réunion, qui semble fortuite, d'histoires diverses sans aucun lien saisissable entre elles.

Il est fâcheux aussi que certaines d'entre ces trois cents pages soient trop évidemment négligées et vite écrites, tandis que certaines autres sont d'une écriture très serrée, très fine et très pinçante.

Il est fâcheux encore, à un autre point de vue, lequel je ne dois pas oublier ici, que le volume tout entier soit de nature à n'être recommandé qu'avec réserve aux mères de famille.

Toutes ces choses sont fâcheuses parce que M. Paul Adam a un talent très original et aussi personnel que possible. L'originalité, il le sait bien, et ne le sait peut-être que trop, est sa marque essentielle et l'a tout de suite — il y a déjà longtemps, quoique M. Adam soit très jeune — désigné à l'attention des lettrés. Il aime les sensations inédites et ne veut exprimer que celles-là. Il aime les époques, un peu étranges, mal explorées, sur lesquelles le lecteur n'a pas d'avance une opinion toute faite, et dont le lecteur n'a pas d'avance une *vision* accoutumée, permanente et consacrée, en son cerveau.

Ainsi va M. Paul Adam, grand fureteur, grand chercheur, assez bon *trouveur*, et collectionneur de gravures rares.

Il a eu, cette fois, une très bonne idée, qui était de nous donner une biographie d'enfant très sensible, très nerveux, très curieux et très éveillé, surtout, quand il rêve. Les chercheurs d'énigmes vont assez naturellement de ce côté-là ; car l'enfant est toujours une énigme, et redoutable pour ceux qui l'entourent et pour lui-même. Toutes ses sensations ont quelque chose d'inexpérimenté et d'incomplet qui les fait à la fois confuses et grandes. Tous ses sentiments sont en quelque sorte illimités. Il s'ensuit qu'on ne peut imaginer tous les poèmes éclatants ou sombres qui se déroulent lentement et s'enchevêtrent dans ces petites cervelles fécondes intarissablement et éternellement insatiables : « L'enfance seule vit parce qu'elle est l'attente et le désir. La virilité encourt le risque décevant de réaliser. » M. Paul Adam le dit très bien, et son livre ne le prouve pas mal. Il pourrait être intitulé *la Confession d'un enfant fin de siècle*. Il a très souvent, presque toujours — je ne parle que de la première partie — l'accent de la vérité.

Ce n'est pas un petit Bob que l'enfant que nous peint M. Adam, ce n'est pas non plus un jeune Loti ; c'est un enfant profondément meurtri de bonne heure par la vie, qui est dure pour lui, et hanté par la vision de la mort qu'il a eu le malheur de trouver plus d'une fois face à face, dans son entourage, aux années tendres. Cela fait une petite âme repliée et douloureuse, traversée cependant quelquefois — car l'âge est là, qui sauve de tout — par des éclairs, sinon de joie, du moins d'alacrité et de verdeur, mais nerveuse, impressionnable, extrêmement effrayée et inquiète devant la vie qui va s'ouvrir. L'impression est profonde. La Souffrance et la Mort sont comme des êtres vivants et présents, et terribles, qui tournoient sans cesse sur cette petite tête d'oiseau.

A côté de cela, M. Adam n'a pas manqué de tenir compte des incidents fortuits, des riens qui passent, qu'on croit qui ne laissent qu'une impression fugitive sur l'âme de l'enfant, et qui ont sur lui, on ne sait pourquoi, une influence décisive. C'est cela qui gêne dans les théories sur l'éducation ! Mille impressions, savamment concertées, que vous vous ingéniez à produire et à laisser profondément empreintes dans le cerveau de l'enfant, sont bonnes sans doute et salutaires, et vous fîtes bien de les provoquer ; mais elles sont contre-balancées par une seule impression fortuite, imprévue, impossible à prévoir et à éviter.

C'est que, les mille autres, le caractère de l'enfant les a subies ; celle-ci, le caractère de l'enfant l'a saisie au vol avec une sorte d'impétuosité, parce qu'elle était conforme à ses puissances profondes, innées, secrètes.

Rien à faire contre cela ; le caractère original est une force incalculable qui se nourrit et se confirme de tout ce qui lui est conforme, et qui le trouve toujours ; et l'éducation n'a que sa part, laquelle ne laisse pas d'être faible.

M. Adam a très bien saisi cela et l'a très bien fait comprendre. Élevé par une mère frivole et par un père à peu près féroce, à tel point qu'au commencement je croyais que c'était l'enfance de Chateaubriand qu'on me racontait, son petit bonhomme devait devenir un révolté, comme Vingtras, ou un homme aux brusques incartades et aux violences enragées comme Chateaubriand, en tous cas un irrégulier. Il devient seulement, ce me semble, un mélancolique et un grand dégoûté, incapable de croyance au bonheur, et si défiant à l'endroit de la « chasse au bonheur », pour parler Stendhal, qu'il dédaigne même d'acheter un fusil.

Il est vrai, et c'est le plus grand reproche que je ferai à M. Adam, que l'auteur ne pousse pas assez loin son étude, n'accompagne pas l'adolescent qu'il nous présente assez longtemps dans le cours de la vie. Il le « lâche » à peu près au sortir de l'adolescence. Il me semble, non point peut-être que c'était alors que commençait l'intérêt, mais au moins que

c'était alors que l'intérêt se ravivait et prenait un caractère plus précis. Pour mon compte c'est à ce moment que mon attention était particulièrement éveillée. M. Adam l'a trompée. En vérité, je me demande pourquoi? Il y a des auteurs qui se dégoûtent, à un moment donné, de leur sujet. C'est une affection très souvent diagnostiquée et qui est bien connue en pathologie littéraire. M. Adam en serait-il atteint? Quelques symptômes, même ailleurs que dans le présent volume, me permettent de le craindre. Ce serait vraiment dommage ; car M. Adam a un talent qui n'est pas commun, et qui n'a rien de commun.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Antigone*, traduction de MM. P. Meurice et A. Vacquerie, musique de M. Camille Saint-Saëns. — THÉATRE DES POÈTES : *Napoleon*, drame en vers de M. Ch. Grandmougin. — NOUVEAUTÉS : *Mon Prince*, vaudeville de MM. Sylvain et Clairville, musique de M. Edmond Audran.

Le *Théâtre des Poètes* a donné sa première soirée. C'est une institution excellente, dont j'ai déjà parlé ici. Mais je crois qu'on attend d'elle, plutôt que des drames à grand spectacle, des œuvres de poésie pure, je veux dire au moins des œuvres difficiles à représenter ailleurs, telles que certaines fantaisies de Banville, par exemple. Le drame de M. Grandmougin est assurément pavé de bonnes intentions, intentions poétiques et intentions dramatiques. Est-ce tout à fait suffisant? Enfin le *Théâtre des Poètes* est ouvert; c'est quelque chose; attendons le reste.

Aux Nouveautés, *Mon Prince* est un agréable vaudeville, suffisamment amusant. M. Germain s'y montre d'une drôlerie inénarrable; M. Tarride est un excellent comédien; Mlles Pierny et Crouzet sont aussi bonnes à voir qu'à entendre; j'ai trouvé Mlle Deval tout à fait charmante dans le rôle de Rita.

Et maintenant, soyons tout à la Comédie-Française. Elle nous a donné mardi une de ces admirables représentations, comme elle seule peut en donner, quand elle le veut, et qui lui ramènent les sympathies et la reconnaissance de tous. Ce qu'on lui reproche, précisément, c'est de... Mais il serait peu délicat de prendre prétexte d'une soirée merveilleuse pour rappeler celles qui le sont moins. Encore une fois, celle de cette semaine a été parfaitement belle et émouvante. Il n'y a ici qu'à louer, avec quelques très légères réserves. Commençons par celles-ci.

La traduction de MM. Meurice et Vacquerie est à coup sûr très consciencieuse. C'était un travail difficile que de rendre, sans trop amplifier, la poésie du grand tragique grec. Et je dois dire qu'au moins dans l'ensemble ils y ont parfaitement réussi. Il n'en est pas moins vrai que les vers de MM. Meurice et Vacquerie ne sont point toujours excellents; ils ont, le plus souvent, ce mérite de laisser deviner derrière eux la pensée de Sophocle; il leur arrive parfois de ne pas la rendre très clairement, ou de la rendre dans une langue qui gagnerait à être plus harmonieuse. Le sens de ce vers :

> Car l'homme malheureux, c'est un mort qui respire

ne me semble pas très net. Celui-ci :

> On fait ce que l'on doit, après l'on est paisible

aurait quelque peine à passer pour un bon vers; et ce fragment de la grande scène entre Créon et Hémon me paraît assez fâcheux :

> ... — Car le plus grand des biens, c'est la prudence.
> — Ajoute : et le plus grand des maux l'outrecuidance...

Ces taches, heureusement, sont rares; mais je crois qu'elles auraient pu l'être plus encore. Quoi qu'il en soit, la traduction donne une idée exacte du drame; et je n'ai fait cette réserve que pour « tout » dire.

J'en voudrais faire encore une autre, au point de vue de l'interprétation générale d'*Antigone*, et surtout du personnage de Créon. Je ne la hasarde d'ailleurs qu'avec quelque timidité. Enfin, la voici.

C'est, en un mot, que nous sommes trop portés à ne voir dans les anciens que la grandeur et la solennité. Rappelez-vous le cri d'admiration qui salua les premières découvertes faites à Tanagra. J'imagine que cette admiration était faite un peu de surprise et de satisfaction; nous découvrions que ces personnages héroïques étaient assez peu différents de nous, au moins extérieurement; entre une Parisienne de nos jours et une jeune femme de Tanagra, la différence était très légère: cela nous étonna et cela nous ravit; il semblait qu'une intimité plus grande s'établît entre nous et nos « semblables » de jadis. C'est justement cette intimité qui manque un peu, à mon gré, dans l'*Antigone* de la Comédie-Française. Je ne demande pas qu'on fasse de Créon un maire de petite ville; mais ce n'était pas non plus le Grand Turc! Le petit nombre de ses sujets rendait impossible une tyrannie trop hautaine et trop indépendante; entre eux et lui régnait sans doute une certaine cordialité; on la retrouve, ici, dans certaines scènes, mais ce n'est pas une impression générale. Or, il me semble bien que cette impression générale ressort assez vivement de l'*Antigone* de Sophocle. Sans vous montrer tout ce qui pourrait justifier cette opinion, remarquez qu'au moins elle explique certaines scènes. Voyez, par exemple, la scène entre Créon et le Gardien; l'autre soir, en dépit du talent des interprètes, elle n'a plu qu'à moitié; peut-être,

en romantiques fervents adeptes du mélange des genres, les auteurs ont-ils ajouté un peu de comique; ils n'en ont pas ajouté beaucoup, ce me semble; mais, naturelle chez Sophocle, elle devient ici quelque peu surprenante; elle ne cadre plus avec les allures souveraines du « roi » de Thèbes; elle nous choque presque...

Ces réserves faites — et je crains d'avoir trop insisté — le drame est resté d'une admirable beauté. Je n'ose, moi millième, vous en montrer une fois de plus la grandeur et la simplicité émouvante, vous dire la surprenante netteté des caractères et en même temps leur complexité... On parle toujours de l'unité des caractères, unité qui, paraît-il, devrait être rigide et sans nuances, sous peine de n'être pas « du théâtre ».

Voici Antigone. Elle affronte la mort, une mort certaine, une mort affreuse, pour remplir son devoir. Elle ne cherche même pas à se cacher, ou du moins elle ne se cache que jusqu'à ce que les rites sacrés soient accomplis; alors elle se montre, crie et se lamente sur le corps de Polynice, se laisse prendre sans résistance et sans même chercher à fuir. Elle est héroïque; et vous devinez comment un partisan de l' « unité » aurait développé son caractère; elle eût toujours été héroïque, toujours et pareillement. Que la conception de Sophocle est plus humaine, plus tragique! D'abord, cet héroïsme même, il nous l'explique; et, par une seule réplique, il nous fait pénétrer ensemble l'âme d'Antigone et l'âme antique tout entière. Antigone a rendu les derniers honneurs à son frère par piété fraternelle, mais pas seulement pour cela. Son héroïsme n'est pas tout à fait spontané; voyez le raisonnement ingénu par lequel elle explique sa conduite à sa sœur : « J'habiterai les enfers plus longtemps que la terre; j'ai donc plus d'intérêt à me rendre favorables *ceux qui sont dessous que ceux qui sont dessus!...* » N'est-ce pas là toute la religion de l'antiquité? N'est-ce pas là, même, l'essence de toute religion? Et, dans cette réponse d'Antigone, ne voyez-vous pas comme le prélude de la pensée fameuse de Pascal : « Oui, mais il faut parier... »

Voici Antigone devant Créon; elle tient tête au tyran, et revendique hautement et héroïquement la responsabilité de sa désobéissance; elle s'émeut un instant lorsque Ismène apparaît, mais elle reste fière. Puis, on la mène au supplice; elle sait quel sort cruel lui est réservé; elle faiblit, et pleure sur sa destinée. Créon paraît; elle reprend courage. Mais les gardes l'entraînent; elle leur échappe par une révolte suprême et vient se traîner aux pieds des chefs thébains, implorant leur secours ou leur pitié. Ils n'osent; ils la repoussent, et c'est alors — alors seulement quand elle a vu que toute prière était vaine — qu'elle se redresse; fièrement, elle abaisse son voile (que Mlle Bartet a été admirable ici!) et sort, droite, sans un mot.

Si l'héroïsme d'Antigone n'est pas tout à fait spontané, vous voyez qu'il est encore moins « d'un bloc ». Et ne croyez pas que la conception de Sophocle diminue son héroïne ou en atténue la vertu. Héroïne et vertu n'en sont que plus humaines, plus touchantes et plus vraies. Sachant « ce qui se passe » chez Antigone, et comprenant que les motifs qui la guident sont des motifs humains, elle nous paraît plus près de nous, nous nous intéressons plus facilement à ce qui la touche.

Et si nous pouvions examiner la pièce en détail au point de vue de la « facture », nous verrions peut-être ceci, qu'elle transgresse à peu près toutes les règles qu'on s'est plu à formuler sur l'art dramatique. Vous avez vu l'« unité » des caractères. Voici le reste. Tous les personnages doivent être étroitement mêlés à l'action, et concourir au dénouement; — Ismène paraît un instant, à deux reprises, puis on ne la revoit plus, on n'en entend plus parler; sa sœur marche à la mort sans qu'elle paraisse, on ne sait même pas ce qu'elle devient!... Le sujet doit être « un »; — les deux tiers de la pièce ont pour protagonistes Créon et Antigone. A ce moment, le principal personnage disparaît, et le drame se noue entre Créon et Hémon, personnage que « nous ne connaissons pas »!... Et les préparations, ici, sont réduites à peu de chose : quelques mots pour établir la situation, rien sur les caractères.

C'est que ce sont les caractères eux-mêmes, — j'entends, naturellement, les personnages, — qui s'expliquent à nous, ou, pour mieux dire, qui vivent devant nous. Nous n'avons pas besoin de les connaître d'avance, puisque nous les voyons se développer sous nos yeux, puisque nous savons, à les voir et à les entendre, pourquoi ils parlent et pourquoi ils agissent. C'est là, en vérité, la merveille de ce drame; en quelques mots les personnages sont « créés », si vivants et si vrais que, dès l'abord, nous nous intéressons à eux. Je ne parle pas seulement des principaux, d'Antigone et de Créon; mais Ismène, mais le Chorège, mais Hémon, mais même Eurydice. Je ne sais rien de plus tragique au monde que la sortie de la reine, après le récit de l'Envoyé; et pourtant, Eurydice a, je crois bien, une vingtaine de vers à dire, et on ne nous avait rien dit d'elle jusque-là!...

Les journaux vous ont renseignés sur la beauté et l'exactitude de la mise en scène; on sait que décors et costumes ont été pris dans le savant ouvrage de MM. Perrot et Chipiez : l'une et les autres sont d'une belle harmonie. M. Camille Saint-Saëns s'est chargé de mettre en musique les chœurs d'Antigone. Il me semble y avoir parfaitement réussi. Je ne sais si sa

musique est réellement grecque ; elle a du moins le caractère que nous espérions y trouver ; elle a la qualité la plus rare de la musique « dramatique » : elle rend très exactement les sentiments et les paroles qu'elle accompagne ; en dépit de la forme volontairement archaïque et simplifiée, certaines pages, comme l'hymne à Eros, sont d'une grâce achevée ; il faut citer encore le chœur qui termine la seconde partie ; cela est d'une force d'expression admirable. L'exécution, en revanche, a été bien faible.

J'arrive à l'interprétation. Elle est admirable, et je ne sais trop comment je pourrai varier assez mes épithètes. M. Mounet-Sully a fait de Créon une création presque égale à celle d'Œdipe ; je n'ai rien vu, pour ma part, de plus saisissant que le retour du roi portant son fils dans ses bras ; cela est beau et horrible, souverainement. M. Sylvain a donné un grand accent au récit dramatique de l'Envoyé. M. Paul Mounet, un peu tonitruant, est un superbe Tirésias. M. de Féraudy a rendu à merveille les inquiétudes comiques du Gardien ; c'est aux auteurs plutôt qu'à lui que s'adressaient mes objections du début. M. Leitner a remporté un très vif succès dans le rôle d'Hémon ; il y a mis une force, une tendresse et une émotion qui lui font le plus grand honneur. Enfin M. Dupont-Vernon a dit avec sa sûreté habituelle le rôle du Chorège.

Mme Barretta est une bien touchante Ismène, Mme Lerou une Eurydice superbe et tragique. J'ai gardé pour la fin Mlle Bartet. Et, pour elle, mon embarras est plus grand encore. Je ne sais qu'admirer le plus, de la pureté de sa voix, de la simplicité et de la justesse pénétrante de sa diction, ou de la noblesse incomparable de ses attitudes. Elle est la grâce, le charme, la chasteté, la poésie mêmes. C'était vraiment ici « Bartet la divine ». Et quelle leçon pour les étoiles qui nous assourdissent de réclames, s'exhibent comme des bêtes curieuses, et font vanter leurs mérites comme on vante certains produits pharmaceutiques !... Mlle Bartet a été admirable et parfaite. L'applaudir n'est pas assez ; il faut la remercier — et je le fais ici avec toute la sincérité et toute la conviction dont je suis capable...

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Si le théâtre est l'image de la vie, la représentation de *Guillaume Tell* au *Liceo* de Barcelone donne une jolie idée de la vie — c'est une façon de parler — que nous réservent les anarchistes.

Voilà notre « bon maître » M. Sarcey plus exposé que personne. Il s'est plaint quelquefois qu'on ne pouvait aller à l'*Ambigu* ou à *Beaumarchais* sans recevoir des pelures d'oranges ou des trognons de pommes lancés des galeries hautes. Béni soit le Ciel — ou pour mieux dire le Paradis — si nous ne recevons désormais que ces projectiles inoffensifs !

Les théâtres ne seront plus possibles si les éclats d'obus se mêlent aux éclats de rire et si les salles croulent autrement que sous les applaudissements. Aristote recommandait « la terreur et la pitié » comme les éléments indispensables de l'art dramatique. *Guillaume Tell*, avec accompagnement de dynamite, ne réalise que trop l'idéal du maître. Quant aux « trois unités » : ce seront les trois spectateurs qu'on trouvera désormais, dans les salles de spectacle, seuls avec les ouvreuses attachées à leur banc — leur petit banc — de quart.

Pour ma part, depuis l'attentat de Barcelone, je trouve que Louis XIV a été bien imprudent de proclamer qu'il n'y avait plus de Pyrénées. Parbleu ! il en parlait bien à son aise. Je demande que le gouvernement, dans sa prévoyance, rétablisse au plus vite cette chaîne de montagnes et la surélève, s'il se peut, de plusieurs étages. Pour Dieu ! que la dynamite appliquée à l'art dramatique reste « cosa de España ».

*
* *

Il est vrai qu'avec les mœurs nouvelles on ne sait plus trop où l'on sera en sûreté. Vous allez au théâtre, vous recevez des bombes dans le dos ; vous vous asseyez au restaurant, c'est pour recevoir des coups de tranchet dans la poitrine.

Notez, je vous prie, le progrès : autrefois, si vous vouliez être attaqué, il vous fallait vous égarer dans quelque endroit désert, dans quelque bois écarté. Il y en avait de classiques, comme la forêt de Bondy. Aujourd'hui vous avez tout sous la main. Vous entrez chez Duval prendre un potage : c'est comme si vous aviez demandé un « bouillon d'onze heures ». Certainement l'honorable M. Georgéwitch avait lieu de craindre pour son estomac, mais vraiment pas de cette façon-là. De mon temps, quand on allait au restaurant, on risquait la gastrite, mais pas la gastrotomie. On était quelquefois empoisonné, mais les coups de couteau n'en étaient pas.

Quant à l'« état d'âme » de l'assassin, il est vraiment inexplicable, et sa psychologie prépare des tortures aux Bourget de l'avenir. Voilà un homme qui a la haine du bourgeois poussée jusqu'au coup de tranchet. Son premier soin, ou plutôt son dernier, est de faire tout justement comme ces bourgeois exécrés. Il va dîner bourgeoisement (sans payer, il est vrai) dans un restaurant bourgeois. Il se fait servir un menu qui n'est pas mince. Il malmène un peu ces prolétaires de garçons. Eh bien ! mon ami, que

vous fallait-il davantage pour être heureux? Tout cela sans avoir même à solder ce que nous appelons, nous autres exploiteurs, « la douloureuse ». Mais, cher compagnon, c'est tout bonnement la solution de la question sociale que vous aviez trouvée là, entre la poire et le fromage. Il faut vraiment que vous ayez le chablis bien mauvais!

N'importe! les gens timorés, qui étaient déjà privés de théâtre, vont éviter le restaurant, hormis en cabinet particulier. Quant aux gens décorés, leur affaire est claire. Mais nous sommes un peuple de braves, et vous verrez qu'il n'y aura pas un candidat de moins au Mérite agricole.

*
* *

Il n'est pas jusqu'à l'Académie où le socialisme n'ait fait son apparition. Si, « nouvel Epiménide », Richelieu revenait dans ce monde, vous verriez qu'il ne serait pas content et que M. François Coppée pourrait bien aller coucher à la Bastille.

Ce n'est pas qu'on ait encore fait sauter la coupole ni que M. Doucet ait plongé « un homicide acier » dans le sein de M. Leconte de l'Isle; mais patience!

Au train dont vont les choses, dans une cinquantaine d'années (ce n'est rien pour des immortels), elles auront fait du chemin. Alors qui sait si la feuille anarchiste *Le père Pingard*, organe officiel des cinq classes de l'Institut, ne nous offrira pas d'étranges comptes rendus de séances plus étranges encore, où seront couronnées d'étonnantes vertus?

« ... Ah! citoyens, s'écriera le rapporteur, quel a été notre embarras lorsqu'il s'est agi de faire un choix parmi tant d'actions admirables! Ici c'est un compagnon recueilli tout jeune par d'infâmes bourgeois: élevé, nourri par eux dans une dégradante intimité, il a su s'affranchir de vains scrupules, et, profitant de la confiance qu'on n'avait pas honte de lui accorder, il a socialisé à son profit les économies de ces accapareurs. Là c'est un bon ouvrier qui, s'inspirant de l'illustre exemple donné, il y a un demi-siècle, par le précurseur Léautier, n'a cessé depuis dix ans de s'introduire dans les restaurants pour y venger la société outragée par les appétits bourgeois...

« On ne compte plus les domestiques qui, pendant dix ans, vingt ans, trente ans, ont chaque jour, sans relâche, fait danser l'anse du panier. Innombrables sont les infirmières laïques qui n'ont jamais cessé de sucrer avec de l'arsenic les tisanes de leurs malades. Qui dira tous les cochers qui peuvent prétendre n'avoir jamais failli à molester le bourgeois? Avec quelle émotion nous avons feuilleté ces honorables attestations, ces certificats émanés des syndicats les moins autorisés et de nos plus turbulentes Bourses du travail!

« La littérature nouvelle n'a pas peu contribué à cet heureux état de choses. Quand il s'est agi de décerner le grand prix Ravachol, fondé en mémoire de l'illustre martyr, nos hésitations ont été longues entre des œuvres d'égal mérite: — l'histoire si complète et si documentée de la dynamite depuis l'affaire de Barcelone jusqu'à nos jours, — le substantiel essai sur la suppression définitive du capital et des capitalistes, — le beau roman populaire: *la Cloche de Bois ou le Dernier des Proprios...* »

*
* *

Cela vous a l'air insensé? En vérité ce n'est pas plus fou que tant de choses que nous avons tous les jours sous les yeux sans en être autrement étonnés, tant on s'habitue à tout, même à l'absurde.

Prenez cette question de l'amnistie, c'est du Charenton tout pur que la façon dont « cette mesure d'apaisement » est réclamée chaque jour par quelques-uns des principaux intéressés.

« Quoi! s'écrie celui-ci, doyen des récidivistes, qui n'aspire qu'à devenir « cheval de retour », quoi! bandits, vous ajourneriez le grand acte de pacification? Ces gredins qu'attendent les galères, que dis-je? le poteau d'exécution, ne m'accorderont pas la faculté de rentrer tout de suite en France pour les traîner devant la justice du peuple. Laisse-moi seulement revenir, Auvergnat, Auverpin, et ton affaire est claire. Mais ouvre-moi donc ta porte, que je te casse les reins! etc., etc. »

Si ce ne sont pas là des formules d'apaisement et de pacification, que vous faut-il? Notez qu'il n'est pas nécessaire d'avoir pâli sur la logique de Port-Royal pour faire le raisonnement suivant:

« Ceux qui réclament l'amnistie se fondent sur ce qu'ils ont été condamnés pour faits politiques ou connexes, comme ils disent. Or le fait de les avoir poursuivis, condamnés, emprisonnés, exilés, est un fait politique et même pas connexe. Donc, s'ils devenaient les maîtres, ils devraient, pour être conséquents avec eux-mêmes, amnistier séance tenante leurs persécuteurs. »

Inutile alors de déposer des demandes de mise en accusation. Pour éviter des lenteurs, je propose d'y substituer immédiatement une demande d'amnistie en faveur des accusés Dupuy et consorts.

*
* *

Ils sont d'ailleurs assez punis, puisque voilà la session reprise et les députés de retour.

Je ne sais plus si c'est dans le *Pied de mouton* ou dans la *Chatte blanche* (mon éducation littéraire a été bien négligée) qu'il y a un roi Hurluberlu XXIV, prince débonnaire auquel ses sujets jouent mille tours. Il se met à table, la soupière s'envole; il s'as-

sied, son trône monte aux frises ou descend dans le trou du souffleur. A toutes ces plaisanteries le bon roi se contente de sourire amèrement, disant : « Allons! voilà les bêtises qui recommencent. »

C'est l'image de tous les ministères et de tous les parlements. Le cabinet Hurluberlu est sur la sellette et il va subir les questions, les interpellations, les brimades (supprimées, hormis en politique), les nasardes, jusqu'au jour où il disparaîtra dans quelque trappe... Allons! voilà les bêtises qui recommencent.

Il est vrai qu'Hurluberlu y met du sien. Ne s'avise-t-il pas de semer dans le ruisseau (ce qui est tout à fait féerique), les documents les plus confidentiels, tels que le rapport du procureur général de Douai sur les grèves du Nord? Le ruisseau les porte tout naturellement à la Presse. Voilà une agence à laquelle on n'avait pas songé. Nous aurons bientôt dans les journaux la rubrique « Par ruisseau spécial ». N'est-ce pas comme source d'information que Mme de Staël regrettait celui de la rue du Bac?

Voilà des secrets d'État bien gardés ! Ce n'est plus seulement l'esprit qui court les rues, ce sont les rapports des procureurs. Le Parquet sur le pavé!

Parlez-moi de Louis XIV pour conserver les secrets. Depuis cent ans et plus on n'a pas percé celui du Masque de Fer. Aujourd'hui la soirée ne se passerait pas sans que quinze journalistes lui aient pris une interview.

Dans les conditions actuelles le secret professionnel n'est plus qu'un leurre. J'engage les fonctionnaires à se méfier quand on leur demandera des rapports confidentiels.

— Donnez-moi votre sentiment sur les prochaines élections. X... a-t-il des chances?

— Il se peut faire.

— Mais Z... n'en a-t-il pas davantage?

— Je ne dis pas non.

— En somme, qu'en pensez-vous?

— A bon chat bon rat.

— Précisez, je vous prie.

— Dans les petits pots les bons onguents.

JEAN-PIERRE.

BULLETIN

Les opinions de Pouschkine sur la littérature française *(Suite)* (1).

Pouschkine est venu avec Gogol (2) pour m'apporter un paquet de vers pour Sa Majesté et nous avons reparlé de littérature. Je lui ai demandé pourquoi on donne les auteurs grecs et latins aux écoliers, s'ils sont si peu lisibles souvent. Il a souri : « Pas tous, Homère est parfaitement décent, comme Hésiode, Euripide, Sophocle, Virgile, Eschyle. Il y a des comédies très peu décentes chez les anciens, des poètes qui sont lestes et crus, mais infiniment moins pervers que certains Français. D'ailleurs les païens regardaient la vie d'un autre point de vue ; la vie matérielle a même été déifiée chez eux. Je vous dirai aussi qu'on a beaucoup péroré sur l'antiquité et à faux, sur leurs vertus et leurs vices. Leurs vertus ne pouvaient être que païennes et, selon leur dogme religieux, ils ne pouvaient regarder la vie, la mort, l'amour, comme nous, si nous sommes fidèles à notre dogme religieux. Il faut rendre cette justice aux écrivains modernes, ceux de ce siècle : ils n'ont plus écrit des œuvres comme celles qui ont précédé la Révolution. Rousseau est à mon avis fort immoral, parce que sa fameuse sensibilité n'est qu'une gaze pour prêcher une doctrine très peu recommandable, il fait de son héros et de son héroïne des êtres vertueux, et ils sont le contraire de la vertu. Idéaliser des passions défendues est immoral. Les anciens ne l'ont pas fait, ceci est un justice à leur rendre, ou du moins fort peu. Il y a plus d'écrivains illisibles pour les femmes et les écoliers à Rome qu'à Athènes ; d'ailleurs la vie des Romains était complètement immorale, l'exemple partait de haut chez eux. En tuant la dignité des citoyens, on a tué aussitôt leur sens moral. Le même fait s'est reproduit dans le Bas Empire dont l'histoire intime, d'après leurs propres chroniques, est honteuse. Leurs chutes sont dues à leurs mœurs et à leur système politique. En Grèce et à Rome il y a eu des exceptions, de nobles exceptions, et même en quantité, mais leur sens moral n'était pas celui des chrétiens.

— Dites-moi pourquoi *Tartufe*, le *Misanthrope*, le *Festin de Pierre* vous paraissent faits pour des lettrés seulement ?

— Dans *Tartufe* un public peu lettré ne verra qu'un pamphlet contre les pratiques religieuses, un dévot bafoué. Tourguéneff dit que la bourgeoisie moyenne en France est dénuée de besoins religieux, plus que de croyances. Ils sont terriblement terre à terre et prosaïques. Après cette épopée tragique de la Révolution et de l'Empire la poésie a disparu dans les masses. Les romantiques ont le mérite de chercher à refaire un peu d'idéal. Pour tout dire, Béranger est le poète populaire. Un Dieu des bonnes gens, un bon grand-papa au Ciel est leur idée de Dieu. Célimène est le type de la grande coquette que de petites bourgeoises ne comprendront pas, et des gens qui ne savent rien de l'hôtel de Rambouillet ne comprendront pas les *Femmes savantes*. Tout cela fait partie des *types de salon*. Quant à don Juan, celui du *Festin de Pierre*, c'est le type du libertin du grand siècle, ce

(1) Voir la *Revue* du 21 octobre 1893.

(2) Le futur auteur des *Ames mortes* était alors un jeune débutant : Pouschkine et Joukovsky, comme l'on verra plus loin, s'étaient chargés de son éducation littéraire.

qui voulait dire un viveur et un sceptique à la fois : le public bourgeois n'y verra que le vulgaire coureur de femmes. Celui des Espagnols est tout autre, il n'est pas athée. Quand vous serez mariée, je vous ferai ma critique sur tous les don Juan et les femmes don Juan, il y en a pas mal.

J'ai ouvert les yeux. Pouschkine s'est mis à rire « Oui, oui, il y en a. L'*Avare* de Molière est presque une tragédie et sera compris parce que l'amour des écus est général et que ce vice se répand beaucoup, il est la plaie des sociétés partout. Le *Malade imaginaire* est une farce, toutes les scènes où Molière parle des médecins sont drôles, très fines. Mais en elle-même cette soi-disant farce est triste, car c'est l'histoire d'un mal nullement imaginaire, l'hypocondrie, et Wiasemsky peut vous en dire long là-dessus. Le malade en souffre et le public en rit. Le *Bourgeois gentilhomme* est une farce par certains côtés, et dans ce désir de devenir gentilhomme, que le bonhomme La Fontaine a décrit aussi, il y a le début de l'*épidémie d'égalité* qui a sévi un siècle après en France. Molière a eu cette somme de génie qui fait que l'écrivain est prophétique en signalant un symptôme même ridicule. Il est évident que l'on rira, le gros public, en voyant les *Précieuses ridicules*, sans avoir idée de l'hôtel de Rambouillet, car dans tous les mondes on singe ce qui est au-dessus de soi, c'est la nature humaine de vouloir imiter et se donner des airs. On rira à *Pourceaugnac*, au *Médecin malgré lui*, à *Sganarelle*, aux *Fourberies de Scapin*, à tout ce qui est dans le caractère général de l'humanité; mais le vrai dessous des cartes de Molière n'est pourtant pas accessible au gros public. Dans l'*École des femmes* il y a un moment tragique et il fait rire.

— Lequel ? fis-je.

— Quand Arnolphe découvre que cette petite fille l'a trompé. Il souffre, le pauvre vieux. Vous riez, votre âge est sans pitié ! On rit parce qu'il est vieux, laid; mais vous savez que les cœurs n'ont pas de rides et c'est tant pis pour les cœurs. J'admire beaucoup les *Plaideurs*. Racine a été comme un Grec, il a porté les deux masques. Zéa m'a dit que le *Menteur* de Corneille est presque une traduction de leur célèbre Alarcon; mais lorsqu'il m'a expliqué cette comédie, j'ai vu que Corneille a changé le sens. Alarcon a même donné un autre titre, c'est la vérité suspecte, et son menteur se corrige. Celui de Corneille est le type d'un menteur, et plus abstrait. Dans le *Cid* les Espagnols parlent comme des Gascons. Comme vers, de tout ce que Racine a fait je préfère *Phèdre* et *Athalie*, c'est-à-dire le rôle de Phèdre et celui de Joad, pas le songe d'Athalie, ni le récit de Théramène qu'on vous a fait apprendre par cœur à l'Institut. Dans les *Plaideurs* il y a des scènes charmantes, et je suis prêt à croire que, depuis le temps, la justice et les plaideurs en sont restés au même point : il s'agit toujours d'un chapon et l'avocat parle de la politique d'Aristote ! Savez-vous ce que Tacite a dit ?

J'ai répondu que je l'ignorais.

— Il a dit que les peuples sont perdus quand ils tombent entre les mains des rhéteurs et des avocats ! Il a dit aussi que les plus mauvais régimes trouveront toujours des rhéteurs et des avocats pour en faire l'éloge et les défendre. Il faut avouer que les anciens avaient beaucoup d'esprit et de sens commun.

Son air sérieux m'a fait rire : « Cela vous amuse, mais c'est une vérité. Leur jugement, leur bon sens faisaient partie de leur génie, et puis ils n'étaient pas si agités et si pressés que nous autres. Wiasemsky a eu raison de dire : « Nous nous dépêchons de vivre et de sentir... »

J'ai répondu : Continuez le monologue.

Pouschkine. J'obéis. Nous autres, nous avons beaucoup d'esprit; on le dit, du moins. Mais notre jugement est souvent faible. A mon avis, l'on est toujours court d'esprit quand on est en adoration devant son époque et qu'on se figure qu'elle a trouvé en tout le dernier mot. Ce fut la grande faiblesse du XVIIIe siècle, une vanité d'esprit extrême parce qu'on savait plus de lois naturelles que les siècles précédents, le moyen âge, la Renaissance et le XVIIe siècle. Mais les nouvelles découvertes et la science des Encyclopédistes sont dues aux hommes du passé, à des Galilée, des Kopernic, des Bacon, des Newton, des Leibnitz, des Descartes, des Pascal, comme l'écrit appelé *Essais* est dû à un homme d'esprit critique sans nulle vanité — Montaigne. D'ailleurs je place Montesquieu et même Bayle au XVIIe siècle autant que Spinosa, Bossuet, Fénelon. La fatuité des hommes du XVIIIe siècle, leur vanité est très réelle, ils ont eu des savants sans contredit; mais tous ces hommes ont eu pour prédécesseurs des astronomes, des savants comme Bacon, Descartes, Pascal, Newton.

Puis il a tiré sa montre et a sauté : « Quatre heures et je dîne chez les Wiasemsky, Asmodée grognera toute la soirée ! » Il est parti en courant. Joukowsky, survenu entre temps, m'a dit alors : « Vous vouliez lire le *Mariage de Figaro* à cause de l'opéra de Mozart ; le sujet est inconvenant. Attendez le bonnet de matrone pour le lire, car le sujet ne convient pas à une jeune fille. »

Gogol écoutait en silence, de temps en temps il inscrivait sur un petit carnet de poche. Joukowsky lui a dit : « Tu inscris ce que Pouschkine a dit. Tu fais bien. Prie Alexandra Ossipovna de te faire voir ses notes, car chaque parole de Pouschkine est précieuse. Quand il avait dix-huit ans il pensait comme un homme de trente, son esprit a mûri bien avant son caractère. Wiasemsky et moi nous en étions souvent surpris, quand il était encore au lycée. Il a pensé à tant de sujets, il est si renseigné sur les littératures ; as-tu lu ce qu'il t'a dit de lire ?

Gogol. J'ai lu les *Essais* de Montaigne, les *Pensées* de Pascal, les *Lettres persanes* de Montesquieu, les *Caractères* de La Bruyère, les *Pensées* de Vauvenargues. Il m'a dit quelles tragédies de Racine et de Corneille je dois lire ; j'ai lu les *Fables* de La Fontaine, il m'a dit que je n'avais pas besoin de lire Voltaire et les Encyclopédistes, mais il m'a dit que je puis lire

les contes de Voltaire, il trouve que c'est ce qu'il a fait de mieux ; il m'a fait lire *Don Quichotte* en français et Molière. J'ai lu les livres allemands que vous m'avez donnés et les traductions de Shakespeare.

Joukowsky. Ceci est louable ; ne lis que ce qu'il y a de mieux en allemand et en anglais, car tu dois écrire. Que penses-tu de *Faust*, de *Wilhelm Meister?*

Gogol. Je suis complètement stupéfait par Gœthe; Schiller que je connais assez bien me paraît à présent tout autre. J'ai commencé la *Dramaturgie de Hambourg* et j'ai lu *Nathan le Sage*. Je vais faire des extraits de ces livres.

Joukowsky. Je te donne ces livres, ne me remercie pas, j'en ai plus d'une édition. Schiller est un grand poète, mais Gœthe est un grand penseur. Allons dîner ; j'ai du bortch, un koulebiaka. Nous parlerons de littérature allemande ! Je n'invite pas les colibris, ils vivent de rosée et de miel.

Nouvelles de l'étranger.

LES POÈTES ANGLAIS ET LA SUCCESSION DE LORD TENNYSON.

En 1757, le lord chambellan d'Angleterre ayant proposé à John Gray le titre, alors vacant, de poète lauréat, voici en quels termes ce fin et délicat poète appréciait l'honneur qu'on avait voulu lui offrir :

« Si un homme puissant me disait : « Je vous nomme « Preneur de Rats de Sa Majesté avec un salaire de trois « cents livres par an et deux barriques du meilleur ma- « laga ; et malgré que l'usage eût été jusqu'ici, pour le « maintien des formes, que vos prédécesseurs aient pris « tous les ans, en public, un rat ou deux, vous, mon cher « monsieur, vous serez dispensé de cette formalité » ; si l'on me disait cela, je répondrais tout de suite non : et si même on supprimait en ma faveur le nom de l'emploi, et qu'on me nommât simplement Sinécure de Sa Majesté, je me trouverais encore tout gêné, avec une peur constante de sentir le rat. J'aimerais mieux, pour ma part, être nommé tambour-major ou épinglier de Sa Majesté. Cela ne m'empêche pas, cependant, de m'intéresser à cette affaire, et de désirer que le titre soit donné à quelqu'un qui puisse en relever un peu le crédit si la chose est encore possible ou l'a jamais été. Car jusqu'à présent cette fonction de lauréat a toujours plutôt rabaissé ceux qui l'ont remplie : elle a rabaissé les mauvais poètes en les mettant plus en vue, et les bons en les exposant à l'hostilité de tout le menu fretin de leurs confrères, car il y a des poètes assez petits pour envier même un poète lauréat. »

Les choses ont bien changé depuis le temps de Gray. La succession de lord Tennyson est disputée avec tant d'acharnement et par tant de candidats que plus d'une année s'est passée sans que la place vacante ait pu être remplie. On s'est trompé à ce propos en affirmant que la chose dépendait de M. Gladstone et du ministère. La fonction du poète lauréat est une fonction de cour et ne relève à ce titre que de la reine et du lord chambellan.

Les candidats ont employé cette année à se faire valoir en toute manière. Jamais peut-être la production poétique en Angleterre n'avait été si abondante. Rééditions, recueils nouveaux, pas une semaine ne se passe sans que l'un ou l'autre des poètes anglais se rappelle à l'attention du public. Seuls les deux poètes qui pourraient justement prétendre au titre de lauréat, M. William Morris et M. Swinburne, ne paraissent pas s'être mis en frais de démarches. Ni l'un ni l'autre d'ailleurs ne semblent pour le moment avoir de chances d'être nommés. Les opinions socialistes et républicaines de M. William Morris empêcheront toujours la reine de rendre à ses magnifiques vers l'hommage qu'ils méritent ; et si M. Swinburne a abondamment renié ses anciennes idées libérales, il n'en garde pas moins la fâcheuse réputation de n'avoir eu de talent que dans des sujets d'une passion toute sensuelle ; sans compter que précisément l'ancien démocrate qu'il était est devenu dans ces dernières années le plus féroce des réactionnaires, et que la reine ne pourrait tout de même pas se décider à nommer lauréat, sous le ministère de M. Gladstone, l'ennemi le plus acharné du *home rule* et de la politique gladstonienne.

En dehors de ces deux poètes qui seuls ont pour eux le talent, les principaux candidats sont M. Lewis Morris, M. Alfred Austin, M. Coventry Patmore et sir Edwin Arnold. M. Lewis Morris vient de publier ses œuvres poétiques dans une édition complète en un seul volume qui est faite entièrement sur le modèle de l'édition complète des œuvres de Tennyson; c'est le même format, la même distribution. Mais la ressemblance des deux poètes ne va pas plus loin. M. Lewis Morris est un versificateur médiocre et banal, et qui n'a pour lui que d'avoir toujours choisi ses sujets dans le genre académique le plus anodin. Aussi ses poèmes sont-ils très en faveur auprès des directrices de pensions et des jeunes filles de la bourgeoisie. M. Alfred Austin est le plus diffus, le plus verbeux et le plus prétentieux des poètes anglais. Browning, après la lecture de sa *Tragédie humaine*, l'avait très justement défini un *Byron de café-concert*. M. Coventry Patmore a fait autrefois une tentative assez heureuse pour mettre en vers le roman familier. Son *Ange dans la maison* est un véritable petit roman dans le genre d'*Hermann et Dorothée* ou plutôt encore des idylles familières de George Eliot. Mais le talent de M. Patmore paraît s'être arrêté après ce premier effort, et ses récents recueils sont d'une banalité fâcheuse.

Quant à sir Edwin Arnold, l'auteur de la fameuse *Lumière de l'Asie*, qui a eu vingt éditions, c'est un poète d'une espèce particulière qui ne paraît pas s'être jamais aperçu d'une différence entre la poésie et la prose la plus prosaïque. Son poème doit précisément la plus grande part de son succès à l'absence de toute poésie : c'est une biographie de Boudha écrite dans une nuance suffisamment boudhiste pour être au goût du jour. Les poèmes japonais publiés depuis par sir Edwin Arnold ne sont pareillement que de la prose souvent incorrecte et à peine rythmée. Les seuls vers un peu agréables qu'on y trouve sont entièrement écrits en japonais, celui-ci par exemple dont on appréciera tout au moins la singularité euphonique :

Chiyo mo kowaranu fufo zo.

C'est entre ces quatre candidats que se fera très vraisemblablement le choix de la reine. Non pas qu'il n'y ait en Angleterre d'autres poètes : mais les uns, comme M. Stevenson, M. Andrew Lang, M. Gosse, ont abandonné la poésie pour la prose, et les autres, comme M. Richard Le Gallienne ou M. William Watson sont encore trop jeunes pour pouvoir prétendre à la succession de lord Tennyson.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

23 novembre 1893.

Le gouvernement qui a présidé aux élections du 20 août et du 3 septembre s'est, pour la première fois, rencontré avec la Chambre élue sous ses auspices. Il était assez naturel que l'on échangeât dans cette première rencontre des sentiments de naturelle sympathie. La majorité parlementaire, dans sa plus grande étendue, n'a qu'à se féliciter de la marche des choses pendant les élections et après, au milieu de la paix et de la liberté publique. Cependant les motifs de récrimination n'ont pas tardé à se montrer de plusieurs côtés. Les républicains de gouvernement souffrent avec peine la présence dans le cabinet de deux ou trois ministres, tels que MM. Peytral et Terrier, qui empêchent à leurs yeux toute politique homogène et suivie. Ils ne se font pas faute de témoigner de leur mécontentement ; ils auraient voulu que M. Charles Dupuy prît l'initiative de modifier le cabinet avant la rentrée et qu'il se présentât au Palais-Bourbon avec un ministère tout neuf. Mais eux-mêmes, quand ils se réunissent hors de la salle des séances, ne se trouvent pas aussi nombreux qu'ils l'auraient pensé d'abord et ne s'entendent pas aussi bien qu'ils l'auraient dû sur un plan de conduite déterminé. Des républicains de gouvernement, comme M. Burdeau, qui s'étaient rendus à la réunion présidée par M. Raynal, ont cru bon de retirer leur signature peut-être un peu trop vite. Les radicaux progressistes, qui se réunissent de leur côté, se voient eux aussi beaucoup moins forts qu'ils s'étaient flattés de l'être, et par le nombre et par l'accord. Les frontières de ces groupes sont jusqu'à présent mal délimitées, d'un dessin vague et flottant, et plus d'un qui s'est trouvé le premier jour à droite de la ligne se sent une terrible envie de passer à gauche ou réciproquement. Quant aux socialistes et aux membres de l'extrême gauche, ils ont déclaré ouvertement la guerre au ministère Dupuy, comme ils l'auraient déclarée à tout autre, quel qu'il pût être.

C'est au milieu de ces circonstances encore obscures et de ces groupes qui se cherchent et se tâtent dans la confusion d'un début, que le Président du Conseil avait à prendre la parole pour exposer le programme du gouvernement. La déclaration de M. Dupuy est très développée, plus détaillée que ne l'ont été peut-être un certain nombre de déclarations du même genre, sous les cabinets antérieurs. Mais ceux qui ont critiqué ce développement n'ont pas bien montré que ce fût un défaut à l'heure où nous sommes. Il est évident que M. Dupuy ne s'est pas proposé de faire un discours académique ; mais il a dit avec fermeté, et non sans un certain sans-façon qui ne nous déplaît pas, comment le gouvernement entend sa conduite et sa tâche.

Les assemblées parlementaires sont très coquettes chez nous ; elles ont ou elles affectent des susceptibilités de diplomate et de grammairien qui, à vrai dire, touchent médiocrement le public. Ce que l'on demande, c'est d'avoir un gouvernement et une Chambre qui marchent, qui travaillent, qui fassent les affaires du pays, simplement et de bon accord, dans une République désormais incontestée, où les subtilités de forme peuvent être reléguées à l'arrière-plan. Il y a eu des interruptions ici ou là, pendant la lecture, pour un mot, pour un tour de phrase, qui n'ont aucune importance ; mais la déclaration, dans son ensemble, a été vigoureusement applaudie par la plus grande partie de la Chambre.

Le gouvernement s'est déclaré résolu « à assurer l'ordre public contre les agitations dont certain parti se fait un jeu et dont le pays est excédé » ; non moins résolu à s'opposer aux utopies théoriques des diverses écoles socialistes. Il repousse d'avance tout projet qui aurait pour but la revision de la constitution, la séparation des Églises et de l'État, la réforme des lois électorales qui ont amené sur les bancs de la Chambre une majorité républicaine. Mais en même temps il expose un plan très complet de réformes pratiques, économiques, financières, sociales, dont la réalisation lui paraît parfaitement possible dans le cours de cette législature. Le gouvernement a parlé ainsi, comme il le devait faire, sans aucun doute, et comme tout autre gouvernement eût parlé à sa place. Mais il y a à l'extrême gauche et à la droite des partis, qui, bien certainement, n'ont pas trouvé dans ces déclarations des sujets de satisfaction particulière pour eux. Aussitôt les interpellations ont commencé et elles ne sont pas terminées. On en annonce d'autres après celles-ci. Le président du Conseil a dit très clairement : « Si vous pensiez que votre tâche serait plus facile avec d'autres guides, dites-le sans hésitation et sans retard. Le temps de la France est précieux : ne le perdez pas ! » C'est ce que l'on verra. Il est si agréable de perdre du temps quand on ne sait pas encore au juste ce que l'on veut.

La grande grève des mineurs du centre de la Grande-Bretagne s'est terminée, après quatre mois de lutte acharnée et toujours douteuse, par une expérience d'arbitrage du plus grand intérêt. On a vu, sur une invitation de M. Gladstone, les délégués de la Fédération des mineurs et les représentants de l'Association des propriétaires de mines se réunir dans la salle de Conférences du Foreign Office. C'est lord Rosebery qui présidait ; il avait d'ailleurs posé la question avec une extrême dextérité, déclinant tout rôle d'arbitre, mais offrant ses avis et ses bons offices. On a décidé d'un commun accord de reprendre le travail, sans diminution de salaires, au taux adopté avant la grève, et de continuer ainsi jusqu'au mois de février. Alors, un comité de conciliation, qui aura eu tout le temps d'étudier l'état de l'industrie minière, se réunira pour arrêter les termes d'un accord plus durable. On ne peut que remarquer tout ce qu'il y a de sage et de pratique dans une pareille procédure et combien elle diffère de la précipitation et des coups de tête qui gâtent tout chez nous dans des occasions semblables. Mais il faut dire aussi que le gouvernement intervient de plus en plus dans les conflits du travail et du capital, que les ouvriers et les patrons se montrent impuissants à s'accorder entre eux, même en Angleterre, et que cette marche des choses, en se prolongeant, doit conduire à des résultats que les ouvriers et les patrons ne prévoient ni les uns ni les autres.

L'entrevue de Monza a mis le monde en rumeur : le comte Kalnoky, accompagné de son collègue M. Brin et de l'ambassadeur comte Nigra, en longue conférence avec le roi Humbert et son ministre, c'est là un sujet bien propre à mettre toutes les têtes en l'air, nous le comprenons. On annonce ensuite une entrevue pareille, où le chancelier allemand serait le second interlocuteur, à la place du comte Kalnoky.

HECTOR DEPASSE.

Paris. — Chamerot et Renouard Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 30583. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 23 TOME LII 2 DÉCEMBRE 1893

SUR L'ÉCUEIL [1]

Récit d'un marin russe.

I

La pluie tombait sans discontinuer.

Malgré ma capote neuve et mon « suroît » rabattu sur les yeux, l'eau me ruisselait dans le dos et me donnait des frissons à tout moment. La bise glaciale nous prenait en cap et une obscurité profonde enveloppait les côtes de la Chine. Cependant notre vaisseau le *Beau* marchait à toute vapeur au milieu de cette nuit sombre.

Je l'avoue franchement, au commencement du quart j'avais le cœur gros. Mon imagination de jeune marin travaillait fiévreusement et faisait passer devant moi tous les périls qui menaçaient notre léger navire.

J'ouvrais de grands yeux pour pénétrer dans ce noir abîme, mais je ne voyais que les crêtes blanchâtres des vagues sur la mer agitée. Et, redoublant de zèle, je donnais d'une voix émue l'ordre aux vigies de veiller à l'avant, sachant bien cependant que, pas plus que moi, elles ne pouvaient sonder cette brume épaisse.

Peu à peu, je me fis à cette situation ; mes nerfs se calmèrent, et je triomphai de mes hallucinations. Vers la fin de mon quart je ne songeais qu'à quitter mes effets mouillés et à goûter les délices d'un verre de thé brûlant, dans notre carré bien chaud. Que ces heures de quart sont longues par un temps pareil, et surtout la dernière demi-heure !

— Va voir l'heure, dis-je au timonier de service.

Celui-ci, abrité sous la dunette, connaissait bien l'impatience des officiers, il se hâta de descendre et reparut bientôt en m'annonçant qu'il ne restait plus que huit minutes à faire.

« Huit minutes *encore*. »

— Sur quel cadran as-tu regardé ?

Le matelot répond qu'il est descendu jusqu'au carré des officiers pour voir l'heure au chronomètre et, en guise de consolation sans doute, il ajoute que Nicolaï Nicolaïevitch s'apprête déjà à venir me remplacer, puis, promptement, il regagne son poste.

Cependant la pluie devient moins forte et le vent moins violent.

« Décidément, il a de la chance, ce Litvinoff », pensé-je en moi-même : « il ne sera pas mouillé jusqu'aux os comme moi » ; et j'éprouve presque un sentiment de jalousie contre mon heureux remplaçant.

Enfin, j'entends sonner la huitième demi-heure, et, avec le dernier coup de sonnerie, le lieutenant Nicolaï Litvinoff apparaît sur la dunette, étroitement enveloppé dans sa capote.

— Vous me léguez un mauvais quart à faire, me dit-il avec ce rire bon enfant qui lui était habituel.

— Un mauvais quart ! dites-vous ? Alors vous avez dû voir combien le mien était bon, lui fis-je observer d'un ton piqué. Dans quelques moments la pluie va cesser.

— Mais en revanche il fait sombre comme...

Et Litvinoff achève sa comparaison par un fort juron.

1 Sur Stanioukovitch, voyez la *Revue* du 25 août 1891.

— Bon! reprend-il, remettez-moi l'ordre de service et allez-vous-en: vous devez avoir besoin de prendre un peu de repos et de boire un verre de thé! Mais hâtez-vous si vous avez envie d'y ajouter une cuillerée de cognac, car j'y ai déjà fait une large brèche, et je pense que M. Casimir va prendre ses mesures pour sauver ce qui reste dans la bouteille.

J'expliquai à Litvinoff la route à suivre, et je lui remis en même temps la consigne, en l'avertissant de ne pas ralentir la marche sans l'ordre exprès du capitaine. J'ajoutai que nous devions nous trouver avant 9 heures sur la passe de petits îlots situés à fleur d'eau et que nous devions laisser sur notre gauche.

— Nous ne les avons donc pas dépassés?

Mais non... Vous pouvez vous en assurer, d'ailleurs, en jetant un coup d'œil sur la carte qui se trouve dans la cabine du pilote, là-bas.

Nous descendîmes en hâte, et nous nous trouvâmes en présence d'un petit homme mince, déjà âgé, au visage austère et qui examinait d'un air soucieux la carte étalée devant lui. Il portait une capote imperméable et était coiffé de son « suroît », en dessous duquel émergeaient quelques mèches de cheveux grisonnants. C'était le premier pilote de notre bâtiment, le capitaine Nicanore Ignatievitch, « Monsieur Sinus », comme l'appelaient tout bas nos aspirants.

Excellent marin, monsieur Sinus avait déjà fait de nombreux voyages sur cette mer de Chine. Il était plein d'amour-propre et d'une extrême susceptibilité. Mais, malgré son air morne et son ton très réservé, il restait bon enfant dans le fond, et très disposé à la bienveillance pour peu qu'on se montrât respectueux de sa dignité de pilote. Il avait surtout une prédilection pour les jeunes marins forts en calculs de latitudes et de longitudes, d'où son surnom de « monsieur Sinus ».

Le lieutenant Litvinoff était le boute-en-train du carré des officiers, avec son air gai et placide, toujours prêt à un bon mot, très ingénieux, ne tarissant pas en historiettes amusantes qui amenaient le sourire sur le visage de Nicanore Ignatievitch lui-même.

Le jeune officier jeta un coup d'œil sur la carte où se trouvait marquée la route à suivre, et imprudemment laissa échapper cette question :

— Qu'en dites-vous, Nicanore Ignatievitch? Ce courant ne va-t-il pas nous emporter?

Le vieux marin, quelque peu superstitieux, n'aimait pas entendre parler du danger que pourrait courir le navire qu'il pilotait; aussi leva-t-il son regard sévère sur le jeune et gai visage du lieutenant :

Croyez-vous donc qu'on n'a pas tenu compte du courant? On y a pensé, Monsieur, et c'est pourquoi la marche est marquée là, à dix lieues de distance de ces coquins d'îlots, répondit-il avec colère, en les désignant sur la carte de son doigt osseux. Certes, il serait préférable qu'on s'en écartât davantage; aujourd'hui on s'est trouvé dans l'impossibilité de prendre des observations, et personne n'a déterminé le courant dans cet endroit... Que diable en peut-on savoir! ajouta-t-il, d'un air incertain.

— Qui nous empêcherait alors de nous moquer de ces « coquins » d'îlots, en les laissant bien loin sur le côté? fit Litvinoff de son air souriant.

— C'est bon à dire. Vous voyez la chose dans votre jeune imagination qui se moque de tout. Et l'ordre de l'amiral?... Il faut nous dépêcher... Dans ces parages la mer est moins agitée quand souffle ce maudit vent de nord-ouest, et nous pouvons mettre à profit la grande vitesse de notre bâtiment. En pleine mer nous serions incapables de faire plus de six nœuds à l'heure, tandis que nous en filons bien dix par ici.

Et tout d'un coup, d'une voix émue, le vieux pilote s'écria :

— C'est bien fait pour lui! Il ne faut pas donner d'ordres comme cela, fichtre! Qu'y a-t-il donc de si pressé?...

Cet épanchement de notre pilote si réservé d'habitude et sa longue explication ne sauraient être attribués à la bienveillance seule qu'il éprouvait pour Litvinoff. Son extrême excitation dénotait plutôt une émotion que le vieux pilote éprouvait chaque fois que nous avions à suivre notre route à côté de petits ou de gros « coquins », comme il appelait tout écueil à fleur d'eau; émotion qu'il cherchait toutefois à dissimuler.

Litvinoff n'insista pas, et regagnant la dunette, déjà sur les marches, il me recommanda encore une fois de ne pas manquer le coup du cognac, pour vexer M. Casimir. Puis d'une voix joyeuse et sonore :

— Veillez à l'avant!

Et, comme électrisés par les sons de cette voix joviale et puissante vibrant dans les ténèbres de la nuit froide, les vigies répondirent avec le même entrain :

— Va bien! Nous veillons!

Nicanore Ignatievitch sortit aussi de sa cabine.

Un rayon de lumière passant par l'écoutille de la machine éclaira la petite figure du pilote, qui, une grande jumelle à la main, glissait promptement vers le gaillard d'avant.

« Monsieur Sinus en personne va se mettre à veiller à l'avant », pensai-je en descendant l'escalier, heureux qu'un si mauvais quart fût enfin terminé.

II

Cinq minutes après, couvert de vêtements secs, je me trouvais déjà dans notre carré, bien éclairé et

bien chaud, et je savourais avec délices mon thé embaumé et tout fumant. J'éprouvais ce sentiment de bien-être physique et de douce langueur que connaît tout marin. Je ne songeais plus à ce qui pouvait se passer là-haut : la pluie ne m'occupait guère à ce moment. Ici, en bas, on se trouvait confortablement installé : on était au chaud et au sec.

Cependant le conseil pratique sur lequel avait insisté Litvinoff resta perdu pour moi, malgré mon envie de rendre l'action bienfaisante du thé plus efficace encore, et son goût plus exquis, en y ajoutant une goutte d'eau-de-vie.

Au moment même où l'ordonnance me servait mon verre et où j'allais faire allusion à la qualité indéniable de l'excellent cognac du docteur, celui-ci, quoique absorbé par son éternelle discussion philosophique, surprit néanmoins le regard de convoitise que je jetais sur la bouteille. Avec une prévoyance admirable, et sans même finir l'énumération des « flambeaux de poésie et de philosophie » qui éclairent le monde, il emporta, à ma grande désolation, la bouteille de fine champagne dans sa cabine.

Cette manœuvre du médecin fut remarquée par quelques personnes de l'assistance, qui m'adressèrent un long regard de sympathie.

Gardenine, le jeune enseigne à la chevelure noire, à côté duquel j'avais pris place, quitta des yeux sa lecture de Schlosser et me souffla :

— C'est que vous êtes en retard, mon vieux. La bouteille de cognac, par exception, est restée là tout le temps de la discussion du docteur. Car il est en veine ce soir! Le second, à bout de forces, a dû battre en retraite et se sauver dans sa cabine. A présent c'est le tour du malheureux Vanitchka!... Regardez-le : il est tout à fait abasourdi, ce pauvre enfant! Bientôt on sera obligé de lui porter secours... ajouta le jeune aspirant, qui excellait dans l'art de taquiner le médecin. Ah! voilà le docteur qui entame son fameux « cas », l'histoire de la belle Italienne : ça n'en finira plus, à présent... Décidément, il faut intervenir.

En prononçant ces dernières paroles à mi-voix, Gardenine, avec sa taille mince, son visage éveillé, ses cheveux noirs et sa lèvre retroussée, se lève et va s'installer de l'autre côté, près de Vanitchka.

— Docteur, permettez-moi de vous adresser une question, fait-il gravement.

L'air sérieux du jeune enseigne et l'expression naïve que prend sa figure gagnent le docteur. Ne s'attendant nullement à une malice, il accède à la demande du jeune homme en inclinant la tête.

— Veuillez bien m'expliquer, docteur, ce qu'est cette maladie appelée péricardite? poursuit Gardenine, paraissant fort intéressé à être renseigné sur ce sujet. En même temps il pousse Vanitchka du coude, comme pour lui dire : « Profite de ce moment pour t'esquiver. »

M. Casimir ne manque pas d'observer qu'il serait difficile de faire comprendre à un profane la nature de cette maladie. Néanmoins, il entre dans des détails et engage une longue dissertation, en l'assaisonnant de termes techniques en latin.

Pendant ce temps le jeune mécanicien Vanitchka prend son parti et s'échappe.

Le vieux médecin a bien remarqué la disparition de Vanitchka, mais complètement rassuré sur les bonnes intentions de son nouvel interlocuteur, il ne peut s'empêcher de céder à la tentation de raconter à nouveau le fameux « cas ».

Le malicieux enseigne fait mine d'écouter le docteur avec tout le respect dû à sa science, ne l'interrompant que pour demander des renseignements plus explicites sur un fait quelconque, comme, par exemple, la *péricardite* chez la grande dame italienne, clou de toute cette histoire qui prend enfin une tournure romanesque. Le docteur, en *véritable gentilhomme* qu'il est, n'a pas voulu abuser d'un moment d'abandon de sa « haute cliente ». Moins scrupuleux, il serait devenu *signor* d'un magnifique hôtel à Naples et des riches champs de riz que la belle marquise possédait en Lombardie... Toutefois, la noble dame, voulant lui donner un souvenir, ôta de son doigt une bague en diamants d'une valeur *précise* de *quarante-deux mille francs*, et, de sa *propre main*, la passa au petit doigt du stoïque docteur. C'est précisément ce bijou que l'on voit scintiller au doigt de notre médecin.

L'interlocuteur ayant exprimé quelque doute sur certains « faits » de la vie de M. Casimir, celui-ci en parut vexé.

— Vous auriez donc des doutes aussi sur la valeur du saphir de ma bague? fit-il avec dédain, tandis que sa main se portait sur sa belle barbe noire, très soignée, dont il tira fiévreusement les poils.

— Bon Dieu, monsieur le docteur! Comment oserais-je en douter? s'exclama le facétieux enseigne sur un ton de parfaite franchise. On a vu des choses plus étonnantes encore. Quant aux brillants, je l'avoue, je n'en ai jamais vu de très beaux, et je n'y entends rien; mais ce que j'ai vu et ce que je connais bien, ce sont les perches dans notre gouvernement de Smolensk. A ce sujet je sais même un fait très curieux et qui se rapporte à la vitalité chez ces poissons. Je vous demande donc la permission de le raconter. Un jour on était en train chez nous de rôtir une belle perche, qui pesait quatre kilos environ. Eh bien! un côté commençait déjà de roussir, que ce sale poisson restait toujours vivant, et faisait dans la casserole des pirouettes surprenantes. Alors on le retira de la casserole, on lui cousit le ventre et on le replongea

dans la rivière. Or, pourriez-vous le croire, monsieur le docteur ? la perche s'est mise à nager comme si de rien n'était. Voilà un fait presque incroyable et que l'on dirait surnaturel. Et cependant, je l'ai bien vu de mes propres yeux, ajoute le jeune enseigne de l'air le plus sérieux du monde.

Il y eut un éclat de rire dans tout le carré.

Seul, le docteur ne riait pas. Blême, furieux, il gardait le silence, exprimant ainsi son mépris.

Tout à coup un craquement terrible se fit entendre du dehors. Notre vapeur tressaillit de tout son corps, vacilla d'une façon étrange, puis s'arrêta spontanément; ou du moins telle fut l'impression que nous produisit ce choc épouvantable. Pour un instant, nous fûmes tous comme pétrifiés; nous nous regardâmes les uns les autres avec effroi, les yeux grands ouverts.

Nous vîmes l'officier supérieur s'élancer de sa cabine en haut avec une rapidité extrême comme s'il eût été projeté par un engin explosible. Sur ses pas, tout le monde se rua vers le pont. Le docteur, devenu livide, immobile, balbutiait, se signait.

Je ne me rendis pas compte d'abord de ce qui se passait. Mais, plus tard, je ne sais plus moi-même pourquoi il me sembla qu'un autre bâtiment, allant à notre rencontre, venait de s'enfoncer dans un des flancs du nôtre. Et c'est alors seulement que je fus pris d'une véritable frayeur, que je cherchai en vain à maîtriser en essayant de prendre une apparence calme. Mon cœur se gonfla, je frissonnai, et, envahi par la peur, je m'élançai sur le pont avec les autres, honteux de cette lâcheté indigne d'un marin.

III

Notre vapeur immobile au milieu des vagues était enveloppé d'une obscurité impénétrable à l'œil. Sur le pont, un calme absolu, de très mauvais augure. Seul, pour rompre le silence, le mugissement de la mer, auquel se mêlait tristement le sifflement du vent dans les agrès. Nous entendîmes encore une ou deux fois le craquement du navire, qui, secoué par les flots, se heurtait contre les écueils. Chaque nouveau choc était accompagné d'un fracas terrible, qui retentissait dans toutes les parties du bâtiment : il semblait impossible que le navire pût supporter plus longtemps cette situation sans sombrer.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria une voix qui partait du milieu des ombres humaines réunies par petits groupes sur le pont.

Puis une autre voix se mit à psalmodier des prières.

— Notre bateau va infailliblement se briser sur l'écueil !

— Ah ! Nous sommes bien pris !

— Silence ! fit entendre la voix du capitaine.

Et toutes les conversations s'arrêtèrent.

Il donna quelques ordres aux matelots, puis commanda de marcher à toute vapeur.

Pas la moindre note de peur ou d'émotion dans cette voix pas trop haute, nasillarde, très nette. Elle était calme, simple, égale, comme si le capitaine dirigeait une manœuvre des plus ordinaires. Et ce calme se communiquant à tous les esprits, le péril dont nous courions les risques fut réduit, tout d'un coup, à un simple incident de mer : tous les cœurs se remplirent de courage, et la confiance remplaça la frayeur qui les avait gagnés un moment auparavant.

— En voilà un homme résolu ! Celui-ci, du moins, ne connaît pas la peur ! s'écria un des marins qui se pressaient sur le tillac, avec un accent de soulagement et de courage.

— Maintenant il n'y a plus à rien craindre ! Il saura bien trouver le moyen de nous tirer de ce mauvais pas.

Ces paroles ramenèrent le calme dans mon esprit. Je ressentis plus vivement encore toute la honte de cette lâcheté qui m'avait envahi, et vite je montai sur la dunette, où je devais me trouver comme les autres au moment du danger.

La machine soufflait toute sa vapeur, mais le bateau ne bougeait pas.

— Quel fond ? cria le capitaine.

Le premier pilote, sous la direction duquel travaillaient les sondeurs, lui répondit d'une voix saccadée. Et ce n'était pas sans raison que cette voix avait des accents de colère. Le navire était entièrement à nu sur l'écueil : la pompe seule avait de l'eau.

— Les faux-feux ! commanda le capitaine.

Ceux-ci furent hissés sur les deux côtés du bâtiment, projetant tout autour leur lumière rouge qui fit disparaître le mystère qui planait au-dessus des vagues. A gauche, on pouvait distinguer, maintenant, de formidables brisants qui se dessinaient en lueurs blanchâtres sur un fond noir et qui nous envoyaient les échos de leur bruit sourd. A droite, la mer était calme ; les vagues roulaient leurs eaux avec des murmures monotones et venaient briser contre notre vaisseau leurs crêtes blanches d'écume. Il était évident que nous étions pris par un écueil qui se trouvait heureusement à l'extrémité de ces traîtres îlots, jetés au milieu de la mer.

— Stop ! Vapeur en arrière ! ordonna le capitaine.

Il s'écoula encore quelques secondes d'une attente pénible.

— Eh bien ? demanda le commandant, toujours de sa voix nasillarde.

Et dans cet instant même, comme pour affirmer

son impuissance et prouver qu'il n'avait pas bougé, le bateau se heurta encore une fois contre le rocher. Ce choc lent et lourd nous parut encore plus violent que les premiers.

Le capitaine attaqua l'appareil télégraphique en communication avec le mécanicien.

« Tic-tac, tic-tac ! »

Tout de suite, nous entendîmes la machine travailler.

« Tic-tac, tic-tac ! » retentit avec plus d'intensité encore.

Et la machine déploya enfin toute sa force.

Mais notre malheureux vaisseau restait immobile, comme s'il était enchaîné à ce roc perfide.

Je jetai un regard sur la mince figure du commandant, éclairée en ce moment par une faible lueur de la lampe placée au-dessus de la boussole. Je la dévisageai dans l'espoir de pouvoir lire sur ses traits combien était sérieux le danger qui nous menaçait ; mais je n'y pus surprendre la moindre trace de frayeur ou d'émotion. Au contraire, dans toute sa figure rigide se traduisait un calme dédaigneux, un défi téméraire jeté au péril. Cette expression hautaine qui, d'habitude, perçait à peine derrière son sourire gracieux, se montrait franchement dans tous les traits de son jeune et beau visage, encadré d'une barbe blonde et frisée.

Je ne ressentais aucune sympathie pour ce *lord*, comme l'appelaient nos aspirants. Jeune, beau, très distingué, possédant les faveurs de tous ses chefs, il avait obtenu un avancement hors ligne dans sa carrière. A 26 ans, déjà capitaine d'un élégant vaisseau, toute sa conduite était hautaine : lui-même était inabordable : il s'adressait à tout le monde avec cette politesse froide qui cache le mépris indulgent d'un heureux et la dureté d'un égoïste. Néanmoins, dans la circonstance présente j'admirais cet homme, et j'étais ravi de son sang-froid au moment du péril.

« N'aurait-il donc aucune crainte pour notre vaisseau? » pensai-je en le regardant.

Et comme pour répondre à ma pensée indiscrète, le capitaine dit à voix basse à son second :

— Il paraît que nous nous sommes profondément enfoncés. Allez voir si une voie d'eau ne s'est pas produite dans la cale... Et que les chaloupes soient prêtes à être mises à la mer! ajouta-t-il très bas : on ne sait ce qui peut arriver!

L'officier supérieur n'avait pas eu le temps de quitter le gaillard d'avant lorsqu'on cria :

— De l'eau dans la cale!

Ce cri formidable, surnaturel, plein d'émotion que laissa échapper le second pilote, me fit tressaillir de tout mon corps.

Et à ce cri désespéré le capitaine du vaisseau répondit par la formule usuelle des marins : « Va bien ! » qu'il prononça avec une indifférence et un sang-froid parfaits, comme s'il se fût agi de la chose la plus ordinaire et qu'il sût déjà très bien lui-même que la cale était inondée.

Et, baissant la voix, il s'adressa au second :

— En voilà un idiot de Finnois!... Au lieu de venir me le dire simplement, il le crie de toute la force de ses poumons!... Donnez-vous la peine, Alexeï Petrovitch, d'aller voir ce qui se passe; faites en même temps aveugler de suite la voie d'eau et faites-moi...

L'ordre du capitaine fut interrompu par l'arrivée du mécanicien, qui accourait en toute hâte lui annoncer que l'eau atteignait la machine.

— Y en a-t-il déjà beaucoup?

— Oui, commandant : elle va s'élever au niveau de chauffe, répondit d'une voix très émue le Petit-Russien, habituellement d'une impassibilité à toute épreuve.

— A-t-on fait marcher la pompe?

— Oui, mon capitaine, elle marche en ce moment.

— C'est très bien! fit-il, bien que la nouvelle n'augurât, vraiment, rien de bon. Faites-moi savoir le plus souvent possible à quel niveau s'élève l'eau.

Le jeune mécanicien se retira, et le capitaine continua, avec le même sang-froid, de donner ses ordres à l'officier.

C'est à peine si dans ses paroles on pouvait surprendre un peu plus d'empressement; ses phrases seules semblaient plus saccadées.

— Faites marcher toutes les pompes!... Bouchez vite l'ouverture! Et quand le navire sera dégagé, faites mettre les voiles.

L'officier s'empressa de transmettre ses ordres, et le capitaine se remit en communication avec le mécanicien.

« Pourrons-nous reprendre la mer? » me demandai-je intérieurement.

Et un doute s'empara de mon esprit, s'augmentant à chaque nouveau coup que recevait notre vaisseau.

« Puisque la côte est éloignée de plus de vingt milles, comment pourrions-nous l'atteindre en cherchant à nous sauver sur des chaloupes?... Le péril serait-il donc imminent?...Faudrait-il donc mourir?... Non! je veux vivre! »

Mon cœur se serrait, et mon regard, involontairement, se tournait vers cette côte lointaine. Mais ma vue ne distinguait rien dans les ténèbres profondes de cette nuit orageuse. Cependant le vent devenait de plus en plus violent; les vagues montaient et venaient se briser avec fracas contre les parois de notre navire.

« Ah! s'il prenait enfin la mer! »

Les deux ou trois minutes écoulées depuis que le bâtiment s'était enfoncé me parurent une éternité.

Monsieur Costine! veuillez consulter le baromètre, et regardez en même temps s'il n'y a pas de voie d'eau dans l'écoutille d'arrière, me commanda le capitaine.

Je me précipitai en bas. Et — chose étrange — mes idées sombres se dissipèrent tout d'un coup. Je n'eus qu'une seule pensée : exécuter l'ordre que j'avais reçu sans essuyer le sourire indulgent et railleur de notre *bord*.

Dans l'escalier j'atteignis Gardenine, chargé de la même mission par le second.

Le jeune enseigne arriva le premier sur le seuil du carré des officiers. Mais, avant de le franchir, il s'arrêta soudainement et, portant le doigt à ses lèvres, me dit tout bas en montrant la cabine du docteur :

— Regardez donc comment se manifeste le véritable courage!

Et malgré la gravité de notre situation, je ne pus m'empêcher de sourire avec Gardenine en voyant la personne affolée de notre « vaillant » docteur.

En manches de chemise, revêtu d'une ceinture de sauvetage et recouvert d'un grand nombre de petits sacs, il se jetait d'un coin de sa cabine à l'autre et balbutiait éperdument.

— Voyez-vous! maintenant, qu'il vienne encore nous raconter ses actes d'héroïsme! dit avec dépit Gardenine en entrant dans le carré des officiers.

Le docteur, entendant nos voix, s'empressa d'endosser sa capote et d'accourir vers nous.

Blême, la figure altérée, il cherchait à dissimuler son effroi par un sourire forcé, et d'une voix entrecoupée demanda :

— Eh bien! espérez-vous que nous puissions en sortir?

— Aucun espoir, docteur! Nous devons nous attendre à sombrer d'un moment à l'autre, répondit Gardenine d'une voix morne.

Et un nouveau choc terrible vint appuyer cette funèbre affirmation.

— Oh! Seigneur Jésus! sainte Vierge Marie! répétait le docteur terrifié, en se signant plusieurs fois.

— Laisse donc tes blagues, Gardenine! dis-je à mon camarade en l'interrompant. — Rassurez-vous, docteur, lui dis-je : jusqu'ici le danger n'est pas imminent.

— Et vous avez déjà fait tous vos préparatifs pour vous sauver?... Ah! ah! dans ce moment solennel vous avez même pensé à votre « Seigneur Jésus » et à la sainte Vierge? s'écria Gardenine d'un ton railleur; puis, se tournant vers l'ordonnance qui arrivait avec une lanterne, il lui commanda : Vite, à l'écoutille!

Calmé par mes paroles encourageantes, le docteur me dit avec un sourire mielleux : « Moi, voyez-vous, je me suis occupé de faire quelques préparatifs nécessaires, afin de parer à toute éventualité. C'est qu'il ne faut pas perdre la tête dans ces moments de danger », ajouta-t-il d'un air vaillant; puis, il s'empressa de monter sur le pont du vaisseau.

Je suivis Gardenine dans l'écoutille d'arrière. L'eau n'y avait pas encore pénétré.

— Qu'en pensez-vous, Gardenine? pourrons-nous dégager notre vapeur?

— Que diable en peut-on savoir?

— Non! Si je reste encore en vie et que je revienne de ce voyage, dès que j'aurai touché terre, je donne ma démission... ajouta-t-il tout à coup et d'une façon inattendue. Ce n'est pas du tout plaisant, ces émotions que l'on éprouve en mer!... J'en ai assez du service!... Tout à l'heure je taquinais le docteur pour sa poltronnerie, mais, franchement, j'éprouve une peur tout aussi cruelle que la sienne, dit Gardenine d'un ton de sincérité surexcitée qui me gagnait profondément et m'allait droit au cœur. Cependant, Gardenine jouissait de la réputation méritée d'être un brave et vaillant officier.

Il s'empressa de remonter et moi, après avoir jeté un coup d'œil sur le baromètre du capitaine, je regagnai l'escalier à mon tour pour retourner à mon poste.

IV

Hissé sur le bord du vaisseau, la lanterne à la main, le corps penché en avant sur l'eau, le commandant était absorbé par l'examen de la situation du navire sur le roc.

Sur le gaillard d'arrière Nicanore Ignatievitch, le premier pilote, dans une pose semblable, le corps encore plus penché, regardait attentivement la surface de la mer.

Un silence morne régnait sur le pont, comme si l'on s'attendait à quelque événement très grave.

Seule la machine, lançant toute sa vapeur, faisait entendre son souffle lourd et cadencé.

Je vins faire mon rapport au capitaine sur la hauteur du baromètre et sur la visite à l'écoutille d'arrière; mais il ne sembla pas m'entendre et sans lever la tête, s'écria :

— Marche-t-il, enfin?

Quelques secondes s'écoulèrent avant que personne lui répondît.

— Il bouge! s'écria brusquement le vieux pilote.

— Il marche! cria-t-il plus joyeusement encore une seconde après.

— Il marche! il marche! répétèrent avec bonheur des voix du gaillard d'avant.

Le capitaine courut à la boussole.

— A toute vapeur! cria-t-il dans la machine.

On pouvait entendre le bateau grincer avec effort

sur la roche, puis tressaillir de tout son corps, comme s'il eût été heureux de recouvrer sa liberté, et, fendant les ondes noires, il s'élança rapidement en pleine eau, laissant derrière sa poupe le formidable brisant qui nous apparaissait maintenant comme une grande traînée blanche.

Un sentiment de joie et de bonheur inexprimable envahit tout mon être. Un long soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines et l'on put voir un sourire audacieux, plein de défi, effleurer les lèvres de notre jeune capitaine.

— Changez de bord à gauche! cria-t-il aux timoniers; et le bateau, après avoir tourné sur lui-même, revint sur ses pas.

— Nous avons de la chance! dit le capitaine au second... La voie d'eau est-elle toujours chargée?

— Mais oui... On en a trouvé une nouvelle dans l'avant...

— Nous marchons en arrière ! dit le capitaine. Les avaries du navire ne nous permettraient pas d'effectuer un long parcours; nous ne pouvons plus exécuter l'ordre de l'amiral en nous rendant à destination. Faites larguer toutes les voiles!

— Mais le vent semble prendre encore plus de violence, hasarda timidement le second.

— Ça ne fait rien! Laissons les mâts de perroquet se courber... Marchant à toute vapeur et à toutes voiles nous atteindrons rapidement un port quelconque et, dès demain, nous nous trouverons dans le bassin. Notre navire est, probablement, fort endommagé?...

Et sans attendre de réponse, il cria :

— L'officier de quart?

— C'est moi, capitaine, répondit Litvinoff en montant sur la dunette.

— Vous suivrez la direction S.-S.-O. et vous déploierez le plus d'activité possible! A présent, Alexeï Petrovitch nous pouvons descendre examiner les voies d'eau. Vraiment, le *Beau* est solide! Ce qu'il en a reçu, de coups, cette nuit!...

— Nicanore Ignatievitch, veuillez me dire combien de temps nous avons été retenus sur l'écueil?

— Quatre minutes et demie.

— C'était largement de quoi briser le navire, fit en souriant le capitaine qui disparut aussitôt.

Une demi-heure après, le navire marchait à pleines voiles et toute vapeur. Toutes les pompes fonctionnaient sans relâche et elles arrivaient à peine à déverser l'eau qui pénétrait dans la cale.

Et le *Beau*, filant ses treize nœuds à l'heure, s'esquivait comme un fauve blessé qui court dans sa tanière lécher, pour les guérir, ses blessures sanglantes.

STANIOUKOVITCH.

VICTOR HUGO DEPUIS SA MORT.

Le 1er juin 1885 fut le jour du plus grand triomphe qu'un poète ait jamais obtenu. Pétrarque n'avait gravi la pente du Capitole qu'aux applaudissements de l'Italie, mais Victor Hugo venait de s'endormir aux acclamations du monde entier. Qui ne se rappelle l'émotion de Paris pendant ses huit derniers jours, les foules anxieuses défilant devant sa maison, et, chaque matin, les derniers bulletins de son agonie revenant dans les dithyrambes de tous les journaux de l'Europe? Puis ç'avait été, sous le grand dais d'une nuit sereine, la veillée solennelle d'un peuple auprès du catafalque, à la lueur verte de cent trépieds réfléchie par les armes des gardes qui formaient le cercle comme autour d'un conquérant. Enfin le long cortège défilait pendant un jour entier à travers le silence et le recueillement d'une inoubliable mer humaine. Certes, ce prodigieux enthousiasme ne pouvait durer : un peuple en serait devenu fou. Bientôt, tous le pressentaient instinctivement, l'heure arriverait des réflexions et des réserves. Et comme nous suivions le cercueil, de l'Arc de Triomphe voilé de crêpe au Panthéon que l'amoncellement des couronnes déposées semblait exhausser sur un tertre de fleurs, beaucoup disaient entre eux, selon ses propres paroles : « De quoi demain sera-t-il fait? »

Demain vint, puis plusieurs mois passèrent. Alors commença, en effet, un bruissement confus de petites critiques. Quelques zélateurs effrayés de l'ampleur de l'œuvre et jugeant avec raison que l'avenir serait bien obligé d'en rejeter une partie, se mettaient à opérer eux-mêmes la sélection inévitable, ce qui ne pouvait aller doctement sans une bonne accumulation de griefs contre tout le déchet éliminé. Sur ces griefs d'autres, plus froids ou plus difficiles, renchérissaient encore et réussissaient à retrouver aussi les défauts signalés en portant la loupe sur les pages encore indiscutées. Le bruissement devint rumeur. Puis tous les ennemis politiques et religieux du poète reprirent, enhardis, l'offensive et sapèrent l'œuvre pour faire choir l'homme. Diverses écoles littéraires qui se sentaient étouffées par ce triomphe persistant du romantisme accoururent à la rescousse. La rumeur grandit en tempête. Et, vers 1888, l'orage éclata de tous les points de l'horizon.

Confesser la foi en pays païen ne fut pas, dès lors, besogne plus héroïque que de louer quelque peu le poète dans un salon ou même dans un cercle d'amis. A peine son nom prononcé on ne voyait autour de soi que bouches sourire, épaules se hausser, mains esquisser des signes de dénégation; puis un long silence de dédain s'établissait et, pour peu qu'on insistât, les protestations éclataient toutes ensemble.

Un légitimiste déclarait sans sourciller qu'il y avait peut-être de jolies choses dans les *Odes et Ballades*, mais que, depuis sa rupture avec les croyances de son enfance, le poète n'avait fait qu'exagérer ses défauts sans développer ses qualités ; un orléaniste, tout en consentant à lui trouver un certain talent jusqu'en 1848, proclamait inintelligible tout le reste de son œuvre ; un bonapartiste, écœuré par les *Châtiments*, ne consentait même plus à se radoucir en faveur de l'*Ode à la colonne ;* un libre penseur intraitable arguait que, malgré de louables efforts pour s'affranchir ensuite, il était resté toute sa vie le chantre puéril et réactionnaire des *Vierges de Verdun ;* un républicain radical refusait même de tenir pour remarquable un homme qui avait mis tant d'années à venir jusqu'à la République. — « Laissez faire le temps ! » s'écriait un vieux savant, tout blanc, tout rose, qui, élevé à l'École normale au temps où Nisard y professait, vous exposait, avec les clignements d'yeux péremptoires d'un homme sûr de son fait, que toute cette poésie n'était qu'un vain travail de rhétorique, une décoration faite d'oripeaux que le vent déchirerait ou un feu d'artifice dont la pluie aurait bientôt raison. Quelques amateurs, d'âges moins mûrs, adhéraient énergiquement à ces paroles, se ressouvenant tout à coup des leçons qui leur avaient été faites au collège pendant l'Empire, alors que les professeurs n'osaient parler d'Hugo sans les plus sévères censures et ne leur donnaient à apprendre que des morceaux choisis tirés de Casimir Delavigne ou de Ponsard. Des hommes de science, ennemis nés des choses de l'imagination, et qui n'avaient d'ailleurs pas plus médité Racine ou Corneille, protestaient à leur tour : on pouvait encore s'accorder parfois avec les naturalistes et les physiciens sur quelque description bien colorée, mais les mathématiciens et les chimistes, habitués aux conceptions précises, se montraient intraitables (1). Puis les raffinés aux goûts sobres et délicats, nourris d'Horace et de La Fontaine, indécis encore devant Shakespeare, effrayés des moindres éruptions de mots et d'idées troublant la quiétude qu'ils s'étaient faite dans les genres tempérés, exprimaient leur dédain en quelques paroles concises que l'on sentait sans appel comme le résumé d'une cause depuis longtemps jugée. Des littérateurs appartenant à l'école naturaliste expliquaient que l'exactitude seule était méritoire et que l'exagération lyrique restait toujours le fait d'une aberration du goût. Plus terribles encore s'insurgeaient les *symbolistes* et les *décadents* qui, indignés, furieux, vous répétaient avec un de leurs *esthètes :* « Il y a cent poètes en lui qui à eux tous n'en font pas un... son œuvre est impersonnelle et gonflée, vide... » Et, finalement, un homme du monde, enchanté de trouver une nouvelle mode à suivre, vous tirait à l'écart pour vous dire avec mansuétude : « Voyez-vous, Monsieur, nul ne l'a plus admiré que moi, Hugo ! J'avais collectionné toutes ses premières éditions à prix d'or, je les avais fait relier magnifiquement. Mais j'en suis bien revenu aujourd'hui ! Ah ! ce que j'en suis revenu ! »

En était-ce donc fait de la gloire du poète et allait-on vraiment assister à l'un de ces « retours grotesques » dont avait parlé Boileau à propos de Ronsard. Beaucoup le craignaient et quelques fidèles attiédis commençaient déjà à rester circonspects dans les discussions. Mais d'autres, habitués aux vicissitudes des renommées, attendaient avec tranquillité la fin de l'orage. Qu'une génération se trompât sur la valeur d'un poète, cela était arrivé souvent ; mais que deux ou trois générations s'abusassent pareillement, il était impossible d'en retrouver un seul exemple, même en remontant aux temps les plus reculés. La première édition de Ronsard datait de 1550, et déjà en 1585, comme il mourait, Malherbe était debout pour le détrôner. Son règne n'avait été que de 35 ans. Or, en 1890, il y avait déjà 62 ans que l'on admirait les *Orientales*, 60 ans que l'on jouait *Hernani* et 59 ans que l'on s'obstinait à lire *Notre-Dame*. Certes, il était bien tard pour tenter une réaction décisive, surtout en ce siècle qui avait vu déjà Lamartine et Béranger, aussi glorieux que Victor Hugo pendant leur vie, conserver à peine pendant 30 ans l'enthousiasme général. « Laissez faire le temps » était une vieille phrase de 1840 que le temps lui-même avait contredite.

Et, de fait, le maître gardait toujours sa suprématie. On continuait dans le public à le lire aussi assidûment qu'autrefois. M. Vacquerie annonçait, en 1891, que pendant ces six années d'insurrection la vente de ses œuvres avait encore rapporté près de huit millions de francs. M. Edmond Biré, qui, tout en se signant devant les *Châtiments* parce que c'était une œuvre de haine, avait lancé contre lui trois gros volumes tellement haineux que les *Châtiments* semblaient, en comparaison, déborder de clémence, ne récoltait que réprobation malgré l'inestimable valeur de ses recherches d'érudit. Un revirement peu à peu se manifestait. Bien des gens qui s'étaient éloignés du poète, las de l'entendre trop louer, lui revenaient, fatigués de l'entendre trop maudire. On parvenait enfin à le nommer en bonne compagnie de lettrés sans soulever les mêmes protestations qu'au-

(1) M. Fuge, passant en revue les différentes descriptions de [illegible] grands littérateurs, Homère, Virgile, Camoens, [illegible], a reconnu que seule celle de Victor Hugo dans les *Travailleurs de la mer* était exacte au point de vue scientifique. [illegible] : de ce sens on Victor Hugo a pris sa science, [illegible] qu'il en savait beaucoup plus en 1866, que bien des savants [illegible] de cette époque. » *Revue scientifique*, 17 [illegible] 1879.

trefois. Presque partout la discussion de ses qualités et de ses défauts redevenait calme comme s'il se fût agi de Corneille ou de Shakespeare. L'orage était passé, et l'on s'apercevait qu'on n'avait eu affaire, en réalité, qu'au remous fatal de l'apothéose.

Où en sommes-nous aujourd'hui? Quels sont les jugements qui semblent à présent définitifs? Sur quelles opinions encore inconsistantes les effets d'une réaction future restent-ils à redouter? C'est ce que nous allons rechercher en examinant les plus récentes appréciations formulées avec un calme visible sur le poète et sur son œuvre. La difficulté, semble-t-il, est de trouver d'abord un coin assez paisible pour ne les recueillir qu'impartiales. Dans les revues et dans les journaux d'excellents articles continuent à paraître qui pourraient nous fournir des renseignements très précieux, mais on y sent trop encore la poudre de quelques combattants brûlant leurs dernières cartouches. Quelques livres biographiques ou critiques, écrits avec la circonspection qu'imposent les œuvres de longue haleine, nous tenteraient davantage, si nous ne savions qu'un livre est toujours entrepris pour faire prévaloir une opinion personnelle, alors que nous cherchons au contraire une opinion générale. Par bonheur une région incomparablement sereine s'offre à nous au milieu du tumulte des livres et des articles qui, de loin, semblent même ne mener le combat autour d'elle que pour mieux en protéger les abords; celle de l'enseignement. Nul auteur n'y pénètre que victorieux de l'assaut, examiné jusqu'en ses moindres pensées et ses moindres paroles, discuté, jugé, puis mené seoir, en toute connaissance de cause, à la place qu'il paraît digne d'occuper. Une fois là sa gloire peut être tenue pour assurée. Des fragments de ses œuvres sont exposés comme des tableaux en un musée, dans des recueils de *Morceaux choisis,* où l'on conviera la jeunesse à venir les admirer, et sa notice biographique, rédigée par des hommes qui sont les gardiens attitrés du bon goût, figure dans des *Histoires littéraires* parmi celles des maîtres révérés (1). Interrogeons donc simplement, au hasard, comme ils nous tomberont sous la main, quelques-uns de ces humbles manuels classiques rédigés depuis la mort du poète, et nous serons certains d'y trouver non seulement le sentiment unanime des esprits les plus réfléchis de l'heure actuelle, mais peut-être aussi celui que feront prévaloir demain dans la vie les jeunes générations qui s'y seront instruites.

Miracle! aucune des excommunications fulminées contre Victor Hugo au sujet de la variation de ses idées politiques jusqu'à son exil et de son ardeur républicaine pendant ses trente-cinq dernières années, ne semble avoir retenti dans ce milieu purement littéraire. On n'a pas plus songé à lui demander compte de ses opinions de citoyen qu'à Ronsard ou à La Fontaine. A vrai dire, réclamer à un poète de profondes théories d'homme d'État était à peu près de même logique que d'exiger de beaux vers d'un ministre ou d'un ambassadeur, et, de plus, si l'on ne pouvait admirer que les littérateurs qui pensent comme soi, il y a longtemps que Bossuet ne serait plus lu que dans les séminaires. Ici, d'ailleurs, les récriminations étaient d'autant plus étranges qu'on n'avait jamais songé à blâmer Musset ou Gautier, par exemple, d'avoir souri avec une égale bienveillance à tous les pouvoirs, et que Lamartine restait en possession du respect public bien qu'il eût accepté une pension de l'Empire après avoir été également légitimiste et républicain. Aussi, en général, aucune allusion n'est faite à ce propos dans les notices de nos livres d'écoles. Je n'en découvre qu'une seule, laquelle équivalant presque à un éloge : « C'est mal comprendre, dit M. Gidel, l'heureuse mobilité d'une âme de poète. On ne saurait assez le blâmer s'il avait répudié ses anciennes opinions par intérêt, par crainte ou par lâcheté. S'il avait spéculé sur la passion du moment pour attirer davantage sur lui les regards, s'il avait laissé le bon pour embrasser le pire, si son âme enfin s'était rapetissée ou avilie. Bien loin de là son cœur semble, au contraire, s'être ouvert davantage et s'être rempli d'un amour plus chaud et plus noble (1). »

Que Victor Hugo manque d'originalité, qu'il n'ait jamais créé un seul genre nouveau, qu'il soit incapable de penser, que tout son mérite consiste à avoir revêtu de belles phrases quelques thèmes recueillis chez des prédécesseurs moins habiles, toutes ces thèses de salons n'ont point cours non plus dans nos livres classiques. Seul, M. Doumic ne craint pas de les réitérer : « Il a peu d'idées, et loin d'avoir été jamais un novateur et un initiateur, il n'a fait le plus souvent que suivre une impulsion qui venait d'ailleurs. Pour les idées qu'il a, elles sont banales et ne s'élèvent guère au-dessus du lieu commun. » De fait, pour quiconque sait, avec Lavoisier, que « rien

1 Gidel, *Histoire de la littérature française*, t. IV et V, 1888 et 1891. — Doumic, *Histoire de la littérature française*, 1891. — Marcou, *Morceaux choisis des classiques français*, 10e édit.; prosateurs. — Gazier, *Petite histoire de la littérature française*, 1891. — Lebaigue, *Chefs-d'œuvre de la littérature française* et *Morceaux choisis*. — Ancelin et Vidal, *Morceaux choisis d'auteurs français*, cours moyen. — Ducros, *Morceaux choisis des prosateurs et des poètes français*, cours supérieur, 1892. — A. Cahen, *Morceaux choisis des auteurs français*, 2e partie. — Petit de Julleville, *Morceaux choisis des auteurs français*. — David Sauvageot, *Morceaux choisis des classiques français*.

1 Cette vérité que Hugo a laissé seulement son libéralisme initial se développer continuement avec les années, semble enfin reconnue aujourd'hui. M. Barthou l'a démontrée ici même. *Revue Bleue*, 16 janvier 1892.

ne se crée dans la nature » et, avec Musset, que « c'est imiter quelqu'un que de planter des choux », la thèse semble bien difficile à soutenir. Lamartine lui-même, qu'il est de mode chez quelques lettrés de donner pour absolument original, procède bien plus de Chateaubriand, de Baour-Lormian, de Chênedollé et de P. Lebrun, que Victor Hugo ne procède de lui dans ses *Odes et Ballades*, ou de Casimir Delavigne dans ses *Orientales*. M. Biré, qui, lorsqu'il n'avait plus d'épée contre son ennemi, le poursuivait à coups de pierres ramassées n'importe où, avait précieusement recueilli cette accusation de quasi plagiat dans une critique formulée jadis par Nisard en un moment de mauvaise humeur, mais les arguments dont il l'avait appuyée étaient tellement étranges que nul depuis n'y avait pris garde. Pour lui la grande preuve que les *Orientales*, *Hernani*, *Notre-Dame*, la *Légende des Siècles* ne témoignaient d'aucune invention, était que les *Messéniennes*, *Henri III*, les romans historiques de Walter Scott et les poèmes philosophiques d'Alfred de Vigny, avaient paru auparavant. Or, la vérité est précisément que ces œuvres antérieures ne ressemblent en rien pour le fond ni pour la forme à celles de Hugo. Autant vaudrait à ce compte dénier toute originalité à Racine, à Bossuet ou à La Fontaine, sous prétexte que Corneille, Jean de Lingendes et Guéroult avaient fait des tragédies en cinq actes, des oraisons funèbres et des fables avant eux (1). Un homme de génie, nul ne l'ignore en somme, exprime toujours les idées ambiantes de son temps et sa vraie gloire est de leur donner la forme immortelle. Shakespeare, bien qu'il n'ait guère fait que refondre les mauvaises pièces de ses devanciers, n'en est pas moins un créateur de premier ordre. Au surplus, comme M. Doumic ne pose cette conclusion qu'à la fin d'un excellent article au cours duquel il a reconnu que « les *Orientales* sont une date dans l'histoire de notre poésie où elles font entrer la couleur », que les *Feuilles d'Automne* accusent un sentiment « personnel » et que la *Légende des Siècles* est « dans notre temps et, peut-être dans notre littérature, un livre d'une espèce unique », il est évident que sa critique apparaît là plutôt comme une dernière concession faite aux adversaires du poète que comme la stricte expression de sa pensée propre.

Que n'avait-on pas allégué encore contre Hugo! Son observation n'allait qu'à l'extérieur des choses, il n'avait pu réussir à porter ses regards jusqu'à l'âme, la sensibilité lui manquait à ce point qu'il n'avait jamais été ému et n'avait jamais su émouvoir personne. Comme il n'est pas prouvé que l'analyse psychologique soit essentielle à la poésie lyrique et même au récit épique, puisque les *Méditations* et les *Martyrs* n'en offrent pas trace, comme Victor Hugo ne pouvait raisonnablement prêter à ses géants et à ses êtres semi-fabuleux des âmes identiques aux nôtres, comme, enfin, la création de tant de mondes irréels dénonçait néanmoins chez le poète quelque faculté d'abstraire et de réfléchir, toutes ces objections ne semblaient pas péremptoires. Mais dans l'enseignement on ne s'en est même pas informé, et, les yeux sur l'œuvre, on a simplement constaté qu'elle contenait pour le moins autant de pensées que celle des autres poètes et même autant d'observations morales que celle de bien des romanciers. Tous nos professeurs se sont trouvés d'accord pour reconnaître que nul n'avait plus profondément ressenti les charmes de l'enfance et que nul ne les avait fait plus profondément ressentir. Parlant des *Feuilles d'Automne*, M. Gidel dit : « Quand, à 28 ans, un homme a écrit avec cette austère gravité il faut qu'il ait une âme d'une trempe extraordinaire, qu'il ait déjà plongé au fond de toutes choses pour en rapporter avant le temps ces fruits amers de l'expérience, il faut qu'il ait une puissance de sentir égale à celle de penser. » — « L'homme, dit M. Marcou, ses sentiments et ses idées, ses joies, ses douleurs et ses rêves, la société, ses misères et ses grandeurs, ses phases et ses légendes, la philosophie et la religion, l'art et la nature, tout est entré dans ses poèmes et dans ses romans. » — Dans les *Chants du Crépuscule*, dans les *Voix intérieures*, dans les *Rayons et les Ombres*, M. Lebaigue constate que « l'homme apparaissait sous l'artiste » et que « aux splendides concerts du monde intérieur succédaient les accents des joies et des tristesses intimes », puis, comparant des vers écrits par Hugo et par Lamartine sur la mort de leur fille, il ajoute : « Lequel des deux poètes est le plus ému, c'est ce que nul ne sait; lequel est le plus émouvant, c'est ce que tout le monde peut dire : et cependant les vers de Lamartine sont bien beaux. » Enfin, on a constaté comme il convenait la sincérité de sa compassion pour les faibles et son amour de la justice. Un professeur me confiait qu'il n'avait jamais vu son auditoire frissonner comme un jour que, dans une conférence, il avait lu les *Pauvres gens*. Jusque dans les personnages de ses drames, si longtemps traités de simples fantoches, on n'a pas dédaigné de retrouver bien des traits humains. M. Albert Cahen insère toute une scène de *Ruy Blas* dans ses *Morceaux choisis* et M. Gidel blâme Saint-Marc Girardin de n'avoir pas reconnu dans les paroles de Triboulet à sa fille un discours très naturel.

Ce n'est point que nos professeurs ferment les

(1) Hélas! cela aussi a été dit : « Au fond, Racine et Corneille n'ont jamais été que des arrangeurs de vers, de pièces grecques, latines, espagnoles. Par eux-mêmes, ils n'ont rien trouvé, rien inventé, rien créé. » *Journal des Goncourt*, t. VI, p. 158.

yeux sur les défauts du maître. Abus de l'antithèse, fréquence des énumérations, amour du bizarre, dédain de la mesure, mépris des suggestions du sens critique, alliance trop audacieuse du sublime et du trivial, redondances, inégalités, exagérations, ils les énumèrent tous. Seulement, après les avoir mis impartialement en balance avec les prodigieuses qualités qui ont conquis leur admiration, ils ne les signalent plus que par acquit de conscience, comme ils le feraient pour un de ces classiques du grand siècle dont la gloire est si bien assise que nul reproche ne saurait l'ébranler. Dans la sérénité de leur appréciation on sent la consécration des faits définitivement jugés et l'on prévoit que c'est déjà la postérité qui commence à s'exprimer par leurs bouches.

Juges indépendants, ou, si vous préférez, greffiers fidèles, nuls mieux qu'eux ne sauraient donc nous révéler aussi l'état actuel de l'opinion sur les diverses œuvres de Victor Hugo. Celles qu'ils préconisent ont grande chance d'être celles que l'avenir adoptera. Interrogeons-les donc, à ce sujet, en toute confiance.

Sur tous les livres écrits par Victor Hugo avant son exil, les précis d'*Histoire littéraire* et les *Recueils de morceaux choisis* parus depuis six ans sont unanimement d'accord, et, comme les cinquante ou soixante années qui sont passées sur ces livres constituent déjà une bonne part de postérité, un revirement du goût public ne semble plus guère à craindre à leur égard. D'abord voici les *Odes et Ballades :* on en extrait quelques morceaux encore pour les anthologies, on ne manque jamais de rappeler les tours de force rythmiques de la *Chasse du Burgrave* et du *Pas d'armes du Roi Jean*, mais il est aisé de voir que ce recueil n'est déjà plus tenu que pour une œuvre de jeunesse qui promettait beaucoup. Les *Orientales* et les *Feuilles d'Automne* sont au contraire mises hors de pair et, la première de ces œuvres pour l'éclat de la couleur, la seconde pour le charme de la pensée, sont classées sans restriction parmi les plus belles de la poésie moderne. Neuf des quarante pièces des *Feuilles d'Automne* et six des cinquante pièces des *Orientales* figurent dans cinq recueils que je feuillette en ce moment, et, comme de nombreux *recueils* publiés avant la mort du poète en contenaient diverses autres, on peut dire que ces deux livres presque entiers ont été déjà distribués par fragments dans les classes. Les *Rayons et les Ombres* et les *Voix intérieures*, bien qu'également vantés, fournissent moins d'extraits. Les *Chants du Crépuscule*, livrant seulement un ou deux morceaux, semblent plutôt passer au second plan. De *Bug-Jargal* et de *Han d'Islande*, il n'est plus parlé que pour mention. Mais *Notre-Dame*, en revanche, reste debout en toute solidité comme les *Orientales* et les *Feuilles d'Automne*. M. Doumic, toujours plus sévère que M. Biré, juge bien Victor Hugo « médiocre dans le drame et le roman », mais tous ses confrères sans exception professent une opinion contraire. *Notre-Dame* est pour M. Gazier : « un beau roman », pour M. Lebaigue : « un chef-d'œuvre en prose où le pathétique est à la hauteur du pittoresque », pour MM. Ancelin et Vidal : « un des plus admirables monuments de notre langue », pour M. Gidel : « un livre étonnant », pour M. Ducros un ouvrage « d'un intérêt saisissant où les personnages, les incidents, ont une originalité puissante » et dont « le style est d'un éclat sonore, presque métallique, avec des descriptions trop nombreuses peut-être, mais où les peintures ressortent en relief vigoureux »; rappelons que M. Biré lui-même l'avait déjà proclamée « une œuvre de premier ordre, prodigieuse d'art et de poésie ». Contre ses drames on a de graves critiques à formuler, mais on ne laisse pas néanmoins d'en vanter la très haute valeur poétique. « Aujourd'hui, écrit M. Ducros, la paix est faite, une poétique nouvelle a remplacé les règles édictées par une critique étroite et inflexible, *Hernani* et *Ruy Blas* sont acclamés par un public enthousiaste. » M. Lebaigue dit : « Une réaction favorable devait se faire dans le goût public et les juges les plus prévenus eux-mêmes, tout en maintenant une partie de leurs réserves, arrivent à reconnaître, dans la plupart de ces drames, l'instinct des situations touchantes et terribles, un souffle héroïque et un grand style. » — « C'est par leur mérite poétique, constate M. Albert Cahen, qu'ils sont surtout remarquables, par le mouvement lyrique et l'ampleur vraiment épique de certaines scènes, mais il faut reconnaître que la fable en est souvent puérile et les caractères tendus et peu naturels. — L'œuvre dramatique de Victor Hugo appelle bien des critiques, observent à leur tour MM. Ancelin et Vidal, mais s'il est juste d'y relever, comme de graves défauts, une excessive recherche de l'antithèse et de l'effet qui nuit à la vérité des mœurs, et des longueurs de développements lyriques où l'action se perd trop souvent, on ne saurait méconnaître ce qui en fait le rare mérite, c'est-à-dire une extraordinaire puissance de création, des situations dramatiques vraiment émouvantes et un éclat de style incomparable. » Pour *Hernani*, M. Gidel constate que « après de si longues années de refroidissement la pièce a conservé beaucoup de son charme » et quant au *Roi s'amuse* « la pièce vit encore, elle intéresse, elle émeut »... Les *Burgraves* semblent à MM. Ancelin et Vidal « la plus puissante conception du poète ». Somme toute l'opinion de nos professeurs est singulièrement plus favorable au théâtre du maître que celle de nos critiques dramatiques qui veulent à toute force retrouver dans ces conceptions épiques

et lyriques le tableau de la vie réelle. Il est bien certain que la représentation de ces poèmes extra-humains n'ajoute rien à l'émotion qu'a procurée leur lecture, que la taille précise et normale des acteurs diminue la conception qu'on s'était faite de ces héros vagues et gigantesques, que les décors les plus beaux font moins rêver que ces vers descriptifs si puissamment colorés, que la musique enfin de cette élocution lyrique rend superflues et froides la mimique et la déclamation. Aussi, comme cela est déjà arrivé chez nous pour Shakespeare, on aimera toujours mieux relire ces pièces que les voir jouer. Mais tant qu'il ne sera pas prouvé que le plaisir d'admirer des héros plus grands que nous n'est pas à certaines heures aussi légitime que d'observer des hommes faits à notre image, il restera tout aussi permis de se complaire à la lecture des *Burgraves* qu'à la représentation du *Gendre de M. Poirier*, et si nos critiques persistent à déclarer que le théâtre de Victor Hugo n'est pas scénique, ce n'est pas une raison pour que nos professeurs aient tort en le proclamant par endroits très beau. Peut-être, d'ailleurs, affronte-t-il mieux la scène que les théoriciens le prétendent; car, de toutes les pièces écloses aux environs de 1830, *Ruy Blas* et *Hernani* sont précisement les deux seules qui se maintiennent au répertoire courant de la Comédie-Française, alors que toutes celles de Casimir Delavigne et de Ponsard, lesquelles, paraît-il, avaient toutes les qualités qui manquaient à celles-là, ont sombré corps et biens depuis longtemps.

Mais si toute cette première partie de l'œuvre de Victor Hugo suffit déjà à le mettre au rang des premiers écrivains de ce siècle, il n'en paraît pas moins à ses admirateurs que ce sont surtout les livres écrits pendant son exil qui lui ont valu l'apothéose de ses funérailles. « En quittant son pays, écrit M. Ernest Dupuy, Victor Hugo était l'un des trois ou quatre grands poètes de son temps : en y rentrant il était l'un des trois ou quatre grands poètes de tous les temps. » Or, il semblerait que sur cette période, encore trop récente pour que les polémiques aient eu bien le temps de s'achever, les appréciations pourraient demeurer contradictoires. Tout au contraire, nous allons trouver nos maîtres de l'enseignement si bien d'accord que les plus tièdes jusqu'ici vont parler enfin, eux aussi, comme les plus ardents. La *Légende des Siècles* est proclamée par tous un chef-d'œuvre. « La *Légende des Siècles*, dit M. Doumic, est dans notre temps et peut-être dans notre littérature un livre d'une espèce unique... Hugo est le seul qui ait réussi dans l'épopée. » D'après M. Albert Cahen « elle est peut-être l'œuvre la plus grandiose du poète ». MM. Ancelin et Vidal la nomment « cette magnifique série de compositions épiques ». Et tous, pour enrichir leurs anthologies, en extraient à l'envi des passages. Les *Contemplations*, auxquelles de non moins nombreux emprunts sont faits, obtiennent les mêmes éloges. M. Doumic les classe parmi les ouvrages où le poète est « parvenu à la pleine possession de son génie ». MM. Ancelin et Vidal les déclarent un « admirable livre ». Pour les *Châtiments*, de grandes réserves sont obligatoires à cause de leur caractère politique, mais on y trouve quelques morceaux pour les recueils et l'on ne manque jamais de déclarer, comme M. Doumic, que « par endroits l'écrivain parvient à la plus haute éloquence », ou, comme M. Cahen, que « l'on y distingue des pièces de la plus grande beauté ». Les *Chansons des Rues et des Bois* sont moins goûtées, bien que quelques morceaux encore en soient extraits et que M. Marcou en loue les quatrains « courts et serrés ». Quant aux œuvres en prose de ces dix-neuf années, elles semblent avoir singulièrement pâli et ne sont plus guère nommées que pour mémoire. Des *Misérables* il est dit seulement par M. Cahen que « certains passages ont le charme de l'idylle, d'autres la grandeur de l'épopée, mais ni la composition, ni la fable, ni la peinture des caractères n'y sont irréprochables », et par M. Doumic qu'ils contiennent « à côté de quelques beaux passages, beaucoup de longueurs et de fatras ». De *William Shakespeare*, des *Travailleurs de la Mer*, de l'*Homme qui rit*, les titres seuls sont inscrits sans commentaires. — Ces derniers dédains sont-ils irrévocables ? On peut le craindre à les voir assez généralement partagés par la grande masse des lecteurs. Néanmoins, nous ne saurions oublier que les deux plus implacables adversaires de Hugo ont émis des appréciations fort différentes : M. Biré, appelant les *Misérables* « une œuvre très puissante et très belle », et M. Charles Morice, écrivant que l'*Homme qui rit* et les *Travailleurs de la Mer*, restent debout « comme de superbes pans de mur » et sont « littéraires parfaitement ».

Depuis son retour en France Victor Hugo, même au dire de ses admirateurs passionnés, n'a plus donné d'œuvres de tout premier ordre. On comprend donc que nos livres d'enseignement se contentent d'enregistrer sans aucun mot d'examen l'apparition de l'*Année terrible*, de *Quatrevingt-treize*, de l'*Art d'être grand-père*, de la *Pitié suprême*, de *Religion et Religions*, du *Pape*, de l'*Ane*, de *Torquemada*, de l'*Histoire d'un crime*, et des *Quatre Vents de l'Esprit*. Est-ce à dire qu'ils les rejettent absolument ? Non point. Ils constatent même volontiers que ces œuvres de vieillesse contiennent encore maintes pages magistrales. « Victor Hugo, disent MM. Ancelin et Vidal, resta jusqu'à sa dernière heure ce qu'il n'avait jamais cessé d'être et ce qu'il restera aux yeux de la postérité, un grand et sublime poète. » — « *Senilia*, pourrait-on dire, note M. Marcou, si le poète avait

jamais vieilli. » — « On ne saurait lire une page de ses poésies, écrit M. Gazier, même parmi celles qui ont été écrites aux mauvais jours, sans être assuré de rencontrer çà et là des vers admirables. » — « Les autres productions de la dernière partie de sa vie, estime M. Cahen, sont mélangées de faiblesses et de beautés. » Il est plutôt visible que si nos professeurs n'en disent pas davantage c'est qu'ils sentent très bien qu'aucune opinion générale ne s'est encore formée sur ces productions toutes récentes et que le conseil est cette fois très sage de « laisser faire le temps ». Cependant on rencontre déjà deux ou trois extraits de l'*Année terrible* dans leurs recueils de *Morceaux choisis*, et beaucoup de maîtres se plaisent à faire allusion dans leurs cours à divers passages de l'*Art d'être grand-père*. Quant aux *Œuvres posthumes* ils ne les mentionnent même pas, et c'est encore justice, car, malgré de jolis vers dans *Toute la lyre* et quelques merveilleux épisodes dans la *Fin de Satan*, ces ébauches fragmentaires et inachevées ne constitueront jamais que des recueils documentaires à l'usage des érudits qui voudront étudier le secret de l'élaboration poétique chez leur auteur.

Grâce à toutes ces indications il va déjà nous être possible de deviner quelque peu le sentiment de l'avenir, car nous venons très certainement d'assister ainsi aux premières phases de sa formation. Ce fait nous frappe d'abord que, de tous les auteurs de ce siècle qui ont beaucoup écrit, Hugo est le seul dont tous les livres, même les plus médiocres, restent mentionnés dans les notices des manuels classiques et, si nous considérons que pareil honneur n'est déjà plus fait, ni à Lamartine, ni à Gautier, ni à George Sand, nous pouvons en inférer que ses *Œuvres complètes* ont chance de figurer encore longtemps dans toute bibliothèque bien garnie. Il en sera d'elles comme de celles de Voltaire, dont on ne lit plus assidûment que les ouvrages capitaux, mais qu'on aime à toujours avoir sous la main pour les ouvrir au hasard, dans un moment d'oisiveté, avec la certitude d'y faire de curieuses explorations et d'heureuses découvertes. Pour les bibliothèques plus modestes, un choix de quelques volumes, au contraire, s'imposera, et ce choix nous pouvons aussi entrevoir sur quels volumes il se portera en général. Il nous suffit pour cela de prendre le titre des ouvrages que nos professeurs s'accordent le plus unanimement à vanter et dont ils tirent de préférence le plus grand nombre de morceaux choisis. Ce sont : les *Orientales*, les *Feuilles d'Automne*, les *Rayons et les Ombres*, les *Chants du Crépuscule*, les *Voix intérieures*, les *Contemplations*, la *Légende des Siècles*, les *Châtiments*, les *Drames*, et *Notre-Dame de Paris* ; peut-être même quelques lecteurs y ajouteront-ils les *Misérables*, l'*Homme qui rit*, *Torquemada* et l'*Art d'être grand-père*. Une vingtaine de volumes en tout : c'est le bagage des plus robustes.

Tout cela constaté, il ne nous reste plus à demander aux auteurs de ces petits livres qu'une appréciation générale sur le génie de Victor Hugo. — « Plus vigoureux que Lamartine, répond M. Gazier, il a véritablement du génie, un génie que l'on aurait aimé à voir tempéré comme celui de Bossuet ou de Racine par beaucoup de raison et par une grande sagesse. Il a surtout le sentiment de la grandeur. » — M. Petit de Julleville le proclame « le plus grand poète du XIXe siècle ». — « Il s'élève, dit M. Ducros, comme un chêne géant dont les robustes frondaisons ont couvert pendant soixante ans de leur ombre les floraisons sans cesse renaissantes de la pensée française. » — « Victor Hugo, prétend à son tour M. Cahen, est mort laissant la réputation d'un des plus grands poètes lyriques et épiques des temps modernes, du génie poétique le plus brillant, le plus richement doué, le plus prodigieusement abondant que la France ait jamais produit. » — Et M. Doumic lui-même, tout en faisant ses réserves à l'égard du dramaturge et du romancier, écrit : « Il a été l'un des plus grands parmi nos poètes lyriques et il est le seul qui ait réussi dans l'épopée. »

Ainsi, après sept ans de critiques, de récriminations, de controverses, de colères, de combats, voici que Victor Hugo reste debout dans sa gloire comme au moment de sa mort. Que de lignes inutilement écrites, ô théoriciens ! et que de paroles perdues, ô hommes du monde ! Mais quoi ! n'en a-t-il pas toujours été ainsi ? Les raffinés avec leur éducation spéciale, leurs habitudes d'esprit systématiquement constituées, leurs préjugés de caste intellectuelle, leur impassibilité de disséqueurs attitrés, sont au fond les plus prévenus et les moins subtils des juges. Ce n'est presque jamais dans les petits cénacles de leur monde retranché, salons, académies, cercles, bureaux de rédaction, que se forment les réputations durables ; elles éclosent et grandissent à l'air libre, dans la conscience, ou, si vous voulez, dans l'inconscience de la foule, parmi ce grand « tout le monde » qui, il y a cent ans déjà, passait pour avoir plus d'esprit que Voltaire. Contre le suffrage universel des émotions l'arrêt de quelques abstracteurs de quintessence ne saurait prévaloir. Pas plus qu'ils n'ont réussi, après sept ans d'attaque, à discréditer Hugo, ils n'ont pu, après vingt ans de panégyriques, ranimer autour de Lamartine l'enthousiasme éteint. Et qui sait les mécomptes que l'avenir encore leur réserve ? Au moment où notre siècle finit, voici que quatre de ses écrivains semblent émerger progressivement au-dessus des autres, incontestés, absous de leurs défauts entrant dans les plus minimes bibliothèques, et si

vivants toujours dans nos esprits que la postérité semble s'apprêter à saluer en eux les quatre grandes forces littéraires de notre âge. L'un, Victor Hugo, a été certainement le plus malmené des poètes de son temps par les juges d'instruction du bon goût. Et les trois autres, Michelet, Balzac et Dumas, dédaignés le plus souvent, nies parfois, ne furent même pas de l'Académie et moururent sans avoir vu leurs œuvres admises dans la haute littérature.

RAOUL ROSIÈRES.

UNE THÉORIE ANGLAISE

DU GOUVERNEMENT DE L'ÉGYPTE

« Le climat interdit, en Égypte, aux nouveaux maîtres, comme à tous les étrangers de toutes les époques, l'établissement individuel, permanent, héréditaire, qui pourrait seul exercer une influence sociale.

Le fonctionnaire et l'officier britanniques passeront en Égypte, comme ils font aux Indes, ils exploiteront la vallée du Nil comme celle du Gange, sans pénétrer dans les âmes mystérieuses de leurs sujets. »

Si la vue lointaine de l'avenir de l'Égypte imposait récemment à M. de Vogüé cette réflexion (1), est-ce donc à regretter que notre influence ne prédomine plus aux bords du Nil? Puisque aucune puissance étrangère n'a jamais su exercer sur les habitants d'Égypte quelque action profonde et durable, alors que le fellah se complaira sans doute longtemps encore dans une médiocrité qui ne fait pas de lui un riche client pour les marchés occidentaux, pourquoi s'attrister de n'avoir pas tenté la conquête impossible de l'âme égyptienne, de ne pas avoir assuré à la France un débouché peu favorable à son commerce ?

Ce n'est pas à l'ouvrage de M. d'Harcourt qu'il faut demander une réponse à ces questions négligées de la polémique quotidienne ; le rôle de la France en Égypte, il l'envisage avec scepticisme, et il souhaite de voir arriver le moment où les électeurs de nos campagnes auront assez étudié les affaires d'Égypte pour les connaître, « puisque c'est d'eux que doit venir la direction de notre politique étrangère ».

Une boutade contre la raison nationale ne saurait suffire et, à défaut d'ouvrage français de nature à éclairer sur l'Égypte politique, il est instructif de parcourir un ouvrage anglais qui a fait quelque bruit (2).

L'expérience de l'auteur, M. Alfred Milner, ancien sous-secrétaire d'État aux Affaires Égyptiennes, donne à ce livre, quasi officiel, une importance particulière. Puis, cet ouvrage tout récent est déjà un livre d'histoire; il fut écrit avant l'avènement d'Abbas-Pacha, avant cette nouvelle attitude pleine de dignité et d'indépendance qui, en mars dernier, a décontenancé lord Cromer, et assuré au jeune Khédive la sympathie de l'Europe.

On a donc la curieuse satisfaction, à cette lecture, de découvrir, dans sa simplicité, la pensée politique anglaise sur l'avenir de l'Égypte et l'explication du désaccord que la situation actuelle a soulevé entre la France et l'Angleterre.

Malgré toute la désillusion qu'on peut avoir à penser que l'Égypte ne témoigne pas pour l'Angleterre de la reconnaissance qu'elle lui doit évidemment, ce livre va nous apprendre qu'il faut savoir faire le bien pour lui-même et malgré les critiques, surtout lorsque les intérêts de l'Angleterre sont en harmonie avec les aspirations naturelles des Égyptiens.

*
* *

Si la politique étrangère est l'art de maintenir ou d'étendre l'influence nationale au dehors en s'efforçant de concilier les intérêts intérieurs avec les exigences extérieures, il est naturel que l'Angleterre, après avoir combattu de tout son pouvoir la création du canal de Suez, ait cru profitable de s'établir en Égypte pour s'assurer, en tous cas, de cette porte des Indes. La certitude de dominer facilement tout mouvement aux Indes, en franchissant le canal, paraissait être la raison véritable de l'occupation prolongée de l'Égypte. Sans doute, le rêve de tailler dans les ténèbres de l'Afrique un gigantesque domaine anglais allant du Cap à Alexandrie avait pu tenter l'amour-propre britannique, ou mieux, séduire les esprits hardis de la Cité ; l'explosion du Mahdisme, en 1884, refoula toute civilisation jusqu'à la 2e cataracte et le partage de l'Afrique orientale en 1889 entre l'Angleterre et l'Allemagne coupa court définitivement à cette prétention chimérique d'une route anglaise ininterrompue d'Égypte aux lacs équatoriaux et au Cap.

L'Égypte ne saurait plus être l'amorce de ce chemin ; ce n'est pas davantage, malgré la légende, une terre prodigieusement fertile ; le rendement moyen des terres submergées par l'inondation du Nil est de 14hect,40 litres à l'hectare, tandis qu'en France ce rendement atteint normalement 30 hectolitres.

Cependant l'Angleterre, tout en déclarant que le moment viendra de l'évacuation, se maintient en Égypte et fait naître au besoin l'occasion d'y renforcer ses troupes.

M. Milner nous en donne la raison, la véritable

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1893 à propos de *l'Égypte et les Égyptiens*, par M. d'Harcourt.

(2) *England in Egypt*, by Alfred Milner published to the *India Office*, 1893.

cause qu'on n'avait pas découverte avant qu'il ne l'indiquât :

Le motif dirigeant, prédominant de notre politique, en Égypte, a été le bien-être du peuple égyptien. Le fond de notre politique a été d'aider les Égyptiens à travailler autant que possible par eux-mêmes à leur propre salut.

L'auteur se défend de cette accusation, presque de cette injure, que l'Angleterre ait jamais voulu assurer la protection des détenteurs de la dette égyptienne ; garantir l'ordre menacé et la sécurité des étrangers, c'est une considération importante sans doute, mais qui ne vient qu'en second lieu, après cette pensée dominante des hommes politiques anglais : assurer le bonheur de l'Égypte, en dépit des jalousies des puissances étrangères, malgré l'impatience des Égyptiens inhabiles à comprendre un pareil dévouement.

Je ne comprends pas comment nous pourrions faire autre chose que de poursuivre l'œuvre commencée, marcher dans la voie où nous nous sommes engagés et faire pour le mieux.

Et cependant la tâche des fonctionnaires anglais est bien ingrate ; « ils ont été entravés par mille difficultés, par le manque d'argent ; leur tâche était aussi difficile que celle de l'individu qui voudrait fabriquer des briques sans disposer d'un grain de sable ».

Heureusement pour l'Égypte, ces fonctionnaires anglais étaient et sont encore merveilleusement doués pour l'initier dans la voie de la civilisation.

Les absurdités, les restrictions légales que les Anglais ont rencontrées en travers de leur œuvre auraient suffi à rendre enragés les Français qui ont besoin de logique, à indigner le caractère autoritaire des Allemands.

Les Anglais étaient servis par l'une des qualités prédominantes de leur race, cet instinct pratique qui rend tout Anglais propre, lorsqu'il s'agit d'une affaire, à accepter les situations les plus embrouillées, à tirer parti de toutes les éventualités sans s'embarrasser la tête des imperfections qu'un système théorique réprouverait.

Au surplus, M. Milner n'hésite pas à accorder à ses compatriotes un avantage moral précieux, une aptitude et une expérience tout à fait spéciales dans l'art de gouverner et de diriger les nations étrangères.

Ainsi la civilisation pénètre très certainement en Égypte, grâce à l'occupation anglaise, et le problème consiste à assurer la bonne administration intérieure du pays pour sauver les Égyptiens et maintenir la tranquillité publique, l'Égypte troublée étant un danger européen.

Tout l'ouvrage s'efforce de démontrer que les intérêts de la civilisation seront gravement compromis, on peut dire irrémédiablement, si une puissance européenne ne veille pas sans cesse à l'administration égyptienne. De toutes les puissances européennes, seule l'Angleterre doit garder ce rôle qui lui a été remis en 1882, parce que, seule, elle tient les mers.

***

Il est curieux de remarquer les difficultés de langage qui arrêtent sans cesse l'auteur chargé sans doute de formuler dans cet ouvrage la théorie anglaise de l'occupation en Égypte, théorie toujours délicate à préciser. Ainsi, pour dénommer la situation de l'Angleterre en Égypte, il ne trouve aucune expression qui lui devienne familière.

Tandis qu'il n'hésite pas à répéter sans cesse que la « civilisation » exige le maintien de l'état de choses sans lequel l'Égypte retomberait sûrement dans la « barbarie » ou dans le « chaos », aucun terme ne le satisfait quand il veut indiquer la situation propre de l'Angleterre parce qu'il fait effort pour ne pas employer le mot qui lui vient naturellement à la plume : l'occupation anglaise. « Notre présence en Égypte », « notre devoir vis-à-vis de l'Égpte », « le système actuel », « l'œuvre de réforme et de progrès », « notre influence qui assure le contrôle », « la conquête militaire », « l'influence anglaise » (1).

Si la recherche du mot propre tourmente ce bon auteur, jugez de son embarras quand il veut arriver à donner une raison et quelque apparence de bonne foi à un état de choses contraire aux déclarations formelles du gouvernement anglais, que l'intérêt, l'âpreté britannique seuls expliquent.

C'est la promesse solennellement faite par l'Angleterre aux puissances européennes d'évacuer l'Égypte, une fois l'ordre rétabli, qui est désagréable à M. Alfred Milner.

Pour arriver à ne pas tenir cet engagement *sine die*, deux moyens se présentent à l'esprit britannique : déclarer par moments que la sécurité des Européens est menacée et envoyer des dépêches dans ce sens à la presse européenne. C'est ce qui est arrivé en janvier dernier ; parce que le Khédive prétendait choisir ses ministres et avait adressé aux gouverneurs des provinces une circulaire qui raffermissait leur autorité et enjoignait aux populations de respecter les décisions des tribunaux, lord Cromer jugeant l'influence anglaise en échec demanda à l'Angleterre d'augmenter les troupes « pour la sauvegarde des Européens ».

Or chacun savait parmi ceux que n'impressionnent pas les dépêches officieuses, ni le ton de la presse britannique, que la tranquillité la plus complète n'avait jamais cessé de régner en Égypte, que rien ne la menaçait, et les Anglais, malgré leur habileté

1. Our presence in Egypt — our duty to Egypt — the present system — the work of reform and progress — our controling influence — the military conquest — British influence.

politique, ont provoqué contre eux en Europe un sentiment général peu favorable.

L'autre système, tout théorique, qui arrive également à dégager l'Angleterre de sa parole, est ingénieusement tracé par M. Milner :

Je n'hésite pas à reconnaître la contradiction qui existe entre les déclarations solennelles des ministres anglais relativement à l'évacuation et la politique qu'en fait l'Angleterre a été amenée à suivre. Mais je nie qu'il y ait là aucune preuve de notre mauvaise foi. Au début, nous nous sommes mépris sur la situation. En arrivant pour la première fois en Egypte, nous croyions, et cela était naturel de notre part, que l'œuvre qui nous incombait était facile à accomplir. Nous pensions que tout ce que nous avions à faire était d'étouffer une révolte militaire. La connaissance seule de la politique intérieure de l'Egypte pouvait nous apprendre que l'insurrection était la moindre affaire, et que la véritable difficulté venait de la pourriture interne de tout l'organisme gouvernemental.

L'idée que nous nous étions faite de notre devoir était fausse. Ainsi donc nos premières déclarations étaient d'une réalisation impossible. Mais si vous cherchez au-dessous de la lettre de ces déclarations, et si vous en considérez l'esprit, le fond de chacune d'elles était l'affirmation de notre désintéressement (*the essence of them all was a profession of desinterestedness*). A cette affirmation nous avons été fidèles.

M. Milner revient à cinq reprises différentes à cette même idée dont il veut sans doute se convaincre lui-même.

S'il peut être prouvé, et je maintiens que j'y arrive, que nous avons été conformes à l'esprit de nos déclarations et que vouloir les observer à la lettre serait assumer la responsabilité de la ruine du peuple égyptien et causer un grave préjudice à l'Angleterre et à l'Europe, nous sommes indiscutablement justifiés à poursuivre l'œuvre entreprise.

Mais ces excellentes raisons ne contentent pas tout à fait l'esprit de leur auteur puisque, dans sa mauvaise humeur, il reconnaît « que la France est parfaitement qualifiée, à son point de vue, à nous opposer sans cesse les maladroites déclarations (*awkward declarations*) que nous avons faites au monde entier ». Quelque instructive que puisse être cette analyse des théories anglaises du gouvernement de l'Égypte, il faut renvoyer à la lecture de l'ouvrage pour y voir, par exemple, comment le sentiment public de l'Europe, au dire de l'auteur, est favorable à l'occupation anglaise, ou bien, comment l'état actuel de la société égyptienne s'oppose pour un grand nombre d'années à toute émancipation du gouvernement khédivial.

La politique française inspire à M. Milner quelques pages plus claires que celles où il veut atténuer la portée des déclarations britanniques :

Il y a, on ne saurait en disconvenir, deux puissances qui ont fait entendre des protestations : la Turquie et la France. L'une et l'autre avaient d'excellentes raisons de protester. Le mécontentement de la France est particulièrement vif et importun et il est aggravé par cette croyance ou cette prétention qu'en faisant entendre la voix de son propre dépit, la France parle au nom du monde civilisé. Comme il arrive, le monde civilisé n'est pas de ce sentiment. Le monde civilisé ne serait pas du tout satisfait si l'Égypte retombait dans le chaos (1). Dans son ensemble, il n'a aucun désir de tenir l'Angleterre à la lettre de ses promesses, du moment qu'elle reste conforme à leur esprit. Il ne souhaite aucunement de voir se rouvrir la question d'Egypte. Il préférerait de beaucoup que l'Angleterre, qui a les plus grands intérêts dans l'affaire, veillât au maintien et au développement d'un gouvernement civilisé dans la vallée du Nil, toujours sous cette réserve qu'elle n'use pas de sa situation au détriment des autres nations.

... Il est naturel que la France soit attristée de voir l'Angleterre tenir maintenant, de toutes les nations européennes, la première place en Egypte. Cette place fut, à un moment donné, la sienne. Ce n'est pas notre faute si la France, après nous avoir traînée dans l'imbroglio égyptien en 1882, s'esquiva au dernier moment et nous laissa seule chargée de régler l'affaire.

... C'est un fait que la France est beaucoup plus responsable que nous-mêmes de notre débarquement en Egypte et du prolongement de notre occupation.

Logiquement, elle est la dernière de toutes les puissances à avoir aucun droit à se plaindre de cette occupation. Voilà qui est incontestable. Mais que sert de jeter de bonnes raisons à la tête de celui dont la susceptibilité est froissée? La France est blessée; contrairement à toute raison, elle est blessée; personne n'est obligé de se plier aux exigences de son voisin parce qu'il est froissé (2).

*
* *

Voici comment M. Milner explique le sentiment français sur les affaires d'Égypte; on ne saurait nier qu'il en découvre les principales raisons, mais il veut garder l'illusion que la cause véritable de notre mécontentement tient aux incitations de la presse française d'Égypte dont la franchise lui paraît simplement un outrage à la seule organisation intelligente des pouvoirs publics.

On ne se rend pas compte généralement, en Angleterre, des causes de l'irritation en France. J'ai souvent entendu dire ici que la France, ayant accompli une expédition de piraterie en Egypte à la fin du dernier siècle, se targuait de l'effort infructueux de cette entreprise pour affirmer à jamais son droit à une influence prééminente dans ce pays. Mais la prétention de la France à des droits particuliers en Egypte est fondée sur des faits plus solides et plus durables que l'invasion de Napoléon. C'est la France

(1) Hipped back into chaos, p. 416.
(2) P. 415 et 416.

qui soutint l'Egypte dans sa lutte contre la Turquie pour l'indépendance, alors que toutes les autres puissances y firent une opposition qui empêcha cette indépendance de devenir définitive. C'est vers la France que s'était tourné Mehemet-Ali quand il voulut s'efforcer de civiliser l'Egypte à sa manière. Pendant près de cinquante ans, les jurisconsultes français, les ingénieurs français, les hommes d'étude français, luttèrent vaillamment — souvent au milieu des circonstances les plus difficiles — pour doter l'Egypte des avantages de la culture intellectuelle d'Europe. Sauf dans l'étude des monuments et de l'histoire d'Égypte, qui a permis à la France d'atteindre à des résultats si éclatants, ses efforts ne furent pas couronnés de succès immédiats. Mais une bonne semence était jetée et, depuis, elle est arrivée à maturité. Donc, de toute manière, les Français peuvent revendiquer le mérite d'avoir été les premiers pionniers de l'influence européenne. Tout ce que l'Egypte a emprunté à l'Europe, dans l'ordre matériel ou intellectuel, vint d'abord par la France. Les hautes classes de la société, si elles furent quelque peu instruites, le furent par la France et dans les idées françaises. Le français devint même la langue officielle à côté de l'arabe. Aujourd'hui encore, les Anglais, dans les administrations égyptiennes, emploient dans leur correspondance officielle un langage français boiteux.

Enfin, et ce n'est pas la moindre affaire, le canal de Suez est français.

Il fut créé et mené à bien par un Français, en dépit de l'opposition de l'Angleterre et de l'indifférence du reste du monde; son exploitation est toujours restée exclusivement entre des mains françaises. Les représentants de la Compagnie en Egypte sont presque tous Français. Les rives du canal et la ville d'Ismaïlia, bien que nominalement territoire égyptien, sont virtuellement une colonie française. Sans doute on peut dire que si le canal lui-même est français, le commerce qui l'emploie et qui fait son succès, est anglais dans la proportion des quatre cinquièmes. Mais cette remarque ne saurait diminuer le mérite de ses créateurs. On peut dire aussi, — et cette observation touche directement notre sujet, — que si le canal a été un bienfait pour l'humanité, il a présenté des avantages très contestables à l'Égypte. Mais ceci ne diminue pas le fait que nous avons dans ce canal une gigantesque entreprise française, une sphère d'influence française qui rayonne de ce point du territoire égyptien, et que cette création ajoute un long chapitre aux revendications que la France peut faire entendre quand elle parle de ses intérêts propres en Egypte.

Voilà le côté français de la question. J'ai fait de mon mieux pour le comprendre. Mais il y a un autre côté. Les violentes clameurs que font entendre sans discontinuer les écrivains français, nous font parfois oublier que d'autres nations sont aussi qualifiées à réclamer une situation particulière en Egypte. Le commerce de l'Autriche avec ce pays est à peu près égal à celui de la France. Le nombre des Grecs et des Italiens résidant en Egypte est plus grand que celui des Français. Plus que cela, l'Autriche et l'Italie ont l'une et l'autre contribué largement au progrès de la civilisation. Et si leur influence à cet égard a été moins profonde que celle de la France, elle n'a pas été du moins souillée par de mauvais procédés.

En effet, si on examine les services rendus par la France à l'Egypte, il faut rappeler aussi ses torts, quelque désagréable que cela puisse être. La part que la France a prise dans le développement de l'Égypte a été grande, mais ses efforts étaient loin d'être désintéressés. Le canal de Suez a englouti des millions de francs égyptiens et causé la mort de milliers d'indigènes. Avant l'établissement de tribunaux mixtes, contre lesquels la France résista de tout son pouvoir, les aventuriers français exploitaient l'Egypte de la manière la plus impitoyable et ils jouissaient fréquemment de l'appui de la diplomatie française. Aucune grande puissance ne s'est attachée plus avidement que la France aux privilèges, tout insoutenables qu'ils étaient, que les capitulations avaient accordés à ses sujets. Elle n'a jamais tenu compte de la faiblesse de l'Égypte. Elle n'a jamais hésité à user de son énorme supériorité pour pousser les intérêts des commerçants français, des entrepreneurs français, des financiers français. Pendant les dernières années qui précédèrent la révolution d'Arabi, alors que l'Angleterre et la France agissaient de concert dans les affaires égyptiennes, c'était la France qui était la plus âpre à arracher le dernier lambeau de chair aux débiteurs égyptiens. C'était l'Angleterre qui s'efforçait de montrer quelque douceur à l'égard du peuple égyptien et de ne pas débattre la question simplement comme une question d'argent.

On suppose parfois que l'attitude hostile de la France vis-à-vis du gouvernement égyptien tient à ce qu'elle considère ce gouvernement comme un simple instrument de l'Angleterre. En admettant que le gouvernement égyptien fût ainsi sous la tutelle de l'Angleterre, ce procédé qui consiste à punir l'Égypte pour mécontenter l'Angleterre pourrait sembler odieux, mais il n'est pas entièrement exact. La France ne cherche pas à intimider l'Égypte par des bravades seulement depuis 1882. Demandez à ceux des anciens hommes d'État égyptiens qui se sont occupés de politique étrangère avant l'occupation, quelle est leur opinion sur la politique française, et surveillez leur visage! Une haine très nette de la politique française et un ressentiment amer contre ces procédés par lesquels la France tirait tous les avantages possibles de la situation dépendante de l'Égypte, ce sont peut-être bien les seuls sentiments communs à des hommes comme Nubar et Riaz. L'usage prédominant de la langue française et des mœurs françaises aurait dû assurer à la France une immense influence en Egypte. Mais son action politique égoïste et à courte vue a beaucoup amoindri le crédit qu'elle aurait pu avoir sur tous les Egyptiens instruits.

Si la politique de la France en Egypte a été mauvaise avant l'occupation, depuis cette époque elle a été simplement détestable. Je n'ai pas l'intention d'insister sur ce sujet écœurant (*nauseating theme*). Quand la jalousie est maîtresse, tout bon sentiment, l'intelligence même des intérêts disparaissent; il en est de même pour les nations. Il est inutile de montrer aux Français qu'en s'opposant à toute réforme en Egypte, simplement parce que l'influence britannique y prédomine, ils se coupent eux-mêmes la gorge. Après tout, la France est plutôt inté-

[illegible] au bon gouvernement de l'Égypte. Elle n'a rien à gagner au maintien des anciens abus. Et pourtant, ces raisons ne l'ont pas empêchée de s'opposer à la suppression de la corvée et à l'établissement d'un impôt équitable sur les étrangers; ni de refuser au gouvernement égyptien d'acquiescer aux dépenses nécessaires à des travaux publics; ni de s'opposer à la réduction du nombre et à la diminution du traitement de fonctionnaires inutiles, ni de refuser son consentement à l'établissement d'une loi raisonnable sur la presse; ni de jeter des difficultés sur le chemin du gouvernement lorsqu'il s'efforce, avec l'aide des tribunaux mixtes, d'établir un règlement de police pour des questions d'un intérêt aussi indiscutable que le contrôle des boissons ou la vente des poisons; ni même de se rendre ridicule en maintenant une poste distincte en Egypte, alors que toutes les autres grandes puissances ont abandonné cet antique privilège qui, au regard de l'organisation admirable de la poste nationale créée par Isba-Pacha, est purement vexatoire.

Mais je n'ai pas l'intention d'enregistrer toutes les offenses, depuis les plus graves injures jusqu'aux taquineries les plus mesquines dont la France s'est rendue coupable à l'égard du gouvernement d'Egypte. Je voudrais plutôt, dans la mesure du possible, leur trouver une excuse et il en est une qu'il est permis de faire valoir raisonnablement. La majorité des Français et même des hommes politiques français responsables sont, je crois, tout à fait ignorants de ce qui se passe véritablement en Egypte, de la manière dont s'exerce l'influence anglaise et des causes de sa direction. Il faut qu'il en soit ainsi, s'ils s'éclairent d'après les journaux publiés dans la langue française en Egypte et qui méritent de compter parmi les plus diffamatoires qui soient publiés dans le monde.

Au dire de ces journaux, les pouvoirs de l'Angleterre sont employés, sans égard pour les sentiments et le bien-être du peuple, dans l'unique but de satisfaire son propre intérêt commercial et de préparer l'annexion.

Une pareille interprétation de nos actes et de nos pensées ne pèche pas seulement contre la vérité, elle en est tout le contraire, et les plumitifs qui écrivent ce galimatias en connaissent parfaitement l'inexactitude. Ils ne prétendent pas à mal. Il leur suffit d'écrire des articles sensationnels et ils savent que les Européens établis en Egypte, y compris les Français, ne prendront pas trop au sérieux leurs tirades. Mais de pareils articles font néanmoins beaucoup de mal. Car ils sont solennellement reproduits par les journaux français et sont lus et crus en France par un peuple sensible qui n'a pas la moindre idée de leur consistance, alors que les boutades qu'on y trouve ont autant de raison d'être que celles de M. Rochefort dans l'*Intransigeant*, dont elles sont d'ailleurs des imitations inférieures. C'est ainsi que les bonnes relations entre deux grandes nations peuvent être gravement altérées par les extravagances à moitié risibles d'une poignée d'écrivains à la ligne, pamphlétaires misérables et impudents.

Les polémiques sans scrupules des journaux français en Egypte seraient de faible importance si elles étaient contrôlées par une opinion publique appuyée sur une société française. Mais la majorité de la colonie française en Egypte est, pour parler doucement, médiocrement composée. La France est honorablement, très honorablement représentée dans ce pays par de hauts fonctionnaires français dans les fonctions publiques. Il est impossible de dire assez haut avec quelle loyauté ces fonctionnaires continuent, dans une situation qui est évidemment délicate, à rendre de bon cœur de véritables services à leur patrie d'adoption. En règle générale, ils s'entendent au mieux avec leurs collègues anglais. Personnellement, j'ai toutes les raisons de me rappeler avec plaisir et reconnaissance le généreux appui que j'ai reçu de Français qui étaient comme moi au service du Khédive et qui étaient désireux, aussi véritablement qu'aucun de leurs collègues anglais, de faire fléchir les jalousies politiques pour atteindre à ce but commun d'accroître la prospérité de l'Egypte.

Mais la masse des résidents français, ou quasi-français, n'est malheureusement pas animée des mêmes sentiments. Ils ne portent aucune attention aux conseils de modération qui leur viennent de leurs compatriotes fonctionnaires. Ils se laissent emporter par l'intérêt personnel, par un étroit sentiment d'antipathie de race, et malheureusement ils traînent souvent après eux le gouvernement de la France. Il est arrivé jusqu'ici que le ministre français en Egypte, reconnaissant le véritable état des affaires, la nature exacte de la politique anglaise et le peu d'intérêt qu'avait la France à s'y opposer, a cherché à neutraliser la mauvaise influence de l'opinion française en Egypte et à mettre en garde son gouvernement contre ses égarements. Dans de pareils cas, le ministre a appris à ses dépens que les chefs de l'opinion étaient de trop fortes têtes pour lui; qu'ils avaient les moyens de faire sentir leur opinion en France derrière son dos; et qu'il était discrédité près de son gouvernement comme un pleutre et un timoré, pour avoir compris raisonnablement l'état des affaires égyptiennes.

Le caractère querelleur de la colonie française et la mauvaise influence du ministre français des Affaires étrangères, qui tient en grande partie à ce caractère, ont malheureusement entravé les réformes en Egypte, sans arriver pourtant à les rendre impossibles.

L'auteur conclut en reconnaissant que la France peut beaucoup pour rendre la position de l'Angleterre en Égypte embarrassante, sinon pour annihiler les principaux effets de sa politique.

*
* *

L'examen de la situation que l'évacuation créerait à l'Égypte et, par contre-coup, à l'Angleterre, mériterait un égal développement; tout le chapitre relatif à l'avenir de l'Égypte peut cependant être ramené à quelques idées très simples :

Notre influence n'aurait pu exister, sans la conquête.

Le moment de l'évacuation n'est pas arrivé; il est impossible de le préciser; d'ailleurs il vaut mieux être sur

le bon chemin que de dire quand on arrivera au but.

Tout ce qu'on pourrait admettre et encore dans un temps indéterminé, c'est que l'Angleterre retire ses troupes en gardant la faculté de les faire rentrer quand elle le jugerait convenable, la situation privilégiée des officiers et des fonctionnaires anglais en Égypte étant d'ailleurs maintenue.

Enfin, pourquoi vouloir parler d'évacuation, les Européens habitant l'Égypte seraient épouvantés de notre départ (1).

M. Milner en est-il sincèrement convaincu?

M. Milner envisage successivement toutes les hypothèses politiques qui peuvent être présentées à l'opinion publique :

L'évacuation de l'Angleterre, la France s'engageant à ne pas entrer en Égypte, dans aucun cas, quelles que soient les circonstances. Mais à Dieu ne plaise qu'une pareille solution intervienne; c'en serait fini du progrès de l'Égypte.

La politique de la neutralité de l'Égypte sous la sauvegarde de l'Europe ne lui inspire pas une plus grande confiance; que toutes les nations aient la main sur l'Égypte ou qu'il soit interdit à aucune d'intervenir; que la suzeraineté de la Turquie redevienne effective: voilà toute une série de solutions que le bon sens politique de l'auteur anglais écarte avec mépris; il paraît que les droits de la civilisation les rejettent et peut-être aussi les vrais intérêts de l'Angleterre.

Il n'y a pas lieu de s'attarder à relever les contradictions qui n'ont pas échappé à M. Milner, tant il a dû lutter pour écrire un livre conforme à la doctrine gouvernementale anglaise, celle de l'occupation définitive et absolue. Cependant elles diminuent évidemment l'autorité de l'ouvrage.

Que doit-on penser en effet de cette affirmation :

Personne ne peut dire la rapidité avec laquelle les affaires s'embrouilleraient en Egypte si l'influence de l'Angleterre disparaissait. Il est très vraisemblable que tout irait mal, tout d'un coup (2).

Quand on la rapproche de celle-ci, formulée à quelques pages :

Il n'est pas probable que le désordre en Egypte naisse brusquement; il ne résultera que d'une mauvaise administration et encore d'une mauvaise administration qui se sera prolongée pendant un temps considérable (3).

Voudrait-il bien nous dire encore où est la vérité quand il déclare que la sécurité des Européens disparaîtrait au moment du départ des troupes anglaises, affirmant, d'autre part, qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une armée nombreuse pour maintenir la paix en Égypte (1).

M. Milner consacre tout un chapitre à montrer que rien ne se passe en Égypte comme ailleurs, c'est la terre du paradoxe; M. Milner a rapporté d'Égypte un certain goût pour les contradictions.

* * *

Il serait à désirer que la France connût, elle aussi, au point de vue précis de ses intérêts, quel est l'état actuel de son influence en Égypte; on souhaite vivement ici qu'une sorte d'enquête politique le fasse connaître.

Si véritablement la conquête morale de l'Égypte est toujours à accomplir, si l'Angleterre n'a pas su se concilier l'affection des Égyptiens, puisque l'usage officiel de la langue française dans toute l'administration du Khédive et dans la classe des Pachas nous offre un instrument précieux, nous devons reprendre en Égypte l'attitude que nous avions avant notre désertion, maintenant surtout qu'a disparu l'influence néfaste des hommes qui nous en infligèrent la honte.

L'Angleterre, comme on l'a très justement remarqué, si sage et si pratique, ne s'obstine jamais contre les volontés raisonnables qu'elle devine très fermes, et au ministre anglais qui s'est permis de prétendre que la France n'avait pas plus de droits qu'une autre nation à intervenir dans les affaires d'Égypte, nous rappellerons le langage, d'ailleurs oublié de lui, que tenait un jour dans une revue anglaise M. Gladstone :

Je crois que, le jour où nous occuperons l'Egypte, c'en sera fait pour longtemps de la cordialité des relations politiques de la France et de l'Angleterre. Il n'y aura peut-être pas de querelle immédiate, pas de manifestation extérieure, mais il y aura une sourde rancune comme celle de l'Amérique, qui, pendant la guerre civile, attendait que nous eussions quelque embarras et qu'elle eut recouvré la paix et le loisir.

Les nations ont bonne mémoire.

Oui, les nations ont bonne mémoire et la situation actuelle de l'Égypte nuit gravement à toute entente sérieuse entre la France et l'Angleterre.

HENRI PENSA.

1 Would be disinvested at our withdrawal.
2) P. 427.
3 P. 432.

(1) P. 436.

WAGNER EST-IL MUSICIEN?

Comme au XVIIe chant de l'*Iliade* autour du corps de Patrocle, il se livre en ce moment autour de l'œuvre de Richard Wagner d'homériques combats entre wagnéristes-littérateurs et wagnéristes-musi-

ciens, chacun tirant à soi, qui par le drame, qui par la musique. Après trente ans de polémiques, on pouvait croire le sujet épuisé : nous n'en étions qu'à la préface. La *Walkyrie* et *Lohengrin* acceptés à l'Opéra, Richard Wagner reconnu pour le plus grand musicien de son temps, que restait-il à faire qu'à écouter paisiblement ses chefs-d'œuvre? Or voici qu'une nouvelle question Wagner se lève sur l'horizon, où la personnalité du maître est engagée tout entière. Qu'est Wagner au juste? Un grand musicien devenu poète dramatique? un grand poète dramatique qui s'est fait musicien? Grand poète assurément, et grand musicien, il va sans dire, mais lequel des deux le premier? Qu'importe! dites-vous : Wagner contre Wagner, ce ne serait jamais que le même homme de génie divisé contre lui-même. Vaine dispute de préséance, peut-être; mais peut-être aussi problème intéressant de psychologie artistique, et, dans tous les cas, querelle de métier qui menace de rallumer les anciennes guerres et va remettre en question les destinées de la musique au théâtre. Wagner poète de naissance et musicien d'occasion, c'est le retour offensif de la littérature dans la musique; et l'on a vu jadis ce qu'elle y peut faire de dégâts quand elle y a ses franches coudées. C'est elle, au siècle dernier, qui fit échec à Rameau, qui para Gluck de ses dépouilles, qui prit au pied de la lettre la préface d'*Alceste* et nous la donna pour évangile, qui refusa le droit de vivre à notre primitive musique nationale. C'est elle qui, depuis, a sacrifié Rossini à Meyerbeer, et lancé Berlioz dans la musique à programme.

Sa propagande pour Wagner n'a pas été moins fâcheuse. D'emblée, elle s'était attribué la direction du débat. Les premiers qui se firent ainsi nos professeurs d'esthétique wagnérienne ne savaient ni l'allemand ni la musique. Ils n'en étaient que plus zélés à nous instruire. Et rien d'amusant comme les airs de bravoure qu'ils entonnent, aujourd'hui que la partie est gagnée : « Quand je vous le disais! » Oui; mais, de la façon dont ils l'avaient dit, les musiciens étaient forcés de prendre Wagner en horreur; j'ai passé par là jadis, et j'en puis parler. Leur conception purement littéraire du drame lyrique retournait au temps des Gluckistes; c'était toujours cette même philosophie de l'Opéra qui, sous prétexte de rendre la musique plus excessive, l'aurait finalement réduite à sa plus simple expression. L'absurde légende de Wagner subversif et bourreau de l'oreille les enflammait d'ailleurs d'enthousiasme; pour un peu, ils auraient écrit sur son drapeau : « La vérité pour but, la cacophonie pour moyen »; et les bizarres exécutions des concerts Pasdeloup donnaient assez créance à cette belle pensée...

Un peu plus tard, il en vint d'autres qui savaient l'allemand. Ceux là nous régalèrent de belles dissertations prises des écrits de Wagner sur les empiétements de la musique dans l'Opéra, la décadence latine, l'union première de tous les arts dans le théâtre des Grecs. Mais sur les tendances musicales de l'art nouveau, sur ses attaches et sa genèse, sur les moyens de plier notre complexe musique moderne à la fonction rudimentaire de la mélopée dans la tragédie de Sophocle, toujours même silence général, et d'ailleurs fort explicable. Il faut convenir en effet qu'il était bien difficile de mettre au jeu la musique de Wagner, tant que Wagner musicien semblait chercher sa voie. A l'époque dont je parle, pour cette partie de son progamme, il n'en était encore qu'aux intentions, — et l'intention en art, c'est de la littérature. De ses œuvres alors connues, il ne se dégageait aucune esthétique musicale. C'était *Rienzi* et le *Vaisseau-Fantôme*; c'était *Tannhauser*, œuvre à double face, étonnant — et très fatigant — amalgame de hardiesses superbes et de banalités désolantes; et c'était *Lohengrin*, partition d'une belle venue, mais, le radieux prélude mis à part, inspirée de moins haut.

Il y avait bien *Tristan* sans doute, mais qui passait, en ce temps-là, pour une conception délirante, confinant à la folie; le maître lui-même protestait quand on voulait la proposer pour modèle. Et puis, *Tristan*, pour des Français, c'était « l'inconnaissable », à moins d'aller à Munich. Quant à suppléer à l'audition par la lecture, il aurait fallu être sorcier pour deviner l'effet, à l'orchestre, de cette instrumentation faite de surprises, de groupements nouveaux. Les plus malins s'y fourvoyaient. Schumann — il en fit consciencieusement l'aveu — n'avait rien compris à la partition de *Tannhaüser* qu'il qualifiait d'œuvre d'amateur; et dans les commentaires de Berlioz sur celle de *Tristan*, l'on relèvera bien des appréciations, non seulement injustes, mais inexactes : l'exemplaire annoté de sa main est conservé à la Bibliothèque Nationale. Toute cette première période de l'histoire du wagnérisme en France, depuis les représentations de *Tannhaüser* à Paris jusqu'aux premiers pèlerinages de Bayreuth, est ainsi comme une vaste partie de colin-maillard : le jeu consistant à faire expliquer au public des œuvres musicales dont il lui était impossible de se faire une idée, par des gens qui n'en avaient qu'une idée fausse.

Avec les *Meistersinger* (1868), un Wagner nouveau se révéla, maître de sa pensée et de sa main, créateur d'une langue admirable de plasticité et de richesse, l'héritier direct — on s'en aperçut seulement plus tard — de Jean-Sébastien Bach; la mélodie jaillissait enfin du cœur même de l'action; le drame musical n'était donc pas, comme on l'avait pu craindre, destructif de toute musique! Les rares musiciens français qui purent assister aux pre-

mières représentations de cette œuvre tout ensemble exquise et colossale rassurèrent les autres, et une réaction de sympathie commença. La *Walkyrie* (1870), la *Tétralogie* complète (1876), *Parsifal* (1882), apparaissant coup sur coup, firent reculer *Lohengrin* et *Tannhaüser* au second plan ; les caravanes s'organisèrent pour Bayreuth ; on put enfin parler musique, et, le clan littéraire ayant dû faire silence, on était bien près de s'entendre, quand, il y a deux ans, l'entrée inattendue de *Tannhaüser* au répertoire de Bayreuth fournit à la littérature l'occasion de reparaître en scène. L'œuvre avait été froidement accueillie ; on s'étonnait qu'elle eût pris place entre *Parsifal* et *Tristan* ; il fallait la défendre ; et de faire de *Tannhaüser* un chef-d'œuvre de la musique, on n'y pouvait vraiment songer. On s'avisa donc que, Wagner étant avant tout poète dramatique, c'est du point de vue du drame qu'il faut juger son œuvre.

Sous le coup de l'échec de *Lohengrin* à Dresde, — le rapprochement est significatif, — Wagner en avait dit à peu près autant en 1851 : c'est l'idée mère d'*Opéra et Drame*. Mais, reparaissant à quarante ans d'intervalle, elle prenait, par la force des événements accomplis, une portée beaucoup plus grande. Le maître, quand il priait qu'on voulût bien demander à son œuvre autre chose qu'une simple jouissance musicale, songeait aux opéras italiens de l'époque ; en présentant aujourd'hui Wagner comme poète avant tout, ses admirateurs semblent faire bon marché de sa musique. Vérité quand il s'agissait d'opposer *Lohengrin* à *Tancrède* et à *Lucrezia Borgia* ; paradoxe dès qu'il est question d'égaler *Tannhaüser* à *Parsifal*.

Toute paradoxale qu'elle est, la thèse a trouvé pourtant des défenseurs : en France, M. J.-A. Freson (1), en Allemagne, M. Houston Stewart Chamberlain (2). L'ouvrage de M. Freson résume avec adresse et méthode ce que les travaux les plus récents nous ont appris du procédé et des tendances de Richard Wagner. Le livre de M. Chamberlain mérite un plus long regard. Par sa netteté de vues, sa connaissance approfondie des trois langues allemande, française et anglaise, ses étroites relations d'amitié avec le maître de Bayreuth et sa famille, M. Chamberlain est, en matière de wagnérisme, une autorité considérable, la seule autorité, dit M. de Wyzewa. Et, de fait, critique, bibliographie, anecdotes, particularités intimes, entretiens familiers, il a tout noté, tout recueilli de ce qui concerne Richard Wagner. Mais si, de lui mieux que de personne, nous pourrons apprendre ce que Wagner a pensé de lui-même et ce qu'il souhaitait qu'on en pensât, ce que nous devons penser de Wagner, ses œuvres seulement, rapportées à leurs circonstances de temps et de milieu, peuvent nous le dire. M. G. Noufflard nous sera, pour cette recherche, un témoin impartial et diligent (1).

1 *L'Esthétique de Richard Wagner*. Paris, Fischbacher, 1893.

2 *Das Drama Richard Wagner's*. Breitkopf et Haertel. L'ouvrage a été signalé ici même dès son apparition (V. la *Revue* du 27 août 1892) et notre collaborateur, M. Jacques du Tillet, en a donné au *Journal des Débats* (n° du 11 mai 1893) une analyse détaillée.

* *

Poète ou musicien ? La question n'intéresse pas seulement la psychologie de Wagner : toute l'orientation du drame musical en dépend. Mais faut-il donc choisir, et l'incompatibilité est-elle vraiment irréductible ? Je réponds, d'abord, que, quand elle le serait, les deux termes ne s'excluraient pas pour cela nécessairement chez Richard Wagner. Celui-là n'est pas de ceux qui se laissent enfermer dans un dilemme. La contradiction ? Mais elle ne peut rien contre lui, car elle est son essence même ; sa nature est comme pétrie de sentiments et de facultés antagonistes. Soulevez le voile de sa vie, vous trouverez des instincts d'ascète et de satyre, les tendances les plus parfaitement inconciliables : besoin d'aimer et de haïr, appétit de jouissance et soif d'idéal, dignité hautaine et plate courtisanerie, dévouement et lâche trahison. Soudez maintenant sa pensée. Dans son cerveau s'élaborent simultanément des conceptions toutes contraires ; et notez que ces œuvres ne sont pas seulement pensées par lui, qu'il les a vécues, nourries de sa substance ; qu'il ne prend pas l'âme de ses personnages, mais qu'il leur donne l'une des siennes, car il en a plusieurs, son dédoublement n'étant pas l'impassibilité de Gœthe, mais la multiple subjectivité de Shakespeare. Toutes ses compositions s'entrecroisent : il quitte l'une pour l'autre ; il interrompt *Siegfried* pour écrire *Tristan* d'une seule haleine, et *Tristan* lui suggère *Parsifal*. Voilà ce qu'il faut rappeler, avec respect et dates à l'appui, aux psychologues qui notent, dans ces trois œuvres, trois moments de sa pensée, et, là-dessus, partagent sa carrière en trois étapes (2).

Je n'en louerai pas moins ce que cet aperçu a suggéré à M. Marcel Hébert de vues nouvelles et profondes. Nous serions même d'accord s'il me permettait seulement de considérer les trois moments qu'il distingue, comme les mouvements alternatifs, le flux et le reflux de ce génie toujours en travail. Sollicitée par des forces adverses et leur cédant tour à tour, l'évolution de Wagner ne décrit pas une courbe constante : elle procède par une série d'oscillations. Il monte en zigzag, comme l'alpiniste, et, de ces mouvements inverses qui se compensent

1 M. G. Noufflard, *Richard Wagner d'après lui-même*. Paris, Fischbacher, 1891-93.

2 Marcel Hebert, *Trois moments de la pensée de Richard Wagner*. Paris, Fischbacher.

l'un l'autre, résulte, à distance, une impression d'équilibre.

Partant de là, nous pouvons donc admettre que le conflit de la musique et du drame, — s'il est permis de qualifier conflit la double préoccupation musicale et dramatique, — fut, chez Richard Wagner, en permanence. M. Chamberlain remarque que ses œuvres de début se succèdent et s'opposent symétriquement, par couples antiparallèles : il donne le pas, tantôt à la musique sur le drame, tantôt au drame sur la musique. Par ces tâtonnements, la coexistence originaire du poète et du musicien chez Wagner nécessairement s'affirme, et, la lutte finie, elle a persisté. Chez lui, la composition du poème ne précède pas celle de la musique : la conception musicale accompagne la conception poétique : « Aucun sujet, dit-il, ne m'attire s'il ne se présente à moi tout entier. Il doit m'apparaître non seulement dans sa contexture littéraire, mais aussi dans sa contexture musicale. Avant d'écrire un seul vers, je dois déjà être grisé du parfum musical de ma création. J'ai dans la tête tous les tons, tous les motifs caractéristiques, si bien que plus tard, quand les vers sont terminés et la scène arrangée, je puis dire que l'œuvre est faite ; le détail de l'exécution musicale n'est plus qu'un travail calme et réfléchi qu'a précédé le véritable travail de la conception.

Il faut donc se garder comme d'un sacrilège de dissocier, ne fût-ce que par la pensée, cet hymen admirable de deux natures d'artiste en une seule personne. Tout au moins doit-on admettre, — sur le témoignage de Wagner lui-même, — la solidarité, dans son œuvre, de la musique et du drame. M. Alfred Ernst l'accorde (1) : au premier aspect, par le plan de son ouvrage où l'étude de l'œuvre dramatique est abordée la première, il semblerait donner le pas au dramatiste ; mais il s'en défend, se dérobe et s'en tire comme l'épitaphe latine du grand Corneille :

Ambiguum ; certe magnus utroque fuit.

« Poète musicien », dit-il en parlant du drame ; « musicien poète », dira-t-il sans doute quand il parlera de la musique. Et comme, avec cela, son ouvrage constitue la contribution jusqu'ici la plus vaste et la plus solide de la critique française à l'étude de la question wagnérienne, il m'est particulièrement agréable de pouvoir le prendre à mon bord.

* * *

Mais, après tout, cette dualité est-elle donc un si prodigieux miracle ? Ce qu'il y a d'étonnant chez Wagner, c'est l'épanouissement complet de la faculté poétique et de la faculté musicale, portées toutes deux à leur dernière perfection technique ; leur réunion n'a rien en soi de particulièrement extraordinaire. Wagner n'est pas moins habile versificateur que prestigieux contrepointiste, voilà la merveille ; — vous en aurez, jusqu'à un certain point, l'explication si vous songez combien la langue allemande est malléable, combien son mécanisme se prête à des combinaisons qui rappellent les procédés de l'harmonie, et c'est ainsi que Wagner en use avec elle pour la renouveler. Mais au fond, tout musicien est plus ou moins doublé d'un poète ; je dis poète au sens même où l'entend M. Chamberlain, c'est-à-dire consacrant son art à l'expression d'un sentiment humain déterminé, — car, si je me bornais à faire remarquer qu'il y a plus de poésie dans la Sonate à Kreutzer que dans toute la prose rimée de notre XVIIIe siècle, on pourrait m'accuser de chercher l'équivoque. Du moins, tout musicien de théâtre est-il poète dramatique, puisque, pour peu qu'il ait de souci de son art, il se transpose et s'incarne. Refusera-t-on de ranger parmi les « fabricateurs d'âmes » les créateurs de ces figures inoubliables : Alceste, Zerline, Fidès même ? Poètes alors Gluck, et Mozart, et tout de même aussi Meyerbeer, nonobstant Calzabigi, Da Ponte et Scribe. Et je ne vois guère que les musiciens de la musique absolue qui échappent à la définition, car Beethoven, dans la 9e Symphonie, conviant l'humanité tout entière à chanter la fraternité des peuples, comme le vieux Bach dans ses *Passions*, quand il met en scène l'Évangile, faisant parler le Christ, le peuple, les apôtres, ont fait œuvre de dramatistes. Et j'en dis autant, bien entendu, de Liszt et de M. Camille Saint-Saëns, s'efforçant dans leurs poèmes symphoniques à représenter (représenter, et non décrire) une succession d'événements. Par où l'on voit qu'il est permis d'être poète et musicien tout ensemble. Peut-être après cela voudra-t-on soutenir qu'un musicien qui met dans son œuvre un peu d'humanité, qui jette un regard sur la vie et sur le monde, qu'un musicien qui réfléchit, en un mot, n'est plus qu'à peine musicien.

Ce que l'on ne manquera pas, dans tous les cas, de me répondre, c'est que M. Chamberlain n'a nullement entendu dénier à Wagner ses hautes facultés musicales, — il n'aurait pu sérieusement y songer ; — qu'il a voulu seulement les montrer, dominées par la faculté poétique. Sa thèse est celle-ci : chez Wagner, le don poétique a créé le don musical et le gouverne ; le musicien engendré du poète lui est resté soumis. Proposition selon moi doublement contestable. Le don musical créé par le don poétique, cela revient à dire qu'un beau jour Wagner, qui n'était alors que poète, ayant compris ce que la musique peut ajouter à la force expressive de la parole, décida qu'il serait musicien ; à quoi d'ailleurs, conformément à la célèbre loi du besoin créant l'organe, il aurait miraculeuse-

(1) *L'Art de Richard Wagner*. Paris, Perrin, 1893.

ment réussi. L'idée n'est pas toute nouvelle, encore que formulée jusqu'ici dans des termes moins agressifs. M. Camille Benoît avait trouvé pour la traduire une comparaison heureuse, et qui méritait de faire fortune : comme Siegfried éveille la vierge endormie, ainsi, dit-on, le musicien, chez Wagner, s'est éveillé sous le baiser du poète. C'est donc qu'il y avait chez Wagner poète, un musicien qui sommeillait, et la concession a son prix. Mais cette explication, dont le tardif développement musical du maître faisait tous les frais, ne résiste pas aux dépositions précises des biographes. Il est vrai qu'à quatorze ans Wagner avait déjà fait un drame; mais à seize ans il avait composé une ouverture à grand orchestre, et qui fut même exécutée en public. Si, depuis, son développement musical a marché d'un pas plus lent que son développement poétique, c'est ce que je ne veux pas examiner aujourd'hui; la chose s'expliquerait d'ailleurs assez, par l'effort plus grand d'une technique plus complexe à maîtriser; toujours est-il qu'il s'est continué sans arrêt. Le poète de *Lohengrin* vaut celui de la *Walkyrie :* cela je l'accorde à M. Chamberlain bien volontiers; mais, de *Tannhaüser* à *Parsifal*, le musicien a progressé sans interruption; et c'est seulement sur le terrain musical que l'on peut saisir chez ce maître aux allures capricieuses la trace d'une évolution régulière. N'est-il pas permis d'en tirer cette conséquence que sa véritable personnalité, c'est donc sa personnalité musicale, l'évolution étant le signe et la condition de la vie?

A moins pourtant, m'objectera-t-on, que cette évolution musicale n'ait été précisément déterminée par la conception littéraire. Mais gardons-nous d'être ici dupes des mots. Certes la musique, comme M. Chamberlain le rappelle, n'exprime le sentiment qu'à l'état vague et indéfini; la poésie seule le détermine dans son objet, dans ses circonstances. Mais cela ne veut pas dire du tout que le musicien doive subir la direction du poète : c'était l'erreur des Gluckistes, Wagner a su y échapper. Pour atteindre à la précision qui lui manque, la musique se subordonne sans doute, mais non pas au poème; au sujet, à la situation, au caractère du personnage. Dira-t-on pour cela qu'elle abdique? Oui, si elle se borne à traduire plus ou moins fidèlement des paroles; non, si elle sait donner une vie musicale aux conceptions du poète; le musicien est alors créateur au même titre que lui; bien plus, c'est à la musique que l'honneur de la création reviendra tout entier, l'émotion musicale étant plus intense et plus directe.

Cependant, le sujet, la situation, les personnages, puisqu'ils sont d'abord sortis du cerveau du poète, c'est donc bien le poète qui commande. Non, car tout cela, situation, personnages, sujet, il a dû les concevoir en vue de la musique; la supériorité de Wagner c'est que, étant naturellement musicien, il a discerné d'instinct les sujets qui s'y prêtent le mieux. S'il est vrai que le sentiment seul comporte une interprétation musicale, il est également vrai que toute œuvre dramatique, la tragédie de Corneille comme le drame de Victor Hugo, enferme une certaine part d'émotions, susceptibles d'être rendues musicalement. Mais, le théâtre ne pouvant, sans tomber dans le vaudeville ou l'opéra comique, s'accommoder d'une musique intermittente, Richard Wagner ira chercher son sujet dans le domaine du pur sentiment, il développera le drame intérieur, les conflits d'âmes, et supprimera les épisodes. Ainsi la préférence donnée au sujet essentiellement humain (*menschlich*), — et partant le choix de la légende et du mythe, — la marche simplifiée de l'action, la concision plus grande du dialogue, tout le programme de l'œuvre d'art de l'avenir est sorti d'une préoccupation musicale. D'où je puis conclure contre M. Chamberlain que le drame wagnérien est déterminé par la musique.

Et Wagner en cela s'affirme aussi grand artiste que profond penseur. L'œuvre d'art en effet s'adresse à la sensibilité d'abord, et par surcroît à l'intelligence. Elle ne provoque la réflexion que pour redoubler l'intensité du sentiment, pour nous faire plus fortement sentir. Et dès là que le drame musical est œuvre d'art, il devra se proposer pour but « l'extension du sentiment musical » : telle est en effet la seule fonction que, suivant sa propre expression, Wagner y assigne à la parole.

La parole sans doute n'est pas sacrifiée; et même, pour l'adaptation de la mélodie vocale sur le vers, le musicien se fera le serviteur du poète : là, mais là seulement, la poésie déterminera la musique. Mais ai-je besoin de dire que la mélodie vocale n'est pas le fonds musical du drame wagnérien, qu'elle n'est qu'un accident, le revêtement du mot, lequel n'est lui-même que le commentaire de la situation.

Quelle que soit la valeur des poèmes dramatiques de Richard Wagner, — il me semble qu'on l'exagère un peu, mais la discussion me conduirait trop loin, — un point acquis demeure. La révolution qu'il a tentée est une révolution musicale; c'est pour la musique qu'il l'a faite, pour lui ouvrir un nouvel horizon, le monde des âmes. Elle ne tenait que les avenues du drame lyrique, il l'a mise au cœur de la place. Par le procédé des motifs-directeurs, il a fait passer la conduite de l'action du poète au musicien, le génie musical seul pouvant les concevoir et les mettre utilement en œuvre. S'il a réformé le drame, c'est pour avoir constaté que le drame a besoin de la musique pour l'expression complète du sentiment; son drame musical, c'est le drame par la musique et pour la musique. Tout cela, M. Chamberlain le sait mieux qu'aucun autre. Il aime la musique de *Parsifal* et

des *Maîtres Chanteurs* d'un amour aussi profond, aussi clairvoyant qu'il se puisse. Mais il se sera lassé sans doute d'entendre toujours appeler Wagner grand musicien. Un musicien, c'est en effet si peu de chose : un poète, un peintre, un architecte, a la bonne heure! Il était donc à prévoir qu'à présent que Wagner s'est imposé sous le premier aspect, on voudrait lui chercher d'autres titres : dramatiste, philosophe, et, qui sait, fondateur d'une religion nouvelle. Qu'on y prenne garde pourtant! sa renommée n'est pas encore assez solide pour qu'il n'y ait pas péril à le juger du seul point de vue de ses poèmes. La grandeur de Richard Wagner, c'est qu'il a constamment tendu, dans son drame musical, à développer la musique. Gluck, lui, sacrifiait la musique au drame, et c'est pourquoi, tout en rendant hommage aux beautés de son œuvre, nous ne cesserons pas de protester contre son système. Ne regardons pas Wagner par les yeux de Gluck; pas plus qu'il ne l'oublie lui-même, n'oublions jamais qu'il est avant tout musicien, encore qu'il ne soit pas que cela. Surtout ne laissons croire à personne qu'il suffit d'être poète et de vouloir, pour écrire la musique de la *Walkyrie* et de *Tristan*. La chose sans doute serait agréable à quelques anciens qui n'ont jamais appris, à pas mal de jeunes qui ne seraient pas fâchés de se dispenser d'apprendre. Je ne vois pas ce que la gloire du maître y gagnerait; je sais bien, en revanche, ce qu'y perdrait notre culture musicale.

RENÉ DE RÉCY.

TROIS HISTORIENS DE NAPOLÉON

MM. Taine, Arthur Lévy et Frédéric Masson.

Il reste encore à Paris deux ou trois de ces antiquaires suivant la mode d'autrefois, qui aiment sincèrement les vieilles choses dont ils font commerce. Dans leurs sombres boutiques, que la clientèle délaisse d'année en année, ils vivent craignant Dieu et ignorant le monde; heureux s'ils ont vendu un meuble, car ils pourront ainsi en racheter un plus beau; heureux s'ils ne l'ont point vendu, car ils eussent souffert à s'en séparer. Ils gardent pieusement les traditions de l'ancien goût français : un peu pareils, hélas! à cette paysanne octogénaire du comté de Cornouailles qui seule avait gardé le vieux dialecte celtique de son pays, tandis que personne autour d'elle, depuis trente ans, ne comprenait plus que l'anglais! Du moins, à défaut de clients, ils ont près d'eux pour les consoler d'aimables et sûrs compagnons : les bahuts tout rongés des vers, les grands bureaux dévernis, les fauteuils aux fonds de tapisserie à demi effacés, les gravures en couleur, souriantes et légères comme de belles maîtresses, dans leurs cadres disjoints. Et les petites pendules Louis XVI ont beau avoir, depuis cent ans, leur sonnerie arrêtée : pour eux elles retrouvent des voix et se rappellent des chansons.

Et comme je demandais au plus sage d'entre ces sages, l'autre jour, à quelles causes singulières on pouvait attribuer l'engouement soudain des amateurs, et du public à leur suite, pour le style Empire, pour ces meubles si lourds et si emphatiques, pour ces pendules, ces flambeaux, surchargés d'ordres disparates, pour l'art le plus glacial et le moins intime qu'il y ait eu jamais :

« Hé! me répondit mon ami, n'y voyez point malice! Le public aime les meubles Empire comme on aime les merles quand on n'a plus de grives; et quand les amoureux s'aperçoivent que les belles femmes sont trop belles, ils en aiment de laides. Les beaux meubles anciens, les Louis XVI aussi bien que les Renaissance, ont disparu du marché : le peu qu'il en reste est trop cher, sans compter que les imitateurs sont devenus bien habiles, et les acheteurs bien ignorants. Tel qu'il est, le style Empire est au moins un style : il vaut toujours mieux que ce méchant petit style anglais qu'on est en train de vouloir lui opposer. Et on l'aime parce qu'on en trouve à acheter. Dans dix ans, quand on n'en trouvera plus, il faudra aimer autre chose. Mais j'ai bonne idée, voyez-vous, que dans dix ans il n'y aura plus personne pour rien aimer du tout. »

Les paroles de ce sage marchand me reviennent dans l'esprit, à chaque signe nouveau de l'engouement croissant du public, non plus seulement pour les meubles Empire, mais pour l'histoire et la personne de l'empereur Napoléon. Nous sommes tout à Napoléon, par le temps qui court; mais il me semble qu'on aurait tort de chercher des causes trop subtiles à ce brusque retour de passion. Quelques-uns y ont vu l'effet de ténébreuses manœuvres du parti bonapartiste; pour d'autres c'est le vieil esprit césarien qui fermenterait dans les masses. Je crois plutôt qu'il en est de Napoléon comme du style Empire : nous l'aimons parce que nous avons besoin d'aimer quelqu'un, pour nous distraire, et parce que, sauf lui, il n'y a plus personne que nous puissions aimer. Nous avons essayé d'aimer les hommes de la Révolution : mais il nous a suffi de les voir d'un peu près pour nous en fatiguer. Nous avons essayé d'aimer Jésus-Christ : mais il y fallait trop de sacrifices, nous avons renoncé. Maintenant nous aimons Napoléon Ier : celui-là au moins ne nous empêche pas de dormir à notre guise. S'il vivait, les plus ardents à l'aimer seraient les premiers à le détester; mais il est mort, si complètement mort que nous ne savons rien de lui, excepté son nom, les dates de son

règne, et ce beau visage de fantaisie que lui ont attribué les peintres : car, au dire de Kotzebue, aucun de ses portraits ne lui ressemble, et sa seule image un peu fidèle est encore celle qu'il a fait graver sur ses premières pièces de cent sous. Nous ne savons rien de lui, il n'y a peut-être pas d'homme, dans l'histoire, dont la vraie figure soit plus mal connue. Dans chacun des nombreux ouvrages qu'on a publiés sur lui, c'est un autre Napoléon qu'on nous a montré. Mais pourvu qu'on nous parle de lui, nous sommes prêts à tout entendre : car, ce que nous aimons en lui, ce n'est point lui-même, c'est seulement notre besoin d'aimer.

Voici, par exemple, trois livres sur Napoléon, tous trois récents, tous trois fort remarquables, et ayant de pleins droits à notre confiance : *le Régime moderne* de M. Taine, *Napoléon intime* de M. Arthur Lévy, *Napoléon et les Femmes* de M. Frédéric Masson. Je les ai lus d'une seule traite l'un après l'autre : et si j'avais eu d'avance quelques idées sur le vrai caractère de Napoléon Ier, cette lecture aurait suffi pour me les brouiller à jamais.

*
* *

D'abord, le Napoléon de M. Taine. C'est un aventurier italien, un rival de Castruccio Castracani attardé parmi la société française de la fin du XVIIIe siècle. La civilisation moderne n'a point de prise sur lui. Il ne connaît aucun de nos sentiments, ni la modération des désirs, ni le respect de la justice, ni, à défaut de charité, l'égard pour autrui. Amené au pouvoir par une série de chances d'heureux joueur, et par la force d'une ambition sans scrupules, jusqu'au bout il ne voit dans l'univers que lui seul. Son monstrueux égoïsme va toujours s'épanouissant, sur les ruines de l'ancien monde qu'il achève de détruire. Imaginez un brigand qui se serait, par surprise, emparé d'une maison : la place bien à lui, il ne s'occupe que de la fortifier pour y être à couvert des gendarmes ; il mure les fenêtres, il creuse des fossés devant les portes, il empile les meubles en manière de barricades, il enferme les domestiques dans des chambres séparées, de peur d'une révolte contre lui. Telle serait, d'après M. Taine, l'histoire du règne de Napoléon Ier.

Et imaginez maintenant que les gendarmes, après avoir arrêté le brigand, aient laissé la maison dans l'état où il l'avait mise : les nouveaux habitants ne peuvent manquer de s'y trouver mal à l'aise ; dans cette forteresse improvisée ils étouffent et dépérissent ; les fenêtres murées interceptent l'air du dehors, et comme tous les meubles restent empilés les uns sur les autres, on n'a point de chaises pour s'asseoir, ni de table pour manger. Tel serait, d'après M. Taine, notre régime moderne, Napoléon l'a créé pour son usage personnel : désormais son mécanisme ne profite plus à personne ; mais, en attendant qu'on se décide à le modifier, il n'y a désormais personne qui n'en souffre.

C'est là un amusant paradoxe, qui aurait pu faire la matière d'une jolie chronique de journal. M. Taine en a fait la matière de deux énormes volumes in-octavo, sans compter les autres volumes qu'il rêvait d'y joindre quand la mort est venue l'arrêter. Mais les lecteurs de son livre ne se plaindront pas de cet excès de longueur : car jamais encore auparavant il n'était arrivé à M. Taine de construire avec tant d'art ces vastes appareils logiques, ces monuments de dialectique, où son haut et noble esprit s'est de tout temps occupé. Si Napoléon a été, sur le trône de France, au commencement de notre siècle, un condottiere italien de la Renaissance, M. Taine, disciple de Stuart Mill et confident de Thomas Graindorge, m'est toujours apparu comme un de ces bénédictins du moyen âge qui, sans autre goût naturel que celui du travail, étrangers aux agitations passagères du monde, armés en outre de toutes les armes de la scolastique, s'ingéniaient à bâtir, du fond de leurs cellules, quelque vain et prodigieux édifice, des *sommes* où toute la philosophie divine et humaine se déduisait d'un unique principe, des *canons* fondés sur deux ou trois lettres secrètes, ou bien encore de ces initiales de missels qui, à elles seules, sont comme des cathédrales gothiques, avec l'infinie complication de leurs lignes et de leurs figures. De même que M. Zola, son parent bien plus que son élève, M. Taine a été un constructeur. Ses œuvres les plus longues sont aussi les plus belles, par le développement magnifique de leur ordonnance, et cette solidité des assises et cette élégance des ornements qui les égale aux plus parfaits chefs-d'œuvre de l'architecture d'autrefois.

Voyez, à ce point de vue, ses deux derniers volumes : c'est le triomphe de la construction littéraire. Tout repose sur une définition du caractère de Napoléon : admettez seulement que Napoléon a été un condottiere italien, vous verrez aussitôt se dresser en pleine lumière devant vous toute l'histoire du XIXe siècle, vous comprendrez pourquoi la France possède tant de préfets et de sous-préfets, pourquoi les prêtres sont si aveuglément soumis aux évêques et les évêques au pape, pourquoi les écoles françaises, depuis les primaires jusqu'aux supérieures, se montrent si peu aptes à former des hommes. Inutile de chercher, à travers les deux gros volumes, une exception, l'ombre d'un argument qui contredise la thèse. Ah ! comme l'on voudrait que la réalité eût ce bel ensemble, cette harmonieuse unité si claire et si raisonnable. Et combien on lui préfère le superbe édifice que vient de bâtir M. Taine ! Car à

tout le prestige de sa masse et de sa structure, il joint encore le charme d'un beau style coloré, rythmé, plein d'images sonores, d'un style où chacune des phrases est elle-même un chef-d'œuvre d'architecture patiente et hardie.

*
* *

Voici maintenant le Napoléon de M. Arthur Lévy. Ce n'est plus un condottiere, mais un petit bourgeois, qui s'élève peu à peu dans l'échelle sociale à force de travail, d'économie et de sagesse pratique. Oubliez Castruccio Castracani, et imaginez plutôt M. Laffitte le banquier, celui qui est devenu ministre pour avoir su ramasser une épingle. Et ne croyez pas que je force la note : à toutes les pages de son livre M. Lévy insiste sur ce caractère éminemment bourgeois qu'il distingue en Napoléon. « La place que lui réservait le destin, dit-il, était la première à la tête de son pays, parce qu'elle était la première à la tête des travailleurs résolus de classe moyenne, derniers détenteurs des vertus morales délaissées par une noblesse dissolue... L'œuvre de cet homme, né bourgeois, est essentiellement bourgeoise; grâce à lui la classe moyenne a pris pied dans les affaires de l'État. »

Le caractère de Napoléon? Vous n'avez qu'à imaginer le caractère du banquier Laffitte, en supposant seulement qu'au lieu d'une banque c'est un empire que le destin lui donne à diriger. Toutes les vertus bourgeoises, et nulle trace d'autres vertus : Napoléon a été, au collège, un élève appliqué; il a été, dans l'armée, un officier consciencieux et travailleur. Toute sa vie il s'est montré bon fils, bon frère, bon mari. Savez-vous pourquoi Napoléon n'aimait pas Mme de Staël? « A cause de sa mauvaise réputation. Il avait une répulsion instinctive pour les femmes sans retenue. » Et comme il avait les vertus d'un bourgeois, il en avait les travers : la parcimonie, la méfiance, mille petites manies. « Tout concourt à compléter cette physionomie de citadin provincial » : tel est le jugement que porte en dernier lieu sur lui M. Arthur Lévy, après avoir étudié pendant 650 pages, avec une patience et une conscience admirables, tous les détails de sa vie et de son caractère.

*
* *

Le Napoléon de M. Frédéric Masson est plus difficile à définir. On voit de suite, au moins, qu'il est aussi éloigné du petit bourgeois que du condottiere. Ce serait plutôt un poète, un de ces grands passionnés, dont le cœur est brûlé à la fois de toutes les fièvres, un Alfred de Musset plus viril et qui aurait eu l'énergie de vivre son rêve. M. Masson, dans ce premier volume, ne s'occupe que de ses amours ; mais avec quelle chaleur il nous en parle, et quelle flamme il nous fait voir toujours allumée dans son âme! Son Napoléon savait toutes choses, mais par-dessus toutes choses il savait aimer.

La campagne d'Italie, elle nous apparaît maintenant comme une prodigieuse sérénade offerte par cet amant sublime à la capricieuse Joséphine. Et plus tard, quand il a cessé d'aimer Joséphine, ah! comme nous sommes loin du parfait bourgeois de M. Lévy! De quelle convoitise passionnée il poursuit Mme Walewska, avec quels cris il l'appelle, de quels ardents baisers il couvre son beau corps, lorsque enfin, par amour pour sa patrie, elle s'est résignée à le lui livrer! Le plus exalté des poètes, voilà Napoléon! Et tel nous le retrouvons encore dans les bras de Marie-Louise, quand au contact de cette jeune chair toute sa chair se réveille, et que mille sources de tendresse, d'indulgence, de printanière espérance jaillissent de son cœur!

*
* *

Ainsi M. Taine, M. Lévy, M. Masson nous offrent tour à tour un Napoléon suivant leur goût; ce sont trois Napoléon si absolument différents l'un de l'autre qu'il y aurait folie à vouloir les concilier dans une image d'ensemble; mais la tentation est forte de choisir l'un des trois, comme le seul authentique.

Le choix, malheureusement, est assez malaisé. On ne saurait songer, en tout cas, à le fonder sur des raisons positives et d'ordre historique : car on s'aperçoit aussitôt que M. Taine a consulté toutes les pièces qui concernaient Napoléon, que M. Lévy les a consultées aussi, et aussi M. Masson. Tous trois, ils ont lu tout ce qu'on pouvait lire : et non seulement cela ne les a pas empêchés d'arriver à des conclusions absolument différentes, mais encore il n'y a pas un fait un peu important qu'ils se soient représenté de la même façon.

Voici, par exemple, les amours de Napoléon: M. Lévy et M. Masson nous en parlent tous deux, et tous deux avec l'intention formelle de nous y montrer Napoléon à son avantage. Or, sur chacun des épisodes des amours de Napoléon leurs deux versions diffèrent complètement. Pour M. Masson, c'est Napoléon qui s'est le premier fatigué de son commerce tendre avec sa petite belle-sœur, Désirée Clary ; pour M. Lévy, c'est Désirée Clary qui, une fois pour toutes, a signifié à son amoureux qu'elle ne l'aimait pas. M. Masson nous raconte comment Napoléon, après Vendémiaire, reçut la visite d'Eugène Beauharnais, qui, sous prétexte de lui demander l'épée de son père, venait simplement l'attirer chez Joséphine. A en croire M. Lévy, cette visite d'Eugène serait une fable ridicule; et M. Lévy ajoute que Joséphine demeurait alors rue de l'Université, et que c'est Napoléon qui l'a installée, un an plus tard, dans cet hôtel de la rue Chantereine, où M. Masson nous affirme, au contraire,

qu'elle demeurait déjà lorsque Napoléon est venu la voir pour la première fois. Mêmes contradictions à chaque page, qu'il s'agisse de l'épisode de Mme Fourès, la belle *Bellilote* du Caire, de Mme Walewska dont M. Lévy fait une amoureuse, et M. Masson une martyre), de Marie-Louise. Puisant aux mêmes sources, avec des intentions pareilles, M. Lévy et M. Masson en ont rapporté des récits tout différents : tant il est vrai que, parmi toutes les illusions, il n'y en a point de plus illusoire que la vérité historique, et que jamais deux yeux ne verront la même image dans ce torrent d'apparences qu'est l'univers en dehors de nous!

Renonçons donc à choisir la plus *exacte*, parmi ces figures diverses de Napoléon. Les contemporains mêmes de ce grand homme ne l'ont pas connu : ni sur les événements de sa vie, ni sur son caractère, ni sur son aspect extérieur, leurs témoignages ne s'accordent. Et maintenant rien ne reste plus de lui qu'une ombre flottante, qui se dérobe devant nous quand nous croyons la saisir.

Mais au-dessus de la soi-disant vérité historique, il y a cette vérité vivante dont nous revêtons dans nos cœurs les images qui nous plaisent. Et il n'importe pas que chacun de nous se fasse d'un grand homme une image différente, pourvu qu'il la voie réelle et pourvu qu'il l'aime. Si M. Taine avait publié son livre vers 1869, aux dernières années du second Empire, j'imagine que c'est son Napoléon qui aurait été le plus vrai : son Napoléon est d'ailleurs, à peu de chose près, le même que voyaient alors toutes les âmes généreuses, le même qu'a vu Michelet dans les trois volumes, si injustement dédaignés, de son *Histoire du* XIXe *siècle*. Mais aujourd'hui nous préférons à cette froide et sombre figure d'aventurier italien un Napoléon plus voisin de nous, plus aimable aussi, et tel que nous puissions transporter sur lui notre besoin grandissant de pitié et d'admiration. C'est, je crois, ce qui explique le succès du livre de M. Masson. Nous y trouvons un grand homme qui désire, qui sent, qui souffre comme nous. Les soucis du monde qu'il porte sur ses épaules ne l'empêchent pas d'offrir tour à tour à Joséphine, à Mme Walewska, à Marie-Louise, un pauvre cœur amoureux plein de passion et d'ingénuité. Nous l'admirons, nous le plaignons : et il n'en faut pas davantage pour faire de lui, désormais, le vrai Napoléon.

T. DE WYZEWA.

THÉATRES

AMBIGU : *Gigolette*, drame en cinq actes, un prologue et huit tableaux, de MM. Pierre Decourcelle et Edmond Tarbé.

Le drame arrive peu à peu à se transformer. Il y met plus de temps que la comédie. Et cela se comprend assez facilement. La comédie, à la prendre dans ce qu'elle a de plus général, cherche à représenter les mœurs contemporaines et, par suite, doit suivre les transformations des mœurs; elle le fait assez lentement, et d'assez loin, il faut bien le dire : un type de théâtre dure une trentaine d'années, quelquefois plus, rarement moins. L'écrivain qui est « homme de théâtre », voit presque forcément la vie à travers le théâtre; les personnages, même ceux qu'il a directement observés, subissent une sorte de cristallisation en passant dans son esprit. Le cerveau d'un auteur dramatique moyen contient, à proprement parler, une sorte de moule, lequel donne involontairement la forme convenue aux personnages qui l'ont traversé. Pour ne citer qu'un exemple, ce qu'on appelle « le monde » a subi depuis vingt ans une transformation radicale. M. Henri Lavedan, le premier, nous l'a montré tel qu'il est devenu. En dehors du *Prince d'Aurec*, nous en sommes encore au marquis d'Auberive, d'Augier. De même, de l'ingénue de Scribe, nous voici brusquement à la Paulette de Gyp. Quand les premiers chapitres d'*Autour du mariage* parurent dans la *Vie Parisienne*, je crois que certaines personnes furent scandalisées; on cria à l'exagération : mais toutes les « demoiselles à marier » du théâtre devinrent des Paulette, à peu de chose près; Paulette, peut-être, a cessé d'être vraie; du moins, après la première et inévitable réaction, la jeune fille est-elle devenue un personnage très diffrent de ses deux prédécesseurs : raisonnable, avertie, connaissant la vie, au moins par l'observation, peu entachée de sentimentalité, mais, chose curieuse, revenant par un détour à l'ingénue tendre de jadis. Cette dernière, le cœur battant, tombait éperdue dans les bras du premier « prétendu » qui s'offrait. Paulette calculait posément ce que lui apporterait tel mariage et tel mari, et se décidait pour celui qui, à mérite égal, l' « embêterait » le moins. La jeune fille d'aujourd'hui, après avoir bien examiné les choses, a jugé qu'en somme le mariage le plus raisonnable n'était pas toujours le mariage de raison : si elle ne s'émeut pas au premier homme qu'elle voit, elle entend épouser un homme qu'elle aime, le mariage d'amour étant encore celui qui offre le plus de chances de bonheur. Il y a là une transformation assez curieuse, que la littérature, et le théâtre en particulier, ne semble pas avoir vue. Et si j'ai cité ces deux exemples, je pourrais sans trop de peine en ajouter d'autres. La comédie se transforme, lentement.

Et le drame plus encore. Ses visées sont moins hautes; il ne cherche pas à reproduire les mœurs; son but est simplement d'émouvoir, d'émouvoir violemment et en même temps, quinze cents spectateurs. Il faut donc frapper fort, d'abord, et frapper, si

je puis dire, sur les sentiments en quelque sorte élémentaires : j'entends les sentiments « innés », comme on disait jadis, ceux qui se rapprochent le plus de l'instinct, et dont chaque homme, quels que soient sa profession et son caractère, doit trouver le germe en soi. J.-J. Weiss s'amusait naguère à établir un parallèle entre Sophocle et Bouchardy. Hier encore M. Sarcey nous disait qu'*Œdipe Roi*, c'était du d'Ennery, et il ajoutait bien joliment : « Avec quelques petites choses dont d'Ennery a dû se passer. » Tous deux ont raison, pour l'essentiel, et si l'on oublie volontairement les « petites choses » en question. Et cela, d'ailleurs, était fatal. Ces sentiments élémentaires, où il faut que le dramaturge s'attaque, sont les mêmes, sans doute, depuis que le monde est monde, et ils dureront, pareils à eux-mêmes, « tant que la terre tournera ». Quelles que puissent être les conditions du théâtre de l'avenir, une mère qui perd son enfant attendrira toujours le public. Dieu sait combien, et combien de fois l'excellente Mme Marie Laurent en a perdu, sans que les spectateurs parussent se blaser sur l'angoisse qu'elle leur donnait. Une mère infortunée, un orphelin persécuté, un amant séparé de sa maîtresse, une femme abandonnée de son mari, sont des sujets éternellement tragiques. Joignez-y certains cas de conscience très rudimentaires, analogues à ce que les chirurgiens appellent des « fractures simples », et vous aurez le fond immuable du drame.

Remarquez d'ailleurs que ces sujets-là sont pour ainsi dire extérieurs aux personnages. C'est la situation qui est dramatique en elle-même, indépendamment de la situation des héros et des victimes. Prenez tel « succès de larmes » contemporain, les *Deux Orphelines*, par exemple ; chaussez les personnages de cothurnes, de souliers à la poulaine, de bottes à chaudron ou de « pumps », l'essentiel du drame restera le même. Sophocle, Bouchardy, d'Ennery, ont traité les mêmes sujets, parce que ces sujets sont les seuls sujets de drame ; ils les ont traités de même — à « quelques petites choses » près — parce que, le sujet donné, on ne pouvait le traiter que d'une seule manière. Par la violence de l'émotion qu'il entendait produire, il devait se borner à présenter les situations sans s'attarder aux analyses de sentiments ou de caractères.

« Le drame y naît de la complication des faits, et non du développement du caractère et du choc des passions », disait J.-J. Weiss à propos d'*Œdipe*. Il pouvait le dire de même de Bouchardy ou de d'Ennery. C'est là le drame essentiel, le drame en soi. Il attendrissait les Athéniens d'il y a deux mille ans, comme il attendrit les Parisiens d'aujourd'hui. Et, puisqu'il est indépendant des personnages, il devait pendant vingt siècles rester identique à lui-même, au moins pour le fond des situations.

Ce qui a changé, en revanche, c'est la forme, et j'emploie le mot par opposition à fond, sans parler, naturellement, du style et de la facture, lesquels, même dans un drame « essentiel », portent fortement l'empreinte de la mode. *Œdipe Roi* est un excellent mélodrame ; on pourrait en dire autant des dernières tragédies de Corneille et de celles de Voltaire et, plus près de nous, des pièces célèbres de Bouchardy ou de Dumas père. Vous savez qu'en général les personnages sont des rois, des reines, ou tout au moins de « bien grandes dames ». Et si Eugène Suë, par exemple, mettait Fleur-de-Marie dans un bouge, c'était pour l'en faire tirer par le prince Rodolphe ; et ce qu'il cherchait surtout, c'était l'opposition violente entre son héroïne et le milieu où elle vivait. Influence insoupçonnée de la tragédie sur ses dérivés ? Peut-être. Au moins peut-on dire que jusqu'à ces dernières années, le drame a vécu sur « les grands ». Et maintenant, nous voici aux gigolettes et à leurs amis.

A cette transformation presque subite et très radicale on pourrait sans trop de peine trouver un certain nombre de causes, parmi lesquelles j'en choisirai deux.

La première, c'est un gros mot, le naturalisme. Il nous a appris à ne pas nous montrer trop dégoûtés sur les « milieux », et aussi que l'assommoir du père Colombe pouvait être aussi gros d'émotions dramatiques que la cour de Marguerite de Bourgogne. De plus, il nous a donné le goût de la réalité, de la réalité pour elle-même (et c'est en cela surtout que les drames populaires modernes diffèrent des drames d'Eugène Suë). Le Théâtre-Libre, de son côté, montrait aux dramaturges que la reproduction exacte et pittoresque d'un milieu pouvait être un grand élément de succès. D'autre part, le grand effort vers la vérité qui se marque partout au théâtre devait forcément avoir son contre-coup sur le drame. Par sa nature, le drame échappait à la recherche de la vérité morale, il devait donc s'attacher surtout à la vérité matérielle. Pareillement, obéissant à cette loi qui force toute la littérature à se renouveler, il était amené à porter tout son soin de détail et de mise en scène à un milieu inexploré ou à peu près. Préparés par le naturalisme et le Théâtre-Libre, les spectateurs finirent par prendre un vif plaisir à la représentation de scènes qui les eussent fait, il y a seulement vingt ans, hurler d'horreur.

La seconde cause pourrait se résumer en ceci, qu'en mettant au théâtre les gigolettes et leurs amis, les dramaturges n'ont fait, en somme, que ce qu'avaient fait leurs devanciers, depuis Sophocle jusqu'à Dumas père. Ceci, pour ne pas passer pour une « fumisterie », demande quelques explications.

On a dit très justement que, si les grands tragiques avaient pris uniformément pour héros des rois, ce n'était pas seulement par respect pour la convention en usage à leur époque. Je mets à part les Grecs; leurs drames étaient des drames historiques, qui portaient à la scène des aventures tenant étroitement à l'origine de la race hellénique, et dont, par suite, les personnages ne pouvaient être que des héros. Mais Racine, par exemple, le plus éloigné des « mélodramaturges », a choisi des héros sur le trône, parce que, élevés au-dessus des autres hommes, leurs passions pouvaient se développer à l'abri des contingences qui en arrêtent parfois l'épanouissement chez le commun des mortels. C'est bien là la caractéristique de notre théâtre classique : analyse d'une admirable justesse et d'une grandeur incomparable, et tendance, pour les personnages, à n'être plus que des abstractions. Dans les dernières tragédies de Corneille, les personnages restent les mêmes (rois ou héros), mais pour des raisons un peu différentes : parce que les aventures qui arrivent aux rois, si elles sont plus rares, sont aussi bien plus extraordinaires et de bien autres conséquences et, par suite, bien plus émouvantes que celles qui arrivent aux autres hommes. Et il est à remarquer que, plus le drame se corse et se complique, plus les personnages s'éloignent de nous, s'éloignent, au propre et au figuré. Voyez les tragédies de Voltaire : l'*Orphelin de la Chine*, *Alzire ou les Américaines*, sans compter *Zaïre*, dont le Grand Turc est le héros. Il ne lui suffit plus d'avoir des princes ou des rois, il lui faut des princes et des rois de pays presque chimériques, tels que pouvaient être la Chine, le Pérou, ou même la Turquie pour les « Versaillais » du XVIIIe siècle. Et l'on juge des histoires fabuleuses, des reconnaissances et autres prodiges, dont ces cours étranges pouvaient être le théâtre! C'est le commencement, et aussi la cause de l'exotisme : désir de compliquer davantage et d'exagérer le nombre et l'inattendu des aventures. Les romantiques renchérissent encore. Au début, c'est encore des rois, *Henri III*, *Ruy Blas*. Puis la transformation s'indique. Les héros, jusqu'ici, étaient très au-dessus de nous, au-dessus des lois communes. Les voici en dessous, en dehors, aussi distants de nous, dans une direction opposée, capables d'aventures singulières, éminemment dramatiques, mais qui ne nous arriveraient jamais à nous, hommes moyens. C'est *Hernani*, *Triboulet*, ou encore *Antony*. En prenant les choses de très haut, on peut dire que tout l'effort des dramaturges a été de nous présenter des personnages assez différents de nous pour que nous pussions admettre comme possibles les aventures extraordinaires dont ils sont les héros ou les victimes. En dessus ou en dessous des lois qui régissent la société, peu importe; il faut, surtout, qu'ils vivent en dehors d'elles.

Et maintenant, supposez un auteur de drames modernes. Si ce qui précède résume les conditions essentielles du drame, qui va-t-il mettre en scène? Les « Grands » n'existent plus. Comparez le plus despotique des souverains contemporains aux rois de jadis! Le pouvoir n'est plus guère qu'un mot; il est divisé maintenant entre un millier de « mandataires ». En dehors du nombre, qui a de l'autorité, aujourd'hui? Et, si le drame se passe de nos jours, l'auteur dramatique n'est-il pas forcé d'aller chercher ses héros nécessaires chez ceux qui sont au-dessous de nous, puisqu'il n'y a plus rien en dessus? Mon spirituel confrère Hugues Le Roux prétendait naguère qu'il fallait voir, chez les Gigolettes et leurs « soutiens », comme une prolongation de l'esprit chevaleresque d'antan. Sans aller si loin, on peut dire que ces « chevaliers » vivent d'une manière anti-sociale qui, à tout prendre, — ai-je besoin de faire des restrictions? — a quelque chose d'analogue à la manière dont vivaient les despotiques héros de la tragédie. Ce qui n'atteignait pas ceux-ci, les autres savent l'éviter. Ils sont, aujourd'hui, les personnages les plus particuliers, les plus spéciaux. Ils devaient forcément être « objectivés » par les auteurs dramatiques.

Voilà donc MM. Pierre Decourcelle et Edmond Tarbé convaincus d'être les continuateurs de Sophocle, de Corneille, de Voltaire et d'Hugo. Qu'ils veuillent bien, pour aujourd'hui, se contenter de cette démonstration, assurément flatteuse. La place me manque pour parler de leur drame comme je l'aurais voulu. Tout ce que j'en puis dire, et très brièvement, c'est qu'il m'a paru extrêmement intéressant. Des aventures, également palpitantes, s'y succèdent en nombre respectable et sans l'ombre de monotonie. Quelque lenteur, peut-être, vers la fin, mais sans ennui. Les tableaux populaires sont mis en scène avec beaucoup de goût, et, qui mieux est, traités par les auteurs avec une justesse d'observation assez rare en la matière. On vous a dit que certaines scènes, notamment la jolie reconnaissance entre la mère et la fille, dépassent la valeur ordinaire des scènes de mélodrame. La pièce est luxueusement et pittoresquement montée. Elle est excellemment jouée. L'Ambigu a en ce moment, la meilleure troupe de drame de Paris. M. Romain a parfaitement dessiné, sans exagération, la silhouette du Beau Charles. M. Pierre Berton est le comédien de tenue assurée que l'on sait. M. Chelles rend avec une émouvante sobriété les souffrances de Jean Vauguelin, Œdipe à rebours. M. Burguet rend fort justement l'aimable rôle du docteur Bernay. MM. Torin, Yves Martel et Félix ont donné des figures expressives et pittoresques aux personnages de Chichi, Cassecœur et Julot — et ces noms seuls me dis-

pensent d'en dire plus long. Mme Felicia Mallet, avec la netteté un peu apprêtée de son jeu, a été une intéressante Zélie : elle a chanté, avec l'attendrissement le plus comique, la chanson des blés d'or. On sait les rares qualités de Mme Marie Samary. Mme Lecomte est d'une émouvante simplicité dans le double rôle de Geneviève et de Marion. Mlle Descorval est une Clara plein de savoureuse drôlerie. Mlle Sylviac, la Sauterelle, est d'une veulerie sans prix.

La pièce a eu un très vif succès le soir de la première. Tout porte à croire qu'il durera longtemps.

JACQUES DU TILLET.

P. S. — M. Charles Fuster a bien voulu me convier à une conférence qu'il a faite à propos d'un livre de lui, *Louise*, « roman lyrique ». Je ne puis, parlant ici de théâtre, que mentionner la chaleur avec laquelle M. Candé a lu de nombreux extraits de *Louise*.

J. T.

BULLETIN

Thèses de doctorat (1893).

J. Bédier. *Les Fabliaux*. Bouillon, 485 pages in-8°.

Voici un très gros travail sur un sujet en apparence très mince. Mais l'auteur ne s'en est pas tenu à une étude littéraire des fabliaux; il ne s'est pas contenté de les considérer comme des « témoins des conceptions artistiques et morales du XIIIe siècle français » : il a consacré la première partie de sa thèse, la plus volumineuse (250 p.) à la question de l'origine et de la propagation des fabliaux; grave problème qui divise tout le monde savant. Les fabliaux, comme tous les autres *contes traditionnels*, viennent-ils de l'Inde, comme on l'a cru jusqu'ici en général, comme le croit M. G. Paris? L'Inde est-elle un immense réservoir d'où tous les contes se seraient répandus dans le monde soit oralement, soit par écrit? M. Bédier ne le pense pas : « L'histoire, dit-il, ne nous permet pas de supposer qu'il ait existé un peuple privilégié, ayant reçu la mission d'inventer les contes dont devait à perpétuité s'amuser l'humanité future. Elle nous montre au contraire que chacun a créé ses contes, qui lui appartiennent : les Bretons, les Germains, les Slaves, les Indiens. Puisque chaque peuple a le pouvoir de créer des contes ethniques, il est naturel de supposer qu'il a pu aussi inventer des contes plus généraux, qui, étant très plaisants et très inoffensifs en leurs données, voyagent indifféremment de pays en pays. » Les fabliaux sont pour lui une œuvre exclusivement française. — J'avoue avoir été fortement ébranlé par les arguments nombreux et pressants que présente l'auteur; mais je n'aurai garde de m'aventurer sur un terrain si dangereux : je laisse aux medievistes le soin de répondre.

La deuxième partie du travail a peut-être moins de portée, mais elle offre au lecteur plus d'intérêt.

Qu'est-ce qu'un fabliau? que nous apprend-il sur les idées et les mœurs des hommes du moyen âge? Groupons sur ce sujet quelques renseignements aussi précis que possible.

« Les fabliaux sont des contes à rire en vers. » Souvent très courts, s'étendant quelquefois jusqu'à onze cents vers, ils sont en général de trois à quatre cents vers de huit syllabes. Ils sont faits pour être narrés, non pour être chantés. Il nous en reste 147. La plupart sont anonymes, comme presque toutes les poésies du moyen âge. Cinquante-cinq portent le nom de trente auteurs différents. Les fabliaux fleurissent entre 1159 et 1340. Le XIIIe siècle est l'époque où ils semblent avoir eu le plus de vogue. D'où sortent-ils? Presque tous des provinces du Nord, surtout de la Picardie.

Dans ces fabliaux revit à la fois l'âme du conteur et l'âme du public du XIIIe siècle. Ils nous offrent une peinture réaliste des mœurs fidèlement observées et rendues. Ils restent dans le vraisemblable et excluent le merveilleux. Point dévots, ils ne sont pas nécessairement immoraux. Ils ne cherchent pas davantage à moraliser : ils cherchent à faire rire. Beaucoup n'ont pas d'autre but. Du reste nos aïeux n'étaient pas difficiles, et l'on riait de peu au XIIIe siècle. La plupart représentent ce qu'on peut appeler l'esprit gaulois : esprit fait de bonne humeur, de gaîté maligne, d'un goût assez vif pour la paillardise et la gravelure; ils supposent un profond mépris et même de la haine pour la femme, être inférieur, mais essentiellement rusé et trompeur. Le jongleur ne tarit pas sur les ruses employées par les femmes pour tromper leurs maris. Souvent l'esprit gaulois descend dans ces contes jusqu'à la plus grossière obscénité. Un grand nombre enfin sont satiriques. Quelle est du reste la peinture de la vie qui ne se rapproche pas plus ou moins de la satire? Mais M. Bédier fait remarquer que la satire des classes sociales, chevaliers, bourgeois, vilains, est assez rare : c'est plutôt de la plaisanterie que de la satire, tandis que la satire est fréquente et violente contre le clergé : ici ce n'est plus la plaisanterie qui égratigne, c'est la haine qui mord et qui s'acharne.

On voit quelle est l'importance de ces contes et quels sont leurs traits principaux; d'autant plus que nous retrouvons cet esprit des fabliaux dans la moitié des œuvres du XIIIe siècle : c'est l'esprit bourgeois par opposition à l'esprit chevaleresque. Il y a au moyen âge deux poésies très différentes : l'une réaliste, « qui va des fabliaux au roman de Renart et au roman de la Rose », l'autre idéaliste, « qui va des poésies lyriques courtoises aux romans de Lancelot et de Perceval le Gallois ». C'est qu'il y a deux mondes distincts : le monde chevaleresque et le monde bourgeois et vilain. — Cette division n'est-elle pas un peu trop rigoureuse? Les fabliaux, œuvres de l'esprit bourgeois, ne déplaisent pas aux chevaliers et aux barons. Et M. Bédier reconnaît lui-même qu'il y a eu plus d'une fois « confusion des genres et promiscuité des publics ».

Ces œuvres, très curieuses pour nous faire connaître les idées et les mœurs des XIIe et XIIIe siècles, n'ont pas

une très grande valeur littéraire. La versification est négligée, le style plat et grossier; mais ces contes ont le mérite d'être courts, vrais et naturels. Aucun n'est un chef-d'œuvre : le style fait défaut. Nul ne songe à faire une œuvre littéraire; nul n'a eu assez de génie pour faire un chef-d'œuvre sans s'en douter. Pouvaient-ils même avoir la notion du style, ces jongleurs errants, misérables et vicieux, qui se confondent avec les saltimbanques et les bouffons, et ne sont pas autre chose que des amuseurs?

Le fabliau disparaît au commencement du XIVe siècle.

« En même temps meurent ou se transforment tous les genres littéraires du siècle précédent. C'est l'avènement de la littérature réfléchie. Plus d'auditeurs, des lecteurs. Le jongleur a vécu; le poète naît, ou plus précisément l'homme de lettres (p. 387). »

Nous remercions M. Bédier d'avoir fait revivre ainsi devant nous nos vieux jongleurs et de nous avoir, d'une langue élégante et précise, si bien montré l'esprit des fabliaux. Ce n'est peut-être pas la partie de sa thèse à laquelle il tient le plus. Mais ils ne sont pas nombreux ceux que peuvent passionner *les théories aryenne, anthropologique ou orientaliste* de l'origine des contes; tandis qu'une étude littéraire des fabliaux n'est indifférente à aucun de ceux qui s'occupent de notre littérature nationale.

PIERRE ROBERT.

Bibliographie.

Stapfer Paul, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux. — *Des Réputations littéraires. Essais de morale et d'histoire.*

Si le talent est la première, la grande condition du succès, on ne saurait prétendre qu'il soit la seule. Parmi les moyens divers de réussir, les uns, comme le flair de l'à-propos et l'art de saisir l'occasion, relèvent d'un instinct supérieur qui fait lui-même partie intégrante du génie; les autres, tels que la réclame, avec les vieux trucs traditionnels, sont des artifices purement extérieurs, qui, pour être vulgaires et bas, ne manquent ni d'habileté ingénieuse et profonde ni d'efficacité. La recherche curieuse de tous les éléments externes et internes d'où dépendent en littérature la gloire des noms et la vie des œuvres, est l'idée initiale et centrale de ces *Essais*, dont l'unité n'a d'ailleurs rien de systématique, et auxquels on reprochera plutôt trop d'humeur personnelle et de libre fantaisie qu'un excès de méthode ou de rigueur doctorale.

Nouvelles de l'étranger.

LES PROPOS DE TABLE DE SCHOPENHAUER

Schopenhauer a trouvé son Eckermann. Un conseiller de justice saxon, M. Bœhr, qui avait été longtemps l'ami intime et le confident du philosophe de Francfort, a laissé en mourant de volumineux cahiers où il avait noté au jour le jour, et dans le plus grand détail, tous les propos de Schopenhauer. Ces cahiers vont être prochainement publiés; tout porte à croire qu'ils offriront le plus vif intérêt.

LA PLANTE DE LA GAITÉ.

Homère parle, dans l'*Odyssée* (IV, 219-223), d'une plante qui avait la propriété de calmer le souci et le chagrin, et d'effacer le souvenir de toutes peines. « Quand on en a goûté dans son vin, dit-il, de toute la journée on est assuré que pas une larme ne viendra sur le visage. » Pausanias, lui aussi, parle d'une plante qui croît dans l'île de Sardes, et qui a la propriété de faire rire ceux qui en avalent la racine. Cette plante, qui assurait la gaîté et le bonheur, vient enfin d'être retrouvée. C'est le *ranunculus bulbosus* de Linné, plante en vérité extrêmement vénéneuse, mais qui contracte les muscles de la bouche, de telle sorte que ceux qui en ont absorbé ont l'air de rire aux éclats, même si le poison de la plante est en train de les tuer.

THÉATRES BERLINOIS

Le « Lessing », théâtre de Berlin, vient de jouer, à quelques jours d'intervalle, deux pièces nouvelles : un drame de M. Richard Voss, *Pauvre Marie!* et une comédie de M. Paul Lindau : *l'Autre*. Ces deux pièces, d'auteurs naguère fameux, paraissent avoir été assez froidement accueillies. L'*Autre* est l'étude comico-scientifique d'un cas de double conscience, un peu dans le genre du cas *Hyde et Jekyll*, dans le roman anglais de M. R.-L. Stevenson. Quant à *Pauvre Marie* c'est un mélodrame sentimental et exalté, où l'imitation des *Filles de Marbre* se mêle à des souvenirs de Schiller et des romantiques allemands.

MORT DE TROIS ÉCRIVAINS RUSSES.

Trois écrivains russes viennent de mourir, à quelques semaines d'intervalle : d'abord M. Nicolas Ascharoumof né en 1820, auteur d'une comédie, *la Mascarade*, et de plusieurs romans, dont l'un, *Un nom étranger*, obtint un très gros succès dans le *Messager d'Europe*. Les deux autres morts étaient surtout connus comme poètes : c'est M. Alexis Pletschcïef, mort l'autre soir à Paris, traducteur de Heine, de Renan et des romantiques allemands; et M. Alexis Apouchtine, un ami de Tourguenef, auteur d'un petit recueil de poèmes publié en 1886, qui prit aussitôt une place au premier rang des chefs-d'œuvre de la poésie russe contemporaine.

UN VIEIL AUTEUR NORVÉGIEN.

On vient de célébrer, le 5 novembre, le soixantième anniversaire de la naissance de Jonas Lie, un romancier norvégien qui partage, dans les pays scandinaves, la célébrité de MM. Biornson et Ibsen.

UN DRAME NOUVEAU DE M. BIORNSON

M. Biornson vient d'achever et doit publier ces jours-ci un drame nouveau qui, sous le titre de *Au-dessus des Forces, seconde partie*, est la continuation et la conclusion d'un premier drame publié en 1886. Ce premier drame, celui-là même que doit jouer bientôt à Paris le théâtre *l'Œuvre*, avait été en effet présenté par l'auteur comme un simple fragment : et il a fallu près de dix ans à M. Biornson pour compléter son ouvrage. La nouvelle pièce, dont l'action se joue dans le monde des socialistes, sera, dit-on, un très curieux manifeste des opinions politiques et religieuses de l'éminent auteur norvégien.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

30 novembre 1893.

La nouvelle Chambre débute par des aventures. Est-ce un mal pour un bien, comme le proverbe le dit, et cette première leçon profitera-t-elle à notre jeune législature? Il y avait là une ou deux centaines de députés qui ont été assez surpris de voir comment tombait un ministère, sans vote, sans ordre du jour, au milieu d'une interpellation brusquement interrompue. Ceux qui savent voir et regarder ont dû apprendre bien des choses en un moment. Une pareille minute vaut des années, si on en profite, pour la maturité de l'esprit et le progrès de l'éducation parlementaire. On voit dans cette minute décisive comment les partis se combattent, se jouent et se trahissent les uns les autres, comment les gouvernements tombent et s'élèvent et que leur destinée à de certains jours dépend d'un mot, d'un geste plus ou moins heureux. On tient une séance importante et solennelle, tous les députés à leurs bancs, les loges remplies d'une foule attentive et frémissante; à la tribune, un éloquent orateur; et l'on se dit que c'est là un des grands spectacles de la politique. Spectacle en effet, formes vaines et vides : la politique n'est pas dans cette salle, elle est dans les couloirs.

Un ministre a rencontré dans ces couloirs quelques-uns de ses amis : « Vous savez, je pars, ou plutôt nous partons... Nous avons tous les trois donné notre démission, c'est fait, c'est irrévocable!... — Mais quoi? où est alors le gouvernement? En présence de quel gouvernement sommes-nous? Et cette interpellation, à qui s'adresse-t-elle? Il faut la retirer... » M. Casimir Périer, qui regardait et attendait du haut de son fauteuil, a eu parfaitement raison de dire : « Quand un ministère est démissionnaire, il le fait savoir officiellement. Nous ignorons ce qui se passe et se dit en dehors de cette enceinte. Aussi longtemps qu'un gouvernement est sur ces bancs, il y a un gouvernement. L'interpellation continue et j'assurerai la liberté de la tribune. » M. Charles Dupuy avait dit à M. Pelletan : « Nous sommes là! » Il signifiait par ces mots que le gouvernement était présent et prêt à répondre. Mais les auteurs de la demande d'interpellation, MM. Millerand et Jaurès, la retirent et personne ne songe à la reprendre; ceux qui y songent hésitent, se lèvent, s'assoient et finalement ne la reprennent pas. La discussion n'avait plus d'objet. Il n'y avait qu'à lever la séance, ce que l'on fit. Mais alors, en effet, il n'y avait plus de gouvernement. M. Dupuy et ses collègues sont allés remettre leur démission collective entre les mains de M. le Président de la République, — formalité presque inutile, puisque le gouvernement s'était évanoui, puisqu'il était passé de vie à trépas dans une syncope, et que, pour porter sa démission, il faut être vivant.

Les annales parlementaires de tous les peuples, si remplies qu'elles soient de péripéties surprenantes ou tragiques, en contiennent peu de pareilles à l'histoire que l'on vient de lire. Le cabinet Dupuy n'a pas été renversé, il est tombé de lui-même. Les divers éléments dont il était composé se sont disjoints, et, partant, le cabinet cessait d'être, au milieu d'une interpellation où la majorité en somme avait montré son estime et sa confiance au chef du cabinet par d'irrécusables témoignages. Quand on dit qu'une pareille aventure est unique en son genre, cela est vrai à ce point de vue que le ministère Dupuy a quitté la scène dans des circonstances et pour des causes qui ne s'étaient pas encore rencontrées. Mais que nos ministères perdent ainsi la vie en dehors de toutes les règles et traditions suivant lesquelles on a coutume de mourir dans les régimes parlementaires; qu'ils s'abandonnent eux-mêmes plutôt qu'ils ne sont abandonnés par les Chambres; qu'ils périssent dans les couloirs et dans les coulisses plutôt que dans le cirque et en face des spectateurs, où il convient qu'un cabinet vraiment parlementaire tombe avec grâce, sous un coup d'épée correct et mortel, cela est absolument certain et commun chez nous.

La cause en est que nous n'avons jamais eu de cabinet parlementaire véritable, tel qu'on se plaît à le concevoir dans les régions de la théorie. Toujours il nous a fallu assembler des éléments divers, qui tiennent quelques semaines, quelques mois, par artifice, et aussi par patriotisme, et qui se décollent au moindre changement de température. Si M. Ch. Dupuy et M. Peytral avaient été animés des mêmes pensées, des mêmes sentiments; s'ils avaient eu la même façon de concevoir la politique républicaine, ce qui est arrivé ne serait pas arrivé. On n'aurait pas vu de telles hésitations, de telles incertitudes dans certains passages d'une déclaration, cependant pleine de vigueur et de *maestria*, que la majorité de la Chambre avait fort applaudie. A la vérité, il n'y a de gouvernement qu'un gouvernement qui possède l'unité d'action et de volonté, l'homogénéité, comme on dit. C'est le signe même et la condition de la vie; et chaque fois qu'un gouvernement ne réalise pas cette condition, on peut assurer qu'il n'y a pas de gouvernement. Mais, à ce compte, il serait difficile de dire quand nous en avons eu un depuis une quinzaine d'années.

Le Président de la République a commencé ses démarches accoutumées, a pris ses initiatives habituelles, en un tel genre d'occasion, pour composer un ministère nouveau. Immédiatement on entend dire à droite, à gauche, que le Président « se découvre », qu'il « est découvert », suivant la formule sacramentelle. Et alors on aperçoit des personnes faire des gestes effarouchés, elles se signeraient bientôt. Il serait cependant intéressant qu'on nous dise et qu'on nous démontre comment le Président de la République pourrait ne pas se découvrir, lorsqu'il doit former un nouveau cabinet. Oui ou non, la Constitution a-t-elle chargé le Président de la République de nommer les ministres? Si c'est lui qui les nomme, qui les choisit, qui les appelle, on ne connaît de bonne foi aucun moyen pour qu'il ne se découvre pas, pour qu'il ne sorte pas de son inaction et de son silence, dans ce moment presque unique de sa charge, où il doit agir personnellement. Il est indubitable qu'alors il doit agir personnellement et s'il agit personnellement il se découvre. C'est la Constitution même qui le veut et la Constitution ne pouvait pas faire autrement, à moins de supprimer purement et simplement le Président de la République. Notre Constitution n'a point condamné le Président à cette inaction idéale, à ce mystère absolu que certains doctrinaires du parlementarisme lui recommandent. Cela est plutôt de la monarchie parlementaire que de la République constitutionnelle qui nous régit.

HECTOR DEPASSE.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 30625. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 24 TOME LII 9 DÉCEMBRE 1893

7 décembre.

Lundi, à deux heures, M. le Président du conseil, lisant la déclaration du gouvernement, était applaudi par les trois quarts de la Chambre. A trois heures, scrutin public; pointage : 31 voix pour le Cabinet. Et le lendemain les journaux radicaux triomphent : le gouvernement a eu 40 voix de droite : qui de 40 ôte 31, reste 9; donc, le gouvernement a été en minorité. Décidément, l'arithmétique est une belle chose.

Qu'est-ce que prouve la séance de lundi ? Qu'il n'y aura pas plus de majorité dans cette Chambre, nous dit-on, que dans celles qui l'ont précédée. — Pardon; cette séance prouverait tout au plus qu'il y aura une majorité assurée pour certaines choses, douteuse pour d'autres.

Pour vous en convaincre, lisez le *Journal officiel*, qui n'est pas des journaux le moins instructif. Vous y verrez, en italiques, un certain nombre de parenthèses comme celles-ci : *très bien*, *applaudissements*, et même *vifs applaudissements*, qui par elles-mêmes ne veulent pas dire grand'chose, mais qui prennent un sens de ce qui les précède. « Très bien », dit le compte rendu sténographique, quand M. Casimir Perier parle de faire une loi sur les associations, de relever les droits de succession en ligne collatérale, de réformer nos vieux codes de procédure : « applaudissements », quand il propose « d'étudier la création d'une caisse de retraites pour les travailleurs, avec la volonté d'accomplir ce grand acte de solidarité sociale ». Et quand les « vifs applaudissements » ? Alors que le Président du conseil déclare, du haut de la tribune, « qu'il faut plus équitablement répartir le poids de l'impôt ». — Dites maintenant, si vous voulez, qu'il n'y aura qu'une faible majorité pour les questions de politique pure : il y a, dès à présent, une majorité pour les réformes sociales; c'est là ce qui importe.

Le cabinet Casimir Perier aura ce mérite de s'être présenté devant les Chambres avec un programme net et précis. Depuis vingt ans, les radicaux répètent aux modérés : « Vous ne voulez rien faire! » et il semblait par moments que les modérés voulussent donner raison aux radicaux. On ne pourra pas dire, cette fois, que la politique modérée soit une politique négative. Parmi les réformes possibles dans l'état de nos idées et de nos mœurs, le Cabinet a choisi les plus urgentes : que, dans quatre ans, ces réformes soient des réalités, et les Chambres n'auront pas perdu leur temps.

Que faut-il pour cela? Que le cabinet dure; et nous croyons, en dépit des prédictions pessimistes de droite ou de gauche, qu'il durera. Un journal radical disait ces jours-ci : « Nous tenons le ministère dans notre main ». L'élection du président de la Chambre a montré que les radicaux n'en sont pas tout à fait où quelques-uns l'ont cru. Et alors même que, par un coup de surprise, ils renverseraient le cabinet, qu'arriverait-il? Le pays, qui a assez de l'instabilité parlementaire et des crises ministérielles, saurait une fois pour toutes à qui s'en prendre.

La question, en effet, est bien posée aujourd'hui entre la république radicale et la république modérée. La concentration est morte et enterrée. Nous sommes de ceux qui en porteront le deuil légèrement.

PAUL LAFFITTE.

UNE ÉPOQUE DE TRANSITION

LA POÉSIE FRANÇAISE DE 1600 A 1620 [1]

Messieurs,

Pour la seconde fois je suis chargé par la bienveillance de la Faculté des lettres et par celle du ministre de l'Instruction publique d'occuper pour une année la chaire de mon excellent maître M. Lenient. Je remercie comme je dois et avec une reconnaissance profonde ceux qui m'ont confié ce périlleux honneur. A défaut de tout ce qu'il faudrait pour les justifier pleinement de m'avoir choisi, j'ai conscience qu'au moins par la probité et la loyauté de mon enseignement je ne trahirai point une confiance qui, tout en me flattant infiniment, va presque jusqu'à m'inquiéter; comme aussi, à défaut de la verve entraînante et des qualités du chaleureux orateur qu'on était accoutumé à trouver dans cette chaire, j'essaierai, par une consciencieuse et scrupuleuse application, d'apporter ici une studieuse enquête, une recherche patiente, une critique éveillée et attentive, une honnête contribution enfin à l'étude toujours inachevée de la littérature française. Ma récompense m'a déjà été donnée une fois par l'attention avec laquelle vous avez bien voulu m'écouter il y a trois ans; car il est dit, et je ne m'en plains pas, qu'aujourd'hui je dois remercier tout le monde: elle me sera donnée encore si je réussis à entretenir, pour ma faible part, parmi vous, le goût de ces belles et bonnes lettres françaises, notre gloire la plus pure, notre entretien le plus doux, notre consolation la plus pénétrante, notre viatique aussi le plus salutaire, s'il est vrai, comme on l'a dit et comme je le crois, que « c'est avoir profité que de savoir s'y plaire ».

*
* *

Je compte étudier avec vous cette année les poètes du commencement du XVIIe siècle. C'est une période curieuse et attachante de notre littérature. C'est ce que nous appelons une période de transition. Toutes les périodes sont de transition, naturellement. Cependant le mot n'est pas impropre, et il signifie quelque chose. Il y a des périodes littéraires qui, sans jamais avoir une unité absolue et sans pouvoir jamais être contenues tout entières dans une formule, cependant, en leur marche générale, en leur ensemble, paraissent bien obéir à un certain esprit et se ramener à une pensée commune. Elles ont leur unité, si vous voulez, approximative. Et cette unité, je sais bien que c'est nous, postérité, qui, à distance et avec le soin d'écarter ce qui pourrait l'altérer, la mettons en elles, de notre grâce. Mais encore nous pouvons l'y mettre. Nous ne nous sentons pas trop loin de la vérité en l'y mettant. Nous éprouvons qu'à attribuer tel esprit général à la littérature d'une époque, nous groupons, pour les mieux voir, plus de choses que nous n'en écartons, et nous expliquons plus de choses que nous n'en laissons inexpliquées. C'est un résultat, et c'est un bon résultat; et c'est surtout un signe que ces époques-là avaient bien en elles, toutes exceptions réservées, une certaine direction, une certaine tendance, je ne sais quoi comme une âme commune, et qu'elles avaient, pour ainsi dire, plus que d'autres, pris conscience d'elles-mêmes.

Il est d'autres périodes où, quelque bonne, et même quelque indiscrète et téméraire volonté que nous y puissions apporter, nous ne saurions décidément point mettre cette unité, même approximative, dont je parlais. Les tendances sont diverses; les théories, et aussi les pratiques, sont contradictoires; les auteurs semblent être, à la même date, de différents temps. Ils déroutent la chronologie. Ils semblent appartenir les uns à la génération précédente, les autres à celle qui suit, et l'on cherche ceux qui sont proprement de la leur. C'est dans ces périodes que nous, professeurs de littérature, nous trouvons en abondance ceux que nous appelons les « attardés » et ceux que nous appelons les « précurseurs ». Le tout forme une période de transition, c'est-à-dire une période d'incertitude. Une période de transition est une période où la pensée littéraire se cherche elle-même, s'essaye, et marche vers un but qu'elle ignore; ce qui suppose que tantôt elle hésite, tantôt pousse des pointes audacieuses vers l'avenir, tantôt rebrousse. C'est une période où la pensée littéraire a des analogies avec l'âme inquiète et hasardeuse des explorateurs. Elle n'est pas très satisfaite du pays habité et du terrain acquis, et elle cherche ces « terres inconnues » des anciennes cartes géographiques, déserts, écueils ou conquêtes.

Pour serrer les choses de plus près, peut-être, une époque de transition est surtout une époque où la littérature n'a pas de chef reconnu et généralement accepté. C'est surtout dans un homme et dans un grand homme que la littérature prend conscience de ses penchants, de son esprit général et de son but. Il n'y a point pour cela imitation scolaire, contrefaçon commerciale ou servitude : cela arrive; mais n'est point nécessaire. Il y a seulement idée plus claire de ce qu'on pensait obscurément, et volonté

[1] [illegible] poésie française. Faculté des lettres de Paris, 7 décembre 1893.

plus nette de ce qu'on voulait sans en être sûr. Le grand homme ne marque point nécessairement son époque à son sceau : mais il l'entraîne décidément du côté où elle allait. Il pèse sur les irrésolutions, il détermine les vocations, il crée autour de lui une atmosphère où respirent plus librement et plus complaisamment ceux qui étaient faits pour elle. — Et où les autres étouffent, me direz-vous. — Sont très gênés au moins, répondrai-je ; et je n'ignore point du tout les inconvénients des périodes littéraires, sinon disciplinées, du moins ordonnées et hiérarchiques. Mais je ne cherche en ce moment qu'à définir ces époques-là. Elles sont toujours dominées par un grand esprit qui les résume à nos yeux, comme il les a, sinon inspirées, du moins excitées et animées de son influence. Ronsard règne depuis 1550 jusqu'en 1600, nonobstant les oppositions : Corneille règne de 1630 à 1660, nonobstant certaines traverses, et l'on peut même dire, et pour mon compte c'est mon avis, qu'il règne plus tard, que le grand mouvement de littérature dramatique qui s'est poursuivi jusqu'à la fin du XVIIe siècle est son œuvre, l'œuvre de l'homme qui, par la supériorité de son génie avait fait du théâtre le premier genre littéraire, le plus recherché, le plus choyé, le plus caressé chez les Français. Voilà des époques définies, arrêtées, ayant un caractère précis et fortement marqué. Sans poursuivre jusqu'au XVIIIe siècle et au XIXe siècle, on voit que ce sont des époques dominées par un grand esprit, et comme *gouvernées*. Autrement pour mot peut être juste en choses de lettres, ce sont des *règnes*.

Eh bien, les époques de transition sont des interrègnes. Personne n'y gouverne, personne n'y fait la loi, ce qui n'est pas à dire que personne ne veuille la faire : mais personne ne réussit à y imposer la sienne. En un mot, les époques de transition sont des époques d'anarchie. C'est l'histoire d'une anarchie littéraire que nous allons étudier cette année. L'anarchie en littérature n'a presque pas d'inconvénients, et elle ne laisse pas d'avoir de grands avantages. Son seul mauvais côté, peut-être, c'est qu'elle est le signe qu'aucun génie supérieur ne s'est manifesté : car s'il s'en était produit un, son influence aurait agi souverainement, ou du moins décidément, et l'anarchie aurait cessé, et, au lieu d'une période de transition, nous aurions une époque *constituée*. Évidemment c'est là un désavantage, et aucune époque de transition n'a l'éclat et la fascination d'une époque d'apogée. Mais quelles compensations ! Comme il est intéressant d'étudier des artistes qu'aucune influence supérieure n'excite, mais aussi qu'aucune influence supérieure ne gêne, ne refroidit, n'intimide ! Chacun est un petit monde indépendant, autonome, suivant la loi qu'il se fait, obéissant à son propre et pur instinct littéraire, ayant des sensations vraies, ce qui est, quoi qu'on puisse croire, la chose la plus rare, ayant son idéal en lui-même, ne faisant pas fléchir sa pensée ou son sentiment personnel pour les accommoder au goût dominant et au modèle consacré.

Car — et c'est là le point curieux — en ces époques là, il n'y a pas de « goût du jour », il n'y a pas « d'esprit du temps ». J'exagère un peu, mais à peine. Il y a plusieurs goûts qui se partagent et se disputent l'empire. Il y a plusieurs esprits publics. On peut être à la mode de plusieurs façons. Ou plutôt il n'y a pas nécessité d'être à la mode. On est à la sienne. L'originalité non seulement est permise, mais elle est comme inévitable. On est presque forcé d'être soi-même, et l'on est presque contraint d'être libre. Il y a des risques à cela, mais aussi des joies, des entraînements pleins de charme, les aventures gaiement courues et des succès, aussi, délicieusement rencontrés.

Et des succès quelquefois qui vont très loin, plus loin que le temps dont on est. C'est dans ces époques que la postérité curieuse va très souvent chercher je ne dirai pas ses favoris, ses grands favoris, mais ses demi-favoris, ses amis de second degré, ceux qu'on admire moins et qu'on aime un peu plus, ceux pour qui l'on a une complaisance secrète, et à qui on refuse l'hommage, mais pour leur accorder l'engouement, c'est-à-dire un peu moins, mais un peu mieux. Ces époques de transition sont celles qui fournissent à la postérité ses chers « *habitués* », ceux qu'elle a le plaisir de tirer de l'oubli, de replacer en bon rang et en bon lieu, et qu'elle chérit comme des découvertes, qu'elle caresse comme des inventions, et qu'elle protège comme ses créatures. Sur cette période de transition une époque de littérature constituée a passé qui l'a rejetée dans l'ombre, un peu trop, toujours. La postérité revient aux sacrifiés avec une foule de bons et de mauvais sentiments, mélange qui se retrouve à l'origine de presque toutes nos actions, avec un souci de la justice, une saine et noble curiosité, et aussi un malicieux désir de faire pièce un peu à ceux qui ont trop triomphé, aux victorieux authentiques, aux princes consacrés de la littérature.

A appartenir à une époque de transition il y a donc des avantages, des commodités, des libertés, des chances de gloire, et, ce qui est une perspective plus douce encore, des chances de revanche.

C'est une de ces périodes que nous allons voir se dérouler devant nous. De 1600 environ à 1620, point de caractère nettement déterminé dans la littérature, point de tradition, point de tendance unique, et point de commandement, encore qu'un peu tout le monde veuille commander : mais c'est précisément là qu'est l'absence du commandement. Nous voyons ici des hommes qui se rattachent au XVIe siècle, d'autres qui annoncent, désirent, provoquent l'école de 1660 et

seront plus tard reconnus par elle pour ses chefs, d'autres qui nous donnent comme un premier crayon d'un goût et d'une tournure d'esprit beaucoup plus rapprochés de nous. — Voici d'Aubigné, un homme de la *Pléiade* encore, abondant, verbeux, négligé, torrentiel, grand orateur en vers, comme Ronsard, incapable de se borner et pourtant très capable d'écrire, laissant échapper comme à la rencontre de sublimes beautés à travers des pages lourdes et compactes, improvisateur qui quelquefois improvise des merveilles, et aventurier du style qui parfois rencontre le génie ; âme puissante et rude, à tel moment inattendu capable soudain de grâce et de sourire, talent complexe et mêlé que c'est un plaisir de suivre dans ses métamorphoses et dans ses succès hasardeux.

Voici Desportes, poète de cour, de salon, de petit cercle calme et aimable, diseur de riens si gracieux qu'on craindrait presque qu'il eût quelque chose à dire; homme de style du reste et de rythme, d'une plume délicate et d'oreille fine, qui n'est pas sans avoir rendu de très grands services à la langue, qui l'a assouplie et adoucie en la caressant, qui l'a fait briller et chatoyer comme un joyau entre ses doigts de bénéficier bien pourvu ; homme qui fut heureux pendant sa vie et a été un peu malheureux après sa mort, offusqué en quelque sorte et étouffé entre les deux gloires de Ronsard et de Malherbe et ayant le tort d'être assez peu le disciple de l'un et aussi peu que possible aimé de l'autre. Il est une matière à réhabilitation : je ne céderai qu'à moitié à la tentation de le réhabiliter tout à fait.

Voici Régnier, et celui-ci quel est-il? De quel temps? Du temps de Marot, du temps de Boileau, du temps de Musset? Marot l'eût aimé, Boileau le salue, et Musset non seulement le salue, mais veut que nous le saluions : « Otez votre chapeau, c'est Mathurin Régnier. » Personne n'est plus original, personne n'est plus lui-même. Il a la verdeur du XVIe siècle avec la netteté, la précision, le dépouillé et le relief des meilleures époques et des meilleurs *moments* classiques ; il a l'excès et l'outrance audacieuse de la pensée avec la fermeté saine et vigoureuse du style. C'est un maître, c'est un précurseur, et par ses écarts il donne l'idée d'un homme de lettres de ces temps très anciens, de ces temps antérieurs à la Pléiade où l'on n'avait que très peu l'idée de la dignité de l'homme de lettres.

Voici d'Urfé, aussi différent que possible de ceux que je viens de nommer, par tous ses goûts, par toutes ses habitudes, par toutes les directions de son esprit, de son imagination, de sa rêverie, de son cœur. Bon gentilhomme et bon soldat, de tête chevaleresque, d'âme élevée, après une jeunesse agitée, il s'éprend des charmes de la vie contemplative, des paresses rêveuses et spirituelles aux bords des ruisseaux tranquilles, des idylles gracieuses traversées de conversations aimables et prolongées comme tout ce qu'on voudrait qui ne finît point. Il institue dans son livre la dernière des cours d'amour et de galanterie fine ; mais c'est loin des villes, des palais, des salons et des ruelles et des cénacles littéraires qu'il veut l'installer. Il lui donne pour cadre les bois rafraîchissants, les vallées apaisantes, les coteaux tranquilles, « les formes magnifiques que la nature prend dans les champs pacifiques », toutes les grâces sereines du demi-sommeil éternel de la campagne un peu déserte et nullement industrielle, telle qu'elle était alors ; et c'est un contraste agréable que ces seigneurs et dames très raffinés dans ce monde champêtre très inculte ; et c'est une harmonie aussi que ces âmes fatiguées des luttes et des guerres civiles, cherchant, non sans artifice et non sans gaucherie, aimable encore, à retrouver la paix de l'esprit et du cœur dans la paix des choses. Roman vrai parce qu'il est sincère, roman vrai parce que c'est le roman d'une âme vraiment romanesque, roman qui sera toujours imité, toujours refait, quelquefois inconsciemment, parce que l'humanité voudra toujours le relire, le rêvant à nouveau sans cesse, et dira toujours, comme La Fontaine :

> Étant petit garçon, je lisais son roman,
> Et je le lis encore avec la barbe grise.

Et vous ne sauriez croire combien il y a de d'Urfé, sans qu'ils s'en doutent, dans Jean-Jacques Rousseau et même dans Tolstoï.

Nous tournons-nous un instant du côté du théâtre, même anarchie, même indépendance, mêmes tentatives dans les sens les plus opposés, avec beaucoup moins de talent du reste. Les uns, comme Montchrétien, comme Claude Billard, n'ont rien changé à la « pratique du théâtre » telle qu'elle était au milieu du XVIe siècle. Ce sont des élèves encore de Robert Garnier, ce qui n'empêche pas l'un au moins de ceux que je viens de nommer d'avoir des qualités rares de poète élégiaque et lyrique ; mais ils s'en tiennent au cadre de la tragédie classique régulière telle que Scaliger le traçait et tel que Garnier le remplissait, d'après Sénèque. D'autres, comme Jean de Schélandre, s'aventurent, non sans puissance, dans le grand drame aux vastes proportions, aux développements amples, sorte de poème épique jeté sur la scène, et font songer à je ne sais quel Shakespeare français qui voudrait naître, mais qui ne s'est qu'ébauché, et n'a pas eu toute la force qu'il faut pour se déployer. Enfin tel autre, comme Hardy, semble porter l'anarchie en lui-même, tant il est à lui tout seul de plusieurs écoles, et tant il lui est indifférent de se montrer tour à tour tragique régulier, tragique romanesque, tragique antique, tragique espagnol, tragi-

comique; et on ne peut, en le parcourant, s'empêcher de songer à la fameuse classification humoristique de Polonius dans *Hamlet* : « Ils savent tout jouer : tragédie, comédie, pastorale, pièce héroïque, comico-pastorale, historico-pastorale, tragico-pastorale, tragico-comico-historico-pastorale, et bien d'autres. »

Telle est cette époque variée, bigarrée et tumultueuse. Tous ces gens-là ont du talent, de la fécondité, de l'originalité. Et surtout comme ils sont vivants, comme ils sont remuants, actifs d'esprit, et comme ils sont loin d'être d'accord! C'est plaisir de voir à quel point ils ne s'entendent pas! La régularité, que, du reste, aucune époque littéraire ne réalise, a ses beautés sans doute, et qu'une époque forme assez facilement sous la plume de l'historien littéraire un beau tableau bien composé, avec des plans nets et une disposition harmonieuse des groupes, rien de mieux : cela repose les regards et donne comme une sorte de sécurité à l'admiration; mais ces époques de transition et de déréglement ont un charme un peu irritant, piquant au moins et chatouillant, qui nous éveille et nous attache. L'activité d'esprit y paraît plus grande, et ceci n'est qu'une apparence, ne l'oublions pas, mais cette apparence est séduisante.

De plus, de pareilles époques, à quelque époque que nous soyons nous-mêmes, nous paraissent toujours être analogues à la nôtre. En effet, ce n'est qu'à distance que les choses se groupent assez sous le regard pour que nous puissions reconnaître une période littéraire ordonnée, régulière et constituée. Il faut, pour que nous la voyions telle, d'abord qu'elle le soit un peu réellement, et ensuite que nous soyons assez loin d'elle pour n'en pas apercevoir les menus détails discordants, et pour pouvoir, à la régularité qu'elle a déjà en ajouter nous aussi un peu, par un travail d'esprit tout naturel et très légitime. Par conséquent, notre époque à nous nous paraît toujours irrégulière; notre époque à nous nous paraît toujours une époque d'anarchie littéraire. Il est probable que bien des générations ont vécu à une époque de littérature régulière sans s'en douter. Sous quelque régime donc que nous vivions littérairement, une époque un peu désordonnée nous paraît toujours avoir quelques traits de la nôtre. Nous nous plaisons à cette ressemblance, nous nous attachons à ces gens qui ont quelque chose de nous, ceci au moins de ne pas être d'accord ensemble; nous les étudions avec intérêt, avec une curiosité où il entre de l'égoïsme, avec une certaine condescendance aussi et une certaine tendresse; car — telle est la faiblesse humaine — nous leur savons gré d'être comme nous, et nous nous surprenons à les féliciter de nous ressembler. Nous avons donc toutes sortes de raisons de nous attacher à la littérature du commencement du XVIIe siècle, ne fût-ce qu'à cause de ce qu'elle a d'un peu divergent et dispersé.

Et, au milieu de cette dispersion même, nous aurons à suivre la ligne sinueuse, mais non interrompue, de la formation de notre littérature classique. Ce qui s'élabore lentement en ce commencement du XVIIe siècle français, c'est l'esprit classique. Ce qu'il faut surveiller en ce commencement du XVIIe siècle, avec Malherbe, avec Racan, avec Maynard, c'est le classicisme sortant de l'humanisme, comme de son terrain et de son germe, s'en démêlant, en retenant l'essentiel et le nécessaire, mais s'en distinguant et prenant conscience et possession de lui-même. Le XVIe siècle est l'époque de l'humanisme, le XVIIe est l'époque de la littérature classique; celle-ci procède de celui-là à la fois par dépouillement et par accroissement, en laissant tomber quelques ornements superflus et en renonçant à certains excès de l'humanisme, d'autre part en acquérant et se donnant lentement certain fond, certaine matière que l'humanisme avait peu cherchée et n'avait pas réussi à se rendre propre. Avec Malherbe et ses disciples nous serons au premier pas, décisif du reste, que fait le classicisme pour s'écarter de l'humanisme, nous en serons à la période de dépouillement, d'allégement, de purification : nous n'en serons pas encore à celle d'enrichissement nouveau et de plénitude définitive; mais nous verrons quelles rectifications, pour ainsi dire, l'humanisme devait faire sur lui-même, quels sacrifices il devait consentir et quel poids mort laisser derrière lui pour s'acheminer vers sa transformation pleine et entière.

On peut compter trois grands pas, trois stades, dans cette transformation de l'humanisme en classicisme, trois degrés par conséquent dans la formation successive de l'École classique en France. N'oublions point, d'abord, que l'humanisme avait toujours existé; que, si haut qu'on remonte dans le moyen âge, on trouve la littérature grecque et la littérature latine connues et imitées. L'humanisme est partie importante de la littérature française depuis que la littérature française existe; mais on a coutume de ne l'y considérer qu'à partir du moment où il en devient le fond, c'est-à-dire qu'à partir du XVIe siècle. C'est à ne compter même que depuis cette époque que je dis qu'il faut considérer comme trois pas dans l'histoire de l'humanisme s'acheminant vers le classicisme.

Le premier peut être représenté par Marot, le second par Ronsard, le troisième par Malherbe. Il ne faut pas considérer Marot comme un simple poète de cour, agréable flatteur un peu prolixe, malicieux épigrammatiste un peu aigu, et joyeux conteur un peu abandonné. Il fut tout cela, mais plus et mieux.

Sans être précisément savant, il fut instruit; il avait des lettres autant qu'il avait du monde; il était fort bon humaniste. Il traduisait du latin, il traduisait du grec et de l'italien, et il éditait le Roman de la Rose, et il éditait savamment, avec restitution de textes et commentaires, son prédécesseur Villon. Bref, tout ce qu'a fait Ronsard plus tard il l'a fait, et dans le même esprit, ce qui ne veut pas dire avec la même indiscrétion. Il y a en lui et avec lui une première révolution littéraire très analogue à celle de la Pléiade, et rien n'est moins fondé en raison, quoique, hélas! bien naturel, et chose qui se renouvelle sans cesse, que le mépris de Ronsard pour Marot. Marot c'est déjà l'humanisme, mais tempéré par beaucoup de goût, par beaucoup de tact, j'entends littéraire, et par beaucoup d'esprit. J'ajouterai, non pas beaucoup de patriotisme, le mot étant bien solennel, mais beaucoup de sens national. Ronsard aime les anciens, et il aime aussi, fort bien, les vieux auteurs français; mais Marot aime les anciens, et il aime les vieux auteurs français davantage. La différence est de nuance, mais elle est sensible. Marot est humaniste par conscience littéraire et par goût, non par passion et par orgueil et par vanité, et son humanisme est un humanisme où le pédantisme n'entre pas. Précisément pour cela il est dans la juste mesure française, et se rapproche infiniment, déjà, du classicisme véritable. S'il avait eu dans le génie plus de force et dans la pensée plus de profondeur, il serait considéré à juste titre comme le fondateur du classicisme français. Et tel qu'il est, il l'est déjà. Il est le premier poète classique français dans les genres secondaires et mitoyens. C'est à lui que remontent comme à leur source la satire littéraire, la lettre en vers, sinon l'épître, et le madrigal et l'épigramme. Ces œuvres légères et fines de l'esprit français aiguisé à l'esprit latin ont en lui leur ancêtre et leur premier maître. Essai et ébauche du grand mouvement humaniste de 1550, Marot était comme une première assise sur laquelle, du reste, on n'a rien voulu bâtir d'abord. Il reste isolé pour cette cause et un peu à l'écart. Il n'en est que plus en vue et attire les regards, et les retient. Il ne faut pas l'oublier dans l'histoire de l'humanisme. Sans fracas et sans programme retentissant, il a plus fait en son temps pour cette cause que d'autres en la leur. D'autres on a dit : « Certes ils ont trop osé : mais l'audace était belle » ; de lui on peut dire : « Il y fut très discret, mais il était expert. »

Ronsard et son groupe, c'est l'humanisme intempérant, véhément, et presque intransigeant. Je dis presque, car n'oublions jamais qu'ils n'ont pas voulu rompre la tradition française et qu'ils se sont défendus avec raison de le vouloir faire. Mais enfin ils ont été humanistes avec une passion fougueuse où la fougue vraiment était de trop. L'humanisme de Ronsard c'est l'humanisme des difficultés; c'est l'humanisme s'attaquant, pour la conquérir, à l'antiquité tout entière, mais particulièrement à l'antiquité en ce qu'elle a de plus difficile, de plus ardu et de plus rude, et s'attachant surtout à franchir l'infranchissable et à gravir l'inaccessible. Persuader à des Français, non seulement qu'ils peuvent se pénétrer de latinité, ce qui est bien, qu'ils peuvent imiter l'antiquité, ce qui est excellent, qu'ils peuvent rivaliser avec l'antiquité, ce qui est mieux encore, mais qu'ils peuvent devenir des Latins et des Grecs, créer à l'usage des poètes et des hommes de lettres en général une sorte d'atavisme artificiel, vouloir que, non comme langue, je le reconnais, mais comme sentiments, comme idées, comme goûts, comme formes et cadres de composition, et enfin comme style, des Français soient des Latins et des Grecs, c'est cette tentative qu'a faite Ronsard, c'est ce dessein qu'il a formé, c'est ce but qu'il a poursuivi, et c'est cette gageure qu'il a établie comme sa règle. Heureusement pour lui il n'a pas réussi à la tenir. Il n'a pas laissé de l'oublier souvent, et savez-vous — vous le savez — quelles sont les œuvres les plus charmantes de Ronsard? Ce sont les oublis de Ronsard; ce sont ces heures de trêve et de repos; ce sont les moments où il a moins songé qu'à l'ordinaire à son rôle, à sa mission et à l'apostolat qu'il s'était donné. Son œuvre de volonté est respectable, imposante et très curieuse à étudier; son œuvre d'inspiration propre et spontanée est distinguée, brillante, séduisante, et ravissante souvent. — O poètes, soyez savants, cela est nécessaire à tout homme de pensée; soyez énergiques dans votre dessein, cela est une excellente discipline de l'esprit; soyez audacieux et audacieusement chercheurs, cela vous tiendra loin de l'horrible et redoutable vulgarité; mais écoutez votre cœur : il est encore votre vrai maître, et le plus sûr; car sans lui, et à vous habituer à ne l'écouter pas, vous risquez trop de devenir d'ingénieux ouvriers en paroles et des artistes un peu présomptueux en écritures, ce que Ronsard, souvent, n'a pas laissé d'être.

La tentative de Ronsard n'en avait pas moins eu des effets singulièrement favorables, et précieux. L'humanisme intempérant, l'humanisme extrême, dépassant un peu les forces des poètes les plus vigoureux, est redoutable, quelquefois funeste pour les poètes eux-mêmes. Il est une bonne et forte école pour le peuple des lecteurs. Il habitue à prendre la littérature au sérieux. Ce ne sont plus là jeux d'enfants et divertissements de salon. Lire un poète n'est plus une distraction nonchalante : c'est une occupation qui demande quelque application, quelque vigueur d'esprit et quelque savoir. Il faut connaître un peu l'antiquité, l'histoire, les vieilles légendes, les

mythologies, les philosophes en leurs tendances et en leur esprit général, pour lire un Ronsard. La lecture d'un poète, sans cesser d'être un plaisir, est un peu une étude, et donc devient un plaisir noble. Les hommes de 1550 ont si bien compris cela que quelques-uns, les extrêmes, les exagérés, ont voulu que même leur style, leur expression, ne pût point être compris du premier coup. Joachim du Bellay, si clair du reste pour son compte, fait allusion à cela dans une de ses œuvres, *le Poète courtisan*. Bon pour le poète courtisan, nous fait-il entendre, d'user d'une langue et d'un style si faciles et coulants qu'on le comprenne de premier abord, et, qui sait? un peu avant même qu'il ait parlé, tant on devine à l'avance ce qu'il va dire. Bon pour nous de n'être compris que par ceux qui sont un peu des nôtres, et qui mettent à nous lire un peu de la peine que nous mettons à écrire pour eux. Et Maurice Scève et son école, allant en cela, ce qui est fâcheux, plus loin que la théorie, et jusqu'à une pratique très diligente, écrivaient volontairement en style obscur, en style qu'il faut analyser pour le comprendre et traduire à mesure pour y entrer. Ce sont là des excès, évidemment. Mais le contraire en est un aussi, et l'écriture juste assez claire pour être comprise sans effort, juste assez savante pour avertir le lecteur qu'elle doit être lue d'un œil attentif et suivie par un esprit vigilant, n'est point une mauvaise chose pour l'éducation du public. Elle le discipline, elle l'exerce, elle le rend sérieux, elle le rend difficile. En vérité, Marot était un peu nonchalant. Il faisait des vers qu'on pouvait presque réciter à des gens qui jouaient à la paume. Il faut être un peu recueilli pour lire Ronsard. Le public prit un peu le goût du recueillement pour lire des vers à partir de la Pléiade. N'est-ce rien? Songez que les grandes œuvres ont besoin pour apparaître que l'éducation du public ait été faite en ce sens. Croyez-vous que Corneille, La Rochefoucauld, Pascal, Racine et Bossuet eussent pu écrire si l'habitude de l'attention, d'une sorte de recueillement respectueux, n'eût été prise par le public, c'est-à-dire n'eût été imposée au public avant qu'ils parussent? C'est la main forte et impérieuse de Ronsard et de quelques-uns de ses compagnons qui ont donné au lecteur français cette habitude nécessaire. L'humanisme a les mêmes effets, naturellement, que l'éducation classique, puisque l'éducation classique c'est l'humanisme lui-même. Il prépare des lecteurs aux génies puissants qui peuvent survenir. Tout le XVIIe siècle aurait dû être reconnaissant à Ronsard. J'ai entendu dire qu'il ne l'a pas été beaucoup. Il y a de grandes ingratitudes.

« Enfin Malherbe vint », et l'on a dit cavalièrement : « Et il aurait bien fait de ne pas venir. » Ce n'est point du tout mon avis. Il est le troisième pas décisif de l'humanisme en France. Il réalise incomplètement, mais il réalise la transformation de l'humanisme en classicisme. Cette transformation sans doute se serait faite sans lui ; mais il est incontestable, je ne dis pas qu'il l'a hâtée, mais qu'il la faite en lui-même et pour lui-même et pour un petit nombre de disciples, et qu'il en a donné ainsi un exemple destiné à être imité plus tard avec une pleine puissance et un succès définitif. Malherbe a méprisé ou a feint de mépriser tout Ronsard. En réalité, il a conservé de Ronsard tout ce que Ronsard avait de bon, et écarté, avec une grande justesse de discernement, seulement ce qu'il avait d'excessif, d'anormal et d'incompatible avec le génie français ; et la transformation de l'humanisme en classicisme, c'est cela même. Malherbe continue Ronsard en le méprisant, comme toute la littérature classique française jusqu'à André Chénier a continué Ronsard en l'ignorant. Malherbe poursuit l'œuvre de Ronsard sur un plan moins vaste, mieux mesuré du regard et plus net. Il le dépouille pour le débarrasser, il l'appauvrit pour l'alléger ; il le dégage de ses *impedimenta* ; mais il suit la même route que lui.

Qu'a voulu Ronsard? Une littérature savante, supposant une éducation littéraire très forte chez le poète, assez forte chez le lecteur. Malherbe est absolument de cet avis. Il est savant lui-même, ou du moins bien muni. Il pratique les auteurs latins avec diligence. C'est un lettré et un professeur, comme Ronsard le fut ; c'est un poète qui est un critique, phénomène qui se présentera souvent dans l'histoire de la littérature française, avec Boileau, avec Racine, avec Chateaubriaud, avec Victor Hugo lui-même.

Qu'a voulu Ronsard? L'imitation de l'antiquité. Malherbe ne diffère nullement de Ronsard sur ce point ; seulement ce qui était pour Ronsard une passion, pour Malherbe est une règle ; mais Malherbe n'ayant précisément de passion que pour la règle, le résultat est presque exactement le même.

Qu'a voulu Ronsard encore? Comme suite de l'imitation de l'antiquité, l'emploi des *grands genres* littéraires, grande épopée, « haute tragédie », sublime poésie lyrique. Malherbe a les mêmes goûts, a les mêmes répugnances ; personne ne méprise plus que lui les poètes qui s'adonnent aux enfantillages des poésies légères et des petits vers. Personne ne croit plus que lui que la poésie doit tendre au grand et proscrire toute familiarité et même tout abandon. Il est à remarquer, à ce propos, qu'en tant que poète lyrique, Malherbe a compris le lyrisme exactement de la même manière que Ronsard. Le lyrisme pour Ronsard, contrairement à ce qu'il était déjà et à ce qu'il devait de plus en plus devenir chez les modernes, était poésie presque absolument impersonnelle. Il exprimait, non pas les sentiments les plus secrets et les plus intimes du poète, mais les sentiments les

plus généraux, au contraire : il célébrait les louanges des grands, des princes, des rois, les grandeurs de la nation, les charmes de la paix. Il était comme modelé sur celui de Pindare. Malherbe n'a pas compris autrement ni le lyrisme ni, peut-être, la poésie tout entière. La poésie chez lui, comme dans la littérature humaniste avant lui, comme dans la littérature classique après lui, est impersonnelle autant qu'il est possible qu'elle le soit. Il est difficile de s'entendre autant que Malherbe s'est entendu avec Ronsard, sans s'en apercevoir, comme il arrive.

Comme conséquence encore de l'imitation de l'antiquité, Ronsard a prêché, et prêché d'exemple, l'emploi de la mythologie. Malherbe a accepté pleinement cette mode, antérieure à la Pléiade du reste, et déjà consacrée, et qui, grâce à lui, est devenue, aucun mot n'est trop fort pour la définir, une institution classique.

Ronsard a voulu encore des rythmes plus beaux, plus larges, plus amples et plus sonores que les rythmes un peu grêles dont on se servait avant lui. Malherbe en principe est d'accord avec lui. Il accepte la révolution accomplie. Il n'accueille pas tous les rythmes inventés par Ronsard : il choisit et il élague ; il élague beaucoup, mais il comprend aussi bien que Ronsard que l'ancienne métrique ne suffit plus aux nouveaux besoins de l'oreille, et c'est dans deux ou trois des moules créés par Ronsard qu'il verse ses vers pleins, serrés et solides.

Que fait-il donc enfin par lui-même et quelle est son œuvre ? Il réprime, il contient et il émonde. Là où Ronsard s'est montré sévère, il l'est davantage. Si Ronsard s'est montré circonspect, mais tolérant encore, sur l'enjambement, Malherbe proscrit toute licence en cette affaire. Si Ronsard a été hésitant sur l'hiatus, Malherbe, à grand tort, selon mon sentiment, n'hésite point et extermine l'hiatus des frontières de la versification française. Surtout il fait une guerre acharnée à trois défauts qui sont surtout des négligences de la Pléiade : la cacophonie, l'obscurité, la prolixité. Toute la réforme de Malherbe est là, toute sa préoccupation constante et toute sa pensée. Il n'a pas cru — du moins je voudrais le supposer — être plus grand poète que Ronsard, il a cru être versificateur plus harmonieux, plus clair et plus ramassé, et il a cru surtout qu'il fallait l'être. Il a estimé que de tout ce que les Ronsardiens avaient admiré dans l'antiquité ils n'avaient oublié, communément, que la phrase musicale, le tour net et libre et la sobriété élégante, et ce sont ces trois beautés souveraines qu'il a recommandées de tout son pouvoir et poursuivies de tout son courage, et atteintes souvent ; car, par une fortune très particulière, il a eu le bonheur que ses bonnes intentions méritaient. Mais, en ceci encore, il n'était que le dépositaire sans le vouloir, et surtout sans s'en vanter, de la Pléiade. Ces choses, la Pléiade les avait voulues comme lui, aussi énergiquement, aussi passionnément, et il n'a eu que le succès, très mérité, de les réaliser mieux qu'elle.

Qu'est-il donc, à tout compter ? Un correcteur, un redresseur, un émondeur judicieux, un ajusteur avisé, un dernier venu, à tout prendre, de la Pléiade, qui avait droit à un brevet de perfectionnement et qui a un peu dérobé un brevet d'invention. La fille d'alliance de Montaigne, qui pouvait à aussi juste titre être appelée la fille d'alliance de Ronsard, car personne n'a honoré sa mémoire mieux qu'elle ni mieux protégé son tombeau, Mlle de Gournay appelle Malherbe quelque part *un docteur en négative*. Le mot est joli parce qu'il est méchant, et assez juste quoiqu'il soit sévère. Malherbe, en effet, n'a agi que par répression et prohibition. C'est un roi de la littérature qui ne s'est donné à lui-même que le droit de *veto*. Mais c'est quelque chose. De ce droit il a usé avec sagacité, avec précision et avec à-propos. Il l'a bien appliqué là où il était nécessaire, ou, au moins, très opportun. Et c'est ainsi qu'il a fait décidément de l'humanisme le classicisme. Le classicisme c'était l'humanisme se contraignant, se restreignant, se ramassant, et prenant plus de consistance et des lignes plus arrêtées. Le classicisme c'était l'humanisme moins quelque chose, et de là nécessité du *veto*. C'était l'humanisme moins son enflure, moins ses ambitions verbales, moins son intempérance, moins son abondance souvent stérile, et moins son étalage d'humanisme. Pour l'avoir senti et compris, Malherbe a bien mérité des lettres françaises. Eh ! docteur en négative, ne l'est pas qui veut ; car en cette affaire, pour être véritablement docteur, il ne suffit pas de nier : il faut bien placer sa négation.

Et désormais le classicisme est-il fondé ? Il est plutôt *défini* que *fondé*. Il est déterminé, arrêté dans les limites justes qu'il doit avoir, qu'il est naturel qu'il ait en France ; il a comme sa configuration nettement comprise et nettement tracée. Il sera l'humanisme tempéré, discret et sobre ; il sera l'humanisme d'hommes du monde, d'hommes de société qui se souviendront, mais sans entêtement, et qui montreront, mais sans lourdeur, qu'ils ont été hommes de collège. Oui, il sera cela ; il aura ce point de départ et il aura ces bornes et ces frontières. Le voilà dessiné ; rempli ? non pas encore. Le classicisme devait être l'humanisme moins quelque chose, que je viens d'indiquer, et plus quelque chose, que je vais dire. Si Malherbe, avec un beau génie et avec une autorité impérieuse et dominatrice, a eu une influence assez courte, si ses disciples ont été peu nombreux, si son école ne s'est point prolongée ni renouvelée,

si, de 1620 à 1660 la littérature porte très peu la marque et l'empreinte malherbienne, si le classicisme du temps de Malherbe se réduit presque à lui seul et est suivi d'une période qui n'a proprement rien de classique, sauf au théâtre, et encore à peine même au théâtre, et si enfin Malherbe reste ainsi fort isolé au commencement du XVIIe siècle, sans prédécesseur immédiat et sans postérité jusqu'au jour où l'école de 1660 le réclamera comme son vieux maître et se rattachera à lui, c'est qu'il n'a pas compris tout le classicisme, tout ce qu'il devait être, tout ce qu'il devait embrasser, tout ce dont il devait être rempli, et c'est qu'il n'en a presque donné encore que la forme vide.

Le classicisme français devait être l'humanisme plus la connaissance de l'âme humaine, l'humanisme plus une étude profonde, attentive, et en même temps naturelle et sans effort, de ce que nous sommes: il devait être en un mot l'humanisme plus l'humanité. Le classique français est un composé assez curieux de science des livres et de science de l'homme. Il semble que le classique français, un Racine, un La Fontaine, un Molière, est d'abord un homme de grande imagination et de fine sensibilité, et ensuite, d'une part, un artiste épris des belles œuvres de l'antiquité et les savourant sans cesse, d'autre part un homme qui fait une étude constante de ses semblables et de lui-même. La chose nous paraît bien simple à cette heure, tant cette combinaison est devenue comme la formule même de tout écrivain à qui nous accordons le titre de grand; mais songez qu'elle n'était point si évidente antérieurement à la grande école de 1660. Songez qu'au XVIe siècle, où certes les moralistes ne manquent point, on est moraliste ou l'on est poète : il y a d'un côté ceux qui étudient l'âme humaine et de l'autre ceux qui font des vers, et je dirai presque : d'un côté ceux qui réfléchissent et de l'autre côté ceux qui chantent. Que l'union, la conspiration et le concert de ces deux facultés soient possibles et soient naturels et soient féconds, c'est ce dont il me semble qu'assez peu d'écrivains et de lecteurs se doutent. Et c'est ce dont Malherbe, non plus que Ronsard et son école, ne s'était avisé. A cet égard, quoique poète très distingué, quoique grand orateur en vers, quoique grand métricien, et, pourquoi ne pas le dire? grand musicien en strophes, et encore quoique, à tant de points de vue, très clairvoyant sur les destinées futures de la poésie française, il était resté un homme du XVIe siècle, un homme qui dans la poésie voit surtout les choses de forme et ne pénètre point jusqu'au fond solide; et quand il disait qu'un poète a dans l'État juste l'utilité d'un joueur de boules, c'était boutade, sans doute, c'était modestie, très inaccoutumée du reste chez lui, c'était malicieux désir de réprimer quelques vanités littéraires un peu intempérantes ; mais c'était aussi conception de la poésie telle que devait l'avoir assez naturellement un homme, de bon sens du reste, qui ne voit pas sous le poète brillant le moraliste capable, sinon de corriger l'humanité, du moins de l'éclairer sur elle-même. C'est ce qu'a été un poète à partir de 1660, et même avant 1660; c'est ce qu'a été souvent Corneille, et c'est à dater de cette époque qu'il faut considérer le classicisme français comme établi. Il est fondé sur une préoccupation constante de la destinée de l'homme et des conditions d'existence que lui font ses passions, ses préjugés, ses mœurs, ses rapports avec ses semblables, l'action et la réaction de l'individu sur la société et de la société sur l'individu, et des individus les uns sur les autres. Il est curieux du grand mystère que l'homme est à lui-même, et s'il ne se flatte pas de l'expliquer, il s'attache à l'examiner sans cesse et à le montrer sous toutes ses faces.

Cela n'a pas été créé par l'humanisme. L'humanisme n'y a nui nullement, mais n'y menait pas. Il a fallu pour former cet état d'esprit tout le grand mouvement intellectuel du milieu du XVIIe siècle; il y a fallu tout le sérieux de Descartes et tout le tragique de Pascal; il y a fallu la grande renaissance religieuse qui se résume dans le nom d'Arnauld; il y a fallu tout ce menu mais vif et excitant travail psychologique auquel on se livrait en souriant, mais non sans passion, dans le monde aimable et spirituel de La Rochefoucauld. Le classicisme est né de l'union, singulièrement tardive, dans quelques grands esprits, de l'humanisme et des études morales. Cette rencontre, longtemps retardée, sans qu'on puisse bien en voir les causes, s'est faite enfin, et une école dont l'influence devait être indéfinie sur la littérature francaise a été instaurée.

Il n'en est pas moins vrai que cette école, et il faudrait dire cette littérature, l'humanisme, pour sa part, l'a préparée. Il a lentement élaboré pour elle la forme dont elle avait besoin. Il a forgé dans les ateliers de Marot, de Ronsard et de Malherbe le vers de La Fontaine, de Molière et de Racine. Il a assoupli, enrichi et poli le vers français. Il l'a rendu capable de porter une pensée forte et de contenir un sentiment puissant et profond. Étudions donc ces maîtres qui ont eu le bonheur et le mérite et la récompense des bons maîtres, à savoir : d'avoir des élèves plus grands qu'eux. Étudions-les sans trop leur demander ce qui leur manque, et en nous bornant à le constater brièvement, et étudions-les pour bien reconnaître ce qu'ils avaient déjà de précieux et d'excellent, semences de magnifiques moissons futures. Je l'ai fait ici même pour Ronsard. Je le ferai pour Malherbe avec le même soin, insistant sur lui comme sur l'homme qui porte avec lui comme les promesses et les gages

des gloires futures, [illegible], et aussi parce que peut-être il a été un peu trop attaqué et dédaigné en ces derniers temps, mais sans négliger les irréguliers et indépendants qui l'entourent, qui l'entourent sans lui faire cortège.

Et ainsi ce cours, comme cette première leçon du reste, sera composé de deux parties qui ne feront pas suite l'une à l'autre; qui, au contraire, seront presque antagonistes l'une de l'autre, la première faisant le tableau d'une dispersion d'efforts et traçant l'itinéraire de multiples voyages à la découverte, la seconde rapportant un épisode de la marche très régulière et très normale et presque directe de l'esprit français vers le but qu'il doit atteindre.

Et si j'étais à la hauteur de ma tâche, vous éprouveriez que ces deux spectacles si différents ont autant d'intérêt l'un que l'autre. L'esprit humain se plaît à toutes les démarches de l'esprit humain, et il aime les aventuriers, et il aime aussi ceux qui savent où ils vont et y marchent droit. La fantaisie a sa beauté, et la volonté a la sienne. Les contraires délassent et divertissent des contraires. En esthétique il y a des préférences et des inclinations, il n'y a pas de dogme, et il est mauvais qu'il y ait des partis pris.

« Nature et raison », comme disait Rabelais, n'ont pas voulu que nous n'admirions qu'un seul modèle. Si nous n'admirions qu'une seule chose, je ne sais quoi me dit que nous n'admirerions pas même celle-là.

ÉMILE FAGUET.

SŒUR SAINT-JULIEN

Nouvelle.

« Ma chère Jeanne-Marie,

C'est pour te faire savoir que je suis en France, depuis hier... Du reste, je pense que le père lira, ce soir, dans son *Petit Journal*, la nouvelle de l'arrivée de notre transport et qu'il te communiquera la chose.

Jeudi, à six heures du matin, l'*Annamite* a mouillé sur rade de Toulon, et, un peu plus tard, une canonnière venait prendre, à bord, ceux d'entre nous destinés à l'hôpital de Saint-Mandrier... Il faut te dire en effet que moi, qui n'avais presque rien eu, pendant tout mon séjour dans ce vilain pays des faces jaunes, j'ai attrapé un bon accès de fièvre, au départ de Quang-Yen, et deux ou trois, moins forts, entre Saïgon et Aden... Le médecin du bord me trouve un peu faible encore pour voyager jusqu'à Lorient, par ces grosses chaleurs, et il a voulu m'envoyer me reposer une semaine ou deux, à Saint-Mandrier.

« C'est le nom de l'hôpital qui est de l'autre côté de la rade, au pied d'une colline, avec un grand jardin. On se croirait à la campagne. Je suis à la salle 5, lit 23. Aujourd'hui, le major à quatre galons m'a dit :

« Mange bien, mon garçon; bois ton quinquina; « promène-toi, refais-toi du sang et des forces, et « nous t'enverrons chez toi le plus tôt possible. »

« Vois comme ça se trouve bien, ma petite Jeanne-Marie : dans quatre-vingt-dix-huit jours (je les compte), je suis congédiable... Ça coïncidera justement avec la fin de ma convalescence... Nous pourrons donc, pendant le congé, nous marier, sans souci de séparation nouvelle, et, après, je reprendrai la pêche avec le beau-père... Pour le jour de la noce, je te rapporte un beau fichu de soie, brodé par une kongaï (c'est le nom de leurs femmes, là-bas)... Recommande à Yves le violoneux de poser des cordes neuves à son outil; on lui fournira de la besogne.

« Avec cela, je ne t'ai pas conté encore le plus étonnant! Figure-toi que, lorsqu'on m'a conduit à mon lit, la bonne sœur de la salle m'a remis mes effets d'hôpital : capote et pantalon gris, bonnet de coton, etc. Eh bien! cette sœur, sur le moment, j'ai cru que c'était toi, tellement elle te ressemble. Je la regardais, oubliant de répondre, avec de gros yeux écarquillés, et en souriant, me demandant si j'avais la berlue, tellement que je l'ai entendue, quand elle s'éloignait, dire à l'infirmier-chef :

« Il a l'air singulier, ce brave garçon! »

« Alors, l'après-midi, comme je descendais dans la cour, la croisant dans les escaliers, j'ai tenu à lui ôter cette fâcheuse opinion :

« Pardon excuse, ma sœur, que je lui ai dit, si je « vous ai beaucoup fixée, ce matin; mais vous res- « semblez tant, tant et tant à ma promise, qu'il me « semblait que c'était elle que je revoyais! »

« Elle est devenue un peu rouge, la sœur Saint-Julien, puis elle m'a répondu qu'il n'y avait pas de mal, et même elle m'a questionné... Je lui ai appris nos fiançailles, il y a cinq ans; le refus d'abord du père Yves, sous prétexte que j'étais trop jeune, consentant enfin à nous marier, une fois terminé mon temps de service... A la fin, avec un gentil sourire, la sœur m'a dit : « Tâchez de vite vous guérir, mon « garçon; on doit vous attendre avec impatience au « pays... » Qu'en penses-tu?

Au revoir, ma chère Jeanne-Marie, fais bien mes amitiés aux vieux, chez toi et chez nous, ainsi qu'aux voisins, ces pauvres Jaffrezic, qui n'ont pas eu la chance, eux, de revoir leur fils! Salue de ma part M. le recteur. A bientôt, songe à moi qui t'embrasse et t'aime pour la vie.

MATHURIN LE PONTOIS.

. . . . . .

Tout en l'aidant à passer la blouse de toile grise, l'infirmier major donnait le bulletin de la veille au médecin chargé des salles 5 et 6.

Le n° 12 a eu un fort crachement de sang; le 23 a été pris, vers deux heures, d'un violent accès de fièvre...

Achevant de boutonner ses manches, après un salut à la sœur debout à l'entrée de la salle, le docteur, suivi des étudiants et des infirmiers, commença sa visite... Lentement, s'arrêtant à chaque lit, interrogeant avec une sympathie familière ces matelots et ces soldats, compagnons de la veille ou du lendemain de son existence maritime, collant son oreille sur un dos de pleurétique, scrutant les crachoirs écœurants des tuberculeux, percutant des cœurs, palpant des abdomens, prenant la « feuille » sur le drap bien étalé, pour se remémorer la dernière prescription, et la modifier, ou bien dictant à l'écrivain la formule consacrée : « Même régime », le médecin parcourait la longue salle où, par la multiplicité des fenêtres cintrées et des portes, le jour entrait à flots, comme en une serre, mettant des reflets de miroir sur le carrelage rouge d'un parquet irréprochablement ciré... Maintenant, il était auprès de Le Pontois, devancé déjà par le petite sœur Saint-Julien, alerte comme une souris, trottant aussi menu, et qui, respectueusement, modestement, s'effaçait à quelque distance du groupe formant cortège...

Eh bien ! 23? fit d'un ton bon enfant et encourageant le docteur, nous nous avisons donc d'être un peu fatigué, ce matin?...

— Je ne cesse pas de rendre de la bile, depuis quatre heures, monsieur le Major, répliqua le soldat, la voix cassée.

Par phrases courtes, précises, le médecin questionnait, se reportait à la température, enregistrée avant la visite, tâtait le pouls, faisait tirer la langue, mesurait le foie, regardait, sourcils froncés, un verre à expérience, à demi plein d'un liquide couleur de malaga. Puis, il dictait à l'étudiant quelques lignes d'observation, où les plus voisins — bien qu'il baissât la voix — relevaient, au vol, certains mots caractéristiques :

... Teinte acajou,... subictérique,... hématurie...

Interpellant alors la religieuse :

— Ma sœur, vous le ferez mettre dans un cabinet, je vous prie...

Et la blanche cornette s'inclinait, en signe d'assentiment... Sortant un peu de son accablement, le malade tournait vers l'officier ses yeux luisants de fièvre, et, d'une voix entrecoupée par l'inquiétude et par l'anhélation de la crise :

— C'est donc, interrogea-t-il, que je suis... fichu, monsieur le Major?...

— Bêta, va, répondit le médecin, mettant sa main sur le front du Breton, je te conseille de ne pas te fourrer de ces idées noires dans la cervelle. On te loge à part un peu pour que le glouglou de tes vomissements ne fatigue pas les voisins, mais surtout pour que personne ne te dérange...

Et, Le Pontois quelque peu rasséréné par cette assurance, le « Major » s'éloigna, une ombre de préoccupation envahissant son visage, à mesure qu'il ne se sentait plus épié par le regard du petit 23.

Vingt-quatre heures s'étaient passées. Loin de s'amender, la crise avait revêtu de plus alarmantes allures... La fièvre n'avait fait que croître, et l'agitation était extrême... A partir de 11 heures du soir, le malade avait rêvassé, les yeux ouverts, avec des instants de lucidité entrecoupant les longues périodes de délire, où son cerveau surexcité n'interprétait plus normalement les faits s'accomplissant autour de lui...

Même, il n'avait pas reconnu le médecin, faisant à l'ordinaire sa visite, multipliant pour lui les prescriptions les plus énergiques, et considérant, l'âme angoissée, — car on ne s'accoutume jamais à ce poignant spectacle, — cette jeune vie aux prises avec la mort.

« Nous voici à Larmor... bredouillait l'agonisant, râtelant les draps de ses mains incertaines... Eh ! dis donc, Marc, viens-tu à la pêche? »

On avait placé le lit près de la fenêtre grande ouverte sur la campagne, pour donner le plus d'air possible à cette poitrine oppressée.

— Ne le quittez pas, ma sœur, murmura le docteur... Humectez ses lèvres de temps à autre... je vais, sans vous, achever ma tournée... Pauvre gas... il n'en a plus pour longtemps.

Et il sortit du cabinet, très convaincu de l'impuissance de tout ce qu'il venait de tenter encore, par acquit de conscience...

Dans le vide, par la large baie, les yeux du moribond se dirigaient sur un incomparable décor que déjà ils ne distinguaient plus que confusément...

Et les regards de la sœur attendrie, attristée par cette fin prochaine, deux jours auparavant si imprévue encore, les regards de la sœur se perdaient dans la même direction...

Un léger mistral venait de se lever, balançant les hautes branches du jardin, ridant la mer très bleue, la moutonnant çà et là aux renforcements des rafales... Vers l'est, une subtile poussière, suspendue dans l'atmosphère, mettant comme une brume ténue sur le paysage, en estompait les lignes, et délicatement en atténuait les couleurs, semblant aussi éloigner les perspectives, hausser et reculer les monta-

gnes... Faron et ses contreforts, peu accusés, sans ombres vigoureuses, se dressaient dans leur teinte gris pâle, tatoués par les plaques de pins, envahissant toujours plus les sommets, et, dans la pelure du point culminant, sous le fort, le chemin couvert, creusé et zigzaguant, dessinait comme un trait de foudre. Tout là-bas, dominant le cap Brun et la côte qui, au premier plan, déroulaient leurs pentes irrégulières, boisées, garnies de villas ou de bastidons, tout là-bas, le profil anguleux et plein de majesté de Coudon s'excavait jusqu'aux vallées par une courbe admirablement pure. Et, derrière toutes les crêtes, des ouates blanches et grises, filant vite, surgissaient, ayant l'air de courir, pressées, à quelque mystérieux rendez-vous, vers l'Orient brouillé... Dans un repli du littoral, plus près, le Mourillon, lézardant au soleil, faisait une série de taches crayeuses, pointées de rouge, et, surmontées, ici par une haute bâtisse carrée, plus loin par un clocheton de chapelle. Sur la moire d'azur intense, bizarrement coupée de zones d'un vert cru, une, deux, trois tartanes, regagnant le port, du vent plein leurs voiles, courant des bordées et soulevant, devant elles et autour de leurs coques, un bouillonnement d'écume; non loin du rivage, le triangle de barques de pêche, en apparence immobiles.

A travers les frondes du jardin, la puissante haleine du nord-ouest mettait des frémissements, et ce bruit de ramures fouettées rappelait le sifflement des brises dans les manœuvres des navires... L'une des tartanes piquait droit vers la jetée de Saint-Mandrier, se rapprochait, grossissait à vue d'œil, et, dans l'imagination obnubilée de Mathurin, d'étranges confusions s'établissaient. Ce bateau, il le reconnaissait... C'était celui d'Yves, de son futur beau-père, venant le chercher, l'emporter, le sauver... Mais cette mer si bleue, ces chaînes de montagnes, hautes et pierreuses, ce n'était pas sa Bretagne, non... et les têtes de palmiers, émergeant, empanachées, du milieu des autres arbres, éveillaient en son esprit des images de cet Extrême Orient, si loin déjà, si proche encore pourtant, de cet Extrême Orient, étrange, mystérieux, terrible, auquel il croyait avoir échappé, et qui, l'ayant marqué de son sceau, le ressaisissait à cette heure, et l'étranglait avec son paludisme!...

Pourquoi Jeanne-Marie n'était-elle pas là, accourant, elle aussi, à son secours, sur la tartane?... Il détourna sa tête fatiguée, ruisselante, et aperçut la sœur, qui le contemplait, attristée, compatissante : « Ah! enfin!... te voilà... Jeanne-Marie!... » hoqueta-t-il, souriant presque... « Approche-toi!... »

La religieuse vint, plus près encore, et sans répondre à sa phrase délirante, une cuillerée de liquide frais à la main, soulevant de son bras libre l'oreiller :

— Buvez, mon ami, fit-elle...

Il obéit comme un enfant; puis, poursuivant son idée :

— Écoute, ma douce, ça ne va plus... j'étouffe... Est-ce que tu vas... me laisser... mourir comme ça... bon sang?... N'es-tu plus ma promise?... Comment! tu n'es pas contente de me revoir?... tu ne m'embrasses pas?... Embrasse-moi, te dis-je, pour la dernière fois...

La sœur ne bougeait point.

— Oh! la menteuse! continua avec violence le malheureux, la menteuse qui ne m'aime plus!... Dis, veux-tu... oui ou non... m'embrasser avant que je meure?

La pauvre voix toujours plus faible se faisait suppliante... une angoisse infinie se peignait sur son visage... Quant à la religieuse, il parut qu'un immense combat se livrait en elle... Alors, subitement, très rouge, elle se pencha sur la couche du mourant, et doucement, pieusement, chastement, ses lèvres effleurèrent le front de l'homme. Puis elle se laissa choir à genoux, la face dans ses mains, pensant : « Si j'ai péché, Seigneur, pardonnez-moi... »

La figure de Le Pontois, à ce contact léger, avait pris une expression de calme et d'extase...

— Bonne Jeanne-Marie!... murmura-t-il.

Et, comme l'aumônier entrait, pour dire les prières des agonisants... « Le curé... marier... » bégaya-t-il presque indistinctement, et sous la bénédiction du prêtre, sans spasme, sans souffrance, il s'éteignit dans une syncope suprême.

CH. SÉGARD.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE [1]

L'homme et l'écrivain.

La physionomie littéraire de Nieztsche était exactement l'opposé de son apparence personnelle et de ses manières privées. Jamais on n'a vu peut-être un contraste plus frappant entre les habitudes de parler et les habitudes d'écrire d'un homme de lettres. « En

1 Le nom et les idées de Frederic Nietzsche ont fait bien du chemin chez nous, depuis que la *Revue Bleue*, en 1891, les a signalés pour la première fois à l'attention du public français. L'auteur de *Zarathustra* est en passe de devenir fameux à Paris comme il l'est à Berlin et à Christiania. Aussi nos lecteurs nous sauront-ils gré de leur offrir la traduction d'une étude où ils trouveront, sur la vie et les œuvres du malheureux philosophe, des renseignements précieux. Cette étude fait partie d'un ouvrage plus étendu : *La philosophie de Nietzsche et ses dangers*, dont nous rendrons compte très prochainement : nous ne pouvons aujourd'hui que le signaler, comme la tentative la plus sérieuse qui ait été faite en Allemagne pour enrayer les progrès croissants de l'*esprit nietzscheen*. (Note du traducteur.)

société, c'était l'homme le plus modeste, le plus doux, le plus affable que j'aie rencontré; et dès qu'il écrivait, il n'y avait personne de plus libre, de plus violent et de plus orgueilleux. » Voilà ce que me disait de Nietzsche un fonctionnaire de Bâle, qui avait eu pleine occasion de le connaître durant les dix années de son séjour à l'Université. Aussi longtemps qu'il était dans un salon, ou avec des amis, il restait un parfait homme du monde, un causeur charmant; mais il ne s'était pas plutôt assis devant son bureau qu'il devenait le plus terrible, le plus impitoyable des tueurs de dragons.

Déjà pendant le temps de son professorat à l'Université de Bâle il avait, dans ses aphorismes, soumis toutes les choses divines et humaines aux plus cruelles railleries; mais la société de Bâle, la société académique en particulier, n'en avait pas le moindre soupçon. Ses manières, dans la conversation, n'avaient rien d'agressif, ni d'excentrique; si bien que jusqu'après la publication de ses *Considérations intempestives* et de son *Humain, trop humain*, ses collègues et ses élèves ne savaient rien de lui, sinon qu'il était un professeur plein de séduction et un éminent philologue. Tout au plus se disait-on, et pour l'en respecter davantage encore, qu'il s'était attiré la haine des pédants de la philologie, les ayant attaqués à fond dans son traité sur la *Naissance de la Tragédie* (1872).

Son apparence extérieure était très sympathique. Elle semble surtout lui avoir toujours conquis la faveur des femmes : et à toutes les époques de sa vie cette faveur lui fut prodiguée. Né le 15 octobre 1844 à Rœcken, près de Lutzen, c'est en compagnie de deux femmes, sa mère et sa sœur, qu'il vécut ses premières années. De très bonne heure il avait perdu son père, qui avait été en dernier lieu pasteur luthérien à Naumbourg sur la Saale. Un des jeunes admirateurs les plus enthousiastes de Nietzsche, M. Ola Hansson, n'hésite pas à voir l'origine de sa sensibilité, de l'extrême finesse de son tempérament, dans cette présence constante de femmes autour de lui. A Bâle, en vérité, il n'avait guère d'autre compagnie féminine que celle de sa sœur, qui venait de temps à autre entretenir sa maison. Mais ensuite, à Nice, à Sils-Marie, à Leipsig, à Turin, dans tous les endroits qu'il a habités — ayant dû prendre son congé à Bâle pour raisons de santé — partout nous trouvons des femmes en grand nombre associées à sa vie. Dans les cercles intelligents de Leipzig, notamment, c'était toujours une fête quand il arrivait : et à peine était-il entré dans un salon que toute une troupe de dames se pressaient autour de lui, des dames pour la plupart assez âgées, et qui recueillaient toutes ses paroles avec un respect religieux.

Peut-être est-ce encore à cette cause qu'il faut attribuer la recherche constante de propreté et de correction extérieures qui était devenue chez Nietzsche une véritable manie. Un de ses élèves de Bâle m'a raconté qu'il arrivait toujours à son cours vêtu avec une extrême élégance; l'été, par exemple, il portait régulièrement un chapeau haut de forme gris et des vêtements clairs d'une coupe à la mode.

Il avait été appelé à l'Université de Bâle en 1868, sur la recommandation de son maître Rietschl. Il n'avait que vingt-quatre ans, et n'était pas encore docteur. L'effet de son enseignement était d'ailleurs peu étendu et tout en profondeur : car il avait pris l'habitude de chercher tout de suite ceux de ses élèves qui s'élevaient au-dessus de la médiocrité des autres, et de réserver tous ses soins pour ceux-là seulement. Les élèves qu'il élisait ainsi lui en savaient un gré infini, et ne manquaient pas de le vénérer d'un culte fidèle. Un de ces élèves, aujourd'hui professeur à son tour, et qui avait suivi en 1873 les leçons de Nietzsche sur la *Philosophie avant Platon* et sur *La vie et les écrits de Platon*, a bien voulu résumer pour moi ses souvenirs de cette époque.

Nietzsche, m'écrit-il, avait alors vingt-huit ans; nous étions d'autant plus stupéfaits de la maturité de son esprit philosophique. Il lisait ses leçons d'une voix lente et douce, sans trace d'émotion, mais avec des *temps* et des *pauses* adroitement ménagés. Jamais il ne récitait, il écrivait à l'avance jusqu'aux derniers mots de ses leçons, sur de beaux grands cahiers élégamment reliés en cuir rouge. Il nous enseignait en même temps le grec, à l'Ecole normale, comme l'y obligeait son titre de professeur à l'Université. Là, il avait commencé son cours de grec par l'ouvrage le plus difficile de tous, les *Euménides* d'Eschyle, et souvent au lieu de traduire il nous faisait des conférences, sur la tragédie grecque c'était alors son sujet d'étude préféré, sur les commencements de la pensée grecque, sur la philosophie des langues, etc. D'autres fois encore il prenait à l'improviste tel d'entre nous et lui demandait de faire une leçon, ou bien il nous chargeait de lire à haute voix l'*Histoire de Grèce* de Grote.

Il attira sur lui l'attention publique, à Bâle, par une série de conférences qu'il fit dans l'Aula sur les *Défauts de l'éducation moderne*. Il y développa les vues critiques qu'il a exprimées depuis dans ses *Considérations intempestives;* mais lorsque vint le jour de sa dernière conférence, et qu'il lui fallut enfin aborder la partie positive de son programme, et énoncer des remèdes aux vices divers qu'il avait signalés, il préféra couper court : on attend toujours cette dernière conférence. Sans doute il avait eu peur de se mettre en opposition ouverte avec le sentiment public : car, ainsi que nous l'avons dit, on ne saurait imaginer un homme plus rempli de réserve et plus timoré, aussi longtemps qu'il n'avait pas la plume à la main.

Tout ce que l'on a raconté sur son rôle militaire

pendant la guerre franco-allemande est de pure fantaisie. Il est faux que Nietzsche ait servi en qualité d'officier dans l'artillerie saxonne : il était simplement attaché au service de santé, j'en tiens l'assurance formelle d'un de ses amis de Bâle.

La position centrale de la vieille cité suisse lui fournissait d'incessantes occasions de se mettre au courant de tout ce qui se produisait d'intéressant, ou, comme il dit lui-même, « de tout ce qui poussait, entre Paris et Saint-Pétersbourg ». Mais cette ardente curiosité pour les choses de l'étranger ne l'empêchait pas d'entretenir des rapports d'amitié très étroits avec plusieurs Bâlois distingués, et notamment avec le célèbre historien de la civilisation, M. Jacques Burkhardt, dont il est resté jusqu'au bout l'admirateur et l'ami, malgré l'extrême mobilité qu'il mettait d'ordinaire à ses sympathies. C'est ainsi encore qu'il a toujours témoigné d'un respect tout spécial pour les deux maîtres de Zurich, le romancier Gottfried Keller et le peintre Arnold Boecklin, en qui il reconnaissait les initiateurs d'une renaissance du génie suisse. Il s'était également lié d'amitié avec son collègue M. Overbeck, le professeur d'histoire religieuse.

Deux hommes ont, avec M. Burkhardt, exercé sur lui l'influence la plus vive : Richard Wagner et Schopenhauer. Son culte pour Wagner, dans les premiers temps de leurs relations, allait si loin que, comme il nous le dit dans la préface de sa *Naissance de la Tragédie*, dédiée par lui au maître de Bayreuth, « il ne pouvait avoir une idée sans en faire part aussitôt à Wagner, dans sa pensée, comme s'il était réellement présent devant lui, et qu'il lui était impossible de rien écrire s'il ne se figurait travailler sous les yeux de Wagner ». Quant à Schopenhauer, il ne l'a point connu personnellement; mais il en a si vivement subi l'influence que, « dès les premières lignes de lui qu'il a lues, il s'est juré d'approfondir jusqu'aux moindres de ses écrits, et d'attacher une importance énorme même aux pensées erronées qu'il y pourrait découvrir ».

Dès l'enfance, Nietzsche paraît s'être intéressé au problème de l'origine de la morale. A treize ans, dans un âge où, suivant ses expressions, « on a d'ordinaire en tête pour moitié le jeu et pour moitié Dieu », son premier jeu, son premier exercice étaient déjà consacrés à l'étude de ce problème : il nous raconte en effet qu'il avait, à ce moment de sa vie, composé une dissertation où il considérait Dieu comme le Père du Mal. A l'en croire, c'est en 1872 qu'il aurait consciemment engagé sa lutte contre la conception moderne du monde : il nous dit, en effet, dans son *Crépuscule des Faux Dieux*, publié en 1886, que « depuis dix-sept ans déjà il combat l'influence abrutissante de l'esprit scientifique de son temps ». Son livre sur la *Naissance de la Tragédie*, qui date précisément de 1872, serait donc, d'après lui, sa première déclaration de guerre. Mais, à l'exemple de maints autres écrivains, il nous paraît ici être victime d'une illusion dans la fixation rétrospective de la date de ses idées. Peut-être telle de ses pensées qu'il devait exprimer plus tard s'est-elle trouvée déjà, confusément, dans son esprit à l'époque où il a écrit ce premier livre : mais c'est plus tard seulement qu'elle est venue au jour sous une forme claire et précise. Du moins il ne m'a pas été possible de trouver dans la *Naissance de la Tragédie*, ni dans les *Considérations intempestives*, ni même dans la première édition de *Humain, trop humain* (1876-1877), une trace bien caractérisée de sa philosophie ni de sa morale. Ses qualités littéraires, en revanche, s'y trouvent déjà toutes, comme dans tout ce qu'il a écrit. Ses premiers aphorismes, dans *Humain, trop humain*, témoignent bien de la griffe du lion; mais cette griffe n'y fait encore qu'égratigner la civilisation moderne, tandis que plus tard elle la blessera et la déchirera et la meurtrira jusqu'au sang.

Nietzsche a raison de dire que, avec les années, sa méthode est devenue plus claire et plus mûre; mais pour ses idées, elles ne sont pas « devenues plus fortes », elles ont positivement changé. Et peut-être ce changement doit-il être attribué en partie à l'influence qu'a exercée sur lui l'écrit de son ami Paul Rée, *l'Origine des sentiments moraux*, publié en 1877; malgré que Nietzsche, si on l'en croit, aurait « désapprouvé tout ce qu'il trouvait dans ce livre, idée par idée et phrase par phrase ». J'ai la conviction que c'est Paul Rée qui le premier a éveillé le métaphysicien et l'auteur de systèmes qui sommeillaient en lui, et qui leur a délié la langue : ce qui n'empêche pas Nietzsche d'avoir plus tard à son tour influé sur son ami, à l'époque où celui-ci écrivait son nouveau livre, *l'Origine de la conscience* (1885), livre que Nietzsche s'est obstinément refusé à lire, malgré sa constante amitié pour l'auteur.

Toujours est-il que les écrits de Nietzsche postérieurs à 1880 inaugurent dans son œuvre un degré supérieur, et forment ce qu'on a pu appeler la seconde phase de sa pensée.

C'est seulement à partir de cette date qu'il établit, pour y revenir sans cesse désormais, les principes de l'*Immoralisme* et du *Renversement de toutes les valeurs morales*. La lutte contre la morale moderne s'annonce déjà très expressément dans la première édition de l'*Aurore matinale, pensées sur les préjugés moraux* (1881), ainsi que dans la *Joyeuse Science, Gaya Scienza* (1882). Dans *Ainsi a parlé Zarathustra* (1884, la dernière partie publiée seulement en 1891) cette lutte contre la morale revêt un caractère mystique. Puis viennent, coup sur coup : *Par delà le bien et le mal* (1886), le plus précis de ses livres; la

Généalogie de la Morale (1888), qui est un essai d'exposé systématique de ses idées; et enfin le *Crépuscule des Faux Dieux, ou comment on fait de la philosophie à coups de marteau* (1889), son dernier ouvrage, son chef-d'œuvre, tout débordant de remarques ingénieuses et brillantes.

Dans les premiers mois de 1889, presque au moment de la publication du *Crépuscule des Faux Dieux*, s'appesantit sur Nietzsche cette maladie que depuis quelque temps déjà ses amis appréhendaient comme un malheur inévitable. Et c'est seulement alors aussi que se montrèrent dans le public les premiers signes de cette curiosité et de cette admiration que Nietzsche avait toujours ardemment désirées : le malheureux ne pouvait plus en jouir, et il n'y a guère d'apparence qu'il en jouisse jamais. La nuit s'est répandue pour toujours sur son esprit.

Si je n'ai point passé sous silence ce triste épilogue d'une carrière si brillante et si féconde, c'est que je tenais à protester contre les rapprochements, tout à fait illégitimes, à mon avis, qu'on a cru pouvoir établir entre l'œuvre philosophique de Nietzsche et la maladie dont il est frappé. Les lecteurs de Nietzsche reconnaîtront avec moi que ses derniers écrits, la préface de son *Crépuscule des Faux Dieux*, écrite le 20 septembre 1888, et ses *Dithyrambes de Dionysos*, datés de la même époque, que ces pages, pas plus que les œuvres précédentes du malheureux philosophe, ne fournissent pas le moindre indice qui puisse faire prévoir une folie prochaine. Au contraire, c'est dans son dernier livre, dans le *Crépuscule des Faux Dieux*, que Nietzsche atteint au plus haut degré de perfection, tant pour le fond de ses idées que pour leur forme littéraire.

Et si je me sens dans l'obligation de combattre à fond toutes les idées philosophiques de Nietzsche, je ne puis en revanche m'empêcher de déclarer que ses œuvres, même lorsqu'elles me choquent par leur cynisme, prennent rang, au point de vue littéraire, parmi les chefs-d'œuvre de la langue allemande. Schopenhauer lui-même n'est jamais parvenu à cette vigueur d'expression, à ce jeu magistral d'antithèses, à cette verve intarissable et toujours renouvelée, enfin à cette prodigieuse débauche de figures et d'images, telle qu'une imagination vraiment surnaturelle a seule pu la créer. Mais si quelqu'un attendait de ces livres si merveilleusement écrits la guérison de ses doutes, de ses inquiétudes, ou de son scepticisme, pour celui-là il faudrait inscrire en tête des œuvres de Nietzsche, comme au seuil de l'Enfer : « Vous qui entrez, laissez ici l'espérance! »

LOUIS STEIN,
Professeur de philosophie à l'Université de Berne.

LA PROCHAINE GUERRE [1]

On admet communément que les batailles de la prochaine guerre seront des hécatombes sans précédent, mais que cette guerre elle-même sera courte : quelques engagements terribles suffiraient à démoraliser l'un des deux adversaires, qui implorerait la paix à tout prix.

Des premiers chocs, dit-on, dépendra l'issue de la guerre.

Tout au contraire, il est facile de montrer que les combats seront relativement peu meurtriers, mais que la guerre durera jusqu'à l'épuisement complet de l'un, ou plutôt même des deux adversaires.

Sur le premier point, je prie le lecteur de vouloir bien admettre que je n'ignore pas les plus récents progrès de l'armement, et que j'ai même des notions sur ceux qui pourront être réalisés d'ici à quelque temps : il serait oiseux de les énumérer ici pour me donner la satisfaction d'en fournir la preuve. Je les résumerai seulement en disant que, depuis un quart de siècle, l'art de tuer et de détruire a plus avancé qu'il ne l'avait fait depuis l'invention de la poudre.

Mais il serait absurde de s'attendre à voir croître, proportionnellement à ces détestables progrès, le nombre des hommes qui seront tués ou blessés dans une rencontre.

A chaque perfectionnement du matériel de guerre correspond aussitôt une modification de la tactique, qui vient en contre-balancer les effets. D'autre part, si l'art de tuer a marché à pas de géant, celui de guérir n'est pas resté stationnaire. Mais, surtout, il ne faut pas oublier qu'à la guerre l'armement n'est pas tout.

Le grand facteur de la victoire, c'est le moral. « A la guerre, a dit Napoléon, tout est moral, et le moral et l'opinion font plus de la moitié de la réalité. » Ce qui détermine le résultat final, ce ne sont pas les pertes qu'a subies l'armée, mais la manière dont elle est capable de supporter ces pertes.

L'expérience du passé donne à cet égard une indication curieuse, et bien connue d'ailleurs des gens du métier. Du temps des anciennes armées permanentes, c'est-à-dire des soldats de profession, dressés à loisir, aguerris par des campagnes incessantes, la proportion des hommes mis hors de combat à l'effectif engagé dans une bataille s'est toujours trouvée à peu près constante, du moins chez le vaincu; elle varie généralement entre un cinquième et un septième de cet effectif. Autrement dit, quand une troupe avait sur le carreau un homme sur cinq ou sept, ceux qui restaient tournaient les talons. Que l'on vînt à améliorer l'armement, à remplacer par exemple le fusil à pierre par le fusil à percussion, et l'on n'aboutissait guère qu'à atteindre un peu plus tôt cette proportion démoralisatrice; mais la lutte n'en devenait pas plus sanglante. Les pertes tendent au contraire constamment à décroître, depuis qu'on réussit plus souvent à faire évacuer la position ennemie par la seule action du feu, c'est-à-dire à éviter l'abordage à l'arme blanche, toujours si meurtrier. Dans tout l'ensemble de

[1] Extrait d'un ouvrage intitulé l'*Alsace-Lorraine devant l'Europe*, qui paraîtra prochainement chez l'éditeur Ollendorff.

la dernière campagne, les Allemands ont eu moins d'hommes tués que les Français ou les Russes à la seule bataille de la Moskova.

Or, depuis quelques années, la puissance du feu s'est incomparablement accrue. D'autre part, on n'a plus affaire à des soldats de profession, mais à des jeunes gens d'une vingtaine d'années, à peine dégrossis, et noyés dans une majorité de réservistes brusquement arrachés à la vie civile; il est permis de douter que cet amalgame, soumis à plus rude épreuve, puisse jamais atteindre la force de résistance des troupes de Napoléon et de Frédéric, ou de notre armée de Metz.

On doit admettre, au contraire, que les effets foudroyants du fusil à répétition et des obus à mitraille et à mélinite provoqueront d'irrésistibles paniques dans des masses aussi impressionnables. Çà et là, on verra un bataillon, une batterie, fauchés en quelques instants; mais les troupes voisines se débanderont à ce spectacle, sans demander leur reste.

En un mot, l'armement moderne produira, sur divers points du champ de bataille, des destructions sans précédent. Mais ces grosses pertes seront locales, en raison même de leur énormité : sur l'ensemble des troupes engagées, la proportion des hommes mis hors de combat sera faible. Je ne parle pas, bien entendu, des prisonniers, qu'un vainqueur entreprenant récoltera par milliers après la bataille.

Quant à la durée probable d'une nouvelle guerre franco-allemande, il suffit d'examiner rapidement la situation militaire des deux pays, et de se représenter ensuite le sort qui attend le vaincu, pour conclure que cette lutte se prolongerait jusqu'à l'épuisement complet de l'un des deux adversaires, et laisserait l'autre presque aussi gravement atteint que lui.

En premier lieu, l'idée que quelques combats suffiraient à imposer la paix implique l'hypothèse toute gratuite, et bien invraisemblable, que ces premières rencontres tourneront toutes à l'avantage de la même nation, Il faudrait évidemment qu'il en fût ainsi pour qu'elles fussent décisives au point d'amener l'un de ces deux pays si puissants à signer l'abdication définitive que l'autre ne manquerait pas d'exiger.

Or, dans l'état actuel des choses, les opérations s'engageront vraisemblablement, presque à la même heure, sur toute notre frontière, de Dunkerque à Nice. Rien qu'en première ligne, nous aurons quatre ou cinq armées, chacune aussi forte que toute notre armée de juillet 1870; en face, se trouveront des forces au moins égales. Des deux côtés, la science, l'armement et la préparation seront sensiblement les mêmes; des deux côtés aussi, le moral sera également surexcité par l'assurance que l'on aura de livrer le combat suprême. Peut-on croire, dans ces conditions, que la fortune des armes nous sera, partout à la fois, ou contraire, ou favorable?

Or, quelle que soit la démoralisation d'une armée battue, le succès de la voisine suffira pour affermir la nation et son gouvernement dans la volonté de lutter encore.

Après Sedan, toute armée régulière avait disparu en France, celle de Metz étant hors de cause; 900 000 ennemis étaient sur notre territoire, bien organisés, bien commandés, animés par l'enthousiasme de la victoire; et le pays n'a pas désespéré : pendant cinq mois encore, il a lutté, et plusieurs fois il entrevit la possibilité du succès. Pourquoi, préparés comme nous le sommes aujourd'hui, nous abandonnerions-nous après une grande défaite? De quel droit un gouvernement signerait-il si vite la paix, la mort de la France?

Des catastrophes comme celles de Sedan et de Metz ne se recommencent pas. Mais quand cela arriverait; quand, dès le début de la guerre, 300 000 de nos soldats seraient captifs ou bloqués, nous n'aurions pas, comme alors, perdu toute notre armée : il nous resterait encore plus de 3 millions d'hommes sous les armes.

Et il ne suffit pas de constater que cette perte se réduirait au dixième à peine de nos forces; même en valeur absolue, son importance serait bien moindre qu'en 1870. A cette époque, non seulement la France n'eut bientôt plus d'armée régulière, mais tout notre matériel, tous nos cadres, avaient disparu dans la tourmente. Il fallut commencer par en trouver d'autres, c'est-à-dire par improviser, en pleine invasion, ce qui, même en temps de paix, est le moins susceptible d'improvisation. Aujourd'hui, nos cadres se sont accrus dans la même proportion que nos ressources en hommes, et notre matériel davantage encore. Des capitulations comme celles de 1870 mutileraient donc notre armée, mais ne sauraient la détruire : ce seraient de déplorables faits de guerre, non des désastres.

Si donc, à la suite d'une série de grandes victoires, les Allemands parvenaient à occuper une partie de notre territoire, il leur serait singulièrement difficile de garder leurs communications, menacées par les puissantes armées qui nous resteraient : il n'y aura pas toujours une série de cas de force majeure, de tergiversations et de gelées intenses, pour retarder la marche d'un autre Bourbaki, et l'empêcher de changer un premier avantage de l'ennemi en un désastre complet. Et ce danger ne fera que croître, pour l'envahisseur, avec l'étendue des pays occupés; d'où, pour le défenseur, un nouvel encouragement à continuer la lutte.

Il est étrange qu'on ne soit pas encore parvenu, en Allemagne, à comprendre quel fut alors l'incomparable mérite du Gouvernement de la Défense nationale. Le maréchal de Moltke, par exemple, ne s'élevant pas au-dessus de la considération du succès immédiat, s'apitoie, dans ses Mémoires, sur le sort des soldats improvisés qui furent, suivant lui, envoyés par une poignée d'ambitieux à une défaite certaine. D'abord, la défaite n'était pas si certaine, à en juger par les efforts que nos moblots imposèrent à l'ennemi. Mais, surtout, elle ne fut pas inutile, car elle a préparé l'avenir. Ce sera l'éternel honneur des hommes de la Défense nationale de nous avoir montré ce dont la France est capable. Si de semblables troupes ont pu tenir tête aux Allemands victorieux, que ne ferait pas notre armée actuelle?

Ce n'est pas là de la déclamation. Sans le souvenir de cette résistance opiniâtre nous aurions eu beau refaire une armée aussi solide que celle sur laquelle nous nous reposons aujourd'hui, nous n'aurions retrouvé ni le respect de nos adversaires, ni l'amitié d'autres peuples, ni,

ce qui prime tout, la confiance en notre force. Nous serions restés à la merci de notre vainqueur.

Il est bien entendu que les considérations précédentes s'appliquent également à l'Allemagne. Il serait puéril de s'imaginer que cet empire militaire, dont on a pu dire que c'est « une armée qui a un pays », se donnera pour vaincu après quelques échecs. Les défaillances de 1806, sur lesquelles on a souvent le tort d'appuyer cette opinion, ne se représenteront pas plus que nos désastres de 1870. Après tout, la monarchie prussienne était peu de chose en face du vainqueur d'Austerlitz ; mais, aujourd'hui, la France aurait devant elle un grand peuple, plein du souvenir de ses victoires récentes, et convaincu, à tort ou à raison, de son immense supériorité. Peut-être ne sacrifierait-il pas jusqu'au dernier homme, comme l'annonçait un jour son bouillant empereur, mais on peut être assuré qu'il ferait bonne contenance.

En dernière analyse, nous trouvons donc, face à face, deux nations dont chacune dispose d'une puissance militaire sans précédent dans l'histoire ; chacune est en état de supporter, sans un danger extrême, plusieurs chocs dont un seul eût suffi naguère à la jeter bas ; et, pour cette raison même, chacune est incapable d'infliger rapidement à l'autre une série d'échecs décisifs.

On ne saurait trop répéter cette vérité si généralement méconnue : à s'en tenir au seul point de vue militaire, ni la France, ni l'Allemagne ne peut vaincre rapidement sa rivale. Et par le mot rapidement, j'entends, non une période de quelques semaines, mais bien une durée comparable au moins à celle de la dernière campagne, qui s'est prolongée pendant six mois à dater des premières hostilités. Une guerre entre ces deux puissances présenterait le même caractère que celle que le Chili entreprit en 1879 contre le Pérou et la Bolivie : pendant quatre ans, des adversaires égaux en force ont lutté avec acharnement jusqu'à leur complet épuisement.

Est-ce à dire qu'une guerre franco-allemande traînerait ainsi pendant des années? Assurément non ; car nos sociétés plus compliquées et plus raffinées ne sauraient, en aucune façon, supporter une crise aussi longue que celle dont se sont tirés les organismes rudimentaires des républiques sud-américaines.

Jusqu'ici, en effet, je n'ai tenu compte que du point de vue militaire de la question. Mais ce n'est pas le plus redoutable : il faut considérer encore ce qui se passera en arrière des armées.

Les premières dépenses d'entrée en campagne seront aisément couvertes. On sait que les deux États y ont pourvu à l'avance, en se constituant, chacun à sa façon, un puissant trésor de guerre. Il en est de même pour le matériel et les munitions : la France et l'Allemagne entassent depuis tant d'années les approvisionnements de toute nature, qu'elles en possèdent de quoi batailler pendant un joli laps de temps sans les renouveler. Mais il faut aussi faire vivre les armées ; ci, au bas mot, une quinzaine de millions de francs par jour, soit quelque cinq milliards et demi au bout de l'année.

Qu'on se représente, d'autre part, la situation résultant de l'universalité du service militaire. Tous les hommes valides, jusqu'à quarante-cinq ans, sont aux armées ; les boutiques, les ateliers sont fermés ; les champs restent incultes. Sans même tenir compte des destructions de toute nature opérées sur le théâtre des hostilités, c'est, des deux côtés, la ruine générale immédiate, et la famine certaine pour l'année suivante.

Pendant combien de temps de tels sacrifices pourraient-ils être supportés sans causer la ruine de la France ou de l'Allemagne, c'est ce que personne ne saurait dire. Mais ce que l'on doit admettre comme absolument vraisemblable, d'après les considérations qui précèdent, c'est que cette ruine générale devancera de beaucoup le moment où l'une ou l'autre armée pourra être irrémédiablement battue. C'est par les finances, et non par les armes, que l'on vaincra.

Sur ce terrain, nous pouvons légitimement espérer que l'avantage nous restera, malgré l'énorme dette publique que nous ont léguée nos fautes passées.

Mais après? Une telle victoire est-elle seulement désirable? Comment le vainqueur réparera-t-il ses propres pertes? Ce n'est assurément pas au moyen d'une indemnité de guerre : que pourrait-il exiger et surtout obtenir d'un adversaire qui n'aura fini par céder que faute d'argent? M. de Bismarck a dit au Reichstag : « La prochaine guerre serait si épouvantable, qu'auprès d'elle, celle de 1870 paraîtrait un jeu d'enfant. » Le vaincu, d'après lui, doit s'attendre à être « saigné à blanc » ; le vainqueur également, faut-il ajouter.

Ces résultats désastreux, beaucoup les pressentent. Les esprits les plus aveugles en sentiront l'imminence, dès l'ouverture des hostilités. Raison de plus pour que, de part et d'autre, on pousse l'acharnement jusqu'à ses dernières limites.

J'ai raisonné jusqu'ici comme si la France et l'Allemagne devaient rester seule à seule dans le duel qui se prépare. Il est cependant bien certain qu'il n'en sera pas ainsi. De même que toutes les puissances de l'Europe ont été entraînées peu à peu dans l'engrenage des armements à outrance, de même toutes seront prises dans la tourmente finale : l'Espagne et le Portugal sont peut-être en ce moment les seules qui aient conservé des chances de s'y soustraire. Mais quel que soit, au moment décisif, le jeu des alliances, et de quelque façon que la lutte s'engage, on peut, en ce qui concerne la France et l'Allemagne, considérer la guerre comme localisée entre elles.

La Russie a payé trop cher son isolement momentané en face de l'Empire allemand, pour laisser jamais écraser la France sans lui venir en aide. Elle l'a prouvé d'ailleurs ; ce fait est devenu un lieu commun, mais il doit être répété, puisqu'on n'a pas encore cessé, en Allemagne, de nier le guet-apens de 1875.

La France ne laisserait pas davantage amoindrir la Russie. Et tout cela est bien indépendant de toute divagation sentimentale sur la sympathie plus ou moins réelle qui peut exister entre les deux peuples. La sympathie n'a rien à voir ici, fort heureusement, car elle est essentiellement capricieuse et variable et des sentiments affectifs irraisonnés ne fourniraient qu'un fondement bien peu solide à l'entente des deux nations. Ce qui est plus sûr, c'est que la France et la Russie n'ont, sur la

[illegible] pas, par contre, elles ont [illegible] s'opposer à l'he[illegible] que les [illegible] et faire [illegible] le temps que possible, car de toutes [illegible] on a pu dire que le temps est leur principal allié. Entraînées plus d'une fois dans des combinaisons qui les [illegible] elles ont toujours eu la con[illegible] qu'elles [illegible] à l'opposé de leurs intérêts. Elles ont compris qu'elles doivent marcher d'accord : il y a probabilité qu'elles n'y manqueront plus.

Admettons donc que la Russie entre en ligne. Toutes les forces de l'Autriche se tourneront naturellement de son côté, mais, bien inférieures aux siennes, elles ne suffiront pas à dispenser l'Allemagne de garder sa frontière orientale. Or cette frontière est ouverte, et relativement rapprochée de Berlin, qui tend chaque jour davantage à devenir pour l'Allemagne une capitale au sens français, et militairement dangereux, du mot. On peut donc affirmer que les Allemands devront masser en face de la Pologne des forces considérables. J'admets parfaitement que [illegible] en ligne de la Russie sera retardée par l'immensité de son territoire et les difficultés inhérentes à sa mobilisation. Mais il y a déjà une belle armée en Pologne ; il faudra d'abord surveiller cette armée, puis, à mesure qu'elle s'accroîtra, renforcer le corps d'observation. Finalement, les Russes immobiliseront certainement beaucoup plus de troupes allemandes que n'en exigera, de notre côté, la défense des Alpes.

On commence à discuter fortement, en Allemagne, l'utilité de l'Italie dans la Triple Alliance. On espérait obtenir d'elle des armements proportionnés à sa population ; on oubliait que, tout récemment élevée au rang de grande puissance, elle avait trop de choses à faire : l'armée, la marine, la défense de ses côtes démesurées, les chemins de fer, l'industrie, tout devait être développé à la fois. Malgré des efforts dignes d'admiration, il lui fut bientôt impossible de marcher de front avec ses deux puissants alliés.

Mais le pire est que les Italiens eux-mêmes avaient vu trop grand. Les deux plus vastes bâtiments que je connaisse élevés de toutes pièces pour loger des services publics sont le ministère de la guerre et (ô ironie!) le ministère des finances du jeune royaume. De même pour la puissance militaire qu'on voulait improviser ; on en avait conçu le plan à l'image des constructions disproportionnées qui enlaidissent Rome-capitale : une façade trop grande a absorbé toutes les ressources disponibles.

Donc l'Italie, essoufflée, marque le pas. Sa population lui permettrait de constituer au moins quinze corps d'armée : elle en a douze, dont deux sur le papier, et dix à effectifs restreints par les congés. Avec cela de vieux canons en bronze, pas d'argent pour fabriquer de nouveaux fusils, peu de chevaux, peu de chemins de fer, [illegible] des lignes à une seule voie. L'esprit de l'armée est assurément excellent, mais les moyens matériels lui font défaut.

Dans ces conditions, les amis de Berlin murmurent, sans y mettre plus de mesure et de tact qu'ils n'en ont d'ordinaire. De cela, nous ne pouvons que nous féliciter, car les Italiens se lasseront de s'épuiser à satisfaire un allié trop exigeant.

Quoi qu'il en soit, le principal secours que l'Italie apporte à nos adversaires est celui de sa flotte, réellement puissante. Elle nous a obligés à concentrer dans la Méditerranée le plus gros de nos forces maritimes ; au lieu de prendre l'offensive contre la marine allemande, nous avons à protéger nos côtes de Provence et d'Afrique.

Mais, comme je le montrerai plus loin, cela n'a pas grande importance : la partie sérieuse se jouera sur terre. Or, de ce côté, encore une fois, l'inimitié de l'Italie est plus que compensée pour nous par l'entrée en ligne de la Russie contre l'Allemagne.

Les Italiens ont merveilleusement organisé leur défense, au moyen de leurs troupes alpines. Ils auraient d'ailleurs aussi bien pu s'en passer, car nous aurons autre chose à faire que de songer à les envahir ; nous ne viserons naturellement qu'à les empêcher d'entrer chez nous, le théâtre principal d'opérations, dans la grande conflagration, n'étant pas pour nous sur les Alpes.

Mais ce but, préserver notre territoire, est facile à atteindre. Lors même que leur armée serait deux fois plus puissante, elle se trouverait en face d'une frontière dont la configuration naturelle est telle que jamais, dans l'histoire des campagnes, une invasion n'a pu la franchir victorieusement de l'Est à l'Ouest. Les travaux de défense que nous y avons accumulés, depuis l'entrée de l'Italie dans la coalition, sont formidables et nous permettront de fermer avec peu de monde l'entrée de notre territoire de ce côté.

Les Italiens l'ont bien compris, et leurs alliés aussi. Discrètement, on a fait entendre à la Suisse qu'elle pourrait gagner beaucoup à livrer passage à nos ennemis, soit que les Italiens veuillent tourner nos défenses des Alpes, soit qu'ils préfèrent se joindre aux Allemands, pour leur assurer la supériorité numérique sur notre frontière de l'Est. Les Suisses ont compris que ces invités pourraient un jour se changer en une contrainte : jaloux de leur indépendance, ils ont fortifié le Gothard et le Valais, et leur président a fièrement proclamé leur volonté énergique de sauvegarder leur neutralité.

Que n'a-t-on pas rêvé d'autre? La Suisse ne voulant pas livrer le passage, on a proposé de la contourner, et de faire filer l'armée italienne par le territoire autrichien pour l'unir à l'armée allemande ! Le *Militär Wochenblatt* a pris la peine de montrer l'absurdité de ce projet, et la difficulté qu'il y aurait à transporter toute une armée par une ligne de chemin de fer unique.

Il aurait pu se contenter de dire que l'Autriche se prêterait peu volontiers à cette *combinazione* ; il est peu probable qu'elle voie avec plaisir une armée italienne pénétrer, sous le couvert de l'alliance, dans le Trentin, pendant que les garnisons de cette province seraient sur la frontière russe : il y a tout à parier en effet qu'arrivés là, les Italiens y resteraient, oubliant le rendez-vous donné par l'armée allemande !

De toute manière, il résulte de cette discussion que l'inimitié de l'Italie n'est pas de nature à nous inquiéter beaucoup. Il y a plus : rien ne prouve que, mise au pied du mur, cette inimitié se traduise par une entrée en cam-

pagne. On sait que bien des raisons, configuration géographique, mauvais réseau ferré, retarderont la mobilisation de l'armée italienne. Ce contretemps n'est peut-être pas pour déplaire au delà des Alpes, autant qu'on peut le croire ailleurs. Il ne faudrait pas trop s'étonner même si, à l'occasion, on ne faisait que peu d'efforts pour surmonter ces difficultés. Quelque diligence qu'ils fassent, il est certain, en effet, que les Italiens ne pourront entrer en campagne qu'après les premiers combats livrés entre Meuse et Rhin. Or, quels ne seraient pas leurs regrets de nous avoir déclaré la guerre, s'il se trouve que ces combats aient tourné à notre avantage! Et cela, quand une attitude prudemment expectante aurait pu leur rapporter de si jolis profits du côté de l'Autriche! Ils savent bien que tous leurs accroissements territoriaux n'ont pas été dus à des victoires. Ils savent aussi comment la Prusse temporisa en 1805, prête à se joindre, selon l'événement, soit à nous, soit à la coalition, et comment, après Austerlitz, son ministre, M. de Haugwitz, vint apporter à Napoléon des hommages « dont la fortune changeait l'adresse ».

M. de Hübner, je crois, raconte dans un de ses ouvrages qu'il traversait une ville d'Italie, à l'époque des plébiscites de 1860; une bruyante manifestation était dirigée contre le diplomate autrichien; un homme, monté sur le marchepied de sa voiture, criait plus fort que tous les autres, en brandissant un énorme coutelas. Mais, entre deux gestes farouches, l'Italien rassurait à mi-voix M. de Hubner : « *Non abbia paura, è una dimostrazione.* Que Votre Seigneurie n'ait pas peur, c'est une manifestation.

Non, décidément, il n'est pas dit que tous les traités viendront à exécution.

Dans ce qui précède, je n'ai fait qu'une brève allusion à la guerre maritime, pour observer que le principal effet de l'intervention italienne serait d'immobiliser dans la Méditerranée la plus grande partie de notre flotte. Il est cependant vraisemblable que la guerre d'escadre prendra un certain développement, surtout si l'Angleterre s'en mêle, comme l'espèrent à tort ou à raison les Italiens.

Et cependant, je ne crois pas qu'il y ait lieu d'en tenir compte ici. Ce travail n'est pas en effet une étude de stratégie dans laquelle doivent être considérés tous les moyens d'action des différentes puissances; je me suis proposé uniquement de rechercher, d'une manière très générale, quels peuvent être les caractères, l'issue et la durée d'une guerre européenne. Pour cela, il faut considérer, non tous les théâtres de la lutte et toutes les opérations qui se pourront entreprendre, mais seulement les théâtres et les opérations dont l'influence sera décisive. Or la guerre navale ne présente à aucun degré ce caractère: elle sera secondaire, épisodique. C'est dans les vallées du Rhin et de la Vistule que se jouera la grande partie.

En 1870, le rôle de notre flotte s'est borné à capturer une centaine de bateaux de commerce allemands; à la paix, il a fallu rembourser bateaux et marchandises, et payer de fortes indemnités aux armateurs: en fin de compte, nous fûmes bien heureux, à ce moment, que notre flotte n'eut pas causé plus de dommages à l'Allemagne.

Il en sera de même à l'avenir. Que quelques cuirassés soient coulés; que des bateaux de commerce soient pris; que des ports soient bombardés; que des colonies lointaines soient rançonnées ou occupées; ce seront autant de faits de guerre regrettables, mais ce ne seront pas des désastres dangereux. Celui des deux partis qui sera vainqueur sur terre se fera dédommager de ces pertes, avec usure. Mieux vaut encore pour nous le Havre ou Marseille bombardés, que Toul ou Verdun enlevées.

On a souvent fait valoir, en faveur des fortes marines, la nécessité de ravitailler les pays belligérants. On a dit, par exemple, que la France peut se suffire avec les produits de son sol, pendant 333 jours, l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre, respectivement pendant 311, 289 et 187 jours. Il est inutile de s'attarder à montrer le peu de consistance d'évaluations si précises, en présence d'un phénomène aussi capricieux que le rendement des récoltes et de l'ignorance où l'on est des approvisionnements existants dans les divers pays; qui se doutait, en 1870, que Paris renfermait de quoi nourrir deux millions de personnes pendant plus de quatre mois?

En outre, quelle flotte sera de force à bloquer les côtes d'un grand pays? Il suffira de peu d'engagements et de peu de coups de torpille, pour réduire singulièrement le nombre des navires de guerre capables de tenir la mer, et pour laisser le champ relativement libre aux forceurs de blocus.

Il est donc regrettable de voir des publicistes de talent entraîner l'opinion à donner trop d'importance aux choses de la mer. Nous devons procurer un minimum de protection à nos côtes, il nous faut donc une marine juste assez forte pour assurer avec quelque chance de succès la défense mobile de nos principaux ports, et pour faire, entre temps, la guerre de course. Cette marine suffira, par surcroît, aux besoins du temps de paix: communication avec les colonies, protection des nationaux dans les pays plus ou moins civilisés d'outre-mer.

Mais il ne faut pas vouloir davantage. Nous n'avons pas les moyens (qui les a?) d'être une puissance de premier ordre à la fois sur terre et sur mer. Or, il est indispensable que notre armée soit de taille à lutter avec celle de l'Allemagne; donc, modérons nos ambitions maritimes. Nous dépensons trop de ce côté. Songeons qu'avec les 25 millions que coûte un cuirassé, nous pourrions entretenir les chevaux qui nous manquent pour avoir autant de cavalerie que les Allemands, et qu'une division de cavalerie pèsera plus dans la balance que le plus formidable cuirassé d'escadre.

En résumé, il faut se borner à considérer les opérations à terre, qui seules seront décisives.

La Russie occupera toute l'armée autrichienne et une bonne partie des forces allemandes; les troupes que nous aurons à maintenir sur les Alpes pour combattre — ou peut-être seulement pour observer — l'armée italienne, seront certainement moins nombreuses que celles que l'Allemagne devra consacrer à défendre sa frontière orientale. Ceux des pays secondaires qui entreront en lice pourront à peu près se compenser de part et d'autre.

mais ne feront, en tout état de cause, pas grand'chose à l'affaire : il faut se garder de céder à la fantasmagorie du nombre, et bien se dire au contraire que, là où des millions d'hommes seront aux prises, la victoire ne dépendra guère de quelques corps d'armée en plus ou en moins.

Au bout du compte, il est bien vrai que cette conflagration sans précédent embrasera tout le continent. Mais, sur le point de savoir qui l'emportera, du camp français ou du camp allemand, tout reviendra exactement au même que si la France et l'Allemagne luttaient seule à seule comme je l'ai supposé plus haut en supputant leurs chances de victoire.

Tout ce que l'on peut ajouter, c'est qu'en s'étendant de la sorte, la guerre franco-allemande généraliserait de même les désastres que je faisais entrevoir. Elle marquerait simplement la ruine politique et économique du continent européen : dans son ensemble, il descendrait à la condition qu'occupent aujourd'hui l'Espagne et les petites républiques américaines. L'Angleterre, l'Amérique du Nord et l'Australie deviendraient, sans tirer un coup de canon, les reines incontestées du monde.

Ainsi s'accomplira peut-être la prophétie de Montesquieu : « L'Europe se perdra par les gens de guerre. »

PATIENS.

LE MÉCANISME PARLEMENTAIRE

A propos du Traité de droit politique de M. Eugène Pierre.

La période la plus intéressante d'une science quelconque, c'est sa période de formation. Il y a un moment où, après avoir observé un certain nombre de faits, on commence à entrevoir des lois ; c'est alors qu'on fait les découvertes et qu'on discute les principes, les savants écrivent les livres qui resteront les monuments de la science et le public suit avec passion le développement des nouveaux horizons qui s'ouvrent à sa curiosité. Plus tard, quand la science est formée, on sait mieux les choses, on corrige les erreurs de ses devanciers, on arrête les formules définitives et la science tombe dans l'application : elle acquiert une utilité pratique, mais elle perd la haute saveur qu'elle avait d'abord offerte aux esprits.

C'est peut-être à ce titre que la science politique a tant d'attrait pour beaucoup d'entre nous ; car c'est à peine si elle entre dans sa période de formation. On a fait de la politique de tout temps, mais le plus souvent on en faisait sans le savoir. Il y a bien eu, dans les siècles qui ont précédé le nôtre, des écrivains qui ont traité dogmatiquement de la politique, mais ils opéraient dans un milieu spécial ou restreint ; la politique appartenait exclusivement aux gouvernements, ou si le peuple s'y mêlait, ce n'était que dans de petites républiques. La politique appliquée à de grandes masses d'hommes qui y concourent est un fait nouveau qui doit donner lieu à une science nouvelle.

Le *Traité de droit politique* que vient de publier M. Eugène Pierre (1) est un de ces travaux de première main qui sont destinés à servir de base à tous les autres travaux de même ordre. Il contient, pour ainsi dire, tous les faits connus, méthodiquement classés par un spécialiste pour qui ils n'ont pas de secrets, commentés avec une abondance de détails et une sûreté de vue qui semblent ne plus laisser rien à faire dans ce genre. C'est à la fois un dictionnaire par la richesse des matériaux et un traité didactique par les doctrines qui se dégagent de l'ensemble.

L'auteur a passé plus d'un quart de siècle dans le milieu dont il fait connaître les rouages ; comme secrétaire général de la présidence de la Chambre des députés, il n'a pas été seulement témoin, mais acteur dans le fonctionnement du mécanisme parlementaire depuis 1870. Il y occupe même une situation unique, car il n'y a sans doute pas un seul homme politique qui, pendant ce long espace de temps, ait participé d'une façon ininterrompue à la manœuvre des institutions législatives. Tous les présidents qui se sont succédé au fauteuil l'ont trouvé à son poste, gardien vigilant des traditions et des prérogatives de la Chambre, collaborateur aussi utile que modeste dans la préparation et la tenue des séances, et il n'y en a sans doute pas un qui n'ait eu à se féliciter de ce précieux concours.

Favorisé d'une santé très égale, il a pu suivre, du commencement à la fin, toutes les séances depuis plus de vingt-cinq ans, et l'on peut dire qu'en matière parlementaire il a tout appris et n'a rien oublié. Il a même appris rétrospectivement ce qui s'était passé avant qu'il fût là, de sorte que son livre est une véritable histoire du siècle depuis 1789 ; car, de tous les faits qui ont eu un intérêt national, quel est celui qui n'a pas eu son retentissement dans les débats parlementaires ?

Au XVIIe et au XVIIIe siècle, pour être au courant des hommes et des choses il fallait vivre à la cour ; un Dangeau n'y voyait que les menus faits, un Saint-Simon découvrait les dessous et pénétrait les âmes. Ce n'est pas à la cour, c'est à la Chambre qu'il faut vivre maintenant pour être bien informé, et M. Eugène Pierre serait admirablement placé pour écrire des mémoires de la République. Mais ce n'est pas le rôle qu'il a choisi ; il ne montre pas les hommes, il décrit les institutions. Et il y est d'une force à dérouter l'imagination.

A force de vivre dans le Parlement, il en connaît à fond tous les détours ; pour chaque cas qui se présente il sait ce qu'il faut faire, ou du moins ce qu'on peut faire. Car c'est le propre du droit parlementaire qu'il n'y a pas de règles absolues, mais des précédents. Or il y a souvent des précédents en sens contraire ; il faut savoir choisir. Ou bien il n'y a pas de précédents, et on en crée ; ou encore il y en a déjà, mais on en crée d'autres. Et puis il y en a qui comptent et d'autres qui ne comptent pas. Ce n'est pas chose facile que de se mouvoir au milieu de cet enchevêtrement.

Il y a bien un droit écrit : la constitution, d'une part ;

(1) *Traité de droit politique, électoral et parlementaire*, par Eugène Pierre, secrétaire général de la présidence de la Chambre des députés. — Paris, Librairies-Imprimeries réunies.

le règlement, de l'autre. Mais ni la constitution ni le règlement n'ont tout prévu, et à chaque instant il faut se reporter à la jurisprudence ou la former. En mécanique constitutionnelle ou réglementaire, il y a de grandes lois, mais il faut aussi une certaine habileté de main sans laquelle rien ne marcherait. Quand on peut s'en tenir au droit écrit, c'est le plus commode ; mais à défaut de texte précis, il faut bien chercher ailleurs les éléments de la solution. Le livre de M. Eugène Pierre contient à cet effet des documents du plus grand prix ; sur chaque ensemble de questions, il fait connaître l'historique, non seulement pour la France, mais pour les autres pays à institutions similaires.

Il est impossible de faire entrer dans le cadre de cet article un exposé, même sommaire, des matières traitées dans l'ouvrage de M. Eugène Pierre : il embrasse tout ce qui concerne la répartition, l'origine et les rapports des pouvoirs publics, l'organisation et la procédure des assemblées politiques, les limites des pouvoirs législatif et exécutif.

Pour donner un aperçu de ce qui s'y trouve, j'ouvre le volume au hasard et je tombe sur le mode de nomination des ministres. J'y vois que le droit de nomination des ministres appartient au Président de la République, mais ce n'est pas en vertu d'une disposition spéciale des lois constitutionnelles ; cela résulte simplement de la disposition générale qui le charge de pourvoir à tous les emplois civils et militaires. Le Président de la République n'aurait pas le droit de nommer un ministre sans le concours et le contre-seing d'un ministre responsable.

Lorsqu'un cabinet se retire en entier, l'un de ses membres, le garde des sceaux ou le président sortant, contresigne la nomination du nouveau président du conseil. Le premier ministre, une fois investi, contresigne la nomination de ses collaborateurs. Mais qu'arriverait-il, si aucun membre du cabinet sortant ne voulait contresigner la nomination du nouveau président du conseil? Est-ce que le Président de la République ne pourrait plus former de ministère, faute de contreseing? Le cas ne s'est jamais présenté en France. Il n'y a donc ni règle, ni précédent. En Grèce, la Constitution contient un article ainsi conçu :

« Dans le cas d'un changement complet de ministère, si aucun des ministres sortants ne consent à contresigner les ordonnances relatives à la révocation de l'ancien et la nomination du nouveau ministère, c'est le président du nouveau ministère qui signe ces ordonnances, après avoir reçu sa nomination du roi et prêté le serment exigé. »

Les crises ministérielles ont été assez fréquentes, dans ces dernières années, pour qu'il y ait déjà un ensemble de précédents formant jurisprudence, et cela forme une sorte de cérémonial des crises.

Quand la crise est ouverte, il est d'usage que le Président de la République fasse d'abord appeler le président du Sénat et le président de la Chambre pour conférer avec eux sur la situation. Il fait ensuite appeler le personnage politique auquel il se propose de confier la formation du nouveau ministère. Il ne choisit donc que le président du conseil ; c'est celui-ci qui choisit les autres ministres. Si le Président de la République et le futur président du conseil ne se mettaient pas d'accord sur le choix des ministres, il y aurait ce qu'on appelle en style technique « une combinaison avortée ».

Ailleurs on trouve les règles ou du moins les usages qui président à la transmission des pouvoirs ; il faut savoir comment et à qui le Président de la République donne sa démission, quelles sont les personnes qui ont qualité pour annoncer au nouveau président son élection.

Lorsque c'est une assemblée qui succède à une autre, la transmission s'opère suivant certains rites ; en 1848, le président de la Constituante a remis les pouvoirs au président d'âge de la Législative, et en 1876 le président de l'Assemblée nationale les a remis aux présidents du Sénat et de la Chambre dans des formes solennelles qui maintenant font précédent. Il n'y a que la procédure des révolutions qui n'est pas encore définitivement fixée.

M. Eugène Pierre est un parlementaire dans toute la force du terme. Sa préface le dit clairement : « Il y a quinze ans, les Chambres ne tenaient pas dans notre organisme politique et social la place qu'elles y occupent aujourd'hui. En face de l'Exécutif, elles étaient reconnues comme un pouvoir indépendant, mais surveillé, parfois menacé. A côté de leur volonté, il y avait la volonté propre du gouvernement, et l'on estimait qu'en principe la seconde devait servir de directrice à la première... Aujourd'hui la situation est retournée. Les Chambres sont le gouvernement lui-même. Avant d'agir, les ministres s'efforcent de pénétrer les intentions des majorités ; ils n'ont pas pour programme de conduire ceux que les électeurs ont désignés, et tout le secret de leur durée se rencontre dans le degré de leur habileté à saisir les leçons des votes. »

Cette dernière phrase surtout indique bien la tournure d'esprit de l'auteur ; il conçoit les ministres, je ne dis pas qu'il ait tort, comme principalement préoccupés de durer. Mais il peut y avoir d'autres façons de comprendre l'exercice du pouvoir. Il n'y aurait rien de blâmable, par exemple, à ce qu'un ministre eût pour but de faire prévaloir une politique, d'appliquer un programme ; il livrerait la bataille : s'il était assez heureux ou assez habile pour entraîner la Chambre à sa suite, fût-ce un peu malgré elle, ce serait un grand ministre. S'il échouait dans son entreprise, il tomberait de bonne grâce, en homme qui a voulu faire ce qu'il croit bon et qui n'y a pas réussi. Mais employer son habileté à saisir les leçons des votes, à pénétrer les intentions des majorités pour s'y conformer, c'est assurément très parlementaire, ce n'est peut-être pas l'idéal du gouvernement.

Au surplus, M. Eugène Pierre dit un peu plus loin : « On peut se demander où aboutiront dans les destinées du monde ces formes nouvelles de la civilisation qui enlèvent aux subtils calculs des hommes d'Etat pour les livrer à l'impression subite des collectivités tous les ressorts de la puissance publique. » Mais il se préoccupe moins de lever le voile de l'avenir que de bien connaître les lois du présent, et il trouve avec raison que ces lois valent suivant la manière dont on les pratique.

La constitution de 1875 est une constitution légalement revisable ; jusqu'à présent les deux Chambres ont montré une extrême répugnance à user de leur droit de revision. Quand elles l'ont fait, ce n'a été qu'avec la plus

[illegible] en limitant très étroitement la [illegible] un petit nombre de points rigoureusement [illegible], [illegible] s'elles craignaient de ne pouvoir [illegible] partie de l'édifice sans faire tout écrouler. [illegible] peut se comprendre, mais si l'on ne [illegible] la Constitution de 1875, il faut admettre qu'elle [illegible]. On en aurait bien étonné les constituants de [illegible] on leur avait dit qu'un jour, en vertu de leur [illegible]stitution, les Chambres seraient le gouvernement lui-[illegible], et qu'il n'y aurait plus de gouvernement ayant [illegible] volonté propre.

La vérité est que, depuis 1875, la constitution a été [illegible] de fait, tacitement et lentement, et que dans [illegible] constitutionnel où nous vivons le Président de la République, le Sénat et la Chambre ne sont plus dans le [illegible] d'autorité que l'Assemblée Nationale avait cru leur attribuer respectivement.

Cette évolution, d'ailleurs, n'est pas pour attrister M. Eugène Pierre. « Il n'y a rien de pénible, dit-il, à se [illegible] dominé par son temps, à subir la collaboration de [illegible] foule immense qui ne disserte pas, mais qui travaille, et qui creuse lentement les sillons où germe le progrès. Cette doctrine n'est gênante que pour les utopies qui sont [illegible] pour tout le monde et qui retardent la [illegible] en avant au lieu de la précipiter. »

On voit que M. Eugène Pierre est sévère pour les utopistes; il en parle comme Napoléon Ier parlait des idéologues, avec un mélange de mépris et de colère. Et pourtant, s'il n'y avait jamais eu d'utopies, il n'y aurait jamais eu de progrès. La première fois qu'on demande une réforme, on est toujours ridicule, jusqu'au jour où, ne voulant pas la pousser trop loin, on paraît rétrograde. Il en va de la politique comme des autres sciences : la foule des savants multiplie les observations, c'est une hypothèse de génie qui fait jaillir la grande vérité. Et aussi les peuples s'accommodent volontiers de la pratique des idées courantes, mais ce sont les grandes utopies qui renouvellent le monde.

Aussi bien faut-il reconnaître que ce n'est pas dans un traité de droit politique que pourraient utilement trouver place de vastes plans de réforme constitutionnelle ou sociale. Il importe surtout d'y trouver ce qui est, plus que ce qui devrait être, et, à ce point de vue, l'ouvrage de M. Eugène Pierre est un véritable monument de science parlementaire; d'ailleurs il constate que beaucoup de choses, conservées par respect ou par paresse, méritent d'être changées; il indique notamment la possibilité de substituer au système des bureaux, qui fonctionne assez mal, ces « comités de toute la Chambre », qui réussissent fort bien à nos voisins d'outre-Manche, [illegible] que toutes les compétences et toutes les bonnes [illegible] sont libres de s'y donner rendez-vous, et il signale l'utilité qu'il y aurait à protéger le droit d'initiative [illegible] contre [illegible].

On aurait pu souhaiter que cette partie critique fût plus développée : la longue expérience et le savoir approfondi de l'auteur lui eussent assurément suggéré des [illegible] sur les moyens à employer pour remédier à [illegible] lenteur parlementaire auprès de laquelle celle de la [illegible], pourtant proverbiale, commence à sembler de la hâte. Ce n'est malheureusement plus un accident que le retard apporté au vote du budget, et bien qu'il ne faille pas s'exagérer l'inconvénient de ce qu'on est convenu d'appeler « le fatal expédient des douzièmes provisoires », il serait évidemment anormal que les Chambres missent seize mois à élaborer un budget annuel.

Cet état de choses tient à des causes multiples, entre lesquelles émergent, au premier examen, des vices d'organisation qui ne doivent pas être sans remède. L'habitude d'incorporer dans le budget les réformes dont on souhaite la prompte réalisation alourdit outre mesure une opération qui devrait consister essentiellement à arrêter le chiffre des dépenses nécessaires et à constituer les ressources propres à y faire face. En y mêlant des lois organiques et en reprenant tous les ans la discussion de toutes les questions qui peuvent se rattacher à un chapitre du budget, c'est-à-dire de toutes les questions imaginables, on risque de faire de la loi de finances un inextricable et interminable labeur, alors qu'elle devrait être une des principales préoccupations du Parlement sans doute, mais non pas la seule.

Il s'est introduit aussi, sous le couvert de la liberté de la tribune, des pratiques dont l'effet, au contraire, est de restreindre la liberté de la Chambre elle-même. Un orateur peut, sous la protection du règlement, s'imposer indéfiniment, sinon à l'attention, du moins à la résignation de la Chambre, alors même qu'elle se croit suffisamment éclairée et qu'elle a hâte d'aborder des sujets plus urgents. On oublie qu'en pareil cas la liberté de parole dont abuse un membre ne s'exerce qu'au détriment de la liberté de parole de ses collègues.

Mais on sent que ce n'est pas par omission involontaire que M. Eugène Pierre passe sous silence les réformes que pourrait comporter cet organisme parlementaire. Au fond, il aime le Parlement tel qu'il est, tel que l'ont fait les traditions, tel que le font les exigences de chaque jour; il ne va pas au-devant des difficultés, estimant avec sagesse que c'est une œuvre assez laborieuse déjà que de les résoudre au fur et à mesure qu'elles se présentent, et il se plaît au milieu des flots mouvants de la vie parlementaire.

D'autres s'irritent ou se découragent devant la puissance des grandes collectivités inconscientes; mais vouloir remonter les courants ou prétendre seulement y rester immobile, c'est se vouer à une perte certaine; se mettre en dehors pour les regarder passer n'est qu'un plaisir d'amateur; la politique consiste à savoir discerner quel est, à un moment donné, le courant le plus fort, pour s'y livrer : c'est par celui-là qu'on sera porté le plus loin.

Il ne faut pas une médiocre puissance de travail pour dégager et fixer les principes d'une science au milieu des difficultés de chaque jour, du choc des ambitions et du tumulte des intérêts. C'est pourtant au sein de ces perpétuelles agitations que M. Eugène Pierre a écrit et, comme il le dit, a vécu son livre. En le lisant, on éprouve soi-même la sensation d'une œuvre vivante, toute chaude de nos passions et cependant empreinte de la sérénité du droit.

GASTON BERGERET.

CHRONIQUE MUSICALE

Opéra-Comique. *L'Attaque du Moulin*. Musique de M. Alfred Bruneau. Poème de M. Louis Gallet, d'après M. Émile Zola.

Si quelqu'un mettait en doute la souplesse de talent de M. Alfred Bruneau, la partition du *Rêve* rapprochée de celle de l'*Attaque du Moulin* l'en ferait convenir. Derrière le disciple intransigant, échappé de l'école de César Franck, il retrouverait le bon élève de M. Massenet, le prix de Rome. L'*Attaque du Moulin*, c'est exactement l'envers du *Rêve*. La différence des deux sujets, a-t-on dit. Assurément. Un drame, patriotique, militaire, à demi historique, — épisode de la guerre franco-prussienne reporté en 1792, — où, d'un bout à l'autre, sentiments et caractères sont tout d'une pièce, manque de la première condition du drame musical moderne, lequel doit mettre en scène des conflits d'âmes. Pareille donnée ne pouvait être traitée que dans l'esprit ancien, et M. Bruneau, qui voulait continuer à prendre ses sujets d'opéra dans l'œuvre de l'illustre romancier, son protecteur et son ami, a réglé là-dessus son esthétique. Ajoutez encore ceci qu'après le *Rêve*, il n'y avait vraiment plus moyen de continuer sur la même voie sans tomber dans le chaos : la dissonance y côtoyait à chaque instant la fausse note; un pas de plus, c'était la fin. M. Bruneau très avisé s'en est rendu compte; il a fait résolument « machine arrière ». Son écriture baroque s'est arrangée, sa modulation grimaçante s'humanise; la mélodie plus riche va d'une allure plus franche et naturelle; l'harmonie ne cherche plus à lui jouer de mauvais tours et seconde loyalement ses intentions; on peut écouter sans se cramponner à sa stalle. Franchement, j'aime mieux cela; vous, de même, sans doute, et le public aussi. Il n'y a pas de quoi traiter M. Bruneau de transfuge et de faux frère. Mais ce n'est pas une raison non plus pour dissimuler la volte-face. Pourquoi donc essayer de lui faire croire, à ce brave public, que les deux œuvres procèdent d'une même tendance; que l'*Attaque du Moulin* c'est la seconde étape de la révolution inaugurée par le *Rêve*? De terribles amis sont venus, qui l'ont crié partout. Et moi qui ne demandais qu'à laisser parler ma sympathie de vieille date, me voilà forcé de protester. Cruel devoir!

Redisons-le donc bien haut, puisqu'il le faut. Non, mille fois; malgré les rappels de motifs, la division par scènes, les harmonies wagnériennes, le drame simpliste qu'on nous a montré l'autre soir n'a rien d'une œuvre avancée. Les événements s'y passent entre deux airs; d'un air à l'autre, nul caractère qui se développe; nulle crise morale qui se dessine. A ces traits vous avez reconnu l'ancien opéra d'il y a cinquante ans. La conception de l'*Attaque du Moulin* est aussi résolument traditionnelle que pouvait l'être en son temps celle de l'*Étoile du Nord*. Bourgeois de Paris, dormez en paix! ce n'est pas encore cette fois qu'on vous changera vos chères formules.

Que si maintenant, sans absoudre les violences musicales du *Rêve*, je confesse y avoir rencontré je ne sais quoi de plus neuf, de plus spontané, de plus artistique enfin, qui manque à l'œuvre nouvelle, j'en aurai d'avance donné les raisons. La première, c'est que, dans le *Rêve* (opéra soi-disant réaliste!), l'étrangeté de l'harmonie répandait autour des personnages cette atmosphère d'irréalité que Wagner demande au mythe, à la légende, au symbole, — l'impression de flottement et de vague indispensable pour faire accepter la convention de la musique au théâtre. Et la seconde, je l'emprunte à M. Zola lui-même, c'est qu'un sujet vraiment musical, — et c'était le cas pour le *Rêve* où le sentiment s'épanouit en pleine liberté, — s'accommode, à la rigueur, d'une musique sommaire ou pénible, tandis qu'avec un sujet non musical, la meilleure musique ne sera jamais qu'un placage. Or il est malheureusement certain qu'en soi, l'*Attaque du Moulin*, drame d'action, où toute effusion fait longueur, ne prêtait nullement à la musique. On n'a pu l'y faire entrer qu'en bourrant la pièce d'épisodes. Pour que le musicien se déploie, il faut que le père Merlier nous chante son moulin; il faut dérouler pendant la moitié d'un acte le cortège des fiançailles; il faut que Marcelline décrive pour les maudire les horreurs de la guerre, que le tambour du village lui ferme la bouche avec un couplet patriotique; il faut que Dominique attendant la mort songe à sa chère forêt autant qu'à sa Françoise, que, pouvant s'enfuir, il s'oublie en un duo d'amour; que la sentinelle ennemie chante sous les armes une chanson du pays; que, devant son cadavre, les camarades entonnent le choral funèbre : autant d'intermèdes lyriques. Ainsi, tandis qu'en général le librettiste qui met un roman au théâtre condense et resserre, il était ici condamné à délayer, distendre et élargir. Cela pour le plus grand préjudice de la musique et du drame. L'action qu'on voudrait rapide, foudroyante, se traîne, embarrassée par une foule d'incidents; et la musique à laquelle ils servent de soutien n'est point au centre du drame; elle n'a trouvé de place que dans les bas-côtés. Voilà pourquoi, sans doute, l'*Attaque du Moulin* nous a saisi moins fortement que le *Rêve*, en dépit d'un effort plus grand vers la musique.

Il n'en faut pas moins rendre justice à cet effort, à l'inspiration presque toujours heureuse de ces airs — à côté — dont plusieurs sont charmants. Tenez, par exemple, tout le premier acte, encore qu'assez inutile, est exquis, d'une franche saveur rustique, plein de

bonhomie et de rondeur. Au vers qui chemine à pas trop comptés, l'alerte tournure mélodique apporte mouvement et vie. J'ai mis parmi les hors-d'œuvre le duo d'amour entre Dominique prisonnier et Françoise; mais c'est le meilleur moment musical de la partition. L'adieu de Merlier à sa fille, au quatrième acte, est une page touchante et, pour cette fois, bien en scène : cette figure du vieux meunier, du reste, est tracée de main de maître. Et j'applaudis sans marchander, dans les moments dramatiques, à la vigoureuse concision du dialogue, où chaque mot porte coup. Je n'affirmerais pas, comme ont fait des enthousiastes, que personne avant M. Bruneau n'avait encore serré son texte d'aussi près; — il me faudrait oublier le début d'*Henry VIII*, le premier acte de *Proserpine*, *Ascanio*, certaines pages de *Werther* et de *Manon*; — je dirai simplement qu'il ne nous fait jamais languir mal à propos, qu'il sait se réserver pour les effusions lyriques, dont son librettiste s'est d'ailleurs montré prodigue. Si ce n'est pas tout à fait du drame musical, c'est du moins du théâtre, et c'est beaucoup déjà. Œuvre extrêmement intéressante en somme, et vraiment hors de pair, qui, si elle ne sonne pas encore l'heure décisive, nous achemine, pourtant, à sa façon, vers une conception meilleure du drame lyrique.

L'interprétation mérite toute louange. M. Bouvet a marqué d'une empreinte profonde le type du bonhomme Merlier, vieillard héroïque et naïf. En Mlle Delna s'était révélée et s'affirme la tragédienne lyrique de demain : Marcelline tient les promesses de Didon et de Charlotte. M. Vergnet joue le rôle de Dominique et, par-dessus le marché, le joue bien, double merveille. J'avais trouvé Mme Leblanc un peu sèche dans les scènes de tendresse du premier acte; sa voix et son jeu s'échauffent à la fin et éclatent en beaux élans. M. Clément donne un charme de mélancolie pénétrante à la chanson de la sentinelle. La mise en scène est digne de M. Carvalho, et il m'a semblé que la lourde main de M. Danbé pesait sur l'œuvre un peu moins lourdement que de coutume.

René de Régy.

LES LIVRES NOUVEAUX

Saint François d'Assise et ses récents biographes (1).

M. Edmond Schérer n'aimait pas saint François d'Assise. Plusieurs fois, notamment, il a reproché à M. Renan l'excès de son indulgence pour le saint vagabond. Il admettait encore que, par une fantaisie de dilettante, M. Renan admirât Néron; mais admirer saint François, un baladin qui parlait aux oiseaux, qui préférait la musique à la philosophie, et qui, n'ayant plus rien à donner aux pauvres que les vêtements qu'il portait, s'était un jour montré complètement nu, sur la grand'place d'Assise! (1)

Aussi M. Paul Sabatier a-t-il bien fait d'attendre la mort de M. Schérer pour publier son *Saint François d'Assise*. J'imagine que l'ancien pasteur n'aurait point pardonné à un professeur de théologie protestante le choix d'un pareil sujet, ni surtout la manière dont il l'a traité : car ce n'est pas seulement avec indulgence, c'est avec un véritable enthousiasme que M. Sabatier a parlé du *pauvre d'Assise*. Peu s'en faut que son livre n'apparaisse comme une édition moderne des *Conformités* de Barthélemy de Pise, où la vie de saint François, comme l'on sait, était mise en parallèle avec la vie de Jésus. Après cela, j'imagine que sur Jésus lui-même M. Schérer, dans ses dernières années, aurait fait plus d'une réserve, s'il avait été tout à fait convaincu de son existence.

Mais M. Schérer est mort, et nous allons en être plus à l'aise pour admirer l'admirable ouvrage de M. Sabatier. Je viens de lire, pour les lui comparer, deux autres ouvrages récents sur le même sujet, deux ouvrages d'écrivains catholiques, le *Saint François d'Assise* du R. P. Léopold de Charnacé, et l'*Histoire de saint François d'Assise*, par l'abbé Le Monnier, curé de Saint-Ferdinand des Ternes. Ce sont deux beaux livres : car, entre autres indulgences, on dirait vraiment que saint François confère le don de poésie à tous ceux qui parlent de lui avec un peu d'amour. J'ajouterai que le livre du R. P. de Charnacé est, en outre, illustré de magnifiques images : on y retrouvera reproduites, notamment, la plupart des fresques peintes à Assise par Giotto, le seul peintre, avec le bienheureux Jean de Fiésole, qui ait su être religieux dans la peinture religieuse. Et pour le livre de l'abbé Le Monnier, c'est un tour de force littéraire : tant une scrupuleuse orthodoxie y est adroitement conciliée avec la critique la plus libérale, et le respect de la légende avec la crainte de l'histoire.

Ce sont deux beaux livres; mais le livre de M. Sabatier m'a plu davantage encore, parce qu'il m'a semblé plus *catholique*, ou, si l'on préfère, plus *franciscain*. La figure du saint y paraît plus sainte. Car les écrivains catholiques ont beau faire : ils sont obligés de choisir, parmi plusieurs versions, la seule qui soit

(1) *Vie de Saint François d'Assise* par MM. Paul Sabatier [illegible] 1894. — Dr A. Bourret. Storck à Lyon 1893. — R. P. L[illegible] de Charnacé. Plon 1891 et l'abbé Le Monnier. Lecoffre 1892.

(1) Voyez, par exemple, dans le tome IV de ses *Études de littérature*, la fin de l'article sur le *Saint Paul* de M. Renan. Ailleurs, M. Schérer reproche à saint François d'avoir prêché des doctrines « complètement en révolte contre les saines idées de l'économie politique ».

admise par leurs devanciers; et avec tout leur libéralisme, il y a des côtés du génie de saint François qu'ils sont obligés de laisser dans l'ombre : non point, certes, par orthodoxie, mais par une sorte de déférence pour d'autres saints, qui ont dirigé leur sainteté dans des voies différentes. Ils sentent bien, par exemple, que saint François n'aimait guère la théologie, ni en général tous les exercices de l'esprit; mais, à insister sur ce point, ne risqueraient-ils pas de manquer de courtoisie envers saint Antoine de Padoue, qui fut un théologien si utile, et envers tant de pieuses personnes qui préparent des examens et qui écrivent des livres?

Et ce n'est pas tout. Les écrivains catholiques sont encore obligés de tenir compte de toutes les légendes, et de les considérer toutes comme de vraies histoires, tandis que beaucoup d'entre elles gagneraient à n'être tenues que pour de poétiques images. Telles, par exemple, les innombrables légendes qui attribuent à des songes les actions mémorables de saint François d'Assise. A les prendre dans un sens trop littéral, on ne peut manquer d'amoindrir la personnalité du saint. Chacune d'elles a eu pour but, en son temps, de prouver au monde la sainteté de François. Mais aujourd'hui la preuve est faite : et tous ces songes, qui jadis avaient été si précieux, finissent plutôt par gêner. Si saint François n'avait rien fait que sur un ordre formel de Jésus, nous ne pourrions voir en lui qu'un incomparable automate : il a été quelque chose de mieux, il a été le plus grand, le plus beau, le plus saint de tous les saints de la chrétienté.

* * *

Tel il nous apparaît, précisément, dans le livre de M. Sabatier. Peut-être l'éminent théologien s'est-il proposé d'écrire un pendant à la *Vie de Jésus* de M. Renan. A une physionomie pour ainsi dire théologique, il a voulu, comme M. Renan, substituer une physionomie plus humaine. Et, comme M. Renan, il nous a montré son héros parmi les paysages où il a vécu : on trouvera dans son livre l'Ombrie du moyen âge et l'Ombrie d'aujourd'hui : on y trouvera encore de ces invocations lyriques et de ces comparaisons familières, qui font de la *Vie de Jésus*, malgré tout, un petit roman à peu près parfait. Le style de M. Renan est la seule chose qu'il n'ait point su imiter : dans ses pages les plus touchantes, sous la fraîcheur des images et la noblesse des pensées, son style reste quelconque, sans vie ni couleur : on croirait lire une traduction d'un beau poème étranger.

Mais la vie de Jésus ne convient guère pour un sujet de roman, sans compter que quatre poètes élus de Dieu nous l'ont chantée pour toujours. Et il n'y a jamais eu, au contraire, de plus romanesque figure que celle de saint François d'Assise, jamais de plus singulière, de plus émouvante, ni qu'il soit plus agréable de voir ressusciter devant nous.

M. Sabatier l'a ressuscitée telle que la désirait notre cœur. Ne croyez pas au moins que, pour l'avoir dégagée de quelques légendes désormais inutiles, il lui ait enlevé son caractère surnaturel, cette auréole légère qui entoure son front dans les vieux tableaux, et dont les siècles n'ont pu ternir le délicieux éclat. Le François d'Assise de M. Sabatier n'est pas un homme, c'est un saint. M. Sabatier nous dit bien, dans un *appendice*, qu'il n'admet pas la possibilité des miracles, ce qui est assez déraisonnable, pour peu qu'on croie davantage à Dieu qu'à la science humaine. Mais sans doute il n'a joint à son livre cette déclaration que pour se mettre en règle avec l'esprit de son temps; car il ne manque pas de nous raconter, quand il les trouve sur son chemin, les grands miracles de saint François, non pas en vérité ses songes, mais les guérisons qu'il a opérées, et la glorieuse récompense qu'il a reçue de sa confiance en Jésus, et surtout tant de tristesses qu'il a consolées, tant d'inquiétudes et de souffrances qu'il a changées en une joie profonde, par la seule grâce de son miraculeux sourire.

* * *

Oui, nous avons enfin une image non seulement de la vie mais de l'âme de ce doux saint : une image expressément destinée à notre vision d'à présent, comme les *Fioretti* l'étaient à la vision du moyen âge, et le *Panégyrique* de Bossuet à celle des chrétiens du XVIIe siècle : car, à défaut de la vérité historique, qui est pure chimère, il est bon que chaque temps ait un portrait nouveau de ceux qui furent grands par-dessus les temps. M. Sabatier nous a montré saint François d'Assise tel que nous pouvions le comprendre. Nous savons maintenant combien était sage ce petit mendiant qu'on a pris pour un fou. Nous nous expliquons les motifs qui ont amené Luca Signorelli et André del Sarto à le représenter parmi les *docteurs :* il a été le premier des *docteurs*, et personne n'a enseigné avec une éloquence plus réelle la doctrine du salut.

« Car il résista au monde, et à son père lui-même, pour l'amour de cette femme à laquelle, comme à la mort, nous tous nous fermons notre porte; — et devant la cour spirituelle, et devant son père, il s'unit à elle, et puis de jour en jour il l'aima plus vivement : — et elle, veuve de son premier mari pendant mille et cent ans et plus, délaissée et obscure, elle avait attendu jusqu'à lui sans être recherchée de personne. »

Cette femme dont parle Dante est la pauvreté : depuis mille cent ans et plus elle était veuve de Jésus, qui s'était uni à elle comme à la seule compagne qui méritât d'être aimée. Et saint François de jour en

jour l'aima plus vivement, non point par folie, non pas même par ambition d'imiter Jésus, mais parce qu'il avait compris, lui aussi, qu'elle seule offrait à ses amants des plaisirs éternels.

Toute la vie de saint François n'a eu ainsi qu'un but : la recherche du bonheur. Personne jamais n'a autant haï la tristesse : elle était pour lui le *mal babylonien*, une invention diabolique. Il ne pouvait la voir autour de lui sans en être blessé, comme d'une plaie qui eût dégoûté ses yeux. Et c'est pour fuir la tristesse qu'il a aimé la pauvreté. Il a repris, à douze siècles d'intervalle, l'œuvre divine de Jésus. Il a voulu tirer les hommes des mains de la souffrance et de l'inquiétude pour les conduire à l'unique refuge où les attendait le repos.

Et la pauvreté qu'il aimait était bien celle qu'avait aimée Jésus ; c'était la pauvreté du corps et de l'esprit, le complet abandon de toutes ces apparences mensongères, de ces cruels et vains mirages qui, au temps de Jésus comme dans son temps, comme dans le nôtre, empêchent l'homme de goûter la douceur, le charme, la tranquille beauté de la vie.

Aussi saint François n'a-t-il pas cessé de livrer bataille aux deux ennemis de la pauvreté : la propriété et l'intelligence. Il les considérait comme les deux causes de toute tristesse. Avec son indulgence sublime, il y avait deux choses seulement qu'il défendait à ses frères : de rien posséder, et de rien apprendre. La propriété lui paraissait un état contre nature : il allait même jusqu'à faire bon marché de la propriété légale, et plus d'une fois il a pris aux riches, sans autre formalité, des fruits ou des victuailles pour les donner aux pauvres. Il disait que l'argent venait tout droit du diable, et que le devoir de tout bon chrétien était de le laisser au diable. Et pour ce qui est de la science et de l'intelligence, vous verrez dans le livre de M. Sabatier avec quelle ardeur il les a combattues. Lui qui pardonnait tout, lui qui nourrissait les brigands des grandes routes, et qui bénissait, avec une souriante ingénuité, ses plus cruels ennemis, une seule fois dans sa vie il se montra impitoyable : et ce fut contre un docteur ès lois, Pietro Stacchia, qui avait ouvert une école dans le couvent dont il était ministre. « Supposez, disait-il, que vous ayez assez d'esprit et de mémoire pour tout apprendre, que vous connaissiez toutes les langues, le cours des astres, et tout le reste : qu'y a-t-il là pour vous enorgueillir ? Un seul démon en sait plus là-dessus que tous les hommes réunis. Mais il y a une chose dont le démon est incapable et qui est la gloire de l'homme : c'est d'être bon, et d'obéir à Jésus. — « Pourquoi des livres, disait-il encore, quand vous avez votre cœur en vous, et autour de vous tant d'étoiles, de fleurs et d'oiseaux ? » Son ordre était déjà vieux de dix ans qu'on n'y avait vu qu'un seul livre, un Nouveau Testament. Ce livre même, on ne le garda pas. Un jour François, n'ayant rien d'autre, le donna à une pauvre femme qui venait demander l'aumône.

Le grand tort de la propriété et de la science, à ses yeux, était d'être deux chaînes qui liaient l'homme à lui-même, et l'empêchaient ainsi d'être heureux. Car il croyait que la vraie pauvreté consiste à ne plus posséder rien, pas même soi, et que le vrai bonheur consiste à sortir de soi pour vivre en autrui. On a dit qu'il déconseillait le travail : il ne déconseillait que le travail qu'on fait pour soi-même, l'accusant d'être la cause de notre attachement aux vaines apparences du monde ; mais il ordonnait à ses frères de travailler pour autrui. Lui-même était sculpteur, balayeur, chanteur ambulant : chacun de ses premiers compagnons eut ainsi un métier. Le devoir des Franciscains, d'après lui, était d'être gais ; et pour atteindre à la gaîté, ils devaient oublier leur existence propre, se consacrer tout entiers au bonheur des hommes. Il voulait qu'après avoir prêché les pauvres on s'occupât de les nourrir ; il les prêchait et les nourrissait ; et de là lui était venue sa gaîté enfantine, de là vient qu'aujourd'hui encore son nom résonne dans nos cœurs comme une chanson de printemps.

*
* *

Telle était, brièvement résumée, la philosophie de saint François d'Assise. C'est avec de telles idées qu'il a essayé de rendre le bonheur aux hommes. Mais il vivait encore que déjà les hommes avaient cessé de l'entendre ; et de nouveau, pendant six cents ans, la pauvreté, sa divine amante, resta veuve, désolée et obscure, aucun homme n'ayant trouvé le loisir de remarquer sa beauté.

Voici pourtant qu'un homme l'a remarquée de nouveau. Noble et riche comme jadis saint François, comme lui il a voulu devenir pauvre ; renonçant à être prince, il s'est fait cordonnier. Il a nourri des milliers de paysans affamés. Et nul doute qu'il eût poussé plus loin l'imitation de saint François, si les personnes de son entourage n'avaient réussi à lui interdire toute action.

Du moins le comte Tolstoï, comme jadis saint François, a essayé d'enseigner aux hommes l'unique chemin du bonheur. J'ai été frappé, en lisant le livre de M. Sabatier, de tant de ressemblances que j'y découvrais entre la doctrine du saint et celle de Tolstoï. Abandon de toute propriété, haine de l'argent, retour à l'absolue pauvreté de corps et d'esprit, indifférence pour les lois civiles, oubli de soi-même dans la charité et l'amour : ce sont les principes essentiels de la morale franciscaine et de la morale de Tolstoï. Et rien, dans toutes les littératures, ne ressemble autant aux *Fioretti* que ces contes

chrétiens de Tolstoï : *De quoi vivent les hommes, Ivan l'Imbécile, les deux Vieillards*, incomparables chefs-d'œuvre de simplicité et de poésie, petites fleurs champêtres dont je ne me lasse point de respirer le délicat parfum (1).

Sur un point seulement saint François n'est pas d'accord avec le comte Tolstoï ; et c'est aussi le seul point où M. Sabatier ne me semble pas l'avoir bien apprécié. Le comte Tolstoï, comme l'on sait, recommande volontiers aux chrétiens de rejeter les formes extérieures de la religion où ils ont été baptisés. Et M. Sabatier, de son côté, ne peut s'empêcher de nous faire entendre que saint François a été le premier protestant, qu'il a devancé Luther dans l'indifférence aux détails du dogme, et dans le goût du libre examen.

Combien l'âme de notre cher saint doit frémir, là-haut, à cette seule pensée! Combien doivent en être indignées les âmes de ses compagnons, de frère Ange, de frère Léon, de saint Egide et de sainte Claire! Saint François fauteur d'un schisme! lui qui redoutait non seulement les sciences profanes, mais la théologie même, pour les doutes qu'elle pouvait éveiller touchant certains détails de la religion! Il voulait en effet qu'on ne pensât pas au dogme, mais c'était afin qu'on fût plus à l'aise pour y croire. Condamnant tous les vains efforts de la raison humaine, il condamnait surtout ceux qui risquaient de priver l'homme de cette foi si commode, si reposante, si riche en consolations pour les âmes malades. « Soyez sûrs, aurait-il pu dire, que, si vous abandonnez votre religion, vous ne trouverez rien de mieux que vous puissiez mettre à sa place. Gardez-la donc telle qu'on vous l'a donnée : cessez d'y réfléchir, mais plutôt secourez les pauvres, travaillez pour les paresseux, engagez les riches à se défaire de cette richesse qui rend le monde si malheureux, et surtout réjouissez-vous dans l'innocence et dans l'amour, pendant les aimables années que vous aurez à vivre! »

*

Et il allait au long des routes, en chantant. Délivré de lui-même, toute l'âme des choses s'était répandue dans son âme. Il jouait avec les loups, il racontait aux oiseaux de naïves légendes qu'il inventait pour leur plaire. Je ne crois pas, comme le dit M. Sabatier, qu'il ait découvert la nature : les paysans de Rivo-Torto, qui parlaient à leur âne, sentaient déjà la nature plus profondément que les plus subtils de nos impressionnistes d'aujourd'hui. Mais c'est la nature qui, par un miracle touchant, avait reconnu en saint François d'Assise la plus pure, la plus gracieuse, la plus précieuse de ses fleurs. Elle s'ingéniait à lui être douce; elle lui prodiguait les plaisirs que lui refusaient les hommes. Un jour, pendant sa maladie il pria un de ses frères d'emprunter une guitare et de lui jouer quelques airs; mais le frère refusa, craignant le scandale, et saint François dut se résigner. Et ce furent les voix secrètes des choses qui lui offrirent un concert. Toute la nuit il entendit d'extraordinaires musiques; « il y eut même un moment où la mélodie se fit tellement pénétrante et douce, que, si les musiciens invisibles eussent donné un coup d'archet de plus, l'âme du malade se serait envolée de son corps. »

T. DE WYZEWA.

(1) Cette singulière ressemblance de la doctrine de saint François et de la doctrine de Tolstoï vient précisément d'être signalée par un médecin, le Dr Bournet, dans un livre très curieux. Le Dr Bournet, que sa profession de médecin n'empêche pas d'être plus libéral sur la question du miracle que M. Sabatier, s'est surtout attaché, dans ce petit livre, à prouver combien était insensée l'accusation de folie portée contre saint François.

THÉATRES

GYMNASE : *La Servante*, pièce en quatre actes de M. H. Lafontaine. REPRÉSENTATIONS DU THÉATRE-LIBRE : *Blanchette*, comédie en trois actes de M. Brieux.

L'autre soir, vers minuit, alors que Diane Scarlos venait s'agenouiller aux pieds de Germaine Dickson, un de mes voisins dit, à demi-voix : « Elle va lui f.... une gifle! » Cette remarque ingénue me paraît caractériser très justement les défauts de la *Servante* et du genre auquel elle appartient.

C'est une comédie romanesque. Les événements y paraissent et s'enchevêtrent selon la volonté de l'auteur. Il les imagine émouvants, attendrissants ou terribles, sans tenir aucun compte de la vraisemblance, sans se préoccuper de savoir si les actes commis par les personnages sont logiques, ou à peu près, avec leurs caractères. Germaine Dickson nous est présentée comme une protestante austère, d'une vertu sans nuances. La charité, dans son sens le plus élevé, lui paraît damnable; elle s'en tient à la stricte observation de la règle; elle la suit comme un train suit les rails, droit, et aveuglément. Son mari est malade, le médecin recommande une chaleur égale dans toute la maison; mais c'est dimanche : elle n'ose empêcher d'allumer le calorifère, mais elle ne donne pas d'ordres, laissant le vieux domestique Antoine « agir selon sa conscience ». Pareillement Dickson a recueilli jadis — à la suite d'événements bien surprenants! — la petite fille du dompteur Scarlos; le seul contact de cette fille de saltimbanque souillerait la maison de Germaine. Elle profite d'une maladie de Dickson pour mettre Diane en pension, sans consentir à la voir, et saisit la première occasion pour la renvoyer dans un asile où l'on

forme des servantes. Tout ce qui est irrégulier l'indigne, lui paraît digne de châtiment : cette irrégularité, elle la poursuit même chez Diane, qui n'est guère responsable, cependant, de la vie menée par son père.

Ce caractère de Germaine Dickson n'est pas, sans doute, d'une originalité frappante ; il est d'une analyse un peu sommaire et dépourvue de subtilité. Mais prenons-le pour ce qu'il vaut. Nous avons le droit d'exiger en revanche que ce caractère — qu'on nous montre inébranlable — reste toujours semblable à lui-même ; tout au moins que, s'il change, ce soit pour des raisons péremptoires. Or, voici ce qui arrive : Georges Dickson aime Diane ; Dickson (le père) consent au mariage et y pousse Georges. Germaine refuse : « Si cette fille entre dans ma maison, j'en sors. » Larmes de Diane, larmes de Georges, larmes d'Antoine. Germaine reste immuable ; son frère Rutwen, riche comme on l'est dans ces pièces-là, lui annonce qu'il a adopté Diane et en a fait son héritière. Germaine Dickson cède. Je le comprendrais à la rigueur, si, à côté de l'austérité voulue de Germaine, on nous avait montré chez elle quelque trace de cette cupidité selon la formule, qui associe volontiers le souci des intérêts matériels à l'observance intransigeante des formalités religieuses. Mais ce n'est pas — cela ne semble pas être — l'avarice qui pousse Germaine. Impassible devant les menaces de Rutwen, elle cède aux pleurs de Diane qui la laissaient tout à l'heure indifférente. Elle s'émeut, s'amollit, mêle ses larmes aux larmes de ceux qui l'entourent. Tout cela pour que la pièce finisse bien. Mon voisin avait raison, c'est une gifle que la vraie Germaine aurait donnée à Diane Scarlos.

Un autre inconvénient du genre, c'est la complication volontaire des événements. Puisque eux seuls « mènent la pièce », l'auteur (quand il n'est pas averti par l'instinct du dramaturge) se laisse facilement entraîner à les compliquer. Plus il y en a, plus son drame lui paraît beau. Ainsi, il a à expliquer pourquoi Dickson a adopté Diane. La moindre raison, puisqu'il s'agit ici de la donnée, serait suffisante ; même, plus elle serait simple, mieux elle vaudrait.

La seule chose qui nous importe c'est le fait que Dickson a adopté Diane. Mais il y avait une occasion de raconter un coup de théâtre : l'auteur n'y pouvait manquer. Et voici ce qu'il a trouvé : Georges est malade, presque mourant ; Dickson le voit perdu, et, n'ayant plus d'espoir qu'en Dieu, il fait vœu, si son fils guérit, d'adopter le premier orphelin qu'il rencontrera. Et, naturellement, aussitôt le vœu prononcé, Georges renaît à la vie ! Le soir même, ou le lendemain, par un de ces hasards heureux propres aux comédies romanesques, Dickson, suivi de son fidèle Antoine, entre au cirque Scarlos : le dompteur est dévoré ; Diane reste seule, sans parents ; Dickson, fidèle à son vœu, en fait sa fille adoptive. Vous voyez ici le défaut de la pièce, la banalité dans l'invraisemblance ; et je laisse de côté les objections de fond.

A ces défauts, propres au genre, la *Servante* en a d'autres qui lui sont particuliers. Il est trop manifeste — et cela fait sourire — que la pièce est écrite par un comédien. On dirait que, dans chacune des pièces jouées jadis par lui, le brave Lafontaine a choisi les situations les plus avantageuses, et qu'il les a reliées ensemble comme il a pu. C'est une sorte d'« arlequin » ; ou mieux, c'est comme une revue de l'estimable carrière de l'auteur. Rien n'y manque, j'ose le dire, de tout ce qui peut arriver aux héros de comédies romanesques. L'aveugle qui serre la main de sa fille sans savoir que c'est sa fille ; la méchante demoiselle, rivale de l'humble servante ; le vieux serviteur « qui naît et meurt dans les familles » ; le vieux loup de mer « bourru bienfaisant » ; le jeune homme opulent, dédaignant la richesse pour épouser celle qui l'aime et le jeune Parisien, sceptique au cœur d'or, qui voit tout, sait tout, devine tout, et se marie — par amour ! — avec une opulente héritière ; et enfin, pour couronner l'œuvre, l'hymen de la jeune servante avec le fils de la maison !... Vous les connaissez, ils ont fleuri pendant vingt-cinq ans sur la scène du Gymnase, sur chacun d'eux vous pourriez mettre un nom.

Puis, l'auteur « connaît le théâtre », mais il le connaît, hélas ! en comédien, c'est-à-dire qu'il le voit uniquement par les effets qu'il peut donner. Vous savez assez de la pièce pour avoir compris que les deux situations principales sont fournies : 1° par l'amour de Georges pour Diane, 2° par l'amour de Diane pour Georges. C'est là le nœud de la comédie. Voyez comment l'auteur les traduit. Premier cas : amour de Georges pour Diane ; celle-ci est retirée de l'étang où elle s'est jetée pour sauver Arabelle (la méchante demoiselle). Georges la soigne.

« *Antoine.* — Vous n'allez pas l'abandonner, monsieur Georges ?...

« *Georges.* — L'abandonner ?... Mais je l'aime !... »

Second cas : amour de Diane pour Georges.

Germaine Dickson. — Vous aimez mon fils !

Diane (*les yeux au ciel*). — L'aimer ? (*avec transport*) oui... oui... oui, je l'aime ; c'est vous qui me l'avez appris ! »

Notez que, de cet amour, nous ne savions absolument rien : et, précisément, l'auteur ne nous en avait rien dit pour se ménager deux beaux coups de théâtre. Le malheur, c'est que nous avons vu trop souvent ces personnages ; dès qu'ils ont paru sur la scène, nous les avons reconnus pour les pantins ordinaires des pièces de ce genre ; avant qu'ils eussent parlé, nous savions ce qu'ils allaient faire, et qu'ils

ne pouvaient pas ne pas le faire. Je parlais tout à l'heure de banalité dans l'invraisemblable : c'est banalité dans l'inexpliqué, que j'aurais dû dire. Et cela est bien particulier. Nous ne savons pas qui sont ceux à qui nous avons affaire, mais nous savons ce qu'ils feront.

Et, comme il le fallait, l'auteur s'est fait un beau rôle ; malheureusement, la conception de sa pièce réduisait les rôles « marqués » à être d'une médiocre importance. Il en a imaginé un autre, mélange du Noël de *la Joie fait peur* et du *Philosophe sans le savoir ;* il ne tient en rien à l'action, au moins dès que Diane est introduite chez les Dickson, et il est là, tout le temps, dans le salon, ou derrière la porte, près de Dickson, ou près de Diane, ou près de Georges, ou séparant Diane d'Arabelle. Ce brave serviteur résume les situations, émet des aphorismes, souligne des répliques. Il est insupportable, exaspérant, on voudrait le battre.

Faut-il ajouter que le style de la *Servante* est le plus souvent d'une naïveté un peu trop apparente et fâcheuse. « Si je te voyais, je serais guéri », dit un aveugle à son fils. Et les tirades sur la mer : « Que vous êtes heureux d'habiter l'océan! (*sic*)... Ah! la mer!... etc. »

J'ai trop insisté, peut-être, sur une pièce dont, eût-elle même réussi, l'importance est assez médiocre. Mais elle représente un genre dont nous espérions être débarrassés, le genre odieux des pièces « à volonté ». Je ne voudrais pas, à propos de tout, parler de la vérité au théâtre. Celle que nous cherchons sera sans doute très relative. Au moins, ne pouvons-nous plus supporter les pièces semblables à la *Servante* : plus ou moins bien faites, leur valeur essentielle est la même : au fond elle est nulle. Et justement, si nous avons fait depuis vingt ans un progrès, c'est que la nullité et l'artifice de ce genre de théâtre sont apparus en pleine lumière. Il a régné en maître au Gymnase; mais ses beaux jours sont passés. Les nouveaux directeurs ont une troupe honorable : s'ils s'obstinent à ce genre passé, je crains que le public ne leur montre rapidement qu'il n'en veut plus.

La *Servante* est honnêtement jouée. M. Lafontaine montre dans le rôle d'Antoine une conviction sans pareille. M. Brémont est un sympathique loup de mer. M. Calmettes rend avec sa netteté coutumière le rôle de Georges. MM. Colombey, Esquier et Numès sont bons dans d'assez mauvais rôles. On a fêté Mlle Esquilar, une débutante, qui a fait preuve de sensibilité et d'émotion dans le rôle de Diane. Mlle Darlaud est jolie et avenante. Mme Marie Laurent prête à Germaine Dickson sa conventionnelle émotion et sa diction aggressive; elle prononce non seulement toutes les syllabes, mais toutes les lettres : elle ferait chérir le bafouillage!

Je vous ai parlé des représentations que M. Antoine et sa troupe donnent en ce moment à l'Eden. Ils ont joué d'abord la *Puissance des Ténèbres*, le beau drame du comte Tolstoï; le public a paru quelque peu effaré par le tragique éperdu de certaines scènes. Puis, M. Antoine a repris *Blanchette*, la jolie comédie de M. Brieux. La salle est comble du haut jusqu'en bas, comble d'un public attentif qui ne ménage ses applaudissements ni à l'œuvre ni aux interprètes. La pièce de M. Brieux, au moins dans ses deux premiers actes, est vraiment excellente. Elle met en scène, et avec une netteté et une franchise singulière une des situations caractéristiques de notre époque, qui est une grande faiseuse de déclassés. M. Brieux a montré fort habilement comment l'éducation reçue par Blanchette lui rend impossible la vie de ses parents, sans lui fournir d'autres moyens d'existence, et l'amène forcément à la faute. La pièce est vraiment bonne; il en faut louer la sobriété et la justesse... Et savez-vous qu'elle en est à sa cinquante-cinquième représentation? Encore une fois, je vous recommande ces spectacles de l'Eden : il peut y avoir là quelque espoir pour le théâtre. L'interprétation est remarquable, surtout en ce qui touche M. Antoine.

Les lecteurs de la *Revue Bleue* connaissent M. Henry Gauthier-Villars; ils se rappellent les récits saisissants et ingénieux qu'il a publiés ici même et nul n'ignore les *Lettres de l'Ouvreuse*, qui firent un joli tapage dans le monde musical. Me sera-t-il permis de dire en passant que ces « lettres » (écrites en collaboration avec M. Alfred Ernst), avec leur allure débridée et leur forme ultra-fantaisiste, sont peut-être ce qu'on a écrit de meilleur et de plus juste comme « critique musicale »? Aujourd'hui M. Henry Gauthier-Villars, publie un recueil d'articles sur le Théâtre, *Soirées perdues* (1). N'en croyez pas l'ironique modestie du titre : ces soirées sont d'une fantaisie et d'une méchanceté abondantes et allègres. Sans doute, lorsque l'Edgar des *Faux Bonshommes* lui paraît un peu froid, il ose l'appeler « Edgar du Nord », et vous saisissez la richesse de cet à peu près. Mais croyez que certains articles sont pleins de vues très saines et très justes sur le théâtre. Je vous signale tout particulièrement des lettres de Bayreuth, exactes et saisissantes impressions.

JACQUES DU TILLET.

P. S. — Vous savez le retentissant succès du *Napoléon* de M. Martin Laya. Le spectacle est superbe, et, ce qui vaut mieux, la pièce contient quelques scènes qui m'ont paru tout à fait curieuses. J'en parlerai la semaine prochaine.

J. T.

1. *Soirées perdues*, par Willy : chez Tresse et Stock.

CHOSES ET AUTRES

La dernière quinzaine a été marquée par la chute du cabinet Dupuy (à moi d'Auvergne!), une crise ministérielle et deux déclarations. Quoi! deux déclarations seulement! Je ne parle, Mesdames, que de celles qu'enregistre l'*Officiel*.

L'étranger, pour le dire en passant, n'a rien eu à envier à la France. L'Autriche a eu sa crise et l'Italie sa déclaration. De faillite? — Non, pas encore. — De méchantes langues prétendaient même que certaines républiques de l'Amérique du Sud n'étaient pas exemptes d'agitation. L'agence Havas leur a victorieusement répondu en nous apprenant que le gouvernement de Buenos-Ayres demande à contracter un emprunt « pour l'installation du pavé de bois dans la capitale ». Puis allez dire après cela que l'opérette est un genre démodé.

Notre crise à nous a été bénigne. Je me sers du terme *crise*, qui est consacré, mais je voudrais que l'Académie mît au concours une autre expression pour désigner ces périodes où les anciens ministres ne sont plus, où les nouveaux ne sont pas encore.

Le mot crise implique, malgré tout, quelque chose de sérieux, d'imprévu, d'inquiétant. Il a le tort de troubler encore les âmes simples. Une vieille tante à moi, qui n'a rien appris ni rien oublié depuis 1830, m'en a paru fort affectée. « Nous sommes en pleine crise, » m'a-t-elle dit, toute bouleversée. Je l'ai rassurée en lui affirmant que le roi venait de faire appeler M. Casimir Périer, et que La Fayette répondait de l'ordre.

Au lieu du mot : crise ministérielle, pourquoi ne dirait-on pas, par exemple, phase ministérielle? *Phase* n'effrayerait personne et aurait, entre autres avantages, celui de rappeler la lune, qui joue un rôle prépondérant dans ces sortes d'affaires.

*

De même que les astronomes ont peine à dénombrer les étoiles du ciel, les politiciens les plus exercés ne comptent plus les astéroïdes qui ont passé dans le firmament ministériel depuis quelque vingt-cinq ans. On prétend que la comète de Biéla, qui devait reparaître il y a quelque temps et qu'on n'a pas revue, s'est cassée en tout petits morceaux. Qui sait si M. Terrier, M. Guérin, M. Poincaré n'étaient pas des petits morceaux de Biéla? Loin de moi la pensée de dire que les morceaux n'en étaient pas bons.

Mais ils sont trop, comme dit l'autre. Il y a un petit jeu de société qui consiste à nommer d'affilée les neuf Muses, les sept péchés capitaux, les quarante académiciens. Qui dira seulement les ministres de l'année dernière? Je le donnerais en cinq coups à l'Argus du Café du Commerce ou au Sphinx du Cercle de l'Union.

Que voulez-vous? C'est une fatalité. Tous les candidats inscrivent dans leur programme la stabilité ministérielle « si nécessaire à la bonne marche des affaires ». A peine députés, ils n'ont rien de plus pressé que de jouer aux quilles avec le Cabinet. La Chambre est pavée de bonnes intentions. C'est précisément comme la ville de Buenos-Ayres, en attendant l'emprunt qui lui permettra de se paver en bois.

*
* *

Et voilà pourquoi... je ne dirai pas : « votre fille est muette. » C'est tout le contraire : voilà pourquoi nous avons eu deux déclarations pour une.

La déclaration est un exercice difficile, un genre ingrat, usé. « Tout est dit depuis qu'il y a des ministres. » Je n'ose ajouter « et qui pensent ». J'en ai connu qui ne pensaient guère, et ils parlaient beaucoup.

Les paysans de France, qui pourront lire côte à côte sur les murs de leurs villages les deux « compositions » de M. Charles Dupuy et de M. Casimir Périer, décideront qui a mérité le prix. Ils donneront des places et ce sera la première fois : généralement ils en demandent.

Il se trouvera bien quelque naïf qui ne comprendra pas, qui croira que désormais il paraîtra chaque semaine une déclaration nouvelle, et qui se demandera pourquoi le rédacteur a changé de nom en si peu de temps. Il se fera dans sa cervelle rurale d'étranges confusions entre Charles Périer et Casimir Dupuy, qui disent de si excellentes choses que, tous deux qu'ils sont, c'est tout un.

*
* *

Nous en serions réduits à la crise ministérielle, pour tout potage, et à la littérature officielle des déclarations, sans M. Rochefort qui est venu s'ébattre au milieu des préoccupations politiques. Il nous a apporté le scandale du jour. Imaginez une poignée de poivre de Cayenne (ou de Nouméa) qui tombe au milieu d'une honnête panade.

M. Rochefort s'est rappelé qu'un notaire de l'Allier avait été assassiné, il y a deux ou trois ans, dans des circonstances mystérieuses. Mais alors l'assassin ne serait-il pas M. Constans? Après tout, pourquoi ne serait-ce pas M. Constans? Ce ne peut être que M. Constans. C'est M. Constans. A qui cette valise? dit Bilboquet. Elle doit être à nous.

Que M. Constans a bon dos! Depuis Troppmann je ne sais personne qui en ait davantage sur la conscience. Il le sait d'ailleurs et il avoue dans ses moments d'expansion, oubliant les principes de son maître Avinain. — Un jour quelqu'un, que je ne nom-

merai pas, vint le voir et, lui montrant un beau carton fait au pistolet, lui laissa entendre qu'on pourrait peut-être, moyennant une honnête rétribution, provoquer un ennemi mortel du ministre et... — Oh! oh! mon ami, répondit M. Constans, pas de cela. J'assassine moi-même!

Étonnez-vous après cela que ce Constans (plus communément appelé le « Père François » à cause d'un coup célèbre de son invention) ait « chouriné » un notaire, que sa qualité d'officier ministériel désignait certainement à ses coups. Pour moi, je n'hésite pas à signaler à la perspicacité de M. Rochefort un certain nombre d'assassinats dont l'auteur n'a jamais été retrouvé.

Nous avons l'assassinat de la petite Neu. Nous avons celui du pharmacien de la place Beauvau. Place Beauvau! Une concierge rue Godot-de-Mauroy, plusieurs femmes légères dans des hôtels borgnes ou dans les fossés des fortifications. Enfin on n'a jamais douté que Ravaillac n'eût des complices. Cherchez bien. Henri IV n'aurait-il pas refusé un portefeuille à Constans dans la combinaison Sully? M. Marinoni a remis à Louis XIII des documents bien probants à cet égard. M. Rochefort qui sait tout, comme d'Harcourt, l'a su et, s'il ne l'a pas dit tout d'abord, c'est pour ne pas mécontenter Anne d'Autriche. Voilà comme on raisonne dans les maisons d'aliénés et dans certains journaux. « Le bon sens, a dit Descartes, est la chose du monde la mieux partagée. »

*
* *

Voyez plutôt l'Association des étudiants qui me semble n'avoir rien de commun avec l'association des idées. Je sais bien que la jeunesse est jeune, comme dit Sganarelle; mais il y a une limite à tout, et il n'est pas que ces messieurs n'aient appris un brin de logique au collège.

« Nous voulons danser, disent-ils. — Mais comment donc, c'est de votre âge. — A Bullier. — Tout à votre aise. — Avec des « ribaudes ». — C'est votre affaire. »

Vous croyez nos gens satisfaits? Vous les connaissez mal.

« Nous voulons que nos membres honoraires, professeurs, pasteurs, membres de l'Institut dansent aussi au moins en effigie. — A Bullier? — A Bullier! — Avec des ribaudes? — Avec des ribaudes! Nous aurons tout ce qu'il y a de mieux: Mlle Grille d'Égout, Mlle La Goulue, Mlle Nini Patte en l'air. »

Quelques membres honoraires ont élevé des objections: sans doute ils étaient très honorés, mais enfin était-il bien nécessaire de les faire figurer officiellement dans ces quadrilles peu faits pour leur âge et leur caractère? « Nous ne vous empêchons pas de danser en rond, ont-ils dit doucement, et même sur les mains; mais ne nous y obligez pas, ne nous y mêlez pas. Livrez-vous au grand écart et même à tous les écarts que vous voudrez, mais sans notre participation. »

Les étudiants se sont fâchés: « Vous danserez ou vous direz pourquoi. » On n'est même pas reçu à dire pourquoi. Un moment nous avons craint une insurrection et de revoir ces journées de juillet (je ne parle pas des trois glorieuses) si fatales aux devantures des cafés et aux kiosques à journaux.

Je ne voudrais pas passer pour un de ces vieillards moroses qui usent leur temps à opposer le passé au présent. J'ai été jeune, moi aussi... sous Louis-Philippe. J'ai eu des lubies, des fantaisies, des coups de tête; mais jamais, au grand jamais, il ne me serait passé par la cervelle d'exiger que M. Guizot, ou M. Villemain, ou M. Cousin vinssent avec nous à la Grande-Chaumière. M. Cousin! au bal masqué! L'idée ne s'en peut souffrir et pareille chose ne se fût jamais vue depuis le martyre de sainte Agnès.

JEAN-PIERRE.

BULLETIN

M. Brunetière à la Sorbonne.

M. Ferdinand Brunetière a commencé mardi, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, une série de quinze leçons sur *la vie et l'œuvre de Bossuet*. Avec son éloquence accoutumée, il a expliqué, dans cette leçon, l'intérêt du sujet qu'il avait choisi. Bossuet, en effet, n'est pas seulement le premier des orateurs, un grand historien et un grand philosophe: il n'y a pas eu dans la seconde moitié du XVIIe siècle un seul mouvement d'idées un peu important où il n'ait été mêlé; et étudier son œuvre c'est étudier, en raccourci, l'histoire de la pensée de son temps: sans compter que si l'on a beaucoup parlé sur lui, on ne s'est guère, jusqu'à présent, soucié de le comprendre. Personne n'a été plus doux que ce violent, plus désireux de paix et de conciliation; son caractère était l'opposé de ce que pourrait en faire supposer son œuvre. Il donne un saisissant démenti à la théorie qui voudrait voir dans le style des grands écrivains le reflet de leur tempérament individuel: c'est ce que M. Brunetière a permis d'établir; ses conférences y gagneront, en outre de leur intérêt littéraire et historique, l'intérêt d'une thèse philosophique. Et cet intérêt sera d'autant plus vif que l'éminent académicien se propose de parler de Bossuet avec une complète liberté: il ne partage ni sa foi religieuse ni la plupart de ses croyances politiques, il nous l'a dit, après nous avoir exposé les raisons de son admiration pour Bossuet; et c'est par cette courageuse profession de foi qu'il a terminé sa première leçon. L'auditoire était très nombreux; nul doute que le succès de ces leçons ne dépasse encore celui des leçons de l'hiver dernier, que les lecteurs de la *Revue Bleue* ne peuvent pas avoir oubliées.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

7 décembre 1893.

La Chambre qui siège depuis le 14 novembre n'a pas encore émis un vote politique et déjà le ministère Dupuy, auquel le pays avait quelque reconnaissance de sa fermeté à maintenir l'ordre dans le Nord et de l'éclat des fêtes récentes pleines de promesses, a fait place à un nouveau cabinet.

Le ministère Casimir Périer a été formé le 3 décembre après une crise qui a duré huit jours exactement.

Les souvenirs du rôle important tenu par M. Casimir Périer, chef de la bourgeoisie libérale et premier ministre de Louis-Philippe, n'ont pas dû être d'un grand secours à la fortune politique de son petit-fils dans le sein des Chambres républicaines, où il siège depuis 1876.

Comme M. Casimir Périer avait été réélu président de la Chambre le 20 novembre, c'est la Chambre elle-même qui le désignait au choix du Président de la République, de sorte que la théorie que Prévost-Paradol traçait dans la *France nouvelle* vient presque de prévaloir : l'élection du président du Conseil des ministres par la Chambre des députés.

M. Charles Dupuy, l'ancien président du Conseil, a été élu président de la Chambre, le 5 décembre, par 251 suffrages contre 213 obtenus par M. Brisson, candidat des radicaux et des socialistes.

Ni ce scrutin ni celui qui a réglé la proposition d'amnistie ne donnent une idée exacte sur la majorité. Le scrutin pour l'élection du président de la Chambre est secret, et les radicaux eux-mêmes ignorent l'origine des voix; quant à l'intervention de M. Raynal contre la demande d'amnistie, c'était la réponse d'un homme d'affaires à un politicien qu'il éconduit plutôt que l'expression de la pensée gouvernementale devant l'opinion publique.

M. Casimir Périer, premier ministre, retrouvera dans la Chambre les 333 voix qui l'avaient désigné à la présidence le 18 novembre, l'accueil fait à la déclaration ministérielle le laisse penser.

Les portefeuilles sont ainsi répartis : Présidence du Conseil, Affaires Etrangères, Casimir Périer; Justice, Antonin Dubost; Intérieur, Raynal; Finances, Burdeau; Guerre, général Mercier; Marine, vice-amiral Lefèvre; Instruction publique, Spuller; Travaux publics, Jonnart; Commerce, Marty; Agriculture, Viger; sous-secrétariat d'État des Colonies, Maurice Lebon.

Le dévouement de M. Spuller, primitivement chargé de la présidence du Conseil, autant que l'acceptation un peu tardive de M. Casimir Périer ont facilité la constitution de ce cabinet, le premier qui semble réunir des hommes dont les idées politiques ont sur tous les points quelque unité.

Il semble que le président du Conseil, quel qu'il soit, est dans un singulier embarras quand il doit découvrir parmi ses amis politiques dix collaborateurs.

La majorité ne manque pourtant pas de talents jeunes et vigoureux; sans parler de MM. Jules Roche et Félix Faure, MM. Barthou et Deschanel sont de brillants défenseurs des idées gouvernementales; on souhaite en dire autant de MM. Raynal, Dubost, Viger, Marty.

Quelques hommes ne peuvent être exclusivement chargés de remuer des idées dans le Parlement, tandis que le pouvoir, l'art de connaître les hommes, d'apprendre à les diriger et au besoin à les maîtriser, est remis à d'autres que rien ne prédestine.

D'ailleurs les membres du Parlement qui ont passé au pouvoir sont plus habiles et plus autorisés à contrôler les actes du gouvernement, et c'est l'essence même du régime parlementaire.

Un cabinet dont la pensée est ouverte aux réformes les plus vastes et qui, non content d'assurer le maintien de l'ordre et la défense des principes de la Révolution : liberté et propriété individuelles, entend opposer aux doctrines socialistes « non le dédain, mais l'action généreuse et féconde des pouvoirs publics » doit être doublé de jeunes orateurs, car les orateurs l'emporteront longtemps encore sur les commis d'affaires dans nos assemblées.

En Angleterre, le pouvoir exécutif sait attribuer à ses plus brillants amis les honneurs de sous-secrétariats nombreux et souvent sans réelle importance. Gambetta avait compris l'utilité de ces fonctions; M. Spuller fut sous-secrétaire d'État à côté de lui aux Affaires étrangères, et M. Casimir Périer a été sous-secrétaire d'État à l'Instruction publique en 1878.

Des recrues semblables seraient profitables pour l'avenir et dans le présent. Nulle part une assemblée n'a la nervosité, le caractère défiant, impressionnable de la Chambre; elle est susceptible de toutes les surprises; elle dérouterait M. Gladstone et ferait mentir M. Thiers, car un bon discours peut déplacer les votes.

Edmond About, un rallié de 1872, aurait pu saluer dans le ministère Casimir Périer le premier ministère républicain conservateur que la République ait accepté; cette création était son utopie.

Mais on associe trop souvent le terme de conservateur avec l'idée de stagnation, pour qu'un cabinet dont le programme est aussi hardiment, aussi généreusement progressif mérite cette dénomination.

En Italie une crise ministérielle aiguë est à peine terminée. Le rapport de la commission d'enquête sur les banques, lu à la Chambre le 23 novembre, reprochait à MM. Crispi, Giolitti, Miceli, Luzzati et Chimirri d'avoir eu connaissance de l'état de la Banque romaine et de n'en avoir rien dit.

Un courant irrésistible d'indignation a emporté, sans vote, le cabinet Giolitti, qui depuis dix-huit mois était aux affaires.

La situation budgétaire du gouvernement et l'état économique du pays ne rendent pas aisée la tâche du futur cabinet. M. Zanardelli, ancien président de la Chambre, qui a accepté le pouvoir, n'a pu, en treize jours, trouver le ministre des Finances indispensable. Successivement, MM. Saracco, Boselli, Guicciardini, appelés à ces fonctions, les ont déclinées.

La vérité est qu'il faut accepter sur les dépenses militaires une réduction de 40 à 50 millions ou voter un impôt progressif qui aggrave la crise actuelle.

Différentes manifestations francophiles toutes récentes seraient-elles les premiers craquements qui précéderont la chute de la politique de la Triplice, cause, en treize ans, de la ruine de l'Italie?

M. Hector Depasse, appelé à la direction du cabinet de M. Spuller, cesse de collaborer actuellement à la *Revue Bleue*; on appréciait trop dans cette chronique les qualités de M. Depasse comme homme politique et son talent d'écrivain pour ne pas féliciter M. Spuller de ce choix éclairé.

H. P.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 30667. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 25 TOME LII 16 DÉCEMBRE 1893

13 décembre.

Nous espérons qu'on ne va pas recommencer pour Vaillant la comédie de Ravachol. Pendant trois mois, Ravachol a occupé la presse et le public. On nous a raconté comment il vivait dans sa prison, ce qu'il avait dit, ce qu'il avait mangé, s'il avait bien dormi. Sa photographie était en vente. Il était devenu un personnage de roman, à la façon de Rocambole. Si la lugubre farce eût duré quelques semaines de plus, nous faisions de cet assassin un martyr et de ce bandit un apôtre.

Il faut, dit-on aujourd'hui, nous défendre de la dynamite : oui, il faut nous en défendre, mais il faut nous défendre aussi de cette espèce de dilettantisme morbide qui brouille dans les cervelles toute idée du vrai et du faux. S'il est temps d'en finir avec les explosifs, il n'est pas moins temps d'en finir avec les paradoxes. Ne souffrons pas qu'on nous représente les Ravachol, les Vaillant et ceux qui leur ressemblent comme les fanatiques d'une rénovation sociale. Ce que nous avons devant nous, c'est des criminels de droit commun. Il y a un abîme entre le fanatisme d'une idée, quelle qu'elle soit, et la rage de détruire pour détruire. Torquemada était un fanatique, Robespierre était un fanatique : ceux qui ont voulu faire sauter le théâtre de Barcelone ou la Chambre des députés ne seront jamais que des gredins vulgaires.

La « propagande par le fait » est lâche en ce qu'elle porte un coup anonyme, en ce qu'elle frappe au hasard innocents ou coupables. Elle est lâche, et elle est stupide. Car enfin que veut-on? Effrayer ceux qui possèdent, effrayer ceux qui gouvernent. On n'y a pas réussi cette fois, Dieu merci! et le président de la Chambre, les ministres, les députés ont donné un exemple de courage civique qui les honore. Mais supposons qu'on y réussisse un jour : le résultat serait une réaction fatale. Les révolutionnaires oublient toujours une chose : c'est que le premier besoin de l'homme civilisé est la sécurité, et qu'à ce besoin il sacrifie tout. Si les explosions jusqu'ici isolées se répétaient dix fois, vingt fois, la terreur serait partout. Et après? La majorité, qui veut vivre et travailler tranquille, acclamerait le premier dictateur venu, pourvu qu'il répondît de l'ordre. Et l'anarchie nous aurait, une fois de plus, conduits au despotisme.

On note depuis quelque temps, chez les écrivains, chez les penseurs, chez ceux que leurs études ou leurs intérêts mettent en contact avec les classes ouvrières, un sentiment nouveau, qui se traduit sous les formes les plus diverses, et qui n'est en définitive que le désir de mettre dans ce monde plus de bien-être, plus de justice, plus de charité : si, ce sentiment, quelque chose pouvait le dessécher dans sa source, ce serait des attentats comme celui du Palais-Bourbon. Il n'est pas de pires ennemis du progrès social que ceux qui remplacent le raisonnement par une cartouche de dynamite. Et c'est pourquoi nous qui avons applaudi à la déclaration du cabinet Casimir Perier parce qu'il s'y trouvait la promesse de réformes pratiques; nous qui rêvons, par l'initiative individuelle, par l'association, par la loi dans la mesure où la loi peut agir, de réduire de plus en plus le lot de la souffrance humaine; nous qui estimons qu'on n'aura jamais assez fait pour les faibles et les misérables tant qu'on n'aura pas trop fait, nous ne ressentons qu'indignation et colère contre les sauvages qui, si on les laissait faire, nous rejetteraient de cinquante ans en arrière!

Le Gouvernement a rempli son premier devoir en demandant au Parlement des armes pour la défense sociale. Il remplira le second en déposant, le plus tôt possible, les projets de réformes qu'il a annoncés. Et qu'on ne s'y trompe pas : d'autant plus décidé il sera dans les réformes, d'autant plus fort il sera dans la défense.

PAUL LAFFITTE.

LE LYCÉE LAMARTINE

A M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris.

Mon cher ami, j'ai appris avec une vraie joie que le nouveau lycée de jeunes filles, qui s'ouvre à Paris, s'appelle le Lycée Lamartine. Je vois là plus qu'un titre; j'y vois une promesse, j'oserai presque dire un programme.

Toutes les grandes fondations, placées sous l'invocation d'un mort immortel, ne se contentent pas d'inscrire son nom sur la façade de l'édifice, elles s'inspirent de son esprit, elles font pénétrer son âme dans l'œuvre entière; ce nom brille au dedans de la maison comme au dehors.

Eh bien! vous l'avouerai-je? Il m'a semblé qu'une sorte de renouvellement entrait dans l'enseignement des jeunes filles avec le nom de Lamartine. J'ai senti, à ce nom, se préciser, se formuler en moi quelques idées qui s'agitent dans ma tête depuis longtemps déjà, et je m'aventure à vous les exposer aujourd'hui, non à titre de programme, Dieu me garde de cette prétention! mais à la façon de ces graines qu'on jette, un peu au hasard, avec l'espoir que quelques-unes ne seront pas stériles.

Les programmes de nos lycées sont pleins et solides. Ils ont le double mérite de constituer une éducation sérieuse pour les femmes, et de répondre à un besoin impérieux de la société moderne.

Le temps n'est plus où, dans la classe moyenne, dans la petite bourgeoisie, les filles se résignaient à une existence toute passive, et acceptaient, comme une nécessité, la gêne, l'oisiveté, souvent même le célibat. Aujourd'hui, elles veulent avoir les mêmes droits que les filles du peuple. Elles veulent agir, gagner leur vie, gagner leur dot, contribuer au bien-être du ménage. Nos lycées leur en donnent les moyens. Après leurs classes terminées, le professorat, les lettres, les administrations publiques ou privées, le haut commerce, la haute industrie, les mille applications de l'art et de la science, offrent à celles qui en ont besoin, des places honorables et lucratives. Vie matérielle et vie intellectuelle, voilà ce qu'elles doivent à l'enseignement nouveau, et le succès de l'œuvre répond de son utilité : nos lycées regorgent d'élèves.

Le but, cependant, est-il tout à fait atteint? Non. Un fait positif le prouve. Toute une partie de la société française, et non la moins notable, fait défaut dans nos lycées. Parcourons les listes des parents; nous y trouvons des familles de professeurs, de fonctionnaires, de commerçants, d'industriels, de médecins ou de pharmaciens à leur début, c'est-à-dire la petite et moyenne bourgeoisie, la bourgeoisie travailleuse : au-dessus des classes populaires, au-dessous des classes élevées; le niveau s'arrête là.

Que l'aristocratie nobiliaire et l'aristocratie financière nous manquent, je ne m'en étonne pas. Leurs préjugés leur feront longtemps encore repousser la camaraderie de leurs filles avec les élèves de moindre condition, comme une mésalliance. Mais pourquoi n'avons-nous pas la classe si nombreuse et si intelligente de la bourgeoisie riche et même aisée? pourquoi n'avons-nous aucune des sommités sociales, professionnelles, artistiques? Pourquoi?

Un mot que m'a cité un de nos derniers ministres de l'Instruction publique m'a éclairé sur un point important. Il demandait à un député de simple bourgeoisie, pourquoi il n'envoyait pas sa fille à un de nos lycées. « *Parce que vous apprenez à vos élèves un tas de choses dont nos filles n'ont que faire.* »

Qu'entendait-il par *nos filles*? Ce qu'on entend par ce terme général : les jeunes filles du monde, les jeunes filles dont la dot est toute prête, la vie toute faite, qui n'auront à y représenter que le goût, l'élégance, l'amour des arts, la distinction des manières, le loisir intelligent, et qui, à ce titre, ont une telle influence sur le jugement du public dans les questions littéraires et artistiques. Or, nos lycées peuvent-ils se passer de cette sorte d'élite? Un enseignement public qui ne la comprendra pas, ne sera-t-il pas forcément incomplet? Nul doute. Il faut donc la conquérir à tout prix, il faut la disputer aux cours publics, aux cours privés, aux institutions particulières. Comment? Rien de plus simple. L'Université n'a qu'à s'imiter elle-même. On a établi au Lycée Fénelon, des cours annexes qui fonctionnent à côté et en dehors de l'enseignement ordinaire. Eh bien, qu'on fasse la même chose au Lycée Lamartine, mais autrement. Qu'on y crée des cours annexes, ayant pour objet d'alléger les programmes et de les modifier. Leur allégement permettra aux mères de garder plus longtemps leurs filles à la maison et d'allier l'éducation publique à l'éducation domestique. Leur modification attirera les jeunes filles par la variété et l'agrément des leçons. Cet essai trouverait sa place naturelle au Lycée Lamartine, puisque personne ne représente mieux que notre poète ce dont les jeunes filles des classes élevées ont besoin et ce dont elles n'ont que faire. Il y a, entre elles et lui, une affinité secrète. Pour elles comme pour lui, rien n'arrive à l'esprit sans passer d'abord par le cœur et l'imagination. Lamartine a été poète, historien, orateur, chef de gouvernement, et toujours, sous toutes ces formes, il s'est montré l'homme de l'imagination et du cœur. Relisons donc, sous l'inspiration de ce souvenir, les divers programmes actuels et cherchons.

D'abord l'histoire.

Une première chose me frappe. La disparition de l'histoire sainte. Elle n'existe plus dans les programmes, ni de nom, ni de fait. Autrefois l'histoire sainte était le fondement de toute éducation de jeune fille, c'était trop et trop peu; aujourd'hui, elle est noyée dans les annales des Égyptiens, des Assyriens, des Babyloniens, etc. C'est-à-dire qu'on l'a dépouillée de tout ce qui fait l'intérêt, la couleur, le caractère, l'individualité, pour la jeter, sèche et morte, dans la plate réalité de la nomenclature. Les plus grands hommes ne sont plus que des ombres. Les plus grands noms ne sont plus que des étiquettes. Une telle exclusion me semble inexplicable. Au simple point de vue de la poésie, de l'art et de l'histoire, l'Écriture sainte n'a-t-elle pas été l'*alma parens* des imaginations et des âmes pendant quinze générations? N'a-t-elle pas produit une foule de chefs-d'œuvre? Rayer un tel livre de l'éducation des jeunes filles, c'est tarir en elles une des plus pures sources de poésie. C'est briser un des liens les plus sacrés entre elles et nos pères. Quelle heureuse occasion de réparer une telle faute que l'inauguration du Lycée Lamartine! N'a-t-il pas eu, lui, pour premiers maîtres, sa mère et l'Écriture Sainte? Faisons donc revivre en son nom, dans l'imagination de nos jeunes filles, les sublimes figures de Moïse et d'Abraham, les touchantes histoires d'Esther, de Ruth, de Joseph... ne fût-ce que pour leur apprendre à mieux goûter Racine, Fénelon, Bossuet, Le Poussin, Rembrandt, Raphaël, Michel-Ange, tous les grands génies enfin qui se sont inspirés de l'Écriture Sainte?

Après l'histoire sainte, l'histoire de France.

Elle occupe trop peu de place dans les programmes actuels. A partir de la quatrième année, elle rentre dans l'histoire générale; c'est le contraire qu'il faudrait. Que les annales des autres nations figurent et tiennent un rang important dans l'enseignement historique, rien de plus juste; mais à la condition que notre histoire à nous en reste la base, le centre, le pivot. Pourquoi? Parce que notre premier devoir est de faire de nos élèves, nouvelles ou anciennes, des Françaises. Nul ne sait ce que réserve l'avenir à notre pays. De rudes épreuves, de sérieuses luttes nous attendent peut-être. Il faut préparer les femmes à ces luttes; il faut les armer contre ces épreuves, car ce seront les leurs comme les nôtres. Pour cela, un seul moyen : leur rendre le mot de Patrie aussi sacré que le mot de Dieu et de famille; leur mettre au cœur un profond amour de la France, et, pour la leur faire aimer, la leur faire connaître. Seulement, entendons-nous sur ce mot « connaître ». On ne connaît pas une nation parce qu'on sait combien elle a soutenu de guerres, combien elle a signé de traités de paix, de commerce, d'industrie, ce n'est là que le squelette de l'histoire, et ce qu'il faut à nos élèves, c'est l'histoire en chair et en os!... Que la France devienne pour les jeunes filles, comme une personne réelle dont un témoin ému leur raconte, phase à phase, toute l'existence. Ce récit doit être à la fois très sommaire et très détaillé : très sommaire pour ce qui ne les touche pas, très détaillé pour ce qui les touche. Il y a dans l'histoire une foule de choses, et de choses considérables, auxquelles les femmes restent forcément indifférentes et étrangères. Telles sont les opérations militaires, les combinaisons politiques, les organisations administratives, etc. Pour celles-là, bornez-vous aux lignes principales, aux grandes masses, aux vues d'ensemble. Mais quand vous arrivez à ce qui émeut les femmes, à ce qui, dans l'histoire, est l'âme humaine en action, c'est-à-dire les événements héroïques et pathétiques, les grands hommes, les caractères, l'existence intime, les mœurs, les coutumes, les goûts, les passions, oh! alors, entrez résolument dans les détails qui seuls constituent la vie. Sans doute un tel enseignement est difficile, par cela même qu'il va à l'encontre de tous les livres de classe, précis, sommaires, etc. Heureusement nous ne manquons pas de jeunes professeurs qui ne demandent qu'à sortir de la routine, et ils ont devant eux des modèles qui peuvent leur servir de guides : ce sont les trois historiens-poètes de notre histoire, Michelet avec sa prodigieuse puissance d'évocation, Augustin Thierry, avec son art de résurrection, Lamartine, avec son génie de divination. Certes, rien qui ressemble moins à un érudit que Lamartine; mais prenez les *Girondins*, et les deux premiers volumes de la *Restauration* : quel relief! quelle couleur! quelle analyse profonde des individus! quel sentiment des masses! Personne n'a peint d'une touche plus large, et d'un pinceau plus puissant, les grandes journées de la Révolution.

Voilà l'histoire telle qu'il la faut à nos élèves, voilà nos maîtres.

Me permettez-vous, mon cher ami, d'ajouter à ces illustres exemples un petit fait particulier dont j'ai été témoin, et qui a jeté pour moi un singulier jour sur ce que peut être l'enseignement historique pour les femmes.

Une dame de mes amies avait une fille de seize ans, fort intelligente, mais qui se montrait absolument rebelle à l'étude de l'histoire. Les livres de classe l'ennuyaient, ses professeurs la laissaient indifférente. Sa mère vint me confier son chagrin, et me demander conseil. Je pensai alors à un professeur que j'avais vu à l'œuvre, que vous appréciez comme moi, je le sais, et dont les leçons m'avaient tout à fait frappé. Je trouvais en lui une qualité très rare, que j'appellerai le talent architectural. Nul ne dessine

d'une main plus sûre les grandes lignes d'un sujet, et n'y fait entrer avec plus d'aisance et de clarté les faits secondaires. J'allai le trouver, je lui exposai le cas, et je lui demandai des leçons pour cette jeune fille. Après un moment de réflexion, il me dit : « J'accepte, mais à une condition, c'est qu'au bout de notre cours, il ne sera question ni de brevet, ni de diplôme quelconque. Je voudrais essayer sur cette jeune fille un mode d'enseignement historique auquel je rêve depuis quelque temps, une étude absolument désintéressée pour l'élève et pour le maître, c'est-à-dire n'ayant pour objet que le seul développement de l'esprit et une large intelligence du passé. » J'acceptai avec empressement. Les leçons commencèrent au bout de huit jours; elle durèrent deux ans, et pendant ces deux ans, pas une séance qui n'ait été attendue avec impatience par l'élève, et écoutée avec autant de plaisir que de profit. Eh bien! mon cher ami, si mon projet vous semble réalisable, chargez ce professeur, que je n'ai pas besoin de vous nommer, de rédiger tout le programme d'histoire, et je réponds du succès.

La Géographie.

Admirable science, et admirablement enseignée aujourd'hui! Quand je pense à ce que dans ma jeunesse était pour nous la Terre! Je ne dirai pas, comme dans la Bible, un tapis étendu sous les pieds de l'Éternel. Mais ce globe figuré sur une feuille de papier nous représentait quelque chose de plat et de mort. Aujourd'hui tout y est relief et vie. La terre nous apparaît, hérissée de montagnes, couronnée de glaciers, empanachée de forêts, enveloppée et parsemée d'océans, c'est presque un être. Pourtant j'ai un grief contre la géographie actuelle. Elle a l'humeur trop conquérante, elle s'annexe, sous prétexte de voisinage, de cousinage, la géologie, la minéralogie, la statistique, la climatologie, etc., toutes sciences fort intéressantes sans doute, mais les élèves, les élèves! Pensons à leur surcharge. On est tombé d'un excès dans l'autre. L'ancienne méthode, avec sa passion de nomenclature faisait de nos élèves géographes des officiers d'état-major : aujourd'hui on en fait des encyclopédistes. Cherchons la mesure.

Les Lettres.

Pour les lettres, un mot suffit. Beaucoup moins d'histoire littéraire, et beaucoup plus de littérature. L'objet principal, j'oserais presque dire, l'objet unique de ce cours, devrait être de développer dans nos élèves le *goût*. Le *goût des choses*, et le *goût dans les choses*, c'est-à-dire une sympathie vive mais intelligente; une sympathie qui choisit; une sympathie qui soit un jugement. Qu'on le sache, une jeune fille qui sentirait et expliquerait bien les beautés d'une seule fable de La Fontaine serait plus forte en littérature, mériterait un rang plus élevé dans un examen, que celle qui énumérerait l'un après l'autre, sans en oublier un seul, le nom de tous nos poètes depuis Marot, y compris la date de leur naissance et celle de leur mort. Heureusement, nous avons pour les études littéraires un modèle excellent : Sainte-Beuve. Il a su allier, dans une mesure merveilleuse, la biographie et la critique, l'intérêt humain et l'intérêt artistique. Ajouterai-je qu'ici encore Lamartine peut nous venir en aide? Son cours familier de littérature n'est certes pas ce qu'on apprécie tant aujourd'hui, un livre fortement documenté; mais le charme, la nouveauté des aperçus, éclatent à chaque page, et çà et là se rencontre un chef-d'œuvre. Je ne sais rien de plus délicieux que le chapitre sur l'archevêque de Cambrai, c'est le portrait de Fénelon fait par Fénelon lui-même.

Nous voici en face de trois facultés qui tiennent une grande place dans les programmes actuels.

La grammaire, l'arithmétique, voire même une partie des mathématiques qui est obligatoire jusqu'à la quatrième année. Ici, selon moi, se posent et s'imposent des réductions qui sembleront bien radicales; Mais ma conviction est que le temps des programmes encyclopédiques est passé. L'abondance toujours croissante des connaissances humaines les fait ressembler à un festin pantagruélique; chaque plat est excellent, mais il faut nécessairement choisir; on ne peut pas manger de tout. Une des premières règles de l'éducation d'aujourd'hui doit être : *consentir à ignorer*.

Commençons par la grammaire. Je la réduirais à l'orthographe. Qu'est-ce que nos jeunes filles ont à faire des curiosités philologiques et étymologiques? Est-ce que nous avons à élever des grammairiennes? Qu'elles sachent aussi bien le français que Mme de Lafayette, où Mme de Maintenon, je dirais même volontiers que Lamartine, je ne leur en demande pas davantage.

Pour l'arithmétique, je la réduirais aux quatre règles en y ajoutant un peu de fractions, si vous voulez, par concession. Mais quel besoin ont nos filles des problèmes de calcul, des règles composées, etc.? Est-ce qu'elles sont destinées à être des comptables? qu'elles sachent tenir leur maison, et régler leurs livres de comptes; Molière ne leur demande pas autre chose. Croyons Molière.

Les Mathématiques.

Pas de mathématiques du tout, du moins obligatoires. Que les jeunes filles qui en ont le goût et l'ap-

titude, trouvent dans nos lycées le moyen d'y satisfaire, rien de mieux. Mais soyez assuré que, sur dix élèves, il y en a huit pour qui l'algèbre... sera toujours de l'algèbre. J'en parle savamment. Jamais, vous m'entendez bien, jamais je n'ai pu parvenir non pas à résoudre un problème de géométrie, mais à le comprendre. On m'aurait menacé de me tuer sur place, que je n'en serais pas venu à bout. Ne condamnons pas toutes nos élèves à une étude qui serait pour la plupart une souffrance, et une souffrance stérile. Il y a un mot qui m'a toujours paru d'une énergie singulière : c'est *se casser la tête*. Ne cassons pas ces têtes délicates et frêles! N'y faisons rien entrer à coups de marteau!

Je sais qu'une opinion assez courante est que la géométrie et l'algèbre donnent plus de rectitude à l'esprit des femmes, leur apprennent à mieux raisonner. Entendons-nous. A mieux raisonner? peut-être. Mais à être plus raisonnables? Non. Les femmes ont, selon moi, dans les choses de la vie, un bon sens pratique au moins égal à celui des hommes. Elles voient parfois plus juste, et plus vite juste que nous. Mais l'$a + b$ n'est pour rien dans leur affaire. C'est chez elles instinct, divination. Elles ont parfois raison sans pouvoir dire pourquoi. Ne gâtons pas ce beau don naturel, par nos études pédantesques. Rappelons-nous ce vers devenu proverbial :

Et le raisonnement en bannit la raison.

Viennent enfin les langues vivantes et les sciences naturelles.

Ici il ne s'agirait plus de supprimer ou de réduire, mais de compléter et d'accroître. Une partie du temps pris à l'étude de la grammaire, de l'arithmétique, des mathématiques, et à l'ensemble des programmes, serait, je crois, utilement employé par la création de deux cours nouveaux, et tout consacrés au développement du sentiment littéraire et de la pensée.

L'étude des langues vivantes est, dans les lycées, pour les nouvelles élèves comme pour les anciennes, d'une utilité incontestable, et d'une insuffisance absolue. C'est pour toutes un point de départ excellent, mais ce n'est qu'un point de départ. Elles y apprennent à traduire une page d'anglais ou d'allemand, à écrire une lettre, à échanger quelques mots de conversation... ce qui leur servira beaucoup dans le courant de la vie ordinaire. Mais il y aurait une grande illusion à croire qu'elles arriveront, par ces études, à pénétrer le secret d'une langue et le génie des grands écrivains, à entrer en communication directe avec les chefs-d'œuvre, à lire un drame de Shakespeare ou de Gœthe dans le texte. Cette pleine possession d'un idiome étranger ne s'acquiert pas sans de très fortes études spéciales; ne demandons à nos élèves que d'apprendre avec leurs professeurs d'anglais ou d'allemand à faire des thèmes ou des versions. Est-ce assez? Non, car c'est rester sur le seuil du temple. Je voudrais les y faire entrer. Je voudrais qu'un autre enseignement, plus large et plus fécond, élevât leur intelligence, allât jusqu'à leur âme, et leur laissât une impression profonde et durable.

Pour cela, ne nous bornons pas aux quelques leçons de littérature ancienne éparses dans les programmes, non! Ce que je voudrais, c'est la création d'un cours complet, méthodique, et fait en français, des principales littératures étrangères. Le professeur y mêlerait sans cesse l'interprétation et les citations traduites. L'étude de la langue proprement dite n'aurait aucune place dans ce cours, on n'y chercherait que l'appréciation intime de chacun de ces génies étrangers. Sophocle y entrerait comme Shakespeare, et Dante comme Homère. On pourrait même faire appel aux poésies populaires, et je ne doute pas que l'apparition successive de tant de formes différentes de l'inspiration poétique ne frappât fortement l'imagination des jeunes filles et ne développât en elles un des moyens d'instruction les plus féconds : l'esprit de comparaison. Ces chefs-d'œuvre s'éclaireraient l'un l'autre par le contraste, et nos élèves comprendraient mieux le génie de la France, en voyant ce qui a été créé d'immortel dans l'art en dehors d'elle. Veut-on la preuve évidente de l'utilité et du charme des chefs-d'œuvre étrangers dans la traduction? Qu'on aille à la Comédie-Française, et qu'on voie les succès éclatants d'*Œdipe*, d'*Hamlet*, d'*Antigone!*

De même pour les sciences. Elles règnent aujourd'hui trop souverainement dans le monde; elles passionnent trop toutes les intelligences; elles renouvellent trop toutes les formes de l'activité humaine; elles ouvrent trop d'horizons inconnus à l'imagination comme à la pensée; elles font éclater autour de nous trop de merveilles qui ressemblent à des prodiges, pour que nos jeunes filles puissent y rester étrangères. Seulement, au lieu de les y faire pénétrer par la route aride et ardue des abstractions mathématiques, plaçons-les résolument en face de l'univers même. Qu'elles y voient Dieu et l'homme à l'œuvre! Que la création leur apparaisse telle que le créateur l'a faite, et telle que la créature l'a transformée ou devinée. Certes, les lois célestes sont chose bien admirable, mais n'est-ce pas bien beau aussi de les avoir comprises et expliquées? Rien sans doute de plus prodigieux que les forces de la nature en pleine expansion ou en plein déchaînement; mais n'est-ce pas bien extraordinaire aussi, de les voir domptées, utilisées, domestiquées? Eh bien! imaginons-nous un cours ayant pour sujet ce double spectacle. Un cours de sciences fait à la façon

d'Arago, sans sciences. Figurons-nous une histoire vivante, biographique, familière, mise à la portée de tous, des grandes inventions et des grands inventeurs! Et demandons-nous si de telles leçons n'initieraient pas pour toujours nos élèves au mouvement intellectuel le plus merveilleux de notre époque, et si elles ne leur graveraient pas au cœur une inoubliable image de la toute-puissance divine et de la grandeur humaine.

Je m'arrête, mon cher ami, j'en ai assez dit, peut-être trop, mais je me fie à vous pour démêler dans mes idées ce qu'elles peuvent avoir d'applicable, et pour l'appliquer. Avec votre rare mélange de hardiesse et de prudence, d'esprit inventif et d'esprit pratique, vous saurez bien, si j'ai eu le bonheur de vous convaincre, créer pour de nouvelles élèves un enseignement nouveau... qui ne soit pas inutile aux anciennes. Car enfin, et vous l'avez bien deviné, voilà le fond de ma pensée. Mon rêve de progrès vise ce qui est, autant que ce qui sera. Je voudrais que l'essai fait au Lycée Lamartine, en attirant les familles que vous n'avez pas encore, tentât celles que vous avez déjà, et pût même agir sur les programmes actuels. Osons le dire. On commence à demander de tous côtés ce que vous avez réclamé le premier avec tant de justesse et de force. J'ai entendu les membres du jury d'agrégation et du jury d'aptitude, les professeurs de Sèvres, les professeurs de Fénelon, les élèves, voire M. le Directeur général de l'Enseignement secondaire, eh bien! tous, tous en face de nos programmes n'ont qu'un mot, je dirai qu'un cri : De l'air! de l'air! J'ajoute, moi : et de la lumière! Si en effet nos élèves étouffent dans nos programmes, ce n'est pas seulement parce qu'elles s'y sentent trop serrées, trop foulées, c'est que l'atmosphère qu'elles y respirent est lourde, épaisse, brumeuse, cela manque d'oxygène et de soleil. Changeons donc d'altitude. La création de nos lycées a déjà élevé l'éducation des jeunes filles de bien des centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer; eh bien! montons encore, mais en restant dans les régions accessibles : pour cela résumons nos *desiderata* en quatre formules précises et pratiques :

1° Rayer des programmes tout ce qui ne s'apprend que pour s'oublier au bout de six mois ou de six jours. Cela seul les allégera d'un grand quart;

2° Chercher avant tout dans l'éducation ce qui survit à l'éducation; allumons au cœur de nos élèves un feu qui dure;

3° Instruire moins et élever plus. Laissons plus de place à la famille;

4° Féminiser — je ne dis pas efféminer — féminiser l'enseignement, c'est-à-dire l'approprier à la nature et à la destinée des femmes. Elles veulent être intéressées?... Intéressons-les! Elles veulent être amusées?... Amusons-les! Mais en ayant toujours soin que l'agréable même repose sur un fond d'idées sérieuses. C'est le fait des architectes habiles : une élégante habitation sur des fondations solides. Enfin jetons dans nos programmes le libre essor, l'imagination, la largeur des vues, tout ce que représente le nom de Lamartine.

E. Legouvé.

DU RÔLE SOCIAL
DE LA LITTÉRATURE CHINOISE [1]

Toute littérature peut être regardée comme un ensemble de faits qu'il est intéressant d'étudier en eux-mêmes et pour eux-mêmes. Sous un autre aspect, une littérature nous apparaît comme un ensemble de forces qui exercent une action puissante sur les esprits des hommes; il importe de mesurer cette influence pour déterminer quel rôle elle joue dans l'immense concours de causes qui produisent un état social. C'est à ce second point de vue que nous considérerons les œuvres littéraires chinoises.

I

La Chine possède une littérature, et le fait est remarquable. Les Mandchous, les Mongols, les Coréens et les Annamites nous ont laissé peu de monuments originaux. Aussi les nations que nous venons d'énumérer se sont-elles mises à l'école des grands peuples, leurs voisins, qui n'avaient pas cette infériorité mentale : à l'Inde elles ont emprunté leur religion, le bouddhisme; à la Chine elles ont demandé toutes les idées politiques et morales qui sont la règle de la vie publique et privée en Extrême-Orient. Bien petit est le nombre des livres mongols ou mandchous qui ne sont pas des traductions de textes hindous ou chinois.

Les peuples qui ont cherché à aller plus loin, comme les Annamites, ont pris pour modèles les écrivains de l'empire du Milieu : ainsi la méthode historique qu'ils ont adoptée est calquée sur celle des annalistes chinois. Si la prétention qu'a le Fils du Ciel de considérer comme tributaires tous les pays qui l'entourent est surannée au point de vue politique, elle pourrait se soutenir en tant qu'exprimant une sorte de suprématie intellectuelle.

Cette diffusion de la littérature chinoise a été facilitée par l'écriture qui lui sert de véhicule. Les caractères chinois élémentaires symbolisent des idées et

1 Leçon d'ouverture faite au Collège de France, le 5 décembre 1893.

sont indépendants de telle ou telle prononciation; ils sont comparables à nos chiffres arabes : comme un nombre écrit en chiffres sera également bien entendu par un Allemand, un Anglais ou un Français qui ne sauraient chacun que leur propre langue, ainsi un texte chinois sera compris par tout homme instruit de l'Extrême-Orient, par un Japonais, un Coréen, un Annamite ou un mahométan de Kachgar aussi bien que par un Pékinois. Bacon avait déjà noté ce fait : « C'est l'usage de la Chine, disait-il (1),... d'écrire en caractères réels qui expriment, non des lettres ni des mots dans leur ensemble, mais des choses ou des notions; au point que des contrées et des provinces qui n'entendent point le langage d'une autre, peuvent néanmoins lire ses écrits parce que les caractères ont une extension plus générale que les langages. » Cette remarque explique pourquoi depuis le moment où, venant d'Europe, on aborde à Singapour, ce sont les caractères de l'écriture chinoise qu'on voit sur toutes les enseignes des boutiques et sur les affiches des murs; on ne cessera pas de les rencontrer en remontant au nord jusqu'à la frontière de l'empire russe.

Pour nous faire une idée précise de la grandeur de ce domaine, considérons combien d'hommes y habitent. M. le docteur Dudgeon, un des plus anciens résidents européens à Pékin, a publié il y a quelques mois à peine une brochure intitulée : *De la population de la Chine* (*On the population of China*); il y analyse un rapport présenté au trône par le ministère des finances; de ce document officiel il ressort qu'en 1886 la population totale de 14 des provinces de la Chine était évaluée à 325 707 299 habitants. Comme dans ce calcul on a négligé 4 provinces dont l'une, le Se-tch'oan, renferme plus de 72 millions d'hommes, il faut que la population de la Chine propre dépasse le nombre de 400 millions. On n'a pas tenu compte, d'ailleurs, de la Mandchourie, de la Mongolie et du Thibet qui font partie intégrante de l'empire, ni de la Corée qui est un État tributaire, ni a plus forte raison de l'Annam et du Japon où cependant les lettres chinoises sont étudiées par toute personne éclairée. Cette littérature a donc cours dans une portion du genre humain dont l'importance numérique est bien plus considérable que celle de l'Europe entière.

Ce n'est pas seulement dans l'espace, mais dans le temps aussi que la littérature chinoise s'est montrée un instrument sans rival de cohésion. La Chine n'a pas toujours formé un seul empire. Sans remonter jusqu'à la haute antiquité, nous voyons que, depuis le commencement du IIIe siècle de notre ère jusqu'au commencement du VIIe et depuis les premières années du Xe siècle jusqu'au milieu du XIIe, elle a été divisée en deux ou plusieurs royaumes rivaux. Si elle a toujours retrouvé son unité après ces luttes intestines, ce n'est pas à sa configuration géographique qu'elle le doit : rien n'est plus différent des provinces du nord que celles du sud; on rencontre d'ailleurs sur l'étendue de cet immense territoire des fleuves assez larges et des montagnes assez hautes pour servir de frontières naturelles à des États divers. Si donc l'union s'est malgré tout rétablie, n'en faut-il pas voir la cause dans des raisons d'ordre intellectuel, dans ces affinités psychologiques dont la littérature est le miroir en même temps que le puissant multiplicateur?

L'agent immatériel qui a constitué les Chinois en un corps de nation leur a permis aussi de conserver en fait leur indépendance, lors même qu'ils ont été conquis. Quelles traces reste-t-il de la domination mongole qui s'exerça un siècle durant? Et, de nos jours, s'il est vrai que depuis l'année 1644 des souverains étrangers règnent à Pékin, et si les Mandchous sont les maîtres de la Chine, il n'est pas moins certain que le flot envahisseur est venu se perdre dans l'océan des vaincus et qu'il n'a gardé presque aucune de ses marques distinctives. Les Mandchous en effet se sont nourris aux lettres chinoises et ont été initiés par elles à une civilisation supérieure; ils ont oublié jusqu'à leur propre langue; l'empereur est parfois obligé de réprimander vertement les officiers des bannières qui ne savent même plus prononcer en mandchou la liste des fonctions dont ils ont été successivement chargés.

II

Les Chinois ont si bien senti quelle force résidait dans leur littérature qu'ils l'ont toujours préservée avec un soin jaloux. Nous en avons un mémorable exemple dans l'attitude qu'ils ont prise à l'égard d'un de leurs plus illustres souverains, Ts'in Che hoang ti. Ce prince régnait à la fin du IIIe siècle avant notre ère; il s'était imposé par la force des armes; il avait supprimé la féodalité en triomphant de tous les seigneurs qui depuis de longs siècles ne cessaient de batailler entre eux; voulant inaugurer un ordre de choses entièrement nouveau, il résolut de faire disparaître les livres anciens de peur qu'on n'en invoquât l'autorité contre sa politique. Mais, s'il put brûler les écrits, les idées ne furent pas consumées et peu d'années après sa mort on reconstitua les textes qu'il avait voulu anéantir. Sa mémoire fut exécrée; on donna à entendre qu'il était un bâtard et on porta contre lui les pires accusations. On loua, à l'égal d'un Harmodius et d'un Aristogiton, un homme King K'o

(1) *Advancement of Learning*. Ed. Ellis and Spedding, vol. III, pp. 399-400.

qui avait tenté de l'assassiner. Tel est l'avertissement que la gent irritable des lettres, gardienne vigilante de la tradition, a donné aux novateurs qui seraient jamais tentés d'imiter cet audacieux profane.

Par un revirement de la fortune, ce sont ces ouvrages mêmes qu'avait prétendu détruire Ts'in Che hoang ti qui sont devenus les livres canoniques et, dans toute la force du mot, classiques. Les générations suivantes ont pu produire des écrits estimés, mais elles n'ont point songé à contester la suprématie de l'antiquité; jamais la querelle des anciens et des modernes ne s'est élevée en Chine parce que tout le monde y est du parti des anciens. En effet, on revêt ces vieux textes d'un caractère quasi sacré, ils ne s'imposent pas à l'admiration par leur simple beauté; leur valeur esthétique est chose secondaire; mais ils sont la Somme de toute la sagesse; il faudrait être presque impie pour oser mettre en doute qu'on y trouve la source unique et suffisante de la moralité.

D'autre part, si la mesure destructive prise par le premier empereur des Ts'in en l'an 213 avant notre ère n'atteignit pas pleinement son but, elle réussit du moins à entamer l'intégrité des œuvres antiques et, par là même, elle en changea le caractère. Après l'édit de proscription, le texte des principaux classiques ne subsista pas dans son entier; il n'en échappa que des fragments écrits dispersés par le hasard dans des lieux divers ou des parties conservées par la mémoire des hommes. Lorsqu'on travailla à les réunir on les modifia inconsciemment et on y introduisit plus d'une idée nouvelle : le recueil des rites en particulier, le Li Ki, paraît avoir été profondément altéré par ceux qui se chargèrent de l'éditer au IIe siècle avant notre ère.

Seul le livre des Changements, le I King, conserva intactes ses vieilles formules de divination; il fut sauvé de la destruction par son obscurité même qui le rendait inutile aux mains de l'opposition politique.

Quant aux autres grands classiques, le livre des Vers (Che king), le livre de l'Histoire (Chou king) et les Annales de l'État féodal de Lou (Tch'oen ts'ieou), s'ils ont moins souffert que le recueil des Rites, ils n'ont pas toujours été scrupuleusement respectés par leurs éditeurs. D'ailleurs, même avant l'époque de Ts'in Che hoang ti, ils avaient été l'objet de recensions diverses. Le livre des Vers et le livre de l'Histoire sont anonymes et semblent avoir eu pour auteurs la nation tout entière; or de telles œuvres ne se constituent pas d'elles-mêmes à l'état définitif; il faut qu'il y ait quelque arrangeur, quelque diascévaste qui, à un moment donné, fasse un choix entre les matériaux qu'il a sous la main et les dispose suivant un ordre. Telle fut l'œuvre de Confucius à la fin du VIe siècle et au commencement du Ve avant notre ère. Dans la biographie de ce sage (*Mém. hist.*, chap. XLVI), Se-ma Ts'ien nous dit qu' « il écrivit une préface aux récits du livre de l'Histoire, et que, remontant jusqu'aux temps de Yao et de Choen et descendant jusqu'à Mou, duc de Ts'in, il arrangea et coordonna les événements. » Se-ma Ts'ien nous fournit encore à propos du livre des Vers le témoignage suivant (*Mém. hist., ibid.*) : « Dans l'antiquité il y avait plus de 3000 poésies. Lorsque vint Confucius il supprima les répétitions et choisit ce qui était capable d'orner les rites et la convenance... Il laissa en tout 305 poésies. » Dans les Annales du pays de Lou, d'une date plus récente et d'une formation moins populaire, Confucius ne paraît pas avoir élagué beaucoup, mais il a introduit dans les termes un certain nombre de changements qui impliquent des appréciations morales sur les événements. Ainsi, là où un autre aurait écrit : « Le duc un tel fut tué par un de ses sujets », il dit : « fut la victime d'un parricide. » C'est surtout par sa revision des classiques que Confucius est resté célèbre; son principal titre de gloire est d'avoir été le plus grand des diascévastes chinois.

Assurément la critique remplira quelque jour sa tâche en montrant dans ces livres quelles sont les parties authentiques, en dénonçant les interpolations et en retrouvant la civilisation primitive dont nous n'avons plus qu'une image embellie. Mais dans l'état actuel, grâce aux remaniements dont ils ont été l'objet, ces textes présentent un tableau, non pas fidèle, mais idéalisé de l'antiquité, une leçon de morale en action. Ce n'est plus le passé tel qu'il fut, mais tel qu'on voudrait qu'il eût été et par là se justifie le point de vue de l'Extrême-Orient qui place encore son âge d'or à la jeunesse du monde.

Cependant, s'il faut tenir compte de l'illusion produite par le recul, elle ne suffit pas à expliquer le crédit dont jouissent les classiques; il faut donc qu'on y trouve autre chose que la peinture d'un glorieux passé. En effet, de ces pages on voit se dégager, lorsqu'on les étudie attentivement, un certain nombre d'idées générales dissimulées sous les mots qui jugent ou racontent les faits. Or, ces idées générales sont, aujourd'hui encore, les parties constituantes de la conception que les Chinois se forment de la vie; ainsi, des livres qui, aux yeux de la science, ne sont que des documents historiques, deviennent, pour le peuple où ils ont pris naissance un patrimoine saint, car l'instinct irraisonné mais sûr de la race y sent palpiter confusément le cœur de ses pères. Les idées dont les classiques chinois sont les dépositaires appartiennent au genre de celles que l'homme déclare volontiers innées parce que, transmises par une longue hérédité, leur origine paraît inaccessible. Nous-mêmes, Européens, avons

certaines notions métaphysiques qui nous paraissent si évidentes que nous les déclarons absolues ou tout au moins que nous les érigeons en lois directrices de la raison, en catégories de l'entendement. Or, si vous parlez de ces sujets avec un Chinois instruit, vous ne tardez pas à vous apercevoir qu'entre votre esprit et celui de votre interlocuteur il existe un abîme ; vous êtes dans la situation d'une personne qui voudrait démontrer les théorèmes de la géométrie à celui qui aurait refusé d'admettre les premiers axiomes de cette science. Inversement, lorsqu'on lit les classiques chinois, on y découvre certains concepts, nouveaux pour nous, qui apparaissent comme la forme et le moule de la pensée. L'idée de piété filiale, par exemple, joue un rôle prééminent : le rapport de dépendance qui existe entre le fils et celui qui l'a engendré n'en est que le cas le plus simple et, pour ainsi parler, l'unité primordiale. Ce même rapport existe, appelé du même nom, entre les membres vivants d'une famille et tous ceux de leurs ancêtres morts qui se rattachent à eux par la filiation paternelle, par l'agnation ; il existe entre le peuple et le souverain son père ; il existe enfin entre le souverain lui-même, Fils du ciel, et le ciel ; comme d'ailleurs le ciel est le suprême régulateur des phénomènes naturels, s'il survient quelque trouble dans l'ordre physique, peste, famine ou inondation, c'est un signe certain que la piété filiale n'a pas été bien pratiquée. Ainsi la piété filiale est la loi d'harmonie qui préside au jeu régulier des forces de la nature, comme aux bonnes relations entre les hommes. Elle est le symbole de ce lien mystérieux qui relie les générations successives et fait que la famille est plus importante et plus réelle vraiment que l'individu, que l'État, conçu comme l'univers, est supérieur à son tour à la famille. Cette idée qui a pu trouver place, atténuée, dans les spéculations de quelques penseurs d'Occident, est le *Credo* des Chinois. Elle apparaît déjà dans les plus anciens monuments de leur littérature ; sans doute, comme tout dogme, elle a dû exister à l'état de sentiment vague avant même d'être formulée, mais les pages qui les premières en ont donné la conscience claire, fortifiée depuis par la croyance implicite de plusieurs siècles, ont acquis aux yeux de la postérité une valeur inappréciable.

Les quatre traités (se chou) que la vénération des lettrés place immédiatement après les cinq livres canoniques, sont consacrés à développer, sous une forme plus dogmatique et moins historique, ces mêmes concepts et témoignent ainsi de leur importance. C'est la quintessence de la morale chinoise qui est exposée méthodiquement dans la grande étude (Ta hio) et le Juste Milieu (Tchong yong) et qui est discutée dans les entretiens mémorables de Confucius (Loen yu) et dans ceux de Mencius avec leurs disciples. Ces quatre traités se réfèrent souvent aux cinq livres canoniques et ne prétendent qu'en extraire le sens profond.

Enfin, parmi les causes qui ont comme consacré l'autorité des classiques, il faut noter l'importance qu'ils attachent aux rites. A vrai dire, les prescriptions rituelles sont, pour un lecteur européen, ce qu'il y a de plus insipide dans les livres de la Chine ; nous ne comprenons pas quel intérêt peuvent avoir des règles infiniment minutieuses sur les vêtements de deuil, sur les différentes manières de saluer, sur le maintien que doit avoir un lettré ; nous voulons plus de spontanéité et il nous semblerait absurde de déterminer à l'avance en détail nos attitudes et nos sentiments. Aux yeux d'un Chinois, au contraire, il faut apprendre à se bien conduire, parce que c'est ainsi qu'on en viendra à bien penser ; les rites ne sont que les symboles de divers états d'âme ; si donc on les observe avec exactitude, on sera par là même porté à concevoir les idées qu'ils supposent. De même que les châtiments répriment la perversité, ainsi les rites suscitent la vertu. La sagesse étant conçue comme une qualité qu'on acquiert par le seul fait qu'on accomplit les actes qu'elle inspirerait, on a donc été amené à écrire des volumes sur la manière dont se comporte le sage dans toutes les circonstances de la vie ; on a rédigé une longue casuistique de la bienséance. Ce code moral est le premier et le plus sérieux enseignement qu'on inculque aux jeunes Chinois. S'il m'est permis de parler ici d'un souvenir personnel, je me rappelle avoir remarqué, en traversant un village, deux enfants de trois ou quatre ans à peine ; gravement placés en face l'un de l'autre, ils s'étudiaient à exécuter le grand salut officiel qui comporte une série de prosternations où l'on touche du front la terre ; debout sur le seuil de sa porte, un vieillard les regardait et souriait en les voyant, ces tout petits, reproduire les gestes héréditaires que tant de générations avaient faits avant eux. Toute la Chine avec son respect des formes du passé était là et j'ai eu dans ce moment le sentiment profond de la puissance inhérente à ces habitudes traditionnelles et immuables que, depuis un temps immémorial, les enfants apprennent de leurs pères. Les livres de la haute antiquité étant une perpétuelle glorification des rites sont regardés à juste titre comme le fondement de l'instruction.

III

Un premier coup d'œil jeté sur l'Extrême-Orient nous a montré la grande extension prise dans le monde par la littérature chinoise et le lien continu qu'elle a créé entre les époques successives de l'existence nationale. Nous avons reconnu d'autre part que, parmi les monuments littéraires, les plus anciens

étaient tenus en très haute estime, et nous avons cherché à montrer les raisons de cette préférence. Faisons maintenant œuvre d'observateurs plus attentifs : établissons-nous pour quelque temps dans l'empire du Milieu et voyons, en parcourant les rues de ses populeuses cités, en lisant ses journaux et en conversant avec ses habitants, quelle place la littérature et plus spécialement les classiques occupent dans la vie ordinaire de chacun.

Au-dessus de toutes les portes des boutiques ou dans les salles de théâtre sont collées des affiches sur papier rouge, blanc ou jaune ; pour la plupart, elles appellent la prospérité sur la maison ou invoquent des esprits protecteurs, mais souvent aussi on y lit quelque précepte des vieux sages, ou on y découvre une réminiscence historique. Dans un temple près de Péking vous pourrez lire ces mots : « Le ciel de Yao, le soleil de Choen. » C'est que les règnes de Yao et de Choen sont représentés comme fortunés entre tous par le livre de l'Histoire : aussi voudrait-on voir luire le même soleil, vivre sous le même ciel que de leur temps.

Dans les journaux qui se sont fondés en Chine depuis peu d'années à l'imitation de nos propres feuilles quotidiennes, l'influence de la littérature antique se marque à tout instant ; on ne comprendra pas le récit du moindre fait divers si l'on n'a l'instruction préalable, sans laquelle les allusions savantes (tien kou) dont le narrateur se croit obligé d'émailler son compte rendu resteraient incompréhensibles.

Le style épistolaire se ressent davantage encore de ce culte de l'antiquité. Il existe en Chine plusieurs recueils de lettres destinées à servir de modèles ; quelques-uns d'entre eux sont devenus célèbres ; en effet, ce ne sont pas, comme les ouvrages analogues en France, de simples manuels à l'usage des ignorants, mais bien des spécimens achevés de l'art difficile de composer sur les sujets de la correspondance usuelle des centons où il n'est presque aucune phrase qui ne soit un plagiat ingénieux.

Enfin, si on converse avec un Chinois instruit, ou mieux encore si on explique avec lui un texte écrit, on ne tarde pas à être frappé de la connaissance approfondie qu'il possède presque toujours des anciens auteurs. Il en sait de longs passages par cœur et lorsque, dans la page qu'il a sous les yeux, il se trouve quelque citation, avouée ou non, d'un classique, il la remarque aussitôt et montre à quelle partie de quel livre elle est empruntée.

Ce n'est pas seulement par goût que tout Chinois de bonne société est versé dans la connaissance des lettres ; il doit l'être par sa position même : il s'est élevé au-dessus des conditions de laboureur et d'artisan ; en vrai disciple de Confucius, il méprise le commerce qui est à ses yeux « la dernière des occupations » ; dans l'organisation civile de son pays, il ne peut donc être que fonctionnaire ou aspirer à le devenir. Or la connaissance de la littérature est ce qu'on exige de tous ceux qui postulent une place officielle : les mandarins se recrutent presque exclusivement par le moyen d'un concours qui est le même pour tous : un baccalauréat ès lettres ancien système, où on demande aux candidats des compositions qui supposent à peu près les mêmes qualités d'esprit que le discours ou les vers latins. Il s'agit de commenter un passage tiré des classiques en faisant montre d'une mémoire bien ornée. Les trois degrés (sieou ts'ai, bachelier ; k'iu jen, licencié ; tsin che, docteur) qu'il faut successivement conquérir ne varient qu'en difficulté : ce sont toujours des épreuves analogues qui servent de critérium pour juger la valeur des esprits.

L'examen du doctorat, par exemple, dure neuf jours qui se divisent en trois périodes de trois jours. Dans la première période, les aspirants docteurs écrivent une composition en vers et trois dissertations sur des sujets empruntés aux quatre traités (se chou) ; dans la seconde période, ils font cinq dissertations sur des thèmes pris dans les cinq livres canoniques (ou king) ; enfin, dans la troisième période, ils ont à produire cinq dissertations sur des questions diverses entre lesquelles ils choisissent eux-mêmes (1). Les dissertations de la période initiale sont les plus importantes ; elles décident presque seules de l'admission ou de l'exclusion ; après la proclamation des noms des candidats heureux, on imprime les essais qu'ils ont faits les trois premiers jours dans un petit livre à couverture jaune (2).

Voici les sujets de ces trois compositions pour l'examen de l'année 1889 (3) :

Le premier est emprunté aux entretiens mémorables de Confucius (Loen yu). Parlant de la meilleure méthode de gouvernement, Confucius dit : « Suivez le calendrier de la dynastie Hia ; servez-vous du char officiel de la dynastie Yn ; portez le bonnet de cérémonie de la dynastie Tcheou ; prenez pour musique celle de Choen avec ses danses. » Le thème à développer est ici l'imitation de l'antiquité pratiquée avec éclectisme.

Le second sujet est pris dans le traité du Juste Milieu (Tchong yong) : « C'est par ses qualités personnelles qu'un souverain fait son choix d'hommes ; c'est par la raison qu'il perfectionne ses qualités personnelles. »

Le troisième sujet est tiré de Mencius : « Si vous

(1) Ces détails m'ont été donnés par un candidat au doctorat qui avait l'âge respectable de cinquante-deux ans. L'examen de la licence comporte un nombre d'épreuves identique réparties de la même manière. *China Review*, t. VIII, p. 352.

(2) Appelé le Hoei che wei mo.

(3) *Gazette de Péking*, 9 avril 1889.

ne créez pas un échange de productions et de services, de façon que le surplus de l'un supplée à ce qui manque à l'autre, alors les laboureurs auront trop de grain et les femmes auront trop de toile : si vous créez cet échange, alors les charpentiers et les charrons recevront de vous leur nourriture. »

On le voit par ces énoncés, l'épreuve consiste toujours à développer un lieu commun de morale pratique ou d'économie politique avec toutes les ressources d'une rhétorique raffinée.

Sur les cinq à six mille concurrents qui se présentaient à cet examen de la métropole, 318 seulement ont été admis pour toute la Chine (1) ; les candidats étaient licenciés, c'est-à-dire qu'ils formaient déjà une élite ; à l'examen provincial de la licence à Ou-Tch'ang en 1870, on a reçu 61 personnes sur huit à neuf mille (2); on vient de nommer cette année à Péking 183 licenciés sur 12 478 postulants (3) ; enfin le concours pour la licence n'est ouvert qu'aux seuls bacheliers et ceux qui possèdent ce titre ont eu à triompher de compétiteurs au moins aussi nombreux. De plus, les examens de licence et de doctorat n'ont lieu, sauf exception, que tous les trois ans. Ces chiffres donnent une idée de la sélection de plus en plus rigoureuse qui s'opère toujours au moyen du même principe de choix : la connaissance des classiques et l'habileté à commenter leurs sentences.

Les principaux hommes d'État de la Chine moderne ont tous pris part à ces concours : Li Hong-tchang, vice-roi de la province du Tche-li, a été reçu docteur en 1847 ; Tchang Tche-t'ong, vice-roi du Hou-Koang, a été classé troisième à l'examen du doctorat en 1863 ; son frère aîné, Tchang Tche-wan, qui est membre des plus hauts conseils de l'Empire, a été le premier des docteurs reçus en 1847 ; Hong Kiun, qui fut ministre de Chine en Russie, Allemagne, Autriche et Hollande, qui depuis 1891 était membre du Comité des affaires étrangères (Tsong-li Yamen) à Péking, et qui vient de mourir le 2 octobre de cette année, avait été reçu premier à l'examen du doctorat en 1868. Une revue plus détaillée nous amènerait à reconnaître que, sauf de rares exceptions, tous les hommes qui occupent des places élevées dans l'administration chinoise sont docteurs ou au moins licenciés.

Les examens littéraires étant en théorie la seule et en fait la principale porte qui ouvre l'accès de la vie publique, il en est résulté que ceux qui les ont subis avec succès ou seulement qui s'y préparent jouissent d'une grande considération parmi leurs concitoyens. Ainsi s'est constituée cette fameuse classe des lettrés qui a tenu de tout temps un rôle prépondérant dans les destinées de l'État. C'est elle qui impose sa manière de voir et qui fait l'opinion publique. Elle est dépositaire des traditions du passé ; à ce titre elle se trouve représenter de nos jours, et les missionnaires l'ont appris par expérience, le parti de l'opposition à la civilisation européenne.

Si la littérature a une telle importance, il est naturel que soit le gouvernement soit les particuliers fassent tout ce qui est en leur pouvoir pour en encourager et en faciliter l'étude. Voici quelques faits et quelques textes qui confirment cette présomption : En 1829, les fonctionnaires de la province de Koang Tong ont fait imprimer les principaux commentaires récents sur les classiques sous le titre de : Explications des livres classiques faites au temps de la souveraine dynastie Ts'ing (Hoang ts'ing king kié). Cette collection est d'une étendue considérable et, si on la traduisait, elle formerait bien 120 gros volumes in-8. En 1888, les hautes autorités de la province de Kiang Sou ont publié une nouvelle collection destinée à compléter la précédente, sous le titre de : Suite aux explications des livres classiques faites au temps de la souveraine dynastie Ts'ing (Siu hoang ts'ing king kié). Cette suite est aussi volumineuse que l'ouvrage primitif. Il n'y a guère dans le monde que la Bible qui ait donné lieu à des travaux d'exégèse aussi importants.

Ce souci de la littérature se manifeste encore par des rééditions incessantes des livres classiques dans toutes les provinces. Par un rapport au trône daté du 31 octobre 1891, le chancelier littéraire du Chen Si annonce que, d'accord avec le gouverneur, il a réuni par souscription publique une cinquantaine de mille francs pour imprimer correctement les classiques. Dans un autre rapport du 3 janvier 1890, Ma P'ei-yao, gouverneur du Koang Si, écrit : « La meilleure manière de développer la moralité d'une société est de perfectionner son goût littéraire ; pour obtenir ce résultat, il est nécessaire d'avoir une ample provision de livres ; or de belles éditions des classiques et d'autres ouvrages ont été faites dans les provinces voisines ; il faut les prendre pour modèles et établir des imprimeries dans telles et telles villes. »

IV

Ce dernier texte nous montre que les Chinois voient dans la littérature le moyen par excellence de développer la moralité du peuple. C'est en effet un postulat de la philosophie confucéenne, qui a fini par prévaloir sur toutes les autres, que la vertu est en raison directe de l'instruction ; aussi est-ce un axiome pour les gouvernants chinois que l'empereur et, au-dessous de lui, tous les fonctionnaires, ont à l'égard de leurs administrés un double devoir : en premier

(1) *Gazette de Péking*, 23 avril 1889.
(2) *China Review*, t. II, p. 309.
(3) *North China Herald*, 13 octobre 1893, p. 563.

lieu les nourrir (yang), c'est-à-dire assurer leur bien-être matériel, en second lieu les instruire (kiao), c'est-à-dire les rendre aptes à bien agir (1). La littérature ne se sépare pas de la morale ; elle a un but pratique. Dès lors il est logique de confier au plus instruit le gouvernement des autres hommes et c'est pourquoi les examens sont le meilleur moyen de recruter les fonctionnaires. Comme les philosophes stoïciens attribuaient à leur sage tous les talents, ainsi, selon les Chinois, le sage, c'est-à-dire celui qui a compris les leçons des anciens, est seul capable de se bien conduire en toute circonstance et de diriger les autres ; il est seul habile à régner (2).

A vrai dire, cette définition de l'homme accompli nous paraît très étroite. Elle exclut de prime abord tout ce qui est science soit mathématique, soit expérimentale. Les intelligences formées à l'école chinoise manquent de cette rigueur dans la déduction, de cette conscience dans l'observation qui sont à nos yeux les marques distinctives d'un bon esprit. Les Chinois n'ont jamais inscrit sur la porte de leurs académies : « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre. » Ils n'ont eu ni leur Descartes ni leur Bacon.

Par une conséquence naturelle, ils n'ont fait aucune de ces découvertes qui résultent de l'application des sciences de mesure et qui ont transformé la face du monde ; ils n'ont même pas perfectionné les inventions rudimentaires que la nécessité fit trouver à leurs ancêtres. Lorsque le Fleuve Jaune, la « désolation de la Chine », comme l'appelait l'empereur Tao Koang, rompt ses digues et noie des plaines immenses, le préfet de l'endroit est bien capable de composer un beau rapport où il raconte en un style imité du Chou King que « l'immense étendue des eaux s'élevait jusqu'au ciel » ; mais, par malheur, il se sert, pour réparer la brèche, de procédés dont l'origine est aussi ancienne que ce texte. Aussi le fleuve ne cesse-t-il pas d'exercer d'année en année ses ravages.

Sans doute les Chinois au contact des Européens ont commencé à s'apercevoir de tout ce qui leur manquait : ils ont acheté des canons et des bateaux cuirassés ; ils ont établi un réseau de lignes télégraphiques ; ils ont organisé des filatures mécaniques et des moulins à vapeur ; ils commencent à construire des chemins de fer. Pour se servir de ces engins nouveaux, ils ont dû aborder l'étude des sciences ; mais ils n'en conservent que ce qui leur est indispensable dans la pratique : ils pourront faire d'excellents contremaîtres ; il est douteux que, d'ici longtemps, ils deviennent des ingénieurs ou des mécaniciens capables d'innover. Ils apprennent facilement parce qu'ils ont une mémoire excellente, mais ils ne comprennent pas les principes supérieurs qui seuls sont capables de faire avancer la science.

Le trop grand développement de la mémoire nuit à la qualité de l'étude même pour laquelle les Chinois professent la plus haute estime. En théorie, les jeunes gens qui se seraient assimilé les classiques au point d'avoir profité de leurs enseignements seraient bien armés pour la vie publique. Mais les examens assurent le plus souvent les premiers rangs à ceux qui ont un style élégant, enrichi de citations nombreuses ; on voulait des hommes et on n'obtient que des rhéteurs ; au lieu d'une éducation virile on loue une instruction purement livresque ; la lettre a tué l'esprit.

De même que les Chinois ne sont pas incités par leur cours d'études à faire un libre usage de leur raison, de même encore ils ne sont pas amenés à développer les qualités personnelles de leur caractère. Les rites enserrent leur vie dans un étroit réseau de formalités. Le Chinois se trace son devoir en toute circonstance, non pas en consultant sa propre conscience, mais en se pliant à des règles qui lui sont imposées du dehors.

N'insistons pas cependant sur les lacunes de ce système ; elles ne sont que trop évidentes aux yeux des Européens. Il présente aussi des avantages et c'est ce que nous sommes portés à ne pas assez reconnaître. La Chine maintient son organisation depuis plus de trois mille ans ; des principes qui ont assuré à une société une telle durée ont une force singulière et il serait puéril de ne pas en faire l'aveu. Cette grande nation a conservé son caractère pacifique au milieu de peuplades guerrières ; bien plus, elle l'a imposé à ses vainqueurs mêmes ; elle a rayonné au loin et a gagné à ses idées la moitié du plus vaste des continents. Il faut donc que sa morale et sa politique garantissent aux hommes qui les adoptent une somme de bonheur qui leur fasse aimer la vie. Quelques signes de vétusté que nous découvrions dans l'édifice social qui repose sur l'instruction chinoise, il est certain que cet édifice est approprié aux besoins de ceux qui l'habitent et qu'ils s'y trouvent à leur aise ; une maison nouvelle dont nous aurions tracé le plan ne leur conviendrait peut-être pas si bien.

Mais cette convenance ne serait pas un argument suffisant ; la Chine pourrait avoir une civilisation qui lui plaît et qui serait néanmoins appelée à disparaître dans un bref délai parce que les rouages en seraient trop usés. Plusieurs voyageurs l'ont représentée en effet comme une nation en pleine décadence : ils auront sans doute été frappés du mauvais état de ses routes ou auront jugé que la brouette poussée à bras d'homme était un mode de locomo-

1 Voyez la préface à l'Annuaire trimestriel.
2 Cf. la théorie du sage dans le Tchong yong, chap. XXXI.

tion un peu bien primitif. Mais ils n'ont pas su voir l'activité littéraire qui se manifeste de nos jours plus vive que jamais et qui a été de tout temps le ressort moteur de ce grand corps. On ne saurait soutenir qu'un peuple chez qui le souci des choses intellectuelles est si intense soit un peuple radicalement perdu. Leibnitz avait une vue plus profonde quand il disait dans sa préface aux *Novissima Sinica* : « La plus grande civilisation du genre humain est massée aux deux extrémités de notre continent, en Europe et en Chine. La Chine est comme une Europe orientale. Peut-être est-ce la volonté de la Providence qu'en se tendant les bras ces deux nations civilisent peu à peu toutes les contrées qui se trouvent entre elles. » Il écrivait encore : « Les Chinois nous sont supérieurs dans la philosophie pratique, c'est-à-dire dans les préceptes de l'éthique et de la politique : ils ont plus fait dans la vaste société des hommes que les fondateurs d'ordres religieux dans leurs sectes. »

Les Chinois paraissent bien avoir raison lorsqu'ils attribuent à leur littérature une influence moralisatrice. Les vertus essentielles que nous leur reconnaissons sont celles mêmes que leurs classiques exaltent le plus et, s'il est vrai de dire que des causes physiologiques et sociales peuvent avoir produit ces vertus et par là même inspiré la littérature, il n'en est pas moins certain que l'action est ici difficile à distinguer de la réaction et que les livres à leur tour ont singulièrement fortifié les idées.

Le loyalisme dont les Chinois font preuve, la vénération qu'ils ont pour leur souverain est d'accord avec cette théorie du droit divin de la monarchie qui est un des principaux éléments de leur philosophie de l'histoire. S'il est vrai que le Fils du Ciel règne par un décret d'en haut, lui obéir c'est se conformer à l'ordre établi par la Providence. Les rébellions elles-mêmes ne méconnaissent pas ce principe sacré ; elles invoquent, pour se justifier, des calamités publiques qui sont un signe que le ciel a retiré sa mission à la dynastie régnante et veut la confier à de plus dignes. Ainsi l'histoire, malgré les révolutions qu'elle enregistre, tend toujours à entourer le titre impérial d'une auréole divine qui entretient et développe le respect des sujets.

La famille n'est pas moins fortement constituée que l'État : elle repose aussi sur l'acceptation tacite d'une autorité supérieure, celle du père. Ici encore les faits et la littérature se répondent. On ne trouverait pas dans les classiques un seul texte qui excuserait l'adultère, pas un qui absoudrait le fils irrespectueux. Les rapports entre père et fils tels que nous les représente trop souvent Molière n'exciteraient chez un Chinois que l'indignation. Ce n'est pas à dire assurément que la famille chinoise soit un exemple de toutes les vertus domestiques, mais, dans la mesure où les faiblesses de la nature humaine le permettent, elle s'efforce de mettre en pratique les préceptes de ses anciens sages.

Enfin chaque individu a été habitué, par les leçons mêmes qu'il a reçues dans l'école, à observer les règles d'une politesse minutieuse. Les rites facilitent les relations entre les hommes en obligeant chacun à dompter ses sentiments et à ne pas manifester au dehors ses impressions. Cet empire que les Chinois ont sur eux-mêmes est une des qualités qui frappent le plus un étranger. Tse Lou, disciple de Confucius, tombant blessé à mort sur le champ de bataille, rattacha la jugulaire de son casque pour expirer avec décence. Cet exemple, devenu classique, montre bien jusqu'à quel point les Chinois observent la convenance. Ils ont le sentiment des rites comme nous avons le sentiment de l'honneur et ils abandonnent jusqu'à leur vie avec simplicité et courage pour ne point les enfreindre. L'histoire chinoise abonde en récits de beaux trépas inspirés uniquement par le désir qu'on a de ne pas déroger à ce qu'on se doit à soi-même. S'il est vrai que la vie ne soit que la méditation de la mort, il faut avouer que les livres qui rendent l'homme capable de se sacrifier avec une telle dignité sont bien aussi ceux qui sont le plus aptes à ennoblir son existence.

La littérature chinoise, par sa diffusion, sa durée, son influence dans tous les domaines de la pensée et tous les actes de la vie, a donc été la grande éducatrice de la nation. Il importe de l'étudier si l'on veut connaître et comprendre cette civilisation si vivace. Le jour n'est d'ailleurs pas loin peut-être, n'en déplaise à ceux qui raillent les prophètes de mauvais augure, où les gouvernements d'Occident auront à en tenir compte. Les États-Unis, le Canada, l'Australie et les Russes dans la Sibérie orientale ont déjà dû se préoccuper des difficultés que faisait naître chez eux l'invasion pacifique des travailleurs chinois ; sans doute le péril est surtout économique, mais il est rendu plus sérieux par le fait que les Chinois, partout où ils vont, transportent leurs idées et leurs coutumes, qu'ils ne se fondent pas avec les étrangers, qu'ils leur opposent une force de cohésion presque invincible, qu'ils ne tardent pas à former un État dans l'État. Or, si cette menace est suspendue sur certains pays, la cause en est dans le perfectionnement des moyens de communication : les bateaux américains de la *Pacific Mail* ne mettent que 16 à 17 jours pour aller de Yokohama à San-Francisco· depuis 1891, la Compagnie du *Canadian Pacific Railway* a établi une ligne de navires qui font la traversée de Yokohama à Vancouver en 11 ou 12 jours. Lorsque la Russie aura achevé cette œuvre gigantesque du chemin de fer transsibérien auquel ni le choléra ni la famine ne l'empêchent de travailler, il ne faudra

guère plus de temps aux Chinois pour venir en Europe qu'il ne leur en faut aujourd'hui pour se rendre dans le nouveau continent; alors nous aurons à lutter contre la même infiltration. Le temps est loin, s'il doit venir jamais, où la Chine sera dangereuse politiquement par ses armées et ses flottes; il est plus proche qu'on ne le croit en général, celui où elle sera un péril social par l'afflux de ses légions laborieuses et patientes.

Pour nous Français, plus que pour d'autres, c'est un devoir de bien connaître la Chine. Nous y sommes les protecteurs officiels de missionnaires nombreux qui ne se maintiennent dans ce milieu hostile que par notre appui; nous sommes limitrophes de ce grand empire par une de nos plus belles colonies. A ce double point de vue nous avons souvent à traiter avec les Chinois et il nous importe d'apprendre à qui nous avons affaire. Bien plus, nous sommes les maîtres d'une vingtaine de millions d'hommes qui pensent et sentent à la chinoise et nous avons charge d'âmes; l'Annam et le Tonkin ont une organisation politique, municipale et familiale calquée sur celle de l'Empire du Milieu; ils lui ont emprunté son code pénal; ce sont les mêmes examens littéraires de bacheliers, licenciés et docteurs qui confèrent aux indigènes le droit de devenir fonctionnaires sous notre direction. Ne pouvant détruire l'influence chinoise, qui répond trop bien aux besoins de la race, nous avons pris le parti de la maintenir en la surveillant; mais il ne faut pas se dissimuler que cette sage ligne de conduite demande, de la part de nos administrateurs, une connaissance approfondie des croyances et des sentiments de l'Extrême-Orient.

Si c'est une erreur en politique de tenir la Chine pour une quantité négligeable, c'en est une non moins grave de la considérer comme telle dans le domaine spéculatif. Nous interrogeons avec avidité les monuments qui nous sont restés de l'Égypte et de l'Assyrie; des savants éminents cherchent à faire renaître la poussière des morts; à combien plus forte raison devons-nous nous intéresser à cette antique nation dont les artères battent encore du sang de la vie. Il n'est que temps d'en replacer l'étude au rang élevé qu'elle mérite. Comme les érudits de la Renaissance eurent une heure d'éblouissement et d'enthousiasme en déchirant le voile qui cachait le passé et en découvrant un monde, ainsi nous, hommes du XIXe siècle, nous nous arrêtons, étonnés et songeurs, au moment où nous avons entrevu la prodigieuse multiplicité des formes de la civilisation et où nous avons tracé le plan d'une science nouvelle : la sociologie. C'est en voyant combien vagues et incomplètes sont nos notions sur un peuple de l'importance des Chinois que nous sentons l'immensité de la tâche à remplir; la connaissance de la Chine est une partie considérable et presque inexplorée de cette histoire universelle qui racontera les étapes successives de l'humanité en marche vers son but inconnu.

ÉDOUARD CHAVANNES.

LONLON

Nouvelle.

Notre ami Gaston Grimal vivait avec une petite femme, très blonde, très paisible et très douce, assez jolie, qui paraissait âgée de vingt à vingt-deux ans. Il ne l'appelait que Lonlon, et nous l'appelions Lonlon aussi, sans avoir jamais eu la curiosité de connaître son nom véritable, qui ne lui aurait été d'ailleurs d'aucune utilité dans la vie qu'elle menait et pour le genre de relations qu'elle cultivait.

Chaque matin, en arrivant au ministère, nous demandions à Grimal : « Et Lonlon, comment va-t-elle aujourd'hui? » et généralement nous n'attendions pas la réponse, car l'idée que Lonlon pouvait ne pas se porter un jour aussi bien que la veille ne nous venait même pas, tant elle était d'un caractère et d'un aspect toujours pareils.

Leur liaison durait depuis quelques mois à peine. Grimal l'avait connue à la sortie du magasin de confections où elle travaillait, et comme il n'était pas riche et avait horreur du vagabondage, il n'avait pas tardé à l'installer complètement dans sa petite demeure de garçon. Il lui témoignait une affection évidente et ce ménage hasardeux était agréable à voir. On devinait aisément toutefois, à certaines paroles, à certains gestes d'une inconsciente indifférence, qu'ils n'agitaient pas entre eux ces graves questions d'amour, de fidélité et de jalousie qui rendent les rapports des hommes et des femmes si mystérieusement compliqués, si étrangement délicats à surprendre. Ils formaient une union rassurante où les amis se sentaient à l'aise.

Ce qui dominait en Lonlon, c'était le goût de l'ordre et jusque dans les légères débauches, parties de campagne ou de restaurant que nos modiques fortunes nous permettaient, elle apportait comme une envie de se coucher de bonne heure. Gaston ne s'y opposait que faiblement, n'étant pas d'un tempérament noceur et sachant d'ailleurs qu'elle restait debout, la journée entière, à son atelier.

De tous nos camarades, et y compris son ami, j'étais le seul qui, par moments, lui adressât d'autres paroles qu'un compliment banal ou une remarque quelconque sur les toilettes. A sa façon, parfois, de regarder et de sourire, à de petits mouvements de front qui ne manquaient pas de fierté, je m'étais persuadé qu'elle n'était pas aussi insignifiante que nous

le croyions tous. Elle comprit que je faisais attention à elle, que souvent j'avais l'air de m'intéresser à ce qu'elle disait; alors, peu à peu, suivant les occasions, elle se mit à me raconter des lambeaux d'histoires de son passé que Gaston lui-même ignorait et qui n'était ni bien long ni bien dramatique, et je parvins bientôt à connaître ainsi toutes les émotions de son étroite existence.

Avant Grimal, elle avait été l'amie d'un étudiant, et avant l'étudiant d'un employé de chemin de fer. Elle avait dix-huit ans à cette époque, et habitait avec son père et sa mère, des ouvriers très pauvres. L'employé de chemin de fer, un voisin, venait fréquemment chez eux : il devait l'épouser. Quand elle dit ce mot, elle leva les yeux sur moi pour voir si je la croyais et répéta :

— Oui, il devait m'épouser.

— Mais je vous crois, Lonlon, dis-je. C'est bien naturel.

Elle eut l'air très heureux et continua son récit, qu'elle me faisait par bribes, un dimanche, sur les bords de la Marne, au cours d'une partie de canotage, le plaisir le plus commun de notre petite bande d'amis.

L'employé de chemin de fer ne l'épousa pas. Cela amena des discussions dans sa famille : elle finit par la quitter, sans se brouiller cependant avec son père et sa mère qui s'étaient vite résignés à cette situation presque normale dans leur milieu.

— Dame! ils n'ont pas été non plus toujours mariés, n'est-ce pas? fit Lonlon, comme si c'était une chose que je devais évidemment savoir.

Elle les voyait souvent encore et leur apportait de l'argent quand elle réalisait des économies, car elle était bonne ouvrière.

Après une liaison d'un an et demi l'employé fit de mauvaises connaissances et l'abandonna.

— Hein? pourtant, Lonlon, lui dis-je en manière de morale, si vous aviez eu un enfant?

— Oui, mais je n'en ai pas eu, répondit-elle simplement. C'est étonnant.

Lonlon, à la suite de cette aventure, resta sage « des mois », disait-elle. Ensuite elle se lia avec un étudiant en médecine pendant quelques semaines. Elle n'en conservait qu'un souvenir d'ennui. Il n'était pas sérieux du tout, avait de belles relations et fréquentait beaucoup de monde.

— C'était un garçon trop au-dessus de ma position, ajouta-t-elle.

— Eh bien! tant mieux, Lonlon, c'est ce qu'il vous fallait.

Elle devint grave :

— Vous vous trompez. Je me rends bien compte qu'un homme riche, avec de la famille et des connaissances, ne s'entendra jamais avec moi. Ce qu'il me faudrait, au contraire, ce serait un garçon sans fortune, qui travaillerait et qui aurait sa situation à se faire. Il comprendrait que je suis une ménagère, moi, et que je n'aime pas courir. Nous nous installerions dans un quartier, au loin, et ce serait fini. Je ne bougerais plus de là.

— Et qui sait, Lonlon, dis-je en continuant son rêve, vous vous marieriez peut-être?

Elle rougit et murmura :

— Oh! ce serait bien beau!

Tout à coup elle se mit à rire, et désignant Gaston :

— Vous pensez, hein? ce n'est pas encore pour cette fois-ci!

Mais je venais, sans le chercher, d'évoquer l'idéal qu'elle tenait enfermé dans son petit cerveau si soigneusement, que nul d'entre nous ni aucun de ses amants ne l'avaient jamais soupçonné. Le mariage était pour elle le but sacré, la plus belle récompense que la destinée puisse réserver à une femme. Il ne représentait pas du tout à ses yeux l'union de deux êtres consacrés par la loi, mais une chose à part, absolument indépendante des époux, une sorte de cadeau merveilleux et inappréciable que des pouvoirs suprêmes décernaient aux élus. Elle disait d'une femme : « Elle est mariée », sans associer le moins du monde cette idée à celle d'un mari quelconque, comme elle eût dit qu'elle était brune ou qu'elle était riche. On était marié ou on ne l'était pas.

La personne qu'elle vénérait le plus sur la terre était une de ses tantes qui, par un exemple unique dans la famille, avait contracté mariage à l'âge de dix-sept ans, « pour commencer » et menait ainsi la vie d'une femme mariée depuis près de quarante ans. Elle allait souvent chez elle, très humble, comme à un pèlerinage.

Et l'ambition de se marier quelque jour, elle la conservait au fond d'elle-même, intacte et inébranlable parmi ses aventures; c'était toute sa morale et toute sa foi, et cette pensée suffisait à la maintenir, résignée et confiante, dans les périls de son existence fragile. Elle lui devait aussi un certain respect d'elle-même, le sentiment d'une supériorité sur les femmes qui ne faisaient que s'amuser, et cet air de dignité subite que l'on remarquait parfois dans son regard.

Elle s'était formé ainsi, dans le tenace espoir de rester digne du mariage, des principes d'une rigidité absolue et une sorte d'honneur qui avait sa noblesse. Envers ses amants, elle observait toujours une fidélité scrupuleuse; elle eût rougi d'en quitter un pour en suivre un autre plus riche, et d'ailleurs elle n'en avait jamais quitté aucun. C'est eux, au contraire, qui l'avaient abandonnée deux fois, sans qu'elle eût le plus léger reproche à s'adresser. Car elle appartenait, en réalité, à cette race assez nombreuse de femmes qui ne deviennent jamais perverses, malgré le dés-

ordre de leur vie : qui, entraînées par leur destin, gaspillent en des unions toujours fugitives, toujours decevantes, d'admirables dispositions aux plus hautes vertus et ne sont peut-être séparées que par un peu de chance des créatures les plus héroïquement honnêtes. Et je me sentais animé, pour Lonlon, d'une curiosité attendrie.

Quand vint l'époque des congés, Grimal alla passer un mois dans sa famille, en province. Il embrassa Lonlon en lui laissant quelque argent, et quoiqu'il fût convenu entre eux qu'on reprendrait la vie commune à la fin des vacances, ils n'en étaient sûrs ni l'un ni l'autre. A son retour, en effet, Gaston se contenta de la revoir, suivant ses dispositions ou ses loisirs ; puis, insensiblement, leurs rendez-vous s'espacèrent.

Comme elle ne l'aimait pas assez pour insister ou pour se plaindre, il s'éloigna un jour, sans remords.

*
* *

Un des côtés les plus exquis du caractère de Lonlon, c'était la façon simple et naturelle dont elle supportait les ruptures. On pouvait la rencontrer le lendemain d'un de ces événements sans être aucunement gêné devant elle. Son visage ne montrait ni dépit, ni tristesse, ni amertume surtout. Pour moi qui maintenant la connaissais, je lisais clairement dans son esprit : « Pourquoi me désespérer ? Est-ce que ce n'était pas inévitable ? Je sais très bien que je n'arriverai à mon but qu'après beaucoup d'ennuis, d'accidents, de douleurs peut-être. Je suis résignée d'avance, car je suis sûre que tout cela n'est que provisoire et qu'un jour ou l'autre je serai une petite femme extrêmement sérieuse et rangée. » Il y avait vraiment de l'inspiration dans son cas, une indéracinable croyance à une vie meilleure dans un délai rapproché.

Lorsque, entre deux liaisons, elle restait seule, elle menait avec un grand courage l'existence la plus difficile et souvent la plus rude. Elle demeurait dans une petite chambre, au sixième étage d'une maison de faubourg, au milieu de meubles bon marché et rudimentaires qu'elle avait achetés d'occasion. Sur les quelques francs qu'elle gagnait, les semaines où elle trouvait de l'ouvrage, elle ne prélevait qu'un seul repas chaque jour et, le soir venu, elle se glissait parmi les habitués d'une crémerie prochaine, dont les patrons avaient de la considération pour elle.

D'ailleurs, dans les périodes heureuses, elle faisait des économies et n'avait jamais manqué du nécessaire. Mais dès qu'elle vivait de son seul travail, sans le secours de personne, ses économies s'épuisaient rapidement et Lonlon passait des heures à réfléchir, se livrant à mille calculs ingénieux et forgeant avec ses derniers sous des combinaisons incroyables. Elle voyait alors approcher d'un œil inquiet le moment où elle allait être obligée de mal se conduire.

Les déclarations amoureuses ne lui manquaient pas. Sa figure fraîche, ses vêtements soignés, son aspect propre et joyeux, faisaient se retourner souvent les petits employés du quartier, les commis et les ouvriers, et même des messieurs à la sortie de son magasin. Mais elle n'acceptait jamais les propositions sommaires et sans consistance de tous ces gens qui la guettaient. Elle se repentait trop d'avoir cédé une fois à un entraînement, avec cet étudiant qui la forçait à « s'amuser », la menait souper et se levait à une heure de l'après-midi. Grimal, lui-même, malgré ses qualités, ne représentait pas non plus son type d'amoureux. Elle était décidée à ne plus recommencer cette existence, ne voulant d'union désormais qu'avec un garçon travailleur et préoccupé de son avenir, dût-elle attendre cette rencontre parmi de graves privations.

Un matin de novembre, trois mois après sa rupture avec Gaston, elle descendait de sa chambre et marchait vite sur le trottoir quand elle se trouva devant une boutique d'emballeur située à quelques numéros de sa maison. Le commis, un grand jeune homme nu-tête, avec un long tablier blanc pendu au cou, le crayon derrière l'oreille, en train de surveiller des paquets que l'on entourait de toile, lui barra la route en plaisantant. Elle le connaissait de vue, mais ils n'avaient même jamais échangé le moindre coup d'œil ; elle fit donc mine de rebrousser chemin.

— Ne vous fâchez pas, Mademoiselle, dit l'autre, c'est pour rire...

Et comme elle ne répondait rien, il dit encore :

— C'est bien, Mademoiselle, d'aller à son travail, tous les jours comme ça... surtout quand on est si gentille.

Elle sourit, flattée du compliment, et regarda le commis, qui, alors, la laissa continuer sa route.

Les jours suivants, ils causèrent, et le dimanche il l'emmena dîner dans un petit restaurant du voisinage.

En ces occasions-là, lorsqu'elle croyait avoir reconnu qu'elle n'était pas en présence d'un farceur quelconque, Lonlon ne se montrait pas bégueule et ne faisait pas poser les gens. Le commis s'appelait Louis Mélier, il avait vingt-huit ans et travaillait chez l'emballeur depuis plusieurs années. C'était un garçon brun, jovial et de physionomie très franche. Il avait demeuré avec sa mère tant qu'elle avait vécu et occupait maintenant tout seul leur ancien logement, une chambre, un cabinet noir, une salle à manger et une cuisine, qu'il songeait même à quitter, car le loyer en était trop élevé pour lui.

Il y conduisit Lonlon. Elle y entra toute recueillie et pénétrée d'un grand respect comme si la mère eût

encore habité là; et fière d'être parmi des meubles qui provenaient d'une famille véritable et qui avaient servi à des unions légitimes, elle regardait autour d'elle avec admiration deux fauteuils usés, une table en acajou déverni, et sous un globe, une pendule garnie de vagues ornements de cuivre. En pénétrant dans la chambre à coucher, elle marcha inconsciemment sur la pointe des pieds. Elle ne se souvenait pas d'avoir éprouvé en sa vie une pareille émotion.

Je ne cessais de l'apercevoir de temps en temps, car son magasin était sur le chemin du ministère et nous causions quelques instants. Elle me considérait comme une espèce de parent, très indulgent, et se confiait à moi.

Jamais elle n'avait été aussi heureuse ou plutôt c'était la première fois que l'idée lui venait qu'elle était heureuse. Jusqu'à présent, elle n'avait pas été malheureuse, elle n'avait pas trop souffert, voilà tout. En ses autres liaisons, elle avait eu des moments de gaieté, de quiétude, de confiance : elle ne soupçonnait même pas qu'il pût y avoir quelque chose de plus fort que ces fantaisies passagères et ces rapides caresses. On la traitait avec douceur, comme un jeune animal gentil et complaisant, et elle s'était habituée à voir dans ces sortes d'aventures de simples étapes naturelles et obligatoires de la vie des femmes de sa condition.

Aujourd'hui sa petite personne était toute remuée; son visage s'animait en marchant; ses yeux d'ordinaire clairs et un peu vides se troublaient parfois à de certaines paroles qu'elle prononçait.

Elle vivait complètement avec le commis. Ils avaient réuni leurs ressources; et leur ménage, par suite de cet arrangement et de l'ordre qui en résulta, possédait une aisance relative. Louis Mélier pouvait conserver ainsi son logement, rendu plus confortable encore par l'apport du mobilier de Lonlon. Elle avait enfin la sensation d'un intérieur, d'une famille : elle mettait des fleurs sur les cheminées, nettoyait, surveillait, groupait les meubles avec élégance. Elle faisait la cuisine et ils prenaient leurs repas chez eux. Tous les quinze jours, ils avaient un ou deux camarades de Louis à dîner, le dimanche.

Celui qu'ils invitaient le plus fréquemment était un jeune homme de vingt-cinq ans à peine qui tenait les écritures du patron de Mélier, lequel, veuf et ignorant, ne s'occupait que des gros ouvrages. On le nommait Jules Boitel et on disait « Monsieur Boitel » à cause de son air distingué et de la douceur de ses manières. Dans le quartier, le bruit courait qu'il avait été obligé de renoncer à ses études, d'entrer dans le commerce pour gagner sa vie; et que, si ses parents qui habitaient la province n'avaient pas été subitement ruinés, il serait avocat ou magistrat. Cela le rendait sympathique à tout le monde, d'autant plus qu'il s'exprimait avec une politesse extrême et ne parlait jamais de ses malheurs. En outre, son aspect maladif et résigné attirait vers lui. Il avait des traits amaigris et pâles, et ses gestes étaient empreints d'une grande timidité. Des voisins soutenaient qu'il était poitrinaire ou qu'il ne tarderait pas à le devenir, et, dans tous les cas, qu'il ne vivrait pas bien vieux.

Il gagnait fort peu d'argent à ses fonctions, et le soir, son travail terminé, il allait dans un café-concert des boulevards extérieurs, dont le chef d'orchestre l'avait engagé comme violon, car il jouait très bien de cet instrument. Cela augmentait ses appointements de deux francs par jour.

Monsieur Boitel et Mélier s'étaient pris d'affection. Celui-ci, moitié ouvrier, moitié commis, désireux de s'instruire, recherchait la fréquentation de l'employé, écoutait ses conseils et parlait de lui avec admiration.

Lonlon l'accueillit avec la joie immense d'offrir l'hospitalité à un ami de Louis, et Boitel, tout de suite, par le besoin de tendresse qu'ont les gens tristes et malades, lui montra une amitié fraternelle. Il la regardait en souriant, perdait en sa présence son air distrait et fatigué, et, elle, le voyant si débile, à côté de Louis, grand et robuste gaillard, mettait de l'amour-propre à le soigner, à lui servir des friandises, à le gronder quand il commettait des imprudences. Car, pendant les mois de l'hiver, sa santé était continuellement chancelante ; un rhume l'abattait et le jetait au lit; il avait des bronchites incessantes et le médecin craignait sans cesse la fluxion de poitrine, affirmant que, sans être encore tuberculeux, il se trouvait néanmoins à la merci d'un rhume mal soigné.

L'hiver s'écoula et je ne rencontrai Lonlon qu'une fois ou deux. Je la savais très heureuse et je fis part à nos camarades du changement survenu dans son existence. Grimal, d'ailleurs, m'avait demandé de ses nouvelles à différentes reprises, et même nous la croisâmes un jour rue de Richelieu comme nous étions justement en train de parler d'elle. Elle s'arrêta, nous serra la main et je devinai immédiatement à un simple regard que les choses allaient toujours bien.

— Et vous, Gaston, dit-elle, en s'adressant à Grimal, il n'y a rien de nouveau chez vous ? Toujours au ministère ?

— Toujours, Lonlon.

— Vous ne songez pas à faire une fin... à vous marier, quoi ?

Nous nous mîmes à rire de cette supposition gratuite. Mais il me vint un soupçon et je me penchai vers elle, en lui disant à voix basse :

— Ah çà ! Lonlon, est-ce que vous-même ?...

Elle eut un éclair dans les yeux, me toucha le bras, et murmura discrètement :

— Peut-être, mon ami... oui, peut-être.

Puis elle s'éloigna en nous saluant d'un gai mouvement de tête.

Je ne dissimulai pas à Grimal ce que j'avais cru comprendre et nous fîmes des vœux pour les projets de Lonlon. Nous songions à ces pauvres filles qui mènent une vie si monotone et si terriblement hasardeuse à la fois : qui dépendent du plaisir capricieux des hommes, ne sont rattachées à aucune famille, à aucun foyer, et dont Paris chaque année produit et engloutit des centaines. Il nous semblait même à Grimal et à moi que nous venions de commettre une bonne action rien qu'en apprenant le sauvetage de notre petite amie.

Dès lors le souvenir de Lonlon se présenta plus rarement à mon esprit. Je la croyais définitivement heureuse, rangée, ayant réalisé son rêve et je me résignais à la perdre tout à fait de vue.

Je quittai le ministère au mois de juillet et je passai en province toute la belle saison. A la rentrée j'eus la curiosité de m'informer de Lonlon à son magasin ; je pensais bien qu'elle n'y venait plus et s'était retirée maintenant dans son ménage. Mais comme j'avançais la main pour ouvrir la porte, elle sortit, un carton sous le bras.

— Ah ! par exemple ! m'écriai-je, Lonlon !

Elle me répondit doucement, sans paraître étonnée de me voir :

— Oui, mon ami ; oui, c'est moi.

J'allais lui dire, en riant : « Toujours heureuse, n'est-ce pas ? » quand je remarquai son air abattu et ses joues pâles.

— Vous êtes souffrante, Lonlon ?

Elle murmura évasivement : « Pas du tout, pas du tout », puis, tout à coup, je vis ses yeux qui se troublèrent et devinrent humides. Et je compris qu'il lui était arrivé quelque malheur :

— Quoi ? qu'y a-t-il ? Est-ce que votre amoureux ?...

— Mon amoureux ? me dit Lonlon en tressaillant. Il s'est marié... mais pas avec moi, mon pauvre ami, pas avec moi.

Je fus navré comme si on m'apprenait un désastre et j'entraînai Lonlon dans un café pour qu'elle me racontât les événements.

— Ça a duré huit mois juste, me dit-elle. Oh ! je n'ai rien à lui reprocher, il a été bien gentil. Il ne m'avait rien promis, c'est moi qui m'étais figuré, avec mes idées... Elles sont bien parties, toutes mes idées, allez, aujourd'hui... Se marier ? est-on bête, continua-t-elle en souriant tristement.

— Et lui ?

— Il a épousé une femme très jolie, l'air méchant, qui a un peu d'argent et ils sont établis, je ne sais pas où.

— Vous, Lonlon, vous demeurez dans le même quartier ?

— Toujours.

Elle hésita une seconde, puis :

— Vous savez, ce jeune homme, dont je vous ai parlé... qui joue si bien du violon et qui était notre ami, du temps de Louis... il vient d'avoir une fluxion de poitrine... il a failli mourir. Alors, comme il était tout seul, j'ai loué une chambre dans sa maison et je l'ai soigné ; ça m'a occupée... Il est si doux !

— Et comment va-t-il ?

— Mal, encore très mal... La poitrine est guérie, mais il est très faible, il ne peut pas sortir.

— Donnez-moi votre adresse, Lonlon, j'irai vous voir.

Elle s'éloigna et je la regardai tourner la rue, tout ému de pitié. Certes, je ne me sentais pas en présence d'une de ces douleurs tragiques qui bouleversent les âmes et ruinent la vie, mais je me disais que ce sont peut-être ces blessures inaperçues, ces chagrins et ces pleurs obscurs, ces souffrances résignées et éparses, qui parfois s'accumulent, se condensent et éclatent dans quelque grand drame de l'amour ou du désespoir.

J'écrivis à Lonlon un jour que j'irais lui rendre visite et j'apportais à tout hasard une petite somme d'argent. Elle l'accepta pour son malade et me demanda si je voulais faire sa connaissance. Je la suivis dans sa chambre située à l'étage au-dessous. Il était assis, très maigre, dans un vieux fauteuil râpé.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous par Lonlon, me dit-il. Vous êtes bien aimable d'être venu.

Il prit la main de Lonlon, l'embrassa, et nous causâmes quelques minutes. Il avait un esprit très distingué et, en huit jours, nous devînmes camarades.

Le médecin ne me laissa aucune illusion sur son état.

— La maladie est enrayée pour le moment, me dit-il, mais à la moindre rechute il est perdu. Il est à bout de forces.

Lonlon le savait comme moi. Durant tout l'hiver, Jules Boitel eut des intermittences de santé qui lui permettaient de travailler, d'aller même le soir à son concert, gagner son cachet. Au printemps, il semblait se rétablir. Lonlon dînait avec lui chaque jour, mais rentrait le soir dans sa chambre. Étaient-ils devenus amants ? Jamais je n'osais poser cette question à Lonlon et je ne serais pas surpris que leur amitié fût restée chaste. Pourtant, il l'aimait et le lui disait, et ils formaient des projets d'avenir commun.

— Lonlon, lui répétait-il en souriant, quand je serai un peu rétabli, eh bien! j'écrirai à ma famille et je vous épouserai.

Ces paroles qui, dans une autre période de sa carrière, eussent ravi Lonlon, ne lui causaient plus qu'un sentiment de tristesse et de découragement. Elle ne croyait plus à ses anciennes ambitions et me disait : « Croyez-vous, hein? Pour une fois que quelqu'un veut véritablement m'épouser, il va peut-être mourir dans quinze jours ? »

Je la rassurais et, peu à peu, je la sentis qui s'attachait à cette dernière espérance.

Le père de Boitel habitait Angoulême, mais il n'entretenait pas de correspondance régulière avec son fils, qui ne voulut même pas qu'on le prévînt de sa maladie. Cette ville d'Angoulême, Lonlon la cherchait parfois sur la carte de l'indicateur des chemins de fer et alors, contemplant ce point noir surmonté de signes inexplicables pour elle, elle s'abandonnait à sa fragile et enfantine imagination. Et elle se disposa à recommencer sa vie encore une fois, patiente et laborieuse comme un oiseau qui reconstruit sans cesse son nid renversé.

Au début de l'automne, un soir, en sortant du concert, Boitel fut pris d'une toux violente et, le lendemain, une pneumonie se déclarait. Lonlon vit bien qu'il était perdu, tout à fait perdu. Elle le soigna avec acharnement, ne dormant pas, mangeant à peine, dévouée comme s'il eût été son époux déjà depuis de longues années. Le quinzième jour, il mourut et Lonlon me dit, en me l'annonçant :

— Cette fois-ci, je crois que je ne vais pas être gaie avant un moment.

M. Boitel père, à qui j'avais écrit, vint chercher le corps. Quand on le transporta à la gare, nous n'étions qu'une douzaine de personnes à la porte de la maison mortuaire, entre autres Louis Mélier qui avait appris la nouvelle par un voisin.

Il s'approcha de Lonlon, lui donna la main et, pendant les formalités, ils se retirèrent un peu pour causer. Il était habillé de deuil.

— Oui, ma pauvre Lonlon, oui, c'est comme ça... moi non plus je ne suis pas heureux, dit-il. Ma femme est morte en couches.

Elle s'écria, les larmes aux yeux : « Ah! mon Dieu, est-ce possible ? »

— J'ai un bébé qui a quatre mois, continua-t-il. Je suis seul avec lui.

Lonlon le regardait toute troublée et, alors, il murmura, très bas :

— Vous devriez venir le voir, mon bébé, dites, Lonlon ?

ALFRED CAPUS.

SOUVENIRS D'ALEXIS DE TOCQUEVILLE (1)

En 1860, M. Gustave de Beaumont, chargé par la veuve d'Alexis de Tocqueville de publier les manuscrits laissés par son mari, disait dans la notice qu'il a consacrée à son illustre ami et qui se trouve en tête de la *Correspondance* et des *Œuvres inédites* :

Tocqueville a, sous le titre de *Souvenirs*, laissé un manuscrit très important, qui un jour sera certainement publié et fournira la matière d'un volume in-8°. Ces *Souvenirs* écrits à Tocqueville et à Sorrente, en 1850 et 1851, se rapportent surtout à la révolution de 1848 et à l'année suivante. Ils formeront un des éléments les plus précieux de l'histoire contemporaine, mais le moment de les publier n'est pas venu; l'auteur a solennellement exprimé sa volonté que rien n'en soit mis au jour pendant la vie de ceux que cette publication pourrait atteindre.

En écrivant ces lignes, M. de Beaumont avait sans doute présente à l'esprit la première page du manuscrit des *Souvenirs* où l'auteur explique le caractère intime de son ouvrage :

Ces *Souvenirs* seront, dit-il, un délassement de mon esprit et non point une œuvre de littérature. Ils ne sont retracés que pour moi seul. Cet écrit sera un miroir dans lequel je m'amuserai à regarder mes contemporains et moi-même et non point un tableau que je destine au public. Mes meilleurs amis n'en auront point connaissance, car je veux conserver la liberté de dépeindre sans flatterie et moi et eux-mêmes.

Que les amis de Tocqueville n'aient pris connaissance des *Souvenirs* qu'après la mort de leur auteur, il y a des raisons de le croire, car on voit, en lisant le volume, que si l'écrivain ne laisse pas de se traiter lui-même avec quelque complaisance, il n'en use pas tout à fait de la même façon avec ses amis : presque tous y sont égratignés et même certains d'entre eux y sont mordus jusqu'au sang. Mais Tocqueville, tout en gardant pour lui son livre, ne manquait pas l'occasion d'en parler. C'est ainsi qu'il dit, dans une lettre à M. Louis de Kergorlay, son confident le plus ancien et le plus cher :

J'ai apporté ici (à Sorrente, où il était allé chercher un climat plus doux pour sa santé déjà altérée) des livres, mais j'ai l'intention de continuer ce que j'ai déjà commencé à Tocqueville cet été, avec beaucoup d'entrain et de plaisir, qui était un récit de ce que j'avais vu dans la révolution de 1848, choses et hommes. Je n'ai pu encore me remettre dans le courant d'idées et de souvenirs qui peuvent me donner du goût dans ce travail; et, en attendant que l'inspiration me revienne, je me suis borné à

(1) Publiés par le comte de Tocqueville, 1 vol. in-8°, Paris, 1893, Calmann Lévy, éditeur.

Cet article doit paraître dans la troisième série des *Figures disparues* que mettra prochainement en vente l'éditeur Félix Alcan.

rêvasser à ce qui pourrait être pour moi le sujet d'un nouveau livre, car je n'ai pas besoin de te dire que les *Souvenirs de 1848* ne peuvent point paraître devant le public. Les libres jugements que j'y porte et sur mes contemporains et sur moi-même rendraient cette publication impraticable, quand même il serait dans mon goût de produire ma personne sur un théâtre littéraire quelconque, ce qui assurément n'est pas.

Un des héritiers du nom illustré par Alexis de Tocqueville a pensé que l'heure était venue de sortir du tiroir où ils étaient renfermés les *Souvenirs de 1848*.

Nous sommes aujourd'hui bien placés, dit M. le comte de Tocqueville dans l'*avant-propos* de l'ouvrage, pour juger l'époque dont ces *Souvenirs* font le récit, car elle semble encore reculée loin de nous par la révolution, les guerres, les malheurs mêmes que le pays a subis depuis, et ne nous apparaît plus que dans cette sorte de demi-teinte qui laisse surtout bien voir les grandes lignes, tout en permettant aux yeux plus perspicaces ou plus scrutateurs de découvrir encore les traits secondaires; assez proches de ces temps pour en accueillir des témoignages de la bouche même des survivants, assez éloignés pour que les passions en soient apaisées et les rancunes éteintes, nous ne saurions manquer ni de lumières ni d'impartialité. Quelle impression, par exemple, avons-nous gardée de cette image de Ledru-Rollin qui pourtant terrifiait nos pères? Notre génération n'a-t-elle pas vu à l'œuvre Raoul Rigault et Delescluze? Quel étonnement pourraient causer les théories de Louis Blanc ou de Considérant dans un temps où leurs idées sont devenues monnaie courante et où la plupart des hommes politiques croient devoir se barbouiller d'une teinte de socialisme quelconque, que ce soit socialisme chrétien, socialisme d'État ou socialisme révolutionnaire?

M. le comte de Tocqueville est-il bien sûr qu'en son propre cœur « les passions soient apaisées et les rancunes éteintes » ? Nous le voyons mettre sur la même ligne Ledru-Rollin, Delescluze et Raoul Rigault; n'en déplaise à son parti pris de modération : ce ne peut-être que l'effet d'une rancune mal éteinte, car il n'y a entre ces trois hommes ni parité ni ressemblance. M. le comte de Tocqueville n'a pas plus connu Raoul Rigault que Ledru-Rollin, cela est évident : s'il les eût connus, l'idée ne lui serait pas venue de les assimiler ni même de les rapprocher. De même pour les idées socialistes. M. le comte de Tocqueville nous dit que les idées de Louis Blanc et celles de Considérant sont « devenues aujourd'hui monnaie courante ». En est-il bien sûr? Il est, au contraire, fort à croire, pour ne pas dire fort à craindre que les idées comme la personne de Victor Considérant, qui achève aujourd'hui dans l'isolement et dans la pauvreté une longue existence des plus honorables, ne soient tout à fait inconnues des générations actuelles. Les collectivistes d'aujourd'hui ne se reconnaîtraient guère dans les phalanstériens d'autrefois, et ce ne sont plus d'anciens élèves de l'École polytechnique, comme Victor Considérant, qui sont à l'heure présente les coryphées de l'agitation socialiste. Les choses et les hommes sont bien changés depuis cinquante ans!

Ce n'est certes pas pour chercher querelle à M. le comte de Tocqueville que ces remarques sont à faire; nous lui devons trop de remerciements pour avoir publié les *Souvenirs de 1848* de son illustre parent, pour manquer à ce devoir. Mais par ce court exposé de ses opinions, nous avons tenu à mettre en garde le lecteur contre le jugement qu'il porte sur le livre d'Alexis de Tocqueville :

Ces jugements de la postérité, dit-il, Alexis de Tocqueville a eu le mérite de les devancer, et si nous recherchons le secret de cette sorte de prescience, de cette hauteur de vues particulières dont il était doué, nous voyons que, n'appartenant à aucun parti, il restait au-dessus de tous.

Le jugement de la postérité! L'expression est d'une grande magnificence, mais qui les connaît ces jugements sans cesse revisés et toujours revisables? La postérité! à quelle date précise commence-t-elle? Qui oserait se flatter, au nom de la postérité, de porter une sentence définitive et sans appel sur un seul des hommes qui ont figuré dans les événements de 1848? Prenons pour exemple Alexis de Tocqueville lui-même. Est-ce que ses *Souvenirs* ne vont pas modifier l'opinion que jusqu'à présent l'on s'était formée de son tempérament et de son humeur, de son esprit et de son caractère? Pour notre part, nous croyons que c'est un Tocqueville, sinon tout à fait nouveau, du moins à peine soupçonné et entrevu de quelques-uns, qui apparaît dans ce livre. Ainsi les traits de malice et de satire décochés par l'auteur à l'adresse de ses amis, beaucoup plus souvent que de lui-même, quoi qu'il en dise, car il se ménage beaucoup, abondent dans les *Souvenirs*. Qui s'y serait attendu? c'est une véritable surprise pour tous ceux qui s'étaient accoutumés à ne voir en Tocqueville qu'un philosophe profond, un peu dédaigneux, légèrement mélancolique, avec une teinte de piété religieuse et de charité chrétienne. On savait bien qu'il avait à un degré rare le don de l'observation nette et juste; mais on ne lui connaissait pas cette langue acérée et qui ne peut retenir à l'occasion une épigramme vive, une bonne médisance. Mais il faut à présent entrer dans l'examen du livre.

I

La publication du grand ouvrage de Tocqueville sur *la Démocratie en Amérique* lui avait fait une place considérable dans le monde politique. Chateaubriand et Lamartine avaient parlé avec éloges de ce beau livre et M. Royer-Collard, l'oracle du temps, avait

daigné dire qu'il n'avait rien paru de pareil depuis Montesquieu. L'auteur n'avait guère que trente ans. Il était né au sein d'une vieille famille normande, fort attachée à l'ancienne France, à la monarchie, à la religion. Son père était préfet sous la Restauration et pair de France; sa mère était petite-fille de Malesherbes, ce courageux défenseur de Louis XVI qui mourut lui-même sur l'échafaud. Alexis de Tocqueville s'était destiné à la magistrature et se trouvait à Versailles comme juge auditeur au tribunal, quand éclata la révolution de Juillet 1830. Frappé dans ses affections politiques, il semblait qu'à l'exemple des autres fonctionnaires du parti légitimiste, il dût être au premier rang de ceux qui offriraient leur démission et rentreraient dans la vie privée. Il n'en fit rien; il prête serment au roi citoyen et conserve son poste. Mais il ne tarda pas à demander une mission, et il obtint de partir avec M. Gustave de Beaumont pour les États-Unis où ils étudièrent ensemble le système des institutions pénitentiaires de la république américaine. Tocqueville observa surtout aux États-Unis le grand fait de la démocratie régnant en souveraine dans une société jeune, libre, pleine d'énergie et d'activité, et promise dès cette époque au plus brillant comme au plus fécond avenir. Il revint avec les notes qui devaient lui servir à composer son livre, mais il revint aussi avec la pensée et l'imagination remplies du grand et effrayant problème posé dans les nations modernes par le développement du principe et du fait de l'égalité des conditions.

Alexis de Tocqueville était né avec un esprit profond et grave, des dons supérieurs d'observateur et de moraliste; et, de plus, il avait la volonté d'agir. La politique l'attirait invinciblement. Dès lors, il ne pouvait lier sa destinée à une cause vaincue comme la cause légitimiste, sans trahir le parti dans lequel il avait été élevé. Il comprit qu'il ne pouvait continuer à le servir, car il se serait exposé à combattre la Révolution française et la société nouvelle qui est issue de ce grand bouleversement politique et social, et c'est à quoi certainement il n'eût jamais consenti. Il en vint naturellement à mettre les institutions, les mœurs, les croyances, tout ce qui fait, en un mot, la vie morale des peuples au-dessus des personnes et même des formes de gouvernement. Ce n'est pas que l'on puisse dire qu'il ait, à aucun moment de sa carrière, renié la monarchie constitutionnelle pour s'attacher à la République, et M. le comte de Tocqueville a bien soin de nous dire que l'auteur de la *Démocratie en Amérique* est mort avec la conviction que le gouvernement républicain n'est pas le mieux approprié aux besoins de la France, et que « le gouvernement sans contrepoids promet toujours plus, mais donne toujours moins de liberté que la monarchie constitutionnelle ». Alexis de Tocqueville, en observant la société démocratique des États-Unis, avait ressenti, comme il le dit lui-même, « une sorte de terreur religieuse » à la vue des progrès toujours croissants et impossibles à arrêter du principe de l'égalité. Il avait d'un coup d'œil très sûr mesuré la force et la rapidité du mouvement qui entraîne les peuples et les individus vers un état social nouveau et inévitable, avec les dangers qui peuvent en naître et les devoirs impérieux qu'un pareil état crée aux hommes vraiment soucieux de leur dignité personnelle. Il n'apercevait de frein à cette dévorante égalité, qui risque de nous abîmer dans une servitude commune, que dans un développement au moins égal du principe de liberté.

Il était ainsi libéral avant tout et par-dessus tout. Il ne confondait la liberté avec aucun régime politique, pas même avec celui de ses préférences. Il croyait la liberté compatible avec la monarchie, et c'était là ce qui lui semblait le meilleur; il se serait résigné à la République, sans l'aimer, pourvu que la République respectât la liberté de tous et de chacun; mais, de ce côté, il avait peu de foi, il faut bien le reconnaître, surtout quand on a lu le livre des *Souvenirs de 1848*.

Il était entré dans les Chambres de la monarchie de Juillet en 1839 par les suffrages du collège de Valognes, libre de tout engagement avec tous les partis, surtout avec celui qui soutenait la royauté bourgeoise. Il avait même refusé d'accepter le patronage de M. le comte Molé qui le lui avait offert et qui, à l'occasion de ce refus, lui écrivit une lettre où il lui infligea une sévère leçon. Cette farouche indépendance d'Alexis de Tocqueville s'accorde bien avec ce que l'on sait aujourd'hui de son caractère. Il aimait l'action politique, mais il s'en effrayait tout autant que de la démocratie elle-même. Comme il était homme de haute probité morale, il y allait par devoir, s'il faut le dire, et comme en rechignant. Non pas qu'il manquât d'ambition, mais la politique lui répugnait à faire, comme une vile et basse besogne. C'est ce que l'on voit bien dans une de ses lettres à l'un de ses amis, M. Eugène Stoffels, écrite peu de temps après son entrée à la Chambre où cependant il avait été accueilli avec tout le respect dû à son mérite :

Ce n'est pas que j'aie à me plaindre des hommes politiques, dit-il. J'ai dans la Chambre toute la considération que je puis désirer, et la portion d'influence que quant à présent je puis avoir. Mais c'est en vérité un triste côté de l'humanité que celui que découvre la politique. On peut dire sans exception que rien n'y est ni parfaitement pur, ni parfaitement désintéressé; que rien n'y est véritablement généreux, que rien n'y sent l'élan libre du cœur. Rien n'y est jeune en un mot, même les plus jeunes. Quelque chose de froid, de pré-

méditée et d'égoïste s'y découvre au travers des mouvements les plus passionnés des esprits. Comment veux-tu qu'à cette vue on ne se replie pas sur soi-même, et qu'on ne cherche pas ailleurs un peu d'air libre où l'âme puisse respirer ? Je suis engagé dans la vie politique ; elle a des émotions qui me plaisent, de grands côtés qui m'animent, mais il y manque absolument plusieurs choses, sans lesquelles je ne saurais vivre.

Sa carrière parlementaire de 1840 à 1847 n'eut rien de tout à fait brillant. Il n'était pas avide de la renommée retentissante que donnent les succès de tribune, et il tenait plus à dire des vérités utiles qu'à provoquer des applaudissements. Les conseillers sévères et moroses ne plaisent que médiocrement aux assemblées. Bien qu'il eût choisi ses amis plutôt que sa place sur les bancs du centre gauche, il était comme étranger et dépaysé dans cette Chambre où se faisait une politique de conservation étroite, égoïste, sans élévation dans les vues, sans préoccupation de l'avenir. Tout attaché à la cause de la Révolution française, on ne peut pas dire qu'il ait jamais été de ce parti de la Révolution dans lequel M. Thiers, par exemple, qui était un conservateur si singulièrement plus déterminé que Tocqueville, était né, a vécu, a voulu mourir.

Je ne pense pas, disait Tocqueville, qu'il y ait en France un homme moins révolutionnaire que moi, ni qui ait une haine plus profonde pour ce que l'on appelle l'esprit révolutionnaire (lequel esprit, par parenthèse, se combine très aisément avec l'annonce d'un gouvernement absolu).

Après sa rupture avec le parti légitimiste, il n'avait pas laissé de marquer à ce parti une sympathie à la fois tendre et sévère ; il le blâmait de ne rien comprendre aux nécessités sociales qui imposaient à ce parti le devoir de se transformer.

J'aperçois, disait-il dans l'Introduction de la *Démocratie en Amérique*, des hommes vertueux et paisibles que leurs mœurs pures, leurs habitudes tranquilles, leur aisance et leurs lumières placent naturellement à la tête des populations qui les environnent. Pleins d'un amour sincère pour la patrie, ils sont prêts à faire pour elle de grands sacrifices ; cependant la civilisation trouve souvent en eux des adversaires ; ils confondent ses abus avec ses bienfaits et dans leur esprit l'idée du mal est indissolublement unie à celle du nouveau.

Où pourrait-on trouver une leçon plus délicate que dans ces reproches où l'on sent une si vive sympathie? De même, Tocqueville se plaignait de ce que le clergé ou plutôt les esprits religieux ne savaient pas prendre et jouer dans la société nouvelle, formée par la démocratie, le rôle qui leur appartient. Ici, encore, il faut le citer :

On rencontre parmi nous des chrétiens pleins de zèle dont l'âme religieuse aime à se nourrir des vérités de l'autre vie ; ceux là vont s'animer sans doute en faveur de la liberté humaine, source de toute grandeur morale. Le christianisme, qui a rendu tous les hommes égaux devant Dieu, ne répugnera pas à voir tous les citoyens égaux devant la loi. Mais, par un concours d'étranges événements, la religion se trouve momentanément engagée, au milieu des puissances que la démocratie renverse, et il lui arrive souvent de repousser l'égalité qu'elle aime, tandis qu'en la prenant par la main elle pourrait en sanctifier les efforts.

A un demi-siècle de distance, ce langage si élevé semble avoir une tout autre signification, dans les circonstances de notre vie actuelle, qu'au moment où Tocqueville le tenait. Ne dirait-on pas qu'il a devancé les temps ? Certainement ce profond esprit ne croyait pas se tromper, en restant fidèle à la monarchie parlementaire comme à la plus sûre garantie de la liberté politique, et c'est pourtant la République seule qui a rendu possible, le principe monarchique ayant épuisé sa vertu, l'application de ses vues.

Nous sommes à une époque où les anciens partis, sans manquer à la dignité ni à la fidélité, se rapprocheraient aisément, s'ils le voulaient, de la nation, pour se retremper, se rajeunir et se transformer dans l'unité morale de la patrie. Tel était le vœu ardent de Tocqueville, et, pour son compte, il n'avait plus d'autre parti que celui de la liberté, depuis son retour des États-Unis, car il écrivait en 1837 :

On veut absolument faire de moi un homme de parti, et je ne le suis point : on me donne des passions, et je n'ai que des opinions ; ou plutôt je n'ai qu'une passion, l'amour de la liberté et de la dignité humaine. Toutes les formes gouvernementales ne sont à mes yeux que des moyens plus ou moins parfaits de satisfaire cette sainte et légitime passion de l'homme.

Par là Tocqueville traçait le programme d'une politique hardie et nouvelle qui, de son temps, lui était toute personnelle et ne pouvait guère être comprise et acceptée des partis. Aujourd'hui, ce serait peut-être différent, si les partis étaient capables d'abdiquer ou de se résigner à mourir. Mais ceux qui connaissent la politique savent qu'il n'en est rien. Rencontrant un jour Tocqueville dans les couloirs de la Chambre des députés et causant avec lui, M. Guizot, qui devait faire un jour son éloge à l'Académie française, en recevant le dominicain Lacordaire, lui dit :

Vous êtes pour moi un aristocrate vaincu, qui accepte sa défaite.

Le mot était vrai et, comme les opinions de Tocqueville, il était, à sa manière, prophétique. Tocqueville serait aujourd'hui du parti de ceux que l'on a voulu railler plutôt que rallier, en les appelant les résignés! Il n'en a pas moins l'honneur d'avoir en quelque sorte fondé le parti des ralliés, c'est-à-dire de ceux qui, reconnaissant la domination de la démocratie comme un fait qui les écrase, n'ont plus

qu'à s'en arranger de manière à sauvegarder leur liberté personnelle dans la liberté commune.

II

Avec de telles dispositions d'esprit et de cœur, Tocqueville ne devait pas aimer la politique que l'on faisait dans les Chambres sous la royauté de Juillet. On se souvient du cri d'alarme qu'il poussa, moins d'un mois avant la Révolution de Février. Ce discours est à relire souvent, car c'est un chef-d'œuvre de clairvoyance, un vrai monument de sagesse et de pénétration politiques, n'y eût-il que des vérités comme celles qu'il a si courageusement exprimées à la tribune, devant la majorité sortie des élections censitaires, sur la corruption électorale, sur l'adresse et le savoir-faire qui à cette époque désastreuse remplaçaient les principes, sur la dépravation des mœurs publiques provenant directement de l'abaissement des caractères et des mœurs privées.

Le gouvernement de Juillet était celui des classes moyennes. Aristocrate comme il l'était de naissance et tourné vers la démocratie par ses études, Tocqueville n'aimait pas ce gouvernement. Dans ses *Souvenirs* il le juge avec une extrême sévérité :

Après le triomphe de la classe moyenne en 1830, dit-il, l'esprit particulier de cette classe devint l'esprit général du gouvernement; il domina la politique extérieure aussi bien que les affaires du dedans : esprit actif, industrieux, souvent déshonnête, généralement rangé, téméraire quelquefois par vanité et par égoïsme, timide par tempérament, modéré en toute chose, excepté dans le goût du bien-être, et médiocre; esprit qui, mêlé à celui du peuple ou de l'aristocratie, peut faire merveille, mais qui, seul, ne produira jamais qu'un gouvernement sans vertu et sans grandeur. Maîtresse de tout comme ne l'avait jamais été et ne le sera peut-être jamais aucune aristocratie, la classe moyenne, devenue le gouvernement, prit un air d'industrie privée; elle se cantonna dans son pouvoir et, bientôt après, dans son égoïsme, chacun de ses membres songeant beaucoup plus à ses affaires privées qu'aux affaires publiques et à ses jouissances qu'à la grandeur de la nation.

Cette critique impitoyable n'est point d'un esprit aigri et buté ; on ne la comprendrait pas dans sa véritable portée, si l'on n'y voyait qu'une boutade échappée à un homme d'un parti vaincu, dans un moment de méchante humeur. C'est l'opinion réfléchie d'un grand observateur politique. Alexis de Tocqueville avait en horreur la politique du système, parce que, dans le monde où il avait pris place, ce qui manquait le plus, c'était la vie politique elle-même. Comme toutes les affaires se traitaient entre les membres d'une seule classe, dans son intérêt, dans son esprit, on ne pouvait trouver de champ de bataille où de grands partis puissent se faire la guerre.

J'ai passé dix ans de ma vie, dit-il, dans la compagnie de très grands esprits, qui s'agitaient constamment sans pouvoir s'échauffer et qui employèrent toute leur perspicacité à découvrir des sujets à dissentiments graves sans en trouver.

Remarque d'une spirituelle et profonde finesse, qui éclaire bien des points obscurs. Le gouvernement des hommes d'esprit de la monarchie de Juillet n'intéressait pas la nation, qui se sentait exclue de la direction de ses affaires. De là, le mot si connu de Lamartine : La France s'ennuie ! Il y a dans la personnalité morale des grands peuples des instincts qu'il faut s'appliquer à satisfaire, bien loin de les méconnaître. Entre autres instincts, le peuple de France a celui de la grandeur, et c'est un don de la race que tout gouvernement a le devoir de mettre en valeur. La politique, pourtant si humaine, de la paix telle que la pratiquaient le roi Louis-Philippe et ses ministres, n'aboutissait qu'à jeter le pays dans la langueur, l'immobilité, la lassitude. Une révolution était imminente. Alexis de Tocqueville prit sur lui de l'annoncer, car il voyait plus loin que le pays légal. Il demanda, non pas un bouleversement dans les lois et dans les personnes du régime, mais un changement dans l'esprit même du gouvernement. Est-il besoin de dire que rien ne fit voir qu'il avait été écouté, à plus forte raison compris ? C'est l'éternelle destinée de Cassandre.

La révolution éclate, sur le prétexte de la violation du droit de réunion dans l'affaire des banquets réformistes. Le droit de réunion n'était pas explicitement nommé dans la Charte, et les députés de la majorité de M. Guizot n'avaient nullement l'idée que le peuple de Paris pût se soulever pour défendre une liberté de ce genre. Ils oubliaient que les révolutions ne se font jamais que sur des étiquettes ! Toute la France, en juillet 1830, avait pris feu pour la liberté de la presse abolie par les ordonnances de Charles X, sans s'avouer à elle-même qu'elle défendait les conquêtes de 1789 contre la dernière entreprise de l'ancien régime et le drapeau tricolore contre le drapeau blanc de la vieille monarchie. En février 1848, on ne vit pas tout d'abord qu'en criant : Vive la Réforme ! on allait au suffrage universel, c'est-à-dire à la transformation politique et sociale du pays, la plus radicale que l'on eût réclamée depuis soixante ans. Aussi, lorsque M. Guizot tomba, ses députés fidèles hésitèrent à croire qu'il pût les abandonner. Les *Souvenirs* de Tocqueville tracent de leur déconvenue un tableau d'une piquante amertume, où l'on sent percer le mépris :

La majorité, dit-il, frappée d'un coup si imprévu, s'agite un instant sur elle-même comme une masse qui oscille; ses membres descendent tumultueusement dans l'hémicycle; les uns entourent les ministres pour leur

demander des explications ou leur apporter les derniers hommages, la plupart s'élevant contre eux en bruyantes et injurieuses clameurs. « Quitter le ministère, abandonner ses amis politiques dans de telles circonstances, disent-ils, c'est une lâcheté. » D'autres s'écrient qu'il faut se rendre en corps aux Tuileries et forcer le roi de revenir sur une résolution si funeste. Ce désespoir ne surprendra personne, si l'on songe que le plus grand nombre de ces hommes se sentaient atteints non seulement dans leurs opinions politiques, mais dans le plus sensible de leurs intérêts privés. L'événement qui renversait le ministère compromettait la fortune entière de celui-ci, pour celui-là la dot de sa fille, pour cet autre la carrière de son fils. C'est par là qu'on les tenait presque tous. La plupart d'entre eux ne s'étaient pas seulement élevés à l'aide de leurs complaisances, on peut dire qu'ils en avaient vécu; ils en vivaient encore, ils espéraient bien continuer à en vivre, car, le ministère ayant duré huit ans, on s'était accoutumé à l'idée qu'il durerait toujours; on s'y était attaché comme par le goût honnête et tranquille que l'on porte à son champ. Je voyais de mon banc cette foule ondulante; j'apercevais la surprise, la colère, la peur, la cupidité, troublées avant d'être repues, mêler leurs différents traits sur ces physionomies effarées; je comparais à part moi tous ces législateurs à une meute de chiens qu'on arrache, la gueule encore à moitié pleine, à la curée.

Que l'on ne croie pas que Tocqueville soit moins dur pour l'opposition! Il la méprise tout autant que la majorité.

Si beaucoup de conservateurs, dit-il, ne défendaient le ministère qu'en vue de garder des émoluments et des places, je dois dire que beaucoup d'opposants ne me paraissaient l'attaquer que pour les conquérir.

Et il en donne la raison :

C'est, dit-il, que le goût des fonctions publiques et le désir de vivre de l'impôt ne sont point chez nous une maladie particulière à un parti, c'est la grande et permanante infirmité de la nation elle-même; c'est le produit combiné de la constitution démocratique de notre société civile et de la centralisation excessive de notre gouvernement; c'est ce mal secret, qui a rongé tous les anciens pouvoirs et qui rongera de même tous les nouveaux.

On reconnaît ici la préoccupation constante de l'esprit d'Alexis de Tocqueville, ce que l'on pourrait appeler son idée fixe : la centralisation administrative — et non pas la centralisation politique qu'il admettait dans une plus large mesure qu'on ne le pense généralement — lui a toujours paru, aussi bien sous l'ancien régime qui a commencé de l'établir, que depuis la Révolution qui n'a fait que la développer, la source de tous nos maux; il l'a sans cesse combattue, et il est à regretter que l'on n'ait pas pu tenir compte de ses conseils inspirés à la fois par la théorie de gouvernements libres et le spectacle de la pratique américaine. Mais tous nos gouvernements depuis un siècle ayant été sans cesse attaqués, ils ont dû se défendre, et la centralisation leur servait d'arme au moins dans les commencements de leur existence. Il n'y aura de véritables coups portés à la centralisation que ceux que lui porteront, sous un régime politique définitivement reconnu et accepté par tous les Français comme leur gouvernement nécessaire, les hommes qui auront confiance dans la démocratie, après avoir fait son éducation.

E. Spuller.

(A suivre.)

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Emile Gebhart : *Autour d'une tiare.* — M. Alfred Rambaud : *L'anneau de César.*

C'est un très beau roman historique que *Autour d'une tiare* de M. Émile Gebhart. J'ai tellement annoncé qu'après le règne du roman réaliste viendrait très probablement celui du roman historique que je suis un peu suspect de ne trouver beaux les romans historiques que pour donner autorité à mes prédictions. Mais je prie de croire que je ne cède à aucune tentation mauvaise, et que si les beaux romans historiques n'arrivaient pas, je me bornerais à les prédire pour plus tard et à les attendre. Celui-ci est vraiment beau. C'est un tableau de la vie de Rome et même de la vie de l'Église au XIe siècle. Au centre la forte et redoutable figure de Grégoire VII, avec sa volonté enragée, sa persévérance infatigable, son esprit dominateur, doublement dominateur, étant celui à la fois d'un réformateur et d'un chef d'État, et en même temps sa bonté attendrie et souriante dans la vie privée, à l'égard de ses familiers et de ses enfants adoptifs.

Autour de lui tous les types du temps très vivement saisis et très adroitement figurés : les barons rebelles et insolents, violents jusqu'à la fureur, enlevant, emprisonnant, brutalisant le souverain pontife, puis tout tremblants à l'idée de l'enfer et demandant l'absolution à celui qu'ils viennent de violenter; les prêtres à l'imagination sombre et dure, possédés de l'idée de la justice implacable de Dieu, vivant dans le tremblement et y jetant les âmes frêles, « les âmes aux frêles pensées », comme dit Homère, des adolescents qui leur sont confiés : et aussi les prêtres à la sensibilité tendre et fleurie, les galiléens, ceux qui ont je ne sais quel parfum en eux du lac de Tibériade, comme ce bon Joachim, ancien évêque d'Ombrie, à qui l'auteur a donné certains traits de saint François d'Assise, qui promène sur les choses et les hommes un regard d'enfant, voit comme une bénédiction du ciel flotter sur tous les horizons,

assiste à la vie comme à une fête d'amour divin, n'est pas bien sûr que le péché existe, tant il est incapable de l'avoir senti en lui-même, et est, auprès de Grégoire indulgent pour lui, comme la poésie douce de la religion et le sourire de la papauté.

Et puis ce sont les prêtres révoltés et magiciens au fond de leurs repaires sinistres et bizarres, le front penché sur des grimoires terrifiants, levant de temps en temps les yeux vers le « christ envoûté » suspendu à la muraille, et appelant à leur aide leur ami Satan qui rôde toujours, comme on sait, autour de Latran, sous la figure d'un moine, d'un page, ou d'un pèlerin.

Et c'est le peuple de Rome (qui n'occupe pas, peut-être, assez de place dans l'ouvrage de M. Gebhart, et qu'on voudrait voir représenté par quelques types très caractérisés et particuliers), le peuple de Rome tiraillé sans cesse entre trois ou quatre dominations, opprimé par les barons de la campagne romaine, et conquis par l'empereur et reconquis par le Normand, foulé, saccagé, piétiné, brûlé, à regretter le règne de Néron, s'il s'en souvenait.

Je n'ai pas besoin de dire que nous avons ici le drame de Canossa, comme il convenait. Il est très bien amené, juste au milieu du volume, dont il forme comme le centre moral, et la scène est faite admirablement. On voit, lentement, à travers les neiges de ce légendaire hiver de 1077, à travers l'Italie toute blanche, toute glacée, muette de ce grand silence des hivers neigeux, s'avancer l'un vers l'autre, de ville en ville, comme mesurant leurs pas et comme effrayés l'un de l'humiliation qu'il va subir, l'autre de la vengeance qu'il va prendre, et soucieux tous deux des responsabilités encourues,

Ces deux moitiés de Dieu : le Pape et l'Empereur.

La scène est belle et l'impression profonde, et infinies les réflexions qu'elle traîne à sa suite. Quoi donc! de telles forces morales ont existé? Cette papauté, serve chez elle, à la merci d'une émeute dans Rome, embastillée par un baron-bandit, délivrée par une populace, avait, loin de Rome, au delà des frontières, là-bas, dans les pays lointains et les peuples confus, une telle puissance, un ascendant si victorieux, que, lassé et forcé par la clameur de ses sujets, un empereur descendait les pentes des Alpes pour aller demander à ce souverain douteux et contesté de deux millions d'hommes, les pieds dans la neige, trois jours repoussé, trois jours revenant à la supplication, le pardon des offenses et la permission de remonter sur son trône de César! De telles forces morales ont existé et nous en sommes comme « stupides », pour parler classique, nous qui vivons sous l'empire exclusif des forces matérielles. Nous nous sentons en face de quelque chose d'insolite et d'anormal et de mystérieux, qui n'a existé ni dans l'antiquité ni dans les temps modernes, qui est spécial, absolument particulier, peut-être renouvelé seulement des temps tout à fait anciens, préhistoriques, des époques obscures et impénétrables de l'humanité primitive.

Et puis, encore que ce soit admirable, nous nous disons : « Qu'importe encore? » puisque ces temps singuliers n'étaient point pour cela des temps heureux, puisque en ces époques si différentes de la nôtre, et où quelque chose de plus noble que ce que nous voyons semblait exister, l'humanité n'était pas plus heureuse, à coup sûr, qu'en nos temps à nous, était peut-être même plus meurtrie et plus foulée.

Et cela nous ramène au joli couple, pur, délicat, charmant, ravissant de candeur virginale et de sourire ingénu que l'auteur a jeté au milieu de ces scènes grandioses, funèbres ou terribles. Elle est adorable cette petite arrière-nièce de Grégoire VII, conventive étonnée, et pourtant gaie et rieuse, quand elle fait son entrée solennelle, très bien stylée et observant l'étiquette, mais éclatant de rire tout à coup à quelque incident imprévu, dans la ville où règne son grand-oncle. Voulez-vous la voir? Là voici telle que l'auteur l'a vue. Car il l'a vue, ce n'est pas contestable :

C'était en vérité une exquise petite princesse de contes de fée, cette enfant de onze ans, toute fraîche et toute blanche, que la sainte Eglise accueillait d'une façon si pompeuse au seuil de la ville apostolique. Elle avait les traits délicats et précis à la fois de la race d'Etrurie, berceau de sa famille, le col long et souple, le profil fin, légèrement aigu, d'admirables yeux noirs, d'un ovale allongé, sous une arcade peu profonde, et ondoyant à flots sur les épaules et la poitrine une riche chevelure blonde. De longs cils ombrageaient le regard d'une ombre légère de rêverie, et sur les lèvres caressantes et faciles au sourire se jouait une gaîté malicieuse. Le teint, d'une pureté de lis, était animé par l'air vif du voyage. Pia portait, par-dessus sa robe flottante de laine blanche, une courte dalmatique d'hermine aux manches larges, nouée à la taille par une torsade d'or. Le béret de velours noir, dérangé par les secousses de la mule, s'inclinait tout d'un côté de la tête, prêt à tomber.

Le petit Victorien n'est pas moins aimable, et ces deux fleurs s'épanouissant dans l'enceinte des vieilles murailles du palais de Latran, dans ces jardins un peu sinistres, tout hantés, et sur lesquels courent des légendes terrifiantes, sont tout à fait une joie des yeux, un repos de l'âme et une matière à la rêverie souriante. Il y a dans tout ce livre bien de la grandeur et bien du charme. Il se termine par la mort désolée du grand pape, loin de Rome, en exil, à Salerne, les yeux tournés du côté de la ville éternelle, mort un peu consolée et rafraîchie, dans le roman, par l'union des deux jeunes gens bénis par la main mourante du pontife. J'ai pris grand plaisir à lire ce volume écrit

sur un ton digne du sujet et dans une très belle et forte langue.

***

Les romans historiques abondent, et c'est décidément une nouvelle ère qui commence, d'autant plus que nous en sommes à ceux qui, conçus il y a deux ou trois ans, l'ont été par gens qui ne se doutaient point que le roman historique allait venir à la mode; et maintenant vont arriver tous les auteurs qui prennent le vent : et le succès des romans historiques actuel va soulever une moisson, pour l'année prochaine, de romans historiques nouveaux, et ainsi de suite. Pour le moment nous en sommes au premier cru, et il est excellent. Après le charmant *Autour d'une tiare*, de M. Gebhart, c'est l'*Anneau de César*, de M. Alfred Rambaud. L'*Anneau de César* ce sont les souvenirs d'un soldat de Vercingétorix. Le vieux guerrier, tout *cicatricé*, comme disait Régnier, s'est retiré à la *Roche-grise*, c'est-à-dire à Bicêtre, près de *la rivière aux Castors*, qui est la Bièvre à ce qu'on peut croire, et il revit, par la pensée, toute cette longue épopée de la conquête de la Gaule. Il la raconte, en commençant bien avant elle, par ses souvenirs d'enfance, ce qui lui permet de nous donner familièrement un état de la Gaule avant la conquête, et un tableau des mœurs des vieux Gaulois, qui est exquis de couleur et excellent d'*intimité*.

Puis c'est l'arrivée de César en Gaule, et ces dix ans de luttes toujours interrompues, toujours renouvelées, désordonnées et incohérentes, par lesquelles notre homme a passé, non sans adresse, de manière à en voir le plus beau : Avaricum, Gergovie, Alésia, sans compter l'Armorique et ses falaises et ses dolmens et ses forêts mystérieuses. Le roman est très bien composé et comme *dosé*. Ce qu'on pouvait craindre, la surabondance des récits de bataille, est très heureusement évité. Il y a là autant de scènes familières (rustiques ou citadines) nous donnant l'idée et la sensation de la vie normale et du *tous les jours* en Gaule, que de scènes belliqueuses et violentes; et celles-ci, elles-mêmes, avec beaucoup de soin, sont faites de détails précis et réels beaucoup plus que d'inventions et de créations. Tout le livre a comme un parfum de réalité. Cela tient à la science profonde qui se cache sous les fictions où s'est plu M. Rambaud, à une grande conscience d'artiste, à un art enfin, très rare et très précieux, de mettre en lumière avec naturel et sans détour, qui sente l'effort, tous les petits faits caractéristiques et toutes les circonstances dont est faite la vie d'une nation.

Il y a même de la grandeur simple dans la fin de cette belle histoire d'un brave soldat. « L'Effort suprême » est une très belle page et un très beau tableau de forte et énergique défense nationale, et le chapitre, apaisé et serein, « la Revanche de la Gaule », laisse sur une impression de douceur calme qui est un grand charme mélancolique : « Il y a dans l'année deux jours, deux anniversaires, dit le vieux soldat, pendant lesquels je suis triste : celui où Vercingétorix déposa son glaive aux pieds de César, celui où César tomba sous le poignard des Romains. » Ainsi s'apaisent en effet les haines et se fondent les glaces âpres du cœur.

Non pas que les dernières pages de ce livre soient une exhortation à oublier : « Année de Gergovie et d'Alésia! si, parmi toutes celles de mon existence déjà si longue, il en était une que je voulusse revivre, certes, ce serait celle-là. » Ne jamais oublier, mais ne point haïr, et mettre l'espoir de la « revanche de la Gaule » dans le labeur de tous les jours, dans l'âpre et tenace travail, et dans la force, incalculable à un moment donné, qui en résultera, telle me semble la pensée forte et douce sur laquelle se termine ce bon livre, amusant et instructif, magnifiquement et savamment illustré par Georges Roux et qui est un entretien à la fois savant et divertissant.

ÉMILE FAGUET.

VARIÉTÉS

Une légende musulmane.

On croit généralement qu'un musulman peut épouser autant de femmes que son bon plaisir lui commande d'en avoir. C'est une erreur. — En fait d'épouses *légitimes*, le musulman, quel qu'il soit et à n'importe quelle classe de la société qu'il appartienne, ne peut en avoir que *quatre* à la fois. Il n'y a que le nombre des odalisques ou concubines qui soit illimité. Il dépend de l'état de fortune de chacun. On peut en avoir autant qu'on en peut nourrir. On sait que les enfants nés de ces odalisques ou même d'une esclave sont *légitimes* au même degré que ceux issus des épouses reconnues par la loi et ils héritent sur le même pied que les autres. Chez les musulmans il n'y a donc pas d'enfants *naturels*. Le fait d'avoir eu pour mère une esclave n'est nullement un déshonneur ou un opprobre pour un musulman.

On voit par ce qui précède qu'un musulman *blanc* peut avoir un ou plusieurs frères *noirs* ou café au lait. C'est tout naturel et personne n'y ferait attention dans le monde musulman. A ce propos je citerai le fait suivant : Il y a quelques années un général turc qui avait épousé une des filles du sultan — le père du sultan actuel — mourut à un âge avancé. Il laissait plusieurs enfants et une jolie fortune. Quelques jours après sa mort, deux hommes couleur de chocolat se présentèrent réclamant leur part à l'héritage. C'étaient deux enfants que le général a eus d'une esclave négresse. Le fait ayant été prouvé, les deux moricauds furent considérés comme fils légitimes du général et admis à participer à l'héritage absolu-

ment comme les autres enfants sans aucune contestation ni de la part de ces derniers ni de la part du tribunal religieux, le *chéri*, de Constantinople.

Une autre erreur, c'est de croire que le sultan peut avoir un nombre indéterminé de femmes légitimes. Le sultan, comme Khalife, est certainement plus privilégié que le commun des mortels. Il a droit à *sept* épouses légitimes qu'on appelle *Kadine*, et à *quatorze* épouses de second rang qu'on nomme ordinairement *Ikbal* au palais. Le *harem* d'un sultan peut contenir des centaines de femmes, mais excepté les sept premières épouses et les quatorze de second rang, toutes ces femmes sont des odalisques. Si une de ces dernières devient mère, elle acquiert des droits à des privilèges et à des honneurs particuliers; elle prend le titre de sultane, même sans être élevée au rang d'une épouse.

Lorsqu'on reproche aux musulmans cette liberté d'avoir plus d'une femme, ils répondent que Mahomet, en permettant à ses fidèles d'avoir plusieurs femmes, n'entendait pas par là leur accorder des facilités pour se livrer à une vie de plaisirs et d'orgies. Dans sa pensée, le Prophète avait un but plus élevé, plus pratique et mieux approprié au genre de vie et aux mœurs des populations au milieu desquelles il prêchait sa nouvelle foi. Sur cela, ils racontent comment le Prophète a été amené à sanctionner la polygamie.

Un jour, pendant que Mahomet, assis sous un arbre, était livré à ses méditations habituelles, un de ses partisans, misérablement vêtu, s'approcha lentement de lui et d'une voix plaintive il commença à lui raconter ses peines et ses misères. Il ne pouvait pas arriver à gagner sa vie...

— Marie-toi, lui dit le Prophète d'un ton impératif et sans tourner la tête.

Le pauvre diable n'osa même pas répliquer un seul mot. Il ne pouvait pas s'empêcher de trouver le remède quelque peu extraordinaire. Comment, lui qui ne pouvait pas gagner son pain quotidien, parviendrait-il à nourrir une femme? Mais l'homme de Dieu avait commandé et il fallait obéir.

Il choisit une fille de son village et le voilà marié.

Les affaires ne marchèrent pas mieux. Au contraire. Le malheureux mahométan, en désespoir de cause, se décida à aller encore trouver le Prophète.

— Marie-toi, lui cria Mahomet, et sans lui laisser le temps de répondre il s'en alla d'un pas rapide.

« Comment, prendre une seconde femme! pensa le pauvre homme. Une seule ne suffisait pas pour aggraver ma situation? » Mais le Prophète avait donné un ordre et il fallait l'exécuter.

Il choisit une seconde femme. Mal lui en prit. La misère augmenta. Il était absolument désolé, et ne savait plus que faire. Un beau matin, il prit son courage à deux mains et alla faire part au Prophète de sa situation.

Il le trouva se promenant au pied d'une montagne. Mahomet s'arrêta et le regardant fixement il lui dit :

— Marie-toi une troisième fois.

Il obéit encore. L'entrée de la troisième femme dans le ménage du pauvre Arabe ne tarda pas à rendre la situation absolument intenable. C'était la misère noire, c'était la désolation. Le malheureux mari ne tint plus. La mort dans l'âme et les yeux pleins de larmes il alla une quatrième fois voir le Prophète.

Mahomet, à sa vue, parut s'attendrir et s'approchant de lui il lui dit d'un ton protecteur :

— Ta troisième femme ne t'a pas porté bonheur. Eh bien, prends-en une quatrième.

Cette quatrième femme fut une vraie providence pour le mari désolé. Aussitôt entrée dans la maison elle se rendit immédiatement compte de la situation. Elle vit les trois femmes passer leur temps à ne rien faire. Elles restaient toute la journée les bras croisés attendant tout de leur mari. « Comment, cria-t-elle, souffrirons-nous à rester inactives et fainéantes tout le temps et à voir notre pauvre homme se donner une peine inouïe pour nous nourrir? Allons, mes chères, à l'ouvrage, au travail!

Elle acheta du fil et de la laine; elle confectionna des vêtements pour elle et pour leur mari. Toutes les quatre allaient régulièrement travailler aux champs. Enfin, elle fit si bien les choses que la prospérité ne tarda pas à étendre ses ailes sur la maison de ce mari aux quatre femmes. Quelque temps après, celui-ci, bien portant, bien mis, radieux et content, alla trouver le Prophète et se prosternant à ses pieds il s'écria :

— Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son Prophète!

Il est incontestable que de nos jours la polygamie est moins répandue chez les musulmans, du moins en Turquie, qu'on ne le pense communément en Europe. Je dirai même que depuis quelques années un progrès sensible s'est réalisé à ce sujet et que la monogamie s'implante de plus en plus chez les Turcs. Une autre particularité qui tend à devenir une mode, c'est l'habitude des Turcs d'épouser des chrétiennes. Actuellement, il y a beaucoup de Turcs à Constantinople, même des plus hauts personnages, qui ont épousé des Françaises, des Italiennes, des Allemandes, des Grecques, des Arméniennes. Un musulman peut parfaitement épouser une chrétienne, mais un chrétien ne peut *jamais* épouser une musulmane, à moins qu'il ne se convertisse au mahométisme.

Les enfants nés d'une chrétienne sont naturellement élevés dans la religion musulmane, mais leur mère n'est nullement tenue de changer sa propre religion. Son mari ne la force jamais, il ne l'engage même pas à abjurer sa foi. Il est à remarquer que les musulmans ne tiennent pas énormément à convertir les femmes. Il y a beaucoup de Turcs et même d'anciens ministres, de généraux, etc., nés de mère chrétienne. On sait qu'il y a eu des sultans aussi. J'ai connu un brave Turc qui avait épousé une Grecque. Il adorait sa femme. Il poussait la tolérance religieuse jusqu'à accompagner très souvent sa femme à la messe du dimanche. Il la quittait à la porte de l'église et s'en allait l'attendre dans un café voisin. A la sortie de l'église il allait chercher sa femme et ils retournaient ensemble à la maison. Il donna le nom d'Alexandre Iskender à son fils aîné. « Alexandre fut un grand homme, disait-il; qui sait si son nom ne doit pas porter bonheur à mon fils?

C. Chryssaphidès.

THÉATRES

Porte-Saint-Martin : *Napoléon*, épopée en trois parties, de M. Léopold Martin-Laya.

Je vous ai dit la semaine dernière le retentissant succès obtenu par le *Napoléon* de M. Martin-Laya. Ce succès va grandissant chaque jour : il me paraît, je l'avoue, très justifié, et je voudrais tâcher de dire pourquoi.

Sur le genre en lui-même, il convient sans doute de faire des réserves. Certes, la pièce de M. Laya ne réalise pas tout à fait mon idéal dramatique ; à vrai dire, la prenant pour ce qu'elle a voulu être, une pièce à spectacle, elle est diamétralement opposée à cet idéal. Mais, soit dit en passant, je ne suis pas très sûr que ce genre-là ne soit pas le genre préféré du public. Et peut-être en prendrons-nous plus aisément notre parti si nous nous rappelons que les comédies de Molière ont été, dans leur temps, des pièces à spectacle : comédie-ballet, disait l'auteur lui-même ; et au moins le « spectacle » du *Napoléon* de M. Laya fait-il plus corps avec le sujet que les ballets du *Bourgeois gentilhomme* ou du *Malade imaginaire*. Cela ne veut pas dire assurément que *Napoléon* vaille ces deux pièces, et qu'on aura pour lui dans cent ans l'admiration que nous avons pour elles. Je veux dire au moins que si, comme il est probable, Napoléon est destiné à devenir dans le siècle prochain le héros de nombreuses pièces de théâtre, il est certaines scènes « obligées » qui ne pourront être traitées que d'après celles que M. Martin Laya a écrites. Et, cela, en somme, est un mérite qui n'est pas à dédaigner.

J'ai expliqué, il y a quelques semaines, l'éloignement et l'horreur que m'inspirait une pièce à fracas dont Napoléon était pareillement le héros, et l'indécence qu'il y avait à faire du vainqueur d'Austerlitz un personnage de vaudeville : la chose en question était une spéculation qu'on voulait faire passer pour une œuvre d'art ; et j'ai cherché à prévenir une confusion possible. Je ne jurerais pas qu'ici toute idée de spéculation soit absente ; mais pas de même sorte. M. Laya a cru devoir profiter de la curiosité du public pour tout ce qui touche à l'épopée impériale ; mais il faut bien que la littérature, sous peine de n'être qu'un divertissement « abscons » de mandarins, traduise les préoccupations du public. Tout ce qu'on est en droit d'exiger de l'auteur, c'est qu'il traite son sujet avec conscience et bonne foi. Cette condition, il me semble, très sincèrement, que M. Martin-Laya l'a remplie, et c'est de cela que je lui sais gré.

Et d'abord, à la prendre dans son ensemble, *Napoléon* donne de l'empereur une idée assez exacte et conforme à la tradition. Je n'oserais, après les innombrables articles parus un peu partout depuis deux mois, — surtout après l'étude si « intelligente » publiée ici même par M. T. de Wyzéwa, — refaire la psychologie de Napoléon. Quoi qu'on pense de lui, il est au moins certain que, pendant près de vingt ans, quarante millions d'hommes ont été « amoureux » de lui, amoureux au point de lui donner leur vie avec une joie enthousiaste. A cet amour-là, il fallait bien qu'il y eût des causes. Le pantin qu'on nous montrait au Vaudeville non seulement ne les laissait pas soupçonner, mais empêchait même qu'on pût les entrevoir. Dans le *Napoléon* de M. Laya, on retrouve au moins les éléments essentiels du grand homme : il nous donne de quoi le reconstituer. Et, à défaut d'autres mérites (je vous montrerai tout à l'heure que ce n'est pas le seul), cela dénote au moins chez l'auteur le sens et le respect du sujet qu'il traitait.

Le plan choisi par M. Laya — l'action commence le 13 vendémiaire et finit le 5 mai — exigeait un nombre très considérable de tableaux. Quelques-uns sont de pure figuration. Vous savez déjà qu'ils sont présentés dans une forme pittoresque et frappante. Quelquefois même la sobriété, disons même l'absence, du « parlé » donne à la scène une portée singulière ; Tels, par exemple, les deux tableaux qui représentent le 18 Brumaire, où l'on voit successivement le Conseil des Cinq-Cents mettre hors la loi et acclamer le général Bonaparte : et cela sans phrases, par la seule vertu persuasive d'un bataillon de grenadiers. Parmi les scènes analogues, je ne fais que citer de préférence : le pont de Lodi, Waterloo, la revue... Ma tête se brouille parmi ces tableaux innombrables. Je préfère vous signaler ceux où M. Laya, moins gêné pour la mise en scène, a pu faire œuvre d'auteur dramatique.

C'est d'abord ceux qui sont relatifs à la proclamation de l'Empire. Le premier met en scène Napoléon, Fouché, Talleyrand, Ney et Lannes. Il y a là une indication (encore une fois, il ne pouvait y avoir que cela) très juste des caractères. Napoléon, décidé mais voulant se faire forcer la main ; Fouché, ayant prévu et prévenu les désirs du maître ; Talleyrand, railleur à part soi, mais humble déjà devant la grandeur naissante ; Lannes, indifférent au titre de son ami et de son chef, pensant que, général, consul ou empereur, peu importe, pourvu qu'on se batte sous son commandement ; Ney, dévoué à l'homme, mais plus avisé peut-être, et comprenant les conséquences de l'acte que Bonaparte est en train d'accomplir.

C'est encore le tableau suivant, qui nous montre Napoléon essayant sa « tenue de sacre », et, pendant qu'il se regarde dans la glace, demandant avec simplicité : « Passez-moi ma couronne ! » Et voyez ici, par exemple, la différence entre le Napoléon de M. Laya et l'autre, celui dont je parlais plus haut. M. Sardou ne nous a montré qu'un Napoléon intime

et comique : et cela, du moment qu'on prétend nous montrer « Napoléon », est misérable et faux. Ici nous l'avons vu à Lodi, nous l'avons « vu » en Égypte ; et, si le vainqueur de Marengo est un peu risible en « essayant sa couronne », au moins l'avons-nous vu d'abord en grand homme : c'est une tache sur le soleil, ce n'est pas la tache toute seule qu'on nous montre ; et cela est capital.

Je veux citer encore la scène (même tableau) entre Napoléon et sa mère. Vers la fin, M. Laya s'est donné le plaisir un peu puéril de faire prédire par Madame-Mère le Deux Décembre et la guerre de 1870. Mais la première partie de la scène, celle où Madame Lætitia cherche à détourner son fils du dessein qu'il a formé, m'a paru, je l'avoue, fort belle et fort juste, conforme à ce que nous savons de la mère de Napoléon, et à ce qui devait être l'état d'âme de cette bourgeoise corse ayant couvé l'aigle impériale... Et remarquez le mérite de la pièce de M. Laya. En passant je vous signale les scènes, forcément brèves, qui m'ont frappé ; et ces scènes, si abrégées qu'elles soient, nous donnent des silhouettes ressemblantes des personnages. Ney, Fouché, Talleyrand, Lannes, Madame-Mère, Bonaparte, silhouettes, peut-être, mais silhouettes exactes et justes, suffisantes au moins à nous permettre de reconstituer le caractère des personnages.

J'en dirai autant du tableau qui nous fait pénétrer dans les appartements privés de Marie-Louise. M. Laya a très justement marqué, et l'amour — composé de tant d'éléments divers, joie d'orgueil, attrait des sens — que Napoléon eut très certainement pour la nièce de Louis XVI, et le caractère de cette fille d'empereurs, qui n'était en somme qu'une brave Allemande toute à l'homme qui la possédait, remplissant instinctivement sa « fonction » qui était d'aimer son maître, quel qu'il fût. Vous rappelez-vous les lettres d'elle qu'on a publiées récemment ? Je ne sais rien de plus surprenant, de plus extraordinaire, de plus incroyable. Elle parlait à son père de Napoléon, en qui elle ne voyait que le mari, contente parce qu'il remplissait bien ses devoirs d'époux, l'aimant parce qu'il était son mari, comme plus tard elle aima Neipperg, avec la même tendresse machinale, sans avoir jamais compris qu'entre le premier et le second il y avait un monde ; et, lorsque mourut Napoléon, parlant de lui comme d'une chose bien lointaine dont elle avait gardé un souvenir très vague et très léger. La Marie-Louise que nous a montrée M. Laya, avec sa « bécasserie » caressante et soumise, m'a paru très vraie.

Me voici au dernier des tableaux que je voulais vous signaler. Nous sommes à Fontainebleau, au moment de l'abdication. Napoléon ne peut se décider ; il envoie Caulaincourt auprès du Tzar, rappelle ses corps d'armée, attend anxieusement des nouvelles. Caulaincourt revient. Alexandre n'a pas voulu le recevoir ; puis c'est la capitulation de Paris, la trahison des chefs, la joie du peuple au-devant des alliés. Napoléon hésite encore ; il appelle des maréchaux, réclame leur appui, leur fidélité. Leur avis est unanime : l'abdication. Mais des paysans acclament l'empereur. Napoléon les fait venir ; c'est une troupe de pauvres gens déguenillés, armés de fusils de chasse, de vieux sabres et de faux ; ils se sont soulevés sur le passage de l'ennemi : ils ne demandent qu'à se battre ; qu'on les enrôle, et ils se feront tuer de bon cœur... Mais Napoléon les laisse se retirer. Ce s'est plus le soldat de fortune de jadis ; c'est l'empereur. Il est, pour ainsi dire, captif de son trône ; il faut qu'il se sente entouré de sa cour militaire, il croirait déchoir s'il allait au combat sans ses maréchaux.

Cette scène, peut-être, n'est pas strictement conforme à la vérité historique ; je veux dire que Napoléon n'a pas fait venir les paysans dans son cabinet. Mais elle traduit, d'une manière qui n'est pas sans grandeur, la situation où était Napoléon à la fin de la campagne de France. Vous vous rappelez l'héroïque réponse de Lasalle à Marbot, qui le félicitait des faveurs qu'il venait de recevoir : « L'empereur m'a fait comte, il m'a donné cinquante mille livres de rente... *Mais ce qui est agréable, ce n'est pas d'avoir une grande situation, c'est de se la faire !* » Ce sentiment était juste le contraire des sentiments qui animaient les maréchaux de l'Empire en 1814. Harassés, lassés de leurs interminables chevauchées au travers de l'Europe, ils soupiraient après le repos, ils ne voulaient que jouir en paix des titres et des biens qu'ils avaient gagnés. Napoléon avait cru se les attacher en les comblant d'honneurs, amplement mérités d'ailleurs. Mais ils avaient tout, la guerre ne pouvait leur rapporter davantage, et ils n'en voulaient plus. Lassitude compréhensible, à coup sûr. Et, pareillement, il est vrai que, derrière les maréchaux, des officiers étaient là, qui « avaient leur situation à faire », et qui eussent continué la guerre de grand cœur ; et derrière eux ensuite, la grande majorité du peuple, regardant encore Napoléon comme un dieu, et prête à marcher sur un signe de lui. Cette situation, M. Martin Laya l'a vue, et a su en tirer ce qu'elle contenait d'éléments dramatiques...

Je me résume. Il ne faut pas, assurément, chercher dans la pièce de M. Laya des études approfondies et des révélations saisissantes : son cadre même les lui interdisait. Mais son grand mérite, je le signalais tout à l'heure, c'est en somme de nous avoir donné une idée exacte de l'époque et des personnages. Des innombrables tableaux qui forment sa pièce, il en est, sans doute, qui ne sont que des « tableaux ». Mais il en est d'autres, et j'espère vous l'avoir montré,

qui ne sont pas d'une valeur ordinaire. Il n'en est pas qui nous choquent. Napoléon eut des faiblesses, des ridicules. M. Laya avait le droit de nous les montrer, et il l'a fait non sans adresse. Mais Napoléon a été aussi le plus grand générateur d'enthousiasme des temps modernes, et peut-être de tous les temps ; et M. Laya a su nous montrer, un peu, les causes de cette griserie héroïque qui tint la France pendant vingt ans. C'est pour cela que sa pièce m'a paru digne d'attention et parfois digne d'éloges.

Les interprètes sont si nombreux que je n'ose en dresser la liste. M. Garnier, assez médiocre et bredouillant pendant les premiers actes, s'est relevé vers la fin et a rendu certaines scènes avec force. M. Desjardins est remarquable dans le rôle du maréchal Ney. Je n'ai guère aimé M. Péricaud en Talleyrand. Il faut louer Mme Tessandier de la fière allure qu'elle donne à Madame-Mère, et Mlle Germaine Gallois de la beauté dont elle flatte Marie-Louise. Mlle Hausmann est bien pleurarde et geignante dans le rôle de Joséphine.

J'ai déjà dit que décors et mise en scène étaient d'un pittoresque achevé. Ce sera la joie des enfants que cette pièce, — et les parents y trouveront, j'imagine, de quoi se satisfaire.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Leur état d'âme.

Depuis lundi, on est rudement rassuré, rudement plus à son aise. Pensez donc, quatre lois contre les anarchistes! Si avec ça on ne pouvait dormir tranquille, ce serait à désespérer de l'efficacité des lois, n'est-ce pas?

Pourtant, soit dit sans vouloir troubler le sommeil de beaucoup de braves gens, il me semble que la satisfaction du public est un peu prématurée, étant donné que les lois en question ne feront guère sentir leurs effets que dans une dizaine d'années, et que, d'ici là, les anarchistes garderont toutes facilités pour renouveler leurs affreux attentats.

Trois de ces lois sont en effet des lois purement policières ou bien des lois pénales édictant contre les suspects des condamnations peu de nature à effrayer des individus qui journellement risquent de plein gré l'échafaud.

Quant à la quatrième, qui vise les délits de propagande oratoire ou écrite, son résultat le plus immédiat sera de restreindre la licence de la presse, ce qui suscitera sans cesse, dans l'application, des interpellations farouches, des polémiques haineuses, des revendications injurieuses.

Mais les anarchistes actuels, elle ne les gênera pas, ne les changera pas beaucoup. Car vous supposez bien qu'en supprimant par exemple le *Père Peinard* ou le *Père Duchesne*, on n'abolira pas, du coup, dans la mémoire des anarchistes, les théories que ces feuilles leur ont enseignées. Tout ce qu'on peut espérer de cette loi, c'est qu'elle arrêtera l'extension des doctrines anti-sociales, qu'elle empêchera, *dans l'avenir*, la naissance, la création d'anarchistes nouveaux.

De sorte qu'il y a plutôt lieu de se féliciter pour nos petits-neveux que pour nous-mêmes des textes acclamés par les Chambres.

***

En doit-on conclure que nos législateurs sont des maladroits? Non, mais qu'ils se trouvent en présence d'un problème très difficile à résoudre, problème que, par l'énoncé de cette dernière loi, ils semblent avoir aperçu : la guérison d'un état d'âme, la destruction de l'esprit anarchiste.

Or, il n'y a pas à se le dissimuler, du haut en bas de la société, cet esprit règne et se répand.

Évidemment vous distinguerez des degrés. On sera plus ou moins anarchiste. Mais beaucoup, imperceptiblement ou peu, tout le monde l'est.

Et par tout le monde je n'entends pas les citoyens casés, établis, parvenus au terme de leur carrière, si modeste soit-elle, ou bien lancés sur des rails qui les y mèneront, sauf accident, sûrement, directement. J'entends parler des autres, des mécontents de toute catégorie, de tous ceux que la société gêne, froisse, meurtrit, en ce qu'ils n'y obtiennent pas ce qu'ils désirent : le pain, les places ou les dignités. État d'âme qui a toujours existé, qui existera toujours tant que de nouveaux êtres viendront sur la terre, seront forcés de s'y frayer leur chemin à travers la dure résistance des premiers occupants, et souvent tomberont en route, refoulés, écrasés, exaspérés.

Seulement, aujourd'hui, cet état d'âme a formulé ses plaintes en doctrines, ses griefs en revendications, ses rancunes en vengeances meurtrières. Ceux qui se taisaient crient et la plus haute note de cet immense lamento se trouve fournie par l'explosion des bombes, tandis que la plus basse, la plus sourde, la plus timide, serait donnée par le juron d'envie du tâcheron isolé, le murmure du poète qui gémit sur lui-même en pleurant sur l'humanité, par le simple artichier qui écrit chaque jour par métier, que tout n'est pas bien et qu'il vaudrait mieux changer un tas de choses.

Et n'était-ce pas fatal, inéluctable, du jour où l'on concédait qu'il y aurait des gens qui souffraient et qui ne devaient pas souffrir?

Dès ce jour il fallait s'attendre à ce que personne ne voulût plus être parmi les souffrants, à ce que quiconque y serait s'indignât d'y être.

On parle beaucoup, à propos d'anarchistes, de l'individualisme, des tendances individualistes, du règne de l'individu : et je me rappelle avoir fait, moi-même, un jour, un article où je rapportais à Hegel, dont on sait l'influence sur Bakounine, la responsabilité des attentats anarchistes. Ce sont là des fadaises de lettrés, de philosophailleurs.

Tout remonte bien plus haut; au sentiment de pitié humaine qui fit reconnaître aux mécontents le droit de proclamer leur mécontentement.

Alors il est arrivé ce qui arrive toujours en pareil cas : une marche rapide, vertigineuse, affolante des investis.

Après les humanitaires, les économistes; — après les économistes, les socialistes; — après les socialistes, les anarchistes.

Mais tous pourraient s'appeler de ce dernier nom : tous, depuis le premier homme qui se plaignit à haute voix, qui menaça en pensée seulement les pouvoirs publics.

Et notez d'ailleurs que la plupart des anarchistes traversent chacune des phases représentées par ces diverses castes avant d'atteindre la dernière. On s'arrête quand le mécontentement cesse de vous pousser, ou, s'il est assez fort, on va jusqu'à l'extrême.

Un ouvrier socialiste c'est un ouvrier plus mécontent qu'un ouvrier radical, un anarchiste un socialiste dont le mécontentement ne s'accommodait plus des lentes procédures collectivistes.

« Si Vaillant avait pu trouver une petite position, a déclaré à un reporter M. Ernest Roche, au lieu d'être devenu anarchiste, il serait encore, à l'heure qu'il est, un gentil petit socialiste. »

On reproche Vaillant aux socialistes. On pourrait aussi bien le reprocher aux radicaux, puis aux opportunistes, puis au centre gauche et au delà.

Car l'esprit anarchiste n'a de politique que les dehors. Le fond est sentimental, passionnel, hors de tout raisonnement.

Aussi supprimez les livres qui prêchent les revendications par l'assassinat et la dynamite, détruisez les brochures similaires, emprisonnez les orateurs subversifs : quelque chose demeurera encore hors de vos atteintes, le sentiment de révolte qui a fait naître tout cela et le fera renaître chaque fois que, par malheur, la société ôtera à un homme le goût de la vie.

***

Car c'est là surtout qu'est le grand danger, là où les lois se heurteront toujours impuissantes : le mépris qu'ont de la mort les anarchistes actuels.

L'aveu le plus terrible, le plus significatif à ce point de vue, a été fait récemment par Léauthier, l'assassin de M. Georgewitch.

Le jour même du crime, il écrivait à son avocat pour lui dire que, sur le point de se suicider, il avait voulu au moins tuer un de ceux qu'il supposait l'avoir amené au suicide.

Voyez-vous l'importance de cet aveu, le mode d'emploi nouveau qu'elle nous révèle du suicide?

C'est tout à fait une façon de penser de mécontent, une manière de s'en aller de la vie analogue à celle du monsieur outré qui s'en va d'un salon en bousculant son hôte, en brisant les objets d'art à sa portée.

Autrefois, chez les premiers anarchistes, on pouvait supposer une impulsion de la vanité, un désir de mourir bravement pour la cause, devant la foule.

Mais chez ce Léauthier la marche des idées est plus simple. Il se croit chassé de la vie. Il se résigne à partir. Seulement, avant, il se vengera de l'expulsion par un solide coup de couteau. Qu'est-ce qu'il risque? Qu'est-ce que cela lui fait de finir dans la rivière ou bien sur l'échafaud? Même sur l'échafaud ce sera peut-être plus amusant, plus dramatique, plus glorieux en tout cas, et aussitôt il se décide, il tue.

Que ce raisonnement simpliste qui est maintenant dans le domaine public, qui a été répandu par les feuilles à des millions d'exemplaires, soit adopté par un tout petit nombre des innombrables exaltés qui annuellement se suicident, et vous devinez la foule d'attentats pareils qui nous sont réservés, contre lesquels personne ne pourra rien, ni loi, ni police, ni geôliers, ni même le bourreau, érigé en grand exécuteur des suicides privés.

Alors?

Alors il faut être bon, être sagace, être énergique, joindre les secours de la charité à l'autorité des lois défensives, s'ingénier à diminuer la misère ambiante, pallier au mieux l'inégalité des conditions.

Puis, quand une nouvelle bombe éclatera, se dire que tout cela ne suffisait sans doute pas à anéantir l'esprit anarchiste, et ajouter en marge de son Voltaire un fléau de plus à tous ceux signalés dans *Candide*.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UN DRAME ALLEMAND SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Un tout jeune homme, M. Theodore Alh, vient de faire représenter au théâtre de Mannheim un grand drame, *les Droits de l'Homme* dont les personnages principaux sont Mirabeau et Marie-Antoinette. La pièce, mal composée, mais pleine d'entrain et de passion, paraît avoir été très favorablement accueillie. Elle est conçue dans un esprit libéral, et plus favorable qu'hostile au mouvement de la Révolution.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

14 Décembre 1893.

Le samedi 9 décembre, une bombe de dynamite a été lancée d'une galerie supérieure au milieu de la Chambre des députés. Un hasard providentiel a voulu que le projectile, au lieu de se briser au milieu des députés, éclatât en l'air, de sorte qu'il n'y a pas de mort à déplorer; les blessés sont au nombre de 47.

La Chambre écoutant la voix de son Président, M. Dupuy, s'est vite ressaisie; elle n'a pas interrompu le cours de ses délibérations; l'émotion qui l'a un instant agitée s'est dissipée plus rapidement que le nuage épais de fumée produit par l'explosion. Sous le feu des désorganisateurs de l'ordre social elle a témoigné d'une impassibilité qui lui a valu, avec le respect de la conscience nationale, l'admiration des Parlements étrangers.

Plus heureuse qu'en novembre 1892 au moment de l'explosion du commissariat de police des Bons-Enfants qui coûta la vie à cinq bons citoyens, la police a pu arrêter immédiatement Vaillant, l'auteur de l'attentat.

L'horreur de pareilles entreprises rencontre de toutes parts une telle réprobation que les socialistes révolutionnaires dont ce criminel se revendique voudraient le rejeter de leur parti en le prétendant anarchiste. Les journaux socialistes de Paris répudient avec indignation toute solidarité avec des individus pareils; ils s'effrayent de l'impopularité que de semblables recrues font rejaillir sur leur parti. Mais ces mêmes journaux oublient le langage qu'ils tenaient avant cet attentat quand ils avertissaient leurs adversaires politiques d'avoir à leur céder parce qu'il vaut mieux mourir dans son lit au terme normal de l'existence que sauter en plusieurs morceaux par-dessus son toit en miettes. Ils ne peuvent nier davantage que Vaillant connaissait leurs collaborateurs, Jules Guesde, Eugène Fournière, Ernest Roche et que d'ailleurs ce camarade était apprécié par eux comme un merveilleux organisateur des manifestations et des réunions.

Au surplus, la presse socialiste de l'étranger et de province, comme le *Peuple* de Bruxelles et le *Peuple* de Lyon, ne ménage pas avec autant de prudence l'opinion, quand elle excuse le crime; « les victimes de l'ordre capitaliste répondent par un attentat au rejet de l'amnistie », dit l'un; « que l'on ne traite par les socialistes comme des ennemis publics et la dynamite cessera de parler », clame l'autre.

Il a fallu porter immédiatement remède à de pareilles tentatives criminelles; aussi le gouvernement a-t-il, dès le 11 décembre, déposé différents projets de loi sur la presse, sur les associations de malfaiteurs, sur la détention des explosifs, et sur le renforcement de la police. Tous ces projets, qui n'apportent aucune entrave aux droits de la pensée et de la parole, tendent à assurer le repos public en punissant l'incitation au crime, en entravant la préparation matérielle du crime.

Malgré MM. Goblet et Camille Pelletan, défenseurs mal écoutés de ceux qui se placent en dehors de la société, la Chambre a adopté par 400 voix contre 63 l'ensemble de la loi sur la presse pour laquelle le gouvernement avait demandé l'urgence.

Comme ce vote a été un désastre pour les radicaux socialistes, ils ont voulu ressaisir une partie de la Chambre, sinon la majorité, en demandant qu'une commission d'enquête de 44 membres fût chargée d'une enquête : 1° sur les causes de la grève du Pas-de-Calais, 2° sur la condition du travail dans les mines.

M. Basly soutint cette proposition devant la Chambre le 12 décembre; au milieu des exclamations ironiques de la gauche et du centre, il déclara, lui qui s'y connaît en grèves, « n'avoir jamais de sa vie assisté à une grève aussi mal menée... par les autorités ». Comme il affirmait un peu plus tard que c'est la police qui a tout fait à Montceau-les-Mines en 1881, on juge de la responsabilité que le gouvernement avait assumée dans le Pas-de-Calais en 1893!

M. Jonnart, ministre des travaux publics, a montré à la Chambre que la grève de 55000 ouvriers avait été déclarée par 88 délégués dont 56 cabaretiers, et qu'au bout de peu de jours, sous l'influence des commis voyageurs en révolution sociale, elle avait perdu tout caractère professionnel pour devenir une manifestation révolutionnaire.

La création d'un Etat neutre sur le Haut-Mékong, confirmée par la publication d'un récent *Livre Jaune*, est l'occasion justifiée de vives attaques contre M. Develle, ancien ministre des affaires étrangères; il semblerait que certain haut fonctionnaire de ce département ministériel persiste à diriger notre politique extérieure à la mode de M. Guizot, sans aucun souci de l'avenir de nos possessions indo-chinoises.

Tandis que la France n'a d'autre intérêt à occuper la vallée du Mékong que d'assurer à la Cochinchine le commerce des belles provinces du sud du Céleste Empire, M. Develle a consenti à la création d'un Etat-barrière qui fermera l'accès du Yunnam. Le principe d'une zone neutre entre l'Indo-Chine française et l'empire anglo-indien a été accepté par M. Develle sur la demande de lord Dufferin le 31 juillet, et le 25 novembre la largeur de cette zone neutre a été fixée d'une manière générale à 80 kilomètres.

Une semblable concession a coûté à M. Develle son portefeuille; on a dit que cette condescendance était une compensation accordée à l'amour-propre britannique précisément au moment du rapprochement de la France et de la Russie, et le démenti infligé à tort au journal qui mettait avec raison l'opinion en défiance contre une négociation avec l'Angleterre ajoute malheureusement à la vraisemblance de cette affirmation.

La crise ministérielle se prolonge toujours en Italie; le cabinet Zanardelli sans ministre des finances n'a pas vécu. On prête même au roi ce mot : « Vous m'apportez une liste où il ne manque qu'un ministre des finances, un ministre des finances sans un cabinet ferait mieux mon affaire. »

M. Crispi qui a la confiance populaire comme si le peuple écrasé de misère et d'impôts espérait en lui, l'auteur précisément de l'état financier actuel, a été chargé de la formation du nouveau ministère. C'est un signe de la moralité publique en Italie; M. Crispi était inscrit sur la liste d'émargement de la Banque romaine, tout comme M. Giolitti; mais alors pourquoi ce mouvement d'indignation qui a renversé M. Giolitti et cette faveur pour M. Crispi?

H. P.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 30696.

Le Directeur-gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 26 TOME LII 23 DÉCEMBRE 1893

L'IDÉE ANARCHISTE

I

La bombe qui a éclaté dans la Chambre française n'a surpris personne qui réfléchisse : elle était attendue. Les attentats des anarchistes ne sont pas des accidents. Ce sont les symptômes d'une disposition d'esprit qui s'affirme de cette façon avec suite et méthode.

Depuis que le prince Kropotkine fonda le *Révolté* à Genève, en 1880, et le *Droit social* à Lyon, en 1881, donc, en douze ans, l'armée anarchiste s'est accrue dans la proportion d'un à mille ; derrière les quelques centaines d'agitateurs et de malfaiteurs qui se dénoncent eux-mêmes par leurs actes, d'innombrables ouvriers, dans les grands centres, forment tout un peuple imbu des mêmes idées : ouvriers intelligents, de caractère exalté, mais doux et généreux, qui, en répugnant au crime, partagent néanmoins les doctrines dont le crime est une application. On verra tout à l'heure qu'il y a plus d'anarchistes encore, qu'il y en a partout, et de plus en plus.

Cependant, l'idée, en se répandant, se fortifie, prend corps ; la multiplication des journaux, l'exactitude des correspondances de pays à pays, le progrès dans la confection des engins destructeurs, montrent que la bande s'est solidifiée en secte.

Nous ne faisons pas cette remarque pour exciter la peur ; il ne faut pas avoir peur, si l'on veut bien juger ; il faut réagir contre l'émotion du péril si l'on veut être équitables, ce qui est la seule façon d'éliminer le mal. Nous voulons seulement appuyer sur cette vérité, qu'on n'en finira pas avec l'anarchisme par le procès et l'exécution de quelques hommes. On peut découvrir les auteurs des attentats, sinon tous ceux qui en sont responsables, ceux du moins qui le sont immédiatement, et les faire disparaître ; mais tout ne sera pas dit pour cela. Ni le danger ne sera conjuré ; ni, non plus, la question ne sera résolue en bonne justice.

Qu'on nous comprenne bien : nous ne protestons pas contre la répression pénale. L'œuvre du gouvernement et des juges est de préserver la société, telle qu'elle est, en croyant que la justice absolue exige d'abord que chacun, à sa place, s'acquitte de sa tâche assignée sans défaillance. Se révolter contre les juges sous prétexte qu'ils font prévaloir la loi est déraisonnable ; les menacer pour cela est criminel, et les laisser exposés aux menaces sans protection ne l'est guère moins. L'obéissance active aux lois, telles qu'elles sont, est la première condition à remplir par ceux qui visent à les rapprocher de ce qu'elles doivent être.

Cependant cette œuvre des juges, pour nécessaire qu'elle soit, ne suffit pas. Non seulement elle est inefficace, capable de trancher, incapable de guérir, ne sait pas autre chose qu'isoler, que réduire à l'impuissance momentanée les éléments de désordre, ne peut les empêcher de se reformer sans cesse, faute d'atteindre à la source d'où ils procèdent ; mais encore, quoiqu'on l'appelle *œuvre de justice*, elle n'est pas exactement juste. Elle fait porter tout le poids de l'accusation sur celui qui a commis l'acte, tandis qu'en réalité et au fond, il n'en est pas tout seul responsable. Il n'est pas l'unique auteur de sa

propre conscience. Il est clair, par exemple, que, dans les meurtres anarchistes, il n'y a pas à considérer seulement le crime, mais aussi l'erreur, l'égarement, qui a justifié le criminel à ses propres yeux, et dans cet égarement, il faut reconnaître, pour une part, la faute de la société, notre faute à tous.

Une réflexion sérieuse doit donc nous conduire à déterminer certaines obligations, dont l'accomplissement par nous peut seul combattre réellement, dans le germe, ce que nous condamnons comme erreur et crime. C'est ce que nous voudrions rechercher ici, en tâchant de nous garder de toute passion, et de toute considération involontaire de nos propres intérêts.

II

Pour juger, avec cette équité nécessaire, la disposition d'esprit des anarchistes, il faut mettre de côté, d'abord, le moyen qu'ils emploient actuellement. Ce moyen est la « propagande par le fait », c'est-à-dire une série d'actes violents, peut-être applications d'un principe, peut-être simples vengeances. Quoi que vaille en soi la doctrine, ou le but, il n'y a pas d'hésitation sur ce point : le moyen est mauvais. Aucune fin ne peut le justifier, et s'il y a, peut-être, des provocations, des oppressions détestables qui l'expliquent, il ne peut y avoir rien qui transforme la haine et la violence en moyens de la justice.

Et ce qui n'est pas bon ne profite pas. A supposer que l'idéal anarchiste soit raisonnable et pur, et que l'avènement en soit marqué pour une date à venir, chaque bombe qui éclate retarde cet avènement d'un siècle peut-être. Il faut un bien long temps, apparemment, pour que le bien sorte du mal. La réaction suit l'action violente. Ce n'est pas en prêchant la révolte, mais la soumission, que le christianisme a détruit l'esclavage. Les guerres serviles n'avaient rien obtenu. Il y a donc erreur sur le choix du moyen : erreur au regard de la conscience, erreur politique aussi.

Dans cette erreur terrible, la société contemporaine, dont nous sommes, n'a-t-elle pas une responsabilité ? Nous le croyons ainsi. Non seulement la science, divulguée, a fait connaître de nouveaux moyens de destruction, mais la justification de l'acte même de détruire et de violenter a été prêchée par l'exemple, peut-on dire. Dans la politique internationale, on a vu des populations conquises, matées par la seule force ; dans les relations de classe à classe, d'individu à individu, l'état de guerre est apparu comme une loi ; une théorie naturaliste mal comprise a vulgarisé l'idée de lutte pour l'existence ; la littérature même a persuadé aux imaginations qu'il y a de la beauté à supprimer les faibles. Notre monde de fer fait par tous ses organes l'apologie de la force. Or une société qui proclame par ses mœurs la dure maxime : *Vit qui peut !* incite les natures brutales et exaspérées à répondre, comme revanche : *Tue qui peut !* Chaque action qui manifeste l'adoration de la puissance matérielle parle et enseigne dans ce sens.

Soyons donc attentifs, aujourd'hui, à ne pas compter uniquement sur la force pour combattre le mal de l'anarchisme. Cette superstition de l'efficacité de la force, gagnant de propre en proche, est justement une des sources du mal même. On arriverait bientôt à regarder la présente œuvre de guérison sociale comme un combat où il s'agirait de savoir qui sera le plus fort, de quelques individus ou de la société tout entière ; on rêve un duel furieux de la guillotine et de la dynamite, tandis que l'esprit de justice, qui seul pacifie, serait mis en oubli.

III

Mais il n'est pas besoin de condamner la violence plus longuement. Examinons à présent l'idée anarchiste en elle-même.

Représentons-nous comment elle se développe dans un homme certainement sincère, qui, n'étant exceptionnel ni par ses talents ni par ses crimes, peut d'autant mieux servir d'exemple (1).

Le compagnon L. a aujourd'hui trente ans environ. Il n'a connu ni son père ni sa mère. Son aïeule l'éleva et le mit à l'école des Frères. Il y fut bon élève, très appliqué. Mais l'instruction qu'on lui donna lui laissa un goût si vif de la vie intellectuelle, avec un tel orgueil du savoir, que le travail manuel lui sembla désormais répugnant. Il n'y trouvait plus assez de dignité. La religion eût pu lui apprendre à se résigner ; mais souvent appelé à servir la messe comme enfant de chœur, il vit, dit-il, « la religion dans les coulisses » ; toujours est-il qu'il n'y crut pas. Au sortir de l'école, il fut employé dans une scierie. Il gagnait, raconte-t-il, 1 fr. 50 pour une journée de 11 heures (2). Il n'était pas robuste, et fut bientôt le souffre-douleur de l'atelier. « J'ai subi, dit-il, l'exploitation sous toutes ses formes ; j'ai mené une existence de bête de somme, dans une chaleur d'étuve. Quel crime avons-nous donc commis, me demandais-je, pour être ainsi aux travaux forcés ? Cependant il

1. Nous utilisons ici des notes prises par nous au cours d'un récent procès. L'anarchiste L., condamné pour une propagande de presse, est aujourd'hui interné à Sainte-Pélagie. Un des jurés qui le condamnèrent dit en sortant : « En somme, il n'y a qu'une bonne voie, c'est le bien-être gagné par le travail. » Cette conclusion naïve d'un honnête négociant mérite d'être retenue. Le mot *bien-être* devait se trouver dans la phrase.

2. Nous ne garantissons que la fidélité de nos notes, non l'exactitude intrinsèque des témoignages fournis à la Cour.

y a une classe parasite, qui se nourrit de notre travail à nous. *Le riche*, qui ne produit rien, a pour lui toute la terre. Quelle est la cause de cette inégalité monstrueuse (1) ? »

D'autre part, L. s'efforçait toujours d'apprendre : il suivit les cours du Conservatoire des Arts et Métiers ; il inventa même un système de moteur à gaz ; seulement les ressources lui manquèrent pour obtenir un brevet. En occasion, il se heurta à la même impossibilité de s'élever, d'arriver. Il ne put, pour la même raison, faire sa médecine ; il attrapa quelques bribes de cette science dans les livres, et se mit à étudier sa propre « machine » avec une attention opiniâtre. « Je sais, dit-il, que je suis atteint de tuberculose : j'en suis au passage de la 2e à la 3e période. J'envisage avec calme mon état, *Je saurai sauter à pieds joints dans le néant, qui me satisfait.* »

Ainsi, il a des prétextes pour se croire par l'intelligence et la culture au-dessus de sa position. Le savoir l'enivre : les conquêtes de la civilisation matérielle l'éblouissent. « Voyez, s'écrie-t-il, la marche du progrès scientifique ; la vapeur, l'électricité, etc. » Il a le sentiment d'être fort en avance sur son temps ; si ses propres idées ne se sont pas plus répandues, c'est que « les cerveaux étroits y sont réfractaires. Comment se cramponner encore aux superstitions antiques de la loi et du patriotisme, en 1893 ! Parmi tant de progrès, le progrès social seul resterait stationnaire ! A une époque où *la science a donné aux hommes tous les moyens d'être heureux !* Écoutons la *grande pitié humaine ;* la Patrie, idole monstrueuse, est cause que de jeunes hommes, qui pourraient travailler et être utiles, sont moissonnés dans leur fleur, que de vieux parents, des femmes et des enfants sont privés de leurs soutiens et condamnés à la misère... Déshonorons la guerre ! »

Non seulement le compagnon L. est désintéressé, mais il se sent un héros, pour avoir de telles idées, et il en serait volontiers le martyr. Il a accepté d'être le gérant d'un journal anarchiste, sans aucun traitement, pour faire les mois de prison mérités par ses camarades. Il mourrait pour la cause, soutenu par l'espérance mystique que la Révolution à venir, dont il est un des mille ouvriers, est toute proche. « N'entendez-vous pas ses grondements ? s'écrie-t-il, ce n'est encore qu'un lac, ce sera une mer ; elle emportera toutes vos digues ! »

Il est des anarchistes différents de ce type moyen ; quelques-uns sont de purs scélérats. Quelques autres sont très sensibles : ce n'est pas l'attendrissement sur eux-mêmes, mais sur autrui, qui a fait d'eux des révoltés (1).

IV

S'étant ainsi insinuée dans l'esprit d'un homme par la voie de ses sentiments, soit tendres, soit féroces, l'idée anarchiste s'y organise en système.

Elle se construit suivant un plan très simple :

1re idée : *Le bonheur est un droit pour l'homme, et l'objet même de la vie.*

2e idée : *L'homme est naturellement bon, et capable de bonheur.*

Ces deux thèses, qui, si on les conteste, entraînent avec elles le système tout entier, ne se démontrent point. Elles sont senties par le cœur : c'est toute leur preuve. L'homme n'est-il pas bon, ou ne le serait-il pas sur-le-champ, s'il avait tout à son désir ? Que chacun se consulte soi-même là-dessus. — Et en effet presque toujours on découvre chez l'anarchiste, non sans surprise, une vive conscience de l'avantage d'être bon. Il veut le bonheur de tous, aussi bien que le sien (2). Il est compatissant, et l'un d'eux dit assez justement : « Nous finissons par exécrer à force d'aimer (3) » ; d'aimer sans aucun empire de la raison, faut-il ajouter. — C'est que, si par hasard l'anarchiste « est bon, il se sent bon, ce qui est très dangereux » (4), plus dangereux qu'on ne s'y attendrait : toute son erreur vient de là. Juger, d'après soi-même, que l'homme est bon par nature, sans effort, en se laissant aller ; être d'ailleurs affamé du bonheur, et croire, puisqu'on est si bon, qu'on y a droit (5), au point de s'indigner de toute douleur comme d'un attentat ; puis, toujours parce qu'on est sensible, s'exaspérer de la méchanceté d'autrui, occasion ou menace de souffrance, et, inversement, voir dans

1) Ici se place, sans doute, quoique le compagnon L. n'en ait pas parlé, la lecture de quelque écrit de propagande, d'un livre de Proudhon, de la *Révolte*, du *Père Peinard*, des *Paroles d'un Révolté* ou de la *Conquête du Pain*, ouvrages du prince Kropotkine.

1) Nous en avons connu un qui se jeta dans la secte pour avoir vu un chef d'atelier frapper un jeune garçon, et lui casser un bras. Ce simple fait lui révéla soudain « la monstruosité de l'autorité ».

2) L'anarchisme est « la grande cause pieusement aimée de toutes les *natures bonnes* ». *Entretiens*, déc. 1892, p. 272. Les mots *espoir, beauté, amour, justice* reviennent sans cesse dans les écrits de la secte. Les peintures attendries de l'humanité future font ressembler par endroits la *Conquête du Pain*, de Kropotkine, à une rêverie de Bernardin de Saint-Pierre. M. Élisée Reclus est connu pour son grand cœur. — Il va sans dire que ce caractère ne se retrouve pas chez les purs malfaiteurs, qui se réclament de l'anarchisme seulement pour justifier les débordements de leur nature sauvage.

3) *Revue anarchiste* du 15 nov. 1893, p. 83, article de M. G. Randon.

(4) Em. Faguet, parlant de J.-J. Rousseau, dans les *Études sur le XVIII-siècle*, p. 328. Cet article pénétrant est très utile à méditer pour comprendre notre sujet. Rousseau est le vrai père de l'Anarchisme : toute la théorie se déduit de ses principes.

5) « Ils veulent conquérir de gaillarde façon *la part de bonheur qui leur est due.* » (*Entretiens*, 25 nov. 1893, p. 456.)

toute souffrance un effet de la méchanceté de quelqu'un (1). — c'est là proprement le germe, ou, si on peut dire, la bactérie de l'anarchisme.

A chacun de se demander, à présent, s'il a ou non contribué à la semer dans le corps social.

En fait, un enseignement assez évident se dégage de la pratique du plus grand nombre, à savoir que la douleur est l'ennemie, que le bonheur personnel est l'unique but, et que, ce bonheur devant être trouvé dans des choses acquises, possédées, les obstacles qui empêchent de l'atteindre résident aussi dans les choses; si ces obstacles étaient écartés on répond de soi : on serait heureux et bon. — Voyons cependant quelles conséquences les anarchistes, quant à eux, ont tirées d'une conception de la vie humaine qu'il semble qu'on respire avec notre air.

3e idée. — *La liberté individuelle absolue, ou pouvoir de faire sans réserves ce que l'on veut, est la condition du bonheur.*

Si l'homme est bon par nature, et, par nature aussi, capable de bonheur, cette conséquence-ci paraît bien tirée. Il faut le laisser, ou plutôt le rendre à lui-même, afin qu'il se gouverne seul. « Le concours de l'intelligence et des actes pour l'intégrale liberté » sera donc la devise de l'anarchisme (2). L'humanité redevenant libre d'entraves, chacun s'emploiera volontairement au bien de tous, il n'aura pour cela qu'à suivre l'impulsion de son cœur. « Dans une société anarchique, où personne n'aura à craindre la misère, tous se précipiteront pour être utiles à l'enfant, à l'infirme, etc. » (3) puisque l'égoïsme n'est qu'un accident passager, né de la contrainte des lois. Tous seront égaux et frères. Il est, certes, des inégalités naturelles, mais l'homme supérieur ne fait que se sentir de plus fortes raisons de servir les autres. Il fuit le pouvoir, il veut se perdre dans la foule. L'expansion de l'individu s'accomplit donc sans conduire à ce despotisme des forts (4), qui recommencerait la tyrannie sociale, et l'enchaînement des maux.

Telle est l'idée que les anarchistes se font de la liberté. Idée fausse assurément, car nul n'est moins libre que celui qui, pouvant tout ce qu'il veut, ne sait vouloir que ce que ses instincts lui commandent; mais idée commune et presque générale parmi nous, il faut l'avouer : toute notre politique témoigne assez que le grand nombre voit dans la liberté non un devoir et la condition de tout progrès, mais un droit, un plaisir. C'est là s'abuser. En réalité la liberté politique et civile ne « flatte pas nos passions, elle les contrarie presque toutes;... elle impose des limites à tout le monde, au pouvoir des magistrats, au pouvoir des particuliers, au pouvoir des masses,... elle exige qu'un nombre suffisant de citoyens vertueux, impassionnés, incorruptibles, comprenant parfaitement en quoi la liberté consiste, se fassent un devoir de la défendre contre leurs propres passions et contre les passions des autres (5). » La liberté ne vit donc que de sacrifice. Voilà le vrai. Mais lorsque ceux-là mêmes qui, l'ayant compris, devraient tenir école de liberté, répandent par leur pratique une notion contraire, il ne faut pas s'étonner que des hommes irréfléchis, souffrants, impuissants à sortir de leurs bas-fonds, en viennent, sous la pression de l'instinct, à confondre cette liberté vantée avec la révolte de la nature contre toute règle. Et ils en viennent là, en effet.

4e idée. — *Tous les freins extérieurs ou sociaux, intérieurs ou moraux, sont factices et doivent être regardés comme la cause du malheur et de la méchanceté.*

« L'homme est né libre, et partout il est dans les fers », a dit Rousseau, précurseur de Proudhon, de Bakounine et de l'Anarchisme. De ce fait vient tout le mal qui nous empoisonne, puisque ce n'est pas de la nature, et qu'encore faut-il qu'il coule de quelque source. Otons les lois, l'État, l'Autorité, qui entre-

1 Tout ce qui nous gêne ne peut venir que de la méchanceté. Les terribles conséquences pratiques de cette illusion éclatent à la lecture de cette seule phrase, tirée de la *Revue anarchiste* : « Vis-à-vis de la morale pure, ne sont *innocents* que les êtres ou les choses dont l'existence ne nuit en rien au développement harmonique d'une race ou d'une espèce. » On voit quelle idée l'auteur s'est faite de la *morale pure*.

2 C'est l'épigraphe de la *Revue anarchiste*.

3 *L'Anarchisme la Plume* du 1er mai 1893, article de M. J. Grave, p. 209. Cette habitude de répondre de l'avenir, de mettre les vertus au futur, suffit à dénoter des esprits peu critiques. La science est de l'indicatif présent : *ceci est* : elle ne prophétise pas. On observe que la plupart des anarchistes ont été d'abord croyants religieusement : ils ont ensuite perdu la foi, ou du moins en ont changé l'objet. C'est à la Science qu'ils croient aveuglément, et qu'ils demandent un paradis.

4 Tel est du moins la théorie nivelleuse de Bakounine et la théorie fourmilière de M. Élisée Reclus. Le premier reconnaît comme « axiome » la prévention contre l'autorité continue des mêmes individus, contre la domination exercée par des individualités supérieures » article posthume sur *la Commune de Paris, Entretiens*, août 1892, p. 68. — Le second recommande souvent que les compagnons soient « toujours et partout des égaux, des camarades, que nul ne donne des ordres... » Les jeunes littérateurs, rongés d'amour-propre, qui se sont jetés dans l'anarchisme par dépit de leur existence étroite, saluent au contraire, dans une société absolument libre, leur propre avènement : « En l'absence de toutes lois, l'ascendant des hommes supérieurs serait la seule loi, et leur juste despotisme incontesté : il faut le despotisme pour qu'il pourvoie les imbéciles de bonnes muselières, car, sans intelligence, l'homme mord. » *Entretiens*, avril 1892, p. 147, article de M. de Gourmont. Cette forme cynique de l'anarchisme, qui n'est que la niaise adoration de soi, aboutit donc au mépris et à la haine des foules, des simples, du peuple. C'est le contraire de l'autre, de l'anarchisme vrai. Ne nous y arrêtons pas davantage : l'amour-propre des jeunes littérateurs ne peut prétendre à être discuté.

5 Ch. Secrétan, *Une condition de la liberté politique*, dans les *Discours laïques* p. 337 et suiv.

tiennent, non pas l'ordre et la paix, quoi qu'on dise, mais la violence, et tout sera bien. Cependant il reste, semble-t-il, la conscience, la loi du dedans, à laquelle Rousseau ajoutait foi. Non, pas même cela : la science récente, qui réduit tout à des phénomènes, dissout ces dernières chaînes. On regarde la croyance au devoir comme un produit, un vestige des vieux cultes ruinés par la raison, un dernier écho de l'antique terreur de la foudre. La morale est donc factice comme les lois écrites. L'homme tout à fait libre ne se sent assujetti à rien, pas même à vouloir le bien, puisque ceci est encore une forme de l'idée d'autorité, « un produit fatal de l'éducation religieuse, cette source historique de tous les malheurs », dit Bakounine. La critique essaie de montrer de quelle façon cette superstition du devoir s'est implantée en nous ; l'Allemand Max Stirner, logicien radical de l'anarchisme, en rend compte : « Notre conscience est hantée comme un vieux donjon ; elle est l'habitacle des revenants, des fantômes. Nos idées, produits de notre cerveau, nous tyrannisent ; ce sont nos idoles. Les droits et les devoirs sont des amulettes que les dévots portent sur le cœur. » Et il conclut, en repoussant l'idée humanitaire comme une idole aussi : « Moi qui existe aujourd'hui et qui n'existerai pas demain, qui n'ai ni le goût ni le talent de la perfection morale, et qui ne me soucie pas plus de ressembler à l'homme parfait qu'un chien ne vise à devenir semblable à Sirius, je revendique le droit de vivre heureux... Je veux vivre et jouir, sans délai. » Le matérialisme, retouchant la doctrine de Rousseau, en a tiré enfin l'Anarchisme absolu.

Présenté ainsi dans sa nudité, ce système se reconnaît sur-le-champ pour absurde. Parler de droit au bonheur ou à la vie, de droit quelconque, lorsqu'on ne croit à aucune loi, est un non-sens. L'anarchiste se contredit soi-même : un vif ressentiment de ce que la justice est blessée en la personne d'autrui ou en sa personne était son ressort ; mais si sa pensée, en se développant, ne trouve plus aucun contenu à cette idée de justice, et y reconnaît une illusion, il s'ôte à lui-même le principe au nom duquel il pourrait faire le procès à la société qui le blesse. S'il n'y a pas de conscience, qu'il courbe le dos, ou soit le plus fort. — Il n'est pas moins contradictoire de faire du *Moi* l'unique dieu, lorsqu'en ôtant à ce *Moi* la faculté de se donner une règle, de vouloir et de valoir, on le dissout dans les choses, on l'anéantit. C'est bâtir sur le vide. — Enfin s'imaginer que la science, qui est une construction de l'esprit, commence par nier l'esprit, en le réduisant aux choses existantes « en chair et en os », incapables de se connaître elles-mêmes, c'est ne pas même soupçonner ce qu'est la science. Ainsi ce qu'on appelle « le matérialisme » n'est pas autre chose que l'état d'irréflexion naturel aux enfants [1]. »

Empêcher qu'aux yeux des ignorants, des crédules, cet état d'irréflexion grossière passe pour une conquête nouvelle de la science sous le seul prétexte qu'elle annule tout le travail antérieur de la pensée ; au contraire, établir que l'esprit est toujours la plus évidente réalité, et loin de pouvoir être produit par les choses, donne seul un sens et une valeur aux choses ; rendre cette vérité fondamentale très familière à quiconque est entré dans la moindre école de village, ce serait là l'œuvre de l'esprit public, s'il existait un esprit public. Mais l'attitude des gens qui pensent est ambiguë : croient-ils ou non que le monde qu'on voit et on touche est le seul réel ? On ne sait. Ils ne prennent pas la peine de professer une vérité élémentaire pour eux, ils ne la manifestent pas dans leurs actes. Ils ont donc peut-être, par là, quelque responsabilité dans l'erreur des hommes incultes qui font de la loi morale un produit accidentel du cerveau, et se sont perdus eux-mêmes sous les faits.

3e idée. — *Le système de freins opposé à la nature a été organisé par une classe d'hommes en vue de contenir et d'exploiter le reste ; cette classe tout entière doit être considérée comme solidairement responsable du présent état de choses, factice et mauvais.*

La disposition notée plus haut, par laquelle toute souffrance ou toute gêne est attribuée à la méchanceté de quelqu'un, explique comment cette idée-ci découle de la précédente. L'invention funeste des lois existant sous nos yeux, il faut bien la faire remonter à la malice de ceux que nous voyons en profiter. L'intérêt de quelques scélérats peut seul avoir été le mobile de cette violation de la nature libre et douce. Ces scélérats, ce sont les riches, les capitalistes, ceux qui jouissent tranquillement. Ils ont inventé la légalité comme la moralité pour garantir leur égoïsme. Ils sont donc responsables du mal introduit dans l'humanité par les superstitions de la conscience et de la loi. — Ils en sont tous solidairement responsables. Car, le mal étant perpétué par la protection même qu'on attend des lois, il n'est pas de femme, pas d'enfant qui en soit pur. C'est bien la société tout entière, comme une idole d'un seul bloc,

[1] Nous suivons ici, non les propres paroles de Stener, mais un résumé, un peu force il est vrai, donné par M. Th. Randal, dans les *Entretiens* de sept. 1892, p. 123. Le titre de l'ouvrage allemand est : *Der Einzige und sein Eigenthum* (2e éd., Leipsig, 1882). Le persiflage universel en est le caractère. Le fond en est qu'il est absurde d'obéir à nos propres idées, morales ou autres. Tout le livre nous paraît contenu dans le chapitre intitulé : *Selbstgenuss* (*Jouissance de soi*), p. 330.

[1] Ce sont justement des ouvrages matérialistes et superficiels qui font l'éducation des anarchistes. On peut l'induire d'un témoignage de Vaillant, l'auteur du dernier attentat.

qui est l'ennemi (1), et l'on arrive à cette sentence inexorable : « *Il n'y a pas d'innocents* ». C'est pourquoi l'on frappe à l'aveugle, dans la foule.

Certes l'anarchiste dit vrai, et tous les membres de la société sont complices, en quelque mesure, de l'injustice de chacun. Mais il n'a nulle raison de se mettre lui-même à part de cette société qu'il accuse : le mal dont il souffre a été semé aussi par lui. S'il n'avait pas l'orgueil de ses vertus, il commencerait, selon la seule méthode raisonnable, la réforme de tous par la sienne propre. Il répond en vain que n'étant pas riche il n'est pas criminel ; le riche qui jouit et le pauvre qui envie la jouissance sont également riches *en esprit* ; leurs deux exemples enseignent dans le même sens, contribuent tous deux à l'injustice. Sous le paletot ou la blouse, le même cœur humain, malade de s'aimer lui-même, répand la contagion de ses passions et de sa servitude. On se trompe, on ne regarde pas assez au fond, quand on voit des différences si tranchées entre les classes. De loin, on dirait des armées compactes marchant l'une contre l'autre ; de près, à la lumière d'une sympathie vraie, on découvre que tous sont également des hommes.

D'où vient donc cette erreur funeste, qui, nous rendant étrangers et lointains les uns pour les autres, fait oublier à l'anarchiste que la société, c'est lui-même, sa femme, son enfant, ses frères, et remplace à ses yeux ces millions d'êtres vivants, pareils à lui, par un seul être abstrait, monstrueux, cible de sa haine ? Il faut le dire nettement, nous vivons tous dans cette abstraction, nous lui donnons une consistance par notre pratique. Faute de l'amour, qui nous révèle en autrui un semblable, nous apercevons partout des classes, des partis, des métiers, des institutions, et nulle part des hommes, faibles, inégaux, souffrants, réels. Il n'est pas de petite organisation dont on ne fasse aussitôt une idole, à laquelle on subordonne le bien, et la liberté des hommes. « C'est pour l'entreprise, » dit-on. — Et l'entreprise, pour qui est-elle ? — Cette idolâtrie, ou superstition du mot, entretenue par chacun de nous, aveugle les esprits faibles, les excite contre des formules personnifiées, et souvent les pousse à frapper.

6e idée. — *Il est nécessaire et il est possible d'amener immédiatement, en rompant avec tout le passé, un état de choses parfaitement bon et heureux, non pas seulement en expropriant les exploiteurs, comme le veulent les socialistes, mais en anéantissant définitivement les freins tant sociaux que moraux.*

Se croyant eux-mêmes en dehors de la société, en dehors de l'histoire, les anarchistes se jugent des instruments suffisamment purs et neufs, pour que leur œuvre ne soit pas un recommencement ou une suite du passé qu'ils maudissent. Ils se figurent n'avoir pas ce passé dans les veines. Le règne de la justice parfaite arrivera donc par eux un jour : cette heure unique sonnera au cadran, et tout sera institué irréprochablement, d'un seul coup. Seulement, pour garantir à jamais l'humanité contre un retour de ce mal de l'autorité, dont tant de siècles lui ont laissé le pli, on anéantira toute maxime au nom de laquelle un homme pourrait commander à d'autres. Le socialisme, en effet, si radical qu'on le rêve, n'extirpe pas le germe du mal, la tyrannie, il la déplace seulement ; aussi est-il vain. Seul le règne absolu de la nature, le paradis terrestre, où l'homme serait revenu à l'innocence animale, amènerait la libération totale ; il faut retourner à ces premiers âges, « en ne retenant des siècles intermédiaires que les acquisitions de la science » (1).

On peut hausser les épaules à cette conclusion. Cependant, pour avoir tout droit de la condamner, il faut être bien sûr des principes par lesquels on la juge, et se rendre le témoignage qu'on les a suffisamment affirmés, pour qu'il n'y ait point de notre faute dans la diffusion d'une erreur si naïve. A-t-on enseigné avec assez de netteté que l'idée d'un progrès soudain, s'accomplissant à l'encontre de tout le passé, par des instruments que le passé a façonnés, est absurde ? — que l'idée d'une perfection obtenue, définitive, oisive, est contradictoire, attendu que ne pouvoir plus se dépasser serait la misère suprême, et que marcher toujours sans repos, sans toucher une limite, est la destinée, la grandeur vraie de l'homme, sa vie même ? — que d'ailleurs cette perfection idéale ne saurait consister en la béatitude de l'existence animale, toujours disputée à la souffrance inévitable, circonscrite à perpétuité par la mort, et incapable de donner un sens ni à la mort ni à la souffrance ; mais, au contraire, dans l'acte qui à travers ces circonstances adverses réalise lentement, douloureusement, librement ce qui doit être. — Il ne paraît pas que ces vérités, aperçues dès l'origine et progressivement dégagées par ceux qui réfléchissent, circulent partout, conçues avec pureté par les habiles et, enveloppées de symboles chez les simples ; qu'elles soient la conscience commune, le lien de notre société. On ne voit pas qu'elles soient affir-

1 Les anarchistes parlent toujours abstraitement de la *Société* : c'est la Bête aux mille têtes. Ils s'excitent contre cette Bête, c'est elle qui est cause de chaque passe-droit de détail, c'est elle qui est frappée dans chaque révolte particulière. Ils rattachent en un être idéal tous les hommes comme toutes les lois dont ils sont gênés ; et M. G. Tarde fait observer justement que l'*Attentat contre la société*, en temps de démocratie, correspond à ce qu'était le *Régicide* sous la monarchie.

1 *Entretiens*, déc. 1892, art. de M. Charles Albert, p. 277.

mées jusque dans les écoles de village, ni par l'exemple de ceux sur qui on a les yeux. La question élémentaire de savoir si l'humanité se développe en s'éloignant de l'animalité, ou bien en y retournant, reçoit des réponses opposées, suivant qu'on regarde aux principes de ceux-ci ou aux principes de ceux-là, ou encore aux principes et à la conduite des mêmes. On peut dont se demander si l'anarchie, ou absence de règles, n'est pas proclamée par quelques-uns parce qu'elle ressort de toute notre organisation, des contradictions de notre conscience publique, — et si elle ne se manifeste pas en celle-ci parce que chacun la porte d'abord au fond de soi.

V

On jugera peut-être que voilà un long circuit pour en arriver à reconnaître enfin que l'anarchisme est socialement irréalisable, moralement contradictoire ou absurde ; qu'il n'est pas une opinion politique, mais un abus, une pure maladie de l'esprit. On le savait d'abord. Cependant ce ne serait pas une peine perdue que d'avoir amené plusieurs, et ceux-là mêmes qui parlent de couper net ce rejeton meurtrier, à se demander s'ils n'en nourrissent pas d'ailleurs les racines vivaces.

Il est question partout aujourd'hui de « défendre la société ». Cela est nécessaire et juste. A condition toutefois que cette défense n'ait pas pour effet de cultiver précisément les causes du mal.

Telles sont les conclusions auxquelles il nous paraît que les esprits sérieux et libres seront conduits au sujet de l'anarchisme.

PAUL DESJARDINS.

LA CHANSON DE LA TERRE.

I

Le soleil chauffe si fort que la terre fume. Où donc va la vapeur qu'elle exhale ? — Elle monte, cette vapeur, elle monte encore. Regarde, la voici qui prend la forme d'un nuage, d'un nuage blanc qui étincelle, et file, et s'en va fondre dans l'immensité du ciel bleu. Qu'il est loin, déjà !... Nous reviendra-t-il jamais ?...

Comme l'herbe sent bon ! Elle est toute jeune, et si fraîche, si verdoyante ! Elle a trois jours à peine. Il y a trois jours, la terre était encore toute nue. Mais elle avait en elle la graine ; elle l'a nourrie et abreuvée. Elle a humecté peu à peu les racines des petites herbes, celles des buissons, celles des arbres, elle leur a fait boire l'eau pure des neiges fondantes, l'eau tiède des pluies de printemps, et tout s'est mis à pousser, à verdir, — l'herbe, les buissons et les arbres.

Et les oiseaux !... Vois comme il en est arrivé, de grands et de petits ! Les freux aux becs blancs sautillent dans les labours : ils disent : « Krr... Krr... » en fouillant la glèbe noire ! Et voici l'hirondelle, la toute gracieuse, qui vole et jette son cri aigu. Elle revient à nous des contrées mystérieuses, des lointains pays d'outre-mer. Les bois et les plaines se peuplent de nouveaux venus. Ils sont là, les serins au vert plumage, les jaunes ortolans, les linottes au gilet rouge, les sansonnets bariolés, ils sont là qui sifflent, et qui chantent, et qui piaillent tous à la fois. Ils sont si heureux, c'est pour eux une telle joie de pouvoir s'ébattre au soleil !

D'en haut, de très haut, comme qui dirait des profondeurs bleu sombre du ciel azuré, les grues plongent vers nous, avec un bruit strident de crécelles. Et puis encore, sans qu'on sache au juste d'où, peut-être des hauteurs mêmes où resplendit le soleil, d'autres chants d'oiseaux pleuvent, en trilles lumineux et sonores.

Vois cette maison : il en sort une jolie et grêle fillette. La pauvre enfant est malade. Une servante, sa nourrice d'autrefois, la mène par la main ; sa mère marche à côté d'elle.

On assied la petite sur un bon tapis étendu sur la pelouse.

— Mère, dit-elle, qu'il fait bon ici, dans cet air si pur, sous les rayons qui réchauffent ! Et quelle joie partout ! Les nuages ensoleillés voguent dans le ciel bleu. L'herbe au loin verdoie, unie comme un velours, et parsemée de fleurs blanches. Ne les cueille pas, mère. Elles ont du plaisir à regarder le soleil et le soleil aussi les regarde avec bonheur. Et que d'oiseaux ! Et comme ils chantent, comme ils gazouillent, les chers êtres !... Mais, d'où vient-il, mère, dis-moi, d'où vient ce chant merveilleux qui m'enveloppe de toutes parts ? Est-ce du ciel, des prairies, des fleurs ? Qui me le chante ce chant si beau et qui résonne si fort dans ma poitrine souffrante ?

— C'est la terre, a répondu la mère, c'est la terre qui dit sa chanson.

L'enfant s'incline tout bas, pour écouter, et son cœur frémit, et elle entend la terre qui lui chante :

« Tu es à moi, ma jolie petite fille, tu es à moi ! C'est moi qui t'ai versé la vie. C'est moi qui ai nourri ta nourrice. Les légumes et les racines, le pain et la viande et toutes les espèces de fruits, tout ce qu'elle mangeait lui venait de moi, et elle te le passait à toi, dans le doux lait de ses mamelles. C'est moi qui fournis à l'univers ses aliments, lorsque le soleil me

réchauffe. Il m'embrasse alors si chaudement, et je suis si heureuse sous ses bons rayons!... Tu es à moi, ma jolie mignonne ! »

L'enfant devint toute pensive. Longtemps elle médita sur les paroles de la terre.

Sa mère lui dit enfin :

— Rentrons. Il se fait tard : il serait dangereux pour toi de rester à l'air ; ces brises du printemps te feraient du mal.

Et on emmena la jolie petite fille.

* * *

Les jours suivirent les jours et allèrent en s'allongeant. Le crépuscule du soir à peine éteint, l'aube matinale blanchissait du côté opposé du ciel, et le rouge soleil se remettait à luire.

Le voici qui brille d'un éclat de plus en plus vif, et chaque jour il chauffe plus ardemment. La terre maintenant est toute vêtue, toute parée de verdure et de fleurs.

La jolie petite fille a l'air d'avoir recouvré la santé. Elle court gaiement, les joues toutes roses, par la campagne et dans les bosquets. Elle écoute chanter les rossignols et les coucous. Des fleurs sans nombre émaillent les champs, les prairies. Les blés, hauts sur tige, inclinent leurs épis, comme pour saluer la jolie petite fille. Et les nuages irisés voguent dans le ciel : ils montent, descendent et remontent ; d'heure en heure leurs flancs bleutés deviennent plus sombres. Soudain, l'éclair jaillit ; la foudre éclate, tonnante, assourdissante, éveillant mille échos. Une averse s'ensuit ; la pluie crépite sur les toits, sur les feuillages, et s'étale sur la terre en flaques d'eau.

... Mais voici que la nue s'est dissipée ; le soleil reparaît, l'arc-en-ciel déploie ses plus vives couleurs. Dans la forêt, dans la plaine, rafraîchies et lavées, les feuilles scintillent et rient à la lumière. Et les oiseaux, les chères créatures, se reprennent à voltiger, à chanter, à jaser entre eux. Tout brille, tout luit, tout étincelle ; une allégresse immense anime les choses.

— Mère, dit la petite, écoute. La terre dit sa chanson...

« C'est moi qui engendre la pluie, dit la terre : lorsque le soleil m'a chauffée, une vapeur se dégage de mon sein, et cette vapeur s'élève vers le ciel où elle devient nuage, et les nuages en se condensant forment une nuée, et la nuée retombe en pluie. Ce que je donne m'est rendu. »

* * *

Le soleil s'est lassé de luire. Il se couche de bonne heure, il se lève très tard. Les journées se font courtes, et les nuits s'allongent, froides et sombres.

Les baies cependant étoilent encore la forêt, et des champignons de toute espèce s'engraissent à son ombre. Les pommes, les cerises, les poires sont mûres, ainsi que les pastèques et les melons.

Mais il fait froid et humide au dehors, et, dans la maison aussi, il fait froid. La pauvre petite fille est retombée malade ; elle ne quitte plus la chambre.

Le soleil se cache derrière les nuées grises qui s'abaissent de plus en plus vers la terre. Et il pleut, il pleut sans fin. La pluie bat les vitres qui pleurent à faire pitié : des torrents de larmes les inondent. Et le vent, — un vent glacial, — souffle avec rage : il siffle, hurle, se lamente, gronde ; il fond comme un ouragan sur les guérets dévastés, sur les bois dépouillés de feuillage.

L'enfant prête une oreille attentive. Même dans le fracas de la tourmente elle distingue encore la voix de la terre :

« Je vole, je m'élance, portée par des ailes invisibles, des ailes indomptables. Je vole et tournoie dans l'infini des espaces. Je vais, je vais... où ? je n'en sais rien. Les nuits et les jours, l'hiver et l'été, la douleur et la joie, la vie et la mort, tout paraît et disparaît à ma surface en un tourbillon vertigineux ; tout s'efface, tout s'évanouit, et rien ne demeure que ce qui ne peut s'anéantir. »

— Mère, dit la petite, n'entends-tu point ? Il me semble qu'il y a quelque chose qui pleure et qui gémit en moi.

— Oui. C'est la terre qui dit sa chanson.

* * *

Le givre a poudré les arbres. La terre est toute blanche et gelée : le pâle soleil ne la réchauffe plus.

— Mère, dit l'enfant, je me sens mieux ; je crois bien qu'avant peu je serai guérie.

— Assurément, ma mie, répond la mère en l'embrassant bien fort. Et tout aussitôt elle fond en larmes, car elle sait, elle a la triste certitude que sa fille ne guérira jamais, — qu'elle va mourir, au contraire, mourir avant peu.

L'enfant sourit, étendue dans un grand fauteuil vert, la tête appuyée à un coussin. Elle se sent à l'aise là, bien à l'aise comme si elle était encore dans son berceau et qu'on l'y berçât doucement, avec les chansons de sa nourrice. Elle rêve, elle se voit entourée d'herbe verte, d'une herbe tendre qui n'a que trois jours. Une vapeur blanche monte dans le ciel, y prend la forme d'un nuage lumineux et pur qui se perd dans les profondeurs bleues et file, file au loin. Reviendra-t-il jamais ?... Et les oiseaux chantent ; ils chantent et gazouillent, les gais oiseaux !...

— Envolons-nous ! a dit la vapeur blanche à l'enfant.

Et toutes deux se sont enlevées dans l'espace.

Voilà les prés verts, les bosquets, les blanches fleurs. — Ah ! ne les cueille point, mère chérie !...

Passons, passons outre !

Voilà les freux noirs qui fouillent le sol ; une bande de sansonnets fond sur la terre labourée ; l'hirondelle vole, rapide, en jetant son cri...

Passons, passons outre !

Et voilà les nuages étincelants, les beaux nuages aussi blancs que des flocons de laine...

Passons, passons outre !

Voilà enfin le ciel bleu, et on ne voit plus rien que ce ciel limpide, que son azur illimité. La vapeur blanche s'est dissipée, l'enfant est restée seule dans la vaste, la vaste étendue céleste. Elle frissonne de tout son corps, elle ouvre les yeux.

— Mère, mère chérie, dit-elle, la tête me tourne. C'est que j'ai volé haut, très haut. Oh ! comme je me sentais bien !... Dis-moi, mère, la saison chaude reviendra, n'est-ce pas ? Et la terre dira encore sa chanson d'allégresse ? Et je reverrai les blanches fleurs et le ciel bleu, l'hirondelle rapide et les petits oiseaux ?

— Oui, tu reverras tout cela, répond la mère. Tu verras même probablement bien d'autres choses encore !...

La petite tourne ses regards vers le salon obscur. Un tourbillon de neige s'abat aux fenêtres. Et l'enfant se rappelle certain soir où un tourbillon pareil vint ébranler les vitres. Il y avait, cette nuit-là, dans le salon, un bel arbre de Noël. Elle regarde encore, et il lui semble que l'arbre est toujours là, et qu'elle se tient auprès. Oui, il est là, l'arbre immense, fleuri de joujoux et de bonbons ; il rayonne, il étincelle de lumières radieuses.

— Qu'y a-t-il donc au sommet ? se dit-elle.

Et, comme elle se hausse pour voir, il lui semble qu'elle se détache du plancher, qu'elle s'élève dans l'air, plus haut que l'arbre, plus haut que ses bonbons, ses jouets et ses feux, — ses feux innombrables. Elle monte encore, toujours plus haut. Toute lueur s'est effacée, l'arbre de Noël n'est plus visible. Elle est seule, toute seule, la pauvre petite, dans le grand ciel noir et glacé, et, autour d'elle, l'ouragan de neige tourbillonne en grondant.

La petite fille frémit et ouvre les yeux.

— Mère, dit-elle, je me sens bien, mais j'ai si peur ! Je ne fais que voltiger et je vais si haut que j'en ai le vertige... Mère, mère chérie, apporte-moi une petite bougie de Noël ; j'ai tant envie de voir comment elle brûle !

La mère va chercher une bougie restée de l'année passée, un petit bout de bougie qui garde encore son nœud de ruban rose. Elle la pose tout allumée devant l'enfant.

Mais l'enfant n'a plus la force de regarder la flamme. Elle reste immobile, elle se meurt. Sa mère et sa nourrice se tiennent aux deux côtés de son fauteuil. Elles pleurent désespérément, elles sanglotent à fendre l'âme, mais la petite moribonde ne les entend plus, — et la bougie, qui brûle d'un feu vif, se consume rapidement.

Le regard de la pauvre enfant s'est voilé ; ses yeux bleus, si caressants, si profonds, ne voient plus. Seule, sa poitrine haletante vit encore et se gonfle, soulevée par une angoisse suprême. Elle aspire avidement l'air qui lui manque. Elle étouffe.

Et la petite bougie fond peu à peu, coule, et achève de brûler. Mais la flamme lutte, ne se résigne pas à s'éteindre ; elle renaît, elle a des éclats intermittents où elle rassemble ses dernières forces ; puis, elle baisse enfin, et finit doucement.

La bougie s'est éteinte : la jolie petite fille est morte.

Sa mère se penche sur elle, en gémissant, et presse de ses lèvres ce beau front, déjà froid. La nourrice, agenouillée, baise avec de longs sanglots les petites mains amaigries de la défunte. Heureuses encore, cette mère et cette nourrice, de pouvoir pleurer et sangloter ! Muette, leur douleur en eût été plus affreuse.

On a paré l'enfant d'une robe blanche ornée d'une ceinture rose. On la couche dans un petit cercueil, et elle est là comme tantôt, dans le tiroir, la petite bougie de Noël nouée de son nœud de ruban.

— Te voilà fondue, te voilà éteinte, petite chérie que je ne me lassais point d'admirer ! pleure sur elle sa nourrice. Te voilà fondue, te voilà éteinte, ma pure lumière !...

On enlève le petit cercueil ; on l'emporte loin, bien loin. Et le vent hurle et fait rage sur le triste convoi ; il arrache les châles, les pelisses, il semble presser, bousculer tout ce monde, et lui dire, par ses sifflements : « Faites vite ! faites vite ! »

Une fosse profonde est creusée dans le sol froid et durci. C'est là que la terre attend sa jolie petite fille.

Le prêtre a dit à la morte, en bénissant la bière :

— Tu n'étais que terre, et terre tu redeviens !

On descend le cercueil dans la fosse. La nourrice y jette la première pelletée ; le fossoyeur comble le trou.

Et la terre s'éboule avec fracas sur le petit corps.

« Tu es à moi, tu es à moi, dit-elle d'une voix sourde. Tu es à moi et tu es vite rentrée dans mon sein, parce que rien de ce qui est faible et souffrant ne peut durer à ma surface ; il périt et j'en use pour créer ce qui est robuste et fort... »

Tout le monde est parti. La petite tombe est restée seule sous les branches vertes d'un sapin, et la neige la recouvre. La neige tombe, tombe, et tour-

billonne sans fin ; et le vent furieux qui gronde éclate tour à tour en rires et en lamentations. Tout est dans ses cris, la douleur et le plaisir, la joie et les larmes. L'immensité des espaces ne contient pas autre chose et il n'y a rien de plus au cœur de l'homme.

C'est la terre qui dit sa chanson.

WAGNER.

Traduit du russe par A. LE BRAZ.

LETTRES INTIMES D'UN OFFICIER ALLEMAND

PENDANT LA CAMPAGNE DE 1870 (1)

Un professeur à l'Université de Greifswald en Poméranie, M. Koschwitz, savant linguiste et romanisant distingué, a consacré ses loisirs à colliger et publier une bibliographie de tout ce qui a paru en France sur la guerre de 1870. Rien n'a échappé aux investigations de ce fureteur émérite, ni la chanson ordurière du café-concert, ni le sermon patriotique prêché par quelque moine ardent dans une cérémonie militaire. M. Koschwitz, qui est un homme passionné, mais sec, a tout enregistré méthodiquement sans montrer ni haine ni colère, et il termine son ouvrage par cette réflexion « que, sauf rares exceptions, tout ce que les Français ont publié sur la guerre de 1870 n'est pas digne d'une grande nation ».

S'il se rencontrait en France un chercheur doué de la patience et des loisirs du professeur de Greifswald, il aurait, lui aussi, un gros livre à faire où les inepties et les grossièretés, les ordures et les vantardises se rencontreraient en un agréable mélange.

Innombrables surtout ont été les Mémoires de guerre, et les Souvenirs militaires et les Lettres de campagne qui ont été publiés. Et la plupart de ces ouvrages ne sont pas l'œuvre d'officiers de l'armée active mais bien de professeurs de gymnases ayant fait partie de la Landwehr.

Un spécimen assez réussi de cette littérature soldatesque est le *Recueil de lettres de campagne* de G. Henri Rindfleisch qui était au moment de la déclaration de guerre conseiller de 1re classe à la cour de Celle (Hanovre) et qui est mort le 13 décembre 1883 étant sous-secrétaire d'État au ministère de la Justice à Berlin. Quelques extraits de ses *Lettres* donneront une idée du ton d'autres ouvrages analogues, et, par le style et les sentiments de ce Rindfleisch qui était un personnage important, on pourra juger de toutes les autres productions historiques de cet ordre.

(1) Extraits par M. Niedermayer (Halle).

Ce qui apparaît d'abord le plus clairement chez le Conseiller de justice, c'est une haine farouche et presque grotesque à force d'être exaltée contre la France. Rindfleisch, dès ses premières lettres, la manifeste. Il ne faisait pas partie des troupes qui commencèrent la guerre. Les corps de la Landwehr où il servait comme capitaine n'ayant pas été appelés dès le début des hostilités.

Aujourd'hui, dit-il, 13 septembre, l'avant-garde du prince royal doit se rapprocher sensiblement de Paris. Maintenant nous allons voir ce que cette canaille fanfaronne entend par ces mots : « s'ensevelir sous les ruines ». Tu ne saurais croire quelle exaspération bouillonne en nous contre la nation française, non pas contre l'empereur. Quant à lui, ce n'a toujours été qu'une façon de parler au commencement. Notre entretien roule souvent sur tous les moyens de vengeance imaginables contre ces gredins menteurs, pourris jusqu'aux moelles, parmi lesquels Favre, Thiers et le philanthrope Garnier-Pagès font leur partie tout comme les Cassagnac et les Rochefort. Nous espérons bien tous avec raison que cette fois la condamnation de Sodome (Paris) sera prononcée et que cet objet d'opprobre dont l'Allemagne n'a pas encore tiré vengeance ne restera pas cette fois encore debout en France.

Puis quelques jours après, le siège étant commencé, il écrit à un autre correspondant :

On laisse seulement ce bétail sauvage se rassasier de fureur dans sa propre cage et, pendant ce temps-là, on prépare la dernière et sérieuse sentence de la justice divine au moyen des pièces de 24. Tout homme raisonnable ne peut qu'approuver... Je pense que dans une huitaine de jours l'attaque sera prête. Nous verrons alors ce que Paris pourra faire. Je compte toujours à part moi sur un bombardement de trois ou quatre jours avec les obus incendiaires, afin qu'au moins une bonne partie de cette Sodome soit visitée par la destruction pour la punition de ses péchés sans nombre.

Ce mélange de fureur bestiale, de palais de Chanaan, et de naïve confiance dans les desseins de Dieu sur sa propre race serait plutôt comique s'il s'agissait de choses plus lointaines et nous touchant de moins près.

S'adressant à un de ses collègues en magistrature, M. Consbruch, procureur général, Rindfleisch écrit encore :

C'est aujourd'hui que le bombardement de Paris va marcher ! Pourvu que ça marche ferme ! Ça me serait bien égal, si ce repaire de brigands disparaissait complètement de la terre ; aucune étincelle de pitié ne s'allumerait en moi.

Même quand il parle d'autre chose que du siège de Paris, il songe à cette ville sur laquelle semble s'être plus particulièrement concentrée toute la haine qu'il porte à la France :

La capitulation de Metz est proche; cependant la situation peut encore rester la même quelque temps. Mais qu'importent quelques mois dans la vie d'un peuple qui veut poser les bases d'un avenir éternel! Mais il faut que ces bases soient profondément établies. Il faut aussi que ce soit une leçon pour ce peuple de canailles, et je l'espère fermement, car les pertes qui atteignent la France augmentent tous les jours infiniment. Pourvu que d'abord Paris sente se poser sur lui l'étreinte d'une main de fer. J'ai une haine de race absolument irréconciliable contre ces canailles, et si, vis-à-vis d'un individu isolé, on retombe dans la vieille ornière de l'humanité, vis-à-vis de la masse, vis-à-vis du cœur proprement dit de cette masse (quel charabia écrit ce magistrat!), nous n'avons pas le droit de nous montrer faibles, nous avons le devoir d'enfoncer le couteau dans ce cœur aussi profondément qu'il peut entrer. De longtemps nous n'atteindrons pas le fond du cœur de ce peuple menteur et corrompu...

C'est la nation qui l'a voulu ainsi et le voudrait à chaque instant dès qu'elle se promettrait une lueur de succès. Qu'elle souffre donc et que plus tard ils s'arrangent entre eux, là où un innocent aura souffert pour un plus coupable que lui. Napoléon porte la responsabilité de la déclaration de guerre. Gambetta et consorts ont imprimé à cette guerre le caractère d'une lutte de races, et nous opérons dans le même style, et nous nous réjouissons des ruines dont se couvre chaque jour davantage ce pays de forcenés. Rien qu'en bétail la France doit avoir perdu des millions et des millions. La richesse en chevaux est certes totalement perdue.

. . . . . .

Jusqu'au bout, telle est notre devise. Si je tenais aujourd'hui à la gorge le bien-être de la France tout entière, je le serrerais, certes, à l'étouffer, et cela sans sourciller. Ce peuple, je le déteste de plus en plus chaque jour; il me semble haïssable presque dans chaque homme en particulier, car parmi eux il n'y en a pas un qui croie honorable de reconnaître aux autres peuples des droits égaux aux siens. Tous les Français sont gonflés de vanité et de mensonge et parmi eux chacun est convaincu qu'il en sait plus que les autres.

. . . . . .

Marchons, que toute l'Allemagne entre en France. Si l'assemblée de Bordeaux devait se comporter comme une réunion d'aliénés, alors il faudra que la chasse recommence, une chasse à fond, une chasse sanglante et nous flamberons et incendierons encore un peu: il s'en faut de peu que je n'aie la pensée criminelle de désirer que cela en vienne à ce point, car il y a encore tant de choses qui ne sont pas détruites en ce pays et je brûle d'une telle haine de race...

Je ne connais qu'un moyen de faire la paix, qui agisse sûrement, c'est la ruine totale du pays, la défaite de toutes les armées, le désarmement de toutes les grandes villes...

A l'horizon brille l'incendie de Paris, et mon âme se réchauffe à ce feu infernal que nous faisons pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe. Je pense que les dernières terreurs approchent peu à peu... Je t'assure que j'ai quelque chose d'un tigre, quand je me représente le sang et les cadavres dans Paris, et je l'affirme que je commettrais un honteux mensonge, si je simulais une seule pensée de compassion ou un seul tressaillement de regret, au sujet de la perte de tant de belles œuvres humaines. Ils l'ont voulu; ils les ont évoqués cent fois ces malheurs, il n'y a pas d'autre moyen pour réduire les Français à l'impuissance.

Allons-y donc gaiement! entrons dans la métropole en flammes des cocottes et des turcos. La honte non encore vengée de nos pères commence à pâlir devant les vagues de cette mer de flammes; et derrière ces épais nuages de fumée disparaît peu à peu la trace des incendies de nos campagnes allemandes, dévastées autrefois par les armées françaises.

Le digne Conseiller de justice continue sur ce ton monotone d'injures et de colère. Mais il veut se faire plus mauvais qu'il n'est en réalité. Lorsqu'il cite ses actes d'*atrocité* personnelle, il voudrait bien nous épouvanter, se faire passer pour un Attila : il montre seulement qu'il était simplement un personnage assez ridicule, un peu brutal et fort mal élevé.

Nous éprouvons de jour en jour un plus grand dégoût à l'égard de la nation française. Si nous passons dans la rue, gens du monde ou gens du peuple, nous répondent, comme d'ordinaire, d'une façon malhonnête ou insuffisante.

Et dans les logements nous avons pris un ton qui ne laisse guère à désirer. Ainsi ma propriétaire m'ayant menti, en me disant qu'elle ne pouvait donner à nos soldats ni couverture, ni paille, je l'ai punie en faisant tirer de mon propre lit extrêmement élégant, et traîner par terre dans la cuisine horriblement sale, les parties de la literie les plus luxueuses, afin que nos ordonnances et quelques camarades Bavarois puissent bien se rouler dessus en venant de la grand'route.

La gueuse, qui ne s'attendait certes pas à cette conclusion, regardait avec de grands yeux effarés nos gens qui prenaient leurs aises. Un peu auparavant, j'avais provoqué une véritable tempête d'épouvante en traitant de « canaille française » un bourgeois qui ne voulait pas donner de vin à mes soldats, mais qui se disputait à ce sujet avec son locataire...

Les scènes comiques ne manquent pas non plus. Hier ma propriétaire me jura par les serments les plus sacrés que pas un boulanger n'avait de pain à vendre. Une heure après j'en avais découvert un chez lequel le plus beau pain venait justement de sortir du four. La grosse boulangère apporta aussitôt deux très jolis pains à deux francs pièce, et je les fis présenter à la propriétaire avec l'air le plus aimable: « Eh bien! Madame, je me suis chargé de vous procurer du pain, le voilà. — Ah! merci beaucoup, » (en français dans le texte) et cette oie pensait vraiment que je serais assez sot pour payer ce pain. Aussi, si tu avais pu entendre ses longs gémissements et voir sa mine, lorsque je lui dis, d'un air de contentement, qu'elle n'avait pas à se gêner, que cela coûtait quatre francs.

C'est ainsi qu'on se fraie son chemin, tantôt d'une fa-

consévère, tantôt d'une façon plaisante à travers ce peuple étranger. Et parfois je pense, avec effroi, combien le haut idéal d'une telle guerre va s'abaissant peu à peu dans la pratique! mais seulement pour quelques moments! Car tout cela n'est qu'un accessoire indispensable, l'œuvre dans son ensemble s'accomplit immaculée et dans toute sa beauté. Et quand je considère la *patrie unifiée*, je porte en moi plein de fierté ce noble sentiment que notre peuple va bientôt atteindre au plus haut degré de floraison : je félicite tous ceux qui ont pu vivre dans ce temps-ci et bien comprendre tout ce qu'il renferme.

Après des phrases qui donnent l'impression de ces contorsions et de ces grimaces auxquelles se livrent les sauvages, en présence de leurs ennemis, pour inspirer à ces derniers une terrible idée de leur force et de leur férocité, viennent d'autres phrases où l'Allemand un peu nigaud et sentimental se montre :

Il s'est passé de tristes choses, ce matin. Comme les Français ont tiré sur nous dans les villages avec des pièces de gros calibre, l'ordre a été donné que les localités les plus exposées soient incendiées, pour que nous ne fussions pas obligés de les laisser aux mains des Français. Toute la nuit nous avons vu la lueur des feux, et ce matin la pauvre population qu'on avait tirée de son lit et que l'on veut cantonner à quelques lieues en arrière est passée par ici, emportant son pauvre avoir rassemblé en toute hâte, Quel lamentable cortège! De temps en temps un pauvre cheval, sauvé à grand'peine de toutes les réquisitions, chargé de la literie ou avec un malade sur son dos; des femmes avec un nourrisson au sein et chargées d'un grand panier, rempli jusqu'au bord d'ustensiles de ménage, des enfants qui peuvent à peine courir, les vieillards à moitié hébétés, tous le désespoir peint sur le visage, gesticulant chacun à sa façon, criant, bavardant, l'air sombre et menaçant, voilà les tristes tableaux que nous offre la guerre.

Ce pauvre peuple s'était attaché avec un tel acharnement à ses habitations sans cesse mises en danger! Immédiatement après que la pluie d'obus eut cessé, on voyait de l'observatoire comment les femmes venaient s'asseoir avec leurs enfants au sein devant leurs maisons. On vient maintenant de les réveiller au milieu de la nuit, parce qu'on allait incendier leurs villages.

Dans un autre passage, racontant que, par suite de la peste bovine, on a dû abattre et enfouir 250 pièces de bétail, ce qui cause une certaine privation pour les Allemands, Rindfleisch ajoute :

Mais je redoute moins ces privations que les cris de désolation des pauvres habitants, quand arrive le moment de sacrifier le peu de bétail qu'ils ont pu sauver jusqu'ici avec tant de chagrin et de larmes.

Tu ne saurais croire combien la guerre, vue de ce côté-là, est horrible. C'est le combat impuissant du misérable contre le fort, qui tantôt parle poliment, tantôt veut convaincre, tantôt écoute, encourage et promet, et cependant finalement est forcé de se rendre en menaçant du poing...

Dans la région que nous avons parcourue hier apparaissent les traces positives de la guerre : la destruction des arbres de la route, les ruines des maisons, les carcasses des chevaux morts, et avant tout une grande quantité de maisons complètement abandonnées. Cela produit une douloureuse impression quand on passe devant ces habitations. Le regard peut plonger partout à l'intérieur, car il n'y a presque plus un seul carreau aux fenêtres; on n'y voit plus une seule pièce de mobilier : on n'aperçoit dans toutes les chambres que de la paille pourrie, dégoûtante, sur l'aire des granges, l'herbe commence à croître : bref, l'aspect du crâne d'un mort, auquel les plus doux rayons du soleil de printemps ne peuvent donner aucune lueur de vie et d'espérance.

Reposons-nous un instant de ce triste et trop véridique tableau de la guerre par le récit de cette touchante anecdote, que nous empruntons à un autre officier allemand, le Dr Richter, attaché à l'état-major du Xe corps d'armée :

Un officier français, qui avait été grièvement blessé et qui, dans sa triste situation, devait souffrir de violentes douleurs, nous pria instamment de le laisser tranquille et de nous occuper d'abord des autres blessés, Il sentait, disait-il, que sa dernière heure était venue. Bientôt, en effet, il succombait à ses blessures, et lorsqu'on l'emporta du champ de bataille, on vit pourquoi il avait exprimé cette singulière prière. C'est que sous son corps se trouvait l'étoffe d'un drapeau allemand criblé de balles, dont la conquête avait été la cause de ses blessures mortelles, et que sa froide main crispée par la mort enserrait encore fortement.

De pareilles bonnes fortunes sont rares dans tout le fatras des lettres de Rindfleisch. Les descriptions un peu animées et vivantes, sans rhétorique ampoulée, n'apparaissent aussi qu'une fois ou deux. Voici un petit tableau de l'existence que les soldats allemands menaient dans leurs cantonnements près de Metz :

Tu désires savoir comment la journée se passe ici : A 3 heures et demie du matin, tout le monde est debout, et à 4 heures le café doit être fait. On est bientôt sur pied, car on couche sur la paille tout habillé, et si l'on n'est plus de première jeunesse, on ne dort plus bien profondément, quand les coups de feu se succèdent au dehors à tout moment; et quand on songe à nos gros lourdauds de Westphaliens, il est bien désirable que l'officier soit déjà là, à sa place, en temps utile pour remettre chacun dans le droit chemin par une bonne bourrade.

Vers les 4 heures arrive l'ordonnance avec le café, c'est-à-dire une marmite de campement pleine d'une bouillie brunâtre, au fond de laquelle est attaché le marc. Les moulins à café sont fort rares ; on vous les brise ou l'on vous les vole, c'est pourquoi les soldats en général, et surtout les ordonnances des officiers écrasent les grains de café. Comment? c'est ce qu'il ne faut pas trop approfondir, si l'on veut conserver son appétit.

On puise à même dans la marmite avec une tasse ou un verre, quand on en a, et on absorbe ainsi un certain

nombre de tasses sans lait ni pain. Puis on s'en va passer l'inspection de ses hommes, on va flâner un peu aux avant-postes, on roule à droite et à gauche, jusqu'à ce que le soleil soit levé. C'est le moment où l'on se lave. De cuvette, il n'y en a point, mais l'ordonnance reparaît avec une gamelle, on se frotte le visage avec un essuie-mains, les mains seules s'offrent le luxe de se plonger dans l'eau, mais seulement une fois par jour, car nous avons de l'eau en si petite quantité qu'on a placé des sentinelles aux puits qui sont encore accessibles et qu'on ne peut y aller chercher de l'eau qu'à certaines heures de la journée.

Après la toilette nous avons parfois du service, autrement, chacun fait ce qui lui plaît; d'ordinaire je lis la *Gazette de Cologne* que l'on peut avoir à ce moment pour quelques heures. Le dîner est ordinairement prêt de bonne heure, les ordonnances eux-mêmes ont faim et ne manquent pas d'une certaine pratique.

A Mézières, nous faisions la cuisine dans un pot qui nous avait été « prêté » et à Rupigny, au foyer de notre hôte, dans une casserole que nous avions « trouvée » (1).

Le premier plat se compose sans exception de cette marmite qui est remplie jusqu'aux bords d'un bouillon gras (soupe au riz) et qui cache dans ses profondeurs quelques morceaux de bœuf; ce premier plat est aussi à proprement parler le dernier. Mais la nécessité, c'est-à-dire le déplaisir qu'on éprouve à manger tous les jours la même chose, rend ingénieux; aussi il arrive souvent que nous ayons la bonne fortune d'attraper soit un beefsteak que l'on hache avec un sabre-baïonnette ou que l'on découpe en tranches, soit quelque plat d'œufs, par exemple une omelette, si on peut mettre la main sur une paysanne, ou des œufs sur le plat, si nos soldats doivent les préparer eux-mêmes. A Rupigny nous eûmes deux fois des poires cuites à dîner; ce qui est le plus faible, c'est le couvert.

Bien peu ont, comme moi, la chance de posséder encore leur propre couvert; les assiettes sont aussi fort rares et alors on tire à même de la marmite avec toute espèce de couteaux, de cuillers, de fourchettes, et même on doit souvent attendre qu'un autre ait fini pour se servir d'une fourchette. Tout ça, ça ne manque pas de piquant! Mais c'est aussi parfois fort ennuyeux et même vexant, car ici il ne saurait être question de propreté. Le café est servi et pris comme le matin.

Le soir, on mange froid du pain et du jambon, les saucisses sont une grande rareté) ou parfois il y a du thé ou du chocolat. A 9 heures, chacun se roule sur sa botte de paille.

Il n'y a qu'une chose dont j'ai omis de te parler : le boire. Pour ça, ça commence de bon matin. Si une cantinière se trouve là avec de la bière, on se dépêche d'en attraper, ou bien l'on cherche à se procurer du vin n'importe comment, et Dieu sait d'où il vient. Le soir, quand les bougies que l'on a chipées sont enfoncées dans les bouteilles vides, leur lumière tombe sur un chaos de flacons mis à sec, au nombre desquels figure aussi le don national le plus ordinaire « l'amer ». En somme notre vie offre quelque variété, mais est aussi déprimante, et il faut de l'enthousiasme et de la persévérance pour n'en avoir pas depuis longtemps plus qu'assez, comme nos hommes.

(1) Ces locutions sont synonymes de « voler ».

Ce qui a intéressé surtout Rindfleisch dans cette vie des soldats allemands à Metz, c'est leur façon de manger. De tous temps d'ailleurs et dans tous les pays, les soldats en campagne ont attaché une grande importance à cette question de la nourriture. Chez Rindfleisch, ses imprécations contre la France ne sont guère coupées que par des récits de ses repas. On voit qu'il s'est, dès le début, représenté la guerre de France à la fois comme une mission de Dieu et comme une gigantesque ripaille. Lorsqu'il a bien mangé et bien bu, il est content, disposé à l'indulgence et à trouver que la France a parfois du bon. Ses explosions de colère suivent ordinairement des récits de mauvais dîners.

A la nouvelle de la bataille de Wœrth, il boit « une bonne petite bouteille de victoire sans laquelle l'Allemand ne peut pas bien se réjouir ». Ce qui paraît lui agréer le plus, ce sont les poulets et les vins de France.

Ce n'est pas chose rare que l'on boive à un paysan en un jour deux cents bouteilles de vin, et les plumes de poulets voltigent dans les villages comme si l'on avait éventré un lit de plumes...

Figure-toi que l'autre jour ma compagnie vola en plein jour, il est vrai que c'était dans mon propre intérêt, lors de la distribution officielle du butin, une oie, plusieurs poulets, quatre canards vivants, ainsi que deux grands tonneaux de vin, et cela sous les yeux mêmes des officiers répartiteurs... Notre souper se compose de poules volées que mon ordonnance a attrapées dans les villages que nous avons traversés... Nous vivons surtout de poulets conquis à raison d'un ou deux poulets par homme et par jour.

Avec de pareilles mœurs les poulets deviennent vite rares dans le pays. Rindfleisch s'en plaint vivement :

Autrefois, quand je demandais un poulet à mon ordonnance, celui-ci m'en apportait sept qui ne coûtaient pas un sou; aujourd'hui, il faut les payer trois francs pièce.

Il donne à sa femme le menu du dîner qu'il a fait le 1er janvier 1871 :

Bouillon de volaille, anchois à l'huile avec du pain blanc et un verre de chablis. Poulet aux pois verts et vin rouge. Rôti de mouton à la purée de pommes de terre et cognac. Dessert : Fromage, pommes. Café, sucre.

Il termine une lettre en disant :

On m'appelle pour me mettre à table, je me hâte de finir, un bon dîner passe avant tous les devoirs.

On ne s'étonne donc pas qu'un pareil personnage parle quelque part « de nos estomacs d'ogres westphaliens pour lesquels la marmite sera toujours l'emblème d'un heureux état ». Mais on ne fait pas tous les jours bonne chère en campagne et cela est fort pénible à Rindfleisch :

Nos ordonnances nous font une horrible ratatouille qui sent le jus de pipe ; cependant on la mange, car il ne faut rien négliger de ce qui est passé au feu. Ah! celui qui nous procurerait un bon plat de pommes de terre et un peu de mouton, celui-là, on l'honorerait comme le Messie.

A ces heures ses goûts germaniques lui reviennent. Il réclame à sa femme tantôt l'envoi de compotes, tantôt trois saucisses d'Anhalt. D'ailleurs Mme la conseillère n'oublie pas son mari et il la remercie de ses bonnes intentions en ces termes :

Hier soir, nous avons reçu de nouveau trois paquets de prunes, de thé, de pois, de haricots, etc. Ils ont été les bienvenus ; grâce à eux nous avons vécu hier et aujourd'hui comme des princes : un plat de haricots et de jambon comme nous en avons eu ces deux jours-ci, on ne pourrait certes pas s'en procurer dans ces voleurs de restaurants où tout est calculé sur l'estomac rétréci du Français besogneux, ou bien l'on ne s'en tirerait pas à moins de 8 ou 10 francs par tête...

C'est une vraie satisfaction pour nous que presque chaque jour, comme conclusion à cette indigne exploitation, nos soldats brisent et cassent tout dans ces baraques : il est dommage que dans les cafés réservés aux officiers nous n'en puissions faire autant.

Les envois de sa femme se renouvellent. Un jour qu'elle lui avait envoyé des pois, on les a trouvés si bons que le capitaine l'a promue au grade de sous-officier surnuméraire dans sa compagnie :

Ils étaient superbes ; nous aurions dû seulement les laisser égoutter un peu plus avant de les faire cuire. Ils avaient un goût délicieux. Du reste, ces jours derniers, nous avons parfaitement vécu : nous avons eu deux jours de suite du porc et du mouton, mais nous manquons surtout de pommes de terre, elles sont si rares que les Français se font tuer pour en avoir, et si mauvaises qu'on peut à peine en manger une sur trois.

Et un autre jour :

Nous avons mangé aujourd'hui les pois avec du rôti de bœuf préparé au vin du pays.

Il fait partager aux autres officiers ses bonnes fortunes culinaires :

J'ai procuré une grande jouissance au colonel et aux chefs de bataillon en leur offrant un morceau de saucisse de Göttingen. Du reste j'ai une ordonnance qui est aussi distingué comme voleur que comme cuisinier. Son nom : Lowenstein ; sa religion : juive ; son caractère : peu sanguinaire excepté pour les poules qu'il tue partout où l'une d'elles échappe à la protection immédiate des grands chefs.

La vue d'un garde-manger bien garni lui arrache des cris de joie aussi vifs que le bombardement de Sodome.

Le garde-manger nous offre un superbe tableau de genre, l'on y remarque avant tout une terrible batterie de bouteilles d'eau-de-vie dont nos amis d'Allemagne nous comblent à titre de don national (appelé par les Allemands don d'amour). Par contre nous pouvons rarement en ce moment nous procurer un verre de bon vin, et le manque de pommes de terre, de légumes et de fruits nous est très sensible. Les betteraves blanches que les ordonnances volent pour nous et que l'on fait cuire au naturel sont fort rares.

Le lieutenant magistrat prend en campagne des habitudes de soudard ivrogne et il demande à sa femme de faire une bonne provision d'eau-de-vie, afin qu'il ne lui soit pas trop difficile à son retour de s'acclimater à son intérieur, puis il ajoute :

C'est incroyable ce que l'on peut absorber ici au camp, avec ce froid et cette humidité. J'ai déjà songé qu'il me faudra mettre quelque part en quarantaine, pendant plusieurs semaines, pour ne pas tomber comme un sauvage avec les mœurs barbares du régiment au beau milieu de votre civilisation.

Par ces divers extraits, on peut voir que les *lettres de campagne* de Rindfleisch n'ont qu'un rapport très éloigné avec les *Mémoires de Machot*. Et l'on s'en convaincra encore davantage après avoir lu le jugement le plus complet et le plus flatteur que M. le Conseiller à la cour de Celle, lieutenant de Landwehr, porte sur les femmes françaises :

Ma gentille hôtesse, une charmante femme, fait claquer sa langue en mangeant, comme un petit cochon.

Et dire que c'est à sa femme qu'il écrit ces choses-là !

V. Darnberg.

SOUVENIRS D'ALEXIS DE TOCQUEVILLE [1]

La Révolution de 1848.

La révolution qui renversa Louis-Philippe inquiéta Tocqueville sans le surpendre, lui qui l'avait prédite. Son récit des épisodes des journées de Février et des plus intéressants. Ce qui le frappe surtout, c'est qu'il ne trouve personne pour rien faire d'utile à la monarchie en détresse. Il retrace la séance de la Chambre des députés où se rendit la duchesse d'Orléans, accompagnée de son fils, le jeune comte de Paris et de son beau-frère, le duc de Nemours, avec une émotion visible, avec une sympathie qu'il ne dissimule point. L'observateur se montre dans plusieurs traits qui mériteraient d'être relevés.

1. Voir la *Revue* du 16 décembre.

Le comte de Paris, dit-il, avait l'insouciance de son âge et l'impassibilité précoce des princes... Ledru-Rollin est à la tribune il parle sans conclure, divague, interrompu à chaque instant par ses propres amis : « Concluez! concluez! » lui crie Berryer plus expérimenté que lui et plus avisé dans sa rancune dynastique que l'autre dans ses passions républicaines.

Ce sont là de véritables éclairs de lumière pour l'histoire à venir. Dans le tumulte des événements et dans le désarroi des hommes, on voit certaines figures dessinées avec un soin tout particulier, celle de Bedeau, par exemple, cet homme de guerre si troublé dans les luttes civiles, à qui l'on transmit l'ordre de ne pas combattre et qu'il suivit, au grand étonnement de Tocqueville, pour la perte de la monarchie. Ce portrait du général Bedeau est un des plus remarquables du livre, un des rares où l'auteur n'ait pas donné libre cours à son humeur atrabilaire et chagrine.

Bedeau n'était pas timide assurément ni même à proprement parler indécis; car, son parti une fois pris, on le voyait marcher vers son but avec beaucoup de fermeté, de calme et de hardiesse; mais il avait l'esprit le plus méthodique, le plus défiant de soi, le moins aventurier et le moins fait pour les impromptus qui se puisse imaginer. Il était habitué à considérer l'acte qu'il allait entreprendre sous toutes ses faces avant de se mettre à l'œuvre, commençait d'abord cette revue par les plus mauvaises et perdait un temps précieux à détremper une même pensée dans beaucoup de paroles. C'était du reste un homme juste, modéré, libéral, humain, comme s'il n'avait pas fait pendant dix-huit ans la guerre d'Afrique, modeste, moral, délicat même et religieux; de l'espèce d'hommes de bien qu'on rencontre le plus rarement sous le harnais et même partout ailleurs. Ce ne fut certes pas un manque de cœur qui lui fit faire des actes qui pouvaient paraître en montrer, car il était d'un courage à toute épreuve; ce fut encore moins la trahison qui lui servit de mobile; quoiqu'il ne fût pas attaché aux d'Orléans, il était aussi incapable de trahir ces princes que leurs meilleurs amis pouvaient l'être et bien plus que leurs créatures ne l'ont été. Son seul malheur fut d'être mêlé à des événements plus grands que lui, de n'avoir que du mérite là où il fallait avoir du génie et surtout de ce génie particulier des révolutions, qui consiste principalement à ne régler ses actions que sur les faits et à savoir désobéir à propos.

Ce dernier mot est d'un philosophe revenu de bien des illusions. Le portrait du général Bedeau était à citer tout entier, parce qu'il donne bien l'idée de la grande manière du peintre, qui aime à décrire ce que l'on appelle aujourd'hui des « états d'âme », en vue de bien montrer les personnages qui posent devant lui. A cet égard, le portrait du prince Louis-Napoléon Bonaparte, l'homme de Strasbourg et de Boulogne, élu président de la République, le 10 décembre 1848, par plus de cinq millions de suffrages, a excité, dès qu'il a été connu, la plus vive et la plus légitime admiration. C'est un véritable chef-d'œuvre d'observation morale et de rendu littéraire, et ce portrait, d'ailleurs très soigné, peut à juste titre être placé à côté des plus belles pages de nos plus grands écrivains. Tocqueville était un artiste très soucieux de la forme, très versé dans la connaissance des maîtres et fort ambitieux de les égaler. Sainte-Beuve lui reprochait d'avoir le style « triste » et, justement parce qu'il était son confrère à l'Académie française où il était fort assidu, de ne pas assez fréquenter la docte et aimable compagnie.

Étant étranger, disait-il, à cet ensemble de curiosités et d'aménités qui (les grands monuments à part) constituent la littérature.

Si le grand critique avait eu sous les yeux le livre posthume des *Souvenirs* de Tocqueville, tout porte à croire qu'il eût changé d'opinion. On a quelquefois comparé Tocqueville à Montesquieu, et c'est M. Royer-Collard, nous l'avons rappelé, qui a la responsabilité d'avoir décerné à l'auteur de la *Démocratie en Amérique* cet honneur écrasant. Sur ce point, le mot juste pourrait bien être celui d'Edmond Scherer, qui a écrit :

La postérité érigera à M. de Tocqueville un buste aux pieds de la statue de Montesquieu.

Ce jugement est aussi vrai de Tocqueville philosophe politique, que de Tocqueville écrivain, tous les deux comparés à l'immortel auteur de l'*Esprit des lois*. Mais, cela dit, Tocqueville n'en reste pas moins l'un des hommes qui ont le plus marqué dans les lettres françaises au XIXe siècle. Il est mort en pleine possession de son talent d'écrire, qui n'a jamais été plus sobre, plus nerveux, plus éloquent que dans son dernier livre : *l'Ancien régime et la Révolution*. Le portrait de Louis Bonaparte, d'une si grande vérité morale, est tout en nuances, en délicatesses, avec des traits d'une rare vigueur, qui en font une œuvre forte et tout ensemble exquise. Suivant l'antique précepte, vingt fois sur le métier, sans doute, a été remis cet ouvrage, mais ces soins persévérants n'enlèvent rien à la perfection. Au reste, dans les *Souvenirs*, il n'est pas difficile de trouver d'autres portraits d'hommes, peints cette fois non plus au moral, mais au physique, et d'un pinceau très hardi, qui va quelquefois jusqu'à la brutalité. Voici, pour n'en montrer qu'un seul, celui de M. Hébert, le dernier garde des sceaux de la monarchie de Juillet :

J'ai toujours remarqué, dit Tocqueville, que les magistrats ne devenaient jamais des hommes politiques; mais je n'en ai jamais rencontré aucun qui le fût moins que M. Hébert. Il était resté procureur général jusque dans la moelle des os; il avait le caractère et la figure de cet emploi. Imaginez-vous une petite face grippée, chafouine,

comprimée vers les tempes, un front, un nez et un menton pointus, des yeux secs et vifs, des lèvres retirées et sans rebords; ajoutez à cela une longue plume placée d'ordinaire en travers de la bouche et qui, de loin, paraissait la barbe hérissée d'un chat, et vous aurez le portrait de l'un des hommes que j'aie jamais vu ressembler le plus à un animal carnassier. Il n'était cependant ni bête ni même méchant, mais il avait un esprit naturellement emporté et sans jointures, qui dépassait toujours le but pour ne pas savoir se détourner ou s'arrêter à temps, et qui tombait dans la violence sans le vouloir par ignorance des nuances. Il fallait que M. Guizot attachât bien peu de prix à la conciliation pour envoyer un pareil orateur à la tribune dans de telles circonstances.

Ce goût du détail pittoresque n'empêche pas Alexis de Tocqueville de s'attacher à bien rendre les ensembles. Il y a dans son livre des tableaux très largement brossés, celui des journées de Juin que l'on suit avec une émotion si poignante dans ses diverses péripéties, et avant les journées de Juin, la fête de la Fraternité et l'invasion de l'Assemblée dans la journée fatale du 15 mai. Tocqueville fait comprendre à merveille tout ce qu'il y eut d'inattendu, d'imprévu, non seulement pour les représentants du peuple qui ne comprirent qu'ils étaient envahis qu'après l'événement et quand il n'était plus temps d'opposer la moindre résistance, mais pour les envahisseurs eux-mêmes, à peu près inconscients du crime qu'ils commettaient et qui allait être si fatal à cette République, objet de leurs vénérations, de leurs espérances et de leurs rêves.

Tocqueville assiste à toutes ces scènes, en homme qui a pris son parti de la domination inévitable des foules dans un État qui n'est plus conduit. Il y a, dans sa douleur patriotique, du mépris et de la satisfaction d'esprit; du mépris pour cette force aveugle qui, en un clin d'œil et pour un moment, a tout ravagé, tout bouleversé, tout détruit, comme ferait un cyclone dans la nature, et de la satisfaction d'esprit pour avoir si bien prévu où fatalement devait en venir cette démocratie enivrée de sa propre victoire; mais il ne se relâche pas dans son rôle d'observateur. Il voit tout, il entend tout au milieu de cette rumeur confuse qui plane sur le chaos. Rien ne lui échappe; citons deux exemples.

J'eus l'occasion de remarquer avec quelle vivacité et quelle netteté l'esprit du peuple reçoit et réfléchit les images. J'entendis un homme en blouse qui disait à côté de moi à son camarade : « Vois-tu, là-bas, ce vautour ? J'ai bien envie de lui tordre le cou. » En suivant le mouvement de son bras et de ses yeux je compris sans peine qu'il parlait de Lacordaire, qu'on voyait assis en habit de dominicain sur le haut des gradins de la gauche. Le sentiment me parut fort vilain, mais la comparaison admirable : le cou long et osseux de ce père sortant de son chapuchon blanc, sa tête pelée, entourée seulement d'une houppe de cheveux noirs, sa figure étroite, son nez crochu, ses yeux rapprochés, fixes et brillants, lui donnaient, en effet, avec l'oiseau de proie dont on parlait, une ressemblance dont je fus saisi.

Mais voici le point culminant de la sinistre séance : c'est le moment où le président Buchez, « dans lequel les uns ont voulu voir un coquin et les autres un saint, mais qui était à coup sûr, du moins ce jour-là, une grosse bête », agite de toutes ses forces sa cloche pour obtenir le silence; que va-t-il se passer ?

C'est alors que je vis paraître, à son tour, à la tribune un homme que je n'ai jamais vu que ce jour-là, mais dont le souvenir m'a toujours rempli de dégoût et d'horreur ; il avait des joues hâves et flétries, des lèvres blanches, l'air malade, méchant et immonde, une pâleur sale, l'aspect d'un corps moisi, point de linge visible, une vieille redingote noire collée sur des membres grêles et décharnés ; il semblait avoir vécu dans un égout et en sortir ; on me dit que c'était Blanqui.

Ici, nous prenons l'homme de lettres en flagrant délit d'art pour l'art. Cette vision sent la littérature faite pour le plaisir d'en faire, et la haine politique semble avoir conduit la plume de l'écrivain bien plus que l'amour de la vérité. Tocqueville n'a pas été le seul à décrire l'apparition d'Auguste Blanqui à la tribune de l'Assemblée nationale dans la journée du 15 mai. Il est trop aisé de se représenter que ce jour-là, dans un pareil désordre, la toilette du révolutionnaire, à peine échappé des prisons de la monarchie, ne devait pas être des plus correctes. Mais de là partir, en accumulant les traits hideux, pour nous décrire un Blanqui de fantaisie, ce n'est peut-être pas permis. Il est vrai que Salluste ne s'est pas gêné pour en user de la même façon avec Catilina.

IV

Avec Alexis de Tocqueville, c'est toujours au publiciste qu'il faut en revenir, si l'on veut tirer de ses ouvrages le véritable, le seul profit qu'ils renferment. Un tel homme est né pour instruire les autres, et non pour les récréer. D'ailleurs le temps nous presse. Notre démocratie a pour devoir et, s'il est permis de le dire, elle a encore plus pour intérêt de résoudre des problèmes que Tocqueville n'a pas posés, mais qu'il a scrutés avec plus d'application, de perspicacité et de fermeté d'esprit que pas un autre Français de notre siècle; c'est de la solution de ces problèmes que dépendent notre sécurité dans le présent, notre force et notre honneur dans l'avenir. Les réflexions abondent dans les *Souvenirs*, et c'est une source inépuisable d'instruction. C'est pourquoi, quand on lit Tocqueville, on ne peut se lasser de le citer. Il est de ces maîtres dont on doit recueillir

directement les leçons, toute interprétation, tous commentaires risquent de l'affaiblir.

Ainsi l'on a vu que, d'après lui, si la monarchie des classes moyennes a péri, la faute en est à ceux qui en ont fait un gouvernement de parti. Quoi de plus utile à dire et redire aux républicains qui, de par la confiance du pays, ont maintenant la responsabilité des destinées de la France ? c'est là-dessus qu'il convient d'entendre Tocqueville :

En France, dit-il, un gouvernement a toujours tort de prendre uniquement son point d'appui sur les intérêts exclusifs et les passions égoïstes d'une seule classe. Cela ne peut réussir que chez les nations plus intéressées et moins vaniteuses que la nôtre ; chez nous, quand le gouvernement ainsi fondé devient impopulaire, il arrive que les membres de la classe même pour laquelle il se dépopularise préfèrent le plaisir de médire de lui avec tout le monde au privilège qu'on leur assure. L'ancienne aristocratie française, qui était plus éclairée que notre classe moyenne et pourvue d'un esprit de corps bien plus puissant, avait déjà donné le même exemple ; elle avait fini par trouver de bel air de blâmer ses propres privilèges et par tonner contre les abus dont elle vivait. Je pense donc qu'à tout prendre, la méthode la plus sûre qu'on puisse suivre chez nous, pour se maintenir, est de bien gouverner, de gouverner dans l'intérêt de tout le monde.

Il y a là tout un programme de gouvernement, qui ne peut être suivi que par les républicains, mais qui s'impose à eux. Puissent-ils l'adopter, l'appliquer et surtout ne pas s'en laisser détourner, même dans l'intérêt de leur propre parti ! C'est beaucoup demander à un parti que de se confondre avec la nation, car c'est lui proposer et c'est attendre de sa sagesse qu'il renonce aux passions qui ont fait sa force et sa vie et qui finalement lui ont assuré sa victoire. Tel est cependant le conseil que donne l'expérience des hommes et des choses. Les partis ne voient pas toujours que leur triomphe leur impose le devoir de se transformer. Dans notre pays, l'ancien parti républicain est tenu de se renouveler, s'il ne veut pas se porter à lui-même les derniers coups. La Révolution de Février, par l'établissement du suffrage universel, aurait commencé cette transformation inévitable, si la République avait pu vaincre les adversaires qui ont exploité contre elle les terreurs engendrées par le socialisme. Alexis de Tocqueville, d'un coup d'œil très sûr, avait discerné que, « pour la première fois, depuis soixante ans, après la chute de la royauté bourgoise, les prêtres, l'ancienne aristocratie et le peuple se rencontraient dans un sentiment commun, sentiment de rancune, il est vrai, et non d'affection, mais que c'est déjà beaucoup en politique où la communauté des haines fait presque toujours le fond des amitiés ».

Aujourd'hui, tout est bien changé. Après l'épuisement des forces réactionnaires, après les malheurs de la patrie si héroïquement supportés et réparés avec tant de constance, à travers tant de difficultés, par une République qui nous a donné l'ordre, la liberté, le travail, la paix et même le relèvement de notre influence au dehors, sans coup férir et par le seul effet de notre force militaire rétablie, la situation est toute différente ; mais les problèmes soulevés par le développement de l'égalité des conditions dans notre état démocratique reste le même, et la société se retrouve en présence du socialisme.

Alexis de Tocqueville avait admirablement vu, dès 1848, cet antagonisme. Il se plaint même, dans ses *Souvenirs*, de ce que tout le monde ne l'a pas vu comme lui.

Ne s'apercevait-on pas, dit-il, depuis longtemps que le peuple agrandissait et élevait continuellement sa condition, que son importance, ses lumières, ses désirs, son pouvoir, s'augmentaient sans cesse ? Son aisance avait crû aussi, mais moins vite, et elle approchait du terme qu'elle ne dépasse guère dans les vieilles sociétés où il se rencontre beaucoup d'hommes et peu de places. Comment des classes pauvres, inférieures, et pourtant puissantes, n'auraient-elles pas songé à sortir de leur pauvreté et de leur infériorité en se servant de leur pouvoir, dans un temps surtout où la vue de l'autre monde est devenue plus obscure encore, et où les misères de celui-ci sont plus visibles et paraissent plus intolérables ? Aussi y travaillaient-elles depuis soixante ans.

Ce regard jeté sur la société est d'une fermeté singulièrement perçante. Que dirait Alexis de Tocqueville aujourd'hui ? Nous sommes à près d'un demi-siècle de l'époque où il discernait avec tant de précision les causes d'un trouble social qui n'en était alors qu'à ses débuts. Qui oserait prétendre, pour lui emprunter encore son langage, que « cette inquiétude naturelle de l'esprit du peuple, que cette agitation inévitable de ses désirs et de ses pensées, que ces besoins, ces instincts de la foule » ne se sont pas accrus d'une manière démesurée, encore que les progrès de la raison publique aient relégué au rang des utopies et des chimères toutes les inventions du socialisme d'il y a cinquante ans ? Mais ces utopies mêmes et ces chimères reparaissent sous d'autres noms. Le socialisme, pour qui veut l'apprécier dans sa nature intime, n'est que la guerre à la propriété individuelle. Alexis de Tocqueville, avec le noble courage d'un philosophe qui, croyant avoir trouvé la vérité, ne recule pas devant le devoir de la dire, avait constaté cet état de guerre, et il ne craignait pas de dire :

Quand je considère la diversité prodigieuse qui se rencontre, dans le monde de nos jours, non seulement parmi les lois, mais parmi les principes des lois et les différentes formes qu'a prises et que retient, même aujourd'hui, quoi qu'on en dise, le droit de propriété sur la

terre, je suis tenté de croire que ce qu'on appelle les institutions nécessaires ne sont souvent que les institutions auxquelles on est accoutumé, et qu'en matière de constitution sociale, le champ du possible est bien plus vaste que les hommes qui vivent dans chaque société ne se l'imaginent.

On citerait difficilement d'un autre philosophe politique des paroles plus hardies, plus troublantes plus subversives, et, pour tout dire d'un mot, plus révolutionnaires que celles que nous venons de transcrire. Alexis de Tocqueville n'était pas socialiste, même dans le sens restreint où les catholiques les plus en vue de nos jours, un comte de Mun en France, un prince de Lichtenstein en Autriche, un cardinal Manning en Angleterre, un De Curtins en Suisse, entendent et s'appliquent à eux-mêmes, ne fût-ce que par voie détournée, cette qualification décriée. Mais par cette citation on peut voir de quelle trempe était l'esprit d'Alexis de Tocqueville, et comme cet esprit n'a pas cessé d'agir, depuis trente ans, sur une certaine fraction de la société française, on peut comprendre maintenant par quelles voies obscures, souterraines, détournées et indirectes a peu à peu cheminé cette lente accession de l'aristocratie bourgeoise vers des idées qui l'eussent autrefois révoltée et terrifiée.

Avec de semblables opinions, il n'est pas extraordinaire que Tocqueville ait vu, dans les terribles journées de Juin, ce que les socialistes d'à-présent y voient : un combat de classe, une sorte de guerre servile, ce qu'ils appellent aujourd'hui la seconde défaite du prolétariat français combattant pour l'affranchissement universel des travailleurs du monde entier.

On leur avait assuré, dit-il, que l'inégalité des fortunes était aussi contraire à la morale et à la société qu'à la nature; les besoins et les passions aidant, beaucoup l'avaient cru. Cette notion obscure et erronée des droits, se mêlant à la force brutale, communiqua à celle-ci une énergie, une ténacité et une puissance qu'elle n'aurait jamais eues seule.

Mais, toutes réflexions faites, Tocqueville n'est pas trop effrayé.

Je considérai sur-le-champ le combat de Juin comme une crise nécessaire, mais après laquelle le tempérament de la nation se trouverait en quelque sorte changé. A l'amour de l'indépendance allait succéder la crainte, et peut-être le dégoût des institutions libres; après un tel abus de liberté, un tel retour en était-il inévitable?

C'est en effet ce qui arriva. Mais, hélas! pourquoi la vérité condamne-t-elle à dire que ce sont les classes élevées de la société qui réclamèrent tout d'abord un sauveur; qu'ainsi elles furent les premières à donner l'exemple de l'abandon de la liberté, et que, si le peuple fit défaut, quand il s'agit de la défendre, après le coup d'État du 2 décembre, c'est qu'on lui avait appris de haut à ne plus l'aimer?

V

Il y a, dans les *Souvenirs* d'Alexis de Tocqueville, toute une troisième partie qui vaudrait la peine d'être étudiée à part, celle qui est relative au temps où il a pris une part directe et personnelle aux affaires, et connu les responsabilités du pouvoir, en qualité de ministre des Affaires étrangères, dans le deuxième cabinet formé par Odilon Barrot, après l'échauffourée du 13 juin 1849. Cette troisième partie offre un intérêt d'autant plus vif qu'elle ne ressemble en rien aux deux premières : on y trouve notamment ce célèbre portrait du président Louis Bonaparte dont nous avons parlé et des détails fort instructifs sur l'action de M. de Tocqueville dans la sphère diplomatique, à une époque où l'Europe était profondément troublée, et où notre ministre des relations extérieures sut faire très bonne figure, en se conformant avec autant d'intelligence que de dignité aux traditions de notre politique nationale. Cette page de sa vie active fait le plus grand honneur à M. Alexis de Tocqueville, qui montra qu'il n'était pas seulement capable de porter les plus hautes pensées, mais de gérer les plus grandes affaires.

On en arrive, en fin de compte, à se demander si cet homme d'une intelligence si nette et si sûre, qui a prévu avec tant de clairvoyance et prédit avec tant de précision les temps nouveaux, l'avenir de la démocratie avec ses périls et ses grandeurs, a aimé son temps et cette société nouvelle dont son temps a vu l'aurore.

Après la lecture du livre des *Souvenirs*, il n'y a plus de doute sur une pareille question : Alexis de Tocqueville n'a jamais aimé la démocratie, et la démocratie, à l'avènement de laquelle il a contribué pour sa part autant que personne, ne le reconnaîtra jamais pour un des siens ; en quoi il différera toujours d'un Mirabeau, d'un La Fayette, d'un Voyer d'Argenson, nés de familles encore plus aristocratiques que celle de Tocqueville, et qui cependant ont été adoptés par le peuple comme lui appartenant par l'esprit et par le cœur. Il y a gros à parier que Tocqueville ne se serait pas soucié d'une semblable adoption. Il n'a jamais été courtisan de la popularité. C'était une âme fière, un caractère, une conscience, avec une nuance de dédain pour tout ce qui ne le touchait pas, soit dans ses spéculations philosophiques, soit dans ses relations personnelles. Son goût passionné pour la liberté générale tenait surtout au besoin qu'il ressentait d'assurer sa propre indépendance. Quant à la révolution irrésistible, déterminée et entretenue dans le monde civilisé par le principe

de l'égalité, il la voyait en observateur qui constate un fait considérable, qui ne s'en réjouit ni ne s'en effraye, mais qui s'y résigne non sans humeur. C'est là ce que Sainte-Beuve, avec sa pénétration implacable, avait parfaitement remarqué.

Tocqueville, écrit Sainte-Beuve dans ses *Notes et Pensées* à la fin du onzième volume des *Causeries du lundi*, m'a tout l'air de s'attacher à la démocratie comme Pascal à la croix, en enrageant. C'est bien pour le talent qui n'est qu'une belle lutte, mais pour la vérité et la plénitude des convictions, cela donne à penser.

Il n'y a pas à chercher si loin : Alexis de Tocqueville a servi la cause de la démocratie, tout en la détestant. Le fait n'est pas unique dans l'histoire. Pourquoi s'en alarmer? A quoi servirait-il de s'en plaindre? Il n'en est pas moins vrai qu'Alexis de Tocqueville, sans se proposer de plaire à un parti qui n'a jamais été le sien, a tracé l'idéal d'une politique vraiment moderne qu'il appartient désormais aux chefs que reconnaît la démocratie d'appliquer sans relâche. Ce programme, le voici, et nous le rapportons, parce qu'il suffit à glorifier la mémoire de son auteur :

Instruire la démocratie, ranimer s'il se peut ses croyances, purifier ses mœurs, régler ses mouvements, substituer peu à peu la science des affaires à son inexpérience, la connaissance de ses vrais intérêts à ses aveugles instincts; adapter son gouvernement aux temps et aux lieux; le modifier suivant les circonstances et les hommes : tel est le premier des devoirs imposés de nos jours à ceux qui dirigent la société.

Mais ce n'est pas tout. Alexis de Tocqueville a été, malgré son tempérament chagrin qui tenait sans doute à la débilité de sa constitution physique, une âme forte, vraiment virile, passionnément éprise de justice et de liberté. Il a reconnu et salué dans la liberté le principe même de toute activité, de toute dignité humaine. Par là, on peut dire qu'il a singulièrement connu notre pays, notre race. Il n'était pas Anglais, mais quel Anglais a mieux parlé que lui de la liberté politique, fondée sur la liberté morale? Et quoi de plus beau, de plus utile à dire et à répéter sans cesse à ceux qui croient relever l'humanité, en la conviant à la poursuite unique du bien-être matériel, comme le font les socialistes de nos jours?

Je ne crois pas que le véritable amour de la liberté soit jamais né de la seule vue des biens matériels qu'elle procure; car cette vue vient souvent à s'obscurcir. Il est bien vrai qu'à la longue la liberté amène toujours à ceux qui savent la retenir l'aisance, le bien-être et souvent la richesse; mais il y a des temps où elle trouble momentanément l'usage de pareils biens; il y en a d'autres où le despotisme seul peut en donner la jouissance passagère. Les hommes qui ne prisent que ces biens-là en elle ne l'ont pas conservée longtemps.

Ce qui, dans tous les temps, lui a attaché le cœur de certains hommes, ce sont ses attraits mêmes, son charme propre, indépendant de ses bienfaits; c'est le plaisir de pouvoir parler, agir, respirer sans contrainte sous le seul gouvernement de Dieu et des lois. Qui cherche dans la liberté autre chose qu'elle-même est fait pour servir.

Ne me demandez pas d'analyser ce goût sublime, il faut l'éprouver. Il entre de lui-même dans les grands cœurs que Dieu a préparés pour le recevoir; il les remplit, il les enflamme.

On doit renoncer à le faire comprendre aux âmes médiocres qui ne l'ont jamais ressenti.

L'homme qui a écrit ces lignes honore l'humanité.

Quant à la démocratie, qu'il l'ait aimée ou non, il l'a servie, en lui tenant ce langage, mieux qu'il n'eût fait en la flattant. Il l'a instruite et élevée. Éducateur de la démocratie! Quel titre et quelle gloire plus enviables?

E. Spuller.

LA

MAISON D'UN POÈTE AU XVIIe SIÈCLE

Jean Racine chez lui.

Naguère, à cette place, où nous causions des rapports passés et contemporains — toujours un peu tendus — de la littérature et de l'argent, il nous arrivait, faute de documents assez nombreux et précis, d'appeler à notre aide les grands écrivains du XVIIe siècle, de les interroger dans leurs livres et leur correspondance. Mais sur ce point litigieux des « droits d'auteur », auquel nous sommes aujourd'hui si sensibles que nous en oublions à peu près tout le reste, ils sont d'une discrétion vraiment excessive, étrange même, à la juger selon les mœurs d'à présent. Nous le regrettions d'autant plus que si ces purs génies nous eussent appris ce qu'ils gagnaient d'écus à rimer de beaux vers, à composer de nobles périodes, à faire représenter des tragédies et des comédies immortelles, s'ils nous eussent permis de compter avec eux ce qu'ils recevaient de leurs libraires et des théâtres, nous aurions volontiers poussé notre enquête plus loin et en d'autres sens. Connaître par le menu les gains professionnels des « vieux illustres », comme disait Corneille, n'était-ce pas déjà pénétrer dans leur vie privée? Avec un document de plus, pourvu qu'il fût authentique, pittoresque et détaillé, nous entrions chez eux aussi familièrement que tel ou tel interviewer entre, par exemple, chez M. Zola. Supposez-nous découvrant par une bienveillante fortune l'un de ces

inventaires domestiques, que M. E. de Goncourt appelle précieusement « les mémoires des choses au milieu desquelles s'est écoulé une existence d'homme » et dont il a pris soin, en ce qui le touche, de nous tracer un complet et fort intéressant modèle dans la *Maison d'un artiste* (1). Supposez-nous lisant, ligne par ligne, et entre les lignes, ce miraculeux mémoire tiré de la poudre des greffes ou des archives notariales, et nous voici l'hôte d'un grand écrivain, le confident de ses mœurs, de ses habitudes, de ses goûts. Toute sorte de renseignements intimes, émanés des papiers jaunis, nous autorisent à reconstituer sa demeure, à voir ses meubles, ses tableaux, ses livres préférés. Et enfin lui-même, évoqué par les témoins de son inspiration tout imprégnés de sa sensibilité et où flotte un peu de son talent, se montre à nous dans la simplicité du foyer laborieux et de l'existence quotidienne, être, non plus d'apothéose à demi voilé sous les nuages d'encens de la Postérité, mais d'os et de chair, de sang et de nerfs, de force et de faiblesse, d'enthousiasme et de doute, d'orgueil et d'humilité. Vous ne reconnaissez pas le noble et majestueux personnage littéraire peint par Philippe de Champaigne, Rigaud, Mignard, Santerre ou Largillère pour la galerie de Versailles, car le poète, chez lui, a laissé dans son armoire l'habit de cour et la perruque de cérémonie; chez lui, librement, il aime, il pense, il travaille, il se mêle aux jeux de ses enfants, il cause avec ses amis, il s'exalte et se décourage, se révolte et se résigne, croit, prie, souffre et meurt : il est homme.

* * *

Le tout, pour assister à ces désirables résurrections, serait donc d'avoir « les mémoires des choses » des grands écrivains à visiter ; mais, au sens étendu de l'ouvrage de M. de Goncourt, il n'en existe pas. Pas un de nos maîtres ès langue française n'a décrit sa demeure, comme l'auteur de la *Maison d'un artiste* son très élégant logis d'Auteuil. Celui-ci note minutieusement, dépeint amoureusement, « avec une tendresse presque humaine », les meubles, les tableaux, les statuettes, les tentures, tapisseries et japonaiseries, joie de ses yeux, où il puise, quand il lui plaît, « l'oubli du moment dans l'assouvissement artistique »; il en raconte l'origine, et les anime de ses plus chers souvenirs.

Mais ceux-là, n'éprouvant pas le besoin de tenir le public au courant de leurs revenus, n'ont garde de l'introduire chez eux; ils ne cachent pas leur vie, simple, digne, exemplaire, mais ils ne paraissent pas croire qu'elle puisse intéresser tous ceux pour qui ils répandent leur esprit. Aux biographes de l'avenir ils ne songent guère, moins encore aux collectionneurs, aux amateurs de curiosités. On n'y songe pas davantage autour d'eux ; de leur œuvre seule et de leur gloire on s'inquiète; leurs proches mêmes n'ont pas trahi, dans leurs rares et trop courtes confidences, le mystère du familial intérieur. Qu'il nous plairait cependant de pouvoir mettre dans leur cadre les charmantes peintures que Fontenelle et Jean Racine, pour ne citer que ceux-là, ont laissées de la vie privée de leurs admirables parents, l'auteur du *Cid* et l'auteur de *Phèdre!* Et ainsi, d'assister rue de la Pie à Rouen, ou à Paris rue d'Argenteuil, en de très modestes logis, à l'union parfaite et si touchante de ces ménages des frères Corneille où

> Les clefs, la bourse étaient communes,
> Les femmes n'étaient jamais deux,
> Les enfants confondaient leurs jeux,
> Les pères se prêtaient leurs rimes.

Et encore, ailleurs, rue des Maçons-Sorbonne ou rue des Marais, dans un coin silencieux des quartiers de la rive gauche, joliment chantée par M. François Coppée au nom des « intellectuels », d'être le spectateur attendri, respectueux, ravi des scènes contées par le fils du plus mélodieux des poètes à la louange de la bonhomie paternelle : « Je me souviens de processions dans lesquelles mes sœurs étaient le clergé, j'étais le curé, et l'auteur d'*Athalie*, chantant avec nous, portait la croix. »

Ces vœux ne sont plus irréalisables. A défaut de « mémoires des choses » écrits à la loupe, on nous offre, de divers côtés, les pièces notariales que nous souhaitions. Par les soins de chercheurs infatigables furetant sans cesse les études des anciens tabellions, contrats de mariage, actes de vente et d'achat de propriété, de tutelles, de liquidation et de partage, testaments, inventaires après décès, tous les documents indubitables, dûment signés et paraphés des plus glorieux noms, surgissent de l'ombre séculaire des dossiers accomplis vers la pleine lumière de l'histoire. Grâce à leurs trouvailles, les *molièristes* connaissent déjà, comme s'ils les avaient fréquentés, au dedans et au dehors, la maison natale et la maison mortuaire de leur idole; et les admirateurs de La Bruyère, s'ils consultent le livre fort bien composé de M. André Saglio (1), sauront à quelle simplicité, révélée par l'inventaire de son mobilier et de sa garde-robe, s'alliait le génie du grand philosophe et encore plus grand honnête homme.

Aujourd'hui pareille chance advient à tous ceux qui mériteraient de s'intituler *racinistes* pour leur

1 *La Maison d'un artiste*, par Edmond de Goncourt. Paris, 1889.

1 *Maisons d'hommes célèbres*, par André Saglio, publié par Hachette et Cie dans leur Bibliothèque des Merveilles.

dévotion au culte du divin poète de *Bérénice* et d'*Esther*. Ces délicats, plus nombreux que jamais, ce nous semble, depuis l'impuissante injure des romantiques et les ignominies du naturalisme, en remercieront un homme de loisir et de goût, très fureteur, très avisé et très heureux, M. le vicomte de Grouchy, qui découvre et publie les papiers de famille de Jean Racine, et du coup les transporte chez le maître, dans le sanctuaire du dieu (1).

***

A la première page du travail de M. de Grouchy, nous sommes en 1677, le 30 mai, et l'on dresse « en la maison du Sr Lemazier, rue des Massons », le contrat de mariage de « M. Jean-Baptiste Racine, conseiller du roi, trésorier de France en la généralité de Moulins, demeurant à Paris en l'hôtel des Ursins, paroisse Saint-Landry, avec demoiselle Catherine de Romanet, émancipée d'âge, fille de deffuncts Jean André de Romanet, conseiller du Roi, trésorier de France en la généralité d'Amiens, et de dame Catherine Douvrel, demeurant paroisse Saint-Séverin ». Sont présents et signent, à cette alliance entre « fonctionnaires du royaume » de très hauts personnages : LL. AA. SS. Mgr le Prince et Mgr le Duc ; Mgr le duc d'Albert, Mgr de Lamoignon premier président ; Mgr Colbert, ministre d'estat, et Mme son épouse ; Mgr le marquis de Seignelay, secrétaire d'estat et Mme son épouse, M. Jacques Nicolas Colbert, abbé de Bec, M. de Gourville, M. de Basville... »

Le poète, à trente-huit ans, est dans tout l'éclat de son talent et de son succès. Ses droits d'auteur au théâtre et les dons gracieux de Louis XIV l'ont mis à son aise. L'office de trésorier de France, charge vénale estimée 36 000 livres tournois, lui donne 2 400 livres tournois de gages : il a 400 livres de rentes d'un capital de 8 000 livres tournois prêté à Nicolas Vitart, sieur de Passy, son cousin et ami, 666 livres de rentes sur l'Hôtel de Ville, et, en outre, il jouit de 1 500 livres tournois de pension « qu'il plaît au Roy luy donner, et pour le surplus, il est couché sur l'estat de Sa Majesté ». Il apporte au ménage 6 000 livres tournois argent comptant.

Maîtres Gallois et Le Secq de Launay, en leur « estat des biens appartenant à M. J. Racine », notent *grosso modo* les meubles, objets divers et livres garnissant l'appartement de garcon du poète et les évaluent. Il paraît bien logé, pourvu abondamment des « choses » utiles à la vie personnelle et de relation. L'ensemble même de ces choses et leur valeur assez considérable donnent l'impression d'un luxe de bon aloi, solide, cossu. S'il y manque le bibelot, les jolis colifichets dont la mode n'est pas venue, et que l'envie de briller par les apparences nous fait aujourd'hui rechercher, on y trouve, ce qui vaut mieux, des ornements magnifiques, interdits à nos prétentions. Une grande verdure de Flandre et des tapisseries de Bergame tendent les murs ; le lit est couvert de brocart en or et argent avec franges, doublé de satin aurore ; le service de table, tout entier en argent massif, comprend un bassin, une aiguière, trois plats, deux flambeaux, une salière, une écuelle, des assiettes, cuillers, fourchettes par douzaines. Le linge est à proportion.

A le voir sur ce pied d'honnête aisance, Jean Racine peut sembler heureux. Que lui faut-il davantage? Comblé de tous les dons, n'est-il pas le type du génie privilégié à qui tout cède et veut plaire? S'il éprouve quelque amertume à se sentir envié bassement et calomnié par d'impudents ennemis, ne s'en peut-il consoler avec l'admiration redoublée de ses amis et la faveur croissante du public? En dépit de Pradon, de sa *Phèdre* ridicule, et des cabaleurs, duc de Nivernais, abbé Tallemant et demoiselle Deshoulières, la vraie *Phèdre*, le chef-d'œuvre joué le premier jour de cette année 1677, continue d'amener la foule à l'Hôtel de Bourgogne. Pour oublier son indigne rival, les comédiens du Marais et la coterie des jaloux, il suffirait au poète de relire l'épître vengeresse de Boileau. A l'abri de la gêne, où sombre la vieillesse du grand Corneille, il n'a, pour triompher définitivement, qu'à laisser couler sa veine.

Cependant Racine a résolu d'aliéner sa liberté jusqu'alors assez joyeuse ; c'est qu'il est au bout de sa jeunesse, l'abandon de la Champmeslé en a sonné le glas. En son logis de célibataire, depuis que n'y vient plus la capricieuse comédienne, à lui enlevée par Clermont-Tonnerre, il n'entend d'autre voix que celle des livres graves, des livres de piété, qui le disputent au théâtre. Port-Royal ressaisit son élève ingrat, enfin repentant ; les maîtres vénérables, Arnauld, Nicole, se préparent à fêter le retour de l'enfant prodigue et prodige. Déjà, sous l'influence de la grâce, l'amant évincé pleure ses folles amours, en a le remords, en voudrait faire pénitence ; peu s'en faut qu'il ne renonce au monde pour un couvent de Saint-Bruno. Mais le mariage avec une bourgeoise sans esprit ni beauté, étrangère à toute littérature, et qui de sa vie ne lira les vers profanes de son époux, ni n'en verra jouer les pièces, à peur de péché, n'est-ce pas déjà mortification de la chair, et du cœur, et de l'âme en ses plus nobles, en ses plus hautes facultés? Cela vaut bien, certes, la robe blanche du chartreux, même jetée sur un cilice à pointes de fer, et le terrible Dieu janséniste peut-être n'en exigeait pas tant!

C'en est fait, le poète renonce aux tourments comme aux délices de la scène ; il ne donnera plus

1 Documents inédits relatifs à Jean Racine et à sa famille publiés d'après les originaux, par le vicomte de Grouchy. Paris, librairie Techener, 1892.

audience à la Muse tragique : de lui-même, il suspend l'essor de son génie. A l'heure où se célèbre le 1er juin, à Saint-Severin, la « si sérieuse affaire » de son mariage de raison, commence le douloureux sacrifice. Il ne s'occupera désormais que des soins de son ménage et d'élever ses enfants, vite nombreux, et d'accroître son bien, sans négliger la religion. On le voit accepter, dès le mois d'octobre 1677, l'emploi d'historiographe du roi au traitement annuel de 2000 écus, à condition expresse de *quitter tout* (le roi le commande). O l'humiliante, fatale condition! Mais l'emploi, ne l'avait-il pas souhaité, sinon brigué? On a depuis, sur le mot de Mme de Sévigné : *le roi commande...* accusé Louis XIV d'avoir à son profit confisqué le talent de l'écrivain, mais quoi? Est-ce que l'ambition de Racine, courtisan avide de plaire, loyal époux, chef de famille prévoyant, ne se tournait pas naturellement, soumis d'avance à tout désir légitime, vers l'unique dispensateur des pensions et des titres? Où « Monsieur Maître Jean Racine », bourgeois ponctuel, soucieux de faire honneur à ses affaires, eût-il gagné l'équivalent de sa charge d'historiographe? Point au théâtre, certes, ni chez son libraire. Les libéralités royales lui compensaient, en partie, le dommage causé par la rapacité du comédien et de l'éditeur; personne autre, sans aucun doute, n'eût versé dans son escarcelle, en dix ans, de 1678 à 1688, la belle somme de 3900 louis, le louis valant 11 livres.

Protégé de la sorte, le ménage Racine parvint tôt, non pas à la richesse (le poète, comme il l'écrit à son fils, le 24 février 1698, n'étant ni traitant ni premier valet de garde-robe) mais à la très grande aisance. Nous en jugerons par sa demeure de la rue des Marais, la dernière qu'il ait habitée, et la seule accessible à notre interview. Il y fut logé en 1692, sans doute avant de suivre le roi et l'armée dans la campagne de Flandre, et il y adresse à son fils aîné, Jean-Baptiste, alors âgé de 13 ans, la première des lettres qui nous ont été conservées. Ces lettres se joignent heureusement à l'inventaire de 1699 pour nous rendre la physionomie de la maison du poète : d'une bonhomie exquise et semées de charmants détails familiers, elles la vivifient, elles la remplissent de figures agréables, bonnes et simples, et la parfument d'honnêteté.

***

Étroite, raboteuse, obscure, humide et d'aspect suranné, la rue Visconti, ci-devant rue des Marais-Saint-Germain, n'a guère, en deux siècles, changé que de nom. La plupart de ses maisons, à larges portes cochères, datent de la régence d'Anne d'Autriche; le séjour devait en être agréable, quand verdoyaient, embaumaient les vastes cultures de l'abbaye de Saint-Germain et des jardins spacieux. L'une d'elles, au n° 21, présente une inscription sur marbre noir relatant qu'elle fut habitée par les célèbres actrices, La Champmeslé, Mlle Le Couvreur et Mlle Clairon, ce qui est vrai, et que Racine y mourut, ce qui est faux. Le poète occupait au n° 13 un immeuble plus modeste que cet hôtel seigneurial de la Rue d'Argouges.

Vue de la rue, la maison du poète ne paie pas de mine et ne tenterait personne. Jaune, blafarde, presque aveugle — économie de propriétaire esquivant l'impôt ou méfiance de bourgeois craignant pour ses vitres les pierres d'une nouvelle Fronde — elle offre, sur la cour seulement, quelques traces d'ancienne élégance : ce sont de très hautes fenêtres à la mode sous Louis XIV. Une courette sépare la façade intérieure d'un atelier fumeux. Dans cet espace exigu nulle place imaginable pour « les remises » où l'on rangeait les véhicules de la famille : « un carosse couppé, doublé de velours rouge, ramages, garni de ses glaces, d'un coussin et d'un strapontin, monté sur son train à arc, avec ses quatre roues », et « une petite chaise roulante, garnie de panne rouge à glace montée sur son train à quatre roues », — ni pour l'écurie où s'abritaient « deux chevaux ongres sous poil blanc, à courtes queues, vieux et caduques », trotteurs certainement paisibles et réguliers, comme il sied à l'allure des poètes classiques et des vers alexandrins. Au delà, confusément s'échelonnent des toits, se dressent des cheminées : plus d'arbres, de fleurs, d'horizon libre et clair : le Paris du XIXe siècle ne comporte pas ces superfluités.

La maison a quatre étages et un grenier : il faut cela au moins pour loger commodément le ménage, sept enfants et les domestiques. Aussi nul coin n'est perdu, la plus petite place est employée, meublée, ornée, et si judicieusement que le maître peut encore sans se gêner donner l'hospitalité à de vieux amis, comme Boileau, et même inviter à descendre chez lui un grand personnage officiel, comme l'ambassadeur du roi en Hollande, M. de Bonrepaux.

Venez-vous en visiteur? Voici, pour vous guider, la topographie du logis. Le premier étage, réservé à la vie personnelle, comprend deux chambres à coucher, la chambre conjugale, et l'on n'y reçoit que les parents et les intimes dans une antichambre servant à la fois de salon et de salle à manger. Cette pièce assez grande et jolie, est drapée d'une portière en tapisserie à l'aiguille, et d'amples verdures de Flandre, dont les fraîches couleurs encadrent sept petits tableaux représentant des fruits et des personnages bucoliques. Un de ces tableautins mérite votre attention : gracieux ouvrage de broderie à l'aiguille, dans le genre de ceux que l'on expose dans l'appartement de Mme de Maintenon, à Fontainebleau, et qui prouvent le goût, le talent des demoiselles de Saint-Cyr : le poète en doit sans doute le présent ingénu aux

jeunes créatrices des rôles d'*Esther* et d'*Athalie*.

Pour achever la décoration, un « miroir à glaces fines, avec une bordure de bois doré, cizelé et son chapiteau pareil », surmonte la cheminée, munie « de chenets, chevrettes, pelle, pincette et tenailles en fer poly ». Le reste est à l'avenant, d'un luxe sobre et plein. Il y a douze fauteuils « couverts de tapisserie de point à la turque, avec franges et molets de soye »; souvent autant de convives assis à l'aise dans ces larges sièges, véritables commodités de la conversation et des longs repas, prennent place autour de la table « de bois de racine de noyer », car le poète ne déteste pas la bonne chère en nombreuse et spirituelle compagnie. Encore, rassasié, fatigué des festins de Versailles et de Marly, se plait-il mieux aux simples dîners de famille, rares jouissances et précieuses, tellement que, certain jour, il déclina, pour ne pas s'en priver, une invitation du prince de Condé : « Voyez, dit-il au messager, si je puis me dispenser de dîner avec ces pauvres enfants qui ont voulu me régaler aujourd'hui et n'auraient plus de plaisir s'ils mangeaient ce plat (une carpe provenant des étangs de Port-Royal) sans moi. »

Les chers enfants à qui le poète fait ce sacrifice, en 1695, combien sont-ils autour de la table paternelle? Au complet, sept : Jean-Baptiste, l'aîné, l'héritier, l'espoir du chef de la famille; Marie-Catherine, la grande sœur; puis Nanette, Babet, Fanchon, Madelon, et le cadet Lionval, futur petit poète, *poeta minor*, de la *Religion*. Mais des vides se feront bientôt dans cette aimable et tendre société. Marie-Catherine, qui se croit faussement appelée à Dieu, entrera chez les Carmélites du faubourg Saint-Jacques, et ensuite à Port-Royal-des-Champs; Anne prendra le voile des Ursulines à Melun; Élisabeth sera postulante dans un couvent de Fontevrault, à Wariville, près de Clermont-en-Beauvaisis, et Jean-Baptiste, apprenti diplomate, s'en ira servir le roi à la Haye, en qualité de secrétaire d'ambassade. Alors, loin des yeux, près du cœur, les absents bien-aimés seront encore présents; on parlera d'eux à tout propos, et de leurs lettres si impatiemment attendues, et de leur avenir, et des mets qu'ils eussent goûtés et dont leur bonne mère ne pourra s'empêcher de dire, selon l'occasion : « Racine, Catherine, Nanette ou Babet en mangerait volontiers. »

Naïve expression d'une pensée touchante, d'un regret profond, que la résignation chrétienne aux séparations éternelles ou passagères défend d'accentuer davantage, l'excellente Mme Racine eut sujet de la répéter dans son cœur, plus d'une fois. Au dîner de noces du 7 janvier 1699, où l'on célébrait le mariage de la fantasque Marie-Catherine, désabusée de sa vocation religieuse, avec l'avocat Moramber de Riberpré, plus d'un enfant manquait à cette fête de famille, qui « volontiers » eût pris sa part du gibier et de la venaison envoyés au poète par M. le Prince, et, entre autres plats, d'un « jeune sanglier tout entier », le tout servi dans la massive et abondante vaisselle plate chiffrée aux armes de Racine : un cygne sur écusson d'azur.

*
* *

Si vous n'êtes point parent du poète ni de ses intimes, et ne désirez que l'entretenir un moment en particulier, montez au second étage : il vous recevra dans son cabinet de travail, à moins qu'il ne vous prie de l'attendre dans un cabinet « attenant à la terrasse ». Ce petit salon, tendu de tapisseries de Perse, est meublé de quatre fauteuils, quatre chaises et deux petits placets couverts en partie de velours et d'étoffe d'or; la tablette de sa cheminée supporte vingt-cinq pièces, « tant tasses que soucouppes de porcelaine et taihière de la Chine », et, çà et là accrochés, des tableaux représentent « un calme, un naufrage, un paysage », les portraits de MM. de Luxembourg, de Richelieu, de Descartes, et les saintes images de la Vierge et de saint Jean, patron du maître, *genius loci*. A la vérité, ces peintures sur toile et bois sont de mince valeur vénale, car Me Louis de Maleteste, huissier-priseur au Châtelet, les cote ensemble 140 livres tournois. Pourtant n'en jugeons point d'après un expert, obligé par état d'estimer les œuvres d'art suivant la mode inconstante et au cours du jour, et gageons qu'elles ne sont pas sans mérite : en saurait-il être autrement chez un homme d'un goût parfait? L'âme infiniment impressionnable du poète souffrirait-elle l'affligeant contact habituel de choses laides ou banales? Cela ne se peut admettre; son humilité chrétienne n'irait pas jusque-là.

Par exemple, — vous le voyez bien et vous le verrez encore mieux tout à l'heure, — si ce beau génie ne dédaigne pas *les choses* agréables, il s'y intéresse modérément, il leur accorde peu d'importance. Créateur de personnages imaginaires à passions éternelles, il n'a nul besoin, pour les animer, de demander à la contemplation des formes et des couleurs de la matière, toujours inerte, si ouvragée qu'elle soit, des pensées ou des sentiments, ni de faire « jaillir en lui le styliste ». Il lui suffit de les abstraire du fond immuable de l'humanité, qu'il observe sans cesse, et de leur prêter son mélodieux verbe. Elles existent dès lors à jamais, indépendantes du temps et des lieux. Mais il leur faut, pour l'optique du théâtre et l'illusion de la scène, une place dans les siècles, une date dans l'histoire, des mœurs spéciales, des costumes : à ces contingences pourvoit la bibliothèque du *cabinet de travail*.

Cette grande pièce, qui, selon nos idées, doit nous découvrir le caractère du maître par l'analyse de ses

habitudes, évidemment marquée dans le choix et la disposition des choses, ne révèle, au premier regard, que l'homme d'étude, de méditation, de méthode, à qui rien n'est indispensable à l'heure du travail, sinon le silence et des livres. Des verdures de Flandre assourdissent les murs; les énormes in-folio, les in-quarto, les in-octavo reposent, pour être dérangés sans bruit, sur des bandes de serge verte à clous dorés drapant six corps de tablettes de bois de sapin, appuyés eux-mêmes contre une large tapisserie de Bergame.

Les meubles, en quantité strictement nécessaire, sont : un bureau de noyer, couvert de maroquin, et posé sur un pied; une « armoire de bois noirci à deux grands guichets garnis de fil de laiton », et deux fauteuils « de bois de noyer garnis de paille fine, avec leurs coussins d'étoffe or et argent ». Deux fauteuils seulement, détail remarquable, s'il signifie, comme le donne à penser tout le reste, la ferme volonté du poète de n'être point troublé dans sa solitude studieuse, et de prévenir l'ennui de bavardages oiseux. M. Racine, « secrétaire du Roi, gentilhomme ordinaire de la Chambre de Sa Majesté », hôte fréquent de Versailles, Fontainebleau, Marly, connaît trop les gens de cour pour n'en pas craindre les importunités. Il a là son asile contre les marquis du bel air, et peut-être aussi contre les grandes dames confites en dévotion dont sa piété édifiante lui attire les visites.

Pour une raison analogue, le poète ne songe pas à s'entourer d'objets d'art : n'a-t-il pas sous les yeux, constamment presque, les splendeurs, les merveilles des palais royaux ou princiers ? Il éviterait plutôt ces distractions de l'esprit, écueils des conceptions logiques, ordonnées, majestueuses. Néanmoins le cabinet est orné de seize estampes, d'un portrait peint sur toile, le sien probablement, de porcelaines façon Chine et de faïences rares; deux rideaux de toile damassée, voilant les fenêtres qui regardent la rue, tamisent sur l'ensemble un jour blanc, discret.

Ici les vrais amis du poète, les seuls qu'il admette à converser longuement avec lui, et quelquefois à l'amuser, ce sont ses livres, dont il a beaucoup et pour une somme alors considérable : trois mille livres tournois environ, au chiffre de l'huissier-priseur. Mais il n'en a pas trop. En conscience, il ne pourrait s'appliquer le mot de Cicéron qu'il cite à son fils pour modérer la bibliomanie dépensière du jeune homme : *Non esse emacem vectigal est* (C'est un grand revenu que de n'aimer point à acheter). Tous lui sont précieux et d'usage plus ou moins habituel. Les uns, quand il travaillait pour le théâtre, furent des collaborateurs suggestifs, les outils de ses chefs-d'œuvre : dans ses préfaces, il les associe à ses triomphes; les autres documentent l'historiographe, ou conseillent, instruisent, exhortent, maintiennent le rigide chrétien janséniste. Les premiers, livres de jeunesse et de maturité, comprennent les Eschyle, les Sophocle, les Euripide, les Aristophane, les Homère, in-folio gréco-latins si souvent lus et annotés que sa prodigieuse mémoire en a retenu des milliers de vers. A côté des tragiques et des comiques se rangent Plutarque, en plusieurs éditions, Dion Cassius, Denys d'Halicarnasse, Suétone, Diodore de Sicile, les Tite-Live et le Cicéron des « Elzevier », Xénophon, Strabon, Appien, Tacite... En feuilletant de loisir ces anciens, on y trouverait les passages d'où naquirent et se formèrent *Andromaque*, les *Plaideurs*, *Britannicus*, *Bérénice*, *Mithridate*, *Phèdre*... Ils lui fournirent des sujets, d'heureux exemples; ils encouragèrent les quelques audaces dont ce génie si fort et si timide s'excuse humblement, avec la permission de l'inévitable Aristote, ici présent et imposant, en divers tomes in-folio.

Passons vite sur les ouvrages utiles à l'historien : *Theatrum belgicum*, *Flandria illustrata*, *Chronique de Zélande*, *Histoire* de Davila, *Histoires de France* de Sainte-Marthe et Mézeray, *Histoire d'Angleterre* de Duchene, *Histoire de l'Empire* par Heiss, *Histoires* de Varillas, collections de la *Gazette de Hollande*, des *Mercures* hollandais et français, recueils diplomatiques, tables chronologiques. Il nous serait impossible d'en reconnaître l'influence ni les traces, un incendie chez l'ami de Valincour ayant consumé les récits de l'historiographe officiel. Voici mieux : les Bibles de Vitré de Vatable, de Sacy, le *Liber Psalmorum*, les *Prophetæ majores*, sources sacrées, sources divines des divins poèmes *Esther*, *Athalie*; sources pures, intarissables, d'où jaillirent à flots harmonieux les stances, les cantiques, les prières des chœurs! Près de ces livres inspirés, voici le grave et pathétique historien Josèphe, plein de renseignements précis sur les coutumes d'Israël. Voyez encore, à côté, l'album in-4° de Mérian, *Icones Biblicæ* : à la contemplation assidue de ces belles images de la Bible, de ces nobles compositions de l'excellent graveur de Bâle, le poète doit peut-être des impressions, des idées, des mots pittoresques.

Peut-être même, dans un moment où sa pensée vacillait, où sa plume hésitait, a-t-il, à les regarder, « senti tout doucement venir en lui cette petite fièvre de la cervelle » sans quoi l'auteur de la *Maison d'un artiste* ne peut « rien écrire qui vaille » et qu'il obtient, lui, romancier coloriste, en s'emplissant les yeux « de la patine des bronzes, des ors divers, des laques, des irisations des flambés, des éclairs des matières dures, des jades... »

* *

Cette petite fièvre de l'imagination, le poète, en

1698, ne cherche plus à l'éprouver, ne l'éprouvera plus jamais. Il a renoncé aux œuvres profanes, à la poésie même; « sa plus grande application est pour son salut ». Les livres relevés maintenant traitent de théologie, des hautes questions de la grâce, des doctrines de Port-Royal; ils étalent à portée de sa main, dans les bas rayons de la bibliothèque, leurs titres graves, dont s'effraieraient de frivoles intelligences : *Ancien et Nouveau Testament*, *Rituel*, *Bréviaire*, *Vie des Pères du désert*, *Vie des Saints*, *Traité de piété* de M. Hamon, *Vérité de la Religion* par Abadie et par Levassor, *Lettres de Sacy*, *Devoirs de la vie monastique*, *Histoire de l'Église* de Godeau et de Lesueur, *Apologie des Pères*, *Jansenius in testam*, *Jansenii Augustinus*, *Œuvres de MM. d'Andilly*, *de Tillemont*, *du grand Arnaud*... Ces ouvrages l'entretiennent en des sentiments de pénitence et d'amour mystique. S'ils ne consolent pas le courtisan qui se meurt d'un froncement de sourcil de Louis XIV, du moins ils le résignent à s'éloigner de tous les enchantements de sa vie, bienveillances augustes, caresses princières, sourires, prévenances des plus nobles personnages du royaume, flatteries accordées par les grandes dames et les plus belles à la gloire du poète, au succès du favori, à la beauté de l'homme; vanités éclatantes, vanités éclipsées, et pleurées quelquefois dans le secret de la tardive retraite!

Le cabinet de travail interdit aux fâcheux s'ouvre-t-il plus volontiers aux enfants? Le poète consent-il à voir autour de lui s'ébattre, jouer, rire, Fanchon, Madelon, Lionval? et, comme Victor Hugo, croit-il que leur voix tapageuse ne saurait effaroucher la Muse et troubler le chœur des voix intérieures? Nous l'ignorons, mais il est bien permis de l'inférer de la vivacité de sa tendresse paternelle. Il les entoure en effet d'une sollicitude toujours inquiète, se réjouit de leurs plaisirs, souffre de leurs maux, épie et note l'éveil de leur esprit. Les lettres au fils aîné nous font assister aux menus incidents, gais ou tristes, de ces jeunes existences; nous l'entendons rire aux saillies précoces de la railleuse Madelon, et crier d'effroi quand Fanchon est malade, et que Lionval tombe la tête dans le feu, où, Dieu merci! il ne se brûle que la gorge. Nous voyons les petites filles et le petit garçon s'en revenir d'une promenade à la foire de Saint-Germain : celui-ci tout transi encore de la peur qu'il eut de l'éléphant quand il le vit qui mettait sa trompe dans la poche du laquais qui le tenait par la main, et celles-là « chargées de poupées dont elles sont charmées ». Devant nous, encore la petite famille va dîner à Auteuil, chez M. Despréaux, « qui la régale le mieux du monde », puis la mène au bois de Boulogne, où, badinant avec les pauvres enfants, et leur disant « qu'il veut les mener perdre », il n'entend pas, l'aimable sourd, un mot de leurs répliques.

Joyeuses parties, dont rêvent les enfants dans leurs chambres tendues de tapisseries de Flandre et de Bergame, ou de satin de Bruges, derrière les longs rideaux de leurs « couches à hauts piliers », si le poète n'avait qu'à sourire de vos gentillesses, vous adouciriez l'amertume de sa disgrâce, vous prolongeriez ses jours! Mais l'heure est venue pour lui des suprêmes douleurs qui nous acheminent à la mort. De violentes émotions frappent à coups redoublés ce cœur trop vulnérable et le déchirent. C'est l'inconstante vocation de Marie-Catherine qui, ballottée de couvent en monastère, des Carmélites de la rue Saint-Jacques à Port-Royal, de Port-Royal à Gif, cherche en vain dans les austérités du cloître le secret de sa vie, et que même le mariage ne guérira pas d'une hystérie étrange. C'est le fils aîné qu'il faut suivre, guider, conseiller dans sa difficile carrière et nourrir de sages préceptes de conduite mondaine, d'économie, de dévotion. C'est Nanette, si bien douée, si chérie, sacrifiée à Dieu comme le plus agréable encens, et dont la profession religieuse chez les Ursulines de Melun lui arrache des sanglots. Des soucis d'affaires le tourmentent aussi, exacerbent une redoutable affection du foie. Dès la fin de 1698, il s'alite, se relève un moment en janvier 1699 pour les noces de Catherine, puis ne fait plus que languir...

Au premier étage au-dessus de la cour, dans une chambre aux très hautes fenêtres Louis XIV, meublée d'un grand lit cérémonieux, de fauteuils et de tabourets couverts de tapisserie à l'aiguille, ornée d'une « pendule à cadran avec sa boîte de tortue signée Christophle », de porcelaines posées sur la cheminée, de « deux tableaux représentant des paysages », et d'une « croix de bois de violette, sur laquelle est attaché un christ de buis », l'admirable poète mourut le 21 avril 1699, entre 3 et 4 heures du matin.

LOUIS BARRON.

VARIÉTÉS

Les Bibles de Noëls.

Voici l'heure où, sous la blanche neige, va fleurir la rose de Noël; où les petits enfants, au fond des villages, rêvent de la nuit merveilleuse qui leur donna pour frère un Dieu né, comme eux, sur la paille, parmi les bergers; nuit où, pour l'humanité entière, selon le vers du poète,

Une grande espérance a traversé les cieux!

C'est cette nuit, c'est cette heure solennelle que nos ancêtres ont célébrée dans leurs chants pieux, l'*Avent* retentissant d'*avents*, comme on disait en Bourgogne, durant tout le mois qui précède *la Noël*. Mais comme, à l'origine,

au temps de leur première rusticité, Burgundes et Poitevins, Picards et Francs, avaient besoin de l'ébranlement des sens pour mettre en jeu leurs âmes, ils composèrent des pièces représentatives, des *Mystères* en un mot, où l'on voyait, au beau milieu de la scène, la Vierge accouchée du divin *bambino*. Ce fut l'époque du « théâtre *adoré* », quoi qu'en ait dit Boileau.

A la longue, les mœurs s'épurant, l'esprit se dégageant des sens, et les décrets prohibitifs s'y ajoutant, le *mystère de la Nativité* ne fut plus représenté; de ses débris naquirent les chants dits *Noëls*, qu'on colligea et renferma dans des *Bibles*, dont l'invention et le monopole doivent, semble-t-il, être attribués à la ville de Troyes, réputée aussi pour son *Almanach des Bergers*, qui s'édite encore de nos jours.

Cependant, malgré l'interdiction des représentations de mystères, çà et là, de loin en loin, il y eut quelques reprises des pièces sacrées; et, sans doute, la dernière des représentations de la *Nativité* fut celle dont on régala à Dijon, en 1814, messieurs les Alliés, maîtres de la ville. C'était une flatterie évidente à leur adresse, ainsi qu'en l'honneur du trône restauré. Dans la personne du cruel Hérode, massacreur d'innocents, on voyait Napoléon, l'*ogre de Corse* (1); dans l'enfant Jésus, le nouveau roi dont le règne légitime autant que divin allait enfin commencer; et, dans les trois Rois mages, conduits par l'étoile mystérieuse au berceau de l'antique royauté française, qui n'eût reconnu les souverains alliés? Cette pièce, mal reçue d'un public impérialiste, bien qu'intitulée *tragédie*, nous servira non à exposer la naissance de Jésus, mais celle des noëls.

∴

La grande bible des Noëls. — Les dictionnaires littéraires, celui de M. Vapereau entre autres, nous entretiennent savamment des « *bibles, poèmes français du XIIIe siècle* », lesquelles bibles se résument en celle de *Guyot de Provins*, et celle « *au seignor de Berze* », que M. Vapereau appelle Bible de Hugues de Berzi (2). Ces sortes de bibles ne devaient guère être connues du grand public d'alors. Les vraies bibles populaires étaient celles que répandaient les ordres mendiants, les *Biblia pauperum*, livres sacrés, résumés de la Sainte Bible, qui parlaient aux yeux des illettrés, grâce à la profusion des images. Le texte, relégué au-dessous, était peu de chose.

Nul doute que ce n'ait été la popularité de ces livres qui ait poussé les imprimeurs et les libraires de Troyes à s'emparer de ce titre pour la publication des noëls les plus répandus, en langue française. Ces sortes de bibles ne sont signalées nulle part : nous ignorons pourquoi.

Et toutefois, une raison se présente : l'exiguïté de l'ouvrage. On s'imagine avoir affaire à un gros volume lorsqu'on rencontre quelque part ce titre : « *La grande bible des Noëls!* » Ce gros volume se réduit généralement à moins de deux cents pages; souvent même il n'atteint pas le chiffre de cent. Pour mieux tromper l'amateur, certaines éditions n'ont même aucune pagination. Nous ne croyons pas qu'il y ait eu dans ce genre d'autre publication après celle-ci : « *La grande Bible, renouvellée de Noëls nouveaux, où tous les mystères de la naissance et de l'enfance de Jesus-Christ sont expliques.* — A Arnay-sur-Arroux, — Côte-d'Or — chez Etienne Gros, imprimeur-libraire, n° 377. » Aucune date, aucune table des noëls, — il y en a seize en tout! — rien en un mot qui puisse mettre le lecteur à même de savoir si les noëls prétendus nouveaux le sont réellement. Malgré toutes ces précautions pour duper l'acheteur, la date de l'impression se révèle dans les mots *Arnay-sur-Arroux*, dénomination que cette petite ville, patrie de Bonaventure des Périers, porta durant la Révolution et pendant une partie du règne de Louis XVIII; depuis, elle a repris son ancien nom d'Arnay-le Duc.

∴

D'où vient la petitesse des grandes Bibles. — Le format des bibles de noëls est petit, leur épaisseur mince, le nombre des noëls descend quelquefois à seize, ainsi que nous venons de l'indiquer; d'où vient cela? De la matière elle-même qui ne saurait se prêter à des thèmes nombreux. Le célèbre Bourguignon *Lamonnoye*, qui fut de l'Académie française, et le *noëlliste* dijonnais en renom, *Aimé Piron*, le père du fameux *Alexis*, père lui-même de la *Métromanie*, chef-d'œuvre de verve unique en son genre, n'ont guère dépassé le nombre de trente. Trente noëls, c'est déjà beaucoup à propos d'une naissance, fût-ce celle d'un Dieu! Ces chants, plats en général et dénués de tout style, si l'on en excepte ceux des deux *noëllistes* bourguignons, sont cependant très poétiques lorsqu'on ne perd pas de vue qu'il s'agit du poème des humbles, et que Joseph et Marie sont de réelles petites gens, livrés à toutes les tribulations de ce « *grionche étaige* », comme s'exprime Aimé Piron, en sa langue natale.

Le mystère joué en 1814 s'ouvre précisément par une scène lamentable, d'où l'on a tiré le plus humain des noëls. Joseph et Marie errent par les rues de Bethléem qui regorge de monde; la nuit vient : où trouver à manger? les hôteliers les repoussent! Où trouver un asile? Les bourgeois égoïstes leur ferment la porte au nez. Chacun se moque d'eux. L'air plaintif et doux de ce noël ajoute encore à la *navrance* du sujet.

Chassé de la ville inhospitalière, le couple saint gagne les faubourgs; c'est le sujet du 2e noël. Une brave femme indique une « *grotte* », où l'on peut se retirer, et leur remet *gratis* « une *chandelle* », afin de se guider dans l'obscurité.

Minuit approche, « c'est l'heure solennelle »! Voilà le sujet du 3e noël.

A ce moment, dans le Mystère, on entend les anges chanter le « *Gloria in excelsis Deo* ». Ces personnages célestes parlent souvent en latin, dans les noëls; c'était la langue noble. Les bourgeois s'expriment en français; les bergers et manants, en vrais roturiers qu'ils sont, ne jar-

(1) On trouve à noter dans cette figure, *Hérode-Napoléon* se sent [illegible] : [illegible] à désire se rendre populaire. O chimère, ô rêve inou! il songe, pour atteindre à ce but, *à supprimer les impôts!* [illegible] Adam dde solution, voici du peuple à travers les [illegible] !

(2) [illegible] bible, non encore signalée, est celle de Guyard des Moulins, — XVe siècle : — dans son titre se trouve [illegible] — *historial*, [illegible] que Lattré croit n'avoir été employé que pour « *le miroir historial* » : dorénavant il faudra y ajouter « *la bible historiale* » de Guyard.

gonnent que le bourguignon, et c'est précisément ce patois qui témoigne de l'ancienneté de la pièce et qui en fait aujourd'hui tout le prix.

Si les bibles de noëls sont si peu lues, si peu connues et du peuple, et des savants, soyons sûrs que cela tient à ce que totalement destituées de style et totalement privées de ce patois qu'on dédaignait si fort depuis le XVIIIe siècle, elles n'offrent plus aucun intérêt, sauf pour le grand noël par lequel commence le Mystère de Dijon, dont on ignore l'auteur.

J. DURANDEAU.

THÉATRES

GYMNASE. — *La Duchesse de Montelimar*, comédie en trois actes de M. Albin Valabrègue.

Si un sujet de théâtre, pour être bon sujet, doit contenir une part de vérité générale, de cette vérité générale où l'on retrouve les sentiments immuables qui, sous des formes variables, poussent et font agir les hommes depuis que le monde est monde; si, en outre, il doit avoir quelque vérité particulière, c'est-à-dire s'il met en scène des ridicules particuliers à l'époque où vivent l'auteur et ses personnages, le sujet traité par M. Albin Valabrègue semble, à coup sûr, un excellent sujet de pièce.

Il met en scène une part de sentiments éternels, puisqu'il nous montre l'effort continu et obstiné des hommes à se pousser au-dessus de la situation qu'ils tiennent. Et la forme qu'affecte ici ce sentiment éternel est bien propre à notre époque. Ainsi qu'il arrive souvent, l'avènement de la démocratie a eu un effet diamétralement opposé à celui qu'on pouvait en attendre. On eût dit que la bourgeoisie, les privilèges de la noblesse abolis, eût dû être satisfaite que rien ne la distinguât plus de ce qu'on appelait les classes élevées; voir celles-ci redescendre à son niveau à elle, c'était, semble-t-il, de quoi remplir les plus médiocres et aussi les plus naturels de ses vœux. Au contraire, la noblesse étant, pour ainsi dire, venue de plain-pied avec la bourgeoisie, celle-ci, dans la révolution accomplie, n'a vu qu'une chose : la possibilité de pénétrer facilement sur un terrain qui lui était interdit jusqu'alors. Jamais on ne vit tant de nobles que depuis la disparition de la noblesse en tant que caste, jamais tant de titres ne furent mis au jour; on remue les ducs à la pelle, les marquis poussent par grappes, et quant aux comtes, aux vicomtes et aux barons, seul le célèbre calculateur Inaudi pourrait en faire un dénombrement approximatif.

Cela, sans doute, est d'un ridicule admirable, mais c'est aussi de la plus évidente indélicatesse. Quand un homme, simple bourgeois jusqu'alors, se pare des titres du paon, on a beau jeu de sourire, et de dire avec indulgence : « Ça ne fait de mal à personne. » Oui, à personne, si l'on excepte cependant le personnage lui-même. Celui-ci est stupide ou méprisable. Ou un titre signifie quelque chose, et alors c'est un abus de confiance d'escroquer une « considération » due à un titre faussement porté; ou il ne signifie rien, et alors que penser d'un homme qui, pour rien, pour le plaisir, pour le déshonneur, maquille le nom porté par les siens, et le change comme fait parfois la famille d'un assassin ou d'un voleur célèbre. Mensonge, escroquerie... à y regarder de près, c'est le fond de ces « anoblissements » qui poussent en ce moment comme les blés en Avril. Et remarquez, du reste, qu'ici le but et le moyen sont d'une égale et fâcheuse médiocrité : le moyen, c'est à proprement parler le vol; et le but, c'est « être reçu dans le monde ». Notez que ce monde, par définition même, le « nouveau », n'en est pas, et qu'il ne peut avoir pour ceux qui le composent, même l'intérêt un peu factice de ceux qui y ont toujours vécu. Qu'il soit ce qu'il voudra, ce monde : plus même il sera banal et artificiel dans son ensemble, plus il y aura de bassesse à tout faire pour y entrer. Et il y aura de même une humilité surprenante. Car, enfin, admettons qu'un brave bourgeois, impressionné par ce que « le monde » représente encore d'élégance raffinée et de généreuses traditions, s'efforce d'y pénétrer; c'est un goût comme un autre : et, pour l'atteindre, il est un moyen assez sûr, s'imposer par sa valeur personnelle, ou, si le mot vous paraît trop ambitieux, par son agrément. On reproche à l'aristocratie française de se montrer trop exclusive, et on lui oppose l'aristocratie anglaise, toujours prête à s'ouvrir aux nouveaux venus. Ainsi présentée, l'objection ne paraît pas très forte, ni la comparaison très juste.

La noblesse anglaise a des privilèges, dont on fait part de temps à autre aux bourgeois illustres, et c'est, très justement, une récompense. Voyez-vous M. Carnot, le Conseil d'État entendu, favorisant M. Pierre Loti ou M. Alphonse Daudet d'un titre de vicomte? C'est qu'un titre ne représente rien aujourd'hui, rien, si ce n'est une suite de longues traditions et le droit d'entrer dans tel ou tel salon; la tradition, il n'est au pouvoir de personne de la donner, et quant à l'accès dans le monde, il semble que cette « faveur », si elle n'est pas toujours très intelligemment octroyée, l'est en somme assez libéralement... au moins à ceux qui la demandent. En un mot, si un homme de valeur veut fréquenter chez telle ou telle personne, cela lui est facile. Et c'est ici que se marque l'humilité déplaisante des faux nobles. En se parant d'un faux titre, ils avouent implicitement

qu'ils ne sauraient être « reçus pour eux-mêmes » et qu'il leur faut se déguiser. Or, à le prendre dans ce qu'il a d'essentiel, cet « état d'âme » est analogue à celui d'un homme qui, pour pénétrer chez tel grand seigneur authentique, consentirait à passer par l'escalier de service. Encore une fois, but et moyens sont ici d'une égale bassesse; et, pareillement, ce ridicule et cette bassesse sont, je crois bien, assez caractéristiques de notre époque.

C'est en cela que le sujet choisi par M. Albin Valabrègue est un excellent sujet de théâtre; et c'est ce qui explique que certains de mes confrères aient regretté que l'auteur, partant d'une donnée aussi juste et aussi actuelle, n'ait pas fait une vraie comédie au lieu d'un aimable et agréable vaudeville. Certes, ils ont raison en un sens; mais, d'autre part, M. Valabrègue pourrait bien ne pas avoir eu tout à fait tort. Il semble bien qu'à cet « excellent sujet » il manque ce qui est essentiel pour une comédie : des sentiments profonds et vrais, ayant une action réelle sur la vie de ceux qui les ressentent. Voyez les sentiments qui animent les « ducs de Montélimar ».

Tant que la fonction de gentilhomme entraînait à la fois des droits et des devoirs, s'il était toujours un peu ridicule de vouloir passer pour ce qu'on n'était pas, il y avait au moins quelque « noblesse », au sens générique du mot, à rechercher à la fois ces devoirs et ces droits. Monsieur Jourdain est un admirable portrait, et son comique irrésistible vient précisément de ceci que l'excellent homme veut à toute force être gentilhomme, alors que son père vendait du drap à l'aune. Imaginez Monsieur Jourdain ayant réussi dans son dessein. Le voici noble, jouissant de quelque charge à la cour et des avantages qui en découlent. Mais il a aussi un régiment, qu'il entretient presque à ses frais; il est le premier à se mettre en campagne et le premier à donner de sa personne les jours de bataille... Ou si j'exagère, on m'accordera au moins que, du temps de Molière, la contrepartie du *Bourgeois gentilhomme* eût été possible. Elle ne l'est plus aujourd'hui. Et, puisqu'il est ici question de théâtre, remarquez que l'anoblissement de Monsieur Jourdain aurait eu pour résultat de changer radicalement ses sentiments, sa manière de voir, et même sa manière d'agir. Et cela, sans contredit, ressortit à la haute comédie.

Voyez au contraire un bourgeois gentilhomme contemporain. Analysez, fouillez, pressurez, comprimez tous les sentiments qui le guident, vous n'y trouverez que le snobisme, le snobisme dans ce qu'il a de plus risible et de plus bas. La seule fonction de la noblesse aujourd'hui — à la bien prendre, elle n'est pas dépourvue de grandeur — est de prolonger un ensemble de traditions dépourvues maintenant de raisons d'être. Mais ces traditions, que je n'ai pas à énumérer ici, n'ont que de très rares occasions de se manifester; c'est (si l'on me permet une métaphore un peu ambitieuse) comme un courant caché apparaissant de temps à autre, et au-dessus duquel se continue la vie telle que l'ont faite la société et les mœurs modernes. Et cette vie apparente est la même pour tous ceux qui ont la même situation, non de famille, mais de fortune. Comparez en effet l'existence de tel industriel à celle de tel représentant de l'aristocratie : si l'on met à part certaines nuances, souvent imperceptibles, c'est la même ; c'est le même décor, fourni par les mêmes décorateurs.

L'accession de Monsieur Jourdain à la noblesse changeait sa manière de voir et d'agir. L'anoblissement de tel bourgeois contemporain ne change absolument rien à sa manière de vivre : il a seulement quelques ridicules et quelques préjugés de plus. De sentiments « vrais » vous n'en trouverez pas trace chez lui. Tout cela n'est que superficiel : c'est, tout uniment, des sentiments de vaudeville.

M. Valabrègue l'a bien vu. Ce qu'il a moins vu peut-être, c'est que ces personnages de vaudeville ne devaient pas — comme dirait M. Armand Silvestre — « chanter plus haut que leur luth ». Bonnardel et les siens sont abondants en aphorismes, ils ont quelque littérature (à vrai dire j'éprouve une sorte de malaise quand j'entends le nom de Renan servir de thème à de faciles railleries), ils émettent des opinions sur les choses, opinions sages à coup sûr, mais qu'on ne s'attendait guère à rencontrer dans la bouche de ces aimables et peu substantiels personnages. Quand Bonnardel, par exemple, ou le cousin Lucien, lance quelque tirade cinglante et toutefois optimiste, sur les mœurs du jour, on se rappelle que le même Bonnardel s'habille d'après les conseils de son valet de pied, et cela nous empêche de prendre au sérieux ses indignations consolantes. Il y a trop souvent un contraste entre la nature des personnages et ce qu'ils disent : cela cause une sorte de gêne, dont le succès s'est un peu ressenti. Et, chose amusante, ce même contraste, on pourrait le retrouver chez l'auteur lui-même.

Parmi les vaudevillistes contemporains, M. Albin Valabrègue est l'un de ceux dont la verve est la plus abondante et la plus réjouissante; sa fantaisie a comme un vague parfum d'ail qui la relève et en double la saveur. Mais le voici sociologue ! Il l'est de très bonne foi, et je ne vois pas pourquoi il ne le serait pas, étant au moins aussi intelligent que la plupart de ses confrères en sociologie. Mais le diable, c'est que, derrière le philosophe, il y a le vaudevilliste. Celui-là a des vérités à nous dire, il commence ; mais celui-ci l'arrête : une invention drolatique lui a traversé la cervelle, et il la met au jour,

laissant la tirade en plan. J'ai connu un philosophe à l'intelligence subtile, mais dont le langage était dépourvu d'afféterie à un degré incroyable. Expliquant un jour je ne sais quelle théorie de la philosophie grecque, il commença en ces termes : « Platon, c'était un chic type qui connaissait son affaire... » L'impression agréable, mais un peu déconcertante que me donna cette phrase, je l'ai ressentie à la *Duchesse de Montélimar* ; ce que dit M. Valabrègue est très juste : mais il est clair également que Platon connaissait son affaire. Ce qui n'empêche pas qu'on est un peu gêné pour goûter la sagesse de Bonnardel, homme simple s'il en fut jamais, et personnage de vaudeville au premier chef. M. Valabrègue est une victime du « mélange des genres » ! Faut-il ajouter qu'on retrouve çà et là dans la *Duchesse de Montélimar* l'esprit alerte et amusé de l'auteur de *Durand et Durand?* J'avoue que, pour ma part, et en dépit d'une fable volontairement enfantine, je me suis très suffisamment amusé.

M. Maugé a fait un très heureux début dans le rôle de Bonnardel ; il est naturellement gai, et il a fait preuve au troisième acte d'une émotion très juste et très simple. M. Noblet est admirable en jeune invalide à la... tête de bois. M. Calmettes n'a pas de rôle. Citons M. Frédal, pour l'encourager. M. Numès m'a paru de tous points excellent dans le rôle très amusant d'ailleurs de Jean, le valet de pied des Bonnardel ; il dit et fait des choses énormes avec une tranquillité simple et satisfaite qui me rappelle... oserais-je le dire?... qui me rappelle les romans et nouvelles de notre ami Alfred Capus. Mlle Yahne est délicieuse dans le personnage de Cécile, auquel elle donne la gentillesse la plus touchante. Mme Riquet-Lemonnier a paru un peu intimidée au Gymnase : de quoi, mon Dieu?...

JACQUES DE TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Deux hommes se disputent en ce moment l'attention publique : l'empereur Napoléon et l'anarchiste Vaillant.

Loin de moi la pensée d'établir entre eux un parallèle à la façon de Plutarque : « L'un était plus ceci, l'autre était plus cela. » Si je penchais en faveur de Napoléon, Lanfrey ne me le pardonnerait pas. Je constate simplement que tous deux sont les héros du jour. Ils détiennent, comme on dit, le *record* de l'opinion.

Pour Napoléon, il faut avouer qu'il revient de loin. Savez-vous bien que les vieux de la vieille qui refusaient de croire à sa mort et qui s'attendaient toujours à le voir débarquer de Sainte-Hélène, n'étaient pas si loin d'avoir raison? Hudson Lowe n'en est pas venu à bout, même aidé de Mme de Rémusat.

Cet homme a toujours eu d'étonnantes revanches de fortune. On croyait la défaite de Waterloo irrémédiable. Grouchy était arrivé trop tard ; mais le brave général Rochard, à la tête de son excellente troupe et même de quelques « vieilles gardes », est arrivé à point nommé sur le théâtre du combat (la Porte-Saint-Martin) et a sauvé la situation.

Napoléon est redevenu si populaire que les soirées ne suffisaient pas à sa gloire, et qu'on le donne maintenant en matinée, à l'usage des enfants qui ont été bien sages. Il y a le Bonaparte du soir et le Bonaparte de l'après-midi, comme il y a les *Débats* du matin et les *Débats* du soir — tous deux glorieux d'ailleurs. Toutefois on a cru devoir faire quelques coupures au Napoléon du soir, à la demande des familles. Le matin, les propos de l'Empereur et de sa cour sont plus châtiés. La maréchale duchesse de Dantzig parle un langage moins familier. Le divorce étant mal vu de quelques personnes, Joséphine n'est pas répudiée ; elle est seulement privée de dessert. Quant à Marie-Louise, elle est toujours la mère du roi de Rome, mais il est spécifié qu'elle l'a trouvé sous un chou.

L'anarchiste Vaillant, qui n'a qu'une bombe à son actif, est presque aussi célèbre que Napoléon, qui aurait pu jurer par mille millions de bombes !

Cette célébrité scandaleuse est un danger. Il y a des âmes populaires qui rêvent de gloire, tout comme les âmes de ministres et de généraux. Mais il est très difficile à un ouvrier mégissier sans instruction de parvenir, par des moyens licites, seulement à la notoriété. Vous me direz qu'il lui reste de mériter le prix Montyon et de se faire couronner par l'Institut. Je vous répondrai que ce n'est pas si facile. Et puis est-ce bien la gloire? Voudriez-vous me dire, mon ami, qui a fait sauter, il y a un an, la maison de la rue de Clichy? — Ravachol. — Très bien ! voilà la célébrité. Et maintenant dites-moi, je vous prie, le nom du lauréat du prix Montyon qui a été chanté, il y a un mois, par M. Camille Doucet? Vous ne savez pas. Ni moi non plus.

En attendant, les journaux consacrent leurs colonnes à Vaillant. On lui prête des mots qu'on dément le lendemain. On essaye de lui prendre des interviews. Ce n'est pas facile. Il est entouré de serviteurs dévoués qui ne le laissent pas approcher. Ils seraient mal venus à dire que « Monsieur est sorti ». Mais il n'est que trop vrai que « Monsieur ne reçoit pas ».

Voilà la gloire ! La voilà bien !

Il y suffit d'une petite marmite. Si encore on y mettait la poule au pot du roi Henri ! Mais non, de la poudre, des petits clous, un tube à renverse-

ment. Et voilà en effet quantité de gens par terre.

L'explosif est tellement entré dans nos mœurs que la Préfecture de police a fait construire une voiture *ad hoc*, destinée à recueillir les obus. On y lit comme sur certains wagons : « Je suis capitonné. » On met la dynamite dans du coton.

Malgré tout, le Dr Pangloss ne manquerait pas de trouver que tout est au mieux. Si nous n'avions pas eu Vaillant et sa marmite, nous n'aurions pas eu quatre lois destinées à rassurer les honnêtes gens, une majorité tout à coup reformée, un gouvernement subitement énergique, des motions socialistes repoussées et le reste. Cela ne vaut-il pas bien quelques bobos (c'est Pangloss qui parle) et quelques têtes de clous dans l'épiderme de nos législateurs?

Le cabinet a sauté... sur cette occasion. Il a repris la loi sur la Presse qu'on avait marchandée à ses prédécesseurs. Vite ma loi! Tout de suite! — Un petit moment. — Pas une seconde! — Mais... — Point de mais. — Si... — Je n'entends rien.

Tel, Mentor ne trouva rien de mieux, pour arracher Télémaque à la nymphe Eucharis, que de le pousser par les épaules et de le jeter à l'eau. Télémaque but l'onde amère, fit la grimace (Eucharis aussi) et puis il remercia Mentor. Cela ne laisse pas que de prouver que Mentor avait peu de confiance dans la fermeté de caractère de son élève, et que M. Casimir Perier se défiait du second mouvement chez les députés. A l'eau! c'est ce qu'on appelle, en style parlementaire, l'urgence et la discussion immédiate.

Si l'auteur de l'explosion de la rue des Bons-Enfants n'avait pas eu la modestie de garder l'anonyme, il aurait pu aussi avoir la curiosité de demander pourquoi la Chambre s'était moins émue de la mort de cinq ou six braves gardiens de la paix que de quelques contusions intra-parlementaires ?

A quoi il eût été facile de répondre que le Parlement est aujourd'hui le souverain. Il pourrait même retorquer le mot de Louis XIV au Parlement de ce temps-là : « L'État, c'est moi. » L'attentat envers le souverain a toujours été considéré comme le pire des crimes. Les petits clous de Vaillant, c'est le coup de canif de Damiens. On sait que Damiens fut roué vif, rompu, écartelé, et que rien n'égala l'émotion de la France en présence de l'attentat, si ce n'est l'émotion du souverain.

Espérons que les anarchistes respecteront au moins la trêve des confiseurs, cette trêve de Dieu des siècles positifs.

Si, dans ces jours de fête, les hommes politiques s'abstiennent, par principe, de faire sauter les ministères, il n'est que juste que les dynamiteurs s'abstiennent de faire sauter les hommes politiques.

Les pâtissiers seuls ont droit aux bombes : encore doivent-elles être glacées. Les pétards ne doivent se rencontrer que dans les papillotes en chocolat, accompagnés de devises qui n'ont aucun rapport avec l'anarchie et de rébus plus faciles à résoudre que la question sociale.

C'est à ce prix seulement que le marron glacé « marchera », et tout le monde sait que, « quand le marron glacé va, tout va ». C'est à cette condition que nous autres, victimes résignées des usages mondains, nous ferons comme le député Mirman, appelé à faire son service militaire : « Nous ne reculerons pas devant le sac. »

JEAN-PIERRE.

BULLETIN

Jules Ferry.

L'Association amicale des Secrétaires et anciens Secrétaires de la Conférence des avocats à Paris s'est réunie le 18 décembre. La rédaction de la Notice sur Jules Ferry avait été confiée à M. Ferdinand Dreyfus. Nous donnons ici la fin de cette notice.

Que restera-t-il de l'œuvre de Jules Ferry? Déjà les brouillards se dissipent, déjà l'aube sereine apparaît.

« Je me suis fait un serment, s'écriait le 10 avril 1870 le futur grand maître de l'Université. Entre tous les problèmes de ce temps, j'en choisirai un auquel je consacrerai tout ce que j'ai d'intelligence, tout ce que j'ai d'âme, de cœur, de puissance physique et morale : c'est le problème de l'éducation du peuple. »

Il tint parole. Les Facultés agrandies, mieux aménagées, pourvues de chaires et de laboratoires, étendent le cercle de leurs recherches, et l'attrait varié de leurs leçons; l'enseignement classique est réformé, l'enseignement spécial élargi et ennobli ; l'enseignement primaire est adapté aux besoins d'une grande démocratie.

Peut-être y eut-il ici dans le détail de l'exécution quelques froissements et quelques excès de zèle. La liberté de conscience est susceptible entre toutes. Ses préjugés mêmes sont respectables. Ils touchent à ce qu'il y a dans l'homme de plus intime et de plus sacré. Laissons au temps le soin de fermer les plaies. Le jour viendra où justice sera rendue au penseur qui a cherché « dans l'unité de la science et dans l'universalité de la morale le lien objectif des consciences, l'accord réel et durable des citoyens ».

Ce jour est déjà venu pour l'homme d'État qui, en moins de dix ans, a donné à la France quatre royaumes. « Je revendique fièrement, écrivait-il en 1890, le titre de Tonkinois, dont les méchants et les sots croient me faire outrage. » Le pauvre grand homme ne songeait qu'à la plus calomniée de ses colonies : le « Tonkin-Marécage », le « Tonkin-Choléra », le « Tonkin-Ossuaire », qu'il fallait défendre contre l'apathie, l'ignorance ou l'indifférence de la mère patrie. Tel un père dévoué dont les secrètes préférences sont pour l'enfant malingre qui lui coûte tant de soucis. Il le protège, il le choie, il lui trouve mille vertus cachées; le décri des autres fait de lui son benjamin.

Si Montesquieu écrivait aujourd'hui l'*Esprit des Lois*, il changerait sa fameuse formule : « Le principe des républiques, dirait-il, c'est l'ingratitude. » Au moment où Ferry succombait par le Tonkin, qui donc songeait à la Tunisie? Dans cette affaire, sa clairvoyance avait égalé sa décision. Par sa politique de conservation coloniale, en empêchant la Méditerranée de devenir un lac antifrançais, il se rattachait aux précurseurs qui, comme Prévost-Paradol, voyaient dans l'expansion de notre empire africain la revanche de la destinée contre les ruptures de l'équilibre européen.

C'est que Ferry ne croyait pas que la patrie française finissait à Marseille. Il ne voulait pas de l'hypnotisme de la défaite. Sans rien abandonner, il tenait pour vrai que le fond de la politique d'action c'est de profiter diplomatiquement de toutes les combinaisons que le temps fait surgir. Ils savaient bien le blesser dans ses fibres, ceux qui l'accusaient d'oublier l'Alsace, alors que « son cœur fidèle ne cessait d'entendre la plainte des vaincus », alors que par-dessus Tunis et Hanoï il voyait toujours à l'horizon « la ligne bleue des Vosges ».

L'adversité ne porte pas les mêmes fruits dans toutes les âmes. « Si les unes en sortent aigries et révoltées, d'autres s'y retrempent et s'y instruisent à la clarté des jours d'épreuves. » Ferry se montra plus grand dans la retraite qu'au pouvoir. Ceux qui ne l'ont connu qu'au gouvernement n'ont vu que les dehors de cette nature puissante, de ce tempérament vigoureux soutenu par une volonté virile. L'ingratitude de la démocratie nous rendit un Ferry intime et inoubliable. Ni la méconnaissance des services passés, ni l'amertume des injustes abandons, n'altérèrent la droiture de sa lumineuse intelligence, sa tenue morale, la sérénité de son jugement. C'était une âme vraiment grande. Ce positiviste pratiquait mieux qu'en paroles le pardon des injures. On eût dit qu'il n'avait même pas à les pardonner : il les ignorait. Il servait un ancien adversaire comme s'il se fût agi d'un ami. Quand on le mit à l'écart, il ne se mêla à aucune intrigue. Il acceptait son impopularité comme un fruit naturel des démocraties. Qui donc a parlé avec plus de tranquillité de l'ostracisme, « cet enfant irrité de la cité antique »?

Jamais il n'admit la lutte entre ses justes ambitions et l'intérêt de son pays. Il s'inclinait sans hésiter. On le vit bien au Congrès de 1887. Il ne sortit de sa retraite que pour préserver la France de la plus piteuse des aventures.

Ses loisirs profitèrent à ses amis. Qui songeait à l'homme d'État auprès de cet aimable compagnon, si oublieux de sa supériorité, d'une humeur si indulgente, d'une bonté si exquise?

Au pouvoir, il avait su inspirer à ses subordonnés une confiance absolue. Ses anciens directeurs venaient le voir, le consulter, le tenir au courant de ce qui se passait rue de Grenelle, dans cette maison qui fut comme la sienne. Rien ne ressemble moins au Ferry de la légende que le Ferry de la rue Bayard ou de Foucharupt, avec ses traits apaisés, sa haute taille un peu inclinée et je ne sais quel pli de malice indulgente, tel que Bonnat nous l'a conservé. Il aimait la vie que lui faisaient si douce de chères et délicates tendresses. — Il était affectueux sans phrases; mais dans le ton, dans un serrement de main partage, dans un billet de quelques lignes. Il était simple; il savait s'amuser de peu et s'intéresser à tout; son intelligence était toujours en éveil; pas une manifestation de la pensée humaine ne lui restait étrangère. L'été dans les Vosges, l'hiver sur la Corniche, où il allait chercher le soleil, il aimait les longues promenades à pied. Sur les plateaux du Hohneck ou dans l'Esterel, il marchait de son pas régulier de montagnard, suivant ses idées comme son sentier, citant ses poètes, ceux qui avaient chanté le progrès et l'effort. Sa pensée allait droit devant elle, personnelle, forte et sincère, nourrie de faits et de souvenirs, dirigée par une idée maîtresse, la foi en l'humanité, la foi au progrès et à la morale sociale appuyée sur la conscience humaine.

Le 24 février 1893 fut le jour de la justice. En plaçant Ferry à sa tête, le Sénat s'honora et évita au pays un remords. Il eut la claire vision que la France avait déjà gaspillé trop de réserves, que la République parlementaire avait trop broyé d'hommes, et que la démocratie, à force de se défier des pilotes, se laissait aller à la dérive. La réparation fut courte. Avant de mourir, Ferry eut la joie et la surprise de sentir que son calvaire avait pris fin. Il mourut le 17 mars, à 60 ans, trop tôt pour la France, alors que, mûri par la réflexion et apaisé par l'expérience, il semblait plus apte que jamais aux vastes pensées et aux grandes actions.

La postérité a déjà commencé pour lui. Elle saura discerner, au travers des heurts du gouvernement parlementaire, la logique de sa conduite et la pensée maîtresse de sa politique : la constitution d'un pouvoir exécutif responsable mais libre, actif et vigoureux, pour combattre l'instabilité et éviter l'anarchie; l'harmonie qui laisse aux pouvoirs publics tout leur rôle, et non la confusion qui les mêle tous; le progrès enfin, considéré comme le développement de l'ordre, et, au sommet, le sentiment fortifiant et consolateur de la perfectibilité de l'espèce.

L'histoire rendra justice au grand politique et au bon Français. Quant à notre Association, elle est trop jalouse de toutes ses gloires pour ne pas s'incliner avec respect devant celui qui fut plus qu'un homme d'État, qui fut un homme.

FERDINAND DREYFUS.

Nouvelles de l'étranger.

UNE SAGE MESURE.

Le Ministre de l'intérieur et des beaux-arts de Belgique, M. de Burlet, vient de prendre une mesure des plus libérales, et qu'il nous paraît intéressant de signaler. Une ligue de peintres et sculpteurs belges s'étant constituée à la suite du dernier Salon de Bruxelles pour protester contre l'organisation officielle des jurys, M. de Burlet vient de concéder à cette ligue plusieurs salles du palais des Beaux-Arts de l'Exposition d'Anvers, où elle pourra admettre et classer librement les œuvres qu'elle jugera dignes d'être exposées; des délégués de cette ligue de protestation seront, en outre, adjoints au jury officiel pour prendre part à ses opérations. Ce trait de libéralisme a produit dans le monde artistique belge l'effet le plus heureux.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

21 décembre 1893.

La discussion et le vote des projets de loi déposés par le gouvernement à la suite de l'attentat du Palais-Bourbon ont abouti à la promulgation, le 13 décembre, d'une loi modifiant certains articles de la loi de 1881 sur la presse et, le 19 décembre, d'une loi sur les associations de malfaiteurs ainsi que d'une autre loi sur les explosifs.

Ce sont des armes solides mises dans la main du pouvoir; la très grande majorité de la Chambre n'a pas craint, contrairement à l'avis des socialistes, que la liberté de chaque citoyen en fût compromise, et de fait, puisque c'est le jury qui appréciera toujours les nouveaux délits de presse et les nouveaux crimes contre la paix publique résultant « d'une association formée ou d'une entente établie contre les personnes ou les propriétés », on ne saurait sérieusement craindre que la mise en vigueur de ces textes engendre des abus.

Plusieurs arrestations d'anarchistes viennent de montrer au pays que les paroles du gouvernement ne restent pas lettres mortes et que désormais la société traquera sans pitié ces sauvages reniés par tous les partis.

La session extraordinaire du Parlement a été close le 20 décembre après le vote des crédits supplémentaires; ces crédits s'élèvent à 86 millions: il paraît que ce chiffre est très rassurant, non en lui-même, mais par comparaison, la moyenne des crédits supplémentaires étant, pendant ces dix dernières années, de 129 millions: M. Burdeau l'a déclaré à la Chambre, qu'il a convaincue. M. Camille Pelletan a repris son discours annuel sur le déficit et la dénonciation des conventions de chemin de fer: il n'a ému personne; la France n'est plus au temps de la banqueroute ni de Mirabeau.

La Chambre des députés a tenu près de vingt séances; on est surpris de voir combien restreint est le nombre des propositions de loi déposées par les députés socialistes qui dans leurs programmes électoraux voulaient tout réformer.

*
* *

La politique extérieure a rarement présenté en quelques jours un enchevêtrement plus complet d'événements graves. D'abord la belle manifestation spontanée du banquet organisé le 13 décembre par la noblesse de Saint-Pétersbourg en l'honneur de notre ambassadeur, le comte de Montebello.

Dans la vaste salle de l'Assemblée de la noblesse, au milieu de 400 convives, le comte Bobrinsky, maréchal de la noblesse de Pétersbourg, « certain d'être acclamé par des millions de voix, a rappelé l'émotion des Russes au récit de la grandiose réception que le doux pays de France a faite aux marins russes ».

Le comte de Montebello, répondant au toast à M. Carnot en levant son verre à l'empereur Alexandre, a remercié la noblesse russe au nom de la France, et porté un toast à « l'union fraternelle et pacifique des deux pays, à leur grandeur et à leur prospérité ».

Une pareille fête, après celles de Toulon et de Paris, est trop significative pour ne pas déplaire vivement à Guillaume II; la création d'un camp fortifié à Malmédy sur la frontière franco-belge est peut-être bien la réponse que ce prince, ami de la paix, a entendu donner à la venue des marins russes en France.

Tandis que les nations française et russe se rapprochent si profondément, de nouveaux événements peuvent amener les trois grands alliés d'Europe à douter de la solidité du traité qui les rapproche.

Le nouveau ministère Crispi est contraint de diminuer les dépenses militaires de l'Italie, car l'insurrection qui trouble certaines villes de la Sicile, presque aussi profondément qu'en 1848, lui apprend que le pays est écrasé d'impôts. Le comité créé par MM. Bonghi et Menotti Garibaldi pour déterminer un rapprochement politique entre l'Italie et la France va chercher à détruire cette légende de l'intervention française pour le pouvoir temporel du pape, légende que M. de Bismarck avait su répandre en Italie, où elle est encore très vivace. Il est probable que le brusque remplacement de M. de Solms, ambassadeur d'Allemagne à Rome, par M. de Bulow a pour motif le désir qu'a le chancelier de Caprivi de réagir contre le courant hostile à la Triplice; on doute que les véritables intérêts de l'Italie puissent continuer à être sacrifiés plus longtemps par le nouveau cabinet.

L'Empire autrichien, depuis que le cabinet du prince Windischgraetz a remplacé celui du comte Taaffe, au lieu d'accorder quelques satisfactions aux aspirations démocratiques et fédéralistes de la population slave, a déclaré la guerre au nationalisme tchèque. Sans doute le parti allemand et les Magyars ont réuni une majorité de 183 voix pour approuver les ordonnances de septembre qui ont proclamé l'état de siège en Bohême; mais la minorité de 75 voix fournie par les Jeunes-Tchèques, les Vieux-Tchèques moraves, les Croates, les Slovènes et les Ruthènes, pourrait bien trouver dans les tendances panslavistes la force nécessaire pour rompre l'équilibre instable de cet empire.

Si aucune puissance n'a subi plus profondément les conséquences de tous les partages territoriaux accomplis depuis 1815, ni mieux tiré parti du Congrès de Berlin de 1878, c'est que l'Autriche-Hongrie ne possède ni frontière naturelle ni nationalité propre; mais cette situation présente quelque danger: il est possible que les mesures de rigueur imposées par l'élément magyar et allemand à l'élément slave entraînent des troubles et peut-être une dislocation territoriale dont on ne saurait prévoir les conséquences.

En Allemagne, le chancelier de Caprivi n'était pas assuré de voir ratifier par le Reichstag la politique douanière libre-échangiste que, depuis deux ans, il substitue au système protectionniste du prince de Bismarck. L'hostilité des grands propriétaires a failli compromettre le vote du traité de commerce avec la Roumanie; l'intervention du comte Herbert de Bismarck a ajouté à l'âpreté de la lutte entre les partisans du libre-échange et de la protection. Le traité a été voté, mais le chancelier de Caprivi s'était fait remettre par l'empereur un décret de dissolution de l'assemblée, ce qui témoigne au moins de son inquiétude.

Ainsi, en Italie, le peuple ruiné refuse tout nouvel impôt; en Autriche-Hongrie, les Slaves sont en lutte ouverte contre les Allemands et les Magyars; en Allemagne, le chancelier compte à peine sur la majorité du Reichstag. L'arbitre de l'Europe ce n'est plus le gouvernement allemand, dont la préoccupation unique était d'isoler la France, c'est bien la volonté commune de la France et de la Russie.

H. P.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 30730. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 27 TOME LII 30 DÉCEMBRE 1893

30 Décembre 1893.

En ce mois de décembre 1893, la *Revue Bleue* vient d'atteindre ses trente années d'existence. L'histoire de sa fondation par Eugène Yung, sous le titre de *Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger*, de sa transformation en *Revue politique et littéraire*, puis en *Revue Bleue* a été faite, ici même, il y a quelques années, et nous n'avons pas à y revenir.

Mais en arrivant à cet âge qui fait de notre *Revue* une des doyennes des revues françaises, nous avons à cœur de remercier tous les amis — collaborateurs et lecteurs — qui lui ont été si fidèles et qui lui ont permis de prendre la place importante qu'elle occupe aujourd'hui.

Rédigée plus à loisir que les journaux quotidiens et moins directement soumise aux exigences de l'actualité, elle s'est distinguée aussi des grandes revues en ce qu'elle a pu être plus alerte, plus vivante, plus ouverte à toutes les nouveautés, et, sans parti pris et en dehors de toute coterie littéraire ou politique, donner la plus large hospitalité aux inconnus et aux jeunes.

Qu'il nous suffise simplement de rappeler à nos lecteurs la part considérable que la *Revue Bleue* a faite dans ces dernières années à l'étude du mouvement artistique et littéraire à l'étranger. Elle a eu le mérite de signaler la première au public français bien des écrivains anglais, allemands, russes ou scandinaves — Nietzsche, Biornson, Kielland, Gherardi Hauptmann, pour ne citer que ceux-là — qui, depuis sont devenus célèbres parmi nous.

Ce que la *Revue* a fait jusqu'ici elle s'efforcera de le continuer de son mieux.

Elle tiendra ses lecteurs au courant des nouveautés étrangères; elle donnera une part importante aux souvenirs et aux mémoires inédits, si fort goûtés aujourd'hui, sans pour cela négliger les sujets plus généraux de critique, de morale, de politique et d'histoire.

Ainsi, avec l'appui de ses anciens collaborateurs, avec le concours des nouveaux qui viendront à elle, la *Revue* poursuivra son œuvre, encouragée et soutenue par la bienveillance de ses lecteurs.

Dans le prochain numéro de la Revue, nous commencerons une nouvelle série de « Contemporains », par M. Jules LEMAITRE.

RÉFLEXIONS VAINES SUR LA GUERRE FUTURE

A tant de préoccupations que le drame social peut nous donner à l'intérieur, d'autres préoccupations par moments s'ajoutent, celle du grand drame aussi qui soudain se pourrait jouer en Europe, de la guerre générale. Est-elle possible, est-elle impossible? Ce sont, à ce sujet, quelques réflexions, brèves, sérieuses, et vaines sans doute, que nous apportons ici.

La guerre future, déjà fameuse, la grande guerre générale est impossible et pour bien des raisons.

Elle est impossible parce que de toutes ses conséquences la plus certaine, la plus durable serait de ruiner la vieille Europe, la nôtre, celle du continent, au seul profit de l'Angleterre, et aussi de la jeune Amérique, — ce qui serait bien inutile.

A-t-on su voir, a-t-on compris que toutes les usines, les manufactures, les fabriques, les banques, les maisons de commerce de la vieille Europe, — la nôtre, celle du continent, — seraient et resteraient fermées plusieurs mois, tandis que resteraient ouvertes, fumant et flambant jour et nuit, travaillant d'un travail intensif, toutes les usines, les manufactures, les fabriques, les banques, les maisons de commerce de l'Angleterre et aussi de la jeune Amérique? A-t-on vu et compris qu'aux heures où d'un gaspillage furieux seraient dépensés, dévorés en Europe tant d'hommes et d'argent, où certains pays, anémiés déjà, après de telles saignées le seraient plus encore, au risque de ne se relever jamais, l'Angleterre et la jeune Amérique, tranquillement, à leur aise, videraient leurs magasins sur le monde, et auraient chance de prendre et garder sur ses principaux marchés les bonnes places délaissées par nous?

La guerre est donc impossible; car nul souverain, nul peuple ne seraient assez fous, pour vouloir ainsi, et à leurs dépens, faire la fortune définitive de John Bull et de Jonathan, déjà très riches tous les deux, et un peu déjà grâce aux fautes dont nous fûmes si souvent prodigues.

La guerre est impossible, parce qu'elle affamerait à coup sûr la population civile. A-t-on pensé que chez les nations en lutte, les chemins de fer, les chevaux, tout étant pris pour ses besoins, — envoi des troupes et retour des blessés, transports des approvisionnements sans nombre, — les vivres n'arriveraient chaque jour qu'à grand peine à ceux qui ne seraient pas à l'armée : femmes, enfants, vieillards, rares adultes.

A-t-on su voir et bien compris, — je me mettre toujours depuis la déclaration ferme et si fière sur les boutons de guêtres, — que tous les boulangers, les bouchers, tous les fournisseurs des marchés, étant jeunes, robustes, bien musclés, seraient, en quelques heures ou quelques jours, les premiers jetés à la frontière, et qu'à la frontière, après peu d'heures ou peu de jours, serait donc toute la nation adulte qui travaille et fait vivre l'autre?

La guerre semble encore impossible, parce qu'à la même heure où cette population demeurée aux foyers, femmes, enfants, vieillards, rares adultes, pourraient être exposés parfois au tourment d'incertaines et maigres nourritures, le même péril menacerait les troupes. A-t-on bien vu qu'avec la concentration, l'entassement de millions d'hommes sur un seul point, qu'avec la célérité de leur mobilisation, les intendants les plus vigilants, les plus actifs, les plus soucieux de l'alimentation, du bon entretien, et, par elle et par lui, de la santé et de l'entrain des troupes, — or il en est qui ont ces qualités, comme il en est qui ne les ont pas, — les intendants, fussent-ils de génie, — et le génie est rare, — fussent-ils de ces hommes qui se plaisent, s'exaltent aux difficultés, grandissent devant elles, insurmontables les surmontent, bousculent les obstacles, font l'impossible, « auquel du reste tout le monde est tenu », les intendants pourraient malaisément, par des lignes de chemin de fer ou des routes encombrées, faire suivre, à temps et sans désordre, les approvisionnements d'une telle foule armée, munitions de guerre ou de bouche? Si l'on nourrit chaque jour des millions d'hommes à Paris, ou à Londres, c'est grâce à une organisation très ancienne, très compliquée, grâce à un concours d'activités sans nombre qui toutes convergent vers un même but. Mais quand le but se déplace, est flottant comme des armées, et des armées, dit-on, de millions d'hommes, quand il les faudra rejoindre en des plaines ou des montagnes imprévues, par des voies ferrées, rares peut-être, et dont quelques-unes, d'une minute à l'autre, seront coupées, le problème ne sera-t-il pas bien difficile et menaçant? Et ne comptez plus sur l'habitant : il aura tout terré à de mystérieuses profondeurs; puis, que ferait son pain pour mille bouches?

La guerre ne paraît-elle pas impossible par cette difficulté déjà — et vraiment y a-t-on songé? — de nourrir de telles masses d'hommes, bourrât-on leurs sacs de cartouches de viande ou de poudre de viande : et l'on ne songerait, croyez-le, qu'à les bourrer d'abord d'autres cartouches et d'autre poudre.

La guerre semble impossible encore, parce qu'elle serait vaine et sans effet, si on ne l'entreprenait du moins qu'en vue du désarmement de l'Europe. J'en-

tends dire : La paix armée nous ruine ; mieux vaut la guerre, la guerre courte et bonne, une fois pour toutes. L'argument est médiocre : il est donc général.

Après cette guerre comme après les autres, il y aura, n'est-ce pas? un vainqueur et un vaincu. Le vaincu ou les vaincus ne pourront être entièrement, absolument exterminés, l'extermination d'un peuple, l'extermination bien complète comme aux temps d'Assourbanipal, roi d'Assyrie, et par les moyens sûrs : — achèvement des blessés, pillage, incendie, sac des villes, éventrement des femmes, massacre entier des innocents, agréments, parures des guerres d'autrefois, — étant devenue difficile avec nos semblants de civilisation avancée, nos habitudes moins de sentiments que de langage, où nous parlons trop souvent, ce qui gêne à certaines heures, de philanthropie, d'amour du prochain, de liberté, égalité, fraternité des peuples. Et dès lors, le vaincu non exterminé, dont il restera quelque chose, si peu que ce soit, renaîtra, se relèvera, réarmera tôt ou tard, et le vainqueur restera armé devant le vaincu ; et la paix armée refleurira très coûteuse, tout comme avant ; et la guerre, ce qu'elle fait toujours, reproduira la guerre, le sang versé appellera le sang ; car ces vieux dictons sont justes et vérifiés par les expériences.

Et alors? — Alors? on pourra certes désarmer un jour, et quand on voudra ; et ce ne sera qu'après une victoire, mais qui sera celle de la Raison. — Nous l'attendrons longtemps. — Je n'en ai jamais douté, à moins de miracles, mais il s'en fait.

La guerre prochaine semble impossible encore, parce qu'elle n'est plus comme autrefois l'œuvre, le sport, l'unique occupation, l'avenir de très nombreux professionnels, qui s'y intéressaient, s'en amusaient, en vivaient. Ces professionnels sont-ils, parmi les armées modernes, dans la proportion de quatre ou cinq sur mille ?

Aujourd'hui plus de pillages, plus de ces gaîtés qui contristaient Candide : la mort, la mort sans phrase, sans panache ; un large fauchage mécanique et morne, beaucoup de boue et de sang ; du pus, moins pourtant qu'autrefois, grâce au grand Pasteur : La guerre n'est plus faite par des célibataires, bons drilles, joyeux et vaillants compagnons, se plaisant aux coups, heureux d'en donner, sans souci d'en recevoir ; elle est faite par des gardes nationales, des levées en masses de pères de famille et aussi de fils de famille, les uns comme les autres peu disposés à ses jeux sanglants, mal habitués jusqu'ici aux feux d'artifice formidables, aux explosions paradoxales, vraiment inouïes, non vues encore, ni même soupçonnées ou rêvées, des nouveaux détonants, de ceux d'hier, d'aujourd'hui, de demain, riches en surprises. Et quel en sera l'effet sur des fibres nerveuses, dont la sensibilité s'est, chez tous les peuples, si délicatement affinée par l'action des littératures, des arts, des philosophies en cette douce époque décadente? Quel sera l'effet des paquets de mitraille silencieuse vomie par d'invisibles canons, des canons muets, loin, très loin cachés, à une ou deux lieues, l'effet des boîtes, des obus, des fusées, des mines, des torpilles, éclatant sur un système nerveux ultra-sensitif, l'attaquant en face, en arrière, à droite, à gauche, tombant sur nos têtes, ou sautant sous nos pieds? Quelles seront à ces moments divers les actions réflexes des générations modernes, qu'on eût dû préparer davantage aux divines folies de l'héroïsme, et que nos éducations médiocres et nos mœurs très plates n'ont formées nulle part, il me semble, à l'image des 300 Spartiates de Léonidas? Quelles seront ces actions réflexes, je n'en sais rien, en face de cette lutte terrifiante et triste, comme aucun temps n'en aura vu, guerre toute de calcul et de science, travail d'ingénieurs à la de Moltke, sans musique, sans beauté, sans art, sans autre poésie que la poésie du sacrifice, et celle de la Mort, la Mort dans l'orage des batailles, qui, après tout et toujours, garde la sienne, et qui ferait naître encore, je l'espère, d'heureux et sublimes vertiges, poussant des tourbillons d'hommes vers l'héroïsme, vers la victoire ou vers de triomphantes défaites, aussi glorieuses que les victoires?

Ainsi, malgré quelques beautés toujours, l'horreur certaine de la guerre future la fait bien vraiment impossible. Car, en vérité, quel souverain, quel peuple ou quel César — s'il est encore des Césars aimant à entendre monter dans des clameurs de foules l'*Ave, morituri te salutant* des vieux Empereurs de cirque, — ne reculeraient, au moment de déclarer cette guerre, devant l'atrocité nouvelle et l'immensité de ses tueries, qu'il est bon cependant de s'habituer déjà, par d'effroyables lectures et méditations sur le sujet, à bien connaître et regarder en face, et pour ne les pas fuir, mais sans étonnement, d'un cœur ferme, pour les affronter au besoin.

Car la guerre, qui, pour toutes ces raisons et bien d'autres, semble logiquement impossible, malgré tout reste probable, la folie, l'imbécillité ou le crime gardant pour longtemps encore le gouvernement de ce monde.

JEAN LAHOR.

LES PROFESSIONS EN ANGLETERRE

Nous nous proposons de montrer dans une suite de monographies comment on devenait en Angleterre il y a cinquante ans, et comment on y devient aujourd'hui, médecin, avocat, *solicitor*, juge, com-

merçant, industriel, ingénieur. La méthode que nous avons employée est celle de l'observation directe, et le moyen, l'enquête sur les institutions et parmi les hommes. Nous avons cherché à définir, à l'aide de biographies typiques, l'état des choses pour chaque profession. Il s'agit d'établir quelle est, dans la formation d'un professionnel accompli, la part de l'éducation première, celle de l'instruction complémentaire, — générale ou spéciale, — celle de l'apprentissage et, enfin, ce qui est l'œuvre de l'homme même.

Il résulte de notre enquête que dans toutes les professions en Angleterre, avec des différences de degré, bien entendu, l'homme arrivé doit infiniment plus à l'expérience pratique et à l'effort personnel qu'à l'éducation générale et à la préparation théorique. Chez nos voisins, la pierre angulaire de toutes les professions, même des professions dites libérales, est l'apprentissage. En France, au contraire, c'est sauf rare exception l'école spéciale : facultés de droit pour les avocats et les magistrats ; facultés de médecine, pour les médecins ; écoles polytechnique, centrale, des ponts ou des mines, des arts et métiers, pour les industriels et les ingénieurs.

De cette différence fondamentale découlent une foule de conséquences, dont nous allons essayer de noter chemin faisant quelques-unes.

I

Les médecins.

Il existe en Angleterre une corporation des médecins, qui a ses statuts, sa police, son tribunal, son comité exécutif, en un mot son autonomie. L'État n'est guère intervenu que pour instituer, par acte du Parlement, un Conseil médical suprême (*General Medical Council*), auquel il a délégué ses pouvoirs. A ce Conseil le législateur a donné sur l'ensemble des médecins une autorité comparable, par sa nature et son étendue, à celle que l'*Incorporated Law Society* possède sur les *solicitors*. Le Conseil médical suprême fixe le programme de l'examen dit préliminaire, destiné à faire la preuve que les futurs étudiants en médecine ont reçu une instruction générale suffisante ; il homologue le programme des examens professionnels ; il veille à l'efficacité des épreuves ; par l'inscription sur un registre spécial, il confère au candidat pourvu d'un diplôme reconnu le droit d'exercer ; il réglemente et surveille l'exercice de la médecine ; il est, enfin, constitué en tribunal pour juger les membres de la corporation qui ont manqué à l'honneur ou aux devoirs professionnels : un arrêt de ce tribunal peut retirer au praticien indigne le droit d'exercer.

Les intérêts du public se trouvent ainsi sauvegardés. Pour représenter et défendre les intérêts des médecins, une Société s'est fondée, la *British Medical Association*. Cette Société, aujourd'hui très puissante, compte environ 18 000 adhérents, qu'elle convoque chaque année à un congrès tenu tour à tour dans l'une des grandes villes du Royaume ; elle a son organe, le *British Medical Journal*, qui est le plus répandu et le plus considérable des journaux médicaux de langue anglaise. A côté du *General Medical Council*, rouage officiel qui fait fonction de conseil supérieur de l'enseignement médical et de conseil de discipline, la *British Medical Association*, société privée, tient lieu de syndicat professionnel.

La profession médicale s'est assuré l'autonomie ; mais elle n'a pas conquis ses titres de noblesse. Il lui reste à s'élever, à s'épurer. Elle n'exige pas encore des candidats qu'elle admet à l'initiation technique des garanties assez fortes ni assez sûres d'instruction générale (1). Elle ne paraît pas avoir une idée assez haute du rôle du médecin dans les sociétés modernes : elle est trop sensible aux dures exigences de la lutte pour la vie. A tout prendre, aujourd'hui comme en 1829, Lydgate aurait encore sujet de s'indigner (2), et il serait également impuissant à réagir contre la tradition professionnelle et les habitudes du public, qui conspirent à faire du praticien un marchand de drogues. La querelle entre apothicaires et médecins qui amusa tant nos pères et si longtemps, et dont nous n'entendons plus l'écho que dans la maison de Molière, dure toujours chez nos voisins. En France, nous sommes pénétrés de cette idée que le médecin doit être, exclusivement, un homme de science ou, comme on dit, un homme de l'art, et il y a longtemps que, pour son prestige et dans son intérêt, nous lui interdisons de débiter des médicaments. La profession médicale, telle qu'elle est comprise en Angleterre, embrasse les pratiques les plus humbles d'un métier manuel mal rétribué, peu considéré, — et les plus hautes spéculations de la science. On y voit, revêtus de la même étiquette professionnelle, un Sir Joseph Lister, un Sir R. Paget, un Sir W. Gull, et tel misérable praticien de faubourg qui donne pour douze sous la consultation et le remède.

Cette situation fâcheuse est due, en grande partie, à ce fait que plusieurs corporations, inégalement qualifiées, sont depuis longtemps en possession du privilège d'accorder, après examen, des diplômes qui donnent le droit d'exercer la médecine : on pourrait citer la Société des apothicaires de Londres et telle Université d'Écosse dont le diplôme n'avait, tout récemment encore, pas beaucoup plus de valeur qu'on

1. En cela, les *solicitors* ont avancé plus vite et sont allés plus loin que les médecins.
2. Voyez *Middlemarch*, par George Eliot.

n'en accordait en Allemagne, suivant un proverbe qui eut cours pendant la première moitié de ce siècle, au grade de docteur de l'Université d'Iéna. Le *General Medical Council* réagit, mais lentement. Rien n'est plus sacré au peuple anglais que les traditions et les droits acquis.

On conçoit que, dans ces conditions, l'éducation générale ait eu quelque peine à se faire sa place à côté, sinon au-dessus, de l'apprentissage. Toutes les professions, même les professions supposées savantes, ont été de tout temps en Angleterre, et sont encore, dans une très large mesure, assujetties à la règle de l'apprentissage. L'Anglais est resté méfiant à l'égard des purs savants, des « amateurs », comme il dit ; il ne croit guère qu'à la pratique. La médecine a subi, comme toutes les autres professions, cet esclavage, et elle en a souffert plus que toute autre peut-être.

Je citerai un exemple récent, celui de S..., qui a aujourd'hui 35 ans, et qui occupe une situation honorable dans la presse médicale de Londres. L'histoire de ses débuts montre, en outre, combien était dure, il n'y a pas plus de vingt ans, la condition faite dans la société anglaise à un orphelin de la petite bourgeoisie, sans appui dans le monde, abandonné à lui-même et n'ayant de recours que dans son énergie et son intelligence.

La famille de S... est originaire du Devonshire. Son grand-père tenait une petite boutique de quincaillerie à Topsham, bourg maritime de 2 000 âmes situé près d'Exeter. Topsham est le port qui, après Londres, arma le plus de vaisseaux pour lutter contre l'Armada. Le quincaillier eut dix-neuf enfants. Neuf d'entre eux, allèrent fonder, en Nouvelle-Zélande, une colonie qui compte aujourd'hui une cinquantaine de personnes. L'aîné des fils entra dans le service civil, et parvint à une position de 600 livres (12 500 francs) par an. Un fils cadet, le père de notre S..., se fit maître d'école ; on lui confia une *british school* (école primaire) dans un village près d'Oxford. Là, en enseignant à lire, à écrire et à compter, il apprit tout seul l'histoire naturelle, l'allemand, le français. Il put bientôt donner des leçons particulières ; il ouvrit, à côté de son école primaire, une école privée où il réunit quarante pensionnaires. L'aisance commençait à entrer dans la maison ; le père devint ambitieux pour ses fils et de celui qui nous occupe, il résolut de faire un médecin. C'était en 1870 : selon la pratique courante alors il place l'enfant, âgé de quatorze ans, en apprentissage chez un praticien des environs. Quatre mois plus tard, le père meurt, laissant une veuve sans ressources avec cinq enfants à élever. Notre S..., l'aîné, ne devait plus, dès lors, compter que sur lui-même. Son patron l'emploie d'abord dans la pharmacie ; il lui fait laver et essuyer les bouteilles, coller les étiquettes. Au bout de six mois, il l'emmène pour l'assister auprès des femmes en couches ; puis, comme la clientèle est très étendue, dépasse les forces d'un seul homme et d'ailleurs paie mal, il envoie son apprenti à sa place. S..., qui ne sait pas un mot d'anatomie ni de physiologie, se trouve appelé, à quinze ans, à faire seul son premier accouchement. On lui confie en outre le soin de donner des consultations et d'ordonner des potions ; c'est aussi lui qui administre le chloroforme. Pendant tout le temps que S... passa chez ce praticien, celui-ci ne lui mit jamais entre les mains que le Codex. Cependant, comme S... est ambitieux et énergique, comme il sent toute son insuffisance, — il ne savait guère, à son entrée en apprentissage, que ce que l'on enseigne à l'école primaire, plus un peu de français, d'allemand et d'histoire naturelle, — il commence le latin avec un maître quelconque, qu'il paie sur ses petites économies.

Après deux ans de ce régime, il éprouve le besoin d'en changer. Il insère une annonce dans la *Lancet*, pour demander une place de « dispenser and bookkeeper to a surgeon, able to visit and attend in midwifery », — d'assistant chez un chirurgien, pour tenir les livres et la pharmacie, et pour faire, au besoin, des visites et des accouchements ; — tout cela pour 1 000 francs par an. Il reçoit une vingtaine d'offres d'emploi, qui lui viennent de toutes les parties du royaume ; il répond, dit son âge, ou à peu près, et envoie sa photographie. Enfin, il entre au service d'un médecin de campagne dans le Monmouthshire. Son nouveau patron soigne par abonnement le personnel de trois mines d'étain du voisinage. S... fait tous les jours 25 kilom. à cheval ; tant bien que mal il remet les épaules luxées, panse les blessés. Au bout de six mois, nouveau changement. S... passe au service d'un médecin établi dans une ville manufacturière du Lancashire. Là, il donne soixante consultations par jour. Son patron, qui a deux autres assistants sans diplôme comme S..., est plutôt un entrepreneur qu'un médecin : il soigne, par abonnement, les membres de 33 sociétés de prévoyance, les ouvriers de 13 mines de houille, de 20 fabriques de produits chimiques, de plusieurs verreries dont deux employant, ensemble, près de 3 000 personnes. S..., au milieu de tous les tracas du métier, — il lui arrivait de se lever six et sept fois par nuit pour aller chez des clients, — continue ses études, apprend un peu de latin et réussit à passer l'examen préliminaire, qui lui donne le droit de se faire inscrire comme étudiant régulier.

Il quitte le Lancashire, et le voilà ballotté du sud au nord, du Kent au Northumberland. A ses moments de loisirs, il apprend la sténographie et acquiert une assez grande habileté. Fatigué de cette

misérable vie d'assistant, pris aussi du désir de courir le monde et de voir l'étranger, il saisit une occasion de s'expatrier et, grâce à son talent de sténographe, il entre, comme secrétaire, chez un solicitor établi à Paris : il a dix-neuf ans alors. Il est dégoûté de la médecine et résolu à l'abandonner. Au bout de quelques mois de service, le solicitor lui accorde quelques heures de liberté par jour. Il les emploie à courir les hôpitaux : la vocation le ressaisit. Mais il gagne peu, juste de quoi ne pas mourir de faim, et les livres de médecine coûtent cher. Il monte des squelettes, fabrique des instruments de chirurgie. Il se procure quelques ressources en représentant des maisons anglaises à l'Exposition universelle de 1878, puis, en 1881, à l'Exposition d'électricité. Le temps passe, il étudie toujours dans les livres ; mais, personne ne le guidant, il erre sans but et marche sans avancer. Il rencontre une *governess* anglaise, aussi pauvre que lui, et l'épouse : il est bientôt père de famille et, à vingt-deux ans, il se trouve avoir trois bouches au lieu d'une à nourrir. En 1882, il rentre en Angleterre avec sa famille et le voilà gagnant péniblement sa vie à Londres comme sténographe. Il trouve le temps de suivre les cours d'une des grandes écoles de médecine et, à force de travail et d'économie, le moyen de payer les frais d'études. Il est décidé à conquérir le grade de docteur. La règle veut que les études durent quatre ans ; on lui fait remise de dix-huit mois, parce qu'il a fait un apprentissage. Au bout de deux ans et demi il est reçu. Il obtient alors le poste d'interne dans un service d'accouchement (resident obstetric physician) ; puis il passe dans un service de chirurgie. Il remporte tous les prix tous les ans. Ce stage achevé, le moment de s'établir arrive. Il vit d'abord de quelques travaux que lui confient ses maîtres ; il fait ses débuts, comme sténographe, dans les journaux de médecine. Cependant, il erre, dans les faubourgs, à la recherche d'une clientèle. Mais la malechance le poursuit ; il renonce bientôt aux quartiers excentriques et vient s'établir au centre même de la grande métropole. C'est là que peu à peu il a conquis ses grades dans la presse technique et s'est formé une clientèle.

L'apprentissage, tel que l'a connu S... dans ses premières années, tend à disparaître ; il est, aujourd'hui, moins commun qu'il y a vingt ans. Mais on peut être sûr qu'il y a encore dans les districts reculés, dans les campagnes où pénètre malaisément la surveillance du *General Medical Council*, des centaines d'assistants sans diplôme, misérables esclaves exploités par des praticiens sans scrupules. Sans doute, le Conseil a édicté un règlement en vertu duquel « tout praticien qui permettra à une personne non qualifiée d'agir comme si elle était dûment qualifiée sera déclaré coupable de conduite indigne au point de vue professionnel, et rayé de la liste des diplômés autorisés à pratiquer » ; mais la fraude a mille moyens de tromper la surveillance et la preuve du délit est souvent difficile à faire. C'est pourquoi le mal a été restreint seulement, mais non extirpé.

Combien ont résisté aux dégoûts, aux souffrances et aux viles besognes de l'apprentissage ? combien au contraire a-t-il épuisé d'énergies, abaissé de caractères et gâché de talents ? Nul ne le saura jamais. Parmi les grands médecins de l'Angleterre moderne, j'en puis citer au moins deux qui ont dû certainement traverser des heures douloureuses, mais qui, malgré tout, ont réussi à s'élever toujours. L'un, Sir William Gull (1), était fils d'un batelier (*bargee*) de la Tamise. L'autre, Sir William Jenner, qui est aujourd'hui médecin de la Reine et baronet, est né de parents très humbles : après avoir fait des études médicales à University College, Londres, probablement à l'aide d'une bourse, il dut, faute de pouvoir s'établir, entrer comme employé chez un pharmacien d'Albany Street. Il fut tiré de là par son collège, — University College, — qui lui offrit une place de médecin assistant devenue vacante. C'est grâce à cette chance heureuse qu'il put reprendre sa carrière scientifique interrompue.

Il y a quelques années, une discussion très vive s'est élevée parmi les médecins anglais sur cette question toujours brûlante : Quelle part doit-on faire à l'instruction générale ? que doit-on exiger du candidat-étudiant à l'entrée des études professionnelles ? En ouvrant la session du *General Medical Council*, en mai 1889, le Président attirait l'attention de tous les membres de la profession en général, et, en particulier, de ceux qui sont chargés de la discipline, sur l'insuffisance notoire des garanties d'instruction générale exigées des candidats au moment où ils sont admis à commencer les études médicales ; il s'ensuit que, dans les compositions remises par les étudiants à l'examen pour le grade de docteur (final examination), on relève maintes fautes de langue et d'orthographe. « Il doit y avoir, ajoutait-il, un point faible quelque part dans les examens préliminaires actuellement reconnus par le Conseil (2). »

Mêmes plaintes au Congrès annuel de la *British Medical Association* en 1890 : le président, le Dr Wade, déplore surtout que l'étudiant, ayant effleuré à l'école les éléments de plusieurs sciences, n'en sache bien aucune. Le Dr Wade sacrifie délibérément les études classiques : les médecins peuvent s'en passer ; mais ils ne peuvent se passer d'une solide préparation scientifique. Il propose que, pour le futur

1 Voyez *the Lancet*, 8 février 1890.

2 *Minutes of the General Medical Council*, appendix III : Report by the Education Committee, 1890.

médecin, l'instruction générale finisse à quinze ans, qu'à cet âge l'enfant se spécialise, qu'il apprenne à fond les sciences naturelles et n'aborde la médecine qu'après avoir aiguisé son sens scientifique. Sous le régime en vigueur au moment où parlait le Dr Wade, bon nombre d'enfants quittaient l'école à quinze ou seize ans, passaient tout juste l'examen préliminaire trop facile, commençaient le stage professionnel avec un bagage très élémentaire (1) et parvenaient, après quatre ans d'études, à « qualify », c'est-à-dire à conquérir le certificat qui donne le droit d'exercer. Et l'on exécutait ainsi le tour de force d'être médecin à vingt et un ans, âge minimum.

Pour répondre au vœu tant de fois exprimé, le *General Medical Council* a modifié, en 1890, le programme de l'examen préliminaire. Le niveau en a été légèrement relevé, mais le Dr Wade n'a pas obtenu gain de cause. Le latin est maintenu (on ne demande, il est vrai, qu'une version facile). Pour le reste : anglais (dictée, grammaire, composition), arithmétique et algèbre (questions simples) ; les trois premiers livres d'Euclide ; une langue vivante ; le programme ne dépasse pas ce qu'on peut exiger d'un élève moyen quittant la Grammar School à l'âge de seize ans (2). D'ailleurs, le Conseil reconnaît comme équivalant à son *Preliminary* non seulement les grades d'Oxford et de Cambridge et la matriculation de Londres, ce qui est tout naturel, mais encore les *Junior Locals* d'Oxford et de Cambridge et d'autres examens aussi élémentaires.

Le Conseil ne s'en est pas tenu là ; il a réformé les études médicales elles-mêmes. Pour suppléer au défaut d'instruction scientifique préliminaire généralement reconnu, il a porté de quatre à cinq le nombre d'années d'études, réservant la première à la physique, à la chimie et à la biologie. L'étudiant n'est admis à commencer les études médicales proprement dites (2e année) qu'après avoir passé un examen sur ces trois sciences (3).

Les écoles de médecine sont presque innombrables : on en compte presque autant que d'hôpitaux, soit plus de vingt à Londres, sans parler des universités et des collèges de province. L'étudiant apprend la médecine où, quand et comment il lui plaît, mais, seuls, un certain nombre de corps constitués indépendants des écoles peuvent lui conférer, après examen, son stage écoulé, la « qualification », qui donne le droit d'exercer.

Les corps qui confèrent la qualification sont les Universités qui possèdent une Faculté de médecine (1) ; le Collège royal des médecins de Londres (Royal College of Physicians), le Collège royal des chirurgiens d'Angleterre (Royal College of Surgeons) ; la Société des apothicaires de Londres (inutile de dire que c'est elle qui exige le moins de garanties) (2), etc.

Autant de corps examinants, autant de poids et de mesures. Le public se perd au milieu de diplômes d'origines aussi diverses et de valeurs fort inégales. Le *General Medical Council* doit exercer une vigilance de tous les instants pour empêcher que tel corps examinant, afin de grossir sa clientèle, ne réduise ses exigences au-dessous du minimum indispensable. Le grade de docteur en médecine (M.D.) de l'Université de Londres et le certificat de la Société des apothicaires confèrent, tous deux, le droit d'ex-

1) Le doyen d'une école de médecine écrit :

« As dean of a medical school, I wish sometimes it were in my power to close it to the youths who, while they beg that their school fees may be reduced, disclose at the same time that they will be 17 on their next birthday, who can hardly write their names, and whose general ignorance is such that they cannot conceive or appreciate the meaning of the simplest scientific word. » (*British Medical Journal*, 15 novembre 1890.

2) Tout le monde ne trouve pas cette réforme suffisante. En ouvrant l'année scolaire à l'école de médecine du Middlesex Hospital, le 20 octobre 1893, le Dr W. Pasteur a déclaré qu'à son avis le degré d'instruction générale exigé des étudiants en médecine était beaucoup trop bas et « indigne d'une profession qui s'intitule libérale ».

3) Une réforme analogue a été accomplie en France il y a quelques années.

1) A Oxford, les études médicales ont été longtemps entravées parce que l'hôpital était tout à fait insuffisant. C'est seulement en 1893 qu'on a commencé à réunir des fonds, par souscription publique, pour élever un hôpital digne d'Oxford.

2) Il y a quelques années, le Collège des Médecins (College of Physicians) comprenait trois classes de dignitaires : les *Fellows*, les licenciés (*Licenciates*) et les extra-licenciés. Les licenciés, qui avaient presque tous un grade universitaire, étaient autorisés à exercer dans toute l'Angleterre. Les extra-licenciés pouvaient exercer partout, excepté dans le district métropolitain (Londres et faubourgs). Les *Fellows*, qui formaient le conseil dirigeant du College et disposaient de tous ses biens et privilèges, se recrutaient parmi les licenciés.

A la suite d'une réforme récente, les licenciés et les extra-licenciés ont été fondus en une seule classe, celle des Membres, et l'on a créé une nouvelle classe de licenciés, qui sont comme les sous-officiers de la profession médicale ; ces derniers seulement conservent le droit de fournir les médicaments à leurs clients. Les *Fellows* sont recrutés dans les mêmes conditions qu'auparavant.

Jusqu'en 1886, les professions de médecin et de chirurgien étaient légalement séparées ; on pouvait s'établir, soit comme médecin (physician), après avoir passé l'examen de la Société des Apothicaires ou du *College of Physicians*, soit comme chirurgien (surgon), après avoir obtenu le diplôme du *College of Surgeons*. En fait, un très grand nombre de praticiens prenaient la double qualification, qui était, d'ailleurs, nécessaire pour être médecin du bureau de bienfaisance (*Poor Law Board* et pour un grand nombre d'autres fonctions. Le *Medical Act* de 1886 avant exigé que tout diplômé, pour être inscrit sur le *Medical Register*, c'est-à-dire pour obtenir le droit d'exercer, ait passé un triple examen de médecine, de chirurgie et d'obstétrique, le Collège des Médecins et le College des Chirurgiens se sont entendus pour agir de concert : ils ont institué un jury commun, avec programme unique, et ce jury fonctionne dans un palais élevé sur le « Thames Embankment » aux frais des deux puissants collèges.

Afin que ses examens continuent à donner droit à l'inscription sur le *Medical Register*, la Société des Apothicaires a demandé au *General Medical Council* de désigner des examinateurs de chirurgie, qu'elle a adjoints à son jury de médecine.

exercer la profession de médecin. Mais le M. D. de Londres n'est accordé qu'après des épreuves très difficiles et à une demi-douzaine de candidats tout au plus par an : c'est une des distinctions scientifiques les plus élevées du Royaume ; — la Société des apothicaires borne son ambition à fabriquer des médecins à la grosse, sans violer les règlements.

MAX LECLERC.

LE SPHINX

Deux hautes montagnes coupées par un sillon profond, comme si un coup de hache avait séparé le large massif en deux morceaux, chancelants.

Les deux sommets, tout déchiquetés, sont recouverts d'un peu de neige. La pente est abrupte, hérissée de rochers bizarrement fendus qui surplombent l'abîme. De place en place quelques sapins noueux tordent leurs racines autour d'une pierre qui se disloque.

Dans le fond, très bas, gronde un torrent.

Un sentier a cependant été creusé — est-ce par la main de l'homme ? — sur le flanc du précipice. C'est un étroit passage qui, à certains moments, doit donner le vertige, et qui ondule, en faisant des angles et des coudes étranges ; on dirait qu'il est suspendu sur le ravin.

C'est le soir ; mais le soleil n'est pas couché encore. Au-dessus de la gorge apparaît un lambeau de ciel, rougeâtre. L'ombre cependant commence à tomber, et déjà les formes sont moins précises ; l'air est plus froid, et une légère vapeur s'élève lentement, comme regret, du fond du précipice.

Un voyageur, son bâton à la main, chemine d'un pas rapide sur l'étroit sentier. Il se hâte ; car il ne veut pas être surpris par la nuit.

C'est un homme dans la force de l'âge. Un casque orné d'un cimier blanc est sur sa tête. A ses pieds sont solidement attachées d'épaisses sandales. Une chlamyde est sur ses épaules, et tombe, épais manteau, presque au-dessous des genoux, dessinant sous ses plis la forme d'un glaive.

Déjà l'ombre devient plus épaisse ; et le voyageur presse le pas, sans se troubler cependant.

Soudain, à un détour de la route, il s'arrête, étonné, mais non épouvanté.

Devant lui une forme monstrueuse a apparu. C'est une bête énorme, accroupie au milieu du chemin. Elle a le poil ras, fauve ; un corps souple, onduleux, comme celui d'un tigre ou d'un serpent. Ses pattes de derrière, trapues, sont repliées sous la croupe ; elles sont munies de griffes acérées qui, avec impatience, égratignant le sol, font voler en arrière la poussière et les petits cailloux. Deux grandes ailes frémissantes, hautes comme les voiles d'un navire, sont fixées à son dos ; et elles se plient et se replient avec un mouvement lent et régulier.

Entre les deux pattes de devant, sur la poitrine, comme à une statue colossale de femme, deux seins robustes, hérissés, admirablement sphériques, avec des mamelons rigides, faisant pointe.

Au-dessus du cou, au lieu d'une tête, il y a un nuage. Nulle forme, nul contour. C'est une vapeur, un brouillard, dont on ne saurait dire où sont le commencement et la fin. Dans cette obscurité brillent deux yeux étincelants, mais qui fatiguent par leur mobilité. Ils se portent à droite, à gauche, en haut, en bas, sans vouloir ou sans pouvoir se fixer, et leur éclat fulgurant est tel qu'on ne distingue qu'eux dans la masse confuse qui est la tête du monstre.

Le voyageur, sans témoigner de crainte, s'arrête ; et, pensif, il s'appuie sur son bâton en essayant de surprendre le regard inquiet qui est devant lui. Cependant le monstre lui parle. Sa voix est comme un murmure sourd qui ne se résout pas en paroles. Et le voyageur s'étonne de comprendre ce bruit inarticulé.

LE SPHINX.

Arrête, voyageur. Tu es bien hardi d'entrer dans mes domaines. Et d'abord, sais-tu qui je suis ?

LE VOYAGEUR, dédaigneusement.

Tu es le Sphinx.

LE SPHINX.

Tu l'as dit. Eh bien, alors, tu dois savoir que ces rochers m'appartiennent. Ce sentier est à moi. Ces pierres sont mes pierres. Ce torrent est mon torrent, et par cette route nul ne peut passer qui ne répondra pas aux questions que je lui adresse.

LE VOYAGEUR.

Parle donc, et hâte-toi.

LE SPHINX.

Je n'ai pas besoin de me hâter, car le temps est comme ce torrent qui mugit. Il se renouvelle toujours, et toujours il m'appartient. Écoute ; tu es le seul, parmi les enfants des hommes, qui n'ait pas frissonné devant moi. Je puis donc espérer que tu pourras résoudre le problème qui m'occupe. Moi, qui suis l'enfant détesté des Dieux, rebut de la Nature et de l'Olympe, abandonné au milieu de ces rochers sauvages, je ne puis connaître les desseins des Immortels : et je ne puis pas davantage, jusqu'à ce qu'un être humain me les ait appris, connaître les secrets ressorts qui agitent les hommes, les faibles hommes. Toi, ô voyageur, tu es homme, et je vois, à ton front pensif, que tu as

réfléchi sur les choses humaines. Dis-moi donc pourquoi l'homme est si misérable?...

Il se prétend l'égal des Dieux; il est plein d'audace et d'astuce; son cœur déborde d'orgueil, mais c'est, au fond, un être assez infortuné, et qui mérite plutôt la pitié que la colère. Voyageur, réponds, réponds-moi? Pourquoi l'homme se lamente-t-il de son sort? Prends garde que, si ta réponse me déplaît, je t'anéantis, comme j'ai déjà anéanti tous ceux qui, avant toi, ont essayé de passer sur cette route, et n'ont pas répondu à mes questions. Allons! parle, et dis-moi quelle est la plus grande faiblesse de l'homme.

LE VOYAGEUR.

Je puis te répondre, Sphinx; et, sans souci de te plaire ou de te déplaire, je te dirai que l'homme est un être misérable, parce qu'il est petit dans la nature immense. Le ciel est sans fin et l'homme ne dépasse pas quelques coudées. Il sait cependant que des mondes innombrables roulent autour de la terre; et que derrière ces mondes il en est d'autres, et d'autres encore, plus vastes, que jamais ne verra l'œil d'aucun mortel. Notre misère, ô Sphinx, est d'être cloué à ce grain de poussière sans pouvoir en sortir.

Et même, — quelle honte! — même dans ce monde minuscule, où tous les êtres, comme nous, sont forcés de vivre attachés, ne pas pouvoir se débattre en pleine liberté. N'avoir ni les ailes de l'aigle, ni les nageoires du requin! Ramper, chétif vermisseau, sur le sol, sans pénétrer dans ses profondeurs, sans pouvoir fouiller cet Océan qui nous paraît immense, et qui est si petit. Ne rien posséder, ni la terre, ni la mer, ni les étoiles; et se sentir écrasé par la grandeur de tout ce qui nous entoure.

LE SPHINX.

O voyageur! je comprends ta plainte. Mais elle me paraît vaine. Tu voudrais l'*espace*, l'espace sans limites; mais les Dieux eux-mêmes ne sont pas les maîtres de l'espace. Quand ils ont franchi, par leur pensée rapide, des millions, et des millions de mondes, d'autres mondes encore sont derrière ceux-là, et leur force, si grande qu'elle soit, ne peut les atteindre; car l'espace n'a pas de fin, et les dieux eux-mêmes sont impuissants devant lui. Pourquoi donc se plaindre? Si ta pensée a la force d'aller à l'infini, il importe peu que ton corps puisse suivre ta pensée. A un vermisseau ou à un dieu, il faut des limites, et l'espace sans limites n'est pas plus au dieu qu'au vermisseau.

LE VOYAGEUR.

Ce n'est pas notre impuissance qui nous rend misérables, c'est notre désir inassouvi. Être faible, ce n'est rien; mais pourquoi aspirer à être fort et concevoir que cette force est possible? Pourquoi cette contradiction? Combien plus heureux l'être infime, qui n'a pas de désirs, et qui ne comprend pas sa faiblesse.

L'homme, quand il aime, voudrait entre ses bras étreindre un monde, et il ne tient qu'une forme, fragile et imparfaite comme lui. L'homme, quand il agit, voudrait exercer son énergie sur l'univers dompté, et laisser la trace impérissable de son passage. Hélas! il sait que tout son effort aboutira à quelque chose qui est le néant. L'homme, quand il rêve, voudrait pénétrer tous les mystères, tous les abîmes de l'être et du non être, mais les mystères et les abîmes lui sont fermés, et un rideau noir, comme une épaisse nuit, s'étend devant ses yeux. Alors à quoi bon rêver, aimer, agir!

LE SPHINX.

O insensé! je voudrais être comme toi. C'est un bienfait des dieux que de pouvoir rêver sans jamais atteindre son rêve.

LE VOYAGEUR.

O Sphinx! tu ne sais donc pas que ces rêves sont angoisse et torture. Une agitation stérile nous dévore; et la pensée s'épuise à essayer de se saisir elle-même, sans jamais y réussir. Nous savons qu'on peut être généreux, vaillant, chaste, et notre cœur est habité par des passions féroces qui nous forcent à être avides, avares, lâches et débauchés. Jamais nous ne pouvons goûter un bonheur sans mélange, même quand nous donnons libre essor à toutes nos passions. Des devoirs contraires s'opposent sans fin à nos désirs. Parfois les sages nous assurent que la vraie volupté est dans le sacrifice; mais c'est une volupté amère; et chaque sacrifice fait une blessure saignante. — Si au contraire nous laissons nos passions souveraines maîtresses, le remords et la douleur viennent stupidement se mêler à nos joies. Donc des deux côtés est la souffrance, et le repos est impossible. Nous ne savons même pas si la mort aux yeux glauques nous apportera la paix. La mort nous effraye, et non sans raison, car nous ne sommes pas sûr que d'autres angoisses cruelles ne se cachent pas derrière elle.

LE SPHINX.

Voyageur! je comprends ta plainte. Tu voudrais le *repos*. Mais le repos, tu le sauras quelque jour, la mort elle-même n'a pas le pouvoir de le donner... ou du moins, si elle le donne, elle ne permet pas d'en jouir. Vois, autour de toi, tout palpite, tout frémit, tout vit. Vivre, c'est être inquiet; vivre, c'est connaître l'expérience et la crainte. Mais est-ce tout?... Pourquoi passes-tu la main sur ton front, comme si de lourds soucis t'accablaient?

LE VOYAGEUR.

C'est que je ne t'ai pas dit encore, ô Sphinx, de toutes nos misères, la plus impitoyable. Celle-là est

sans remède, et nous l'apportons en naissant. Chaque jour, chaque heure, chaque minute nous approche de cette mort que nous redoutons, et elle nous y conduit par les affres de l'agonie et de la vieillesse. — Devant nous se dresse un fantôme hideux, gigantesque, et une force irrésistible nous pousse à marcher à lui pour nous jeter dans ses bras. Nous avançons toujours vers lui, lentement, mais sûrement, quelque affreux qu'il nous paraisse. Chaque pas fait en avant nous le montre plus hideux et plus repoussant.

Si au moins nous pouvions nous arrêter, cueillir quelques-unes des fleurs de la route, écouter le chant des cigales, nous endormir près de la source murmurante, sous l'ombre des grands arbres; non, il faut marcher, marcher toujours, car le monstre inexorable ne nous laisse pas faire de halte. Quelle pitié! ne pas connaître le moment présent! N'avoir que le passé ou l'avenir. Le passé, avec ses regrets impuissants, l'avenir avec ses espérances mensongères.

Est-ce donc cela, ô Sphinx, qui est la vie de l'homme? Les Dieux sont-ils, eux aussi, dans cette incertitude perpétuelle? Vivre si vite, que la vieillesse est toujours là, menaçante, même pour l'adolescent qui sourit de la vigueur de ses muscles et de la gaîté de son âme. Être comme le passager qui voit les rivages fuir, sans pouvoir y planter sa tente, être comme l'oiseau qui traverse dans un vol impétueux les océans, où il ne peut reposer son faible corps que la fatigue épuise, être comme la brise qui caresse les blés frémissants, et promène son souffle sur les épis assemblés sans pouvoir se reposer sur aucun d'eux. Quelle misère! quelle faiblesse! O Sphinx, si tu connais tous les êtres, et si les secrets de la Nature sont pénétrés par toi, tu avoueras que nul être n'est plus malheureux que l'homme, et que sa condition est digne même de la pitié.

LE SPHINX.

Voyageur, je comprends ta plainte. Tu voudrais posséder le *temps*. Mais, de même que l'espace et le repos, le temps n'existe pas. Il faut te consoler. Ce temps dont tu parles, et que tu voudrais tenir entre tes mains, c'est une création de ton esprit malade. La Nature ne connaît pas ces vaines formes.

Elle a devant elle l'infini de l'espace, l'infini du temps. Alors que lui importent les atomes tels que toi, qui se débattent et s'épuisent dans de ridicules conceptions?

LE VOYAGEUR.

O Sphinx, de quoi me parles-tu?

Est-ce que je connais la Nature? Je vois des étoiles, des mers, des montagnes, des arbres, des animaux couvrant la terre féconde? Tout cela passe devant mes yeux, emporté, comme moi, dans un rapide tourbillon. Je sais cela, et ce n'est rien savoir. Mais, dis-moi, toutes ces formes ont-elles un but? Où vont-elles? Disparaîtront-elles comme moi? Tu m'as interrogé, je t'ai répondu. A mon tour je t'interroge, et je te demande : Quel est le but qui m'est assigné? Pourquoi m'avoir créé, être chétif et impuissant, et avoir associé de vastes désirs à ma désolante faiblesse? Pourquoi m'avoir donné une intelligence qui ne comprend presque rien, et qui cependant comprend assez pour souffrir de son néant? Quoique informe, tu es l'enfant des Dieux, et tu as l'immortalité. — Allons! parle, ne crains pas de m'effrayer. — Qu'est-ce que l'homme? Pourquoi a-t-il été mis au monde? A quel abîme marche-t-il? Est-il l'instrument d'une puissance malfaisante, ou d'un démon généreux? Sa destinée s'arrête-t-elle dans la mort? ou bien est-il condamné à traîner, pour quelques instants, sa débilité et son impuissance, sans espérer un avenir auquel aspire son âme inassouvie?

Mais voici que les yeux inquiets du Sphinx disparaissent soudain. Le voyageur entend un grand bruit d'ailes qui s'éloigne; mais il ne peut distinguer aucune forme.

Maintenant tout était calme autour de lui. Le torrent avec son bruit monotone continuait de frémir dans l'abîme du précipice. La lune, se levant dans le ciel parsemé d'étoiles, éclairait la route du ravin, toute blanche, que nul monstre ne gardait.

Était-ce donc un rêve? Et quel rêve!

Le voyageur poussa un profond soupir. Il ferma avec soin les plis de sa chlamyde pour se protéger contre le froid humide de la nuit, et, prenant fortement dans la main son bâton noueux, il reprit sa course vers Argos.

CHARLES EPHEYRE.

SOUVENIRS INÉDITS SUR NAPOLÉON Iᵉʳ.

I. — LOUIS XVIII ET LE PREMIER CONSUL.

Tout le monde sait qu'à l'époque du Consulat, le parti royaliste fit des ouvertures au général Bonaparte. Un des principaux agents du corps diplomatique, qui connaissait les membres du comité des Bourbons à Paris, demanda et obtint une audience de Napoléon, pour lui présenter deux des chefs de ce parti, Hyde de Neuville et d'Andigné.

Le général les reçut un soir au Luxembourg.

« Général, — lui dit le premier de ces deux jeunes gens, — vous êtes en possession de rétablir le trône, de le rendre à son maître légitime. Nous agissons de

concert avec tous les chefs de la Vendée, nous pouvons les faire tous venir ici. Dites-nous ce que vous voulez faire, comment vous voulez marcher; et, si vos intentions concordent avec les nôtres, nous serons tous à votre disposition. »

Ce à quoi Napoléon répondit : « qu'il ne fallait pas songer à rétablir le trône des Bourbons en France; qu'ils ne pourraient y arriver qu'en marchant sur cinq cent mille cadavres; que son intention était d'oublier le passé, et de recevoir les soumissions de tous ceux qui voudraient marcher dans le sens de la nation; qu'il traiterait volontiers avec les chefs de la Vendée, mais à la condition qu'ils seraient désormais fidèles au gouvernement national, et cesseraient toute intelligence avec les Bourbons de l'étranger » (1).

Cette conférence avait duré une demi-heure. Chacun se retira ensuite bien convaincu qu'il n'y avait pas moyen de s'entendre sur les bases formulées par le général Bonaparte.

C'est alors que le comte de Lille, devenu plus tard Louis XVIII, crut devoir intervenir directement.

Il s'adressa lui-même au général Bonaparte, et lui fit parvenir, à quelques jours d'intervalle, les deux lettres que l'historien du *Consulat et de l'Empire* a publiées (2) et qui font partie de la collection des Archives de la guerre.

Voici la première :

« Hartwell, le 20 février 1800.

« Quelle que soit leur conduite apparente, des hommes tels que vous, Monsieur, n'inspirent jamais d'inquiétude; vous avez accepté une place éminente, et je vous en sais gré. Mieux que personne, vous savez ce qu'il faut de force et de puissance pour faire le bonheur d'une grande nation. Sauvez la France de ses propres fureurs, vous aurez rempli le premier vœu de mon cœur; rendez-lui son roi, et les générations futures béniront votre mémoire. Vous serez toujours trop nécessaire à l'État pour que je puisse acquitter par des places importantes la dette de mes aieux et la mienne.

« LOUIS. »

Cette lettre étant restée sans réponse, le prince, impatient comme un émigré, écrivit alors cette seconde lettre :

« Hartwell, juin 1800.

« Depuis longtemps, général, vous devez savoir que mon estime vous est acquise. Si vous doutiez que je fusse susceptible de reconnaissance, marquez votre place, fixez le sort de vos amis. Quant à mes principes, je suis Français : clément par caractère, je le serai encore par raison. Non, le vainqueur de Lodi, de Castiglione, d'Arcole; le conquérant de l'Italie et de l'Égypte, ne peut pas préférer à la gloire une vaine célébrité. Cependant, vous perdez un temps précieux; nous pouvons assurer le repos de la France; je dis nous, parce que j'ai besoin de Bonaparte pour cela, et qu'il ne le pourrait sans moi.

« Général, l'Europe vous observe, la gloire vous attend, et je suis impatient de rendre la paix à mon peuple.

« LOUIS. »

Cette fois, Napoléon ne put s'empêcher de répondre à l'imprudente démarche du prince exilé. Il appela en conférence ses collègues du triumvirat consulaire : Cambacérès et Lebrun, auxquels il adjoignit Regnault de Saint-Jean-d'Angely, et il rédigea la fière réponse que voici :

« Paris, le 20 fructidor an VIII (3 septembre 1800).

« J'ai reçu les lettres de Votre Altesse royale et je la remercie des choses honnêtes qu'elle me dit; j'ai toujours porté un vif intérêt à ses malheurs, ainsi qu'à ceux de sa famille; mais elle ne doit pas songer à se présenter en France, elle n'y parviendrait qu'en marchant sur cinq cent mille cadavres. Du reste, je m'empresserai toujours de faire tout ce que je pourrai pour adoucir ses destinées et lui faire oublier ses malheurs.

« BONAPARTE. »

Voilà les grandes lignes de l'histoire. Voyons maintenant les dessous de cette intrigue; car il y a des dessous qui ne sauraient échapper à l'attention des curieux de l'histoire.

En septembre 1872, mourait à Besançon un sieur César-Octave Mallet, commis aux écritures de la Compagnie Chambre (administration des lits militaires), et ancien payeur des armées actives de Napoléon Ier. Son frère avait occupé, sous l'Empire, une haute position dans les finances, et sa sœur, dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, sa confidente et son amie, était en position de tout voir, de tout entendre; c'est par elle que Mallet a pu connaître le nœud de cette intrigue, et en noter les phases, pour ainsi dire, jour par jour, dans un cahier manuscrit, trouvé dans un lot de vieux papiers après sa mort, et que le hasard vient de faire tomber entre nos mains.

Nous y lisons ce qui suit :

« Les factieux du parti royaliste vivaient à Paris à peu près comme des étrangers, daignant à peine

(1) *Commentaires de Napoléon Ier*, t. IV; page 59.
(2) V. Thiers, t. II; pages 200 et 201.

regarder ce qui se passait en France, allant quelquefois chez Mme Bonaparte, ceux du moins qui avaient été liés avec elle, lorsqu'elle était épouse de M. de Beauharnais, sollicitant quelquefois leur radiation de la liste des émigrés, ou la levée des séquestres sur leurs biens non vendus. Elle les recevait à l'entresol des Tuileries dont elle avait fait son appartement particulier. Ces relations étaient équivoques; son mari les souffrait autant par le désir de tout savoir que par celui d'avoir des communications dans tous les partis.

« Le comte de Lille profita de ces relations, plutôt tolérées que permises, pour tenter une nouvelle négociation, à l'aide de la duchesse de Guiche, chargée de voir la femme du Premier Consul, et de lui faire les offres suivantes, si le général Bonaparte, usant de son influence et de son crédit, voulait lui rendre la couronne de France :

« Un duché pour lui ;

« Un *tabouret* (1), pour sa femme Joséphine.

« Le Cordon du Saint-Esprit, avec dispense de preuves, si cela était nécessaire. Ce titre reviendrait au fils de Joséphine, auquel on donnerait encore celui de Grand d'Espagne, que Monsieur s'engageait d'obtenir pour lui ;

« Six cent mille francs de rente ;

« Un hôtel à Paris ;

« Un million d'argenterie ;

« Deux millions de diamants ;

« Une terre à titre de récompense nationale : celle de Chambord par exemple ;

« Le commandement suprême de l'armée à Bonaparte, pour lequel on rétablirait la charge de Connétable ;

« Le titre de Grand d'Espagne ;

« Toutes les entrées ou privautés possibles ;

« Enfin, on offrait jusqu'à élever, sur la place Vendôme, une statue en marbre blanc, sur laquelle on verrait le Premier Consul Bonaparte présentant les Bourbons à la France et posant la couronne sur le front de Louis XVIII.

Ces offres étaient séduisantes et bien faites pour flatter l'ambition de Joséphine Bonaparte qui, véritable femme de l'ancien régime, dévote, superstitieuse et même royaliste, détestait ce qu'elle appelait les Jacobins, pour rechercher les gens d'autrefois, qui, rentrés en foule dans Paris, venaient la visiter le matin. Elle s'appliquait même à faire naître chez eux cette idée que le général Bonaparte n'attendait qu'une occasion favorable pour rendre aux Bourbons un héritage qui leur appartenait, et, chose singulière, elle préférait voir son mari protecteur d'un roi exilé, entouré de l'ancienne aristocratie française que de le voir potentat couronné par la main de la nation. En attendant que ce rêve, suivant son cœur, se réalisât, elle essayait de détourner son époux d'une grandeur exagérée, osant même lui parler des Bourbons pour lesquels elle travaillait dans le silence du cabinet. Mais qui trouver pour faire au Premier Consul de pareilles ouvertures? C'est dans ces conditions que se présentait un jour aux Tuileries le comte de Narbonne-Lara, ancien ministre de la guerre de Louis XVI. Le hasard servait Joséphine à souhait; elle saisit immédiatement l'occasion d'avoir un intermédiaire prudent qui était en même temps un homme aimable, séduisant, que le Premier Consul avait connu autrefois à Vérone où il s'était retiré comme émigré, et auquel il avait rendu quelques services, lorsqu'il commandait cette province comme général en chef (1).

« C'était un envoyé du ciel; Joséphine, qui le connaissait depuis longtemps, le reçut à bras ouverts, lui raconta l'affaire de point en point et le pria de voir la duchesse de Guiche, pour savoir d'elle, d'une façon positive, quelle serait l'intention des princes exilés, quant à la manière dont serait régi le gouvernement de la France, dans le cas où leurs offres seraient acceptées par le Premier Consul. La mission était délicate; le comte de Narbonne le comprit tout de suite; sa première pensée fut d'en référer au général Bonaparte, et, sans plus tarder, il passa des appartements de Joséphine dans ceux de son mari. Ce fut le général Rapp, officier supérieur de service ce jour-là, qui le reçut dans l'antichambre; il le pria de demander au chef de la République une audience spéciale, pour affaires très urgentes à régler immédiatement.

« Le général Rapp, qui avait une consigne à observer, hésite à pénétrer dans le cabinet du Premier Consul, et c'est Savary, qui, arrivant sur ces entrefaites, et mis au courant de la demande du comte de Narbonne, prend sur lui de l'introduire chez Bonaparte qu'il avait quitté, il y a quelques instants, dans un accès de joyeuse humeur. Le moment était propice, d'autant que le général goûtait fort ses manières de gentilhomme, et qu'il l'avait souvent vu, soit chez sa femme, soit chez ses sœurs.

« Mis en présence du Premier Consul et laissé seul avec lui, le comte de Narbonne se garda bien de lui faire connaître les offres faites par la duchesse de Guiche à Joséphine, se bornant simplement à lui

(1) Cet honneur d'avoir un *tabouret* était une prérogative qui consistait à pouvoir rester assis, dans les cérémonies, lorsque le roi et la reine étaient assis. Les princes et princesses du sang royal ne l'avaient même pas.

(1) Napoléon se connaissait en hommes. Il confia plus tard au comte de Narbonne-Lara différentes missions à l'étranger, à Vienne, en Bavière et au congrès de Prague. Pendant les Cent jours, il l'envoya comme commissaire extraordinaire dans la 8e division militaire, avec les pouvoirs les plus étendus, où il sut se concilier l'estime de tous.

dire qu'elle avait été envoyée par le prince exilé, — Louis XVIII pour les émigrés, — à l'effet de s'entendre avec lui sur certaines propositions relatives à la couronne de France, lui demandant ses instructions, et l'assurant de son profond dévouement, pour mener à bien une entrevue aussi délicate qu'utile à son pays, où elle pouvait avoir des résultats conformes au vœu de la nation.

« — C'est bien, dit Bonaparte, en congédiant son interlocuteur ; voyez Mᵐᵉ de Guiche, sondez-la ; vous me rendrez compte du genre de propositions qu'elle peut avoir à me faire, et de votre conversation avec elle. »

« En sortant des Tuileries, le comte de Narbonne se rend chez la duchesse de Guiche, se nomme et est immédiatement introduit.

« — Hélas ! cher comte, lui dit-elle en l'apercevant à l'entrée de son salon, où sommes-nous ? Paris est devenu méconnaisable ; je me perds vraiment au milieu des visages nouveaux rencontrés de-ci et de-là... Quelle cohue dans les rues !... Quelles gens dans le jardin des Tuileries autrefois réservé à la haute société parisienne !... Quel ton !... J'ai pleuré avant-hier, en entrant et en sortant du palais des Tuileries que je n'avais pas revu depuis dix ans... » Et, sans attendre que le comte de Narbonne se fût même assis, elle ajouta en minaudant et d'un ton qui frisait l'impertinence, car elle n'aimait pas l'ancien ministre de Louis XVI, en raison de ses préventions contre les émigrés : « Savez-vous ce que je suis venue faire, dans ce Paris métamorphosé ? tout simplement me mettre aux genoux de cette petite Mᵐᵉ Bonaparte pour négocier avec elle, et lui offrir, de la part de notre roi, de l'argent, un duché, le ruban bleu, un bâton de connétable, et, par-dessus le marché, une colonne de triomphe. »

« La conversation engagée sur ce point, le comte de Narbonne s'assied et répond simplement :

« — Madame la duchesse, puisque vous me mettez la conversation sur ce sujet, je n'ai pas à cacher la démarche qui m'amène chez vous, je sais pourquoi vous êtes ici, et les propositions qui en ont été la conséquence. Mais, voyons. Le comte de Lille a bien réglé à Hartwell le lot dévolu à Joséphine et à son mari ; mais, dans tout cela, quel est le lot de la patrie française, en cas d'acceptation par le Premier Consul ?

« — Comment, la France ?... réplique la duchesse, est-ce que cela regarde vos usurpateurs ?... On leur donne assez pour eux, j'imagine ; le reste n'est pas leur affaire, et c'est une folie que de répondre à de telles exigences.

« — Pas autant que vous le croyez, ajoute de Narbonne, Bonaparte ne ressemble pas à nous autres ; il veut autre chose que de l'argent et des honneurs pour ne pas avoir l'air de vendre la république ; il veut connaître, de point en point, quel genre de gouvernement vous désirez établir et quelle garantie vous donnerez à la nation.

« — Il rêve, sans doute, votre Premier Consul.

« — Soit ; il n'en est pas moins maître de choisir les conditions qui lui conviennent, et il lui en faut sur ce point, comme sur beaucoup d'autres.

« — On ne m'en a pas chargée ; mais puisque Bonaparte veut connaître nos conditions, pour qu'il n'ait l'air de rien nous vendre, il faut que nous rentrions en France, en vertu de nos droits, et qu'on nous laisse toute latitude pour agir selon notre bon plaisir.

« — Je crois pouvoir vous dire, madame la duchesse, que Bonaparte ne pense pas comme vous.

« — Que veut-il alors ?...

« — Autre chose que l'ancien régime, une Chambre des Pairs ou un Sénat, un Corps législatif, ou une Chambre des communes ; un roi, au-dessus, mais soumis à la loi ; une liste civile, un budget voté à l'anglaise ; plus de féodalité, de dîme ; égalité pour tous, à la cour, aux armées, dans la marine ; point d'acquits du compte ; finalement, un gouvernement constitutionnel complet.

« — Ce gouvernement-là, cher comte, serait une république ; un roi devient, dès lors, un luxe inutile ; jamais Bonaparte ne l'obtiendra. Il faut que tout en France redevienne comme avant 1789, moins les parlements. »

Telle fut la conclusion de cette conversation, édifiante à plus d'un titre et bien faite pour faire réfléchir les partisans du régime déchu.

Le comte de Narbonne n'en voulut point entendre davantage, salua la duchesse de Guiche et se retira. Il ne se présenta pas à Bonaparte, se contentant de lui écrire la lettre suivante qu'il remit à son aide de camp, Savary :

« Général, l'aimable ambassadrice que vous m'avez ordonné de voir ne m'a donné aucune des satisfactions que vous demandiez, hors un seul point. Ceux qui l'ont envoyée, éblouis par votre grandeur, n'ont vu que vous seul en France, ne se sont occupés que de vous ; quant au reste, pas un seul mot sur les garanties exigées par la nation, sur les projets du gouvernement futur. Tout sera pour vous ; rien pour la patrie. Mᵐᵉ Bonaparte vous dira au surplus ce qu'on a l'intention de vous offrir.

« Je suis avec respect, général, votre très dévoué et très obéissant serviteur.

« NARBONNE. »

Toute négociation en ce sens fut dès lors rompue, et Napoléon qui, au fond, regardait le rappel des Bourbons comme impraticable et funeste à la nation, put marcher de l'avant, malgré les supplications de

sa femme qui s'était même, un jour, jetée à ses pieds, pour lui arracher des espérances qu'il était loin de partager. Il la repoussa brutalement, en lui disant avec humeur : « Eh ! Madame que m'importent vos préférences !... Si j'avais la faiblesse de céder à vos instances, et de rendre le trône à ces gens-là, ils croiraient l'avoir recouvré par la grâce de Dieu. Que deviendraient alors les nombreux intérêts créés depuis 1789 ? Que deviendraient les acquéreurs des biens nationaux, et les chefs de l'armée, et tous les hommes qui ont engagé dans la Révolution leur vie et leur avenir ? Après les hommes, les choses. Que deviendraient les principes pour lesquels la nation combat ? Tout cela périrait, mais ne périrait pas sans conflit, il y aurait du sang versé ; une affreuse lutte dans laquelle des milliers d'hommes succomberaient. Jamais... non, jamais, je ne prendrai une aussi funeste résolution. »

II. — Napoléon Ier et Joséphine avant le divorce.

« En partant pour la campagne de 1809, Napoléon avait donné des ordres pour qu'on restaurât à Fontainebleau le bâtiment qui longe la cour du Cheval-Blanc, où était précédemment l'École militaire, afin qu'il servît d'appartement d'honneur à la cour impériale, quand elle y serait réunie. Après Wagram, voulant s'assurer de l'état des travaux qui avaient surtout pour but d'occuper les manufactures de Lyon et de donner de l'ouvrage aux ouvriers de Paris, l'empereur avait fait écrire de Schœnbrünn par son grand maréchal, au préfet du palais de Fontainebleau, M. de Lucey, qu'il partait de Munich, et serait à Fontainebleau le 29 octobre, et qu'il veuille bien réunir la maison impériale dans les nouveaux appartements du château, dont l'architecte avait tiré, lui disait-on, un excellent parti, en lui donnant une magnificence égale à celle des beaux jours de Louis XV.

Mais, selon son habitude, Napoléon, qui avait à son service de très bons chevaux de poste, voyagea avec une telle rapidité qu'il arriva quatre jours avant la date fixée par lui, de sorte qu'il ne trouva pas même un valet de pied pour le recevoir à la descente de voiture, si ce n'est le concierge du palais.

Cet isolement n'en causa pas moins beaucoup d'humeur à Napoléon qui envoya immédiatement à Saint-Cloud le courrier qui avait précédé sa voiture pour annoncer à l'impératrice son arrivée à Fontainebleau.

Joséphine, malgré toute sa diligence, ne put se rendre à l'invitation de son impérial époux qu'à six heures du soir. C'était la première fois peut-être qu'elle manquait à un rendez-vous de ce genre qu'elle considérait comme un ordre et un devoir très doux à remplir. Cette fois, Napoléon, qui attendait depuis une heure de l'après-midi, l'y avait précédée, et attendait, assis dans la petite bibliothèque voisine de ses appartements, la visite de celle qui aurait dû être la première à venir saluer son seigneur et maître.

« — Ah ! vous voilà enfin, Madame ? dit l'empereur d'un ton bourru et froid, en apercevant Joséphine. — Il était temps, je venais de prévenir Duroc et j'allais partir pour Saint-Cloud. »

L'impératrice, peinée de ce retard involontaire, chercha à s'excuser :

« — Mais, Bonaparte, répondit-elle avec douceur, Pourquoi ce reproche ?... Tu fais dire que tu seras ici le 29, et tu arrives le 25, comme si tu tombais des nues... C'est ta faute.

« — Allons, bon ! c'est toujours moi qui ai tort. »

Puis se levant et marchant avec agitation : « Mais Madame, je voyage comme à mon ordinaire, dans ma voiture. Ne vous avais-je pas prévenue il y a déjà plus de quinze jours ? »

Ces reproches, auxquels l'impératrice n'était pas habituée, lui firent venir les larmes aux yeux. Mais Napoléon, sombre, rêveur, agacé, voyait peu sa femme. Peut-être déjà méditait-il une séparation qui devait fatalement le conduire à la ruine de ses espérances et à la chute de son trône. Les passions de l'âme influent trop sur la vie humaine pour ne pas admettre que l'empereur tourmenté par elles ne se soit pas laissé entraîner, dans cette circonstance, par le délire d'une imagination fatiguée.

Toujours est-il que Joséphine, blessée au cœur, tendit à l'empereur des mains suppliantes pour le conjurer de ne pas pousser ses colères si loin, et de pardonner quelques heures de retard dont elle ne pouvait être responsable, puisqu'elle n'était pas prévenue, ajoutant avec un sourire imperceptible :

« — Voyons, Bonaparte, viens... Le dîner est prêt... Nous nous expliquerons à table.

« — Allons ! Je suis de mauvaise humeur, aujourd'hui... Soit ; qu'il n'en soit plus question ; mais une autre fois presse-toi davantage. »

Et Napoléon entraîna Joséphine dans la salle à manger.

Le lendemain, causant avec Mlle Mallet, une de ses dames de compagnie, Joséphine lui dit :

« — Comment se fait-il que la communication de mon appartement à celui de l'empereur soit fermée ? Pourquoi cette barrière entre lui et moi ?

« — Madame, je l'ignore ; c'est Votre Majesté qui me l'apprend.

Il y a une raison, cherchez bien.

« — Madame, à ma connaissance, il n'y en a pas d'autres que celle-ci : de grandes réparations ont été faites dans le château, lors du départ de l'empereur pour l'Allemagne. Peut-être les architectes n'ont-ils pas eu le temps de remettre toutes choses en état avant le retour de Sa Majesté.

Joséphine fit un léger mouvement de tête en signe d'incrédulité.

« — Votre Majesté peut voir par l'ameublement de son appartement que les réparations ordonnées ne sont pas terminées, reprit Mlle Mallet.

« — Ma chère amie, il y a là-dessous quelque mystère que je saurai découvrir. Mais que je ne devine que trop dès maintenant. Ne dites à personne ce que je vous confie là. » Et l'impératrice fondit en larmes.

Quelques jours après, Joséphine, entourée de ses dames d'honneur, se mettait à son piano, et essayait une romance qu'on venait de lui apporter. Cette romance, la voici :

L'airain dans les champs de carnage,
Depuis longtemps a cessé de gémir.
Je ne vois plus celui dont je partage
Et la couronne et l'illustre avenir ;
Ah! dans son cœur, dans sa mémoire,
Qui donc a pu me remplacer un jour :
Il ne vient plus, le fils de la victoire,
Se delasser dans les bras de l'amour.

Quand de ces palmes triomphales,
Mes mains devaient parer son front vainqueur,
Je dédaignais de superbes rivales,
Ce jour cruel devoile mon erreur.
Helas ! ebloui de sa gloire,
De rois vaincus, il veut former sa cour...
Ah! reponds-moi, viens, fils de la victoire,
Viens, dans les ters tu mets aussi l'amour.

En vain de ma lyre tremblante,
Les tristes accents découlent affaiblis,
Dans ce palais, épouse, reine, amante,
Il faut mourir... sans honneur, sans amis.
Mais j'entends la sévère histoire
Et je frémis en quittant ce séjour...
Que des Français le fils de la victoire,
En me perdant, ne perde pas l'amour.

Ce soir-là, Napoléon fatigué des discussions diplomatiques qu'il traitait depuis plusieurs heures avec un ambassadeur étranger, se dirigeait machinalement vers ses appartements lorsqu'il entend les accords d'un piano et la voix de Joséphine frappe son oreille. La curiosité, plutôt que l'affection l'y fait entrer précipitamment.

« — Qui donc, dit-il à l'impératrice, a pu te dicter ces chants aussi tristes que douloureux?....

« — C'est toi... c'est ton indifférence que je ne puis plus supporter... répond Joséphine.

« — Que t'ai-je fait, mon amie? Ah! combien les temps sont changés : combien de pleurs je prévois...

« — Grand Dieu, que signifie ce langage?...

« — C'en est fait, Joséphine, puisqu'il le faut, je parlerai. »

A ces mots, le visage de l'impératrice devient d'une pâleur extrême, une sueur froide perle sur son front, et ce n'est pas sans une anxiété fébrile qu'elle attend l'explication qu'elle demande.

Napoléon fait un signe et les illustres époux restent seuls.

Puis, saisissant la main droite de Joséphine :

« — Madame, lui dit-il, quand le destin et les vœux de la nation française m'appelèrent au trône, je contractai des engagements solennels; l'heure de les accomplir est arrivée. Quel que soit le jugement que la postérité portera sur nous, la sincérité de mon âme suffit à ma consolation. J'aime la France, je chéris cette nation de héros à laquelle je dois ma gloire et mes trophées. Ah! Madame... ma Joséphine... Plains-moi, mais ne m'en veux pas... » Et l'empereur d'une voix altérée, tremblante, ajoute avec un sanglot et les yeux humides de larmes : « *Il faut nous séparer...* Tu frémis, ô ma chère compagne, regarde ton époux, vois combien ces mots lui coûtent à prononcer; plains-le... oui : plains-le. L'empire demande à mon sang un héritier qui fixe dans ma famille les droits que me donne la nation. »

C'était la première fois que le mot *séparation* était prononcé par l'empereur. Joséphine, joignant les mains, ne fit entendre que ces mots entrecoupés de sanglots :

« — Il est donc vrai, Bonaparte... que tu veux me quitter... je t'en supplie... écoute-moi... C'est impossible. »

La malheureuse impératrice tombe sur ses genoux, elle attire doucement son époux pour lui embrasser les mains; puis, se ranimant tout à coup, elle sèche ses larmes, regarde Napoléon et ajoute :

« — Sire, ce ne sont point les honneurs que je chérissais en vous; mais bien votre gloire. J'ai joui en secret des louanges méritées qu'elle vous attire. Quand Votre Majesté s'est unie à moi, elle était bien loin de prévoir les hautes destinées qui l'attendaient. Je les ai longtemps partagées. Sire, vous daignâtes parfois sourire à votre épouse, et vous prétendez l'abandonner. Si c'est le sort auquel vous me destinez et si la patrie exige ce sacrifice de ma part, si enfin il doit faire le bonheur de la France et contribuer à assurer le vôtre, je n'hésite pas à le déposer à vos pieds; ordonnez, Sire, et Joséphine, dans son malheur, aura au moins la consolation d'avoir été utile au peuple français; elle sera fière de son sacrifice. On a beau ne pas s'attendre à l'héroïsme, une grande âme lui paie toujours son tribut. »

Cette scène attendrissante avait lieu le 30 novembre 1809.

Elle fut bien triste la nuit qui suivit, pour Napoléon, comme pour Joséphine. L'empereur ne dormit point, se leva plusieurs fois, pour s'informer auprès de Constant, son valet de chambre, de l'état dans lequel se trouvait l'impératrice. De son côté, Joséphine, dès que furent ouverts les volets de ses fenêtres, fit venir Mlle Mallet et lui raconta la scène de la veille, avec des sanglots dans la voix : « C'est le plus grand sacrifice que je puisse faire à la France, me disait l'empereur... Il sera toujours le même pour Hor-

tense et Eugène... Il permet que j'habite la Malmaison, où je jouirai de la plus grande considération, et disposerai d'un revenu considérable... »

Le lever de la souveraine eut lieu ensuite, comme d'habitude. Elle n'ignorait pas cependant qu'elle allait être répudiée.

Quinze jours après, jour pour jour, le 15 décembre 1809, la dissolution du mariage civil de Napoléon Ier était prononcée, et Joséphine s'exilait à la Malmaison, où naguère elle était si heureuse de se rendre pour y goûter en paix les douceurs de la vie privée, et qui s'ouvrait désormais devant elle comme une tombe. »

Ici se terminent les notes manuscrites du payeur Mallet, en ce qui concerne la période du Consulat et les préliminaires du divorce. Elles ajoutent quelques pages de plus à la légende napoléonienne si fort en honneur aujourd'hui.

Cte Grandin.

A suivre.

LES JEUNES REVUES

Histoire de dix ans.

Il n'y a pas longtemps que les « jeunes revues » rappelaient ces musées secrets dont les portes ne s'ouvrent qu'aux privilégiés. Elles paraissaient bien aux vitrines des librairies. Mais l'honnête homme qui tentait de s'en approprier le sens y perdait sa peine et son temps. C'est pourquoi les plus effrénés paradoxes s'y pouvaient aisément soutenir et développer, les nudités les plus audacieuses s'y montrer, avec les conceptions les plus subversives, sans avoir rien à redouter de la maréchaussée. Il fallut, en 1888, un entrefilet de M. Francis Magnard pour que l'on se doutât de la campagne boulangiste menée dans la *Revue Indépendante* par M. Maurice Barrès, et, deux années plus tard, sans la dénonciation d'un frère de la grande presse, personne n'eût inquiété M. Remy de Gourmont, si méchamment qu'il eût parlé au *Mercure de France* de la mère patrie.

M. de Gourmont y perdit son emploi de bibliothécaire et M. Maurice Barrès y devint député. C'est perte et profit que la gloire. Cette capricieuse divinité s'est mise à favoriser les jeunes revues, depuis qu'un reporter, puis deux, puis trois, puis mille, leur ont rendu visite, ces dernières années. Maintenant tout le monde sait leur nom et leur âge. La province ni l'étranger n'ignorent plus le montant des capitaux déposés rue de l'Échaudé-Saint-Germain et rue Bonaparte, aux sièges des plus éminentes. On a fait une exposition des portraits de leurs rédacteurs. M. Jean Jaurès leur envoie des sourires encourageants. Rien d'important ne se publie chez elles qui ne soit aussitôt transcrit et reproduit chaque semaine dans un de nos grands quotidiens. Et le public commence à les acheter, car, sans qu'elles égalent pour la limpidité du texte ou la simplicité des pensées, nos confrères de la *Gaudriole* ou du *Petit Journal*, les lire est devenu un exercice de médiocre difficulté.

On verra tout à l'heure quelle fut la vraie cause de cette conversion et si le seul commerce du monde humanisa nos jeunes revues et nous les rendit sociables ou s'il n'y eut plutôt quelque force secrète qui les tira de l'ombre, les simplifia, les jeta au-devant de la belle lumière. Mais le fait est qu'elles se sont très considérablement éclaircies. Deux ou trois religions compliquées et obscures par essence y ont perdu bien des fidèles. Le goncourisme a fait place à une estime respectueuse du talent de M. de Goncourt; au mallarmisme a succédé une admiration un peu froide de quelques-uns des poèmes de M. Mallarmé; le verlainisme enfin, qui menaça de nous doter d'une école de « gagaïsme », selon un mot dur mais exact, s'est changé en un vif sentiment d'affectueuse sympathie pour la personne et pour les beaux ouvrages de M. Paul Verlaine. Qui parle encore de l'écriture artiste et de ses mystères savants? Aujourd'hui, les lecteurs des « jeunes revues » y rencontrent plutôt d'honnêtes « proses », à peu près claires, dont les unes sont d'excellente qualité, cependant que les autres ouvrent à leurs auteurs de brillants horizons d'informateurs et d'échotiers dans les feuilles du boulevard.

A ce point de maturité et de renommée où touchent les jeunes revues, je voudrais souligner chez elles tout ce qui peut donner un indice des sentiments et des idées des nouveaux écrivains. C'est sans doute un problème un peu vieux que celui des tendances de la jeunesse. Toutefois, il n'a tant vieilli que faute d'avoir été convenablement résolu. On n'exigera pas que, dans l'exposition de ce mouvement de pensées où je décrirai moins que je n'expliquerai, je demeure moi-même immobile et, comme on dit, impartial. L'impartialité consiste, au reste, à faire choix d'opinions qui se justifient par des raisons. L'on saura les raisons des moindres préférences qu'il m'arrivera de montrer et ainsi l'on en jugera.

I. Le déclin du naturalisme.

De toutes les jeunes revues publiées en 1893, c'est la *Revue Indépendante* qui montre le passé le plus long et le plus brillant. Il occupe sans trop de lacunes l'espace de ces dix dernières années, puisque

le premier numéro date des premiers mois de 1884.

Le roman naturaliste et la poésie du Parnasse étaient alors dans leur été. Mais déjà paraissait *Lutèce*. On avait découvert MM. Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine et Jean Moréas. La *Vogue* allait réimprimer Arthur Rimbaud, Laforgue publiait quelques-unes de ses légendes et, tout au travers, se marquaient les agitations du *Chat Noir*, car le *Chat Noir* a concouru au développement de l'idéalisme naissant par les singulières outrances naturalistes qu'il avait héritées des « hirsutes » et des « hydropathes » de 1882. Le *Chat Noir* accueillait tous les mécontents du lyrisme réglé et trop froidement descriptif : tous, et souvent à leur insu, « marchèrent à l'étoile », je veux dire à la plus rêveuse fantaisie, par l'escalier tournant de M. Rodolphe Salis.

A ceux qui demandaient, dans l'âge précédent,

Est-elle en marbre ou non, la Vénus de Milo ? (1)

ils opposèrent des Aphrodites de haute graisse où le souci de la « facture » était sacrifié au désir de « faire vivant » et aussi de faire violent. Ces violences toutes charnelles, développées en mille drôleries joyeuses ou plaintives, dont quelques-unes excellemment renouvelées de Rabelais et de Villon, mais que l'on relevait encore de « pessimisme » ou de « perversité » (car ce fut aussi le beau temps de Poë, de Baudelaire et de Schopenhauër), fournirent aux nouveaux venus un principe de passion et de liberté qu'ils eussent vainement cherché dans l'étroite métronomie des *Poèmes tragiques* ou des sonnets de M. de Heredia. Cette espèce de naturalisme versifié aida donc les poètes à se défaire du Parnasse, comme, à son tour, l'art du Parnasse, en affinant le goût de quelques écrivains, les avait détournés des effets de gros style chers à l'école de Médan : en sorte que ces deux médiocres idées de l'art, si analogues qu'elles fussent, se sont dévorées l'une l'autre (2).

La *Revue Indépendante*, dans sa première période, qui dura jusqu'en 1885, faisait donc comme ses voisines : tout son idéalisme était inconscient, elle ne souhaitait que d'outrer le naturalisme. Ce mot même lui paraissait un peu faible pour l'expression de ses jeunes ardeurs et le premier article du premier numéro fut une profession de foi « matérialiste ». Cela est précieux à relire. Le rédacteur anonyme y manifeste son dédain aux « sorbonicoles » et aux « romanciers idéalistes », son mépris des idées « mythiques et mystiques » et, en général, de toute « hypothèse subjective ». Le positivisme est un « faux nez », le panthéisme n'est que « la formule métaphysique du matérialisme » : rien n'est si pitoyable que ces rêveries inutiles, sinon peut-être les rêveurs et « les femmes rêveuses et archangéliques qui lèvent vers des azurs des yeux fabriqués dans les ateliers de céramique ». Ce qu'il faut lire, c'est Diderot, Buffon, Lamettrie, d'Holbach, Helvétius, Condorcet, Cabanis, surtout Darwin. Une « conception mécanique de l'univers », assez semblable à celle des *Blasphèmes*, de M. Richepin, y est fort chaudement recommandée au lecteur; il est vrai que le pessimisme est défini plus loin une simple « affection morale » et dénuée de tout fondement philosophique. M. Zola collaborait à la *Revue*. Il devait applaudir à ces nobles déclarations. Près de M. Zola, se voyait l'autre maître du naturalisme orthodoxe, M. Edmond de Goncourt. Autour d'eux, leurs fidèles, de Guy de Maupassant à M. Poictevin et jusqu'à M. Alexis, en passant par ceux qui les devaient renier comme M. Huysmans. M. José-Maria de Heredia conduisait le chœur des poètes, qui marchaient donc d'un pas réglé. Néanmoins, dès le second ou troisième numéro, apparaît cette diabolique signature de M. Paul Verlaine, l'inquiétant et doux Verlaine des *Amies* :

Toutes deux regardaient s'enfuir les hirondelles...

Nous tenons des théologiens mystiques qu'un vrai cri de miséricorde suffit à ébranler toute l'ordonnance du monde. Pareillement ces cris de sensibilité vainquirent les plus riches rimes et les formes les plus fixes de la versification. Toutes les conceptions « mécaniques » de l'art durent céder partout où pénétrèrent les poèmes de M. Verlaine et l'on peut voir, dans la première *Revue Indépendante*, comme cette grâce souffrante eut vite raison des rimeurs les plus endurcis.

Et toutefois M. Verlaine fit une école si affreuse, on pasticha si horriblement sa manière dans le groupe des « décadents », qui l'acclamaient leur chef, que les premiers numéros de la seconde série de la *Revue* (1) portent en tête une répudiation absolue de « toutes les agitations décadentes ». C'était en effet le beau temps de ces déliquescences si plaisamment raillées par Adoré Floupette. Sous prétexte de l'émotion et de l'inspiration, on ne bégayait plus qu'une phrase incertaine et désorganisée, sur des rythmes tremblotants, séniles et puérils.

Ah ! verte, verte, combien verte
Était mon âme ce jour-là !
C'était, on eût dit, une absinthe

(1) On n'ignore plus que ce vers est de M. Paul Verlaine, le Verlaine « impassible » des *Poèmes saturniens* et du *Parnasse contemporain*.

(2) Je ne saurais quitter le *Chat Noir* sans rappeler le merveilleux et tendre génie de Charles Cros, l'auteur du *Coffret de Santal*, qui y publia de beaux vers, et encore cet excellent mystificateur de Mac Nab.

(1) Interrompue au printemps de 1885, elle fut recréée en novembre 1886, avec le concours de M. Teodor de Wyzewa. MM. de Wyzewa et Dujardin avaient précédemment fondé ensemble la *Revue wagnérienne*, dont le nom marque les tendances.

[illegible]
[illegible]
En [illegible] de la vierge sainte (1).

La nouvelle *Revue Indépendante*, tout en témoignant d'une grande horreur de ces choses, ne s'éloignait pas moins nettement du Parnasse, auquel on reprocha de plus en plus ses lignes mortes, son manque d'âme et de génie : et la guerre fut déclarée au naturalisme. On garda M. de Goncourt, mais en lui adjoignant le maître romantique Villiers de l'Isle-Adam, et la place de M. de Heredia fut presque entièrement occupée par M. Stéphane Mallarmé dont les petits chefs-d'œuvre d'ébénisterie poétique furent brusquement investis d'un symbolisme mystérieux. Les disciples de M. Mallarmé se déclarèrent symbolistes pareillement et, tandis que d'autres, moins avancés, cultivèrent à la *Revue* un impressionnisme teinté du vague idéalisme qui naissait, un japonisme délicat, d'un réalisme frêle et par places assez pur, ils délaissaient presque complètement la rime, essayaient du vers libre qu'ils concevaient comme une sorte de moyenne prise entre le vers et la prose poétique ; enfin ils s'efforçaient aussi de sortir de la description pour se risquer à « décorer de purs concepts », c'est-à-dire à mettre les adjectifs de pourpre et d'or conquis depuis le romantisme au service de quelque idée. Il est vrai que ceci resta, si ce n'est peut-être chez M. Paul Adam, à l'état de pure intention. Tous ces écrivains avaient trop de « métier » appris pour n'en point faire montre et ils revenaient par ce biais aux coupables virtuosités d'autrefois. Virtuosités ténébreuses, de plus, et fort confuses. Sans doute qu'il manquait à ces nouveaux venus, désireux d'exprimer des idées, d'en avoir. Ceux qui en possédaient les présentèrent tout de suite avec clarté. Ils firent scandale. Ce fut un coup hardi, que le premier article politique de M. Barrès dans ce petit monde enivré seulement de littérature.

Mais voici quatre ans (2) que la *Revue Indépendante* touche à mille sujets, lettres, religion, philosophie, science des mœurs et des sociétés, et c'est pour ramener tout cela au naturalisme ou, du moins, à ce « réalisme scientifique » d'où on l'a vue partir. C'est que son personnel s'est renouvelé une fois de plus, en 1889 ; les locaux eux-mêmes ont changé : l'arrière-magasin d'un éditeur a succédé au ténébreux rez-de-chaussée tapissé de vieilles chasubles et imprégné d'encens où se réunissaient pour causer à voix basse de pâles jeunes hommes à la chevelure de miel. On a déménagé tous les dieux domestiques. Seule, la statuette de M. de Goncourt est restée fixe sur l'autel. Encore y doit-elle céder un espace considérable au buste de M. Zola et ne point envier le riche piédestal où sourit M. René Ghil. Celui-ci n'est point fait pour être jugé, mais cité. Je donnerai de lui ces vers qu'un généreux admirateur m'assure être un tableau fidèle d'une agitation électorale en province.

... Et roues rapides d'été à travers l'air
cahotant des vols dululs lourds, des voitures
entraînent l'Insulte de val en val, d'ouvert
cri d'étendue répétée et de pâture,
et de partout
il en passe une, comme issue on ne sait d'où
immense et légendaire au-dessus des rotures
ramassant les retardataires, à grand vent
claquante et repartante,
en huant !...

Ce n'est pas qu'avec plus de netteté dans les idées, la *Revue Indépendante*, et même les *Écrits pour l'art* (1), l'organe officiel de M. René Ghil, n'eussent pu tenir un rôle assez important : car ne fallait-il prémunir les nouvelles générations contre un excès d'idéalisme et de mysticisme et leur garder les traditions de la science positive et de la haute critique philosophique? Mais tenter une renaissance naturaliste, même en style d'énigme, était une pure folie. La *Revue Indépendante*, qui a cessé de paraître au printemps dernier, ne tenait qu'un rôle fort secondaire depuis 1889 ; et c'est à peine si on la compta, malgré d'intelligents articles de M. Camille Mauclair, après que M. de Nion en eût abandonné la direction. En revanche, on retrouve sur les sommaires de la moyenne *Revue Indépendante* (1886-1889) les noms de tous les directeurs du mouvement actuel ; trois excellents périodiques, la *Jeune France*, la *Revue contemporaine* et les *Chroniques* lui ont cependant disputé, en ce temps-là, ses meilleurs collaborateurs.

Les plus vivants esprits de la génération de 1865 se rencontraient à la *Jeune France* avec les plus précoces de la génération de 1880. M. Charles Morice y faisait ses débuts de critique philosophique et inspirée et près de lui quelques jeunes israélites ébauchaient leurs premières traductions libres du Talmud.

Le caractère de la *Revue Contemporaine* fut surtout cosmopolite, critique, scientifique. Émile Hennequin y créait l'esthopsychologie qu'il ne confondait point avec l'œsthopsychologie et dont je ne vois pas que l'on puisse médire après les éloges et les dé-

(1) *Les Déliquescences*, par Adore Floupette. MM. Gabriel [illegible] et Henri Beauclair sont les auteurs de cette excellente [illegible].

(2) On [illegible] même, à la rigueur, cinq ans. La *Revue Indépendante* [illegible] 1888, avec MM. Rosny, Charles Henry, Hennequin et Gustave Kahn, avait commencé de tourner l'idéologie [illegible] esprit scientifique, également voisin du naturalisme.

(1) Il y a de longs mois que les *Écrits pour l'art* ne paraissent plus : ils sont remplacés par une publication annuelle, *l'Idée évolutive*, dont le premier volume contient une excellente étude de M. Gary de Favies sur la décentralisation administrative...

veloppements qu'en a faits M. Brunetière. D'autres associaient déjà à la critique littéraire un certain enthousiasme néo-chrétien ou de très vives préoccupations morales. M. Édouard Rod y publiait les fortes pages d'analyse de la *Course à la mort;* MM. de Wyzewa et Maurice Barrès (1) des « idéologies » fort intéressantes. Seuls, un goût exclusif et un peu puéril des littératures étrangères et le pernicieux souci d'en imiter les moins traduisibles beautés en gâtèrent l'aspect. On y eût vu avec plaisir deux ou trois traducteurs remplacés par des écrivains de langue française. Mais la fortune était alors à qui se pouvait honorer, comme le secrétaire de la rédaction de *Lutèce*, d'être « né en Suisse d'un père américain et d'une mère belge ». Peut-être, au surplus, fallait-il que l'internationalisme débordât de la sorte. De ces diversités, le sens critique s'éveilla. L'idée pure osa se montrer. L'intelligence fut admise à la *Revue Contemporaine* à la condition de s'écrire par un grand *i*.

Les *Chroniques* montrèrent un naturel tout différent. On y trouva, avec M. Barrès qui donnait un article par numéro, Jules Tellier et M. Charles Le Goffic, qui étaient d'Université, et avec eux plusieurs Méridionaux, des Normands, des Bressans, des Bretons bretonnants. Une forte culture grecque et latine ou, ce qui revient bien au même, de puissantes attaches provinciales, c'était le trait distinctif de la plupart des rédacteurs des *Chroniques*, la seule des revues nouvelles qui pût montrer ainsi quelque fond de nationalisme. Nationalisme assez obscur vers ce moment; ce ne fut que plus tard que M. Raymond de la Tailhède, dont les premiers *Triomphes* avaient orné ce recueil, s'avisa de fonder l'École romane-française avec M. Jean Moréas et quelques amis de leur race et de leur pensée.

Si l'on veut joindre à ces trois périodiques la *Cravache*, avec la *France Littéraire* et le *Décadent*, le *Scapin*, le *Symboliste*, la *Revue Moderniste*, la liste des petites revues d'antan sera presque complète. Toutes sont mortes de bonne heure. Ce fut aussi le sort des meilleurs de leurs rédacteurs. Jules Laforgue, dont les charmants poèmes et les histoires symboliques font encore pleurer les adolescents; Jules Tellier, de qui il faudrait lire avec religion les discours d'une haute, essentielle et grave beauté, ont disparu tous deux dans leur vingt-sixième année. Émile Hennequin, Ephraïm Mikhaël, Albert Aurier les ont rejoints et je me demande si tant de précoces départs n'ont quelque sens secret et ne nous sont l'emblème, fourni par la source des choses, de la destinée avortée des jeunes hommes de 1880. Il en est qui vivent toujours. Mais peu ont échappé à la peine de se survivre et, sous leurs yeux, recueillant tout le fruit de leurs inquiétudes, monte une autre génération, peut-être moins douée, qui promet d'être plus heureuse.

CHARLES MAURRAS.

A suivre.

(1) M. Barrès rédigeait vers le même temps, mais à lui tout seul, une gazette mensuelle, *les Taches d'encre*, qui eurent quatre numéros.

LES LIVRES NOUVEAUX

De quelques livres bien écrits.

Mme Judith Gautier : *le Dragon Impérial, la Sœur du Soleil ou l'Usurpateur, Fleurs d'Orient, le Vieux de la Montagne, les Mémoires d'un Éléphant blanc* (Colin); M. Henri de Régnier : *Contes pour soi-même* (Librairie de l'Art indépendant); M. Pierre Louys : *Leda, ou la Louange des bienheureuses ténèbres* (Librairie de l'Art indépendant).

On m'avait toujours répété que la poésie était un art de jeunesse. « Ah ! me disait-on, hâtez-vous d'aimer les poètes, hâtez-vous d'être poète, car les années courent vite, et chacune vous éloignera de la source enchantée ! » On m'avait dit cela si souvent que j'avais fini par le croire. D'être poète, en vérité, je ne me hâtais pas : à propos d'une composition en vers latins sur Milon de Crotone et son fameux accident, mon professeur M. Merlet m'avait certifié que « le feu sacré me manquait » : et je savais que, faute de ce feu, l'exercice de la poésie n'eût été pour moi qu'une fatigue inutile. Mais comme je me hâtais, au moins, d'aimer, d'adorer les poètes ! J'y ai perdu ma jeunesse. J'y ai perdu, notamment, maintes heures d'étude que j'aurais dû employer à me gagner des diplômes, et maintes heures de récréation, où j'aurais mieux fait de jouer à saute-mouton avec mes camarades. Pour suivre les poètes j'avais tout sacrifié. Je vous en prends à témoins, innombrable légion de mes maîtres d'étude, qui, durant tant d'années, avec une obstination que surpassait la mienne, vous êtes acharnés à me confisquer les œuvres de Victor Hugo, de Baudelaire, de M. Verlaine ! Il me semblait que le temps me pressait, et qu'au sortir du collège j'allais être trop vieux, tout d'un coup, pour pouvoir m'approcher désormais de la source enchantée.

Au sortir du collège, c'est aux poètes encore que j'ai livré tout mon cœur. J'avais vingt ans, c'était l'âge de la poésie. Je me promenais dans les allées du Luxembourg en récitant des vers : je les récitais aussi à mes voisins de table d'hôte, à mes amis, aux jeunes filles qui avaient daigné me sourire. Bientôt les poètes français ne me suffirent plus : mon âme en réclama d'étrangers, et je lui en offris de toutes les provenances. Ce fut le temps où je m'exaltai sur Rossetti, sur Lenau, sur un poète chinois dont on m'avait promis de me traduire des passages. Et bientôt cela

même ne me suffit plus : j'eus alors l'impression que la poésie était encore à naître, que la rime, le rythme, toutes ces choses méritaient de servir à un art nouveau. De cet art j'énonçai les règles : je me constituai le législateur d'un Parnasse si escarpé et si haut perché dans les nuages que personne, fort heureusement, n'eut la tentation d'y grimper pour se soumettre à mes lois.

Et un jour vint enfin où je m'aperçus avec épouvante que tous mes efforts avaient été vains. Je vis que je m'étais exalté sur les poètes et la poésie, mais qu'en réalité je ne les avais pas aimés. Qu'avais-je donc aimé en eux ? Peut-être mon exaltation, peut-être l'étrangeté des idées ou de la forme. Mais des poètes et de la poésie jamais je n'avais eu sincèrement besoin. Jamais la pure beauté d'une image ou d'un rythme ne m'avait donné ce frisson de plaisir que me donnait par exemple la vérité d'un roman ou la subtilité d'un système philosophique. La *Légende des siècles*, les *Fleurs du mal*, *Sagesse*, j'aurais lu ces poèmes avec le même enthousiasme dans la prose banale d'une traduction allemande ; et il y avait des poètes dont le nom seul, entouré de quelques détails biographiques, m'aurait fait autant d'impression que la lecture de leurs œuvres.

Je me souvins alors d'une autre source enchantée dont on m'avait parlé jadis, dans mon pays. Elle est cachée au fond des steppes ; et souvent, par les nuits sans lune, on l'entend couler. Mais ceux-là seuls sont admis à la voir qui sont nés avec une étoile sur le front ; et dès qu'on essaie de la découvrir, on ne connaît plus d'autre soin : et puis on tourne, on tourne, sans jamais l'approcher, autour de l'endroit où elle est. Et bien des jeunes gens l'ont cherchée si longtemps, qu'à leur retour dans le village ils ont trouvé leurs parents morts, et leur fiancée mariée à un autre.

Ainsi j'avais perdu ma jeunesse à tourner autour de la poésie, sans parvenir à rompre le sortilège qui m'empêchait de la voir. Il me manquait une étoile sur le front. Et comme je n'apercevais pas d'étoile, non plus, sur le front des jeunes gens que je fréquentais, je finis par les soupçonner de n'avoir pas découvert plus que moi la source enchantée. Peu s'en est fallu que je ne soupçonne la source elle-même de ne pas exister, et tout ce qu'on m'avait appris sur la poésie de n'être qu'une mystification entretenue à travers les siècles.

Mais je sais maintenant que les sources enchantées sont la demeure des fées. Et c'est l'usage des fées de se cacher quand on veut les voir ; mais un jour enfin elles se montrent, blondes et douces, avec des fleurs dans les cheveux. La poésie s'est découverte à moi quand j'ai cessé de la chercher. J'ai compris qu'elle n'était pas une mystification, mais bien la plus charmante, la plus fidèle, la plus réelle des réalités.

On m'avait trompé seulement en me la présentant comme un art de jeunesse ; car il n'y a point d'art qui convienne moins aux jeunes gens. Les années, qui devaient m'éloigner d'elle, ce sont les années qui m'en ont rapproché. Les jeunes gens croient aux idées, aux faits : ils ont beau lire Fichte (ou plutôt se répéter un nombre indéfini de fois le nom de ce philosophe, qui avait fini lui-même par n'être plus qu'un poète) : ils croient à la réalité du monde qui s'agite devant leurs yeux. Que feraient-ils de la poésie ? L'intrigue d'un roman, la nouveauté d'un paradoxe, l'imprévu d'une information, tout cela suffit à les occuper, sans compter leurs ambitions personnelles, leurs petits embarras d'amour ou d'argent. Ils pensent, ils agissent, ils vivent : la poésie ne saurait les toucher. Pour se reposer avec bonheur dans l'harmonie d'une belle phrase, il faut être revenu d'abord de mille choses plus attirantes, il faut avoir vécu jusqu'à se fatiguer de la vie. Aussi longtemps qu'on prend un intérêt réel à la lecture d'un journal, je ne crois pas que l'on puisse sentir la consolante douceur que verse dans les âmes la langue parfumée des poètes. Mais peu à peu l'on s'aperçoit que les affaires les plus importantes sont encore sans importance ; les pensées les plus neuves semblent encore trop vieilles ; et sous le sens des idées, qui s'efface peu à peu, se révèle l'immuable splendeur des images et des rythmes.

La poésie n'est pas un art de jeunesse. C'est, de tous les arts, celui qui nous apparaît le dernier, celui qui recueille, pour ainsi dire, dans les âmes un peu fatiguées, l'héritage de tous les autres. Les poètes eux-mêmes ont besoin de vieillir. Si deux ou trois semblent avoir apporté d'avance sur leurs lèvres une chanson pour nos cœurs, combien ont attendu de très longues années avant que la source enchantée jaillît enfin de leur bouche ! Voyez les plus chers de nos maîtres, Michelet, Renan ; ils avaient quarante ans lorsqu'ils se sont révélés poètes. Les pensées qu'on trouve dans les *Dialogues philosophiques*, elles sont toutes déjà dans l'*Avenir de la Science*, et ce sont au surplus des pensées assez inutiles ; mais, avec les années, au philosophe s'est ajouté un poète. Et Victor Hugo, et Musset lui-même, c'est l'âge qui les a faits poètes : dans les *Orientales*, dans les *Poèmes d'Espagne et d'Italie*, ils ont montré leur habileté de style, l'ardeur de leur passion ; mais combien il y a plus de poésie dans les *Contemplations*, dans ces fantaisies dramatiques de Musset qui nous chantent aux oreilles comme des échos de nos rêves !

Après cela, jeunes ou vieux, nous devons aimer la poésie, car elle est la fleur de la vie. Mais je crois obstinément que c'est une fleur délicate et tardive, et qu'il faut en avoir connu beaucoup d'autres pour goûter tout à fait son délicieux parfum. Quelques

sentiments très profonds, et la musique de phrases doucement rythmées : c'est un charme que pour ma part j'ai bien tardé à comprendre; mais volontiers je lui sacrifierais désormais les plus fortes pensées, les raisonnements les plus subtils, et les plus spécieuses vérités.

*

Et voilà comment j'en suis venu à trouver un plaisir infini dans la lecture d'un livre qui m'aurait semblé autrefois un médiocre roman d'aventures, de ce *Dragon impérial* de Mme Judith Gautier, que l'on vient de rééditer, avec une série d'autres beaux livres, dans la *Collection des Romans historiques*. Je ne jurerais pas que ce soit un parfait roman : peut-être faut-il au roman plus d'analyse et moins de peinture, des caractères plus complexes et une mise en scène plus simple.

Je ne jurerais pas non plus que ce soit un tableau bien exact des mœurs et de la nature chinoises : je ne le jurerai pas, faute d'être jamais allé en Chine, et malgré qu'au fond j'en sois à peu près convaincu. Mais je jure que c'est un beau, un merveilleux poème, un des chefs-d'œuvre de notre littérature poétique. Je ne me lasse point de le relire, et à chaque lecture il me touche plus fort : tant les phrases y sont harmonieuses, pleines, pour me charmer, de musique et d'images; et tant la musique y est douce, légère, caressante, et les images aimablement nuancées.

Encore, en même temps qu'un grand poème, Mme Judith Gautier en a-t-elle fait une anthologie délicieuse, coupant sans cesse le récit de courtes strophes lyriques, qui amusent le cœur comme des sourires d'enfant. Toute la fantaisie du *Capitaine Fracasse*, un souci de l'expression égal à celui de Flaubert; des plaines brûlées de soleil, des cités gigantesques dormant dans la nuit, des lacs au clair de lune, des palais plus vastes que des villes; une troupe variée de personnages promenant dans ces décors de féerie leurs ambitions, leurs tendresses, leurs rêves; une jeune fille qui aime et qui pleure; un poète qui chante; et au-dessus de tout cela mille poèmes tristes ou joyeux, qu'on dirait les voix de gentils oiseaux voletant parmi les branches d'une forêt amoureuse.

Je sais que je ferais mieux de vous énumérer simplement les qualités de ce beau livre, et de vous expliquer les raisons positives qui me le rendent si cher. Mais il m'est trop cher, et tout ce que j'en dirais ne serait qu'un vain bavardage. Les poètes ont sur le reste des hommes, entre autres avantages, celui qu'on ne peut plus parler d'eux quand on s'est mis à les aimer.

Ainsi me bornerai-je à signaler la réédition, dans la même série, de l'*Usurpateur* et des *Fleurs d'Orient*. L'*Usurpateur* est un poème japonais, comme le *Dragon impérial* était un poème chinois : je veux dire que, en outre du lieu de l'action, et des mœurs, et des costumes, et des paysages, c'est la poésie même qui est japonaise dans ce beau livre : une petite âme s'y montre à la fois très enfantine et un peu vieillotte, agile et douce, et gardant sous la mobilité de ses expressions une singulière réserve. Mme Judith Gautier ne connaît pas l'Orient à la façon des voyageurs, qui occupent leurs voyages à regretter Paris. Sans doute elle a vécu dans ces adorables contrées, pendant quelqu'une de ces existences antérieures dont il n'y a personne de nous qui ne retrouve l'image au fond de lui-même. Qu'elle transporte son rêve en Chine, ou au Japon, ou en Égypte, ou en Palestine, ou dans les forêts de l'Inde, où est né son *Éléphant blanc*, tout de suite elle y respire à l'aise, et tout de suite les voix éternelles des choses lui disent les secrets qu'elles ne disent que là.

A Paris même, c'est l'Orient qui vient s'offrir à elle : vous verrez dans les *Fleurs d'Orient* un portrait des danseuses javanaises de l'Exposition qui égale pour la chaleur des tons et la pureté des lignes les pages les plus parfaites du *Dragon impérial*. Comme les poètes de l'Orient, Mme Judith Gautier préfère les images aux pensées et les rêves aux réalités : tous ses livres, en même temps qu'ils sont des poèmes, sont encore des contes de fées; et si les jeunes gens risquent de s'ennuyer à les lire, je n'en connais pas qui soient plus capables d'amuser à la fois les vieillards et les petits enfants. Par un seul point elle est Française : par ce profond sentiment qu'elle a de notre langue, de sa dignité et de sa beauté. C'est aussi par là, en vérité, qu'elle me touche le plus, et j'ai eu une joie mêlée de surprise à découvrir enfin, sous les gracieuses illustrations des *Mémoires d'un Éléphant blanc*, un livre d'étrennes écrit en français, un livre où les images étaient vraiment *dans le texte*, car elles sont dans les mots, et colorées et vivantes comme les savent créer les poètes.

*

M. Henri de Régnier est, lui aussi, un poète. Il l'est en vers et en prose; mais j'avoue que c'est en prose qu'il chante le mieux à mon gré. Il vient de publier un petit livre, les *Contes à soi-même*, où j'ai trouvé, en guise de contes, de gracieuses rêveries, des peintures discrètes et un peu effacées, et quelques-unes des phrases les plus musicales que j'aie jamais entendues. Combien une telle prose offre au poète plus de liberté que le vers le plus *libre*, pour traduire l'élégante variété de ses impressions ! Et combien M. de Régnier, à son tour, s'est approché davantage de la source enchantée, à mesure que les années ont mûri son cœur, et affranchi sa pensée des vaines curiosités juvéniles ! Je me rappelle ses premiers vers : le poète y était déjà, mais si timide, si

gauche, si chargé d'imitation à force de vouloir être original. Les années ont passé ; il a gardé toute sa foi à cette belle fée qu'il voyait de loin lui sourire ; et maintenant ses phrases sont, suivant qu'il le veut, douces ou ardentes, de nobles phrases très simples malgré mille ornements, toujours claires, harmonieuses, et témoignant de ce désir passionné de la perfection qui finit tôt ou tard par remplacer tous les autres désirs, dans l'âme des poètes.

Et c'est encore, sans doute, le souci passionné de la perfection qui occupe seul la jeune âme de M. Pierre Loüys ; car on ne saurait imaginer une forme plus pure que celle qu'il nous fait voir dans un petit poème en prose qu'il vient de publier, *Léda ou la Légende des Bienheureuses Ténèbres*. Peut-être M. Pierre Loüys a-t-il voulu transporter dans sa prose les magnifiques vertus des sonnets de M. de Hérédia : je les y ai, en tout cas, retrouvées, la richesse des images et leur simplicité, et la fermeté élégante du rythme, et puis ce bel air de noblesse pour ainsi dire antique, où l'on n'arrive point sans de patients efforts et de longs échecs.

Mais il y a, en outre, dans le poème de M. Loüys, une singulière douceur un peu féminine, et des grâces attendries, que la scrupuleuse pureté de la forme fait paraître plus tendres encore. Il y a même des idées ; et ceux que le charme de la poésie ne suffit pas à charmer pourront, s'il leur plaît, considérer cette *Léda* comme une dissertation de philosophie ; c'est du moins une dissertation bien écrite, ce qui n'est guère commun par le temps qui court. Et voici des phrases qu'on ne peut manquer d'aimer, de quelque façon qu'on les lise :

Il disait : Tu es la nuit, et tu as aimé le symbole de tout ce qui est lumière et gloire, et tu t'es unie à lui.

Du symbole est né le symbole, et du symbole naîtra la beauté. Elle est dans l'œuf bleu qui est sorti de toi. Depuis le commencement du monde, on sait qu'elle s'appellera Hélène ; et celui qui sera le dernier homme connaîtra qu'elle a existé.

Tu as été pleine d'amour parce que tu as tout ignoré. C'est à la louange des bienheureuses ténèbres.

Les *bienheureuses Ténèbres*, je crois que c'est à la poésie que ce nom conviendrait le mieux ; car la poésie est comme une nuit bienfaisante, offrant aux âmes la douceur du repos après les fatigues du jour. En elle seulement on se délasse d'avoir vécu. Elle console des recherches vaines, des blessures reçues dans la poursuite d'insaisissables fantômes. La poésie et l'amour sont les deux refuges sans lesquels le monde ne serait pas habitable. Et tous deux ne s'ouvrent point, comme on le croit, aux jeunes gens, mais à ceux qui ont assez d'être jeunes, et de chercher, et d'errer. La poésie et l'amour sont les deux fleurs de la vie : ce sont les deux sources enchantées qui se cachent dès qu'on les cherche, mais qu'il faut aimer sans les voir, jusqu'à ce qu'enfin elles se montrent, car elles seules désaltèrent à jamais. Heureux ceux qui les ont trouvées, heureux encore ceux qui les cherchent ! Et je supplie d'avance qu'on m'excuse si, dans ces causeries, on me voit admirer toujours sans réserve les livres de poésie et les livres d'amour : n'est-ce pas le moins que je puisse faire *à la louange des bienheureuses Ténèbres?*

T. DE WYZEWA.

Dans mon dernier article, j'avais parlé de M. Paul Sabatier, le biographe de Saint-François, comme d'un professeur de théologie protestante. Je m'étais trompé. M. Paul Sabatier est pasteur protestant, mais non point professeur.

Je voudrais rendre compte bientôt, dans une étude d'ensemble, de plusieurs livres récents sur des sujets d'art. Mais je tiens à vous signaler de suite, comme le plus charmant des livres d'étrennes et le plus utile des manuels, un livre écrit et illustré par l'excellent dessinateur M. G. Fraipont, l'*Art de composer et de peindre l'éventail, l'écran et le paravent*. Il est publié chez l'éditeur Laurens.

T. W.

VARIÉTÉS

Sur une édition des « Trois Mousquetaires ».

D'Artagnan est redevenu d'actualité en ce mois de décembre 1893. On a publié de son histoire une édition de luxe en vue des étrennes [1]. Le format est imposant, le papier fort et bien glacé, l'impression très nette ; cela fait contraste avec les méchants caractères de l'édition courante, méchants en vérité et meurtriers, car ils ont tôt fait de tuer les yeux du lecteur. Des illustrations de Maurice Leloir ornent le texte : elles sont élégantes et spirituelles, un peu trop jolies seulement, d'un faire trop précis et trop précieux pour être en parfaite harmonie avec les choses qu'elles doivent traduire. Il y eût fallu un crayon moins sage. Mais de même qu'on ne trouve plus d'acteurs pour jouer les rôles à panache du drame romantique, de même aussi les illustrateurs d'aujourd'hui ont toutes les qualités, sauf pourtant le brio, la verve incorrecte et emportée. L'ensemble est malgré tout très séduisant. J'ai saisi cette occasion pour lire le roman fameux de Dumas père.

Car, je l'avoue à ma honte, — et j'accepte toute la honte de cet aveu, — je n'avais jamais lu les *Trois*

1. Alexandre Dumas, les *Trois Mousquetaires*, 2 vol. gr. in-8. Illustrations de Maurice Leloir. Chez Calmann Lévy.

Mousquetaires. Nous sommes plusieurs dans le même cas. Parmi les hommes de ma génération qui, comme moi, sont bachelliers, il y en a beaucoup qui n'ont jamais lu les *Trois Mousquetaires*. Ce n'était pas ce livre-là qu'on lisait en cachette pendant les années de collège; et, d'autre part, on n'avait pas encore songé à le faire figurer, suivant le vœu émis par un de nos confrères, sur la liste des livres classiques. Plus tard le temps nous a manqué. l'envie s'était. Nous n'avons pas éprouvé le besoin de connaître par le menu les aventures de d'Artagnan. On vit très bien sans cela. A vrai dire, nous avons tout de même quelque notion de l'ouvrage. Nous savons que cela se passe au temps de Louis XIII et qu'il y a une certaine histoire des ferrets de la Reine par quoi s'explique toute l'histoire de France. Nous savons que Mme Bonacieux est une gentille petite femme qui trompe son mari avec allégresse, et que Milady est un monstre. Même il nous est arrivé de lire les premières pages du tome premier; mais nous n'avons jamais pu dépasser ces premières pages. Et telle a été précisément notre malechance. Nous n'avons jamais su la suite. Nous aurions dû commencer par la suite...

Les *Trois Mousquetaires* passent pour être un livre très amusant. On n'a jamais dit que ce fût un bijou de littérature ciselée, et ce n'est guère ce qu'on y va chercher. Mais on s'accorde généralement à reconnaître que c'est un livre très amusant. C'est ce que je me suis proposé de vérifier en lisant ces deux volumes pour la première fois, et, en toute conscience, d'un bout à l'autre.

Honnêtement j'ai écarté tout parti pris. Je me suis débarrassé de toutes préventions. J'ai éloigné toute espèce de préoccupations littéraires. Il est de toute évidence qu'on ne saurait ici, sous peine d'être injuste, mettre la littérature en jeu. Toutes les questions qu'on a coutume de se poser à propos des « ouvrages de l'esprit » seraient ici saugrenues. L'intrigue a-t-elle quelque vraisemblance? la fable a-t-elle quelque apparence de bon sens? le cadre historique a-t-il quelque exactitude? les personnages ont-ils quelque rapport avec l'humanité? le langage a-t-il quelque rapport avec le style? Celui qui poserait sérieusement de tels points d'interrogation et qui agiterait gravement de telles questions se ferait justement moquer de lui. Mais on nous dit que Dumas père fut un inventeur prodigieux. On vante la fertilité de son imagination, sa verve intarissable, sa gaîté, sa franchise, son entrain, sa belle humeur, quoi encore? Quelques lettrés ont beau faire les dédaigneux, d'autres qui les valent bien, et parmi lesquels J.-J. Weiss se distinguait par son exaltation, ont célébré le père de d'Artagnan qui fut aussi celui de Monte-Cristo. Il empoigne, il surprend, il remue, il passionne. En voilà un avec qui on ne s'ennuie pas. Voyons donc! on ne s'ennuie pas déjà si nous lisons. Et on n'a pas tant d'occasions de s'amuser...

Eh bien! après expérience faite et dans toutes les conditions d'une expérience loyale, je le dis avec regret mais avec conviction : Les *Trois Mousquetaires* c'est assommant!

Certes il y a moyen d'y prendre quelques instants de plaisir. C'est, en feuilletant le livre afin de regarder les images, de lisser le regard tombé sur quelques phrases tout à fait au hasard et sans choisir. On rencontre, sans doute, des scènes charmantes, des merveilles comme celles-ci : — « Aussitôt la reine a manifesté une grande émotion, et, malgré le rouge dont elle avait le visage couvert, elle a pâli. » — « Le roi Louis XIII releva résolument sa moustache en se posant sur la hanche. » — « Ah! vous vous vendez corps et âme au démon pour de l'argent! — Non, mais au cardinal. — C'est la même chose : qui du Rhône dit Saône. » —

Mon brave jeune homme, je vais vous casser la tête. Holà! Lubin, mes pistolets! » — « Messieurs, reprit le nouveau venu, vous êtes comme moi à la recherche d'une femme qui, ajouta-t-il avec un sourire terrible, a dû passer par ici, car j'ai vu ses traces, etc., etc. » En se donnant la peine de chercher un peu, on en trouverait de beaucoup plus réjouissantes. Ces lignes de s'exprimer revêtent un état d'esprit particulier. Leur rencontre produit un effet de surprise, et provoque une sorte d'hilarité violente, comme pourraient faire des propos d'aliénés tombant tout à coup dans la conversation de personnes paisibles... Mais il s'agit, n'est-ce pas? d'une lecture suivie.

Et alors... et d'une longueur insupportable. Ce n'est ni bon, ni mauvais, ni ni ni, ni peut toujours recommencer. Il n'y a pas de raison pour que ça finisse. En fait, ça continue. On m'a proposé dans un catalogue de lectures d'agréments quelque chose de l'*Homme au masque de fer*, qui, paraît-il, tient la suite. Si vous en voulez encore?... Non, je vous assure. Gardez-les pour les autres habitués, puisque d'ailleurs ce sont des ouvrages très demandés.

Et c'est toujours la même chose. D'Artagnan court après un homme qu'il rencontre partout et qui lui échappe sans cesse. Aramis dit des choses fines, ah! combien fines! Athos ne dit rien. Milady ourdit des ruses. Richelieu se laisse mettre dedans : il tombe dans tous les pièges qu'on lui tend. Ce que le ministre de Louis XIII était maladroit! c'est ce qu'on ne sait pas assez. Les duels succèdent aux échauffourées et les batailles aux corps à corps. Or, rien ne ressemble aux grands coups d'épée comme d'autres grands coups d'épée... Et c'est toujours ainsi.

Et cet inséparable trio! Porthos, Athos et Aramis : Athos, Porthos et Aramis : Aramis, Athos et Porthos. Ils allaient trois, toujours trois. Trois dans toutes les

circonstances de la vie! Ah! qu'il y a des cas où cela devait être autrement!

Pour être monotones, ces aventures n'en sont pas moins compliquées. Je mets au défi des esprits même très méthodiques d'en faire une analyse suivie. Pour s'y reconnaître il faut un effort d'esprit. Il est vrai qu'on ne tient pas à s'y reconnaître...

Et on a beau faire bon marché des vraisemblances historiques!... Sans doute la vérité historique est quelque chose qui n'existe pas, qui se fait peut-être, en tous cas qui change continûment, en sorte que les ignorants d'aujourd'hui en remontreraient aux savants d'hier et que la vérité de l'autre année est devenue erreur. Je crois même qu'il nous est impossible d'entrer tout à fait dans la façon de penser et de sentir des hommes d'autrefois, en sorte que l'anachronisme est essentiel à toute œuvre de reconstitution historique. Sans doute encore il y a nombre de choses que nous ne savons pas; et les plus grands événements ont des dessous médiocres et vulgaires. Ce n'est pas Scribe ni ce n'est Dumas père, c'est Pascal qui a dit : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face du monde était changée. » Cela ne prouve pas qu'on soit en droit de mesurer toute l'histoire du monde à la mesure du nez de Cléopâtre. Et, quoi qu'on fasse, cela vous fâche de voir le règne de Louis XIII, la politique de Richelieu, l'abaissement des grands, la ruine des protestants, tout un morceau de la vie d'un grand pays — qui est notre pays, — ramené aux intrigues d'un aspirant mousquetaire, de la femme d'un mercier et d'une drôlesse. Aimez-vous la conversation des portières?

Et encore on dira contre Richelieu tout ce qu'on voudra, ce n'était pas un crétin...

On voit bien pourquoi je fais ces quelques remarques. Je n'ai nulle intention de « tomber » les *Trois Mousquetaires*, moi chétif. Je ne songe pas à ferrailler contre d'Artagnan, homme de plume contre cet homme d'épée, et natif de l'Ile-de-France contre ce Gascon. Et ce n'est pas moi qu'on soupçonnera de manquer de tendresse pour Alexandre Dumas. Bien au contraire, je me réjouis de la vogue durable de ses livres, et je serais au désespoir qu'il ne les eût pas écrits. Il fallait un Dumas père pour le peuple. Son œuvre a été bienfaisante; ou, tout au moins, elle n'était pas dangereuse. Ces pages innocentes n'ont préparé aucun compagnon pour l'anarchie. Une bonhomie charmante y règne; elle se retrouve jusque dans les passages les plus terrifiants, si ce n'est peut-être dans ceux-là surtout. Quels braves gens c'étaient que ces romantiques! et quelle candeur d'âme supposent leurs inventions les plus noires! Ceux-là n'étaient pas pervertis! Ils valaient mieux que nous. Je fais donc toute sorte de vœux pour que le succès des romans de Dumas père se maintienne. Mais ce succès me paraît un « cas » qu'il est curieux de constater et d'étudier.

Le fait lui-même est incontestable; les chiffres ont leur éloquence. Les romans de Dumas père se vendent plus aujourd'hui qu'ils ne se sont vendus au temps de leur nouveauté. Ainsi se trouve réalisée la prédiction que faisait l'auteur de la *Dame aux Camélias* à l'auteur des *Trois Mousquetaires*. M. Dumas fils, dans la lettre-préface qu'il a mise en tête de l'édition dont nous nous occupons, raconte comment, voyant son père, vers la fin de sa vie, s'inquiéter de savoir s'il resterait quelque chose de son œuvre, il se porta garant de l'admiration de la postérité. — Voici une autre anecdote que nous tenons de lui-même. Comme il s'était un jour présenté chez son père, on lui répondit que celui-ci travaillait et qu'il le priait d'attendre. A quelques instants de là, il entendit partir des rires de la pièce voisine : « Ah! pensa-t-il, puisqu'on rit là dedans, j'entre. » Il entra. Il trouva son père seul, à sa table de travail.

— Comment! Tu es seul?

— Sans doute.

— Mais j'ai entendu rire.

— Je riais tout seul. Mon cher, tu ne peux pas te figurer combien c'est drôle ce que je suis en train d'écrire. »

« Et, concluait M. Dumas, tel fut le secret de sa force. Il n'a jamais rien écrit que ce qui l'amusait. C'est pourquoi il a amusé les autres... »

Il les a amusés!

Si encore les lecteurs de Dumas père ne se recrutaient que parmi la foule illettrée! Il avait sur toutes choses les conceptions enfantines qu'on voit poindre dans les imaginations mal dégrossies. Dans son obscur cerveau, la réalité se déformait comme elle fait dans les cerveaux populaires. Naturellement il se trouva de niveau avec le peuple : ce fut son mérite. Que le peuple l'ait reconnu et qu'il l'ait adopté, il n'y a rien là qui puisse nous surprendre. Mais il arrive que le lecteur de Dumas père soit un homme instruit et cultivé. Voilà ce qui est tout à fait étonnant, et à quoi je ne trouve nulle explication, sauf peut-être des explications trop moroses et auxquelles je ne veux pas m'attarder. On le rencontre, ce lecteur, dans toutes les classes de la société, je dirais presque dans toutes les catégories intellectuelles, et jusque dans l'élite. Magistrat, ingénieur, diplomate ou simplement homme du monde, il raisonne de beaucoup de choses avec bon sens, et il parle de plusieurs avec esprit. Il n'est pas ennemi par système de toute nouveauté; il se tient au courant du mouvement des idées d'aujourd'hui; il a lu le dernier roman; il est peut-être wagnérien et il a pour les symbolistes eux-mêmes un sourire d'indulgence. Mais aux heures d'insomnie et dans les moments où il oublie le goût

du jour pour ne suivre que son goût personnel, le volume qu'il atteint sur le rayon préféré de sa bibliothèque, c'est un tome de *Vingt ans après!* ou du *Chevalier de Maison-Rouge*. C'est ainsi : on est du même monde, on a mêmes habitudes, même genre de vie et le même tailleur ; on a mêmes préjugés, on cause des mêmes choses, on a l'air de s'entendre, on a l'air d'être tout près... Comme on est loin!

RENÉ DOUMIC.

THÉATRES

THÉATRE-LIBRE : *L'Inquiétude*, pièce en trois actes, de MM. Jules Perrin et Claude Couturier ; *Amants éternels*, pantomime en trois tableaux de M. André Corneau, musique de M. André Messager. — GAITÉ : Reprise de *Surcouf*.

Les « jeunes » s'efforcent avant tout de piquer notre curiosité, et il serait injuste de le leur reprocher. Le théâtre « évolue » comme le reste ; et, quelle que soit parfois la bizarrerie qu'elles affectent, nous devons, sinon applaudir à toutes les tentations nouvelles, du moins les examiner avec une attentive sympathie ; cette sympathie pour les œuvres, que Sainte-Beuve exigeait de tout critique, et à laquelle du reste il manqua quelquefois lui-même, elle est tout acquise aux pièces que joue le Théâtre-Libre. Mais devons-nous montrer seulement ce qu'ont fait les auteurs, ou expliquer ce qu'ils ont voulu faire, ou du moins ce que nous avons pu comprendre, parmi les obscurités et les imperfections de leur œuvre? Pour *l'Inquiétude*, par exemple, il me semble voir assez clairement l'idée de MM. Perrin et Couturier ; mais, si je la vois, c'est à la réflexion, en dehors de leur pièce, et en quelque sorte malgré elle. Et c'est ici nouveau sujet d'incertitude : si *l'Inquiétude* rend mal la pensée des auteurs, c'est donc que *l'Inquiétude* est une mauvaise pièce? Mais si elle contient, au moins en germe, quelque peu de pensée, c'est donc qu'elle n'est pas sans valeur, qu'elle est au moins supérieure à la moyenne des pièces qu'on donne?... Voyons d'abord ce que MM. Perrin et Couturier ont voulu faire.

Leur pièce pourrait, par analogie avec celle de M. de Curel, s'appeler *l'Esprit brode*, ou au moins la maladie : car leur héros, Daniel Ribes, est un malade. Malade du cerveau? malade de corps? La chose n'est pas très nettement expliquée : malade des deux, sans doute, puisque, après avoir montré quelques symptômes de son détraquement cérébral, Daniel finit bel et bien par en mourir.

Daniel Ribes est un maître d'école. Peut-être les auteurs ont-ils voulu nous exposer ainsi les troubles que peut apporter dans une intelligence moyenne une instruction hâtive, mal digérée et incomplète ; et, de même, peut-être ont-ils voulu accuser l'exaltation cérébrale de leur héros en le mettant en présence de paysans incapables de comprendre ses préoccupations. Je dis « peut-être », car ceci n'est guère indiqué dans la pièce. Mais, toute réflexion faite, telle doit être à peu près la pensée des auteurs, et ce qui les a décidés à faire de Daniel un instituteur. Sa maladie, encore qu'elle ne soit pas tout à fait nouvelle pour nous, est assez singulière : c'est un peu celle qui, — grandes proportions gardées, — tenait jadis la Gabrielle de Guimont de M. François de Curel : l'inquiétude. Il se croit entouré d'ennemis, ou mieux, il a ce qu'on pourrait appeler « la peur des autres ». Chez tous ceux qui l'entourent il croit deviner des pensées de derrière la tête : c'est un timide ; ou, du moins, il a commencé par être un timide. Ces pensées qu'il croit deviner et qu'il croit qu'on lui cache, il en est venu naturellement à les supposer malveillantes ou hostiles, précisément parce que, pense-t-il, on les lui cache. Dès lors, sa vie a été toute d'angoisse. Se sentant supérieur à ses compagnons d'existence, manquant de la force ou de l'audace nécessaire pour imposer sa supériorité, il pense encore que ces idées de révolte qu'il n'ose exprimer, les autres les devinent, comme il croit deviner celles que ces autres roulent dans leur tête. Bientôt « autrui », quel qu'il fût, lui devint un ennemi : parce qu'il était porté à généraliser, d'abord, et ensuite parce que, devant chaque cas particulier, il redoutait l'inconnu, et qu'une généralisation hâtive, outre qu'elle répondait à ses habitudes d'esprit, lui évitait l'anxiété douloureuse d'un examen particulier ; c'eût été là, en somme, une forme de l'action : et c'est de quoi, par sa nature, il était incapable. Il quitta la petite ville où il enseignait « parce qu'il y connaissait trop de monde ». Il se maria et vint s'établir dans un village où il espérait trouver, avec la solitude, quelque tranquillité d'âme. Mais, là, ce fut bien pis. Sa capacité de défiance, si je puis dire, se condensa ; répandue jadis sur un grand nombre d'êtres, elle se ramassa, s'amassa plutôt, sur les deux ou trois personnes qui formaient sa société. Et son malaise mental, suivant son cours, s'accentua et se précisa de plus en plus.

Convaincu que tout le monde avait contre lui des sentiments hostiles, il en vint à ne plus croire même aux plus probants témoignages : qu'importaient des paroles ou des faits, puisqu'il « savait » d'avance que ces faits et ces paroles n'avaient d'autre but que de cacher les sentiments secrets qu'il avait devinés? Justement, ses angoisses morales influant sur sa santé, on lui donna un suppléant, une manière de coadjuteur. Celui-ci, avec plus de raison que les

autres, devint aussitôt « l'ennemi ». Daniel l'accusa de vouloir prendre sa place, de faire la cour à Marie-Anna (femme de Daniel). Jousselin et Marie-Anna étant les seuls qui vécussent près de Daniel, c'est sur eux, et bientôt sur eux « ensemble », qu'il reporte tous ses soupçons. Un hasard lui fait surprendre une demande de rendez-vous de Jousselin à Marie-Anna. Il se cache et écoute. Il s'agit tout simplement d'une question d'affaires : Jousselin a le droit d'habiter la maison d'école ; il est resté à l'auberge jusqu'ici, pour ne pas chagriner Daniel ; mais ce sont des frais trop lourds pour lui, et il demande qu'on lui accorde enfin le logement qui lui est dû ; et, s'il s'est adressé à Marie-Anna plutôt qu'à son mari, c'est que celui-ci est si inquiet et si quinteux, qu'il a préféré traiter l'affaire avec elle. Vers la fin, il adresse à Mme Ribes quelques mots de galanterie, assez discrets pour qu'elle puisse ne pas les comprendre, et il se retire. Voilà certes de quoi rassurer le mari le plus soupçonneux. Mais, précisément, ce qui devrait rassurer Daniel est ce qui l'inquiète. Il fait une scène violente à sa femme ; de la conversation qu'il vient d'entendre, il n'a, naturellement, retenu que ce qui flattait sa manie, quelques mots par où Marie-Anna avouait que son mari était parfois un peu difficile. Il accuse Marie-Anna de se laisser courtiser par Jousselin : elle le hait, lui Daniel, elle doit donc aimer Jousselin : donc elle sera sa maîtresse... Et, comme Marie-Anna proteste, il insiste : « Oui, tu ne l'aimes pas encore, mais tu l'aimeras ; tu es au moment de l'aimer, je le vois, j'en suis sûr!.. » Tant et si bien qu'il fait pénétrer dans l'âme de sa femme la pensée de la faute, qui n'en avait jamais approché.

Si, jusqu'ici, j'ai pu, sans trop de complaisance, analyser et suivre la pièce de MM. Perrin et Couturier, j'en suis maintenant réduit aux suppositions. Je vois bien la nouvelle donnée (nous sommes à la fin du second acte), mais je ne puis en suivre les développements, par cette raison excellente que, ces développements, je ne les vois pas. La contagion d'une idée (excusez ce langage déplorable) est un fait d'expérience; on pèche aussi « par la pensée », et il eût été assurément curieux de nous montrer cette contagion gagnant peu à peu Marie-Anna, l'habituant à la faute, l'y préparant, l'y amenant pour ainsi dire. De cela, il faut bien le dire, nous ne voyons rien, et c'est le grand défaut de *l'Inquiétude* et des pièces similaires. Les sujets traités en général au Théâtre-Libre sont assez curieux en eux-mêmes ; ils ont le plus souvent quelque portée et quelque importance ; mais, en vérité, les auteurs se bornent à des indications par trop sommaires. Leurs pièces ressemblent à des « arguments » plus qu'à des pièces : « Ici vous exprimerez telle idée, là vous ferez intervenir tel sentiment. » Et c'est nous qui devons travailler sur la « matière » !

Si, après vous avoir expliqué de mon mieux la pensée de MM. Perrin et Couturier, je vous montrais comment ils l'ont rendue, vous verriez que c'est avec une concision un peu télégraphique.

Premier acte. — Daniel est inquiet ; il cause avec son frère ; ce frère cause avec Françoise ; ils exposent le caractère de Daniel, ou du moins font quelques allusions à son état. Daniel surprend la demande de rendez-vous de Jousselin.

Deuxième acte. — La scène entre Marie-Anna et Jousselin, et celle entre Daniel et Marie-Anna, que j'ai analysées plus haut. Encore ai-je dû, pour plus de clarté, anticiper un peu sur le « revirement d'âme » de Marie-Anna. Voici exactement comment les choses se passent : à la fin de l'explication entre le mari et la femme, celle-ci s'écrie : « Ton mal finit par gagner les autres ! » Et le rideau tombe.

Troisième acte. — Daniel est mourant. Marie-Anna résiste encore à Jousselin, mais pendant l'entr'acte elle semble s'être accoutumée à l'idée de la faute. Jousselin la presse : Daniel est bien malade... si, un jour, ils pouvaient se marier !... Marie-Anna l'arrête : « S'il mourait, ce serait bien pis : son souvenir resterait entre nous pour nous séparer à jamais ! » Un cri : c'est Daniel qui exhale son âme inquiète. Rideau.

Vous voyez combien tout cela est sommaire et, par suite, superficiel. A la fin de chaque acte, un mot à sensation qui semble annoncer quelque chose, ce quelque chose ne venant jamais. C'est une pièce en trois coups de poing. Et puis, pour tout dire, je me sens un peu, devant cette pièce, l'âme méfiante de Daniel Ribes. Que les auteurs se soient trompés, ce n'est rien ; qu'ils aient construit leur pièce, de parti pris, selon une esthétique un peu étroite, je ne leur en voudrais guère. On ne doit pas avoir d'hostilité contre les jeunes gens qui, par horreur de la banalité conventionnelle, s'efforcent de « renouveler » les lois du théâtre. Mais ce qui me trouble un peu, c'est que ces lois du théâtre, cette convention qu'ils semblent dédaigner si fort, ils ne négligent pas de s'en servir quand ils y trouvent leur profit. Dans l'*Inquiétude*, l'Inspecteur et le Docteur sont à proprement parler des personnages de vaudeville, très respectueux des conventions et même des moules en usage. Et c'est cela, cela aussi, qui me gêne... La crainte d'être dupe est le commencement de la sagesse.

Excellente interprétation de M. Antoine ; très bonne de Mme Savelli, bonne de MM. Arquillière, Gémier, Renard, Michelez, et de Mme Barny.

En même temps que *l'Inquiétude*, le Théâtre-Libre nous donnait une pantomime : *Amants Éternels*. C'est une parodie, ou plutôt une suite de *Roméo et Juliette*. D'après M. André Corneau, Juliette se serait réveillée à temps ; et voici les deux amants formant un ménage pas meilleur que les autres, plus mauvais

peut-être, car ils s'en veulent — ou doivent s'en vouloir — de tout ce que la réalité a d'inférieur à leurs rêves de jadis. Benvolio survient, le « meilleur ami » de Roméo, et vous devinez la suite. Si j'ai bien compris la pensée de l'auteur, en nous montrant que Juliette est une « amante éternelle », il entendait nous dire qu'éternellement amante, elle l'était de Benvolio comme elle l'avait été de Roméo, et que, tout naturellement, elle refaisait pour le second les « gestes » qu'elle avait faits en l'honneur du premier. Vous serez scandalisé, je l'espère, par cette irrespectueuse interprétation; mais vous goûterez comme il convient l'aimable et spirituelle ironie de la donnée et de ses développements. M. Messager a écrit, pour *Amants Éternels*, une agréable musique, un peu trop « à côté » peut-être, et dont la qualité principale m'a paru être la facilité.

A la Gaîté, bonne reprise de *Surcouf*. Coups de canon, coups de fusil, abordage, un très curieux décor, et un baryton pénétré — oh! combien! — de l'importance de ses fonctions.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

D'où cela vient.

On a dit partout et ici même —notamment nos collaborateurs MM. de Wyzewa et du Tillet — on a dit partout d'excellentes choses sur Napoléon et le mouvement napoléonien.

Mais ce n'est pas une raison pour ne pas recommencer, pour ne pas y ajouter, si possible.

D'autant plus que les consultations instituées par les journaux pour résoudre ce problème, se sont quelquefois mal adressées à des personnalités plutôt mûres qui, sauf certains écrivains intuitifs et doués, assistaient au mouvement en étrangers et se prononçaient sur un phénomène, accompli en dehors d'elles, à leur insu, sans leurs concours et au sujet duquel elles ne pouvaient donc avoir qu'une compétence d'ordre général et philosophique — c'est-à-dire assez fumeuse, vu l'absence de MM. Renan et Taine.

Il aurait donc été bien plus intéressant d'interroger sur la question la génération qui a fait naître le mouvement, notre génération, autrement dit les hommes d'entre vingt-huit et trente-cinq ans.

Car, tout amour-propre de génération mis à part, surtout dans un cas qui n'en comporte guère, — mais qui du reste est assez bête pour s'enorgueillir d'appartenir à une génération quelconque, je veux dire à un amas de gens où l'on ne compte d'habitude qu'une dizaine de vraies intelligences ? — toute vanité de ce genre mise de côté, on ne nous fera jamais croire que ce sont les hommes de la génération de M. Rouvier ou de M. Jules Simon, par exemple, qui ont donné le branle.

Ils auraient attendu les uns cinquante ans, les autres soixante-dix pour s'apercevoir de Napoléon? Non! ce n'est pas vraisemblable! C'est ailleurs qu'il faut chercher les réels promoteurs de ce regain, — et, pour parler politique, les responsables.

*
* *

Or il y aurait beaucoup de bonnes raisons pour que ces promoteurs fussent ceux que j'indiquais — les hommes dans les environs de la trentaine.

Non pas que cette génération soit plus que les précédentes éprise d'héroïsme et d'idéal. Ce sont de ces choses qui s'écrivent, mais qui ne se pensent pas. Il suffirait d'ailleurs aux personnes convaincues de la beauté des sentiments de ces héroïques jeunes hommes, il leur suffirait de vivre une huitaine parmi eux pour se rendre compte que, dans cette génération de même que dans toutes les autres, la plus plate ambition, l'envie la plus banale, l'égoïsme le plus vulgaire y fleurissent comme en terre fumée.

Seulement, d'abord c'est vers cet âge de trente ans, qu'on éprouve le besoin de se distinguer en innovant quelque chose de bruyant, ou en se ralliant aux innovations tapageuses d'autrui.

Et puis, il se trouve que cette génération, par son éducation, ses lectures, ses souvenirs d'enfance devait naturellement être amenée à exalter le héros qui passionne tout le monde aujourd'hui.

Une petite comparaison le montrera assez bien.

Prenons, si vous voulez, les hommes arrivés au pouvoir en 1870, au 4 Septembre. Voilà une génération absolument réfractaire au napoléonisme. Elle a vu, vers l'âge de dix ans, la Révolution de 1848, la chute de la royauté, la fondation de la République la plus sincère, la plus naïve qui ait jamais été, puis tout cela croulant sous le canon des Bonaparte, sous les fusillades du 2 Décembre. Elle se rappellera ces événements frappants, toujours. Elle parviendra à l'âge de lutte, alors que l'Empire est en pleine prospérité, et très probablement rencontrant toutes les places occupées, elle se rangera dans l'opposition, jurera au potentat une rancune personnelle fortifiée par les souvenirs, lira Lanfrey avec délices, et criera que Napoléon était un pauvre capitaine et la famille Bonaparte une bien triste famille. Enfin maintenant encore, ce sera elle qui s'insurgera contre le mouvement napoléonien, l'accablera de railleries dédaigneuses, d'invectives enflammées et frémira de colère au retour d'opinions qui lui paraissent, depuis le bas âge, les plus funestes et les plus détestables.

Considérez au contraire notre génération, et vous comprendrez qu'elle était, pour ainsi dire, nécessairement voueé à une crise de napoléonisme.

Nous sommes nés aux approches de 1860. Il y avait bien, à cette époque, des familles de l'aristocratie légitimiste ou de l'aristocratie républicaine qui demeuraient fidèles à leurs principes. Mais la majorité constituait ces millions de « oui » qui reconsacrèrent l'Empire en 1870, étant bonapartistes, par attachement machinal au pouvoir, comme elles sont républicaines, aujourd'hui.

On ne nous a donc pas enseigné d'abord la haine du tyran, l'amour fougueux de la liberté.

Voyez les livres que nous lisions, qu'on nous donnait, que nous avions sous la main.

C'était dans toutes les familles « bien pensantes » comme un meuble, en premier lieu le *Mémorial de Sainte-Hélène* avec des couronnes impériales au dos de la reliure, et des gravures, des gravures, des gravures, où toujours reparaissait ce même Napoléon, ce prodigieux Napoléon, dans les situations les plus dramatiques, les plus amusantes, les plus séduisantes, comme un prince tout-puissant de conte de fées. C'étaient les ouvrages du bon Marco Saint-Hilaire avec des gravures aussi, des gravures représentant les mêmes épisodes que celles du *Mémorial*, mais différemment, dans d'autres poses, d'autres attitudes. C'était enfin le *Napoléon* de Norvins avec des images encore, des images héroïques et effrayantes, troisième réplique des images connues. Avant de savoir lire, nous feuilletions déjà ces beaux livres, ces dessins instructifs et poétiques.

Et quand nous avons su lire, on a continué de nous les donner. Même après la guerre, le Norvins était resté dans nombre de familles un cadeau de règle, un cadeau classique. Pour ma part, à trois jours de l'An successifs, de 1872 à 1875, je me rappelle avoir reçu trois Norvins identiques et réglementaires. Et, bien entendu, ces livres, on les lisait, on les relisait, on en causait entre soi, ou, si l'on était un enfant taciturne, on y rêvait tout seul, avec une admiration secrète, une petite âme bouleversée à la Julien Sorel.

Ensuite, on y a moins songé. On s'est dispersé à travers les collèges. On a rédigé des devoirs, des pensums, on a commencé à apprendre la vie. Mais, aux jours de congé, aux heures de récréation, on avait des réminiscences de son ancien goût pour Napoléon, on retournait quelques minutes à son vieux Marco Saint-Hilaire, à son vieux Norvins, tout criblé de taches de couleur, faites en voulant colorier jolis les images du livre.

Enfin, en philosophie, on s'est retrouvé en face de Napoléon, pendant quelques classes. On écoutait bien les objections du professeur, on reconnaissait bien ce qu'il y avait d'un peu incorrect dans le 18 Brumaire. Pourtant on gardait au héros une antique et solide sympathie. On renaclait devant Lanfrey. On dévorait chez soi les *Mémoires de Mme de Rémusat* qui venaient de paraître, non pour y découvrir des griefs contre Lui, mais parce qu'il y était question de Lui, de sa vie intime, de ses gigantesques défauts, de ses travers légendaires, et que la malveillance même de l'historien le faisant revivre, tel qu'enfants nous nous l'étions imaginé, le laissait séducteur et grand.

Après?... Après j'ignore ce qu'ont pensé de Napoléon ceux de nos camarades qui sont entrés dans l'administration ou dans la politique; j'ignore s'ils ont étouffé les sympathies de leur imagination sous les exigences de leur carrière.

Mais je crois bien que ceux d'entre nous qui n'avaient pas d'intérêt à professer des opinions hostiles à l'Empereur, lui ont conservé leur tendresse, une tendresse tout instinctive, tout artistique, une tendresse de cœur formée dès l'enfance, et qu'ils n'ont aucune raison aujourd'hui pour renier.

Voilà sommairement, il me semble, ce qui a surtout causé le succès du napoléonisme. C'est qu'il était lancé dans la circulation par des impresarios jeunes, désintéressés et loyaux, témoin par exemple d'Esparbès, l'auteur de la *Légende de l'Aigle* — qu'il avait tout de suite, de par les circonstances, un énorme public déjà préparé, déjà sympathique, — et qu'enfin lanceurs et public étaient à cette époque ardente et puissante de la vie où l'on entraîne facilement les autres, soit parce qu'ils sont jeunes et qu'ils croient, soit que près d'être vieux ils n'osent le paraître.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Bibliographie.

Mes amis et moi, par ALBERT CIM [1].

J'aimerais à parler d'Albert Cim autrement que pour rendre compte d'un volume (très agréable d'ailleurs) appartenant à cette jolie et si justement populaire collection, la *Bibliothèque rose illustrée*. C'est qu'en effet il est pour moi, ce consciencieux et ferme écrivain, un sujet d'étude bien intéressant, puisque j'ai eu le grand plaisir, et assez rare, de le voir en quelque sorte naître à la vie littéraire, de l'y introduire, d'assister à ses premières luttes et de me réjouir de ses premiers succès. L'occasion se présentera prochainement, et je ne la manquerai pas, de dire sur son œuvre et le bien que je pense et les réserves que je fais, et même les contradictions que j'ai à exprimer. Notre mutuelle sympathie n'implique pas l'accord parfait, et Cim est quelquefois le disciple idéal dont parlait Renan, celui qui se sépare du maître et lui résiste.

[1] Chez Hachette. *Bibliothèque rose illustrée*.

Annonçons, en attendant, *Mes amis et moi*, et feuilletons-le rapidement ensemble. Il y a là une série d'esquisses très lestement enlevées, des anecdotes finement contées, gaîment aussi, en la plupart des rencontres, des souvenirs émus, touchants, deux épisodes particulièrement, sur lesquels j'aurai à revenir — *Sylvain l'innocent* et *Le fils du tisserand*, — où résonne, sans fracas importun, la note patriotique. Assurément il ne faudrait pas donner à ces réminiscences, probablement un peu *romancées* çà et là, la signification de mémoires personnels. Il ne faut pas non plus négliger les indications qu'elles peuvent contenir sur les tendances et les goûts de l'écrivain.

On y notera sans peine un vif sentiment de la nature et une précoce vocation littéraire. La description des *tendues*, ces chasses aux petits oiseaux où se plaisent les enfants du Barrois, est pleine de fraîcheur et de vivacité. Ce qui se dégage de la nouvelle intitulée *Acteurs* c'est l'émotion vraie, une émotion que laisse rarement percer M. Albert Cim. Quand il parle de M. Mazin, son professeur de cinquième, il s'y met, comme on dit, de toute son âme, avec un élan qui a de la chaleur et de la grâce.

« En écrivant ce nom — M. Mazin — ma main tremble, mon cœur se prend à battre plus vite, mes yeux se troublent, se ferment à demi, et j'aperçois, comme dans un lointain lumineux, mille scènes typiques, je vois renaître mille émouvants et inoubliables épisodes.

« Pauvre et cher M. Mazin! Par suite de quelles infortunes était-il venu échouer dans notre coin de province? D'où sortait-il? Qui était-il? Autant de questions que je me suis posées plus tard sans jamais arriver à les résoudre.

« Malheureux, besogneux, M. Mazin devait l'être; sa mise, — ce long manteau à capuchon, ce *cabàn* verdâtre, tout râpé, qui ne le quittait pas de l'hiver, même en classe, et qu'il remplaçait l'été par une jaquette d'alpaga défraîchie à reflets roussâtres, le révélait suffisamment...

Il pouvait avoir alors de trente à trente-cinq ans. Il avait débuté, contait-on, par être acteur, et la chose est effectivement fort probable; mais rien, absolument rien, dans son physique ni son allure, ne rappelait cette profession. Au lieu du visage glabre, des joues terreuses et bleuâtres ordinaires aux hommes forcés chaque soir de se farder et de se grimer, il avait un magnifique collier de barbe copieusement fournie, toute rousse, et qui frisait naturellement; il portait de longs cheveux châtain clair, qui tombaient en belles boucles jusque sur le collet, toujours graisseux, hélas! de son manteau ou de sa jaquette; il avait le front vaste et hautement dégagé, l'œil bleu, luisant et caressant — une tête imposante et superbe, une vraie tête de Christ. »

Il se trouva que ce professeur et celui qui suivit, en quatrième, joignaient au goût de la déclamation et du théâtre un réel amour de la littérature. S'ils ne firent pas de leurs élèves des comédiens de profession, comme cela cependant faillit arriver pour l'un d'entre eux, ils les familiarisèrent du moins avec les maîtres modernes, leur en révélèrent les nuances, les hardiesses, les beautés et donnèrent à leur esprit cette première impulsion dont quelque chose subsiste toujours, et dont Albert Cim, en quelques pages heureusement venues, a traduit le souvenir reconnaissant. Tous ou presque tous nous avons eu ainsi, parmi les maîtres de notre jeunesse, quelques initiateurs de qui nous avons gardé et nous rappelons volontiers la mémoire. Ce n'étaient pas toujours les plus corrects ni même les plus savants; ils avaient ce don de parler à l'imagination qui est peut-être la meilleure et la plus durable partie de l'enseignement.

J'ai dit que je reviendrais aux deux nouvelles patriotiques et je tiens à les rappeler avant de terminer, parce qu'elles nous offrent un côté insuffisamment connu du talent d'Albert Cim. *Le fils du tisserand* est remarquable en sa sobriété pénétrante, mais je recommanderai surtout à l'attention du lecteur *Sylvain l'innocent*, simple et dramatique récit, qui emprunte à l'histoire quelque chose de sa sombre grandeur. Ne croyez pas toutefois que l'accent triste ou même sérieux domine dans cet aimable volume. Il est rempli d'amusants épisodes, quelques-uns fort délicatement touchés, et dont le plus charmant à mon gré est le *Souper de Rosine*, une page malicieuse, émue et printanière.

JULES LEVALLOIS.

Nouvelles de l'étranger.

UNE PÉTITION A DIEU.

C'est une véritable pétition qu'adresse à Dieu un rédacteur de la revue anglaise *the Humanitarian*, en faveur des chiens, chats, et autres animaux domestiques. Il appelle sur ces amis de l'humanité toute la sollicitude du Très-Haut, et fait valoir très respectueusement les droits qu'ils ont, au moins autant que les enfants morts en bas âge, au privilège de l'immortalité.

L'union pour l'action morale.

Une vérité que la science met de plus en plus en lumière est que tout se tient dans les différentes sphères de l'activité de l'homme, et aussi de la société; que toutes nos actions nous modifient, et, par là, quand ce n'est pas directement, modifient ce qui nous entoure. Ainsi chacun de nous a une part de responsabilité, de complicité dans un état de la société et de l'esprit public, qui l'afflige ou le révolte. Cependant cette vérité, dont le vif sentiment est la source de la plupart des préceptes de la morale traditionnelle, n'est présente que par intervalles à la conscience de ceux mêmes qui en sont le plus persuadés. On vit le plus souvent comme si on l'ignorait.

Quelques particuliers ont formé une réunion pour se la rappeler mutuellement sans cesse, et pour tâcher de déterminer leur conduite en conséquence. Ils s'appliquent à cette œuvre de réforme librement, en dehors de toute secte, de tout parti, sans arrière-pensée.

Cette *Union pour l'action morale* existe depuis un an sans s'être fait connaître au public; mais il est temps qu'elle notifie son existence, afin d'éviter le reproche de travailler en secret, et afin de n'être plus ignorée des personnes qui peuvent y apporter ou en recevoir un appui.

Le siège de cette Union est à Paris, 6, impasse Ronsin, 152, rue de Vaugirard. On peut écrire à cette adresse, aux noms de MM. Paul Desjardins, L. Fontaine ou L. Letellier. Il est publié un bulletin bi mensuel dont le prix d'abonnement est de 10 francs par an.

Le Directeur-Gérant : HENRY FERRARI.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er juillet au 30 décembre 1893.

Avenir (L') de la littérature, 554.
Agent (Un) secret sous la Révolution et l'Empire, 141.
Allemagne. Deux empereurs d'—, 577. — L'idée du droit en —, 509.
Alliance franco-russe sous Napoléon, 358.
Alsace-Lorraine (L') et la Paix, 626.
Anarchiste (L'idée), 801.
Anglien, nouvelle, 461.
Angleterre. Les professions en —, 835. — La presse en —, 289.
Armée (L') du tsar Alexandre III en 1893, 449.
Augier (Emile), 69.

Berlioz (Les fêtes en l'honneur de) à Carlsruhe, 659.
Bersot, 198.
Bibles (Les) de Noëls, 826.
Biörnson, 254.
Bixio, 295.

Cahiers (Les) d'un candidat, 379.
Calvin écrivain, 648.
Capucin (Un) écossais, 413.
Cas (Le) de M. Coquet, comte, 147.
Chambre (La) de demain, 341.
Chanson (La) de la terre, conte, 807.
Charton (Edouard), 198.
Cherbuliez (M. Victor), 620.
Chicago (Trois jours à), 97, 136, 173, 245, 302.
Chinois (L'Europe jugée par un), 671.
Chinoise (Rôle social de la littérature), 774.
Choses et autres, 158, 222, 286, 477, 541, 637, 698, 766.
Chronique musicale. — Opéra : *Deidamie*, 410. — Opéra-Comique : *Les Deux Avares*, *le Débiteur*, 25. *L'Attaque du moulin*, 759.
Chronique politique de la semaine. — V. à la fin de chaque numéro.
Comédie Française (La) en voyage, 282.
Comités et candidats, 130.
Confession (La) de Lucius Probus, 17.
Corée (Les mœurs de la), 47.
Courrier philosophique, 53.
Courrier littéraire, 22, 152, 183, 221, 316, 342, 408, 475, 533, 603, 693, 792.

Droit des auteurs (La durée du), 638.

Edimbourg (Il y a soixante ans à), 321.
Elda et Paddy, nouvelle, 488, 528, 559, 592, 624.
Éducation (L') dans l'Université, 598.
Éducation (L') et la solidarité, 356.
Église (L') et l'État sous la Convention, 696.
Égypte (L'occupation anglaise de l'), 718.
Enquête (Une) allemande sur les meilleurs livres, 189.
Entrevue (Une), fantaisie, 683.
États-Unis (Lettre des), 417.

Fastes (Les) de la flotte russe, 524, 545, 644.
Femmes (Les) dans le théâtre de Gherardi, 688.
Fêtes (Les) franco-russes à Toulon, 638.
Feuillet (Octave), 820.
François (Saint) d'Assise, 760.
Fustel de Coulanges, 63.

Gherardi (Les femmes dans le théâtre de), 688.
Guerre (La), 385. La prochaine —, 751. — Réflexions sur la —, 834.
Guerre de Sept ans. Souvenirs d'un soldat de la —, 472.

Guerre de 1870 (Souvenir de la), 216, 810.
Gounod (Charles), 552.

Historien (Un) du nouvel empire allemand, 257.
Home rule (Le rejet du), 375.
Hugo (Victor) depuis sa mort, 74.

Ibsen et Biornson, 254.
Il n'est si bon marinier qui ne risque de se noyer, 422.
Indifférence (L') politique, 225.
Inondés (Les) du Mont-Ararat, 566.
Instruction (L') populaire et la moralité, 168.
Islamisme en Afrique, 438.
Italie (L') et la France, 673.

Jargon (Le) parlementaire, 180.
Jours (Les) du travail, 503.
Journaliste (Un) indien, 353, 392.

Légende (Une) musulmane, 794.
Légendes de la mort en Basse-Bretagne, 430.
Lemaître (M. Jules), 33.
Léonard de Vinci, 11.
Lettres d'un parlementaire, 21, 57, 118, 130, 178, 214, 225, 341, 609.
Lettres intimes d'un officier allemand, 810.
Loxlon, Nouvelle, 982.
Louis XVIII et le premier Consul, 842.
Lycée Lamartine (Le), 770.

Mac-Mahon (Le Maréchal de), 641.
Malot (M. Hector), 435.
Maroc (La France et le —), 584.
Maupassant (Guy de), 65.
Mécanisme (Le) parlementaire, 756.
Médecins (Les) en Angleterre, 835.
Mendicité (La) à Paris, 83.
Michelet (Un voyage), 274.
Minorités (La) représentation des), 57.

Napoléon Ier et Alexandre, 358. — Trois historiens de —, 728.
Nietzsche (Frédéric), 748. — Une préface inédite de —, 670.
Notes et Impressions. — Les écrivains au Parlement, 124; — Discours des prix, 187; — La dignité des candidats, 253; — L'examen d'histoire, 347; — Peut-on varier? 443; — Le voyage à Londres, 507; — Les brimades, 572; — La main fermée, 668; — Leur état d'âme, 798; — D'où cela vient, 859.

Pays latin (Les Révoltes d'autrefois au), 92.
Petits mémoires, 29, 61.
Pierre le Grand. — Sa visite à Paris, 496.
Poésie (La) emblématique au XVIIe siècle, 241.
Poésie (La) française de 1600 à 1620, 738.
Ponsard, 69.
Pouschkine (Opinions de) sur la littérature française, 513, 701.

Presse (La) en Angleterre, 289.
Procès (Le) de Louis XVI, 227.

Quatuor féminin, 107.
Que fera la nouvelle Chambre? 609.

Race (Une) tombée en enfance, 348.
Racine chez lui, 819.
Ralliés (Les), 178.
Réclame (La) aux États-Unis, 397.
Régime (Le) moderne, 759.
Reichstag (Le) et la Constitution allemande, 117.
Rembrandt van Ryn, 446.
Renan (Ernest), 481, 517.
Réputations littéraires (Histoire des), 131.
Revues (Les jeunes), 848.
Russie. — L'alliance sous Napoléon, 358; — Son armée en 1893, 449.

Scherer, 297.
Simon de Colines et les Chanoines de Soissons, 663.
Socialisme et Liberté, 118.
Siège de Paris (Le), 296.
Sœur Saint-Julien, nouvelle, 746.
Sonnets franc-comtois, 240.
Sorel (Charles), 669.
Soudan (Les Français au), 101.
Souvenirs littéraires, 1, 69, 107, 193.
Sphinx (Le), 840.
Sur l'écueil, récit d'un marin russe, 705.
Sur les chemins de l'Europe, 274.
Sylvia, Nouvelle, 41, 76.

Target et ses correspondants, 280.
Théâtres. — Comédie-Française : *Antigone*, 697; — *Georges Dandin*, 377, 411; — La Comédie française, 122; — L'Affaire Reichenberg, 185.
Odéon : *Frédérique*, 441; — *Vercingétorix*, 507; — *Le Fils naturel*, 634.
Gymnase : *Vengeance*, 507; — *La Servante*, 703; — *La duchesse de Montelimar*, 827.
Vaudeville : *La Provinciale*, 505; — *Madame Sans-Gêne*, 605.
Variétés : Matinées, 536.
Palais-Royal : *Leurs Gigolettes*, 667.
Porte-Saint-Martin : *Napoléon*, 796.
Ambigu : *Gigolette*, 731.
Théâtre-Libre : *Une faillite*, 666; *Blanchette*, 765; *L'Inquiétude*, 857.
Cluny : *Ah! la pau... la pau...*, 665.
Nouveautés : *Mon Prince*, 697.
Théâtre des Poètes : *Napoléon*, 697.
Les Annales du Théâtre : 27, 58; — Les Étoiles en Voyage, 155; — La prochaine pièce de M. Dumas, 251; — La prochaine pièce de M. Sardou, 318; — Réouvertures, 315; — Lesbiettes, 571.
Tocqueville (Alexis de), 194, 787, 803.
Thèses de doctorat, 734.
Trois jours à Chicago, 97, 136, 173, 245, 302.

Verlaine (un) allemand, 126.
Voies (Les) de Dieu, roman, 162, 202, 233, 265, 310, 330, 364, 401.
Vote obligatoire (Le), 21.

Wagner est-il musicien? 723.

TABLE DES AUTEURS

Du 1er juillet au 30 décembre 1893.

Les titres des ouvrages analysés sont en italiques.

A

ADAM (Paul). — *Les Images sentimentales*, 695.
AGUILERA. — *L'idée du droit en Allemagne*, 509.
AIGARD (Jean). — *L'Thé bleu*, 183.
AMOUREUX (Frédéric). — Le rejet du *Home Rule*, 375.
ARÈNE (Paul). — *La chèvre d'or*, 152.
ART ROE. — *Pingot et moi*, 120.
AUDEBRAND (Philibert). — Un éditeur d'il y a soixante ans, 321.
AULARD. — Target et ses correspondants, 280. — La séparation de l'Église et de l'État sous la Convention, 676.

B

BEDIER (J.). — *Les Fabliaux*, 734.
BELIN (Cte). — Les Souvenirs du général Thoumas, 216.
BERGERET (Gaston). — Le mécanisme parlementaire, 756.
BERNARD (Tristan). — Les cahiers d'un candidat, 379.
BERNARD-DEROSNE (L.). — L'opinion et l'Ordre des avocats, 89.
BERR DE TURIQUE. — Une entrevue, fantaisie, 683.
BIÖRNSON (Björnstierne). — Les voies de Dieu, roman, 162, 202, 233, 265, 310, 330, 364, 401. — *Christianisme*, 574.
BONNEFAIN (Paul). — *Passagère*, 153.
BOUCHOR (Maurice). — Trois jours à Chicago, 97, 136, 173, 245, 302.
BOURGET (Paul). — *Un scrupule*, 154.
BUISSON (B.). — Lettre de voyage aux États-Unis, 417.

C

CAPUS (Alfred). — Loulou, nouvelle, 782.
CHANDOS (Raphael). — Il n'est si bon marinier qui ne risque de se noyer, 422.
CHAVANNES (Édouard). — Le rôle social de la littérature chinoise, 774.
CHRYSSAPHIDÈS. — L'Islamisme en Afrique, 438. — Une légende musulmane, 794.
CLARETIE (Léo). — La réclame aux États-Unis, 397.
COURTAUX (Th.). — *Sonnets franc-comtois*, 240.

D

DARMESTETER (James). — Ernest Renan, 481, 517.
DARNBERG (V.). — Lettres intimes d'un officier allemand en 1870, 840.
DELPREL (Pierre). — Le procès de Louis XVI, 227.
DEPASSE (Hector). — V. Chronique politique de la semaine.
DESCHANEL (Émile). — *Lamartine*, 408.
DESJARDINS (Paul). — L'idée anarchiste, 801.
DOUMIC (René). — M. Jules Lemaître, 33. — A propos des *Trois Mousquetaires*, ...
DREYFUS (Ferdinand). — Jules Ferry, 860.
DUPUIS (J.). — *Théon de Smyrne*, 345.
DUQUET (Alfred). — *Le trente et un octobre*, 296. — Le maréchal de Mac-Mahon, 641.
DURANDEAU (J.). — Les Bibles de Noëls, 825.

E

EPHEYRE. — Le Sphinx, conte, 840.

F

FAGUET (Émile). — Guy de Maupassant, 65. — La poésie française de 1600 à 1620, 738; — Calvin écrivain, 648; — V. aussi COURRIER LITTÉRAIRE.
FALCONER (Lanoe). — Sylvia, nouvelle, 41, 76.
FIN (Le C.). — Le siège de Paris, 296.
FRANCE (Anatole). — *Opinions de M. Jérome Coignard*, 693.
FRANK (Edmond). — Le jargon parlementaire, 180.
FRÉDÉRIC (Harold). — Deux Empereurs d'Allemagne, 577.

G

GAROFALO (R.). — *La Criminologie*, 56.
GAUTIER (Mme Judith). — *Le Dragon impérial*, 851.
GEBHART. — *Autour d'une tiare*, 792.
GÈRE (Ch. de). — *Pleurs*, 603.
GIACOMETTI. — *La Question italienne*, 446.
GRANDIN (C.). — Les papiers de C.-O. Mallet, 842.
GRENIER (Edouard). — Souvenirs littéraires, 1, 69, 107, 193.
GUILLAND (Ant.). — Un historien du nouvel empire allemand, 257.
GUILLEMOT (Jules). — Les femmes dans le théâtre de Gherardi, 688.

H

HAUSER. — Michelet en voyage, 274.
HEIMWEH. — L'Alsace-Lorraine et la paix, 626.
HEMON (Felix). — L'éducation dans l'Université, 598.
HERMANT (Abel). — Eddy et Paddy, nouvelle, 488, 528, 559, 592, 629.
HEUZEY (J.-Ph.). — La confession de Lucius Probus, 17.

J

JAMAIS (Émile). — Le Reichstag et la Constitution allemande, 117.
JEAN-PIERRE. — V. CHOSES ET AUTRES.

L

LAFENESTRE (G.). — Rembrandt, 166.
LAFFITTE (Paul). — Lettres d'un parlementaire, 21, 57, 81, 118, 609, 129, 178, 214, 225, 341, 737.
LAHOR (Jean). — *L'Illusion*, 475. — Réflexions sur la guerre future, 834.

Lassalle (Pierre). — Léonard de Vinci, artiste et savant, 11.
Lavergne (Armand). — *Les [illegible] d'Espagne*, 604.
Le Blanc. — *[illegible] Basse-Bretagne*, 730.
Leclerc (Max). — [illegible] en Angleterre, 189. — Les protestants [illegible], 836.
Lemonnier (Pierre), de l'Académie française. — Le lycée Lamartine, 779.
Lemonnier (Henri). — *[illegible] au temps de Richelieu et de Mazarin*, 221.
Leroy-Beaulieu (Anatole), de l'Institut. — La France et l'Italie, 673.
Levallois (Jules). — Hector Malot, 135.
Levy (Sylvain). — Un journaliste indien, 353, 392.
Levy (Arthur). — *Napoléon intime*, 728.
Levy-Bruhl. — Courrier philosophique, 53.
L[illegible]. — *L'[illegible]*, 52.
Lys (Georges de). — Le journal d'un officier d'artillerie, 121.

M

Mack. — [illegible] des auteurs, 638.
Maizeroy (René). — *Les Chimériques*, 603.
Marion. — *De l'éducation dans l'Université*, 598.
Martin-Vignès. — Le Cas de M. Coquet, conte, 147.
Masson (Frédéric). — *Napoléon et les femmes*, 729.
Massenet (G[illegible]). — Le cycle de Berlioz à Carlsruhe, 659.
Mauclair (Camille). — Les poètes revues, 848.
Mérouvel. — *[illegible] de l'Europe*, 274.
Monod (Gustave). — *L'Inde et les Hindous*, 349.
Monod (H.). — La poésie cartésienne au XVIIe siècle, 241.

N

Nordau. — *Entartung*, 208.
Noël et Stoullig. — *Annales du théâtre*, 27, 58.

O

Ohnet (Georges). — Angelin, nouvelle, 461.
Ordega. — [illegible] Marc, 784.
Ouvrard (Maurice). — Les Français au Soudan, 101.

P

Pallas. — La prochaine guerre, 751.
Pelletan. — La [illegible] à Paris, 83.
Payot. — Les [illegible] du travail, 560.
Pinon (Henri). — L'occupation anglaise en Egypte, 718.
Perrot (Georges), de l'Institut. — Fustel de Coulanges, 63.
Pierre (Eugène). — *Traité de droit politique électoral et parlementaire*, 756.
Pinsard (Léonce). — *Un agent secret sous la Révolution et l'Empire*, 744.
Paradowska (Marguerite). — *Les Filles du Pape*, 155.

R

Rambaud (Alfred). — Le [illegible] d'Autrefois, 141. — L'armée du [illegible] 1893, 779. — La visite de Pierre le Grand [illegible], 596. — Les [illegible] de la flotte russe, 524, 545, 611. — [illegible] sous Napoléon Ier, 658. — *L'anneau d'[illegible]*, 792.
Rebelliau. — *Mathématiques et Mathématiciens*, 342.
Recolin (Ch.). — L'éducation et la solidarité, 336.
Rey (R. de). — Charles Gounod, 352. — Wagner est-il musicien? 723. V. Chronique musicale.
Renard (Georges). — *Un exilé*, 316.
Renouard (Ph.). — *Bibliographie des éditions de Simon de Colines*, 663.
Robert (Pierre). — Thèses de doctorat, 669, 734.
Rosières (Raoul). — Victor Hugo depuis sa mort, 711.
Rosny (J.-H.). — La Corée, 47.
Rossigneux. — L'instruction populaire et la moralité, 168.
Roy (Emile). — *La vie et les œuvres de Charles Sorel*, 669.
Ruyssen (Th.). — Une enquête allemande sur les meilleurs livres, 189.

S

S. — Les fêtes franco-russes à Toulon, 538.
Sabatier (Paul). — *Saint François d'Assise*, 760.
Saglio (André). — Les révoltes d'autrefois au pays Latin, 92.
Schuré (Édouard). — Légendes de la mort en Basse-Bretagne, 430.
Séailles (Gabriel). — *Léonard de Vinci*, 11.
Ségard (Charles). — Sœur Saint-Julien, nouvelle, 746.
Silex. — Petits mémoires, 29, 61.
Sirven (Paul). — M. Victor Cherbuliez, 620.
Smirnoff. — Les opinions de Pouschkine sur la littérature française, 513, 701.
Spuller (E.). — Les souvenirs d'Alexis de Tocqueville, 787.
Staniukovitch. — Sur l'écueil, récit d'un marin russe, 705.
Stapfer (Paul). — Histoire des réputations littéraires, 131. — L'avenir de la littérature, 554.
Stein (Louis). — Frédéric Nietzsche, 748.
Strachey (Sir John). — *L'Inde*, 350.

T

Taine. — *Le régime moderne*, 759.
Tarde. — *La philosophie pénale*, 53.
Target (P.-H.). — *Un avocat au XVIIIe siècle*, 280.
Thorel (Jean). — M. Max Nordau, 208.
Thoumas (le Gal). — *Souvenirs de la guerre de 1870*, 216.
Tillet (J. du). — V. Théâtres.
Tissot (Ernest). — *Le drame norvégien*, 509.
Tolstoi (Leon). — La guerre, 385. — *Le salut est en vous*, 533.
Troussart. — *Cœur fermé*, 693.

V

Vandal (Albert). — *Napoléon et Alexandre Ier*, 358.
Vanderem (Fernand). — V. Notes et impressions.
Veber (Pierre). — Les inondes du Mont-Ararat, 566.

W

Wagner (Dr). — La chanson de la terre, 807.
Wyzewa (T. de). — *Valbert*, 316. — Trois historiens de Napoléon, 728. — De quelques livres bien écrits, 851.
— Saint François d'Assise, 760. — Un capucin écossais, 413. — Souvenirs d'un soldat de la guerre de Sept ans, 472.

Z

Zola (Émile). — *Le docteur Pascal*, 22.

Paris. — [illegible] Renouard, Imp. des *Deux Mondes*, 19, rue des Saints-Pères. — 30755.